

Digitized by the Internet Archive  
in 2023 with funding from  
Kahle/Austin Foundation











# L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

SUPPLÉMENT

A L'AMI DU CLERGÉ (ANNÉE 1903)







QUINZIÈME ANNÉE

---

# L'AMI DU CLERGÉ

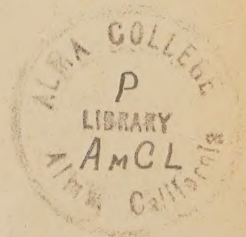
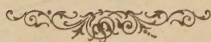
## PAROISSIAL

*Supplément à l'AMI DU CLERGÉ (Année 1903)*

---

TOME QUINZIÈME

(Janvier à Décembre 1903).



LANGRES

Maison Saint-Pierre, rue Tassel

MDCCCIII

41232



v. 25  
1903  
suppl.



# L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

(Quinzième année)

## SOMMAIRE

**Sermon pour l'Epiphanie.** — Vocation, épreuves et récompense de l'âme fidèle, 1.

**Prônes catéchétiques sur le Décalogue.** — I. Histoire du Décalogue, ses rapports avec la loi naturelle et l'Evangile, 4.

**Autrefois et Aujourd'hui.** — I. La religion, 8.

**Conférences pour le Carême.** — I. La fin de l'homme, 10.

**Courtes instructions pour la prière du soir.** — XC. Conclusion du Discours sur la montagne, 15.

## SERMON POUR L'EPIPHANIE

VOCATION, ÉPREUVES ET RÉCOMPENSE DE L'ÂME  
FIDÈLE

Mes frères,

Dieu appelle tous les hommes à la lumière de la foi; il se sert à cette fin d'un signe extérieur. Le plus souvent, ce signe, c'est l'éducation chrétienne reçue au foyer de la famille, sur les bancs de l'école, au catéchisme de la paroisse. Docile aux enseignements qu'on lui donne, l'enfant d'abord croit parce que ses parents et ses maîtres lui disent qu'il faut croire; ce n'est point par lui-même qu'il adhère à la vérité révélée: il n'a pas fait encore un acte de foi. Mais un jour vient, un des plus beaux jours dans la vie humaine, où un éclair jaillit dans son intelligence: Dieu se montre à cette jeune âme; quand bien même ni ses parents ni ses maîtres ne croiraient plus, lui croit fermement tout ce qui s'enseigne dans l'Eglise, parce que Dieu l'a révélé. Ce jour-là, l'enfant a fait son acte de foi, il a vu l'étoile, il n'a plus qu'à la suivre jusqu'au ciel où Dieu l'appelle: « *Quos prædestinavit, hos et vocavit.* » (Rom., VIII, 30).

L'étoile, c'est-à-dire le signe manifeste de l'appel divin, sépare le monde en deux camps. — Les uns ne voient pas l'étoile; ou, la voyant, n'y croient pas; ou, y croyant, n'osent pas la suivre... Ils restent volontairement dans l'incrédulité ou l'indifférence... c'est fini. — Les autres, au contraire, voient l'étoile, se réjouissent à sa lumière et se mettent en état de la suivre. Dieu qui les appelle leur envoie alors des tentations pour les purifier, les rendre plus justes, augmenter en eux la grâce... C'est l'épreuve. « *Et quos vocavit, hos et justificavit.* »

L'épreuve sépare encore une fois le monde en deux camps. — Les uns perdent courage, succombent à la tentation, se rendent infidèles à l'appel divin... c'est fini. — Les autres persévèrent jusqu'à la fin et conservent la grâce. Dieu alors, qui les a appelés et justifiés, les couronne dans la gloire... C'est la récompense. « *Quos autem justificavit, illos et glorificavit.* »

Vocation, épreuves et récompense, telles sont donc les trois grandes opérations de Dieu dans toute âme fidèle. On a souvent comparé la vie humaine à un drame: si cette comparaison est juste, la vocation, c'est le premier acte ou l'exposition; les épreuves remplissent les actes intermédiaires: ce sont autant de péripéties qui forment le nœud de la pièce; enfin la récompense ou le châtimement, voilà le dénouement.

Examinons tour à tour la vocation, les épreuves et la récompense des Mages, trois parties qui vont nous montrer quel rôle ils ont tenu sur la scène du monde.

### I. — Vocation

1. Les Mages étaient des savants de Chaldée; ils avaient lu la Bible que les Juifs, captifs à Babylone, leur avaient fait connaître; et, en déroulant les pages du texte sacré, ils s'étaient mis au courant des prophéties messianiques. Ainsi ils savaient que Balaam s'était écrié, dans une prophétie célèbre: « Une étoile se lèvera sur Jacob et un sceptre sortira d'Israël pour briser les ennemis de Dieu; » ils savaient que Salomon, dans son psaume, avait chanté le règne pacifique du Désiré des nations et qu'il avait vu « les rois de Tharsis et des îles lui apporter leurs dons, ceux d'Arabie et de Saba leurs offrandes; » qu'Isaïe avait invité les nations à se mettre en branle pour adorer l'Emmanuel né d'une Vierge et à lui offrir de l'or et de l'encens; que Daniel enfin, qui peut-être aurait fait partie de leur collège, avait fixé les dates de la venue du Christ, et que cette venue n'était plus éloignée.

Pleins de cette espérance, une nuit que, selon leur coutume, ils examinaient les étoiles, ils virent se lever à l'Orient un astre éclatant qu'ils n'avaient pas encore aperçu... Chaque nuit suivante, l'étoile reparaisait à la même place, brillant du même éclat; elle allait d'Orient en Occident et semblait montrer le chemin à qui voudrait bien la suivre. En même temps, la grâce de Dieu agissait puissamment sur l'intelligence et sur la volonté des



Mages : « Plus de doute, s'écrièrent-ils, c'est le signe du grand roi. *Hoc signum magni regis.* » Et aussitôt ils partirent pour le pays des Juifs, munis des présents prédits par les prophètes.

2. A notre tour, mes frères, Dieu nous appelle, non plus des ténèbres de l'incrédulité à la lumière de la foi, car nous croyons ; mais Dieu nous appelle à mettre définitivement notre vie en harmonie avec nos croyances. Cette vocation pour nous n'est pas douteuse : le Messie est venu, il a parlé, il parle encore par son Eglise : nous sommes en pleine lumière. Contrairement aux Mages, nous savons où est la route : c'est la voie étroite dans laquelle ont marché les saints à la suite de Jésus-Christ ; nous savons quel est le terme du voyage : c'est l'éternité bienheureuse, et certes il vaut la peine que le chemin soit parcouru ; nous savons ce qu'il nous faut porter pendant le trajet : c'est la croix, et comme nous n'aurions pas le courage de ramasser celles qui se trouvent à nos pieds, Dieu qui veut notre salut en met de force sur nos épaules. Nous savons aussi ce qui nous attend si nous vivons volontairement d'une vie toute matérielle, n'osant nous mettre en route. Nous savons tout, ... et nous ne bougeons pas !... Nos habitudes, notre mollesse, notre indifférence au sujet des besoins de notre âme nous retiennent loin du salut ; parfois nous surprenons dans nos cœurs quelques velléités d'avancer et nous prenons des résolutions ; mais ce n'est pas pour aujourd'hui, c'est pour demain... Et les jours passent, et la mort arrive, et nous restons toujours aussi loin du but.

Fasse le ciel que nous imitions enfin la générosité des Mages ! C'étaient des Gentils, des idolâtres probablement, mais ils cherchaient la vérité. Soudain Dieu les appelle et les voilà partis, et tout à l'heure ils pourront dire au roi Hérode, dans un langage plein à la fois de simplicité et de grandeur, sans se douter qu'ils ont fait quelque chose d'héroïque : « Où est né le Roi des Juifs ? car nous avons vu son étoile et nous sommes venus l'adorer. *Vidimus et venimus.* »

## II. — Epreuves

1. Les Mages sont en route, les épreuves comment.

D'abord le voyage est long, fatigant, monotone ; puis, à Jérusalem, l'étoile, ce guide qu'ils tenaient pour si fidèle et si sûr, l'étoile disparaît : n'auraient-ils pas été dans cette aventure le jouet d'une cruelle méprise ? par exemple, n'auraient-ils pas pris pour le signe de Dieu un phénomène céleste purement naturel ?

Autre série d'épreuves non moins dures : la jalousie mal dissimulée d'Hérode, l'inquiétude de sa cour qui, ne songeant qu'à jouir, craint d'être dérangée dans ses fêtes ; et, par dessus tout, la lâcheté des pontifes. Réunis par Hérode en conseil extraordinaire et sommés de répondre aux questions du pouvoir civil, sans doute ils confessent la vérité en déclarant que le Messie naîtra à Bethléem, mais leur courage et leur foi ne vont

pas plus loin ; aucun ne laisse éclater sa joie à la nouvelle apportée par les Mages ; aucun ne félicite ces nobles étrangers de l'honneur qu'ils leur font en s'avouant, eux, les Gentils, les adorateurs du vrai Roi des Juifs. Au contraire, et le roi, et la cour, et la ville, et les prêtres, tous sont visiblement contrariés de la démarche intempestive de ces Orientaux. Sans doute on croyait au Messie, on l'espérait, il devait venir ; c'était l'orgueil national, il était de bon ton d'en parler ; mais en réalité, dans cette ville qui devait, trente ans plus tard, le mettre à mort, tous le redoutaient ; tous avaient peur de perdre, Hérode sa couronne usurpée, la cour ses honneurs et ses plaisirs, le peuple son repos servile, les prêtres enfin leur ascendant sur la foule... Quel spectacle pour les Mages ! On les laisse partir seuls pour Bethléem, et ils doivent se trouver trop honorés qu'on daigne leur indiquer leur route. Ce n'est pas loin, d'ailleurs, à dix kilomètres seulement au Sud, par la porte de la Vallée. En vérité, qu'est-ce donc que ce Messie que les siens ne veulent pas reconnaître ? Le cœur serré, ils repartent avec leurs présents, leur longue suite de chameaux et d'esclaves, leurs vêtements aux riches couleurs, au milieu des regards curieux de la foule qui se demande quels sont ces gens, venus peut-être pour donner une parade.

Toutefois reste une suprême épreuve dont leur foi, si robuste que vous la supposiez, mes frères, aura bien de la peine à triompher. C'est la demeure de Jésus, plus que modeste ; c'est son humble mère, sa pauvreté, son dénuement... Voilà donc, ô Mages, le Roi que vous êtes venus chercher de si loin ; voilà son trône, son palais ; ô dérision, voilà sa cour ! En vérité, ne s'est-on pas joué de vous ? Où est ce sceptre qui doit briser les ennemis de Dieu et qu'avait prêté Balaam ? Où sont ces rois de Tharsis, d'Arabie, de Saba, dont avait si magnifiquement parlé Salomon ? Et les nations vues par Isaïe : sont-ce ces bergers, gens grossiers, qui n'ont pu offrir que leur bonne volonté ? Mais les bergers eux-mêmes sont partis, laissant Jésus seul avec sa mère. Pas plus à Bethléem qu'à Jérusalem ce Dieu naissant ne trouve des adorateurs. Et d'ailleurs, qui reconnaîtrait un Dieu dans ce petit être enveloppé de langes, criant et pleurant comme les nouveau-nés ? Mais un roi de ce genre, ô Mages, il n'en manquait certes pas dans votre pays, et de plus riches et d'aussi beaux !... Et quels présents, quelles faveurs, quelle protection, quelle place dans son royaume vous donnera ce petit enfant, né sur le bord d'un grand chemin ?

Ecoutez, mes frères, la réponse des Mages : on ne peut pas la lire dans l'Evangile sans être profondément remué et l'Eglise la fait lire à genoux à ses prêtres : « *El intrantes domum invenerunt puerum cum Maria matre ejus.* » Oui, ce n'est qu'une mesure, qu'un enfant, qu'une humble femme ; mais l'étoile s'est arrêtée : les Mages tombent à genoux et adorent : « *El procidentes adoraverunt eum.* » Voilà la réponse des Mages.

2. Et nous, mes frères, nous qui croyons et qui



avons pris la résolution de manifester notre foi, de la faire parler dans nos œuvres, nous avons aussi nos épreuves.

D'abord la fatigue de ne rien voir de ce monde surnaturel dont on nous parle sans cesse et dans lequel nous avons placé nos espérances : cette âme qu'il faut sauver, les saints qui nous protègent, le démon qui nous tente, cet ange qui nous garde, ce Dieu qui est partout mais que nous ne voyons nulle part, tout est sous le voile, tout est dans le mystère ; pas une prière à adresser, pas un sacrement à recevoir, pas une cérémonie à faire, que nous n'ayons à formuler un acte de foi. En vérité, nous allons comme des aveugles, à tâtons, sans rien voir ; nous voyageons vers le ciel dans une nuit épaisse.

Mais voici une épreuve plus cruelle encore : c'est cette indifférence au milieu de laquelle, nous, les catholiques d'aujourd'hui, nous sommes réduits à vivre. Que d'âmes qui se passent de Dieu ! Que d'autres qui lui font ouvertement la guerre ! En ce jour où l'humanité célèbre l'anniversaire fameux de sa vocation à la foi évangélique, comme il y a peu de monde dans les églises ! et parmi tous ces hommes créés, appelés, rachetés par Dieu, combien y en a-t-il qui songent seulement à le remercier?... Franchement, est-ce là ce qu'a voulu Dieu quand il a fait le monde ? Cette fameuse Rédemption, attendue, paraît-il, de tous les peuples, chantée par tant de prophètes, si savamment combinée par les personnes divines, après dix-neuf siècles de miracles, de lumière, de prédication évangélique, nonobstant tant de martyrs, de docteurs et de saints, cette fameuse Rédemption aboutit, somme toute, à ce maigre résultat !... Car enfin, à part quelques nobles et vaillantes exceptions, les hommes ont rompu ouvertement avec la religion ; ils ne se montrent dans la maison de Dieu que de loin en loin ; quelques rares fêtes dans l'année, Pâques, Noël, la Toussaint, ont encore le don de les réunir devant l'autel ; mais alors, mes frères, que voyez-vous ? Malgré les précautions que prennent des prêtres zélés et instruits, les hommes dans l'église ne savent ni se tenir, ni prier : ils s'ennuient. Et je le crois bien : ils ont perdu depuis longtemps les notions fondamentales de la religion ; le culte catholique ne leur dit plus rien ; s'ils viennent aux offices, c'est par habitude ou par convenance, nullement par conviction. Et puis, quand la mort se présente, quand la vie leur échappe, quand leur connaissance baisse, quelques personnes pieuses, qui montent la garde autour de leur chevet, appellent le prêtre, trop contentes quand le moribond se laisse administrer !... Et tout cela pour aboutir à la grande défaite du Jugement dernier ! tout cela pour que Satan traîne à sa suite l'immense majorité des hommes et dise à Dieu, en ricanant : « Merci ! Avec ta création de l'homme et malgré ta Rédemption, tu as peuplé mon royaume infernal. » Encore un coup, un résultat pareil justifie-t-il tant d'efforts, tant de sacrifices de la part de Dieu ?

Encore si le petit troupeau des fidèles rachetait par sa piété tant d'indifférence ! Mais là encore, que de misères, que de défaillances ! L'Eglise est calomniée, tournée en ridicule : tant mieux, c'est un honneur pour elle ; mais parfois ne prête-t-elle pas le flanc à la calomnie et au sarcasme ? Et ni ses enfants, ni ses ministres, ni ses chefs n'étant assez saints, n'y a-t-il pas des taches jusque sur sa robe ?...

Ah ! mes frères, les voilà, les cruelles épreuves de notre foi ! Mais ne vaincra-t-elle pas, comme celle des Mages ? Ils ont su trouver Dieu malgré les distances, malgré les fatigues, malgré les hommes et malgré Dieu lui-même, — qui se cache exprès pour être recherché avec plus d'ardeur et pour pouvoir récompenser avec plus de magnificence ; car si Dieu se montrait, ne fût-ce que d'un côté, s'il soulevait un peu le voile qui dérobe sa présence, nous n'aurions plus de mérite à croire. — Or vous êtes toujours, Seigneur Jésus, le Dieu caché de Bethléem : non content des voiles de l'Incarnation et de l'Eucharistie, vous vous enveloppez de voiles plus épais encore, quand nous vous cherchons et dans la vie que mènent vos fidèles et qui devrait être une copie de la vôtre, et dans la conduite que tiennent vos représentants et qui ne semble pas toujours d'accord avec la charité et le courage de vos apôtres et de vos martyrs. N'importe, nous vous chercherons et nous vous trouverons, fût-ce dans une crèche et sur la paille comme dans l'étable, ou sur une croix comme au Calvaire, ou sous les apparences du pain comme sur l'autel, ou enfin dans votre Eglise, malgré ses défaillances et ses taches inhérentes à la fragilité humaine !

Et vous ayant trouvé, Seigneur Jésus, nous vous adorons ! « *Et procidentes adoraverunt eum.* »

### III. — Récompense

Une telle foi mérite sa récompense : les Mages ont eu la leur. A peine ont-ils offert au Messie leurs présents qu'ils sont visités par un envoyé céleste : Dieu, qui les traitera dès lors comme ses plus intimes amis, les avertit de ne pas se fier à Hérode et de retourner dans leur pays par un autre chemin. Puis, s'il faut en croire la tradition, ils deviennent à leur tour les apôtres de l'Enfant Jésus qui, à leur mort, les fait régner avec lui. Les peuples lisent avec émotion leur touchante histoire et, convertis à leur exemple, les prennent pour modèles ; ils se disputent leurs reliques et c'est sur leur tombe vénérée qu'ils ont bâti à Cologne la plus colossale des cathédrales.

Nous aurons part, nous aussi, si nous triomphons des épreuves, à la gloire des Mages. La plus belle récompense, ce sera cet éloge que le Fils de Dieu s'est engagé à nous donner : « Bon et fidèle serviteur, entre dans la joie de ton Seigneur, » éloge dont il ne faudra pas tirer vanité, puisque nous devons tout à la grâce, mais que Dieu fera cependant devant sa cour céleste, couronnant en nous ses propres dons.



hommes, à David lorsqu'il eut commis son adultère, à Judas lorsqu'il reporta aux Juifs les trente deniers qu'il avait reçus pour leur livrer son maître. L'enfant arrivé à l'âge de raison, entend cette voix qui lui défend ce qui est mal et lui reproche ses petites fautes; l'homme fait, après avoir constaté que cette voix ne l'a jamais trompé, qu'elle parle de même à tous ses semblables, que ceux qui l'écoutent sont heureux, et que ceux qui veulent lui résister sont poursuivis par le remords, en conclut qu'il y a au-dessus de lui et du monde un souverain législateur à l'autorité duquel on ne peut se soustraire sans crime, un maître souverain qui récompense la vertu et punit le vice, et que la volonté de ce législateur doit être la règle de toutes ses actions, quand même il n'y aurait aucune loi écrite.

Les philosophes païens ont compris cette vérité, et ont célébré dans des pages mémorables cette loi qui n'est pas écrite, mais née avec nous; que nous n'avons pas apprise à l'école, mais lue au fond de nos cœurs; cette loi à l'empire de laquelle ni le peuple ni les magistrats ne peuvent nous soustraire, qui n'est pas autre à Rome et à Athènes, qui ne diffère pas aujourd'hui de ce qu'elle était autrefois; cette loi qui ne peut avoir qu'un Dieu pour auteur, pour arbitre et pour vengeur<sup>1</sup>. Les législateurs de tous les siècles sont tombés d'accord sur les principes fondamentaux de la justice, et les crimes qu'ils ont punis sont ceux-là mêmes que la conscience réproche.

A ces témoignages de l'antiquité païenne tout entière, vient se joindre celui de la révélation. Saint Paul nous dit que les sages du paganisme (et on peut en dire autant de toute l'humanité avant Moïse) qui ne connaissaient point la loi écrite, comme les Juifs, étaient à eux-mêmes leur loi. Et comment cela? Parce que, continue l'Apôtre, le témoignage de leur conscience, qui les accuse ou les excuse, qui leur apprend à distinguer le bien du mal, prouve suffisamment que la loi est écrite au fond de leurs cœurs<sup>2</sup>. C'est pourquoi ils ont été aussi coupables d'avoir méconnu les prescriptions de la morale naturelle, que de n'avoir pas reconnu dans les beautés de la création la souveraine majesté du Créateur. Il n'est donc pas douteux que l'homme a toujours été gouverné par la loi divine, et que cette loi, avant d'être proclamée sur le Sinaï à la lueur des éclairs, était manifestée dans les profondeurs de la conscience par la lumière de la raison. Il n'y a pas deux lois d'origine différente, dont l'une serait la loi naturelle, l'autre la loi mosaïque; mais ces deux lois n'en font qu'une seule, loi qu'on appelle naturelle parce qu'elle sort, pour ainsi dire, des entrailles mêmes de la nature humaine telle que Dieu l'a faite, loi qu'on a appelée mosaïque après que Moïse l'eut reçue de la main de Dieu, sur le mont Sinaï. Elle était divine avant la révélation comme après; elle n'a point changé en devenant le code civil et religieux du

peuple hébreu; elle n'a pas cessé d'éclairer de sa lumière les nations païennes, et de susciter cà et là ces exemples de vertus héroïques qu'a consignés l'histoire profane<sup>1</sup>.

## II

S'il en est ainsi, mes frères, on peut se demander pourquoi Dieu a tenu à promulguer sur le Sinaï la loi qu'il avait déjà notifiée à l'homme en la gravant dans sa conscience. La raison en est bien facile à comprendre. Quoique la loi naturelle défende clairement à l'homme de faire le mal et lui ordonne de faire le bien, quoiqu'elle lui dise d'honorer Dieu, d'aimer ses semblables, de ne point tromper, ni tuer, ni voler, la lumière de la raison a été tellement obscurcie par les passions depuis le péché originel, que les hommes devenus sourds à la voix de la conscience, et ne recherchant plus que ce qui flattait leurs sens, sont tombés peu à peu dans la plus effroyable dépravation. Le sens moral aurait complètement disparu si Dieu n'avait pas eu un autre moyen de rappeler à l'homme ses devoirs. Le peuple hébreu était le seul au milieu duquel s'était conservée la foi au vrai Dieu et la crainte de sa justice; de plus, il était destiné à transmettre aux autres nations de la terre les promesses de la Rédemption; voilà pourquoi il fut choisi pour recevoir de Moïse les tables de la loi divine comme base de sa législation.

Les circonstances dans lesquelles se fit la promulgation de cette loi sur le mont Sinaï sont bien faites pour en montrer l'importance et en prouver l'origine divine. Vous savez par quelle suite de merveilleux événements les Hébreux, délivrés de la servitude d'Égypte, avaient été conduits par Moïse dans les déserts de l'Arabie jusqu'au pied du Sinaï. Avant de se mettre à leur tête, Moïse avait prouvé par d'éclatants miracles qu'il était l'homme choisi de Dieu pour les délivrer, il n'avait pas hésité à leur faire traverser la mer Rouge, les avait nourris de la manne et abreuvés de l'eau sortie d'un aride rocher. Les Hébreux révéraient en cet homme extraordinaire un envoyé de Dieu, un prophète à qui Dieu donnait ses ordres et communiquait sa puissance; ils étaient disposés à croire tout ce qu'il leur annoncerait de la part du Seigneur, à faire tout ce qu'il commanderait, bien convaincus que Dieu leur parlait par sa bouche. Or, tandis qu'ils étaient campés en face du Sinaï, Moïse leur annonça que dans trois jours Dieu descendrait du ciel sur le sommet de la montagne pour leur donner sa loi et faire alliance avec eux. Ils devaient se préparer à ce grand événement en lavant leurs vêtements et purifiant leurs cœurs, et se tenir avec respect au bas de la montagne, pendant que Moïse et Aaron iraient recevoir les ordres de Dieu. Dès le matin du troisième jour, tout le Sinaï fut enveloppé de nuées épaisses sillonnées d'éclairs et déchirées par la foudre, dont les éclats retentissaient au loin; il s'y mêlait un son de

<sup>1</sup> Cicéron, *République*, liv. 3, et *Disc. pour Milon*. — Frayssinous, *Confér. sur la Loi naturelle*.

<sup>2</sup> Rom., II, 14; et I, 20.

<sup>1</sup> Voir le remarquable Mandement de Carême de Mgr Dupanloup sur *La Loi* (1850), et les premières conférences de Mgr Besson sur *Le Décalogue*.



trompettes, qui retentissaient à chaque instant avec plus de force, au point d'effrayer tous les assistants. Une voix surnaturelle sortant de la nuée promulgua tout le Décalogue, mais le peuple épouvanté s'écria en s'adressant à Moïse : « Toi, parlenous, nous t'écouterons ; mais que Dieu ne nous parle pas, de peur que nous ne mourions de frayeur ! » (Ex., xx, 19). « Le Seigneur, répondit Moïse, a voulu vous éprouver et vous remplir de crainte, afin que vous ne l'offensiez pas ; » et il retourna au sein de la nuée fumante, pour s'entretenir encore avec Dieu et recevoir les deux tables de la loi, qui devaient être conservées avec le plus grand respect dans l'Arche d'alliance.

Et comme si tout cela ne suffisait pas encore pour montrer l'importance que le Seigneur voulait qu'on attachât au Décalogue, il le confirma par cette sanction solennelle, promulguée par Moïse : « Si tu écoutes la voix du Seigneur, si tu observes tous les commandements que je te transmets aujourd'hui, il te mettra au-dessus de toutes les nations de la terre, tu seras comblé de ses bénédictions, et il mettra en déroute devant toi tous tes ennemis. Mais si tu ne veux pas écouter sa voix ni observer ses préceptes, tu seras maudit partout et toujours, tes troupeaux seront maudits ainsi que les récoltes de tes champs, le ciel sera pour toi d'airain et la terre de fer, tes ennemis te battront, et tu seras la risée de tous les peuples. » (Deut., xxviii). L'histoire du peuple d'Israël depuis l'époque de Moïse jusqu'à la captivité de Babylone, et depuis le retour de la captivité jusqu'à la destruction de Jérusalem, n'est que la réalisation de ces promesses et de ces menaces.

Ce court exposé suffira, mes frères, pour vous convaincre de l'origine divine du Décalogue, et de l'obligation imposée aux hommes de le prendre pour règle de leur conduite. Nous pouvons répéter avec David : « Seigneur, vos paroles méritent qu'on les croie ; vous voulez qu'on les observe parfaitement ; vos préceptes seront les conseillers de ma vie ; heureux ceux qui les observent ! »

### III

Il nous reste à préciser maintenant la place qu'occupe le Décalogue dans la Loi nouvelle donnée au monde par le Christ. Les chrétiens sont-ils obligés comme les Juifs d'observer les dix commandements promulgués sur le Sinai ? Nous avons répondu d'avance à cette question en montrant que le Décalogue ne diffère pas de la loi naturelle que Dieu a gravée dans le cœur de tous les hommes, et qui doit durer autant que l'espèce humaine. Mais s'il nous restait quelque doute, il disparaîtrait bientôt à la lecture de l'Evangile. « Ne croyez pas, dit un jour le Sauveur aux Juifs, que je sois venu abolir la loi. Non, je suis venu l'accomplir, la faire observer parfaitement ; pas une lettre, pas un point n'en sera effacé jusqu'à la fin des temps » (Math., v, 17) ; et quand un jeune homme, désireux de sauver son âme, lui

demanda : « Quels sont vos commandements ? » il s'est contenté de répéter ceux du Décalogue : « Tu ne tueras pas, tu ne voleras pas, » etc. (Luc, xviii, 20). Aux fausses interprétations des pharisiens, il a opposé la sincère explication des termes de la loi ; il a insisté sur le respect dû aux parents, sur l'amour des ennemis, sur la répression des mauvais désirs ; bref, il a perfectionné la loi mosaïque, mais jamais il n'a donné à entendre à ses disciples qu'il les dispensait d'observer la loi du Décalogue. Aussi le concile de Trente a défini solennellement que ceux qui prétendent que les dix commandements de Dieu ne regardent pas les chrétiens, sont frappés des anathèmes de l'Eglise. (Sess. vi, can. 19).

Nous pouvons ajouter, avec saint Paul, que le Fils de Dieu, en se faisant homme, s'est placé lui-même sous le joug de la loi pour racheter ceux à qui elle était imposée. (Gal., iv, 5). Qui en effet a mieux que Jésus-Christ donné l'exemple de l'accomplissement parfait de la loi divine ? Comme Dieu, il ne fait qu'un avec son Père, mais comme homme il reconnaît que son Père est plus grand que lui, il s'abaisse devant lui et se fait obéissant jusqu'à la mort de la croix. (Phil., ii, 8). Le respect qu'il a pour le nom de son Père lui fait rompre le silence qu'il gardait devant Caïphe, et confesser qu'il est Fils de Dieu. Comme il se rend avec empressement au Temple, à l'époque des solennités religieuses, alors même que ses ennemis le recherchent pour le perdre ! Comme il pratique pendant son séjour à Nazareth tous les devoirs d'un enfant envers ses parents ! Que dire de son respect pour l'autorité de César ? Il veut qu'on lui rende ce qui lui est dû, et lui-même paie l'impôt au fisc romain. Souvent il n'a pas où reposer sa tête, il accepte l'hospitalité qu'on lui offre, et prêche ainsi le respect de la propriété. Le jugement ou plutôt le pardon de la femme adultère nous apprend ce qu'il pense des mauvaises actions et des mauvais désirs. Sa haine du mensonge lui inspire cette belle parole : « Puisque je vous dis la vérité, pourquoi ne voulez-vous pas me croire ? » (Jean, viii, 46). Et de même que le Décalogue se résume en un mot, qui est l'amour, la vie du Sauveur se résume en un mot : l'obéissance au Décalogue.

Voilà, mes frères, les exemples que Jésus-Christ nous a donnés pour que nous les imitions. Non, nous ne serions pas de vrais chrétiens si nous ne pratiquions pas dans toute son étendue la loi du Décalogue. Si nous voulons entrer au ciel, la foi ne suffit pas, l'honnêteté mondaine ne suffit pas ; observons tous les commandements. Et comme les forces de notre pauvre nature plient facilement sous ce fardeau, répétons souvent la prière que le Sauveur lui-même nous a enseignée, et où il a réuni les points les plus importants de sa loi. Demandons tous les jours avec confiance la grâce qui nous est nécessaire pour connaître et aimer notre Père qui est aux cieux, pour honorer son nom et sanctifier le jour qui lui est consacré, pour le servir fidèlement et obéir à tous les représentants de son autorité. Demandons la force de

<sup>1</sup> Ps., xcii, 5 ; cxviii, 4, 24, 1.



gagner notre pain quotidien sans jamais nuire à personne, d'aimer le prochain et de lui pardonner ses torts, de repousser toutes les tentations qui souilleraient notre âme. Demandons ces grâces avec persévérance, et Dieu nous délivrera du mal, nous ouvrira le sein de sa miséricorde et la porte du ciel. Ainsi soit-il.

## AUTREFOIS ET AUJOURD'HUI

### I

#### LA RELIGION

Mes frères,

Je ne sais quelle attraction irrésistible ramène notre pensée vers les années lointaines. On se plaît à comparer le temps présent au temps passé ; la vie, les préoccupations, les habitudes d'autrefois, à la vie, aux préoccupations et aux habitudes d'aujourd'hui ; et les sentiments qu'on éprouve, après avoir établi ce contraste, sont de deux sortes.

On reste émerveillé, à bon droit, des progrès matériels réalisés par le génie de l'homme, depuis un siècle ; mais, d'autre part, on ne peut constater sans mélancolie et sans tristesse la décadence morale et religieuse, qui s'est accentuée d'année en année.

Oui, assurément, si nos ancêtres, secouant leur linceul et soulevant la pierre de leur tombe, apparaissaient au milieu de notre société, ils seraient ravis d'admiration, à la vue de tout ce qui a été découvert et mis en œuvre pour améliorer les conditions matérielles de l'existence. S'imaginent-ils leur étonnement, leur stupéfaction, quand ils verraient nos modernes inventions, la vapeur, l'électricité, le téléphone, les perfectionnements apportés à l'industrie, à la culture, le bien-être répandu jusque dans le plus obscur village ?

Mais, d'autre part, quel serrement de cœur, quelle tristesse, lorsqu'ils considéreraient l'état moral et religieux de la société contemporaine ! Ils nous demanderaient avec larmes ce que nous avons fait de leurs croyances, de leurs pratiques chrétiennes, de leur vieille probité, de leur noble simplicité ; et je crois bien qu'en présence des déchéances et des ruines accumulées par l'irréligion, ils rentreraient sans regret dans leur tombeau.

Mes frères, pas n'est besoin d'avoir vécu de longues années, pour constater ce dépérissement qui s'est produit dans les habitudes religieuses, au grand détriment de l'individu, de la famille et de la société, et pour reconnaître que les temps sont bien changés.

Il ne sera pas inutile de rapprocher le présent du passé et de relever les changements que les années ont introduits dans les mœurs chrétiennes ; et je me propose, dans une série d'entretiens, de vous les signaler.

Quelle idée avait-on de la religion autrefois ? Comment la comprenait-on ? Quelle place faisait-on aux intérêts supérieurs de l'âme ? Et aujourd'hui, quelle est notre attitude vis-à-vis de la religion ? Quel souci avons-nous de nos destinées éternelles ?

Je me bornerai, dans ce premier entretien, à des considérations générales ; nous entrerons plus tard dans les détails.

### I

Qu'est-ce que la religion, mes frères ? C'est une doctrine et une législation.

Comme doctrine, elle est l'ensemble des vérités qu'il a plu à Dieu de nous révéler. Elle donne une réponse claire, précise, à toutes les questions que se pose l'intelligence humaine ; elle nous apprend ce qu'il importe essentiellement de savoir sur Dieu, sur l'homme, sur l'avenir qui nous est réservé ; elle est la lumière de notre esprit.

Eh bien ! autrefois, on appréciait hautement cette doctrine, on la mettait au premier rang. L'enfant y était initié, de bonne heure, dans l'intimité du foyer ; il en suivait avec avidité les leçons sur les bancs du catéchisme. Ces premières connaissances acquises, la prédication entendue chaque dimanche les entretenait et les complétait. En somme, l'instruction religieuse, loin d'être dédaignée, était généralement estimée et cultivée.

En est-il de même aujourd'hui, je vous le demande ?.. Mais vous m'avez entendu maintes fois reprocher aux parents de se désintéresser de l'instruction religieuse de leurs enfants, et de la considérer comme une chose négligeable. Aussi, la profonde ignorance que nous constatons chaque jour sur ce point, ne nous étonne pas.

A beaucoup de nos contemporains, qui font pourtant quelque figure dans la société, ne vous avisez pas de demander indiscrètement ce que c'est que le mystère de la sainte Trinité, le mystère de l'Incarnation, le mystère de la Rédemption, ce que c'est que la grâce, ce que c'est qu'un sacrement. Ce sont pour eux des énigmes, un idiome vieilli, une langue morte. De l'enseignement reçu au catéchisme, il leur reste à peine quelques vagues souvenirs ; ils ont perdu la notion des vérités les plus élémentaires.

Je serais tenté de répéter ici un mot de Tertulien et de dire avec lui que « le christianisme de bien des gens aujourd'hui est un christianisme en l'air, » un christianisme vapoureux, flottant, qui ne repose sur aucun fondement solide ; je veux dire que l'instruction religieuse est presque nulle, qu'il n'y a pas de principes fortement enracinés dans l'âme, qu'il n'y a pas de conviction. Alors, l'impiété a beau jeu pour répandre les plus absurdes préjugés, les plus sottes objections, pour accréditer les plus monstrueuses erreurs. Si l'on n'avait pas oublié les leçons du catéchisme, si l'on venait plus régulièrement recueillir les enseignements qui tombent de la chaire, on saurait ce que valent tous les propos irréligieux qu'on lit et qu'on entend ; mais on est incapable d'en décou-



vrir la fausseté, et si l'on a gardé un reste de foi, il s'évanouit au bruit d'une parole incroyante.

Pourquoi ne vient-on pas nous entendre ? Nous aurions une réponse pour dissiper les malentendus ; des arguments pour réfuter les sottises qui circulent de maison en maison, d'atelier en atelier ; des dénégations formelles à opposer aux mensonges, dont vous êtes si souvent les dupes. Mais on se tient éloigné de nos assemblées : et le blasphème ne rencontrant aucune résistance, pénètre sans difficulté dans les esprits dépourvus de toute science religieuse.

Autrefois, le bon sens français, éclairé et soutenu par une foi sincère, appuyé sur la parole du pasteur, auquel il donnait sa confiance, tenait bon devant l'impiété ; aujourd'hui, ce ne sont pas seulement les indifférents, mais même les bons chrétiens, qui se laissent ébranler dans leurs croyances, par un article de journal, par une raillerie d'adolescent, par un propos de commis-voyageur.

Ici, mes frères, une simple question. Est-ce que nous ne sommes pas aussi dignes de votre confiance que ceux qui cherchent à vous endoctriner ? Est-ce que nous avons moins de compétence qu'eux pour traiter les choses qui se rapportent à la religion ? Il me semble, mes frères, que nous méritons plus qu'eux d'être crus sur parole, parce que notre doctrine est la doctrine de Jésus-Christ, parce que notre enseignement est l'enseignement de l'Eglise qui, par un privilège divin, est infailible, et par conséquent ne peut nous induire en erreur.

## II

Qu'est-ce que la religion ? Ce n'est pas seulement une série de vérités à croire, c'est encore une série d'actes à produire. Croire est une moitié de la religion ; agir est l'autre moitié. Avec le dogme, la morale ; la morale, c'est-à-dire les commandements à observer, les vertus à pratiquer, les vices à combattre. Et, comme nous avons besoin d'être secondés par la grâce pour faire ce que la religion nous prescrit, il faudra de plus recourir aux moyens que Dieu a établis pour nous l'octroyer : j'ai nommé la prière et les sacrements.

Comme il accepte la totalité des vérités, le chrétien sérieux accepte la totalité des devoirs. Il comprend que Dieu n'a pas publié l'Evangile pour qu'il reste à l'état de lettre morte ; qu'il n'a pas promulgué sa loi pour qu'elle soit foulée aux pieds ; qu'il n'a pas institué des sacrements pour qu'ils soient délaissés. Quelques formules de prières, puisées dans un livre et posées sur ses lèvres ; quelques rares apparitions dans l'église, quelques démarches ayant un caractère religieux, faites de temps à autre, cela lui paraît absolument insuffisant. Il se sent obligé à faire tout ce que la religion commande, et à éviter tout ce qu'elle défend.

On le comprenait ainsi autrefois ; on ne voulait pas être chrétien à demi, ou aux trois quarts ; on

tenait à l'être complètement. Nos contemporains, eux, — et c'est le reproche que nous leur adressons, — se prononcent pour une religion abrégée, sommaire, accommodante. Comme ils se sont fait un Symbole raccourci, amputé, ils se font également un Décalogue revu, corrigé, mais non augmenté, je vous assure. En fait de pratiques religieuses, ils s'en tiennent au minimum ; c'est bien assez pour eux d'obéir à quelques commandements, qui ne gênent pas trop, et de cultiver quelques vertus, qui ne demandent pas de grands sacrifices.

La religion est appelée, dans les desseins providentiels, à diriger, à gouverner la vie humaine. Aussi, elle demande à intervenir dans tous les événements, dans toutes les réalités de notre existence, depuis le berceau jusqu'à la tombe ; elle s'intéresse à toutes les vicissitudes de notre terrestre pèlerinage ; elle veut être associée à nos tristesses comme à nos joies. Je ne saurais mieux la comparer qu'à une mère vigilante et dévouée, qui suit partout ses enfants, les enveloppant de sa tendresse, les éclairant de ses sages conseils, encourageant leurs efforts et consolant leurs peines.

Je relisais l'autre jour, dans le Rituel, les formules de prières et de bénédictions qu'elle nous met sur les lèvres : il y en a pour tous les âges, pour l'enfant, pour l'homme mûr, pour le vieillard ; il y en a pour toutes les situations. Tout ce qui est à l'usage de l'homme et à son service, ce qu'il exploite, ce qu'il entreprend, les animaux domestiques, la semence, les fruits, la terre, la prairie, les sources, les étangs, les habitations, les voyages, elle veut tout bénir et protéger. Le génie de l'homme a doté notre pays d'admirables inventions : elle y a applaudi et a créé des formules de prière pour leur assurer la bénédiction du ciel.

Mes frères, si la religion demande à être mêlée à tous les événements de notre vie, c'est pour les ennoblir, pour les transfigurer, pour les couronner d'une divine auréole ; c'est pour en éloigner tout ce qui serait un obstacle à notre salut.

En d'autres temps, on se plaisait à associer la religion à tous les détails, à toutes les circonstances de la vie familiale et sociale. Nos pères n'étaient pas seulement chrétiens de nom, ils l'étaient de fait, et en toute rencontre. Le christianisme présidait à leurs pensées, à leurs affections, à leurs démarches, à leurs entreprises ; il enlaçait, il pénétrait leur vie entière ; ils avaient une religion que j'appellerai vécue, tant elle leur était intime et familière.

Au temps où nous vivons, quelle est la religion de beaucoup de chrétiens ? C'est une religion de surface, de parade ; elle est à côté de leur vie, mais elle n'y entre pas ; elle produit ici et là quelques actes isolés, fugitifs : elle n'est pas l'inspiratrice de leurs déterminations. On l'admet encore à marquer de son empreinte les événements importants de la vie : la naissance, le mariage, la mort ; mais, pour le reste, on l'écarte systématiquement ; on se comporte vis-à-vis d'elle comme le jeune homme



sans cœur qui, du haut de ses vingt ans, signifie à sa mère que désormais il se passera de ses conseils, de sa direction.

### III

Portons sur un autre point le parallèle entre le présent et le passé. Le fol amour des richesses et la trop grande sollicitude des hommes à l'égard des biens temporels, ces deux désordres se retrouvent dans tous les temps. Jésus-Christ les reprochait aux Juifs, et ce reproche a dû être répété à travers les siècles. Souvent les prédicateurs ont redit à leurs fidèles la parole du Christ : « Cherchez d'abord, cherchez avant tout le royaume de Dieu et sa justice. »

Quel siècle plus que le nôtre a oublié cet enseignement ? Quel siècle, en effet, a manifesté plus de convoitise pour les choses terrestres, et quel siècle a dédaigné autant les choses spirituelles ?

Je regarde dans le monde : quel mouvement fiévreux ! quelle activité débordante ! quelle dépense de forces physiques et intellectuelles ! Dans la ville et dans la campagne, en haut et en bas de la société, le négociant debout à son comptoir, le laboureur courbé sur son sillon, l'ouvrier appliqué à son travail, le père de famille vaguant à son emploi, la mère dans l'intimité du foyer, tout être humain s'agite, s'inquiète, se fatigue ; mais pour quoi ? dans quel but ? à quelle fin ?

Est-ce que je me trompe, en disant qu'on ne se préoccupe guère des intérêts supérieurs de l'âme ? Pour nos contemporains, l'objet de leurs rêves, le dernier mot de leurs prétentions, c'est un peu de bien-être matériel. Ils dépensent toute leur activité au profit du corps et des intérêts qui se rattachent à la vie présente. De leur âme, ils n'ont nul souci. La vertu, à leurs yeux, ne vaut pas une pièce de monnaie, et leur regard ne va pas au delà de ce monde périssable. Il n'y a que la matière qui sollicite leur énergie ; ils ne feraient pas une démarche, si facile qu'elle soit, pour assurer leur immortel avenir.

Que me répondraient beaucoup d'entre eux, si je leur disais : « Que faites-vous, chaque jour, pour votre âme et pour l'autre vie ? Faites-vous une prière, le matin et le soir ? La pensée de Dieu vous vient-elle quelquefois à l'esprit ? Sentez-vous de la répugnance, de l'horreur pour ce qui est mal ? Essayez-vous de résister à une tentation qui vous attire en dehors des voies de l'honneur et de la probité ? »

A toutes ces questions, combien, mes frères, s'ils parlaient en toute sécurité, me répondraient : « C'est vrai ! notre vie se passe presque tout entière en dehors de Dieu et des devoirs de la religion. »

La maladie de notre siècle est bien caractérisée, il n'y a pas lieu de s'y méprendre : c'est le matérialisme. Tous les regards, toutes les espérances sont tournées vers la terre. Plus de réflexions sérieuses, plus de prières, plus de messes, plus de sacrements, pas un remords de conscience, pas une

tentative d'amélioration, pas une aspiration vers Dieu, pas une minute accordée aux besoins de l'âme : tout le temps au corps et aux affaires. Voilà, mes frères, le trait distinctif de notre époque, et il n'est pas à son honneur !

Reverrons-nous des jours meilleurs ?... C'est le secret de Dieu. Pour le moment, nous sommes tristement condamnés à constater de nos yeux la déchéance progressive des habitudes chrétiennes ; mais nous ne cesserons pas de rappeler les enseignements évangéliques. A ces hommes qui se laissent absorber par les choses temporelles, au point d'oublier celles qui sont éternelles, à ces hommes qui ne sont occupés que de se créer une situation heureuse ici-bas, sans s'inquiéter du ciel, nous leur dirons, toutes les fois que l'occasion se présentera : « Vous n'avez pas été placés momentanément sur cette terre pour pourvoir exclusivement à des intérêts matériels : vous avez une destinée plus haute, vous êtes faits pour le ciel. Travaillez à vous en rendre dignes ; vivez en chrétiens qui se souviennent qu'ils ont un Dieu à servir, des vertus à pratiquer et des devoirs à accomplir ! » Ainsi soit-il.

## CONFÉRENCES POUR LE CARÈME

### I

#### LA FIN DE L'HOMME

*Fecisti nos ad te, Domine,  
et cor nostrum irrequietum  
est donec requiescat in te.*

Seigneur, vous nous avez créés pour vous, et notre cœur n'a pas de repos jusqu'à ce qu'il vous trouve.

(S. Augustin).

Nous commençons aujourd'hui, mes frères, la sainte Quarantaine. L'heure n'est plus, pour les orateurs chrétiens, de demander aux grandes théories les inspirations de leur éloquence, mais de descendre modestement aux vérités premières qui sont la base du salut de tous, du riche non moins que du pauvre, et du savant non moins que de l'illettré.

Au reste, je ne saurais humilier mon auditoire en cherchant à résoudre le problème de la fin de l'homme et du but essentiel de la vie ; car s'il est vrai que de tout petits enfants le savent, plus d'un maître en philosophie l'ignore, et la masse des mortels l'oublie. Le rappeler aux uns et l'enseigner aux autres, tel sera, mes frères, le sujet de notre première méditation.

Que Dieu existe et que nous soyons l'œuvre de ses mains, c'est une vérité si immédiate, si palpable, si admirablement écrite dans le livre de la nature, que je ne vous ferai pas l'outrage de vous la démontrer. Le système extravagant du hasard et des générations spontanées n'a pas le droit de ressusciter au  $xx^e$  siècle. Malgré ses défaillances sans nombre, l'esprit moderne n'en est pas venu à ce degré d'infirmité d'admettre une création



sans créateur et des effets sans cause. Il sait que le hasard est trop maladroit pour avoir été l'architecte de l'univers et surtout de l'homme, cette miniature d'univers, selon le mot de saint Grégoire de Nazianze, *homo mundusculus*. Il n'admet pas non plus que l'homme procède de l'homme indéfiniment, qu'il soit à lui-même son œuvre et son ouvrier : sans parler des absurdités qui foisonnent dans cette hypothèse, comment expliquer la naissance ou création de l'âme, de son intelligence et de sa volonté, qui sont les deux ailes avec lesquelles elle prend l'essor vers les hauteurs surélevées de l'idée et du sentiment ?

Nous n'examinerons même pas si Dieu avait un but en nous créant. Il est par trop évident que le sublime Artiste ne pouvait avoir l'intention de jeter dans le temps et dans l'espace un de ces brillants caprices capable de le maudire impunément. Il ne s'agirait pas d'attribuer à Dieu moins de sagesse qu'au dernier des hommes. Or un homme sage ne fait rien sans but. C'est donc dans un but déterminé que l'Etre suprême nous a pétris de ses mains, animés de son souffle et dotés de ces prérogatives brillantes qui constituent notre royauté ici-bas.

Mais quel est ce but ? Quelle est la fin de l'homme ? Pourquoi Dieu nous a-t-il créés ? Devons-nous quelque chose à Celui qui nous donna l'existence ?

## I

Les opinions du monde sur ce redoutable problème de la vie se rattachent à deux chefs principaux : *l'impie* et *la vanité*.

1. L'impie a dit : « Dieu, vice, vertu, Providence, autant de vieux mots qui ont fait leur temps et ne doivent pas plus inquiéter la raison humaine que le frôlement d'une aile d'insecte n'inquiète l'immobile rocher. Rien n'a été ; rien ne sera ; au commencement le vide, à la fin le néant ; le milieu, c'est la petite heure de soleil entre deux nuits éternelles. »

L'impie a dit encore : « Dieu est tout et tout est Dieu. L'homme, portion vivante de cette unité, ne s'en détache que pour venir sur la terre, comme sur un théâtre, jouer un rôle de comparse avec plus ou moins de scrupule, — qu'importe ? Il est Dieu ; Dieu est à lui-même sa loi. »

L'impie a dit enfin : « La vie est un combat de la lumière contre les ténèbres. La lumière, c'est la raison, le progrès, la science, la critique historique, la liberté. Les ténèbres, c'est le Jehovah de l'Eden, du Sinaï et du temple de Salomon ; les ténèbres, c'est le Christ et son sacerdoce, c'est l'Eglise et ses institutions, c'est la morale chrétienne et le dogme chrétien !... » — Frémissements idiots des peuples en décadence !

2. La réponse de la vanité n'est pas aussi criminelle, parce qu'elle ne supprime pas la foi. Aussi est-elle plus généralement admise. La terre entière vit sous l'empire de ses charmes, au point d'en être ensorcelée et comme assotie.

Dans sa signification étymologique, la vanité

est une espèce de légèreté d'esprit qui substitue sans cesse la fiction à la réalité des choses, donne un corps à ses rêves, une forme à ses illusions. Elle ne nie pas Dieu ; mais elle l'oublie. Elle n'ignore pas le but de l'existence humaine ; mais elle a toujours mille raisons borgnes pour se dispenser de l'atteindre. Victime des passions qui l'entraînent, des plaisirs qui l'affolent, des imaginations qui l'hallucinent, elle renverse les termes de la question et la dénature, abaissant le ciel au niveau de la terre, exhaussant la terre au niveau du ciel.

Ainsi, pour la masse des hommes subjugués par les multiples incantations de la vanité, qu'est-ce que la vie ? — Une promenade dans un pré émaillé, ... un banquet où les convives se couronnent de myrtes et de roses, ... une danse folle, ... une orgie... « *Comedamus et bibamus*, mangeons et buvons ! » voilà leur philosophie, et ils la fondent sur la certitude inexorable de la mort, « *cras enim moriemur*. » (Is., xlii, 13). De là, cette course échevelée aux honneurs, à l'argent, aux voluptés. Comme ils fouillent la terre ! Comme ils torturent les métaux ! Quels efforts herculéens pour se bâtir une maison de fange ! Le billet de banque, le chèque, comme on dit maintenant, voilà le roi du jour. Si, comme le vieux Pactole, le sang humain charriait des paillettes d'or, on verrait des fanatiques s'ouvrir les veines au risque de provoquer un rire précoce chez leurs héritiers enchantés.

Pour quelques-uns enfin, la vie est une sorte de baigne, de galère affreuse que l'on traverse le boulet aux pieds. Qui parle de la sorte ? Ce sont les malheureux sur qui tombe tout le poids de la chaleur et du jour, sans les ineffables consolations de la vertu. Ils font vraiment pitié ! Courbés sur leurs outils qu'ils arrosent de sueur et de larmes, ils ne manquent pas de docteurs pour leur persuader que la société est pour eux une marâtre ; et ils se prennent à la maudire, à la haïr. Ils se regardent comme des victimes du sort, des parias ; et ils passent ainsi leurs jours à mordre le frein, en attendant qu'ils puissent le rompre, et se venger, dans une heure de représailles, de vingt années d'angoisses et de privations... La pensée de Dieu, qui est comme une étoile d'espérance dans la nuit de la misère, ne brille jamais à leurs yeux, ou ce n'est que pour les irriter, pour allumer dans leur cœur la plus terrible et la plus déraisonnable rancune.

Voilà les réponses du monde à cette grave question : « Pourquoi Dieu nous a-t-il créés ? » — Indifférence ou crime ; souffrance et désespoir.

Eh ! quoi, Seigneur, serait-il donc vrai que vous nous avez jetés sur cette terre pour vous oublier, vous insulter et vous maudire ? ... — Oh ! non ; vous nous avez faits pour vous, et notre cœur, plus intelligent que la raison, s'agite et se remue jusqu'à ce qu'il vous trouve : « *Fecisti nos ad te, Domine ; et cor nostrum irrequietum est donec requiescat in te.* »



## II

Cette réponse de saint Augustin, mes frères, est celle du catéchisme, c'est-à-dire de la foi ; mais je me hâte d'ajouter que la saine philosophie, le simple bon sens ne peut en produire d'autre.

Et en effet, lorsqu'on veut connaître la fin d'un objet, d'un ouvrage, qu'exige la raison ? — Elle exige que l'on consulte d'abord l'ouvrier, l'auteur de cet objet ; qu'on examine ensuite l'objet lui-même, sa nature, sa constitution et ses propriétés. Permettez-moi d'élucider ma pensée par un exemple. En parcourant les galeries d'une exposition artistique et industrielle, vous arrivez devant un instrument qui vous est inconnu. Sa forme est étrange, votre mémoire ne vous rappelle rien de pareil. — Quelle est votre première démarche pour connaître la vérité ? C'est d'interroger l'exposant ou celui qui le représente. Par lui, vous apprenez qu'il a voulu faire un instrument de musique, — j'en fais la supposition. Ce premier point éclairci, vous examinez l'objet lui-même, la combinaison, l'ajustement, l'ordre de ses parties diverses, et cet examen détaillé joint à l'expérience qui se fait sous vos yeux, amène graduellement dans votre esprit cette conclusion, à savoir : que l'instrument objet de votre admiration ne sert ni à la guerre, ni à la navigation, ni à l'agriculture, mais bien à produire de l'harmonie.

Appliquons strictement cette méthode à l'homme, chef-d'œuvre sorti des mains de Dieu et placé par lui dans la splendide et ravissante exposition de la nature. — Si nous consultons l'exposant, l'ouvrier de cette merveille, il nous renseigne de la manière la plus positive : « *Ego sum Alpha et Omega, principium et finis*. Je suis, dit-il, la première et la dernière lettre de l'alphabet, le principe et la fin : le principe de toutes choses et la fin de toutes choses, des mondes, des anges, de l'homme. » D'après l'auteur, c'est donc pour lui-même qu'il nous a créés, pour le connaître, le servir et l'aimer. Pour qui, d'ailleurs, nous aurait-il faits si ce n'est pour lui-même ? — Serait-ce pour nous ? mais nous n'existions pas encore. — Serait-ce pour les autres créatures ? mais elles nous sont inférieures, nous leur sommes supérieurs. — Pour le néant ? ce n'eût pas été sage. — Pour le mal ? ce n'eût été inintelligent. — C'est donc sa propre gloire que Dieu servait quand il féconda le néant et qu'il en fit jaillir l'homme.

L'idée de l'ouvrier nous étant connue, maintenant examinons l'ouvrage. Qu'est-ce que l'homme ? Comment est-il constitué ? De quoi se compose-t-il ? — Je vois en lui deux éléments essentiellement divers, mais essentiellement unis et faits l'un pour l'autre : un corps et une âme. L'âme est intelligence et volonté, c'est-à-dire qu'elle a, comme Dieu, la faculté de comprendre et de vouloir ou d'aimer.

La seule structure du corps humain démontrerait notre destinée sublime. Tous les animaux ont

la tête inclinée vers la terre ; pourquoi ? parce que la terre est leur dernière fin. Ils n'ont pas été faits pour Dieu, dit Tertullien, mais pour l'homme : *Mundum homini non sibi fecit Deus*. — L'homme, au contraire, se tient debout comme un roi au milieu de sa cour. Son front droit lui permet de regarder le ciel, — le point de départ et le point d'arrivée, la patrie absente, mais à laquelle il aspire.

Mais c'est surtout par les phénomènes de l'âme que le but de notre existence se révèle ; et, d'abord, par l'*intelligence*.

L'intelligence est la faculté de comprendre. Or, qui dit faculté dit tendance vers un objet. Il n'y a donc pas de faculté sans objet ; que serait-ce en effet que la faculté de la vue s'il n'y avait rien à voir, ou la faculté de l'ouïe s'il n'y avait rien à entendre, ou du tact s'il n'y avait rien à palper ? Donc, l'intelligence, faculté de comprendre, a un objet qui peut et doit être compris.

En outre, cet objet doit être du même ordre que la faculté elle-même, matériel si elle est matérielle, spirituel si elle est spirituelle. Ainsi l'œil étant quelque chose de matériel, il faut que l'objet de sa faculté soit également matériel, qu'il ait de l'étendue, une forme, de la lumière ; sans quoi, il serait en dehors de l'action de la faculté, il cesserait d'être son objet.

Cela étant donné, quel sera l'objet de l'intelligence, faculté immatérielle ? Ce sera la lumière immatérielle, c'est-à-dire la vérité, et la vérité absolue, infinie, éternelle, afin que la faculté intelligente de l'âme puisse exercer toute son activité et qu'aucune de ses parties ne reste sans objet. Car, s'il y a une grande analogie entre l'œil du corps qui a la faculté de voir et l'œil de l'âme qui a la faculté de comprendre, il y a aussi une différence essentielle dans la proportion. L'œil du corps se contente d'un horizon plus ou moins étendu, d'un objet plus ou moins restreint. Mais l'œil de l'âme, doué d'une pénétration plus vive et d'une incommensurable capacité, ne veut pas de limites à son horizon ; il réclame un objet infini. Les vérités de la terre, c'est-à-dire de la science et de l'expérience, l'occupent mais ne l'absorbent pas ; il les a rapidement épuisées et s'élance à la découverte d'une vérité qui réponde à l'acuité de son regard, à la hardiesse de ses aspirations ; et il souffre cruellement jusqu'à ce qu'il la trouve, jusqu'à ce qu'il plonge et se fixe dans son immensité.

Et quelle est, mes frères, cette vérité vers laquelle notre esprit gravite sans cesse et qui est comme le ressort de toute sa vie ? — Vous l'avez nommée avant moi : c'est Dieu ! Il s'est défini lui-même : « *Ego sum qui sum... Ego sum veritas*. Je suis la Vérité, ... l'Etre par essence, l'Etre dans sa plénitude, » l'Etre « au-dessus duquel, dit saint Anselme, on ne peut rien imaginer de plus grand et de plus excellent, *quo nihil majus aut excellentius cogitari potest*. » Comme il est l'Etre, il est la Vérité, et la Vérité dans la proportion de



l'Etre. Nous aspirons à la lumière, et il est la Lumière; à la sagesse, et il est la Sagesse; à la science, et il est la Science. Il est à la fois et notre cercle et notre centre; à qui donc aller, où aller si ce n'est à lui?

Comme Etre suprême et Vérité absolue, Dieu est donc la fin dernière de notre intelligence, *finis ergo propositi nostri Deus*.

Passons maintenant à la seconde faculté de l'âme, qui est la *volonté* ou le *cœur*, et interrogeons-la pour connaître sa fin dernière.

Bien des opinions ont été émises sur l'intelligence : beaucoup d'inexactes par défaut ou par exagération ; quelques-unes contradictoires ou complètement erronées. De là une multitude de systèmes et de théories qui se heurtent et se nient mutuellement. — Cela ne peut se dire du cœur. Ici, unanimité absolue, accord parfait, suffrage universel : le cœur a été fait pour aimer. C'est presque naïf de ma part de le répéter, après tant de plumes qui l'ont écrit, après tant de bouches qui l'ont dit, parfois avec des accents admirables. Mais s'il y a une affirmation universelle sur l'existence de cette faculté, il n'en est pas de même sur son objet essentiel, et il faut que la philosophie chrétienne relève les ruines qu'un romantisme outré sème chaque jour sous nos pas.

Oui, le cœur est fait pour aimer; mais ajoutez immédiatement ce mot lumineux : il est fait surtout pour *se reposer dans l'amour*. Et ici commence le sens profond et si peu étudié de cette merveilleuse faculté de notre âme. — Or, chacune de ses palpitations nous avertit de cette tendance au repos dans l'amour. C'est là, du reste, l'inclination de la nature entière : tout se dirige vers le calme et la tranquille possession de son objet; de sorte que le trouble, la marche incessante, le progrès indéfini constituent une espèce d'anomalie. C'était la grande théorie si magnifiquement démontrée par saint Augustin. « Prenez, dit-il, un bassin d'eau, agitez-le, et puis abandonnez-le à lui-même. En peu d'instants, le liquide tourmenté s'apaise et ne présente bientôt plus qu'une surface plane et immobilisée. Rompez de nouveau cet équilibre : vous provoquez une nouvelle tempête; mais elle s'apaisera encore et toujours, parce que la tempête est accidentelle et que le repos est essentiel. » Ainsi en est-il du cœur humain. Rien ne saurait le soustraire à cette loi ontologique. Comme toutes les autres choses de la nature, il cherche le repos par la possession de son objet. Mais ce repos qu'il cherche, le trouve-t-il? — En Dieu, oui; en dehors de Dieu, jamais.

Voyez son agitation fébrile. Quel flux et quel reflux ! Saint Augustin l'appelle un océan en furie, *cor enim meum est mare magnum tumens fluctibus*. Saint Bernard le compare à une meule de moulin quand l'écluse est ouverte. « La meule, dit-il, tourne rapidement sur elle-même; elle broie tout ce qu'on lui donne, et, si on ne l'ali-

mente pas, elle se broie et se dévore elle-même. » Ainsi notre cœur, sous l'impulsion de je ne sais quelle puissance mystérieuse, roule et se précipite, répétant sans cesse le mot du voluptueux : « *Affer! affer!* apporte, apporte! » et ne trouvant jamais l'apaisement. Pourquoi ? parce que l'objet qui l'appelle et le tourmente ainsi n'est pas sur la terre; il est ailleurs. Qui, en effet, pourrait assouvir cette faim dévorante, cette soif inextinguible d'amour, si ce n'est le souverain Bien, l'éternelle Beauté, les charmes inépuisables de l'Infini? — De même que les vérités terrestres occupent l'intelligence humaine sans l'absorber, de même les beautés incomplètes, les bontés restreintes du monde nourrissent le cœur, mais ne le rassasient pas. C'est pourquoi, après avoir touché à tout, il passe outre; il recommence à marcher, à graver les roches abruptes de la vie, à franchir les précipices et les forêts impénétrables pour découvrir la beauté idéale; et il souffre lui aussi d'incomparables douleurs jusqu'à ce qu'il la trouve, l'embrasse, plonge et se fixe dans son immensité.

C'est donc une déviance de la part du cœur humain de demander la paix à tout, excepté à qui la possède; de mettre sa fin dernière en tout, excepté dans celui qui l'est exclusivement. — Quelques-uns la placent dans des noces brillantes; hélas! leur premier réveil n'est qu'une première déception; il ouvre la carrière, le désespoir ou le scandale la fermeront. — D'autres la mettent dans les enfants; et que trouvent-ils? l'indifférence, parfois la rébellion, toujours l'ingratitude. — D'autres se rejettent sur l'amitié, et, sous un voile hypocrite, ils ne tardent pas à découvrir l'égoïsme, la simulation, la perfidie. — Et, daignez le remarquer, je ne parle que des meilleurs, ne voulant pas rappeler ici devant les saints autels les abrutissements de l'impiété et de la débauche.

Pauvres insensés!... Ils ont beau explorer toutes les voies du mensonge, tremper leurs lèvres à la coupe de tous les plaisirs, s'enfoncer dans tous les labyrinthes du vice : leur cœur n'est pas satisfait; il aspire à des voluptés plus pures, plus vastes, plus extasiantes; il aspire au rassasiement qui ne se trouve qu'en Dieu. Le cœur d'Augustin avait parcouru le cercle entier de ces aberrations. De quel abîme ne connaissait-il pas le chemin? De quelle passion, pour se calmer, n'avait-il pas invoqué la jouissance? Tout ce que le démon et le monde offrent de plus enivrant, il l'avait goûté... Et ce ne fut qu'après avoir reconnu l' inanité de l'universalité des choses, qu'il finit par où il aurait dû commencer, en se jetant dans les bras de Dieu et en disant : « *Tu solus requies*, vous seul êtes le repos!... » Parvenu à ces régions sereines où l'âme étonnée de son propre bonheur ne revient sur son passé que pour le regretter et le maudire, il se prenait à railler le cœur humain et les efforts qu'il tente pour se passer de Dieu. « Tourne, tourne, lui disait-il ironiquement, cours en avant, précipite-toi en arrière, acharne-toi de



tout côté, *versa et reversa, in tergum et in latera...* » Et il finissait par le doux refrain : « *Tu solus requies*, Seigneur, vous seul êtes le repos, » parce que vous seul avez de quoi combler l'ardeur et l'immensité de nos désirs, parce que vous seul êtes souverainement beau, souverainement bon, indéfectible, éternel !

### III

Soit que nous consultations l'ouvrier de l'homme, soit que nous analysions l'homme lui-même, il est donc évident que nous avons été créés pour Dieu ; que nous lui appartenons comme le vase d'argile appartient au potier, la statue au statuaire ; et que ce serait un aveuglement non moins étrange que funeste de vouloir nous dérober à notre destinée.

Comprenez-vous maintenant, mes frères, le crime et le malheur de ceux qui mettent leur fin dernière dans la vanité ou l'impiété ? Saisissez-vous la noirceur et la monstruosité de leur ingratitude ? Car enfin, qui pourrait estimer assez l'honneur que Dieu nous a fait, d'abord en nous créant, ensuite en nous créant à son image et, enfin, en nous créant pour lui ?

Lorsqu'il lui était loisible de nous laisser dans le néant, au rang des choses possibles, ou de nous donner une nature inférieure, il a voulu graver sur notre être l'empreinte du sien. Comme il est esprit, notre âme est esprit ; — comme il a l'unité de substance et la trinité des personnes, notre âme a aussi l'unité de substance et la trinité des facultés opérantes : la mémoire, l'entendement et la volonté ; — comme il est immortel, notre âme est immortelle ; — comme il est libre en tout ce qu'il produit hors de soi, notre âme est libre également ; — comme il est tout-puissant, notre âme a des énergies inépuisables, des capacités sans fond ; — comme il peut tout ce qu'il veut, nous pouvons vouloir tout ce qu'il veut et tout ce qu'il peut : qu'y a-t-il de haïssable que nous ne puissions haïr, ou d'aimable que nous ne puissions aimer avec lui et comme lui ? — comme il est partout, qu'il remplit tout, qu'il anime tout en ce monde, notre âme est partout dans notre corps qui est l'abrégé du monde, elle le remplit et l'anime dans toutes ses parties et dans son entier.

Certes, mes frères, je n'ai pas l'intention d'énumérer ici toutes les merveilles que le Seigneur a accumulées dans notre nature. Il faut dire assez pourtant pour écraser l'orgueil qui refuse l'adoration. — Or cette ressemblance de l'homme avec Dieu n'est pas la plus grande faveur qu'il lui ait départie, il en existe une autre : celle d'avoir consenti à être sa fin dernière.

Jusqu'ici, l'homme inférieur aux anges à cause de son corps, supérieur à la matière et aux animaux à cause de son intelligence, ne serait, après tout, que le sommet d'une hiérarchie. Mais en le créant pour lui, Dieu a mis entre l'homme et le reste de la création une incommensurable dis-

tance. — N'était-ce pas assez, notre nature étant finie, que notre fin dernière le fût également ? que notre être étant borné, il en fût de même de notre béatitude ? que notre cœur et notre intelligence pouvant être mesurés, on pût mesurer aussi l'objet de ces facultés ? — Est-ce que, sans cela, nous n'aurions pas été aussi absolument ses créatures et ses esclaves ? Est-ce que nous lui aurions moins appartenu que la nature brute ou animée nous appartient ?

O Dieu grand, Dieu très libéral, *ens liberalissimum* ! en nous créant pour vous, en nous rendant capables de vous, en nous donnant les moyens de vous connaître, de vous aimer, de parvenir jusqu'à vous, ... vous avez mis le comble ! Aucune puissance n'eût pu, aucune sagesse n'eût su, aucune bonté n'eût voulu nous élever à une fin si noble que de lier notre destin à votre destin et notre bonheur à votre bonheur !

Qui donc aurait l'esprit assez émoussé et le cœur assez pétrifié pour ne pas saisir la portée d'un tel bienfait, pour ne pas employer tout son être et tous les jours de son existence à glorifier Celui qui nous en fit don ? Et cependant, il est des hommes surchargés du poids de cette gloire, qui détournent leur regard du ciel pour le figer sur la terre ; et d'autres, plus malheureux encore, qui, joignant le blasphème à la folie, osent proclamer que le bonheur de l'homme réside dans la négation de Dieu !...

Eblouis, enivrés par l'éclat de la civilisation, par le progrès des sciences et par les prodiges qui en sont le résultat, ils ne voient rien ou ne veulent rien voir au-dessus d'eux-mêmes, et ils appellent *gloire* le vain bruit qui se fait autour de leur nom. Ils croient voir, dans un prochain avenir, Celui que depuis soixante siècles l'humanité adore, chassé de ses temples et de ses autels par la lumière du progrès... Oh ! non, philosophes sauvages ; oh ! non, orgueilleux néants, plumes vénales, vous ne chasserez pas le maître de sa maison !... et vos sciences ne convaincront pas d'incapacité le Dieu des sciences !... — Vous pouvez vous servir de la langue qu'il vous donna, pour le blasphémer, du talent qu'il vous a départi, pour nier sa sagesse et huer ses adorateurs ; mais le proscrire, biffer son nom et le remplacer par le vôtre... ? Jamais ! Jamais ! Jamais !

On nous accuse, nous prêtres, nous les prophètes de Ninive et de Babylone, d'être hostiles à la science. Je vous le demande : quelle estime voulez-vous que nous ayons pour une science qui se redresse contre Dieu ? Certainement non, nous ne détestons pas la science pour elle-même, quand elle est ce qu'elle doit être, subordonnée à la vérité éternelle dont, après tout, elle n'est que le rejaillissement ; nous l'admirons, nous la cultivons, nous l'enseignons, nous nous en servons, comme vous, mieux que vous ! Pour ma part, je suis fier de nos savants, fier de mon siècle, quand je l'entends répondre affirmativement à ces interrogations adressées autrefois par le Seigneur à



Job : « As-tu considéré l'étendue de la terre ? — Connais-tu l'ordre du ciel ? — Sais-tu l'histoire de la biche et de la chèvre sauvage ? — Enverras-tu la foudre, et elle ira, et puis reviendra-t-elle en disant : Me voici ? » Oui, mes frères, l'homme a fait tout cela, et plus encore. Pour mesurer les cieux plus à son aise, il les a abaissés, étendus sur sa table de travail. Il connaît les dimensions de la terre, la vie et les mœurs des féroces habitants du désert. La foudre elle-même, ne l'a-t-il pas subjuguée ? Ne lui trace-t-il pas le chemin qu'elle doit suivre ? A son ordre, elle vole aux extrémités de la terre, et, revenant, humble et soumise, elle dit : « Me voici ! » — Nous, prêtres, nous voyons ces merveilles, nous les reconnaissons, nous y applaudissons. Mais à cette question : « Qui a fait le cristal scrutateur du firmament ? Qui a fait la vapeur et l'électricité ? » vous répondez que c'est vous ; nous répondons : « C'est Dieu ! »

## IV

De cette doctrine fondamentale que je viens d'exposer découlent logiquement deux corollaires, dont l'un regarde l'intelligence et l'autre le cœur.

Est-ce trop demander à l'homme intelligent et libre, de n'être ni moins docile ni moins soumis à son destin que les natures inférieures le sont au leur ? L'air et la flamme retenus dans les flancs des montagnes, produisent des tremblements de terre et des volcans pour monter où leur nature les appelle ; la pierre lancée dans l'espace se hâte de revenir vers le centre qui la sollicite ; le cèdre et le brin d'herbe, le lion et l'insecte, les mers et les ruisseaux, le soleil et les plus petites nébuleuses, répondent au Maître qui les appelle : « *Ecce adsumus !* Nous voici !... » Et l'homme serait seul à dire : « Non ! » à prendre la tangente, à sortir de son orbite, à contrarier son destin ? — La raison ne saurait l'admettre ; et je dis à dessein *la raison* ; car ici, la foi ne saurait ni mieux ni plus fortement démontrer notre devoir ; la foi ne saurait ni mieux ni plus fortement nous convaincre que la marche vers notre fin dernière doit être l'objet constant de nos pensées et de nos efforts ; que pour y parvenir, il faut briser tous les obstacles, dussions-nous périr dans ce travail pénible et ardu ; que le point important, essentiel, nécessaire, est là ; qu'il faut être attentif à tout ce qui en rapproche, hostile à tout ce qui en éloigne, indifférent à tout le reste, comme la mer est indifférente à porter toute sorte de vaisseaux et la terre à produire toute sorte de plantes ; indifférents à la vie, à la mort, aux honneurs, aux richesses, au mépris du monde, à la haine des méchants.

En un mot, le rôle de l'intelligence est de comprendre notre fin dernière et de nous y conduire résolument. Celui du cœur est plus suave : il doit nous la faire aimer. Certes, mes frères, nous serions bien ingrats de ne pas céder avec entraînement au besoin de restituer à notre Dieu au moins une partie de l'amour qu'il nous a témoi-

gné en nous créant pour lui. A ce propos, Tertullien a écrit une parole qui serait l'opprobre de l'humanité si elle devait s'appliquer universellement et qui reste la flétrissure de ceux, en particulier, à qui elle s'applique : « *Scipe beneficentia in semetipsam contumeliosa est*, le bienfait est souvent regardé comme une injure. » Eh quoi ! ce serait pour nous une injure d'être les enfants d'un Dieu ? une injure d'avoir une âme à son image et ressemblance ? une injure d'avoir la création pour héritage ? que dis-je, la création ? le Créateur lui-même avec ses délices et son éternité : *Ego ero merces tua...* ?

Laissez à d'autres, mes frères, laissez la honte de penser, de dire et d'écrire de tels blasphèmes. Gardons pour nous la volupté pure de bénir la main qui répand sur nous ses bienfaits, d'aimer le cœur qui nous prodigue ses tendresses, d'adorer le Dieu qui vient nous prendre au bas de la montagne pour nous porter au sommet et nous couronner. Ainsi soit-il !

## COURTES INSTRUCTIONS POUR LA PRIÈRE DU SOIR

## XC

### SERMON SUR LA MONTAGNE : DERNIER AVIS ET CONCLUSION

Le divin Maître termine son long et substantiel discours, j'allais dire son cours de morale évangélique, par un dernier et important avis qui sert de conclusion à tout ce qu'il vient d'enseigner.

« Tous ceux qui me disent : Seigneur, Seigneur ! n'entreront pas dans le royaume des cieux ; mais celui qui fait la volonté de mon Père céleste, celui-là entrera dans le royaume des cieux.

« Beaucoup me diront en ce jour-là : Seigneur, Seigneur, n'avons-nous pas prophétisé en votre nom, chassé les démons en votre nom, fait beaucoup de miracles en votre nom ? — Alors je leur déclarerai publiquement : Je ne vous ai jamais connus ; retirez-vous de moi, ouvriers d'iniquité !

« Quiconque, donc, entend ces paroles que je dis et les accomplit, sera comparé à l'homme sage qui a bâti sa maison sur la pierre. La pluie est tombée, les torrents sont arrivés, les vents ont soufflé avec violence, ils se sont abattus sur cette maison ; et elle est restée debout, car elle était bâtie sur le roc.

« Mais celui qui, ayant entendu les préceptes que je vous donne, ne les observe pas, ressemble à l'insensé qui a bâti sa maison sur le sable. La pluie est survenue, les torrents sont arrivés, l'ouragan a soufflé, il s'est abattu sur cette maison, et elle s'est écroulée, et grande a été sa ruine. »

Et voilà que, ce discours de Jésus terminé, la foule était dans l'admiration de sa doctrine, car il l'enseignait comme ayant autorité et non comme les Scribes et les Pharisiens. (Matth., VII, 21-29).

Invoyer le Seigneur Jésus, le prier, l'appeler à



son aide, manifester ainsi qu'on croit en sa divinité, avoir une foi ardente en lui, c'est bien ; mais ce n'est point assez pour être sauvé, c'est-à-dire, pour entrer au ciel. A la foi, à la profession extérieure du christianisme, il faut ajouter les œuvres. Ceux-là seuls sont de véritables disciples du Christ qui joignent les œuvres à la foi ; or les œuvres consistent à accomplir, en tout et partout, la volonté de Dieu. Et ceux-là seuls entreront au ciel. Car ce ne sont point seulement le nom, le baptême, la prière, la foi qui font le chrétien véritable, c'est la vie soumise aux ordres de Dieu et de son Eglise, c'est la conformité des actes à la croyance.

Arrêtons-nous, un instant, pour nous demander avec inquiétude si nous ne serions pas du nombre de ceux qui mesurent leur christianisme au nombre de leurs pratiques de piété, de leurs prières à Jésus-Christ, sans se soucier outre mesure de conformer leur vie aux préceptes de l'Evangile...

Nous prions matin et soir, nous sommes fidèles à sanctifier le dimanche par le repos et l'assistance à la messe, nous avons souvent le nom du divin Sauveur sur les lèvres, c'est très bien, mais est-ce là toute la volonté de Dieu sur nous ? Comment pratiquons-nous la charité envers le prochain, cette charité la première des vertus et le premier des commandements avec celui d'aimer Dieu ? Comment pardonnons-nous les injures reçues ? Rendons-nous le bien pour le mal ? Faisons-nous l'aumône ? Comment respectons-nous l'honneur, la réputation de nos frères, et leurs biens temporels ou spirituels ? Comment, pour tout dire en quelques mots, pratiquons-nous le pardon des injures, la chasteté, la justice, la tempérance ?

En vain vous prédiriez l'avenir ; en vain vous sonderiez les secrets des cœurs et feriez autour de vous une propagande zélée des vérités chrétiennes ; en vain vous chasseriez les démons en invoquant le saint nom de Jésus ; en vain vous accompliriez de nombreux miracles par la vertu divine de ce nom, et tout cela peut arriver. Ces dons divins, extérieurs, ne suffisent pas à vous donner un droit sur le ciel. Si vous n'avez pas d'autre titre à faire valoir, Jésus vous déclare que, malgré la puissance que l'invocation de son nom a pu vous conférer, vous n'êtes pas ses disciples, vous restez des inconnus pour lui.

Que ceci ne nous surprenne point. La théologie explique facilement comment des hommes, investis sur la terre de pouvoirs surnaturels, pourront ainsi être sévèrement traités dans l'autre vie. La grâce des dons surnaturels, accordée gratuitement, ne suppose pas nécessairement, chez celui qui la reçoit, la grâce sanctifiante, Dieu pouvant parfois employer des instruments indignes pour procurer le salut des hommes : Balaam n'était-il pas prophète comme Isaïe ? et pourtant il allait maudire le peuple de Dieu ; Judas était un traître, et néanmoins il fit des miracles comme les autres apôtres.

Quel sujet de réflexions, et quelle matière à examen pour nous qui nous croyons les disciples,

les amis de Jésus à cause de nos pratiques de piété, et qui, peut-être, ne sommes pour lui que des inconnus, parce que nous ne faisons pas de la volonté divine la nourriture de notre âme ! Tremblons de mériter la terrible parole : « Retirez-vous de moi, ouvriers d'iniquité, je ne vous ai jamais connus ! » Eclairés alors sur le véritable état de notre conscience, voyant à nu les misères de notre âme, nous serions forcés de reconnaître que, malgré ce que nous en avions pensé, nous n'étions pas de véritables disciples du Christ. Avisons à le devenir pendant qu'il en est temps.

Prenons souci d'imiter la conduite de l'homme prudent, sensé, sage, qui, ayant à construire une maison, l'établit sur un roc solide où elle demeure inébranlable sous les coups de la tempête. Ainsi agit le disciple du Sauveur qui a écouté avec bonne volonté la parole de son Maître et s'efforce aussitôt de la mettre en pratique. L'édifice qu'il doit construire, c'est l'œuvre de son salut. Il en établira les fondations sur le rocher d'une foi vive et d'une vie conforme aux préceptes de l'Evangile, entourée d'une résolution inébranlable. Les luttes, les difficultés ne le verront pas faiblir ou, du moins, ce ne sera que momentanément. Ainsi appuyé, il n'a point à craindre les orages suscités contre sa fidélité par le démon, le monde, les passions de la chair, il demeurera ferme jusqu'au bout.

Au contraire, on voit certaines âmes faire de lourdes chutes, parce qu'elles n'avaient point donné à leur édifice spirituel le roc de la foi, de l'humilité ; elles l'avaient bâti sur le sable de pratiques purement extérieures, sans l'appuyer des œuvres et des vertus qui constituent l'essence du christianisme, tels que la charité, le dévouement, la chasteté, l'humilité. Les orages, les épreuves ont ébranlé bien vite ces fondations peu solides, et la ruine a été entière, profonde. Ruine lamentable, car, dit saint Chrysostome, « ce n'est pas peu de chose qui est en danger, mais l'âme, le ciel, les biens éternels. »

En terminant la méditation de cet admirable enseignement du divin Sauveur, remercions-le, du fond du cœur, des lumières dont il a éclairé nos âmes. Mais ne nous contentons pas d'admirer la beauté, la sublimité de la doctrine, demandons surtout la grâce d'avoir le courage et la force de la pratiquer. Car « ce ne sont pas ceux qui disent : « Seigneur, Seigneur ! » qui entreront dans le royaume des cieux, mais bien ceux qui accomplissent la volonté de notre Père céleste. »

#### IMPRIMATUR

Lingonis, die 31 decembris 1902.

† SEBASTIANUS, *Episcopus Lingonensis*.

Le gérant : J. MAITRIER.



# L'Ami du Clergé Paroissial

## SOMMAIRE

**Panégryque de saint Vincent.** — La fidélité à la religion, 17.

**Nonvelles conférences aux femmes chrétiennes.** — XLVIII. *Pour la fête de la Purification :* Générosité dans la souffrance, 20.

**Prônes catéchétiques sur le Décalogue.** — II. Préambule des dix commandements, 25.

**L'Eglise et la civilisation, Essais de conférences apologetiques.** — XIV. L'art, 28.

**Courtes instructions pour la prière du soir.** — XCI. Guérison du serviteur d'un centurion de Capharnaüm, 31.

**Instructions pour le Premier Vendredi.** — I. Objet de la dévotion au Sacré-Cœur, 38.

**Panégryque de saint François de Sales.** — Modèle et apôtre de la dilection, 36.

**Trésor d'histoires pour l'explication du Symbole des Apôtres.** — I. Le chrétien et le signe du chrétien, 40.

**Conférences pour le Carême.** — II. La foi et la raison, 43.

## PANÉGYRIQUE DE SAINT VINCENT

(22 JANVIER)

### LA FIDÉLITÉ A LA RELIGION

Mes frères,

C'est Dieu qui a donné un parfum particulier à chacune des fleurs qui poussent dans nos champs. C'est Dieu qui a donné à chaque étoile du firmament un éclat qui lui est propre. — C'est lui aussi qui a donné à chacun des saints du paradis une gloire spéciale pour nous servir, à nous les chrétiens de l'Eglise militante, d'encouragement et d'exemple.

Comment, d'ailleurs, en eût-il été autrement ? Les fleurs ne sont-ils pas les fleurs de la terre, fleurs ravissantes qui, après s'être épanouies ici-bas pour le plus grand honneur de l'humanité, ont été transplantées au ciel pour la plus grande gloire de Dieu ? Ne sont-ils pas les étoiles du firmament catholique, étoiles radieuses, placées tout en haut pour nous forcer à lever la tête et nous rappeler la patrie ?

Nous sommes réunis aujourd'hui, mes frères, pour respirer une de ces fleurs, pour contempler une de ces étoiles. Saint Vincent ! que ce nom est donc glorieux dans les annales de l'Eglise, et que vous devez être fiers de le voir inscrit sur la bannière de votre belle et chrétienne paroisse ! Arrêtons-nous quelques instants devant la grande figure qu'il rappelle. Elle est bien radieuse, puisque quinze siècles ont passé sur elle sans en pouvoir affaiblir l'éclat. Pourtant, entré tous les traits qui

la rehaussent, il en est un qui se détache avec plus de relief que les autres, et ce trait que nous allons contempler de plus près ce soir, c'est *la fidélité à Dieu*.

La fidélité, quelle belle chose ! Elle provoque l'admiration partout où elle se trouve, même quand elle est mise au service d'une mauvaise cause ; que sera-ce quand nous la verrons employée à soutenir les droits les plus sacrés et les plus imprescriptibles, ceux de Dieu ? C'est le spectacle qui nous attend et que nous réserve la vie de saint Vincent, car nous allons voir comment ce glorieux martyr, après avoir voué à la religion la *fidélité de son cœur*, eut pour elle, dans son apostolat, la *fidélité de la parole*, et dans sa mort héroïque, pour couronner tout cela, la *fidélité du sang*.

### I. — Fidélité du cœur

Ce qu'il y a de meilleur dans l'homme, c'est le cœur.

Le cœur humain est un chef-d'œuvre qui, à lui seul, suffirait à montrer notre origine divine. C'est par lui que nous sommes grands, par lui que nous dominons la création, par lui que nous ressemblons à Dieu.

Mais ce cœur si grand et si parfait, qu'en ferons-nous ? Le garder pour nous et pour nous seul est impossible. Semblable à une flamme qui s'éteint quand on la prive d'air, le cœur étouffe quand on le veut emprisonner dans les limites étroites d'une poitrine ; il faut qu'il brise cette enveloppe fragile, il faut qu'il s'en échappe, qu'il se répande au dehors et qu'il se donne.

Se donner ? Mais à qui ?... Certes, ce ne sont pas les séductions qui lui manquent. De toutes parts on le réclame. Les créatures, le monde, les passions lui sourient et l'appellent. Appels menteurs, sourires hypocrites, le cœur ne sera heureux qu'à une condition : qu'à la condition de se donner à Dieu.

C'est bien ce que comprit, dès le premier éveil de son intelligence, l'enfant dont je dois vous redire les vertus et qui devait un jour s'appeler saint Vincent.

Né à Huesca, en Espagne, il appartenait à une famille chrétienne qui avait déjà bien mérité de l'Eglise, puisqu'elle lui avait donné un de ses martyrs les plus illustres, saint Laurent. Sa mère était une femme admirable, qui ne se contentait pas de veiller au développement de son corps, mais s'appliquait par dessus tout à façonner son âme. A l'imitation de ces Romaines si vantées qui formaient des héros en racontant à leurs enfants les exploits des héros, elle faisait de son fils un saint en lui mettant sous les yeux les vertus des saints. Et l'enfant comprenait à merveille ces leçons, car cette mère incomparable appuyait sa parole du plus éloquent des commentaires, celui de l'exemple.

Vincent donna donc de bonne heure son cœur à Dieu. Il le donna pour toujours, car cette âme généreuse était incapable de se reprendre une fois



qu'elle s'était livrée. Il le donna tout entier : avec son intelligence, pour admirer et croire les vérités infaillibles du *Credo* chrétien ; avec sa volonté, pour accomplir fidèlement toutes les prescriptions de la loi sainte ; avec son amour surtout, pour crier au ciel le serment de sa fidélité : « Dieu seul et à jamais ! »

Ce serment, mes frères, nous pourrions dès maintenant voir comment il fut tenu. Mais il vaut mieux, je crois, nous arrêter quelques instants à ces premières années de saint Vincent, et nous y instruire de nos devoirs.

La première leçon que nous y pouvons puiser, c'est l'importance de l'éducation. L'enfant, on l'a dit bien des fois, est comme une cire molle ; il se laisse pétrir au gré de ses parents et reçoit l'empreinte qu'il leur convient de donner. Que fut-il advenu si saint Vincent fût né dans une famille idolâtre ou seulement indifférente ? Selon toute probabilité, la première partie de sa vie, la plus belle, se fût passée dans l'indifférence ou l'idolâtrie. Il n'eût pas donné à Dieu les prémices de son cœur et eût porté toute sa vie la tristesse de son enfance manquée.

Ne vous y trompez pas, mes frères : ce qui fait les saints comme les criminels, c'est le plus souvent la famille. Prenez dans l'histoire une Agrippine, une femme cruelle et sans pudeur : vous trouverez qu'elle a eu pour fils Néron, un monstre de férocité et de folie. Prenez, au contraire, une Blanche de Castille, une femme admirable qui répète tous les jours à son fils : « Mon fils, j'aimerais mieux vous voir mort que coupable d'un seul péché mortel » : et vous verrez que ce fils sera saint Louis, le roi le plus pur et le plus héroïque qui se soit jamais assis sur un trône.

En résumé, et dans la plupart des cas, mes frères, vos enfants seront ce que vous êtes : bons chrétiens, si vous êtes vous-mêmes bons chrétiens ; indifférents et tièdes, si vous l'êtes à leurs yeux. Oh ! quelle responsabilité pour vous qui m'écoutez, et à qui Dieu a donné l'honneur suprême et la charge écrasante de la paternité !

Ah ! je comprends maintenant pourquoi les pères, pourquoi les mères véritablement dignes de ce nom ne se désintéresseront jamais de l'éducation de leurs enfants. Je comprends pourquoi ils voudront toujours leur donner des maîtres non seulement instruits et sérieux, mais honnêtes et chrétiens. Je comprends surtout pourquoi cette mère incomparable qui s'appelle l'Eglise, ne consentira jamais à abandonner l'âme de ses petits enfants et dénoncera sans cesse avec indignation les attentats que l'on dirigerait contre leur chère et délicate conscience.

Au temps des guerres d'Israël, sept jeunes gens, nobles et beaux comme on l'est à vingt ans, furent pris et mis à mort. Par un raffinement inouï de cruauté, le vainqueur avait décidé que leurs corps, privés de sépulture, resteraient étendus, aux regards de tous, au sommet d'une colline. Mais alors on vit éclater un dévouement sublime. Ces jeunes

gens avaient une mère nommée Respha. Elle accourut malgré les menaces, malgré sa faiblesse. Elle se fit la gardienne de ces cadavres défigurés et proscrits. Le jour, elle était debout pour éloigner les oiseaux de proie qui les eussent déchirés ; la nuit, elle se levait encore pour écarter les bêtes féroces qui voulaient les dévorer. Plusieurs mois se passèrent ainsi pendant lesquels cette femme héroïque, élevée dans toutes les douceurs d'une naissance princière, ne sut pas abandonner sa faction sublime. Enfin le vainqueur se laissa toucher : il fit ensevelir les corps des jeunes gens et permit à leur mère de veiller encore sur leurs tombes, comme elle avait autrefois veillé sur leurs berceaux.

Telle est l'Eglise. Ce ne sont pas des corps qu'elle a à défendre, ce sont des âmes. Des âmes ! c'est-à-dire ce qu'il y a de plus beau et de plus divin au monde. Aussi ne lui demandez pas de se taire quand vous voudrez lui arracher ces âmes d'enfants ! Non, elle criera, elle protestera, elle leur fera un rempart formidable de toutes les poitrines de ses évêques, de toutes les poitrines de ses prêtres, de toutes les poitrines de ses fidèles, et nous verrons bien qui se lassera le premier, ou de la haine qui veut corrompre et perdre, ou de l'amour qui veut ennoblir et sauver !

## II. — *Fidélité de la parole*

Quand on aime une cause et qu'on l'aime ardemment, il est rare, mes frères, qu'on se contente de penser à elle et de faire des vœux pour son succès. On fait plus : on s'efforce de lui trouver de nouveaux adhérents ; on cherche à la faire connaître pour multiplier le nombre de ses partisans ; on la défend avec chaleur quand elle est calomniée ; en un mot, à la fidélité du cœur on joint la fidélité de la parole.

Or, à l'époque de saint Vincent, il n'était pas sans danger de faire connaître sa foi et de parler de religion. Dioclétien venait de monter sur le trône impérial et ses édits sanguinaires, envoyés dans toutes les provinces, y avaient rallumé la persécution la plus sanglante qui eût jamais été vue. Un mot, moins que cela, un signe, suffisait pour faire arrêter les chrétiens et les conduire à la mort. Des villes entières étaient dénoncées et livrées aux flammes. La terreur était partout, mais surtout en Espagne où Dioclétien venait d'envoyer Dacien, le plus féroce et le plus acharné de ses lieutenant.

Telles étaient les circonstances où se trouvait l'Eglise d'Espagne quand l'évêque de Saragosse, Valère, conféra à saint Vincent l'ordre du diaconat.

Le vieil athlète, épuisé par l'âge plus encore que par la lutte, avait depuis longtemps remarqué ce jeune homme si ardent, si sage et si pieux. N'était-ce pas là le bras droit qu'il lui fallait ? l'aide fidèle et sûr qui irait le remplacer dans toutes les conjonctures périlleuses ? Il s'agissait, en effet, d'annoncer l'Evangile malgré les ordres des empereurs,



de compléter l'instruction des catéchumènes, de raffermir les chrétiens ébranlés, d'aller dans les cachots visiter les confesseurs de la foi et de leur porter la sainte communion, d'être toujours sur la brèche pour déjouer les efforts des persécuteurs et, par conséquent, de s'exposer sans cesse à leur aveugle et sanglante fureur.

Malgré tous ces dangers, Vincent n'hésita pas ; il regarda comme un honneur la mission périlleuse qui lui était offerte, et, après avoir courbé sa tête sous la main tremblante de son vieil évêque, il commença, au milieu de ses frères consolés et fortifiés, son rude apostolat. Nous verrons tout à l'heure par quelle décisive victoire il le couronna. En attendant, arrêtons-nous ici encore pour recueillir un enseignement.

Cet apostolat que saint Vincent accepta et accomplit avec tant de générosité, il nous est offert, mes frères, à nous aussi, qui que nous soyons. C'est un besoin de notre cœur, puisque nous aimons Dieu ; c'est un besoin de notre foi, qui compte sur nous pour n'être pas vaincue ; c'est aussi un besoin des temps, car jamais peut-être le mal n'a suscité des apôtres aussi nombreux, aussi infatigables qu'à présent.

Les apôtres du mal ? Ils pullulent autour de nous ; on dirait qu'ils sortent de dessous terre, tellement leur foule est grande. Ils attaquent la religion dans les journaux, dans les conférences, dans les romans, dans les brochures, dans les assemblées, dans les cercles, dans les cabarets, partout où il y a deux oreilles pour les entendre et deux mains pour les applaudir. Tout leur est bon pour atteindre leur but et perdre les âmes sauvées par Jésus-Christ : l'histoire, ils la falsifient ; la littérature, ils la corrompent ; la science, ils la font mentir ; l'art, ils le prostituent à des représentations obscènes ; la justice, ils la bâillonnent. Bref, jamais guerre plus infernale n'a été faite à tout ce qu'il y a de grand et de sacré ici-bas.

Mes frères, resterez-vous les bras croisés en face de ce déchainement inouï, et laisserez-vous de gaieté de cœur le torrent fangeux de l'impiété engloûtir, en vous élaboussant, les âmes de vos frères et de vos enfants ?

Non, vous êtes des apôtres et vous ne pouvez pas, sans forfaire à l'honneur, vous désintéresser de la lutte. Il faut que chacun de vous, dans la mesure de son influence et de sa situation, soutienne le bon combat et bataille sous l'étendard de Jésus-Christ.

Que faut-il faire pour cela ? — D'abord vous abstenir de tout ce qui serait une complicité avec l'ennemi et une trahison de vos devoirs. Plus de mauvais livres, ni de mauvais journaux, ni de mauvais tableaux chez vous ; ce n'est pas en buvant du poison et en en faisant boire aux siens, qu'on prend des forces pour la lutte. Étudiez au contraire votre religion, apprenez à connaître la force de ses preuves, la beauté sublime de ses enseignements et de ses commandements ;

lisez les bons livres qui la soutiennent et les journaux honnêtes qui la défendent ; répandez-les autour de vous afin de multiplier le bien qu'ils vous auront fait ; et quand vous rencontrerez sur votre passage un de ces orateurs de taverne qui se taillent un succès facile dans la calomnie et dans l'injure, vous ne serez pas embarrassés pour confondre la mauvaise foi de ses mensonges et l'ineptie de ses raisonnements.

Le jour où chaque apôtre du mal trouvera en face de lui un apôtre du bien, la victoire sera bien près d'être gagnée... Enrôlez-vous, mes frères, après saint Vincent, dans cette armée chrétienne qui seule peut sauver notre pays, parce que, seule, elle peut lui rendre le fier honneur des anciens jours ; combattez hardiment dans le rang où la Providence vous a placés ; et, quel que soit le résultat de la lutte, vous aurez bien mérité de Dieu, de la religion et de la France !

### III. — *Fidélité du sang*

Quand l'impiété est battue sur le terrain de la raison, de la science et du droit, il lui reste, mes frères, une dernière ressource : il lui reste la force. Elle en use.

Le gouverneur Dacien, las de voir que ses efforts étaient rendus stériles par le zèle infatigable de Vincent, le fit arrêter et conduire à Valence. L'interrogatoire ne fut pas long : « Veux-tu obéir aux empereurs et sacrifier aux dieux ? — Non ! — Bourreaux, faites votre œuvre ! »

A ces mots, le martyr fut attaché à un poteau et, avec des poulies, on lui disloqua tous les membres ; mais rien ne put faire disparaître la joie qui brillait sur son visage. Alors on lui déchira le corps avec des crochets de fer ; mais saint Vincent, plus avide de souffrance que son tyran de cruauté, lui reprochait sa faiblesse en disant : « Que vos forces sont petites et que vos inventions sont misérables ! Je pensais que vous iriez plus loin. » A cette raillerie, Dacien bondit de rage : il fait battre les bourreaux pour les punir de leur impuissance et stimuler leur zèle ; puis, quand il a bien excité la fureur de ces hommes, il leur ordonne d'étendre Vincent sur un lit de fer sous lequel il a fait mettre le feu ; en même temps on lui applique sur la poitrine des lames de fer rouge, en sorte que la chair est bientôt consumée et qu'on voit apparaître les os déjà noircis et calcinés. Quelle torture ! Mais, en cet état, la victime sourit encore, les yeux levés au ciel, pour y chercher sa couronne. — Pour la première fois, Dacien est découragé, ... il ordonne qu'on ramène Vincent en prison.

Selon toutes les apparences, le martyr devait expirer dans son cachot ; le corps humain, si dominé qu'il soit par une âme héroïque, ne résiste pas à certains tourments. Dacien le savait et comptait bien être débarrassé de son redoutable adversaire. Quelle ne fut pas sa surprise quand, le lendemain matin, les gardiens de la



prison vinrent lui annoncer que le captif, guéri et plein de force, se promenait dans son cachot, entouré d'une clarté céleste et mêlant sa voix aux chants de triomphe que faisaient entendre des chœurs invisibles !

C'était la vérité.

Pendant la nuit, les anges étaient descendus dans cet antre humide et obscur ; ils avaient rappelé à la vie le soldat invincible qui allait expirer ; ils avaient fermé ses plaies et fortifié son courage en lui promettant une prompte et complète récompense. C'était le ciel qui s'était ouvert aux yeux de Vincent, le ciel qui avait contemplé ses luttes avec admiration et qui se préparait à l'accueillir en triomphe.

Dacien ne fut pas converti par ce prodige. Il était arrivé à cet état d'aveuglement absolu où Dieu conduit parfois, pour les punir, les persécuteurs. Il fit donc venir Vincent et, désespérant de le séduire par la souffrance, essaya de le séduire par la volupté. « Tes tourments, lui dit-il, ont été grands et excessifs ; il est bien raisonnable que tu te reposes à présent sur une couche moins pénible. » En exécution de ses ordres, le martyr fut transporté dans une chambre agréable et placé sur un lit délicieux. Mais sa grande âme ne put supporter d'être ainsi privée de souffrir. Elle supplia Dieu de mettre fin à une épreuve indigne d'elle. Dieu exauça sa prière et bientôt, en effet, quittant la terre de l'exil, l'âme de Vincent s'élança vers le ciel pour aller y recevoir, en échange de son sang fidèlement répandu, la couronne des saints martyrs.

Cette couronne que nous voyons aujourd'hui briller avec tant d'éclat sur la tête de saint Vincent, pouvons-nous dans une certaine mesure l'ambitionner ? — Pourquoi pas ?... Ne pouvons-nous pas imiter la vaillance de votre illustre protecteur, comme nous avons résolu d'imiter sa foi et son zèle ?

Après tout, les épreuves que nous avons à subir ne diffèrent des siennes qu'en intensité et non pas en nature. C'est bien toujours la violence, c'est bien toujours la volupté que nous oppose ce grand tyran qui s'appelle le monde. Tantôt il nous effraye par ses menaces, tantôt il nous séduit par ses sourires ; tantôt sa voix est forte et éclatante comme la foudre, tantôt elle se fait douce et mélodieuse comme un chant d'oiseau ; tantôt il exagère à nos yeux les difficultés du bien, tantôt il vante les attraits et les charmes du mal ; tout à l'heure, c'était Dacien ordonnant à ses bourreaux d'étendre la victime sur un lit de feu, à présent c'est Dacien la faisant reposer sur un lit de roses. — Lequel des deux est le plus à craindre ? En vérité, ce n'est pas le plus terrible : vous le savez bien, vous tous qui m'écoutez et qui avez eu à repousser les attaques de l'ennemi.

Que faut-il donc pour rester fidèles à Dieu ? Il faut regarder saint Vincent et faire comme lui. Si la tentation est violente, si le monde nous menace dans nos intérêts les plus chers, dans nos

affections les plus douces, sachons imposer silence à notre nature et subir ses assauts sans frémir. Il pourra bien nous faire souffrir, mais non pas nous ébranler. Nous resterons fermes dans le devoir, prêts à tout perdre, même la vie, plutôt que de trahir Jésus-Christ.

Et si l'épreuve devient plus perfide, si elle revêt la livrée séduisante du plaisir, que ferons-nous ? Oh ! alors nous n'essaierons pas de lutter contre un ennemi qui nous vaincrait parce qu'il a déjà des intelligences dans notre âme. Mais à l'imitation de saint Vincent, nous lèverons vers le ciel nos regards à demi fascinés. Nous supplierons le Seigneur de venir à notre aide, et de ne pas permettre que notre âme faite pour le ciel aille sombrer dans la boue ; et Dieu, qui n'est jamais plus près de nous qu'en ces moments d'angoisse, fera d'un signe cesser la tempête et renaitre le calme des beaux jours.

Courage et pureté, voilà, mes frères, le martyre que Dieu vous demande ; qui donc, après avoir contemplé celui de saint Vincent, oserait le trouver trop lourd ?

Non, mes frères, votre tâche n'est pas trop lourde. Car Dieu l'a mesurée à vos forces et nul mieux que lui ne sait les juger et les ménager.

Vous ne serez pas seuls d'ailleurs à porter ce fardeau tant redouté et pourtant si léger. Saint Vincent, votre modèle et votre protecteur, sera là pour voir vos efforts et les soutenir. Il vous rendra en courage et en bénédictions ce que vous lui offrez aujourd'hui d'hommages et de prières ; et sous sa bannière victorieuse, la lutte vous sera facile, parce qu'elle sera pleine d'espoir et animée de cet enthousiasme héroïque qui mène à la victoire.

Devenez donc, mes frères, à partir d'aujourd'hui et sous les auspices de saint Vincent, des hommes de foi, des hommes de zèle, des hommes de courage. Ayez, vous aussi, cette fidélité du cœur qui fait les confesseurs ; ayez cette fidélité de la parole qui fait les apôtres ; ayez, au moins en désir, cette fidélité du sang qui fait les martyrs ; et le Seigneur Jésus-Christ, qui vous aura vu pratiquer sur la terre les mêmes vertus que l'illustre diacre dont nous venons de raconter la vie, vous accordera la même récompense, magnifique et éternelle, dans le ciel. Ainsi soit-il.

## NOUVELLES CONFÉRENCES AUX FEMMES CHRÉTIENNES

### XLVIII

POUR LA FÊTE DE LA PURIFICATION

*Générosité dans la souffrance*

*Et in signum cui contradicetur.*

Il sera un signal de contradiction. (Luc, II, 34).

Ce drame de la Purification est des plus émotionnants qui se puisse imaginer. Voyez-vous

cette jeune femme qui arrive au temple, toute heureuse de présenter à Dieu, puis aux amis, à la parenté, son petit enfant qu'elle porte sur ses bras ? Quel épanouissement de joie et de félicité dans son âme et sur son front ! Vous comprenez toute son allégresse, jeunes mères qui m'écoutez, vous voyez ses yeux qui vont du grand-prêtre à saint Joseph, aux assistants, pendant que son cœur se fond d'amour et d'adoration en disant : « Mon Dieu ! cet enfant, vous me l'avez donné ! Et c'est votre Fils, mon Créateur et mon Maître, votre fils et mon fils ! »

Tout à coup les graves cérémonies imposées par la loi accomplies, un vieillard se présente qui prend l'enfant dans ses bras, et qui, loin de lui prédire un avenir de gloire, d'heureuses et superbes destinées, annonce solennellement qu'il sera une cause de ruine pour beaucoup d'hommes, en Israël, une cible de contradiction, et que ses malheurs transperceront le cœur de sa mère. Vous figurez-vous quelle révolution s'opère en elle, quelle tristesse affreuse l'envahit ! Ce fils bien-aimé sera donc haï, persécuté, malheureux, et c'est à elle, à sa mère qu'on ose dire cela ! Il y a pour elle de quoi en mourir !

Cependant va-t-elle pleurer, éclater, se plaindre, maudire la Providence, comme font les âmes vulgaires ? Elle est triste sans doute, elle souffre effroyablement ; mais pas un regret dans sa bouche, pas une révolte dans sa pensée, dans son cœur. Voilà ce que j'admire : la *générosité de Marie* dans l'épreuve, surtout quand je compare cette divine générosité à *notre répugnance*, à notre désespoir, à nos amères paroles au sein de la souffrance. Deux idées que nous allons méditer ensemble.

## I

Sa générosité nous apparaît surtout en ceci : elle *s'incline* tout de suite devant Dieu, parce qu'il est le maître ; puis elle *entre dans ses desseins* sur elle ; enfin elle *accepte* la décision terrible de la Providence sans aucune rébellion, même intérieure. Son *intelligence* se soumet, son *esprit* comprend, son *cœur* non seulement se résigne, mais court au devant de la douleur, puisque Dieu l'a voulue.

1. La vérité fondamentale dans l'ordre moral, c'est que Dieu est le maître souverain. Il nous a créés, nous lui appartenons, nous sommes sa chose. Il a donc le droit de nous commander, de nous imposer sa volonté, sa loi. Sa loi, il l'a promulguée par Moïse et par l'Evangile ; sa volonté, ce sont les événements quotidiens dont nous sommes les bénéficiaires ou les victimes. Nous admettons fort bien qu'il nous accable de bienfaits, — mais notre intelligence hésite au seuil de l'épreuve, elle s'obscurcit, et elle n'accepte plus aussi volontiers qu'il nous accable de peines et de douleurs.

Alors nous raisonnons à perte de vue sur les

torts de la Providence envers nous. Pourquoi ne frappe-t-elle pas la maison du voisin aussi bien que la nôtre ? Pourquoi ceux-ci sont-ils heureux et opulents, tandis que l'adversité et la misère nous étreignent ? Et nous ne sommes pas éloignés de penser, comme les impies, que Dieu ne s'occupe point de ce monde qu'il a créé, et que notre existence, notre âme, notre avenir, tout cela est abandonné à la fatalité.

C'est-à-dire que dans l'ordre moral nous nous constituons en face de Dieu comme de vrais anarchistes, puisque nous contestons ses décisions, ses actes, sa sagesse à conduire notre vie et les événements.

Vous savez que dans l'ordre social l'anarchie est une monstruosité. Elle a résumé toute sa doctrine et toutes ses colères dans cette formule sortie de l'enfer : « Ni Dieu ni maître ! » Un pays où ce principe serait appliqué deviendrait bientôt un repaire de malfaiteurs, une officine de brigandage, car aucune loi ne subsisterait, aucune force armée par la loi, pour arrêter et enfermer les scélérats.

Marie eut la suprême intelligence que Dieu est le maître, qu'il ordonne ce qu'il plait à sa puissance et à sa bonté, que si elle ne comprenait pas ses ordres ils n'en demeuraient pas moins infiniment sages, et elle obéit en silence. C'est cette obéissance qui fait les fortes âmes et les fortes nations. Quand les citoyens se soumettent avec empressement aux lois justes, sachez que la patrie est prospère et glorieuse, parce qu'elle est aimée et que ses enfants sont prêts pour elle à faire les plus grands sacrifices. Quand on voit une âme comme celle de Marie, éprouvée par la prédiction la plus cruelle qui ait jamais été faite, — car elle menaçait aussi son enfant, — prédiction certaine sortant d'une bouche de prophète autorisé, une âme s'inclinant devant Dieu, adorant avec soumission sa volonté qui l'écrase, dites : « Voilà une grande âme, faite d'ordre, de générosité et d'obéissance, une âme vraiment raisonnable et telle que Dieu les aime et les veut. »

2. Pourquoi se soumet-elle ainsi à la volonté divine, quoiqu'il lui en coûte ? C'est qu'elle s'est dit : « Le devoir de toute créature humaine est d'entrer dans les desseins de son Créateur sur elle. Dieu vient de me manifester ses desseins, qui suis-je pour lui résister ? »

Quand vous avez fait choix de votre vocation, de votre état, du genre de vie que vous embrasserez, vous avez longuement réfléchi, j'en suis sûr. Vous avez envisagé tous les côtés de cette existence nouvelle où vous entriez, pesé le pour et le contre, calculé la somme de bonheur que vous pouvez en espérer, consulté vos aptitudes, vos désirs, vos penchants, vos espérances. Et vous vous êtes créé une petite vie conforme à vos propres desseins, comme l'oiseau se crée son nid dans les branches touffues d'un arbre, à l'abri du vent et des maraudeurs.

Vous n'avez peut-être oublié qu'une chose : c'est



prison vinrent lui annoncer que le captif, guéri et plein de force, se promenait dans son cachot, entouré d'une clarté céleste et mêlant sa voix aux chants de triomphe que faisaient entendre des chœurs invisibles !

C'était la vérité.

Pendant la nuit, les anges étaient descendus dans cet antre humide et obscur ; ils avaient rappelé à la vie le soldat invincible qui allait expirer ; ils avaient fermé ses plaies et fortifié son courage en lui promettant une prompte et complète récompense. C'était le ciel qui s'était ouvert aux yeux de Vincent, le ciel qui avait contemplé ses luttes avec admiration et qui se préparait à l'accueillir en triomphe.

Dacien ne fut pas converti par ce prodige. Il était arrivé à cet état d'aveuglement absolu où Dieu conduit parfois, pour les punir, les persécuteurs. Il fit donc venir Vincent et, désespérant de le séduire par la souffrance, essaya de le séduire par la volupté. « Tes tourments, lui dit-il, ont été grands et excessifs ; il est bien raisonnable que tu te reposes à présent sur une couche moins pénible. » En exécution de ses ordres, le martyr fut transporté dans une chambre agréable et placé sur un lit délicieux. Mais sa grande âme ne put supporter d'être ainsi privée de souffrir. Elle supplia Dieu de mettre fin à une épreuve indigne d'elle. Dieu exauça sa prière et bientôt, en effet, quittant la terre de l'exil, l'âme de Vincent s'élança vers le ciel pour aller y recevoir, en échange de son sang fidèlement répandu, la couronne des saints martyrs.

Cette couronne que nous voyons aujourd'hui briller avec tant d'éclat sur la tête de saint Vincent, pouvons-nous dans une certaine mesure l'ambitionner ? — Pourquoi pas ?... Ne pouvons-nous pas imiter la vaillance de votre illustre protecteur, comme nous avons résolu d'imiter sa foi et son zèle ?

Après tout, les épreuves que nous avons à subir ne diffèrent des siennes qu'en intensité et non pas en nature. C'est bien toujours la violence, c'est bien toujours la volupté que nous oppose ce grand tyran qui s'appelle le monde. Tantôt il nous effraye par ses menaces, tantôt il nous séduit par ses sourires ; tantôt sa voix est forte et éclatante comme la foudre, tantôt elle se fait douce et mélodieuse comme un chant d'oiseau ; tantôt il exagère à nos yeux les difficultés du bien, tantôt il vante les attraites et les charmes du mal ; tout à l'heure, c'était Dacien ordonnant à ses bourreaux d'étendre la victime sur un lit de feu, à présent c'est Dacien la faisant reposer sur un lit de roses. — Lequel des deux est le plus à craindre ? En vérité, ce n'est pas le plus terrible : vous le savez bien, vous tous qui m'écoutez et qui avez eu à repousser les attaques de l'ennemi.

Que faut-il donc pour rester fidèles à Dieu ? Il faut regarder saint Vincent et faire comme lui. Si la tentation est violente, si le monde nous menace dans nos intérêts les plus chers, dans nos

affections les plus douces, sachons imposer silence à notre nature et subir ses assauts sans frémir. Il pourra bien nous faire souffrir, mais non pas nous ébranler. Nous resterons fermes dans le devoir, prêts à tout perdre, même la vie, plutôt que de trahir Jésus-Christ.

Et si l'épreuve devient plus perfide, si elle revêt la livrée séduisante du plaisir, que ferons-nous ? Oh ! alors nous n'essaierons pas de lutter contre un ennemi qui nous vaincrait parce qu'il a déjà des intelligences dans notre âme. Mais à l'imitation de saint Vincent, nous lèverons vers le ciel nos regards à demi fascinés. Nous supplierons le Seigneur de venir à notre aide, et de ne pas permettre que notre âme faite pour le ciel aille sombrer dans la boue ; et Dieu, qui n'est jamais plus près de nous qu'en ces moments d'angoisse, fera d'un signe cesser la tempête et renaitre le calme des beaux jours.

Courage et pureté, voilà, mes frères, le martyre que Dieu vous demande ; qui donc, après avoir contemplé celui de saint Vincent, oserait le trouver trop lourd ?

Non, mes frères, votre tâche n'est pas trop lourde. Car Dieu l'a mesurée à vos forces et nul mieux que lui ne sait les juger et les ménager.

Vous ne serez pas seuls d'ailleurs à porter ce fardeau tant redouté et pourtant si léger. Saint Vincent, votre modèle et votre protecteur, sera là pour voir vos efforts et les soutenir. Il vous rendra en courage et en bénédictions ce que vous lui offrez aujourd'hui d'hommages et de prières ; et sous sa bannière victorieuse, la lutte vous sera facile, parce qu'elle sera pleine d'espoir et animée de cet enthousiasme héroïque qui mène à la victoire.

Devenez donc, mes frères, à partir d'aujourd'hui et sous les auspices de saint Vincent, des hommes de foi, des hommes de zèle, des hommes de courage. Ayez, vous aussi, cette fidélité du cœur qui fait les confesseurs ; ayez cette fidélité de la parole qui fait les apôtres ; ayez, au moins en désir, cette fidélité du sang qui fait les martyrs ; et le Seigneur Jésus-Christ, qui vous aura vu pratiquer sur la terre les mêmes vertus que l'illustre diacre dont nous venons de raconter la vie, vous accordera la même récompense, magnifique et éternelle, dans le ciel. Ainsi soit-il.

## NOUVELLES CONFÉRENCES AUX FEMMES CHRÉTIENNES

### XLVIII

POUR LA FÊTE DE LA PURIFICATION

*Générosité dans la souffrance*

*Et in signum cui contradicetur.*

Il sera un signal de contradiction. (Luc, II, 34).

Ce drame de la Purification est des plus émotionnants qui se puisse imaginer. Voyez-vous

cette jeune femme qui arrive au temple, toute heureuse de présenter à Dieu, puis aux amis, à la parenté, son petit enfant qu'elle porte sur ses bras ? Quel épanouissement de joie et de félicité dans son âme et sur son front ! Vous comprenez toute son allégresse, jeunes mères qui m'écoutez, vous voyez ses yeux qui vont du grand-prêtre à saint Joseph, aux assistants, pendant que son cœur se fond d'amour et d'adoration en disant : « Mon Dieu ! cet enfant, vous me l'avez donné ! Et c'est votre Fils, mon Créateur et mon Maître, votre fils et mon fils ! »

Tout à coup les graves cérémonies imposées par la loi accomplies, un vieillard se présente qui prend l'enfant dans ses bras, et qui, loin de lui prédire un avenir de gloire, d'heureuses et superbes destinées, annonce solennellement qu'il sera une cause de ruine pour beaucoup d'hommes, en Israël, une cible de contradiction, et que ses malheurs transperceront le cœur de sa mère. Vous figurez-vous quelle révolution s'opère en elle, quelle tristesse affreuse l'envahit ! Ce fils bien-aimé sera donc haï, persécuté, malheureux, et c'est à elle, à sa mère qu'on ose dire cela ! Il y a pour elle de quoi en mourir !

Cependant va-t-elle pleurer, éclater, se plaindre, maudire la Providence, comme font les âmes vulgaires ? Elle est triste sans doute, elle souffre effroyablement ; mais pas un regret dans sa bouche, pas une révolte dans sa pensée, dans son cœur. Voilà ce que j'admire : la *générosité de Marie* dans l'épreuve, surtout quand je compare cette divine générosité à *notre répugnance*, à notre désespoir, à nos amères paroles au sein de la souffrance. Deux idées que nous allons méditer ensemble.

## I

Sa générosité nous apparaît surtout en ceci : elle *s'incline* tout de suite devant Dieu, parce qu'il est le maître ; puis elle *entre dans ses desseins* sur elle ; enfin elle *accepte* la décision terrible de la Providence sans aucune rébellion, même intérieure. Son *intelligence* se soumet, son *esprit* comprend, son *cœur* non seulement se résigne, mais court au devant de la douleur, puisque Dieu l'a voulue.

1. La vérité fondamentale dans l'ordre moral, c'est que Dieu est le maître souverain. Il nous a créés, nous lui appartenons, nous sommes sa chose. Il a donc le droit de nous commander, de nous imposer sa volonté, sa loi. Sa loi, il l'a promulguée par Moïse et par l'Evangile ; sa volonté, ce sont les événements quotidiens dont nous sommes les bénéficiaires ou les victimes. Nous admettons fort bien qu'il nous accable de bienfaits, — mais notre intelligence hésite au seuil de l'épreuve, elle s'obscurcit, et elle n'accepte plus aussi volontiers qu'il nous accable de peines et de douleurs.

Alors nous raisonnons à perte de vue sur les

torts de la Providence envers nous. Pourquoi ne frappe-t-elle pas la maison du voisin aussi bien que la nôtre ? Pourquoi ceux-ci sont-ils heureux et opulents, tandis que l'adversité et la misère nous étreignent ? Et nous ne sommes pas éloignés de penser, comme les impies, que Dieu ne s'occupe point de ce monde qu'il a créé, et que notre existence, notre âme, notre avenir, tout cela est abandonné à la fatalité.

C'est-à-dire que dans l'ordre moral nous nous constituons en face de Dieu comme de vrais anarchistes, puisque nous contestons ses décisions, ses actes, sa sagesse à conduire notre vie et les événements.

Vous savez que dans l'ordre social l'anarchie est une monstruosité. Elle a résumé toute sa doctrine et toutes ses colères dans cette formule sortie de l'enfer : « Ni Dieu ni maître ! » Un pays où ce principe serait appliqué deviendrait bientôt un repaire de malfaiteurs, une officine de brigandage, car aucune loi ne subsisterait, aucune force armée par la loi, pour arrêter et enfermer les scélérats.

Marie eut la suprême intelligence que Dieu est le maître, qu'il ordonne ce qu'il plait à sa puissance et à sa bonté, que si elle ne comprenait pas ses ordres ils n'en demeureraient pas moins infiniment sages, et elle obéit en silence. C'est cette obéissance qui fait les fortes âmes et les fortes nations. Quand les citoyens se soumettent avec empressement aux lois justes, sachez que la patrie est prospère et glorieuse, parce qu'elle est aimée et que ses enfants sont prêts pour elle à faire les plus grands sacrifices. Quand on voit une âme comme celle de Marie, éprouvée par la prédiction la plus cruelle qui ait jamais été faite, — car elle menaçait aussi son enfant, — prédiction certaine sortant d'une bouche de prophète autorisé, une âme s'inclinant devant Dieu, adorant avec soumission sa volonté qui l'écrase, dites : « Voilà une grande âme, faite d'ordre, de générosité et d'obéissance, une âme vraiment raisonnable et telle que Dieu les aime et les veut. »

2. Pourquoi se soumet-elle ainsi à la volonté divine, quoiqu'il lui en coûte ? C'est qu'elle s'est dit : « Le devoir de toute créature humaine est d'entrer dans les desseins de son Créateur sur elle. Dieu vient de me manifester ses desseins, qui suis-je pour lui résister ? »

Quand vous avez fait choix de votre vocation, de votre état, du genre de vie que vous embrasseriez, vous avez longuement réfléchi, j'en suis sûr. Vous avez envisagé tous les côtés de cette existence nouvelle où vous entriez, pesé le pour et le contre, calculé la somme de bonheur que vous pouvez en espérer, consulté vos aptitudes, vos désirs, vos penchants, vos espérances. Et vous vous êtes créé une petite vie conforme à vos propres desseins, comme l'oiseau se crée son nid dans les branches touffues d'un arbre, à l'abri du vent et des maraudeurs.

Vous n'avez peut-être oublié qu'une chose : c'est



de vous demander si tout cela était bien conforme aux desseins de Dieu sur vous.

Il faut voir par les yeux de Dieu, qui portent loin, qui voient jusqu'à l'éternité, et non par vos yeux dont la vue courte ne va pas au delà du temps. Chacun considère la vie à son point de vue étroit, égoïste : point de vue de la famille, de la nation, de la race, de l'individu ; point de vue de l'amour-propre, des goûts particuliers, de l'orgueil, de la jouissance. Cependant il n'en est qu'un seul qui soit le vrai : c'est celui où Dieu se place. Il est donc urgent de le connaître.

Pour cela, il faut d'abord le lui demander à lui-même dans la prière, à toute époque de votre existence, et même au commencement de chaque journée, de chaque entreprise. Autrement vous vous dirigerez d'après vos caprices personnels, l'inspiration du moment, vos rancunes ou vos vanités. Mettez-vous bien en la présence de Dieu, faites abstraction de vous-même et dites-lui dans toute la simplicité de votre âme, comme saint Paul : « Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? *Domine, quid me vis facere ?* »

S'il ne vous répond pas ou si vous n'entendez pas sa voix assez distinctement, c'est qu'il veut que vous consultiez vos guides naturels. Est-ce que vous n'avez pas, jeunes filles vos parents, femmes vos maris, et toujours vos prêtres qui ont reçu mission de vous conduire, de vous éclairer, de résoudre vos doutes ? Ah ! je sais pourquoi vous n'aimez pas à consulter : c'est que vous tenez à vos idées, que vous avez dressé vos plans d'avance et que vous craignez qu'on ne les dérange. Rien n'est rare et difficile, partant rien n'est méritoire, comme de renoncer à ses propres pensées pour suivre celles de votre directeur, de votre confesseur, qui sont celles mêmes de Dieu. C'est renoncer en quelque sorte à sa propre personnalité, ce qui est dur, et pourtant simplement chrétien, car le Sauveur nous a dit : « Celui qui doit venir après moi doit se renoncer lui-même. » La doctrine du sacrifice est la base même de la vie chrétienne.

Où Marie est admirable, c'est dans la recherche constante des desseins de Dieu sur elle. Depuis le jour où d'elle-même, mue par une inspiration divine, elle s'offre à Dieu, corps et âme, en sa délicieuse Présentation, jusqu'à cette heure bénie entre toutes où l'ange lui apparaît, c'est son unique étude. Vierge, et vouée à la virginité, orpheline au temple ou dans sa solitude de Nazareth, elle vit constamment sous le regard de Dieu qu'elle interroge ; et elle est heureuse parce qu'elle demeure unie à lui. C'est pour lui obéir qu'elle a pris un époux, sans s'émouvoir d'ailleurs, parce qu'elle est assurée que sa virginité sera sauvegardée. Elle ne comprend pas toutefois où Dieu la mène. Elle le comprend bien moins encore le jour de l'Annonciation, aussi demandait-elle d'anxieuses explications. Quelle belle âme que la sienne, transparente, lumineuse, sans replis, toute ouverte devant Dieu ! Elle veut voir

clair dans sa vie et c'est bien son droit. Aussi elle parle, elle s'enquiert, elle se fait pressante : « Comment cela se fera-t-il ? *Quomodo fiet istud ?* »

L'ange lui répond : « L'Esprit-Saint descendra en vous ! » Vous resterez vierge et en même temps vous serez la mère de Dieu, car « l'enfant saint qui naîtra de vous s'appellera le Fils de Dieu. » Aussitôt, parce qu'elle a compris les desseins de Dieu, elle prononce son doux et généreux *Fiat*. Qui décrira, même avec une parole d'ange, les heures de pieuse félicité qui suivirent l'Annonciation, et les divines journées de Bethléem, malgré les dénuements de la crèche ? C'eût été trop de bonheur, et Dieu ne veut pas que jamais le miel qu'il nous accorde soit absolument exempt d'amertume. Quarante jours ne se sont pas encore écoulés, qu'elle vient au temple, portant son enfant dans ses bras, les yeux toujours fixés sur l'avenir et sur Dieu qui en décide. Elle est alors inondée de joie et c'est pour elle un vrai paradis que de regarder son fils, de jouir de son sourire, de le présenter à tous en disant : « C'est mon fils ! qu'il est beau !... » Quelle est la mère qui n'a ressenti quelque chose de cette précieuse allégresse ?

Mais voilà que la scène change, les desseins de Dieu se dévoilent horriblement douloureux : « Un glaive de douleur traversera votre âme ! » Elle comprend que Dieu veut qu'elle souffre, car le péché ne se rachète pas avec du bonheur ; elle comprend que son fils aussi souffrira, puisqu'il sera haineusement contredit, et qu'il est juste qu'elle s'associe à sa douleur pour être associée à la rédemption, mieux que cela, que ce sera pour elle le suprême honneur. Elle comprend et remercie Dieu.

3. Aussi avec quelle générosité son cœur accepte la douleur. Elle accomplira les desseins de Dieu, elle travaillera, priera, souffrira avec son Fils, elle sera plus semblable à lui. A Nazareth, elle s'était troublée, elle avait formulé des objections, exposé ses difficultés intimes à l'ange ; ici, au temple, pas une question, pas une parole, pas une plainte. Et si nous pouvions lire au fond de son âme, nous y verrions la joie de répondre à la pensée de Dieu sur elle ; s'il nous était donné d'entendre la prière qui s'en échappe, ardente d'acceptation, ces seuls mots retentiraient à nos oreilles : « Seigneur, que votre volonté soit faite ! »

Et cependant, à partir de ce moment elle n'aura plus une heure de repos. Adieu, les extases du temple, les douces années de Nazareth, où elle vivait tout en Dieu, dans une félicité sans mélange, uniquement troublée par la séparation de sa famille, puis par la mort de ses parents ! Mais ces deuils, qui sont le lot commun, étaient adoucis par une invincible espérance. Adieu, les méditations célestes de la Sainte Ecriture, où elle trouvait tant de lumière et de réconfort ! Désormais pour elle les Ecritures seront comme voilées d'un crêpe, parce qu'elles lui rediront les douleurs, le martyre de son fils. Elle ne pourra même plus

contempler Jésus sans songer qu'un jour ces mains et ces pieds seront percés, qu'il n'aura plus figure humaine, tant ses Bourreaux l'auront maltraité, et qu'il sera compté parmi les scélérats. Et sa douleur lui viendra de son fils !

Eh bien ! tout cela elle l'accepte de grand cœur, parce que Dieu a voulu sa souffrance, et qu'elle aime ce que Dieu veut.

## II

Et nous, nous répugnons à la douleur.

Cependant, *quelle erreur de la fuir !* Quelle autre erreur de chercher des *consolations humaines !* Enfin, n'est-ce pas une vérité chrétienne qu'ils *doivent souffrir, tous ceux qui suivent Jésus ?*

1. Un mystère, c'est que Marie ait souffert, elle la pure et immaculée créature, car la douleur est la suite du péché. Mais nous, quoi de plus naturel ?

Ah ! vous voulez la fuir ?... Mais où irez-vous, puisqu'elle est partout dans le monde, au sein de vos familles qui sont divisées pour des questions d'héritage ou d'orgueil, dans votre âme même qui souffre parce qu'elle n'est pas dans sa voie, ou parce que, se sachant dans sa vocation, Dieu lui manque toujours, que l'union n'est pas complète et ne le sera jamais ici-bas ?

Outre ces chagrins intimes qui n'en sont pas moins lourds, pénibles, déchirants, — car rien n'est comparable à l'angoisse d'un cœur lassé de la terre et qui se meurt loin de la patrie, — n'y a-t-il pas dans chaque maison les deuils d'hier ou d'aujourd'hui, sûrement les deuils de demain, les revers, les maladies, les malheurs, fruit de l'inconduite ou de l'imprudence, toutes ces petites rançons du péché, en attendant la rançon finale, la mort ? « Le cœur brisé, dit le P. Faber, saigne toujours dans la main du Père céleste. » Et vous voudriez fuir la souffrance qui, semblable à un fleuve de sang, couvre le monde des âmes et qui, après tout, n'est qu'une juste punition ?

Mais non ! La douleur, c'est la vie telle qu'elle est, comme le plaisir est la vie telle qu'elle n'est pas. Soyons pratiques, et, puisqu'il nous faut souffrir tous les jours, en nous-mêmes, dans nos enfants, dans notre fortune, dans nos affections, sachons souffrir à l'exemple de Marie. Que d'âmes sont transpercées par le glaive et qui résistent, se cabrent, n'en prennent point leur parti, si bien que le glaive se retourne sans cesse dans la plaie ! Ayons l'intelligence de la douleur et unissons nos afflictions à celles de Jésus, à celles de Marie. Alors elles seront adoucies et fécondes.

Nous comprendrons la profondeur consolante de cette parole : « Heureux ceux qui souffrent persécution pour la justice ! » Nous comprendrons que si Dieu a éprouvé si durement ses saints, et Marie à leur tête, c'est que la souffrance ne frappe que les âmes élues et qu'elle nous rend plus enfants de Dieu. Heureux ceux que Dieu afflige : d'abord parce qu'il les aime, ensuite parce que ces peines

sont méritoires. N'avez-vous donc pas de fautes à expier ? et ne savez-vous pas que la justice de Dieu exige une expiation complète ? Sachez-lui donc gré de ces occasions nombreuses d'expiation qu'il vous fournit, afin de faire tomber toutes les barrières, toutes les indignités qui vous séparent de lui.

Que de richesses spirituelles vous laissez écouler, comme ces eaux qui se précipitent des montagnes et tombent sur des rochers qu'elles ne fertilisent point, puis dans la plaine où elles se répandent inutiles ! Dans sa sagesse, Dieu a proportionné nos épreuves à nos péchés, afin qu'elles les compensent et les effacent. Elles sont la monnaie qui en paiera l'amende ; il fait en sorte que nous ayons toujours pour payer, et nous refusons de ramasser tous ces trésors nécessaires !

Aussi sachons n'en point vouloir à ceux qui, consciemment ou non, nous percent l'âme. Le langage de Siméon paraîtra imprudent ou incorrect à notre siècle dont les oreilles sont si chatouilleuses. « Pourquoi, se demandera-t-on peut-être, a-t-il ainsi violemment contristé cette jeune mère qui arrivait si heureuse au temple et dont la vie désormais est empoisonnée par cette révélation brutale ? » Et l'on est porté à conclure que le vénérable vieillard n'a pas fait montre, alors de tout le jugement désirable. Comme s'il n'avait pas ainsi parlé suivant l'inspiration du Saint-Esprit qui, par cette prédiction douloureuse, entendait élever d'un degré, façonner d'un coup de ciseau victorieux, illustrer d'un glorieux coup de pinceau l'âme déjà si belle de Marie ! Aussi elle souffre sans doute, mais elle ne garde aucune amertume à l'endroit du saint vieillard, elle qui n'en conserva pas même pour les bourreaux de son Fils au Calvaire.

« Regardons en face la douleur, dit encore le P. Faber, et disons-lui : « Vous avez résolu de ne « point vous séparer de moi avant que je descende « dans la tombe : soyez donc pour moi un ange « gardien ; soyez une ombre de Dieu qui empêche « les rayons brûlants du monde de dessécher dans « mon cœur les sources de la prière. » Chacun de nous, même quand il n'a pas une affliction qui dure toute sa vie, a un ange gardien de cette sorte <sup>1</sup>. »

2. C'est une erreur non moins grande de chercher des consolations parmi les hommes. La sagesse humaine elle-même a trouvé ce beau mot : « *Sustine*, supporte, seul, sans te plaindre. » C'est d'un caractère viril. La douleur doit garder une sorte de fierté. C'est ainsi qu'un vieux soldat qui s'est endurci à la fatigue, aux marches, à la maladie sous divers climats, parmi les pénibles campagnes, supporte sans broncher une opération douloureuse qui lui taillade un membre. Il ne dit pas, comme l'orgueilleux philosophe : « Douleur, tu n'es qu'un mot ! » car la terrible réalité s'impose, mais il la subit en silence, avec un courage

<sup>1</sup> *Le pied de la Croix*, p. 113.



qui arrache l'admiration. Dieu qui nous a accordé la grâce du baptême y a ajouté une grâce de force, et ainsi il a parfait, élevé, fortifié la nature.

Aussi bien, qui pourrait vous consoler ? Oui, il y a quelques âmes qui vous combleront de sympathies ; mais elles sont si peu nombreuses et les sources de leur affection sont si vite taries ! D'abord vous comprendront-elles ? sentiront-elles ce que vous sentez ? Ensuite, comment trouver, dans leur tendresse que je suppose grande, des expressions assez pénétrantes pour se mettre à l'unisson de votre pénétrante douleur ? Enfin elles ont leurs préoccupations à elles qui l'emporteront toujours sur les vôtres, et même chez les meilleures vous rencontrez un fond d'égoïsme tel qu'à la fin vos plaintes les ennuiant.

Dans son immense douleur, Marie ne se confie qu'à Dieu seul, car seul il était assez puissant pour la consoler. Elle se jette entre ses bras, elle s'en remet à lui de l'avenir, et, au milieu de sa tristesse, de son agonie d'âme, elle ressent pourtant une force, un allègement intérieur qui lui permet de vivre et lui fait considérer sans faiblir la longue route douloureuse qui s'ouvre devant elle.

Quand nous nous plaignons aux hommes, nous cédon à un sentiment naturel qui est louable. Notre âme ressemble alors à un vase trop plein qui déborde ; nous la déversons avec un certain bonheur dans une âme d'ami. Mais celle-ci, qui peut nous soulager, ne saurait nous guérir. Quand ensuite nous en appelons à Dieu, notre Père infiniment doux, il nous envoie ses anges pour nous consoler, il nous comble de grâces intimes, et seules ces larmes sont vraiment douces qu'on verse devant lui, au pied de l'autel par exemple, en mettant notre cœur sur le cœur de Jésus. Vous vous relevez plus heureuses, et désormais les bons anges à qui Dieu vous a confiées ne vous quittent plus. Vous savourez cet appel du Sauveur : « Venez à moi, vous tous qui êtes accablés et qui souffrez, et je vous soulagerai ! » N'est-il pas engagé par son honneur divin, par sa promesse formelle à vous consoler ? Il vous appelle, vous accourez : il se mentirait à lui-même s'il ne vous accueillait pas.

3. Mais pourquoi cette grande douleur de Marie ? C'est à cause de Jésus. Car il est écrit que « tous ceux qui veulent vivre pieusement dans le Christ Jésus subiront persécution. »

Persécution du dehors, des envieux, des langues méchantes, de tous ceux pour qui votre conduite pieuse est un remords ou un reproche.

Persécution des ennemis qui trouvent tout mal en vous ; persécution des amis qui vous accusent de vous singulariser, ou même de vous rendre ridicules par votre dévotion exagérée. C'est votre mère qui vous déclare imprudente d'aimer Dieu avec tant d'éclat ou d'ostentation ; c'est votre mari qui s'imaginerait que les droits de Dieu suppriment les siens, et que vous lui appartenez moins parce qu'avant tout vous appartenez à Dieu ; ce sont vos parents, vos enfants qui ne comprennent

point que la source de votre affection et de votre dévouement réside dans votre piété et votre foi.

Au fond, vous le voyez, c'est toujours la lutte du monde contre Jésus-Christ, lutte obstinée, raffinée, qui porte sur les moindres détails, depuis la prière du matin au pied de votre lit jusqu'à l'assistance à la messe, jusqu'à la visite à l'église en passant, jusqu'au salut que vous adressez aux croix ou à Jésus résidant au tabernacle. Tout droit vous est disputé quand il s'agit du service de Dieu, toutes les railleries sont autorisées, tous les moyens perfides employés. On ne vous permet alors que le moins possible, car Jésus est toujours le signal de contradiction : il est gênant parce qu'il se retrouve partout dans ce monde qu'il a créé, dans cette société chrétienne qu'il a organisée, dans les consciences qu'il a formées et qu'il éclaire malgré elles.

Pour le monde, Jésus-Christ est ordinairement l'ennemi, toujours le rival qu'il faut supplanter, parce qu'il est envahissant. Aussi lui refuse-t-on tout ce qu'on peut, sacrifices, privations, obéissance. Dans la famille, le père lui refuse l'âme de ses enfants, ou du moins il redoute que ces jeunes âmes ne soient trop compénétrées et échauffées de ses rayons, de peur qu'elles n'échappent à ceux qui pourtant ne les ont reçues qu'en dépôt. Dans la société, son nom est banni des lois, des programmes d'enseignement, des maisons d'éducation où il n'est plus prié. On bannirait jusqu'à sa pensée s'il ne rayonnait, comme le soleil, au-dessus de toutes les institutions, dans le ciel des peuples vainement obscurci par de méchants nuages qui, de temps à autre, crévent en révolutions.

Et en vous-mêmes, combien souvent il se cache, lorsque vous éprouvez vivement le besoin de sa présence ! Sachez que pour suivre Jésus il faut toujours souffrir. Plus vous l'aimez, plus il se fait désirer, car il vous met à l'épreuve, il veut savoir jusqu'à quel point vous lui êtes attachées et combien votre amour est désintéressé.

Mais comment nous plaindre quand nous voyons Marie éprouvée la première, accablée par ces paroles mortelles de saint Siméon, et s'en retournant, chancelante et brisée, dans ce temple où elle était venue dans toute la joie de son âme ? Qu'avait-elle fait à Dieu pour tant souffrir ? Elle lui était agréable et il l'aimait infiniment ; c'est pourquoi il la frappait, comme le fléau frappe les gerbes de blé, il la mettait sous le pressoir pour faire jaillir le vin de l'amour : et son âme lui apparaissait plus admirable encore de beauté, de résignation, de grâce et de fécondité.

Elle repart maintenant pour Bethléem, elle a repris son enfant dans ses bras, et Jésus la voyant si triste lui parle doucement au cœur, la soutient, lui rend la force au moins pour l'empêcher de mourir. D'ailleurs, elle a pour fidèle compagnon Joseph, le témoin muet et intelligent de ce spectacle, qui, durant la route, la console et lui témoigne sa pieuse affection. Quoi qu'il arrive, est-ce qu'il n'est pas là pour souffrir avec elle, pour

l'aider à porter son fardeau? Soudain l'âme de Marie s'est ressaisie en l'entendant, et surtout en regardant Jésus. Heureux sommes-nous, même dans nos plus grandes peines, de pouvoir aussi nous appuyer sur elle qui connaît la peine, sur Jésus qui sait l'adoucir, sur saint Joseph, le doux consolateur!

## PRONES CATÉCHÉTIQUES SUR LE DÉCALOGUE

### II.

#### PRÉAMBULE DES DIX COMMANDEMENTS

##### Résumé analytique

Le préambule placé en tête du Décalogue exprime la raison fondamentale de nos devoirs envers Dieu : il est Créateur, Seigneur, Maître, Législateur suprême ; et il est par conséquent la fin dernière de l'homme.

1. L'orgueil de l'esprit et la dépravation du cœur ont suggéré aux incrédules la théorie d'une morale indépendante de Dieu ; l'Eglise l'a condamnée et nous oblige à croire qu'il n'y a point de morale sans religion, et point de religion vraie sans morale obligatoire, sanctionnée par des récompenses et des châtimens éternels.

2. Les principes de la morale sont naturels, en ce sens qu'ils sont naturellement connus par l'intelligence, et conformes aux aspirations de notre nature ; mais ils ne sont pas un simple produit de la raison, ils sont l'expression de la volonté de Dieu. Ce Dieu est notre Créateur et notre Maître, nous devons lui obéir, soit qu'il nous éclaire par la lumière de la raison, soit qu'il nous parle par la révélation.

3. Dieu est notre fin dernière, nous ne pouvons trouver qu'en lui le bonheur, par conséquent nous devons observer sa loi. Jésus-Christ est venu proclamer que le ciel était préparé pour ceux qui pratiquent tous ses commandemens, et a menacé les impies des peines éternelles de l'enfer.

4. La morale humaine est impuissante à produire la vertu ; Dieu commande en Maître absolu, mais il donne la grâce avec laquelle on arrive à pratiquer facilement sa loi. Son joug est doux et son fardeau léger.

*Ego sum Dominus Deus tuus, qui eduxi te de terra Egypti, de domo servitutis.*

Je suis le Seigneur ton Dieu, qui t'ai tiré de la terre d'Egypte, du séjour de la servitude. (Exod., xx, 2).

#### Mes frères,

Lorsque le souverain d'un Etat promulgue solennellement les lois qu'il impose à ses sujets, il commence par rappeler les titres qu'il possède à leur obéissance, il confirme ses décrets par l'autorité de son nom et la marque du sceau royal, enfin il termine par une formule qui exprime la volonté qu'il a d'être obéi : « *Ainsi soit fait* ; » ou : « *Tel est notre bon plaisir*. » Dieu, en promulguant ses dix commandemens sur le Sinai, les a fait précéder d'une déclaration bien courte, mais bien significative, par laquelle il a voulu exprimer tous les droits qu'il avait à l'obéissance de son peuple. « Je suis le Seigneur, » c'est moi qui ai toute puissance au ciel et sur la terre, c'est moi qui existe avant

tous les temps, et qui ai tiré du néant toutes les créatures ; par conséquent elles m'appartiennent, elles dépendent entièrement de moi, je puis leur commander, elles doivent m'obéir. « Je suis le Seigneur votre Dieu ; » j'ai fait une alliance personnelle avec vos ancêtres, Abraham, Isaac, Jacob, je me suis engagé à leur donner une postérité innombrable, dont je serai le roi. « C'est moi qui vous ai fait sortir de l'Egypte et affranchis de la servitude ; » je vous ai comblés de mes bienfaits, j'ai fait les plus éclatants prodiges pour vous délivrer de l'esclavage où vous gémissiez, j'ai anéanti vos ennemis dans les flots de la mer, je vous nourris dans ce désert, et je vous conduirai dans la terre que j'ai promise à vos ancêtres ; voilà pourquoi j'exige que vous obéissiez à mes lois et que vous exécutiez en tout mes volontés.

Ce que Dieu disait aux Hébreux, il peut le dire à bien plus forte raison aux chrétiens, et à tous les peuples du monde qu'il appelle dans son Eglise. Non seulement il est leur maître et leur roi, mais il veut être leur père ; non seulement il les a créés et il leur conserve à chaque instant l'existence, mais il a livré à la mort son Fils unique pour les racheter de la servitude du péché ; il leur a promis non pas la possession d'une terre riche et fertile, mais une gloire et un bonheur éternels dans son royaume du ciel. Dieu est notre créateur, notre maître absolu, tout ce que nous avons vient de lui, tout ce que nous pouvons produire lui appartient ; refuser de lui obéir c'est une injustice, une révolte, un crime de lèse-majesté. Dieu est notre fin dernière, il a fait un pacte avec nous en nous promettant le ciel si nous sommes fidèles à sa loi ; refuser de lui obéir, c'est renoncer à la récompense qu'il nous promet et courir à un malheur éternel. Le Fils de Dieu est notre Rédempteur, il est mort pour nous, il nous comble tous les jours de ses grâces ; refuser de pratiquer sa loi, c'est une noire ingratitude.

1. D'où vient donc, mes frères, qu'il y a sur la terre tant d'hommes qui ne veulent pas prendre la volonté de Dieu pour règle de leur conduite, qui vivent comme s'il n'y avait point de Dieu, ou comme si ce Dieu, indifférent à tout ce qui se passe ici-bas, n'avait jamais tracé de lois à ses créatures ? La cause de ce mal est d'une part l'orgueil de l'intelligence, et d'autre part la dépravation de la volonté. Les prétendus sages de la terre ont dit dans leur orgueil comme Pharaon : « Nous ne connaissons pas le Seigneur, » et ils ont osé se dire indépendants de sa puissance infinie. Les insensés ! ils ont appris à leurs disciples à chercher le bonheur dans les plaisirs, dans les richesses, dans les honneurs, comme si leur fin dernière était en ce monde ; ou, s'ils ont invité l'homme à la recherche de la vertu et à la fuite du vice, ils n'ont pu lui assurer aucune récompense définitive, ni lui faire craindre aucun châtiment, et leur morale dépourvue de sanction comme de base solide n'a été qu'un mirage trompeur. En réalité, l'homme veut



s'affranchir de la loi et de l'autorité d'un législateur suprême, pour pouvoir satisfaire ses passions en vivant à sa guise. Il est si commode de n'avoir à rendre compte à personne de ses actes et de se dire : « Je suis mon maître, je ferai ce qui me plaira ; pourvu que j'échappe à la justice des hommes, je n'ai rien à craindre. Je suis libre, qui pourrait m'empêcher de me rassasier des plaisirs qui séduisent mon cœur ? »

Non, mes frères, rien n'empêchera l'homme de donner libre cours à toutes ses passions, si Dieu n'a pas fait connaître la loi qui défend le mal, et si sa justice ne punit pas les transgresseurs ; c'est-à-dire qu'il n'y a pas de morale possible sans une loi divine comme base et une sanction divine comme conséquence inévitable ; et c'est là ce que nous rappelle le préambule solennel du Décalogue : « *Ego sum Dominus Deus tuus* ; c'est moi qui suis le Seigneur ton Dieu. » L'Eglise a condamné les faux docteurs qui prétendent que la raison humaine est la seule et unique règle de toute morale, que les lois des hommes ne tirent pas leur force obligatoire de la loi de Dieu, et échappent aux sanctions de sa justice éternelle<sup>4</sup>. Nous croyons donc fermement que la loi divine est la seule base solide de la morale, la raison dernière de tous nos devoirs, la source de toute autorité, et que les peines et les récompenses éternelles que la révélation nous a fait connaître sont la sanction nécessaire des commandements de Dieu.

Ces vérités ne sont autre chose que des conséquences de deux principes que nous avons établis en expliquant les premiers mots du Symbole, à savoir, que Dieu est le créateur de l'homme et qu'il en est la fin dernière. L'homme vient de Dieu, il a reçu de lui un corps sujet à la mort et une âme immortelle, douée d'intelligence et de volonté libre, il ne peut trouver qu'en Dieu le bonheur auquel il aspire ; par conséquent il doit tendre de toutes ses forces à atteindre ce bonheur en prenant les moyens que Dieu lui en fournit, en obéissant à ses lois, en faisant le bien, en évitant le mal. Ainsi se trouvent liées étroitement la religion et la morale. D'une part il ne peut y avoir de morale sans religion, c'est-à-dire sans l'idée d'un Dieu créateur et fin de l'homme, d'un souverain législateur source de toute autorité et principe de tout ordre, d'une justice éternelle dont les arrêts sont sans appel, aussi bien qu'ils sont inévitables. D'autre part il ne peut y avoir de religion sans morale, c'est-à-dire que la religion n'est pas un système philosophique éclos dans le cerveau d'un savant et propre à amuser l'imagination, mais un ensemble de lois et de rapports qui unissent l'homme à Dieu et qui établissent pour la créature libre des obligations auxquelles il lui est impossible de se soustraire sans se rendre coupable devant son créateur, et encourir le châtiment de sa justice. Avoir une religion ou n'en point avoir, remplir les devoirs religieux ou ne les pas remplir,

admettre tels dogmes ou ne les pas admettre, ne sont pas des choses indifférentes laissées au choix de chacun. La religion, expression de la volonté de Dieu et de ses droits sur l'homme, oblige celui-ci à la soumission absolue de son intelligence, même devant les mystères, et de sa volonté, même devant les sacrifices les plus difficiles à la nature ; la religion trace la voie que l'homme doit suivre pour arriver à sa fin par la pratique de la vertu, elle impose une morale que l'homme doit pratiquer dès qu'il la connaît, et qu'il doit chercher à connaître, si par malheur il l'ignore, car Dieu est le maître absolu : « *Ego sum Dominus*. »

2. Ces vérités élémentaires, évidentes à tout homme de bon sens, ont été tellement dénaturées par les philosophes incrédules, qu'il est nécessaire de s'arrêter quelque temps à les expliquer. Nous disions dans l'instruction précédente, qu'il y a une loi naturelle, gravée au fond de l'âme de tout homme venant en ce monde ; il y a par conséquent une morale naturelle, connue de toute intelligence qui veut réfléchir, des devoirs naturels que chacun doit remplir s'il ne veut pas abdiquer la dignité humaine. Les premiers de ces devoirs se rapportent à Dieu et constituent une religion naturelle dont on retrouve les traces chez tous les peuples, à tous les siècles de l'histoire ; ainsi la religion, comme la morale, ont de profondes racines dans la nature même de l'homme raisonnable et libre.

Mais en exagérant cette idée d'une religion, d'une morale prescrites par la nature, on en est venu à cette conséquence absurde que la religion et la morale ne sont et ne peuvent être autre chose que le produit du travail de l'intelligence humaine ; qu'il ne peut y entrer autre chose que les résultats de ce travail scientifique, contrôlés et acceptés par la raison ; que l'idée de Dieu, mise à la base de ces recherches philosophiques, est elle-même un produit de l'intelligence, ne peut renfermer que ce que l'intelligence y a mis, exclut tout mystère, toute intervention d'une personnalité supérieure, toute révélation, toute autorité qui restreindrait la liberté humaine. Dès lors la raison était tout, la limite qui sépare l'homme de Dieu devait disparaître : la raison ne peut comprendre la nature et les attributs infinis d'un Dieu personnel, donc il n'y a plus d'être éternel et nécessaire au-dessus de l'homme ; la création est un mystère incompréhensible, donc il n'y a pas de créateur, de Providence, de législateur suprême ; la révélation est une atteinte aux droits de la raison, donc il n'y a pas de vérités révélées, de religion révélée.

Nous ne voulons pas refaire ici les preuves que nous avons données de l'existence d'un Dieu personnel, infiniment puissant parce qu'il est infiniment libre, cause première de tout ce qui existe, par conséquent créateur et souverain Seigneur du ciel et de la terre, législateur suprême de toute la

<sup>4</sup> Voir dans le *Syllabus* les prop. 3 et 56.

société humaine, lumière de toute intelligence parce qu'il est lui-même toute vérité, fin dernière de toutes les créatures parce qu'au delà de lui il n'y a rien. Nous nous contenterons de dire à ces ennemis de la révélation et du surnaturel : « Vous rejetez le mystère parce que vous voulez tout comprendre, et vous vous heurtez partout dans la nature au mystère. Vous parlez de substance, de force, de cause, d'effet, de matière, d'esprit, d'atomes, de lumière, de chaleur, et tous les efforts qu'a faits la raison depuis six mille ans pour comprendre ces termes sont restés impuissants. Vous vous proclamez indépendants, et vous ne pouvez faire un pas sans rencontrer une résistance qui vous rappelle que vous dépendez de l'air que vous respirez, des aliments que vous prenez, du sol qui vous porte, et votre vie, dont vous n'avez pas fixé le commencement ni choisi le milieu, finira sans qu'il vous soit possible de la prolonger d'une minute. Vous prétendez tout tirer de votre raison seule : vous oubliez tout ce que vous devez à vos maîtres, à vos livres, à l'expérience de soixante siècles. Vous vous vantez d'arriver seuls au plein développement de votre riche nature : vous ignorez donc que depuis que l'homme pense, les systèmes ont succédé aux systèmes, les erreurs aux erreurs, sans qu'aucune école ait jamais pu accaparer le monopole de la vérité ? Vous cherchez le bonheur : l'avez-vous jamais trouvé ? »

Lorsque les esprits forts de la science rationaliste auront répondu à ces questions, nous leur permettrons d'exposer leurs belles théories, mais en attendant restons fermement sur le terrain de la foi simple et soumise à la parole de Dieu. Ne confondons pas la morale qui nous est connue naturellement par la lumière de la raison et qui est déjà la loi de Dieu manifestée à la conscience, avec une morale que la raison produirait seule, indépendamment de Dieu. Nous sommes de pauvres créatures, Dieu a mis sa loi dans nos cœurs, c'est à lui que nous obéissons quand nous écoutons docilement la voix de notre conscience. Maître tout-puissant, il peut envoyer des prophètes pour nous rappeler ses ordres, leur parole est encore celle de Dieu, c'est lui qui nous parle par Moïse, par le Christ ; il commande, nous obéissons.

3. Tout ce que nous avons dit jusqu'ici peut se résumer en un mot : Dieu est notre créateur, il a droit à notre obéissance ; la loi naturelle est son œuvre, elle s'impose à nous, non pas comme l'œuvre de notre raison, mais comme l'expression de sa volonté. L'accomplissement parfait de la loi est d'une stricte obligation pour nous, parce que Dieu est notre créateur. Mais Dieu, nous l'avons dit, est encore notre fin dernière, en lui seul se trouve le parfait bonheur auquel nous aspirons tous, et puisque ce bonheur ne peut être atteint que par la voie des divins commandements, l'observation du Décalogue s'impose encore à nous comme condition nécessaire du salut. Dieu n'avait

imposé à l'homme innocent, dans le paradis terrestre, qu'un seul commandement, pour lui rappeler sa dépendance, et en même temps il lui avait prêté le châtiment qui l'attendait, la mort. L'alternative était donnée à Adam, de vivre éternellement heureux s'il obéissait, de perdre ce bonheur éternel s'il enfreignait la défense divine. A l'homme dépouillé des dons de la grâce originelle, mais racheté par le sang du Christ, Dieu a imposé dix commandements, et le Sauveur nous a expliqué lui-même qu'ils étaient pour nous la condition du bonheur futur. « Que dois-je faire pour arriver à la vie éternelle ? » lui demande un jeune homme. — « Observez les commandements, » lui répondit le Sauveur. La vie éternelle, le royaume des cieux, voilà la récompense qu'il promet à ceux qui pratiqueront les vertus dont il a donné l'exemple : « Heureux les pauvres, les humbles, heureux ceux qui sont persécutés ici-bas, parce qu'ils gagneront le royaume des cieux. » (Matth., v, 3-10).

La crainte de l'enfer, voilà le plus puissant stimulant dont il se sert pour inculquer plus fortement l'observation des préceptes les plus difficiles : « Si votre œil, si votre main, sont pour vous des sujets de scandale, arrachez cet œil, coupez cette main ; il vaut mieux pour vous perdre un membre que de voir votre corps entier jeté en enfer. » (*Ibid.*, 29-30).

Mépriser les richesses de la terre, pour acquérir celles du ciel, voilà le secret de la véritable sagesse, car ces richesses éternelles ne seront jamais rongées par la rouille ni enlevées par les voleurs. Accepter le joug de la loi du Christ, porter la croix comme lui, mourir avec lui, voilà ce qui est exigé de nous, pour que nous entrions un jour dans la gloire. Notre raison nous dit qu'il y a une justice éternelle qui punit le crime et récompense la vertu, elle nous donne à entendre que ces récompenses et ces châtiments doivent être sans fin, comme Dieu et l'âme humaine ; et certes, ce serait assez pour nous retenir du crime, si nous n'avions aucune difficulté à écouter la voix de la conscience. Mais dans l'état de corruption où le péché a réduit toutes nos facultés, il faut autre chose que les froides leçons des philosophes ou le vague sentiment de l'honnêteté naturelle pour nous faire soutenir la lutte contre nos terribles passions. Ce ne serait même pas assez de la vue des flammes de l'enfer, la considération des supplices éternels des damnés, si ce même Dieu qui est notre fin dernière, et qui veut être notre récompense, ne nous donnait la force d'accomplir la loi qu'il nous impose.

4. C'est ici surtout, mes frères, que se révèle la faiblesse, ou plutôt l'impuissance radicale de la morale indépendante à faire éviter le mal et pratiquer la vertu. Elle cherche des motifs capables d'agir sur l'homme : l'estime de nos semblables, la joie de la conscience, notre intérêt bien entendu, la beauté de la vertu. Mais tous ces mobiles supposent une âme parfaitement raisonnable et



déjà vertueuse ; ils ne la délivreront pas de ses passions, ne la sortiront pas de l'abîme du vice. Et qu'importe à un avare de n'être pas estimé, lorsqu'il s'estime lui-même plus sage que le prodigue ? qu'importe au voleur la beauté de la vertu, s'il n'a aucun châtinement à craindre en ce monde ni en l'autre ? Pour rendre les hommes bons, pour convertir les méchants, il ne suffit pas de leur montrer la perfection, de leur dire ce qu'ils doivent faire ; il faut leur persuader qu'ils sont obligés d'atteindre à cette perfection, et qu'ils peuvent y arriver. Or, quand un Dieu commande en disant : « Je suis ton Seigneur et Maître, je suis ton unique fin, je te destine une récompense éternelle, » peut-on douter qu'il ne donne à ceux qui veulent lui obéir la force de le faire ? On tremble, sans doute, lorsqu'on entend Jésus-Christ menacer le pécheur des ténèbres infernales où le feu ne s'éteindra jamais, où le ver du remords ne mourra pas, mais on respire lorsqu'on l'entend dire à ses disciples : « Prenez mon joug avec confiance, car c'est un joug bien doux et un fardeau bien léger. » — « Je suis ton puissant protecteur, je serai ta récompense, » disait Dieu à Abraham, et Jésus nous dit : « Venez à moi, vous tous qui êtes dans la peine et la souffrance, et je vous soulagerai. » Elle est bien grande la faiblesse, la souffrance de l'âme affaissée sous le poids du crime ; cependant il faut que cette âme se relève, qu'elle combatte, et qu'elle triomphe pour atteindre sa fin dernière. Je comprends qu'elle se laisse aller au désespoir, si elle ne compte que sur elle-même ou sur les maximes des philosophes ; mais elle ne se découragera jamais, si elle est convaincue que c'est un Dieu qui lui commande, que ce Dieu est bon et qu'il est juste.

Nous devrions faire un pas de plus, et dire que nous sommes tenus d'observer le Décalogue par reconnaissance pour les bienfaits d'un Dieu qui nous a rachetés, non pas de la servitude d'Égypte, mais de l'esclavage du péché et de la mort éternelle. Mais nous développerons cette idée féconde, en parlant de l'amour de Dieu que nous impose le premier commandement. Contentons-nous de retenir ces deux raisons fondamentales qui obligent tous les hommes à accepter la loi de Dieu et à la mettre en pratique : Dieu qui nous a donné cette loi est notre Créateur et notre souverain Maître, il a sur sa créature des droits absolus et illimités, nous devons donc lui obéir ; mais ce Dieu, qui pourrait nous commander comme à des esclaves, veut nous traiter comme ses enfants, il veut nous donner son royaume en héritage, il nous promet un bonheur éternel si nous obéissons à sa loi et nous menace de châtiments sans fin dans l'enfer si nous refusons de lui obéir ; nous sommes donc obligés de nous soumettre à ses commandements, si nous voulons arriver au bonheur auquel aspirent toutes les puissances de notre âme. Rien ne doit nous effrayer quand il s'agit de le servir : il serait injuste s'il nous commandait l'impossible, et il manquerait de bonté s'il ne nous donnait pas la force d'accomplir ce qu'il nous commande. Ses

bienfaits passés sont garants de sa fidélité à tenir ses promesses. Laissons donc les incrédules courir après le fantôme de bonheur qu'ils se promettent ici-bas, laissons les philosophes s'égarer dans des systèmes impuissants à produire la vertu. Observons fidèlement le Décalogue : c'est la loi d'un Maître tout-puissant qui veut être obéi, c'est la loi d'un Dieu qui nous appelle ses enfants et qui nous a créés pour nous faire partager sa gloire, si, avec le secours de sa grâce, nous lui sommes fidèles.

## L'ÉGLISE ET LA CIVILISATION

Essais de conférences apologetiques

XIV

L'ART

« *Du Vrai, du Beau et du Bien.* » Ce titre d'un ouvrage célèbre indique la gradation des perfectionnements de l'humanité : d'abord la vérité pour son intelligence ; comme but dernier, le bien pour sa volonté ; et, entre les deux, le beau, qui, s'il est « la splendeur du vrai, » est aussi, comme le remarque saint Augustin, « l'éclat du bien. » Vrai, beau, bien, se tiennent ensemble, s'unissent intimement, se compénètrent mutuellement ; mais le bien gardera toujours sa place, sa raison de fin dernière pour toute activité intelligente.

Le surnaturel ne supprime pas la nature : il l'élève et la perfectionne. L'Eglise, dont la mission est surnaturelle, ne négligera pas le beau, pas plus qu'elle n'a négligé le vrai ; elle ne s'opposera pas à sa réalisation dans l'art ; elle cherchera seulement à l'élever, à le diriger vers le bien. Ses enseignements et sa morale, loin d'être contraires au sentiment esthétique, le développent en le purifiant. L'analyse de l'idée artistique et un rapide coup d'œil sur l'histoire nous le feront comprendre.

I. — Que fait un homme d'art, ou, pour être plus précis, un artiste, quand il veut produire une œuvre qui dure, digne d'être appelée une œuvre d'art ?

1. Se contentera-t-il de prendre un modèle dans les personnes ou les objets qui l'entourent, une réalité matérielle qu'il placera devant lui et copiera fidèlement ? Son ambition sera-t-elle d'imiter à s'y méprendre, mais servilement, les choses telles qu'elles sont ? S'attachera-t-il exclusivement à la couleur, à la forme, au costume, aux accidents individuels, à tous les détails de l'apparence extérieure ? — Il en est qui le pensent. Pour eux, l'imitation du réel est la suprême beauté, l'essence de la satisfaction esthétique. En quoi consistera pour eux le progrès ? « A descendre toujours plus avant dans les détails de la réalité visible. » (Jouffroy).

Comprendre ainsi l'art, et beaucoup de modernes n'y voient que cela, c'est l'amoin-drir, le mutiler,

l'immobiliser. Si l'art n'est qu'une imitation parfaite du réel, inutile de chercher bien loin des chefs-d'œuvre dans les productions des maîtres : le vrai chef-d'œuvre du monde entier, ce sont les raisins de Zeuxis, que les oiseaux venaient becqueter. Inutile de parler des progrès de l'art : depuis longtemps l'imitation est arrivée à son dernier perfectionnement, et après les Grecs elle ne peut que décliner. Si la brute, l'animal, avait un art, ce serait celui-là, car l'animal ne voit rien au delà du phénomène sensible.

La réalité, d'ailleurs, nous offre à la fois le beau, le laid, l'indifférent ; et le beau naturel lui-même est très imparfait. Copiez la nature, vous reproduisez le laid comme l'insignifiant, vous vous condamnez à une œuvre inférieure et incomplète. Il y a, dans les êtres vivants, un principe intime et invisible que cet art servile néglige ; dans le corps humain surtout, il y a une âme qu'il doit oublier, s'il veut rester fidèle à son principe ; ce sera donc le triomphe des « natures mortes. »

2. En dehors de cette imitation de la réalité, nous voyons autre chose dans l'art. L'art purifie la nature en la dégagant de tous les accidents hétérogènes, de tous les défauts et de toutes les vulgarités qui l'accompagnent, pour ne conserver que l'essentiel et le permanent ; puis il la transforme, la transfigure, la glorifie, « ramenant la réalité extérieure à la spiritualité, de manière à ce que l'apparence ne soit que la manifestation de l'esprit. » (Hégel). En un mot, l'art idéalise la nature.

L'homme porte en lui, dans son intelligence, un type de perfection d'après lequel il juge de la beauté de l'ouvrage qu'il a sous les yeux, une idée dont il cherche la réalisation, ou au moins le reflet, sous les formes extérieures et sensibles qu'il rencontre. L'artiste aura, lui aussi, son type de perfection, son idéal qu'il essaiera non pas de retrouver, mais de traduire dans l'œuvre de ses mains, et, s'il se sent impuissant à le traduire avec exactitude et perfection, du moins il s'en rapprochera le plus possible.

Plus cet idéal sera élevé, plus l'œuvre qui n'en veut être en somme qu'une copie, sera éloignée du terre à terre. Mettez l'infini comme idéal, donnez à l'artiste un pouvoir de production égal à la conception de son intelligence, et vous aurez une œuvre infiniment parfaite, le beau absolu, le divin.

A nous autres, créatures, ce pouvoir ne nous est pas donné, pas plus que l'infini ne peut entrer dans notre faible esprit. Une chose demeure pourtant : c'est qu'une œuvre sera d'autant plus belle qu'elle se tiendra moins éloignée du divin.

3. On ne peut dénier à la religion chrétienne, qui nous offre à tous comme type de perfection Dieu lui-même, d'être éminemment favorable à l'art. Tout en lui disant qu'il restera éternellement inférieur à son modèle, elle l'excite à progresser et à gravir un à un les degrés de cette échelle de perfection dont le sommet est en Dieu. Injustes ou

inconscients sont ceux qui l'accusent de détruire à l'avance, par ses dogmes immuables et sa morale sévère, toute tentative artistique, et d'étouffer le sentiment esthétique dans l'âme de ses fidèles. Injustes ou inconscients ceux qui voient contradiction dans les soins des Souverains Pontifes à conserver les chefs-d'œuvre antiques. Ni esprit de destruction, ni contradiction : l'Eglise suit ses principes divins, et elle ne faillit pas à sa mission.

L'art qu'elle condamne et qu'elle voudrait empêcher, c'est l'art démoralisant, anticivilisateur, qui abaisse au lieu d'élever, qui enchaîne l'homme aux vanités et aux passions d'ici-bas au lieu de l'ennoblir en spiritualisant ses pensées et ses inspirations, l'art qui conduit au mal au lieu de mener au bien.

« Le beau, a dit Kant, est une finalité sans fin. » Il serait sa fin à lui-même et n'aurait d'autre but que la satisfaction esthétique. — Assurément, il est cela avant d'être autre chose, et les beaux-arts, qui tendent à l'exprimer par des œuvres sensibles, n'ont pas comme raison directe et immédiate l'utile et le bien. Le beau n'est pas toujours non plus la même chose que le bien. Cependant il doit, comme toutes choses, servir à perfectionner l'homme ; il doit ne pas être pour lui un obstacle ; il doit même être un aide pour lui faire acquérir la bonté morale, fin dernière naturelle de toutes les facultés humaines, pour le rapprocher du bien absolu, de Dieu, fin dernière surnaturelle de ces mêmes facultés. Art défectueux, celui qui empêche cette ascension vers le bien et abaisse le cœur de l'homme vers les jouissances sensibles et sensuelles de la terre. Art vrai au contraire celui qui cherche à émouvoir l'âme pour lui donner un élan vers l'Infini. Et c'est cet art que préconise et encourage la religion chrétienne ; tout autre est pour elle l'objet d'une répulsion invincible, car il va directement contre la mission de l'Eglise, mission de progrès et de perfection.

II. — Il est aisé, avec les annales des peuples, de constater cette utilité de la religion catholique pour le développement des beaux-arts.

« L'histoire de l'art se lie intimement à tout ce qui fait la vie et la grandeur des nations, à la religion, à la civilisation, aux mœurs, aux joies, aux tristesses, aux gloires de la patrie. » (Cartier).

1. Tous les arts, chez tous les peuples, ont eu comme compagne la religion, et l'influencé de l'élément religieux a été en raison directe de la perfection des œuvres qu'ils nous ont laissées aux différentes époques. Allez dans l'Inde antique, ou en Egypte, ou en Grèce, chez quelque autre peuple que vous voudrez : vous serez frappé de la multitude et de la beauté des objets d'art que le culte de l'Être suprême, la survivance de l'âme après la mort, la prière humble de la créature ont inspirées. Les artistes anciens travaillaient souvent pour la gloire et se passionnaient pour les belles formes, mais ils ne s'en sont pas contentés. Ils avaient eux aussi leur idéal ; ils construisaient dans leur esprit un type de beauté se rapprochant



du Beau parfait qu'ils adoraient dans leurs prières et leurs sacrifices : c'était pour eux comme une image du « Dieu inconnu » auquel les Athéniens élevaient des autels ; puis ils s'efforçaient de faire passer dans leur main d'ouvrier cet élément religieux qui devait idéaliser la pierre brute. La pensée de Dieu a taillé le scarabée de l'art égyptien comme le Jupiter et la Minerve de Phidias. — Bientôt la vérité religieuse perd sa pureté primitive et en même temps les mœurs sont en décadence : en même temps aussi, l'art descend. Le culte de Minerve est négligé pour celui de Vénus, de la Vénus terrestre et sensuelle. L'art n'est plus au service de l'idéal religieux qui l'élevait, pas même au service de la gloire : il est au service de ceux qui le paient et qui lui donnent à copier les créatures du vice et du déshonneur. Il reste pourtant encore un peu d'idéal, mais vraiment l'art d'Alexandre paraît bien pâle à côté de l'art de Périclès.

2. Pendant trois cents ans, dans les galeries des Catacombes, l'Eglise travaille à rendre à l'âme des artistes ce qu'elle a perdu et à éclairer l'idéal obscurci par l'erreur et la sensualité. L'art chrétien primitif sera inférieur par le manque d'expression, par trop de sobriété dans la composition, par une certaine monotonie ; mais quelle élévation de sentiments ! quels enseignements féconds ! quelles joies douces et pures dans ces œuvres symboliques à peine ébauchées !

En offrant à l'humanité le type de l'Homme-Dieu, « cette union sensible de la perfection divine et de la perfection humaine, cette expression souveraine de la majesté et de la bonté, de la béatitude et du sacrifice, » la religion catholique donnait en effet à l'art un idéal capable de le transfigurer. « De là cette beauté surnaturelle que le génie chrétien a su découvrir et peindre sur la face humaine ; de là ce charme céleste qu'il a su attirer sur cette enveloppe matérielle et qu'on dirait une révélation de l'âme paraissant au dehors avec ce que Dieu a mis en elle de lumière et de grâce ; de là cette langue magnifique qu'a su créer la musique chrétienne et dont elle fait redire les mots au plus grand et au plus majestueux des organes de l'art ; de là enfin cette tristesse solennelle que le génie chrétien a su répandre dans des nefs immenses et qui détache la pensée de la terre pour la reporter vers le ciel <sup>1</sup>. »

Bientôt nous verrons en détail ce qu'a inspiré cette religion divine qui s'incarne dans l'Eglise catholique. Qu'il suffise pour le moment de regarder ce qu'est devenu l'art en dehors d'elle.

3. Les Grecs schismatiques ont notre religion, mais ils sont séparés du vicaire du Christ, et depuis leur avulsion de la vigne féconde, depuis Photius, leur art est resté stationnaire, immobile, pétrifié.

L'art chez les hérétiques ? Les Ariens persécutent

les catholiques et déshonorent les temples, les Iconoclastes brisent les images et mutilent les artistes. Quels chefs-d'œuvre pouvaient créer les Gnostiques, les Manichéens, les Albigeois, avec leurs doctrines subversives ? Sera-ce au protestantisme qu'appartiendra le sceptre des beaux-arts ? Mais « il proscrit comme criminelle toute tentative d'exprimer par des moyens matériels quelque chose de l'essence spirituelle, condamnant toute apparition de l'infini dans le fini. » En Angleterre, disait Erasme, les arts gèlent, et les artistes quittaient l'Allemagne pour ne pas « mourir de faim. » La Réforme n'a jamais su bâtir une église : ses temples sont froids, sévères, nus ; ils n'offrent qu'une impression de solitude pénible, d'isolement qui glace l'âme et l'empêche de déployer ses ailes pour voler plus haut. Son histoire ne peut qu'enregistrer des ravages : les cathédrales renversées, les abbayes incendiées, les statues brisées, les merveilles d'orfèvrerie, les châsses et les vases sacrés jetés au creuset. « Dans toutes les monographies de nos vieux monuments, l'archéologie trouve pour date de leurs mutilations et de leurs ruines le passage de quelques bandes protestantes. » (Cartier).

La Renaissance, elle, a pour idée directrice que le beau est distinct du vrai et du bien et n'a pas besoin de leur alliance ; comme conclusion, elle voudra avant tout rendre la forme sensible par le dessin et la couleur et plaire aux intelligences capables de comprendre son esthétique : le talent de l'artiste en fera tout le mérite. C'est cet art d'imitation que nous avons vu plus haut, sans idéal, ou s'il a un idéal, celui-ci ne s'élève pas au-dessus des sentiments, des affections, des tendances purement humaines et terrestres ; souvent il descendra bien plus bas, aux tendances de la brute, en ne sachant réveiller par ses œuvres soi-disant artistiques que les bas instincts de notre pauvre nature. De là cette prédilection pour le sensualisme et le matérialisme de l'antiquité dégénérée, même chez les artistes de génie. Et cet art ne s'élèvera un peu qu'en se rappelant, aussi bien en Italie qu'en France et ailleurs, les enseignements de l'Eglise catholique.

N'insistons pas sur l'esthétique de la Révolution, nous aurions trop beau jeu ; on fut obligé d'inventer un mot spécial pour la caractériser, celui de *vandalisme*. Elle pouvait, croyait-elle, « tirer à mitraille sur les artistes sans craindre de tuer un patriote. »

4. Le siècle suivant, le XIX<sup>e</sup> siècle, a continué en grande partie les errements de la Renaissance. Pourtant, à son déclin, il a voulu lui aussi avoir son art et son idéal, et graver son empreinte sur les œuvres du beau. Le style moderne, « modern style », dit le parler à la mode, l'art nouveau, tout en n'étant qu'une réunion de la Réforme et de la Renaissance, est encore incertain. Cependant il laisse entrevoir ses préférences : vous y trouvez la légèreté, l'abandon de la symétrie et de la ligne droite qui fait place à ces spirales capricieuses baptisées déjà du nom de « fouet »

<sup>1</sup> Mgr Freppel, *Discours sur les rapports de la religion et de l'art*, dans *Œuvres oratoires*, I, p. 300.

ou de « macaroni » ; vous y rencontrez les couleurs pâles, les dessins vagues, les contours fuyants. Quel idéal met en mouvement l'âme des artistes ? Autant qu'on peut le juger par leurs œuvres, aucun idéal bien précis, ou, si l'on veut, même en musique et en poésie, c'est l'indécision, c'est le vague, le nuageux, la rêverie, c'est le caprice, la liberté, l'absence de toute autorité, de toute règle. C'est bien là l'idéal du siècle présent : caprice et indécision. Mais lorsqu'on voit les fruits passés et actuels de cet idéal moderne dans la vie des humains, dans les mœurs contemporaines, il est permis de penser que l'idéal divin, présenté par la religion catholique, est infiniment supérieur à celui-là et plus propice à la civilisation.

« Toutes les religions nourrissent l'art, écrivait Canova à Napoléon, mais aucune ne le fait dans la même mesure que la nôtre. » — « Le jardin de l'Eglise, écrivait de son côté Bœhmer, est embelli par les fleurs des beaux-arts que plusieurs aujourd'hui admirent et estiment fort, tout en travaillant à détruire, s'ils le pouvaient, la souche qui les a portés, avec laquelle ils s'épanouissent et sans laquelle ils meurent. C'est la robe multicolore de Joseph que les frères de celui-ci lui envient, dont ils enchainent et vendent le possesseur, sans se souvenir de la menace suspendue sur leurs têtes <sup>1</sup>. »

## COURTES INSTRUCTIONS POUR LA PRIÈRE DU SOIR

### XCI

#### GUÉRISON DU SERVITEUR D'UN CENTURION DE CAPHARNAÛM

Dans son discours sur la montagne, le divin Maître s'est manifesté comme Législateur. Mais plus son code de morale est relevé, plus les préceptes en sont austères, difficiles, plus aussi Jésus doit confirmer, par des prodiges, sa divine mission, ses sublimes enseignements.

Son sermon terminé, Jésus descendit de la montagne au sommet de laquelle il l'avait prononcé ; une foule nombreuse, ravie, émerveillée, le suivait, avide de le voir et de l'entendre parler encore.

Et voilà que le Sauveur entra dans la ville de Capharnaüm. Nous avons déjà expliqué que Jésus avait quitté Nazareth pour établir sa résidence à Capharnaüm, ville plus populeuse, mieux située

et moins incrédule que la première. (Matth., iv, 12-13). Or, un centurion avait un serviteur paralytique, sur le point de mourir, et auquel il tenait beaucoup. Ayant entendu parler de Jésus, il lui envoya quelques anciens d'entre les Juifs, le priant de venir et de guérir ce serviteur.

Ces délégués, arrivés auprès de Jésus, le priaient instamment en lui disant : « Il est digne que vous fassiez cela pour lui, car il aime notre nation et il nous a bâti lui-même une synagogue. — J'irai, répondit le Sauveur, et je le guérirai. »

Jésus s'en allait donc avec eux, et déjà la maison n'était plus guère loin, quand le centurion envoya des amis lui dire : « Seigneur, ne prenez pas la peine, car je ne mérite pas que vous entriez sous mon toit. C'est pourquoi je ne me suis pas jugé digne de venir moi-même à vous ; mais dites une parole et mon serviteur sera guéri. Car moi je suis un homme soumis à d'autres, ayant sous moi des soldats, et je dis à l'un : Va, et il va ; et à un autre : Viens, et il vient ; et à mon serviteur : Fais ceci, et il le fait. »

En entendant ces paroles, Jésus fut dans l'admiration, et se tournant vers la foule qui le suivait : « En vérité, je vous le dis, je n'ai pas trouvé, même en Israël, une foi si grande. Aussi, je vous le déclare, beaucoup viendront de l'Orient et de l'Occident et s'assoieront avec Abraham, Isaac et Jacob dans le royaume des cieux ; mais les fils du royaume seront jetés dans les ténèbres extérieures ; là, il y aura des pleurs et des grincements de dents. »

Et Jésus ajouta pour le centurion : « Va, qu'il te soit fait comme tu as cru ! » Le serviteur fut guéri, à l'heure même ; les envoyés étant retournés à la maison, trouvèrent le serviteur en bonne santé <sup>1</sup>.

Les centurions, dans l'armée romaine, commandaient une compagnie de cent hommes ; ce grade militaire équivalait à celui de capitaine dans nos armées modernes. Il est intéressant de constater que tous les centurions mentionnés dans le Nouveau Testament, le sont d'une manière élogieuse ; ce sont, outre le centurion de Capharnaüm, celui du Calvaire, le centurion Corneille, baptisé par saint Pierre, et celui, du nom de Jules, qui traita saint Paul avec bonté <sup>2</sup>. On remarque également que, chez tous les peuples, aux époques de décadence, on a retrouvé dans les armées quelques débris de vertus morales et religieuses.

Le centurion dont il est ici question était une de ces âmes de bonne volonté auxquelles le ciel a promis la foi avec la paix. Détaché du paganisme, il s'était attaché à la religion juive, la véritable alors, au point de faire construire à ses frais une

<sup>1</sup> Cf. Cartier, *L'art chrétien* ; — V. Cousin, *Du vrai, du beau et du bien* ; — Lamennais, *De l'art et du beau* ; — Hettinger, *Apologie du christianisme*, t. v, ch. 19 ; — Janssen, *Histoire de l'Allemagne au temps de la Réforme*, t. I.

<sup>2</sup> Matth., viii, 5-13 ; Luc, vii, 1-10.

<sup>3</sup> Matth., xxvii, 54 ; Actes, x, et xxvii, 3-43.



synagogue dans la ville où il tenait garnison. Cœur droit et généreux, il avait entendu parler de Jésus, de ses prodiges, des espérances qu'on fondait sur lui. Peut-être même l'avait-il aperçu dans les rues de la ville, et avait-il assisté à une de ses prédications. Quoi qu'il en soit, il a foi en sa sainteté et en ses pouvoirs surnaturels, il y a recours avec confiance.

Les envoyés du centurion plaident sa cause, et Jésus, dans sa bonté accoutumée, avec un empressement touchant, se dirige aussitôt vers la maison de l'officier. C'est la seule fois que nous voyons le Sauveur faire, de lui-même, des avances pour guérir un malade, et c'était en faveur d'un pauvre esclave !... Les anciens interprètes ont remarqué, avec raison, que le bon Maître n'agit point ainsi à l'égard du fils de l'officier royal dont saint Jean raconte la guérison. (Jean, iv, 50). C'est que, aussi, la foi du centurion de Capharnaüm était si grande !

Écoutons avec quelle vivacité et quelle humilité cette foi éclate, quand il apprend que Jésus approche de sa maison. Il envoie ses amis traduire ses sentiments ; lui païen, pécheur, il ne se croit point digne d'une telle visite ; la démarche du Sauveur le trouble, l'effraie en quelque sorte : « Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez sous mon toit, mais dites seulement une parole et mon serviteur sera guéri. » (Matth., viii, 8). Belle et touchante réponse que l'Eglise a insérée dans les prières de la communion et qu'elle fait répéter, chaque jour, à la sainte messe, au prêtre et aux fidèles qui vont communier.

L'explication ajoutée par le centurion n'est qu'une nouvelle preuve de sa foi : — Si moi, simple officier subalterne, je suis ainsi obéi par mes subordonnés, comment la maladie n'obéirait-elle pas à vos ordres ?

O puissance d'une foi vive dans un cœur humble ! Elle obtient le miracle demandé, et en plus un magnifique éloge. C'est la foi qui constitue les véritables enfants de Dieu, et non la naissance, ou la position sociale. Combien de chrétiens, nés au sein de l'Eglise, baptisés, instruits, élevés pieusement, seront rejetés, réprouvés, tandis que de pauvres sauvages, dociles à l'appel de la grâce et aux lumières de l'Evangile, entreront au ciel ! Hélas ! combien de peuples aussi, après avoir été les fils du royaume, perdront la foi par orgueil, aveuglés par une fausse science, et tomberont dans les ténèbres de l'égoïsme, de la sensualité, du matérialisme, tandis que d'obscur peuplades, à l'Orient et à l'Occident, ouvriront les yeux à l'Evangile et prendront place parmi les véritables enfants d'Abraham, c'est-à-dire parmi les vrais croyants !

L'exemple du centurion doit encore nous servir de leçon au sujet de ceux que nous aimons ou qui nous entourent. Il nous faut imiter la foi et la confiance de cet officier. Qui de nous ne pourrait

aller trouver le Sauveur et lui dire : « Seigneur, mon père, ma mère, mon aïeul, mon époux, mon enfant, mon frère, ma sœur, mon ami, sont là, sous mon toit, à mes côtés, paralysés, ils vont mourir ! » Ne sont-elles pas des paralytiques, ces chères âmes dont les lèvres ne savent plus prier, dont les pieds ne prennent plus le chemin de l'église et des sacrements, qui ne savent plus adorer et louer le Seigneur ? Oh ! si nous avions la foi, nous les verrions avec une douleur extrême exposées à la mort éternelle, ces pauvres âmes, et notre affection pour elles nous inspirerait une démarche pareille à celle du centurion. Nous prierions, nous ferions prier avec instance le Sauveur d'avoir pitié d'elles, de les guérir. Avec la même foi et la même humilité que l'officier de Capharnaüm, nous redirions sans cesse à Jésus : « Seigneur, je ne vous demande point de miracle ni de faveur extraordinaire, mais dites donc seulement une parole, et cette âme qui m'est si chère, qui est mourante ou morte à votre grâce, sera guérie ! »

Si notre foi était ardente, notre humilité profonde, comme le cœur du divin Maître est toujours le même, aussi compatissant, aussi miséricordieux, nous l'entendrions nous répondre la même parole : « Va, et qu'il te soit fait comme tu as cru ! » Quelle joie ! quelle récompense pour notre cœur d'avoir ainsi sauvé l'âme d'un père, d'un enfant, d'un époux ! Une vie entière consacrée à un tel but aurait-elle perdu ses prières et sa peine ? Demandons au Seigneur la foi confiante et l'humilité du centurion, et mettons-nous à l'œuvre. Députons vers Jésus nos amis, les âmes pieuses et saintes que nous connaissons ; allons trouver le bon Sauveur dans son tabernacle, au saint autel ; pressons-le par nos prières quotidiennes, nos communions répétées, et ne cessons nos instances que lorsque nous aurons été exaucés.

Remarquons encore que les envoyés du centurion, pour plaider sa cause auprès de Jésus, rappellent qu'il a travaillé à la gloire de Dieu en bâtissant une synagogue. Le dévouement aux bonnes œuvres et à l'embellissement des églises, prédispose le cœur de Dieu à la bienveillance ; sachons, à l'occasion, nous montrer généreux et dévoués selon nos ressources et notre position.

## ŒUVRES ORATOIRES ET PASTORALES

DE

**Mgr LAROCHE**

2<sup>e</sup> édition. — 5 forts volumes in-12. — Prix *franco* en gare pour nos abonnés : 15 francs.

## INSTRUCTIONS POUR LE PREMIER VENDREDI DU MOIS

### I

#### OBJET DE LA DÉVOTION AU SACRÉ-CŒUR

*Et nos credidimus charitati  
quam habet Deus in nobis.*

Quant à nous, nous avons  
cru à l'amour que Dieu a pour  
nous. (I Jean, iv, 16).

Mes frères.

L'évangéliste saint Jean, l'apôtre de la charité, le disciple bien-aimé qui, à la Cène, avait reposé sur la poitrine de son Maître, était particulièrement préparé et qualifié pour formuler cette sublime et touchante profession de foi : « *Quant à nous, nous avons cru à l'amour que Dieu a pour nous.* » Il indiquait par là le côté le plus nouveau et le plus attrayant de la religion apportée sur la terre par Jésus-Christ, le point de vue principal sous lequel Dieu voulait désormais se montrer aux hommes : « *Dieu est charité !* » s'écrie-t-il aussitôt. (*Ibid.*).

*Dieu est charité !* C'est bien là, mes frères, l'explication de toute la succession des mystères chrétiens : la création, la révélation, l'Incarnation, la Rédemption, l'Eucharistie, la communion, la gloire et la joie du ciel. Et saint François de Sales a eu raison d'écrire : « Dans l'Eglise de Jésus-Christ, tout appartient à l'amour, tout est fondé sur l'amour, et tout est amour. »

Pour que la religion de Jésus-Christ garde sa force et sa fécondité, il faut que cette souveraine et consolante vérité de l'amour de Dieu pour ses créatures envoie, comme un soleil éclatant, sa lumière et sa chaleur sur les âmes chrétiennes.

Mais il arriva un jour où les malheurs des temps, l'erreur, l'ignorance ou l'infirmité des hommes, firent oublier ou méconnaître ce divin amour. Quelques-uns même prirent à tâche — entreprise inhumaine et impie ! — d'accumuler des nuages autour de ce bienfaisant soleil. C'est pour remédier à ces maux, c'est pour dissiper ces obscurités que le Sauveur vint révéler les richesses ineffables de son Cœur à son Eglise. Nous méditerons plus tard l'admirable opportunité de cette miséricordieuse intervention. Aujourd'hui, mes frères, je veux seulement vous rappeler ce que je nommerais volontiers la *théologie du Sacré-Cœur*, et dont le dogme principal est précisément celui énoncé par saint Jean : « Quant à nous, nous croyons à l'amour que Dieu a pour nous. »

Après avoir jeté un regard rapide sur *le fait des révélations du Sacré-Cœur*, nous verrons en quoi consiste *le double objet*, sensible et spirituel, de cette aimable et si actuelle dévotion.

Que notre désir le plus ardent à tous soit de la mieux connaître pour l'aimer davantage, nous souvenant qu'au témoignage de la bienheureuse

Marguerite-Marie : « Si l'on savait combien cette dévotion est agréable à Jésus-Christ, il n'est pas un chrétien, pour peu qu'il ait d'amour pour cet aimable Sauveur, qui ne la pratiquât d'abord ! »

### I. — *Le fait des révélations.*

Celle qui fut choisie par Jésus-Christ pour établir et propager dans l'Eglise le culte du Sacré-Cœur, la bienheureuse Marguerite-Marie, était une humble religieuse du monastère de la Visitation de Paray-le-Monial, en Charollais. A en juger par les apparences, elle ne tenait pas une grande place dans le monde. Prévenue dès sa plus tendre enfance des plus abondantes et des plus douces bénédictions, elle s'était, dès l'âge de quatre ans, irrévocablement liée au service et à l'amour de Jésus-Christ par un vœu de virginité perpétuelle. Eprise toute enfant d'une sainte jalousie pour la pureté de son âme, il suffisait de lui parler du péché pour obtenir aussitôt d'elle tout ce qu'on voulait. La souffrance — souffrance du corps et du cœur — était venue de bonne heure donner à cette âme prédestinée la maturité nécessaire pour les grandes œuvres de Dieu. Les tentations aussi étaient venues, et courageusement elle en avait repoussé les séductions et l'assaut. Enfin, en 1671, à l'âge de 24 ans, toute heureuse de pouvoir suivre l'impérieux attrait de son âme, toute embrasée du désir d'être complètement livrée à l'amour de Jésus, elle avait quitté son village de Verosvres pour le « cher Paray, » ainsi qu'elle le nomme elle-même. Là, elle s'engagea de toutes ses forces dans la pratique des vertus religieuses, l'obéissance, la mortification, l'humilité. Mais par dessus tout, inspirant et dominant toutes les autres dispositions de son âme, l'amour de Jésus régnait en elle.

Telle était, mes frères, celle que le Sauveur avait préparée pour être la messagère et l'apôtre de son Cœur parmi les hommes, celle qui devait répéter au monde ingrat, oublieux ou coupable, les appels et les plaintes de ce divin Cœur.

Parmi les nombreuses révélations dont Marguerite-Marie fut favorisée, une des plus mémorables, celle aussi où apparaît le mieux la profonde et suave théologie du Sacré-Cœur, celle où est le mieux indiqué le double objet sensible et spirituel de cette dévotion, eut lieu au mois de juin 1675, dans l'octave du Saint-Sacrement. La bienheureuse était à genoux, dans la chapelle du monastère, derrière les grilles du chœur, les yeux fixés sur l'hostie, quand les voiles eucharistiques disparaissant soudain lui laissèrent voir la vivante réalité que d'ordinaire ils dérobaient à nos yeux : le Sauveur lui-même, dans tout l'éclat de sa divine majesté, avec tous les attraits de sa douce humanité. Toute sa personne était resplendissante de clarté, mais son Cœur surtout attirait les regards émus et attendris de l'heureuse voyante. Selon la description qu'elle en a faite dans une autre circonstance, il était « rayonnant de tout côté, plus brillant qu'un soleil et transparent comme un cristal. La plaie qu'il reçut sur la croix y paraissait



visiblement. Il y avait une couronne d'épines autour de ce divin Cœur et une croix au-dessus. »

Notre-Seigneur, découvrant ainsi son divin Cœur à Marguerite-Marie, lui dit ces grandes paroles : « Voilà ce Cœur qui a tant aimé les hommes qu'il n'a rien épargné jusqu'à s'épuiser et à se consumer pour leur témoigner son amour ; et pour reconnaissance, je ne reçois de la plupart que des ingratitude par leurs irrévérences et leurs sacrilèges, et par les froideurs et mépris qu'ils ont pour moi dans ce sacrement d'amour<sup>4</sup>. »

## II. — *Objet sensible de la dévotion.*

C'est son Cœur de chair que Jésus montrait à Marguerite-Marie ; c'est son Cœur de chair qu'il proposait à ses hommages et aux hommages des fidèles.

En Jésus-Christ, mes frères, se trouvent réunies par un lien mystérieux et étroit, sans pourtant se confondre, deux natures : il est vrai Dieu et vrai homme. Mais la divinité couvre, enveloppe, pénètre, ennoblit, élève de façon si complète, si intime et si puissante, l'âme et le corps de Jésus par l'union merveilleuse et unique de l'Incarnation et de l'union en une seule personne divine, que l'âme de Jésus et aussi son corps méritent nos adorations. Et, comme saint Pierre, nous avons le droit, mes frères, plus que cela, nous avons le devoir de nous prosterner devant l'humanité du Sauveur et de reconnaître, d'adorer, de saluer dans cet homme le Christ, Fils du Dieu vivant, le Verbe fait chair, notre Maître, Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Faisant partie de son humanité, toute entière adorable à cause de son union avec la divinité en une seule personne divine, le Cœur de Jésus, — non pas, remarquez-le bien, mes frères, une image ou une représentation quelconque, mais le Cœur même du Sauveur, celui que la lance du soldat a percé, — non pas séparé du reste de son corps par je ne sais quelle étrange abstraction, mais celui qui battait dans sa poitrine d'Homme-Dieu au temps de sa vie mortelle, celui qui vit encore dans la poitrine du Christ ressuscité et glorieux, — le Cœur de Jésus mérite nos adorations.

C'est bien le sens de cette affirmation de la bienheureuse : « Mon divin Sauveur m'a assuré qu'il prend un plaisir singulier d'être honoré sous la figure de son Cœur de chair, afin de toucher par cet objet le cœur insensible des hommes. »

Et je comprends la séduction et la force fascinatrice qu'exerça la blessure du côté de Jésus sur les âmes les plus saintes, saint Augustin, saint Bernard, saint François d'Assise, sainte Mechtilde, sainte Gertrude, saint François de Sales. Écoutons saint Augustin : « La lance m'a ouvert le côté de Jésus-Christ et j'y repose en sûreté. » Écoutons l'ange de l'école, saint Thomas d'Aquin : « Ce divin Cœur, dit-il, a été blessé et a répandu son

sang par l'ouverture du côté pour servir de témoignage à la grandeur de son amour et pour échauffer les cœurs froids de ses disciples. »

C'est ainsi qu'à travers la blessure du côté de Jésus, ces regards et ces cœurs d'élite cherchaient le divin Cœur, ouvert par la lance de Longin. Si cette lance elle-même, par le seul contact, est devenue un objet de vénération pour tous les fidèles, combien plus doit-on vénérer le divin Cœur lui-même ! Si sainte Madeleine, versant sur les pieds du Sauveur un parfum de grand prix, fut louée et récompensée par le Sauveur lui-même, et défendue par lui contre les reproches de Judas, combien plus, mes frères, doivent agréer à notre doux Sauveur les hommages qui s'adressent à son Cœur !

O divin Cœur, Cœur vivant de notre Maître Jésus, Cœur de notre Rédempteur, je vénère en vous « le trésor précieux, la perle incomparable trouvée dans le champ de votre corps ; » je vous salue ; je voudrais faire monter vers vous le plus pur parfum de ma foi et de ma vénération ; je voudrais qu'à l'exemple de saint Jean, qu'à l'exemple de Marguerite-Marie, il me fût permis de m'approcher de vous et d'incliner doucement ma tête si près de vous que je puisse ressentir vos battements ; je voudrais appliquer mes lèvres sur cet aimable Cœur, pour lui dire tout l'amour de mon cœur !

## III. — *Son objet spirituel.*

Adorer le Cœur vivant de Jésus, ce n'est pas encore assez. Assurément, mes frères, nous l'adorons en lui-même, et c'est là le premier objet qui se présente à notre dévotion ; mais nous l'adorons encore comme symbole de l'amour que Jésus a eu pour nous. C'est là l'enseignement de l'Eglise, nettement formulé par la S. C. des Rites dans le décret de 1765 instituant la fête du Sacré-Cœur : « Le Souverain Pontife Clément XIII, y est-il dit, justement désireux de voir les fidèles honorer la divine charité du Christ sous le symbole du Sacré-Cœur, a concédé la célébration de cette fête. » C'est là le sens aussi de la parole de Jésus à sa servante : « Voilà ce Cœur qui a tant aimé les hommes... »

1. Dans toutes les langues humaines, dans toutes les littératures, à commencer par les livres inspirés, le cœur signifie la puissance d'aimer, de se dévouer, de s'attacher au bien et à la vertu. Dire de quelqu'un qu'« il a du cœur, » que « c'est un homme de grand cœur, » c'est faire un bel éloge de sa valeur morale. C'est dans ce sens qu'on a raison de dire : « Tant vaut le cœur, tant vaut l'homme ! »

De plus, dans le cœur, tous les sentiments qui agitent l'âme humaine ont un retentissement : la joie le dilate, la crainte et la tristesse le resserrent, et ces locutions courantes : « J'ai le cœur gros, j'ai le cœur brisé de douleur, l'amour qui fait palpiter le cœur, » ne sont pas seulement des paroles imagées, c'est aussi une réalité physiologique. C'est un fait d'expérience qu'un peu d'observation ou de souvenir suffit à constater : toute impression, toute

<sup>4</sup> *Vie et Œuvres de la bienheureuse Marguerite-Marie*, I, 123.

émotion un peu vive retentit sur le cœur, dont elle change le rythme ou le mouvement.

Enfin, dans l'organisme humain, n'est-ce pas une chose admirable que l'action du cœur ? Il est, selon l'expression de Bossuet, « le balancier qui imprime le mouvement à tout le reste. » Mystérieux laboratoire, organe délicat, le premier à recevoir la vie, le dernier à la perdre, réservoir sans cesse renouvelé du sang qu'il lance à travers tout le corps humain, qu'il reçoit à nouveau après ce voyage bienfaisant de réfection et de réparation, pour l'envoyer dans les poumons se rajeunir et se renouveler et le recevoir encore à nouveau pour lui faire recommencer ainsi perpétuellement la même vivifiante circulation, le cœur est bien « le principe de la vie <sup>1</sup>, » ainsi que l'appelle le fameux naturaliste Claude Bernard, « le principe de tous les mouvements corporels <sup>2</sup>, » ainsi que le dit saint Thomas d'Aquin.

Ce qui est vrai de notre cœur à nous, est vrai aussi du Cœur de Jésus-Christ. C'est pourquoi, ô Cœur de Jésus, je vous salue et je vous adore comme le calice précieux et vivant qui contient plus abondamment et envoie par tout le corps de Jésus ce sang qui a racheté l'humanité, qui a été figuré par celui de toutes les victimes de l'ancienne Loi, qui a jailli sous les coups des soldats de la flagellation, qui marquait le chemin du prétoire au Calvaire, et qui s'est épanché sous le coup de lance de Longin !

2. A tous ces titres et pour toutes ces raisons, je vous le demande, mes frères, quel symbole plus beau, plus expressif, plus parlant, de l'amour de Jésus-Christ que son Cœur ! Quand on parle du grand cœur d'une créature humaine, je pense à sa bonté et à son dévouement. Quand je vois le cœur de saint François de Sales, de sainte Jeanne de Chantal, de saint Vincent de Paul, je songe à l'ardeur de leur amour pour Dieu et le prochain. Quand je vois le Cœur de Jésus, je me rappelle, je salue, j'adore l'immense charité de notre divin Rédempteur.

Evocuez par la pensée et le souvenir Jésus, touché de compassion pour les foules qui le suivent, ému au spectacle d'une pauvre veuve qui pleure sur le corps inanimé de son fils ; voyez-le pleurer lui-même sur la tombe de Lazare ; voyez-le encore assis sur les hauteurs qui dominent Jérusalem, en face de son temple : il pense aux malheurs et aux ruines qui menacent cette ville coupable et infortunée, et il pleure sur elle. Et la mortelle tristesse qu'il ressentit au Jardin des Olives, lorsqu'il se vit chargé de tous les péchés du monde ; la ferveur de ses prières ; son amour pour Dieu son Père ; son amour filial pour sa sainte mère ; son amour pour tous les élus ; ses soins et sa vigilance sur l'Eglise son épouse ; sa charité immense et sa compassion pour les pécheurs ; toutes ces affections, toutes ces émotions qui étaient vraiment des émotions et des

affections divines, eurent un retentissement dans son Cœur et y produisirent des tressaillements merveilleux.

De plus, le cœur, dans le corps de Jésus-Christ comme dans le nôtre, est le principe de la vie et des mouvements corporels. De même la charité de Jésus-Christ a été le principe de toutes ses actions, de tout ce qu'il a fait pour notre salut.

L'amour de Jésus-Christ pour nous, voilà, mes frères, en définitive, la grande vérité, le dogme large, lumineux et profond, qui éclaire, explique, justifie et recommande la dévotion au Sacré-Cœur. L'amour de Jésus-Christ pour nous, c'est là le divin Soleil, plus éclatant encore que le soleil du Cœur visible de Jésus qui apparaissait aux yeux ravis de Marguerite-Marie. Ce divin amour est, par rapport au Cœur qu'il a fait tressaillir, ce que l'idée est à l'image, ce que la pensée et le sens sont à la lettre ; et autant l'idée, la pensée et le sens l'emportent sur l'image et la lettre, autant l'amour de Jésus-Christ, objet principal de la dévotion au Sacré-Cœur, l'emporte sur son Cœur qui en est l'objet sensible. C'est cet amour dont saint Paul célèbre avec enthousiasme les prodigieuses dimensions, la hauteur qui s'élève jusqu'aux cieux, la profondeur qui descend jusqu'aux abîmes de misère de la terre et des hommes, la largeur qui embrasse l'immensité de l'univers, la longueur qui se fait sentir dans le temps et dans l'éternité.

Dans son admiration pour le grand apôtre, saint Jean Chrysostome aurait désiré voir son cœur. « Oui, s'écrie-t-il, je voudrais voir le cœur de Paul, ce cœur si vaste qui embrassait les villes, les provinces, les empires, ce cœur sublime comme le ciel, plus grand que le monde, plus éclatant que le soleil, plus brillant que le feu. Oui, le cœur de Paul était vraiment le cœur du Christ. *Cor Pauli, Cor Christi erat* <sup>1</sup>. »

Le cœur de Paul était grand, sans doute, mais il n'était grand, comme il l'avoue lui-même, que parce qu'il était dilaté par la charité de Jésus-Christ. C'est bien au Cœur de Jésus-Christ, et à lui seulement, que peuvent s'appliquer ces magnifiques louanges.

Oh ! s'il nous était donné, comme à Marguerite-Marie, de voir et d'admirer de nos yeux éblouis ce « Cœur qui a tant aimé les hommes ! »

« Qu'il fait beau voir ! » C'est le cri que, d'après la légende normande, une pauvre femme, sentant soudain briller à nouveau la flamme de ses yeux morts, par la puissance de saint Michel et la vertu des reliques apportées du mont Gargan, c'est le cri qu'en face du soleil superbe, des beautés de la mer et de la splendide montagne de saint Michel, elle laissa échapper dans son ravissement : « Qu'il fait beau voir ! »

Oui, mes frères, songeons-y : qu'il fera beau voir, un jour, quand nos yeux se seront ouverts aux

<sup>1</sup> *Leçons au Collège de France*, t. VII, n. 88.

<sup>2</sup> *S. Th.*, 2<sup>a</sup> 2<sup>ae</sup>, q. 44, art. 5.

<sup>1</sup> *In Ep. ad Rom.* XII, Hom. 32.



clartés éternelles, le Cœur de Jésus, ce divin Soleil de l'éternité, inondant les cœurs de tous les saints et de tous les anges de rayons éclatants de gloire, de grâce et de joie, entouré des élus comme autant de brillants satellites, et attirant sur son disque éblouissant les complaisances du Père céleste et les regards de tous les élus ! Qu'il fera beau voir le Cœur de Jésus, divin Soleil de justice, roi et centre de tous les cœurs !

Mais dès maintenant, mes frères, qu'il fait beau voir le Cœur de Jésus dans les lumineux et chauds rayons qu'il laisse tomber sur notre pauvre terre ; dans ces foyers bienfaisants qu'il a allumés parmi nous et qui s'appellent la Croix et l'Eucharistie ! Car c'est le Cœur de Jésus, son immense charité pour nous qui l'a poussé à endurer tous les tourments, toutes les humiliations de la Passion ; c'est l'amour de Jésus-Christ qui l'a poussé à s'enfermer sous les voiles eucharistiques pour rester avec nous jusqu'à la fin des siècles, et fournir ainsi à nos âmes par la communion un aliment précieux de vie et de vertus surnaturelles.

Le cardinal Manning a écrit que « la science du Sacré-Cœur est le plus parfait des dogmes, et l'amour du Sacré-Cœur la plus parfaite des dévotions <sup>1</sup>. » — « Ses révélations, disait Louis Veuillot, sont le ravivement du christianisme lui-même. »

Done, mes frères, nous sommes en pleine religion et en pleine doctrine en honorant « ce Cœur qui a tant aimé les hommes. » Puissions-nous, avec notre foi, avec notre cœur et par toute notre vie, recourir à ce moyen que Jésus-Christ nous donne de lui montrer que nous croyons à son amour pour nous !

## PANÉGYRIQUE DE SAINT FRANÇOIS DE SALES

(29 JANVIER)

### MODÈLE ET APÔTRE DE LA DILECTION

Mes frères,

« Qui bien désire la dilection, bien la cherche ; qui bien la cherche, bien la trouve. »

L'aimable saint qui a énoncé cette maxime est lui-même la meilleure preuve de sa justesse. Toute sa vie fut consacrée à bien désirer la dilection ; toute sa vie se passa à la bien chercher ; toute sa vie aussi fut remplie par la joie surnaturelle de la bien trouver.

Mais quelle est cette dilection, si chère au cœur de saint François de Sales ?... S'agit-il ici de l'amour du prochain, poussé par lui et si loin et si haut ?

C'est la première idée qui se présente... Ne serait-ce pas, en effet, un des multiples et subtils résultats de notre égoïsme ? — Peut-être !... — En tout cas, ce qui nous attire le plus dans ce grand saint, c'est sa parfaite charité envers ses frères, sa bonne grâce inaltérable, cette douceur que rien ne pouvait lasser, cette bonté toujours accueillante qui faisait dire : « Oh ! comme le bon Dieu doit être bon, puisque M. de Genève est si bon ! »

Ne nous y trompons pas. Cette grande tendresse pour les hommes n'était qu'une conséquence dont il importe de rechercher le principe. Ne nous contentons pas de boire au courant du fleuve, remontons jusqu'à sa source ; nous verrons que si le grand évêque d'Annecy a aimé le prochain, c'est parce qu'il aimait Dieu.

La dilection, c'est donc cette charité pure et ardente qui a commencé dans le cœur du Christ Jésus pour se répandre, de là, dans les âmes de bonne volonté. Feu divin que le Maître bien-aimé a apporté sur la terre, et que ses disciples ont propagé dans tous les lieux et dans tous les temps ; trésor inestimable qui surpasse toute compréhension et qui faisait dire à saint François de Sales : « Oh ! qu'il nous faut désirer cet amour et qu'il nous faut aimer ce désir, puisque la raison veut que nous désirions à jamais d'aimer ce qui ne peut jamais être assez aimé, et que nous aimions à désirer ce qui ne peut jamais être assez désiré. »

Nous sommes venus ici, mes frères, pour nous sanctifier au contact d'une des plus grandes âmes qui aient jamais vécu. Vous venez d'entendre son désir : elle veut que nous aimions Dieu ; elle le veut et elle le dit ; elle le veut avec une insistance qui émeut, elle le dit avec des expressions qui ravissent. Accourons donc à ses pieds, et, semblables aux fortunés diocésains d'Annecy, qui par ses exemples éclairaient ses paroles, voyons en saint François de Sales le modèle et l'apôtre de la dilection.

I

1. Un jour, mes frères, les prêtres de l'évêché d'Annecy passaient devant la chambre de leur bien-aimé père en Dieu. La porte, par mégarde, était restée ouverte. Ils regardèrent et ils aperçurent saint François de Sales debout, les bras étendus vers le ciel, absorbé dans une extase céleste. Eux, de s'arrêter et de contempler ce spectacle impressionnant d'une âme captivée par les amabilités infinies de Dieu. Par malheur, l'humilité de l'évêque veillait, un secret instinct l'avertit qu'on va surprendre le doux mystère de ses intimités surnaturelles ; il retrouve ses sens et, courant vers ses prêtres, il leur dit : « Mes frères, si vous avez vu quelque chose de moi, je vous conjure de n'en rien dire ! »

Je ne sais pas si les prêtres d'Annecy obéirent à la recommandation de leur évêque, mais ce qu'ils avaient vu était capital : c'était la source où saint François de Sales puisait l'amour de Dieu.

<sup>1</sup> *Les Gloires du Sacré-Cœur*, ch. iv.

Cet amour, je n'en disconviens pas, lui avait été enseigné de bonne heure par une mère admirable. Des maîtres illustres avaient, chose rare, continué, sans la fausser, l'œuvre maternelle. Dieu lui-même avait prodigué au petit enfant, puis à l'adolescent, enfin au jeune clerc, ses grâces les plus douces. Pourtant, tout cela eut été inutile sans *l'oraison*.

Nous nous étonnons parfois de voir les saints s'établir si parfaitement au-dessus de la nature ; se maintenir calmes dans l'épreuve, généreux dans le sacrifice, résignés dans la souffrance, gracieux au milieu des injustices, doux en face des injures. Cela nous paraît d'une perfection surhumaine et, plutôt que de chercher comment tels et tels y sont arrivés, nous préférons prétendre que de tels sommets sont inaccessibles à ceux qui n'y ont pas été portés dès leur naissance.

C'est une erreur. Entre-bâillons seulement un instant la porte secrète derrière laquelle les saints cherchent à cacher leur vie intérieure, et nous les trouverons occupés à converser avec Jésus-Christ, le Maître divin de tout amour.

Tous les matins donc, pendant une heure, saint François de Sales suppliait Notre-Seigneur de lui apprendre à l'aimer. C'était un colloque indiciblement touchant, où Jésus montrait à son prêtre quelques-unes de ses amabilités infinies. De ce contact sacré avec le cœur de son Dieu, l'évêque d'Annecy rapportait un cœur chaque jour plus ardent, une intelligence chaque jour plus illuminée, une volonté chaque jour plus généreuse.

A dire vrai, ce n'était pas seulement une heure qu'il consacrait ainsi à l'oraison ; il était arrivé à ne jamais perdre de vue la physionomie adorable de son Dieu. « Faites, disait-il parfois en se trahissant lui-même, comme les petits enfants qui, d'une main, se tiennent à leur père, et de l'autre, cueillent les fraises ou les mûres le long des haies. De même, maniant les biens de ce monde de l'une de vos mains, tenez toujours de l'autre la main du Père céleste, vous retournant de temps en temps à Lui pour voir s'il a agréables vos occupations. »

Comment, après cela, s'étonner que les saints aient de telles lumières ? Au lieu que, pour nous, le soleil d'amour reste voilé, trouant à peine d'une éclaircie moins sombre l'horizon ténébreux de notre vie, pour saint François de Sales il brillait d'un éclat incomparable dans un ciel toujours pur, et l'évêque d'Annecy, suivant encore une de ses expressions favorites, « n'avait qu'à regarder au ciel, pour se conduire sur la terre. »

2. Ne croyez pas, mes frères, que ce soit là tout le secret de la sainteté. Connaître Dieu, c'est beaucoup, ce n'est pas tout. La dilection ne doit pas seulement être puisée dans l'oraison, elle doit être éprouvée dans *le sacrifice*.

« Veux-tu m'aimer ? dit Jésus à l'âme qui le contemple. — Oui, Seigneur ! Comment faut-il vous aimer ? — En Dieu ! » c'est-à-dire sans réserve !

Sans réserve ! oui, l'intelligence voit bien qu'il doit en être ainsi, le cœur même le désire, mais la nature se révolte. Lequel l'emportera ?

Si c'est la nature, la souffrance est momentanément écartée ; mais alors adieu la sainteté, puisque la sainteté c'est la vie surnaturelle de Jésus-Christ en nous, et que Jésus-Christ ne peut pas vivre en nous si nous ne mourons à nous-mêmes.

Si c'est la grâce qui est victorieuse, si l'amour-propre cède devant l'amour de Dieu, alors c'est le sacrifice, oh ! bien douloureux parfois, mais aussi c'est la vie surnaturelle envahissant l'âme à la façon d'un torrent et faisant d'un homme un autre Christ.

Voyez ce triomphe en saint François de Sales.

L'amour de Dieu puisé dans l'oraison lui dit : « Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice, »... et pour suivre la justice, il quitte tous les enivrements de la gloire, et il renonce aux carrières brillantes qui s'ouvrent devant lui.

L'amour de Dieu puisé dans l'oraison murmure à son oreille : « Bienheureux ceux qui ont l'esprit de pauvreté, »... et ce jeune patricien élevé dans toutes les aises d'une vie fortunée, répétait : « Mon plus grand désir, c'est de manquer de quelque chose de nécessaire... » Un jour, il a tellement distribué d'aumônes que son économe vient lui déclarer qu'il n'a plus d'argent : « Tant mieux ! répond joyeusement le saint, cela nous rend plus conforme à Jésus-Christ ! »

L'amour de Dieu puisé dans l'oraison murmure à son oreille : « Bienheureux ceux qui sont doux, »... et cet homme naturellement violent impose à ses lèvres l'obligation de ne jamais perdre leur sourire, et à sa physionomie celle de toujours garder sa bonne grâce. Un jour, un insolent l'accable d'injures pendant des heures entières, sans réussir à lui faire perdre son calme. « Eh quoi ! lui dit-on ensuite, vous ne sentiez donc pas ce que cet homme vous disait?... » — « Au contraire, répond-il, je le sentais si bien que tout mon sang bouillonnait en moi ; mais j'ai fait un pacte avec mes lèvres... Voudriez-vous donc que je perdisse le fruit de cinquante années d'efforts?... » Ce n'était pas une vaine parole, puisque à sa mort on trouva que son foie, à la suite de la contrainte qu'il s'était imposée, s'était calciné et était devenu plus dur que la pierre.

L'amour de Dieu puisé dans l'oraison murmure à son oreille : « Bienheureux ceux qui sont chastes, »... et sa pureté est telle qu'il ne veut même pas que sa mère se charge du soin de sa maison, à cause des visites qu'on ne manquerait pas de lui rendre. Son ami, l'évêque de Belley, poussé par une affection quelque peu indiscrette, perce des trous dans toutes les cloisons pour le voir, même quand il se croit le plus seul : et il atteste que jamais le saint évêque n'a croisé les jambes, ni pris une attitude quelconque qui ne fût pas toujours strictement digne et mortifiée.



Les difficultés dans l'oraison, les tentations les plus affreuses, les calomnies les plus noires, les persécutions les plus acharnées, les maladies les plus douloureuses, le trouvent toujours également prêt au sacrifice de sa volonté et de ses aises. Bien plus : il est tellement fait à l'immolation qu'il est inquiet d'être sans souffrance : « Je ne suis jamais mieux, dit-il avec son bon sourire, que quand je ne suis guère bien ! »

La seule douleur qui lui soit intolérable, c'est de ne pas aimer son Jésus comme il le voudrait. « Si je connaissais dans mon cœur, dit-il, une seule fibre qui ne fût pas toute détrem-pée de l'amour de Dieu, je l'arracherais à l'instant. » Quelquefois il s'écriait dans son style habitué, comme celui de saint Augustin, aux oppositions de termes : « O amour, que tu es douloureux !... O douleur, que tu es amoureuse !... Voilà tout le secret de la sainteté : souffrir à aimer, aimer à souffrir. »

3. Avec de tels efforts, Jésus ne devait pas tarder à posséder parfaitement l'âme de l'évêque d'Annecy. Oh ! qui dira les merveilles dont cette âme fut le théâtre ! Semblable à une lyre délicate, elle obéit harmonieusement à toutes les impulsions de l'artiste divin. Jamais une note discordante ne trouble la mélodie surnaturelle qui s'y joue pour la gloire de Dieu et le salut des âmes. François de Sales existe-t-il encore ? Peut-être ; en tout cas, il ne vit plus, puisque c'est Jésus qui vit en lui. De même que le Père demeurant en le Fils y agissait en toutes choses : « *Pater in me manens, ipse facit opera...* », de même le Verbe incarné demeurant en François de Sales y opérait sans cesse librement. Que lui parlez-vous de petites choses ? Les actions valent, non par leur apparence extérieure, mais par le principe caché qui les inspire : « C'est l'amour, disait-il, qui donne le prix à toutes nos œuvres, et souffrir une chiquenaude avec deux onces d'amour vaut mieux qu'endurer le martyre avec une once du même amour. » La fable païenne parle d'un roi infortuné qui changeait tout en or ; les saints du christianisme sont plus puissants sur ce qu'ils touchent : ils le changent en amour.

Et cependant François de Sales trouvait que ce n'était pas assez. « Vous ne sauriez imaginer, écrivait-il lui-même, le sentiment du désir que j'ai d'aimer toujours plus... » Aussi aspirait-il chaque matin à aimer plus que la veille ; à chaque heure, à aimer plus que l'heure précédente ; et chaque année, à aimer plus que l'année d'avant. « Je finis cette année — ce sont ses propres paroles — avec un désir, non seulement grand, mais cuisant, de m'adonner mieux d'avantage au saint amour de Dieu. Dieu ! pourquoi vivrons-nous l'année prochaine, si ce n'est pour vous aimer plus ardemment ? O Dieu, ou faites-nous mourir, ou faites-nous plus aimer ! »

Voilà, mes frères, quels étaient les accents de saint François de Sales quand il se laissait aller à parler selon son cœur. Cette grande âme était

tellement brûlante que les flammes échappaient à la moindre occasion. Voilà la vraie sainteté : ne vivre qu'en Dieu, ne travailler qu'en Dieu, ne se réjouir qu'en Dieu !... « Triste vie que celle-là, » dira le monde... Non pas ! car avoir Dieu toujours, ce n'est presque plus la terre, puisque c'est le Paradis commencé !

## II

« Vive Dieu !... » disait donc saint François de Sales, « il me semble que tout ne m'est plus rien qu'en Dieu, en lequel et pour lequel j'aime plus tendrement les âmes... »

Avec ce dernier mot : *les âmes*, nous pouvons apercevoir quelle sera la conséquence nécessaire de cette dilection intime si puissante dans le cœur de François de Sales. Comment, en effet, aimer Jésus et ne pas gémir de le voir mort en tant d'âmes, et ne pas vouloir l'y faire vivre, coûte que coûte, même aux dépens de notre propre vie ?

Tout ami de Dieu doit donc être apôtre. L'évêque d'Annecy n'est pas seulement le modèle de l'amour de Dieu, il en est aussi, et nécessairement, le maître, le prédicateur et l'initiateur.

Tout lui sera bon pour arriver à faire aimer Dieu : la parole, la plume, l'influence. Il apprend qu'une partie considérable de la Savoie est encore aux mains des hérétiques. Le sort de tant d'âmes qui n'aiment point Jésus lui brise le cœur ; il part, décidé à tout pour leur donner la vie surnaturelle. C'est dans les montagnes, en plein hiver, en pays ennemi, qu'importe !... Il va donc par les sentiers remplis de neige, sans guide, obligé de passer les torrents sur des planches glacées, n'ayant point d'abri pour se reposer la nuit, exposé à toutes les embûches, accablé par les calomnies, obligé de faire face à des travaux surhumains, risquant mille fois sa vie ; et cela dure plusieurs années, jusqu'à ce que le Christ Jésus ait donné le succès à son vaillant apôtre, et qu'à sa voix une province entière soit revenue à la foi.

Plus tard, devenu évêque et accablé par les travaux de sa charge, il ne sait pas résister aux appels qu'il entend, et il va prêcher à Dijon, à la Roche, à Chambéry, à Grenoble, deux fois à Paris, partout se dépensant sans compter et mettant dans sa parole le meilleur de son âme.

La parole ne suffit pas à son zèle et il prend la plume, qui lui permettra d'aller porter au loin, aux âmes connues et inconnues, ses chères doctrines et ses brûlantes exhortations. Lisez ses lettres et vous direz ensuite si l'on peut mettre plus d'éloquence et de grâce au service de l'apostolat d'amour. Une lettre, c'est une partie de son âme qu'on renferme entre deux feuilles de papier ; saint François de Sales verse toute la sienne dans sa correspondance et, après trois siècles, on l'y retrouve encore vibrante et passionnée pour son Dieu.

Qui ne connaît l'*Introduction à la vie dévote* ? Quand il l'eut parcourue, le général des Char-

treux s'empessa de conseiller à l'auteur de ne plus rien écrire, parce que, disait-il, « après ce chef-d'œuvre, vous ne pourriez que déchoir. » Il est vrai qu'après le *Traité de l'amour de Dieu*, il s'empessa encore davantage de revenir sur son impression première et se hâta de dire au saint évêque : « Monseigneur, écrivez toujours ! »

C'est que ces deux livres sont le commentaire de la parole de saint Paul : « *Plenitudo ergo legis est dilectio...* » Donc, celui qui aime accomplit la loi dans toute sa plénitude. » Semblable à ces guides expérimentés auxquels, dans ses chères montagnes, il avait eu si souvent recours, il s'adresse à l'âme la plus humble et la moins avancée ; si elle a bonne volonté, elle se laisse prendre par la main ; doucement, il l'invite à le suivre ; sa voix est si douce et ses exhortations si persuasives qu'on s'abandonne à lui ; il marche donc devant, déblayant la route et montrant le chemin ; les obstacles ne le déconcertent pas, parce qu'il les a prévus ; il aide à les franchir, veille à ce que le néophyte en amour n'aille pas trop vite et n'épuise pas ses forces en fatigues inconsidérées ; bientôt la marche devient plus difficile, alors il multiplie les indications et les encouragements : parfois, comme dans l'ascension de certains pics, on dirait qu'il taille des marches dans la glace, montre où il faut placer ses pas, met en garde contre le vertige qui vient de l'abîme, contre l'illusion qui vient des faux sommets, et enfin mène l'âme à la vraie cime, celle où elle plane au-dessus des brouillards terrestres et, dans un ciel d'azur, contemple, éblouie, le royal soleil illuminant toute chose.

O force irrésistible de la vérité !... Les éloges les plus inattendus se mirent à pleuvoir sur l'humble auteur. Jacques II d'Angleterre, tout protestant qu'il était, portait toujours sur lui l'*Introduction* et la relisait souvent ; le général des Feuillants disait qu'en la lisant, celui qui ne serait pas chrétien le deviendrait, celui qui serait chrétien deviendrait meilleur, et celui qui serait meilleur deviendrait parfait. Quelque hyperboliques qu'elles paraissent, ces louanges ne sont pas exagérées, car Dieu seul connaît le nombre des âmes qui ont été éclairées et soutenues par la plume de saint François de Sales. Ces ouvrages, même en notre époque frivole, n'ont-ils pas conservé le privilège singulier et assurément excessif de suppléer l'Evangile dans la bibliothèque de nos chrétiennes ?

Chose remarquable : c'est sans le vouloir que l'évêque d'Annecy fut amené à écrire ces deux livres. Ce fut aussi sous l'impulsion évidente de Dieu, et sans aucun mélange de volonté humaine, qu'il fonda la Visitation.

Cela, c'est le dernier triomphe de l'apôtre. — Parler, c'est bien ; mais vient un moment où la langue se glace et où la parole s'arrête sur les lèvres expirantes. — Ecrire, c'est mieux ; la doctrine écrite brave les siècles. Mais, Dieu ! qu'elle est froide !... Qui vivifiera les formules et les gardera contre le froid funèbre de la tombe ? — Ce que

les plus grands génies de l'humanité n'ont pas osé rêver, nos saints l'ont obtenu, et ils laissent après eux, pénétrées de leur esprit et animées de leur souffle, des familles immortelles.

Oui, c'est bien une survivance de saint François de Sales que cette chère Visitation qu'il fonda avec tant d'amour et qui, jusqu'à ce jour, est restée si fidèlement attachée à la voie tracée par lui. On dit que le Rhône, à travers le lac de Genève, garde toujours son cours et que, parmi les flots bleus du Léman, on voit se continuer le torrent d'or descendu des montagnes. Telle fut la Visitation au XVIII<sup>e</sup> siècle et au début du XIX<sup>e</sup>. Au milieu d'une époque bouleversée par le jansénisme, elle garda intact le trésor de la dilection. Le monde s'éloignait de Jésus sous prétexte de le mieux honorer ; derrière vos grilles, mes Révérendes Mères, le Maître restait le Bien-Aimé ; alors que tous l'abandonnaient, vous lui demeuriez fidèles, et c'est ainsi que vous méritiez d'être choisies pour faire connaître à l'humanité les inestimables richesses du Sacré Cœur.

Un jour, — c'était peu de temps après la fondation de l'Ordre, — sainte Chantal tomba malade. On fit venir plusieurs médecins qui se déclarèrent impuissants. Vint un dernier qui, plus avisé à la fois et plus naïf que ses compères, fit cet aveu : « Je vois bien ce que c'est. Madame est malade de l'amour de Dieu ; mais je ne sais point guérir ces maux-là... » La maladie n'a point cessé de régner à la Visitation ; heureuse maladie ! contagion plus heureuse encore qui, de là, s'est répandue dans le monde entier et a propagé dans les âmes la sainte épidémie de la dilection !

La Visitation d'ailleurs, et elle n'en est point jalouse, n'est pas la seule famille religieuse qui se soit chargée de perpétuer, dans le temps et l'espace, l'apostolat de saint François de Sales. D'autres, dans ces dernières années, se sont levées, qui ont sollicité l'honneur de s'abriter à l'ombre de ce grand nom : Salésiens, Oblats, missionnaires, et enfin ces humbles Filles de saint François de Sales qui peuvent bien chercher à cacher leur feu-veur, mais qui n'y réussiront jamais...

Quelle pléiade ! *Surrexerunt filii ejus !* Levez-vous, religieux et religieuses qui devez au saint évêque l'esprit qui vous anime ; levez-vous pour que votre nombre paraisse bien à tous les yeux et qu'on voie ce qu'est la postérité des saints ! Joignez-vous à toutes ces âmes qui, dans le monde aussi, lui ont dû leur sanctification, et, tous ensemble, proclamez bienheureux ce Père qui vous a engendrés à l'amour de Dieu ! *Beatissimum prœdicaverunt... Amen !*



## TRÉSOR D'HISTOIRES POUR L'EXPLICATION DU SYMBOLE DES APÔTRES

### I

#### LE CHRÉTIEN ET LE SIGNE DU CHRÉTIEN

##### 1. — Le chrétien

Un martyr chinois. — La mort du catéchiste Uan-kuen-sie, du village de Man-tchouan, sous-préfecture de Buo-plin, a été admirable. Saisi à Ma-kia-cha-wol, il fut dépouillé de ses habits, frappé et ligotté. On le conduisit les mains et les bras derrière le dos, pieds nus, jusqu'au village de Tchan-kuen-t'uin pour qu'il eût la douleur de voir saccager cette chrétienté, puis on le ramena à Ma-kia-cha-wol, enfin on le traîna sous les murs de la sous-préfecture de Qchen-p'in. Là, les chefs lui firent subir un interrogatoire :

— Es-tu chrétien ?

— Oui, je le suis !

A cette réponse, on lui coupa une oreille.

— Es-tu encore chrétien ? lui demanda-t-on une seconde fois.

— Oui, je le suis !

Et la seconde oreille fut coupée.

— Oui ou non, es-tu chrétien ?

— Oui, je suis chrétien !

Ce fut son arrêt de mort... Un coup de sabre lui trancha la tête. Il alla augmenter la glorieuse phalange des martyrs.

Son corps fut enseveli en secret par sa propre famille dans son village natal.

Un vrai chrétien. — Drouot fut publiquement chrétien... Lui-même a confessé qu'il devait tout à Dieu !... Et ne vous figurez pas que la foi du général Drouot fût une foi qui ne s'élevait point jusqu'aux pratiques ordinaires de la religion. Il croyait à tout, il accomplissait tout. Il communiait souvent, et passait de longues heures au pied du crucifix.

Tant qu'il put sortir, il faisait chaque jour une promenade solitaire en dehors de la ville ; en particulier, il aimait à suivre le cours de la Meurthe.

Un jour que Drouot revenait vers Nancy, deux jeunes officiers en sortaient ensemble pour jouir du spectacle enchanteur d'un coucher de soleil derrière les Vosges. Ils arrivaient au carrefour de plusieurs routes, lorsqu'une grande croix dominant un calvaire frappa leurs regards. L'un des officiers se découvrit aussitôt avec respect, mais son camarade lui retint vivement le bras en disant :

— Prends garde, si on nous voyait ! Voilà quel qu'un !

— Que m'importe ? repartit l'autre. Tu salueras ton chef, je pense ? Eh bien ! moi je salue notre Maître à tous.

Drouot, appuyé sur un bâton, marchant avec

lenteur, vêtu d'un habit étroitement boutonné, dépassait à ce moment même les deux amis. Au pied du calvaire, il s'arrêta, salua avec respect et reprit le chemin de la ville.

Le dimanche suivant, les deux officiers remarquèrent à la messe le vieillard qui leur avait donné, sans le savoir peut-être, une si bonne leçon ; à la communion, il s'avança vers la sainte table et communia avec un respect tout militaire et tout filial en même temps. Un ruban rouge à la boutonnière et la rectitude de cette mise simple, mais digne, excitèrent la curiosité des jeunes gens.

— Quel est donc ce vieillard ? demandèrent-ils.

— Quoi ! vous habitez Nancy et vous ne connaissez pas le général ?

— Quel général, encore une fois ? Nous arrivons il y a deux jours !

— Mais le général Drouot, le Sage de la Grande Armée !

— Eh bien ! mon cher, fit le chrétien, auras-tu encore peur de saluer la croix, quand une fois de plus tu as vu de tes propres yeux que *partout les soldats chrétiens sont en bonne compagnie* ?

La fin du chrétien. — Un missionnaire disait un jour à un habitant de Pékin : « Pourquoi êtes-vous en ce monde ? » Le Chinois répondit : « Pour manger du riz. »

Hélas ! que de Chinois, en cherchant bien, — et même sans chercher, — on trouverait en Europe, pauvres ignorants qui ne connaissent pas la fin sublime que Dieu a assignée à l'âme chrétienne !

« Changez de conduite, ou changez de nom. » — Un jeune Romain de grande famille se trouvait pour la première fois en face de l'ennemi. Saisi de peur, il allait jeter ses armes et fuir. Son capitaine se précipite vers lui et s'écrie : « Que fais-tu, malheureux ? Tu ne vois donc pas le déshonneur et la honte dont tu vas te couvrir, toi et ta race ? Arrête-toi ! Change de conduite ou change de nom ! *Aut muta nomen, aut muta mores.* »

Le jeune soldat rougit et retourna au combat.

Que de chrétiens à qui l'on pourrait dire les mêmes paroles !

La vraie vie du chrétien. — Voici un mot prononcé par une femme sans éducation et que le monde certainement a dédaignée ; mais elle allait plus haut que ceux qui ont une grande idée de leur esprit.

C'était une pauvre vieille aveugle. Elle était assise sur le pas de sa porte et paraissait s'ennuyer fort. Les gens du village se trouvaient aux champs, occupés à la moisson.

— Vous devez bien vous ennuyer ainsi, seule toute la journée ? lui dis-je avec compassion.

— Oh ! non, Monsieur, j'y vivons dans le Bon Dieu.

Dans son incorrection, cette parole est profonde. Cette femme, en effet, était beaucoup plus heureuse que les mondains : elle possédait l'infini.

**Le titre de Chrétien est le plus beau de tous.** — Un des principaux ministres de Napoléon, et depuis longtemps son ami dévoué, avait partagé son indifférence en matière de religion. Après mille chances de fortune, de faveurs et de disgrâces, la fin de la vie et du drame arriva pour lui comme pour tous.

La foi alors se réveilla dans toute sa vivacité à la vue de l'immuable et terrible éternité; il se disposa à la mort de la manière la plus édifiante; il reçut le saint viatique ostensiblement et sans respect humain. Comme le prêtre commençait son exhortation par ces mots : « Monsieur le comte, » le malade l'arrêta et lui dit : « Mon cher curé, les titres ne sont plus rien pour moi; je ne conserve et n'apprécie que celui de Chrétien. »

## II. — Le signe du chrétien

**Respect à la croix.** — Dans un village des environs de Paris, les esprits forts se précipitaient vers l'église avec des échelles et des marteaux pour abattre la croix qui était au sommet du clocher. Le curé paraît :

— Que faites-vous ? Vous voulez abattre cette croix ?... J'en sais d'autres qui sont plus faciles à faire disparaître et par lesquelles vous devriez commencer.

— Où sont-elles ? hurle la foule.

— Suivez-moi.

Le curé les mène au cimetière et leur montre les croix qui ombragent les tombes de leurs parents et de leurs amis.

Le résultat fut prodigieux... Ces malheureux baissèrent la tête et s'éloignèrent sans rien dire.

**Le crucifix des Tuileries.** — Le peuple venait d'envahir les Tuileries, d'où le roi Louis-Philippe était sorti depuis peu d'instant. On jetait par les fenêtres les meubles, les tentures, les tapis. Un jeune homme courut en toute hâte à la chapelle du palais, où l'on venait de dire la messe de midi; il craignait qu'elle ne fût dévastée, et il voulait la protéger. Elle avait déjà éprouvé quelques désordres; on voyait déjà quelques vêtements sacerdotaux épars dans la sacristie; mais personne n'avait encore touché à l'autel.

Le jeune catholique pria alors quelques gardes nationaux de l'aider à transporter les vases sacrés et le crucifix : « Nous le voulons bien, répondirent-ils, mais à condition qu'il y aura avec nous un élève de l'Ecole polytechnique. » Aussitôt deux de ces braves jeunes gens se présentent; on prend les vases sacrés et le crucifix, et l'on se met en marche pour l'église Saint-Roch.

En chemin, il y eut quelques mauvais sujets qui eurent l'air de rire et de pousser quelques cris. Le jeune homme qui portait le crucifix s'arrêta; il l'élève, le montre à la foule qui l'entourait et s'écrie : « Citoyens, vous voulez être régénérés !... Eh bien ! songez que vous ne pouvez l'être que par Jésus-Christ. »

A ces mots, un grand nombre de voix répondirent du milieu de la foule : « Oui, oui, c'est vrai ! Vive le Christ ! Vive le Christ ! »

Et l'on se découvrit respectueusement, et une procession improvisée marcha ainsi jusqu'à Saint-Roch, où le curé prit le crucifix, le plaça sur l'autel de la très sainte Vierge, et donna la bénédiction au peuple. (*L'Univers*, 28 février 1848).

**Le premier arbre de la liberté.** — « Le premier arbre de la liberté a été planté, il y a dix-huit cents ans, par Dieu même sur le Golgotha. Le premier arbre de la liberté, c'est cette croix sur laquelle Jésus-Christ s'est offert en sacrifice pour la liberté, l'égalité et la fraternité du genre humain. » (Victor Hugo).

**Une réponse de Montalembert.** — Un collègue de Montalembert lui disait un jour :

— A la bonne heure, vous êtes superbe quand vous ne parlez plus à l'ombre de la croix !

— Je ne parle pas seulement à son ombre, Monsieur, répliqua Montalembert, mais je la porte elle-même gravée dans mon cœur.

**Le crucifix de Jules Janin.** — Un jour, dans le salon de Jules Janin, un de ses amis aperçoit un crucifix et lui dit avec mépris :

— Que fais-tu donc de ça ?

— Ça, répondit Jules Janin en saluant, c'est le bon Dieu, et je ne veux pas, quand je serai près de mourir, qu'on soit obligé d'emprunter un crucifix à ma concierge.

**Le signe de croix du P. Jandel.** — Dans son numéro du 29 juillet 1895, *l'Univers* publiait la lettre suivante :

Saint-Dié, le 25 juillet 1895.

A Monsieur le Rédacteur en chef de *l'Univers*,

Je viens de lire dans *l'Univers* du 24 juillet l'article publié par le Dr Imbert-Gourbeyre sur la question : « Le P. Jandel a-t-il chassé le diable d'une Loge maçonnique par un signe de croix, ou ce récit est-il apocryphe ?... »

Je tiens à vous apporter en cette occasion mon témoignage personnel.

Etant vicaire à Plombières, de 1864 à 1868, j'ai connu beaucoup le pieux P. Jandel, si humble, si vénérable, si vénéré de tous et qui était notre commensal. A cette époque, les journaux faisaient grand bruit du fait dont il est question. Naturellement, mon vénérable curé, M. Roland, de si sainte mémoire, lui en parla et le supplia de lui faire le récit de cette aventure.

Le bon P. Jandel, après beaucoup d'hésitations inspirées par l'humilité, nous raconta ce qui suit.

Invité par un de ses amis de Lyon à assister à un important Convent de francs-maçons, il accepte et prend des habits laïques, et, conduit par cet ami, entre dans la salle de réunion. Les francs-maçons arrivent et se rangent à leurs places; on attend l'entrée du président, au milieu d'un silence absolu et terrifiant. Tout à coup, la



porte s'ouvre, le Grand-Maitre fait son apparition et s'avance vers son siège. En le voyant, le P. Jandel est glacé d'épouvante, tant cet être lui paraît inconcevable et effrayant ; il fait un grand signe de croix, et tout à coup, l'on eût dit que tout s'effondrait, l'horrible personnage s'évanouit, les lumières s'éteignent, et tous les maçons pleins de terreur se précipitent, dans un affreux délire, hors du temple.

Oui, le R. P. Jandel nous a raconté cette scène, j'étais là, j'ai entendu son récit, et j'affirme avec la plus grande certitude ce que j'avance, et je ne permets à personne de contester mon affirmation. Alors, il faudrait mettre en doute la véracité du P. Jandel et le traiter de menteur ! Or, je ne le crois permis à qui que ce soit.

Que les détails donnés par le R. P. Cormier sur la mise en scène : — le franc-maçon qui veut éprouver la vertu du signe de la croix, la consultation de l'archevêque de Lyon, la grande croix cachée sous l'habit laïque du P. Jandel, la conversion du maçon, etc., — soient vrais, cela se peut, mais je n'en réponds pas. Ce que je certifie de la manière la plus absolue, c'est le fait brut, tel que je viens de le raconter et tel qu'il nous a été raconté brièvement par le R. P. Jandel. Et je conclus avec le docteur Imbert : « Oui, le célèbre Dominicain a réellement chassé le diable de la loge maçonnique de Lyon par un signe de croix. »

M. DE BAZELAIRE,  
Secrétaire général de l'évêché de St-Dié.

**Le crucifix du petit berger.** — C'était à la fin des exercices d'une mission, où l'on avait pu distribuer aux hommes de magnifiques crucifix destinés à être la bénédiction et l'ornement de leurs foyers. Lorsque la cérémonie fut terminée, un petit garçon se présenta à la sacristie, en réclamant un pour lui tout seul. On lui fit remarquer qu'il n'y en avait pas assez pour en donner un à tout le monde, mais que s'il habitait une chambre à part on satisferait son désir. Il répondit :

- Je suis un petit berger et je n'ai pas de chambre.
- Mais alors, où couchez-vous ?
- Dans l'étable, près des bœufs.
- Mais si nous vous donnons le christ, où le placerez-vous ?
- Près de mon lit, dans mon coffre.
- Et pourquoi voulez-vous avoir ce christ avec vous ?
- *Pour me tenir compagnie.*

Le mot fut dit d'une façon si pieuse et si pénétrante que les larmes vinrent aux yeux des personnes présentes.

Pauvre petit berger, demeure avec l'image de Jésus crucifié ! Il te tiendra compagnie, t'encouragera et te gardera !

**Ce que rappelle la croix.** — Lorsqu'on présenta à Louis XII la liste des officiers du roi son prédécesseur, il marqua d'une croix rouge le nom de ses ennemis les plus opinâtres, sans déclarer autrement ses intentions.

Ils en furent avertis, et, craignant que la punition ne se bornât pas à la perte de leurs charges, ils se cachèrent et employèrent de puissants protecteurs pour obtenir leur pardon. « En apposant à leur nom le sceau de la Rédemption, répondit le roi, j'ai cru avoir annoncé assez clairement que tout était pardonné. Jésus-Christ est mort pour eux comme pour moi. »

**La mort pour un signe de croix.** — Des soldats du czar Alexandre II rencontrèrent un jour dans la campagne, auprès d'un village situé sur le territoire russe, un petit berger d'une douzaine d'années.

— Quelle est ta religion ? lui demandent-ils.

L'enfant, sans s'effrayer, répond qu'il est catholique.

Alors, les soldats voulant l'enrôler dans le schisme, lui commandent de faire le signe de la croix à la manière des Russes. Le petit berger refuse avec énergie, et fait plusieurs fois le signe de la croix comme les catholiques romains. Irrité de cette résistance, le chef des soldats lui déclare qu'on va le fusiller, s'il ne veut pas obéir.

Cette terrible menace reste sans effet.

On conduit alors le jeune berger le long d'une haie, on l'attache solidement à un pieu, et les soldats, reculant de quelques pas, chargent leurs fusils et le couchent en joue.

L'enfant, tout pâle, mais plein d'un courage surnaturel, les regarde fixement, et murmure une dernière prière. Tout à coup le chef fait relever les fusils, et s'approchant du petit pâtre, il lui dit d'un ton de mépris : « Misérable, tu ne vaux pas la poudre et les balles que mes hommes allaient t'envoyer ! » et le détachant du pieu : « On va te noyer, » ajoute-t-il.

Aussitôt la troupe se dirige vers un étang glacé par la rigueur du froid, car ce drame se passait au commencement de l'hiver de 1869.

Arrivé au bord de la glace, le chef, qui prenait un plaisir barbare à prolonger les angoisses du jeune berger, le fait dépouiller de ses vêtements, et donne l'ordre à deux de ses hommes d'aller creuser un trou au milieu de l'étang gelé et très profond en cet endroit, et d'y enfoncer la pauvre victime jusqu'aux épaules. Alors, lui-même, laissant le reste de la troupe sur le rivage, s'approche du trou, où la tête du saint enfant paraissait à peine, et lui dit avec un sourire satanique : « Eh bien ! maintenant, refuseras-tu encore de faire le signe de la croix comme l'ordonne l'Empereur ? »

Le martyr de douze ans, dont le visage, malgré la contraction du froid, rayonne des lueurs d'une sainte espérance, lève à ce moment suprême les yeux au ciel, et dressant dans l'eau son bras avec effort, trace une dernière fois sur son front et sur sa poitrine le signe de la croix comme le prescrit la sainte Eglise romaine.

Au même instant, un terrible craquement se fait entendre, la glace se brise et l'enfant et ses compagnons sont engloutis dans l'abîme.

*(Jésus vient).*

**Le signe de croix de Champollion.** — L'illustre Champollion qui a donné aux érudits la clef des hiéroglyphes d'Égypte, était un fervent chrétien. On cite de lui ce trait qui fera peut-être sourire quelques esprits forts, mais qui n'en est pas moins admirable. Toutes les fois qu'il découvrait quelque précieux papyrus, il avait l'habitude de faire un signe de croix. C'était sa manière, et une manière bien chrétienne, de remercier Dieu pour l'assistance qu'il en recevait dans ses travaux et ses découvertes.

**Le crucifix et le forgeron.** — Durant le cours d'une mission paroissiale, un forgeron, voisin de l'église où se donnaient les exercices de la mission, se montrait particulièrement rebelle à la grâce et même acharné contre les prédicateurs. Au moment du sermon, il prenait à tâche de redoubler le tapage de son bruyant atelier, et quand le missionnaire montait en chaire, ce qu'on entendait tout d'abord, c'était le forgeron frappant sur l'enclume des coups formidables.

La mission allait finir.

Un des Pères avait un grand crucifix en métal. Un jour, le christ se détache du bois qui le retient : un clou était tombé. Une pensée vient au missionnaire. Il arrive bravement chez le susdit forgeron :

— Monsieur, je viens vous demander un service. On m'a dit que vous étiez très habile : voyez s'il y aurait moyen de réparer l'accident arrivé à ce crucifix, auquel je tiens beaucoup.

Le front de l'ouvrier s'était légèrement plissé en voyant entrer le prêtre. Il prend néanmoins le crucifix, examine la chose et répond :

— Oui, Monsieur l'abbé, tout peut s'arranger.

— Je vous laisse donc mon crucifix, dit le missionnaire, veuillez le réparer.

Ce jour-là, le marteau ne tourmenta pas l'enclume au moment du sermon.

Le lendemain, on vit même le forgeron se glisser dans l'église, à la tombée de la nuit.

Une heure après, le missionnaire, descendu de la chaire, trouvait à la sacristie un homme qui l'abordait, respectueux, un peu ému.

— Monsieur le curé, voici votre crucifix, et puis... confessez-moi !

— Très volontiers, mon ami... Mais qui donc vous a inspiré ce bon désir ?

— Ah ! mon Père, quand je me suis vu ce grand crucifix dans les mains, je me suis pris à trembler... Il m'a semblé qu'il me parlait, qu'il me faisait des reproches, qu'il me disait : « Mon ami, reviens à moi, je t'aime tant ! j'ai tant souffert pour toi ! » Enfin, je me suis senti tout retourné. Mon Père, je suis bien misérable, mais puisque le bon Dieu a voulu mourir pour nous, n'est-ce pas qu'il aura pitié de moi ?

Notre forgeron était converti. Le lendemain, il s'approcha du banquet divin.

## CONFÉRENCES POUR LE CARÈME

### II

#### LA FOI ET LA RAISON

*In lumine tuo videbimus lumen.*

Seigneur, c'est par votre lumière que nous verrons la vraie lumière.

(Ps., xxx, 10).

Je ne sais, mes frères, si vous êtes frappés comme moi du triste spectacle qui s'offre chaque jour à nos yeux : celui de quelques intelligences vraiment supérieures, pour lesquelles la nature n'a point de mystères, ni la science de secrets, et dont l'ignorance dans les choses divines serait désespérante, si elle n'avait pour excuse la bonne foi.

Comment se fait-il, par exemple, que des mathématiciens, possédant à fond l'harmonie des nombres, ne soupçonnent même pas l'harmonie de Dieu ? que des philosophes, vrais pionniers de la pensée humaine, chercheurs intrépides de la vérité, n'aboutissent presque toujours qu'à une phraséologie sonore, encombrée de mensonges et d'erreurs ? que des hommes, enfin, illustres dans l'art de guérir, ne puissent pas trouver, dans les joints de notre merveilleux organisme, sinon la substance immatérielle que nous appelons notre « âme », du moins les preuves de sa présence et de sa vitalité ?

La raison en est bien simple : c'est qu'il n'y a pas de proportion entre la fin qu'ils poursuivent et les moyens qu'ils emploient. On ne parle pas avec une bouche de marbre ; on ne voit pas avec des yeux de cristal. Un instrument quel qu'il soit n'arrive qu'à sa mesure, et, fût-il multiplié par le génie, il ne saurait la franchir.

Pour pénétrer la science humaine, oui, ils ont une intuition grande, vraiment géniale, et, quoiqu'ils ne l'embrassent pas dans sa totalité, la subtilité et la puissance de leur regard justifient, jusqu'à un certain point, l'admiration dont ils sont l'objet et les applaudissements qu'on leur prodigue. Mais, pour pénétrer la science divine, c'est-à-dire l'infini, ils n'ont ni intuition, ni subtilité, ni puissance, et dès le premier pas ils sont frappés d'incapacité.

Pourquoi cela ? Le prophète nous a répondu avec une force d'expression intraduisible : « *In lumine tuo videbimus lumen*. C'est dans et par la lumière divine qu'on peut voir la lumière ou science divine. » Voilà l'instrument proportionné : Dieu fait atteindre Dieu.

Appliquées à la vie posthume, c'est-à-dire à l'immortalité, ces paroles indiquent le moyen surnaturel promis à l'homme pour contempler un jour la divinité face à face : nous n'avons pas à nous en préoccuper en ce moment. Mais appliquées à la vie présente ou voyageuse, comme dit le savant



de Bérulle, — et c'est ici le cas, — elles indiquent la *foi*, moyen surnaturel aussi pour arriver au même but, autant, du moins, que le comporte la condition actuelle de la nature humaine, je veux dire pour percevoir Dieu à travers le voile qui le dérobe à nos yeux.

Oui, mes frères, la foi, voilà l'astre radieux qui conduisit un jour la science antique, représentée par trois têtes couronnées, au pied de la Rédemption alors cachée dans une étable. Sans ce précieux auxiliaire, jamais les mages d'Orient n'auraient songé à quitter les délices de leur patrie pour affronter les périls d'un long voyage ; et leur science, loin de soupçonner le plus grand des mystères, n'aurait vu dans la brillante étoile qui vint tout à coup illuminer leur beau ciel, qu'un météore inexplicable, mais non pas inexplicable.

Pourquoi donc, au rayonnement de cet astre, ont-ils deviné qu'un Dieu s'incarnait à l'autre extrémité de l'Orient ? Parce que cette lumière n'était autre que la lumière de Dieu signalée par le prophète, *in lumine tuo videbimus lumen*, celle dont le regard de l'âme a besoin pour distinguer les choses divines, c'est-à-dire la foi.

Eh bien ! si la science moderne veut arriver au même but, à la Rédemption, non plus cachée dans une crèche, mais au tabernacle de nos autels, elle ne le pourra qu'en suivant le même chemin, en s'éclairant de la même lumière... Oui, c'est la foi seule qui conduit à l'objet de la foi.

En dehors de cette foi, ou la science reste stationnaire : ce qui équivaut pour elle à la banqueroute ou au néant ; ou elle marche, et c'est pour se fourvoyer dans les ténèbres, pour aboutir au suicide de l'âme qui est l'iniquité. A son reflet, au contraire, elle va droit à la vérité, et la vérité, à son tour, vole à sa rencontre, tenant la vertu par la main.

Tel sera le sujet de ce discours. Ma parole, je le sais, n'ajoutera rien à vos convictions chrétiennes. Mais dans ce triste siècle, où la science athée redouble d'efforts pour consommer le divorce de la raison avec la foi, notre devoir est de multiplier les arguments qui en démontrent l'indissoluble alliance.

# I

L'homme ici-bas, mes frères, est gouverné par deux sortes d'instincts : ceux du corps et ceux de l'âme. Or, certainement, parmi les instincts de l'âme, le premier signalé et le plus merveilleux est celui de la foi. La foi est tellement spontanée dans notre nature qu'elle semble appartenir à ses éléments constitutifs.

Notre première palpitation sur la terre des vivants est un acte de foi. Voyez donc ce petit être humain, si frêle, si chétif, dont les yeux ne sont pas encore ouverts à la lumière. Il ne doute pas, lui, du sein maternel ; il ne le connaît pas encore et cependant il le cherche, il l'appelle par ses cris et se console en le trouvant. Suivez-le pas à pas : vous rencontrez la foi instinctive à tous les points de son existence ; du berceau à la tombe, il

en fait son hôte habituel ; il ne la quitte pas plus qu'il ne se quitte lui-même.

De l'individu, la foi rejailit sur la famille et la société, dont elle devient le principe générateur et conservateur. C'est par la foi que nous apprenons le langage sur les genoux de nos nourrices ; que nous suçons, en quelque sorte, avec le lait les idées traditionnelles qui forment le patrimoine social. Ecoliers, notre foi s'attache aux enseignements de nos maîtres. Hommes du monde, nous la donnons à nos livres et à nos amis. Hélas ! peut-être la refusons-nous à la vérité pour la donner au mensonge ; peut-être en frustrons-nous le bien pour en faire hériter le mal ; mais de gré ou de force, nous la donnons. C'est une nécessité. Le jour où la foi viendrait à nous manquer, ou notre cœur cesserait de battre, ou la société serait forcée de nous interdire comme indigne ou incapable de signer un contrat. Mais en la donnant, comme aussi en la recevant, nous donnons et nous recevons le principe de la vie sociale, nous créons ces unités partielles qu'on nomme *familles*, *nations*, et cette unité universelle qui est le *genre humain*. Retranchez la foi, vous brisez du même coup tous les liens ; vous faites des peuples une collectivité inférieure à celle des brutes, et de la terre un inhabitable séjour.

Mais cette foi par laquelle nous croyons à nos semblables, à la famille, à la société, est une foi *humaine* ; elle forme également l'honnête homme et le scélérat, elle ne saurait aboutir à faire un chrétien. Il en existe une autre, semblable dans sa forme, différente dans son objet et ses motifs, et qui s'appelle la foi *divine*, parce qu'elle descend de Dieu, qu'elle remonte à Dieu, et qu'elle a pour garant sa parole éternelle.

Ce simple énoncé signale l'abîme infranchissable qui sépare ces deux *fois*. Que l'homme parle, on le croit, c'est bien. Mais remarquez la conséquence : s'il est trompeur, on est dupe ; s'il se fourvoie seulement, on est fourvoyé. Dans la foi divine, c'est Dieu qui parle, et il ne peut ni tromper ni se tromper. C'est pourquoi la foi humaine est distancée par la foi divine de tout l'intervalle de l'homme à Dieu. Et c'est pourquoi encore la foi, qui n'était qu'un instinct dans l'homme, est élevée dans le chrétien à la dignité d'une vertu, transportant ainsi, dans un élan sublime, celui qui la possède, des basses régions de la nature jusque sur les hauteurs du surnaturel.

C'est cette foi que l'Eglise prêche, que l'étoile d'Orient a symbolisée, qui tend à disparaître de la terre, qui sommeille au fond des cœurs, si elle n'est déjà morte sous les étreintes du vice et des passions ; cette foi enfin qui est la porte du christianisme, comme la charité en est le couronnement.

« Celui qui ne croira pas, dit l'Evangile, sera condamné ; celui qui croira sera sauvé avec le baptême, » c'est-à-dire avec les sacrements et les œuvres. — L'arrêt est donc porté d'avance : à la foi le salut, à l'incrédulité la damnation !

Mes frères, il se passe dans le monde un fait très grave et très solennel, qui nous remplirait de joie si nous y prenions garde, et qui tourmente en les désespérant les ennemis de l'Eglise et de Dieu : c'est la persistance et l'immuabilité de cette force qui siège au Vatican et qui, depuis dix-neuf siècles, ne cesse d'agir et de réagir sur l'univers catholique.

En jetant un regard sur les successeurs de Pierre, en contemplant ces grandes et mâles figures dominant avec sérénité les plus formidables tempêtes que l'enfer ait suscitées jamais ; en voyant cette autorité toujours assaillie par la ruse et par la violence, par les nations et par les individus, en dedans comme en dehors du sanctuaire, seule debout pourtant sur un tombeau de martyr, tandis que les trônes les mieux étayés et les mieux défendus de la terre s'écroulent avec la rapidité de la foudre et la fragilité du cristal, on se demande avec stupéfaction d'où vient à ces mortels tant de puissance et de sécurité...

Voici la réponse du Seigneur lui-même : « Simon, fils de Jean, vous êtes heureux entre tous les hommes ; car ce n'est ni le sang ni la chair qui inspirent vos discours ; mais c'est l'Esprit-Saint, mais c'est la foi qui éclaire votre âme. »

La foi ! voilà donc le roc sur lequel reposent les colonnes de l'Eglise ! Voilà l'ancre de ce vaisseau que les vagues impétueuses de la haine viendront battre éternellement sans pouvoir l'entraîner ou l'engloutir !

Ouvrez le Nouveau Testament ; à chaque page vous lisez l'apologie de la foi, sa nécessité, son crédit immense. — « Fils de David, s'écriait un pauvre aveugle, faites que je voie ! — Va, lui dit le Seigneur, ta foi t'a guéri ! » — « Ayez donc la foi, ajoutait-il ailleurs. En vérité, je le jure ! si vous avez la foi et si vous dites à une montagne de se jeter dans la mer, la montagne se jettera dans la mer <sup>1</sup>. »

Le jour dit au jour et le siècle dit au siècle le dogme de la foi. Et le concile de Trente résume admirablement les témoignages des hommes et des siècles, quand il pose la foi comme « la source et la racine de toute justification, *radix et fons omnis justitiæ*. »

## II

Vous le voyez, mes frères, il n'est pas de doctrine plus claire, plus précise, plus formelle ; et une logique vraiment loyale ne peut, ce semble, que se courber et laisser échapper ce cri d'adhésion : « *Credo, Domine !* Seigneur, je crois ! »

1. Mais où est la logique au temps où nous vivons ? et surtout où est sa loyauté ? — La raison qui sert d'éclaireur à la logique, ou plutôt qui en constitue l'âme, la substance même, subit depuis longtemps parmi nous un douloureux

exil. Si des amis lui restent fidèles, ils sont rares et intimidés. Car, dans sa folle ivresse, non seulement la libre pensée refuse de la reconnaître, mais elle met encore sa gloire à la railler et à la démolir par la calomnie dans l'opinion.

Un mot peut seul expliquer cette aberration, ou plutôt cette démence : l'*orgueil* !... Allez au fond des choses, de ce que l'on dit, de ce que l'on écrit contre notre religion, vous ne trouverez que cela : orgueil de la pensée, orgueil du sentiment, et, dans la boue de ce double orgueil, la Foi étouffée ou tout au moins vouée aux anathèmes de la Raison.

Et ne croyez pas, mes frères, que les objections accumulées contre la foi soient de date récente, et que nos petits poseurs d'occasion, nos encyclopédistes de contrebande les tirent journellement, comme ils prétendent, de leur stérile cerveau... Non ! Il y a déjà plus de six siècles, saint Thomas prouvait aux impies de son temps et à ceux de l'avenir qu'il leur restait peu de chose à inventer ou à découvrir dans le domaine de l'erreur, et que tout ce qu'ils pouvaient dire était vieux comme le monde. En effet, dans une dissertation sur la chute des anges, il établit précisément que leur crime fut une révolte contre la foi. « Dieu, dit-il, — je résume sa théorie, — ayant prévu de toute éternité la désobéissance du premier homme et sa réhabilitation par le Christ, présenta par anticipation aux légions immortelles qu'il venait de créer, une image du Verbe fait chair et réclama pour elle l'adoration. Le plus grand nombre reconnut le mystère et fut constitué dans le bonheur. Les autres s'insurgèrent devant l'incompréhensible. — « Non, s'écrièrent-ils, *non serviam*, nous ne croirons pas qu'un Dieu s'incarne ! que l'infiniment Grand se ravale jusqu'à l'infiniment Petit !... » Et l'enfer fut creusé. »

Or, chaque jour, l'homme est soumis à la même épreuve. Dieu demande notre foi à l'unité de son Essence, à la Trinité de ses personnes, à l'Incarnation réalisée du Verbe, à sa vie humaine, à ses souffrances, à sa mort ; au crime originel de notre race, à son expiation par le sang divin ; au prodige de la grâce s'écoulant sans interruption dans les artères de l'Eglise ; aux mystères du tribunal sacré et de l'autel redoutable ; à l'autorité transmise ; à la fin des temps.

Pour les croyants, pour nous, c'est tout simple : Dieu a parlé... Mais à la vue de tant de profondeurs insondables, la raison humaine, déroutée dans ses calculs, résiste en face, et, comme Satan, elle s'écrie : « *Non serviam*, je ne croirai pas ! » Le ver de terre s'est redressé contre le Créateur ; l'ignorance a voulu en remonter à la science éternelle, et l'œil, parce qu'il n'a pu fixer le soleil, a dit : « Non ! le soleil n'existe pas !... »

2. Tel est, mes frères, le grand achoppement de la foi : l'orgueil de la raison. Et cependant, rien ne devrait être réciproquement plus sympathique et plus harmonieux que la raison et la foi ; car enfin, elles sont sœurs, puisqu'elles ont le même

<sup>1</sup> S. Grégoire le Thaumaturge a obtenu la réalisation de cette promesse.



père ! — Ont-elles vraiment le même père ? Incontestablement. Tout ce que nous possédons, et les biens du corps et les biens de l'esprit, ne le tenons-nous pas de la munificence divine ? « *Quid habes quod non accepisti ?* Qu'avez-vous que vous n'avez reçu ? » — La raison est donc un bienfait de Dieu.

D'un autre côté, la foi étant une vertu théologique, a, au dedans d'elle-même, un mouvement d'ascension, une tendance vers son objet qui est Dieu. Mais elle n'a ce mouvement ascensionnel, cette tendance vers Dieu, que parce qu'elle en descend. « *Quod autem ascendit, quid est, nisi quia et descendit primum in inferiores partes ?* » (Eph., iv, 9). Qu'est-ce qui monte, sinon ce qui est descendu auparavant ? — C'est l'éternelle loi du niveau : toutes choses égales d'ailleurs, l'eau rejaillit à la hauteur de sa source.

Le double privilège de la raison et de la foi ont donc le même point de départ, Dieu. C'est la même main qui nous les dispense. Or, la Sagesse incréée ne peut pas se contredire ; par conséquent, ce qu'elle révèle par la raison, elle ne saurait l'obscurcir par la foi ; et ce qu'elle affirme par la foi, elle ne peut le nier par la raison. Ou bien, Dieu ne s'appelle plus Sagesse, mais Chaos !

3. Ce qui fait que la raison repousse la foi, c'est que l'objet de celle-ci dépasse la portée de celle-là : c'est-à-dire que la raison ne peut comprendre tout ce que la foi lui propose de croire. Conclusion aussi désastreuse qu'illégitime ; car de l'impuissance de la raison à l'absurdité de la foi, il y a un abîme ; et, pour celui qui argumenterait de la sorte, la nature elle-même avec ses mystères auxquels on se heurte à chaque pas, ne serait qu'une dérision amère, une raillerie permanente.

La foi n'est pas la vue des choses. Si la foi était la vue, elle cesserait d'être l'acte moral par excellence. Qui a jamais parlé de la moralité des mathématiques ou de la chimie ?

Si la foi était la vue, si depuis dix-neuf siècles et par une interminable suite de miracles répétés devant toutes les académies, la foi avait opéré sa démonstration complète, tout le monde croirait en Jésus-Christ comme on croit à une théorie démontrée d'algèbre, comme on croit à une loi démontrée d'astronomie. Tout le monde croirait... Y aurait-il un chrétien de plus ? Je ne le pense pas.

La raison ne peut donc pas avoir la prétention de tout comprendre. Tout ce qu'elle peut exiger logiquement, c'est que les mystères ne présentent pas à l'esprit quelque assertion répugnante, comme celles-ci : « Deux et deux font cinq ; — le cercle est carré ou triangulaire ; — la partie est plus grande que le tout. » — Comme les mystères sont l'objet principal et le plus difficile de notre foi, nous aurions le droit de les repousser en vertu de la lumière naturelle que Dieu a mise en nous et qui n'est, après tout, qu'un rejaillissement de son intelligence. Mais les mystères ne sont pas des extravagances ; ce sont des vérités

qu'on ne pénètre pas dans leur entière profondeur, voilà tout.

Or, je ne vois pas pourquoi on repousserait du monde surnaturel ce qui s'impose dans le monde de la nature. Ainsi, le soleil, étant de forme sphérique, ne montre qu'une moitié de son orbe, et cependant vous croyez à l'autre moitié. Dans le plus petit objet dont vous apercevez toutes les surfaces, vous ne voyez pas le centre ; et cependant vous y croyez. Ainsi en est-il de nos mystères : on n'en voit qu'un côté ; mais le côté qu'on voit, prouve et nous force d'admettre le côté qu'on ne voit pas.

4. Or, il y a nécessairement des mystères. Toutes les religions qui eurent à cœur de s'attribuer une origine céleste, reposent sur des faits vrais ou faux qui dépassent l'entendement humain. Pensez-vous qu'il fût intelligible, même au divin Platon, comment du cerveau de Jupiter avait jailli, armée de pied en cap, la déesse de la guerre ? Pensez-vous que les disciples du Coran aient jamais mieux compris les courses nocturnes de leur prophète sur une cavale blanche à travers les plaines éthérées ? Non, assurément. Mais il fallait que la foule vit le doigt de Dieu dans le culte qui lui était proposé, avant de l'accepter et de lui rendre hommage. Les habiles novateurs l'ont tous reconnu, et, afin de donner cette garantie à leurs rêves, ils ne reculèrent ni devant le ridicule, ni devant le monstrueux !

Il y a donc des mystères ; et, s'il n'y en avait pas, si ma raison pouvait atteindre, franchir même les limites de la pensée religieuse, je dis qu'une religion aussi dépouillée, aussi diaphane, pourra être une philosophie plus ou moins ingénieuse, mais elle ne s'élèvera pas plus haut que l'humanité.

L'idée de mystère ! mais elle ressort de l'idée même de religion. Qu'est-ce que la religion en général ? — C'est l'ensemble des rapports qui unissent l'homme à Dieu. — Voilà donc deux êtres en présence : l'un plein de faiblesses et d'ignorances, ne connaissant le tout de rien, fini par tous les bouts ; l'autre infini dans sa nature, infini dans ses propriétés, incompréhensible à tout être excepté à lui-même : « *Abyssus sicut vestimentum amictus ejus*, le mystère l'enveloppe comme d'un manteau. » — Eh quoi ! la divinité déborde de toute part notre intelligence, et il n'y aurait pas de l'inconnu pour nous dans la divinité ? — Eh quoi ! un brin d'herbe nous arrête, un atome nous déconcerte, et nous voudrions avoir raison de l'Immense, de l'Eternel ? Si nous pouvons ainsi plonger dans tous les secrets du ciel, mesurer l'incommensurable et scruter l'infini, que Michel ne dise plus : « *Quis similis Deo ?* Qui est semblable à Dieu ? » L'homme pourrait répondre : « Qui est semblable à Dieu ? Moi ! » Il pourrait même ajouter : « Je le surpasse ! » car il pourrait dans son ordre ce que Dieu ne peut pas dans le sien, en s'élevant au-dessus de lui-même, en franchissant les bornes de sa propre nature !...

Enfin, mes frères, la négation du mystère détruirait de fond en comble tout l'édifice chrétien. — D'après la doctrine catholique, la foi est méritoire puisque, avons-nous dit avec le concile de Trente, elle est « la source et la racine de toute justification. » Mais comment serait-elle méritoire, si de sa profession vous retranchez le mystère ? Le mérite suppose un effort sur soi-même, un sacrifice de l'esprit, une immolation partielle ou totale de la volonté ou du cœur. Or, sans le mystère, aucun de ces éléments de mérite ne se rencontre dans notre foi. Quelle vertu faut-il, en effet, pour croire ce que l'on ne peut s'empêcher de comprendre et de voir ? En face de l'évidence, notre âme est sans liberté aucune, par conséquent sans mérite aucun ; elle est passive, contrainte, fatalement entraînée.

Voilà pourquoi la foi est appelée la vertu de la terre, parce que nous sommes dans la pénombre, dans l'énigme : *per speculum et in enigmate* ; mais elle ne sera pas la vertu du ciel, parce qu'alors nous verrons face à face, ce sera la grande évidence du plein jour : *tunc autem videbimus facie ad faciem*.

5. Au lieu donc de répugner à la raison, la foi lui est conforme. La foi suppose la raison pour être morale, et la raison réclame la foi comme le plus bel objet de ses facultés, de ses forces les plus vives. La foi, en effet, lui donne un plus large épanouissement, puisqu'en lui conservant ses vérités naturelles, elle ouvre à son regard des horizons plus riches et plus étendus. Les plus grands philosophes eurent la foi, et ce n'est que par la foi qu'ils furent grands philosophes. Ceci est facile à comprendre. La foi est un flambeau, elle éclaire ; mais elle est aussi un guide, elle conduit. Sans ce flambeau et sans ce guide, l'esprit humain, marchant à tâtons dans la nuit des systèmes, se heurte à toutes les erreurs et se perd dans tous les abîmes. On a vu des chutes effroyables pour avoir répudié la foi ; depuis Lucifer jusqu'à Lamennais, tous les naufrages du génie sont venus après le naufrage de cette vertu divine.

L'école de la foi, au contraire, en même temps qu'elle est la plus simple, est aussi la plus sûre, parce qu'elle est la mieux renseignée. On pourrait multiplier les exemples. — L'homme dans son orgueil, se mesure à tout, excepté au tombeau qui seul pourtant le mesure... La foi lui rappelle son néant et l'abaisse. Mais en l'humiliant, elle le grandit ; car elle lui fait gagner du côté du ciel tout ce qu'il semble perdre du côté de la terre. — L'homme dégénéré se sent-il incliné vers l'injuste, vers le faux, vers le mal ? La foi le relance vers la Justice éternelle, vers la Vérité éternelle, vers le Bien éternel. — En un mot, la foi ne fait pas la raison ; elle la contient seulement et la dirige, semblable au frein d'acier qui modère le cheval fougueux, semblable encore à ces rives escarpées qui ne permettent pas au fleuve impétueux de se répandre dans la campagne et d'y porter l'épouvante et la mort.

## III

Ah ! si l'on connaissait l'importance de la foi, si scires *donum Dei* !... Comme on remercierait Dieu de nous l'avoir donnée ! et comme on éviterait de la perdre, en la renfermant dans un vase de choix, imperméable !

Que voyons-nous, au contraire ?... Le baptême nous infuse la foi ; l'Eucharistie l'augmente ; l'onction du saint chrême la confirme ; le chrétien en est couvert comme d'un bouclier... Et combien souvent l'ange gardien de nos âmes ne doit-il pas rapporter au sanctuaire les parures ensanglantées de notre innocence ! Et l'Eglise de s'écrier comme le patriarche : « *Bellua, bellua devoravit*, une bête cruelle a dévoré mon fils ! » et de pleurer comme Rachel sans vouloir de consolation : *Rachel plorans filios suos noluit consolari, quia non sunt* !

Ah ! l'histoire de tel jeune homme et de telle jeune fille, de tel artiste et de tel savant, de tel négociant et de tel ouvrier, de tel noble et de tel plébéien, de tel magistrat et de tel orateur, de tel illettré et de tel publiciste, n'est ni longue ni difficile à raconter. Après avoir été la consolation de leur famille et l'édification de leurs amis, ils ont commis une première faute ; au lieu de rebondir immédiatement sur eux-mêmes, ils sont restés dans leur chute. Mais l'Esprit-Saint l'a dit : « *Abyssus abyssum invocavit*, l'abîme appelle l'abîme et l'iniquité l'iniquité. » Ils ont déserté le chemin de l'église, perdu le goût de la prière et le sentier du devoir. Une fois engagés dans cette voie lamentable, ils ont cherché des prétextes, non pour se justifier d'abord, mais pour s'étourdir : « Qui sait, disaient-ils, s'il importe de se repentir ? Qui sait s'il y a un Juge après la tombe, et une punition après le jugement ? » Mais le doute ne dure pas, l'incrédulité le remplace. Et alors, tête baissée, ils ont roulé jusque dans les profondeurs où il n'y a plus que le ricanement du mépris... Et alors de cette même bouche autrefois si heureuse de recevoir le pain des anges est sorti le cri blasphématoire : « On se trompe ou l'on nous trompe ! Il n'y a pas d'enfer ! »

S'il n'y a pas d'enfer, si la foi nous trompe, ils ont donc menti tous les docteurs et tous les saints depuis saint Paul jusqu'à Bossuet ! S'il n'y a pas d'enfer, si la foi nous trompe, ils étaient donc frappés d'aliénation mentale ces millions de martyrs qui, à force de persévérance, ont lassé la hache des bourreaux ! C'est donc en vain qu'une multitude innombrable d'hommes et de femmes se séquestrent volontairement de la société pour pleurer et prier ! C'est donc en vain que tout l'épiscopat et la tribu lévitique épuisent leurs forces à rompre le pain de la parole de Dieu, et arrosent de leurs sueurs le champ du Père de famille !

*Si scires donum Dei* !... Ah ! cœurs ingrats ! implacables ennemis de vous-mêmes !... — Tenez ! vous pouvez essayer de tous les crimes, vous vautrer dans la fange des passions : vous ne prouverez



jamais, — jamais ! entendez-vous ? — que la foi n'est qu'un mot... Compulsez l'histoire des agories de la terre, vous ne découvrirez pas un seul homme, un seul, regrettant d'avoir eu la foi, d'avoir vécu de la foi, tandis que vous apercevrez Voltaire et nombre de ses amis se tordre en damnés pour avoir été incrédules ! On vous dira qu'un tel et qu'un tel ont abjuré l'erreur avant de rendre le dernier soupir ; mais je défie l'hérésie et le schisme, les païens, les Juifs et toutes les écoles de philosophie de me montrer, même un mauvais catholique consentant à apostasier et aussitôt après à mourir !...

*Si scires donum Dei!*... Pauvres savants, qui promenez votre curiosité anxieuse du ciel à la terre et de la terre au ciel, qui fouillez les plis et replis des mondes, cherchant Dieu sans le trouver, ah ! si vous soupçonniez seulement la douceur, le bonheur, la beauté de la foi, comme vous vous écrieriez : « Je crois, Seigneur, mais faites que je croie encore davantage ! *Credo, Domine, sed adjuva incredulitatem meam!* » Vous admireriez alors la concordance de la foi et de la raison ; pour vous, les plus profonds mystères deviendraient plus clairs que le jour, et ceux qui garderaient quelques voiles encore ne feraient que multiplier vos soupirs après votre introduction dans le royaume des éternelles clartés !

#### IV

Il est deux astres que la main du Créateur a suspendus à la voûte céleste, l'un pour présider au jour, l'autre pour présider à la nuit ; l'un pour éclairer la terre, l'autre pour éclairer le ciel. Quand le soleil épanche sa lumière, tout l'univers se déroule à notre admiration. La magnificence des montagnes, les richesses et la variété des vallées, les grands spectacles de l'Océan, le panorama de la nature entière nous arrachent le cri reconnaissant du psalmiste : « *Quam admirabile est nomen tuum in universa terra!* Que votre Nom est beau, Seigneur, sur la surface de la terre ! »

Cependant l'astre-roi ne règne pas toujours... Comme il a un progrès, il a aussi une décadence ; ses gerbes de feu pâlissent et bientôt, après une lutte rapide entre la lumière et l'ombre, les splendeurs du jour font place aux horreurs de la nuit.

Mais voici qu'à l'horizon lointain, une lumière plus douce apparaît aux regards attristés. Sans doute, elle éclaire peu la terre ; mais en revanche, elle permet de contempler à souhait les merveilles du firmament, ces myriades et ces myriades d'étoiles que Dieu a semées dans l'espace, comme une poussière brillante, et qui chantent aussi sa gloire et son nom : *Cœli enarrant gloriam Dei!*

Mes frères, je viens d'exprimer par une allégorie les rapports de la raison avec la foi. — La raison est ce flambeau intérieur qui nous a été octroyé pour la vie de la terre, pour percevoir les vérités de l'ordre naturel. Si elle a l'éclat du soleil, elle en a aussi quelquefois la superbe, l'éblouissement et le danger. Par la beauté de ses éclairs, par la multi-

plicité de ses œuvres, par la puissance de ses facultés, elle produit bien souvent le vertige. En ouvrant devant nous les larges avenues de la philosophie et de l'histoire, des sciences et des arts, en soumettant à notre analyse et à notre critique quelques secrets des mondes, elle nous courbe vers les objets de nos perquisitions ; et, avec la prétention de nous diviniser, elle nous humanise encore davantage en nous rendant plus méchants et plus malheureux.

Et puis, le règne de la raison a aussi sa décadence... Son jour passe ; sa nuit vient... et avec la nuit le vide de l'âme, les désenchantements du cœur, les terribles problèmes qu'on négligea de résoudre et qui se posent plus menaçants en face du tombeau...

Oh ! bienheureux alors celui qui, à l'horizon ténébreux de la vie, aperçoit la lumière douce, paisible, ravissante de la foi ! A son reflet, le ciel s'ouvre et s'illumine, et le regard transfiguré découvre des beautés ignorées, des extases sans nom.

De quel transport de joie ne doit-il pas être salué cet astre révélateur qui conduit le chrétien, de l'exil à la patrie, du séjour des pécheurs au séjour de Jésus, de Marie et des saints, de la vie nomade à la permanence de l'éternité ! Avec quelle ardeur ne s'élance-t-on pas vers la solution de toutes les inquiétudes et de toutes les énigmes du cœur humain ! Comme on croit ! comme on espère ! et comme on désire d'aimer !

Oui, mes frères, tant que nous devons piétiner les fanges terrestres, ayons continuellement le regard de l'âme tourné vers le ciel. Cherchons le Dieu caché, le Dieu du mystère, et nous ne tarderons pas à le découvrir ; car s'il se dérobe aux superbes, il se révèle aux humbles, il se donne à la simplicité de la foi. — Que la foi soit donc notre lumière et notre guide. Hélas ! il y en a tant qui la trahissent ou la dédaignent ! Nous du moins, nous qu'elle a nourris, purifiés et consolés, soyons-lui fidèles. Puisque l'incrédulité a ses enthousiastes, que la foi ait aussi les siens ! Les promesses de l'incrédulité sont menteuses : elles procèdent de l'homme ; celles de la foi viennent de Dieu et reposent sur un sommet éternel. Courbons-nous donc sous le joug aimable de la foi ! Cédons à son entraînement, à ses inspirations, à son influence ! qu'elle gouverne notre esprit et notre cœur ! laissons-nous saisir, laissons-nous emporter ! En la suivant, il est vrai, nous tomberons dans un abîme..., mais un abîme de bonheur. Ainsi soit-il.

#### IMPRIMATUR

Lingonis, die 7 januarii 1903.

+ SEBASTIANUS, *Episcopus Lingonensis.*

Le gérant : J. MAITRIER.

# L'Ami du Clergé Paroissial

## SOMMAIRE

**Autrefois et Aujourd'hui.** — II. Le foyer domestique, 49. — III. Les pratiques de piété familiales, 51.

**Prônes catéchétiques sur le Décalogue.** — III. L'adoration, le culte intérieur, la foi et l'espérance, 55.

**Conférences pour le Carême.** — III. L'homme de vérité, 58.

**Instruction à des Enfants de Marie pour la Purification.** — L'appel au sacrifice, 62.

## AUTREFOIS ET AUJOURD'HUI

### II

#### LE FOYER DOMESTIQUE

*Filius hominis veniens, putas inveniet fidem in terra?*

Quand le Fils de l'homme viendra sur la terre, pensez-vous qu'il y trouve encore la foi ?

Mes frères,

Il me semble entendre le Sauveur prononcer, d'une voix attristée, ces paroles pleines d'amertume. « Eh quoi ! se disait-il, ne retrouverai-je donc, en ce monde, ni un souvenir pour tant de miracles, ni un élan de cœur pour tant de dévouement, ni une larme pour tant de souffrances, ni une parole de reconnaissance pour une mort si cruelle ?... » Je crois bien, mes frères, qu'il entrevoyait, dans ses divines prévisions, l'époque où nous vivons. Oh ! je ne veux rien exagérer, je ne veux pas faire mon siècle plus pervers, plus irréligieux qu'il ne l'est en réalité. Oui, il y a encore des croyants ; oui, il y a encore, en notre temps, des âmes qui ont une foi sincère et vivante. Mais je regarde la multitude, et c'est parmi elle que je constate, avec un profond regret, l'appauvrissement du sentiment religieux. Pour beaucoup, hélas ! la religion n'est plus qu'un souvenir d'enfance, un reste de la première éducation ; mais elle n'est plus l'inspiration, la pénétration de leur vie, ils écartent son intervention, ils se dérobent à son influence. Aussi, l'on a vu, depuis un demi siècle, tomber une à une les pratiques chrétiennes auxquelles nos pères étaient si étroitement attachés.

Je vous en donnerai une preuve ce soir, en comparant le foyer d'aujourd'hui au foyer d'autrefois. Les habitations, j'en conviens, sont plus élégantes, plus spacieuses, plus confortables ; mais, au dedans, mes regards n'y rencontrent plus les objets sacrés qu'on y voyait dans le passé. Or, cette absence de tout signe religieux est un symptôme irrécusable du dépérissement de la foi, dans la famille.

### I

Le foyer domestique a été appelé un sanctuaire. On ne pouvait en donner une idée plus haute. La demeure familiale un sanctuaire, une réduction de l'église !... Mais l'église, on la bénit, on en célèbre l'inauguration par une cérémonie religieuse, et beaucoup d'entre vous se souviennent de la consécration solennelle de celle où nous sommes réunis, et de la splendide fête dont elle a été l'occasion.

Puisque le foyer chrétien est un temple en raccourci, ne vous paraît-il point naturel de le sanctifier par une bénédiction ? C'était l'usage autrefois. Nos ancêtres ne voulaient pas s'installer dans une maison nouvellement construite, avant que le prêtre y ait répandu l'eau sainte, avec les prières de l'Eglise. Elles sont si pleines de sens, ces prières, elles sont si belles ! Elles demandent à Dieu d'envoyer un de ses anges pour garder, protéger, visiter et défendre tous ceux qui doivent l'habiter ; elles le supplient de la bénir, afin qu'en soient écartés les esprits malfaisants, les maladies, les accidents ; afin que règnent, dans son enceinte, la santé, la pureté, la mansuétude, le support mutuel, la prospérité, en un mot tout ce qui peut établir la paix, tout ce qui peut apporter le bonheur dans une famille.

Il n'y a pas encore bien longtemps que cette pieuse tradition était observée dans cette paroisse. Lorsque furent reconstruites les nombreuses habitations que, dans une année terrible, le pétrole jeté à flots et allumé par la main des Prussiens avait incendiées, une matinée tout entière, je m'en souviens, fut employée à les bénir. Vous donniez alors un bon exemple ; vous manifestiez des sentiments chrétiens.

Il n'en est plus de même aujourd'hui. Depuis dix ans, on a restauré, agrandi bien des maisons, dans cette paroisse ; on a fait un grand nombre de constructions nouvelles. Je n'ai été appelé que deux fois pour dire les prières de l'Eglise et invoquer la bénédiction divine. Ah ! si nous étions les maîtres de l'avenir, je comprendrais encore cette indifférence ; mais la prospérité d'une maison est entre les mains de Dieu plus qu'entre les nôtres, et voilà pourquoi je dis que c'est manquer de sagesse et faire acte d'imprévoyance, que d'éliminer Dieu de nos demeures.

### II

Il en est congédié, en effet, car très souvent je n'aperçois rien qui en évoque l'idée.

J'entre dans une maison, et, au risque de passer pour indiscret, je regarde à droite, à gauche, aux murs, sur les meubles ; je cherche un emblème religieux, un signe visible de christianisme... Je vois çà et là des photographies, des gravures qui ne sont pas toujours décentes, des tableaux qui inspirent autre chose que la vertu. Est-ce une maison habitée par des chrétiens ? Il serait permis d'en douter ; car on n'y rencontre rien, absolument rien qui le prouve : pas un christ, pas une



vierge, pas une image sainte, pas un objet religieux, pas un vestige de christianisme.

Où est le temps, mes frères, où chaque maison s'honorait de posséder son mobilier religieux ?

C'était d'abord un crucifix. Ce crucifix n'était pas toujours un objet d'art, de grande valeur, — les riches seuls pouvaient se permettre ce luxe ; — mais qu'il fût d'argent ou de cuivre, de bois ou d'ivoire, il était là, dans un endroit honorable, en pleine lumière, sur la cheminée ou sur un meuble, étendant ses deux bras sur la famille et présidant à tout ce qui s'y passait.

Oh ! qu'il est bien placé, le crucifix, dans un foyer chrétien, dans la mansarde du pauvre comme dans le salon du riche !... Quel attendrissant souvenir il évoque ! quelles leçons il donne ! quelles pensées il suscite dans l'âme ! quelles consolations il y répand ! Oh ! comme un regard sur ce crucifix éloignerait du mal, romprait le charme de la tentation, apaiserait les conflits, consolera dans les épreuves, relèverait dans les découragements, et stimulerait dans la pratique de la vertu !

La simple vue d'un christ a quelquefois touché des âmes qu'on croyait irrémédiablement vouées à l'enfer.

Un religieux porte un jour son crucifix à un ouvrier, pour le réparer. Cet ouvrier passait, et non sans raison, pour un homme sans foi, pour un ennemi de la religion. Néanmoins, il accepte le crucifix et promet de l'arranger. Le lendemain, il racontait lui-même au religieux les pensées qui lui vinrent à l'esprit et l'émotion dont il fut saisi, pendant qu'il travaillait à cette réparation. « Quand je me suis vu ce grand crucifix dans les mains, dit-il, je me suis pris à trembler ; il m'a semblé qu'il me parlait, qu'il me faisait des reproches ; enfin, je me suis senti tout retourné... Je suis bien misérable, ajoutait-il ; mais puisque le bon Dieu a voulu mourir pour nous, j'espère qu'il aura pitié de moi, et je vous prie de me confesser... »

La croix dans une demeure, ce n'est pas seulement un ornement : c'est une profession de foi, une déclaration de principes ; c'est un palladium puissant ; c'est une prédication éloquente.

On la voyait autrefois dans presque toutes les habitations ; aujourd'hui, nous constatons qu'elle a disparu d'un grand nombre. Quand nous portons les derniers sacrements à un malade, nous demandons un crucifix... Il n'y en a point, et on est obligé de courir de maison en maison, pour en trouver un ; ou bien encore, après de longues investigations, on finit par découvrir un christ caché dans le coin d'un meuble, comme si c'était un objet suspect ! Dites-moi, mes frères, n'est-ce pas une honte ?

Je connais un prêtre qui se hasarda à faire la leçon sur ce point à une dame du monde. Il venait de jeter un regard sur les meubles, sur les tableaux, sur les statues qui ornaient son salon. « Madame, dit-il, quand on est chrétien comme vous, on devrait placer un christ bien en

vue dans cet appartement. Ce serait un acte de foi. — Un christ, s'écrie Madame, ici, dans mon salon !... Mais mes amies se moqueraient de moi ! Elles me demanderaient ironiquement si je vais me faire carmélite, si je vais transformer mon salon en chapelle, si bientôt on n'y dira pas la messe !... — Je vous répète, Madame, reprit le prêtre, qu'il ne vous est pas permis de disputer une place au Christ dans votre maison. On dira ce que l'on voudra... Vos amies sont-elles chrétiennes ? Si elles sont baptisées, si elles vont à la messe, si elles font leurs Pâques, elles ne peuvent pas s'étonner de voir un christ chez vous. Elles ne s'offensent pas, elles trouvent même que c'est bon genre d'avoir dans un salon des tableaux hardis, des tapisseries risquées, des statues païennes, des exhibitions inconvenantes, et elles s'exclameraient sur la présence d'un crucifix ? Dites plutôt que c'est la peur, que c'est le respect humain qui les domine ; tout simplement, elles rougissent du Christ... » La conversation finit là. Quinze jours après, le prêtre revenait à la maison. Il y avait un splendide crucifix sur la cheminée. L'intelligente maîtresse de la maison avait compris que c'est une honte de refuser une place à Dieu dans son foyer...

Puissiez-vous le comprendre comme elle, et partager les pieux sentiments de cette jeune fille, qui, sur le point de se marier et d'acquiescer son mobilier, disait : « Le premier objet que j'achèterai, c'est un crucifix ! »

### III

Avec le crucifix, je voudrais voir, dans une habitation chrétienne, une statue ou une image de la Vierge. On y trouve souvent le portrait d'un père, d'une mère ; les images du Père et de la Mère qui sont aux cieux devraient y avoir aussi leur place.

Comme la croix, l'image de la sainte Vierge serait, dans une maison, une manifestation de sentiments chrétiens ; elle serait aussi un enseignement, une sauvegarde, une source de consolations.

La Vierge, c'est la créature idéale, toute pure, toute sainte, en laquelle se sont donné rendez-vous tous les charmes, toutes les vertus, toutes les grâces. Peut-on la regarder, sans être porté instinctivement à l'admirer, à la révéler, à l'aimer, à l'imiter ? Elle est, pour celui qui la considère, une provocation au bien, une force contre le mal. La vue de cette image a suffi — on en cite des exemples — pour refouler de dangereuses pensées, pour prévenir une mauvaise action, pour arrêter sur le bord de l'abîme. Un jeune homme chrétiennement élevé, mais qui ne savait plus se défendre contre les entraînements et les séductions du monde, s'était rendu dans une maison dont la fréquentation lui était interdite. Or, il y avait là, comme objet d'art, une belle statuette de la Vierge. Un regard sur cette image fut pour lui un coup de la grâce. Remué jusqu'au fond de l'âme, honteux de sa démarche, il s'éloi-

gna bien vite d'un lieu où son honneur était en si grand péril.

Il y a donc avantage à posséder chez soi une image de la Vierge; et nos pères, qui le savaient bien, ne rougissaient pas de la placer dans leur foyer, de l'orner de fleurs, de prier à ses pieds, de lui demander secours dans l'épreuve, patience dans la maladie, protection dans les difficultés de la vie... Leurs descendants, à part quelques-uns que j'excepte, ont répudié cette tradition, ont délaissé ce culte domestique de la Mère de Dieu. Pénétrez dans leur demeure : vous y verrez peut-être l'effigie d'une déesse païenne, d'une danseuse d'opéra, d'une courtisane; vous n'y trouverez pas une image de la Vierge.

## IV

Autrefois, dans la maison familiale, il y avait non seulement le crucifix et l'image de Marie, il y avait encore la *Bible* et la *Vie des saints*. On lisait beaucoup moins qu'on ne lit aujourd'hui, parce qu'on travaillait davantage; on ne perdait pas un temps précieux en lectures frivoles et malsaines. Le dimanche, aux heures de repos, on ouvrait la *Vie des saints*, un vénérable volume, aux pages fatiguées, que des générations s'étaient transmis de mains en mains, et on lisait l'histoire d'un saint. Cette lecture était bienfaisante : elle mettait sous les yeux des exemples de haute vertu; elle rappelait à propos les obligations de la vie chrétienne; elle révélait le secret de dompter les passions; elle démontrait, d'une manière sensible et expressive, que les préceptes en apparence les plus difficiles ne dépassent point les forces humaines; elle faisait resplendir la récompense réservée à la vertu, et c'était là un puissant encouragement.

Ah ! il est bien question aujourd'hui de prendre une *Bible*, de lire la *Vie des saints* ! C'est trop vieux, cela ! Et ce n'est pas assez passionnant ! Le journal souvent irréligieux, le feuilleton immoral, le roman qui exalte le vice et qui traîne la vertu dans la fange, une revue de modes, un volume sans mérite d'aucune sorte, voilà ce qui remplace l'*Evangile* et la *Vie des saints* dans nos foyers modernes, voilà ce qu'on dévore avec une insatiable avidité. Que l'on s'étonne maintenant de la déchéance des mœurs en notre temps, du discrédit dans lequel est tombée l'autorité, des débordements de la jeunesse, de la violence des convoitises, de la multitude des crimes !

Mes frères, nos contemporains ne se souviennent pas assez qu'ils sont, quoi qu'ils fassent et quoi qu'ils disent, sous la dépendance de Dieu, qui reste l'arbitre de leur fortune et le maître de leurs destinées. Un Voyant l'a proclamé il y a longtemps : « C'est en vain qu'on travaille au succès, à la prospérité d'une maison, si Dieu ne s'en mêle. *Nisi Dominus ædificaverit domum, in vanum laboraverunt qui ædificant eam.* » Par conséquent, au lieu d'écarter Dieu de nos foyers, de nos entreprises, de nos travaux, ce serait sagesse de l'y intéresser; nous serions plus sûrs de réussir.

Dans un voyage en Orient, un riche industriel visitait une importante fabrique. En causant, il demanda au chef de cet établissement, qui semblait si prospère, combien il avait d'associés : « Moi et Dieu, répondit-il, c'est tout. » Ce patron avait fait un bon choix; je vous conseille de l'imiter. Loin d'exclure Dieu de vos affaires, prenez-le plutôt pour associé; mieux qu'un autre, il veillera à vos intérêts, il assurera la prospérité et le bonheur de votre maison. Ainsi soit-il.

## III

## LES PRATIQUES DE PIÉTÉ FAMILIALES

Mes frères,

Il y a longtemps qu'un poète romain reprochait aux vieillards ses contemporains de vanter sans mesure le passé et de dénigrer le présent. Quoi qu'en pense et quoi qu'en dise le poète, les vieillards n'avaient pas toujours tort. Les vieillards de notre temps n'auraient pas tort non plus de préférer les premières années de leur vie aux dernières; car, lorsque, évoquant les souvenirs du passé, ils comparent les habitudes d'autrefois — je parle ici au point de vue moral et religieux — aux habitudes d'aujourd'hui, ils constatent, avec un regret bien justifié, une profonde différence. Ce qu'ils croyaient, on le nie; ce qu'ils vénéraient, on le méprise; ce qu'ils détestaient, on l'exalte; ce qu'ils aimaient, on l'abhorre; ce qu'ils faisaient, on le néglige. Comment voulez-vous qu'ils ne soient pas pris de tristesse, quand ils sont témoins d'un tel changement ?

La défaillance de la foi a amené l'abandon de pieux usages chers à nos ancêtres. La prière en famille, l'*Angelus*, l'invocation à Dieu avant et après les repas, que sont devenues parmi nous ces saintes pratiques si familières à nos pères ?

Que sont-elles devenues ? — Nous allons nous le demander ce matin; mais déjà vous faites la réponse : elles ont presque totalement disparu, et c'est, disons-le tout de suite, profondément regrettable, parce qu'elles avaient la vertu de rappeler souvent la pensée de Dieu et de nourrir dans les âmes le sentiment religieux.

## I

J'ai rappelé précédemment que le foyer domestique avait été assimilé à un sanctuaire. Mais, que fait-on dans un sanctuaire ? On y prie, on y rend à Dieu les hommages qui lui sont dus. « Ma maison, a dit le Seigneur, est une maison de prière. *Domus mea, domus orationis.* » Eh bien ! le foyer domestique doit être aussi l'asile de la prière. C'est là que, matin et soir, la prière doit monter vers Dieu, pour lui porter nos adorations, lui témoigner notre reconnaissance, lui exprimer notre repentir, lui exposer nos besoins spirituels et corporels.

L'obligation n'est pas discutable, et il n'entre



pas dans mes desseins de l'établir. Je ne ferai qu'une simple remarque. Que diriez-vous, mes frères, d'un enfant qui, habitant sous le même toit que ses parents, vivant avec eux, entouré des soins les plus affectueusement dévoués, passerait des jours, des semaines, des mois entiers, sans leur dire un mot ? — Cet enfant, diriez-vous, est un être dénaturé, une créature sans cœur, un misérable ingrat.

Il faudrait en dire autant du chrétien, qui constamment en la présence de Dieu, son créateur et son bienfaiteur de tous les instants, resterait des semaines, des mois, des années, sans lui adresser une parole ; en d'autres termes, sans le prier, car la prière n'est pas autre chose qu'une parole de respect, d'affection, de gratitude, de confiance, que notre cœur et nos lèvres adressent à Dieu.

Personne ne me démentira, mes frères, si j'affirme que le précepte de la prière au foyer domestique était plus généralement observé autrefois qu'il ne l'est aujourd'hui. Les parents donnaient l'exemple ; et cet exemple était une grande leçon. Le fils qui a vu son père à genoux, la tête découverte, récitant sa prière, la fille qui a vu sa mère commençant et finissant la journée par la prière, ont gardé de cet exemple un souvenir ému et ineffaçable. La mère ne se contentait pas de prier pour son compte personnel ; elle faisait agenouiller ses enfants, elle joignait leurs petites mains, et leur apprenait à redire les formules sacrées : « Notre Père..., Je vous salue, Marie..., Je crois en Dieu, etc. »

Il y avait mieux encore, et le foyer domestique présentait un ravissant spectacle, digne de fixer le regard de Dieu et de ses anges.

Le soir venu, avant d'aller prendre son repos, la famille se réunissait ; le père, la mère, les enfants, les serviteurs se prosternaient au pied d'un crucifix, chère et précieuse relique luguée par les ancêtres. La mère ou l'un des enfants récitait à haute voix la prière ; tous répondaient avec ensemble ; et cet acte accompli, chacun se retirait après avoir échangé des souhaits. La nuit est bonne et le sommeil est doux quand Dieu les a bénis.

Qui nous rendra, mes frères, ces mœurs des anciens jours ? Car aujourd'hui elles ont disparu : elles n'existent plus que dans des familles privilégiées, où n'a pas encore pénétré la contagion de l'indifférence.

Je ne connais pas la dernière raison des choses, mais je soupçonne que la suppression de la prière n'est pas étrangère à la décadence, à l'infortune de certaines familles, et je serais de l'avis de cette femme qui, voyant une maison de commerce, tout à l'heure très florissante, suspendre ses affaires et s'effondrer, disait : « Cela ne me surprend pas extrêmement : on ne faisait pas la prière dans cette maison ! »

Voilà une parole, mes frères, qui explique beaucoup de choses. Une maison dans laquelle on ne

prie pas, est privée d'une protection qui ne serait pas inutile. Ceux auxquels je pense, ne le croient pas ; ils s'imaginent que leur intelligence, des affaires, leur activité, leur persévérance, suffiront largement à garantir le succès. Qu'ont-ils besoin de Dieu ? Ils n'ont pas même l'idée de solliciter son appui. Cependant l'assistance divine serait une garantie de plus et non la moins efficace, et je ne les comprends pas de négliger, de mépriser la prière, qui pourrait la leur obtenir.

Effectivement, la prière faite régulièrement dans une maison, c'est Dieu appelé tous les jours à être l'hôte, le protecteur et le soutien de cette maison ; par conséquent, c'est une puissance de plus pour aider à sa prospérité. Mais, entendons bien les choses. Je ne vous promets pas que Dieu invoqué par la prière, empêchera les épreuves et les difficultés créées par la mauvaise foi des autres ; je ne vous promets pas qu'il vous épargnera, malgré vos efforts, malgré votre probité, toute inquiétude, toute déception, tout revers ; mais j'ai des raisons sérieuses pour affirmer qu'il empêchera la ruine et qu'il procurera le succès final. Oui, n'en doutons pas, Dieu adoré, Dieu servi, Dieu invoqué se constituera le gardien de la prospérité, de la paix et de l'honneur d'une famille. Et voilà pourquoi je déplore que vous le laissiez de côté, et que, par l'omission de la prière, vous vous priviez de son appui.

Nos ancêtres étaient mieux avisés : pour se concilier les faveurs de la Providence, non seulement ils faisaient avec plus de régularité que nous leur prière du matin et du soir, mais ils observaient encore plusieurs pieuses pratiques, entre autres la récitation de l'*Angelus*.

## II

Mes frères, depuis que le monde existe, il s'est produit des événements considérables dont la date a été enregistrée dans les annales de l'histoire. On cite, par exemple, la date de la fondation de Rome, du démembrement de l'empire d'Alexandre, de la chute de la République romaine, de l'invasion des Barbares, de la bataille de Tolbiac qui fut l'origine de la conversion des Francs nos ancêtres au christianisme, de la bataille de Poitiers où Charles Martel tailla en pièces les Sarrasins et sauva la civilisation chrétienne. Mais quoique ces dates soient illustres et méritent d'être retenues, elles ne marquent pas l'événement capital de l'histoire.

L'événement capital, celui qui divise l'histoire, c'est la naissance de Jésus-Christ. Effectivement la crèche de Bethléem clôt la série des siècles antiques et ouvre celle des siècles modernes, en inaugurant un nouvel ordre de choses.

Qu'est-ce que l'*Angelus*, maintenant ? C'est la commémoration de ce grand événement, renouvelée trois fois chaque jour ; c'est un coup de cloche nous rappelant, le matin, à midi et le soir, que le Fils de Dieu est venu en ce monde pour y

entreprendre l'œuvre de notre rédemption ; c'est une douce prière qui mentionne la visite de l'ange à la sainte Vierge, l'accomplissement des promesses divines et la réalisation du mystère de l'Incarnation.

Cette pieuse pratique a une lointaine origine. Elle existait déjà avant l'année 1250, sans être réglementée comme elle l'est aujourd'hui. Moins d'un siècle après, le pape Jean XXII la propagait partout en prescrivant tous les soirs une sonnerie pour inviter les fidèles à invoquer le secours de la sainte Vierge. Dans la seconde moitié du quinzième siècle, elle commença à s'établir et à s'étendre rapidement sous la forme où nous la voyons aujourd'hui : au commencement, au milieu, à la fin du jour, la cloche ébranlée au beffroi, dans les campagnes comme dans les villes, rappelait au peuple chrétien la naissance du Sauveur et l'engageait à rendre hommage à sa divine Mère.

En ceci comme en toutes choses, l'Eglise qui a consacré cet usage a été bien inspirée et je l'admire.

L'homme constamment incliné vers la terre, voué au travail, sollicité par l'intérêt, se laisse accaparer, absorber par les soins matériels. D'autre part, dans le mouvement qui l'entraîne, dans la fièvre qui le dévore, il oublie Dieu, il oublie son âme, il oublie ses immortelles destinées. Sonnez donc, ô cloche bénie de l'*Angelus*, sonnez bien fort, dominez tous les bruits, tous les tumultes, passez par-dessus les habitations, allez dans les champs, sur les coteaux, dans le vallon, allez dire à cet agriculteur qui creuse son sillon, à cet ouvrier qui a le hoyau à la main et la sueur au front, que l'homme ne vit pas seulement de pain, que la vie présente ne doit pas être son seul souci ; allez leur dire que Jésus-Christ est venu en ce monde, qu'il s'est assimilé à eux pour les ennoblir, pour les encourager, pour sanctifier leurs labeurs en les rendant méritoires ; allez leur dire de s'interrompre une minute au milieu des fatigues, de relever la tête, de regarder le ciel, de penser à Jésus-Christ leur Sauveur, à la sainte Vierge leur mère ; dites-leur cela trois fois par jour et tous les jours, afin qu'ils ne l'oublient jamais !

Telle est, mes frères, la raison d'être de cette pratique, telle est l'utilité de ce signal religieux qui chaque jour, à quelques heures d'intervalle, évoque dans notre esprit une pensée chrétienne pour faire diversion aux préoccupations mondaines et le ramène aux choses sérieuses.

Vous dirai-je maintenant le respect, la fidélité, l'affection de nos vieux pères pour ce saint usage ?

Imaginez-vous une armée de braves soldats, qui à un signal donné fléchit le genou et invoque la vierge Marie en récitant l'*Angelus*. L'histoire nous apprend que les croisés, au siège de Damiette et dans le camp de saint Louis, donnaient ce beau spectacle.

Dans les ordonnances de Louis XI, on lit ceci : « Il est mandé à tous Français, chevaliers, hommes d'armes et manants, de se mettre à deux genoux au coup de midi, de se signer dévotement et de faire une prière à Notre-Dame, pour obtenir bonne paix... »

Vous n'avez pas à craindre, mes frères, qu'on réédite aujourd'hui une pareille ordonnance ; au surplus, si elle était renouvelée, il s'en trouverait bien peu pour l'observer ; mais alors, telle était la dévotion envers la sainte Vierge, que cette ordonnance fut accueillie avec joie. Au premier son de la cloche, les querelles et les ébats joyeux, les conversations les plus animées, tout cessait, tout faisait silence, pour prier et écouter une sainte inspiration. Les grands seigneurs, les princes, les monarques donnaient l'exemple, et on cite un roi de France qui, lorsqu'il entendait sonner l'*Angelus*, descendait de cheval, se mettait à genoux, et tête nue récitait la Salutation angélique. En ce temps-là, mes frères, on n'était pas esclave du respect humain, on ne le connaissait pas.

On assure que la France doit beaucoup à l'*Angelus*. Un auteur raconte qu'un jour Napoléon Bonaparte, retiré à la Malmaison, se promenait lentement dans le parc et roulait dans sa tête mille pensées, et pesait déjà peut-être les destinées du monde. Tout à coup, il entendit une cloche tinter, tinter encore... C'était l'*Angelus*. Il le comprit, il le dit, et tous ses souvenirs de foi se réveillant dans son cœur, il résolut de rétablir en France la religion catholique. Fidèle à cette grâce, ce jour-là même il eut l'idée de s'entendre avec le Souverain Pontife, pour conclure un pacte qui s'appelle le Concordat.

Il n'y a pas encore si longtemps que, dans nos pays, lorsque sonnait l'*Angelus*, la mère de famille dans son foyer, le laboureur près de sa charrue, l'ouvrier dans son travail, les moissonneurs et les moissonneuses dans le sillon, faisaient un signe de croix et récitaient l'*Ave Maria*...

Pourquoi faut-il que l'énervation de la foi soit telle aujourd'hui que la plupart des chrétiens rougissent de continuer ces pieuses traditions ? Un peintre a fait un tableau où il représente deux jeunes gens, le frère et la sœur, dans la campagne, au moment où retentit la cloche de l'*Angelus*. Le jeune homme est là, tête découverte, la jeune fille modeste, recueillie, tous deux faisant dévotement leur prière. Cette scène si édifiante ne se voit guère aujourd'hui dans nos régions envahies par l'indifférence.

Et c'est là une des pratiques dont nous regrettons la disparition, — tout comme nous regrettons aussi la suppression de la prière avant et après les repas.

### III

Mes frères, il n'y a rien d'inutile, rien de méprisable dans les actes que la religion nous prescrit ou nous conseille. En toute chose elle vise notre



sanctification. Ainsi, elle nous invite à prier avant et après les repas. Vous me demandez pourquoi cette prière ? — Je vous répondrai d'abord que nous prions avant et après le repas pour nous conformer à l'exemple de Jésus-Christ. C'était d'ailleurs une coutume chez les Juifs, et leurs historiens nous ont transmis la formule de bénédiction que le père de famille récitait, au nom de ses convives, avant de se mettre à table. Jésus-Christ, en l'observant, lui donne une sorte de consécration, et la recommande à la piété de ses disciples. Nous voyons, en effet, dans l'Evangile, qu'au désert Notre-Seigneur leva les yeux au ciel et bénit les pains, avant de les distribuer à la multitude ; que, dans la dernière cène, il bénit le pain et le vin qu'il allait transformer en son corps et en son sang, et qu'après le repas il récita l'hymne sacré, l'hymne d'action de grâces. Il ne nous est pas permis de dédaigner une pratique que Jésus-Christ a consacrée par son exemple.

Pourquoi prier au commencement et à la fin des repas ? C'est pour suivre le conseil donné par les apôtres, répété par les Pères de l'Eglise, suivi par les saints. « Soit que vous mangiez, soit que vous buviez, faites tout pour la gloire de Dieu. » Telle est la recommandation expresse de saint Paul, renouvelée souvent et commentée par les écrivains sacrés. Et voilà comment, par la prière, cette action si commune, si vulgaire, — manger et boire, — se trouve relevée, ennoblie, et tourne à la gloire de Dieu, puisqu'elle nous porte à songer à lui, à l'invoquer, et à lui rendre nos hommages.

Pourquoi prier avant et après le repas ? C'est pour nous prémunir contre les tentations de la gourmandise, pour prévenir les excès de la sensualité. Le *Benedicite*, en évoquant le souvenir de Dieu, nous avertira de veiller sur nous, de réprimer nos convoitises, de pratiquer la mortification.

Pourquoi prier avant et après le repas ? C'est notre intérêt, pour que Dieu bénisse les aliments que nous allons prendre et leur donne la propriété de conserver notre vie et d'augmenter nos forces. Le bienfait de la nourriture est un des plus précieux ; mais si on en abuse et si on va jusqu'à l'excès, il devient préjudiciable ; au lieu de conserver la santé, il l'altère ; au lieu d'accroître les forces, il les diminue, et il aboutit à surexciter les plus viles passions. Il n'est donc pas inutile d'appeler sur les aliments, avant de les prendre, la bénédiction divine.

Pourquoi prier avant le repas ? C'est pour faire un acte de foi à la Providence, qui pourvoit à la subsistance de tous les êtres créés, qui prépare la nourriture aux petits des oiseaux comme aux enfants des hommes. Ce pain, ce vin, ces mets, ces fruits, qui sont sur votre table, — vous n'y songez pas toujours, — ce sont des présents, des largesses de Dieu. Et vous les prendriez, sans avoir une pensée, un regard pour Celui qui vous les a libéralement accordés ? Ecoutez ce que disait

saint Jean Chrysostome aux chrétiens de son temps qui négligeaient de prier avant le repas : « Vous qui vous nourrissez des dons de Dieu, sans lever les yeux vers Celui qui vous les octroie, vous agissez comme des êtres dénués de raison », — je ne traduis pas exactement, il employait un mot plus cru, que l'on trouve dans la parabole de l'enfant prodigue.

Pourquoi prier après le repas ? C'est un devoir de reconnaissance. Puisque les aliments que nous avons pris viennent de Dieu, quoi de plus naturel, quoi de plus juste que de lui en témoigner notre gratitude ?

J'ai indiqué, mes frères, assez de raisons, il me semble, pour justifier la coutume de prier avant et après les repas. Nos aïeux se faisaient un devoir de la respecter, de l'observer et de la faire observer par leurs fils. Au commencement du repas, les fronts se découvraient, la main traçait un signe de croix, et une voix, la voix du chef de la famille ou du plus jeune enfant, prononçait la formule sacrée : *Benedicite*...

Aujourd'hui, mes frères, cette religieuse coutume tend à disparaître de nos mœurs familiales ; on se met à table, on mange, on boit, sans se souvenir de Celui qui a tiré le pain de la terre et qui a créé le fruit de la vigne ; et, quand l'appétit est satisfait, on quitte la table sans un mouvement de cœur, sans un signe de gratitude pour Celui qui nous envoie le pain de chaque jour ; et je pense que les plus ingrats et les plus coupables en cette matière, sont souvent ceux que Dieu a le plus généreusement pourvus.

D'où vient la désertion de cette pratique, qui était en honneur parmi nos pères ? Elle dérive sans doute de l'affaiblissement du sens chrétien, de l'indifférence avec laquelle on traite tout ce qui se rapporte à la religion ; mais elle a surtout pour cause le respect humain. Même chez soi, à sa table, devant les membres de sa famille, à plus forte raison devant des convives étrangers, on n'ose pas faire un signe de croix, on a peur d'attirer l'attention, de se singulariser.

On est si peu habitué maintenant à cette sainte pratique, que, quand à une table, en famille ou en voyage, on voit un jeune homme, une jeune fille, commencer et finir leur repas par un signe de croix bien formé, bien franc, on est pénétré d'admiration et on les proclame bien courageux.

Et cependant, mes frères, rien n'est plus sensé, n'est plus juste que cet acte de religion, pour un chrétien, avant et après le repas ; et, en finissant, je ferai appel à votre bonne volonté, et je vous demanderai de maintenir cet usage dans vos foyers, d'y rester fidèles, si vous en avez l'habitude, et d'y revenir, si vous l'avez abandonné. Ainsi soit-il !

## PRONES CATÉCHÉTIQUES SUR LE DÉCALOGUE

### III

#### Le premier commandement

#### 1

L'ADORATION. LE CULTE INTÉRIEUR. LA FOI ET  
L'ESPÉRANCE

#### Résumé analytique

La loi naturelle et le Décalogue sont l'œuvre de Dieu. Des dix commandements, les trois premiers appelés « commandements de la première table » règlent nos devoirs envers Dieu : fidélité, respect, obéissance.

1. Notre-Seigneur a formulé le premier commandement en disant : « Tu adoreras le Seigneur ton Dieu et tu ne serviras que lui ; » et ailleurs : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de toutes tes forces. » Nous adorons Dieu intérieurement et extérieurement, par la prière, par le sacrifice, et par tout hommage de respect. Dieu avait prescrit aux Juifs une foule de sacrifices, qui sont remplacés dans la Loi nouvelle par le sacrifice de la messe, continuation de celui de la croix.

2. Dans quelles dispositions intérieures devons-nous être pour adorer Dieu ? Il y en a trois : la foi, l'espérance et l'amour. — Il faut d'abord connaître Dieu et sa loi, non seulement par la raison, mais par la foi. Dieu a droit d'exiger qu'on croie à sa parole ; c'est un honneur pour l'homme d'être instruit par la révélation ; c'est une nécessité de croire, puisque sans la foi on ne peut être sauvé.

3. La seconde disposition est l'espérance. La raison nous dit qu'aucune créature ne peut nous procurer un parfait bonheur ; c'est donc un devoir de reconnaître Dieu pour notre fin dernière et d'espérer en lui. Notre-Seigneur nous a promis la vie éternelle, et les grâces nécessaires pour y arriver ; c'est reconnaître sa fidélité à tenir ses promesses, c'est l'adorer, que d'attendre de lui les biens du ciel.

La charité fera l'objet de l'instruction suivante.

*Non habebis deos alienos coram me.*

Vous n'aurez point d'autres dieux que moi. (Exod., xx, 3).

Mes frères,

Vous devez être bien convaincus maintenant que le Décalogue ne fait qu'un avec la loi naturelle, et que la loi naturelle est l'œuvre de Dieu aussi bien que les commandements promulgués sur le Sinaï. Vous avez compris qu'il n'y a, et qu'il ne peut y avoir de morale sans Dieu, pas plus qu'il ne peut y avoir de loi sans législateur, de maison sans fondement. Les philosophes qui proclament l'indépendance de la raison ont beau vous dire : « Nous ne touchons pas à votre Dieu, mais nous n'avons pas besoin de lui ; » en réalité ils l'attaquent et le blasphèment ; car en soustrayant la conduite de l'homme à ses lois, ils lui enlèvent l'attribut essentiel de sa suprême autorité, ils nient ses droits puisqu'ils ne reconnaissent point à l'homme de devoirs envers lui. « Les opinions varient, disent-ils, relativement à la nature de Dieu, mais la grande loi du devoir est immuable, on ne peut la faire dépendre de l'idée qu'on se fait

de la divinité <sup>1</sup>. » Singulier raisonnement, dont l'absurdité est prouvée par les innombrables systèmes de morale qu'a créés la liberté de penser. Non, l'Etre infini, nécessaire, éternel et immuable, ne peut être conçu de deux manières différentes : il est le Maître absolu et la fin dernière de toute créature, ou il n'est rien qu'une idée, un mot vide de sens, et toute morale qui prétend se passer de lui n'a ni base ni sanction. Les idoles des nations ont des yeux et ne voient point, des mains et n'agissent point ; mais le vrai Dieu, créateur et souverain Seigneur du ciel et de la terre, a tout prévu, tout réglé dès l'origine, rien n'est vrai que ce qui est conforme à ses pensées, rien n'est juste et bon que ce qui est conforme à ses lois, toute autre autorité relève de la sienne, tout devoir est la conséquence de ses droits.

Ces vérités fondamentales étant une fois bien établies, nous allons examiner en détail les dix commandements afin de bien comprendre ce qu'ils ordonnent et ce qu'ils défendent ; nous le ferons en ayant toujours présentes à la mémoire ces paroles du Seigneur : « Je suis un Dieu jaloux de sa gloire, qui poursuit l'iniquité jusqu'à la troisième et quatrième génération, et qui fait toujours miséricorde à ceux qui l'aiment et l'honorent. » (Ex., xx, 5-6).

Les dix commandements étaient gravés sur deux tables de pierre ; on croit généralement que les trois premiers remplissaient seuls la première table. Ce sont ceux qui renferment nos devoirs envers Dieu. Saint Thomas <sup>2</sup> explique en ces termes l'ordre dans lequel ils ont été donnés : « Pour que les rapports de tous les membres d'une société avec leur Souverain soient bien réglés, il faut que ceux-ci pratiquent à son égard la fidélité, le respect et l'obéissance. Ils doivent avant tout lui être fidèlement attachés et ne point reconnaître d'autre maître que lui ; — ils doivent le respecter, et éviter tout ce qui qui offenserait sa majesté souveraine ; — enfin ils doivent faire tout ce qu'il commande, le servir avec dévouement, affection, reconnaissance. N'est-ce pas ce que prescrivent les trois premiers commandements ? Par le premier Dieu exige de tous ses sujets la fidélité : « Vous n'aurez point d'autres dieux que moi ; » par le second, le respect : « Vous ne prendrez point mon nom en vain ; » par le troisième, l'obéissance : « Vous aurez soin d'observer le jour du Seigneur. »

#### I

Commençons par bien comprendre le premier de ces commandements, qui défendait aux Juifs d'adorer les dieux des nations étrangères, et de se faire des idoles pour les adorer. Adorer un seul Dieu, et refuser les honneurs divins à la créature, voilà le fond du précepte, le premier de tous les devoirs de l'homme. Notre-Seigneur a formulé de deux manières différentes cette loi dans l'Evan-

<sup>1</sup> Méric, *La Morale et l'athéisme*, ch. vi.

<sup>2</sup> S. Th., 1<sup>a</sup> 2<sup>ae</sup>, q. c, art. 5-6.



gile. Lorsque le démon le tenta en lui disant : « Je te donnerai tous les royaumes du monde, si tu te prosternes pour m'adorer, » il lui répondit : « Retire-toi, Satan, car il est écrit : Tu adoreras le Seigneur ton Dieu, et tu ne serviras que lui. » (Matth., iv, 9-10). Dans une autre circonstance, comme on lui demandait quel était le premier de ses commandements, il répondit : « Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme, de tout votre esprit et de toutes vos forces, » ainsi qu'il est écrit dans la loi de Moïse ; « c'est là le premier et le plus grand des commandements<sup>1</sup>. » Adorer un seul Dieu, l'aimer par dessus toutes choses, et le servir de préférence à tout autre maître, voilà donc, sans contredit, notre première obligation. Les termes sont assez clairs par eux-mêmes et n'ont guère besoin d'explication. Quand on parle d'adoration, il s'agit d'un culte intérieur avant tout, partant du fond de l'âme, pour honorer en Dieu le souverain Seigneur de toute créature. Que le terme d'adoration ait servi quelquefois à désigner le respect témoigné aux rois de la terre, que les actes extérieurs qui expriment l'adoration soient employés quelquefois dans un sens différent, peu importe. Ce qui fait le culte divin, ce n'est pas une génuflexion ou une prostration, un mouvement de la tête ou de la main ; c'est le sens qu'on y attache, c'est la disposition intérieure de l'âme. Dieu demande des adorateurs qui l'honorent en esprit et en vérité, c'est-à-dire avec le profond sentiment de la plus entière sujétion à son autorité, le désir sincère de l'aimer par dessus tout et de lui rester à jamais fidèles. Reconnaître Dieu pour notre Créateur et souverain Seigneur, l'aimer autant que nous en sommes capables, et lui rapporter comme à notre fin dernière tout ce que nous faisons, c'est l'adorer.

Dès lors qu'il n'y a qu'un Dieu, le culte qui lui est dû ne peut être rendu à aucun autre être, car ce serait nier sa souveraineté que de lui égarer quelqu'un dans notre estime et nos hommages. Dieu se manifeste à nous, par la raison et la révélation, comme le Créateur de tout l'univers, comme le souverain Maître du ciel et de la terre, le roi des rois, le législateur suprême, la fin dernière dont la possession doit faire notre éternel bonheur. L'adorer c'est reconnaître tous ces titres, lui offrir nos hommages comme à l'auteur de notre vie, le remercier de ses immenses bienfaits, lui demander le pardon de nos fautes, si nous l'avons offensé, et sa grâce pour observer tous ses commandements. Puisque tout ce que nous avons de bon vient de lui, nous lui devons l'hommage de tout notre être, puisque par le fait même de notre entière dépendance, nous ne pouvons rien sans lui et que nous devons tout attendre de sa libéralité. Par conséquent la prière est la forme la plus ordinaire de l'adoration véritable. Notre-Seigneur a enseigné à ses disciples la formule de prière qu'ils doivent adresser au Père céleste, et il

leur a recommandé de ne jamais l'oublier, de prier sans cesse. Priez donc tous les jours, mes frères, priez matin et soir, priez surtout à l'église le dimanche pour demander à Dieu, votre Créateur et votre Sauveur, et le pain du corps, et la nourriture de l'âme, et le pardon du péché ; priez avec persévérance, et vous serez du nombre des vrais adorateurs, de ceux qui adorent en esprit et en vérité.

La prière, mes frères, ne peut rester cachée dans le cœur de l'homme, elle se traduit naturellement par la parole, et constitue déjà un acte du culte extérieur. Mais ce culte s'exprime encore par tout acte extérieur d'hommage rendu à Dieu, et surtout par le sacrifice.

Sacrifier une chose, dans le véritable sens du terme, c'est la rendre sacrée, la consacrer, l'offrir à Dieu, en renonçant aux droits que nous pouvons avoir sur elle. Sans doute, Dieu n'a aucun besoin de ce don, mais l'homme a besoin de témoigner par ses offrandes sa reconnaissance envers l'auteur de son existence, et lorsqu'il lui demande pardon de ses fautes, il met, pour ainsi dire, une victime à sa place pour subir le châtiment qu'il reconnaît avoir mérité ; et en immolant cette victime, il est convaincu qu'il a satisfait, autant qu'il le pouvait, à la justice divine, et réparé l'outrage dont il s'était rendu coupable. Ces idées de sacrifice et d'expiation par l'immolation des victimes se retrouvent dans toutes les religions, et le sacrifice a toujours été considéré comme la plus complète expression de l'adoration.

Dieu avait prescrit aux Juifs de nombreux sacrifices sanglants : il voulait qu'on lui immolât des agneaux, des boucs, des taureaux, des génisses, des colombes, des tourterelles ; il demandait aussi des offrandes de farine, de pains, d'huile, d'encens ; il exigeait qu'on fit brûler sur son autel la graisse des victimes et différents parfums. Vous savez comment Notre-Seigneur a remplacé tous ces sacrifices par celui de son corps et de son sang, offert sur la croix et renouvelé à la sainte messe. C'est là le seul sacrifice digne de la majesté de Dieu, le seul dont la valeur infinie puisse réparer dignement l'offense faite par le péché, le seul par conséquent qui puisse réconcilier les hommes avec le ciel sous la Loi nouvelle.

Le culte d'adoration comprend donc essentiellement, mes frères, la prière et le sacrifice. Ce culte doit être extérieur et intérieur, parce que nous sommes corps et âme, que tous nos sentiments se traduisent au dehors et que nous formons avec nos semblables une société visible qui doit reconnaître l'empire de Dieu. Nous parlerons plus tard de la nécessité du culte extérieur. Comme il ne peut avoir de valeur ni de signification qu'autant qu'il traduit les sentiments de l'âme, nous devons rechercher d'abord quelles sont ces dispositions de l'âme qui donnent à la dévotion envers Dieu son véritable mérite.

## II

Il y en a nécessairement trois, car Dieu est à la fois, comme nous l'avons vu, le premier principe

<sup>1</sup> Matth., xxii, 36 ; Marc, xii, 28 ; Deutér., vi, 4.

de notre être, la fin dernière de notre existence, et le seul bien qui puisse nous rendre heureux. Comme Créateur et Souverain Seigneur, il nous demande la soumission de notre intelligence par la foi ; comme fin dernière, il est l'objet de notre espérance ; et comme souverain bien, il mérite tout notre amour. Foi, espérance, charité, voilà les dispositions ou vertus fondamentales qui doivent se retrouver à la base de tout culte d'adoration.

« Celui qui veut arriver jusqu'à Dieu, dit l'Apôtre (Hébr., XI, 6), doit croire que Dieu existe et qu'il récompense ceux qui cherchent à lui plaire. » En effet, il serait impossible de servir Dieu comme il le demande si on ignorait son existence, et si on n'avait aucune idée de sa justice. Mais cette connaissance, qui peut nous être fournie par la raison, ne suffit pas dans l'état où Dieu nous a placés ; il faut croire à la parole de Dieu qui s'est révélé à nous et qui nous a indiqué le chemin par lequel nous devons arriver à lui. La morale purement naturelle, avons-nous dit, est muette sur la nature des récompenses et des peines de l'autre vie, la foi seule nous fournit des données exactes sur ce point si important. Il faut donc soumettre notre intelligence à l'enseignement de la révélation, en croyant tout ce que Dieu a révélé. Dieu a bien le droit d'exiger cette soumission ; il est la vérité incréée, éternelle, qui ne peut nous tromper ; il est la lumière resplendissante qui éclaire tout homme venant en ce monde. Notre intelligence bornée, et souvent aveuglée par les ténébres des erreurs qui l'entourent ou des préjugés dont elle a été nourrie, peut se tromper à chaque pas. C'est un grand bonheur pour elle d'être éclairée, instruite, dirigée par les leçons du souverain Maître ; c'est un honneur pour elle d'être admise à connaître, même dans l'ombre du mystère, quelque chose des secrets divins.

Dieu a exigé des hommes cette soumission, puisqu'il a bien voulu leur parler, et par lui-même, et par les prophètes, et par son Fils, et il l'a fait de manière à ne laisser aux hommes aucun doute sur l'authenticité de sa parole. L'histoire des Hébreux n'est-elle pas une suite de miracles, si éclatants, si enchaînés les uns aux autres que le moindre doute sur l'intervention divine serait une folie ? Et la seule existence de l'Eglise catholique, sans parler des merveilles de son établissement, n'est-elle pas un miracle qui suffirait à ouvrir les yeux les plus aveugles ? Repousser la révélation, c'est refuser de reconnaître que Dieu soit tout-puissant, qu'il connaisse toute vérité et puisse la manifester comme il l'entend ; c'est donc lui refuser les attributs essentiels de sa nature, c'est lui refuser l'adoration ; bien plus, c'est mettre l'intelligence humaine au-dessus de la sienne, en préférant les jugements de notre pauvre raison à ceux de sa sagesse ; c'est une véritable idolâtrie qui élève un trône à la créature en face de celui de Dieu. Est-ce donc une honte pour l'homme de croire ce que Dieu lui révèle ? Est-ce abdiquer les droits de la raison que de reconnaître ceux de la

vérité incréée ? Mais d'où vient-elle, cette raison dont nous sommes si fiers et que nous voudrions proclamer indépendante ? D'où a-t-elle reçu la faible lumière qui l'éclaire ? De Dieu son Créateur. Et quand ce même Dieu parle, il ne mériterait plus d'être écouté ?... O aberration de l'orgueil humain ! Mais cette raison est-elle infallible ? Ne s'est-elle jamais trompée ? Hélas ! il serait bien long de dresser la liste de toutes ses erreurs ; on a plus tôt fait de répéter, après Cicéron, qu'il n'y a pas d'absurdité qui n'ait été soutenue par quelque philosophe. La foi, bien loin de nous humilier, nous ennoblit, puisqu'elle nous rapproche de la source même de la vérité ; elle remédie à notre ignorance et nous garantit de mille erreurs. Offrons donc à Dieu avec joie l'hommage de notre intelligence par une foi ferme et entière à sa parole, ce sera un premier acte d'adoration, acte nécessaire puisque Notre-Seigneur a dit : « Celui qui ne croira pas sera condamné. »

### III

Nous en ferons un second en mettant en lui toutes nos espérances de bonheur pour l'avenir. Il nous est aussi naturel de désirer le bonheur que de respirer ; quoi que nous fassions, quoi que nous entreprenions, c'est toujours avec l'espoir de nous procurer la satisfaction de quelqu'un de nos besoins, et bien que nous nous trompions souvent dans nos calculs, nous recommandons toujours à chercher le bonheur qui nous fuit. Mais hélas ! où pouvons-nous le trouver ici-bas ? Le plus fortuné des hommes, Salomon, nous assure qu'après avoir possédé tous les trésors connus, tous les secrets de la nature, épuisé tous les plaisirs, reçu tous les hommages de ses courtisans, il n'avait trouvé en tout cela que vanité et affliction d'esprit. Notre propre expérience ne confirme que trop ce témoignage, et la raison nous dit qu'aucun des biens terrestres ne peut nous rendre parfaitement heureux, parce qu'ils sont passagers et incomplets, le plus souvent mêlés de beaucoup d'amertumes, et qu'enfin la mort doit nous les enlever tous.

Notre cœur, fait pour Dieu, ne peut trouver qu'en lui seul le repos véritable et le bonheur parfait, le bonheur sans mélange, le bonheur qui ne finira jamais et que personne ne pourra nous ravir. Dieu seul, nous l'avons dit, est notre fin dernière, comme il est notre premier principe. Ce sera donc reconnaître son souverain domaine sur nous que de lui dire : « Mon Dieu, j'attends de vous seul le bonheur pour lequel vous m'avez créé, je ne veux jouir des biens de la terre qu'autant qu'ils me serviront à arriver jusqu'à vous. » C'est encore rendre hommage à sa véracité infinie et à sa fidélité dans ses promesses. En effet, il nous a promis son royaume en récompense de nos bonnes œuvres, et il a envoyé son Fils sur la terre pour nous montrer le chemin du ciel. Jésus-Christ a donné son sang pour nous racheter de la servitude du démon et nous purifier de tous nos péchés, il nous a régénérés dans le baptême, il veut nous



nourrir de sa propre chair et nous soutenir constamment de ses grâces pour nous faire persévérer dans la pratique du bien. Nous ne pouvons rien faire sans lui pour gagner le ciel, mais tout ce que nous demanderons en son nom pour assurer notre salut, nous l'obtiendrons. De là résulte pour nous l'étroite obligation d'attendre uniquement de Dieu, par les mérites de Jésus-Christ, toutes les grâces nécessaires pour faire le bien et arriver au ciel. Que la possession de Dieu soit donc le but final de tous nos désirs, et que sa fidélité à tenir sa parole soit le motif inébranlable de notre espérance. N'attendons pas des hommes le bonheur, qu'ils ne peuvent pas nous donner, ne plions les genoux devant aucune des idoles qu'adorent les mondains, adorons le Seigneur notre Dieu et mettons en lui seul toute notre espérance.

Mais notre âme ne serait pas tout entière à Dieu si nous ne donnions en même temps à notre Créateur tout l'amour dont nous sommes capables. Pourquoi nous a-t-il donné un cœur si ce n'est pour l'aimer ? Qui est digne de notre amour sinon Celui de qui nous tenons tout, Celui qui est la beauté infinie et la bonté par essence ? Croire et espérer ne sont que les préambules d'un acte plus parfait, dans lequel le cœur de l'homme s'élance par dessus toute la création, pour rencontrer le cœur de Dieu. Quelque indignes que nous en soyons, nous devons aimer Dieu parce qu'il se manifeste à nous comme l'Être infiniment aimable ; nous devons lui obéir lorsqu'il nous dit : « Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme, de tout votre esprit, de toutes vos forces. » C'est le premier et c'est le plus grand des commandements ; aussi nous consacrerons la prochaine instruction à vous expliquer le grand devoir de la charité envers Dieu, pour que vous compreniez bien le rôle que jouent les trois vertus théologales dans le culte d'adoration que toutes les puissances de notre âme doivent rendre au Seigneur ici-bas, en attendant qu'il nous soit donné de lui offrir au ciel nos hommages avec les saints dans l'éternel cantique de l'action de grâces. Ainsi soit-il.

## CONFÉRENCES POUR LE CARÈME

### III

#### L'HOMME DE VÉRITÉ

*Unum rogavi te, ne deneges mihi, antequam moriar, verba mendacii longe fac a me.*

Seigneur, je ne vous demande qu'une grâce avant de mourir, — ne me la refusez pas, — c'est de faire de moi un homme de vérité ! (Prov., xxx, 7-8).

Mes frères.

Il y a dans le langage humain des expressions qui ont une destinée bien étrange, et il ne serait peut-être pas indigne de la raison d'en rechercher le mystère et de l'approfondir. Sans prétendre

me poser en penseur ou en philologue, qu'il me suffise d'en citer une aussi célèbre par sa vulgarité que par les désastres qu'elle a occasionnés dans tous les temps : je veux parler de ce mot qu'on jette avec mépris à la face du violateur de la vérité : « *Mentiris*, vous mentez ! »

Pour un homme libre et jaloux de sa dignité, cette apostrophe constitue le plus sanglant des outrages... Dites à certains personnages qu'ils sont violents, ambitieux, libertins : vous les flattez !... Qualifiez-les d'ingrats, de sans cœur, de cupides, d'ennemis des lois, de profanateurs de choses saintes : ils haussent les épaules !... Mais que les susdites syllabes : « Vous mentez ! » bien articulées, viennent à éclater sur leur orgueil, l'effet est foudroyant, vous les ébranlez jusqu'aux os, leur front pâlit, leurs yeux s'enflamment, et, selon l'estime du monde, s'ils ne sont pas les derniers des lâches, ils invoquent le fer.

Chose plus étonnante encore. Ils ne craignent pas de mentir ; ils n'ouvrent guère la bouche que pour cela, car, dit Tertullien, « ils sont cultivateurs du mensonge, *mendacium colentes*, ses candidats favorise, *candidatos mendacii*, ils le profèrent naturellement et avec une sorte de volupté, *est ingenita quibusdam mentiendi voluptas*, » ils s'en font gloire, ... et si vous leur attribuez cette gloire, vous les mettez en fureur !

Expliquez-moi ce phénomène moral. Les lèvres menteuses se souviendraient-elles par hasard qu'elles sont abominables aux yeux de Dieu ? *abominatio sunt labia dolosa* ? Mais si pareil motif surnaturel était caché dans cette faiblesse, il ferait rougir de l'avoir, bien plus que d'en être accusé.

Non, mes frères, rien de cela.

Nous sommes tout simplement en présence d'un mystère adorable ; car dans ce flagrant délit de contradiction où nous surprenons notre nature, il faut voir l'éternelle vérité qui s'affirme et proteste contre sa négation. L'homme a été créé à l'image de la vérité ; il en est l'enfant ; il en porte le sang dans ses veines. Peut-être lui arrivera-t-il, comme à certains parvenus qui renient leur parenté roturière, de renier, lui aussi, cette parenté divine ; mais en la reniant, il sentira qu'il commet une bassesse, et il lui rendra hommage tout en la trahissant. *Omnes proditores veritatis, veritatem amare fingunt*<sup>1</sup>.

Et cependant, malgré cette domination native et despotique de la vérité, de fait, c'est le mensonge qui a toujours tenu le sceptre dans le monde ; si bien que les sages exceptionnels de l'antiquité en étaient réduits à demander au ciel, comme grâce dernière, de devenir ou de rester des hommes de vérité : *Unum rogavi*, etc.

L'homme de vérité fut le grand idéal chanté par les prophètes ; leur harpe d'or retentissait sans cesse du panégyrique de sa beauté et de ses grandeurs. Mais ils n'en virent pas la réalisation ; ils durent se contenter de l'entrevoir à travers les

<sup>1</sup> Origène, Tract. 15 in Matth.

ombres de l'avenir et de le présenter à la foi et à l'espérance de leurs contemporains.

Les siècles chrétiens plus heureux l'ont vu et touché, *quod vidimus et tractavimus*... Il n'est plus un rêve ; il est ! et, par la miséricorde divine, sa reproduction, qui doit faire notre plus belle gloire, constitue en même temps le plus saint et le plus pressé de nos devoirs.

Je le sais, mes frères, l'esprit du mal cherche à amasser des nuages autour de cette auguste et majestueuse figure. A nous de les dissiper ! A nous de fournir des définitions exactes ! A nous d'opposer aux hommes de mensonge, qui encombrant la terre, la séduisante antithèse de l'homme de vérité !

## I

Et d'abord, qu'est-ce que la vérité ?

On peut répondre à cette question de deux manières : ou comme homme ou comme chrétien.

Comme homme, c'est-à-dire en nous plaçant au point de vue de la simple nature ou de la raison, la vérité est « une équation entre les choses et l'intelligence, » une correspondance exacte, une conformité parfaite entre l'essence d'un objet et la manière dont l'esprit conçoit cet objet et l'exprime. C'est ce coup d'œil de l'âme, vif, pénétrant, infailible, qui écarte d'une chose tout ce qui lui est étranger ou accidentel, tout ce qui la fausse ou la travestit, pour ne saisir que sa réalité nue, sans défaut comme sans excès, de telle sorte que si l'objet considéré avait une voix, il pût dire en se voyant gravé dans notre intelligence : « C'est bien moi ; le portrait est réussi. »

Remarquez, je vous prie, l'absolutisme de la vérité. Elle ne se contente point de probabilités et de vraisemblances ; elle exige que cette précision de vue, cette acuité, cette infailibilité du regard s'étende à la totalité de l'être et à la totalité des êtres ; sans quoi, où serait l'équation ? L'équilibre serait rompu. Il y aurait des portions de vérité, mais non pas la Vérité ; il y aurait des rayons et des étincelles qui prouvent le foyer, mais qui ne le constituent pas.

Qu'un homme donc possède cette exactitude du regard ; que son coup d'œil embrasse la totalité de l'être et la totalité des êtres, leurs faces diverses, leurs combinaisons et modifications ; qu'il pénètre dans le monde moral ; qu'il explore le vaste domaine de l'idée et du sentiment ; qu'il résolve sans effort les plus grands problèmes ; en un mot, qu'il y ait une harmonie parfaite entre l'objet considéré et l'intellect qui le considère, aurons-nous l'homme de vérité ? — Nous en approchons ; mais nous ne l'atteignons pas encore.

Car telle est la prérogative de la vérité qu'elle ne forme pas une pure théorie ; elle n'est pas comme l'étincelle cachée dans le silex et qui n'en sortirait jamais si une cause extérieure ne venait en provoquer le jaillissement. Essentiellement active et expansive, elle porte en elle-même un principe qui l'appelle au dehors. Dès qu'elle est aperçue par l'intelligence, elle passe immédiate-

ment dans le cœur pour s'épanouir bientôt après sur les lèvres. En d'autres termes, elle veut être aimée et affirmée.

L'homme de vérité pour être complet ne se contentera donc pas d'en être le possesseur ; il s'en déclarera l'amant et le témoin. Il l'aimera parce qu'il l'aura connue ; il lui rendra témoignage parce qu'il l'aura aimée. Toutes ces propositions s'enchaînent.

D'abord, il l'aimera. La vérité, en effet, est admirablement belle. Sans sortir de l'ordre purement naturel dans lequel nous nous sommes enfermés pour le moment, elle nous apparaît comme une irradiation de la Divinité, ou plutôt comme la Divinité elle-même, puisqu'elle ne quitte pas l'échelle des êtres dont Dieu occupe le sommet par son essence et tous les degrés par sa puissance et son ubiquité. Etant Dieu, elle en possède la séduction et les charmes. Elle est ravissante par sa nature, extasiante par ses révélations. On ne peut la voir sans se sentir entraîné vers elle, et cet entraînement a quelque chose d'irrésistible et de violent. Notre âme ne conserve la liberté en sa présence qu'à cause de la pénombre qui nous la cache à moitié, parce que nous la voyons successivement et par intermédiaire, *per speculum et in enigmate*. Mais toute voilée qu'elle est, et tout résistants que nous sommes, son attraction combinée avec nos résistances mêmes, nous force à décrire autour d'elle des cercles concentriques de plus en plus restreints jusqu'à ce que, vaincus par son éclatante beauté, nous finissons par nous plonger dans son sein, semblables à ces oiseaux voyageurs qui apercevant la nuit, au sein de la tempête, les rayons éblouissants des phares du rivage, ne peuvent résister à leur fascination : ils tournent, ils tournent en spirale et finissent par se précipiter dans leur foyer.

La force attractive de la vérité engendre donc l'amour, et l'amour, avons-nous ajouté, engendre le témoignage. Le Seigneur l'a dit lui-même : « *Ex abundantia cordis os loquitur*, la bouche parle sous la pression d'un cœur débordant. » Le prophète royal exprime la même pensée avec plus d'énergie encore : « *Eruclavit cor meum verbum bonum*. Mon cœur, dit-il, a violemment exhalé la bonne parole. » Que veut-il dire par cette image hardie empruntée à ce qu'il y a de moins libre dans notre organisme ? Il veut dire que la bonne Parole, le Verbe, la Vérité (tous ces mots sont synonymes) emplissait tellement son cœur, y était tellement pressé et condensé, qu'il en a souffert jusqu'à ce que par une explosion véhémence, c'est-à-dire par la grande prédication, il a communiqué au peuple le feu qui le dévorait.

Je ne pense pas, mes frères, qu'il soit nécessaire de démontrer cet instinct dominateur de la nature ; car, à moins d'avoir le cœur pétrifié et absolument vide, il n'est personne au monde qui, ne fût-ce qu'une fois, n'ait éprouvé l'irrésistible besoin d'en faire sortir un objet aimé pour en produire au grand jour la beauté et les charmes et lui susciter l'amour avec des ovations.



Telle est donc l'attitude de l'intelligence vis-à-vis de la vérité. Dès qu'elle l'aperçoit, elle l'aime, elle s'y unit, elle s'en nourrit, et puis, — toujours sous la même impulsion naturelle, — elle s'en fait le panégyriste et, au besoin, le martyr. La vue de ce qui est, l'amour de ce qui est, le témoignage rendu à ce qui est, voilà le triple élément ou les trois actes d'où sort l'homme de vérité. Retrancher quelque chose à cette trinité compacte, un rayon à ce faisceau de lumière, une palpitation à cet amour, une parole à ce témoignage : vous détériorez mon tableau, vous mutilez mon héros ; vous faites une Vérité tronquée, un amour incomplet, un témoignage hypocrite ; en un mot, au lieu de l'homme de vérité, ce n'est plus qu'un homme de mensonge ou d'erreur.

## II

Si vous l'avez remarqué, mes frères, nous n'avons pas quitté jusqu'à présent le domaine de la philosophie. Supposez une raison puissante, affranchie de toute ignorance et libre de tout préjugé, nécessairement elle décrira comme je viens de le faire la vérité et l'homme de vérité.

J'ajouterai que la théologie peut et doit souscrire à ces propositions ; car il n'y a pas deux Vérités, il n'y a qu'une Vérité, ou, pour me servir d'une locution proverbiale, « la Vérité n'a qu'une face. » Par conséquent, l'ange et l'homme, le néophyte et le péripatéticien, le militant et le contemplatif ne peuvent voir la Vérité que là où elle est, telle qu'elle est, dans son propre jour, dans sa physionomie propre ; et, s'ils venaient à varier sur les termes de la définition, ils ne sauraient varier sur le sens de la chose définie, sans violer les lois de la raison, sans renverser ce qu'ils cherchent à construire.

Comment se fait-il néanmoins que même en cette matière le chrétien distance le philosophe de tout l'intervalle de la terre au ciel ?

C'est qu'au lieu de recourir à une formule pour définir la vérité, il l'indique et la nomme ; il n'a besoin pour cela que de lever les yeux vers le ciel... La Vérité, la voilà : c'est Dieu ! Il s'est désigné lui-même : « *Ego sum qui sum*, » celui dont l'essence est d'être, avant et après les âges, sans commencement et sans fin, sans éclipse et sans intermittence, d'une immutabilité féconde, d'une immuable fécondité ; Etre immense, omnipotent, présent partout par sa substance, sa puissance, sa Providence. — Sa Majesté vous effraie, vous éblouit, vous écrase ? Attendez : il est aussi bon que grand ; ces magnificences, ces lumières fulgurantes de son être, il va les cacher, les enfouir sous l'enveloppe opaque de l'humanité ; car ce Dieu s'est fait homme, semblable à nous, comme l'un d'entre nous, et il s'appelle Jésus-Christ. Eh bien ! la Vérité, la voilà : c'est Jésus-Christ, le Verbe de Dieu, *plenum gratiae et veritatis* !

Que nous sommes loin de la formule du philosophe ! — La vérité une équation ?... Je ne saisis pas ce langage. — La vérité Jésus-Christ ?... Je comprends. — Votre équation, ô philosophe, est une

cage où vous emprisonnez ma science. Dieu s'y trouve, je le veux bien ; pourquoi donc, néanmoins, quarante siècles l'y ont-ils cherché sans l'y découvrir ? La définition chrétienne rend inutile toute recherche : je vois la vérité en nous et autour de nous, puisque nous sommes en Jésus-Christ, que nous vivons et agissons en lui, *in ipso vivimus, movemur et sumus*. Elle est homme, nous pouvons lui parler ; elle est pain, nous pouvons la manger... Une équation, c'est court comme les syllabes qui la composent ; Jésus-Christ est immense, il s'étend à tous les hommes, à tous les siècles, à tous les lieux, *Christus heri, hodie et in saecula*. L'équation est une note isolée ; Jésus-Christ est un concert, une vaste harmonie. Pour entendre cette note, j'ai besoin d'aller à l'école ; pour jouir de ce concert, il me suffit d'être baptisé !

Je ne conteste pas l'exactitude de la formule géométrique. Quand l'illustre de Maistre l'admire et dit : « C'est la Vérité se définissant elle-même, » je ne puis que l'admettre et l'admirer à mon tour. Mais je l'admets sur sa foi et non pas sur la mienne... Il me laisse dans la pénombre, dans le vide, dans l'angoisse. Jésus-Christ, au contraire, m'illumine, me transporte, me remplit ; je sens que la Vérité est en lui et déborde de lui pour se verser en moi !

La définition savante procède de l'homme, et c'est pourquoi je l'ai en suspicion : *Omnis homo mendax* ; j'ai peur qu'elle ne soit à l'image et ressemblance de celui qui l'a faite, c'est-à-dire écourtée, incomplète, mensongère peut-être ; et, tout en l'acceptant, je m'appête à la rétracter. — La définition chrétienne me rassure par sa simplicité. Sans le savoir, je devinerais qu'elle est de facture céleste, que des lèvres infaillibles l'ont formulée, qu'elle est à l'image et ressemblance de Celui qui l'a faite ; et mon instinct la salue avec sécurité.

J'ignore, mes frères, à quelle époque l'homme a voulu définir la vérité à sa manière. Je soupçonne qu'il a eu quelque peu ce désir dans tous les siècles, et c'est en accumulant le génie de tous les siècles qu'il est parvenu à ce résultat plus ou moins satisfaisant.

Mais nous connaissons l'heure précise où Jésus-Christ s'est posé en définition vivante de la Vérité, où il a dit : « *Ego sum veritas*, je suis la Vérité ! » et nous savons tout ce qu'il a fait alors et depuis pour en convaincre la terre.

Toutes ses paroles, en effet, et toutes ses actions depuis Bethléem jusqu'à la montagne de l'Ascension en passant par le Calvaire, révèlent en lui la vérité absolue et la vérité relative ; la vérité qui éclaire par la doctrine, qui délivre par la grâce, qui nourrit par les sacrements, qui perfectionne par la sainteté. Et cela sans trêve ni repos, soit qu'il opère des miracles, soit qu'il converse familièrement avec ses apôtres ou discute scientifiquement avec les docteurs au temple, sous les arcs de triomphe de Jérusalem aussi bien qu'en face des colères pharisaïques.

Sen silence même fut, une fois, la proclamation la plus éclatante de ce dogme devenu vulgaire chez le peuple chrétien. La circonstance était douloureusement solennelle, puisqu'on était en plein drame de la Passion, dans ce prétoire où l'humanité et la divinité en présence devaient donner la mesure, l'une de sa perversité et de sa haine, l'autre de son innocence et de son amour. Déjà le Sauveur avait subi de longs et perfides interrogatoires : on lui avait demandé tantôt des choses banales ou offensantes, tantôt s'il était le Fils de Dieu et roi des Juifs ; et il avait répondu à tout avec cette douceur inaltérable qui fut le triomphe de sa vie.

Tout à coup, Pilate, ce type du penseur moderne, se posant en curieux ou en sophiste, lui adresse la question que nous débattons en ce moment : « Qu'est-ce que la vérité ? » *Dixit autem Pilatus : Quid est veritas ?* — Et le Sauveur, qui venait de laisser tomber de ses lèvres divines tant de sublimes paroles touchant sa royauté et sa génération éternelles, se renferme dans un mutisme complet.

Y avait-il du dédain dans ce silence ?<sup>1</sup> Était-ce calcul de la part du Divin accusé ?... Non, mes frères ! — Qu'est-ce que la Vérité, ô Pilate ? — *Est vir qui adest*, c'est le Dieu-homme qui est là, sous tes yeux. Tu as la Vérité en face, et tu la cherches ! Tu lui parles, et tu l'ignores ! Tu la touches, et tu ne la sens pas ! Malheureux ! Ne la condamne pas au moins !

### III

Une chose qui a lieu d'étonner, mes frères, c'est qu'après tant de lumineuses et solennelles manifestations de la vérité en Jésus-Christ, il y ait encore des hommes qui se donnent la peine de la chercher et le ridicule de ne pas la voir.

Et ce ne sont ni les déshérités de la science, ni les attardés du progrès... Je constate, au contraire, en eux une vue ample et profonde, et toutes les magnificences de l'esprit. La nature leur a livré ses secrets les plus impénétrables ; ils ont fouillé toutes les excavations du génie humain et bénéficié de l'expérience de tous les siècles. Alchimistes infatigables, qu'ont-ils laissé d'inexploré dans le vaste champ du savoir ? Chaque jour ils découvrent ou produisent des merveilles, et chaque jour je les entends répéter le mot de Pilate : « Qu'est-ce que la vérité ? *Quid est veritas ?* »

Arrêtez-vous donc devant un enfant, le premier venu dans le carrefour ou la place publique ; et, si son front a été touché de l'eau lustrale du baptême, il vous répondra : « *Est vir qui adest*, c'est l'homme-Dieu ici présent ; c'est le Christ qui me nourrit de sa chair, qui m'abreuve de son sang, qui habite en moi par sa grâce. » — Car le Christ se reproduit dans chaque chrétien ; il vit aujourd'hui dans deux cents millions d'âmes. Autrefois,

devant le gouverneur romain, il n'occupait qu'un point dans l'espace ; son éloquent silence ne répondait qu'à celui qui lui adressait la question. Maintenant il est dilaté et multiplié. Le grain de senevé est devenu un grand arbre dont les racines plongent jusqu'aux entrailles de la terre et dont les rameaux ombragent les nations. Sans doute il est mort ; mais sa mort a centuplé sa vie, car il est ressuscité glorieux et immortel. En remontant à la droite de son Père, il s'est élevé si haut, si haut, que de toutes les extrémités il est aperçu du plus humble.

D'ailleurs, parti, il reste encore, procurativement par l'Eglise, réellement et personnellement par l'Eucharistie : « *Ecce vobiscum sum usque ad consummationem sæculi.* »

Pendant qu'il conversait avec les hommes, dit un Père de l'Eglise, il brillait dans les cieux, *jacebat in præsepio, fulgebat in cælo* ; aujourd'hui, pendant qu'il converse avec les cieux, il brille parmi les hommes. Le grand monolythe de la place Saint-Pierre de Rome le chante majestueusement : « *Vicis, regnat, imperat*, il a vaincu, il règne, il commande. » Il a vaincu par sa doctrine ; il règne par son amour ; il commande par ses lois. Son adorable figure domine tout, éclaire tout, vivifie tout ; car il a été, il est et il sera à jamais la clef de toute science et l'âme de toute civilisation.

Vous demandez où est la vérité ? — Regardez donc, vous l'avez en face. Hélas ! elle est souvent garrottée comme au prétoire ; d'insolents valets se plaisent à la souffleter, à lui cracher au visage, à la traîner sur la claie. N'importe ! elle est là, bénissant ceux qui la maudissent, aimant ceux qui la détestent, ouvrant ses bras et son cœur à ses bourreaux.

*Est vir qui adest.* Où que vous portiez vos pas, vous la rencontrez : dans l'hôpital et sur le champ de bataille, sur le trône des Césars et sous le chaume du labourer !

*Est vir qui adest.* C'est le christianisme qui vous enveloppe de toutes parts, qui vous écrase de ses bienfaits, qui vous inonde de ses lumières ! Vous vous heurtez à la Vérité du matin au soir et du soir au matin ; elle est votre atmosphère, vous l'aspirez et la respirez ; elle est votre aliment, votre vêtement, et vous la cherchez encore ? Elle fait palpiter des millions de cœurs, et le vôtre ne dit rien, ne sent rien ?... Malheureux ! malheureux ! Ne la condamnez pas au moins !

### IV

Telles sont, mes frères, les brillantes prémisses posées par la raison, par la foi et par l'histoire ; arrivons à la conclusion.

Puisque Jésus-Christ est la Vérité, l'homme de vérité complet, certain, exclusif, sera l'homme de Jésus-Christ, c'est-à-dire le disciple convaincu et déterminé qui croit et professe la doctrine du divin Maître.

Comment celui-là se tromperait-il dans l'appréciation des personnes et des choses, puisque,

<sup>1</sup> Un auteur anonyme du moyen âge a écrit : « Le Christ ne répondit pas à Pilate, parce que la réponse se trouvait dans la demande, » et il explique comment dans les mots : *Quid est veritas ?* on trouve ceux-ci : *Est vir qui adest.*



selon l'expression de saint Irénée, il est comme un autre Jésus-Christ, *Christianus alter Christus*? Ce qu'il voit, ce qu'il entend, ce qu'il affirme sera nécessairement conforme à la vérité; car il ne voit qu'avec les yeux du Christ, il n'entend qu'avec l'ouïe du Christ, il ne parle qu'avec la bouche du Christ : ce sont les propres paroles de saint Anselme.

Le chrétien étant toujours par acte ou par habitude avec le Christ, et le Christ étant la vérité, il s'ensuit que la fameuse équation dont nous parlions au début trouve en lui sa réalisation la plus complète. On peut dire de lui au moral ce qu'on dit familièrement de certains individus au physique : « Il a vraiment le compas dans l'œil. » — Comme Dieu, il fait tout avec poids, avec nombre, avec mesure. Il ne se trompe ni sur la qualité, ni sur la quantité; le fond et le tréfonds des choses lui est aussi transparent que la surface. De fait, peut-être n'aura-t-il pas la compréhension totale de l'objet sur lequel s'exerce sa faculté; mais ce qu'il en saisira sera vrai, car voyant Jésus-Christ en tout et tout en Jésus-Christ, il ne peut, un seul instant, se séparer de la vérité, même par hypothèse.

Et maintenant, comprendrez-vous, mes frères, la grande personnalité des saints, le caractère auguste de leur physionomie, la sérénité de leur âme en face de la mort, le calme de leur cœur dans les tempêtes de la vie, l'éternel sourire qui régnait sur leurs lèvres? — C'étaient des hommes de vérité, et la vérité seule, dit Tertullien, a le droit d'être joyeuse, *congruit et veritati ridere*. Pourquoi? *quia secunda est*, parce qu'elle a la certitude et, avec la certitude, la sécurité.

Ambitionnez cette joie, mes frères, en demandant à Dieu, comme le prophète, de faire de vous des hommes de vérité; c'est-à-dire de mettre dans votre intelligence ce juste regard qui la distingue en toutes choses, dans votre cœur cet amour ardent qui s'en nourrit, et sur vos lèvres cette hardiesse qui l'affirme devant le sarcasme du monde et jusque sous les tortures des bourreaux.

Ce sera le signe infailible que vous êtes de race divine, et non plus les candidats mais les élus de la gloire et du bonheur du ciel.

Livres et elles semblent destinées à rester, à travers les siècles, un encouragement puissant pour les âmes appelées à graver les sommets de la perfection chrétienne.

Abraham ne cessait d'élever vers Dieu l'hymne de sa reconnaissance pour les consolantes promesses qu'il en avait reçues. Son cœur débordait, comme un vase trop plein, des douces joies versées par le ciel lui-même. Et voici que, pour mêler l'amertume à tant de bonheur, une voix retentit tout à coup, détruisant à la fois toutes les espérances du patriarche et portant, dans son âme navrée, la désolation et le deuil. « Abraham, dit-elle, prends ton fils unique, gravis avec lui les flancs escarpés de la montagne, et là tu l'offriras en holocauste. » Le vieillard, à cet appel venu des cieux, impose silence aux murmures de la nature en révolte, il foule aux pieds les sentiments les plus sacrés et il se prépare à consommer son sacrifice.

Cette page inspirée ne retraçait-elle pas, bien des siècles à l'avance, l'histoire des événements dont le souvenir nous est rappelé aujourd'hui? Marie avait été l'objet des prédilections du Très-Haut; honorée des plus augustes ambassades, elle avait reçu la plus haute dignité que puisse rêver une créature. Et à peine avait-elle commencé à jouir de sa félicité que le ciel jaloux, pour ainsi parler, du trésor qu'elle recélait entre ses bras maternels, réclama d'une voix impérieuse l'immolation de cet Enfant bien-aimé; on entendit encore l'écho des paroles adressées jadis au patriarche de l'Ancien Testament : « Prenez votre Fils unique et venez l'offrir en holocauste dans le temple. *Tolle Filium tuum unigenitum atque offeres eum in holocaustum.* »

La Vierge ne se laissa pas vaincre en générosité par le vieillard de la Loi antique; répondant aussitôt à l'appel divin, elle s'avança d'un pas ferme sous les voûtes sacrées, et là elle immola son Fils unique sur l'autel du Seigneur, enseignant ainsi à toutes les générations de l'Alliance nouvelle que la voix de Dieu ne cesserait de provoquer au sacrifice : *Tolle filium tuum*; et montrant aussi avec quel empressement il fallait accueillir cet appel : *Et offeres eum in holocaustum.*

Telles sont, mes chères enfants, les deux pensées que nous allons méditer ce soir, sous le regard de Marie dont l'exemple, espérons-le, nous disposera à mieux prêter l'oreille à la voix du sacrifice et à immoler plus volontiers tout ce qui nous est cher.

## I

Les anges, dans la nuit de Noël, avaient chanté sur le berceau où reposait tout l'espoir des siècles. Marie, l'âme inondée de joie, mêlait ses chants mystérieux aux cantiques des messagers célestes. Depuis lors, tout entière à son bonheur, elle passait ses jours à contempler les traits de l'Enfant divin, cherchait à découvrir de nouvelles merveilles et croyait toujours entendre les hymnes des anges qui chantaient gloire à Dieu. Pourrait-on, en effet, exprimer les jouissances secrètes et trop légitimes d'une mère si délicieusement occupée à contempler son enfant nouveau-né? Que de pensées se pressent alors dans son esprit! Que de projets elle forme! Que d'espérances elle fonde! Que de jours heureux elle entrevoit dans un avenir qui pourtant ne lui appartient pas! Et déjà, comme il lui est dur de détacher son regard de ce berceau que ses yeux voudraient toujours fixer!... Il n'en

## INSTRUCTION A DES ENFANTS DE MARIE POUR LA PURIFICATION

### L'APPEL AU SACRIFICE

*Tolle filium tuum unigenitum, atque offeres eum in holocaustum.*

Prenez votre fils unique et vous l'offrirez en holocauste.

(Gen., xxii, 2).

Mes chères enfants, ces paroles font revivre dans votre souvenir une des scènes les plus émouvantes rapportées dans les annales de l'Ancien Testament; elles résument une page des saints

était pas autrement de Marie, mes enfants, et si elle ne communiquait pas autour d'elle les impressions dont son cœur était plein, elle n'était pas moins avide de puiser à longs traits à la coupe des félicités que le ciel venait de lui offrir. Hélas ! cette coupe qui semblait débordante du plus pur bonheur allait être bientôt brisée par la main de Celui même qui l'avait remplie. Marie avait déjà goûté assez de douceurs autour de ce berceau ; la source de sa joie était déjà tarie et l'heure du sacrifice allait sonner aussitôt. Mais quel sacrifice Dieu peut-il demander à une mère ? Quelle voie douloureuse peut-il ouvrir devant elle ? Une mère ne redoute qu'une seule blessure parce que rien ne pourra jamais la fermer. Il n'y a pour son cœur qu'un sacrifice vraiment héroïque et presque au-dessus de ses forces. S'agit-il de sa propre vie ? Oh ! elle l'offrira volontiers, elle trouvera d'invincibles énergies qui la soutiendront en face de l'épreuve ; bien plus, elle ira spontanément au devant de ce sacrifice, s'il doit sauver la vie de l'enfant qui a toutes ses affections. Mais la véritable épreuve réservée à une mère, c'est de sacrifier jusqu'à la vie même de son enfant ; elle sent que son courage ne pourra supporter un tel coup et elle conjure le ciel de détourner d'elle un calice si amer.

Et pourtant, voici que, par l'organe de la loi mosaïque, Marie entend retentir à ses oreilles, comme un glas funèbre, les paroles qui commandent le sacrifice : « Prenez votre Fils unique, conduisez-le à l'autel du Seigneur, et là, offrez-le en holocauste au Très-Haut. » La loi était inflexible, et celle qui avait donné le jour à l'auteur même de la loi était invitée comme les autres femmes d'Israël à offrir au ciel le fruit béni de ses chastes entrailles. Et ici, mes enfants, admirez les vues secrètes de la Providence ; la voix divine appelant la Vierge à l'immolation devait, par une seconde instance, produire le plus douloureux retentissement dans le cœur de Marie. Oui, toute illusion allait se dissiper devant les paroles tombées des lèvres du vieillard Siméon. Sur les marches du temple, elle allait rencontrer le prophète de la douleur, et elle apprendrait de lui — à n'en pouvoir douter — qu'un glaive déchirant allait se fixer dans son âme et bannirait de sa vie tout rayon de félicité : *Tuam ipsius animam pertransibit gladius*.

L'appel divin est donc manifeste et la Vierge comprend que ses jours désormais ne seront plus qu'un tissu d'épreuves et de souffrances, puisqu'elle va sacrifier plus qu'elle-même en immolant son Fils : *Tolle Filium tuum unigenitum*.

Peut-être, mes enfants, n'avez-vous contemplé le sacrifice jusqu'ici que dans un avenir lointain. Vous vous croyez peut-être actuellement bien éloignées de l'heure où se fera entendre à votre oreille surprise cette voix impérieuse qui réclame si instantanément satisfaction. Détrompez-vous, mes enfants, c'est là une erreur profonde. Le sacrifice est tellement lié à l'existence humaine, dont il reste l'acte supérieur et le plus parfait, qu'on ne peut les envisager séparément à la lumière surnaturelle de la foi.

La parole des saintes Ecritures ne laisse d'ailleurs aucune hésitation à ce sujet. Vous êtes encore au matin de la vie ; hier encore vous ignoriez les douceurs goûtées au pied des autels, vous ne saviez pas combien le Seigneur est bon pour ceux qui se donnent à lui ; et aujourd'hui l'appel

divin retentit jusque dans la mystérieuse retraite de votre cœur. Voici donc le moment de présenter à Dieu sur l'autel de votre âme, encore vierge de toute immolation, le sacrifice matinal dont parlent les oracles sacrés : *Holocaustum matulinum*.

Au reste, l'Enfant-Dieu, présenté aujourd'hui au temple, est pour vous un guide bien digne de vous encourager à entrer dans cette voie semée tout d'abord d'épines cruelles, mais ensuite émaillée de fleurs parfumées, symboles des vertus acquises en suivant Jésus. Le Rédempteur, en effet, que vous êtes venues adorer dans son étable à l'exemple des bergers et des mages, s'est donné en victime pour la rançon de l'humanité, dès la première heure de sa vie mortelle, et c'est ainsi que, selon la parole de Bossuet, Jésus-Christ n'a jamais été sans la croix.

Dieu d'ailleurs, mes enfants, n'exige pas de tous l'holocauste comme il l'a réclamé de Marie. Un appel aussi pressant ne peut s'adresser qu'aux âmes marquées du signe céleste de la vocation religieuse ; car l'holocauste, c'est le sacrifice complet où la victime entière disparaît sur l'autel, et les trois vœux qui forment l'essence de la vie religieuse sont les puissants moyens d'immolation qui ne laissent rien échapper de la nature humaine. C'est ce qui fait de ces âmes d'élite la plus pure essence de froment semé dans le champ du Père de famille, la fleur la plus radieuse de ce paradis mystérieux où l'Epoux céleste se plaît à reposer parmi les lis et les roses, l'arome exquis de ces parfums dont nous savons qu'il aime à respirer les suaves odeurs ; enfin le flot le plus limpide de cette fontaine abritée, dans le miroir de laquelle il trouve des délices à contempler son image.

Si Dieu n'exige pas de vous, mes enfants, un sacrifice si absolu, je vous demande cependant et surtout, à l'heure présente, une soumission entière à l'autorité qui s'impose à vous, soit ici, soit au foyer de la famille, et qui suscite quelquefois en vous des luttes intérieures dont l'issue doit être le renoncement à votre propre volonté. Et ici, écoutez les enseignements d'un des meilleurs éducateurs du siècle qui vient de finir. La discipline est à l'éducation ce que l'écorce est à l'arbre ; si vous enlevez l'écorce à l'une des branches, cette branche sera bientôt desséchée ; ôtez l'écorce du tronc lui-même, et l'arbre périra. Elle ne paraît qu'une enveloppe grossière, mais elle conserve à l'arbre et à toutes ses parties la force et la vigueur. De même, la discipline paraît quelquefois pour l'éducation une écorce un peu âpre, mais c'est elle qui conserve, qui élève, qui fortifie tout.

Entendez donc, mes enfants, l'appel de Dieu, et apprenez maintenant de Marie comment vous devez y répondre : *Et offeres eum in holocaustum*.

## II

Voici que vient de paraître le jour fixé par la loi mosaïque. C'en est fait, il faut que la mère du Christ vienne au temple consommer le sacrifice entrevu déjà à travers ses larmes. Marie s'est préparée à l'immolation de son Fils ; les voiles épais qui cachent l'avenir à toute créature se sont déchirés devant ses yeux ; toute la vie de Jésus s'est déroulée devant elle avec ses péripéties les plus émouvantes ; elle l'a vu surtout cheminant péniblement sur la route du Calvaire, chargé d'une croix qui meurtrissait ses épaules déjà ensanglantées par les



verges de la flagellation ; elle l'a vu cloué à cette même croix où, en exhalant son dernier soupir, il couronnera l'œuvre de notre Rédemption. Un pareil spectacle a déchiré le cœur de cette mère, mais en même temps Marie a senti passer en elle quelque chose de la force divine destinée à soutenir son Fils à l'heure de l'expiation sanglante, et, réconfortée par cette encourageante pensée, elle se dirige vers le temple, comptant sur le secours d'en-haut, et portant entre ses bras l'Enfant divin qu'elle va immoler.

Quand l'humble cortège fut arrivé sous les parvis sacrés, mêlée à la foule et n'attirant les regards que du vieillard Siméon, Marie s'approcha d'un pas ferme, mais l'âme violemment troublée, jusqu'au pied de l'autel : c'est là qu'elle offrit Jésus en unissant à cette offrande l'oblation de sa propre vie.

Le Seigneur avait parlé jadis pour maudire la terre coupable, et depuis quarante siècles il attendait en vain une victime digne de fléchir son juste courroux. Marie savait que les innombrables sacrifices offerts au Très-Haut depuis la prévarication et l'exil du premier homme avaient été impuissants à satisfaire la Justice outragée ; elle savait encore que son Fils, alliant à son humanité toutes les ressources de sa divine nature, pouvait seul donner à son Père une réparation qui répondît à l'offense. Aussi s'empressait-elle, par son entière soumission, à seconder les desseins du Seigneur. Elle était heureuse en même temps de sacrifier toutes les joies et les consolations de son cœur, heureuse surtout de justifier autant qu'il dépendait d'elle le choix du Très-Haut qui lui avait confié la mission de venir au temple immoler cet enfant dont les souffrances et la mort devaient causer le bonheur et la vie de l'humanité réhabilitée.

Et voyez jusqu'où va l'empressement de Marie dans la consommation de cet héroïque sacrifice. A peine arrivée au seuil du temple de Jérusalem, elle aperçoit Siméon, si reconnaissant à Dieu de cette rencontre tardive et si joyeux de renoncer aux satisfactions de la vie après avoir contemplé un instant son Sauveur. Elle sait que ce vieillard, favorisé d'une inspiration divine, va lui prophétiser des jours de souffrance et de douleur ; elle sait enfin qu'elle va recevoir de lui le coup mortel, car tout ce qu'elle doit souffrir, dit Bourdaloue, elle le souffre déjà. Et malgré tout, ou plutôt, pour parler plus conformément aux sentiments de Marie, à cause même de cette terrible perspective, spontanément elle se sépare de son Fils et elle le place entre les bras du saint vieillard dont les yeux versent de douces larmes. A peine en possession du trésor après lequel il soupirait depuis si longtemps, Siméon, lisant dans l'avenir, laissa tomber de ses lèvres tremblantes l'arrêt fatal qui interdisait à Marie jusqu'à l'espérance même d'une joie terrestre : « Voici que cet enfant a été placé pour la ruine et la résurrection d'un grand nombre en Israël ; quant à vous, ô Mère, un glaive de douleur transpercera votre âme et lui fera une blessure que le temps ne pourra pas cicatriser. *Tuam ipsius animam pertransibit gladius.* » Le sacrifice était consommé, et la Vierge bénie était digne plus que jamais de coopérer à l'œuvre de notre Rédemption.

En présence d'un pareil spectacle, vous devez donc perdre toute illusion, mes enfants, car l'exemple de Marie projette une lumière assez vive sur votre route pour éclairer vos pas jusque-là incertains. Oui, le sacrifice est intimement lié à notre

vie, et à peine notre intelligence a-t-elle commencé de se développer que nous rencontrons aussitôt la voie difficile de l'abnégation où chacun de nous doit s'engager de gré ou de force, puisque repousser sa croix c'est l'appesantir.

Et il y a une telle nécessité pour vous, mes enfants, d'imiter l'exemple donné aujourd'hui par Marie et son Fils, que, d'après la doctrine du Docteur angélique, notre première prévarication envers Dieu est sans doute de ne lui avoir pas fait le sacrifice de notre être.

Il n'en est pas ainsi de vous, mes chères Sœurs, puisque depuis longtemps déjà vous avez compris que la vie d'union à Dieu qui est la vôtre recèle quelque chose de divin. Appartenir au Seigneur dans la vie religieuse, c'est, en effet, le ciel commencé ici-bas. Sans doute, là comme ailleurs il y a des souffrances, des épreuves et des croix ; la séparation de tous les êtres aimés, les brisements de la nature, l'éloignement complet de tout ce qui peut captiver en ce monde pour se donner exclusivement à Dieu ; mais ce sacrifice de vous-mêmes, offert et renouvelé aujourd'hui dans toute la sincérité de vos âmes, devient pour vous, comme il le fut pour Marie, la source la plus féconde de la vraie joie et du plus pur bonheur.

A la vérité, mes enfants, ces sentiments élevés ne sont pas le partage de tous, car ils réclament pour éclore dans les âmes privilégiées un rayon spécial de la grâce, c'est-à-dire l'appel divin. Mais du moins si le courage vous manque pour aller au devant du sacrifice, ne repoussez pas la main qui vous l'impose, et à cette heure critique, rappelez-vous ces paroles, si fidèle résumé d'une existence encore jeune mais traversée déjà par les plus dures épreuves : « Seigneur, il est bon que je souffre, moi qui ne puis rien acheter dans le ciel par le mérite de mes actions et qui n'y gagnerai quelque chose que par la vertu des souffrances, comme toutes les âmes faibles. » Ces âmes n'ont point d'ailes pour s'élever au ciel et le Seigneur, qui veut cependant qu'elles y viennent, leur envoie du secours ; il les place sur un bûcher d'épines et fait descendre le feu de la douleur ; le bois consumé, il s'élance vers le ciel comme une vapeur blanche, semblable à ces colombes qui prenaient leur vol parmi les flammes mourantes du bûcher des martyrs : c'est l'âme qui a consommé son sacrifice et que le feu des tribulations a rendue assez légère pour qu'elle puisse s'élever au ciel comme une fumée.

Entrez donc résolument, mes enfants, dans la voie ouverte aujourd'hui par Marie, et puissent un jour vos âmes purifiées par les épreuves d'ici-bas, fatiguées des luttes de la vie, prendre leur essor vers le ciel et aller jouir de leur triomphe près de Dieu pendant l'éternité tout entière. Ainsi soit-il.

## IMPRIMATUR

Lingonis, die 14 januarii 1903.

† SEBASTIANUS, *Episcopus Lingonensis.*

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT.

# L'Ami du Clergé Paroissial

## SOMMAIRE

**Autrefois et Aujourd'hui.** — IV. Baptême et Première Communion, 65.

**Trésor d'histoires pour l'explication du Symbole des Apôtres.** — II. Le Symbole, 69. — III. La foi, 71.

**Courtes instructions pour la prière du soir.** — XCII. Résurrection du fils de la veuve de Naïm, 73. — XCIII. Ambassade du Précurseur à Jésus, 74.

**Conférences pour le Carême.** — IV. L'homme de devoir, 76.

## AUTREFOIS ET AUJOURD'HUI

### IV

#### BAPTÊME ET PREMIÈRE COMMUNION

Mes frères,

Je continue mes constatations sur l'abandon, qui s'accroît tous les jours, des habitudes et des devoirs de la religion. Dans cet entretien et ceux qui suivront, je rappellerai les actes les plus importants, les plus essentiels de la vie chrétienne; et je vous dirai la négligence et la tiédeur avec lesquelles on les accomplit. Ici encore, j'aurai des reproches à faire, des regrets à exprimer. J'aimerais mieux, croyez-le bien, vous féliciter; mais, puisque l'occasion ne m'en est pas donnée, je suis condamné à relever des torts et à les réprover.

Ce ministère n'a rien d'agréable, pas plus pour moi que pour vous; mais je m'en acquitte, parce que ma conscience m'y oblige.

### I

Mes frères, il y a la naissance à la vie surnaturelle et chrétienne, comme il y a la naissance à la vie naturelle. On naît à la vie chrétienne, on en reçoit les premiers germes, dans un sacrement qui a été institué dans ce but et qui se nomme le baptême.

Ils sont extrêmement rares, je le reconnais, les parents qui refusent à leurs enfants la grâce du baptême. Tous ceux qui ont la foi, et même ceux qui n'en ont plus qu'un reste ou qui l'ont perdue, tiennent à ce que leurs fils soient baptisés. En cela, ils font bien.

Ce que je leur reproche, c'est d'ajourner le baptême; c'est d'attendre des semaines, des mois, avant de demander qu'il leur soit conféré; c'est de les exposer à mourir sans qu'ils l'aient reçu.

On ne songe pas assez à la nécessité du baptême pour être sauvé; on n'a qu'une vague idée des avantages qu'il procure; on ne considère pas ce qu'il y a de précaire, de fragile, d'incertain dans une vie

d'enfant; et alors on retarde, souvent bien longtemps, la cérémonie du baptême, on renvoie à une date éloignée un acte qui demanderait à être accompli dès le premier jour.

Redisons-le, pour secouer l'apathie de parents insoucieux: le baptême est si absolument indispensable, que sans lui on ne peut être sauvé. La parole de Jésus-Christ est formelle; elle a les clartés de l'évidence: « Quiconque, a-t-il dit, ne renaitra de l'eau et de l'esprit, n'entrera jamais dans le royaume de Dieu. » Qu'est-ce que cette renaissance ou cette seconde naissance par l'eau et par l'esprit, sinon le baptême? D'autre part, Jésus-Christ a donné à ses apôtres l'ordre de baptiser tous les hommes et il proclame que « celui-là seul sera sauvé, qui croira et sera baptisé. »

Inutile d'alléguer d'autres témoignages: celui-là suffit, et il vous révèle clairement la nécessité du baptême pour être admis à franchir la porte du ciel. Je sais bien que l'enfant mort sans baptême n'est pas voué aux tourments de l'enfer; je sais bien que n'ayant point commis de fautes dont il soit personnellement responsable, il échappe à ce châtimement; je sais bien — nos grands théologiens l'enseignent — qu'il lui vaudra encore mieux d'être que de ne pas être; mais, cependant, il ne goûtera pas aux joies du ciel. Voilà le dogme nettement défini.

Je m'adresse aux parents et je leur dis: « Vous êtes remplis de sollicitude pour cette chère petite créature qui dort dans son berceau; vous l'enveloppez d'une vigilance et d'une tendresse qui s'alarme au moindre danger; vous voudriez lui éviter la plus légère souffrance; vous ne rêvez pour lui que bien-être, que bonheur. Comment se fait-il que, l'aimant à ce point, vous l'exposiez à être privé du plus grand, du plus enviable des bonheurs, qui est la jouissance du ciel? Vous l'exposez, en effet, à cet irréparable malheur, quand vous tardez trop à le faire baptiser. »

Ah! j'entends le prétexte que vous alléguiez pour excuser ces téméraires délais. — « L'enfant se porte bien!.. Il n'y a aucun danger... Nous y veillons! » — Mais, vous oubliez donc que la vie d'un enfant ne tient qu'à un fil, et que le moindre accident la met en péril? Vous ne craignez donc pas une de ces surprises tragiques qui viennent parfois jeter la consternation dans une famille: un enfant qu'on croyait légèrement indisposé et qui meurt subitement? Quelle lourde responsabilité, quelle inconsolable douleur, pour des parents qui ont des sentiments chrétiens, quand par défaut de prévoyance et par l'ajournement indéfini du baptême, ils ont fermé à leur enfant la porte du ciel!

Dans un de ses discours, saint Augustin raconte la désolation d'une femme d'Uzale, en Afrique, dont l'enfant était mort avant qu'on ait eu le temps de le baptiser. Ce qu'elle déplorait par dessus tout pour son enfant, c'était moins la perte de la vie présente que la perte de la vie future. Comme elle avait une foi très vive, et une



très grande confiance en saint Etienne, elle prit le petit cadavre et le porta à l'église dédiée à ce saint. Puis elle se mit à genoux, et d'une voix entrecoupée de sanglots : « Glorieux martyr, dit-elle, vous voyez qu'il ne me reste aucune consolation. Je ne puis dire que mon enfant m'a précédée au ciel, puisqu'il n'y est pas ; et tel est le sujet de mes larmes. Rendez-le-moi afin que je le voie dans l'éternel séjour... »

Or, pendant qu'elle priait ainsi, l'enfant s'éveilla, comme d'un long sommeil, fit un mouvement, revint à la vie. L'heureuse mère se hâta de le porter au prêtre, qui le baptisa. Mais Dieu ne l'avait ressuscité que pour être baptisé. Après le baptême reçu, il mourut de nouveau. Sa mère le pleura sans doute, mais la pensée qu'il était sauvé fut une consolation à son deuil.

Mes frères, le miracle est une exception : vous ne pouvez pas compter sur un miracle pour ramener à la vie un enfant que vous auriez laissé mourir sans baptême. Alors, prévenez un semblable malheur ; et, sans tarder, faites-le baptiser.

Pourquoi différer ? Si vous réfléchissiez au bienfait du sacrement, aux grâces dont il enrichit l'âme de l'enfant, aux prérogatives qu'il lui confère, aux titres dont il l'ennoblit, vous auriez hâte de le lui faire administrer.

Tout être humain, en venant en ce monde, apporte une nature viciée par la première faute, déchue, disgraciée, sans relation avec Dieu. Or, le baptême le purifie, le relève et le rattache à Dieu, par le bienfait de la grâce, par le don d'une vie supérieure, surnaturelle.

L'enfant baptisé devient une créature nouvelle, sanctifiée, transfigurée. Il est chétif, il est pauvre peut-être ; cependant, il a des titres de noblesse : il est, en effet, l'enfant de Dieu, le frère et le cohéritier de Jésus-Christ, le temple du Saint-Esprit ; il est membre de la société la plus considérable, la plus illustre, qui s'appelle l'Eglise catholique ; c'est un concitoyen des saints, un prédestiné, un candidat du ciel.

Ces avantages sont assez précieux pour qu'on s'empresse de les lui procurer. Et puis, n'est-ce pas une douce pensée, n'est-ce pas une joie de plus, pour une mère chrétienne, de savoir que la chère petite créature qu'elle serre dans ses bras, qu'elle presse sur son cœur, qu'elle embrasse si tendrement, est un ange de Dieu, paré d'innocence et de pureté ?... Autrefois, on appréciait comme il convient tous ces avantages, et l'enfant était à peine au monde que tout était prévu, tout était disposé pour le baptême. Aujourd'hui il s'en faut que l'on y mette autant d'empressement.

Je me suis reporté à cinquante ans en arrière ; j'ai examiné le registre des baptêmes dans cette paroisse. J'ai constaté que presque tous les enfants avaient été baptisés le lendemain de leur naissance ou deux jours après ; quelques-uns, cinq ou six jours après ; je n'ai en ai remarqué que deux qui ont été baptisés après deux semaines. Aujourd'hui, je n'en vois pas un seul qu'on apporte à

l'église dans la semaine qui suit la naissance ; on attend plusieurs mois, on attend quelquefois plus d'un an, pour les faire baptiser. Mes frères, il y a là une étrange indifférence, une coupable négligence, et je n'ai pas de paroles assez vives pour les condamner. Des théologiens pensent qu'on ne peut, sans pécher mortellement, différer le baptême d'un enfant au delà de six jours ; la plupart enseignent qu'un retard de quinze jours, s'il n'est pas justifié par des raisons sérieuses, constitue une faute grave.

Puis-je espérer que ces considérations fixeront votre attention, et vous décideront désormais à procurer la grâce du baptême à vos enfants le plus tôt possible ?

## II

Après le baptême, l'acte le plus important de la vie chrétienne est la première Communion. A cause de son importance, cet acte veut être longuement et sérieusement préparé ; il demande à être religieusement célébré ; et avec la vigilance des parents et la bonne volonté des enfants, il doit produire des effets durables.

Quelle préparation y apportait-on autrefois, et quelle préparation y apporte-t-on aujourd'hui ? — Comment célébrait-on cette fête autrefois, et comment la célèbre-t-on aujourd'hui ? — Qu'était la persévérance autrefois, et qu'est-elle aujourd'hui ?

La comparaison que nous allons faire n'est pas, vous le pressentez, mes frères, à l'honneur de nos contemporains.

1. Autrefois, on estimait comme il est juste le concours et l'influence de l'enseignement religieux pour l'éducation de la jeunesse.

Quels sont les parents qui ne rêvent un bel avenir pour leurs enfants et qui ne fondent sur eux des espérances ? Ils sont disposés à faire tous les sacrifices possibles, pensant qu'ils seront plus tard largement dédommagés.

Vos rêves sont bien légitimes, mes frères ; mais, prenez-y garde : ils ne se réaliseront que si vous procurez à vos enfants une bonne éducation ; et pour la leur donner, il ne faut pas en écarter la religion. La religion n'est pas de trop pour atteindre ce but ; son influence est indispensable. Même avec ses leçons et ses secours, il est des enfants qui se tiennent difficilement sur le chemin du devoir ; à plus forte raison ceux qui en sont privés : ils deviennent aisément la proie des passions, car pour eux il n'y a point de barrière qui les retienne. Le courant du mal les emporte, et ils s'en vont fatalement à l'abîme.

Ce n'est pas avec un peu de science, ce n'est pas avec des principes plus ou moins élastiques de probité et d'honneur, ce n'est pas avec des conseils puisés dans votre raison et dans votre expérience de la vie, que vous les fixerez dans le bien, que vous les protégerez efficacement contre l'envahissement des passions.

Si vous voulez qu'ils marchent droit et qu'ils soient le soutien et l'honneur de leur famille, il

leur faut les secours de la religion, la main tutélaire de l'Evangile ; en un mot, il faut qu'ils soient sincèrement chrétiens.

Oui, mes frères, — et j'y insiste, — il faut à vos enfants une solide éducation religieuse ; autrement, ils dérailleront, c'est-à-dire qu'ils feront ce que font quelquefois ces puissantes machines à vapeur qui emportent à toute vitesse, à travers nos vallées, les hommes et les choses, quand elles cessent d'être contenues et dirigées par les longs rubans de fer qui tracent leur chemin. Alors, elles se heurtent violemment contre des montagnes ; elles se jettent dans des abîmes, et l'on entend les cris désespérés des voyageurs broyés sous les roues des wagons. C'est l'image expressive du sort réservé au jeune homme qui s'étant écarté de la voie de la religion, est entraîné par le mouvement vertigineux des passions ! Il se précipite dans le mal et y meurt lamentablement.

Nos aînés sentaient la nécessité de la religion pour l'éducation de la jeunesse ; ils comprenaient qu'il ne faut pas reléguer au dernier plan la connaissance de la vérité religieuse, la science qui nous apprend à bien penser et à bien vivre, qui nous révèle notre origine, notre destinée et les moyens d'y parvenir, qui nous dicte nos devoirs envers Dieu, envers la famille, envers le prochain, envers nous-mêmes, qui nous éloigne du vice et nous attache à la vertu.

Aussi, ils ne traitaient pas le catéchisme avec dédain ; ils n'attendaient pas que leurs enfants eussent dépassé la dixième année pour le mettre entre leurs mains. Loin de discréditer, par des propos irrespectueux, le prêtre qui les catéchisait, ils appuyaient ses leçons de toute leur autorité ; ils ajoutaient leurs instances aux siennes, et, quand il y avait lieu, leurs réprimandes à ses réprimandes. Et les enfants, placés ainsi sous la double vigilance du prêtre et des parents, exhortés, stimulés à l'église et au foyer, apprenaient le catéchisme avec plus de suite et se formaient avec plus de succès aux habitudes chrétiennes.

Alors, pas un enfant ne venait au catéchisme sans savoir la formule des prières quotidiennes ; tous, même les plus jeunes, assistaient aux offices du dimanche ; la mère s'assurait par elle-même si son fils, si sa fille étudiaient la leçon qu'ils devaient réciter ; et ainsi, les efforts concertés du pasteur et des parents préparaient l'enfant à sa première communion.

Que se passe-t-il aujourd'hui ?... J'ai maintes fois déjà exprimé mes regrets.

Les parents refusent leur concours, ou ils ne nous secondent pas comme ils le devraient. Apprécient-ils la nécessité et les avantages de l'éducation religieuse ? Non, et je le dis avec tristesse. Ils se préoccupent encore — et je ne les en blâme pas — de l'instruction scolaire ; mais, je les accuse de se désintéresser de l'instruction religieuse. Il y a des exceptions, sans doute ; mais, en général, ils traitent le catéchisme comme une chose négligeable. La preuve ? Elle n'est que trop évidente.

La preuve ? C'est qu'ils retardent, autant que possible, l'envoi de leurs enfants au catéchisme ; c'est qu'ils s'inquiètent peu de savoir s'ils en apprennent les leçons et s'ils en fréquentent les réunions.

Certains évêques obligent les enfants à suivre les catéchismes pendant trois ans, pour être admis à la première communion. Ces prélats estimaient, — et je serais de leur avis, — que, dans les temps actuels, ce n'est pas trop de trois années pour instruire suffisamment les enfants au point de vue religieux. En tout cas, je vous l'ai dit et je le répète, nos règlements diocésains exigent la fréquentation du catéchisme pendant les deux années qui précèdent la première communion.

Eh bien ! malgré mes instances et mes rappels à l'ordre, les règlements ne sont pas toujours ponctuellement observés. Est-ce la faute des enfants ? Oui, sans doute ; mais ne serait-ce pas aussi la faute des parents, qui, insoucieux, n'y tiennent pas la main ?

Si encore ils appuyaient nos conseils et parlaient de nous avec une respectueuse considération ! Hélas ! il s'en trouve qui se permettent de contredire nos enseignements, de ruiner notre ascendant et d'inspirer des préventions contre nous ! Comment voulez-vous alors que les enfants d'aujourd'hui, vivant dans un tel milieu, se disposent tous dignement à la première communion ?

O parents malavisés ! vous ne soupçonnez donc pas les cruelles déceptions que vous vous préparez pour l'avenir, en agissant ainsi ? Vous traitez la religion avec légèreté ; vous semblez n'y attacher qu'une mince importance ; vous dites peut-être : « J'accepte encore que mon fils fasse sa première communion ; mais c'est tout... Je veux bien que ma fille ait un peu de religion, mais je n'entends pas en faire une dévote... » Oh ! non, vous n'en ferez pas une dévote, mais prenez garde d'en faire la honte de votre famille et le désespoir de votre vie !...

Les parents ne veulent pas comprendre qu'en réclamant la part de la religion dans l'éducation de la jeunesse, nous veillons à leurs intérêts aussi bien qu'aux intérêts de leurs enfants. Car enfin, quel est notre but en appelant autour de nous les enfants ? Nous voulons donner à la famille des jeunes gens dociles, respectueux, aimants, dévoués ; nous voulons préparer au pays, à la société, des générations attachées au devoir et s'éloignant de tout ce qui peut blesser les saintes lois de la vérité, de la justice et de l'honneur. N'est-il pas bien naturel que nous comptons sur votre concours ?

2. Vient le grand jour de la première communion. S'il y a une fête sensationnelle, une fête d'un ordre spécial et d'un caractère éminemment religieux, c'est celle-là. Il ne conviendrait donc pas d'en faire une fête mondaine, où il n'y aurait de souci que pour la toilette, pour la table et pour les plaisirs.

Il fut un temps, pas encore bien éloigné, où la



première communion d'un enfant était célébrée dans la famille avec un religieux enthousiasme. Le prêtre n'était pas seul à disposer les enfants ; il avait pour auxiliaires les parents, qui joignaient leur vigilance, leurs prières, leurs recommandations aux siennes.

La famille tout entière, escortée de ses amis et de ses invités accompagnait l'enfant à l'Eglise, priait pour lui, s'associait à son bonheur. La mère se faisait un devoir de communier avec son fils, avec sa fille. Toute la paroisse prenait part à cette solennité et contemplant d'un regard charmé et d'un cœur attendri les heureux enfants groupés devant l'autel.

Point d'excès, point d'abus, point de dissipation bruyante, point de désordre d'aucune sorte ; mais une joie contenue, grave. Pour tout dire en un mot, c'était une fête profondément religieuse.

Aujourd'hui, mes frères, il n'en est plus ainsi ; cette fête a perdu, en partie du moins, dans certaines familles, — car il y a d'honorables exceptions, — son caractère religieux ; elle est devenue une fête mondaine.

Plusieurs considèrent la première communion comme une simple formalité, comme une pratique traditionnelle qu'on ne voudrait pas omettre, dans la crainte de passer pour des gens sans religion ; c'est une circonstance qui permet de réunir des amis autour d'une table mieux servie. C'est à peine s'ils daigneront assister à la messe ; et j'ai fait plusieurs fois cette navrante remarque : un père et une mère qui n'entrent pas même à l'église ce jour-là !... On déploie une active sollicitude pour le côté matériel de la fête, on demeure indifférent pour le reste ; on s'inquiète de ce qui est l'accessoire, on néglige ce qui est la chose capitale.

Que l'enfant soit bien ou mal disposé, qu'il fasse une bonne ou une mauvaise première communion, qu'il soit recueilli ou distrait, on ne paraît pas s'en préoccuper ; et cependant c'est l'affaire qui doit primer toutes les autres. Dites à cette mère qu'il serait bienséant de s'approcher des sacrements, pour communier à côté de son enfant... Est-ce qu'elle a le temps ? Est-ce qu'il ne faut pas qu'elle songe à d'autres préparatifs, qu'elle reçoive ses invités, qu'elle s'occupe de ses convives ? Sans doute, en un jour pareil, les réunions de famille sont bien légitimes, et je me garderai bien de les réprouver ; mais il ne faut pas s'intéresser qu'à cela, et, si vous avez le sens chrétien, vous devez faire une large part à la religion, célébrer pieusement cette fête, tirer profit des grands souvenirs qu'elle évoque et des saintes émotions dont elle est la source ; et si vous faites une autre part aux réjouissances familiales, vous devez en exclure tout ce qui profanerait un si beau jour, tout ce qui pourrait en troubler la paix et la sérénité.

3. La première communion est faite. Il s'agit ensuite de maintenir les enfants dans leurs bonnes dispositions ; il s'agit d'assurer leur persévérance dans le bien.

Le pasteur fait tout ce qui dépend de lui pour les fixer dans le chemin du devoir, pour les retenir dans les pratiques chrétiennes ; il insiste vivement auprès d'eux pour qu'ils assistent régulièrement à la messe le dimanche, pour qu'ils fréquentent les sacrements de pénitence et d'Eucharistie, pour qu'ils s'éloignent des compagnies dangereuses, pour qu'ils s'abstiennent des lectures et des conversations qui porteraient préjudice à la candeur de leur âme.

Mais s'il est seul à parler, à exhorter, à avertir, son zèle sera impuissant ; et voilà pourquoi il réclame le concours des parents, et les adjure d'unir leurs efforts aux siens pour assurer la persévérance de leurs enfants.

Autrefois, les parents, avec le sentiment de leur devoir et de la responsabilité qui pesait sur eux, continuaient l'œuvre d'éducation chrétienne commencée par le pasteur ; et, grâce à leur vigilance et à leur fermeté, les enfants s'affermisssaient dans leurs bonnes dispositions, conservaient leur foi, résistaient victorieusement aux tentations du respect humain, et tenaient bon contre les scandales du mauvais exemple.

Aujourd'hui, hélas ! ils sont rares les enfants qui persévèrent, et le prêtre, qui s'est donné tant de peine pour les préparer à la première communion, est condamné à gémir sur les défaillances, sur les désertions dont il est témoin.

Que sont devenus ceux qui, il y a peu d'années, se sont présentés à l'autel, et qui, alors, paraissaient si bien disposés ? Que reste-t-il de leurs serments ? Combien, parmi eux, emportés par le torrent, ne participent plus que de loin en loin à nos solennités religieuses ! Combien d'autres même ont complètement déserté l'église !

Les enfants sont bien coupables ; mais les parents sont-ils à l'abri de tout reproche ? Si tant de jeunes gens, si tant de jeunes filles ont dévié au lendemain de la première communion, si dès l'âge de quatorze ans ils se dérobent à la pratique des devoirs chrétiens, n'est-ce point parce que les parents ont cessé de veiller sur eux, et les ont laissés suivre les caprices de leur volonté ? N'est-ce point parce qu'ils ont abdiqué leur autorité ? N'est-ce point aussi parce qu'ils ont refusé de leur donner le bon exemple ?

Mes frères, j'ai touché dans cet entretien à de graves questions. Le parallèle que j'ai établi entre le passé et le présent, entre ce qui était hier et ce qui est aujourd'hui, ne doit pas nous laisser indifférents. Il est bien fait pour nous humilier, pour nous inspirer des regrets. Ce n'est point assez ; il faut qu'il nous suggère la résolution de mieux faire, de réformer ce qu'il y a de défectueux dans nos habitudes et de revenir aux traditions de nos pères. Ainsi soit-il.

## TRÉSOR D'HISTOIRES POUR L'EXPLICATION DU SYMBOLE DES APÔTRES

### II

#### LE SYMBOLE

« Jeune homme, savez-vous votre *Credo* ? » — Un jour, M. Cousin était venu entretenir M. Duruy d'une grave question de liberté de conscience, qui préoccupait fort l'opinion publique ; j'eus la bonne fortune d'assister à leur conversation, que je me suis toujours rappelée.

J'étais tout yeux, tout oreilles, — les hommes de ma génération n'avaient point eu le privilège d'entendre l'éminent philosophe, — lorsque tout à coup M. Cousin, se retournant vers moi, me dit :

— Jeune homme, savez-vous votre *Credo* par cœur ?

M. Duruy voulut bien lui répondre : « Oh ! pour celui-là, cher maître, je vous réponds qu'il ne doit point l'avoir oublié. »

— Je vous félicite, me dit alors M. Cousin, je vous félicite, mon ami... C'est là toute la vérité, et on ne saurait trop l'enseigner aux enfants. »

Il ne faut jamais l'oublier, votre *Credo*.

**Dévotion de sainte Jeanne de Chantal au *Credo*.** — La récitation du *Credo* était une des dévotions favorites de sainte Jeanne de Chantal.

On raconte dans sa *Vie* qu'étant allée résider à la campagne après son mariage et lorsqu'elle fut devenue veuve, elle fit apprendre le chant du *Credo* à ceux de ses domestiques qui avaient les plus belles voix, afin qu'ils aidassent à le chanter avec plus de solennité à la messe paroissiale.

Plus tard, lorsqu'elle fut entrée en religion, elle aimait à chanter souvent le Symbole pendant les récréations. Elle avait une dévotion spéciale envers les martyrs, parce qu'ils avaient répandu leur sang pour attester la vérité de leurs croyances. Elle honorait particulièrement saint Spiridion, qui avait captivé la raison subtile d'un philosophe à l'aide du *Credo*.

**Le *Credo* chez les sauvages.** — Lorsque le cardinal de Cheverus était missionnaire en Amérique, au commencement du siècle dernier, un dimanche matin qu'il traversait à la hâte une forêt immense, loin de toute habitation, son oreille fut tout à coup frappée par des chants graves et harmonieux qui partaient du plus épais du bois. Il se dirige de ce côté, et que trouve-t-il ? Une peuplade sauvage, rassemblée autour d'un vénérable vieillard et chantant en chœur le *Credo* catholique. Le cœur du missionnaire fut délicieusement ému.

Ces bons Indiens, évangélisés autrefois, mais n'ayant plus de prêtre pour leur dire la sainte messe, voulaient du moins s'unir à l'Eglise en se rappelant le Symbole de sa foi, et répétaient aux

échos de ces solitudes qu'eux aussi croyaient en Dieu et en Jésus-Christ.

**Un vieillard qui ignorait le *Credo*.** — Le cardinal Bellarmin, étant archevêque de Capoue, en Italie, réunissait les enfants dans sa cathédrale et leur expliquait lui-même la doctrine chrétienne.

Un jour de jeudi saint, il se trouva un vieillard de près de cent ans parmi les douze pauvres à qui le cardinal devait laver les pieds. Il le pria de réciter le Symbole des Apôtres. « Je ne l'ai jamais appris, lui répondit ce vieillard tout honteux ; personne ne me l'a jamais enseigné. » En entendant ces mots, le saint archevêque fut saisi d'une émotion profonde : « Quoi ! dit-il, dans la ville de Capoue, il ne s'est pas trouvé un seul homme, durant l'espace de cent ans, qui enseignât à ce pauvre chrétien les articles de la foi ! » Et il prit soin que ce malheureux ne mourût pas avant d'avoir appris le *Credo*.

A notre époque, le prêtre n'éprouve-t-il pas une impression semblable en voyant, lorsqu'il confère le baptême, tant de parrains qui ont oublié complètement le *Credo* qu'on leur avait appris au catéchisme ?

**Le Symbole, mot de passe.** — « Le Symbole, dit Tertullien, était le mot d'ordre et le signe distinctif des vrais fidèles ; » voilà pourquoi il a été conservé si longtemps par tradition orale et non par écrit.

Ce que le mot d'ordre ou la consigne est pour les soldats en temps de paix et de guerre, voilà ce que fut pour les chrétiens, surtout à l'époque des persécutions, le Symbole des Apôtres : un moyen de se reconnaître entre eux. Un étranger voulait-il assister à leurs assemblées, à leurs offices divins, on l'arrêtait à la porte et la sentinelle lui disait : « Donnez-moi la consigne, répétez le mot d'ordre ! » Si l'inconnu voulait passer et être admis, il fallait qu'il récitât les douze articles du Symbole ; s'il ne savait pas les réciter, il était éconduit.

**Le martyr du Symbole.** — Un enfant de sept ans fut conduit à un méchant gouverneur nommé Asclépiades, qui l'interrogea lui-même en le caressant afin d'ébranler son courage.

— C'est inutile, répondit l'enfant, je suis chrétien, je vais vous le prouver : « Je crois en Dieu le Père tout-puissant, créateur du ciel et de la terre, et en Jésus-Christ, son Fils unique, Notre-Seigneur... »

Asclépiades, irrité, l'interrompit. Ayant demandé sa mère, il donna ordre à un soldat de le fustiger devant elle pour que celle-ci lui persuadât d'adorer les idoles. Pendant son supplice l'enfant répétait : « Je crois en Dieu le Père tout-puissant, etc. » Tout à coup, s'adressant à sa mère, il lui dit :

— Mère, j'ai bien soif...

— Courage, mon cher enfant, lui répondit-elle ; encore un peu de patience, et tu arriveras à la fontaine de vie ; c'est Jésus-Christ lui-même qui te donnera à boire.



Asclépiades, furieux de se voir vaincu par un enfant, lui fit trancher la tête.

**Le Credo du petit Pierre.** — Un jour le petit Pierre, qui est devenu depuis un saint et un martyr, revenait de l'école de Vérone, où son père l'avait envoyé. Un de ses oncles, qui était hérétique, voulut savoir ce qu'il avait appris. Il le prit donc sur ses genoux, se mit à le caresser et à lui demander ce qu'on lui avait enseigné.

— Mon oncle, dit l'enfant, j'ai appris le *Credo* : « Je crois en Dieu, le Père tout-puissant, créateur du ciel et de la terre, etc. »

— Et sais-tu tout ce que cela veut dire ?

— Oui, mon oncle. *Créateur du ciel et de la terre*, cela veut dire que Dieu a fait toutes choses avec rien, par sa seule parole ; c'est lui qui a fait le soleil, la lune et les étoiles ; c'est lui qui nous envoie la chaleur pour faire pousser les plantes, et la pluie pour les rafraîchir ; voilà pourquoi nous devons l'aimer.

Son oncle ne lui en laissa pas dire davantage :

— Il ne faut pas croire cela, mon petit ; tout cela n'est pas comme on te l'a dit.

Mais il eut beau faire : Pierre tint ferme et persévéra toute sa vie dans la véritable croyance.

Il entra dans l'ordre de Saint-Dominique, et devint le fléau et la terreur des hérétiques, et surtout des Manichéens. Ils apostèrent deux scélérats qui l'attendirent sur la route de Côme à Milan. Quand il vint à passer, l'un des assassins se jeta sur lui et lui déchargea deux coups de hache sur la tête. Le martyr ne fut pas tué sur le coup ; il se releva, pardonna à ses meurtriers et se mit à réciter en latin le Symbole des Apôtres. Puis, trempant son doigt dans le sang qui coulait de ses blessures, il eut la force de tracer sur la terre le mot *Credo*. Ses assassins, furieux, lui donnèrent alors un dernier coup de poignard, et il rendit son âme à Dieu, le 6 avril 1252.

**Immutabilité du Symbole.** — Qu'est-ce que le temps n'a pas usé, rongé, transformé ? Voilà ce que je me disais un matin (février 1875), assis sur un débris de colonne, au milieu des ruines informes et sublimes du Colisée. C'était un dimanche. Le sifflet des locomotives arrivait jusqu'à mes oreilles étonnées d'entendre un tel bruit dans un tel lieu. Pendant ce temps, les ouvriers de Victor-Emmanuel, au mépris du repos dominical, effondraient sous mes yeux le sol sacré du Colisée. Oui, me disais-je, qu'est-ce qui n'a pas changé depuis dix-huit siècles ? Et qu'est-ce qui ne changera pas encore ? O homme, tout passe autour de toi, et tu passes encore plus vite que tout le reste.

Il n'y a que le *Credo* qui demeure, par lequel tout vit, et au besoin peut renaître. (Mgr BOUGAUD, *Le Christianisme et les temps présents*).

**Le Credo au Concile du Vatican.** — Je n'oublierai jamais, dit Mgr Freppel, l'impression produite sur mon âme par ce concert de voix récitant, pendant la messe du Concile, le Symbole de la foi.

Le voilà donc, me disais-je, ce *Credo* qui a passé sur les lèvres de tant de générations, qui est arrivé jusqu'à nous à travers dix-huit siècles d'attaques et de contradictions, et qui est resté debout sur les ruines de tant de systèmes tombés les uns après les autres ; ce *Credo* que les Apôtres ont recueilli de la bouche de l'Homme-Dieu, que les martyrs ont scellé de leur sang, que les conciles ont défini sous le feu des hérésies et qui est devenu la charte divine des sociétés humaines ; ce *Credo* qui se répète à toute heure et dans toutes les langues, des Alpes aux Montagnes Rocheuses, des sables de l'Afrique aux glaces du pôle, à travers cent climats, cent peuples, cent civilisations différentes ; ce *Credo* que l'enfant bégaye sur les genoux de sa mère, que le philosophe et le théologien méditent dans le silence de l'étude ; ce *Credo* dont l'orgueil et les passions peuvent s'éloigner pour un temps, mais auquel on revient tôt ou tard, après les épreuves et les déceptions de la vie, comme à la plus sûre et à la plus haute affirmation de la vérité sur la terre.

Le voilà, me disais-je, ce *Credo* catholique, qui se retrouve le même sur les lèvres de huit cents hommes venus de tous les points du globe pour témoigner la foi de leurs Eglises ; ils le récitent tel que le récitait leurs aînés sous les voûtes de la basilique de Latran ou dans le palais impérial de Nicée ; ils le récitent en chœur, et répondant du dehors, les échos de la chrétienté renvoient vers le Vatican cette sublime expression de la foi, des espérances du genre humain.

Ah ! mes très chers frères, se peut-il concevoir quelque chose de plus grand dans l'ordre religieux et moral ?

N'est-ce point là le signe irrécusable de l'œuvre que le Christ est venu fonder sur la terre, la communion des âmes dans la vérité et la charité ?

**Le lieu où a été composé le Symbole des Apôtres.** — On voit encore aujourd'hui, auprès de Jérusalem, une espèce de citerne où l'on dit que les Apôtres s'assemblèrent avant de se séparer pour aller prêcher l'Evangile par toute la terre, et qu'ils y dressèrent le Symbole qui porte leur nom. Cette citerne, en forme de cave, peut avoir vingt pas de long ; la voûte est soutenue par douze arcades en l'honneur des douze Apôtres.

Tandis que le monde entier adorait à la face du soleil mille divinités honteuses, douze pêcheurs, cachés dans les entrailles de la terre, dressaient la profession de foi du genre humain et reconnaissaient l'unité de Dieu créateur de ces astres à la lumière desquels on n'osait encore proclamer son existence. Si quelque Romain de la cour d'Auguste, passant auprès de ce souterrain, eût aperçu les douze Juifs qui composaient cette œuvre sublime, quel mépris il eût témoigné pour cette troupe superstitieuse ! avec quel dédain il eût parlé de ces premiers fidèles ! Et pourtant ils allaient renverser les temples de ce Romain, détruire la religion de ses pères, changer les lois, la politique, la morale,

la raison et jusqu'aux pensées des hommes ! (CHATEAUBRIAND).

« **Je reçois le Credo.** » — Tenez, je ne puis suivre vos démonstrations de philosophie religieuse... Cela doit être bon pour d'autres, non pour moi... Je suis un rationaliste fatigué qui me soumetts à l'autorité de l'Eglise. Je vois les faits ; je vois par l'histoire la nécessité manifeste d'une autorité divine et visible pour le développement de la vie du genre humain.

Or tout ce qui est en dehors du christianisme ne compte pas ; de plus, tout ce qui est en dehors de l'Eglise catholique est sans autorité.

Donc, l'Eglise catholique est l'autorité que je cherche, et je m'y soumetts. Je crois ce qu'elle m'enseigne : je reçois le *Credo*. (AUGUSTIN THIERRY).

### III

#### LA FOI

##### I. — Bonheur de ceux qui ont la foi

« **Qu'on est heureux de croire !** » — Le Mont-Valérien, compris aujourd'hui dans l'ensemble des fortifications de Paris, a possédé longtemps un couvent d'ermites vivant sous une règle. Voici un trait peu connu raconté par Bernardin de Saint-Pierre au sujet de ce couvent.

« Un jour, nous nous rendions avec Jean-Jacques Rousseau au Mont-Valérien. Quand nous fûmes parvenus au sommet de la montagne, nous formâmes le projet de demander à dîner aux ermites.

« Nous arrivâmes chez eux un peu avant qu'ils se missent à table, et pendant qu'ils étaient à l'église.

« Jean-Jacques me proposa d'y faire notre prière. Les ermites récitaient alors les litanies de la Providence, qui sont fort belles. Jean-Jacques me dit avec attendrissement :

— Maintenant j'éprouve ce qui est dit dans l'Evangile : « Quand plusieurs d'entre vous seront rassemblés en mon nom, je me trouverai au milieu d'eux. » Il y a ici un sentiment de paix et de bonheur qui pénètre l'âme.

Je lui répondis : « — Si Fénelon vivait, vous seriez catholique. »

Il me repartit, hors de lui et les larmes aux yeux : « — Oh ! si Fénelon vivait, je chercherais à être son laquais pour mériter de devenir son valet de chambre ! »

« Cependant on nous introduisit au réfectoire. Nous assistâmes à la lecture, à laquelle Rousseau fut très attentif. Le sujet était l'injustice des plaintes de l'homme.

« Après cette lecture, Rousseau me dit d'un air profondément ému : « — Ah ! qu'on est heureux de croire ! »

**Point de désespoir pour les chrétiens.** — « Pour ceux qui croient, il peut y avoir d'immenses douleurs ; il n'y a point de désespoir. Quelques déceptions qu'ils rencontrent dans ce rêve de bonheur que poursuit tout être humain, leur rêve en effet n'est jamais qu'ajourné : ce que la terre leur refuse, le ciel le leur promet toujours. » (OCTAVE FEUILLET).

**Heureux ceux qui croient.** — « Heureux, trois et quatre fois heureux ceux qui croient !... Ils ne peuvent sourire sans compter qu'ils souriront toujours, ils ne peuvent pleurer sans penser qu'ils touchent à la fin de leurs larmes. » (CHATEAUBRIAND).

« **Le nécessaire !** » — « Une foi, c'est là pour l'homme le nécessaire. Malheur à qui ne croit rien ! » (VICTOR HUGO).

**Un vilain revers de médaille.** — Napoléon disait un jour à Mme de Montesquiou, gouvernante du roi de Rome : « Voilà Bernadotte roi, quelle gloire pour lui !

— Oui, sire ; mais il a un vilain revers de médaille : pour un trône, il a abdiqué la foi de ses pères.

— Oui, repartit l'empereur, moi qu'on croit si ambitieux, je n'aurais pas quitté ma religion pour toutes les couronnes de la terre. »

**La foi, quel trésor !** — Dans une petite ville du Midi, il y avait eu grande foule, le matin de l'Assomption, autour du confessionnal ; et, malgré tout le zèle du vénéré pasteur de la paroisse et de son jeune vicaire, quelques personnes n'avaient pu se confesser.

De ce nombre était une bonne vieille : l'on a désappris de nos jours à céder le pas aux vieillards.

Après la messe, elle se fait conduire à la sacristie :

— Monsieur le Curé, dit-elle, je voulais me confesser : je ne l'ai pas pu ; et, désespérant de faire la sainte Communion aujourd'hui, j'ai mangé un petit morceau de pain que j'avais emporté dans ma poche. Cependant je ne voudrais pas laisser passer une si grande fête sans la célébrer ; je vous en prie, venez me dire le saint Evangile devant la statue de la sainte Vierge !

Cinq minutes après, vous auriez vu aux pieds de la divine Madone une pauvre vieille à genoux, appuyée sur son bâton, et un prêtre en surplis récitant sur elle le texte évangélique.

##### II. — Malheur de ceux qui n'ont pas la foi

**Des chiffres écrasants.** — Un docteur en médecine écrivait naguère : « Voilà vingt ans que je cours le monde. J'ai vu bien des familles malheureuses désunies : j'en puis compter 342. Or, sur ce chiffre, 320 manquaient au devoir de la messe le dimanche, vivaient en conséquence sans instruc-



tion religieuse et en dehors de toute religion. C'était le paganisme en plein christianisme. Je ne m'étonne pas de trouver là la misère et la haine.

« Sur 417 jeunes gens, désespoir et déshonneur de leur famille, pas un ne mettait jamais les pieds à l'église.

« Il en est de même de 23 banqueroutiers que j'ai remarqués et dont je me souviens.

« J'étais écrasé sous le poids de cette statistique, et cependant, vous l'avouerez-je ? j'éprouve au fond du cœur comme une certaine satisfaction, en constatant que Dieu fait justice, même ici-bas, des révoltés qui l'outragent et lui désobéissent. »

**Malheureux de ne croire à rien.** — M. Viennet, disait un jour à son collègue Benjamin Constant, député comme lui en 1820 :

— Je suis bien malheureux de ne croire à rien. Ah ! si j'avais des enfants, je les préserverais de ce malheur, en les faisant élever chrétiennement.

— Comme pour vous, répondit Benjamin Constant, c'est un supplice pour moi de n'avoir pas la foi... Ah ! que je voudrais croire à quelque chose !

« Sans la religion, rien ! » — Casimir Périer, ministre du roi Louis-Philippe, sentant la mort approcher, déplora amèrement ses erreurs. Il s'éciait :

— La religion ! voilà ce qui est important : il n'y a que cela de bon sur la terre. C'est un grand malheur qu'on ait oublié la religion ; on ne sait pas ce qu'on a perdu.

Puis s'adressant à un jeune médecin qui était auprès de lui :

— Qu'est-ce que vous en pensez, jeune homme ? N'est-il pas vrai que j'ai raison ? Sentez-vous cela comme moi, vous ? Aimez-vous la religion ? Avez-vous de la religion ?

Le jeune médecin lui ayant répondu que cette affaire ne le regardait point et qu'il s'abstenait de s'en occuper :

— Vous avez tort, reprit vivement le malade ; vous avez tort, mon ami ; vous vous en repentirez plus tard.

*Sans la religion, rien !* c'est moi qui vous le dis, et vous le verrez. Prenez garde à vous !

**La conversion d'un... honnête homme.** — Littré fut pendant toute sa vie un matérialiste ardent. Il se convertit à l'heure de la mort. Divers actes, qui témoignaient de ses sentiments religieux, précédèrent sa conversion. Ainsi, toujours il a laissé à sa femme et à sa fille la plus grande liberté pour satisfaire leur dévotion. Chaque semaine, il faisait maigre le vendredi.

A l'époque des persécutions contre les écoles chrétiennes, il transmettait chaque année au curé de Notre-Dame des Champs une somme de trois cents francs pour le soutien de ses écoles. Il protesta contre la fermeture des collèges tenus par les Pères Jésuites. Vers la fin de sa vie, il lisait des livres tout à fait religieux, tels que les ouvra-

ges de l'abbé Perreyve, les *Conférences* de Lacordaire et le *Catéchisme diocésain*.

Quelque temps avant sa mort, il fit brûler le testament où il avait exprimé la volonté d'être enterré civilement ; et quand la religieuse qui le soignait récitait le chapelet devant lui, il aimait à redire ces mots de l'*Ave Maria* : « Priez pour nous pauvres pécheurs. » — « Je pleure, disait-il encore, parce que j'ai péché, et je ne sais à qui demander pardon ! »

Dieu récompensa ces premières avances. Littré n'avait jamais été baptisé. Or, la nuit qui précéda sa mort, se trouvant violemment oppressé, il appela son épouse : « Je suis perdu, dit-il, donnez-moi le baptême. »

Au comble de la joie en entendant cette demande, Madame Littré s'empressa de la satisfaire, avant la venue du prêtre qui aurait pu arriver trop tard. Littré recita le *Credo* et quitta ce monde en paix avec Dieu. La cérémonie de ses obsèques, qui eut lieu à l'église, fut une nouvelle preuve de sa mort chrétienne.

**La dernière page.** — Le philosophe Jouffroy, après avoir bien travaillé et longuement écrit, dut songer à son éternité ; sa fin approchait, et son âme était cruellement tourmentée. Les hommes parlaient de lui avec éloges, les honneurs ne lui manquaient pas, on l'appelait « le Maître », on l'accablait de louanges. Pourquoi ces louanges ? Avait-il inventé quelque chose d'utile ? avait-il trouvé le secret d'être heureux ou de ne pas mourir ? Non, il avait méconnu la religion et semé le doute dans les cœurs ; il avait enlevé la foi à beaucoup d'âmes ; et lui-même ne savait plus le premier mot de son existence.

Il l'avait su cependant ; mais l'orgueil l'avait perdu. Le châtimeur commençait. Parvenu à cet âge où l'on se sent défaillir, où la vie s'en va, tristement replié sur lui-même, il écrivit une dernière page, il fit une dernière leçon.

Que disait-elle, cette page ?

Elle disait que la solution de toutes les grandes questions qui peuvent intéresser l'homme se trouve dans le catéchisme et ne se trouve que là, que l'enfant en sait plus long avec son petit livre que tous les savants du monde avec leurs gros volumes.

Elle disait qu'en dehors de la religion il n'y a pour l'homme ici-bas que des obscurités insondables et un continuel tourment d'esprit, qu'un bon acte de foi vaut mieux que tous les systèmes de philosophie, et que le catéchisme bien pratiqué suffit pour rendre heureux.

Telle fut la dernière leçon de cet homme célèbre.

## COURTES INSTRUCTIONS POUR LA PRIÈRE DU SOIR

### XCII

#### RÉSURRECTION DU FILS DE LA VEUVE DE NAÏM

Jésus quitta Capharnaüm, probablement dès le lendemain de la guérison du serviteur du centurion, et, accompagné de ses disciples et d'une foule nombreuse, il prit le chemin qui conduisait à la ville de Naïm. Comme il approchait de cette bourgade, au moment d'en franchir la porte, il croisa un convoi funèbre ; c'était celui du fils unique d'une veuve. Une nombreuse assistance suivait la pauvre femme, en proie à une douleur facile à comprendre.

Au spectacle de la désolation de cette mère, Jésus est ému de compassion. « Ne pleurez pas ! » ou plutôt : « Ne pleurez plus ! » lui dit-il, et s'approchant du cercueil, il le touche, pendant que les porteurs s'arrêtent, puis il ajoute : « Jeune homme, je te le commande, lève-toi ! » Et le mort se mit sur son séant et commença de parler. Jésus le rendit à sa mère, et tous les témoins de ce prodige, saisis de crainte, glorifiaient Dieu en disant : « Un grand prophète s'est levé parmi nous, et Dieu a visité son peuple. » Et le récit de ce miracle se répandit dans toute la Judée ainsi que dans toute la contrée d'alentour. (Luc, vii, 11-17).

La petite ville de Naïm où se déroula cette scène si touchante, porte encore aujourd'hui le nom de Naïm ou N'aïn. Ce nom signifie « la belle », appellation justifiée par la situation géographique de la bourgade. Appuyée sur le versant septentrional de la chaîne de montagnes de l'Hermon, elle voit, à ses pieds, la vaste et fertile plaine d'Esdrélon ; en face, se dressent les collines boisées de Galilée, que dominent les pics neigeux du Liban et du grand Hermon. Aujourd'hui, Naïm n'est plus qu'un misérable hameau habité par des musulmans fanatiques.

Ainsi que presque toutes les villes de l'Orient, elle avait des portes ; près d'une de ces portes on voit encore de nos jours plusieurs tombeaux taillés dans le roc ; ils se trouvent précisément près de la rampe escarpée par laquelle arrivait le Sauveur.

Ce fut là que les deux cortèges se croisèrent. A la vue de cette veuve désolée, Jésus fut remué jusqu'au fond des entrailles, selon l'énergique expression grecque ; il eut pitié de sa douleur : « *Noli flere*, ne pleure plus, » lui dit-il avec bonté.

A ceux qui sont en deuil, les parents ou amis répètent aussi : « Ne pleurez pas ! » Mais cette parole n'est guère efficace pour tarir les larmes et panser les blessures du cœur. Tandis que, ici, celui qui la prononce est le Dieu tout-puissant qui sait consoler et guérir.

Les cercueils, chez les Hébreux, n'étaient point fermés à la façon des nôtres, ils se composaient d'une bière ouverte sur laquelle on jetait un drap mortuaire qui cachait le défunt, enveloppé dans son linceul. Sans dire un mot, Jésus touche l'extrémité de la civière. Soit que les porteurs aient compris l'intention du Seigneur, soit qu'ils aient été frappés de la majesté de son visage, ils s'arrêtent, et la foule des disciples aussi bien que celle du funèbre convoi se presse, curieuse et émue, pour voir ce qui va se passer. Quelle minute ! et comme les cœurs durent battre en entendant le divin Maître dire d'une voix retentissante et autoritaire : « Jeune homme, je te l'ordonne, lève-toi ! » Et quel frémissement, quelle stupeur quand on vit le mort se redresser, s'asseoir sur son séant et demander sans doute où il était, ce qui lui était arrivé ! Quelle joie pour la mère en recevant des mains de Jésus, dans ses bras, son fils vivant ! Dans la foule, la reconnaissance sucède à la crainte du premier moment, une rumeur qui va croissante se répand dans tout le pays, au loin : « Un grand prophète s'est levé parmi nous, et Dieu a visité son peuple ! »

Que d'applications aussi pieuses que pratiques éveille cet épisode, qui est un des plus touchants de l'Evangile !

*On portait en terre un mort !* Ce mort, n'est-ce point aussi notre âme, tuée par le péché, emportée par les passions, par l'impiété, la haine, la volupté, l'injustice, hors de Naïm, c'est-à-dire hors de la cité des vivants, hors de l'état de grâce, dans la terre maudite des infernales régions ? Ce mort était le fils unique, la seule fortune d'une pauvre veuve : vous n'avez qu'une âme, une seule, votre unique trésor, le seul dont la perte soit irréparable. Hélas ! et pendant que les porteurs de Satan l'entraînent en enfer, vous la suivez, non point en pleurant comme la veuve désolée, mais en riant, en chantant, accompagnés de la foule, de vos occupations, de vos affaires, de vos divertissements, de vos intérêts matériels, qui vous redisent à leur manière : « Ne pleurez pas !... Non, soyez joyeux quand même ; soyez heureux, et n'allez pas vous attrister sur la perte de votre âme, de votre éternité ! »

*On portait un mort en terre !* Ce mort, c'est votre enfant, pauvres parents ; c'est votre époux, votre père, votre mère peut-être, infortunées épouses et filles chrétiennes ; ce sont ces êtres, ce que vous avez de plus cher ici-bas, que les mauvais exemples, les scandales, l'entraînement du monde, l'amour des plaisirs ou de l'argent, les mauvaises compagnies ou les lectures impies, immorales, emportent dans la terre du doute, de l'indifférence, de l'abandon des devoirs chrétiens. Ces âmes sont mortes à Dieu, mortes à la grâce, ce ne sont plus que des cadavres spirituels. Vous les suivez en pleurant : vos larmes, vos conseils,



vos reproches, vos exemples, vos remontrances ont été impuissants à leur conserver la vie. Vous pleurez, vous priez et faites prier, ayez confiance !

*Ne pleurez plus !* « Il est impossible que le fils de tant de larmes périsse, » disait l'évêque Ambroise à sainte Monique, en parlant de son Augustin. Continuez, parents, épouses, jeunes gens chrétiens, à suivre vos chers morts. Accompagnés-les de vos larmes et de vos prières jusqu'à ce que votre douleur touche le cœur du Seigneur. Oui, le jour viendra où il aura compassion de vous et redira à votre cœur la parole bénie : « Ne pleurez plus ! » Il s'approchera du sinistre cortège qui emporte aux abîmes votre cher égaré, il étendra la main et criera au cadavre :

*« Jeune homme, je te l'ordonne, lève-toi ! »* Lève-toi, malheureux vieillard, de cette indifférence, de cette impiété où tu croupis depuis des années. Lève-toi, père de famille, mère de famille, de cet abandon du devoir chrétien et familial où vous vous êtes jetés par suite de préoccupations matérielles, peut-être d'égarements du cœur. Lève-toi, jeune homme, lève-toi, jeune fille, de cette fréquentation, de cette affection coupable et criminelle, de ces habitudes, de ces lectures corruptrices, qui portent ton âme, morté à la piété, à la vertu, de la terre maudite du vice et de la corruption dans celle de la damnation !

C'est aux portes de Naïm que Jésus rencontre et ressuscite ces pauvres âmes mortes, c'est-à-dire au lendemain d'une fête, d'un plaisir, ou d'une épreuve. Un remords, une déception dans la vie, une trahison de cœur, un revers, une souffrance, un deuil, une maladie, que sais-je ? un bon livre ouvert par hasard, une réflexion, des souvenirs dans une église où l'on était entré pour quelque cérémonie, un conseil affectueux, un bon exemple, une grâce enfin — car tout cela c'est autant de grâces faites par Jésus à ces morts spirituels — nous frappent, nous bouleversent ; c'est l'appel tout-puissant, irrésistible du Seigneur : « Lève-toi ! »

Et ces morts se remettent à vivre de la vie chrétienne ; le Sauveur les rend à l'affection de ceux qui pleuraient leur perte, et eux aussi commencent à parler. Ils ne priaient plus, et leurs lèvres reprennent l'habitude de la prière ; ils ne savaient plus ni parler à Dieu, ni parler de lui, et leur cœur recommence à le bénir et à le faire aimer ; leur langue ne voulait plus avouer les fautes du cœur, de l'esprit, de la chair, et maintenant elle les confesse humblement ; le langage de la religion, de la piété, de l'Evangile, de la charité était un langage inconnu pour eux, et maintenant ils le parlent avec bonheur. Jésus a fait en eux un miracle aussi extraordinaire que celui de la résurrection du fils de la veuve de Naïm : il les a ressuscités à la vie chrétienne.

Heureux et bénis ceux qui n'abandonnent pas leurs morts spirituels, mais les suivent jusqu'à ce qu'ils rencontrent Jésus ! Heureux et bénis ceux dont les prières et les larmes attendrissent le cœur du bon Maître et en font tomber la parole toute-

puissante à laquelle la mort elle-même obéit : « Lève-toi ! » Avec quelle joie, à leur tour, ils bénissent et glorifient le Seigneur !

### XCIII

#### AMBASSADE DU PRÉCURSEUR A JÉSUS

Le bruit du miracle de la résurrection du jeune homme de Naïm s'était répandu dans la Judée et dans tous les pays circonvoisins, l'Idumée, la Décapole, la Phénicie et la Pérée où saint Jean-Baptiste était prisonnier, dans les cachots de Machéronte, du tétrarque Hérode Antipas. On sait que l'emprisonnement du Précurseur avait pour cause les reproches adressés à Hérode au sujet d'Hérodiade qu'il avait enlevée à son frère.

Les disciples de Jean, quelque peu jaloux de voir éclipsée la gloire de leur maître, viennent donc lui raconter les miracles opérés par Jésus et la réputation grandissante de celui-ci. Alors Jean appela deux de ses disciples et les envoya vers Jésus lui demander : « Etes-vous celui qui doit venir, ou en attendons-nous un autre ? »

Etant donc arrivés jusqu'à Jésus, ces hommes lui dirent : « Jean-Baptiste nous a envoyés vous demander : « Est-ce vous qui devez venir, ou en attendons-nous un autre ? »

A cette heure même, Jésus guérit beaucoup de personnes souffrantes de maladies, de plaies, possédées d'esprits mauvais, et il rendit la vue à plusieurs aveugles ; puis il répondit aux messagers : « Allez annoncer à Jean ce que vous avez entendu et vu : que les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont purifiés, les sourds entendent, les morts ressuscitent, les pauvres sont évangélisés. Et bienheureux celui qui ne sera pas scandalisé à mon sujet. »

Et lorsque les envoyés de Jean furent partis, Jésus se mit à parler du Précurseur à la foule : « Qu'êtes-vous allés voir au désert ? Un roseau agité par le vent ? Non. Un homme vêtu avec mollesse ? Mais ceux qui sont ainsi vêtus habitent les demeures des rois. Qu'êtes-vous donc allés voir ? Un prophète ? Oui, je vous le dis, et plus qu'un prophète, car c'est celui dont il est écrit : Voilà que j'envoie mon ange devant ta face, et il préparera ta voie devant toi. En vérité, je vous le dis, parmi les enfants des femmes, nul n'est plus grand prophète que Jean-Baptiste ; mais le plus petit dans le royaume de Dieu est plus grand que lui. »

« Or, depuis les jours de Jean-Baptiste jusqu'à maintenant, le royaume des cieux souffre violence, et les violents le ravissent ; car tous les prophètes et la Loi ont prophétisé jusqu'à Jean ; et si vous voulez le comprendre, il est lui-même Elie qui doit venir. Et tout le peuple et les publicains en l'écoutant ont justifié Dieu, ayant été baptisés du baptême de Jean. Mais les pharisiens et les docteurs de la Loi ont méprisé le dessein de Dieu

sur eux, n'ayant pas été baptisés par lui. Que celui qui a des oreilles pour entendre, entende ! »

Et le Seigneur dit encore : « A qui comparerai-je les hommes de cette génération ? A qui sont-ils semblables ? Ils sont semblables à des enfants, assis sur la place publique, qui se crient l'un à l'autre : « Nous avons joué de la flûte et vous n'avez pas dansé ; nous avons chanté des lamentations et vous n'avez pas pleuré. » En effet, Jean-Baptiste est venu, ne mangeant point de pain, ne buvant point de vin, et ils disent : « Il est possédé du démon. » Le Fils de l'homme est venu, mangeant et buvant, et vous dites : « Voilà un homme qui mange beaucoup et boit du vin, c'est un ami des publicains et des pécheurs. » Mais la sagesse a été justifiée par tous ses enfants <sup>1</sup>. »

Ainsi que saint Jean, nous aussi nous avons entendu parler des miracles de Jésus, on nous a instruits durant notre enfance de la vie et de la doctrine du divin Maître. Souvent encore, du haut de la chaire, le prêtre nous rappelle les lois du Sauveur. Nous n'avons pas le droit de demander : « Etes-vous celui qui doit venir ? »

Oui, Jésus-Christ est véritablement Celui qui devait venir et qui est venu : nous racheter du péché et de la mort éternelle, nous réconcilier avec son Père, nous mériter les grâces dont nous avions besoin, nous instruire par sa doctrine et ses exemples que nous devons suivre et imiter. Il est Celui qui doit venir dans notre âme par sa grâce, et dans la sainte communion, pour nous éclairer, nous fortifier, nous défendre, nous sanctifier. Enfin, il est Celui qui doit venir nous juger à notre mort et juger tous les hommes à la fin du monde.

« *Heureux celui qui ne se scandalisera pas à son sujet !* » Il est des chrétiens qui se scandalisent de voir le triomphe momentané des méchants, l'Eglise persécutée, le Christ bafoué, trahi, chassé des lois, des écoles, des places publiques, des hôpitaux. A cette vue, le doute, le découragement s'emparent d'eux, ils sont tout désemparés. Hommes de peu de foi qui ignorent cette autre parole de Jésus : « Le royaume des cieux souffre violence, les violents le ravissent ! » Bienheureux ceux que les persécutions, les tracasseries, les injustices du monde n'arrêtent pas sur le chemin de l'Evangile et qui restent fidèles à leur Dieu envers et contre tout ! Bienheureux ceux qui s'attachent d'autant plus fortement à la religion et à ses pratiques qu'ils la voient plus persécutée, raillée, méprisée ! Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la cause de Jésus-Christ : ils conquièrent le royaume des cieux !

« *Les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont purifiés, les sourds entendent, les morts ressuscitent, les pauvres sont évangé-*

*lisés !* » Le monde est rempli d'aveugles volontaires, d'aveugles spirituels dont l'âme ne sait plus lire ses immortelles destinées à la clarté des vérités de la foi, dont les yeux sont éteints à la lumière de l'Evangile. Ils ne veulent pas reconnaître la fausse route qu'ils suivent, le précipice vers lequel ils s'acheminent en chantant. Ne sommes-nous pas du nombre de ces malheureux dont l'Esprit-Saint a dit qu'ils ont des yeux et ne voient pas, aveugles assis à l'ombre de la mort ?

Les boiteux sont ceux qui ne savent plus marcher droit dans les sentiers de la vertu et de la justice. Combien de chrétiens boiteux, pardonnez-moi l'expression, qui croient pouvoir cheminer un pied dans le monde et l'autre dans les sentiers de la religion ! Ils ne veulent pas abandonner les pratiques de la piété, mais ils n'ont pas plus le courage de suivre franchement et généreusement Jésus-Christ que celui de renoncer aux futilités et aux vanités du monde. Ils ne font que côtoyer le vice, mais ils ne marchent pas dans la vertu. Notre âme n'est-elle pas ainsi boiteuse ?

« *Les lépreux sont purifiés !* » La lèpre corporelle n'est pas la plus répugnante ni la plus dangereuse. On s'apitoie sur le sort des malheureux atteints de l'horrible maladie, du triste destin qui les retranche de la société, de la famille même, et on ne songe pas au malheur bien plus épouvantable des âmes couvertes de la lèpre du péché, retranchées de la famille du ciel et exposées à la perte éternelle. Si les anges voulaient parler, que ne pourraient-ils dire ? Quelle surprise s'ils dévoilaient les cœurs ! Notre âme n'est-elle point couverte de l'affreuse lèpre du péché ? Ayons au moins pitié d'elle.

« *Les sourds entendent !* » Combien d'âmes encore, atteintes de cette infirmité spirituelle ! Combien ne veulent entendre ni la voix de Dieu, ni celle de leur pasteur, de leurs parents, de leur conscience ou de leurs remords ! Combien de cœurs sourds à l'appel de la grâce, à l'invitation du ciel de mener une vie plus chrétienne, plus pure !

« *Les morts ressuscitent !* » Les âmes mortes à la vie de la grâce trouvent la résurrection auprès de Jésus dans ses sacrements, au tribunal de la pénitence principalement. Mais il est des morts endurcis qui refusent de sortir du tombeau du vice ou des passions mauvaises. Notre âme est-elle vivante ou morte ?

« *Les pauvres sont évangélisés !* » Nous sommes tous plus ou moins pauvres des dons du ciel ; mais si nous avons la bonne volonté, Jésus nous apporte ses biens, plus précieux que l'or et que toutes les richesses temporelles : lumières de la foi, consolations de l'espérance, joies de la charité, l'Evangile.

« *Les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont purifiés, les sourds entendent, les morts ressuscitent, les pauvres sont évangélisés !* » Voilà les bienfaits que sème le Sauveur sous ses pas, qu'il répand à pleines mains sur ceux qui vont à lui avec bonne volonté. C'est pour guérir ces maladies qu'il est venu du ciel parmi nous.

<sup>1</sup> Matth., xi, 2-19 ; Luc, vii, 17-35.



Que ceux qui ont des oreilles pour entendre entendent donc son appel ! Que ceux qui ont des infirmités à guérir accourent donc près de lui chercher leur guérison, ils la trouveront !

## CONFÉRENCES POUR LE CARÈME

### IV

#### L'HOMME DE DEVOIR

*Paratum cor meum, Deus,  
paratum cor meum.*

Mon cœur est prêt, Seigneur,  
mon cœur est prêt.

(Ps. LVI, 8).

Mes frères,

De l'ensemble de notre discours précédent il résulte que, si l'homme se contentait de connaître et d'aimer la Vérité, il donnerait la preuve la plus manifeste qu'il ne la connaît ni ne l'aime. Car nous avons distingué, dans ce qui constitue l'homme de Vérité, un triple élément : la vue de ce qui est, l'amour de ce qui est, et le témoignage rendu à ce qui est. La Vérité, en effet, passe immédiatement de l'intelligence au cœur, pour s'épanouir bientôt après sur les lèvres.

Mais cet épanouissement n'est en quelque sorte que la fleur de l'arbre divin de la Vérité, et la fleur annonce le fruit ; elle l'indique, elle le commande ; car la Vérité étant l'image de Dieu, ou Dieu lui-même, elle ne peut se dessaisir un seul instant de son essentielle et féconde activité.

Puis donc qu'elle constate dans la vie morale un ordre, une harmonie, des lois, elle requiert impérieusement le concours de toute intelligence et de toute volonté pour le maintien de ces lois, de cette harmonie, de cet ordre.

On a donné le nom de *devoir* à la législation divine ou humaine qui définit, réglemente, détermine la mise en action de la vérité. La Vérité trouve donc son expression dans le Devoir, et le Devoir est le fruit naturel de la Vérité. D'où il suit que l'homme de vérité est complété par l'homme de devoir ; c'est-à-dire que tout ce que le premier dicte, d'après la théorie, le second doit l'exécuter dans la pratique avec la même ardeur, la même précision, la même plénitude.

La langue catholique possède un admirable mot pour désigner dans son ensemble l'homme de devoir : c'est celui de *dévotion*... Oh ! je sais que ce mot n'est pas toujours compris... Je sais qu'il est devenu le thème favori de l'impiété railleuse, comme il reste une énigme indéchiffrable pour les simples ou les distraits.

Aux yeux de ces derniers, la dévotion est comme un reflet de la vision intuitive, un avant-goût des voluptés du ciel. Facilement ils s'imaginent

qu'une personne dévote plane dans les régions sésaphiques, que l'extase la soulève pendant l'oraison, qu'un fil à peine retient encore sur la terre des vivants cette âme faite pour habiter les collines éternelles.

Aux yeux des impies, la dévotion, personnifiée par certaines individualités qui en sont plutôt la contrefaçon grotesque, la parodie, est une liseuse d'ascétisme, une diseuse de chapelets, une coureuse de confessionnaux ; ils l'ont en horreur.

Pour la masse, dévot est synonyme d'être sans portée, de perclus de l'intelligence, de naïf... Le titre de dévot ferait monter la rougeur sur certains fronts où l'on a coutume de lire la dissipation et la mondanité. C'est le compendium de tous les défauts, quand ce n'est pas le manteau qui couvre tous les vices.

Eh bien ! mes frères, quand un mot participe à l'ignominie et à l'humiliation de la croix, qu'il est honni pour être l'expression de la Vérité et surtout de la Vérité qui s'est abaissée pour notre exaltation, moi je l'aime !... Je voudrais pouvoir l'écrire en rayons de soleil au frontispice de tous les monuments et lui dresser un autel dans les âmes chrétiennes.

Mettons-nous donc, mes frères, en face de cet autre aspect de Notre-Seigneur Jésus-Christ, de cet autre idéal, *l'homme de devoir* ; et, avec le pinceau de la raison, de la foi et l'exemple des saints, essayons d'en retracer l'image. Ineffablement belle et séduisante, j'ai l'espoir qu'il lui suffira de se montrer pour conquérir vos cœurs.

### I

Qu'est-ce donc que la dévotion qui constitue l'homme de devoir ?

Dans son essence, la dévotion est une disposition de l'âme qui porte à exécuter avec promptitude toutes les inspirations de la Vérité. Comme l'indique le mot latin *devotio*, c'est un dévouement absolu, à l'épreuve, toujours prêt au devoir, soit qu'il nous vienne de l'autorité divine, soit qu'il procède de l'autorité humaine. Donc partout où il y a devoir et dévouement à ce devoir, il y a aussi dévotion et réciprocement. Donc, c'est dévotion d'adorer Dieu « en esprit et en vérité, » c'est-à-dire en théorie et en pratique ; c'est dévotion d'avoir la foi, l'espérance, la charité, de célébrer chrétiennement le dimanche, d'honorer son père et sa mère, de respecter la vie, la propriété et l'honneur du prochain, de reconnaître l'autorité de l'Eglise et d'en suivre les enseignements ; en un mot, de rendre à Dieu ce qui est à Dieu, et à l'homme ce qui est à l'homme.

La dévotion va plus loin, car elle monte aussi haut que la Vérité ; elle descend aussi comme elle au moindre détail ; elle explore le domaine entier de la législation, toujours prompte à l'obéissance. Elle est bienveillante, serviable, modeste. Elle aime le travail. Elle sait commencer à point, comme elle sait suspendre ou

terminer, comme elle sait parler ou se taire, se dépenser ou se contenir, relevant toujours et exclusivement de la conscience dont elle est le langage, et de Dieu dont elle se proclame la servante fidèle et dévouée.

La dévotion est, dans l'ordre moral, ce qu'est dans l'harmonie et la peinture l'art de distribuer les tons et les nuances d'après les règles de la science et du goût. C'est suivre scrupuleusement ce vieux dicton populaire : « Une place pour chaque chose, et chaque chose à sa place ; » c'est observer le temps, le lieu, la manière prescrits dans le code évangélique par l'autorité d'un Dieu ; en d'autres termes, c'est la passion du devoir !

Quoi de plus sublime, mes frères, que le tableau du devoir avec ses difficultés, ses périls, son asservissement, et d'un homme qui marche d'un pas ferme et hardi à son accomplissement ? L'homme n'est point né pour obéir, mais bien pour commander. Il fut appelé en naissant roi de la création, et il l'était. On a beau l'assujétir à un joug, faire peser sur lui le plus dur despotisme ; son plus noble instinct sera toujours celui de la liberté. Il la cherche cette liberté comme un trésor perdu, il l'appelle comme un ami absent, il l'invoque comme le principe de son existence et la condition essentielle de son bonheur. Tout souffre, tout pleure, tout travaille ici-bas pour la liberté. Les uns la placent dans le bien, les autres dans le mal ; mais, du berceau à la tombe, quelle que soit la diversité des chemins, tous se dirigent vers le même terme.

Or, le devoir et surtout le devoir religieux semble porter atteinte à cette liberté. Le devoir se présente comme une servitude ; il se pose en adversaire, puisqu'il demande pour être accompli un sacrifice de l'esprit et, plus souvent encore, quelque immolation du cœur. L'homme le voit et le repousse ; car il est l'ennemi naturel et mortel de tout lien et de toute gêne. Il le déteste comme châtement de son crime primitif ; il l'abhorre de toute son énergie. Sa vie ! il l'a vouée à lui faire la guerre ou à le fuir et à l'éluider ! Mais, par une espèce de fatalité, il le rencontre partout ; le ciel et la terre conspirent à le multiplier sous ses pas, et ses efforts pour s'en défendre l'y attachent plus inextricablement.

Tel est l'homme escorté de faiblesse et de concupiscence pour se mesurer avec un ennemi qui dépasse son courage. Certes, s'il fallait annoncer la victoire, ce ne serait pas à un tel joueur qu'on la promettrait... Eh bien ! lorsque dans ce duel inégal entre son devoir et sa lâcheté, un homme fait volte-face à sa nature efféminée et récalcitrante, lorsqu'il se retourne pour l'humilier et lui dire : « Je te méprise ! c'est en vain que tu m'entraînes ! Dieu demande ma liberté, je la lui immole sur l'autel du devoir, » c'est alors le plus beau des triomphes, et celui qui l'a remporté le plus grand des héros !

Or, ce spectacle, mes frères, le vrai dévot le donne journellement. Personne n'a nié le nombre

des obligations qu'impose la vérité chrétienne ; personne n'a nié la rigueur de sa morale, les ennuis et les dégoûts qu'inspirent certains de ses devoirs.

On nie encore moins l'abâtardissement de la race humaine, notre décadence à tous égards, les besoins nouveaux créés par des générations nouvelles. On sait que le bien-être matériel, le *confortable*, comme on dit, est la fièvre de ce siècle et le secret mobile de tous nos travaux. Il y a donc duel à mort entre la religion et notre nature déchue, lutte sur tous les points, combat à outrance de chaque heure et de chaque instant... Et c'est pourquoi la victoire de la dévotion est glorieuse et nous grandit comme rien ici-bas ne saurait nous grandir !... Et c'est pourquoi l'on se demande si le plus petit saint du martyrologe n'est pas infiniment au-dessus de ce que l'art et la science, la toge et l'épée offrent de plus illustre, si Lacordaire, moine, balayant sa cellule au son de la cloche qui est pour lui l'appel au devoir, n'éclipse pas la gloire de Lacordaire, le grand orateur de Notre-Dame, le vaillant protagoniste de la liberté !

Observez, je vous prie, la marche de la dévotion. Non seulement elle sait attendre et accepter le devoir ; mais elle court à sa rencontre, lui ouvre ses bras et son cœur, affronte ce qu'il a de plus pénible et de plus dur. A toute heure du jour ou de la nuit, que sous ses pieds s'ouvre un abîme, que sur sa tête plane la mort, elle chante avec le prophète : « *Paratum cor meum*, mon cœur est prêt ! » L'homme dévot s'exalte pour le devoir comme le savant pour la science, comme le soldat pour son drapeau. Rien ne peut le séduire ou le dompter, rien, ni les honneurs, ni la fortune, ni le ridicule, ni le mépris, ni les menaces, ni les promesses. Contre la force qui l'entraîne, il est rocher ; contre la force qui le retient, il devient torrent : il brise, il renverse, et il passe. Mais, soit qu'il résiste, soit qu'il attaque, il reste maître des facultés les plus impétueuses de son âme ; il les tient, en quelque sorte, dans sa main ; il les précipite ou les modère, toujours dans la mesure de la sagesse et dans la proportion de la Vérité. C'est ce qui donne à son front une sérénité ineffable, à toute sa personne un air de joie calme et de désir satisfait. Son œil tranquille et doux ne s'allume et ne pétillote qu'à l'aspect du devoir ; et alors, semblable au coursier des batailles, le voilà qui s'élance, se riant de la peur, affrontant le glaive, insultant à la mort.

## II

Telle est la passion du devoir ; telle est la dévotion ! — Mais, direz-vous, un tel corollaire de la Vérité ne rend-il pas la Vérité chimérique et l'homme de devoir irréalisable parmi nous ? — Non, mes frères, et la preuve irréfragable, c'est que, dans l'Eglise du Christ, il a toujours été réalisé ; et d'abord, *par le Christ lui-même*.



1. Je ne sais quel Père de l'Eglise et, après lui, Bossuet, parlent de l'impétuosité avec laquelle il allait à son devoir : devoir librement consenti pourtant puisqu'il se l'imposait lui-même. « Il ne marchait pas, disent-ils, il bondissait, *transiliens colles, præteriens montes*. » Voyez quels élans : du sein du Père éternel dans le sein d'une femme ; du sein de la femme dans une crèche ; de la crèche à la croix ; de la croix au sépulcre ; et, pour compléter le cercle, du sépulcre au ciel, le point de départ ! Rien ne l'arrête : ni les humiliations de la vie, ni les horreurs de la mort. Il s'arrache aux douceurs du foyer domestique ; il va jusqu'à étouffer la voix du sang en se montrant presque dur envers sa mère, lui l'aimant, le bon et doux Jésus : « — Femme, qu'y a-t-il de commun entre vous et moi ? — Pourquoi me chercher ? — Ne savez-vous pas que je dois m'occuper des affaires de mon Père ? »

Quoi ? Un jour, il semble la renier publiquement ! C'était pendant une prédication. Quelqu'un l'interrompt en disant : « Voici votre mère et vos frères qui demandent à vous parler. » — Et il répondit froidement : « Qui donc est ma mère et quels sont mes frères ? En vérité, celui qui fait la volonté de mon Père céleste, — c'est-à-dire l'homme de devoir, — voilà ma mère et mes frères et mes sœurs ! »

Ah ! Tertullien l'a bien nommé : « *Integrator veritatis*, le compléteur de la Vérité. » Il en avait dessiné le portrait, ciselé la statue par sa doctrine. Mais tout cela était inerte. Par l'action, il y a introduit la vie ; et il a pu dire en réalité à son œuvre ce que Michel-Ange n'a dit que par fiction à son Moïse : « *Parli pure*, parle et marche maintenant ! »

Comme l'homme de vérité, l'homme de devoir est donc aussi l'homme de Jésus-Christ ; celui qui, à son exemple, couronne le *Credo* par le Décalogue, la science par l'art, la spéculation par la mise en œuvre et qui, au lieu de laisser la vérité s'user et s'amoindrir dans un repos coupable, favorise de toutes ses forces son expansion au dehors, *integrator veritatis* !

Qu'on ne me parle donc pas de foi ardente, de vérité comprise, d'hommes convaincus. Je veux une foi agissante, une vérité vivante, des hommes d'action. Le grand Alexandre ayant rencontré un soldat qui portait son nom, lui dit : « Montre-moi tes mains ! » — Et les ayant vues, il reprit : « Ah ! elles sont potelées et délicates ! elles ignorent le travail ! *Muta nomen aut mores*, change de nom ou change d'habitudes ! »

Chrétiens, vous êtes les homonymes du Christ ; montrez-moi donc vos mains, toute votre personne, votre esprit, votre cœur, votre imagination ! Faites-moi voir le trou des clous, c'est-à-dire le signe du travail et de la souffrance. Ah ! le devoir et son labeur pénible ne vous ont pas meurtris, pas même effleurés ? *Muta nomen aut mores* ! Changez de nom ou changez d'habitudes ! L'homonyme du Christ n'a pas un lambeau de

vérité ; il a la Vérité tout entière ; à la fleur divine il entend ajouter le fruit divin ; il ne lui suffit pas de rêver des batailles, il veut les gagner !

2. Les saints, — ces hommes de devoir par excellence, — n'eurent pas d'autre ambition pendant leur vie mortelle : reproduire le type divin ; et c'est en le reproduisant qu'ils méritèrent de devenir, à leur tour, des types pour l'humanité.

Faut-il évoquer le souvenir de la Vierge par faite, celle que les siècles ont appelée « *vas insigne devotionis*, le vase insigne de dévotion ! »

A trois ans, d'après une tradition, à cinq, six, dix ans, si vous voulez, peu importe, à cet âge où l'on pose à peine le pied sur le seuil de la vie, où l'on ne s'occupe que de bagatelles, chez un peuple où la virginité est considérée comme un opprobre, foulant aux pieds les attraits d'un sensualisme universel, ne voulant pour époux que l'auteur de son âme, Marie monte au temple et se voue à Dieu. Elle court à son sacrifice comme les mondaïns courent à un banquet. Elle offre en holocauste les prérogatives du sang royal qui coule dans ses veines, les espérances de son sexe, c'est-à-dire l'honneur possible d'enfanter le Messie. « *Vide devotionem* ! s'écrie saint Ambroise, voyez-vous déjà poindre le Christ et avec le Christ la dévotion ? »

Suivez Marie depuis ce moment décisif. Elle semble adhérer à Dieu, tant elle met de promptitude à suivre les impulsions de la grâce. Une fois seulement, dans la scène de l'Annonciation, comme les paroles de l'ange semblaient porter atteinte à sa vertu la plus chère, la fille d'Israël se troubla, une rougeur pudique colora son front. Trouble salutaire ! peur qui s'harmonise admirablement avec le courage viril ! La peur est la sauvegarde de la vertu. Ayez peur, jeunes filles, si vous voulez conserver intact l'honneur de vos âmes !

La Vierge eut donc peur ; mais à peine le mystère lui fut-il révélé, que l'enthousiasme du devoir s'empara de son âme. « Me voici ! me voici, s'écria-t-elle ; que l'ordre divin s'accomplisse, moi je suis son esclave ! *Ecce ancilla Domini ; fiat mihi secundum Verbum tuum*. »

Jusqu'à la mort, l'obéissance héroïque, l'abnégation héroïque, tous les degrés de la vertu héroïque furent son pain quotidien. Faut-il franchir les montagnes pour aller visiter sa cousine Elisabeth ? elle ne s'écoute point. Faut-il se rendre à Bethléem pour satisfaire la vanité d'un prince ? elle y vole. Un ange lui ordonne de partir pour l'Egypte : elle part. Un autre lui commande de revenir : elle revient. Un vieillard lui prédit un septuple martyre : elle ne pâlit pas. Son fils s'égare dans la foule : elle court, elle se précipite à la recherche de son trésor.

Vous venez de voir la vierge simple, la mère tendre et soucieuse ; contemplez maintenant la mère désolée. Des hommes farouches lui arrachent son fils pour l'immoler. Elle le voit pâle et san-

glant poursuivi par la haine d'un grand-prêtre, vilipendé par la populace, crucifié enfin entre deux scélérats... Et devant ce calice, le plus amer sans doute qu'une femme puisse être appelée à boire ici-bas, Marie trouve dans son cœur des énergies supérieures à l'épreuve, et dans ces paroles le triomphe du devoir : « *Fiat mihi secundum verbum* ! Seigneur, vous êtes maître ; commandez ! J'obéis ! »

Voilà bien, si je ne me trompe, la passion vraie, invincible du devoir. Celle-ci ne ment ni à Dieu ni aux hommes. Elle parle doucement, mais elle agit fortement ; elle ne marche pas, elle bondit, elle vole, *transiliens colles, præteriens montes*.

C'est cette passion du devoir qui encombrait de victimes les amphithéâtres romains, qui alimentait les bûchers de notre Gaule, qui a signalé dans tous les siècles l'existence surnaturelle de l'empire du Christ en suscitant partout des héros.

Et le secret n'en est point perdu encore ! Il y a quelques années à peine, au grand soleil de notre civilisation, à une époque où l'on fait sonner si haut les mots de tolérance et de liberté religieuse, un paysan polonais était roué de coups par un russe parce qu'il ne voulait pas forfaire à son devoir. Mais au milieu du supplice, il criait à son bourreau : « Achève ! achève !... Mes os crieront encore que je suis catholique ! »

Mais n'entendez-vous pas retentir encore à vos oreilles la réponse à la fois simple et sublime de ce bon Frère de la doctrine chrétienne, aux dernières saturnales de la commune ? — « Jure qu'il n'y a pas de Dieu, » lui disaient les ogres révolutionnaires ; et lui, levant ses deux mains au ciel, de s'écrier : « Je jure qu'il y a un Dieu, que je l'aime et l'adore ! »

Allez ! allez ! ô humbles et magnifiques Ignorantins ! On veut vous spolier maintenant, vous expulser et vous maudire... Quand on a une telle page dans son histoire, on ne meurt pas !

3. A Dieu ne plaise, mes frères, que je prétende nier l'honnêteté et même l'héroïsme de tant de personnes qui *en dehors* comme *en dedans* du catholicisme, méritent par leur dévouement au bien l'estime de la société et même le titre nobiliaire d'ami du devoir dans sa signification humaine et restreinte ! La Vérité et le Devoir tels que nous les entendons ici, sont, relativement à nous, très divisibles. On peut les connaître, les aimer, les pratiquer par portions. Cette quantité variable de bien et de vrai constitue précisément les nuances sans nombre qui séparent l'orthodoxie de l'erreur, et justifie la pluralité des degrés, *plures mansiones*, que l'Écriture sainte admet au séjour de la gloire. Bien plus, je crois volontiers qu'aucun être raisonnable ne s'est jamais placé complètement en dehors du cercle de la vérité et de la vertu.

Mais embrasser d'une seule intuition toute vérité pour l'admettre, étendre ses bras et son cœur à tout devoir pour l'accomplir, la masse des hommes, des chrétiens même, n'a pas de ces

élans ; et pour les saints, cet effort ne fut qu'un jeu. Ils ont élevé l'amour du devoir jusqu'à la passion dans le sens rigoureux de ce terme ; saint Paul ose dire : « Jusqu'à la folie, *nos stulti propter Christum* ! »

Quelle vertu a désespéré leur courage ? — La foi ? Ils avaient celle qui transporte les montagnes. — L'espérance ? Leurs yeux étaient continuellement dirigés vers le ciel. — La charité ? Leur vie ne fut qu'un acte d'amour envers Dieu et envers les hommes. — La force ? Ils ont vaincu le démon et le monde. Ils se sont vaincus eux-mêmes : c'est plus difficile et plus grand. — La douceur ? Ces hommes qu'on traînait aux cirques et aux bûchers bénissaient d'un dernier soupir leurs bourreaux et jetaient en expirant à la haine homicide un sourire de leur tendresse. Que leur manquait-il donc ? — La prudence ? Celle du siècle peut-être, mais non celle des enfants de Dieu ; car au sommet de toutes leurs actions, ils plaçaient l'Eternité, et c'est d'après cette normale qu'ils appréciaient toutes choses. Ils étaient sobres, ils étaient chastes ; ils méprisaient l'argent comme la douleur ; ils aimaient la prière ; ils cherchaient Dieu partout, Dieu toujours, et ils avaient la joie de l'entendre dans les bruits harmonieux de la nature aussi bien que dans le silence de leur cœur. Ils n'attendaient que le signal pour s'élancer ; ne voyaient qu'un but, le Devoir ; qu'une voie pour l'atteindre, la plus raccourcie.

Tels furent les saints, tous sans exception, chacun dans sa sphère, l'apôtre et le néophyte, le martyr et le confesseur, la vierge et la veuve, le docteur et l'écolier, Louis roi de France, et Isidore paysan d'Espagne : tous dévoués au devoir, enthousiastes, passionnés, fous du devoir. Et quand ils avaient ébloui la terre par l'éclat de leurs vertus et par les miracles dont Dieu glorifiait en eux son propre nom, ils s'enfermaient dans des cavernes inaccessibles et dans la profondeur des forêts, et là, prosternés dans la boue, ils se meurtrissaient la poitrine en s'écriant : « Ah ! nous, nous ne sommes que cendre et péché ! A vous, Seigneur, tout honneur et toute gloire ! *Non nobis, Domine, non nobis, sed nomini tuo da gloriam* ! »

### III

Contemplez ce spectacle, ô orgueils de la terre, et puis, osez revendiquer une place au panthéon de la vertu ! Ah ! si le Seigneur leur disait comme autrefois au patriarche africain : « *Accinge lumbos tuos, sicut vir, et interrogabo te*, ceignez vos reins, comme des hommes forts, et je vous interrogerai, » qu'auraient à répondre tant de malheureux dont la vie paraît consacrée toute entière à salir la robe blanche de la Vérité et à falsifier dans les consciences la notion du Devoir ? Qu'aurait à répondre notre génération qui flotte à tout vent de doctrine et se jette, tête baissée, dans toute sorte d'excès ? Et nous-mêmes, mes frères,



nous qui passons pour amis de la vertu, qui en portons fièrement la livrée dans le monde, ne serions-nous pas des sépulcres blanchis aux yeux perçants du divin Scrutateur ? Inondés de lumière, assez du moins pour connaître notre devoir, le cherchons-nous avec cette mâle énergie qu'ont déployée les saints ?

La sublime figure de l'Homme de devoir qui s'est montrée à nous dans les campagnes de la Palestine et qui a ravi tant de millions de cœurs, n'exciterait-elle donc plus qu'un amour platonique et qu'une stérile admiration ? Le devoir lui-même, anobli et adouci par l'obéissance d'un Dieu, effaroucherait-il notre courage, ou bien le dédaignerions-nous parce qu'il ne se présente plus escorté de supplices et suivi de la mort ?... Loin de nous ce sophisme des natures lâches ! Loin de nous cette dévotion interlope qui ne réclame le martyre que pour se soustraire aux plus humbles obligations !

Non ! non ! Dieu merci, jusqu'à présent du moins, en temps ordinaire, nous n'avons pas notre sang à verser pour confesser la foi et sauver la conscience ; mais une gloire égale, un mérite égal, nous pouvons l'avoir. En face de l'irrévérence générale et affectée pour les lois divines et humaines ; au milieu de la dissolution de l'ordre moral ; devant l'impiété qui ricane et l'indifférence qui sourit, l'homme qui est là, debout, au poste du devoir, qui peut mal faire et ne le fait pas, l'homme qui accomplit avec perfection les petites comme les grandes choses, qui brave le sarcasme et place la conscience avant l'intérêt, qui est sincère dans sa foi en face du monde et de lui-même, cet homme quelqu'il soit, gouvernant ou gouverné, prêtre ou soldat, ouvrier ou patron, est encore digne d'honneur et de gloire. Et que le prophète ne dise plus : « *Quis est hic et laudabimus eum ?* Quel est celui-là et nous lui rendrons hommage ? » Ce héros nous le connaissons : c'est celui qu'enfante la Vérité et il s'appelle l'homme de devoir !

O hommes ! ô femmes ! ayez donc l'ambition de reproduire ce chef-d'œuvre et d'en faire votre idéal jusqu'à la mort ! Laissons aux esprits mesquins les dehors d'une religion mal entendue ; gardons pour nous ce qu'elle a de réel et de positif. Abandonnons aux têtes creuses ou malades le domaine des utopies et des simagrées ; mais, à l'exemple du Sauveur, de la Vierge et des saints, retenons les vrais devoirs et soyons-y fidèles. Aimons la Vérité et le Devoir dans la même mesure, c'est-à-dire sans mesure. Et cependant rien d'excessif et rien de défectueux ; jamais au-dessus, jamais au-dessous, jamais à côté de la loi ; mais la loi pure et simple et de la constance dans son accomplissement. Soyons les esclaves du devoir ! C'est Dieu qui nous demande cette servitude, ou plutôt ce libre dévouement. Il réclame notre esprit comme Vérité, notre cœur comme Bien suprême, notre corps comme Créateur et Rédempteur. Ah ! ne le trahissons pas

lorsque tant d'autres le trahissent ! Voyez : l'un se dévoue à l'or, l'autre aux dignités, presque tous se rabattent sur le libertinage. O honte ! on se dévoue à un meuble, à une fleur, à un animal, et l'on refuserait de se dévouer à Dieu ?

O fils de la vérité ! voici le temps des résolutions viriles. Voulez-vous honorer votre mère ? Soyez des hommes de devoir ! C'est là votre dignité d'hommes et votre honneur de chrétiens ! Etes-vous les fils de la Vérité ? Si oui, honorez votre mère en prenant des résolutions viriles ; en l'affirmant publiquement et audacieusement par le devoir. Il y va de votre dignité d'hommes et ce sera votre honneur de chrétiens.

J'ai cherché un emblème de l'attitude que nous devons prendre vis-à-vis du devoir ; je crois l'avoir trouvé dans l'art de la guerre. Ecoutez ce général d'armée parlant à un soldat à l'heure de la bataille : « Soldat, tu iras au bout de ce pont. — Oui, mon général. — Les ennemis viendront, mais tu ne bougeras pas. — Oui, mon général. — Tu feras feu et ils te tueront. — Oui, mon général. — Mais la patrie sera sauvée ! — Oui, mon général. » Il part, il meurt, et le drapeau triomphe... C'est simple, mais splendide.

Mes frères, un poste analogue est assigné à tout chrétien. Est-ce que Dieu ne nous a point placés en sentinelles à la garde de notre âme et du royaume éternel, notre patrie ? Eh bien ! si nous avons pour le ciel l'abnégation, l'obéissance, l'impassibilité du soldat pour sa patrie de la terre, si nous sommes les esclaves du devoir, les amants passionnés du devoir, oui, les ennemis viendront, mais nous ne bougerons pas ; ils nous attaqueront, mais nous resterons inébranlables ; ils nous blesseront, ils nous tueront peut-être !... Mais notre patrie du ciel sera sauvée !

## ŒUVRES ORATOIRES ET PASTORALES

DE

**Mgr LAROCHE**

2<sup>e</sup> édition. — 5 forts volumes in-12. — Prix *franco* en gare pour nos abonnés : 15 francs.

## IMPRIMATUR

Lingonis, die 21 januarii 1903.

† SEBASTIANUS, *Episcopus Lingonensis*.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRÈS. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT.

# L'Ami du Clergé Paroissial

## SOMMAIRE

- Autrefois et Aujourd'hui.** — V. Le Carême, 81.  
**Panegyrique de sainte Marguerite de Cortone.**  
 — L'amour pénitent, 83.  
**Courtes instructions pour la prière du soir.** —  
 XCIV. Malédiction des villes incrédules, 89. — XCV.  
 Appel aux cœurs éprouvés ou souffrants, 90.  
**Conférences pour le Carême.** — V. Le démon, 92.

## AUTREFOIS ET AUJOURD'HUI

### V

#### LE CARÊME

Mes frères,

Nous sommes chrétiens, et, dans les jours où nous entrons, il faut nous souvenir que le temps des distractions, des amusements, est passé, et que le temps des pensées graves est venu. Après avoir peut-être trop sacrifié aux usages du monde, nous devons en ce moment faire un retour sérieux sur nous-mêmes. Il ne doit plus être question aujourd'hui de divertissements, de réjouissances tumultueuses. L'Eglise, en ouvrant le Carême, exclut tout cela. Après la dissipation, le recueillement ; après le bruit, le silence ; après la légèreté, la pénitence.

Le Carême !... Mes frères, voilà un mot qui sonne mal à l'oreille de certains chrétiens, parce qu'il nous fait entrevoir des privations, des sacrifices, des immolations, toutes choses antipathiques à notre nature déchue. Et s'il est dans le mandement épiscopal une partie qu'on écoute avec déplaisir, c'est celle qui nous prescrit les mortifications et les pratiques du Carême. En ce siècle mou et sensuel, on ne veut souffrir aucune gêne, aucune incommodité... Et cependant, il faut en prendre son parti. La parole évangélique est claire et n'admet pas d'exception : « Si vous ne faites pénitence, vous périrez tous. *Nisi pœnitentiam egeritis, omnes similiter peribitis.* »

Nos pères ont pris à la lettre l'enseignement du Christ, ils ont fait pénitence ; dociles aux prescriptions de l'Eglise, ils ont accepté le Carême avec ses austérités, donnant en cela un exemple que n'imitait plus guère leur postérité dégénérée.

Je dirai ce qu'ils faisaient pour passer saintement le Carême, et ensuite nous mesurerons la distance qui nous sépare de leur fidélité, en voyant ce que nous faisons aujourd'hui.

Le jeûne, l'abstinence, la prière, l'aumône, telles sont les pratiques du temps quadragésimal. Comment les observaient-ils ? Comment les observons-nous ?

### I

Edifions-nous d'abord, mes frères, en considérant la vaillante fidélité des premiers siècles aux observances les plus rigoureuses du Carême. Ce n'étaient pas seulement quelques âmes d'élite qui jeûnaient, ce n'était pas seulement une fraction du peuple chrétien qui pratiquait l'abstinence : c'étaient tous les fils de l'Eglise, à part ceux qui étaient empêchés par la maladie et les infirmités.

Il n'y a point de continent, disait autrefois saint Basile, point d'île, point de cité, point de nation, pas un coin de terre, quelque éloigné qu'il soit, où le jeûne quadragésimal ne soit proclamé. Rois et princes, clercs et laïques, riches et pauvres sont égaux lorsqu'il s'agit du jeûne.

Saint Jean Chrysostome nous atteste que, de son temps, personne ne se dérobaît à la pénitence. Il en témoignait toute sa joie devant son auditoire, et il disait : « Quelle paix, quel silence dans cette grande ville, depuis que sont levés les jours de pénitence ! Quand je considère combien tous aujourd'hui sont différents de ce qu'ils étaient hier, j'admire la force et la vertu surnaturelle du jeûne. Il n'y a pas jusqu'à celui qui porte le diadème qui ne baisse la tête, comme tous les autres, sous le joug de l'obéissance. Il n'y a plus aujourd'hui de différence entre la table du pauvre et celle du riche : partout règne la plus grande frugalité dans les repas ; le luxe et le faste sont universellement bannis ; on vient avec plus de plaisir s'asseoir à une table modestement servie qu'on ne faisait hier à une table garnie des mets les plus succulents. »

Et vous savez, mes frères, que le jeûne alors était des plus rigoureux. Un seul repas dans la journée ! Et encore fallait-il, pour le prendre, attendre jusqu'au coucher du soleil. Ce n'est que vers le dixième siècle que s'introduisit peu à peu l'usage d'avancer cet unique repas et de le fixer d'abord à trois heures, ensuite à midi. Et telle était la ferveur de ces temps primitifs qu'on n'aurait pas voulu, en dehors de cette réfection, accepter le moindre adoucissement.

Témoin ce saint évêque nommé Fructueux, qui versa son sang pour la foi dans la persécution de Valérien en 259. Comme on le conduisait au supplice, quelqu'un lui offrit un breuvage pour le fortifier. Il était dix heures. Le noble martyr repoussa la coupe avec énergie, en disant : « L'heure de rompre le jeûne n'est pas encore venue : je ne boirai pas. La mort même ne me fera pas violer la loi !... » C'était au ciel que Fructueux allait rompre le jeûne au festin des joies éternelles !

L'abstinence accompagnait le jeûne, et elle n'était pas seulement imposée pour quelques jours chaque semaine, elle était obligatoire pendant tout le Carême et elle était fidèlement observée. Loin de solliciter des dispenses, le croirez-vous, mes frères ? on a vu des chrétiens repousser celles qu'on leur offrait. C'est pourtant un fait historique.



Pendant le règne de Justinien, le peuple de Constantinople était réduit à une grande extrémité. L'empereur, connaissant l'esprit de l'Eglise, n'hésita point à faire ouvrir les boucheries dès la première semaine de Carême et à faire exposer des viandes sur le marché. Mais le peuple aimait mieux souffrir de la faim que de profiter de cette indulgence : nul n'acheta des viandes, nul n'en mangea.

Je n'affirmerai pas sans doute que dans le cours des siècles aucune atteinte n'a été portée à la loi de l'abstinence ; mais, toujours, la ferveur du grand nombre l'emporta sur le refroidissement de quelques-uns. Si des infractions se produisaient, l'Eglise, par la voix de ses pasteurs, rappelait énergiquement le précepte méconnu. L'abstinence, en particulier, fut sévèrement maintenue, et, au <sup>xii</sup><sup>e</sup> siècle, quelques tentatives ayant été faites sur ce point en Angleterre et en France pour excepter de cette loi les dimanches de Carême, cet abus fut réprimé par le zèle des évêques.

Avec le temps et le relâchement des mœurs, la fidélité a fléchi. Mais il y a seulement deux cents ans, dans toute une ville, dit un célèbre écrivain, on n'aurait pas trouvé dix familles qui ne fissent pas maigre depuis le mercredi des Cendres jusqu'au dimanche de Pâques. Si, pour les malades, les bouchers vendaient encore quelques livres de viande, on ne le voyait pas, et c'était nuitamment que cette viande était portée dans les maisons.

Heureux temps, mes frères, où l'Eglise voyait parmi ses enfants une sainte émulation dans la pratique de la pénitence, et un inviolable attachement à ses préceptes ! Et qui n'admirerait cette soumission absolue de nos pères à l'abstinence du Carême ?

L'aumône venait toujours s'unir au jeûne. Elle était prise sur l'économie en quelque sorte forcée qu'on réalisait sur les dépenses ordinaires de la table. « Pour que vous jeûniez véritablement, disait encore saint Jean Chrysostome, je demande que, si vous rencontrez un pauvre, vous le secouriez dans sa misère. » Quelques-uns, à cause de leur âge, de leur infirmité, étaient autorisés à devancer l'heure fixée pour le repas. « Que ceux-là, ajoutait le grand archevêque, qui prennent quelque nourriture avant le temps, fassent plus d'aumônes. »

Avec lui et après lui, les Docteurs de l'Eglise n'ont cessé de répéter que le temps de la pénitence est aussi un temps de libéralité envers les pauvres, que les épargnes des jours de jeûne doivent leur être destinées, et qu'en outre les riches sont tenus de prendre dans leur superflu pour leur venir en aide.

Une remarque en passant. Des écrivains de mauvaise foi ont accusé et accusent encore aujourd'hui l'Eglise de ne pas se préoccuper des classes indigentes, de ne rien faire pour alléger la condition des miséreux. Mais l'Eglise, mes frères, par la voix de ses pasteurs, a toujours rappelé le précepte de l'aumône, et loin de se désintéresser du sort des malheureux, elle a, en toutes circonstances, provoqué en leur faveur les effusions de

la charité, et chaque fois que revenait la période quadragésimale, elle insistait à nouveau pour que les pauvres ne fussent pas oubliés.

Enfin, la prière était prescrite comme un complément aux œuvres pénitentielles. D'après l'enseignement catholique, le jeûne, l'aumône et la prière pendant le Carême sont inséparables ; le jeûne ne peut s'élever à Dieu que sur les ailes de la prière et de l'aumône. Voilà pourquoi les pasteurs de l'Eglise ont toujours réclamé une grande assiduité à la prière et aux exercices de piété, dans le saint temps du Carême. Et partout, à la campagne comme à la ville, dans les modestes églises comme dans les basiliques, le peuple chrétien a été convoqué pour prier, pour écouter la parole divine et recevoir des pasteurs ou des prédicateurs une nourriture intellectuelle plus abondante que celle qui leur est donnée en temps ordinaire. Et les fidèles, dociles à cet appel, sont venus en grand nombre pour prier, assister aux instructions et recevoir la bénédiction de Dieu. Oh ! quel beau spectacle ils offraient à la terre et au ciel, quand, pressés au pied de la chaire ou à genoux devant l'autel, ils sanctifiaient le temps du Carême en nourrissant leur âme de la parole divine, en ajoutant leurs ferventes prières aux actes de pénitence !

## II

Mais que reste-t-il aujourd'hui, mes frères, de ces saintes traditions ? Il reste à peine un vestige, une ombre de la mortification quadragésimale, telle qu'elle était pratiquée dans les temps de ferveur et de foi, et je vais maintenant opposer aux glorieux souvenirs du passé les tristesses de l'heure présente.

Comme autrefois, à l'ouverture du Carême, la loi du jeûne et de l'abstinence est proclamée ; il n'y a pas une seule cité, pas un seul village où elle ne soit intimée aux fidèles... Mais peut-on dire qu'aujourd'hui comme autrefois, vieillards et jeunes gens, hommes de loisir et hommes de labeur, rois sur leurs trônes, savants dans leurs cabinets, laboureurs dans les champs, ouvriers dans l'atelier, tous l'observent avec une scrupuleuse exactitude ?

Le jeûne n'est guère connu que dans les cloîtres et les maisons religieuses. A part une infime minorité dans le peuple chrétien qui s'y soumet, les autres se déclarent incapables d'en supporter les privations. Il est vrai, et je le reconnais, sans compter les malades et les infirmes, ceux qui se livrent chaque jour à un travail pénible ne peuvent jeûner, et l'Eglise ne leur demande pas l'impossible ; elle s'est d'ailleurs toujours montrée indulgente. Mais les immortifiés, les sensuels qui veulent justifier leur infraction à la loi du jeûne, n'allèguent pas toujours des raisons sérieuses et bien fondées. — « C'était bon, disent-ils, c'était praticable pour les hommes d'un autre âge, plus robustement constitués, plus résistants que nous.

La vigueur n'est plus la même ; la vie humaine est raccourcie ; le jeûne serait un attentat... »

Mes frères, il serait facile de montrer que ces raisons sont bien faibles. — David vivait il y a bientôt trois mille ans. Que dit-il sur la durée de la vie humaine à cette époque ? « La vie de l'homme est de-soixante-dix ans ; celui qui arrive à quatre-vingts n'en a que plus de douleur et de travail. » Soixante-dix ou quatre-vingts ans, voilà quel était, de son temps, le terme extrême de la vie en général. Or, aujourd'hui, il est encore le même. Si, à cette époque reculée, on n'abrégeait pas ses jours par le jeûne, on ne les abrégerait pas plus aujourd'hui.

Et où ont-ils vu que le jeûne avait cet effet meurtrier ? Qu'ils ouvrent l'histoire des premiers siècles de l'Eglise, et il leur sera démontré que les moines du désert, qui jeûnaient tous les jours, sont parvenus pourtant à un âge très avancé ; ils y verront que saint Paul ermite, que saint Antoine, que saint Arsène, par exemple, ont vécu plus d'un siècle... Qu'ils consultent les statistiques, et ils auront la preuve qu'aujourd'hui encore c'est parmi les Trappistes et les Chartreux, ces pénitents dont le carême est continu, que l'on constate les cas les plus nombreux de longévité.

« Le jeûne n'est plus si universellement praticable ! » — Soit. Mais l'abstinence n'est pas au-dessus de nos forces. Eh bien ! on ne l'observe pas strictement, même pendant le Carême. L'Eglise, se laissant énouvoir par nos doléances, a beau adoucir la rigueur du précepte, diminuer les jours d'abstinence, à ce point de n'en prescrire que deux, trois au plus, par semaine : cela nous paraît encore de trop. Peu semblables aux habitants de Constantinople, dont je vous parlais tout à l'heure, nous n'avons garde de refuser les dispenses qu'on nous octroie ; nous les accueillons avec une joie manifeste, et d'aucuns regrettent qu'elles ne soient pas plus complètes. Oh ! quels chrétiens nous sommes ! Et que l'exemple de nos pères doit nous humilier !

Faisons-nous au moins l'aumône pour racheter nos sensualités, pour couvrir nos immortifications, pour réparer nos négligences ? Une quête est faite dans ce but, le jour de Pâques. Nous donnons notre offrande : est-elle suffisante pour compenser les dérogations dont nous avons usé ? Je crains bien que, sous ce rapport, nous soyons au-dessous de notre devoir. Que chacun interroge sa conscience et se demande s'il a fait assez large la part des pauvres et des bonnes œuvres.

Dans toutes les paroisses, pendant le-Carême, la cloche appelle les fidèles à l'église, pour la prière en commun et l'audition de la parole sainte. Oh ! comme autrefois ce pieux exercice était suivi ! Vous qui avez dépassé le demi-siècle, ne vous souvient-il pas de vos religieux compatriotes qui, le soir venu, quittaient leur champ, leur vigne, revenaient précipitamment au pays, et, sans passer à la maison, montaient à l'église, laissant à la porte leur instrument de travail, heureux de se

reposer un instant près de Dieu, dans la prière et les saintes pensées ?... Vous souvient-il d'avoir vu notre église remplie, non seulement pendant les offices de la semaine sainte, mais encore tous les soirs du Carême ?

Aujourd'hui, hélas ! la cloche retentit et convoque comme autrefois ; mais ses appels ne sont plus entendus. Quelques âmes pieuses y répondent, et la prière et la prédication se font devant des bancs presque vides. Cependant, mes frères, la loi quadragésimale n'est pas rapportée, elle existe toujours, et il ne vous est pas permis de l'é luder.

Je vous entends dire : « C'est bien pénible !... » Très certainement, l'Eglise n'a pas décrété le jeûne et l'abstinence par manière d'agrément ; elle n'a pas voulu en faire une jouissance ; elle a voulu en faire une privation. Que cela soit désagréable à la nature, c'est dans son intention.

Vous dites : « C'est bien dur !... » Oui, pour les chrétiens attiédies que nous sommes, mais ce n'est pas trop dur pour les hommes de foi et de cœur. On dit que les tempéraments sont énervés, que nous sommes une race dégénérée. C'est vrai, et on peut en juger quand on regarde, quand on pèse dans un musée les lourdes armures de nos pères ; mais les volontés, mais les caractères sont encore plus affaiblis que les santés. Son énergie, on la dépense dans les travaux matériels ; il n'en reste plus pour supporter une privation qui doit tourner au bien de l'âme et préparer des mérites pour le ciel. On allègue sa santé, sa condition, son travail, pour se soustraire aux exigences de la loi. N'est-ce pas triste et inquiétant d'avoir des raisons qui nous dispensent de la pénitence, lorsque d'autre part nous avons tant de motifs qui nous y obligent ? Ne nous flattons pas d'être dans des conditions qui justifient des dispenses et des concessions, soyons-en plutôt humiliés ; et, s'il nous reste peu à faire, faisons-le résolument. Sans la pénitence, il n'y a pas de salut à espérer : le Maître l'a dit, et sa parole est irrévocable.

## PANÉGYRIQUE DE SAINTE MARGUERITE DE CORTONE <sup>1</sup>

(22 FÉVRIER)

L'AMOUR PÉNITENT

*Sicut fuit sensus vester ut erraretis a Deo, decies tantum iterum convertentes requiretis eum.*

Comme vous avez eu le malheur d'errer loin de Dieu, en revenant à lui vous le rechercherez avec dix fois autant d'ardeur. (Baruch, iv, 28).

Dans le ciel, mes frères, on compte deux catégories d'élus bien distinctes. Les uns ont joui du

<sup>1</sup> Pénitente du Tiers Ordre franciscain.



privilege incomparable de garder intacte la robe de l'innocence et de progresser toujours dans la voie de la perfection, du berceau à la tombe, sans défaillir. Les autres ont perdu pour la foi les commencements ou une notable partie de leur carrière, mais la grâce divine leur a ouvert les yeux sur la grandeur de leurs iniquités et leur a donné la force de regagner le temps perdu ; après avoir commencé par la chair, ils ont vaillamment secoué le joug des passions et fini par l'esprit.

La sagesse des premiers nous effraie et nous semble inaccessible. Par un mouvement naturel de notre cœur, nous nous tournons de préférence vers les seconds qui ont connu par expérience les misères sous lesquelles nous gémissons, avec l'espoir de trouver en eux des modèles dignes de notre imitation et des protecteurs remplis de miséricorde.

Ce sentiment n'est point répréhensible, et nous sommes heureux d'en rencontrer la justification dans ces paroles de saint Ambroise :

Nous comprenons, dit-il, l'utilité des péchés des saints et la raison pour laquelle la Providence les a permis. Destinés à nous servir de modèles, il nous est bon qu'ils aient fait quelques chutes. Si, malgré les pièges dont il est semé, ils avaient, sans avoir jamais connu de défaillances, parcouru le chemin de la vie, nous aurions été tentés, faibles que nous sommes, de les croire d'une nature supérieure et presque divine, que le péché ne pouvait atteindre.

En nous persuadant que nous sommes étrangers à cette nature, une pareille opinion nous aurait détournés d'une imitation regardée comme impossible. La grâce de Dieu leur a donc laissé sentir un peu leur faiblesse, afin que leur vie fût pour nous un modèle à imiter, et leurs actes une double leçon de fidélité et de pénitence. Lors donc que je lis leurs chutes, je vois qu'ils participèrent à mon infirmité, et en les reconnaissant pour tels, j'ai la confiance de pouvoir marcher sur leurs traces <sup>1</sup>.

Cette salutaire confiance s'éveillera dans vos âmes, mes frères, au récit des égarements du cœur d'une jeune fille de la Toscane pendant neuf ans, et des prodiges de son expiation qui absorba les vingt-trois dernières années de sa vie. Celle que le pape Benoît XIII a nommée *une autre Marie-Madeleine*, et que l'histoire considère comme le *type achevé de l'amour pénitent*, cessa d'être pécheresse pour devenir un ange de vertu, une thaumaturge et une extatique : tant il est vrai que le repentir peut s'appeler le frère de l'innocence !

Considérons l'empressement avec lequel cette enfant prodigue répondit à l'appel du Père céleste, les austérités et aussi les joies de sa parfaite pénitence. Nous avons tous plus ou moins imité ses égarements, attendu que nulle créature humaine ne saurait se croire exempte de péchés ; prenons la résolution de la suivre dans son retour : *Qui secutus es errantem, sequere poenitentem*.

## I

Le treizième siècle fut témoin d'une magnifique éclosion de sainteté dans les hautes classes et parmi le peuple. Saint Louis montra à la France l'idéal de la royauté ; sainte Elisabeth de Hongrie guérit, en les baisant, les plaies des lépreux ; saint Dominique convertit les Albigeois et établit le Rosaire ; sainte Rose de Viterbe osa dire la vérité à l'empereur Frédéric II, le fléau de l'Occident ; saint François d'Assise épousa la pauvreté volontaire et sauva la société par l'établissement de ses trois Ordres séraphiques ; sainte Claire consacra les vierges au renoncement et à l'immolation dans le cloître ; saint Thomas d'Aquin et saint Bonaventure étonnèrent leurs contemporains par une science et une piété apprises aux pieds du Crucifix ; saint Antoine de Padoue prodigua les miracles en faveur des indigents et des pécheurs ; et sainte Julienne de Liège fit instituer la fête solennelle du Saint-Sacrement.

La miséricorde divine donna une place de choix à Marguerite de Cortone dans cette glorieuse pléiade, comme elle purifia jadis Marie-Madeleine en la rendant digne d'être admise dans l'intimité de la sainte Vierge et des pieuses femmes de Jérusalem.

Née en 1247, au village de Laviano, dans la province italienne de l'Ombrie, d'une famille modeste et profondément chrétienne de laboureurs, elle ne vit que de bons exemples et ne reçut que de salutaires enseignements dans la demeure de Tancrede Barthélemy. Le nom de sa mère nous est inconnu, et elle eut le malheur irréparable de la perdre au moment où elle atteignait sa septième année. Ce deuil prématuré laissa dans son âme et dans son cœur un souvenir qui ne s'effaça jamais. Elle aimait à redire souvent cette simple prière apprise sur les genoux maternels : « Seigneur Jésus, je vous prie pour le salut de tous ceux pour qui vous désirez être prié ! »

L'orpheline, privée de l'appui si nécessaire à la jeunesse, courait les plus grands périls, car sa beauté extraordinaire, la finesse de son esprit, son besoin d'affection, l'élégance de sa démarche et ses allures de patricienne attiraient tous les regards. Amoureuse de la parure et des bijoux, riieuse et sans expérience, flattée par les jeunes filles de son entourage, elle fréquenta les réunions mondaines où elle ne résistait pas au désir de plaire et de recevoir les hommages qui enivrent.

Au foyer, elle vit bientôt la place vide occupée par une marâtre jalouse et méchante, pour qui elle éprouva une aversion invincible. Ce fut un motif de plus de se répandre dans le monde et d'y chercher une diversion à son chagrin domestique. Un gentilhomme de la ville voisine de Montepulciano, riche et oisif, l'entoura d'un tel réseau de séductions, abritées sous une fausse promesse de mariage, qu'elle eut la faiblesse de croire à sa parole et de le suivre en son manoir.

Ah ! n'enviez pas les fêtes splendides, les vête-

<sup>1</sup> *In prior. Davidis apolog., c. 11.*

ments somptueux, les tournois brillants, les perles précieuses, les festins joyeux, les adulations des courtisans, la demeure opulente et les ressources de la fortune, qui devaient faire de ses jours un enchantement perpétuel !... Elle n'a pas rencontré le bonheur dans le désordre. Malgré sa déchéance morale, elle a conservé un front qui sait encore rougir ; elle n'a pas goûté la redoutable tranquillité de l'endurcissement, et son âme reste troublée par de continuels remords.

Parfois, elle se retirait dans des endroits solitaires pour donner un libre cours à ses larmes en disant : « Oh ! que l'on prierait bien ici, et qu'on y chanterait dévotement les louanges de Dieu ! Avec quelle joie et quelle paix on y ferait une salutaire pénitence ! » Saluée par quelque noble dame ou par quelque honnête femme du peuple, elle leur répondait tristement : « Vous qui savez ma vie honteuse, comment pouvez-vous me donner des marques de respect ? Hélas ! je ne mérite pas que vous me fassiez la charité de vous entretenir avec moi. »

Sous l'influence d'un sentiment presque prophétique, elle fit cette remarque à ses folâtres amies qui lui reprochaient son goût effréné du luxe : « Consolerez-vous, car il viendra un temps où vous m'appellerez une sainte et où vous viendrez, le bourdon du pèlerin à la main, visiter mon tombeau. » Consolatrice des pauvres et des affligés, elle versait entre leurs mains de larges aumônes, dans l'espoir de calmer le cri de sa conscience et de racheter le scandale de sa situation. Mais sur le point de fuir son séducteur, elle n'avait plus le courage de renoncer à la tendresse qu'il lui avait inspirée. Comme saint Augustin à Milan, elle voulait et ne voulait pas rompre des chaînes aussi douces que lourdes. Et pourquoi ?...

Saint Jean Chrysostome a donné le mot des énigmes de ce genre : « Non, je ne mets pas au-dessous des martyrs un homme qui, subissant depuis longtemps le joug d'une passion, enlacé dans une vieille et agréable habitude, et qui, poussé plus tard par la crainte de Dieu, brise sa chaîne et marche dans la voie des divins commandements. C'est une chose bien difficile, en effet, d'arracher de son cœur une affection, un amour auquel le temps a fait pousser de profondes racines, de retrancher toutes les occasions, quelque nombreuses qu'elles soient, de prendre enfin des ailes pour s'élancer vers les hauteurs des cieux <sup>4</sup>. »

Pour arracher Marguerite de Cortone à la fascination de son esclavage sensuel, il fallait un coup de foudre, ou plutôt, un coup décisif de la grâce divine. « A Montepulciano, disait-elle, j'ai perdu l'honneur, la dignité, la paix ; j'ai tout perdu, sauf la foi. » C'est cette foi de son enfance qui la sauvera. Un jour, où elle ne songeait guère à se convertir, le gentilhomme la quitta pour se rendre dans ses domaines et vider un litige avec un propriétaire voisin. Le soir et pendant la journée du

lendemain, il ne rentra pas. Marguerite inquiète envoya les serviteurs à sa recherche, et du haut des fenêtres du palais elle guettait impatiemment son retour. Un chien familier, qui ne quittait jamais son maître, apparut seul à l'horizon, tête basse, et poussant des cris plaintifs. Quand il fut près d'elle, il lui lécha la main et la tira par sa robe, pour lui faire signe de le suivre. Marguerite accompagna le fidèle animal jusque dans la forêt voisine et, sous un amas de branches de chêne fraîchement coupées, elle aperçut le cadavre sanglant de l'infortuné seigneur, victime d'un assassinat, déjà rongé par les vers et exhalant une odeur fétide : *jam fœtet !* La pauvre enfant tomba évanouie.

Revenue à elle-même sous la fraîcheur du soir, elle fondit en larmes et sanglota longtemps. Eperdue et tremblante, elle se demanda ce qu'était devenue l'âme du complice de ses égarements et quel accueil, après tant de crimes, elle avait trouvé au tribunal du Souverain Juge. L'horreur de la mort, la crainte de l'enfer, la honte de sa vie passée, le désir de sauver son âme plus reposante que ce cadavre, et la confiance en la miséricorde infinie lui inspirèrent le dessein inébranlable de changer enfin de conduite et d'expié ses égarements par une pénitence rigoureuse. Sur-le-champ, elle se rendit au manoir, mit tout en ordre et laissa ses parures, ses atours, son or et ses vêtements de luxe aux parents du défunt. Couverte d'habits de deuil très simples, elle leur dit adieu pour toujours.

Voilà, mes frères, un exemple de la correspondance à la grâce, sans hésitation, sans arrière-pensée, sans souci de l'avenir, sans délai, sans renvoi au jour suivant, sans nulle crainte. Marguerite ouvre son cœur au repentir à l'heure où la bonne Providence lui offre le salut, heure peut-être qui ne devait plus revenir. Et nous, que de fois n'avons-nous pas résisté à l'appel divin qui se voilait sous le conseil d'un ami, sous l'émotion produite par la parole entendue près des autels, sous une déception, sous une trahison du monde, ou sous une maladie douloureuse ! Craignons de ne point nous convertir en retardant sans cesse notre conversion ; Jésus nous veut aujourd'hui même à son service, demain il se lassera de nous poursuivre... *Time Jesum transeuntem et non redeuntem !*

## II

« Il n'y a personne qui, après avoir commencé la journée en misérable, ne puisse la finir en saint, » a dit sainte Thérèse. Lorsque Augustin rompit avec les habitudes licencieuses de sa jeunesse, pour adorer et servir la *Beauté toujours ancienne et toujours nouvelle* qu'il se reprochait d'avoir connue et aimée trop tard, il accomplissait sa trente-troisième année. Il commença vaillamment une vie nouvelle : *Ecce nunc cœpi*. Marguerite, à vingt-six ans, ouvrit la longue série de ses expiations en se jetant aux genoux de son père et

<sup>4</sup> *De cohabit. suspect.*, s. 1, n. 13.



en lui demandant pardon. Sur les instances de la marâtre, elle n'obtint pas de place au foyer familial et fut chassée comme une fille de scandale. Dénuée de toute consolation, sans conseil et sans secours humains, elle s'assit sous un figuier du jardin, donnant un libre cours à ses larmes, larmes heureuses et capables d'effacer les fautes sous leur vertu baptismale, selon le beau mot du pape saint Léon : *Felices lacrymæ quæ virtutem habuere baptismatis*, et conjurant Dieu de devenir désormais son maître, son époux et son père.

Au même instant, le démon tenta de ressaisir la proie qui allait lui échapper; il lui persuada que sa merveilleuse beauté lui procurerait toutes les délices de la vie et lui ouvrirait la porte des palais, en la consolant de la dureté paternelle. Le monde n'excuserait-il pas cette gracieuse créature dont les parents n'avaient point accueilli le repentir? Marguerite ne s'attarda pas à discuter avec l'éternel ennemi des âmes; elle se leva en promettant à son Créateur de ne plus l'offenser, fallût-il endurer les plus rudes privations, la faim, l'exil et la mort. Un rayon de la lumière céleste illumina sa conscience, tandis qu'une voix mystérieuse la pressa de se rendre à Cortone et de se mettre sous la direction spirituelle des Frères Mineurs. Sur sa route, elle rencontra deux nobles comtesses, Marinaria et Raneria Moscarelli, qui prirent pitié de son infortune, lui offrirent une généreuse hospitalité, se constituèrent ses protectrices et la présentèrent elles-mêmes aux religieux franciscains.

Marguerite prit à la lettre le programme tracé par saint Paul à tous les pénitents : « Comme vous avez fait servir vos corps à l'impureté et à l'injustice, pour commettre des actions criminelles, il faut maintenant que vous les fassiez servir à la justice et à la piété, pour mener une vie toute sainte, car c'est en cela que votre pénitence paraîtra véritable et solide. » (Rom., vi, 19).

Sous la sauvegarde d'une humilité profonde, du souvenir continuel de sa déchéance morale, et d'une obéissance aveugle aux décisions de son confesseur, le Père Giunta Bevegnati, religieux instruit et d'une éminente sainteté, qui fut à la fois le guide et l'historien de Marguerite, celle-ci avança rapidement dans les voies de la perfection. Cette idole du monde, changée en victime volontaire, déclara la guerre à son corps. « Il n'y a plus de paix possible, s'écriait-elle, entre mon âme et ce misérable corps. Il faut le traiter comme un adversaire irréconciliable et ne pas écouter ses récriminations. Il ne se plaignait pas lorsqu'il vivait dans les délices. O mon corps, que ne m'aides-tu à servir ton Créateur! Que n'es-tu aussi empressé à lui rendre hommage que tu l'étais à violer sa loi! Plus de feintes et point de murmures : tu m'as vaincue, je te vaincrai! »

Pour dompter les dernières révoltes du respect humain et s'abîmer dans l'humiliation, *pertinens usque ad divisionem animæ*, elle voulut

réparer ses mauvais exemples devant tous ses compatriotes de Laviano. Un dimanche, pendant que les fidèles se trouvaient réunis à l'église, elle pénétra jusqu'au sanctuaire, pieds nus, une corde au cou, la tête découverte et privée de son opulente chevelure. Humblement prosternée à terre, sans proférer une seule parole, elle donna libre cours à ses larmes. Après la messe, elle s'agenouilla devant une pieuse dame et lui dit tout haut, en présence du peuple qui ne la reconnaissait pas : « Voici à vos pieds cette infâme pécheresse qui a déshonoré sa famille et sa patrie. Autrefois, j'ai indignement méprisé vos bons conseils; je vous supplie d'oublier et de pardonner les égarements et les coupables folies de ma jeunesse dont je me repens aujourd'hui. Et je conjure aussi tous ceux qui m'entendent de me pardonner les scandales dont ils ont été témoins, et de m'obtenir de Dieu par leurs prières une contrition toujours plus vive et la grâce d'expier mes crimes innombrables. » L'assistance, édifiée et attendrie, ne put retenir ses larmes, en lui donnant l'assurance que son acte héroïque de réparation effaçait le passé devant Dieu et devant les hommes.

A cette époque, la vie religieuse commençait à resplendir en Italie au milieu des familles par l'institution du Tiers Ordre de saint François d'Assise, qui fut, selon l'expression de Léon XIII, « l'image de Jésus-Christ crucifié, autant par l'austérité de sa pénitence que par l'impression divine des stigmates. Il entreprit de placer sous les yeux du monde vieillissant l'image de l'idéal chrétien, et fit reflourir en Europe la paix domestique, l'intégrité des mœurs, la tranquillité publique, l'usage légitime de la fortune privée, toutes choses qui sont les meilleurs fondements de la stabilité sociale et de la civilisation<sup>1</sup>. » Marguerite, après une longue probation que justifiait sa jeunesse, supplia les Frères Mineurs de l'admettre dans la sainte phalange : « N'hésitez plus, leur répétait-elle, à me revêtir de l'habit du Tiers Ordre, vous que le Seigneur a chargés de la conduite de mon âme. J'aime tant mon Dieu, si grande est ma confiance en sa miséricorde depuis qu'il m'a pardonné, et lui-même m'a tellement enchaînée à son amour, que je ne redoute plus aucune créature ni aucune tentation. J'ai fui le monde, j'ai vécu dans la compagnie des personnes pieuses, j'ai changé de vie. N'est-ce pas assez? Pourquoi différer encore? Que craignez-vous? »

Retirée dans une humble demeure, véritable cellule monastique, elle y mena une existence angélique, en vivant d'aumônes, en multipliant les veilles et en soignant les pauvres malades. Les théologiens ascétiques ont constaté que la douleur, la componction et les regrets les plus vifs d'avoir offensé Dieu sont calmes et paisibles, que le *Peccavi Domino* de David : *J'ai péché contre le Seigneur*, et le *Flevit amare*, les larmes intarissables de saint Pierre, étaient sans agita-

<sup>1</sup> Encyclique *Auspicato* du 17 septembre 1882.

tion et sans trouble. Marguerite conserva une paix profonde pendant l'œuvre de son relèvement moral ; elle pouvait dire avec saint Bonaventure : « Je n'ai que deux oboles : mon corps et mon âme ; je les offre à Dieu par la mortification et la prière. » La plus grande partie de ses nuits se passa à converser avec Jésus souffrant les douleurs de sa Passion, et à relire le livre universel qui s'appelle le *Crucifix*, tandis que ses journées entières se consumèrent au service des pauvres en faveur de qui elle fonda l'Hôpital de la Miséricorde avec le produit de ses quêtes chez les riches, et la communauté hospitalière des Sœurs Pauvrettes. « Pour mes frères les pauvres je donnerais tout, jusqu'à ma vie ! s'écriait-elle souvent, car je les porte tous dans mon cœur. »

Considérée comme l'*ange de la paix* de sa patrie, elle intervint dans les querelles politiques et évita plusieurs fois à Cortone les horreurs de la guerre. L'admiration et la reconnaissance de ses compatriotes, aussi bien que l'affluence des étrangers qui lui demandaient la guérison de leurs maladies corporelles et spirituelles, alarmèrent son humilité. Dans la crainte de la tentation de la vaine gloire, elle s'ingéniait à rappeler le souvenir des fautes de sa jeunesse, en disant à ses visiteurs : « Pensez-vous que Dieu daigne pardonner à une pauvre pécheresse telle que moi ? » Au lieu d'accepter la vénération qu'on témoignait à ses vertus, elle sortit de sa cellule pour crier de toutes ses forces : « Habitants de Cortone, armez-vous de pierres et chassez-moi des murs de votre cité ! Je suis cette misérable pécheresse qui a tant offensé le Seigneur notre Dieu et scandalisé le pays par ses crimes. » Et, dans sa soif d'humiliations, elle faisait publiquement le récit de ses principaux péchés, tandis que les larmes de compassion de ses auditeurs répondaient aux siennes. L'apôtre avait donc raison d'affirmer que « *tout profite au bien de ceux qui aiment Dieu*, » et saint Augustin d'ajouter : « *même leurs crimes !* »

L'opinion publique, si inconstante dans ses enthousiasmes et dans ses jugements, se chargea d'abreuver d'amertume l'âme de Marguerite et de la poursuivre de calomnies perfides. Celle qu'elle avait exaltée jusqu'aux nues ne lui sembla plus qu'une visionnaire, une créature inutile à la société avec ses pénitences et ses contemplations, une hypocrite, à qui elle reprochait ses désordres d'autrefois. Ses amis, ses protecteurs et même ses plus intimes conseillers lui témoignèrent de la froideur et de l'indifférence. Dans cette affreuse détresse, la recluse montra une résignation sublime : « Les injures que je supporte pour l'amour de mon Dieu me semblent plus douces que le miel, et versent plus de délices dans mon âme que toutes les consolations intérieures. » La prière suivante fut sa seule réponse aux persécutions : « Pardon, ô Père des miséricordes ! Pardonnez à tous ! Au nom de la bienheureuse Vierge Marie et des saints, rendez-leur, en échange du

mal qu'ils me font, l'abondance de vos bénédictions. S'il vous faut une victime, Seigneur, prenez-moi ; que les coups de votre justice tombent sur ma tête, mais que la leur soit épargnée. »

Les épreuves spirituelles, que la théologie nomme le dégoût des pratiques pieuses, la sécheresse dans l'oraison et l'absence de toute consolation intérieure, crucifièrent le cœur de Marguerite pendant quelques mois. Le démon ne lui ménagea point ces assauts désespérés et effrayants par lesquels il essaie de se venger de tous les saints qui convertissent les pécheurs. Comme saint François d'Assise mourant, elle aurait pu demander pardon à son corps de l'avoir traité avec tant de rigueur. Ce corps, exténué de jeûnes et de privations, lui laissait le support de douloureuses infirmités ; mais elle se consolait par cette pensée de sainte Hildegarde : que *Dieu n'habite pas les corps bien portants*.

Notre rapide esquisse de la générosité et de la persistance du repentir de Marguerite prouve qu'elle a payé largement sa dette à la justice éternelle. Il nous tarde de montrer comment elle a obtenu miséricorde et vu les austérités de sa pénitence se changer en joies, même dès ce monde.

### III

Il est de foi, mes frères, que Dieu ne veut la damnation d'aucune de ses créatures et qu'il a envoyé son Fils unique sur la terre pour sauver les pécheurs : *Venit enim Filius hominis querere et salvum facere quod perierat*. (Luc, XIX, 10). Sa miséricorde est sans limites, elle remplit la terre, et les élus la chanteront pendant toute l'éternité : *Misericordias Domini in æternum cantabo*. (Ps., LXXXVIII, 1). David, Marie-Madeleine, le bon larron, saint Paul, Marie Egyptienne, Thaïs, Pélagie et Marguerite de Cortone sont parvenus, par une intervention miraculeuse de la grâce, des abîmes du mal au sommet de la perfection, car le Seigneur départ ses dons à qui il lui plaît et dans la plénitude qui convient à sa sagesse.

Dans les annales hagiographiques, toutefois, on rencontre peu d'exemples d'une transformation morale aussi rapide, d'une réhabilitation aussi complète, et de faveurs célestes aussi nombreuses que celles dont Marguerite fut gratifiée après sa conversion. Nous n'en serons point surpris si nous nous rappelons que l'Eglise, en sa sainte liturgie, nous enseigne que Dieu ne juge pas selon nos courtes vues : *non æstimator meriti* ; qu'en couronnant ses élus il couronne ses propres dons : *coronando eorum merita, coronas dona tua* ; et qu'il sauve gratuitement ses prédestinés : *qui salvandos salvat gratis*... Il ne se laisse jamais vaincre en générosité ; il demande au pécheur d'avouer et de regretter ses torts comme condition essentielle du pardon. « Quiconque, selon le langage de saint Augustin, a l'intelligence de son indignité, voit ses blessures guéries à l'instant même où il les montre au Sauveur. *Intelligentia prima*



*est ut te noris peccatorem... Vox necdum est in ore et vulnus sanatur ! »*

Marguerite, dans sa cellule, se condamne joyeusement à vivre de pain et d'eau, de légumes et de fruits, à coucher sur un lit de sarments ou sur la terre nue, et à châtier sa chair par les cilices et les disciplines ; mais elle désire éperdument savoir si, à force de repentir et d'amour, elle a obtenu son pardon. Seule, à genoux devant le crucifix de l'église Saint-François où elle passe de longues heures de la journée, elle voit tout à coup le Christ ouvrir les lèvres et elle entend cette douce parole : « Que veux-tu, ma pauvre pécheresse ? » Tremblante et ravie, elle a la force pourtant de répondre : « Seigneur Jésus ! je ne cherche et je ne veux que vous. » Ce nom de *pécheresse* lui fait souhaiter une appellation plus tendre. Elle prie saint François d'Assise de devenir sa caution devant Dieu, d'offrir pour elle ses mérites et de lui obtenir la rémission absolue de toutes ses fautes. Au moment d'une de ses communions quotidiennes, une voix intérieure lui remémore tous les détails de son existence et murmure cette rassurante décision : « Moi, le Fils du Père éternel et ton Sauveur, crucifié pour toi, je t'absous de tous les péchés que tu as commis jusqu'à ce jour. »

Tandis qu'elle considère les amabilités infinies de son Rédempteur et qu'elle s'étonne de les recevoir sans les avoir méritées, la même voix retentit dans sa cellule : « Je suis allé te chercher au fond des abîmes de ce monde, et je t'ai choisie, parce que je me plais à exalter les humbles, à justifier les pécheurs, à rendre précieux ce qui est vil. — Mais, Seigneur, pourquoi comblez-vous de tant de faveurs une si misérable créature ? — Parce que je t'ai destinée à être le filet des pécheurs. Je veux que tu sois la lumière de ceux qui sont assis dans les ténèbres du vice ; je veux que l'exemple de ta conversion prêche l'espérance aux pécheurs, je veux enfin que les siècles à venir soient convaincus que je suis toujours prêt à ouvrir les bras de ma miséricorde à l'enfant prodigue qui revient sincèrement à moi. »

Les extases de Marguerite se multiplient en public, constatées par des témoins irrécusables, par les jeunes mères dont elle se fait la garde-malade, et par son grave historien lui-même. Grande est sa confusion quand elle revient de ses ravissements et qu'elle se voit entourée. Elle demande au Seigneur de vouloir bien se manifester à la pauvre pécheresse dans le silence et l'absence des créatures. Alors, il lui prodigue les appellations les plus consolantes, qui affirment que le vase de péché est réellement devenu un vase d'honneur ; elle est sa fille, son épouse, sa sœur, la violette parfumée du jardin séraphique, une rose d'innocence et de charité, la disciple préférée entre toutes les femmes pieuses de cette époque.

Notre-Seigneur lui apparaît sous les traits de son enfance avec sa beauté infinie ; ou étendu sur la croix, il lui montre ses plaies sanglantes, les lui fait toucher comme à saint Thomas, et lui per-

met de reposer sur son cœur comme à saint Jean, en disant : « Souviens-toi de ce que je t'ai révélé dès mes premières communications : c'est que le sang de mon Cœur doit être l'aliment de ta piété. A chaque communion, tu as puisé un surcroît de grâces, de lumières et de forces. L'Eucharistie a été la source féconde de tes progrès dans la vertu et le principe des rapides ascensions de ton âme. »

N'oublions pas cette promesse à sa servante, promesse dont l'histoire a constaté souvent la réalisation : « Tout ce que tu demanderas à mon Père en mon nom, tu l'obtiendras. Certes méritait d'être châtiée ; mais, à cause de l'affection, de la vénération qu'elle te témoigne, je l'épargnerai, et les calamités dont elle est menacée ne tomberont pas sur elle. J'agirai de même avec quiconque t'aimera et prendra ta défense. Je bénirai ceux qui te béniront, et maudirai ceux qui te maudiront ; j'exaucerai et je bénirai quiconque t'invoquera. »

Marguerite fut encore favorisée de la science de l'avenir, du don des miracles et du discernement des cœurs. Elle reçut dans son humble demeure d'illustres personnages, prêtres et fidèles, accourus de France, d'Espagne, de Rome, pour lui demander le secret d'une vocation, la réussite d'une fondation de bienfaisance, le salut de malades désespérés, la conversion de pécheurs endurcis, ou des conseils de spiritualité. Lisant dans les consciences comme dans un livre ouvert, elle dévoilait à ses visiteurs leurs misères les plus secrètes, leurs dérèglements, leurs sacrilèges et leurs injustices ; puis, elle les envoyait, avec un doux sourire, purifier leur âme par une confession réparatrice au couvent voisin. S'il est vrai que sainte Thérèse a converti par ses prières, du fond du cloître, autant d'âmes que saint François-Xavier par ses prédications, nous pouvons supputer le grand nombre de conversions dues aux oraisons incessantes de Marguerite, qui répondait humblement aux témoignages de reconnaissance : « N'attribuez qu'à Dieu un miracle auquel mes péchés et mes ingratitude n'auraient pu que mettre obstacle. »

Les apparitions de son ange gardien, le serviteur venu après le Maître, lui montrèrent son nom gravé en lettres d'or au Livre de vie. Elle lui demanda à quelles marques on peut reconnaître la véritable sainteté sur la terre ; le messager céleste lui répondit : « Celui-là est un élu, qui a le cœur dégagé de toute convoitise terrestre, est uni à son Créateur, tend sans cesse vers lui et ne soupire qu'après lui ; qui possède une humilité profonde, une charité parfaite, une extrême pureté de cœur ; qui se renonce lui-même, se crucifie par la mortification de la volonté propre, et est prêt à souffrir, s'il le faut, à verser son sang pour affirmer sa foi ; qui joint l'horreur du mensonge et les mœurs pures à la compassion pour les pauvres ; qui prend pour siennes les peines des autres, s'afflige et se réjouit avec eux sans jamais céder à l'envie. »

Le même ange gardien lui annonça que la fin de son exil sur la terre aurait lieu le 22 février 1297.

Transportée de bonheur, elle s'écria : « Merci, mon Dieu ! Moins j'ai de droits à vos bienfaits, plus vous en avez à ma reconnaissance. Que je meure à l'heure et de la manière qu'il vous plaira, pourvu que je meure pour l'amour de vous qui êtes mort pour l'amour de moi ! » Pendant dix-sept jours, elle vécut uniquement de la sainte Eucharistie, sans prendre aucune nourriture ; tous les habitants de Cortone lui rendirent une dernière visite et reçurent ses adieux. Elle leur répéta fréquemment cette parole : « La voie du salut est facile : il suffit d'aimer. »

Retenez, mes frères, cette règle de conduite pour l'avenir. C'est l'amour de Dieu qui a changé une pécheresse en pénitente et en sainte, cet amour qu'on a comparé à un œil clairvoyant : *amor est oculus*, et qui consume le péché comme la fournaise liquéfie les métaux les plus durs. Par lui, elle a reconquis l'innocence de ses jeunes années, attendu que saint Bernard affirme qu'une longue chasteté tient lieu de virginité : *Longa castitas pro virginitate reputatur* (Serm. xx) ; par lui, elle est parvenue à une familiarité prodigieuse avec son Créateur, familiarité qui nous choquerait peut-être si nous n'apprenions de Bossuet que « Dieu veut être aimé et chéri comme époux. L'amour n'a pas tant d'égard au respect. Le mot d'amour vient d'aimer et non pas d'honorer. » L'amour divin crée en nous un cœur pur, et celui-ci a la puissance de pénétrer le ciel : « *Cor purum cælum penetrat.* » (Imit., l. II, c. IV, 2).

Il y a une pécheresse au monde qui nous est infiniment chère et dont nous voudrions amener le salut par nos larmes, nos prières et nos sacrifices : c'est la France. Recommandons-la instantanément à sainte Marguerite de Cortone, qui lui obtiendra pardon et miséricorde, en la rendant fidèle à sa mission séculaire de fille aînée de l'Eglise et de royaume de Marie : *Gallia pœnitens et devota Christo*. Ainsi soit-il !

## COURTES INSTRUCTIONS POUR LA PRIÈRE DU SOIR

### XCIV

#### MALÉDICTION DES VILLES INCÉDULES

Si les foules acclamaient le divin Sauveur, le suivaient pour voir ses prodiges et entendre ses enseignements, il n'en est pas moins vrai que le plus grand nombre restait incrédule. Tant il est vrai que les miracles ne suffisent point pour convertir les cœurs ! Jean-Baptiste était venu prêcher avec l'auréole de la pénitence et d'une grande mortification, et l'on murmurait : « Il est possédé du démon. » Jésus prêchait avec le prestige de nombreux miracles, et l'on disait : « Comment serait-il l'envoyé de Dieu, lui qui s'assoit à la table des

publicains et se montre l'ami des pécheurs ? » Le cœur du bon Maître se trouble et s'émue en présence d'une pareille incrédulité et d'une si profonde mauvaise foi.

Jésus se trouvait sans doute sur une des hauteurs qui avoisinent le lac de Tibériade. Dans la plaine, sur les bords du lac, se détachaient les blanches maisons aux toits plats de Capharnaüm et des bourgades voisines, Corozain et Bethsaïda. C'étaient les habitants de ces villes qui formaient, en grande partie, le cortège du Sauveur. Jésus s'arrête, il promène sur la contrée un long regard, plein de tristesse et de sévérité ; puis, la main étendue vers les cités, ses lèvres qu'on n'avait jamais entendues que bénir laissèrent tomber de terribles malédictions : « Malheur à toi, Corozain ! Malheur à toi, Bethsaïda ! Car si les miracles qui ont été accomplis au milieu de vous l'avaient été dans Tyr ou Sidon, elles eussent fait pénitence autrefois dans le cilice et la cendre. C'est pourquoi, je vous le déclare, Tyr et Sidon seront traitées avec plus de miséricorde que vous, au jour du jugement.

« Et toi, Capharnaüm, qui t'élèves jusqu'au ciel, tu descendras jusqu'aux enfers, car si les miracles qui ont été opérés dans tes murs l'avaient été dans Sodome, elle serait peut-être restée debout jusqu'à ce jour ! C'est pourquoi, je le déclare, Sodome sera traitée plus miséricordieusement que toi au jour du jugement ! » (Matth., XI, 21-24).

On devine la stupéfaction de l'auditoire en entendant l'effroyable et prophétique malédiction contre les florissantes cités ; et pourtant, malgré cet avertissement, elles ne se convertirent point et continuèrent à rester aussi incrédules, puisque la redoutable sentence s'accomplit à la lettre. Quelques années après, c'est à peine si de ces bourgades, populeuses et commerçantes, il restait quelques ruines ; et aujourd'hui, on ignore jusqu'à l'endroit qu'elles occupaient.

« La malédiction est tombée sur tout le pays, écrit un voyageur qui l'a visité. Quoique toujours exquis dans sa beauté, il est maintenant désolé, dangereux même. Les oiseaux y chantent toujours, par troupes innombrables, se jouant sur le cristal des eaux. Les ruisseaux accourent au lac, des hauteurs voisines, le sein rempli de perles, comme dit le poète, et inondant leurs sentiers d'émeraudes. Les plantes aromatiques répandent encore leurs parfums, comme au temps du Christ, quand le pied du passant les écrase ; et les grands lauriers-roses remplissent l'air, comme autrefois, de leur délicate senteur. Mais les vignobles et les vergers ont disparu ; les flottilles et les barques de pêcheurs cessent de traverser le lac. Le bruit des foules humaines ne se fait plus entendre, les sources du commerce prospère sont taries. Même les noms et les sites des bourgades et des villes sont tombés dans l'oubli, et là où elles s'élevaient, brillantes et populeuses, jetant leurs ombres à travers les ondes du lac dorées par le soleil, on ne discerne maintenant que des monticules gris où



Les ruines sont trop ruines pour qu'on puisse y distinguer quelque chose <sup>1</sup>. »

L'historien juif Josèphe, après avoir décrit les splendeurs du lac et de la plaine de Génézareth, raconte les maux affreux que les légions romaines firent souffrir à toute la contrée. Il confessait que c'est Dieu qui avait amené les Romains pour punir les Galiléens et détruire leurs villes.

La malédiction s'accomplit trente ans à peine après la mort de Jésus.

Ne nous attardons point à des considérations purement spéculatives ou sentimentales sur le sort de ces villes rebelles à la grâce du ciel. Alors, comme aujourd'hui, dans les cités les plus endurcies, il y avait des cœurs droits et remplis de bonne volonté. Pierre et André, son frère, étaient des pêcheurs de la Bethsaïda que Jésus maudit sous leurs yeux.

Ces villes avaient eu un bonheur à nul autre pareil, des grâces incomparables que de nombreuses villes auraient souhaité avoir. Elles avaient vu l'Envoyé du ciel s'arrêter dans leurs murs, ses habitants l'avaient entendu parler, l'incomparable accent de sa voix avait retenti à leurs oreilles, ils avaient été témoins de ses nombreux miracles ; et pourtant ils étaient restés incrédules, sourds à l'appel du Rédempteur divin.

Qu'il en dut coûter au cœur de celui qui ne voulait que bénir et pardonner, de prononcer et surtout de réaliser, contre ces endurecis, des malédictions si terribles ! Mais ne fallait-il pas apprendre aux générations futures quel crime c'est que l'abus des grâces, l'endurcissement et l'aveuglement volontaire, et jusqu'à quel point ils provoquent la colère du ciel ?

Craignons, pour notre part, de mériter semblable malédiction ; car ce n'est point contre les seules villes coupables des bords du lac de Tibériade qu'elle a été portée, mais encore contre toutes les âmes qui abusent pareillement des grâces du Seigneur, et contre les cœurs qui restent volontairement fermés ou endurecis.

Malheur donc à vous, vieillards qui, après une longue existence durant laquelle le Seigneur vous a comblés de tant de grâces, vous a si souvent conviés à revenir à lui, refusez de vous convertir ou remettez toujours à plus tard ! Combien de malheureux réprouvés sont perdus, et qui se seraient repentis, sauvés, si Dieu avait fait pour eux ce qu'il a fait pour vous, s'il leur avait accordé les mêmes grâces, s'il les avait poursuivis des mêmes instances répétées ! Au jour du jugement, ils seront traités par le Souverain Juge plus miséricordieusement que vous.

Malheur à vous, chrétiens, élevés pieusement par des parents pleins de foi, dont la jeunesse a été instruite des lois saintes de l'Evangile, formée à la vertu par des pasteurs zélés ! Malheur à vous

qui avez fait une excellente première communion, qui avez reçu tant de fois Celui qu'avaient vu Corozain et Bethsaïda ; vous qui, malgré tant de bons conseils, tant de saints exemples, malgré la facilité de remplir vos devoirs, avez chassé de votre cœur, de votre vie, Jésus-Christ, le Dieu de votre première communion !

Malheur à vous ! Car au jour du jugement, des millions d'hérétiques, de païens, se lèveront contre vous et diront au Seigneur : « Vous ne pouvez pas nous condamner si vous les absolvez ! Ah ! si, comme eux, nous avons été baptisés, si nous avons appartenu à une famille chrétienne, si nous avons habité une contrée chrétienne, si nous avons été instruits comme eux, si nous avons eu vos sacrements à notre disposition, si vous nous aviez prodigué, ainsi qu'à eux, vos lumières et vos grâces, nous vous aurions servi, aimé, nous aurions cru en vous et observé les prescriptions de votre loi sainte. Ayez pitié de nous, mais soyez sans miséricorde pour eux ! »

Qui que nous soyons, quelque soit notre état, tremblons de fermer notre âme et nos yeux aux lumières de l'Evangile, d'abuser des grâces sans nombre qui nous sont accordées, tremblons d'endurcir nos cœurs et de mériter la malédiction du Dieu qui ne demande qu'à bénir !

## XCV

### APPEL AUX CŒURS ÉPROUVÉS OU SOUFFRANTS

Comme s'il avait voulu faire oublier les pénibles malédictions tombées de ses lèvres, le bon Sauveur détourne sa pensée des villes incrédules et ingrates. Son regard se reporte avec amour sur ses disciples fidèles, sans nul doute, attristés eux aussi comme leur Maître, puis ses yeux se lèvent vers le ciel, et il s'écrie : « Je vous rends grâces, ô mon Père, Seigneur du ciel et de la terre, de ce que vous avez caché ces choses aux sages et aux prudents, et que vous les avez révélées aux petits. Il en est de la sorte, Père, parce qu'il vous a plu ainsi. »

Et il continue : « Toutes choses m'ont été données par mon Père. Personne ne connaît le Fils, si ce n'est le Père ; et qui connaît le Père, si ce n'est le Fils et ceux à qui il aura voulu le révéler ? Venez donc à moi, vous tous qui portez le fardeau des peines et de la souffrance, et je vous ranimerai. Prenez mon joug sur vous, recevez mes leçons, car je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez du repos pour vos âmes. Car mon joug est doux et mon fardeau léger. » (Matth., XI, 25-30).

Quelles paroles encourageantes ! Quel baume pour les cœurs fidèles, groupés autour de Jésus, de l'entendre remercier si amoureusement son Père de leur avoir fait connaître, à eux les déshérités de ce monde, à eux pauvres pêcheurs,

<sup>1</sup> Farrar, *The Life of Christ*.

ignorants et simples, des mystères cachés aux savants, aux orgueilleux ! Les pharisiens, les scribes, les docteurs ont fermé les yeux, ils n'ont pas voulu suivre la voie du salut ; c'est aux humbles, aux cœurs droits, que les lumières messianiques, que le royaume des cieux est proposé : ainsi l'a voulu le Seigneur, qu'il est bon ! Aujourd'hui encore il en est de même et nous pouvons redire avec saint Augustin, en modifiant un peu sa parole : « Que faisons-nous ? Les humbles, les simples, des vieillards, des femmes, des enfants ravissent le royaume des cieux, et nous, avec notre orgueil de faux savants, nous restons à la porte ! » De pauvres filles, d'obscurs artisans, ouvrant les yeux de leur âme aux lumières de l'Evangile et abandonnant leur intelligence et leur cœur aux inspirations divines, en savent plus long sur les choses de Dieu, de la religion, de l'éternité, que ces demi-savants qui se croient très instruits parce qu'ils possèdent quelques bribes de sciences humaines, plus ou moins utiles. O vous qui aimez Jésus-Christ, et qui ne vous êtes pas laissés séduire par le faux éclat d'une science trop souvent trompeuse, remerciez le Seigneur qui vous a révélé la vraie science, la seule nécessaire, après tout, celle de Dieu, de l'âme et des immortelles destinées ! Appliquez-vous de plus en plus à étudier et à connaître le Seigneur Jésus ; plus vous le connaîtrez, plus vous posséderez la science des sciences ; mieux vous le connaîtrez et mieux aussi vous l'aimerez.

*« Venez à moi, vous tous qui portez le fardeau des peines et de la souffrance, et je vous ranimerai. »*

Oh ! l'adorable et consolante parole ! Oh ! la délicieusement divine invitation, adressée à toutes les âmes fatiguées, à tous les cœurs souffrants, découragés, tombés ! Pas un n'est exclus, quelle que soit sa misère, quelque douloureuses que soient ses épreuves ou profondes ses chutes... *Venez, tous !*

Cette parole et cette invitation n'ont pas été prononcées pour les seuls assistants, elles n'ont pas retenti cette seule fois. Depuis bientôt vingt siècles, elles tombent sans cesse du cœur du divin Rédempteur, jetées à toutes les fatigues, à toutes les souffrances, à toutes les défaillances, avec la promesse infaillible d'apporter aide, consolation, reconfort, réhabilitation : *et je vous ranimerai !*

Depuis ce jour, à toutes les générations qui ont passé, chaque page de l'Evangile a redit ce bienheureux appel. Du fond de chaque tabernacle, où réside Celui qui l'a proclamé, au sein des grandes villes et jusque dans le sanctuaire pauvre du plus humble hameau, résonne à l'oreille des cœurs souffrants, des âmes endolories, le mystérieux : *Venez à moi, tous !*

Comment se fait-il que nos églises soient si souvent désertes, nos tabernacles solitaires, Jésus si abandonné ? N'y a-t-il donc plus d'âmes fati-

guées, de cœurs meurtris, d'yeux pleins de larmes, de corps tourmentés par la maladie ou la souffrance, qu'on va si peu à Jésus ? Et pourtant il appelle toutes les misères ; et pourtant il promet, parole de Dieu, de les soulager toutes. C'est la foi qui manque et non les larmes ; c'est la confiance qui fait défaut et non les misères à panser et à guérir.

*Venez à moi, tous !* Allez donc à lui, ouvriers, gens de peine et de labeur, artisans, cultivateurs, obligés de gagner votre pain à la sueur de votre front. Allez à lui par la prière et par un confiant abandon à sa Providence : il a peiné comme vous, il diviniserà vos fatigues ; — passez-moi l'expression, — il les changera en une monnaie mystérieuse et céleste avec laquelle vous achèterez le ciel. Comme alors vos fatigues vous paraîtront moins pénibles, et vos sueurs moins amères !

*Venez à moi, tous !* Vous, pauvres cœurs que le monde a meurtris ; vous, noircis par la haine, l'envie ou la calomnie ; vous, brisés par l'ingratitude ou l'oubli, trahis, délaissés, abreuvés de toutes les amertumes ; vous, malheureux désespérés, sans plus d'amis sur terre, peut-être, allez donc à lui, à Jésus ! Il a connu toutes les noirceurs de l'envie, de l'ingratitude, de la trahison ; il vous consolera, il vous encouragera, il vous rendra espoir et courage !

*Venez à moi, tous !* Vous, infortunées victimes de l'adversité, vous qui avez perdu les vôtres, votre situation, vos ressources matérielles peut-être ; vous qui sentez le courage vous manquer pour continuer les luttes de la vie, vous qui tremblez que vos forces ne viennent à faillir et le désespoir à s'emparer de votre âme, allez à lui : il a des paroles de vie et d'espérance pour tous les découragements, il relèvera votre courage, il remplira votre cœur de force et votre âme d'énergie.

*Venez à moi, tous !* Vous, pauvres âmes fatiguées par de longues et pénibles tentations ; vous, dont le cœur entend gronder de sourds orages et voit s'entr'ouvrir d'affreux abîmes ; vous qui, lassés de lutter, vous êtes laissé entraîner bien loin peut-être des sentiers de la vertu ; vous qui sentez prête à tomber de vos lèvres souillées la parole désespérée de Caïn le maudit : « Mes crimes sont trop grands pour que j'en obtienne le pardon ! » allez tous, tous, à Jésus, au Dieu qui ne sait que bénir, réhabiliter, pardonner. Plus vous serez blessés, couverts de fange, plus ses bras s'ouvriront larges et miséricordieux pour vous presser sur son cœur : rappelez-vous donc l'histoire de Madeleine et celle du prodigue, et allez à Celui qui n'a jamais repoussé personne !

Venez tous à lui, qui que vous soyez, tombés plus bas que Madeleine, plus bas même que Judas si c'était possible, venez à lui, venez reprendre le joug léger de la foi, de la prière, de la charité, et Jésus vous rendra la vie de la grâce. Venez vous remettre à l'école du Maître doux et humble de cœur, et votre âme tourmentée par je ne sais quels remords, votre cœur agité, déçu, meurtri,



retrouveront le calme, le repos, la paix, cette paix qui surpasse tout ce que les créatures peuvent donner.

*Venez à moi, tous !* Que l'ange béni de la foi fasse retentir souvent cette adorable parole à notre âme, dans toutes les circonstances de notre vie ! Dans la joie comme dans la tristesse, allons à Jésus ! Dans l'épreuve, l'adversité, quand des amis nous trahissent, quand notre âme saigne ou sent monter des sanglots, accourons vers Jésus ! Lorsque les deuils nous angoissent le cœur, que l'infortune s'abat sur nous, que nous craignons de défaillir, de sombrer, allons à Jésus ! Courons à lui dans la prière, courons à lui au pied de ses autels, courons à lui surtout dans la sainte communion ! Il en a donné sa parole de Dieu : il nous accueillera, il nous consolera, il nous fortifiera, il nous sauvera.

## CONFÉRENCES POUR LE CARÈME

### V

#### LE DÉMON

*Quia adversarius vester diabolus tanquam leo rugiens circuit querens quem devoret.*

Voici que votre adversaire, le démon, semblable au lion rugissant, rôde, cherchant quelqu'un à dévorer. (I Pier., v, 8).

#### Mes frères,

Après avoir défini l'homme de Vérité et l'homme de Devoir, après vous avoir fait entrevoir quelque chose de leur grandeur et de leur magnificence, il importe que je vous signale, sans retard, deux obstacles qui rendent plus difficile la réalisation de ce double idéal.

L'un est tout intime, car nous le portons en nous-même, et il s'appelle l'imagination ; nous en parlerons spécialement dans notre prochaine conférence ; l'autre extérieur, invisible et plus formidable, est celui-là même que j'ai nommé dans mon texte et qui fera, ce soir, le sujet de notre entretien : c'est le démon.

Je voudrais donc aujourd'hui diriger votre attention vers cette étude importante, assuré que le noir Fantôme qui de loin nous glace d'effroi, ne sera rien quand nous le verrons de près. Nous opposerons la force à la force, l'habileté à l'habileté. Que faut-il ordinairement pour avoir raison d'un adversaire ? Connaître ses plans et sa stratégie ; et c'est précisément ce qui nous manque dans l'espèce.

### I

Il y a quelques années, mes frères, il était de mode, dans une certaine société, de nier l'existence de Satan. On pensait ainsi souffleter l'Eglise qui a cette croyance ; et, afin que le coup fût plus

sensible et plus décisif, on avait invité la science à ratifier le décret qui frappait d'ostracisme le sombre monarque ; et la science, toujours complaisante, répondit à cet appel.

En vérité, l'Eglise ne s'est guère émue de cette recrudescence voltairienne ; c'est son habitude. Mais il n'en a pas été ainsi du démon. Celui-ci fut blessé au vif de se voir renié par ses adeptes, d'être relégué au rang des fables par ceux-là mêmes qui ne vivaient que par lui, de se voir enfin renversé de son trône séculaire par ses premiers tenants ; et il s'est vengé !

Savez-vous comment ? — De la manière la plus mortifiante pour les savants sceptiques et railleurs, en s'imposant à eux, non plus, comme autrefois, par des œuvres grandioses, non plus dans des assemblées où les princes et les rois ne dédaignaient pas de s'asseoir, mais — pardonnez-moi la familiarité de l'expression — par des tours de passe-passe, en faisant sauter en l'air des tables à manger, danser des chaises, écrire à des pieds de guéridons des pages non moins pauvres que les leurs... Ils avaient repoussé l'Eglise : Dieu répliqua par un prestidigitateur ! L'âne de Balaam remplaça le prophète.

Donec, grâce aux tables tournantes et à la... disons naïveté des spirites, le diable est bel et bien réhabilité ; il ne serait plus décent de le révoquer en doute. Mais notre science à nous n'a pas besoin de tels maîtres ; nous croyons tout ce que croit la sainte Eglise notre mère ; et notre certitude, comme notre bonheur, repose en cette foi.

Je ne m'attarderai donc pas à prouver que le démon existe : nous en sommes convaincus comme tout le monde, quoique pour d'autres motifs. C'est plutôt son histoire malheureuse qu'il nous faut rappeler, pour l'utilité de nos âmes et notre spirituelle direction.

1. Vous savez comment il fut créé et pourquoi il fut créé. C'est un acte purement gratuit de la volonté divine qui le fit jaillir du néant avec des myriades d'autres esprits. Une opinion assez accréditée parmi les exégètes place leur apparition dans le temps au premier des sept jours de la création. Selon cette opinion, les paroles : « *Primo die fecit Deus lucem*, le premier jour Dieu fit la lumière, » regarderaient les anges. Ils sont appelés *Lumière* par antonomase, d'abord parce qu'ils sont purs esprits, et ensuite parce que leur intelligence, douée d'une grande pénétration et d'une grande subtilité, devait briller du plus vif éclat et remplir auprès des natures inférieures que Dieu avait le projet de créer le rôle d'illuminateurs et de guides. Il s'ensuivrait que Dieu n'aurait pas créé les anges pour lui, mais pour nous ; car ils font partie intégrante du monde, et le monde, dit Tertullien, a été fait pour l'homme et non pour Dieu : *mundum homini non sibi fecit Deus*.

« Mais, dira-t-on, où est la sagesse de Dieu de subordonner ainsi des créatures parfaites, des

intelligences si élevées, à des créatures moins intelligentes et moins parfaites, comme l'homme ? Si l'ange, par sa nature, occupe le sommet de l'échelle ontologique créée, n'est-ce pas un renversement, une contradiction, de le diminuer, de l'amoinrir par sa destination ? — J'ai déjà résolu cette difficulté en parlant de la foi. Il résulte des explications données que ce n'est pas à l'humanité pure et simple que la nature angélique était soumise, mais à l'humanité anoblie, enrichie et, en quelque sorte, divinisée par le Christ. C'est en prévision de l'Incarnation du Verbe que l'ange devenait vassal de l'homme et que sa vie était inféodée à notre vie. A le bien prendre, au lieu de déchoir, il s'élevait ; au lieu de perdre de sa gloire, il en acquérait une plus éblouissante, puisqu'à travers l'enveloppe opaque de l'humanité, il pouvait apercevoir et adorer Dieu.

Les bons anges le comprirent ; mais l'orgueil de Satan en fut troublé. Son intelligence, malgré l'intensité de sa lumière, ne voulut pas le voir, et alors commença la seconde phase de son histoire : la prévarication, pour finir bientôt par la réprobation éternelle. « *Non serviam !* » s'écria-t-il ; moi, intelligence pure, moi le premier parmi les êtres créés, je ne courberai pas la tête devant le fils du limon. Je n'ai point vendu mon droit d'aînesse, et nul ne me l'arrachera ! »

Vous savez le reste : il lutta et fut brisé. L'orgueil fut donc le principe de son crime, l'apostasie en devint la conséquence, et l'enfer le châtiment.

Voilà sa place désormais, son domicile, son royaume, si vous voulez ; car en changeant de destin, il n'a pas changé de nature. Il a traîné avec lui dans les abîmes cette royauté qui faisait au ciel son brillant apanage, et qui fera désormais sa honte et son malheur.

On ne sait pas où est l'enfer. Mais on sait qu'il est et ce qu'il est. On sait qu'il y a du désespoir et du feu : feu inextinguible, conforme aux natures qu'il a mission de torturer ; feu intelligent, qui exécutera sans pitié les arrêts de la justice divine. Est-ce un feu matériel ? On ne peut pas le dire pour les âmes ; mais avec l'Evangile, on peut l'affirmer pour les corps.

Partant de ces données, quelques théologiens placent l'enfer au centre de la terre. Si, en effet, la progression de chaleur qu'on a observée en sondant les premières couches du globe terrestre se continue proportionnellement jusqu'au centre, on arrive à un tel degré d'intensité que les matières les plus dures doivent y être à l'état de fusion et même volatilisées : foyer épouvantable qui laisse bien loin tout ce que l'imagination peut rêver !

La science ne repousse pas cette théorie. Elle s'en sert, au contraire, pour expliquer les tremblements de terre et les volcans. Il est certain que cette hypothèse donne mieux le sens de ces expressions, mille fois répétées dans la sainte Ecriture, d'*enfer*, de *gouffre*, d'*abîme*, qui

désignent les basses régions où la révolte contre Dieu est punie.

Encore une fois, cette opinion n'est pas déraisonnable. C'est tout ce qu'on peut exiger de nous dans une matière que Dieu a recouverte d'un voile et dont il se réserve le secret. Je sais aussi que nos oreilles délicates n'aiment pas de pareils discours. Si nous recherchons le réalisme dans certaines peintures, nous le repoussons dans celle-ci. Mes frères, ne demandez pas de ces transactions honteuses à la chaire chrétienne. Si vous ne voulez pas qu'on vous parle de châtiement, cessez de commettre des fautes. On se taira sur l'enfer, le jour où la terre ne sera peuplée que de saints.

Quoique le démon ait l'enfer pour domicile, néanmoins il fait souvent des excursions sur la terre, et alors il porte, d'une certaine manière, l'enfer avec lui ; car il n'y a pas d'intermittence dans sa peine, parce qu'il n'y en a pas dans sa volonté de pécher. S'il pouvait se repentir, l'enfer s'éteindrait à l'instant même. Mais il est écrit qu'il sera « homicide » jusqu'à la fin, comme il le fut dès le commencement. Un jour, l'abîme sera fermé et scellé. Ce sera quand le Christ, après avoir terrassé jusqu'au dernier tous ses ennemis, présentera l'humanité triomphante à son Père. Alors seulement, il passera une chaîne inextricable au cou du dragon infernal pour toute l'éternité.

Mais en attendant l'heureuse issue de ce combat décisif, le démon a reçu le pouvoir de molester les hommes pour éprouver leur vertu, et c'est ainsi qu'il coopère, bien malgré lui, à la Rédemption qu'il déteste et dont il voudrait anéantir partout l'influence et le bienfait.

C'est surtout aux époques qui précèdent les grandes perturbations sociales qu'il fait sentir sa présence. Il se multiplie par ses légions, par ses adeptes humains, les sociétés secrètes, surtout la franc-maçonnerie dont il est l'âme, et par lui-même, au point de faire croire que Dieu partage avec lui le gouvernement de la création. — Cette remarque n'est pas mienne ; elle est de saint Thomas, de Leibniz et de Bossuet, c'est-à-dire de l'expérience analysée par le génie ; et, sans prétendre lui faire dire plus qu'elle ne signifie, je crois qu'elle est propre à faire sensation dans un siècle comme le nôtre, où de pareilles manifestations sont devenues journalières et ne reçoivent aucun démenti ni de la science ni de la religion. En face de ces phénomènes surnaturels qui nous font rire aujourd'hui et qui, demain peut-être, provoqueront nos larmes, il n'est pas permis aux chrétiens de s'abriter dédaigneusement sous le manteau de l'indifférentisme. Puisqu'ils sont le prodrome ou signe précurseur de grands désastres, souvenons-nous des conseils de la prudence en veillant et en priant.

2. Disons maintenant quelques mots du nom et des titres de Satan.

Il serait difficile d'énumérer toutes les appellations



et qualifications qu'il a reçues des générations chrétiennes ; ce n'est point là, du reste, notre but. Son nom générique est *démon*, qui exprime à la fois sa nature angélique et sa perversité. On l'appelle aussi par dérision *Lucifer*, nom qu'il portait avant la chute et qui signifie « porteur de lumière. » A présent, il est *Prince des ténèbres*, parce que, autant il avait répandu autour de lui de splendeurs et d'éblouissantes clartés, autant il obscurcit maintenant tout ce qu'il approche. Le prophète Isaïe, mesurant avec son regard d'aigle l'effroyable distance qu'il avait franchie par son péché, s'écrie avec tristesse : « Comment es-tu tombé des cieux, ô Lucifer, fils de l'aurore ! » (xiv, 12). Il est tombé pourtant ; il a sillonné l'espace comme la foudre, laissant après lui un formidable éclair. L'expression est du Sauveur lui-même : *Videbam Satanam sicut fulgur de caelo cadentem*.

Dans une parabole évangélique, le démon est encore appelé « *inimicus homo*, l'homme ennemi. » Il s'agissait de savoir qui avait semé l'ivraie par dessus le bon grain ; et le maître du champ répondit : « *Inimicus homo hoc fecit*, c'est l'homme ennemi qui a fait cela. » — Puisque, d'après tous les commentateurs, le maître du champ n'est autre que Jésus-Christ, le semeur d'ivraie n'est autre que le démon. — Albert le Grand explique pourquoi le démon reçoit ici le nom d'homme : « C'est parce que, dit-il, vis-à-vis de nous, le démon n'opère le mal qu'avec l'homme, contre l'homme et à la manière de l'homme. » — Le cardinal Hugues l'explique d'une autre façon encore moins flatteuse pour notre amour-propre. Je la citerai néanmoins, parce que, au demeurant, nous ne sommes pas ici pour nous flatter. « De même, dit-il, que Scipion fut surnommé « l'Africain » pour avoir vaincu et subjugué l'Afrique, de même le démon a été qualifié d'homme pour avoir vaincu l'homme et l'avoir mis sous son joug ! » — Quoi qu'il en soit du mystère de cette parole, la conquête de l'homme par Satan est un fait historique. Mais le joug infernal, c'est aussi un autre fait historique, fut brisé une fois sur le Calvaire ; il peut l'être toujours si telle est notre volonté.

3. Les titres du démon sont plus nombreux encore ; ils se résument dans les deux principaux que lui attribue saint Ignace : celui de « chef de tous les méchants, *omnium malorum caput*, » et celui d'« ennemi capital de la nature humaine. »

Le titre de chef de tous les méchants coïncide avec ce que nous disions au début de la sombre royauté que Satan a trainée avec lui dans les enfers. Il établit en principe qu'il y a dans ce séjour de l'horreur une hiérarchie constituée et fonctionnant par similitude comme la hiérarchie céleste. Mais le chef est un despote et les sujets sont des esclaves. Ils n'ont entre eux d'autres liens que la haine, comme les membres de la hiérarchie sacrée n'ont entre eux d'autre lien que l'amour. De là deux conclusions analogues quoique en sens inverse, et dont l'une verse dans l'âme autant de

consolation et d'espérance que l'autre y jette d'amertume et de désespoir : c'est qu'en pratiquant la vertu, en s'affiliant aux bonnes œuvres, aux associations de piété et de bienfaisance, on entre officiellement dans la hiérarchie sainte, lumineuse, vivificatrice du ciel ; tandis qu'en se livrant au péché, en s'affiliant aux sociétés anti-chrétiennes quel qu'en soit le nom et le drapeau, on entre, on est affilié à la hiérarchie criminelle, ténébreuse, dissolvante de l'enfer. Nul ne peut servir deux maîtres, mais nul ne peut éviter d'en servir un. A qui refuse un père, le destin impose un tyran. C'est justice, et c'est la volonté de Dieu exprimée par le prophète : « Ils se sont insurgés contre mon Christ, eh bien ! qu'une verge de fer les gouverne ! *Astiterunt reges terræ adversus Christum, reges eos in virga ferrea*. » (Ps. II, 2-9).

Le second titre de Satan est celui d'« ennemi capital de la nature humaine. » — Au point de vue de la simple raison, la nature humaine renferme-t-elle quelque motif d'une haine aussi implacable qu'invétérée ? La philosophie ne dit rien dans ce sens ; au contraire, elle prouverait plutôt qu'en vertu de l'indépendance réciproque des êtres, les rapports entre l'homme et le démon ne peuvent être qu'indifférents, l'un n'étant ni essentiel ni même utile à l'autre. Et cependant, l'homme n'existait pas encore que déjà l'ange prévaricateur l'abhorrait de toute son énergie et méditait de l'entraîner dans sa chute et dans son châtimement. Je n'en veux pour preuve que l'empressement avec lequel il l'attaqua à peine sorti des mains du Créateur.

Non, la rancune de Satan ne tombe pas directement sur l'homme. A cet orgueil indompté il faut un plus noble ennemi. C'est à Dieu qu'il en veut ; c'est Dieu qu'il méprise et voudrait anéantir ; ce sont les attributs divins qu'il cherche à déshonorer, son image qu'il cherche à souiller et à détruire !... Voilà pourquoi il hait quelque peu toute la création, parce que toute la création est, à divers degrés, l'image de Dieu. Mais, comme l'homme et surtout le chrétien portent plus particulièrement l'empreinte divine ; comme leur âme, par un privilège spécial, est la ressemblance vivante, le portrait vivant de la Divinité, il se déchaîne contre la ressemblance pour atteindre, en elle et par elle, la réalité. Tel le taureau sauvage blessé par celui qui le dompte cherche à assouvir sur lui sa rage et sa fureur ; mais, dans l'impossibilité de le saisir, s'il aperçoit dans les champs un de ces simulacres à forme humaine destinés à effaroucher les oiseaux pillards, il se précipite sur cette ressemblance, et, de ses cornes redoutables, il la met en pièces et en disperse au loin les débris... Satan sait bien qu'il est impuissant contre le maître du tonnerre ; que, sous le pied qui l'écrase, il ne peut que le maudire et le blasphémer. Et c'est pourquoi il vient à nous dans sa colère haineuse, nous le limon sublime qu'un jour Dieu anima de son souffle, nous qu'il

jeta ensuite sous le pavillon des cieux, dans le magnifique temple de la nature, pour devenir un peuple d'adorateurs. Il espère blesser la Divinité en brisant le vase qui la renferme, et déchirer son cœur en lui dérobant notre amour.

Jugez, mes frères, par cette observation, du malheur de ceux qui, par leurs péchés et surtout par leurs scandales, détruisent en eux-mêmes et dans les autres l'image de la Trinité sainte ! Ils se font les complices et les collaborateurs de Satan dans son œuvre de haine et de destruction : et, quand leur activité va jusqu'au prosélytisme, comme on le voit, hélas ! si fréquemment de nos jours, ce n'est pas une ressemblance qu'ils ont avec le Prince des ténèbres : ils en sont la vivante incarnation. Mais aussi, gloire et honneur à vous qui repoussez énergiquement les séductions du rebelle ! car vous combattez véritablement le combat du Seigneur, puisqu'en vous protégeant vous-mêmes, vous défendez son image et son drapeau !

Il y a une autre raison de la haine de Satan contre la nature humaine ; c'est celle qui a provoqué sa chute et que nous avons déjà mentionnée : l'Incarnation du Verbe éternel. Certes, s'il ne peut supporter la simple image de la divinité empreinte dans l'homme, comment en supporterait-il la substance même, hypostatiquement unie à la nature humaine, c'est-à-dire tellement enlacées l'une dans l'autre, qu'elles ne font qu'une seule personne, un seul individu : union si parfaite, si adéquate, si inextricable qu'aucune mixtion, aucun mélange, aucune assimilation terrestre ne saurait en donner une idée approchée ? Produit sublime et mystérieux de l'Incarnation ! commerce admirable, *o admirabile commercium !* où la nature divine et la nature humaine se sont mutuellement donné tout ce qu'elles avaient, de sorte que rien de ce qui est humain n'est étranger à la divinité, et rien de ce qui est divin n'est étranger à l'humanité !

Le démon sait cela maintenant. Il le sait et il en écume. Son orgueil est humilié sans doute de voir un Dieu se faire homme ; mais sa jalousie se révolte à la pensée que ce même acte fait de l'homme un Dieu. Jusqu'à la réalisation de ce mystère, il pouvait se croire supérieur à l'homme ; il l'était par sa nature, par son intelligence et par sa puissance. De fait, il avait presque toujours triomphé de ses résistances. Semblable à cet insolent monarque de Perse qui se servait de ses prisonniers de guerre comme d'étriers pour monter à cheval. Satan nous traitait en esclaves ; il nous tenait sous ses talons. Mais l'exaltation de l'homme par l'incarnation du Fils de Dieu, a changé les rôles. L'homme, à son tour, peut tenir Satan en échec, parce qu'il n'est plus seul dans la lutte ; sa faiblesse s'appuie sur le bras même de Dieu. Voilà pourquoi le démon maudira l'homme à jamais, et ses efforts permanents tendront à dissoudre la divine alliance, à séparer les éléments dont l'union paralyse sa puissance, réduit à néant son génie et compromet son règne

sur la terre. Que faut-il de plus pour expliquer nos luttes avec l'empire des ténèbres ? Il ne peut rien contre le Christ, qui l'a brisé en soulevant la pierre de son tombeau glorieux. C'est pourquoi il retourne sa fureur contre ses disciples, son Église, ses institutions, son sacerdoce, contre tout ce qui renouvelle ici-bas, par l'amour et la pratique du bien, l'ineffable mystère de Nazareth.

## II

Comme vous le voyez, mes frères, à cette question se rattache toute l'économie de notre Rédemption. Mais le temps fuit et ne nous permet pas de nous attarder sur le chemin de ces belles théories chrétiennes. Je finirai donc en vous disant quelques mots rapides sur le signalement et les manœuvres du démon, afin de vous apprendre comment il faut se conduire avec un tel adversaire.

1. Le démon n'a pas de corps ; par conséquent, il serait absurde de prendre à la lettre les portraits physiques qu'on en fait quelquefois et qu'on retrouve, peut-être à tort, dans certains livres ascétiques. Les traits matériels qu'on lui prête ne doivent donc signifier qu'emblématiquement ses attributs et ses actes. En d'autres termes, son signalement doit toujours être pris au moral.

Or, à ce point de vue, le seul vrai, le démon, — et il faut entendre aussi par ce mot quiconque fait son œuvre par la plume ou par la langue, — le démon est fier et lâche ; c'est ce qu'on appelait vulgairement dans notre bon vieux français : « un fanfaron. » Tout ce qu'il suggère à notre esprit, revêt ce double caractère. Il veut faire briller, mais par la honte ; il veut faire jouir, mais par l'iniquité. Il vous gonfle d'espérances, et, pendant quelque temps, il semble les soutenir. Tout à coup il se dérobe et vous plonge dans le désespoir. C'est d'expérience quotidienne. Le péché à commettre n'est qu'une vétille, incapable d'offenser Dieu ; commis, il devient une monstruosité indigne de pardon. Il pousse à l'injustice, à l'acquisition des biens par des moyens frauduleux et improbables. Dans ce but, il fait miroiter à nos yeux le décevant prestige de positions brillantes et luxueuses. Plus tard, au moment terrible, sur le seuil de l'éternité, il invente le déshonneur de la restitution... — Fier et lâche ! fanfaron !

Il est perfide aussi. Il marche sans bruit et voilé, entouré de ténèbres ; mais on devine son approche. Quand souffle le vent de la tentation, nous sentons comme son ombre passer sur nous. Aussitôt, si notre âme n'est pas blasée, si elle n'est pas encore sa familière, elle tombe dans la tristesse, dans l'abattement ; je ne sais quel instinct de peur la fait frissonner. Elle devient comme l'oiseau chanteur lorsque l'épervier plane sur le bocage. Oiseau chanteur, c'est le nom que saint Grégoire de Nazianze lui donne après Platon, *divina ales*, l'oiseau divin. Elle se trouble ? elle éprouve des frayeurs subites ? elle n'a plus envie de chanter les louanges du Seigneur, c'est-à-dire de prier ?...



Attention ! l'épervier infernal n'est pas loin ; il plane, il approche, il fait des circuits, cherchant quelqu'un à dévorer, *circuit, quærens quem devoret*.

Parfois il se fait ombre, et alors il s'interpose entre le soleil de justice et l'âme et produit une éclipse momentanée. Pendant l'éclipse astronomique, la nature prend le deuil ; elle éprouve du malaise et semble vouloir rentrer dans le néant. Pendant l'éclipse morale produite par Satan, la surnature éprouve des phénomènes identiques : l'ennui, le dégoût, l'angoisse s'emparent de la conscience. Privée de la lumière qui féconde, elle tombe dans la prostration, le marasme et presque en agonie.

2. C'est un grand avantage pour nous de pouvoir reconnaître à distance l'ennemi, et de n'avoir pas à redouter d'être pris à l'improviste. Utilisons ce temps de prélude à prendre nos positions, à faire de la stratégie. On ne saurait trop se tenir sur le *Qui-vive* en face d'un adversaire non moins perfide qu'astucieux. Toutefois, sachons-le, ce n'est que par expédients qu'il procède, et cela forcément. La puissance directe du démon sur nous est nulle. « Il ne connaît pas nos pensées intimes, dit saint Augustin : *internas animi cogitationes diabolum non videre*. » C'est pourquoi ses connaissances sont superficielles et très sujettes à l'erreur. Nous en avons une preuve éclatante dans l'Evangile. Ainsi, il ne savait pas si le fils de Marie était en même temps le Fils de Dieu, puisqu'il le lui demanda au désert : « Si tu es le fils de Dieu, lui disait-il, commande à ces pierres de devenir des pains ! » — Mais s'il ne pénètre pas lui-même dans le sanctuaire de nos âmes, il est extrêmement habile à présumer, à deviner par inductions et déductions. Il lui suffit pour cela de saisir le moindre de nos gestes, la moindre de nos impressions. C'est par des calculs de ce genre qu'il annonce parfois l'avenir ; mais, pour le même motif, ses prophéties sont loin d'être infaillibles.

Ne pouvant donc pénétrer en nous directement, la première manœuvre du démon est de se ménager et d'entretenir des intelligences dans la place et il s'en sert avec génie. Ces intelligences sont la concupiscence dans sa triple forme : la vanité, la cupidité, la sensualité. Il les flatte, il les caresse. Quand l'heure est venue, il les déchaîne, et, grâce à leurs agissements ténébreux, il finit par renverser le pouvoir légitime et par se substituer à lui.

Sa seconde manœuvre est de détourner le cœur des œuvres de piété, des devoirs religieux, ou d'en modérer l'ardeur par l'ennui, le dégoût, la paresse. Son acharnement contre la confession est surtout digne de remarque. C'est que la confession est son plus terrible ennemi. Attaque-t-il par les ténèbres ? la confession est un flambeau. Attaque-t-il par le découragement ? la confession est une source de consolation et d'espérance.

La troisième manœuvre du démon est d'introduire l'excès dans les jouissances les plus légi-

times, en faisant dégénérer la faculté en passion. Ceci est très fréquent dans la piété même. Dans des matières parfois très délicates et qui intéressent au suprême degré le salut, on se dit avec sincérité : « J'irai jusque-là, mais pas plus loin... en compagnie des anges... » Mais le malin jette un voile sur la limite, et, un jour, on s'aperçoit avec épouvante qu'on l'a franchie !...

La quatrième manœuvre, enfin, qui se rapporte en quelque manière à ce que nous venons de dire, c'est l'exploitation de notre côté faible. Chaque médaille a son revers et chaque individu ses défauts. A côté d'une vertu qui fait notre triomphe, nous avons toujours un petit point noir, quelque embryon de vice qui, en se développant, devient la cause de presque toutes nos tentations et de nos chutes. Avouons-le : nous tombons presque toujours dans le même sens. Le démon connaît cette faiblesse ; c'est là qu'il met le piège, et qu'il accumule son effort.

Toutes ces pensées, mes frères, auraient besoin de développement. A peine s'il m'est donné de poser quelques jalons aux méditations de votre âme. Que je termine du moins en complétant le texte que j'ai essayé de paraphraser.

*Cui resistite* : l'ennemi nous attaque, il faut lui résister. Mais comment ? Il est si fort et nous si faibles ! Il est si habile, et nous si imprudents !

*Cui resistite fortes in Domino* : il faut lui résister par la force puisée dans la foi, c'est-à-dire par la force surnaturelle, par celle que saint Paul appelle « l'armure de Dieu, *armatura Domini*. Car, ajoute le même Apôtre, nous n'avons pas à combattre contre des hommes de chair et de sang, mais contre les esprits de malice répandus dans les airs. » Puis, il énumère les diverses pièces qui composent cette armure : la ceinture de la vérité, le casque du salut, le bouclier de la foi, le glaive spirituel du Verbe de Dieu, c'est-à-dire l'oraison.

C'est de ces armes divines qu'était revêtu Samson lorsqu'apparut à ses yeux, près de la ville de Thamnata, un lion furieux et rugissant. Sans défense aucune, il devait périr infailliblement ; et cependant il saisit de ses mains la bête féroce et la déchira, en se jouant, aussi facilement qu'il eût fait d'un chevreau. — Quelques jours après, étant revenu sur le lieu du combat, il trouva dans la gueule de l'animal terrassé un rayon de miel dont il se nourrit pendant le reste de son voyage.

Image saisissante du chrétien quand il se laisse emporter par l'esprit de Dieu et qu'il s'arme de sa grâce. Sans autre appui, il abat le lion infernal ; il le met en pièces ; et de ce même combat il retire un rayon de miel, c'est-à-dire la paix, la joie, la sérénité, le bonheur dont il se nourrit pendant le pèlerinage de la vie terrestre, en attendant que le Divin Rémunérateur en fasse son aliment pour toute l'éternité.

---

*Imprimatur* : † SEBAST., Episcopus Lingonensis.

Le gérant : J. MAITRIER.

---

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT.

# L'Ami du Clergé Paroissial

## SOMMAIRE

**Autrefois et Aujourd'hui.** — VI. La messe du dimanche, 97. — VII. Le respect des lois divines, 100.  
**Le zèle chrétien, Instructions de Carême.** — I. Le salut de notre âme, 102. — II. Le salut du prochain, 106.  
**L'Eglise et la civilisation, Essais de conférences apologétiques.** — XV. L'architecture, 110.  
**Conférences pour le Carême.** — VI. L'imagination, 118. — VII. La conscience vraie, 118.  
**Instructions pour le Premier Vendredi.** — II. Premier caractère de la dévotion au Sacré-Cœur : L'amour, 123.  
**Courtes instructions pour la prière du soir.** — XCVI. Madeleine aux pieds de Jésus, 126.

## AUTREFOIS ET AUJOURD'HUI

### VI

#### LA MESSE DU DIMANCHE

Mes frères,

« Rappelez-vous les jours anciens, disait Moïse au peuple de Dieu, informez-vous de ce qui s'est passé dans les temps écoulés, interrogez vos pères, ils vous en feront le récit ; interrogez vos ancêtres, ils vous diront les attentions providentielles de Dieu pour vous, les prodiges qu'il a opérés en votre faveur, les bénédictions dont il vous a comblés. Vous avez oublié tout cela, et vous, le peuple élu, privilégié, la nation bénie, miraculeusement protégée, vous avez abandonné Dieu votre créateur, vous êtes devenus une génération perverse, ingrate, infidèle ; vos fils et vos filles ont provoqué la colère du Seigneur, et n'ont point redouté les représailles de sa bonté méconnue, de sa justice offensée. O peuple imprudent, insensé, ouvrirez-vous les yeux, serez-vous plus intelligent, et songerez-vous enfin plus sérieusement à votre avenir ? »

Mes frères, ces paroles que le législateur hébreu adressait à ses contemporains, ne sommes-nous pas autorisés à les redire au peuple chrétien ? Oui, nous pourrions vous dire : « Faites appel au souvenir des vieillards, et demandez-leur comment Dieu était servi autrefois, comment ses préceptes étaient observés, comment la religion était honorée et pratiquée en ce pays. » Je les ai interrogés, et ils m'ont répondu d'une voix attristée : « Ah ! les temps sont bien changés !... Autrefois le respect était acquis à tout ce qui touche à la religion ; les pratiques chrétiennes étaient suivies avec fidélité. L'église s'emplissait d'une foule recueillie et priante, non seulement aux jours de fêtes, mais tous les dimanches. Il y a toujours eu des absten-

tions, c'est vrai ; mais alors, on pouvait les compter, tandis que maintenant on ne peut plus les compter. Les chrétiens au milieu desquels nous achevons notre vie, sont devenus indifférents ; ils ont délaissé le service de Dieu, déserté l'église, répudié les vieilles traditions de famille. Quoi de surprenant si les mœurs se dépravent, si les scandales se multiplient, si la société menace ruine ? C'est la justice de Dieu qui passe... »

Dans cet entretien, mes frères, nous mettrons en regard la fidélité avec laquelle on accomplissait autrefois les grands devoirs de l'assistance à la messe du dimanche, et la négligence qu'on apporte aujourd'hui à s'en acquitter.

### I

Mes frères, l'habitude nous familiarise avec les plus grandes choses, et diminue la considération qui leur est due. Comme le sacrifice de la messe se renouvelle chaque jour sous nos yeux, nous ne paraissions pas y attacher une grande importance ; nous sommes tentés de le regarder comme une cérémonie vulgaire.

Comment !... Mais, c'est l'acte par excellence, c'est l'âme de la religion, c'est le point central du culte catholique. Rien de plus élevé, rien de plus auguste que cette représentation, que ce mémorial du grand sacrifice qui nous a rachetés.

En quelques mots, laissez-moi vous rappeler les raisons qui doivent vous en donner la plus haute idée.

Adorer Dieu est un devoir impérieux, qui s'impose à toute créature. Or, la messe est l'adoration par excellence ; l'adoration infinie.

Nous avons un incessant besoin des grâces de Dieu, et la prière, qui est le moyen ordinaire pour les obtenir, devient par là-même une obligation de chaque jour ; mais, qu'est-ce que la messe, sinon la prière la plus sublime et la plus efficace ?

Quand nous avons reçu de la paternelle bonté de Dieu quelques bienfaits, — et nous en recevons tous les jours, — le bon sens nous dit qu'il faut le remercier. Eh bien ! venez à la messe : c'est l'acte de reconnaissance le plus parfait.

Enfin, nous n'avons pas la prétention d'être purs comme des anges, et il ne faut pas beaucoup de modestie pour avouer que nous sommes pécheurs. Pécheurs, nous avons un suprême besoin de la miséricorde de Dieu. Alors, estimons la messe, qui désarme la justice divine et qui appelle le pardon sur nos fautes.

La messe est donc, avec les ressources infinies dont elle dispose, l'acte qui répond à tous nos besoins, qui satisfait à toutes nos obligations, qui accomplit tous nos devoirs envers Dieu.

Après cela, mes frères, elle vous est connue, la raison pour laquelle l'Eglise nous fait un précepte d'y assister chaque dimanche : c'est que la messe est le sommaire de la religion, le foyer de la vie surnaturelle, la source intarissable d'où jaillissent les grâces qui nous sanctifient.



Entre les noms qu'on lui a donnés, il en est un qui révèle sa puissance, son efficacité. On l'a appelée l'*action*. Elle agit en effet, et son action se fait sentir dans l'Eglise triomphante, où elle porte à Dieu des adorations, et aux saints de respectueux hommages; elle se fait sentir dans l'Eglise militante, en épanchant sur les fidèles les grâces de lumière, de force, de pardon, de miséricorde, dont elle possède la plénitude; elle se fait sentir dans l'Eglise souffrante, où, appliquant les mérites de Jésus-Christ, elle purifie, elle soulage, elle délivre les âmes du purgatoire.

Nos devanciers, qui avaient une foi plus vive, appréciaient toute l'excellence de la messe; aussi, le dimanche les voyait se presser autour de l'autel du sacrifice; c'était une assemblée compacte, recueillie, mêlant sa prière à celle du prêtre, chantant, d'une lèvre vibrante, les hymnes sacrées. Ceux qui les ont vus ont gardé de ce spectacle un impressionnant souvenir. Alors, on n'alléguait pas de vains prétextes, des raisons puériles pour se dispenser de fréquenter l'église; on ne s'effrayait pas d'une fatigue; on ne reculait pas devant un sacrifice; l'éloignement de l'église n'était pas un obstacle, pas plus que le mauvais état des chemins.

Savez-vous ce que faisaient nos pères pendant la tourmente révolutionnaire? Alors, ô triste souvenir! les temples étaient fermés, les autels abattus, les cloches muettes, les prêtres obligés de prendre la fuite ou de se cacher; les pasteurs qui avaient échappé aux investigations de la police en étaient réduits à célébrer la messe dans des granges, dans des caves, dans des greniers. Eh bien! que vit-on, à cette époque de lamentable mémoire? Des prodiges de vaillance et de fidélité. On disait à vos pères: « Demain, à une heure du matin, un prêtre doit dire la messe dans telle maison. Le chemin est long, les ténèbres épaisses, le temps affreux; et puis, on est averti qu'il y a des dénonciateurs qui veillent, qui épient toutes les démarches, et on n'ignore pas que, pour celui qui aura été dénoncé, c'est la prison ou même la mort. » N'importe! vos pères accueillaient comme une bonne nouvelle l'annonce d'une messe, et, au péril de leur vie, ils se mettaient en route pour y assister.

## II

Et nous, mes frères, que faisons-nous?

La messe, je l'ai dit, est l'acte religieux par excellence. L'apprécions-nous comme il conviendrait? Il y a un précepte sacré qui nous oblige d'y assister: « *Les dimanches messe entendras et les fêtes pareillement.* » L'observons-nous fidèlement? L'observons-nous dans toutes ses exigences? Et quand nous faisons acte de présence à l'église, apportons-nous les dispositions voulues pour accomplir dignement ce grand devoir?

1. Le premier reproche qui peut nous être adressé, c'est que nous ne comprenons pas toujours bien,

et que nous n'estimons pas à son prix, à sa valeur, le sacrifice de l'autel. Une messe, cela nous paraît quelque chose d'ordinaire, de banal. La messe! elle est célébrée partout, dans les pauvres hameaux comme dans les riches et élégantes cités, dans les modestes églises comme dans les splendides cathédrales; elle est célébrée en tous lieux, elle est célébrée tous les jours, parce que Dieu n'a pas voulu priver de ce bienfait la plus chétive de ses créatures. Cette fréquente représentation du mystère de la croix qui devrait exciter notre gratitude, ne fait qu'accroître notre indifférence.

Est-ce bien vrai? Vous le savez... Oui! la messe qui est l'essence, l'âme du culte religieux; la messe qui est la proclamation solennelle de l'absolue domination de Dieu et de notre humble dépendance, et par conséquent la suprême adoration; la messe, qui est la prière la plus efficace, la reconnaissance la plus profonde, l'expiation la plus méritoire, la messe laisse froids et insensibles beaucoup de chrétiens de notre temps.

Si du moins le précepte d'y assister, si nettement articulé, décidait leur volonté, triomphait de leur inertie, de leurs hésitations! Ils n'ignorent pas l'existence du précepte, mais ils se font illusion sur sa gravité; et, la négligence aidant, ils arrivent à se persuader qu'ils peuvent le transgresser sans grever leur conscience.

Aussi, le prêtre a le cœur bien triste, quand il voit ce qui se passe le dimanche. L'église est ouverte, l'autel est orné, les préparatifs sont achevés, le sacrifice commence; je cherche les assistants, je les compte. C'est en vain que la cloche a retenti trois fois sur la paroisse, annonçant l'heure de l'office sacré; la majeure partie de la population est sourde à ce triple appel. Le riche ne veut pas prendre une heure sur son repos et ses plaisirs, le commerçant reste opiniâtrement assis à son comptoir, l'ouvrier continue son travail, et la femme, occupée des soins du ménage, demeure au foyer.

Autrefois le prophète, témoin navré des défections du peuple juif, disait avec amertume: « Les chemins de Sion pleurent, parce qu'il n'est plus personne qui vienne à ses solennités! » Ne sommes-nous pas autorisés, mes frères, à reprendre pour notre compte et à répéter la parole plaintive du prophète? Les avenues de l'église sont en deuil parce que trop peu de fidèles y passent; nos offices sont abandonnés; et si les choses continuent de la sorte, pour peu qu'on sache dévisager l'avenir, on entrevoit le jour où le prêtre célébrera les saints mystères dans les temples transformés en solitude.

2. Encore si tous ceux qui font acte de présence à l'église y apportaient de religieuses dispositions! Mais, hélas! combien dont le corps est présent pendant la messe, et dont l'esprit et le cœur sont bien loin!

Ce qui s'est vu sur le Calvaire, pendant que Jésus-Christ offrait son sanglant sacrifice, se reproduit dans nos églises, pendant que le prêtre célèbre la messe.

Près de la croix, devant le Christ qui agonise, j'aperçois trois personnes : Marie, saint Jean, Madeleine ; la tendresse maternelle personnifiée dans la sainte Vierge, l'amitié représentée par saint Jean, et le repentir incarné dans Madeleine. Ces trois témoins sont là, le regard douloureusement fixé sur la croix, attentifs à tout ce qui se passe, contemplant les plaies béantes du Christ, compatissant à ses souffrances et s'unissant à son sacrifice.

Plus loin sont les scribes, les pharisiens qui raillent, qui insultent la grande Victime ; derrière eux, le peuple qui, pendant que Jésus est en croix, se tient debout et regarde : *Stabat populus spectans*.

Enfin, de l'autre côté de la croix, on remarque un guerrier à cheval. C'était le centurion romain, chargé de veiller, comme représentant de l'Empire, à l'exécution du divin Condamné. Il a assisté au supplice, et son cœur de loyal soldat a été profondément remué ; il a vu la douceur, le dévouement, la résignation, la patience héroïque de la victime, et tout à coup, saisi par le spectacle qu'il avait sous les yeux, portant la main à sa poitrine, il s'écrie : « Vraiment, cet homme était le Fils de Dieu ! *Vere hic homo Filius Dei erat.* »

Eh bien ! mes frères, ceux qui assistent à la messe se peuvent comparer à ceux qui assistèrent au sacrifice du Calvaire.

Devant nos autels, grâces à Dieu, il y a des âmes pieuses qui se tiennent dans le recueillement, dans l'adoration, dans la prière, dans le repentir, dans l'attention au grand mystère, comme la sainte Vierge, comme saint Jean, comme sainte Madeleine, au pied de la croix.

Y voit-on des imitateurs des pharisiens et des scribes ? Y voit-on des blasphémateurs ? Non, c'est vrai ; mais, en revanche, on y voit des gens qui ont des traits de ressemblance avec le peuple groupé dans le voisinage de la croix. Ce peuple se contentait de regarder : *Stabat populus spectans*. C'était pour lui un spectacle et rien que cela !

Je ne trouverais pas de mot plus expressif pour dépeindre l'attitude de ces tièdes, de ces indifférents qui viennent dans nos églises. Ils sont là, qui regardent devant eux, quand ils ne regardent point de côté ou par derrière : *Stabat populus spectans*. Sont-ils des témoins attentifs, des spectateurs recueillis, le cœur plein de graves pensées ? Non ; ils sont là, et ils regardent ; c'est tout ce qu'on en peut dire : *Stabat populus spectans*.

Il y a dans la messe tant de souvenirs qui pourraient, si on voulait y réfléchir, émouvoir et transformer les cœurs les moins sensibles ! On a entendu des hommes qui, après avoir assisté à une messe solennelle, touchés comme le centurion du Calvaire, traduisaient leur impression par cette parole : « La religion est bien belle, celui qui l'a fondée est plus qu'un homme : il est Dieu. *Vere hic homo Filius Dei erat.* »

3. Jadis, on ne venait jamais à l'église sans être muni d'un livre de prière, d'un paroissien, d'un

missel ; on croyait que c'était indispensable pour bien entendre la messe. Effectivement, le livre, pour les intelligences peu familiarisées avec les choses de l'âme et même pour les plus cultivées, sert à prévenir et à écarter les distractions, à alimenter la piété, à fournir à la mémoire des formules de supplications. Les yeux qui ne sont pas retenus par la page d'un livre se promènent dans l'église ; sans livre, l'imagination voyage, le cœur est aride, et l'ennui fait trouver démesurément long le temps que l'on donne à l'office divin.

Aujourd'hui, on pense qu'un livre à la messe n'est plus de bon ton ; on rougit d'en ouvrir un, laissant cela aux femmes et aux jeunes filles. On vient à l'église, on s'installe dans sa place, on se croise les bras et on estime que Dieu doit se trouver très honoré.

En ce moment, mes regards se portent non plus vers des temps rapprochés de nous, mais vers l'époque où Jérusalem était la reine des cités, où son temple recevait, à flots pressés, les adorateurs du vrai Dieu. Oh ! qu'il était beau, le spectacle de ces Israélites s'arrachant à la douceur de leur foyer et prenant avec joie le chemin de la Ville sainte ! Ils venaient de l'Orient, ils venaient de l'Occident, ils venaient de toutes les extrémités de la Judée ; ils s'entassaient dans les immenses galeries du temple, et pourquoi ? Pour assister à un sacrifice qui n'était que la figure du nôtre ; pour voir le grand-prêtre, vêtu d'ornements symboliques, verser sur l'autel une coupe remplie de sang.

Ma pensée se complait dans ce spectacle ; mais quand je la ramène sur celui que nous donnent nos contemporains, elle s'assombrit. Notre sacrifice est infiniment supérieur au sacrifice des Juifs. Ici ce n'est pas un agneau qui sert de victime, c'est Jésus-Christ ; ce n'est pas un sang vil et méprisable, mais bien le sang du Christ qu'on élève vers Dieu, dans une coupe d'or. Et voilà pourquoi je m'étonne et je déplore que le peuple chrétien, qui n'a pourtant qu'un pas à faire, soit si indifférent et mette si peu d'empressement à assister à la messe.

Mes frères, en face de tant de désertions, il m'est bien permis de répéter le mot de saint Paul : « *Dies mali sunt*, les jours sont mauvais, » mauvais pour les âmes, mauvais pour l'Eglise, mauvais pour la religion. Mais est-ce à dire qu'il faut se laisser abattre et abdiquer ses devoirs ? Non, mes frères, vous qui êtes l'élite de la paroisse, vous qui tenez bon, malgré les nombreuses défections dont vous êtes témoins, vous qui occupez régulièrement votre place à l'église, demeurez fidèles à Jésus-Christ et dites avec une ferme sincérité la parole de saint Pierre : « Quand même tous les autres vous délaisseraient, moi, je ne vous quitterai pas ! » Ainsi soit-il.



## VII

## LE RESPECT DES LOIS DIVINES

Mes frères,

Au début de son immortelle tragédie sur *Athalie*, Racine rappelle le temps où les Juifs étaient scrupuleusement fidèles aux observances de la loi et à la célébration des fêtes.

Sitôt que la trompette sacrée, dit-il, annonçait le retour d'une de ces fêtes, le peuple saint, en foule, inondait les portiques du temple; tous, devant l'autel, apportaient leurs hommages au Dieu de l'univers. Mais aujourd'hui, ajoutait-il, que les temps sont changés!

D'adorateurs zélés à peine un petit nombre [bre; Ose des premiers temps nous retracer quelque ombre. Le reste pour son Dieu montre un oubli fatal!

Mes frères, n'est-ce point là une exacte peinture de notre époque? Le dimanche est profané par le grand nombre; la messe est reléguée au rang des choses dont on ne daigne plus s'occuper. C'est cette défaillance presque universelle que je mettais sous vos yeux dans notre dernier entretien.

Je vous en signalerai une autre aujourd'hui: c'est la diminution de plus en plus sensible du respect et de la soumission envers les lois de Dieu et de l'Eglise; et ici encore, il y aura lieu de constater que nos aînés étaient meilleurs que nous, que la génération actuelle a bien dégénéré.

## I

La vie du chrétien, dans ses mouvements, dans ses actes, est réglée, gouvernée par des lois que Dieu lui a imposées, et par des préceptes que l'Eglise, en vertu de son autorité, y a ajoutés.

Le but de ces lois est de nous tracer nos devoirs, de nous maintenir dans le bien, de nous écarter du mal, et de nous diriger dans le chemin qui nous mènera sûrement au bonheur. Sans elles, saurions-nous, d'une manière lumineuse et précise, ce qu'il faut faire et ce qu'il faut éviter, ce qui est permis et ce qui est défendu, ce qui assure notre salut et ce qui le compromet? Sans doute, Dieu, en traits de feu, a gravé dans la conscience humaine l'idée du devoir; il a donné à l'homme une raison qui le met en mesure de distinguer le bien du mal et qui le porte à faire l'un et à éviter l'autre. Mais les passions sont venues qui ont altéré cette idée, qui ont obscurci la raison, et qui ont dénaturé dans la conscience la notion du juste et de l'injuste. Les hommes aveuglés, pervers, en étaient arrivés à confondre le bien avec le mal, la vertu avec le vice.

C'est alors que Dieu, prenant pitié de l'humanité dévoyée, lui donna, pour la diriger sur le chemin de ses destinées, les lois que vous connaissez et plus tard, par la bouche du Sauveur,

déléguant à l'Eglise le pouvoir d'y ajouter les prescriptions qu'elle jugerait nécessaires.

La loi! chose sacrée, mot solennel et impératif!... C'est au nom de la loi que le souverain gouverne ses états et y maintient l'ordre; c'est au nom de la loi que le magistrat rend ses arrêts; c'est au nom de la loi que tout fonctionnaire, du plus humble au plus élevé, s'acquitte de son mandat; c'est la loi qui définit et protège les droits de chacun; c'est la loi qui fixe les devoirs de tous et en presse l'accomplissement; c'est la loi qui règne et commande avec une autorité qui s'impose!

Et je comprends que l'on dise: « Respect à la loi! » Quand un homme veut l'enfreindre, je comprends qu'on lui fasse opposition et qu'on lui crie: « Il y a un article du code, il est formel; respectez la loi! »

Oui, mes frères, on a raison, respect à la loi des hommes, quand elle est juste, quand elle pourvoit aux intérêts de la société, quand elle veille au maintien de l'ordre. Mais aussi, et à plus forte raison, respect à la loi de Dieu, respect au code divin, à la loi de Celui qui est le maître des souverains et des peuples, des législateurs et des individus; respect à la loi de l'Eglise, qui a reçu de Jésus-Christ le pouvoir législatif et qui, à ce titre, réclame l'obéissance de tous les chrétiens.

Toute loi dépourvue de sanction courrait risque d'être méconnue. La loi humaine a une sanction: c'est l'amende, la prison, les travaux forcés, la déportation, la mort. Dieu, mes frères, pour punir les violateurs de sa loi, n'a ici-bas ni géolre, ni force armée, ni échafauds; mais il a les éclairs et la foudre du Sinaï, il a les épreuves, les revers, les souffrances physiques et morales, les fléaux; et plus tard il aura les prisons et les supplices de l'éternité.

On songeait à cela autrefois, plus qu'on n'y songe aujourd'hui; et on craignait davantage d'offenser Dieu et de provoquer sa justice par la transgression de ses commandements.

Oh! je ne veux pas dire que tout était pour le mieux dans le meilleur des mondes; je ne veux pas dire qu'il n'y avait point d'infracteurs de la loi divine. Il y en a eu dans tous les temps, même aux époques des plus grandes ferveurs; et à cela, rien d'étonnant.

La loi pose une limite à notre liberté; elle nous demande des sacrifices; elle nous interdit des plaisirs que nous convoitons, elle bride nos passions. Pour tous ces motifs, elle rencontre une opposition secrète dans notre nature déchue. Il y a longtemps qu'on en a fait la remarque: il suffit qu'une chose nous soit commandée, pour que nous ayons la pensée de l'omettre; il suffit qu'une chose nous soit interdite pour que nous vienne la tentation de la faire:

Nititur in vetitum semper cupimusque negata.

Cette tendance à violer la loi ne date pas de notre temps. Elle remonte jusqu'à l'origine du

monde; elle s'est révélée au Paradis terrestre, dans le cœur de la première femme; elle s'est perpétuée à travers les siècles; elle existe aujourd'hui; et, je puis le dire sans crainte de me tromper, vous n'auriez pas besoin de vous ausculter bien longtemps pour la découvrir au dedans de vous.

Oui, c'est vrai, l'orgueil, la sensualité, l'égoïsme, aujourd'hui comme hier, hier comme aujourd'hui, se sont toujours mal accommodés de la loi, et ont toujours cherché à y échapper. Mais, pourtant, il faut convenir de la vérité; et la vérité est, — j'en appelle au témoignage des personnes qui ont déjà vécu un demi-siècle, — la vérité est qu'autrefois on avait un plus profond respect pour la loi divine; on manifestait une plus grande déférence envers l'autorité religieuse; ses avertissements, ses conseils, ses exhortations étaient mieux accueillis; on craignait davantage de manquer aux devoirs les plus essentiels de la vie chrétienne; si des fautes étaient commises, on mettait plus d'empressement à les regretter; si des scandales éclataient, ils étaient réprimés avec une horreur plus vive et plus générale. En un mot, les lois de Dieu et de l'Eglise étaient mieux observées et étaient entourées d'un plus grand respect.

Que sont-elles devenues, et quelle considération leur accorde-t-on aujourd'hui? Regardez autour de vous et faites vous-mêmes la réponse à cette question. Elle ne sera pas autre que celle que je vais vous dire.

## II

Passons en revue les principaux commandements de Dieu, pour voir en quelle estime on les tient et quelle fidélité on apporte à les accomplir.

Du premier commandement je ne retiendrai qu'un devoir, un devoir important, essentiel, qui résume tous les autres : le devoir de la prière.

Que la prière soit un devoir qui s'impose à tout chrétien, c'est indiscutable. Jésus-Christ insiste trop souvent, par sa parole et par son exemple, sur la nécessité de prier, pour que l'on puisse en douter. Et je comprends à merveille cette insistance; car la prière est l'abrégé et l'âme de la religion. A elle seule, faites-en la remarque, elle rend à Dieu, créateur, maître et bienfaiteur, tous les hommages qui lui sont dus : adoration, reconnaissance, amour, repentir. Par elle, en effet, nous reconnaissons et nous proclamons tous les attributs de Dieu : sa *providence*, car si nous le prions, c'est parce que nous sommes persuadés qu'il s'intéresse à nous, qu'il se préoccupe de nous; sa *puissance*, car nous ne le prions pas si nous pensions qu'il fût impuissant à nous secourir; sa *bonté*, sa *miséricorde*, car, si nous le savions indifférent à nos misères, à nos besoins, si nous le savions inflexible, inexorable envers ceux qui l'ont offensé, nous n'aurions pas l'idée de lui adresser nos humbles supplications; son *autorité souveraine*, car si nous n'étions pas

convaincus que nous sommes tous de fragiles et éphémères créatures, nous ne nous mettrions pas à genoux devant lui.

Ainsi, par la prière, nous faisons un acte de foi, un acte d'espérance, un acte d'amour, et ces trois actes représentent la somme des devoirs que nous avons à remplir vis-à-vis de Dieu.

Je vous disais donc bien que la prière résume toute la religion. D'où il suit que celui qui prie habituellement peut se rendre le témoignage qu'il accomplit le premier des commandements.

Songez maintenant à nos besoins spirituels et corporels, à notre impuissance, aux périls qui nous menacent, aux tentations qui nous assiègent, aux épreuves qui nous guettent, à toutes ces vicissitudes qui assombrissent l'existence, et nous comprendrons que l'appel à une puissance supérieure, bonne et secourable, que la prière en un mot est pour nous une nécessité.

On a dit avec raison que la prière c'est la respiration de l'âme : par conséquent elle est aussi nécessaire pour la vie de l'âme que la respiration pour la vie du corps.

Avez-vous vu de pauvres malades dans l'impossibilité de respirer? Quelle souffrance! quelle angoisse! Ils s'agitent, ils se débattent en des étouffements douloureux; ils réclament à grands cris de l'air! Il faut de l'air pour vivre : on meurt quand on ne peut plus respirer.

Eh bien! prier, pour l'âme, c'est respirer, c'est vivre; ne pas prier, c'est mourir.

Que vous dirai-je de plus concluant pour vous faire entendre la nécessité de la prière?

La prière est le devoir de l'homme en particulier, le devoir de la famille et le devoir de la société. Il y a donc la prière individuelle, la prière familiale ou domestique, et la prière nationale.

Or, mes frères, ces trois modes de prière étaient bien connus de nos pères et fidèlement pratiqués par eux. Ils ne rougissaient pas de se mettre à genoux; ils n'étaient ni moins occupés ni moins fatigués que nous, et ils trouvaient bien, cependant, quelques minutes pour prier, le matin et le soir. Je vous en parlé longuement l'autre jour.

Dans les meilleures familles, la prière se faisait en commun; le père, la mère, les enfants, les domestiques, tous s'agenouillaient ensemble sous le regard du crucifix, devant une image sainte, et appelaient sur eux, sur leur maison, sur leurs travaux, sur leurs entreprises, la bénédiction du ciel.

La société, elle aussi, avait ses jours de prière, ses anniversaires joyeux ou funèbres, ses hymnes d'action de grâces, ses invocations au Dieu qui est le maître des peuples comme des individus, ses chants de deuil pour pleurer ses enfants tombés sur le champ de bataille; la nation française s'honorait de faire publiquement acte de religion, dans toutes les circonstances solennelles.

Pourquoi faut-il qu'aujourd'hui nous soyons condamnés à gémir sur la disparition de ces saintes habitudes?



Sans doute, la prière individuelle est encore pratiquée par les chrétiens restés fidèles ; mais elle est abandonnée par les autres, et les autres, c'est le grand nombre. Pas un souvenir pour Dieu, pendant un jour, pendant un mois, pendant une année : on en arrive à oublier totalement les formules les plus élémentaires de la prière. Je l'ai constaté plus d'une fois en administrant le baptême. Invité à réciter avec moi le *Pater* et le *Credo*, le parrain ne disait mot, et ce pour cause : il ne savait plus ces deux prières ; et la marraine, à son tour, montrait bien quelque hésitation : ce qui laisse supposer qu'elle ne faisait pas de la prière son habitude quotidienne.

Et quand un enfant de onze ans m'arrive au catéchisme, ne sachant pas même faire son signe de croix, est-ce que c'est à moi une témérité de penser que sa mère ne prie plus ? Car, si elle priait, elle aurait certainement initié son fils, sa fille à la prière et leur aurait appris ce qu'aucun enfant ne doit ignorer.

Ce n'est que trop vrai, mes frères ; la prière est négligée, délaissée par beaucoup de chrétiens qui ne méritent plus ce beau nom. L'abandon de la prière, a dit un Père de l'Eglise, c'est une apostasie de la foi, c'est une abjuration de la religion, c'est une rupture complète avec Dieu. Quelle trace de christianisme peut-il encore exister dans celui qui a rompu totalement avec la prière ? Avant d'en venir là, il a déjà répudié d'autres pratiques religieuses : il a commencé par se dérober au devoir de la confession et de la communion pascale ; ensuite il a fait défaut à la messe du dimanche. Restait encore la prière : c'était le dernier lien qui le rattachait à Dieu ; une fois ce dernier lien brisé, c'est fini ; je ne vois plus chez lui l'ombre d'une pratique chrétienne, il est descendu au niveau des païens. Que dis-je ? Non ! car les païens priaient ; il est tombé au rang des êtres dépourvus de raison, qui se meuvent, qui travaillent, qui se reposent, sans se douter qu'il y a un Dieu vers lequel doivent monter nos adorations.

Si la prière individuelle est trop fréquemment négligée de notre temps, la prière en famille, la prière du père, de la mère et des enfants réunis au sanctuaire du foyer domestique est une rareté aujourd'hui. Si les individus considérés isolément ne prient pas, comment voulez-vous que la famille prie ?

Cette ruine de la prière individuelle et de la prière domestique parmi nous est quelque chose de regrettable et d'inquiétant, mais ce qui est non moins regrettable et non moins inquiétant, c'est la disparition de la prière nationale.

Une nation a sa vie propre, sa mission, son but ; elle a ses jours mauvais, ses temps de crise et déchirements ; elle traverse des dangers, elle peut souffrir, elle peut mourir. Et puisque Dieu, qui s'intéresse à la situation des individus, veille également sur les Etats et les empires, j'en tire cette conclusion : c'est qu'un peuple a le devoir de

reconnaître l'autorité de Dieu et de lui rendre hommage.

Aussi tous les peuples ont prié, tous les peuples prient encore ; il n'y a que la France qui ne prie plus. L'Angleterre qui a naguère couronné son roi a préparé une grande cérémonie religieuse : elle a proclamé hautement sa croyance en Dieu, elle a élevé vers lui des mains suppliantes.

L'Amérique prie, et chaque fois que ses députés entrent en séance, le président, debout et découvert, fait une prière pour implorer les lumières de Dieu sur les travaux de l'Assemblée.

L'Allemagne prie, et son souverain ne fait jamais un discours, si bref qu'il soit, sans y mêler le nom de Dieu.

Seule entre toutes les nations, la France ne prie plus, elle écarte la religion de ses conseils, de ses actes, de ses fêtes ; elle juge inutile de solliciter la protection du ciel... Et voilà, mes frères, ce qui nous afflige profondément et ce qui alarme notre patriotisme.

La nation ne prie plus : est-elle plus tranquille, plus forte, plus florissante ? L'ordre est-il plus affermi, la paix mieux assurée ? Quant à nous, mes frères, les troubles, les divisions, les désordres qui se produisent dans notre patrie, nous font penser que la protection du ciel ne serait pas inutile pour ramener des temps meilleurs ; et nous appelons de nos vœux le jour où la France, se souvenant qu'elle a été nommée la *nation très chrétienne*, ne dédaignera plus de manifester sa foi en Dieu et reprendra ses religieuses traditions. Ainsi soit-il !

## LE ZÈLE CHRÉTIEN

### INSTRUCTIONS DE CARÊME <sup>1</sup>

#### I

#### LE SALUT DE NOTRE ÂME

*Vestram salutem operamini.*  
Travaillez à votre salut.  
(Phil., II, 12).

Mes frères,

Parmi les maux dont nous souffrons à l'heure actuelle, et qui mettent en péril les plus graves intérêts de la France catholique, il en est un que je voudrais vous signaler pendant ce carême.

Ce mal, c'est, à mon sens, la *lassitude* qu'on remarque aujourd'hui, chez un trop grand nombre de catholiques, dans les œuvres de la foi et du bien.

Chose étrange ! Est-ce que le démon depuis six mille ans, et malgré la Rédemption, malgré la

<sup>1</sup> Cette série comprendra six instructions : le salut de notre âme, le salut du prochain, la gloire de Dieu, l'honneur de Jésus-Christ, la défense de l'Eglise, l'amour de la France.

croix, malgré l'Eglise, se lasse de tenter les hommes, de les pousser au mal et d'en faire des révoltés contre Dieu? Non. Est-ce que le monde se lasse de séduire par ses maximes, et de pervertir par ses mœurs tous les âges et toutes les conditions? Non. Est-ce que les impies se lassent de faire la guerre à l'Eglise? Non. Et voici que bon nombre de chrétiens d'aujourd'hui, quand il s'agit de ce qu'il y a plus beau et de plus noble, quand il s'agit de servir Dieu, de glorifier Jésus-Christ, d'honorer l'Eglise et de sauver leur âme, se fatiguent et sont lâches devant le devoir.

Eh bien! je voudrais, autant qu'il est en moi, vous mettre en garde contre de pareilles défaillances, et pour cela, pour animer encore votre courage, j'essaierai de vous parler du zèle chrétien.

Qu'est-ce que c'est que le zèle chrétien?

Il semble qu'on puisse le définir : la haine du mal et la passion du bien.

Or, le premier théâtre du zèle, c'est nous-mêmes, ou si vous le voulez, c'est notre âme.

Ce soir donc, je viens vous demander, et ce sera tout le sujet de ce discours : « Vous occupez-vous de votre âme? Que faites-vous pour la sauver? »

## I

C'est un fait certain, mes frères, que le nombre des chrétiens qui s'occupent sérieusement de leur âme devient, de jour en jour, plus rare, et vous n'avez pour vous en convaincre qu'à jeter un coup d'œil aussi rapide que vous le voudrez sur la foule des gens qui vous entourent, au milieu desquels vous vivez. Quel soin, pour la plupart, prennent-ils de leur âme? Si vous le leur demandiez, peut-être entendriez-vous de quelques-uns cette réponse qui fut faite un jour : « L'âme, qu'est-ce que c'est que ça? » Leurs affaires, leur commerce, leurs intérêts, leurs joies égoïstes et sensuelles, à la bonne heure! Mais leur âme? Pensent-ils seulement en avoir une? Et s'ils en ont une, ah! c'est moins pour eux que l'air qu'ils respirent, moins que le coin de terre qu'ils cultivent, moins que la maison qu'ils habitent, moins que les plaisirs qu'ils goûtent.

Aussi bien, leurs affaires deviennent-elles mauvaises? Ils se lamentent, et volontiers ils s'écrieraient, avec un accent tragique : « Tout est perdu! » Au contraire, sont-elles prospères? vont-elles au gré de leurs désirs? Ils ne se sentent plus d'aise, et déjà comme si tout était gagné, ils entrevoient, dans un prochain avenir, des succès, un bonheur dont ils jouissent par avance.

Mais leur âme, que leur importe? pourvu qu'ils aient la santé du corps et les misérables félicités d'ici-bas.

Et cependant, mes frères, l'Evangile, l'histoire et la raison elle-même sont d'accord pour dire et témoigner qu'il n'y a rien de plus nécessaire que de nous occuper de notre âme.

1. Interrogez l'Evangile. Un jour Jésus-Christ

s'adressant à ses disciples leur dit : « Que sert à l'homme de gagner l'univers, s'il vient à perdre son âme? » Et ainsi Jésus-Christ met en présence, en comparaison deux choses : c'est l'univers tout entier, avec ses empires, avec ses richesses, avec ses gloires, avec ses voluptés, et puis c'est une âme, la plus petite, la plus humble que vous voudrez; et le divin Maître, entre ces deux choses, déclare le choix qu'il faut faire; et à travers les courses et les fatigues de sa vie apostolique, sans égard pour tout ce qui éblouit, fascine, séduit le cœur humain, il jette cette exclamation qui, désormais, retentira dans le monde jusqu'à la fin des siècles : « Que sert à l'homme de gagner l'univers, s'il vient à perdre son âme? *Quid prodest homini, si mundum universum lucretur, animæ vero suæ detrimentum patiatur?* » (Mat., xvi, 26).

Et certes, Jésus-Christ avait bien le droit de parler ainsi, et de dénoncer le néant des choses de la terre en regard du prix infini de l'âme humaine. Car enfin, comment l'a-t-il estimé, lui, je ne dis pas seulement dans ses discours, ce qui ne serait guère, mais dans ses actes? Est-ce que vous ne le savez pas? Est-ce que j'ai besoin de vous rappeler ce qu'il a fait pour elle? Ce n'est pas assez qu'il ait choisi, embrassé une vie de pauvreté, de pénitence et d'humiliation : il jugeait l'âme tellement grande, tellement précieuse, qu'il n'a pas cru trop sacrifier que de lui sacrifier, dans un douloureux holocauste, tout son sang répandu.

Et il est allé plus loin encore. Il n'a pas seulement donné son sang à lui, sa vie à lui. Mais il a pris, dans l'humanité, ce qu'il y avait de plus pur, de plus parfait, et en le joignant à son sacrifice, il a immolé à l'âme humaine des millions et des millions de vies, la vie des apôtres, la vie des martyrs, la vie des vierges, la vie des pontifes et des prêtres; à ce point, mes frères, que moi qui suis prêtre, moi qui ai la charge de vos âmes, oh! je le sens bien, c'est lui plus encore que moi qui met à votre service, pour votre bien, pour votre salut, tout ce que j'ai de temps, de santé, de forces, dussé-je en mourir!

Mais, mes frères, s'il a fait cela, si pour un tel objet il a dépensé, sacrifié, et s'il dépense et sacrifie encore autant de vies, et que par hasard ce soit inutile de s'occuper de son âme, eh bien! j'en demande pardon à Jésus-Christ, je ne trouve qu'un mot pour exprimer ma pensée : « C'est de la folie! » folie généreuse, folie héroïque, tant qu'on voudra, mais c'est quand même de la folie.

Seulement, mes frères, qui donc, alors que tous les siècles ont attaché au front de Jésus une auréole d'infinie sagesse qui fait pâlir, qui éclipse toutes les auréoles du génie, qui donc oserait soutenir une pareille prétention? Qui donc aurait la témérité de penser et de dire que Jésus-Christ est né pour rien, qu'il a souffert et qu'il est mort pour rien?

Non, non, c'est impossible, et si tout le sang de



Jésus-Christ plus encore que ses paroles témoigne, proclame qu'il faut sauver son âme, c'est qu'il n'y a rien de plus nécessaire ; et ce sont ceux qui vivent comme s'ils n'avaient pas d'âme qui méritent cent fois qu'on leur applique le mot que je disais tout à l'heure : « C'est de la folie ! »

2. Du reste, mes frères, ouvrez l'histoire et vous arriverez à la même conclusion. Depuis que Jésus-Christ s'est écrié : « Que sert à l'homme de gagner l'univers, s'il vient à perdre son âme ? » est-ce que, à l'encontre de ce que faisaient les païens courbés vers la terre pour lui demander tout ce qu'elle peut donner de fortune et de jouissances, est-ce que les générations chrétiennes n'ont pas levé le front et regardé le ciel, terme sacré de leur ambition et de leurs généreux efforts ? Et alors, sacrifices, pénitences, renoncements, rien ne leur a coûté pour assurer le salut de leur âme.

Certes, mes frères, c'est un spectacle magnifique — et il est bon de nous le rappeler, de le remettre sous nos yeux, en ces jours, pour nous encourager dans les luttes présentes, alors que l'impiété pèse de tout son pouvoir sur les consciences pour les retenir dans les liens du péché, — c'est un spectacle magnifique que celui des victoires de la foi, à travers les âges. Pourquoi donc les apôtres et les martyrs ont-ils tendu leurs mains aux chaînes, leurs membres aux dents des lions et des tigres dans les amphithéâtres, leur poitrine, leur tête au glaive des bourreaux ? Pour sauver leur âme. Pourquoi donc les solitaires, les moines se sont-ils enfoncés dans les déserts, et livrés à des austérités qui font frémir la nature ? Pour sauver leur âme. Pourquoi donc des jeunes filles, des jeunes femmes ont-elles tout immolé, beauté, fortune, espérances de bonheur, joies de la famille, affections de la terre, dans un sacrifice qui déchirait, qui faisait saigner leur cœur ? Pour sauver leur âme. Pourquoi donc de grands rois, d'illustres conquérants, au faite de la puissance et de la gloire, se sont-ils humiliés jusqu'à demander, le front dans la poussière, pardon à Dieu et aux hommes des iniquités de leur vie ? Pour sauver leur âme. Pourquoi donc les plus grands génies dans la guerre, dans les lettres, les sciences et les arts, ont-ils voulu, comme Charles-Quint, Louis XIV, Corneille, Racine, Condé et tant d'autres, à la fin de leur vie, mourir à eux-mêmes, mourir au monde, avant de descendre dans la tombe ? Pour sauver leur âme.

Et, mes frères, ce n'est pas loin de nous seulement, ce n'est pas dans les âges les plus reculés qu'il faut chercher de pareils exemples. Grâce à Dieu, il y en a encore sous nos yeux, en ce pays où tant de factions coalisées s'efforcent par tous les moyens d'arracher et de détruire jusqu'aux racines de la vieille foi de nos pères. Honneur aux religieux qui souffrent persécution pour la justice ! Honneur aux pères de famille qui mettent avant tout, avant les faveurs du pouvoir, l'indépendance et la dignité de leur âme chrétienne ! Honneur aux ouvriers, aux pauvres femmes qui

préfèrent se passer du pain et des secours de la bienfaisance moderne plutôt que d'être infidèles à Jésus-Christ !

Dira-t-on, soutiendra-t-on que ceux qui agissent ainsi, pour obéir aux lois les plus sacrées de la religion, sont des insensés ? — Mais si c'était vrai, s'il fallait traiter de la sorte les hommes les plus éminents par le caractère et l'intégrité d'une vie qui force le respect public, il n'y aurait donc de sages que les intrigants et les ambitieux qui prennent les premières places, que les voleurs et les libertins qui se livrent à tous les instincts d'une nature dépravée, que les traîtres qui vendent à prix d'or leur conscience et leur pays !

Quelle supposition, mes frères !... et comme je sens bien qu'elle vous indigne, qu'elle vous révolte ! Aussi, je le jure non seulement par l'Evangile, mais encore par l'histoire, par les beaux exemples de ce temps ; rien n'est plus nécessaire que de s'occuper de son âme.

3. D'autant plus que la raison est d'accord, à ce sujet, avec l'Evangile, avec l'histoire.

La raison, en effet, démontre l'existence de l'âme et son immortalité. Mais l'âme, vous le savez bien, quoi qu'il arrive et quoi qu'elle trouve ici-bas, n'est jamais satisfaite, jamais rassasiée dans ses rêves de science, de gloire, d'amour et de bonheur, et elle en est réduite à pousser ce cri de détresse qui est tombé des lèvres du plus grand et du plus sage des rois dans les temps antiques : « Vanité des vanités, tout est vanité ! » Il faut donc qu'elle cherche ailleurs. Mais ailleurs, en dehors de ce monde, il n'y a plus que Dieu.

Or, mes frères, si Dieu, suivant la belle parole de saint Augustin, est seul capable de lui donner le repos, et d'assurer sa félicité et son salut, qu'est-ce que la raison demande donc ?... Mais la raison demande que notre vie soit orientée vers Dieu et que nous marchions à grands pas vers Lui, comme vers le but suprême qu'il faut nécessairement atteindre.

Hors de là, mes frères, il n'y a rien de vrai, rien qui contente l'esprit et qui repose le cœur. Vous amassez des connaissances. Et après ? Des richesses et des honneurs. Et après ? Votre considération s'étendra au loin, on citera votre nom et on enviera votre sort. Et après ? Vous goûterez toutes les joies que la famille et l'amitié peuvent donner. Et après ? Vous aurez des jours longs et heureux. Et après ? Vous mourrez entouré de larmes et de regrets. Et après ?

Après, si vous vous êtes occupés de votre âme, la plus noble partie de vous-mêmes, si vous l'avez mise en état de saisir Dieu, et de le posséder à jamais, quand elle aura brisé ses liens terrestres, c'est bien. J'admire et je loue votre sagesse. Mais si vous avez appliqué tout ce que vous aviez d'intelligence, d'esprit, de volonté et de cœur aux seules choses, aux seuls biens d'ici-bas ; eussiez-vous eu toutes les gloires, tous les bonheurs, tout ne vous servira de rien. En vain le monde, toujours trompé par le mirage des choses humaines,

publiera vos louanges; pour moi, la raison autant que la foi m'oblige à déclarer que c'est folie d'avoir rêvé des rêves, d'avoir poursuivi des ombres, et d'avoir bâti, avec tant de peine et de fatigue, un édifice chimérique qui s'est écroulé, tout d'un coup, au bruit des cloches mises en branle pour sonner votre glas funèbre.

## II

Vous le voyez donc, mes frères, il faut vous occuper de votre âme, sous peine d'être en contradiction avec l'Évangile, avec l'histoire, avec la raison elle-même.

Eh bien! maintenant, que faites-vous pour votre âme?

1. Votre âme, mes frères, c'est en vous le souffle et l'image de Dieu : *respectez-la*.

Il est dans notre société qui se matérialise de plus en plus, beaucoup d'hommes, de chrétiens qui asservissent l'âme au corps, qui font de l'âme, non pas seulement la domestique, la servante du corps, mais l'esclave du corps. Et vous savez assez ce qu'étaient les esclaves dans l'antiquité. Quels travaux, quels tourments, quels outrages, quelles infamies n'avaient-ils pas à endurer! Tel est le sort misérable des âmes tombées en esclavage. Il y a dans ces âmes, de tels abaissements, de telles ignominies que je ne trouve pas, pour exprimer leur déchéance, d'autre mot que celui de saint Paul : *Animalis homo*.

Ces hommes, ces chrétiens n'ont plus d'intelligence et d'activité que pour servir le corps et rassasier ses plus honteuses convoitises.

Les Romains de la décadence en étaient arrivés là, et rien ne nous fait frémir d'horreur et de dégoût comme d'entendre ce cri des multitudes affamées des plaisirs de la table et des mauvais lieux : « Du pain et des spectacles ! »

Hélas! sous le couvert de notre civilisation moderne, il semble bien que notre pays soit travaillé des mêmes appétits et des mêmes passions. Et quand j'entends les merieurs et les apôtres d'une soi-disant démocratie revendiquer pour le peuple des droits exorbitants, au nom de la dignité et de la liberté humaine, je ne me trompe pas sur leurs intentions. Ce qu'ils réclament, ce qu'ils exigent, au risque de déchaîner sur le pays toutes les atrocités d'une révolution sanglante, c'est la participation plus facile et plus large à toutes les jouissances et à toutes les voluptés qu'on achète avec de l'or. *Animalis homo*.

Pour vous, mes frères, respect à votre âme !... Et savez-vous comment on la respecte ?

Je vais vous le dire. C'est en en faisant une reine, au centre de vous-même. Oui, une reine qui possède l'autorité et le commandement suprêmes ; une reine honorée, obéie ; une reine qui n'ait qu'un signe à faire, un mot à dire, pour que le corps se soumette et se plie sous le joug du devoir ; une reine qui, au besoin, châtie les révoltes des sens, comme le faisait saint Paul : « Je châtie

mon corps, disait-il, et je le réduis en servitude, *castigo corpus meum* ; » une reine enfin qui ait une cour brillante, tout un cortège de vertus qui la rendent belle et aimable aux yeux de Dieu et des hommes.

Respect à votre âme, et ce sera déjà assurer son bonheur futur.

2. Votre âme, mes frères, c'est le champ de Dieu : *cultivez-la*.

Rappelez-vous cette belle parabole de Notre-Seigneur qui nous représente un père de famille cherchant des ouvriers pour sa vigne et les y envoyant à toute heure du jour.

Vous êtes, mes frères, les ouvriers de Dieu, *operarii Dei*. A l'œuvre donc !

Il y a dans votre âme des épines et des ronces, les épines et les ronces du péché : coupez-les, arrachez-les. Il y a dans votre âme une terre stérile, pareille aux friches de nos campagnes : ouvrez-y des sillons, engraissez-la, jetez-y la bonne semence.

Qu'est-ce à dire, mes frères ? Mais c'est-à-dire qu'il faut prier ; car c'est la prière qui ouvre l'âme pour que les grâces de Dieu et les rayons de son amour y descendent et la fécondent. C'est-à-dire qu'il faut entendre, recueillir et méditer, dans son cœur, la parole de Dieu ; car c'est la parole de Dieu qui ensemence l'âme, qui y fait mûrir les riches moissons de la vertu et du bien. C'est-à-dire enfin qu'il faut recourir aux sacrements de Jésus-Christ, car ce sont les sacrements de Jésus-Christ qui, suivant le beau mot des docteurs de l'Eglise, engraisent l'âme et la rendent capable des devoirs les plus difficiles et des vertus les plus héroïques.

Cultivez votre âme, mes frères, non pas un jour, non pas de temps en temps seulement, mais chaque jour, et vous amasserez assez de mérites, assez de richesses pour que Dieu, comme il l'a promis, vous reçoive dans ses tabernacles éternels.

3. Enfin, mes frères, votre âme, c'est la bien-aimée de Jésus-Christ : *sauvez-la*.

Tout à l'heure je vous disais à quel point Jésus-Christ estime votre âme et jusqu'où il est allé pour elle dans le dévouement et le sacrifice. Que voulait-il donc ? Est-ce que vous pensez qu'il voulait seulement la réconcilier avec Dieu, la faire rentrer dans son amitié en la couvrant comme d'une splendide parure des mérites de sa passion et de sa mort ? Certes ! c'eût été déjà quelque chose de divinement beau, et pour quoi notre cœur n'eût jamais eu assez de reconnaissance et d'amour. Mais Jésus-Christ avait une autre ambition ; son regard et sa pensée se portaient vers le ciel, vers le royaume de son Père, et il voulait que le ciel, que ce royaume jusque-là fermé devint le séjour des âmes rachetées et sanctifiées ; il voulait prendre et saisir les âmes dans ses bras crucifiés et plus puissants que la mort, pour les emporter avec lui, les associer à son triomphe et, dans les cieux grands ouverts, leur dire un jour : « Venez, mes bien-aimés ; venez, les bénis de mon Père ; venez



et entrez dans ma joie. *Intra in gaudium Domini tui.* »

Telle est la volonté de Jésus-Christ. Il s'est chargé de ce qui était au dessus de nos forces, il a fait l'essentiel ; à vous d'ajouter le reste, à vous de sauver votre âme ! Et comment la sauverez-vous ?

Eh bien ! la réponse est dans l'Evangile. Entendez-la et gravez-la dans votre mémoire.

Pour être sauvé, il faut croire. « Celui qui croira, a dit Jésus-Christ, sera sauvé. *Qui crediderit, salvus erit.* » Croyez donc les vérités de la foi ; prenez le Symbole et les enseignements de l'Eglise pour la règle de vos convictions. Arrière les jugements et les opinions des hommes ! Arrière les négations de la libre-pensée ! Arrière les blasphèmes et les impiétés de ce temps ! Pour être sauvé, il faut croire.

Ce n'est pas tout cependant. Un jour, un jeune homme demande à Jésus-Christ : « Maître, que dois-je faire pour avoir la vie éternelle ? » Voilà une question nette, précise. La réponse ne l'est pas moins : « Observez les commandements. » lui dit Jésus-Christ.

Pour être sauvé, il faut pratiquer ; et ainsi la foi et les œuvres, voilà le tout du salut.

Est-ce là ce que vous faites ? Vous avez la foi, je le veux bien ; mais la loi de Dieu, l'Evangile de Jésus-Christ, les préceptes de l'Eglise, les observez-vous loyalement, sans diminution ni restriction, avec une intention droite et pure ?

Allons, courage ! Tout cela n'est pas au dessus de vos forces. Sur le chemin du ciel, vous n'êtes pas seul. Dieu vous y accompagne, Jésus-Christ vous y précède pour vous soutenir et vous relever au besoin. Courage ! le temps passe, l'éternité approche ; et le ciel est assez beau pour que dès maintenant, tout de suite et avec un grand zèle, vous travailliez à votre salut.

Il est raconté qu'un jour, dans sa cathédrale d'Hippone, saint Augustin, s'adressant à son peuple assemblé, lui disait : « Que préféreriez-vous si Dieu vous proposait ou bien de vivre mille ans dans les délices de ce monde et de ne pas aller au ciel, ou bien... ? » Le peuple n'attendit pas que saint Augustin eût achevé, mais toutes les voix se fondirent en un seul cri qui était bien la plus belle protestation de foi et d'amour qui se pût entendre : « Périssent ce monde et tous ses biens, nous voulons le ciel ! *Pereat mundus iste!*... »

Ce fut pour le grand cœur de saint Augustin une immense joie de sentir dans les fidèles d'Hippone une pareille ardeur, un zèle si fort pour le salut de leur âme. Ah ! puissiez-vous avoir quelque chose de ce zèle ! Puissiez-vous, comme ces vaillants chrétiens d'autrefois, avec le même accent de foi invincible, après avoir regardé tour à tour et la terre qui passe et le ciel qui demeure, vous écrier : « Périssent ce monde !... C'est le ciel que nous voulons ! » Ainsi soit-il.

## II

### LE SALUT DU PROCHAIN

*Mandavit unicuique de proximo suo.*

Dieu a ordonné à chacun de nous d'avoir soin de notre prochain. (Eccl., xvii, 12).

Mes frères,

Il y a dix-neuf siècles que l'humanité regarde Jésus-Christ sur sa croix ; il y a dix-neuf siècles qu'elle cherche à pénétrer le mystère de sa mort, en lui demandant comment, lui, le Fils de Dieu, lui, la grandeur et la majesté infinie, comment il a pu laisser ses bourreaux consommer sur sa personne adorable le plus épouvantable forfait qui ait été commis jamais ; et, mes frères, il y a dix-neuf siècles qu'elle entend cette réponse qui explique tout, cette réponse qui nous ouvre son cœur, et nous en révèle l'héroïque charité : « *Silio, j'ai soif.* »

Qu'est-ce à dire en effet ? N'allez pas croire que Jésus-Christ, quand il a dit cela, se plaignait du feu qui brûlait ses lèvres. L'Eglise à qui il a livré ses secrets, n'a cessé d'apprendre au monde quelle fut alors sa suprême pensée. « J'ai soif, c'est-à-dire mon cœur est dévoré d'une ardeur et d'une fièvre divine : la fièvre des âmes. » Et c'est ainsi que Jésus-Christ nous enseigne qu'il y a une soif sacrée, que cette soif c'est le zèle, et que le zèle chrétien, à tout prix, coûte que coûte et jusque dans les bras de la mort, c'est la passion du salut, non seulement pour soi-même, mais encore pour les autres.

Or, mes frères, s'il y a si peu d'hommes, comme nous l'avons vu dimanche dernier, qui s'occupent sérieusement de leur âme, il y en a moins encore qui s'occupent de l'âme du prochain.

C'est pourquoi je me sens pressé de vous parler ce soir de la nécessité du zèle, aujourd'hui plus que jamais, et de la manière de l'exercer.

## I

1. Que le zèle pour le salut des autres soit nécessaire, mes frères, je vous en donnerai une première raison : c'est qu'il n'y a pas de meilleur moyen de se sauver soi-même.

Vous vous rappelez cette apostrophe que les Juifs haineux et déicides jetèrent en plein visage à Jésus-Christ, parmi les dernières convulsions de son effroyable agonie : « Toi qui as sauvé les autres, sauve-toi donc toi-même. *Salva te metipsum.* »

Assurément Jésus-Christ aurait pu les confondre et leur montrer que rien ne lui était plus facile que de descendre de la croix où son amour seulement le tenait cloué. Il ne le fit pas, parce que la croix n'était pas ce que pensaient les Juifs, un instrument d'ignominie, mais le trône de sa gloire.

« *Salva te metipsum.* Sauve-toi toi-même. » Quel blasphème, à un pareil moment, en face de la mort qui approchait et qui rend sacré un homme,

fût-il le dernier des criminels ! Mais, mes frères, ce qui était une cruelle ironie dans la bouche des Juifs est devenu une louange dans la bouche de Dieu, à l'endroit du zèle chrétien. Car nos saintes Ecritures qui sont dans le monde la voix et la parole de Dieu, nous disent et nous répètent assez que sauver les autres, c'est se sauver soi-même.

Ecoutez en effet les promesses divines. Vous êtes ambitieux, vous rêvez des rêves de gloire, eh bien ! vous n'aurez jamais autant de gloire que si vous sauvez les autres, car ceux qui les auront instruits pour leur faire pratiquer la justice, « brilleront comme des astres, pendant l'éternité toute entière. *Qui ad justitiam erudiunt multos, quasi stellæ in perpetuas æternitates.* » (Dan., XII, 13).

Vous avez péché, vous sentez sur votre conscience bien des iniquités qui vous font trembler à l'approche des jugements de Dieu. Eh bien ! vous ne serez jamais plus sûr de la miséricorde et du pardon divins que si vous sauvez les autres, car ceux qui convertiront un pécheur, qui le retireront de ses égarements, « ceux-là couvriront, de cette façon, la multitude de leurs péchés. *Operiet multitudinem peccatorum.* » (Jac., V, 20).

Et la Tradition toute entière, toutes les voix des grands docteurs de l'Eglise font écho à la parole de nos saints Livres. C'est saint Jean Chrysostome qui, au nom de l'Orient, s'écrie : « Travailler au salut de ses frères, c'est le signe le plus sûr de la charité, c'est le comble de la perfection. » C'est saint Bernard qui, à son tour, au nom de l'Occident, répète : « Aider, concourir au salut des âmes, il n'y a rien de plus divin. »

Et cela se comprend, mes frères. Vous travaillez de toutes vos forces à sauver des âmes, vous appliquez à cette œuvre tout ce que vous avez d'intelligence et de volonté, mais que faites-vous donc ? Eh bien ! je vais vous le dire : vous faites tout ensemble un acte de foi et un acte de charité : un acte de foi parce que vous voyez, dans les âmes, le sang de Jésus-Christ qui les a rachetées et que vous ne voulez pas que ce sang ait été versé en vain ; un acte de charité parce que vous vous faites, comme le disait si bien saint Paul, les auxiliaires de Dieu, *Dei adjutores*, pour convertir vos frères et les conduire, en les soutenant, sur le chemin du ciel et de l'éternité. Et la foi, et la charité ainsi pratiquées, avec une pareille générosité, qu'est-ce donc ? mais c'est votre salut assuré, car si la foi mérite le ciel, c'est la charité qui le donne.

Il est raconté au Livre des Rois que Jonathas, ayant par mégarde désobéi à Saül son père, fut condamné à mort. Mais le peuple tout entier se leva et, avec un grand courage, protesta contre la sentence du roi. « Eh quoi ! s'écria-t-il, Jonathas, le sauveur de ses frères, mourrait ! Non, non, nous jurons qu'il ne tombera pas un cheveu de sa tête. » Et Jonathas fut sauvé.

Ainsi, mes frères, en sera-t-il de vous si vous sauvez les autres. Dieu est un juste juge, et en payant dès maintenant et par avance votre rançon, non pas avec des aumônes seulement, mais avec

des âmes sanctifiées et sauvées, vous obtiendrez grâce près de lui et vous vivrez éternellement. *Ergone morietur Jonathas, qui fecit salutem in Israël ?* (I Rois, XIV, 45).

2. Une autre raison pour laquelle le zèle dont je vous parle est nécessaire, c'est qu'il est commandé par Dieu et voulu par Jésus-Christ.

Et en effet, mes frères, comment donc Jésus-Christ a-t-il résolu d'opérer la sanctification des âmes ? Est-ce que dans sa passion et dans sa mort il a amassé des mérites infinis pour nous les appliquer directement et sans intermédiaire ? Non, mes frères. C'est vrai, Jésus-Christ a souffert et il est mort pour tous sans exception, mais sa parole, ses sacrements, sa grâce, il les a remis entre les mains de ses apôtres.

Déjà, pendant sa vie, son cœur s'était ému de pitié en voyant les foules uniquement occupées aux choses de la terre, et il s'était écrié : « La moisson est grande, mais les ouvriers manquent, *mensis quidem multa, operarii autem pauci.* » Et il avait envoyé dans les villes et les bourgades de la Judée ses disciples prêcher et répandre l'évangile du salut...

Mais c'est à l'heure où il remonte vers son Père qu'il dévoile tout le plan de la Rédemption. Embrassant alors du regard, non plus seulement les frontières de sa patrie, mais le monde entier, d'une voix pleine d'autorité, il dit à ses apôtres et aux disciples qui étaient là : « Allez par toute la terre... »

Mais que pourront-ils y faire ? On va les battre de verges, on va les jeter en prison, on va les condamner et les livrer à tous les supplices que le génie du mal ne cessera d'inventer pour ruiner et abolir jusqu'au nom chrétien. N'importe ! Allez ! Allez à travers les civilisations et les barbaries ! Allez par delà les montagnes, les déserts et les océans, aussi loin que l'homme a bâti une maison ou dressé une tente ! Allez évangéliser les nations, ... allez leur porter la foi, le baptême, le salut !...

Et vous savez assez ce qui est arrivé de là. Quelles riches moissons ! Le sang des apôtres a coulé à flots, toute la terre en a été baignée, mais aussi tout l'univers a entendu leur voix ; et dès lors, il y a une chose qui, dans le cœur humain régénéré, a passé avant la fortune, avant la gloire, avant toutes les joies et toutes les voluptés d'ici-bas ; il y a une chose qui a primé tout le reste : c'est l'affaire du salut.

Rappelez-vous ce que je vous disais dimanche dernier ; Jésus-Christ ne s'est pas contenté de donner son sang, sa vie pour les âmes ; mais il a allumé sur la terre le feu du zèle et il a fait aux apôtres, aux prêtres, à tous les chrétiens, ce commandement nouveau : Aimez-vous, aimez les âmes comme je les ai aimées, aimez-les jusqu'à en mourir.

Et de fait, mes frères, est-ce que vous n'entendez pas l'apôtre saint Paul s'écrier : « Je me sacrifie et je veux me sacrifier davantage encore pour les



âmes ! *Impendar et superimpendar ipse pro animabus vestris.* » (II Cor., XII, 15). Et il n'y a pas, à l'heure actuelle, de prêtre vraiment digne de ce nom qui ne fasse de cette grande parole la devise et la règle de sa vie...

Mais, si telle est la volonté de Jésus-Christ, s'il a honoré les hommes jusqu'à se les associer dans l'œuvre du salut des âmes, est-ce que, par hasard, vous penseriez qu'il vous est loisible de vivre en égoïstes, soucieux d'assurer seulement votre bonheur futur dans le ciel ? Eh bien ! détrompez-vous. La loi du zèle n'oblige pas seulement les prêtres, les religieux, tous ceux que Dieu, par vocation, met au service des âmes : elle oblige aussi chacun de vous, et il n'y a personne, — vous l'entendez bien, — il n'y a personne qui ne soit, de quelque façon, responsable du salut de son prochain : *Mandavit unicuique de proximo suo.* Et, il faut bien le dire, cette loi qui est écrite dans nos saints Livres, cette loi à laquelle vous ne sauriez vous soustraire sans renier du même coup votre titre de chrétien, la raison elle-même la reconnaît et la sanctionne.

3. A quoi donc un père, une mère sont-ils obligés vis-à-vis de leurs enfants ? Ne doivent-ils pas les nourrir ? Ne doivent-ils pas travailler, s'épuiser pour les mettre à l'abri du besoin ? Et ils pourraient être indifférents à leur salut ? Ils pourraient laisser périr leur âme, leur âme qui, après tout, aussi bien et mieux que le corps, est quelque chose d'eux-mêmes et qui jusque dans l'éternité portera le signe et la marque de son origine, leur âme pour laquelle Jésus-Christ est mort ? *Et peribit frater propter quem Christus mortuus est ?* (I Cor., VIII, 11).

A quoi donc les enfants sont-ils obligés vis-à-vis de leurs parents ? Ne doivent-ils pas entourer leurs vieux jours d'attentions, de soins et d'égards ? Et ils pourraient être indifférents à leur salut ? Ils pourraient, au risque d'être à jamais séparés d'eux après la mort, au risque de les voir un jour descendre et tomber dans les abîmes de la damnation, ils pourraient laisser périr leur âme pour laquelle Jésus-Christ est mort ? *Et peribit frater propter quem Christus mortuus est ?*

A quoi donc les hommes sont-ils obligés les uns vis-à-vis des autres ? Ne doivent-ils pas donner du pain à ceux qui n'en ont pas ? Ne doivent-ils pas secourir les indigents ? Ne doivent-ils pas imiter le bon Samaritain dans sa charité si tendre, si empressée, pour le malheureux qu'il rencontra sur le chemin de Jéricho ? Et ils pourraient être indifférents au salut de leurs frères, de leurs frères tombés entre les mains de voleurs bien autrement redoutables que ceux d'ici-bas, entre les mains du démon ou bien des impies qui sont à sa solde, de leurs frères criblés des blessures du péché, à demi morts sur le chemin, sur la route de l'enfer, de leurs frères enfin pour qui Jésus-Christ est mort ? *Et peribit frater propter quem Christus mortuus est ?*

Eh bien ! non. La raison éclairée par la foi s'in-

digne et elle proteste. Elle s'indigne qu'on fasse passer le temps avant l'éternité, la terre avant le ciel, le corps avant l'âme ; et elle proteste comme Dieu le fit un jour en maudissant Caïn qui avait tué son frère, qui avait laissé, en pleine campagne, sous les ardeurs du soleil, son cadavre sanglant, et qui après cela, après un aussi exécrable forfait, eut l'audace de dire : « Est-ce que je suis le gardien de mon frère ? *Num custos fratris mei sum ego ?* »

Il faut donc, mes frères, avoir du zèle, sous peine de manquer à son devoir.

4. J'ajoute qu'il est nécessaire d'en avoir aujourd'hui plus que jamais.

Pourquoi cela ? Est-ce que vous ne savez pas ce qui se passe parmi nous ?

Un jour, deux disciples s'en allaient à Emmaüs. Ils furent rejoints par un étranger qui se mit à marcher avec eux. Et ce voyageur les voyant si tristes leur demanda ce qu'ils avaient, et l'un d'eux répondit : « Vous êtes donc seul assez étranger à Jérusalem, pour ne pas savoir ce qui s'y est passé pendant ces jours ? Jésus de Nazareth, en qui nous croyions, était un prophète puissant par la parole et par l'action, et les grands-prêtres, nos chefs, l'ont livré pour être condamné à mort et l'ont crucifié. »

Eh bien ! mes frères, je vous dirai la même chose. Il faudrait être étranger à ce pays pour ignorer ce qui nous rend si tristes, et nous arrache tant de larmes.

Est-ce que vous ne savez pas que parmi les petits enfants qui ont chanté autrefois dans le temple, en l'honneur de Jésus-Christ : « Hosanna au Fils de David ! » il y en a maintenant qui ont pour lui, sur leurs lèvres toutes jeunes, des paroles de mépris et de blasphème ?

Est-ce que vous ne savez pas que les apôtres de l'impunité, dans les loges maçonniques, méditent et complotent, chaque jour, de nouveaux attentats contre les droits des âmes, pour faire peser bientôt sur les consciences la plus tyrannique oppression ?

Est-ce que vous ne savez pas que les catholiques, s'ils ont une fonction publique, sont dénoncés, tenus pour suspects, comme si c'était un crime d'aller à la messe et de pratiquer sa religion ?

Est-ce que vous ne savez pas qu'il suffit d'être l'ami, le disciple de Jésus, pour être calomnié, condamné, mis hors la loi comme lui, et comme lui voué à la haine et à toutes les vexations qu'elle invente ?

Est-ce que vous ne savez pas qu'il y a une propagande de plus en plus active pour faire du vieux sol français, pendant quinze siècles imprégné de la sève chrétienne, une terre païenne, un pays où il n'y aura plus de baptême pour les nouveau-nés, plus de première communion pour les adolescents, plus de bénédiction nuptiale pour les époux, plus de sacrements pour les mourants, plus de croix, plus de prêtres, plus de prières dans les convois funèbres ; et sur les tombes où nous allons nous agenouiller et pleurer, sur les tombes où dorment

les nôtres et où reposent leurs cendres, plus de signe d'espérance et de salut ?

Est-ce que vous ne savez pas enfin que le même cri qui retentit dans Jérusalem contre le Fils de Dieu : « *Tolle, crucifige eum !* Enlevez-le, crucifiez-le ! » retentit encore pour qu'il soit enlevé, pour qu'il soit chassé des âmes où il habite, et de nouveau crucifié, à force de péchés, de prévarications et de sacrilèges ?

Si du moins tout cela finissait par réveiller les âmes endormies pour en faire les apôtres du bien ! Mais non ! il y a quelque chose presque de plus triste encore que cette guerre acharnée qui est faite à l'Eglise : c'est la torpeur, c'est l'indifférence de ceux qu'on appelle *des honnêtes gens*. Des honnêtes gens qui sont incapables de prendre et de garder le bien d'autrui, oui ; mais aussi des honnêtes gens que rien ne révolte ni n'indigne, sinon ce qui nuit à leur commerce ou bien diminue leurs rentes ; des honnêtes gens qui ne prient jamais, qui n'observent aucun dimanche, qui ne font point de Pâques, qui vivent comme s'ils n'avaient point d'âme et qui risquent de mourir bientôt sans absolution et sans pardon ; des honnêtes gens qui se perdent et qui se damnent !

Ah ! quel vaste champ pour notre zèle ! Que d'âmes à éclairer, à ramener, à convertir et à sauver ! A l'œuvre donc ! Est-ce trop vous demander de faire pour le salut de nos frères ce que les apôtres du mal et de Satan font pour leur perte éternelle ? Est-ce trop vous demander de vous jeter bravement dans la mêlée, en vous écriant : « Vive Dieu ! je veux gagner et conquérir des âmes. »

## II

Que ferez-vous pour cela ? Eh bien ! mes frères, il y a un triple apostolat qui convient aux chrétiens de tout âge et de toute condition.

1. Le premier apostolat, c'est celui de la *prière*. Seulement, faites-y bien attention : ce n'est pas prier que de balbutier des paroles que le cœur ne sent pas ; ce n'est pas prier que de penser toujours à soi et d'importuner Dieu pour qu'il nous donne, fussent les autres manquer du nécessaire, les joies et les biens de la vie ; ce n'est pas prier que de s'agenouiller dans le saint lieu, au pied des autels, et de ne pas frémir de douleur à la pensée des outrages dont Jésus-Christ est l'objet.

Vous lisez, dans un roman, le récit de malheurs imaginaires, d'amours tragiques, et vos yeux se mouillent de pleurs ; et quand des âmes se perdent réellement, en si grand nombre, vous n'avez point de larmes, point de gémissements, point de sanglots ? Ah ! priez et pleurez. Jésus-Christ, devant le tombeau de son ami Lazare, fut troublé en lui-même, il pleura, il invoqua son Père, et c'est ainsi qu'il le ressuscita. Priez et pleurez pour que Dieu ressuscite les âmes mortes à la grâce et qu'il les tire de leurs péchés.

Sainte Monique pria pour son fils et pour son époux, et elle pleura tellement qu'un jour un

saint évêque, inspiré d'en haut, put lui dire : « Il est impossible que le fils de tant de larmes périsse. » Mères, sœurs, filles chrétiennes, priez et pleurez aussi, arrosez de vos larmes pieuses le foyer domestique, et Dieu y répandra le pardon, la paix et le salut. Saint Etienne lapidé par les Juifs pria sous les coups qui l'accablaient et le déchiraient, et il offrit à Dieu plus que des larmes, il offrit son sang pour la conversion de saint Paul. Si vous n'avez, mes frères, ni le temps, ni les moyens, ni le talent nécessaires pour démasquer et confondre les impies, pour faire entrer la vérité dans les esprits avant de la faire passer dans les mœurs, du moins il y a une chose qui vous est possible : vous pouvez crier vers Dieu les gémissements de votre âme, vous pouvez verser en sa présence les larmes de vos yeux, vous pouvez prier et pleurer pour que Dieu donne à l'Eglise de France des apôtres, des apôtres comme saint Paul, des apôtres au cœur intrépide, aux lèvres brûlantes, au verbe éclatant et vengeur, des apôtres sous la mitre et la bure, qui fassent entendre et qui persuadent à ce pays, en dépit des clameurs intéressées dont il est étourdi, qu'il n'y a pour lui de progrès, de liberté et de salut qu'en Jésus-Christ.

2. Le deuxième apostolat, c'est celui de la *parole*. Je n'insisterai guère sur ce point. Mais cependant vous me permettez bien de vous dire quel est mon étonnement que, dans des familles chrétiennes, on ne parle presque jamais de Dieu pour qu'on s'excite à le mieux servir.

Je vous entends dire chaque jour, dans le secret de vos prières : « Mon Dieu, je vous aime de tout mon cœur. » Est-ce bien vrai ? C'est de l'abondance du cœur que parle la bouche ; et vous n'avez jamais une parole qui puisse instruire, exhorter au bien ceux qui vous entourent et qui dépendent de vous.

Est-ce que vous ne sauriez pas ce qu'il faut dire ? Mais est-il donc si difficile de donner un bon conseil, et de rappeler, avec douceur, dans le moment voulu, ce qu'un chrétien doit faire pour Dieu et pour son âme ?

Un jour, une jeune femme qui se sentait mourir fit venir près d'elle son vieux père. Malgré son zèle, elle n'avait pu jusque-là obtenir de lui qu'il pratiquât sa religion. Mais, en présence de la mort qui approchait, elle pensa qu'elle viendrait à bout de ses dernières résistances ; et quand il fut tout près d'elle, que leurs mains se joignirent, que leurs fronts se touchèrent : « Mon père, lui dit-elle, je vais vous quitter, mais avant de partir, promettez-moi de vivre désormais en bon chrétien ; car je veux que nous nous retrouvions là-haut, dans le ciel. »

Voilà, mes frères, l'apostolat de la parole. Et si vous ne dites rien, est-ce encore que vous n'oseriez pas ? Eh quoi ! les impies sont pleins d'audace, ils emploient pour faire le mal, la ruse, le mensonge, la violence, les dernières trahisons ; et vous, pour faire le bien, vous trembleriez, vous auriez peur ! Où est donc le courage, l'affection, l'amitié ; le



courage qui brave le respect humain, l'affection qui se dévoue, et l'amitié qui ne se lasse pas de vouloir faire partager aux autres son bonheur et sa foi?...

3. Le troisième apostolat, c'est celui de l'*exemple*, et c'est par là que je finirai. Prier, jeter dans les âmes de bonnes paroles, de saints conseils, c'est bien. Il y a quelque chose de mieux encore : c'est de donner l'exemple.

Rappelez-vous le mot de saint François d'Assise à ses frères. Il les avait emmenés pour prêcher, et voici qu'ils rentraient au couvent sans avoir ouvert la bouche. Etonnés, ils interrogent le saint et lui disent : « Mais nous ne prêchons donc pas ? » Et saint François de leur répondre : « C'est fait. On nous a vus, et nous avons édifié. »

Certes, mes frères, voilà une prédication qui est à la portée de tout le monde. Ah ! je la demande aux pères et aux mères pour leurs enfants. On se plaint de nos jours que les enfants n'aient plus le respect des choses saintes et qu'ils cèdent de bonne heure aux entraînements et aux passions du jeune âge. Mais ne faut-il pas se plaindre davantage que les parents ne leur apprennent point, par leur exemple, à prier Dieu, à sanctifier le dimanche et à purifier leur âme dans la confession et la communion ?

Je demande la prédication du bon exemple aux épouses, aux femmes chrétiennes. On se plaint qu'il y ait tant de maris sans convictions, sans pratiques religieuses. Mais ne faut-il pas se plaindre davantage encore que beaucoup de femmes, au foyer domestique, n'aient ni la douceur, ni la piété, ni le dévouement qui seraient nécessaires pour toucher et convertir des âmes insensibles et rebelles ?

Je demande la prédication du bon exemple aux jeunes filles. On se plaint que le monde soit si plein de vanité, si ardent au plaisir et parfois si corrompu dans ses mœurs. Mais ne faut-il pas se plaindre davantage encore que tant de jeunes filles élevées cependant par l'Eglise, dans l'amour et la pratique de la piété, perdent si vite cette candeur, cette modestie, cette ferveur dont le charme mystérieux a une si grande vertu sur les âmes pour les attirer à Jésus-Christ ?

Je demande la prédication du bon exemple à tous ceux que la fortune, le nom, le talent, les fonctions publiques, élèvent si haut au dessus du peuple. Je la demande aux prêtres et aux laïques. On se plaint que notre société soit travaillée de tant d'impiété et de vices. Eh bien ! faisons profession ouverte, publique, de christianisme. Montrons, au grand jour, que la foi, la charité, la religion, l'honneur, la vertu ne sont pas pour nous de vains mots, mais que nous pratiquons tout ce que nous croyons, — avec la seule pensée, avec la seule intention d'accomplir notre devoir, et s'il plaît à Dieu, de faire beaucoup de bien. Semons les bons exemples, partout autour de nous... La terre est ingrate, le vent est violent, les épines sans nombre, les méchants, ces hommes ennemis dont

parle l'Evangile, jettent l'ivraie à pleines mains... N'importe ! il restera toujours quelques bons grains qui germeront, et qui, au temps de la moisson, seront autant d'âmes converties et sauvées.

A l'œuvre donc, mes frères ! — Puissiez-vous tous vous liguier, pour une aussi belle et une aussi sainte entreprise... A l'œuvre ! la foi vous le commande et la charité vous en fait un devoir... A l'œuvre ! pour Dieu et pour les âmes. Soyez apôtres autant que vous le pourrez, et dans votre famille, et dans votre entourage, et plus loin encore,... et à force de dévouement et de générosité, vous vous ferez un cortège d'âmes conquises, non pas pour monter au Capitole, comme les triomphateurs romains d'autrefois, mais pour aller plus haut... pour monter jusqu'au ciel où Dieu lui-même récompense et couronne le zèle.

Ainsi soit-il.

## L'ÉGLISE ET LA CIVILISATION

Essais de conférences apologetiques

XV

L'ARCHITECTURE

Au soir d'une journée de travail, l'ouvrier se présenta pour recevoir son salaire. Mais, envieux du sort fait à ses compagnons, il murmurait contre le maître commun. « Pourquoi cette jalousie injuste ? lui dit le père de famille. Je n'ai pas lésé vos droits. Voilà ce qui vous revient à vous : prenez et allez. »

Si le Maître suprême, s'adressant à la foule incrédule et impie, à la multitude ennemie de l'Eglise et jalouse de ses splendeurs, lui disait la même parole : « Pourquoi vous plaindre ? Prenez ce qui vient de vous, ce qui est à vous dans tout le monde de la beauté et des arts, » la part de l'irrégion serait bien faible, et le bagage artistique qu'elle emporterait ne serait guère capable d'entretenir son orgueil. — Enlevez de la face de la terre toutes les œuvres que la religion, la religion catholique surtout, a inspirées aux artistes depuis le commencement du monde, il n'en restera guère : ce sera partout décadence irrémédiable. Architecture, sculpture, peinture, musique, poésie, arts plastiques, arts phonétiques sont tributaires, dans leurs progrès et dans leurs chefs-d'œuvre, de l'épouse du Christ, de l'Eglise, dont le Cantique des cantiques chante les éternelles et ineffables beautés.

Nous avons parlé déjà de la poésie ; chacun des autres arts nous occupera pendant une conférence. Et d'abord l'architecture.

I. — La pensée qui domine l'*architecture chrétienne*, le secret de sa beauté et de son élévation, se trouvent dans les lignes suivantes d'un homme que ne nous appartient plus : elles empruntent à cette circonstance leur valeur et leur actualité. « Quelles sacrées inspirations s'échappent secrètement du

cœur, sous les voûtes de Notre-Dame de Paris, alors que la majesté de l'édifice et la belle disposition des colonnes qui semblent s'élever aux cieux ravissent l'homme à la terre et le transportent dans un monde supérieur au monde des sens !... Oserait-on comparer l'architecte qui médite le plan d'un édifice comme Notre-Dame à celui qui travaille à la construction d'une maison commode ? Au lieu que l'esprit du premier s'élève et se divinise par l'effet même du culte désintéressé de l'art, au lieu que son âme s'envole jusqu'aux régions de l'infini sur l'aile du sentiment religieux qui le porte, le talent du second se rapetisse et se rabaisse par l'attention à des devoirs vulgaires, par la recherche du confort <sup>1</sup>. »

1. Chez tous les peuples, l'art a commencé par une prière, un autel, un temple. La religion a été l'inspiratrice première de l'art architectural, et la raison des monuments les plus séculaires que l'archéologie découvre dans les sables de l'Égypte, dans les forêts de l'ancienne Gaule ou sous le soleil d'Assyrie et de l'Inde, est un culte à rendre à la divinité.

Le surlendemain de la Pentecôte, le christianisme n'avait déjà plus assez de place dans les demeures de ses fidèles : il lui fallait des édifices exclusivement destinés à la prière. Il lui fallait aussi se cacher. Avant de pouvoir bâtir des temples matériels de bois et de pierre, il achèvera dans les sombres galeries des catacombes la construction immatérielle de l'édifice de l'Eglise et de la foi.

Mais, dès ses premiers jours de liberté, on voit se manifester au dehors l'idée grandiose qui doit donner naissance à l'architecture chrétienne : Jésus-Hostie, au fond de son tabernacle, centre où convergent tous les efforts et d'où partent toutes les inspirations ; Roi éternel des siècles qu'il domine de sa divinité ; Cœur aimant qui fait ses délices d'habiter avec les enfants des hommes et qui n'est descendu sur la terre que pour nous faire monter au ciel. C'est cette souveraine majesté du Dieu infini, c'est cette souveraine bonté du Dieu fait homme que les architectes méditeront pendant plusieurs siècles, cherchant des beautés capables d'amener les âmes à l'humilité, à la foi et à l'amour.

Les siècles qu'on appelle « de barbarie » ont vu bien des fois ces méditations interrompues. On se contentait de modifier les édifices païens, d'adapter les basiliques aux usages chrétiens, de copier les modèles romains que les flots barbares avaient respectés. Mais cette basilique romaine paraît mesquine au christianisme ; lui qui est la religion de l'infini, il s'y sent à l'étroit, il y étouffe avec ses dogmes et son Dieu.

En Orient, l'architecture byzantine naît de ce besoin d'élargissement et soulève vers le ciel ses coupoles nombreuses et ses gracieuses arcades.

L'artiste pourtant n'a pas trouvé la perfection : il lui faudrait l'unité, et le byzantin n'est qu'un mélange hybride d'asiatique, de grec et de latin. En tout cas, le soleil d'Occident réclame un autre modèle que la Sainte-Sophie de Constantinople, et l'énergie si puissante de Charlemagne, qui donne aux arts la même impulsion qu'aux lettres, n'a pas suffi pour implanter en Occident la coupole justinienne.

2. Après lui, les arts durent se réfugier dans les abbayes, demandant aux plus grandes et aux plus saintes l'asile le plus sûr pour attendre la fin de la tourmente. Renouvelée par cette retraite dans les ateliers monastiques, l'architecture en sort pleine d'espérance et de vigueur : le monde, selon l'expression d'un moine, débarrassé des antiques haillons, se couvrira de basiliques neuves comme d'une blanche robe. Ce n'est plus le latin ni le byzantin, ce n'est pas encore le gothique, c'est un nouvel essai qu'inspirent les triomphes de la foi en ces âges si croyants : l'architecture *romane*. Simplicité et gravité, calme et puissance, tels sont ses caractères. L'élément religieux a triomphé dans la lutte du sacerdoce et de l'empire, et sa victoire il la célèbre sans éclat, mais majestueusement, par ces arcs de triomphe que le plein cintre multiplie dans ses églises. Déjà le contre-fort appuie à l'extérieur les murs sacrés, comme le prince prête son aide à l'Épouse mystique du Christ sans empiéter sur le spirituel ; une faune imaginaire court le long de ces murs robustes, unissant son symbolisme profond aux enseignements de la flore ingénieuse des chapiteaux. La tour ou le clocher remplacent la coupole que la foi trouve trop rapprochée de terre et invitent l'homme à une ascension vers les cieux.

Montez, montez encore, voûtes sacrées, flèches sublimes, colonnes et piliers ; élargissez-vous, nefs trop étroites ; donnez aux âmes, à toutes les âmes, un élan de plus en plus irrésistible vers les hauteurs.

3. L'architecture *ogivale* est née. Elle est sortie des langes de l'enfance ; elle apparaît pleine de jeunesse, de grâce et de force dans ce siècle de saint Louis qu'on ne se lasse pas d'admirer, parce qu'il a puisé dans la foi et dans l'amour l'inspiration d'un idéal supérieur ; tout y bouillonne, tout y jaillit dans cette aube heureuse des esprits et des cœurs : chevalerie, lettres, arts, libertés ; c'est la sève généreuse de la France qui répand la vie sous l'impulsion de la foi vive de l'âge le plus chrétien.

La cathédrale, l'église ogivale, est faite pour Dieu qu'elle adore, pour Jésus-Hostie qui en est l'unité. Elle est faite pour le peuple qu'elle accueille familièrement et abrite dans ses joies et dans ses douleurs, qu'elle instruit, mieux que les livres, par tous ses détails et ses lignes de pierre, qu'elle exalte et élève presque malgré lui. — Donner des noms et désigner ces églises incomparables serait redire ce qui a été partout redit ; dans toutes, il y a des mondes de merveilles, et près d'aucune « il n'est âme si revêche, disait Montaigne, qui ne

<sup>1</sup> Discours de M. Combes, président du Conseil des ministres, à la distribution des prix au Petit Séminaire de Pons.



se sente touchée. » En refaire la description serait amoindrir le charme de tant de pages tour à tour sublimes et délicates qu'ont écrites des âmes enthousiastes. — Contentons-nous d'admirer en silence. Laissons, au milieu de ces splendeurs, notre âme s'imprégner doucement de la poésie surnaturelle qui s'en dégage, s'enfoncer dans les profondeurs de l'éternité avec ces nefs qui semblent se perdre dans l'infini; laissons notre esprit et notre cœur monter le long de ces sveltes colonnes, se rejoindre au sommet de ces ogives, s'élancer plus haut encore avec ces flèches aériennes, pour les quitter enfin et pénétrer dans ces abîmes divins qu'elles nous montrent comme du doigt. « Plus haut, toujours plus haut ! » Les églises gothiques ne savent que nous redire cette parole par leur ensemble comme par leurs moindres détails.

C'était dans les monastères que s'étaient formés les architectes de ces cathédrales. C'était sous la direction des gens d'Eglise que les pierres s'étaient ajoutées aux pierres, les dentelles aux dentelles. Plus tard, les laïcs auront la part prépondérante, bien que non exclusive; mais à mesure que l'influence de l'Eglise diminue, l'art devient un métier, un moyen de s'enrichir et d'acquérir gloire et renommée. Entre les mains des corporations laïques, remarque Viollet-le-Duc, l'exécution, tout en restant savamment combinée d'après les principes posés par les moines, devient plus négligée : faire vite et beaucoup avec peu d'argent est l'idéal qui remplace l'idéal divin. Ce n'est plus la sage lenteur des maîtres réguliers, c'est l'esprit d'entreprise, c'est déjà la fièvre d'activité de la civilisation moderne.

Pourtant, c'est encore l'initiative du clergé qui construit les grandes églises. Ici ces œuvres colossales sont entreprises et menées à bien par un seul chapitre, tandis que les plus puissants royaumes d'aujourd'hui seraient hors d'état, avec leur fiscalité, d'en achever une seule. Là, un évêque fera construire à ses frais le portail historié ou la flèche dentelée. Les fidèles y concourent par leurs offrandes, et le pape encourage les largesses par des faveurs spirituelles.

4. Lorsque l'esprit humain n'a plus le génie pour inventer les belles choses, il se contente de transformer, d'amplifier, souvent aussi d'amoindrir et de défigurer. Après l'essor des siècles de foi, l'architecture devait subir cette destinée. On ne crée plus; on ne sait que changer les ornements et multiplier les décors : l'accessoire prend peu à peu le pas sur le principal; les monuments quittent leurs parures si pures et si saintes pour se revêtir de sculptures exubérantes, de détails maniérés, de formes insaisissables, de lignes fuyantes, des « feuilles de chou » du gothique flamboyant.

La Renaissance aurait dû faire renaitre les traditions du moyen âge; elle alla trop loin chercher ses modèles. En Italie, il est vrai, c'est elle qui transporta dans les airs le Panthéon d'Agrippa et en fit le couronnement de Saint-Pierre de Rome; mais, si on peut y voir « l'un des produits les plus

audacieux du génie humain, » et en même temps le monument le plus majestueux, le plus imposant qu'on ait élevé à la divinité, « la moins ornée de nos cathédrales gothiques produit sur l'âme une impression meilleure et l'invite davantage à la prière filiale. »

Le grec et le romain ont régné dans les arts aux derniers siècles : ils ont donné comme sculpture des merveilles de fouillé et de fini; comme architecture, ils n'ont enfanté que de beaux corps sans âme, des églises ciselées et riches sans pensée élvatrice. — Il a fallu venir jusqu'au milieu du xix<sup>e</sup> siècle pour comprendre, et aimer, et imiter le moyen âge. Notre époque matérielle a besoin d'idéal. Attachée à la terre dont elle se rend chaque jour plus maîtresse et plus esclave à la fois, elle sent pourtant que la terre est trop basse pour l'homme : elle cherche instinctivement à monter. Puissent les églises gothiques qui se relèvent dans nos villages, puissent les cathédrales anciennes qui sont encore debout lui apprendre ce qu'on savait au moyen âge, ce qu'on a oublié aujourd'hui : l'esprit, le cœur, l'âme, l'homme tout entier est fait pour s'élever vers Dieu, et il n'a qu'à espérer du trouble et de l'angoisse tant que ses yeux ne suivront pas ces nefs profondes pour y trouver Jésus à l'autel, et ces clochers sans fin pour apercevoir le ciel ! *Irrequietum est cor nostrum, Deus, donec requiescat in te.*

II. — *L'architecture civile*, nous ne faisons que le rappeler, n'a pas été indépendante de l'Eglise. En restant des écoles pour les arts religieux, les monastères ont été des modèles pour les constructions civiles. Combien d'édifices publics ne sont que la copie des vieilles abbayes, dont on a pris les plans, les dépendances, les proportions, l'ornementation, avec quelques changements qu'exigeaient les nécessités du moment ! Combien d'autres ne sont même que ces anciens cloîtres où les moines méditaient dans les austérités et le silence : on les a transformés en musées, en hôtels de ville, parfois en vastes halles de commerce, en monuments publics où l'on crierait guerre aux moines, alors que toutes les pierres en ont été taillées et scellées par les moines !

Combien d'œuvres, innombrables, semées sur tous les sols, dans toutes les villes, dans toutes les campagnes, n'ont été construites et érigées que grâce aux soins et aux largesses des évêques et du clergé : hôtels, collèges, réservoirs, aqueducs, canaux, ponts, promenades, casernes même, travaux publics de toute sorte ! Il n'est pas un endroit où l'histoire locale n'ait à enregistrer l'action de l'Eglise catholique et de son clergé dans tous les genres de construction et d'architecture.

Et l'on s'étonne que cette Eglise ose demander à ses détracteurs la justice, et à tous un peu de reconnaissance !

## CONFÉRENCES POUR LE CARÈME

### VI

#### L'IMAGINATION

Mes frères,

Parmi les phénomènes psychologiques que la réflexion signale en chacun de nous, le plus triste sans doute est d'aimer le bien sans le faire et de faire le mal tout en le détestant; mais le plus singulier, sans contredit, le plus étrange est celui que présente journellement l'imagination dans l'ordre de la spiritualité et l'économie de notre salut.

Par ce dernier mot, vous le voyez, nous nous plaçons en dehors de la question artistique ou littéraire. Nous n'avons pas à nous préoccuper ici de cette faculté brillante qui fait dans notre esprit l'office d'un peintre habile, en donnant aux objets de notre pensée la forme et les couleurs qu'ils ont dans la nature, en ressuscitant avec tant de vivacité nos anciens souvenirs, et qui, pour ce double motif, fait ressembler notre mémoire à un vaste et riche musée.

Cette espèce d'imagination, reflet de l'éternelle Vérité, et l'un des plus beaux apanages de l'intelligence humaine, est celle qui enfante les chefs-d'œuvre. Mais, parallèlement à cette action grandiose, majestueuse, éblouissante, l'imagination a le privilège d'en produire d'autres en nombre infini, ordinairement indifférentes, mais parfois aussi désastreuses, surtout au point de vue où nous nous plaçons. Ce sont celles que le Prophète mentionne et qu'il résume en ces deux mots : « *Agitatae sunt cogitationes eorum, cor eorum tormentatur*, agitation de la pensée et tourment du cœur. »

Remarquez qu'il ne fait pas le portrait de l'imagination. Comment le ferait-il ? Pour peindre un objet, il faut que cet objet pose; et l'imagination ne pose jamais, elle remue sans cesse. La suspension du mouvement pour elle serait la suspension de la vie. Semblable au vent qui balance la chevelure des arbres, elle se révèle par ses effets; l'effet disparaissant; elle n'est plus.

Nous imiterons le Prophète en ne donnant pas de définition. Mais, comme il importe de connaître ce qui tient une place si marquée dans la vie morale du chrétien, nous chercherons à caractériser l'imagination dans ses rapports avec l'âme, afin d'en tirer des conclusions pratiques. Dans ce but, nous étudierons d'abord sa nature, d'après les notions fournies par ses effets, et en second lieu, les actes de réciprocité qui lui sont dus par la raison chrétienne.

Ce sujet, mes frères, est de la plus haute importance, et, comme on dit en style moderne, palpitant d'actualité. Dans un siècle comme le nôtre, où l'imagination, surexcitée par un déploiement vraiment extraordinaire de merveilles en tout

genre, affolée, en quelque sorte, par les productions tantôt utiles, tantôt bizarres, presque toujours exagérées de l'esprit humain, assume le rôle principal pour laisser à la raison un rôle secondaire, il me paraît essentiel d'examiner sérieusement ses prétentions et de déterminer son droit.

Je donnerai à ce discours un ton de familiarité religieuse. Si parfois je recours à l'imagination pour la peindre elle-même, vous voudrez bien me pardonner en songeant que, pour analyser un rayon solaire, on a besoin du soleil, comme on a besoin de la parole pour disserter du langage.

### I

1. Et d'abord, quelle est la place que l'imagination occupe ou du moins doit occuper en nous ?

Dans sa petite individualité, l'imagination reproduit assez bien l'union des deux substances, spirituelle et matérielle, dont l'homme se compose; car elle appartient en même temps au corps et à l'esprit. Elle appartient au corps en tant que ses conceptions revêtent en quelque manière une forme corporelle, en tant qu'elles affectent avec vivacité les organes qui lui servent de véhicule ou d'instrument, à peu près comme l'image d'un objet se réfléchissant dans une glace<sup>1</sup>. Elle appartient à l'esprit aussi et même principalement, puisqu'elle en procède et qu'elle le suppose autant que la faculté de comprendre et de vouloir. Mais elle n'est pas assez de l'esprit pour la dire uniquement spirituelle; elle n'est pas assez du corps pour la dire exclusivement corporelle. Elle a de l'un et de l'autre en égales proportions.

Sa place est donc au milieu; sa nature le demande. L'incliner davantage vers l'un des deux éléments qui la constituent amènerait le désordre moral, comme tout déplacement essentiel dans les natures créées amène le désordre physique. En envahissant l'esprit et les régions sereines qu'habite la froide raison et l'ardente volonté, elle diminuerait les forces de l'une et de l'autre. En envahissant le corps, elle se compromettrait par la plus funeste mésalliance. Si on comparait l'homme à un édifice à trois étages, le corps devrait former le plus bas, l'esprit le plus haut, l'imagination l'intermédiaire. Suspendue ainsi par le génie créateur entre deux abîmes : un abîme de folie et un abîme de bassesse, sa gloire, sa puissance, son salut est d'y rester, et notre devoir comme notre sécurité est de l'y maintenir.

Dans cette situation, quel est le rôle de l'imagination en matière de spiritualité ? — Ce qui nous frappe d'abord en elle, c'est l'absence complète de liberté; c'est sa passivité, son indifférence absolue à recevoir toutes sortes d'impressions, les bonnes et les mauvaises, celles qui doivent nuire comme celles qui doivent profiter. On dirait la surface transparente et limpide d'un lac, acceptant sans orgueil comme sans dépit les images des

<sup>1</sup> C'est de là que vient le mot d'imagination.



objets qui le bordent, celle de l'arbrisseau rabougri et laid, comme celle du cèdre majestueux et superbe. Son office est de tout recevoir du corps et de le communiquer à l'âme qui, seule, est appelée à juger. Elle sert de passage, d'escalier, ou mieux de valet introducteur. Par conséquent, elle ne fait que présenter, elle n'impose pas. La raison, qui habite le sommet de l'édifice, jouit seule du titre et du pouvoir de souveraine ; elle commande le palais ; elle a la clef de toutes les portes ; il dépend d'elle d'admettre ou de repousser le visiteur, d'apprécier l'utilité ou l'opportunité de la visite.

Cette observation nous amène à conclure immédiatement à l'irresponsabilité de l'imagination. Elle n'est pas libre : donc elle n'est pas responsable. Elle n'est pas plus coupable de manipuler le poison qu'elle ignore, qu'elle n'a de mérite à être la messagère de la vertu. Elle se tient à une égale distance de la récompense et du châtiment ; et de la louer comme de la blâmer serait aussi déraisonnable que de s'en prendre à l'air qui porte à notre ouïe des concerts discordants, ou de l'applaudir des harmonies qui nous charment.

Que les conséquences de ces principes sont rassurantes pour nos combats spirituels !... Pourquoi vous plaignez-vous, âmes délicates, que l'imagination fatigue de ses rêves et de ses pensées puisées à d'autres sources qu'à celles de Dieu ? Que vous importent les hallucinations du malin Esprit et de ces visions moins pures qui viennent vous troubler dans la prière et jusque sur les marches de l'autel ? Est-ce qu'elles peuvent entrer par effraction ou escalade dans votre âme, vous surprendre pendant le sommeil, c'est-à-dire quand vous ne vivez pas ? Elles ont beau être nombreuses et turbulentes : tant qu'elles restent dans l'imagination elles ne vous atteignent pas, et d'ailleurs, vous atteignant sans votre ordre, elles sont frappées d'impuissance et laissent intacte votre moralité.

Lors donc que, vous repliant sur vous-même, vous fouillez votre conscience pour y découvrir des motifs au pardon du Seigneur, c'est-à-dire des fautes, ce n'est pas l'imagination qu'il faut interroger sur le nombre ou la qualité des tentations qu'elle a introduites, mais votre raison et votre sincérité sur le nombre et la qualité de vos consentements. L'imagination a fait son devoir ; avez-vous fait le vôtre ? L'imagination n'a fait que servir votre liberté ; mais votre liberté, qu'a-t-elle fait ?

L'irresponsabilité de l'imagination est donc avantageuse. Mais prenez garde ! elle peut devenir une source de légitimes alarmes ; car elle ne présente pas toujours des pensées et des désirs mauvais. Et si, dans une circonstance, on peut reprocher à la raison d'avoir prêté l'oreille aux suggestions de l'imagination, dans une autre on peut lui reprocher de l'avoir fermée. Ici, mes frères, je ne crois pas me tromper en affirmant que nous aurons moins à répondre devant Dieu

du mal que nous aurons fait en obéissant à une imagination importune et fâcheuse, que du bien que nous aurons négligé en ne lui obéissant point.

Nous sommes tous pécheurs, c'est vrai, mais non pas de ces pécheurs féroces et blasés, à l'abri de tout bon sentiment ; et précisément à cause de cela, Dieu parle volontiers à notre conscience, et il se sert de notre imagination pour nous faire parvenir son langage de miséricorde et d'amour. Comment recevons-nous ces inspirations célestes ? Ne sommes-nous pas trop souvent comme ces enfants mutins et rebelles qui, devant les ordres de leurs parents, se bouchent les oreilles pour pouvoir dire qu'ils n'ont pas entendu ?

La voix de Dieu, c'est le gémissement du pauvre, le cri affamé de l'orphelin ou de l'ouvrier sans travail, les larmes amères et la solitude du vieillard sans pain et sans force pour en gagner. La voix de Dieu, ce sont les œuvres catholiques qui sollicitent notre concours. La voix de Dieu, pour quelques-uns, c'est l'extirpation d'un vice ; pour quelques autres, le retour à la foi pratique ; pour tous, le progrès dans la piété par quelque effort sur soi-même, par quelque immolation de sa volonté. Et quand l'imagination nous la fait entendre, cette voix du ciel, dans le silence de notre âme, qu'elle insiste, qu'elle conjure, qu'elle frappe — pour me servir d'une expression biblique — à la porte de notre cœur : *Ecce sto ad ostium et pulso*, hélas ! comme les enfants dont nous parlions tout à l'heure, nous nous bouchons les oreilles..., et nous croyons être sincères en disant que nous n'avons pas entendu ! Est-ce vrai ?

Que nous sommes donc habiles à nous tromper nous-mêmes ! Si, comme les malins le prétendent, la diplomatie est l'art du prétexte, du subterfuge et du faux-fuyant, on peut nous qualifier de fins diplomates vis-à-vis de nos consciences ; car nous sommes passés maîtres dans l'art de plaider l'injuste et le faux. Avons-nous été faciles à la séduction : qui accusons-nous pour nous excuser ? L'imagination. Au lieu de dire comme David : « *Ego, ego qui feci*, Seigneur, c'est moi qui ai péché, tournez contre moi vos colères, » nous disons comme Adam, dans une solennelle circonstance : « Celle que vous m'avez donnée pour compagne m'a offert de ce fruit et j'en ai mangé. » On peut dire, en effet, que l'imagination est, relativement à l'esprit, ce que la femme en général est ou du moins est censée être pour l'homme. L'imagination nous a été donnée comme compagne et comme distraction pour corriger les aridités de l'esprit et les insipidités de la vie mortelle. Mais quand nous rejetons nos fautes sur elle, nous faisons comme notre premier père : nous abritons notre responsabilité sous un nom qui n'est pas responsable, qui ne peut pas l'être et qui ne le sera jamais.

Eh bien ! une fois pour toutes, définissons exactement les choses : notre imagination n'est rien, et notre liberté est tout. Presque tous les saints eurent de grandes et fortes imaginations qui les

traillaient, comme nous, dans tous les sens. Mais quand elles les sollicitaient au mal par des images impures, des pensées et des désirs incorrects, leur raison, sentinelle avancée, criait : « On ne passe pas ! » et lorsqu'elles les sollicitaient au bien, ils tombaient à genoux en disant : « Seigneur, parlez, vos serviteurs écoutent ! » En un mot, semblables aux ouvriers du temple de Salomon, ils passaient sur la terre l'épée et la truelle à la main : l'épée pour repousser l'ennemi, la truelle pour édifier dans leur âme un temple au Dieu de la vertu !

2. Maintenant que nous connaissons le rôle de l'imagination dans l'ordre de la moralité, étudions quelques-uns de ses caractères.

D'abord, elle est essentiellement *mobile*.

Qui pourrait décrire, je ne dis pas le fond, mais seulement la surface de certaines imaginations ? C'est un labyrinthe de pensées, d'images, de souvenirs, de préoccupations, de distractions. Tout cela s'agite, se croise, se mêle, monte, descend, glisse, serpente, comme les flocons de neige dans une journée d'hiver. C'est un vrai kaléidoscope... Tout à l'heure, je comparais l'imagination à la nappe limpide et transparente d'un lac ; c'est juste pour l'imagination calme. Mais l'imagination telle qu'on la rencontre souvent dans les personnes pieuses, et surtout dans celles qui veulent le devenir, ne saurait être comparée qu'aux prismes d'un lustre décomposant la lumière en des millions d'étincelles, de couleurs, de nuances éblouissantes, insaisissables ; ou bien encore à la poussière humide des cascades traversées par les rayons du soleil.

C'est un malheur, et je plains de toute mon âme des organisations pareilles. Comment le doux et paisible reflet de la vérité, ce rayonnement suave de l'âme de Jésus-Christ, pourrait-il parvenir à notre raison et se faire goûter de nos cœurs ? « *Non in commotione Dominus*, le Seigneur n'aime pas le trouble, » la commotion lui est antipathique ; et si jamais nous venions à le perdre, ce n'est certes point là que nous le retrouverions.

J'indiquerai immédiatement un remède à ces débauches, ou plutôt à cet état morbide de l'imagination. Il faut ruser avec elle ; il faut la tromper en la fixant sur un point déterminé, comme fait l'Eglise par la splendeur de ses temples, l'éclat de ses cérémonies, ses statues et ses fleurs ; et, quand elle s'en écarte, s'armer au besoin de la verge pour l'y ramener. Puisqu'elle nous a fourvoyés dans un labyrinthe, souvenons-nous de l'expédient de la fable : il faut, pour en sortir, nous attacher à un fil, le fil d'une idée, d'une pensée sévère, d'une sentence qui, à force d'être répétée, retentit comme un glas funèbre et finit par déconcerter la tapageuse ; par exemple celle-ci : « *Quid hoc ad eternitatem ?* qu'est-ce que cela me vaut pour l'éternité ? » ou cette autre : « Tout finit et finit promptement : en face de la mort, la vertu seule reste ! »

Quelques directeurs de la vie spirituelle signalent encore comme moyen de captiver l'imagination les occupations manuelles, la culture de certains arts comme la peinture, la musique. En conduisant ainsi l'imagination par des sentiers nouveaux, on la punit par où elle pêche, on la dérouté, on la désoriente, et elle se retrouve bientôt sous l'empire de la raison.

D'autres enfin conseillent de la mépriser, de ne lui point prêter d'attention, d'assister à ses ébats, de regarder ses caprices comme une mère regarde son petit enfant dans le feu de sa turbulence. Le gronder ? Cela ne se demande pas à une mère. Le suivre dans ses évolutions ? Il faudrait avoir des pieds de gazelle !... Non, elle abandonne le petit folâtre à lui-même jusqu'à ce que la fatigue le lui ramène endormi sur ses genoux et vienne la récompenser de sa longue patience par une longue immobilité !

3. Un autre principal caractère de l'imagination, c'est d'être *excessive*. Rien de ce qu'elle éprouve ou fait éprouver n'est en faibles proportions. C'est toujours aux extrêmes qu'elle s'élance. Son baromètre, oserai-je dire, ne quitte pas la tempête et les grandes perturbations. Semblable encore au navire assailli par l'ouragan, tantôt elle est au sommet des vagues qui s'élèvent à pic, tantôt elle plonge dans les abîmes.

Avec les excentricités d'une telle voisine, comment l'âme chrétienne jouirait-elle du plus estimable des biens d'ici-bas : la sérénité du cœur ? C'est une chose convenue : notre vie est pleine d'insuccès, de froissements ; impossible de s'y soustraire. Mais, par une admirable disposition de la Providence, ces inconvénients inséparables de la vie ne nous arrivent qu'un à un, goutte à goutte, et, en ramassant nos forces naturelles et surnaturelles, nous en triomphons facilement.

L'imagination ne voit pas les choses ainsi. Est-elle sous le coup d'un petit échec ou physique ou moral ? sous l'impression d'une petite jalousie, d'une antipathie qu'on ne raisonne pas, précisément parce qu'elle n'est pas responsable ? Elle donne à tout cela une mesure superlative ; elle en est débordée et comme anéantie. Que doit faire la raison quand elle est surprise de la sorte ? Retenons la comparaison du navire. Puisque Dieu lui a confié le gouvernail, qu'elle ne le quitte pas ! Qu'elle s'y cramponne, au contraire, de toutes ses forces ! Qu'elle en appelle plus que jamais à la ruse, à l'habileté. Que fait le pilote pendant la tempête ? Naviguer contre le vent serait peine perdue ; le suivre, ce serait dériver irrésistiblement sur les rochers ou bancs de sable. Il lui reste un moyen, et il en use : il fait, comme on dit en marine, des bordées, se dirigeant tantôt à droite, tantôt à gauche ; il biaise, il louvoie. C'est vrai, il avance lentement, mais il avance ; le malheur pour lui serait de reculer : il ne recule pas. Ainsi, à certains jours, vouloir lutter contre le vent de l'imagination, c'est épuiser vainement ses forces ; le suivre serait fatal ; il faut louvoyer : vous ga-



gnez en sécurité ce que vous perdez en vitesse ; vous arriverez plus tard, ... mais vous arriverez !

4. Ces excès de l'imagination se révèlent encore de deux manières également désastreuses : par un optimisme qui ne se dément jamais, et par un pessimisme capable de paralyser l'âme la plus robuste et la mieux constituée.

Le premier de ces défauts se trouve fréquemment dans l'habitude de la piété ; le second au début d'une conversion. — Une âme engagée depuis longtemps dans les pratiques religieuses, si elle ne surveille l'imagination, finit par perdre le sentiment de sa propre faiblesse et l'estime régulière qu'elle doit avoir des dons de Dieu. Le cercle de son égoïsme a une paroi de miroirs qui la mettent continuellement en face d'elle-même ; elle se voit forcément toujours et toujours complaisamment. Par les fissures de ce cercle, elle aperçoit bien le prochain quelquefois, mais elle a soin de tenir ses qualités dans l'ombre pour ne distinguer que ses défauts ; et comme les défauts d'autrui l'offusquent, elle se replie aussitôt sur elle-même pour continuer à s'admirer et à s'applaudir.

Cet optimisme vis-à-vis de soi-même est plein d'erreurs et de périls. Le moindre serait de plonger sciemment une âme dans l'illusion ; mais le plus triste, le plus lamentable, c'est de la tenir comme en suspens sur la limite du sacrilège en la familiarisant avec les choses sacrées. Quand une personne se croit parfaite, elle aborde avec hardiesse les sacrements ; elle joue avec l'absolution et le mystère de l'autel redoutable ; elle finit par puiser la mort aux sources mêmes de la vie...

Au début d'une conversion, ce n'est pas ainsi que l'imagination procède. Elle est alarmiste à l'excès ; elle voit tout en noir et devient entre les mains de Satan un des moyens les plus efficaces pour empêcher une âme de revenir à Dieu ou tout au moins de progresser dans la vertu. Ainsi, tout à l'heure, les fautes et les devoirs perdaient de leur gravité ; maintenant, tout se montre sous des formes colossales. Aux yeux du pécheur, son passé orageux se dresse comme une muraille infranchissable. A l'entendre, ses crimes distanceraient la miséricorde de Dieu. La religion lui apparaît comme une armée hérissée de baïonnettes. La prière, la confession, une morale plus pure sont autant de gouffres entr'ouverts sous ses pas. Voilà pour le pécheur.

Pour le chrétien appelé à une sainteté plus grande, les obstacles changent de nom, mais conservent les mêmes apparences disproportionnées. L'imagination grossit tout, dénature tout. Comme le paresseux dont parle l'Écriture, les uns et les autres aperçoivent des monstres sur le chemin : « *Est leo in via ! Est leo in via !* Un lion me barre le passage ! » ce qui doit se traduire par ce vilain mot qui ne devrait pas être français et qui n'est certainement pas chrétien : « J'ai peur ! »

La peur, fille de l'imagination, s'appelle terreur panique, c'est-à-dire chimérique et sans fondement ; et son premier effet est de jeter notre juge-

ment hors de son assiette. Bien plus que la faim, la peur est mauvaise conseillère. Elle a rendu plus d'un homme fou, et, dans les plus rassis, quand son accès dure, elle produit de funestes éblouissements. Ne faut-il pas être fou pour abdiquer les espérances chrétiennes, pour refuser d'aller au ciel par peur d'un devoir ?

Au moral comme au physique, la peur produit deux effets opposés également malheureux : l'un est de donner des ailes, l'autre de les ôter. Quand elle donne des ailes, c'est pour nous dérober par la fuite à la vaillance, à l'honneur, à la vertu. Quand elle les ôte, c'est pour nous clouer dans quelque honteuse habitude et nous livrer à l'ennemi traditionnel. On ne devrait avoir peur que de la peur ! ... Ah ! s'il était dans notre destinée d'éprouver jamais cette défaillance, Dieu veuille qu'elle fasse de nous ce qu'elle fait des tout petits enfants : nous précipiter dans le giron de notre sainte mère l'Eglise et de notre Père qui est aux cieux ! C'est ce que disait saint Augustin d'une manière admirable : « *Times Deum ? confuge ad eum*. Vous craignez Dieu ? Jetez-vous dans ses bras. »

Vous voyez, mes frères, par ces quelques détails, à quel hôte bizarre nous avons à faire. L'imagination mise en nous pour notre agrément est devenue, par suite du péché originel, un redoutable adversaire. Mais, puisque nous connaissons le genre d'infirmité dont elle est atteinte, terminons en disant quelques mots sur la manière de la guérir.

## II

Avec tant de mobilité, d'excès et de caprices, que serait-ce, mes frères, si l'on donnait carte blanche à l'imagination, si on lui mettait, comme on dit, la bride sur le cou ? Autant vaudrait jeter à l'aquilon une poignée de poussière, et puis en poursuivre les molécules pour les recueillir. La sagesse, au contraire, nous avertit de la morigéner, de la tenir sans cesse à ses ordres et, pour ainsi dire, dans la main.

1. Il faut donc premièrement *sevrer l'imagination*, c'est-à-dire la priver de tout ce qui la provoque ou la surexcite, comme la rêverie, la recherche d'aventures, le jeu du sentiment, les lectures creuses surtout. Il y a des personnes qui ont une soif diabétique de nouveautés et d'émotions, et, pour étancher cette soif, elles emploient juste le procédé qui l'augmente. Ce procédé consiste à se repaître des théories de la fausse dévotion et des fadaises d'un romantisme outré. Certes, on ne peut contester à certains ouvrages le mérite de la forme. Mais la forme, c'est l'appât ; dessous est caché l'hameçon, c'est-à-dire la perte quasi certaine. D'ailleurs, même en éloignant l'hypothèse de la corruption par la lecture, il y a toujours à craindre la fausseté des appréciations et l'apothéose d'un monde qui n'exista jamais. Pour peu qu'on livre son imagination à ce périlleux exercice, on n'aura plus de sens commun, on ne

sera bientôt plus ni de sa famille, ni de son pays, ni de sa religion. Je compare la littérature sentimentale et légère de notre temps au bateau dragueur que nous voyons quelquefois fonctionner sur les cours d'eau. Cette puissante machine purifie le lit de la rivière des alluvions et des pierres qui l'obstruent ; mais, si on ne la surveille pas, elle finit par entamer la bonne terre, par creuser des abîmes. Ainsi en est-il de certains écrits. Je veux bien qu'ils dégrossissent l'intelligence, qu'ils comblent les lacunes d'une éducation tronquée ou trop tôt oubliée. Mais malheureusement on ne surveille pas l'imagination ! Elle entame bientôt la bonne terre, la morale chrétienne, le dogme chrétien : elle creuse des abîmes.

Comment expliquer autrement les défaillances de la jeunesse en général, et en particulier d'une multitude de jeunes filles qui ont reçu tant de leçons et de beaux exemples de la part de ces religieuses conspuées aujourd'hui, mais restant quand même l'honneur de leur sexe, l'ornement et peut-être le palladium de la société ?

Sevrez donc votre imagination. Au lieu du suc empoisonné des mauvais livres, donnez-lui le pain substantiel de la science de Dieu et de la science de vous-mêmes. En la nourrissant ainsi des deux réalités les plus importantes, celle de la terre et celle du ciel, elle croîtra en sagesse et vous en bonheur.

2. La seconde mesure à prendre contre l'imagination, c'est de l'*interdire*. Quand un fils de famille devient dissipateur, on rassemble un conseil de parents, on le déclare incapable, on le met en tutelle comme un mineur, on l'interdit ; à plus forte raison, s'il est atteint d'aliénation mentale, et si sa folie est compromettante pour ceux qui doivent frayer avec lui.

Ce dissipateur, mes frères, ce débauché, c'est notre imagination. Combien de fois n'a-t-elle pas dissipé le divin patrimoine de la Rédemption et le trésor de l'éducation chrétienne ? Réunissons donc le conseil de famille : la raison, la foi, notre bon ange, notre saint patron, le directeur de notre conscience, pour la déclarer incapable. Les motifs sont nombreux : elle est folle, « la folle du logis, » disait aimablement saint François de Sales. Confiez-vous votre destin, votre honneur, votre fortune à un insensé, et votre barque à un pilote aveugle ? Frappons-la donc d'interdit et prenons en main les rênes du gouvernement. L'imagination n'est pas responsable... soit ! mais nous, nous le sommes !

Un jour, Dieu mit en accusation le prophète Elie à cause de ses complaisances et de sa faiblesse pour ses enfants. L'imagination est l'enfant de notre intelligence, — l'enfant terrible ! — Evitons la même faute, si nous voulons éviter les mêmes malheurs et le même châtement.

3. Un troisième moyen infaillible, c'est de *mettre l'imagination à sa place* et de nous tenir à la nôtre invariablement. Sa place est entre l'âme et le corps, au milieu de l'édifice : la nôtre au som-

met, non pour régner en rois fainéants ou constitutionnels, mais pour régner et gouverner !

Sans doute, nous n'obtiendrons jamais une tranquillité parfaite. Les pensées succéderont aux pensées, les désirs aux désirs. Des fanges terrestres que nous piétinons sortiront encore des émanations funestes, des tentations fatigantes, des impulsions au mal, comme du fond des prairies sortent des vapeurs lourdes et malsaines. Mais, si nous le voulons, elles n'atteindront jamais les hauteurs de notre âme ; et celle-ci pourra toujours leur dire, comme le Seigneur aux flots courroucés : « *Usque huc venies*, vous n'irez pas plus loin ! »

4. Enfin, mes frères, ai-je besoin de nommer la *prière* et de vous la présenter comme une arme victorieuse dans nos luttes contre l'imagination ? La prière appelle Dieu au combat, met le ciel au service de la terre, et quand elle se joint à l'action, elle culbute des résistances infinies.

L'histoire de sainte Perpétue nous en fournit un merveilleux exemple. Cette jeune Romaine, malgré l'extrême délicatesse de sa complexion physique et la noblesse de son sang, avait été condamnée aux bêtes de l'amphithéâtre. Elle avait bien le désir de mourir pour Jésus-Christ, comme nous l'avons tous, — en théorie au moins, — mais la pensée de se trouver en présence des lions et des tigres, d'être déchirée et mise en lambeaux aux applaudissements et aux éclats de rire de cent mille spectateurs, la faisait frissonner dans l'ombre et le silence de la prison. Elle se mourait à cette seule perspective.

Mais voici que, dans une vision mystérieuse, Dieu lui fit comprendre d'où lui venait cet excès de terreur. Elle vit donc une échelle qui allait de la terre au ciel. Au sommet apparaissait Jésus-Christ tenant à la main une couronne ; mais chaque échelon était hérissé de pointes aiguës, de lames affilées et tranchantes, et le dernier était gardé par un monstre à la gueule béante, immense, affreux. Pour arriver jusqu'au Sauveur, il eût fallu se mettre en mille pièces. « Seigneur, s'écria la jeune fille, comment parvenir jusqu'à vous ? » Et, aussitôt, une voix se fait entendre : « Perpétue, prie et marche ! »

La sainte obéit, et, ne séparant pas l'action de la prière, elle pose le pied sur la tête du monstre, et d'un élan elle se trouve entre les bras de Dieu.

Cette vision lui enseigna allégoriquement de quelle manière elle devait aller au martyre. Elle y alla, en effet, d'un pas ferme et hardi.

Elle est aussi pour nous un emblème.

Est-ce qu'à l'extrémité de la vie humaine il n'y a pas également Jésus-Christ s'offrant à nous en récompense, *ego ero merces tua magna nimis* ? — Mais, pour arriver jusqu'à lui, grand Dieu ! quelle route de déboires, de déceptions, de labeurs, d'insuccès, de souffrances ! A chaque étape, je ne vois que le corps brisé, le cœur meurtri, l'esprit inquiet et malade, et sous nos pas le monstre du péché ! Que de fois, nous aussi, dans l'exaspéra-



tion de notre âme, ne nous écriions-nous pas : « Seigneur, comment parvenir jusqu'à vous ? »

C'est l'imagination qui multiplie nos terreurs en exagérant les difficultés. Mais, ô âme chrétienne, prie et marche ! Pose le pied sur la tête du monstre et, d'un élan, tu seras entre les bras du Christ, et sur ton front descendra la couronne promise ! Ainsi soit-il.

## VII

### LA CONSCIENCE VRAIE

*Signatum est super nos lumen  
vultus tui, Domine.*

Seigneur, la lumière de votre  
face a été gravée en nous.

(Ps. iv, 7).

Que veut dire le royal Prophète par cette lumière de la face du Seigneur mise en nous comme un signe, un caractère imprimé qui, ne pouvant plus se séparer de notre substance, forme avec elle un tout compact, une indivisible unité ?

Sans doute l'homme a été créé à l'image et à la ressemblance de Dieu. Nous l'apprenons par la première page de la Bible (Gen. i, 26) ; et d'ailleurs, indépendamment de cela, en contemplant les merveilleuses facultés de notre âme, nous n'avons pas de peine à nous reconnaître de race divine ; nous sentons que l'ombre de l'Eternel est passée sur notre limon pour l'animer, le féconder, et que, sur ce front qui fut, un jour, de fange, a été déposée une majesté de roi.

Mais cette image et cette ressemblance ne sont pas indélébiles <sup>1</sup>. L'homme, abusant de son libre arbitre, peut les troubler, et, jusqu'à un certain point, les anéantir. Il l'a fait malheureusement dès le début, et cette désastreuse expérience, il la renouvelle sans cesse par le péché.

Il n'en est pas ainsi de la lumière dont nous parlons actuellement. Celle-ci est inaccessible à notre propre haine ; elle est hors d'atteinte des malices de notre liberté. Pourquoi ? Parce qu'elle n'est pas seulement l'image *surnaturelle* de Dieu ; elle est son image *naturelle* ; elle est Dieu lui-

même. Or, l'on peut bien essayer ses forces contre la Divinité, mais non la vaincre : ce qui est fini s'use nécessairement contre ce qui est éternel.

Qu'est-ce donc que cette lumière ? — Mes frères, c'est la *conscience* <sup>1</sup>.

Afin de bien saisir ce que c'est que la conscience, allons la prendre à sa source et, pour ainsi parler, dans son pays natal.

Il faut savoir qu'avant toute loi humaine, avant même toute loi divine exprimée dans le temps, soit à notre premier père par le Créateur, soit à Israël par Moïse, soit à l'humanité entière par le Christ, il existe une loi éternelle, un décret éternel par lequel Dieu a tracé d'avance, ordonné, réglementé tout ce que les hommes auraient à faire ou bien à éviter. En outre, parce que cette loi est universelle, sa promulgation, qui est une des conditions essentielles à toute loi, en est faite à l'universalité des êtres raisonnables, afin que nul ne puisse l'ignorer et, par ignorance, prescrire contre elle.

A quel moment cette loi est-elle annoncée à chacun de nous en particulier ? — Au moment de la création de notre âme et de son union avec le corps qui lui est destiné. C'est alors que Dieu l'imprime dans nos cœurs, c'est-à-dire qu'il infuse en nous des notions si précises et en même temps si vives et si profondes du bien et du mal, du juste et de l'injuste, de ce qui est honnête et de ce qui ne l'est pas, que rien au monde ne saurait les supprimer désormais. Ces notions, il est vrai, demeurent éclipsées, endormies pendant quelque temps ; mais comme elles suivent le développement de notre raison, elles se réveillent à sa première aurore et inaugurent aussitôt, sous le nom de *conscience*, l'exercice de leur ministère sacré.

D'après ces données, la conscience peut donc être définie : « la science du cœur donnée à nos âmes pour en régler le mouvement » (S. Bernard), ou bien encore : « un soleil intérieur qui éclaire tout homme venant en ce monde » (S. Dorothée). En d'autres termes, c'est la voix de la raison, c'est notre propre jugement, — jugement rapide, spontané, instinctif, — sur la moralité de nos actes.

C'est à cause de cela que Hugues de Saint-Victor la nomme « le miroir de l'âme, » et nous ne voyons pas ce que l'on pourrait dire de mieux ; car, de même que le miroir nous montre fidèlement toutes les perfections et tous les défauts de notre visage, de même la conscience révèle l'âme

<sup>1</sup> Les Pères distinguent dans l'homme deux images de Dieu, l'une *naturelle* et l'autre *surnaturelle*. L'image naturelle consiste en ce que l'homme est, à l'instar de Dieu, intelligent et voulant, immortel et libre, capable de sagesse et de vertu, de grâce et de bonheur. Cette image-là est absolument indélébile, imperdable, même par le péché. Ainsi saint Augustin contre Origène au II<sup>e</sup> livre de ses *Retractations* (ch. xxiv). Nous ne parlons point de celle-là.

L'image surnaturelle que nous visons ici, consiste dans la grâce (appelée par saint Augustin *l'âme de l'âme*), qui rend l'homme participant de la nature divine et trouve sa confirmation et son couronnement dans la gloire de la vie bienheureuse. C'est dans cette grâce qu'Adam fut créé. (Col., iii, 10 ; Eph., iv, 24 ; *ita Patres passim*). Cette image-là dépend de la volonté de l'homme. Il la perd par le péché, mais il la recouvre et la répare par la grâce et la justification. (Eph., iv, 23).

<sup>1</sup> Que la lumière dont parle ici le prophète signifie la conscience, tous les commentateurs sont d'accord sur ce point. Voici entre autres comment s'explique Bellarmin (in Ps. iv, 7) : « *Respondet propheta viam justitiæ nobis a Deo demonstratam esse et nos habere magistrum intra nos, qui nos doceat verum bonum, lumen videlicet rationis naturalis : hoc enim lumen signatum est et impressum indelebiter super nos... ex hoc lumine possumus intelligere viam justitiæ... lex enim naturalis scripta in corde, etc.* »

à elle-même sans déguisement, avec toutes les beautés dont la grâce l'enrichit et toutes les laideurs dont le péché souille sa splendeur naturelle ou surnaturelle.

Tel est le mystère sur lequel je voudrais attirer l'attention de mes contemporains. Il n'en est pas qui nous touche de plus près, puisque nous le portons en nous-mêmes; il n'en est pas de plus grave, car de lui dépend notre perte ou notre salut éternel. Nous pouvons ajouter qu'il n'en est pas de moins connu et qui mérite mieux de l'être.

Obligé de nous circonscrire dans un sujet si complexe et si profond, nous nous bornerons, en ce premier discours, à faire ressortir : 1<sup>o</sup> le rôle d'éclaireur et de guide que la conscience remplit dans l'âme humaine; 2<sup>o</sup> la supériorité morale qu'elle lui communique, quand ce rôle est accompli.

## I

1. Ce n'est pas sans raison que l'Esprit-Saint emploie le mot de *lumière* pour désigner la conscience. Le propre de la lumière, en effet, est de s'éclairer elle-même d'abord, de séparer ensuite les objets soumis à nos perquisitions de tout ce qui peut les fausser ou les travestir, de manière à les faire voir dans leur entière réalité, sous leur vrai jour, dans la mesure et avec les nuances qu'ils comportent.

Or, c'est ce que la conscience fait dans l'ordre moral, d'une manière merveilleuse et continue. Non contente de s'illuminer elle-même jusqu'en ses profondeurs insondables et ses plis et replis les plus cachés, il lui suffit de projeter une simple lueur sur le bien pour qu'elle l'affirme aussitôt et nous pousse vers lui, comme il lui suffit de signaler le mal pour qu'elle l'affirme également et nous en détourne. Et cela, quelle que soit l'espèce de bien ou de mal; qu'il s'agisse de Dieu, du prochain ou de nous-mêmes; qu'il soit question d'un crime horrible, ou d'un simple manquement.

La conscience remplit auprès de nous l'office de ces guides chargés de conduire les voyageurs à travers les labyrinthes inexplorés des montagnes. Ces hommes, non moins habiles qu'intrépides, connaissent les endroits abrupts ou glissants, le voisinage des précipices, l'heure des avanches, le tronc d'arbre jeté en guise de pont sur le torrent. Ils marchent les premiers et disent : « Suivez-nous ! » — Tantôt ils pressent le pas, tantôt ils le retiennent, donnant l'alerte en face du péril, ou, s'ils sont en sécurité, jetant aux échos leurs chansons joyeuses.

Qui ne sait que, semblable à ces montagnes, la vie est pleine de périls et d'accidents ? Comme on l'a dit, « dans les temps troublés le difficile n'est pas de faire son devoir, c'est de le connaître. » Le bien et le mal se croisent sous nos pas, et, quoique la Providence ait donné à l'un un parfum exquis qui le fait reconnaître, et à l'autre un manteau de honte qui le révèle aux yeux de tous, les distinguer n'est pas toujours facile. Il y

a même dans notre nature déchue, ignorante, affaiblie ou perverse, mille mouvements contradictoires très propres à produire la confusion et qui, de fait, les confondent au point de nous faire préférer à la voie large et sûre du bien les sentiers tortueux qui conduisent au mal.

Mais voici la conscience au regard pénétrant qui démêle le vrai du faux, qui sépare les ténèbres d'avec la lumière, et communique l'infailible science qu'elle possède à notre hésitante liberté. Elle détermine la vertu en démasquant le vice. Pressentant le danger, elle sonne le clairon d'alarme, et ne laisse choisir l'erreur ou le désordre qu'après avoir proclamé de quelque manière sa droiture et son équité.

Cependant, si exacte que soit cette comparaison sous le rapport de la perspicacité et de la vigilance, elle est incomplète sous d'autres rapports. Ainsi, le guide est un mercenaire, et l'un des plus beaux caractères de la conscience est de joindre à la sollicitude tous les héroïsmes du dévouement. Il serait mieux de lui donner pour symbole une mère.

Bien des fois, en effet, dans l'ordre de la moralité, l'homme adulte n'est qu'un véritable enfant. Sa marche est incertaine; il bégaye; sa raison le trahit journellement. Tout son être est un composé lamentable d'ignorance et d'incertitude, de fluctuations et de caprices violents; sa volonté se coupe, il regarde sans voir, il joue avec le poison et avec le feu.

Eh bien ! la conscience supplée aux défaillances de cet enfant terrible. Elle voit pour lui, palpe, discerne et juge pour lui. Elle trouve dans sa tendresse intelligente et dans son dévouement éclairé mille manières de lui dire la vérité, de l'avertir de ses aberrations, de lui rappeler la justice. Jamais elle ne sommeille, jamais elle ne s'oublie. Insensible à la fatigue, elle retrempe ses forces dans la vérité et son courage dans l'amour. Elle sent qu'elle a charge d'âme, qu'elle a mission de mener au ciel celui dont elle est l'hôte inséparable; et elle remplit cette mission avec vaillance et intrépidité. C'est pourquoi, à l'occasion, elle sait se montrer sévère; elle élève l'accent de sa voix, gronde, gourmande, menace. Elle fait retentir des bruits de terreur aux oreilles de l'imprudent<sup>1</sup>; ne pouvant le convaincre, elle cherche à l'effrayer.

On a souvent disserté sur la voix terrible de la foudre et l'efficacité de sa prédication sur les pécheurs<sup>2</sup>. Il est certain qu'à l'heure où la passion l'affole ou l'aveugle, à l'heure où il va offenser une Majesté trois fois sainte, perdre, en un moment de plaisir, plusieurs années d'efforts

<sup>1</sup> *Sonitus terroris semper in auribus illius.* (Job, xv, 21).

<sup>2</sup> Pendant les grands orages, sainte Thérèse ne pouvait dissimuler sa joie, tandis que ses compagnes paraissaient glacées de terreur. « Pourquoi vous réjouir ainsi, lui disaient-elles, dans un moment si affreux ? » Et elle répondait : « Parce que, pendant l'orage, le Seigneur est moins offensé. »



pour le bien, si le chrétien entendait au-dessus de sa tête un de ces violents coups de tonnerre qui semblent déchirer les airs, il reculerait épouvanté, il se rejetterait dans les bras de son innocence compromise.

Dans ces conjonctures fâcheuses, dit Tertullien, « l'accent de la conscience, c'est le tonnerre de Dieu, *tonitrua Dei*. » Parce qu'il en est temps encore, elle voudrait jeter le trouble dans l'âme qui plie sous la tentation. Sa lumière, ordinairement si douce et si paisible, se transforme en un de ces éclairs blafards qui glacent d'effroi ; elle réveille, en le secouant, le malheureux endormi sur le bord de l'abîme.

2. Nous constatons la lutte ; nous n'affirmons pas le succès. Bien souvent, hélas ! dans ces alternatives pénibles où l'âme humaine se trouve placée, la conscience a beau être un flambeau éblouissant, un guide assuré, un ami courageux et sincère ; on en méconnaît l'autorité, ou l'on en paralyse les efforts.

Nos pères l'ont vu, et les fils de nos pères peuvent le voir encore. Nous connaissons tous de ces esprits dévoyés et inattentifs aux charmes de la vertu, de ces hommes téméraires et audacieux qui font profession d'impiété et pour lesquels, selon le langage de l'Écriture, le désordre devient glorieux et le crime honorable. Néanmoins, nous ne craignons pas de le dire, même dans ces cœurs rebelles et endurecis, la conscience se réserve et exerce un droit, droit sacré, imprescriptible, inaliénable : celui de se plaindre et de protester contre l'oppression qu'on lui fait subir. Et sous l'iniquité qui l'étouffe, devant le sarcasme qui la honnit, devant la passion qui la bâillonne, elle se redresse fière et ardente pour lancer cette parole à la face de son tyran : « Tu peux m'obscurcir, mais non m'éteindre ! Pendant que tu tombes, je me tiendrai debout ! Et jusque dans la fange dont tu me couvres, je ne cesserai de crier : *Non licet*, tu fais mal ! tu fais mal ! »

Oui, le dernier mot appartient toujours à la conscience, et nulle puissance au monde ne saurait le lui ravir. L'histoire de Job nous offre un emblème saisissant de cette ténacité vraiment extraordinaire. A chaque malheur qui frappait ce juste des anciens jours, un serviteur venait en courant lui en apporter la nouvelle, et il terminait invariablement son récit par ces mots : « *Ego fugi solus ut nuntiarem tibi*. Seul j'ai pu échapper au désastre et prendre la fuite pour vous l'annoncer. »

Si l'on pouvait pénétrer dans le sanctuaire des âmes, que de Jobs ne rencontrerait-on pas, perdant une à une toutes les grâces et toutes les vertus, et descendant avec une rapidité vertigineuse des hauteurs et des splendeurs de la foi au fumier de la débauche et de l'irrégion ! La conscience seule échappe au désastre, et, servante fidèle et dévouée, elle en apporte au pécheur le triste message. « *Ego fugi solus ut nuntiarem tibi* ! Votre maison s'est écroulée, vos troupeaux

sont dispersés, vos fils et vos filles ont péri : innocence baptismale, instruction religieuse, absolutions et communions, tout est perdu, tout est dévoré. Mais je reste pour vous le dire. » — La conscience ne s'avoue donc jamais vaincue. On peut même dire que plus grande est sa détresse, plus grande est son énergie ; semblable à la lumière d'une lampe qui au moment de s'éteindre, jette son plus vif éclat ; semblable encore à ce vaillant guerrier dont parle l'histoire, et qui, resté seul et sans armes dans un combat naval, retient de ses doigts crispés une galère ennemie ; d'un coup de hache on lui ampute une main : il la saisit de l'autre ; on lui coupe l'autre main : il s'y prend avec les dents, et il ne lâche prise que décapité !<sup>1</sup>

3. Une chose étonnante et qui mérite d'être observée, c'est, à côté de cette opiniâtreté phénoménale de la conscience, son extrême délicatesse. Elle est d'une sensibilité telle qu'elle signale, non seulement ce qui est bien et mal d'une manière évidente, mais encore ce qui est bien et mal d'une manière imperceptible, c'est-à-dire les nuances, les demi-teintes, les pénombres répandues sur la nature de nos actions. Il ne s'agira parfois que d'une palpitation indéterminée, d'une pensée qui vole, d'un désir qui effleure, d'un de ces mille grains de poussière que les Latins ont si bien nommés *scrupuli*<sup>2</sup>, et qui provoquent de petits soubresauts dans les sentiers de la vertu. La conscience saisit ces différences infinitésimales. Un mot la fait rougir, un regard la fait trembler ; le moindre souffle venant du ciel ou de l'enfer l'éveille et l'émotionne. Harpe éolienne, qui donc te fait vibrer ? Regard chaste de l'âme, quelle est la vision qui t'agite ?

On a dit que c'était l'éducation et les enseignements de la famille. Abusant de cette parole de saint Thomas d'Aquin : « L'âme humaine est une table rase sur laquelle il n'y a rien d'écrit, » on n'a voulu attribuer au principe spirituel que la capacité ou faculté de recevoir les largesses d'une tradition ordinairement fort avare. Profonde erreur !

Nous voulons bien qu'il n'y ait dans l'âme de l'enfant qu'autant d'histoire et de philosophie, d'arts et de sciences, que des maîtres habiles en auront versé. Mais il existe, au fond de toute intelligence créée, une lumière qui précède toute autre lumière, un *criterium* qui naît et ne s'acquiert pas, un discernement des choses morales infus et non emprunté, une voix qui lui parle avant toute nourrice et tout professeur ; et cette lumière, ce *criterium*, cette voix, c'est la conscience, c'est la loi de Dieu, antérieure à tous les temps, puisqu'elle est éternelle, plus illuminatrice qu'aucune école humaine, parce qu'elle procède immédiatement de la Vérité. Nous ne nions point

<sup>1</sup> Cynégire, frère du poète Eschyle. Ce trait héroïque eut lieu après la bataille de Marathon.

<sup>2</sup> Petits cailloux. *Scrupulosus*, lieu plein de gravier. (Cicéron).

que les moniteurs dont la nature ou la société nous environnent, ne produisent quelque chose. Ils sont, relativement à la conscience, ce que le commentaire est relativement à un texte ; ils expliquent son langage, interprètent ses inspirations. Mission délicate et sacrée, qui a fait assimiler le professorat à un sacerdoce, et toute forfaiture en cette matière à un sacrilège attentat ! De là, — pour le dire en passant, — l'immense responsabilité des familles, dans le choix des commentateurs des jeunes consciences confiées à leurs soins, dont ils répondent devant Dieu. Mais quels que soient et les commentateurs et les commentateurs, la conscience n'abdique jamais d'une manière absolue, et sa voix, si étouffée qu'elle puisse être, demeure assez forte pour dominer toutes les clameurs et tous les rugissements d'ici-bas.

A ces témoignages que la raison nous suggère, la pure théologie en ajoute d'autres non moins nombreux et non moins formels.

Ainsi, à l'heure même où le Seigneur promulgait un recueil de lois positives, le Deutéronome, il signalait à son peuple l'existence d'une autre loi, qui n'est autre que la conscience : « Vous avez, disait-il, un autre commandement bien plus près de vous encore ; il est sur vos lèvres et dans votre cœur. » (xxx, 17).

Plus tard, sous l'Alliance chrétienne, saint Paul développa cette thèse, en vrai scolastique. Il dit, en effet, des Gentils, qui n'avaient pas de loi, « qu'ils pratiquaient naturellement ce que la loi ordonne. » (Roin., II, 14). N'était-ce pas faire comprendre qu'ils suivaient en cela la pente de la nature ? Du reste, il s'en explique catégoriquement, quand il ajoute que les Gentils « se tenaient lieu à eux-mêmes de loi, en agissant sous l'impulsion de la conscience. » (*Ibid.*, 15).

Sans doute, avant la révélation messianique, la conscience avait subi de fréquentes déformations. De là le nombre considérable d'hommes providentiels chargés de la rectifier et de lui rendre son éclat primitif. Mais ils ne réussirent jamais d'une manière complète ; et c'est pourquoi les écoles patriarcales et prophétiques devaient disparaître pour toujours devant les éblouissements du soleil chrétien. C'est ce que, du reste, Jérémie avait annoncé, lorsque, entrevoyant le magistère infailible de l'Eglise, il saluait le jour où « l'homme n'aurait plus besoin de maître humain pour apprendre les choses de Dieu. *Non doccebit ultra vir proximum suum dicens : Agnosce Dominum.* » (Jér., xxxi, 34). Qu'est-ce à dire, sinon que Jésus-Christ, en qui l'ordre primordial devait être restauré (Eph., I, 10), serait l'unique directeur des âmes ; qu'on n'aurait plus à invoquer les lumières d'Aristote ou de Platon ; que la conscience, inspirée par Jésus-Christ et gouvernée par l'Eglise, — qui est la continuation de Jésus-Christ, — se suffirait à elle-même ?

Voyez par là, mes frères, l'aberration de ceux qui prétendent que la science pure doit être

l'unique pédagogue de l'humanité. Ce sublime rôle, elle l'a eu ; elle ne l'a plus : Dieu le lui a soustrait pour cause d'indignité, et l'a fait passer aux mains du catholicisme. Mais elle peut le reprendre, conjointement avec ce même catholicisme, à la condition, comme le fier Sicambre, de courber sa tête orgueilleuse sous le joug de Jésus-Christ !

4. D'après ces allégations diverses, le premier agent de notre justice, le premier ange conducteur des âmes dans leur pérégrination de la terre au ciel, c'est donc la conscience. Elle n'est ni un miroir courtisan qui flatte, ni un pinceau vénal qui déguise, ni une règle oblique qui s'ajuste complaisamment à des lignes tortueuses. Son identité avec le décret éternel de Dieu, fait qu'elle est toujours lumineuse quand on doute, toujours armée quand on lui résiste, toujours prête à conduire si on l'écoute, ayant toutes les clartés de l'intelligence et toutes les énergies de l'amour.

Par conséquent, le mal a beau multiplier ses charmes, faire étalage de toutes les séductions ; nos sens ont beau s'émanciper, les tentations nous solliciter, nos désirs se satisfaire : il n'y a pas d'excuse possible ; car rien de cela ne saurait enténébrer la conscience, et la condamner à un mutisme absolu.

Par conséquent encore, pour ne jamais se fourvoyer, il faut, sans intermittence, suivre les impulsions de la conscience, telle qu'elle a été restaurée et rétablie par Jésus-Christ. C'est nécessaire et suffisant. La Bible nous prêche à satiété cette conclusion pratique : « Dans toutes vos œuvres, dit-elle, *in omni opere tuo*, écoutez votre conscience, *crede animæ tuæ.* » (Eccli., xxxii, 27).

Voulez-vous savoir si tel acte que vous projetez est conforme aux règles de la morale ? par exemple, s'il est licite de concourir à tant d'opérations hasardeuses, de spéculations véreuses, d'où la justice et la charité se retirent presque toujours blessées ? s'il est permis, par un vote politique ou municipal, de porter au pouvoir des individus pourris de vices, sans foi, sans loi et sans honneur ? s'il convient de distraire ses loisirs par la lecture de certains livres, pamphlets, brochures, journaux, qui raillent sans cesse les choses saintes, et parfois attaquent de front les dogmes sacrés ?

« *Crede animæ tuæ*, interrogez votre conscience. » Pourquoi courir après les casuistes et les docteurs ? Si vous avez la loyauté, la simplicité, la délicatesse chrétiennes, vous entendrez dans votre cœur la décision sollicitée, et souvent plus sûre que celle de la science, dont on connaît les lâches complaisances et la révoltante partialité.

Permettez-nous une comparaison, qui manque de noblesse peut-être, mais non d'exactitude et d'à propos. Ce charmant animal qu'on a si bien nommé le plus fidèle ami de l'homme, que fait-il



lorsque, ayant perdu son maître, il se trouve dans un carrefour en présence de plusieurs chemins qui se croisent ? Il semble se recueillir un instant, et puis il part d'un train décidé comme s'il avait la certitude. De fait, il est rare que le flair ou l'instinct — sa conscience à lui — le jette dans la fausse voie.

Que de fois, dans la vie morale, nous aussi, ayant perdu notre maître, — Jésus-Christ, — ne nous trouvons-nous pas inopinément transportés en présence de plusieurs sentiers, avec la nécessité de choisir ! Quel est le bon ? Quel est le mauvais ?

Vous réclamez des principes pour régler votre conduite, pour élever vos enfants, pour dompter au foyer domestique quelque caractère ou quelque passion, pour concilier des intérêts qui se choquent ou conjurer quelque péril moral. Personne ne vous désapprouvera de recueillir les suffrages de vos amis, de vos parents, de vos prêtres, qui sont le conseil naturel des foyers chrétiens, de vous inspirer de l'Evangile et de l'exemple des saints. Tout cela est bon. Mais dans le bon il faut choisir le meilleur, et dans le meilleur, l'excellent.

Or, toutes ces lumières extérieures sont bonnes, nous le répétons ; les meilleures, si vous voulez. Il en est d'excellentes : ce sont celles qui procèdent de la conscience.

Si nous osions parler ainsi, nous dirions que la conscience est le *flair* céleste du cœur humain, l'*instinct* caché par Dieu dans la nature humaine. Recueillons-nous donc pour le saisir et nous en bien pénétrer, et puis marchons ! Quand on part de Dieu, n'importe où l'on arrive, on le retrouve. *Crede animæ tuæ !*

## II

Ce magnifique rôle de la conscience dans l'économie de la vie, donne, avons-nous dit, à celui qui l'accepte, une supériorité morale auprès de laquelle pâlisent toutes les supériorités de la terre, celle de la fortune comme celle du génie.

En général, l'homme, vu de près, ne monte pas dans l'estime de celui qui l'observe. Il est mesquin, petit, jaloux, égoïste, méchant. Tandis qu'il élargit à l'excès les limites de la tolérance envers lui-même, il ne craint pas d'être, pour autrui, rétréci et sévère. Il est heureux et fier surtout, quand il peut jeter à la face des adorateurs du vrai Dieu l'accusation de bigotisme et d'hypocrisie.

Malgré cela, de par un reste de pudeur qu'il a conservé à son insu, et peut-être malgré lui-même, il est une chose sainte à laquelle il n'ose porter la dent : c'est la conscience incorruptible, c'est le cœur libre et pur qui vient à passer devant lui. Et lorsque déjà il ne respecte plus rien, qu'il a fait litière de toute foi, de toute loi, de tout honneur, il s'incline honteux et se découvre devant la majesté de cette vision.

C'est que l'homme de conscience catholique n'est pas seulement l'honnête homme dans le

sens vulgaire de ce mot ; c'est un caractère ! c'est quelqu'un !... Il ne craint pas les tyrans, celui-là, parce qu'il a un Maître qui le dispense d'en avoir d'autres. Aussi le trouve-t-on toujours semblable à lui-même, dans les obscurités de la nuit comme dans l'éclat du jour. On ne se rend pas chez lui quand on a besoin d'un complice ; les voies obliques lui sont inconnues aussi. Le protocole le plus couvert de signatures ne vaut pas sa parole donnée. « *Est, est ; non, non*, cela est, cela n'est pas » (Matth., v, 37) ; et puis, dormez tranquilles : l'aurore de demain le trouvera aussi intègre que le crépuscule d'aujourd'hui. Car si d'autres sont amis de l'honneur, lui, il est l'honneur même !

Ah ! si la terre n'était habitée que par des hommes de conscience, le grand vœu, la grande aspiration du dix-neuvième siècle serait bientôt réalisée : on pourrait transformer en écoles tous les palais de justice, et le bronze des batailles en socs de charrue ! (Is., II).

De quelle hauteur ne dominent-ils pas l'intrigue, la mauvaise foi et l'astuce ! Comme ils rendent petits les artisans du mensonge, de la fraude et de la perfidie ! On peut les regarder en face, eux : aucune audace humaine ne parviendra jamais à les faire rougir, tandis qu'ils ne fixeraient pas, dans les yeux, certains personnages sans leur inspirer du trouble, sans insinuer dans leurs os des frissons inconnus ; tant il est vrai que la seule ombre de la vertu est insupportable aux pervers !<sup>1</sup>

Sont-ils bien nombreux, les hommes de cette trempe ? Est-elle bien multipliée, cette race de géants ?... Hélas ! on peut les comparer à des météores ; car ils n'apparaissent que rarement, rapidement et de loin...

Où est le temps où la conscience osait s'affirmer devant le mépris du monde et la hache des bourreaux ? Où est le temps où d'humbles servantes portaient gaiement la tête à l'échafaud pour ne point proférer un mensonge qui eût constitué à peine un péché véniel ? Il s'agit bien aujourd'hui de la prison ou de la mort, pour ébranler une vertu ! Un mot, un regard suffisent ; que dis-je ? la simple peur de ce mot, de ce regard, opère ce que mille morts ne devraient pouvoir opérer. C'est le règne de la honte et de l'aplatissement universels. On n'use même plus de cette suprême ressource qui sauve le droit opprimé, la protestation ; car pour le plus grand nombre, c'est un titre d'honneur de se distinguer des justes.

<sup>1</sup> Ceci explique — et je défie qu'on explique autrement — la persécution cruelle et bête dirigée par les maîtres du jour contre le monde religieux. Du sombre froc des moines jaillit un rayon lumineux qui rend visibles les ignominies de leur conscience. Ces existences pures, laborieuses, désintéressées, sont la condamnation de leur vie fainéante, de leurs mœurs dissolues, de leurs scandaleuses et inexplicables fortunes ; et c'est pourquoi ils les suppriment, comme l'impudique Hérode supprima Jean-Baptiste, le fâcheux et importun prédicateur.

Et cependant, ô multitude irréfléchie, vous ne parviendrez pas à déplacer l'axe de la conscience, ni à obscurcir son soleil ! Dans le fameux duel entre le bien et le mal, Dieu permet quelquefois que le mal domine ; il semble, comme à l'heure présente, se retirer de la lutte et abandonner les siens... Ce n'est qu'une apparence. De fait, il se tient dans l'ombre, *derrière la muraille*, est-il dit au Cantique des cantiques (II, 9), prêt à prendre sur l'ennemi une éclatante revanche, en opposant, comme on le vit au seizième siècle, une pléiade de saints à la tourbe des scélérats.

Bannie de partout, la conscience trouvera un asile dans l'Eglise du Christ, et un asile inaccessible aux efforts de la haine. Nous la verrons toujours, comme les siècles l'ont vue, debout sur le roc du Vatican, et de là envoyer à la terre les éclairs de sa lumière et le tonnerre de sa voix !

Eh bien ! il faut que nous aussi nous ouvrons le sanctuaire de nos âmes à l'illustre et sainte Proscrite, et que nous lui dressions dans nos cœurs un trône glorieux ; car c'est une souveraine à qui Dieu a donné mission de gouverner le monde, de nous gouverner tous et chacun en particulier. Nous savons comment elle remplit sa mission divine, avec quelle intelligence elle tient les rênes de ses Etats, avec quelle ardeur elle défend ses foyers et ses frontières, comme elle s'agit dans la menace, comme elle nous réjouit dans la sécurité.

C'est bien le moins que nous traitions cette Majesté divine comme nous traiterions une majesté purement humaine : en gardant le silence quand elle parle, en écoutant quand elle conseille, en obéissant quand elle commande et prescrit. C'est bien le moins, puisqu'elle nous défend et nous protège, de la défendre et de la protéger à notre tour.

Marie-Thérèse, la reine hongroise, l'intrépide guerrière, d'échec en échec avait vu vaciller sa couronne et périliter son pouvoir royal. Mais ses fidèles magnats, si souvent conduits par elle à la victoire, lui firent un rempart de leurs corps ; et, tirant l'épée, ils s'écrièrent : « *Moriamur pro rege nostro* ! Mourons pour notre reine ! »

Telle doit être notre attitude vis-à-vis de la conscience. Depuis longtemps, et aujourd'hui plus que jamais, une vaste conspiration a été ourdie contre elle. Avec la complicité de la science, des arts, de la littérature, de la politique surtout, on cherche à la corrompre dans l'enfance, à la prostituer dans l'âge mûr, à la découronner et à la souiller à tous les degrés de la hiérarchie sociale ! Eh bien ! *moriamur pro rege nostro*, mourons pour notre reine, nous, ses fidèles magnats, faisons-lui un rempart de nos cœurs.

Donnons au monde ce spectacle renouvelé des martyrs ! Périssent l'univers, périssent l'amitié, périssent les plus doux liens qui nous retiennent à la terre ! Mais que la conscience soit sauve, parce que la conscience résume la somme des

biens auxquels le genre humain puisse aspirer ici-bas ; elle est l'honneur de l'âme, la paix du cœur, le pivot de nos espérances éternelles.

Qu'elle s'épanouisse donc en nous avec toutes ses forces et toutes ses délicatesses ! Soyons des hommes de conscience, c'est-à-dire de droiture et d'équité ; c'est-à-dire, loyaux et sincères avec Dieu et avec nous-mêmes, aspirant au bien sans cesse, ne transigeant avec le mal jamais.

Et alors, nous n'aurons rien à craindre des hommes et nous aurons tout à espérer de Dieu ; car lorsqu'une conscience peut s'approprier cette fière et noble devise d'une de nos vieilles cités de France : « *Nunquam polluta* ! Jamais souillée, vierge d'affront ! » la terre l'admire et le ciel la bénit !

## INSTRUCTIONS POUR LE PREMIER VENDREDI DU MOIS

### II

PREMIER CARACTÈRE DE LA DÉVOTION AU  
SACRÉ-CŒUR : L'AMOUR

*Diliges Dominum Deum  
tuum ex toto corde tuo.*

Vous aimerez le Seigneur  
votre Dieu de tout votre  
cœur <sup>2</sup>.

Mes frères,

Le commandement de l'amour de Dieu, inscrit déjà dans la loi mosaïque, a été formulé et promulgué avec une clarté et une force toutes nouvelles dans l'Evangile. Un jour que le Sauveur venait de répondre victorieusement aux Saducéens, un pharisien, scribe et docteur de la Loi, dans l'espoir de réussir enfin à l'embarrasser, s'approcha de lui : « Maître, dit-il, quel est le plus grand commandement de la Loi ? » Et Jésus répondit : « Vous aimerez le Seigneur votre Dieu, de tout votre cœur, de toute votre âme et de tout votre esprit. C'est là le premier et le plus grand des commandements. »

Ainsi, le Maître infailible, dont les paroles sont esprit et vie (Jean, VI, 64), présente dans sa divine appréciation l'amour de Dieu comme la disposition première et la plus essentielle qu'il exige de ses disciples.

De même que nos croyances sont contenues en résumé dans le dogme de l'amour de Dieu pour nous, de même tous nos devoirs sont résumés dans le commandement de l'amour que nous devons avoir pour Dieu. Dieu nous a aimés : voilà la doctrine catholique. Nous devons l'aimer : voilà la morale.

<sup>1</sup> Devise de la ville de Bayonne.

<sup>2</sup> Deut., VI, 5 ; Matt., XXII, 37 ; Marc, XII, 30 ; Luc, X, 27.



« Le commandement de l'amour de Dieu, dit saint François de Sales, est comme un soleil qui donne le lustre à tous les autres et à toutes les Ecritures. Tout est fait pour ce céleste amour et tout se rapporte à icelui ; il est la fin, la perfection et l'excellence de l'univers. »

Or c'est précisément en face de cette grande loi que nous ramène la dévotion au Sacré-Cœur. C'est à raviver le feu de l'amour divin dans les âmes qu'elle tend d'abord.

Le culte du Sacré-Cœur exige, à la vérité, de ceux qui s'y livrent, l'esprit de réparation et de pénitence, ainsi que nous le verrons plus tard ; mais il a pour caractère principal : l'amour.

Qu'il reste bien entendu, mes frères, qu'en parlant de l'amour du Sacré-Cœur nous ne séparons pas le Cœur de Jésus de sa divine personne, et que, selon la parole de Léon XIII, « tout honneur, tout hommage, et tout acte de piété envers le Sacré-Cœur s'adresse en réalité au Christ lui-même 1. »

Avant de monter en chaire, le cardinal Pie aimait à supplier les anges « d'arracher de son cœur toute fibre qui aurait vibré pour un autre sentiment que le plus pur amour de Jésus-Christ. » Pour vous et moi, mes frères, c'est une précieuse indication : très généreusement faisons la même prière. Afin d'arriver à mieux comprendre et à mieux pratiquer la dévotion au Sacré-Cœur, pénétrons-nous bien de cette idée fondamentale : que nous devons avant tout aimer le Cœur de Jésus, à cause de l'amour qu'il a eu pour nous et à cause de la demande qu'il a faite de notre amour ; puis nous verrons sur ce sujet les exemples de la Bienheureuse Marguerite-Marie.

### I. — *Aimons le Cœur de Jésus à cause de son amour pour nous.*

Jésus-Christ nous a aimés ; « il nous a aimés jusqu'à la fin, *in finem dilexit*. » (Jean, XIII, 1). Il nous a aimés jusqu'au bout de la vie, jusqu'à mourir pour nous, et aussi jusqu'au bout de l'amour et jusqu'à ses dernières limites.

Tout en Jésus-Christ nous dit son amour pour nous : le fait même de son Incarnation, sa crèche, son enfance, sa vie cachée, sa prédication, ses miracles, sa Passion, sa mort, la grâce, les sacrements, l'Eucharistie surtout avec la messe, la présence réelle et la communion. Or, toutes ces miséricordieuses manifestations d'amour, avec l'amour divin lui-même qui les inspira, nous sont rappelées par le vivant et touchant symbole du Cœur de Jésus.

Mais n'est-ce pas un besoin instinctif de notre cœur, une aspiration à la fois noble et irrésistible d'aller où il se sent aimé, de répondre à l'amour par l'amour ? Dès lors, mes frères, éclairés comme nous le sommes par la foi sur l'excellence des bienfaits que nous a apportés l'amour de Jésus-

Christ, laissons la grande reconnaissance à laquelle il a droit de notre part s'exhaler de notre cœur en un parfum d'amour vers le Cœur de Jésus-Christ ! Qui n'aimerait celui qui nous a tant aimés ? 1

Jésus-Christ nous aime. En son Cœur sacré ont retenti les divins tressaillements de son amour pour nous. Or il est de la nature de l'amour d'exiger l'amour. A la vérité, ainsi que le constate saint Thomas d'Aquin, « les mères qui aiment beaucoup s'occupent plus d'aimer que d'être aimées 2. » Cela est vrai des mères, comme de l'Apôtre qui se résignait à aimer davantage qu'on ne l'aimait lui-même. (II Cor., XII, 15). Cela est vrai surtout du Sauveur. Pourtant, je vous le demande, mes frères, n'est-ce pas en nous un désir secret, une espérance ardemment caressée qu'on réponde à notre affection et à notre dévouement ? Lacordaire l'a dit : « L'amour, tout bon qu'il est, a un besoin qui est dans son essence et dont il ne peut s'affranchir : ce besoin de l'amour c'est d'être aimé. »

Ainsi Jésus, en retour de l'amour dont a brûlé pour nous son divin Cœur, demande notre amour. C'est là ce qu'il voulait dire, quand il s'écriait : « *Je suis venu apporter le feu sur la terre, et qu'est-ce que je veux, sinon qu'il s'allume ?* » C'est là le sens encore de la mystérieuse parole prononcée sur la croix pour accomplir jusqu'au bout les Ecritures : « *Sitio*, j'ai soif ! » C'est de l'amour de nos cœurs que Jésus-Christ a soif.

C'est bien ainsi que pense l'Eglise, lorsque dans la messe du Sacré-Cœur elle met sur nos lèvres cette prière : « Nous vous supplions, Seigneur, que le Saint-Esprit nous enflamme de l'amour que Notre-Seigneur a fait jaillir de son cœur sur la terre et dont il a voulu qu'elle s'embrase. »

Et que pas un moment à cet égard l'illusion n'habite en nous. Si nous voulons sincèrement rendre au Cœur de notre Sauveur l'amour qu'il attend de nous, si nous voulons user envers lui du retour de dilection, si nous voulons que la dévotion au Sacré-Cœur nous aide à nous renouveler dans la vertu et la force de la loi vitale du christianisme, n'aimons pas seulement en paroles et par la langue (I Jean, III, 18), ne restons pas dans les vagues et vaporeuses régions de la sentimentalité et des douces émotions, mais aimons en action et en vérité, « à la sueur de notre front et à la fatigue de nos bras, » pour répéter un mot de saint Vincent de Paul. Aimons le Sauveur comme il nous a aimés lui-même.

### II. — *Aimons le Cœur de Jésus parce qu'il a demandé notre amour.*

Saint Jean parle, dans une des visions de l'Apocalypse, d'un ange qui paraît devant l'autel

<sup>1</sup> *Sic nos amantem quis non redamaret ?* (Prose de Noël).

<sup>2</sup> 2<sup>e</sup> 2<sup>me</sup>, q. xxvii, art. 1.

<sup>1</sup> Encyclique *Annum sacrum*, 25 mai 1899.

portant un encensoir d'or. (VIII, 3). S'il était permis de rapprocher ce texte des paroles ardentes par lesquelles sainte Gertrude salue dans le Cœur de Jésus « un encensoir d'or où brûle l'encens le plus suave<sup>1</sup> », ne pourrions-nous pas voir dans cette mystérieuse apparition de l'ange un symbole et une annonce des miséricordieuses manifestations où Jésus, « l'Ange du grand Conseil, l'Ange du grand Testament », devait venir montrer à la Vierge de Paray, et en sa personne à l'Eglise et à tous les fidèles, l'encensoir d'or de son divin Cœur, dont les charbons ardents et les parfums exquis devaient réchauffer et embaumer l'Eglise et les âmes ?

Que le Sauveur ait voulu par la révélation de son Cœur ranimer dans les âmes le feu de son amour, c'est ce qui ressort clairement de ses paroles à la Bienheureuse Marguerite-Marie.

Dès la première fois qu'il ouvrit son Cœur à celle qu'il appelait sa disciple bien-aimée, il lui dit : « Mon divin Cœur est si rempli d'amour pour les hommes et pour toi en particulier, que ne pouvant plus contenir en lui-même les flammes de son ardente charité, il faut qu'il les répande par ton moyen et qu'il se manifeste à eux pour les enrichir des trésors qu'il renferme. Je te découvre le prix de ces trésors : ils contiennent les grâces de sanctification et de salut nécessaires pour les tirer de l'abîme de perdition... »

« Après ces paroles, continue la Bienheureuse, il me demanda mon cœur : je le suppliai de le prendre, ce qu'il fit et le mit dans le sien adorable, où il me le fit voir comme un petit atome qui se consumait dans cette ardente fournaise. Ensuite l'en retirant comme une flamme ardente en forme de cœur, il le remit dans le lieu où il l'avait pris, en me disant : « Voilà, ma bien-aimée, un précieux gage de mon amour ; j'ai renfermé dans ton cœur une petite étincelle des plus vives flammes de cet amour pour te servir de cœur et te consumer jusqu'au dernier moment. »

Quoi de plus clair que ces paroles rapportées par la Bienheureuse ? Quoi de plus expressif que cette mystérieuse faveur dont l'apôtre du Sacré-Cœur conserva toujours au côté un vivant souvenir dans la douleur d'une plaie enfiévrée qui la « faisait brûler toute vive ! » C'était pour elle un rappel continu qu'elle était obligée plus que tout autre, y ayant été personnellement conviée par le Sauveur, à aimer et à faire aimer autour d'elle le Sacré-Cœur.

Tout se lie, mes frères, tout se suit dans le plan divin. Or il apparaît clairement que les révélations du Sacré-Cœur font partie de la bienfaisante stratégie combinée par la Providence pour réchauffer dans les âmes l'amour de Dieu, la divine charité qui s'y refroidissait. Ce dessein, dès longtemps annoncé dans les écrits de sainte Gertrude, la Bienheureuse Marguerite-Marie nous l'atteste à maintes reprises dans ses écrits, parlant

au nom du divin Maître. C'est pourquoi, mes frères, vous qui voulez vous mettre à l'école du Sacré-Cœur et entrer de toutes vos forces dans l'esprit de cette bénie dévotion, lisez les écrits de la Bienheureuse Marguerite-Marie. Il n'est pas de prédication plus éloquente que ce désir d'être aimé, cette soif de notre amour de la part du Sauveur, que nous transmet sa dévouée confidente. « Ce divin Cœur, dit-elle, règnera malgré ses ennemis et se rendra le maître et le possesseur de nos cœurs, car c'est sa principale fin dans cette dévotion que de convertir les âmes à son amour. »

Écoutons encore le récit d'une autre vision de la Bienheureuse. « Il m'était montré un cœur toujours présent, jetant des flammes de toute part, avec ces paroles : « J'ai soif, je brûle du désir d'être aimé. » — « Il me fit ensuite connaître, écrit-elle ailleurs, que l'ardent désir qu'il avait d'être parfaitement aimé des hommes, lui avait fait former le dessein de leur manifester son Cœur. »

On bénissait, il y a quelques années, à Montmartre, le jour de la fête de la Bienheureuse Marguerite-Marie, une cloche sous le nom de *Françoise-Marguerite*. Qu'on a été bien inspiré de donner le nom de Marguerite à cette cloche destinée à sonner en l'honneur du Sacré-Cœur, à appeler vers le divin Cœur le peuple de Paris et le peuple de France ! Comme elle, toute sa vie, Marguerite-Marie appela, sonna si je puis ainsi dire, au Sacré-Cœur et à l'amour de Jésus. Elle s'acquittait par là du message singulièrement doux et honorable pour elle, que lui avait donné Jésus de rappeler aux hommes qu'ils devaient aimer ce Cœur qui les a tant aimés.

Et l'Eglise est intervenue, en examinant soigneusement les écrits de Marguerite-Marie, en la proclamant Bienheureuse, en adoptant la dévotion au Sacré-Cœur et en déclarant officiellement que cette dévotion a pour caractère principal l'amour ; elle a certifié ainsi historiquement la vérité de la demande que Notre-Seigneur, dans les révélations du Sacré-Cœur, nous a faite de notre amour,

Plus nous y songerons, mes frères, plus nous reconnaitrons que c'est une démarche étrangement émouvante que celle d'un Dieu venant nous supplier de l'aimer. De toute notre âme, répondons à son désir, entendons son appel.

### III. — *Aimons le Cœur de Jésus à l'exemple de la Bienheureuse.*

« Consumée d'une charité très ardente pour le Sauveur Jésus, lisons-nous dans divers décrets relatifs à la béatification de Marguerite-Marie, elle s'appliqua de toutes ses forces et par des paroles enflammées à porter les fidèles à son amour par le moyen de la dévotion au Sacré-Cœur... Il est vrai, cette servante de Dieu, pendant sa vie mortelle, fut excellente en tous genres de vertus ; mais sa vertu principale, celle qui fut comme l'abrégé de toutes les autres, c'est l'amour très ardent qui la

<sup>1</sup> *Revelationes Gertrudianæ et Mechtilidianæ*, p. 544.



portait vers le Cœur de Jésus et son zèle incomparable pour exciter les cœurs à lui rendre amour pour amour <sup>1</sup>. »

La voyez-vous, cette amante du Christ, écrivant avec son sang, au soir de sa profession, une donation complète d'elle-même à son Maître adoré ? La voyez-vous encore, prenant un canif pour graver sur la chair de sa poitrine le nom de ce Jésus qu'elle aimait passionnément ? Elle brûle vraiment d'une sainte passion pour l'amour de Jésus-Christ, et elle me fait songer à saint François d'Assise parcourant les campagnes de l'Ombrie en pleurant tout haut à chaudes larmes, et en s'écriant : « L'amour n'est pas aimé ! L'amour n'est pas aimé !... » Elle me fait songer à sainte Thérèse dont le cœur fut percé d'une flèche d'or que lui lança un séraphin. Avec quel empressement elle s'applique à rendre ce divin amour toujours plus maître en elle ! « Mon plus grand désir, écrivait-elle, serait d'aimer mon aimable Sauveur d'un amour aussi ardent que l'est celui des séraphins. » Et les séraphins eux-mêmes étaient venus lui demander de se joindre à eux pour honorer le divin Cœur, et elle ne les appelait plus que ses « divins associés. »

Qu'il est bon, mes frères, pour nos cœurs tièdes et languissants, de nous approcher de ce séraphin terrestre qu'était Marguerite-Marie et d'écouter le son que rend dans cette âme ardente l'amour de Jésus-Christ !

« Divin Sauveur, disait-elle, source intarissable de charité et de bonté, que j'ai de regret de vous avoir tant oublié et si peu aimé ! » et encore : « Au reste, je vois plus clair que le jour qu'une vie sans amour de Dieu est la dernière de toutes les misères, » et encore : « Pourvu que je l'aime et qu'il règne, il me suffit. » Et quand arriva pour elle le moment suprême, on l'entendit redire d'une voix défaillante : « Oh ! quel bonheur d'aimer Dieu ! Aimons-le, aimons-le ; mais que ce soit parfaitement ! »

On représente souvent la Bienheureuse Marguerite-Marie portant sur sa poitrine et présentant en quelque sorte aux hommages des fidèles l'image du Sacré-Cœur. J'aime à voir là un symbole singulièrement expressif du rôle de la Bienheureuse. L'image du Sacré-Cœur, n'est-ce pas le drapeau, l'étendard de l'amour divin ? En répandant dans l'Eglise la dévotion au Sacré-Cœur, Marguerite-Marie a été le porte-étendard de ce divin amour, ralliant autour du Sacré-Cœur qu'elle leur présentait toutes les âmes de bonne volonté qui voulaient donner à Jésus-Christ leur amour en retour de son amour pour nous.

Mes frères, ne résistons pas à l'appel du Cœur de Jésus, qui est en même temps l'appel de sa généreuse apôtre.

<sup>1</sup> *Vie et Œuvres*, t. II. Décret sur les vertus (1846), sur les miracles (1846).

Pour pratiquer le culte du Sacré-Cœur, aimons Jésus-Christ, parce qu'il nous a lui-même aimés le premier, parce qu'il a demandé formellement notre amour. Aimons Jésus-Christ : cherchons du moins à l'aimer, comme l'aimait la Bienheureuse, comme l'aimaient les saints. Aimons Jésus-Christ : que les flammes dont brûle le Cœur de Jésus fassent fondre dans notre cœur les glaces de l'indifférence et de la tiédeur. Aimons Jésus-Christ : faisons de notre liberté ce noble usage d'attacher, par le lien doux et fort de l'amour, notre cœur au Cœur de Jésus. Aimons Jésus-Christ : et cette sainte passion du divin amour combattrait et guérirait en nous cet égoïsme qui sous des noms divers et des formes multiples dévore notre âme et paralyse notre vie chrétienne. Aimons Jésus-Christ : et cet amour idéal, en nous montrant son divin objet plus beau et plus noble que tout le reste, purifierait notre cœur en le détachant de toutes les affections indignes de lui.

Seigneur Jésus-Christ, nous vous demandons, avec la prière de l'Eglise, « par les mérites et à l'exemple de la Bienheureuse Marguerite-Marie, la grâce de vous aimer en toutes choses et par-dessus tout, » et c'est de toute notre âme qu'avec sainte Gertrude « nous jetons dans l'encensoir d'or de votre divin Cœur le tout petit grain d'encens de notre cœur. » Ainsi soit-il !

## COURTES INSTRUCTIONS POUR LA PRIÈRE DU SOIR

XCVI

MADELEINE AUX PIEDS DE JÉSUS

L'appel si ému et si pressant, adressé par Jésus aux âmes dans la peine, ne tarda guère à porter ses fruits. Peu après, un pharisien pria le Sauveur de manger avec lui ; Jésus accepta, se rendit dans la maison de cet homme et se mit à table.

« Et voilà qu'une femme qui était une pécheresse de la ville, ayant su que Jésus était à table dans la maison du pharisien, s'y rendit avec un vase d'albâtre, rempli de parfum. Et se tenant en arrière, elle commença d'arroser ses pieds de larmes, elle les essuyait avec les cheveux de sa tête, elle les baisait et les oignait de parfum.

« Ce que voyant le pharisien qui avait invité Jésus, il se prit à dire en lui-même : « Si celui-ci était prophète, il saurait assurément quelle est cette femme qui le touche et que c'est une pécheresse. » Et Jésus, répondant à sa pensée, lui dit : « Simon, j'ai quelque chose à te dire. » Et Simon lui dit : « Maître, dites. »

« Un usurier avait deux débiteurs, l'un qui lui devait cinq cents deniers et l'autre cinquante. Ni l'un ni l'autre n'ayant de quoi rendre, il remit à

tous les deux leur dette. Lequel donc des deux l'aimera le plus ? » Simon répondit : « Je pense que c'est celui auquel il a le plus remis. » Et Jésus lui dit : « Tu as bien jugé. » Alors se tournant vers la femme, il dit à Simon : « Tu vois cette femme ? Je suis entré dans ta maison, et tu n'as point lavé mes pieds avec de l'eau ; mais celle-ci a lavé mes pieds avec des larmes, et elle les a essuyés avec ses cheveux. Tu ne m'as point donné de baiser ; mais elle, depuis qu'elle est entrée, n'a pas cessé de baiser mes pieds. Tu n'as pas oint ma tête avec de l'huile ; mais celle-ci a oint mes pieds avec un parfum. C'est pourquoi je te dis : Beaucoup de péchés lui sont remis parce qu'elle a beaucoup aimé ; et celui auquel il est moins pardonné, c'est qu'il aime moins. »

Ensuite Jésus dit à la femme : « Vos péchés vous sont remis. » Et ceux qui étaient à table avec lui commençaient à se dire : « Quel est celui-ci qui remet les péchés ? » Or Jésus dit à la femme : « Votre foi vous a sauvée, allez en paix. » (Luc, VII, 36-50).

Quel motif avait poussé le pharisien Simon à inviter Jésus à prendre son repas chez lui, quand ceux de sa secte étaient déjà en lutte ouverte avec le Sauveur ? Était-ce pure curiosité, l'espérance de voir quelque miracle, pour étudier de plus près ce thaumaturge qui se disait l'envoyé de Dieu ? ou bien, ému, touché par l'appel de Jésus, voulait-il l'interroger, lui ouvrir son cœur ? L'Évangile se tait sur ce point.

Quoi qu'il en soit, le Seigneur, après avoir dit : « Venez tous à moi ! » ne pouvait décliner l'invitation que lui avait adressée cet homme, fût-il pharisien. Appeler à soi et refuser ensuite d'aller vers qui le réclamait eût été une contradiction flagrante. Jésus accepte donc de dîner chez le pharisien Simon, comme il avait accepté chez Lévi le publicain. Il ne recherchait point ces sortes de festins, mais il ne les évitait pas non plus, parce qu'ils lui fournissaient l'occasion d'accomplir sa céleste mission auprès des âmes, et de glorifier son Père.

Les chrétiens sérieux, zélés, pleins de foi, imitent sur ce point la conduite de leur divin Maître. Encore qu'ils ne sollicitent ni ne désirent d'invitation à certaines fêtes ou réunions plus ou moins mondaines, ils acceptent, lorsque les convenances, la charité, et encore la pensée de faire un peu de bien, d'empêcher quelque mal, leur demandent le sacrifice de leurs goûts ou de leurs préférences. Et ils ont raison, malgré que certains censeurs les critiquent et les condamnent. Il va sans dire qu'il ne s'agit pas ici de réunions suspectes, dans lesquelles la foi, la religion ou les mœurs seraient officiellement ou généralement blessées ; car en ce cas, à moins de savoir et de pouvoir protester courageusement, venger la cause de Dieu, — circonstance assez rare, — un chrétien doit s'abstenir.

Mais il est incontestable que, dans certaines assemblées de famille ou autres, au sein desquelles se peuvent rencontrer des personnes plus ou moins légères, plus ou moins irrégulières, la présence de chrétiens, de chrétiennes franchement attachées à leurs convictions, et connues pour telles, suffit souvent à empêcher de nombreux écarts contre la morale ou contre la religion, arrête certaines railleries, certaines chansons, sur des lèvres peu religieuses ou peu morales. La présence d'un chrétien sans respect humain, mais qui, aimablement joyeux, au milieu d'une société, encourage les timides, cette présence refrène les audacieux et fait bénir la religion.

En tout cas, dans le doute, avant d'accepter ou de rejeter une invitation, il faut consulter les intérêts de la religion, de la foi, prendre avis d'une personne sage ou d'un directeur éclairé. La droiture d'intention, encore que seule elle ne puisse toujours décider, doit jouer un grand rôle dans la participation des chrétiens aux fêtes du monde. D'une part, ils doivent se rappeler la manière d'agir du divin Sauveur, et de l'autre se souvenir de l'avertissement d'un saint docteur de l'Eglise : « Celui qui aura voulu jouer avec le démon ne pourra se réjouir avec le Christ <sup>1</sup>. »

Cette remarque faite sur un point qui devient de plus en plus pratique et embarrassant de nos jours : les réunions ou sociétés qu'un chrétien, une chrétienne peuvent fréquenter, arrêtons-nous quelques instants à considérer une des scènes les plus touchantes et aussi les plus consolantes de l'Évangile : la pécheresse Madeleine aux pieds de Jésus, pleurant et pardonnée.

Représentons-nous bien d'abord la salle du festin. Une table au milieu, entourée de canapés sans appuis ni dossier, placés en demi-cercle. Les convives se plaçaient, demi-couchés, sur ces canapés ou lits de repos, appelés généralement sofas. Le coude gauche appuyé sur un coussin, pendant que la main et le bras droits restaient libres, le buste se trouvait légèrement élevé, jusqu'à la hauteur de la table. La partie inférieure du corps et les jambes étaient étendues sur le sofa, les pieds nus pendant en dehors. Derrière les convives, régnait un espace assez large pour le passage des serviteurs et des étrangers au service.

Nos habitudes d'étiquette occidentale nous font trouver étrange la démarche de Madeleine, et demander comment elle put pénétrer. Mais les usages de l'Orient nous l'expliquent fort bien. Même dans les maisons les plus honorables, racontent les voyageurs en ce pays, au moment du repas, quand un étranger a été invité, il se fait un va-et-vient considérable que personne ne songe à empêcher parce qu'on le trouve tout naturel, — si naturel même, que des sièges sont réservés, le long des murs, aux curieux qui

<sup>1</sup> S. Pierre Chrysologue. (Légende du Bréviaire).



veulent jouir de l'aspect du banquet et écouter ce qui se dit.

Il faut convenir pourtant que la démarche de Madeleine nécessita un héroïque courage : venir ainsi s'humilier publiquement devant des convives dont la plupart la connaissaient si bien ! Quelle scène ! quel tableau que cette femme aux pieds du grand Prophète qui avait dit : « Venez tous à moi ! » C'est elle la première qui répond à cet appel, elle, une femme perdue de mœurs ! Elle entre, elle pleure ; les assistants ricanent ; quel accueil va-t-elle trouver ?

Ecoutez la délicieuse description de cette incomparable scène, faite par un des plus éloquents orateurs du dernier siècle, le Père Lacordaire.

« Peu de pages de l'Evangile, écrit-il, ont laissé au cœur des hommes un trait aussi pénétrant, et, sans doute, aucune amitié n'a commencé sur la terre comme celle-ci. Du sein de l'abjection la plus profonde où puisse tomber son sexe, une femme lève les yeux vers la pureté divine et ne désespère pas de la beauté de son âme. Pécheresse encore, elle a reconnu Dieu dans la chair du Fils de l'homme et, toute couverte de sa honte, elle conçoit la pensée d'arriver jusqu'à lui. Elle prend dans un vase d'albâtre, symbole de lumière, un parfum précieux. Peut-être était-ce le vase où elle avait puisé jusque-là le relief de ses criminels attraits, et ce parfum qu'elle emporte pour un autre usage, peut-être y avait-elle cherché, pour elle-même, un accroissement de ses honteux plaisirs.

« Elle avait tout profané et elle ne pouvait présenter à Dieu que des ruines. Aussi elle entre sans prononcer une parole, et elle sortira de même. Repentante, elle ne s'accusera pas devant Celui qui sait tout ; pardonnée, elle n'exprimera aucun sentiment de gratitude. Tout le mystère est dans son cœur ; et son silence qui est un acte de foi et d'humilité, est aussi le dernier effort d'une âme qui surabonde et ne peut rien de plus.

« C'était l'usage, dans ce voluptueux Orient, d'oindre sa tête de parfums, et c'était un culte de toucher ainsi l'homme d'une onction au sommet de sa beauté. Marie le savait mieux que personne, et souvent, aux jours de ses erreurs, elle avait ainsi honoré les esclaves de sa séduction. Elle n'a donc garde de s'approcher de la tête bénie du Sauveur ; mais comme une servante accoutumée aux plus vils offices, elle se penche vers ses pieds, et, sans les toucher d'abord, elle les arrose de larmes. Jamais, depuis le commencement du monde, de telles larmes n'étaient tombées sur les pieds de l'homme. On avait pu les adorer par crainte ou par amour, on avait pu les laver dans des eaux embaumées, et des filles de rois n'avaient pas dédaigné, aux siècles de l'hospitalité primitive, cet hommage rendu aux fatigues de l'étranger ; mais c'était la première fois que le repentir s'asseyait en silence aux pieds de l'homme, et y versait des larmes capables de racheter une vie.

« Tout en pleurant, et sans attendre une parole qui l'encourage et qui n'est pas dite, Marie laisse tomber ses cheveux autour de sa tête, et, faisant de leurs tresses magnifiques un instrument de sa pénitence, elle essuie de leur soie humide les larmes qu'elle répand. C'était aussi la première fois qu'une femme condamnait ou plutôt consacrait sa chevelure à ce ministère de tendresse et d'expiation. On en avait vu couper leurs cheveux en signe de deuil ; on en avait vu d'autres les offrir comme un hommage à l'autel de quelque divinité ; mais l'histoire, qui a remarqué tout ce qui fut singulier dans les mouvements de l'homme, ne nous montre nulle part le repentir et le péché créant ensemble une aussi touchante image d'eux-mêmes. Elle a frappé le disciple de l'amour, tout initié qu'il était aux secrets intérieurs de l'holocauste ; et voulant transmettre aux siècles à venir le signalement de Marie, il n'a rien trouvé de mieux, pour la peindre et la faire reconnaître, que de dire d'elle : « C'était cette Marie qui oignit le Seigneur d'un parfum, et qui en essuya les pieds avec ses cheveux. »

« Cela fait, la pécheresse s'enhardit. Elle approche des pieds du Seigneur ses lèvres déshonorées, et les couvre de baisers qui effacent l'impression de tous ceux qu'elle a donnés et qu'elle a reçus. Au contact de cette chair plus que virginale, les dernières fumées des vieux souvenirs s'évanouissent, les flétrissures inexpiables disparaissent, et cette bouche transfigurée ne respire plus que l'air vivant de la sainteté.

« Alors seulement, et pour consommer tout le mystère de la pénitence par l'amour, elle ouvre l'albâtre qui contient, avec le parfum, les suaves images de l'immortalité ; elle le répand sur les pieds du Sauveur, par-dessus les larmes et les baisers dont elle les a couverts. Ses mains purifiées ne craignent plus de toucher et d'oindre le Fils de Dieu, et la maison se remplit de la vertu qui sort du vase fragile et du vase immortel, de l'albâtre et du cœur. »

Combien de cœurs qui, après avoir imité les chutes de Madeleine, ont imité son repentir, se rappelleront, en lisant ces lignes, l'heure douloureuse mais à jamais bénie où eux aussi sont allés s'agenouiller aux pieds de Jésus pour les arroser de leurs larmes et attendre leur pardon ! Combien se reconnaîtront sous les traits de Madeleine et retrouveront leurs impressions dans celles qu'on devine au cœur de la pécheresse pénitente !

Il nous reste à dire quel accueil Jésus fit aux larmes de la pécheresse, et quelle sentence il réserve au repentir sincère comme celui de Marie.

## IMPRIMATUR

Lingonis, die 4 februarii 1903.

† SEBASTIANUS, *Episcopus Lingonensis*.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT.

# L'Ami du Clergé Paroissial

## SOMMAIRE

**Autrefois et Aujourd'hui.** — VIII. Le deuxième commandement, 129.

**Le zèle chrétien,** *Instructions de Carême.* — III. La gloire de Dieu, 131.

**Lectures de Carême sur la piété chrétienne.** — I. Obligation de la piété, 135. — II. Nature de la piété, 137.

**Conférences pour le Carême.** — VIII. La fausse conscience, 139.

## AUTREFOIS ET AUJOURD'HUI

### VIII

#### LE DEUXIÈME COMMANDEMENT

Mes frères,

Sommes-nous en pays chrétien ? Sommes-nous seulement en pays civilisé ? On serait tenté de se poser ces questions, quand on entend les imprécations, les injures, les blasphèmes qui retentissent autour de nous. Le blasphème étant une impiété, un sacrilège, ne devrait jamais souiller des lèvres chrétiennes ; mais, comme il est en même temps une grossièreté, un outrage à la politesse, tout homme bien élevé devrait se l'interdire absolument.

Blasphémer ! mais c'est hideux, c'est brutal, c'est faire preuve d'une complète absence d'éducation. Il suffirait donc de se respecter soi-même, d'avoir un peu de savoir-vivre, pour s'abstenir du blasphème. Si la religion ne réussit pas à le supprimer, on pourrait croire que la politesse va nous en délivrer. Il n'est question aujourd'hui que de progrès, de science, d'éducation, de développement du bien-être matériel et moral, d'amélioration de toutes choses, de civilisation en un mot. Mais je ne vois pas que cette civilisation, dont on vante si haut les bienfaits, fasse disparaître les locutions agrestes, les paroles insolentes, les injures à Dieu. Le nombre des blasphèmes n'a pas diminué, il a augmenté. Nos pères avaient plus de respect que nous pour le nom adorable de Dieu. Je ne dirai pas qu'ils étaient irréprochables, mais ils craignaient davantage d'offenser Dieu, ils avaient plus que nous l'horreur du blasphème.

### I

Mes frères, le nom s'identifie avec la personne. Le nom de Dieu, c'est Lui, Lui avec sa majesté, avec sa puissance, avec sa sagesse, avec sa bonté, avec sa sainteté ; Lui, avec toutes ses perfections. Ce nom est donc infiniment digne de notre respect, de nos hommages, de notre adoration.

« Cieux et terre, dit le Livre inspiré, étoiles brillantes, vastes mers, neiges de l'hiver, fleurs du printemps, foudres et nuées, bénissez-le... » Cet

appel a été entendu : le jour l'a raconté au jour, la nuit l'a redit à la nuit, la création l'a célébré, les vallées et les montagnes l'ont répété, la foudre l'a murmuré en grondant dans les airs, l'oiseau l'a chanté dans le feuillage. Chaque rayon du soleil, chaque grain de poussière, chaque brin de mousse, chaque fleur qui s'ouvre, chaque feuille qui tombe, tout a pris une voix pour le bénir...

Cependant, voici une créature qui ose apporter une note discordante dans ce concert d'hommages et d'invocations, et cette créature c'est l'homme, l'homme comblé des bienfaits de Dieu, l'homme placé dans l'échelle des êtres un peu au dessous de l'ange, l'homme doué d'une âme intelligente et qui, à cause de tous ces privilèges, avait, plus que les êtres inférieurs, le devoir de vénérer, de sanctifier le nom de Dieu. L'homme a eu l'insolente audace d'accompagner ce nom auguste de malédictions, de formules outrageantes, de dédains, de vociférations exécrables. « Saint, deux fois saint, trois fois saint est le nom de Dieu ! » disent les anges dans le ciel ; et l'homme sur la terre, se refusant se faire l'écho des voix angéliques, a répondu : « Maudit le nom de Dieu ! »

Est-il concevable qu'un chrétien, qui sait que Dieu est son créateur, son maître, son père, s'oublie à ce point ? Est-il possible qu'il jette l'injure à la face de Celui qui lui a donné et lui conserve la vie, qui lui a prodigué ses dons dans l'ordre naturel et surnaturel ?

Vous osez vous attaquer au nom de Dieu, le flétrir, le déshonorer : prenez garde ! Dieu, si bon et si miséricordieux, s'est montré souvent implacable devant le blasphème. Rappelez-vous le châtimeur exemplaire dont il a frappé les blasphémateurs dans le désert : la terre s'entr'ouvrit sous leurs pas et les engloutit, eux, leurs tentes et tout ce qui leur appartenait.

Les Hébreux du désert ne connaissaient pas comme nous toutes les miséricordes de Dieu ; ils n'avaient point bénéficié des grâces de l'Incarnation et de la Rédemption. Aussi le chrétien est moins excusable et plus ingrat qu'eux, quand il se permet d'outrager le nom de Dieu.

Mais, maintenant, je ne vous demande pas si vous avez la foi, si vous êtes chrétiens : je vous demande seulement si vous avez du bon sens, de la raison, de la politesse ; je vous demande si vous tenez à passer pour des gens bien élevés, pour des hommes de bonne compagnie. Vous avez cette prétention, sans doute ; alors, plus de propos grossiers ! plus de blasphèmes ! Le blasphème est un outrage à la raison et à la politesse ; c'est une insulte à notre langue.

La langue française a une telle délicatesse, une telle pudeur, qu'elle se refuse à exprimer certaines choses dont la crudité, le réalisme l'effarouchent, et qu'il faut, pour les nommer, recourir à la langue latine qui, dans les mots, brave l'honnêteté, pour parler comme le poète. Oui, mes frères, vous l'avilissez, vous la déshonorez, quand vous la contraignez à traduire d'impudents blasphèmes, à énoncer d'ignobles imprécations.



Mais, laissons de côté cette considération, qui n'a qu'une importance secondaire. Si le chrétien doit avoir une horreur invincible du blasphème, c'est parce que le blasphème est une impiété, un sacrilège, une provocation, un défi jeté à Dieu.

Dans tous les temps et partout, les prédicateurs de la parole sainte ont insisté sur ce point ; mais ils n'ont pas réussi à clore les lèvres de tous les blasphémateurs ; et aujourd'hui plus que jamais, le blasphème siffle à nos oreilles ; il ne respecte plus rien ; il outrage Dieu, Jésus-Christ, la sainte Vierge, l'Eglise, les saints, tout ce que nous vénérons, tout ce que nous aimons.

## II

Quand la société vivait sous l'empire de la foi et des idées chrétiennes, les pouvoirs publics prohibaient le blasphème et le punissaient. Aujourd'hui la loi poursuit les injures adressées au chef de l'Etat, mais elle n'a aucun souci des outrages faits à Dieu.

Un évêque raconte que, dans un gros bourg du département du Var, avant la Révolution, les vieillards ne se souvenaient pas d'avoir entendu blasphémer le nom de Dieu dans tout le pays. La première fois qu'un blasphème osa se produire, c'était en 1745.

Mes frères, vous le savez bien, le blasphème n'est pas si rare aujourd'hui qu'au siècle dernier ; il est devenu épidémique et s'est partout répandu. On le connaît dans toutes les villes et dans tous les villages ; il a une nombreuse clientèle. A voir l'usage qu'on en fait, on croirait que c'est une fleur de style, un mouvement d'éloquence, le condiment essentiel des conversations. Il paraît même que dans nos assemblées parlementaires, il se trouve des orateurs qui, à défaut de bonnes raisons, agrémentent leurs discours de révoltants blasphèmes.

Le blasphème retentit dans les ateliers et dans les champs ; l'agriculteur le sème dans les sillons avec les grains de blé ; l'ouvrier le mêle à ses sueurs. Il a franchi le seuil du foyer, et on le trouve non seulement sur les lèvres du père et du jeune homme, mais encore sur les lèvres de l'épouse et de la mère. Il y a plus : on le trouve sur les lèvres de l'enfant.

Ah ! mes frères, je ne peux plus contenir ici mon indignation, et il faut me permettre de vous dénoncer ce scandale.

Nous disons à la mère chrétienne que son premier soin est de joindre les mains de son enfant, de lui faire prononcer le nom de Dieu avec respect, de l'accoutumer à la prière.

Mais on nous rapporte que certains parents, méconnaissant le plus sacré de leurs devoirs, excitent leurs enfants à maudire le nom de Dieu ; on dit qu'ils dressent leur langue encore hésitante et malhabile à articuler de sordides imprécations ; on dit que, sans respect pour ces innocentes créatures, ils les initient, avec une patience que rien ne décourage, au dictionnaire des propos répugnants, à la science du blasphème ; on dit que

lorsqu'ils ont réussi, à force de répétitions, à leur faire bégayer des injures innommables, ils triomphent, ils battent des mains, ils encouragent et récompensent ces pauvres inconscients.

Ah ! voilà un beau succès obtenu !... Vous pouvez être fiers, ô parents ! Vous pouvez applaudir à ces essais de blasphème ! Vous pouvez en rire à votre aise !... Votre enfant ne sait pas prier, mais il commence à blasphémer... Laissez-le faire ; son apprentissage sera bientôt achevé ; bientôt il sera aussi avancé que vous dans cette science diabolique. Mais, je vous le prédis, un jour viendra, et il ne tardera pas, où votre jeune fils, las de maudire Dieu, vous maudira vous-mêmes. Vous lui avez appris une série de propos sacrilèges, pour insulter le Père qui est au ciel ; il s'en servira pour insulter le père qui est sur la terre ; quand vous le appellerez au respect, à l'obéissance, au travail, il vous répondra par une bordée de blasphèmes, et vous reconnaîtrez peut-être, mais trop tard, qu'on n'insulte pas Dieu impunément.

Qu'un homme oublieux de sa dignité s'échappe en propos malsonnants, c'est une détestable habitude ; qu'une femme à qui conviennent si bien l'aménité, la réserve, la modestie, se permette de blasphémer, c'est une honte ; mais qu'un enfant, dont les lèvres virginales ne devraient s'ouvrir que pour prier et donner à ses parents des témoignages de tendresse, hérisse sa bouche de sataniques malédictions, c'est une monstruosité !

Voilà pourtant les mœurs de notre époque ! Je ferai une autre remarque, qui caractérise notre état d'âme en présence du blasphème : c'est que les blasphèmes que nous entendons nous laissent froids et insensibles. Nos pères n'avaient pas au même degré cette indifférence, cette apathie. En voulez-vous une preuve ?

Dans un village, un jeune homme d'ailleurs mal réputé, ayant, dans un mouvement de colère, échappé un blasphème, tous les témoins frémirent d'horreur. « Il a juré le nom de Dieu, s'écrièrent-ils ; il va attirer sur nous les malédictions du ciel ! » On délibéra aussitôt sur le châtiment que méritait une si criminelle audace. Il fut décidé qu'on le bannirait sans pitié du pays, après avoir rétracté solennellement son blasphème. La foule indignée saisit ce malheureux, lui fit faire amende honorable à la porte de l'église et, après cette cérémonie expiatoire, elle le conduisit à la frontière du village, en lui défendant d'y jamais rentrer. Ainsi un blasphème, en ce temps-là, suffisait pour révolutionner une paroisse.

Oh ! sans doute, mes frères, il y a encore parmi nous des âmes pieuses qui s'émeuvent des injures faites à Dieu, qui s'en attristent et en demandent pardon, qui les réparent, autant qu'elles peuvent, par de ferventes prières. Mais, qu'ils sont nombreux, les chrétiens blasés qui n'en ont nul souci ! ils sont tellement familiarisés avec le blasphème qu'ils n'y prennent pas garde. On était autrefois plus sensible à l'honneur de Dieu, plus jaloux de sa gloire, et quand une injure montait vers lui, un

regret, une prière la suivaient pour en atténuer l'effet et offrir à Dieu une compensation.

Que vous dirai-je pour finir, mes frères ? Toujours la même chose : revenons aux traditions de nos pères. Comme eux, honorons, respectons le nom béni de Dieu, ne le mêlons pas à des paroles abjectes, insolentes ; que les enfants soient surveillés de près, pour qu'ils ne contractent pas l'habitude du blasphème ; que ceux qui l'ont contractée travaillent à s'en affranchir ; que tous nous sentions une vive horreur pour le blasphème, et quand nous l'entendrons siffler à nos oreilles, que la pensée nous vienne de le regretter, d'y répondre par une adoration dans le secret du cœur, et de faire succéder à la malédiction la louange et la bénédiction. Ainsi soit-il.

## LE ZÈLE CHRÉTIEN

### INSTRUCTIONS DE CARÈME

#### III

#### LA GLOIRE DE DIEU

*Omnia in gloriam Dei facite.*  
 Tout ce que vous faites, faites-le pour la gloire de Dieu. (I Cor., x, 31).

Mes frères,

Notre salut, le salut du prochain, voilà les deux premiers objets du zèle chrétien. Il y en a un troisième, dont je voudrais vous parler maintenant.

Un jour, Jésus-Christ ayant autour de lui ses disciples, sur une des pentes verdoyantes qui avoisinent le lac de Tibériade, parmi les frais ombrages qui, au printemps, font de ce lieu charmant un site enchanteur, leur dit : « Quand vous voudrez prier, voici ce que vous direz : Notre Père qui êtes aux cieux, que votre règne arrive, *adveniat regnum tuum* ; » et sur la fin de son discours, revenant sur la même pensée : « Ne faites pas, ajouta-t-il, comme les païens qui s'inquiètent uniquement des choses terrestres, mais cherchez avant tout le règne de Dieu, *quaerite primum regnum Dei*. »

Et que signifie donc un pareil enseignement ? Eh bien ! il est certain que c'est la gloire du Père céleste que Jésus-Christ a en vue ; et c'est elle qu'il recommande à notre zèle.

Aussi est-ce de cette gloire que je me propose de vous parler ce soir. Y pensez-vous ? Vous en occupez-vous ? Que faites-vous pour elle ?

#### I

Il faut remarquer d'abord, mes frères, qu'il y a en Dieu une double gloire : une gloire intérieure et une gloire extérieure.

1. Assurément, quand il s'agit de la gloire de Dieu, il n'est pas question de sa gloire intérieure, c'est-à-dire de la gloire qu'il possède en lui-même,

qui lui est essentielle parce qu'elle est comme l'éternel rayonnement, l'éternelle splendeur de ses perfections infinies. Aussi il va de soi que cette gloire ne saurait être ni diminuée ni augmentée.

Certes ! depuis que les anges et les hommes existent, que de prévarications de toute sorte ! Eh bien ! par la pensée, amassez-les, faites-en ce fardeau d'iniquités sous lequel l'humanité de Jésus-Christ a succombé, dans son agonie, au jardin des Olives : est-ce que Dieu en est atteint ? est-ce qu'il peut en subir quelque dommage ? Non, mes frères, moins encore que le soleil ne saurait souffrir des insensés qui blasphèment sa chaleur ou sa lumière.

De même aussi, prenez tous les cantiques et toutes les adorations des anges, toutes les prières et tous les sacrifices des hommes, ajoutez-y le sang de Jésus-Christ versé sur le Calvaire, la pureté immaculée de Marie : est-ce que Dieu y trouve un accroissement à la gloire de son être infini ? Non, mes frères, tout est si parfait, si achevé dans sa vie intérieure qu'il se suffit à lui-même, et il est impossible à un cœur d'homme, si brûlant qu'il soit, de lui vouloir — vous l'entendez bien : je ne dis pas de lui procurer, mais seulement de lui vouloir, — de lui souhaiter un bien qu'il ne posséderait pas.

2. Mais, mes frères, il en va tout autrement de la gloire extérieure de Dieu ; car celle-ci en définitive, parce qu'elle résulte des adorations et des services que lui rendent les âmes qu'il a créées, les cœurs qu'il a faits, est susceptible de plus ou moins d'extension, de plus ou moins d'éclat.

Aussi bien, lorsque Jésus-Christ disait à ses disciples auprès du puits de Jacob : « Ma nourriture c'est de faire la volonté de mon Père ; » lorsqu'il disait aux Juifs : « Je ne cherche pas ma gloire, mais celle de mon Père qui m'a envoyé, » c'est de la gloire extérieure de Dieu qu'il parlait.

Et pourquoi donc, du reste, était-il venu sur la terre ? Oui, sans doute, il était venu racheter, sauver nos âmes ; mais par dessus tout, ce qui enflammait son zèle, ce qui faisait jaillir de ses lèvres et de son cœur tant de paroles brûlantes, tant de cris d'amour, ce qui dans le temple, à la vue des marchands qui en profanaient la sainteté, armait son bras d'un fouet vengeur, c'est l'honneur de Dieu. Et vous savez aussi à quel point il l'a rétabli dans le monde. Avant lui, en effet, à l'exception d'un tout petit coin de terre, à l'exception de la Judée, toutes les nations étaient païennes, toutes se prosternaient à deux genoux devant d'infâmes idoles..., et Dieu, le vrai Dieu, n'était ni connu, ni servi, ni aimé.

Mais Jésus-Christ vient. Ecoutez ce que chantent les anges qui l'annoncent, en la nuit de Noël ; les bergers qui l'ont vu, dans sa pauvre crèche : ils chantent un cantique de louanges et ils glorifient Dieu, *glorificantes Deum*. Ecoutez ce que dit le centurion qui l'a regardé sur sa croix, et qui a entendu son dernier cri : il confesse la divinité du Sauveur et il glorifie Dieu, *glorificavit Deum*. Et n'allez pas croire que ce cantique soit fini. L'hu-



nité qui descend la pente du Calvaire l'emporte avec elle pour que toutes les générations le répètent et que tous les siècles l'entendent.

Gloire à Dieu ! s'écrie saint Paul et les autres apôtres qui prêchent l'Evangile. *Soli Deo honor et gloria!*... Gloire à Dieu, s'écrient les martyrs qui se laissent dévorer par les flammes des bûchers ou les dents des bêtes féroces plutôt que de lui être infidèles. Gloire à Dieu ! s'écrient les pontifes et les docteurs qui mettent leur génie au service de la religion et de l'Eglise. Gloire à Dieu ! s'écrient les vierges qui viennent apporter au pied des autels les fleurs embaumées de leur jeunesse, l'encens de leurs prières et le parfum de leur pureté. Gloire à Dieu ! s'écrient les mères chrétiennes qui comme sainte Monique, Blanche de Castille, ne redoutent rien tant pour leurs enfants que le péché et la mort de l'âme.

Gloire à Dieu ! et tout le moyen âge s'est enthousiasmé pour les croisades et pour tant d'œuvres splendides, où l'on ne sait ce qu'il faut admirer davantage, de la foi qui les a inspirées ou du génie qui les a exécutées.

Gloire à Dieu ! à la plus grande gloire de Dieu ! *ad maiorem Dei gloriam!* comme le disait saint Ignace, le fondateur de la Compagnie de Jésus..., et les ordres religieux ont jeté, à travers le monde, des légions d'apôtres qui ont soutenu et qui soutiennent encore, jusqu'aux extrémités de la terre, le bon combat pour la défense et la garde des droits sacrés des âmes. Gloire à Dieu ! et il y a cent ans, des prêtres, des chrétiens de tout âge et de toute condition, s'en allaient sur les échafauds apprendre aux générations futures comment on meurt pour sa foi. Gloire à Dieu ! et la voix des plus grands orateurs de la chaire, de la tribune et du barreau, pendant tout ce siècle qui vient de finir, s'est animée à jeter à la jeunesse française, à la nation tout entière frémissante, en faveur de la liberté méconnue et trahie, les plus beaux et les plus fiers accents qu'on ait jamais entendus dans aucune langue. Gloire à Dieu ! et l'héroïque Père Captier offrait, comme en souriant, sa noble poitrine aux balles de la Commune : « Pour Dieu, disait-il, ça ne fait pas de mal ! » Gloire à Dieu ! et l'Eglise n'a pas d'autre devise, d'autre mot d'ordre au milieu des luttes ardentes qu'elle soutient et où elle dépense sans compter ses sueurs, ses fatigues, ses souffrances et son sang...

En vérité, depuis Jésus-Christ c'est sur les lèvres et dans le cœur des chrétiens un cantique qui n'a jamais cessé et qui ne finira jamais. Et mon âme s'exalte rien qu'à penser à l'accroissement, aux merveilleux progrès de la gloire divine dans le monde. S'il y a eu des hérésies, des schismes, des crimes monstrueux, d'abominables attentats contre ce qu'il y a de plus saint, de plus sacré ici-bas, qu'est-ce que cela, auprès des adorations, des louanges, des chants d'amour, des expiations, des sacrifices et des immolations de l'humanité régénérée ?...

II

La gloire de Dieu est donc, si je puis ainsi par-

ler, entre nos mains ; eh bien ! je vous demande d'avoir du zèle pour elle. —

1. Car d'abord, il n'y a rien de plus juste. D'où venez-vous ? Qui vous a faits ? Qui vous a donné tout ce que vous avez ? « C'est Dieu, » me répondez-vous. Mais d'après un vieil adage, l'œuvre se doit à son auteur, *res clamat domino*. C'est pour cela que l'apôtre saint Paul, en jetant un regard profond sur la créature, en écoutant les sublimes harmonies de la nature, s'est écrié : « Tout ici-bas a une voix..., *nil sine voce*. » Les cieux étoilés, les océans immenses, les montagnes élevées, les arbres couronnés de fleurs, les petits oiseaux sous la feuillée, tout ce qui vit, tout ce qui respire, tout ce qui s'agite, a une voix pour raconter la gloire de Dieu. Seulement, prenez-y garde, toutes les voix de l'univers réunies ne valent pas un seul frémissement de l'âme et du cœur de l'homme qui dit à Dieu : « Seigneur, je vous connais, je vous adore, je vous aime. » Car, là où Dieu commande sans qu'on puisse lui résister, là où il ne trouve qu'une tranquille et inconsciente obéissance, là il n'y a pas de gloire pour lui.

Dès lors, c'est à l'homme intelligent et libre, c'est à vous qu'il s'adresse pour que vous concentriez, pour que vous personnifiez en vous toutes les voix et tous les services de la création : « Vous m'adorez, vous dit-il, et me servirez moi seul, *et illi soli servies*. »

Et savez-vous bien, mes frères, la conséquence qui découle de là ? Ah ! c'est que tout en accomplissant un devoir, vous vous élevez des abîmes de votre néant jusqu'à Dieu, qui reçoit ainsi de vous quelque chose, une gloire qu'autrement il n'aurait pas. On raconte qu'un gentilhomme ayant été maltraité, un jour, par le roi Charles X, osa lui dire : « Sire, rappelez-vous que si j'ai l'honneur de vous servir, vous avez l'honneur d'être servi par moi. » Ainsi pouvez-vous dire à Dieu : « Seigneur, c'est un honneur pour moi de vous servir ; mais c'est aussi pour vous un honneur que je vous serve. Le reste du monde, s'il a une voix, n'a point d'âme, et c'est de moi que vous attendez l'obéissance et l'amour. »

2. Je vous demande encore d'avoir du zèle pour la gloire de Dieu, car il n'y a rien de plus nécessaire.

On a dit, mes frères, que la *grande question*, la question capitale, dans tous les temps, c'a été de savoir non pas s'il y a des peuples qui naissent, ou bien des peuples qui meurent, mais où en est la gloire de Dieu.

Pourquoi cela ? Mais c'est une vérité que la foi enseigne, que l'histoire proclame : que Dieu est jaloux de sa gloire, qu'il la veut à tout prix et que si les péchés de la terre la diminuent, l'amoindrissent, il se doit à lui-même de venger son honneur outragé.

Oui, j'ai bien dit, *son honneur*. Et qui donc pourrait s'en étonner ? Nous qui ne sommes cependant que des hommes, est-ce qu'il n'y a pas des mépris, des outrages, qui font bondir notre âme, et frémir notre cœur dans notre poitrine ? Et

l'on voudrait que Dieu, là-haut, dans le ciel, se désintéressât de sa gloire, au point d'être insensible aussi bien à l'amour qui l'exalte qu'à la haine qui le brave ? C'est impossible.

Il est donc de toute nécessité que le zèle chrétien intervienne, et qu'il offre à Dieu, à force de respects, de soumissions et d'hommages, une compensation, et comme un contrepoids aux offenses et aux péchés de la terre.

Sans quoi... Interrogez nos saintes Ecritures. Il y avait autrefois deux villes, si coupables que leurs noms sont encore aujourd'hui synonymes des plus abominables débauches. Dieu s'apprête à les châtier. Mais avant de frapper, il regarde, il cherche ; s'il y avait là seulement dix justes pleins de foi et d'amour pour lui !... Ils n'y sont pas, et sa justice, en passant sur Sodome et sur Gomorrhe, y fait tomber une pluie de feu qui les réduit en cendres.

Une autre ville va subir le même sort. Mais les habitants de Ninive se repentent ; leurs larmes, leurs pénitences, leurs supplications rendent gloire à Dieu ; et c'est le salut pour eux.

Si je vous rappelle et si j'invoque ces deux exemples, c'est qu'il semble bien que la même menace soit aujourd'hui suspendue sur nos têtes ; et je vous demande avec plus de force que jamais d'avoir le zèle qui a sauvé Ninive ; car il n'y a rien de plus pressant.

Qui donc, en effet, pourrait compter le nombre effrayant des blasphèmes et des impiétés de toute sorte qui provoquent contre nous les châtiments et les vengeances du ciel ? Et parmi les impiétés, il y en a une que Dieu n'a jamais supportée et qu'il ne supportera jamais : c'est l'idolâtrie. Il a ravagé l'empire romain, il l'a couvert de sang et de ruines pour en chasser les idoles ; et un jour, en effet, on entendit dans un temple rétentir ce cri fameux qui achevait la déroute du paganisme : « Les dieux s'en vont ! »

Mais, mes frères, ne pensez-vous pas que les fausses divinités soient revenues parmi nous ? Sans doute, il ne s'agit pas d'idoles de pierre, de marbre ou de bois ; mais il en est d'autres mille fois plus redoutables. Sur la fin du dix-huitième siècle, quand la Révolution fut prise de ce vertige, de cette ivresse d'impiété qui la poussa à tous les crimes, est-ce que vous ne savez pas quelle idole, un jour, on inventa pour remplacer sur les autels profanés de Notre-Dame, le Dieu de Clovis, de Charlemagne et de saint Louis ? La bouche à peine ose le dire ; et cependant il le faut : c'est la chair nue d'une courtisane, ... qu'on appela — ô ironie des mots ! — la *déesse Raison*.

Eh bien ! si je ne me trompe, voilà où nous allons. Qu'a-t-on fait ? Que fait-on du nom adorable de Dieu ? Ah ! on l'abandonne à la langue grossière des gens mal élevés qui blasphèment. Mais la langue officielle ne le connaît pas ; et si parfois les philosophes et les poètes le prononcent encore, c'est pour déclarer d'un ton plein d'orgueil, qu'il n'y a pas d'autre Dieu ici-bas que la raison de l'homme ou bien les forces mystérieuses de la nature.

Qu'a-t-on fait, que fait-on du Décalogue ? Il n'y a certes pas de législation plus belle, plus sage ; il n'y en a pas qui assure mieux tout à la fois et la gloire de Dieu et le bonheur de l'homme.

Mais le Décalogue qui a formé la conscience de nos pères, ne règle plus les mœurs d'à présent, et les foules émancipées de Dieu n'ont plus d'autre loi que l'intérêt, la cupidité, l'ambition, et toutes les plus viles passions qui s'agitent dans les entrailles de l'homme, *quorum Deus venter est*.

Mais s'il en est ainsi, — et vous ne me reprocherez pas d'avoir été trop loin, d'avoir trop assombri le tableau que je viens de mettre sous vos yeux, — il faudra bien qu'un jour ou l'autre Dieu intervienne en faveur de sa gloire.

Et pour cela, n'allez pas croire qu'il soit obligé de se lever lui-même pour lancer sa foudre et prendre sur notre pays, par toute sorte de calamités et de fléaux, les justes réparations qui lui sont dues. Il suffit qu'il se retire un instant et qu'il laisse faire le peuple qui ne croit plus en lui. Car un peuple sans Dieu, sans religion, sans morale, se charge bien à lui tout seul d'exécuter, pour son propre châtimement, les vengeances du ciel. Comment cela ? Mais c'est que la gloire de Dieu, le règne de Dieu, c'est comme la clef de voûte de l'ordre social, et du moment que Dieu n'est plus glorifié, du moment que ses droits ne sont plus inscrits en tête des lois humaines et gravés dans les consciences, c'en est fait de la justice, de la liberté, de l'honneur, du patriotisme même ; et à la place de toutes ces nobles et saintes choses, il n'y a bientôt plus, aux deux extrémités sociales, en haut que la tyrannie qui abuse de sa force, et en bas que la servitude qui pâtit et qui se désespère.

Quel châtimement !... Eh bien ! il s'agit de le conjurer ; et il n'y a pour cela qu'un moyen, c'est de rendre gloire à Dieu. Voyons donc en terminant à quoi vous oblige le zèle à ce sujet.

### III

Certes, vous n'avez pas les mêmes devoirs que les religieux et que les prêtres. Seulement, si bientôt, comme on le prétend, pour expier les cupidités, les brigandages, les orgueilleuses révoltes et les corruptions d'à présent, il n'y a plus de jeunes gens, de jeunes filles au printemps de la vie, d'hommes dans la maturité de l'âge qui, le regard tourné vers le ciel, la main levée pour un solennel serment, se donnent à Dieu corps et âme, dans un triple vœu de pauvreté, d'obéissance et de chasteté, votre tâche n'en deviendra que plus difficile et il est à craindre que vous n'y suffisiez pas.

Pour le moment, que faut-il donc que vous fassiez ? Eh bien ! je résumerai tout dans un mot, mais un mot que votre cœur, plus encore que votre esprit, doit saisir pour s'en pénétrer et pour y demeurer fidèle, au prix même des plus héroïques sacrifices :

Mettez Dieu au premier rang partout et toujours.

On dit que César, traversant un village perdu dans les neiges des Alpes, dit à ceux qui l'accom-



pagnaient : « J'aimerais mieux être le premier dans cette bicoque que le second à Rome. »

Ayez au moins de Dieu la même opinion que César avait de lui-même.

Qu'il soit le premier dans vos pensées. Je veux bien que votre âme se recueille et qu'elle se porte vers les multiples objets qui occupent votre vie : mais Dieu d'abord. Dieu à votre réveil, pour le saluer, pour l'adorer et pour prendre sur vous le joug sacré de son adorable volonté. Dieu au milieu de vos travaux, pour animer votre courage et refaire vos forces qui s'épuisent. Dieu à la fin de votre journée, pour le saluer encore, et avec les vôtres le bénir comme le meilleur des amis et le plus tendre des pères.

Que Dieu soit le premier dans vos désirs. Un jour, le saint roi David, au comble cependant de tout ce qu'un homme peut souhaiter de puissance, d'honneurs et de fortune, soupira dans son cœur : « Qu'y a-t-il pour moi dans le ciel, et qu'ai-je voulu sur la terre, sinon vous, ô mon Dieu ? » Eh bien ! voilà la règle de vos désirs. Dieu avant tout : Dieu avant les biens d'ici-bas, Dieu avant la gloire humaine, Dieu avant toutes les séductions du monde et tous les attrait du plaisir, Dieu avant les joies mêmes de la famille. Et si vous avez une ambition, si vous faites des rêves d'avenir, élevez-vous d'abord jusqu'à Dieu pour lui dire, dans un ineffable tressaillement de tout votre être : « Seigneur, je vous désire et je vous veux, pour vivre en votre gloire et mourir dans votre amour ! »

Que Dieu soit le premier dans vos affections. Car il y a une chose que Dieu regarde entre toutes. Il se détourne des grandeurs et des gloires d'ici-bas, si vaines et si misérables à ses yeux, et il regarde le cœur. *Deus autem intuetur cor* ; il veut savoir si là il y a des battements pour lui, car son triomphe, c'est d'être aimé.

Voilà une pauvre femme qui sait à peine lire ; ses yeux cependant sont attachés sur un livre qui parle de Dieu, elle apprend que l'Evangile a fait de nouvelles conquêtes dans les contrées barbares, elle apprend qu'un apôtre a versé son sang pour la foi et que ce sang est devenu une semence de chrétiens ; et le cœur de cette pauvre femme palpète, sa joie éclate sur son visage, et de ses lèvres ouvertes par l'amour, elle entonne, en l'honneur de Dieu, un cantique que les anges répètent dans le ciel. Eh bien ! sachez-le, cette humble femme, par cette émotion de son cœur, par tout ce don d'elle-même dans un élan d'affection et de tendresse, a plus fait pour Dieu, pour sa gloire, que tous les savants du monde qui épient les mystères de la nature et qui les découvrent.

Enfin, que Dieu soit le premier dans votre service et dans vos œuvres. Le propre de l'amour, c'est de pousser à l'action, et le poète l'a dit : Qu'est-ce que c'est qu'un amour qui n'agit pas ? qui ne se dévoue pas ? qui ne se sacrifie pas ? Peut-il être sincère ? A coup sûr, quelque nom qu'on lui donne, — et dût-on le couvrir de toutes les fleurs que le monde prodigue à ce que vous savez bien, — ce n'est jamais qu'une contre-façon de l'amour.

Eh bien ! pour Dieu, soyez des serviteurs actifs et vaillants.

Vous vous rappelez avec quelle complaisance Dieu, autrefois, regardait le saint homme Job ; il le voyait aux prises avec toutes les tentations qui peuvent assaillir le cœur humain, et Job tenait bon ; et Job, jusque dans son malheur extrême, bénissait la main qui le frappait.

Ah ! donnez à Dieu le même spectacle et la même joie. Les tentations ne manquent à personne en ces jours si troublés, elles viennent de partout, pour vous prendre et vous arracher votre foi, l'honnêteté de votre vie, la droiture de votre conscience et l'intégrité de vos mœurs, et peut-être faire de vous des fanfarons d'impiété.

Ah ! pour Dieu, redressez-vous dans la fierté de votre âme ! Il est beau de demeurer ferme, invincible, au milieu des furieuses tempêtes d'à présent. Il est beau de n'avoir toute sa vie qu'une parole, qu'un serment, qu'un drapeau, et de pouvoir sans crainte d'être démenti, jeter à tous les mécréants qui trafiquent sous nos yeux des plus saintes choses au profit de leur ambition, il est beau de leur jeter cette apostrophe : « Taisez-vous, gardez vos places, gardez vos faveurs ; pour moi, je garde mon Dieu : c'est entre nous à la vie, à la mort, je ne le trahirai jamais. »

Je finis, mes frères. A vous maintenant de continuer ce discours dans votre vie de plus en plus chrétienne, de plus en plus occupée à toutes les œuvres du zèle et du bien. Ne vous laissez point tromper, égarer par les apparences.

L'homme, si grand soit-il par le talent et le génie, s'il est plein d'orgueil, est en horreur à Dieu, parce qu'il retient pour lui seul et qu'il détourne à son profit un encens et des hommages qui eussent dû monter jusqu'au ciel. Mais l'homme de bien, le chrétien au cœur simple et droit, à l'âme croyante et fidèle comme saint Joseph, à la bonne heure ! Sa vie qui s'écoule sans bruit, sans éclat, est cependant le plus bel hymne qui puisse célébrer les louanges du Créateur, et à cause de cela elle ne finit pas, ici-bas, dans les bras de la mort, mais elle se continue là-haut et c'est une voix de plus qui chante avec les anges et les saints l'éternel cantique : « *Gloria in excelsis Deo*, gloire à Dieu dans les hauteurs des cieux ! » Ainsi soit-il.

## LECTURES DE CARÊME SUR LA PIÉTÉ CHRÉTIENNE

### DIVISION GÉNÉRALE

Nous commençons aujourd'hui une série d'entretiens sur la *piété chrétienne*. Ils sont destinés à fournir la matière d'une lecture ou d'une instruction pour l'office du soir des dimanches, mardis et jeudis de chaque semaine de Carême. Ces offices ne sont suivis le plus souvent que par les personnes pieuses de la paroisse. Le but des allocutions qui leur sont adressées est de les encourager et de les instruire dans la pratique de la piété. Et c'est pourquoi le sujet choisi pour ces ins-

tructions est celui-ci : LA PIÉTÉ CHRÉTIENNE, *ses motifs et sa pratique.*

I. Quels sont les motifs de la piété, les raisons qui peuvent déterminer une personne chrétienne à devenir une personne vraiment pieuse ? Ces motifs sont inspirés par la foi, l'espérance, la crainte et l'amour. La foi nous instruit, l'espérance nous encourage, la crainte nous stimule, l'amour nous entraîne.

La foi nous enseigne d'abord qu'il faut être pieux, que la piété est une chose obligatoire et non facultative. (1. *Obligation de la piété*). Elle nous apprend ensuite en quoi consiste la vraie piété. (2. *Nature de la piété*).

L'espérance nous montre les magnifiques récompenses promises à la piété en cette vie et en l'autre. (3. *Avantages de la piété en cette vie : les joies de la vertu* ; — 4. *Avantages de la piété en l'autre monde : le Paradis assuré*).

En même temps que l'espérance nous attire, la crainte du châtimeur nous aiguillonne et nous stimule à la pratique de la piété. Il faut être pieux : on ne saurait trop prendre de précaution pour éviter l'enfer et rendre notre salut moins incertain ; on ne saurait se donner trop de peine pour éviter le purgatoire ou du moins l'abréger. (Avantages de la piété en l'autre monde : 5. *L'enfer évité* ; — 6. *Le purgatoire adouci*).

Enfin l'amour nous enseigne la reconnaissance et la générosité. Dieu a tant fait pour nous ! Ne ferons-nous pas quelque chose à notre tour pour lui ? Il nous a tant aimés ! N'aurons-nous pas en retour un peu d'amour et de piété ? (7. *La piété : devoir de reconnaissance et d'amour*).

II. Mais que ferons-nous pour Dieu ? Comment nous exercerons-nous à la piété, puisque la justice, l'intérêt, la prudence, l'amour nous demandent d'être pieux ? — C'est ce qu'apprendront les instructions sur la *pratique de la piété*.

On y étudiera successivement les défauts à éviter, quelques-uns seulement : il y aurait trop à dire (8. *La piété superficielle, jalouse, intermittente* ; — 9. *La paresse et la négligence*) ; les vertus à acquérir : ici encore il ne faut pas songer à être complet (10. *La charité* ; — 11. *La générosité*) ; les œuvres à faire (12<sup>e</sup> *Lecture*) ; les pratiques à suivre (13. *La journée d'une personne pieuse* ; — 14. *L'année d'une personne pieuse*) ; enfin la perfection à atteindre (15<sup>e</sup> *Lecture*).

Puisse cette exposition des motifs et de la pratique de la piété faire mieux comprendre le mot de saint Paul : « *Pietas ad omnia utilis est*, » et encourager les âmes chrétiennes à suivre généreusement l'appel qu'il adressait à Timothée : « *Exerce autem teipsum ad pietatem*. » (I Tim., iv, 7-8).

## I

### OBLIGATION DE LA PIÉTÉ

Ce matin, à la messe, j'ai commencé la série des sermons de Carême, pour rappeler les grandes vérités de la religion et faire comprendre à chacun l'impérieuse nécessité de travailler à son salut.

Encore que ces vérités ne soient inutiles pour personne, car elles sont de nature à stimuler la ferveur des bons autant qu'à secouer la torpeur des indifférents, ce n'est pas à vous, âmes pieuses, troupeau fidèle, qu'elles étaient spécialement destinées. Vous n'avez pas besoin qu'on vous rappelle la nécessité de songer à Dieu. Il n'est pour vous ni un ennemi que l'on hait, ni un étranger que l'on fuit, car vous n'êtes ni des impies ni des indifférents. Vous avez la foi, Dieu merci ; vous connaissez les devoirs rigoureux de votre religion et vous les accomplissez avec fidélité.

C'est quelque chose. Je dirai même que par le temps d'universel affaiblissement religieux que nous traversons, c'est beaucoup. Mais enfin, ce qu'il faut considérer, ce n'est pas la coutume, c'est l'Evangile ; ce n'est pas ce qui se fait, mais ce qui doit se faire. Vous êtes religieux, mais peut-être ne l'êtes-vous pas encore assez, car quand il s'agit de notre devoir, de nos intérêts éternels, quand il s'agit d'aimer Dieu, il faut répéter ce mot du cantique :

On n'en saura jamais trop faire ;  
On n'en fera jamais assez.

Et c'est pourquoi je voudrais pendant ce Carême vous prouver qu'il ne suffit pas d'avoir de la religion, qu'il faut encore avoir de la piété. Avant de vous en exposer la pratique, je voudrais vous expliquer les motifs qui peuvent amener une femme chrétienne à devenir une personne pieuse, vous montrer que la piété est un devoir de justice, de sagesse, de prudence, de reconnaissance, qu'exigent de nous la foi, l'espérance, la crainte et l'amour.

C'est un devoir de justice, car la foi nous apprend deux choses touchant la piété, son obligation et sa nature : faut-il être pieux, et qu'est-ce que la piété ?

Je répondrai ce soir à la première de ces questions, en vous montrant que la piété n'est pas un conseil facultatif, mais un précepte rigoureusement obligatoire. Ce n'est pas un don généreux qu'il est meilleur de faire, mais qu'on est libre de ne pas faire, c'est un devoir de justice.

#### I. — Dieu est plus que notre Maître : il est notre Père.

Nous avons envers Dieu deux grands devoirs de justice : nous devons le servir comme un Maître et l'aimer comme un Père. Ces deux devoirs, nous les accomplissons par la religion et la piété.

Nous devons le servir comme un Maître. Dieu est en effet notre créateur. C'est lui qui nous a donné tout ce que nous avons et tout ce que nous sommes ; et comme le potier est maître de l'argile qu'il a façonnée, ainsi Dieu est notre maître. Reconnaître son autorité, obéir à ses ordres, tels sont nos devoirs de serviteurs. Il est seigneur et maître : nous devons l'adorer et le servir ; c'est le fond de la religion. « *Dominum Deum tuum adorabis et illi soli servies*. Vous adorerez le Seigneur votre Dieu et vous ne servirez que lui seul. »

Nous devons en second lieu l'aimer comme un Père. « *Diliges Dominum Deum tuum...* Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme, de toutes vos forces. » C'est l'office de la piété filiale. Dieu est notre père en effet.

Il l'est d'abord parce que c'est lui qui nous a créés et mis au monde. L'idée de créateur implique déjà celle de père, et dès là que nous sommes des créatures, et des créatures intelligentes, libres et immortelles, nous avons avec Dieu une sorte d'al-



liance et de parenté ; mais ce n'est point encore le lien doux et fort que la nature établit entre les pères et les enfants. — Un sculpteur taille un buste dans le marbre. C'est sa pensée qui l'a conçu, sa volonté qui l'a résolu, sa main qui l'a exécuté ; le portrait d'ailleurs est ressemblant. C'est bien son œuvre et son image, ce n'est point son enfant. Le sculpteur est artiste, il n'est point père.

Qu'est-ce donc que la paternité ? — Etre père, ce n'est pas seulement donner l'être et la vie, c'est transmettre sa propre vie, c'est communiquer sa propre nature. Et voilà ce que Dieu a fait pour nous, chrétiens : Elevez, mes frères, vos esprits et vos cœurs pour comprendre et goûter cette vérité fondamentale de la vie chrétienne, aussi méconnue malheureusement qu'elle est grave et importante.

Dieu est notre père : qu'est-ce à dire ? C'est à dire que non seulement il nous a donné la vie surnaturelle, mais, au jour de notre baptême, il nous a engendrés et enfantés à la vie surnaturelle, à la vie de la grâce. En ce jour, il nous a transmis sa propre vie, il nous a communiqué sa propre nature. Cette vie de la grâce qui circule en notre âme est une parcelle de la vie divine qui anime les trois personnes de la sainte Trinité. Dès lors, il y a quelque chose de Dieu en nous, nous sommes de la *race divine*, nous devenons *participants de la nature divine* ; pour parler comme le Prophète, nous sommes « de petits dieux, et les enfants du Très-Haut. *Ego dixi : Filii estis et filii Excelsi omnes.* »

Cette génération sublime et mystérieuse fait de nous les frères puînés de Jésus-Christ, l'ainé de la grande famille des enfants de Dieu, le premier-né de Dieu le Père. Nous devenons ses membres, nous devenons son corps ; nous entrons dans sa filiation, dans ses titres, dans ses droits de *Fils de Dieu*. Sa destinée est notre destinée, sa vie est notre vie. Comme lui et avec lui, nous devons souffrir en passant et mériter ici-bas dans cette vie voyageuse ; comme lui et avec lui, nous sommes appelés à voir Dieu, l'aimer et le posséder dans la vie et la gloire éternelles. C'est là tout le mystère du christianisme. « Quel amour ! Dieu nous appelle ses fils, Dieu nous adopte pour ses enfants, Dieu se fait notre père ! *Videte qualem charitatem dedit nobis Pater, ut filii Dei nominemur et simus !* »

## II. — Nous devons avoir pour Dieu plus que de la Religion : nous devons avoir de la Piété.

Quelle est, mes frères, je vous le demande, quelle est la conduite d'un fils bien né à l'égard de son père ? Il est plein d'égards et de respect, il prévient ses moindres désirs et obéit au premier signe, il l'entoure de soins empressés : pour tout dire en un mot, il l'aime. Et cet amour d'un fils pour son père a reçu un nom, il s'appelle la *piété filiale*.

Comprenez-vous maintenant ce que c'est que la piété ? Dans son fond, c'est l'amour filial que nous

avons pour « notre Père qui est aux cieux ; » dans son exercice et sa pratique, c'est l'ensemble d'actions et d'habitudes qui sortent naturellement de cet amour filial, et l'entretiennent en même temps qu'elles le prouvent.

Comprenez-vous maintenant que la piété est, avant tout, *une chose intérieure* ? Etre pieux, ce n'est pas dire de longues ou nombreuses prières, rester longtemps à l'église, assister à plusieurs messes, communier tous les jours, être dévot à tous les saints. Etre pieux, c'est aimer le bon Dieu de tout son cœur. — Et cet amour filial fait qu'on goûte les choses de Dieu, qu'on met sa joie dans la prière et ses délices dans les sacrements, surtout qu'on obéit à son Père et qu'en toutes choses on se conforme joyeusement à son aimable volonté.

Comprenez-vous aussi la différence qu'il y a entre la religion et la piété, entre *servir* Dieu et *l'aimer*, encore que ces deux choses soient presque inséparables ? Bien des choses sont communes à vos serviteurs et à vos enfants. Quelle différence entre eux cependant ! Les uns et les autres travaillent pour vous ; mais le serviteur est un mercenaire qui accomplit sa tâche, qui ne travaille que dans la crainte d'un châtimement ou l'espoir d'un salaire. L'enfant, au contraire, tient les intérêts de son père comme les siens propres, sans autre ambition que celle de lui témoigner son amour, sans autre crainte que celle de lui faire déplaisir. Tous deux sont de votre maison, se nourrissent de vos mets et couchent sous votre toit ; mais le serviteur est un étranger, il ne s'assied pas toujours à la table de famille, il n'est point admis aux conversations intimes. On a pour lui des égards, mais point de caresses ; on l'aime s'il est bon, mais d'un amour qui n'est pas profond et qu'un service défectueux ferait disparaître. — L'enfant, lui, est de la maison. Il est là chez lui, tandis que le serviteur est chez les autres. Il y va où il veut et y fait ce qui lui plaît. A lui toutes les caresses, à lui toutes les confidences, à lui une place à la table et au foyer, à lui plus tard l'héritage : *Si filii, et hæredes*. Quand il obéit, car il obéit lui aussi (qui aime sans obéir, mes frères ? Ce n'est pas même Jésus-Christ, qui fut obéissant jusqu'à la mort), quand donc il obéit, il le fait par amour, aussi le fait-il plus et mieux que le serviteur <sup>1</sup>. Je vous expose là le contraste qui règne entre un chrétien exact et un chrétien fervent, une chrétienne correcte et une chrétienne vraiment pieuse.

Comprenez-vous enfin que la piété est *obligatoire* ? Et ne sentez-vous pas qu'avec Dieu la correction, la politesse cérémonieuse et froide ne suffit pas ? Il faut l'amour. Car enfin s'il est vrai, comme le dit saint Paul, que nous n'avons pas reçu l'esprit de crainte qui fait les serviteurs, mais l'esprit d'adoption qui fait de nous des enfants poussant vers le ciel ce cri d'amoureuse supplication : « Mon Père ! Mon Père ! » s'il est vrai que nous ne mentons pas quand nous redisons à chaque heure du jour : « Notre Père, qui êtes aux

<sup>1</sup> Mgr Gay, *Sermons*, tome II.

cieux ; » s'il est vrai que Dieu est le plus dévoué, le plus doux, le plus tendre des pères ; s'il est vrai que Dieu, comme il le dit dans Isaïe, nous aime comme une mère sait aimer et plus qu'une mère ne peut aimer ses enfants, — n'est-il pas vrai que nous devons répondre par un peu de dévouement à beaucoup de dévouement, par un peu d'amour à beaucoup d'amour, par un peu de piété filiale à beaucoup de tendresse paternelle ? L'amour descend, dit un proverbe. C'est vrai. Les parents ont généralement pour leurs enfants plus d'amour que ceux-ci pour leurs parents : s'ensuit-il que les enfants ne doivent rien, ne sont tenus à rien, et qu'en demeurant froidement polis envers leurs parents, ils ont fait tout ce que la justice demandait d'eux ? Ce langage vous révolte, parents chrétiens. C'est celui des chrétiens qui disent : « La piété est bonne pour les gens qui n'ont rien à faire. » Non : la piété n'est pas une chose facultative, mais une chose obligatoire ; ce n'est pas un don libre et généreux, mais un devoir, une dette d'honneur, une dette d'amour, une dette de reconnaissance, une dette de justice.

« Dans les dernières années de sa vie, rapporte sainte Jeanne de Chantal, saint François de Sales se tenait continuellement devant Dieu, plein de révérence et de confiance, *comme un enfant d'amour.* »

La belle attitude, la belle disposition ! *Comme un enfant d'amour !* C'est l'attitude, la disposition de la piété. Permettez-moi de vous le demander maintenant : Etes-vous véritablement pieux ? Avez-vous, au fond du cœur, cet amour filial, confiant, tendre, familial, constant, efficace ? Dieu est-il pour vous ce Père tendre et chéri ? Etes-vous pour lui ces enfants d'amour ? Il y a ici des pères et des mères dévoués certes jusqu'au sacrifice, jusqu'à l'héroïsme. Votre amour maternel toutefois, j'ose le dire, est peu de chose auprès de l'amour dont nous enveloppe notre Père du ciel. Eh bien ! demandez-vous si vous êtes pour Dieu par les œuvres, par le cœur, par la vie, ce que vous souhaitez que vos enfants soient pour vous. Heureux serez-vous si vous avez pour Dieu l'amour d'un bon fils pour son père ! Ainsi soit-il.

## II

### NATURE DE LA PIÉTÉ

La piété, nous l'avons vu, n'est pas une chose facultative, c'est une affaire obligatoire. Etant donné que Dieu n'est pas seulement notre Maître, mais encore notre Père, nous devons être plus que ses serviteurs, nous devons être ses enfants ; nous lui devons plus que de la religion, plus que de l'honneur et de l'obéissance, nous lui devons cet attachement respectueux d'un fils pour son père, cette affection pleine d'égards faite de vénération, de confiance, de dévouement et de tendresse qui a reçu dans notre langue ce beau nom : *la piété filiale.*

Mais cet amour est une disposition intérieure, cachée jusqu'au fond de notre âme. Quelle en est donc la marque visible, la manifestation extérieure ? C'est la source : quel est le courant ? C'est le foyer : quel est le rayon ? C'est la racine : quelle est la tige et quels sont les fruits ? Qu'est-ce en somme que la piété et quelle en est la nature ?

Le voici en deux mots : la piété, c'est le *devoir* ; la piété, c'est le *dévouement*.

Le principal, l'essentiel, le solide de la piété, ce qui en fait le fondement, le foyer, la tige, la substance, c'est le *devoir*.

L'accessoire, le secondaire, le brillant de la piété, ce qui en est la flamme et la fleur, ce qui lui donne son complément et sa perfection, c'est le *dévouement*, c'est la *dévotion*.

Le devoir qui fait accomplir intégralement tous les préceptes, la dévotion qui porte à la pratique des conseils évangéliques, le devoir qui obéit et la dévotion qui aime : voilà la piété essentielle et la piété parfaite.

#### I. — La piété essentielle, c'est le devoir.

Et d'abord, être pieux, c'est avant tout bien faire son devoir. « Règle excellente, dit Bourdaloue, juger de sa dévotion par son devoir, mesurer sa dévotion sur son devoir, établir sa dévotion dans son devoir. Règle sûre, règle générale et qui convient à tout le monde, mais règle dont il n'est que trop ordinaire de s'écarter. Où voit-on, en effet, ce qui s'appelle dévotion du *devoir* ? Cette idée de devoir nous blesse, nous gêne, nous rebute, nous paraît trop commune et n'a rien qui nous flatte et qui nous pique. C'est néanmoins la véritable idée de la dévotion. Toute autre dévotion sans celle-là est une dévotion imaginaire. Et celle-là seule, indépendante de toutes les autres, peut nous faire acquérir les plus grands mérites et parvenir à la plus haute sainteté. »

Le sens commun le demande. Être pieux, avons-nous dit, c'est aimer Dieu comme un père. Or, si on l'aime ainsi, que fera-t-on ? On fera d'abord ce qu'il demande de nous, on fera son devoir, parce que, quand on aime quelqu'un, on cherche à lui procurer satisfaction et contentement, on fait sa volonté. Après cela, on peut l'entourer d'égards et de soins empressés, d'attentions délicates ; mais l'essentiel, le solide de la piété, la preuve de l'amour, c'est l'adhésion à la volonté divine, l'accomplissement du *devoir*.

Jésus-Christ ne nous demande pas autre chose. « Tous ceux qui disent : Seigneur, Seigneur ! » tous ceux qui font de longues prières, poussent de pieux soupirs et m'adressent des invocations sans fin, « n'entreront pas pour cela dans le royaume des cieux. » Ce n'est pas cela l'amour, ce n'est pas cela la piété. « Si vous m'aimez, gardez mes commandements. *Si diligitis me, mandata mea servate.* Voulez-vous être mes amis ? Faites ce que je vous commande, faites votre devoir. *Vos amici mei estis, si feceritis quæ præcipio vobis.* »

Jésus-Christ lui-même n'a pas fait autre chose. Faire la volonté de son Père, faire ce que Dieu lui



demande, faire son devoir, c'est l'idée maîtresse, c'est le tout de sa vie. C'est sa première parole en venant en ce monde : « Me voici, dit-il, pour faire, ô Dieu, votre volonté. » C'est sa préoccupation quotidienne : « Ma nourriture est que je fasse la volonté de mon Père. » Les apôtres ne connaissaient pas cette nourriture : c'est le pain du devoir. — Au soir de sa vie, c'est sa consolation d'avoir fait son devoir : « Mon Père, dit-il dans la prière sublime qu'il lui adresse après la Cène, mon Père, j'ai achevé l'œuvre que vous m'aviez donnée à faire, » j'ai fait mon devoir. — Et le lendemain, quand il a poussé l'obéissance au devoir jusqu'à la mort et la mort de la croix, *factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis*, il peut s'écrier en expirant : « *Consummatum est!* Tout est consommé. » C'est sa dernière parole, son adieu suprême : « Tout est consommé : mon devoir est accompli. »

Voilà le modèle de la vraie piété. Jésus-Christ est le Fils par nature et nous ne sommes que les enfants par adoption, mieux que nous il sait comment il faut aimer son Père et le nôtre, et quelle piété il faut avoir envers lui. Aimons comme il a aimé, comme il nous dit d'aimer. Faisons notre devoir.

## II. — *La piété parfaite, c'est la dévotion.*

Cependant, vous le sentez, si le devoir est l'essentiel, il n'est pas le tout de la piété. Le devoir a je ne sais quoi de dur et d'austère, la piété respire quelque chose de plus tendre et de plus doux ; la piété est plus que l'obéissance, elle est l'affection ; plus que la discipline, elle est le dévouement ; plus que le devoir, elle est l'amour.

Puisque nous sommes des enfants, voyez ce que fait l'enfant bien né qui aime son père et sa mère. Se contente-t-il de leur obéir, de faire ce qui lui est commandé et rien au delà ? Non, il n'obéit pas seulement, il aime. Aussi, son devoir accompli, il ne se retire pas à l'écart comme le serviteur qui vient d'achever sa tâche, mais il aime à passer ses instants dans la chambre de son père, à converser avec lui jusqu'à ce que survienne un autre devoir auquel il courra avec empressement, toujours pour faire plaisir à son père.

Ainsi fait l'âme pieuse. Elle aime Dieu, donc elle fait son devoir d'état d'abord. Puis, ce devoir achevé, elle va converser avec son Père des cieux, elle fait sa visite à l'église, elle y demeure longtemps parfois, suivant que ses occupations, son devoir le lui permettent. Mais, quoiqu'elle s'y plaise toujours, elle se garde d'y rester quand son devoir l'appelle ailleurs : ce serait imiter l'enfant qui boude à la maison, un doigt dans la bouche, le front au mur, quand son père l'envoie travailler.

Que fait encore l'enfant qui aime ? Son amour ne se borne pas à son père, il s'étend à toute la famille. Il aime sa mère, il aime ses frères et sœurs. Ainsi fait l'âme pieuse. Elle aime non seulement le Père, mais les trois personnes de la famille de Dieu.

Elle aime le Fils, Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai

homme, l'ainé de la famille des enfants de Dieu, le premier-né de toute créature, celui que saint Paul appelle *le grand sacrement de la piété chrétienne*. Elle l'aime, elle le contemple, elle l'honore, elle l'imite. Pour elle, comme pour saint Paul, sa vie c'est Jésus-Christ : « *Mihi vivere Christus est.* »

Avec Jésus, l'âme pieuse aime le Saint-Esprit, qui sanctifie les âmes et assiste et gouverne l'Eglise.

Elle entoure du plus tendre, du plus pur, du plus ardent de tous les amours celle qui nous a donné Jésus ; avec le Père, celle que nous appelons notre mère, Marie.

Elle aime les membres de cette grande famille des cieux allée à celle de la terre, les anges qu'on peut appeler les cousins des hommes, et celui-là surtout qu'elle aperçoit en tous lieux à sa droite, qu'elle salue le matin en se levant et auquel elle dit en se couchant : « Bonsoir, mon bon ange. »

Elle aime tous ses frères dont l'innombrable famille peuple le ciel, la terre et le purgatoire. Elle invoque et honore au ciel ses frères qui triomphent, elle soulage au purgatoire ses frères qui souffrent, elle ramène ici-bas ses frères qui s'égarent, les pécheurs. Tous, elle les aime, et son amour ne s'arrête que là où tout amour expire, où cesse la paternité de Dieu lui-même, au seuil de l'enfer.

Enfin l'enfant, outre son père, outre sa famille et ses parents, aime encore le patrimoine paternel et la maison de ses aïeux. Rien de ce qui touche à son père, de près ou de loin, ne lui est indifférent. Les écrits faits de sa main et ceux qui parlent de lui, les souvenirs, les portraits et les trophées de famille, les anniversaires et les dates de famille, tout cela est pour lui l'objet d'un amour pénétré de religion.

Ainsi l'âme pieuse se plaît à l'église : c'est la maison de son Père. — Elle relit avec bonheur l'Evangile qui raconte l'histoire de Jésus, et tous les Livres saints qui sont l'œuvre de Dieu, comme tous les ouvrages des docteurs et les livres pieux qui parlent de lui. — Elle aime et honore les titres de noblesse, les monuments, l'histoire, les souvenirs, les trophées, les anniversaires, les coutumes de sa famille ; je veux dire les reliques des saints et leur histoire, leurs images, leurs statues, les médailles, les crucifix ; les cérémonies, et les symboles et les fêtes de l'Eglise.

« Je suis de la famille humaine, disait un ancien, et rien de ce qui est humain ne m'est étranger. » La piété ne détruit pas cet amour de l'humanité, elle le transforme et le perfectionne en y ajoutant l'amour de Dieu qui lui fait dire : « Dieu est mon père ; je suis de la famille divine, et rien de ce qui touche à Dieu ne m'est étranger. »

Voilà ce qu'est la vraie piété. Exercez-vous à la pratiquer. « *Exerce autem te ipsum ad pietatem.* » Faites-le avec ordre ; l'essentiel d'abord, le parfait ensuite.

Premièrement, servez Dieu comme un bon maître, avec amour et fidélité : faites votre

devoir. C'est si beau de faire son devoir, c'est si doux et c'est si grand ! Le devoir constitue notre mérite aux yeux de Dieu, notre honneur auprès des hommes, et notre force vis-à-vis de nous-mêmes.

Deuxièmement, aimez Dieu comme un bon père, soyez-lui dévoués, soyez-lui dévots, puisque la dévotion c'est le dévouement et c'est l'amour, vous souvenant toutefois que les pratiques de la dévotion sans la dévotion du devoir, c'est un mensonge qui peut tromper les hommes et surtout nous tromper nous-mêmes, mais qui ne trompe pas Dieu. Il faut le servir, il faut l'aimer dans la sincérité et la vérité pour mériter les récompenses dues à la vraie piété. Ainsi soit-il.

## CONFÉRENCES POUR LE CARÈME

### VIII

#### LA FAUSSE CONSCIENCE

*Decipistis animas vestras.*

Vous trompez vos consciences.

(Jérémie, XLII, 20).

Après avoir montré comment la conscience nous sert de guide en éclairant les actes humains, en déterminant leur moralité, en nous entraînant vers le bon, le juste et l'honnête, il semblerait que, partant de ce principe, les hommes ne devraient former que deux catégories : la catégorie de ceux qui écoutent les conseils intelligents et désintéressés de ce guide, et la catégorie de ceux qui ne les écoutent pas ou agissent contrairement ; c'est-à-dire, les bons jouissant d'une paix méritée, et les méchants dont le remords bouleverse et déchire l'âme.

Eh bien, non ! Une fatale expérience démontre qu'en face de la bonne et de la mauvaise conscience, il y a la CONSCIENCE FAUSSE ; et le phénomène que celle-ci présente donne, ou du moins semble donner à notre précédent discours un éclatant démenti. Car on ne retrouve ici aucune des qualités que nous avons attribuées à la conscience : rien de sa perspicacité, rien de son exactitude et de son équité dans l'appréciation du bien et du mal.

Ainsi, parmi les hommes à la conscience fautive, les uns, comme les scrupuleux, tout en agissant bien, croient mal faire, et ils sont torturés ; les autres, au contraire, les libéraux de la morale, croient bien faire, tout en agissant mal, et ils jouissent d'une tranquillité apparente. Les uns et les autres invoquent à l'envi la conscience pour s'accuser ou pour s'excuser.

D'où vient cette confusion ? Le regard de l'âme se serait-il obscurci au point de voir trouble ? ou bien, la Loi éternelle de Dieu se déroberait-elle par intermittence à son ministère sacré ? — Ni ceci, ni cela ; nous l'avons amplement démontré.

Non ! C'est notre liberté, qui, abusant d'elle-même, amène cette aberration. Elle s'interpose entre les deux termes et fait si bien qu'ils ne se voient plus comme ils sont. Il se produit un travestissement : c'est bien la même vérité, mais sous le vêtement du mensonge ; c'est bien le même mensonge, mais sous le vêtement de la vérité.

Puisque nous avons déjà, avec saint Dorothée, appelé la conscience « un soleil intérieur » qui a pour office d'éclairer notre intelligence, retenons la comparaison.

De même que le soleil, passant à travers un cristal vicié ou coloré, ne porte à nos yeux qu'un faux éclat fort différent de sa blancheur naturelle et propre à nous donner le change sur la nature des objets ; de même la loi de Dieu, passant à travers notre liberté dépravée, en prend les fausses couleurs et arrive à notre intelligence, non telle qu'elle est, mais telle qu'elle paraît dans le milieu qu'elle traverse. De là, subjectivement du moins, la transformation fatale du bien en mal, du mal en bien, du poison en remède, et du remède en poison.

Cette déviation de la ligne droite, ces transformations que nous provoquons nous-mêmes, puisqu'elles sont purement subjectives, nous rendent-elles moins criminels et plus excusables aux yeux de Dieu ? Non, mes frères ; je voudrais pouvoir le proclamer avec l'autorité et l'accent du prophète : « *Decipistis animas vestras !* Vous trompez vos consciences ! Vous trichez ! Vous commettez une supercherie qui se retournera tôt ou tard contre vous. Le rôle de suborneurs que vous prenez vis-à-vis de votre conscience, témoin et juge de vos actions, vous attirera de la part de Dieu le mépris et le châtement que vous-mêmes avez coutume d'infliger à ceux de vos semblables assez vils pour accepter un pareil rôle dans la société. »

Tendre à fausser sa conscience, c'est donc se placer de propos délibéré hors de la voie normale : c'est se damner *methodiquement*, c'est-à-dire s'enlever jusqu'à l'espoir du repentir. — Malheur incomparable, qui a toujours fait trembler les saints, et que je voudrais détourner de vos têtes en établissant d'abord *en quoi consiste* la fautive conscience, ensuite les *sources* d'où elle découle, et enfin les *résultats* auxquels elle aboutit.

### I

Je l'ai déjà donné à entendre : la fautive conscience consiste dans la substitution de soi-même, de ses désirs, de ses passions à la loi de Dieu.

Pour bien comprendre ce qui se passe dans sa formation et son développement, empruntons à l'Ecole un de ses axiomes souvent répétés, celui-ci : « *Quicquid recipitur, ad modum recipientis recipitur*. Tout est reçu dans la mesure de celui qui reçoit ; » traduction libre, mais équivalente : « Tout prend la forme de son moule. »

Ainsi la lumière, qui est la même pour tous, n'est pas reçue par tous de la même manière :



elle se règle sur la forme et la qualité des yeux de chacun. Il y en a qui n'en reçoivent pas du tout, les aveugles; d'autres la reçoivent imparfaitement, parce que leurs organes sont imparfaits; d'autres encore, par un effet de leur volonté et au moyen d'artifices, la modifient, l'augmentent ou l'amouindrissent. Et l'on pourrait dire la même chose du liquide, de l'air, de toutes choses mesurables. Tout cela prendra la forme du récipient.

Ainsi en est-il de la loi éternelle de Dieu. Concédée en soi, elle est identique pour tout le monde; elle est simple, uniforme, immaculée, inflexible, étrangère et inhabile à toute transaction, à tout accommodement.

Mais en tant qu'elle est reçue par l'homme pour constituer sa conscience, elle prend la forme du vase qui doit la contenir; elle subit nos interprétations, s'ajuste à notre tournure, parle notre langage, suit toutes les courbes et toutes les sinuosités de notre esprit: de sorte qu'au lieu d'être dirigé par elle, c'est l'homme qui la dirige en la dépouillant des caractères qui lui sont propres et en lui imposant les siens.

Qu'arrive-t-il?

Il arrive que, le cœur humain étant extraordinairement varié et changeant, la loi divine semble perdre de sa simplicité et de son uniformité pour s'adapter à nos bizarreries et à nos caprices. Elle semble perdre aussi de sa sainteté; car il peut se faire que son interprète soit criminel et la traduise selon sa manière d'être. Et alors, au lieu de réformer nos vices et de nous amener au bien, — double objet de sa promulgation dans nos âmes, — elle ne fait qu'approuver nos faiblesses en les couvrant du pavillon de la vertu.

Qu'arrive-t-il encore?

Il arrive qu'il y a autant de consciences que de manières de voir, autant de religions que de consciences, autant de vérités absolues que de religions, fussent-elles contradictoires, monstrueuses, subversives de tout ordre logique, moral et social.

La fausse conscience doit produire, en effet, ce que le libre examen produit dans le protestantisme. Affranchi de toute autorité extérieure, ne relevant que de sa raison et de sa volonté, celui-ci compose sa foi de textes bibliques expliqués par lui-même. Mais, comme son humeur n'est pas égale partout, qu'elle subit presque fatalement les influences de terroir et de nationalité, l'esprit de caste et les inspirations de l'intérêt, il a morcelé son peuple en des milliers et des milliers de sectes différentes<sup>1</sup>. Il se base sur la parole de Dieu, sur la loi écrite, j'en conviens, mais en livrant cette parole et cette loi aux interprétations privées, en les laissant à la merci du premier qui sait lire; le même texte prouve, par exemple, la Présence réelle sur les bords du Rhin, et la réfute sur les bords de la Tamise; ici, on affirme le sacerdoce, là, on le dément. Quoi! l'anglicane

Albion n'a-t-elle pas lu un jour dans je ne sais quel prophète que de tuer un Français, c'était une œuvre pie et méritoire aux yeux de Dieu et de la civilisation?<sup>2</sup>

Grâce à ce machiavélisme de la conscience, on a pu voir des brigands calabrais suspendre en ex-voto leur poignard aux socles des madones, et l'Attila moderne, marchant sur les brisées de l'ancien, s'intituler le *Justicier de Dieu*, à l'heure même où il violait quelque loi divine.

La loi de Dieu est-elle donc si multiple pour admettre tant de commentaires opposés, ou si obscure qu'il faille marcher à tâtons pour en découvrir le sens? Non, certes; « la loi de Dieu est simple; la loi de Dieu est un flambeau. » Mais en nous substituant à elle, au lieu de lire la volonté divine, nous lisons notre propre volonté; nous lui communiquons nos ignorances et nos obscurités personnelles pour avoir le droit de nous dire clairvoyants.

Or, ce procédé du protestantisme vis-à-vis de la loi de Dieu écrite dans les livres, la fausse conscience l'emploie vis-à-vis de la loi de Dieu écrite dans nos cœurs. Quand nous sommes sous l'entraînement d'un désir, d'une passion, la vraie conscience a beau crier et protester, la loi divine a beau être forte et lumineuse, nous accourons vainement en apparence pour écouter ses conseils, pour lire son texte...; nous avons été précédés par notre propre désir, c'est lui que nous écoutons et que nous suivons. « *Transierunt in affectum cordis*, disait le prophète royal (Ps. LXXII, 7), ils sont passés du côté où penchait leur cœur; » ils ont capitulé devant la passion devenue loi.

C'est l'histoire des païens. Pour s'autoriser au crime, que firent-ils? — Ils le divinisèrent. De sorte qu'en le commettant, ils avaient l'air d'accomplir, et peut-être beaucoup d'entre eux accomplissaient-ils intentionnellement, des actes religieux, *fuit miseris religiosa delicta*<sup>3</sup>.

Il faut avouer que, si le moyen n'était pas honnête, il ne manquait pas d'habileté; car l'apparence du bien trompe beaucoup plus facilement que le mal même.

A la faveur de cette falsification de la conscience, on s'imagine courir dans la voie droite, parce qu'elle le paraît, et lorsqu'une fois elle le paraît, c'est comme si elle l'était.

Combien de malheureux sont ainsi parvenus à travestir insensiblement leurs caprices en lois, leurs scandales en devoirs, leurs emportements et leurs injustices en vertus, à étouffer le remords, à se procurer des nuits calmes et sereines! Qu'on ne s'y trompe point: cette sainteté est un déguisement, et cette tranquillité une formidable tempête, *tranquillitas ista tempestas est*<sup>4</sup>; c'est plus qu'une tempête, c'est le naufrage, et presque sans espoir!

Que faut-il donc penser de cette parole devenue

<sup>1</sup> Cette doctrine était généralement prêchée pendant nos guerres avec l'Angleterre.

<sup>2</sup> S. Cyprien, 1<sup>re</sup> *Epistol. ad Donatum*.

<sup>3</sup> S. Jérôme.

<sup>4</sup> Bossuet, *Histoire des variations*.

banale à force d'être répétée : « Chacun a sa conscience ? »

Il faut penser que, s'il n'y a pas d'autre garantie pour l'honneur, la probité, la justice et généralement pour les vertus qui forment l'âme des grands peuples et en assurent la prospérité, ces nobles et divines choses sont bien compromises. Mais voilà le malheur, précisément, que chacun ait sa conscience ; les gens de robe et d'épée, leur conscience ; les savants et les artistes, leur conscience ; et jusqu'aux dévotés et dévots, leur conscience ! En vérité, en vérité, je vous le dis, toutes ces consciences réunies n'en valent pas une, et elles ont le triste privilège de démolir pièce à pièce la conscience vraie, la seule vraie, celle qui est l'expression authentique de la loi divine.

N'est-ce pas navrant de voir comme on s'acharne à mettre son idole à la place de Dieu, et sa passion à la place de la loi éternelle ! Celui-ci appelle son avarice sordide « une sage économie, une prudente réserve pour des charités posthumes ; » celui-là nomme dignité et noblesse de caractère son insupportable orgueil ; un autre explique par le point d'honneur des homicides volontaires, ou cache des gains illicites sous le titre élastique de « légitimes compensations. » La débauche, qui est un outrage à la nature, en devient la glorification ; la basse jalousie se métamorphose en noble émulation ; la calomnie, la médisance en zèle et charité ; l'ambition de certains politiciens en pur patriotisme ! Que sais-je ? A entendre les plus grands criminels, ils sont irrépréhensibles ; bien mieux, ils s'imaginent rendre hommage et presque service au Dieu de la vertu.

En pure et saine logique, ceci est monstrueux. J'aime mieux les cyniques faisant parade de leurs forfaits ; j'aime mieux les froids blasphèmes de l'athée en plein jour. Il y a de la franchise, au moins, dans ces énergièmes et ils me donnent le droit de proclamer mon mépris pour eux. Mais, rire de la vertu tout en bénéficiant de son prestige, proclamer le droit pour mieux le trahir, invoquer Dieu pour le mieux souffleter, en le présentant comme l'auteur, ou du moins l'approuvateur de ses propres dérèglements, c'est ignoble, lâche ;... et c'est le crime journalier de la fausse conscience, car toutes ses iniquités portent hypocritement l'étiquette et l'estampille de la divinité.

## II

Ces observations un peu générales, tout en déterminant la nature de la fausse conscience, indiquent la première source d'où elle provient, à savoir : les passions dominantes qu'on veut assouvir à tout prix.

Il y en a beaucoup d'autres, que je désignerai par un seul mot : le monde.

Comme vous le pensez, il ne s'agit pas ici d'un monde quelconque, mais bien de celui que saint Paul appelle « la région des ténèbres » et auquel le Sauveur a jeté sa malédiction à cause de ses scandales et de sa perversité. (Matth., XVIII, 7).

Il est triste de le penser, mais c'est un fait permanent que chacun peut constater à son aise : si pervers qu'il soit, en raison même de sa perversité, ce monde scandaleux et maudit jouit d'une autorité refusée à l'innocence, exerce sur les âmes un empire que le Seigneur lui-même, par l'éclat de sa doctrine et la grâce des sacrements, est impuissant à obtenir.

En voulez-vous une preuve manifeste ? — Que Dieu dans sa miséricorde, exauçant la prière du juste, opère un miracle éclatant. Devant un fait pareil, à cette heure solennelle où la divinité parle, la terre devrait tressaillir d'enthousiasme ou, silencieuse, s'abîmer dans l'adoration. Que voyons-nous, au contraire ?

La grande voix du divin Thaumaturge se perd dans le bruit ; elle vient expirer à la surface de nos cœurs, et à part quelques âmes privilégiées, nul ne l'a entendue...

Qu'est-ce qui est parvenu à étouffer ainsi cette voix tonnante du ciel, à suspendre le cours de son action divine ?

Qui ? — Le monde dont il est ici question. Il fait si bien par ses insinuations malveillantes, par ses plaidoiries perfides, par sa logique louche et entortillée, qu'il répand dans les esprits une espèce de scepticisme, suivi bientôt de la négation absolue. De sorte que, si le Christ a pu dire une fois : « J'ai vaincu le monde, *ego vici mundum* <sup>1</sup> ; » le monde, à son tour, dit en mille circonstances : « *Ego vici Christum*, moi, j'ai vaincu le Christ ! »

Eh bien ! ce monde, cet avocat rusé, ce suborneur détestable est le même qui embauche les consciences, qui les frôle, les falsifie, les retourne de fond en comble, au point de remplacer en elles la notion du bien par la notion du mal, et de leur faire adorer la vertu jusqu'au vice même.

Il est vrai qu'il dispose d'agents habiles et redoutables ; ce sont : l'autorité de l'exemple, les séductions du langage, et enfin le prestige de la coutume. C'est dans le réseau de ce triple filet que le vieux serpent enlance les générations abâtardies d'Ève et d'Adam.

1. Des exemples pernicieux et influents, il en a toujours. Il en fait trouver au fils dans le père, à la fille dans la mère, aux petits dans les grands.

Il en est un surtout qu'il aime, qu'il exploite sur une grande échelle, qui le rend fou de joie quand il croit l'avoir découvert. C'est celui qu'on signale de loin en loin à l'ombre du sanctuaire, revêtu de la toge sacrée. « Comment une conscience pourrait-elle s'alarmer en imitant celui qui la guide ? Dieu n'est-il pas dans son ambassadeur ? Il faut bien que la nature soit plus forte que la grâce, pour que des mains ruisselant encore de l'huile qui consacre, laissent tomber le Saint des saints ! »

Voilà les maximes que les multitudes embrassent avec fureur. Et c'est en vertu de ces maximes que

<sup>1</sup> Joan., xvi, 33.



les scandales se perpétuent dans les nations, que l'irréligion devient héréditaire dans les familles et s'érige en devoir dans les individus ! Et l'on est plus fidèle à ces traditions de mort qui circulent dans l'atmosphère, qu'aux traditions de vie déposées au sein de l'Eglise par Jésus-Christ.

Certes, que peut répondre un père à son fils qui lui dit : « Je fais comme toi ? » — Que peut répondre un chef à son subordonné qui lui dit : « Je t'imité ? » — Et que peut répliquer l'oint du Seigneur au chrétien qui lui dit : « Je te suis ? »

Ils n'ont rien à dire, sans doute, que le grand mot de David : « *Peccavi !* j'ai péché. » Ils n'ont rien à faire qu'à courber la tête et essayer d'éteindre l'incendie qu'ils ont allumé. Mais Dieu n'acceptera jamais de morale formée sur d'autres exemples que les siens ; car lui seul est la Voie, la Vérité et la Vie ! lui seul a pu défier le monde de le convaincre de péché, sans qu'aucune audace humaine ait jamais osé relever le gant ! lui seul a pu dire aux nations comme aux individus : « Regardez-moi, je suis le modèle ! » C'est pourquoi, aux consciences qui se sont laissé séduire, il dira : « Ah ! vous avez invoqué des dieux étrangers ! Soit ! allez leur demander le prix de votre soumission ! Mais ils ne vous sauveront pas des bras de ma justice ! »

2. Le monde est peut-être plus habile encore à fausser les consciences par le langage insinuant dont il revêt son étrange théologie.

Le monde parle, et il écrit.

Sa parole parlée est entraînante de sa nature ; un publiciste éminent <sup>1</sup> l'appela jadis « un mâle outil ; » et l'on sait ce qu'un pareil outil peut produire de bon et de grand quand il est manié par un ouvrier habile, soit dans la sphère purement scientifique, soit dans l'apostolat chrétien. Mais quand elle défend la cause d'un intérêt ou d'une passion qui frémit et bouillonne au fond du cœur, elle est irrésistible. On ne se méfie pas assez de ses charmes, de son travail corrosif, de ses effets désastreux dans les enceintes parlementaires, théâtrales, scolaires, et jusque dans les épanchements de l'amitié.

Pensez-y, mes frères, pensez-y avant qu'il ne soit trop tard !

Or, si cela est vrai de la parole parlée, c'est mille fois vrai de la parole écrite, cette plaie de notre époque, plus désastreuse que les dix plaies d'Égypte réunies.

C'est par le romantisme et les livres doctrinaires que la conscience chrétienne est surtout ébréchée. C'est à cette propagande diabolique, qui se fait par le journal, la brochure, le pamphlet, l'illustration, qu'il faut faire remonter tant d'opinions modernes, presque toutes entachées d'hérésie, tant d'idées absurdes, de principes incohérents et subversifs, qui font verser des larmes de sang à l'Eglise, et désespérer les penseurs du salut de la société !

On a reproché à Pie IX, d'auguste et douce mémoire, d'avoir pris une verge de fer pour les frapper, et un stigmat de honte pour les flétrir. Il a bien fait ! Il a bien fait ! C'était son droit et son devoir ; il les a affirmés l'un et l'autre, à son jour, à son heure ; et les rugissements que nous avons entendus prouvent qu'il avait mis le doigt sur la plaie.

Laissant à part un certain enseignement qui a son génie inspirateur dans les loges maçonniques, comment n'être pas frappé des appréciations bizarres, hasardées, téméraires, irrespectueuses, révoltées, qui vont se généralisant sur le domaine religieux et moral ? A chaque pas, on rencontre de prétendus chrétiens découvrant des toiles d'araignée dans l'immense et immortel édifice du Christ, de la rouille aux portes du tabernacle, reprochant à Dieu de n'avoir pas mis le style et la cadence académiques dans les Livres inspirés.

Ecoutez ce qui se dit à huis clos dans les salons, parfois même en public, sur les lois du jeûne, de la confession, du célibat ecclésiastique. Sont-ce des disciples de Pierre ou de Luther qui parlent de la sorte ? Comment sont-ils parvenus à donner ce pli, cette entorse à leur conscience ? — En dévorant les malsaines élucubrations de la littérature moderne, en assistant aux conciliabules de l'erreur et de l'impiété que le monde leur ménage à propos.

Et avec cela, quelques-uns prennent des airs de foi candide, des figures de saints à canoniser. Et parce qu'ils ne sont pas traduits devant le Saint-Office ou nommément excommuniés, ils se tiennent pour orthodoxes et les uniques possesseurs de la vérité ! Si vous leur demandez d'où ils tirent leurs convictions nouvelles, ils répondent qu'elles sont le fruit de leurs travaux. Eh bien ! moi, j'affirme qu'elles sont le fruit de leurs iniquités et de la corruption de leur cœur !

3. Enfin, le troisième moyen dont le monde se sert pour embrouiller et sophistiquer la conscience, c'est ce que nous pourrions appeler le *droit coutumier* ou le prestige de la coutume.

Je ne sais à quelle époque ce détestable tyran a usurpé le trône de la raison dans le monde. Ce que je sais, c'est qu'il n'exista jamais un despotisme égal au sien et un commandement auquel il fût plus funeste de se soumettre.

Et chose singulière ! c'est dans un siècle fameux par ses aspirations à l'indépendance et à la liberté, c'est dans notre cher pays, dans un pays toujours préoccupé de raser quelque bastille, que les multitudes courbent plus volontiers la tête sous le joug de la coutume ; qu'elles s'enrôlent plus opiniâtrement sous le drapeau de cette Frédégonde cruelle, insatiable, capricieuse, et l'invoquent — contre qui ? — contre la religion et contre Dieu !

« *Tenet me, tenet me concursus populorum* <sup>1</sup>, la coutume m'entraîne ; la mode le veut ainsi.

<sup>1</sup> Exode, xxv, 40.

<sup>2</sup> Louis Veuillot.

<sup>1</sup> S. Augustin.

Tout le monde serait-il donc plongé dans l'erreur ? Dieu damnerait-il donc tout le monde ? — Voilà ce que l'on entend partout, pour faire passer les choses les plus condamnables et les plus contraires à la loi divine. C'est par respect pour la coutume que chacun a ses voies détournées, ses mystères d'abomination, ses injustices favorites, sa petite théologie de transaction et d'accommodements. C'est à cause de la coutume qu'on regarde comme des bagatelles, des péchés pour l'expiation desquels Jésus-Christ a versé tout son sang ; que des femmes chrétiennes prennent des libertés qu'elles condamneraient chez des païens ! C'est par la coutume qu'elles expliquent et essaient de justifier je ne dirai pas l'extravagance, — ce serait peu de chose, — mais l'immodestie de leur parure, et leur passion pour les rendez-vous de la vanité et de la frivolité ! La domination de la coutume en est venue au point qu'il reste à peine assez de pudeur pour rougir de la faute qui la fait perdre ou la met gravement en danger.

Que dirai-je ? Dans une multitude de circonstances infiniment délicates pour la conscience et d'une extrême importance pour le salut, la coutume est la loi accréditée qui l'emporte sur toutes les autres. La coutume est l'oracle infallible, c'est l'Evangile avéré et triomphant ; quant à l'autre Evangile, — celui de Jésus-Christ, — ce n'est plus qu'un livre rudimentaire de lecture pour les petits enfants.

Le prophète Isaïe parle « d'un vaste bouclier de mensonge, » dont les hommes aiment à se couvrir. Ce bouclier, disent les commentateurs, c'est la coutume ; mais il n'est pas si vaste qu'il puisse enfouir dans sa concavité les rayons flamboyants de la conscience ou de la loi éternelle.

Il y a des coutumes qui dérogent aux lois humaines, qui les abrogent même dans certaines conditions ; et la raison philosophique de cette jurisprudence est qu'un effet peut être détruit par la cause qui l'a produit. Mais nulle puissance terrestre n'ayant concouru à former la conscience, nulle puissance temporelle ne pourra la modifier. Par conséquent, toute prescription contre elle est impossible. Le torrent de la coutume, semblable aux autres torrents, pourra renverser le monde, se creuser de nouveaux lits... ; il viendra nécessairement expirer au pied du trône de Jéhovah !

Invoker la coutume pour se confectionner une conscience, pour donner au vice la physionomie ou la valeur de la vertu, c'est donc un leurre. Dieu ne s'appelle pas la *coutume* ; il s'appelle la *Vérité* !

### III

Maintenant, si nous examinons à quoi aboutit la fausse conscience, je me justifierai sans peine de l'avoir appelée au début de ce discours « le plus grand des malheurs. »

Car, si je ne me trompe, le plus grand des malheurs, c'est bien de s'ouvrir bénévolement une libre carrière à tous les crimes et de rendre impossible la grâce de la Rédemption. Et tel est précie-

sément le double résultat de la fausse conscience : elle conduit à vivre et à mourir dans le péché.

1. Pour bien comprendre ceci, rappelez-vous ce que nous avons déjà dit de la persistance et de la ténacité avec lesquelles la conscience proprement dite proteste contre tout acte qui la blesse et altère son intégrité. Mais, si l'homme ne tient aucun compte des efforts de la conscience pour le maintenir dans la voie droite ; s'il passe outre à tous ses avertissements, à tous ses conseils, à tous ses remords..., Dieu ne pourrait continuer d'être bon sans cesser d'être juste ; et alors, il fait son premier pas pour le perdre. Il frappe son cœur de cécité, dit saint Augustin après un ancien philosophe, *quos vult perdere Deus dementat* ; non pas que Dieu aveugle *directement* le pécheur, ce qui semblerait répugner à sa paternelle providence ; mais il l'aveugle *indirectement*, en cessant de l'éclairer. Sa lumière méprisée se retire, *aufetur ab impiis lux sua*. (Job, xxxviii, 15).

Que devient alors le pécheur ? Il devient comme un homme à qui l'on creverait les yeux et qu'on enfermerait ensuite dans une enceinte hérissée de lames d'épée, d'éclats de verre et d'instruments tranchants.

Privé de la lumière divine, la seule qui puisse diriger ses pas dans la voie du salut, il tombe dans un chaos semé d'abîmes et d'occasions de mort. Il se heurte à tout ; il se blesse à tout ; il meurt pour ainsi dire à tout instant. En d'autres termes, il promène sa misérable vie d'iniquité en iniquité, de crime en crime. Il commence par perdre la conscience, il finit par perdre la foi : *Quam quidam repellentes circa fidem naufragaverunt*. (Tim., i, 19).

L'histoire des Juifs, à la fin de leur existence politique, nous offre un terrible exemple des effets désastreux de la fausse conscience.

Quelle était l'attitude des pharisiens vis-à-vis de notre Sauveur ? — Dévorés de jalousie, à cause de l'ascendant qu'il prenait de jour en jour sur le peuple, par sa parole et ses miracles, ils plierent leur conscience à la mesure de cette vile passion. Ils se persuadèrent que Jésus était l'ennemi de la loi mosaïque ; qu'il voulait la détruire, quoiqu'il eût dit expressément le contraire ; qu'il était blasphémateur, puisqu'il se posait en Fils de Dieu et qu'il se disait Dieu ; par conséquent, il méritait la mort.

Remarquez, je vous prie : la conclusion était juste. Si, en effet, Jésus se disait Dieu, sans l'être, il était blasphémateur, et, d'après les lois de cette époque et de ce pays, il méritait la mort. Mais s'il s'attribuait la divinité, il la démontrait irréfutablement par ses actes. (Jean, x, 38). Les pharisiens tiraient donc une conclusion juste d'un principe faux : et c'est en suivant ce faux principe sciemment posé par leur fausse conscience, qu'ils tombèrent dans les effroyables excès que vous connaissez.

Voyez leur habileté à prendre le change et à le donner ; voyez leur acharnement à pétrir la conscience au gré de leur passion. — « C'est à nous,



disaient-ils, que la loi de Dieu a été confiée; il nous appartient de la soutenir. Ce ne sont pas des offenses personnelles que nous voulons venger; c'est la cause publique, c'est la cause de Dieu! » — Entendez-vous? C'est au nom même de Dieu qu'ils se firent déicides.

Misérables! Vous irez, errants et vagabonds, sur toutes les plages de l'univers. La Bible à la main, vous porterez la lumière, et vous marcherez dans les ténèbres; et le mépris des siècles vous jettera partout ces mots à la face : *Assassins de Dieu!*

2. Ce qu'il y a de spécial dans les péchés de la fausse conscience, c'est qu'ils conduisent à l'impénitence finale, je dirai presque *irrévocablement*, et je le prouve.

Pour faire pénitence, il faut en sentir le besoin; pour en sentir le besoin, il faut s'attribuer des péchés. Mais la fausse conscience n'a pas de péché; ou, si elle en a, elle ne les connaît point; ou, si elle les connaît, elle les met au rang des vertus.

Lorsque le prophète vint dire à Saül de faire pénitence, ce roi prévaricateur s'étonne. « Faire pénitence! dit-il, et de quoi? — De votre désobéissance. — Moi? mais j'ai parfaitement obéi, *implevi verbum Domini*. » (I Rois, xv, 13). Sous prétexte que Dieu recommande la générosité, il soutient qu'il a fait acte de clémence en épargnant l'ennemi. Mais il oublie qu'il l'épargne juste au moment où Dieu lui ordonnait de l'exterminer. Il se dit magnanime, quand il n'est que rebelle.

Sans jugement, comme sans griefs, dans l'unique but de complaire à une danseuse, Hérode fait trancher la tête de Jean-Baptiste. Comment regretterait-il cet odieux assassinat? Ne s'était-il pas engagé à ce crime par un serment? Prince débonnaire et vraiment religieux, — catholique sincère mais indépendant, — qui se fait homicide pour n'être point parjure!

Et Pilate donc, le lâche gouverneur, qui condamne à mort celui qu'il reconnaît innocent, aura-t-il jamais conscience de son infamie? Songera-t-il à s'enfouir dans les entrailles de la terre, pour dérober aux humains le spectacle de sa monstruosité, pour se châtier lui-même ou obtenir grâce et miséricorde? — Lui! la pensée ne lui en vient même pas. Il est convaincu de n'avoir contribué en rien à la mort de l'accusé. Il le dit : « Je suis innocent du sang de ce juste, *innocens ego sum a sanguine Justi hujus*, » et, pour preuve, il s'en lave les mains, pensant avoir lavé du même coup sa conscience!

Telle était l'histoire d'hier, et telle est l'histoire d'aujourd'hui. Nous le savons, nous qui frappons à toutes les portes pour ramener les âmes à Dieu, nous qui pénétrons dans tous les rangs pour faire des disciples à Jésus-Christ. Le sempiternel refrain qui sort de la bouche de tant de chrétiens coupables, ce sont les subterfuges et les faux-fuyants d'Hérode et de Saül, c'est le mot de Pilate : « *Innocens ego sum*, je suis innocent! » Ils sont hommes d'honneur et de probité... Ils le disent du moins,

et croient avoir tout dit. N'ayant pas fait tout le mal possible, ils n'ont point fait de mal; et il faut les estimer gens de bien, parce qu'ils ne furent pas d'insignes scélérats!

Que faire devant des moribonds qui parlent de la sorte? Dieu lui-même, que peut-il? si ce n'est les laisser tomber du côté où ils penchent, les laisser passer des ténèbres *intérieures* qu'ils ont volontairement amassées dans leur âme, aux ténèbres *extérieures*, où il n'y a que pleurs et grincements de dents. (Matth., VIII, 12). Le Seigneur l'a dit lui-même : « Que les morts ensevelissent les morts! » (*Ibid.*, 22).

On lit dans le prophète Isaïe une parole étrange de prime abord, et qui pourrait bien lui avoir été dictée par un zèle indiscret; nous n'avons pas à examiner ici cette question. Mais telle quelle, cette parole est un trait de feu pour notre thèse de la fausse conscience.

Isaïe, l'homme de Dieu, voyant l'inutilité de ses efforts pour ramener le peuple à la pratique du bien, entre dans une sainte colère, et il exhorte le ciel à châtier tant d'ingratitude et d'obstination.

Que demande-t-il au Seigneur? Est-ce la peste, la guerre, la famine, une nouvelle captivité, un nouveau passage de l'ange exterminateur? Lui dit-il : « Seigneur, frappez ce peuple! Que le feu du ciel tombe sur Jérusalem, comme autrefois sur Sodome et Gomorrhe, et que la charrue sillonne les lieux où furent ses portiques et ses palais! »

Non; tous ces désastres lui paraissent des demis châtiments.

Son indignation lui suggère quelque chose de plus terrible, et il l'exprime par ce seul mot : « *Eacæca cor populis hujus*. Seigneur, aveuglez le cœur de ce peuple! » ou, comme disent les interprètes et commentateurs : « Faites la nuit dans sa conscience; qu'il ne distingue plus le bien du mal! » (Is., vi, 10).

La pensée d'Isaïe était donc que, par ce châtement, Dieu comblerait la mesure de ses vengeances, comme l'homme avait comblé celle de ses iniquités. Il comprenait que la fausse conscience constituait la plus affreuse peine du péché.

Ah! Seigneur, nous le comprenons nous-mêmes, et c'est pourquoi vous permettrez aux prophètes de la loi nouvelle, de la loi d'amour, de vous tenir un autre langage :

Non, mon Dieu, si irrité que vous soyez, n'aveuglez pas le cœur de votre peuple! Déchargez votre courroux sur tout le reste, mais épargnez sa conscience! Privez-nous de tout, même du pain quotidien, mais non de l'ami qui doit nous conseiller et nous conduire dans le chemin de la vertu! Humiliez-nous! confondez-nous! anéantissez-nous! mais laissez-nous l'Etoile qui fait qu'on vous retrouve, quand on a eu le malheur de vous perdre; laissez-nous l'espérance de mourir dans votre charité!

---

*Imprimatur* : † SEBAST., Episcopus Lingonensis.

Le gerant : J. MAITRIER.

---

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT.

# L'Ami du Clergé Paroissial

## SOMMAIRE

**Autrefois et Aujourd'hui.** — IX. Sanctification du dimanche, 145.

**Conférences pour le Carême.** — IX. La dévotion défectueuse, 147. — X. L'inutilité, 152.

**Lectures de Carême sur la piété chrétienne.** — III. Avantages de la piété en cette vie, 156.

**Petit Carême pour les hommes.** — I. Le péché, 159. — II. La nature du péché, 160.

## AUTREFOIS ET AUJOURD'HUI

### IX

#### SANCTIFICATION DU DIMANCHE

Mes frères,

Poursuivant le tableau comparatif des mœurs d'aujourd'hui avec les mœurs d'autrefois, j'arrive au troisième commandement de Dieu.

Ce commandement, vous ne l'ignorez pas, nous trace nos devoirs en ce qui regarde la sanctification du dimanche.

Notre devoir, c'est d'interrompre le travail et de rendre à Dieu le culte qui lui est dû, principalement par l'assistance à la messe.

### I

La sanctification du dimanche est un des signes auxquels on reconnaît le véritable chrétien. L'observation de ce jour sacré est une profession de foi. « Il n'y a pas de chrétien sans dimanche, disait Tertullien. *Non est christianus sine dominica.* » Aussi, dans les premiers siècles, quand les persécuteurs interrogeaient les martyrs, ils leur demandaient souvent s'ils observaient le dimanche. La réponse était-elle affirmative ? la cause était entendue : ils étaient considérés comme chrétiens et jugés comme tels.

Toujours, les chrétiens dignes de ce nom se sont fait un devoir de respecter le dimanche. Je ne veux pas dire qu'il n'y a jamais eu de graves infractions à cette loi ; mais la grande majorité l'observait religieusement.

Qu'on lise les auteurs du XVII<sup>e</sup> et du XVIII<sup>e</sup> siècle, — je ne veux pas remonter plus haut, — qu'on lise les mandements des évêques, les discours des prédicateurs de cette époque : on n'y trouve presque rien sur la sanctification du dimanche. Pourquoi ce silence ? C'est parce que le dimanche était généralement observé, et qu'il était inutile d'insister sur ce point.

Survint la Révolution, qui abattit les autels, ferma les églises et proscrivit les prêtres. Alors, il y eut fatalement une interruption dans le culte du dimanche. Et cependant, même en ce temps, malgré les prohibitions, malgré les menaces, malgré la persécution, des chrétiens résolus donnèrent l'exemple d'une héroïque fidélité à la loi divine. Ils cessaient ce jour-là leur travail, et s'exposaient à être dénoncés ; quand ils savaient qu'un prêtre célébrait la sainte messe, dans un endroit quelconque, fût-il éloigné et surveillé par des gens hostiles, ils y venaient vaillamment, au risque d'être appréhendés et jetés en prison.

Lorsque le Concordat eut rappelé les prêtres de l'exil et rouvert la porte des temples, nos ancêtres reprirent leurs religieuses habitudes. Il est vrai, une longue interruption dans les pratiques du christianisme avait ébranlé et même ruiné la foi dans beaucoup d'âmes ; mais la grâce de Dieu et le zèle du sacerdoce réveillèrent le sentiment religieux et ramenèrent les foules dans nos églises naguère désertes.

Ce travail de rénovation se continua malgré les difficultés du temps et l'Eglise de France, sans être ce qu'elle était autrefois, redevint néanmoins florissante.

Sommes-nous restés à ce niveau ? Avons-nous gardé les positions reconquises sur l'impiété et l'indifférence ? Il n'y a qu'à nous compter dans cette église, pour faire la réponse ; il n'y a qu'à traverser notre ville le dimanche, pour voir comment on y observe la loi du repos.

Cette violation du dimanche ne date pas d'hier ; et j'entends encore le vénérable pasteur dont les cendres reposent sous cette dalle, protester contre le travail du dimanche et se plaindre amèrement de la désertion des offices. A cette époque déjà, la déchéance s'accroissait, les défections se multipliaient, malgré tous ses efforts pour amener les négociants à fermer leurs magasins et les ouvriers à cesser leur travail, le dimanche. J'ai encore relu, il n'y a pas longtemps, la pétition qu'il adressait aux industriels, pour obtenir ce résultat. Mais que dirait-il aujourd'hui, si, sortant de sa tombe, il remontait dans cette chaire d'où il vous a adressé de si nombreuses et si pressantes exhortations ?

### II

Le mal a fait des progrès, depuis qu'il a disparu ; la violation du dimanche s'est universalisée. Ce ne sont plus seulement les hommes qui s'en rendent coupables ; les femmes elles-mêmes désertent l'église. Autrefois, le travail du dimanche était encore une exception, et l'opinion publique scandalisée flétrissait ceux qui n'avaient pas honte de s'y livrer ; aujourd'hui, c'est la pratique commune. Pendant que l'ouvrier est courbé sur son étai, achevant son ouvrage, ici on démolit, là on construit ; ici on conduit des voitures lourdement chargées, là on scie, on débite le bois. Autrefois, les personnes qui avaient le respect de leur dignité,



défendaient expressément de travailler pour leur compte le dimanche; aujourd'hui, on laisse faire, on ne dit mot, on ne s'oppose à rien; et c'est ainsi que la loi dominicale, par le fait des uns et par la complicité des autres, est largement transgressée.

Ni la loi de Dieu, si nettement formulée, ni le sentiment du devoir, ni les avantages matériels et spirituels attachés à son observation, ni les adjurations et les protestations du pasteur ne peuvent ramener les prévaricateurs au respect du dimanche.

La loi de Dieu? On la tient pour non avenue. On se soumet encore à la loi civile; ce n'est pas toujours de bon cœur, ajoutons-le, surtout quand elle demande un sacrifice. La crainte du gendarme, la peur des châtimens dont sont menacés les réfractaires, sont souvent la grande raison qui décide l'obéissance.

On en prend plus à son aise avec la loi religieuse, et parce qu'il n'y a pas de punition matérielle et immédiate à redouter, lorsque revient le dimanche, avec son repos obligatoire, avec ses exercices pieux, on ne se gêne pas pour dire *non* à Dieu, *non* à l'Eglise.

Mais alors, mes frères, où est donc le respect que Dieu et l'Eglise ont le droit d'attendre de vous? Vous êtes chrétiens: où est donc l'obéissance que vous devez à Dieu et à l'Eglise? Votre conscience est bien atrophiée, si elle ne vous reproche pas ces dispositions à la révolte, ces allures indépendantes!

Le sentiment du devoir? Mais il est émoussé dans les âmes. Le devoir? On ne comprend plus ce mot; ou, si on le comprend, on se raidit devant les obligations qu'il impose, devant les sacrifices qu'il exige. Chacun veut agir à sa guise, et n'entend pas qu'on pose une limite à sa liberté.

Les avantages spirituels qui résultent de l'observation de la loi dominicale? Ils sont fort appréciables: c'est la joie du devoir accompli; c'est la grâce de Dieu répandue dans nos âmes; c'est la participation aux fruits du sacrifice de l'autel; c'est le cœur renouvelé par la prière; c'est l'énergie spirituelle ravivée... Mais, aujourd'hui, on est presque dédaigneux de ces bienfaits d'ordre surnaturel. Si, du moins, les avantages d'ordre matériel provoquaient à la sanctification du dimanche! Car enfin, mes frères, il y va de la santé, il y va du bien-être... Eh bien! non, on n'est point touché par cette considération.

On nous reproche parfois à nous, prêtres, d'être exclusifs; on nous dit que nos sollicitudes sont pour l'âme et qu'il n'en reste point pour le corps. «Toujours les intérêts spirituels, répète-t-on, et jamais les intérêts temporels; toujours le bien de l'âme, jamais le bien du corps; toujours la vie future, jamais la vie présente!» Cependant, mes frères, quand nous vous pressons d'observer le dimanche, nous sommes les protecteurs vigilans et soucieux de votre bien-être et de votre santé.

«Je connais, disait le saint curé d'Ars, je connais deux moyens bien sûrs de devenir pauvre :

c'est de travailler le dimanche et de prendre le bien d'autrui.»

Pas un d'entre vous qui ne désire une santé vigoureuse et résistante; pas un d'entre vous qui ne veuille se mettre à l'abri des revers, des déceptions, dont toute vie est menacée; pas un d'entre vous qui ne rêve le bonheur autant qu'il est réalisable ici-bas... Eh bien! mes frères, en vous exhortant à la sanctification du dimanche, nous vous livrons le secret du bonheur, nous vous donnons une consultation qui mérite d'être accueillie, nous vous indiquons une recette d'hygiène. Et s'il y a aujourd'hui tant de santés appauvries, tant de corps usés avant le temps, tant de vieillesse précoces, s'il y a des maladies incurables, des morts prématurées, d'où cela vient-il? Je ne crois pas me tromper en affirmant que la transgression du dimanche n'y est pas étrangère.

Aussi, nous ne cessons de protester contre ce désordre; au risque de vous importuner, de vous fatiguer, nous revenons de temps à autre sur cette question; et nous avons toujours le regret de voir la profanation du dimanche gagner du terrain.

Les profanateurs du dimanche ne sont pas dans cette assemblée, et, par conséquent, ma parole ne peut les atteindre; mais je m'adresse aux personnes qui sont demeurées fidèles, et je leur pose cette question :

Faites-vous, le dimanche, tout ce que vous devriez, tout ce que vous pourriez faire? Venez-vous toujours bien exactement à la messe? L'assistance n'est pas toujours la même; il y a du plus et du moins: pourquoi ces absences? Sont-elles justifiées par des empêchemens sérieux?

Vous assistez régulièrement à la messe; soit, et je vous félicite de votre assiduité; mais, vous faites défaut à vêpres, à la prière... Avec un peu de bonne volonté, est-ce que vous ne pourriez pas faire acte de présence à ces deux offices? Si le dimanche appartient tout entier au service de Dieu, lui donner une heure le matin c'est insuffisant; vous devez faire plus que cela.

Vous observez le dimanche, aujourd'hui; c'est fort bien, mais je dois vous prémunir contre les tentations que vous pourriez subir. Je ne suis pas sans inquiétude au sujet des enfans, des jeunes gens, des jeunes filles qui m'entendent; je crains que les mauvais exemples ne les entraînent et ne les détachent insensiblement de l'église. Car, rien n'est funeste comme l'exemple du mal; et ce n'est pas une témérité de penser que le spectacle habituel de la profanation du dimanche peut amollir la fidélité de ceux qui en sont témoins. En ce jour, on voit ses parents, ses frères, ses amis, livrés au travail, sourds à l'appel des cloches, et une pensée vient à l'esprit: «Pourquoi ne ferai-je pas comme eux?» Dans ce spectacle si souvent renouvelé de la transgression du dimanche, il y a pour vous une tentation, un danger; et si je vous en parle, c'est pour exciter votre vigilance.

De grâce, mes frères, ne vous laissez point gagner par le mauvais exemple; et si vous n'êtes qu'une

minorité pour fréquenter l'église, que cette minorité reste intacte, inébranlable. Qu'elle s'accroisse plutôt, et pour cela je vous demanderai, en finissant, de vous faire les apôtres du dimanche. Si votre âge, si votre talent, si votre mérite, si votre charge vous donne de l'influence, exercez-la pour que le dimanche soit mieux respecté, et pour que, réagissant contre le courant qui nous emporte, nous revenions aux saintes traditions de nos pères. Ainsi soit-il.

## CONFÉRENCES POUR LE CARÈME

### IX

#### LA DÉVOTION DÉFECTUEUSE

*Qui quærit legem, replebitur ab ea. et qui insidiose agit, scandalizabitur in ea.*

Celui qui cherche la loi en toute simplicité sera comblé par elle, mais celui qui la blessa en sera blessé.

(Eccl., xxxii, 19).

Mes frères,

Un jour que Samuel se rendait à Bethléem, les anciens de la ville, étonnés et émus, accoururent au devant de lui et lui dirent : « Viens-tu à nous dans un esprit de douceur, ou bien dans un esprit de colère ? *Pacificusne est ingressus tuus ?* — Ne vous alarmez pas, répondit le prophète ; je viens dans un esprit de douceur offrir un sacrifice à Dieu ; joignez-vous à moi et sanctifiez-vous. *Sanctificamini et venite mecum.* » (I Rois, xvi, 4).

Peut-être aujourd'hui même, en me voyant aborder cette chaire, plus d'une conscience inquiétée par les deux instructions précédentes, m'adresse-t-elle mentalement la même question : « Etes-vous belliqueux ? ou êtes-vous pacifique ? » Eh ! je l'avoue, quoique à regret, ma réponse sera l'inverse de celle du prophète ; car je ne me présente nullement en messager de paix, mais en messager de guerre : *Non veni mittere pacem, sed gladium.* Je viens troubler un repos funeste dans lequel une multitude de chrétiens me paraît endormie. Et par ces mots je ne vise pas seulement les grands coupables, les pécheurs publics, mais encore, et surtout, — s'il faut le dire, — une catégorie de personnes dont les habitudes religieuses, la foi plus ardente, les mœurs plus pures, rendent le monde plus exigeant à l'endroit de leur perfection.

Assurément, cette exigence du monde est une injustice criante. Se tout accorder et ne rien comprendre aux faiblesses des autres ; commettre des énormités et s'offusquer des moindres manquements du prochain ; apercevoir, comme dit l'Evangile, le fétu de paille dans l'œil du voisin sans distinguer la poutre qui obstrue le sien

propre... c'est là vraiment quelque chose d'absolument anormal et de choquant.

Mais à quoi bon nous le dissimuler ? Il y a aussi une certaine logique dans ces malveillances des mondains ; et la théologie leur donne raison dans une certaine mesure, sinon dans la forme, du moins dans le fond. La théologie dit, en effet : « *Bonum ex integra causa*, le bien (pour être le bien) exige l'intégrité ou totalité des éléments qui le composent ; tout retranchement, toute soustraction à cette intégrité constitue le mal, *malum ex quocumque defectu.* » Qu'importe la douceur, si vous n'êtes pas chaste ? Qu'importe la chasteté, si vous n'êtes pas humble ? Et qu'importe l'humilité, si vous n'êtes pas indulgent et miséricordieux ?

Or, c'est un fait douloureux à constater : beaucoup de personnes qui passent pour pieuses et qui le sont en un sens, semblent ignorer complètement le charme de certaines vertus et avoir une vocation irrésistible pour les défauts contraires. Auraient-elles donc des privilèges refusés au commun des mortels ? ou bien cultiveraient-elles, à leur insu, quelque branche innommée de la morale indépendante ?... Je dis à leur insu, parce que je veux bien croire qu'on n'a pas toujours conscience des sophismes de cette morale toute moderne ; mais elle existe jusque dans la dévotion même, et il suffit d'ouvrir les yeux pour la surprendre en flagrant délit.

Mes frères, nous sommes ici en famille. Permettez-moi de causer cœur à cœur avec vous de ce que votre piété peut avoir de défectueux ou d'excessif sur quelques points de la vie pratique. Je n'annonce rien, pour me laisser la liberté de m'étendre ou de m'abréger selon les limites du temps ou les nécessités du sujet. Mais que votre conscience m'écoute en s'inspirant de cette maxime du Sage : « Celui qui cherche la loi en toute simplicité sera comblé par elle ; mais celui qui la blessa en sera blessé. *Qui quærit legem, etc.* »

### I

Je commencerai par une des plus aimables vertus naturelles : la *véracité*, et par sa négation, le vice le plus vilain selon moi, le *mensonge*. Je me sers à dessein du mot de « véracité » et non du mot de « vérité, » parce qu'il y a entre ces deux expressions une notable différence. Comme je l'ai expliqué dans ma troisième conférence, la vérité consiste dans la conformité entre le jugement et la chose jugée ; la véracité, dans la conformité entre l'expression et la pensée de celui qui parle. D'où il suit qu'on peut être véraçe, même en affirmant l'erreur, si par exemple on croit dire la vérité ; de même qu'on peut être menteur en affirmant la vérité, si par exemple on croit dire un mensonge.

J'ai appelé la véracité une vertu naturelle, parce qu'il y a, en effet, dans l'accord de la parole et de la pensée une honnêteté que, d'instinct, les



hommes estiment et applaudissent, comme il y a dans le mensonge une turpitude que tout cœur bien né flétrit spontanément. La parole a été donnée à l'homme pour communiquer sa pensée à ses semblables, et non pas, comme a osé l'écrire un diplomate célèbre, pour la déguiser. En ce sens, elle est le fondement de la foi humaine, qui est elle-même un des principes constitutifs de toute société. Mais dans un sens plus élevé, elle nous rapproche de Dieu par une ressemblance plus exacte avec lui ; car Dieu est *vérité*, et il n'a pu nous donner des lèvres pour se nier ou se contredire lui-même. De là vient la culpabilité du mensonge : culpabilité qui admet divers degrés selon la matière, l'attention et l'intention, mais qui garde toujours un double caractère de laideur, en dérogeant à la dignité de l'homme et en offensant la majesté de Dieu.

Tels sont, dans l'espèce, les principes de la vraie morale : principes invariables, indestructibles, qui ont fait dire à un théologien qu'il ne serait pas permis de proférer un mensonge, si petit qu'il fût, même pour éteindre les feux de l'enfer. C'est là b c de la doctrine chrétienne.

Que voyons-nous en réalité ? — Le monde plongé dans une atmosphère de mensonge ; il l'aspire et le respire, comme nous respirons l'air ambiant. Désolant spectacle ! mais en quoi pourrait-il nous surprendre ? Le monde, ayant divorcé avec le Dieu de la vérité, ne croit pas opportun de lui rendre hommage. Ayant frelaté le caractère et la portée de la vie humaine, falsifié la fin de sa création ; en un mot, son existence tout entière n'étant qu'une longue déviation de l'axe sur lequel Dieu l'a placé, il ne voit dans le mensonge qu'un instrument propre à servir ses intérêts, ses besoins, son plaisir ou ses caprices. C'est pourquoi il l'a élevé à la hauteur d'un art ; il le cultive, *mendacium colentes*, comme on cultive la peinture, la sculpture, la musique, de manière à en retirer, à défaut de considération, quelquefois la gloire, toujours le pain quotidien.

Mais encore une fois, pour le monde apostat et séparé de Dieu, c'est naturel, j'ai presque dit nécessaire. Ce qui étonne, ce qui scandalise, c'est de voir cette maladie honteuse pénétrer jusqu'aux abords du sanctuaire, envahir les familiers du Christ, les assidus de la prière ; car il n'est pas rare de les surprendre sacrifiant à la fois et avec une égale dévotion sur l'autel du mensonge et sur l'autel de la vérité. On dirait qu'à leurs yeux la vérité est un trésor tellement précieux qu'il faut l'économiser !... De là le soin jaloux qu'ils mettent à la dérober aux regards profanes, à n'en user que comme l'avare de l'aumône, rarement et comme par distraction. Economiser la vérité, quand elle est pour nous si prodigue ! La distribuer par miettes et parcelles, quand elle se donne à flots et à torrents : à notre intelligence par la doctrine, à notre cœur par les sacrements ! Quand elle fait des bassesses pour se multiplier et nous rendre libres, faire des bassesses pour l'amoin-drir ou

l'enchaîner, il y a là quelque chose de singulièrement odieux, et je comprends que Dieu menace de mort les détenteurs de ce bien sublime qui est la propriété de tous, *perdes omnes qui loquuntur mendacium*. (Ps. v, 7).

Je sais bien que toute vérité n'est pas bonne à dire, même pour l'honneur de la vérité ; qu'il est quelquefois difficile de se tenir aux confins d'une vertu sans en blesser le cœur, d'improviser un expédient qui satisfasse en même temps à deux obligations également pressantes, l'obligation de se taire et l'obligation de parler. La question n'est pas là, ni le mal non plus, mais bien dans le mensonge proféré de sang froid, dans ces phrases qui ont « la toison d'Esau et la voix de Jacob, » dans ces habitudes de jactance, de ruse et de fourberie qui sont la mort de la simplicité chrétienne.

Or, de toutes les habitudes, c'est celle que l'on contracte le plus facilement. On en arrive à mentir à tout propos et sans propos, par le regard, par le geste, par le silence ; on ment à ses supérieurs, à ses proches, on ment à ses amis, on se ment à soi-même, et, en vertu de la loi fatale de la routine, après quelques jours, on prend pour réel ce que d'abord on avait imaginé, et l'on immole à cette détestable et criminelle manie tout ce qu'il y a de plus délicat et de plus exquis dans l'âme.

Qu'il est donc beau d'avoir l'œil simple et le cœur droit ! d'ignorer les sinuosités et les courbes, les subterfuges, les faux-fuyants, les à peu près ! de ne marcher jamais que dans la rectitude du vrai et du bien ! Heureuse la langue en perpétuelle consonance avec la pensée ! C'est une harpe harmonieuse qui charme la terre et ravit le ciel.

## II

J'arrive à un défaut tout aussi répandu que le précédent, mais dont les conséquences sont bien plus désastreuses : l'*indiscrétion*. — Qui pourrait énumérer les malheurs privés et publics occasionnés par les intempérances de la langue ? Divisions dans les familles, animosités de voisins, réputations compromises, carrières brisées : tout cela n'a bien souvent pour point de départ qu'un secret violé, qu'une confidence divulguée. Et qui daigne seulement y prendre garde ? On joue au secret comme à la raquette ; on se le renvoie les uns aux autres comme un volant avec une incroyable ardeur, tandis qu'on devrait le manipuler comme un poison subtil et des plus dangereux. L'expression est exagérée peut-être ; au moins serait-il sage de le traiter avec respect comme le bien d'autrui. Le secret d'une personne est, effectivement, sa propriété, et, dans certaines circonstances, une propriété plus chère que la fortune ; car aucun domaine, aucun empire ne saurait compenser le déshonneur.

Ravir au prochain son secret, le lui perdre par une publicité à laquelle il n'a pas consenti, c'est se rendre à son égard coupable d'un véritable

larcin et, partant, d'une injustice formelle. Or, qui dit injustice dit obligation de restituer, d'indemniser pour tous les dommages reçus ou à recevoir ; et, hors le cas d'impossibilité, personne, pas même le Pape, ne saurait en dispenser. La raison en cela est d'accord avec les lois positives : on renonce à son droit, mais on ne peut pas renoncer au droit d'autrui.

Comme faute morale, la violation d'un secret est *par elle-même* mortelle. Je ne parle pas ici en orateur, mais en docteur : le sujet est trop grave pour recourir aux hyperboles de la rhétorique. Que le secret soit naturel, ou confié, ou promis, sa divulgation constitue un péché mortel. Sans doute, les circonstances peuvent en amoindrir la gravité, comme elles l'amoindrissent dans les autres fautes ; mais ni plus ni moins.

Que faut-il donc penser de ces natures molles, inconsistantes, trouées comme des cribles, et dans lesquelles un secret ne peut tenir ? Elles en sont brûlées comme par un toxique, fatiguées comme d'un aliment indigeste dont on a hâte de se séparer. A peine l'ont-elles reçu, qu'elles courent le disséminer aux quatre vents du ciel, le livrer aux oreilles les moins sûres, toujours avec la formule sacramentelle : « Vous savez ? sous le sceau de la confession !... »

Dites donc : « sous le sceau de l'infamie ! » car vous violez le sanctuaire d'une conscience, en produisant au grand jour des mystères qu'il était de votre honneur de tenir cachés.

Je sais qu'on s'abrite ordinairement sous le manteau privilégié de l'amitié. On invoque ses droits, et ils sont immenses sous le rapport des entretiens confidentiels. Mais si tout est commun entre deux cœurs qui s'aiment, si toute distinction entre le *tien* et le *mien* est formellement prohibée, cette suave communion des pensées et des sentiments ne saurait préjudicier à un tiers. Une amitié qui reposerait ainsi sur l'injustice et s'alimenterait d'indélicatesses, ne serait plus une alliance, mais la plus exécrable conspiration.

Ce que nous disons du secret oral, la théologie l'affirme également du secret scriptural ou épistolaire. Est-il permis d'ouvrir et de lire des lettres sans la permission de l'auteur ou du destinataire ? — Si nous faisons abstraction de la raison d'Etat, toujours plénipotentiaire, des règles monastiques censées connues et consenties par les divers membres de la communauté, et de certains droits naturels des parents et des supérieurs vis-à-vis de leurs enfants et de leurs subordonnés, il y a toujours péché mortel à lire les lettres d'autrui, — qu'elles soient cachetées ou non, — si l'on peut supposer qu'elles contiennent des choses graves ou secrètes, et péché véniel s'il en est autrement.

Or, en prenant la nature humaine telle qu'elle est, la condition requise pour la faute grave manque rarement ; car on n'ouvre les lettres que par l'appât de l'intérêt ou du scandale. La certitude qu'un pli ne renferme que des choses banales

ou indifférentes arrêterait court la plus affamée curiosité.

Au simple point de vue naturel, il y a là une vilénie que le paganisme même faisait flétrir par ses philosophes et punir sévèrement par ses bourreaux. Que serait-ce si, en plein soleil de la loi évangélique, on devait signaler dans des chrétiens une faute que la science et la conscience comparent à l'homicide et au vol par effraction ? Or, il y en a d'assez oublieux de leur baptême pour pousser la curiosité jusqu'à l'extravagance. On en a vu s'abattre fébrilement sur des tas d'immondices pour recueillir les fragments d'une lettre lacérée et les rapprocher ensuite les uns des autres afin d'en reconstruire le sens ! Et cela entre deux communions peut-être !

A quoi bon purifier les dehors de la coupe, si la pourriture reste au dedans ? — Ainsi agissaient les pharisiens, ces éternels cafards que le Christ poursuivait de ses anathèmes. Ils rejetaient le moucheron, dit l'Evangile en son style oriental, mais ils avalaient le chameau ; ils payaient la dîme de la menthe et du cumin, — les droits insignifiants de l'octroi, — mais ils omettaient l'essentiel de la loi, comme la justice et la miséricorde. Aussi le Sauveur ne les a-t-il pas ménagés ; et ceux qui accusent parfois notre langage de sévérité ou d'intolérance, feront bien de relire les paroles indignées sorties de sa bouche à leur adresse : « Malheur à vous, hypocrites ! car vous êtes semblables à des sépulchres blanchis : à la surface, sculptés, ciselés, magnifiques ; mais, au dedans, pleins d'ossements et de corruption ! » (Math., xxiii, 27).

### III

Avant d'aller plus loin, permettez-moi, mes frères, de laisser tomber de mon cœur dans le vôtre quelques mots sur une question, je dirais presque personnelle, car elle regarde le sacerdoce et ceux qui ont l'insigne honneur de lui appartenir.

Le sacerdoce est une chose si grande, si divine, qu'il ne lui est guère possible de passer sur la terre inaperçu. Exercer les fonctions de lieutenant du Christ, apparaître, tel qu'un autre Verbe, messager des volontés divines, chef du peuple fidèle, défenseur de la vérité, père du pauvre et de l'orphelin, consolateur de ceux qui souffrent, médiateur officiel entre la créature coupable et le Créateur irrité ; être le dépositaire des clefs mystiques qui ouvrent sans qu'on puisse fermer, et qui ferment sans qu'on puisse ouvrir ; jouir du droit ineffable d'approcher Dieu, de commander à Dieu, d'enfermer Dieu dans un humble symbole... ; un tel poids de gloire serait trop lourd pour un ange. Et pourtant, Dieu l'a fait pour l'homme, pour le prêtre... ; et le prêtre, c'est nous ! nous, malgré notre néant, à cause de notre néant peut-être, car Dieu se plaît à s'exalter dans les petites choses, à choisir ses rois parmi les bergers, et à prendre au désert ses prophètes !



Une dignité aussi sublime et qui, se dérochant aux regards de la chair, ne se révèle qu'aux yeux de la foi, devait nécessairement soulever dans le monde des haines implacables et de furieuses persécutions. Le disciple pouvait-il être mieux traité que le Maître, surtout quand le Maître est dans le disciple, si complet et si vivant? — De là est sortie une race d'énergumènes que la justice populaire a surnommés les « mangeurs de prêtres, » à cause de leur rage à mordre et à déchirer notre robe sacrée.

Mais à côté de cette haine, assurément la plus déraisonnable qui fut jamais, il y a la sympathie qui réconforte. Oui, vous êtes nos consolateurs, ô vous qui, à travers l'enveloppe opaque de notre humanité et jusque dans nos imperfections même, distinguez et vénerez la sainteté de notre caractère, l'authenticité de notre mission, les amertumes et les fatigues de notre apostolat! Par l'amour de la vérité et la pratique du bien, vous adoucissez, comme l'ange de Gethsémani, le calice de notre passion douloureuse; car nous pouvons dire avec saint Paul que « nous complétons ce qui a manqué aux souffrances du Sauveur; » et c'est là notre gloire aussi bien que le contre-poids de notre grandeur.

Pourquoi faut-il mêler à nos actions de grâces une plainte et un regret?... Et pourquoi cette plainte et ce regret devons-nous les adresser à des cœurs dévoués et fidèles?... Je le ferai toutefois avec charité, mais avec liberté; je n'ai accepté l'honneur de vous évangéliser qu'à cette condition.

Je dirai donc qu'en vertu de la loi des contrastes, à côté des prêtrephobes qui nous font tant de mal par l'excès de leur haine, il y a les prêtremanes qui nous nuisent autant, peut-être même davantage, par l'exagération de leurs sentiments.

A Dieu ne plaise que je veuille donner la moindre raison aux soupçons impies, aux accusations calomnieuses des méchants! Incapables de vertu, comment croiraient-ils à la vertu des autres? — Non! je suppose le défaut dont je parle dans les limites du plus pur platonisme et avec les intentions les plus rectifiées... Mais c'est une vraie maladie de quelques âmes pieuses de se créer des idoles jusque sur le saint autel et de faire affluer vers ces idoles leurs sottes adorations et leurs fatigants hommages! On a besoin de les voir, de les entendre, d'en parler surtout!... Il n'y a qu'une messe bien dite, qu'une absolution bien donnée, qu'une prédication bien faite, qu'un conseiller aimable et accommodant... O chrétiennes frivoles, couvrez donc vos visages et ne scandalisez pas les anges de Dieu! Je connais plus d'une victime de vos enthousiasmes ridicules et malsains..., car il y a deux manières de tuer les prophètes : par le sang et par la honte. La mort par le sang, nous la voulons; elle est digne des apôtres du Christ. Mais gardez pour vous la mort par la honte!

## IV

Enfin, je terminerai par quelques mots sur une infirmité morale qui atteint plus ou moins tout le monde, mais qui pourtant semble régner avec prédilection dans le monde religieux : la *médiosance*.

Il avait bien raison celui qui a dit de la langue humaine qu'elle était à la fois ce qu'il y a de meilleur et ce qu'il y a de pire. En tant qu'elle est mauvaise, l'apôtre saint Jacques l'appelle « un feu dévorant, » — « un monde d'iniquité, » — « un mal turbulent et inquiet, » *ignis devorans, universitas iniquitatis, malum inquietum*. Que ne dévore-t-elle pas, en effet? L'honneur, la probité, la réputation. Elle n'épargne ni l'esprit, ni le corps, ni la fortune, ni le caractère, ni la dignité. Elle pénètre partout : au foyer domestique, dans les consciences, et jusque dans la nuit du tombeau pour en exhumer des faiblesses que la nature semblaient rendre pardonnables, que Dieu a certainement pardonnées, et que le temps avait déjà nbyées dans l'oubli.

Examinons d'abord la malice de la médiosance au point de la théologie morale. Comparée à la calomnie, elle est moins grave dans son principe, mais plus désastreuse dans ses résultats; car la calomnie est réparable et la médiosance ne l'est pas. La calomnie est un mensonge, on le répare en disant la vérité; mais la médiosance est une vérité, et on ne peut la réparer par un mensonge qui serait lui-même un péché. Voilà pourquoi la médiosance en matière grave est de sa nature un péché mortel. Tous les théologiens sont unanimes sur ce point et citent un concile d'Arles prescrivant que tous les médiosants soient privés de la communion jusqu'à la mort, à moins d'une pénitence exemplaire, et pourvu qu'il n'y ait pas de récidive. Sans doute, il faut que la matière soit grave; mais elle l'est presque toujours. Celle qui ne l'est pas offre trop peu d'intérêt pour exciter des démanagements de langue. C'est pourquoi les auteurs sacrés ne font pas de distinction et confondent tous les coupables sous le même anathème. Voici quelques textes de la Bible : « Le serpent mord dans le silence; le médiosant mord dans le silence et dans le bruit, c'est-à-dire partout et toujours. » — « Il est l'abomination des hommes et il n'entrera pas dans le ciel. » — Plus loin, le médiosant est représenté comme un brouillon, révolutionnant toute une cité, *terribilis in civitate homo linguosus*. (Eccli., ix, 25).

« Les médiosants, est-il dit encore, forment une race de monstres dont les dents sont autant de glaives, *generatio quæ pro dentibus gladios habet* (Proverb., xxv) : ce qui signifie que la langue du médiosant fait à elle seule plus de ravage que plusieurs glaives réunis. Elle tue, en effet, moralement celui qui médit, par le péché mortel; celui devant qui on médit, par le scandale; celui dont on médit, en le couvrant d'opprobre et d'infamie.

Même au point de vue purement humain, je ne

sais pas d'action plus vile et plus lâche que la médisance. Ou celui dont vous parlez mal vous est indifférent, ou il est votre ami, ou enfin il est votre ennemi. S'il est votre ennemi, c'est la haine, la jalousie, la vengeance qui inspirent vos discours ; si cet homme était dans vos intérêts, vous ne le déchiriez pas de la sorte. Voilà ce que le public pense, et il exprime hautement son mépris.

C'est votre ami, dites-vous ? — Mais alors, vous êtes un traître, puisque vous devriez être son appui naturel. Or, il y a des personnes, vous le savez, qui dans leurs orgies de langue n'épargnent pas même leur propre sang.

Je suppose enfin que cet homme que vous scalpez ainsi avec le stylet de la médisance vous est étranger, indifférent. — Eh quoi ! vous l'entreprenez sans le connaître ? Il ne vous est de rien et vous l'outragez ? Il passe tranquillement son chemin et vous le couvrez de fange ? Un être capable d'agir de la sorte devrait endosser spontanément la camisole de force pour s'ôter la puissance de nuire sans motif.

Le plus triste est de songer, hélas ! que la dévotion n'est pas exempte de ce misérable défaut. Vous comprenez, mes frères, qu'il ne s'agit pas ici de cette dévotion de principe dont parle saint Paul, et qui a sa racine dans la charité ; qui ne pense jamais le mal, qui détourne les yeux de peur de le voir ; qui, ne pouvant sauver l'action, excuse du moins l'intention et, par une simplicité charmante, aime mieux croire qu'elle se trompe que de juger sévèrement. Non ; il s'agit de la dévotion d'humeur et d'habitude que le monde foudroie de ses quolibets, de ces petites gens à cervelle étroite et à cœur plus étroit encore, qui, ne pouvant souffrir le mal, le voient partout où il est, et le soupçonnent partout où il n'est pas.

Qu'arrive-t-il ? Il arrive que le dévot médisant, en divulguant les faiblesses et crimes des autres, ne s'aperçoit pas de l'énormité des siens, et qu'il s'aveugle au point de donner à sa méchanceté l'apparence d'un acte de zèle et le masque de la vertu. — Ecoutez les profonds soupirs qui sortent péniblement de sa poitrine oppressée, les *hélas !* qui semblent lui perforer le cœur en le traversant, les affirmations réitérées qu'il parle à regret. Comment ne pas croire à cette duplicité mielleuse ? — « Je suis désolée, dit l'une, de ce qui arrive à ce malheureux... ; je l'aimais sincèrement... ; je n'ai pu, malgré mes efforts, l'amener à résipiscence... » — « Je savais bien, dit une autre, qu'il était sujet à ce défaut... ; je n'en aurais jamais parlé... ! Mais puisque c'est connu... Je ne puis me refuser à la vérité... ; il n'est que trop certain... Je le dis avec douleur... c'est un vrai malheur que cela lui arrive ; car il était distingué de sa personne, plein de mérites et de qualités... »

Et le bruit toujours grandissant, toujours grossissant, vole de bouche en bouche, et tandis que la victime gît mourant de faim et de honte dans quelque coin obscur, le bourreau croit avoir rendu

service au Dieu de la vertu et demande sa récompense, *ut arbitrentur se obsequium præstare Deo !* — Non ! Dieu ne peut se complaire dans l'infamie d'une de ses créatures ! S'il y a un infâme ici, c'est vous, race de vipères, vous qui traînez dans la boue une âme chère à Jésus-Christ, arrosée comme la vôtre du sang rédempteur et comme vous candidate à la glorieuse éternité ! — Qu'est-ce que la médisance d'un impie ? — le crime d'un homme. Qu'est-ce que la médisance d'un chrétien ? — le crime de Satan ; car, dit saint Augustin, il porte le démon sur sa langue, *diabolum portat in lingua*. — Allez donc maintenant présenter cette langue aux suavités du pain eucharistique, ... essayez de sourire aux anges de l'autel !... Les anges se couvriront de leurs ailes... Et le Dieu d'amour répondra par des pleurs !

Pardonnez-moi, mes frères, l'espèce de rigueur avec laquelle je vous ai parlé aujourd'hui. Si je savais que votre maison est dévorée par les flammes ou que votre vie est menacée, vous me sauriez gré sans doute de vous prévenir. En poussant le cri d'alarme, mon unique pensée était de détourner de vos têtes un plus grand malheur ; car j'estime votre âme plus que tous les biens de la terre, et sa perte plus redoutable que tous les maux. Ecoutez donc les appels pressants de ma charité.

Puisque telle est votre vocation, aimez donc le christianisme comme il veut être aimé, comme il mérite de l'être, dans toute sa foi et dans toute sa loi. Etudiez en l'esprit afin de vous l'approprier et de le faire refleurir dans vos pensées, vos discours et vos actes. L'esprit du christianisme est un esprit de liberté, il nous a affranchis des tyrannies du vieil homme : ne nous remettons pas sous le joug de ses coutumes et de ses illusions.

L'esprit du christianisme est un esprit d'humilité : qu'il nous apprenne à mener une vie cachée en Dieu, à nous défier de notre propre sagesse, à ne compter que sur l'appui du ciel pour garder l'équilibre dans les sentiers glissants de la vertu.

L'esprit du christianisme est un esprit de vérité, de pureté, de discrétion : que cette sainte et puissante trilogie triomphe sur nos lèvres et dans nos cœurs.

L'esprit du christianisme enfin est un esprit de charité : qu'il se révèle en nous par une irradiation d'indulgence, de bienveillance, d'aménité, vertus charmantes et embaumantes qui font de la terre le vestibule du ciel. Ainsi soit-il.



## X L'INUTILITÉ

*Servi inutiles sumus.*  
Nous sommes des ser-  
viteurs inutiles.  
(Luc, xvii, 10).

Mes frères,

Il y a dans ce brevet d'inutilité que Jésus-Christ nous décerne une pensée alarmante pour les consciences chrétiennes. C'est pourquoi, sans autre préambule, je vous demande la permission de la méditer au cours de notre station quadragésimale, en étudiant la *nature*, les *causes* et les *conséquences* de l'inutilité par rapport à notre salut, c'est-à-dire en examinant en quoi elle consiste, d'où elle provient et à quoi elle aboutit.

## I

Saint Ambroise a fait, sur le premier chapitre de la Genèse, une remarque qui mérite d'être signalée. Elle a trait à la différence de langage que Moïse attribue au Seigneur après la création de la nature brute, végétative ou simplement animée, et après la création de l'homme. Chaque fois, en effet, qu'à son ordre, du néant fécondé jaillissait une partie de l'univers : le ciel et ses étoiles, la terre et ses richesses, la mer et ses habitants, le Seigneur regardait son ouvrage et il le trouvait bien, c'est-à-dire correspondant au caractère et au degré de bonté, de beauté et d'utilité voulus par sa sagesse, *et vidit quod esset bonum...*; tandis qu'après la création de l'homme, il ne dit rien et rentre dans le repos.

Pourquoi cette différence? Comment! Dieu se réjouit dans la création des êtres dénués de raison; il jette sur eux et sur lui-même un regard de complaisance; il s'admire, il s'applaudit... Et devant l'homme, chef-d'œuvre de ses mains, devant l'homme qu'il a placé par son intelligence si près de lui et si loin de tout le reste, il garde le silence! Il n'a rien à dire à cet être qui peut se tourner vers lui pour lui rendre grâces, pour bénir et chanter son nom?

Voici l'explication. Dieu trouva que la créature purement matérielle était bien, parce que, par le seul fait de leur passage du non être à l'être, ces natures inférieures atteignaient leur fin dernière, leur perfectionnement absolu. Mais il n'en est pas ainsi de l'homme. Pour ce dernier, le passage du néant à la vie, loin de constituer sa fin, n'est, au contraire, que son commencement : le commencement de son existence et le premier pas vers sa destinée. Comme être intelligent et libre, il lui restait une vérité à comprendre et des devoirs à pratiquer. Sa création ne devait être parachevée que lorsqu'il aurait accompli cette double tâche.

Malheureusement, au lieu de l'accomplir, il s'empressa de l'omettre; et c'est pourquoi il est demeuré quarante siècles à soupirer après son

achèvement. Mais, vaincu par ses prières et par ses larmes, le ciel finit par lui accorder ce qu'il demandait, et il le compléta dans la personne de Jésus-Christ, *omnia instaurare in Christo*. Aussi, le mot qui manque dans la Genèse a-t-il été prononcé. Vous en savez comme moi la circonstance : c'était sur les rives du Jourdain, au jour du grand baptême, la première fois que le Christ se présenta officiellement devant l'humanité.

L'Eternel, l'apercevant dans la foule compacte, distingua sa beauté, les perfections de son âme et de son corps, *et vidit quod esset bonum*, il le trouva bien; et il exprima son admiration en faisant retentir les airs de ces paroles : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis mes complaisances, » l'homme véritable, l'homme chef-d'œuvre, le roi de la création!

Mais cet homme dont les airs parlaient était Dieu aussi, *Deum verum, de Deo vero*; d'où il suit que l'homme complet, l'ouvrage que le ciel admire, est l'homme unissant à son humanité la grâce qui divinise. Notre création est donc terminée maintenant; elle l'a été par représentation en Notre-Seigneur; elle l'est en réalité en chacun de nous par une exacte imitation du divin Prototype. La condition essentielle est donc de reproduire Jésus-Christ dans sa vie intellectuelle et dans sa vie morale. Quiconque, par un abus de son intelligence et de sa liberté, se soustrait à ce travail d'assimilation, demeure à l'état d'ébauche; c'est une statue tronquée ou, si vous préférez, une statue complète, mais à laquelle manque le mouvement et la vie.

Or, laissant les figures pour ne saisir que la réalité, un être pareil quel qu'il soit, sujet ou monarque, ignorant ou génie, est un être inutile : Jésus-Christ n'a fait que lui donner son vrai nom, *servi inutiles!*

Ne croyez pas, mes frères, que ces paroles soient une simple exagération oratoire; elles énoncent un fait théologiquement certain. Au point de vue où le Sauveur se place et où nous devons nous placer nous-mêmes, quel est celui d'entre nous qui, sans faire acte de modestie, ne peut et ne doit se rendre ce triste témoignage, qu'il est sans valeur personnelle aucune?

Tout ici-bas a son utilité. Les animaux réputés nuisibles, ceux que nous poursuivons avec le fer et le feu sont plus d'une fois, quoique nous l'ignorions ou que nous pensions le contraire, nos meilleurs amis, ceux qui servent le mieux nos intérêts ou nos besoins. Ils ont au moins, dit saint Augustin, l'utilité du serviteur fidèle, puisqu'ils obéissent aux lois de la création, qu'ils font tout ce qu'ils doivent faire et qu'ils ne font rien de ce qu'ils ne doivent pas faire, *omnia agunt quod agere debent*. C'est même ainsi qu'ils entrent dans l'harmonieux concert que la nature donne journellement à son Seigneur et Maître : *Benedicite omnes bestiae et pecora Domini Domino*.

Quel est donc ce mystère, ou plutôt cette dé-  
mence, que l'homme seul refuse de marcher à sa

fin, d'aller où Dieu l'appelle, où l'entraînent tant d'instincts secrets, et qu'il croupisse dans un repos honteux, ne profitant de rien, ni des biens de la nature, ni des biens de la grâce; ne profitant à rien, ni à Dieu, ni aux hommes, ni à soi-même; arbre sans fruit, soleil sans lumière, existence sans vie!

Comme vous le présumez, mes frères, il ne s'agit pas ici du rôle plus ou moins brillant que chacun de nous est appelé à jouer dans le monde; de la place que nous devons occuper dans la hiérarchie sociale, dans les sciences, les arts, la politique ou l'économie. Même dans cet ordre inférieur de choses, nous rencontrerions l'inutilité. Que d'oisifs qui n'ont jamais produit et ne produiront jamais la moitié de ce qu'ils consomment! Que de plantes parasites, que de mousses et de lichens attachés aux flancs du grand arbre qu'on nomme la société! Passant sous silence tous ceux qui vivent de vols et de rapines, qui, sous le hall des Bourses, sur les grands chemins ou derrière les comptoirs, mettent leur habileté ou leur violence à dépouiller le monde à leur profit, que dire de cette nuée d'hommes jeunes et vieux, — honte de l'esprit humain, — qui passent leur vie à pourchasser l'innocence, à rire des infamies et des larmes dont ils sont les auteurs, tout en arborant haut et fier le blason de la probité? Que dire surtout de ces intelligences perverses, corruptrices des nations, professeurs d'athéisme et de libre-pensée qui, une plume à la main, se blottissent partout où il y a une vérité à mordre, une vertu à salir? Ils se disent la fleur de la société; ils n'en sont que l'écume. Quelle est leur utilité? — Celle du cancer qui ronge et celle du poison qui tue!

Heureusement pour l'honneur du genre humain, ces tristes personnalités forment une catégorie restreinte. Je dois dire aussi, par respect pour la vérité et pour notre consolation, qu'à côté de ces non valeurs funestes, il y a des hommes véritablement utiles qui, d'une manière ou d'une autre, rendent de réels services à la société. Nous avons les infatigables pionniers de la pensée, de la science, du progrès dans l'ordre et dans la religion: le soldat qui défend nos foyers, le magistrat qui distribue la justice, le laboureur qui nous fournit du pain, l'artisan laborieux et discipliné qui pourvoit aux autres besoins de la vie. Voilà les véritables enfants de la patrie terrestre; ils ont droit à sa reconnaissance et à son amour.

Mais hélas! pourquoi ne peuvent-ils pas revendiquer les mêmes droits auprès de la patrie céleste? Ici revient le lamentable arrêt: *Servi inutiles sumus*, serviteurs inutiles.

C'est une réflexion que je fais bien souvent. En voyant le labeur pénible de certaines existences, leur ténacité et leur intégrité dans l'exercice de leur profession, je me dis: « Mon Dieu! si ces hommes dépensaient pour le ciel la centième partie des efforts qu'ils dépensent pour la terre, quand ils ne réserveraient pour vous que le superflu de leur énergie, mon Dieu! vous vous tiendriez pour

satisfaits et vous les béniriez! » — Et à peine ai-je raisonné de la sorte que j'entends le Seigneur me dire par la bouche d'un prophète: « J'ai nourri mes enfants..., et mes enfants m'ont méprisé. Le bœuf connaît la voix de son maître, l'âne connaît la crèche de son seigneur..., et Israël ne m'a pas connu!... »

Voilà le portrait de l'humanité, et, si j'osais le dire, de cette portion de l'humanité surtout à qui Dieu a prodigué la fortune et l'intelligence. Tant de personnages jouissant de grande renommée, produisant chaque jour des chefs-d'œuvre, trainant après leur char triomphal l'admiration de leur siècle et des siècles à venir, que font-ils? que sont-ils pour la vérité? — Orgueilleux néants, stérilités pompeuses, qui ne reverdiront jamais, parce que jamais ils n'invoquent la rosée qui féconde! C'est de ces grandeurs qu'il a été écrit: « *Positus es in statera et inventus es minus habens.* » Elles ont été placées dans la balance éternelle et trouvées sans le poids légal, — faux poids! — tandis que dans la foule quelque âme ignorée, méprisée peut-être, incline les cieux vers elle ou s'élève elle-même jusqu'aux cieux! Certes, nul être au monde ne fut plus ignoré que la Vierge de Nazareth. Et cependant, tandis qu'à deux pas de sa chaumière, l'altière Jérusalem étalait le luxe de ses rois, applaudissait ses savants, faisait parade de sa sagesse, vers quel point de cette terre bénie se dirigea l'archange? Vous le savez. Les riches et leurs fastueuses représentations furent laissés de côté, et la candeur de l'humble fille de Juda absorba l'attention de la Trinité sainte.

Et maintenant, ô rois, soyez instruits! Grands de ce monde, impies, scandaleux ou indifférents, apprenez ce que vous êtes en tournant le dos à la vérité, en oubliant votre destin: *pulvis, cinis, nihil*, cendre, poussière, rien!... Inutiles!

## II

Une fois l'inutilité humaine définie et constatée, notre devoir, mes frères, est d'en rechercher les causes. Or, la première évidemment est l'état de péché mortel.

1. Le péché mortel est, relativement à l'âme, ce que la mort physique est relativement au corps; il la dépouille de la vie spirituelle et de toutes ses énergies surnaturelles. Car la vie spirituelle de l'âme, c'est Dieu, et ses énergies surnaturelles sont la grâce; et le premier effet du péché est précisément de faire perdre la grâce et de chasser Dieu du sanctuaire de nos cœurs.

De plus, cet effet est double: il frappe du même coup le passé et le présent. Dans le passé, il soustrait les grâces acquises. Sous ce rapport, on peut le comparer à un naufrage, et celui qui le commet au négociant qui, après avoir péniblement amassé une belle fortune aux lointains rivages, la perd au moment de toucher au port.

Toutefois, n'exagérons rien et demandons à la théologie le vrai sens de cette annihilation. Il est



certain que, lorsque nous comparons la mort spirituelle, c'est-à-dire le péché mortel, à la mort physique, il ne faut pas l'entendre d'une manière absolue, mais bien *cum grano salis*, avec restriction. Il y a ressemblance, analogie, mais non pas identité. Le mot même que la science sacrée emploie pour exprimer cet état singulier de l'âme en fait foi : ainsi, on ne dit pas que le péché tue les grâces acquises auparavant, mais bien les *mortife* : *peccatum mortale ad instar mortis omnia mortificat* ; c'est une mortification, c'est-à-dire une petite mort, une image de la mort. Et la preuve, la voici : remettez-vous en état de grâce par l'absolution, et vous retrouvez ce que vous aviez perdu ; les mérites passés revivent. S'ils avaient été complètement détruits, comment revivraient-ils ? Ce qui n'est pas peut devenir l'objet d'une création, mais non d'une résurrection. Le péché grave constitue donc une quasi-mort ou plutôt une éclipse qu'il dépend de nous de rendre momentanée. C'est le nuage qui passe devant le soleil et nous prive à la fois de sa chaleur et de sa lumière. Que le vent de la grâce dissipe le nuage du péché, et aussitôt le soleil de l'âme, Jésus-Christ, reparait !

Et ceci est parfaitement conforme à la justice et à la raison. Il est juste, en effet, et rationnel, que le péché, qui est la négation de Dieu, soit moins puissant que la grâce qui l'affirme. Voilà pourquoi la théologie, parlant des effets de l'absolution, dit qu'elle détruit, efface, annihile le péché, *deletur, annihilatur peccatum lethale*, tandis qu'en parlant du péché, elle ne fait entendre qu'une soustraction, une espèce de séquestre de la grâce. Certes, réduit à ces proportions, le péché mortel n'en reste pas moins un malheur immense, et, si nous daignons nous souvenir que nous ne sommes rien et que Dieu est tout, qu'il est notre vie, notre mouvement, notre respiration, la consolation du présent et l'espérance de l'avenir, ... nous comprendrions alors ce que c'est que l'éclipse, même passagère, de Dieu, et le séquestre, même provisoire, de sa grâce ! Car, de fait, et avec toutes les restrictions possibles, sous la domination du péché, tout notre passé est inutile ! et eussions-nous accumulé dans notre âme les mérites des patriarches, des prophètes, des apôtres et des martyrs, tout cela, sauf restitution ultérieure, nous est enlevé, parce que la grâce ne peut cohabiter avec le péché, ne fût-ce qu'un instant.

Le second effet du péché mortel, avons-nous ajouté, regarde le présent, et il consiste à frapper actuellement, *hic et nunc*, disent les théologiens, tous nos actes de stérilité pour le ciel.

Ici encore, il faut se garder d'un excès qui a soulevé dans le temps une hérésie formidable. Cette hérésie prétendait que « tout ce qui se fait dans l'état de péché mortel est péché. » La conséquence de cette théorie est manifeste : c'était la porte grande ouverte à la licence la plus effrénée, jointe à l'inutilité du repentir, puisque le repentir lui-même eût constitué une faute.

Cette erreur venait de la confusion perfide qu'on

faisait de l'ordre surnaturel et de l'ordre naturel, ou plutôt de l'absorption de l'un par l'autre. — Lors même que le péché mortel nous prive des bienfaits de l'ordre surnaturel, il nous laisse l'ordre naturel tout entier, et par conséquent la faculté d'être probes, honnêtes, philanthropes, tempérants. Toutes ces vertus humaines non seulement sont possibles, mais encore réalisées, même dans l'état de péché mortel, et donnent droit à une récompense de leur ordre, c'est-à-dire à une récompense naturelle, humaine, restreinte.

Mais dès que nous touchons à la grâce, nous entrons dans un monde nouveau, et il nous faut raisonner d'une manière nouvelle. Ici tout revêt un caractère spécial : et, parce que les causes sont singulières, les effets seront nécessairement singuliers. Or, quelle est la cause qui nous élève à l'état surnaturel, qui nous fait produire des actes surnaturels, qui nous fait mériter une récompense surnaturelle ? C'est la grâce. La grâce est donc l'unique moyen, l'instrument unique par lequel nous pouvons agir pour et dans cet ordre élevé. Mais le péché enlève ce moyen, brise cet instrument. Par conséquent, tout le temps qu'une âme est enchevêtrée dans les liens du péché, elle ne peut rien dans l'ordre de la grâce ; elle est absolument nulle, inapte, inhabile ; elle a les ailes coupées, impossible de s'élancer vers les régions supérieures où le Christ l'appelle et l'attend.

Voilà donc les œuvres du péché mortel : nous étions saints, nous ne le sommes plus... Nous avions le titre nobiliaire d'enfants de Dieu, de frères de Jésus-Christ, de cohéritiers de sa gloire..., nous ne l'avons plus !... Il est vrai qu'il nous reste la liberté, c'est-à-dire le droit de gémir, de pleurer, d'appeler Dieu du fond de l'abîme. Mais tant que nous n'usons pas de ce droit, tant que nous ne poussons pas ce cri du cœur auquel la divine Miséricorde a coutume de répondre, nous sommes littéralement et radicalement inutiles, *servi inutilis* !

2. Après le péché mortel, une autre cause d'incapacité et de stérilité pour le ciel, c'est l'inertie. On ne fait rien, ou l'on fait des riens : ce qui signifie à peu près la même chose. « Ne rien faire, dit saint Jean Chrysostome, c'est déjà faire quelque chose de mal. » Et il prend comme terme de comparaison un laquais qui aurait toutes les qualités désirables, mais qui n'agit pas. Tranquillement assis sur la terrasse du palais, il regarde son ombre tourner autour de lui. Il ne boit pas, en vérité : ce qui est quelque chose ; il ne vole pas : ce qui est beaucoup ; il ne dit pas d'impertinences : ce qui tient du prodige... Mais quelle est son utilité, s'il se dérobe aux devoirs de son état ?

Et que de personnes à qui ce portrait conviendrait merveilleusement ! Affaissées sous le poids de leur paresse, elles se consument en vains désirs, *desideria occidunt pigrum*.

D'autres, au contraire, semblent des Vésuves en éruption, toujours bouillonnantes, toujours agissantes et partagées entre mille soucis. Est-ce pour le ciel ? — Jamais ! C'est la terre qui les captive,

l'intérêt matériel qui les absorbe, le plaisir fugitif qui dévore leur fiévreuse activité. Au milieu de ce bourdonnement perpétuel des bruits terrestres, comment songer à son âme ? comment entendre la voix de la conscience et les avertissements parfois terribles de l'éternité ? J'appelle cela faire des riens en paraissant faire de grandes choses. Regardez donc les enfants, ces gracieux papillons qui animent nos squares aux jours printaniers. L'un fait naviguer une corvette de carton sur l'eau d'un bassin ; l'autre creuse de ses doigts mignons un puits artésien dans le sable ; celui-ci fait de l'architecture avec des brins d'herbe ; celui-là caracole à cheval sur un bâton. Ils sont très agités, très absorbés ;... et vous qui passez, vous philosophes, vous ne voyez dans leurs ébats que de simples bagatelles...

Eh bien ! mes frères, sachez-le, dans toutes nos actions qui n'ont point pour but direct ou indirect, médiat ou immédiat, la gloire de Dieu, le salut du prochain ou le nôtre, nous pouvons paraître très occupés, très absorbés ; mais, aux yeux de Dieu, des anges et de tout esprit sage et réfléchi, nous ne faisons que des enfantillages, des riens, nous sommes franchement inutiles, *servi inutiles* !

3. A ces deux causes, je pourrais en ajouter une troisième, l'ineptie, qui consiste à faire moins que rien en employant ses loisirs à des actes suspects, équivoques, compromettants pour la conscience. Mais je n'insisterai pas sur cette pensée, parce qu'elle se rattache aux précédentes et parce que j'ai hâte d'en venir aux conséquences de l'inutilité.

### III

Ces conséquences, mes frères, sont terribles, et je regrette, faute de temps, de ne pouvoir que les analyser.

1. D'abord, une vie inutile est une existence effacée.

On lit dans la Bible que le Prophète étant allé visiter le roi Saül, le salua en l'appelant « un enfant d'un jour, *puer unius diei*. » Parole outrageante s'adressant à un roi, et tout au moins bizarre s'appliquant à un homme qui avait 30 ans passés. Or, le prince n'en fut ni offensé ni surpris. Pourquoi donc l'appeler enfant d'un jour ?

C'est qu'il n'était vertueux que de la veille.

A part ces vingt-quatre heures consacrées à la vertu, toutes les autres avaient donc été rayées de son existence, comme ces pages mal faites que le maître d'école biffe impitoyablement d'un trait de plume.

Maintenant, tournons nos regards sur nous-mêmes : quel est notre âge ? Toutes nos heures sont-elles effacées ? Quelqu'une porte-t-elle la trace de la vie divine, le reflet de l'éternité ? A quoi bon nous plonger sciemment dans l'illusion ? Dieu nous contemple du haut du ciel et du fond de son tabernacle : comment nous voit-il ? enfants ou vieillards ? nés ou à naître ?

Il y a une autre parole bien propre à nous faire

réfléchir. Quand le serviteur inutile de l'Evangile se présente au Père de famille, celui-ci le regarde, il le toise, il l'examine dans tous les sens : « Je ne vous connais pas, lui dit-il. *Nescio vos*. — Quoi, Seigneur ! les entrailles de la terre, les consciences les plus repliées sont devant vous comme un livre ouvert... ; vous scrutez les cœurs et les reins... ; et vous ne connaissez pas cet homme, cette femme qui occupent une place à votre soleil, qui pensent, qui parlent, qui agissent ? *Nescio vos* ! » Dieu connaît ce qui est, mes frères, mais l'homme inutile n'est pas, il ne peut donc pas le connaître. L'homme inutile n'a pas de nom, comment serait-il désigné dans le livre de vie ? Son existence est effacée !

2. En second lieu, c'est une existence manquée. L'homme n'est pas l'éclaboussure d'un astre, un aérolythe tombé fortuitement sur notre globe sub lunaire. Après l'avoir pétri de ses mains et vivifié de son souffle, Dieu ne l'a point repoussé d'un pied dédaigneux en lui disant : « Va ! Que le hasard te guide ! Tu n'es plus à moi ! » Non ; il lui a confié un rôle, assigné une place, tracé un destin, taillé une besogne. Il l'a mis dans une société avec le privilège, — que dis-je ? — avec l'ordre d'agir et de réagir sur elle pour le bien dans une sphère déterminée : sur un atelier, s'il en est le patron ; sur un royaume, s'il en est le roi ; sur une famille, s'il en est le chef ; sur ses semblables en général, sur ses amis en particulier... Mais, s'il ne fait rien de ce que Dieu lui ordonne, s'il n'agit pas pour le bien sur son entourage, s'il est inutile à ses enfants, amis ou subordonnés ; si, au lieu de se sauver et de les sauver, il se perd et il les perd... ; il ment à son origine, il ment à sa fin ; il frustre Dieu, il se frustre lui-même. Il devait peindre un ange... ; son pinceau a tourné, il a fait un démon !... Il a passé à côté du but. Son existence est manquée !

3. En troisième lieu, c'est une existence ennuyée. Pour être inutile, mes frères, on n'en est pas moins homme ; et, à certains moments, il se fait dans le ciel le plus nuageux comme une éclaircie. Le soleil de la raison qui est « naturellement chrétienne », finit par percer les ombres. Eh bien ! lorsque l'homme inutile a conscience de lui-même, lorsqu'à tous les points de sa vie il n'aperçoit que le désert, le vide, l'effacement complet, ... il est saisi d'une maladie affreuse qu'on appelle l'ennui et qui s'attache à son cœur comme un vautour à sa proie.

L'ennui est un mal très répandu dans le monde. Vous vous étonnez quelquefois de voir les multitudes affamées de nouveautés et d'émotions, de bals et de théâtres ? L'ennui les dévore, et elles cherchent à se guérir par l'étourdissement. Mais, vains efforts ! *post equitem sedet atra cura*, on a beau chevaucher, l'ennui monte en croupe. C'est un ancien qui l'a dit, mais la vérité est toujours nouvelle. On peut endormir, chloroformiser l'ennui

<sup>1</sup> *Mens humana naturaliter christiana.* (Tertul.).



une heure peut-être, mais il se réveille bientôt pour recommencer son rôle de bourreau. Quand l'inutilité n'aurait pas d'autre châtiment que l'ennui, elle aurait le droit de se dire martyre ! Mais elle en a un autre : daignez l'écouter, et surtout le retenir... Lorsque tout est fini (car tout finit ici-bas, malgré nos résistances), au bout d'une existence effacée, manquée, ennuyée, il y a une conclusion formidable qui est une mort pleine d'alarmes.

J'ai connu dans une grande ville du Midi une jeune dame qui avait mené une vie inutile. Après avoir passé par toutes les étapes que nous avons signalées, la dernière — celle de l'ennui — provoqua en elle une maladie de langueur qui la conduisit en quelques mois aux portes du tombeau.

Oh ! mes bien-aimés frères, qu'ai-je vu ? Comment décrire cette scène de désolation ? Qu'elles étaient loin, les roses cueillies dans la folle jeunesse ! Qu'elles étaient loin, les enivrantes flatteries ! — La pauvre enfant jetait autour d'elle des regards effarés. Le simple choc d'un meuble la faisait bondir comme un coup de tonnerre. Elle songeait peu à ce qu'elle quittait, mais où allait-elle tomber ?... Le souci, l'inquiétude oppressaient son âme et jetaient sur son maigre visage tantôt un torrent de larmes, tantôt une effrayante pâleur. On avait beau lui prodiguer les soins et les consolations que la tendresse, la bonne éducation, la fortune savent inspirer ; elle déclinait visiblement et rapidement vers le terme fatal.

Il y avait, dans cette même ville, une religieuse, vraie providence des affligés, et qui avait reçu du ciel le don d'amener le calme dans les cœurs meurtris. On l'appelle, elle vient ; et, de sa voix la plus caressante, elle demande à notre malade comment elle est, ce qu'elle éprouve, ce qu'elle désire... Au lieu de répondre, celle-ci tend ses deux mains ouvertes en sanglotant. La religieuse, soupçonnant quelque mystère, redouble de tendresse pour obtenir une explication, et elle l'obtient enfin. L'infortunée recueille ses forces et, ouvrant de nouveaux deux mains, elle s'écrie avec l'accent du désespoir : « Ma Sœur ! Ma Sœur ! je me meurs et j'ai les mains vides !... »

La religieuse a tout compris. Elle s'arrache le christ qu'elle portait sur sa poitrine et le lui jette en s'écriant : « Que dites-vous ? Vous avez les mains vides ?... Elles tiennent Jésus-Christ !... »

A ces mots, la malade se sentit revivre. En voyant le Dieu mort sur la croix, son regard s'illumina d'espérance. Elle mourut pourtant, mais entre les bras d'un prêtre et en fixant le ciel. Oh ! j'espère que ce dernier acte d'amour aura réparé les inutilités de sa vie ! Mais je reviens à son cri déchirant : « Je me meurs et j'ai les mains vides !... » Qu'il retentisse dans vos cœurs, mes frères ! qu'il soit pour vous un emblème et une exhortation : emblème du malheur d'une existence inutile, exhortation à remplir vos mains de bonnes œuvres et de tous les fruits de la justice chrétienne, afin que le doux Maître vous reconnaisse et puisse vous dire un jour : « *Euge, serve bone, intra in gau-*

*dium Domini tui !* Courage, bon serviteur ! entrez dans la joie de votre Dieu ! »

## LECTURES DE CARÊME SUR LA PIÉTÉ CHRÉTIENNE

### III

#### AVANTAGES DE LA PIÉTÉ EN CETTE VIE

Si la foi nous fait connaître l'obligation et la nature de la piété, l'espérance nous en montre les avantages. Elle nous apprend que notre intérêt bien entendu nous commande d'être pieux, car la piété doit nous donner le bonheur de la terre et la félicité du ciel. « La piété, en effet, dit saint Paul, est utile à tout, *pietas ad omnia utilis est* ; elle a les promesses de la vie présente et celles de la vie future. »

Je voudrais ce soir vous montrer ces avantages terrestres de la piété, vous persuader que le meilleur moyen d'être heureux sur la terre, c'est d'être pieux. Car Dieu a promis aux âmes pieuses les joies d'ici-bas, et il tient sa promesse en leur donnant le bonheur avec la paix.

#### I. — Dieu a promis aux âmes pieuses le bonheur d'ici-bas.

Et d'abord, Dieu s'est engagé à rendre heureux en ce monde ceux qui pratiqueraient la vertu et s'adonneraient à la piété. *En ce monde*, mes frères, vous l'entendez bien. Je ne parle pas des récompenses impérissables qu'il leur réserve en l'autre monde, je ne parle pas du royaume des cieux qu'il prépare à ceux qui l'aiment, je ne parle pas du poids éternel de gloire qu'il leur promet en échange des tribulations légères et momentanées de cette vie. Je dis que Dieu s'est engagé à rendre heureux dès ici-bas ceux qui le serviraient avec fidélité, comme il a menacé de châtier dès ce monde ceux qui s'écarteraient de sa loi sainte.

Cette promesse, vingt fois Dieu l'a renouvelée à son peuple, et on la trouve écrite presque à chaque page de l'Ancien Testament. « Convertissez-vous à moi, dit le Seigneur, et vous verrez la différence que je sais mettre entre le bon et le méchant, entre celui qui sert le Seigneur et celui qui viole sa loi. » (Malach., III, 18). — Au méchant, Dieu promet l'angoisse et la tribulation. Il mêle des flots d'amertume aux fausses douceurs de ses plaisirs coupables, et si la voie dans laquelle il marche semble large et facile, en réalité elle est semée de pierres et hérissée d'épines. — Bienheureux au contraire l'homme qui craint le Seigneur et qui marche dans la voie de ses commandements. *Beatus vir qui timet Dominum*. En attendant que Dieu l'enivre dans sa demeure céleste d'un torrent de volupté (Ps. xxxv), il promet de donner

en partage à l'homme de bien la terre et ses richesses. (Ps. xxxvi).

Notre-Seigneur à son tour fit plusieurs fois à ses Apôtres les mêmes promesses de bonheur temporel, auxquelles ils étaient particulièrement sensibles. « Maître, lui dit un jour saint Pierre, voici que nous avons tout quitté pour vous suivre. Quelle sera donc notre récompense ? » Et Jésus lui répondit, d'un ton grave et solennel, parce qu'il ne s'adressait pas seulement aux Douze qui étaient là, mais aux âmes pieuses de tous les siècles qui devaient marcher à sa suite : « En vérité, en vérité, je vous le dis, quiconque aura quitté ses frères et sœurs, son père et sa mère, sa femme, ses enfants et ses biens pour moi et mon Evangile, en recevra cent fois autant, maintenant, en ce monde-ci, et la vie éternelle en l'autre. » (Marc, x, 30). Remarquez bien, mes frères : *Nunc in tempore hoc*, dit Jésus : non pas dans l'autre monde, mais dans celui-ci ; non pas seulement au ciel, mais sur la terre. De même encore saint Paul dit de la piété : « *Promissionem habens vitæ quæ nunc est*. Elle a les promesses, non pas seulement de la vie future, mais de la vie présente aussi. »

La parole du Disciple et la parole du Maître y sont engagées d'une façon solennelle : « En vérité je vous le dis. » Voyons maintenant comment Dieu tient sa promesse.

## II. — *C'est un fait d'expérience que la piété rend heureux.*

Cette promesse s'est réalisée à la lettre pour les Apôtres qui trouvaient dans les travaux, les souffrances et les croix le parfait bonheur. « Je surabonde de joie en toutes mes tribulations, » s'écriait saint Paul.

Elle se réalise encore à la lettre pour ceux qui les imitent de plus près, et qui, comme eux, n'hésitent pas à tout quitter pour suivre Jésus. Voyez, par exemple, les missionnaires, voyez les religieux et les religieuses, ceux-là surtout qui ont été jusqu'aux derniers renoncements, comme les Chartreux, les Annonciades, les Carmélites, etc. On s' imagine que ce doit être une torture épouvantable de s'ensevelir vivants comme ils le font. C'est tout le contraire. Interrogez-les : ils vous répondront qu'ils n'ont jamais été plus heureux, jamais goûté une paix plus profonde que depuis le jour où ils ont tout quitté pour se donner tout entiers à Jésus-Christ.

Mais, sans aller jusque-là, nous pouvons constater nous-mêmes que la religion donne généralement le bonheur. C'est un fait d'expérience qui arrachait à Montesquieu ce cri d'étonnement : « Chose étrange ! La religion chrétienne qui semble n'avoir d'autre but que la félicité de l'autre vie, fait encore notre bonheur en celle-ci. » Un autre philosophe du même siècle, Jean-Jacques Rousseau lui-même, en faisait également l'aveu : « Plus je rentre en moi, disait-il, et plus je trouve

ces mots écrits en mon âme : Sois juste, et tu seras heureux. »

Si donc le bonheur se trouve dans la religion, à plus forte raison doit-il se trouver dans la piété. Et si le Roi-Propète pouvait s'écrier : « Qu'elle est grande, qu'elle est immense, la douce félicité que vous réservez à ceux qui vous craignent ! *Quam magna multitudo dulcedinis tuæ quam abscondisti timentibus te !* » que sera-ce donc, Seigneur, pour ceux qui vous aiment ? *Quid amanti-bus ?* Que sera-ce pour ceux qui vous chérissent de tout leur cœur ? *Quid toto corde diligentibus ?* pour ceux, en un mot, qui n'ont pas seulement de la religion, mais de la piété ?

## III. — *Ce bonheur de l'âme pieuse consiste dans la paix.*

Il est un mot qui résume et embrasse dans sa riche signification toutes les faveurs, tous les biens, toutes les bénédictions que Dieu répand sur ses pieux enfants : il leur donne la paix. « Je les prendrai entre mes bras, dit-il en Isaïe, je les porterai sur mon sein, je les caresserai sur mes genoux, comme la mère caresse son petit enfant. Et j'ouvrirai, je ferai couler sur eux un fleuve de paix. » Cette paix, c'est Jésus-Christ au jour de la Résurrection qui l'apporte et la répand à pleines mains dans l'Eglise naissante, et depuis lors dans le cœur des âmes pieuses. « *Pax vobis !* Que la paix soit avec vous ! »

La paix, c'est-à-dire l'absence des soucis qui troublent, des inquiétudes qui tourmentent, des discordes qui aigrissent, des chagrins qui assombrissent, des catastrophes qui abattent ; la paix, c'est-à-dire la joie pleine et tranquille, le bonheur pur et sans mélange ; la paix, cette paix, dit saint Paul, qui surpasse tout sentiment, qui est le seul bonheur assuré qu'on puisse atteindre ici-bas, c'est au Christ Jésus de la répandre dans nos esprits et dans nos cœurs avec la piété. C'est par la piété seulement que nous aurons la paix avec Dieu, la paix avec le prochain, et la paix avec nous-mêmes.

1. Le méchant n'est pas en paix avec Dieu. Il sait qu'il l'a offensé, qu'il devra lui rendre un jour un compte redoutable ; aussi le méchant a peur de Dieu. C'est pour lui, non pas un Père qui pardonne et qui bénit, c'est un juge inexorable dont l'ombre vengeresse et menaçante se dresse constamment devant son esprit affolé. Aussi le méchant n'aime pas Dieu, il le craint, il le hait, il lui en veut d'être bon, il lui en veut d'être juste, il lui en veut d'exister, et dans sa rage impuissante, il lance vers le ciel la pierre de ses outrages et de ses blasphèmes, qui l'écrasera en retombant.

L'âme tiède n'est pas en paix avec Dieu. Dieu lui semble ce maître exigeant et dur qui moissonne où il n'a pas semé, qui réclame toujours trop pour son service. Aussi la vertu lui est à charge, la piété lui pèse, les devoirs religieux lui



semblent lourds et pénibles, la prière fastidieuse et longue, les sacrements insipides. Elle sert Dieu, parce qu'il le faut bien, mais que c'est donc ennuyeux ! Voilà le mot : Dieu l'ennuie ; l'âme tiède éprouve ce triste sentiment de l'ennui de Dieu, du dégoût de Dieu et de la piété, auquel correspond en Dieu un dégoût réciproque et profond, qui, suivant l'énergique expression de l'Apocalypse, va jusqu'au vomissement : « Plût à Dieu que vous fussiez froid ou chaud, mais parce que vous êtes tiède, je vais vous rejeter de ma bouche ! »

L'âme pieuse au contraire a la paix avec Dieu. Plus de nuages, plus de froid ; elle est en bons termes, elle est en paix, elle est « bien » avec Dieu. Il y a dans cet accord de l'âme avec Dieu une intarissable source de joie. C'est un océan sans rivages ; c'est l'espace enchanté que nul horizon ne ferme. Ne voir plus en Dieu un Maître sévère, mais un Père tendre et bon ; ne plus craindre Jésus-Christ comme un juge redoutable, mais l'aimer comme un ami et comme un frère ! Que dis-je ? Nous ne sommes plus seulement les amis de Jésus, nous devenons ses frères, nous devenons sa mère. Notre piété fait qu'il a pour nous la tendresse exquise que l'on a pour une sœur, l'amour dévoué et sans bornes dont on entoure sa vieille mère. Et cela, mes frères, ce n'est pas moi qui le rêve, — un homme n'oserait jamais pousser à ce point la familiarité envers Dieu, — c'est Jésus-Christ qui l'assure, c'est lui qui dit aux âmes pieuses : « Quiconque fera la volonté de mon Père qui est aux cieux, celui-là est mon frère, et ma sœur, et ma mère. *Hic frater, et soror, et mater est.* » Quelle félicité est comparable à la tienne, ô âme pieuse, sœur, épouse, mère de Jésus !

2. La piété nous donne la paix avec le prochain. Malheur aux foyers dont Dieu est banni ! Presque toujours ces toits cachent un coin plus ou moins large d'enfer. Car c'est un enfer que les maisons où l'affection, l'accord, l'union n'existent pas. Au matin de leurs noces, ces deux gens s'étaient juré un éternel amour. Quelques années, quelques mois s'écoulaient, moins encore peut-être, et déjà des froissements, des heurts se sont produits, et les fleurs d'oranger sont fraîches encore sur la couronne de l'épouse, que déjà s'envolent les dernières illusions de l'amour effeuillé et flétri. Entre eux alors, ce n'est plus l'union, c'est la chaîne conjugale, chaîne de forçats qui chaque jour devient plus lourde et meurtrissante. Le mari dur et impérieux, la femme acariâtre, chacun tire de son côté et irrite la blessure. Le monde soupçonne à peine ces secrets douloureux. En sont-ils moins navrants ?... Mais aussi pourquoi ne prie-t-on pas ? Pourquoi délaisse-t-on l'église et s'empresse-t-on aux fêtes mondaines ? On a chassé Dieu, Dieu s'en va ; et où Dieu n'est pas, a dit un saint, c'est l'enfer.

Cette histoire, mes frères, vous la connaissez, quoique ce ne soit pas la vôtre, Dieu merci. Et toutefois, même dans les milieux où l'on a de la

religion, mais point de piété, ou encore quand la piété est superficielle et peu profonde, quand on n'a de la piété que le nom et le vernis, non la vertu, là encore, que de misères ! que de petites rancunes, de petites critiques, de petites jalousies ! que d'orgueils blessés, de susceptibilités froissées ! que d'antipathies violentes, d'animosités vivaces qui affaiblissent et détruisent la paix avec le prochain !

Pour la trouver cette paix dans toute sa perfection, il faut aller dans les communautés où règne la ferveur, dans les foyers sincèrement pieux. C'est là que fleurit et s'épanouit la paix avec le prochain. C'est là qu'on s'aime comme on s'aimait dans la Sainte Famille de Nazareth. C'est là qu'on est uni comme les premiers chrétiens qui ne formaient qu'un cœur et qu'une âme : *Cor unum et anima una*. C'est là qu'on trouve la vraie fraternité, parce qu'on a la vraie piété filiale : ceux-là seuls en effet peuvent s'aimer comme des frères qui chérissent comme des enfants le Père qui est aux cieux.

3. La piété enfin nous donne la paix avec nous-mêmes.

L'impie n'a pas cette paix : « *Non est pax impiis,* » dit le Seigneur. Il a peur de Dieu, nous l'avons dit. Il a peur de la mort ; il a peur des autres et peur de lui. Il sent peser sur sa personne l'écrasant fardeau du mépris des honnêtes gens. Au fond il se méprise lui-même et le remords vengeur torture et ronge son cœur coupable.

L'âmetiède n'a pas la paix. Elle voudrait bien faire, et elle ne trouve pas la force de se mettre généreusement à l'œuvre et de secouer les habitudes tyranniques qui la désolent. Assez bonne pour concevoir encore le désir du bien, trop lâche pour l'accomplir, ces désirs impuissants l'accablent et la tuent : *Desideria occidunt pigrum*. Elle se désole, elle se décourage, elle se dégoûte, et ce qu'il y a de plus triste, c'est que ses regrets sont inefficaces et ses larmes stériles. — « J'ai perdu ma journée, » disait l'empereur Titus, qui n'avait ce jour-là fait de bien à personne. C'est la parole que l'âme tiède se redit chaque soir en gémissant, et qu'au soir de son existence elle répètera une dernière fois avec une indicible amertume : « J'ai perdu ma vie ! »

L'âme pieuse seule a la paix profonde et véritable, la paix qui surpasse tout sentiment : *Pax multa diligentibus legem tuam*. Elle a non seulement l'amitié de Dieu et l'estime des hommes, mais encore ce témoignage d'une bonne conscience qui, dit le Sage, est un continuel banquet, *juge convivium*. — Ce qu'éprouve alors l'âme pieuse, ce n'est pas l'orgueil insensé du Pharisien qui s'écrie avec arrogance : « Je jeûne trois fois la semaine, je donne la dime de tout ce que je possède, je ne suis pas comme le reste des hommes. » Mais c'est l'humble et austère satisfaction des ouvriers qui ont accompli leur tâche et qui disent : « *Servi inutilis sumus*, nous sommes des serviteurs inutiles ; nous avons fait ce que nous avons dû, *quod debuimus facere, fecimus* » — O la douce,

belle et réconfortante parole : « J'ai fait mon devoir ! » Comme elle fait redresser la tête avec une noble et légitime fierté : « J'ai fait mon devoir ! » Comme elle met à l'épreuve des événements les plus inattendus et les plus fâcheux ! — « Fais ce que dois, advienne que pourra ! » C'était la devise du général Desaix. Vienne la souffrance, vienne l'injustice des hommes et les épreuves de Dieu, vienne la mort comme pour le vaillant soldat sur le champ de bataille de Marengo, « advienne que pourra ! — j'ai fait mon devoir ! »

Faites votre devoir, mes frères, et vous ferez votre bonheur ; prenez sur vos épaules le joug de Jésus-Christ, — un joug qui est doux et un fardeau léger, — et vous trouverez le repos de vos âmes, vous trouverez la paix. Goûtez et voyez combien le Seigneur est doux. Exercez-vous donc à la piété ; elle est utile à tout. Elle a les promesses de la vie présente, elle fera votre bonheur ici-bas, en attendant qu'elle vous procure les éternelles félicités de la vie future, qui lui sont également promises. Ainsi soit-il.

## PETIT CARÈME POUR LES HOMMES

### I

#### LE PÉCHÉ

Messieurs,

L'Eglise, en instituant le Carême, a eu sans doute en vue de nous faire pratiquer, plus que dans aucun autre temps de l'année, certaines pénitences corporelles. Mais ce serait se tromper que de penser qu'elle s'arrête là et que son regard ne porte pas plus loin.

Que veut-elle donc, en effet ? Elle veut surtout, Messieurs, vous obliger à réfléchir, à rentrer en vous-mêmes et à voir s'il n'y a point dans votre âme quelque chose qui la déshonore et la profane, quelque chose qu'il faille absolument, de toute nécessité, enlever, détruire et expier.

Et quoi donc, Messieurs ? — Mais c'est le péché. Car le péché, à quelque point de vue qu'on le prenne, c'est le mal.

De nos jours, on essaie de faire croire au peuple, en ce pays, que le péché n'existe pas. C'est là assurément une doctrine séduisante, mais elle est singulièrement dangereuse, car elle laisse le champ libre à tous les appétits, à toutes les convoitises, à tous les attentats. S'il n'y a point de péché et seulement des *délits*, il suffit d'avoir assez de force et d'audace pour s'emparer du pouvoir et mettre ainsi ses brigandages à l'abri des châtiments de la justice humaine.

Je ne vous ferai pas, Messieurs, l'injure de supposer qu'une pareille doctrine, si contraire à la vérité et au bon sens, puisse trouver quelque crédit auprès de vous.

Vous croyez au péché, parce que vous croyez à l'histoire. Et l'histoire, en effet, nous montre assez

d'hommes à qui rien ne manquait, ni la fortune, ni la gloire, ni le génie, et qui, à genoux devant Dieu, ont confessé leurs fautes et déclaré leurs iniquités. Est-ce que le monde, malgré les siècles écoulés, ne retentit pas encore des gémissements et des sanglots du roi David et de tous les grands d'ici-bas qui, comme lui, accablés de remords, se sont écriés : « Mon Dieu, ayez pitié de moi, *miserere mei, Deus*, parce que je connais mon iniquité et que mon péché est toujours contre moi. *Peccatum meum contra me est semper...* »

Vous croyez au péché, parce que vous croyez à l'Evangile. Un jour, un jeune homme quitte son vieux père, sa vieille mère en larmes, il emporte avec lui sa part d'héritage prélevée d'avance sur le patrimoine de la famille, il s'en va au loin, il dissipe son bien en débauches, et quand il eut dévoré tout ce qu'il avait avec des libertins comme lui, la faim le ramena au logis paternel. Mais tout le long du chemin, Jésus-Christ nous apprend qu'il disait dans son cœur repentant, avant de le dire à genoux devant son père : « Mon père, j'ai péché contre le ciel et contre vous. *Pater, peccavi.* »

Vous croyez au péché, parce que vous croyez à la croix, à la croix que des forcenés abattent aujourd'hui parce que, sans doute, elle les importune de ses reproches.

Vous croyez à la croix ; et qui donc l'a dressée ? Qui donc y a étendu et cloué Jésus-Christ pour qu'il y meure, dans un épouvantable supplice ? Mais c'est le péché. Ecoutez, Messieurs, les apôtres Pierre et Paul qui, tous deux, d'une même voix et d'un même accent, s'écrient : « Le Christ est mort pour nos péchés. *Christus mortuus est pro peccatis nostris.* » (I Cor., xv, 3 ; I Pet., iii, 18).

Vous croyez au péché, parce que vous croyez à la conscience, au devoir, à l'honnêteté.

L'honnêteté ne consiste pas seulement à n'avoir dans les mains rien de ce qui appartient à autrui. Elle a un sens plus large, une portée plus haute : elle consiste à rendre tout à la fois, comme l'a si bien dit Jésus-Christ, à Dieu ce qui est à Dieu, et à César ce qui est à César. Quand donc Dieu n'est pas servi, aimé comme il le commande, comme il a le droit de l'exiger, c'est un péché que la conscience reconnaît et dont elle sent sur elle-même le poids et le fardeau.

Eh bien ! Messieurs, si vous croyez au péché, je ne vous demande qu'une chose aujourd'hui : entrez en compte, en discussion avec vous-mêmes, pour établir le bilan de votre âme et savoir au juste le nombre et la gravité de vos fautes.

N'allez pas vous imaginer, Messieurs, qu'il soit indigne de vous d'agir ainsi. Un des plus beaux génies qui aient illustré l'Eglise, saint Augustin, ne s'est pas contenté de sonder les replis de son âme, il en a tiré toutes les prévarications de sa vie pour les publier dans le livre de ses *Confessions*, et ce livre n'a fait qu'ajouter un rayon de plus à sa gloire. Ceux qui ferment les yeux sur leurs péchés ne peuvent être que des sots ou des orgueilleux. Ceux qui les reconnaissent et les avouent



sont des sages. Soyez du nombre de ceux-ci, Messieurs, et en vous disant déjà à vous-mêmes : « C'est vrai, j'ai péché, *peccavi*, » vous aurez dit le premier mot de la conversion et du salut. Ainsi soit-il.

## II

## LA NATURE DU PÉCHÉ

Messieurs,

Il n'y a pas un homme sérieux qui, en repassant dans sa mémoire tout ce qu'il a fait pendant sa vie, ne dise en lui-même : « C'est vrai, j'ai péché, *peccavi*. »

Mais, Messieurs, comprenez-vous bien le sens de cette parole qui doit venir non pas seulement de votre raison éclairée par la foi, mais encore de votre cœur touché par le repentir? — Eh bien! je vais essayer de vous l'apprendre.

Vous avez péché, c'est-à-dire que vous avez désobéi à Dieu en faisant prévaloir votre volonté sur la sienne.

Dieu, Messieurs, c'est le souverain Maître de toutes choses, parce que tout vient de lui, tout dépend de lui. Il a dit un mot, il a fait un signe, et l'univers a été créé, et l'univers lui obéit. Les astres suivent la route qu'il leur a tracée, les étoiles dans les profondeurs des cieux répondent à son appel : « Nous voici, disent-elles, *adsumus*. » Les flots de l'Océan, sur son ordre, s'arrêtent et viennent mourir devant les grains de sable du rivage, *usque huc venies*; les arbres, au printemps, se couvrent de fleurs; les campagnes, en été, donnent leurs moissons. Quelle soumission dans la nature entière!...

Et cependant, Messieurs, au sein de cette harmonie, qui est pour Dieu comme un éternel cantique d'adoration et de louange, il y a une voix discordante.

Ecoutez-la, Messieurs, car c'est la vôtre, c'est la voix du pécheur : « *Non serviam*, je n'obéirai pas. »

Dieu vous a traités avec honneur; il ne vous a pas demandé l'obéissance aveugle qu'il a imposée aux autres créatures; il s'est adressé à votre âme intelligente et libre et il vous a dit : « Je suis ton Dieu; tu me dois tout ce que tu as, eh bien! voici ma loi, observe-la et je verrai que tu m'aimes. »

Et vous, Messieurs, vous qui n'êtes cependant que cendre et poussière, vous dont la vie s'écoule, comme l'eau du torrent, pour finir bientôt, demain peut-être, qu'est-ce que vous avez répondu? Mais, vous le savez bien, vous avez dit, sinon de bouche, du moins dans vos actes : « Seigneur, ma volonté avant la vôtre; mon orgueil, mes caprices, mes joies sensuelles avant votre amour; je ne vous servirai pas, *non serviam*. »

Et ce n'est pas tout, Messieurs, vous avez péché, c'est-à-dire, vous avez désobéi à Dieu, en sa présence.

Que pensez-vous d'un enfant qui résiste, en face,

à son père? Que pensez-vous d'un serviteur qui, devant son maître, viole ouvertement ses ordres? Eh bien! Messieurs, voilà cependant ce que vous faites quand vous péchez. Allez où vous voudrez : Dieu vous voit; il n'y a pas d'ombre ni de ténèbres que son œil ne perce. Parlez si bas que vous voudrez : Dieu vous entend, et son oreille appliquée à votre cœur en perçoit les moindres mouvements de joie ou de douleur, d'amour ou de haine.

C'est pourquoi, un jour, une illustre femme des temps antiques, celle que l'Eglise appelle d'un nom qui, à lui seul, suffit à sa gloire, la chaste Suzanne répondit aux misérables qui en voulaient à sa vertu : « Plutôt mourir que d'offenser Dieu en sa présence! » (Dan., XIII).

C'est pourquoi aussi un chrétien qu'on sollicitait au mal, s'écria avec un noble accent de foi : « Si vous pouvez me conduire là où Dieu ne nous verra pas, soit! Mais comme c'est impossible, jamais, jamais je ne consentirai à l'outrager en sa présence. »

Enfin, Messieurs, vous avez péché, c'est-à-dire que vous avez tourné contre Dieu les biens mêmes que vous en avez reçus. Dieu vous a donné votre âme : et que faites-vous quand votre esprit pense au mal, quand votre cœur s'y attache et que votre volonté l'exécute? Mais vous employez ce qui vient de Dieu, pour l'offenser. Dieu vous a donné votre corps : et que faites-vous quand votre langue prononce de coupables paroles, quand vos yeux se complaisent en des images voluptueuses, quand tous vos sens se laissent prendre et attirer à toutes les séductions d'ici-bas? Mais vous employez encore ce qui vient de Dieu, pour l'offenser.

On raconte que pendant les guerres de Flandre, un soldat rencontra dans une forêt un homme qui allait mourir. Il le ranima et le prit avec lui sur son cheval; et cet homme, revenu à la vie, sentant renaître ses forces, obéissant à une abominable pensée de cupidité, se saisit adroitement de l'épée de son sauveur et la lui enfonça dans le cœur, pour s'emparer de sa monture et le dépouiller de ce qu'il avait.

Assurément, Messieurs, un pareil forfait vous révolte. Mais n'est-ce pas de cette façon que vous avez agi souvent vis-à-vis de Dieu? à la différence toutefois que Dieu est impassible et ne peut pas mourir. Aussi, tournez contre vous-mêmes un peu de l'indignation que vous ressentez; et aux pieds de Celui qui est votre créateur, votre sauveur, votre ami, en vous rappelant vos ingratitude passées, dites-lui : « Seigneur, j'ai péché; mais le repentir me presse, et je vous supplie de me pardonner. » Ainsi soit-il.

## IMPRIMATUR

Lingonis, die 18 februarii 1903.

† SEBASTIANUS, *Episcopus Lingonensis*.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT.

# L'Ami du Clergé Paroissial

## SOMMAIRE

**Nouvelles conférences aux femmes chrétiennes.** — XLIX. *Pour la fête de saint Joseph* : Une grande tristesse de saint Joseph, 161.

**Conférences pour le Carême.** — XI. Le temps, 165.

**Petit Carême pour les hommes.** — III. La gravité et les suites du péché, 169.

**Lectures de Carême sur la piété chrétienne.** — IV. Les récompenses de la piété en l'autre vie, 170. — V. La piété est nécessaire pour éviter l'enfer, 172. — VI. La piété est nécessaire pour adoucir le purgatoire, 175.

## NOUVELLES CONFÉRENCES AUX FEMMES CHRÉTIENNES

### XLIX

POUR LA FÊTE DE SAINT JOSEPH

*Une grande tristesse de saint Joseph*

*Ecce pater et ego dolentes  
querēbamus te.*

Voilà que votre père et moi  
nous vous cherchions l'âme  
pleine de douleur.

(Luc, II, 48).

On oublie peut-être un peu à quel point saint Joseph a été éprouvé; ses tristesses disparaissent dans l'océan amer des douleurs de Marie. C'est ainsi que le jour de la Purification il paraît à peine, et l'écrivain sacré qui fait mention de lui parle uniquement du bonheur qu'il goûte, à voir loué, béni et glorifié Jésus, avant les paroles crucifiantes de Siméon : *Erant pater et mater Jesu mirantes*. (Luc, II, 33). Quand le saint vieillard a prononcé son oracle de douleur, on comprend très bien, à la lecture de saint Luc, la désolation profonde où fut jetée Marie, puisque c'est à elle-même qu'il est dit : « Ton âme sera comme percée d'un glaive, » mais saint Joseph comme d'ordinaire demeure à l'écart, il n'est point question de lui. Combien grande cependant dut être son affliction alors, et comme son cœur aussi dut souffrir ! Car il était le chef de la sainte Famille, il en avait assumé la responsabilité, il en était le guide, le protecteur, le défenseur, le père.

Un jour Dieu voulut mettre en lumière cette sublime paternité. Ce fut à la suite de l'absence de Jésus, quand, avec Marie, il le chercha trois jours durant, le cœur gonflé de chagrin et palpitant d'angoisse. Il avait tant souffert que Dieu le voulut récompenser par ce témoignage éclatant que lui rendit Marie inspirée; parlant à Jésus : « Regardez la douleur de votre père et la mienne ! *Ecce pater tuus et ego dolentes...* »

Nul récit ne me paraît varié, saisissant, plein

de leçons diverses, comme celui de la recherche de Jésus par ses parents à Jérusalem. C'est un drame, un drame réel du moins, et l'un des plus poignants qui aient jamais ému le ciel. Nous allons l'étudier, le suivre pas à pas, en examinant surtout le rôle de saint Joseph. La joie y fait place à la tristesse, en quoi c'est aussi l'image de notre vie, où le bonheur est vite effacé par la douleur. Heureusement que quand on cherche Dieu, on le trouve toujours, et qu'on se retrouve en lui.

### I

Chaque année les parents de Jésus montaient à Jérusalem au temps des solennités pascales. La Loi en faisait un devoir pour la fête de Pâques, qui rappelait la sortie d'Égypte après le passage de l'ange exterminateur; à la Pentecôte, jour anniversaire de la promulgation de la Loi sur le Sinai; et après la moisson et les vendanges, à la fête des Tabernacles, où le peuple témoignait à Dieu sa reconnaissance pour les bienfaits de l'année féconde. (Deut., XVI).

1. Saint Joseph en fidèle observateur de la Loi n'y manquait pas. Son cœur d'ailleurs profondément pieux le portait vers le temple de Dieu, et nul patriarche, nul prophète, pas même David qui le composa, ne savoura comme lui la douceur du beau psaume : « Qu'ils sont aimés vos tabernacles, ô Dieu des vertus ! *Quam dilecta tabernacula tua !* » Il quittait le Fils pour le Père, Dieu pour se retrouver en Dieu, et son âme jouissait de délices nouvelles et inénarrables à adorer le Père après avoir avec amour, jour et nuit, veillé sur le Fils.

Pour les femmes, l'obligation du pèlerinage au temple était moins stricte, elles y allaient par dévotion quand le soin des enfants et les autres devoirs impérieux ne les en empêchaient pas. Il est donc permis de penser que saint Joseph s'y rendait ordinairement seul, laissant Marie et Jésus à Nazareth. Car les enfants non plus n'étaient pas astreints avant douze ans à cette démarche que la distance rendait pénible.

A douze ans tout enfant commençait à compter, et son voyage à la cité sainte était comme son entrée dans le monde. A cette occasion, dans les familles se célébraient de justes réjouissances.

Jésus maintenant approchait de l'adolescence, sa physionomie s'était transformée, « il avait crû en âge comme en sagesse » et chaque jour se révélaient aux yeux attentifs de Joseph et de Marie de nouvelles qualités, une grâce plus parfaite, une vertu et une beauté plus accomplies. Le Sauveur l'avait voulu ainsi afin d'être vraiment et en toutes choses comme l'un de nous, notre admirable Emmanuel.

Aussi comme Joseph l'aimait ! Sa tristesse était de penser à l'avenir prédit par Siméon, mais encore de ne pouvoir l'aimer autant que le divin enfant méritait de l'être. Si le ciel n'était pas le séjour du parfait bonheur, ce serait aussi la tristesse des séraphins.



Heureux voyage où seuls avec lui, seuls ils jouissaient de sa présence, de ses paroles, des lumières de son esprit et des ardeurs de son amour ! Vous savez, mères chrétiennes, combien l'on s'attache à ces chères créatures blondes que Dieu vous envoie pour réjouir votre maison, et comme leur présence devient une nécessité pour votre cœur. Vous les enlever, eux, « la lumière de vos yeux », ce serait enlever le soleil du firmament. Et quand vous vous arrêtez à cette pensée que Dieu qui vous les a confiés peut aussi vous les reprendre, vous la trouvez insupportable, et il vous semble que vous ne pourriez vivre sans eux. C'est vrai. Aussi bien une mère qui a perdu son enfant ne vit plus ici-bas, elle vit avec lui au ciel, et la foi seule est assez puissante pour lui apporter ses consolations qui endorment la douleur par l'espérance.

2. Pendant plusieurs jours la sainte famille offre ses adorations au Père qui réside dans le Saint des saints, au dessus de l'arche, et leurs prières sont si ferventes, les cantiques d'actions de grâces qui montent de leur cœur si éloquentes, si divins, que les anges quittent le ciel et font silence pour les entendre. Ils sont là tous à Jérusalem auprès de ce jeune adolescent qui pour la première fois visite le temple de Jéhovah, et qui est lui-même leur Maître, l'Ange du grand Conseil, le Fils de Dieu. Marie se distinguait par les élans de sa piété fervente, mais Joseph gardait son privilège de chef auguste, il s'unissait intimement à Dieu dont il représentait la personne, dont il était l'ombre et l'image, et le ciel s'inclinait devant cet homme extraordinaire qui avait autorité sur le Créateur lui-même.

Ces journées parurent bien courtes à leur ardente charité. Ils observent dans les moindres détails toutes les cérémonies de la Loi, car tout est sacré, tout est divin dans ces prescriptions, et ils s'arrachent avec peine à la contemplation du temple. Ils sont vos modèles, femmes chrétiennes qui venez aussi de temps en temps visiter Jésus dans son tabernacle. Au lieu que vous abrégiez le temps précieux que vous y consacrez, que vous vous y ennuyez parfois, que votre âme est froide comme la glace, sèche comme une terre sans eau, considérez Marie abimée en la présence de Dieu, et Joseph qui s'humilie d'avoir si peu de flamme à côté d'elle si brûlante de ferveur, à côté de Jésus fournaise d'amour. Car en lui nous trouvons toutes les vertus, et toujours héroïques.

Nul ne se doutait à Jérusalem que le « Dominateur des nations » prédit par Malachie était entré dans son temple saint, et cependant les docteurs n'ignoraient point que les temps étaient accomplis. Plus savant que les docteurs, Joseph, l'humble charpentier, mais le grand ouvrier de Dieu, savait bien lui qu'il avait amené devant le Saint des saints le Fils de Dieu en personne, revêtu de notre chair, né d'une vierge, enfanté à Bethléem, ainsi que les prophètes l'avaient annoncé, mais il se taisait, par discrétion, gardant le secret du roi, qu'il n'avait point mission de révéler.

3. Les fêtes de Pâques étaient terminées ; il fallait maintenant reprendre la route de Nazareth, mais leur cœur demeurait là, au temple où leur âme défilait d'amour et de désir auprès des autels du Dieu vivant. La coutume avait prévalu que l'on partait par groupes, l'après-midi, à des heures déterminées, les hommes ensemble, les femmes avec les femmes, et par des portes différentes. Tout cela était réglé et ordonné pour le maintien de l'ordre et de la décence. Ainsi l'on voyait s'éloigner de la cité de David comme de longues processions pieuses, d'hommes et de femmes chantant et priant, se retournant de temps en temps pour jeter un regard sur les cimes dorées du temple, pendant que les cœurs battaient plus fort et que les larmes montaient aux yeux. Le soir, on se retrouvait à la première halte où l'on passait la nuit.

Marie et Joseph faisaient partie de deux caravanes. En chemin Joseph pensait : « Je le reverrai ce soir, le divin Enfant : il est avec sa mère. » Marie se disait : « Combien je suis privée de lui ! Mais il est juste que Joseph jouisse aussi de sa compagnie ! » Et elle était heureuse du bonheur de son époux. Tous deux repassaient dans leur cœur les enseignements, la joie, les faveurs surnaturelles de ces journées passées à Jérusalem, et Dieu permettait qu'ils y trouvassent une grande douceur, comme s'il eût voulu que la catastrophe leur fût plus amère par l'opposition soudaine de tant de lumière suivie de tant de nuit.

## II

La catastrophe éclate le soir, quand les deux caravanes se rejoignent. Marie court à la rencontre de Joseph, pour embrasser son fils. Jésus n'est pas là ! Ils l'ont perdu. Où est-il ?

1. Quel désespoir ! « Ils le cherchent parmi les parents et les amis. » Jésus ne passait nulle part inaperçu, il charmait tout le monde par sa bonté, son esprit, son extrême affabilité. C'était un bonheur envié de se trouver auprès de lui, dans son aimable commerce. Personne ne l'a vu ! C'est donc qu'il n'est ni dans l'une ni dans l'autre caravane.

Marie défaille de douleur et Joseph, la mort dans l'âme, s'applique à la consoler. Mais lui-même est accablé. Il s'accuse d'avoir mal veillé sur l'enfant. C'est sa faute, à lui chef de la famille, s'il manque à la famille. D'ailleurs il n'était pas digne de remplir cette auguste mission, Dieu l'a frappé de déchéance et il a bien fait. Et il regrette amèrement sa négligence, il se frappe la poitrine. Pour lui il accepterait encore ce châtimement mérité par son imprudence, mais, hélas ! sa faute retombe aussi sur cette sainte femme, son épouse, qui souffre une indicible douleur, à cause de lui !

Tels sont les sentiments qui oppressent son âme et le laissent parmi cette multitude indifférente, écrasé, profondément troublé, en proie à une affliction immense, inconsolable.

Que faire ? La nuit est venue, les bêtes sauvages

vont parcourir les montagnes, et d'ailleurs ils sont exténués de fatigue et de douleur. N'importe, ils se rendront sur-le-champ à Jérusalem, puisqu'ils ne retrouvent pas Jésus, ils s'informeront et peut-être se remettront-ils sur ses traces béniés.

Quelle nuit que celle-là, où dans les ténèbres, parmi les rochers, dans des chemins ou plutôt des sentiers de cailloux roulants, ils se dirigent, les pieds meurtris, vers la cité sainte ! Ils s'en vont en silence, n'osant se parler de peur d'augmenter encore leur mutuel chagrin, et se posant les mêmes redoutables questions : « Où est-il ? Pourquoi nous a-t-il quittés ? Le retrouvons-nous ? »

Oui, où est-il ? Peut-être a-t-il été dévoré par une bête féroce. Peut-être Archélaüs, le digne fils de son père, l'a-t-il fait arrêter et jeté en prison. Peut-être s'est-il retiré dans le désert avec Jean. Peut-être est-il remonté au ciel, trouvant indigne de lui la terre, indignes de lui Marie et Joseph, lui qui au ciel est entouré, adoré par des milliers de créatures parfaites, les anges. Ah ! ces « peut-être, » comme ils troublent le cœur, l'imagination, l'esprit des deux malheureux époux ! Ils ne voient plus, il ne comprennent plus, Dieu s'est caché comme le soleil qui depuis longtemps déjà a disparu là-bas derrière l'horizon. Et Joseph continue de sonder les profondeurs de sa responsabilité : exemple éternel pour les pères et pour les mères qui n'exercent pas sur leurs enfants une vigilance éclairée et assidue.

Une pensée soudaine surgit dans l'âme de Marie : « Seigneur, est-ce là le glaive qui doit me transpercer le cœur ? L'heure serait-elle venue déjà de l'épreuve et de la douleur annoncées par Siméon ?... Seigneur ! elle serait vraiment trop dure ! »

Non, ce n'est pas encore la grande épreuve, et qu'est celle-ci, toute effroyable qu'elle est, en comparaison de l'autre !

Et toute la nuit, ils poursuivent ainsi leur route, pleurant silencieusement, car ils se raidissent contre la douleur, pour la mieux porter.

2. Où est cependant Jésus ? — A Jérusalem. L'Evangile nous dit en deux mots très sobres comme d'ordinaire qu'il était au temple parmi les docteurs, « les écoutant et les interrogeant, *audientem et interrogantem eos.* » Cela suffit pour que nous puissions comprendre son absence, et même reconstituer son temps.

Après le départ de ses parents, départ voulu dans les décrets de Dieu, l'enfant divin commence à remplir sa mission sur la terre. Les mystiques nous le représentent mendiant son pain à la porte des riches et le partageant avec les pauvres, couchant la nuit sur le pavé des rues, autour des parvis du temple, et donnant l'exemple des vertus admirables qu'il prêchera un jour aux multitudes. Ce que nous savons avec certitude, c'est qu'il se rendit dans une salle où les docteurs, suivant le devoir de leur charge, instruisaient le peuple. Il se mêla aux auditeurs, et les écouta avec la modestie qui sied à son âge.

Que disaient-ils ? Nul doute qu'ils n'aient parlé du Messie, dont la pensée était dans tous les esprits. L'heure était venue de l'accomplissement des événements prédits par les Ecritures, les semaines d'années s'achevaient ; certainement le Messie existait, vivait sur la terre. Qui était-il ? Que serait-il ? Gravement ces hommes vénérables répondaient à ces questions. Le Messie allait venir, il rétablirait le trône et l'empire de Salomon, la nation juive reprendrait la direction des peuples, et les fils des Machabées refoulant partout les aigles romaines règneraient enfin sur l'univers subjugué.

C'est cela que Jésus entendait. Et les Juifs s'exaltaient par ces espérances, et ils s'applaudissaient de vivre dans ce temps fortuné où ils s'attacheraient aux pas du Messie conquérant.

Était-ce bien le sens des prophéties ? Oui ; le Christ sera le plus grand conquérant, le conquérant de tout l'univers, mais un conquérant d'âmes. Sa doctrine s'imposera par la douceur, par la raison, par la bonté, car il est le « prince de la paix. » Ils n'ont donc pas compris ce texte d'Isaïe si clair pourtant ? Ce qu'il veut, ce sont non des esclaves qu'il dominera, non des soldats vaillants qu'il conduira à la victoire ; mais des âmes libres, des victoires par le bienfait, non par le sang, des adorateurs en esprit et en vérité. Il sera si bon qu'on l'aimera, sa doctrine apparaîtra si belle, si pure, que tous les hommes droits l'embrasseront. Pas de faisceaux de licteurs, pas de lances ni d'épées qui forcent les vaincus à s'agenouiller ; l'humanité se prosternera en toute liberté, devant le Maître de la doctrine d'amour. Telles seront les merveilles « du siècle futur » dont il est le « père », le roi, le triomphateur bien-aimé.

Il a entendu les enseignements faux des docteurs de la Loi, il s'approche, il élève la voix, sa voix si douce qui résonne comme une musique charmante, persuasive ; tous les yeux se tournent vers cet enfant qui ouvre les Ecritures non de la main, mais du cœur, et qui d'après les Ecritures fait le portrait du Messie. Il les prie de lire eux-mêmes les prophéties et leur demande si le Christ ne doit pas plutôt vivre dans la pauvreté, les humiliations, les abaissements, *interrogantem eos*. Et tous écoutent, ravis, étonnés, convaincus. C'est sa première prédication. Avant de s'adresser au peuple, il instruit les docteurs qui doivent enseigner le peuple. Quand il évangélisera la Galilée et la Judée, ce préjugé fatal d'un Messie conquérant sera amoindri ou disparu. Si les docteurs ont persévéré dans leurs idées étroites, ils seront coupables, car ils ont entendu la vérité, ils la connaissent, un jour elle s'est imposée à eux.

### III

1. Pendant ce temps les angoisses de Marie et de Joseph n'avaient fait que s'augmenter. Ils arrivent à Jérusalem dès l'aurore, la cité est pleine de joie et de bruit, la foule sans cesse renouvelée se presse



dans les parvis. Ensemble aussitôt ils se dirigent vers le temple et déversent dans le sein de Dieu l'océan d'afflictions qui bouleverse leur cœur. Que de souvenirs se pressent dans leur mémoire ! C'est ici que Marie est venue tout enfant se consacrer à Dieu ; ici qu'elle a vécu les années radieuses de son enfance, se préparant pour l'œuvre inconnue à laquelle Dieu la destinait ; ici que Joseph l'a prise pour épouse, après un signe du ciel, une révélation supérieure qu'il ne comprenait pas alors. Le pieux patriarche repasse en lui-même ces scènes délicieuses, et considérant la grâce de choix, les grâces uniques dont il a été l'objet, il déclare devant Jéhovah qu'il n'y a répondu que par l'ingratitude. Il en était indigne, il n'était pas l'homme qu'il fallait charger d'accomplir de si hauts desseins. Il s'abîme dans son néant. Plus il réfléchit, plus il s'humilie.

Après cette prière ardente et attristée, ils s'en vont à la recherche de l'enfant à travers la ville.

Parfois il vous est arrivé de perdre de vue votre petit garçon ou votre petite fille. L'enfant s'est éloigné, vous ne savez avec qui ; une heure, deux heures se passent, la nuit approche, la nuit tombe : « Mon Dieu ! vous écriez-vous, où est-il ? Qui me l'a enlevé ? En quelle société est-il ? Quel malheur lui est donc survenu ? » Souvent il est question aujourd'hui dans les grandes villes surtout de rapt d'enfants, et je ne puis me défendre de penser alors à Jésus perdu dans cette grande cité de Jérusalem, à la douleur de Marie courant éplorée à sa recherche. Ces angoisses, vous en avez toutes connu quelque chose. Comme les minutes vous paraissaient longues ! Autant d'heures, autant de siècles, pour votre impatience maternelle.

Songez combien grande fut l'anxiété de Marie et de Joseph, pendant les trois jours qu'ils parcoururent vainement les places, les rues et les carrefours de la cité ! Comment Marie put-elle supporter cette douleur ? Seul un miracle saurait l'expliquer, comme il est évident que si elle ne mourut pas sur le Calvaire au pied de la croix, ce fut par une disposition particulière de la Providence, qui la soutint, pour l'élever à la gloire chèrement achetée de corédemptrice de l'humanité. Mais n'oublions pas que Dieu avait ici placé à côté d'elle Joseph qui souffrait avec elle et qui l'encourageait de ces fortes paroles qu'un époux bien-aimé trouve toujours dans son cœur pour consoler son épouse, paroles où la tendresse mêlée d'autorité pénètre doucement et sûrement jusqu'au fond de l'âme. C'est une des plus grandes grâces de Dieu qu'un mari chrétien et bon qui sait compatir à vos peines.

Trois jours ! Que de démarches, d'informations, d'indications fausses, d'interrogations inutiles, de méchancetés peut-être ! Qui dira les demandes anxieuses de Marie aux passants, les portraits qu'elle faisait de son fils, les détails à fendre l'âme qu'elle donnait de lui, de sa personne, de son extérieur ? Trois jours et toujours rien !

2. Et voilà qu'après ces trois affreuses journées,

*post triduum*, « ils le trouvent dans le temple, assis au milieu des docteurs. »

Ils revenaient peut-être de Gethsémani, ce jardin qui appartenait, pense-t-on, aux parents de la sainte Vierge, ils entrent par la porte Dorée et pénètrent dans l'enceinte extérieure du Temple. Ils s'approchent du portique où le peuple se presse pour entendre les explications de la Loi données par les docteurs ; soudain ils perçoivent le son d'une voix bien connue, d'une voix d'enfant qui parle au milieu du silence de la foule.

« Et tous ceux qui l'entendaient, étaient stupéfaits de la prudence et des réponses de cet enfant. »

C'est lui ! C'est Jésus ! Quelle joie de le revoir, et de le revoir ici dans cette grave assemblée, siégeant au milieu des docteurs ravis qui lui avaient accordé la place d'honneur !

Ils le regardent, ils l'admirent. *Et videntes admirati sunt.*

Comme ce mot de saint Luc rend bien l'attitude, la pensée maternelle ! Leur tristesse tombe soudain et l'amour, l'admiration le remplacent ; ils sont incroyablement heureux de le voir d'abord, puis de le voir ainsi honoré. Puis le souvenir de leurs angoisses revient à Marie qui lui dit :

— Mon fils, pourquoi avez-vous agi ainsi avec nous ? Voilà que votre père et moi nous vous cherchions, l'âme désolée.

« Votre père ! » Quelle douce parole pour Joseph ! Oui, il veille sur lui depuis douze ans, il l'a suivi en Egypte, ramené de l'exil et nourri de sa sueur, du travail de ses bras. Il l'a entouré de la plus touchante affection, et il avait besoin de s'entendre appeler « père » puisqu'il en remplissait les dures charges. Or c'est Marie qui lui donne ce nom, devant tous, et qui par une délicatesse qui révèle bien son âme tendre et bonne, oublieuse de soi, toute portée vers les autres, ne se nomme elle-même qu'après lui : « Votre père et moi ! » Ah ! toutes ses inquiétudes, tous ses travaux, ses nuits sans sommeil et ses journées d'accablement, son long labeur est payé par ce seul mot infiniment doux qu'il repasse, qu'il savoure dans son cœur : *Ecce pater tuus et ego !*

Il est vraiment le père de Jésus, puisque Marie l'affirme, et tous les siècles chrétiens proclameront l'honneur de cette paternité qui le constitue comme officiellement le chef de la famille auguste de Nazareth, l'époux de la Vierge immaculée, le père du Fils de Dieu. Nul doute que Jésus enfant ne lui ait souvent prodigué cette délicieuse appellation, mais il est heureux de l'entendre dans la bouche suave de Marie. C'est ainsi qu'après ces terribles journées de recherche désespérée, son bonheur est complet, Dieu lui accorde sa pleine récompense par un mot, mais un mot qui n'appartient qu'à lui, qui n'a été prononcé que pour lui seul.

3. Vous n'avez pas manqué, pendant que je vous exposais ce touchant récit, de penser souvent : « Oh ! la pauvre mère ! Qu'elle a dû souffrir ! Et

saint Joseph, que ses transes furent cruelles ! » Et votre cœur maternel songeait à vos enfants : « Pourvu que jamais ils ne soient ainsi égarés, qu'ils ne me soient pas ravis ! »

Où, ils sont auprès de vous, et vous ne les quittez guère des yeux, et pourtant qui vous assure qu'ils ne sont pas égarés, que leur âme ne s'en est pas allée bien loin de Dieu ? « Une bête féroce les a dévorés » : l'impiété, l'incrédulité, la jouissance illégitime, l'inconduite, les compagnies. Et vous ne pleurez pas ! Et vous ne travaillez pas à ressusciter ces malheureuses âmes prodigues !

Souvent aussi, ils sont partis loin de vous, se dérochant à vos regards, parce que vous liriez de tristes choses dans leur cœur ; ils vous fuient, ils n'aiment plus leur foyer dont les jours saints et calmes ne satisfont point leur imagination qui se déprave ni leurs sens excités. Où vont-ils ? Hélas ! ce n'est pas au temple ! aussi l'une de vos grandes peines c'est de ne plus les voir là de loin à l'église, à la place de famille. Ils vont dans d'autres maisons où votre présence paraîtrait étrange.

Oh ! ne les abandonnez pas, courez à leur recherche, ramenez-les auprès de vous, auprès de leur père et faites qu'ils s'y plaisent, qu'ils y demeurent. Mettez-les et mettez-vous sous la protection de saint Joseph à qui vous demanderez les grâces de zèle nécessaires pour les rappeler à Nazareth et pour les sauver.

## CONFÉRENCES POUR LE CARÈME

### XI

#### LE TEMPS

*Notum fac mihi numerum dierum quis sit.*

Seigneur, faites-moi connaître ce que c'est que le temps.

(Ps., xxxviii, 5).

Vous est-il arrivé quelquefois, mes frères, dans un moment de trouble, d'angoisse, de perplexité, au milieu de ces incertitudes que ni les lumières de la science, ni celles de l'amitié ne peuvent parvenir à dissiper, de vous prosterner sur les dalles du temple, et là, dans l'attitude de la supplication, de jeter au ciel cette ardente prière : « Seigneur, inspirez-moi !... Seigneur, éclairez-moi !... » Si vous êtes jamais passé par ces dédales ténébreux si fréquents ici-bas sur le chemin des âmes, vous aurez compris l'interrogation anxieuse qu'adressait à Dieu le prophète royal.

Cet homme qui avait tant usé et abusé de la vie, qui avait expérimenté toutes les forces et toutes les faiblesses de la nature ; qui, à une foi ardente, à un ardent amour pour la justice et la vérité, avait allié bien souvent des procédés iniques et le raffinement de la corruption ; cet homme qui,

revenu de ses égarements, promenait son esprit inspiré sur les mystères de la terre et du ciel et les approfondissait ; cet homme enfin à qui Dieu semblait avoir communiqué tous les trésors de la sagesse, s'arrête court devant le phénomène du temps, et il supplie l'Eternel de le lui faire connaître.

Il voulait avoir le dernier mot, la clef de cette énigme, de cette succession d'heures et de jours, de ce je ne sais quoi qui dure, où nous sommes plongés par la naissance et d'où la mort nous arrache violemment... Et Dieu n'a pas voulu répondre ! C'est un problème qu'il a livré à nos investigations, mais dont il se réserve l'intelligence et peut-être la solution.

Bien d'autres esprits éminents après David ont été tourmentés par la même pensée curieuse. Les poètes ont rêvé sur le temps ; les philosophes en ont disserté ; l'aigle d'Afrique, saint Augustin, appliqua à son étude toute la puissance de son génie, et, après de longues et mûres réflexions, il avouait son incapacité et l'inutilité de ses efforts : « Si vous ne me demandez pas ce que c'est que le temps, disait-il, il me semble le savoir ; mais dès que vous me le demandez, je ne le sais plus ! » En d'autres termes, il en savait trop pour se taire, pas assez pour en parler.

Après cela, mes frères, est-il raisonnable de ma part de vous entretenir sur ce mystère ? Certes, je n'y aurais pas songé s'il se fût agi d'établir une thèse philosophique et d'exercer votre patience en même temps que ma subtilité. Mais quand je lis cette phrase de saint Bernardin : « *Tantum valet tempus quantum Deus*, le temps a la même valeur que Dieu, » c'est-à-dire qu'avec le temps, si petit qu'il puisse être, on peut acquérir Dieu tout grand qu'il est, il me semble utile, pour ne pas dire nécessaire, de concentrer notre attention sur ce point, afin que, s'il ne nous est pas donné de connaître le temps dans sa nature, nous le connaissions dans ses effets, assez du moins pour en régler l'usage.

Dans ce double but, j'essaierai donc de vous dire quelques mots sur les divers caractères du temps, et en second lieu, sur les services qu'il est appelé à nous rendre.

### I

Qu'est-ce donc que le temps ? Saint Augustin, tout à l'heure si réservé et si modeste, a pourtant dit un mot qui va nous fournir une grande et vive lumière. Il appelle le temps « *torrens rerum pretereuntium*, le torrent des choses qui passent. » Par conséquent, il est contemporain de la création ; avec elle il commence, avec elle il finit, c'est-à-dire qu'il n'a pas toujours existé et qu'il n'existera pas toujours. — Il passe ! et nous le disons... Mais c'est une naïveté de le dire. Il serait plus juste, plus exact de dire : « Nous passons, » car nous appartenons aux choses transitoires de la terre ; nous composons nous-mêmes en partie « le torrent » qui est son nom. Cette expression : « Le



temps passe, » semblerait signifier qu'il passe sans nous ; qu'il est comme un grand fleuve qui coule majestueusement et sur les bords duquel, debout ou assis, nous regardons les flots se presser en se précipitant vers l'abîme. Nullement : nous courons avec lui pour nous perdre avec lui dans le même océan.

1. Parmi les caractères que la sainte Ecriture attribue au temps, le plus frappant est sa *malicgnité* ; le plus funeste, sa *perfidie*.

Le temps est un malin, *quoniam dies mali sunt*. Si vous aviez un parterre aux gracieux contours, riche des fleurs les plus belles, objet de votre sollicitude la plus constante et la plus jalouse, ne regarderiez-vous pas comme un malin celui de vos amis qui, à votre insu, nuitamment, viendrait en briser l'harmonie, y remplacer les fleurs brillantes et odorantes par des fleurs fanées et sans parfum, bouleverser enfin les charmantes combinaisons de votre art ? — Ce parterre, c'est vous-mêmes ; le malicieux ami, c'est le temps. A quoi aboutissent les soins assidus et presque idolâtriques que vous prodiguez à votre esprit pour l'orner de science, de littérature et de beaux-arts ? A quoi servent vos artifices pour éterniser les charmes d'un corps corruptible et caduc ? Le malin survient à votre insu, nuitamment, à pas de loup ; il trouble l'ordre de l'esprit et du corps ; il détache ou flétrit une à une toutes vos fleurs ; il renverse l'idole, et, pour couronner ses malices par la plus amère et la plus raffinée, il fait que longtemps encore vous vivez au milieu de ses ravages sans vous en apercevoir... Est-ce vrai ?

2. Cette malice du temps n'a d'égale que sa perfidie. C'est encore saint Augustin qui va nous initier à ce trait caractéristique. « Le temps, dit-il dans son *Traité de la musique*, est une imitation de l'éternité. » En effet, quand nous voulons nous faire une idée de l'éternité, deux mots se présentent à notre intelligence : *Toujours, Jamais*. Toujours durer, jamais finir ; permanence sans arrêt, continuité sans solution. C'est le flot qui pousse le flot, le tissu sans frange, l'océan sans rivages. Or cette continuité, cette immensité, cette permanence, nous les retrouvons d'une certaine manière dans le temps. Le jour succède au jour, l'année à l'année, le siècle au siècle ; et, dans cette perpétuelle renaissance des jours, des années et des siècles, dans cette succession ininterrompue, apparaissent les mots *toujours, jamais*, qui constituent précisément l'éternité.

La ressemblance est manifeste. Mais ici se révèle la perfidie du temps. A la place de cette analogie, de cette imitation, il fait croire à l'identité parfaite. Voyez sa marche insidieuse et les convictions étranges qu'il accumule dans l'esprit humain. Plus on se rapproche de la tombe, et plus on croit s'en éloigner ! Le vieillard décrépît et la pâle poitrine que le premier souffle d'automne doit emporter comme des feuilles sèches, forge des plans d'avenir. Vainement la mort moissonne-t-elle les grandes comme les petites têtes ; vaine-

ment le glas funèbre annonce-t-il des jeunes éteintes, des ambitions foudroyées dans la force de l'âge, des vies exubérantes de sève et d'ardeur surprises et dévorées. Les illusions du temps sont plus puissantes que les réalités les plus palpables ; et jusqu'au sein de l'épidémie et sous le feu de la mitraille, l'homme escompte l'avenir et ne voit devant lui et autour de lui que des arguments d'immortalité.

Or, ce stratagème du temps est une perfidie insigne, une vraie trahison ; car non seulement il favorise, mais encore il provoque, et même il produit, jusqu'à un certain point, l'indifférence religieuse et l'oubli du devoir. Quand on a au fond du cœur une soif inextinguible de plaisirs, une tendance si prononcée pour le vice, des aspirations si opposées à ce qui est honnête, juste et vrai, que faut-il de plus qu'une illusion pareille pour donner libre carrière à tant d'instincts mauvais ? Comment songer à l'éternité qui est par delà la tombe, quand on s' imagine que cette tombe ne s'ouvrira jamais pour nous ?

3. Mais poursuivons. Avec son double caractère de malin et de traître, le temps se présente sous trois aspects divers : il nous apparaît comme une *succession*, comme une *diminution*, comme une *précipitation*.

L'éternité n'a pas de succession. Elle est comme le point géométrique, non mesuré et non mesurable. C'est le fameux cercle dont le centre est partout et la circonférence nulle part. Voilà pourquoi on dit « l'immobile éternité. » Voilà pourquoi aussi ses jouissances comme ses peines ne peuvent subir de défection ou d'éclipse. Voilà pourquoi enfin Dieu, qui est éternel, a toute sa vie concentrée ; il n'y a pour lui ni passé ni avenir ; toutes les époques et tous les intervalles lui sont présents. Il n'en est pas ainsi du temps. Celui-ci se compose de parcelles. C'est pourquoi l'homme, qui est temporel, n'en possède qu'une à la fois. Pour lui, le passé n'est plus, l'avenir n'est pas encore, et le présent est cette portion infinitésimale qu'il tient à sa disposition.

Est-ce un malheur ? — Non, au contraire. Cette forme que Dieu a donnée au temps fait que les souffrances dont la vie est semée ne nous viennent qu'une à une, goutte à goutte. Si les souffrances qui accompagnent chaque parcelle de temps nous arrivaient à la fois, nous en serions écrasés. Et l'on peut dire, je crois, la même chose du bonheur. Si toutes les bribes de plaisir, tous les fragments de joie cueillis par ci par là le long de la route, tombaient en bloc sur notre faible cœur, aucun de nous n'y résisterait... Comme le Seigneur nous ménage ! Comme il est bon ! — De plus, il ne peut nous demander ce que nous n'avons pas. Aussi n'exige-t-il pour lui que ce point indivisible, cet instant fugitif qui passe devant nous, c'est-à-dire le fruit qu'un aussi peu de temps est capable de produire : une bonne œuvre, une sainte pensée, un pieux désir.

4. Un autre aspect du temps, avons-nous dit,

c'est sa *diminution*. Le temps n'augmente jamais ; à l'inverse, il décroît sans cesse. Par conséquent, plus il avance et plus il se perd. Chaque année nouvelle est comme un chiffre ajouté au dénominateur d'une fraction : il en diminue la valeur. D'où il suit que notre manière de supputer notre âge est, sous un rapport, fausse, du moins illogique. Ainsi, l'enfant qui s'imagine croître en âge comme il croît en taille et en forces, dit avec un air de fierté : « J'ai dix ans ! » — Pauvre enfant, il a dix ans de moins... Il les avait, il ne les a plus. Où se sont-ils envolés ?

Et chose étonnante, mes frères, c'est qu'à ce point de vue nous sommes tous enfants, et de la même manière. O ambitieux, qui vous targuez de vos quarante ans pour jouer un rôle bruyant et lucratif dans le monde !... Vous les aviez, quarante ans ; vous ne les avez plus !... qu'en avez-vous fait ? — O femmes mondaines, qui invoquez des années brillantes pour vous composer une cour et la présider comme des reines ; ces années de délire et d'orgueil, vous ne les avez plus !... qu'en avez-vous fait ? — O vieillards, ô monuments du passé, vous avez traversé les générations et les empires ; vous en appelez au siècle que vous portez sur votre tête pour retenir le respect qui s'en va et attirer la déférence qui ne veut pas venir !... Ce siècle, vous ne l'avez plus !... qu'en avez-vous fait ?

Oh ! que la logique de Dieu est différente de la nôtre ! Savez-vous comment il compte notre âge ? Par les moments employés à pratiquer la vertu. Et cela se conçoit. Le temps en lui-même est insaisissable ; on en jouit sans le retenir. Mais si l'on pratique les vertus chrétiennes, le mérite de chacune d'elles est écrit au livre de vie et y forme un total correspondant au temps où ce bien fut opéré ; de sorte que — selon qu'elle a été bien ou mal employée — chaque parcelle de temps prend ou ne prend pas de consistance, entre ou n'entre pas dans le nombre de nos jours. C'est en vertu de ce principe, ainsi que nous le disions récemment, que le Prophète a pu appeler le roi Saül « un enfant d'un jour, » quoiqu'il eût trente ans passés, parce qu'il n'était vertueux que de la veille.

Pour une raison analogue, bien qu'en sens inverse, on multiplie son temps en multipliant ses vertus. Ainsi nous apparurent quelques saints. L'activité de leur âme était si précoce, si féconde que déjà, dès leur printemps, ils étaient chargés des fruits de l'automne ; semblables à ces plantes exotiques auxquelles il suffit d'une heure de soleil pour étaler toute la richesse de leur parfum et de leur coloris, pour gagner de vitesse et de magnificence la végétation de plusieurs pays. Ils meurent jeunes... et cependant l'Eglise les proclame « pleins de jours. *Consummatus in brevi explevit tempora multa.* »

5. Enfin le temps est une *précipitation*. Comme avenir, il peut paraître long à nos impatiences, à nos ambitions et désirs dérégles. Il paraît long aussi à la vertu héroïque qui soupire après la vi-

sion intuitive de Dieu, qui brûle de voir tomber le voile qui la sépare de l'objet de son amour. Mais comme passé, qu'est-il ? Les soixante siècles qui nous précèdent sont comme l'instant où je parle et qui déjà est loin de moi. — Le navire cinglant à travers les flots laisse après lui un sillage qui dure un clin d'œil ; l'oiseau produit une ondulation dans l'atmosphère ; le temps ne laisse rien..., rien que des rides au visage et des déceptions au cœur.

Comme présent, le temps est quelque chose, mais si peu de chose qu'il suffit de le nommer pour qu'il ne soit plus. La sainte Ecriture le compare dans son ensemble, c'est-à-dire en prenant la vie la plus longue, — celle de l'humanité, — à l'existence éphémère des fleurs, au trait rapide lancé par un arc puissant, à l'éclair qui s'allume et s'éteint aussitôt dans l'espace.

Le mouvement le plus impétueux ne donne qu'une faible image de sa vélocité. C'est plus que le tourbillon, plus que l'électricité, plus que la pensée. Nous sommes entraînés par le temps comme un duvet par l'orage. Combien assistent au lever du soleil, qui ne voient pas son coucher ! Combien étendent le bras pour saisir un objet, ou entr'ouvrent la bouche pour prononcer une parole... et, avant qu'ils n'aient saisi l'objet, avant que la parole sorte de leurs lèvres, le temps les arrête ! Il s'effondre sous nos pas ou nous tue en nous touchant de son aile ! Nous étions son caprice ; après quelques heures, il nous brise, comme un enfant son hochet !...

O hommes ! construisez donc encore des tours de Babel et des palais de marbre ! Entassez dans vos villes les richesses de l'Orient et de l'Occident, et, ricanant aux siècles écoulés, chantez un hymne de gloire aux siècles à venir !... Voici ce que le Prophète me charge de vous dire : « *Omnis caro fœnum et gloria ejus quasi flos campi*, toute chair est de l'herbe et toute gloire comme la fleur des champs ! » L'herbe a jauni, la fleur est tombée..., vous seul, ô Verbe de Dieu, demeurez éternelle !

6. Le temps n'est donc rien. Et cependant, mes frères, par un incompréhensible mystère, en le perdant on perd tout. Pourquoi ? Parce que si, considéré en lui-même, il n'a pas d'entité, s'il est sans forme, sans consistance, il acquiert tout cela et devient d'une valeur infinie relativement à l'éternité. N'est-ce pas du temps que notre éternité doit dépendre ? Par la volonté divine, le temps est comme un pont jeté entre les deux rivages du ciel et de la terre ; il relie la créature au Créateur ; par conséquent, il fait perdre ou gagner la victoire.

Telle est donc la situation des hommes ici-bas : toujours en présence d'un moment qui s'enfuit et d'une éternité qui s'avance, séparés l'un de l'autre par un fil, *uno tantum gradu ego et mors divimur !*

Cette alternative de la fugacité du temps et de l'approche de l'éternité, ce formidable voisinage de la mort et de la justice divine inspirent à l'âme je



ne sais quel sentiment de terreur dont tous les saints firent le ressort principal de leur progrès dans la vertu. Car, à moins d'être atteint d'aliénation mentale, il faut bien avouer qu'il n'est pas possible d'avoir une idée claire, précise, du temps, de son principe et de ses conséquences, sans conformer sa conduite aux grands intérêts qui en sont l'enjeu. Mais, hélas ! les sages sont rares sur cette terre et, au jugement de la Bible, le nombre des insensés est infini.

## II

Quelle sera, mes frères, notre attitude vis-à-vis de ce grave et effrayant problème ?

Est-il défendu de *jouir* du temps ? Je vous répondrai immédiatement : Non ! Car le temps est un bienfait de Dieu, le don d'un Père. — Mais, je me hâte d'ajouter le correctif : il faut surtout *en profiter*.

Ceux qui veulent uniquement jouir du temps ressemblent à ce roi de France, — peut-être moins mauvais qu'inintelligent, — lequel, pendant que l'ennemi lui dérobait une à une ses plus belles provinces, passait ses jours et ses nuits dans les jeux, les festins, les chasses, les tournois ; et il disait à l'un de ses courtisans : « N'est-ce pas que je jouis bien de la vie ? » Miracle ! un courtisan, une fois, laissa parler sa conscience ! Celui-ci répondit : « Prince, j'avoue qu'on ne peut perdre plus gaïement la couronne ! »

Voilà pour ceux qui ne veulent que jouir du temps. Ils réussissent, mais ils jouent l'éternité, ils perdent gaïement la couronne éternelle ! Quel triste plaisir ! Quel amer succès !

Il y en a d'autres qui arrivent au même résultat par un raisonnement aussi faux qu'outrageant pour la bonté divine. On dirait qu'il existe entre eux et la mort un pacte, un contrat synallagmatique par lequel ils s'engagent réciproquement à s'avertir du jour où ils doivent se rencontrer. Etourderie insigne ! car ils oublient qu'ils n'ont que des pieds et que la mort a des ailes.

Remarquez, je vous prie, qu'ils ne refusent pas de se convertir ; ils ont même la franchise de reconnaître qu'ils en ont besoin ; ... mais l'heure n'est pas encore venue. « Plus tard ! » voilà leur refrain. Plus tard, le soin du salut ! Plus tard, la fuite des occasions, le retour à Dieu par la pénitence ! Quelle sanglante injure pour Celui qui sonde les cœurs et les reins, et qui gouverne le temps du haut de son éternité ! Plus tard, c'est-à-dire lorsque le vice n'aura plus d'attrait pour vous !... lorsque votre intelligence se sera usée au frottement du scepticisme et votre cœur flétri dans toutes les fanges et tous les excès !... *Cras ! Cras !* Oui, demain, quand le monde inexorable vous interdira sa porte et rira de votre impuissance, vous offrirez au Sauveur du monde le rebut de Satan, des loques et des débris ! Et si ce demain ne vous était pas octroyé ? Et si le temps en qui vous mettez votre confiance, si ce grand coursier pour lequel vous aviez parié rompaît la corde et se dérobait avant d'arriver au but ?...

Mes frères, je n'ai pas encore les cheveux tout à fait blancs, j'ai néanmoins ma petite expérience. J'ai connu de ces malheureux qui, après avoir fait toute leur vie litière des lois divines et humaines, ont ouvert les yeux enfin sur le bord du gouffre béant... Ils voulaient vivre alors pour disposer leur âme et ne point tomber noirs de crimes entre les mains du Dieu vivant. L'œil hagard, effaré, ils repoussaient le spectre de la mort !... Ils se cramponnaient au temps de toutes leurs forces pour en obtenir un peu de répit, le quart d'heure de grâce !... Comme le chef d'Israël, ils s'écriaient : « Soleil ! soleil ! arrête-toi ! » Mais le soleil a continué sa course. « *Sol stabat, tempus ibat*, » dit saint Augustin ; le soleil s'arrête pour les vaillants, mais le temps continue à marcher pour les lâches. Et ils sont tombés dans le guet-apens !... Et ils ont couronné la plus triste des vies par la plus désolante des morts !...

Certes, ce n'est pas moi qui révoquerai jamais en doute la miséricorde divine. Avant de repousser cette douce prérogative de mon Sauveur, je nierais sa puissance, sa sagesse, son éternité ! Mais précisément parce que j'ai foi dans son amour immense, je trouve dans cet amour même un motif de trembler. Faut-il vous dire ce que c'est qu'un amour méprisé, un amour qu'on dédaigne et dont on fait presque un crime à celui qui l'a offert ? Est-ce que l'histoire romanesque de notre époque ne vous a point initiés à quelqu'une de ces affections insensées, changées subitement en haine implacable, et se traduisant par des vengeances dont le souvenir fait horreur ?

Que deviendra donc l'amour de Dieu, l'amour sans mesure, l'amour qui s'est ravalé jusqu'à notre niveau, qui a vidé le sang de ses artères pour le déverser dans les nôtres, qui s'est fait pain pour se donner à manger, qui s'est fait vin pour se donner à boire, qui nous poursuit de ses grâces, qui nous violente pour nous sauver ? — Il faudra que tôt ou tard il produise sa réaction, et elle sera terrible... On cherche des preuves de l'enfer dans la justice de Dieu ?... La plus forte, la plus palpable, la plus écrasante, moi, je la vois dans son amour méconnu ou repoussé ! Le Seigneur l'a dit en termes assez clairs pour interdire sur ce point toute controverse : « *Quæretis me et non invenietis et in peccato vestro moriemini*. Vous me cherchez un jour et vous ne me trouverez plus !... Et vous mourrez dans votre crime ! » Ces paroles ne se commentent pas. Saint Augustin et après lui Bossuet se contentent d'ajouter : « Le pécheur qui ne se réveille pas à ce coup de tonnerre n'est pas endormi... il est mort ! »

Ah ! chrétiens, que cette menace épouvantable ne se réalise jamais, ni sur vous, ni sur vos enfants ! N'ayez jamais à subir le choc en retour de l'amour divin méprisé. Acceptez plutôt ses conseils désintéressés, ses offres généreuses. Il ne vous défend pas de jouir du temps dans une mesure discrète et chrétienne, mais il vous recommande surtout de l'utiliser. « *Ambulate dum lu-*

*cem habetis, ne vos tenebræ comprehendant.* Opérez le bien, marchez virilement dans la royale voie de la vertu pendant qu'il fait jour encore, de peur que la nuit ne vous surprenne et ne vous plonge dans l'inertie. »

Je disais, au début, que l'avenir ne nous appartient pas et que le passé est irréparable. C'est vrai, si nous considérons le temps en lui-même et au point de vue naturel ; mais surnaturellement ce peut être faux par rapport à la vie spirituelle, car, Dieu merci, nous pouvons réparer le temps gaspillé ou perdu, *redimentes tempus*, par une sincère pénitence, par un amour égal à nos égarements, et nous pouvons nous rendre maîtres de l'avenir par des résolutions énergiques en disant à Dieu, comme le plus illustre des criminels repentants : « *Dixi, nunc cæpi*, j'ai promis et je tiens parole ! »

Déjà, au milieu de la torpeur et des défaillances morales de son siècle, le grand Apôtre sonnait le clairon d'alarme en disant : « Debout, ô Romains ! Allons ! il est temps de secouer votre sommeil, *hora est jam nos de somno surgere* ! » (Rom., XIII, 2). Ah ! nous pouvons le dire après lui et avec plus de raison encore. Si nous considérons la société en général, quelle époque fut jamais commela nôtre enclouée dans l'indifférence pour le vrai et pour le bien ? Est-ce que tous nos malheurs ne proviennent pas de cette léthargie profonde et fatale ? Nous le disions devant la simple menace ; qui nous a écoutés ? La voix tonitruante des événements l'a dit après nous ; qui a daigné l'entendre ? Qui s'est réveillé au grondement du canon qui sapait nos remparts, aux hideuses éruptions de la mitraille qui massacrait nos soldats, aux inénarrables gémissements de la patrie affolée par tant de désastres ?

A l'heure où je parle, n'entendez-vous pas mugir je ne sais quelle bête immonde trop à l'étroit dans ses bouges infects, qui demande son introduction au grand jour, son tour de règne sur notre France ? Et l'on ne se réveillerait pas encore ? Et l'on continuait d'absorber le narcotique qui nous livre pieds et poings liés à l'ennemi ? — Allons, debout, tout ce qui a soif de justice et de liberté ! Debout, tout ce qui est valide du cœur et de l'intelligence ! Debout sous l'étendard du Christ et sus à la bête immonde ! *Hora est ! Hora est !*

O pécheurs, s'il s'en trouve dans cet auditoire, oui, il est temps de secouer votre sommeil, d'abandonner la couche de vos coupables habitudes, de consoler Jésus en acceptant sa grâce, en reconnaissant la vanité du monde, la futilité de ses promesses, le néant de ses faveurs. Prêtons-nous à la terre, puisque nous y vivons, à nos parents et amis, puisqu'ils sont une partie de nous-mêmes, mais ne nous donnons qu'à Dieu, parce que lui seul est la voie, la vérité et la vie !

Et vous, âmes fidèles, qui comptez vos jours par vos bonnes actions, afin de vous encourager à la persévérance, permettez-moi, en terminant, de vous présenter le temps sous deux emblèmes : un

calice et une couronne, le calice plein du sang de Jésus-Christ, et la couronne de l'immortalité, c'est-à-dire tout ce que le temps a coûté et tout ce qu'il achète. Est-ce que ce ne sont pas les crimes et les erreurs du temps qui ont amené le Fils de Dieu sur la terre, qui l'ont fait condamner à la flagellation et à la mort, qui ont répandu son sang jusqu'à en tarir la source ? Le temps a donc coûté le sang de Jésus-Christ ! Mais par le mérite de ce sang, il acquiert la grâce et la gloire. Chaque parcelle de temps que l'on perd est donc une goutte de sang divin que l'on profane ; mais chaque parcelle employée à la pratique de la vertu est un nouveau fleuron ajouté à la couronne éternelle.

A nous donc de prendre en main ce calice mystérieux, de le traiter avec respect comme une chose sainte, comme le prêtre traite les vases sacrés de l'autel. Et si un jour, mes frères, s'il nous est donné de pouvoir le représenter tout entier, débordant, à Celui qui nous l'a donné, nous serons témoins d'une scène suave, divine, digne des anges : tandis que d'une main le divin Rémunérateur nous reprendra le calice, de l'autre il déposera sur nos fronts la couronne, c'est-à-dire qu'il remplacera les tristes vicissitudes du temps par les splendeurs et les extases permanentes de l'éternité. Ainsi soit-il.

## PETIT CARÈME POUR LES HOMMES

### III

#### LA GRAVITÉ ET LES SUITES DU PÉCHÉ

Messieurs,

Vous avez péché, c'est-à-dire que vous avez offensé Dieu, en sa présence et en vous servant contre lui des biens mêmes dont il vous a comblés.

Or, il n'est pas rare que l'homme pécheur, ayant conscience de ses actes délictueux à l'endroit de Dieu, et cependant ne voyant point tomber sur lui les foudres vengeresses du ciel, se dise en lui-même : « J'ai péché, et que m'est-il arrivé de fâcheux ? *Pec-cavi, et quid mihi accidit triste* ? » (Eccli., v, 4).

Peut-être, Messieurs, cette parole pleine de présomption vous est-elle venue à la pensée. Eh bien ! permettez-moi de vous rappeler qu'il n'y a pas pour le chrétien de mal comparable au péché.

Il ne vous est rien arrivé de fâcheux ?... Est-ce bien vrai ? Sans doute Dieu vous a épargné dans votre fortune, dans votre santé, dans votre famille. Il n'a point frappé sur vous quelqu'un de ces coups terribles qui font dire parfois, dans un frémissement d'épouvante : « J'ai vu passer la justice divine et j'ai senti le souffle de sa colère. » Mais, Messieurs, n'y a-t-il donc pour vous qui êtes chrétiens, que des biens matériels et que des joies sensibles ?

Est-ce que la foi ne vous apprend pas qu'entre tous les trésors que nous pouvons posséder, il en



est un d'un prix inestimable : c'est la grâce ; la grâce qui vient du cœur de Dieu et qui coule dans les sacrements, la grâce que vous avez reçue au baptême et qui vous a faits si beaux et si grands au regard des anges du ciel, la grâce qui a orné votre âme pour qu'elle soit comme un sanctuaire où l'Esprit-Saint se plaise à habiter ?

Mais voici que vous offensez Dieu gravement. Ecoutez, Messieurs : un jour, une armée victorieuse entra dans Jérusalem ; elle brûla le temple, elle détruisit les remparts, elle emmena tout le peuple en captivité ; et la cité qui était dans le monde la reine des nations, devint tout à coup une vaste solitude. *Facta est quasi vidua domina gentium*. Quelles ruines et quelle déchéance ! A peine le vainqueur eut-il disparu, laissant après lui la désolation et la mort, qu'un homme accourut du désert. Ses vêtements étaient lacérés, en signe de deuil, son front était creusé par la douleur, et cet homme qui était un prophète, Jérémie, vint s'asseoir au milieu des ruines et il se prit à pleurer ; et de son cœur brisé jaillit ce cri d'amertume : « Comment donc l'or s'est-il obscurci ? D'où vient que les pierres du sanctuaire sont dispersées dans la boue ? O Jérusalem, ô cité sainte, qu'es-tu devenue ? Ton malheur a quelque chose de l'immensité des océans. *Magna est velut mare contritio tua.* »

Eh bien ! qu'est-ce donc que cette Jérusalem que le vainqueur, dans l'ivresse du triomphe, a labourée du soc de la charrue ? C'est, Messieurs, soyez-en sûrs, l'image, hélas ! trop réelle de votre âme qui a péché.

Votre âme était, sous les rayons de la grâce, plus resplendissante que l'or pur sous les feux du soleil, et maintenant elle a perdu tout éclat et toute beauté.

Votre âme était riche de tous les dons du ciel, et maintenant elle est dévastée.

Votre âme était vivante, elle vivait d'une vie qu'elle puisait en Dieu lui-même, et maintenant elle est morte.

Votre âme enfin était une reine, une reine couronnée de majesté et de grandeur, et maintenant elle est déchu de sa puissance ; que dis-je ? c'est une esclave, elle est tombée entre les mains du démon qui n'est devenu son maître que pour la flétrir et la perdre.

Il ne vous est rien arrivé de fâcheux ?... Est-ce bien vrai, encore ?

Voyons : depuis que vous portez dans votre âme le poids et le fardeau de tant de péchés, avez-vous la paix ? Etes-vous tranquilles ? Oui, sans doute, on peut s'étourdir au milieu des bruits et des agitations de la vie, on peut passer des années et des années sans presque penser à son âme, à son éternité ; mais enfin, sans qu'on le veuille même, pressé par je ne sais quelle force mystérieuse, à l'occasion d'un événement qui impressionne, il faut bien, un jour ou l'autre, qu'on rentre en soi-même et que, dans ce pêle-mêle des choses que le temps y a accumulées, on regarde au fond de son

âme ce qu'il y a de bien et de mal ; et alors comment donc se soustraire aux inquiétudes et aux remords de la conscience ?

En vain, Messieurs, vous essaieriez de vous faire illusion, d'endormir vos craintes et d'étouffer vos terreurs : la paix, vous ne l'aurez pas. *Dixerunt : pax, et non erat pax.*

Il ne vous est rien arrivé de fâcheux ?... Mais, Messieurs, êtes-vous sûrs de l'avenir ? Est-ce que vous n'avez pas vu bien des fois des jours de fête avoir de sombres lendemains ? Est-ce que l'expérience ne nous apprend pas que les larmes sont au bout de toutes nos joies, *extrema gaudia luctus occupat* ? Et puis, n'allons-nous pas tous à la mort ? et quand elle se présentera tout à coup, car sa visite, importune toujours, n'est jamais attendue, quand elle dira : « Me voici ! » osez-vous dire encore : « J'ai péché, et il ne m'est rien arrivé de fâcheux ? »

Si vous l'osiez, avant même d'avoir achevé cette imprudente parole, déjà vous seriez tombés entre les mains de la justice éternelle et condamnés pour toujours à expier en d'effroyables tourments les péchés de votre vie.

Mais, Messieurs, vous serez plus sages, vous voudrez vous mettre à l'abri des surprises qui font de la mort un irréparable malheur ; vous entendrez la voix de l'Eglise qui vous propose, en ces jours, le pardon de Dieu, et vous mériterez que ce pardon descende sur votre âme pour y ramener, si vous les aviez perdus, la grâce, la paix et le salut.

Ainsi soit-il.

## LECTURES DE CARÊME SUR LA PIÉTÉ CHRÉTIENNE

### IV

#### LES RÉCOMPENSES DE LA PIÉTÉ EN L'AUTRE VIE

« La piété est utile à tout, dit saint Paul ; elle a les promesses de la vie présente et celles de la vie future. »

Peut-être notre dernier entretien sur les avantages de la piété en cette vie a-t-il laissé quelque doute en vos esprits. Les gens d'expérience auront hoché la tête en disant : « Quand on fait le bien, on est heureux ?... Mais c'est tout le contraire !... Combien ne connaissons-nous pas de personnes pieuses, de saintes âmes, qui ont eu tous les malheurs imaginables, qui sont accablées de toutes parts par les calomnies, les revers de fortune, les maladies, les injustices des hommes et celles du sort, tandis qu'auprès d'eux des gens qui ont passé leur vie à faire le mal nagent dans une prospérité révoltante ! Non, la vertu n'est que bien rarement et bien mal récompensée en ce monde. D'ordinaire, c'est le vice qui relève la tête et ce sont les méchants qui triomphent. »

Je ne méconnaissais pas la force de ces objections, mais elles ne sauraient infirmer la parole inspirée de l'Apôtre. Ne vous laissez pas prendre aux apparences, mes frères, elles sont trompeuses ; regardez jusqu'au fond. Au milieu des pires épreuves, cette âme pieuse conserve presque toujours l'estime des hommes et la paix de la conscience. Mais ce qui ne l'abandonne pas, ce qui lui est infailliblement garanti, c'est la paix avec Dieu, c'est l'amitié souverainement douce et consolante de Jésus. Après cela, que sa santé, sa fortune, sa réputation, sa famille même soient atteintes, c'est l'épreuve accidentelle. Il lui reste le bonheur *essentiel*, la paix profonde qui surpasse tout sentiment. C'est ainsi que se réalise pour elle la parole de saint Paul : « La piété est utile à tout : elle a les promesses de la vie présente. »

Ce bonheur terrestre, toutefois, n'est que la moindre des récompenses promises à la vraie piété. C'est un avant-goût lointain, un faible gage des félicités éternelles de la vie future, dont elle a également reçu l'infaillible promesse. Plus de maux à supporter, plus de biens à désirer, plus de changement à redouter, telles sont les récompenses de la piété en l'autre vie.

#### I. — Plus de maux à supporter.

Le paradis, c'est l'exemption de tout mal et la possession de tout bien. Premièrement, l'exemption de tout mal : c'est la partie que nous comprenons le mieux ; elle ne dépasse pas la portée de notre intelligence. Car si nous ne pouvons concevoir les biens ineffables dont jouissent les saints, nous ne connaissons que trop, par une longue et douloureuse expérience, les maux dont ils ne souffrent pas.

Notre corps a ses infirmités : privations de la pauvreté, travaux fatigants et pénibles, maladies douloureuses. Notre âme a ses épreuves, plus cruelles encore : ce sont les tentations qui nous sollicitent et nous poursuivent, les désirs qui nous tourmentent, les passions qui nous tyrannisent. De là ces gémissements des saints qui ne cessent de s'écrier avec le Prophète : « Hélas ! faut-il que mon exil se prolonge ! » ou bien avec l'Apôtre : « Malheureux que je suis ! qui me délivrera de ce corps de mort ? » Si nous avons le malheur de tomber dans le péché, c'est la tristesse poignante, le remords du passé, le dégoût du présent, l'agitation et l'inquiétude en face d'un avenir qui n'est pas assuré et qu'une faute, trop possible, hélas ! peut compromettre à jamais.

Et que dire des épreuves qui viennent du monde au milieu duquel nous vivons, ce monde qui est, dit saint Jean, tout entier posé dans le mal, où l'on rencontre à chaque pas des langues mauvaises, des lèvres menteuses, des yeux jaloux, des figures hypocrites, des cœurs perfides, et parfois jusque dans les rangs de ses parents et de ses

amis ? Qui d'entre nous, à la vue de toutes ces misères d'un monde méchant, n'a senti à certains jours l'amertume et la tristesse envahir et submerger son âme ?

Mais Dieu soit béni ! Quand l'âme pieuse quitte cette vallée de larmes, c'est pour entrer dans la terre promise où coulent le lait et le miel de la félicité idéale, dans le paradis, « où il n'y a plus de deuil, plus de cris de détresse, plus de douleur, » plus de péché surtout. Tous ces maux sont finis, c'est le Saint-Esprit qui nous en donne l'assurance : « *Et jam non erit amplius neque luctus, neque clamor, sed nec ullus dolor.* » Tous ces maux, semés ici-bas par la main du péché, sont bannis du ciel avec le péché. Il n'y a plus ni besoin, ni crainte, ni désir. Et le souvenir des maux passés n'est qu'un charme nouveau qui rend plus doux le bonheur présent, en même temps qu'un titre de plus aux attentions délicates du Dieu de toute consolation. Il s'approche lui-même de ceux qui ont souffert pour lui, et sa main divine essuie les larmes de leurs yeux : « *Absterget Deus omnem lacrymam ab oculis eorum.* » Plus de larmes à verser, plus de maux à supporter, c'est déjà un grand bonheur. Le paradis en réserve de plus parfaits encore.

#### II. — Plus de biens à désirer.

Le ciel n'est pas seulement l'exemption de tous les maux, il est encore la possession de tous les biens. Ici les termes nous manquent, car nous n'avons pas la moindre idée des biens célestes. Et lors même que nous en aurions quelque idée, nous serions dans l'impuissance d'en parler dignement. Saint Paul avait été ravi jusqu'au troisième ciel. Eh bien ! il ne sait rien nous en dire, sinon protester dans son admiration impuissante que l'œil de l'homme n'a point vu, que son oreille n'a point entendu, que son cœur n'a jamais goûté et ne saurait concevoir les biens que Dieu prépare à ceux qui l'aiment. Sainte Thérèse, qui avait été favorisée du même privilège, tient absolument le même langage : « Donner une idée de ces visions est chose impossible. Le moindre de ces secrets suffit pour ravir l'âme d'admiration, et lui inspirer le plus profond mépris de toutes les choses de la terre. L'imagination la plus vive ne peut s'en figurer la splendeur... Nul terme ne pouvant exprimer cette suavité et ces délices, je suis forcée de n'en pas dire davantage. »

Que peuvent donc être ces biens ineffables dont nous sommes impuissants à concevoir même l'idée ? Nous aurons tous les biens, parce que nous aurons Dieu. « *Ego ero merces tua magna nimis.* » Ecoutez cette adorable parole de l'Écriture ; tout le ciel est là : « Moi-même, dit le Seigneur, je serai ta récompense, » plus grande que tous les bonheurs, plus grande même que le désir et le pouvoir que tu as d'être heureux. — Nous voulons être heureux, nous avons une soif inextinguible, un désir insatiable de bon-



heur. La réalité du bonheur dépassera le rêve que nous en formons, Dieu comblera en se donnant à nous l'abîme de nos désirs : *Replet in bonis desiderium tuum.*

Dieu se donnera à nous. Plus d'image, plus de voile, plus de distance. *Videbimus* : nous verrons Dieu. Non plus seulement imparfaitement, à travers le miroir des créatures qui reflètent quelque chose de ses divines perfections, mais clairement, intuitivement, sans intermédiaire, face à face. Nous le verrons en personne, tel qu'il est : *Videbimus eum sicuti est.*

Nous verrons Dieu ; mais connaître l'auteur de tous les biens, c'est l'aimer : *Videbimus et amabimus.* En lui nous trouverons la somme de toutes les douceurs, de toutes les beautés, de toutes les perfections qui attireraient ici-bas nos cœurs. Vers ce bien unique et souverain notre âme invinciblement attirée s'élancera d'un élan irrésistible. Elle se perdra en Dieu, elle s'unira à Dieu, elle entrera dans la joie du Seigneur, elle trouvera en lui l'assouvissement parfait de ses désirs de bonheur.

Car ce bien infini sera à nous : nous le verrons, nous l'aimerons, nous le posséderons : *Videbimus, amabimus, possidebimus.* Nous serons plongés en Dieu et transformés en lui par l'efficacité de cette intime et douce union. Il se communiquera pleinement à nous et nous rendra semblables à lui : *In eandem imaginem transformamur... Similes ei erimus.*

Voir la beauté,... aimer la bonté,... posséder la divinité,... c'est le ravissement, la satiété, le contentement parfait : *Satiabor cum apparuerit gloria tua.*

Faut-il ajouter à cette béatitude essentielle, les merveilles étonnantes de la beauté du lieu, de la société des saints, de la gloire des corps, qui n'en sont cependant que l'accessoire ? — Dans cette Jérusalem céleste dont la plume de saint Jean ne saurait décrire qu'imparfaitement les ineffables beautés, notre corps reparaitra, impassible désormais, lumineux comme le soleil, agile et subtil comme la pensée. Là nous reverrons, nous reconnaitrons ceux qu'ici-bas nous avons connus et aimés. Les premières personnes que vit sainte Thérèse ravie au ciel en esprit furent son père et sa mère. Nous reverrons ces âmes chères que nous pleurons. Nous ferons la connaissance de ces admirables saints dont la vie a si souvent réjoui notre piété et les exemples relevé nos défaillances. Nous causerons avec eux, nous jouirons de leur société, de leur compagnie. Ah ! entrer dans l'intimité d'un saint Paul, d'un saint Augustin, d'une sainte Thérèse, mieux que cela, entrer dans l'intimité de Joseph, de Marie, de Jésus, dans l'intimité du Père, du Fils et du Saint-Esprit,... quel rêve ! Ce sera la réalité.

### III. — Point de changement à redouter.

Mais ce qui mettra le comble au bonheur des élus, ce sera la certitude infaillible de son éter-

nelle durée. Ici-bas, nous souffrons des maux prévus et redoutés, autant et plus encore que des maux présents. Là haut nulle crainte, nulle appréhension, et nul dégoût. Le paradis cesserait d'être le paradis si l'on pouvait craindre d'en voir la fin. Cette pensée serait d'autant plus déchirante que le bonheur dont on craindrait d'être privé sera plus grand. Mais non. Les élus n'auront jamais cette inquiétude, car ils verront en Dieu lui-même l'immuable volonté de les garder au ciel à jamais. Ils répéteront la joyeuse parole de saint Paul : « *Et sic semper cum Domino erimus.* Nous sommes heureux avec Dieu et nous le serons toujours. » Ils chanteront ce passage du *Credo* : « *Cujus regni non erit finis.* Nous règnerons toujours avec Dieu, le roi immortel des siècles, dont le royaume n'aura jamais de fin. »

Et toutefois cette immutabilité éternelle exclut absolument le dégoût et l'ennui. La vie d'un élu n'est qu'une suite sans fin de désirs toujours renaissants et toujours satisfaits, mais désirs sans trouble, satiété sans lassitude. Toujours un élu verra, aimera, possèdera Dieu, et toujours il voudra le voir, l'aimer, le posséder encore.

Eh bien ! mes frères, que voulons-nous ? que désirons-nous ? Ce bonheur du ciel n'éveille-t-il aucun désir en vos cœurs ? Cherchez-vous encore ici-bas des plaisirs vains, fugitifs et trompeurs ? Allons, regardez le ciel comme aimait à faire saint Ignace en se promenant sur la terrasse de la maison des Jésuites à Rome. En contemplant le ciel étoilé, il entraînait en esprit dans le séjour des élus. Alors ravi en Dieu, l'âme inondée des lumières et des délices du ciel, on l'entendait soupirer et répéter ces paroles : « *Quam sordet mihi tellus, cum caelum aspicio !* O que la terre me paraît vile, quand je contemple le ciel ! » Regardez le ciel, mes frères, et prenez résolument le chemin qui y conduit : c'est la piété sérieusement pratiquée. Ainsi soit-il.

## V

### LA PIÉTÉ EST NÉCESSAIRE POUR ÉVITER L'ENFER

La piété est utile à tout, mes frères. Elle est plus qu'utile, elle est nécessaire : nécessaire pour éviter l'enfer et assurer le salut.

La foi nous a montré l'obligation rigoureuse de la piété et nous a fait connaître la nature des devoirs qu'elle impose. L'espérance nous a fait entrevoir et convoiter les récompenses qui lui sont promises en cette vie et en l'autre. La crainte va nous pénétrer de la nécessité de la piété pour éviter les châtements éternels. Dieu, en effet, châtie sévèrement ceux qui ne l'aiment pas ou qui l'aiment mal ; si donc vous n'avez point de piété, prenez garde à l'enfer et prenez garde au purgatoire !

C'est de la crainte de l'enfer et de la damnation que je vous parlerai ce soir. Vous ne voulez pas aller en enfer, vous voulez sauver votre âme ? Il n'y a pour cela qu'un moyen : c'est d'être pieux.

Vis-à-vis du salut, la piété n'est pas un luxe qu'il est bon de s'accorder, mais dont on pourrait aisément se passer. C'est une indispensable nécessité, ainsi que le prouvent deux vérités incontestables : la possibilité de la damnation et l'incertitude du salut.

I. — *Soyons pieux : nous ne saurions prendre trop de précautions pour éviter l'enfer.*

La damnation est possible à tout homme mortel ; et, il faut bien le dire, mes frères, ni vous ni moi, quelque fondé que soit notre espoir, ne sommes assurés contre cette triste fin. Pas un d'entre nous qui n'ait la redoutable liberté de retomber dans le péché ; pas un qui n'ait le triste pouvoir de se damner.

Et cet enfer épouvantable qui peut nous atteindre, je n'ai pas besoin de vous en prouver l'existence, de vous en faire connaître les éternels tourments ni de vous en inspirer l'horreur. Vous, mes frères, auditoire pieux, troupeau fidèle, vous croyez de toute votre âme qu'il y a un enfer, un enfer où il y a du feu, un enfer où l'on souffre et où l'on brûle, un enfer où l'on est séparé de Dieu et réuni à Satan, un enfer d'où l'on ne sort jamais, lieu des larmes et des désespoirs, des pleurs et des grincements éternels. Vous croyez qu'il suffit pour mériter l'enfer de commettre un péché mortel, et, pour tomber dans l'enfer, de mourir en état de péché mortel.

Vous croyez tout cela, et c'est pourquoi il suffit de ramener votre regard et vos pensées devant ce grand et terrible spectacle, non seulement pour que vous accomplissiez régulièrement vos devoirs de religion, mais encore pour que vous reconnaissiez sincèrement la nécessité de la piété. La crainte, qui est le commencement de la sagesse, est aussi le commencement de la piété. L'enfer, cet objet d'effroi, n'est pas un vain fantôme, un épouvantail fabriqué à plaisir. L'enfer est une réalité, et nous y croyons. Or, mes frères, on ne saurait jamais trop prendre de sûretés pour éviter un malheur éternel. L'homme sage murmurerait le refrain du cantique :

Tu n'en pourras jamais trop faire,  
Tu n'en feras jamais assez,

et il s'adonnera à la piété.

Sans la piété, il penserait son salut grandement compromis. Que faut-il pour être sauvé ? — Observer les commandements : « *Si vis ad vitam ingredi, serva mandata.* » Et quel est le grand commandement ? « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de toute ton âme, de tout ton cœur, de tout ton esprit, de toutes tes forces. » Parlez la langue des anges, ayez leur science, soyez prophète, ayez une foi capable de transporter les montagnes ; bien plus, donnez aux pauvres vos biens, tous vos biens ; bien plus encore, soyez martyr et passez par le feu ; si, cependant, vous n'avez pas la charité, si vous n'aimez pas Dieu, vous ne faites rien, vous ne gagnez rien, vous n'êtes rien pour le ciel.

Dans cette charité, il y a de l'essentiel, ce qui est nécessaire pour éviter l'enfer.

Certes, dit Mgr Gay, pour en n'est pas requis d'aimer Dieu saint Paul, saint Augustin, saint Thérèse ; mais il y a un degré d'indispensable, un degré tel qu'en est jugé par Dieu recevable, et que si on n'atteint pas on n'est point agréé. Or ce degré de charité, rigoureusement suffisant, mais indispensablement nécessaire, ce degré au dessous duquel se trouve immédiatement l'état de péché mortel, qui est l'état de la damnation, savez-vous quel il est ? — Le voici, d'après un Docteur qui, pour la doctrine, est plus un ange qu'un homme, et en qui d'ailleurs vous entendrez sur ce point toute l'Eglise. « Le moindre degré de l'amour de charité, dit saint Thomas d'Aquin, *in finis gradus*, c'est de n'aimer rien plus que Dieu, rien contre Dieu, rien à l'égal de Dieu. Qui ne s'élève pas jusqu'à ce degré ne remplit aucunement le précepte et, par là-même, est exclu du salut. »

Or, sincèrement, croyez-vous que celui qui sert Dieu seulement comme un maître, avec le sentiment habituel que ce maître est bien exigeant, croyez-vous que celui qui n'a aucune piété, et, pour préciser les choses et en venir aux exemples, que celui qui se contente d'assister, et de corps plus souvent que de cœur, à une messe basse le dimanche, qui fait, je le veux, sa communion pascale, qui fait maigre le vendredi, qui se contente de prières rares, abrégées, irrégulières ; croyez-vous donc qu'un pareil chrétien (car c'est là un chrétien, un chrétien parfois très content de lui-même, un chrétien — tant nous sommes descendus ! — que l'on cite forcément comme modèle à d'autres encore moins réguliers), croyez-vous qu'un tel homme puisse habituellement se rendre ce témoignage : « Je n'aime rien plus que Dieu, rien à l'égal de Dieu, rien contre la volonté formelle de Dieu ? » Croyez-vous qu'il est dans la disposition sincère de sacrifier toujours la créature au Créateur ? dans la résolution de perdre plutôt tout bien, même la vie, même l'honneur, que de commettre un péché mortel ?... « Pour moi, continue le saint évêque, quand je songe à cette explication authentique du précepte de la charité et que je regarde à cette lumière la vie de la plupart des chrétiens, je ne puis m'empêcher d'être rempli d'effroi, et je me rappelle en l'adorant cette parole de mon Evangile : « Qu'elle est vaste et spacieuse, la voie qui mène l'homme à sa perte ! »

Si la crainte de la damnation est un puissant motif pour déterminer l'homme à devenir pieux, l'incertitude du salut est un stimulant analogue, également efficace. Saint Pierre le recommandait aux premiers fidèles : « Travaillez, disait-il, à assurer votre salut par la pratique des bonnes œuvres de la piété chrétienne. *Satagite ut per bona opera certam vestram vocationem et electionem faciat.* »

Mgr Gay, *Sermons de Carême*, II.

de son  
été si  
II. 18

174



heur. *I. Soyons pieux : nous ne saurions faire que trop d'efforts pour assurer notre salut.*

n° Pour être assuré de faire son salut, il faudrait être certain de deux choses : premièrement qu'on est en état de grâce, et deuxièmement qu'on y persévérera. Or ces deux choses sont douteuses, car la grâce est incertaine, et la grâce est amissible.

1. Et d'abord, mes frères, êtes-vous sûrs d'être en état de grâce ? C'est la question que l'on posait à Jeanne d'Arc. Vous connaissez sa réponse aussi habile que modeste : « Si j'y suis, Dieu m'y garde ! Si je n'y suis pas, Dieu m'y mette ! » — C'est la question que se posait également saint Paul et à laquelle il répondait avec la même réserve craintive : « *Nihil mihi conscius sum*, je ne me sens coupable de rien, mais je ne suis pas justifié pour cela. »

Prétendez-vous donc être plus saints que l'Apôtre des nations ou la vénérable Jeanne d'Arc ? Et là où ils n'ont osé se prononcer, osez-vous répondre avec assurance et certitude ? Mais, par ce seul fait, l'Eglise vous condamnerait. « Personne, dit le Concile de Trente, ne peut savoir avec une certitude qui exclut toute erreur, s'il est en état de grâce. » Comprenez bien : il s'agit d'une connaissance certaine, incompatible avec un doute et une crainte quelconques. Or c'est un dogme de foi que personne, à moins d'une révélation spéciale, ne peut connaître de cette science-là s'il est en état de grâce. « Nul homme ne sait, dit le Sage, s'il est digne d'amour ou de haine. »

Toutefois, vous pouvez avoir une grande probabilité ou même une certitude morale que vous êtes en état de grâce. C'est ce sentiment de l'amitié de Dieu qui répand la joie dans vos âmes après la confession, qui vous fait prier avec familiarité, communier avec amour et sans inquiétude. Vous êtes en état de grâce. Etes-vous bien sûrs d'y demeurer ?

2. Hélas non ! Une expérience, trop souvent renouvelée peut-être, vous a déjà appris que si vous ne pouviez guère compter sur les autres, vous pouviez moins encore faire fond sur vous-mêmes, que vous êtes pétris d'inconstance et de faiblesse, et que si le bon Dieu ne vous tenait par la main, comme dit saint François de Sales, « vous iriez bientôt donner du nez en terre. » Quel sujet de continuelles appréhensions et précautions que ces rechutes possibles dans la boue du péché !

Et rien n'en saurait garantir, ni les années écoulées, ni la sainteté acquise. Tant qu'on est sur la route, *in via*, on peut y trouver des pierres, s'y butter et tomber. Un saint Paul n'était pas exempt de pareilles craintes. Lui, le prédicateur de l'Evangile, le Docteur des nations, lui qui avait été ravi au troisième ciel, laissait échapper des paroles comme celles-ci : « Je châtie mon corps et je le réduis en servitude, de peur qu'après avoir prêché aux autres, je ne sois réprouvé moi-même. *Castigo corpus meum, et in servitutem redigo, ne forte, cum aliis prædicaverim, ipse reprobus efficiar.* »

J'avoue, s'écrie Bourdaloue, que je ne puis lire ou entendre ces paroles sans frayeur. Quel lan-

gage ! quel sentiment ! Cet apôtre, ce pénitent, ce saint Paul tremble ! Et mille gens dans le monde, tout au plus chrétiens, et chrétiens encore très imparfaits, se tiennent en assurance ! — Il tremble, et que craint-il ?... Il craint pour son âme, il craint pour son salut, il craint d'être condamné et rejeté parmi les réprouvés. Et tant de gens dans le monde, n'observant qu'à demi les commandements de la loi, bien loin de tendre à sa perfection, n'ont pas le moindre trouble sur leur disposition devant Dieu, et se mettent comme de plein droit au rang des prédestinés. — Il tremble. Et où ? en quelles conjonctures ? en quel ministère ? C'est en prêchant la parole de Dieu ; c'est en répandant la foi dans les provinces et dans les empires ; c'est en s'exposant à toutes sortes de périls pour le nom de Jésus-Christ. Au milieu de tout cela et malgré tout cela, il tremble pour son sort éternel. Et tant de gens dans le monde, tout occupés des affaires du monde, exposés à toutes les occasions du monde, jouissant de toutes les douceurs du monde, sont en face de leur éternité dans un repos que rien n'altère !

Il faut ou que saint Paul ait été dans l'erreur, ou que nous y soyons. Accuserons-nous le grand Apôtre, inspiré de Dieu, d'être un esprit faible, une âme timorée qui se laisse entraîner à une crainte excessive par les scrupules d'une imagination frappée ? Ne devons-nous pas plutôt reconnaître que c'est nous qui nous abusons et nous trompons, en nous berçant d'une folle et ruineuse espérance ?<sup>1</sup>

Affreuse incertitude, ô mon Dieu, où vous me laissez sur mon affaire capitale, la plus essentielle et même la seule qui doive m'intéresser, l'affaire de mon salut ! Je suis certain que vous voulez me sauver, je suis certain que je puis me sauver. Mais me sauverai-je en effet ? Je n'en sais rien. Mais éviterai-je l'enfer et ses flammes ? Je n'en sais rien, je ne le saurai qu'au dernier jour !

Qu'est-ce donc qui rassurera mes craintes et dissipera mes doutes, sinon la piété qui est utile à tout ? Chaque œuvre, chaque exercice de piété m'enlèvera une chance de damnation et me donnera un nouvel espoir de salut. C'est pourquoi, suivant le conseil de l'Apôtre, je travaillerai avec ardeur à rendre, par mes bonnes œuvres, mon élection de plus en plus assurée.

C'est cette pensée qui stimulait les saints et les encourageait à gravir d'un pas allègre les sentiers escarpés de la piété. « Que faisiez-vous au désert ? » demandait-on à un solitaire qui avait passé de longues années loin des hommes. « Où puisiez-vous la force de la pénitence et de la prière ? — *Annos æternos meditabar*, je méditais les années éternelles, » répondit le saint anachorète. Méditons, nous aussi, pendant le temps, et préparons les années éternelles. Précautionnons-nous contre les châtiments sans fin qu'elles nous préparent peut-être, et travaillons par les bonnes œuvres de la piété à éviter l'enfer et à rendre notre salut et notre bonheur assurés pour les années éternelles.

Ainsi soit-il.

<sup>1</sup> Bourdaloue, *Pensées*.

## VI

LA PIÉTÉ EST NÉCESSAIRE POUR ADOUCIR LE  
PURGATOIRE

Dans nos derniers entretiens nous avons soupiré d'envie au spectacle du paradis et tremblé de crainte à la vue de l'enfer. Pour mériter une telle récompense, pour éviter un tel châtimement, aucun sacrifice ne saurait être excessif.

Je viens encore aujourd'hui soulever aux regards de votre pieuse curiosité le voile qui nous dérober ces mystères de la vie future, si profonds, si suggestifs, si pleins de choses. Après le ciel, après l'enfer, le purgatoire. Allons y chercher un nouvel et puissant motif d'encouragement aux saintes pratiques de la piété.

L'enfer, nous l'avons vu, est bien à craindre. J'oserais dire que le purgatoire, pour nous, l'est peut-être davantage encore. Car si nous pouvons et même devons espérer d'éviter l'enfer, il faut avouer que nous ne pouvons guère espérer échapper totalement au purgatoire. Lequel d'entre nous sera trouvé assez pur pour n'avoir ni ombres ni taches au moment de paraître devant Dieu ? Je n'en sais rien, mais j'ai grand-peur que vous, que moi, que nous tous, fidèles ici présents, nous n'ayons à faire bientôt en ce lieu de souffrances une longue et douloureuse station. Et cette pensée, bien comprise, devrait suffire à stimuler notre ardeur languissante et lâche.

On trouve parfois des gens, voire des personnes pieuses, qui disent avec désinvolture : « Oh ! le purgatoire, à cela près ! Pourvu que je sois sauvé ! » — L'essentiel est d'éviter l'enfer, c'est vrai ; mais le purgatoire n'est certes pas une quantité négligeable, et ceux qui en parlent aussi cavalièrement prouvent qu'ils n'ont jamais songé à le regarder en face. Autrement ils auraient ressenti sans nul doute cette crainte salutaire qui est le commencement de la sagesse et aussi de la piété.

I. — *Combien le purgatoire est redoutable.*

Franchissons le seuil de cet obscur séjour : voici que nous rencontrons les âmes errantes et plainitives qui l'habitent.

Qui sont-elles ? — De grands criminels convertis à la dernière heure par une larme de repentir ? — Peut-être, mais aussi, et en grand nombre, des âmes fidèles, des âmes pieuses, des âmes que nous tenions ici-bas pour parfaites. — Sainte Thérèse, dans ses écrits qui ont mérité l'approbation de l'Eglise, raconte qu'elle connut la destinée d'un grand nombre d'âmes par une révélation spéciale, mais elle n'en vit que trois qui allèrent droit au ciel sans passer par le purgatoire : celle d'un religieux carme, très fidèle observateur de sa règle, celle de saint Pierre d'Alcantara, et celle du Père dominicain Pierre Ybanez. — Une autre sainte également favorisée de révélations merveilleuses, la bienheureuse Marguerite-Marie, cite un fait aussi étrange. Notre-Seigneur lui révéla que le P. de la Colombière était demeuré en purgatoire

depuis l'instant de sa mort jusqu'à celui de son enterrement. Et cependant il était d'une sainteté si parfaite que, dans une de ses apparitions, Jésus avait dit à la sainte religieuse : « Je t'enverrai mon fidèle serviteur, le Père de la Colombière, » et depuis, l'Eglise n'a pas hésité à le déclarer vénérable, comme Jeanne d'Arc. Si Dieu trouve des taches jusque dans ses anges et ses saints, comment n'en trouverait-il pas en nous ?

Que font en purgatoire ces âmes souffrantes ? — Elles achèvent de satisfaire à la justice de Dieu. C'est pour un péché mortel qui était confessé, regretté, pardonné, oublié. C'est pour une foule de péchés véniels, d'imperfections qui nous semblent des bagatelles et des vtilles, et qui sont des taches aux yeux du Dieu très saint : petites vanités, jalousies, impatiences, sensualités, légèretés, petites attaches, petites négligences ; une parole inutile même ne sera pas laissée sans châtimement.

Mais ce châtimement, quel est-il ? — C'est la peine du dam et c'est la peine du sens.

La peine du dam consiste dans la privation de Dieu, qui est pour l'âme un supplice épouvantable et fait du purgatoire un lieu d'exil, une affreuse prison. L'âme, en effet, voit clairement que Dieu est le bien unique et souverain. Tous les attraites que les créatures ont pour nous sont réunis en lui. Aussi l'âme concentre sur lui tous les désirs que nous disséminons sur mille objets divers. Il n'est pour elle d'autre spectacle, d'autre harmonie, d'autre nourriture, d'autre richesse, d'autre gloire, d'autre plaisir que Dieu. Elle s'élance donc vers lui avec une violence et une impétuosité dont nous ne pouvons nous faire une idée. Or, et voici son supplice, ce bien, l'objet de tous ses désirs, elle est impuissante à l'atteindre. — C'est le tourment que les anciens avaient imaginé pour Tantale. Dévoré d'une soif cruelle, il était plongé dans un bassin d'eau limpide ; mais chaque fois qu'il s'approchait pour étancher la soif qui le brûlait, les eaux fraîches et jaillissantes fuyaient ses lèvres avides. Ainsi l'âme souffrante s'élance vers Dieu sans pouvoir s'unir encore à lui.

Cette privation, il est vrai, n'est pas comparable à la peine des damnés. En effet, elle est consolée par l'amour : les âmes du purgatoire aiment Dieu et Dieu les aime. Elle est adoucie par l'espérance : les âmes du purgatoire savent qu'elles en sortiront. Elle est acceptée par la foi : les âmes du purgatoire savent que rien de souillé ne peut entrer en la cité du ciel, en la présence de Dieu ; aussi, quand même Dieu leur ouvrirait les portes de leur prison, elles ne voudraient pas quitter le séjour de l'expiation avant d'avoir été purifiées des dernières taches.

Et cependant elles endurent des souffrances épouvantables. La main de Dieu les frappe : *Manus Domini tetigit me*. Et c'est une chose horrible, dit saint Paul, de tomber entre les mains du Dieu vivant. Elles souffrent la peine du feu, le plus actif agent de torture, le plus puissant instrument de souffrance qu'il y ait sur la terre.

Mais ce feu du purgatoire est peut-être un feu



doux et supportable ! — L'Eglise ne l'a pas défini, mais voici ce qu'en ont dit les deux plus grands génies théologiques qui aient illustré l'Eglise, saint Augustin et saint Thomas. « Le feu du purgatoire, dit le premier, est plus cruel que toutes les peines que l'on peut voir, sentir ou imaginer en ce monde. » Voyez, mes frères ! imaginez les tortures que l'on a souffertes et celles que l'on peut souffrir. J'ouvre le champ à vos méditations... Le feu du purgatoire est plus terrible encore ! Et saint Thomas ajoute : « En purgatoire, il y a une double peine, la peine du dam, la peine du sens ; et pour toutes deux, la plus petite peine du purgatoire est plus affreuse que la plus grande de cette vie. »

Enfin, peut-être les âmes ne demeurent pas longtemps en purgatoire ? — L'Eglise encore n'a rien défini ; mais, de l'accord des nombreuses révélations faites à de saintes âmes, on peut conclure trois choses avec une grande probabilité. Premièrement, il est des âmes qui resteront en purgatoire jusqu'à la fin du monde. Deuxièmement, un certain nombre y restent des dizaines et des centaines d'années ; et c'est pourquoi l'Eglise approuve les fondations de messes à perpétuité et attend souvent plusieurs siècles avant de procéder à la canonisation de ses saints. Troisièmement, les âmes qui ne demeurent en purgatoire que quelques jours souffrent encore avec une telle intensité qu'il leur semble y avoir passé des années.

Saint Antonin rapporte qu'un pécheur converti et repentant souffrait d'une maladie aussi longue que douloureuse. Il supplia Dieu de le laisser mourir. Dieu l'exauça. Il lui envoya un ange pour lui offrir le choix, ou de mourir maintenant et de subir trois jours de purgatoire, ou d'endurer sa maladie deux ans encore et d'aller ensuite tout droit au ciel. Le malade n'hésita pas. Il choisit les trois jours de purgatoire. L'ange vint l'y visiter. L'âme se plaignait amèrement : « Je ne devais souffrir que trois jours, et voilà des années que je languis dans cette affreuse prison. — Sachez, reprit le messager céleste, qu'il n'y a pas même une heure que vous êtes ici. — Ah ! s'il en est ainsi, dit-il, priez Dieu qu'il daigne me pardonner ma demande inconsidérée et me renvoyer dans la vie : je suis prêt à souffrir les plus cruelles maladies aussi longtemps qu'il lui plaira. » Sa demande fut exaucée, et le malade souffrit dès lors non seulement avec patience, mais avec joie : il se souvenait des peines du purgatoire.

## II. — *Il vaut mieux faire ici-bas son purgatoire en pratiquant la piété.*

Le purgatoire n'est donc pas une quantité négligeable, mes frères ; ce n'est pas seulement un vestibule ennuyeux où l'on fait antichambre à la porte du ciel en attendant patiemment son tour. Le purgatoire, c'est la privation de Dieu qui désole, c'est le feu qui purifie ; et ce double châtiment est doublement terrible. Par conséquent, s'il est un moyen d'éviter le Purgatoire, s'il est un moyen de l'adoucir et de l'abrégier, hâtons-nous de le prendre. Or ce moyen existe, c'est la piété.

C'est la piété qui évite la peine en fuyant le péché ; c'est la piété qui adoucit la peine en prévenant l'expiation.

Pourquoi sommes-nous punis en purgatoire, sinon pour nos péchés ou les restes de nos péchés ? Or c'est la piété qui nous inspire une horreur profonde du péché, et non pas seulement du péché mortel, mais de toute offense qui pourrait blesser l'amour filial de l'enfant pour son père céleste. Comme Marie-Thérèse se reprochait avec amertume d'être tombée dans une faute légère, on cherchait à la rassurer en lui disant qu'elle n'était que vénielle. C'est la piété qui lui inspirait cette belle réponse : « N'importe ! Dieu est offensé : elle est mortelle pour mon cœur. »

Le péché nous fait contracter une dette envers Dieu ; et cette dette se paie en purgatoire. Or le meilleur moyen de n'avoir rien à payer, c'est de ne point faire de dettes ; ainsi, le meilleur moyen de n'avoir rien à expier, c'est de ne point faire de péchés.

Mais il est impossible de vivre sans rien dépenser ; tout comme, selon saint Léon, il est nécessaire que même les cœurs religieux attrapent quelques éclaboussures de péché, un peu de la poussière du monde en passant sur la terre. Or — suivez bien ma comparaison — quand vous faites une commande à un fournisseur quelconque, en bonnes maîtresses de maison, vous payez comptant afin de bénéficier d'une remise de cinq ou six pour cent. Dieu, mes frères, est un créancier inexorable qui entend qu'on lui paie ses dettes ; mais, aussi bon qu'il est juste, il accorde une remise énorme, non pas cinq, mais peut-être mille ou dix mille pour cent, à ceux qui le paient comptant ; et nous avons pour cela jusqu'à l'heure de notre mort exclusivement.

N'attendons pas aux jours du purgatoire pour payer nos dettes. Nous n'en sortirons pas jusqu'à ce que nous ayons payé jusqu'à la dernière obole : « *Non exies inde, donec reddas usque ad novissimum quadrantem.* » Payons tout de suite, c'est sagesse ; nous profiterons de la remise qui nous est concédée. Une heure de maladie, un quart d'heure d'oraison, une petite mortification nous épargneront des jours entiers de terribles souffrances en purgatoire. Payons nos dettes, c'est-à-dire faisons pénitence pour nos péchés pardonnés. De bonne foi, est-ce la pauvre et légère pénitence que vous donne votre confesseur, une amende honorable, un chapelet, que sais-je ! qui pourra suffisamment expier vos fautes ? Faites pénitence, mais sérieusement ; mortifiez-vous, mais pour de bon. Soyez résignés dans vos souffrances, soyez appliqués à vos devoirs d'état, soyez attentifs à la prière, soyez humbles, soyez remplis de charité, en un mot soyez pieux : c'est ainsi qu'on adoucit et raccourcit son purgatoire et qu'on gagne le ciel. Ainsi soit-il.

---

*Imprimatur* : † SEBASTIANUS, Episcopus Lingonensis.

*Le gérant* : J. MAITRIER.

---

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT.

# L'Ami du Clergé Paroissial

## SOMMAIRE

**Conférences pour le Carême.** — XII. Le dogme de la vie, 177. — XIII. Le dogme de la mort, 182. — XIV. Comment se défait et se refait l'homme de vérité et de devoir (*chute et conversion de saint Pierre*), 187.

**Plan de sermon pour Pâques.** — Le mystère de la Résurrection, 192.

**Autrefois et Aujourd'hui.** — X. Quatrième commandement, 193.

**Le zèle chrétien, Instructions de Carême.** — IV. L'honneur de Jésus-Christ, 197.

**Lectures de Carême sur la piété chrétienne.** — VII. La piété, devoir de reconnaissance et d'amour, 200. — VIII. La piété superficielle, jalouse, intermittente, 203. — IX. La piété paresseuse, 205.

**Petit Carême pour les hommes.** — IV. La contrition, 207.

## CONFÉRENCES POUR LE CARÊME

### XII

#### LE DOGME DE LA VIE

*Mihi vivere Christus est.*  
Pour moi, la vie c'est  
Jésus-Christ.  
(Phil., I, 21).

Mes frères,

Un détail saisissant dans la douloureuse histoire de la Passion, c'est le soin tout maternel avec lequel le divin Sauveur, au plus fort de la tourmente et de l'angoisse, s'oubliant lui-même pour ne songer qu'à ses amis, cherche à relever notre courage et à tempérer les amertumes présentes par la perspective des joies à venir.

Non seulement il annonce sa résurrection (Marc, xiv, 28), — ce qui était assez hardi en face de l'iniquité triomphante, — mais il désigne lui-même et précise l'endroit où il se propose de nous revoir et de nous consoler par sa divine présence : « Lorsque je serai ressuscité, dit-il, je vous précéderai en Galilée. » C'est là, et non pas ailleurs, qu'il doit attendre ses disciples, là qu'il fixe le rendez-vous.

Il paraît si bien tenir à ce lieu, par préférence à tout autre, qu'il nous le fait redire par l'Ange du sépulcre : « Vite, courez annoncer aux disciples qu'il est ressuscité et qu'ils le trouveront en Galilée. » (Matth., xxviii, 7). Toujours la même pensée et les mêmes expressions. On le voit, la dernière préoccupation de sa vie militante fut la première de sa vie glorifiée.

Si maintenant l'on me demandait pourquoi cette prédilection du Sauveur pour un aussi humble pays, je répondrais : Il y avait là pour lui toutes les séductions et tous les enchantements de la patrie terrestre.

Là se trouve, en effet, le lac charmant de Tibériade, témoin de son incarnation et de presque toutes ses opérations divino-humaines pendant trente-trois ans.

C'est là qu'il choisit ses apôtres parmi les derniers des hommes, qu'il fonda en trois paroles l'éternelle hiérarchie de son Eglise, là qu'il apaisa des tempêtes, qu'il marcha sur les flots et y fit marcher Pierre, l'homme prédestiné.

Autour de ce lac étaient groupées Capharnaüm, la ville aux miracles ; la montagne où il prononça le fameux discours qui a révolutionné le monde et retentira avec la même puissance jusqu'au dernier soupir de l'humanité ; la colline du haut de laquelle il s'écria : « *Misereor super turbam*, j'ai compassion du peuple » (Marc, viii, 2), et où il multiplia le pain matériel, soutien de la vie du corps, avec ce même Verbe qui multiplie le pain mystique, soutien de la vie de l'âme.

Voilà le pays enfin que le Christ a préféré sur la terre, dont il fit en quelque sorte l'avant-scène de son drame mystérieux, celui où il eut ses parents et ses amis selon la chair, où la nature, dont il avait la clef, lui apparaissait avec plus de charmes, où il vit se lever et se coucher le soleil du temps, où il venait se reposer, prier, aimer les hommes et leur apprendre à aimer Dieu.

Tant de précieux souvenirs expliquent, certes, le rendez-vous fixé par le divin Maître. Mais à côté, ou plutôt, au dessus de cette raison de sentiment, il y avait une raison de doctrine : la nécessité de compléter l'instruction de l'Eglise naissante et du peuple chrétien.

Ayant initié l'humanité au dogme de la mort, il lui restait une tâche à accomplir : celle de l'initier au dogme de la vie. Il nous devait, il se devait à lui-même de dégager ce grand problème des ombres qui l'obscurcissent, des sophismes qui en ont faussé la portée et le caractère, de montrer enfin la vie dans son absolue réalité. Et c'est là, dans le mystère d'une apparition à ses apôtres, qu'il se proposait de donner au monde cette grande et solennelle leçon ; car il en a disposé et coordonné si bien les circonstances qu'aucune thèse scientifique ne saurait mieux établir l'économie de l'existence humaine, avec ses alternatives de joie et de tristesse, ses labeurs et ses compensations.

Pourrions-nous bien nous dérober à cette douce injonction de l'amour d'un père qui est en même temps notre Dieu ? Rendons-nous donc en esprit sur les bords du lac sacré. Fixons le regard de l'âme sur ces bienheureux paysages, essayons d'en réveiller les échos, et le divin Professeur nous apparaîtra dans sa douce majesté et avec son ineffable sourire. Nous verrons ce qu'il faisait, nous entendrons ce qu'il disait ; et au doux parfum qui s'exhale de ces scènes divines, on comprendra sans peine que la vie ne peut avoir pour nous qu'un sens, qu'un nom, qu'un caractère : le sens, le nom, le caractère de Jésus-Christ. *Mihi vivere Christus est.*



## I

1. « Jésus donc se manifesta à ses disciples sur les bords du lac de Tibériade, et il se manifesta ainsi : Simon Pierre et Thomas appelé Didyme, Nathanaël qui était de Cana en Galilée, les deux fils de Zébédée et deux autres disciples étaient ensemble, *erant simul*. » (Jean, xxi).

Leur présence simultanée en ce lieu n'était pas une simple rencontre, une fortuite juxtaposition d'hommes, une réunion amenée par le hasard ou l'intérêt, et prête à se dissoudre aussi facilement qu'elle s'était formée. En un mot, ils n'étaient pas seulement *réunis*, mais *unis*. Le lien qui les retenait à côté les uns des autres était de ceux qui enchaînent les volontés et les intelligences, qui font des âmes une seule âme et des cœurs un seul cœur.

De plus, ils formaient entre eux une hiérarchie complète avec tous ses degrés. Pierre était à la tête; les autres étaient avec lui, autour de lui. Tableau vivant de l'Eglise! Au sommet le Pape, évêque des évêques, pasteur universel. Sous sa houlette, Nathanaël et Thomas, c'est-à-dire le disciple et l'apôtre, les peuples et leurs chefs spirituels. En haut, la puissance, descendant graduellement par des canaux légitimes jusqu'aux simples fidèles; en bas, l'obéissance, remontant graduellement aussi jusqu'à la source de l'autorité : merveilleux ensemble où les âmes se mêlent sans se confondre et forment un tout compact, signifiant la force et la réalisant. Rompez ce faisceau en déplaçant le pouvoir ou en le diminuant, tout se disjoint; avec l'équilibre disparaît l'harmonie; vous avez l'hérésie ou le schisme, ordinairement l'une et l'autre à la fois, toujours le malaise, l'éclipse du vrai, l'atténuation du bien.

Cet idéal de la société chrétienne que les eaux de Tibériade réfléchirent un jour, les siècles l'ont vu réalisé. Malgré les efforts de Satan, il subsiste encore. Les sociétés civiles qui l'ont repoussé sont en train de s'écrouler ou de se dissoudre. L'Eglise qui le garde est toujours debout, avec Pierre, Thomas et Nathanaël, c'est-à-dire, les supérieurs et les subalternes, unis dans la même pensée et le même sentiment; dans les mêmes combats, il est vrai, mais aussi dans la même espérance. *Erant simul*.

Voilà la première notion de la vie, soit qu'on la considère dans l'ordre politique et social, soit qu'on se renferme dans le cercle de la famille ou de la moralité individuelle : coordination logique des divers éléments qui la constituent, harmonisation pondérée et réciproque du tout avec les parties et des parties entre elles.

2. Or, Pierre se mit à dire : « *Vado piscari*, je vais à la pêche. »

L'inertie convient à la matière; mais à l'intelligence convient le mouvement. Pierre promulgue la grande loi du travail et imprime une flétrissure au front de la paresse.

Quelques-uns pensent que le travail est une des

conséquences du péché originel. Le travail avec la sueur au front, le travail pénible et infructueux, oui; mais le travail en lui-même, c'est-à-dire l'action vive et ardente, non; ou bien nous surprendrions la Sagesse éternelle en flagrant délit de contradiction, car elle dit quelque part que « l'homme est né pour travailler comme l'oiseau pour voler. » (Job, v, 7). Or, l'oiseau est constitué naturellement pour fendre l'air de ses ailes; donc l'homme aussi est constitué naturellement pour le travail et le régulier fonctionnement de son activité.

D'ailleurs, dès le début et indépendamment du péché, le Seigneur avait édicté cette loi de l'action dans le fameux texte : « Croissez et multipliez-vous, » si pauvrement interprété par les impies et par certains naturalistes.

Croissez et multipliez-vous, — par le *travail* en forces physiques, en biens naturels, en famille, en fortune, dans les sciences, les arts et l'industrie.

Croissez et multipliez-vous, — par une *autre espèce de travail*, en forces morales, en biens spirituels, c'est-à-dire en vertus.

Le sens grossier du texte pourrait convenir aux plantes et aux animaux soumis à des énergies ou à des instincts passifs et aveugles. Mais c'est humilier l'homme, c'est le dégrader gratuitement dans la plus noble partie de lui-même, que d'entendre le commandement divin dans le sens exclusif de la chair.

Croissez et multipliez-vous, — c'est la loi du progrès dans le bien sous toutes ses formes.

Disons-le donc une fois à l'orgueil de nos modernes théoriciens : quand ils se posent en initiateurs de l'idée de progrès et qu'ils en revendiquent bruyamment pour eux le brevet d'invention, ils ne sont à nos yeux, et réellement, que de médiocres plagiaires. Quand on se mêle de dogmatiser, au moins faudrait-il se montrer original.

*Vado piscari*, je vais à la pêche, c'est-à-dire, à l'action, à la vie, parce qu'une force secrète m'y invite, m'y entraîne; et cette force, c'est Dieu qui l'a déposée dans mon cœur et dans mon bras.

*Vado piscari*, je marche en avant et sans reprendre haleine, parce que l'oisiveté engendre la malice; parce que, si je ne cultive pas mon champ, il est aussitôt envahi par l'ivraie.

*Vado piscari*, il faut que je progresse en foi, en espérance, en charité, en vertus de toute sorte, parce que la perfection chrétienne — et même la perfection humaine — est un rocher à pic : qui cesse d'avancer recule; qui cesse d'agir s'engourdit; qui cesse de croître s'étiole et meurt.

3. Il y a un autre enseignement dans ces paroles de Pierre : « Je vais pêcher. »

Pierre était le chef. Il avait la primauté d'honneur et de juridiction; il tenait le sceptre en vertu de cette parole divine : « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise. — Pais mes brebis,

paix mes agneaux. — Confirme tes frères réunis en concile ou dispersés aux quatre vents du ciel<sup>1</sup>. »

Il pouvait donc parler en maître et dire : « Allez pêcher ! » Ou bien, sans prendre ce ton d'autorité, renonçant de plein gré à son autocratie officielle, il pouvait tempérer l'ordre en disant : « Allons pêcher ! »

Mais non ; il dit : « *Je vais* pêcher. » Il prend l'initiative ; il part le premier.

Voilà le vrai commandement : le commandement de l'exemple. Ce fut celui du Sauveur Jésus. Il nous l'apprend lui-même par la bouche de son prophète : « Alors j'ai dit : Me voici ! Il est écrit de moi au frontispice du Livre, que j'accomplirai votre volonté ; ô Dieu, je l'ai voulu, et votre loi est gravée au plus profond de mon cœur. » (Ps., xxxix, 8-9). Lui, le Législateur suprême, il disait encore : « Je ne suis pas venu détruire la loi, mais l'accomplir. » (Matth., v, 17). Et c'est pour l'avoir accomplie qu'il a subjugué la terre et qu'il en est devenu le Roi à qui ses ennemis serviront d'escabeau.

Ainsi devrait agir quiconque détient le pouvoir parmi les hommes. Ah ! si les chefs d'Etat et tous ceux qui commandent sous leurs ordres, si les chefs d'armée, d'atelier ou d'administration, si les pères de famille disaient : « *Vado piscari*, je vais où mon devoir m'appelle. Citoyen, je me sou mets à César ; chrétien, j'obéis à Dieu ; fidèle serviteur de mon pays, à lui mon or, mon sang, ma liberté ; enfant soumis de l'Eglise, à elle ma foi et ma prière, je cours au temple ouïr son Verbe moralisateur, confier à son cœur le secret de mes fautes et de mes larmes, m'abreuver à son enivrant calice, me sustenter à son immortel festin ; » oui, si les classes dites dirigeantes tenaient unanimement ce langage et le corroboraient par le prestige de l'action, l'âge d'or serait bientôt revenu sur la terre !

Mais, hélas ! au lieu de parler et d'agir ainsi, elles s'enfoncent de plus en plus dans leur torpéur incurable, trop heureux quand elles n'étaient pas au grand jour leur mépris de la conscience et leur révolte contre Dieu. Et puis, elles s'étonnent et s'épouvantent des perturbations sociales qui viennent périodiquement, comme des éruptions volcaniques, raviner le sol de la patrie et remettre en question son honneur et même son existence ! O aveugles obstinés et sourds incorrigibles, vous verrez bientôt à la lueur de quels éclairs et au fracas de quels tonnerres les petits se chargent de mettre en pratique les théories des grands ! Car, — ne vous y trompez pas, — les multitudes seront toujours, avec la logique en plus, ce que vous êtes vous-mêmes. Regardez bien : c'est votre portrait !

4. Que répondirent les disciples ? — « *Venimus et nos tecum*, nous allons avec toi. »

Après l'exemple du commandement, vient l'exemple de l'obéissance. Moins le pouvoir s'était fait sentir, plus la soumission a été douce

et prompte, parce qu'elle s'inspirait de l'amour. On l'a dit avec raison : le cœur a des ailes, il ne marche pas, il vole. Que le devoir s'exprime par un précepte, ou par un conseil, ou par un exemple, dès qu'il l'aperçoit le cœur dit comme les apôtres : « Nous venons avec toi ! » ou comme Ruth : « J'irai partout où vous irai ; votre Dieu sera mon Dieu, et votre peuple sera mon peuple. » (1, 6).

« Et ils sortirent, continue l'Evangéliste ; et ils s'embarquèrent aussitôt. »

## II

Ce n'est pas tout de connaître l'organisation extrinsèque de la société et les principes généraux qui doivent gouverner la vie chrétienne, comme le commandement et l'obéissance, la loi du travail et du dévouement. Il nous faut maintenant pénétrer au cœur même de cette vie pour en étudier la physionomie intime.

Cette physionomie évidemment ne saurait être celle que le monde lui donne.

Pour le monde sceptique ou impie, l'homme n'étant qu'une excroissance de la terre, qui vient sans raison et disparaît sans motif, la vie n'est qu'une heure de soleil entre deux nuits éternelles ; par conséquent, il faut en jouir. De là cette course échevelée de la multitude aux honneurs, à l'argent, aux voluptés. De là ce rire général et lugubre que le Seigneur a maudit : « *Vae vobis qui ride-tis !* »

Cette vie est celle du délire ; elle ne saurait être la vie de la raison, encore moins celle de la raison chrétienne.

La véritable vie va nous apparaître dans le groupe à la fois simple et sublime du lac de Tibériade.

« *Ascenderunt in navim*, il montèrent sur une barque. »

La vie est donc une navigation !

Elle est aussi un pèlerinage. Le patriarche Jacob, interrogé par Pharaon sur le nombre de ses jours, lui répondit : « Les jours de mon pèlerinage sont de 130 ans : courts et mauvais ! »

Enfin Job l'a nommée « une expédition militaire, un combat. »

Mais navigation, pèlerinage, combat, toutes ces expressions s'équivalent et signifient labeurs, déceptions, souffrances du corps, peines du cœur, angoisses de l'âme. Vous avez beau monter ou descendre ; sur les marches du trône, comme sous le chaume du laboureur, en passant par tous les degrés de la hiérarchie sociale, vous ne trouverez que cela. Chaque situation a ses devoirs, et chaque devoir ses amertumes. *Ascenderunt in navim*, il faut donc ramer péniblement, combattre à outrance pour la vie matérielle, pour la vie morale.

Et s'il n'y avait que la fatalité du labeur pénible et incessant ! — « *Sed illa nocte nihil prendiderunt*. Mais cette nuit-là, ils ne prirent rien. »

Voilà le plus triste : l'insuccès dans la fatigue,

<sup>1</sup> Matth., xvi, 18 ; Jean, xxi, 15-17 ; Luc, xxii, 32.



la stérilité dans l'effort. Dans l'ordre social, ce spectacle est quotidien. A chaque pas, on voit des nullités triomphantes, quelquefois greffées sur le vice insolent, à côté de natures complètes vouées en quelque sorte à de perpétuels avortements. Ce spectacle serait révoltant, sans la certitude d'une vie future.

Dans l'ordre moral, phénomène identique. Que de défaites dans nos luttes de chaque jour contre le monde et contre nous-mêmes ! Que d'essais infructueux pour extirper de nos cœurs un défaut ou un vice et le remplacer par une vertu ! Il faut recommencer, recommencer encore, recommencer toujours. *Dura lex, sed lex*, c'est une loi bien dure, mais c'est une loi : loi brutale, universelle, à laquelle nul être humain n'a pu se dérober.

Le Christ lui-même n'a pas voulu s'en affranchir. Sa vie s'est épuisée en tentatives momentanément inutiles. Sa divine parole qui avait fécondé le néant et commandait à la nature, il la vit impuissante expirer sous le dédain superbe des scribes et des pharisiens. Ses fatigues, ses larmes, son sang, sa mission tout entière a paru s'engloutir dans un tombeau...

Mais, grâce à Dieu, rien n'est définitif sur la terre. O vous donc qui courbez le front sous le faix de l'existence humaine et semblez attendre le coup de grâce de l'inexorable destin, espérance et courage ! Voici l'heure de la compensation. La nuit est invariablement suivie du matin ; aux ténèbres succède infailliblement la lumière.

### III

Et en effet : « Le matin étant venu, Jésus parut sur le rivage ; cependant les disciples ne le reconnurent pas. »

Quelle magnificence, quelle splendeur de symbolisme !... Si vous êtes comme moi sensibles à cette théologie mystique fondée sur la raison non moins que sur la foi, vous devez bénir Dieu de nous avoir fait trouver parmi les richesses de son héritage, le divin Livre des Evangiles.

« Le matin étant venu. » — L'heure du travail et de l'insuccès est donc une nuit. Par conséquent, étant pleine d'insuccès, la vie est une longue nuit.

Qu'est-ce donc que le matin dont je parle ?

Le matin, c'est la mort !... La mort est une aurore. Les clartés en sont telles que, si on les entrevoyait seulement, on désirerait mourir. Quelques saints les ont soupçonnées, entre autres sainte Thérèse, et c'est pourquoi elle soupirait nuit et jour ce refrain : « Je me meurs du regret de ne pas mourir. »

La mort n'est la continuation de la nuit que pour ceux qui ont aimé le péché et qui ont voulu mourir dans le péché. Pour les autres, c'est la délivrance, c'est la liberté, c'est la lumière !

Pourquoi ?

Parce que le premier qui apparaît sur le rivage du tombeau, c'est le Sauveur Jésus : *stetit Jesus in littore*. A son aspect, tout change. La mer en le voyant tremble et fuit, *mare vidit et fugit*.

Satan ne soutient pas son regard, et il abandonne ses victimes. Toute obscurité s'efface, toute ignorance disparaît. Aucune misère du corps ou de l'âme ne résiste à la vertu de Dieu.

Est-ce que nous avons besoin de l'issue de la tombe pour avoir Jésus près de nous ? Non, certes. Il est toujours là, sur le rivage de l'océan qui nous porte ; il nous regarde, il assiste à nos combats, il est témoin de nos défaites, il compte nos efforts pour le bien et s'apprête à les bénir.

Il est là, *in littore*, à la portée de nos pleurs et de nos prières. Est-ce que le ciel n'est pas au dessus de nos têtes ? Il suffit que nous nous détournions un instant des fanges de l'exil pour l'apercevoir, que nous levions le bras pour l'atteindre, que nous entr'ouvrions les lèvres pour le recevoir et l'enfermer dans notre poitrine ; car le ciel est dans le tabernacle, et le tabernacle est notre premier voisin. *Stetit Jesus in littore*.

Mais voici une autre ressemblance que nous avons avec les pêcheurs de Tibériade. Jésus était devant eux, et ils ne le reconnaissaient pas... Les vapeurs matinales projetaient sur lui une ombre obscure qui les empêchait de le distinguer.

Le distinguons-nous davantage ? *Medius autem vestrum stetit et nescitis* (Jean, 1, 26) ; nous le côtoyons en quelque sorte, nous le fréquentons, nous lui parlons, nous le possédons, sans nous douter de notre fortune. Il est là devant nous avec les éblouissements de sa doctrine, les miracles de sa grâce, les merveilles de sa charité ; et en face de ce bonheur qui envire les élus, notre âme est inconsciente comme l'enfant qui vient de naître, et notre cœur sans palpitation.

C'est que nous aussi nous sommes aveuglés par les vapeurs terrestres. L'humain absorbe en nous le divin ; la soif du plaisir éteint dans notre âme la soif de Dieu.

### IV

Alors Jésus leur parla : — « Mes enfants, leur dit-il, avez-vous quelque chose à manger ? Avez-vous des provisions ? — *Responderunt ei : non*. Et ils répondirent : non ! »

« Mes enfants ! » C'est bien là l'expression favorite du Seigneur. Un jour, il avait lui-même indiqué son nom à ses apôtres en leur disant : « Quand vous prierez, vous direz : Notre Père qui êtes au ciel. » (Matth., vi, 9). Aujourd'hui il se sert d'un mot corrélatif : Mes enfants.

Par son interrogation, il va nous enseigner les vertus de la vie, et il commence par les deux fondamentales : l'humilité et la confiance. Il savait bien que ces après travailleurs de la nuit n'avaient absolument rien pris. Mais il veut leur faire avouer leur impuissance, leur complète infécondité en dehors de Dieu. « *Numquid pulmentarium habetis ?* Avez-vous quelque chose ? »

Il nous le demande à nous-mêmes. Avons-nous quelque mérite, quelque vertu, quelque chose de bon à lui offrir ? Soyons francs et sincères. N'imitons pas ce pharisien qui, debout dans le temple,

fièrement appuyé sur son torse orgueilleux, se vantait avec emphase de jeûner deux fois la semaine, de donner la dime aux indigents, de ne rassembler pas enfin au reste des mortels. C'est assez notre tendance. Parce que nous n'avons rien à démêler avec la justice humaine, parce que nous jetons orgueilleusement dans la main du pauvre une obole qui ne retranche rien à notre luxe ou à nos plaisirs, nous croyons être des colonnes de l'Eglise, et avoir droit, sinon à une statue équestre, du moins à quelque recoin du Panthéon, à quelque ruban décoratif...

Quel chapitre d'illusions dans les biographies humaines !

« *Responderunt ei : non.* » Il faut répondre comme les pêcheurs désillusionnés : « Non, nous n'avons rien. » Ce sera naïf, mais vrai. Car enfin, que possédons-nous de pur et de saint ? Avons-nous la patience ? Non. Avons-nous l'indulgence, cette fine fleur de la charité ? Non. Avons-nous l'humilité ? Moins encore. Qu'avons-nous donc ? Nos mains sont vides de bonnes œuvres et nos cœurs pleins de vanités.

La seconde vertu fondamentale que le Sauveur enseigne en cette occasion, c'est la confiance. A peine, en effet, eut-il constaté l'insuccès des pêcheurs, qu'il leur dit : « Jetez votre filet à la droite de la barque. »

Il y avait mille objections à faire à cette parole du Seigneur. Pourquoi jeter le filet à la droite de la barque plutôt qu'à la gauche ? Pourquoi pas à la poupe ? Pourquoi pas à la proue ? Ils l'avaient jeté dans tous les sens et pendant toute la nuit en pure perte. Ils obéissent néanmoins sans tergiverser, et leur confiance fut couronnée du plus beau succès. Car les poissons vinrent en telle abondance que le filet se rompait sous leur poids.

## V

Alors le disciple que Jésus aimait, dit à Pierre : « C'est le Seigneur ! c'est le Seigneur ! *Dominus est.* »

Le miracle était visible ; Jean en proclame l'auteur.

Si une simple instruction comportait les ardeurs d'une controverse, ce serait le moment d'élever l'accent de la voix, d'interpeller ici nos fiers rationalistes et de mettre à nu leurs étranges théories sur la grave question du surnaturel. Ces audacieux ergoteurs n'auraient certainement pas eu la spontanéité du disciple. Je les vois d'ici nommant des commissions et des sous-commissions pour procéder à une enquête et rechercher, avec appareils et machines, si le poisson n'avait pas été disposé d'avance par un habile prestidigitateur, afin de surprendre et de mieux tromper la bonne foi d'un peuple crédule.

Ne discutons point. Toute œuvre ici-bas porte le cachet de son ouvrier, et, comme on dit vulgairement, sa marque de fabrique. Il y en a de frappées au coin de la plus éclatante niaiserie : ce sont les œuvres de certains prétendus savants

qui n'admettent pas que Dieu soit *chez lui* dans sa propre maison et qu'il intervienne dans nos affaires qui sont les siennes. Mais il y en a d'autres qui portent le signe infailible de la Divinité, et la raison aussi bien que la foi le découvre et l'acclame.

La pêche prodigieuse dont nous parlons se présentait avec ce caractère, Jean le vit d'intuition, il devina Dieu ; et, à la face du ciel et de la terre, il lui a rendu témoignage.

Pourquoi Jean fut-il le premier à reconnaître le Seigneur ?

Presque tous les commentateurs donnent la même réponse : parce qu'il était vierge. — La pureté rend clairvoyant. Le divin Maître l'avait dit formellement : « Heureux les cœurs purs, parce qu'ils verront Dieu. » L'impureté, au contraire, surtout à l'état d'habitude, offusque l'âme et lui donne cette myopie morale qui multiplie sur la terre les sceptiques et les ennemis de la religion. Ces derniers ne s'en doutent pas ; mais les vrais penseurs le savent. C'est pourquoi les apostats, les impies, les continuateurs de Voltaire et de Rousseau n'auront jamais l'estime des vrais penseurs.

De fait, voyez quelle incommensurable distance entre les intelligences chastes et celles qui ne le sont pas. Le catholicisme est une théophanie merveilleuse, c'est-à-dire une perpétuelle et rutilante manifestation de la Divinité dans le monde. Pour les cœurs purs, c'est une vérité éblouissante et en quelque sorte innée. Les impurs n'en ont même pas le soupçon. Aussi répondent-ils par une négation générale à tous nos mystères, à tous nos dogmes, à toute notre histoire. Ils n'ont rien entendu des paroles de Dieu, rien vu de ses actions divines, rien senti à la vue du Christ tué et ressuscité, à la vue de sa doctrine envahissant le monde malgré la hache des bourreaux et les subtilités des sophistes.

Mais les multitudes, plus simples et plus pures que leur raison, ont dit : « C'est le Seigneur ! » Heureusement qu'elles le disent encore, et qu'elles le diront toujours : *Dominus est !*

## VI

A cette parole de Jean, il y eut révolution à bord. Tous les yeux sont dessillés, on ne voit que le thaumaturge : voilà la foi. Pierre, pris d'enthousiasme, s'élance : voici l'amour.

Autrefois, sur ce même lac, Pierre avait aperçu le Sauveur sur le rivage, et, comme il l'aimait sincèrement, il voulut aller à lui. « Maître, lui avait-il dit, commandez que je vienne à vous sur les eaux. » Le bon Sauveur condescendit à son désir, et Pierre marcha sur les eaux. Mais sa foi n'était pas pleine, son amour était incomplet, et le voilà saisi de peur : « Seigneur, s'écria-t-il, sauvez-moi ! »

Aujourd'hui qu'il s'est éclairé par ses propres fautes et que son amour a grandi avec sa foi, à peine a-t-il entendu le mot : « C'est le Seigneur, » qu'il laisse tout, ne regarde à rien et affronte



l'abîme; *misit se in mare*, il se jette à la nage pour arriver le premier aux pieds de Jésus.

Voilà le grand et dernier mot du dogme chrétien de la vie, — qu'on l'applique aux individus, aux familles ou aux nations : l'amour de Dieu ; Dieu préféré à tout, à la santé, aux honneurs, à l'argent, à la popularité ; Dieu connu et servi jusqu'à la souffrance, jusqu'à la mort !

Comme on voit, si dans l'édifice de vertus que chacun est appelé à construire, l'humilité et la confiance forment la base, la pureté et l'amour doivent en être le couronnement.

Certes, des heures passées à ce travail d'édification spirituelle peuvent être estimées heureuses ; car, si elles ne donnent pas toujours dans le sens humain la portion de bonheur à laquelle notre nature aspire, elles n'en déposent pas moins au fond du cœur le principe et le germe, en y enracinant l'espérance. Et c'est raffermi et soutenu par cette espérance, que le chrétien s'achemine sans crainte et sans regret vers cette heure solennelle qui est la dernière du temps et la première de l'éternité.

Dans ces conditions, la mort n'est pas un spectre hideux, et le tombeau n'est pas un gouffre. La mort est une mère qui nous tend les bras, et le tombeau un rivage enchanteur où se passe en réalité la dernière phase de cette admirable scène de Tibériade qui n'était qu'un symbole.

« Maintenant, dit Jésus aux pêcheurs réunis autour de sa personne, apportez-moi ce que vous avez pris ; » et quand on lui en eut présenté, il ajouta : « Venez et mangez ! »

Tel sera aussi, le splendide, le merveilleux dénouement de notre existence temporelle, le jour où, sur le seuil de l'éternité, le divin Rémunérateur nous dira : « *Afferte de piscibus quos predidistis*, apportez-moi vos mérites, tout ce que vous avez fait de bien sous mon inspiration, tout ce que vous avez enduré de mal avec l'appui de ma grâce ; » le jour enfin où s'ouvriront devant nous les salles du festin et où retentira cette douce parole : « *Venite, comedite*, venez et mangez ! asseyez-vous au banquet de l'Agneau sans tache ; qu'il soit votre nourriture à jamais ! »

O lac de Genezareth ! tu m'as révélé les amertumes de la vie ; mais ce que j'entrevois sur tes bords me transporte et m'enivre. Car tout le ciel est là avec ses beautés ignorées et ses extases sans nom. Il me regarde et il m'appelle !

Qu'important donc l'angoisse, l'insuccès, la déception ? Qu'important les regrets du passé, les ennuis du présent, les appréhensions de l'avenir ? Qu'importe que les peuples se heurtent et se choquent comme des taureaux sauvages, ou dorment dans une paix profonde ? Je ne cesserai d'espérer, parce que « je sais que mon Rédempteur vit et que je le verrai dans sa chair et dans ma chair. » Je sais que je n'espérerai pas toujours, que ma nuit aura une fin, mon désert des limites, et mon pèlerinage un terme.

Un jour, un hardi navigateur, devinant un

autre monde par delà les océans, monta sur un frêle navire et partit à sa découverte. Comme il arrive toujours, sa noble entreprise souleva la contradiction. Il avait à lutter contre la jalousie des uns, l'effroi des autres, le caprice des vents et des flots. Incertain de la route, plus incertain du but, il marche cependant, sans orgueil, mais aussi sans faiblesse, et tandis que le doute envahit son entourage, lui seul reste inébranlable dans sa foi.

Cependant rien ne révélait à l'horizon le rivage annoncé, la terre promise. Les jours s'écoulaient, les vivres diminuaient, l'équipage murmurait. Quelques heures encore, et Colomb, au lieu de s'entendre proclamer le plus illustre des conquérants, allait être mis à mort comme un obscur aventurier.

Il demande une nuit de patience, après laquelle il s'abandonne à la vengeance des matelots. Mais la dernière heure de sa détresse sera la première de son triomphe ; l'aurore naissante couronnera son espoir et ses efforts.

En effet, aux premières lueurs du jour, un mousse, debout sur la grande hune, se met à crier : « *Terre ! Terre !* » et la terre, c'était le bonheur.

Nous aussi, pauvres mortels, nous allons à la découverte d'un autre monde à travers les écueils terribles d'une mer inconnue. Nous aussi, nous avons à subir les caprices du sort et les insolences de la fortune. Nous aussi, nous avons à lutter contre des ennemis nombreux, impatients, acharnés : c'est la loi de l'existence humaine et le grand caractère de la vie qui passe.

Mais ne laissons pas tomber nos cœurs ! Viendra le jour qui doit récompenser notre attente. Viendra le jour où le Christ, apparaissant au rivage, saluera notre vaisseau voyageur, et couronnera notre longue espérance par ce cri de l'amour vainqueur : « *Le ciel ! Le ciel !* » et le ciel, c'est la vie qui ne passe pas, la vie immortelle et bienheureuse.

### XIII

#### LE DOGME DE LA MORT

*Cupio dissolvi.*

Je désire mourir.

(Philip., II, 23).

Mes frères,

« La méditation de la mort, a dit saint Bernard, est le point culminant, le sommet de la philosophie. *Summa philosophia meditatio mortis.* » Essayons aujourd'hui de gravir ce sommet.

Il y a longtemps que la mort pose devant nous, qu'elle nous parle, qu'elle nous visite ; et cependant qui peut se vanter de la connaître ?

Grâce aux stratagèmes du mensonge, la vérité chrétienne de la mort a été frelatée comme la vérité de la vie ; j'oserais dire : avec plus de succès encore. Et cela se comprend, parce que les calomnieux de la mort ont trouvé dans notre nature

un écho qui répondait mieux à leurs attaques, une tendance à détester ce qu'ils nous proposaient de haïr.

Est-ce que nous ne savons pas que la tombe s'entr'ouvre chaque jour, qu'hier c'était pour nos amis ou nos proches, que demain ce sera pour nous, qu'une force aveugle et fatale nous pousse, nous entraîne ? — Nous le savons.

Et cependant, nous ne cédon pas à la mort ; à toutes les étapes de la vie, elle nous trouve récalcitrants. Il faut qu'elle nous enlève de haute lutte, qu'elle nous ravisse comme une proie ; et elle le fait. Nous avons beau nous armer contre elle de toute la puissance de l'art, de toute l'énergie de la volonté ; elle l'emporte ! Par elle, la vie la plus vigoureuse, la plus exubérante de sève, est surprise et dévorée. Le genre humain est son esclave ; elle le gouverne par l'épouvante et s'en fait obéir.

Mais, en subissant son joug, l'homme nourrit contre elle une haine implacable, et son bonheur suprême serait de l'anéantir.

Un autre motif naturel d'aversion, que l'imagination exagère, c'est l'œuvre même de la mort : œuvre immense, puisqu'elle embrasse tous les temps, tous les lieux, tous les êtres organiques ; œuvre de brutalité sauvage, car elle frappe sans discernement les grandes comme les petites têtes, brise à la fois tous les liens, ceux de l'intérêt, du sang et de l'amitié ; œuvre de corruption enfin, parce qu'elle dégrade le corps humain en le léguant à la pourriture, en le rendant pour ceux qui survivent un objet d'horreur et de dégoût.

Avec cet appareil sinistre, il n'est pas étonnant que la mort soit comme un spectre qui glace d'effroi, et que nul ne veuille contempler sa figure. La mort est le grand cauchemar de la vie !

Aussi, au milieu des malédictions que lui envoie la terre, au milieu des larmes et des sanglots qui acclament sa lugubre royauté, que peuvent bien signifier ces paroles tombées un jour de la bouche d'un homme : « *Cupio dissolvi*, je désire mourir ! »

Quoi ! quelqu'un n'a pas eu peur de la mort ? Quoi ! quelqu'un, non content de l'attendre et de la subir, a osé la regarder en face et lui jeter ces mots : « O mort, je te désire ! j'aspire au moment d'être enlacé dans tes bras, de sentir ton haleine, d'expirer sous ton étreinte !... *Cupio dissolvi* ! »

Oui, mes frères, et l'auteur de cette apostrophe hardie n'était pas un homme réputé malheureux, déshérité de la gloire ou de la fortune. Il ne s'inspirait ni d'un froid stoïcisme ni des sophismes de l'impiété, mais bien de la foi et de l'espérance apportées au monde par le Christ.

Or, en parlant de la sorte, saint Paul n'a pas prétendu, comme on l'a dit, émettre un paradoxe. Les paradoxes n'ont pas la vertu d'ébranler le monde, et celui-ci l'a fait ; mieux que cela, il l'a transformé en le pénétrant d'une lumière nouvelle, en l'enrichissant d'un dogme nouveau : le dogme chrétien de la mort.

Dogme étrange, en vérité ! Espérer la mort, au lieu de la craindre ; voir en elle un libérateur, à la

place d'un bourreau ! C'est vraiment de nature à confondre la raison humaine.

Mais la raison chrétienne, informée par la foi, ne saurait s'en émouvoir. Elle sait qu'il n'y a point là une simple opinion, mais bien une doctrine parfaitement assise, presque mathématiquement démontrée.

C'est ce que je me propose d'établir, pour la consolation de ceux qui souffrent, en déterminant par quelques traits rapides la véritable physionomie de la mort, telle qu'elle apparut aux hommes de vérité par excellence, les saints.

## I

Comment donc le christianisme envisage-t-il la mort ? — Saint Paul qui, après Notre-Seigneur Jésus-Christ, est le premier instituteur de l'humanité en cette matière, dit : « *Stipendia peccati mors*, la mort est fille du péché. » (Rom., VII, 23). Voilà sa généalogie.

Par conséquent, elle n'est pas l'œuvre de Dieu. Par conséquent aussi, l'homme qui, au témoignage de la Sagesse (II, 23), a été créé inexterminal, *fecit Deus hominem inexterminalem*, n'a pas été fait pour elle.

Elle est un pur châtiment ; et c'est précisément le sens intime que nous avons de ce châtiment, qui, à notre insu, amasse dans notre esprit je ne sais quelles terreurs instinctives contre son exécution. La nature humaine fut tellement secouée par cette foudroyante sentence : « Tu as péché, tu mourras, » qu'elle en tremble encore, et se refuse obstinément à en prendre son parti.

C'est là, dans ce souvenir vague, dans ce regard rétrospectif de la conscience vers les époques primordiales, que se trouve la raison de notre peur et de notre haine de la mort, comme sa malice et sa laideur résident exclusivement dans le péché, *stimulus autem mortis peccatum est*. (I Cor., XV, 56).

Mais le Verbe s'est incarné ; et le plan des colères divines a été, par ce fait, totalement modifié. Si les hommes mouraient parce qu'ils avaient péché, le Christ, mourant sans avoir péché, les délivrerait de la tyrannie de la mort.

Remarquez le mot, je vous prie. Je ne dis pas que le Christ a délivré l'homme *de la mort* dans le sens matériel : ce qui ne serait rien ou pas grand'chose ; car la mort n'étant, au point de vue chrétien, qu'une suspension transitoire ou une modification apparente et non réelle de la vie, elle nous apparaît philosophiquement comme quelque chose de négatif<sup>1</sup> ; — mais j'ai dit : *de la*

<sup>1</sup> Pour qui doit ressusciter, en effet, la mort n'est qu'une manière d'être non ordinaire, mais qui n'implique aucun changement substantiel. Le mot propre pour la désigner exactement serait celui de *sommeil*. C'est le nom que lui donne l'Eglise ; elle dit, en effet, *dormitio*, comme elle dit cimetière, *coemeterium*, expression corrélatrice qui signifie *dortoir*. On ne dit pas *mort* l'arbre dont la sève, engourdie par l'hiver, attend le soleil printanier pour se remettre en mouvement et démontrer sa vitalité féconde.



*tyrannie de la mort*, c'est-à-dire, de tout ce qui en compose l'aiguillon et l'amertume. Et comment est-il parvenu à ce résultat ? En détruisant le péché, seule cause des horreurs de la mort, on peut même dire, le péché qui *seul* constitue la vraie mort, — la mort uniquement redoutable. C'est dans ce sens que saint Augustin appelle Jésus-Christ le « meurtrier de la mort <sup>1</sup>. »

Nous savons tous à quel moment il vainquit et terrassa le terrible ennemi de l'humanité. Ce fut trois jours après avoir rendu le dernier soupir, à l'heure même où la mort pouvait croire l'avoir dompté comme le dernier des enfants d'Adam, à l'heure même où elle pouvait prétendre le tenir sous sa main, et, pour ainsi dire, sous son sceptre. C'est alors qu'il s'est levé pour la frapper elle-même, qu'il l'a saisie dans l'ivresse de son triomphe et qu'il l'a absorbée, *absorpta est mors in victoria*. (I Cor., xv, 54).

Ce duel fameux entre la vie et la mort, — c'est ainsi que la Liturgie l'appelle, — fut un grand événement dans l'économie de la rédemption des hommes. Il répandit une telle lumière sur notre destinée, que les saints n'ont jamais cessé d'en être éblouis. Le fougueux Apôtre des nations prend de là occasion d'insulter à la mort, et il s'écrie ironiquement : « O mort, où donc est ta victoire ? O mort, où donc est ton aiguillon ? »

Déjà depuis longtemps le prophète Osée avait annoncé ce grand conflit et son glorieux dénouement : « O mort, — faisait-il dire au lion de Juda, c'est-à-dire au Christ, — je serai ta mort ! O sépulcre, je serai ton sépulcre ! » (xiii, 14).

Et saint Jérôme, commentant le même oracle, ajoute : « La mort du Christ t'a tuée et nous a fait vivre ; tu avais dévoré, à ton tour on te dévore, *devorasti et devorata es !* »

Est-ce à dire, mes frères, que la victoire remportée par le Sauveur nous tient lieu à nous-mêmes de victoire, de telle sorte que nous n'ayons plus à nous préoccuper du combat final ?

Non certes ! Un tel privilège serait un attentat contre notre liberté ; or le Christ est venu restaurer et non détruire.

Par lui, les empiétements de la mort sur la vie ont été arrêtés ; voilà tout. Elle n'exerce plus sur nous son terrible pouvoir à la manière des tyrans, sans appel et sans contrôle. Il y a procès enfin ; on peut plaider, on peut gagner. En d'autres termes, la Rédemption a mis entre nos mains des armes pour émousser l'aiguillon de la mort, qui est le péché : le baptême d'abord, la pénitence ensuite.

Ce qui revient à dire que la mort continuera d'être ce qu'elle était pour le vice impénitent. Elle n'aura de physionomie souriante que pour la

vertu. Aux oreilles du pécheur retentiront encore les accents courroucés de l'originelle sentence ; il sera sujet aux mêmes terreurs. La mort lui apparaîtra dans son antique et hideuse nudité ; il éprouvera à son aspect les mêmes frissons que lui feraient éprouver le craquement et l'effondrement subit du navire qui le porte, le scintillement d'un glaive dirigé sur sa poitrine, la brusque apparition d'un tigre au détour d'un chemin.

On en voit, de ces mondains téméraires, qui ont ri pendant un demi-siècle de l'épouvantail de la mort, des sévères leçons qu'elle donne, et qui, en voyant à l'improviste le sinistre fantôme penché sur leur lit de souffrance, le repoussent avec acharnement et, en hurlant, demandent grâce. Quelle est donc cette puissance occulte, cette main mystérieuse qui trouble ainsi le festin de Balthazar ?

Ah ! ce n'est pas la mort vaincue au Calvaire ; c'est le monstre vainqueur d'Eve et d'Adam, c'est la mort fille du péché.

On ne se soustraira jamais, voyez-vous, à cette inexorable loi de la logique, savoir : que les prémisses renferment et commandent la conclusion : — vie dégradée, mort honteuse ; — existence inutile, fin tourmentée ; — devant le devoir lâches, rampants devant la mort !

Ils ont raison de trembler. Dans ces conditions, la mort n'est pas une menace ; elle est un engouffrement !

## II

La première règle pour dominer et supprimer la mort, consiste donc, mes frères, dans l'abstention du péché. Mais gardons-nous de croire que cela suffise.

Je suis intimement persuadé que dans la religion catholique il meurt infiniment plus de monde dans la grâce et le baiser du Seigneur que dans sa malédiction et sa disgrâce, parce que, si j'ai cent raisons de douter du pauvre cœur de l'homme j'en ai cent mille de compter sur le cœur de mon Dieu.

D'où vient cependant que, même parmi les fidèles, la mort soit si peu connue, et partant si redoutée ?

C'est que, d'abord, — il faut bien le reconnaître, — notre foi a des intermittences de force et de faiblesse. Nous aimons mieux les vertus infuses que celles acquises laborieusement. Ensuite, nous manquons de procédés, de méthode, de stratégie, si j'osais le dire, pour nous affranchir de notre naturelle pusillanimité. Or, s'il en faut, c'est surtout pour déjouer un ennemi acharné à reprendre son empire.

Il est une méthode très recommandée et très pratiquée par les grands chrétiens. Saint Paul la formule en ces termes : « *Quotidie morior*, JE MEURS CHAQUE JOUR. » (I Cor., xv, 31).

Le calice de la mort vous effraie, vous épouvante ? — Buvez-le de loin, goutte à goutte, jour par jour ;... et il se trouvera vide quand il vous sera présenté.

<sup>1</sup> Voici les textes principaux relatifs à cette théorie : « *Ideo mori voluit Christus, ut mortem nostram moriendo destrueret et vitam resurgendo repararet.* » (S. Aug., Sermon 9 de Adventu Dom. ad Jud.). « *Mortuus est Christus mortis interfector. Fuit autem magis in illo mors mortua quam ipse in morte mortuus.* » (In Psal. 51).

<sup>2</sup> Epistol. ad Heliod. in epitaph. nepot.

Eparpiller la mort, la détruire en détail, empêcher que ses forces ne se concentrent, diviser pour régner : voilà le secret.

Or, il y a deux manières de mourir chaque jour : l'une est libre et spontanée, l'autre est forcée et, pour ainsi dire, fatale. L'une est inhérente à notre constitution physique telle que le péché originel nous l'a faite, et, conséquemment, s'imposant à tout le genre humain. L'autre est inhérente à notre constitution morale, telle que la grâce et la liberté nous la font, et, conséquemment, particulière aux âmes croyantes et pieuses.

Le grand art consiste à savoir subir, en la sur-naturalisant, la mort quotidienne physique, et à pratiquer la mort quotidienne morale sous le regard et au nom du Seigneur. Traitées de la sorte, l'une et l'autre nous rendent maître de notre effroi.

1. La mort quotidienne physique n'est pas autre chose que le dépérissement continu de nous-mêmes, le décroissement ininterrompu du foyer de la vie, depuis le moment où il s'allume jusqu'au moment où il s'éteint. Saint Augustin était si vivement frappé de ce travail corrosif de la mort sur la vie, qu'il se demande en un passage de ses *Confessions* (I, vi, 1), quelle peut bien être la plus exacte de ces deux expressions, de « vie mortelle » ou de « mort vitale » : *Nescio unde venerim huc, in istam, dicam, mortalem vitam an mortem vitalem nescio*.

Pour ma part, je déclare qu'elles s'équivalent ; car la vie ne cesse de tomber, de s'user, de s'amoindrir, elle est comme un prolongement de la mort, *quasi quedam prolixitas mortis*<sup>1</sup>. Et la mort est si bien greffée sur la vie qu'elle en envahit la sève de proche en proche, jusqu'à ce qu'elle l'absorbe et l'épuise entièrement.

Voyez plutôt.

A peine la vie se montre-t-elle, que la mort se montre également. Elle est là comme témoin et semble surveiller notre première palpitation. Le sein maternel est le premier tombeau de l'homme ; c'est là qu'en commençant à vivre, il commence aussi à mourir.

Bientôt après, il passe dans les langes, — autre suaire. L'enfance meurt, quand vient l'adolescence. L'adolescence finit : c'est la jeunesse qui la tue, pour être tuée à son tour par l'âge mûr et la vieillesse. La marche, le progrès de la vie ne sont donc pas autre chose que la marche, le progrès de la mort.

Ce que nous appelons la mort n'est que le coup de grâce ; c'est le dernier évanouissement, — la fin de la mort. Jusque-là, l'homme meurt sans cesse en quelque partie de lui-même ; sans s'en apercevoir, il célèbre d'heure en heure ses propres funérailles ; il est à lui-même son propre tombeau, *homo hominis sepulchrum*. Ce qu'il lègue, en expirant, à la terre, n'est qu'un pauvre reste de ce qu'il fut.

Cette mort quotidienne que je viens de décrire, tout le monde la subit. Mais qui s'en aperçoit, et qui la constate ? — Personne, excepté les saints, parce qu'ils sont hommes de vérité. Ce qui est, ils le voient, et ce qu'ils voient, ils l'affirment.

Aussi, arrivés au moment suprême, au lieu d'être étonnés par la mort, ce sont eux qui l'étonnent par leur front radieux et leur ineffable sourire. Comment en seraient-ils effrayés ? Ne la connaissent-ils pas de longue date ? Ils la fréquentaient..., ils étaient ses familiers..., ils jouaient avec elle !... Ils ne peuvent qu'espérer de vivre, n'ayant jamais fait que mourir.

Mais, encore une fois, cette mort journalière n'est pas libre ; elle est imposée. C'est pourquoi elle ne peut servir qu'accidentellement, par un effort de vertu, à vaincre la dernière mort.

2. Il n'en est pas ainsi de la mort quotidienne morale.

Celle-ci procède du libre arbitre et s'attaque directement à l'ennemi si redouté. Comme nous le disions tout à l'heure, la grande force, ou plutôt l'unique force de la mort réside dans le péché. Retrancher le péché, et la mort reste sans force.

Or, la mort quotidienne morale est la destruction détaillée du péché. Chacun de ses coups ôte donc à la mort une énergie, une puissance ; elle la démolit pièce à pièce jusqu'à complet anéantissement.

Ceci est de la pure logique. Puisque la mort ne s'acharne qu'après la nature coupable, que pourra-t-elle sur la nature sanctifiée ?

Puisque son œuvre, sa mission, est de briser tous les liens qui nous rattachent au mal, au monde ou à nous-mêmes, qu'aura-t-elle à faire si tous ces liens sont déjà rompus ?

Une des joies de la mort est de foudroyer l'orgueil, de dépouiller l'avare, de torturer le voluptueux, de flétrir l'injustice, d'écraser le vice opiniâtre et impénitent ;... et elle n'a en face qu'une humilité profonde, la pauvreté aimée, le repentir, la vertu sous toutes ses formes !... Sa foudre cherche Adam ; et elle ne trouve que Jésus-Christ, le sang rédempteur des mondes ! Or, devant ce signe divin, l'Ange exterminateur passe et ne frappe pas...

Comprenez-vous maintenant la doctrine de saint Paul ? Vous rendez-vous compte de sa merveilleuse formule : « *Quotidie morior*, je meurs chaque jour ? » Vous étonnerez-vous désormais de ce que le monde appelle les folies et les extravagances des saints ; des travaux gigantesques qu'ils ont entrepris, de leurs effrayantes pénitences, de leur fuite aux déserts ; de leur mépris du monde, de la souffrance et de l'argent ; de leur assiduité à la prière et aux œuvres de charité ; des fatigues de leur apostolat, de l'immolation perpétuelle de leur cœur, de leurs luttes contre eux-mêmes ?

Ils mouraient... Et, en mourant ainsi de jour en jour et d'heure en heure, ils changeaient l'amertume du tombeau en douceur, ses ténèbres

<sup>1</sup> S. Greg., *Homil. 37 in Evang.*



en lumière. Ils donnaient à la mort une physionomie de beauté, d'aménité et de bienveillance telle qu'ils finissaient par s'en éprendre et par lui vouer un culte d'enthousiasme et d'amour.

### III

Pour quelques-uns, cet attrait effaçait tous les autres. Saint Paul, qui unissait admirablement la pratique à la théorie, ne faisait que soupirer après les délices de la mort. Comme si elle ne venait pas assez vite, il s'écriait souvent : « *Infelix ego homo, quis me liberabit a corpore mortis hujus ?* Suis-je donc malheureux ! Ah ! qui me délivrera de ce corps de mort ? » (Rom., VII, 24), ou, comme disent les commentateurs, de cette vie de misère, de cette vallée de larmes, où l'homme, accablé sous le poids des tentations, est presque toujours vaincu !

Saint André va plus loin. Il pousse le désir de la mort jusqu'à l'exaltation. Absente, il l'invoque, il l'appelle ; présente, il la salue avec transport. — « O croix bonne et longtemps désirée, s'écria-t-il parvenu sur le théâtre de son supplice, te voilà rendue enfin à mes vœux ardents ! *Securus et gaudens venio ad te*, je viens à toi l'âme tranquille et le cœur joyeux. A ton tour, reçois-moi avec allégresse ; car je suis le disciple de Celui qu'un jour tu portas dans tes bras. »

Mais peut-être direz-vous : — Une pareille attitude en face de la mort est moins surprenante dans des hommes parvenus au déclin de la vie, et rassasiés des tribulations dont elle surabonde...

— Dieu a prévu l'objection. C'est pourquoi il a suscité bien souvent le même héroïsme dans l'âge le plus tendre, l'âge de l'espérance et des illusions.

Qui ne se souvient de ce petit Japonais de dix ans dont naguère encore la ville Eternelle révélait au monde le courage chrétien ?

Crucifié au milieu de vingt-cinq compagnons de martyre, tous prêtres éprouvés par les labeurs de l'apostolat non moins que par les violences de la persécution en terre étrangère, cet intrépide enfant se tourne vers son supérieur, et, du haut de sa croix, lui dit : « Père, voulez-vous que je chante le *Te Deum* ? — Pas encore, » lui fut-il répondu. La mort n'était pas assez proche. Mais quand elle fut là, imminente, affreuse : « Maintenant ! » s'écria le vieux moine.

Et l'enfant se mit à chanter. Il n'avait pas fini l'hymne du triomphe, qu'il triomphait lui-même en mourant !

Mais, mes frères, il y a des siècles que la mort a révélé son doux mystère.

Selon les apparences, jamais probablement elle ne s'était montrée, au point de vue naturel, aussi formidable, aussi hideuse qu'au patriarche Job, — ce juste des anciens jours, image vivante de Jésus-Christ.

Frappé dans ses biens, frappé dans sa famille, frappé dans sa personne, couvert d'ulcères, à demi rongé, à demi consumé, certes il connaissait les fureurs de la mort, les débordements de sa haine, la lourdeur de son bras.

Eh bien ! c'est dans ce moment, à cette heure suprême de la plus horrible agonie, qu'il éprouve pour son ennemie une ineffable tendresse. Il lui parle dans un épanchement intime, l'appelle des noms les plus doux : « *Putredini dixi : pater meus es ; mater mea et soror mea, vermicibus.* J'ai dit à la pourriture : VOUS ÊTES MA MÈRE ! et aux vers : VOUS ÊTES MES FRÈRES ET MES SŒURS ! » (XVII, 14).

Vraiment ces paroles me déconcertent et ma raison en est troublée. Qu'est-ce qu'une mère ? — Un être aimant et aimé. On est heureux de la voir, de la caresser, de recevoir ses caresses, d'habiter sous son toit, de s'asseoir à sa table.

Et Job dit à la mort : « Vous êtes cet être-là ! *Putredini dixi : mater mea.* »

Une mère, qu'est-ce encore ? C'est celle qui nous engendre à la vie du corps, du cœur et de l'esprit ; qui, non contente de nous donner l'existence, l'entretient, l'embellit, l'enrichit, qui épuiserait l'infini pour le bonheur de ceux qu'elle aime.

Et ce rêve de l'amour maternel, la mort le réalise ! *Putredini dixi : mater mea.*

Qu'on ne dise donc plus : « La mort est un sommeil. » — Elle est un réveil ! plus qu'un réveil, c'est une naissance ! La tombe est le berceau de l'immortalité. La vie libre et impeccable, la vie lumineuse, la véritable vie en jaillit comme de son foyer et de sa source.

C'est pourquoi Tertullien disait que la vie des saints était *posthume*<sup>1</sup> ; et en cela il ne faisait que traduire d'une façon originale la pensée de l'Eglise, qui regarde l'œuvre de la mort comme un enfement, et appelle le jour où l'âme émigre de son corps « jour de l'entrée à la vie. »

### IV

Avec de telles perspectives, comment la pensée de la mort ne serait-elle pas enivrante ? Comment s'empêcher de l'aimer ?

Pour le comprendre, il n'est pas nécessaire de posséder la foi qui transporte les montagnes, ou les héroïsmes qui font les saints ; il suffit de la raison chrétienne, ce doux et paisible reflet du Verbe de Dieu.

Est-ce qu'en redoutant la mort on l'évite ? Est-ce qu'en vivant mal on la prévient en sa faveur ? A quoi aboutissons-nous en nous acharnant à vivre ? — A multiplier nos fautes ; par conséquent, à enlaidir la mort, à la rendre plus féroce.

Prétendre apprivoiser la mort par l'inconduite, par l'oubli ou la transgression consentie du devoir, c'est une pure aberration. On atteint le but contraire ; on ne fait que nourrir un serpent qui élabore traitreusement son venin pour le jour de la

<sup>1</sup> Actes du procès de canonisation des martyrs japonais.

<sup>1</sup> *Posthuma vita.* (Lib. de Anim., 42).

vengeance, ou engraisser un esclave qui attend l'heure des représailles pour nous écraser.

Sachez-le, mes frères, la terrible loi du talion supprimée pour les hommes, la mort seule en jouit dans le temps, comme le suprême et incorruptible Juge en jouit dans l'éternité. Comme lui, elle rend amour pour amour, haine pour haine, *dentem pro dente, oculum pro oculo*. Si nous ne la prévenons pas, c'est elle qui nous prévient; et alors elle s'élançe, dit la Bible, comme un despote ivre du vin de ses colères, *quasi potens crapulatus a vino*.

Quand j'analyse l'histoire du labeur humain, quand je parcours en esprit le cercle presque infini des misères auxquelles notre nature est assujettie, je reste confondu de l'ardeur, je dirai presque de la frénésie avec laquelle on s'attache à la vie, on travaille, on lutte, on se martyrise pour la vie!

Que voyons-nous à tous les degrés de l'échelle sociale? Des petits sans résignation, des grands sans miséricorde; des âmes sans justice, des cœurs sans amitié. « D'innombrables fléaux ont été amassés contre moi, » disait le Sauveur en parlant de lui-même. Il parlait aussi de l'humanité en général. Est-ce que toutes les flagellations et tous les crucifiements, toutes les angoisses et toutes les amertumes, tous les insuccès et toutes les déceptions ne nous viennent pas de tous côtés et sans relâche? Et par dessus cet immense réseau de maladies physiques et de souffrances morales, la douloureuse, lamentable et presque désespérante possibilité d'offenser Dieu!

Voilà le bilan de la vie mortelle. Et quand une simple pierre tumulaire me sépare d'un autre monde, d'un monde de paix, de joie immense, divine, éternelle; et quand cette pierre se soulève, et que la tombe, en m'accueillant dans son sein, m'arrache aux larmes et me donne au bonheur, me soustrait au mensonge et me plonge dans l'océan de la vérité,... je ne l'aimerais pas,... je ne la bénirais pas?...

Si, de toute mon âme!... O mort, vous êtes ma mère! *Putredini dixi : mater mea*.

Telle fut, mes frères, l'attitude des saints vis-à-vis de la mort, et telle doit être la nôtre : attitude de l'enfant qui demande à naître, du proscrit qui invoque la patrie, du navigateur qui aspire au rivage, du soldat qui attend la récompense et le repos.

La mort possède tous ces bienfaits, et les dispense d'une main généreuse; elle est au moins la porte pour y arriver. La mort nous venge des injures du temps, elle nous décharge de notre fardeau, met un terme à notre supplice. Dans tous les sens, elle est pour nous un gain, *mori lucrum*. Mais hâtons-nous d'ajouter avec l'Apôtre : *Mihi vivere Christus est* (Phil., I, 21), pourvu que nous ayons vécu de Jésus-Christ.

Voilà, mes frères, la condition absolue, essentielle. En dehors de cette condition, c'est-à-dire,

quand nous désertons le drapeau de la Vérité et les sentiers du bien, que nous gaspillons notre cœur en futilités ou que nous le dégradons par le vice, oh! alors, oui, la mort est bien amère; et elle ne saurait empêcher la vie de l'être également.

Car, sans Dieu, qu'est-ce que la vie? Un cercle sans issue, un sacrifice sans compensation, une prison sans espérance.

C'est bien autre chose lorsque, ouvriers intelligents et disciplinés, nous avons accompli notre tâche avec conscience et générosité; lorsque, hommes de vérité et de devoir, nous avons compris, aimé et pratiqué le bien. Alors, la vie est une épreuve, sans doute : elle l'a toujours été et le sera toujours, *militia est vita hominis*; mais la mort est un couronnement; car elle nous donne Dieu, le ciel, tous ceux que nous avons aimés et qui nous ont précédés sur l'autre rivage.

#### XIV

COMMENT SE DÉFAIT ET SE REFAIT L'HOMME DE VÉRITÉ ET DE DEVOIR

(Chute et conversion de saint Pierre)

*Mirabilis Dominus in sanctis suis.*

Le Seigneur est admirable dans ses saints. (Ps., LXVII, 36).

Mes frères,

Dieu est admirable dans toutes ses œuvres, comme il l'est en lui-même; et depuis le brin d'herbe qui se cache dans le replis des vallées jusqu'aux astres géants qui roulent sur nos têtes, depuis l'insecte jusqu'à l'homme, jusqu'à l'ange, tout dans la nature créée révèle sa sagesse, proclame sa puissance, exalte sa bonté. Toutefois, il est un ordre de créatures en qui cette magnificence de l'économie providentielle brille d'un plus vif éclat, une race d'hommes sur le front desquels la main du divin Ouvrier a laissé une empreinte plus profonde, afin qu'ils fussent en quelque sorte, sur la terre, le trait distinctif de ses armoiries. Ce sont les saints : *Mirabilis Deus in sanctis suis*.

Cette preuve de la sagesse, de la puissance et de la bonté de Dieu par l'existence des saints, ressort sans doute de leurs vertus héroïques, de l'heureuse exception qu'ils constituent au milieu des défaillances multiples de la société. Je ne crains pas d'exagérer, néanmoins, en soutenant qu'elle ressort d'une manière encore plus évidente des fautes qu'ils commirent, mais dont ils surent faire un marchepied pour leur sanctification.

En effet, la grandeur morale à laquelle les saints se sont élevés, au prix de leurs propres efforts fécondés par la grâce, aurait pu effaroucher notre courage, accroître notre naturelle pusillanimité. Mais en les voyant soumis aux mêmes tentations que nous et expérimentant les mêmes chutes, la pusillanimité n'a plus sa raison d'être, l'effarouchement disparaît, et le prêtre acquiert le



droit de les montrer au peuple chrétien et de dire avec saint Augustin : « *Nonne polestis quod isti et istæ ?* Voilà des hommes qui étaient faibles, lâches, colères, injustes, et ils se sont arrangés de manière à mériter d'être inscrits sur le martyrologe parmi les purs et les forts... Pourquoi donc ne pourriez-vous pas ce qu'ont pu tant d'autres ? »

Sous ce rapport, l'histoire du Prince des apôtres nous offre un traité complet de morale, en nous initiant aux détails des circonstances qui précèdent, accompagnent et suivent la chute et la conversion d'une âme, en nous montrant comment on tombe et comment on se relève, comment se défait et se refait l'homme de vérité et de devoir. Car il ne faut pas croire que l'on devienne mauvais soudainement et comme sans transition. *Nemo fit repente malus*. Il y a une gradation de manquements et de résistances à la grâce, une série de fautes qui s'engendrent les unes les autres jusqu'à ce qu'elles prennent de la consistance et forment une chaîne qu'un miracle seul peut briser.

Ainsi en veut-il, en sens inverse, d'une âme dévoyée qui veut revenir à Dieu. La grâce a des procédés incompréhensibles sans doute : on l'a vue éclater comme la foudre sur le chemin de Damas, saisir un persécuteur altéré du sang chrétien et le transformer en apôtre de Jésus-Christ, comme on l'avait vue, aux temps bibliques, envahir le prophète Habacuc et le transporter instantanément de Jérusalem à Babylone. Mais ces prodiges n'étant pas nécessaires, nul ici-bas n'a le droit de les attendre, parce que nul ne saurait les mériter. Nous ne devons espérer que ce qui nous a été promis : la grâce suffisante, qui, de fait, est toujours surabondante et qui consiste également dans un enchaînement progressif de bonnes pensées, de pieux désirs, se produisant aussi les uns les autres, en vertu de cette parole du Sauveur : « Parce que vous avez été fidèle aux petites grâces, de plus grandes vous seront accordées. *Quia in pauca fuisti fidelis, supra multa te constituam*. »

Hommes de vérité et de devoir, nous l'avons été, ne fût-ce qu'un jour, ne fût-ce qu'une heure... Comment avons-nous cessé de l'être ? Qu'aurions-nous à faire pour le redevenir ?

Tel est, mes frères, le but de cette instruction ; pour mieux l'atteindre, nous suivrons pas à pas le célèbre épisode de la vie de saint Pierre. La première moitié, la chute, est déplorable ; puisse-t-elle ne point nous rappeler quelque page de notre vie ! Mais la seconde moitié, la conversion, est admirable, telle que le Seigneur la réclame, et d'avance, vouons-lui nos cœurs.

## I

Quand on examine dans son ensemble la chute de saint Pierre et surtout son caractère spécial de culpabilité ; quand on songe que, sans motif réel ou apparent, d'apôtre et d'ami du Sauveur, d'homme prédestiné au futur gouvernement de l'Eglise universelle, il devient renégat, apostat, relaps et traître, il me semble qu'on a le droit

d'être stupéfait d'un aussi étrange renversement et de se demander comment une âme peut s'affaïsser au point de tomber dans un pareil abîme. Quant à moi, si je n'avais que la simple affirmation de ce fait, je le regarderais comme impossible. Mais j'ouvre l'Evangile, et les détails que j'y trouve m'en démontrent non seulement la possibilité, mais jusqu'à un certain point la nécessité. Il y a, en effet, dans Simon Pierre, trois choses qui, séparément, amènent le péché quelquefois, et qui, réunies, l'amènent toujours infailliblement : d'abord de la *présomption*, ensuite une grande *négligence* des devoirs religieux, et enfin une *imprudence* extrême.

1. Le Seigneur avait daigné l'avertir, d'abord de loin et d'une manière vague en disant : « Le pasteur sera frappé et les brebis se disperseront. » Il était devenu ensuite plus formel et plus précis : « *Omnes vos scandalum patiemini propter me*. Tous, sans exception, vous serez scandalisés à cause de moi. » — C'était le cas de courber la tête et de s'humilier devant l'oracle. Pierre, plein de lui-même, répond avec fierté : « Quand bien même tout le monde serait scandalisé, moi, je ne le serai point ! » — Le Sauveur insiste, et pour lui faire remarquer sa témérité et sa présomption, il s'adresse à lui personnellement : « *Amen, amen dico tibi...* Je vous le jure, à vous qui parlez si haut, à vous qui vous targuez de votre bravoure et n'attendez la persévérance que de votre cœur, cette nuit même, — remarquez qu'il était alors neuf heures du soir, — cette nuit même, avant le chant du coq, vous me renierez trois fois ! »

Croyez-vous que Pierre s'avoua vaincu ? qu'il s'inclina sous la parole divine ? Nullement. Il se redresse, au contraire, de toute la hauteur de son orgueil froissé, et, dans un langage plus exalté encore, il s'écrie : « Non, dussé-je mourir, je ne vous renierai pas ! »

Il me semble vous voir, mes frères, à ces heures de piété fervente, où, repoussant d'un pied dédaigneux les fanges de la terre, vous n'aspiriez qu'à l'idéal qui habite le ciel ; à ces moments trop fugitifs où, remués par l'éloquence divine et surtout par la grâce qui la féconde et la vivifie, vos cœurs palpaient de nobles et généreux sentiments ; à ce jour, solennel entre tous, où pour la première fois un Dieu — esclave d'amour — venait s'enfermer dans votre poitrine. Il y avait du feu apostolique alors au foyer de votre âme, et dans vos veines du sang de martyr ! Vous renonciez au monde, à ses œuvres iniques, à ses pompes malsaines ; vous disiez : « Mon Dieu, je peux mourir, mais vous abandonner, jamais ! *Etiam si omnes...*, quand la terre entière déserterait vos drapeaux, moi seul, moi, je vous serai fidèle ! »

Vous espériez en vous, pauvre roseau humain !... L'aiglon a soufflé ;... le roseau s'est brisé !... et Satan a ri de vos protestations présomptueuses. Oh ! le Sage a eu raison de laisser à notre vaillance cet avertissement modérateur : « *Operamini salutem cum tremore et timore*. Dans l'œuvre du salut, il faut toujours craindre et trembler... Heu-

reux l'homme qui se redoute lui-même ! Heureux celui qui n'espère ni dans ses coursiers ni dans ses chars, mais bien dans le nom du Seigneur ! »

2. Le premier effet de la présomption de Pierre fut une grande négligence de ses devoirs religieux. Que faisait-il pendant que Jésus priait et agonisait dans le Jardin des Olives, pendant qu'il arrosait la terre d'une sueur mêlée de sang, et que sa nature humaine aux abois luttait avec l'amour qui l'entraîne à sauver le genre humain ? — Il dormait !... Lui, qui tout à l'heure prenait la terre et le ciel à témoin de son courage, le voilà dans la torpeur, *erant enim oculi eorum gravati*. Pourtant, le Seigneur lui avait recommandé de veiller dans la prière à cause de la faiblesse de la chair et de la violente promptitude de l'esprit : il dort encore ! On vient le secouer, le réprimander, lui faire honte de sa mollesse : il dort toujours ! Cœur indifférent, amitié insoucieuse, quoi ! vous ne pouvez veiller une heure avec moi ? — En un mot, il lui avait été dit ce que des milliers de fois on nous répète à nous-mêmes. Il dormait..., et nous dormons !

Le sommeil de l'âme, mes frères, c'est l'inertie dans le bien ; c'est la paresse fatale qui engendre le péché ; c'est la suspension du mouvement que Dieu nous imprima en nous créant, et selon lequel nous devons décrire autour de lui des cercles concentriques ou plutôt une spirale aboutissant à son cœur. Auprès d'une âme qui dort, c'est en vain que la conscience parle, que le devoir demande à être accompli, qu'une œuvre catholique sollicite notre concours... Quand l'âme sommeille, toutes ses facultés sommeillent. La foi, l'espérance, la charité, — vertus divines, — ne se révèlent plus. La justice, la tempérance, la prudence, la délicatesse, — vertus humaines, — sont émoussées. On n'est plus la statue vivante, animée et fécondée par l'Esprit-Saint, mais un bloc, une masse inerte, incapable de penser et plus incapable d'agir. Et que de dormeurs, grand Dieu, sur cette terre ! quel assoupissement universel !

Que faisons-nous pendant que le Christ est encore au Jardin des Olives, méditant de nouveau notre Rédemption ? pendant qu'il souffre dans sa mission méconnue, dans son Eglise méprisée, dans son Vicaire captif, dans ses sacrements décriés, dans son sacerdoce honni ? — Nous dormons !... Nous ne pouvons veiller une heure avec lui pour essuyer ses larmes et rendre son agonie moins amère. — Que faisons-nous pendant que l'ennemi nous dresse des embûches et que nos anges terrestres, du haut de la chaire de vérité, au tribunal de la pénitence, au foyer de la famille, au sein de l'amitié, nous avertissent, nous gourmandent ? — Profondément assoupis sur l'oreiller de l'indifférence, nous nous tenons désarmés au milieu de la lutte ; nous ne sommes forteresses inexpugnables qu'en face des inspirations du bien. Aussi, la Rédemption passe ; ses grâces pleuvent sur nous... Et nous, semblables à des branches arides, nous penchons de plus en plus vers la mort, dont le sommeil est une image affaiblie... Le sommeil

physique est le grand réparateur de nos forces physiques ; mais le sommeil moral est des forces morales le destructeur le plus acharné.

3. Voyez Pierre sortant enfin de sa léthargie profonde. Affaibli par cette inaction prolongée, il ne voit plus rien dans son vrai jour. Des vapeurs trompeuses enveloppent tout ce qu'il regarde ; il hésite, il chancelle, il trébuche... Chacun de ses actes est une fausse démarche ou une témérité. Toujours hors de propos, ou il n'atteint pas le but, ou bien il le dépasse. Comme on dit vulgairement, il n'a plus le sens commun. Eveillé, il dort encore !

En effet, quand la cohorte se présenta, Jésus dit à celui qui devait le trahir : « Qui cherchez-vous ? Si c'est moi, laissez partir les autres. *Sinite hos abire*. » Quelle bonté ! Il veut mourir seul, parce que ses disciples ne sont pas encore prêts. Ils le seront un jour, et ils donneront généreusement leur vie ; mais aujourd'hui il revendique pour lui seul l'honneur d'être victime, et c'est pourquoi il les congédie : *Sinite hos abire*.

Tous les apôtres comprirent la sagesse de ces paroles ; ils eurent conscience de leur propre faiblesse. C'est pourquoi, sans répliquer, ils partent. — Pierre, ne comprenant plus le Sauveur, ne se comprenant pas lui-même, désobéit : il reste.

Si du moins il s'en tenait là ! A peine a-t-il commis l'imprudence de rester qu'il la fait suivre d'une autre. Le voilà dégainant ! D'un coup d'épée il enlève une oreille à Malchus, et force le Sauveur à opérer un miracle pour réparer le dommage causé par son exploit inconsidéré. Là où il ne faut que du zèle, lui met de la colère, de l'empchement. Jamais il n'interpelle Dieu ; il n'attend pas non plus que Dieu l'interpelle. Il agit comme par ressort, ne relevant que de sa propre sagesse, de son propre jugement. Aussi tout est-il décousu, disparaté dans sa conduite ; il procède sans règle, sans mesure ; on dirait un navire sans gouvernail.

Maintenant que son Maître est garrotté et traîné par la soldatesque, sa place était à côté de lui pour le soutenir et le consoler, tout au moins au milieu des apôtres pour combiner avec eux quelque moyen de défense... Il trouva le moyen de faire l'un et l'autre et de ne faire ni l'un ni l'autre... Il le suit et il ne le suit pas, car tout en le suivant il se tient à distance, *sequebatur a longe*, et, pour un motif aussi futile que honteux : *ut videret finem*, pour voir comment cette affaire tournerait, c'est-à-dire par curiosité !...

Vous retrouvez-vous dans ce trait, mes frères ? La curiosité, voilà bien, si je ne me trompe, le mobile et la source d'une grande partie de nos fautes : soit de l'inconnu, besoin d'émotions, poursuite du nœud d'une intrigue. Notre ressemblance avec Pierre est plus frappante encore dans la lecture de certains ouvrages où Jésus-Christ est insulté comme au prétoire, où l'on ne glorifie son humanité que pour avilir avec plus de violence sa divinité. Est-ce qu'on les lit par irréligion, par amour du scandale ? — Non ; c'est par curiosité, *ut videret finem* ; on veut connaître un auteur en renom,



jauger sa capacité scientifique ou littéraire, savoir comment il aboutit à la conclusion...

Pierre nous fera voir où conduit la curiosité. Je l'aurais deviné, quand bien même l'Evangile eût gardé le silence. Il va droit au péril; il se jette sciemment dans l'occasion de pécher. Ainsi, que fait-il pendant qu'on flagelle son ami, c'est-à-dire pendant qu'on l'écorche vivant? Il s'arrête au milieu de ses adversaires; il s'y installe et se met à deviser avec eux en se chauffant. Mauvaise compagnie et immortification! Il finit d'user son reste d'énergie dans la mollesse,... il pactise avec les méchants... Que fallait-il de plus pour le faire tomber? — Un prétexte. — Le prétexte vint, et il tomba.

Une fille d'auberge, une femmelette babillarde s'approche et lui dit : « N'êtes-vous pas Galiléen? » Pierre se trouble; il perd la tête, et répond immédiatement : « Je ne sais pas ce que vous dites!... » — Mais d'autres viennent successivement et ajoutent : « Vous êtes certainement son disciple et son compatriote; on le voit bien à votre accent... » Et, unissant le parjure à l'apostasie, il s'écrie avec transport : « Non! je ne connais pas cet homme! »

Ah! Pierre, quelle affreuse parole vient de sortir de votre bouche! Quoi! vous ne connaissez pas *cet homme*? Hier encore, parce qu'il rassasiait miraculeusement cinq mille affamés, parce qu'il guérissait les malades, qu'il ressuscitait les morts, en plein collège apostolique vous vous écriiez avec enthousiasme : « *Tu es Christus Filius Dei vivi*, vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant! » — Et aujourd'hui que l'orage gronde sur sa tête, que la haine le poursuit, que le malheur le frappe,... il n'est plus qu'un *homme*, objet de votre scandale! O vil respect humain, c'est bien là une de tes victoires, un de tes jeux favoris : prosterner les grands et nobles cœurs aux pieds d'un esclave, outrager la conscience, le devoir et l'honneur, trahir la vérité, l'amitié, la justice, vendre son âme et son Dieu à cause du regard ou de la parole d'un être qu'on méprise, et imposer tout cela au nom de l'orgueil... Quelle humiliation, quel soufflet pour la raison humaine!

Et c'est là, mes frères, le crime des temps modernes, hélas! et de notre France en particulier... Quand le Christ détruisait l'esclavage et les sacrifices humains; quand il apportait au monde la civilisation et la liberté; quand il nous donnait des provinces et des royaumes; qu'il nous bâtissait des villes, des temples, des écoles et des hôpitaux; qu'il nous assurait la paix au dedans, le respect au dehors, la gloire et l'honneur partout, nous le proclamions Dieu! Son nom brillait au frontispice de nos monuments et de nos chartes; nous lui dressions des arcs de triomphe; nous lui décernions des couronnes et des lauriers!... Et maintenant que la révolution l'insulte, le calomnie, le flagelle, l'assassine, combien disent : « Je ne connais pas cet homme, » et rougissent de porter son nom!

Cette parole de Pierre fut comme un glaive empoisonné qui transperça le cœur de Jésus. Elle

devait lui être si amère qu'il s'en était plaint longtemps à l'avance par la bouche d'un de ses prophètes : « Si cela m'était arrivé de la part d'un indifférent ou même d'un ennemi, *sustinuissem utique*, je l'aurais supporté. *Sed tu?* mais de vous, Pierre? de vous que j'ai honoré par dessus tous les autres? de vous qui devez porter les fondements de l'Eglise, en être l'expression vivante, le centre et le chef?... Je ne pouvais rien de plus pour vous glorifier et vous grandir;... vous ne pouviez rien de plus pour m'avilir et m'humilier! »

Voyez-vous, mes frères, le fatal enchaînement, la gradation fatale? comment des petites choses on passe aux grandes, de la présomption aux négligences, des négligences aux imprudences, des imprudences au péché mortel, à l'apostasie? — Et ce spectacle, chacun de nous le donne; chacun de nous, subissant cette espèce de hiérarchie du mal, en arrive à faire avec gloire ce qui constitue notre honte et notre déshonneur. Certes, la plainte adressée à l'apôtre prévaricateur nous convient au moins autant qu'à lui, si ce n'est davantage. Si un païen, un idolâtre, un sauvage, un ennemi du Sauveur le traitait de la sorte, il le supporterait, *sustinuissem!* Mais de nous, la portion chérie de son héritage,... de nous les aînés, les préférés de son cœur?... Un tel crime n'est pas de l'ingratitude, c'est une lâcheté! Et la terre et le ciel crient vengeance!

## II

Maintenant, mes frères, détournons notre esprit du mystère de l'iniquité pour le reporter sur le mystère de la grâce. Si, dans le premier, l'homme se révèle tout entier, dans le second la bonté de Dieu se révèle tout entière. Il est certain qu'une fois enchevêtrés dans les liens du péché, nous ne pouvons rien pour en sortir de nous-mêmes. On tombe sans Dieu, mais on ne se relève pas sans lui. Capables de nous ôter la vie, nous sommes incapables de nous la rendre. Mais consolons-nous : ce secours, ce coup de main, cette grâce du repentir, le Sauveur ne la refuse jamais.

Aussi Pierre ne tarda-t-il pas à l'obtenir. En quoi consista-t-elle? Dans un simple regard de Celui qu'il avait renié. *Respexit Dominus Petrum*, Jésus regarda Pierre; il leva sur lui ses yeux pleins de larmes et de sang. Puissance du regard divin! Pierre ne peut le soutenir, il en est bouleversé. A la lumière que ce regard vient d'introduire dans son âme, il peut mesurer la distance effroyable qu'il a parcourue dans la voie du mal; il reconnaît la blessure qu'il a faite, il en sonde la profondeur. La comparaison qu'il établit entre sa conduite et l'amour qu'il a offensé le renverse, mais ne le désespère pas. Au lieu de voir la foudre dans les yeux de son Maître, il n'y voit qu'une grande amertume et un appel. Il est déchiré par cette amertume de son Dieu; mais il répond immédiatement à cet appel. Ayant tout fait pour arriver au péché, il fera tout pour en sortir.

1. « *Et egressus foras*, dit l'Evangile, *flevit amare*. Etant allé dehors, il fondit en larmes. »

*Et egressus foras*, il commence par quitter l'occasion ; il s'arrache du milieu funeste où la tentation a triomphé de sa vertu. C'est le premier pas à faire quand on veut se convertir. Il y a des chrétiens qui ont les larmes faciles : un reste de foi qui survit à leur inconduite manque rarement de les provoquer. Sont-elles mauvaises ? On ne peut pas le dire ; mais, selon moi, elles sont précoces et prématurées. Les larmes ne doivent pas précéder le retour à Dieu ; elles doivent le suivre. Le premier mouvement est un mouvement de recul : il faut fuir, il faut se soustraire aux conseils perfides, à la séduction d'une connaissance, d'un livre, d'une intimité !... *Egressus foras*, allez-vous en ! sortez ! quittez tout ! — Votre cœur vous compromet ? Etouffez-le. — Votre œil vous scandalise ? Arrachez-le. — Cette précipitation à fuir rend les larmes fécondes. Sans la fuite, ce sont des larmes veuves, dit Tertullien, *lacrymæ viduæ sunt*, c'est-à-dire frappées de stérilité.

2. Pierre quitta donc le prétoire, et alors seulement il pleura, *flevit amare*. Une tradition immortalisée par la peinture rapporte qu'il pleura tellement et si longtemps que les larmes finirent par creuser deux larges sillons sur ses joues. Quel repentir !

A propos de la conversion de saint Pierre, il y a une autre tradition moins sûre peut-être, mais si touchante et si conforme à l'esprit du catholicisme que je ne crois pas pouvoir l'omettre ici. D'après cette croyance, Pierre n'osant plus paraître devant Jésus, serait allé trouver sa très sainte Mère, et c'est d'elle qu'il aurait reçu l'assurance de son pardon.

Dans un de mes voyages en Italie, j'ai vu, sur le fronton d'une église de campagne, un délicieux emblème de ce ministère de Marie dans notre religion. Autour d'une Madone d'une ravissante beauté se trouvait une double rangée de monstres de toute espèce avec cette inscription biblique : « *Veni, coronaberis de cubili pardorum*. Venez ! Je vous donnerai une couronne de léopards ! »

Eh quoi ! Vierge sainte, n'êtes-vous plus cette reine brillante dont parle l'Apocalypse, ayant douze étoiles autour du front, pour escabeau la lune, et le soleil pour manteau royal ? Voilà que des monstres affreux vous forment une auréole ?... Ah ! chrétiens, ne vous étonnez pas du signe de notre espérance ! Certainement Marie est toujours la reine des anges et des saints, des âmes pures et des cœurs vertueux ; c'est ce que signifient les astres dont saint Jean lui compose un diadème. Mais elle est aussi la reine des pécheurs, *de cubili pardorum*. Tels sont les monstres dont elle se plaît à être couronnée, et qui formeront à jamais sa plus belle parure.

Si nous franchissons seulement de quelques heures la scène qui nous occupe en ce moment, nous verrons que ce rôle de Marie entre tout à fait dans le plan de notre Rédemption. En effet, le Christ mourant voyait dans le lointain des âges le nouvel abus que l'homme ferait de ses dons, et il voulut que, lorsque son bras se lèverait pour frap-

per, une femme qui serait en même temps et sa mère et la nôtre, pût s'interposer, annuler ou du moins tempérer la rigueur de ses coups. Sublime mystère de miséricorde ! singulier appel à la confiance !

C'est qu'une mère porte en elle-même une puissance dont il est impossible de sonder la profondeur. Pourquoi ? Parce que l'amour qui en est la source et le motif est lui-même insondable. Aussi une mère selon la nature, et surtout une mère selon Dieu, est-elle appelée l'ange du foyer domestique, le rempart vivant derrière lequel se maintiennent la concorde et la paix. Jamais un père courroucé n'arrivera à son fils coupable, tant qu'une femme pourra lui dire : « Arrête ! tu n'iras à ton enfant qu'en foulant sa mère à tes pieds ! »

Tel est précisément le langage de Marie depuis que le Sauveur la constitua mère de l'humanité. Pierre le devina d'instinct. C'est à son cœur qu'il confia ses regrets et ses larmes, afin qu'elle les transmitt à son Fils, et c'est elle que son Fils chargea de transmettre le pardon.

3. De ce fait, historique ou légendaire, n'importe, il résulte une pensée qui exprime la vérité dogmatique relativement à notre conversion : c'est qu'au *regret* il faut joindre la *confiance*. Le regret ne suffit pas, et la preuve, c'est que Judas l'a eu, *pœnitentia ductus*. Bien plus, il fit l'aveu de son crime au prince des prêtres, il se confessa : « J'ai péché, lui dit-il, en livrant le sang du Juste ! » Et, malgré cela, il mourut de la mort des lâches et des scélérats, par la strangulation volontaire, *laqueo se suspendit*. Il se repentait, mais il n'aimait pas. Or, il n'y a que l'amour qui couvre la multitude des fautes. Jésus aime après le péché comme auparavant ; mais nous, nous devons l'aimer davantage parce que nous l'avons offensé. Ce fut le cas de Madeleine. Beaucoup lui a été pardonné parce qu'elle a beaucoup aimé ; l'Evangile l'assure : *Remittuntur ei peccata multa, quoniam dilexit multum* ; l'extravagance de sa conduite ne pouvait être réparée, oserai-je dire, que par l'extravagance de son amour !

Et quelle démonstration plus forte que celle de Pierre lui-même ? Après ce qui s'était passé, quoiqu'il eût reçu l'assurance du pardon, il pouvait se croire plus ou moins déchu de l'amitié intime, de l'estime singulière qui lui avaient été témoignées tant de fois. S'il avait des raisons d'espérer, il en avait aussi de craindre le dénouement du drame du Calvaire. C'est pourquoi il disparaît. On ne dit même pas qu'il ait assisté à la sépulture de son Maître et qu'il ait prêté son concours à ce dernier devoir de l'amitié.

Et cependant, le jour de la Résurrection, à qui, le premier, Jésus-Christ daigna-t-il apparaître ? Cette faveur n'appartenait-elle pas à sa mère, à celle qui lui avait donné le jour, qui l'avait allaité, qui avait soigné son enfance et partagé toutes les angoisses de sa Passion ? Un pareil privilège ne devait-il pas au moins revenir à l'ami du cœur, à celui que, pendant sa vie mortelle, il laissait reposer la tête sur sa poitrine ?



Il n'en fut pas ainsi. A qui donc Jésus accorda-t-il l'honneur et le bonheur de sa présence? — A Madeleine et à Pierre! A celui et à celle qui l'avaient le plus grièvement offensé... Et il n'agit pas autrement aujourd'hui, après dix-huit siècles! Aux pécheurs et aux malheureux ses préférences; aux enfants prodigues les beaux et splendides festins! Et après cela, on le déserterait encore? Et l'on se plairait dans les sentiers où il ne se trouve point?

Non, non, mes frères! Trop serviles imitateurs de Pierre coupable, il nous faut imiter aujourd'hui Pierre repentant. Nous sommes tombés aussi bas que lui, plus bas peut-être; mais le regard qui le sauve sera aussi pour nous la source du salut. Observez-le; il ne nous menace pas, il nous appelle avec la douce voix de l'amour. Que craindrions-nous? Des reproches? Le bon Jésus n'en sait pas faire. Il oublie tellement le passé qu'il ne veut pas que l'homme s'en souvienne; on dirait qu'il s'applique à le lui cacher.

Ainsi, lorsqu'il apparut à Pierre, bien loin de rendre l'entrevue pénible par des réminiscences amères, il ne songea qu'aux doux épanchements de l'amitié. Un jour cependant, il fit une allusion au lamentable passé de son apôtre; mais il la fit avec tant de tact et de délicatesse qu'elle ressemblait plutôt à une félicitation.

Vous connaissez, comme moi, la circonstance. « Simon Pierre, lui dit-il, m'aimez-vous? — Oui, Seigneur. — M'aimez-vous plus que les autres? — Mais, Seigneur, vous le savez! » Enfin, pour la troisième fois, il lui pose la même question, et Pierre, observant la coïncidence de cette triple demande avec sa triple apostasie, devint triste. Ce fut avec une espèce de confusion qu'il protesta de nouveau de son affectueux et inaltérable dévouement.

Telle fut l'allusion : trois fois il avait renié son Maître, et son Maître lui impose trois actes d'amour. Autant d'amour que de haine! Voilà le dernier mot du retour de l'homme à Dieu.

Je vous laisse avec cette douce pensée, mes frères; elle me paraît résumer parfaitement les conditions de la grâce s'offrant de nouveau à nous après nos fautes. C'est la restauration de l'équilibre rompu au commencement, le rétablissement de l'ordre et du niveau moral que Dieu exige de sa créature. Tout système de réconciliation doit reposer sur l'amour, car le baiser sans l'amour est un baiser de traître ou d'infâme. Mais, accompagné de ce sentiment consécrateur, il devient le ciment indestructible de notre alliance avec Dieu. Je puis bien le redire après saint Augustin : « *Ama et fac quod vis*. Aimez, et puis, faites ce qu'il vous plaira, » parce que dans l'amour de Dieu se trouvent et la force répulsive du mal, et la force attractive du bien, c'est-à-dire une double garantie pour arriver à nos destinées immortelles.

## PLAN DE SERMON POUR PAQUES

### LE MYSTÈRE DE LA RÉSURRECTION

Joignons-nous à Marie-Madeleine, aux saintes femmes, aux disciples, pour monter au sépulchre glorieux de Jésus et reconnaître dans le mystère de sa résurrection, comme le dit Mgr Baunard, un mystère de *foi*, d'*espérance* et de *charité*.

#### I. — *Mystère de foi.*

1. La résurrection de Jésus est le *fondement* de notre foi; car elle est la preuve souveraine de la vérité de notre religion. Voilà le grand signe, plus grand que celui de Jonas; voilà le temple que le Seigneur avait promis de rebâtir après trois jours.

2. La résurrection de Jésus est aussi le *triomphe* de notre foi. Les Ecritures sont accomplies; le Fils de l'homme n'a souffert ainsi que pour entrer dans sa gloire; le grain de froment n'est tombé en terre que pour germer et produire une grande moisson. Demain nous entendrons les Apôtres prêcher au monde cet indiscutable miracle, et le monde tombera à genoux comme Thomas, et comme lui s'écriera : « Je vous adore; vous êtes mon Seigneur et mon Dieu! »

#### II. — *Mystère d'espérance.*

La résurrection de Jésus est le gage de la nôtre.

Jésus-Christ, disait saint Paul, est le premier-né des vivants, c'est-à-dire l'ainé de cette grande famille dont le patrimoine est au ciel. Nous aussi nous vivrons donc! Nous aussi nous revêtrons un corps semblable au sien. La mort sèmera dans la terre un corps corruptible, la résurrection en fera sortir un corps incorruptible; la mort sèmera dans la terre un corps de boue grossière, la résurrection en fera sortir un corps spirituel.

Courage donc, courage! O corps, mon serviteur, travaille, souffre, mortifie-toi, prive-toi; puis attends un peu, tu seras bien payé de tes sacrifices. Ta résurrection n'est qu'à trois journées de ta croix, et regarde en Jésus-Christ ce qui t'attend un jour. *Surrexit Christus spes mea*.

#### III. — *Mystère de charité.*

Jamais Notre-Seigneur n'a montré plus de tendresse à ses disciples que dans les apparitions de sa vie glorieuse qui a suivi sa résurrection. Il leur dit de ne rien craindre; il les appelle ses enfants, ses petits enfants; il veut manger avec eux; il préside à leur pèche; il leur donne à toucher familièrement les plaies de ses pieds et de ses mains; il console Madeleine qu'il appelle Marie; il pardonne à Pierre et lui donne à paître ses agneaux et ses brebis... Qui n'aimerait en retour un Maître si excellent comme l'appelait Madeleine : « *Rabboni*, mon bon maître! » Qui ne lui dirait comme Pierre : « Je vous aime, ô Seigneur, vous savez que je vous aime! » Enfin, qui, comme lui, ne serait prêt à le suivre, fût-ce même à la croix? « *Tu me sequere.* »

## AUTREFOIS ET AUJOURD'HUI

### X

#### QUATRIÈME COMMANDEMENT

Mes frères,

En édictant le quatrième de ses commandements, Dieu s'est proposé de tracer aux enfants leurs devoirs, de fixer les rapports qu'ils doivent entretenir avec leurs parents ; il a voulu par là assurer l'ordre, la paix, le bonheur des familles.

Sans autre préambule, je vous pose une question, et je vous demande, pour faire suite à nos précédents entretiens, ce qu'est devenu parmi nous ce commandement divin, quel cas on en fait, et dans quelle mesure on l'observe.

Ce précepte, mieux respecté par les générations qui nous ont devancés, est aujourd'hui méconnu, lacéré, foulé aux pieds : « *Lacerata est lex.* »

Oh ! sans doute, grâce à Dieu, il y a encore parmi nous de bonnes familles, où les parents sont aimés, respectés, obéis, aidés... Mais il y en a trop d'autres, où les enfants négligent leurs devoirs les plus essentiels : pas de respect, pas d'obéissance, peu d'attachement ; quant à l'assistance, il n'y faut guère compter.

C'est une commune lamentation. Les liens de la famille se relâchent, les enfants ne sont pas ce qu'ils devraient être, ils ne sont plus ce qu'ils étaient autrefois. Tout le monde le sent et le déplore.

Ce désordre est un des symptômes les plus inquiétants de notre époque ; et si je mets à nu, sous vos yeux, ces plaies du foyer domestique, c'est pour que l'on se demande qui en est responsable et pour qu'on avise à les guérir.

### I

1. Un fait certain, c'est que le *respect* n'est plus connu, n'est plus pratiqué dans un grand nombre de familles.

Parents qui m'écoutez, vous à qui votre dignité et les fonctions que vous tenez de Dieu et de la nature devraient concilier le respect, êtes-vous respectés par vos fils, par vos filles, comme vous voudriez l'être et comme vous méritez de l'être ?

Nous avons dit et répété à vos enfants que vous étiez près d'eux, les images vivantes, les représentants de Dieu, les mandataires de sa Providence ; nous leur avons dit que votre empire sur eux était sacré, que votre dignité était une participation de celle de Dieu, et qu'à cause de cela, il fallait vous honorer, vous rendre un culte de respect : *Parentes sunt honorandi, propter participationem divinæ dignitatis* ; que c'était un devoir sacré, une obligation impérieuse qui n'admet pas d'exception.

Hélas ! à voir ce qui se passe, à entendre les doléances qui nous viennent de tous côtés, nous ne pouvons pas nous flatter d'avoir obtenu un grand succès.

Le respect, cette loi fondamentale de la société domestique, ce grand devoir des enfants, a subi de nos jours une effrayante dépression ; il menace de disparaître, laissant la famille dans l'anarchie et la confusion.

Où sont les enfants qui considèrent leurs parents comme les délégués et les suppléants de Dieu, qui révèrent leur dignité, et les entourent de vénération ? On en trouvera peu, de ceux-là ; mais on en trouvera beaucoup qui traitent les auteurs de leurs jours avec une scandaleuse arrogance, qui en parlent avec dédain, en termes grossiers, outrageants ; qui se permettent à leur endroit des gestes irrévérencieux, des signes de mépris, des menaces et même des violences, des voies de fait.

O Dieu ! qu'est devenu le respect que les enfants doivent à leurs parents ?... *Lacerata est lex.*... Il s'en va, il disparaît, et les parents, les pauvres parents restent humiliés, abreuvés d'amertume, en voyant qu'on n'a pour eux ni égards, ni attentions délicates, ni paroles polies, ni procédés respectueux.

2. Et l'*obéissance* maintenant, est-elle bien pratiquée dans les familles ? L'autorité des parents rencontre-t-elle toujours la docilité ? Leurs ordres sont-ils bien accueillis et promptement exécutés ? Ah ! c'est ici la suprême désolation des parents : on ne les écoute plus !... Quand ils parlent à leurs enfants, il faut qu'ils choisissent leurs expressions, qu'ils usent de ménagements, comme s'ils s'adressaient à de hauts et puissants seigneurs ; et encore ils ne sont pas sûrs de l'accueil qui sera fait à leurs paroles. Ils commandent, et on n'obéit pas ; ils insistent, et on s'obstine, ou, si on se décide à obéir, on le fait le murmure sur les lèvres, le mécontentement sur le visage.

On a remarqué que le premier mot tombé des lèvres de l'enfant, quand il s'essaye à parler, c'est, non pas : *oui* ; mais : *non*, — *non*, le mot de la désobéissance, le cri de la révolte. A mesure qu'il grandit, il le prononce avec plus de vivacité et d'insolence. Il ne veut pas lutter contre cette fatale habitude ; il ne veut pas s'incliner devant l'autorité paternelle ; il ne veut pas tenir compte des leçons de la religion, de l'ordre de Dieu, des enseignements et des exemples de Jésus-Christ. Étonnez-vous donc que du haut de ses quinze ans, il se déclare fièrement indépendant, et qu'en toutes circonstances il dise *non*, à son père ; *non*, à sa mère ; *non*, à ses maîtres ; *non*, au devoir ; *non*, à la loi ! Oh ! que de foyers où retentit ce mot de l'insubordination ! Que de parents attristés par la rébellion de leurs enfants !

3. Les parents ne sont plus écoutés ; sont-ils aimés ? Ce serait pourtant bien naturel ; car, mes frères, l'amour des parents, c'est le besoin du cœur, c'est l'instinct de la nature, c'est la manifestation de la reconnaissance.

Vous avez donc oublié, ô enfants dénaturés, ce qu'a été, dès votre naissance, et ce qu'est et sera toujours votre mère pour vous ! Que de soins, que d'attentions, que d'empressements, que d'inquié-



tudes, que de privations, que de services pénibles et répugnants ! Après tout cela, si vous ne l'aimez pas, vous êtes coupables de la plus monstrueuse ingratitude.

Et votre père, voyez comme il s'inquiète, comme il s'agit, comme il travaille ! Il va, il vient, il est toujours en action ; il se fatigue, il s'use avant le temps ; pour qui ? Pour vous, pour vous faire une destinée plus douce que la sienne, pour vous procurer un bien-être, une aisance dont il n'a pas joui, pour se dépouiller bientôt en votre faveur, et vous laisser quelques ressources péniblement amassées par de longues années de labeurs et de sacrifices...

Votre père fait tout cela, pour vous, et vous ne l'aimez pas !... La vérité est que la piété filiale est un devoir tristement méconnu ; les liens affectueux, détendus de bonne heure, se brisent prématurément, pour ne plus se renouer. Alors, plus de cordiales paroles, plus d'épanchements intimes, plus de manières aimables, mais des airs disgracieux, des réponses sèches et hautaines ; et les parents, qui ont tout fait pour gagner le cœur de leurs enfants, sont pris en aversion et relégués dans un pénible isolement... N'est-ce pas ce que vous constatez tous les jours ?

4. Ce n'est pas encore là, mes frères, la dernière douleur des parents. Ils se plaignent, en effet, qu'on ne leur vienne pas *en aide dans le besoin*, et qu'on n'ait pas pour eux les attentions auxquelles ils ont des droits si légitimes.

Pour la honte de notre humanité, il se rencontre aujourd'hui, plus que jamais, de misérables enfants qui refusent ou qui donnent à regret le pain de la vieillesse à des parents usés par le travail, par l'âge et par les infirmités. Nous les avons entendues, les plaintes amères, les douloureuses confidences du père, de la mère, abandonnés par l'ingratitude. Ils se sont dessaisis du peu qu'ils avaient, confiants dans les promesses qu'on leur avait faites ; et les voilà maintenant dénués de tout, livrés en proie à la misère noire.

Pauvres parents ! pouviez-vous croire que vos espérances seraient ainsi trompées et que l'abandon serait la récompense de vos peines et de vos travaux ? Auriez-vous cru que vous seriez un fardeau dont on souhaiterait d'être débarrassé au plus tôt ? Ce n'est pas assez des infirmités de l'âge, de la maladie ; faut-il encore que vous soyez poussés dans la tombe par vos propres enfants ?

Voilà pourtant l'écœurant spectacle que nous avons trop souvent sous les yeux, dans notre temps.

## II

Je ne le nierai pas, il y a eu, à toutes les époques, des désordres dans la famille, des actes d'insubordination et d'ingratitude, des enfants réfractaires à leurs devoirs ; mais ce qui met à part notre époque, ce qui la caractérise, le voici : c'est la *précocité* et l'*universalité* de ces désordres.

1. Autrefois, les enfants témoignaient plus longtemps du respect, de l'affection et de l'obéis-

sance à leurs parents. Quoique parvenus à un certain âge, ils se croyaient toujours obligés de les honorer ; ils manifestaient constamment de la déférence pour eux, ils les consultaient, ils recevaient avec docilité leurs conseils, ils craignaient de les désobliger, de les contrister.

Aujourd'hui, mes frères, vous le savez aussi bien que moi, la jeunesse impatiente se dérobe prématurément aux devoirs de la famille ; elle brûle de secouer le joug, de s'émanciper, pour vivre à son gré, sans contrôle, sans direction.

A l'affection du premier âge succèdent bientôt l'indifférence, la froideur. Cet enfant a quinze ans, et déjà son cœur est étouffé sous l'étreinte des mauvaises passions ; il n'a plus d'affection pour ses parents ; il ne leur parlera plus qu'avec sécheresse, on dirait un étranger ; encore un étranger y mettrait plus de politesse.

Le sentiment du respect ne demeure pas longtemps dans son âme, et c'est une chose bien triste de voir comment aujourd'hui les enfants sont grossiers et dédaigneux envers les parents ; ils prennent un ton et des allures que nos ancêtres n'auraient pas tolérés et auxquels nos contemporains sont habitués et qu'ils n'ont plus le courage de réprimer.

On obéit pendant ses jeunes années, parce qu'on ne peut guère s'affranchir de ce devoir ; mais, dans le secret de son cœur, on aspire au moment, trop lent à venir, où l'on brisera le joug dans ses mains révoltées, et où l'on signifiera, de façon hautaine, à ses parents, qu'on ne tiendra plus compte de leurs volontés.

Quand je me reporte vers les années de mon adolescence, il me semble que la jeunesse était plus respectueuse, plus docile, plus disciplinée, plus gouvernable. Aujourd'hui, on l'accuse, et non sans raison, d'une insupportable hauteur, d'un mépris outrageant pour la vieillesse, et d'une indocilité qui se révolte insolemment contre les autorités les plus saintes, et quelquefois brise avec violence les liens les plus sacrés.

2. Et cette tendance de la jeunesse gagne chaque jour du terrain et devient générale. En d'autres temps, on signalait comme une exception, comme un fait extraordinaire, les enfants qui manquaient gravement à leurs devoirs. C'était un scandale qui soulevait la réprobation de tout le monde et qui vouait au mépris public les malheureux qui s'en rendaient coupables. En nos jours, ce scandale est si fréquent qu'on ne s'en étonne plus. Un jeune homme en état de rébellion contre ses parents, une jeune fille impérieuse, hautaine, qui contrevient aux volontés de sa mère, qui dédaigne ses conseils, qui lui jette à la face cette parole outrageante : « Cela ne vous regarde pas ! mêlez-vous de vos affaires ! » et autres aménités de ce genre, cela se voit couramment, et on finit par s'y résigner.

## III

Et maintenant, mes frères, à qui la faute, si les désordres dont le foyer domestique est le théâtre ont pris de telles proportions ?

A qui la faute ? — Ce n'est pas à vos pasteurs, ce n'est pas à nous... Pères et mères de famille, quand vous nous avez confié vos enfants pour les préparer à la première communion, nous avons affirmé votre autorité, revendiqué vos droits au respect, à l'obéissance, à l'affection, à l'assistance ; nous avons dit à vos fils la parole du saint Livre : « Honte à celui qui abandonne son père ! Maudit celui qui afflige sa mère ! *Quam malæ famæ est, qui derelinquit patrem, et est maledictus a Deo qui exasperat matrem !* » Nous leur avons expliqué le précepte divin : « Honorez votre père et votre mère, si vous désirez une longue vie sur terre. *Honora patrem tuum et matrem tuam, ut sis longævus super terram.* » Et ces exhortations, nous les avons renouvelées du haut de la chaire, chaque fois que l'occasion s'est présentée. Ce n'est donc pas notre faute à nous.

C'est la faute aux enfants, sans doute... ; car ils manquent à leurs engagements, ils oublient nos leçons, ils cessent de fréquenter l'église, où elles leur seraient rappelées ; ils abandonnent les sacrements, dont la puissante vertu les aiderait à accomplir leurs devoirs.

Oui, assurément, c'est leur faute... Mais, n'est-ce pas aussi la faute des parents ? De leur part, y a-t-il eu manque de vigilance, de fermeté, de tact, de prévoyance ? C'est possible, et je le crois. Mais leur tort, leur grand tort, j'allais dire leur crime, c'est de ne pas faire à la religion la place qu'elle mérite, dans l'éducation des enfants.

L'indifférence du grand nombre à l'endroit des principes religieux, l'hostilité manifeste de plusieurs, et les mauvais exemples de beaucoup de parents, je vous signale ces trois principales causes de la désorganisation des familles.

1. Le premier tort des parents, c'est de ne pas apprécier comme il conviendrait le bienfait d'une solide éducation religieuse. Ils se préoccupent vivement — et je suis loin de les en blâmer — de l'instruction scolaire, et ils ne reculent pas devant des sacrifices, pour la procurer à leurs fils ; mais je les accuse de se désintéresser de l'élément religieux. Il y a des exceptions, sans doute ; mais, en général, on relègue la religion au dernier plan, on la traite comme une chose négligeable dans l'éducation de la jeunesse.

Eh bien ! mes frères, il faut le dire et le répéter à ces parents si peu avisés : ce n'est pas avec un peu de science, ce n'est pas avec des principes plus ou moins élastiques de probité et d'honneur, ce n'est pas avec des conseils puisés dans votre raison et dans votre expérience de la vie, que vous fixerez vos enfants dans le bien, que vous les attacherez à leurs devoirs, que vous les protégerez efficacement contre la fougue des passions.

Pour atteindre ce but, la religion n'est pas de trop ; son influence est indispensable. Même avec ses leçons et ses secours, il est des enfants qui se tiennent difficilement sur le chemin du devoir ; à plus forte raison, ceux qui en sont privés : ils deviennent aisément la proie des passions ; car,

pour eux, il n'y a point de barrière pour les contenir, le courant du mal les emporte, et ils s'en vont fatalement à l'abîme.

Vous avez vu la locomotive de nos chemins de fer, chauffée à toute vapeur, et précipitant sa course vertigineuse à travers nos vallées. Vous ne l'arrêterez pas en jetant quelques poignées de sable sous ses roues bondissantes. Cette machine, reculant des flammes dans ses flancs d'airain, m'apparaît comme une image de la jeunesse, ardente, impétueuse, violemment entraînée par les passions. Ah ! la jeunesse, surtout aujourd'hui, je vous défie bien de réprimer sa fougue, de la discipliner, avec une parole d'homme ; il y faut la crainte de Dieu et de ses jugements.

Vous gémissiez sur l'inconduite de vos enfants... Mais, au moins, vous n'auriez pas de reproches à vous faire, si vous leur aviez inspiré la crainte de Dieu et le respect de sa loi. On traite la religion avec tant de légèreté ! on va jusqu'à dire : « Je ne veux pas faire de mon fils un dévot, de ma fille une dévote ! » Oh ! non, vous n'avez pas fait de votre fils un dévot ; mais vous en avez fait un jeune homme indocile, sans respect, sans affection, sans reconnaissance pour vous ! Vous n'avez pas fait de votre fille une dévote ; mais vous en avez fait une jeune personne légère, égoïste, sans retenue, sans pudeur, échappant à votre tutelle et méprisant vos ordres et vos conseils !...

2. On se soucie médiocrement de l'instruction religieuse pour la bonne éducation des enfants, on témoigne à cet égard une sorte d'indifférence... Mais il y a plus : ce n'est pas seulement de l'indifférence, mais une *hostilité* non dissimulée qui se révèle dans un certain nombre de familles.

Et voyez ici quelle inexplicable contradiction dans la conduite des parents. Ils nous envoient leurs enfants pour les instruire des vérités de la religion, pour les initier à leurs devoirs, pour les former aux habitudes chrétiennes ; et au lieu d'appuyer notre autorité, ils la discréditent ; au lieu de confirmer notre enseignement, ils le démolissent ; au lieu de nous aider, ils nous font la guerre. Comment voulez-vous que nos leçons défigurées, tournées en ridicule, contredites, portent des fruits ? L'enfant ne prend plus au sérieux ce que nous lui disons. Laissez passer quelques années, et répudiant le peu qui reste des souvenirs du catéchisme, il sera emporté par le courant des passions et ne suivra plus que les vils instincts qui s'agitent dans les bas fonds de la nature corrompue.

Pour empêcher la poussée du mal, il y avait autrefois l'éducation chrétienne, qui mettait au cœur de l'enfant la pensée et l'amour de Dieu, la crainte de l'offenser, la peur de ses jugements, le respect de ses commandements, le sentiment du devoir... C'était une digue puissante, élevée contre les envahissements du mal ; mais les parents ont eu l'imprudence de briser cette digue. Or, mes frères, du moment qu'on ne craint plus le regard de Dieu et de sa justice, du moment que tout frein est rompu, c'en est fait : la jeunesse affranchie, livrée



aux caprices de sa turbulente nature, foule aux pieds les lois divines et humaines, et ne recule devant rien, pour assouvir les plus abjectes convoitises.

Que disent ces parents hostiles à l'enseignement religieux ? — Ils disent que l'instruction donnée à l'école créera une barrière suffisamment résistante aux entreprises du mal et qu'on peut bien se passer de la religion.

Eh bien ! non, mes frères, et on le constate tous les jours. L'instruction agit sur l'intelligence, qu'elle cultive, qu'elle développe ; mais elle est notoirement impuissante sur la volonté et sur le cœur. Or, c'est du cœur que surgit le mal, et c'est la volonté qui lui donne le branle. L'instruction, si brillante qu'elle soit, ne prévient pas les écarts de la liberté, et ne fixe pas solidement le jeune homme dans le chemin de l'honneur et du devoir. J'en ai une preuve toute chaude dans une affaire criminelle qui vient d'être jugée par la Cour d'assises. Dans le compte rendu de ce procès, on peut voir que l'un des condamnés était licencié, et l'autre bachelier.

J'en conclus qu'un diplôme de licencié, de bachelier, à plus forte raison un certificat d'études, n'est pas une garantie efficace contre les passions. Pour les contenir, la science ne suffit pas ; il faut quelque chose de supérieur, il faut, — et nous ne cesserons de le redire, — il faut la religion avec ses dogmes et sa morale, avec ses menaces et ses promesses ; la religion avec les ressources qu'elle met à notre disposition pour soutenir les efforts d'une volonté défaillante, et rattacher à la vertu ceux qui sont tentés de s'en éloigner.

3. J'arrive à un autre tort des parents, je veux dire le *mauvais exemple* qu'ils donnent à leurs enfants. Autrefois, mes frères, la famille était plus chrétienne ; la loi de Dieu y était plus généralement respectée ; le père et la mère accomplissaient leurs devoirs ; ils se seraient bien gardés de prononcer, devant leurs enfants, une parole déplacée, et de les scandaliser... Aujourd'hui, hélas ! les parents donnent trop souvent à leurs enfants l'exemple de la violation des lois les plus sacrées. Et ils parlent avec amertume de leurs déceptions ! Mais, n'en seraient-ils point responsables, dans une grande mesure ?

C'est un principe consacré par une triste expérience que les parents seront traités par leurs enfants, comme ils ont traité eux-mêmes les auteurs de leurs jours. Or, mes frères, qui que nous soyons, petits ou grands, nous sommes tous, dans la réalité du mot, des enfants vis-à-vis de Dieu. Oui, Dieu est notre Père à tous, et nous le disons chaque jour : « *Pater noster qui es in cælis*. Notre Père qui êtes au ciel... » Si Dieu est notre Père, — et, au témoignage d'un docteur de l'Eglise, il l'est plus que personne, *nemo tam pater*, — naturellement nous avons des devoirs à remplir à son égard, il est bien juste que nous lui témoignions le respect, l'amour, l'obéissance.

Eh bien ! si les parents — et c'est leur droit — veulent être respectés, obéis, aimés, qu'ils com-

mencent d'abord à obéir à Dieu, à l'aimer, à le respecter. Mais s'ils se déroberont à cette obligation essentielle, qu'ils ne s'étonnent pas que leurs enfants se comportent envers eux comme eux-mêmes se sont comportés envers le Père qui est aux cieux. Ils sont punis par où ils ont péché.

Sans doute, c'est commode de passer à côté de ses devoirs religieux ; mais il y a près de vous un enfant qui vous observe : il fera ce que vous faites ; l'exemple du mal est si pernicieux !... Ce n'est pas tout : je ne sais quelle voix mystérieuse lui dira de vous refuser à vous, ce que vous refusez à Dieu. La prière, la sanctification du dimanche, la confession, la pureté des mœurs, l'abstinence, tous les commandements de Dieu, vous n'en tenez nul compte, vous les supprimez. Eh bien ! les enfants à leur tour vous traiteront comme vous avez traité Dieu : ils supprimeront le respect, l'affection, la docilité, la reconnaissance que vous attendiez d'eux.

Quelquefois, en présence des révoltes et des débordements de vos enfants, vous vous écriez : « Et moi qui ai tout fait pour eux, moi qui ne leur ai jamais donné que de bons conseils !... » Oui, vous avez fait beaucoup, mais vous n'avez pas fait la chose principale : les sages paroles, les recommandations ne sont pas inutiles ; mais il leur fallait surtout de bons exemples, l'exemple de la fidélité à Dieu, de la soumission à ses lois ; l'exemple de la discrétion, de la charité dans les paroles ; l'exemple de la justice, de la tempérance ; l'exemple de la dignité dans la conduite, et ces bons exemples, vous ne les avez pas toujours donnés.

Mes frères, la bonne éducation de la jeunesse intéresse au plus haut degré l'avenir de la société. Qu'est-ce que la société ? C'est l'ensemble des familles vivant dans un même pays. La société relètera nécessairement les idées, les mœurs, les vertus et les vices des familles dont elle est composée. Si l'ordre, le respect, l'obéissance, l'honnêteté des mœurs règnent dans les familles, ces dispositions nous les retrouverons dans la société ; en un mot, la société sera toujours faite à l'image des familles : cela est de toute évidence. Et voilà pourquoi les esprits sérieux qui se rendent compte de l'état moral des familles contemporaines, ne sont point rassurés sur l'avenir de notre pays. Quand on voit les débordements de la jeunesse, son impatience de tout joug, son esprit frondeur, son indocilité, sa rage d'indépendance, son insurrection contre les plus saints devoirs, son hostilité envers la religion, sa légèreté, ses écarts de conduite, son mépris de toute autorité, son parti pris de n'écouter aucun conseil, quand on voit cela, mes frères, et nous le voyons tous les jours, on est justement alarmé, on s'effraie de l'avenir, et dans l'impuissance où l'on est d'enrayer ce mouvement, de modifier cet état de choses, on en est réduit à jeter ce cri vers le ciel : « Que Dieu protège la France ! » Ainsi soit-il.

## LE ZÈLE CHRÉTIEN

### INSTRUCTIONS DE CARÈME

#### IV

#### L'HONNEUR DE JÉSUS-CHRIST

*Honorifico Patrem meum,  
et vos inhonorastis me.*

J'honore mon Père, et vous  
me déshonorez.

(Jean, VIII, 49).

Mes frères,

Rendre gloire à Dieu, voilà le premier de nos devoirs. Il en est un autre que je vous rappellerai aujourd'hui. Car Dieu a un Fils, et ce Fils qui est son égal, ce Fils qui partage avec lui toutes les perfections de son être infini, ce Fils a revêtu notre humanité, et venu sur la terre, il nous a apporté la vérité, la grâce et le salut; et depuis lors, malgré la croix, malgré le sépulcre, il ne nous a pas quittés; il demeure avec nous pour nous remplir de son esprit, et nous pénétrer tellement de sa vie que nous soyons, au regard de Dieu, suivant la belle parole d'un grand docteur, non pas seulement ses images, ses copies, mais comme d'autres lui-même : « *Christianus, alter Christus.* »

Aussi, mes frères, j'en suis sûr, vous attendez de moi que je vous parle de la ferveur et du zèle qu'il faut avoir pour Jésus-Christ. — C'est ce que je vais faire ce soir. Et puisque l'impiété, la haine, ayant pour complices l'ingratitude et la sottise populaires, l'outragent de mille façons, c'est le moins que je vous demande de venger son honneur, en lui marquant une foi plus vive, un service plus empressé, un amour plus généreux.

Pour moi, mes frères, au début de ce discours, je ne souhaite rien tant que de mettre dans ma parole, dans mes accents, assez d'affection et de tendresse pour que mon cœur entraîne le vôtre et qu'ensemble, dans un même frémissement de bonheur, nous répitions à la louange du Christ le vieux cri, le joyeux vivat de la France catholique : « Vive le Christ qui aime les Français ! »

#### I

Un jour, Jésus-Christ s'adressant aux pharisiens qui se glorifiaient en eux-mêmes d'être de la race d'Abraham, mais qui n'avaient ni la foi, ni les œuvres de l'illustre patriarche, leur dit : « J'honore mon Père, et vous, vous faites tout ce que vous pouvez pour me déshonorer... *Honorifico Patrem meum, et vos inhonorastis me.* »

Et c'est vrai, mes frères. Il y a une chose que nos Évangiles, cependant si pleins de la charité de Dieu, nous montrent avec la dernière évidence : c'est l'acharnement que les docteurs de la loi ont mis à accabler Jésus-Christ de tous les traits que l'orgueil froissé, aigri, peut lancer contre un homme pour le perdre.

Et en effet, que disaient-ils donc ? Jésus-Christ faisait-il un miracle, le jour du sabbat, en faveur d'un malheureux paralytique ? ils criaient au scandale. Jésus-Christ était-il indulgent aux pécheurs, entraînait-il dans leur maison, acceptait-il d'y manger ? ils criaient encore plus fort, en l'accusant d'être l'ami des gens de rien et d'aimer la bonne chère. Jésus-Christ était-il bon, compatissant aux foules qui le suivaient sous le charme de sa parole ? ils changeaient de ton, c'était un séducteur du peuple. Jésus-Christ soulevait-il le voile d'hypocrisie qu'ils étendaient soigneusement sur leurs vices, comme on étend sur un cadavre, dans un tombeau, la blancheur et le poli du marbre ? ils grinçaient des dents, ils l'appelaient Samaritain et le déclaraient possédé du démon. Jésus-Christ parlait-il de son Père, d'où il était sorti ? ils criaient au sacrilège. Et ce jour-là même où il leur disait : « J'honore mon Père, et vous, vous faites tout ce que vous pouvez pour me déshonorer, » plus irrités que jamais, sous le coup violent d'une haine qui s'impatientait, apercevant des pierres tout près d'eux, ils se précipitent pour les prendre, les saisir et les jeter avec rage contre lui : *Tulerunt ergo lapides ut jacerent in eum...*

Ah ! ces pierres sous lesquelles les Juifs pensaient bien accabler Jésus-Christ et le faire mourir, voyez-les donc, à travers les siècles, entre les mains de tous ceux qui ont juré sa perte !

Ces pierres, les hérétiques de tous les temps les lui ont jetées pour défigurer, mutiler sa divine personne ; et maintenant, comptez, si vous le pouvez, le nombre grandissant de tous ceux qui s'acharnent à les lui jeter encore.

Des pierres contre Jésus-Christ ! Est-ce que ce n'est pas là ce que font tant de catholiques qui, aujourd'hui, rebelles à la vérité, à la justice, s'abandonnent à toutes les passions qui travaillent leur cœur, passion d'argent, passion de voluptés, que sais-je ? plutôt que d'accepter et de porter, dans leur esprit et dans leur chair, le joug sacré de l'Évangile ?

Des pierres contre Jésus-Christ ! Est-ce que ce n'est pas là ce que font tant de chrétiens lâches et serviles, qui mettent les sourires du monde et les faveurs du pouvoir bien avant la dignité de l'âme et l'honneur de la conscience ?

Des pierres contre Jésus-Christ ! Est-ce que ce n'est pas là ce que font tant d'hommes sceptiques, aux manières polies et doucereuses, qui, sans nier tout à fait que l'Évangile ait été un progrès dans le monde ancien, déclarent cependant du haut de leur superbe, qu'il a fait son temps et qu'il doit céder la place à la science moderne, bien autrement capable d'assurer le bonheur et la félicité de l'homme ici-bas ?

Des pierres contre Jésus-Christ ! Est-ce que ce n'est pas là ce que font tant d'ambitieux qui non seulement laissent de côté les croyances et les pratiques de leur jeunesse, mais prennent le masque d'une incrédulité de parade et s'en servent pour briguer des fonctions et des em-



plais qui deviennent ainsi le prix de leur trahison ?

Des pierres contre Jésus-Christ ! Est-ce que ce n'est pas là ce que font tant d'écrivains, aux gages de l'impunité, qui, chaque jour, pour quelque chose qui ressemble aux trente deniers de Judas, emplissent les pages d'un livre, ou bien les colonnes d'un journal, des plus grossières calomnies et des plus affreux blasphèmes ?

Des pierres contre Jésus-Christ ! Est-ce que ce n'est pas là ce que font dans le monde entier les loges maçonniques, divisées sans doute de nationalités, de langues et d'aspirations politiques, mais qui toutes, avec le même accent de haine implacable, répètent le fameux mot du vieux Caton qui ne paraissait jamais devant le Sénat romain sans réclamer la ruine et la destruction de Carthage : « *Delenda est Carthago !* » — Au lieu de Carthage, c'est l'œuvre de Jésus-Christ, c'est Jésus-Christ lui-même toujours vivant dans son Eglise, dans ses sacrements, dans ses prêtres, dans ses ordres religieux, dans l'âme enfin et dans le cœur de tous ceux qui l'adorent et qui le servent.

Des pierres contre Jésus-Christ ! Est-ce que ce n'est pas là ce que font trop souvent les foules égares à force de mensonges, de calomnies et de violences ? Il y a cinquante ans, le peuple de Paris, demeuré chrétien jusque dans ses révoltes et parmi les barricades, respecta le nom de Jésus-Christ et il prit dans ses bras son image sauvée du sac des Tuileries pour la porter en triomphe à Notre-Dame. Mais vingt ans après, le même peuple, sous la Commune, fusilla un évêque, des religieux et des prêtres qui tenaient à la main, qui serraient sur leur poitrine, la croix qui a sauvé le monde. Et de nos jours, hélas ! combien n'y a-t-il pas de gens du peuple, d'ouvriers, de ceux mêmes pour qui Jésus-Christ a des trésors d'ineffable bonté et de tendresse compatissante, dans le camp de ses plus mortels ennemis ? On leur donne un mot d'ordre : ils l'exécutent... On leur dit de crier contre lui, comme autrefois : « *Tolle, crucifige eum*, enlevez-le ! crucifiez-le ! » et ils obéissent. Pourquoi ? ils n'en savent rien ; et il arrive que par un prodige d'inconstance et de mobilité, la foule sur laquelle Jésus-Christ a étendu et étend encore les deux bras de son amour, le maudit et le blasphème.

Des pierres contre Jésus-Christ !... Regardez autour de vous, mes frères, regardez en ce siècle qui se targue pourtant d'être épris de justice et de liberté, et dites si à votre connaissance il n'y a pas beaucoup de chrétiens, beaucoup d'hommes baptisés qui peu à peu en viennent à oser un pareil outrage !...

Et vous-mêmes, mes frères, à certains moments où la passion, maîtresse de votre âme et de vos sens, vous aveuglait au sujet de Jésus-Christ, est-ce que vous n'avez pas fait comme les Juifs ? est-ce que, du moins dans votre cœur, vous ne l'avez pas, de quelque façon, lapidé et comme crucifié à nouveau, à force de péchés et d'offenses ?

Un jour, une femme, la chaste Suzanne, fausement accusée par des vieillards, était menée au supplice, et le peuple suivait, lorsque tout à coup un homme inspiré de Dieu, le prophète Daniel, s'écria : « Je suis pur du sang qui va être versé, *mundus ego sum a sanguine ejus*. » (Dan., XIII, 46). C'était une parole hardie, autant que généreuse, et c'en fut assez pour retourner le peuple et pour empêcher un crime.

Ah ! plaise à Dieu qu'en présence de tout ce qui se trame, et de tout ce qui s'exécute contre Jésus-Christ, vous puissiez vous aussi dire et vous écrier : « Je suis pur de toute participation aux outrages et aux violences d'aujourd'hui !... »

Toutefois cela ne suffit pas. Non, il ne suffit pas de n'être point contre Jésus-Christ, il faut être avec lui et pour lui ; et maintenant nous allons voir, je vais essayer de vous faire comprendre et saisir ce que vous lui devez de foi, de service et d'amour pour son honneur et pour sa gloire.

## II

On a dit, mes frères, que les saints sont, dans le monde. L'honneur vivant de Jésus-Christ. J'approuve fort cette parole, et quand par la pensée je remonte le cours des siècles et que je vois se dresser devant moi, dans le rayonnement divin et l'idéale splendeur de leurs vertus, tant de grandes figures de saints, il faut bien reconnaître et avouer que si, pour lui, dix-huit millions de martyrs ont sacrifié leurs espérances et leurs personnes, si les plus beaux génies de l'humanité ont épuisé leur talent et leur science, si depuis dix-neuf cents ans les Martin se sont dépouillés de leur manteau, les Elisabeth de leur diadème, les Thérèse de leur beauté et de leur parure, les Xavier de leur famille et de leur patrie, les Vincent de Paul de leur liberté, les Borromée, les François de Sales, les Belzunce de leurs honneurs, de leur santé, de leur temps, de leurs biens et de leur vie, c'est une gloire à nulle autre pareille, parce qu'enfin, dans les traits de leur visage, dans leur physionomie morale, c'est Jésus-Christ lui-même que j'aperçois, Jésus-Christ qui les anime, qui les transfigure, qui vit en eux, et qui de la sorte, s'il est possible, triomphe encore de leurs vertus, de leurs mérites et de leurs conquêtes. C'est pourquoi, mes frères, je tiens à vous le dire ce soir, avec toute la conviction et toute la chaleur d'une âme qui s'est donnée à Jésus-Christ : A l'exemple des saints, rendez-lui honneur !

1. Rendez-lui honneur par votre foi plus vive. Qu'est-ce qu'il demandait donc avec tant d'instance à ceux qui l'approchaient autrefois et qui bénéficiaient de son inépuisable charité ? Mais il leur demandait de croire en lui et de reconnaître sa divinité.

Aussi, mes frères, aucune parole ne saurait rendre l'accent avec lequel, après avoir entendu l'admirable profession de foi de Pierre : « Vous êtes le Christ, fils du Dieu vivant, » il dit à son apôtre : « Tu es bienheureux, Pierre, *Beatus es...* » Et le len-

demain de sa résurrection, quand Thomas à qui il avait fait toucher les plaies de ses pieds et de ses mains se fut écrié : « *Dominus meus et Deus meus*, Mon Seigneur et mon Dieu ! » il dit encore, mais en y ajoutant un mot à l'adresse des chrétiens des temps futurs : « Bienheureux ceux qui n'ont pas vu et qui croient !... »

Eh bien ! mes frères, quand les impies se portent à toutes les violences dont je vous parlais tout à l'heure, et qu'ils s'efforcent de faire passer Jésus-Christ, dans l'opinion publique, pour le dernier des hommes, ce n'est pas assez de garder au fond de soi-même, cachée à tous les regards, la foi de son baptême ; il faut la montrer, il faut la produire au dehors, non pas seulement, si vous le voulez, dans une pensée d'apostolat, mais pour faire honneur à Jésus-Christ.

Oui, vous l'entendez bien, pour lui faire honneur. Après tout, vous qui êtes catholiques, catholiques de nom, de fait et d'action, quels que soient votre naissance, votre fortune, votre rang, est-ce que, par la dignité de votre vie et l'indépendance de votre caractère, est-ce que votre parole, votre témoignage n'a pas un autre poids, une autre valeur que les négations intéressées de tous les mécréants qui spéculent sur le blasphème et qui en vivent ? Et quand vous dites, ou bien avec saint Pierre : « Vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant ! » ou bien avec saint Thomas : « Mon Seigneur et mon Dieu ! » quand vous le dites publiquement, d'une voix ferme, d'un ton assuré, avec l'accent d'un homme qui est pénétré, convaincu, et qui donnerait sa tête plutôt que de livrer sa foi, ah ! je ne sais rien de plus beau, je ne sais rien qui soit plus capable de rehausser encore l'éclat du diadème que les siècles chrétiens ont posé sur le front du Christ, Fils de Dieu.

2. Allons plus loin, mes frères, rendez honneur à Jésus-Christ par votre service plus empressé.

Le saint Evangile, après avoir raconté comment Jésus-Christ repoussa par trois fois le démon qui le tentait, nous dit que les anges, s'étant approchés de lui, le servaient : « *Ecce angeli accesserunt, et ministrabant ei.* »

Tel doit être, mes frères, le rôle des chrétiens d'aujourd'hui : servir Jésus-Christ. Seulement, prenez-y garde, il y a deux manières de le servir. Servir Jésus-Christ comme un maître, faire ce qu'il commande, c'est bien ; mais servir Jésus-Christ comme un ami, comme un père, comme un sauveur, aller au devant de ses desirs, se dépenser pour lui, c'est infiniment mieux et c'est ce qu'il attend de vous en ces jours.

Vous rappelez-vous la réponse que fit saint Paul à la voix qui lui parlait, du milieu de la foudre qui venait de le terrasser sur le chemin de Damas ? « Je suis, lui disait-elle, je suis Jésus de Nazareth que tu persécutes ; » et saint Paul : « Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? *Quid me vis facere ?* » Voilà le cri et l'empressement du zèle.

Que voulez-vous que je fasse ? Ce n'est pas assez, mes frères, que vous alliez à Jésus-Christ pour lui

porter et lui offrir sans doute vos adorations et vos hommages, mais aussi avec la pensée d'en recevoir la lumière dans vos doutes, le repos dans vos angoisses, la paix dans vos remords, la consolation dans vos peines et dans vos deuils, le triomphe dans vos tentations, le succès dans vos entreprises, la santé dans vos maladies, que sais-je encore ? Car, en agissant ainsi, avouez-le, vous servez vos propres intérêts plus que les siens. Mais ce qu'il veut, ce qu'il vous demande dans les temps calamiteux où nous sommes, c'est que vous obéissiez à tout prix à toutes ses volontés ; c'est que vous vous ingéniiez à lui plaire, et vous ne lui plairez jamais mieux qu'en vous revêtant de ses vertus, comme d'une parure de choix ; c'est que vous compatissiez aux outrages qui lui sont faits jusqu'à en être plus blessés que s'ils vous atteignaient vous-mêmes ; c'est, en un mot, que vous fassiez de ses humiliations vos humiliations, de sa croix votre croix, de ses intérêts vos intérêts, de sa cause votre cause, de ses victoires vos victoires, de ses conquêtes vos conquêtes.

Car, s'il en est ainsi, est-ce qu'il n'aura pas le droit d'être fier de vous ? Comment ! C'est alors qu'il est abandonné, délaissé, c'est alors qu'il est calomnié, trahi, vendu, livré, que vous lui marquez plus d'empressement. Mais dans vos préférences, dans vos libres hommages, dans vos fidèles services, dans tout ce don que vous faites de vous-mêmes à sa cause qui paraît perdue, il est impossible qu'il ne voie pas et qu'il n'y ait pas en réalité pour lui une gloire et un honneur incomparables.

3. Enfin, mes frères, rendez honneur à Jésus-Christ par un amour plus généreux.

L'aimer des lèvres, l'aimer d'un amour vulgaire, qui se cantonne dans les choses faciles, qui se tient à l'écart de tous les dévouements, de tous les sacrifices, l'aimer même d'un amour tendre qui recherche sa présence, qui soupire à ses pieds, et qui tressaille de la joie de le voir, de l'entendre et de le posséder, est-ce que cela lui suffit à lui qui nous a aimés, vous le savez bien, sans mesure, jusqu'au sang, jusqu'à la mort, et à la mort de la croix ?

Assurément non, mes frères, son cœur qui s'est élargi, dilaté pour nous, son cœur qu'on perce à l'heure actuelle de traits plus aigus, plus cruels que la lance du Romain qui l'ouvrit autrefois, son cœur réclame autre chose.

Et quoi donc ? L'apôtre saint Paul, écrivant à son disciple Timothée, lui dit : « Travaille, fatigue-toi, dépense-toi comme un bon soldat du Christ Jésus. *Labora sicut bonus miles Christi Jesu.* » (II Tim., II, 3).

Oh ! la belle image ! Oh ! la noble comparaison ! Un soldat, un bon soldat se précipite au devant de l'ennemi ; il se mesure avec lui, et s'il le faut, il meurt pour sa patrie.

Eh bien ! mes frères, c'est de cette façon que votre amour doit se produire aujourd'hui pour Jésus-Christ : soyez ses soldats.



Est-ce que les frontières de l'empire sacré du Christ ne sont pas envahies de tous les côtés à la fois ?

Son empire, c'est l'âme humaine, c'est la famille, c'est la société, c'est l'Eglise, c'est l'humanité tout entière ; et voilà qu'on le traite déjà comme un prince déchu, comme un prince découronné, détrôné, qui n'a plus qu'à prendre le chemin de l'exil, accompagné seulement du dédain, des mépris et des railleries de ses anciens sujets.

Ah ! mes frères, si vous sentez, dans votre cœur, une flamme généreuse qui le brûle et le dévore, eh bien ! vous ne vous contenterez pas de défendre Jésus-Christ, comme le soldat qui, dans le feu de la bataille, couvre son chef de sa poitrine pour le sauver d'un coup mortel ; car Jésus-Christ ressuscité ne meurt plus et son règne est éternel. Mais vous lutterez, vous combattrez avec toutes les armes que la religion met entre vos mains, pour soutenir et faire triompher sa cause.

Il faudra sacrifier de votre temps et de votre repos ; il faudra sacrifier de vos forces et de vos biens ; il faudra braver tout à la fois le respect humain, les sourires du monde, et les menaces des méchants ; il faudra tenir bon contre toutes les injustices et toutes les violences.

Eh bien ! hardi ! courage ! Un grand orateur jetait naguère à son auditoire ému jusqu'aux larmes, ce cri de son âme : « Jésus, notre ami, est en péril... Sauvons-le ! »

Oui, mes frères, je vous le dis aussi ! Sauvons-le de tous les Hérode, de tous les Judas, de tous les Caïphe, de tous les Pilate de ce temps, ligüés ensemble contre lui. Sauvons-le pour qu'il demeure avec nous, pour qu'il reste dans nos temples, dans nos écoles, dans nos foyers, dans nos mœurs et dans nos lois ; sauvons-le pour qu'il soit toujours le seul Dieu de la France catholique, et que celle-ci, à ses genoux, plus croyante et plus fidèle que jamais, reprenne et chante à sa louange l'hymne sacrée que la Rome des Papes a gravée sur le granit, en face de Saint-Pierre : « *Christus vincit, Christus regnat, Christus imperat !*... Le Christ triomphe, le Christ règne, le Christ commande. »

J'aurais voulu mieux dire, mais si ma parole et mes accents n'ont point été ce qu'il eût fallu, du moins voici un fait admirable qui achèvera d'entraîner vos âmes.

Une humble femme, depuis longtemps éprouvée par la maladie, avait l'habitude de réunir pour la prière ses onze enfants autour de son lit. Avant la prière on lisait la vie des saints. Un soir, on avait lu la passion d'un jeune martyr qui, au milieu des plus horribles tourments, était mort, confessant joyeusement le nom de Jésus. Après la lecture, la mère s'écria d'une voix pleine de larmes : « O mes enfants, qui donc en ferait autant aujourd'hui ? » Les onze enfants se levèrent ensemble et répondirent : « Nous, mère, nous tous, avec la grâce de Notre-Seigneur ! »

O les beaux sentiments ! O la noble résolution ! Je ne vous poserais point la même question ; mais

je vous connais assez pour penser que tout à l'heure, en vous inclinant sous la bénédiction de Jésus, vous lui direz tous : « O Jésus adoré, à vous ma foi, mon cœur, ma vie ! » Ainsi soit-il.

## LECTURES DE CARÊME SUR LA PIÉTÉ CHRÉTIENNE

### VII

#### LA PIÉTÉ, DEVOIR DE RECONNAISSANCE ET D'AMOUR

Mes frères,

Nous n'avons guère étudié jusqu'ici dans la piété que les motifs d'intérêt. Nous l'avons regardée un peu comme une *affaire*. Et il faut avouer qu'ainsi envisagée la piété est une affaire absolument incomparable. Vous en connaissez maintenant tous les avantages et tous les profits : c'est le salut assuré, le devoir accompli, le bonheur d'ici-bas procuré, l'enfer évité, le purgatoire adouci, le ciel gagné. Vraiment, saint Paul avait bien raison de dire que la piété est utile à tout.

Laissons aujourd'hui ces motifs utilitaires, sur lesquels nous nous sommes étendus complaisamment. Etudions un motif plus élevé et plus noble. La piété est plus qu'une affaire d'intérêt, plus même qu'une obligation de justice : c'est une dette d'honneur, c'est un devoir de reconnaissance et d'amour.

Dieu, mes frères, est plus qu'un maître, c'est un père, c'est un bienfaiteur et un ami. Il nous a comblés de ses bienfaits. Il a poussé l'amour pour nous jusqu'à l'extrême, jusqu'à l'excès. Resterons-nous donc indifférents et ingrats à son égard ? — Non, mes frères. Celui qui nous a tant aimés, qui donc ne l'aimerait en retour ? *Sic nos amantem quis non redamaret ?* Dieu en a trop fait pour nous, pour que nous ne soyons pas résolus à faire quelque chose pour lui, dans la mesure de notre faiblesse. C'est pourquoi nous lui témoignerons notre reconnaissance et notre amour par la pratique de la piété.

L'amour que Dieu nous porte, l'amour que nous lui devons rendre, tel est le double objet de cette étude. Elevons nos cœurs, et dans un pieux élan, supplions tous ensemble le Cœur de Jésus qu'il nous donne la grâce de comprendre son amour et d'y répondre par le nôtre. « *Cor Jesu flagrans amore nostri, inflamma nos amore tui !* » Cœur de Jésus brûlant d'amour pour nous, embrasez-nous d'amour pour vous !

#### I. — L'amour de Dieu pour nous.

Il y a dans la religion chrétienne un mystère qui domine tous les autres, le plus grand, le plus étrange, le plus inouï : celui de l'amour de Dieu pour les hommes.

La sainte Trinité est sans doute un dogme élevé, sublime, inaccessible et incompréhensible à nos faibles esprits. Mais je n'en suis pas étonné. Au contraire, je trouve tout naturel qu'il y ait dans la vie de Dieu des choses qui dépassent la portée de ma pauvre intelligence. Et je crois fermement, de tout mon cœur, sans l'ombre d'une hésitation. — Mais réfléchissez un instant à cet amour de Dieu pour les hommes, et vous trouverez en présence d'un mystère plus grand encore et plus divin... Vous verrez un Dieu si grand, qui s'abaisse vers une créature si petite, pour l'aimer d'un amour si puissant, que vous en serez étonnés, confondus et renversés.

Quel est d'abord Celui qui nous aime ? — C'est Dieu, l'Être infini et tout-puissant, l'Être indépendant et absolu, qui n'a aucun besoin des créatures, qui n'est pas plus heureux avec elles et ne le serait pas moins sans elles, qui est à lui-même tout son bien, son bonheur, son repos, sa fin, sa paix, et pour qui tout ce qui n'est pas Lui, n'est rien.

Et quel est l'objet de son amour ? — Sans doute, Dieu aime toutes ses créatures, parce que chez toutes il trouve un reflet de sa bonté. Mais parmi les œuvres de ses mains, il en est une à laquelle il a voué une affection, une tendresse spéciales, et pour laquelle il a fait les plus incroyables sacrifices : c'est l'homme ; l'homme qui, à la vérité, porte en son âme l'image de la ressemblance de Dieu, mais qui, somme toute, ne vient qu'au second rang, après les anges, parmi les êtres créés ; l'homme sujet à tant d'imperfections et de misères, si faible, si chétif et si petit que sur cette terre qui n'est elle-même qu'un point dans l'espace, il doit paraître aux yeux de Dieu ce qu'est à nos regards l'atome de poussière qui flotte suspendu dans un rayon de soleil !

Voilà l'être que Dieu aime et qui a ravi son cœur. C'est à ce chétif vermineux que le Tout-Puissant s'attache, et de quel amour ? — Le plus vaste, le plus tendre, le plus généreux qui fut jamais.

Cet amour embrasse tous les temps et tous les mondes. Remontez aussi haut que vous le pouvez le long des siècles écoulés, enfoncez-vous dans les profondeurs sans fin de l'éternité ; si loin que votre pensée s'avance, elle rencontre toujours Dieu, Dieu qui regarde l'homme, et qui l'aime, et qui s'écrie déjà : « *In caritate perpetua dilexi te*. C'est d'un amour éternel que je chéris chacun de vous. »

Dès lors en effet, Dieu destine à l'homme un héritage auquel il n'a aucun droit, l'héritage du ciel. A la royale coupe du bonheur divin, il veut lui faire tremper les lèvres. En vain l'homme perd-il par sa faute l'héritage précieux, l'ineffable bonheur qu'il peut atteindre : Dieu cherche les moyens de les lui rendre à tout prix. Pour cela il ne recule devant rien : à cœur aimant rien d'impossible. Pour réparer le péché de la race humaine, il faut un homme ; pour que la réparation soit infinie, il faut un Dieu. Voici l'Homme-Dieu qui vient sau-

ver le monde. Emporté par son amour, il semble quitter son ciel pour courir à la recherche de sa créature coupable, il en partage la misérable condition, il se dit son frère et son ami... Il va plus loin, il pousse l'amour jusqu'à l'excès, jusqu'à l'extrême : *in finem dilexit*, il devient son serviteur, il se fait sa nourriture, il se dit son époux... Jamais roi épris de la dernière de ses sujettes et quittant son trône pour l'épouser, ne contracta mésalliance comparable à celle de ce Roi de gloire, de ce Dieu de majesté qui s'abaisse jusqu'à sa créature, qui brave toutes les humiliations et tous les outrages pour s'unir à elle, et qui, après en avoir essuyé les pires ingratitude, continue à l'aimer d'un amour passionné et sans bornes.

Et remarquez-le bien, mes frères : cet amour que Dieu porte à l'humanité tout entière n'est pas un amour vague et général qui se disperse sur la masse des hommes. C'est un amour spécial, personnel, qui atteint chacun de nous individuellement. De toute éternité, il a pensé à vous, à moi, à chacun de nous, pour nous aimer, pour faire la conquête de notre amour, pour attirer nos cœurs à lui dans sa souveraine miséricorde. Pascal le comprenait ainsi, quand il écrivait : « Il a versé telle goutte de sang pour moi. » Saint Paul le comprenait ainsi, quand il s'écriait : « *Dilexit me et tradidit semetipsum pro me*. Il m'a aimé, moi, et c'est pour moi qu'il s'est livré. »

Il m'a aimé de toute éternité, et maintenant encore il abaisse sur moi le doux feu de son regard, et il m'aime... comme le pasteur aime ses brebis, les connaît toutes et les appelle chacune par son nom ; comme le père aime ses fils, encourage ceux qui sont fidèles et pardonne à ceux qui furent prodiges ; comme la mère aime ses enfants et veille sur chacun d'eux avec la tendresse craintive de la poule qui rassemble ses petits sous ses ailes ; comme l'époux aime son épouse, d'un amour unique et jaloux... *Dilexit me*.

« *Et tradidit semetipsum pro me*. Il s'est livré pour moi. » Voilà le dernier mot du véritable amour : il ne recherche pas sa jouissance et son bien, mais le bien de celui qu'il aime. Il est généreux, il se livre, il se donne, il se sacrifie. Et sous ce rapport, comme Dieu s'est donné ! comme il s'est dépensé d'une façon inouïe dans le mystère de Jésus ! *Si scires donum Dei !* — Il a donné sa divinité dans l'Incarnation en la voilant sous la forme humaine, il a donné dans la Rédemption son humanité, il a livré sa vie, il a versé son sang pour nous, suprême témoignage d'amour. — Il a fait plus. Dans l'Eucharistie, il nous a livré et livre encore à chaque instant son corps, son sang, son âme et sa divinité ; et là il est tellement livré, il se donne à un tel point qu'il devient notre nourriture, notre chair et notre sang. — Ce n'est pas tout encore. Voyant que tant de preuves d'amour ne parvenaient pas à conquérir le cœur des hommes, il leur a fait un dernier don, après lequel il semble que tout infinie qu'elle soit, sa puissance



d'aimer soit épuisée : il les a introduits dans le sanctuaire, le Saint des saints de sa tendresse, il leur a ouvert le foyer brûlant où son amour s'embrase, et découvrant sa poitrine palpitante, ils s'est écrié : « *Voilà ce cœur qui a tant aimé les hommes !* »

## II. — *L'amour que nous devons rendre à Dieu.*

« *Sic Deus dilexit mundum...* Voilà comment Dieu a aimé le monde, » ou plutôt, mes frères, voilà ce que notre pauvre langage peut bégayer sur cet ineffable mystère, car ce n'est pas la parole ni la science humaines qui peuvent nous faire connaître l'amour de Dieu ; c'est l'expérience qui en fait goûter les délices, et la grâce qui en révèle la profondeur.

A ce mystère d'amour répond un mystère d'indifférence et de haine, aussi navrant que le premier est doux et consolant, mystère lui aussi absolument étrange et inexplicable : celui de l'ingratitude des hommes en face des bienfaits de Dieu.

S'il se rencontre encore des âmes pieuses et fidèles qui savent prier et qui savent aimer, est-ce qu'ils ne sont pas légion, les indifférents qui passent leur vie sans avoir une pensée de foi, un élan d'amour, une heure d'attention pour le Dieu qu'ils oublient ? Si l'on trouve une poignée de cœurs zélés qui se dépensent à faire connaître et aimer le bon Maître, est-ce qu'ils n'ont pas à se défendre pied à pied contre l'armée grossissante des apôtres de Satan, dévorés de zèle, eux aussi, mais de zèle pour le mal ?

Mais jusque parmi nous, fidèles, parmi nous qui venons encore aux offices du dimanche et de la semaine, qui fréquentons les sacrements, qui avons même apparence et réputation de piété, disons-le franchement, est-ce que l'amour divin ne se heurte pas à des ingratitude étranges et des lâchetés sans nom ?

Qu'est-ce que Dieu n'a pas fait pour nous ? Il a comblé tous les hommes de ses bienfaits ; mais entre tous les hommes, il nous a favorisés d'innombrables privilèges. Il nous a donné une famille chrétienne, de bons parents, une éducation religieuse, préservée de toutes les atteintes qui vont porter dans tant d'autres jeunes âmes les germes d'une perversion précoce, la force acquise d'habitudes pieuses contractées dès l'enfance et entretenues par l'influence d'un milieu croyant. Comptez les grâces reçues : que de lumières ! que de bons mouvements ! que de pieuses inspirations ! que de résolutions et de serments d'éternelle fidélité ! que de grâces personnelles dont chacun de nous sait le secret ! A bien peser tous ces bienfaits dont le bon Dieu a semé nos existences, n'y a-t-il pas, comme disait Mgr Gay, « *de quoi passer sa vie à genoux ?* »

Qu'avons-nous donc fait, que faisons-nous pour Dieu ? Il faut le reconnaître sans faiblesse : c'est misérable ! C'est la légèreté, l'insouciance, le sans-

gêne vis-à-vis de Dieu ; c'est une piété de surface et de convention dont la paresse, la sensualité, l'orgueil et mille défauts également méprisables se disputent les débris souillés. C'est, en un mot, sous un vernis trompeur de religion, la tiédeur mortelle ; mais de là à la piété authentique et au véritable amour, quel abîme !

Ah ! je comprends qu'en voyant tant d'amour se heurter à un si lâche oubli et une si noire ingratitude, je comprends qu'une sainte Catherine de Sienne se soit écriée : « L'amour n'est donc point aimé ! » — Je comprends qu'un saint François d'Assise, après avoir reçu les stigmates de la Passion, ait couru à travers les sentiers escarpés de la montagne, ivre de tendresse et de douleur, en jetant aux échos de l'Alverne le même cri déchirant : « L'amour n'est pas aimé ! L'amour n'est pas aimé ! » — Je comprends que Jésus lui-même, n'y tenant plus, se soit montré à sa fidèle servante Marguerite-Marie et lui ait découvert son cœur blessé en disant : « Voilà ce cœur qui a tant aimé les hommes..., et qui en est si peu aimé ! »

Entendez-vous, âmes pieuses, la plainte déchirante de ce cœur aimant et délaissé :

Mon fils, c'est ton Dieu qu'on délaisse,  
Ton Dieu, d'amour tout consumé.  
Moi je vous aime avec tendresse,  
Et seul je ne suis pas aimé !

Ah ! n'y restez point insensibles, mais répondez à cet appel de l'amour de Jésus. C'est l'amour qu'il donne, c'est l'amour qu'il veut. Que voulez-vous, mes frères, Dieu aime, Dieu est amour. L'amour veut être aimé. Tout ce que Dieu a créé dans la nature, tout ce qu'il a donné dans la grâce et promis dans la gloire, tout ce qu'il a fait de sacrifices et de folies d'amour, tout cela n'a d'autre but que de satisfaire en lui le besoin, le désir, la passion d'être aimé, que d'arracher du cœur de sa créature ce cri sincère de la reconnaissance, de l'amour, de la piété filiale : « Je vous aime ! » En cette lutte bénie, en ce combat d'amour, laissez-vous vaincre et gagner. Rendez les armes en répondant avec le disciple bien-aimé : « *Nos ergo diligamus Deum, quoniam ipse prior dilexit nos.* O mon Dieu, à vous nos cœurs et notre amour, puisque vous nous avez aimés le premier ! »

Agenouillé à vos pieds, ô bon Maître, dans le recueillement de la prière, j'ai entendu bien souvent, j'entends encore murmurer à l'oreille de mon cœur, avec une douceur infinie, la voix de votre grâce et de votre amour : « *Præbe, fili, cor tuum mihi.* Mon fils, donne-moi ton cœur. » Que puis-je répondre, Seigneur, sinon de vous en faire aussitôt l'humble et généreux hommage ? Jésus, vous demandez mon cœur ! Ce cœur est vôtre, il est à vous.

Mais en vous faisant cette pauvre offrande, — mon cœur est si misérable ! — je vous demande une grâce suprême : « Prenez mon cœur, ô Jésus, mais pour le transformer et le changer à l'image du vôtre. *Fac cor nostrum secundum cor tuum,* »

pour y infuser la piété amoureuse et filiale qui fait battre votre cœur. Donnez-moi un cœur blessé, non par le fer de la lance, mais par les traits de l'amour. Donnez-moi ce que demandait saint Benoît Labre : « Un cœur de bronze, un cœur de chair, un cœur de feu. » Un cœur de bronze pour moi, afin d'être résolu, viril et fortement trempé pour le devoir ; — un cœur de chair pour mes frères, plein de tendresse, de compatissance et de douceur à leur égard ; — un cœur de feu pour vous, mon Dieu, dévoré de zèle pour votre gloire, ardent comme la flamme à votre service.

Cœur de Jésus brûlant d'amour pour nous, embrasez-nous d'amour pour vous ! *Cor Jesu flagrans amore nostri, inflamma nos amore tui.*

Ainsi soit-il.

## VIII

### LA PIÉTÉ SUPERFICIELLE, JALOUSE, INTERMITTENTE

Mes frères,

J'ai essayé jusqu'ici de vous exposer les motifs de la piété. La foi nous apprend que c'est un devoir d'être pieux. L'espérance nous encourage à le devenir, en nous montrant les récompenses du temps et celles de l'éternité promises à la piété. La crainte nous met sous les yeux l'enfer éternel qui nous menace, le purgatoire terrible qui nous attend : « Prends garde ! nous dit-elle : voilà le sort des impies ; voici celui des âmes tièdes... Sois pieux et tu éviteras ces redoutables châtimens. » L'amour enfin nous entraîne : Dieu nous a tant aimés ! *Sic nos amantem quis non redamaret ?*

Ces motifs, je le suppose et l'espère, vous les avez médités et compris, et ils ont fait impression sur vous. Vous êtes décidés, convaincus, persuadés, c'est entendu : vous serez désormais plus que des personnes simplement chrétiennes, vous serez des personnes pieuses. Qu'allez-vous faire maintenant ? — C'est ce que je vais vous exposer dans la suite de nos entretiens sur *la Pratique de la piété*, où nous étudierons les défauts à éviter, les vertus à acquérir, les œuvres à faire, les pratiques à suivre, et enfin la perfection à atteindre.

Et d'abord, les défauts à éviter. Car, il faut bien le dire, la piété a des défauts. Le monde les observe avec un soin auquel rien n'échappe, et les signale avec une malignité implacable. Puis, quand il a découvert et flagellé les dévotes vaniteuses, ou médisantes, ou acariâtres, ou fantasques, il en triomphe et dit en se moquant : « Voyez ce qu'est la piété ! » C'est le même sentiment qui le pousse à scruter avec tant d'attention la vie des prêtres, à y signaler les moindres ombres et les plus petites taches, à les inventer au besoin, et à les poursuivre de ses sarcasmes méchants et sataniques en disant : « Voilà ce qu'est la Religion ! »

Eh bien non ! Les défauts que le monde signale sont peut-être vrais, encore qu'ils soient exagérés.

Mais la conclusion qu'il en tire est une calomnie et un mensonge. Non ; la religion n'a point de taches, bien que les prêtres aient les leurs ; la dévotion n'a point de défauts, bien que les personnes dévotes aient les leurs. « Partout où il y a de l'homme, il y a de l'hommerie, » a dit, dans un barbarisme expressif, je ne sais plus quel penseur. C'est vrai. L'homme, avec ses défauts et ses vices, se retrouve jusque dans les fonctions sacerdotales, jusque dans les exercices de la piété. Mais ce sont les défauts des prêtres, non de la religion ; les vices des personnes pieuses, non de la piété.

Toutefois, ces défauts et ces vices, il importe de les connaître, afin de les corriger. Que le Saint-Esprit nous éclaire et nous guide !

Il est une piété *superficielle*, il est une piété *jalouse*, il est une piété *intermittente*. Ce qui manque à la première, c'est l'esprit de foi ; ce qui manque à la seconde, c'est l'esprit de charité ; ce qui manque à la troisième, c'est l'esprit de persévérance.

#### I. — La piété superficielle.

1. Et d'abord, il est une piété superficielle, une piété de surface, une piété d'apparence et d'apparat. Elle fréquente l'église et les sacrements, elle fait tous les exercices de piété extérieurs, mais une chose lui manque, *l'esprit de foi*. Ce qu'elle fait, elle ne le fait pas pour Dieu, elle ne le fait pas par une vue de foi, avec une intention droite et pure. Elle est pieuse par respect humain, par curiosité, par vanité.

Oui, *par respect humain*. Une certaine piété dans une jeune fille ne messie pas aux yeux du monde. C'est reçu, cela se porte bien. C'est parfois la seule raison pour laquelle telle personne fait encore montre de sentiments et de pratiques de piété.

O puissance de l'opinion, de la mode ! — Ce jeune homme a des convictions religieuses, il aime la prière, il aime l'église, volontiers il serait pieux, mais quoi ? Un jeune homme pieux ? On va le montrer au doigt, se moquer de lui. Et ce jeune homme devient indifférent, impie au besoin. — Cette jeune fille au contraire ne rêve que plaisirs et divertissements, la prière l'ennuie, l'église l'attire beaucoup moins que le bal, mais si elle ne remplit pas ses devoirs religieux, que dira-t-on d'elle ? Que c'est une jeune fille légère, et peut-être ne se tromperait-on guère. Aussi voilà pourquoi elle se montre régulière et même pieuse extérieurement. Mais la piété de celle-ci ne vaut pas mieux que l'indifférence de celui-là.

D'autres sont pieuses *par curiosité*. On va aux offices pour voir, pour entendre... Quand vient l'heure de la promenade, le soir, on se dirige du côté de l'église. Elle est belle et assez bien ornée. L'éclat des lumières, l'harmonie des chants, l'attrait d'une parole qui plaît, tout cela vous attire. J'avoue qu'il est très intéressant de faire de la piété dans ces conditions, et ce divertissement en vaut bien un autre. Est-ce là vraiment de



la piété? — Peut-être; mais peut-être aussi n'est-ce que de la curiosité. Que l'église soit triste, noire, humide, mal ornée, les chants peu nourris ou discordants, le prédicateur ennuyeux, on s'en va parce que cela n'intéresse plus. On était venu pour se distraire, non pour prier; pour soi, non pour le bon Dieu; par curiosité, non par piété.

D'autres enfin sont pieuses *par vanité*. Elles ne viennent pas seulement pour entendre et pour voir, mais pour se faire voir. Elles sont de toutes les bonnes œuvres, mais pour que leur nom figure en tête de toutes les listes; quand elles assistent aux offices, elles ont grand soin de se mettre en bonne place, bien en vue, afin que si madame est pieuse, nul au moins n'en ignore, usant au besoin pour cela des petits stratagèmes d'arriver en retard, avec un certain froufrou de toilette, pour faire retourner les têtes. C'est un peu, en somme, la piété des pharisiens. Ils faisaient beaucoup de bonnes œuvres, mais pour être vus, pour être loués par les hommes. Quelle sottise et quel désordre! On les a vus et admirés, on a chanté leurs louanges: les voilà payés! « *Amen dico vobis, receperunt mercedem suam*. Ils ont reçu leur récompense. »

2. Quelle différence avec la vraie piété! Elle ne travaille pas pour les hommes, elle travaille pour Dieu: il n'est pas de meilleur maître.

Et d'abord, elle n'a aucun souci du qu'en dira-t-on. Si on dit du bien d'elle, tant pis; si on en dit du mal, tant mieux. Cela ne la fait dévier ni à droite ni à gauche, car ce qui la guide, ce n'est pas l'opinion des hommes: elle la foule aux pieds; c'est l'opinion de Dieu. Et c'est pourquoi elle va droit son chemin; et avant tout, et après tout, elle fait son devoir.

Si elle fréquente l'église, ce n'est pas plus par curiosité que par respect humain. Ce ne sont pas les hommes qui la poussent, ce ne sont pas les choses qui l'attirent, c'est Dieu qu'elle désire, Dieu qu'elle cherche; c'est Dieu qu'elle trouve dans une église pauvre et nue comme dans une riche cathédrale, dans un mauvais sermon comme dans un discours entraînant. Sans doute, ici elle ne peut s'empêcher de gémir et là de se réjouir, car pour le Dieu qu'elle aime, aucune parole n'est assez éloquente, aucun chant assez ravissant, aucune parure assez riche. Mais l'absence de ces attrait extérieurs ne la rebute pas. Elle ne critique pas, elle ne s'en va pas. Elle est au contraire plus ardente et plus fidèle à mesure que Dieu est plus délaissé et plus mal servi.

Enfin la vraie piété n'est pas une piété d'apparat. Sa devise est celle de l'imitation: « *Ama nesciri et pro nihilo reputari*. » Aussi elle cache aux autres le bien qu'elle fait, se souvenant que le bien ne fait pas de bruit et que le bruit ne fait pas de bien. Elle se le cache à elle-même, et sa main gauche ignore ce que sa droite a donné.

Pour tout dire, c'est une piété solide, profonde, sincère, fondée sur le roc d'une foi éclairée et agissante.

## II. — La piété jalouse.

J'ai dit qu'il existe, et c'est le deuxième défaut que je vous signale, une piété jalouse; et ce qui lui manque, c'est *l'esprit de charité*.

Ici, permettez-moi d'ouvrir une parenthèse. Peut-être trouvez-vous que la peinture que je vous fais de ces défauts de la piété est un peu chargée, et que mes reproches portent à faux. C'est fort possible, car, remarquez-le bien, je n'ai nullement l'intention de tracer le portrait de certaines *dévototes*, je dépeins les défauts de la *dévotion*. Je ne veux pas mettre le doigt sur une plaie vive, sur un mal existant; je vous signale seulement un mal possible, contre lequel nous devons tous, vous et moi, nous mettre en garde. Je ne vous dis pas ce que vous faites, je vous dis ce que vous ne devez pas faire, ce que l'Evangile nous défend.

1. Il est donc, ai-je dit, une piété jalouse et acariâtre. De cette piété-là, délivrez-nous, Seigneur! C'est d'elle que le monde dit tant de mal, et il a raison. Mais il ajoute: « Toute piété en est là, » et il a tort.

Le fond de cette piété jalouse, c'est l'égoïsme, un égoïsme inné, un égoïsme de caractère, souvent entretenu et accru par la condition de ces personnes qui volontiers sont pieuses, mais à leur façon... et leur profit. Soit dédain du monde, soit plus encore délaissement ou amour de leur liberté, elles sont demeurées seules, elles ont ignoré ces dévouements vertueux et féconds de la famille, qui exigent la patience et la forment, ces souffrances qui apprennent à vivre: celui qui n'a pas souffert, que sait-il? Par éducation peut-être, par distraction ensuite et besoin d'occupation, enfin par habitude et par routine, elles sont devenues pieuses. Mais elles n'aiment au fond qu'une chose: leur personne; car, pour Dieu, elles le servent mal, et le prochain, elles le détestent. C'est ce qui leur fait porter dans la piété l'esprit d'observation, l'esprit de critique et l'esprit de sévérité.

*L'esprit d'observation.* Elles ont l'œil à tout ce qui se passe dans une église. Elles remarquent tout, les défauts surtout et les bévues. Jusque-là, rien d'absolument coupable: tout le monde a des yeux pour voir. Il serait toutefois plus parfait de moins chercher à scruter dans le prochain ce qui prête flanc à la critique, de baisser plus souvent les yeux, de se recueillir et de prier.

Mais où le défaut s'aggrave, c'est quand, à l'esprit d'observation, se joint *l'esprit de critique*. Tout ce qu'on a remarqué des défauts du prochain, on le redit, on le commente, on l'interprète méchamment. Et les jugements téméraires sont suivis bientôt de conversations pleines de critiques, de médisances et parfois de calomnies. Que de victimes cet esprit de critique ne fait-il pas dans nos rangs! et qui d'entre nous, plus ou moins, n'a à faire ici son *mea culpa*?

Faute d'autant plus grave et plus dangereuse qu'elle se cache parfois sous les dehors du zèle, et qu'elle est accompagnée d'un *esprit d'intransi-*

*geante sévérité.* On est prude, on se scandalise à la moindre parole répréhensible, et si l'on se montre extérieurement régulier, il semble qu'on soit devenu réellement impeccable et qu'on ait le droit de condamner tout le monde.

2. Quel contraste avec cette piété authentique dont saint Paul nous a tracé le ravissant tableau ! *Charitas pateriens est, benigna est.* La charité, la piété inspirée par la foi et l'amour est douce et patiente. Elle est pleine d'égards et de bons procédés ; elle est aimable et gracieuse : *benigna est.* Elle ne s'offense pas, ne se froisse pas, ne se brouille pas, ne se boude pas, ne se venge pas. Elle souffre sans rien dire des paroles blessantes et des mauvais procédés. *Non cogitat malum* : elle n'est pas soupçonneuse, elle ne suppose pas le mal ; quand elle le rencontre, elle l'excuse ; elle aime à croire le bien de tout le monde. Elle aperçoit la poutre qui est dans son œil avant de voir le fétu de paille dans l'œil de ses frères. *Non querit quæ sua sunt* : elle ne recherche pas son bien et son intérêt propres, mais le bien et l'intérêt des autres ; elle n'est pas égoïste, mais dévouée ; elle donne et elle se donne. L'esprit de charité l'inspire et l'anime.

### III. — La piété intermittente.

Enfin il est une piété intermittente et fantasque. Ce qui lui manque, c'est l'esprit de suite, c'est la constance, c'est la *persévérance*.

Elle a des saisons pieuses et des saisons qui ne le sont pas, comme il y a des périodes pluvieuses et des périodes de beau temps. Quand elle est dans ses bonnes heures, tout va bien ; notre dévote ira à la messe tous les jours, assistera à tous les offices, dira le chapelet, le rosaire, et fera jusqu'à son chemin de croix. Et puis, tout d'un coup, c'est fini, ce beau feu s'éteint. Le soleil de la ferveur se cache ; c'est la période des pluies et des brouillards. De pratiques pieuses, peu désormais...

Pauvre dévotion que cette dévotion qui a ses lunes ! La vraie piété, elle, marche toujours du même pas égal et tranquille. Pas d'empressement, pas d'à-coups. Sans doute, elle a ses bons et ses mauvais jours ; tout le monde en est là. Mais quand Dieu lui donne la ferveur sensible, elle fait des provisions de force ; quand au contraire la nuit se fait dans son âme et que la sécheresse alanguit son cœur, elle demeure assez vaillante pour aller droit son chemin, combattre bravement le bon combat, faire jusqu'au bout son devoir, quand les attraites extérieurs ont disparu.

Et maintenant, mes frères, une dernière et bien grave recommandation. Faites votre examen, mais gardez-vous bien de faire celui des autres. Ne dites donc pas : « Une telle a l'esprit de critique, » de crainte de montrer que vous en êtes vous-mêmes infestés. Les autres peuvent avoir leurs défauts ; c'est leur affaire, ce n'est pas la vôtre. Ils ont quelqu'un pour les juger : c'est Dieu, ce n'est pas vous. Faites donc votre examen. Quels sont en vous, personnes pieuses, les défauts non de la piété, mais

de la personne ? Le respect humain, la curiosité, la vanité, l'égoïsme, l'esprit d'observation, l'esprit de critique, l'esprit de caprice ne mêlent-ils pas leurs scories à l'or pur de votre piété ?

Ayez la sincérité de reconnaître vos défauts.

Ayez le courage de les combattre.

Ayez la générosité de les vaincre.

Ainsi soit-il.

## IX

### LA PIÉTÉ PARESSEUSE

Nous avons signalé, flagellé et pris la résolution de corriger plusieurs défauts de la piété. Il en est un dernier — est-ce bien le dernier ? je ne sais, mais c'est l'un des plus pernicieux et des plus graves, — un défaut si fréquent qu'on peut l'appeler universel, dont la rouille altère presque toujours la piété même la plus sincère. Ce défaut c'est la paresse.

Tout homme est paresseux, les personnes dévotes plus que les autres. Cette parole n'est pas la boutade d'un misanthrope un peu caustique, c'est une observation que je puise dans les écrits d'un des meilleurs auteurs ascétiques du siècle dernier, le Père Faber. « Personne, dit-il, ne se livre de soi-même à un travail pénible. Il faut qu'il y soit poussé par un agent quelconque, peu importe que ce soit l'amour de l'argent ou la crainte de l'enfer... Mais les personnes vouées à la vie spirituelle ont une inclination spéciale à être paresseuses, dont elles ne se délient pas assez... C'est un fait incontestable (et depuis longtemps le monde avec sa malice ordinaire l'a proclamé bien haut) que la classe des personnes dévotes est particulièrement oisive. »

Comme entre toutes les maladies qui rongent et ruinent la piété, la paresse est l'une des plus graves, des plus répandues, des plus pernicieuses, nous allons en étudier avec soin les *symptômes*, les *causes*, les *ravages* et les *remèdes*. Tout à l'heure, nous dirons au bon Maître la prière du lépreux : « Seigneur, si vous voulez, vous pouvez me guérir ! » Demandons-lui d'abord de nous faire connaître toute l'étendue de notre mal.

#### I. — Les symptômes de la paresse.

Nous avons porté contre les personnes pieuses de graves accusations. En quoi donc ces personnes sont-elles si paresseuses ?

1. C'est premièrement qu'elles n'en font pas assez pour le bon Dieu. — Quand même elles feraient au grand complet tout les exercices de piété que comporte une vie vraiment chrétienne : méditation et messe le matin, visite au Saint-Sacrement, lecture pieuse et chapelet le soir, fréquentation des sacrements, œuvres de charité, pratiques de mortification, qu'est-ce que cela auprès de ce que Jésus-Christ a fait pour nous ? qu'est-ce que cela auprès de ce que les saints ont



fait pour lui ? Où est cet esprit de prière qui animait un saint François de Sales au point qu'il n'interrompait jamais son oraison, au milieu même des plus absorbantes affaires ? où est cet esprit de mortification qui faisait de la vie d'un saint Pierre d'Alcantara un martyre volontaire et permanent ? où est cet esprit d'amour sésaphique qui embrassait un saint François d'Assise et une sainte Thérèse ?

Mais admettons que ce qu'ont fait les saints, on ne peut pas raisonnablement l'exiger de vous, que vous n'êtes pas appelés à leur vie héroïque, que ce serait imprudence et présomption de vouloir les imiter complètement.

2. Où la paresse des personnes pieuses apparaît plus encore, c'est deuxièmement en ceci : *ce qu'elles font pour le bon Dieu, elles le font mal.*

Leurs actions et œuvres pies ne sont pas inspirées toujours par un *motif* bien pur, une vue de foi, mais par ces petits mobiles que nous avons analysés, qui sont le respect humain, la curiosité, la vanité, la routine.

La *manière* dont sont accomplis ces exercices de piété est plus défectueuse encore : ils sont faits hors du temps marqué, sans régularité, d'après le caprice et la fantaisie. Il en résulte que les devoirs arriérés remis à plus tard s'accumulent et se présentent les uns sur les autres. Le soir venu, on a plusieurs exercices en retard que l'on ne veut pas encore omettre absolument et qu'on exécute à la hâte, avec un empressement peu surnaturel, comme autant de corvées dont on veut se débarrasser le plus tôt possible.

On raconte que les peuples du Thibet, mesurant leur piété à la longueur de leurs oraisons, ont imaginé d'écrire d'interminables formules de prières sur des feuilles cousues ensemble et formant un ruban d'une longueur prodigieuse. Ils enroulent ce ruban autour d'un petit moulin. Le moulin tourne, et dévide, dévide... Le lendemain, on enroule le ruban à nouveau, et la prière recommence. Comment Dieu pourrait-il se plaindre quand on le prie si longtemps ? — Vous souriez de la singulière piété des Thibétains ; mais la nôtre ne lui ressemble-t-elle pas quelque peu ? Que de chapelets récités machinalement, du bout des lèvres, sans attention, sans recueillement, sans prendre la peine de penser ! Que de prières barbouillées et bredouillées avec une précipitation et une volubilité véritablement curieuses et qui éveillent tout de suite dans l'esprit un rapprochement peu flatteur : qui tourne plus vite alors, de votre langue ou du moulin ? Et vous croyez que c'est de la piété, cela ? C'est tout simplement de la paresse.

Pis encore, c'est un manque d'égards criant, un sans-gêne grossier vis-à-vis de Dieu à qui nous nous adressons. Oserait-on jamais parler ainsi à n'importe quelle personne respectable ? Ce sans-gêne paresseux se glisse jusque dans les heures les plus saintes, pour faire son action de grâces après la communion, par exemple. C'est au petit jour,

après l'une des messes du matin. La lumière discrète et tamisée par les vitraux, le silence mystérieux du sanctuaire, l'atmosphère assez douce, tout contribue à entretenir l'engourdissement du lever. On s'établit dans une position commode, et l'on commence alors une demi-réverie pieuse, une sorte de songe mystique, qui n'est pas sans charmes, mais qui est peut-être bien sans mérites.

3. Troisièmement enfin, le plus regrettable peut-être de ces désordres de la paresse, c'est que, en dehors des heures et souvent dans les heures consacrées à la prière, *les personnes pieuses perdent leur temps.*

Perdre son temps, quelle perte immense ! « Le temps, c'est de l'argent, » dit un proverbe anglais. C'est trop peu dire. « Après la grâce, écrit un célèbre cardinal anglais, Manning, le temps est le plus précieux don de Dieu... Le temps est plein de l'éternité. »

Perdre son temps, quelle perte irréparable ! « Il y a bien peu de fautes qui soient irréparables, dit le Père Faber, mais il faut avouer que la perte du temps en est une. » Il est accordé à tout homme un moment propice pour semer et un moment propice pour moissonner en vue de l'éternité. Si nous laissons passer le temps des semailles, la moisson sera perdue pour nous. Il pourra nous être accordé un autre temps pour semer et un autre temps pour récolter. Mais ce sera un *autre* temps ; le temps perdu est perdu pour toujours.

Et cependant, quoi de plus facile et de plus commun parmi les personnes dévotes, que de perdre le temps : en conversations futiles, en correspondances superflues, en rêveries et imaginations vaines ?

Piété paresseuse, celle qui se répand en visites de civilité et de convenance, où l'on dévore le temps, sinon le prochain, en inondant les salons des flots d'un frivole babil, où l'on gaspille et jette au vent les plus belles heures de la journée.

Piété paresseuse, celle qui s'épanche en lettres futiles, qui dissipent le recueillement, multiplient les distractions, resserrent les attaches dangereuses, favorisent la manie de l'exagération, et continuent la vie de bavardage et de frivolité.

Piété paresseuse encore, celle — et combien fréquente en certaines âmes ! — qui se laisse emporter dans le monde des rêves au souffle de l'imagination. Et je ne parle pas même, ici, des divagations dangereuses provoquées par je ne sais quels romans et qui évoquent je ne sais quelles images ; je parle des rêveries pieuses, des châteaux en Espagne qu'une imagination mystique bâtit si volontiers aux rivages enchanteurs de la sainteté. Toute spécieuse qu'elle semble, cette oiseuse industrie n'est pas la plus innocente des fraudes de la paresse. « Un homme s'est-il jamais surpris à bâtir un château en Espagne, sans chercher à l'exploiter au profit de sa vanité ou de son orgueil ? Peut-on passer une heure à répandre de magnifiques aumônes en esprit, à porter mille croix avec héroïsme, à souffrir le martyre, à évangéliser des

pays entiers, à construire des églises, à fonder des hôpitaux, à entrer dans des ordres soumis à une règle sévère, à se préparer une mort édifiante, à opérer des miracles sur sa propre tombe, sans que, quelque religieux que l'on soit, on ne devienne nécessairement plus vain et plus sot qu'on était une heure auparavant !... On s'enivre de vanité et de sentiment. C'est pire que de lire des romans... Cette habitude désole et pervertit une âme... C'est une éruption destructive qui détruit toute fraîcheur, toute verdure, tout fruit, et ne laisse derrière soi qu'une langueur vaporeuse, une humeur fantasque et un invincible ennui à l'égard des choses de Dieu. » Ainsi parle encore le Père Faber.

Tous ces travers si malmenés par ce maître de la vie spirituelle, sont les vrais symptômes de la paresse.

## II. — Les causes, les conséquences et les remèdes.

### 1. Pourquoi est-on si paresseux ?

C'est par *lésinerie* dans le service de Dieu. « A quoi bon se donner tant de peine ? dit-on. Dieu n'en demande pas tant. Par exemple, il n'est pas nécessaire d'assister aux vêpres. On n'est pas du tout obligé de venir à la prière en carême. Pourvu qu'on remplisse les devoirs prescrits... » Et pour s'excuser on accuse : « Et puis, celles qui y vont ne valent pas mieux pour cela. Combien qui n'en font pas tant et qui ont encore plus de religion au fond ! » On ne se nomme pas, mais c'est évidemment sous-entendu.

Si on est paresseux, c'est encore par *négligence*. On se met en retard, on se laisse aller, on s'endort dans une torpeur que rien n'arrive à secouer. Ce n'est pas qu'on ne désire être pieux, mais à condition qu'il n'en coûte rien. On pratiquerait volontiers la piété, mais seulement celle qui ne gêne pas. On irait bien à la messe du matin, mais il fait si bon dans son lit ! au salut le soir, mais l'heure est si propice pour la promenade ! Ainsi du reste.

Lésinerie et négligence, voilà les deux causes de la paresse. La première est un vice de l'esprit, la seconde un vice de la volonté.

2. Ai-je besoin de m'étendre maintenant sur les funestes *conséquences* et les ravages déplorables de ce vice ?

Quand on est paresseux, on n'avance pas. Pour acquérir la richesse et les honneurs, que de mal ne faut-il pas se donner ! Quand il s'agit d'acquérir la sainteté, c'est la même chose. Les alouettes ne tombent pas du ciel toutes rôties ; les vertus ne viennent pas en dormant. Pour les avoir, il faut s'en donner la peine. Combien d'âmes pieuses qui étaient appelées à une haute sainteté, qui avaient reçu pour cela des grâces de choix ! Elles ont pris la croix pour suivre le Maître ; puis la trouvant trop lourde, elles se sont assises pour se reposer ; elles sont restées en chemin. Elles étaient paresseuses.

Quand on est paresseux, on devient triste. Rien ne rend joyeux comme de travailler. Le travail, comme la noix, est un fruit dont l'écorce est amère et l'amande bien douce. Comme on se sent le cœur exubérant de joie, l'âme reposée, au soir d'une journée bien remplie ! « Il n'est pas de chagrin si accablant, disait M. Thiers, qu'un labeur acharné ne parvienne à distraire et consoler. » A plus forte raison quand c'est pour Dieu qu'on a travaillé. « *Seigneur, vous m'avez trompé !* » s'écriait un vieux solitaire blanchi dans les austérités de la pénitence. « Je n'envisageais à votre suite que des croix à porter, des souffrances à supporter, des jours de tristesse et de pénitence : et voilà que je n'éprouve que joie et consolation. *Vous m'avez trompé !* »

Il y a des paresseux qui ne s'attristent pas, mais qui se contentent de leur peu honorable médiocrité. Ce sont les plus malades. Mauvais signe que cette satisfaction de soi-même : signe manifeste de tiédeur. Avez-vous déjà vu de ces jeunes filles poitrinaires qui s'illusionnent, font en souriant de beaux projets d'avenir, quand le médecin dit tout bas en sortant : « Elle en a peut-être encore pour quinze jours ! » C'est l'état de ces âmes paresseuses qui se complaisent en leurs défauts, et qu'on peut appeler des *poitrinaires spirituels*. Quelques jours sont à peine écoulés qu'un crachement de sang inattendu vient ouvrir les yeux à la jeune malade. Ainsi en arrive-t-il pour le poitrinaire spirituel. Un jour ou l'autre il fait une chute honteuse, une faute mortelle. Il s'étonne : il ne se croyait pas si bas. Heureux s'il se relève et se guérit !

3. Il faut pour cela prendre courageusement les *remèdes* nécessaires. On peut en indiquer plusieurs. Il en est un qui supplée à tout autre : la *régularité*.

Soyez réguliers. Ayez une règle qui fixe le nombre et la méthode de vos exercices de piété, l'heure à laquelle vous les ferez, le temps à y consacrer. Ayez une règle qui détermine l'emploi de votre temps, et suivez cette règle, vous ferez ainsi ce que Dieu demande de vous : « *Qui regulare vivit, Deo vivit.* » Ce que vous ferez, vous le ferez bien, au moment voulu. Chacun de vos jours sera trouvé rempli. Votre vie sera un courant dont chaque flot emportera à chaque heure aux rivages de l'éternité le témoignage de votre piété fidèle, avec le gage de votre récompense infinie.

Ainsi soit-il.

## PETIT CARÊME POUR LES HOMMES

### IV

#### LA CONTRITION

Messieurs,

Il y a deux actes qui détruisent le péché, et le font disparaître de l'âme qui l'a commis. Le premier de ces actes est un acte intérieur qui se



passé en nous-mêmes, dans cette région sacrée qu'on appelle le cœur ; et cet acte dont je voudrais vous dire un mot aujourd'hui, c'est le repentir ou si vous voulez, pour parler la langue de l'Eglise, c'est la contrition.

Qu'est-ce que c'est donc que la contrition ? Est-ce seulement la honte d'avoir péché, la honte, quand on a l'âme fière, de se sentir déchu, et couvert de je ne sais quelle souillure qui nous rend abominables à nos propres yeux ? Est-ce seulement ce tourment mystérieux qui est le châtement de la conscience révoltée et qui s'appelle le remords ? Non, Messieurs, la contrition est bien autre chose. C'est la douleur d'une âme qui voit ses fautes telles que la lumière de la foi les lui montre, et telles aussi que Dieu les lui reproche, et qui à cause de cela pleure, gémit et veut à tout prix s'en défaire.

La contrition, Messieurs !... Regardez David, David adultère et homicide ; le prophète Nathan vient le trouver, et sans pitié pour ses joies criminelles, il lui jette à la face cette apostrophe qui lui ouvre les yeux : « C'est toi, lui dit-il, c'est toi cet homme indigne qui mérite tous les châtements, *tu es ille vir.* » Et David a compris, et dès lors il pleure, il déteste son péché. « Mon Dieu, s'écrie-t-il, j'ai péché, je suis malheureux de vous avoir offensé, ayez pitié de moi, *misericordere mei Deus.* »

Regardez encore l'apôtre Pierre. Il a renié son Maître ; il a dit, par trois fois, dans la cour du grand-prêtre, qu'il ne connaissait pas cet homme-là ; mais le chant du coq réveille sa conscience, il sort, il se rend compte du crime qu'il vient de commettre ; et pendant tout le reste de sa vie, il n'aura pas assez de larmes, sur ses joues amaigries et creusées par la douleur, pour l'expié et mériter son pardon.

Voilà, Messieurs, la contrition ; et elle est absolument nécessaire au salut, ne l'oubliez pas. Rien ne saurait en tenir lieu, ni les prières, ni les aumônes, ni les œuvres mêmes du zèle chrétien. Sans la contrition, hélas ! malheur au pécheur ! Malheur à son âme ! malheur à son corps ! malheur à sa vie ! malheur à son éternité ! Il est impossible de le sauver, et bientôt, tout à l'heure, quand il emportera avec lui, dans la tombe, ses péchés inexpiés, la justice divine, sur le seuil de l'autre monde, ne pourra que lui crier cette sentence écrite dans nos évangiles : « Va-t-en, maudit, je te chasse pour toujours !... »

Mais, Messieurs, si la contrition est si nécessaire, comment donc l'avoir ?

Comment l'avoir ? Mais d'abord, regardez en vous-mêmes. Est-il possible qu'apercevant vos infidélités trop nombreuses à la loi de Dieu, infidélités de paroles, d'omissions, d'actions, infidélités qui vous ont rendus parfois criminels, je ne dis pas devant les hommes, mais devant votre conscience, est-il possible que vous n'en éprouviez pas du déplaisir, de la tristesse, de l'ennui ? Est-il possible même que vous n'alliez pas jus-

qu'à dire cette parole qui est la reconnaissance et l'aveu de votre indignité : « Ce que j'ai fait, c'est mal, c'est très mal ! »

Comment avoir la contrition ? Mais, Messieurs, après avoir examiné en vous-mêmes vos péchés, essayez donc de regarder Dieu, si grand, si pur, si saint, Dieu, votre créateur et votre juge, qui se dresse devant vous, qui vous interroge, qui vous demande compte de ses lumières et de ses grâces, et qui, malgré tout, il faut bien le dire, vous offre encore de se réconcilier avec vous. Quelle confusion ! Ah ! Messieurs, si du fond de l'abîme où vous ont précipités vos fautes, si vous avez vu Dieu, irrité sans doute, mais cependant penché vers vous, et vous tendant la main de sa miséricorde, faites comme David, faites comme Pierre, faites comme Augustin converti : implorez sa pitié et demandez-lui, en grâce, qu'il crée en vous un cœur nouveau, un cœur sanctifié par le repentir.

Je n'ai plus qu'un mot à ajouter. Après avoir regardé votre âme et Dieu, regardez encore quelque chose qui est votre œuvre.

Il y a dix-neuf cents ans, un homme était venu sur la terre, cet homme était le Fils de Dieu, et il apportait au monde le salut. Il naquit dans une étable, il grandit dans l'atelier d'un charpentier et quand il eut trente ans, ils s'en alla sur les chemins de la Judée, sur le bord des lacs, prêcher l'Evangile. Toutes les perfections divines se reflétaient en lui, comme notre visage dans un pur cristal. Mais il s'était chargé des péchés de l'humanité tout entière ; il en portait sur lui le honteux fardeau, et il fallut bien qu'il gravit un jour le dur sentier du Calvaire, pour aller mourir, là, comme un maudit, abandonné du ciel et de la terre.

Eh bien ! Messieurs, cet homme, ce Dieu qui meurt, voilà ce qu'il faut regarder ; car enfin c'est vous, ce sont vos péchés qui l'ont mené là, qui l'ont crucifié, qui lui ont percé les pieds et les mains, qui lui ont déchiré le front et ouvert le cœur. Et devant cette passion, cette agonie, cette mort, est-ce que vous pourrez bien dire : « Je n'y suis pour rien ? »

Non, Messieurs, vous ne le direz pas, car vous vous mentiriez à vous-mêmes. Mais, plutôt en ces jours de pénitence, vous embrasserez la croix de vos deux mains, vous y collerez vos lèvres, vous y attacherez votre cœur repentant, et vous ne voudrez pas vous en aller, la quitter, sans avoir reçu du divin Crucifié l'assurance qu'il a entendu la voix de votre contrition et qu'il vous pardonne.

Ainsi soit-il.

## IMPRIMATUR

Lingonis, die 4 martii 1903.

† SEBASTIANUS, *Episcopus Lingonensis.*

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT.

# L'Ami du Clergé Paroissial

## SOMMAIRE

**Le zèle chrétien, Instructions de Carême.** — V. La défense de l'Eglise, 209.

**Autrefois et Aujourd'hui.** — XI. Le cinquième commandement, 212. — XII. Sixième et neuvième, 215.

**Lectures de Carême sur la piété chrétienne.** — X. La charité pour le prochain, 218. — XI. La générosité pour Dieu, 220. — XII. Pratique de la charité envers le prochain, 222.

## LE ZÈLE CHRÉTIEN

### INSTRUCTIONS DE CARÊME

#### V

#### LA DÉFENSE DE L'ÉGLISE

*Honora matrem.*

Honorez votre mère.

Je vous ai demandé d'avoir du zèle pour Dieu et pour Jésus-Christ; je viens vous demander, ce soir, d'en avoir aussi pour l'Eglise.

Et si vous voulez que je vous dise tout de suite pourquoi j'aborde un pareil sujet, c'est que l'Eglise est associée à Dieu et à Jésus-Christ dans l'œuvre du salut du monde.

L'Eglise, en effet, à vrai dire, est la fille de Dieu et l'épouse de Jésus-Christ. Car saint Paul l'appelle ainsi; il nous la montre sans tache ni ride, sainte et immaculée entre les bras sanglants du Sauveur qui se l'est unie, à l'heure mémorable de son sacrifice, en des noces mystérieuses; et dès lors l'Eglise, en qui le Verbe, créateur de toutes choses, a mis et fécondé le germe béni de la vie surnaturelle et divine, l'Eglise, au regard des générations chrétiennes, et dans leur pensée, porte le nom le plus beau et le plus doux qu'il soit donné à l'homme de prononcer ici-bas.

Et comment vous-mêmes, mes frères, l'appeleriez-vous donc? Ah! je vous entends bien; vous avez adoré Dieu, vous l'avez invoqué et vous lui avez dit: « Notre Père!... » Eh bien! des mêmes lèvres et du même cœur, vous dites maintenant à l'Eglise: « Ma mère!... »

Et c'est vrai, l'Eglise est la mère, *sancta mater*, la mère visible de la grande famille chrétienne dont Jésus-Christ, lui, est le chef invisible. Et comme, en ces temps calamiteux, elle partage le sort de son royal et divin époux, il est bien juste que je réclame pour elle quelque chose du service et du dévouement que je vous ai demandé pour lui.

En deux mots, voici toute ma pensée: l'Eglise est une mère abreuvée d'amertumes, *consolez-la*; l'Eglise est une mère calomniée, persécutée, *vengez-la*.

#### I

1. Il y eut, dans les temps anciens, un homme, un prophète dont le regard allait plus loin que les

ruines de la cité au milieu desquelles il s'était assis pour se lamenter et pleurer. Cet homme, Jérémie, apercevait sur sa croix le Christ agonisant, et aux pieds de la sainte victime la Vierge Marie, et comme s'il eût senti leur martyre, il s'écriait en leur nom: « O vous qui passez, regardez et voyez s'il est une douleur semblable à la mienne! *O vos omnes qui transitis per viam, attendite et videte si est dolor sicut dolor meus!* »

Ce cri de désolation, mes frères, ne pensez-vous pas que l'Eglise puisse le faire sien aujourd'hui?

Oh! bien sûr, jamais elle n'aura le sort de Jérusalem tombée entre les mains de ses ennemis, pillée, dévastée. Car l'Eglise est immortelle, et son fondateur l'a prémunie contre les puissances infernales elles-mêmes.

Cependant il est dans sa destinée de subir et d'endurer les plus effroyables tourments.

Et quand je parle de tourments, n'allez pas croire qu'elle se plaigne également de tous. Il en est au devant desquels elle court avec une joyeuse intrépidité. Lorsque les païens, les barbares, levaient contre elle le glaive ou la hache, l'histoire nous la montre assez, debout et vaillante pour recevoir leurs coups; et mieux que cet ancien qui ne trembla point devant le fer prêt à le percer: « Frappez, leur disait-elle, frappez, car mon sang est une semence de vie... »

Mais il est d'autres tourments qu'elle ne peut supporter, qui la font se récrier: ce sont ceux qui lui viennent de ses propres enfants.

Quand la mère du jeune Tobie eut vu partir son fils et qu'elle fut privée de ses chères caresses, la maison lui sembla vide et sans charmes, et elle se mit à pleurer et à gémir, *cœpit mater ejus flere*. Mais l'Eglise, quelles larmes ne doit-elle pas verser sur ses enfants qui de bonne heure, tout après les joyeux embrassements de la première communion, s'en vont pour ne plus revenir jamais!

Quand Hérode eut massacré les petits enfants des environs de Bethléem, les mères des Innocents emplirent la contrée de tels cris que l'Evangile en a prolongé jusqu'à nous le douloureux écho. Mais l'Eglise, quel deuil ne doit-elle pas porter de ses enfants que l'impiété lui prend, qu'elle arrache de ses bras et qu'elle tue pour l'éternité!

Quand parmi les conjurés qui le poignardaient, en plein Sénat, César eut aperçu le fils de son cœur, Brutus, on dit qu'il se voila la face d'un geste las et découragé, en murmurant cette parole, une des plus déchirantes que l'histoire ait conservées: « Et toi aussi mon fils!... *Tu quoque...* » Mais l'Eglise, quelle honte et quelle douleur ne ressent-elle pas de ses fils, non pas seulement d'adoption, mais qu'elle a portés dans son sein, qu'elle a caressés et nourris de ses mains, qui se tournent contre elle, et qui s'en vont comploter, en je ne sais quels conciliabules, sa ruine et sa perte!... Ah! son cœur maternel est navré jusqu'à mourir, s'il était possible, et elle prend à témoin le monde entier de son martyre: « O vous qui passez, regardez et voyez s'il est une douleur semblable à la mienne!... »

Eh bien! mes frères, puisque c'est une mère, la



vôtre, qui parle ainsi, est-ce que c'est trop présumer de votre affection, de votre piété filiale que de vous demander de la consoler ? Assurément non, car vous n'êtes pas de ceux que le poète a flagellés en les montrant empressés à courtiser la fortune, mais plus empressés encore à fuir et à se dérober, si les temps deviennent sombres et pleins d'épreuves. *Tempora si fuerint nubila, solus eris.*

2. Que ferez-vous donc pour consoler l'Eglise ? — Mais d'abord vous compatirez à ses souffrances, vous prendrez le deuil avec elle.

Je ne vous demande pas un deuil de vêtements, comme vous le faites à la mort de quelqu'un des vôtres, mais je vous demande au moins une attitude digne et réservée, un éloignement voulu des fêtes mondaines. C'est bien d'avoir la foi, et de s'indigner aussi souvent que l'Eglise est frappée de coups qui retentissent douloureusement jusque dans la conscience publique. Mais des chrétiens qui savent sentir, qui ont le cœur noble et élevé, ne se contentent pas de cela. C'est trop peu pour leur zèle. Le prophète nous dit que les Israélites captifs, sur le bord des fleuves de Babylone, avaient suspendu aux saules du rivage leurs lyres et qu'ils ne faisaient plus que pleurer, au souvenir de la mère-patrie : *Illic sedimus et flevimus cum recordaremur Sion.* Eh bien ! voilà l'exemple qu'il faut suivre. Ah ! laissez en ces jours de larmes, laissez muets et sans voix les instruments qui dans vos maisons, pendant des nuits entières, donnent le signal et marquent la mesure des amusements les plus frivoles ; et ne permettez pas que les ennemis de la religion, après tant d'outrages faits à l'Eglise, sourient et triomphent encore des catholiques qui se disent si affligés, et qui n'en prennent pas moins leur large part des plaisirs bruyants et des joies intempérantes du monde.

Que ferez-vous encore pour consoler l'Eglise ? — Mais vous priez pour elle. Est-ce que vous ne savez pas qu'un peuple en prières finit par être plus fort qu'un peuple en armes ? Si donc l'Eglise est obligée de soutenir le choc et les assauts de tant d'ennemis, à vous de vous joindre aux saints du ciel, à la Vierge Marie, au Cœur adorable du Sauveur, pour amener Dieu à se lever enfin et à intervenir en faveur de la justice et du droit. Ah ! si les chrétiens voulaient !... Si au lieu de toujours importuner le ciel pour avoir les biens et les succès de la terre, s'ils avaient assez de cœur, assez de dévouement pour s'oublier et pour dire à Dieu : « L'Eglise d'abord, et moi ensuite ! » S'il se faisait dans le monde, sur tous les points à la fois, un concert de suppliante clameur bien autrement fort que le bruit des blasphèmes et des vociférations des impies, comment donc Dieu, d'un souffle de sa colère, ne dissiperait-il pas les ennemis de l'Eglise ainsi que le vent soulève et chasse la poussière des routes ? Et l'Eglise à son tour, délivrée de ses angoisses, comment ne serait-elle pas heureuse et fière d'avoir senti battre et palpiter pour elle le cœur de ses enfants ?

Et si à vos prières vous ajoutez quelque chose qui les achève et qui les rende plus actives et plus

pénétrantes pour monter jusqu'à Dieu, si vous ajoutez de généreux efforts pour compenser par plus de vertu les déflections dont elle gémit, à la bonne heure ! vous la consolez au delà même de ses afflictions.

Et vous me permettez bien de vous le dire, en appelant sur ce point votre attention : je ne comprends pas que des chrétiens se laissent ébranler par le spectacle des choses présentes, et qu'en entendant crier contre l'Eglise, ils prennent peur ; je comprends moins encore qu'en voyant ceux qui la quittent, pour passer dans le camp de ceux qui détiennent les fonctions et les pouvoirs publics, ils soient tentés de céder et de faire comme eux. Est-ce que ce qui arrive n'a pas été prédit dans l'Evangile ? Est-ce que Jésus-Christ, en l'annonçant, n'a pas voulu nous mettre en garde contre les défaillances et les lâchetés toujours possibles de la nature humaine ? Ah ! soyez plus grands, mes frères, élevez-vous au dessus de tout ce qui déprime les âmes et les asservit à la terre. Jamais il n'y a eu autant de blasphèmes, de révoltes, de cupidité ; jamais il n'y a eu autant de haines, de sensualité et de luxure ; jamais il n'y a eu autant de violences et d'attentats contre l'Eglise ; eh bien ! c'est le moment de pousser votre foi, votre soumission, votre charité, la pureté de vos mœurs, la générosité de votre cœur, aussi loin que vous le pourrez, jusqu'à l'héroïsme même.

Et alors, écoutez bien ! Deux fois, Dieu abaissant ses regards sur le Christ, et parmi les eaux du Jourdain, et dans la transfiguration du Thabor, laissa tomber de ses lèvres, ouvertes par l'amour, cette parole que la terre entendit avec des tressaillements de joie : « Celui-ci est mon fils bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances. » Ainsi l'Eglise, en vous voyant occupés à toutes les œuvres du zèle : « Ceux-ci, dira-t-elle, je les reconnais, ce sont mes enfants de prédilection, et ils me donnent assez de bonheur pour que je ne sente plus mes maux et que j'oublie tout le reste. »

## II

L'Eglise est une mère calomniée, persécutée : vengez-la.

Parmi les choses tristes de ce temps, mes frères, je vous avoue que pour un cœur droit, sincèrement attaché à la vérité, sensible au divin rayonnement de la beauté morale, il n'y a rien de plus douloureux que d'entendre parler de l'Eglise et de la voir traiter comme on le fait si souvent de nos jours.

Vous vous rappelez cette scène impressionnante dans sa majesté tranquille et douce, que nous raconte l'Evangile et qui nous montre Jésus-Christ au milieu de ses apôtres, et voulant savoir de leur bouche ce qu'on pensait de lui dans le monde.

« Qu'est-ce que les hommes disent de moi ? » leur demandait-il. Vous savez la réponse des apôtres ; elle était tout à la louange, tout à l'honneur de leur Maître.

Mais, mes frères, si l'Eglise vous posait, en ce moment, à vous qui êtes ses enfants et qui, j'en suis sûr, avez pour elle un amour filial, si elle vous posait la même question : « Qu'est-ce que les hommes disent de moi ? *Quem dicunt me esse homines ?* »

Eh bien ! Est-ce que vous pourriez, est-ce que vous oseriez lui répondre ? Est-ce que vous ne baisseriez pas les yeux ? Est-ce que vous ne seriez pas obligés de garder un silence plus éloquent, plus expressif que toutes les paroles ?

Ce que les hommes disent de l'Eglise ? Mais à part le petit nombre de ceux qui la bénissent et qui lui rendent justice, combien n'y en a-t-il pas qui la calomnient ?

Encore s'ils l'avaient étudiée, s'ils s'étaient rendu compte par eux-mêmes de sa nature, de son origine, de son histoire, s'ils avaient pris soin de la suivre pas à pas, à travers les siècles et dans ses développements, chez les peuples civilisés ou barbares, pour savoir si, oui ou non, elle avait servi les intérêts de l'humanité !... Mais, hélas ! ce n'est point ainsi qu'on agit avec elle. On n'y regarde pas de si près. A quoi bon, du reste ! S'il fallait avoir un esprit cultivé, des connaissances étendues, le sens de la vérité et de la justice, que pourrait-on en dire, sinon du bien ?

Dès lors, il vaut mieux rester dans son ignorance et sa sottise, et en prendre tout à son aise vis-à-vis de l'Eglise. Et c'est ainsi qu'on la calomnie, en en faisant dans le monde une école de superstition, une école qui déprime et rabaisse les plus nobles et les plus brillantes facultés de l'homme. C'est ainsi qu'on la calomnie, en l'accusant d'être contraire, hostile à tous les progrès et à toutes les libertés légitimes de ce temps. C'est ainsi qu'on la calomnie, en lui attribuant des richesses imaginaires, et en lui prêtant des pensées de convoitise et de cupidité à l'endroit des biens de la terre. C'est ainsi qu'on la calomnie, en voulant à toute force qu'elle ait la prétention de dominer la société civile et de la tenir en tutelle.

Eh bien ! en présence de tant d'accusations injustes, déloyales, malveillantes, tout chrétien a le devoir de venger l'Eglise.

Je ne sais plus qui a dit : « Il ne faut pas toucher, frapper une femme, fût-ce avec une fleur. » Mais, mes frères, l'Eglise est notre mère, et ce n'est point avec des fleurs qu'on la frappe. Comment donc notre cœur, à la voir si maltraitée, ne bondirait-il pas dans notre poitrine ? Seulement, prenez-y garde : quand je vous parle de vengeance, je n'entends point que vous recouriez aux violences que se permettent les passions humaines surexcitées par l'injure ; je n'entends point non plus que vous profériez je ne sais quelles imprécations haineuses contre les ennemis de l'Eglise. C'est à Dieu seul qu'il appartient de juger et de punir, et je me souviens que Jésus-Christ blâma fort, un jour, l'impatience de ses apôtres qui lui demandaient de faire tomber le feu du ciel sur des villes ingrates et rebelles : « Vous ne savez pas, leur dit-il, de quel esprit vous êtes. »

Aussi, mes frères, la vengeance que je vous demande est une noble vengeance, une vengeance chrétienne. Que vous n'alliez pas avec les impies, que vous leur refusiez l'estime, la confiance, les respects et les suffrages qu'ils ne méritent point, c'est votre droit et c'est votre devoir ; mais après cela, vengez l'Eglise en glorifiant sa doctrine et sa morale, en déclarant non pas seulement par vos paroles, mais par votre foi ferme, invincible, par vos actes, qu'il n'y a rien de mieux fondé et de mieux établi ici-bas. Vengez l'Eglise en montrant, l'histoire en main, que depuis dix-neuf cents ans elle s'est mise à la tête de toutes les civilisations et qu'elle a toujours proclamé et défendu la première et la plus sainte de toutes les libertés, la liberté des âmes. Vengez l'Eglise en rappelant que si elle a pris sa part des biens de ce monde, elle s'en est toujours servie, sauf des exceptions qu'elle a été la première à condamner, pour le bien et le soulagement des misères morales ou physiques de l'humanité souffrante. Vengez l'Eglise en affirmant, avec la dernière énergie, qu'elle est une société religieuse établie de Dieu, et non pas une société comme les autres, une société politique fondée par des hommes. Dieu en effet n'a pas voulu qu'elle appliquât son activité et sa vie aux intérêts périssables du temps et de la terre. Aussi, elle n'est la rivale d'aucun pouvoir humain, que ce pouvoir, pour employer un mot que vous comprendrez bien, soit à droite ou qu'il soit à gauche. Non pas qu'elle dédaigne les pouvoirs légitimes d'ici-bas : elle les respecte au contraire, elle les consacre, elle met au front des gouvernements établis un reflet de l'autorité divine ; mais elle est trop grande, elle a une trop haute mission pour qu'elle se borne à se tailler, dans le monde, par la force ou par tout autre moyen, un royaume, un empire éphémère.

L'Eglise ressemble à la croix qui étend ses deux bras aussi bien à gauche qu'à droite ; à la croix qui monte et se dresse dans le ciel au dessus de l'humanité, pour lui apprendre et lui révéler, dans un symbole éloquent, ses immortelles destinées. Ah ! dites, répondez à ceux qui lui jettent aujourd'hui à la face cette injure de la comparer aux sociétés qui se disputent la terre : « Vous la calomniez ; l'Eglise, fière de sa divine origine, pure de toute convoitise, est au dessus de tous les partis, elle n'est d'aucun, et si elle est mêlée à notre vie individuelle et sociale, c'est pour donner aux hommes, avec une tendresse, avec une générosité inépuisables, les lumières, les grâces et les pardons sans lesquels il n'y a point de salut. »

Vengez encore l'Eglise, mes frères, en revendiquant pour elle les droits sacrés qu'elle réclame, en lui marquant, en ces jours où elle est si humiliée, un amour qui redouble de zèle et de délicates attentions. Qu'importe qu'on la couvre, comme Jésus-Christ dans sa passion, de plaies, de boue et de crachats ! C'est votre mère ; approchez-vous et dites-lui qu'elle vous paraît plus belle et plus sainte sous sa couronne d'épines, que si elle portait la pourpre et le diadème des rois.



Vengez l'Eglise en honorant plus que jamais le caractère sacré de ses pontifes, de ses religieux et de ses prêtres, surtout de ceux qui souffrent persécution pour la justice. On dit que Napoléon, un jour, entouré de son état-major, voyant passer, sur le champ de bataille où il avait triomphé; un convoi de blessés ennemis, se découvrit respectueusement devant eux et s'écria : « Honneur au courage malheureux ! » Eh bien ! l'Eglise a aussi je ne dis pas ses vaincus, ils ne le sont pas, mais ses blessés ; vous les connaissez bien, je ne les nommerai pas autrement. Ah ! sur la route de l'exil, sur le chemin de la terre étrangère où ils vont, pour leurs vœux, demander asile et liberté, aux abords des prétoires où on les cite, partout où vous les rencontrerez, saluez-les, car ils sont deux fois sacrés par la religion et par le malheur !

Enfin, mes frères, car je ne saurais tout dire, vengez l'Eglise en lui venant en aide, en coopérant à toutes les œuvres qu'elle entreprend pour sanctifier les âmes qui lui appartiennent déjà, et pour conquérir celles qu'elle n'a pas encore.

On prétend que l'Eglise a des avidités contre lesquelles on ne saurait prendre trop de garanties. — Eh bien ! oui, c'est vrai, l'Eglise est ambitieuse, elle a une passion qui la domine et qui l'entraîne, une passion si forte que voilà dix-neuf siècles qu'elle la couvre de sang et de blessures.

Mais, entendons-nous bien, cette passion ne ressemble en rien aux passions humaines qui se jettent sur leur proie pour la dévorer : la passion de l'Eglise, c'est la passion des âmes. Dieu les lui a toutes données, sans exception, elle ne peut pas dire qu'elle n'en veut pas, que ses forces la trahiront, que le monde est trop vaste et l'apostolat trop périlleux.

Ah ! de nos jours, il y a des parents égoïstes jusqu'à la lâcheté, qui mesurent la vie avec une parcimonie criminelle, au lieu de la multiplier. L'Eglise, elle, s'épuise, elle se sacrifie pour enfant partout et toujours de nouvelles générations chrétiennes, et elle n'est jamais satisfaite et elle s'écrie comme son Maître : « La moisson est grande, mais les ouvriers manquent. *Operarii autem pauci.* »

De grâce, soyez de quelque façon les ouvriers, les auxiliaires de l'Eglise ; aidez-la dans ses travaux, aidez-la de vos prières, aidez-la de vos aumônes, aidez-la de vos démarches, de vos fatigues et de toutes les industries de votre zèle ; aidez-la, et si un jour, parmi les pécheurs endurcis, parmi les indifférents et les tièdes, parmi les sceptiques et les mondains et jusque parmi les impies, parmi ceux qui la combattent et la persécutent, si vous parvenez à éclairer et à toucher une âme que vous amènerez à ses pieds repentante et convertie, oh ! la belle et sainte vengeance !

Nous entrons aujourd'hui même dans le temps de la Passion, temps qui nous rappelle le crucifiement de l'Homme-Dieu. Avant de mourir il avait prié pour ses bourreaux, en mourant il avait converti le bon larron, après sa mort il arracha au centurion témoin de son supplice, cet aveu qui

était un acte de foi : « Celui-ci était vraiment le Fils de Dieu ! »

Ce fut sa vengeance. O sainte Eglise, que ce soit aussi la tienne et la nôtre ! Puissent tes enfants rebelles se repentir de t'avoir mise sur la croix ! Puissent-ils te revenir bientôt, et avec nous chanter l'hymne sacré de la fraternité chrétienne : « Qu'il est bon, qu'il est doux pour des frères d'habiter ensemble et de se sentir dans les bras et sur le cœur de la meilleure et de la plus tendre des mères !... » Ainsi soit-il.

## AUTREFOIS ET AUJOURD'HUI

### XI

#### LE CINQUIÈME COMMANDEMENT

Mes frères,

A-t-on dit souvent, et ne répète-t-on pas tous les jours, que notre temps est un temps de progrès ? Progrès dans les sciences et dans les arts, progrès dans le commerce et l'industrie, progrès dans l'instruction, progrès dans le bien-être... Oui, mais dans cette nomenclature sonore, on oublie de mentionner un progrès, très réel celui-là, incontestable celui-là : c'est le progrès dans le mal, dans le crime. Dans cette voie, il faut en convenir, nous distançons de beaucoup les générations qui nous ont précédés.

Je vous en donnerai la preuve, en vous montrant quelles atteintes sont portées, de nos jours, au cinquième précepte : « *Homicide point ne seras !* »

### I

En chacun de nous, mes frères, il y a une double vie : la vie physique, qui consiste dans l'union du corps à l'âme ; la vie spirituelle, qui consiste dans l'union de l'âme à Dieu. Attenter à l'une ou à l'autre, c'est se rendre coupable d'un meurtre. On n'est pas seulement homicide quand par la violence, par le fer ou par le feu, on brise les liens qui unissent le corps à l'âme ; on est encore homicide quand par l'erreur, par le vice, par le scandale, on sépare une âme de Dieu, en lui ravissant la vie de la grâce.

Dieu, qui nous a donné ces deux vies, élève la voix pour protéger l'une et l'autre. Respect à la vie du corps, respect à la vie de l'âme !

1. La vie qui anime notre corps ne vient pas de nous ; elle vient de Dieu. C'est à celui qui nous l'a donnée qu'il appartient de la retirer, quand il lui plaira. Nous avons fait notre apparition en ce monde, à l'heure marquée par Dieu, et c'est lui qui mesure à chacun ses années et ses jours. Il rappelle l'un, avant même qu'il ait vu la lumière, l'autre dans l'enfance, celui-ci à la fleur de l'âge, celui-là dans sa maturité, les derniers aux extrêmes limites de la vieillesse, montrant par là qu'il s'est réservé de raccourcir ou de prolonger notre vie, et

que nous n'avons pas le droit d'en disposer, comme si nous en étions les maîtres absolus.

a) Ceux-là donc outragent Dieu, qui, par le suicide, mettent fin à leurs jours. On dira que c'est la misère, que c'est le désespoir, que c'est la souffrance, que c'est l'appréhension de l'avenir, que c'est le dégoût de la vie, qui les ont poussés à cette extrémité... Vaines excuses ! Ni la foi, ni la raison, ni le bon sens ne peuvent comprendre cette faiblesse, disons mieux, cette lâcheté. La raison et la foi nous disent qu'il faut faire face à l'adversité, s'y montrer supérieur par la patience, par le courage, se confier à la Providence et attendre d'elle, sinon sur la terre, au moins dans le ciel, de glorieux dédommagements.

Quand il est prémédité, accompli de sang-froid, dans la plénitude de la raison, le suicide est un crime, dont les conséquences sont lamentables ; car il jette au pied du tribunal de Dieu une âme en état de péché, vouée de ce chef à une éternelle réprobation.

Et l'on s'étonne, mes frères, que l'Eglise refuse de présider aux funérailles des suicidés, de bénir leurs cendres déshonorées et de veiller sur leur tombe ! Cependant, quoi de plus juste ? On ne rend qu'aux braves les honneurs de la guerre ; mais, devant un lâche qui a trahi honteusement son devoir, qui a déserté son poste et livré à l'ennemi, sans résistance, sans lutte, le drapeau de la patrie, toute l'armée passe indignée et détourne les yeux. De même, l'Eglise ne peut rendre les honneurs funèbres à ceux qui ont fait acte de félonie et qui l'ont reniée, et sa conduite en cela se justifie pleinement.

b) S'il est défendu de se donner la mort, il est également défendu de la donner aux autres.

Se peut-il, mes frères, que l'on soit assez méchant, assez dénaturé, assez féroce, pour tuer son semblable ?

Etrange créature que l'homme ! Il est capable de toutes les vertus et capable de tous les crimes. S'il suit les bons mouvements de son âme, les inspirations de la foi et de la raison, s'il s'appuie sur Dieu et sur sa grâce, il monte jusqu'à l'héroïsme. S'il se laisse dominer par ses mauvais instincts, il peut descendre jusqu'aux plus exécrables forfaits. Aussi, est-ce avec raison que nous insistons pour qu'on surveille de près ses tendances naturelles, pour qu'on refoule tout sentiment de haine, toute idée de vengeance, pour qu'on réprime les explosions de la colère, pour qu'on mette un frein à ses convoitises ; car lorsqu'il a baissé la barrière devant ses passions débridées, l'homme, emporté par elles, passe outre et ne respecte plus rien ; il se rue sur son semblable, comme une bête fauve sur sa proie, il le frappe, il le blesse, il le mutilé, il le tue. C'est son père, c'est sa mère, c'est un frère, c'est une sœur... qu'importe ? La fureur l'aveugle et arme son bras d'un fer meurtrier, et alors se consomme un de ces crimes dont le nom seul épouvante.

2. Nous sommes saisis d'horreur, en présence de l'être pervers qui a souillé ses mains du sang

de ses frères ; nous n'éprouvons pas la même indignation devant celui qui a attenté à sa vie morale, et à celle de ses semblables. Et cependant, mes frères, il y a là des violences, des blessures, des morts, qui méritent bien d'être déplo-  
rées... L'arme qui fait ces blessures, qui cause ces morts, c'est le péché, c'est le dérèglement des mœurs, c'est le scandale.

Il en est, mes frères, qui croient n'avoir pas besoin d'absolution. Si l'on insinue qu'un examen de conscience ne serait pas inutile, la réponse ne se fait pas attendre : « Je n'ai ni tué ni volé. » Voilà toute leur justification.

Vous n'avez pas volé ? — Nous verrons cela une autre fois.

Vous n'avez pas tué ? — Non, c'est vrai ; vous n'êtes pas coupables d'homicide, dans le sens ordinaire du mot ; vous n'avez point versé le sang ; vous n'avez blessé, mutilé, tué personne ; vous n'avez rien à craindre de la Cour d'assises.

Mais si vous n'avez pas mis en péril votre vie physique ni celle de votre prochain, est-il bien sûr que vous n'avez point touché malheureusement à votre âme et à celle des autres ? Est-il bien sûr que vous n'avez point, par des fautes répétées, compromis la vie surnaturelle en vous ? Est-il bien sûr que vous n'avez pas empoisonné votre intelligence en la saturant de mensonges, de préjugés ? Est-il bien sûr que vous n'avez pas meurtri votre foi, étouffé votre conscience, tué la religion et la vertu dans votre cœur ? — Et puis, pourriez-vous affirmer que jamais, par des paroles, par des actes mauvais, vous n'avez donné de scandale au prochain et ruiné ses bons sentiments ? Non, vous n'avez pas tiré de ses veines le sang qui vivifiait son organisme ; mais vous lui avez peut-être ravi l'innocence, la grâce divine, qui est le sang de l'âme, selon le mot de saint Augustin. Non, vous n'avez pas criminellement rompu le lien qui unissait le corps à l'âme ; mais vous avez peut-être brisé le lien qui unissait l'âme à Dieu !

N'est-ce pas un meurtre, cela aussi ?... C'est l'homicide spirituel et Dieu le défend comme il défend l'homicide corporel. « *Homicide point ne seras !* » La volonté divine est nettement exprimée. Reste à savoir si, à notre époque, elle est mieux observée que dans le passé.

## II

Il n'y a pas à hésiter, mes frères, pour répondre à cette question. Les infractions au cinquième précepte deviennent de plus en plus graves, de plus en plus nombreuses.

1. Et, pour parler tout de suite des attentats à la vie morale, nul ne contestera qu'ils sont, de nos jours, plus multipliés que jamais. Des intelligences où la notion du bien est altérée, quand elle n'est pas effacée, où les clartés de la foi sont éteintes ; des cœurs qui n'ont plus de battements pour Dieu, pour la vérité, pour la vertu ; des consciences insensibilisées sur lesquelles s'émousse



l'aiguillon du remords ; des volontés dont le ressort est brisé, dont l'énergie pour le bien est morte ; des âmes à l'état de cadavres ; ô mon Dieu, vous seul en savez le nombre, et il est grand, car nos contemporains dédaignent l'enseignement religieux, et n'ont nul souci de recourir aux moyens institués par Jésus-Christ pour alimenter, développer, ou réparer en eux la vie surnaturelle, dont ils ont reçu le bienfait au baptême.

2. Mais je veux surtout, mes frères, attirer votre attention sur la marche ascendante du crime, à notre époque, sur les attentats et les meurtres qui se commettent tous les jours.

L'Evangile à la main, l'Eglise a lutté longtemps contre les tendances féroces, contre les mœurs sanguinaires des âges de barbarie. Elle avait fini par en triompher et par faire prévaloir le respect de la vie humaine ; mais sa voix n'étant plus écoutée, les instincts mauvais, les violences brutales reprennent leur empire, et nous sommes témoins de crimes qui sont la honte de notre société.

a) Ce qui frappe d'abord, mes frères, c'est le chiffre toujours croissant de ces crimes. Les statistiques établies par le ministère de la justice en sont la preuve irréfutable, accablante. Un historien a fait le relevé des crimes commis contre les personnes, il y a cinquante ans. Suicides, parricides, infanticides, assassinats, empoisonnements, coups et blessures, il a tout additionné et il a trouvé un total de 1900, pour ce qui regarde la France. Mais ce chiffre aujourd'hui est démesurément augmenté.

Ouvrez un journal, au hasard, n'importe quel jour, vous êtes sûrs d'y trouver une série d'attentats, de meurtres, de suicides. Un publiciste, qui venait d'enregistrer vingt crimes passionnels dans un court espace de temps, disait qu'il faudrait bientôt réserver chaque jour une colonne tout entière du journal, pour y inscrire les morts violentes, et, ajoutait-il, « elle portera en tête cette rubrique tristement suggestive : *La série rouge* ! »

J'ai eu l'idée de noter moi-même, documents sous les yeux, les morts criminelles d'une semaine et j'en ai compté une quarantaine. Et remarquez, mes frères, qu'il n'est fait mention ici que des attentats livrés à la publicité et officiellement constatés. Mais combien de ces actes de désespoir sont dissimulés sous les noms d'apoplexie, de chutes, d'accidents ! Pour ne pas attrister et déshonorer une famille, « on ne sait, dit le nouvelliste qui signale le funèbre événement, on ne sait s'il y a crime ou accident ; » ou bien on invoque la folie comme une excuse...

En tout cas, il est certain que, depuis quelques années surtout, le chiffre des meurtres s'est singulièrement accru.

b) Une seconde chose que signalent les statistiques, c'est la progression de la criminalité chez les adolescents, chez les jeunes gens.

Un enfant se suicider, un adolescent faire le coup de feu sur sa mère, un jeune homme se précipiter sur son père un poignard à la main, on

n'avait jamais vu cela ! Aujourd'hui, le cas n'est pas rare. On a vu récemment des enfants de onze ans, de treize ans, se pendre ou se tuer d'un coup de revolver. On en a arrêté d'autres qui, à dix-huit ans, enrôlés dans des associations de bandits, avaient commis des assassinats avec une froide férocité, et, qui devant leurs juges, n'ont pas exprimé un sentiment de regret. Si jeunes, ils ont déjà l'audace du crime.

Et cette précocité dans le mal, cette perversité de la jeunesse est si profonde qu'elle jette dans la stupéfaction des magistrats que leur ministère a mis en contact avec toutes les infamies. « Je croyais, a dit récemment l'un d'eux, je croyais, dans ma longue carrière de juge d'instruction, avoir vu jusqu'au fond de la pourriture humaine. Ce fond, je ne le connais vraiment que depuis que je suis chargé de l'instruction des enfants <sup>1</sup>. »

Le fait est là, indéniable, attesté par un rapport officiel. Depuis dix ans, la criminalité de l'enfance a pris des proportions effroyables, en suivant chaque année une progression des plus alarmantes.

Les ennemis de la religion avaient dit : « Qu'avons-nous besoin de catéchisme, d'évangile ? L'instruction, le développement de la raison, la morale laïque, en dehors de tout enseignement religieux, suffiront à contenir la jeunesse dans le chemin du devoir. » Eh bien ! ce programme a été appliqué : on a répandu l'instruction, on a cultivé la science, on a multiplié les leçons de morale, en écartant la religion ; et le résultat obtenu, le voilà ! Une jeunesse émanicipée, pervertie à fond, qui ne respecte plus rien et qui se jette, tête baissée, dans le crime.

Faut-il encore le redire, mes frères, et comprendrez-vous enfin que la religion est pour l'enfant un élément moralisateur, et le plus puissant de tous ? Comprenez-vous enfin que la pensée religieuse n'est pas de trop, pour former la jeunesse aux habitudes vertueuses ?

L'affirmation de cette vérité est venue d'où on ne l'attendait pas, et elle n'en a que plus de valeur. Naguère, le chef du gouvernement proclama du haut de la tribune française « que notre société actuelle ne peut pas se contenter de simples idées morales, telles qu'on les enseigne superficiellement dans nos écoles. Il faut que ces idées constituent une doctrine pratique, nécessaire pour que l'homme affronte les épreuves de la vie. Ces idées, il faut les étendre, les compléter par l'enseignement religieux <sup>2</sup>. »

Est-ce assez clair, mes frères, et ce témoignage imprévu ne mérite-t-il pas de fixer votre attention ?

Avant lui, le magistrat dont je vous ai parlé tout à l'heure, avait affirmé le besoin et l'efficacité de la morale religieuse. « L'enfant qui se croit vu de Dieu, disait-il, qui se croit suivi de Dieu, puni de Dieu, sera autrement gardé que celui qui ne

<sup>1</sup> M. Guillot, juge d'instruction.

<sup>2</sup> Discours de M. Combes, 26 janvier 1903.

pense à échapper qu'à un œil humain, qui ne le voit pas partout, qui ne le suit pas partout. Quand l'idée religieuse a disparu, il ne reste plus que la lutte pour la vie, les besoins immédiats, les instincts impulsifs... »

Et voilà pourquoi la jeunesse, libre de tout frein, abandonnée à elle-même, ne recule pas devant le crime, quand elle y voit le moyen d'assouvir ses convoitises.

Il faut en convenir, mes frères, la loi divine qui protège notre vie et la vie de nos semblables est souvent violée.

Les désordres, les scandales, les attentats, les meurtres se multiplient autour de nous, et — c'est par cette pensée que je veux finir — ils ne font plus aujourd'hui l'impression qu'ils faisaient autrefois. L'horreur qu'ils inspirent est notablement diminuée. On y est accoutumé; on ne s'en émeut plus autant. Il fut une époque où ces crimes étaient presque inconnus. C'était à peine si, de temps à autre, une rumeur sinistre venait apprendre qu'un malheureux avait mis fin à ses jours par une résolution désespérée. L'impression était pénible et profonde; on en gardait longtemps le souvenir, une flétrissure indélébile s'attachait à la mémoire du coupable, le lieu où il avait commis son crime était maudit. L'horreur d'autrefois en présence des scandales et des forfaits n'est plus qu'un simple étonnement. Nous en sommes là, mes frères, nous ne savons plus admirer, ni nous indigner; nous n'avons pas plus de courage pour louer ce qui est bien, que pour réprouver ce qui est mal.

Une âme vraiment chrétienne ne se comporte pas ainsi : elle admire la vertu partout où elle la découvre, elle s'afflige devant le vice et le flétrit partout où elle le rencontre. Ainsi soit-il.

## XII

### SIXIÈME ET NEUVIÈME PRÉCEPTES

Mes frères,

La parole de Dieu et la parole de l'homme ont glorifié à l'envi l'innocence, la correction des mœurs. « Oh ! qu'elle est belle la génération chaste ! dit le Livre sacré. Sa mémoire est immortelle ; elle est en honneur devant Dieu et devant les hommes ; elle triomphe comme une victorieuse couronnée. » Est-il rien de plus aimable, dit à son tour saint Bernard, qu'une jeunesse pudique ? Quel charme, quelle splendeur la vertu répand sur sa vie ! Elle met une auréole à son front ; elle colore son visage de cette naïve rougeur qui est la manifestation de la candeur virginale de son âme. Elle éclaire son intelligence, pour en éloigner tout ce qui pourrait la corrompre. Elle gouverne tous les mouvements de son cœur, pour repousser tout sentiment, toute affection qui pourrait en altérer la sérénité. Elle se tient sur ses lèvres, pour en écarter toute parole déplacée.

Oui, mes frères, la vertu est belle, souverainement

belle, et sa beauté devrait charmer, séduire tous les cœurs ! Mais la faute originelle a laissé, au fond de notre nature déchue, un ferment d'iniquité, un attrait redoutable pour le vice, et, malheureusement, nous n'avons pas toujours le courage de refouler ce ferment, de résister à cet attrait. Cette défaillance, sur laquelle on a gémì à toutes les époques de l'humanité, s'est encore développée, accentuée de nos jours. Nous n'avons qu'à regarder autour de nous pour en être convaincus.

## I

Que de raisons, mes frères, s'accumulent pour nous décider à régler notre vie d'après les lois de la vertu !

Par où commencer ? Par la plus haute et la plus imposante, qui est l'ordre de Dieu : « *Luxurieux point ne seras.* » Il faut croire que cette défense est extrêmement grave, car Dieu l'a sanctionnée par des menaces et par des châtiments qui épouvantent. La catastrophe du déluge, la malédiction tombée sur la tête de Cham et de sa postérité, l'effondrement de Sodome sous une pluie de feu et de soufre, la vengeance du ciel s'abattant sur David coupable, voilà, entre beaucoup d'autres, des preuves historiques qui démontrent que Dieu sévit impitoyablement contre le désordre des mœurs. Première raison pour que nous soyons sur nos gardes.

Notre dignité de chrétien en est une seconde. Le chrétien a une grandeur à part, qui lui vient de sa participation à la nature divine, de ses rapports intimes avec les trois personnes de la sainte Trinité. Il est l'enfant d'adoption du Père, il est le frère et le cohéritier du Fils, il est le temple vivant du Saint-Esprit. Tous ces titres de noblesse lui font un devoir de se surveiller et de ne rien penser, de ne rien dire, de ne rien faire, qui puisse les déshonorer.

N'y aurait-il que la dignité humaine à sauvegarder, elle ne pourra l'être efficacement que par l'obéissance aux saintes lois des mœurs.

L'homme, ce n'est pas seulement un corps organisé, c'est une âme faite à l'image de Dieu, c'est une intelligence, c'est un cœur, c'est une volonté, c'est une conscience. Voilà sa dignité, et elle est si grande qu'elle l'égale presque aux anges. Mais elle ne restera intacte que si la bonne conduite et l'honnêteté de la vie la protègent et lui font un solide rempart. Je cherche la ressemblance de Dieu dans une âme que les passions ont envahie : je ne la trouve plus. Dieu est esprit, et cette âme est matérialisée, elle est devenue chair. Son intelligence ne comprend plus les choses de Dieu, elle ne saisit plus la vérité. Son cœur, accoutumé aux jouissances grossières, étroit, égoïste, blasé, ne connaît plus les pures et légitimes affections. Sa volonté a abdiqué ; elle n'a plus la force de vouloir le bien, à plus forte raison de le faire : elle est enchaînée au service du mal, et les chaînes qu'elle porte sont si lourdes et si bien forgées qu'il faudra un effort de la grâce pour les rompre. Sa cons-



ciencia, qui devait représenter la voix de Dieu, n'a plus d'écho : elle confond le bien avec le mal, le juste avec l'injuste.

Vous voyez, mes frères, ce qui reste de la dignité humaine quand on se livre au désordre ; il n'en reste que des débris souillés, que des ruines honteuses.

Ceux qui sont sollicités par le vice devraient au moins songer à leur réputation, à l'honneur de leur famille. Mais la passion ne réfléchit pas, elle n'entend aucune raison : elle les aveugle tellement qu'ils sacrifient de gaieté de cœur leur réputation, déshonorent leur famille et la plongent dans un deuil qui ne se consolera point.

Ce père était heureux et fier de son fils, il en parlait avec enthousiasme ; il entrevoyait pour lui une belle situation, et il travaillait ferme pour assurer son avenir. Regardez-le : il est visiblement préoccupé, son visage porte l'empreinte de la tristesse et de la souffrance. Pourquoi ? L'inconduite a passé par là...

Vous avez vu autrefois une mère triomphante à côté de sa fille ; elle l'avait, dès son berceau, enveloppée de tant de tendresse, elle avait eu pour elle des soins si assidus, des attentions si délicates... Sur elle, sur cette enfant privilégiée, reposaient toutes ses espérances, se concentraient toutes ses affections. Aujourd'hui, vous voyez une pauvre femme, brisée par la douleur, la honte au front, les larmes aux yeux. Pourquoi ? L'inconduite a passé par là...

Et voilà une honorable famille humiliée, déconsidérée, parce que de misérables enfants, sans respect pour eux-mêmes, sans égards pour leurs parents, ont foulé aux pieds le précepte divin !

S'ils voulaient entendre une dernière raison, je dirais à ceux que le vice attire, que la passion suggestionne : « Vous avez le soin de votre santé ; vous êtes alertes, vigoureux ; mais, vous ne savez donc pas qu'en menant une vie déréglée, vous compromettez votre santé, vous allez au devant des infirmités, de la maladie, vous abrégez vos jours ? »

Des lèvres éloquentes ont parlé de ces hommes qui, à la fleur de l'âge, portent déjà les flétrissures du temps ; qui, épuisés, chancelants, affaiblis, le front sillonné de rides précoces, offrent l'image d'une complète décrépitude. D'où leur vient cette altération de leurs forces, cette énérvation de la vie, la décadence avant le plein développement, la vieillesse avant le temps ? D'où leur viennent ces maladies incurables, ces infirmités prématurées ? Mes frères, Dieu me garde d'exagérer et d'assigner la même cause à toutes les misères, à toutes les souffrances dont l'homme peut être affligé ! Mais, sûrement, on ne se tromperait pas toujours en disant que les abus, les désordres des sens, les secousses de la passion, le libertinage sans frein n'y sont pas étrangers.

Certes, mes frères, voilà, j'imagine, d'assez puissantes raisons pour retenir l'homme sur le chemin de l'honneur et de la vertu. Eh bien ! non, la loi de Dieu, avec les châtements qui en suivent

la violation, le sentiment de la dignité chrétienne, le respect de la dignité humaine, le souci de son honneur et de l'honneur des familles, la conservation de la santé, toutes ces raisons ne suffisent pas pour prévenir et conjurer le mal, et le sensualisme, l'immoralité ont toujours été la plaie vive de l'humanité déchue.

Sommes-nous meilleurs sous ce rapport que ceux qui ont vécu avant nous ?

## II

Non, hélas ! il faut le dire sans détour, nous ne sommes pas meilleurs, nous sommes pires.

Si la dépravation peut être comparée à une maladie contagieuse, cette maladie a progressé, elle a gagné du terrain. Autrefois, elle sévissait surtout dans les centres populeux, parmi les grandes agglomérations. A part quelques cas isolés, elle était inconnue parmi les habitants de la campagne.

Aujourd'hui, elle infecte toutes les classes, toutes les conditions, tous les âges... Elle est descendue des sommets jusqu'aux plus bas étages de la société ; elle fait des victimes jusque dans l'enfance.

N'avez-vous point entendu cette parole tristement significative : « Il n'y a plus d'enfants aujourd'hui ! » Non, en effet, il n'y a plus chez eux cette ingénuité, cette candeur, cette naïveté, cette simplicité, cette ignorance du mal qui les rend si aimables. Il n'y a plus d'enfants ! « A dix ans, me disait dernièrement un vieillard, ils savent des choses que j'ignorais à vingt ans. » Ils sont initiés de bonne heure aux secrets du mal... Ce n'est pas étonnant. Devant eux, on ne garde aucune discrétion. Sans respect pour leur innocence, on tient en leur présence des discours d'où la pudeur est bannie ; on excite leur curiosité par des propos dont ils ne manquent pas de chercher le sens.

Voulez-vous juger de la moralité de notre temps ? Ecoutez ce qui se dit et voyez ce qui se fait.

La conversation, dans certains milieux, est l'oubli le plus complet de toute décence, une insulte à la morale la plus élémentaire, un feu roulant d'obscènes plaisanteries.

Nous sommes bien loin de la réserve des Juifs. L'historien Josèphe rapporte qu'ils avaient une telle horreur des mots inconvenants que, pour désigner certains animaux, certaines choses, ils avaient recours à des périphrases. Et on voit parmi nous des chrétiens qui n'hésitent pas à appeler les choses par leur nom, qui ne bronchent pas devant le substantif le plus malpropre, devant les expressions les plus sordides ! Et ceux qui les entendent y répondent le plus souvent par un sourire approbateur.

Quand il arrivait à saint Bernardin de Sienne d'entendre une parole déplacée, il rougissait comme si on lui eût appliqué un vigoureux soufflet, et quand des jeunes gens réunis en groupe et tenant de mauvais propos le voyaient venir, ils disaient : « Silence ! Voici Bernardin ! » Aujourd'hui, on entend des discours qui dépassent toute

inconvenance ; et ce n'est pas la rougeur qui monte au front, c'est la joie qui se manifeste sur le visage. On se réunit en petit comité, pour parler à son aise ; mais il n'y a plus de Bernardin qui commande la réserve, et qui impose la décence. Et ce ne sont pas seulement les hommes, les jeunes gens, qui se plaisent à ces conversations fétides ; on dit que les femmes, les jeunes filles, abjurant la pudeur qui leur va si bien, se mettent de la partie, et sont capables de rendre des points aux plus libres parleurs. O modestie chrétienne, qu'es-tu devenue ?

On ne la respecte pas dans les paroles ; on ne la respecte pas davantage dans les actes. L'immoralité peuple la société d'enfants illégitimes qui ne connaissent pas les auteurs de leurs jours, ne reçoivent aucune instruction morale et religieuse, et n'ont d'autre éducation que celle de la rue. Ces défaillances étaient rares autrefois dans les villages ; aujourd'hui, elles sont fréquentes, et on a été obligé de multiplier les asiles, les refuges, pour abriter les pauvres êtres que la débauche a jetés sur le pavé !

En d'autres temps, l'opinion publique était sévère, implacable, pour ce qui touchait aux bonnes mœurs. Son jugement, sa réprobation empêchaient bien des fautes. Elle s'est relâchée de sa sévérité ; elle est devenue plus tolérante. Sans doute, il y a encore des gens qui s'émouvent devant le scandale et qui le réprouvent hautement ; mais beaucoup, loin de le flétrir, lui témoignent de l'indulgence. Aussi le vice abject ne craint plus rien, il lève hardiment le front, il s'étale au grand jour et brave les reproches des honnêtes gens.

Il semblerait, mes frères, que la morale a changé, que ce qui était mal a cessé de l'être, que ce qui était condamnable ne l'est plus. Dans notre législation, il existe bien des lois qui punissent les outrages aux mœurs ; mais ces lois ne sont plus appliquées avec la sévérité d'une autre époque. Tel ouvrage condamné judiciairement, est maintenant toléré : plus que cela, loué, applaudi. J'en ai un exemple tout récent à vous citer.

Il y a cinquante ans, un écrivain <sup>1</sup> était traduit devant les tribunaux. Il était accusé d'avoir, dans un ouvrage, offensé la pudeur par un réalisme grossier, par des expressions obscènes. Le délit d'outrage à la morale publique et aux bonnes mœurs fut établi, et l'auteur fut condamné à payer une forte amende et à supprimer de son livre les pages incriminées. — Dernièrement, on décernait l'apothéose à cet écrivain, et ses panégyristes relevaient, en termes dithyrambiques, le mérite, la beauté de cet ouvrage que la justice avait flétri comme offensant les mœurs.

On publie aujourd'hui des livres, des romans, des revues, agrémentés d'images, de gravures, qui révoltent la pudeur. Quelques voix s'élèvent pour qu'on mette un frein à ces débordements : c'est une raison de plus pour que les lecteurs, excités

par une curiosité malsaine, dévorent ces publications fangeuses.

Ah ! mes frères, ce n'est pas avec de telles mœurs qu'on assurera la grandeur et la prospérité de la France. Les hommes sérieux, qui observent de près la société contemporaine, s'inquiètent de son avenir ; ils voient partout, en haut et en bas, des symptômes de décadence... La population diminue, les caractères fléchissent, l'immoralité grandit chaque jour. Avec cela, on va fatalement à la ruine. C'est un fait attesté par l'histoire : la décadence des mœurs a toujours eu pour conséquence la décrépitude et la mort des peuples. Je ne citerai qu'un exemple. Tant que la vertu fut honorée et pratiquée chez les Romains, elle attacha la victoire à leurs légions<sup>2</sup> et leur donna l'empire du monde ; mais du jour où elle fut outragée par l'orgie et la débauche, leur gloire pâlit ; et quand le vice eut corrompu jusqu'à la moelle ce peuple usé, les barbares accoururent et ils lui firent subir ce supplice que les Germains infligeaient à certains criminels : ils l'étouffèrent dans la boue.

Mes frères, si nous voulons échapper à ce supplice, il faut, de toute nécessité, réagir contre la licence des mœurs. Préservons-nous d'abord, pour notre compte, de la contagion, en luttant contre les suggestions de la nature déchue ; éloignons résolument tout journal, tout livre qui blesse la pudeur. Si un païen voulait qu'on respectât la candeur de l'enfance, à plus forte raison devons-nous, chrétiens, éviter de la scandaliser par des paroles et par des actes indignes. Mais plutôt, donnons en toutes circonstances l'exemple de la réserve, de la discrétion, l'exemple d'une vie vertueuse, d'une conduite irréprochable, devant les hommes et devant Dieu.

Et toi, ô jeunesse irréfléchie, légère, éprise de jouissances, écoute donc la voix des aînés qui te dit de suivre toujours le chemin de l'honneur ; écoute la voix des sages qui te signale les dangers des plaisirs sensuels ; écoute la voix des désabusés qui te raconte les regrets, les remords, les amertumes que laissent dans l'âme les convoitises assouvies ; écoute la voix de ton père, de ta mère qui te conjure de ne pas déshonorer ta famille ; écoute la voix de tes pasteurs qui te presse de fuir les occasions du péché et d'éviter tout ce qui compromettrait ta dignité ; écoute, oh ! écoute la voix de Dieu qui te demande de rester pure, car c'est à la génération chaste qu'il destine la couronne de l'immortalité et le bonheur du ciel : *Beati mundo corde*. Ainsi soit-il.

### PREMIÈRES COMMUNIONS

Nous recommandons tout spécialement les deux volumes suivants, en vente à nos bureaux : **Le grand Jour et ses apprêts**, par le R. P. Lambert, et **Trésor d'histoires pour une Retraite de première communion**, par l'abbé Millot. Chaque vol. in-12, 2 fr. 50, *franco* 3 fr.

<sup>1</sup> Baudelaire.



## LECTURES DE CARÊME SUR LA PIÉTÉ CHRÉTIENNE

### X

#### LES VERTUS A ACQUÉRIR : LA CHARITÉ POUR LE PROCHAIN

Mes frères,

L'âme qui veut pratiquer la vraie piété n'a pas seulement des défauts à éviter, elle a encore des vertus à acquérir. Après avoir dit de la piété ce qu'elle ne doit pas être, il nous reste à expliquer ce qu'elle est, pour le prochain et pour Dieu.

La piété, dans son fond, c'est l'amour surnaturel éclairé par la foi qui nous découvre en notre prochain des frères, en Dieu un père et un ami. Aussi elle est animée vis-à-vis des hommes et vis-à-vis de Dieu d'un même sentiment : la charité.

La charité pour le prochain d'abord, puisque ce sont les hommes que nous rencontrons les premiers, c'est avec eux que nous avons nos premières relations, qui se continueront, inévitables et incessantes, pendant tout le cours de notre vie.

La charité pour Dieu ensuite. On l'aime après les hommes, puisque c'est après eux qu'on le connaît, mais d'un amour que la reconnaissance, le retour, la correspondance à celui de Dieu nous obligent à pousser jusqu'à la *générosité*.

Nous étudierons ensuite l'exercice de ces deux vertus : les *œuvres* inspirées par la charité pour le prochain, et les *pratiques* recommandées par la générosité dans le service de Dieu.

On peut dire de la charité qu'elle a un corps et une âme : le corps, ce sont les œuvres extérieures ; l'âme, ce sont les sentiments intérieurs qui inspirent ces œuvres. Entrons aujourd'hui dans l'âme de la charité. Nous y découvrirons vis-à-vis du prochain trois sentiments : la *foi*, le *respect* et l'*amour*.

#### I. — La foi.

La source, l'origine, le fondement de la vraie charité, telle que les chrétiens l'entendent, c'est la foi. Comment cela ? Sans la foi, nous ne connaissons pas le prochain tout entier, nous ne découvrirons pas ce que la grâce met en lui de perfections et de titres à notre amour ; et c'est pourquoi nous ne pouvons l'aimer que d'un amour incomplet et tronqué. Laissez parler la nature : mise en contact avec une foule d'hommes, les uns bons, les autres méchants, les uns proche, les autres loin, ceux-ci qui nous aiment, ceux-là qui nous détestent, la nature répondra sans hésitation qu'il faut aimer les bienfaisants, haïr les malfaisants, et rester indifférent aux autres.

La réponse de la foi est tout autre : il faut aimer son prochain comme soi-même pour l'amour de Dieu. C'est que le regard de la foi découvre ce qui demeure obscur aux yeux de la raison. Bons, ou mauvais, ou neutres, bienfaisants, malfaisants, ou indifférents, il faut aimer tous les hommes, parce qu'en tous la foi reconnaît des frères selon la nature, des frères selon la grâce, des frères selon la gloire éternelle.

1. *Tous les hommes sont frères selon la nature.* — Ne sommes-nous pas tous des ouvrages divins, des ouvrages de même nature, nés en Dieu d'une pensée unique, d'un amour unique, ayant la

même forme, la même loi, la même fin, conduits par la même Providence, constituant enfin une même société et vraiment un même corps qu'un même esprit doit animer ? Cet esprit est, pour parler le langage moderne, un esprit de *philanthropie* et de *solidarité* ; rien de ce qui intéresse quelque membre de la grande famille humaine ne saurait demeurer indifférent aux autres.

C'est, mieux encore, un esprit de *charité*. L'incrédule peut être philanthrope ; l'homme de foi seul est charitable. Il n'envisage ceux au milieu desquels il vit qu'avec un grand respect en se disant : « Dieu est leur créateur et leur père comme le mien : il leur a donné une âme comme à moi ; tout l'honneur que Dieu m'a fait, Dieu le leur a fait aussi. Je les aime : ils sont mes frères en Dieu. »

Quel principe de sympathie, d'affinité, d'amour enfin ! Mais comme cette dilection élémentaire inspirée par la religion naturelle s'accroît et se transforme, quand la foi nous montre, outre la fraternité de nature, la fraternité de grâce ! Et en effet :

2. *Tous les hommes sont frères selon la grâce.* — Tous sont les enfants de Dieu, qui est plus que leur Créateur, plus que leur maître et souverain Seigneur, qui est le Père qui est aux cieux. Vous savez que par le baptême, nous faisons notre entrée dans le monde supérieur qu'on appelle le monde surnaturel, nous naissons à la vie divine, qui est la vie de la grâce. En ce jour, Dieu nous adopte, Dieu nous engendre : *voluntarie genuit nos Verbo veritatis suæ* ; nous participons à sa nature divine : *divinæ consortes naturæ* ; nous sommes vraiment sa race : *ipsius et genus sumus*. Et telle est la profondeur de ce mystère d'amour que nous n'avons pas seulement le titre, mais la réalité de fils de Dieu : *ut filii Dei nominemur et simus*.

Mais si nous sommes les enfants adoptifs de Dieu le Père, nous sommes les frères de Jésus-Christ, le Fils par nature. C'est lui l'ainé de la grande famille des enfants de Dieu, le premier-né de toute créature. Aussi bien que nous disons à Dieu : *Notre Père*, nous pouvons dire à Jésus-Christ : *Notre Frère*. Si nous sommes enfants de Dieu, c'est grâce à lui ; c'est lui qui nous a donné le pouvoir de le devenir, en déversant sur nous de sa plénitude. Et si étroits sont les liens qui nous unissent à lui, que lui-même se compare à un tronc dont nous sommes les branches, à une vigne dont nous sommes les sarments : *Ego sum vitis, vos palmites* ; et d'après saint Paul, nous sommes les membres d'un corps dont Jésus-Christ est la tête. Mystère de foi ! Entre les hommes, c'est plus que la sympathie, plus que l'intimité, plus que l'union : c'est l'unité.

Enfants du Père céleste, frères cadets de Jésus-Christ, comme les hommes doivent s'aimer entre eux ! C'est vrai surtout des chrétiens ; mais c'est vrai aussi de tous les hommes, puisque tous sont appelés à entrer dans la grande famille divine. Ah ! si nous ne regardions plus les hommes et toutes les choses humaines qu'au grand jour de cette foi, combien la charité nous deviendrait facile, et qu'à force d'abonder en nous, elle nous faciliterait tout dans la vie !... Mais la foi s'élève encore plus haut et nous apprend que

3. *Tous les hommes doivent être frères selon la gloire.* — Tous y sont appelés et tous y peuvent parvenir. « C'est là un des principaux fondements

de la charité chrétienne », écrit saint Thomas. Je ne pense pas qu'il y ait de rancune assez violente, de répugnance assez profonde pour résister à cette pensée bien méditée et bien comprise. Voici une personne qui vous est absolument antipathique : « Elle a tous les défauts et tous les vices, dites-vous ; elle m'a fait toutes les sottises. Jamais je ne pourrai l'aimer. » — Soit. Mais êtes-vous sûr qu'elle sera damnée ? Pas le moins du monde. Dieu l'aime bien, lui : pourquoi ne l'aimeriez-vous pas ? Dieu la sauvera aussi bien que vous. Et alors, quand vous serez au ciel, peut-être à côté l'un de l'autre, il faudra bien vous résigner et vous décider à l'aimer, n'est-ce pas ?

« Considérez donc dès maintenant que ce même prochain qui converse avec vous dans les ombres et dans l'infirmité de la vie temporelle, sera un jour comme vous dans la Jérusalem d'en haut ; qu'il y sera dépouillé de toute imperfection, vrai, intègre, beau d'une beauté divine, consommé en sainteté, rempli d'amour pour Dieu, pour le Christ et pour vous. Oh ! quelle union alors ! quelle fraternité ! quel bonheur ! A cet amour du ciel, prélevez sur la terre par la sainte dilection. La charité est la vraie robe nuptiale que le maître du festin veut voir à tous les convives après la leur avoir lui-même fournie. Elle rayonnera là-haut en toutes sortes de splendeurs ineffables ; mais telle qu'elle peut être ici-bas, blanche, pure et bien ajustée, il faut la revêtir et la garder. On n'a point part sans elle à ce banquet divin où Jésus, le Fils éternel du Père, est tout ensemble le serviteur et le maître, le pain vivant qui nourrit et le breuvage délicieux qui enivre <sup>1</sup>. »

Voilà ce que la foi nous enseigne. Il faut méditer ces lumineuses vérités, il faut y appliquer son attention, y fixer son regard, pour voir toujours le prochain avec les yeux de la foi. Sans cela pas de charité possible. Le prochain quel qu'il soit, vous et moi, est plein de défauts et de misères. Sans la foi, on peut avoir pour lui une certaine pitié ; de l'amour, jamais. Mais la foi découvre Dieu dans le prochain. Comme elle le découvre et l'adore dans le crucifix ; comme elle le découvre et le reçoit dans l'Eucharistie, comme elle le découvre et le secourt dans le pauvre, ainsi la foi découvre Dieu et l'aime dans tout homme, jusque dans le dernier des pécheurs, puisque là même Dieu peut revenir et demeurer. Ah ! c'est difficile, je l'avoue, de découvrir ainsi Dieu dans le prochain, et c'est ce qui fait le prix de la charité. L'écorce est si épaisse, la gangue humaine si abondante et si impenétrable que pour découvrir le diamant qui y est renfermé, je veux dire la parcelle de divin qui se trouve en tout homme, il y faut une grande énergie de foi, un œil très perçant, très appliqué et très pur. Mais quand on a cette foi, quand on regarde de cet œil, quand on voit dans les autres hommes, les serviteurs du même maître, les enfants du même père, les héritiers du même ciel, en un mot, des frères, la charité devient facile. Alors, deux sentiments naissent spontanément dans notre cœur : le respect et l'amour.

## II. — Le respect.

Le respect est basé sur l'estime, il se traduit par les égards.

1. L'homme de foi estime son prochain. Dieu

nous estime bien, lui, et même ne nous traite qu'avec une grande révérence. Ce mot étrange est du Saint-Esprit : *cum magna reverentia disponis nos*. Dieu n'est pas un tyran, et nous ne sommes pas des esclaves vis-à-vis de lui, ce qui serait déjà trop d'honneur. C'est un maître bon et doux, qui ne nous contraint pas, mais veut que nous le servions librement. A bien compter les grâces dont il nous comble, il est même trop bon, et l'on comprend ce cri du Psalmiste : « Vos amis sont investis par vous d'un honneur qui dépasse la mesure. »

Et voilà pourquoi l'homme de foi estime toujours son prochain. C'est moins difficile que vous ne le croyez. Il ne lui prête point de défauts, il n'en soupçonne et n'en cherche point : *Charitas non cogitat malum*. S'il en aperçoit, car Dieu ne commande pas d'être aveugle, il excuse la malice de l'action sur la droiture de l'intention, ou enfin il les attribue à l'auteur de tout mal, le démon. Mais jusque dans les pires criminels, il trouve quelque chose à louer et à estimer, il ne parle d'eux qu'avec sympathie et bienveillance. Ils sont tombés, peut-être, mais ce sont toujours ses frères.

2. L'homme de foi est plein d'égards pour son prochain. Les égards sont le signe extérieur de l'estime, signe mensonger parfois, comme la politesse du monde, signe véritable et sincère chez le chrétien. Saint Paul recommandait ces égards quand il écrivait aux Romains « de se prévenir l'un l'autre en se rendant honneur. *Honore invicem prævenientes*. » Et l'Eglise, « cette grande école de respect » comme on l'a appelée, en donne l'exemple, dans ces honneurs étranges que la liturgie ordonne pendant les cérémonies sacrées. Quels signes éloquentes de profond respect que ces encensements qu'elle prescrit non seulement pour le célébrant, mais pour le clergé de tout rang et de tout ordre, et à la fin pour tout le peuple chrétien !

## III. — L'amour.

Si la foi est un principe de respect, elle est plus encore la source de l'amour.

Aimer, c'est vouloir du bien. La charité chrétienne s'étend à tous les hommes, mais toutefois, comme on ne saurait aimer en particulier chacun des quinze cents millions d'hommes qui sont sur la terre, la charité requise est cette affection générale qui fondée sur la communauté d'origine et de destinée, crée en nous le sentiment de la famille humaine, et fait que nous désirons sincèrement pour tous le bien suprême que Dieu leur veut, c'est-à-dire la vie éternelle et les moyens qui y conduisent.

Voilà le minimum d'amour du prochain que la foi ordonne, mais elle en conseille bien davantage. « Ce qui est dit de l'amour de Dieu, écrit saint François de Sales (que la mesure d'aimer Dieu est de l'aimer sans mesure), se doit entendre aussi de l'amour du prochain, pourvu toutefois que l'amour de Dieu surnage toujours au dessus et tienne le premier rang. »

« Mes petits enfants, disait saint Jean, aimez-vous les uns les autres... Voyez comme le Père céleste nous a aimés, lui qui a voulu nous appeler, nous faire ses enfants !... Eh bien ! voici le signe qui distingue les enfants de Dieu des fils du diable : c'est que celui qui n'est pas juste n'est pas de Dieu, et celui-là n'est pas juste qui n'aime pas son

<sup>1</sup> Mgr Gay, *Instructions en forme de retraite*.



frère... Ce qui prouve, en effet, que nous sommes transférés de la mort à la vie, c'est que nous aimons nos frères... Qui n'aime pas son frère, non seulement est plongé dans la mort, mais (en principe) il est homicide; et celui qui est homicide n'a pas en lui la vie éternelle. » (I Jean, III). Quelles paroles! Comme le Disciple avait retenu et compris les adieux du Maître, le soir où il disait :

« Mes petits enfants, je ne suis plus avec vous que pour un peu de temps... Je vous donne un commandement nouveau qui est de vous aimer les uns les autres. Comme moi-même je vous-ai aimés, aimez-vous mutuellement. » Jésus disait cela au Cénacle la veille du jour où il allait mourir, et mourir par amour. Quels adieux! quel testament! quelle loi! quel héritage! tout l'Evangile aboutit là. C'est le commencement et on peut dire c'est la fin de la vie éternelle... Ainsi soit-il.

## XI

### LA GÉNÉROSITÉ POUR DIEU

« Maître, disait le pharisien, quel est le grand commandement de la loi? » — Jésus lui répondit : « Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme, de tout votre esprit, de toutes vos forces. C'est là le plus grand et le premier commandement. Et voici le second qui lui est semblable : Vous aimerez votre prochain comme vous-même. »

Nous avons étudié le second de ces commandements. Aujourd'hui montons plus haut. L'amour du prochain est le signe de l'amour de Dieu, et la voie pour y atteindre. « Là où il y a une fontaine, dit le cardinal Manning, il y a un courant. Et de même que le courant s'échappe de la fontaine, ainsi l'amour de Dieu se répand au dehors en amour du prochain <sup>1</sup>. » Nous avons vu le cours du fleuve, remontons à sa source, pour y puiser ces eaux vives de l'amour de Dieu qui jaillissent pour la vie éternelle.

#### I. — *Motifs de l'amour : Dieu le mérite, le désire, l'ordonne.*

Pourquoi faut-il aimer Dieu? Ai-je besoin de vous le rappeler? Mais c'est que Dieu le *mérite*. *Sic nos amantem quis non redamaret?* Il a tant fait pour nous! La charité pour Dieu, cette âme de la piété, est un devoir de reconnaissance et d'amour.

Mais c'est que Dieu le *désire*. Il nous invite, il nous provoque à l'aimer : « Mon fils, dit-il, donne-moi ton cœur... Je suis venu jeter sur la terre le feu de l'amour, et quel est mon désir, sinon qu'il s'allume? » Dieu n'a pas d'autre ambition. Tout ce qu'il a fait, tout ce qu'il a dit, tout ce qu'il a souffert, cette dépense inouïe de lui-même qu'on nomme le mystère de Jésus, tout cela n'a pas d'autre but que d'arracher du cœur de sa créature cette réponse qui comble les désirs de Dieu : « Je vous aime! »

Mais c'est enfin que Dieu *commande* de l'aimer. Il l'aurait seulement permis, c'était déjà une faveur sans prix. Ce n'est pas assez pour lui de le permettre, il l'ordonne : « *Diliges*, tu aimeras le Seigneur ton Dieu. » Ce n'est pas seulement la

première des lois, c'est la fin de toutes les autres. La fin du précepte, dit saint Paul, c'est la charité. C'en est la somme, et, comme écrit l'Apôtre, « la plénitude. » — « En cela, dit Jésus-Christ lui-même, consistent la loi et les prophètes. »

Je n'insiste pas. Vous êtes persuadés qu'il faut aimer Dieu. Ce que je veux surtout vous expliquer, c'est *comment il faut l'aimer*. Je vous le dirai d'un mot : il faut aimer Dieu *comme il nous a aimés*. Imitiez Dieu, mes frères, comme des enfants très aimés et très aimants, *sicut filii charissimi*.

Dieu nous a aimés d'un amour éternel : *in caritate perpetua dilexi te*. Il nous a aimés d'un amour actif : « *Qu'ai-je dû faire à mon peuple que je n'ai pas fait?* » Il nous a aimés d'un amour total : *Tradidit semetipsum pro me*; il nous a aimés jusqu'à la souffrance et à la mort. — L'amour de Dieu pour nous est la mesure de notre amour pour lui. Une affection quelconque ne suffit pas. Pour imiter selon notre mesure l'infini de l'amour divin, il nous faut cet amour dilaté et prodigue, cette largeur de charité qu'on appelle la *générosité*. Aimons Dieu, mais d'un amour généreux, c'est-à-dire d'un amour qui dure, d'un amour qui agisse, d'un amour qui s'oublie, d'un amour qui se sacrifie.

#### II. — *Constance de l'amour.*

Dieu nous aime d'un amour éternel. Comment l'imiter? Nous serons forcément vaincus. Toujours l'amour de Dieu précède et le nôtre retarde. Un enfant pourrait dire en naissant la parole de saint Augustin converti : « *Sero te amavi!* Je t'ai aimée trop tard, beauté si ancienne et si nouvelle, je t'ai aimée trop tard. »

Si encore, nous avions consacré à Dieu entièrement et sans réserve le temps si court qu'il nous accorde. Mais, dans notre vie, combien d'heures, combien d'années ravies à l'amour de Dieu!

Et cependant l'amour de l'homme s'essaie à imiter autant qu'il le peut l'éternité de l'amour divin.

Il trouve le secret de ressaisir en quelque sorte les temps écoulés, de combler les lacunes du passé, de consacrer à Dieu les années perdues en suppléant l'amour par la pénitence. Les saintes larmes effacent et font oublier le temps de l'indifférence et des égarements. « On pourrait, dit Mgr Gay, ne pas vous plaindre d'avoir péché comme Madeleine, si vous pleuriez comme Madeleine <sup>1</sup>. »

L'âme qui aime livre à Dieu le présent. Elle est cette vierge qui, dit saint Paul, « ne pense qu'au Seigneur et à ce qui est du Seigneur, uniquement préoccupée de ce qui peut lui plaire. » Elle se souvient qu'elle n'est pas faite « pour contempler les choses visibles et passagères, mais bien les réalités divines qui ne passent jamais. » Quand on aime, on pense à l'objet de son amour, on le regarde. L'âme qui aime fixe sur Dieu ces « yeux illuminés du cœur, » comme dit saint Paul, « ces yeux de colombe » limpides et simples, dont parle le Cantique, qui ravissent le cœur de Jésus : « Ma sœur, mon épouse, dit-il, tu as blessé mon cœur par l'unique regard de tes yeux. » L'âme ne quitte plus celui qu'elle aime. Dans ses occupations et son sommeil, « son cœur veille encore. » C'est ainsi qu'elle commence dès maintenant de suivre l'Agneau partout où il va.

<sup>1</sup> Manning, *Le sacerdoce éternel*, chap. ix.

<sup>1</sup> *De la vie et des vertus chrétiennes*, t. II.

Quand cette constance de l'amour s'étend non seulement au passé et au présent, mais à l'avenir, elle a un nom : elle se nomme la *fidélité*. Le véritable amour est fidèle. A la fidélité de l'esprit dont nous venons de parler, il joint la fidélité du cœur, chose rare parmi les hommes. Il y en a tant qui, « amis empressés quand c'est l'heure du festin, se retirent à l'heure de l'épreuve. » Mais l'ami digne de ce nom aime toujours et en tout temps. Ah ! disait l'un de ces fidèles, « qui nous séparera de la charité du Christ ? La tribulation, l'angoisse, la faim, la nudité, le péril, la persécution, le glaive ? Non, je le jure, ni la mort, ni la vie, ni les anges, ni les principautés, ni les puissances, ni le présent, ni l'avenir..., ni quelque créature que ce soit ne pourra jamais nous séparer de la charité de Dieu qui est dans le Christ Jésus Notre-Seigneur. »

### III. — *Efficacité de l'amour : il agit.*

Notre amour pour Dieu ne doit pas seulement être constant, il doit être actif.

C'est l'une des vérités cachées sous cette adorable parole du Maître : « Il est plus heureux », c'est-à-dire plus doux, plus saint, plus divin, « de donner que de recevoir. »

La nature n'en juge pas ainsi. Elle aime mieux recevoir des consolations que donner des œuvres. « Qui n'a glissé sur cette pente ? dit encore Mgr Gay. Dieu nous visite dans l'oraison ; l'âme s'élève, les yeux se mouillent, le cœur fond d'admiration, de gratitude, de tendresse. Qui résiste à penser qu'il aime bien plus Dieu que la veille où il avait travaillé dans la nuit sans rien prendre ? » Mais « bien souvent, tant d'actes d'amour de Dieu, de complaisance, de bienveillance, et autres semblables affections d'un cœur tendre, quoique bonnes et désirables, sont néanmoins très suspectes quand on n'en vient pas à l'amour effectif. Plusieurs se flattent leur imagination échauffée, disait saint Vincent de Paul aux prêtres de la Mission ; ils se contentent des doux entretiens qu'ils ont avec Dieu dans l'oraison, mais, au sortir de là, est-il question de travailler pour Dieu, de souffrir, de se mortifier, d'instruire les pauvres, d'aller chercher la brebis égarée, d'aimer qu'il leur manque quelque chose, d'agréer les maladies ou quelque disgrâce, il n'y a plus personne. Aimons Dieu, ajoutait le saint, aimons Dieu ; mais que ce soit aux dépens de nos bras et à la sueur de nos visages <sup>1</sup>. »

Aimons Dieu d'un amour actif, c'est-à-dire, en définitive, faisons beaucoup d'actes d'amour, disons cent fois le jour à propos de tout et à propos de rien : « Je vous aime ; vous savez bien, Maître, que je vous aime. » Faisons tout *par* amour. Nous nous levons, nous prions, nous travaillons, nous souffrons, nous mangeons, nous buvons : que le dessein de procurer la gloire de Dieu, de faire sa volonté sainte, que l'amour en un mot soit le principe, le motif, l'âme de toutes ces actions. Faisons enfin beaucoup *pour* l'amour, c'est-à-dire pour Dieu, travaillant de toutes nos forces à rehausser sa gloire et sauver les âmes par les œuvres multiples que le zèle inspire. C'est au fruit qu'on reconnaît l'arbre ; vous voulez me

prouver votre amour : montrez-moi donc vos œuvres. *Probatio dilectionis exhibitio est operis.*

### IV. — *Désintéressement de l'amour : il s'oublie.*

L'amour monte plus haut encore : il oublie toutes les créatures et s'oublie lui-même pour n'aimer que Dieu. Il est désintéressé.

Non pas que l'amour de Dieu étouffe l'amour du prochain. Il l'augmente au contraire et le perfectionne. Dieu n'ordonne pas de l'aimer à l'exclusion de toute autre chose, mais « *par dessus toute chose.* » Qui donc a jamais mieux aimé les hommes, que les saints, ces héros de l'amour de Dieu ? Personne, si ce n'est Jésus-Christ, leur modèle. « Je suis tant homme que rien plus, » écrivait naïvement saint François de Sales, qui déclarait avec la même candeur : « Si je savais dans mon cœur une seule fibre qui ne fût point à Dieu, je l'arracherais aussitôt. »

Ce n'est pas non plus que l'amour de Dieu anéantisse l'amour légitime que nous portons à nous-mêmes. Dieu nous paie l'amour que nous avons pour lui, et d'un prix infini. Nous ne pouvons l'ignorer ; nous ne pouvons vouloir qu'il en soit autrement ; mais nous pouvons l'oublier.

Alors l'âme vraiment éprise ne regarde plus que Dieu, l'âme parce qu'elle l'aime et pour l'aimer, pour lui-même et non pour ses dons, sans même donner un souvenir à la joie présente et à la récompense future que lui vaut cet amour : de telle sorte que n'y gagnât-elle rien en ce monde ni en l'autre, elle n'aimerait pas moins son Dieu. Elle pense comme saint Jean de la Croix que « le vrai amant n'aimerait pas moins Dieu et ne ferait rien de moins pour lui, si, par impossible, Dieu ignorait cet amour et ces actes, ou n'en tenait aucun compte <sup>1</sup>. » Elle dit avec David : « Qu'est-ce que je veux sur la terre et même dans le ciel, si ce n'est vous, ô mon Dieu ! »

### V. — *Sacrifices de l'amour.*

C'est ainsi que l'amour s'oublie. Plus encore, il se donne, il se sacrifie, il s'immole.

L'amour a soif de sacrifice et de sacrifice sanglant. On l'a bien vu en Jésus. Avec quelle ardeur ne disait-il pas : « Je dois être baptisé d'un baptême (d'un baptême de sang), et comme je me sens pressé jusqu'à ce qu'il s'accomplisse ! » Aussi n'eût-il ni cesse ni repos tant qu'il ne nous eut pas donné cette suprême marque d'amour : verser son sang pour ceux qu'il aimait.

Méditez, en cette fin de Carême, sur la passion de Jésus, et vous comprendrez à la lumière des exemples du Maître, que celui qui ne souffre pas n'aime pas. Non, il n'est pas tolérable que le disciple veuille ne manquer de rien, ne supporter aucune gêne, quand pour lui le Maître a voulu être dénué de tout, souffrir des humiliations et des tortures sans nom, et mourir sur la croix.

Jésus souffrant apparut un jour à sa servante Angèle de Foligno. « *Ce n'est pas pour rire que je t'ai aimée,* » lui dit-il d'une voix sévère. « Cette parole, écrit la chère sainte, me porta dans l'âme un coup mortel, et je ne sais comment je ne mourus pas, car mes yeux s'ouvrirent, et je vis dans la lumière de quelle vérité cette parole était vraie. Je voyais les actes, les effets réels de cet amour,

<sup>1</sup> Mgr Gay, *De la vie et des vertus chrétiennes* : Traité de la charité envers Dieu.

<sup>1</sup> Sentences, 18.



et jusqu'où, en vérité, il avait conduit le Fils de Dieu. Je vis ce qu'il supporta dans sa vie et dans sa mort pour l'amour de moi, par la vertu réelle de cet amour indicible qui lui brûlait les entrailles. Non, non, il ne m'avait pas aimée pour rire, mais d'un amour épouvantablement sérieux, vrai, profond, parfait, et qui était dans ses entrailles. Et alors, mon amour à moi, mon amour pour lui m'apparut comme une mauvaise plaisanterie, comme un mensonge abominable. Ici ma douleur devint intolérable, et je m'attendais à mourir sur place. Et d'autres paroles vinrent qui augmentèrent encore mes souffrances : Ce n'est pas pour rire que je t'ai aimée ; ce n'est pas par grimace que je me suis fait ton serviteur... Eh bien ! moi, m'écriai-je, c'est tout le contraire. Mon amour n'a été que plaisanterie, mensonge et affectation. Je n'ai jamais voulu m'approcher de vous en vérité pour partager les travaux que vous avez voulu endurer pour moi ; je ne vous ai jamais servi dans la vérité et dans la perfection, mais dans la négligence et la duplicité <sup>1</sup>. »

Chacun de nous ne mérite-t-il pas ces reproches sanglants, plus que la sainte qui se les adressait ? Ah ! demandons à Dieu un amour constant, un amour actif et efficace, un amour désintéressé, un amour généreux, un amour vrai ! « Seigneur Jésus, qui avez dit : Demandez et vous recevrez, cherchez et vous trouverez, frappez et l'on vous ouvrira, nous vous demandons la grâce de votre divin amour ; faites donc qu'il sanctifie nos sentiments, nos paroles et nos œuvres, et que nous ne cessions jamais de tout faire pour votre gloire, vous qui vivez et réglez dans les siècles des siècles. » Ainsi soit-il.

## XII

### PRACTIQUE DE LA CHARITÉ ENVERS LE PROCHAIN

Nous avons étudié la nature de l'amour du prochain et de l'amour de Dieu, ces vertus maîtresses de la piété chrétienne. Mais il ne suffit pas de les connaître ; il faut encore et surtout les pratiquer. C'est de quoi nous parlerons, et d'abord, ce soir, de la *pratique de la charité envers le prochain*.

C'est une chose digne de remarque que la position du cœur dans l'organisme humain <sup>2</sup>. Il forme une espèce de centre entre les épaules, les bras et la poitrine. Les épaules ont pour office naturel de porter les fardeaux ; les bras, de travailler et d'agir ; la poitrine, lieu sacré de l'embrassement et de l'union, de s'ouvrir à qui s'y jette pour se refermer sur qui s'y est abrité. Et au centre de cette sorte d'enceinte, le cœur palpite, envoyant de toutes parts, à chacun de ses battements, la vigueur et la vie avec le sang.

C'est l'image de la charité. Elle a un cœur qui palpite : c'est la foi qui l'anime et le fait battre. Elle a du sang qui circule en ses veines et ses artères : c'est le respect et l'amour.

Mais le cœur est un principe de vie et d'action. C'est lui qui donne la force aux épaules, la vigueur aux bras, la chaleur à la poitrine. Ainsi en va-t-il de la charité. Sa vie intérieure se mani-

feste au dehors, et s'exerce en pratique. Il faut que la charité tende des épaules humbles, dociles, larges, robustes, pour porter des fardeaux. Il faut qu'elle apporte des bras vaillants et énergiques, des mains industrieuses, sachant se joindre pour prier, se mouvoir pour travailler, s'ouvrir pour donner. Il faut enfin qu'elle ait une poitrine large, chaleureuse et fidèle, où elle attire et embrasse toutes les créatures dans une céleste union.

Le support, le service, l'union, tels sont donc les trois devoirs que la charité pratique à l'égard du prochain.

#### I. — Le support.

1. Et d'abord, il faut supporter son prochain. Saint Paul le dit et le répète. « La charité, dit-il, est douce et patiente. *Charitas patiens est, benigna est.* » Et ailleurs voici comme il comprend cette patience : « Si vous voulez accomplir la loi du Christ, il faut que vous portiez les fardeaux les uns des autres, vous supportant mutuellement en toute charité, » avec une patience douce, humble, inaltérable.

2. Qu'avons-nous donc ainsi à supporter dans le prochain ? — Mais toutes les misères humaines, et c'est un champ immense.

Avant tout il faudrait nommer les *péchés*. C'est le fardeau de Dieu, dont la charge pesante fait fléchir et tomber Jésus-Christ. Les âmes pures et saintes en sont accablées avec lui. Elles sont animées de ce que le P. Faber appelle le *zèle pour les intérêts de Jésus*. Et ce zèle les dévore et les tourmente. Heureuses les âmes assez élevées pour ressentir cette divine souffrance ! Trop souvent notre foi est si infirme et notre amour si tiède, que nous côtoyons le péché, insensibles, sans en être offusqués ni choqués.

Une chose qui nous exerce davantage, ce sont les *offenses*, encore que, Dieu aidant, ce soit relativement aisé de les supporter. Rien n'éperonne et ne blesse l'amour-propre comme une injure. Mais l'injure ne dure qu'un instant. La nature révoltée peut se cabrer sous l'outrage : il suffira d'un effort vigoureux de la volonté aidée de la grâce, pour serrer le mors et la dompter.

S'il est quelque chose de particulièrement insupportable, ce sont les *défauts*. Ils sont innombrables, tant la nature humaine en fourmille. Chacun a les siens ; les plus parfaits eux-mêmes n'en sont pas exempts. D'autant plus que mille choses nous choquent qui n'impliquent aucune imperfection. On peut aller jusqu'à dire que Jésus lui-même pouvait paraître à certains ennuyeux, désagréable, imparfait, puisque c'est de lui que parlent les impies au Livre de la Sagesse, quand ils s'écrient : « Rien que sa vue nous est une charge insupportable. » Combien de personnes vertueuses, saintes, irréprochables, irritent et exercent ainsi notre bizarre susceptibilité ! Leur tête ne nous revient pas. C'est un léger travers de caractère, moins encore, la démarche, l'attitude, l'accent, la voix, les manières, la figure même, qui nous pèsent et nous agacent. Et comme on se rencontre cent fois le jour, c'est cent fois une nouvelle occasion de support, cent piqûres d'épingle au même endroit. Quelle blessure cuisante et véritablement insupportable ! Il faut se supporter cependant. C'est plus qu'une loi ; c'est une nécessité.

3. Et pourquoi, direz-vous ? — Avouez d'abord

<sup>1</sup> Le Livre des visions et instructions de la bienheureuse Angèle de Foligno, ch. 33. (Trad. Ernest Hello).

<sup>2</sup> Mgr Gay, *De la vie et des vertus chrétiennes* : Traité des devoirs de la charité.

en toute sincérité, que vous ne supportez pas seulement, mais que vous donnez à supporter. C'est un échange de bons offices : *Alter alterius onera portate*. On ne vous en met peut-être pas si lourd sur les épaules que vous n'en mettez sur les épaules d'autrui.

Ce qui est certain, c'est que vous donnez énormément à supporter à Dieu, plus encore peut-être qu'au prochain. Quel mauvais caractère nous avons vis-à-vis de lui ! Indélicatesses, insincérité, ingratitude, médiocrité, sans-gêne, grossièretés, vilénies même, est-ce que franchement notre vie n'est pas semée et comme pètrie de tout cela ? Que de rechutes ! que de retours à des aliments cent fois vomis ! Et que fait Dieu cependant ? Il nous supporte. Et nous ne supporterions pas les autres ?

Il y avait une fois un serviteur qui devait à son maître dix mille talents. Comme il ne pouvait les rendre, le maître voulait le faire vendre, lui et tout ce qu'il avait, pour acquitter la dette, mais le serviteur, se jetant à ses pieds, le suppliait, en disant : « Ayez un peu de patience à mon égard et je vous rendrai tout. » Le maître se laissa toucher et le congédia. Mais l'autre n'était pas plus tôt sorti qu'ayant trouvé un de ses compagnons qui lui devait trois cents deniers, il le saisit et l'étouffait en disant : « Rends ce que tu dois ! » En vain son compagnon le priait à genoux en disant : « Prends donc patience, je te rendrai tout, » le misérable ne voulut rien entendre, et fit emprisonner son débiteur. — « Méchant serviteur, lui dit alors le maître qui avait tout appris, je t'ai remis toute ta dette parce que tu m'en avais prié. Ne devais-tu donc pas avoir pitié de ton compagnon comme j'avais eu pitié de toi ? » Et le maître, irrité, le livra aux bourreaux jusqu'à remboursement intégral de sa dette.

« C'est ainsi, dit Jésus, que mon Père céleste vous traitera, si chacun de vous ne pardonne à son frère (et ne le supporte) cordialement. — Et combien de fois, Maître ? demanda saint Pierre. Sera-ce jusqu'à sept fois ? — Non pas sept fois, répondit Jésus, mais septante-sept fois <sup>1</sup>. »

Celui qui parlait ainsi avait commencé de faire avant d'agir. Vous savez comme il a pardonné ; mais savez-vous combien il a supporté ? « Oh ! pensez, dit Mgr Gay, ce qu'a dû spouffir l'âme si délicate de Jésus, je ne dis pas avec les pécheurs, mais seulement au milieu des grossiers, des mal élevés, des sots, des ennuyeux, dont il se vit souvent et inévitablement entouré sur la terre... Car il était homme, le plus parfait des hommes ; et à ce titre, comme sa délicatesse était infiniment plus grande que la nôtre, les chocs qu'il recevait étaient aussi plus fréquents et plus douloureux... Regardez donc Jésus, non pas seulement dans sa passion, où tout est manifestement porté au comble, et où il sortait des fardeaux dont l'ombre seule nous écraserait ; mais regardez-le dans sa vie publique, dans ses relations journalières avec les Juifs, avec ses disciples, avec les douze : quelles occasions de support, et toujours quel support ! <sup>2</sup> »

4. Mais comment arriverez-vous à imiter Jésus, à supporter tout de tous, et à le supporter jusqu'au bout ?

C'est *en aimant*. « Le secret pour y parvenir, dit encore excellemment Mgr Gay, c'est la dilection : l'amour rend tout facile. Voyez la mère : un petit enfant est certainement en lui-même un être fort lourd à porter. Il y a les cris qu'il pousse, ceux de la faim, ceux des souffrances, ceux des caprices, ceux des colères. Il y a les vrais besoins, il y a les exigences ; il y a par suite, des soins sans nombre, des soins difficiles, fatigants, répugnants. Il y a les nuits troublées, les veilles forcées, les alertes soudaines, enfin des sollicitudes et des angoisses de toute sorte. Mais la mère aime ce petit enfant ; toute cette peine lui est douce et la charge lui devient légère. Aimez beaucoup, vous aussi ; vos fardeaux vous pèseront peu. »

C'est en aimant qu'on apprend à les supporter ; c'est aussi en *s'exerçant*.

Dans un des premiers patronages de France, on avait dans ce but institué une association qui s'appelait *la Compagnie des « Pas fâchés »*. Il fallait, pour en faire partie, donner certaines garanties de belle humeur. Avant l'admission, les candidats étaient soumis à une rude épreuve : ils devaient supporter sans se fâcher les persécutions de leurs camarades pendant tout un dimanche. « Je me souviens d'un brave jeune homme, racontait l'un des anciens de la compagnie, qui était orné d'un affreux caractère. On lui en fit tant que sa patience fut à bout avant midi. Il fallait recommencer le noviciat le dimanche suivant, il en fut pour ses frais et échoua avant les vêpres. Enfin, grâce à son héroïque constance, il finit par être reçu le quatrième dimanche, ayant pu ne pas laisser échapper un moment d'impatience pendant tout le jour. C'était la première fois de sa vie. Ce succès fut suivi de beaucoup d'autres. Il fit de tels progrès et acquit tant d'empire sur lui-même qu'il atteignit presque l'héroïque douceur d'un saint François de Sales, après avoir dompté le même naturel fougueux. »

Allons, mes frères, enrôlez-vous dans la *Compagnie des « Pas fâchés »*. Ou encore donnez votre nom et surtout votre pratique à la *Confrérie de l'amabilité*, dont voici les statuts principaux. On s'engage :

A ne jamais se montrer ni contrarié, ni mécontent, ni boudeur ;

A réprimer, dès qu'on s'en aperçoit, tout geste d'impatience ;

A ne jamais dire *non* à un ordre donné par un supérieur, ni à un service demandé ;

A ne jamais commander à un inférieur sans un mot de bienveillance ;

A employer soigneusement ces petites formules de politesse, qui ne sont minutieuses que pour les cœurs secs, durs et égoïstes : le *bonjour* du matin ; le *merci*, à la moindre bonne manière ; le *ayez la bonté*, quand on demande un service, etc. ;

A chercher, chaque matin, comment on pourra faire plaisir à ceux avec qui l'on doit vivre, à *tel* en particulier qu'on redoute un peu ou qui ne nous est pas sympathique.

La confrérie a pour protectrice la sainte Vierge invoquée sous le nom de *Mère aimable*, et s'efforce de réaliser la parole du divin Maître : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. »

Voilà de la charité en pratique.

<sup>1</sup> Matth., xviii, 21-35.

<sup>2</sup> *Loc. cit.*



II. — *Le service.*

Le support dit quelque chose de négatif. La charité veut du positif : elle commande le service ; après l'humble docilité des épaules, l'œuvre des bras et le travail des mains. Ce mot de *service* a une extension très large : il comprend l'édification, la prière, et les œuvres

1. *Il faut édifier son prochain.* Jésus l'a dit : « Que votre lumière luise si bien aux yeux des hommes qu'ils en prennent sujet de glorifier le Père céleste. » Saint Paul l'a redit : « Attachons-nous aux choses qui font la paix, et gardons fidèlement tout ce qui peut nous édifier les uns les autres... Que chacun s'efforce d'être agréable à son prochain, en lui témoignant cette bonté qui édifie... Que tout enfin se fasse pour l'édification commune. »

Édifier, c'est construire. L'univers est un temple, l'Eglise un sanctuaire dont le Christ est la pierre angulaire, le clergé des colonnes, chaque fidèle une pierre. Il faut tailler, polir, ajuster ces pierres. Contribuer à ce travail, c'est édifier.

Le vrai chrétien édifie par ses exemples. Il est une lumière, et toute lumière rayonne. Il passe et l'on respire le parfum vivifiant de la vie, la bonne odeur du Christ Jésus. Il édifie par ses paroles, par ses démarches, par toute son attitude. Rien qu'à le voir, on pense à Dieu. Ainsi en était-il des saints. En les regardant, « on voyait Dieu au travers. »

2. *Il faut, de plus, prier pour son prochain.*

Trop souvent, on est *égoïste* dans ses prières. On demande toujours pour soi : c'est tel défaut à extirper, telle vertu à acquérir, telle grâce temporelle à obtenir. Nous sommes bien pauvres, c'est vrai ; mais encore ne faut-il pas être préoccupé de son indigence au point de ne pas trouver le temps de soulager celle des autres.

On est encore *mesquin* dans ses prières. On a un petit cercle dont on ne sort guère : soi d'abord, puis ce parent, cet ami, ces défunts, cette grâce, et voilà tout. Nous demandons des fétus de paille quand nous pourrions obtenir des boisceaux de bon grain. Demandez donc, et vous recevrez. Priez, mais d'une prière *catholique*, c'est-à-dire universelle, pour le Pape, pour l'Eglise, pour la France, pour les infidèles, pour l'humanité tout entière, comme l'Eglise prie, par exemple, dans les oraisons du Vendredi saint, ou dans celles de cette belle prière que je vous recommande : les *Litanies des saints*.

3. *Il faut enfin travailler pour son prochain.* La charité ne se paie pas de mots, il lui faut des actes. « Mes chers petits enfants, disait saint Jean, que votre amour ne soit point en paroles, ni sur la langue, mais qu'il soit effectif et véritable. » De même l'apôtre saint Jacques : « Si votre frère et votre sœur manquent de vêtement et de nourriture et que vous leur disiez : Réchauffez-vous et mangez, sans leur donner les choses nécessaires, à quoi cela servira-t-il ? »

Saint Thomas compte sept œuvres de miséricorde spirituelle : enseigner les ignorants ; — corriger les pécheurs ; — donner conseil à ceux qui en ont besoin ; — consoler les affligés ; — supporter les défauts du prochain ; — pardonner les injures ; — prier pour les vivants et pour les morts ;

Et sept œuvres de miséricorde corporelle :

donner à manger à ceux qui ont faim ; — à boire à ceux qui ont soif ; — vêtir ceux qui sont nus ; — loger les étrangers ; — visiter les malades et les prisonniers ; — racheter les captifs ; — ensevelir les morts.

Entre toutes ces détresses, laissez-moi vous recommander particulièrement celle des ignorants et des pécheurs. Les *ignorants* sont si nombreux. Donnez-leur la lumière d'un bon livre, d'un bon journal, d'une bonne parole. Semez la vérité avec au moins autant de zèle que tant d'autres apportent, hélas ! à semer l'erreur. Pour les *pécheurs*, soyez doux, compatissants, accueillants. Ce qu'il y a de plus doux et de plus consolant pour toute infortune, pour la leur surtout, c'est l'*accueilance*. Si je ne dis rien des pauvres et des malades, c'est que la charité à leur égard vous est connue et familière.

III. — *L'union.*

Le terme de la charité, c'est l'union. C'est là qu'aboutit tout amour, l'amour de Dieu, l'amour du prochain.

Vous savez ce que Jésus demanda à la Cène. C'était l'heure. L'ombre avait commencé de descendre. Encore quelques instants, et ce travailleur divin finirait sa journée. « Père saint, disait-il, je ne suis déjà plus dans le monde, et ceux-ci sont dans le monde, et moi, je viens à toi. Garde-les en ton nom, ceux que tu m'as donnés, afin qu'ils soient un comme nous... Je ne prie pas pour eux seulement, mais pour ceux qui, sur leur parole, croiront un jour en moi. Qu'ils soient tous un, ô Père, comme tu es un en moi, et moi en toi ! Qu'eux aussi soient un en nous, afin que le monde croie que tu m'as envoyé... Moi en eux, toi en moi, afin qu'ils soient consommés dans l'unité. »

Ainsi pria Jésus. Vous savez aussi comme il fut exaucé. Telle était l'union des premiers chrétiens qu'ils ne formaient qu'un cœur et qu'une âme, *cor unum et anima una*, et que les païens se disaient étonnés : « *Voyez donc comme ils s'aiment* ! »

Mais ce n'est qu'au ciel que la prière de Jésus recevra son entier accomplissement. Là seulement nous pourrions dire dans la perfection : « Qu'il est bon, qu'il est doux pour des frères d'habiter ensemble ! *Ecce quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum.* » Là nous serons unis, réunis à jamais et consommés dans l'unité.

Pour préluder à cette union éternelle des hommes entre eux et des hommes à Dieu, ah ! je vous en conjure avec saint Paul, « dites tous la même chose, et qu'il n'y ait point parmi vous de divisions. Accordez-vous dans l'unité d'un même esprit et d'un même sentiment... Ayez les mêmes goûts, le même amour ; n'ayez qu'une âme, n'ayez qu'une vie, et mettez tous vos soins à conserver cette unité, en reliant tout dans la paix. » Ainsi soit-il.

<sup>1</sup> Tertul., *Apolog.*, ch. 39.

## IMPRIMATUR

Lingonis, die 11 martii 1903.

† SEBASTIANUS, *Episcopus Lingonensis.*

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT.

# L'Ami du Clergé Paroissial

## SOMMAIRE

**Autrefois et Aujourd'hui.** — XIII. Le 7<sup>e</sup> et le 10<sup>e</sup> commandement, 225. — XIV. Le 8<sup>e</sup>, 228.

**Nouvelles conférences aux femmes chrétiennes.** — L. Pour la fête des Sept-Douleurs : La troisième douleur de Marie, 230.

**Petit Carême pour les hommes.** — V. La confession, 235.

**Conférences pour le Carême.** — XV. La souffrance, source de grandeur et de force, 236. — XVI. La vie eucharistique : son principe et sa nature, 241. — XVII. Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ, 246.

**Le zèle chrétien, Instructions de Carême.** — VI. L'amour de la France, 253.

## AUTREFOIS ET AUJOURD'HUI

### XIII

#### LE SEPTIÈME ET LE DIXIÈME COMMANDEMENT

Mes frères,

Religion, famille, propriété, telles sont les trois solides assises sur lesquelles repose la société. Qu'on les ébranle toutes les trois, qu'on touche seulement à l'une ou à l'autre, c'est le trouble, c'est la désorganisation, c'est la ruine. Et Dieu qui a créé la société, et qui veut qu'elle demeure, a dû pourvoir à sa sécurité et empêcher tout ce qui pourrait entraver son pacifique développement.

Aussi, par les trois premiers de ses commandements, il a imposé le respect de la religion ; par le quatrième, il a exigé le respect de la famille ; par le septième et le dixième, il a réclamé le respect de la propriété.

Le droit de propriété a rencontré des adversaires ; en tout temps le bien d'autrui a excité l'envie, sollicité la cupidité. Dans tous les siècles, on a vu des vols, des fraudes, des brigandages, des spoliations ; on en voit beaucoup dans le nôtre, et ce qui le caractérise, ce qui aggrave son cas, c'est qu'il a la prétention de les innocenter.

A entendre les novateurs du jour, ceux qu'on nomme les *socialistes*, le bien d'autrui n'est qu'un bien usurpé, et « la propriété c'est le vol. » Et le nombre va toujours croissant de ceux qui soutiennent et mettent en pratique ces théories subversives.

Pour suivre la même méthode que précédemment, rappelons la vérité, le droit en cette matière, et nous verrons ensuite si la loi est bien respectée et si la vieille probité française n'est pas gravement atteinte.

### I

Mes frères, la terre avec tous ses biens appartient à Dieu, puisqu'il en est le créateur. A ce

titre, il en est le premier et souverain propriétaire. Mais, cette terre, nous savons par le Livre sacré qu'il l'a abandonnée à l'homme. « Je vous la remets, lui a-t-il dit, remplissez-la, dominez-la. » Et l'homme, investi par Dieu du droit de posséder, s'est mis à l'œuvre ; il s'est emparé du sol, il l'a cultivé, il l'a fécondé. Désormais, ce sol est à lui, il lui appartient légitimement, avec les fruits, avec les richesses que son travail lui a fait produire, et, puisqu'il lui appartient, il peut en jouir à l'exclusion des autres, il peut en disposer et le léguer comme héritage à ses enfants, et ceux-ci posséderont en toute équité les biens de leurs parents.

Ces idées sont d'une telle simplicité que la plus courte intelligence ne peut les contester.

D'ailleurs l'idée de propriété se confond, dans notre esprit avec l'idée de justice. Vous voulez me déposséder ! Mais c'est injuste, c'est inique ; ce bien est à moi : c'est mon travail, mes sueurs, mon sang ; c'est le travail, les sueurs et le sang de mes pères. Et quand je possède à ce titre, il n'y a pas de puissance au monde, s'appelât-elle Louis XIV, qui puisse se lever et me dire, comme le fit un jour ce monarque : « Je suis le propriétaire, vous les usufruitiers. » — Non, c'est moi qui suis propriétaire : tout m'appartient ici, le fonds comme les fruits ; vous ne pouvez pas m'arracher ce sol, et, si vous l'osez, la justice crie contre vous !

D'autre part, mes frères, Dieu a proclamé légitime et sacré ce droit de propriété, puisqu'il a édicté un commandement pour défendre qu'on y touche : « *Non furtum facies.* » Et partout, la loi civile a été la reproduction de la loi du Sinaï ; chez tous les peuples et dans tous les temps, elle a prescrit le respect du bien d'autrui.

Pour mieux assurer ce respect, il fallait une sanction, grave, de nature à intimider les réfractaires. Les lois divines et humaines y ont songé.

Qu'il ne se flatte pas de rester en grâce avec Dieu et d'être encore un chrétien, celui qui viole ce précepte. Il a perdu l'intégrité, la sainteté de la conscience ; il a rompu avec Dieu ; il a compromis son éternel avenir ; car l'apôtre saint Paul l'a nettement déclaré : « Ni les injustes, ni les avares, ni les voleurs n'entreront dans le royaume de Dieu. » Pour devenir un élu, il faut être un vrai chrétien ; pour être un vrai chrétien, il faut déjà être un honnête homme ; pour être un honnête homme, il faut être juste et loyal.

Qu'est-ce que Dieu pouvait faire encore, afin d'inspirer l'horreur du vol, de l'injustice, de l'usurpation criminelle ?... Frapper de grands coups ? Il l'a fait.

Sur les bords de Gison, dans la vallée de Jesraël, un homme appelé Naboth avait une vigne : elle touchait aux possessions du roi Achab, qui désirait vivement l'acquérir. Moïse avait défendu aux Hébreux d'aliéner leur patrimoine, si ce n'est dans le cas d'un extrême besoin, et pour un temps



limité. Naboth qui ne se trouvait point dans le cas prévu par la Loi, répondit aux propositions d'Achab : « Dieu me garde de vous céder l'héritage de mes aïeux ! » Plein de colère et de chagrin, le roi revint au palais, se jeta sur son lit, et ne voulut prendre aucune nourriture. Alors sa femme, la reine Jézabel, entra et lui demanda le sujet de sa tristesse. Le roi lui raconta le refus qu'il venait de subir. « Vraiment, répondit Jézabel avec une ironie superbe, vous avez une grande autorité, et vous gouvernez bien le royaume d'Israël ! Levez-vous et mangez et que votre esprit soit en repos : c'est moi qui vous donnerai la vigne de Naboth. » Aussitôt elle écrivit au nom d'Achab, scella sa lettre de l'anneau royal, et manda aux anciens de la ville de faire une prompte et sévère justice d'un séditieux nommé Naboth, qui avait blasphémé contre Dieu et contre le roi. Sur la déposition de deux faux témoins, l'innocent fut condamné, traîné hors de la ville et lapidé. Alors Jézabel dit à son mari : « Venez maintenant prendre possession de la vigne de Naboth qui n'a pas voulu vous la céder à prix d'argent. Naboth n'existe plus ; il est mort... » Mais pendant que le roi s'avancait vers cette terre si convoitée, un homme l'attendait à l'entrée. C'était le prophète Elie. Regardant l'usurpateur en face, le prophète dit au roi : « Tu l'as tué, et maintenant tu viens le dépouiller ! Voleur et meurtrier, voici ce que dit le Seigneur : Ici même, à la place où les chiens ont léché le sang de Naboth, les chiens lécheront aussi le sang de la femme d'Achab ! » La menace du prophète s'accomplit à la lettre. Quelque temps après, Achab fut tué d'une flèche en faisant le siège d'une ville, Jézabel était précipitée du haut d'une fenêtre, et les chiens léchèrent son sang.

C'est ainsi que Dieu punit les contempteurs de sa loi et les ravisseurs du bien d'autrui.

A son tour, le code pénal des différents peuples s'est montré sévère, inexorable, à l'endroit des voleurs. Chez les Egyptiens, les voleurs étaient condamnés à mort, attachés à un cheval fougueux qui les traînait à travers des précipices, et leur corps déchiré devenait la proie des bêtes fauves. Chez les Grecs, ils étaient jetés dans les fers. Chez les Romains, ils étaient battus de verges ou précipités de la roche Tarpéienne. En France, ils étaient punis tantôt du supplice de la corde, tantôt du supplice de la roue.

Vous avez la preuve, mes frères, que de tout temps les atteintes au droit de propriété ont été punies, que Dieu et les hommes ont condamné l'injustice et le vol. Mais le bien d'autrui est comme le fruit défendu du Paradis terrestre : il fascine celui qui le regarde, il paraît bon à prendre, et on ne sait pas toujours retirer la main qui s'allonge pour le saisir. Sondons un instant cette autre plaie de notre temps.

## II

S'il faut en croire, mes frères, les témoignages, les doléances, les récriminations qui viennent de

toutes parts, le septième et le dixième commandement sont foulés aux pieds. On se fait un jeu des saintes loi de la justice. Des hommes, dont le délire égale l'impiété, ont érigé la spoliation en principe. Depuis le conquérant qui vole des provinces l'épée à la main, jusqu'au brigand qui dévalise les voyageurs, tous cherchent à s'enrichir, au mépris des lois divines et humaines, et aujourd'hui, en plein christianisme, on peut dire, comme dans l'antiquité, que la justice, offensée par les crimes des hommes, a quitté la terre pour retourner au ciel d'où elle est descendue.

L'iniquité est partout. « Parlons clairement, dit un philosophe qui n'est pourtant point un pessimiste, voici la loi morale, divine, nécessaire : *Tu ne voleras point*. Eh bien ! voici la vérité : c'est que le vol est à peu près partout. » La bonne foi a presque entièrement disparu, les transactions sont entachées d'injustice. Bossuet stigmatisait déjà, dans son siècle, ces maisons de commerce où l'on débitait plus de mensonges que de marchandises. Que dirait-il aujourd'hui !

Un célèbre publiciste écrivait — mettons qu'il exagérait un peu — qu'il ne se fait pas aujourd'hui de fortune sans reproche, et que sur cent hommes enrichis, il n'y en a pas quatre de fermement honnêtes... On ne parle en effet que de corruption, de violences, d'escroqueries, de détournements. Entrez dans un prétoire. Quel est cet homme que le juge interroge ? De quoi est-il accusé ? De vol. Et cet autre qui comparait ensuite, quel est son crime ? Encore le vol. Et celui-là contre lequel un magistrat requiert avec tant d'énergie, qu'est-il ? Un escroc. Et ce misérable qu'un avocat défend avec toutes les ressources de son éloquence, qu'a-t-il fait ? Il a commis un meurtre, pour voler. En ce moment, la justice française instruit un procès qui aura un immense retentissement : il s'agit de ce qu'on a appelé « la plus colossale escroquerie du siècle ; » et tous les jours, elle sévit contre des banqueroutes frauduleuses, qui ont ruiné un nombre considérable de familles.

Il n'est plus, le temps où le propriétaire d'une maison ne songeait pas à en fermer la porte, tant il avait confiance dans la probité de ses voisins. Aujourd'hui il serait prudent de la verrouiller. Les serrures ordinaires ne donnent plus de garanties suffisantes ; il a fallu en inventer de nouvelles, plus compliquées, pour déconcerter les voleurs ; il a fallu installer des coffres-forts. Pour protéger les biens contre la rapacité, on a dû doubler les haies, élargir les fossés, surélever les murs..., et toutes ces précautions, toutes ces défenses ne les mettent pas toujours à l'abri.

Que dirai-je encore, mes frères ? Le vol s'est élevé à la hauteur d'une science ; il y a, en effet, un art de voler adroitement. Si chez nous, comme à Sparte, on excusait le vol commis avec adresse, bien des coupables n'auraient pas à redouter les pénalités de la justice, car ils ont une habileté inimaginable pour enlever une chaîne d'or, une montre, un porte-monnaie.

Impossible de le nier, mes frères : la vieille probité s'en va ; et cependant on ne cesse de vanter son honnêteté.

Qui est-ce qui n'est pas honnête homme aujourd'hui, ou du moins qui ne prétend l'être ? On a plus d'une faute à se reprocher contre la morale, contre les commandements de Dieu et de l'Eglise ; mais pour le septième commandement, on est innocent, trois fois innocent. Dites à quelqu'un, au premier venu, qu'il est nécessaire de pratiquer la religion, il vous répondra : « La meilleure religion, c'est de ne faire tort à personne ; il suffit d'être honnête homme. » Et si on osait ajouter : « Honnête homme ! l'êtes-vous ? » il répliquerait avec vivacité : « Comment ! si je suis honnête ? Mais je n'ai jamais fait de mal à personne, je n'ai jamais ni tué, ni volé... »

D'abord je vous ferai remarquer que l'homme vraiment honnête ne parlera jamais de sa probité ; il laisse ce soin-là aux autres. Nul ne parle plus souvent de sa probité, ne répète plus souvent qu'il est honnête, que celui qui n'est pas irrécusable. Ce certificat qu'il se délivre à lui-même ne me convainc pas.

Vous n'avez pas tué ? J'ai répondu à cela dans un entretien précédent : passons. — Vous n'avez pas volé ? N'affirmez pas la chose trop haut, de peur d'être entendu de quelqu'un qui pourrait vous dire : « Je conteste : vous n'avez pas mis la main dans la bourse ou dans la caisse d'autrui, soit ; vous n'avez pas volé directement ; mais, la main sur la conscience, pouvez-vous dire que vous avez toujours observé scrupuleusement les lois de l'équité ? Pouvez-vous dire que votre délicatesse n'a jamais été prise en défaut ? Pouvez-vous dire que vous n'avez jamais causé de préjudice au prochain, que vous n'avez jamais lésé ses droits ? »

Vous êtes, je suppose, à la tête d'une maison ou d'une entreprise : votre honnêteté est-elle à l'abri de tout reproche, si vous exploitez les hommes qui sont sous vos ordres ?

Vous êtes ouvriers : êtes-vous honnêtes, si vous travaillez activement, quand le maître vous voit, et si vous déposez l'outil, ou si vous travaillez mollement, quand il est absent ?

Vous êtes cultivateurs : votre probité est-elle intacte, quand vous déplacez une borne, quand vous faites fléchir une haie, quand, du fer de votre charrue, vous entamez le champ du voisin ?

Vous êtes domestiques : êtes-vous honnêtes, si vous abusez de la confiance de vos maîtres, si, sous le prétexte que votre travail est énorme et que vos gages sont modiques, vous opérez, à titre de compensation, une série de détournements ?

Vous êtes négociants : où est votre honnêteté, si vous trompez votre clientèle sur la qualité et la quantité des produits que vous lui livrez, si vous usez de faux poids et de fausses mesures, si vous altérez, si vous falsifiez les denrées que vous mettez en vente ?

Mes frères, je pourrais passer en revue toutes

les professions, et j'y trouverais des défaillances plus ou moins graves à l'égard de la justice.

La probité n'est pas un vain mot, une chose en l'air : c'est une conscience pure, c'est une vie intègre, ce sont des mains nettes. Or cette probité-là tend à disparaître. Pourquoi ? Quelle en est la cause ? La cause, c'est une cupidité effrénée. On est affamé de bien-être, de jouissance ; on veut s'enrichir promptement ; et pour atteindre ce but, on étouffe sa conscience et on ne recule pas devant le vol et la fraude, on transgresse hardiment les lois de la justice.

Il y a plus encore, et voici un signe caractéristique de notre temps : il se trouve des hommes qui disent que c'est bien, que c'est légitime, qui justifient le vol, qui réclament l'expropriation universelle, le nivellement des fortunes, comme un droit. Ces audacieuses revendications font leur chemin, elles trouvent de nombreux partisans, elles s'accréditent, et les malhonnêtes gens commencent à croire que tout leur est permis et qu'ils peuvent tout oser. Le qualificatif de *voleur* était jadis ce qu'il y avait de plus déshonorant, et celui qui l'avait mérité marchait la tête basse : aujourd'hui il n'en a cure, et on prévoit même le temps où il s'en parera comme d'un titre de gloire.

En présence de ces désordres, mes frères, un devoir s'impose : c'est de garder toujours les délicatesses de notre conscience, de cultiver dans nos âmes le respect et l'amour de la justice. Là est le secret de la prospérité et la garantie de l'avenir. « Bien mal acquis ne profite jamais » : ce vieux proverbe sera toujours l'expression de la vérité. L'homme sans probité, sans loyauté, qui a édifié sa fortune sur l'injustice, n'est pas sûr du lendemain et le châtiment le guette. Ou Dieu le frappera de vertige dans un moment décisif ; ou il le laissera poursuivre avec une aveugle obstination un procès ruineux qui le mènera à la catastrophe ; ou il lui donnera des fils prodiges qui, en quelques années, dévoreront ce patrimoine amassé par l'injustice ; ou il lui enverra de longues maladies, de cruelles infirmités ; ou il permettra que la mort le frappe à la fleur de l'âge, avant qu'il ait pu jouir du fruit de ses iniquités.

Mais l'homme qui a pratiqué la justice peut compter sur la protection du ciel. Dieu tient nos destinées dans ses mains ; c'est lui qui élève et qui abaisse, qui répand la bénédiction et la malédiction, qui donne les succès et les revers. On peut tout avec lui, de même qu'on ne peut rien sans lui, de même qu'on ne peut rien contre lui. Si donc nous voulons aboutir dans nos projets, et travailler avec plus de succès à la prospérité de nos familles, laissons là les moyens réprouvés par la probité, soyons honnêtes dans toute la plénitude du mot ; observons les lois de la justice, et Dieu sera avec nous. Ainsi soit-il.



## XIV

## LE HUITIÈME COMMANDEMENT

Mes frères,

Nous devons à la vérité plus qu'un respect ordinaire, nous lui devons une sorte de culte. La vérité, on la définit : « ce qui est. » Or, ce qui est avant tout, c'est Dieu. Dieu est la vérité essentielle, absolue, la vérité totale : « *Deus veritas est.* » Jésus-Christ, Fils de Dieu, s'est présenté aux hommes sous ce titre : « Je suis la vérité, *ego sum veritas,* » et ce qu'il leur annonce, c'est la vérité dans toute sa pureté, la vérité sans mélange d'erreur, la vérité sans altération : « *Veritatem dico et non mentior.* »

La vérité est donc un nom sous lequel Dieu nous apparaît, et voilà pourquoi elle s'impose à notre vénération.

La respecter en toute circonstance, dire avec sincérité ce qui est, tel est notre devoir. C'est d'ailleurs le besoin de toutes les intelligences et de tous les cœurs honnêtes. Le père veut que son enfant la lui dise, quand il l'interroge ; le magistrat, sur son siège, la demande sous la foi du serment ; le savant la poursuit dans ses laborieuses et longues veilles ; l'historien la recherche dans ses patientes études ; tout le monde la veut, et on dit : « La vérité est chose sacrée ; respect à la vérité ! »

Et pour l'exprimer, la parole nous a été donnée, quoi qu'en ait dit un célèbre diplomate, qui a prétendu que la parole avait été donnée à l'homme pour déguiser sa pensée. Il voulait sans doute justifier sa profession, car il paraît que pour exceller en diplomatie, il faut posséder l'art de mentir habilement. Eh bien ! non, mes frères, la parole n'est pas faite pour dissimuler la pensée ; elle est faite pour la manifester.

Aussi le mensonge qui est une altération, une rature, une suppression de la vérité, est sévèrement prohibé par le huitième commandement.

Continuant le parallèle que j'ai commencé entre le passé et le présent, j'examinerai devant vous si nous sommes plus respectueux de la vérité que ceux à qui nous succédons, si les mensonges, sous une forme ou sous une autre, sont moins fréquents parmi nous.

## I

Le mensonge est odieux, mes frères, et je veux vous dire d'abord les raisons qui doivent nous en inspirer l'horreur. Si, instinctivement, nous aimons la vérité, si nous avons un intérêt majeur à la connaître, nous sentirons déjà une répulsion naturelle pour le mensonge qui la méconnaît et l'outrage, nous détesterons le menteur qui la dénature ou l'étrangle.

Cette haine spontanée que nous avons pour le mensonge et le menteur s'accroîtra encore, si nous nous rappelons ce que Dieu en a dit. Sa

parole est consignée dans le saint Livre, et c'est là que nous la chercherons.

Ecoutez d'abord ceci. Pour le Seigneur, c'est une abomination que des lèvres menteuses : « *Abominatio est Domino labia mendacia.* » Une abomination ! Vous voyez que Dieu inspire à son prophète un mot des plus énergiques pour flétrir le menteur. Le mensonge lui déplaît tellement qu'il compare à un sépulcre fétide la bouche de ceux qui le profèrent, et il menace de perdre tous ceux qui ne l'éviteront pas : « *Perdes omnes qui loquuntur mendacium.* »

Mais il y a dans les pages sacrées une parole qui exprime encore plus vivement la pensée de Dieu : c'est une parole de haine. Il n'arrive pas souvent à Dieu de prononcer une telle parole, car il est la bonté même, il a pour nous, il a pour les pécheurs des sentiments toujours empreints de miséricorde, et quand il dit : *Je hais !* quand il prononce cette parole sombre et terrifiante, il faut que la chose soit bien grave. Eh bien ! cette sinistre parole, le Seigneur l'a dite au menteur. On lit en effet dans le livre des Proverbes : « Il y a six choses que Dieu poursuit de sa haine, » parmi elles figurent le mensonge et celui qui s'en rend coupable, *proferentem mendacia* ; et le menteur que Dieu déteste et maudit plus que tous les autres, est celui qui dépose en justice contre la vérité, le faux témoin, *testem fallacem*.

Et dans le saint Evangile, Notre-Seigneur pourtant si doux et si indulgent, n'a pas traité les menteurs avec moins de sévérité. S'adressant aux fourbes, aux hypocrites, il leur disait : « Je vous connais, je connais votre filiation : vous êtes les enfants du démon, qui est menteur et père du mensonge. »

Nous ne pouvons nous méprendre sur les sentiments de Dieu à l'égard du mensonge ; il le réproche hautement. Et j'ajoute : non seulement il le réproche, mais il a cru devoir, pour nous en détourner, le punir dès ici-bas. Effectivement, il l'a puni plus d'une fois d'une manière exemplaire. Ainsi, pour un mensonge, Giézi, serviteur d'Elisée, fut frappé de la lèpre ; Elymas sentit la main de Dieu s'appesantir sur lui et devint aveugle ; Ananie et Saphire furent foudroyés. Oh ! sans doute, Dieu ne sévit pas immédiatement contre tous ceux qui outragent la vérité, mais ces exemples attestent qu'il ne laisse pas toujours le mensonge impuni.

L'ordre que Dieu nous a intimé de fuir le mensonge, la haine qu'il lui a vouée, les châtiments qu'il lui a infligés, suffiraient déjà pour nous en éloigner. Le mépris qui s'attache au menteur parmi les hommes, et les peines que lui appliquent les lois civiles, sont une raison de plus, pour nous décider à observer le huitième précepte.

Le mensonge paraît si vil que les hommes ont toujours considéré comme un outrage le qualificatif de *menteur*. Etre appelé menteur, cela toujours a été regardé comme une infamie. Daniel,

entendant faire une déposition calomnieuse contre Suzanne, n'hésita pas à dire au vieillard qui déshonorait ses cheveux blancs : « Vous avez menti sur votre tête ! *Mentitus es in caput tuum !* »

« Vous avez menti ! » Cette parole, entre gens pacifiques, allume la colère ; entre gens à l'humeur batailleuse, elle amène un échange de coups de poing, une rencontre à l'épée ou au pistolet ; dans les assemblées parlementaires, elle est suivie d'un rappel à l'ordre. C'est donc une détestable chose que le mensonge, puisque la rougeur monte au front, puisqu'on s'irrite quand on s'en voit accusé.

Ce qui est certain, mes frères, c'est que partout, en tout temps, le menteur a joui d'une mince considération. La sagesse des vieux âges lui a préféré le voleur. Vous connaissez l'antique proverbe : « Mieux vaut un voleur qu'un menteur. » Et parce que l'habitude de mentir fraie la route aux plus graves désordres, Gerson disait : « J'aimerais mieux que mon fils fût adonné au vice ou à la luxure que d'être menteur. »

Les hommes ne se sont pas contentés de flétrir le mensonge, ils l'ont puni dans tous les temps.

Au témoignage de Démosthène, celui qui falsifie la vérité mérite le même supplice que celui qui falsifie la monnaie. On raconte qu'un empereur romain, pour faire justice exemplaire d'un homme qui avait la réputation de mentir, fit jeter son cadavre en pâture aux animaux, confisqua ses biens, ordonna de démolir sa maison, et déporta dans une île lointaine son épouse et ses fils.

J'ouvre le code des peuples, je consulte leur législation ; j'y trouve des prescriptions relatives au mensonge, des peines édictées contre les menteurs.

Les pires menteurs sont les parjures et les faux témoins, ceux qui prêtent serment avec l'intention de le violer, ceux qui portent des mensonges à la barre des tribunaux. Eh bien ! mes frères, voulez-vous que je vous dise les peines édictées contre eux ? Chez les Romains, c'était la peine du bannissement, et dans certaines circonstances la peine de mort. Dans des temps moins reculés, on décréta contre les faussaires l'emprisonnement, le pilori, la confiscation des biens.

Et pour parler des lois qui sont en vigueur chez nous, le code français menace le faux témoin des travaux forcés ou même de la mort, si c'est en matière criminelle ; si c'est en matière correctionnelle ou de simple police, la peine est celle de l'emprisonnement et de la dégradation civique.

Je le demande maintenant, mes frères : que prouvent ces prescriptions, ces pénalités qu'on trouve dans toutes les législations ? Elles prouvent que le menteur est un danger, un fléau pour la société ; elles prouvent que le mensonge est un désordre qui doit être sévèrement réprimé.

Oh ! je ne l'ignore pas : les menaces de Dieu et les lois des hommes n'ont pas toujours clos les

lèvres menteuses, et à toutes les époques on a vu des parjures, des imputations téméraires, des calomnies, des diffamations, des négations audacieuses, des outrages à la vérité religieuse, toutes les nuances, toutes les variétés du mensonge. Peut-on dire, mes frères, qu'on en voit rarement de nos jours, et que nous avons un respect constant pour la vérité ? Un coup d'œil sur les mœurs actuelles fixera notre jugement.

## II

Si odieux qu'il soit à Dieu et aux hommes, le mensonge n'est pas rare. Dans le commerce de la vie, dans les affaires, dans les relations sociales, au cours des conversations, qui pourrait nous dire combien de fois et de combien de manières la vérité est reniée, tronquée, falsifiée ? Aujourd'hui, plus que jamais, l'esprit de mensonge a fait irruption dans le monde et ses victimes ne se comptent pas. Dans notre histoire, il est une journée qu'on a appelée la « journée des Dupes. » Si j'avais à caractériser l'époque où nous vivons, je la nommerais « l'époque des Dupes, » car il est infini le nombre de ceux qui se laissent tromper.

On ne ment pas seulement pour égayer la conversation, pour s'excuser et éviter des reproches ; on ment pour causer du préjudice au prochain, pour lui ravir sa réputation et le disqualifier. On ment par la parole et par la plume, dans les discours et les livres. Et s'il y a présentement tant de défiance, tant d'animosités, tant de conflits qui troublent la paix sociale, croyez bien, mes frères, que le mensonge n'y est pas étranger.

Cherchez, en effet, la cause provocatrice des dissentiments qui éclatent entre les familles, remontez à l'origine des divisions, des querelles, des rancunes : vous y trouverez souvent un mensonge.

Pourquoi le mensonge est-il plus fréquent ? — C'est d'abord parce qu'il a trouvé dans la perversité humaine toujours grandissante une clientèle toute disposée à l'accepter ; c'est ensuite parce qu'il a sous la main un moyen extraordinairement puissant de propagation : je veux parler de la presse.

La fermeté des convictions, l'attachement aux principes tendent à devenir une exception ; la bonne foi, la sincérité, la loyauté menacent de disparaître. Ce n'est pas le souci de la vérité, mais la passion ou l'intérêt qui dirige souvent la plume des écrivains. Lisez le même fait rédigé par deux chroniqueurs différents, vous ne saurez pas à quoi vous en tenir ; il est ici ou là exagéré, dénaturé. Et s'il est prouvé que c'est une calomnie odieuse, celui qui s'en est rendu coupable ne voudra pas même rectifier son erreur. Qu'importe la vérité ? Il s'agit avant tout d'assouvir sa haine de sectaire, ou de satisfaire sa cupidité.

Et l'on prend au mot, on croit sur parole le premier journaliste venu, on accepte d'emblée ses



doctrines, ses opinions !... Mais vous ne savez donc pas, mes frères, comment les choses se passent ?

Sans doute, il y a des écrivains honnêtes et convaincus ; mais je suis obligé de dire qu'il y en a beaucoup qui ne le sont pas. Avant d'écrire, on ne consulte ni ses convictions, ni les droits de la vérité et de la justice ; on avise ce qui rapportera le plus de bénéfice.

Les journaux n'ont pas tous les mêmes opinions ; ils s'attaquent l'un l'autre : c'est leur vie. Prenez-en deux : dans le premier vous trouverez un article très fort, très documenté, pour soutenir une thèse ; dans le second, vous lisez une page des plus éloquentes qui démolit l'argumentation du premier. Vous croyez, à n'en pas douter, que ce sont deux écrivains différents qui ont composé ces articles. Eh bien ! non, mes frères, c'est quelquefois le même qui a écrit les deux articles. Il prend deux noms différents et il collabore à deux journaux d'opinions contraires, uniquement pour doubler ses appointements.

Je ne dis pas que tous les rédacteurs en sont là : ce serait alors le mensonge universel ; mais je suis fondé à dire que plusieurs, au mépris de leur conscience, écrivent dans deux feuilles, le pour et le contre, la défense et l'attaque. Ils s'inquiètent peu de savoir où est la vérité : pourvu qu'ils réalisent de beaux revenus, ils écriront ce qu'on voudra. Conscience vénale ! Plume à l'encan ! Quelqu'un disait à un de ces scribes sans dignité : « Vous avez tort de publier tel roman, vous démoralisez la société. — Je le sais bien, répondait-il, mais il faut bien qu'on gagne sa vie ! »

Et voilà les gens qui, pour une pièce de monnaie, articuleront les idées les plus fausses, les calomnies les plus révoltantes, et ces mensonges disséminés par la presse s'en iront à travers la France, tromper les esprits trop crédules qui les accepteront sans contrôle et sans défiance.

En matière religieuse, — et ceci me préoccupe particulièrement, — sur les questions qui touchent à la foi et à l'Eglise, je suis effrayé des faussetés que la parole et l'écriture mettent en circulation ; je suis plus effrayé encore de l'accueil qui leur est fait et des bruyantes sympathies qu'elles rencontrent.

Des hommes qui sont d'une ignorance épaisse, posent en docteurs, tranchent les questions religieuses avec une aisance de théologien, citent à leur barre avec un sans-façon incroyable le Souverain Pontife, l'épiscopat, le sacerdoce, l'enseignement de l'Eglise, parlent des œuvres et des institutions catholiques sans les connaître ; vous les voyez venir vous endoctriner, ébranler votre foi, attaquer vos croyances, par des insinuations impies, par des relèvements d'abus, par des objections mille fois réfutées. Fabricateurs de mensonges, comme dit le Livre sacré, *fabricatores mendacii*, il serait juste de s'en défier, et malheureusement on les écoute. Le mensonge qui dis-crédite la religion est accueilli avec une sorte de

complaisance, et, en passant, voulez-vous que je vous dise pourquoi ? C'est parce que la vérité déplaît. Et pourquoi la vérité a-t-elle la mauvaise fortune de déplaire ? Qui ne le sait, mes frères ? C'est parce que la vérité grave, austère, inflexible, loin de flatter les passions, les réprime et les condamne. On ne veut recevoir de leçons de personne, et parce qu'elle en donne qui sont parfois la censure de notre conduite, nous écoutons volontiers tout ce qui la contredit, tout ce qui peut en diminuer l'autorité et le prestige.

Mes frères, il est urgent de réagir contre ces mœurs qui sont un déshonneur pour la conscience chrétienne. Comme Français, nous portons un nom qui est synonyme de sincérité, de loyauté ; comme chrétiens, nous avons le devoir de respecter la vérité, qui est une manifestation de Dieu. A ce double titre, nous devons abominer le mensonge.

« Mentez, mentez toujours, disait le grand impie du dix-huitième siècle, il en restera quelque chose. » Et moi je viens vous dire : « Dites, dites toujours la vérité, dites-la avec bonté, avec charité sans doute, mais dites-la sans altération, sans réticence, et il en restera quelque chose aussi. »

Un prince de la parole, une des gloires du barreau français plaidait une cause célèbre avec sa coutumière éloquence. Au cours de son plaidoyer, il crut remarquer que l'avocat de la partie adverse mettait en doute une assertion qu'il venait de formuler. Soudain il s'interrompt, et, la tête haute, fixant son adversaire, il lui jeta cette fière parole : « Apprenez, Monsieur, que je n'ai jamais menti ! »

Je souhaite, mes frères, que vous puissiez vous rendre tous et toujours ce témoignage, vous approprier cette réplique et dire comme ce grand orateur : « Je n'ai jamais menti ! » Ainsi soit-il.

---

## NOUVELLES CONFÉRENCES AUX FEMMES CHRÉTIENNES

---

L

POUR LA FÊTE DES SEPT-DOULEURS

*La troisième douleur*

*Quid est quod me quærebatis ?  
Pourquoi me cherchiez-vous ?  
(Luc, II, 49).*

Celle-ci est la troisième douleur de Marie. Dans la conférence précédente, je vous ai longuement exposé l'épisode des trois jours d'absence de Jésus, qui furent pour saint Joseph aussi l'occasion et la source d'inénarrables angoisses changées enfin en une joie ineffable par ces simples paroles de son

épouse : « Voici que votre père et moi nous vous cherchions, le cœur plein de douleur. » Quelle récompense pour lui de douze années de dévouement et de labeur ! Ce lui fut sur cette terre comme un moment de paradis. Cet enfant qui était le Fils de Dieu, était aussi son fils, puisque Marie le proclamait, et dans son âme rayonnante le ciel jouit de voir une sorte de lutte entre son humilité et son bonheur.

Mais nous avons laissé dans l'ombre la figure douce et attristée de Marie. Nous allons aujourd'hui la regarder, la contempler dans cette douleur qui fut sa passion à elle, attendu qu'au pied de la Croix elle ne souffrait pas seule, elle souffrait avec son Fils, de là ce nom de Compassion que l'Eglise donne à son martyre du Calvaire.

Achevons d'abord le récit de la recherche de Jésus, couronnée par l'allégresse de le retrouver. Nous étudierons ensuite le caractère de cette douleur, et les raisons adorables pour lesquelles Dieu la permit. Enfin nous recueillerons quelques-uns des enseignements qui en découlent. Ce sera pour nous autant de grâces et de lumières qui nous aideront à porter et à comprendre la vie chrétienne.]

## I

Vous vous figurez bien la scène du temple. Marie vient d'entrer dans une de ces grandes salles où les Docteurs instruisaient le peuple. Elle entend la voix de son Fils, elle l'aperçoit, son cœur bondit dans sa poitrine. C'est lui !... Sa joie éclate aussitôt, elle déborde, et cependant elle ne lui fait point oublier ses angoisses de trois jours. Aussi voici que Marie la réservée, la silencieuse, sort de sa réserve et de son silence, elle parle hardiment devant toute l'assemblée, et c'est pour formuler un reproche à son Fils.

Ne soyons pas surpris de cet acte, de cette plainte. Pendant toute sa Passion Jésus parle peu. On compte les phrases qu'il prononça, et à mesure qu'il approche du terme il devient de plus en plus silencieux. Ses bourreaux lui clouent les pieds et les mains à la croix, il se tait. Ils l'élèvent entre ciel et terre, il se tait toujours. Puis ce sont quelques mots brefs, dictés par son amour pour préciser ses dernières dispositions. Mais à un moment donné sa douleur jaillit, comme les eaux d'un torrent qui a brisé sa digue, et il s'écrie : « Mon Dieu ! mon Dieu ! pourquoi m'avez-vous abandonné ? »

De même Marie durant sa Passion de trois jours s'est tue, comme si toute parole eût empêché l'activité de ses recherches. Elle se taisait et agissait, surtout elle souffrait des douleurs indicibles. Aussi quand elle a retrouvé son Jésus, elle n'y tient plus. Elle aussi laisse éclater son terrible et douloureux pourquoi, car elle est à bout : « Mon fils, pourquoi nous avez-vous fait cela ? Pourquoi nous avez-vous abandonnés ? »

La réponse de son Fils sera-t-elle du moins une excuse, une consolation, comme une réparation ? Nullement.

— Pourquoi me cherchiez-vous ? dit-il. *Quid est quod me querebatis ?*

Pourquoi Marie le cherchait ? Ah ! si elle avait voulu répondre, elle lui aurait dit : « Mais est-ce que je puis vivre sans vous ? Est-ce que vous n'êtes pas ma seule joie, ma seule raison d'être ? Vous disparu, que me reste-t-il qu'un amer regret de ne plus vous voir ? Est-ce que je ne suis pas votre mère ? Et une mère peut-elle sentir son fils perdu elle ne sait où, loin d'elle, manquant de tout peut-être, sans concevoir les plus extrêmes inquiétudes ? »

Rassurez-vous toutefois, Jésus ne veut pas être dur pour sa mère. Elle a tant souffert et lui-même a tant souffert de sa douleur ! car son cœur de fils dut se briser pendant ces trois jours d'une épreuve qu'il jugeait nécessaire, pour des raisons que nous exposerons bientôt. Il veut lui laisser un enseignement profond et qui se grave dans son esprit, lui donner une leçon de détachement, d'humilité et de haute théologie :

« Ne savez-vous pas que je dois me consacrer aux choses qui regardent le service de mon Père ? » Oubliez-vous donc ma mission ici-bas ? Que suis-je venu faire sinon la volonté, l'œuvre de mon Père ?

L'œuvre du Père, c'est l'amour infini de Dieu pour les hommes, amour qui s'est traduit par l'œuvre merveilleuse de l'Incarnation, et qui aura son couronnement dans la Rédemption, sur la croix sanglante, « Dieu a tellement aimé les hommes qu'il leur a donné son Fils unique. » Ils sont donc d'un haut prix, appelés à une gloire éternelle, infinie.

Les assistants écoutent, émus, attachés, saisis, et ne comprennent pas. Mais Marie elle-même ne comprend pas ; car il faudrait, pour bien entendre ces paroles, avoir une idée exacte des desseins infiniment miséricordieux du Père qu'elles expriment. Elle qui sait tant de choses divines, se trouve ignorante en face de tant de grandeur. Elle ressemble à un homme qui regarde fixement le soleil et qui est ébloui, aveuglé par trop de clarté : il considère les objets qui l'environnent et ne les voit plus. *Et ipsi non intellexerunt verbum.*

Cette ignorance elle-même est encore une grâce de Dieu, car si elle avait compris, elle aurait vu le mystère insondable du sacrifice et de la réparation par l'opprobre, l'humiliation, par le sang. Or Jésus entend bien la préparer au drame du Calvaire, mais de loin. Vingt années encore doivent s'écouler avant que « son heure soit venue. » C'est comme une longue avenue bordée d'arbres hospitaliers et éléments, si longue que Marie ne doit pas encore en apercevoir l'extrémité, car elle s'arrêterait terrifiée en regardant jusqu'au fond se détacher une croix rouge sur un ciel noir.

« Et il descendit avec eux et il vint à Nazareth. Et il leur était soumis. Et sa mère conservait toutes ces paroles dans son cœur. »

Aucune graine de cette précieuse semence déposée dans son âme n'était perdue, et chaque jour elle méditait, elle repassait en elle-même ces enseigne-



inents, elle s'appliquait à comprendre l'œuvre du Père.

## II

Étudions maintenant le *caractère*, puis les *raisons* de cette troisième douleur de Marie.

1. D'abord elle a perdu Jésus, et *elle ignore pourquoi*. Les ténèbres envahissent son âme, elle ne voit plus sa route, elle marche sans savoir, et se pose de redoutables questions. Pourquoi l'a-t-il quittée sans lui rien dire, la laissant dans ces transes insupportables ? Que lui a-t-elle fait ? Où est-il ? Remonté au ciel ou victime de quelque atroce perfidie humaine ? Et personne pour l'éclairer, pour la rassurer. En elle-même rien que des réponses de tristesse et de mort. Elle se réfugie bien jusqu'au centre de sa profonde humilité ; elle se dit bien qu'elle était indigne de posséder un tel trésor et que Dieu a sagement agi en le confiant à d'autres mains plus pures et plus habiles. Ces pensées la réconfortent un moment, car l'humilité est toujours la grande source du courage, et elle attire sur nous des grâces abondantes. Dieu lui envoie des clartés et des secours qui du moins l'empêchent de s'abandonner et de mourir. Puis les ténèbres reviennent, avec le sentiment aigu de l'absence, de la privation de son fils.

Qui de nous n'a connu cette nuit de l'âme où nous ne voyons plus devant nous, plus en nous-mêmes, où nous hésitons devant l'effort, l'épreuve, le présent et l'avenir, devant tout obstacle, où pour nous tout est noir, où nous sommes pris d'un découragement impossible à raisonner ? Il nous semble que Dieu nous laisse, que tout est perdu, et c'est vainement qu'on essaie de nous montrer que la situation n'est point désespérée, que nous nous grossissons les choses à plaisir : nous ne voulons rien entendre et au contraire nous roulons dans les exagérations les plus insensées. Ce sont là de grandes tentations, des moments dangereux dont le démon profite pour nous précipiter dans d'irréductibles excès. Rappelons-nous alors la douleur de Marie quand elle eut perdu son fils et qu'elle demeura trois jours l'âme enténébrée, le cœur déséparé et sur le point de perdre l'espoir. Comme elle, humilions-nous sous la main de Dieu, et l'humilité nous sauvera.

Cette douleur de Marie revêt de plus un caractère *d'une acuité et d'une intensité inouïes*. Elle souffre de ne pas savoir les desseins de Dieu sur elle, de se demander quelle faute elle a pu commettre et pourquoi il agit ainsi, mais elle souffre réellement à se briser le cœur. Vous connaissez, mères aimantes qui m'écoutez, le supplice de l'attente, lorsque votre fils ou votre mari ne reviennent pas à l'heure habituelle, le supplice de la terreur lorsque vous veillez au chevet de votre enfant malade, que vous interrogez ses traits pâles et convulsés, et que vous croyez voir planer au dessus du lit déjà funèbre le spectre de la mort. Ce double supplice fut celui de Marie.

Que les moments lui paraissent longs !... Elle souffrit en ces trois jours plus que le reste de sa vie, si toutefois on excepte les heures d'effroi qu'elle passa au pied de la croix à attendre le dernier soupir de son fils. Elle souffrit plus même qu'à cette minute poignante où Nicodème et Joseph, d'Arimathie lui remirent entre les bras le corps de Jésus décloqué de la croix. Penchée sur son tombeau, regardant une dernière fois ce visage douloureux qu'elle avait lavé avec ses larmes, elle se disait du moins : « Je suis certaine de le revoir bientôt, glorieux, ressuscité. Le temps de la tristesse et de la souffrance est passé pour lui. » Elle espérait, elle comptait les heures qui s'écoulaient trop lentement à son gré, elle vivait dans la certitude et la sécurité. Elle savait. Ici elle ne savait pas, chaque journée qui s'écoulait augmentait sa tristesse, et bientôt il ne resta plus en elle qu'une petite flamme d'espérance, tremblante et vacillante au souffle de l'angoisse.

Pauvre femme ! Sa *première* douleur lui était venue de Siméon, qui lui avait annoncé l'avenir en termes tranchants comme un glaive. Mais le vénérable patriarche était pour elle un étranger. La *seconde* lui avait été infligée par Joseph dans cette nuit affreuse où éveillé par l'Ange « il prit l'enfant et sa mère » et s'enfuit avec eux en Egypte. *Maintenant* c'était son fils qui l'accablait. Femme malheureuse, épouse malheureuse, mère malheureuse ! Où donc s'arrêterait pour elle la persistance de l'affliction ? Que de martyres en un seul ! « La mère était crucifiée dans son propre cœur par le Fils qu'elle avait porté. Les deux natures de Jésus s'étaient réunies pour faire souffrir Marie : la beauté du visage de Jésus, la lumière de ses yeux, les attrails de son cœur humain faisaient souffrir à sa Mère des tortures et des angoisses, tandis que comme Dieu, Jésus la visitait par des peines intérieures effrayantes ! »

2. Mais pourquoi Jésus s'égare-t-il ? Pourquoi Dieu inflige-t-il à Marie qui ne l'a en rien méritée une douleur aussi aiguë, aussi intense, dont la seule pensée vous fait frissonner lorsque vous vous dites : « Ah ! si mon enfant était perdu pendant trois jours, j'en mourrais de chagrin ! »

Pourquoi ? Habitons-nous d'abord à comprendre que ceux-là qui souffrent *ne l'ont pas toujours mérité*. Est-ce que Jésus avait mérité sa croix, lui le Fils de Dieu ? Est-ce que Marie avait mérité cette agonie, elle la plus pure et la plus douce des créatures ? Elle souffrait pour expier, non pas ses péchés, puisqu'elle était sans tache, mais les nôtres. Heureusement que Dieu permet que les justes expient pour les coupables ! c'est bien là notre consolation et notre espérance, quand nous nous rappelons nos fautes personnelles, et surtout quand nous voyons Dieu si outrageusement offensé.

Lorsque vous entendez parler des Carmélites ou des Clarisses, ces pieuses vierges du Christ qui se

flagellent, se mortifient, se retranchent jusqu'à l'amère douceur d'assister leur père ou leur mère à la dernière heure, ne dites pas : « A quoi sont-elles utiles ? Pourquoi ces privations, ces jeûnes, ces macérations ? N'est-il pas inhumain de se refuser et de refuser aux siens la suprême consolation d'une visite ? » Non, ne dites pas cela, vous parleriez comme le monde que Jésus-Christ a condamné.

Dites au contraire : « Elles prient pour nous, qui oublions Dieu ; elles se mortifient pour nous, qui nous permettons toutes les jouissances. Plus Dieu est offensé, plus la réparation est nécessaire. » Or jamais Dieu fut-il méconnu, haï, méprisé, comme en ce siècle misérable où les lois, les décrets, la force armée, la société officielle se dressent contre Dieu pour le blasphémer, le maudire, le chasser de ce monde qui est son ouvrage ? C'est pourquoi à ces impiétés exceptionnelles il faut répondre par des pénitences exceptionnelles. Ces pauvres religieuses en ont le sentiment, l'intuition ; alors elles se mortifient, elles s'immolent, victimes pures, pour nous autres pécheurs ; elles se sacrifient tout entières, leurs goûts, leurs désirs, leurs affections, les besoins les plus légitimes et les plus impérieux de leur cœur, afin que cet holocauste de leur âme, de leur corps, de leur personne tout entière, monte vers Dieu, agréable et victorieux, afin qu'en les regardant Dieu pardonne aux malheureux égarés pour qui elles s'offrent sans réserve.

En face des persécutions actuelles ne dites pas non plus : « Ces religieux étaient donc bien coupables que Dieu les frappe ainsi sans pitié ! » Non, c'est notre société française qui est coupable, et parce que Dieu veut lui pardonner, dans sa justice il a ouvert le réservoir des grandes expiations.

Vous comprenez maintenant pourquoi il a voulu cette troisième douleur de Marie. Il fallait racheter le monde, et dans les plans éternels infiniment miséricordieux pour nous, elle devait, parce qu'elle était admirablement pure et bonne, aider à l'œuvre de la Rédemption, en devenir la coopératrice la plus puissante. C'est sur le Calvaire qu'il lui faudra offrir son sacrifice le plus douloureux qui fut jamais, celui de son Fils excepté : mais on ne parvient que par degré aux suprêmes extrémités, c'est pourquoi Dieu avait décidé qu'elle ferait l'apprentissage et comme le noviciat de la douleur. On peut assurer qu'aujourd'hui ce dur apprentissage est terminé, elle a franchi les trois étapes, elle est assez forte pour porter la croix avec son Fils.

Dieu lui assignait encore une autre mission : elle serait le *refuge des pécheurs*, elle les aimerait, elle les attirerait, elle éprouverait pour eux une profonde et douce compassion.

Mais comment compatir aux maux que l'on ne connaît pas ? L'héroïne du poète disait : « Je connais le malheur, aussi ai-je appris à secourir les malheu-

reux. » Or Marie ne pouvait savoir ce que c'est que le péché, et combien est à plaindre l'âme qu'il retient esclave.

Cette science elle l'apprend en ce jour. Qu'est-ce en effet que le péché, sinon la séparation de Dieu et de l'âme, la perte de Jésus ? Quand elle voit notre pauvre âme éloignée de Dieu, crouissant dans le mal, les liens religieux qui nous rattachent au ciel brisés, elle se rappelle l'absence de Jésus pendant qu'elle le cherchait en pleurant. Elle souffrait affreusement. Jésus souffrait aussi. Ainsi de l'âme en rupture d'amour avec Dieu. Si elle n'éprouve point cette douleur, c'est qu'elle ne réfléchit pas. Mais le jour où elle pense à l'abîme de l'enfer, ouvert sous ses pieds, où elle sera précipitée si elle ne se réconcilie pas, où pendant l'éternité elle haïra, elle maudira son Créateur et son Sauveur, au lieu de l'aimer et d'entonner pour jamais des cantiques d'amour et de bonheur ; alors elle perçoit sa déchéance, son infortune immense et elle se met à la recherche de Jésus. Marie intervient dans sa bonté, elle facilite cette ineffable et divine rencontre, elle jouit de cette félicité doublée par la joie du pasteur de retrouver sa brebis égarée, et de la brebis de retrouver le bon pasteur.

Car cette douleur de Marie se termina par une *joie* particulière d'un caractère nouveau, inexprimable.

Votre fille est malade, frappée à mort, condamnée par la science. Vous la soignez, vous la veillez avec une tendresse et des attentions que je n'essaierai point de décrire. Mais le mal est inexorable. Vous vous berciez encore de quelque illusion quand vous remarquez qu'elle pâlit, de la pâleur suprême, et c'est vainement qu'elle se cramponne à la vie, que vous vous cramponnez à l'espoir. Alors dans votre âme, parce que vous êtes chrétienne, vous accomplissez le terrible sacrifice et vous dites : « Mon Dieu ! vous me l'aviez donnée, vous me la reprenez, c'est bien dur à mon pauvre cœur de mère, mais que votre volonté soit faite ! »

Cependant, comme il y a de si admirables ressources de vie dans la jeunesse, un matin vous la trouvez souriante, moins oppressée. Est-ce un miracle de la nature, ou une faveur signalée de Marie que vous avez tant invoquée ?... Ce qui est sûr, c'est qu'elle revient à la santé peu à peu, le bleu de la mort, qui cernait ses yeux brillants de fièvre, disparaît, les rides de la souffrance se combler, le rose renaît sur ses joues, elle est sauvée.

Eh bien ! je dis que vous l'aimez plus encore que vous ne l'aimiez, vous l'aimez en quelque sorte d'un second amour, comme si vous l'aviez enfantée deux fois, comme si vous étiez deux fois sa mère : la mère de l'enfant que vous avez mise au monde et la mère de la ressuscitée.

Ainsi quand elle retrouve son fils, — et ce fut la récompense de ses angoisses, — Marie l'aime davantage, elle sent mieux encore combien elle



lui est attachée, combien il lui manquait, et en le regardant elle lui voit de nouveaux charmes, une beauté qu'elle ne lui connaissait pas, et toute son âme se fond dans un second amour de jouissance, de reconnaissance, de bénédiction, d'action de grâces, qui vient s'ajouter au premier. Dieu lui devait bien cela ; et sans doute que l'allégresse surpassa encore la douleur, car l'Eglise place cet épisode si émouvant parmi les mystères joyeux.

### III

Il nous reste à recueillir les enseignements de cette troisième douleur de Marie, suivie enfin d'une joie si intense et si méritée.

1. Le plus grand des malheurs, c'est de perdre Jésus. Il est notre vie, l'air surnaturel de notre âme ; et quand nous ne l'avons plus, nous ne respirons plus, nous ne vivons plus. Nous sommes semblables à des arbres qui se dessèchent, parce qu'ils sont privés de sève ; ils ne sont plus bons qu'à être coupés et jetés au feu.

Nous ne le connaissons pas. Entre lui et nous, il y a comme un voile impénétrable qui nous dérobe sa vue, qui empêche sa voix de parvenir jusqu'à nous. Et cependant nous savons qu'il est là : notre foi, notre éducation chrétienne, notre cœur nous le dit. C'est une sorte de lâcheté qui nous empêche d'aller à lui, car aussi bien, il exige de nous des sacrifices : l'obéissance, la générosité, la chasteté, l'amour du devoir.

Par contre, le monde n'exige rien de tout cela ; loin de là, il nous permet toutes les jouissances, nous débarrasse de toutes les obligations, nous pousse à la vie facile.

Le monde, nous le voyons, lui, nous sommes sensibles à ses séductions, nous entendons ses appels souriants, et nous y courons. Nous savons bien pourtant qu'il est le mal et qu'il nous fait du mal.

Expliquez comment sa voix nous résonne plus agréablement au cœur que la voix même de Jésus. Il y a là des mystères de perversité insondables, ces effets terribles du péché originel qui arrachaient à saint Paul cette plainte aiguë, la plainte de toute âme humaine : « Je ne fais pas le bien que je veux et je fais le mal que je ne veux pas, malheureux homme que je suis ! » Et quand vous examinez à fond votre conduite, la raison de vos démarches et de vos fautes, vous trouvez toujours que vous avez perdu Jésus pour avoir voulu plaire au monde.

Pour plaire au monde, vous vous relâchez de vos prières, de vos exercices de piété, de vos communions, vous vous attédissez. Pour plaire au monde, vous faites plier les principes, vous faites bon marché par exemple des commandements de l'Eglise, vous offensez la charité, vous vous fourvoyez et vous laissez fourvoyer vos enfants dans des réunions où vous diminuez votre foi, où ils perdent leur innocence.

Vouloir plaire au monde, au monde qui n'aime pas Dieu, quelle aberration pour une chrétienne !

Aussi n'espérez pas trouver la paix, le bonheur loin de lui ; il troublera votre âme, votre vie entière, jusqu'à ce que vous réfléchissiez et reveniez à lui. Vous surtout, vous ne pouvez pas vous passer de Jésus-Christ, vous l'avez vu de trop près, vous avez trop vécu dans son intimité. Si vous veniez à le perdre, il vous en resterait une nostalgie mortelle, comparable aux angoisses de Marie cherchant son fils.

2. Le seul bonheur est de le posséder. S'il n'est plus avec vous, mettez-vous donc à sa recherche. Je ne dis pas que vous le trouverez aussitôt. Marie a mis trois jours avant de le rencontrer, et cependant elle n'avait à se reprocher aucune négligence. Il n'en est pas de même de vous, car vous l'avez souvent laissé passer à côté de vous, avec une indifférence dont il vous punira, en se faisant attendre.

Où le chercherez-vous ? Profitez de l'expérience de Marie. Pendant trois mortelles journées elle parcourt les rues de Jérusalem : il n'est pas dans les rues, dans le tumulte, dans le tracassé du monde. Elle s'en va chez les parents, chez les amis : il n'est pas non plus chez eux. *Requirebant eum inter cognatos et notos, et non inveniētes...* Pourquoi ? parce que la parenté, les connaissances, ne sont ordinairement que le prolongement du monde frivole, qui ne comprend rien des choses de Dieu, partant rien des choses de la vie. On y parle de modes, de vanités, de colifichets, on y entreprend malignement sur la réputation du prochain, on s'y fait des confidences malséantes ou dangereuses. N'allez pas là. Une personne vraiment amie, au dire du Sage, est un trésor précieux, mais qu'on ne découvre que rarement. Si vous croyez avoir des amies, demandez-vous ce que vous aimez en elles, si c'est leur âme, leur salut, leurs vertus, — ou leurs défauts. Demandez-vous pourquoi elles vous aiment, si c'est pour vous rendre meilleures, ou pour jouir de vous, de votre conversation, de vos services, de votre naïveté, ou de vos légèretés. La réponse de votre conscience vous dictera votre conduite.

Mais vous êtes sûres de trouver Jésus au temple. Il est ici à l'église, rendez-lui visite souvent, venez le saluer, l'adorer, prendre ses conseils. Du tabernacle rayonne sur l'âme toute grâce comme toute lumière. Oh ! quels doux entretiens que ceux-là, semblables à celui de Marie avec son Fils en retournant à Nazareth ! Nous ne parlons pas assez à Dieu. Parlons-lui avec amour, avec simplicité, avec confiance ; il attend que nos cœurs s'ouvrent, et ils demeurent fermés.

Toutefois vous ne pouvez pas être toujours à l'église, mais sachez que Jésus est partout où le devoir vous appelle. Dans les plus humbles travaux de la maison, du jardin, des champs, il est là auprès de vous : il ne s'en va qu'à la minute où vous vous éloignez du devoir. Vous faites prie

vos enfants, vous les instruisez, vous les préservez du mal, vous leur faites aimer la sainte Eglise et le travail chrétien, il vous parle au cœur pour vous dire : « C'est bien ! vous vous consacrez aux choses qui regardent mon Père : »

Appliquez-vous donc à comprendre « l'œuvre du Père, » à l'accomplir dans vos familles, auprès de votre mari, de vos enfants, et vous aurez trouvé Jésus. Avec lui, vous irez à Nazareth, ou plutôt votre maison devient une autre maison de Nazareth où l'autorité est ferme et douce, où les enfants obéissent et grandissent en sagesse, en âge et en grâce devant Dieu et devant les hommes, où règne le seul bonheur solide ici-bas : celui de faire la volonté de Dieu.

## PETIT CARÈME POUR LES HOMMES

### V

#### LA CONFESSION

Messieurs,

Dimanche dernier, je vous ai dit que le premier acte qui détruit le péché et le fait disparaître de l'âme qui l'a commis, c'est un acte intérieur, c'est le repentir, ou si vous voulez encore, c'est la contrition.

Il en est un autre dont je vais vous parler aujourd'hui : c'est un acte extérieur, et l'Eglise l'appelle *la confession*.

La confession, Messieurs, je n'ai pas besoin de vous dire ce que c'est. A supposer que quelques-uns d'entre vous l'aient désappris, eh bien ! ils n'ont qu'à remonter à quelques années en arrière, ils n'ont qu'à faire revivre, dans leur pensée, leur jeunesse écoulée, et ils se verront, courbés par le repentir, agenouillés devant un prêtre et lui avouant les fautes cachées au fond de leur âme.

Ah ! Messieurs, quand votre cœur plus encore que votre mémoire vous rappelle vos confessions d'autrefois, est-ce que par hasard vous les condamneriez ? Est-ce que par hasard vous jugeriez, maintenant, que vous avez fait quelque chose qui ne sied pas à un homme ?

Non, Messieurs, telles ne sont point vos pensées, vous avez gardé de la confession une estime profonde, et vous avez raison.

Car enfin, cherchez bien, il n'y a pas d'autre moyen de vous libérer tout à fait des péchés qui pèsent sur votre conscience.

Par le péché, vous vous êtes révoltés contre Dieu ; par la confession, vous faites acte d'obéissance : vous obéissez à Dieu qui vous commande de prendre et de saisir vos fautes pour les soumettre à l'Eglise.

Par le péché, vous vous êtes enorgueillis ; par la

confession, vous vous humiliez. Lorsque Adam eut commis cette faute insensée de manger le fruit défendu, et qu'il s'en allait pour se cacher, Dieu l'appela : « Adam, où es-tu ? *Adam, ubi es ?* » Et il fallut bien qu'Adam parût, la honte et la rougeur au front, il fallut bien qu'il se confessât, sans quoi lui et toute sa race eussent été à jamais déshonorés et perdus.

Par le péché, vous avez outragé Dieu, en vous servant contre lui de votre âme et de votre corps ; par la confession, vous lui rendez justice, et c'est votre être tout entier qui, d'un seul coup, lui fait amende honorable. Réfléchissez-y, Messieurs. Est-ce assez que votre âme tourmentée par le remords, soit contrite et repentante ? Non. Est-ce assez que vous poussiez devant la sainte majesté de Dieu les douloureux soupirs de David ? Est-ce assez que vous empruntiez sa voix pour implorer la pitié et la miséricorde du ciel ? Non, Messieurs. Vos péchés ne sont pas encore, autant qu'il le faut, réparés. Mais voici que vos genoux se plient, voici que vos membres, tout votre corps se prosternent dans la poussière, aux pieds du juge des consciences, voici que votre poitrine se soulève et qu'elle éclate en gémissements, voici que vos yeux se mouillent de larmes, voici que vos lèvres, vos lèvres surtout s'ouvrent ; et alors, ce sont tous vos péchés qui sortent, les uns après les autres, des profondeurs où ils se tenaient cachés, et à mesure que votre parole les révèle, les confesse, à mesure aussi elle les extermine et leur donne le dernier coup de la mort.

A la bonne heure, Messieurs, voilà qui est digne de Dieu et digne de vous. Dieu est assez vengé, et vous, vous avez assez fait pour sa justice, et dès lors entre Dieu et vous, c'est la réconciliation et la paix.

Je n'insiste pas davantage sur ce point. Pour la plupart vous expérimentez, chaque année, les bienfaits de la confession.

Mais, Messieurs, il en est parmi vous qui ne sont pas en règle avec Dieu, parce que, au temps de Pâques, quand l'Eglise leur rappelle son commandement : « Tous tes péchés confesseras au moins une fois l'an, » ils ne se sentent pas le courage de se confesser.

Eh bien ! je les supplie de se recueillir dans leur âme, et de prendre d'eux-mêmes une résolution qui les honore : la résolution d'être non pas seulement des hommes honnêtes, comme ils le sont, mais des chrétiens, comme il faut qu'ils soient.

Je sais, Messieurs, que vous êtes sensibles à tout ce qui est beau, noble, généreux. Or, dans les tristes temps où nous sommes, quand on poursuit avec une haine aveugle, acharnée, les plus saintes institutions de l'Eglise, quand Dieu lui-même est l'objet de tant de blasphèmes et de tant d'outrages, est-ce que vous ne pensez pas que c'est un devoir d'honneur de se séparer des impies, au risque de s'attirer leur courroux et d'en pâtir ? Et, Messieurs, on s'en sépare tout à fait par la



confession, car la confession c'est le point de démarcation de la vie chrétienne de celle qui ne l'est pas.

Du reste, quand donc vous confesserez-vous, si vous ne le faites pas cette année ? Pourquoi remettre une chose qui vous est bonne, qui vous est nécessaire, pourquoi la remettre à une date indéterminée, à l'heure par exemple de votre mort ? Car, vous ne voudriez certainement pas mourir sans confession et sans pardon. Allons, Messieurs, montrez de la bonne volonté ; Dieu vous dit comme au paralytique de l'Evangile : « Voulez-vous être guéri ? *Vis sanus fieri* ? » N'objetez pas que vous n'avez personne pour vous aider à recouvrer la santé de l'âme. Dans chaque prêtre, il y a pour vous un ami, un père, un sauveur.

Ah ! je prie Dieu de vous éclairer, de vous toucher. Je le prie avec tous les vôtres qui vous aiment, avec vos enfants, avec vos femmes qui sont plus chrétiennes que vous et qui souhaitent tant de voir le chef de la famille aussi grand devant Dieu qu'il l'est à leurs yeux. Et si, Messieurs, ma voix, mes prières, venaient à bout de vos résistances, je ne m'en glorifierais pas, mais c'est à Jésus-Christ que je rendrais grâces, et c'est vous que je remercierais de tout cœur, et de m'avoir donné une si grande joie, et d'avoir donné un si bel exemple d'obéissance et de foi.

Ainsi soit-il.

## CONFÉRENCES POUR LE CARÊME

### XV

#### LA SOUFFRANCE, SOURCE DE GRANDEUR ET DE FORCE

*De torrente in via bibet,  
propterea exaltabit caput.*

Il boira, sur sa route, de  
l'eau du torrent, et c'est  
pourquoi il lèvera la tête.  
(Ps., cix, 8).

Mes frères,

A peine entré sur la Terre promise, Israël était tombé dans l'esclavage, et il s'agissait, pour lui rendre la liberté, de livrer une grande bataille et d'écraser d'un seul coup Madian. Or, voici ce qui arriva.

Tandis que l'intrépide Gédéon, entouré d'un peuple de soldats, attendait le signal, Dieu l'interpelle : « Gédéon ! lui dit-il, vous avez bien du monde avec vous ; je n'entends pas livrer l'ennemi à une foule aussi nombreuse, de peur qu'Israël ne s'enorgueillisse et ne s'attribue à lui-même le triomphe... Amenez donc vos hommes sur le bord

du torrent ; là je ferai le triage et désignerai mes champions. Ceux qui prendront leurs aises pour se désaltérer, rejetez-les comme impropres à la guerre ; mais ceux qui, sans s'arrêter, se contenteront de recueillir quelques gouttes dans le creux de leur main, prenez-les : ils seront les vainqueurs des vainqueurs, parce que ma force sera leur force. »

L'ordre du Seigneur fut exécuté. Sur trente mille hommes, trois cents à peine remplirent la condition. Mais, fidèle à sa parole, le Seigneur leur donna la victoire : Israël fut sauvé.

Qui ne verrait dans ce tableau belliqueux les éléments principaux de la vie chrétienne : l'éternel ennemi signifié par Madian, Jésus-Christ sous la figure guerrière de Gédéon, et dans l'armée d'Israël le peuple chrétien, esclave ici-bas du péché et de la mort ? Il s'agit donc pour nous aussi de remporter une éclatante victoire. Mais Dieu est jaloux de cette victoire ; il ne veut pas qu'on puisse l'attribuer à la stratégie humaine, à la raison, à la science, aux forces naturelles, mais bien à la vertu divine de son nom. Aussi, qui appelle-t-il au combat ? Est-ce le voluptueux, efféminé et lâche, qui déteste la souffrance et ne court qu'après le plaisir ? Non, non ; pas de victoire pour ces efféminés ! Son élection tombe sur les âmes viriles, sur les cœurs forts qui ne craignent ni la faim, ni la soif, ni le feu, ni le glaive, qui savent conserver la liberté de l'âme dans les chaînes de la souffrance et discerner, jusque dans les horreurs de la tempête, l'astre révélateur de la Vérité.

La grandeur et la force morale engendrées par la souffrance, ... quel paradoxe ! quel contre-sens humain ! Mais la foi, mieux informée que toutes les académies du monde, sait et nous enseigne qu'il y a là une vérité éblouissante et féconde en résultats pratiques.

Quelle heure plus favorable, mes frères, pour traiter un pareil sujet ? Voici commencée la Grande Semaine, la dernière de la divine existence modèle de la nôtre. Nous voici sur le bord du torrent que le Gédéon véritable doit traverser avant de lever sa tête triomphante en face de l'ennemi vaincu. Recueillons-nous donc et prêtons l'oreille à ces graves enseignements.

### I

Il y a longtemps que le grand problème de la glorification par la souffrance se pose devant l'humanité ; mais il y a aussi longtemps que l'humanité en détourne la tête, n'y voulant voir que du scandale avec les Juifs et de la folie avec les païens : *Stultitiam gentibus, Judæis vero scandalum*.

Aussi nous gardons-nous bien de livrer aux premiers venus cette haute doctrine, de peur d'en compromettre la délicatesse et la sublimité. Mais ici l'orateur chrétien se sent à l'aise, parce qu'il parle aux siens : il est sûr d'être compris. Le mys-

térieux *Prædicamus crucifixum* de saint Paul qui exaspère tant de philosophes, est pour nous un axiome, une vérité première; et nous sommes tentés de sourire quand on nous montre la grandeur morale de l'homme ailleurs que dans la Croix et le Crucifié.

Où serait-elle, en effet? — Si je demande au génie humain de transporter ou de perforer des montagnes, de détourner des torrents, de suspendre dans les airs des coupoles colossales, de museler en quelque sorte l'Océan en posant des limites à l'orgueil de ses flots..., avec le fer et le feu, il y parvient. Sans doute, les éléments matériels ne se révoltent pas. Dociles, au contraire, à la force qui les subjugue en les dirigeant, ils se courbent sous le commandement du maître. Il n'en est pas moins juste et légitime de saluer et d'applaudir ces brillantes manifestations de l'intelligence humaine. Elles prouvent que l'homme connaît sa royauté sur la création et qu'il s'honore en l'exerçant.

Mais si, nous détournant de l'œuvre, nous portons nos regards sur l'ouvrier, aussitôt le masque tombe et le héros s'évanouit. Ainsi, il n'est pas rare de voir ces fiers souverains de la nature, incapables de maîtriser une palpitation de leur cœur; possédant tout, ils ne se possèdent pas eux-mêmes. Aux abois après un échec, ils perdent contenance au premier souffle de l'adversité. L'implacable histoire l'atteste: combien de sages, après avoir ébloui la terre par l'éclat de leur talent, démentaient pitoyablement dans la pratique l'orgueil de leurs théories! Orateur, celui qu'il est convenu d'appeler le grand Démosthène, soulevait et armait deux fois un peuple pour l'indépendance de la patrie; soldat, il se montre le type de la couardise: tremblant de peur, il fuit, jetant son épée sur le chemin et, dans sa terreur folle, il demande grâce à une touffe de chardons auxquels par hasard s'était accroché un pan de sa tunique... Néron, Caligula et presque tous les tyrans dont on a conservé le souvenir, nous apparaissent lâches devant la mort qu'ils donnaient si facilement aux autres... Il n'y a pas jusqu'au plus orgueilleux des stoiciens, le hardi négateur du mal physique, qui, aux premières atteintes d'un rhumatisme, ne fatiguât le ciel de ses cris. Tous, et principalement les plus fiers, ceux qui prétendaient le plus aux honneurs de l'apothéose, proclamaient par leur misérable attitude devant les amertumes de la vie, l'affaïssement de leur âme et la pusillanimité de leur cœur. — Et la grandeur serait là?... Allons donc! cette pensée révolte.

Où est-elle donc? — Le grand Apôtre nous l'a déjà dit et il va nous le redire d'une autre manière: *Patientia perfectum opus habet*; le chef-d'œuvre, l'absolue perfection, la vraie grandeur procède de la souffrance chrétiennement supportée.

Plus d'une fois, dans le cours de nos instructions, nous avons eu à montrer l'homme aux prises avec

le devoir ou avec lui-même, et la portion de gloire qui lui revenait de son triomphe sur la chair et le sang.

En cherchant bien, peut-être trouverions-nous quelque motif humain facilitant à la nature ces efforts et ces sacrifices. Il y a au moins le retour délicieux et parfois enivrant de la conscience sur elle-même, et les flatteries qui manquent rarement d'accompagner ou de suivre un devoir généreusement accompli.

En outre, le devoir, contredisant nos passions, s'attaque à notre liberté. Mais s'il soulève des résistances infinies, il ne trouve pas un adversaire sans défense. Cette liberté qu'il semble combattre et qu'il combat en effet, ne meurt jamais d'une manière complète. Elle a au dedans d'elle-même un ressort qui, en se détendant, est capable de renverser toutes les tyrannies de la tentation. L'âme a beau être obsédée, elle demeure indépendante et maîtresse d'elle-même; dans n'importe quelle circonstance, elle peut dire: « Je veux! » ce mot omnipotent que Dieu a mis en elle comme le trait le plus saillant de notre ressemblance avec lui.

Dans la souffrance, au contraire, rien d'humain ne peut nous faire accepter son breuvage amer, moins encore nous porter à sa rencontre, nous amener à lui sourire, à la bénir. Pourquoi? Parce que la souffrance ne s'attaque pas à la liberté, mais à la sensibilité, qui n'est pas libre. Elle soulève d'immenses résistances et son adversaire est complètement désarmé. Etant donné, en effet, une cause de douleur, comme une brûlure, une meurtrissure au point de vue physique, la perte d'un être aimé, une déception au point de vue moral, l'âme est nécessairement et fatalement affectée; elle ne peut absolument rien contre la matérialité, ou, comme on dit vulgairement, contre la brutalité de ce fait.

Bien plus: à cause de la palpabilité de notre corps, nous sommes infiniment plus sensibles que nous ne sommes intelligents et voulants. S'il y a des tentations qui bouleversent l'âme, il y en a d'autres qui l'effleurent à peine et passent presque inaperçues. Il n'en est pas ainsi de la douleur. Celle-ci ne touche pas à notre corps sans y provoquer immédiatement une perturbation qui éveille dans l'âme un pénible écho. Voilà pourquoi nous éprouvons pour le mal physique une horreur bien plus accentuée que pour le mal moral, parce que le mal physique nous atteint plus cruellement, en heurtant les fibres délicates de l'organisme qui sont les véhicules de la sensibilité.

Voilà la vérité, mes frères! Nous avons beau nous grandir, dresser une tête altière, étonner le monde par nos œuvres et nos discours, les plumes modernes ont beau nous exalter en des panégyriques enthousiastes: sous le manteau de gloire dont on nous couvre, la simple piqûre d'une guêpe nous fait crier et maudire la guêpe, un chagrin nous écrase, une mauvaise nouvelle nous abat.



Nous sommes sous l'éperon de la souffrance comme un ver de terre sous le pied qui le foule : nous nous tordons en demandant merci !

Tel est l'homme en face de la douleur, exaspéré et impuissant. Et cependant c'est dans cette impuissance que je découvre une grandeur supérieure à toute grandeur. Il est vrai que la liberté ne peut rien contre le fait de la souffrance ; mais elle peut tout sur l'âme qui subit ce fait, elle peut la rendre maîtresse d'elle-même et partant dominatrice de la douleur. Lorsqu'en effet, du fond de l'abîme où le mal l'a plongé, cet homme va puiser dans le souvenir d'un Dieu crucifié un rayon de foi et d'espérance ; lorsqu'en son nom et pour son nom, il se retourne contre sa nature efféminée et lâche pour lui dire : « Je te méprise, c'est en vain que tu frappes ; je suis faible et c'est pourquoi je suis fort ; tu veux que je pleure, que je me désespère, que je m'avoue vaincu par un blasphème : non, je ne pleurerai pas, j'espérerai toujours, jamais le blasphème ne sortira de ma bouche... » c'est grand, c'est noble, c'est beau ! Je retrouve en lui l'*opus perfectum* de saint Paul, je salue et j'acclame l'auguste pontife de la nature, le vrai roi de la création.

Cette théorie, si obscure pour la simple raison, mais si éblouissante pour la foi, trouve une magnifique confirmation dans les enseignements et les exemples du divin Maître. Jésus-Christ, en effet, pose souvent la souffrance comme le piédestal de sa future exaltation. « Ne faut-il pas, disait-il, que le Fils de l'homme souffre et qu'il entre ainsi dans la gloire ? » Or, vous savez comment il pratiqua cet axiome surnaturel. Né pauvre, persécuté dès le berceau, en lutte continue contre l'ignorance des uns, les rancunes des autres, les passions de tous, il pleura souvent, assure un document officiel de l'Empire romain, mais on ne vit jamais le rire s'épanouir sur ses lèvres.

Plus tard, lorsque la perversité humaine eut débordé et que sa mort fut décrétée dans les conseils des Juifs, il tomba dans cette agonie affreuse où son humanité, réduite aux abois par l'excès de la douleur, jeta vers le ciel ce cri suppliant : « Mon Père, que ce calice s'éloigne ! » Si le calice de la Passion s'était éloigné des lèvres du Sauveur, l'homme buvant jusqu'à la lie la coupe de ses tribulations eût été plus grand que la divinité ; Jésus-Christ était distancé par Socrate. Mais il triompha de cette suprême faiblesse, en se courbant sous la volonté de son Père, et l'accomplissement de cette volonté devint sa glorification et le principe de la nôtre. Car telle est la loi désormais : quiconque sème dans les larmes avec le Christ, finira comme lui par une moisson joyeuse ; quiconque le suivra au Calvaire par le chemin sanglant de la Croix, méritera de l'accompagner au Thabor, c'est-à-dire à la transfiguration de l'homme en Dieu.

La souffrance contient donc la grandeur en

germe ; elle la produit par un phénomène analogue à celui de la végétation. L'âme broyée par la douleur est comme le grain de senevé que la terre reçoit. Ce grain, dit l'Evangile, est la plus petite de toutes les semences, et il atteint bientôt de gigantesques proportions. Mais avant d'arriver à l'apogée de son développement, il faut, sous peine de demeurer pygmée, qu'il se soumette au travail de la végétation. Il se décompose, il se dissout, et, à un certain moment, on pourrait croire qu'il n'a plus de principe vital. Juste, ce moment de sa mort est celui de sa vie la plus active : sa tombe lui sert de berceau. A son premier effort, il soulève la terre qui le couvre ; sa sève bouillonne, sa tige grandit, ses branches s'étendent, l'arbre apparaît dans sa majesté, et le voyageur salue le géant des forêts. — Comme le grain de senevé, l'homme est soumis à la force dissolvante de la souffrance ; il se décompose aussi, il se dissout et tombe rapidement à cette halte dernière qui précède la mort de quelques pas. Mais dans cette suprême détresse se tient cachée une suprême énergie ; car à l'heure même où il semble disparaître comme homme, il prend quelque chose de la physionomie d'un Dieu, en subjuguant, par un acte d'humilité et de foi, l'orgueil et la sensibilité de la nature.

Il fut un temps où l'Eglise ne pouvait suffire à enregistrer ces sublimes transformations de la nature par la souffrance. Des enfants posant à peine le pied sur le seuil de la vie, des vieillards inclinés vers la tombe, des vierges timides, se précipitaient au devant des bourreaux, accusant de lenteur les calculs de leur rage ; et sur les chevaux qui disloquaient leurs membres, et au milieu des flammes qui les consumaient, ils chantaient des cantiques, en souriant à la mort ! Les peuples étaient tellement stupéfaits de ces courages surhumains qu'ils couraient après les martyrs pour recueillir leur sang ou emporter leurs cendres. Le culte enthousiaste dont ils honorèrent leurs restes sacrés donne la mesure de l'impression profonde que de pareils spectacles produisaient sur la foi naïve des générations chrétiennes : impression qui s'est traduite en des milliers d'œuvres d'art qui ont fait et feront à jamais l'admiration du monde.

Tel est l'ascendant de ces âmes viriles que leur souvenir résiste à toute impopularité et, par la comparaison, fait pâlir toute gloire. Qu'est-ce qu'un Alexandre de Macédoine auprès de saint Sébastien ? une Cléopâtre auprès de sainte Agnès ? Le nom de ces illustrations mondaines peut bien s'étaler en lettres d'or sur le marbre de nos Panthéons ; celui des martyrs est gravé dans les cœurs et défie la dent corrosive des siècles. La raison de cette différence est facile à saisir : pendant que les premiers montaient dans le sens de la terre, ils descendaient, par leur orgueil, dans le sens de Dieu. Plus, au contraire, les seconds s'annihilaient aux yeux des hommes par la souffrance, par l'im-

molation, par le crucifiement perpétuel de leur corps et de leur cœur, plus ils montaient d'un élan rapide vers les sphères divines : semblables à ces eaux foulées qui, par le fait même de leur pression, jaillissent en colonne puissante, et provoquent les applaudissements des spectateurs.

Voulez-vous un tableau vivant de ces transformations surnaturelles ? Je le trouve textuellement dans la Bible.

Un jour, Lucifer parut devant le Seigneur, et le Seigneur lui dit : « D'où viens-tu ? » — « Je viens, répondit-il, de parcourir la terre, et je l'ai trouvée fort soumise à mes lois. »

Le Seigneur reprit : « As-tu vu mon serviteur Job ? Celui-là du moins ne t'appartient pas, car c'est un homme de droiture et de sagesse ; il n'a pas d'égal sous le soleil. » — « Je le crois bien ! reprit Satan ; il est payé de sa vertu. Tout lui vient à souhait, fortune, santé, famille... Mais étendez un peu la main sur lui, et vous verrez s'il ne vous maudira pas en face... »

Le Seigneur qui voulait confondre l'orgueil de Satan par la foi d'un simple mortel, lui dit : « Va ! Tout ce qu'il possède est en ton pouvoir ; tout, excepté sa vie, que tu devras respecter. » Dès ce moment commença la lutte.

O vous qui ne connaissez pas la souffrance, ou qui, la connaissant, doutez peut-être de sa vertu, contemplez le Juste aux prises avec elle !

Coup sur coup, Job apprend la perte de ses troupeaux, la ruine de ses maisons, la mort de ses enfants. Le saint homme lui-même est frappé dans son corps ; ses chairs tombent en lambeaux, corrodées par une horrible plaie. Il se traîne péniblement sur un fumier. Le voilà, cet homme si puissant naguère ! Le voilà dans la boue et dévoré par les vers !... Mais il y est plus magnifique et plus grand qu'un roi sur son trône ; car, lorsque l'ignominie l'a rassasié, que ses amis, son épouse même l'abandonnent, que sans force et sans espérance humaine, il se voit expirer lentement ; lorsque déjà, dans le transport de sa haine, Lucifer insulte Dieu et attend que de la bouche de la victime sorte le dernier mot de sa victoire, un murmure ou un blasphème, le vieillard éprouvé pénètre les cieux d'un regard de résignation, et son amertume s'exhale en ces simples paroles : « Le Seigneur m'avait tout donné, il m'a tout repris ; que son nom soit béni à jamais ! »

O combat glorieux ! ô miraculeux triomphe ! ô grandeur du néant qui s'appuie sur le bras de Dieu ! Saluez, chrétiens, le héros de la patience, image vivante du Christ, et adorez dans sa réalisation l'oracle du Psalmiste : « Il boira de l'eau du torrent, et c'est pourquoi il sera exalté. *De torrente in via bibet, propterea exallabit caput.* »

## II

• La souffrance ne fait pas que grandir l'homme ; elle le rend aussi, fort : fort, en le rattachant à

Dieu, centre et unique source de la force ; fort, en le dépouillant des causes de sa faiblesse ; fort, en l'accoutumant à dompter sa sensibilité.

1. Il est certain que la prostration des forces physiques amène naturellement celle des forces morales. Dans les grandes douleurs, et particulièrement dans les maladies, il semble que tout nous quitte à la fois ; qu'en même temps que la vie déserte nos membres, elle s'enfuit également de notre cœur ; et la volonté ne peut rien pour suspendre, ne fût-ce qu'un moment, cette débâcle précipitée de nous-mêmes. On dit que la sensation éprouvée par l'homme quand il s'aperçoit de ce vide général et progressif que la douleur produit en lui et autour de lui, est inexprimable. Quelques-uns, ne pouvant la supporter, s'y dérobent par le suicide. Action de lâche que la raison doit flétrir aussi bien que la foi, mais que nous comprenons, hélas ! comme on comprend, pour le flétrir aussi, le soldat qui déserte son poste en face de l'ennemi. — Pourquoi ce mouvement en arrière ? Pourquoi cet effarement en face de la douleur ou du devoir ? — Parce que, conscients de leur propre faiblesse, l'un et l'autre n'ont rien vu autour d'eux qui pût les secourir. Le soldat, oubliant qu'il porte la foudre, s'est cru désarmé ; le malade, oubliant qu'il porte la croix, s'est cru sans auxiliaire ; et, à leur faiblesse, tous les deux ont ajouté la honte, ils ont capitulé !

Il n'en est pas ainsi de la douleur chrétienne. Celle-ci ne marche jamais seule, depuis qu'elle a été associée à la douleur qui eut la Divinité pour soutien. Elle forme avec elle une alliance offensive et défensive, et, par son concours, elle devient capable, dit saint Paul, de dominer tous les tourments et tous les supplices : *Omnia possum in eo qui me confortat.*

2. La souffrance rend encore l'homme fort, d'une manière indirecte, en le dépouillant des causes de sa faiblesse. Qu'est-ce qui rend l'homme si petit, si chétif, si débile, malgré l'intelligence progressive et le cœur perfectible que Dieu lui a donné en le créant ? Comment se fait-il qu'avec des aspirations nobles et généreuses, avec des instincts secrets et puissants qui l'appellent au beau, au bien, au juste et au vrai, il s'oriente presque toujours vers la négation de ces grandes et divines choses ? Comment, lorsque je m'attends à le voir planer dans les sphères supérieures, le trouvé-je encloué dans quelque honteux esclavage ?

Sans doute, il est loin d'aimer cet état ; il relève parfois la tête, il soupire après sa liberté, il invoque la Rédemption ; il voudrait s'élancer... ; mais le despotisme de quelque passion ou de quelque habitude perverse lui dit : *Non !* et il retombe de tout son poids dans son propre néant. Déjà un froid glacial envahit son intelligence et gagne la région du cœur ; la mort vient..., elle est venue... Seigneur, qui soufflera sur ce cadavre ? qui ranimera ces cendres et leur rendra la vie ?

Qui, mes frères ? — La souffrance. Oui, la souff-



france ramènera ce mort à la prière, et la prière, à Dieu. La souffrance rompra le réseau qui le retenait captif, débarrassera sa liberté des scories qui altéraient sa pureté et gênaient ses opérations. La souffrance sera le balancier de sa marche incertaine et vacillante sur la corde raide de la vertu. Sous son action solidifiante, ses velléités pour le bien prendront de la consistance jusqu'à devenir inébranlables, comme la molle argile sous l'action du fourneau incandescent. Par la souffrance, l'homme subit donc à son avantage une triple transformation : il était lâche, il devient intrépide ; il était lourd, il devient agile ; il était de glace, il devient de feu.

3. Enfin, la souffrance rend l'homme fort, parce qu'elle raidit sa nature contre le mal, par l'habitude de le dompter. La souffrance, en effet, en atteignant l'âme qu'elle harcèle, établit en elle une faculté : faculté morale qui, à l'instar des autres facultés, se développe par l'exercice ; tel le banc de sable qui, à force d'être battu par la tempête, devient granit. Un seul jour ne suffit pas à former l'anachorète ou le martyr. La vertu de force, comme toutes les autres vertus, a son âge mûr et sa jeunesse ; elle n'a pas le privilège de transporter sans transition une âme des défaillances habituelles de la nature aux suprêmes énergies de la foi. Il faut une suite d'efforts, un progrès de sacrifices, une hiérarchie montante de victoires par la patience ; et ce mouvement ascensionnel, lent mais continu, fait parvenir le chrétien à une espèce d'impassibilité. — « Je châtie mon corps, disait saint Paul, je le réduis en servitude ; » et, en se rudoyant de la sorte, il en était venu au point de supporter, comme en se jouant, les pérégrinations, les emprisonnements, les naufrages, les terribles labeurs de l'apostolat, et enfin, la mort par le glaive. Sans doute, son point d'appui était en Dieu, mais son levier était la souffrance.

La souffrance est donc comme un gymnase moral, une école de force où se prépare et se complète l'athlète chrétien. Elle est comme le fleuve mythologique dont les eaux rendaient invulnérable, tandis que le plaisir énerve et amollit. Vous qui connaissez l'histoire, souvenez-vous d'Annibal et des délices de Capoue !

Mais qu'avons-nous besoin de l'histoire profane ? Est-ce qu'aucun saint de l'ancienne ou de la nouvelle Loi a jamais rien entrepris avant d'avoir retrempé son âme et rajeuni son cœur au creuset de la tribulation ? — Moïse méditant le passage de la Mer rouge, Josué rêvant la conquête de Chanaan, Judith complotant la mort d'Holopherne, les sept derniers héros de la maison d'Israël, où allèrent-ils puiser la force, l'audace, la victoire ? — Dans la souffrance, volontaire, spontanée : le jeûne et la mortification. C'est là que Dieu les attendait ; c'est là qu'il les voulait rompre et triturer avant d'étonner le monde par leur prodigieuse énergie.

Plus tard, c'est dans les larmes et dans le sang,

que le Christ engendra son Eglise. Et l'Eglise elle-même, suave fruit des douleurs d'un Dieu, n'a-t-elle pas germé, fleuri, fructifié, sous le souffle des colères humaines et des haines infernales ? Traquée durant trois siècles comme une bête fauve, mise au ban de l'univers, se trainant blesmée de catacombe en catacombe, s'y faisant poursuivre à la trace de son sang, de quelque côté qu'elle se tournât, la main de l'ennemi était levée sur elle. Elle n'avait qu'à incliner la tête, et la hache des licteurs tombait pour l'achever... Mais répandu au Colysée, son sang rejaillissait au bout du monde et multipliait ses adorateurs. L'orage qui devait l'écraser retrempait sa vigueur, la mort centuplait sa vie ; et elle réapparaissait plus jeune et plus vivante que jamais : semblable à ces arbres d'Arménie qui attendent que le fer les blesse, pour répandre toute l'opulence de leur sève et exhaler leurs plus doux parfums !

Voilà, mes frères, la thèse chrétienne avec son imposant cortège de riches exemples et d'irréfragables arguments. La conclusion s'impose, et elle ne sera pas longue à formuler.

Amoindris, débilisés par nos chutes morales, énervés par la mollesse et le plaisir, c'est à la souffrance qu'il faut demander notre régénération, c'est-à-dire à la Croix qui signifie et réalise en même temps ce merveilleux privilège.

Pour avoir touché à un arbre maudit, l'humanité, un jour, hérita de la mort ; elle ne reconquerra la vie qu'en s'abritant sous les rameaux de ce nouvel arbre arrosé et fécondé par le sang d'un Dieu. D'ailleurs, le Christ l'a dit lui-même en termes formels : « Si quelqu'un veut venir avec moi, qu'il prenne sa croix et me suive ! »

Prenons-la, mes frères, prenons-la hardiment et généreusement, avec toutes ses ignominies, ses humiliations et amertumes. Et quand, dans notre vallée d'exil, nous aurons mouillé cette croix de nos larmes, nous la reverrons, non plus douloureuse et méprisée, mais glorieuse et rutilante de lumière. Alors, Seigneur, vos saints seront dans l'ivresse, *exultabunt sancti tui in cubilibus suis* ; ils bondiront sur leur couche ; ce que le vulgaire appelle le lit de souffrance, ne sera qu'un marchepied radieux d'où ils s'élanceront pour la gloire.

Oh ! la splendide espérance qui brille par delà le tombeau ! Et puisque vous êtes le fondement et la raison de cette espérance, ô Croix, soyez notre drapeau pendant la vie, notre soutien à l'heure de la mort, notre récompense dans l'éternité ! Amen ! Amen !

## XVI

### LA VIE EUCHARISTIQUE : SON PRINCIPE ET SA NATURE

*Veni ut vitam habeant et abundantius habeant.*

Je suis venu apporter la vie avec surabondance.

(Jean, x, 10).

Mes frères,

Lorsqu'en nous repliant sur nous-mêmes, nous arrêtons notre pensée dans une contemplation religieuse, un phénomène étrange et douloureux se présente de prime abord : c'est la diversité, — je dirai presque l'antagonisme, — qui existe entre les rapports de l'homme à Dieu et les rapports de Dieu à l'homme. On dirait deux puissances rivales s'étudiant, l'une à prodiguer ses bienfaits, l'autre à les éluder ; l'une à multiplier les moyens de salut, l'autre à les rendre inutiles par une folle insouciance, ou à les repousser par de systématiques dédains ; deux efforts suprêmes, enfin, et en sens inverse, entre une bonté infatigable et une ingratitude sans répit.

Ainsi, qu'a fait l'homme de la vie surnaturelle et même de la vie simplement rationnelle et morale que Dieu lui avait donnée en le créant ? — Il se servit de son premier souffle pour la perdre. Elle lui avait été versée à torrents, cette vie divine, la source avait semblé vouloir s'épuiser en lui ; et lui, tel qu'un vase sans fond, la laissait passer sans en retenir la moindre parcelle. A peine daignait-il se souvenir de son parfum. Et cela, non pas une fois, mais souvent, mais toujours : au paradis terrestre, en Chaldée, en Egypte, au désert, à Jérusalem, de sorte qu'en descendant sur la terre, le Fils de Dieu ne se trouva plus qu'en face d'un tombeau. Il lui fallut reprendre en sous-œuvre l'être humain jadis vivant, redevenu statue inerte, pour lui insuffler de nouveau son esprit et rallumer dans son âme la flamme primitive qui est à la fois le symbole et la substance même de la vie.

Vous savez comment il opéra cette création nouvelle. Semblable au prophète qui, pour ressusciter le fils de la veuve de Sunam, s'était miraculeusement raccourci et couché sur le corps mort de l'enfant, de manière à être bouche sur bouche, poitrine sur poitrine, pieds sur pieds, il commença par détruire les distances qui nous séparaient de lui ; il se fit petit et comme raccourci pour se proportionner à nous, pour s'appliquer à nous corps à corps, âme à âme. Et c'est ainsi qu'il nous a violemment retirés des bras de la mort et qu'il a de nouveau infusé dans les artères de notre cœur le principe de vie renfermé dans le sien.

Assurément, c'était assez pour sa sagesse ; ce n'était rien pour son amour.

L'amour divin est un tyran, dit saint Grégoire de Naziance, mais un tyran plein de douceur. Il a juré de nous faire vivre, de nous inoculer sa propre vie, sa vie sainte et immortelle, et, pour accomplir son serment, il brisera tous les obstacles, domptera

toutes les forces, violentera tous les droits : *Dulcis tyrannus amor*.

Aimable et délicieux despotisme, d'où est sorti le chef-d'œuvre eucharistique, vous nous avez soumis et subjugués ! Vainement essaierions-nous encore d'esquiver la Miséricorde en nous égarant dans les sentiers où l'on ne fait que végéter et mourir ! Par l'institution du sacrement auguste de nos autels, Dieu a créé une force irrésistible qui nous ressaisit et nous ramène. Il nous impose la vie. Il en a fait comme une atmosphère supérieure dans laquelle il nous plonge, afin que, l'aspirant et la respirant à notre insu et presque malgré nous-mêmes, elle informe notre nature entière en reflorissant dans nos pensées d'abord, dans nos actes ensuite : *Veni ut vitam habeant et abundantius habeant*.

Mes frères, devant ce profond mystère de la vie eucharistique, l'âme du prêtre se trouble. Volontiers j'accepterais de goûter en silence les délices de la prière et de l'adoration. Mais un devoir plus pressé m'incombe en ce moment : c'est de vous faire aimer cette vie divine. Et comme, pour l'aimer, il suffit de la connaître, j'examinerai avec vous quel en est le principe et la nature, c'est-à-dire d'où elle provient et en quoi elle consiste.

## I

1. Le principe de la vie eucharistique, mes frères, n'est pas autre chose que la présence réelle de Notre-Seigneur Jésus-Christ avec son corps, son âme, sa divinité, sous les espèces ou apparences du pain et du vin.

Dès le commencement, Dieu avait formé le projet étrange de se donner à manger aux hommes, afin de leur communiquer un peu de cette vie pleine et forte qui est sa prérogative dans l'éternité. C'est pourquoi il figura de loin le mystère par des emblèmes saisissants qu'il parsemait çà et là le long des siècles, comme des jalons destinés à tracer la route qu'il devait suivre un jour. Tels furent l'arbre de vie, l'agneau pascal, le sacrifice de Melchisédech, la manne, les pains de proposition, le pain de Gédéon roulant du haut de la montagne sur le camp des Madianites, le pain d'Elie qui permit au prophète de marcher pendant quarante jours sans s'arrêter.

Après les symboles viennent les prophéties. A mesure que le temps approche, le dogme futur progresse de clarté en clarté ; les oracles le nomment et le définissent ; le Verbe s'incarne enfin et en prépare l'exécution. La chair qu'il prend pour se rendre semblable à nous, et qu'il divinise en l'unissant hypostatiquement à sa personne sacrée, il l'immolera ; et pour prouver qu'il la prend et l'immole pour nous infuser sa vie divine, il annonce qu'il en fera notre nourriture : « Ma chair, dit-il, est véritablement nourriture et mon sang est véritablement breuvage... Celui qui mangera ma chair et boira mon sang aura la Vie en lui. »

Rien n'était plus formel. Aussi la nature humaine



se sentit écrasée sous le poids d'une telle révélation, et elle se récria. « *Litigabant ergo Judæi ad invicem dicentes : Quomodo potest hic nobis carnem suam dare ad manducandum ?* Les Juifs, en effet, se disaient les uns aux autres : Comment celui-là peut-il nous proposer de manger sa chair ? »

Voilà bien, si je ne me trompe, l'humanité prise en flagrant délit de scepticisme et de rationalisme. Tout l'auditoire comprit qu'il s'agissait de manger de la chair humaine, la chair du fils de Joseph, une chair qu'il faudrait, à la manière des anthropophages, dépecer et consommer. Triple erreur que l'orateur divin s'attacha à détruire dans la suite de son discours mémorable.

« Je suis, dit-il, le pain vivant descendu du ciel. » — C'est donc d'une chair *céleste* qu'il est question. Non pas de la chair du fils de Joseph, mais de celle que l'Esprit-Saint a formée dans les chastes entrailles de Marie : chair divinisée et divinisante, chair vivante et donnant la vie par elle-même. Ce n'est pas une chair qui engraisse la chair, qui accroît la vie du corps, qui développe la matière. Non, comme aliment, elle n'a de commun avec les aliments terrestres que le goût, la forme, la couleur ; mais elle a une vertu plus grande, une plus grande énergie. Descendue du ciel, elle remonte au ciel, entraînant avec soi tous ceux qui la mangent. — « Cela vous étonne ? ajoutait le Sauveur. Que direz-vous donc quand vous verrez le Fils de l'Homme retourner au lieu d'où il est venu ? » Car alors il sera en même temps au ciel et sur la terre ; on continuera de s'en nourrir et il n'en demeurera pas moins vivant et moins entier.

Lorsque l'instruction de l'homme fut ainsi faite et le mystère éclairci, il fallut l'accomplir.

Quel jour, mes frères, et quel moment que celui où le Fils de Dieu prit entre ses mains saintes et vénérables un peu de pain et dit : « Ceci est mon corps ! » un peu de vin et dit : « Ceci est mon sang ! » — Mon vrai corps sous l'apparence du pain, mon vrai sang sous l'apparence du vin. — Ne cherchez plus le pain, ne cherchez plus le vin ; leur substance a disparu, un feu invisible du ciel l'a dévorée et remplacée par la substance de Jésus-Christ. — « Prenez et mangez ! Prenez et buvez ! Plus tard, faites ce que je viens de faire, et faites-le en souvenir de moi ! »

Et l'Eglise, à cette parole, a été mise en possession de l'Homme-Dieu, de Jésus-Christ tout entier, tel qu'il était en opérant ce miracle de puissance et d'amour ; elle le tient et elle le possède ; elle le mange et elle le donne à manger ; car, en qualité d'épouse, elle a sur lui tout domaine, elle lui est unie corps à corps, membre à membre, vie à vie ! Et il nous est donné de contempler ce spectacle et de l'adorer !...

Mais, hélas ! mes frères, pendant que la foi se prosterne, la raison superbe se tient debout et murmure encore le mot des Capharnaïtes : « *Durus est hic sermo*, ce discours est bien dur et bien difficile à accepter. »

Dur et difficile ? Pour vous, esclaves des sens !

Pour vous, fils des ténèbres ! Pour vous qui mesurez Dieu à votre taille et la force de son bras à la force de votre bras ! Comment ! vous vous faites les avocats de la nature contre l'auteur de la nature ? Depuis quand donc le législateur n'a-t-il plus le droit de modifier sa loi ?

Qu'est-ce qui vous déconcerte ? Est-ce le changement du pain et du vin au corps de Notre-Seigneur ? — Mais celui qui a dit : « Ceci est mon corps, » est le même qui a dit : « Que la lumière soit ! Que la terre produise ! Que l'animal sente ! Que l'homme pense et parle ! » C'est le même qui changeait l'eau en vin aux noces de Cana, qui multipliait les pains au désert, qui disait à Lazare mort depuis quatre jours : « Lazare, sors de la tombe ! » Mais ce miracle est permanent et se renouvelle annuellement sous vos yeux. Au printemps, ouvrez les veines du cep de vigne : vous y trouvez de l'eau ; l'automne vient, qu'est devenue cette eau ? du vin, exactement comme aux noces de Cana. Analysez l'herbe verdoyante du blé : vous trouvez un liquide quelconque ; quelques semaines plus tard, c'est la moisson jaunissante, c'est le pain quotidien, exactement comme au désert.

Qu'est-ce qui vous arrête encore ? Est-ce l'apparence d'une matière sans la substance de cette matière ? Ah ! vous ne comprenez pas les *accidents* ou forme d'un objet ne reposant pas sur ce même objet ? — D'abord, on ne vous demande pas de le comprendre, mais bien de le croire parce que Dieu a parlé. Et puis, avant de repousser le miracle eucharistique, avant de jeter à la face de l'Eternel cet insolent démenti, commencez donc par répondre à cette simple question que le vieux Job, du haut de son fumier, adresse à vos doutes blasphématoires : « Qui a dit à la foudre : Va ! et la foudre part, puis revient, en disant : Me voici ? »

Qui l'a dit ? Le Dieu eucharistique, le Dieu qui veut maintenant que l'apparence du pain existe sans la substance du pain. Et, s'il a pu étendre l'aiglon qui est quelque chose sur le vide qui n'est rien, s'il a la force de porter dans le creux de sa main la masse des mondes, comment craignez-vous qu'il laisse tomber les saintes Espèces ?

« *O canes*, s'écrie Tertullien dans sa foudroyante éloquence que notre pruderie littéraire nous défend de traduire, ils aboient contre le Dieu de vérité ! Et c'est avec leurs aboiements qu'ils espèrent démolir les paroles créatrices ! Eh bien ! non ! la présence réelle ne répugne pas, parce qu'elle a du répugnant ; la transsubstantiation est croyable, parce qu'elle est absurde ; et parce que tout le mystère est impossible, il est certain. »

Ne croyez pas, mes frères, que ces paroles de Tertullien soient une bravade ou un défi, une saillie de son esprit original ou le cri désespéré de sa foi passive et aveugle. C'est de la logique toute pure, mais de la logique telle qu'on la trouve exclusivement dans l'amour. Et voici comment le grand évêque d'Afrique donne raison au prêtre africain : « Si je parle à des hommes froids, sans cœur et sans entrailles, je le crois bien, ils ne

comprendront pas mon langage ; *sed da amantem, et sentit quod dico*, mais donnez-moi un cœur aimant, un homme de désir, un voyageur haletant, affamé, altéré..., et il comprendra ! »

Voilà la clef du mystère : l'amour ! Et qui n'en connaît les audaces, la puissance, l'indomptabilité et le génie ? Pour l'amour, il n'est point d'abîme, il mesure l'incommensurable et le franchit ; l'obstacle accroit sa flamme, l'opposition redouble son ardeur. Le fer ? il le brise ; le feu ? il le brave ; l'impossible ? il le fait. Comme le coursier biblique dont nous parlions un jour, il dit : Allons ! et le voilà qui s'élance, se riant de la peur, insultant à la mort.

Si le cœur est cela, qui donc aurait pu mettre un frein à l'amour de Dieu pour les hommes ? Qui donc l'aurait empêché de les poursuivre, de les atteindre, de les embrasser, de se les unir, de se les identifier ? Il n'a pas reculé devant l'engloutissement de sa majesté dans le sein d'une femme, devant les labeurs de la vie et les horreurs de la mort. Eh bien ! il épuiserait son amour dans un effort suprême, et, pour nous prouver qu'il nous aime jusqu'à la passion, jusqu'à la folie..., il se donne à manger ! — Vous repoussez la foi, croyez du moins à l'amour !

Je me souviens d'avoir lu dans les annales de l'antiquité qu'une femme avait mêlé à son breuvage les cendres de son époux défunt, pour en confondre la substance avec la sienne et ne pas plus le quitter dans la mort qu'elle ne l'avait quitté dans la vie.

Mais quelque chose d'analogue se passe tous les jours sous nos yeux. Voyez donc cette jeune mère qui, dans un élan de tendresse, a pris entre ses mains le fruit de ses entrailles. Elle le regarde, elle l'admire ; elle le presse contre son sein comme si elle voulait l'y faire rentrer ; elle le couvre de caresses ; elle le mange de baisers, — c'est l'expression vulgaire, — et le baiser, dit le P. Ventura, est un commencement de manducation !

O Jésus ! ô amour ! ô passion de mon Dieu pour le genre humain ! Je vous comprends et je vous admire. Ce qui est fureur et impuissance dans l'amour corporel, est vérité et sagesse en vous. Votre charité m'illumine, je saisis le mystère. « Prenez et mangez, ceci est mon corps. » — Le pain sacré, c'est donc vous, c'est votre substance ! Ma raison est initiée maintenant ; je vois, je comprends comment et pourquoi votre présence est le principe de la vie eucharistique.

Et vous le comprendrez aussi, mes frères. Vous comprendrez la simplicité de ce raisonnement : Jésus-Christ est dans l'Hostie sainte, donc la vie y est également, car Jésus-Christ est la vie, *ego sum vita*, la vie absolue, la vie substantielle. Bien plus, il est le père de la vie ; il en est le foyer et la source. Comme père, il l'engendre ; comme foyer, il la fait jaillir en gerbes et étincelles ; comme source, il la fait couler à flots et à torrents.

2. Mais il y a une autre raison plus immédiate et que je qualifierai de *divine*, parce que toute sa

force réside dans la divinité et qu'elle en procède essentiellement comme un effet procède de sa cause. Je veux dire : la vertu du contact divin.

Dieu est infiniment saint, vivant, agissant, et d'une sainteté, d'une vie, d'une action expansives qui se produisent et se reproduisent par un mouvement éternel. C'est pourquoi tout ce qui avoisine Dieu est naturellement pénétré de sa grâce, vivifié, fécondé. Ainsi voyons-nous tous les lieux par où le Seigneur est passé recevoir une espèce de consécration de sa présence. Moïse approchant du buisson ardent entend une voix qui lui dit : « Ote ta chaussure ; car le sol que tu foules est saint. »

L'histoire du Sauveur est une longue démonstration de cette vérité. A peine conçu, il fit tressaillir et purifier Jean-Baptiste dans le sein de sa mère. — Après sa naissance, il lui suffit de paraître en Egypte, et aussitôt les temples païens s'écroulent, les idoles sont renversées. — Plus tard, sa parole opère des miracles, sa salive guérit des sourds, la frange de son manteau arrête une maladie jusqu'à incurable ; et cela à son insu, par un rayonnement naturel de sa divinité, car ce fut en cette occasion qu'il s'écria : « Qui m'a touché ? une vertu est sortie de moi. » — Plus tard encore, caché sous la forme d'un voyageur, il enflamme par sa conversation les disciples d'Emmaüs. La matière elle-même subit son influence : témoin la croix sur laquelle reposèrent ses membres adorables ; témoin le tombeau qui eut l'honneur de le garder pendant trois jours. Enfin la terre sur laquelle il a marché s'appellera à jamais « Terre sainte, » et les voyageurs qui iront la visiter, en l'apercevant du haut de la montagne, s'écrieront : « Jérusalem ! Jérusalem ! » et ils se prosterneront pour baiser cette poussière qui porta un jour les traces d'un Dieu !

On ne peut donc pas approcher la divinité sans en recevoir une communication et, pour ainsi dire, une parcelle. Or, quel contact plus prolongé, plus continu, plus intime que celui que nous avons avec Dieu dans l'Eucharistie ? Il s'y rend notre propriété, notre esclave ; nous pouvons en jouir à toute heure de la nuit et du jour. Il s'y laisse conduire comme un aveugle, manipuler comme un enfant. Ainsi que le centurion de l'Evangile à ses soldats, nous pouvons lui dire : Allez là ! et il y va ; — Venez ici ! et il y vient ; — Faites cela ! et il le fait. — Nous pouvons le voir, le palper, le couvrir de nos caresses ; que dis-je ? nous pouvons le manger !... Etrange parole, mais aussi vraie qu'étrange, car elle est sortie des lèvres de Jésus-Christ.

Seigneur, je ne saisis pas toujours votre sagesse, votre justice, votre puissance, mais, augurant de votre cœur divin par mon pauvre cœur de fange, je crois, oui, je crois à votre amour ! *Et nos credidimus caritati quam habet Deus in nobis !*

## II

Si maintenant nous pénétrons au cœur même de cette vie pour en examiner les éléments constitutifs, nous trouvons qu'elle consiste dans la vie



même de Dieu, par une certaine participation à sa nature.

Ici, mes frères, nous nageons à plein bord dans le surnaturel ; le merveilleux, l'incompréhensible viennent à nous de tout côté. Lorsqu'en effet on rapproche ces deux termes : Dieu, l'homme, — l'Etre, le néant, — comment établir entre eux, je ne dirai pas une équation, mais simplement une similitude ? Si exorbitant que soit son orgueil, la raison humaine ne l'eût osé jamais.

Le Seigneur a levé la difficulté en se faisant notre instituteur et en nous apprenant de quelle manière nous devons parler. Veut-il donner une idée de la force rédemptrice de la croix ? Il rappelle le serpent d'airain dont la seule vue guérissait les malades. Démontre-t-il à ses disciples la résurrection des corps ? Il cite l'exemple de Jonas enseveli trois jours dans le ventre d'un monstre marin. Mais, quand il s'agit du mystère eucharistique, il va chercher ses comparaisons et ses images jusque dans la Trinité sainte ; et de son unité avec le Père éternel, il conclut à notre unité avec lui dans la communion. Il nous est donc permis de dire, en nous servant de son propre langage : « De même que le Père éternel engendrant son Fils, lui communique sa substance et, par la substance, sa vie ; de même, dans l'Eucharistie, le Christ nous communique *en certaine manière* sa vie par sa substance. »

Je dis : *en certaine manière* ; car loin de moi la pensée d'établir à aucun degré ce panthéisme bizarre et incohérent qui consiste à identifier Dieu avec tout et tout avec Dieu, et qui, par la confusion des natures, attribue les propriétés incommunicables de l'Infini à l'universalité de la création. Quand saint Cyprien dit que, par la communion, nous devenons participants de la nature divine, *sumpto corpore Christi consortes divinæ naturæ efficimur* ; lorsque Paschase, dans un élan de piété, s'écrie : « O Dieu ma substance ! *O Deus substantia mea* ! » ils affirment, l'un et l'autre, non pas un droit inné de l'homme, mais un privilège gratuit de la grâce ; non pas une transsubstantiation de l'homme en la divinité, ou de la divinité en l'homme ; non pas une émanation de l'être incréé dans l'être créé, — émanation qui, si elle était réelle et effective, mettrait Dieu et l'homme sur un pied d'égalité, et, conséquemment, détruirait la notion de Dieu ; — non pas même une union hypostatique comme celle qui unit dans la personne de Jésus-Christ la nature divine et la nature humaine ; non, mille fois non, rien de cela. Mais ils affirment, par l'intermédiaire et la vertu du contact de la chair sacrée du Sauveur avec nous, une élévation surnaturelle et analogique de notre faiblesse à sa force divine, de notre néant à sa grandeur divine, de notre vertu militante à sa vertu triomphante et glorifiée. Ils affirment enfin une union intime et ineffable, une transfiguration, si vous voulez, qui, eu égard à la triste condition de notre nature, paraît la diviniser et la divinise, de fait, dans la mesure expliquée.

Sûre que cette distinction était comprise et acceptée, l'Eglise a donné Hère carrière à l'enthousiasme de ses docteurs. Elle approuva leurs expressions les plus hardies, et, plus d'une fois, les défendit contre les interprétations malveillantes de l'hérésie ou les sophismes d'une raison jalouse.

Et, en vérité, après que le Sauveur a dit : « Celui qui me mange demeure en moi et moi je demeure en lui ; » après cette gracieuse comparaison : « Je suis la vigne et vous êtes les pampres, » qui exprime si bien l'unité de substance et l'unité de vie, qu'y a-t-il d'étonnant que saint Cyrille de Jérusalem nous appelle *concorporei ac consanguinei Christi*, les consanguins du Christ ? et que saint Anselme, développant la même idée, ajoute : « Tes yeux, ô chrétien, sont les yeux du Christ, ton ouïe, l'ouïe du Christ, ta bouche, la bouche du Christ ! »

Mais saint Paul a prêché cent fois cette doctrine : « Je porte en moi la vie du Christ... Nous sommes les membres du Christ. » Or, tout est commun entre le corps et les membres, il y a les mêmes nerfs, le même sang, le même mouvement, la même vie... Et saint Irénée, marchant dans cette voie de l'exagération théologique qui serait plutôt celle du réalisme dans l'amour divin, a tout dit en un seul mot : « *Christianus alter Christus*, le chrétien est un autre Jésus-Christ ! »

Or, mes frères, non seulement la raison peut approuver, sans se compromettre, cette consubstantialité du communiant avec Jésus-Christ ; je dis plus, elle la démontre.

Si, dans la réception de l'Eucharistie, il se fait un changement, ou conversion, ou transfiguration, — n'importe le terme, — d'une nature dans une autre, la raison démontre que ce changement aura lieu de l'inférieur au supérieur, et, dans le cas présent, non pas de celui qui se donne en celui qui reçoit, mais de celui qui reçoit en celui qui se donne, c'est-à-dire de l'homme en Dieu.

C'est une loi de l'échelle des êtres que les aliments d'un ordre inférieur se convertissent en la substance de l'ordre supérieur qui s'en nourrit, et qu'ils acquièrent, par cette conversion, un degré de perfection qu'ils n'avaient pas auparavant. Ainsi la terre et l'eau, dont les plantes vivent, passent de l'être brut et inanimé à l'être végétatif qui lui est supérieur ; à leur tour, les plantes dont les animaux se nourrissent, s'élèvent de l'ordre végétatif à l'ordre sensitif ; et enfin les animaux, qui forment la nourriture de l'homme, montent encore et s'ennoblissent en devenant corps humain.

Dans cette loi progressive du *moins* au *plus*, dans ce mouvement du moins noble au plus noble, se trouve la raison de la transformation du communiant en Jésus-Christ. Car, dit saint Jérôme, le pain eucharistique est au dessus de toutes les substances créées, au dessus de l'ange, au dessus de l'homme ; et c'est pourquoi il élève celui qui le mange à sa propre sublimité qui est

« la sublimité de l'être divin, *sublimat ad esse divinum.* »

Ces considérations, mes frères, jettent un jour merveilleux sur notre thèse de la vie eucharistique, et en particulier sur la nature de cette vie. Si en effet, par la communion, nous devenons consubstantiels à Jésus-Christ, Jésus-Christ étant déjà par nature consubstantiel à son Père, il s'ensuit que les rapports qui existent entre le Fils et le Père doivent exister également entre le Fils et nous, car deux choses semblables à une troisième sont semblables entre elles. Au reste, le Sauveur affirme en termes formels qu'il en est ainsi : « Comme mon Père est vivant et que je vis à cause de mon Père, ainsi celui qui me mange vivra à cause de moi. *Sicut misit me vivens Pater, et ego vivo propter Patrem : et qui manducat me et ipse vivet propter me.* »

Tout ce que le Père possède, il le donne à son Fils ; tout ce que le Fils possède, il nous le donne en se donnant lui-même personnellement et tout entier. En un mot, il se substitue à nous ; il greffe sa vie sur la nôtre. Comme ces arbres auxquels l'art moderne fait porter de tous les fruits excepté du leur, nous ne gardons de la vie humaine que la tige : tout le reste, la germination, les fleurs, les fruits sont de Dieu. De telle sorte que le communiant peut dire avec saint Paul : « *Vivo jam non ego, vivit vero in me Christus.* Ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi ! »

O chrétien, qui donc es-tu ? Les antithèses que je découvre dans ta nature régénérée me jettent dans la stupeur ; vainement essaierai-je de te comprendre. En dehors de l'Eucharistie, je n'aperçois en toi que faiblesse, néant, iniquité, ténèbres. Mais quand je te vois à la sainte Table, prendre et manger le pain vivant, enfermer le ciel dans ta poitrine..., ta grandeur me trouble, ta lumière m'éblouit, ta dignité m'écrase ; je cherche en toi un homme et je ne trouve qu'un Dieu !

Qui donc es-tu ? *Quid ergo es ? — Nihil et omnia !* Rien et tout ! — En vérité, je vous le dis : familiers du banquet sacré, *dii estis*, vous êtes des dieux !

Telle est la sublime merveille eucharistique... Et cette fortune immense, il y en a qui l'ignorent ou la dédaignent ; et cette bonté sans bornes, il y en a qui la blasphèment, l'insultent et l'outragent publiquement, officiellement, espérant empêcher ainsi le règne de Jésus-Christ. Mais ils ne réussiront pas, soyez sans crainte. Tant qu'il y aura sur terre une grappe de raisin, un épi de froment et un prêtre pour les consacrer, la victoire finale appartiendra à l'Eucharistie, c'est-à-dire à la Foi et à l'Amour !

Et « celui qui mange ma chair, a dit Jésus-Christ, je le ressusciterai au dernier jour. *Et ego resuscitabo eum in novissimo die.* » O la suave et consolante promesse ! Que serait la vie humaine sans cette lointaine et ravissante perspective de

l'avenir ? La jouissance de Dieu, l'union intime avec lui dans le cœur-à-cœur de la communion ne serait qu'un leurre, si elle n'était l'avant-goût d'un bonheur plus complet, d'une union plus intime encore avec la divinité, qui ne soit plus sujette ni aux fluctuations du temps ni aux risques de nos infidélités, d'une vie enfin qui absorbe l'homme tout entier et le plonge jusqu'au rassasiement dans les voluptés éternelles. C'est là le couronnement de l'édifice chrétien... Et il arrivera ! Nous en avons la promesse et le gage, *nobis pignus datur*, dans les deux testaments que le Sauveur nous a laissés sur la Croix et dans l'Hostie sainte, et qu'il a signés de son sang en le répandant une fois d'une manière violente au Calvaire, une autre fois d'une manière mystique sur nos autels par une ingénieuse invention de son amour. Par le premier testament, il nous laisse sa mort ; par le second, il nous lègue sa vie ; par l'un et par l'autre, il constitue notre droit inaliénable à l'immortalité.

Vertu du pain vivant, qui pourrait vous méconnaître ? Nos pères ont mangé la manne dans le désert, et ils sont morts ; mais celui qui mange la manne eucharistique ne mourra pas, *non gustabit mortem*, parce qu'elle contient un levain de résurrection. Par elle, nous prenons possession de Jésus-Christ, mais par elle aussi Jésus-Christ prend possession de nos corps. Par conséquent, ô mort, tu ne saurais les lui enlever ! Tu as beau les engloutir dans les entrailles de la terre : ils ne sont pas ta proie, mais un dépôt sacré que tôt ou tard il faudra rendre. La graine confiée au sillon y semble mourir ; en vérité, elle y sommeille ; à son jour, elle se réveille, pleine de sève et de vie. Ainsi nos corps sont confiés au sépulchre ; mais dans leurs cendres refroidies se tient caché le germe vivant, la graine eucharistique. Elle aussi, elle y semble mourir ; en vérité, elle y sommeille ; à son jour, elle se réveillera pour rejaillir forte et triomphante jusque dans l'éternité !

O la délicieuse espérance qui brille jusque dans la nuit du tombeau ! O Eucharistie, fondement de cette espérance, je vous adore et je vous aime ! Chair sacrée de mon Dieu, nourrissez-moi tous les jours de ma vie ! Sang rédempteur, soyez mon breuvage !

Qui donc m'empêcherait de m'asseoir à cette table ? Rien, non, rien, ni l'ignominie, ni la souffrance, ni la faim, ni la nudité, ni le poison, ni le glaive ! Je suis à vous, pasteur de mon âme ; conduisez-moi dans vos gras pâturages ! Que j'y consume au sein de la vie l'union commencée sur la terre avec votre chair sacrée !

Alors, plus de langueur, de maladies ou de défaillances ; mais la force éternelle, la santé éternelle, le triomphe éternel sur la mort ! Alors, la vie dans sa plénitude, la vie avec ses éblouissantes clartés, la vie dans les enivresments de la gloire ! La vie de vous, Seigneur, la vie en vous, pour l'éternité ! Ainsi soit-il.



## XVII

## PASSION DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST

*Ipse vulneratus est propter iniquitates nostras, attritus est propter scelera nostra.*

Il a été blessé dans son corps à cause de nos iniquités ; il a été trituré dans son âme à cause de nos crimes.

(Is., LIII, 5).

Mes frères,

Nous voici donc en face de la douloureuse Passion de Notre-Seigneur. Quelle réminiscence amère, quel désolant souvenir pour le chrétien ! Il y a bientôt dix-neuf siècles que le grand forfait a été perpétré, et, comme s'il ne datait que d'hier, l'Eglise, épouse du divin Supplicié, éprouve les mêmes angoisses et les mêmes déchirements, car la douleur vraie est éternelle.

Voyez plutôt le deuil de ses vêtements et la mélancolie de ses cantiques. Ses autels sont dépouillés ; le Saint des saints est vide ; et, pour tout décor et pour toute parure, son veuvage ne veut qu'une croix de bois portant dans ses bras un cadavre ensanglanté.

Mes frères, si ces lugubres tableaux et les souvenirs plus lugubres encore qu'ils rappellent ou représentent ne parlaient pas assez haut d'eux-mêmes, je désespérerais de vous les faire comprendre ; car il en est du mystère des souffrances de Jésus-Christ comme du mystère de ses grandeurs : l'homme est incapable de les exprimer, et le besoin le plus impérieux de son cœur est de les méditer en silence.

Un Dieu maudit !... Un Dieu livré aux fureurs de ses créatures !... Un Dieu subissant toutes les ignominies et toutes les humiliations qu'une rage aveugle peut imaginer !... Un Dieu, auteur et conservateur de la vie, acceptant de plein gré la plus honteuse et la plus cruelle des morts !... Est-ce que ce simple rapprochement de paroles ne suffit point à confondre l'esprit le plus superbe, et faut-il s'étonner que les Juifs n'aient voulu y voir que du scandale et les païens de la folie ?

Si donc quelqu'un me demandait la raison intrinsèque de la Passion du Fils de Dieu, je répondrais par ce mot de l'évêque Théodote à l'hérésiarque Nestorius : « Apprends *pourquoi* il a fait le miracle. Quant à savoir *comment* il l'a fait, celui-là seul qui en est l'artisan pourrait le dire. *Si vis cognoscere, discite quia factus est ; quomodo vero factus sit, solus ille miraculorum opifex novit* <sup>1</sup>. »

Ainsi en est-il de presque tous nos dogmes. Ce qui fait qu'ils ne sont intelligibles qu'en un sens, c'est qu'ils présentent toujours deux faces : l'une tournée du côté de Dieu, c'est le *comment* ; l'autre tournée du côté de l'homme, c'est le *pourquoi*. Comment Dieu a-t-il pu souffrir et mourir ? Côté

ténébreux, inaccessible à notre entendement. Mais pourquoi a-t-il souffert et pourquoi est-il mort ? Côté lumineux, éblouissant plus encore pour le cœur que pour l'intelligence ; car le motif n'est autre que son amour infini pour nous : *Sic Deus dilexit mundum, ut Filium suum unigenitum daret*.

L'amour, rapprochant les extrêmes en supprimant les distances, lui avait fait prendre la chair humaine ; l'amour, réalisant l'impossible, le fera mourir, mais lentement..., après avoir en quelque sorte promené sa personne sacrée dans tous les labyrinthes où s'était fourvoyée la nature humaine, afin de recueillir ses débris partout où elle en avait laissé, et de reconstituer le primitif chef-d'œuvre.

La faute originelle nous avait blessés dans le double élément qui constitue notre individualité : le corps et l'âme. Le divin Réparateur devait donc imprimer à son action rédemptrice cette double direction, c'est-à-dire souffrir dans l'un et l'autre ordre, proportionnellement à nos délits. L'âme de l'homme avait connu tous les excès de l'orgueil et de la concupiscence ; l'âme de Jésus-Christ connaîtra tous les excès de l'humiliation et de l'ignominie. Le corps humain avait été le valet complaisant, l'instrument servile de nos convoitises ; le corps de Jésus-Christ sera labouré par le fer des bourreaux jusqu'à ne former qu'une plaie. *Vulneratus est propter iniquitates nostras, attritus est propter scelera nostra*.

Tel est, mes frères, le point de vue duquel je me propose de considérer la Passion. Laissant de côté les grands aspects du sacrifice et de l'expiation, il m'a paru que votre piété trouverait plus d'aliment dans le simple récit évangélique de ce que, pour nous racheter, notre divin Maître a souffert moralement et physiquement.

O croix autrefois infâme et maintenant adorable, c'est sur vous que Dieu doit opérer notre restauration ! C'est d'un arbre maudit qu'était sorti le fruit de mort ; c'est de vos rameaux ensanglantés que sortira le fruit de vie ! O croix, aujourd'hui l'objet attristé des cérémonies de l'Eglise, que ne puis-je vous imprimer dans tous les cœurs ! Au moins remplissez-moi de la grande idée des humiliations de Jésus, et, afin que je prêche mieux ses ignominies, souffrez auparavant que je les adore ! *O crux ave* !

## I. — Souffrances morales.

Une chose frappante dans la vie du Sauveur, c'est, d'un côté, la fréquence de ses allusions au drame sanglant qui devait terminer sa carrière humaine, et, de l'autre, l'espèce de joie avec laquelle il en parlait. On eut dit qu'il ne souhaitait rien tant que de mourir ; que c'était la pente de sa nature, le but de son existence, l'objet de tous les vœux et de toutes les aspirations de son âme. Ecoutez-le : « *Baptismo habeo baptizari et quomodo coarctor usquedum perficiatur* ! J'ai violemment désiré le grand baptême, le baptême du sang,

<sup>1</sup> Ces paroles ont été dites à propos de l'Incarnation.

et je brûle d'impatience de le recevoir. » Son regard était continuellement fixé sur cette heure solennelle qui devait clore le combat et inaugurer le triomphe. Il la voyait au berceau, sous les caresses maternelles ; il la vit même à travers les éblouissements du Thabor. Aussi disait-il quelquefois, avec un air de déception : « Mon heure n'est pas encore venue ! » — Il l'appelle *son heure* par excellence, celle après laquelle il soupire de toute éternité. Les autres ne sont rien : rien, l'heure brillante de la création ; rien, l'heure plus belle encore de l'Incarnation ; il les oublie, pour ne songer qu'à celle de la souffrance et de la mort.

Or voilà que son heure est venue, *venit hora*, et son âme se trouble : *Nunc autem turbata est anima mea*. (Jean, XII, 27). Pourquoi ce changement ? Aurait-il donc présumé de ses forces ? ou bien, cette vaillance précoce ne serait-elle qu'une illusion de son cœur généreux ?

Voici l'explication qu'il donne lui-même dans sa fameuse comparaison empruntée d'une mère. « Lorsque la femme arrive à son terme, avait-il dit, elle est dans la tristesse parce que son heure est venue. Mais est-elle délivrée, sa joie est grande parce qu'un homme a vu le jour. » Le Christ aussi exultera d'allégresse après sa délivrance, lorsqu'il aura enfanté le nouvel Adam, c'est-à-dire la grâce sanctifiante dans l'humanité, l'Eglise et ses institutions divines. Mais il n'en est pas encore là !... Il n'est qu'à son terme, son heure est venue, l'heure du combat contre Satan, contre le monde et contre lui-même. Voilà pourquoi son âme se trouble et tombe dans la prostration : l'ennui, la crainte, le dégoût l'envahissent et l'oppressent. *Cæpit tedere, pavere, contristari et mæstus esse*.

Dans cet état de malaise inexprimable, le tumulte de la foule lui pèse. Il sent un immense besoin de solitude et de repos, et il se retire avec trois de ses disciples au jardin de Gethsémani.

O Gethsémani ! vous serez à jamais le symbole et l'asile de la douleur, parce que vous avez entendu gémir un Dieu, parce que vous avez été arrosé de ses sueurs et de ses larmes !

« Restez là pendant que j'irai prier, dit Jésus à ses apôtres. Mon âme est si abattue que je me sens mourir !... Par pitié, ne me quittez pas !... Soutenez-moi par la prière !... » — Et il se retire à l'écart ; il se prosterne la face contre terre, repassant dans son esprit tout ce que la malice des hommes lui préparait.

Qu'est-ce donc qui troublait ainsi l'âme du divin Maître ? — Vous ne devinez pas ? C'étaient les péchés de l'humanité ; car, a dit le Prophète, il a endossé l'iniquité de tous, *iniquitates nostras ipse tulit*. (Is., LIII, 6).

Représentez-vous donc le divin Sauveur sur lequel viennent s'abattre à la fois les crimes de la terre entière, des siècles écoulés et des siècles à venir : d'un côté, les trahisons et les perfidies, les vols et les rapines, les fornications et les adultères ; de l'autre, les sacrilèges de l'hypocrite, les blasphèmes de l'impie, les scandales de la science athée, toutes

les prévarications de la plume et de la langue, toutes les pensées et les œuvres de mal d'une nature aussi dépravée que la nôtre : amas épouvantable qui se dresse devant son imagination comme un fantôme menaçant ! De quelque côté qu'il porte ses yeux, il n'aperçoit que des torrents de péchés qui viennent fondre sur sa personne, *torrentes iniquitatis conturbaverunt me*. Qu'est-ce qu'un homme à la chute de plusieurs torrents ? Il en est le jouet, il en est broyé, émietté... Telle est la situation de Jésus ; et c'est pourquoi il redoublait sa prière. *Et factus in agonia prolixius orabat*.

Cette prière seule, chrétiens, indiquerait l'immensité de l'angoisse qui triturerait l'âme de Jésus. — « Père, si c'est possible, que ce calice s'éloigne ! » — Si c'est possible ! Car ce qu'il souffre est tellement affreux, tellement intolérable, que sa nature humaine aux abois est sur le point de plier ! Tremblante, elle recule, elle demande grâce et quartier.

Mais quel est donc ce langage étrange du Fils de Dieu ? Est-ce que tout ne lui est pas possible, à lui qui guérissait les malades et ressuscitait les morts ? à lui qui, avec cinq pains d'orge et deux poissons, rassasiait plus de cinq mille hommes ?... Il n'avait qu'à parler, et la tempête se taisait ; qu'à étendre la main, et les démons étaient en fuite... Et maintenant, terrassé et à demi mort, il s'écrie : « Père ! Père ! si c'est possible, que ce calice s'éloigne !... »

Le Père éternel aurait-il donc renié son Fils ? L'aurait-il donc abandonné ? — Oui, mes frères ! Je vous défie d'expliquer autrement ce long cri de détresse. D'ailleurs, saint Paul nous l'affirme : « Le Christ, dit-il, s'est fait pour nous anathème ; » et le Prophète l'avait déclaré avec lui par ces autres paroles : « Maudit du Seigneur, celui qui est suspendu à la croix ! »

C'est que Jésus n'était plus le transfiguré du Thabor ; il n'était plus le Fils bien-aimé, objet des complaisances paternelles. Dieu le voyait couvert de nos crimes, et il le traitait en criminel. Il fixait sur lui ce regard terrible qui renverse le coupable, *vultus autem Domini super facientes mala*, ce regard de feu qui, un jour, alluma l'enfer et désola les damnés. C'est ce regard d'un Dieu irrité qui le poursuit, qui l'écrase, qui lui fait dire : « Mon âme est triste jusqu'à en mourir, » et qui bientôt, dans l'agonie suprême, lui fera pousser vers le ciel ce cri presque désespéré qui ébranla les masses rocheuses du Calvaire : « O Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ! »

De là cet ennui, cette défaillance ; de là cette sueur mêlée de sang, ce trouble immense qui le confond.

Ici, mes frères, je me trouble moi-même ; car je sais et vous savez que Jésus était innocent, que les crimes qui lui attireraient la malédiction de son Père étaient les nôtres, que, par conséquent, nous avons été ses premiers bourreaux... O mon Jésus, que faisons-nous pendant que vous buvez, à notre place, le calice d'amertume ? Si le ciel vous délaisse, du moins serez-vous consolé par ceux dont vous payez la dette, par vos serviteurs et vos amis, par la foule innombrable de vos obligés ?



Vain espoir ! Tous le désertent ou le trahissent ; aucun n'est là au moment du malheur... Je ne crains pas de dire que ce délaissement fut un des plus cruels déboires pour l'âme sensible du Sauveur. Il s'en plaignit à ses apôtres ; c'est même l'unique plainte qui soit sortie de ses lèvres pendant toute la durée de la Passion. Comme nous le verrons dans la suite, jamais il ne se révolte ni ne murmure ; il ne se donne même pas la liberté du gémissement, cette dernière et bien faible ressource de l'opprimé. Le ver de terre, quand on le foule, se tord et s'agite pour échapper au péril : Jésus se tiendra immobile, il n'éludera pas le moindre coup, *faciem meam non averti* ; il se livrera. Veut-on le baiser ? il prête son visage ; veut-on le lier ? il présente ses mains. Il tend les joues aux soufflets et aux crachats, les reins et les épaules aux coups de fouet sanglants. Accusé devant l'autorité civile ou religieuse, il se tient pour convaincu ; abandonné aux soldats et aux valets, il s'abandonne encore plus lui-même ; il ne souffle pas un mot, il n'exhale pas un soupir ; c'est un agneau qui se laisse égorger en silence.

Seules, l'ingratitude et la trahison ont le pouvoir de délier sa langue et de provoquer une protestation de son cœur. — Mes frères, avez-vous jamais cultivé l'amitié, et, surtout, l'avez-vous comprise ? Eh bien ! si, un jour, vous avez loyalement donné votre cœur, si vous avez eu le droit de compter sur le cœur d'un autre, vous pourrez soupçonner ce qu'il y a de poignant pour une âme quand elle se sent délaissée dans l'adversité, et non seulement délaissée, mais trahie par ceux qu'elle aime. Cette double torture, Jésus l'éprouva dans tout ce qu'elle a de plus atrocement amer.

Dans ce même Jardin des Oliviers, au moment où sa nature humaine défaillante et vaincue allait succomber, il se traîne péniblement sur les genoux, dit un prophète, pour aller requérir l'appui de ses disciples ; et comment les trouve-t-il ? — Plongés dans le sommeil ! — Pourtant, il leur avait recommandé de veiller dans la prière à cause de la vivacité de l'esprit et de la faiblesse de la chair... Ils dorment encore !... Il a beau les secouer, les gourmander, leur faire honte de leur mollesse, ils dorment toujours !... Il pénètre alors dans la profondeur de leur âme inerte, et, voyant qu'il n'était même pas l'objet de leurs rêves, il est saisi comme d'une crise de désespoir : « Eh bien ! soit, dormez ! dormez maintenant ! Je n'ai plus besoin de vos services, car voici le traître qui approche. »

Et quel était ce traître ? — Un autre ami, un autre disciple, l'homme de sa confiance, celui dont il avait fait l'économe de la communauté.

Ischariote venait d'opérer un trafic infâme. S'étant présenté au prince des prêtres, il lui avait dit : « Combien me donnez-vous, et je vous le livrerai ? » On lui offre trente deniers, et il accepte.

« Imprudent calculateur ! s'écrie Tertullien, négociant inepte, qui vend pour quelque monnaie le plus grand de tous les trésors, le sang rédempteur des mondes ! » Ah ! la trahison de l'homme se fait

payer plus cher. Mais quand il s'agit d'un Dieu, c'est un vil prix qu'on l'estime, on le cède au rabais !

Et qu'avons-nous à dire à ce Juif, nous qui trafiquons chaque jour de notre âme, de la probité, de l'honneur, de la vertu et des sacrements peut-être ! Nous sommes encore bien moins habiles que Judas ; car enfin, sa mauvaise action ne fut pas gratuite, et non seulement la nôtre est gratuite, mais nous payons souvent pour l'accomplir. Oui, nous payons nos corrupteurs ; nous payons la tentation et les plaisirs qu'elle procure ; nous payons les théâtres et les bals, les mauvais livres et les mauvais journaux ; nous soudoyons les mille bras qui nous donnent la mort ! *Mercator imprudens et imperitus*, négociants imbéciles, nous payons notre ruine !

Qu'est-ce qui se passa dans l'âme de Jésus, quand cette figure de traître lui apparut à travers les branches des oliviers ? — Judas s'avance, et, audacieusement, il approche ses lèvres des lèvres de Jésus en disant : « Maître, je te salue ! »

Le Sauveur n'y peut tenir ; son cœur se brise. — « Pauvre ami ! lui dit-il, pauvre ami, qu'avez-vous fait ? Quoi ! c'est vous qui trahissez le Fils de l'homme ? et vous le trahissez par le signe de l'amour ?... »

Ce fut la dernière plainte du Sauveur, mais non la dernière souffrance de son âme. J'ai parlé dans une autre circonstance du coup terrible porté à son cœur par la triple apostasie du chef des apôtres, je n'y reviendrai pas. Toutes ces trahisons, ces perfidies, ces ingratitude, produisaient sur l'âme du divin Maître ce que la flagellation produira bientôt sur son corps ; elles la transperçaient d'outre en outre, en heurtant toutes les délicatesses du sentiment. — Ah ! le Prophète avait bien raison quand il disait de vous, ô mon Sauveur, que vous seriez regardé comme un lépreux, *et nos putavimus eum quasi leprosum*. N'êtes-vous pas devenu l'opprobre de votre famille et la honte de vos amis ? Ne vous ont-ils pas fui comme un pestiféré au moment de l'épreuve ? Ah ! je comprends que vous compariez votre douleur à un océan sans fond et sans rivages. Mais, Seigneur, commandez donc que les flots s'apaisent, que le calme renaisse dans votre cœur ! Vous l'avez pu ; vous le pouvez encore !

Mais non ; la mesure n'est pas comble ; il lui faut d'autres angoisses et d'autres déchirements. Il faut d'abord qu'un prêtre lui imprime publiquement au front la flétrissure d'impiété et de blasphème, qu'il l'humilie devant l'assemblée des vieillards et des savants.

Jésus est conduit devant Caïphe. Toutes les rancunes de la Synagogue étaient concentrées dans le cœur de cet indigne pontife. La jalousie le dévorait, et, comme tous ceux qui sont travaillés de cette basse passion, il sacrifiera tout pour assouvir sa vengeance : tout, l'honneur, la justice, la vérité, le patriotisme, les lois.

Il s'agissait de découvrir un prétexte pour faire

condamner le Christ à mort, et il n'en trouvait pas. Les témoins qu'il suborne disent des paroles incohérentes qui ne tiennent pas debout, qui ne signifient rien, entre autres celles-ci : « Il a dit : Je puis détruire le temple et le rebâtir en trois jours. » En supposant que cela fût vrai, que s'ensuivait-il ?... Malgré l'ineptie de l'accusation, Caïphe se drape dans sa suffisance et dit à Jésus : « Qu'as-tu à répondre à ces témoignages ? » Il n'y avait rien à répondre, et Jésus ne répondit pas.

Tout à coup, un éclair, une idée géniale traverse l'esprit du grand-prêtre ; il a découvert enfin ce qu'il cherchait, et, avec la même solennité, il lui dit : « Je t'adjure par le Dieu vivant de nous déclarer si vraiment tu es le Christ, Fils de Dieu ! » — Ecoutez la réponse, ô esclaves du respect humain, ô chrétiens pusillanimes, pitoyables poltrons qui n'osez pas arborer votre drapeau et confesser votre baptême !

Jésus, muet devant la calomnie, muet devant l'insulte et l'outrage, ouvre la bouche pour rendre hommage à la vérité. « Vous l'avez dit : Oui, je suis le Christ Fils de Dieu ! » Caïphe bondit sur son siège, comme un tigre qui sent venir sa proie. Il n'attendait que cette parole pour prononcer la sentence. Dans son impudence hypocrite, il affecte une grande indignation, il déchire ses vêtements et s'écrie avec emphase : « Il a blasphémé ! Qu'avons-nous besoin de témoins ? Vous l'avez entendu ; que vous en semble ? » Et tout le conseil, composé, comme tant d'autres, de plats valets et de consciences vénales, de répondre en chœur : « Il est digne de mort ! »

Misérable ! que son sang retombe sur toi et sur les tiens ! Parce que Jésus affirme sa divinité, il est digne de mort ? S'il n'est pas Dieu, que t'importe sa folie ? Mais s'il est Dieu, contre qui portes-tu ton audace ?

Et à vous, mes frères, que vous en semble ? De toute ces figures diverses, sur laquelle lisez-vous la divinité ? Apparaissent, multitude d'infirmités guéris et de morts ressuscités ! Apparaissent, affamés du désert, venez à cette barre inique acclamer votre bienfaiteur et père !

Que vous en semble, à vous qui connaissez la doctrine du divin accusé depuis votre enfance, qui en savourez la beauté, la suavité et les charmes ? Que vous en semble, à vous qui avez vu le paganisme vaincu, l'esclavage et les sacrifices humains détruits, la Croix substituée aux idoles, la famille réhabilitée, la civilisation introduite ? — Oui, le Christ est Dieu ! le Christ est Dieu ! — Je te rends grâce, ô Caïphe, d'avoir provoqué cette solennelle réponse : elle retentira jusqu'à la fin des siècles dans les entrailles de l'humanité !

Mais ce n'était pas assez pour l'âme du Sauveur de se sentir opprimée par tous les péchés du monde, d'être en butte aux transes de la terre et de la malédiction céleste ; ce n'était pas assez d'être abandonné par les siens, trahi par un disciple, renié par un autre, de passer pour un blasphémateur, pour un usurpateur du saint nom de

Dieu. Il lui fallait encore le prétoire et le palais d'Hérode, être traité de fou, en porter le costume, s'entendre qualifier de séditionnaire et de révolutionnaire, se voir dépouillé de ses vêtements et exposé aux obscènes quolibets d'une soldatesque sans frein.

Ces avanies et ces vilénies atteignaient son cœur de père, car il les recevait de la part de ses enfants, de ceux qu'il avait créés, qu'il venait racheter, qu'il avait littéralement couverts de témoignages de son amour. Mais afin qu'aucune fibre délicate de sa nature humaine ne fût épargnée, il devait être frappé aussi dans son cœur de fils.

Il connaissait le chagrin d'être séparé de sa mère ; il ne connaissait pas celui de la revoir, au milieu de son supplice, quand son auguste face était couverte de crachats, de sueur, de poussière et de sang. Quelle affreuse rencontre ! Quelle triste entrevue ! L'Evangile ne dit pas qu'ils se soient parlé. Comment l'auraient-ils fait ? Quel langage humain aurait pu exprimer leurs angoisses réciproques ? Ils se pénétrèrent d'un regard, et leurs âmes se comprirent : voilà tout ce que je sais et ce que vous pouvez exiger de ma parole. Y a-t-il des mères ici ? qu'elles parlent ! Y a-t-il des fils ? qu'ils répondent ! J'en appelle à leur cœur !

Mais il est temps, mes frères, de porter notre méditation sur les souffrances physiques du Fils de Dieu, et d'apprendre quelle fut la coopération de son corps au rachat des hommes.

O croix, continuez à nous révéler votre mystère ! O croix, longtemps désirée par le Sauveur et méritée par nos seuls crimes, permettez-nous de vous accompagner au Calvaire, car c'est là que vous êtes devenue l'espérance et le gage de notre salut !  
*O crux ave !*

## II. — Souffrances physiques.

Quel étrange spectacle, mes frères, que celui de tout un peuple ameuté contre un seul homme et déchargeant sur lui sa rage et sa fureur ! Si cet homme était un de ces carnassiers dont parle l'histoire, un Néron ou un Caligula, on aurait de la peine à le comprendre. Mais si, au contraire, il était le père du peuple, l'ami du pauvre, le consolateur des affligés, où trouver une expression assez brûlante pour flétrir une telle injustice et de tels procédés ? — J'ai connu des incrédules qui, pour repousser l'Evangile, n'alléguaient pas d'autre motif que l'exagération des tourments prétendus du Sauveur. « Il est impossible, disaient-ils, si Jésus était, comme vous le dépeignez, l'idéal de bonté et de douceur, il est impossible qu'on en soit venu à ce degré de barbarie inconnu même aux anthropophages. »

J'avoue que ce lugubre événement de Jérusalem s'est passé dans des conditions si extraordinaires que la raison en demeure stupéfaite et confondue. Cependant, il faut bien mal connaître le cœur humain pour trouver là une impossibilité et une répugnance. Est-ce que l'histoire n'est pas remplie de ces pages sanglantes où l'innocence est traitée



de la sorte ? Et qu'avaient fait aux empereurs romains ces millions de martyrs, femmes, enfants, vieillards, pour qu'on épuisât sur eux le génie de la cruauté ? Et qu'avait fait à la France ce doux et débonnaire prince, et tant d'autres victimes qui, vers la fin du dernier siècle, portèrent, après d'horribles tortures, leur noble tête à l'échafaud ?

Le peuple est bon... Oui, je le sais ; je suis fils du peuple, je l'ai toujours fréquenté, je le fréquente encore ; oui, il est bon, quand il s'abandonne à ses propres instincts, à la spontanéité de sa nature. Mais il subit facilement des influences, et, sous l'empire de ces influences, il ne se possède plus, il perd la tête, il devient ingrat, injuste, méchant, cruel. — Rappelle-toi cette vérité, ô peuple, mon frère, afin que tu saches te prémunir contre les leçons perverses qui de toute part se dressent devant toi !

Or, le peuple juif n'était pas plus mauvais qu'un autre. Par nature il était simple, religieux, hospitalier, bienveillant ; il était particulièrement sympathique au Fils de Marie. La preuve en est dans la foule innombrable qui oubliait de manger pour le suivre au désert et entendre sa parole. La preuve en est dans ces cris mille fois répétés : « Jésus, Fils de David, ayez pitié de nous ! » dans le désir unanime de lui décerner la couronne, dans l'ovation enthousiaste qu'on lui fit à son entrée à Jérusalem, presque à la veille même de son meurtre légal.

Les ennemis du Sauveur connaissaient ces bonnes dispositions, et ils en eurent peur. C'est pourquoi, dans le conseil qu'ils tinrent pour perdre Jésus, ils se dirent entre eux : « N'agissons pas en ces jours de fête, de crainte que le peuple ne se prononce en sa faveur. *Non in die festo, ne forte tumultus fieret in populo.* »

Mais, en même temps, ils travaillèrent à le corrompre, et ils réussirent au delà de tout espoir. C'est alors qu'ils échafaudèrent cet horrible drame qui se divise en trois actes principaux : la maison de Caïphe, le prétoire, le Calvaire ; et ils mirent aussitôt la main à son exécution... Cohorte sacrée des prophètes, prêtez-moi vos accents pour exprimer les souffrances de mon Dieu !

A peine Caïphe eut-il prononcé la fameuse parole : « Il a blasphémé ! » qu'on se déchaîne sur Jésus. L'un lui arrache la barbe et les cheveux, l'autre lui crache au visage. En un clin d'œil, cette face auguste, face naguère si radieuse et qui doit un jour ravir les élus, disparaît sous un voile d'immundices et de salive corrompue. Un troisième lui bande les yeux et puis le soufflète à tour de bras en disant : « Voyons ! puisque tu es prophète, puisque tu devines tout, dis-moi qui t'a frappé ? » Et ils se le renvoyaient comme un volant, et chacun de faire pleuvoir sur ses épaules une grêle de coups.

C'est au milieu de ces traitements indignes que se passa toute la nuit.

Quelle nuit !... Elle est bien l'image saisissante de notre siècle aux prises avec la religion ! Si la

religion ne faisait que parler, comme ce qu'elle dit est merveilleusement beau et vrai d'une manière évidente, on verrait abdiquer bientôt toutes les philosophies, et tous les penseurs s'asseoir à son école. Si elle se contentait de traverser le monde comme un riche bienfaisant, multipliant sous ses pas les œuvres de miséricorde et les monuments de la charité, la foule la suivrait encore, comme elle suivait le Christ à Tibériade et au désert, et toutes les sociétés philanthropiques déposeraient volontiers le sceptre en sa faveur.

Mais la religion n'est ni une pure théorie, ni une simple bonté complaisante se pliant à nos caprices ou à nos besoins. Elle est descendue du ciel pour réformer la terre. Et c'est pourquoi, tout en se démontrant l'organe infaillible de la vérité, elle demeure l'expression vivante du devoir et l'autorité qui l'impose. Elle exige sans doute que l'intelligence embrasse le vrai ; mais elle entend aussi que la volonté opère le bien. Elle veut que la conscience règne dans la justice, elle veut la prière, la pénitence, la pureté de mœurs ; et, pour obtenir cela de notre nature récalcitrante, elle la poursuit de ses avertissements, de ses remords et des menaces de son éternité.

Voilà pourquoi, marchant sur les pas de Caïphe, les pontifes modernes de l'erreur et du mensonge ont dit du catholicisme : « Il a blasphémé, car il se prétend divin ; » — et ils l'ont livré aux passions de leurs satellites... Quelle honte lui a-t-on épargnée ? Quelle blessure ne lui a-t-on pas faite ? La science le raille ; les arts le calomnient ; la grande et la petite presse attaquent journellement ses institutions, ses sacrements, son sacerdoce. On ne lui ménage ni les soufflets ni les crachats... Mais Jésus souffrit sans se plaindre, parce qu'il avait à subir un plus rude combat. L'Eglise se tait aussi, parce qu'elle se réserve pour une plus noble lutte : la conquête des âmes par la vérité !

Si Caïphe avait eu le droit de condamner Jésus à mort, il n'aurait pas hésité à le faire. Mais déjà son pays était sous la domination romaine, et le pouvoir exécutif résidait entre les mains d'un gouverneur nommé Pilate ; c'est à lui qu'il le renvoya pour lui arracher le fatal décret.

Pilate n'était pas un homme sans qualités. Tertullien va jusqu'à lui décerner le titre de chrétien, *Pilatus jam pro sua conscientia christianus*, parce qu'en effet il se fit l'avocat et le protecteur du Christ. Par une étude approfondie de sa doctrine, de sa réputation, de ses actes, il savait qu'il était parfaitement innocent. Il connaissait d'ailleurs toutes les menées des pharisiens et des prêtres, leur rancune, leur jalousie, les motifs réels de leurs réclamations. Il voulut donc sérieusement sauver le Christ : acte de christianisme par excellence.

C'est pourquoi, à toutes les accusations portées contre Jésus, il répondait invariablement : « *Ego nullam invenio in eo causam*, moi, je ne lui trouve aucun grief. » Il fit valoir qu'Hérode partageait son opinion, — et l'argument n'était pas sans

force; car Hérode et Pilate vivaient notoirement en mésintelligence. — Ne pouvant réussir de ce côté, il se tourne d'un autre; il recourt à un expédient. Comme il était d'usage, aux fêtes de Pâques, de délivrer un prisonnier, il offrit le choix entre Barabbas et Jésus, espérant bien qu'on préférerait ce dernier à un homme perdu de mœurs, à un voleur de grand chemin, à un homicide.

Vous le voyez, mes frères, le christianisme de Pilate n'était pas douteux. Mais c'est un christianisme mou et lâche, comme il y en a tant dans le monde : un christianisme de surface, de forme et de nom, qui parle mais n'agit pas, qui a peur de se compromettre, qui veut ménager tous les intérêts, surtout les siens, flatter tous les partis, surtout les mauvais...

Pilate plaide la cause de Jésus avec chaleur, avec science, avec sincérité. Mais en voyant grossir l'orage de la haine, en entendant les vociférations dirigées contre l'accusé, il en distingua une dirigée contre sa personne. Quelqu'un lui dit à l'oreille : « Prends garde ! tu ne seras pas l'ami de César !... Prends garde ! ta magistrature n'est pas inamovible ! »

Ce simple mot suffit à le métamorphoser, et, aussitôt, trahissant sa conscience, trahissant la justice, trahissant l'honneur, il livre Jésus... Il se contente de laver ses mains en signe de protestation et comme pour dégager sa responsabilité.

O trois fois vil gouverneur !... Tu proclames l'innocence, et tu la condamnes !... Tu reconnais la vérité, et tu l'abjures !... Tu affirmes le droit, et tu le foules aux pieds !... Honte éternelle à ta mémoire ! Proteste ! proteste ! Lave tes mains ! lave tes mains ! Tu seras à jamais l'infâme patron des lâches amants de la popularité, des honneurs et de la fortune !

Voyez, chrétiens, la première conséquence de cette honteuse et abjecte politique. Un hurlement de joie sauvage se lève de tous les rangs. Jésus est abandonné aux mains de ses bourreaux, c'est-à-dire à des gens sans aveu, des soldats ivres, des valets stipendiés ; et chacun d'épuiser sur sa personne sainte les transports de son délire.

Les supplices qu'on fit endurer à notre Sauveur en cette circonstance peuvent se réduire à deux sortes : la flagellation et le couronnement d'épines.

La flagellation n'est pas autre chose que l'action de frapper soit avec des bâtons, soit avec des nerfs de bœuf ou des cordes armées de molettes d'épéron. D'après saint Vincent Ferrier, on employa contre Jésus ces instruments divers, ce qui explique cette parole du Sauveur exprimée par son prophète : « *Congregata sunt super me multa flagella*, on a réuni contre moi un grand nombre de fléaux, et j'ai été flagellé pendant tout un jour, *fui flagellatus tota die*. »

Avez-vous entendu ? « *Tota die*, pendant tout un jour ! » Il me semble voir cette bande de fauves revenant cent fois à la charge, multipliant les coups, ajoutant plaies sur plaies, indignités sur indignités. Ils lui labourèrent le corps des pieds à

la tête, jusqu'à ce qu'ils l'eussent complètement écorché, jusqu'à l'accomplissement littéral de l'oracle : « *Dinumeraverunt omnia ossa mea*, ils ont compté tous mes os. »

Il y a quelques années, on a découvert à Rome une image fort ancienne représentant le Sauveur tel que la flagellation l'avait laissé. La tradition rapporte que Notre-Seigneur lui-même avait daigné se montrer ainsi à un moine peintre, pour satisfaire sa pieuse curiosité. C'est hideux à voir ; on se sent défaillir rien qu'à la regarder. Figurez-vous un homme vivant auquel on aurait arraché la peau à coups de fouet, c'est-à-dire pièce à pièce, lambeau par lambeau. Le sang suinte de tous les pores et se réunit dans les sillons formés par les côtes, pour se répandre à flots sur le sol à travers des éclaboussures de chair et des poignées de barbe et de cheveux. Le patient dresse tristement la tête au dessus de ce squelette animé, et, fixant la foule avec des yeux humides de sang, il semble répéter la lamentable apostrophe : « Passants, arrêtez-vous, et voyez s'il est une douleur semblable à la mienne ! *O vos omnes qui transitis per viam, attendite et videte si est dolor sicut dolor meus*. »

Pendant cette horrible scène de dissection, quelqu'un eut une idée infernale. Se souvenant que Jésus s'était dit roi des Juifs, aussitôt il prépare des insignes à sa royauté. Il court dans un champ voisin lui tresser une couronne d'épines. J'ai vu l'une de ces épines, précieusement conservée dans une église de Rome. Elle est tellement longue et affilée qu'elle traverserait sans peine les deux mains réunies. Quand la couronne fut terminée, on l'enfonça dans la tête du Sauveur en frappant avec un bâton ; puis on lui mit un roseau dans la main en guise de sceptre, et sur les épaules un lambeau de pourpre en guise de manteau royal... ; et, lorsqu'on l'eut affublé ainsi, tous d'éclater de rire et de défilé devant lui en faisant des genuflexions ironiques et en disant : « Roi des Juifs, roi des Juifs, nous te saluons ! »

Regarde ton œuvre, ô Pilate ! Regardez votre œuvre, ô pécheurs ! — Qui reconnaîtrait dans cette masse informe Celui que le Prophète comparait au géant prêt à fournir sa carrière, *sicut gigas ad currendam viam* ? Qui reconnaîtrait le Fort d'Israël ? il se soutient à peine. Qui reconnaîtrait le plus beau des enfants des hommes ? il est tellement décharné qu'il n'offre plus d'aspect, *non est ei aspectus*. Il n'a même plus l'air d'un homme, mais d'un ver dénudé, *ego vermis et non homo* !... C'est si vrai qu'en le présentant à la foule, Pilate sent la nécessité de la prévenir : « *Ecce homo* ! Ceci est un être humain ! »

Qui sait si le faible gouverneur ne caresse pas encore l'espoir d'attendrir le cœur de la populace en furie ? — « Voilà l'homme ! s'écrie-t-il... Si vous repoussez sa divinité, sa mission, ses vertus, courbez-vous devant son infortune ! Vous qui avez dédaigné l'Apôtre, saluez au moins le Martyr ! »

Trop tard, lâche Romain, trop tard !... Tu as étouffé la voix de ta conscience, obéis maintenant



au cri triomphant de l'insurrection ! — « *Nolumus hunc regnare super nos !* Nous ne voulons pas de celui-là pour maître !... *Tolle ! tolle !* A bas ! à bas ! »

Mes frères, pardonnez-moi si, à ce souvenir, je tremble et frissonne, car ces hurlements, ces vociférations, je les entends encore, chaque jour et à chaque heure du jour... D'une extrémité à l'autre de la France, ils remplissent les airs ; ils circulent dans les rues et les places publiques, dans les livres et les journaux !... Ils retentissent jusque dans les tribunes parlementaires, les chaires de la science et de la littérature... C'est le concert infernal de l'impiété, de la libre-pensée et de la Révolution. « *Nolumus hunc !* Ni Dieu ni maître ! Plus de Christ ! Plus d'Eglise ! Plus de Pape ! Plus de prêtres ! Plus de sacrements ! Mort à toutes ces impostures ! *Tolle ! crucifigatur !* — Mais quel mal vous ont fait et le Christ, et le pape, et les prêtres, et les sacrements ? *Quid enim tibi mali fecit ?* — A bas ! Qu'on les crucifie ! Qu'on les étouffe dans la boue !<sup>4</sup> »

Vous serez obéis, malheureux, votre volonté sera faite !

Recueillons-nous, mes frères, pour assister au dénouement de cette sauvage tragédie. Ne nous arrêtons point aux horribles tableaux qui se succèdent depuis le prétoire jusqu'au Golgotha... Ne regardons pas lorsqu'on charge la croix sur les épaules du divin Maître... Ne soyons pas témoins des voies de fait et des brutalités auxquelles on se livre pour le relever quand il tombe, pour le renverser quand il est debout. Arrivons enfin au sommet de la montagne, et que le sacrifice se consume sous nos yeux !

Ni les bourreaux ni la victime ne se font attendre. La croix est étendue par terre ; on y renverse Jésus violemment. Que ne dut-il pas souffrir quand il sentit ses plaies appuyées contre un bois rugueux, lorsque des clous longs d'une palme percèrent ses mains et ses pieds adorables ! Tertullien ne trouvant pas d'expression capable de désigner ce supplice, l'appelle par abstraction « l'atrocité, *atrocitatem !* »

Comment rendre, en effet, la rupture violente des muscles, le brisement des nerfs et des artères, le retentissement des coups de marteau sur un corps délicat et décharné ! Il y a des supplices qui donnent la mort lentement, mais sans beaucoup de souffrances, comme l'asphyxie par le carbone ; d'autres la donnent avec de grandes souffrances, mais rapidement, comme le feu. La mort sur la croix réunit les extrêmes de tous les supplices, car elle est lente et horrible en même temps. C'est pourquoi on la réservait aux grands coupables, aux chefs de brigands, aux parricides. C'est pourquoi aussi les Juifs, dans leur haine implacable, l'infligèrent à Jésus, le plus inoffensif et le plus doux des hommes, avec des raffinements dignes des démons.

Ainsi, on y attachait les criminels avec des cordes : on y fixa Jésus avec d'énormes clous ; ce qui donna lieu à des douleurs inouïes, surtout lorsque la croix fut dressée sur sa tige. Alors, en effet, le corps ne reposait que sur du fer. Où trouver d'accalmie dans cette situation ? Jésus voulait-il appuyer la tête ? les épines de la couronne s'enfonçaient plus avant. Voulait-il remuer les mains ou les pieds ? c'étaient de nouvelles déchirures. Les épaules approchaient-elles de la croix ? les aspérités du bois entamaient les chairs vives : tout mouvement devenait une nouvelle source de martyre !

De, grâce, ô mon Sauveur, mettez fin à cette scène affreuse !... Vous avez commencé de souffrir quand vous l'avez voulu ; suspendez la folie des hommes, au moins en rendant le dernier soupir !... — Mais non ; la Passion eut été incomplète. Ayant souffert tous les tourments de la terre, il lui restait d'éprouver le grand tourment de l'enfer.

Ce complément de la Passion fut la soif ardente dont il était brûlé. La soif, en effet, est un des supplices de l'enfer ; c'est celui du mauvais riche, dit l'Evangile. Aussi, lorsqu'il invoquait Abraham, ne demandait-il qu'une goutte d'eau pour rafraîchir sa langue, et elle lui fut refusée. Jésus, subissant la même torture, exprima le même désir : « J'ai soif, dit-il, *sitio*, » un feu intérieur me dévore ! — Un jour, il avait demandé de l'eau à une étrangère et il l'avait obtenue ; ordinairement on accordait aux condamnés un peu de vin comme consolation dernière. Jésus ne demande que de l'eau, il la demande à ses compatriotes, à ses frères, à ses enfants..., et elle lui est refusée comme au mauvais riche, le damné !

Bien plus, un scélérat, — dans les émeutes, il y a toujours, caché dans quelque coin, le génie de la méchanceté, — un scélérat imbiba une éponge de fiel et de vinaigre et voulut en effleurer ses lèvres embrasées... Mais Jésus préféra le tourment de l'enfer à cette dernière iniquité de la terre, et il détourna la tête avec dégoût... Symbole effrayant des abus de la grâce et du suprême jugement de Dieu ! Car, ne l'oubliez pas, mes frères, comme il y a une grâce qui est la dernière, il y a aussi un péché qui sera le dernier, et après celui-là règnera la justice !

O Christ, tout est consommé ! Vous pouvez mourir maintenant ! Vous avez fourni vaillamment votre carrière ! Vous êtes rassasié d'opprobres et d'humiliations ; ni Dieu ni les hommes n'ont plus rien à exiger de vous, ô Christ !... Mourez !...

Et, laissant tomber sur ses bourreaux un dernier regard de sa tendresse, et sur leur crime une dernière parole de pardon..., *expiravit*, il expira !

Mes frères, je ne sais si vous avez déjà réfléchi à deux usages qui se généralisent dans nos contrées et qui laissent, dans le cœur du prêtre surtout, des émotions bien diverses : l'usage de saluer les morts et l'usage de ne pas saluer les croix...

<sup>4</sup> Cette dernière parole est de Quinet.

Observez-le. Un cadavre vient-il à passer dans la rue ? Toutes les têtes s'inclinent et se découvrent. C'est bien et c'est beau : aujourd'hui, il n'y a là qu'une dépouille, mais hier il y avait un trésor, un cœur a palpité dans cette poitrine, une intelligence a rayonné sur ce front ; et je trouve admirable l'instinct qui porte à respecter ce vase qui renferma tant de saintes et divines choses.

Mais pourquoi donc alors cet air superbe ou indifférent devant l'image sacrée du cadavre de l'Homme-Dieu ? L'être inanimé qui passe devant vous, vous n'en connaissez pas toujours l'histoire. Peut-être saluez-vous, mort, celui que, par mépris, vous n'auriez pas voulu saluer vivant... Mais le Crucifié n'est ignoré de personne, et, du haut de son gibet, il peut porter à notre siècle le défi solennel qu'il porta un jour au sien : « *Quis me arguet de peccato ?* Qui me convaincra de péché ? » Car il est juste et innocent, ou plutôt il est la justice et l'innocence même.

Eh bien donc ! de deux choses l'une : ou vous avez la foi, ou vous ne l'avez pas. — Vous ne l'avez pas, dites-vous ? N'importe, à genoux ! A genoux devant Celui qui passa sur la terre en faisant le bien ; qui, le premier, enseigna aux hommes les vraies notions de la liberté, de l'égalité et de l'amour ! A genoux devant le seul qui bénit nos berceaux, devant le seul qui sache pleurer sur nos tombes !

Mais, si vous avez la foi, — et vous l'avez sans doute, puisque vous êtes ici, — comment pouvez-vous passer devant cette image sans émotion et sans respect ?

Si vous avez la foi, vous n'avez pas besoin de rechercher l'auteur du crime de Jérusalem ; l'assassin est connu : *Tu es ille vir !* C'est vous ! C'est vous qui avez été cause des tristesses et de l'agonie du divin Maître, vous qui l'avez tant de fois renié, trahi, flagellé, crucifié ! Osez donc vous confronter avec la victime ! Chacun de ses membres vous accuse et vous condamne : la tête couronnée d'épines accuse et condamne votre orgueil ; cette bouche souillée accuse et condamne vos discours impurs et vos intempérances ; ces plaies saignantes accusent et condamnent vos injustices et votre cupidité ; ce cœur ouvert par une lance accuse et condamne vos amours coupables et votre indifférence pour la religion !

*Tu es ille vir !* C'est vous le meurtrier de votre Dieu, de votre ami, de votre père ! En voyant les effets du péché dans la Passion de Jésus-Christ, ah ! du moins, concevez de l'horreur pour le péché !

A peine Jésus a-t-il rendu le dernier soupir que les tombeaux s'entr'ouvrent, les rochers se fendent, les cœurs des assistants sont brisés de componction. J'entends un centenier qui, dans sa loyauté de soldat, s'écrie : « Certainement cet homme était juste ! » Et tous les témoins de ce triste spectacle, dit saint Luc, retournèrent chez eux en se frappant la poitrine et en confessant leur complicité, *plectentes pectora sua revertebantur*.

Serions-nous plus durs que les rochers, plus

muets que les tombeaux et plus insensibles que les Juifs ? — Ah ! puisque nos églises sont transformées aujourd'hui en autant de Calvaires, qu'on nous voie sortir d'ici frappant nos poitrines et avouant notre complicité ! Que ce Calvaire retentisse de nos larmes et de nos sanglots ! Disons, avec le patriarche Job : « *Terra, non operies sanguinem meum !* Terre, ne bois pas le sang de notre Dieu ! Ce sang est à nous ; il nous appartient ! Qu'il retombe sur nos âmes pour les purifier et les sauver ! » Ainsi soit-il.

## LE ZÈLE CHRÉTIEN

### INSTRUCTIONS DE CARÊME

#### VI

#### L'AMOUR DE LA FRANCE

Mes frères.

Je voudrais achever nos conférences de Carême par un sujet qui me tient au cœur, et qui sera comme le couronnement de ce que je vous ai dit du zèle chrétien.

Dimanche dernier, je vous ai demandé de consoler l'Eglise, abreuvée d'amertume, et de la venger des calomnies dont on l'accable, sans respect pour l'histoire, sans égard pour ses services et ses bienfaits.

Or, mes frères, l'Eglise, sainte épouse du Christ, parmi toutes les nations qu'elle a enfantées à la foi, en distingue une qui lui est plus chère que les autres et qu'elle appelle « sa fille aînée. »

Sa fille aînée !... Oh ! le beau titre ! Oh ! le glorieux surnom !... Et quelle est donc cette nation ? — Est-ce que vous ne le savez pas ? Est-ce que les battements de votre cœur et l'émotion de votre âme ne vous disent pas qu'il s'agit de nous, et que cette nation, c'est la nôtre, c'est la France !

Je n'ai point l'intention, mes frères, — et du reste le temps me manquerait pour cela, — je n'ai point l'intention de vous rappeler comment la France a mérité d'être l'objet d'un pareil honneur. Et cependant, comme il serait bon, comme il serait réconfortant pour nous, au milieu des tristesses de ce temps, de remonter le cours des siècles et de nous enthousiasmer encore de nos vieilles gloires nationales !... Comme il serait bon de sentir notre âme vibrer avec l'âme des anciens Francs à qui le grand pape saint Grégoire écrivit un jour, que le royaume de France était le plus beau après le royaume du ciel !... Comme il serait bon de sentir notre âme vibrer, tressaillir et s'exalter avec l'âme de nos grands saints et de nos grands héros, avec l'âme aussi des foules d'autres fois, sans doute agitées de bien des passions, comme les flots de l'océan sous le souffle de la tempête, mais éprises toujours d'un violent amour pour la terre natale, y créant au prix de mille sacrifices les plus beaux chefs-d'œuvre, l'arrosant non seulement de sueurs fécondes, mais encore du sang le plus généreux qui ait jamais été versé, après celui des martyrs, et enfin, à force de



labeurs, de bravoure et d'héroïques vertus, en faisant — ce n'est pas sur mes lèvres une louange ténéraire — en faisant le premier pays du monde par toutes les gloires réunies de la foi, des armes, des lettres et des arts.

Mais, mes frères, pour m'en tenir au cadre que je me suis tracé, je vous demanderai seulement d'avoir du zèle pour la France.

Soyez tranquilles : je ne dirai rien qui ne soit digne de cette chaire. C'est devant la sainte majesté de Dieu que je vous parle, et c'est en son nom que je viens presser votre cœur d'aimer la France... et de l'aimer chrétiennement.

# I

De nos jours, mes frères, nous avons vu se lever parmi nous une race d'hommes inconnue aux âges précédents, qui se glorifient hautement d'être des « sans patrie. »

Je ne sais ce que vous pensez de ce nom qu'ils se donnent, mais, à coup sûr, vous le trouvez barbare, et vous dites avec moi qu'il a fallu violenter notre langue pour le créer, comme il faut violenter son âme et ses lèvres pour le prononcer.

Des « sans patrie ! » Mais comment donc des hommes qui ne manquent cependant ni d'intelligence, ni de savoir, des hommes qui ont bénéficié et qui bénéficient encore de tout ce qu'un pays est capable de donner à ses enfants de bien-être et de sécurité pour le corps, de lumière pour l'esprit, peuvent-ils en arriver à se tourner contre la France, pour s'en prendre à tout ce qui a fait sa gloire dans le passé et à tout ce qui fait sa force dans le présent ?

J'entends bien qu'ils se vantent d'avoir, au fond du cœur, un amour plus large, plus vaste, un amour qui déborde toutes les frontières, qu'ils abaissent et suppriment au gré de leurs rêveries : l'amour de l'humanité tout entière.

Mais, mes frères, je me demande en quoi l'amour de l'humanité gêne et empêche l'amour de son pays ; je me demande en quoi la fraternité de tous les peuples unis dans la paix, contredit le patriotisme.

Est-ce que cet amour de l'humanité n'a pas été apporté sur la terre, par Jésus-Christ lui-même ? Est-ce qu'il n'a pas voulu que la prière de ses disciples, la prière des chrétiens, fût en quelque sorte une prière universelle ? Lui qui était venu pour sauver tous les hommes sans exception, est-ce qu'il n'a pas voulu qu'ils devinssent désormais, les uns pour les autres, comme des frères ayant un seul et même père, Dieu, une seule et même mère, l'Eglise ? Et l'Eglise, à son tour, — ah ! je suis bien aise de vous rappeler ces choses, à cette heure critique où les catholiques sont chargés de tant d'accusations malveillantes, — est-ce qu'elle n'a pas toujours prêché à ses enfants cette sublime doctrine de saint Paul : « Il n'y a plus de Juifs ni de Grecs, il n'y a plus de barbares ni de civilisés, il n'y a plus d'esclaves ni de libres, il n'y a plus d'hommes ni de femmes : c'est seulement par toute la terre un peuple de frères, unis dans le Christ Jésus. »

Et cette doctrine, l'Eglise n'a pas fait que l'enseigner ; ... elle y a conformé ses actes. Est-ce qu'elle ne nous demande pas de prier, chaque jour, pour tous les hommes, qu'elle a l'ambition de sanctifier et de sauver ? Est-ce qu'elle ne prend

pas l'or de ses enfants, est-ce qu'elle ne prend pas le sang de ses missionnaires, pour les envoyer avec une générosité qui ne s'épuise jamais, à tous les peuples que le paganisme, le schisme ou l'hérésie retiennent sous le joug de Satan et qu'elle veut délivrer ?

Voilà ce que l'Eglise fait, mes frères, et cependant elle est la première à vous dire : Aimez votre pays.

Et pourquoi donc faut-il l'aimer ? C'est que Dieu lui-même qui a façonné notre cœur, y a allumé la flamme du patriotisme. Dieu en effet nous commande d'honorer et d'aimer nos parents, ce père et cette mère de qui nous tenons la vie. Mais la patrie où nous sommes nés, la patrie qui a versé sur notre berceau, parmi ses brises embaumées, la lumière et les rayons de son soleil, la patrie qui nous a nourris des plantes et des fruits de son sol généreux, la patrie qui nous a élevés dans ses foyers, dans ses temples et dans ses écoles pour nous donner tout à la fois les vérités de la religion et de la science, la patrie, terre sacrée où nos pères ont vécu et où ils sont morts, terre sacrée qu'ils ont défendue, sauvée, agrandie au prix de leur sang, terre sacrée qu'ils ont couverte de toutes les œuvres de leur génie, terre sacrée où ils dorment maintenant, mais où leurs cendres refroidies ont encore une voix pour nous parler, *defunctus adhuc loquitur*, et nous rappeler leur cher souvenir, leurs belles victoires et leurs magnifiques vertus ; la patrie ainsi comprise, est-ce que ce n'est pas comme une mère, mère vaillante et féconde, mère couverte de glorieuses cicatrices, qui protège l'honneur et qui entretient la vie des siens ? Et dès lors, la même loi de Dieu qui commande la piété filiale, commande aussi le patriotisme, si bien que, comme dit Bossuet, tout l'amour qu'on a pour soi-même, pour sa famille, pour ses amis, se réunit dans l'amour qu'on a pour sa patrie.

Et cela est si vrai, mes frères, que Jésus-Christ venu sur la terre, ayant un cœur comme le nôtre, une âme comme la nôtre, a aimé sa patrie d'un amour de prédilection. Est-ce que vous ne vous rappelez pas ses soupirs et ses plaintes, en face de Jérusalem qu'il venait d'apercevoir, un matin, quelques jours avant sa passion, tout étincelante des feux du soleil levant ? Ah ! c'est que son regard prophétique la lui montrait bientôt, non plus dans sa splendeur présente, mais environnée de tranchées, serrée de toutes parts, prise d'assaut, incendiée et ruinée de fond en comble, et il pleura, *flevit super illam* ; il pleura, en attendant que sur le Calvaire il donne à son pays, avec les larmes de son cœur, les premières gouttes de son sang rédempteur.

Et cela est si vrai encore, mes frères, que parmi les grands chrétiens qu'a produits la France, parmi ses évêques qui l'ont faite, au dire d'un historien, comme les abeilles font leur ruche, parmi ses saints couronnés des gloires du génie et de la vertu, parmi tous ses enfants les plus pauvres, les plus humbles, les plus obscurs, mais imprégnés de l'esprit de l'Evangile, mais pleins de l'amour de Dieu, vous pouvez chercher, vous trouverez des âmes ardentes et fières, des âmes passionnées de travail, de progrès, de justice et de liberté ; mais un évêque, un prêtre, un moine, un chrétien vraiment dignes de ce nom,

gentilhomme ou roturier, qui ait été traître à la France, qui ait trafiqué de son honneur et vendu son armée, je vous mets au défi d'en trouver un seul... ou bien s'il s'en trouve, l'Eglise n'a pas eu assez d'anathèmes pour le confondre et le châtier.

Et à l'heure actuelle, parmi les catholiques fidèles à leur foi, qui sont tenus pour suspects, éloignés des premières places et de toutes les dignités que, cependant, ils méritent à tant de titres, cherchez bien : vous trouverez des inquiétudes, des plaintes, des murmures, des impatiences, des révoltes même à l'endroit des injustices dont ils pâtissent, mais la pensée seulement d'une trahison, jamais !...

## II

Il faut donc aimer la France. — J'ajoute : il faut l'aimer chrétiennement.

C'est qu'en effet il y a plusieurs manières de l'aimer.

1. On peut aimer son pays en paroles seulement ; mais vous estimez tout comme moi que le patriotisme qui ne consiste qu'à pavoiser, à certains jours, sa maison de lambeaux d'étoffe, à parer ses fenêtres de lumières, à chanter des hymnes ampoulés où l'on célèbre le beau sort de ceux qui meurent sur un champ de bataille, n'est qu'un patriotisme de parade, pour ne rien dire de plus.

On peut aimer son pays, en ne se lassant pas d'admirer les beautés de son sol où se succèdent, dans un merveilleux contraste, et les plaines fertiles, et les montagnes boisées, et les larges fleuves, et les clairs ruisseaux, et les rochers escarpés, et les sables qui bordent les océans. On peut l'aimer, en ne voyant rien de mieux que ses lois, ses coutumes, sa langue, ses amusements et ses chants : ainsi les Suisses, autrefois engagés au service de nos rois, qui ne pouvaient entendre, sans pleurer, l'air que chantent les pâtres de leur pays natal. On peut l'aimer en étant fier de ses traditions, de ses monuments, de ses gloires artistiques et littéraires : ainsi les Grecs, les Juifs et les Romains, qui partout où les conduisait la fortune, emportaient avec eux, dans leur âme demeurée fidèle, la chère image de la patrie absente.

On peut aimer son pays, mieux encore : en lui consacrant son temps, ses forces, sa vie, en voulant sa prospérité et sa gloire plutôt que sa propre fortune, en s'en allant bravement occuper le poste d'honneur où l'on est envoyé, que ce soit au loin, dans une contrée pleine de périls, ou bien tout près, à la frontière, pour monter la garde autour du drapeau national. Ainsi nos soldats, depuis les premiers par le grade et le rang, jusqu'aux derniers. Hier, c'était au Dahomey, à Madagascar, en Chine qu'ils se battaient et qu'ils mouraient pour les saintes lois et l'honneur de la patrie. Où sera-ce demain ? Je n'en sais rien ; mais ce que je sais bien, c'est qu'ils continueront à courir, pour y verser le plus pur de leur sang, partout où retentira le cri de la France, appelant au secours ses enfants, comme autrefois l'héroïque chevalier d'Assas : « A moi ! ce sont les ennemis !... »

Certes, mes frères, voilà bien déjà comment il faut aimer la France ; et cependant ce n'est pas là encore tout cet amour que je réclame pour elle, en vous demandant de l'aimer chrétiennement.

2. Qu'est-ce que la foi nous enseigne donc ? Est-ce qu'elle ne nous dit pas qu'il y a pour les peuples,

comme pour les individus, un bien essentiel, nécessaire ? Et ce bien, n'allez pas croire que ce soit la grandeur du territoire, la richesse du sol, la force des armées. Non, c'est bien autre chose : c'est Dieu lui-même.

Le roi-prophète chantait autrefois : « Si le Seigneur ne veille pas sur la cité, ses gardiens ne la sauveront pas. *Nisi Dominus custodierit civitatem, frustra vigilat qui custodit eam.* »

Eh bien ! il faut dire la même chose de la France ; et c'est pourquoi, l'aimer chrétiennement, c'est à l'heure présente, s'employer de tout son pouvoir à lui mériter deux choses dont elle a le plus pressant besoin : les pardons de Dieu et les grâces de Dieu.

Vous allez me comprendre, mes frères, et je ne doute pas que tous, qui que vous soyez, par un sentiment élevé de patriotisme, vous n'apportiez un concours dévoué à l'œuvre à laquelle je vous convie.

a) Nous avons besoin des pardons de Dieu. Il y a, en effet, des péchés qui ont un caractère national et qui, par le fait même, au témoignage de l'histoire, provoquent et attirent sur un pays tout entier les vengeances et les châtiments du ciel.

Ces péchés-là, en présence des blasphèmes, des violences et des attentats que je vous dénonçais naguère, et qui sont un outrage public et permanent à la souveraine majesté de Dieu, qui donc oserait lever la main et dire que la France n'en est pas coupable ?

Et si vraiment elle porte un pareil fardeau d'impuretés, hélas ! d'après nos saintes Ecritures, de quelles calamités n'est-elle pas menacée ? *Miseros facit populos peccatum.*

Ecoutez ce que disait saint Jérôme, à l'heure où sous les coups répétés, sous les poussées violentes des barbares, l'empire romain, avec tous ses siècles de victoires, croulait honteusement de toutes parts : « C'est par le fait de nos péchés que les barbares sont forts. *Nostris peccatis barbari fortes sunt.* C'est à cause de nos vices que nous sommes vaincus. »

La justice de Dieu, mes frères, n'a pas changé, et elle tient toujours en réserve des traits et des foudres contre les nations coupables.

Que faire alors ?... Mais, je vous l'ai dit, il faut d'une voix pleine de larmes implorer la miséricorde divine.

Un jour, Dieu irrité voulait anéantir le peuple d'Israël. Moïse tomba à genoux, et avec une foi, un courage indomptable, il tint tête au Seigneur. Et Dieu lui disait : « Laisse-moi, laisse-moi à mes vengeances, *dimitte me,* » et Moïse répondit : « Non, Seigneur, non, je ne vous laisserai pas, tant que vous n'aurez pas pardonné. » Et dans ce grand débat entre le Tout-Puissant et son humble serviteur, ce fut celui-ci qui l'emporta.

Voilà, mes frères, ce qu'il faut faire. Si je vous demandais de sacrifier, comme l'ont fait tant de héros magnanimes, ce que vous avez de plus cher au monde, vos biens, votre famille, votre liberté, votre vie, pour la France, vous pourriez me répondre que c'est au dessus de vos forces.

Mais qui donc n'est pas capable de s'humilier, de gémir, de pleurer, de jeûner, de faire pénitence et de payer ainsi à Dieu quelque chose de la dette et de la rançon de la France ?

Depuis trente ans, vous faites des aumônes pour



élever au Cœur de Jésus un temple digne de son amour et du vôtre ; depuis trente ans vous allez en pèlerinage à Paray-le-Monial, à Montmartre ; eh bien ! en ces jours, allez-y par la pensée, et en voyant les bras étendus du Sauveur, ses bras qui vous promettent le pardon, ah ! avec tout ce que la France religieuse et pénitente, *Gallia pœnitens et devota*, compte encore de bons catholiques, avec les chers proscrits d'aujourd'hui qui souffrent pour la justice, montrez-lui votre âme en deuil, votre âme meurtrie, déchirée des coups qu'on veut lui porter, et dites-lui : « Je ne vous laisserai pas avant que vous ayez pardonné à votre peuple. *Parce Domine, parce populo tuo.* » Et mieux encore que Moïse, vous viendrez à bout de Dieu, fléchi enfin et désarmé par vos expiations et vos suppliantes clameurs.

b) Avec les pardons de Dieu, nous avons besoin des secours de sa grâce.

Il y a quelque temps, un peuple voisin, vaniteux à l'excès, avait pris pour devise cette orgueilleuse parole : « L'Italie n'a besoin de personne : elle, et c'est assez. *Italia fara da se.* » Il semble bien que de nos jours on veuille accréditer dans le pays une pareille opinion.

Eh bien ! non, pas plus que chacun de nous, la France ne peut rien sans Dieu. Est-ce que Dieu n'est pas le maître ? Est-ce que Dieu qui, il y a quinze siècles, a appelé, suivant le mot du prophète, comme d'un coup de sifflet, du fond des déserts, les barbares contre Rome, est-ce que Dieu ne tient pas dans ses mains souveraines tous les fléaux qui ruinent un peuple, comme aussi toutes les bénédictions qui le font grand et prospère ?

Ah ! c'est le moment de lever les yeux vers le ciel, c'est le moment de faire une croisade de prières, et, comme les Machabées, d'appeler Dieu à notre secours.

Vous vous rappelez ce qu'on disait il y a trente ans, en quêteant la rançon exigée par nos vainqueurs : « Pour la France, s'il vous plaît ! » Eh bien ! pour la France aussi, s'il vous plaît, donnez vos prières, donnez vos communions, donnez vos chapelets, donnez vos chemins de croix, donnez les transports et les élans de votre âme, donnez tout ce qui peut ouvrir le cœur de Dieu et en faire descendre sur la France une abondante rosée de bénédictions.

Ce n'est pas assez encore. Le Saint-Esprit a dit que c'est la justice qui élève les nations, qui les rend glorieuses, *justitia elevat gentes*. Eh bien ! pour la France, pratiquez la justice telle que Jésus-Christ l'a enseignée dans l'Evangile et qui consiste à accomplir vaillamment, coûte que coûte, tous les devoirs, aussi bien de la vie chrétienne que de la vie civile.

Un Français qui est chrétien doit payer de sa personne ; il doit aller, le cœur ouvert et la tête haute, partout où il faut soutenir de sa parole, de ses largesses et aussi de ses suffrages et de ses votes, l'honneur de Dieu et l'honneur de son pays.

Soyez donc du nombre des justes qui aiment Dieu de tout leur cœur, qui le servent de toutes leurs forces, dans l'épreuve et dans le succès, dans les larmes et dans la joie, dans la richesse et dans la pauvreté, dans les honneurs et dans les humiliations, dans la santé et dans la maladie, dans la vie et dans la mort ; et je le jure, par ce qu'il y a

de plus saint au ciel et sur la terre, vous serez parmi les citoyens sinon les plus dévoués, du moins les plus utiles à la France.

Et savez-vous bien pourquoi ? C'est que vous forcerez Dieu à voir en elle, comme le disaient nos pères, l'auxiliaire de ses desseins dans le monde et la fille aînée de son Eglise. Et si Dieu est avec la France, s'il la bénit, s'il la couvre de ses grâces, il n'y a rien ni personne qui lui soit contraire, qu'elle ne puisse vaincre. *Si Deus pro nobis, quis contra nos ?*

Je finis, mes frères... Je viens de parler de justice, or la justice, ne vous y trompez pas, au sens de nos saintes Ecritures, c'est la sainteté avec sa magnifique floraison de vertus chrétiennes.

Mais la sainteté, égide, gardienne et rempart de la France, où est-elle ? En êtes-vous capables ? Est-ce que vous pouvez en porter le glorieux fardeau ?

La sainteté, mes frères, c'est à l'ombre des temples, c'est près des autels, c'est dans les cloîtres surtout qu'on la trouve, parce que là les âmes se dépouillent d'elles-mêmes ; ce n'est pas assez dire : là elles meurent à elles-mêmes en s'immolant à Dieu dans un triple vœu de pauvreté, d'obéissance et de chasteté... Et voilà qu'on la charge de malédictions ; voilà qu'on l'exile, comme autrefois on exila le meilleur des citoyens d'Athènes, Aristide le Juste.

Ah ! mon cœur gémit, ma voix tremble, mes yeux se voilent de larmes. O France bien-aimée ! c'est ton intérêt, c'est ta gloire, c'est ta grandeur que j'invoque, plutôt que les droits cependant certains des catholiques ! Ah ! pitié, non pas pour l'Eglise en deuil, non pas pour les cloîtres déserts, mais pour toi ! Car si la foi vient à fléchir encore et à tomber, si le feu de la charité et du zèle vient à s'éteindre tout à fait dans les âmes et sur nos autels, la même main qui traça des signes mystérieux et menaçants sur les murs du palais de Balthazar, pendant une orgie royale, la même main écrirait encore ton châtement, pareil à celui des nations finies !

Mais non, mes frères, il y a cent ans, le 18 avril 1802, le jour de Pâques, après tant de ruines amoncelées, après tant de sang versé, la France célébrait, au milieu de cris d'allégresse, la paix religieuse rétablie ; et dans ses temples rendus au vrai Dieu, elle chantait le plus beau *Te Deum* d'action de grâces qui ait jamais retenti sur la terre.

Ah ! prions, mes frères, prions de toute la ferveur de notre âme pour que le même *Te Deum* nous assemble tous, et qu'il annonce bientôt aux peuples qui s'étaient trop pressés de se réjouir de nos discordes, que la France est toujours chrétienne et que tous les cœurs de ses enfants réconciliés battent à l'unisson pour l'aimer, la servir et la défendre jusqu'à la mort ! Ainsi soit-il.

## IMPRIMATUR

Lingonis, die 18 martii 1903.

† SEBASTIANUS, *Episcopus Lingonensis.*

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRÈS. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT.

# L'Ami du Clergé Paroissial

## SOMMAIRE

**Instructions pour le Premier Vendredi.** — III. Second caractère de la dévotion au Sacré-Cœur : La réparation : 1° *Pourquoi il faut réparer*, 257.

**Autrefois et Aujourd'hui.** — XV. La confession annuelle, 260.

**Petit Carême pour les hommes.** — VI. Les témoins de Jésus-Christ, 263.

**Lectures de Carême sur la piété chrétienne.** — XIII. La journée d'une personne pieuse, 264. — XIV. L'année d'une personne pieuse, 267. — XV. L'abandon à Dieu, 270.

## INSTRUCTIONS POUR LE PREMIER VENDREDI DU MOIS

### III

#### SECOND CARACTÈRE DE LA DÉVOTION AU SACRÉ-CŒUR : LA RÉPARATION

##### 1° *Pourquoi il faut réparer*

*O vos omnes qui transitis per viam, attendite et videte si est dolor sicut dolor meus !*

O vous tous qui passez par le chemin, regardez et voyez s'il est une douleur semblable à ma douleur ! (Thren., I, 12).

Mes frères,

Dans l'office liturgique de la Semaine Sainte comme dans la messe du Sacré-Cœur au Missel romain, cette plainte, cette lamentation par laquelle le prophète Jérémie exprime la tristesse et l'abandon de Jérusalem, la Ville sainte, pendant la captivité du peuple d'Israël, cette plainte est mise pour ainsi dire dans la bouche du Sauveur, pour nous émouvoir en nous rappelant les indicibles souffrances que son amour lui a fait endurer dans sa Passion, et l'atteinte injurieuse que les fautes innombrables des hommes continuent à porter à sa gloire et à son amour.

Nous l'avons vu et médité dans l'instruction précédente : le premier caractère de la dévotion au Sacré-Cœur, c'est l'amour. Et à ce titre, puisqu'il s'agit d'abord de vivifier le foyer même et le principe de la vie chrétienne dans les âmes, « le christianisme, selon la parole du cardinal Pie, ne saurait être identifié avec aucune autre dévotion comme avec la dévotion au Sacré-Cœur. »

Mais cet amour que la dévotion au Sacré-Cœur exige et qu'elle doit raviver en nous, va par lui-même et par un besoin nécessaire, à la réparation. Véritable amour d'amitié pour Jésus-Christ, il subit la loi formulée par le Docteur angélique : « Dans l'amour d'amitié, dit-il, chacun des amis

regarde comme siens les biens et les maux de celui qu'il aime. Et voilà pourquoi le caractère propre de l'amitié, c'est de vouloir les mêmes choses et de partager joies et tristesses. » Et ailleurs : « L'amour d'amitié veut le bien de son ami. Donc plus il est intense dans un cœur, plus il se porte de tout son poids à combattre tout ce qui peut s'opposer à ce bien, tout ce qui tendrait à l'amoin-drir <sup>1</sup>. »

Et de même qu'en Dieu il y a la bonté et la justice, de même qu'en Jésus-Christ il faut contempler les gloires et les attrait du Verbe fait chair, couronnement splendide de la création, mais aussi le Rédempteur avec ses souffrances, sa passion et sa mort sur la croix ; de même, pour avoir une idée juste et complète de la dévotion au Sacré-Cœur dans notre esprit et pour la bien pratiquer, nous devons l'envisager dans son double caractère d'amour et de réparation, nous devons joindre à l'or et à l'encens de l'amour la myrrhe de la réparation.

Le pape Léon XIII l'a nettement établi dans les Lettres apostoliques du 28 juin 1889 : « Une des fins principales de la dévotion au Sacré-Cœur, dit-il c'est d'expier par nos hommages d'adoration, de piété et d'amour le crime d'ingratitude, si commun parmi les hommes, et d'apaiser la colère de Dieu par le Sacré-Cœur. »

Dans une première instruction, nous verrons les raisons pour lesquelles il faut réparer, et dans une seconde les moyens de réparation que la dévotion au Sacré-Cœur nous suggère.

Pourquoi faut-il réparer ? Pourquoi faut-il donner à notre dévotion envers le Sacré-Cœur ce caractère de la réparation ? — La foi, la connaissance de l'économie de notre Rédemption et l'amour de Jésus-Christ nous en fournissent deux raisons principales : 1° il faut réparer, à cause des offenses dirigées contre notre Sauveur ; 2° il faut réparer, parce que le Sauveur l'a demandé.

### I

Les offenses dirigées contre Notre-Seigneur, qu'est-ce à dire ?

Il y a d'abord les humiliations, les mauvais traitements, les souffrances de toutes sortes dont l'ensemble constitue la Passion. Ce grand drame de la Passion, à cause de son immense fécondité et de ses fruits infinis de salut, doit dominer dans la pensée et le souvenir des âmes chrétiennes. Sacrifice unique de la religion nouvelle et de la loi de grâce, c'est de lui et de lui seul que les autres sacrifices tirent leur valeur et leur efficacité et que découlent toute grâce, toute justice, toute miséricorde et tout pardon. Jésus, dans sa Passion et sur la Croix, s'est substitué, lui, victime innocente et pure, aux hommes coupables et pécheurs. « Voici, dit saint Augustin, que la justice est flagellée à la place de l'impie, la sagesse moquée à la place de l'insensé, la vérité tuée à la place du menteur, la

<sup>1</sup> I P., q. 28, art. 2 et 4.



vertu accusée à la place du méchant, la miséricorde maltraitée à la place du bourreau, la droiture abreuvée de vinaigre à la place du pervers, la douceur saturée de fiel, l'innocence condamnée à la place du coupable, la vie mise à mort à la place de la mort<sup>1</sup>. »

Jésus-Christ est mort pour nos péchés, pour les péchés de tous les hommes. Si nous n'avions pas péché, mes frères, Jésus-Christ serait peut-être venu sur la terre ; mais, songeons-y bien, il n'aurait pas eu à souffrir, il n'aurait pas eu à mourir. Puisqu'il en est ainsi, je vous le demande, quel événement de l'histoire du monde doit nous toucher davantage et nous concerne d'aussi près que les souffrances de la Passion et de la mort du Sauveur sur la croix ? Recherchons, étudions, méditons, aimons ce que les évangélistes, les saints, les Docteurs et les meilleurs écrivains catholiques en ont dit et écrit. S'il est vrai que les aventures imaginaires et les malheurs fictifs d'un héros de roman font couler parfois les larmes du lecteur, combien plus doivent nous émouvoir le souvenir et la pensée des grandes douleurs qu'a eu à subir la douce et sainte Victime qui a expié, avec chacun des nôtres, tous les péchés du monde ! Le P. Faber a des pages admirables sur la *sympathie* que nous devons avoir pour Jésus<sup>2</sup>, à l'exemple des saints, d'un saint Paul de la Croix par exemple, qui se lamentait et gémissait en versant des larmes amères sur l'ingratitude de ceux qui correspondaient si froidement à l'infinie bonté de Dieu, et il répétait toujours : « Quoi ! Un Dieu fait homme ! Un Dieu crucifié ! Un Dieu mort !... Qui ? Un Dieu ! » Et alors il restait quelque temps silencieux, dans une sorte d'extase, puis s'écriait encore : « O ardente charité ! O amour indicible ! Qui et pour qui ? O créatures ingrates ! Comment pouvez-vous n'aimer pas Dieu ? Je voudrais qu'il me fût possible d'embraser tout l'univers du feu de l'amour. Ah ! que n'ai-je la force d'aller au milieu des campagnes prêcher mon doux Jésus crucifié, notre bon Père mourant sur une croix pour nous, pécheurs ! »

S'il est bon de pleurer sur les souffrances et la Passion du Christ, si de telles larmes sont méritoires et bienfaisantes, n'oublions pas, mes frères, la recommandation adressée par le Sauveur lui-même, au cours de la voie douloureuse, aux saintes femmes à qui la vue de sa détresse arrachait des gémissements et des sanglots : « Ne pleurez pas sur moi, mais pleurez sur vous et sur vos enfants. » C'est-à-dire, mes frères : si nous voulons entrer pleinement dans l'esprit de réparation que demande la vraie dévotion au Sacré-Cœur, ayons horreur du péché qui a fait souffrir Jésus-Christ, qui va directement contre sa gloire et ses intérêts, qui empêche, retarde et contrarie l'avènement de son règne.

Je n'ai pas l'intention de tracer ici le lugubre

tableau des innombrables péchés qui se commettent présentement sur la terre. Un regard pourtant, je vous prie, vous qui ambitionnez le noble rôle d'âmes réparatrices, un regard rapide, en passant, sur cet amas d'impiété, d'injustice, de haine, d'impureté, d'orgueil, en attendant que nous ayons plus tard à y revenir. Jésus-Christ est offensé, et cela chaque jour et à chaque heure. « O mon Dieu, » dirai-je avec le Psalmiste, « les injures de ceux qui vous offensent sont venues tomber sur moi<sup>1</sup>. » Puissions-nous ajouter encore avec lui : « Mes yeux ont versé des torrents de larmes, parce que les hommes ne gardent pas votre loi<sup>2</sup>. »

Lorsque Sainte Claire de Montefalcone apprenait qu'un pécheur se trouvait en état de péché mortel, elle se tournait vers son crucifix et s'écriait en versant d'abondantes larmes et en poussant de profonds soupirs : « Hélas ! pour cette âme du moins toutes les souffrances de mon doux Sauveur seront-elles donc perdues ? » Puis, ne pouvant supporter cette pensée, elle tombait à genoux et priait pour la conversion du pécheur.

Ayons, mes frères, demandons à Notre-Seigneur la grâce d'avoir les mêmes sentiments pour les péchés que nous voyons commettre autour de nous. Et pour nous-mêmes, entendons, comprenons et pratiquons, comme première consigne pour la réparation, cette recommandation instante et familière que saint Philippe de Néri aimait à répéter : « Point de péché, surtout, oh ! point de péché ! »

## II

Il faut réparer, à cause des offenses faites à Notre-Seigneur ; mais aussi il faut réparer, parce que Notre-Seigneur l'a demandé.

S'il en est parmi vous, mes frères, qui aient visité le sanctuaire qu'on regarde et qu'on vénère à bon droit comme le berceau de la dévotion au Sacré-Cœur, la chapelle de la Visitation de Paray-le-Monial, ils ont pu voir, écrits en grands caractères, sur la grille des religieuses, avec les cœurs offerts en ex-voto par la piété des pèlerins, ces mots : « Gloire, amour, réparation au Sacré-Cœur de Jésus. » Qu'on a été bien inspiré de retracer là, dans ce lieu où il semble qu'on entende encore la voix du Sauveur parlant à sa dévouée servante, pour le rendre visible à tous les regards et à tous les cœurs, ce mot qui rappelle la demande très formelle et très touchante qu'a faite Notre-Seigneur ! Il n'y aurait qu'à ouvrir au hasard les écrits de la Bienheureuse pour y trouver indiquée la réparation que le Sacré-Cœur attend de ses fidèles. Mais, puisqu'il faut se borner, souvenez-vous, mes frères, — et ceci est bien remarquable — qu'aussitôt après les solennelles et émouvantes paroles : « Voilà ce Cœur qui a tant aimé les hommes qu'il n'a rien épargné jusqu'à s'épuiser et à se consumer pour leur témoigner son amour, »

<sup>1</sup> Serm. 41, Dominic. in Palmis, de Passione Domini.

<sup>2</sup> *Tout pour Jésus*, ch. II.

<sup>1</sup> Ps. LXVIII, 10.

<sup>2</sup> Ps. CXVIII, 136.

le Sauveur ajoute immédiatement : « Et pour reconnaissance, je ne reçois de la plupart que des ingratitude par leurs irrévérences et leurs sacrilèges, et par les froideurs et les mépris qu'ils ont pour moi dans ce sacrement d'amour... C'est pour cela que je te demande que le premier vendredi de l'octave du Saint-Sacrement soit dédié à une fête particulière pour honorer mon Cœur, en communiant ce jour-là et en lui faisant réparation d'honneur par une amende honorable pour réparer les indignités qu'il a reçues pendant le temps qu'il a été exposé sur les autels...<sup>1</sup> »

Tout commentaire ne pourrait qu'affaiblir l'évidente clarté de ces paroles. Notre-Seigneur demande des réparations, des suppléments, des dédommagements, des compensations d'amour, si je puis ainsi dire, pour les outrages qu'il reçoit dans la Sainte Eucharistie, le sacrement par excellence de son amour. Comprenons, mes frères, à entendre et à méditer ces divines plaintes, que les péchés envers la Sainte Eucharistie ont une gravité spéciale et blessent, si l'on peut ainsi parler, notre doux Sauveur à la prunelle de ses yeux. C'est vis-à-vis de ces péchés-là qu'il réclame, avec une insistance particulière, une amoureuse réparation.

Mais la pensée et les intentions du Sauveur sont que les âmes dévouées à son divin Cœur s'appliquent à réparer pour tous les autres péchés. Racontant, dans le mémoire qu'elle nous a laissé sur sa vie, une des grandes apparitions, la Bienheureuse écrit : « Il (Jésus-Christ) me découvrit les merveilles de son pur amour et jusqu'à quel excès il l'avait porté d'aimer les hommes, dont il ne recevait que des ingratitude ou des méconnaissances : ce qui m'est beaucoup plus sensible, me dit-il, que tout ce que j'ai souffert en ma passion, d'autant plus que s'ils me rendaient quelque retour d'amour, j'estimerai peu tout ce que j'ai souffert pour eux, et voudrais, s'il se peut, en faire encore davantage. Mais ils n'ont que des froideurs et du rebut pour mes empressements à leur faire du bien. Mais toi, du moins, donne-moi ce plaisir de suppléer à leur ingratitude. » — « Une autre fois, écrit-elle encore, il disait d'une voix douloureusement triste : N'y aura-t-il personne qui ait pitié de moi et qui veuille compatir et prendre part à ma douleur dans le pitoyable état où les pécheurs me mettent ?... Je me présentai à lui et me prosternai à ses pieds avec larmes et gémissements. Il me dit que par les amères amertumes qu'il me ferait goûter, je pourrais en quelque façon adoucir celles que les pécheurs versent dans son Sacré-Cœur. »

Entendez-vous, mes frères, Notre-Seigneur se plaindre des ingratitude infligées à l'amour de son divin Cœur et demander des réparations pour ces outrages ? Entendez-vous la plainte du Cœur de Jésus : « O vous tous qui passez par le chemin,

regardez et voyez s'il est une douleur semblable à ma douleur ! » Entendons aussi un illustre prince de l'Eglise, à la doctrine toujours très sûre, le cardinal Pie, constater et affirmer que « le ministère public et la mission extraordinaire de la bienheureuse Marguerite-Marie sont reconnus et certifiés par l'Eglise, » ce qui établit victorieusement le crédit que nous devons donner aux divines confidences qu'elle nous transmet.

Et la vue seule du divin Cœur, tel qu'il apparaissait aux regards ravis de Marguerite-Marie, tel qu'on a coutume de le représenter, ne nous prêche-t-elle pas la réparation ? C'est son Cœur que Jésus-Christ nous montre, son Cœur entouré de flammes et brûlant d'amour ; mais c'est un Cœur blessé, un Cœur couronné d'épines, un Cœur où est plantée la croix. Cette blessure, ces épines, cette croix, qui signifient et rappellent les souffrances de Jésus-Christ pour nous et les injures que lui font nos péchés, ne nous crient-elles pas aussi la convenance du devoir, la nécessité de la réparation ? Contemplons souvent, mes frères, ces divers emblèmes qui accompagnent l'image traditionnelle du Sacré-Cœur ; et que la foi et l'amour nous révèlent le sens caché de ces signes sacrés, pour que nous embrassions la dévotion au Sacré-Cœur, avec ses ineffables douceurs, ses puissants attraites, ses bienfaisantes consolations et ses divines joies, mais aussi avec son énergique austérité, ses souffrances fécondes, son esprit de pénitence et ses généreux sacrifices.

Il y a longtemps que, par une sorte d'instinctif rapprochement, les âmes désireuses de témoigner au Sacré-Cœur les sentiments de réparation qu'il attend, ont pris pour modèle l'illustre pénitente, la généreuse amante du Christ, Marie-Madeleine. Qu'il fait bon la voir, au pied de la croix, ainsi qu'on a coutume de la représenter, à genoux, enlaçant de ses bras la croix rédemptrice, à côté de la sainte Vierge et de saint Jean, à son poste de dévouement, d'honneur et de fidélité, pendant que la foule injurie et blasphème le doux Crucifié, pendant que les apôtres et les disciples se sont lâchement enfuis ou se tiennent à l'écart, découragés et timides... O Marie-Madeleine, humble pénitente, courageuse et dévouée réparatrice, obtenez-nous d'avoir part à vos admirables dispositions ! Entrons, mes frères, dans les sentiments si bien indiqués par sainte Thérèse : « Si le nombre des amis de Notre-Seigneur devient plus petit, il faut du moins que ce peu d'amis qu'il a encore soit bien bon. » Soyons, mes frères, oh ! de grâce, soyons de ceux qui répondent aux plaintes et aux gémissements du Christ outragé !

Ainsi soit-il.

<sup>1</sup> Vie de la Bienheureuse Marguerite-Marie, écrite par elle-même.



## AUTREFOIS ET AUJOURD'HUI

## XV

## LA CONFESSION ANNUELLE

Mes frères,

Vous vous préoccupez de la santé de vos corps, et quand elle est atteinte, vous n'épargnez rien pour la rétablir; vous ne reculez ni devant la peine, ni devant la dépense. Mais, hélas! beaucoup ne s'inquiètent aucunement de la santé de leur âme, et il y a là une insouciance qui peut avoir les conséquences les plus désastreuses.

Vous vous portez bien, physiquement. Je vous en fais mon compliment. Mais vos âmes, en quel état se trouvent-elles? Ne sont-elles point en souffrance? Je n'ai pas besoin de les ausculter; de prime abord, j'affirme qu'elles sont malades, à moins que vous n'ayez la prétention d'être sans péché: car c'est le péché qui est la maladie de l'âme. Et de même qu'il y a une grande variété de maladies corporelles, il y a une grande diversité de maladies spirituelles ou de péchés. Celles-ci sont guérissables aussi bien que celles-là; je veux dire que l'âme peut retrouver la paix, le bien-être, la joie, la grâce de Dieu, ce qui est sa santé à elle. « Il n'est point d'âme si chargée de péchés, dit saint Bernard, si engagée dans le vice, qui ne puisse revenir au bien, et jouir des pures délices de l'amitié de Dieu. Quel remède sera assez efficace pour la guérir? Nommons-le tout de suite: c'est la confession.

Lorsqu'un médecin est appelé près d'un malade, il lui prescrit les remèdes qu'il croit doués de propriétés curatives; il laisse une ordonnance. Eh bien! voici l'ordonnance des médecins spirituels aux âmes en souffrance: « *Tous les péchés confesseras.* » Voulez-vous la guérison? Le remède commandé, dont le succès est absolument certain, c'est la confession.

Suivant toujours la même méthode, je parlerai du devoir de la confession, et je montrerai ensuite qu'il rencontre aujourd'hui des résistances plus nombreuses et plus opiniâtres que dans le passé.

## I

La confession, mes frères, disons d'abord qu'elle est un besoin pour le cœur ulcéré par le péché. Oh! si j'avais devant moi des auditeurs dont l'intelligence est fermée à toute pensée surnaturelle, dont la conscience est paralysée, dont l'âme consumée par les passions n'est plus qu'une cendre froide, je me tairais; ils ne me comprendraient pas si je leur disais qu'ils doivent sentir la nécessité de se confesser. Mais je parle à des chrétiens qui ont la foi, ou qui, à défaut d'une foi bien vive, ont encore gardé le sens religieux. Ils ne me désavoueront pas, si j'affirme qu'ils sont instinctivement sollicités à se confesser, quand ils ont failli. Après la faute, ils sont mécontents d'eux-mêmes,

inquiets, troublés. Il y a, au fond de leur âme, un reproche, une angoisse intime, une épine qui les blesse. Comme les prophètes, ils disent en se frappant la poitrine: « J'ai là un secret, un secret fatal, *secretum meum mihi*. Malheur à moi si je le garde! il faut que je le révèle. » En effet, la certitude ou seulement le soupçon d'avoir mal fait, est pour toute âme un fardeau pesant, et elle se sent pressée de s'en décharger.

Eh bien! mes frères, ce besoin instinctif, naturel, de faire l'aveu de ses fautes pour en être délivré, Jésus-Christ et l'Eglise en ont fait une loi qui s'impose à tout pécheur.

Est-ce bien vrai? Est-il bien certain que Jésus-Christ exige la confession comme condition de la remise des péchés?

Quand je veux m'assurer de l'existence d'une loi civile, je prends le code français et je cherche. Mais où faut-il que je cherche les lois qui réglementent la vie chrétienne et dictent nos devoirs religieux? Manifestement, c'est dans l'Evangile. Eh bien! j'ouvre l'Evangile, et j'y trouve des paroles qui prouvent péremptoirement la nécessité de la confession pour le pardon des fautes.

Je ne songe pas à m'excuser, mes frères, de revenir sur des choses que vous avez entendues maintes fois. Il est toujours utile de les redire, pour que la vérité reste bien lumineuse dans vos esprits, pour qu'elle s'y affermisce et qu'elle résiste victorieusement aux agressions de l'impiété contemporaine.

Posons d'abord en principe que le droit de pardonner appartient à celui qui a été offensé. Ce droit, il peut l'exercer directement par lui-même, ou bien par un délégué. Si c'est à Dieu que le péché fait injure, — et cela n'est pas contestable, — c'est à Dieu de le pardonner ou à ses mandataires, aux conditions qu'il lui plaira de fixer. Jésus-Christ, Fils de Dieu, et Dieu lui-même, outragé par le péché qui est une insurrection contre son autorité souveraine, a donc le droit de pardon. Tout pouvoir lui a été donné: celui de remettre les péchés comme les autres. L'a-t-il exercé aux jours de sa vie mortelle? Rappelez-vous le paralytique auquel il dit: « Tes péchés te sont remis. » Et pour que les Juifs sachent bien qu'il peut remettre les péchés, il consacre par un miracle l'exercice de son droit, en guérissant ce pauvre malade. Rappelez-vous la grande pécheresse, Madeleine, à genoux aux pieds du divin Maître, et entendant de sa bouche la même parole de pardon: « Tes péchés te sont remis. »

Ainsi, mes frères, le Sauveur usant de son droit a remis les péchés ostensiblement. Mais ce pouvoir qu'il possédait et qu'il a exercé, l'a-t-il confié à quelqu'un, avant de remonter au ciel?

Je reprends l'Evangile, et j'y vois que le Seigneur Jésus promet d'abord ce privilège à ses apôtres, quand il leur déclare que tout ce qu'ils lieront sur la terre sera lié dans le ciel, que tout ce qu'ils délieront sur la terre sera délié dans le ciel.

Attendez maintenant la réalisation de la promesse. Encore quelques jours et le Sauveur ressuscité prendra le chemin du ciel. Le moment est venu de tenir sa parole. Je le vois entouré de ses apôtres attentifs à ses dernières communications. « Comme mon Père m'a envoyé, dit-il avec solennité, moi aussi je vous envoie. Recevez le Saint-Esprit : les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez ; ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez. »

Mes frères, si le Seigneur a voulu transmettre son pouvoir de remettre les péchés, je ne pense pas qu'il ait pu le faire en termes plus expressifs, plus clairs. Il ne laisse rien à supposer, rien à discuter : il lègue ouvertement à ses apôtres le pouvoir qui lui appartenait. Lier et délier, remettre et retenir les péchés, c'était son droit ; il le leur abandonne dans toute sa plénitude.

Jusqu'ici, c'est vrai, mes frères, vous n'avez pas entendu dans les paroles du Sauveur le mot de confession ; mais bien qu'il n'ait pas été formulé par Jésus-Christ, le précepte de la confession se déduit logiquement du pouvoir qu'il a confié à ses apôtres, que les apôtres transmettent à leurs successeurs, et qui restera dans l'Eglise jusqu'à la fin des temps.

*Lier et délier*, telle est la première expression que le Sauveur emploie pour caractériser la puissance dont il les investit. C'est une allusion à l'esclave, au prisonnier auquel on peut laisser ou enlever ses chaînes, ses liens. L'esclave enchaîné ici, le prisonnier chargé de fers, c'est la conscience coupable. Mais pour délier, pour affranchir cette captive, ne faut-il pas nécessairement qu'on la voie, qu'on touche ses chaînes, qu'on se rende compte de ses dispositions, pour savoir si elle mérite d'être délivrée ? D'où la nécessité pour la conscience criminelle de se montrer aux fondés de pouvoir de Jésus-Christ ; et comme le seul moyen qu'elle ait de se révéler est de se confesser, j'en conclus que la confession est un devoir indispensable.

*Remettre et retenir les péchés*, c'est la seconde formule dont Jésus-Christ s'est servi. Les apôtres et leurs successeurs auront des péchés à remettre et des péchés à retenir. Lesquels faut-il remettre ? lesquels faut-il retenir ? C'est à eux de juger, de faire le discernement. Mais ce discernement leur est impossible si les fautes restent inconnues. Pour se prononcer, il est donc essentiel de les connaître. Quel moyen de les connaître ? Je n'en vois qu'un : c'est d'en faire l'aveu sincèrement ; en d'autres termes, c'est de se confesser. Nous ne pouvons pas deviner les fautes : si l'on veut que nous exerçons le pouvoir de les remettre, de toute nécessité il faut nous les révéler. La conclusion est rigoureuse : la confession est d'institution divine, elle est une loi imposée par Jésus-Christ.

Maintenant, j'ouvre le code de l'Eglise. La loi de la confession y figure ; le texte qu'elle a rédigé et inséré dans sa législation, vous le connaissez : « *Tous les péchés confesseras.* » Elle n'a pas créé

la confession, c'était fait ; elle en a proclamé la nécessité, et elle a précisé le temps où il fallait s'y soumettre : « *Tous les péchés confesseras à tout le moins une fois l'an.* » Une fois l'an, pour le moins ! Ce n'est pas à dire qu'on ne doive y recourir plus souvent ; car dès lors qu'une âme est en état de péché mortel, si elle a souci de son salut, elle est obligée de se confesser. Mais l'Eglise, en fixant une limite de temps qu'on ne doit pas dépasser, a voulu couper court aux atermoiements des chrétiens tentés de négligence et les amener à se réconcilier avec Dieu, sans tarder plus d'un an. Au fait, il est toujours dangereux de vivre avec une conscience chargée de fautes, et l'Eglise s'est maternellement préoccupée de nos intérêts les plus graves, lorsque, par un décret, elle nous a ordonné de ne pas ajourner indéfiniment notre retour à Dieu. Voyons, mes frères ! quand une loi est juste et imposée par l'autorité légitime, vous dites : « Cette loi veut être respectée : quoi qu'il nous en coûte et quelques sacrifices qu'elle exige de nous, il faut l'observer ; s'y dérober serait le fait d'un mauvais citoyen. »

Eh bien ! mes frères, voici une loi, — la loi de la confession, — édictée par la plus haute puissance, promulguée par un législateur dont l'autorité est sans égale, confirmée par l'Eglise ; voici une loi qui porte la signature de Dieu et le sceau du ciel : dites-moi, est-ce qu'il n'y a pas toutes les raisons voulues pour l'accepter, et l'observer avec une religieuse ponctualité ?

## II

Les chrétiens sérieux, mes frères, s'y sont toujours soumis avec empressement. Dans tous les pays où l'Evangile a été annoncé, à toutes les époques, ils ont fait acte de docilité. Je ne nierai pas qu'il y ait eu des négligences, des infractions : car c'est pour les conjurer que le concile de Latran a porté son célèbre décret, qui ordonne aux fidèles de ne pas laisser passer une année sans se présenter au tribunal de la Pénitence ; mais la loi était jadis entourée d'un respect qui n'existe plus dans la même mesure, tant s'en faut !

Je me reporte simplement au milieu du dernier siècle : le devoir de la confession annuelle n'était pas délaissé, comme il l'est aujourd'hui. Interrogez les aînés de la paroisse ; demandez-leur ce qu'ils ont vu. Ils vous diront qu'à la veille des grandes solennités, il y avait encombrement autour du confessionnal, qu'au temps de Pâques le pasteur avait la joie de donner l'absolution à un grand nombre de ses paroissiens ; ils vous diront que, dans des missions, à l'occasion de Jubilés, hommes et femmes, jeunes gens et vieillards se succédaient pendant des jours entiers, voire même pendant la nuit, au tribunal des aveux, et que l'on comptait dans la paroisse ceux qui s'étaient abstenus.

Ah ! qui nous rendra ces temps plus heureux, qui n'étaient pas exempts de défaillances, sans doute, mais qui donnaient au moins quelques consolations au cœur du prêtre ?



Nos pères se confessaient. Mais est-ce que la confession était moins pénible pour eux qu'elle ne l'est pour nous ? Elle présentait les mêmes difficultés, elle exigeait les mêmes sacrifices ; mais ils avaient plus de foi et plus de courage que leurs fils dégénérés. Ils se confessaient, mes frères, non pas seulement parce que Dieu et l'Eglise leur en intimaient l'ordre ; ils se confessaient encore parce qu'ils sentaient plus vivement que nous le mal du péché, parce qu'ils avaient une vue plus claire des préjudices qu'il cause, une appréhension plus marquée des châtiments qu'il mérite. Le respect de la loi divine, l'obéissance à l'Eglise, l'esprit de foi, la peur des tourments éternels les décidaient à faire cette démarche que tant de chrétiens n'ont pas le courage de faire aujourd'hui.

La désertion du confessionnal au temps de Pâques a coïncidé avec la déchéance de la foi, et elle s'est accentuée avec elle.

Savez-vous pourquoi, mes frères, on abandonne la confession ? C'est parce que le sens moral est émoussé dans beaucoup d'âmes, parce qu'on ne sait plus distinguer le bien du mal et qu'on ne soupçonne pas la gravité du péché.

Le péché ! A ce mot, mes frères, les saints ne pouvaient se défendre d'un frisson d'horreur ; les pieux fidèles s'alarment et demandent pardon ; mais les indifférents, les gens blasés n'éprouvent aucune émotion. Ils ont perdu la notion du péché. Pour eux le péché est une insignifiante bagatelle, un acte sans portée, une peccadille, une faiblesse bien excusable, ce n'est rien. Ainsi le péché, qui est une audacieuse révolte contre Dieu, un mépris outrageant de son autorité, une ingratitude des plus noires ; le péché qui est une rupture de notre union avec Dieu, qui nous ravit la paix de la conscience, qui nous dépouille de nos mérites acquis, qui ouvre l'enfer sous nos pas ; le péché si grave dans sa nature, si terrible dans ses conséquences, ils disent que ce n'est rien !... La lumière de la foi a tellement baissé dans leur esprit, les impressions de leur première éducation sont tellement effacées, qu'ils en sont venus là. Vous devinez alors leur conclusion : si le péché n'est rien, il n'y a pas lieu de se confesser.

Quelques-uns pourtant, disons-le, ne poussent pas l'impiété jusque-là. Ils admettent encore le péché ; mais un orgueil démesuré leur persuade qu'ils n'ont rien à se reprocher. Ils sont purs comme des anges, et si on se permettait de les appeler pécheurs, ils seraient dans le cas d'intenter un procès en diffamation.

Vous leur dites que la loi est formelle, qu'il faut se confesser au moins une fois dans l'année ; ils vous répondront : « A quoi bon ? je n'ai pas fait de mal ! » Et cependant, quelles défaillances dans leur vie qu'ils prétendent immaculée ! Suivez les commandements de Dieu et de l'Eglise : ils les ont presque tous transgressés ; comptez les péchés capitaux : ils les ont tous commis ; rappelez-vous les principaux devoirs envers Dieu, envers le prochain, envers soi-même : ils les ont tous éludés.

Et c'est dans de pareilles conditions qu'ils osent se décerner un brevet de sainteté ?

« Pourquoi me confesser ? Je suis un honnête homme ! » Ah ! voilà le grand mot derrière lequel on s'abrite pour échapper à la confession. Mon frère, vous êtes un honnête homme, c'est déjà quelque chose ; mais, permettez que je vous le demande : comprenez-vous bien toutes les exigences de l'honnêteté ? Etre honnête, c'est observer les préceptes de la loi naturelle inscrits dans le Décalogue. Pour avoir droit à cette noble qualification, il ne suffit pas d'en accomplir un ou deux, il faut les accomplir tous. La main sur la conscience, pouvez-vous dire que vous n'en avez violé aucun ?

Vous êtes un honnête homme, c'est admis ; mais vous devez être plus que cela. Le baptême vous a élevé à une autre dignité, vous a donné un autre titre. Vous n'êtes pas seulement homme, vous êtes chrétien. Or cette qualité de chrétien vous impose de nouveaux devoirs, parmi lesquels figure la confession annuelle.

Vous êtes un honnête homme, j'en conviens ; mais ce n'est pas suffisant, il faut que vous soyez un honnête chrétien. L'honnête homme rend à César ce qui est à César, l'honnête chrétien rend à Dieu ce qui est à Dieu ; l'honnête homme accomplit ses devoirs d'ordre naturel, l'honnête chrétien accomplit en sus ses devoirs de religion ; l'honnête homme est fidèle dans ses relations avec la terre, l'honnête chrétien est de plus fidèle dans ses relations avec le ciel ; l'honnête homme obéit aux lois de son pays, l'honnête chrétien obéit en outre aux lois de Dieu et de l'Eglise, et puisque la confession annuelle est une de ces lois, quand le moment est venu de la mettre à exécution, il prend une ferme décision, il s'arme de courage, s'il est besoin, et il va déposer aux pieds du prêtre le fardeau de ses péchés.

Mes frères, ce serait prudence de nous confesser souvent, car nous ne sommes jamais sûrs du lendemain et la mort pourrait bien nous surprendre en état de péché. Et puis, il y a tant de douceur à penser qu'on est en paix avec Dieu, qu'on possède sa grâce, et il y a d'autre part tant de profit à prier, à travailler, à souffrir, quand la conscience est pure ! Oui, il serait sage de se confesser souvent ; mais au moins, suivant la volonté de l'Eglise, soyons résolument fidèles à la confession annuelle. Il s'accumule assez de fautes, au cours d'une année, pour que nous sentions le besoin de nous en décharger. Attendre plus longtemps, ce serait rendre la confession plus difficile, et peut-être compromettre son salut.

On raconte qu'un soir Luther se promenait avec la compagne de sa double apostasie, Catherine Bora. Les étoiles scintillaient d'un éclat extraordinaire ; le ciel semblait en feu. « Vois donc, dit la femme, comme ces points lumineux rayonnent dans l'espace ! » Luther leva les yeux : « Oh ! la vive lumière, dit-il, mais elle ne brille pas pour nous ! — Et pourquoi ? reprit la femme, est-ce

que nous serions dépossédés du royaume des cieux ? » Luther soupira... « Peut-être ! répondit-il, en punition de ce que nous avons quitté notre saint état. — Il faudrait donc y revenir ? conclut Catherine. — Trop tard, dit l'hérésiarque, c'est trop tard, le char est trop embourbé... »

Mes frères, celui qui reste des années sans se confesser est comme un char embourbé qu'on a peine à retirer de l'ornière profonde où il s'est enfoncé. Oh ! sans doute la grâce de Dieu sera toujours un levier assez puissant pour le soulever, et nous le disons afin d'encourager les pécheurs attardés que nous serions si heureux de réconcilier avec Dieu. — Qu'ils entendent notre souhait, s'il y en a dans cette assemblée ! — Mais nous conjurons nos fidèles paroissiens de tenir bon contre les mauvais exemples, de ne jamais contrevenir à la loi de l'Eglise, et de se confesser au moins chaque année, dans le temps des Pâques. Ainsi soit-il.

## PETIT CARÈME POUR LES HOMMES

### VI

#### LES TÉMOINS DE JÉSUS-CHRIST

*Eritis mihi testes.*

Vous serez mes témoins.

Messieurs,

Voilà ce que Jésus-Christ vous dit aujourd'hui, à la veille des grandes solennités qui vont marquer cette semaine, sainte entre toutes.

Et comment, Messieurs, serez-vous les témoins de Jésus-Christ ?

Mais d'abord, en manifestant hautement, publiquement votre foi, en montrant bien que si vous êtes chrétiens de nom, vous l'êtes aussi de fait.

Rappelez-vous avec quelle fierté, du temps où Rome était la maîtresse de l'univers, on disait autrefois : « Je suis citoyen romain ; *civis romanus ego sum*. » Et sans doute, Messieurs, voyageurs en quelque pays étranger, c'est du même accent que vous vous écrieriez : « Je suis Français. » Eh bien ! il y a plus de fierté encore à vous déclarer chrétiens. Car si le citoyen romain, partout où il allait, apparaissait comme enveloppé de la gloire séculaire de Rome, et si un Français porte avec lui, dans les plis de ses vêtements, quelque chose de la majesté de sa patrie, le chrétien, lui, sans rien abdiquer de son titre et de ses droits de citoyen, s'élève à une telle dignité que ce n'est plus lui qu'il faut voir, mais c'est le Christ lui-même, le Christ Fils de Dieu, qui le couvre de sa grandeur et qui le remplit de sa divinité.

Comment serez-vous encore les témoins de Jésus-Christ ?

Mais en obéissant à la loi que je vous rappelais, dimanche dernier, à la loi de la pénitence, du repentir et de la confession.

Regardez, Messieurs, sur le sommet du Calvaire au moment où Jésus-Christ y meurt en d'effroyables tourments ; il n'y a pas là rien que des bourreaux, rien que des blasphémateurs, rien que des insulteurs, rien qu'une vile populace, rien que des Juifs à la figure sinistre, aux gestes insolents ; il y a saint Jean, la sainte Vierge, Marie-Madeleine. Voilà les témoins de Jésus-Christ, les témoins émus de sa Passion et de sa mort. Ah ! Messieurs, faites comme ceux-ci, levez-vous dans votre conscience de chrétiens, soyez braves, ne craignez rien de tous les malfaiteurs qui remplacent auprès de nous la Synagogue d'autrefois ; allez entourer de vos deux bras la croix qui vous a rachetés, et là, avouez, confessez vos fautes, pour que le prêtre qui les entendra les efface dans les flots sacrés du sang de Jésus-Christ, et qu'il vous dise ensuite : « Allez en paix ! *Vade in pace*. Vos péchés vous sont remis. »

Est-ce tout ? Messieurs, non, car vous pouvez être encore les témoins de Jésus-Christ d'une autre façon.

L'Eglise chante aujourd'hui une de ses hymnes les plus belles, les plus empreintes de la foi qu'elle a en la divinité du Crucifié : « *Vexilla Regis prodeunt*. L'étendard du Roi s'avance. » Eh bien ! de même que quand le drapeau national est déployé et qu'il flotte au vent, l'armée suit, prête à mourir pour le défendre et le faire triompher, de même aussi, vous qui êtes chrétiens, suivez l'étendard de Jésus-Christ.

Et où vous mène-t-il, Messieurs ? Ah ! vous le savez bien, ce n'est pas à la mort, il a suffi que le Christ ait pâti pour tous, c'est à la vie.

Il vous mène en effet au banquet eucharistique, au festin pascal ; il vous mène là où Dieu lui-même nourrit de sa chair et de son sang le chrétien, et lui donne, dans la communion, assez de vigueur et de forces pour qu'il abatte désormais et qu'il terrasse les ennemis de son âme.

Allons, Messieurs, suivez l'étendard divin ; suivez-le jusqu'à la Table sainte et là, parmi les convives du Christ, vous pourrez lui dire : « Vous avez voulu que je sois votre témoin, me voici. Me voici non pas seulement pour vous êtreindre dans les bras de mon amitié, mais pour vous avoir en moi, dans ma poitrine.

« Ah ! venez, Jésus adoré, venez, et qu'on sache bien, qu'on voie bien que vous et moi nous ne faisons qu'un, et que si vous êtes dans mon cœur, c'est à la vie, à la mort. *Ad commoriendum et ad convivendum*. » (II Cor., VII, 3). Ainsi soit-il.

FIN



## LECTURES DE CARÊME SUR LA PIÉTÉ CHRÉTIENNE

### XIII

#### PRATIQUE DE L'AMOUR DE DIEU : LA JOURNÉE D'UNE PERSONNE PIEUSE

Nous avons étudié la pratique de la charité pour le prochain. Parlons aujourd'hui de la pratique de la charité pour Dieu. Il faut l'aimer, il faut vis-à-vis de lui nous montrer généreux : c'est entendu. Mais en pratique, que faut-il faire pour Dieu, tous les jours, tous les ans ? C'est ce que nous allons dire en traçant d'abord le programme de *la journée d'une personne pieuse*. Prier le matin, travailler le jour, prier encore le soir, tels sont les trois chapitres qu'il faut successivement étudier article par article.

#### I. — *Les exercices de piété du matin.*

1. Oserais-je ranger dans ce nombre *le lever* ? J'hésite un peu. Mais si le lever bien fait n'est pas un exercice de piété par lui-même, il est la condition nécessaire de tous les exercices de piété du matin, et le premier article d'un programme de vie pieuse. Une personne qui se lève comme il faut deviendra facilement pieuse, si elle ne l'est pas encore ; une personne qui ne se lève pas comme il faut, ne sera jamais une personne pieuse. Et le lever dont je parle est sans doute, cela va de soi, le lever *modeste*, mais c'est surtout le lever *régulier* et le lever *matinal*.

Si vous suivez pour l'heure du lever toutes les fantaisies de votre caprice, la devançant aujourd'hui, la retardant demain jusqu'à huit ou dix heures, que devient la régularité, condition première des exercices de piété ? Elle disparaît ; c'est le désordre dans vos exercices, dans votre vie, et bientôt dans votre âme. Connaissiez-vous la manière de se lever dans les couvents ? La cloche sonne le réveil : tout le monde aussitôt est debout. Qu'il en soit ainsi à la maison. Votre réveil déclanche, l'heure sonne à la pendule, six en hiver, cinq en été par exemple : vite, debout !

Et ne dites pas : « Oh ! il est encore bien matin ! Allons, dans une petite minute !... » Prenez garde ! Le moment est tout à fait dangereux : c'est celui où le démon de la paresse remporte ses plus belles victoires. On ouvre un œil, on étire les bras, on rejette la tête sur l'oreiller, et la petite minute dure une grande heure, ou davantage. On se lève alors, maussade, ennuyé d'être en retard, lâche à l'ouvrage, mal tourné. Adieu la prière du matin ! adieu la messe ! On n'a pas plus le cœur à la besogne qu'à la prière. La journée tout le reste s'en ressentira. On a donné les prémices au démon : il fera ce jour-là une bonne moisson.

Vous voulez vivre en personnes pieuses ? Levez-vous de bon matin, régulièrement. A l'heure où l'ouvrier va à son atelier, où le laboureur s'ache-

mine vers son champ, allez, vous aussi, ouvrières du bon Dieu, allez défricher le champ de votre âme et y semer le bon grain. Debout ! *Surge !*

2. *La prière du matin.* Quand on s'est levé, on fait sa prière du matin. L'oiseau salue par ses chants harmonieux le retour de l'aurore. Chantons, nous aussi, chaque matin, les louanges du Créateur. Adorons-le ; remercions-le ; consacrons-lui le jour qui commence et appelons ses bénédictions sur nos travaux. Récitons ainsi notre prière, celle du catéchisme de préférence : elle est si belle et si profonde !

On manque souvent à sa prière du matin. Et, disons-le tout de suite, on ne dit pas bien celle du soir. C'est la paresse qui escamote la première et empiète sur la seconde. Non contente du temps accordé au sommeil, elle s'attarde le matin, et le retard du lever cause l'omission de la prière. Le soir elle prend les devants : à peine s'est-on mis à genoux au pied du lit qu'elle appesantit les paupières, embarrasse la langue, incline la tête. On se dit : « Je suis fatigué ce soir, j'achèverai ma prière au lit. » Défiiez-vous, Dame paresse est trompeuse. Vous n'achèverez rien, ou ce que vous direz ne vaudra rien. Et cependant il est si nécessaire dans sa prière du soir de remercier Dieu du jour qu'il nous a accordé, d'y faire un sérieux examen de la journée et de demander pardon des fautes commises.

3. Mais revenons au matin : après la prière, *la messe*. C'est de la messe en semaine que je parle, et c'est l'assistance quotidienne à cette messe que je vous demande.

Voilà près de cinq semaines que nous sommes en Carême ; et chaque jour vous avez assisté à l'office du soir avec une exactitude que j'aime à reconnaître. Viendra le mois de Marie, la Neuvaine du Saint-Esprit, l'Octave du Saint-Sacrement, le mois du Rosaire. Vous apporterez aux offices du soir la même édifiante régularité. Or il est un office plus parfait et plus excellent que les prières du Carême, que les réunions du mois de Marie, que les exercices du Rosaire, celui que saint François de Sales appelle « le soleil des exercices de piété, le cœur de la dévotion, le centre du christianisme » : c'est la sainte messe. Comment se fait-il que vous y veniez en si petit nombre, et que tant de personnes pieuses parmi vous n'assistent en semaine à la messe que lorsqu'on la célèbre pour leurs défunts ?

Mais il se passe là quelque chose qui ne saurait vous laisser indifférentes, si vous faites vraiment profession de piété. Ne savez-vous pas qu'il s'accomplit à l'autel le plus grand, le plus sublime des mystères ? Ne savez-vous pas que pour le contempler tout le ciel s'incline, que les anges sont là qui adorent, que les saints sont là qui se réjouissent, que les âmes du Purgatoire sont là, recueillant, d'une lèvre avide, ces gouttes de sang divin qui leur apportent le rafraîchissement et la paix ? Ne savez-vous que Jésus s'immole pour vous, offrant en même temps à la Trinité sainte la seule adora-

tion, la seule action de grâces, la seule louange parfaite? Ne savez-vous pas enfin que la sainte messe bien entendue est, en même temps que le plus parfait des exercices de piété, peut-être le plus profitable, car les grâces infinies méritées par le sacrifice de Jésus rejaillissent plus abondamment sur ceux qui y participent de plus près?

Allons, soyez sincères, et soyez généreuses. Ce n'est pas le temps qui vous manque, ou du moins pas toujours. Voulez-vous être pieuses, franchement, sérieusement? — Venez à la messe tous les matins.

Quant à la manière de l'entendre, toutes les méthodes sont bonnes. On peut méditer, on peut même dire son chapelet. Mais la plus pratique, à mon sens, est encore de suivre la messe du jour sur son Paroissien.

4. Je n'hésite pas à inscrire encore au programme des exercices de piété du matin *la méditation*. Mais déjà je lis dans vos yeux, je devine sur vos lèvres tout un essaim d'objections.

« La méditation ! Qu'est-ce c'est que ça ? »

« La méditation ! C'est très bien d'être pieuses, mais enfin nous prenez-vous pour des Carmélites cloîtrées ? »

« La méditation ! Mais on n'a pas le temps ! Mais on n'y connaît rien ! Mais ça ne se fait pas et ce n'est pas fait pour nous ! Mais nous sommes déjà surchargées de pratiques de piété ! Mais c'est inutile ! »

Ne vous effrayez pas, personnes pieuses, et gardez-vous de murmurer. Je ne veux pas vous imposer des fardeaux trop lourds pour vos épaules. Je ne vous recommande nullement tous les exercices des religieuses cloîtrées. Ainsi la pensée ne m'est pas même venue de vous inviter à porter le cilice, à vous donner la discipline ou à battre publiquement votre coulepe, comme cela se fait au Chapitre. Et cependant si je ne veux pas changer la parole de Dieu, déguiser l'Evangile, affadir la vérité, je dois vous dire hardiment : « Faites votre méditation. »

Vous savez ce que c'est que méditer : c'est considérer une chose avec attention, c'est y penser, c'est chercher à la raisonner pour la mieux comprendre. Rien n'est plus facile et plus commun. Quel est l'homme qui ne médite pas, et chaque jour, « celui-ci sur son commerce, celui-là sur l'amélioration de ses propriétés, ce troisième sur le placement de ses fonds, cet autre sur le moyen de s'établir dans le monde : chacun enfin sur les objets qui l'intéressent ou le passionnent ? Or, méditer chrétiennement, ce n'est point autre chose que de faire, sur un objet spirituel et chrétien, ce que vous faites, naturellement et journellement, sur des objets mondains et temporels <sup>1</sup>. »

Cette méditation chrétienne, il faut la faire, si vous voulez prendre soin de votre âme, si vous voulez obéir aux ordres de Dieu.

Est-il admissible que vous refusiez d'apporter

à la grande affaire de votre salut éternel le soin, l'attention, la réflexion que vous donnez à vos affaires temporelles ?

Vous savez qu'il vous faut être bonnes et pieuses. Mais comment ferez-vous le bien que Dieu attend de vous, quelle générosité mettrez-vous à son service, si vous n'avez pas ces convictions pratiques que seule peut donner la réflexion ?

Vous savez qu'il vous faut éviter le mal et fuir le péché. Mais le fruit défendu est si beau à voir, il semble si doux à manger, il a des attrait si séduisants ! Si vous n'ouvrez pas les yeux, si vous ne regardez pas, pour voir combien ce bien sensible est fugitif et trompeur, et quels maux invisibles infiniment plus grands se cachent derrière lui, si vous ne réfléchissez pas, et chaque jour, si vous ne méditez pas enfin, comment ne vous laisserez-vous pas surprendre un jour ou l'autre à ces appâts du péché ?

C'est parce qu'on ne réfléchit pas qu'on fait le mal, et que les péchés couvrent et désolent la terre : *Desolatione desolata est terra quia nullus est qui recogitet corde*. C'est parce qu'on ne médite pas qu'on se damne. L'enfer est plein de gens qui ont cru à l'enfer. Pourquoi y sont-ils ? C'est que, possédant par la foi la vérité qui pouvait les sauver, ils ne s'en sont pas assez pénétrés, ils ne l'ont pas assez méditée pour qu'elle les sauvât. Au contraire, « faites chaque matin un quart d'heure de méditation, vous dirai-je avec sainte Thérèse, je réponds de votre salut »

La méditation est si nécessaire que Dieu n'hésite pas à en faire un précepte formel. « Ecoute, Israël, dit-il au peuple, après lui avoir donné la Loi ; ces paroles que je t'ai dites aujourd'hui, tu les mettras dans ton cœur ; *tu les méditeras*, soit que tu te reposes dans ta maison, soit que tu marches dans les chemins ; tu les méditeras en t'endormant et en t'éveillant...<sup>4</sup> » C'est une loi, dit Bossuet<sup>2</sup>, et une loi munie d'une sanction : « Vous ne prenez point le temps, lit-on en Isaïe, de considérer les ouvrages de Dieu, et vous ne méditez point sur les actions de sa puissance. C'est pourquoi (premier châtiment) ce peuple irrégulier sera emmené en captivité. C'est pourquoi (second et suprême malheur) l'enfer a dilaté son âme et ouvert une bouche comme infinie pour tout engloutir<sup>3</sup>. » Ce précepte de l'attention habituelle, et de la méditation régulière, Notre-Seigneur ne le renouvelait-il pas quand il disait : « *Vigilate et orate ut non intretis in tentationem*, veillez et priez pour que vous n'entriez pas en tentation, » et qu'il en ajoutait le motif : « car l'esprit est prompt, mais la chair est faible ? » (Matth., xxvi, 41).

Je sais bien que vous faites souvent cette méditation requise, sans vous en douter peut-être, en ce moment par exemple, et chaque fois que vous

<sup>1</sup> Deut., vi, 4-8 ; cf. Prov., vi, 20-23.

<sup>2</sup> Sermon pour le 1<sup>er</sup> dim. de l'Avent : *Sur la nécessité de travailler à son salut*.

<sup>3</sup> Is., v, 14.

<sup>4</sup> Mgr Gay, *Sermons de Carême*, tome II, *De la méditation chrétienne*.



écoutez la parole de Dieu, que vous la lisez, que vous y pensez. Mais ce que je vous demande, c'est une méditation faite à des temps fixes, à des temps réguliers, car, sans une règle, tout se perd dans le vague et l'illusion, et la vie humaine va tout entière à la dérive.

Que ferez-vous donc ? — Chaque matin, prenez un quart d'heure, soit à la maison, si vous y pouvez trouver du silence et du recueillement, soit à l'église, quelques instants avant ou après la messe. Mettez-vous d'abord à genoux, en la présence de Dieu. Pensez qu'il est là, qu'il vous écoute et vous regarde. Puis, dans un livre pieux, quel qu'il soit, l'Evangile, l'*Imitation*, la *Journée du chrétien* ou quelque autre, prenez un texte, une parole, une vérité. Réfléchissez là-dessus ; regardez cette vérité ; *ruminez-la*. Puis cherchez le moyen de la mettre en pratique, de *faire la vérité* dans votre vie. Prenez une résolution pour le jour même, et déposez-la aux pieds du bon Dieu en le priant de vous aider. Vous avez fait votre méditation. Vous pouvez aller maintenant à vos occupations. Toute la journée sera bonne.

## II. — Les occupations du jour.

Cette heure de prière du matin (car tout cela : prière, messe, méditation ne demande pas plus d'une heure) est d'une extrême importance ; c'est le fondement et déjà moitié de l'édifice d'une journée pieuse : voilà pourquoi nous en avons parlé si longuement. La journée toutefois ne fait que commencer : il faut aller à ses affaires, s'occuper de son ménage ; mères, de vos enfants ; domestiques, de vos maîtres ; toutes, de vos devoirs d'état.

Comment prier pendant tout ce temps ? car Notre-Seigneur nous presse de prier toujours et de ne pas cesser de prier<sup>1</sup>. Or « c'est prier toujours, dit le catéchisme, que d'élever souvent son esprit et son cœur à Dieu et de faire toutes ses actions dans la vue de lui plaire. » La piété emploie ces deux moyens de sanctifier les occupations du jour.

1. Elle élève souvent son esprit et son cœur à Dieu : son esprit, par l'exercice de *la présence de Dieu* ; son cœur, par la pratique des *oraisons jaculatoires*.

Quand on aime quelqu'un, on pense à lui. L'âme pieuse pense à Dieu et vit sous son regard. Elle se dit : « Il est là, mon Maître, qui me regarde travailler ; il est là, mon Juge, qui me donnera le salaire que j'aurai mérité ; il est là, mon Père, mon Frère, mon Sauveur, qui veut recevoir en chacun de mes actes un témoignage d'amour. »

Mais comment penser à Dieu sans le prier ? Les saints ne cessaient jamais ce discours intérieur. Les âmes pieuses le reprennent à chaque instant, parlant à Dieu, l'appelant, l'invoquant, l'adorant, lançant jusqu'à son cœur ces traits enflammés qu'on appelle les oraisons jaculatoires. Chacun a les siennes qu'il affectionne davantage. Saint

Pierre disait : « *Seigneur, vous savez que je vous aime !* » saint Thomas : « *Mon Seigneur et mon Dieu !* » sainte Marie-Madeleine : « *Bon Maître !* » saint François-Xavier : « *O sainte Trinité !* » et encore : « *O Jésus, mon amour !* » saint Ignace : « *A la plus grande gloire de Dieu !* » Priez ainsi. « Un grain d'encens brûlé dans le temple, toutes les heures, suffit à l'embaumer tout le jour. Ah ! si vous pensiez à Dieu toutes les heures ! Est-ce trop ? Est-ce assez ? Qui le dira ? Qui le pensera ? » Et cependant, si vous le faites, vos journées seront tout embaumées d'un parfum de suave piété.

Faites-le du moins au moment des actions plus importantes, avant et après les repas, chaque fois que l'Angelus sonne, avant et après le travail. J'ai toujours été édifié par le signe de croix de la ménagère au moment de pétrir le pain, et par le signe de croix du laboureur au moment de semer le blé dans ses champs.

2. En pensant à Dieu, la piété fait toutes ses actions dans la vue de lui plaire. Tout faire en vue de Dieu, avec une intention pure et surnaturelle, pour sa gloire, voilà le secret de la piété pour donner aux actes les plus vulgaires un prix inestimable. C'est celui que nous apprend saint Paul : « *Soit que vous mangiez, soit que vous buviez ou que vous fassiez quelque autre chose, faites tout pour la gloire de Dieu.* » (I Cor., x, 31).

Et c'est ainsi qu'une humble servante qui bêche le sol, qui balaie un pavé, qui lave un linge, qui mange, qui boit, qui dort, et tout cela en état de grâce, pour plaire à Dieu, accomplit des œuvres plus belles, plus grandes, plus parfaites aux yeux de Dieu que ne sont les plus glorieuses victoires d'un grand capitaine ou les chefs-d'œuvre immortels d'un poète de génie, tant une action chrétienne a de prix !

## III. — Les exercices de piété du soir.

Ainsi s'écoule la journée pieuse. Avant de la terminer par la prière du soir, il est trois exercices de piété dont je veux vous dire un mot : le chapelet, la visite au Saint-Sacrement, la lecture pieuse.

1. *Le chapelet* d'abord. Vous l'admettez facilement. Un bon nombre parmi vous le récitent tous les jours en entier. Je ne puis qu'engager les autres à imiter cet exemple. Ne laissez jamais passer un jour sans avoir dit au moins une dizaine. Piété dit amour filial ; comme un bon fils n'oublie pas sa mère, ainsi une personne pieuse pense à Marie.

2. *La visite au Saint-Sacrement*. Une personne pieuse pense aussi à Jésus. Il est là au Tabernacle, ce divin prisonnier, qui attend que nous venions près de lui rendre hommage à sa divinité, remercier son amour, consoler son délaissement, épancher notre cœur, écouter ses douces paroles,

<sup>1</sup> Luc, xviii, 1 ; xxi, 36 ; I Thess., v, 17.

<sup>1</sup> Mgr Gay, *Sermons de Carême*, tome II, *De la présence de Dieu*.

et recueillir les bienfaits de sa grâce. Vous allez à votre travail ou à vos distractions, vous passez près de l'église : *Magister adest et vocat te*, le Maître est là et il vous appelle. Entrez : agenouillez-vous, puis parlez, et écoutez. On a toujours quelque chose à dire au bon Dieu, à lui confier, à lui demander. On a toujours aussi quelque chose à entendre.

Vous me direz : « Mais le temps de faire tout cela ? » — Le temps ? Est-ce qu'on n'en trouve pas pour manger, boire, dormir, causer ? Est-ce qu'on n'en trouve pas pour tout, et spécialement pour le perdre ? Trouvez-en donc pour l'employer à nourrir votre âme et la faire vivre de la vie de piété. La visite au Saint-Sacrement vous demande un quart d'heure seulement, et se contente au besoin de cinq minutes. — Si toutefois vous ne pouvez sortir, faites au moins à la maison

3. *La lecture de piété.* Je ne veux pas dire que la lecture soit nécessaire : vous ne sauriez pas l'alphabet que vous pourriez devenir parfaitement pieuses. Mais puisque vous êtes instruites, c'est une ressource. Lisez donc, c'est un devoir.

Il faut lire pour s'instruire. Pourquoi pratique-t-on mal sa religion ? Parce qu'on ne la sait pas assez. Depuis l'âge de douze ans, vous avez acquis mille connaissances qui vous manquaient. Avez-vous beaucoup appris en fait de religion ? — Il faut lire aussi pour s'édifier. Un bon livre est une bonne compagnie. Interrogez-le : il vous donnera de bons conseils, il vous reprendra, il vous guidera, il vous rendra meilleures.

Lisez donc les saintes Ecritures. Lisez l'Evangile que les chrétiens savaient autrefois par cœur, et que maintenant ils ne connaissent plus. Lisez l'Imitation. Lisez la Vie des saints : quelle vérité, quels exemples vous y trouverez ! quels encouragements à devenir pieuses et généreuses ! quel intérêt même, aussi passionnant et mille fois plus profitable que vous n'en trouverez dans tous les romans qui vous passent par les mains !

4. Avec la prière du soir, s'achève votre journée. Le programme que je vous ai tracé peut admettre des modifications et des exceptions de détail suivant les conditions et les circonstances. Avant tout, le devoir d'état. Mais voilà les grandes lignes. Une heure d'exercices de piété le matin, autant le soir, et le reste de la journée occupé chrétiennement. *Hoc fac et vives*, faites cela régulièrement, c'est la vie pieuse, gage de la vie éternelle. Ainsi soit-il.

#### XIV

##### L'ANNÉE D'UNE PERSONNE PIEUSE

Nous avons tracé le programme des exercices de piété de chaque journée. Etudions aujourd'hui celui de l'année d'une personne pieuse.

Les règles de conduite que je vous donne en ces deux entretiens sont celles que l'usage commun des personnes d'une piété éclairée, l'expérience des siècles et celle des saints, nous signalent

comme les plus profitables, les plus nécessaires et les plus pratiques ; mais je ne prétends nullement établir un cadre fixe, un moule rigide et absolu en dehors duquel il n'y ait place pour aucune piété.

Rappelez-vous ce que nous avons dit de la nature de la vraie piété : la perfection de la piété, c'est la dévotion ; mais l'essentiel, le solide, c'est le devoir. Appliquez-vous d'abord à l'essentiel ; marchez ensuite vers la perfection. Parmi tous ces pieux exercices, il y a des œuvres de précepte et des œuvres de conseil. Dieu commande les premières ; il recommande seulement les secondes. Les œuvres commandées, qui, somme toute, sont peu nombreuses, faites-les coûte que coûte ; les œuvres conseillées, faites-les si vous le pouvez et autant que vous le pourrez : leur accomplissement dépend de votre générosité plus ou moins grande, des facilités respectives, de la condition, des circonstances diverses.

L'ensemble que j'ai donné convient au plus grand nombre d'entre vous, personnes pieuses ici présentes. Quant à régler en détail, d'une manière personnelle, nette et définitive, ce programme de vie pieuse, c'est affaire entre vous et votre confesseur.

Il était nécessaire de faire cette remarque préliminaire, pour prévenir bien des difficultés.

Entrons maintenant dans notre sujet. On peut faire deux parts des exercices de piété qui ne reviennent pas chaque jour, mais à intervalles plus ou moins éloignés dans l'année d'une personne pieuse. Il y a les *dévotions* que l'on pratique et les *sacrements* que l'on reçoit. Une personne pieuse va, tous les dimanches, non seulement à la messe, mais encore aux autres offices ; elle met en pratique les dévotions que l'Eglise recommande successivement suivant les saisons de l'année liturgique ; elle se confesse et communie de temps en temps. Ainsi s'écoule l'année d'une personne pieuse.

##### I. — Les dévotions pratiquées.

1. *La sanctification du dimanche.* — Tous les jours sont à Dieu ; nous avons vu comment la piété lui en consacrait toutes les heures en détail. Mais parmi ces jours que Dieu nous donne, il en est un qu'il se réserve plus spécialement et que la piété affectionne davantage : c'est le dimanche. L'âme pieuse peut ce jour-là dans les offices de l'Eglise et dans les intervalles de loisir satisfaire son besoin de converser avec Dieu. Elle s'en fait un devoir, se souvenant qu'il faut sanctifier le jour du Seigneur.

Une personne pieuse ne se contente pas d'une petite messe basse, le dimanche matin, quand elle peut faire autrement. Elle assiste à la *grand messe*, ou mieux encore, elle l'entend, c'est-à-dire qu'elle la suit, qu'elle y prend une part active par ses prières et ses chants.

Elle assiste à tous les autres offices du dimanche. Il y a le *chapelet*, que récitent les jeunes filles et auquel répondent toutes les personnes chrétiennes. Je vous ai conseillé la récitation quotidienne du chapelet. Si c'est trop pour vos temps de loisir, adoptez au moins pour règle la louable coutume du rosaire de chaque semaine, dont vous direz un chapelet en commun le dimanche et les deux autres en particulier pendant la semaine.



Il y a les *vêpres*. C'est, après la sainte messe, le meilleur des exercices de piété, parce que c'est le plus traditionnel, le plus liturgique et le plus beau.

Quoi de plus beau que les paroles des psaumes ! Trois mille ans passés n'ont pas vieilli la poésie sublime, l'onction et la piété merveilleuses de ces cantiques sacrés. C'est le cri poignant que l'humanité pécheresse et repentante jette vers le cœur de Dieu. L'homme n'a guère changé depuis David. Chacun de nous peut redire et chanter ses prières. Elles conviennent à tous nos états.

Qu'est-il aussi de plus beau que la psalmodie et le chant des hymnes ? Quand les psaumes sont chantés par deux chœurs bien nourris, tous les hommes d'une part, toutes les femmes de l'autre, je ne sais rien de comparable pour réjouir la piété, enflammer la ferveur, faire comprendre et goûter la beauté des cérémonies sacrées et attacher à l'église.

Il y a encore les *pieuses occupations* de la journée : lectures édifiantes, visites aux malades, exercices des confréries.

Il y a enfin le *salut* ou la *prière du soir*. Le silence de la nuit tombante, l'ombre mystérieuse qui emplit la nef, les lumières qui font resplendir l'or et le marbre de l'autel, tout porte au recueillement. Vraiment il fait bon prier en ce moment-là. Le cœur se sent ému et ravi par les belles paroles de la prière du soir, le dialogue touchant des litanies de la sainte Vierge, la simple mélodie des cantiques. Jésus nous bénit une dernière fois. Et l'on achève saintement une journée sainte.

2. *Les dévotions liturgiques de l'année*. — La charité est active, si elle est sincère ; la piété veut des œuvres, si elle est vraie ; elle n'entend pas se payer de mots, et pas davantage de sentiments. C'est pourquoi elle se traduit par ces pratiques extérieures qu'on appelle des *dévotions*. Mais toutes ces dévotions ont un caractère commun : elles sont *liturgiques*, inspirées par l'Eglise, conformes à sa foi, à son esprit, à sa pratique. C'est ce qui les distingue de ces dévotions fantaisistes, à la mode, qui ont pour principe un caprice passager ou je ne sais quelle sentimentalité superstitieuse. Il y a toujours eu des dévotions dans l'Eglise, et il y en aura jusqu'à la fin. C'est ainsi que se manifeste dans le catholicisme « l'opulence active de la foi, de l'amour et de la piété des hommes pour Dieu <sup>1</sup>. » Mais ces dévotions, l'Eglise surveille leur naissance, dirige leur accroissement et règle leur pratique. L'esprit de piété est un esprit d'enfant : il se laisse guider et conduire. Choisissez donc pour vos dévotions celles que recommande l'Eglise, cette mère de vos âmes. Faites ce qu'elle vous dit, quand elle vous le dit, comme elle vous le dit : vous ne trouverez pas de règle plus saine et plus sûre. Pour être innombrables, ces dévotions, vous allez le voir, ne sont nullement impraticables.

a) L'année ecclésiastique commence au temps de l'*Avent*, temps de l'attente où l'on prie et temps de la préparation où l'on fait pénitence.

Le Messie promis et attendu paraît. C'est le temps de Noël avec sa pieuse veillée et sa touchante messe de minuit. Il est né, le divin Enfant ! Et dans nos cœurs se ravive la *dévotion*

au saint Enfant Jésus, toute nourrie de la méditation des événements de son enfance : la Nativité, l'Adoration des bergers, la Circoncision au 1<sup>er</sup> janvier, l'Adoration des mages à l'Epiphanie, la Présentation au temple au 2 février.

Puis vient la *Septuagésime*, période où la joie s'apaise, où la transition se fait entre l'allégresse de Noël et la tristesse du Carême. En même temps s'ouvre le mois de mars consacré au grand saint dont il ramène la fête et ranime la dévotion : c'est le *mois de saint Joseph*, le gardien des vierges, le patron de la bonne mort, le protecteur de la sainte Eglise.

Nous voici en *Carême*, temps de jeûne et d'abstinence, temps de prière, de tristesse et de deuil. Il s'ouvre par la méditation de la mort : « Souviens-toi, ô homme, que tu es poussière, et que tu retourneras en poussière. » Il se continue par la pratique de la pénitence sous toutes ses formes. Il se termine enfin par la grande semaine sur la méditation des souffrances de Jésus-Christ, mort sur la croix pour nos péchés. Le Carême est la plus solide de toutes les œuvres de piété, car ses deux éléments essentiels sont la *pratique de la mortification* et la *dévotion à la Passion*, deux choses qui tiennent aux racines mêmes de la vie chrétienne.

Le temps de *Pâques* est le digne couronnement d'une telle préparation. La joie y succède à la tristesse, l'*Alleluia* joyeux au chant lugubre du *Miserere* ; après Jésus expirant, Jésus ressuscité.

Ainsi procède l'année liturgique. L'Eglise contemple constamment Jésus : Jésus vivant en Marie au temps de l'Avent, Jésus enfant au temps de Noël, Jésus adolescent au temps de la Septuagésime, Jésus dans sa vie publique pendant le Carême, Jésus souffrant au temps de la Passion, Jésus ressuscité au temps de Pâques, Jésus glorieux à l'Ascension.

Cette méditation se poursuit ; Jésus est remonté aux cieux, mais pour nous envoyer un autre consolateur, le Saint-Esprit, dont la *Pentecôte* nous rappelle la venue ; mais il demeure toujours sur la terre au milieu de nous dans le très Saint Sacrement, que nous adorons à la *Fête-Dieu* ; mais nous devons le revoir un jour au ciel et demeurer toujours avec lui, comme tant d'autres saints dont chaque jour ramène les salutaires exemples avec l'anniversaire glorieux, et que nous célébrons tous ensemble à la *Toussaint*.

Entre tous, au premier rang vient Marie, qui est, après Jésus, le principal objet de la piété chrétienne. Mai lui est consacré, le plus beau des mois de la plus belle des saisons : le *mois de Marie*. Octobre rappelle la première des dévotions envers la sainte Vierge : le *Rosaire*. Et de nombreuses fêtes célèbrent les événements de sa vie.

Enfin le mois de novembre ramène la pensée de la mort et le souvenir des *âmes du Purgatoire*, et recommence l'année liturgique.

Voilà les objets des dévotions liturgiques.

b) En voici les pratiques.

Quelles dévotions choisirez-vous parmi toutes celles que nous venons de passer en revue, les dévotions à l'Enfant Jésus, à saint Joseph, à la Passion, au Saint-Esprit, au Saint-Sacrement, au Sacré-Cœur, à la sainte Vierge, au Rosaire, aux saints du ciel, aux âmes du Purgatoire ?

Vous les choisirez toutes. Il faut faire à cha-

<sup>1</sup> Mgr Gay, *Mystères du Rosaire*, I.

cune place dans votre vie pieuse, et une place semblable à celle que l'Eglise lui accorde dans sa vie liturgique.

Il faut pendant l'Avent suivre les offices particuliers de l'Avent, réciter le *Rorate cæli*, appeler Jésus en vos âmes par vos prières et votre pénitence.

Il faut pendant le temps de Noël ajouter à vos visites au Saint-Sacrement une visite à la crèche, et lui redire avec l'Eglise le *Jesu Redemptor omnium*, le *Jesu dulcis memoria*, ou l'*Adeste fideles*.

Il faut pendant le mois de mars avoir chaque jour un souvenir pour saint Joseph et lui dire le *Te, Joseph, celebrent* ou l'une de ces prières enrichies d'indulgences comme celle que Léon XIII a composée et que nous disons dans le mois du Rosaire.

Mais le Carême commence. Ah ! mortifiez-vous, c'est le moment. Chaque année, à la veille des Quarante-Heures dont vous suivrez avec ferveur les exercices, consultez votre confesseur pour savoir pratiquement ce que vous pouvez et ce que vous devez faire. Et, remarquez-le en passant : ceci est une chose obligatoire. Il y en a beaucoup parmi vous qui ne jeûnent pas. Elles ont dû, on vous en a averti à la veille du Carême, demander cette permission à leur pasteur. Vos prières, vos pratiques favorites seront les prières de l'Eglise : *Attende, Domine*, les *Psaumes de la Pénitence* ; les pratiques de l'Eglise : les offices du soir, les services pour les défunts.

Redoublez de ferveur au moment de la Passion. L'étendard du roi s'avance : *Vexilla regis prodeunt* : c'est la croix ! Méditez-en les sublimes enseignements. Relisez la Passion dans une Vie de Notre-Seigneur ou même seulement dans vos Paroissiens ; et que la pensée de Jésus souffrant et mourant pour nous ne vous quitte plus. Qu'elle vous arrache des larmes et des sacrifices pendant la Semaine sainte. C'est la semaine dure et douloureuse aussi : *Hebdomada pœnosa* ; mais les privations que l'Eglise nous impose en ces jours prochains sont-elles comparables aux souffrances que notre Sauveur a endurées pour nous ? Supportez donc avec joie ces privations de l'abstinence et du jeûne. Assistez à tous les offices. Jésus va mourir ; n'est-ce pas le suprême devoir de la piété d'assister à leur dernière agonie nos parents et nos proches ?

Et puis, laissez votre âme se dilater et s'épanouir dans la joie des *Alleluia* du jour de Pâques.

Après les quarante jours du temps pascal, viendra la *neuvaine du Saint-Esprit* que vous ferez, dans l'union et la prière, comme les apôtres ; l'*octave du Saint-Sacrement* qui renouvellera, dans vos visites et vos communions, la ferveur et la sève chrétienne ; le *mois du Sacré-Cœur* où vous irez puiser à sa source l'esprit d'amour et de piété.

Mais auparavant, vous fêterez le *mois de Marie*, les délices de la piété chrétienne, et chaque soir de mai vous viendrez vous agenouiller au pied de l'autel de la sainte Vierge et lui offrir vos guirlandes de fleurs, de joyeux cantiques et de pieux Ave.

C'est ainsi que la piété trouve le secret de pratiquer toutes les dévotions sans être importunée par leur multiplicité. Ses dévotions privées sont toujours reléguées au second plan, et elle s'en passe facilement. Mais elle met au premier rang les dévotions publiques, liturgiques, que ramène péri-

diquement le cycle de l'année pieuse. Elle n'en néglige aucune, sans être surchargée, car elle fait chaque chose en son temps.

## II. — Les sacrements reçus.

La vie pieuse n'est autre chose que la vie chrétienne animée par une grâce plus abondante. Or la grâce provient de deux sources, la prière et les sacrements. Après avoir exposé comment la piété va puiser à longs traits la grâce à cette source de la prière, voyons quels flots elle saura en recueillir encore par les canaux des sacrements. Il est deux sacrements qui alimentent la piété : la pénitence et l'Eucharistie.

1. *La confession*. — Une personne pieuse se confesse souvent. Sans cela elle ne serait pas pieuse ; elle n'aurait pas la force de l'être. Les pratiques de piété, remarquez-le bien, ne confèrent nullement l'impeccabilité. « Il est nécessaire, disait saint Léon, que la poussière du monde vienne souiller les cœurs pieux eux-mêmes : *necesse est de mundano pulvere etiam religiosa corde sordescere*. » Et c'est pourquoi il est nécessaire que nous purifions souvent nos cœurs par la confession. Il ne suffit pas de vous confesser une fois l'an, personnes pieuses, ni deux fois l'an, ni quatre fois l'an. Je n'hésite pas à demander à toutes les personnes présentes, à toutes celles qui veulent vivre pieusement, la confession de chaque mois.

Voyez les robes que vous portez tous les jours. Est-ce que vous vous contentez de les brosser tous les ans, ou trois ou quatre fois seulement par an ? Si chaque semaine au moins vous ne leur donniez pas ces soins indispensables de propreté, bientôt vous n'oseriez plus les mettre. Ainsi en va-t-il de votre âme. Si vous ne la purifiez souvent, n'espérez pas lui conserver ce lustre et cet éclat que la piété lui donne, et craignez que, sous le poids des péchés véniels accumulés, elle ne tombe un jour ou l'autre et se souille d'une tache mortelle.

Il faut donc vous confesser souvent, mais surtout il faut vous confesser bien. Et, à ce propos, laissez-moi vous recommander d'apporter plus de soin et d'application à *examiner* vos fautes et surtout à les *regretter*.

Il est certaines fautes sur lesquelles on ne s'examine pas assez : les fautes de pensée contre la sainte vertu, et les péchés contre la charité. La pureté est une vertu délicate : un écart d'imagination mal réprimé suffit pour en ternir l'éclat. Accusez-vous de ces moindres soupçons de faute, quoique ce soit ou plutôt précisément parce que c'est un aveu humiliant. La charité est une vertu aussi délicate, plus souvent blessée encore et avec moins de scrupules. Veillez donc, non plus seulement sur votre imagination, mais sur vos soupçons, sur votre jugement ; veillez sur votre langue, veillez sur votre attitude et vos manières, et accusez toute malveillance volontaire à l'égard du prochain.

Mais ce qu'il y a de plus malheureux dans ces confessions de personnes pieuses, c'est que la contrition y est souvent faible et parfois absente. Dans ce fardeau de fautes que vous déchargez périodiquement et sans conviction aux pieds du confesseur, n'y a-t-il pas certaines faiblesses où vous êtes décidées de retomber en sortant du confessionnal ? Cette confession où vous avez négligé la contrition, l'âme de la pénitence, est un cadavre



sans vie. Le P. Faber voit dans cette absence de « la douleur constante que le péché doit entretenir en nous » la raison du peu de progrès de presque toutes les personnes pieuses <sup>1</sup>. Appliquez-vous donc à faire laborieusement des actes sincères de regret pour le passé et de ferme propos pour l'avenir.

A la confession se rattache la *direction*. Elle consiste à consulter votre confesseur ou quelque prêtre expérimenté chaque fois que vous aurez à éclaircir une difficulté notable. Faites-le avec simplicité, sincérité et sobriété.

2. *La communion*. — Eviter le mal et faire le bien, c'est toute la vie chrétienne et toute la vie pieuse. Il faut vous confesser pour éviter le mal ; il faut communier pour faire le bien. Confessez-vous souvent ; communiez plus souvent encore. La communion est la nourriture de notre âme : comme toute nourriture, elle doit être reçue fréquemment, sans quoi la vie s'affaiblit et s'éteint. Savez-vous jusqu'où va le désir de l'Eglise ? Ecoutez ce que dit le Concile de Trente : le vœu du saint concile est que les fidèles assistent à la messe chaque jour et y fassent non seulement la communion spirituelle, mais la communion sacramentelle.

Le moins que je puisse demander aux personnes pieuses, c'est la communion mensuelle, mais je la demande à toutes. Et comme il entre dans l'esprit de l'Eglise que l'on communie aux fêtes principales, inscrivez sur votre règlement de vie la confession et la communion aux jours suivants : Noël, la Purification, les Quarante-Heures ou la saint Joseph, le Jeudi Saint ou le jour de Pâques, l'Ascension, la Fête-Dieu ou le Sacré-Cœur, la saint Pierre et saint Paul, l'Assomption, la Nativité, le Rosaire, la Toussaint, enfin l'Immaculée-Conception. Vous pouvez toutes également communier le premier vendredi du mois. Plus souvent, toutes les semaines ou tous les jours, serait plus parfait encore, mais il vous faut alors l'avis favorable de votre confesseur.

Communiez souvent, mais communiez bien, laborieusement, en vous en donnant la peine. Communier, c'est un travail qui comprend la préparation et l'action de grâces, travail d'attention, effort de recueillement et d'union.

La communion est la vie de l'âme, la sève de la piété, le feu de l'amour. C'en est le terme et la perfection en quelque sorte. C'est du moins le plus puissant moyen pour y atteindre. Ainsi soit-il.

## 

### 

Voici que le Carême touche à sa fin. Encore un peu de temps, semble-t-il dire, et vous ne me verrez plus. Dans quelques jours, nous serons au cœur de la Semaine sainte, et les grandes cérémonies du Jeudi Saint, du Vendredi Saint, du Samedi Saint, de Pâques, vous instruiront et vous toucheront incomparablement mieux que nos lectures sur la piété chrétienne.

Avant de les terminer, jetons un regard sur le

chemin parcouru. Nous avons étudié deux grandes questions : les *motifs* de la piété, la *pratique* de la piété ; *pourquoi* faut-il être pieux, *comment* faut-il être pieux ?

Partant de cette idée que Dieu nous a adoptés pour ses enfants, nous avons vu que l'amour filial, c'est-à-dire la piété, était tout d'abord obligatoire, qu'elle était extrêmement utile en ce monde, plus utile encore en l'autre, nécessaire même pour éviter l'enfer et adoucir le purgatoire, que la piété enfin était exigée par la reconnaissance et l'amour.

Persuadés par ces puissants motifs, nous avons voulu pratiquer la piété. Tâche ardue et difficile ! Que de défauts à éviter ! que de vertus à exercer ! Dans ce vaste champ, nous avons arraché d'abord les plus mauvaises ronces, puis moissonné les plus belles gerbes. Ces beaux épis qui croissent dans la bonne terre d'une âme pieuse, nous les avons reliés en faisceaux. La charité pour le prochain, la charité pour Dieu, voilà à quoi toute piété aboutit. Elle se concentre en un seul point, elle se résume en un seul mot : la *piété*, c'est *l'amour*. « *Ama, et fac quod vis.* »

« *Cum consummaverit homo, tunc incipiet*, dit le Sage. Quand l'homme aura achevé, c'est alors qu'il commencera. » L'achèvement, la consommation, le sommet de la piété, c'est l'amour ; c'en est aussi l'origine et le commencement. Maintenant que notre course s'achève, revenons à notre point de départ. Nous avons vu que l'amour filial était le principe de la piété. Nous allons voir que l'amour filial est la perfection de la piété.

Il est raconté en saint Luc qu'une femme nommée Marthe reçut un jour Jésus dans sa maison. « Or elle avait une sœur nommée Marie, qui se tenait assise aux pieds du Maître et prêtait l'oreille à sa parole. »

Et nous aussi, venons nous mettre aux pieds de Jésus pour entendre sa parole. Tenons-nous assis, demeurons tranquilles dans l'humilité et la soumission à la parole éternelle, à la vérité. Et là, « dans ce grand silence de l'âme où tout cesse, où tout se tait devant Dieu <sup>1</sup>, » écoutons le Maître et prêtons l'oreille du cœur à sa parole.

Parlez donc, Seigneur, il est temps : votre serviteur écoute, parlez ! Et que direz-vous ? — « Marthe, Marthe, tu es empressée et tu te troubles dans le soin de beaucoup de choses : or, il n'y a qu'une seule chose qui soit nécessaire. » — Eh quoi ! ne faut-il donc pas s'acquitter de tous ses devoirs, de toutes ses obéissances ? — Il le faut sans doute, mais ce faisant, il ne faut pas être empressé, il ne faut pas être troublé, inquiet, dissipé. Il faut que l'âme demeure calme, tranquille, en possession d'elle-même ; et en même temps que ses puissances inférieures s'occupent de mille choses, il faut que la plus haute partie d'elle-même les rassemble et les fasse converger vers une seule, vers *l'un nécessaire*.

Les choses les plus parfaites sont aussi les plus simples. L'être infiniment parfait, Dieu, est aussi absolument simple : il est un. Autant qu'il est permis à la faiblesse humaine, essayons d'atteindre à cette simplicité, à cette unité qui est la perfection. Voilà Dieu ; voici l'homme. Ils ont des relations : c'est la religion, c'est la piété. Quelle est la perfection de la piété ? Quel est l'état, quel est l'acte

<sup>1</sup> Progrès de l'âme dans la vie spirituelle, chap. XIX.

<sup>1</sup> Bossuet, Discours sur l'acte d'abandon à Dieu.

qui soit parfaitement un, qui renferme tout dans son unité; qui, d'un côté, renferme tout ce qui est dans l'homme, et d'un autre réponde à tout ce qui est en Dieu ?

Vous l'avez compris, âmes chrétiennes : cet un nécessaire, cet état si parfait, si sublime, c'est l'état d'enfant; cet acte si étendu, si simple, qui livre à Dieu tout ce que nous sommes et nous unit à tout ce qu'il est, c'est l'acte de l'enfant qui s'abandonne.

Voilà la perfection à atteindre : c'est l'abandon à Dieu; nous allons voir quelle en est la pratique et quels en sont les fruits.

### I. — La pratique de l'abandon à Dieu.

Qu'est-ce donc que l'abandon à Dieu ? C'est plus que le renoncement et l'indifférence : vertus négatives qui indiquent les faux biens que nous n'aimons plus, et pas encore le vrai bien que nous aimons. C'est plus que l'obéissance, plus que la résignation : mots qui impliquent une soumission forcée de la volonté vaincue. C'est plus encore que la conformité, plus même que l'acquiescement.

C'est, dit Bossuet, l'acte qui livre tout l'homme à Dieu : son âme, son corps, toutes ses pensées, tous ses sentiments, tous ses désirs, tous ses membres, toutes ses veines avec tout le sang qu'elles renferment... Tout vous est abandonné, ô Seigneur, faites-en ce que vous voulez. O mon Dieu, je vous abandonne ma vie, et non seulement celle que je mène en captivité et en exil sur la terre, mais encore ma vie dans l'éternité. Je vous abandonne mon salut; je remets ma volonté entre vos mains; je vous remets l'empire que vous m'avez donné sur mes actions... Je vous ai tout livré, je n'ai plus rien : c'est là tout l'homme.

« S'abandonner, c'est plus que se donner, dit Mgr Gay. Jésus s'est donné dans l'Incarnation; il s'est abandonné dans sa Passion; il reste abandonné dans l'Eucharistie... S'abandonner, c'est se renoncer, se quitter, se perdre, et tout ensemble se livrer sans mesure, sans réserve et presque sans regard, à celui qui doit posséder <sup>1</sup>. »

Voilà ce que l'on abandonne, tout, absolument tout; mais c'est à Dieu qu'on l'abandonne. Car, prenez-y bien garde, c'est Dieu seul qui est l'objet direct de cet acte excellent, et non pas les choses voulues de Dieu. « Ces choses peuvent être amères; ces volontés peuvent sembler dures; mais Dieu, notre bon Dieu, n'est ni dur ni amer : c'est à lui, et à lui seul qu'il faut s'abandonner... Les yeux de la sagesse éternelle, les bras de la toute-puissance, les mains de la fidélité, le sein de l'amour, c'est à quoi très immédiatement l'abandon livre une âme. Est-ce fait pour épouvanter ?... L'enfant qui s'abandonne aux bras de sa mère se livre par là-même à tous les mouvements que sa mère trouve bon qu'il fasse avec elle : ces mouvements, s'il les prévoyait, pourraient bien l'effrayer; sa mère ne lui fait jamais peur. » Ainsi, quand l'âme s'est abandonnée à Dieu, toutes les volontés divines lui sont aimables et douces.

O âmes pieuses, donnez-vous, abandonnez-vous à Dieu ! Cet acte radical une fois fait, renouvelez-le souvent et de toute votre âme. Livrez-lui vos sentiments, vos actes, tout votre être.

Quoi qu'il vous arrive alors, dans le bonheur ou la souffrance, dans les délaissements, les humiliations, l'obscurité, l'indigence, l'ignorance, comme dans les honneurs et les richesses de la fortune et du savoir, dans la joie et dans les larmes, en face de la mort comme au sein de la vie, vous direz avec Jésus venant en ce monde : « *Me voici, mon Dieu, pour faire votre sainte volonté*; » vous redirez avec Jésus quittant ce monde : « *Seigneur, que votre volonté soit faite et non la mienne*; » vous chanterez, avec je ne sais plus quel saint : « *O qu'aimable est la volonté de Dieu* ! »

Que ferez-vous donc ? — Ce que vous faites, ce que vous devez faire, tout simplement. Vous ferez votre devoir, le saint devoir; mais vous le ferez bien, avec foi, jusque dans les moindres choses, voyant en ces menus détails des parcelles de la volonté divine, Dieu lui-même; vous le ferez avec amour, avec zèle, avec passion, sans cesser de l'accomplir en toute paix et tranquillité. Chaque fois enfin que Dieu vous parlera, qu'il donnera un ordre, qu'il exprimera un désir, vous répondrez aussitôt, de bouche, de cœur, d'action surtout : « *Oui, mon Père, oui, puisqu'il vous plaît qu'il en soit ainsi. Ita, Pater : quoniam sic fuit placitum ante te.* »

« Dirai-je le nom de ce bienheureux et sublime état ? — pour citer encore le guide excellent que nous avons si souvent suivi, Mgr Gay. — C'est la vie des enfants de Dieu, c'est la sainte enfance spirituelle. Oh ! que cela est parfait !... Un enfant se livre sans défense et s'abandonne sans résistance. Que sait-il ? Que peut-il ? Que comprend-il ? Que prétend-il savoir, et comprendre, et pouvoir ? C'est un être dont on est absolument maître. Aussi avec quelles précautions on le traite, et quelles caresses on lui fait ! Traite-t-on jamais ainsi ceux qui se conduisent eux-mêmes ?

« L'enfance, l'abandon par là-même, c'est la grâce propre du christianisme, » c'est excellemment la piété. « Notre esprit, saint Paul le déclare, l'esprit divin qui est en nous, c'est un *esprit de fils*. Il nous vient par Jésus ; il est l'esprit même de Jésus, fils aîné, fils unique ; et c'est « dans cet esprit que nous crions à Dieu : « *Père ! Père !* » C'est dès lors un esprit d'enfant : car du moment que c'est Dieu qui est notre Père, quels sont vis-à-vis de lui notre âge, notre taille et notre attitude ? Quand nous serions saint Pierre, ou saint Paul, ou saint Jean-Baptiste, ou saint Joseph, ou saint Michel archange, ou qui que ce soit des géants de la sainteté; quand nous serions Marie elle-même, serions-nous jamais grands devant Dieu ? Est-ce qu'en face de l'éternité la créature a jamais plus d'un jour ? Est-ce qu'en face de l'immensité elle occupe jamais plus d'un point ?

« Eh quoi ! Jésus, notre Seigneur, Jésus, Fils éternel de Dieu et vrai Dieu comme son Père, Jésus, selon son humanité, n'a jamais été qu'un enfant. Même à nos yeux, c'est le premier état où il ait voulu paraître. Mais pour son Père, mais aux yeux de la divinité, il n'a jamais cessé et ne cessera jamais d'être un petit enfant.

« Elle mène tout, cette humanité : les séraphins lui baissent les pieds, et le monde entier la salue à bon droit comme sa maîtresse et sa souveraine; les rois sont ses sujets; les peuples, sa propriété; les anges, ses messagers; les prêtres, ses ministres; tout part de son trône et y aboutit; tout ce

<sup>1</sup> Mgr Gay, *De la Vie et des Vertus chrétiennes*, t. II, De l'abandon à Dieu.



qui est bon est dans ses mains, tout ce qui est échantant est sous ses pieds; elle est reine comme Dieu même est roi. Et cependant, je vous le dis, elle n'est définitivement qu'un enfant, un enfant d'un jour et d'une heure, n'ayant d'elle-même et toute seule ni pensée, ni parole, ni mouvement, ni vie; un petit enfant caché dans le sein, porté sur les bras, livré aux droits, aux volontés, aux bons plaisirs, aux usages, aux sourires ineffables, aux caresses sans pareilles, à l'amour infini de la Divinité qui est son père et sa mère.

« C'est ce qu'imité l'âme abandonnée. »

## II. — *Les fruits de l'abandon à Dieu.*

Faut-il vous dire maintenant les fruits que cet abandon procure? Vous les soupçonnez déjà: ce sont la liberté, la paix, la joie.

1. *La liberté* d'abord. Y a-t-il rien qu'on rêve davantage? Ce bien excellent qu'on demande à l'erreur, c'est la charité qui l'apporte: « La vérité vous délivrera, » dit Jésus. C'est la piété qui le donne: « Si vous êtes fils et vrais enfants du Père, ajoute-t-il, vous serez vraiment libres. » Saint Augustin pensait de même quand il écrivait: « *Ama et fac quod vis*, aimez et faites ce que vous voulez. »

Or la perfection de la piété et de l'amour, c'est l'abandon. Et c'est pourquoi, « si quelque chose est capable de rendre une âme libre et de la mettre au large, c'est le parfait abandon à Dieu et à sa volonté. »

2. Mais aussi, ajoute Bossuet, cet abandon répand dans le cœur une *paix* divine, plus abondante que les fleuves les plus vastes et les plus remplis. Si quelque chose peut rendre à un esprit la sérénité, dissiper les plus vives inquiétudes, adoucir les peines les plus amères, c'est assurément cette parfaite simplicité et liberté d'un cœur entièrement abandonné entre les mains de Dieu.

Puisque nous ne pouvons rien par nous-mêmes que nous tourmenter vainement jusqu'à l'infini, laissons-nous aller avec foi entre les bras secourables de notre Dieu, notre Sauveur et notre Père; car c'est alors que nous commençons véritablement à l'appeler de ce nom, puisque comme des petits enfants innocents et simples, sans peine, sans inquiétude, sans prévoyance, en un sens, pour l'avenir, « nous rejetons en lui toutes nos inquiétudes, parce qu'il a soin de nous, » comme dit saint Pierre, fondé sur cette parole du Sauveur: « Votre Père sait que vous avez besoin de ces choses. »

Ne soyez donc en peine de rien. Ne soyez point en peine de votre faiblesse; car Dieu sera votre force. Le dirais-je? oui, je le dirai: ne soyez point en peine de vos péchés même, parce que cet acte, s'il est bien fait, les emporte tous; et toutes les fois qu'il n'a pas son effet, c'est qu'il n'est pas fait dans toute sa perfection. Tâchez donc seulement de le bien faire, et vivez-vous tout entier à Dieu, vous laissant « mouvoir et pousser par l'esprit de Dieu, » afin qu'il le fasse en vous.

L'abandon est donc cet « un nécessaire » qui dissipe les troubles et les soucis en donnant la paix. La paix, c'est le don par excellence de Dieu à l'homme; et l'abandon, c'est le don par excellence de l'homme à Dieu. La paix, c'est Dieu lui-même... C'est le commencement du ciel.

3. Enfin l'abandon nous donne la *joie*. Tous les hommes cherchent la joie et le bonheur, mais ils cherchent en vain. Voulez-vous connaître un secret, le secret d'être constamment heureuses, d'avoir toujours la joie? Cherchez cette joie à sa source, cherchez-la en Dieu en vous abandonnant à lui. « Chercher la joie, c'est avoir compris son baptême, c'est l'honorer et le cultiver. Chercher la joie, c'est chercher le ciel qui est la joie de la vérité..., la source est l'océan des joies véritables. Chercher la joie, c'est donc chercher Dieu: et être joyeux, c'est lui rendre justice, c'est publier que son joug est doux et qu'il n'y a pas de bonheur pareil à celui de ses serviteurs. C'est prêcher son saint Evangile: car pensez-vous que si l'on voyait tous les chrétiens joyeux, ce ne fût pas une bonne preuve de la divinité du christianisme, et un attrait pour y gagner tant de malheureux qui ne s'en éloignent que parce qu'ils s'en défient, et qui souvent ne s'en défient que parce que la forme extérieure des chrétiens leur fait peur? C'est aussi la meilleure, et on peut dire l'unique voie pour avancer votre sainteté, et assurer ce qui vous importe le plus au monde, votre persévérance dans l'amour de Dieu. »

Ne vous étonnez si je vous recommande avec tant d'instances la joie à la veille des grandes tristesses, des navrantes douleurs de la Passion. Jésus l'a fait le premier. « Je vous ai enseigné ces choses, » disait-il aux siens le soir du jeudi saint en les quittant, « afin que ma joie soit en vous et que votre joie soit ainsi portée au comble. »

La joie, la paix, la liberté, voilà les fruits de l'abandon, liberté complète, paix infinie, joie éternelle; choisissez donc cet « un nécessaire, » cette meilleure part qui ne vous sera point enlevée.

« Au reste, mes frères, que tout ce qui est véritable, tout ce qui est honnête, tout ce qui est juste, tout ce qui est saint, tout ce qui nous peut rendre aimables, tout ce qui est d'édification et de bonne odeur, s'il y a quelque sentiment raisonnable et vertueux, et quelque chose de louable dans le règlement des mœurs, que tout cela soit le sujet de vos méditations, et l'unique entretien de vos pensées. »

« Et tout ce que vous ferez, faites-le de tout votre cœur, comme le faisant pour Dieu et non pour les hommes, servez Notre-Seigneur Jésus-Christ. »

« C'est pour ce sujet que je fléchis les genoux devant le Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, principe et chef de toute cette grande famille qui est au ciel et sur la terre; afin que, selon les richesses de sa gloire, il vous fortifie dans l'homme intérieur par son Saint-Esprit, qu'il fasse que Jésus-Christ habite par la foi dans vos cœurs, et que vous soyez enracinés et fondés dans la charité et la piété. Vous pourrez alors comprendre avec tous les saints la largeur, la longueur, la hauteur et la profondeur de l'amour de Jésus-Christ pour nous, mystère qui surpasse toute connaissance... A Lui soit honneur et gloire dans les siècles des siècles. Amen 1. »

FIN

<sup>1</sup> Phil., iv, 8; Col., iii, 23; Eph., iii, 14-21.

<sup>1</sup> Bossuet, *Sur le parfait abandon*.

# L'Ami du Clergé Paroissial

## SOMMAIRE

**Sermons pour le Jeudi Saint.** — I. L'amour de Jésus-Christ pour nous, 273. — II. La clémence de Jésus-Christ, 276.

**Sermon sur la Passion.** — Le martyre de Jésus-Christ, 279.

**Autrefois et Aujourd'hui.** — XVI. La communion pascale, 283.

**Conférences pour le Carême.** — XVIII. La vie eucharistique : ses effets dans l'ordre naturel, 285.

## SERMONS POUR LE JEUDI SAINT

### I

#### L'AMOUR DE JÉSUS-CHRIST POUR NOUS

*Cum dilexisset suos qui erant in mundo, in finem dilexit eos.*

Ayant aimé les siens qui étaient dans le monde, il les aima jusqu'à la fin.

(Jean, xiii, 1).

Mes frères.

C'est cette grande et magnifique parole de saint Jean, de l'apôtre qui a reposé sa tête sur le cœur du Christ son maître, qui en a surpris tous les secrets, que je voudrais vous rappeler ce soir, pour essayer de vous faire bien saisir, bien comprendre comment l'Eucharistie c'est le triomphe de l'amour de Dieu.

Il y a bientôt dix-neuf siècles, Jésus-Christ avait réuni ses apôtres, pour célébrer la Pâque dans une salle qu'on lui avait prêtée à Jérusalem. Cette salle, c'est le Cénacle. Eh bien ! c'est là que l'amour de Dieu pour les hommes a atteint son épanouissement suprême. Je vais tâcher de vous en convaincre.

### I

Certes, mes frères, Dieu nous a aimés en créant le monde. Regardez bien cette terre qui nous porte, avec toutes ses beautés, toutes ses richesses ; regardez bien le ciel qui est au dessus de nos têtes, avec son soleil étincelant, avec tous ses milliers d'astres qui scintillent dans la nuit : nos saintes Ecritures nous disent que tout cela raconte la gloire de Dieu, *cœli enarrant gloriam Dei*. Oui, c'est vrai, mais tout cela aussi raconte l'amour de Dieu.

Car enfin, pour qui donc Dieu a-t-il semé la lumière dans l'espace ? Pour qui la terre produit-elle des fleurs et des fruits ? Pour qui les campagnes donnent-elles leurs moissons ?

Est-ce pour Dieu ? Assurément non, il n'en a pas besoin. C'est pour nous.

Aussi, mes frères, il y a, dans toute la création, dans tous les êtres si petits, si humbles ou bien

si grands qu'ils soient, il y a dans le brin d'herbe, dans le grain de sable, dans l'arbre couronné de fleurs, dans les flots de la mer, dans les neiges et les glaciers éternels, une voix qui parle à notre cœur et qui nous dit : « Vous savez, Dieu vous a aimés, *dilexit*. »

Et c'est cette voix qu'un grand saint, saint François d'Assise, entendait quand, avec son bâton, il écartait les plantes qu'il rencontrait sur sa route. « Taisez-vous, disait-il, taisez-vous, je vous entends bien, je sais, Dieu nous aime. »

Dieu, mes frères, nous a aimés mieux encore quand il nous a créés. Comment, en effet, nous a-t-il faits ? Est-ce seulement d'un mouvement de ses lèvres, d'une pensée de son cœur ? Mais non. Tandis que pour le reste de la création, il s'est contenté de dire un mot, un seul mot, *dixit et facta sunt*, pour l'homme, il semble se recueillir, les trois personnes divines tiennent conseil : « Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance, » et c'est ainsi que, par notre âme, nous sommes vraiment la ressemblance de Dieu.

Et dès lors, ne semble-t-il pas que Dieu puisse maintenant rentrer dans son repos ? Est-ce que, depuis l'origine du monde, l'homme manque de quelque chose ? Est-ce que le soleil ne l'éclaire pas encore ? Est-ce que la terre, toujours fertile, ne continue pas de lui donner tout ce qu'il faut pour couvrir son corps, étancher sa soif, nourrir ses entrailles ? Est-ce que tout, dans la nature, n'est pas à son service ?

Eh bien ! non, mes frères, Dieu ne l'a pas encore aimé assez. Dieu a fait comme le riche qui, à sa porte, donne au pauvre de quoi l'empêcher de mourir. Dieu nous a fait une magnifique aumône, mais cette aumône est en dehors de lui, en dehors de son être. L'amour, c'est le don de soi, et Dieu ne s'est pas encore donné lui-même. Attendez, il va le faire.

Il y a dix-neuf cents ans, autour d'une misérable grotte, dans la nuit, aux environs de Bethléem, des anges qui planent au dessus de l'humanité endormie, chantent un cantique, et ce cantique annonce une grande nouvelle : c'est la venue de Dieu sur la terre.

Eh quoi ! est-ce possible ?

D'habitude, quand Dieu disait autrefois : « Descendons, *descendamus* », c'était pour châtier les vices de la terre, c'était pour confondre la langue des hommes qui bâtissaient un monument d'orgueil, la tour de Babel, c'était pour brûler, incendier Sodome et Gomorre, c'était pour frapper les Juifs infidèles qui couraient se prosterner devant Baal et les dieux étrangers. Mais, cette fois, c'est l'amour qui le fait venir. Oui, l'amour, l'amour vainqueur a saisi Dieu, dans les hauteurs des cieux, et il l'a amené, ô mystère, il l'a amené, comme une victime, au milieu des souffrances et des humiliations qui sont le lot de l'humanité déchue !

Dieu était riche : l'amour l'a fait pauvre, *egenus factus est*. Dieu était roi : il en a fait comme un esclave, *formam servi accipiens*. Dieu était tout



étincelant de gloire, sur son trône éternel : l'amour l'a enveloppé de pauvres langes, et couché dans une crèche. Dieu était esprit et vie : l'amour l'a revêtu de notre humanité, il l'a forcé à prendre chair, *et Verbum caro factum est*. Et alors, Dieu était descendu jusqu'à nous, et quand il fut là, dans la crèche de Bethléem, sous le regard de la Vierge Marie, sa mère, alors, dans cet état d'ancantissement, il n'y a pas un enfant des hommes qui n'ait pu lui dire, en le voyant : « O toi, qui as un corps comme le mien, ô toi, qui as une âme comme mon âme, un cœur comme mon cœur, tu es mon frère ! Aimons-nous donc comme des frères. »

Voyez-vous, mes frères, la progression de l'amour de Dieu pour les hommes ? Et cependant, qu'est-ce que cela en comparaison de ce qui me reste à vous dire ?

Dieu nous avait bien donné, dans son Incarnation, sa chère présence ; Dieu s'était bien fait voir autant qu'on peut le voir ici-bas, à ce point que, dans la Judée, les foules se pressaient autour de lui ; elles voulaient l'approcher, le toucher, et les étrangers eux-mêmes, s'adressant aux apôtres, leur disaient : « Nous voulons voir Jésus, oh ! faites-le nous voir, *volumus Jesum videre*. »

Mais ce n'est pas encore là le don tel que l'amour le conçoit.

Est-ce que vous pensez que la religieuse, la petite Sœur des pauvres, par exemple, elle qui n'est cependant qu'une faible femme, mais que l'amour divin a touchée, est-ce que vous pensez que quand elle a fait vœu de servir l'humanité souffrante, c'est pour elle se donner assez que de se tenir au milieu de ses vieillards, de ses indigents, de ses lépreux ? Non, non, elle aspire à sacrifier sa vie, à mourir s'il le faut, pour les pauvres qu'elle a adoptés et qu'elle appelle ses enfants.

Est-ce que vous pensez que le soldat à qui l'amour de son pays a fait une blessure profonde, est-ce que vous pensez que c'est pour lui se donner assez que de porter les armes, et de tenir d'une main ferme le drapeau national ? Non, non, il aspire à défendre son pays sur un champ de bataille, à faire de sa noble poitrine un rempart vivant contre l'invasion étrangère ; il aspire à s'envelopper, dans le combat, du drapeau de son pays, pour l'empourprer de son sang. Rappelez-vous ce qu'écrivirent, un jour, de la pointe de leur épée, sur le rocher des Thermopyles, trois cents braves qui avaient fait à Sparte le sacrifice de leur vie : « Passant, va dire à Sparte que nous sommes morts ici, pour obéir à ses saintes lois. »

Est-ce que vous pensez que l'apôtre de Jésus-Christ, lui qui n'est qu'un homme, mais que le zèle dévore, est-ce que vous pensez que c'est pour lui se donner assez que de semer la parole évangélique à travers le monde ? Non, non, il aspire à donner à Dieu le suprême témoignage de son sang. Regardez saint Jean-Baptiste, saint Etienne, saint Pierre, saint Paul et tant d'autres ; ils avaient donné à Dieu leurs forces, leurs paroles,

leurs pénitences, il leur reste quelque chose, le sang qui coule dans leurs veines. « A vous, s'écrient-ils, ô mon Dieu, à vous notre vie, tout notre sang répandu !... »

A la bonne heure ! c'est l'amour qui se révèle, c'est l'amour qui est plus fort que la mort, et vous devinez bien que si un homme est capable d'un tel sacrifice, à plus forte raison le Fils de Dieu.

Aussi, mes frères, si Dieu, venu seulement parmi nous, s'était adressé à l'humanité pour lui dire, comme il disait autrefois par la bouche des prophètes au peuple juif : « *Quid est quod debui ultra facere et non feci* ? Qu'ai-je dû faire de plus que je n'aie pas fait ? » (Is., v, 4), l'humanité qui a cependant, si déchu qu'elle soit, le sens des grandes choses, aurait pu lui répondre : « C'est vrai, vous m'avez déjà bien aimée ; mais quand on aime, on va jusqu'au sacrifice total de soi-même. Vous auriez pu me sacrifier votre vie, et vous ne me l'avez point encore sacrifiée ; vous auriez pu me donner votre sang, et vous ne me l'avez point encore donné. »

Eh bien ! mes frères, vous savez comment Dieu a prévenu cette réponse de l'humanité ; vous savez ce qu'il a fait, et du reste, l'Eglise éplorée, demain, va vous rappeler le jardin de l'agonie, les tribunaux de Caïphe et de Pilate, elle va vous rappeler le Calvaire, la croix, et sur la croix elle va vous montrer le cadavre du Christ, Fils de Dieu ; et elle va vous dire : « C'est l'amour qui a fait cela ; il s'est livré pour vous, *dilexit me et tradidit semetipsum pro me*, et il est mort. Approchez et voyez s'il a, dans ses veines ouvertes, dans son cœur percé, une goutte, une seule goutte de sang qu'il n'ait pas répandue pour vous. »

Ah ! cette fois, est-ce que c'est tout ? Est-ce que l'amour de Dieu a atteint sa dernière limite ?

Si Jésus-Christ n'avait été qu'un homme, oui. Quand nous avons donné notre vie, que pouvons-nous donner encore ? Il ne nous reste plus rien ; la mort a scellé nos lèvres ; elle va décomposer, réduire en poudre notre corps, et à nos amis nous ne pouvons rien laisser qu'un souvenir, un souvenir comme Louis XVI qui, en allant à l'échafaud, n'ayant plus rien à donner, prit une mère de ses cheveux blanchis par le malheur, et la donnant à son fidèle serviteur Cléry : « Tiens, lui dit-il, en souvenir de moi ! »

Et une mère, une mère, la plus sublime personification de l'amour ici-bas, quand elle a donné sa vie, que peut-elle donner encore ? Ah ! comme elle voudrait demeurer près de son enfant qu'elle aime tant ! Comme elle voudrait pouvoir toujours le sentir entre ses bras pour le protéger et le défendre contre tous les périls ! Et il faut tous les coups de la mort pour l'en séparer, pour arracher à ses caresses, à ses étreintes passionnées cet être chéri qui est bien quelque chose de sa vie et de son cœur.

Mais Jésus-Christ, lui, mais Dieu, est-ce que la mort peut le braver ? Est-ce qu'il n'en est pas le maître ?

Et s'il veut se donner à l'humanité, mieux en-

core que par l'Incarnation et que par le sacrifice de la croix, qu'est-ce donc qui l'arrêtera ? Oui, qu'est-ce qui l'empêchera de réaliser cette suprême ambition de l'amour qui est, suivant la belle parole de saint Augustin, de pouvoir, de deux vies, ne faire qu'une vie ? *Quid amor omnis ? Nonne unum vult fieri cum eo quod amat ?*

Rien, mes frères ! Et en effet rien ne l'a empêché de descendre plus bas que dans la crèche, plus bas que dans le tombeau ; rien ne l'a empêché de venir en nous et de s'unir à nous d'une façon tellement merveilleuse qu'aucun homme, si grand que vous le supposiez par le génie ou par le cœur, n'aurait jamais rien pu, je ne dis pas inventer, mais seulement supposer de pareil.

## II

Ah ! mes frères, nous touchons ici au sommet de l'amour divin, à ce point culminant où l'on est obligé de dire qu'il ne pouvait aller plus loin, *in finem dilexit*. Nous touchons à ce sacrement qu'on a si bien appelé le sacrement de l'amour, nous touchons à l'Eucharistie.

Or, pour instituer l'Eucharistie, faites-y bien attention, Jésus-Christ n'a pas dû seulement écouter son amour, il a dû mettre, au service de son amour, et sa sagesse et sa toute-puissance.

Et en effet, il a appelé sa sagesse : « O sagesse infinie, comment donc pourrai-je me donner assez à l'homme pour qu'il demeure en moi et moi en lui ? O sagesse, conseille-moi, inspire-moi ! »

Et la sagesse lui conseille de se dépouiller de sa gloire. Car, dans cet état, qui donc oserait l'approcher ? Qui donc pourrait soutenir l'éclat et le resplendissement de son humanité transfigurée ?

La sagesse lui conseille de ne point livrer aux hommes la chair vivante de son corps mortel. Car qui donc oserait se porter sur lui, sur ses membres vivants, à une manducation dont la seule annonce, la seule promesse faisait dire aux Juifs : « *Durus est hic sermo, et quis potest eum audire ?* Non, nous ne pouvons croire cela ; en vérité, c'est trop difficile, c'est impossible. »

Et la sagesse lui montre, dans la nature, deux choses, deux substances partout répandues dont l'homme fait sa chair et son sang. C'est le pain et le vin. Eh bien ! voilà les deux substances dont Jésus-Christ doit se saisir et dont il faut qu'il fasse aussi, par une mystérieuse transsubstantiation, sa chair et son sang ; sa chair, pour dire à l'homme : « Allons ! viens, mange-la ; » son sang, pour dire à l'homme : « Bois-le, et en mangeant ma chair et en buvant mon sang, nous ne serons plus qu'un... »

Oui, voilà ce que la sagesse conseille. Mais comment réaliser un tel prodige ? C'est alors, mes frères, que la toute-puissance intervient ; et elle intervient pour deux choses admirables qui sont bien le triomphe de l'amour de Dieu.

Elle intervient d'abord pour agir sur les substances du pain et du vin, pour que la substance du pain disparaisse et qu'une autre substance la remplace tout en gardant les espèces, les apparences de la première, c'est-à-dire la substance de

la chair sacrée du Christ. Elle intervient pour que la substance du vin disparaisse à son tour, et qu'une autre substance la remplace tout en gardant les apparences de la première, c'est-à-dire la substance de son sang précieux.

Et ainsi, ô prodige ! ô merveille ! quand Jésus-Christ, au milieu de ses apôtres, eut prononcé les paroles sacramentelles, ce n'était plus du pain, ce n'était plus du vin, c'était sa personne adorable tout entière qu'il leur donnait. Et en réalité, c'est lui qu'ils mangeaient et qu'ils buvaient vraiment ; c'est lui qui était pour eux le breuvage et l'aliment de leur âme.

Seulement, mes frères, s'il faut admirer l'amour infini de Jésus-Christ pour ses apôtres, n'est-il pas à craindre que quand il aura disparu, quand il ne sera plus là, que l'humanité soit privée d'un pareil don et qu'elle ne puisse goûter, elle aussi, comme les apôtres à l'amour de son Sauveur ? N'est-il pas à craindre que la table eucharistique n'existe plus que dans le souvenir des hommes, avec le regret de ne pouvoir s'y asseoir ?

Eh bien ! mes frères, la toute-puissance intervient encore. Et pourquoi faire ? Pour faire des prêtres, sans lesquels il n'y aurait pas de sacrement, pas d'Eucharistie, pas de communion.

Elle prend des hommes, elle ne les change pas comme elle a fait pour le pain et le vin, mais elle les revêt d'un caractère sacré ; et tout à l'heure, quand ils s'en iront à travers le monde, suivant l'ordre du Maître, ils porteront, partout où ils iront, non pas seulement la parole de Dieu, non pas seulement le baptême de Jésus-Christ, mais ils porteront le sacrement de sa chair et de son sang.

Voyez-vous, mes frères, comme l'amour de Dieu s'est épanoui pleinement ! Après cela, plus rien ne manque.

Car, cet amour prolonge dans le monde, à travers tous les siècles, la dernière Cène ; et il la perpétue, non pas seulement sur un point du globe, mais partout à la fois, dans toutes les cités, et jusque dans les moindres hameaux où l'homme a fixé sa demeure.

Et alors, nous n'avons plus rien à envier aux heureux témoins de l'Incarnation du Verbe.

Dans son Incarnation, Jésus-Christ s'est uni la nature humaine, la nature du genre humain tout entier ; mais, dans l'Eucharistie, il met chaque homme en communion avec sa divinité ; il le pénètre de sa vie, et l'homme déifié peut dire et s'écrier, comme saint Paul : « *Vivo, jam non ego, vivit vero in me Christus*, ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi. »

Dans son Incarnation, Jésus-Christ n'a fait que passer sur la terre d'exil ; mais dans l'Eucharistie, il demeure à perpétuité avec nous ; il est dans nos tabernacles, sur nos autels. Il y était à l'époque déjà lointaine de notre enfance, alors qu'en un jour d'inoubliable souvenir, nous sommes venus le chercher parmi les joies et les cantiques de la première communion ; il y est aujourd'hui, il y sera demain, quand le prêtre le prendra pour nous



l'apporter et le livrer une dernière fois aux baisers de nos lèvres mourantes, et aux transports de notre cœur impatient du ciel.

Dans son Incarnation, Jésus-Christ ne s'est offert qu'une seule fois et en un seul lieu de la terre. Mais, dans l'Eucharistie, il s'offre chaque jour, à chaque heure, et sur tous les points de l'univers, partout où il y a un prêtre qui dit la messe, et qui, d'un mot de sa bouche, comme d'un glaive mystique, immole et sacrifie son corps adorable.

Dans son Incarnation, Jésus-Christ ne s'est donné, en communion, qu'à ses apôtres. Mais maintenant, dans l'Eucharistie, il appelle à lui tous les âges et toutes les conditions. Il n'y a pas d'homme si humble, si pauvre, si malheureux qu'il soit, à qui il ne dise : « Tu es le rebut de l'humanité, viens tout de même. Personne ne pense à toi, mais moi, je t'aime. Viens que je te presse sur mon cœur, entre mes bras. Ce n'est pas assez, viens que j'entre en toi, viens que je sois ta nourriture, viens que je fasse de toi un Dieu sur la terre, oui, un Dieu couvert, par ma divine présence, de toutes les gloires du ciel et de la terre. »

Ai-je eu raison de dire, mes frères, que l'Eucharistie, c'est le triomphe de l'amour de Dieu ?

Et cependant, ce n'est pas encore là le dernier terme de cet amour. Toutefois, ne vous y trompez pas, ce n'est point ici-bas qu'il se consomme tout à fait, c'est au ciel, au ciel où Dieu se donnera à nous, non plus seulement sous les voiles du mystère, mais face à face, dans la pleine lumière de la vision béatifique.

En attendant cette dernière communion de l'âme qui entre dans le bonheur même, dans la félicité même, dans la gloire même de Dieu, *intra in gaudium Domini tui*, notre devoir est de faire pour Jésus-Christ quelque chose de ce qu'il a fait pour nous, et comme l'amour ne se paie que par l'amour, eh bien ! aimons-le donc, *ergo diligamus Deum*. Aimons-le autant que nous le pouvons, et de la façon qu'il nous a aimés. Aimons-le pour lui donner, non pas nos biens seulement, non pas notre liberté, nos forces, notre vie, mais pour lui donner la seule chose qu'il désire et qu'il ambitionne : notre âme, notre cœur dans la communion.

En ces jours surtout où l'Eglise vous convie à célébrer la Pâque avec elle, ah ! aimez Dieu. Que son amour soit votre cantique, votre hymne d'action de grâces, que son amour vous inspire, vous conduise et vous mène, que son amour vous fasse lever les yeux vers le ciel où il est, pour que vous lui criiez de toute la puissance de votre être : « Seigneur, je vous ai entrevu dans l'Eucharistie, je vous ai goûté dans la communion, ah ! je vous veux, je vous veux par delà cette vie, par delà la mort, par delà le tombeau ; je vous veux pour me rassasier de vous, pour vous avoir toujours, comme mon seul bien, ma seule joie, ma seule félicité, pendant l'éternité tout entière. » Ainsi soit-il.

## II

## LA CLÉMENTE DE JÉSUS-CHRIST

Mes frères,

Parmi les œuvres d'art qui décorent les églises et les places de Rome, il en est une qui provoque la curiosité et excite l'admiration des pèlerins. C'est la statue de *la Clémence*. Son attitude est majestueuse, la sérénité est sur front, la limpidité dans son regard. Son visage exprime une douceur attirante. Sa bouche est entr'ouverte, comme si elle allait parler. Ce qu'elle voudrait dire, ce qu'elle voudrait faire entendre à tous, est gravé en lettres d'or, sur le socle de marbre qui lui sert de piédestal. On lit en effet au bas de la statue ces trois mots bien suggestifs : « *Expecto, Promitto, Remitto*. J'attends, je promets, je pardonne. »

Cette statue, invinciblement, me fait songer à Notre-Seigneur. Elle nous le représente tel que nous le connaissons, et que l'Evangile nous le dépeint. N'est-il pas la bonté incarnée, la miséricorde infinie ? Et n'est-ce pas lui qui, dans l'Eucharistie où nous l'adorons aujourd'hui, et du haut de la croix où nous le vénérerons demain, nous dit à tous : « J'attends, je promets, je pardonne. *Expecto, Promitto, Remitto* ! »

Oh ! comme ces trois paroles expriment bien les sentiments, les désirs, les vœux de notre Sauveur ! Laissez-moi, ce soir, dans cette pieuse réunion, vous les redire, vous en développer le sens. Je ne trouverai jamais un jour mieux choisi, pour vous en faire goûter le charme et les encouragements.

## I

« *Expecto* ! J'attends !... » Insistons sur cette première parole, pour en méditer le sens et la portée.

« J'attends, » dit Notre-Seigneur. — Mais, qui attend-il ? — Il attend tous ceux pour qui il est venu en ce monde, tous ceux à qui il offre la lumière de ses enseignements, la grâce de ses sacrements, la sublimité de ses exemples, tous ceux qu'il a comblés de ses dons, tous ceux qu'il a rachetés de son sang, dans les douleurs de sa Passion ; il attend toutes les créatures humaines qui lui doivent un tribut d'adoration, des hommages de reconnaissance et d'affection ; c'est dire qu'il attend tous les hommes.

Il attend sans doute les âmes chrétiennes, qui gardent pieusement son souvenir et qui l'évoquent particulièrement en ces jours de tristes anniversaires ; il nous attendait ici, mes frères, et nous n'avons pas manqué au rendez-vous, nous sommes venus veiller avec lui, passer une heure en sa douce société ; il ne nous fera pas, à nous, le reproche qu'il adressait à ses apôtres quand il leur disait : « Vous ne pouvez donc pas veiller une heure avec moi ? »

Il en attendait d'autres, qui ne sont pas venus ; des insoucieux, des indifférents, qui ne songent

qu'à leurs affaires, qu'à leurs plaisirs, et qui n'ont pas un mouvement de cœur pour Celui qui s'est dévoué pour eux, qui les a aimés jusqu'à la mort de la croix. Autrefois, l'église s'emplissait à pareille heure, et de nombreux fidèles venaient chanter des cantiques, prier et adorer le Saint-Sacrement exposé; aujourd'hui, les rangs sont éclaircis, et bien des places restent vides. Pour nous, mes frères, nous aurons fait notre devoir et notre conscience nous rendra bon témoignage.

Jésus-Christ attend : qui attend-il ? — Il attend surtout les dévoyés, les déserteurs, les coupables ; c'est pour eux que ses bras s'ouvrent largement. Revieront-ils enfin à de meilleurs sentiments, ces enfants perdus de l'indifférence et du vice, ces pauvres chrétiens qui ne prient plus, qui n'entrent plus dans l'église, qui méconnaissent les devoirs religieux les plus essentiels, qui traînent après eux la lourde chaîne des plus perverses habitudes ? Il les attend, semblable au père du prodigue, qui, inconsolable du départ de son fils, ne désespérait pas de le revoir un jour.

Il les attend avec une patience qui ne se lasse point, parce qu'en lui la bonté prévaut sur la justice. Il pourrait sévir contre eux sur-le-champ ; mais non, la pitié dont il est pénétré à leur endroit suspend le châtement.

Les habitants d'une ville ayant fermé leurs portes à Jésus et à ses disciples, Jacques et Jean sous le coup de l'irritation demandaient que le feu du ciel descendit ; sans tarder, sur cette ville pour la dévorer. N'avons-nous pas entendu, nous aussi, des chrétiens, étonnés de la longanimité de Dieu vis-à-vis de ses ennemis, dire et répéter : « Mais pourquoi Dieu ne les frappe-t-il pas ? Pourquoi ne met-il pas un frein à leurs débordements ? Pourquoi supporte-t-il si longtemps que son nom soit blasphémé, que son Eglise soit persécutée, que la vertu soit vilipendée ? »

Pourquoi ? A ces impatients Jésus-Christ répondrait ce qu'il a répondu aux apôtres : « Je ne suis pas venu pour perdre les hommes, mais pour les sauver. »

Voilà l'esprit de Jésus-Christ ; c'est un esprit de douceur et de miséricorde envers les pécheurs. Il faut l'en remercier, car s'il infligeait le châtement mérité, à la première, à la cinquième, à la dixième faute, quel est celui d'entre nous qui subsisterait encore ?

O mon Dieu, soyez béni de votre patience !... Vous ne vous pressez pas de punir le coupable, et tant mieux pour nous ! Vous attendez que le pauvre dévoyé réfléchisse, qu'il sente le vide des jouissances mondaines, que ses illusions soient tombées, que le feu de ses passions s'éteigne, qu'il soit pris de dégoût à la vue de ses fautes et que le repentir le ramène au Dieu qui a réjoui ses jeunes années, au Dieu de sa première communion.

Cette attente de Dieu n'est pas toujours trompée. Tous les ans, et spécialement en ce temps, il y a de pauvres pécheurs qui reviennent à lui, après une longue absence. Et qui sait ? il y a

peut-être dans cet auditoire, des âmes qui ont rompu depuis longtemps avec les pratiques religieuses et qui, réfléchissant à cette pensée que Dieu ne les repousse pas, mais les attend miséricordieusement, ne résisteront plus aux inspirations de la grâce et diront résolument la parole du prodigue : « *Surgam et ibo ad patrem*. Je me lèverai et j'irai au Père qui m'attend et me fera le plus bienveillant accueil ! »

## II

Nous connaissons maintenant le premier mot prononcé par la clémence : « *Expecto* ! J'attends. » Le second : « *Promitto*, je promets, » mérite bien de fixer notre attention.

Une promesse ! c'est un acte de bonté, c'est une preuve d'affection. Une promesse ! c'est une parole qui flatte, qui charme et qui encourage.

Or, Jésus-Christ qui est la clémence incarnée, nous promet quelque chose, *promitto*. Que peut-il bien nous promettre ? Les richesses, les biens de la terre ? — Non ; celui qui n'a eu qu'une crèche pour berceau, et qu'un linceul d'emprunt pour sa sépulture, celui qui n'avait pas une pierre pour y poser sa tête et qui a dédaigné les biens de ce monde, ne s'est point engagé à en faire don à ses disciples. — Leur promettra-t-il des plaisirs, des dignités, des honneurs ? Pas davantage. Le disciple doit suivre le Maître, et puisque le Maître a été voué à la peine, au travail, aux humiliations, à la souffrance, le disciple ne peut avoir la prétention d'y échapper.

Non, mes frères, il ne faut pas nous abuser à ce point et croire que parce que nous servons Dieu fidèlement, que nous accomplissons nos devoirs mieux que d'autres, nous devons être à l'abri de tout mécompte, de tout insuccès, de toute épreuve.

Toute vie humaine a ses labeurs, ses vicissitudes, ses angoisses, ses larmes, ses souffrances et Jésus-Christ n'a pas pris l'engagement de nous y soustraire. Mais, cependant, il nous a fait des promesses qui ont bien leur valeur ; il nous a promis sa grâce : une grâce de résistance en face des tentations ; une grâce de protection dans les dangers ; une grâce d'assistance et de résignation dans les épreuves et les maladies ; une grâce de consolation dans les tristesses ; une grâce de lumière dans nos incertitudes ; une grâce de paix intime et de douce satisfaction après le devoir accompli.

Ce n'est rien encore, mes frères ; la plus réconfortante promesse, la voici : pour nous dédommager amplement des misères de la vie présente, pour récompenser nos vertueux efforts, et couronner nos mérites acquis dans la lutte contre le mal et dans la pratique du bien, il nous a promis, dans l'autre vie, une éternelle béatitude.

Après cela, qu'importent les tribulations, les revers, les malaises, les persécutions, les souffrances, les privations ? Qu'importe que l'homme vertueux soit ici-bas à la peine, pendant que le méchant prospère et triomphe ? Nous savons



qu'une épreuve légère et momentanée nous vaudra un poids immense de gloire; nous savons que Dieu, qui a vu couler nos larmes, qui a été témoin de nos efforts, qui a écrit, au livre de vie, nos bonnes œuvres, nous récompensera magnifiquement... Il l'a promis, *promitto*, et nous ne doutons pas qu'il tienne sa promesse. Cette perspective d'un bonheur inexprimable réservé à notre fidélité, est bien faite pour relever nos courages abattus, pour nous soutenir dans nos défaillances, pour stimuler notre zèle et nous attacher inébranlablement à nos devoirs, quelles que soient les difficultés et les déceptions qui se rencontrent.

### III

Aurions-nous fléchi dans le chemin de la vertu? Aurions-nous à déplorer des écarts, des fautes même très graves? Ah! voici une parole de la divine Clémence, qui nous encourage et nous rassure: « *Remitto*, je pardonne. »

Vous pardonnez, ô mon Dieu? Nous sommes heureux de le savoir; car, que deviendrions-nous, si vous étiez sans indulgence pour ceux qui contreviennent à vos commandements, qui vous offensent si souvent? et nous en sommes tous là!

Vous pardonnez, Seigneur; mais combien de fois? — « Je pardonne toujours. »

Le Sauveur met en pratique la leçon qu'il donna un jour à ses apôtres. Il venait de parler du pardon des injures et de la nécessité d'aimer ses ennemis. Saint Pierre, que cette doctrine étonnait, car la loi juive permettait la vengeance et les représailles, l'interpelle :

« Alors, dit-il, quand on m'aura offensé, je devrai pardonner? — Certainement, vous devrez pardonner à votre ennemi. — Mais combien de fois devrai-je pardonner? Sept fois, n'est-ce pas assez? » En disant sept fois, l'apôtre croyait atteindre la dernière limite de la charité.

« Non pas seulement sept fois, répond le Sauveur, mais soixante-dix fois sept fois. »

S'il nous ordonne à nous, misérables créatures, de pardonner jusqu'à soixante-dix fois sept fois, lui, qui est meilleur que nous, puisqu'il est la bonté infinie, pardonne toujours; « il pardonne mille fois, dit saint Jean Chrysostome, si mille fois on se repent : *millies peccasti, millies respisce*. »

Vous pardonnez, Seigneur; mais pardonnez-vous tous les péchés? Faites-vous exception pour ces prévarications, pour ces attentats monstrueux, qui apparaissent comme des phénomènes effrayants dans l'ordre des crimes? — « Je pardonne tous les péchés quelque énormes qu'ils soient; lisez mon Evangile, et vous verrez que j'ai eu des sentiments de compassion et une parole de pardon, pour toutes les hontes, pour toutes les perversités. »

Allez donc, ô pauvres pécheurs, allez à Jésus-Christ avec confiance! il ne vous refusera pas le pardon qu'il a libéralement octroyé à ceux qui avaient commis les mêmes fautes que vous.

Etes-vous des infidèles? Les mages l'étaient, et Jésus n'a pas repoussé leurs adorations. — Etes-vous un ravisseur du bien d'autrui? Regardez le publicain, le Sauveur l'a accueilli. — Avez-vous mené une vie de désordres, foulant aux pieds les saintes lois de la pudeur? Eh bien! vous êtes Madeleine, et Jésus-Christ a pardonné à Madeleine. — Avez-vous, dans un moment de faiblesse, renié le Dieu de votre première communion, et protesté que vous rompiez avec lui? Vous, mais vous êtes Pierre, et vous n'ignorez pas que Pierre repentant a trouvé grâce et a été élevé à la première dignité dans l'Eglise. — Etes-vous un persécuteur, un blasphémateur, un ennemi acharné de la religion, un sectaire? Vous avez un nom, vous aussi; vous vous appelez Paul. Jésus-Christ a pardonné à Paul, et en a fait un apôtre. — Seriez-vous un criminel, en révolte contre la famille, contre la société, violateur des lois divines et humaines? Seriez-vous un meurtrier aux mains rougies du sang de vos frères? Vous êtes le larron crucifié à côté de Jésus-Christ, et vous savez que, du haut de sa croix, Jésus-Christ lui a pardonné, parce qu'il avait reconnu ses crimes et témoigné du repentir.

Il n'y a de réprouvés que ceux qui veulent l'être, ceux qui s'obstinent dans l'impénitence, qui repoussent le pardon que leur offre la divine clémence.

Mais encore, y a-t-il un moment dans la vie où Dieu, rebuté par les résistances du pécheur, l'abandonne à sa triste destinée? — Non, la miséricorde de Dieu est inépuisable, elle poursuit le pécheur jusqu'au dernier jour, jusqu'à la dernière heure, jusqu'à la dernière minute; elle attend de lui un cri, un soupir, un élan du cœur, pour lui pardonner. Peut-on savoir ce qui se passe entre Dieu et une âme au moment suprême? Le pardon reste offert jusqu'à ce moment, et jusqu'à ce moment il peut être reçu.

Dans un des monastères de la Visitation, au temps de sainte Chantal, il y avait une humble et sainte religieuse, qui se nommait Marie-Denis de Martignat. Elle eut un jour la révélation que voici.

Charles-Amédée duc de Nemours s'étant battu en duel avec le duc de Beaufort, fut percé d'un coup d'épée et tué raide. Or le matin du jour où avait eu lieu ce triste duel, et près d'une semaine avant que la nouvelle en parvint à Annecy, la Mère de Martignat vint tout en larmes trouver la supérieure et lui dit : « Ma Mère, je viens vous apprendre que le duc de Nemours s'est battu en duel et a été tué raide. Mais, ne craignez rien : au moment où l'épée le toucha, dans cet éclair, il a eu le temps d'élever son âme à Dieu et d'obtenir son pardon... »

Ainsi, mes frères, tant est grande la miséricorde divine, la grâce du pardon est offerte au pécheur jusqu'à son dernier souffle et ce sera sa faute s'il en est frustré.

Et alors, mes frères, comment ne pas admirer la bonté de Dieu, qui poursuit et sollicite l'âme

coupable, jusqu'à la minute finale de sa terrestre vie ? Et pourquoi donc tant de pécheurs encore hésitent à implorer sa miséricorde ?

Mes frères, nous allons nous séparer. Mais que ces trois mots, qui sont la devise du Dieu très clément : « *J'attends, je promets, je pardonne,* » restent gravés dans votre esprit et reviennent souvent dans vos souvenirs. Si vous n'avez pas encore fait la démarche que tout chrétien doit faire au temps de Pâques, dites-vous que Jésus-Christ vous attend au tribunal de la Pénitence et à la table de communion ; et s'il y a quelque obstacle à vaincre, quelque répugnance à surmonter, un acte d'énergie à poser, pour mériter le pardon de vos fautes, songez à la promesse que Dieu vous fait et qui se vérifiera : la peine du cœur, la joie de la conscience immédiatement, et plus tard le bonheur du ciel. Ainsi soit-il !

## SERMON SUR LA PASSION

### LE MARTYRE DE JÉSUS-CHRIST

*Vidimus eum... virum  
dolorum.*

Nous avons vu l'homme  
de douleur.

(Is., LIII, 3).

Mes frères,

Le prophète Isaïe qui, sept siècles à l'avance, a raconté la passion du Fils de Dieu, l'appelle d'un nom qui lui est resté et qui n'appartient qu'à lui, il l'appelle : l'homme de douleur. *Vidimus eum virum dolorum.*

Eh bien ! c'est de cet homme de douleur que je vais vous parler, ce soir. Car c'est aujourd'hui l'anniversaire de sa mort sanglante. Ah ! puissé-je en ce jour de deuil où l'Eglise, plus que jamais, pleure son bien-aimé, puissé-je remuer, émouvoir vos cœurs, puissé-je amener des larmes dans vos yeux, puissé-je vous faire sentir assez le drame tragique du Calvaire, pour que de vous-mêmes vous vous prosterniez au pied de la croix, et qu'à genoux, en vous frappant la poitrine, en signe de votre confusion et de votre repentir, vous imploriez de sa miséricorde et de son amour le pardon de vos fautes !

Jésus-Christ, mes frères, est bien vraiment l'homme de douleur, et nous allons voir que tout son être a été déchiré, broyé sous les coups violents de la colère des hommes et de la colère de Dieu ; nous allons voir qu'il a souffert, et dans son âme et dans son corps, le plus cruel martyre qui se puisse imaginer.

### I. — Martyre de l'âme

Les souffrances et les tortures de l'âme sont assurément les plus affreuses que l'on puisse endurer. Eh bien ! il n'en est aucune que le Sauveur n'ait subie. Tristesses et agonie du cœur, humiliations de l'esprit, rien ne lui a été épargné.

1. Regardez un instant, mes frères, Jésus-Christ au jardin des Olives, là où il est venu prier avec ses apôtres, après la Cène, après l'institution de l'Eucharistie.

Tout à l'heure, c'était le cantique de l'action de grâces qui retentissait sur ses lèvres ; il chantait à son Père l'hymne de la reconnaissance et de l'amour.

Et maintenant, maintenant que l'heure est venue, l'heure de la puissance des ténèbres, l'heure de la suprême expiation, maintenant il est tout tremblant de crainte et d'effroi.

Il s'est jeté à genoux, et la face contre terre, il prie, *positis genibus orabat.*

Il prie, et sans doute son Père va l'exaucer. Est-ce qu'il n'a pas dit que son Père l'écoutait toujours ? Est-ce que chaque fois qu'il s'est adressé à son Père, celui-ci ne lui a pas répondu : « Va, je t'entends, tu es mon Fils bien-aimé ? »

Mais cette fois, le ciel est sourd à sa prière ; il pousse des soupirs, et il est obligé de dire que son âme est triste jusqu'à en mourir.

Pourquoi donc une pareille tristesse ? Pourquoi donc cette épouvante ? Pourquoi donc ce frisson d'une nature jusque là si intrépide et si forte ?

Mais c'est qu'une effroyable vision passe devant ses yeux. — Dieu, mes frères, à nous qui ne sommes que des hommes, Dieu, par bonté, cache, dérobie à notre regard les maux qui nous atteindront plus tard, et dont la continuelle pensée nous rendrait l'existence insupportable. Mais, pour son Fils, Dieu, comme autrefois les bourreaux qui étalaient les instruments de torture sous les yeux de leurs victimes, Dieu lui dévoile toutes les horreurs du supplice qui l'attend.

Il se voit trahi, délaissé, il se voit injurié, calomnié, condamné ; il sent sur sa chair qui frémit les coups des misérables qui ne laisseront pas, dans ses veines, une seule goutte de sang ; il entend les cris, cris de haine sauvage de la foule qui lui refuse toute grâce et toute pitié, et alors, suivant le mot du prophète, la frayeur de la mort tombe sur lui, *formido mortis.*

« Père, s'écrie-t-il, que ce calice s'éloigne de moi ! *Transeat a me calix iste !* » Mais il se reprend. Que deviendrions-nous, s'il allait repousser de ses lèvres le calice des vengeances éternelles ? Et il ajoute : « Que votre volonté s'accomplisse ! *Fiat voluntas tua !* »

Et voilà qu'en effet la volonté divine pèse sur lui d'un poids plus écrasant encore. Voilà qu'elle l'accable sous un monstrueux fardeau.

Lorsqu'à certains jours les Juifs voulaient apaiser le Seigneur, le grand-prêtre choisissait une victime, il étendait la main sur sa tête, il la chargeait des crimes de la nation et la vouait à l'exécration du peuple.

Eh bien ! Dieu charge son Fils, devenu à ses yeux comme le pécheur universel, de la multitude des crimes qui ont déshonoré la race humaine : révolte de nos premiers parents, fraticide de Caïn, abominations de Sodome et de Gomorrhe, infamies des Pharaons, idolâtrie voluptueuse de



Salomon, turpitudes d'Athènes et de Rome, rien n'est oublié, toutes les iniquités de la terre fondent sur lui, le couvrent et le submergent ainsi qu'un torrent fangeux qu'a grossi la tempête.

Et ce n'est pas tout. Sans doute le passé du genre humain est horrible : quarante siècles d'orgueil et d'impuretés, quarante siècles d'idolâtrie et de culte de Satan... Mais l'avenir ?

Ah ! l'avenir, Jésus-Christ l'embrasse du regard, et que voit-il ? Est-ce que les siècles chrétiens, illuminés des clartés de l'Evangile, baptisés dans le sang d'un Dieu, seront exempts d'iniquités ? Hélas ! non, et l'histoire nous l'apprend assez. Que de blasphèmes et d'outrages contre Dieu ! que de haines à mort dans les familles et dans les nations ! Que de guerres inhumaines, que de rapines, de meurtres et de débauches ! que d'hérésies et de schismes ! que de persécutions et d'attentats contre l'Eglise et la plus sainte des libertés, la liberté des âmes !... Et Jésus-Christ fléchit, il succombe sous un pareil fardeau.

Du moins, si son sang, le sang qui va inonder Jérusalem et le Calvaire, si son sang sauvait les âmes, toutes les âmes !... Mais non, des milliers et des milliers d'hommes, dans tous les temps et parmi tous les peuples civilisés ou barbares, se perdront pour jamais, et tomberont dans les abîmes d'un enfer éternel.

Et Jésus qui sait cela, Jésus dont la tendresse et l'amour sont infinis, Jésus qui voudrait prendre, dans les bras de sa charité, toutes les âmes pour les porter au ciel, Jésus, en pensant que sa mort sera inutile pour beaucoup, frémit de douleur et il agonise.

Il se tourne vers son Père : « Grâce, lui crie-t-il, c'en est trop, que ce calice s'éloigne de moi !... » Mais son Père ne lui répond pas. Il s'en va vers ses apôtres, mais ses apôtres n'ont pas pu veiller seulement une heure avec lui, et ils dorment, et de plus en plus troublé au milieu des ténèbres de la nuit, en face des tombeaux de ses ancêtres, son cœur, sous la pression d'une force mystérieuse, éclate, et de tous ses membres coule, ruisselle une sueur de sang.

Et il s'adresse encore à son Père : « Père, s'écrie-t-il une dernière fois, grâce, grâce ! Eloignez de moi ce calice ! »

Cette fois, Dieu lui répond : il lui envoie un ange du ciel. Est-il donc sauvé ? Va-t-il échapper au supplice dont la terrifiante vision le fait défaillir ?

Non, mes frères ; si Dieu lui envoie un ange, ce n'est pas pour l'arracher à la mort, c'est pour qu'il y marche de lui-même, avec un courage invincible ; c'est pour qu'il vide à longs traits la coupe maudite qui est pleine de la liqueur empoisonnée des péchés des hommes.

O Christ, debout ! Voici l'ennemi qui approche, debout ! Et c'est une nouvelle tristesse, une nouvelle douleur qui va faire saigner votre cœur.

Etre maudit, persécuté, frappé par ses ennemis, alors même que ceux-ci iraient jusqu'aux dernières extrémités, c'est encore supportable, et le

juste, au milieu de ses bourreaux qui le martyrisent, garde un visage calme et serein ; mais être trahi, livré par quelqu'un qu'on aime, c'est une atroce douleur, et ce fut la douleur du cœur de Jésus.

Un de ses apôtres, en effet, Judas, obéissant à une vile passion, au démon de l'avarice, était allé trouver les Princes des prêtres et il leur avait dit : « Que voulez-vous me donner, et je vous le livrerai ? » On lui avait promis trente deniers. Trente deniers, le prix des esclaves ! Trente deniers, celui qui a créé le monde ! Trente deniers, le grand Dieu du ciel et de la terre !... Et le marché avait été conclu.

Et au moment où Jésus-Christ priait, et suait du sang pour nous, pour apaiser la justice divine, Judas venait gagner son argent.

Le voilà tout près du Maître, il le salue.

Comment ! il ose se présenter devant celui qu'il a vendu ?... Oui, mes frères, et il osera bien davantage.

Savez-vous le signe qui doit désigner Jésus-Christ aux gens armés qu'il traîne après lui ? — C'est un baiser.

Un baiser, à pareille heure ! Un baiser, après un pareil marché, après le plus infâme des trafics !

Aussi Jésus-Christ s'en plaint, il pousse un soupir comme il n'en est jamais sorti d'aucune poitrine humaine : « Eh quoi ! mon ami, c'est par un baiser que tu me livres ! »

Si seulement quelque chose avait frêmi dans Judas, si seulement il avait eu honte de ce qu'il venait de faire, si seulement il s'était caché le visage, et s'il s'était enfui pour détester son crime !

Mais non, il consomme sa trahison, il embrasse Jésus, et le livre ainsi à ses ennemis.

Quelle douleur pour Jésus ! Un des siens, un de ceux qu'il avait choisis, instruits, qui mangeaient avec lui, à qui il avait donné sa confiance et son amitié, un de ceux-là l'avait trahi pour un peu d'argent, et il l'avait livré par le signe de l'amour !

Ah ! sans doute, les autres apôtres vont-ils défendre leur Maître, risquer leur vie pour le sauver ? Est-ce qu'ils n'ont pas dit tout à l'heure qu'ils le suivraient partout, et qu'au besoin ils mourraient pour lui avec joie ?

Mais non, ils l'abandonnent, ils prennent la fuite, et Jésus-Christ est seul, tout seul, au milieu des forcenés qui se jettent sur lui et le chargent de liens.

Il est tout seul : c'est en vain qu'il chercherait une figure amie. O disciples, ô apôtres, vous avez donc tout oublié, les prophéties du Maître, ses miracles, sa transfiguration sur le Thabor ? Vous avez donc oublié l'ineffable don qu'il vient de vous faire de sa chair et de son sang ? Est-ce que vous n'avez pas communie ?...

Eh bien ! oui, mes frères, les apôtres ont tout oublié. Après la trahison, c'est l'ingratitude la plus noire, l'abandon le plus lâche, et Jésus-Christ, accablé d'insultes, est traîné dans la ville de Jérusalem, pour y être rassasié d'humiliations et d'opprobres.

2. Il y a dans l'âme d'autres souffrances que celles du cœur : ce sont celles de l'esprit, et rien ne brise un homme comme ces humiliations profondes qui en font un être tombé au dessous même de ce qu'il y a de plus vil et de plus abject.

Eh bien ! suivez Jésus-Christ dans cette voie douloureuse de l'humiliation et de l'anéantissement.

Saint Paul, en contemplant son Maître, s'est écrié : « Il s'est anéanti, il a pris la forme d'un esclave, *erinanivit semetipsum.* »

Et c'est vrai. Regardez donc Jésus-Christ, c'est un homme déshonoré. Les foules l'acclamaient naguère comme un prophète ; elles voyaient en lui le Messie de Dieu, et elles voulaient, dans leur enthousiasme, le faire roi ; et voilà que tout d'un coup il est dépouillé de sa gloire. Ce n'est plus qu'un malfaiteur qu'une vile populace a garrotté et qu'elle traîne dans les rues de Jérusalem, avec la complicité et l'approbation des représentants de la loi, de la justice et de la religion. Quelle chute ! Et comme il semble bien perdu dans l'estime publique !... Et c'est à ce point que Pierre, le chef des apôtres, Pierre, le confident de ses pensées, Pierre, l'héritier de sa puissance, Pierre, qui lui a dit autrefois : « Vous êtes le Christ, fils du Dieu vivant » ; Pierre qui a protesté que quand tous les autres l'abandonneraient, lui, du moins, serait là pour lui faire un rempart de son amour et mourir en le défendant, s'il le fallait, c'est à ce point que Pierre rougit de lui !

Il avait suivi de loin la troupe qui emmenait son Maître ; il était entré dans la cour du grand-prêtre, et voilà qu'une servante l'interpelle, et elle dit qu'il doit être de la suite de Jésus de Nazareth.

O Pierre, c'est le moment de vous montrer ; c'est le moment de déclarer publiquement, fièrement, à haute voix, que ceux qui ont mis la main sur Jésus sont en train de commettre un crime, et le plus horrible des crimes, un crime de lèse-divinité !

Et Pierre, si seulement il se taisait ! Mais non, il ouvre la bouche, et que dit-il ? Ecoutez bien : par trois fois, il atteste, il jure qu'il ne connaît pas cet homme-là : *Non novi hominem.*

Que vous en semble, mes frères ? Fallait-il que Jésus fût descendu bas dans la honte et dans l'opprobre ! Aussi dut-il se sentir tellement humilié qu'il ne dit rien à Pierre ; il le regarda seulement, mais avec une telle douleur que Pierre sortit aussitôt pour pleurer des larmes qui ne cessèrent plus jamais de couler.

Regardez maintenant Jésus-Christ, au tribunal de Caïphe ; c'est un homme accusé, c'est un homme avec qui l'on ne garde plus de mesure. Le grand-prêtre lui demande quelle est sa doctrine, ce qu'il enseigne. Jésus-Christ répond qu'il ne s'est jamais caché, que son enseignement a été public, qu'on n'a qu'à interroger ceux qui l'ont entendu.

A ces mots, un valet du prétoire, un de ces valets comme il n'en manque jamais pour cour- tiser la fortune et le pouvoir, et qui se vengent sur

les petits et les faibles de tout l'encens qu'ils font indûment fumer devant les grands d'ici-bas, lève la main et il soufflette le Sauveur. « Eh quoi ! s'écrie saint Jean Chrysostome, un soufflet sur la face d'un Dieu ! Jéroboam, pour avoir voulu frapper un prophète, vit son bras se dessécher ; Oza, pour avoir touché l'arche, fut frappé de mort ; et un valet peut impunément souffleter Jésus-Christ ! » Quelle humiliation !

Après les soufflets, la calomnie. Caïphe fait venir de faux témoins, et ceux-ci, que disent-ils ?

Ils disent que Jésus-Christ est un séducteur, qu'il a essayé de soulever le peuple, qu'il a empêché de payer le tribut à César. Quelle imposture ! Eh quoi ! Jésus-Christ un séducteur, lui qui a fait une loi aux hommes de s'aimer les uns les autres !

Jésus-Christ un révolté, lui qui a commandé de rendre à César, ce qui est à César !...

Que disent-ils encore ? Ils disent qu'il s'est fait fort de renverser le temple et de le rebâtir en trois jours. Ah ! ils peuvent tout se permettre, tout oser, toutes les insinuations les plus perfides, les plus malveillantes, Jésus ne dit rien, *Jesus autem tacebat.* Il n'y a que quand le grand-prêtre l'adjure de dire s'il est le Christ, qu'il répond par cette parole si simple, mais en même temps si grande et si solennelle qu'elle emplit de ses échos tous les temps et tous les espaces : « *Ego sum, je le suis.* » Mais alors le grand-prêtre crie au blasphème, il s'indigne, il déchire ses vêtements et déclare qu'il a mérité la mort, *reus est mortis.*

Regardez Jésus-Christ au milieu de ses gardes, pendant la nuit qui précéda le crucifiement ; c'est un homme dont on rit et dont on se moque. On lui a attaché les mains, on lui a bandé les yeux, et chacun s'approchant de lui, le frappe en ricanant : « Prophète, dis-nous qui t'a frappé ? » O douleur ! le Fils de Dieu, tombé au pouvoir de pareils hommes !... et le ciel se tait, il laisse faire.

Regardez Jésus-Christ devant Pilate, devant Hérode ; l'outrage se continue, c'est un homme qu'on méprise, et le mépris, n'est-ce pas la dernière et la plus douloureuse des humiliations ?

Jésus-Christ est méprisé quand Hérode, après l'avoir interrogé, le prend pour un halluciné, un simple d'esprit, et le fait revêtir d'une robe blanche pour que toute sa cour et toute la ville le raillent.

Jésus-Christ est méprisé quand Pilate use, vis-à-vis de lui, des deux expédients que vous savez bien. Pilate avait reconnu l'innocence du Sauveur. Sans doute voulait-il l'arracher à la mort. Mais que fait-il ? Il met en parallèle Barabbas avec Jésus-Christ, en demandant aux Juifs lequel des deux ils voulaient délivrer ; et les Juifs crient de tous les points à la fois : « Barabbas, Barabbas ! *Non hunc, pas lui, pas le Christ !* »

Quelle humiliation pour Jésus-Christ ! Barabbas, un voleur de grands chemins, un scélérat qui a commis des meurtres, à la bonne heure, à lui le pardon, à lui la délivrance ! Mais pour Jésus-Christ qui est innocent, qui est la tendresse et la bonté infinie, pas de grâce, pas de pitié, mais la croix ; qu'il soit crucifié !



Est-ce possible, mes frères, Jésus-Christ et Barabbas ? Et c'est le voleur, c'est l'assassin qu'on préfère, qu'on met en liberté, et c'est Jésus-Christ qu'on charge de l'instrument de son supplice, et qu'on va crucifier sur le Calvaire.

N'ayant pas réussi comme il le pensait, Pilate, dans son génie inventif, a recours à un second expédient. Il avait dit aux Juifs : « Je ne trouve en lui rien de mal, *nullam invenio in eo causam*. » C'était clair, c'était net, son honnêteté se révoltait à la pensée d'exécuter un innocent. Pourquoi ajoute-t-il : « Je le ferai châtier ? »

Vous l'entendez bien, mes frères, pour Jésus-Christ non seulement il n'y a pas de justice, mais il n'y a pas même d'humanité. Il est innocent : le fouet ! il n'a rien fait qui ne fût bien : le fouet ! il n'y a, dans ses réponses, que des paroles sages : le fouet, le fouet jusqu'au sang, jusqu'à l'épuisement !...

Jésus-Christ est méprisé, quand les soldats romains le dépouillent de ses vêtements, quand ils mettent une couronne sur sa tête, et quelle couronne ! une couronne d'épines ; quand ils mettent un sceptre entre ses mains, et quel sceptre ! un roseau dérisoire ; quand ils mettent sur ses épaules un manteau royal, et quel manteau ! un lambeau d'étoffe rouge, un haillon de pourpre ; et quand, dans cet accoutrement, ils viennent s'incliner devant lui, en lui disant d'un ton et avec l'accent de la moquerie : « Salut, roi des Juifs ! » et ils lui crachent au visage, *Ave, rex Judæorum !*

C'est alors, et dans cet état, que Pilate ramène devant les Juifs Jésus-Christ raillé, souffleté, vêtu de pourpre, couvert de plaies et de sang, et il leur dit : « *Ecce homo*, voilà l'homme. » Il espérait, sans doute, exciter leur pitié, les fléchir, les désarmer. Mais si clairvoyant qu'il fût, il ne connaissait pas encore les Juifs orgueilleux. Les Juifs tiennent bon. Qu'est-ce que cela leur fait que Jésus-Christ soit dans le plus lamentable état ? Ce qu'ils veulent, c'est sa mort, et ils l'auront.

N'ai-je pas eu raison de dire, mes frères, que le Sauveur a été rassasié d'opprobres ? N'ai-je pas eu raison de dire qu'il a enduré, dans sa Passion, et alors même que sa chair eût été épargnée, un affreux martyre ?...

## II. — *Martyre du corps*

Mais, mes frères, si Jésus-Christ a souffert dans son âme, il a souffert aussi dans son corps.

Le prophète Isaïe l'a comparé au ver de terre qu'on foule aux pieds, au lépreux dont la chair ulcérée tombe en lambeaux, à l'agneau qu'on immole : c'est l'homme de douleur ; et le prophète Jérémie qui l'a vu, lui aussi, dans cet état, lui fait dire : « Vous tous qui passez, arrêtez-vous et voyez s'il est une douleur semblable à ma douleur. »

Eh bien ! mes frères, entendons la voix de Jésus-Christ, et puisqu'il le demande, regardons ses souffrances.

Est-il une douleur semblable à la douleur de sa flagellation ? Jésus-Christ est attaché à une colonne, et les misérables qui l'entourent, le frappent avec une violence inouïe ; ses os sont mis à nu, ses nerfs sont rompus, ses veines brisées, et tout son corps, depuis la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête, n'est qu'une plaie hideuse, et les saints qui en ont eu une vision lointaine, qui ont essayé de nous dépeindre ce supplice, en ont frémi d'épouvante et d'horreur.

Est-il une douleur semblable à la douleur du couronnement d'épines ? On a pris des épines aiguës, on les a entrelacées pour en faire un diadème, et ces épines, on les enfonce par force dans sa tête et dans son front, et chaque pointe fait une blessure, et chaque blessure est un nouveau tourment, un insupportable supplice.

Est-il une douleur semblable à la douleur de ses chutes répétées ? Le chemin du Calvaire est difficile, et la victime épuisée. Jésus-Christ trébuche, il tombe, on le relève avec des coups ; il trébuche et tombe encore, et il serait mort, il eût expiré sous le poids de la croix, sans l'aide et le secours du Cyrénéen compatissant.

Est-il une douleur semblable à la douleur du dépouillement de ses vêtements ? On lui arrache brutalement sa robe, et toutes les plaies de son corps se rouvrent à la fois.

Est-il une douleur semblable à la douleur de son crucifiement ? Le doux agneau s'est étendu de lui-même sur l'arbre de son sacrifice. On lui demande ses mains, et il les donne ; un coup de marteau, et les voilà clouées à la croix. On lui demande ses pieds, il les avance ; un coup de marteau, et les voilà cloués à la croix. Et la croix se dresse, et de tout son corps mutilé, meurtri, déchiré, le sang coule presque jusqu'à la dernière goutte.

Est-il enfin une douleur semblable à la douleur de son agonie ? Elle dura trois heures, sans aucune consolation, ni du ciel ni de la terre.

Au ciel, toutes les voix se taisent, et il se sent si délaissé qu'il pousse ce cri d'angoisse : « Mon Père, mon Père, pourquoi m'avez-vous abandonné ? »

Sur la terre, on l'insulte encore : « Toi qui as sauvé les autres, sauve-toi donc toi-même. — Si tu es le Fils de Dieu, descends de ta croix, et nous croirons en toi. »

La fièvre le dévore, il a soif, et qu'est-ce qu'on présente à ses lèvres brûlantes ? Du fiel et du vinaigre.

Sa mère est là, sa mère qui partage son martyre, mais qui ne peut rien pour adoucir les douleurs de son cher bien-aimé. Ah ! si elle pouvait le prendre entre ses bras, le couvrir de ses baisers ! Non, non, il faut que Jésus-Christ meure comme un réprouvé, comme un maudit.

Et Jésus-Christ incline la tête, il pousse un grand cri, il rend le dernier souffle, et il expire.

Tout est consommé. Car, c'était fait, Jésus-Christ avait bu jusqu'à la lie le calice d'amertume, et il avait épuisé en lui, dans tout son être,

tout le trésor de souffrances que la justice impitoyable de Dieu exigeait pour le rachat de l'humanité.

Et maintenant, mes frères, puisque Jésus-Christ a pris notre place, et qu'en se chargeant de nos péchés, il est devenu l'homme de douleur, je vous demanderai trois choses pour lui.

S'il a été blessé pour nous jusqu'à en mourir, approchons-nous par la pensée de la croix où il agonise, et sur chacune de ses plaies, sur ses mains sanglantes, sur ses pieds percés, sur son front déchiré, sur ses épaules meurtries, sur sa poitrine, sur son cœur ouvert, répandons nos larmes, des larmes de repentir et de compassion, mettons un baiser, le baiser de la reconnaissance et de la fidélité.

S'il a été, pour nous, trahi, livré, abandonné, jurons de ne jamais rougir de lui, jurons de l'aimer de toutes nos forces, de le défendre de tout notre pouvoir !

Saint François d'Assise, autrefois, s'écriait, dans les rues des villes qu'il traversait : « Jésus n'est pas aimé ! » et sainte Madeleine de Pazzi répétait après lui, dans son cloître : « L'amour n'est pas aimé ! » Ah ! ne méritons pas un pareil reproche. C'est aujourd'hui le temps de nous montrer, de montrer notre foi ; c'est aujourd'hui le temps de nous déclarer chrétiens, et de dire, en protestant contre toutes les audaces et tous les attentats de l'impiété présente : « J'aime le Christ, et je suis à lui, à la vie, à la mort ! »

Enfin, s'il a été, pour nous, humilié, rassasié d'opprobres, si on en a fait un roi de théâtre pour s'en moquer davantage, tout à son aise, prenons à témoin le ciel et la terre qu'il est notre roi, le roi de nos pensées, de nos jugements et de nos volontés.

O Christ Jésus, en ce jour anniversaire de votre mort, quand vos ennemis triomphent et croient en avoir fini avec vous, permettez-moi de venir à vous et de vous dire avec l'accent de l'amour :

Salut, roi de mon âme ! La pourpre de votre sang vous fait un manteau royal à nul autre pareil ; le roseau de vos mains est un sceptre plus fort, plus puissant que tous ceux des maîtres et des rois de la terre ; les épines de votre front sont une couronne plus belle, plus glorieuse que les fragiles diadèmes d'ici-bas ; l'arbre de votre croix est un trône, un trône toujours debout, un trône inébranlable, quand autour de lui tous les autres trônes se sont écroulés ou bien menacent ruine.

Salut donc, roi de mon âme !... Vous avez été souffleté, flagellé, on vous a craché au visage, mais, malgré cela, allez, je vous reconnais bien. Vous êtes roi, le Roi des rois ; à vous l'honneur, les louanges, l'amour ; à vous mon cœur, ma vie, mon dernier soupir, *Ave, Rex*, à vous mon âme, maintenant et dans l'éternité ! Ainsi soit-il.

## AUTREFOIS ET AUJOURD'HUI

### XVI

#### LA COMMUNION PASCALE

Mes frères,

L'Eglise ne nous impose le précepte de la confession que pour nous mettre en mesure d'en accomplir un autre, le précepte de la communion. Quand elle nous a dit : « *Tous tes péchés confes-seras,* » elle ajoute immédiatement : « *Ton Créateur tu recevras.* » Elle nous envoie coupables au tribunal de la pénitence, pour nous ramener purifiés à la table de communion.

La communion pascale, voici, mes frères, un des devoirs les plus essentiels, les plus impérieux. C'est à ce point que l'accomplissement de ce devoir est un des signes où l'on reconnaît infailliblement le vrai chrétien.

Point de chrétien digne de ce nom sans dimanche, je l'ai dit ; point de chrétien non plus sans la communion pascale. Allez-vous à la messe le dimanche ? Faites-vous vos Pâques ? Voilà la preuve authentique, voilà le plus démonstratif certificat de christianisme.

Autrefois, ils étaient nombreux, ceux qui pouvaient présenter ce certificat ; aujourd'hui, ils deviennent de plus en plus rares.

### I

Est-ce que l'on pourrait se faire illusion sur la nécessité de communier ? C'est impossible. Car il y a sur ce point deux préceptes, qui sont d'une clarté, d'une précision, qui ne laissent prise à aucun doute.

Qu'ai-je besoin de vous rappeler les paroles de Jésus-Christ lui-même ? Elles sont d'une netteté qui défie toute objection. L'âme, comme le corps, réclame un aliment. Du pain pour le corps, soit ; mais il faut aussi un pain pour l'âme, c'est-à-dire un aliment spirituel qui soutienne et renouvelle sa vigueur. Quel sera ce pain ? A cette question, c'est Jésus-Christ qui fait la réponse : « Le pain, c'est moi ; c'est moi le pain vivant ; ma chair est une nourriture ; mon sang est un breuvage. » — Mais suis-je obligé de prendre cette nourriture, de prendre ce breuvage ? Est-ce que j'ai quelque chose à redouter, si je m'en prive ? — Ecoutez la parole du Seigneur : « Si vous ne mangez de ce pain, vous n'aurez pas la vie en vous, *non habebitis vitam.* » — Mais, je vis pourtant ; j'ai en moi une vie pleine, débordante... — La vie physique matérielle, oui ; mais la vie supérieure, la vie surnaturelle, la vie de la grâce, la vie qui est l'ébauche, le commencement de la vie de la gloire, la vie qui se prolongera dans l'éternité, vous ne l'avez pas, et vous ne l'aurez pas, si vous refusez de participer au corps et au sang du Christ, si vous négligez la communion. Oui ou non, tenez-vous à cette vie



supérieure, que Jésus-Christ est venu apporter en ce monde ? *Veni ut vitam habeant et abundantius habeant*. Oui ou non, tenez-vous à cette vie éternelle, qu'il a promise avec serment à ceux qui mangeront ce pain mystérieux que sa bonté nous a préparé ? Si vous aspirez à cette vie, la condition est posée dans l'Evangile, par Jésus-Christ lui-même : il faut communier.

Voilà le premier précepte : il émane de Dieu. Il y en a un second, qui vient de l'Eglise.

Il faut se rappeler que l'Eglise est la mandataire du Christ, la dépositaire de ses pouvoirs. Jésus-Christ a affirmé l'obligation de communier ; il n'a pas dit comment on devrait satisfaire à cette obligation. Il appartenait à l'Eglise de déterminer le mode par lequel le précepte divin serait accompli.

Or, mes frères, l'Eglise a parlé, elle a légiféré. Sa volonté est exprimée dans un commandement que nous vous rappelons tous les ans en temps opportun : « *Ton Créateur tu recevras au moins à Pâques humblement.* » Le concile de Latran l'a promulguée et sanctionnée, solennellement.

C'était en l'an de grâce 1215, au mois de novembre. L'Eglise avait pour Pontife suprême Innocent III, l'un des papes les plus éminents qui aient présidé aux destinées de la catholicité. La France était gouvernée par Philippe-Auguste. Les évêques du monde entier avaient été convoqués en concile, au palais de Latran, à Rome. Jamais pareille assemblée ne s'était vue dans la ville des Papes. Soixante et onze primats et métropolitains, quatre cent douze évêques, neuf cents abbés et prieurs, un nombre considérable d'erudits et de théologiens étaient présents. Les empereurs d'Allemagne et de Constantinople, les rois de France, d'Angleterre, de Castille, d'Aragon, de Hongrie, de Chypre, de Jérusalem, y avaient envoyé leurs représentants. Plus de deux mille membres prenaient part aux délibérations, sous la présidence d'Innocent III.

Quelle imposante et illustre assemblée que celle-là ! Elle réunissait dans son sein toutes les lumières, toutes les distinctions, toutes les autorités du monde chrétien.

Le pape l'avait convoquée pour décider une expédition militaire en Orient, afin de délivrer les lieux saints et de soustraire le tombeau du Christ aux profanations des disciples de Mahomet ; il l'avait convoquée aussi pour condamner les erreurs et réformer les abus qui s'étaient introduits dans la chrétienté.

L'attention des Pères du Concile fut appelée sur les défaillances des fidèles, sur leur négligence à recevoir les sacrements de pénitence et d'eucharistie. On se confessait sans doute, on communiait, à cette époque ; mais la communion, qui était quotidienne dans les temps primitifs, qui était fréquente et universelle dans les siècles suivants, était devenue plus rare. Le précepte formulé par Jésus-Christ, répété par les apôtres, observé dans les âges antérieurs, perdait, de jour

en jour, quelque chose de sa première vigueur. Dans d'autres conciles, on avait déjà décrété que ceux qui ne communieraient pas aux grandes fêtes de Noël, de Pâques et de la Pentecôte ne seraient plus considérés comme catholiques. Cependant, les désertions de la Table sainte se multipliant toujours, le concile de Latran estima qu'il était temps de rédiger et de publier un décret très précis et très ferme sur cette grave question.

Considérant que la communion est un devoir essentiel, nettement et maintes fois prescrit par Jésus-Christ, que la vie éternelle n'est assurée qu'à ceux qui l'auront accompli ; considérant d'autre part, que, pour communier dignement, il faut avoir le cœur purifié de tout péché ; il décréta, sous les peines les plus sévères, que tout chrétien en possession de sa raison, devait, pour obéir à Jésus-Christ, se confesser et communier, au moins une fois dans l'année, au temps de Pâques.

Voilà le précepte, mes frères, dans sa teneur ; il a été inspiré par la plus vive sollicitude pour le salut des âmes ; il a été préparé, élaboré, sanctionné par la plus illustre assemblée ; il a été édicté par la plus haute autorité qui soit sur la terre. Le pape l'a promulgué dans toute la catholicité, et en a réclamé instantanément l'observation ; le concile de Trente l'a renouvelé et confirmé.

Et pour que l'on sache bien que l'obligation qui nous est imposée est très sérieuse, l'Eglise a menacé des peines les plus graves ceux qui enfreindraient son précepte.

## II

Dites-moi, mes frères, existe-t-il une loi plus digne de nos respects, et qui s'impose à plus de titres à notre docilité ? Indiquez-moi, si vous le pouvez, une autorité supérieure à celle qui l'a portée ; cherchez, dans les autres lois, des intérêts plus considérables que ceux qu'elle protège, un but plus noble que celui qu'elle poursuit.

C'est l'Esprit-Saint qui parle et qui commande par l'organe du concile ; c'est notre salut éternel qui est en jeu et qui dépend de notre obéissance à ses ordres.

Pour tous ces motifs, mes frères, il semblerait que les chrétiens ne doivent pas hésiter à accomplir le devoir de la communion pascale.

Autrefois, oui, les chrétiens, dociles à la voix de leur conscience et à l'appel de l'Eglise, s'acheminaient pieusement, le moment venu, vers la table sainte. C'était, le jeudi saint et le jour de Pâques, une longue procession d'hommes et de femmes, de jeunes gens et de jeunes filles venant, dans le recueillement et la piété, recevoir le corps sacré du Sauveur. Mais aujourd'hui, ô tristesse des temps où nous vivons, beaucoup se tiennent obstinément éloignés du divin banquet.

Autrefois les pasteurs insistaient bien moins sur l'obligation de communier au temps de Pâques que sur la nécessité d'accompagner cette sainte démarche des dispositions requises ; alors, ils son-

geaient plutôt à écarter du sanctuaire les profanateurs qui cherchaient à y pénétrer; mais, dans nos jours de glaciale indifférence, notre voix se fatigue, notre zèle s'épuise à stimuler l'inertie de nos paroissiens, et nous avons le regret de voir les défections se multiplier d'année en année.

Où sont ces enfants que nous avions préparés à la première communion et qui nous paraissent si bien disposés? Ils avaient prononcé des serments, pris de solennels engagements; ils avaient donné leur parole d'honneur et promis d'être fidèles au rendez-vous pascal. Où sont-ils? Ils ont imité les disciples dont il est parlé dans l'Evangile, ils se sont éloignés, *abierunt*.

Que sont devenues ces jeunes filles qui, avant leur mariage, sanctifiaient par la communion chacune des grandes fêtes de l'Eglise? Nous ne les voyons plus, même au temps de Pâques, *abierunt*.

Que sont devenues ces épouses, ces mères de famille, qui avaient été élevées chrétiennement, qui ont longtemps pratiqué leurs devoirs religieux? La contagion les a gagnées: elles se tiennent à l'écart, *abierunt*.

Et ces jeunes gens qui, jusqu'à vingt ans, ont résisté au courant et fait acte de généreuse fidélité, eux aussi, vaincus un jour par le respect humain, ont fléchi, et ils nous échappent, *abierunt*.

Ni la volonté de Dieu, ni l'ordre de l'Eglise, ni les instances du pasteur, ni l'appréhension d'un châtiment ne peuvent les ramener au pied de l'autel. Aujourd'hui, on ne craint plus que la force matérielle; et parce que l'Eglise est désarmée, parce qu'elle n'a point de glaive pour appuyer ses ordres et punir nos résistances, parce qu'elle n'a d'autres moyens, pour se faire obéir, que sa parole et sa prière, on prend envers elle de libres allures et on regarde ses prescriptions comme non avenues.

Voici le moment, mes frères, où l'Eglise presse ses enfants de faire la démarche qui leur est demandée; voici le moment où avec toute son autorité elle leur rappelle ce double précepte: « *Tous tes péchés confesseras... Ton Créateur tu recevras...* » Evidemment ceux et celles qui jusqu'ici ont été fidèles à leur devoir, ne l'abandonneront pas cette année, j'en ai la confiance; ils voudront continuer des traditions qui les honorent. Mais pourquoi d'autres, réfractaires depuis quelques années, ne s'adjoindraient-ils pas à eux? Pourquoi d'autres qui me font l'honneur de m'écouter en ce moment et à qui il ne manque que la pratique de la confession et de la communion, pourquoi plusieurs d'entre vous cédant enfin aux inspirations de la grâce, au reproche de leur conscience, mettant à la raison une vieille négligence, brisant avec le respect humain et s'armant d'une forte et solide résolution, comme il convient à des hommes, pourquoi plusieurs ne viendraient-ils pas grossir la phalange des communicants? Je veux l'espérer, mes frères, et ce serait pour moi une bien douce consolation, si je pouvais aider quelques âmes à se rapprocher de Dieu. Que me parlez-vous de diffi-

cultés, de répugnances? Regardez la croix en face; songez à ce que Notre-Seigneur a souffert pour expier nos fautes, et vous ne direz plus que la confession est trop pénible. Les vrais chrétiens, eux, n'ont pas besoin qu'on les exhorte longuement pour les décider à faire leur devoir. Vendôme se contentait de dire à ses soldats, au moment de la bataille: « A gens de cœur, courtes paroles; qu'on travaille! » Et moi, mes frères, je dirai à mon tour: « A chrétiens sérieux et convaincus, brève exhortation! Voici les Pâques: qu'on se confesse et qu'on communie! » Ainsi soit-il.

## CONFÉRENCES POUR LE CARÈME

### XVIII

#### LA VIE EUCHARISTIQUE : SES EFFETS DANS L'ORDRE NATUREL

*Aruit cor meum sicut foenum,  
quia oblitus sum comedere panem meum.*

Mon cœur a séché comme de l'herbe, parce que j'ai oublié de manger mon pain. (Ps., ci, 5).

Jeudi soir, mes frères, nous avons étudié cette double question: quel est le principe de la vie eucharistique et quelle en est la nature?

Le principe, nous l'avons trouvé dans la présence réelle de Notre-Seigneur avec son corps, son âme, sa divinité, sous les espèces ou apparences du pain et du vin. Etant donné, en effet, que Jésus-Christ est réellement et substantiellement dans l'Hostie sainte, il s'ensuit que la vie y est également, car Jésus-Christ est la vie, *Ego sum vita*. Elle sort de sa chair sacrée et de toute sa personne, comme la lumière et la chaleur sortent du soleil, comme la pensée jaillit de l'âme. De là, si l'on n'y met obstacle, la sanctification de tout ce que le Christ touche, l'illumination de tout ce qu'il pénètre, la vitalité et la fécondité de tout être qui subit son action.

Ensuite, analysant la nature de la vie eucharistique, à la manière des Pères de l'Eglise et avec leurs arguments, nous avons établi qu'elle consistait dans la vie même de Dieu par une certaine participation à sa nature. Thèse étrange, j'en conviens, mais aussi vraie et aussi sublime qu'étrange, car elle est sortie des lèvres mêmes du Sauveur.

Cependant, jusqu'ici, nous n'avons fait que nommer, qu'indiquer la vie eucharistique, et quoique arrêtés, en quelque sorte, sur le seuil de ce nouveau monde, vous avez pu voir quels horizons vastes et lumineux il ouvre à nos regards.

Que serait-ce si nous entreprenions de la décrire? Il n'y en a pas de plus large; car elle embrasse tous les temps et tous les lieux, comme le Christ lui-même: *Christus heri, hodie et in sæcula*. Il n'y en a pas de plus intense, parce que devant elle toute autre s'efface. Il n'y en a pas de plus



féconde enfin, car elle enfante, nourrit, et perfectionne toutes les autres vitalités de l'homme.

Cette dernière pensée, mes frères, m'a paru capitale, et digne de fixer votre attention, au soir de ce jour où la vie eucharistique s'est épanchée dans vos âmes. J'ajouterai que l'état perplexe et morbide des esprits à l'heure présente, donne à ce sujet une force et un intérêt d'actualité. A quoi bon nous le dissimuler ? Nous assistons à une vraie débâcle morale. La vie chrétienne, autrefois si riche, si luxuriante dans notre belle France, s'est réduite en vapeur ; elle fuit et se précipite par toutes les fissures et toutes les brèches que la Révolution et la libre-pensée ne cessent de faire dans notre intelligence et notre volonté. Est-il encore possible d'empêcher la catastrophe ? — Je le crois, j'en suis sûr. Seulement, il faut employer virilement le remède que l'inspiré d'Israël indiquait, en même temps que la cause du mal, dans ces mémorables paroles : « *Aruit cor meum sicut fenum, quia oblitus sum comedere panem meum.* » Si notre cœur s'est flétri, s'il a séché comme de l'herbe, c'est que nous avons oublié de manger notre pain.

De quel pain parle-t-il ? Du pain de la science ? Ses contemporains comme les nôtres la possédaient au suprême degré. — Du pain de la fortune ? Les richesses de l'Orient et de l'Occident affluaient sous les portiques de Jérusalem, comme elles affluent dans les palais de nos capitales. — Du pain de la civilisation ? Elle était chez les Juifs, comme elle est chez nous, dans son foyer : ils en avaient et nous en avons assez pour en passer à d'autres.

Non ; il parlait en prophète, du pain vivant, du pain eucharistique. Revenir à ce divin élément, c'est donc revenir à la vigueur, à la jeunesse, à la force, à la vie.

La nature spirituelle de l'homme est, en effet, composée d'un double élément : la raison et la volonté. Or, l'Eucharistie est le principe qui soutient ces deux facultés, l'énergie mystérieuse qui assure leur complet développement.

## I

Si nous regardons la raison par un certain côté, le côté spéculatif et théorique, elle nous apparaît comme une faculté brillante et merveilleuse, jouant dans une sphère infiniment restreinte le rôle même de Dieu ; car elle voit, elle comprend, et, par un retour sur soi, elle se voit et se comprend elle-même. C'est par la raison que l'homme se distingue du reste de la création déjà si magnifique, qu'il touche à tous les problèmes et qu'il en résout quelques-uns. C'est une reine qui se nourrit de vérité et de lumière, et pare son sceptre des chefs-d'œuvre de science et d'art qu'elle produit et qui font, à juste titre, sa joie et son orgueil. On l'a comparée au soleil, le grand vivificateur de la nature ; c'est peu dire. Aucun titre ne l'exaltera jamais comme d'être l'image vivante de la Divinité et, en quelque sorte, le miroir qui en projette sur la terre les magnificences et les fulgurantes clartés.

Mais c'est là, mes frères, la raison vue du côté du ciel et telle qu'elle sortit du souffle créateur de la Trinité sainte. Si nous la regardons du côté terrestre et pratique, tout change. Le chef-d'œuvre

devient une banalité, la reine une esclave, l'aigle sublime un pauvre petit oiseau sans souffle et sans essor.

De fait, elle voit peu et elle voit mal. Observons-la dans son expression la plus vulgaire et que, pour sa vulgarité, nos pères ont appelée « le sens commun. » Est-ce que la terre n'est pas remplie de gens voyant tout à l'envers et prétendant que cet envers est l'endroit ? « Aux yeux de la multitude, ce sont toujours les fous qui raisonnent juste, les fainéants qui savent ouvrir, les irréguliers qui marchent droit, les bannis et les maudits qui méritent la palme <sup>1</sup>. »

Sans doute, cette aberration fut dans tous les temps spéciale à quelques-uns, mais elle n'envahit jamais les masses. Aujourd'hui le vertige est général, les masses sont envahies et compénétrées. Pour ma part, aucun fléau, ni la peste, ni la guerre, ni la famine, ne contriste mon patriotisme à l'égal de ce rétrécissement de l'intelligence sociale, de cette aliénation mentale de tout un peuple, réputé jadis le plus spirituel de tous. Et qu'est-ce qui a donné cette entorse à la raison ? Qu'est-ce qui a retourné ainsi la vraie physionomie de la nature ? — On a dit : « C'est le progrès, la science, les études nouvelles... » — Non, mes frères, c'est le péché.

Il fut jadis un moment heureux où le péché n'avait pas encore fait irruption sur le monde ; où la nature humaine, en pleine possession de son intégrité, ne connaissait ni les défaillances de l'esprit, ni les révoltes de la chair ; où toutes ses aptitudes admirablement équilibrées composaient ce que le grand poète de Naziance appelait « la Harpe du ciel, » l'instrument aux suaves et divines harmonies.

Mais le péché est venu briser cet instrument céleste, et, sous son choc brutal, la pauvre nature humaine, abattue, meurtrie, désagrégée, est devenue à ses propres yeux un mystère non moins incompréhensible que désolant. Pour la première fois, l'homme a vu des ombres dans son intelligence et des ambages dans sa volonté. Pour la première fois, il a entendu dans son cœur comme des hennissements de cheval sauvage qui ont fait bondir son sang et frissonner sa chair. Quelle stupeur pour lui quand il a pu établir la comparaison entre le présent et le passé ! Et quelle torture pour nous qui avons recueilli le funeste et terrible héritage !

Falsification de l'esprit et énervement du cœur : telle est donc la double infirmité qui travaille l'homme et qui lui vient du péché.

## II

Or, que fait l'Eucharistie ? — Elle commence par supprimer le péché en exigeant l'état de grâce ; puis, se surajoutant comme une céleste médecine, elle protège l'homme contre lui-même, en rectifiant son intelligence et en corroborant sa volonté.

Il y a là comme l'application d'une loi du monde physique dont j'ai été saisi et que je vous demande la permission de vous rappeler.

Dans notre système planétaire, le soleil est un point fixe et lumineux ; les planètes, au contraire, sont opaques et mobiles. Leur lumière est une

<sup>1</sup> Louis Veuillot.

lumière d'emprunt; elles la reçoivent du soleil en proportion de leur distance avec lui. Les plus éloignées du foyer incandescent et générateur sont quasi froides et obscures; la végétation y est nulle ou à peu près. Mais les plus rapprochées sont tellement inondées de la lumière solaire, qu'à leur tour elles semblent autant de soleils et en possèdent en partie les bienfaits.

Or, tels sont précisément nos rapports avec le Dieu eucharistique. Le point fixe et lumineux, le grand et fécondant soleil, c'est Jésus-Christ; les points errants et opaques sont la raison et la volonté humaines. Plus celles-ci s'éloignent du foyer divin, plus elles se perdent dans la pénombre et les régions glaciales, du mensonge et de l'erreur où l'on ne fait que végéter et mourir. Mais plus elles s'en rapprochent par le doux commerce de la communion, plus elles s'illuminent, se vivifient, se divinisent en quelque sorte, au point de devenir autant de foyers lumineux à leur tour. Car pour la nature humaine comme pour les corps astronomiques, la fécondité, la beauté, la force sont en raison directe de la lumière et de la chaleur; et la lumière et la chaleur sont en raison directe du voisinage de l'astre qui les dispense.

Ceci, mes frères, n'est pas seulement une vérité de science; c'est aussi une vérité de conscience et d'expérience. Pour s'en convaincre, il suffirait de jeter un regard sur le monde et de comparer les individus, les familles, les nations qui communient, avec les individus, les familles, les nations qui ne communient pas.

Vous n'attendez sans doute pas de moi en ce moment ce travail de statistique religieuse; car les transformations opérées dans l'ordre de la nature par l'Eucharistie sont innombrables. J'en citerai toutefois quelques exemples, assez pour éclairer ceux qui doutent et pour confondre ceux qui nient.

Et d'abord, deux faits contemporains.

Avez-vous entendu parler d'une certaine jeune fille nommée Marie Lataste dont on a publié, il y a quelques années, la vie et les œuvres? C'était une pauvre paysanne sachant à peine lire et écrire et n'ayant jamais parlé qu'un médiocre patois;... et ses ouvrages, écrits en français académique, égalent toujours et surpassent souvent ce que les Pères et Docteurs de l'Eglise ont écrit de plus sublime sur les mystères de notre sainte religion.

Où donc avait-elle puisé cette force d'intuition et cette science théologique? — Dans l'Eucharistie. C'est en se relevant du banquet sacré que son regard illuminé pénétrait dans les obscurités du dogme et se jouait en quelque sorte avec les problèmes les plus ardu du mysticisme chrétien.

Et le Vénérable Vianney, curé d'Ars, dont le Saint-Siège instruit actuellement le procès canonique en vue de sa canonisation? — Son histoire est plus connue, mais non moins humainement inexplicable. Il avait sans doute le *quantum* d'intelligence exigé pour être admis au sacerdoce, mais tout juste. Il passait, aux yeux de ses disciples, pour ce que nous appelons dans notre charitable langage un *minus habens*, un borné... Et cependant, chaque fois qu'il descendait du saint autel, de ce mont Horeb où l'Eucharistie met l'âme humaine en communication directe avec la Divinité, son front était rayonnant comme celui de Moïse; de ses lèvres s'échappaient une doctrine

éblouissante, des flots d'une éloquence à laquelle nul ne résistait. Les auditoires chaque jour renouvelés étaient devant lui transportés, haletants; les pécheurs les plus récalcitrants tombaient aux genoux de l'apôtre, et, arrivés criminels, ils se retiraient sanctifiés.

Mais avant le curé d'Ars et avant Marie Lataste, est-ce que Suarez, ce soleil de la catholique Espagne, ne savait point par sa propre expérience tout ce qu'il y a de révélateur et d'initiateur dans le commerce eucharistique? Et longtemps avant Suarez, sainte Catherine d'Alexandrie dut à sa science infuse puisée à la même source l'honneur d'être choisie par l'Eglise comme la patronne des philosophes et des théologiens.

Y a-t-il donc là si grand miracle? — Pour le monde, peut-être. Pour les chrétiens, c'est élémentaire; c'est de la logique toute pure qu'on retrouve en symboles dans l'ordre naturel. Et, en effet, les ténèbres règnent dans les profondeurs, la lumière habite les sommets. Mais Jésus-Christ est le premier et le plus grand des sommets du monde physique et du monde moral. Par conséquent, plus on monte vers lui, plus on monte vers la lumière. Or, la communion est une ascension permanente vers Jésus-Christ. De là l'illumination progressive de l'intelligence chrétienne qui la fréquente.

Mais qu'avons-nous besoin de l'histoire contemporaine? Est-ce que l'Evangile ne regorge pas de faits où éclate d'une manière vraiment merveilleuse cette irradiation de la Divinité sur les communiant? Rappelez-vous un de nos précédents entretiens: les ravissants détails de la pêche miraculeuse au lendemain de la Résurrection. Les pauvres Galiléens avaient travaillé sans succès toute la nuit. Or, le matin étant venu, Jésus parut sur le rivage; mais ses disciples ne le reconnurent pas!... Les vapeurs matinales projetaient sur lui une ombre obscure qui les empêchait de le distinguer. Mais un miracle s'opéra; l'un d'eux se met à crier aussitôt: « C'est le Seigneur, *Dominus est!* » Quel est celui-là dont la vue plus perçante aperçut Dieu à travers les brumes du rivage? — C'était Jean. La plupart des Pères de l'Eglise expliquent cette sagacité, cette perspicacité du disciple bien-aimé par son état vierge. La virginité, en effet, rend clairvoyant. Dieu lui-même l'a dit: « Heureux les cœurs purs, parce qu'ils verront Dieu. » Mais où Jean avait-il trouvé la vertu angélique? — En communiant de la propre main du Sauveur.

Or, cette scène du lac de Tibériade se renouvelle chaque jour pour nous de diverses manières. Dieu nous visite; il se tient là, debout, sur le rivage de l'Océan qui nous porte, il assiste à nos combats. Il nous parle aussi, tantôt le langage de la miséricorde, dans les miracles qu'il ne cesse d'opérer en notre faveur; tantôt le langage de la colère, comme dans les derniers désastres qui ont frappé notre malheureux pays. Jamais peut-être on n'avait vu pareille catastrophe. Comme la main de l'artiste se promenant sur un clavier, le glaive vengeur de la Justice divine s'est promené sur la France. Qui s'en est aperçu et qui l'a constaté? — Nous, les commensaux des anges, nous, les familiers du banquet sacré!... Les autres?... Ils n'ont rien compris, rien senti. Ils n'ont vu dans l'effondrement et l'égorgement de la France qu'une opéra-



tion mathématique de la force brutale, qu'un des cruels caprices du stupide Hasard !

Et l'on peut dire la même chose de presque tous les mystères de la religion et même de son histoire ; car le catholicisme est une théophanie merveilleuse, c'est-à-dire une manifestation permanente de sa divinité, dans son existence, son sacerdoce, ses institutions, ses souffrances, sa charité. La raison humaine et déçue, la raison que le péché originel et les fautes actuelles offusquent, s'en aperçoit-elle ? — Jamais. Elle n'entend rien aux paroles de Dieu, ne voit rien des actions divines, ne sent rien à la vue du Christ tué et ressuscité, à la vue de sa doctrine régnant sur le monde malgré la violence des bourreaux et les subtilités des sophistes.

Seules, les foules qui communient devinent Dieu. Elles le voient par intuition. Comme Jean, elles disent : « *Dominus est*, c'est le Seigneur ! » Et c'est pourquoi, aussi longtemps que le foyer eucharistique rayonnera sur le monde, aussi longtemps le monde possèdera des voyants et des voyantes à rendre jalouses et à désespérer les plus ingénieuses philosophies !

A propos de ce même saint Jean, le docteur évêque d'Hippone fait une remarque qui confirme notre thèse en tous points. Cherchant un motif à la qualification d'aigle attribuée à cet évangéliste, il le trouve dans la supériorité de sa doctrine. « Les autres écrivains sacrés, dit-il, sont restés terre à terre avec l'humanité du Sauveur, laissant en quelque sorte sa divinité au second plan. Jean, au contraire, comme s'il dédaignait les fanges terrestres, s'élève jusqu'aux cieux dès le début de son livre en s'écriant d'une voix de tonnerre : Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu et le Verbe était Dieu ! »

Admirable question, et réponse plus admirable encore !

Mais pourquoi Jean était-il parvenu à cette sublimité de pensée et de langage ? — « *Hoc eructabat quod biberat*, » dit encore saint Augustin. Accordez, mes frères, à mon impuissance la libre traduction de cette étrange parole : « *Hoc eructabat quod biberat*, il rendait ce qu'il avait bu. »

Que faisait-il à la dernière cène, qui fut la première communion de l'humanité, en reposant sa tête sur la poitrine de Jésus-Christ ? Il buvait dans le cœur d'un Dieu. La source étant divine, la science qu'il y puisait devait nécessairement jaillir jusqu'à la Divinité. Aussi, voyez-le, à son premier élan il bondit jusqu'au ciel, et il emporte avec lui tous ceux qui le lisent et surtout ceux qui l'imitent.

Oui, mes frères, voulez-vous rendre à votre raison les allures royales qu'elle avait au commencement, ce regard d'aigle qui pénètre les mystères de la nature et de Dieu ? — Asseyez-vous à la table sainte ; reposez votre tête sur la poitrine du divin Maître dans le cœur à cœur de la communion ; buvez à cette source de toute lumière, de toute fécondité, de toute vie.

Il y aurait une belle étude à faire sur les admirables effets de la vie eucharistique dans la personne de saint Jean. Renseignés sur le développement de son intelligence, que n'aurions-nous pas à dire touchant sa volonté ?

Au matin de la Résurrection, Pierre et Jean s'élançant-ils sur le chemin du Calvaire pour inter-

roger le tombeau du Sauveur, Jean gagne de vitesse son condisciple, *cucurrit Joannes Petrus citius*. Pourtant, Pierre avait communiqué comme lui, de la propre main du Sauveur, comme lui. Mais n'ayant pas, comme lui, reposé sa tête sur la poitrine du divin Maître, il n'avait pu y puiser ni la souplesse, ni l'agilité du Grand Esprit ; il était demeuré lourd et défaillant. Aussi succomba-t-il dans la lutte. Un regard de Jésus le releva sans doute, mais il garda pendant quelque temps, comme reliquat de sa chute, une certaine prostration.

Jean ne tombe pas ; il reste maître de la nature ; il lui commande et la gouverne à son gré. Aucun embarras terrestre, aucune concupiscence, aucune passion ne gêne sa marche. C'est pourquoi il court plus vite, il arrive le premier, *cucurrit Joannes Petrus citius*.

Comme il fut plus intelligent, comme il fut plus chaste, comme il fut plus rapide dans les voies de Dieu, il sera aussi plus fort que la souffrance, plus fort que la mort. Qu'on le plonge dans l'huile bouillante, il en sortira rajeuni ; qu'on le relègue dans une île déserte, séparé de tout être vivant, il nouera des relations avec le ciel et il en obtiendra des secrets refusés à tout autre.

Mesurez maintenant, si vous le pouvez, l'action de la vie eucharistique sur la nature humaine. Elle la purifie, elle l'ennoblit, elle l'enrichit, elle remet entre ses mains le sceptre restauré de sa royauté native !

Telles sont, mes frères, les éblouissantes promesses qui nous viennent de l'Eucharistie, et nous avons doublement le droit de nous en réjouir et comme catholiques et comme français.

Oui, ce qui enracine en moi l'espoir que notre malheureuse France renaitra : un jour de ses cendres et retrouvera sa vieille gloire et son antique splendeur, l'espoir qu'elle ressuscitera, c'est que, dans le magnifique élan qui l'emporte aux sanctuaires du Cœur divin et de la Vierge Immaculée, elle communie, elle repose sa tête sur la poitrine de Jésus-Christ. Eh bien ! puisqu'elle revient aux sources de la Vie, elle vivra ! puisqu'elle invoque de nouveau la vraie Lumière, elle verra !

Et nous, mes frères, pour mériter de voir s'accomplir en nous les promesses de l'Eucharistie, terminons ensemble par la touchante prière du chantre inspiré du Saint-Sacrement : « O Christ, réellement présent sous l'hostie consacrée, ô Christ ressuscité et vivant à jamais, ô Christ qui avez ce matin vivifié mon âme, donnez-moi de toujours mieux croire en vous, de toujours mieux espérer en vous, de toujours mieux vous aimer ! » *Fiat !... fiat !...* Ainsi soit-il !

FIN

## IMPRIMATUR

Lingonis, die 1 aprilis 1903.

† SEBASTIANUS, *Episcopus Lingonensis*.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT.

# L'Ami du Clergé Paroissial

## SOMMAIRE

**Pour le dimanche de Quasimodo.** — L'Evangile de la paix, 289.

**Sermon d'Adoration perpétuelle.** — La guerre à la religion est injuste et antipatriotique, 291.

**Les litanies de la sainte Vierge, Entretiens à des jeunes filles.** — XLV. *Maria Regina*, 294.

**Courtes instructions pour la prière du soir.** — XC VII. Madeleine aux pieds de Jésus (suite), 298.

**Catéchisme de première communion.** — Les dévotions eucharistiques, 300.

## POUR LE DIMANCHE DE QUASIMODO

### L'ÉVANGILE DE LA PAIX

Mes frères,

On peut dire que l'Evangile de ce dimanche est l'Evangile de la paix.

Avant de quitter ses apôtres, après la dernière Cène, Jésus-Christ lègue sa paix comme un précieux héritage : « Je vous laisse ma paix, je vous donne ma paix, » leur dit-il ; et quand il les revoit après sa résurrection, la première parole qu'il leur adresse, c'est un souhait de paix : « *Pax vobis*, que la paix soit avec vous ! »

### I

Qu'est-ce donc que la paix ? Est-elle un bien supérieur, un don éminent, pour que le Sauveur la souhaite avec tant d'instance à ses disciples ?

La paix, mes frères, c'est un sentiment de calme, de bien-être, de joie intime, qui exclut le remords, l'inquiétude, le trouble ; pour tout dire en un mot, la paix c'est le bonheur de l'âme unie à Dieu.

Je comprends déjà que le chrétien la recherche, s'impose des sacrifices pour l'obtenir, et s'y comble quand il la possède, car elle est le bien par excellence, et le contentement qu'elle laisse au cœur dépasse toutes les satisfactions, toutes les jouissances poursuivies par les mondains.

La paix est le repos et la tranquillité dans l'ordre : *pax omnium rerum tranquillitas ordinis* ; de sorte que, d'après cette parole d'un grand docteur, il n'y a de paix que là où l'ordre est établi. L'ordre, c'est-à-dire la disposition des choses selon le rang et à la place qui leur convient, voilà le fondement de la paix.

Pour que nous jouissions de la paix, il faut qu'en nous tout soit à sa place, tout soit dans l'ordre.

Il y a d'abord, en chacun de nous, la partie matérielle : le corps, les sens avec les instincts, avec les appétits, avec les besoins et les tendances qui y prennent leur origine. Vous n'aurez pas la

paix, je vous en avertis, si vous n'êtes pas décidés à régler les besoins du corps, à discipliner vos sens, à réprimer leurs convoitises et à maintenir dans l'ordre tous les mouvements, toutes les énergies de votre nature.

Ensuite, il faut établir la paix dans la partie supérieure de notre être, dans l'âme. Dans l'âme, je distingue deux facultés maîtresses, l'esprit et le cœur.

Où est la paix, la tranquillité pour l'esprit ? Elle est dans la possession de la vérité. Savoir à quoi s'en tenir sur Dieu et ses attributs, sur l'origine de l'homme, sur ses devoirs, sur sa destinée, sur les récompenses et les châtements de l'autre vie, être fixé sur ces questions d'une importance capitale, cette certitude met l'esprit dans un repos, dans une paix qu'on ne saurait trop apprécier. Je plains ceux qui rejettent les enseignements de la Religion sur les points que je viens d'indiquer, ceux qui ne partagent pas nos croyances. Ils sont en proie au doute qui les obsède, à l'incertitude qui les tourmente. Ils n'ont point la paix de l'intelligence, parce qu'ils n'ont plus la foi.

Le cœur maintenant. Pour que la paix y règne, il faut y établir l'ordre. Le cœur est le foyer des affections, le siège des passions. La première place dans notre cœur doit être réservée à Dieu, la seconde appartient à nos parents, la troisième à notre prochain, et il ne doit point y en avoir pour les affections coupables, pour les passions honteuses. Voilà l'ordre. Que cet ordre soit respecté, et la paix sera établie.

Si la paix est le contentement de l'âme et la satisfaction de ses desirs, ce ne sont pas les biens terrestres, les fêtes et les plaisirs sensuels, qui la lui procureront. Le cœur humain a de plus vastes aspirations ; tout ce qu'on lui donne de créé, il le dévore comme une chétive proie, sans jamais être satisfait. Il a soif d'un bonheur infini. C'est ce que proclamait le grand évêque d'Hippone, lorsque, après avoir constaté que richesses, jouissances, volupté, renommée, honneurs, rien de tout cela ne comblait les desirs de l'homme, il s'écriait : « C'est pour vous, Seigneur, que vous nous avez faits, et notre cœur ne sera pas tranquille, apaisé, il sera inquiet, tant qu'il ne se reposera pas en vous. *Fecisti nos ad te, Deus, et irrequietum est cor nostrum, donec requiescat in te.* »

J'ai dit à quelle condition la paix peut s'établir dans une âme : l'ordre. Soumettons-nous, pour le corps, pour l'intelligence, pour le cœur, à l'ordre voulu par Dieu notre Créateur, notre Maître et notre Rédempteur, et nous aurons ce repos durable, cette tranquillité de l'âme, cette paix de la conscience qui surpasse tout sentiment et qui est la plus pure, la plus douce joie, au milieu des épreuves et des vicissitudes de la vie présente.

### II

Disons maintenant que la paix chrétienne, ce premier bien de l'âme, ce grand don de Dieu, n'est pas inamissible. Elle ne tient qu'à un fil, si j'ose



ainsi parler, tant nous sommes exposés au danger par la fragilité de notre nature ! On peut donc la perdre. — Comment ? — Par un péché grave. La paix, c'est l'ordre, nous l'avons dit. Le péché, qu'est-ce que c'est ? C'est le désordre, c'est la rébellion, c'est l'hostilité déclarée envers Dieu, la rupture de l'alliance, du traité de paix que nous avons conclu avec lui. Plus de paix pour celui qui a gravement offensé Dieu, *non est pax impiis*, mais le trouble, l'inquiétude, le remords.

Dites-moi, tant que vous voudrez, que, quand vous avez donné libre cours à vos passions, vous êtes tranquilles, heureux ; je ne vous crois pas : il y a quelque chose en vous qui proteste, un malaise qui vous poursuit ; vous sentez l'aiguillon du remords, à moins que vous ne soyez blasés. Alors, la paix que vous vous flattez de posséder est cette paix que le prophète appelle ignominieuse. Ignominieuse en effet ; car elle est la permanence dans le mal, la fixité dans le désordre, le repos dans les inclinations les plus basses, dans les penchants les plus vils.

La tranquillité dans le mal ! Dieu vous préserve à jamais, mes frères, de cette paix honteuse qui est comme le prélude de la damnation !

Cette paix de Dieu qui est la joie de la conscience, nous pouvons la perdre ; c'est une paix qui peut durer plus ou moins longtemps, mais dont on ne peut garantir la perpétuité ; une paix dont on pourrait dire comme d'une autre que notre histoire mentionne, que c'est une paix mal assise ; car il faut bien compter avec notre faiblesse, dont nous avons tant de fois fait l'expérience, que la moindre tentative ébranle, que la moindre choc renverse.

Nous avons fléchi devant la tentation, voilà la paix de notre conscience perdue... Pouvons-nous au moins la recouvrer ?

Béni soit Dieu, qui, dans son infinie miséricorde, nous a donné le moyen de la retrouver ! Qu'est-ce en effet que la Pénitence, sinon le sacrement qu'il a institué pour réintégrer la paix dans l'âme que le péché a troublée ? Une bonne confession, suivie de l'absolution, rétablit nos rapports d'amitié avec Dieu et nous laisse au cœur un contentement inexprimable.

C'est vrai, mes frères et j'en ai fait l'aveu, cette paix recouvrée peut nous échapper ; cependant, les moyens ne nous manquent pas pour la conserver.

### III

Le premier, c'est la vigilance. Il faut avoir l'œil ouvert pour découvrir les occasions du péché, pour prévoir les dangers. Nous connaissons le côté faible de notre nature ; nous savons où est la source la plus ordinaire de nos fautes. C'est de ce côté qu'il faut porter notre vigilance. Le général à qui l'on a confié la défense d'une place s'inquiète de savoir où est l'ennemi, il en observe attentivement les incursions, les mouvements, afin de se mettre en garde contre les surprises et se tenir prêt à la résistance.

Pareillement, pour garder notre âme dans la paix, il sera prudent de fixer notre attention et d'exercer notre vigilance sur les points les plus faibles, et parce que l'ennemi est toujours là, il sera nécessaire d'en surveiller les approches, pour se mettre à l'abri de ses coups.

Le second moyen, c'est la lutte. Les anciens disaient : « Si tu veux la paix, prépare la guerre. *Si vis pacem, para bellum.* » Vous voulez garder la paix de votre âme, le calme de votre conscience ? Préparez-vous à guerroyer... Vous devez être comme ces chevaliers sans peur et sans reproche, qui, la croix sur la poitrine, gardaient le Saint Tombeau conquis par leur vaillance. La joie était dans leur âme, parce qu'ils étaient vainqueurs ; et néanmoins leur bras n'avait pas déposé le glaive ; ils restaient en armes, prêts à lutter pour défendre leur conquête, car ils savaient bien que l'ennemi, chassé de Jérusalem, n'avait pas renoncé à l'espoir d'y rentrer.

L'ennemi de notre salut, une fois vaincu, ne désarme pas ; il a été expulsé, mais il revient à la charge, et la lutte recommence. C'est alors que l'âme chrétienne doit déployer toute son énergie, tenir bon, résister, aujourd'hui, demain, tous les jours, si elle veut conserver ce trésor de paix intime que l'on possède tant que l'on demeure en état de grâce.

Mes frères, vous avez le bonheur de posséder ce trésor, car la plupart d'entre vous ont fait leurs Pâques. En vous congédiant après la confession, le prêtre vous a dit : « Allez en paix, *vade in pace.* » La paix est dans votre cœur purifié par la pénitence, et elle a été scellée par la communion. Jésus-Christ, le prince de la paix, vous l'a communiquée en s'unissant à vous par l'Eucharistie. Il dépend de vous de la garder. Une paix profonde est assurée à ceux qui aiment la loi de Dieu : *Pax multa diligentibus legem tuam.* Aimez la loi de Dieu, observez-la, et la parole du prophète se vérifiera en vous. Vous vous souvenez du cantique des anges au dessus de la grotte de Bethléem ; eux aussi ont promis la paix. A qui ? Aux hommes de bonne volonté. Par conséquent, avec une volonté décidée et courageuse, au milieu des difficultés du devoir, vous vous maintiendrez dans la paix : *Pax hominibus bonæ voluntatis*... Vous y ajouterez la vigilance, la prière, et s'il le faut, si vous y êtes contraints, vous lutterez, vous lutterez sans défaillance. C'est pénible assurément de reprendre la lutte tous les jours, de résister aux ennemis de notre salut, de combattre nos mauvais penchants, de réduire notre orgueil, de retrancher par la mortification la partie corrompue de nos inclinations ; mais ce n'est qu'à cette condition que nous resterons en paix avec Dieu, et le bienfait de cette alliance est assez grand pour que nous n'hésitions pas à l'acheter au prix de quelque sacrifice. Ainsi soit-il.

## SERMON D'ADORATION PERPÉTUELLE

LA GUERRE A LA RELIGION EST INJUSTE  
ET ANTIPATRIOTIQUE

*Nolumus hunc regnare  
super nos. (Luc, xix, 14).*

Mes frères,

De toutes les choses du monde, la plus digne de nos respects, celle qui a les titres les plus sacrés à notre vénération et à notre amour, c'est la religion. Cette affirmation ne saurait vous surprendre, car vous n'ignorez pas que la religion vient de Dieu, qu'elle nous parle en son nom, qu'elle nous comble de ses bienfaits, qu'elle nous conduit dans ses voies, et que finalement, par elle et avec elle, nous devons aboutir à Dieu, le bonheur suprême.

Vous ne serez pas étonnés davantage si j'ajoute la seconde affirmation que voici : de toutes les choses du monde, la plus honnie, la plus calomniée, la plus combattue, c'est encore la religion. Ah ! sans doute, elle compte des amis dans tous les âges, dans tous les rangs, et ses amis, malgré le malheur des temps, forment encore le grand nombre. Oui, le peuple en masse tient à la religion, il l'aime, et en maintes circonstances il sait donner de son attachement les plus frappants témoignages. Mais à côté de l'immense multitude qui la vénère et réclame ses services, il y a la troupe des sectaires qui la poursuivent d'une haine infernale, il y a leurs complices avoués ou secrets, hardis ou lâches.

C'est prédit. « Ils me persécutent, disait à ses apôtres le divin Fondateur de la religion catholique, attendez-vous à être persécutés : vous serez maudits à cause de moi. » De fait, la religion a toujours eu des ennemis, elle en aura toujours. Mais présentement leur nombre semble s'accroître démesurément, leur audace rêve contre elle tous les attentats et se promet tous les triomphes. Jamais peut-être on ne vit pareil soulèvement d'hostilités ; jamais on n'entendit crier avec autant de haine insensée et féroce : « Nous ne voulons plus qu'elle règne sur nous ! *Nolumus hunc regnare super nos.* »

Qu'a donc fait la religion pour susciter ces violentes fureurs ? Quels crimes a-t-elle commis ? Pourquoi cette guerre implacable de l'impiété contemporaine, et comment la juger ?

C'est à ces questions que je viens répondre ; et ma réponse, je vous invite, mes frères, à l'écouter et à l'offrir avec moi à Notre-Seigneur Jésus-Christ présent ici dans son adorable sacrement, à la lui offrir comme un hommage de notre foi, comme une protestation publique de notre amour, et surtout comme une réparation solennelle des outrages sans nombre qu'il subit de la part de ses ennemis, acharnés contre sa sainte religion.

La guerre à la religion mérite la réprobation de toute âme, je ne dis pas chrétienne, mais simple-

ment honnête. En effet, cette guerre est souverainement déloyale, injuste, et de plus antipatriotique au premier chef. C'est à ce double titre que je la dénonce et que nous devons tous la condamner et la flétrir.

## I. — Elle est injuste.

Elle est injuste d'abord.

Les menteurs qui persécutent la religion inventent mille prétextes pour justifier leur haine et leur violence. L'acte d'accusation qu'ils dressent contre elle, bien chargé déjà, s'enrichit chaque jour. Je ne perdrai pas mon temps à en discuter tous les articles ; il suffit de les ramener à ces deux chefs : la doctrine, les prêtres.

1. La doctrine de la religion, tel est donc le premier objectif des attaques de l'impiété. « Elle enseigne, dit-on, des dogmes immuables, elle prêche une morale inflexible. Sans tenir compte des droits de la raison, ni des progrès de la science, ni des besoins et des aspirations modernes, elle prétend enfermer le monde dans l'étroite prison de ses croyances, elle frappe de ses anathèmes quiconque ose toucher à son *Credo* ou à ses lois. La religion catholique, c'est la religion de l'intolérance ; à tout prix il faut briser son joug. »

Eh bien ! oui ; ses dogmes sont immuables, sa morale intransigeante. Sur ces deux points, nulle concession n'est possible ; jamais elle n'en a fait, elle n'en fera jamais ; et voilà précisément pourquoi l'accuser de ce grief, c'est une injustice à laquelle s'ajoute une basse ingratitude.

Remarquez en effet : l'Eglise n'est pas maîtresse de son enseignement, elle en est seulement dépositaire. Elle ne l'a point inventé, elle l'a reçu tout fait du Maître de la vérité, de Jésus-Christ qui a dit à ses apôtres : « Allez et enseignez toutes les nations ; apprenez à tous les hommes à observer mes commandements. » Ce dépôt sacré des vérités religieuses, n'est-ce pas son devoir de le garder intact, son devoir de le protéger contre la raison orgueilleuse ou contre les entraînements du cœur pervers par les passions, son devoir de le défendre envers et contre tous ? Et l'on ose lui faire un crime de sa fidélité ! On l'accuse de tyrannie quand elle condamne les contradicteurs de l'Evangile, les persécuteurs de l'enseignement venu en droite ligne du ciel même ! Où est la justice ?

Ici, du reste, elle use d'un droit qui lui appartient aussi bien qu'à tout autre : le droit de légitime défense. Le pouvoir civil n'est-il pas intolérant contre les malfaiteurs ? le berger intolérant contre les brebis galeuses ? le capitaine intolérant contre les soldats indisciplinés ? Oui, l'intolérance est une loi universelle, quand il s'agit de se défendre contre les attaques injustes. Or, à chaque pas, l'Eglise rencontre sur son chemin des incrédules, des impies haineux et perfides, des faux prophètes ambitieux ou corrompus, qui bafouent ses dogmes, insultent à sa morale, contrecarrent partout son action salutaire et, par une active pro-



pagande, travaillent à répandre l'irréligion et la débauche. Son droit alors et son devoir, n'est-ce pas de se défendre elle-même, de couvrir de sa personne les multitudes dont la garde lui est confiée, de se dresser fièrement en face de l'ennemi, quel qu'il soit, et de lui crier un vigoureux « Halte-là ! » afin de tenir en respect les impures imaginations de l'homme ignorant ou dépravé, montant à l'assaut des vérités saintes révélées de Dieu et signées de son sang ?

Si cette intolérance est un crime, certes l'Eglise est étrangement coupable, car elle l'a pratiquée tout le long des siècles. Heureuse faute ! dirons-nous, puisque c'est son intolérance contre le mensonge et le vice qui a sauvé et civilisé l'univers. Si elle eût toléré Jupiter l'orgueilleux, Mercure le voleur, Vénus l'impudique, et les autres divinités si repoussantes de l'ancien temps, le monde ne serait-il pas encore honteusement accroupi au pied des idoles impures du paganisme ? Si elle eût toléré la philosophie satanique de l'avant-dernier siècle, la France, l'Europe tout entière ne seraient-elles pas aujourd'hui replongées dans l'antique barbarie d'où les avait tirées la religion du Christ ? Et à notre triste époque où pullulent les faux docteurs, les philosophes sans science, les savants sans morale, les moralistes sans conscience, où irions-nous, si la religion n'était là avec ses vérités immuables, ses intraitables principes ? Mais maintenant, comme aux âges passés, en combattant pour la saine doctrine, elle soutient la cause de l'ordre. Elle montre au monde l'insanité et le vide d'une philosophie qui repousse les lumières de l'Evangile ; elle condamne les abus que l'on fait de la science et les conséquences fausses qu'on en tire ; elle signale et dénonce les abîmes d'erreurs et d'immoralité où tentent de nous jeter les évergumènes de la libre-pensée. Ainsi la religion sauve l'esprit humain, elle sauve le bon sens en même temps que la vertu. Sa doctrine assainit les âmes, tandis que celle de ses accusateurs, injustes et non moins ingrats, ne fait qu'abrutir. Elle ne mérite donc ni la haine qu'ils lui portent, ni la guerre qu'ils lui font ; et nous, plus sages, loin de la frapper à cause de son intolérance, nous devons applaudir à son courage et la bénir comme la bienfaitrice insigne de l'humanité.

2. Guerre à la doctrine, guerre aussi, et plus acharnée encore, au ministre de la religion, au prêtre catholique.

Cela se conçoit. La religion s'incarne dans le prêtre ; elle enseigne, elle commande, elle défend par sa bouche, elle agit par ses mains, elle vit de sa parole et des œuvres de son zèle. Le prêtre est par vocation l'apôtre de la religion, il est son avocat, il est son soldat. Otez le prêtre, la religion n'est plus rien ; fatalement elle devient impuissante, sans influence, sans action ni sur les individus ni sur les peuples. Mais tant que le prêtre est là pour lui prêter sa voix et son bras, la religion garde son empire.

Donc, pour l'impiété qui sait bien tout cela, le

prêtre, c'est l'obstacle, c'est l'adversaire. Un sectaire fameux poussait un jour en plein Parlement ce cri : « Le cléricalisme, voilà l'ennemi ! » Qui est-ce donc, le cléricalisme ? Ce n'est pas le rabbin juif, ce n'est pas le pasteur protestant, ce n'est pas le pape schismatique ; ceux-là, on ne leur en veut pas, on ne les craint guère. Non ; le cléricalisme, c'est le prêtre ; le prêtre catholique, voilà l'ennemi ! Donc, guerre au prêtre !

Guerre au prêtre, parce que c'est un homme inutile : *Inutilis est nobis* (Sag., II). — Inutile ? Ah ! les menteurs ! Ils n'ignorent pas le rôle du prêtre et l'importance souveraine de son ministère. Ils savent bien qu'il est la lumière du monde par les vérités qu'il enseigne, le sel de la terre par les devoirs qu'il prêche, le promoteur habile, infatigable d'une multitude d'œuvres éminemment utiles, nécessaires même au bien-être des enfants, des pauvres, des vieillards, des orphelins, des malades, des ouvriers, de quiconque pleure et pâtit. Ils savent qu'une foule de gens réclament à toute heure ses services, font appel à son dévouement, et que lui, l'homme de tous, donne à tous, sans compter, son temps, son intelligence, son cœur, ses forces, sa vie. Et ils osent dire : « Le prêtre est un homme inutile ! » Mensonge encore une fois, qui déguise mal le secret désir de leur cœur.

La vérité, en effet, qu'ils n'osent pas encore avouer, la voici. Ils voudraient rendre le prêtre inutile, amener le peuple à se passer de lui, à vivre sans religion, sans morale, sans Dieu. Dans quel but ? sinon celui d'asservir le peuple après l'avoir corrompu, et d'abuser ensuite de lui en toute liberté pour s'enrichir, ou monter aux honneurs, ou se payer tous les plaisirs. La vérité, c'est qu'ils tremblent pour leur domination, impossible tant qu'il y aura des prêtres pour maintenir dans les âmes le règne du Christ.

Guerre au prêtre ! c'est un fanatique, un perturbateur des consciences, qui n'entend rien à l'esprit du siècle. — Oui, c'est vrai : le prêtre n'entend rien et ne veut rien entendre à l'esprit du siècle, et voilà sa gloire. Le siècle ! C'est le monde corrompu et pervers, dont il est dit que Satan est le maître. Quiconque le sert ne peut être le serviteur de Dieu. Donc, gloire au prêtre, qui opte pour Jésus-Christ et son Evangile ! Gloire au prêtre, qui combat le siècle et son esprit, esprit d'impiété, esprit d'orgueil, de cupidité et de débauche ! Quoi ! lorsque les mauvais sont si ardents pour le mal, lorsqu'ils sèment à profusion les doctrines les plus perverses, le prêtre resterait muet ! Un mercenaire, oui ; mais le prêtre n'est pas mercenaire. Il croit ce qu'il dit, et sa foi, il est prêt à la signer de son sang. Il connaît sa responsabilité, et les besoins des âmes confiées à ses soins : n'est-ce pas son droit et son devoir de mener bravement le combat pour la vérité et le salut ? Et pour complaire aux ennemis de Dieu, faudra-t-il qu'il s'avilisse jusqu'à aller chercher près d'eux le mot d'ordre, avant de monter dans les chaires où se publie l'Evangile de Dieu ?

Non, non ! la vocation, la conscience, la charité, la justice lui commandent de parler avec bonté, mais aussi avec vigueur. Il l'a fait, il le fera encore ; il parlera, comme dit l'Apôtre, à temps et à contre-temps ; il jettera, s'il le faut, le trouble et l'épouvante dans les consciences indociles, afin d'y réveiller les remords qui guérissent et qui sauvent. Libre ensuite aux méchants de le poursuivre de leurs colères. A eux l'opprobre de la haine injuste ; à lui, prêtre de Jésus-Christ, la gloire et le mérite de la fidélité !

Ah ! le prêtre catholique est bien vengé ! Qui en effet répond aux cris de guerre poussés contre lui ? Les honnêtes gens ? Non ; mais à peu près tous les voleurs, tous les intempérants, tous les libertins, tous les tarés. Voilà ceux que l'on rencontre dans les bataillons panachés que recrutent un peu partout les caporaux de la libre-pensée. S'ils en sont fiers, nous prêtres nous le sommes davantage !

Mais passons au second caractère qui distingue, je veux dire qui flétrit et achève de couvrir de honte les ennemis de la religion.

## II. — Elle est antipatriotique.

La guerre à la religion est antisociale, antipatriotique, à tel point que je ne sais rien de plus funeste à la nation, de plus nuisible à la patrie. J'en donnerai deux preuves : d'une part les châtimens qu'elle appelle sur un peuple, d'autre part les ruines qu'elle y accumule fatalement.

1. Le péché, mes frères, est la cause de tous les malheurs, et les nations peuvent commettre des péchés tout comme les simples individus. Les sociétés humaines, en effet, comme telles, ont des devoirs. Elles ont notamment le devoir de reconnaître Dieu, et de lui rendre un culte public ; le devoir de reconnaître la religion qu'il a enseignée, et de se soumettre à ses ordonnances ; le devoir de mettre les lois civiles en harmonie avec la loi divine, telle que la promulguent l'Evangile et l'Eglise, par conséquent le devoir de favoriser le bien et de réprimer le mal, autant du moins que les circonstances et les temps peuvent le permettre. Méconnaître ces obligations, trahir ces devoirs, c'est pour une société se rendre coupable, comme est coupable l'individu infidèle à ses devoirs personnels.

Or, qui est-ce qui souffle l'esprit de révolte parmi les peuples ? Ceux-là mêmes qui combattent la religion : impies, incrédules, apostats, sectaires, libres-penseurs, appelez-les du nom qu'il vous plaira. Voilà les hommes qui jouent au milieu de leurs concitoyens le rôle de Satan, et ne réussissent que trop, hélas ! à les précipiter dans les criminelles folies qui provoquent la colère du ciel.

Sous leur pernicieuse influence, on voit la vertu diminuer de jour en jour dans les masses, et le vice grandir. On voit l'Eglise méprisée, le culte délaissé, Dieu oublié, méconnu, outragé dans ses droits les plus certains et les plus augustes. Quel-

ques-uns, je le veux, protestent et demeurent fidèles. Mais les autres, — et c'est la foule, — ou bien ils tremblent et gardent un lâche silence ; ou bien ils emboîtent le pas derrière les sectaires, qu'ils encouragent de leurs applaudissements et, à certains jours, soutiennent de leurs suffrages. L'impiété alors s'accroît, et avec elle la dépravation des mœurs ; et bientôt ce qui n'était que le péché de quelques-uns devient celui de la multitude, le péché de la nation jetée en majorité hors de la droite voie.

Mais aux désobéissances généralisées, aux révoltes nationales contre ses lois, consommées par le grand nombre, pensez-vous que Dieu ne répondra pas tôt ou tard par un châtiment national ? Après tout, il est le Maître des peuples aussi bien que des individus ; et de même qu'il prend la verge pour mettre à la raison l'individu pécheur, de même il sait citer à sa barre des peuples entiers, afin que l'on sache bien que devant lui, selon la parole du prophète, le peuple le plus orgueilleux et le plus fort ne dépasse point la taille d'un simple mortel : *ut sciatis gentes quoniam homines sunt.* (Ps. ix, 20.)

Ainsi donc c'est le péché, le péché accumulé dans le peuple, qui rend les nations malheureuses : *miseros autem facit populos peccatum* ; et les nations n'ayant pas d'éternité, il est de toute justice que Dieu les récompense dans le temps, ou les châtie, selon leurs bonnes ou mauvaises œuvres.

Mais de tous les péchés le plus énorme, dans un peuple surtout, c'est celui par lequel il accepte que Dieu soit banni de son sein ; c'est le péché d'impiété, d'irréligion. Oui, pour une nation, vivre sans Dieu, rien de plus satanique. C'est comme un nouveau déicide qui ne peut s'expier, de même que le premier, sinon dans les larmes et le sang de la nation tout entière. Cet attentat suprême, la grande Révolution l'a osé ; et quel déluge effroyable de maux de tout genre l'impiété d'alors n'a-t-elle pas déchainé sur la France et sur l'Europe !

Donc, j'ai le droit de l'affirmer, la guerre à la religion est antinationale au plus haut degré, et ceux qui la mènent, à toutes les époques de l'histoire, sont les pires ennemis de la patrie.

2. Ennemis de la patrie, ils le sont encore à un autre point de vue. La religion — cent fois la sagesse païenne elle-même l'a proclamé — est la pierre fondamentale de la société ; toucher à la première, c'est infailliblement ébranler la seconde. Des ruines, encore des ruines, voilà pour un peuple le résultat inévitable de la guerre à la religion.

Que faut-il à une nation pour vivre heureuse et prospère ? — Un pouvoir qui sache commander avec justice, et des sujets qui obéissent avec conscience. Mais qui imposera la justice au premier, et aux seconds la fidélité dans l'obéissance ? La religion seule ; et pourquoi ? Parce que seule elle peut dire avec autorité au prince : « Ton pouvoir vient de Dieu ; tu n'es que son délégué, et tu lui dois



compte de ta gestion » ; et aux sujets : « Rendez à César ce qui est à César ; résister au pouvoir légitime, c'est résister à Dieu même. »

Otez la religion qui montre en Dieu la source de l'autorité et la raison de l'obéissance : il n'y a plus de lien solide entre le prince et les sujets, plus de barrière qui protège contre la tyrannie ou contre la révolte. Des despotes en haut, des insurgés en bas, la discorde, la révolution, la guerre civile : voilà le premier fruit du travail de l'impiété, battant en brèche dans un pays les croyances religieuses. Car un pays ne vit pas de constitutions, il vit de croyances. A quoi bon écrire l'ordre dans un code, si la religion n'en grave l'amour dans les cœurs ?

Que faut-il encore à un peuple ? — De bonnes mœurs. Mais les bonnes mœurs, qui les donne à la société aussi bien qu'à l'individu ? Est-ce la loi civile ? Est-ce le gendarme ou la police, la prison ou l'échafaud ?... Ici encore la religion seule est efficace. Seule, en effet, elle règle tout dans l'homme, jusqu'à ses désirs les plus secrets et ses affections les plus fugitives. Seule elle donne à ses préceptes une force obligatoire en quelque sorte infinie, en ouvrant sous les pas du malfaiteur l'abîme de l'enfer, et en montrant à la vertu dans les hauteurs des cieux le prix immortel qui l'attend.

Otez la religion : plus de frein pour le vice, plus de couronne pour la vertu, plus de motif puissant qui détermine à tout sacrifier au devoir. Un peuple où ne vit plus ni la crainte des châtimens, ni l'espoir des récompenses futures, devient forcément un peuple sans morale, un peuple de corrupteurs et de corrompus. Les malfaiteurs y seront innombrables, les haines féroces, les injustices révoltantes, les scandales affreux, la débauche et le libertinage portés à leur comble. Et quel avenir, je le demande, prépare un tel débordement de toutes les passions déchainées ?

Eh bien ! voilà encore l'aboutissement fatal de la guerre à la religion : la patrie se souillant de toutes les fanges, se couvrant de toutes les hontes, en attendant qu'elle tombe en dissolution comme un cadavre pourri, ou que Dieu, dans sa miséricorde, la relève par un de ces châtimens effroyables dont l'histoire garde l'inoubliable et terrifiant souvenir.

Je m'arrête, mes frères. J'en ai dit assez pour montrer l'injustice de la guerre faite à la religion, les désastres et les malheurs qui en sont tôt ou tard l'inévitable conséquence.

C'est un crime d'y prendre part, comme combattant ou comme complice. Donc, mes frères, n'approuvons jamais les impies, ne les aidons jamais ; loin de là, fuyons-les, repoussons-les toujours comme les ennemis de Dieu et les nôtres. Restons honnêtes, restons chrétiens, chrétiens courageux, profondément attachés à la religion de notre baptême et de notre première communion. Là seulement est la paix, là est la sagesse, là aussi la gloire et le mérite de la vie. Car si nous savons ne pas rougir

de Jésus-Christ, notre divin Maître et Sauveur, lui non plus ne rougira pas de nous au dernier jour. Ainsi soit-il.

## LES LITANIES DE LA SAINTE VIERGE

Entretiens à des jeunes filles

### XLV

MARIA REGINA

« *Salve Regina !* Salut, ô Reine ! » C'est en chantant ces paroles, ce cantique composé par Adhémar de Monteil, — chargé par Urbain II d'être l'aumônier de la première croisade, — que les Croisés nos pères prenaient le chemin de l'Orient et de Jérusalem, sous les auspices de Marie, reine du monde, pour reconquérir le tombeau de son Fils, le roi Jésus. Ce titre de Reine, l'Eglise n'a cessé de le lui attribuer depuis le jour où sachant qu'elle devait être enlevée à la terre, les apôtres veillaient avec elle. « Le Seigneur Jésus, dit saint Grégoire de Tours, environné de ses anges leur apparut, il recueillit l'âme de sa mère qu'il confia à saint Michel. Le lendemain il revint près d'eux, et prenant son corps sacré il la transporta dans une nuée brillante au sein du Paradis. » Les anges étaient heureux de conduire et d'accompagner au ciel leur reine, la reine des apôtres et de tous les saints, qui désormais fut invoquée comme la reine universelle du ciel et de la terre.

Elle est en effet la reine *du monde*, des nations et des peuples, *gloriosa regina mundi*. Elle est aussi la nôtre, la reine de nos familles et de nos foyers, de notre territoire comme de notre église, de nos corps comme de nos âmes, elle est la reine de la *commune*, la reine de la *paroisse* ; et commune, paroisse, *familles*, lui doivent l'hommage que le sujet doit à sa reine.

### I

« Que dirais-je de vous, ô Marie, avec mon pauvre génie, s'écrie saint Augustin, puisque tout ce que je puis dire est infiniment au dessous de ce que mérite votre dignité ? Si je vous appelle le ciel, vous êtes plus élevée. Si je vous célèbre comme la mère des nations, vous êtes plus grande. Si je dis que vous êtes la forme même de Dieu, je n'exagère point. Si je vous proclame la reine des anges, tout prouve que vous l'êtes. <sup>1</sup> »

1. Elle est reine et de race royale, humainement parlant, puisqu'elle est fille de David. Elle est cette tige de Jessé qui a porté cette fleur admirable qui est le Christ. Ses aïeux sont ce que le monde a connu de plus saint, de plus choisi, de plus royal, comme David et Abraham ; nulle famille n'a compté de plus vénérables personnages,

<sup>1</sup> S. Aug., Serm. 35 de Sanctis.

et si dans cette magnifique série d'ancêtres on signale quelques défaillances, c'est uniquement parce qu'elle devait aussi un jour se glorifier d'être la reine des pécheurs, n'excluant personne de ses enfants, les embrassant tous dans son immense amour maternel.

2. Reine par droit de naissance, elle l'est aussi par droit de conquête.

Tous nous venons au monde esclaves, esclaves du démon qui met le pied sur notre tête en signe de prise de possession. Le baptême fait de nous des êtres libres par la puissance triomphatrice de la grâce du Christ, mais aussitôt que nous pouvons choisir entre le bien et le mal, c'est pour affirmer par nos actes, hélas ! que nous tenons à reprendre notre esclavage, à redevenir les sujets du Prince de ce monde. Le péché originel disparaît, mais restent ses suites, nos penchants, les blessures de notre nature humaine frappée à mort, et nous ne trouvons pas en nous assez de générosité pour lutter, afin de demeurer libres, afin de régner au moins sur nous-mêmes, et de chasser le tyran des citadelles de notre âme qu'il occupe avec une arrogance altière.

Marie, elle, fut affranchie du péché originel, c'est l'heureux privilège qui la caractérise. Satan, loin de poser sur sa tête son pied hideux, eut lui-même, suivant la promesse divine, la tête écrasée sous son pied virginal. Tout d'abord donc elle nous apparaît libre, reine, et reine partout victorieuse.

Ce n'est pas que le combat ait jamais cessé. Satan essaya de la faire succomber comme les autres créatures, puis il la persécuta, l'affligea, la brisa de tortures inouïes jusqu'au sommet du Calvaire, imprimant sans cesse comme sans effet sur elle sa dent venimeuse. Il ne lui laissa ni repos ni trêve, mais il ne remporta que des défaites et dut s'avouer vaincu lorsqu'il vit qu'il avait crucifié le Fils de Dieu et que Marie était la mère du divin triomphateur et Roi.

3. Car elle est reine surtout par la royauté de son Fils. Une mère a des droits sacrés et imprescriptibles sur son enfant, elle peut lui commander, elle a autorité sur lui ; et Jésus respectait si bien ces droits qu'il se montra envers elle soumis, obéissant, comme un fils envers sa mère.

Or qu'est-ce donc que Jésus-Christ, sinon le fils de Dieu que le Père a constitué l'héritier de tous ses biens, de tout l'univers ? *Quem constituit hæredem universorum*. Roi du monde, il l'a faite reine du monde. Mère du roi couronné de gloire, elle est devenue la reine qui possède en droit tout le royaume de son Fils <sup>1</sup>. Il lui en a fait hommage, sans même qu'elle lui en témoigne le désir, elle, l'humble créature qu'elle est, mais parce que, nous ordonnant d'honorer notre mère, il a tenu à nous

donner le premier un exemple éclatant de son amour et de son respect pour sa mère.

« Les héritages, dit excellemment saint Jean Damascène, descendent des parents à leurs enfants, mais ici les sources du fleuve de l'amour remontent, car le fils a donné à sa mère la maîtrise, la royauté sur toutes les choses créées <sup>1</sup>. » Tout le monde en effet comprendra que l'amour immense de Dieu ne ressemble point au faible amour qui fait battre nos cœurs. Celui-ci manque de force et d'élan, c'est pourquoi il descend, et le fils aime moins sa mère qu'il n'est aimé d'elle ; tandis que l'autre, en vertu de son énergie infinie, remonte tout aussi bien qu'il descend, car il n'a rien de notre infirmité ni de cette impuissance qui nous fait tant souffrir.

Comment nous étonner après cela que les nations aient tenu à se consacrer à la Sainte Vierge ! La Hongrie s'appelle le royaume de la Vierge, la France le royaume de Marie. Constantin place sous la protection de la mère de Dieu sa ville de Constantinople, et cette cité demeure florissante tant qu'elle lui reste fidèle et qu'elle se soumet à l'autorité des Pontifes romains. Le jour où les iconoclastes brisent les statues de Marie, la ville sacrilège perd sa couronne de gloire et finit par tomber esclave sous le joug des Musulmans. Charlemagne lui élève de nombreuses églises, notamment une, aussi belle que célèbre, à Aix-la-Chapelle. Philippe-Auguste jette les fondements de Notre-Dame de Paris qu'il est donné à saint Louis d'achever, et ces deux monarques, aussi pieux que clairvoyants, affirment ainsi que la capitale étant sous le patronage officiel de Marie, ils y plaçaient aussi tout le royaume, jusqu'à ce que Louis XIII, par un acte solennel, déclare que la France est l'apanage, la propriété, le royaume de Marie, sacrée ainsi en quelque sorte reine de France.

## II

Un pays se compose de communes, or la commune est d'origine chrétienne. Le nom, la chose, le principe, tout est chrétien. Avant Jésus-Christ, il n'y avait pas, il ne pouvait pas y avoir de commune, — sauf chez les Juifs, — parce qu'on ne comptait qu'un nombre infime d'hommes libres. A part l'idée de patrie qui, à certaines époques, fut puissante chez les Romains et chez les Grecs, rien ne les réunissait. D'ailleurs ils se suffisaient à eux-mêmes, et l'idée religieuse qui fortifiait chaque foyer les isolait plutôt, car toute maison formait une autorité absolue, indépendante, reposant dans le chef de famille. Quant aux esclaves, ils ne constituaient qu'un vil troupeau et comme ils étaient le nombre, de peur qu'ils ne devinssent aussi la

<sup>1</sup> *Hæc in cœlis regina sanctorum, et in terris regina regnorum est, quando quidem est mater Regis coronati quem constituit Dominus super opera manuum suarum, ac proinde regina constituta totum in jure possidet filii regnum.* (Rupert., in Cant. IV).

<sup>4</sup> *Quamquam etiam semper ita comparatum est ut hæreditas a parentibus ad filios devolvatur, nunc autem — ut eruditi cujusdam verbis utar — sursum sacrorum fluminum fontes fluunt. Etenim filius matri res omnes conditas in servitutem addixit.* (S. Jean Damasc., Orat. 2 de Assumpt.).



force, par l'union, les maîtres qui les gouvernaient s'appliquaient à les abrutir, à les diviser, à leur enlever jusqu'à l'idée de la possibilité d'une révolte d'ensemble.

La première et parfaite commune nous apparaîtrait à Jérusalem au lendemain de la Pentecôte, dans ces quelques milliers de chrétiens convertis à la voix de Pierre, qui se réunissaient sous la présidence de Marie. En leurs assemblées, ils mirent en commun d'abord leurs pensées, leurs cœurs et leurs âmes. Le ressort de cette communauté d'idées et de sentiments, c'était la charité, cette vertu toute nouvelle apportée du ciel par le Fils de Dieu. Cette charité les pressait d'imiter leur Maître qui leur avait donné son sang, et leur Mère qui, faisant profession de ne rien posséder pour elle-même, leur abandonnait ce qui lui restait de ses propres biens.

Alors, dit l'écrivain sacré, aucun des fidèles ne voulait rien garder en propre et ne disait : « Ceci m'appartient ! » mais ils mettaient tous leurs biens en commun et il régnait entre eux une paix et une joie égale à leur désintéressement. Et dans cette heureuse communauté personne n'était dans le besoin : *neque enim quisquam egens erat inter illos*<sup>1</sup>. Ceux qui possédaient des champs ou des maisons s'en allaient librement les vendre et en apportaient le prix aux apôtres, qui donnaient à chacun suivant ses besoins.

Tel était l'empire de la charité que les Juifs cupides qui ont soif d'or, qui ont reçu en quelque sorte de leurs aïeux des traditions d'avarice sordide, s'en vont d'eux-mêmes vendre leurs terres si péniblement acquises, leurs maisons bâties avec des pierres trempées de leurs sueurs, et déposent l'argent aux pieds des apôtres ; — à leurs pieds, non dans leurs mains, car ceux-ci n'en veulent pas pour eux-mêmes. Ils se souviennent de Judas dont l'argent a souillé les doigts et gâté le cœur, et s'ils l'acceptent c'est pour le verser dans la caisse commune, pour en faire vivre toute la communauté chrétienne.

Voilà constituée la première commune. Elle est basée sur le détachement, le renoncement à ce qu'on pouvait légitimement garder, attendu qu'on le possédait légitimement en propre, renoncement parfaitement libre, inspiré par la charité, où chacun contribue pour ce qu'il veut, et pour autant qu'il le veut, où le riche vient de lui-même en aide au pauvre dans la mesure nécessaire, où le pauvre accepte sans se sentir humilié. Aussi, dans cette première communauté chrétienne, le modèle et la forme des autres, parce qu'il y régnait non la jouissance ou la paresse, mais l'abnégation, le travail, la prière et la conscience, il n'y avait personne qui fût dans le besoin : *neque enim quisquam egens erat inter illos*.

Oh ! le beau et noble mot que celui de commune ! Il nous rappelle non pas le « partage des biens » tel que le convoitent ceux qui ont dévoré

leurs héritages ou qui n'ont pas eu le courage nécessaire pour se créer une place honorée dans la société, — mais au contraire le respect de la propriété personnelle élevée et ennoblie par la charité. Ce que vous possédez vous appartient, comme votre travail, votre intelligence vous appartiennent ; mais si vous vous servez de vos biens pour aider les autres, si vous tendez la main au malheureux et si vous le sauvez de la misère, le plus noir des abîmes, si vous vous rendez des services réciproques, partageant au besoin avec ceux qui ont faim votre morceau de pain, sans jalousie, sans récrimination et sans repentance, vous réalisez parmi vous l'idéal de la vraie commune, fille de la charité.

Tout en effet vous est commun, les âmes se rapprochent, les cœurs s'aiment, le travail devient plus léger, les journées d'hiver cessent d'être sombres ; de la communauté des efforts et des vertus résultent la joie, la douceur et la facilité des relations, la confiance dans l'avenir et même l'abondance : *nec quisquam egens erat inter illos*.

Comme ce mot est noble, les passions humaines devaient nécessairement le profaner et l'avilir. De là cette autre commune qui apparaît de temps en temps, comme un spectre terrifiant, pour jeter l'effroi dans le cœur des honnêtes gens, et vers laquelle conduisent infailliblement la paresse, le matérialisme, l'amour effréné des jouissances, l'impiété qui ne croit pas à l'âme et qui borne son ambition aux voluptés grossières.

La commune, je l'ai dit, repose sur la charité. La grande ennemie de la commune, c'est donc la jalousie qui détruit la charité. Que les communes seraient heureuses, si chacun voyait son bien particulier dans le bien de tous, se réjouissait de la prospérité des uns et s'attristait du malheur des autres ! Qu'elles seraient riches si les particuliers, les unités qui les composent, savaient s'associer, s'unir, s'assurer même ensemble, au lieu de faire la fortune des spéculateurs étrangers, par leurs vues étroites et leurs divisions ! Qu'il y ferait bon vivre, si l'on y rencontrait, comme dans la première commune présidée et établie par la Sainte Vierge, la communion, dans la même foi et le même amour, des esprits, des âmes et des cœurs !

J'ajouterai enfin que les communes ne se sont pas montrées ingrates pour la Sainte Vierge qui a inspiré le principe qui leur donne la vie. Souvent d'ailleurs elle a combattu pour les établir. C'est ainsi qu'elle apparaît non loin de Verdun au roi Eudes et lui donne le courage de lutter contre les Normands envahisseurs, de les poursuivre et de les vaincre. Aussi les communes du moyen âge choisirent-elles souvent Marie pour leur patronne spéciale, et combien de fois vit-on les échevins de nos villes de France accomplir pieds nus avec dévotion des pèlerinages dans ses sanctuaires les plus renommés, afin d'implorer sa protection pour leur commune, de la remercier parce qu'elle les avait délivrés de l'ennemi, de la peste ou d'un autre fléau ! Et quand fut attaquée la patrie, — la

<sup>1</sup> Act., iv, 32 et suiv.

mère et l'ensemble des communes, — au quinzième siècle, par les Anglais, Jeanne d'Arc fit exécuter, pour présider aux batailles, un étendard et un pennon plus petit. Sur l'étendard on voyait Dieu représenté « en majesté », c'est-à-dire tenant en ses mains le globe du monde, assis sur les nuées; à ses pieds, deux anges qui lui présentaient chacun une fleur de lis, et ces deux mots : « Jésus, Marie. » Sur le pennon un ange offrait un lis à la Sainte Vierge. C'est Marie, son nom, son image qui font triompher nos aïeux et fuir l'ennemi. Aussi partout, sur les montagnes et sur les collines, nos pères reconnaissants lui ont-ils érigé des statues avec des inscriptions qui toutes proclament ses bienfaits et leur confiance dans sa garde maternelle. Ne peut-on même pas affirmer que la fête de l'Assomption, par la procession qui la couronne, — procession qui exécute le vœu d'un de nos rois — est aussi la fête de toutes les communes de France ?

### III

Marie est enfin la reine de la paroisse et des familles qui composent la paroisse.

1. Je me souviens que saint Clément commençait ainsi l'une de ses Epîtres : « L'Eglise *paroissienne* <sup>1</sup> de Rome, à l'Eglise de Corinthe » ; c'est-à-dire l'Eglise voyageuse de Rome, l'Eglise qui est en marche vers l'éternité et qui, se considérant sur cette terre comme une étrangère qui passe sans demeurer, regarde sans cesse le but final, la patrie céleste.

La paroisse poursuit donc un autre but que la commune. Tandis que celle-ci s'occupe surtout de la prospérité, de l'aide matérielle, des améliorations extérieures, elle songe avant tout aux intérêts des âmes, elle veut que toutes arrivent heureusement au terme du voyage.

La paroisse, c'est la caravane qui traverse le désert de la vie pour gagner la Terre promise. Malheur à qui s'isole ou s'écarte ! Il disparaît dans les sables ou devient la proie des bêtes féroces. C'est là surtout, dans cette périlleuse traversée, qu'un seul doit commander et tous obéir. Autrement ils périssent comme les Israélites qui murmurèrent contre Moïse et Josué.

Si nous voulons trouver le modèle du commandement et de l'obéissance, c'est encore dans la première communauté chrétienne qu'il convient de nous transporter. C'est aussi la première paroisse. Or qui est-ce qui commande ? Celui qu'elle a élu ? — Non. Celui que Jésus a choisi et imposé à ses disciples. — Et qui est cet heureux choisi ? Sans doute l'Apôtre bien-aimé pour qui son cœur n'avait pas de secret ? — Nullement. Jésus ici n'a pas écouté son cœur. Peut-être a-t-il jugé que Jean aurait l'âme trop tendre pour exercer l'autorité. — Qui donc, alors ? Sa divine mère, la reine du ciel, la reine des apôtres, la créature la plus parfaite qui soit sortie des mains de Dieu. — Non encore.

Au dessus de toute perfection règne l'autorité qui représente Dieu lui-même : au dessus de Marie, non pas comme perfection, mais comme autorité, Dieu a établi Pierre. Et parce qu'il veut que Marie grandisse encore en mérites par l'obéissance, elle obéira à Pierre, à l'apôtre qui a renié trois fois son Maître, et elle lui obéira sans tristesse, sans arrière-pensée, par conviction et pour l'exemple.

Et la plus grande gloire de Marie après la mort de son Fils, c'est d'avoir été, dans la première paroisse, la meilleure paroissienne. C'est ainsi que, par son humilité, elle a mérité le titre de reine des paroisses, car elle a accompli à la lettre cette parole de son Fils : « Que celui qui est le plus grand parmi vous devienne le serviteur de tous ! »

Tout à l'heure je célébrais le mot de *commune*. Combien plus touchant encore est celui de *paroisse* ! Il nous rappelle que nous sommes ici-bas des hôtes d'un jour, des étrangers, des voyageurs, des pèlerins ; il nous fait mieux sentir encore notre délaissement, notre pauvreté et notre exil. Aussi le *Salve Regina*, ce chant des Croisés en route pour Jérusalem, est-il le vrai chant de la paroisse qui se dirige vers la Jérusalem céleste : « Nous crions vers vous, malheureux exilés, fils d'Eve, nous soupignons vers vous, pleurant et gémissant du fond de notre vallée de larmes !... » Comme ces accents sont suaves, suppliants et vrais !

C'est parce que Marie est notre reine que le jour de notre baptême on nous conduit auprès de sa statue, on nous dépose à ses pieds comme pour lui dire : « Cet enfant est vôtre, il vous appartient ; nous le joignons à la caravane, conduisez-le au ciel avec tous ses frères de la paroisse. »

Le jour de la première communion, le prêtre nous ramène au même autel, ou plutôt nous y venons de nous-mêmes, et, contemplant cette place où nous avons un instant reposé tout petits, l'âme rayonnante de l'innocence baptismale, nous apportons à Marie la même âme, la même innocence, accrue par la lutte, et nous lui consacrons notre avenir, nos résolutions, toutes nos bonnes volontés vraiment sincères, tandis que le pasteur, le chef de la paroisse, le représentant de Jésus-Christ, regardant l'horizon et redoutant pour vous les dangers de la vie, du fond de l'âme vous recommande à Marie, la meilleure des paroissiennes.

Vous lui appartenez donc tous, vous êtes ses sujets, elle est votre reine. Que penser alors d'une paroisse où elle n'aurait pas son culte spécial, non seulement le culte intérieur individuel qui demeure isolé et sans force, mais ce culte officiel, public, qui a reçu les promesses les plus éclatantes de Jésus-Christ : « Quand vous serez deux ou trois réunis en mon nom, je serai là au milieu de vous ! » — vous l'entendez bien : pour que Jésus-Christ soit là au milieu de vous, vous aidant et vous consolant, il faut que vous soyez plusieurs unis, et non pas seuls, — que penser, dis-je, d'une pareille paroisse, sinon que c'est une paroisse de

<sup>1</sup> Παροικουσα.



sujets rebelles à leur reine ; ou plutôt que ce n'est pas une paroisse, puisqu'il n'y règne ni union, ni piété, et qu'au lieu de continuer sa route vers Dieu par le chemin sûr de l'obéissance, la caravane s'est perdue presque tout entière, corps et âme, dans le désert ?

Serez donc vos rangs, afin de constituer une paroisse digne de Marie, digne de sa reine, par la vie exemplaire, par l'obéissance à l'Eglise. Prenons garde de la renier d'un reniement pratique, en ne faisant rien pour elle ou en laissant penser que nous n'approuvons pas son culte, puisque nous nous abstenons, ou que nous n'y prenons qu'une part équivoque, en restant sur les frontières indécises de l'ordre et de la défense, à cheval sur une neutralité qui réjouit l'enfer et consterne les anges.

2. Si Marie était la reine de vos familles, elle le serait plus sûrement de la paroisse. Quand elle abaisse ses regards sur la terre, ce qui lui plaît surtout, c'est ce qui reflète le mieux son image, ce qui est beau, saint, pur, ce qui lui rappelle Nazareth et sa maison, ses joies et ses peines, ses extases et ses larmes : c'est la famille. Elle s'arrête alors à la regarder et à la bénir. Le père lui rappelle saint Joseph, le modèle des époux et des pères, travailleur, pieux, austère, le représentant de la Providence ici-bas, l'autorité aimante, calme et laborieuse. Elle le revoit dans sa boutique d'artisan, résigné, courageux et confiant, car il a ses deux bras pour travailler, avec l'espoir en Dieu qui affermit son cœur. Mais combien de pères ressemblent à saint Joseph ?

Puis c'est la mère, remplissant son rôle obscur, mais puissant, dans la simplicité, le recueillement, l'humilité et la foi, élevant ses enfants dans l'amour et la crainte de Dieu, veillant sur chacun de leurs pas, sur chacune de leurs démarches. Ah ! puissent toutes les mères lui ressembler pour la piété, la vigilance et la sollicitude !

Et enfin ce qui la charme le plus, c'est l'enfant, l'image de son Fils, image de candeur et d'innocence, fleur d'avenir temporel et céleste qui commence à éclore. La famille ainsi composée, c'est le ciel sur la terre.

Toutes les âmes chrétiennes sont belles sans doute avec leur parure de blancheur et de chasteté. Il en est pourtant qui sont plus belles que d'autres, et par là-même plus chères à Marie. Il semble que l'âme d'une jeune fille ait un attrait plus puissant, un rayonnement plus pur, quelque chose de plus céleste : elle reflète mieux l'âme virginale de Marie. Dieu l'a créée avec des clartés plus douces, une lumière plus idéale, une nature plus délicate, il l'a ornée de traits surnaturels plus fins, plus glorieux, si bien qu'au ciel on distinguera les âmes vierges des Cécile, des Agnès ou des Lucie, de toutes les autres qui brilleront cependant aussi comme des étoiles au firmament de l'éternité.

Quoi d'étonnant donc si, même sur cette terre, ces âmes privilégiées exhalent un parfum qui vous

réjouit et vous attire, tout en imposant le respect, suivant le beau vers du poète :

On sent rien qu'à la voir sa dignité profonde !

C'est cette âme qui, dans les familles, ravit le plus le cœur de Marie et qu'elle entend posséder, de par son droit de reine.

O Marie, vous resterez donc la reine de cette paroisse, la reine de nos familles ! Nos jeunes filles surtout se feront un devoir et ambitionneront le bonheur de s'enrôler sous votre blanche bannière ; elles continueront ainsi d'être la joie de nos foyers, l'honneur de notre vie, la récompense de nos travaux et la plus douce consolation de nos âmes.

## COURTES INSTRUCTIONS POUR LA PRIÈRE DU SOIR

XCVII

MADELEINE AUX PIEDS DE JÉSUS (*suite*)

A la vue de cette femme agenouillée, sanglotant sur les pieds de Jésus, il semble que les assistants eussent dû s'apitoyer. Mais non ! ce spectacle qui ravissait les anges, scandalise les témoins, et tout particulièrement le maître de la maison. Le pharisien Simon ne comprend ni le repentir, ni l'expiation, ni l'amour ; au contraire, sa foi naissante chancelle, il est comme stupéfait de qu'il voit. Les docteurs de la Loi avaient déclaré qu'on devait rester éloigné d'une courtisane autant que d'un lépreux, au moins de quatre coudées, et voilà que Jésus se laissait toucher par une personne de ce genre, il souffrait le contact de lèvres impures sur ses pieds nus ! « Ah ! s'écrie saint Augustin, si cette femme eût voulu toucher le pharisien, il l'aurait repoussée du pied, en lui disant la parole du prophète : « Retire-toi de moi, ne me touche pas, car je suis pur ! »

Dans sa pensée, Simon conclut que Jésus ne mérite pas le titre d'*Envoyé de Dieu* que les foules lui décernaient, car ou il ignore quelle est cette femme, et alors il ne possède pas le don de discernement des esprits, marque habituelle des personnages inspirés ; ou bien il sait le genre de vie de celle qui le touche, et alors il n'est pas saint, autrement il frémerait à cet impur contact.

Jésus va prouver au pharisien qu'il lit dans les plus intimes pensées des hommes et par conséquent qu'il est le *Messager* de Dieu. Il veut l'initier à la tendance de la nouvelle doctrine qui sera une loi de pitié et de miséricorde, et non plus, comme celle de Moïse, faite de sévérité, armée d'un code inflexible. Aussi, quelle douceur dans la réprimande ! « Simon, j'ai quelque chose à te dire. » Quelle manière délicate de faire reconnaître au pharisien son erreur, que cette parabole des deux débiteurs ! Si, de deux hommes insol-

vables auxquels on remet leur dette, c'est le plus endetté qui témoigne la plus vive reconnaissance, n'en sera-t-il pas de même des pécheurs à l'égard de Dieu ? Les plus reconnaissants ne devront-ils pas être les plus coupables ? Et alors, ayant été les plus coupables, ne deviendront-ils pas les plus aimants ? Ceci explique à Simon ce qui se passe chez lui.

Pour bien saisir l'application de cette parabole, il faut savoir que la pécheresse avait été, quelque temps auparavant, délivrée de sept démons (Luc, VIII, 2), ce qui signifie surtout le démon de l'impureté. Sa démarche aux pieds du Sauveur était donc un acte de reconnaissance, et explique clairement la parabole des deux débiteurs dans la bouche de Jésus. La thèse du Sauveur entendait prouver qu'il n'est point d'être humain tombé si bas qu'il ne puisse être réhabilité par la grâce et entrer dans le royaume de Dieu, même avant les fils d'Abraham.

Marie la pécheresse devait à Jésus sa délivrance de sept démons : c'était la dette des cinq cents deniers ; le pharisien, lui, était redevable de quelques légers services, peut-être du seul honneur de sa visite : c'était la dette des cinquante deniers. La reconnaissance de Simon est médiocre ; celle de Marie, sans bornes. Aussi, comme conséquence, l'amour reconnaissant de la pécheresse lui vaut le pardon de toutes ses fautes, l'attache à Jésus par des liens qui ne seront plus rompus : tombée très bas, l'amour divin va lui donner des ailes et la faire monter très haut ; tandis que le pharisien qui se croit irréprochable restera stationnaire dans sa justice pharisaïque.

D'après la coutume orientale, quand on entrait chez quelqu'un pour y recevoir l'hospitalité, on commençait par quitter sa chaussure, à peu près comme chez nous on quitte sa coiffure, et on la déposait dans le vestibule. Le chef de famille baissait alors son hôte sur la joue, en lui disant : « Le Seigneur soit avec toi ! » Puis il le faisait asseoir, et aussitôt des serviteurs venaient lui laver les pieds, usage très hygiénique dans un pays chaud où les routes sont pleines de poussière. Un serviteur spécial ou le maître de la maison devait ensuite oindre avec une huile odoriférante les cheveux et la barbe de celui que l'on accueillait. Enfin, quand venait le moment du repas, on offrait au convive de se purifier les mains. Simon le pharisien avait oublié ou négligé de remplir ces devoirs de l'hospitalité à l'égard de Jésus<sup>1</sup>.

Il dut être un peu humilié, mais non surpris, lorsqu'il entendit son hôte divin continuer sa leçon, en se tournant vers Madeleine : « Vois cette femme, elle a arrosé mes pieds de ses larmes et les a essuyés de ses cheveux. Depuis qu'elle est entrée, elle n'a cessé de baisser mes pieds. Enfin, elle a oint mes pieds de parfum. » Comme s'il avait dit : C'est elle qui a rempli les lois de l'hospitalité à mon égard, alors que j'étais chez toi où

elle n'est qu'une étrangère. Quelle différence entre son affection pour moi et la tienne ! Cette affection, disons mieux, cette charité ardente de Marie, que ne fera-t-elle point quand ses nombreux péchés lui seront pardonnés ? Car « celui à qui on remet beaucoup aime beaucoup ; mais celui à qui on remet moins aime moins. Je te le dis : ses nombreux péchés lui sont remis, parce qu'elle a aimé beaucoup. »

Alors, pour la première fois depuis le début de cette scène, Jésus adresse directement la parole à la pécheresse, afin de lui donner l'assurance solennelle de son pardon entier : « Tes péchés te sont remis ! » lui dit-il, et pendant que les assistants se demandaient en eux-mêmes : « Quel est celui-ci qui remet même les péchés ? » le Sauveur ajouta : « Ta foi t'a sauvée, vas en paix ! »

Après un dernier baiser sur les pieds de Jésus, pour lui dire merci, Madeleine se lève et s'en va comme elle était venue, sans rien dire. Oh ! j'aurais voulu être témoin du regard qu'elle dut jeter sur le divin Maître en quittant la salle ! J'aurais voulu pouvoir lire tout ce qu'elle mit de reconnaissance et d'amour dans ce regard, entendre et compter les battements de son cœur après l'admirable sentence qui venait de la réhabiliter !

Le bonheur de Madeleine, repentie et pardonnée, peut devenir celui des âmes tombées, si elles veulent revenir à Jésus. La chute dans les abîmes de l'impureté n'est que l'éternelle histoire de la faiblesse de la chair et des entraînements du cœur. Le repentir et la bonne volonté appellent le pardon, et ramènent l'éternelle répétition de la miséricordieuse bonté de Celui qui a daigné absoudre la pécheresse.

Quand une âme, un cœur, souillés de fange, apprennent l'arrivée de Jésus, parfois aussi ils se troublent, le remords les bouleverse. Cette arrivée de Jésus, c'est la première communion d'un enfant, la prédication d'un jubilé ou d'une mission ; c'est peut-être encore un bon livre, une maladie, un revers, un deuil, une déception, que sais-je ? une trahison. Alors, eux aussi, ils se lèvent, et, bravant tout respect humain, ils vont, sans bruit, s'agenouiller aux pieds du Christ dans son tabernacle ou sur sa croix. Là, comme Madeleine, des larmes dans les yeux, des sanglots dans la poitrine, ils baissent avec amour ses pieds adorés, ils les oignent de leur repentir, de leur bonne volonté, de leur résolution de changer de vie. Puis, quand ils ont bien déchargé leur cœur et leur conscience dans le cœur de Jésus, représenté par le prêtre, à leur tour ils entendent la même adorable sentence : « Vas en paix, tous tes péchés, quelque nombreux qu'ils soient, te sont pardonnés, ta foi t'a sauvé ! »

O temples de notre Dieu, autels du céleste guérisseur, tribunaux sacrés de la pénitence et de la miséricorde, que de fois vous fûtes témoins de scènes identiques à celle qui se déroula sous les yeux des invités de Simon ! Que de fois vous avez

<sup>1</sup> Le Camus, *Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, t. II, p. 29.



vous'avancer sur vos dalles de nouvelles Madeleines, vous avez recueilli leurs larmes, entendu leurs sanglots ! Dites-nous donc dans quelle joie débordante vous les avez vu se relever absous, purifiés ; avec quel amour reconnaissant ils s'approchaient de l'autel et recevaient dans leur poitrine, agenouillés à la table des anges, le même Dieu qui avait réhabilité Madeleine et qui leur avait pardonné ! Redites-nous donc ce qu'ils vous ont confié de leurs tressaillements de bonheur et de leurs actions de grâces !

Pauvres pécheurs ou pécheresses qui avez imité les égarements de Madeleine, imitez donc aussi sa foi, son amour. Levez-vous courageusement de la couche du vice, où je ne sais quelle passion vous retient depuis longtemps enchaînés. Prenez en vos mains le vase d'albâtre de la confiance, de la bonne volonté et de la prière ; allez le verser sur les pieds du Sauveur sans vous laisser arrêter par les sarcasmes, les railleries, les critiques du monde et des mondains.

Dénouez votre chevelure, je veux dire, sacrifiez à Jésus cette attache coupable, cette affection scandaleuse ou criminelle, renoncez à cette fréquentation, à cette habitude qui vous perdent. Pleurez sincèrement vos erreurs, vos scandales peut-être, et attendez. Si le doux Sauveur ne semble point, tout d'abord, vous voir et prendre en pitié votre repentir, vos larmes et vos prières ne tarderont guère à le toucher, votre amour à ouvrir son cœur. Non, ce n'est jamais en vain que des larmes coulent sur ses pieds et que la prière repentante monte vers lui.

Quelle récompense et quel frémissement dans tout votre être, quand résonnera à votre âme la parole divine qui purifie et pardonne : « Tous tes péchés te sont remis, ta foi t'a sauvée, vas en paix ! » O mon Dieu, il n'y a que vous pour avoir ainsi aimé les pécheurs ! et il fallait un Dieu pour accorder au repentir une paix si profonde, une joie si délicieuse ! Si pécheurs et pécheresses connaissaient mieux votre cœur, combien les Madeleines pénitentes et pardonnées seraient plus nombreuses ! Combien souvent se renouvellerait la scène du repentir chez Simon, et aussi, celle de la miséricorde et du pardon !

## CATÉCHISME DE PREMIÈRE COMMUNION

### TROISIÈME PARTIE

#### Moyens de salut

#### LES SACREMENTS

#### B

#### Les sacrements en particulier

#### III. — L'EUCCHARISTIE

#### Chapitre IV. — Les dévotions eucharistiques

— *Quelle est la première et la plus excellente des dévotions ?*

— La première et la plus excellente des dévotions est la dévotion envers la sainte eucharistie.

— *Pourquoi cela ?*

— C'est 1<sup>o</sup> à cause de la présence réelle de Notre-Seigneur dans ce sacrement, et 2<sup>o</sup> De toutes les grâces qui en découlent, soit qu'on l'envisage comme sacrifice, soit qu'on l'envisage comme sacrement.

— *Que dit en particulier saint François de Sales de la messe ?*

— Il déclare que c'est le soleil des exercices spirituels.

— *Les saints se sont-ils contentés de recommander la dévotion envers la sainte eucharistie ?*

— Non, mais ils ont été unanimes à lui donner la première et principale place entre toutes les pratiques de piété.

— *Qu'est-ce qui nous frappe le plus chez quelques saints en particulier ?*

— C'est la ferveur extraordinaire qu'ils ressentait en présence du Saint-Sacrement, ferveur souvent accompagnée de ravissements et d'extases.

— *Et parmi ces saints n'en est-il pas un que le pape Léon XIII a déclaré tenir le plus haut rang ?*

— Oui, saint Pascal Baylon, qui, pour cette raison, a été constitué patron particulier des congrès eucharistiques et de toutes les associations qui ont pour objet la divine eucharistie.

— *Sous combien de chefs peut-on classer les diverses pratiques de dévotion envers la sainte eucharistie ?*

— Sous cinq chefs principaux : 1<sup>o</sup> l'adoration ; 2<sup>o</sup> la sainte messe ; 3<sup>o</sup> la communion ; 4<sup>o</sup> les saluts ; 5<sup>o</sup> les associations et les confréries.

+

#### § 1<sup>er</sup> — L'adoration du Saint-Sacrement.

— *Pourquoi devons-nous adorer le Saint-Sacrement ?*

— Parce que la sainte eucharistie c'est Jésus-Christ lui-même réellement présent et qu'il est Dieu.

— *Comment adore-t-on Jésus-Christ au très Saint Sacrement ?*

— On adore Jésus-Christ au très Saint Sacrement par un culte intérieur et par un culte extérieur.

— *En quoi consiste le culte intérieur ?*

— Il consiste dans les sentiments de foi, d'espérance et d'amour dont l'âme est animée envers Notre-Seigneur présent dans la sainte eucharistie.

— *En quoi consiste le culte extérieur ?*

— Il consiste dans les pratiques par lesquelles nous manifestons extérieurement ces sentiments de notre âme.

— *Quelles sont ces pratiques ?*

— Les principales sont : 1<sup>o</sup> l'adoration proprement ; 2<sup>o</sup> la genuflexion ; 3<sup>o</sup> la visite au Saint-Sacrement ; 4<sup>o</sup> certaines marques particulières de respect, soit envers le Saint-Sacrement lui-même dans les processions, etc., soit envers les églises où il est conservé.

#### 1<sup>o</sup> L'adoration proprement dite

— *Quand se fait l'adoration proprement dite ?*

— Elle peut se faire d'une manière solennelle, ou d'une manière privée dans les visites au Saint-Sacrement.

— *Nommez les principales solennités qui donnent lieu à l'adoration solennelle ?*

— Ce sont les solennités de l'Adoration perpétuelle, des Quarante-Heures, du Jeudi Saint et de la Fête-Dieu.

— *Qu'appellez-vous Adoration perpétuelle ?*  
 — J'appelle Adoration perpétuelle celle qui se fait devant le Saint-Sacrement exposé solennellement tous les jours de l'année soit dans le même sanctuaire, soit alternativement dans plusieurs églises, par exemple dans les églises et chapelles d'un diocèse.

— *Comment se fait cette adoration ?*

— Elle se fait pour toute la paroisse par des offices solennels. Ensuite les fidèles sont invités soit individuellement, soit par familles, soit encore par professions et par classes, à venir pendant la journée adorer le Saint-Sacrement.

— *Cette adoration a-t-elle lieu seulement pendant le jour ?*

— Dans la plupart des cas l'adoration perpétuelle a lieu seulement le jour. Cependant, dans certaines églises et pour quelques diocèses, l'Adoration est rigoureusement perpétuelle et se fait également la nuit.

— *Citez un sanctuaire où l'Adoration ne cesse jamais ?*

— La basilique de Montmartre, dédiée au Sacré-Cœur, à Paris.

— *Qu'est-ce que la solennité des Quarante-Heures ?*

— Ce sont des prières solennelles instituées au <sup>xvi</sup>e siècle et qui se font, devant le Saint-Sacrement exposé, le dimanche de la Quinquagésime, le lundi et le mardi suivants.

— *Quel est le but de ces prières ?*

— Ces prières ont pour but d'éloigner les fidèles des désordres scandaleux qui se produisent ces jours-là, de faire amende honorable à Notre-Seigneur et d'apaiser la colère de Dieu excitée par tant de débordements et de crimes.

— *Quel culte rend-on à l'eucharistie le Jeudi Saint ?*

— Le Jeudi Saint, l'Eglise célèbre l'institution de l'eucharistie. Après la messe la sainte Réserve est portée à un reposoir où elle demeure jusqu'au lendemain. Là elle est de la part des fidèles l'objet d'une adoration spéciale, qui en beaucoup d'endroits se prolonge même pendant la nuit jusqu'à l'office du vendredi.

— *N'y a-t-il pas une autre fête spécialement établie en l'honneur du Saint-Sacrement ?*

— Oui, la Fête-Dieu ou la fête du Corps du Seigneur, qui a été fixée au jeudi après la sainte Trinité et dont la solennité, en France, est renvoyée au dimanche suivant.

— *A quelle époque remonte l'institution de cette fête ?*

— Cette fête, sur les instances de la bienheureuse Julienne de Cornillon, fut d'abord établie à Liège par l'évêque de cette ville. Le pape Urbain IV la rendit obligatoire pour toute l'Eglise en 1264.

— *Qu'offre de particulier cette fête ?*

— Outre l'exposition du Saint-Sacrement qui se fait le jour même de la solennité et pendant toute l'octave, il y a en outre, en l'honneur du Saint-Sacrement, une procession solennelle le jour de la solennité, ou en beaucoup d'endroits le dimanche qui suit.

— *Que doit-on faire pour célébrer dignement la Fête-Dieu ?*

— Les fidèles doivent : 1<sup>o</sup> se montrer empressés à assister aux offices et à venir adorer Notre-Seigneur ; 2<sup>o</sup> s'employer, de tout leur pouvoir, à ce que la procession triomphale du Saint-Sacrement puisse s'accomplir sans entrave ; 3<sup>o</sup> contri-

buer avec une pieuse générosité à l'ornementation des reposoirs et des rues, ainsi qu'aux frais du luminaire requis pour l'exposition du Saint-Sacrement.

## 2<sup>o</sup> La gémuflexion devant le Saint-Sacrement

— *Quelle est une des pratiques les plus communes et les plus expressives de l'adoration ?*

— C'est la gémuflexion.

— *Combien distingue-t-on de gémuflexions ?*

— Deux sortes : la simple gémuflexion, et la gémuflexion à deux genoux ou prostration.

— *En quoi consiste la simple gémuflexion ?*

— Elle consiste à plier le genou droit jusqu'à terre, en tenant le corps droit.

— *Quand doit se faire la gémuflexion ?*

— Elle doit se faire devant le tabernacle de l'autel où se trouve enfermé le Saint-Sacrement, quand on entre à l'église et quand on sort, et quand on passe devant le tabernacle fermé.

— *Comment se fait la gémuflexion à deux genoux ou prostration ?*

— Elle se fait en mettant les deux genoux à terre et en s'inclinant ensuite profondément.

— *Quand doit-elle se faire ?*

— On fait la prostration devant le Saint-Sacrement exposé, au lieu de la gémuflexion ordinaire et dans les mêmes cas.

On la fait également au passage du Saint-Sacrement dans les processions et lorsqu'on le porte aux malades.

— *Qui est tenu de faire la gémuflexion devant le Saint-Sacrement ?*

— Tous les fidèles, sans distinction de sexe, les femmes aussi bien que les hommes, sont tenus de faire la gémuflexion devant le Saint-Sacrement.

— *N'y a-t-il pas d'exception ?*

— Il n'y a d'exception que pour les personnes qui ne pourraient que difficilement accomplir cette pratique en raison de l'âge ou des infirmités.

— *Que faut-il pour que la gémuflexion soit un acte de véritable adoration ?*

— Il importe, pour cela, qu'elle soit faite posément et sans précipitation, avec décence et gravité.

— *N'y a-t-il pas de formule de prière à réciter en même temps que l'on fait cet acte ?*

— Aucune formule de prière n'est prescrite quand on fait la gémuflexion. Cependant l'on conseille, et c'est une pratique très recommandable, de dire : « Loué soit Jésus-Christ, » ou quelque autre prière semblable.

## 3<sup>o</sup> La visite au Saint-Sacrement

— *Qu'entendez-vous par la visite au Saint-Sacrement ?*

— Par visite au Saint-Sacrement, j'entends la pratique qui consiste à venir passer quelques instants à l'église, dans le cours de la journée, pour adorer Notre-Seigneur au Saint-Sacrement.

— *Quelle est la raison de cette pratique ?*

— C'est que, par sa présence permanente dans l'eucharistie, Jésus-Christ s'étant constitué l'ami et le compagnon de notre exil, il est juste que nous le visitions de temps en temps et aussi souvent que cela nous est possible.

— *Quelle est sous ce rapport la conduite des pieux fidèles ?*

— Les pieux fidèles se font un devoir de consacrer chaque jour, de préférence vers le soir, envi-



ron un quart d'heure ou plus à visiter Notre-Seigneur dans son sacrement.

— *Cette pratique est-elle sanctionnée par l'Eglise ?*

— Cette pratique de la visite quotidienne au Saint-Sacrement est non seulement autorisée mais spécialement recommandée par l'Eglise, enrichie d'indulgences, et consacrée par un usage universel.

— *N'existe-t-il pas d'autres manières d'accomplir cette pratique ?*

— Oui, par exemple : passant devant une église, on entre quelques minutes pour réciter une courte prière. Cette pratique si simple est un acte de foi et aussi un moyen d'édification.

— *Y a-t-il quelque prière particulière prescrite pour la visite quotidienne au Saint-Sacrement ?*

— Aucune prière particulière n'est prescrite. Chacun est libre de suivre les inspirations de sa dévotion propre.

— *Quels actes cependant convient-il plus spécialement de faire ?*

— Des actes d'adoration, d'amour, de remerciement, de demande, d'offrande, etc.

— *Est-il permis de se servir à cet effet de quelque manuel de dévotion ?*

— Non seulement cela est permis, mais parfois peut être très utile. Un des meilleurs manuels alors est le livre des *Visites au très Saint Sacrement* par saint Liguori.

— *Que font les dévots de la sainte eucharistie qui ne peuvent visiter Notre-Seigneur dans son sanctuaire ?*

— Il ont soin de pratiquer ce que l'on a appelé l'Adoration du très Saint Sacrement faite à distance.

— *En quoi consiste cette pratique ?*

— Elle consiste à se transporter quelques instants en esprit au pied du saint tabernacle, et à offrir à Notre-Seigneur les hommages qu'on lui offrirait si l'on était réellement présent dans le saint lieu.

— *Que concluez-vous de tout cela ?*

— Qu'il est facile de vivre d'une vie d'intimité avec Notre-Seigneur au Saint-Sacrement, et que tous les vrais fidèles doivent s'y appliquer, à cause des avantages immenses qui en découlent.

#### 4<sup>e</sup> Autres pratiques de respect envers le Saint-Sacrement

— *Le respect envers le Saint-Sacrement ne nous impose-t-il pas certains devoirs lorsque nous sommes à l'église ?*

— Oui, et il convient d'observer ces devoirs commandés par la bienséance et le respect, à quelque cérémonie, même de mariage, de sépulture, ou autre, à laquelle on assiste, et quelque soit le motif qui nous amène à l'église.

— *Citez quelques-uns de ces devoirs ?*

— D'abord les hommes doivent entrer à l'église et s'y tenir la tête nue, même en dehors des offices. Les femmes, au contraire, doivent avoir la tête couverte au moins d'un voile.

— *Ensuite ?*

— Ensuite, on doit garder une attitude digne et convenable, observer le silence, se mettre à genoux et s'incliner, surtout pendant la consécration, à la communion et à la bénédiction du Saint-Sacrement.

— *En conséquence, que faut-il éviter ?*

— Il faut éviter comme inconvenant de rester debout aux moments les plus solennels de la messe, de cracher sur le pavé, de tourner la tête, de causer, de manger, etc.

— *De quoi feraient preuve ceux qui manqueraient à ces devoirs ?*

— Ils feraient preuve non seulement de légèreté et de manque de foi, mais encore de mauvaise tenue et de grave défaut d'éducation.

— *Que commande le respect envers le Saint-Sacrement, quand on passe devant une église ?*

— Il commande de se découvrir ou de faire le signe de la croix.

+

#### § 2. — La sainte messe.

##### 1<sup>o</sup> Assistance à la messe quotidienne

— *Quelles sont les deux principales dévotions envers la sainte Eucharistie ?*

— Ce sont l'assistance à la sainte messe et la pratique de la communion.

— *Citez, par rapport à l'assistance à la messe, le conseil donné par saint François de Sales ?*

— « Faites, dit ce saint Docteur, toutes sortes d'efforts pour assister tous les jours à la sainte messe, afin d'offrir avec le prêtre le sacrifice de votre Rédempteur à Dieu son Père, pour vous et pour l'Eglise. »

— *Et qu'ajoute-t-il encore ?*

— Il ajoute : « Si, par quelque empêchement sérieux, vous ne pouvez pas vous rendre présent à la célébration de ce souverain sacrifice, au moins faut-il que vous y portiez votre cœur pour y assister d'une présence spirituelle. »

— *Que voyez-vous dans ces paroles de saint François de Sales ?*

— J'y vois le grand soin que prend l'Eglise de recommander la fréquente assistance à la sainte messe en dehors des jours de dimanches et de fêtes.

— *Dites la raison de cette insistance ?*

— C'est que d'une part la messe est l'acte le plus excellent du culte que nous devons rendre à Dieu.

Et d'autre part, que Dieu « nous y communique magnifiquement ses grâces et ses faveurs. » (*Introduction à la vie dévote*).

— *Quel exemple les saints nous ont-ils donné sous ce rapport ?*

— *Saint Isidore*, étant au service d'un fermier en Espagne, se levait de fort bon matin, afin de gagner du temps pour assister à la messe avant d'aller au travail.

*Saint Louis*, roi de France, avait coutume d'assister à deux, et quelquefois même jusqu'à quatre messes dans le jour. A ce sujet, il répondit à quelques-uns de ses courtisans qui le blâmaient : « Voyez jusqu'où s'étend la sollicitude de ces hommes ! Assurément, si je passais le double de ce temps-là à la chasse ou au jeu, aucun d'eux ne ferait entendre la moindre parole de blâme. »

*Thomas Morus*, chancelier d'Angleterre, n'omettait jamais, malgré ses nombreuses occupations, d'assister au saint sacrifice.

Etc., etc.

— *Dites le sentiment de Napoléon I<sup>er</sup> en ce qui concerne, en particulier, les maisons d'éducation ?*

— Un jour, les règlements du pensionnat d'Ecouen lui étaient soumis. Un des projets portait que les pensionnaires entendraient la messe les dimanches et les jeudis. Napoléon écrivit de sa main en marge : *Tous les jours*.

— *Citez enfin une belle parole de saint Jean Berchmans encore enfant ?*

— Dès l'âge de sept ans, saint Jean Berchmans se levait de grand matin pour se rendre à l'église. Un jour, sa grand'mère, redoutant qu'il n'y eût de l'excès dans cette ardeur, lui conseilla de se lever de moins bonne heure. « Eh ! bonne maman, répondit-il, ne faut-il pas que je serve deux ou trois

messes avant de me rendre à l'école ? Quel meilleur moyen d'apprendre vite et bien ce qu'il me faut savoir ? »

## 2<sup>e</sup> Messe réparatrice

— *Qu'entendez-vous par messe réparatrice ?*

— C'est une deuxième messe entendue, quand cela est possible, le dimanche et les jours de fête, ou à défaut un jour de la semaine, en réparation de l'abstention coupable de tant de chrétiens.

— *Quels sont les avantages de cette pratique ?*

— Par là Notre-Seigneur est consolé et sa miséricorde est sollicitée pour ceux qui ont le malheur de le délaisser.

— *A qui se recommande la messe réparatrice ?*

— Elle se recommande à tous indistinctement, mais à ceux-là surtout qui ont la douleur de compter dans leur famille des membres infidèles à la grande loi de la sanctification du dimanche.

## 3<sup>e</sup> Messes grégoriennes pour les défunts

— *Quel est un des usages les plus anciens et les plus répandus en ce qui regarde la célébration de messes pour les défunts ?*

— C'est l'usage qui consiste à célébrer le saint sacrifice pendant trente jours consécutifs pour un défunt.

— *D'où vient le nom de grégoriennes donné à ces trente messes ?*

— De ce que ce fut le pape saint Grégoire le Grand qui introduisit le premier cet usage dans l'Eglise.

— *Quel avantage est attaché à la célébration des messes grégoriennes ?*

— Cet avantage résulte des paroles adressées par Notre-Seigneur à saint Grégoire : « Je veux bien, lui dit-il, accorder en ta faveur un privilège qui sera unique : c'est que toute âme du Purgatoire pour laquelle seront offertes trente messes en ton honneur et sans interruption, sera immédiatement délivrée, quelle que fût sa dette envers moi ; et plus que cela, je n'attendrai pas que les messes soient célébrées, mais je délivrerai l'âme aussitôt l'offrande versée pour elle. »

— *Dites les conditions requises pour profiter des trentains grégoriens ?*

— Deux conditions seulement sont requises :

1<sup>o</sup> Que les trente messes soient dites sans interruption ; mais il n'est pas nécessaire que ce soit par le même prêtre et au même autel ;

2<sup>o</sup> Qu'elles soient appliquées à l'âme dont on veut obtenir la délivrance en vertu de la divine miséricorde.

## 4<sup>e</sup> Fondation de messes

— *Quel est un des moyens les plus efficaces qui nous soient donnés pour obtenir les grâces du ciel ?*

— Aucun ne surpasse en efficacité l'offrande du saint sacrifice de la messe.

— *Qu'aiment en conséquence les pieux fidèles ?*

— Ils aiment à faire célébrer le saint sacrifice dans la mesure de leurs ressources, soit pour les défunts, soit à toute autre intention légitime.

— *Citez, à ce sujet, un trait charmant de saint Pierre Damien ?*

— Saint Pierre Damien, encore enfant et très pauvre, trouva un jour sur son chemin une pièce d'argent. Grande fut sa joie : il se crut possesseur d'un trésor. Néanmoins, n'ayant pas réussi à retrouver celui à qui appartenait cette pièce, il n'hésita pas à la porter aussitôt à un prêtre, afin qu'il offrit le sacrifice de la messe pour le repos de l'âme de son père.

— *Cet avantage de pouvoir faire célébrer la sainte messe à nos intentions nous est-il accordé seulement pendant cette vie ?*

— Nous pouvons encore nous l'assurer même après notre mort.

— *Comment cela ?*

— En prenant nos dispositions pour que des messes soient acquittées à nos intentions, soit que ces messes soient dites immédiatement après notre décès, soit qu'elles demeurent fondées à perpétuité.

— *Qui faut-il charger de l'acquit de ces messes ?*

— De préférence, et même, pour les messes fondées, uniquement les fabriques des églises paroissiales, seules autorisées à accepter cette charge.

— *De quelle manière le peut-on faire ?*

— On peut le faire par testament, mais il paraît souvent préférable de régler toutes choses sous ce rapport de son vivant.

— *Quelles sont les messes qu'il convient plus particulièrement de fonder ?*

— En premier lieu, son propre anniversaire et celui de ses parents défunts ; ensuite les messes des fêtes de confréries, des Quarante-Heures, de l'Octave des morts, ou en l'honneur de dévotions spécialement établies dans la paroisse.

+

## § 3. — La communion.

— *Nommez, relativement à la communion, quelques-unes des pratiques les plus recommandées ?*

— Entre ces pratiques, on peut citer la communion réparatrice et la communion des neuf premiers vendredis du mois.

### 1<sup>o</sup> Communion réparatrice

— *Quelle est l'origine de la communion réparatrice ?*

— C'est le désir explicite et formel du cœur même de Jésus, tel qu'il ressort des révélations faites à la bienheureuse Marguerite-Marie.

— *Pourquoi appelle-t-on cette communion la communion réparatrice ?*

— Parce qu'elle a pour but :

1<sup>o</sup> De consoler le cœur de Jésus des outrages qu'il reçoit particulièrement dans le sacrement de son amour ;

Et 2<sup>o</sup> de réparer, par l'acte le plus excellent de la vie chrétienne, les crimes qui attirent de si grands châtements sur le monde.

— *En quoi consiste cette pratique de la communion réparatrice ?*

— Elle consiste à faire chaque semaine ou chaque mois, et spécialement le premier vendredi, la sainte communion en esprit de réparation.

— *Comment cette pratique est-elle autorisée par l'Eglise ?*

— En ce qu'elle a été, en vertu des concessions pontificales, étroitement unie à l'Apostolat de la prière et qu'elle participe ainsi aux privilèges de cette pieuse association.

### 2<sup>o</sup> Communion des neuf premiers vendredis de mois consécutifs

— *Sur quoi est fondée la pratique de la communion des neuf premiers vendredis du mois ?*

— Elle est fondée sur cette révélation faite à la bienheureuse Marguerite-Marie, révélation appelée avec raison « La grande promesse du Cœur de Jésus : »

« Je te promets, dans l'excès de la miséricorde de mon Cœur, que mon amour tout-puissant accordera à tous ceux qui communieront les premiers vendredis, neuf fois de suite, la grâce de la pénitence finale ; ils ne mourront point dans ma disgrâce, ni sans recevoir les sacrements. Mon



Cœur se rendra leur asile assuré à cette heure dernière. »

— *Quelles conditions sont demandées pour avoir part à la grande Promesse ?*

— Ces conditions sont au nombre de trois :

1<sup>o</sup> La communion doit être faite le premier vendredi et non un autre jour ;

2<sup>o</sup> Elle doit être faite dignement et en l'honneur du Sacré-Cœur ;

3<sup>o</sup> Elle doit se faire pendant neuf mois consécutifs. La neuvaine devrait être recommencée, s'il y avait interruption.

— *Cette pratique ne se recommande-t-elle pas d'une manière toute spéciale aux enfants qui se disposent à faire prochainement leur première communion ?*

— Oui ; car le temps le plus propice pour l'accomplir est sans contredit celui qui suit immédiatement la première communion, à cause surtout des facilités plus grandes qui s'offrent alors à tous indistinctement, et des meilleures dispositions de l'âme.



#### § 4. — Les Saluts du Saint-Sacrement.

— *Qu'appellez-vous Salut du Saint-Sacrement ?*

— On appelle ainsi une cérémonie qui a lieu ordinairement le soir, en l'honneur de l'eucharistie, avec exposition et bénédiction du Saint-Sacrement.

— *En quoi consiste l'exposition du Saint-Sacrement ?*

— Elle consiste à présenter à l'adoration des fidèles la sainte hostie placée dans un ostensor.

— *Qu'est-ce que l'ostensor ?*

— L'ostensor est un vase ou ustensile sacré, en forme de soleil, qui sert à exposer visiblement la sainte hostie à l'adoration des fidèles.

— *La sainte hostie est-elle enfermée immédiatement dans l'ostensor ?*

— Non, mais elle est d'abord placée dans une petite boîte d'or ou d'argent doré, à double verre, nommée custode ou lunule.

— *Le salut ne peut-il pas se donner également avec le ciboire ?*

— Le salut peut également se donner avec le ciboire, soit que l'on ouvre le tabernacle pour faire voir aux fidèles le ciboire renfermant les saintes hosties, soit que l'on dépose le ciboire lui-même sur l'autel.

— *Que chante-t-on pendant le salut ?*

— On doit toujours chanter avant la bénédiction le *Tantum ergo*, qui est une hymne d'adoration adressée à Notre-Seigneur Jésus-Christ dans l'eucharistie.

Mais on peut faire précéder le *Tantum ergo* de différentes prières en l'honneur du Saint-Sacrement, de la sainte Vierge ou des saints.

— *Quelle attitude doit-on observer pendant les premiers mots du Tantum ergo ?*

— Pour répondre au sens de l'hymne sacrée, il convient de s'incliner respectueusement.

— *Comment le prêtre donne-t-il la bénédiction ?*

— Après le *Tantum ergo*, le verset et l'oraison, le prêtre bénit les assistants, en traçant sur eux, en silence, le signe de la croix avec l'ostensor ou le saint ciboire.

— *Comment doit-on assister au salut ?*

— On doit se tenir à genoux tout le temps que le Saint-Sacrement est exposé, et de plus s'incliner à la bénédiction, dans les sentiments d'un respect profond envers Notre-Seigneur et d'une vive reconnaissance pour les grâces qu'il répand abondamment sur les fidèles adorateurs de son sacrement.

— *Quelle résolution prenez-vous ?*

— La résolution de tenir toujours en grande estime les saluts du Saint-Sacrement, et d'y assister avec régularité, considérant cette assistance comme une des plus excellentes pratiques de dévotion envers la sainte eucharistie.



#### § 5. — Confréries, associations et œuvres diverses en l'honneur du Saint-Sacrement.

— *Qu'appelle-t-on confrérie en général ?*

— On appelle confrérie une association libre de fidèles, établie et dirigée par l'autorité ecclésiastique, dans un but spécial de piété ou de charité.

— *Les confréries n'offrent-elles pas de grands avantages à ceux qui s'y enrôlent ?*

— On doit l'affirmer puisque l'Eglise les recommande et les encourage, spécialement en accordant des indulgences et autres privilèges aux confrères, et que les pieux fidèles s'y inscrivent avec un louable empressement.

— *Quels sont ces avantages ?*

— Les avantages qui résultent de toute association légitime : éclairer les bonnes volontés, stimuler le zèle, soutenir les efforts de tous, etc.

— *Indiquez, parmi les confréries, celle qui vous paraît tenir le premier rang et mériter nos préférences ?*

— On doit tenir pour certain que c'est la confrérie du Saint-Sacrement.

— *Comment cela ?*

— La confrérie du Saint-Sacrement a, en effet, pour but de promouvoir la dévotion à l'eucharistie et de procurer à Notre-Seigneur les honneurs auxquels il a droit dans le plus grand des sacrements.

— *Toutes les pratiques de dévotion envers l'eucharistie ne peuvent-elles pas donner lieu à des associations particulières ?*

— Elles le peuvent assurément, et on compte un grand nombre d'associations de ce genre.

— *Citez quelques-unes de ces associations ?*

— Parmi les plus recommandables, on peut citer les confréries, associations ou œuvres de la *Messe réparatrice*, de l'*Adoration nocturne*, La *sainte Ligue eucharistique*, les œuvres de *Pre-mière communion*, l'œuvre des *Congrès eucharistiques*, l'œuvre des *Tabernacles*, l'œuvre de la *Lampe du sanctuaire*, etc.

— *Que concluez-vous de cette multiplicité d'œuvres établies en l'honneur du Saint-Sacrement ?*

— J'en conclus que les vrais chrétiens ont toujours eu, et ont aujourd'hui plus que jamais, à cœur de rendre à Notre-Seigneur au Saint-Sacrement tous les hommages de foi, d'adoration, d'amour, de réparation et de dévouement qui lui sont dus.

— *Et votre résolution finale sera ?*

— De prendre à ces diverses manifestations de la piété catholique, autant que les circonstances me le permettront, toute la part possible.

— *Redites-nous en terminant, comme bouquet spirituel, la belle parole d'un saint touchant le sacrement de l'eucharistie ?*

— On raconte de saint Alphonse de Liguori, dont la foi était si vivement pénétrée, au pied de l'autel, de la présence du Roi des anges, que plus d'une fois il lui est arrivé de se lever soudainement, de tendre les bras vers le tabernacle et de s'écrier : « Le voilà !... Venez voir comme il est beau ! Aimez-le de tout votre cœur ! »

*Imprimatur* : † SEBASTIANUS, Episcopus Lingonensts.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT.

# L'Ami du Clergé Paroissial

## SOMMAIRE

**Pour la clôture des Pâques.** — En face des mauvais exemples, 305.

**Nouvelles conférences aux femmes chrétiennes.** — LI. *Pour la fête de sainte Monique : L'ascension des classes*, 306.

**Trésor d'histoires pour l'explication du Symbole des Apôtres.** — IV. *La foi (suite)*, 310.

**Les litanies de la sainte Vierge, Entretiens à des jeunes filles.** — XLVI. *Regina Angelorum*, 314.

**Courtes instructions pour la prière du soir.** — XCVIII. *Jésus parcourt la Galilée avec les Douze et les saintes femmes*, 319.

## POUR LA CLOTURE DES PAQUES

### EN FACE DES MAUVAIS EXEMPLES

Mes frères,

Le temps pascal prend fin aujourd'hui. Honneur à ceux et à celles qui ont répondu à notre appel, qui est l'appel de Dieu et de l'Eglise ! Les autres, il faut prier pour eux et les plaindre de n'avoir pas eu le courage d'accomplir leur devoir. Qu'ils se souviennent pourtant que l'obligation de se confesser et de communier demeure toujours et s'impose à eux, et que si la pensée de l'accomplir leur vient tardivement, nous sommes toujours à leur disposition.

Mes frères, ne croyez pas que tout soit fini parce que vous avez fait vos Pâques. Il s'agit maintenant de persévérer. La communion a été pour vous la reprise de vos rapports avec Dieu, une résurrection spirituelle, un renouvellement de vie chrétienne.

La grande affaire, maintenant, est de rester et de vous affermir dans cette sainte nouveauté de vie, *in novitate vitæ ambulemus*.

Vous avez dû, mes frères, sous l'impression de la grâce, prendre des résolutions tendant à modifier vos habitudes, si elles étaient mauvaises, à corriger vos mœurs, si elles étaient défectueuses, à lutter contre la négligence, à éviter les occasions du péché. Ces résolutions ne doivent pas être un vain désir dans votre cœur, un vain mot sur vos lèvres. Il faut songer à les tenir.

Ah ! c'est ici, mes frères, qu'il est besoin de prière, de vigilance, d'énergie, d'efforts, de ténacité. Il y a en vous et autour de vous tant de tentations, tant de dangers, tant d'attraits au mal, tant de provocations à l'omission de vos devoirs chrétiens, à l'infidélité !

Je dois vous mettre en garde contre tout ce qui pourrait vous faire déchoir de cette nouveauté de vie dans laquelle je vous exhorte à persévérer. Et je vous signalerai aujourd'hui tout spéciale-

ment les mauvais exemples, comme une des plus dangereuses tentations auxquelles vous soyez exposés.

### I

Quels sont nos sentiments et quelle doit être notre attitude en face des mauvais exemples ?

En face des mauvais exemples, il est des chrétiens qui demeurent absolument indifférents. Que Dieu soit outragé par d'insolents blasphèmes, que sa loi soit violée, que les commandements de l'Eglise soient transgressés, que le dimanche soit profané, que la sainte messe soit célébrée devant des bancs presque vides, que des fautes déshonorantes soient commises, ils s'en inquiètent peu, cela leur est égal, ils restent froids, insensibles.

On est tellement habitué à voir l'exemple du mal qu'on n'y prend pas garde et qu'on trouve la chose toute naturelle. Nous vivons au milieu d'une génération d'indifférents, de blasés, qui n'ont plus la force de s'indigner contre le vice, ni d'admirer la vertu. De l'aversion pour ce qui est mal, ils n'en ont plus ; des sympathies pour ce qui est bien, ils n'en ont plus.

Mes frères, cette indifférence n'est pas digne d'un chrétien. Vous voyez le scandale s'étaler sous vos yeux et vous n'en êtes pas touchés, vous voyez Dieu mortellement offensé et vous n'y attachez aucune importance, vous êtes témoins d'actes criminels et vous passez outre sans la moindre émotion ! Je déplore une pareille insensibilité, car elle est le symptôme de tristes dispositions ; elle m'est une preuve que, en vous, le sens moral est émoussé, que la conscience est atrophiée, que vous avez perdu la notion du bien et du mal, et, par conséquent, que vous êtes tombés bien bas.

Cependant, il faut le reconnaître, tous n'ont pas cette impassibilité. Il en est que la vue du mal fait gémir. Ils s'associent aux sentiments du roi-prophète qui, en présence des scandales de son temps, disait : « J'ai vu les prévaricateurs et j'ai été douloureusement impressionné. *Vidi prævaricantes et tabescebam*. »

Oui, c'est vrai, on entend encore des personnes qui s'alarment et qui disent avec amertume : « Oh ! comme on travaille le dimanche malgré la défense de Dieu et de l'Eglise ! Comme l'office divin est abandonné ! Comme la jeunesse est irrespectueuse ! Comme les mœurs sont dépravées ! Comme la religion s'en va, et avec elle tous les principes qui sont l'appui de la famille et de la société ! »

Vous avez grandement raison de gémir, de vous affliger à la vue des mauvais exemples qui sont donnés, parce que ces actes coupables sont des transgressions publiques de la loi divine et ecclésiastique, parce qu'ils sont des outrages à Dieu et des mépris envers l'autorité de l'Eglise, parce qu'ils amassent sur nos têtes les vengeances du ciel, parce qu'ils déconsidèrent une paroisse et lui ravissent sa bonne renommée.

Alors, je comprends, quand on a des sentiments



religieux, quand on croit à la justice de Dieu et qu'on redoute les châtiments du péché, je comprends qu'on s'attriste et qu'on gémissé à la vue de tant de profanations et de scandales.

## II

Mais, mes frères, ce n'est pas assez de gémir ; il faut encore se prémunir, se défendre contre les influences démoralisatrices du mauvais exemple.

L'exemple du bien est puissant, je ne le nie pas ; mais l'exemple du mal est plus puissant encore ; il attire, il séduit, il entraîne ceux qui n'ont point assez de courage pour résister à ses perfides sollicitations.

On dit : « la contagion du mauvais exemple. » C'est qu'en effet le mauvais exemple est contagieux ; il s'en dégage un souffle malsain, une influence pernicieuse qui atteint ceux qui en sont témoins, attaque leurs pieuses dispositions, et, avec le temps, finit par les ruiner, s'ils ne font bonne garde.

Pourquoi cette jeune fille a-t-elle cessé d'assister à la messe du dimanche ? c'est parce que sa mère n'y vient pas. Pourquoi cette femme n'a-t-elle pas fait ses Pâques cette année ? c'est parce que sa voisine ne les fait pas.

Voilà, mes frères, la puissance néfaste du mauvais exemple ; et j'avais bien raison de vous le signaler comme un danger redoutable pour votre persévérance. Vous y échapperez, en vous tenant à distance, en évitant son contact, et si vous ne pouvez pas vous en éloigner, en réagissant contre les impressions qu'il vous laisse, en résistant à ses tentatives de corruption.

Que faut-il faire encore pour restreindre l'empire du mal et atténuer ses effets ? Il faut opposer les bons exemples aux mauvais. Ceux qui ont fait leurs Pâques, ont contracté publiquement, par cette démarche, l'engagement de mener une vie chrétienne, dans la plénitude du mot. Par conséquent, j'attends d'eux le bon exemple : l'exemple de la prière récitée tous les jours ; l'exemple de l'assiduité aux offices du dimanche et particulièrement à la messe ; l'exemple de l'obéissance aux lois de l'Eglise, l'exemple de la discrétion, de la dignité et de la charité dans les conversations, l'exemple d'une conduite irréprochable. N'est-il pas juste que Dieu trouve, dans leur pieuse fidélité, une compensation pour les négligences dont on se rend coupable à l'endroit de son culte ?

Nous, qui fréquentons l'église habituellement, nous ne sommes pas le plus grand nombre, malheureusement. C'est pour cela qu'il faut nous soutenir les uns les autres, nous édifier mutuellement, occuper notre place chaque dimanche, nous serrer les coudes, redoubler de zèle et de ferveur dans le service de Dieu. Le mal qui se commet autour de nous est grand ; le bien que nous ferons ensemble, avec une sainte émulation, éloignera le châtiment et méritera à notre paroisse la miséricorde de Dieu. Ainsi soit-il.

NOUVELLES CONFÉRENCES AUX FEMMES  
CHRÉTIENNES

## LI

POUR LA FÊTE DE SAINTE MONIQUE

*L'ascension des classes*

*Justitia elevat gentem, miseros autem facit populos peccatum.*

La justice élève les nations, et l'iniquité rend les peuples malheureux.  
(Prov., xiv, 34).

Un peuple se compose de familles, c'est pourquoi cette maxime du Sage je l'appliquerai aussi à nos familles contemporaines.

Le spectacle inouï qui se passe aujourd'hui sous nos yeux, la religion persécutée et comme partout traquée, les meilleurs des fils de l'Eglise condamnés sans même avoir été entendus, et contraints de s'exiler pour chercher un autre champ à leur zèle ou pour ne pas mourir de faim, les plus saintes choses bafouées et flétries, la perfection chrétienne aussi bannie de France puisqu'il est impossible désormais d'y pratiquer les conseils évangéliques en pleine liberté, tout cela, sans que le public s'en émeuve, sans que les honnêtes gens eux-mêmes protestent autrement que par une muette indignation, ce spectacle attristant, dis-je, nous amène naturellement à réfléchir sur les causes de la veulerie actuelle et de l'apathie qui paraît distinguer les catholiques.

Nos ennemis ont exploité notre inertie et notre indifférence, et comme ils sont violents, ils ont emporté d'assaut des institutions et des idées qui ressemblaient à des citadelles imprenables ; ils ont envahi tout le terrain avec d'autant plus d'audace que nous nous hâtons de le céder, si bien que dans un pays où les catholiques devraient être tout, ils ne sont presque rien.

D'où vient cette indifférence, — qui au fond est de l'égoïsme, — sinon de l'éducation reçue ? Sans doute, vous n'êtes pas responsables de tout le mal. Vous avez beau vous ingénier à le détruire, au moins à le neutraliser dans le sanctuaire de vos familles ; vous luttez souvent, comme Néhémie, « l'épée d'une main et la truelle de l'autre, » ce qui n'est pas toujours le moyen de bâtir solidement ; vous avez le sentiment que nous courons aux catastrophes et vous signalez le péril. Cependant il m'est bien permis de vous demander si vous avez échappé aux préjugés qui nous gouvernent, si vos idées sont saines et vraies, en matière d'éducation, si vous avez pourvu vos enfants de convictions assez fermes pour qu'ils résistent. Les événements cependant sont faits pour qu'elles entrent dans l'âme, comme les coups de marteau enfoncent des clous dans le chêne. Mais il faut que les âmes soient de chêne. A vous de les façonner. Sainte Monique nous apprend que plus d'une fois les femmes ont

marqué les âmes de leurs fils et de leurs filles d'une empreinte virile.

Deux mots traduisent les aspirations de notre société du vingtième siècle, deux mots qu'on lui répète jusqu'à ce qu'elle en soit comme saturée et qui caractérisent sa marche en avant : *jouir* et *monter*. Jouir dès le jeune âge, et monter pour jouir davantage encore. Vous vous demanderez peut-être ce que vous y pouvez, si cette ascension de l'individu et des familles n'est pas légitime en soi, après tout, et quels sont vos devoirs en fin de compte dans une situation aussi complexe. J'essaierai de répondre aux questions délicates et difficiles que vous vous posez à vous-mêmes. Le sujet est grave : c'est la vie ou la mort de beaucoup d'âmes, c'est le bonheur des familles, c'est l'avenir du pays qui est en jeu.

## I

A peine l'enfant est-il au monde qu'il manifeste sa volonté et ses désirs de jouissance. Il devient capricieux, emporté, plus, paraît-il, que ne l'étaient les enfants d'autrefois : ce qui tient aux raffinements de notre civilisation qui a développé jusque dans nos moelles le sentiment de l'indépendance, et à la faiblesse idolâtrique des parents.

Désormais chez lui tout converge vers la jouissance. Ses volontés deviennent des ordres, ses désirs des lois, et comme vous n'avez pas l'énergie de lui résister, son omnipotence s'affirme et prévaut de plus en plus. Plus on lui concède, plus il exige. Autrefois quand les Barbares apparaissaient sur les frontières de l'Empire romain, les empereurs, pour les éloigner, leur envoyaient des monceaux d'or. Ils partaient, et revenaient l'année suivante. Tels sont vos enfants à mesure qu'ils grandissent. Loin d'imposer votre autorité, d'abord, puis de parler à la raison, au cœur, aux sentiments, vous obtenez à grand'peine qu'ils cèdent par des promesses de gâteries, de friandises ou de plaisirs. C'est-à-dire que vous achetez leur obéissance à prix d'argent, de bonbons ou de transactions où vous êtes toujours dupes. Et comme vous vous adressez surtout aux sens, vous aiguisez, vous exaspérez en eux l'esprit de jouissance. Rappelez-vous que le jour où vous cédez, vous subissez votre première défaite qui sera suivie d'autres innombrables, jusqu'à ce que vous capituliez.

1. Je remarque ces vices d'abord dans l'éducation bourgeoise.

Dans ces milieux plus opulents, sinon plus élevés, l'enfant est rare, partant il devient bien vite le petit dieu de la maison. On ne le prive de rien, on ne l'habitue point à faire les petits sacrifices nécessaires à la formation du caractère, comme les coups de ciseau sont nécessaires à la taille du diamant ; on ne voit que lui, toute la maison ne gravite qu'autour de sa petite personne et il s'habitue à son métier de divinité du foyer. Aussi en devient-il rapidement le tyran. Il veut,

il demande, il exige, il commande, persuadé qu'il est, qu'il n'y a que lui au monde d'intéressant.

Le résultat moral est déplorable. Il n'aime personne, et il n'est aimé de personne. En lui on élève un pur égoïste qui se croira supérieur à tout le monde et qui ne s'attachera pas un ami. Les sentiments d'affection sont étiolés chez lui, il n'y reste de vivaces que les sensations de la jouissance.

Le résultat social ne l'est pas moins. Ceux à qui Dieu a dévolu l'honneur dangereux et envié de l'opulence, peuvent réaliser autour d'eux un bien considérable, acquérir une solide influence et faire des heureux. Mais ils ont besoin d'abord de se pénétrer d'un grand esprit de charité. Qu'ils élargissent leur âme par les idées de l'Evangile, leur cœur par l'amour du pauvre et la compassion pour le peuple, qu'ils méditent le *Misereor super turbam* et que par leur bonté, leur condescendance, leur main généreusement ouverte, ils se fassent pardonner d'être riches. Ensuite, qu'ils prennent contact avec cette foule que la Providence leur a donné mission d'éclairer, de soulager dans sa misère, de façonner et de relever. Alors ils seront aimés et écoutés, mais il faut qu'ils paient de leur personne non moins que de leur bourse. Autrement ils vivront éloignés de cette foule qui ne les connaît pas et qui les jalouse, séparés d'elle comme s'ils constituaient une caste à part, et le cœur populaire s'aigri, se gonflera de haine et de mépris pour ces gens qui possèdent et ne donnent pas ou donnent mal, pour ces avares, ces inutiles, ces oisifs sans âme comme sans pitié, et ils précipiteront ainsi la révolution sociale qui les emportera dans ses flots déchainés.

2. L'éducation des enfants du peuple reflète et reproduit de semblables défauts, dans une autre sphère. Vous n'osez rien leur refuser, tous leurs caprices vous sont sacrés. Vous aussi vous achetez leurs complaisances et leurs sourires par des promesses de jouissance dont ils savent se souvenir. Au lieu de leur montrer Dieu qui les voit, qui ordonne et qui a le droit d'exiger qu'ils lui obéissent, de les habituer à supporter quelque chose pour lui, de lever leurs yeux au ciel où leurs humbles sacrifices seront récompensés ; au lieu de leur fortifier l'âme par la sainte pensée de Jésus-Christ qui a travaillé pour leur apprendre l'amour du travail, qui a souffert pour leur apprendre à souffrir volontiers ; vous leur inspirez je ne sais quelle horreur pour la souffrance et pour tout ce qui peut les gêner. Vous rêvez pour eux une vie d'amusements et de plaisirs perpétuels. Plus de frein, plus de discipline qui les retienne, et comme le travail est une peine, ils sont amenés à détester le travail. Aussi dans la vie qu'ils se composent, la conscience, la probité sont reléguées au second plan, et ils appliquent au travail le système du moins possible.

Tous conçoivent uniformément le même projet pour l'avenir : occuper une belle situation, bien rétribuée, et ne rien faire.



L'Eglise intervient qui leur rappelle cette grande vérité humaine et sociale que le travail est le premier des devoirs et la meilleure des expiations ; mais ce langage est dur à supporter, et comme il contrarie leur passion de jouissance, ils tiennent rigueur à l'Eglise de la franchise de son enseignement. N'est-ce pas là le secret de la haine que le socialisme professe à son endroit, parce qu'elle prend le parti du travail et de la probité du travail ?

3. Si donc vous n'élevez pas vos enfants dans la discipline sévère du devoir, dans l'amour de Dieu, du sacrifice et du saint travail, vous faites fausse route. D'abord vous vous constituez en dehors de la loi chrétienne, ensuite vous les rendrez malheureux.

Ne savez-vous donc pas que la lutte pour la vie devient de plus en plus âpre et difficile, que les violents seuls y triomphent, et que la grande qualité humaine pour la soutenir, c'est l'endurance ? Il faut des jeunes gens forts, des caractères forts, des cœurs forts. Est-ce en les gâtant, en vous ingéniant à écarter d'eux tous les obstacles, à semer leur route de fleurs et de jouissances, que vous les rendez capables de combattre ? Est-ce que le soldat ne se livre pas aux plus rudes exercices afin de s'entraîner pour les batailles à venir ? Il y eut autrefois un grand capitaine, peut-être le plus célèbre de tous, Annibal, qui avait des troupes fortement disciplinées, passa les Alpes, envahit l'Italie et fit trembler Rome. On lui opposa des légions expérimentées, quoique mal commandées ; il les coucha dans la poussière au Tessin, à Trasimène, à Cannes. C'en était fait de la puissance romaine s'il eût attaqué la capitale. Mais soudain, fatigué de tant de victoires, cédant peut-être aussi au désir de ses troupes qui aspiraient au repos, il se replia sur le midi et s'arrêta de longs mois en de fertiles vallées, sous un climat amollissant. Rome se prit à respirer ; plus puissantes que ses légions, les délices de Capoue eurent raison de ces vieux soldats dont les batailles ne cessaient d'enflammer l'ardeur au point de les rendre invincibles. Et quelque temps après, au lieu de s'emparer de Rome, Annibal était contraint de repasser la Méditerranée pour défendre sa propre patrie.

Prenez garde pour vos enfants aux « délices de Capoue » qu'ils trouveront peut-être dans vos foyers. Qu'ils aiment Dieu, avant tout, et qu'ils marchent, sans se reprendre jamais, à l'assaut du devoir, qu'ils s'élancent dans l'arène du travail. C'est bien d'être ce qu'on appelle un « homme arrivé, » mais on n'est jamais pleinement « arrivé » et même alors il faut se maintenir.

4. Aussi bien, croyez-vous que le temps soit aux amusements, à la jouissance, dans cette époque grave que nous traversons ?

Ecoutez ce trait.

C'était en 1773, le pape Clément XIV venait de supprimer l'ordre de la Compagnie de Jésus. Les gouvernements lui avaient forcé la main et il

avait cru devoir faire cette suprême concession pour éviter, pensait-il, de plus terribles malheurs. Ce fut une grande calamité pour l'Europe entière, car les Jésuites étaient partout les maîtres de l'enseignement et ils s'entendaient à le donner sain, intègre et solide. C'était aussi une perte énorme pour l'Eglise, car ils étaient de fermes soutiens de la foi. Alors un petit enfant s'amusaît bruyamment, suivant l'ardeur et l'insouciance de son âge, dans un salon sous les yeux de sa mère. La fatale nouvelle arriva au moment le plus entraîné de ses jeux. Sa mère, une femme supérieure par le caractère comme par la foi, devenue soudain sévère et triste, l'interrompt vivement en lui disant : « Joseph, ne fais pas tant de bruit, il vient d'arriver un grand malheur ! »

L'enfant, c'était Joseph de Maistre. Il n'était pas capable de saisir la portée de ce malheur, mais ce qu'il comprit, ce fut l'expression grave, presque déchirante, de la parole de sa mère, et ses traits tout bouleversés. Soixante ans plus tard l'impression n'en était pas effacée, et l'on peut assurer que sa vie entière garda l'empreinte profonde de cette forte émotion.

Ces mots, redites-les à vos enfants. Il vient d'arriver de grands malheurs ; et nous sommes sous le coup d'effrayantes catastrophes, si leur vie ne devient pas sérieuse, si leur âme ne prend pas l'unisson des événements. Nous ne sommes pas à une époque ordinaire, et cependant force nous est d'y vivre. Je dirai plus : ce sont vos fils qui auront la charge de la conduire. Comment le feront-ils s'ils ne savent pas se conduire eux-mêmes, s'ils n'ont pas le courage de s'arracher aux doctrines, aux jouissances et aux légèretés ambiantes, s'ils ne sont capables ni d'efforts ni de convictions, et s'ils se contentent de regarder passer avec indifférence les violences de chaque jour, comme du haut de la falaise on contemple les vagues irritées qui se brisent sur le rivage ?

## II

Vos fils aspirent donc à jouir, puis à monter, afin de jouir davantage.

1. Cette ascension des familles, des classes, n'est-elle pas légitime ?

Certainement, elle l'est en soi. Il est naturel que le travail soit récompensé, le talent reconnu et couronné, enfin que la palme appartienne aux honnêtes et vaillants vainqueurs de la vie. C'est là une des transformations généreuses apportées par notre siècle et auxquelles il conviendrait d'applaudir sans réserve, si les vainqueurs ne subissaient par ailleurs de tristes défaites qui remplissent d'amertume leur victoire individuelle et troublent la société.

L'Eglise n'est aucunement opposée à cette ascension sociale, et nulle institution ne l'a favorisée autant qu'elle, puisqu'elle n'a pas hésité à choisir souvent ses pontifes et ses papes dans les rangs les plus humbles du peuple. Elle n'est même pas l'ennemie de la conquête du bien-

être, elle comprend que le père travaille pour amasser à son fils un héritage meilleur, elle l'y encourage, car elle se souvient de la célèbre béatitude proclamée par son Fondateur : « Bienheureux les doux, les obstinés, les laborieux tranquilles, car ils posséderont la terre. » Les biens d'ici-bas sont une juste récompense du travail.

Mieux que cela : l'Eglise, par sa doctrine de renoncement, de sacrifice, d'action constante et de labeur, pousse nécessairement à l'acquisition des richesses. Aucune doctrine n'est plus puissante que la sienne pour atteindre honnêtement et sûrement ce résultat si envié. Ce qui ruine les maisons, c'est le vice, l'inconduite, le jeu, l'amour des jouissances, toutes choses que l'Evangile nous interdit. Il nous ordonne, par contre, de répandre la charité dans le sein des pauvres, de donner à ceux qui n'ont pas, et il rappelle aux riches, qui sont les intendants de la Providence, que leur salut est à ce prix. Or la charité n'a jamais appauvri personne, car ceux qui distribuent chrétiennement de leur superflu savent conduire leur maison, connaissent le prix de l'argent, comme le prix des âmes, et leurs aumônes Dieu les bénit, les fait fructifier et les leur rend souvent au centuple. Delà vient que la fortune, les situations solides appartiennent surtout aux catholiques qui les ont ou construites eux-mêmes ou recueillies de leurs aïeux. Elles sont le prix du mérite individuel ou de la vertu, de la sobriété, de la tempérance, du travail intelligent pendant plusieurs générations.

2. Vous le voyez, l'Eglise ne condamne pas ceux qui s'élèvent au dessus de leur condition et qui acquièrent un bien-être supérieur, pas plus qu'elle n'est l'ennemie du progrès. Mais à ces ascensions rapides, il y a des périls, et c'est son devoir de les signaler.

La première fois que vous montez dans un ballon, quand vous apercevez d'en haut les maisons qui se rapetissent, les grands arbres des forêts transformés en maigres buissons, les fleuves en minces filets d'eau, vous êtes pris d'un étonnement angoissé d'abord, la tête vous tourne, et vous enviez le sort de ceux qui ont eu la sagesse de rester sur le sol solide, tandis que vous êtes exposés aux balancements du ballon que le vent fait cabrer, et qu'une rafale peut vous lancer à travers l'espace. Les ascensions sociales trop subites vous font ainsi tourner la tête et perdre la saine notion des choses. Malheur à vous si l'orgueil vous saisit et vous fait oublier votre condition d'hier, vos devoirs nouveaux et la condition des autres !

« Plus l'homme est grand, plus il doit croire, » disait un grand poète. Il faut donc que la foi, la religion, la charité augmentent avec la fortune, et hélas ! ce n'est point l'ordinaire.

Lorsque vous allez vous fixer dans un pays étranger, hommes du nord vers les pays chauds, gens du midi dans les climats brumeux et froids du nord, vous subissez bientôt la fièvre de votre

nouveau milieu, vous ressentez des troubles dans tout votre organisme, et il vous faut des années pour vous faire à cet autre ciel, aux habitants, au sol, si tant est que vous parveniez à vous acclimater. Rien ne se fait soudainement dans la nature ; dans le monde moral non plus. La théorie de « toutes les carrières ouvertes à tous » est bien séduisante, mais en fait bien dangereuse. Heureux les fils qui prennent sans secousse la situation qui leur est transmise par leurs pères et qu'ils n'auront mission que d'améliorer, non de créer ; ils échapperont aux périls engendrés par l'inexpérience, à l'orgueil, à l'infatuation ; leur tête restera solide, leur maison durable, car ils entreront de plain pied sur un terrain qui ne se dérobera pas.

Rappelez-vous ce que l'Evangile dit à plusieurs reprises des riches : « Malheur à vous, riches ! » Non pas que la richesse soit un mal, mais on y rencontre plus d'occasions de se perdre, elle vous porte au désœuvrement, à la vanité, à la jouissance, elle multiplie autour de vous les causes de plaisir. Pour être riche, il faut être doué d'une vertu supérieure ; mais quand la richesse vous arrive rapidement, il faut que cette vertu soit héroïque.

J'ai toujours remarqué que dans ces intérieurs opulents de date récente, les enfants sont mal élevés. Le père se rappelle ses premières années assez dures, autour de la table familiale, table de bois, sans appareil luxueux et très frugale ; il y compare la sienne, et il se complait à penser que ses enfants seront plus heureux qu'il n'a été ; il jouit de les voir mieux servis, entourés de soins et de caresses, et il cherche ainsi en eux une sorte de compensation pour son enfance sévère, sevrée de ces douceurs. Son bon cœur qu'il ne sait point discipliner l'entraîne, il n'ose les reprendre, peut-être ne s'aperçoit-il pas qu'ils sont insupportables ; et pour eux, lorsqu'ils se retrouvent avec leurs cousins de la campagne, moins favorisés et demeurés dans leur milieu sobre et patriarcal, ils les dédaignent, ils leur parlent un langage autoritaire, ils rougissent de ces parents pauvres condamnés à manier la hache ou la charrue, et dès lors on peut prévoir qu'ayant pris à leur père toutes ses faiblesses et aucune de ses qualités d'endurance et d'activité intelligente, ils disperseront cette fortune hâtivement amassée. Le temps ne respecte pas les constructions opérées sans lui, et la vie ne laisse debout que ce qui a subi déjà l'épreuve de la durée.

Encore jusqu'ici n'ai-je envisagé que les familles qui ont monté sans abdiquer la foi, les principes de la religion et de la morale. Que sera-ce si les enfants sont élevés dans les idées courantes dont Dieu est exclu, et avec Dieu la conscience, la responsabilité, le devoir ! L'honnêteté naturelle ne résistera point à cette malheureuse éducation, pas plus que les sentiments de pure dignité personnelle tant vantés, ou la théorie de l'amour du bien pour le bien.



Quelle théorie dangereuse, mais surtout comode que celle-là ! « La conscience parle, disent-ils, et cela suffit. » Oui, elle parle, mais elle parle au nom de quelqu'un, delà le remords et la crainte. L'homme ne saurait être à lui-même sa propre autorité, son propre pape, autrement il se permettrait tout et s'absoudrait toujours. On finit par s'habituer au mal et par le croire bien, l'on a tant d'intérêt à être indulgent pour soi-même ! Comment d'ailleurs imaginer un tribunal où l'on serait à la fois juge et partie ? La conscience est bien un tribunal, où nous sommes l'accusé, mais le juge, c'est un autre, Celui au nom de qui elle parle.

Il n'est que trop naturel que les membres de ces familles où l'éducation chrétienne a manqué, dérivent et fasse naufrage. Je ne dis pas tous. Plusieurs trouvent dans leur nature meilleure et moins passionnée les secours puissants de l'honnêteté native qui compénètre leur âme, chrétienne sans le savoir. Mais la plupart sont emportés par la violence du courant de la vie vers les rivages de l'inconduite, du déshonneur ou même du vol plus ou moins savant et habile. Et quand on se demande ce qui leur a manqué, à ces hommes instruits, cultivés, à ces brillants produits des méthodes et de la civilisation présentes, on est amené à répondre avec un écrivain célèbre : La justice, l'honneur, ce sont des idées, des abstractions. « Il leur fallait Dieu ! »

Dieu même, le Dieu de la nature n'eût pas suffi pour éclairer et sauver ces âmes ardentes, élevées à l'état surnaturel et faites pour des lumières spéciales. Il leur fallait Jésus-Christ, le soleil des âmes humaines. Toute conscience est infiniment respectable, et quand elle est droite elle est sur la voie du salut ; mais seule la conscience chrétienne formée par l'Evangile est vraiment élevée, délicate, instruite et pleinement ensoleillée.

3. Sainte Monique nous apprend quel'ascension des classes se fait dans la douleur. Que voulait pour son Augustin, Patrice, ambitieux, admirateur de son fils, et fondant sur lui les plus flatteuses espérances ? Il voulait qu'il s'élevât dans une classe supérieure à toutes les classes, par son génie qui dans sa pensée lui procurerait gloire, fortune, jouissances. Il s'élança en effet dans la carrière de la science et de l'éloquence, il était la fleur de la jeunesse de Thagaste et de Carthage, il devint le prince des orateurs à Milan ; mais il s'élança surtout dans la carrière de la jouissance, et malgré le contrepoids des leçons maternelles, il fit la plus triste expérience de la faiblesse humaine. Ballotté d'erreurs en erreurs, livré à toutes les séductions de son temps, il y perdit presque sa santé et n'atteignit pas même la richesse. Ce n'étaient point ces déceptions matérielles qui affligeaient sa pieuse mère, mais le seul souci de l'âme d'Augustin. Ah ! elle acheta cher la conversion de son fils, un fleuve de larmes

coula de ses yeux, larmes amères qui à la fin se firent très douces. Le jeune homme revint à Dieu ; après avoir été effroyablement malheureux, il trouva enfin le bonheur dans son innocence recouvrée, dans l'Evangile, dans la prière, dans l'étude de la religion qui est la vraie science. Son ascension sociale était accomplie, non point telle qu'il la rêvait d'abord, mais telle que Dieu la voulait pour lui, telle qu'il la veut pour tous vos enfants ; car si tous ne sont pas doués du génie d'Augustin, tous sont appelés à posséder une belle âme chrétienne, pure et agissante, sans peur et sans reproche, remplissant largement et avec amour son devoir envers l'Eglise, la mère à qui nous devons toute notre valeur morale, avec nos espérances certaines pour l'éternité. Qu'ils ne croient pas faire une grâce à l'Eglise en se montrant bienveillants pour elle, en observant ses prescriptions élémentaires, mais qu'ils cherchent à accomplir toute justice. Ils en seront récompensés, car la justice élève les familles comme les nations. *Justitia elevat gentes.*

## TRÉSOR D'HISTOIRES POUR L'EXPLICATION DU SYMBOLE DES APOTRES

### IV

#### LA FOI (suite)

#### III. — La profession de la foi

**Le premier de la promotion.** — Dans sa jeunesse, Drouot songeait à devenir Chartreux. Mais voulant remplacer son frère mort au champ d'honneur, après avoir travaillé avec courage à la lueur du four de son père, préparant son examen à l'école d'artillerie, il arrive à Châlons pour subir l'examen, et sans songer à se reposer du voyage, sans revêtir d'autres habits que ceux de l'ouvrier, entre modestement, mais résolument dans la salle encombrée de curieux, où trois cents candidats, la plupart richement vêtus, subissaient les épreuves.

Antoine Drouot trouble le silence par le bruit de ses gros souliers ferrés.

— Que voulez-vous, mon petit ami ? dit avec bonté M. de Laplace.

N'osant élever la voix, Antoine s'avança vers l'estrade, déposa son bâton de voyage et sa besace sur une marche et s'approcha des examinateurs.

— Vous voulez donc subir l'examen ? dit à haute voix Laplace.

Un immense éclat de rire retentit dans l'enceinte. Tout tremblant, le pauvre Antoine alla prendre place sur le banc le plus éloigné. Les regards moqueurs des jeunes gens l'y suivirent.

— Quel est votre nom, mon ami ?

— Je me nomme Antoine Drouot et je suis de Nancy.

— Vous ne savez peut-être pas que la promotion est de cinquante-deux élèves, et qu'il y a quatre cents concurrents ?

<sup>1</sup> *L'Etape*, par Paul Bourget.

Antoine ne répondit rien, mais il resta.

Vers cinq heures du soir, vint son tour de subir l'examen. Il a souvent raconté depuis qu'en aucune bataille son cœur n'avait battu de telle force. Il ajoutait que, tout en se dirigeant vers le tableau, une courte mais fervente prière avait monté de son cœur à ses lèvres.

Dès les premières questions, dit Lacordaire, Laplace reconnaît dans les réponses de l'élève une fermeté d'esprit qui le surprend. Il pousse l'examen au delà de ses limites... Les réponses, toujours claires, précises, sont marquées au coin d'une intelligence qui sait et qui sent. Laplace est touché, il embrasse le jeune homme et lui annonce qu'il est le premier de la promotion. L'école se lève tout entière et accompagne en triomphe le fils du boulanger de Nancy.

Au souvenir de cette modeste ovation, et la comparant à toutes les grandeurs humaines, Drouot disait dans sa vieillesse : « Ce fut un des beaux jours de ma vie. »

Drouot, aussi ferme dans ses convictions chrétiennes que dans sa science, fut un des plus grands généraux de Napoléon. Toute sa vie, dans la paix comme à la guerre, il remplit ses devoirs de chrétien, et mérita d'être appelé « le Sage de la Grande Armée. »

**Grands savants chrétiens.** — COPERNIC, le grand astronome, était profondément religieux.

KÉPLER, une autre gloire de l'astronomie moderne, remerciait Dieu des joies éprouvées dans les extases où le ravissait la contemplation des œuvres de ses mains.

LINNÉ, dans ses *Etudes de la nature*, s'enthousiasme à tel point que la parole qui sort de sa bouche est un hymne au Créateur. « Dieu éternel, s'écrie-t-il, immense, omniscient, tout-puissant, vous m'êtes en quelque sorte apparu dans les œuvres de la création et j'en suis demeuré frappé d'admiration jusqu'à la stupeur. Dans toutes vos œuvres, même les plus petites, quelle puissance, quelle sagesse, quelle inénarrable perfection !... L'utilité qui en découle pour nous atteste votre bonté, leur beauté et leur harmonie démontrent votre sagesse, leur conservation et leur inépuisable fécondité proclament votre puissance. »

FONTENELLE, dans lequel l'*Encyclopédie* de son temps paraissait s'incarner au milieu de la France du XVIII<sup>e</sup> siècle déjà empoisonnée par le souffle de l'incrédulité, ne pouvait s'empêcher de dire : « L'importance de l'étude de la physique ne vient pas tant de ce qu'elle satisfait notre curiosité, que de ce qu'elle nous élève à une idée moins imparfaite de l'Auteur de l'univers, et ravive dans notre esprit les sentiments de vénération et d'admiration qui lui sont dus. »

ALEXANDRE VOLTA, l'immortel inventeur de la pile, était sincèrement catholique ; dans des temps qui n'étaient pas propices à la foi, il se glorifiait d'être chrétien et ne rougissait pas de l'Evangile.

FARADAY, l'illustre chimiste, voyait dans la

science qu'il cultivait avec passion un moyen d'arriver à Dieu, et les incroyants lui étaient insupportables.

Nous pourrions encore facilement énumérer ici bien d'autres savants morts ou vivants, tous unanimes dans la profession des mêmes sentiments religieux.

« **Je suis chrétien, Monsieur !** » — Un ingénieur, sorti récemment de l'Ecole polytechnique, M. Tesseyre, étant en voyage, ne perdait jamais l'occasion de manifester modestement, mais franchement, ses convictions chrétiennes.

Un jour, il se trouva avec plusieurs personnes qui cherchèrent à dissiper les ennuis du voyage par des conversations où la religion et la morale n'étaient pas respectées.

M. Tesseyre protesta d'abord par son silence et l'expression de son visage. Son voisin, tout étonné de voir ce jeune officier manifester ainsi son mécontentement, lui dit que ces questions devraient plaire à son âge et à sa profession.

Pour toute réponse, M. Tesseyre dit sur un ton qui ne supportait pas de réplique : « Je suis chrétien, monsieur ! »

Tous entendirent cette réponse, et changèrent de conversation.

**Bon chrétien, bon Français.** — Confiant son fils à Madame de Montesquiou, Napoléon lui dit : « Faites-en un bon chrétien. »

Quelqu'un s'étant permis de sourire, Napoléon riposta avec vivacité. « Je sais ce que je dis, répondit l'empereur ; il faut faire de mon fils un bon chrétien, car autrement il ne serait pas bon Français. »

**Et la liberté de penser ?** — En 1849, Thiers défendait à la Chambre la cause de la liberté d'enseignement. Quelqu'un lui fit cette objection :

— Mais l'Eglise est ennemie de la liberté de penser, premier dogme de la société moderne !

— Je me flatte d'être de la société moderne, j'ai beaucoup étudié ce qu'on appelle la liberté de penser..., et j'ai vu que la religion n'empêche de penser que ceux qui n'étaient pas faits pour penser.

**On a le temps quand on veut.** — L'un des plus illustres capitaines dont s'honore la France, le grand Turenne, savait, au milieu des occupations les plus graves, trouver le temps et les moyens de satisfaire sa piété. On le vit plus d'une fois, quelques heures avant de livrer bataille, dans des moments pleins de trouble et d'inquiétude, implorer par la prière le secours et la protection du Dieu des armées. Il s'écartait dans les bois et seul, la pluie sur la tête, les genoux dans la boue, il adorait, dans cette humble posture, le Maître du sort et de la vie des hommes.

Avant l'attaque des lignes d'Arras, il fit faire des prières publiques à la tête de chaque bataillon et de chaque escadron pendant plusieurs jours, pour



le succès de cette entreprise. A son exemple, presque tout le monde se confessa et communia ; et, suivant le témoignage d'un témoin oculaire (Jacques II, roi d'Angleterre), jamais on ne vit dans aucune armée tant de marques d'une véritable dévotion.

Les grands hommes savent reconnaître que nous dépendons en tout de Dieu ; il n'y a que les petits esprits orgueilleux qui croient pouvoir se passer de lui.

« Ni moi !... Ni moi ! » — Lorsque Abd-el-Kader faisait des prisonniers ou recevait des déserteurs, il leur proposait, avant tout, de renoncer à la religion catholique et de se faire musulmans. Les déserteurs ne refusaient guère. Abd-el-Kader, d'ailleurs, ne leur confiait pas d'armes et n'était sûr d'eux qu'à cette condition. C'était aussi ce qui les rendait si odieux à nos soldats. Un de ces misérables ayant été tué dans une petite affaire, à l'approche du bois des Oliviers, les soldats placèrent son cadavre sur le talus d'un ravin, et en passant toute la colonne lui jeta des exécutions, « parce qu'il avait renié Jésus-Christ. » Beaucoup de nos soldats, faits prisonniers, sont morts martyrs, ayant volontairement et formellement préféré la mort à l'apostasie.

Une fois, un poste qui s'était mal gardé fut surpris aux environs de la Maison-Carrée, sans coup férir, par les arabes d'Abd-el-Kader, qui pressèrent aussitôt ces hommes de choisir entre l'abjuration et la mort.

Après un moment de silence, l'officier consulte des yeux le tambour debout près de lui.

— Lieutenant, dit l'héroïque soldat à voix haute, vous ferez ce que vous voudrez ; moi, je ne renie pas mon baptême ni mon Dieu.

— Ni moi ! reprit l'officier.

— Ni moi !... Ni moi !... Ni moi !... s'écrièrent les uns et les autres, à l'exception de deux seulement.

A l'exception de ces deux lâches, nos saints et glorieux enfants de France eurent tous la tête coupée.

Les renégats furent emmenés à Tagdempt ; l'un d'eux y mourut ; l'autre put s'échapper et revint au camp français, où il rendit compte de ces faits. Nous en avons lu le rapport, signé du colonel Lamoricière, et, si nous avons bonne mémoire, écrit de sa propre main. Il doit se trouver dans les archives du Gouvernement à Alger.

« Loué soit Jésus-Christ ! » — A Bonn, un professeur allait opérer un campagnard d'un cancer à la langue. De nombreux élèves se pressaient autour du maître.

L'éminent chirurgien avertit le malheureux qu'à mettre les choses au mieux, il devait se résigner à perdre la parole.

— Si vous avez un désir à exprimer, lui dit-il, faites-le maintenant. Songez bien que c'est la dernière parole que vous prononcerez de votre vie. Après l'opération vous resterez muet.

Tous attendaient anxieux.

Le paysan courba un instant la tête et soudain ces mots partirent de ses lèvres : « *Loué soit Jésus-Christ !* »

Une vive émotion s'empara de tous, et des larmes perlèrent sur les joues du chirurgien.

L'opération eut lieu et l'homme resta muet.

La foi peut-elle dicter au cœur une parole plus sainte et plus élevée ?

**Rien de tel que de s'affirmer carrément.** — Un jour, au Parlement britannique, le mot *papiste* fut jeté comme une injure au grand O'Connel. L'orateur catholique se redressa :

« — Misérable, s'écrie-t-il, tu crois me faire une injure en m'appelant ainsi ; tu ne fais que m'honorer !... Je suis papiste et je m'en glorifie, parce que papiste veut dire que ma foi, par le moyen de la succession non interrompue des papes, remonte jusqu'à Jésus-Christ, tandis que la tienne ne va pas au delà de Luther, de Calvin, d'Henri VIII et d'Elisabeth. Eh bien ! oui, je suis papiste ! Si tu avais cependant une étincelle de bon sens, ne comprendrais-tu pas qu'il vaut mieux dépendre, en matière de religion, du Pape que du roi, de la tiare que de la couronne, de la crosse que de l'épée, de la soutane que des jupons, des Conciles que des Parlements ? Rougis de n'avoir ni foi ni intelligence, et tais-toi ! »

L'autre se tut : c'est ce qu'il avait de mieux à faire.

**La procession du maréchal Fabert.** — Un ecclésiastique rencontrait un jour dans l'une des rues de Sedan le maréchal Fabert, gouverneur de la place, et ne lui donnait aucune marque du respect dû à son rang.

La surprise de l'illustre homme de guerre s'évanouit bientôt quand il apprit que ce prêtre se rendait avec le Viatique chez un malade ; mais son premier sentiment fit place à une impression douloureuse lorsqu'il sut que l'Eucharistie devait être portée secrètement, afin d'éviter les insultes des calvinistes.

— Pouvez-vous attendre une demi-heure ? demanda Fabert au prêtre.

— Je le puis.

— Alors, veuillez, je vous prie, retourner à l'église Saint-Laurent.

Il l'y reconduisit personnellement, puis donna l'ordre de mettre sur pied la garnison, qui forme bientôt la haie. Lui-même s'associe à cette imposante démonstration ; il rejoint le prêtre à l'église et se mêle au cortège qui va grossissant, tant est forte la puissance de l'exemple.

Le gouverneur incline devant le Dieu des armées, qui a protégé sa vie de soldat, son front si fier devant l'ennemi ; et sa main, qui maniait bravement l'épée pour la patrie, s'honore de porter pieusement un flambeau.

Les maires qui interdisent à Dieu le libre passage sont de bien petits garçons auprès de l'illustre maréchal Fabert.

**Vaillance chrétienne.** — Mgr l'archevêque de Lyon a raconté dans une Lettre pastorale du Carême le fait suivant.

Un habitant de nos campagnes perd la vue à la suite d'un accident. Il est pauvre : on lui propose de lui faciliter le voyage de Paris pour consulter un spécialiste célèbre qui fait espérer la guérison, — mais à une condition : c'est qu'il retirera sa fille d'une école libre où il l'a placée.

La réponse ne se fit pas attendre, c'était un refus respectueux : « Je resterai aveugle, et mon enfant gardera sa foi. »

N'est-ce pas la traduction fidèle de la parole que nous citons au début de cette instruction : « *Ici nous avons la foi et nous la défendons !* »

Et le pieux et éloquent prélat ajoute ces paroles, bien vraies encore, grâce à Dieu, pour notre Vivarais catholique : « Dieu soit remercié ! Les faits de ce genre sont encore nombreux, et la France chrétienne se rappelle le baptême de Clovis et de ses Francs ! »

#### IV. — Obstacle à la profession de la foi : le respect humain

**Guéri de la peur.** — Dans un hôpital militaire, un jeune zouave allait mourir. Vingt fois on lui avait proposé les sacrements, et il ne savait que dire : « Pas encore... Nous verrons ! »

A de nouvelles instances, il répondit :

— Ah ! je le voudrais bien ! mais... J'en serais content ! mais... C'est impossible. Ne m'en parlez plus.

— Qu'est-ce donc qui vous empêche ? demanda le prêtre.

— Je vous le répète. C'est impossible !... La raison... voyez... ce sont ces gredins-là... (Et il montrait les soldats malades de la salle).

— En quoi peuvent-ils vous retenir ?

— Ah ! vous ne savez pas !... Si vous saviez comme... ils vont se moquer de moi !

Le prêtre s'approche du groupe :

— Vous faites peur à mon malade, dit-il.

— Comment cela, monsieur l'abbé ?

— Il pense que vous vous moquerez de lui, s'il se confesse.

— Ah ! par exemple !

Et s'approchant du mourant :

— Pour qui nous prends-tu donc ? dirent-ils. On rigole bien entre soi ; mais on n'est pas des païens, c'est le contraire, vois-tu ; et depuis deux jours, nous nous demandons tous si tu as envie de finir *en chien* ou *en chrétien*.

Ces paroles guérissent le malade de sa peur. Il reçut les sacrements : ses camarades assistèrent à la cérémonie et prièrent pour lui.

Une heure après, son âme était devant Dieu. Peu s'en fallut que le respect humain ne le perdît.

Combien, hélas ! ne damne-t-il pas de jeunes gens ! Il outrage Dieu, il perd les âmes, et il scandalise.

**Sans peur et sans reproche.** — García Moreno, le président-martyr de la République de l'Equateur,

professait une confiance sans bornes dans l'intercession de Marie ; aussi portait-il avec piété sa médaille, ses scapulaires et le chapelet, qu'il récitait tous les jours avec une fidélité inviolable.

Afin d'appartenir plus particulièrement à celle qu'il appelait sa bonne Mère du ciel, il résolut d'entrer dans la Congrégation que les Jésuites avaient établie. Elle se divisait en deux sections, l'une composée de personnes de distinction, l'autre d'ouvriers. Il s'adressa au directeur de la section ouvrière pour s'y faire agréer. Sur l'observation que sa place était plutôt dans l'autre section : « Vous vous trompez, répondit-il, ma place est au milieu du peuple. » Depuis ce temps, il assista régulièrement aux assemblées, aux communions générales et aux exercices de la Congrégation, heureux et fier de porter la médaille de Marie au milieu de ses chers enfants, ces ouvriers fiers eux-mêmes d'avoir au milieu d'eux le Président de la République, qui récitait avec eux le Rosaire et les préparait aux sacrements.

**Peureux !** — Un curé annonça un jour à des soldats qu'il recevrait le soir, chez lui, ceux qui voudraient se confesser sans être connus.

A mesure qu'ils arrivaient, il les introduisait dans une chambre obscure. Quand ils furent assez nombreux, le prêtre entra avec une lumière ; il y eut un moment de stupéfaction, mais bientôt tous rirent d'eux-mêmes, de leur respect humain et de leur poltronnerie.

**Bon exemple.** — Le prince Léopold, fils du roi Louis de Bavière, se trouvait à Marseille. Il dina au buffet de la gare. Après son repas, il se leva, fit le signe de la croix, dit les grâces et s'éloigna. Un nombre considérable de curieux étaient présents.

Le prince ne fut ni encouragé à cette manifestation religieuse, puisqu'il le fit sans ostentation, ni retenu par le respect humain, puisqu'il l'accomplit comme un acte dont il avait l'habitude.

On admira cette conduite. Elle est chrétienne et surtout honorable.

Mais pourquoi faut-il que nous soyons arrivés à un temps où l'accomplissement d'un aussi simple devoir est considéré comme un acte de vertu ?

« Bravo ! » — Il y a quelques années, un élève de l'Ecole polytechnique trouve un chapelet dans une des salles ; il réunit ses amis, leur annonce sa découverte, et tous jurent de faire justice d'une pareille superstition.

Le mot d'ordre donné, après les exercices on se rend dans la cour ; le chapelet est pendu à la branche d'un arbre, et l'élève qui l'a trouvé s'écrie : « Que celui qui a perdu son chapelet vienne le prendre ! » Le ton de sa voix semblait ajouter : *s'il ose !*

On fait silence. Mais un élève s'approche, prend tranquillement son chapelet, et s'adressant à celui qui l'a défilé :

— Merci, lui dit-il ; je tiens à ce chapelet qui m'a été donné par ma mère, et, en restant chrétien, je ne crois pas avoir déshonoré l'Ecole.



— Bravo ! s'écrie-t-on dans tous les rangs ; bravo ! il n'a pas peur !...

Un maréchal de France, témoin de cette scène, tendit la main au soldat courageux et lui dit avec émotion :

— Bravo ! mon ami ; quand on sait ainsi défendre sa foi, on saura servir son pays.

Cet élève sortit le premier de sa promotion.

**Un noble jeune homme qui ne rougit pas de sa foi.** — La *Croix de l'Ardèche* rapporte ce fait, qui s'est passé au conseil de révision.

Un quart d'heure avant le commencement des opérations, vingt-quatre jeunes gens se trouvaient réunis dans la salle de la justice de paix. A la muraille, au-dessus du siège du juge, pendait un crucifix.

— Voilà bien un bon Dieu, s'écria tout à coup l'un d'entre eux, mais aujourd'hui qui donc fait cas de Dieu ?

— Qui donc fait cas de Dieu ? répondit à l'instinct une autre voix, qui donc ? Mais moi tout le premier. Et voulez-vous, jeune homme, qu'on vous le prouve ?

A ces mots, d'un geste qui ne manquait pas de crânerie, le courageux interlocuteur retira de sa poitrine une croix qu'il porta à ses lèvres.

Dans la salle entière courut un murmure approbateur, et quelques bravos se firent entendre. Vous pensez bien que je ne fus pas le dernier à applaudir, et, tout ému, j'allai serrer la main au généreux chrétien qui n'avait pas rougi de sa foi. Il fut presque étonné de se voir féliciter pour un acte qu'il trouvait tout naturel.

Un moment après, — et c'est le digne couronnement de l'histoire, — ce même jeune homme, sans forfanterie comme sans fausse honte, paraissait dans la salle du conseil, c'est-à-dire devant le personnel civil et militaire et les 24 maires du canton, ses scapulaires sur la poitrine, et s'entendait proclamer : « *Bon pour le service.* » Oh ! si beaucoup de soldats étaient de cette trempe !

On nous a défendu de nommer le jeune homme en question ; il appartient à une des plus honorables familles de Gravières.

**Sans respect humain.** — L'amiral Dupetit-Thouars ne connaissait pas le respect humain. Il pratiquait sa religion avec le sérieux et la dignité dont le soin se reflétait dans toute sa conduite.

Il se confessait tous les quinze jours ; il communiait toujours en grand uniforme.

Un jour qu'un ami lui conseillait timidement de ne point revêtir sa tenue d'amiral pour s'approcher de la sainte table :

— Mais, répondit-il, c'est l'uniforme que je prends toujours quand je me rends auprès de mes supérieurs.

En 1885, l'amiral avait suivi à pied, en uniforme, un cierge à la main, les processions de la Fête-Dieu à Cherbourg. La fureur des sectaires, l'embarras des ministres sont au comble... Que

faire pour arrêter un tel scandale, un envahissement si dangereux du cléricalisme?...

L'année suivante, le sous-préfet reçoit l'ordre de se rendre à la préfecture maritime et de faire comprendre à l'amiral que sa présence en costume officiel à une cérémonie religieuse *à peine tolérée* revêt un caractère blessant pour les autorités qui s'en abstiennent... On désire et espère que désormais il s'abstiendra.

— Est-ce que le bon Dieu a baissé d'un cran et perdu son grade cette année ? demande ironiquement l'amiral.

Puis, sans attendre la réponse du fonctionnaire interdit :

— Je ne sais, ajouta-t-il, si le bon Dieu est en baisse à la préfecture de Saint-Lô ; mais, pour moi, il est toujours le souverain Maître du monde, je me ferai donc un honneur et un devoir d'escorter le Saint-Sacrement comme l'année dernière.

Il l'escorta, en effet, revêtu de son plus brillant uniforme.

Au mois d'avril 1890, lors du voyage de Sadi-Carnot qui se rendait en Corse, l'escadre avait fait ses évolutions ; il était six heures du soir.

Sur la passerelle du *Formidable*, président de la République, amiraux, ministres, les états-majors causaient avec animation.

Tout à coup, le roulement du tambour se fait entendre, annonçant la prière du soir.

Aussitôt Dupetit-Thouars se découvre et se tait. Tous l'imitent, et la prière s'achève dans un silence respectueux, tandis que le soleil descendait dans les eaux bleues de la mer. Et l'amiral, racontant le trait à un ami, disait en souriant : « Enfin, je leur ai fait faire la prière à tous. »

Huit jours avant sa mort, au repas de noces de sa seconde fille, dans la vaste et imposante salle du *Formidable*, à une table de quarante couverts, au milieu d'épaulettes et de broderies d'or, il faisait réciter tout haut le *Benedicite*, et traçait sur sa poitrine un grand signe de croix.

(*Les Contemporains*).

## LES LITANIES DE LA SAINTE VIERGE

Entretiens à des jeunes filles

XLVI

REGINA ANGELORUM

Avant de créer les hommes, Dieu fit ces belles créatures qui lui ressemblent plus encore que nous ne lui ressemblons, parce qu'elles sont de purs esprits : les Anges. Ils le louaient, ils le bénissaient, ils le remerciaient de les avoir tirés du néant pour leur donner, sans qu'ils l'eussent en rien mérité, de si hautes destinées. Quel était leur nombre ? Nous ne le saurons qu'au paradis.

Les prophètes nous disent qu'il est incalculable. Si l'on en croit saint Thomas, il y aurait plus d'anges que d'hommes, parce que Dieu a dû créer en plus grand nombre les créatures les plus parfaites.

Par la pensée donc, vous pouvez vous figurer ces immenses légions d'esprits célestes sortant soudain du néant, admirablement beaux, tous semblables, croirait-on, et cependant tous différents de qualités, de puissance, d'espèce même : l'unité dans la variété, c'est-à-dire la perfection de la beauté.

Quels moments délicieux que ceux où après avoir adoré Dieu, leur Créateur, ils se regardèrent entre eux et firent connaissance aux portes du paradis qui n'était pas encore ouvert, sous l'œil infiniment bienveillant du Père ! Ce sont là de ces choses divines qui nous seront racontées dans l'éternité.

A leurs nombreuses phalanges, pourtant, il manquait encore quelque chose pour qu'elles fussent complètes : il leur manquait une créature supérieure à tous, qui fût leur reine.

Je vais vous dire d'abord comment *cette reine leur fut révélée* avant sa naissance, comment ensuite *ils la servirent* et l'honorèrent pendant sa vie, comment enfin *ils continuent de lui obéir*, pour nous diriger pendant notre vie afin qu'un jour nous soyons heureux avec eux infiniment, auprès de leur reine qui, nous l'avons dit, est aussi la nôtre.

Vous avez deviné que cette reine des anges, c'est Marie.

## I

Ni aux anges ni à nous Dieu ne donne son paradis pour rien. Il exige au moins un effort, la libre détermination de la volonté qui lui dise : « Je vous aime, je vous choisis pour mon unique héritage, parce que vous êtes mon unique bien. »

Et il arriva donc que Marie devint l'épreuve des anges, leur pierre d'achoppement, la cause pour laquelle un grand nombre choisirent l'enfer, mais un plus grand nombre le ciel.

Dieu en effet leur ordonna de croire au mystère de l'Incarnation. Un jour le Fils de Dieu revêtirait une nature infirme, mortelle, méprisable, il demanderait à une femme de lui donner les éléments de son vêtement de chair, et ainsi la nature divine serait indissolublement unie à la nature humaine, très inférieure à la nature angélique.

Il y eut parmi les anges sans doute de grandes dissensions à ce sujet. Que leur demandait-on ? D'adorer Dieu sous une forme vile et périssable, de se prosterner devant une créature fragile, faite de matière, tandis qu'ils étaient faits d'esprit ! Pour tous, les desseins de Dieu demeuraient impénétrables, et pour plusieurs ses exigences indignes.

Pourtant s'ils avaient réfléchi, — car leur péché fut aussi un énorme manque d'intelligence, — ils auraient vu que ces abaissements de la divinité devaient leur mériter à eux-mêmes la gloire sans

fin, le paradis, la vision béatifique, et que c'était pour eux aussi que le Fils de Dieu revêtirait cette chair dont l'indignité les scandalisait. Ils ne l'ignoraient pas, car s'ils péchèrent, ce fut en pleine connaissance de cause ; et ils savaient que toutes les grâces qui devraient les réjouir pendant l'éternité passeraient par les mains de Marie, cette humble et pauvre créature que Lucifer dédaignait. Mais ils ne voulurent point réfléchir et ils cédèrent à l'exaltation de leur orgueil.

L'homme est prenable par mille côtés : il subit les tentations de l'esprit, les tentations de la chair, les entraînements du cœur et les mirages de l'imagination ; les anges, eux, ne comprennent point que nous soyons victimes de la misère des sens, mais en revanche ils n'étaient pas inaccessibles aux erreurs de l'esprit. Ils se trompèrent, et voulurent se tromper. Par orgueil, ils refusèrent d'adorer le Fils de Dieu fait homme, et de reconnaître Marie, la mère de Dieu, comme leur supérieure et leur reine ; en sorte que leur cri de révolte contre Dieu fut accompagné d'un cri de haine contre Marie. C'est pourquoi le démon est si acharné contre la sainte Vierge et contre toutes ses œuvres ici-bas.

Une partie seulement des anges toutefois se mirent en révolution contre Dieu et dirent avec Lucifer : « *Non serviam !* Je ne le servirai pas, je ne consentirai pas à servir une créature humaine, je ne me prosternerai pas devant la femme, même devenue la mère de Dieu. Je serai semblable à Dieu. » Les autres, c'est-à-dire des milliers de légions suivirent saint Michel et répondirent avec lui : *Quis ut Deus ?* « Qui est semblable à Dieu ? Qui est infini comme lui ? Qui est grand comme sa mère ? Qui mieux qu'elle mérite d'être notre reine ? »

Qui en effet est supérieur à Marie ? Sans doute, elle n'est qu'une créature humaine, pourvue d'une chair mortelle comme la nôtre et d'une âme finie ; mais outre qu'elle n'a connu aucune souillure, même originelle, outre que son âme est la plus belle créature de Dieu après l'âme de Jésus-Christ et qu'ainsi même elle est élevée au dessus des plus sublimes Séraphins, n'a-t-elle pas reçu comme mère de Dieu un privilège incomparable, unique dans les siècles du temps et de l'éternité ? Y a-t-il un ange qui puisse dire à Dieu : « Vous êtes mon Fils ? » C'est la prérogative incommunicable de Marie que la maternité divine, qui lui constitue, parce qu'elle est la mère d'un Dieu infini, une sorte de dignité infinie. Voilà ce que nous saisissons, nous, petites créatures humaines, qui nous humilions devant Dieu, et qui a été caché aux mauvais anges ou qu'ils n'ont pas voulu comprendre.

Nous savons que Marie est mère de Dieu, tandis que saint Michel lui-même n'est qu'un serviteur de Dieu.

Nous savons que si les anges ont reçu la garde des hommes, c'est à Marie qu'a été confiée la garde du Fils de Dieu.

Nous savons que Jésus-Christ est le roi immor-



tel des siècles, qu'il a reçu les nations en héritage, qu'il est le maître de l'univers, et qu'il a fait hommage de tout l'univers, du ciel et de la terre, des anges et des hommes à Marie : c'est pourquoi elle est la reine des anges, comme la reine des hommes et la reine du monde.

Nous savons que toute grâce découle d'elle sur les anges comme sur l'Eglise, et que le jour où Lucifer se sépara de la vérité, s'il y eut au ciel un cri de haine contre Dieu et sa Sainte Mère, il y eut aussi un immense cri d'amour pour le Fils de Dieu et pour Marie, reine des Anges.

Ceux-ci ne nous envient qu'une chose qui reste notre privilège en propre : c'est que nous pouvons l'appeler notre mère, et qu'ils sont privés de cette grâce, de cette jouissance infiniment douce. Alors ils s'en dédommagent en se prosternant devant Marie, la mère de leur roi, qui leur a valu la félicité surnaturelle et éternelle du paradis.

Tel est l'enseignement de l'Eglise ainsi résumé par saint Bernard : « Toutes les créatures qui obéissent à la sainte Trinité, quels que soient leur rang et leur nature dans la création, purs esprits comme les anges, raisonnables contre les hommes, matérielles comme les éléments et les cieus, damnées ou bienheureuses, doivent obéir aussi à la Vierge Marie. »

## II

Aussi les bons anges s'empresseront de lui obéir, comme à leur reine.

Qu'il serait intéressant de connaître le rôle que jouèrent les anges durant toute la vie de la sainte Vierge ! L'Ecriture est à peu près muette sur ce point. Les Pères nous ont rapporté certaines traditions qui ne sont pas de foi, mais qu'il n'est point inutile pourtant de recueillir. Ici nous sommes en plein dans le monde surnaturel : ne soyons pas surpris d'y trouver des récits qui étonnent la raison, mais n'ébranlent point la foi. Nos Saints Livres nous racontent des faits semblables d'ailleurs et que nous ne saurions révoquer en doute. Est-ce qu'Elie ne fut pas nourri miraculeusement par un ange ? Pourquoi alors nier d'avance et sans plus ample examen, que les anges se soient mis au service de celle qu'ils reconnaissent pour leur reine ?

Baronius<sup>1</sup> nous raconte comment saint Joachim, père de la sainte Vierge, après avoir reçu un affront public au temple, se retira accablé de douleur dans une de ses maisons de campagne parmi les pasteurs de ses troupeaux. Il était inconsolable de n'avoir pas d'enfants, et il priait ardemment, sinon pour en obtenir, puisque Anne était avancée en âge, au moins pour demander à Dieu la paix, la résignation, la force de supporter les humiliations qui ne lui étaient guère épargnées parmi ses compatriotes. Un ange lui apparut tout brillant de lumière et lui annonça qu'il serait l'heureux père d'une fille qui surpasserait en grandeur, par ses hautes destinées, le fils de Sara et

même le fils de Rachel. Plein de joie, il revient aussitôt à Jérusalem et rencontre auprès de la porte Dorée Anne qui avait aussi reçu la visite d'un ange la prévenant de la naissance de Marie.

Ainsi tout le ciel se met en mouvement pour célébrer cet événement qui est le grand événement de l'éternité. Les anges vont du ciel à la terre porter le nom de cette enfant prédestinée. Avant même qu'elle soit née, le plus beau d'entre eux transmet à Joachim, nous rapporte saint Jérôme, les décrets et les ordres divins : « Vous appellerez votre fille Marie, lui dit-il. Elle sera dès son enfance consacrée au Seigneur, et dès le sein de sa mère l'Esprit-Saint la remplira de ses dons<sup>1</sup>. » Ainsi quel triomphe autour de son berceau !

L'archange Gabriel, « l'un des sept anges qui se tiennent devant le trône de Dieu », est député par la cour céleste pour devenir son gardien et désormais il demeure attaché à ses pas. Le ciel tout entier se transporte auprès d'elle pour la saluer et l'admirer comme sa reine. L'enfant atteint l'âge de trois ans, elle se dirige vers le Temple qui est d'ailleurs tout près de la maison paternelle : les anges l'accompagnent et reçoivent son vœu de virginité. Tout le temps qu'elle y vécut, dit saint Jérôme, c'est-à-dire pendant une dizaine d'années, ils la nourrissaient miraculeusement, et saint Bonaventure prétend qu'il en fut de même pendant toute sa vie<sup>2</sup>.

Elle jouissait de leur présence habituelle ; aussi quand l'ange Gabriel vient la visiter à Nazareth, si elle est troublée, ce n'est point de le voir, mais d'entendre l'objet solennel de son message.

Quel événement d'ailleurs ! Lorsque Marie vient au monde, le ciel est en fête parce qu'il lui est né une reine, mais ce n'était qu'une reine en espérance. Le moment est arrivé pour elle de prendre possession de son royaume, et c'est Dieu lui-même qui lui députe l'ange Gabriel : *missus est Angelus Gabriel a Deo*. Il entre avec un souverain respect, et écoutez les termes de sa salutation : « Je vous salue, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie parmi les femmes. » Qui fut jamais salué ainsi, même parmi les rois et les reines ? Quelle femme fut jamais déclarée « pleine de grâce », et par un ange ? A quelle sainte même a-t-on jamais osé dire : « Vous êtes bénie parmi les femmes ? » Non, les souverains de la terre ne reçoivent pas de tels honneurs, n'entendent point de telles paroles ; elles sont réservées à la souveraine du ciel, et c'est le plus élevé des anges, un messenger autorisé, envoyé par Dieu, qui les prononce.

Et puis, tout le reste de l'entretien n'est-il pas en tout point royal, digne de Marie et digne de Dieu ? « Ne craignez pas, Marie, vous appellerez votre fils Jésus, et son règne n'aura pas de fin. » Il sera donc roi, et c'est par lui que vous serez reine, et votre règne non plus n'aura pas de fin.

C'est ainsi l'ange qui le premier la proclame

<sup>1</sup> Baronius, t. I, in append.

<sup>2</sup> Saint Jérôme, *De Nativit. Virg.*

<sup>3</sup> Saint Bonaventure, *De excellentia S. Virg.*

reine, et comme elle demeure effrayée pour sa virginité, il précise. Elle ne sera pas reine comme les épouses des rois terrestres : elle sera l'épouse du Saint-Esprit : « L'Esprit-Saint descendra en vous, et le saint qui naîtra de vous sera le Fils de Dieu. » Rien d'humain, ni de terrestre, ni de souillé. Dieu purifie tout ce qu'il touche, il ne profane pas, mais consacre la virginité. Elle sera vierge, elle sera mère, elle sera reine du ciel et de la terre, reine des anges, reine universelle, comme Dieu est le roi universel.

Mais écoutez maintenant ce que répond cette reine à tant d'hommages écrasants : « Voici la servante du Seigneur. » Dieu la veut reine, mais elle entend demeurer sa servante. Cette humilité prodigieuse confond l'ange lui-même qui ne trouve rien à répondre. Il s'incline, le mystère accompli, devant Marie devenue reine, reine effectivement, tout en s'abîmant dans son néant, tout en se proclamant uniquement servante de Dieu ; il la salue profondément comme sa reine, et s'éloigne, *et discessit ab illa Angelus*. (Luc, I, 38).

Les anges depuis ne quittent plus leur souveraine, ils préviennent ses désirs, ils adoucissent ses chagrins. Quand saint Joseph, effroyablement perplexe, songe à se séparer d'elle, parce qu'il souffre trop de ne point comprendre les desseins de Dieu, ni sur elle, ni sur lui, la nuit même où il va prendre sa douloureuse décision, un ange lui dit ce que Marie n'ose lui confier : « Joseph, fils de David, ne crains point de garder Marie pour épouse, car l'enfant de son sein est l'ouvrage du Saint-Esprit. » (Math., II, 13). Quelle lumière pour lui aussitôt, et quelle joie pour le cœur de Marie ! Cette joie, cette lumière leur viennent de l'ange qui a compati à leurs peines et qui n'a pas voulu laisser souffrir davantage sa bien-aimée reine.

Puis c'est encore un ange qui avertit Joseph de fuir en Egypte, mais il est clair que la sollicitude de cet esprit céleste porte surtout « sur l'enfant et sa mère. » Plus tard le même ange sans doute avertit le pieux patriarche de retourner dans la terre d'Israël, et toujours il se sert de la même formule : « Lève-toi, prends l'enfant et sa mère ! » (*Ibid.*, 20). Tout le ciel est intéressé au salut, au bonheur de sa reine.

Et pendant le demi-siècle qu'elle passa encore sur la terre, qui dira les rapports constants des anges avec Marie, surtout pour la consoler durant son martyre au pied de la croix ? Que de fois elle reçut, comme Jésus, la visite bienvenue de l'ange de l'agonie ! Elle était femme, elle était mère, elle avait besoin d'être consolée, et le ciel n'y manqua point. Tous les anges contemplaient sa douleur, ils en fussent morts de compassion s'ils avaient pu souffrir et mourir ; du moins ils lui prodiguèrent toute leur tendresse, jusqu'au moment où, portée par eux, la reine des cieux y fit son entrée triomphale, accueillie par Jésus qui vint au devant d'elle, entouré des princes de la cour céleste. Ce jour-là elle prit possession de son trône pour l'éternité : elle avait bien mérité sa gloire.

## III

Mais du séjour de sa gloire comment oublierait-elle ses enfants qui souffrent ici-bas et qui l'invoquent ? Environnée des anges qui la proclament leur reine, n'usera-t-elle pas de son titre et de leur puissance pour nous aider à supporter la vie et pour nous conduire enfin auprès d'elle ?

C'est pourquoi son action s'exerce d'abord contre les mauvais anges qui nous tendent partout des embûches.

1. « Le dieu de ce siècle, dit saint Paul, c'est-à-dire le démon, a aveuglé l'esprit des infidèles, afin que la lumière de l'Evangile de la gloire du Christ, qui est l'image de Dieu, ne brille pas pour eux. » (II Cor., IV, 4). Ce phénomène apparaît aujourd'hui comme au temps des apôtres : le démon est toujours le « dieu du siècle », il le conduit, il s'en fait adorer, il ferme les yeux de l'esprit à la lumière de l'Evangile, et il réussit avec cela — ce qui est son chef-d'œuvre — à faire nier son existence.

Notre temps, qui est à ses ordres, ne croit pas en lui. Et cependant sa présence est sensible. Partout l'on devine je ne sais quel agent invisible et supérieur, je ne sais quel génie du mal, qui pousse à des crimes qui révoltent même les scélérats. Des hommes se sont rencontrés, qui tombaient en faiblesse à la vue du meurtre d'un oiseau, et qui se plongeaient dans le sang, condamnaient des centaines d'innocents à la noyade ou à la guillotine. Expliquez ces aberrations, ces cruautés qui n'ont rien d'humain, ces monstres. N'est-il pas clair que ces misérables agissaient sous une influence extérieure qui les contraignait, comme malgré eux, à ces atrocités sans nom, en un mot qu'ils étaient l'objet d'une vraie possession diabolique ?

Fréquemment aussi vous trouvez des hommes qui sont aimables, bien élevés, très doux dans leurs relations, qui raisonnent avec beaucoup de pondération et de jugement sur les choses ordinaires de la vie, si bien que vous vous dites : « Le commerce avec eux doit être bien agréable. » Mais tout à coup vous parlez de l'Eglise de Jésus-Christ, de la religion, des prêtres, ou bien ils aperçoivent la blanche cornette d'une religieuse : alors ils ne se contiennent plus, ils entrent en fureur, ils parlent avec une animation surprenante, ils approuvent toutes les mesures prises contre les religieux, ils en suggèrent d'autres plus cruelles encore, ils applaudiraient s'ils les voyaient conduits à la frontière entre deux gendarmes, en prison, ou même à l'échafaud. Comment expliquer ces insanités, ces propos féroces, cette rage qui transporte ces âmes d'ordinaire très humaines, sinon par l'action réelle du démon, qui parle par leur bouche, qui agirait par leurs bras ?

Les mystiques nous ont fait du démon des descriptions horribles que l'Eglise n'a ni approuvées ni condamnées. Sainte Catherine de Sienne entendit un jour cette parole : « Tu dois te rappeler que je te le montrai un seul instant au milieu des flammes,



et cet instant fut si pénible que tu aurais préféré, en revenant à toi, marcher dans le feu jusqu'au jugement dernier, plutôt que de le revoir<sup>1</sup>. » Ce qui est sûr c'est qu'il est l'horreur même et prodigieusement puissant. « Nous avons à lutter, dit encore saint Paul, non seulement contre la chair et le sang », c'est-à-dire contre nos passions qui ont leur foyer dans le péché originel, « mais contre les princes et les puissances, contre les gouverneurs du monde des ténèbres, contre les esprits de malice. » (Eph., vi, 12).

Voilà les puissances terribles contre lesquelles il nous faut combattre : comment ne pas succomber ?

Ayons confiance toutefois : Marie est plus forte, plus redoutable qu'elles, car elle est aussi la reine de l'enfer, la reine, c'est-à-dire la maîtresse, comme le roi d'un empire règne sur les forçats en les châtiât durement de leurs crimes. Son seul nom invoqué, comme celui de Jésus, les fait trembler. Dans les tentations les plus violentes, disons seulement avec foi : « Marie ! » et le calme aussitôt renaîtra dans notre âme, car l'enfer sera mis en fuite.

2. Mais si elle parle en reine aux démons pour les faire rentrer dans leur demeure infernale, elle parle aussi en reine aux anges afin de les envoyer à notre secours.

Dans une famille nombreuse, la mère charge volontiers les frères aînés de veiller sur les enfants plus jeunes. Les anges sont comme nos frères aînés, à qui Marie commet notre garde. Elle leur ordonne de nous suivre, de rester sur notre chemin comme des sentinelles vigilantes, de nous parler, de nous avertir, de détourner de nos pas les pièges que Satan prépare et multiplie.

Vous prêtez l'oreille aux séductions de la vanité, vous aimez à jouir et vous vous étourdissez dans les plaisirs : soudain une voix aimée vous rappelle à la réalité, au sérieux de la vie, à vous-mêmes, voix douce et sévère à la fois qui vous trouble et vous fait penser. Vous vous dites : « C'est vrai ! j'allais sortir de ma voie, me compromettre, me perdre peut-être. Je veux rester dans le devoir ! » C'est votre bon ange envoyé par Marie qui a remué votre conscience pour vous ramener à Dieu.

Ou bien vous vous endormez dans le bonheur qu'on accumule autour de vous comme des oreillers autour de la tête d'un malade, dans la mollesse et l'égoïsme ; vous oubliez que d'autres destinées vous sont réservées, destinées de labeur et de dévouement, de sacrifice et de charité. Votre ange vous le dit, vous le répète, et vous n'entendez pas, jusqu'à ce que vous soyez réveillées de ce lourd et dangereux sommeil. C'est Marie encore qui donne à sa voix ces accents pénétrants de reproche et de tendresse.

Ayez une grande dévotion pour les anges. Ils détournent de nous les dangers du corps et de l'âme : ils nous éclairent, nous instruisent, nous inspirent de bonnes pensées, nous poussent aux

bonnes œuvres. Ils nous défendent contre les démons qui, sachons-le, apportent autant de zèle à nous perdre qu'eux à nous sauver, et qui sont doués de la puissance fatale de la haine, puissance moindre toutefois que celle de l'amour. Sans cesse donc il se livre autour de nous des batailles dont notre âme est l'enjeu. Ah ! si nous apportions seulement à ces batailles le concours de notre volonté, elles se changeraient aussitôt en victoires.

Quelle joie pour les anges de présenter à Dieu l'encens de nos prières et l'or de nos œuvres de charité ! Ils prient pour nous, ils nous reprennent et nous corrigent, ils nous assistent à la mort, nous aident dans la lutte suprême contre le démon, nous réconfortent et nous apportent les secours d'en haut, les grâces qui tombent des mains et du cœur de leur Reine, pour nous rendre le courage et nous entretenir dans l'indéfectible espérance. Ensuite, quand l'âme s'est arrachée des liens du corps, ils l'accompagnent devant le terrible juge pour prendre sa défense. Là, ils retrouvent Marie, notre miséricordieuse mère qui nous prête aussi son secourable appui. Même au Purgatoire, ils ne nous laissent point, parce que Marie leur ordonne de nous consoler jusqu'au jour fortuné où, notre juste châtiment subi, ils nous conduisent au ciel auprès d'elle en triomphe et nous y marquent notre place pour jamais.

Mais parmi les anges, il en est un surtout que nous devons invoquer chaque matin et chaque soir, notre ange gardien. « Elle est grande, la dignité des âmes, dit saint Jérôme, pour que chacune d'elles reçoive dès l'instant de sa création un ange de Dieu qui la garde ! » Ils descendent sur la terre, sans qu'ils cessent pourtant de jouir de la présence de Dieu, des joies de la vision béatifique, car ils voient Dieu partout. « Ils remplissent leur ministère extérieur, sans rien interrompre de leur contemplation intérieure. En quelque lieu qu'ils soient envoyés ils courent, ils voyagent dans l'immensité même de Dieu qui est partout<sup>1</sup>. »

Ils jouissent constamment aussi de la vision de Marie, car s'ils en étaient privés ce ne serait plus le ciel pour eux. Leur bonheur c'est de lui offrir leurs hommages et leur amour, de lui dire : « Vous êtes notre reine bénie ! » Ah ! parmi leurs hommages, puissent-ils ajouter joyeusement les nôtres, et heureux serons-nous si par notre piété, notre conduite chrétienne, nous rendons leur mission parmi nous moins ingrate !

<sup>1</sup> Sic exterius implem ministerium, ut tamen interius nunquam desint per contemplationem : nam quolibet missi veniunt, intra ipsum currunt qui ubique est. (S. Grég., Lib. II *Moral.*, cap. II)

<sup>1</sup> Sainte Catherine de Sienne, *Dialogues*, ch. 38.

## COURTES INSTRUCTIONS POUR LA PRIÈRE DU SOIR

### XCVIII

JÉSUS PARCOURT LA GALILÉE AVEC LES DOUZE  
ET LES SAINTES FEMMES

« Et il advint ensuite que Jésus parcourait les villes et les villages, prêchant et annonçant le royaume de Dieu. Les Douze étaient avec lui ainsi que quelques femmes qui avaient été guéries d'esprits mauvais et de maladies. C'étaient Marie, appelée Madeleine, de qui sept démons étaient sortis, et Jeanne, femme de Chusa, procureur d'Hérode, et Suzanne, et beaucoup d'autres qui l'assistaient de leurs biens. » (Luc, VIII, 1-3).

Après la scène du pardon de la pécheresse, notre divin Sauveur continua sa mission en Galilée. Il allait à travers la contrée, guidé par son zèle et aussi par les desseins de sa divine Providence, évangélisant tour à tour les villes, les bourgades et les simples hameaux, selon qu'ils se trouvaient sur son passage.

L'évangéliste saint Luc, qui nous fournit le détail de la présence au complet du collège des apôtres, ajoute le trait, bien fait pour surprendre, que plusieurs femmes suivaient le Sauveur dans ses courses apostoliques. Nous avons dit, en racontant la rencontre et l'entretien de Jésus avec la Samaritaine auprès du puits de Jacob, la surprise des disciples à la vue de leur Maître conversant en public avec une femme.

Et voici maintenant que plusieurs femmes, dont quelques-unes avaient mené une vie peu édifiante, accompagnent fréquemment Jésus dans ses voyages et ses prédications ! Il est vrai, saint Jérôme le rapporte, que, d'après une coutume appuyée sur une ancienne tradition, les femmes juives aimaient à entretenir les rabbins de vêtements et de tout ce qui leur était nécessaire. Mais elles ne les suivaient point dans leurs courses.

Le Seigneur Jésus introduit une nouvelle habitude : de son doigt divin, il affranchit la femme de l'espèce d'esclavage où elle était tenue. Il l'émancipe, dans le sens le plus élevé de ce mot, en lui rendant sa place de compagne et amie de l'homme, et en lui ouvrant, dans le champ de l'Eglise, la carrière du zèle et des bonnes œuvres. N'avait-elle pas une âme à sauver ainsi que l'homme ? L'Evangile qu'il venait prêcher, le sang qu'il allait répandre ne devaient-ils l'être que pour une moitié du genre humain ? C'est la gloire du Christ et de sa religion d'avoir replacé la femme sur le piédestal d'une sainte et fraternelle égalité avec l'homme, piédestal de dignité voulue de Dieu, mais d'où la passion brutale de l'homme et sa faiblesse à elle l'avaient misérablement fait déchoir depuis longtemps.

Que les filles et les femmes chrétiennes veuillent

bien considérer leur condition, le respect et la considération dont elles sont entourées ; qu'elles comparent avec l'état d'avilissement, de servile et dégradante sujétion qui fait peser, encore aujourd'hui, son joug honteux sur la femme dans les pays païens ou musulmans ; et elles béniront de toute leur âme le ciel qui les a fait naître sous la loi de l'Evangile.

Du reste, il faut leur rendre ce témoignage, la jeune fille, la femme chrétienne l'ont compris. Leur attachement à la religion et à ses pratiques, leur zèle à faire connaître Jésus-Christ, leur dévouement pour les enfants, les malades, les pauvres, tout ce que le Christ a le plus aimé, est une preuve éclatante, dans l'histoire de l'Eglise, que la femme, à de tristes exceptions près, sent ce qu'elle doit au Christ et lui témoigne sa reconnaissance dans la mesure des moyens mis à la disposition de son cœur.

L'évangéliste saint Luc, en mentionnant que ces femmes, admises à l'honneur sans prix de fournir les vêtements ou les vivres à Jésus et à ses disciples, avaient été guéries d'esprits mauvais, semble l'avoir fait à dessein, afin de ne décourager aucun repentir et de ne rebuter aucune bonne volonté. N'est-ce pas prouver assez éloquemment que la foi et l'amour divin peuvent non seulement réhabiliter toutes les souillures, mais encore tirer une âme du fond de n'importe quelle fange et l'élever jusqu'aux pieds de Jésus, jusqu'à son cœur même ?

Trois de ces femmes sont mentionnées. La première, Marie, surnommée Madeleine, délivrée de sept démons. Soit que cette expression signifie que Madeleine avait réellement été possédée de plusieurs démons, en punition de sa conduite immorale, soit que ces démons ne symbolisent que la conversion de la pécheresse, il n'en est pas moins vrai que Madeleine est mise au premier rang des compagnes dévouées à Jésus et à son collège apostolique. Chose étonnante et qui confirme complètement ce que nous disions plus haut : dans ses Litanies des saints, qui l'Eglise place-t-elle après les apôtres, les martyrs et les confesseurs, en tête des vierges, avant les Agathe, les Lucie, les Cécile ? Marie-Madeleine, la pécheresse !

Une autre de ces femmes s'appelait Jeanne, femme de Chusa, trésorier particulier d'Hérode. Nous la reverrons plus tard avec Madeleine, au matin de la résurrection, près du tombeau de Jésus. Une troisième avait nom Suzanne, qui signifie « lis, » mais c'est tout ce que nous savons de cette sainte amie du Sauveur. D'autres, nombreuses, se relayaient dans leur pieux service, car les circonstances ne permettaient pas toujours à toutes d'accompagner ensemble le divin Prédicateur qui, par une admirable condescendance, daignait manger le pain de leur charité.

La piété se complait à se représenter Jésus avec le groupe composé des disciples et des saintes femmes. Le divin Maître est de taille moyenne, sa physionomie est grave, d'une douceur qui séduit et



d'une beauté qui n'est pas de la terre. Contrairement à la manière dont on le représente, la tête du Sauveur n'est pas nue, l'usage ne le permettait pas. Il porte une sorte de mouchoir attaché sous le menton, flottant sur le cou et sur les épaules. Son vêtement principal consiste en une longue tunique qui recouvre tout le corps, ne laissant à découvert que les mains et les pieds; elle est de couleur grisâtre, striée de rouge. Par dessus la tunique, Jésus porte un manteau bleu dont les plis larges laissent à peine entrevoir la tunique relevée, à la taille, par une ceinture. Les pieds nus sont chaussés de sandales.

Apôtres et disciples portent un costume de la même forme, sinon de la même couleur; les uns sont en avant, les autres à ses côtés, le reste par derrière, mais tous aussi près que possible, afin de ne rien perdre des divines leçons. Plusieurs femmes voilées suivent, à peu de distance, portant des paniers de provisions et conversant modestement. De temps en temps, elles se rapprochent pour écouter, elles aussi, les leçons de l'adorable Maître, et leurs regards, l'expression de leurs visages disent assez le bonheur de leur âme dans leurs saintes fatigues. Ces pieuses femmes furent les premières Sœurs de charité, les premières servantes des pauvres.

Femmes et filles chrétiennes, n'enviez pas le sort de ces heureuses amies du Christ. Vous pouvez, vous aussi, remplir auprès de Jésus la même mission, avec les mêmes consolations et plus de mérites, parce que vous éprouverez moins de satisfaction. Quand, inspirées par la foi, poussées par l'amour pour Jésus-Christ, vous vous associez à des œuvres de charité, que vous travaillez pour les pauvres, les enfants, les vieillards, les églises; quand vous prélevez sur vos loisirs quelques heures pour visiter des infirmes, des malades, pour catéchiser des enfants, les préparer à la première communion; quand vous sacrifiez quelques visites, quelques récréations, afin de consacrer une heure de plus aux bonnes œuvres, c'est pour Jésus que vous travaillez, vous ressemblez aux saintes femmes de l'Evangile. Tout ce que vous faites pour les pauvres, les enfants, les vieillards, pour l'ornementation des autels et des églises, c'est pour Jésus que vous travaillez. Il l'a déclaré, il le considère comme fait à lui-même; vous recevrez la même récompense, bien douce au cœur ici-bas, plus douce et glorieuse au ciel.

Grâce à Dieu, depuis l'Evangile, de nombreuses et dévouées phalanges de femmes pieuses ou repenties se sont engagées et continuent à s'engager au service de Jésus et des siens. Aujourd'hui, comme alors, elles sont multitude ces âmes d'élite que le monde ignore ou persécute, mais que Jésus connaît bien. Aujourd'hui, comme alors, elles suivent Jésus partout; par delà les mers, sous toutes les latitudes, elles accompagnent le prêtre et le missionnaire, ployant

parfois de fatigue sous le poids de leur dévouement, de leur labeur. Aujourd'hui, comme alors, la mission, le but que s'assignent leur foi et leur amour, c'est de faire connaître et aimer Jésus, de l'entretenir, de le ramener dans l'âme des pauvres, des orphelins, des petits enfants, des mourants. Plus heureuses même que les femmes de l'Evangile, elles se voient comme Jésus et les apôtres traquées, persécutées, chassées. N'importe, elles restent, jusqu'à la mort, fidèles à suivre Jésus et à le nourrir dans les cœurs. Aussi longtemps qu'elles trouveront sur leur route, à leurs côtés, un cœur à ouvrir à l'amour divin, une âme à sauver, elle se dévoueront, elles suivront leur Maître.

Et il n'est pas une femme, pas une jeune fille chrétienne qui ne puisse imiter le dévouement des saintes amies du Sauveur, parce qu'il n'en est pas une qui ne puisse suivre Jésus en faisant quelque chose pour les pauvres, pour les enfants, pour les malades, pour les ignorants; pas une qui ne puisse, de temps en temps, retrancher quelque superfluité, donner quelques minutes, quelques coups d'aiguille pour le tabernacle ou pour l'église, pour un orphelin ou un vieillard. Plus que jamais, aujourd'hui où l'on veut chasser le Christ du cœur des enfants, du chevet des malades, du foyer des pauvres, il faut que les femmes, les filles chrétiennes se lèvent, courageuses, dévouées, pour l'y garder. Il faut qu'elles opposent leur dévouement, leurs sacrifices, à la haine, à l'acharnement des bourreaux d'âmes.

O vous, chrétiennes, qui avez la foi, pieuses amies de Jésus, debout! A l'œuvre pour aider le Seigneur et ses prêtres dans leur mission! A la persécution des sectaires, aux efforts de l'enfer pour perdre les âmes, opposez vos rangs pressés, votre inlassable persévérance. Que votre zèle redouble: restez fidèles au divin Bien-Aimé, non seulement pendant le calme, mais surtout durant la tourmente. Restez-lui fidèles, malgré qu'il semble reprendre, sous les coups de ses ennemis, le chemin du Golgotha. Dussiez-vous le voir crucifié de nouveau dans ses œuvres et dans les siens, approchez-vous de plus près encore avec confiance, je veux dire soyez-lui de plus en plus dévouées, attachées. Baisez ses pieds ensanglantés, en pleurant, oui, mais courage! Après les larmes du crucifiement, comme ses amies de la Galilée, vous connaîtrez les joies de la résurrection et du triomphe.

## IMPRIMATUR

Lingonis, die 15 aprilis 1903.

† SEBASTIANUS, *Episcopus Lingonensis*.

Le gérant : J. MAITRIER.

# L'Ami du Clergé Paroissial

## SOMMAIRE

**Prônes catéchétiques sur le Décalogue. — IV.**  
La charité, 321.

**Les litanies de la sainte Vierge, Entretiens à des jeunes filles. — XLVII. Regina Patriarcharum,**  
325.

**Trésor d'histoires pour l'explication du Symbole des Apôtres. — V.** La foi (suite), 329.

**L'Eglise et la civilisation, Essais de conférences apologétiques. — XVI.** La sculpture, 333.

**Allocutions avant la Confirmation. — I.** Le progrès, 335.

## PRONES CATÉCHÉTIQUES SUR LE DÉCALOGUE

### IV

#### Le premier commandement (suite)

#### 2

#### LA CHARITÉ

#### Résumé analytique

L'hommage d'adoration rendu à Dieu par la foi et l'espérance se complète par la charité surnaturelle, qui est la reine des vertus.

I. — Comment devons-nous aimer Dieu? — 1° D'un amour *surnaturel* : nous ne pouvons rien faire qui mérite le ciel, sans la grâce. — 2° D'un amour *souverain* : préférer Dieu à tout, être prêt à tout sacrifier pour lui plaire. Le premier degré consiste à éviter tout péché mortel, le second à éviter même le péché véniel, le troisième à éviter toute imperfection. (Le premier degré est seul obligatoire pour le salut). Cet amour est dit *parfait* quand il a pour motif les perfections infinies de Dieu; *imparfait, intéressé*, quand il a pour motif notre propre bonheur; ce dernier sentiment n'est pas mauvais, pourvu qu'il n'exclue pas l'autre. — 3° D'un amour *actif* : Dieu veut que nous lui témoignions notre amour en observant ses commandements.

II. — Pourquoi devons-nous aimer Dieu? — 1° A cause de ses infinies perfections. Si la beauté, la bonté des créatures attire nos cœurs, pouvons-nous refuser d'aimer Celui qui est infiniment beau et bon? — 2° A cause de ses bienfaits : il est notre Créateur, notre Sauveur, notre Père, etc. — 3° A cause du commandement exprès qu'il nous fait de l'aimer. Il est quelquefois difficile d'accomplir cette loi, mais nous avons la grâce pour nous aider.

*Diliges Dominum Deum tuum  
ex toto corde tuo.*

Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur.

(Deut., vi, 5).

Mes frères,

Moïse, chargé par Dieu lui-même d'expliquer aux Hébreux la loi qu'il leur avait donnée, ne crut pouvoir mieux leur faire comprendre le premier commandement qu'en leur disant : « Vous n'avez qu'un seul Dieu, par conséquent vous devez l'aimer de tout votre cœur, de tout votre esprit, de toutes vos forces. Ayez toujours ce précepte devant les yeux, et apprenez à vos enfants à l'ob-

server toujours, si vous voulez que Dieu accomplisse les promesses qu'il vous a faites. » Notre-Seigneur Jésus-Christ, de son côté, a déclaré formellement que l'amour de Dieu constituait le premier et le plus grand de ses commandements, que l'amour du prochain serait en second ordre, et que ces deux préceptes résumaient toute sa loi. **Comment**, en effet, pourrait-on dire sincèrement qu'on aime Dieu par dessus toutes choses, si on transgressait un seul de ses commandements? A quoi servirait-il de l'adorer, si l'on conservait au fond du cœur un véritable attachement aux jouissances défendues, une haine secrète pour le prochain qu'il ordonne d'aimer? Dieu lit au fond des cœurs, on ne peut le tromper, c'est donc l'insulter gravement au lieu de l'adorer que de lui refuser l'amour auquel il a droit, et qu'il exige de nous.

Notre foi honore Dieu en reconnaissant l'autorité de sa parole et sa souveraine véracité; notre espérance l'honore en comptant fermement sur ses promesses. L'une se rapporte à lui comme au premier principe de vérité qui éclaire notre intelligence, l'Etre infini auquel conviennent toutes les perfections; l'autre, comme à la fin dernière de notre existence, au bonheur suprême que nous devons atteindre. En face de cet objet si beau, si grand, si merveilleux, si parfait, notre cœur pourra-t-il rester indifférent et ne pas le proclamer à son tour l'Etre le plus digne d'être aimé? Nous n'avons pas besoin d'aller chercher au loin des raisons d'aimer Dieu, puisqu'en lui seul se trouvent, à un degré infini, toutes les perfections qui peuvent nous faire aimer quelque chose; nous l'aimons parce qu'il est Dieu, et en l'aimant nous l'adorons, parce que nous reconnaissons le droit absolu qu'il a sur toutes les affections de notre âme. La foi a préparé cet hommage, en nous apprenant les infinies perfections de Dieu; l'espérance nous a excités à le rendre, en nous faisant entrevoir en Lui le souverain bonheur; la charité s'élève plus haut encore : elle s'unit par le don entier d'elle-même à Celui qu'elle reconnaît digne d'être aimé sans mesure, elle se réjouit des perfections qu'il possède, elle se complait dans l'admiration de sa beauté et de sa gloire, elle veut se sacrifier à son service, elle n'aspire qu'à Lui plaire.

Ces trois vertus, de foi, d'espérance, de charité, sont appelées théologiques ou divines, parce qu'elles ont pour motifs les perfections de Dieu, et pour objet Dieu lui-même. Elles pourraient exister à un certain degré dans tout être raisonnable, mais pour qu'elles puissent servir au chrétien à accomplir la loi divine et à mériter le ciel, il faut qu'elles aient pour principe la grâce de la régénération spirituelle reçue au baptême, et que leurs actes soient produits avec le secours des grâces actuelles. Justifiés par la *foi*, et non par nos propres mérites, nous pouvons nous glorifier, nous dit saint Paul, dans l'*espérance* de la gloire des enfants de Dieu, car la *charité* divine a été répandue dans nos cœurs par la grâce du Saint-Esprit que nous avons reçue dans les sacrements. (Rom., v, 4-5).



Pour que ce don précieux porte tous ses fruits en nous, il faut que nous restions attachés au Christ, comme la branche au cep de vigne, car sans le secours de notre divin Chef nous ne pouvons rien faire pour le ciel. (Jean, xv, 5).

N'oubliez pas, mes frères, que tout ce que nous vous disons de la foi, de l'espérance, de la charité, et de leurs glorieuses prérogatives, doit s'entendre de ces vertus surnaturelles, mises en nous par le baptême, et développées par la grâce avec le libre concours de notre volonté. Ces trois vertus doivent nous accompagner tous les jours de notre vie dans le pèlerinage terrestre; mais, au ciel, la foi cessera dès que nous verrons Dieu face à face dans sa gloire, l'espérance n'aura plus de raison d'être puisque nous posséderons le bonheur éternel, mais la charité demeurera au sein des jouissances ineffables dont Dieu rassasiera ses élus. Elle est donc réellement la plus grande, la plus parfaite, comme la plus nécessaire des vertus; sans elle, ni la foi, ni la mortification, ni le don des miracles, ni le martyre même n'auraient de valeur devant Dieu. (I Cor., xiii, 3). Ce n'est pas à dire qu'aucun autre acte de vertu ne lui est agréable, mais c'est à dire que celui qui n'aime pas Dieu comme il veut être aimé, est dans un état de mort spirituelle, et ne peut faire un acte méritoire. Vous comprenez mieux maintenant, mes frères, de quelle importance il est pour le chrétien de faire à Dieu l'hommage de son cœur par la charité, et de pratiquer parfaitement le culte intérieur d'adoration qu'exige le premier commandement. Pour vous y aider, je vais vous dire en quelques mots *comment* nous devons aimer Dieu, et *pourquoi* nous devons l'aimer.

## I

1. En quoi consiste ce sentiment de l'âme qui s'appelle l'amour, l'affection, la prédilection, l'amitié et spécialement la charité, quand il a Dieu pour objet? Je n'ai pas besoin, je pense, de vous l'expliquer, car personne ne peut l'ignorer; et nous l'avons déjà dit, se réjouir des infinies perfections de Dieu, chercher notre bonheur en lui, travailler à procurer sa gloire, à éviter tout ce qui lui déplaît, c'est l'aimer comme il l'exige. — Quelles conditions essentielles la charité doit-elle remplir pour se distinguer de l'amour des créatures, et répondre véritablement à l'amour de Dieu pour nous? Elle doit être avant tout *surnaturelle*, avons-nous déjà dit, c'est-à-dire inspirée et soutenue par la grâce; nous n'avons pas à insister sur ce point, car il en est de même de tout acte de vertu méritoire pour le ciel.

2. Le principal caractère de l'amour de Dieu, c'est ensuite d'être *souverain*, ou prédominant, de l'emporter sur toute autre affection, en ce sens que nous préférons Dieu à tout autre objet, que nous ne voulions rien aimer plus que lui; nous pouvons dire alors que nous l'aimons de tout notre cœur, qu'il y occupe la première place, ainsi qu'il en a le droit. Cet amour peut être plus ou moins ardent, mais à quelque degré d'intensité

qu'on le suppose, il doit toujours être souverain; ce serait faire à Dieu une grave injure que de lui préférer une créature quelconque. Si vous êtes dans la disposition de tout souffrir en ce monde, même la mort, plutôt que d'offenser Dieu mortellement, vous pouvez déjà dire que vous aimez Dieu plus que toutes choses. Mais ce n'est que le premier et le plus bas degré de la charité. — Vous monterez au second si, comme les saints vous en ont donné l'exemple, vous êtes prêt à renoncer à tout plutôt que de commettre de propos délibéré un seul péché véniel, ce qui n'est possible qu'avec un secours tout spécial de la grâce. — Enfin vous arriveriez au degré le plus élevé, si vous vouliez, par amour pour Dieu, faire toujours ce qui lui est le plus agréable, et renoncer à tous les biens du monde de peur d'y trouver une occasion de lui déplaire. C'est à cette haute perfection que tendent les religieux dont la vie est un sacrifice perpétuel, une lutte sans relâche contre les passions de la nature corrompue; le monde les croit bien malheureux, mais ils lui répondent avec saint Paul : « Nous surabondons de joie au milieu de nos souffrances. » (II Cor., vii, 4). — Le premier degré de charité suffit à la rigueur pour le salut, mais tout bon chrétien doit s'efforcer d'arriver au second, et désirer ardemment de s'élever plus haut encore avec la grâce de Dieu.

Toutes les fois que l'amour de Dieu, tel que nous venons de le décrire, est inspiré par la considération des perfections divines, on dit qu'il est *parfait*; si au contraire il est inspiré par le désir de notre propre bonheur, il est dit *imparfait*. On peut aimer quelqu'un uniquement parce qu'on en a reçu quelque service, ou qu'on en attend un bienfait; c'est l'amour servile, celui des esclaves, qui ne dépasse guère celui des animaux, car un chien aime aussi son maître à cause de la nourriture qu'il en reçoit chaque jour. Aimer de la sorte, c'est obéir à son propre intérêt, aussi on appelle cet amour *intéressé*; c'est aimer le don reçu plutôt que la bonté du bienfaiteur, ce n'est pas aimer parfaitement. Cependant c'est ordinairement par là que la charité commence à se développer dans le cœur de l'homme : la vue des bienfaits de Dieu, le bonheur passager que nous procurent les biens créés dont il nous permet l'usage, font naître en nous un sentiment de reconnaissance amoureuse, et les biens éternels qu'il nous promet dans l'autre vie excitent le désir de les posséder. Tant que nous ne considérons en cela que notre avantage personnel, notre amour reste égoïste et intéressé, par conséquent imparfait. Mais il peut se dégager de ces motifs moins nobles et se perfectionner, en nous amenant à considérer en Dieu la bonté infinie d'où découlent tous les dons qu'il fait aux créatures, et à aimer Dieu à cause de cette infinie perfection.

L'amour parfait, ou désintéressé, qu'on appelle amour de complaisance, amour pur, charité parfaite, consiste donc à aimer Dieu parce qu'il est infiniment parfait, parce que sa bonté infinie et toutes ses perfections méritent d'être aimées plus

que tout objet créé, c'est aimer Dieu pour lui-même et non pour nous, c'est vouloir de toutes les forces de notre âme que Dieu soit connu, aimé, glorifié de toutes ses créatures, et renoncer d'avance à tout ce qui pourrait nous empêcher de jouir de son amour.

Remarquez toutefois, mes frères, que cet amour est dans notre volonté et non dans notre sensibilité. Nous pouvons être bien plus émus par le souvenir d'une grâce temporelle reçue de Dieu, que par la considération des perfections divines; nous pouvons pleurer de joie en pensant à un grand héritage, et ne pas sentir une grande émotion en pensant au ciel. Cela tient à notre nature qui est beaucoup plus impressionnée par les objets sensibles que par les idées abstraites; mais cela n'empêche pas que notre amour de Dieu ne soit vraiment un amour de préférence pour Lui, une estime prédominante de son infinie bonté, un amour de charité parfaite, dans le sens théologique. Le sentiment de notre propre bonheur peut s'y joindre, sans le détruire; en effet, l'amour unit les volontés et fait par conséquent que l'homme veut tout ce que Dieu veut lui-même, mais Dieu qui est la source infinie de toute félicité ne veut-il pas se donner à l'homme pour faire son bonheur pendant l'éternité? Dès lors, il nous est bien permis de vouloir jouir de ce bonheur voulu par Dieu, et si notre cœur tressaille de joie à cette pensée, pourquoi devrions-nous réprimer ses élans? Il y a une grande différence entre *aimer un Dieu infiniment aimable qui veut faire notre bonheur en se donnant à nous, et aimer Dieu uniquement parce qu'il nous promet le ciel*.

La charité parfaite est sans doute plus noble, plus pure, plus méritoire, nous devons y tendre de toutes nos forces, mais l'autre est-elle condamnable? Pas le moins du monde, puisque c'est elle qui nous ouvre ordinairement le chemin de la perfection, puisque notre nature est tellement faite qu'il ne nous est guère possible de nous détacher des impressions des sens<sup>1</sup>. Nous ne pouvons aimer Dieu sans aimer en Lui la cause de notre bonheur; fixons notre cœur en Dieu par l'amour le plus ardent, mais ne cherchons pas à fermer notre cœur à tout sentiment anticipé des joies dont ce Dieu veut être la source. Dieu veut que nous voulions être heureux en le possédant, que nous ne cherchions jamais notre bonheur qu'en Lui; nous pouvons donc l'aimer du plus parfait amour, tout en désirant que sa volonté de nous rendre heureux s'accomplisse<sup>2</sup>. L'Eglise a condamné à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle ces faux mystiques qui prétendaient que la perfection de l'âme consiste dans un état de quiétude, où l'amour de Dieu est dépouillé de toute pensée de notre propre bonheur, de toute crainte des châtiments, de toute préoccupation

d'augmenter nos mérites par la pratique des vertus<sup>3</sup>.

Quelle singulière perfection ce serait, que de renoncer à être plus parfait, par esprit de désintéressement! Quelle dévotion raffinée, que de chercher à devenir insensible aux intérêts de son salut!

3. Ceci nous amène naturellement à parler du dernier caractère de l'amour de Dieu, qui est d'être *actif*. Notre amour pour Dieu aura cette précieuse activité, si nous observons bien ses commandements. « Celui-là m'aime, a dit Notre-Seigneur, qui connaît mes commandements et les observe » (Jean, xiv, 21), et ailleurs : « Vous serez du nombre de mes amis, si vous faites tout ce que je vous prescris. » (*Ibid.*, xv, 14). Quels sont les bons serviteurs que le père de famille récompensera? Ceux qui font valoir les biens qu'ils ont reçus de leur maître; tandis que le serviteur oisif, qui n'a pas fait de mal, mais qui n'a pas voulu travailler, sera sévèrement puni. (Matth., xxv, 21 et 30). Il ne servirait donc à rien de faire de belles protestations d'amour de Dieu, de passer les nuits en prière, de donner ses biens aux pauvres, si on négligeait d'observer un seul des commandements de Dieu. Les pharisiens se glorifiaient de leurs jeûnes et de leurs aumônes, mais leurs cœurs étaient remplis de haine, d'ambition et de volupté; aussi Notre-Seigneur les a souvent menacés de sa colère. Peut-on dire qu'un enfant aime son père quand il lui désobéit, qu'un sujet aime son roi quand il se révolte contre son autorité? La charité est un feu qui ne s'entretient qu'en consumant les matériaux qu'on y jette; si on cesse de l'activer, il s'éteint bientôt. Si vous ne mettez aucun soin à éviter les fautes légères quand vous êtes en état de grâce, si vous ne veillez pas sur vous-mêmes, si vous ne priez pas, si vous ne pratiquez aucune mortification, la tentation vous surprendra bientôt et vous tomberez dans une faute grave qui vous fera perdre la charité. Notre-Seigneur a promis d'accorder toutes les grâces de salut qu'on lui demanderait, mais il a ajouté : « Si vous m'aimez, observez mes commandements » (Jean, xiv, 15); c'est comme s'il disait : « J'accorderai la persévérance à ceux qui observeront bien mes commandements par amour pour moi. » L'amour qui touche le cœur de Dieu et qui obtient le ciel est donc l'amour ardent qui se prouve par l'obéissance, la mortification, le sacrifice, à l'exemple de Jésus-Christ qui a obéi à son Père jusqu'à la mort pour lui prouver son amour. (*Ibid.*, xv, 10). S'il vous semble difficile d'aimer Dieu de la sorte, soyez du moins bien convaincus que cela est possible, puisque tant de saints l'ont fait, et que c'est un devoir sacré pour vous, à cause des titres que Dieu possède à votre amour.

## II

1. Pourquoi devons-nous aimer Dieu? — Nous avons déjà eu occasion de dire que nous devons

<sup>1</sup> S. Paul a dit que la charité ne recherche pas son propre intérêt. C'est vrai, mais il a voulu dire qu'elle ne le recherche pas au détriment des intérêts de Dieu, et contre sa volonté. (I Cor., xiii, 5.)

<sup>2</sup> Lémkuhl, *De carit.*, n° 317.

<sup>3</sup> Propos. condamnées par Innocent XII, le 12 mars 1699. Voir Denzinger, n° 1193 et suiv.



aimer Dieu pour différents motifs, dont le plus parfait est la bonté infinie de Dieu, ou l'ensemble de ses adorables perfections. Le cœur de l'homme est naturellement porté à aimer ce qui est beau, ce qui est grand, ce qui est bon, lors même qu'il n'y trouverait aucun avantage, aucun intérêt personnel; souvent même l'homme se laisse entraîner aux plus grands sacrifices par un amour aveugle et contraire à ses vrais intérêts. Eh bien! que sont toutes les beautés de la création en comparaison de celle de l'Etre infini dont elles reflètent à peine l'éclat? Qu'est-ce que la majesté d'un roi de la terre, qu'est-ce que la bonté du meilleur des pères en comparaison de la bonté, de la majesté du Roi des rois? Parcourons avec saint Augustin<sup>4</sup> toutes les merveilles de la création: nous verrons qu'aucune n'est digne de fixer à jamais notre cœur, parce qu'aucune n'est capable de le rassasier; et quand il nous serait possible de rassembler toutes les perfections créées, nous chercherions encore quelque chose de plus parfait, nous voudrions remonter à la source éternelle, infinie, immuable, de toute grandeur et de toute beauté.

Comment se fait-il donc que tant de personnes se laissent séduire par les choses de la terre, et y mettent si fortement leur affection que rien, pas même la pensée de leur salut, ne puisse les en détacher? C'est que les perfections divines sont invisibles aux yeux du corps, et même incompréhensibles à la raison, c'est que Dieu habite une région inaccessible à nos sens, c'est que notre cœur gâté par les passions aime à se repaître de grossières jouissances. Il faut avoir l'âme bien pure pour y contempler l'image de Celui qui l'a créée, il faut être bien élevé au dessus de ce monde pour n'être pas aveuglé par les ténèbres où il s'agit. Sortons de cette atmosphère empoisonnée, cherchons Dieu dans le secret d'une bonne conscience, et nous serons ravis de sa beauté, nous l'aimerons.

2. Mais pour nous aider à aimer Dieu, rappelons-nous aussi les innombrables bienfaits dont il nous a comblés: « Aisons Dieu, dit saint Jean, puisqu'il nous a aimés le premier. » (I Jean, iv, 19). Infiniment heureux dans le sein de son éternelle gloire, il n'avait aucun besoin de nous créer, et cependant il a pensé à nous, il nous a aimés avant que nous eussions la vie, et son amour nous a tirés du néant. Pour nous procurer ici-bas le bonheur, il a produit toutes les merveilles de la création; il a semé sous nos pas les bienfaits, comme pour nous obliger sans cesse à penser à lui et à l'aimer. Cette âme, cette intelligence, cette volonté avec lesquelles nous nous élevons jusqu'à Lui ne sont-elles pas des dons qui révèlent l'immensité de son amour? Mais par dessus tout, la fin pour laquelle il nous a mis sur la terre ne prouve-t-elle pas combien il nous aime? Aucune créature ne pouvait nous rendre assez heureux, au gré de nos désirs; il nous a ouvert les trésors de son céleste royaume, comme aux enfants de son cœur, et nous les a promis en héritage. Et quand la jalousie du

démon nous eut ravi ce royaume, il a envoyé son Fils unique pour nous racheter au prix de son sang, et nous offrir dans sa miséricorde, avec le pardon de nos fautes, la grâce du salut. Songeons à tout ce que nous avons coûté à Dieu, et rougissons de ne pas avoir encore su l'aimer comme il le mérite!

3. Enfin aimons Dieu parce qu'il nous en fait un devoir et une condition nécessaire du salut. Aimer un créateur, un bienfaiteur, un père, est sans doute un sentiment bien naturel, et il est difficile d'admettre que la voix des passions puisse étouffer complètement celle de la conscience qui nous crie: « Aime ton Dieu par dessus toutes choses. » Quoi qu'il en soit, Dieu a voulu nous faire de cet amour un commandement spécial que Jésus-Christ appelle le premier et le plus grand de tous ses préceptes; aimer Dieu de tout son cœur et le prochain comme soi-même pour l'amour de Dieu, voilà le résumé de toute la loi de Jésus-Christ, voilà par conséquent la condition essentielle d'où dépend notre salut, puisque le royaume du ciel est assuré à ceux qui font en tout la volonté de Dieu. Voyez donc, mes frères, combien cette loi est facile à remplir, combien elle est belle, combien sont heureux ceux qui l'observent! Quoi de plus facile que d'aimer? quoi de plus agréable? qui peut dire que cela soit au-dessus de ses forces? Peut-être trouvez-vous qu'il est bien dur d'aimer Dieu lorsqu'il nous afflige, d'aimer le prochain lorsqu'il nous persécute; mais réfléchissez que cet amour est le seul baume qui puisse adoucir notre peine, et qu'il nous vaudra une éternité de joie dans le ciel. « Dieu est amour, dit saint Jean, et celui qui pratique la charité demeure en Dieu, et Dieu en lui. » (I Jean, iv, 16). Que faut-il de plus pour nous déterminer à l'aimer? Oui, la charité parfaite nous assure ici-bas la possession de Dieu par la grâce sanctifiante, car elle obtient le pardon du péché (I Petr., iv, 8); elle est un gage de persévérance, car « Dieu aime ceux qui l'aiment, et il veut partager avec eux ses trésors. » (Prov., viii, 17, 21). Peut-il y avoir rien de plus honorable, de plus glorieux pour nous, que d'aimer Celui qui commande à toutes les créatures, qui dicte ses lois aux monarques, et qui ne demande à être aimé que pour nous récompenser par un bonheur sans fin?

Pourquoi faut-il que nos sens nous portent toujours à aimer les créatures, et que les plaisirs passagers du monde nous fassent oublier le Créateur? Réveillons notre foi, mes frères: c'est un Dieu infiniment aimable, qui nous demande notre amour; c'est un bienfaiteur de qui nous tenons tout ce que nous possédons ici-bas; c'est un Sauveur qui nous a ouvert le ciel; c'est un souverain aussi puissant que miséricordieux qui nous ordonne de l'aimer, et nous menace des plus terribles châtements de sa justice si nous lui refusons notre cœur; c'est un père qui connaît bien notre faiblesse, et qui veut nous aider lui-même à l'aimer en nous donnant sa grâce pour résister à tous les attraites des créatures, à toutes les séductions des passions. Si nous lui avons été quelquefois infi-

<sup>4</sup> S. Augustin, *Conf.*, lib. x, cap. 6.

dèles, jurons aujourd'hui de l'aimer sans retour, et disons-lui avec David : « Je vous aimerai, Seigneur qui êtes ma force ; mon Dieu, soyez mon soutien, mon refuge, mon libérateur. C'est en vous que je mets toutes mes espérances, je ne serai point confondu pour l'éternité. » (Ps., xvii, 2, et xxx, 2). Ainsi soit-il.

## LES LITANIES DE LA SAINTE VIERGE

Entretiens à des jeunes filles

### XLVII

REGINA PATRIARCHARUM

Le Christ est le fruit des siècles, le fruit merveilleux de la grande famille humaine surnaturalisée et comme divinisée. Aussi ses aïeux renferment-ils la première noblesse et l'honneur le plus éclatant de l'humanité. Il est fier de son fils, le père d'un Bossuet ou d'un saint Augustin ; mais ceux-ci ne sont que des hommes, malgré leur génie, tandis que Jésus est le Fils de Dieu. Quelle joie pour ses ancêtres de le compter dans leur lignée et comme on comprend bien cette parole du Christ aux Juifs incrédules : « Abraham s'est réjoui de voir mon jour, il l'a vu et grande a été son allégresse. » (Jean, viii, 56).

Quand le Sauveur vint les visiter dans les Limbes, ils l'entourèrent triomphalement en lui disant : « Vous êtes notre fils, notre Dieu, notre roi ! » Il est en effet le roi des Patriarches, et par là-même Marie est leur reine, *regina Patriarcharum*.

Dieu de temps en temps les montrait au monde pour le consoler dans ses lourdes angoisses, dans sa longue tristesse. C'était Abel le juste, tué par son frère, ou Isaac conduit sur une montagne de Judée pour y être immolé, et portant lui-même le bois du bûcher. L'Eglise les appelle les types du Messie, parce qu'ils reproduisaient en eux quelques traits de sa divine figure. Les hommes les considéraient et s'entredisaient : « Quel sera-t-il donc, l'envoyé des nations, si ces patriarches ne nous offrent que l'ombre, l'esquisse à peine ébauchée de sa beauté ! »

Mais dans ces traits délicieux du Fils, ils voyaient aussi quelque chose des traits de la mère. Les patriarches l'ont désirée, les prophètes l'ont contemplée et dépeinte, les apôtres ont joui de la voir, et tous à l'envi l'ont appelée leur Reine. L'Ecriture qui est toute pleine du Christ est aussi remplie d'elle. Elle ne parle que d'elle, d'une manière imprécise toutefois : on la devine plutôt qu'on ne la voit, sous le voile des symboles et des personnes.

Bornons-nous à quelques figures, les plus expressives, les plus touchantes. Il nous sera facile de nous convaincre de sa royale supériorité sur elles.

### I

Qu'il était beau, Adam, quand il sortit des mains de Dieu, « fait à son image et à sa ressemblance », façonné avec une terre sainte et pure qui ne connaissait pas encore la malédiction ! En lui tout est rayonnant de justice, d'innocence, de bonté, de bon vouloir. Son premier regard sur son Créateur est un acte d'amour. Son âme est ornée de toute grâce et de toute science ; nulle trace de révolte dans son corps, ni dans tout son être admirablement harmonisé et équilibré.

Pendant il s'ennuie de sa solitude, comme si Dieu ne lui suffisait pas, Dieu avec qui il parlait chaque jour, et qui lui apprenait les perfections du créateur, ainsi que la dignité céleste de son âme. Alors le Seigneur lui envoie un ravissement pendant lequel, suivant saint Thomas, il lui révèle le mystère de l'Incarnation, c'est-à-dire l'union future de l'humanité et de la divinité, non toutefois la prescience de sa faute. L'Incarnation, suivant les premiers décrets de Dieu, devait honorer d'une manière sublime l'humanité, mais non la racheter : le péché seul en effet a rendu la réparation nécessaire. C'est dans cette extase que pour la première fois Adam aperçut la figure de sa fille, de Marie qui coopérerait à l'œuvre divine de l'Incarnation. Mais il n'était pas confirmé en grâce, et quand Dieu lui dit en lui présentant Eve : « L'homme quittera son père et sa mère et s'attachera à son épouse », on pressent que le premier homme quittera aussi son Dieu pour suivre sa femme et écouter ses conseils pervers.

Bientôt en effet, c'est la tentation, venue de la femme qui s'arrête au pied de l'arbre et prête l'oreille aux paroles du serpent, puis la chute, leurs yeux dessillés, leur conscience troublée, la voix de Dieu qui retentit vengeresse dans les bosquets du paradis.

Marie aussi fut ornée de tous les dons de la justice originelle, comme Adam ; mais elle les conserva tous et les multiplia dans une immense proportion ; prédestinée à devenir la mère de Dieu, elle demeure digne de ce privilège incomparable. Elle jouit aussi de son ravissement, quand l'ange Gabriel lui révèle qu'elle sera la Mère de Dieu, et à Bethléem quand elle adore à la fois son Fils et son Dieu. Adam n'avait vu que l'ombre ; elle avait la vision même de la réalité, et à elle seule, dit saint Bernard, il fut donné de connaître ce mystère qu'elle seule devait accomplir.

Pour peindre le désespoir d'Adam, il faudrait avoir vécu comme lui dans l'intimité divine. Il comprit ce qu'il avait perdu, et nul doute qu'il n'eût succombé au désespoir sans une grâce particulière et immédiate de Dieu. Avoir joui de cette beauté, de cette splendeur, de ces délices, et tomber soudain de ce ciel de paradis dans la laideur vile du péché, dans la désobéissance à l'Amour infini, dans l'ingratitude inexplicable, dans la

<sup>4</sup> Homil. 4 super Missus est.



misère sans remède, dans la souillure, dans la boue ! Cette grâce que Dieu lui fit fut une grâce d'espérance : la révélation de Marie qui réparerait un jour sa faute inexpiable : « J'établirai des inimitiés entre toi et la femme, dit-il sévèrement au démon, elle t'écrasera la tête. » Ces paroles furent pour Adam et pour Eve comme l'arc-en-ciel après un orage qui a tout dévasté.

Dieu n'a pas changé, et la nature du péché non plus. Quand nous nous séparons de Dieu par le péché, nous descendons dans la même boue et nous perdons le même ciel. Regardons alors Celle qui est l'ennemie personnelle du démon. Elle nous rendra la force nécessaire pour lutter et pour vaincre, une fois de plus elle écrasera la tête sans cesse renaissante de Satan.

Non seulement Adam fut brisé de douleur par le sentiment de son indignité et de sa déchéance, l'heure vint bientôt de la sanction et du châtimement : « Dieu le chassa du paradis de délices, avec ordre de cultiver cette terre d'où il avait été tiré ; et à l'entrée il plaça un chérubin avec une mouvante épée de feu pour garder le chemin qui conduisait à l'arbre de vie. » (Gen., III, 24).

Ce fut pour Adam le moment le plus cruel. A l'humiliation de se savoir dégradé, au souvenir amer de la félicité qu'il avait perdue, venait s'adjoindre la peine de l'expulsion, de l'exil, des éléments irrités contre lui, du travail forcé. Adieu à ces lieux charmants où il avait joui du premier sourire de Dieu, vécu dans l'innocence et le bonheur parfait avec Eve sa douce épouse ! Adieu à ce printemps perpétuel, remplacé désormais par l'âpre bise, à ces ombrages sous lesquels il rencontrait son Créateur qui daignait l'entretenir et lui permettait de l'aimer sans mesure ! Adieu à ce beau passé, à cette félicité dont le souvenir se changeait en regrets poignants ! Jamais plus il ne reverrait tout cela ! Et comme il s'éloignait, frissonnant sous ses vêtements de peau, que Dieu dans sa miséricorde lui avait faits lui-même, l'âme surtout glacée d'effroi, considérant Eve qui partageait son malheur et se serait contre lui, cherchant une protection, il crut défaillir et mourir de douleur. Soudain, il aperçut au ciel le visage consolateur de Marie Immaculée, de celle qui devait « écraser la tête du serpent », et il se reprit à espérer. Elle était bonne, elle était belle, elle était puissante, et elle le regardait avec une tendresse infinie. Le courage lui revenait et la voyant si clément, si généreuse et si forte, il la salua comme sa fille, mais surtout comme sa reine.

Regardons souvent aussi Marie Immaculée, notre protectrice virginale et notre tendre mère ; elle nous a ramenés sur le chemin qui conduit à l'arbre de vie, elle nous a frayé le passage, et devant elle l'Ange qui le gardait s'est incliné, puis il nous a lui-même, sur son ordre, accompagnés auprès du Sauveur, dirigés vers la Sainte Eucharistie, où nous goûtons les fruits célestes de l'arbre de la vie éternelle.

## II

Abel l'innocence, Enos la piété, Hénoch la sainteté suréminente dont la terre n'était pas digne, l'ont reconnue comme Adam pour leur reine, et sa pensée a remis quelque douceur dans leur vie accablée. Quand Noé naquit, Lamech son père s'écria : « Celui-ci nous consolera de nos œuvres pénibles et du labeur de nos mains dans cette terre que Dieu a maudite. » (Gen., v, 29).

1. La terre en effet demeurait frappée de malédiction parce qu'elle allait sans cesse se pervertissant de plus en plus. Noé construit l'arche, figure de Marie. Les eaux grandissent, s'élèvent, couvrent jusqu'aux montagnes les plus élevées du pays habité par la race humaine. Mais après ce cataclysme inouï, voici la colombe qui s'échappe un jour et qui rapporte en son bec un rameau d'olivier ; c'est l'espérance, c'est la terre qui repartait et reverdit, c'est la fin du déluge. Le châtimement a été terrible autant que mérité, car « toute chair avait corrompu sa voie » ; mais la miséricorde remplace maintenant la justice et Dieu dresse dans les nuées son arc-en-ciel, signe de l'alliance qu'il conclut avec les homes : « Lorsque j'aurai couvert le ciel de nuages, mon arc apparaîtra sous le ciel, et je me souviendrai de mon alliance avec vous. Le déluge ne détruira plus la race humaine. » (Gen., ix, 14-15).

Noé avait recueilli toute la tradition : il ne pouvait donc ignorer les promesses divines touchant Marie. Celle-ci, qui avait adouci la douleur amère d'Adam, fut aussi la consolatrice de Noé le consolateur de la terre.

Le déluge n'est plus revenu sous cette forme effrayante, mais les eaux du mal, aujourd'hui particulièrement, montent sans cesse, menaçant de submerger toutes les âmes. Entrons dans l'arche de l'Eglise où nous appelle Marie, et amenons avec nous toutes les âmes que nous aimons ; l'arche est immense, ne craignons point, elle peut contenir tout l'univers. Vainement les vents et les tempêtes feront rage, nous sommes assurés de ne pas faire naufrage. Quand le ciel s'obscurcira de nuages grossissants et que notre cœur se serrera d'angoisse, soudain nous verrons se dresser au firmament l'arc-en-ciel, cet autre symbole de Marie, signe d'espérance et de salut prochain. Dieu est le maître des eaux comme des Révolutions, et le pouvoir de Marie sur le démon qui trouble les événements demeure absolu. Partout elle est reine.

2. Le patriarche toutefois qui offre avec elle les ressemblances les plus frappantes, c'est Abraham dont saint Ambroise dit : « Ce fut vraiment un grand homme. *Magnus plane vir.* » Comme il était à Haran, au sein de l'abondance, parmi ses nombreux serviteurs et ses riches troupeaux, Dieu lui donne soudain cet ordre : « Sors de ta terre, quitte ta parenté et la maison de ton père, et va dans la terre que je te montrerai. » (Gen., XII, 1). Il part aussitôt, échangeant de splendides possessions contre une terre désolée qui d'ailleurs appar-

tenait à des propriétaires après à la conserver. Il va, sans hésitation, « marchant devant Dieu pour devenir parfait », ne se préoccupant en rien de sa personne, mais seulement de la volonté du Maître du ciel et de la terre. Combien souvent Marie médita sur la vie et les vertus de son grand aïeul, retracées dans les livres sacrés ! Comme lui, mais tout enfant, elle entend l'appel de Dieu et se sépare de sa bien-aimée parenté pour n'appartenir qu'à lui seul, au temple où elle marche aussi sous le regard divin et atteint une perfection qui laisse d'ailleurs bien loin en arrière celle d'Abraham.

Un épisode dans la vie du pieux patriarche révèle en quel crédit il était auprès de Dieu. Trois hommes passent un jour chez lui. « Il en vit trois, dit saint Ambroise, mais dans cette trinité il adora l'unité. »

C'était la Sainte Trinité qui avait revêtu la forme humaine et qui se rendait à Sodome pour en faire sortir Loth le juste et pour châtier d'une manière épouvantable la cité perverse. Abraham les conduit dans la direction de la ville et alors Dieu dit : « Est-ce que je puis cacher à Abraham ce que je vais faire ? Car il doit être le père d'un peuple grand et très puissant, et en lui toutes les nations de la terre seront bénies. Je sais qu'il ordonnera à ses fils et à sa maison après lui de garder la voie du Seigneur, et d'agir en tout jugement et toute justice. » (Gen., xviii). Ensuite il lui dit comment le péché de Sodome et de Gomorrhe criait vers lui et comment il allait les détruire.

Alors s'engagea entre Dieu et Abraham le sublime dialogue que vous connaissez. Abraham restait debout devant le Seigneur, les yeux tournés vers les villes maudites. Puis tout à coup il s'approcha hardiment et dit : « Est-ce que vous allez perdre le juste avec l'impie ? Non, vous ne ferez pas cela ! Ce n'est pas digne de vous, *non est tuum* ! »

Quelle était donc la puissance de ce patriarche sur le cœur de Dieu pour que Dieu lui confiât ses desseins et lui permit de parler ainsi ? Le dialogue se poursuit, pressant de la part d'Abraham, audacieux et soumis. Le Seigneur lui répond sans se lasser, dans sa miséricorde attristée de ne pouvoir se produire. « Je vous en prie, Seigneur, ne vous courroucez point si je persiste à vous parler encore une fois. Mais s'il y avait dix justes dans ces cités ?... — Je ne les détruirais pas ! »

Quand on lit cette page touchante de l'Écriture, on se représente volontiers Marie plus puissante que le saint Patriarche, son doux ancêtre, parlant constamment à Dieu de nous, ses enfants, de nos familles, de nos cités, de notre patrie et lui disant : « Voyez ! il y a plus de dix justes ! Et puis c'est moi qui vous implore pour eux. Est-ce que vous ne les épargnez pas ? » Et nous comprenons pourquoi Dieu ne nous traite pas selon nos péchés, nos crimes, nos insolences, et nos blasphèmes. Il reste des justes parmi nous, surtout il y a Marie qui le dit à Dieu, et qui place sa main dans le plateau de la balance, afin qu'il soit plus lourd par les mérites qu'elle communique à nos bonnes œuvres.

Les peintres se sont plu à la représenter ainsi conjurant les fléaux prêts à ravager la terre. Dans son admirable fresque du Jugement dernier de la chapelle Sixtine, Michel-Ange a peint le Christ sous les traits d'un géant terrible, irrité, levant un bras vigoureux qui va se détendre pour anéantir ses ennemis. Mais à côté de lui Marie suppliante intercède, elle est placée de telle sorte que si le bras s'abaissait, il s'abattrait sur elle. Aussi a-t-elle pleine confiance, la justice ne fera pas oublier la miséricorde.

3. Reine des patriarches, elle est donc plus puissante, plus parfaite, plus proche de Dieu même qu'Abraham, le prince des patriarches. Avec lui elle a une autre ressemblance douloureuse et glorieuse. Vous savez qu'un jour Dieu dit encore à Abraham : « Prends ton fils unique que tu chéris, Isaac, et va dans la terre de Moriah. Là tu l'offriras en holocauste sur l'une des montagnes que je t'indiquerai. » Quelle douleur indicible pour le cœur du père ! Cependant il va, sans pleurer, de peur que son fils ne connaisse son chagrin et le but de leur voyage, et le troisième jour, il laisse ses serviteurs pour continuer seul son chemin avec Isaac chargé du bois de l'holocauste. Lui, il portait dans ses mains le feu et le glaive. (Gen., xxi).

Ah ! qu'il souffrait à chaque pas qui le rapprochait du lieu du sacrifice ! Quels combats dans son âme, quelle lutte entre son obéissance, sa foi en Dieu et son amour paternel ! Nous le plaignons et nous l'admirons à juste titre. Mais je vois quelque'un plus à plaindre que lui mille fois, et plus admirable : c'est Marie gravissant les rues tortueuses qui montent au Calvaire depuis le Moriah, Marie qui assiste à l'immolation de son Fils. Jésus dépouillé de ses vêtements est étendu sur la croix ; quand il présente ses mains et ses pieds aux clous, son côté à la lance, l'ange du Seigneur n'intervient point pour arrêter les coups et chacun de ces coups brise le cœur de la mère. Elle est reine, il faut qu'elle achète ses droits à la couronne et qu'elle souffre plus que ses sujets, comme Jésus roi a souffert plus que les martyrs.

Abraham fut récompensé de sa foi : « J'en fais le serment, dit le Seigneur, je multiplierai tes enfants comme les étoiles du ciel, comme le sable des rivages de la mer. Ils triompheront de leurs ennemis, et dans ta race seront bénies toutes les nations de la terre, parce que tu as obéi à ma voix, *quia obedisti voci meæ*. »

Cette promesse s'est mieux réalisée encore en Marie. Elle est la mère non seulement des enfants d'Abraham, mais des hommes de toutes les races ; c'est en elle surtout, la reine universelle, que sont bénies toutes les âmes rachetées par son Fils, plus doux et plus résigné qu'Isaac, à la fois fils d'Abraham et fils de Dieu.

### III

1. Lorsque Jacob fuyant la colère d'Esau se dirigeait, le cœur en proie à une tristesse intense, vers la Mésopotamie, pour demander un asile à



son oncle Laban, un soir il s'endormit après avoir mis une pierre sous sa tête, et il eut un songe. Il vit une échelle dont le pied reposait sur la terre et dont le sommet touchait le ciel. Et les anges de Dieu montaient et descendaient, et le Seigneur appuyé sur le haut de l'échelle lui parla : « Je suis le Dieu d'Abraham et d'Isaac. Cette terre où tu dors, je te la donnerai ainsi qu'à ta race. En toi et dans ta race seront bénies toutes les tribus de la terre, et je serai partout ton gardien. » Ces paroles lui rendirent le courage. Sans doute aussi que dans sa vision il comprit que cette échelle mystérieuse était le symbole de la femme dont ses pères lui avaient transmis le souvenir, de celle qui régnerait sur Satan et détruirait son empire, de Marie enfin qui réconcilierait le ciel à la terre, et à qui les anges de Dieu apporteraient de continus messages.

2. Mais parmi les figures que Marie se plaisait à contempler dans les Saintes Ecritures, il en était une qu'elle aimait plus que les autres, qui l'attirait plus que les autres, parce qu'elle y retrouvait à la fois les traits de son auguste Epoux et de son Fils très aimé : celle de Joseph.

Quelle pureté dans ce saint patriarche ! Il est beau, revêtu de tous les charmes extérieurs, doué d'une haute intelligence et d'un cœur plus haut placé encore. Ses vertus elles-mêmes contribuent à le perdre. Ses frères le haïssent parce que sa conduite irréprochable est leur condamnation, parce que son père a pour lui une prédilection qui excite leur jalousie, et ils le vendent pour vingt pièces d'argent à des marchands Ismaélites qui passent. Ils le tirent d'une citerne glacée pour le leur livrer, et ils font dire à leur père qu'une bête féroce l'a dévoré.

Ah ! dans cette douleur de Jacob ne voyons-nous pas comme un sombre reflet de la douleur de Marie quand elle fut témoin de la mort de Jésus, ou quand nous lui donnons le triste spectacle de nos âmes mortes, ces âmes qu'elle aime de tout son grand cœur maternel ! Elle les regarde avec angoisse. La bête féroce qui les a dévorées, c'est l'impiété, le doute, l'amour désordonné des jouissances et des frivolités mondaines, l'oubli de nos devoirs les plus sacrés. *Fera pessima devoravit eum.*

La perfidie de ses frères qui le vendent comme Judas a vendu le Fils de Marie, devient cependant le principe de sa gloire. L'Egypte où il est conduit se montre d'abord inhospitalière pour lui. Son exquise chasteté, sa fidélité admirable à la voix de sa conscience lui font préférer la prison au déshonneur. Et il y demeure trois longues années pendant lesquelles seuls le soutiennent sa foi, le sentiment du devoir héroïquement accompli et sa confiance en Dieu.

Mais son espérance n'est point confondue. Dans sa prison, sa sagesse est devenue parfaite comme sa prudence ; Dieu qui l'avait humilié lui donne l'intelligence des songes, la prescience de l'avenir ; et tout à coup cet étranger, ce captif ignoré, la veille, occupe la première place après

celle du roi, son nom même est changé et désormais il est appelé « le Sauveur du monde. »

Comment Marie n'aurait-elle pas considéré avec complaisance cette physionomie où elle apercevait les traits distinctifs de son Fils ! Joseph est le sauveur de l'Egypte, comme il sera bientôt le sauveur de sa famille. Il pardonnera à ses frères, comme Jésus pardonnera à ses bourreaux. Quelle scène touchante que celle du palais où Joseph a réuni tous ses frères qui ne le reconnaissent pas ! Il fait sortir tous les étrangers afin de rester avec eux en famille, et il élève sa voix pleine de larmes dont les éclats et les sanglots retentissent même au dehors ; il leur dit : « Je suis Joseph votre frère, mon père vit-il encore ? » — « Le Christ a-t-il dit autre chose, s'écrie saint Ambroise, que ces paroles : « Je suis Jésus ! » quand il répondait à Pilate : Tu l'as dit, je suis Roi. Venez à moi, car je suis venu à vous, afin de me rendre par mon incarnation participant à votre nature <sup>1</sup>. » Rien n'arrive que par les décrets de la Providence : « Ce n'est point, dit Joseph à ses frères épouvantés, par votre dessein, mais par la volonté de Dieu, que j'ai été envoyé ici. » Et Pierre dira de même aux Juifs : « Le Christ a été livré d'après les décrets définis par Dieu et d'après sa prescience, et vous l'avez fait mourir par la main des impies. » (Act., II, 23). Dieu ne veut point le mal, mais il en tire parti ; l'action des Juifs, il la condamne parce qu'elle est criminelle, mais la passion de son Fils lui est infiniment agréable.

Et cette voix de Jésus, voix pleine de reproches, retentit aussi dans nos âmes, quand nous lui avons été infidèles : « Je suis Jésus, votre frère. Dites-moi, la foi vit-elle encore en vous ? » Et il nous rassure : « Ne craignez point parce que vous m'avez souvent sacrifié au monde, vendu pour une pauvre petite jouissance ; vos fautes mêmes serviront à votre salut. »

Enfin Marie retrouvait dans l'histoire du fils de Jacob l'histoire et la figure de son Epoux. Saint Joseph en effet, comme le premier Joseph, eut un refuge en Egypte ; il reconnut les traces et les travaux du Sauveur de l'Egypte, pendant qu'il veillait sur les jours du véritable Sauveur du monde.

« Le premier Joseph, dit saint Bernard qui résume toute la doctrine, vendu et conduit en Egypte par l'œuvre de ses frères, figurait le Christ trahi par les siens ; le second fuyant l'envie d'Hérode, porta le Christ en Egypte. Le premier gardant la fidélité à son maître, refuse le déshonneur que lui proposait la femme de Putiphar ; le second, sachant que son épouse était mère de Dieu et Vierge, vierge lui-même, veille avec sollicitude sur elle. L'un reçut l'intelligence des mystères des songes ; l'autre eut conscience de ses hautes fonctions et il connut les secrets du ciel. Celui-là conserva du blé, non pour lui-même, mais pour tout le peuple ; celui-ci reçut en dépôt le pain vivant descendu des cieux et il le garda

<sup>1</sup> S. Ambr., de Joseph, cap. XII.

pour lui-même et pour le monde entier<sup>1</sup>. » Aussi l'un et l'autre ont-ils été comblés de toutes les bénédictions du ciel et de la terre.

Ces patriarches toutefois, même les plus parfaits comme Abraham ou Joseph, s'inclinent devant Marie dont les vertus, la dignité, surpassent tous leurs mérites. Qui comparerait la foi d'Abraham à la sienne, ou la pureté de Joseph à sa virginité ? Ils sont assez heureux d'avoir reproduit en eux-mêmes quelques-uns de ses traits, et leur joie pendant toute l'éternité c'est de la vénérer, de se prosterner devant elle comme devant leur incomparable reine, *Regina patriarcharum*.

## TRÉSOR D'HISTOIRES POUR L'EXPLICATION DU SYMBOLE DES APOTRES

### V

#### LA FOI (suite)

#### V. — Il faut nourrir sa foi par l'audition de la parole de Dieu.

**Un homme d'Etat au catéchisme.** — Sur la fin de sa carrière, dans les nombreuses promenades qu'il avait l'habitude de faire à Villefort (Lozère), Odilon Barrot ne manquait guère de s'informer des heures de catéchisme et d'y assister.

Les ecclésiastiques qui desservaient alors la paroisse ont souvent aperçu, pendant qu'ils faisaient réciter la lettre ou qu'ils l'expliquaient, leur grave auditeur, sérieux et recueilli, écoutant avec une attention imperturbable.

« — Votre présence à notre catéchisme est très flatteuse pour nous, disait un jour à l'illustre homme d'Etat un jeune vicaire ; mais je dois vous avouer...

« — Qu'elle vous surprend ? répondit vivement l'ancien ministre de Louis-Philippe... Eh bien ! Monsieur l'abbé, je vous confesse que ces entretiens ont pour moi un charme inexplicable ; votre enseignement est plein d'idées justes et saisissantes ; chaque fois que j'entends réciter ce petit livre, j'apprends toujours quelque chose que je ne connaissais qu'à moitié, ou que je ne connaissais pas du tout, ou que j'avais peut-être oublié... »

Que d'hommes, en notre siècle, seraient étonnés d'être si rapprochés de l'Eglise, s'ils prenaient la peine de relire leur catéchisme, sans préjugés, jusqu'au bout !

**Le prône.** — On ignore assez généralement que des indulgences très étendues sont attachées à l'assistance au prône. Dans sa tendre sollicitude pour l'instruction et pour le salut de ses enfants, l'Eglise n'a rien négligé pour les exciter à assister

régulièrement à ces instructions, qui leur sont spécialement destinées.

Par ordre du Concile de Trente, une indulgence de sept ans est accordée aux fidèles qui assistent dévotement, les dimanches et fêtes, à l'explication de l'Evangile dans leur paroisse. Benoît XIV, par un décret du 31 juillet 1756, leur a même accordé une indulgence plénière aux solennités de Noël, de Pâques et des apôtres saint Pierre et saint Paul, pourvu que, ayant entendu assidûment l'explication de l'Evangile, ils se confessent et fassent la sainte communion à ces mêmes fêtes. Pie VI, par un décret du 12 décembre 1784, a étendu cette indulgence plénière aux jours de l'Epiphanie et de la Pentecôte, toujours aux mêmes conditions. (Béringer, t. I, p. 306).

Les curés, les maîtres, les parents qui enseignent la doctrine chrétienne peuvent gagner eux aussi de nombreuses indulgences. (*Ibid.*, p. 311).

#### VI. — Il faut nourrir sa foi par la lecture des bons livres et en particulier du Catéchisme.

**Amour du catéchisme comme livre.** — Ce petit livre a eu ses martyrs. Pour n'en rappeler qu'un seul, qu'on nous permette de citer un bon paysan breton. Il traversait un champ, pendant la grande Révolution ; et, comme il sautait la haie pour rentrer dans le chemin, le catéchisme qu'il portait toujours sur lui tomba. Des soldats républicains et impies, deux choses qui ne se séparaient guère alors, avisent ce livre et demandent à l'homme ce que c'est.

— Mais, citoyens, répond-il, c'est mon compagnon ordinaire, mon catéchisme.

— Comment ! ton catéchisme ? Tu crois donc encore au ci-devant bon Dieu ?

— Sans aucun doute, et plus que jamais !

— Allons, tu vas à l'instant même jeter par terre ce livre et marcher dessus !

— Non, citoyens, non ; je ne foulerai jamais aux pieds la loi de mon Seigneur et de mon Juge... Vous dites cela pour plaisanter... Je vous salue bien...

Et il veut s'en aller. Ces forcenés se précipitent sur lui, le frappent, l'insultent, lui arrachent son catéchisme et le jettent dans la boue ; puis, comme il refuse toujours de le fouler aux pieds, ils l'égorgeant sur place.

**Une bonne leçon.** — Pourquoi de nos jours est-il presque de bon ton, dans un certain monde, un monde soi-disant instruit, de paraître ignorer les choses même les plus élémentaires de la religion ?

Bien habile qui donnera de cette absurdité une explication passable. En attendant, l'instruction religieuse nous semble, et avec raison, mériter le pas sur toutes les autres connaissances, outre que la religion est le sel qui empêche la science de se corrompre.

Un jour, un aspirant au doctorat avait répondu aux examinateurs d'une manière très satisfai-

<sup>1</sup> Homil. 2 super *Missus est*.



sante. « Vous connaissez votre droit, Monsieur, lui dit le président Garcia Moreno, mais savez-vous votre catéchisme ? Pour administrer la justice, un magistrat doit connaître avant tout la loi de Dieu. » Et il interrogea l'étudiant, qui resta muet. « Monsieur, lui dit gravement Garcia Moreno, vous êtes reçu docteur, mais vous n'exercerez pas votre profession avant de savoir votre catéchisme. »

**Un témoignage irrécusable.** — « Comment, dit J.-J. Rousseau, récuser le témoignage d'un livre écrit par des témoins oculaires qui l'ont signé de leur propre sang, reçu en dépôt par d'autres témoins qui n'ont pas cessé de le publier à toute la terre, pour lequel sont morts plus de martyrs qu'il y a de lettres dans toutes ses pages ? »

**Le Genre humain cherchant la vérité.** — Raymond Brucker avait un esprit plein d'originalité et de saillies. Il était né orateur, mais orateur populaire, sachant parler le langage le plus propre à frapper ses auditeurs.

Un jour, il s'exprimait ainsi à propos du genre humain, devant un auditoire composé surtout de classes ouvrières :

« En ce temps-là, Messieurs, le genre humain tout entier (celui qui a été, qui est et qui sera) se réunit dans une grande plaine, et il convoqua tous les philosophes passés, présents et à venir.

« Et le genre humain parla ainsi aux philosophes :

« — J'ai lu tous vos ouvrages, oui, tous, et je dois dire que je m'y suis effroyablement ennuyé. J'en bâille encore. »

« Le genre humain bâilla en effet et rien n'était plus terrible que ce bâillement du genre humain. Il reprit en ces termes :

« — J'ai donc lu tous vos ouvrages afin de pouvoir répondre à cette grande question qui me tient en fièvre et en angoisse : « Qu'est-ce que la vérité ? » Et après les avoir lus et relus, je me suis trouvé en de lugubres et épouvantables ténèbres. J'en savais bien moins qu'avant. Je vous ai donc convoqués pour vous prier d'étudier de nouveau le grand problème qui m'agite, et pour vous adresser trois demandes. Veuillez, si vous le pouvez, m'écouter en silence. »

« Les philosophes écoutèrent et le genre humain leur dit :

« — Je *veux* tout d'abord (j'ai bien le droit de vouloir, je suppose), je veux un petit livre de quinze à vingt pages qui contienne toute la vérité, sous une forme très élémentaire et tout à fait transparente ; un petit livre qui puisse se mettre en poche et qui ne coûte guère plus de dix centimes ; un petit livre qui soit également à la portée du penseur, du poète, et aussi de ces multitudes vulgaires qui vivent de la vie pratique et matérielle. Tel est le livre, telle est la leçon que je veux. »

« Les philosophes se regardèrent avec stupeur, et d'un commun accord : « Est-il bête, dirent-ils,

ce genre humain ! Ne s'imagine-t-il pas que nous possédons la vérité ! Mais, si nous l'avions, ce ne serait certes pas à ce prix que nous la vendrions. » Et plusieurs d'entre eux commencèrent à s'effacer et à disparaître.

« Le genre humain, sans les voir, continua son discours :

« — Non seulement je veux que vous me donniez la Théorie, mais je prétends que vous m'offriez l'Exemple. Non seulement je veux un petit livre populaire qui contienne toute la vérité en vingt pages et qui la vulgarise universellement dans le temps et dans l'espace, mais je veux qu'il vienne un jour quelqu'un pour m'offrir le modèle de toutes les vertus qui seront enseignées dans le petit livre. Et je veux que cet exemple puisse être imité par l'homme, par la femme et par l'enfant, ces trois membres augustes de la trinité humaine. Pouvez-vous me donner ce livre ? Pouvez-vous me donner l'exemple ? »

« Les trois quarts des philosophes avaient déjà disparu. Et le genre humain, qui s'en aperçut, commença à être triste dans son cœur.

« — Ce n'est pas tout, reprit-il. Non seulement il me faut une Leçon, non seulement il me faut un Exemple immortel, mais j'ai encore besoin d'une Institution immortelle aussi qui réponde à la fois à ces trois idées : science, richesse et dévouement ; une institution qui s'appuie sur la science, qui mette la richesse au service du bien et qui ait le dévouement pour essence ; une institution qui garantisse et perpétue la leçon et l'exemple en les rendant toujours vivants sous mes yeux. »

« Quand le genre humain eut achevé ces mots, il jeta un regard sur les philosophes. Epouvantés, tous s'étaient enfuis. Alors le genre humain, le pauvre genre humain se mit à fondre en larmes. Et il se roulait par terre, désespéré de ne pouvoir posséder la vérité aimée et de n'avoir ni la Leçon, ni l'Exemple, ni l'Institution. Et comme il était plongé dans sa douleur, il aperçut soudain, dans je ne sais quel coin, une espèce d'homme vêtu d'une espèce de blouse longue, qui portait sur ses épaules une espèce de poutre, un gros morceau de bois tout sanglant, traversé d'un autre morceau de bois, comme qui dirait une croix. Et l'homme avait de beaux cheveux blonds tout couverts de sang. Le sang lui tombait sur les yeux, le sang coulait à grosses gouttes sur tout son corps. Et il regardait le pauvre genre humain si doucement, si doucement, si doucement ! Puis il s'avança, avec quelle lenteur ! avec quelle majesté ! Il marchait portant ce bois énorme. Et il dit d'une voix si tendre, si tendre :

« — Tu veux la vérité ; je te l'apporte. Tu veux un petit livre qui contienne en vingt pages toute la vérité et qui soit compris de tous : tiens, prends ce petit livre. » Et à la première page, le genre humain lut : *Catéchisme*.

« L'homme continua :

« Tu m'as demandé non seulement une Leçon, mais un Exemple vivant. Tiens, regarde-moi ! Je suis ton Dieu qui s'est fait homme pour t'offrir un

type éternel et te conduire à la béatitude. Et, enfin, tu m'as demandé une Institution. Tiens, prends, *voici l'Eglise !* »

« Et le genre humain tomba à genoux et adora *Jésus-Christ !* »

« La seule chose vraie, c'est le catéchisme. » — Troplong, président du Sénat et premier président de la Cour de cassation, à son lit de mort en 1869 prononça ces belles paroles : « Après avoir beaucoup lu, beaucoup étudié et beaucoup vécu, quand approche le moment de la mort, on reconnaît que la seule chose vraie c'est le catéchisme. »

**Diderot et le catéchisme.** — Diderot faisait étudier le catéchisme et réciter l'épître et l'évangile du dimanche à sa fille. Un de ses amis en parut surpris ; Diderot lui dit : « Si je savais quelque chose de mieux pour faire de Marie une fille respectueuse, une femme dévouée, une mère tendre et digne, je le lui enseignerais ; mais je ne connais rien au monde que le catéchisme qui contienne tout cela. Puisse-t-elle, pour son bonheur et pour le nôtre, croire, aimer et pratiquer ce qu'il enseigne ! »

**Ignace de Loyola converti par un livre.** — Que ne peut une lecture, et que de jeunes gens y ont puisé le germe de leur vocation, le principe de la plus haute sainteté !

Voyez-vous d'ici ce capitaine, rapporté du champ de bataille et couché dans un vieux château de la Biscaye, attendant, en proie à de longs et douloureux ennuis, une guérison trop lente ? Pour remplir ses heures vides, le jeune guerrier se fait apporter des romans de l'époque où les imaginations ardentes se plaisaient à errer d'aventures en aventures. Mais Dieu en avait disposé autrement. Le manoir de Loyola était assez heureux pour donner asile à d'autres livres, racontant des exploits bien différents. La vie des saints est là, c'est-à-dire la vie des plus grands hommes de l'humanité, la vie des véritables héros. Il entend, lui aussi, comme Augustin douze siècles auparavant, cette voix mystérieuse : « *Tolle, lege, prenez, lisez ce livre !* » Le guerrier a lu ; la lumière se fait dans son âme : quelque chose d'inconnu remue ce cœur, une lutte de géant s'y engage, et dans ce combat décisif, Dieu a vaincu. Un matin, au lever de l'aurore, le vaillant capitaine se lève et dit : « Allons, allons livrer d'autres combats et gagner d'autres batailles, allons chercher d'autres blessures et moissonner d'autres gloires ! »

Vous savez le reste. De la lecture de ce livre la conversion d'Ignace est sortie, et de la conversion d'Ignace la Compagnie de Jésus, c'est-à-dire trois siècles de lutte contre le mal, trois siècles de labeurs et de souffrances, l'Eglise consolée de ses pertes dans l'ancien monde par ses conquêtes dans le nouveau. (P. ÉLIX).

**Ignorante et non pas incrédule.** — Un prêtre rencontre dans une maison amie une dame qui se vante d'être incrédule. La conversation s'engage.

— Avez-vous lu, Madame, dit le prêtre, les *Conférences de Frayssinous* ?

— Non, Monsieur.

— Et les *Etudes religieuses* du P. Chaignon ?

— Pas davantage.

La conversation continue, et le prêtre s'aperçoit que la dame n'a rien lu de plus sérieux que les romans à la mode et les articles de M. Anatole France.

Cependant la dame continue à se dire incrédule. Alors, le prêtre n'y tient plus :

— Madame, dit-il, je vous assure que vous n'êtes pas une incrédule.

— Et que suis-je donc, je vous prie ?

— Une ignorante, Madame.

**Puissance d'un Catéchisme.** — Voici deux faits qui sont arrivés en 1845 dans la province chinoise de Hou-Kouang.

Un chrétien avait perdu sur la voie publique un exemplaire du catéchisme. Ce livre, ramassé d'abord par un païen de Xam-sin-sien, parcourut, l'une après l'autre, les familles les plus distinguées de la ville. On le lut, on le relut : une doctrine si nouvelle et si raisonnable fit naître à ces païens, si égarés sur notre compte, une tout autre idée de l'Evangile. Tous voulaient voir le catéchisme des chrétiens ; il n'était bruit dans toutes les boutiques de thé que des vérités qu'il renferme, et chacun en restait émerveillé. Le pauvre néophyte qui l'avait perdu craignait une poursuite des mandarins et voulait racheter son livre, fût-ce au prix de sa fortune. Il ne put en venir à bout. Les païens l'appréciaient trop pour s'en priver aussi vite. Ennemis du christianisme avant d'en connaître sommairement les maximes, ils en eurent à peine entrevu l'esprit qu'ils devinrent ses plus chauds défenseurs. Pour satisfaire à tous les désirs, un docteur idolâtre se fit comme apôtre de ses concitoyens, et se chargea d'expliquer ce catéchisme à toute la ville et jusqu'au mandarin.

L'autre fait, arrivé à Sum-si-sien, a quelque analogie avec le premier. Le mandarin du lieu s'imagina, sur un faux rapport, que les chrétiens d'un hameau soumis à sa surveillance étaient membres d'une société secrète dont les principes tendaient directement à renverser le trône impérial, ou plutôt la dynastie tartare. Il s'y transporta par deux fois en personne, et pour mieux s'assurer de leur doctrine, leur prit un catéchisme et un abrégé des preuves de notre sainte religion. Après les avoir lus pendant trois jours, il les renvoya par un satellite. Cet homme accoutumé au vol, retint en secret le catéchisme. Mais, contre toute espérance, ce fut pour Dieu le moyen d'appeler à la foi ce fripon. La curiosité lui fait ouvrir le livre dérobé, ses yeux se dessillent au flambeau de la vérité catholique, et c'est maintenant, avec un autre employé du tribunal, un fervent catéchumène. (*Annales de la Propagation de la Foi*, t. XVIII, n. 107, p. 354).



**Pourquoi je suis catholique.** — M. Brunetière, le savant directeur de la *Revue des Deux Mondes*, répondant aux attaques du *Siècle*, dit :

« Quant aux raisons que j'ai eues de me ranger du côté des catholiques, je les ai dix fois données depuis trois ou quatre ans. Il y en a de *politiques*, dont la principale est de ne pas livrer à l'Allemand ou à l'Anglais la clientèle catholique du monde. Il y en a de *métaphysiques*, dont la principale est que, de toutes les philosophies, et après y avoir longuement songé depuis vingt-cinq ans, je n'en ai pas trouvé de plus cohérente, ni de plus logique, ni qui expliquât mieux la nature humaine, ni qui nous consolât mieux de la vie. Et il y en a aussi de *morales*, que je ne puis ici développer, parce qu'il y faudrait trop de place, mais que vous trouverez dans Pascal, dans Bossuet, dans Chateaubriand, dans Fénelon. Les Bonald, les Joseph de Maistre, et même Auguste Comte en ont fait valoir quelques-unes... »

**Une profession de foi de Volta.** — Le grand physicien, dit la *Civiltà cattolica* du 17 juin 1889, écrivait en 1815 la profession de foi suivante :

« J'ai toujours tenu et je tiens pour seule vraie et infaillible la sainte religion catholique, et je rends grâces sans fin au bon Dieu de m'avoir donné une pareille Foi dans laquelle je me propose fermement de vivre et de mourir, avec la vive espérance d'obtenir la vie éternelle. Oui, je la reconnais pour un don de Dieu, pour une foi surnaturelle ; mais je n'ai pas négligé les moyens humains de me confirmer de plus en plus dans cette foi et de dissiper n'importe quels doutes qui auraient pu surgir pour me tenter.

« Pour cela, je l'ai étudiée avec soin dans ses fondements ; j'ai cherché, en lisant beaucoup de livres tant apologétiques que contraires, les raisons pour et contre, d'où ressortent les arguments les plus forts démontrant que la religion est aussi, d'après la raison naturelle, très digne de foi et telle que tout esprit bien fait ne peut que l'embrasser et l'aimer. »

## VII. — Il faut nourrir sa foi par la pratique fidèle des devoirs qu'elle impose.

« Oh ! si j'avais la foi ! » — « Il y a une chose, disait souvent le comte Schouvaloff, qui doit faire croire au christianisme : c'est que plus vous avancez dans la carrière du bien, plus votre foi devient forte. »

Un homme disait un jour à Pascal : « Oh ! si j'avais la foi, combien ma conduite serait bonne ! » Pascal répondit : « Commencez par vous bien conduire, la foi viendra. »

Cette réponse est sublime de vérité, et peut faire, si l'on veut y réfléchir, plus de conversions que n'en procurent tous les raisonnements.

« Je suis chrétien parce que vous ne l'êtes pas. » — Interrogé par des impies sur sa religion, le célèbre Laharpe répondit : « Je suis chrétien parce que vous ne l'êtes pas. Une religion qui a pour ennemis

mortels les ennemis mortels de toute morale, de toute vertu, de toute humanité, est nécessairement amie de la morale, de la vertu, de l'humanité : elle est donc bonne. »

**La vraie science.** — Jamais il ne vint à la pensée du célèbre docteur Nelaton, dont l'Europe admirait la science, de douter ni de Dieu, ni de l'âme. L'athéisme et le matérialisme lui faisaient horreur. Plus il sondait les mystères de la vie et les merveilles de l'organisation humaine, plus il admirait, adorait le grand Ouvrier. Aussi, quand vinrent ses derniers moments, s'empressa-t-il de recevoir les consolations de Dieu. Sa confession, sa communion furent admirables de foi ; puis, se tournant vers les personnes chères qui l'entouraient : « Mes enfants, disait-il avec un accent profond, la voie droite !... Les commandements de Dieu, le devoir religieux, voilà ce qui seul assure la paix de la conscience et du cœur. » Enfin, comme pour tracer à tous, même aux incrédules, le vrai chemin de la lumière, il répétait cette parole d'or : « J'ai prié, j'ai cherché, et j'ai trouvé. »

« Des objections ? Je n'en ai plus. » — Un jour, après une grande prédication dans une de nos plus célèbres basiliques de France, le prédicateur prenait un instant de repos dans sa chambre. Il vit entrer un officier supérieur, la poitrine couverte de décorations, la tenue distinguée, les cheveux blancs. — « Mon père, dit-il sans autre préambule, je vous ai entendu tout à l'heure : vous avez dit les choses les plus vraies, et peu s'en faut que je ne redevienne chrétien. Mais il y a comme une montagne d'objections et de difficultés, que vous n'avez même pas effleurées, et qui m'empêchent de donner suite à cette idée.

— Monsieur, dit le prêtre, permettez-moi une simple question : *Y a-t-il longtemps que vous ne vous êtes confessé ?*

— Oh ! quant à cela, il y a près d'un demi-siècle ; mais ce n'est pas de quoi il s'agit.

— Pardonnez-moi ; c'est précisément ce qui vous obscurcit bien des choses. Vous me demandez un conseil, le voici : *Confessez-vous.*

— Mais, mon père, pour se confesser, il faut au moins croire à la divinité de la confession, et je vous déclare que je n'en suis pas là.

— Cela viendra plus tard : mettez-vous à genoux et commencez.

— En vérité, mon père, vous ne comprenez rien à ma situation. Quand même je croirais, encore faudrait-il un examen assez long ; je n'en ai fait aucun, je n'en veux point faire.

— Je m'en charge pour vous. Tenez, voici un prie-Dieu ; à genoux, et je réponds de tout. »

L'officier, dominé par le prêtre, s'agenouilla, fit un signe de croix, puis répondit aux interrogations du confesseur, qui lui fit, en quelques instants, parcourir toute sa vie.

A mesure qu'un de ses vieux péchés qui lui chargeaient la conscience avait passé, il se sentait allégé, renouvelé, porté à une joie extraordinaire.

La contrition entra dans son âme, il put recevoir aussitôt l'absolution.

Le confesseur alors, embrassant l'heureux converti : « Eh bien ! voyons à présent vos objections ; nous serons mieux en état de les résoudre.

— Des objections ? répondit l'autre ; je n'en ai plus !... Je crois. »

« Voilà ce qui m'empêche de me convertir. » — Théodore de Bèze était un ministre protestant de Genève, presque aussi fameux que Calvin. Saint François de Sales eut avec lui plusieurs entretiens, dans lesquels Bèze parut convaincu de la vérité catholique ; cependant, il ne se convertit pas. Deshaies, gouverneur de Montargis, se trouvant à Genève, alla rendre visite au pasteur et devint son ami. Un jour il lui demanda comment un homme tel que lui pouvait rester attaché à la honteuse religion de Calvin. Bèze, se levant, fit entrer une jeune fille et, la montrant à Deshaies, il lui dit : « *Voilà ce qui m'empêche de me convertir au catholicisme.* »

## L'ÉGLISE ET LA CIVILISATION

Essais de conférences apologetiques

### XVI

#### LA SCULPTURE

Il est admis dans bien des milieux, même catholiques, que le terrain de la sculpture est un terrain dangereux pour l'Eglise. On veut à toute force que « devant les moindres marbres touchés par ce divin génie de la Grèce, » nous confessions notre défaite et laissions, au moins comme consolation, à l'antiquité le domaine du ciseau. Bienheureux devons-nous être quand on ne nous barre pas le chemin d'avance, en accusant la société chrétienne d'avoir volontairement anéanti les monuments de l'art et systématiquement brisé les statues, afin de voiler sa propre infériorité ! De fait ce dernier grief hante de nombreux cerveaux, plus habitués aux pamphlets qu'aux livres d'histoire. Débarrassons la voie et faisons à la vérité la place qui lui convient.

### I

Non, l'Eglise n'a pas senti le besoin de supprimer les œuvres du génie antique. La société chrétienne avait trop conscience de sa supériorité dans des domaines plus nobles et plus importants que celui de l'art, pour ne pas se consoler facilement de son infériorité à ce point de vue, si infériorité il y avait ; et les productions des âges passés ne la gênaient pas plus comme monuments artistiques que comme monuments littéraires : nous avons vu ce qu'elle fit des ouvrages intellectuels païens<sup>1</sup>.

Nul de nous assurément ne songe à refuser au peuple grec — c'est de lui surtout qu'il s'agit — la

perfection de ces statues d'hommes, de dieux, de déesses, qui, même mutilées par les incessantes attaques du temps, expriment si bien les charmes de la beauté plastique. Le tempérament grec, avivé par la douceur du climat et les exercices physiques, par les inspirations de la religion nationale, était un tempérament d'artiste : c'est un fait certain, bien qu'il fût « fertile en conséquences immorales et déplorables. » Et les artistes grecs « ayant eu dès le principe à représenter des dieux, et dans la personne des dieux des facultés surhumaines, furent conduits à ennoblir le corps de l'homme et à en rechercher le type le plus parfait, afin que le signe expressif fût autant que possible digne du caractère exprimé<sup>2</sup>. »

Nul ne songe non plus à trouver sans mérite l'art romain, imitation pourtant inférieure de la sculpture hellénique.

Le christianisme a compris et admiré cette beauté de la sculpture chez les anciennes nations. Jamais les chrétiens des premiers siècles, soit grecs, soit latins, n'ont eu la pensée de renier cette gloire qui était aussi leur patrimoine ; ils savaient bien qu'après tout ce n'était pas le paganisme comme tel qui avait inspiré les œuvres admirables de leurs ancêtres. Et ces monuments d'Athènes et de Rome n'avaient-ils pas servi, selon les desseins de la Providence, à grouper les nations et à les préparer à recevoir l'Evangile ?

Il y eut sans doute des violences, des destructions ; des temples furent renversés, des statues brisées par les convertis, mais de là à une hécatombe universelle et voulue, il y a très loin. En Afrique, en Egypte, en Orient, contrées où l'influence directrice de l'Eglise romaine était plus faible, des chrétiens, voire des évêques ont jeté bas des idoles ; à la campagne, où la présence d'un ancien dieu, adoré jusque là, pouvait perpétuer l'idolâtrie, on préférait le réduire en morceaux. Mais, dans les centres artistiques, les empereurs, après avoir abjuré le paganisme, se sont abstenus de mesures violentes contre ces œuvres antiques. — Que sont-elles devenues alors, ces statues ? « Les statues des divinités et des héros, distribuées par les préfets de la ville dans les lieux publics, continuèrent, après avoir perdu le sens religieux que les anciennes croyances leur attribuaient, à servir d'admirable parure à cette Rome qui ne reniait pas son passé<sup>2</sup>. » Ce qui est vrai de Rome, dites-le aussi des autres peuples.

En somme, toujours le même principe conduit l'Eglise : supprimer le mal, mais laisser tout ce qui est beau, tout ce qui est bon, tout ce qui peut, sans trop de danger pour la foi et les mœurs, subsister et vivre.

On le reconnut mieux dans la suite, lorsque ce péril eut cessé et que l'éloignement des temps eut enlevé au paganisme son prestige. A qui doit-on la conservation des belles œuvres de Rome, sinon

<sup>1</sup> Ch. Lévêque, dans *Revue des Deux Mondes*, 15 janvier 1864.

<sup>2</sup> Geoffroy (directeur de l'Ecole française à Rome), dans *Revue des Deux Mondes*, 1887.

<sup>1</sup> Cf. Conférence VII, *Langues et littérature* (1900, p. 618).



aux papes ? Ils n'ont pas attendu jusqu'à la Renaissance pour avoir le goût du beau et pour tenir sous leur sauvegarde l'antiquité artistique.

De même que les empereurs, ils ont relevé les statues, et quand l'espace leur a manqué pour en orner les endroits publics, ils ont mis dans leurs musées les plus remarquables, conservées, à l'abri des injures du temps, à l'inspiration des âges futurs. Tant et si bien qu'il est permis de trouver exagéré le culte de certains pontifes pour ces productions plastiques, et de regretter l'usage des peines spirituelles et des excommunications employées à sauver un Jupiter ou à protéger une colonnade.

Pour rencontrer une religion qui se soit attaquée à la sculpture, ce n'est donc pas du côté de Rome qu'il faut chercher. Cherchons du côté de l'hérésie ; cherchons en particulier du côté du protestantisme. Zwingle, Écolampade, Calvin, pour ne citer que des chefs, ont entraîné par leur exemple l'effroyable brisement d'images et d'œuvres d'art que l'histoire est forcée d'enregistrer.

Cherchons du côté de la Révolution, qui veut bâtir une statue du Peuple français, en lui donnant pour piédestal un monceau de statues mutilées. Elle saura seulement élever la grande statue de la Liberté : mais, n'ayant pas de marbre, elle la fera en argile bronzée. Elle saura aussi transformer le musée du Louvre en cuisines pour les festins officiels, et en salles de banquet pour les sans-culottes.

## II

L'Eglise a fait plus que de comprendre la belle sculpture et d'en garder les œuvres. Elle a su protéger les ouvriers et tailler avec leur ciseau des productions non moins admirables que celles de Rome ou de la Grèce. — Nous ne craignons pas de l'affirmer, « la sculpture chrétienne surpasse les modèles antiques par la variété des types, et par la délicatesse, la pureté, la noblesse et la simplicité de l'expression. Si elle présente en général moins de finesse dans l'exécution des détails, si elle affecte au moyen âge moins de mouvement dans la pose, moins de correction dans le dessin, peu importe : ce sont là des qualités accidentelles <sup>1</sup>. »

1. — La sculpture reçut peu de place aux Catacombes : cet art était l'art païen par excellence, et il fallait se défier des séductions idolâtriques. Le peuple, chez les anciens, avait confondu le symbole avec la réalité ; ses adorations, au lieu d'aller atteindre la divinité représentée, s'adressaient à cette idole de pierre, de marbre ou d'or. Donner aux convertis de nouvelles statues, était s'exposer à la même confusion, courir le risque d'arrêter à cette image matérielle les hommages et les prières dus à l'Être spirituel et invisible. — Souvent cependant on voit se graver sur les tombeaux un signe, un symbole qui disent toute la douleur des

vivants et toute la foi des morts ; des sarcophages s'entourent des multiples scènes des deux Testaments, et certaines statues commencent à apparaître.

Vienne l'époque où le danger de perversion n'est plus à craindre : la sculpture chrétienne s'étale à la vue de tous pour la décoration des temples et l'instruction des peuples. Trois grandes écoles, Rome, Ravenne et Arles, envoient leurs disciples dans toutes les villes d'Italie et de Gaule. — La sculpture traversera les siècles barbares et difficiles, et quand on lui livrera les chapiteaux des piliers et les portails des cathédrales, on verra ce qu'elle sait faire ; pour le moment, elle s'exerce sur l'ivoire et les matières précieuses.

2. — Le sentiment de la nature semble se réveiller insensiblement pour apporter aux églises romanes l'ornementation dont leur architecture sévère a besoin ; les motifs géométriques, les entrelacs, les animaux domestiques ou sauvages, les têtes qui s'attachent aux parties saillantes, se partagent l'édifice sacré. Avec le temps, ils perdent leur raideur hiératique, et la flore et la faune s'enrichissent, suivant les progrès de l'architecture. Les prairies et les bois se donnent rendez-vous sur les chapiteaux : plantés d'eau, humbles fleurs des champs, s'ouvrent pour laisser échapper de leur sein des faisceaux d'aériennes colonnettes. Plus tard « le figuier, la vigne, le lierre, le liseron, la violette, plus tard encore le chardon et le chou, s'enrouleront et ramperont et se contracteront aux fûts des colonnes, aux nervures des voûtes, aux rampes des galeries et des tours <sup>1</sup>. » Les oiseaux, les poissons, les animaux aux figures régulières ou grimaçantes, à l'extérieur ou à l'intérieur du temple, ont leur langage et leur expression, langage que nos pères connaissaient et qui leur redisait sous forme sensible les mystères chrétiens, la beauté et la récompense de la vertu, la laideur et le châtimement du vice.

La sculpture est reine et maîtresse surtout à l'extérieur de nos églises ; elle envahit toute la façade, les galeries, les contreforts, les angles et le sommet des tours. Sa fécondité a été si grande en France que, malgré les ravages du temps et des hommes, malgré le marteau des protestants, la France, à elle seule, possède encore plus de sculptures chrétiennes que toutes les nations de l'Europe réunies.

La figure humaine s'anime et revit. Vous êtes-vous déjà arrêtés devant ces portails aux baies profondes qui abritent tout un peuple de statues, par exemple ceux de Chartres, de Paris, d'Amiens, de Bourges, de Reims, de Strasbourg ? Mil huit cent quatorze figures historiques se rangent autour de la cathédrale de Chartres ; cinq cent trente au portail de Reims, etc.. Ces figures de prophètes et de saints, avec leurs vêtements aux plis serrés, leurs visages minces et fins, le sourire énigmatique des lèvres et des prunelles, laissent

<sup>1</sup> Brin et Laveille, *La civilisation chrétienne*, tome II, p. 55.

<sup>1</sup> A. Pératé, *L'art chrétien au moyen âge*, dans *La France chrétienne*, édit. in-12, p. 293.

un souvenir inoubliable et il est difficile de rien imaginer de plus pur.

3. — L'Italie avait commencé déjà son retour à l'antique : mais le caractère religieux de sa sculpture n'en souffrait pas. Elle aurait voulu unir — ce qui serait la perfection — la foi chrétienne à l'étude de la nature et de l'antiquité, tout en laissant à chacun la liberté d'allure et l'originalité. Cet idéal fut tôt délaissé. — Au x<sup>e</sup> siècle, s'éteint dans la statuaire le sentiment de la foi : les formes sont belles, mais l'expression chrétienne s'échappe, le sens du surnaturel se perd ; il ne reste que la nature et l'antique, qui fatalement amèneront le sensualisme, culte du sensible et du sensuel. — Michel-Ange cède au torrent ; son exemple n'a pas peu contribué à entraîner les autres. Admirateur de la charpente humaine, il en retrace les lignes avec vigueur ; il fait des géants à tournure saisissante ; mais pourquoi ces muscles trop comptés ? pourquoi cette science anatomique qu'un voile discret cachait même chez les Grecs ? Cette science, il la met jusque dans ses compositions religieuses et, en dépit de leur idéal, on sent qu'elle domine trop dans son *Moïse* et dans ses *Madones*. Du reste, il est à peu près le seul qui retienne encore son ciseau ; ses rivaux et ses disciples laissent le leur s'amuser dans les détails du corps, mais sans trouver l'âme.

En France, en Hollande, en Espagne, ce sensualisme fera école. La sculpture peuplera les palais de nymphes, de naïades, d'hommes célèbres ; elle croira faire beau par l'incessante copie du grec et du romain ; elle s'imaginera retrouver le secret de la beauté grecque dans le culte du nu. Ce secret, elle l'a poursuivi longtemps, elle ne l'a pas rencontré. Elle n'en a rencontré que « les conséquences immorales et déplorables. » Pour égaler, pour surpasser l'antique, il faudrait autre chose que la forme ; il faudrait tâcher de mettre plus d'idéal dans l'expression, au lieu de ne s'ingénier qu'à augmenter la netteté des lignes sensibles.

Aux dix-septième et dix-huitième siècles, la sculpture s'égare plus vite que l'architecture et sort de la vérité sans conserver la beauté ; les procédés techniques et pratiques se mettent au service des plus singuliers caprices de la fantaisie, et à cette fantaisie ni l'antiquité ni la nature ne suffisent : le maniéré, l'illogisme, l'exubérance, la mièvrerie envahissent églises et palais.

Le xix<sup>e</sup> siècle a fait à l'art du ciseau la même destinée qu'à l'art de l'édifice : il revient peu à peu à des règles plus vraies ; mais l'élément chrétien et divin n'a pas encore assez avivé ses compositions. Le génie lui-même est impuissant sur ce terrain, quand il ne trouve pas dans ses convictions religieuses intimes l'enthousiasme de l'idéal chrétien. Lorsque Dieu aura mis dans une même âme la foi et le génie artistique, la statuaire chrétienne produira de nouveaux chefs-d'œuvre.

« L'âme de la sculpture grecque, disait Ch. Lévêque, le foyer où elle puisait sa flamme, c'était son admiration pour des divinités revêtues de

beautés visibles. » Ces dieux ont vécu, parce qu'ils n'étaient que des créations humaines ; mais nous avons, nous, la divinité du Christ revêtue de notre nature dans l'unité hypostatique d'une seule personne ; nous avons la Vierge pure, Mère de Dieu ; nous avons les saints du ciel avec leur auréole de gloire ; nous avons aussi l'âme, qui, nous le savons, nous chrétiens, est un souffle de Dieu, une image du Beau absolu, et qui fait rejaillir sa beauté invisible sur notre corps visible.

Avec cela, on a pu, particulièrement au moyen âge, dépasser l'idéal antique ; avec cela, on peut encore le surpasser et faire progresser la vraie et belle sculpture chrétienne.

## ALLOCUTIONS AVANT LA CONFIRMATION

### I

#### LE PROGRÈS

*Ibunt de virtute in virtutem.*

Ils iront de progrès en progrès.

Mes chers enfants,

Il y a un mot magique que notre époque répète avec passion, pour s'encourager dans la noble ambition qui la tente de tout connaître, à force de patience, d'études et d'investigations ; un mot que vos maîtres font souvent retentir à vos oreilles, pour vous exciter au travail et à la vertu et pour constater le succès de vos efforts.

Ce mot, mobile de vos labeurs et récompense de vos victoires, c'est le mot de *Progrès*.

Laissez-moi le prononcer devant vous, au moment où la vie surnaturelle va s'accroître dans vos âmes par le sacrement de Confirmation.

### I

Toutes les créatures qui ont la vie, sont soumises à la loi du progrès.

Vous avez jeté dans la terre une semence quelconque ; pendant un temps plus ou moins long, elle semble dormir. Bientôt, il se fait en elle un travail de germination, insensible, mais réel ; puis une petite pointe verte sort du sol, elle grandit, c'est une tige gracieuse, qui se couronne de fleurs et de fruits. La plante a atteint son développement normal, il y a eu progrès.

L'aigle quitte son nid et il n'a encore qu'un vol incertain et timide ; mais attendez, bientôt il s'élèvera jusqu'à la cime des rochers. Successivement, à mesure que ses muscles se fortifieront et que ses ailes s'étendront, il dépassera les collines, atteindra les hauts sommets de la montagne, planera dans les nuages, montera dans la lumière et dans l'azur.

Et l'homme, n'est-il pas lui aussi en progrès perpétuel ? « Il y a dans notre nature, dit saint Thomas, outre le mouvement qui nous donne



notre vie corporelle, un mouvement d'accroissement qui nous pousse à l'âge parfait. »

Quel travail actif, puissant, généreux, dans les jeunes plants de l'humanité, qui doivent remplacer les vieux arbres que la mort va bientôt coucher à terre ! Pour peu que nous perdions de vue un enfant, nous sommes étonnés des transformations qu'il a subies. Cet être fragile, que nous avons vu, il y a vingt ans, essayer ses pas incertains et bégayer de naifs et touchants appels à ceux dont les mains secourables se tendaient vers lui, comme il est changé aujourd'hui ! Il faut qu'on vous le désigne dans ce brillant jeune homme dont la taille, le port, les mouvements, les traits, accusent la virilité : la nature a bien travaillé, le corps de l'enfant est parvenu à la perfection de l'homme fait.

## II

Le progrès doit se faire aussi dans son âme. Le baptême a déposé en lui le germe de la vie surnaturelle ; puis les mains de l'enfant se sont enlacées dans celles de sa mère, pour chercher le chemin du ciel, et la semence qui sommeillait en lui depuis quelques années, a commencé à s'épanouir aux rayons de l'éternelle vérité, sous l'action combinée de la mère chrétienne et du prêtre de Jésus-Christ.

Le prêtre a parlé à cet enfant des grandeurs de Dieu, et les belles idées du christianisme s'étant coulées de proche en proche dans sa raison naissante, il les a affirmées dans un acte de foi, simple et sublime comme la vérité. — Le prêtre lui a raconté la justice de Dieu, et sa conscience informe et déjà blessée par le mal, s'est repliée sur elle-même, a connu ses fautes, et par le repentir est entrée dans les divines miséricordes. — Le prêtre lui a dit de Dieu qu'il était bon, qu'il nous aimait, et qu'il ne voulait rien tant que notre cœur ; et à ces révélations, il s'est pris à l'aimer, avec l'espérance de le voir un jour, lorsqu'il aura fini d'accomplir ici-bas, durant son pèlerinage de chrétien fidèle et courageux, toute la loi de la destinée.

Ainsi s'est vérifiée en lui la loi du progrès ; ainsi s'est-il élevé, par degrés et sans trop d'efforts, à l'incomparable doctrine de Jésus-Christ, à l'amour de la justice, à la pratique du bien.

Et voyez, mes frères, le résultat de ce progrès, au matin du jour tant désiré, à douze ans, à treize ans. Comme, en ces chers enfants, tout est limpide, frais, lumineux ! Pas un nuage dans leur esprit, pas un mauvais sentiment au cœur. Ils gardent de l'enfance la candeur et les charmes, et je ne sais quoi de fort et de saint s'y est ajouté, qui commande nos respects, en avivant encore nos tendresses pour eux. C'est l'esprit de Jésus-Christ qui vit en eux et qui, en transpirant parmi les grâces d'une adolescence qu'il divinise à cette heure, semble prendre une forme nouvelle, pour mieux nous toucher, nous émouvoir, nous ravir, aux splendides visions du bien.

O vous qui êtes pères, et vous qui êtes mères, je vous le demande, est-ce que je m'abuse ? est-ce

que j'exagère ? Ou si, à ce jour béni de la première communion, lorsque vous avez cherché parmi les fleurs et les cantiques le visage bien-aimé de votre enfant, n'avez-vous pas senti tout à coup votre cœur s'attendrir et vos yeux se mouiller de larmes ? Qu'est-ce donc que vous avez vu en lui de plus qu'à l'ordinaire ? Un reflet de Dieu, ou plutôt Dieu lui-même.

## III

Tout est-il donc fini pour ces chères âmes d'enfants ? Est-ce là la dernière limite du progrès surnaturel ? Non certes, le progrès est la loi de la vie tout entière, mais surtout de la jeunesse.

En quelle saison de l'année les arbres font-ils leur principal effort pour s'élever et s'étendre ? C'est au printemps. Or la jeunesse est le printemps de la vie. Elle est l'âge de la croissance du corps et de l'âme. De même qu'au printemps la sève est plus riche, les pluies plus abondantes, les rosées plus fécondes, de même dans la jeunesse tout concourt à développer l'homme : l'intelligence est plus ouverte, l'imagination plus prompte, la mémoire plus facile et plus fidèle. J'ajoute que Dieu prodigue à la jeunesse plus de grâces et de lumières. Aussi de tout jeune homme on devrait pouvoir dire, comme Jacob le disait de Joseph : « Il grandit, il progresse toujours, *filius accrescens*. »

Progressez donc, mes chers amis, dans votre corps. Qu'il se développe, que ses membres s'étendent, que ses muscles se fortifient ; nous applaudissons à tout ce qui est tenté, comme exercices corporels, pour en accroître la vigueur, et réaliser le *mens sana in corpore sano* du poète.

Progressez dans votre *intelligence*, en développant, sous la direction de maîtres éminents, les facultés qui vous ont été départies. A l'heure actuelle, — il ne faut pas nous en plaindre, — on ne se fait sa place au soleil qu'à force de travail, d'énergie et de savoir.

Mais progressez aussi dans votre *vie religieuse et morale*. A la science qui orne l'intelligence, assure les places, ouvre les carrières brillantes, ajoutez la science qui apprend le devoir, inspire le courage, sanctifie la vie et console la mort.

Que votre foi, étudiée et approfondie, devienne de plus en plus pour vous une douce et consolante certitude ; que votre vertu, trempée dans la lutte, garde à votre âme toutes les saintes délicatesses du bien.

Et ne tremblez pas, mes chers enfants, devant la tâche à remplir : l'Esprit-Saint va vous donner l'impulsion dont vous avez besoin. En restant fidèles à la grâce qui dans un instant vous sera conférée, vous monterez dans la vie toujours intrépides et confiants, de progrès en progrès, de vertus en vertus. *Ibunt de virtute in virtutem. Amen.*

---

*Imprimatur* : † SEBASTIANUS, Episcopus Lingonensis.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT.

# L'Ami du Clergé Paroissial

## SOMMAIRE

**Prônes catéchétiques sur le Décalogue.** — V. Le culte extérieur et social; la vertu de Religion, 337.

**Les litanies de la sainte Vierge, Entretien de des jeunes filles.** — XLVIII. *Regina Prophetarum*, 340.

**Trésor d'histoires pour l'explication du Symbole des Apôtres.** — VI. La foi (*suite*), 344.

**Courtes instructions pour la prière du soir.** — XCIX. Jésus guérit sous les yeux de ses cousins un possédé du démon, 347.

**Varia.** — I et II. Les mauvais livres, 349 et 350.

**Allocutions avant la Confirmation.** — II. A l'entrée de la vie, 351.

## PRONES CATÉCHÉTIQUES SUR LE DÉCALOGUE

### V

#### Le premier commandement (*suite*)

### 3

#### LE CULTE EXTÉRIEUR ET SOCIAL. — LA VERTU DE RELIGION.

##### Résumé analytique

1. Nous devons rendre à Dieu un culte extérieur, parce qu'il est le Créateur de notre corps, — parce que notre nature nous porte à manifester nos sentiments, — parce que nous sommes faits pour vivre en société. La société elle-même est tenue à ce culte.

2. L'homme pécheur doit aussi offrir à Dieu des sacrifices expiatoires; telle a été la pratique de tous les peuples. Dans l'ancien comme dans le nouveau Testament, Dieu a exigé un culte extérieur, des prières et des sacrifices.

3. On dit que Dieu n'a pas besoin de nos hommages extérieurs, que la vraie religion est celle du cœur, etc. — Dieu demande ces hommages, et ils sont en harmonie avec notre nature. — Il est plus facile de se moquer des pratiques religieuses, que de pratiquer la vertu. Quelle est la morale des gens qui ne vont pas à l'église?

4. Le culte extérieur doit être animé par la foi; la religion de beaucoup de chrétiens est une vraie dérision.

5. La vraie piété, ou vertu de religion, consiste à rapporter toutes nos actions à Dieu; elle suppose la foi, mais elle met en œuvre tous les moyens fournis par la foi pour rendre à Dieu les hommages qu'il demande.

6. Cette vertu, mise dans l'âme avec la grâce sanctifiante, et développée par les pratiques religieuses, produit la vraie dévotion; c'est elle qui fait les saints.

*Exerce teipsum ad pietatem.*

Exercez-vous à la piété.

(I Tim., iv, 7).

Mes frères,

L'homme, obligé de rendre à Dieu le culte d'adoration qui n'est dû qu'à lui seul, lui offre par la foi, l'espérance et l'amour, l'hommage intérieur de tout son être; il reconnaît que tout ce qu'il a vient

de Dieu, que tout ce qu'il attend sera un bienfait de son infinie bonté, qu'il n'est devant Lui que comme un serviteur aux ordres de son Maître, et il se soumet entièrement à Lui. Ce culte intérieur, cet hommage de l'esprit et du cœur suffit-il pour remplir le devoir de l'adoration? Non, mes frères. Dieu veut être adoré en esprit et en vérité, mais il veut aussi un hommage extérieur, il demande des marques sensibles, des manifestations de cet amour qu'on a pour lui, de cette soumission qu'on professe envers sa souveraine puissance. Infiniment heureux par lui-même, il n'a aucun besoin de nos louanges et de nos sacrifices pour augmenter son bonheur; mais il ne peut pas céder à un autre la gloire qui revient au Créateur du monde, notre corps lui appartient aussi bien que notre âme, il faut que tout genou fléchisse devant lui, et tandis que les créatures privées de raison proclament sa puissance en remplissant les rôles qu'il leur a assignés, il faut que l'homme intelligent et libre élève avec son cœur sa voix et ses mains vers le Tout-Puissant, pour chanter ses louanges, lui demander son secours et lui offrir en échange les sacrifices de sa reconnaissance.

1. La première raison du culte extérieur, c'est donc, comme vous le voyez, le souverain domaine de Dieu sur nous et sur toute la création; la seconde se tire du fond de notre nature. Ne sommes-nous pas forcés de nous élever peu à peu, et souvent avec beaucoup de peine, de la connaissance des choses visibles à celle des réalités invisibles? N'est-ce pas avec le secours des mots, des images, des livres, des expériences de toute sorte, que nous acquérons et conservons la science, que nous développons nos facultés intellectuelles? D'autre part, nous ne pouvons contenir dans notre âme les sentiments qui l'agitent; dès que nous éprouvons une émotion, nous cherchons à l'exprimer, ou plutôt elle s'exprime naturellement, forcément quelquefois, par la parole, le geste, le sourire, les larmes. Les sentiments religieux seraient-ils les seuls qui ne se trahissent pas au dehors? Comment se ferait notre éducation religieuse, sans l'aide de la parole, l'excitation des bons exemples, sans les émotions des solennités publiques? Commentendrions-nous l'habitude de remplir nos devoirs envers Dieu, s'ils n'étaient pas liés à l'accomplissement d'une œuvre extérieure?

Ces considérations sont assez fortes pour inculquer la nécessité du culte extérieur, mais il y en a une autre qui n'est pas moins convaincante. Nous ne sommes pas faits pour rester isolés les uns des autres, mais au contraire pour vivre en société; c'est à la famille, à l'Etat, aux associations de tout genre que nous devons ce que nous sommes au physique et au moral. Il en doit être de même sous le rapport religieux : enfants, nous avons puisé dans la famille les premières notions de Dieu et de nos devoirs envers lui, plus tard nous avons trouvé dans les compagnies chrétiennes la



sauvegarde de notre vertu, et si nous avons persévéré jusqu'à l'âge mûr, jusqu'au déclin de la vie à honorer Dieu, c'est que nous avons vécu dans un milieu religieux. Nous devons rendre à la société ce que nous avons reçu d'elle, c'est-à-dire que, par la pratique de la religion, nous devons concourir à en inspirer la connaissance et l'amour à nos semblables. — Réfléchissons encore que nous sommes membres d'une société qui doit reconnaître Dieu pour son Créateur, son bienfaiteur et son roi, et l'arbitre de ses destinées ; cette société doit honorer Dieu par un culte public, et c'est nous, membres visibles du corps social, qui devons accomplir publiquement ce grand devoir de la soumission, de la foi et de la reconnaissance.

2. Mais si nous envisageons le culte rendu à Dieu comme une expiation du péché, nous comprendrons mieux encore la nécessité des cérémonies extérieures. Quoi ! vous avez offensé votre Créateur par des attentats publics à sa majesté redoutable, vous avez blasphémé son nom, méprisé ses lois, trompé vos frères, vous avez peut-être versé le sang innocent, vous vous êtes rassasiés de jouissances coupables ; et vous n'auriez rien à faire extérieurement, rien à souffrir, pour faire oublier vos fautes et rentrer en grâce avec Dieu ? Mais où serait la justice ?... Vous pensez qu'un bon mouvement du cœur suffit pour obtenir le pardon, et que la générosité divine est toujours prête à exaucer le repentir ; mais vous oubliez que s'il peut, à la rigueur, en être ainsi quelquefois, c'est que le Fils de Dieu a expié lui-même toutes nos iniquités, et a changé l'arrêt de notre condamnation en une sentence de miséricorde. N'oubliez pas le Calvaire ; c'est là que vous verrez par quel excès de souffrances votre Sauveur a payé votre dette, et vous comprendrez pourquoi son sacrifice, renouvelé tous les jours sur nos autels, est devenu le centre du culte public. Sans doute il y a des ministres de la religion, des pontifes, des prêtres, qui ont pour fonction d'offrir à Dieu les hommages de son peuple, mais nous ne sommes pas dispensés de prendre part aux sacrifices qu'ils offrent en notre nom. L'histoire est là pour appuyer par les témoignages de tous les siècles, et par les pratiques de tous les peuples, cette vérité importante. Abel offrait à Dieu les brebis de son troupeau et Caïn les fruits de son champ ; Jacob prenait un bloc de pierre pour en faire un autel, et y répandait des flots d'huile comme une offrande agréable à Dieu ; tous les peuples païens ont eu leurs cérémonies religieuses, leurs temples, leurs prêtres ; et quand Dieu a donné à Moïse le code de la religion par laquelle il voulait être honoré, il a tracé lui-même le plan du tabernacle, et précisé tous les détails des cérémonies du culte.

Quand Notre-Seigneur est venu réaliser les promesses de l'Ancien Testament, il a institué une Eglise visible, il lui a donné des chefs, qu'il a chargés d'instruire et de baptiser toutes les

nations, il leur a ordonné de remettre les péchés à ceux qui en demanderaient le pardon, de célébrer jusqu'à la fin des temps la mémoire de son sacrifice sanglant par le sacrifice eucharistique. Sous la loi de nature, aussi bien que sous la loi de Moïse et dans l'Eglise catholique, le culte extérieur a été une partie intégrale de la religion, un devoir essentiel à remplir pour plaire à un Dieu, Créateur de l'homme et Roi suprême des sociétés, qui exige qu'on l'adore par l'hommage le plus complet, et qu'on n'offre à aucun autre le culte qui lui est dû.

3. Que faut-il donc penser, mes frères, de ces ridicules théories de l'incrédulité : que Dieu ne s'inquiète guère des dons de ses créatures et des génuflexions de ses prêtres, que la vraie religion est celle du cœur, qu'un honnête homme à qui sa conscience ne reproche rien est un véritable adorateur de Dieu ? — Si vous pouvez être honnêtes sans tenir compte des commandements de Dieu, si votre conscience ne vous reproche rien quand vous négligez totalement les devoirs qu'il vous impose, je vous assure que je ne comprends ni cette honnêteté ni cette conscience. — Dieu ne s'occupe pas de vos prières ? Mais il s'occupe bien de vous conserver à chaque instant l'existence qu'il vous a donnée pour le servir ; il s'occupe de tout disposer dans l'univers pour fournir aux besoins des sociétés humaines. Il s'occupe tellement de vos intérêts qu'il a envoyé son Fils sur la terre, et institué son Eglise, pour procurer à tous les hommes la connaissance de la vraie religion et tous les moyens de salut. — Dieu ne s'occupe pas de la religion que vous professez ? Alors il accepte avec indifférence les blasphèmes de l'impie, les railleries du sceptique, et les louanges du juste ! — Le culte extérieur vous paraît superflu ? Mais les discours par lesquels vous l'attaquez prouvent précisément qu'on ne peut avoir des idées religieuses, bonnes ou mauvaises, sans les produire au dehors. Que ceux qui ne croient pas en Dieu ne cherchent pas à l'honorer, c'est logique ; mais que des hommes qui prétendent avoir le plus grand respect pour l'Être suprême, lui refusent l'hommage d'un salut ou d'une prière, alors qu'ils saluent tous ceux qu'ils respectent, c'est une inconséquence difficile à expliquer.

Et cependant, il est bien considérable le nombre de ces hommes qui ne viennent plus à l'église parce qu'ils croient n'avoir rien à y faire, — qui ne disent jamais un mot de prière, parce qu'ils s'imaginent que Dieu ne les écoute pas, — qui se moquent du chapelet, du scapulaire, comme de vaines superstitions. Hélas ! ils se croient au-dessus des préjugés vulgaires, ils prêchent bien haut la liberté de la morale et l'indépendance de la raison, et ils ne s'inquiètent pas de justifier par leurs œuvres la valeur de leurs principes. Quelle école de vertu ont jamais fondée les gens sans religion ? en quoi ont-ils contribué à l'épuration des mœurs ? Nous nous contenterons de cette observa-

tion, car ce n'est pas ici le moment de discuter sur l'indifférence religieuse.

4. Il y a une autre catégorie d'hommes presque aussi coupables : ce sont ceux qui ne viennent à l'église que pour insulter à la majesté de Dieu par leur mauvaise tenue. Ils s'y trouvent dépayés, ils ne savent pas pourquoi ils y sont venus, ils ne font ni une prière, ni un signe de croix, ils s'y mettent à leur aise comme sur une place publique, et attendent la fin de l'office en causant et plaisantant. Est-ce là le culte que Dieu attend d'une créature raisonnable ? Ne vaudrait-il pas mieux rester chez soi que de venir ainsi braver Dieu jusque dans son temple ? Vous le sentez, mes frères, c'est le manque de foi qui est cause d'une pareille conduite. On a conservé quelques habitudes de piété prises dès l'enfance, on vient à la messe comme à un passe-temps, on fait peut-être ses Pâques, comme on s'acquitterait d'une corvée ; mais on ne pense pas le moins du monde au salut de l'âme, à l'éternité, pas même peut-être à Dieu ! On en est venu là parce qu'on a perdu la foi, on n'a jamais été bien instruit des vérités religieuses, ou on a complètement négligé de conserver le peu qu'on avait appris, le sentiment religieux s'est comme éteint, et les mauvais exemples aidant, on est tombé dans l'indifférence. Un tel culte n'est plus un acte de religion, c'est une dérision.

5. La vraie piété, mes frères, n'est pas une habitude naturelle, c'est une vertu surnaturelle, qu'on appelle aussi *la vertu de religion*. Un homme vraiment religieux c'est celui qui sent le besoin de rapporter toutes ses actions à Dieu, et qui a pris l'habitude de n'estimer les choses que par rapport à Dieu. Sans doute la foi est le principe et la base de la piété, car « le juste vit de la foi, » mais la piété, ou la vertu de religion, éclairée par la foi et vivifiée par la charité, se sert de tous les moyens pour honorer Dieu. Etre religieux, ce n'est pas seulement faire sa prière tous les jours, aller à la messe tous les dimanches ; c'est offrir à Dieu son travail, ses joies, ses souffrances, le remercier dans la prospérité, se résigner avec patience dans l'adversité, puisque les maux viennent de sa main comme les biens. On peut être empêché de prier, dispensé d'assister à la messe : on n'est jamais dispensé de tendre à Dieu comme fin dernière, de chercher Dieu par delà toute préoccupation humaine. La piété ne supprime aucune des nobles tendances de notre nature, elle ne détruit aucun bon sentiment, elle élève tout ce qui est dans l'âme : énergie, facultés, activité, en dirigeant tout vers Dieu. Il est possible qu'on ne croie en Dieu que pour satisfaire la curiosité de l'intelligence, qu'on n'espère en Dieu que pour se consoler des mécomptes de la vie : ce ne sont pas là des actes de religion. Mais dès lors qu'on croit par respect pour l'infaillible véracité de Dieu, qu'on espère en lui par confiance dans ses promesses, on l'honore comme Celui

d'où découle tout bien, on fait un acte de piété ou de religion. Le riche qui donne l'aumône par commisération, fait un acte naturellement bon ; le chrétien qui honore dans le pauvre un membre de Jésus-Christ, un enfant de Dieu, fait un acte de charité surnaturelle, un acte de religion.

6. La vertu de religion a été déposée en germe dans nos âmes au baptême, comme les autres habitudes surnaturelles ; elle s'est développée par l'éducation chrétienne, par les bons exemples, par les joies intérieures dont elle a été pour nous la source. Elle s'est manifestée extérieurement par cette piété qui nous a conduits fréquemment à l'église, par ces bonnes œuvres qu'a inspirées un véritable zèle pour la gloire de Dieu, et surtout par la réception fréquente des sacrements. Elle a pu produire en nous cette disposition plus parfaite qu'on appelle la dévotion, qui n'est autre chose qu'un grand empressement à accomplir tous les devoirs religieux, à donner à Dieu avec générosité tout ce qu'il demande de nous, à l'exemple du Christ qui a sacrifié sa propre vie pour nous racheter.

Voyez Marie Madeleine aux pieds de Jésus. A quoi pense-t-elle ? A donner au Fils de Dieu une preuve de son repentir et de son amour. Que fait-elle ? Elle apporte les parfums les plus précieux, dans un vase du plus grand prix, elle verse ces parfums sur les pieds du Sauveur, qu'elle essuie avec ses cheveux, comme pour consacrer au service de Dieu ce qu'elle avait fait servir à la vanité. (Luc, vii). Est-ce tout ? Non, elle reste debout, sous les regards méprisants de ceux qui la connaissent, elle attend son pardon, elle pleure ses péchés, elle souffre et elle prie : voilà la vraie dévotion.

Saul court à Damas pour y persécuter les chrétiens, mais une main invisible l'arrête, le renverse, le terrasse ; l'orgueilleux pharisien se sent vaincu, mais il ne sait quel est son vainqueur : « Qui êtes-vous ? » s'écrie-t-il épouvanté. « Je suis Jésus que tu persécutes. » Aussitôt il est converti, il se relève, mais c'est un autre homme : « Que voulez-vous que je fasse ? » (Act., ix). Ce sera sa devise, et il ne fera plus qu'une chose jusqu'à la mort : la volonté de Dieu. Voilà la dévotion, voilà la sainteté !

Résumons maintenant ce que nous avons dit jusqu'ici de l'observation du premier commandement de Dieu. L'adoration qu'il demande de nous est l'hommage de soumission et de respect, par lequel nous reconnaissons Dieu comme notre Créateur, notre Maître souverain et notre fin dernière. Cet hommage consiste surtout dans les sentiments intérieurs de foi, d'espérance et de charité ; il s'exprime au dehors par la parole et le geste, par la prière, le sacrifice et tous les actes qu'inspire un sentiment religieux. Une vertu spéciale, la religion ou piété, porte l'homme à adorer Dieu, à remplir tous les devoirs de son culte, et à diriger vers lui tous les mouvements de son cœur. L'édu-



cation doit développer cette vertu, et l'homme qui veut conserver dans son cœur le sentiment religieux doit pratiquer exactement les observances du culte extérieur. La vraie dévotion, la sainteté n'est autre chose que la bonne volonté de faire par amour pour Dieu tout ce qui l'honore et lui peut être agréable. Il n'y a point d'honnêteté sans religion ; le parfait honnête homme est celui qui fait de la religion la base de sa conduite et qui rend à Dieu ce qui est à Dieu avant de rendre à César ce qui est à César. Sans doute, mes frères, il y a des gens qui entendent mal la religion et qui joignent de grands défauts à certaines habitudes religieuses ; cela prouve qu'il y a des hypocrites, de faux dévots ; mais cela ne doit pas vous empêcher d'estimer, d'aimer et de pratiquer sincèrement, sans respect humain, votre sainte religion, afin d'arriver un jour au bonheur éternel qu'elle seule peut vous procurer. Ainsi soit-il.

## LES LITANIES DE LA SAINTE VIERGE

Entretiens à des jeunes filles

### XLVIII

REGINA PROPHETARUM

« Marie, dit saint Bernard, élue de toute éternité, connue et préparée par le Très-Haut, préservée par les anges, a été préfigurée par les patriarches et préconisée par les prophètes. » Tout parle d'elle dans l'Ancien Testament, qu'il n'était que la figure du Nouveau. Les patriarches ont soupiré après son jour, les saintes femmes comme Sara, Rebecca, Débora, Ruth, Judith, Esther ou la mère des Machabées, ont reproduit par avance quelques-uns de ses admirables traits ; les prophètes l'ont annoncée et chantée.

Les prophètes, c'étaient des hommes à qui Dieu révélait l'avenir.

Il est deux sortes de prodiges surtout qui frappent l'esprit et l'obligent à reconnaître la présence et la puissance du Créateur : les miracles et les prophéties.

Les miracles renversent les lois de la nature. Les eaux du Jourdain s'arrêtent et refluent en arrière ; un mourant est guéri soudainement ; Lazare sort de son tombeau où sa chair en décomposition sentait déjà mauvais. Voilà les miracles. L'homme qui les accomplit ne les fait pas en vertu de sa propre puissance, car ce pouvoir il ne le possède pas, il lui faut une force supérieure, une force divine. C'est Dieu qui agit par lui, et l'on doit conclure logiquement qu'il est envoyé de Dieu. C'est le raisonnement simpliste que l'aveugle-né tenait aux Pharisiens : « Jamais on n'a entendu dire que qui que ce soit ait ouvert les yeux d'un aveugle-né. Si cet homme n'était pas de Dieu, il ne pourrait rien faire. » (Jean,

ix, 33). Et les Pharisiens ne savaient lui répondre que des injures, — l'argument des faibles.

Mais les miracles frappent surtout ceux qui en sont témoins, les autres les acceptent et les croient sur le témoignage véridique et sûr de ceux qui les ont vus, ce qui ne les passionne pas. Les prophéties sont comme un miracle permanent qui dure des siècles et qui affirme la souveraineté de la Providence sur les événements. Quarante siècles s'y sont intéressés, en ont vécu, s'en sont entretenus pour se consoler, comptaient les générations et les années qui les séparaient de la réalisation attendue de la promesse divine ; et quand cette réalisation s'opérait, quelle preuve plus éclatante de la prescience de Dieu et de sa Providence disposant à son gré des hommes et des choses !

Lisez l'Evangile : vous y voyez que les Juifs ont toujours les yeux fixés sur les prophètes, ils interrogent les livres saints avec curiosité, avec un ardent désir de connaître le Messie ; toute leur attention est concentrée sur ce grand objet. Aussi Jésus leur montre-t-il sans cesse l'accomplissement des prophéties en sa personne : « Tout cela s'est fait pour que l'Ecriture fût accomplie... »

Les prophètes qui ont tant parlé de Jésus, n'ont eu garde de passer sous silence celle qui devait être sa Mère. Dieu leur montra cette douce et virginal figure ; ils furent tellement ravis de la connaître, de la contempler, qu'ils la dépeignirent dans les termes les plus explicites. Elle est placée en tête du Livre, *in capite Libri*, dans cette prophétie fameuse qui annonçait que la femme écraserait la tête du serpent, et avec Bossuet nous admirons « ce trait de miséricorde que la promesse de notre salut se trouve aussi ancienne que la sentence de notre mort, et qu'un même jour ait été témoin de la chute de notre nature et du rétablissement de notre espérance <sup>1</sup>. » Mais à mesure que les temps se rapprochent, se dessine mieux la physionomie de la Femme sauveur, comme aux premières lueurs de l'aurore on distingue mieux les objets jusque-là confondus sous les clartés indécises des étoiles.

### I

Rappelons d'abord la grande prophétie d'Isaïe et les événements qui l'ont provoquée.

Le roi Achaz était menacé à la fois par Phacée roi d'Israël et par Rasin roi de Syrie, qui marchaient sur Jérusalem. Leur but était d'anéantir la maison royale, et par là-même la race de David, et de remplacer Achaz par un roi étranger. C'en était fait non seulement de la famille de David, mais de la Judée qui devenait une simple province syrienne.

Quand les armées ennemies apparaissent au loin, déployant leurs ailes, comme d'immenses oiseaux de proie, pour enserrer la cité, « le cœur

<sup>1</sup> Sermon pour la fête du Rosaire.

d'Achaz et le cœur de son peuple se prirent à trembler, comme les feuilles des arbres dans une forêt violemment agitée par le vent. » (Is., VII, 2 et suiv.).

Le roi descend avec toute sa cour vers le champ du Foulon, à l'extrémité de l'aqueduc de la piscine supérieure, se demandant si l'ennemi ne pourrait pas prendre la ville par la soif, et inspectant avec angoisse les fortifications. Il pensait aussi au roi d'Assyrie, Teglathphalasar, son allié, qui seul pouvait le sauver. Mais l'Assyrie était bien loin !

Comme il revenait, il rencontre Isaïe que Dieu lui envoie pour le réconforter. « Sois sans crainte, lui dit le prophète, et que ton cœur ne tremble pas devant ces deux tisons fumants, Rasin et Phacée fils de Romélie. Ils ont dit : « Marchons contre Juda, faisons-lui la guerre. emparons-nous du pays et donnons-lui comme roi le fils de Tabeel. » Mais voici la parole de Jéhovah : « Cela ne se fera pas ! Non, cela ne sera pas ! »

Achaz demeure incrédule. Roi impie, il n'a pas confiance que Dieu qu'il a outragé prenne sa cause en main : il ne songe pas que le Seigneur n'a pas oublié David et qu'il aime toujours sa race, même prévaricatrice, en faveur du pieux et doux ancêtre.

— Alors, lui dit le Seigneur par la bouche d'Isaïe, demande un signe à Jéhovah ton Dieu, soit dans les profondeurs de la terre, soit dans les hauteurs des cieux.

— Non, répond Achaz avec sa coupable défiance coutumière, je ne demanderai rien au Seigneur, car il a défendu qu'on le tente.

Le prophète indigné de cet endurcissement, de cette incrédulité, quand les circonstances sont si graves, quand Jérusalem se voit environnée des tentes ennemies, se tourne vers toute la famille royale et lui dit :

« Ecoutez-moi donc, vous, maison de David. N'est-ce pas assez pour vous de lasser la patience des hommes ? Tenez-vous donc aussi à lasser celle de mon Dieu ? Eh bien ! puisque vous ne voulez pas déterminer le signe qui vous est demandé, c'est Dieu lui-même qui vous le donnera, ce signe. Vous redoutez la ruine, la destruction complète de la race de David. Or voici que la Vierge concevra et enfantera un fils qu'on appellera Emmanuel, c'est-à-dire Dieu avec nous. Ce Dieu sera nourri comme les autres enfants de beurre et de miel, jusqu'à l'âge où l'on sait rejeter le mal et choisir le bien.

« Et non seulement la race de David ne périra pas, mais avant moins de temps qu'il n'en faut à un enfant pour atteindre l'âge de la raison, les deux puissants royaumes qui vous causent une si grande terreur seront dévastés. Mais n'appellez pas l'Assyrie à votre secours. Jéhovah ferait fondre sur toi, Achaz, sur ton peuple et sur la maison de ton père, par la main du roi d'Assyrie, des malheurs tels qu'on n'en a pas vus de semblables depuis qu'Ephraïm s'est séparé de Juda. »

Telle est cette célèbre prophétie. Pour en bien saisir l'exceptionnelle gravité, il faut se rappeler qu'Israël ne vivait que de la pensée et de l'espérance du Messie qui devait sortir de la race de David. C'est pourquoi il s'était tant attaché à la maison royale en dépit de l'indignité de nombre de ses monarques. La maison d'Achaz détruite, que deviennent les promesses divines ? Le Messie ne viendrait donc pas ? Le peuple juif serait donc condamné à une déchéance qui serait pour lui l'anéantissement ? C'est cette crainte que Racine a si merveilleusement exprimée à propos de l'extermination du peuple élu préparée par les décrets d'Aman :

Ainsi donc un perfide, après tant de miracles,  
Ravirait aux mortels le plus cher de tes dons,  
Ce saint que tu promets et que nous attendons !

Isaïe se présente alors devant toute la maison de David pour l'assurer que Dieu ne revient pas sur ses promesses : « Je vois, dit-il, la Vierge qui enfantera le Messie, l'Emmanuel. » Il dit « la Vierge » et non « une Vierge », parce qu'elle est la Vierge unique, incomparable, la seule qui doive se glorifier du privilège d'être la mère de Dieu. Sans doute Jésus ne s'appelle pas Emmanuel, mais au fond c'est le même nom. Pour devenir « notre Sauveur, » il a fallu que « Dieu fût avec nous. » C'est un nom symbolique et qui exprime parfaitement l'idée de l'Incarnation. Aussi quand l'ange Gabriel se présentera à Marie, il la saluera par ce mot : « Le Seigneur est avec vous, » et aussitôt qu'elle aura dit : « Voici la servante du Seigneur, » l'Emmanuel prendra naissance.

Les Juifs entendaient ainsi cette prophétie. C'est pourquoi saint Mathieu, qui écrivit pour eux son Evangile, après avoir raconté le songe de saint Joseph, fait dire au saint patriarche par l'ange : « Joseph, fils de David, ne crains pas de prendre Marie pour épouse. Ce qui est né dans son sein est du Saint-Esprit. Elle enfantera un fils et tu l'appelleras Jésus ; car il sauvera son peuple de tous ses péchés. Tout cela s'est fait pour l'accomplissement de la prophétie dictée par Dieu : « Voici que la Vierge concevra et elle enfantera un fils, et son nom sera Emmanuel, ce qui signifie « Dieu avec nous. »

Après avoir célébré la Vierge-mère, le prophète va chanter le Fils :

« Le peuple qui marchait dans les ténèbres a vu une grande lumière ; ceux qui habitaient dans la région de l'ombre de la mort, la lumière s'est levée pour eux. Car le petit Enfant nous est né et le Fils nous a été donné. Il porte sa puissance sur ses épaules, on l'appellera l'Admirable, le Dieu, le Fort, le Père du siècle à venir, le Prince de la paix. Son empire s'étendra au loin et sa paix n'aura pas de fin. Il s'assoiera sur le trône de David et il régnera sur son royaume pour le confirmer, pour l'affermir dans le jugement et la justice,

<sup>1</sup> Les Septante qui étaient à la source de la Tradition ont traduit par ἡ παρθενος, la Vierge.



depuis maintenant jusqu'à l'éternité. » (Is., ix, 2-8).

Les deux prophéties touchant la Vierge et touchant son Fils ont été répétées presque mot pour mot par l'ange Gabriel à Marie : « Voici que vous concevrez et que vous enfanterez un fils, et vous lui donnerez pour nom Jésus. Il sera grand, on l'appellera le Fils du Très-Haut, et le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David son père, et il règnera éternellement sur la maison de Jacob, et son royaume n'aura pas de fin. » (Luc, i, 31).

Les anges qui parlent aux bergers leur tiennent le même langage des prophètes : « Il vous est né aujourd'hui un Sauveur qui est le Christ Seigneur, dans la cité de David. » (Luc, ii, 14). C'est que ces prophéties étaient dans le cœur et dans la pensée de tous. L'unique préoccupation des peuples, c'était la Vierge et son Fils annoncés sept cents ans d'avance par Isaïe dans une circonstance où Israël était à la veille de disparaître. Personne n'avait oublié ces angoisses, calmées soudain par les plus décisives consolations.

## II

Qu'elle dut tressaillir l'âme du prophète dans la contemplation de la Vierge et de son Fils ! Ce souvenir le poursuit encore quand il montre la tige qui sort de la racine de Jessé, Marie, et la fleur qui s'épanouit sur la tige féconde, l'Emmanuel. Aussi comme il la salue, comme il appelle ce jour béni où l'humanité vivra sous le sceptre du Prince de la paix ! Mais il n'est point le seul à jouir de cette précieuse vision ; il semble que Dieu l'ait réservée à ses prophètes pour leurs jours d'accablement.

Ne soyons donc pas surpris que Michée parle ainsi d'Elle, avec un pieux enthousiasme : « Et toi Bethléem, tu es petite entre les mille cités de Juda, mais de toi sortira, à mon ordre, le Dominateur d'Israël, lui qui existe dès le commencement, dès l'éternité. »

Voilà célébrée la gloire, la divinité du Fils, puisqu'il est éternel. Mais quand paraîtra cet heureux jour ? Après des siècles qui auront été malheureux pour le peuple choisi. Ainsi elle demeure au firmament de l'histoire d'Israël comme l'étoile d'espérance, la même qui a souri à Adam, et ranimé le courage défaillant des patriarches.

« C'est pourquoi Dieu abandonnera les siens jusqu'au temps où celle qui doit enfanter enfantera, et le reste de ses frères reviendra s'adjoindre aux fils d'Israël. »

Elle est connue de tous par Isaïe, « celle qui doit enfanter, la Vierge, » aussi ne la désigne-t-il pas davantage. Puis il arrête ses regards sur « le Dominateur d'Israël » : « Il sera ferme, il paîtra son troupeau dans la force du Seigneur, dans la sublimité du nom du Seigneur son Dieu, et ils se convertiront à lui parce que sa grandeur éclatera alors jusqu'aux extrémités de la terre. Et il sera la paix. » (Michée, v, 2-5).

Si l'on considère la tendance naturelle à l'homme de connaître l'avenir, on jugera de l'impression que produisaient ces prophéties sur le peuple. L'avenir est pour nous un livre fermé que nous nous obstinons à ouvrir. Aussi bien l'esprit de prophétie vit au sein de l'Eglise. C'est pour nous un besoin si impérieux d'interroger l'avenir et de dissiper une partie des ténèbres qui le couvrent, que Dieu nous a permis d'en savoir quelque chose. Cela ne nous satisfait point pleinement, parce que toute prophétie garde un sens vague qui nous dérouté. De là les difficultés qui nous font souffrir à la lecture de l'Apocalypse. Mais voici un prophète autorisé comme Isaïe, qui dans une circonstance solennelle dit au peuple : « Ne craignez rien, vous ne périrez pas. Ce sont vos ennemis arrogants qui seront exterminés. Le Messie que vous attendez viendra, ainsi que Dieu l'a promis. Sa mère sera la Vierge, parce que ce prodige divin ne se renouvellera jamais. Et son Fils sera le Prince de la Paix. » Quelle joie parmi les fils d'Israël ! Quels cantiques retentissent en l'honneur de l'enfant et de sa mère ! Avec quelle ardeur, quel respect, ils appellent de leurs vœux la Vierge miraculeuse qui doit donner au monde son Sauveur, la tige qui portera la céleste fleur ! Désormais ils vivent de cette espérance qui se rapproche comme l'aurore après les heures pesantes de la nuit, ils s'en entretiennent, ils désirent la voir, et s'ils n'ont pas ce bonheur, ils félicitent leurs enfants à qui cette allégresse est réservée. Et quand un autre prophète comme Michée réitère les mêmes promesses, leur montre la même vision avec de nouvelles clartés, cela suffit au bonheur de plusieurs générations qui se disent : « Courage, la voici. *Ecce !* Il viendra sûrement, à son heure ! » Et ceux qui meurent s'endorment dans ce lumineux espoir.

## III

Dieu, dans sa miséricorde, ne laisse jamais s'éteindre ce flambeau qu'il a allumé pour servir de guide consolateur à l'humanité. Si la flamme tend à s'obscurcir, ou plutôt si les hommes, accoutumés à la regarder, y prêtent une moindre attention, les prophètes s'empressent de la raviver. Ils font ressortir les traits surprenants de beauté de la Vierge, ils la montrent aux yeux fatigués, ils la font connaître et admirer, ils signalent ce prodige inouï, et les premiers ils se font les pieux promoteurs du culte de Marie.

Ecoutez maintenant Jérémie : « Le Seigneur, dit-il, a créé une nouveauté sur la terre <sup>1</sup>. »

Remarquez l'énergie de ces mots. Il s'agit d'une création, qui nécessite par conséquent la toute-puissance de Dieu. Il s'agit d'une chose nouvelle qui ne s'est jamais vue, que les siècles ne reverront jamais. Quelle est donc cette nouveauté étonnante ?

<sup>1</sup> Jér., xxxi, 22. « Creavit Dominus novum super terram : Femina circumdabit virum. »

« Une femme donnera le jour à l'Homme », c'est-à-dire au Messie attendu, à l'Homme par excellence, à l'Homme-Dieu. Et cette femme sera Vierge. Voilà la grande nouveauté qui a nécessité toute la puissance créatrice.

Saint Thomas se demande si Dieu aurait pu faire un univers plus beau, une création meilleure, et il répond : Oui. Il est trois choses pourtant, ajoute-t-il, que Dieu ne pourrait créer plus parfaites : « l'humanité du Christ, parce qu'elle est unie à Dieu ; la béatitude qui nous attend au ciel, parce que c'est la jouissance de Dieu ; et la Bienheureuse Vierge, parce qu'elle est la mère de Dieu. Ces trois œuvres ont une sorte de dignité infinie qui leur vient du bien infini qui est Dieu, et de ce côté il ne peut se faire rien de meilleur, car rien ne saurait être meilleur que Dieu <sup>1</sup>. »

Marie est donc la femme parfaite, si parfaite qu'elle ne peut être meilleure. Les Juifs à qui les Prophètes dépeignaient ses traits augustes et doux, sa dignité de mère unie à la pureté de la Vierge, demeuraient ravis en la contemplant, en la désirant. Rien d'ailleurs n'est tendre comme le langage de Jérémie quand il leur parle d'Elle.

Ils étaient plongés dans la tristesse, leurs fils avaient été emmenés captifs par le vainqueur. « Une voix de lamentation, de deuil et de sanglots, dit-il, s'est fait entendre sur les hauteurs : c'est Rachel pleurant ses enfants et refusant toute consolation parce qu'ils ne sont plus. Mais écoutez la parole du Seigneur : « Que ta voix cesse de pleurer, que tes yeux ne répandent plus de larmes, ton œuvre aura sa récompense, tes fils reviendront de la terre étrangère. Dieu dont les entrailles sont toutes de miséricorde aura pitié d'eux. »

Puis s'adressant à Jérusalem tour à tour désespérée et jouisseuse : « Reviens, vierge d'Israël, reviens chez toi, rentre en toi-même. Jusqu'à quand resteras-tu perdue dans les jouissances, fille vagabonde ? ». Ignorez-tu donc la bonté et la puissance de Dieu ? C'est pour toi qu'il a fait ce prodige nouveau, cette création nouvelle : Marie sera la mère de Dieu ! »

Nous qui sommes habitués à ce mystère de condescendance infinie, nous n'en sommes plus surpris. Dès notre enfance, on nous a redit que le Fils de Dieu abandonnant les splendeurs des cieux s'est fait petit enfant comme nous, durant la nuit divine de Noël, et nous avons trouvé cela fort beau, mais tout naturel. Jésus nous souriait dans sa crèche, il nous appelait à lui, et nous allions pleins de confiance et d'admiration auprès de son pauvre berceau, où il reposait sur un peu de paille. Cela nous touchait sans doute et nous constituait dès lors ce fonds inaliénable de charité qui forme le patrimoine de l'âme chrétienne ; mais l'accoutumance nous dérobe les merveilles d'amour de l'Incarnation.

Il n'en allait pas ainsi des Juifs : ils attendaient, ils écoutaient, ils vivaient de cette espérance. Rien d'étonnant donc que le prophète leur ait montré la figure de Marie, la figure de Jésus, de plus en plus précisée, pour les exhorter à se faire dignes du Rédempteur à venir, du Désiré des nations, et de sa Mère la femme par excellence, la Vierge. Cette prophétie d'ailleurs s'était répandue dans l'univers entier et l'avait réjoui, tant elle répondait aux aspirations de l'humanité qui avait soif de relèvement et de beauté. C'est pourquoi les poètes et les sibylles s'expriment presque dans les mêmes termes que les écrivains inspirés <sup>1</sup>.

Permettez-moi de vous adresser les mêmes exhortations que Jérémie à son peuple. Comment pourriez-vous désormais, vous enfants de Marie, vous abandonner aux idées jouisseuses du siècle, rêver comme lui les délices mondaines qui contristeraient le cœur de votre Mère, vous composer une vie où Dieu ne serait pas ? Un cœur pur exige aussi une sorte de création, et rien n'est beau devant Dieu comme un cœur virginal qui ne cherche que ce qui est bien, ce qui est grand, ce qui est bon, ce qui est saint. Laissez vous créer en vous-mêmes ce cœur large et immaculé, fait à l'image du cœur très pur de Marie.

Elle a donc été la reine des prophètes, la reine de leurs pensées d'abord, mais leur souveraine aussi, comme étant plus élevée qu'eux, même dans l'esprit de prophétie.

C'est elle qui les éclairait de sa lumière, comme l'aube éclaire l'univers longtemps avant que paraisse le soleil. Jésus était le soleil de justice, elle en était l'aurore gracieuse et pure, revêtant de splendeur, ornant de beauté tous les siècles, toutes les âmes illuminées par elle.

Puis à l'heure fixée par Dieu pour accomplir la « nouveauté » promise, pour que les cieux répandent leur rosée, elle met au monde le Juste, le Sauveur, le Fils de Dieu, le plus grand des prophètes.

Tous les prophètes rendent témoignage à Jésus, *huic omnes prophetæ testimonium perhibent* ; ils lui rendent témoignage aussi, à elle, car la mère est inséparable du fils, elle est comme lui la fin, l'objet de toutes les prophéties.

Elle avait d'ailleurs reçu l'esprit prophétique. Dès le premier moment de son existence, elle est douée de raison, elle voit, elle prie, elle pénètre les mystères divins. Les desseins de Dieu lui sont révélés dans un ensemble harmonieux où pour elle tout est lumière et clarté. Quelques points seulement lui demeurent cachés, car Dieu veut l'élever dans l'humilité, et il permet qu'elle ignore ses hautes destinées jusqu'au jour où l'ange viendra les lui découvrir. Jusque-là elle jouit constamment de l'inspiration intérieure qui lui montre la vérité divine, la miséricorde agissant sur le monde que Dieu se prépare à rénover. Le développement

<sup>1</sup> I P., q. xxv, art. 6.

<sup>2</sup> Usquequo deliciis dissolveris, filia vaga ? Quia creavit Dominus novum... (Jér., *ibid.*).

<sup>3</sup> Pacatumque reget patriis virtutibus orbem. (Virgile).



de son intelligence, de sa foi, de toute son âme, est le plus beau spectacle que le ciel ait jamais vu. Elle grandit, comme une fleur surnaturelle, merveilleusement belle, caressée par le souffle de l'Esprit-Saint, et échauffée par les rayons du Soleil céleste qui la fait épanouir. Chaque jour c'est une nouvelle science, de nouvelles vertus, des actes d'amour qui font tressaillir le cœur de Dieu. Elle lit les Ecritures, elle voit, elle remercie. Son regard, plus perçant que celui des prophètes, a contemplé dans leurs visions, à travers le voile de leurs paroles, des choses qu'ils n'avaient point aperçues. Aussi bien les anges qui l'accompagnent sont-ils chargés d'ouvrir son esprit largement aux influences du ciel, aux vérités supérieures.

Lorsqu'elle apprend qu'elle sera la mère de Dieu, elle est troublée et surprise. C'était un des côtés qu'elle n'avait point regardés, son humilité l'empêchant même de concevoir cette pensée. Mais désormais elle comprend toute l'économie de l'Incarnation. Les prophètes avaient annoncé, elle réalise; ils avaient entrevu, elle contemple; mieux que cela, elle possède.

Un autre point demeurerait encore obscur pour elle, et Dieu, dans sa bonté, laissait le voile nécessaire pour qu'elle ne le connût pas avant d'être préparée à la réalité terrible. Siméon déchire le voile, et maintenant elle sait tout. Ah! son tourment, c'est d'être trop prophète, d'avoir constamment devant les yeux l'image de la Passion de son Fils! Qui dira jamais ses douloureuses intuitions pendant trente ans, touchant la Rédemption sanglante opérée sur la croix, les terreurs qu'elle éprouve à relire les prophètes décrivant les supplices de l'Homme de douleurs, terreurs augmentées encore par les paroles de Jésus à ses disciples et par ses connaissances particulières de ce mystère d'amertume et d'amour!

Mais quand le tombeau est scellé, après avoir épuisé le calice des larmes, elle se retire confiante, fortifiée par les prophéties, et certainé de la résurrection de son Fils, car il est écrit : *Et erit sepulchrum ejus gloriosum.*

---

## TRÉSOR D'HISTOIRES POUR L'EXPLICATION DU SYMBOLE DES APOTRES

---

### VI

#### LA FOI (suite)

#### VIII. — Il faut défendre sa foi contre les mauvaises lectures.

L'écrivain et le brigand. — Au séjour ténébreux des Mânes, parurent devant les juges, à la même heure, un brigand, qui exerçait son métier sur les grandes routes et mérita enfin la potence, et un auteur couvert de gloire, qui distillait un subtil poison dans ses livres, prêchait l'impiété, semait la corruption, et, pareil à une sirène, avait la voix aussi douce que dangereuse.

Dans les enfers, les procédures sont expéditives : là point de longueurs inutiles, en un clin d'œil la sentence est préparée.

A deux effrayantes chaînes de fer sont suspendues deux énormes chaudières où les coupables sont jetés. Sous celle du brigand, on dresse un vaste bûcher; la Mégère elle-même l'allume, et la flamme devient si terrible que la pierre des voûtes infernales se fond. — Quant à l'auteur, le tribunal ne parut pas sévère : à peine un petit feu scintillait-il d'abord sous lui; mais il alla grandissant, durant des siècles, sans jamais s'affaiblir.

Le bûcher du larron était depuis longtemps consumé, l'écrivain sentait le sien flamber toujours plus fort. Ne prévoyant aucune relâche, le malheureux finit par s'écrier au milieu des tourments : que les dieux n'ont point d'équité; qu'il a rempli l'univers de sa gloire; que, s'il a écrit un peu librement, sa punition est trop sévère; qu'il ne pensait pas être plus coupable que le brigand.

Alors une des trois Sœurs infernales lui apparut dans toute sa beauté féroce, avec sa chevelure sifflante de serpents, armée de fouets ensanglantés : « Malheureux ! cria-t-elle, est-ce à toi à faire des reproches à la Providence ? Oses-tu t'égaliser à un simple bandit ? Sa faute n'est rien, comparée à la tienne.

« Tout cruel et méchant qu'il fût, il ne causa de dommage que de son vivant. Mais toi ! Tes os sont depuis longtemps en poussière, et le soleil ne s'élève jamais sans éclairer quelque nouveau malheur venant de toi ! Le poison de tes œuvres, loin de s'affaiblir, devient, en s'écoulant de siècle en siècle, plus corrosif. Regarde ! »

A ces mots elle lui fit entrevoir le monde : « Vois ! Ces enfants, honte de leur famille et désespoir de leurs parents, qui donc empoisonna leur cœur et leur esprit ? C'est toi... Qui a raillé comme des rêves puérils le mariage, les pouvoirs, l'autorité, les représentant comme la source des misères humaines, excitant les hommes à rompre tout lien social ? C'est toi... N'as-tu pas honoré l'impiété du nom de science ? N'as-tu pas revêtu de formes séduisantes les passions et les vices ?

« Regarde là-bas !... Enivré de tes doctrines, le pays entier est plein de meurtres, de pillages, de dissensions et de révoltes. Il s'achemine à sa perte, grâce à toi ! A toi est due chaque goutte de larmes et de sang. Et tu oses encore accuser les dieux ! D'ailleurs, combien de maux engendreront tes livres à l'avenir, parmi les hommes ! Souffre donc ici ! tes peines ont pour mesure tes œuvres ! »

A ces mots la Mégère indignée referma bruyamment la chaudière.

Cette fable, à son apparition, fit grand émoi... Nous pouvons justement l'appliquer aujourd'hui à tous nos auteurs et journalistes antisociaux, impies ou licencieux.

Empoisonneurs publics. — C'était un beau soir de septembre, dans un village du Gard. Le soleil penchait vers l'horizon. Les cultivateurs reve-

naient de leur travail, les vieillards assis devant leur porte se réchauffaient aux derniers feux du jour, et les enfants, échappés de l'école, s'ébattaient sur la place du village.

Un homme à la démarche fatiguée, courbé sous le lourd ballot qui dépassait sa tête et ses épaules, apparut sur la route. Quand il eut atteint la place, il s'arrêta, jeta autour de lui un regard d'oiseau de proie qui cherche sa victime, et, apercevant un groupe de petits garçons à la mine éveillée et aux cheveux en broussailles, il leur fit signe de s'approcher et s'assit sur un tertre de gazon, au bord de la place. Les gamins, accourus à sa voix, se pressèrent autour de lui et suivaient des yeux chacun de ses mouvements. Ils étaient redevenus tout à coup plus attentifs et plus silencieux qu'à l'école.

Le colporteur ouvrit lentement son ballot : il en tira des brochures et des recueils de chansons dont il se mit à fredonner quelques refrains, avec accompagnement de gestes et de grimaces significatives. C'étaient de ces chansons impies et licencieuses, qui se distribuaient autrefois dans l'ombre comme une marchandise prohibée, mais qui s'étaient aujourd'hui impudemment et impunément, depuis que fleurit le règne de la raison pure.

Le vieux drôle, non content de chanter les produits de cette poésie de bague, osa en offrir gratuitement des échantillons à ces pauvres petits, qui les prenaient et riaient sans comprendre.

Evidemment cet empoisonneur public travaillait pour l'amour de l'art, par pure dévotion au mal, ou pour le compte de la Franc-Maçonnerie corruptrice.

Pendant qu'il débitait son poison, survinrent quelques grandes personnes : des hommes venant des champs, des mères de famille en quête de leurs enfants ; le bruit des chansons du colporteur et les éclats de rire de son auditoire les avaient attirés.

« — Qu'est-ce que vous faites-là, polissons ? Et pourquoi vous arrêtez-vous sur la place au lieu de revenir à la maison ?... Et vous, l'homme au ballot, qu'est-ce que ces chansons que vous distribuez à nos garçons ? »

Ce disant, hommes et femmes avaient mis la main sur les immondes recueils, et, d'un coup d'œil, ils s'étaient rendu compte de ce qu'ils renfermaient. On peut juger de l'indignation et des cris !

« — Vieux misérable !... Comment osez-vous donner à nos enfants de pareilles ordures ? Comment osez-vous colporter cette infâme marchandise ? Refaites votre ballot tout de suite et sauvez-vous loin d'ici, ou bien vous aurez affaire à nous. »

L'homme voulut faire le fier et le rassuré : « Qu'avait-on à dire ! N'avait-il pas le droit de choisir ses articles et de débiter ses chansons comme ses bibelots ? Et la liberté, qu'est-ce qu'on en faisait ? Le colportage n'était-il pas émancipé de toutes les *entravés cléricales* ? »

Il en eût dit plus long, si on l'avait laissé conti-

nuer. Mais nos paysans, voyant qu'il reprenait son chant et s'obstinait à souiller les oreilles de leurs enfants, ne s'amuserent point à discuter avec lui. La foule s'était accrue pendant la dispute, et le gros du village faisait chorus avec les premiers venus, manifestant une vive indignation. Hommes et femmes saisirent le ballot d'immondes, le vidèrent au milieu de la place, et ils y mirent le feu, séance tenante. Pendant que les flammes montaient joyeuses au milieu des ombres tombantes du soir, les enfants qui s'étaient amusés des chansons du colporteur, s'amusaient plus encore de sa fureur impuissante. Ils se prirent par la main et dansèrent une farandole bruyante, comme on a coutume de faire autour des feux de la Saint-Jean. L'autodafé terminé, les villageois reconduisirent processionnellement le colporteur, pâle et tremblant, jusqu'à la sortie du village, et lui signifièrent de ne plus remettre les pieds chez eux, s'il ne voulait subir le sort de sa marchandise.

Il s'éloigna en courant ; mais quand il fut hors de leur atteinte, le misérable se retourna, leur montra le poing, vomit contre eux mille injures, les menaça de la police et disparut en gesticulant. Il est probable qu'il jugea plus prudent de ne pas porter plainte, car on n'entendit plus parler de lui.

Ces braves gens, ces courageux villageois venaient de donner à tous leurs concitoyens un bon et salutaire exemple.

Empoisonneurs publics, vendeurs d'ordures et de blasphèmes, apôtres de Satan, si vous tenez à vos os, ne touchez pas à nos enfants !

**Le mauvais livre, voilà l'ennemi !** — Il s'est passé dans la prison d'Espagne qui gardait l'assassin de Canovas, un épisode que la presse de tous les pays devrait répéter à l'envi et qu'on devrait inscrire dans toutes nos écoles.

Jusqu'au dernier moment, le condamné, insensibilisé par le vice et abruti par les théories subversives qu'il avait puisées dans les mauvais livres, ne s'est pas départi de la plus grande impassibilité. Il a refusé les secours de la religion avec obstination.

Sur l'échafaud, Angiolillo est resté calme et a regardé les personnes qui assistaient à l'exécution. Il a demandé à parler, et comme on le lui a permis, il a prononcé d'une voix très forte le mot : « *Germinal ! Germinal !* »

*Germinal* est un des plus mauvais romans d'Emile Zola.

Nous ne croyons pas que jamais plus sanglant anathème soit tombé sur les romanciers et leurs œuvres néfastes.

**Encore les mauvais livres.** — A Portici, bourg voisin de Naples, un jeune garçon de onze ans s'est donné la mort en se tirant un coup de revolver dans la région du cœur. Le malheureux avait ouvert ses habits et déchiré sa chemise pour placer l'instrument en contact avec la peau.



Sur la table, devant lui, on a trouvé un roman impie et obscène, avec des illustrations dont l'une, à la page même qui était ouverte, représentait un jeune garçon se donnant la mort, lui aussi, d'un coup de revolver dans la poitrine.

Terrible leçon pour les parents, et qui leur montre avec quel soin ils doivent veiller sur les lectures de leurs enfants !

**Faut-il en goûter pour les connaître ?** — C'était aux jours pluvieux d'octobre ; l'atmosphère était pénétrante d'humidité. A la campagne, devant une immense cheminée, je causais avec un homme de loi, vétéran de la magistrature.

Le sujet de notre causerie était un livre qui avait fait un bruit scandaleux à son apparition et qui, d'ailleurs, est tombé aujourd'hui dans l'oubli le plus complet. Nous étions d'accord à le condamner.

« — L'avez-vous lu ? me dit vivement mon hôte.

— Moi ? Non. Je m'en rapporte aux critiques autorisées que j'en ai lues.

— Vous avez tort, mon ami, il faut tout juger par soi-même. »

Je me disposais à répondre de mon mieux, éprouvant bien quelque embarras. La Providence vint à mon aide en m'envoyant une diversion.

« Toc ! Toc !

— Entrez. »

C'était un pauvre vieux pâtre introduit par la cuisinière. Dans une corbeille de branches de cou-drier, il apportait de magnifiques champignons.

Son maître, entre autres passions innocentes, mais non sans danger, avait celle de ces cryptogames.

« — Je m'en défie ! Voyez, qu'en pensez-vous ? » me dit-il en me les présentant.

« — Moi, lui dis-je, je n'y entends rien et je répète assez volontiers ce que j'ai lu quelque part : « En fait de champignons, les meilleurs ne valent rien. » Voilà mon opinion dans la généralité ; mais dans l'espèce, je me déclare incompetent. Demandez plutôt à la cuisinière. »

La cuisinière, interpellée, les examine à son tour.

« Eh bien ! Jeannette ?

— C'est du poison, pouah ! fit-elle.

— Jetez donc ça, s'écrie le maître.

— Pardon, mon ami, dis-je alors.

— Comment !

— Mais les jeter sans les avoir goûtés ?

— Mais !...

— Non, il faut tout juger par vous-même.

— Voulez-vous donc que je risque de m'empoisonner, pour être sûr qu'ils sont mauvais ?

— Et vous vouliez tout à l'heure m'exposer au poison en me faisant lire cet affreux ouvrage ? »

Mon honorable ami me tendit la main ; il avait compris.

**Mauvais petit journal.** — Chaque jour, écrit un journal du matin, un brave petit rentier savoure, dans son journal, les turpitudes et les crimes d'assises, et il dit à sa femme :

« Malsaine et pervertissante pour le vulgaire, cette publicité prodiguée à tous, ces attentats et ces forfaits ; c'est révoltant aussi pour les classes éclairées ; je ne comprends pas pourquoi l'on imprime de pareilles choses.

— Parce que tu ne manques jamais de les lire !... »

**Les prétextes des catholiques pour lire les mauvais journaux.** — Les prétextes que certains et certaines catholiques mettent en avant pour continuer la lecture d'un journal irréligieux ou léger (pour ne pas dire plus) tiennent du prodige.

J'aimerais mieux qu'on dise crûment : « Ce journal me va, il m'amuse ; tant pis pour ma profession catholique et pour ma foi ! » Au moins ce serait franc, et grâce à cette franchise, ce serait compréhensible et sérieux. Mais abuser les autres et soi-même par les prétextes les plus vides, les raisons les plus saugrenues, cela irrite et écœure.

Une dame fort catholique, que je m'étonnais de voir l'abonnée d'un journal irréligieux, m'en donnait cette raison magnifique : « Défunt papa y fut toujours abonné. »

Une autre, qui le lisait plusieurs fois la semaine à sa vieille mère : « Pourquoi pas ? Ma mère n'y comprend absolument rien ! »

On lit un journal irréligieux parce que le voisin Jacques, aimable homme, a offert un sous-abonnement.

Ailleurs, c'est mieux encore : on l'a pour rien. Songez donc ! obtenir gratis une corde pour se pendre et une dose pour s'empoisonner !

Un brave homme me disait avec plus de franchise que d'élégance : « Je sais bien que tout ça c'est de la blague ; mais, pas moins, ça m'amuse. » Voilà le vrai mot ! Le journaliste irréligieux et immoral éveille les passions mauvaises, lâche la bride à l'austère et morose conscience, met en terre les ennuyeuses prétentions de la vertu ; ses feuilletons chatouillent la volupté, ses cours d'assises ont du relevé qui appelle la faim, ses inventions scandaleuses tiennent le vice en liesse. Ça amuse.

Un bon nombre vous disent gravement : « Je lis, c'est vrai ; mais cette lecture ne me fait absolument rien. » Parfaitement parlé ! Sur un masque, un soufflet ne cause pas de douleur ; on pince un paralysé sans qu'il s'en aperçoive ; sur un vêtement flétri, une tache ne paraît plus ! — Très bien ! Mais le vrai catholique, lui, n'a ni un masque ni deux visages, sa foi ne souffre d'aucune paralysie, et il tient essentiellement à rester pur dans sa conscience : il hait le mal et fait le bien.

J'ai entendu souvent une phrase du genre de celle-ci : « Si je lis, c'est pour voir un peu ce qui se dit là-dedans. Je lis pour me tenir au courant de tout. » Voici comment mourut Calino : il prit une dose d'arsenic, voulant voir comment l'arsenic opérait.

**Le poison qui tue les âmes.** — Quels sont ceux qui ont la conscience assez délicate pour résister à la

manie de lire tout ce qui se publie de marquant, de quelque part que cela vienne ? Avec une modestie toute moderne, on se dit : « Cet auteur n'est pas religieux, je le sais d'avance ; pour moi il n'y a pas de danger, » et sous ces beaux prétextes, on se plonge tranquillement dans les eaux empoisonnées d'erreurs fort subtiles. On amasse à plaisir au fond de son intelligence quantité d'erreurs, de préjugés et de sophismes qui y grandissent à la faveur des passions du cœur.

J'ai connu un jeune homme qui, s'étant permis de lire certains écrits de Rousseau, fut tellement ébranlé dans sa foi par les subtilités et sophismes de ce trop illustre fou, qu'il s'imagina ne plus croire à rien. Il entra dans des obscurités et dans un désespoir incroyable. Il pleurait, il sanglotait. « Je suis perdu, me disait-il, perdu sans ressource. C'est horrible. Je suis le plus malheureux des êtres. » Cet état dura près de trois ans, pendant lesquels le malheureux voulut plusieurs fois attenter à sa vie. « Je ne puis plus vivre ainsi, répétait-il, sans croyances, sans religion, sans Dieu, sans rien. Ma famille est toute chrétienne ; moi seul je suis réprouvé ! » Un beau jour enfin, la lumière se fit, et cette pauvre victime des mauvais livres jura, mais un peu trop tard, qu'on ne l'y reprendrait plus.

J'ai également connu une jeune dame, d'un esprit distingué et fort agréable, qui se laissa persuader par un libre-penseur de lire quelques-unes des élucubrations de Jouffroy, de Renan et de Proudhon, « pour savoir ce que c'était. » La malheureuse créature, prise au piège, est encore à se débattre contre une foule de doutes plus ridicules, plus absurdes les uns que les autres.

Combien de parents laissent à la portée de leurs enfants des livres dangereux, qui, pour rien au monde, ne laisseraient à leur portée du poison ou des armes à feu ! Bien souvent une bibliothèque est une déplorable pharmacie où les enfants vont puiser les plus mortels poisons. Et l'on est chrétien, et l'on communie sans scrupule !

Un vrai catholique ne devrait pas laisser entrer dans sa maison un livre suspect au point de vue de la foi ou des mœurs, encore moins un livre mis à l'Index.

Egalement, un vrai catholique ne devrait tolérer sous aucun prétexte dans sa maison un journal ou une revue dont l'esprit est en désaccord avec la foi, avec l'esprit du Saint-Siège. La lecture du journal est une de ces influences quotidiennes, permanentes, qui n'agissent que peu à peu sur le jugement ; mais cette action est plus lente et plus secrète. C'est une des causes les plus répandues de l'altération des vrais principes catholiques dans une foule d'excellentes familles.

« Cela vous a nourri. » — Un pauvre homme, grand lecteur de livres frivoles, était un jour gourmandé par sa femme sur cette habitude. « Que tu es bonne de t'inquiéter à ce sujet ! finit-il par répondre, quel mal veux-tu que cela me fasse ? J'oublie aussitôt après avoir lu.

— Papa, lui dit sa fille, qu'avons-nous mangé dimanche ? »

Le père, étonné, ne savait que répondre à cette question imprévue, et finit par dire qu'il ne se le rappelait plus du tout.

« Eh bien ! oui, papa, s'écria la jeune fille avec finesse, vous ne vous en souvenez pas, et cependant cela vous a nourri. »

Cette réplique si simple fit sourire le père. Il embrassa sa fille, et désormais il renonça à ses lectures futiles et dangereuses.

## COURTES INSTRUCTIONS POUR LA PRIÈRE DU SOIR

### XCIX

LES COUSINS DE JÉSUS VEULENT S'EMPARER DE LUI.  
— IL GUÉRIT SOUS LEURS YEUX UN POSSÉDÉ  
DU DÉMON.

Après une absence plus ou moins longue, Jésus était rentré dans une maison de Capharnaüm. Il s'y fit un rassemblement tel et si nombreux que le Sauveur et ses apôtres n'avaient pas même le temps « de manger du pain, » dit saint Marc. Les parents de Jésus ayant appris sa présence et ce qui se passait, vinrent pour se saisir de lui, car ils disaient : « Il a perdu l'esprit. » (Marc, III, 20-21).

Alors on lui présenta un possédé du démon qui était aveugle et muet ; et il le guérit, de sorte que cet homme parlait et voyait. Toute la foule était stupéfaite et disait : « N'est-ce point là le Fils de David ? » Mais les pharisiens et les scribes, qui étaient descendus de Jérusalem, disaient : « Il est possédé de Béelzébul, et c'est par le prince des démons qu'il chasse les démons <sup>1</sup>. »

Lorsqu'on apprenait la présence ou l'arrivée de Jésus en quelque endroit, la foule y accourait de toutes parts. Le divin guérisseur avait convié à venir le trouver tous ceux qui souffraient, et son appel était entendu. Toutes les misères se donnaient rendez-vous auprès de lui, et il s'employait si activement à consoler, à soulager et à guérir, que ses apôtres et lui n'avaient pas le temps de manger.

Ses cousins de Nazareth ont entendu parler de leur parent, de la réputation prodigieuse dont il jouit. L'agitation qui se fait autour de son nom les inquiète, — ils ne croyaient pas en sa divine mission, — tant est vraie la parole de Jésus : « Nul prophète n'est accueilli en son pays. » Et pourtant ils avaient été témoins de miracles, de celui de Cana en particulier. Soit jalousie plus ou moins consciente, soit qu'ils aient craint que la haine des ennemis de Jésus, déjà nombreux, mais à coup sûr puissants, ne retombât sur toute la famille, ou enfin qu'ils se soient imaginé leur proche atteint d'hallucination par suite de son en-

<sup>1</sup> Matth., XII, 22-24 ; Marc, III, 22 ; Luc, XI, 14-15.



thousiasme religieux, ces parents du Sauveur viennent avec l'intention bien arrêtée de se saisir de lui, de le contraindre, bon gré mal gré, à se soustraire au concours des foules.

Voilà bien les calculs petits, mesquins, de la prudence et de la sagesse humaines, tels qu'ils se rencontrent souvent, de la part des familles, sur le chemin de ceux qui veulent suivre de près le Sauveur en se consacrant aux bonnes œuvres. Que d'obstacles suscités sous leurs pas ! que d'observations faites à leur zèle ! On va les trouver, on emploie tous les arguments, larmes, raisonnements, reproches, rien n'est épargné. A eux aussi on déclare qu'ils ont perdu l'esprit. Comment ! quitter sa famille, tous les siens, la maison paternelle avec toutes ses aises, les plaisirs du monde, renoncer aux joies de la famille pour aller ensevelir sa jeunesse dans un hospice, au fond d'un cloître, dans une école, au service de vieillards, de miséreux étrangers, d'enfants inconnus et ingrats ! Renoncer à toutes les satisfactions légitimes que procure une situation aisée, brillante, sacrifier un bel avenir pour s'en aller, sous un costume bafoué, à travers le monde, peut-être par delà les mers ! « Non, en vérité, s'écrient les parents proches et éloignés, dans un unanime accord, il faut avoir perdu l'esprit ! »

Ames d'élite, cœurs généreux d'apôtres, si le Christ vous fait l'immense honneur de vous appeler à le suivre dans la sublime mission du travail pour les âmes, ne vous laissez point arrêter par ces arguments terre à terre de vos proches. Ce n'est point une histoire nouvelle : elle remonte à Jésus-Christ.

Est-il nécessaire de faire remarquer que cette députation de la parenté du Seigneur n'en représentait pas tous les membres, puisque des quatre fils de Cléophas et de Marie, sœur de la sainte Vierge, Jacques le Mineur, Jude ou Thadée, Simon le Cananéen ou Zélote, cousins-germains de Jésus, étaient apôtres ? On ne saurait non plus, sans blasphème, compter la mère du Sauveur parmi les membres de l'étrange ambassade, venue probablement de Nazareth.

Pour toute réponse à ces parents trop zélés pour ce qu'ils estimaient son intérêt et le leur, Jésus guérit un possédé sous leurs yeux, possédé qui, de plus, était aveugle, muet, et qui aussitôt recouvra la parole et la vue. « Triple miracle, écrit saint Jérôme, dans le même personnage : l'aveugle voit, le muet parle, le possédé du démon est délivré. Ce prodige, accompli alors charnellement, se renouvelle encore chaque jour dans la conversion des croyants, lorsque, après l'expulsion du démon, ils voient la lumière de la foi, et que leurs lèvres, muettes auparavant, s'ouvrent pour chanter les louanges de Dieu. »

Rien de plus vrai malheureusement. Elles sont nombreuses, les âmes qui ressemblent à cet infortuné guéri par le Sauveur, et pour qui un miracle de la grâce est nécessaire afin de les délivrer du démon qui possède leur cœur et tient leurs lèvres

et leurs yeux fermés. Celui-ci est possédé du démon de l'orgueil, de l'ambition. Aveugle sur ses défauts, sur le triste état de son âme ; aveugle sur la criminalité ou l'injustice des moyens qu'il emploie pour arriver aux honneurs, au pouvoir ; aveugle sur les bassesses sans nom, l'apostasie de sa foi, que lui fait commettre sa soif de dominer ou de se maintenir en la situation rêvée.

Celui-là est possédé du démon de la luxure. Aveugle sur la gravité de ses chutes, sur les conséquences désastreuses pour son âme de ses désordres, pourvu qu'il satisfasse sa passion, il se soucie bien de l'honneur des foyers de ses frères ! Aveugle sur les effets de ses scandales et de son mauvais exemple, il l'est sur le terme où aboutit une pareille vie.

Cet autre malheureux est possédé du démon de l'avarice. Aveugle qui ne voit plus rien autre chose que l'argent ou la terre ; qui, pour les acquérir, ne considère ni la justice, ni les lois divines, ni les lois humaines : l'éclat de l'or et des richesses l'a aveuglé ; pour lui, tous les moyens de s'enrichir sont bons et légitimes. Que lui parlez-vous de la loi sacrée du dimanche, du respect de l'honneur du prochain, des droits du pauvre, de l'ignorant, de la veuve ou de l'orphelin ! Pourvu qu'il amasse de l'or, qu'il agrandisse ses propriétés, il foule tout aux pieds et s'inquiète peu du reste.

Ces possédés ne sont pas seulement de malheureux aveugles, ils sont muets, leurs lèvres fermées ne savent point s'humilier devant le Seigneur ou ses ministres, confesser les perfidies de l'ambition, les défaillances et les souillures du cœur, les injustices qui exigent une réparation. Leur bouche s'est déshabituée de la prière et de l'adoration.

Que d'autres démons possèdent encore les âmes ! démon de la gourmandise, démon de la haine et de la vengeance, démon de la médisance ou de la calomnie, qui rendent aveugles et muets leurs malheureuses victimes. Aveugles qui finissent par perdre la foi, ou chez qui elle s'est singulièrement obscurcie ; muets auxquels ces démons ferment la bouche pour les empêcher de confesser leurs fautes, de demander à Dieu les grâces nécessaires pour s'affranchir de leur dur esclavage, de s'ouvrir à quelque directeur sage et éclairé.

N'aurions-nous pas le malheur d'être possédés par quelqu'un de ces démons, d'être ainsi aveuglés sur notre état et muets pour la prière et la confession, de ne plus voir les vérités de la foi qu'à travers un nuage qui les atténue d'une manière étrange ?

Le possédé aveugle et muet, une fois guéri par Jésus, nous dit l'Evangile, parlait et voyait. Il a commencé par parler, il a vu ensuite. C'est encore ainsi que les guérisons s'obtiennent au spirituel : il faut se soustraire à l'influence du démon tout d'abord, rompre généreusement avec sa passion, ensuite parler par la prière, par une humble confession, et alors les yeux de l'âme s'ouvrent, le

soleil de la foi les illumine de ses éblouissants rayons, les vérités de la religion réapparaissent dans une clarté éclatante. « Mon ami, disait un jour le saint curé d'Ars à un étranger lui déclarant qu'il n'avait pas la foi, qu'il voulait discuter, mon ami, je ne sais pas discuter. Confessez-vous d'abord, vous croirez ensuite. » Et il en arriva ainsi.

Pauvres victimes du démon, vous avez perdu la foi, ou elle est presque éteinte ? Eh bien ! priez, confessez-vous humblement, sincèrement, avec repentir, et vous retrouverez la foi de votre jeunesse, la foi qui ramène à Dieu, la foi qui conduit au ciel.

## VARIA

### I

#### LES MAUVAIS LIVRES

Mes frères,

La parole de Dieu, qui enseigne la vérité, qui exhorte à la vertu, est l'aliment substantiel, le pain fortifiant de l'âme chrétienne. *Verbum Dei nutritorium animæ.*

Il est une autre parole, un autre pain : il y a une parole meurtrière, un pain corrompu et malsain. C'est la parole de l'erreur, le pain de l'immoralité, pétri dans la fange, fermenté dans la haine de Dieu et de la religion, cuit au feu des passions les plus immondes : parole désastreuse qui mine les croyances et ravage les mœurs, pain empoisonné qui altère et appauvrit la santé de l'âme et la précipite dans une irrémédiable faiblesse.

Je vous dirai ce soir : gardez-vous de cet aliment corrupteur, ne touchez pas à ce pain détestable ; repoussez les mauvais livres, abstenez-vous des lectures dangereuses et immorales.

### I

Disons tout d'abord ce qu'il faut entendre par un mauvais livre.

Un mauvais livre est celui dont la doctrine est contraire aux lumières de la droite raison, aux maximes de l'Evangile, aux enseignements de l'Eglise ; c'est celui dont la lecture est capable de fausser l'intelligence, d'incliner l'âme vers les plaisirs sensuels, d'amollir le cœur et de vicier les mœurs.

Je désigne sous ce nom les livres impies qui attaquent la religion, qui s'en prennent aux enseignements de l'Eglise et de l'Evangile pour les nier ou s'en moquer ; les livres ouvertement immoraux qui préconisent le mal, et réhabilitent les vices les plus hideux ; les romans plus ou moins dangereux qui surexcitent l'imagination, exaltent la sensibilité et éveillent dans l'âme de mauvaises impressions. Je désigne encore sous ce nom les livres futiles, les feuilles quotidiennes, les livraisons hebdomadaires, les brochures, les feuilletons qui donnent en pâture aux lecteurs des récits, des

fiction, des intrigues, des descriptions, où l'innocence et la vertu se heurtent à de nombreux écueils et courent les plus grands dangers.

La lecture est devenue aujourd'hui un besoin, une passion, une frénésie, non seulement dans la classe bourgeoise, mais encore dans la classe ouvrière. Lisez, je ne m'y oppose pas, lisez de bons livres, des livres sérieux, instructifs, récréatifs encore, si vous le voulez, mais toujours d'une irréprochable moralité, j'approuve ; mais ne lisez pas de mauvais livres.

Et ici, au nom de vos intérêts les plus chers, j'élève la voix contre les lectures malsaines, et je vous dis : Abstenez-vous ! A de pareilles lectures, vous n'avez rien à gagner, vous avez tout à perdre.

### II

Et ce que vous perdez en les lisant, je commencerai à vous le dire ce soir, pour vous en inspirer le dégoût.

1. Ce que vous perdez ? — Vous perdez d'abord *votre temps*. On perd son temps non seulement quand on ne fait rien, mais encore quand on ne fait pas ce qu'on devrait faire, quand on substitue un travail de luxe et d'agrément à un travail nécessaire imposé par la condition où l'on vit, par la fonction dont on a la charge.

Or, il est bien certain que la lecture est une occupation agréable, un délassement. Donc elle ne doit venir qu'après les travaux urgents et sérieux, comme le repos vient après la fatigue ; elle ne doit pas absorber le temps qui doit être consacré aux affaires, aux soins matériels d'une maison.

Chaque chose à sa place et à son rang, voilà l'ordre.

Eh bien ! voici une femme, une maîtresse de maison qui, au lieu de s'occuper de ses enfants, de veiller à la propreté de son intérieur, de préparer le repas de la famille, lit son journal, dévore un feuilleton, ne passe pas une ligne des chroniques locales ; voici une jeune fille qui, au lieu d'aider sa mère dans les soins du ménage, au lieu de s'occuper de choses utiles, sérieuses, de coudre, de raccommoder le linge, les vêtements — pour quoi n'entrerais-je pas dans ces détails qui ont leur importance ? — néglige, abandonne tout cela pour lire un roman, pour se repaître de chimères, de frivolités, d'histoires scandaleuses.

Quand je dis que cette femme, que cette jeune fille perdent leur temps déplorablement, je suis sûr que vous êtes de mon avis.

L'Ecriture traçant le portrait de la femme forte nous la représente tenant à la main, non pas un roman, non pas un feuilleton, mais l'aiguille et le fuseau, et passant ses jours non dans des rêveries amollissantes, mais dans des travaux utiles.

2. Et si j'ajoutais tout de suite qu'en lisant de mauvais livres, avec votre temps vous pouvez perdre *votre santé* ?

Ceci vous étonne sans doute, et de prime abord vous ne voyez pas ce qu'une lecture passionnée peut avoir d'influence délétère sur votre santé.



Cependant je ne retire point mon affirmation, car elle est, dans certains cas, l'expression de la vérité.

Dans notre société contemporaine, il n'est pas rare de rencontrer des personnes délicates, malades, d'une nervosité extrême, d'une sensibilité outrée, dévorées par l'ennui, par la mélancolie. Ah ! si elles n'avaient pas tant lu de pages corruptrices, de romans échevelés, elles n'en seraient pas là, elles auraient moins à souffrir.

Le mauvais livre produit chez d'autres un effet plus désastreux encore. Quand il a surchauffé l'imagination par des descriptions sensuelles, quand il a excité au fond de l'âme corrompue les instincts les plus vils, quoi d'étonnant alors si, sous la pression des mauvais penchants déchaînés, on en vient aux actes et on contracte des habitudes d'immoralité qui sont fatales à la santé ? Et alors on va au médecin pour chercher la guérison ! C'est plutôt à un confesseur qu'il faudrait demander une consultation ; on prend le chemin qui conduit à la pharmacie, il vaudrait mieux prendre le chemin qui conduit à l'église.

3. Que perd-on encore dans la lecture des mauvais livres ? — On y perd le *goût des choses sérieuses*, la *rectitude du jugement*.

Qu'y a-t-il, au fond, dans ces livres que je voudrais faire tomber de vos mains ? De pures fictions, des rêves, des aspirations vers un idéal qui jamais ne sera atteint, des situations impossibles, des exagérations, des idées qui contrastent singulièrement avec les froides réalités de l'existence, des sentiments outrés, des bonheurs factices. Forcément, une personne qui se nourrit de ces lectures romanesques aura le jugement faussé, l'esprit rempli d'illusions. Il est impossible qu'elle apprécie sainement les choses. Elle prendra en dégoût les soins pratiques de la vie, et elle rêvera à son tour une position, un idéal qu'on ne trouve pas sur terre, quoi qu'en disent les romanciers. Et quand elle sera face à face avec les vulgarités de l'existence, elle n'éprouvera que d'amères déceptions.

Définissons-nous donc de ces pages trompeuses, dont le plus clair résultat est de fausser l'esprit, de lui faire perdre sa droiture et son bon sens pratique.

Il me semble que ce sujet est assez important pour fixer votre attention et provoquer de salutaires réflexions. J'y reviendrai encore. Ce que j'ai dit pourtant devrait déjà suffire à vous inspirer l'horreur des mauvais livres et à vous en interdire à tout jamais la lecture. Je ne souhaite rien autre chose. Ainsi soit-il.

## II

### LES MAUVAIS LIVRES (*suite*)

Mes frères,

Aussi bien que le corps, l'esprit a besoin de se nourrir pour entretenir et développer son activité, pour accroître sa vigueur. La parole qui tombe des lèvres de l'homme ou qui s'imprime dans les pages d'un livre, voilà son aliment.

Parce que vous avez souci de votre santé corpo-

relle, vous ne prenez pas indistinctement toute espèce de nourriture, et si à la table où vous êtes assis, on vous servait à la fois des mets d'excellente nature, des mets empoisonnés, et des mets suspects, vous laissant la liberté de choisir, j' imagine que vous n'hésiteriez pas un instant à rejeter vivement les mets empoisonnés, vous ne voudriez pas même goûter aux mets simplement suspects, votre choix se fixerait sur la nourriture saine et fortifiante. Et vous auriez raison.

Et maintenant, tenez-vous à la santé de votre âme ? Apportez une égale attention dans le choix de l'aliment intellectuel dont elle a besoin. Et comme la lecture est cet aliment, je ne vous comprendrais pas de lire sans discernement tout ce qui s'imprime. Parmi les livres, il en est qui sont bons, d'autres qui sont manifestement mauvais, d'autres qui sont suspects. Si le salut de votre âme est pour vous une question importante, vous vous interdirez la lecture des livres foncièrement mauvais et même, par mesure de prudence, des livres douteux.

Pourquoi ? J'en ai déjà donné quelques raisons dans un précédent entretien. Ce soir, je vous en présenterai d'autres qui sont encore plus graves et plus décisives.

## I

A lire de mauvais livres, j'ai dit qu'on perdait son temps, qu'on perdait parfois sa santé, qu'on perdait généralement le goût des choses sérieuses.

J'ajoute maintenant qu'on y perd la *piété*. La piété, c'est une douce inclination, un attrait pour la prière, pour les exercices religieux, pour la réception des sacrements, pour le service de Dieu, pour le culte de la sainte Vierge. Elle est l'ornement d'une jeune fille et un préservatif contre la contagion du monde.

Mais comment une lectrice de romans et de livres frivoles pourrait-elle rester pieuse ? Quand son imagination est peuplée de souvenirs mondains et que son cœur est obsédé par des impressions plus que légères, je ne lui donne pas un long temps pour se dégoûter de la prière, des offices de l'Eglise, des pratiques de la piété, de la fréquentation des sacrements. Son âme, habituée aux émotions violentes, n'apprécie plus les pures et calmes jouissances de la piété ; elle les trouve trop fades, trop insipides.

Sainte Thérèse, parvenue dès son enfance à un degré éminent de piété, sentit peu à peu diminuer sa ferveur. Surprise de ce changement, elle en chercha la cause et la trouva dans la lecture des romans dont elle faisait son occupation favorite.

Combien de personnes, hélas ! ont laissé leur piété s'évanouir entre les pages d'un mauvais livre ! Autrefois elles édifiaient la paroisse par leur assiduité à l'église, par la ferveur de leur prière, par leur dévotion envers la sainte Eucharistie. Depuis qu'une curiosité malsaine leur a fait ouvrir des livres légers, elles se sont retirées peu à peu, elles ont fini par abandonner toute pratique pieuse, elles sont tombées dans une mortelle in-

différence, et qui sait si elles reviendront à de meilleurs sentiments ?

## II

La piété ! on la perd dans de mauvaises lectures, mais on va jusqu'à perdre *les principes les plus élémentaires de la Religion*.

Des folliculaires sans foi, sans principes, glissent à chaque instant dans leurs écrits des erreurs grossières sur la religion, sur ses dogmes, sur sa morale, sur son culte, sur sa discipline, sur ses pratiques ; ils parlent avec une sacrilège irrévérence du pape, des évêques, des prêtres ; ils mêlent à leurs récits des diatribes contre tout ce qui touche au catholicisme.

On ne lit pas impunément de pareilles choses, et ce qui arrive, le voici. La foi s'obscurcit, la vérité se voile, le doute surgit dans les consciences ; on brûle ce qu'on a adoré, et on finit par l'apostasie. Voilà la conséquence des mauvaises lectures sur les *croyances*.

Sur les *mœurs* maintenant, la conséquence est encore plus terrible. Elles les pervertissent rapidement, elles les dépravent. Que voit-on, en effet, dans ces ouvrages ? Les idées du bien se confondent avec celles du mal. La vertu, quand on en parle, y est dépeinte sous des traits sombres et chagrins, qui la font mépriser ; le vice au contraire y est représenté sous des couleurs agréables, qui le déguisent et le font aimer. Ils disent que le devoir est un vain mot, le remords une terreur imaginaire ; ils appellent les plus déshonorantes turpitudes, des faiblesses bien pardonnables ; les créatures les plus abjectes, d'aimables pécheresses ; ils justifient ou ils excusent la vengeance, le parjure, les trahisons ; ils enguirlandent d'éloges les plus vils instincts. Pour eux, l'envie est une louable émulation ; l'ambition, la passion des grandes âmes ; la colère est un noble courroux, les représailles le plus saint des devoirs.

Je vous défie bien de lire toutes ces sottises, sans perdre les délicatesses de la conscience. Est-il possible de garder intacte sa vertu, intact son honneur, quand on les expose à de telles tentations ? Et s'il vous faut des témoignages non suspects, pour confirmer cette triste vérité, entendez Rousseau qui vous dit : « Jamais fille sage n'a lu de romans ; » d'où nous pouvons conclure que toute personne qui lit des romans a cessé d'être sage, ou est sur le point de ne plus l'être.

Pour résumer, voici ce que nous disent le bon sens, l'espérance et la foi.

Ils nous disent que les mauvaises lectures sont aussi pernicieuses à l'âme que le poison au corps.

Ils disent que la lecture des romans ôte au caractère sa gravité, à la vie son sérieux, au cœur sa pureté, à la volonté son énergie.

Ils disent que l'on apprend par les lectures coupables à connaître le mal sans horreur, à en parler sans pudeur, à le commettre sans remords.

Ils disent qu'on y perd ses croyances, son sens moral, sa conscience.

Ils disent que si les âmes perdues par de mauvaises lectures nous apparaissent tout à coup, nous serions effrayés de leur nombre.

C'est assez, je crois, pour former notre conviction, et nous décider à soustraire à nos regards, à éloigner de nos mains et à exclure de nos maisons tout livre mauvais, tout ouvrage dangereux.

Ainsi soit-il.

## ALLOCUTIONS AVANT LA CONFIRMATION

## II

## A L'ENTRÉE DE LA VIE

Mes chers enfants,

On raconte qu'un des plus grands héros de l'antiquité, parvenu à l'adolescence, eut un songe qui décida de son avenir. Devant lui, il voyait deux chemins. L'un était fleuri, orné comme un parterre ; mais au fond de cette magnifique avenue, son œil ne distinguait qu'une masse confuse, incohérente, de rochers, de forêts sauvages, où retentissaient des clameurs désespérées et comme des hurlements de bêtes féroces. L'autre paraissait d'abord hérissé de broussailles et de ronces : un sentier à peine frayé envahi par les épines ; ça et là, des précipices profonds, des ravins, des rochers à pic ; mais dans le lointain, une lumière pure, une terre enchantée, des mélodies célestes, dont les échos parvenaient jusqu'à lui et remplissaient son âme de force, d'espérance et d'ardeur.

Il n'hésita pas un instant et choisit cette seconde route : la voie virile, réservée aux braves, celle du péril, celle aussi de la gloire.

Vous voilà comme lui, mes chers enfants, placés à l'entrée de la vie, sur le seuil de l'avenir ; et c'est au moment où il faut choisir, parce qu'il faut marcher, que vous venez recevoir le sacrement de confirmation.

Qui êtes-vous, et qu'attendez-vous de cette heure solennelle ?

Vous êtes l'*innocence*, vous êtes l'*impuissance*, vous êtes l'*espérance*, et vous venez demander à l'Esprit-Saint de vous garder, puis de vous rendre forts et de vous faire porter les fruits de vertu que nous annoncent les fleurs de votre printemps.

## I

Vous êtes l'*innocence*, mes chers enfants.

Entendez cette parole sans orgueil. Elle ne signifie pas que vous n'avez pas péché. Les défauts, qui sont de tous les âges, n'épargnent pas le vôtre ; il y a dans l'enfance et dans la jeunesse tant de penchants dangereux, où l'inexpérience laisse si facilement glisser les âmes ! Vous ne savez pas volontiers obéir ; vous ne savez pas vous vaincre. Mais enfin, si parfois vous êtes coupables, vous n'êtes pas méchants ; si le mal vous attire et vous entraîne, vous aimez toujours le bien : vous sentez le prix d'un acte de vertu ; votre conscience se trouble quand vous avez



failli, votre front s'illumine d'un rayon de bonheur quand vous avez été plus forts que le caprice; vos désirs, sinon toujours vos efforts, se portent vers ce qui est bon, vers ce qui est honnête, vers ce qui est généreux et pur. En un mot, vous avez encore votre cœur d'enfant, simple, affectueux, épanoui, tressaillant à la pensée du bien, et si le péché vous a vaincus quelquefois, vous ne lui avez pas laissé le temps de s'emparer définitivement de vous. Vous vous êtes hâtés de vous arracher à son étreinte, pour reprendre de vraies et magnanimes résolutions.

Mais, prenez bien garde!

Vous êtes jeunes! A cette heure redoutable, tant d'ennemis sont conjurés contre la vertu d'un adolescent! Son imagination est si vive, son cœur si faible, sa chair si fragile! Satan et le monde trouvent une si infernale volupté à déshonorer une âme toute humide encore de l'onction de son baptême et de sa confirmation!

En vous voyant, il me souvient d'une grande scène. C'était à l'époque de la Révolution. Mirabeau évoquait devant l'Assemblée constituante le spectre de la banqueroute. Se penchant au bas de la tribune, il montrait d'un geste éloquent l'abîme qu'il semblait entrevoir, et il disait: « Elle est là! » et tous les auditeurs terrifiés se penchaient en avant, afin de voir comme lui.

Enfants, je vous montre aussi un abîme et je vous crie: « Elle est là, la banqueroute de votre vertu, de votre innocence, si vous ne demandez pas à l'Esprit-Saint de vous garder purs! »

## II

En effet, mes chers enfants, vous êtes l'impuissance. Ai-je besoin de vous la faire constater, cette impuissance? Que de fois ne l'avez-vous pas douloureusement sentie! Le courage manque à votre volonté. Rappelez-vous ces promesses faites chaque mois à votre père, mère, maître, aumônier, et oubliées le lendemain, et le fruit de vos quelques victoires perdu dans l'inattention d'un quart d'heure. Rappelez-vous encore vos conversions d'un jour. Vos bonnes résolutions n'ont souvent que l'éternité des roses. C'était bien fini pourtant: vous aviez juré, et vous étiez sincères, que tout désormais allait prendre une voie nouvelle. Qu'a-t-il fallu pour abattre ce vol plein d'ardeur? Rien, presque rien: l'inconstance de votre seule nature, l'attrait toujours flatteur du plaisir, le voisinage du mal. Et voilà une petite tête démontée, voilà tous les bons désirs envolés, tous les serments oubliés!

Enfants, vous êtes faibles, et vous avez besoin que l'Esprit-Saint vienne en vous pour vous éclairer, afin de vous soutenir.

Demandez-lui la force, pour accomplir les devoirs de la vie, pour ne sacrifier jamais la loi de Dieu à la passion et au caprice.

Demandez-lui la force contre les séductions du monde, cet habile enchanteur qui voudra vous persuader d'être infidèles à vos promesses, et de trahir votre foi et votre Dieu.

Demandez-lui la force, pour ne point vous laisser ébranler par les malheurs de la vie, par la critique et la malveillance des hommes; pour ne jamais abandonner votre liberté et votre indépendance, devant les railleries d'un mauvais plaisant ou les objections d'un sot.

Demandez-lui la force, pour marcher tout le long de la vie dans la fierté sereine de vos convictions, en vous rappelant qu'il n'y a pas de honte à croire les vérités qu'ont admises les plus grands génies, ni à pratiquer les devoirs qui ont fait les saints.

## III

Mes chers enfants, vous êtes l'espérance.

Une dame de la Cour, qui avait assisté au sacre de Louis XV, lui disait un jour: « Ah! sire, vous étiez beau comme l'espérance! »

Cette parole, je puis vous la redire, sur vos têtes couronnées, comme autrefois celle du roi de France, de jeunesse et d'avenir. Vous êtes beaux comme l'espérance! « O jeunesse, s'écriait saint Augustin, fleur de l'âge, *flos ætatis!* »

Oui, la jeunesse est la fleur de l'humanité, qui réjouit et charme les yeux, comme en ce moment les fleurs de nos jardins reposent et ravissent nos regards!

Vous dirais-je cependant que la vue d'une fleur m'inspire toujours je ne sais quelle tristesse, quelle crainte? Elle est venue à son heure, elle a brillé quelques jours sur sa tige charmante; mais elle ne durera pas longtemps, il faut qu'elle passe. Car, après tout, Dieu l'a créée non pas pour elle-même, mais pour le fruit qu'elle promet. Comment passera-t-elle? Hélas! je ne sais si jamais vous vous êtes promenés en juin, auprès d'une belle treille en fleurs. Quels parfums incomparablement doux! Mais que tout à coup souffle le vent du nord, que la pluie tombe glacée, et voilà les pauvres grappes naissantes, frileuses, qui souffrent. Approchez-vous et voyez: beaucoup de fleurs ont coulé, déjà lavées par l'eau mortelle, tuées par la bise. Les malheureux raisins n'ont pas pu passer fleurs.

Voilà, mes chers enfants, l'image trop fidèle de votre âge et de votre fragilité. Demandez à l'Esprit-Saint de vous préserver des grands dangers qui vont vous environner: de l'indifférence, ce vent glacial qui va souffler sur votre esprit; de toute cette tempête d'impiété, de préjugés, d'exemples coupables, qui pourraient tuer la foi en vous et anéantir les belles espérances de vertus que vous nous faites concevoir en ce moment.

Esprit de Dieu, principe de vie et de fécondité, vous qui répandez les semences de l'éternité dans le champ des âmes, venez en celles qui m'écoulent, pour les faire croître et les conduire au développement parfait! Ainsi soit-il.

---

*Imprimatur*: † SEBASTIANUS, Episcopus Lingonensis.

Le gérant: J. MAITRIER.

---

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT.

# L'Ami du Clergé Paroissial

## SOMMAIRE

**Pour la fête de l'Ascension.** — L'existence du ciel, 353.

**Les litanies de la sainte Vierge, Entretiens à des jeunes filles.** — XLIX. *Regina Apostolorum*, 354.

**Instructions pour le Premier Vendredi.** — IV. Second caractère de la dévotion au Sacré-Cœur : La réparation : 2<sup>e</sup> *Comment il faut réparer*, 359.

**Pour une première communion dans le Mois de mai.** — La Sainte Vierge modèle des premiers communians, 362.

**Courtes instructions pour la prière du soir.** — C. Les Pharisiens accusent Jésus de chasser les démons avec l'aide de Satan, 365.

**Allocutions avant la Confirmation.** — III. La force et le devoir, 367.

## POUR LA FÊTE DE L'ASCENSION

### L'EXISTENCE DU CIEL

*Aspicientes in cœlum...*

Ils étaient là, regardant du côté du ciel.

Mes frères,

C'étaient les Apôtres et les disciples, qui, groupés autour de Jésus-Christ leur Maître, dont ils venaient d'entendre les adieux, sur la montagne des Oliviers, le suivaient du regard, pendant que, prenant son essor, il montait triomphalement au ciel.

En cette belle solennité, nous sommes comme les Apôtres, nous regardons le ciel, *aspicientes in cœlum*. L'Ascension de Jésus-Christ nous est une invitation à le suivre par la pensée, à pénétrer avec lui dans le séjour de la félicité, à voir la place qui nous y est réservée, et à faire nos efforts pour mériter d'en prendre possession.

Effectivement, mes frères, cette fête que nous célébrons entr'ouvre le ciel au dessus de nos têtes et nous met au cœur l'espérance d'y parvenir.

Saint Paul à qui il avait été donné de voir, dans une minute de ravissement, les splendeurs du ciel, se déclarait impuissant à les décrire. « Non, disait-il, l'œil de l'homme n'a rien vu, son oreille n'a rien entendu, son cœur n'a rien soupçonné de la félicité que Dieu prépare à ses élus. »

Après de telles paroles, qui ne serait désireux d'aller au ciel ? Nommer le ciel, c'est nommer le bonheur, le bonheur sans mélange, le bonheur sans fin, le bonheur parfait, et il n'est personne qui n'y aspire. On a de la peine à admettre l'existence de l'enfer, mais on est tout disposé à admettre l'existence du ciel. Nous en parlons, et on nous écoute avec plaisir ; les chrétiens sérieux ne doutent pas de cette vérité ; les autres, loin de la contester, voudraient en avoir la certitude...

« Ah ! si c'était vrai, disent-ils, si le bonheur qu'on nous promet de l'autre côté de cette vie était assuré ! »

Eh bien ! oui, mes frères, c'est vrai, absolument vrai. Le ciel est une réalité ; il existe, et je vous en donnerai la preuve. Ce sera la matière de cette instruction.

J'allais réclamer votre pieuse et sympathique attention ; mais à quoi bon ? puisque vous ne me la refusez jamais !

### I

Où chercherons-nous les preuves de l'existence du ciel ? Les preuves ? Mais on en trouve partout : elles sont dans les révélations que Dieu a faites avant Jésus-Christ ; elles sont dans les pages de l'Evangile ; elles sont dans les épîtres des Apôtres ; elles sont dans les écrits des Pères et des Docteurs de l'Eglise ; elles sont dans les croyances et les traditions de tous les peuples anciens et modernes, barbares et civilisés ; elles sont dans les cœurs des sages et des philosophes du Paganisme, qui nous parlent de l'Olympe, de l'Empyrée, des Champs Elysées, lieux fortunés où étaient admis les héros, les conquérants, tous ceux qui avaient marqué leur passage sur terre par des actions d'éclat.

Je ne veux pas perdre mon temps et abuser de votre attention par une longue nomenclature de textes.

Sur ce point, comme sur tous les autres, du reste, je ne connais rien de plus clair, de plus péremptoire, de plus concluant que la parole, que le témoignage de Jésus-Christ dans l'Evangile.

Vous voulez savoir si après les tribulations, les épreuves, les larmes, les déceptions de cette vie, il est permis — si toutefois on s'en rend digne — de compter sur des compensations dans l'autre vie ; vous voulez savoir si le repos viendra après le travail, si le bonheur succèdera à l'infortune ; vous voulez savoir si la vertu sera glorifiée, si le bien sera récompensé, si, en un mot, le ciel existe ?

Eh bien ! ouvrons l'Evangile. Le premier discours que Jésus-Christ adresse à la foule, sur une montagne de la Judée, est l'affirmation solennelle de cette vérité. Qu'est-ce en effet que ce royaume qu'il promet aux pauvres, aux persécutés, aux cœurs purs, aux amis de la paix et de la justice ? C'est le royaume des cieux. Quel est le bonheur qu'il leur réserve ? C'est le bonheur du ciel.

Et que dit-il à ses Apôtres, au moment de la séparation définitive ? « Je vous quitte et je m'en vais vous préparer une place. » Une place ! et où donc, ô Jésus ? « Dans la maison de mon Père, afin que vous soyez vous-mêmes là où je suis : *ut ubi sum ego et vos sitis*. » La maison du Père, mais c'est le ciel, patrie de lumière, glorieux séjour des enfants de Dieu.

« Au jour du jugement, dit encore Jésus-Christ, Dieu séparera les bons des méchants. Les méchants, il les maudira et les refoulera dans les



sombres abîmes ; les bons, il les placera à sa droite et leur dira : Venez posséder le royaume qui vous a été préparé. »

Quand je vous apporterais d'autres textes, d'autres témoignages, ils ne feraient que confirmer la vérité si nettement exprimée par Jésus-Christ. Le ciel existe vraiment. Ce n'est pas un rêve de l'imagination, ce n'est pas une légende, ce n'est pas une hypothèse, c'est une réalité. Je m'en rapporte à Jésus-Christ, qui n'est pas venu en ce monde pour nous tromper, et je dis avec confiance, je répète avec l'Eglise, avec les chrétiens de tous les pays et de tous les temps, le dernier article du Symbole : « J'attends la vie du siècle futur, je crois à la vie éternelle. *Credo vitam æternam.* »

## II

J'y crois non seulement sur la parole de Jésus-Christ qui ne ment pas ; j'y crois encore parce que, en interrogeant ma nature intime, en recherchant ses aspirations, je me sens créé pour jouir d'un bonheur que je ne rencontre pas ici-bas.

Le bonheur ! Quand on prononce ce mot magique, il y a quelque chose en nous qui vibre, qui se dilate, qui y répond comme l'écho répond à la voix. Le bonheur, le bonheur complet et durable, est le but suprême, l'objet de toutes nos espérances.

1. Mais ce bonheur que nous rêvons, le rencontrons-nous en cette vie ? — Je l'ai dit : c'est un bonheur *complet* que nous souhaitons ; un bonheur partiel ne nous satisfait pas.

Eh bien ! admettons que nous ayons ici-bas quelques gouttes de bonheur ; il est certain que nous n'en avons pas, que nous n'en aurons jamais la plénitude.

Lacordaire disait : « De tous les mots qui puissent sortir de la bouche de l'homme, le plus insensé serait celui-ci : Je suis heureux, pleinement heureux ! »

Pour être pleinement heureux, il faudrait pouvoir dire : « Je ne désire plus rien. » L'homme est doué de cette faculté que nous appelons le désir ; et cette faculté est si puissante et pousse si loin son ambition que jamais elle ne dit : « C'est assez ! » Après un désir il en vient un autre, après celui-ci un troisième, un quatrième ; les désirs se succèdent en nous comme la vague à la vague dans l'Océan.

Où est-il, celui qui pourrait sincèrement affirmer, la main sur la conscience : « J'ai tout ce qu'il me faut, tout ce que je veux, tout ce que je désire ? » Y a-t-il un seul homme qui puisse dire cela ?

Mes frères, le bonheur ne nous est assuré ici-bas qu'à petite dose, tout juste pour que nous ne prenions pas la vie en dégoût et pour que nous en supportions patiemment les épreuves. Il nous manque toujours quelque chose. L'un a de la fortune, mais il n'a pas de santé ; l'autre a de la santé, mais il est pauvre ; celui-ci est pourvu d'une belle situation, mais il n'a pas de talent pour la faire valoir ; celui-là a des enfants qui

tout d'abord lui promettaient un tranquille avenir, mais ces enfants abreuvent sa vieillesse d'amertume ; tel paraît heureux quand il est en société, qui pleure quand il est rentré dans son foyer. Et lorsque, d'autre part, on entend les plaintes, les gémissements, les lamentations qui s'élèvent de tous côtés, on est bien obligé d'avouer que le bonheur parfait n'existe pas en ce monde.

2. Il n'y a pas non plus de bonheur assuré, de bonheur *durable*. Vous êtes jeune, vous êtes brillant de santé, vous avez une belle position, et vous me dites : « Je suis heureux ! » Le direz-vous dans dix ans ? Et si vous le dites, attendons encore dix ans. A quarante ans, on a passé par bien des vicissitudes, on a fait l'expérience de la vie, on est désabusé. « Quarante ans, dit un célèbre orateur, c'est le dernier coup de la cloche des illusions. » Parvenu à cet âge, je doute fort que vous puissiez m'affirmer que vous n'avez eu ni ennui, ni revers, ni inquiétude, ni chagrin.

Vous voyez donc que le bonheur n'est point continu ici-bas, qu'il n'est pas stable. Et cependant, mes frères, nous avons tous l'idée, le désir d'un bonheur sans mélange, sans fin, d'un bonheur parfait, qui dure toujours... Or c'est Dieu qui a mis en nous cette aspiration, et il n'a pu l'y mettre sans vouloir qu'elle fût comblée. Elle n'est point satisfaite ici-bas ; il faut donc qu'elle le soit ailleurs, et je conclus à l'existence du ciel où Dieu réalisera nos vœux et apaisera cette soif inextinguible de bonheur qui tourmente l'humanité.

Le ciel existe, mes frères, et j'ai voulu affirmer dans vos cœurs cette vérité, si facile à croire et si encourageante ; mais n'oubliez pas que le ciel est une récompense, qu'on n'obtiendra pas sans effort.

« Le royaume des cieux, dit l'Evangile, souffre violence, *regnum cælorum vim patitur*. Il n'appartiendra qu'à ceux qui en feront la conquête, qui le raviront. » Et pour le ravir, il faut faire le bien, éviter le mal, obéir aux lois de Dieu et de l'Eglise, se tenir toujours au chemin du devoir, de la vertu, de l'honneur chrétien. C'est à cette condition que nous mériterons de parvenir un jour dans ce pays de lumière et de gloire, où Dieu réserve à ses élus un bonheur complet, qui durera autant que l'éternité. Ainsi soit-il.

## LES LITANIES DE LA SAINTE VIERGE

Entretiens à des jeunes filles

### XLIX

REGINA APOSTOLORUM

Enfin, elle a paru, celle que les Patriarches ont désiré voir, et que les Prophètes ont annoncée, dépeinte, après l'avoir contemplée dans l'auréole où Dieu la leur avait montrée. L'ange Gabriel l'a

saluée « pleine de grâce » ; elle a vécu parmi les hommes avec son Fils, mais elle a voulu demeurer à l'écart, dans un rôle modeste, s'effaçant pour laisser en quelque sorte toute la place à Jésus. A peine si de temps à autre une parole du Sauveur la met en un léger relief, éclaire d'une lumière calme son visage qui ravit les disciples ; elle rentre aussitôt dans l'ombre où elle se complait, où Dieu la veut d'ailleurs en attendant qu'elle devienne l'éducatrice et l'inspiratrice des Apôtres.

C'est alors qu'ils la vénéreront comme leur mère et leur reine ; au *Cénacle* et après la *Pentecôte*, surtout le jour de son *Assomption*.

Il en est qui trouvent étrange qu'elle ne soit pas là au tombeau de Jésus, témoin de sa résurrection. — Pourquoi y serait-elle ? Ceux que nous y voyons sont tous faibles, indécis, déroutés, plusieurs déplorablement incroyants. Que de fois le Sauveur a annoncé qu'il ressusciterait le troisième jour ! Tous semblent avoir oublié cet engagement : aussi personne ne se rend au jardin de Joseph d'Arimathie dans l'espoir de trouver le sépulcre vide. Les saintes Femmes y viennent, mais c'est pour embaumer le Maître, tant elles croient qu'il est mort, et définitivement mort. Quand Madeleine voit la pierre renversée, la pensée ne lui vient pas qu'il soit ressuscité : elle court chez Simon Pierre, chez Jean le bien-aimé, et s'écrie : « Ils ont enlevé le Maître du sépulcre, et nous ne savons où ils l'ont mis. » (Jean, xx, 2). Quand elle revient et qu'elle aperçoit deux anges en vêtements blancs dans le tombeau, l'un à la tête, l'autre aux pieds, et qu'ils lui disent : « Femme, pourquoi pleures-tu ? » elle leur fait la même réponse : « C'est qu'ils ont enlevé mon Maître, et je ne sais où ils l'ont mis. » (*Ibid.*, 13). Et c'était Madeleine, dont l'amour cependant devait avoir des intuitions supérieures !

Sauf Jean, qui accourt plus vite que Pierre parce qu'il est plus jeune, et qui après avoir tout regardé avec soin, croit enfin, *credidit*, les autres demeurent incrédules comme saint Thomas, et à leur dernière entrevue, le Sauveur « leur reproche leur incrédulité et leur dureté de cœur. » (Marc, xvi, 14).

La place de Marie n'était donc point parmi eux. Elle savait, elle croyait, et c'est sans doute en pensant à elle que son Fils disait à Thomas : « Bienheureux ceux qui n'ont pas vu et qui ont cru. » (Jean, xx, 29). C'était presque la parole de sainte Elisabeth au jour de la Visitation : « Vous êtes bienheureuse, parce que vous avez cru !... » (Luc, i, 45).

De même à l'Ascension, les Apôtres ne l'eussent pas comprise : toute leur attention était concentrée sur le bon Maître qui s'entretenait avec eux pour la dernière fois, tous les regards fixés sur son corps glorifié qui s'élevait au ciel.

Mais quand il a disparu derrière un nuage, et que les anges leur disent : « Pourquoi regardez-vous en haut ? Il est auprès du Père, et il reviendra un jour par le même chemin », ils se prennent

à réfléchir à la réalité qui s'impose. Oui, il reviendra, mais avant ce temps, quels travaux leur incombent ! Ils se sentent orphelins, et leur cœur les porte vers Marie, leur mère ; faibles, irrésolus, et ils songent à leur reine. Ils redescendent de la montagne des Oliviers, puis ils remontent sur le mont Sion, au Cénacle, à côté d'elle.

C'est alors que commence sa mission auprès d'eux.

## I

Une chose qui vous frappe quand vous lisez l'Evangile, c'est à quel point les Apôtres étaient fermés à l'enseignement de Jésus-Christ, bornés et sots. Le mot est du Sauveur lui-même lorsqu'il dit aux disciples d'Emmaüs : « O sots que vous êtes, *o stulti*, ô cœurs lents à croire ce qu'ont dit les Prophètes ! » Plusieurs fois d'ailleurs il s'est plaint d'eux en termes moins énergiques. Lorsqu'il s'était appliqué à leur faire comprendre une vérité doctrinale, tout à coup il se heurtait à une réflexion, à une question étrange, comme celle de Philippe : « Seigneur, montrez-nous le Père, et cela nous suffit ! » C'est comme s'il avait demandé : « Montrez-nous notre âme ! »

1. Que de patience il dut apporter à les instruire ! Car il ne voulut point procéder par miracle, mais leur apprendre les vérités divines comme nous les apprenons aux enfants, lentement, au prix d'un labeur d'autant plus intense qu'il les avait choisis dans une condition plus humble. C'était aussi pour que ceux qui instruisent le peuple ne fussent pas tentés de se décourager pour le peu de résultats qu'ils obtiennent, par les idées terre à terre de leurs auditeurs, par leur esprit sans essor, comme rivé à la matière.

Ce qu'ils saisissaient le moins, c'était le mystère de l'Incarnation. On peut même assurer qu'ils ne le saisissaient pas du tout. De temps à autre ils avaient, comme Pierre, comme Nathanaël, comme sainte Marthe, des intuitions de la divinité de Jésus, alors ils s'écriaient : « Vous êtes le Christ fils de Dieu ! » Puis ils retombaient dans leurs incertitudes, que le Maître ne cherchait même point à dissiper parce que leur intelligence se fût cabrée devant des enseignements plus précis. C'est ainsi qu'en descendant du Thabor, il dit à ses trois Apôtres : « Ne parlez à personne de ce que vous avez vu, jusqu'à ce que le Fils de l'homme soit ressuscité d'entre les morts. » Pourquoi ? Lui-même l'a déclaré dans son entretien intime avec eux à la Cène : « J'ai beaucoup d'autres choses à vous dire, mais vous ne pouvez pas les porter maintenant, *non potestis portare modo*. »

En un mot, l'éducation surnaturelle des Apôtres suivit en quelque sorte son cours naturel ; l'admirable Maître leur dosait la doctrine, procédant par ordre, du connu à l'inconnu, redoutant de les scandaliser, ou de les éblouir par trop de lumière.

Or, quelques années après la mort du Sauveur, nous voyons d'après les premiers Evangiles et les premières Epîtres, que les chrétiens comprenaient



fort bien toutes ces choses qui leur étaient cachées, et particulièrement ce qui concernait l'Incarnation du Fils de Dieu. Comment s'était opéré ce changement incroyable ?

Comment ? Par l'entremise de Marie.

Les détails célestes de l'Annonciation, qui sans elle pouvait les connaître ? Elle était seule avec l'Ange. Seule elle avait entendu et prononcé ces paroles qui firent tressaillir le ciel et changèrent la face de la terre. Le secret ne lui avait pas été imposé, mais nous savons qu'elle ne parlait qu'à bon escient. Elle réfléchissait beaucoup, elle confiait à sa puissante mémoire, elle repassait dans son cœur tous ces détails, toutes ces questions, toutes ces réponses sublimes du ciel et de la terre. Elle les conserva pendant plus de trente ans, avec une telle discrétion qu'elle ne les confia pas même à saint Joseph. C'est un ange, en effet, qui révèle sa maternité divine au patriarche tourmenté d'angoisses, telles qu'il pensa en mourir ; c'est le Saint-Esprit qui l'annonce à sainte Elisabeth. De là cette exclamation qui dut troubler vivement Marie d'abord : « D'où me vient que la Mère de mon Dieu daigne me visiter ? » Trouble passager qui se termina dans le sublime cantique d'allégresse du *Magnificat*.

Les Apôtres ignoraient tout cela. Jésus ne le leur avait point raconté, parce qu'ils n'auraient pas compris ; il laissait ce soin à sa Mère, le jour où, placée à la tête de la communauté chrétienne, elle achevait son œuvre et donnerait la dernière forme à leur éducation.

Au Cénacle, pour la première fois elle ouvre son cœur qu'elle avait rempli de tant de choses, *confers in corde suo*. Lors de la visite de l'ange, elle coopère avec le Saint-Esprit à l'accomplissement de l'Incarnation : ici elle continue à coopérer avec lui à l'entreprise surnaturelle de l'éducation des Apôtres. Elle leur parle, elle leur raconte les merveilles cachées jusque-là ; elle est, dit saint Ildefonse, « l'Evangile de Dieu, celle dont le Dieu enfant a reçu la direction <sup>1</sup>. » L'Esprit-Saint l'aide, les transforme, les illumine, leur rappelle et leur explique tout ce que Jésus leur a dit et qu'ils n'entendaient pas.

C'est la pensée de saint Anselme : « Quoique le Saint-Esprit soit descendu sur les Apôtres, dit-il, plusieurs grands mystères leur furent incomparablement révélés par Marie <sup>2</sup>. » Pourquoi, en effet, Dieu aurait-il fait des miracles nouveaux pour leur apprendre les vérités qu'ils ignoraient ou qu'ils n'avaient point saisies ? Marie était là : il leur suffisait de la consulter. Ils n'eurent même pas besoin de lui rien demander : elle parlait d'elle-même. Elle si humble, si modeste, si timide peut-être, devenait pleine d'assurance, sa parole se faisait embrasée, apostolique, quand elle redisait les choses qui devaient faire aimer son Fils,

et, par la foi en Jésus, sauver les âmes. Elle apparaissait au milieu d'eux comme un témoin qui disait : « J'ai vu ! » Tous alors l'entouraient, au Cénacle par exemple, l'écoutaient sans rien perdre des trésors qui s'échappaient de son cœur, lequel fut le premier Evangile, et les âmes croyaient, et les esprits voyaient. « Votre voix, ô Marie, s'écrie Rupert, était pour les Apôtres la voix même de l'Esprit-Saint. Toute lumière dont ils avaient besoin, tout témoignage nécessaire pour affermir les dons qu'ils avaient reçus du même Esprit-Saint, ils les recueillirent de votre bouche religieuse <sup>1</sup>. »

2. Elle est donc chargée de les instruire, elle remplace le miracle par son intervention toute naturelle, et avec quel charme ils devaient l'écouter ! Ils sont des témoins, et ils recherchent avant tout des témoignages authentiques. Lorsqu'ils choisissent un successeur à Judas le prévaricateur et traître, ils s'enquièrent surtout de trouver un homme qui ait suivi le Sauveur « depuis le baptême de Jean jusqu'au jour où il est monté au ciel, » et qui soit avec eux « le témoin de sa résurrection. » L'autorité du témoignage était alors pour eux l'argument le plus persuasif. Que répondre en effet à un honnête homme qui vous dit : « J'étais là, j'ai vu de mes yeux » ? Or quel témoin plus autorisé, plus auguste que Marie, qui avait suivi Jésus constamment, sans le perdre de vue jamais, sauf pendant les trois jours de sa douloureuse absence ?

Mais cet épisode même, comme celui de l'Annonciation, qui l'eût révélé aux évangélistes ? Ceux-ci, en effet, n'ont pas appris directement du Saint-Esprit tous les faits qu'ils racontent, ils les ont recueillis de la bouche des disciples, ou puisés dans leurs propres souvenirs, et saint Luc nous raconte qu'il s'est « enquis avec soin », avant d'en faire « un récit suivi », de toute l'histoire des choses accomplies par le Sauveur. L'Esprit-Saint dirigeait sa plume et sa pensée, tout en laissant une grande part au labeur humain. Avant donc d'écrire, il est certain qu'il consulta la sainte Vierge, puisqu'elle seule pouvait le renseigner sur la visite de l'ange comme sur le voyage « à travers les montagnes » pour aller assister Elisabeth. Comment aurait-il connu le *Magnificat*, si Marie ne lui en avait donné la trame et peut-être les mots mêmes, rigoureusement exacts, dans une sorte de dictée nécessaire ? Les deux premiers chapitres de son Evangile paraissent avoir été composés de cette manière, et il ne serait point téméraire d'affirmer que Marie elle-même en fut l'auteur.

Et comment expliquer le langage incomparablement élevé de saint Jean, son coup d'œil d'aigle qui pénètre jusqu'au sein du Verbe, ses lumineux développements sur les mystères les plus célestes, sinon par ses rapports habituels avec celle qui

<sup>1</sup> Evangelistam Dei sub cuius disciplina infans versatur. (S. Ildef., Serm. de Assumpt.).

<sup>2</sup> Plura tamen incomparabiliter per Mariam revelabantur, (De Excell. Virg.).

<sup>1</sup> Vox tua, o Maria, fuit Apostolis vox Spiritus Sancti ; quidquid supplementi opus erat vel testimonii, ad confirmandos sensus quos acceperant ab eodem Spiritu, ex religioso tuo ore perceperunt. (Lib. I In Cantic.).

était, dit saint Ambroise, le temple même, le sanctuaire où ces mystères divins s'étaient accomplis ?<sup>1</sup>

Elle est donc l'éducatrice des Apôtres, la lumière des Evangélistes, elle est au milieu du Cénacle la voix de l'Esprit-Saint, et par là-même la Reine vénérée de tous. Elle commande avec la douceur d'autorité qui lui appartient, et elle est obéie. Nous sommes étonnés de leur transformation soudaine. Jusque-là nous les avons vus faibles, hésitants, lâches même ; elles les a relevés, fortifiés, rendus presque des héros. Comment s'est opéré ce prodige ? Par la confiance qu'elle leur inspire. Un pieux auteur prétend que saint Pierre, après son triple reniement, se rendit auprès d'elle pour lui raconter sa faute et obtenir le pardon. Nul doute alors qu'il n'ait été accueilli avec tendresse et que les prières de Marie ne lui aient obtenu des grâces efficaces de miséricorde d'abord, puis de force et de générosité. Elle savait encourager.

Non seulement ils sont fortifiés, mais, chose plus admirable, ils sont unis. Ils pensent de même, ils croient, ils prient ensemble, ils ont le même esprit, *unanimitèr*. Plus de ces disputes qui contristaient le cœur du Sauveur, où ils se querelaient constamment pour savoir qui d'entre eux était le plus grand, occuperait la meilleure place dans le royaume futur, ou dans le ciel. La parole de Marie les a changés, affermis, et surtout rendus humbles.

3. Aussi bien a-t-elle reçu une grâce particulière pour les toucher. Du haut de la croix, Jésus lui a recommandé Jean comme son fils ; Jean, c'est-à-dire tous les hommes, mais surtout les Apôtres, les premiers avec qui elle serait en contact. Pour accomplir sa nouvelle mission, elle a été investie de grâces toutes maternelles, et vous savez si une mère trouve des paroles douces, insinuantes, persuasives ! Qu'étaient donc celles de Marie, la mère par excellence ! Le lait et le miel coulaient de ses lèvres, aucune douleur qu'elle ne sût calmer, aucune plaie qu'elle ne s'entendît à panser si délicatement qu'elle rendait la douleur et les plaies bienfaisantes.

Bientôt la persécution éclate, les Apôtres sont traduits devant le sanhédrin et flagellés ; ils s'en retournent pleins de joie, auprès d'elle, heureux d'avoir subi des tourments et des injures pour le nom de Jésus. Puis saint Etienne est lapidé ; Saul envahit, comme un lion avide de carnage, l'Eglise du Christ ; saint Jacques est tué par l'ordre d'Hérode, Pierre jeté en prison, tous les malheurs fondent à la fois sur la jeune Eglise, l'ouragan se déchaîne sur l'arbre dont les racines sont encore à fleur de terre ; mais ne craignons point, Marie est là qui veille, qui prie, qui ouvre à saint Etienne la porte radieuse du ciel où il voit, dans une extase délicieuse, Jésus qui lui tend les bras ; qui ramène à la vérité, à force de supplications, Saul,

« ce loup rapace » de Benjamin, qui se change en agneau et devient le vase d'élection de Jésus, l'apôtre destiné à porter l'Evangile parmi les Gentils, devant les princes et les rois. Marie priante, Marie consolatrice soutient l'Eglise et reconforte les Apôtres qui, à chaque voyage nouveau à Jérusalem, viennent réchauffer leur zèle à la flamme de sa maternelle charité et lui rendre leurs hommages comme des sujets à leur reine.

Il leur suffit d'ailleurs de la voir, car ses exemples sont plus puissants encore que ses paroles. Elle est, dit excellemment saint Ambroise, « la règle vivante, le modèle de la vertu, l'image fidèle de la probité. » Et nous savons, par saint Denys l'Aréopagite et par saint Ignace d'Antioche, quelle vénération affectueuse elle inspirait à tous ceux qui avaient la joie de l'approcher. Ne soyons point toutefois trop jaloux d'eux : elle les a éclairés, soutenus, consolés, mais qui de nous n'a cent fois dans sa vie senti sa présence réelle, entendu ses encouragements, peut-être ses reproches, joui de lui dire en la regardant, au fond de son sanctuaire, qui nous sourit, les mains tendues : « Vous êtes ma mère, et je suis votre enfant ! »

## II

Le jour vint cependant où les Apôtres durent dire adieu sur cette terre à leur Reine qui allait au ciel prendre possession de sa royauté universelle. Si l'on en croit saint André de Crète, elle était âgée de soixante-douze ans. Vous connaissez la tradition rapportée par saint Jean Damascène. Les Apôtres accoururent des extrémités de la terre, avertis miraculeusement. Comme ils procédaient à ses funérailles et la déposaient, à Gethsémani, au tombeau de ses pères, ils entendirent des mélodies angéliques qui se prolongèrent trois jours durant. Or Thomas, par une permission divine, n'avait pu assister comme les autres Apôtres à la mort de Marie ; il supplia qu'on ouvrit le tombeau afin qu'il pût contempler une dernière fois son corps virginal. Comme il avait touché les plaies de Jésus et, par son incrédulité, présenté aux siècles à venir un argument décisif en faveur de la résurrection de Jésus, il sera l'instrument de Dieu pour établir la résurrection et l'Assomption de Marie.

1. Le tombeau est ouvert, mais le corps n'y est plus. Il ne reste que les linéals qui exhalent un parfum délicieux<sup>1</sup>.

Quel étonnement, mais quelle joie pour les Apôtres ! Pendant ces trois jours ils n'ont pas quitté le saint tombeau, personne donc n'a pu soustraire les restes sacrés de Marie, — personne, sauf les anges qui les ont transportés au ciel. Ils comprennent aussitôt la haute convenance de ce miracle. Comment le corps immaculé qui avait donné le jour au Fils de Dieu aurait-il pu connaître le ver du sépulchre, cette incorruptible virginité la corruption du tombeau ? Jésus était ressuscité, Marie devait ressusciter et s'élever au ciel en

<sup>1</sup> Mirum non est præ cæteris Joannem locutum esse mysteria divina, cui præsto erat aula cœlestium sacramentorum. (S. Ambr., *Lib. de Inst. Virg.*, cap. vii).

<sup>1</sup> S. Jean Damascène, Homil. 2 in Dormitione B. M. V.



corps et en âme. Sa vie n'avait ressemblé en rien à notre vie, sa mort non plus ne pouvait subir les humiliations de notre mort. En cela, Jésus agissait avec la souveraine délicatesse du plus puissant et du plus aimant des fils.

L'Evangile n'en dit rien ; mais « nous ne pouvons nous empêcher de faire remarquer cette preuve morale de la parfaite véracité du fait de l'Assomption, que, si c'eût été une invention, l'on n'aurait pas manqué de rendre dans l'Ecriture les Apôtres témoins du miracle même de l'Assomption, comme ils l'avaient été de celui de l'Ascension <sup>1</sup>. » La narration faite comme incidemment par saint Denys l'Aréopagite est peut-être plus exacte que celle de saint Jean Damascène. Il nous montre autour du tombeau de Marie, non pas les douze Apôtres, mais « Jacques, frère du Seigneur, évêque de Jérusalem, » et « Pierre, chef suprême et maître souverain des théologiens, » qui se trouvait sans doute de passage dans la cité. « Alors il parut convenable, poursuit-il, que tous les pontifes, chacun à sa manière, célébrassent la toute-puissante bonté du Dieu qui avait revêtu notre humaine infirmité. Hiérophane, vous vous en souvenez, les surpassa tous par ses louanges : ravi, hors de lui-même et vivement ému, il nous dit des choses admirables <sup>2</sup>. » Mais quelle que soit l'authenticité de ces récits, il n'en reste pas moins indéniable que le corps de Marie a disparu et que l'Eglise a toujours cru qu'il a été transporté au ciel par les anges. Elle n'a même point défini ce dogme, tant il demeure inattaquable et profondément gravé dans le cœur des fidèles <sup>3</sup>.

2. Ce fut avec une indicible tristesse toutefois que les Apôtres se virent privés de la présence, des paroles, des exemples de leur mère. Ils lui devaient tant ! Au Concile d'Ephèse, saint Cyrille d'Alexandrie fit acclamer par les Pères cette parole : « Salut, ô Marie, mère de Dieu ! C'est par votre entremise que le Seigneur a élu le glorieux collègue des Apôtres ! » Ainsi c'est à elle qu'ils auraient dû même leur vocation. Mais certains qu'elle est au ciel, où elle demeure leur reine puissante, ils se prennent à l'invoquer aussitôt et, pour attester leur foi dans sa sainteté et dans son efficace protection, ils placent son nom béni dans les prières liturgiques de la messe.

La liturgie de saint Jacques, premier évêque de Jérusalem, fait quatre fois mention d'elle. Rien n'est touchant comme ses louanges placées alternativement sur les lèvres du prêtre et sur celles du peuple. C'est le charme des liturgies orientales que le prêtre et les assistants sont en communion constante, se parlent sans cesse, se répondent,

s'affermissent ensemble à haute voix dans la foi, si bien que, malgré la longueur des cérémonies, l'ennui n'envahit jamais l'assemblée, parce qu'elle prend une part ininterrompue au mystère du sacrifice.

Ainsi, au *Memento*, le peuple récite à voix basse : « Je vous salue, Marie, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre les femmes, et béni est le fruit de votre sein : vous avez enfanté le Sauveur de nos âmes. » Puis, après un silence, le prêtre chante : « Célébrons la mémoire de la suréminente, très sainte, immaculée, bénie au dessus de toutes, Notre-Dame pleine de gloire, mère de Dieu et toujours Vierge, Marie. » Et les chœurs répondent : « Il est juste que nous vous proclamions véritablement bienheureuse, à toujours bienheureuse, ô mère de Dieu, véritablement immaculée et mère de notre Dieu, plus digne d'honneur que les Chérubins, plus brillante de gloire que les Séraphins, vous qui avez conçu dans la pureté le Verbe de Dieu. Nous vous glorifions de tout notre cœur, ô mère de Dieu ! » <sup>4</sup>

C'est l'écho des louanges qui retentissaient autour de la couche funèbre et glorieuse de Marie. Il semble que saint Jacques les ait recueillies pour les insérer dans sa pieuse liturgie. Saint Marc, dans la sienne, reproduit presque les mêmes termes ; et saint Pierre, dans sa « Messe apostolique, » célèbre aussi deux fois la « Vierge sainte, immaculée, glorieuse, mère de Jésus-Christ, le Seigneur Dieu, Sauveur des hommes. »

Les Apôtres exhalent ainsi leur foi et leur reconnaissance par des invocations embrasées qui jaillissent du plus profond de leur cœur. Convaincus qu'ils ne sauraient en trop faire pour leur bienfaitrice et leur reine, ils veulent que son nom soit prononcé jusqu'à la fin des siècles avec amour par toutes les bouches des prêtres et des fidèles.

Les temps ont beau être troublés au point que Léon XIII a caractérisé notre époque par ces mots intraduisibles : *in turbulentissimis Ecclesiae temporibus*, la race des apôtres n'est pas éteinte. Les persécutions ressemblent au couteau qui taille la vigne pour en faire jaillir la sève ; attendons-nous au contraire à une efflorescence nouvelle de vocations apostoliques. Jésus dira à l'élite qu'il prépare : « *Ite, mitto vos*, allez, je vous envoie comme des agneaux parmi les loups. » Et ils iront, sur sa parole, heureux surtout et joyeux s'ils ont eu le privilège de souffrir quelque chose pour son nom, l'exil, la proscription, la calomnie ou la prison. C'est ainsi que l'Eglise a commencé. Née du côté percé du Christ, la prison a été comme la serre où elle a pris racine. Ils iront au nom de l'Eglise, au nom de la France, conquérir de nouveaux peuples d'âmes, et ils partiront en chantant : « Reine des apôtres, priez pour nous ! »

<sup>1</sup> Auguste Nicolas, *La Vierge Marie et le plan divin*, t. II, p. 504.

<sup>2</sup> *De nominibus divinis*, I, 3.

<sup>3</sup> S. Grégoire de Tours est un des témoins de cette croyance admise et il raconte ainsi l'Assomption de la sainte Vierge : « Et ecce iterum adstitit Apostolis Dominus, susceptumque corpus sanctum in nube deferri jussit in paradysum, ubi nunc resumpta anima, cum electis ejus exultans, æternitatis bonis, nullo occasuris fine, perfruitur. » (*Glor. marty.*, I, 4).

<sup>4</sup> *Histoire de la sainte Vierge*, par l'abbé Lecanu, p. 312.

## INSTRUCTIONS POUR LE PREMIER VENDREDI DU MOIS

### IV

SECOND CARACTÈRE DE LA DÉVOTION AU SACRÉ-  
CŒUR : LA RÉPARATION

#### 2<sup>o</sup> Comment il faut réparer

*Sustinui qui simul constri-  
retur et non fuit ; et qui consola-  
retur, et non inveni.*

J'ai attendu que quelqu'un s'attris-  
tât avec moi, et nul ne l'a fait ; j'ai  
attendu que quelqu'un me consolât,  
mais je n'ai trouvé personne.

(Ps., Lxviii, 21).

Mes frères,

C'est à Jésus-Christ que conviennent ces paroles prophétiques. Que le Psalmiste soit le saint roi David ou un fils d'Israël attristé par la captivité de Babylone, il représente le Christ persécuté et opprimé par ses ennemis ; les apôtres eux-mêmes en témoignent. C'est Jésus-Christ, au cours de sa Passion et sur la croix, qui nous dit par la bouche de l'écrivain sacré : « J'ai attendu que quelqu'un s'attristât avec moi, mais nul ne l'a fait ; j'ai attendu que quelqu'un me consolât, mais je n'ai trouvé personne. » En douterions-nous, qu'il suffirait pour nous en convaincre de poursuivre la lecture du Psaume : « Au contraire, ils m'ont donné du fiel pour ma nourriture ; et dans ma soif, ils m'ont présenté du vinaigre à boire. » Paroles dont l'accomplissement fut on ne peut plus précis et littéral.

A cause de l'universelle étendue de la Passion de Jésus-Christ et de ses rapports avec chacun de nous, à cause aussi d'une sorte de perpétuelle actualité des diverses circonstances et des principaux personnages de cet auguste drame, il y a profit pour nous à écouter cette plainte et cet appel de notre Maître souffrant.

Le souvenir du douloureux abandon où Jésus fut réduit et de l'amère tristesse qui en fut le résultat pour lui, est bien capable de nous aider à mieux entrer dans cette disposition essentielle que requiert la vraie dévotion au Sacré-Cœur : la réparation.

Nous l'avons vu précédemment : les offenses dirigées contre Notre-Seigneur soit par ses bourreaux, soit par tous les pécheurs, comme aussi la demande qu'il en a formellement exprimée à la B. Marguerite-Marie, font de la réparation un des premiers devoirs des disciples du Sacré-Cœur.

Mais comment remplir ce devoir ? Comment réparer ?

Les écrits et la vie de la Bienheureuse nous aident à répondre. Ames chrétiennes qui voulez donner à Jésus-Christ ce délicat et noble témoignage de dévouement et de fidélité, la dévotion au Sacré-Cœur vous introduit dans le grand courant de la vraie et solide piété, exempte d'illusion et de mièvrerie, en vous demandant de témoigner

vosre désir de réparation par l'amour et la souffrance.

Je le sais bien, il existe des pratiques et des œuvres excellentes, que nous aurons plus tard à étudier en détail, les unes demandées par Notre-Seigneur lui-même, les autres introduites dans l'Eglise par la piété des fidèles, telles que la fête du Sacré-Cœur, la Communion du premier vendredi du mois, l'Heure Sainte, l'Amende honorable, la Communion réparatrice, la Garde d'honneur et d'autres encore. Tout cela se recommande à l'attention et au zèle des amis du Sacré-Cœur : il s'agit de moyens efficaces, d'instruments utiles à employer pour réparer les offenses faites à Notre-Seigneur. Aujourd'hui toutefois nous envisagerons seulement les *dispositions intimes* qui seront l'âme et la vie des œuvres extérieures de réparation, à savoir l'amour et la souffrance.

### I

1. Le premier sentiment du chrétien en présence de l'atteinte portée à l'honneur de Dieu par le péché, en face des souffrances causées à Jésus-Christ par nos fautes à tous, doit être de trouver là un puissant motif, une raison très pressante d'aimer davantage notre divin Sauveur.

Le 23 mai de l'an 1871, on avait transféré les otages de la Commune de la prison de Mazas à celle de la Roquette. En attendant que l'on eût donné à chaque prisonnier une cellule particulière, ils se trouvaient tous ensemble dans le vestibule. L'archevêque de Paris, Mgr Darboy, était assis entre le président Bonjean et M. l'abbé Deguerry, curé de la Madeleine, quand l'un des prisonniers, ayant donné à l'archevêque le titre de Monseigneur, un des geôliers l'interpella grossièrement : « Citoyen, dit-il, il n'y a pas de seigneur ici. » Aussitôt le P. Clair, de la Compagnie de Jésus, ancien officier de marine, se lève, et marchant tout droit vers le prélat, vient se mettre à genoux devant lui pour demander sa bénédiction.

Ainsi devons-nous agir avec Jésus-Christ, et l'aimer d'autant plus qu'il est plus offensé. Un enfant qui aime sa mère et la voit maltraiter, un soldat qui aime son chef et l'entend insulter, n'auraient-ils pas, dans ces insultes et ces mauvais traitements, de quoi les décider à redoubler d'affection, d'attention, de dévouement et de prévenance ?

La Passion et le péché qui l'a causée, tout autant que l'amour de Jésus-Christ pour nous, ne nous crient-ils pas d'aimer toujours davantage notre adorable Sauveur ?

C'est ainsi que l'entendaient les saints. C'est ce qui arrachait à sainte Thérèse et à tant d'autres des accents comme ceux-ci : « Je t'aime, ô mon Dieu, mais est-ce que tu crois que je t'aime à cause des triomphes que tu m'as préparés dans le ciel ? Est-ce que tu crois que je t'aime, ô Dieu éternellement vivant, à cause des palmes, des harpes, des victoires qui m'attendent dans le



paradis ?... Oh ! non, non ! Mais je t'aime parce que tu as souffert ; je t'aime à cause de ce que tu as enduré ; je t'aime, ô Christ, lié par des cordes et conduit par des bourreaux au sommet du Calvaire ; je t'aime parce que tu as dit : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? » Oui, je t'aime encore plus à cause de ton affliction et de ta mort, qu'à cause de ta résurrection, car je me dis que peut-être une fois en possession des espaces azurés, ayant ton univers à tes ordres, tu aurais moins besoin de ta petite servante. Mais lorsque je te considère cloué sur ta croix, il me semble, en voyant la pourpre de ton sang qui l'inonde, que ce n'est pas la première fois que je te contemple ainsi. Il me semble que cette Madeleine, qui est à tes pieds, ta convertie, ta sainte, ta bien-aimée, c'est moi... Non, elle ne t'aimait pas plus que moi ! Ah ! je sais bien qu'elle est ta sainte, une grande sainte, et moi une pauvre chétive dont les actions sont moins méritoires devant toi ; mais elle ne t'aimait pas davantage ! Une seule fois dans sa vie, elle s'est prosternée tout en larmes dans la poussière arrosée de ton sang, sur le Golgotha. Une seule fois seulement !... Et moi, combien de fois !... Car presque chaque nuit se renouvelle pour moi le supplice du Calvaire, et après tant de siècles écoulés, se présente pour moi, dans toute sa réalité, ce moment où, au milieu des ténèbres, mourut le Créateur, au milieu de toute la création ! Et je dévore de mes regards la croix de ton martyr, sur laquelle se détache en blanc ton corps éclairé par la lumière de l'amour !... »

C'est cette étrange et merveilleuse puissance de Jésus-Christ souffrant et mourant pour nous, qui arrachait à Lacordaire ces accents incomparables : « Il y a un homme attaché depuis des siècles à un gibet, et cet homme des milliers d'adorateurs le détachent chaque jour du trône de son supplice, se mettent à genoux devant lui, se prosternant au plus bas qu'ils peuvent, sans en rougir, et là, par terre, lui baisent, avec une indicible ardeur, les pieds sanglants. Il y a un homme flagellé, tué, crucifié, qu'une inénarrable passion ressuscite de la mort et de l'infamie. Il y a un homme poursuivi dans son supplice et dans sa tombe par une inextinguible haine, et qui, demandant des apôtres et des martyrs à toute génération qui se lève, trouve des apôtres et des martyrs au sein de toutes les générations. Il y a un homme, enfin, et le seul qui ait fondé son amour sur la terre, et cet homme, c'est vous, ô Jésus, vous qui avez bien voulu me baptiser, me oindre, me sacrer dans votre amour, et dont le nom seul, en ce moment, ouvre mes entrailles, et en arrache cet accent qui me trouble moi-même et que je ne connaissais pas ! »

Écoutons Montalembert, l'âme déchirée par un récent sacrifice qu'il venait de faire, s'écrier lui aussi : « Mais quel est donc cet amant invisible, mort sur un gibet, il y a dix-huit siècles, et qui attire ainsi la beauté, la jeunesse et l'amour ? qui

apparaît aux âmes avec un éclat, un attrait auxquels elles ne peuvent résister ? qui fond tout à coup sur elles et en fait sa proie ?... Ce Jésus, dont la divinité est tous les jours insultée ou niée, la prouve tous les jours, entre mille autres preuves, par ces miracles de désintéressement et de courage qui s'appellent des vocations. Des cœurs jeunes et innocents se donnent à lui pour le récompenser du don qu'il nous a fait de son cœur ; et ce sacrifice qui nous crucifie n'est que la réponse de l'amour humain à l'amour d'un Dieu qui s'est fait crucifier pour nous. »

Ainsi, les saints aussi bien que les plus illustres orateurs ou écrivains chrétiens nous l'affirment : l'amour pour Jésus-Christ est la meilleure réponse que nous puissions faire à toutes les souffrances qu'il a endurées pour nous ; et rien d'autre part ne provoque plus, et n'a de fait mieux suscité l'amour, que la vue des souffrances et de la mort de Jésus-Christ. C'est ce qui faisait écrire à saint Alphonse de Liguori : « Quiconque ne s'enflamme pas d'amour pour Dieu en regardant Jésus mort sur la croix, ne l'aimera jamais. »

De plus, à la vue de toutes les iniquités du monde, de toutes les tentatives dirigées contre Dieu et son Christ, les âmes réparatrices entrent dans les dispositions si bien décrites par Mgr Gay : « Blessés au cœur comme s'ils recevaient en pleine poitrine une lame tranchante, ces êtres, essentiellement bons et aimants, incapables de rendre le mal pour le mal, incapables de vengeance ou même simplement d'indifférence, n'ont qu'un souci : expier en aimant davantage et en montrant par tous les moyens et à toutes les heures, leur amour inépuisable, puisqu'il s'alimente à l'éternelle source. »

2. Puisque Dieu a tout créé pour sa gloire, puisque le péché va contre la gloire de Dieu et que l'amour au contraire harmonise nos âmes avec le plan divin, il s'ensuit qu'il y a dans l'amour une grande puissance de réparation. Un acte d'amour de Dieu est capable de faire rentrer dans une âme la justice et la grâce, dont la présence en nous est nécessaire pour que nous procurions la gloire de Dieu. C'est le sens de cette parole de Notre-Seigneur : « Celui qui m'aime sera aimé par mon Père, et je l'aimerai moi-même. » (Jean, XIV, 21). Dieu ne peut pas aimer sans pardonner. Donc l'amour nous vaut le pardon divin.

Remarquez encore, mes frères, la force de cette parole dite par Notre-Seigneur au sujet de Madeleine : « Beaucoup de péchés lui sont remis, parce qu'elle a beaucoup aimé. » Quelle profondeur et quelle délicatesse dans cette doctrine ! Au moment où Jésus-Christ prononce ces paroles, les péchés de Madeleine sont remis et effacés, et ils l'ont été précisément par la puissance de l'amour. Le juge souverain à cet instant n'absout pas, mais déclare que déjà les péchés de Madeleine ont été pardonnés et que la pécheresse est absoute. Ainsi l'amour répare la gloire de Dieu, en faisant disparaître l'obstacle essentiel de cette divine gloire : le péché.

L'amour de Dieu, voilà donc le grand contrepoids de nos péchés personnels d'abord, et pour ceux-là il agit d'une façon souverainement et nécessairement efficace ; mais il est contrepoids aussi d'une manière très réelle pour les péchés des autres. C'est le sens de la parole de saint Pierre : « La charité couvra la multitude des péchés. » (I Pet., IV, 8). C'est la doctrine des Pères de l'Eglise. Saint Grégoire le Grand nous dit : « L'amour divin est un feu qui purifie le cœur de toute rouille ; » et saint Jean Chrysostome : « Comme le feu qui pénètre dans une forêt fait tout disparaître, ainsi la ferveur de l'amour, partout où elle peut pénétrer, enlève et déracine tout. Où est l'amour, il n'y a plus de maux et par conséquent plus de péchés. »

Réfléchissez-y, mes frères : lorsque, en esprit de réparation, vous vous appliquez à aimer Dieu, lorsque vous cherchez à mieux aimer Jésus-Christ pour compenser les offenses que vous lui avez faites, vous et vos frères, vous ressemblez à cette charitable et compatissante Véronique, qui au cours de la Voie douloureuse, se présenta, un linge à la main, pour essuyer le visage de Jésus tout couvert de crachats, de poussière, de sueur et de sang.

Par un amour empressé, délicat et généreux, qui inspire toute notre vie et dirige toutes nos actions, nos devoirs religieux comme les plus vulgaires détails de nos travaux quotidiens, continuons, mes frères, continuons vis-à-vis de notre Dieu outragé par d'innombrables péchés, vis-à-vis de Jésus-Christ persécuté et maltraité dans son Eglise et dans ses membres, le rôle de Véronique. Entrons dans les préoccupations et les désirs de sainte Thérèse qui écrivait : « J'étais poursuivie par un désir qui me consumait. Voyant que ce divin Maître avait tant d'ennemis et si peu d'amis, je souhaitais que du moins ceux-ci fussent à toute épreuve. »

## II

Vous réparerez, mes frères, les injures faites à Jésus-Christ en l'aimant davantage ; mais la Bienheureuse nous en avertit : « Vouloir aimer Dieu sans souffrir, ce n'est qu'illusion. » Donc, pour réparer, il faut souffrir, à l'exemple de Jésus-Christ lui-même.

Souverain et premier Réparateur, il a payé de sa vie et de son sang la dette contractée vis-à-vis de Dieu par le genre humain coupable. Quand il était broyé au jardin de Gethsémani comme l'olive sous le pressoir, quand les coups de fouet des soldats faisaient jaillir avec son sang des lambeaux de sa chair sacrée, quand le valet du Grand-Prêtre lui donnait un soufflet, quand les soldats lui crachaient au visage, quand la foule le maudissait et réclamait sa mort avec des cris de haine, quand il mourait sur une croix entre deux voleurs, Jésus traçait la voie à ses disciples.

Ceux qui veulent porter plus sûrement sur eux le sceau de la prédestination, ceux qui ne veulent pas calculer dans leur dévouement et leur fidélité

à ses enseignements, doivent s'appliquer à lui ressembler dans ses souffrances. Acceptons, mes frères, les souffrances de cette vie, en union avec celles de Jésus. « J'achève, disait saint Paul, ce qui manque à la Passion du Sauveur. » La croix, la souffrance, qui est pour nous un moyen de réparation, est d'ailleurs une condition nécessaire de la vie chrétienne. « Si quelqu'un, dit le Sauveur, veut venir après moi, qu'il porte sa croix et qu'il me suive. » C'est pourquoi Jésus-Christ a dit encore : « Si vous ne faites pénitence, vous périrez tous. » C'est pourquoi à la Salette, tout aussi bien qu'à Lourdes, la Vierge Marie a répété cette pressante et maternelle recommandation de faire pénitence.

De même qu'on vit en des jours de grandes épreuves la rançon imposée à notre pays par un cruel vainqueur souscrite aussitôt avec le plus magnifique empressement ; de même apportons courageusement notre contribution personnelle pour payer nos dettes et celles de nos frères vis-à-vis de la justice divine. Qu'elles soient bénies les âmes que leur vocation ou leur générosité appellent à une pénitence plus entière, à une mortification plus complète. Heureuses sont-elles d'entendre cette parole dite par Notre-Seigneur à la Bienheureuse : « Toi du moins, donne-moi ce plaisir de suppléer à l'ingratitude des hommes, autant que tu pourras en être capable. » — Dans cette union avec Jésus-Christ expiant les péchés du monde, le degré le plus élevé consiste à s'offrir avec lui comme victime, et lui-même a manifesté maintes fois à la Bienheureuse qu'il désirait ardemment trouver des âmes qui aillent jusqu'à : « Je cherche, disait-il à sa confidente, une victime pour mon Cœur, laquelle se veuille sacrifier comme hostie d'immolation à l'accomplissement de mes desseins. » La Bienheureuse entra de toute son âme dans les intentions du Sauveur. Un jour, il lui montra une grande croix dont elle ne pouvait voir le bout, mais qui était toute couverte de fleurs : « Peu à peu, lui dit Notre-Seigneur, ces fleurs tomberont, et il ne restera que les épines ; et elles te feront si vivement sentir leurs pointes que tu auras besoin de toute la force de mon amour pour en accepter le martyre <sup>1</sup>. » Cette annonce, que beaucoup d'entre nous, mes frères, appelleraient sans doute une effrayante menace, fit tressaillir de joie celle qui en était l'objet. « Elle pensait, disent les contemporaines, qu'il n'y aurait jamais assez de souffrances pour désaltérer la soif ardente qu'elle en avait, qui ne lui laissait de repos ni jour ni nuit. » A partir de ce jour, le cri le plus ordinaire de cette âme héroïque sera celui-ci : « Il n'y a que la douleur qui puisse me rendre la vie supportable. »

Oh ! qu'il serait désirable que ces généreuses dispositions, dans nos temps troublés, se répandent dans les âmes vraiment chrétiennes ! Léon XIII dans l'Encyclique qu'il a écrite pour la France en

<sup>1</sup> Sa Vie par elle-même, t. II, p. 375.



1884, exhortait les religieux surtout à apaiser la colère divine « par une humble prière, la pénitence volontaire et l'offrande d'eux-mêmes. » Mais cette exhortation, mes frères, toute âme généreuse peut la prendre pour elle. Et de fait, les épreuves présentes de l'Eglise dans notre pays et les dangers que courent les âmes ne sont-ils pas un stimulant énergique d'entrer dans cette voie ? Lisez, à cet égard, si vous en avez l'occasion, le tableau singulièrement vigoureux qu'un écrivain contemporain a tracé de sainte Lydwine de Schiedam, cette héroïne qui accepta d'être victime pour les péchés de son temps <sup>1</sup>.

Il y a eu des saints à qui leur désir de souffrir avec Jésus-Christ a valu une ressemblance plus complète encore avec la divine Victime : tel saint François d'Assise qui un jour reçut dans sa chair pénitente les stigmates des pieds, des mains et du côté du Sauveur.

C'est là le partage d'une élite. Mais, du moins, nous sommes tous obligés à un minimum de pénitence, à un degré nécessaire de mortification, inséparable de la vie chrétienne. Car c'est à tous les chrétiens que s'adresse saint Paul, quand il dit : « Faites mourir les membres de l'homme terrestre qui est en vous. » Il entend par là les péchés de toutes sortes, « car ce sont, continue-t-il, les péchés qui font tomber la colère de Dieu sur les hommes rebelles. » Il y a donc des retranchements et des sacrifices obligatoires, dont l'omission serait pour nous la prévarication et nous ferait mériter les anathèmes de Jésus-Christ.

Mais encore, est-il une âme ici, pour peu qu'elle ait de piété et d'amour pour Jésus-Christ, qui ne voudût convenir de ceci ? La vie ne nous est pas donnée pour jouir ; donc, sans rien diminuer de la joie extérieure et de la douce empressement et bienveillante qui doit toujours inspirer et diriger une âme chrétienne, il faut savoir pratiquer en toutes choses, dans les repas, le sommeil, le lever, le vêtement, l'attitude, les préoccupations de la santé et de la toilette, une exacte modestie, une douce austérité, une sage et vigilante tempérance. Comme Jésus-Christ a satisfait, en souffrant pour le genre humain coupable, nous pouvons, nous aussi, s'il est permis de comparer si petit à si grand, en vertu de la substitution et de la réversibilité des mérites, nous mettre à la place de nos frères coupables, acheter leurs âmes en quelque sorte et payer leur rançon ; puis déverser sur les âmes coupables la somme de grâce ou de pardon que nous aurons pu mériter — toutes proportions gardées, — comme notre divin Rédempteur a fait pour le genre humain.

Notre-Seigneur donna un jour à la Bienheureuse, pendant la retraite préparatoire à sa profession, ce sublime mot d'ordre : « Qu'aimer et

souffrir à l'aveugle soit ta devise. » Beau programme pour une âme réparatrice ; la Bienheureuse y fut héroïquement fidèle. Aimer et souffrir, c'est-à-dire prendre courageusement contre soi-même et contre le péché, où qu'il soit, le parti de Dieu et de sa justice ! Aimer et souffrir, manière efficace de réparer et de donner à notre dévotion envers le Sacré-Cœur un de ses caractères les plus essentiels et combien viril !

Aimer et souffrir ! Avec l'adorable Victime du Calvaire ; avec toutes les âmes saintes qui ont voulu marcher sur ses traces ; avec la Vierge Marie, mère de douleur, qui avec tout le dévouement de son cœur maternel compatissait sur le Calvaire aux souffrances de Jésus et s'associait d'une façon si intime à l'Œuvre de la Rédemption du genre humain.

Aimer et souffrir ! Bel idéal, bien capable d'élever au dessus des vulgarités d'ici-bas et du sensualisme qui déprime les âmes ; bel idéal, bien capable de purifier et de consoler ! Entendons la plainte du Sauveur, celle que maintes fois il adressa à la Bienheureuse comme celle que nous fait entendre le Psalmiste : « J'ai attendu que quelqu'un s'attristât avec moi, et nul ne l'a fait ; j'ai attendu que quelqu'un me consolât, et je n'ai trouvé personne. » Répondons à ce cri de détresse, venons en aide à Notre-Seigneur. Allons à son secours par notre amour, et s'il le faut par nos souffrances, pour travailler avec lui à sauver les âmes. Ainsi soit-il !

#### POUR UNE PREMIÈRE COMMUNION DANS LE MOIS DE MAI

LA SAINTE VIERGE MODÈLE DES PREMIERS  
COMMUNIANTS

*Hæc dies quam fecit Dominus,  
exultemus et lætemur in ea.*

Voici un beau jour que le Seigneur nous donne, un jour de joie et de pieuse allégresse.

Mes chers enfants,

Vous avez le bonheur de faire votre première communion dans le mois dédié à la sainte Vierge.

En quelque temps de l'année qu'elle soit célébrée, cette fête est toujours la fête aimée et distinguée entre toutes ; c'est la fête impatiemment désirée par les enfants qui en sont l'objet et l'ornement ; c'est la fête attendue par leurs chers parents ; c'est la fête intime de la paroisse, ouvrant le cœur aux douces émotions, aux religieux attendrissements ; c'est l'événement sensationnel ; c'est vraiment un jour que le Seigneur a fait, *hæc dies quam fecit Dominus*, un jour marqué d'une auréole sacrée, un jour qui éveille dans les âmes une sainte allégresse, *exultemus et lætemur in ea*.

Cette fête est toujours bien belle et bien tou-

<sup>1</sup> Sainte Lydwine de Schiedam, par J.-K. Huysmans. (*Ami*, 1901, p. 1110).

chante; mais sa coïncidence avec le mois de la sainte Vierge y ajoute un souvenir et un charme de plus.

La sainte Vierge, mes enfants, c'est elle que je vous proposerai comme modèle de première communion; c'est elle qui vous apprendra avec quels sentiments de foi, avec quelle ardeur de piété, avec quel élan de cœur, avec quelle pureté il faut s'approcher de l'autel. Je ne saurais mettre sous vos yeux un plus parfait modèle.

Il est hors de doute que la sainte Vierge a communie: la tradition ne nous laisse sur ce point aucune incertitude. Mais quel jour a-t-elle fait sa première communion? Et quelles dispositions devons-nous supposer qu'elle apporta à ce grand acte? C'est ce que j'ai l'intention de vous dire. Je me persuade que ce sujet ne sera pas pour vous sans intérêt ni sans édification.

## I

Quand la sainte Vierge a-t-elle communie pour la première fois?

1. Parmi les auteurs qui ont étudié cette question, les uns pensent que la sainte Vierge a fait sa première communion le jour même de l'institution de l'Eucharistie. Elle n'était pas là, quand Jésus-Christ changea le pain et le vin et en fit le sacrement auguste de son corps et de son sang; mais elle était dans le voisinage du Cénacle, et Jésus, qui le savait, lui fit porter par saint Pierre un fragment du pain qu'il venait de bénir et de consacrer.

C'est l'opinion de plusieurs théologiens, et, pour la justifier, ils énoncent cette première raison: c'est que l'Eucharistie étant le dernier effort, le suprême témoignage de la charité du Christ, il convenait d'abord d'en faire part à la sainte Vierge, à elle d'abord, à elle avant tous; c'est un droit, un privilège, que lui devait l'amour filial et la reconnaissance.

Mes chers enfants, le Sauveur aimait tendrement sa mère et voilà pourquoi il voulut qu'elle eût sa part du don sacré qu'il offrait à ses apôtres. Mais, vous aussi, vous êtes ses bien-aimés. Je vous ai dit maintes fois quelle affection Jésus-Christ témoignait aux enfants de la Judée, comme il les appelait autour de lui, comme il se plaisait à les bénir, à les caresser. Vous avez hérité de sa tendre prédilection; et il nous dit aujourd'hui la parole qu'il disait alors à ses apôtres: « *Sinite parvulos venire ad me...* Laissez venir à moi ces petits enfants, dont j'aime la simplicité, la candeur; je veux leur donner, dans la communion, le grand témoignage de mon affection. Je l'ai offert et je l'offre à tous les chrétiens, à tous ceux qui sont à la peine, au travail, à tous ceux qui ont besoin de force et de consolation; mais ma voix se perd au milieu des bruits et des agitations du monde; puisque les enfants l'entendent, qu'ils viennent, et je ferai ma demeure en eux, et je les comblerai de mes grâces. *Sinite parvulos venire ad me.* »

A l'appui de leur opinion, les écrivains qui admettent que la sainte Vierge a fait sa première communion le Jeudi saint, apportent une seconde raison: c'est que, en ce moment, Marie avait besoin de ce puissant réconfort.

En effet, l'heure était venue pour elle d'entrer dans la voie douloureuse: le glaive dont Siméon l'avait menacée, allait la frapper au cœur; encore quelques instants, et son très cher Fils, sorti des transes de l'agonie, allait être livré par Judas, appréhendé par une vile soldatesque, condamné par des juges iniques. Déjà, la croix se dressait au sommet du Calvaire; on était à la veille du plus lugubre des jours... Dites-moi, ne fallait-il pas à la sainte Vierge une provision de courage, d'énergie, de résignation, pour porter le fardeau de tant de souffrances?

Je m'explique alors tout naturellement que son divin Fils l'ait fait participer, le soir du Jeudi saint, au sacrement qui crée les âmes fortes et qui donne aux désolés de la terre le courage d'affronter les plus torturantes épreuves.

Mes chers enfants, vous aussi vous avez besoin de ce puissant secours. Jusqu'alors, vous ne connaissez que les douceurs de l'existence; votre vie s'est écoulée sereine et joyeuse, au sein de la famille, sous le regard de vos dévoués parents; votre esprit s'est ouvert sans défiance à la vérité religieuse; votre cœur, protégé par le sommeil des sens, n'a connu que des affections calmes et pures.

Mais voici venir pour vous la période tourmentée, orageuse, le temps du travail et de la lutte; vous aurez à vous défendre contre le péril des exemples et des discours funestes, contre les entraînements des passions, contre les suggestions du mal.

Oh! comme il est nécessaire que vous soyez armés, protégés, fortifiés, pour passer sans fléchir à travers tant de dangers! C'est pour cela que vous êtes appelés à communier. La première communion, si vous la faites bien, déposera dans vos cœurs un supplément de force surnaturelle; et si vous la renouvez souvent, avec les grâces dont elle sera la source, elle vous permettra de lutter victorieusement contre les ennemis de votre salut, et vous resterez, malgré tout, des jeunes gens chrétiens, des jeunes filles pieuses, attachés à leurs devoirs, et vous serez la joie et la consolation de vos parents.

2. Il existe une autre opinion, relativement à la première communion de la sainte Vierge, qui paraît aussi plausible et qui a été plus communément suivie. D'après certains auteurs très recommandables, ce ne serait que le lendemain de l'Ascension, que la sainte Vierge aurait communie pour la première fois.

Pourquoi Jésus-Christ a-t-il institué la sainte Eucharistie? Il l'a instituée dans le but de consoler ses amis de son départ pour le ciel. Il leur avait dit: « Je ne vous laisserai point orphelins, *non vos relinquam orphanos.* » L'Eucharistie



est le moyen qu'il a divinement imaginé pour continuer à demeurer avec eux, pour perpétuer sa présence.

Plus que personne, la sainte Vierge demandait à être consolée de l'absence de son cher Fils. Jusqu'à l'Ascension, elle avait vécu dans sa douce société ; elle avait pu jouir de lui et l'entourer de sa maternelle tendresse ; s'il y a eu des séparations pendant que le Sauveur parcourait la Judée en l'évangélisant, elles n'ont été que temporaires ; mais, au lendemain de l'Ascension, la séparation est complète, définitive. Désormais, la voilà isolée, privée de celui qu'elle aimait de toute son âme.

Figurez-vous une mère au lendemain des funérailles de son fils unique : elle seule peut nous donner une idée de la tristesse de la sainte Vierge. Rentrer dans son foyer et n'y plus retrouver la chère créature qu'on aimait éperdûment ; appeler et ne plus recevoir de réponse ; chercher partout et ne rencontrer que le vide ; être seule, seule en face de sa peine, de son deuil, oh ! c'est une douleur poignante, et la sainte Vierge, qui avait l'âme si délicate, le cœur si sensible, dut en souffrir plus que tout autre.

C'est alors que, pour essayer de la consoler, le disciple bien-aimé, saint Jean, lui aurait révélé le grand mystère eucharistique ; usant du pouvoir qu'il avait reçu de Jésus, sous ses yeux il aurait consacré le pain et le vin, et lui aurait donné pour la première fois la sainte communion. Elle retrouvait ainsi, sous le voile du sacrement, celui dont elle pleurait l'absence.

Mes frères, en instituant l'Eucharistie, Jésus-Christ ne songeait pas seulement à sa mère et à ses apôtres ; il songeait à toutes les âmes à qui son nom et ses bienfaits seraient manifestés.

Quand on lit l'Evangile, on se prend de regret de n'avoir pas vécu au temps du Sauveur et dans le pays qu'il a illustré de sa présence. On porte envie aux bergers et aux mages qui l'ont adoré dans sa crèche, au saint vieillard qui l'a tenu dans ses bras, à la famille de Béthanie qui lui a donné l'hospitalité, à Zachée qui l'a reçu dans sa demeure, aux enfants qui ont été honorés de sa bénédiction, à la femme qui a touché la frange de son vêtement, à la pécheresse qui a versé sur ses pieds une urne de parfums, à saint Jean dont le front virginal s'est posé sur son cœur ; on porte envie à tous ceux qui l'ont vu, qui l'ont entendu, qui furent témoins de ses miracles.

Le Seigneur Jésus, qui savait que le long des siècles les âmes regretteraient de ne pas l'avoir vu et envieraient le bonheur de ceux qui l'ont approché pendant sa vie mortelle, n'a pas voulu que la jouissance de sa personne adorable fût limitée à quelques privilégiés, et il a créé le sacrement eucharistique, pour perpétuer sa présence réelle dans le monde.

Et maintenant, nous sommes aussi favorisés que les contemporains du Sauveur ; il est avec nous comme il était avec eux ; et vous, mes chers

enfants, par la communion que vous allez faire, vous serez encore mieux partagés que vos aînés de la Judée : vous ne recevrez pas seulement une bénédiction de sa main, mais vous le recevrez lui-même, vous le posséderez corps et âme, humanité et divinité ; vous en jouirez, dans l'intimité du cœur, comme en a joui la sainte Vierge.

## II

La sainte Vierge a communiqué ; c'est un fait, un fait certain, indiscutable. Mais avec quels sentiments, dans quelles dispositions ? — Qui nous le dira ?... Qui nous dira, mes chers enfants, avec quelle foi, avec quelle pureté, avec quelle piété elle communiait !

Je vous la présente comme modèle de première communion ; et dussé-je retarder encore quelques minutes votre bonheur, il faut bien que nous cherchions à deviner les sentiments dont son cœur était pénétré, quand elle accomplissait une si grande action.

1. Nous vous l'avons dit plus d'une fois, mes chers enfants : la foi, une foi ferme en la présence réelle de Jésus-Christ sous le voile du sacrement, est la première et la plus essentielle disposition à la communion.

Je me représente la sainte Vierge recevant des mains de saint Jean son divin Fils dans l'Eucharistie. Oh ! quelle foi vive et pénétrante, dans celui qui donne la communion et dans celle qui la reçoit ! — « C'est mon Maître adoré, dit l'apôtre bien-aimé, c'est bien Lui que je tiens dans ce pain consacré ; Lui qui m'a donné tant de témoignages de prédilection, Lui sur le cœur duquel mon front a reposé doucement le soir de la Cène, Lui qui m'a donné le pouvoir de renouveler le mystère qu'il venait d'accomplir, de changer le pain en son corps et le vin en son sang ; c'est Lui !... — Oui, c'est Lui, répondait la sainte Vierge, Lui que j'ai porté dans mes bras, que j'ai comblé de mes caresses ; je le reconnais !... » Elle avait été le témoin du miracle des noces de Cana, elle savait la bonté infinie, la puissance souveraine de Jésus dont il avait donné des preuves éclatantes, et elle n'avait point de peine à croire qu'il eût fait un nouveau prodige et créé l'Eucharistie pour perpétuer sa présence au milieu des siens.

2. La sainte Vierge, mes chers enfants, vous donne l'exemple d'une foi très vive dans la communion : elle vous donne aussi l'exemple d'une sainteté, d'une pureté sans tache. S'il faut être sans péché pour être admis à cet auguste sacrement, Marie est digne de le recevoir ; car elle est immaculée, aucune faute n'a jamais terni la candeur de son âme.

Mais nous, mes chers enfants, si nous voulons communier, il faut nous purifier, frapper notre poitrine, confesser nos fautes. Si le péché était entré dans vos âmes, le regret que vous avez témoigné, l'absolution que vous avez reçue l'en ont expulsé, et votre conscience a revêtu la blan-

cheur de vos vêtements. Dieu vous a miséricordieusement pardonné.

Et vos parents maintenant ? Que de pardons l'enfant même le plus vertueux n'a-t-il pas à demander à ses parents pour ces années difficiles où ils ont tant travaillé, tant veillé et tant souffert, pour lui et à côté de lui ! Lequel, même le meilleur, ne se souvient pas d'avoir, quelque jour, offensé, irrité son père, affligé, peut-être fait pleurer sa mère ? Or, il n'y a rien de plus lourd sur la conscience d'un fils, dans la mémoire d'une fille, que les tristesses d'un père, que les larmes d'une mère... Si donc vous aviez contristé leurs cœurs par votre insoumission, par le désordre de votre conduite, j'estime que déjà vous leur avez demandé pardon, et si, par oubli ou par impossibilité, vous ne l'aviez pas fait, je veux être en ce moment votre médiateur, et je les supplie de vous pardonner.

Vous êtes pardonnés, mes chers enfants ; j'en ai l'assurance... Avec ce double pardon, il ne peut exister en vous ni trouble, ni inquiétude, ni remords ; vous avez la paix du cœur, la joie de la conscience ; vous êtes dignes, autant qu'on peut l'être, de vous approcher de la table sainte.

3. Pour compléter vos dispositions, je voudrais voir en vous quelque chose de la piété, de la ferveur de la sainte Vierge quand elle communiait. O prophète, vous me parlez du cerf altéré qui soupire après l'eau fraîche du ruisseau ; mais pourriez-vous me dire avec quelle pieuse avidité la sainte Vierge attend l'heure de la communion ? Pourriez-vous me dire les élans de son cœur, l'intensité de ses désirs, les tressaillements de son âme, le débordement de sa joie ?

Mes chers enfants, il y a longtemps que vous attendez le jour béni de votre première communion ; vous disiez, dans l'impatience de vos désirs : « Quand viendra-t-il ?... » Il est venu et vous allez en savourer les joies inoubliables.

Le Seigneur est bien délaissé dans le monde. Quand je regarde autour de moi, je vois tant d'âmes, et des âmes baptisées, des âmes chrétiennement élevées, qui méconnaissent Jésus-Christ ; j'en vois tant qui n'ont pour lui aucun souvenir, aucune affection ! Et il me semble que la sainte Vierge, navrée par tant d'indifférence et d'ingratitude, s'adresse à vous, mes chers enfants, et vous tient ce langage : « O âmes bien chères, mon Jésus est dans l'isolement, comme un exilé, il est repoussé, outragé ; remplacez-moi près de lui ; offrez-lui dans votre candide amitié une compensation aux blasphèmes et à l'oubli dont il est victime ; recevez-le dans votre cœur, faites-lui bon accueil, aimez-le comme je l'aime, et je vous bénirai... »

Oui, mes chers enfants, la sainte Vierge ne peut manquer d'abaisser sur vous un regard de maternelle tendresse ; car par la vertu de votre première communion, vous allez devenir en toute réalité ses enfants. Au fait, la communion établira entre vous et Jésus-Christ une alliance si

étroite, si intime, que vous serez transformés en lui, identifiés avec lui, que vous ne ferez plus qu'un avec lui, que vous serez d'autres lui-même, en sorte que vous pourrez dire à la sainte Vierge tout à l'heure : « Vous êtes ma mère et je suis votre enfant ; j'ai des droits acquis à votre amour et à votre protection ! »

Puisse le souvenir de la première communion de la sainte Vierge, que j'ai eu la pensée d'évoquer aujourd'hui, vous rendre la vôtre plus chère et plus précieuse, et vous assurer sa maternelle bienveillance pour le présent et pour l'avenir ! Ainsi soit-il.

## COURTES INSTRUCTIONS POUR LA PRIÈRE DU SOIR

### C

#### LES PHARISIENS ACCUSENT JÉSUS DE CHASSER LES DÉMONS AVEC L'AIDE DE SATAN

Au lieu de convertir les scribes et les pharisiens présents, la guérison d'un possédé opérée par Jésus sous leurs yeux, les endureit et les aveugle. Ils pensent et ils disent que c'est par Bêlzébul que Jésus chasse les démons. Lorsque l'impiété touche aux extrêmes limites de l'aveuglement, les œuvres les plus évidemment marquées au coin de la divinité ne servent qu'à augmenter encore la perversité de l'esprit et du cœur.

Le divin Sauveur n'a point entendu les blasphématoires réflexions de ses ennemis, ils les avaient murmurées tout bas autour d'eux, mais il lit leurs pensées. Déjà, dans une circonstance semblable, ces hommes de mauvaise foi avaient donné d'un pareil miracle une pareille explication, et Jésus n'avait rien répondu. Mais, cette fois, il relève leur injurieuse malice. Sans doute, Jésus ne se départira pas de la douceur et de l'humilité dont il a présenté son cœur comme modèle, mais la gloire de son Père et le succès de son œuvre à lui est en jeu ; il veut réfuter, sans objection possible, la grossière accusation des pharisiens.

« Comment Satan peut-il chasser Satan ? Tout royaume divisé contre lui-même sera dévasté ; et toute ville ou maison divisée contre elle-même ne demeurera pas debout. Si Satan est divisé contre lui-même, comment donc subsistera son royaume ? puisque vous dites que c'est par Bêlzébul que je chasse les démons.

« Et si c'est par Bêlzébul que je chasse les démons, moi, par qui vos enfants les chassent-ils ? Ils seront donc eux-mêmes vos juges ? Mais si c'est par le doigt de Dieu que je chasse les démons, c'est donc que le royaume de Dieu est venu au milieu de vous ?

« Lorsqu'un homme fort, armé, garde l'entrée de sa maison, tout ce qu'il possède est en sûreté. Si un plus fort que lui survient et triomphe de lui, il emportera toutes ses armes dans lesquelles



il se confiait et distribuera ses dépouilles. Mais celui-ci ne peut entrer dans la maison du fort et piller ses meubles, avant de l'avoir enchaîné auparavant.

« Qui n'est pas avec moi est contre moi, et qui ne recueille pas avec moi dissipe <sup>1</sup>. »

Le raisonnement du Sauveur était irréfutable. Il est impossible que le démon se chasse lui-même, donc ce ne pouvait être qu'au nom de Dieu que Jésus chassait les démons. Du reste, puisqu'il y avait parmi les disciples des pharisiens des exorcistes qui faisaient profession de chasser, eux aussi, les démons, au nom de qui les chassent-ils donc ? demande le bon Maître. Ils seront vos juges, puisque vous les louez d'une œuvre que vous condamnez en moi, leur conduite vous condamnera en prouvant que vous avez parlé contre votre conscience et par haine contre moi.

La conclusion devenait lumineuse, éclatante. Si c'est par la puissance de Dieu que Jésus chassait les démons, le royaume de Dieu était donc déjà établi au milieu d'eux, ils devaient donc croire. Ils devaient comprendre que le royaume de Satan s'écroulait, qu'un plus fort que le démon était venu l'enchaîner et ravager son empire. Jusque-là Satan avait régné en maître, et voilà que le Christ, plus fort que lui, venait le mettre aux fers et lui ravir les âmes qui étaient son bien. Il venait lui reprendre son mobilier, — pardonnez l'expression, — c'est-à-dire les hommes, depuis longtemps entre ses mains, comme de vils ustensiles.

Enfin, dernière conclusion du Sauveur : il fallait choisir, être avec lui, pour lui ; ou contre lui, avec son ennemi, le démon. Pas de milieu : ou bien recueillir la moisson divine avec Jésus, sauver son âme et celle des autres ; ou bien dissiper avec Satan, scandaliser les âmes avec lui, se perdre avec lui. Il y a deux camps qui se partagent le monde, mais il n'y en a que deux, et il en sera éternellement ainsi ; il n'y a que le camp du Christ et le camp de Satan, son ennemi. Impossible de rester neutre, simple spectateur ; la déclaration de Jésus est formelle : qui ne se range pas derrière le divin Moissonneur pour recueillir avec lui, imite l'insensé qui jette au vent, à pleines mains, le grain à peine récolté. On voit combien se trompent ces chrétiens tièdes, indifférents, qui se rassurent en déclarant que s'ils ne pratiquent point la religion de Jésus-Christ, du moins ils ne lui sont pas hostiles et par conséquent ne méritent point l'accusation d'être les ennemis de Jésus. Qu'ils raisonnent et discutent tant qu'ils voudront, la parole du Seigneur les condamne sans appel : « Qui n'est pas avec moi est contre moi, qui ne recueille pas avec moi dissipe. »

C'est le cas d'interroger ici notre conscience et notre conduite. Que répondent-elles à la question :

Sommes-nous avec Jésus-Christ ou contre Jésus-Christ ? Moissonnons-nous avec lui ou dissipons-nous avec le démon ? En un mot, sommes-nous du camp de Jésus-Christ, ou du camp du monde, de Satan ?

La chose mérite réflexion, elle vaut la peine qu'on s'y arrête. Examinons froidement, mais avec les yeux de la foi, la situation faite aux chrétiens, dans notre chère France tout particulièrement. Deux camps bien tranchés se partagent actuellement les cœurs.

Dans l'un — ah ! c'est bien le camp de Satan, celui-là, il est impossible de s'y méprendre, — le mot d'ordre officiellement avoué, la devise publiquement affichée est le vieux cri de haine et d'impiété déjà entendu, il y a trois mille ans, par le prophète, cri poussé contre le Seigneur et contre son Christ : « Brisons leurs liens et rejetons leur joug loin de nous ! » Et encore cet autre qui devait y faire écho : « Nous ne voulons pas qu'il règne sur nous ! » (Ps., II, 3 ; Luc, XIX, 14).

Dans ce camp, on ne veut plus du Christ ni de son Evangile, plus de son dogme ni de sa morale. On le chasse du chevet des malades, du cœur des petits enfants, des écoles, des places publiques, des livres, *notum est hunc regnare super nos !*

Qui n'est pas pour moi est contre moi ! Sont-ils pour le Christ, avec le Christ, ces parents qui, volontairement, envoient leurs enfants dans les écoles sans Dieu ? Sont-ils pour Jésus-Christ et avec Jésus-Christ, ces hommes — chose douloureuse à dire ! — ces chrétiens qui appuient, favorisent de leurs votes, de leur influence, ceux qui sont ou se déclarent ouvertement les ennemis de la religion, qui proposent ou ratifient des lois ouvertement hostiles à Jésus-Christ ? Sont-ils pour Jésus-Christ, ces hommes qui chassent le crucifix des cimetières, des carrefours, des écoles, des hôpitaux ? qui expulsent les religieux, les religieuses qui consacraient leur vie à faire connaître et aimer Jésus-Christ ? Sont-ils pour Jésus-Christ, ces chrétiens lâches ou peureux qui ne se donnent même pas la peine de remplir leurs devoirs de citoyens, qui laissent agir les méchants, qui n'osent paraître dans nos églises, prendre part à nos cérémonies, à nos fêtes, en un mot se montrer chrétiens ?

Sont-elles chrétiennes, pour Jésus-Christ, avec Jésus-Christ, ces filles, ces femmes qui trouvent du temps et de l'argent pour tout, excepté pour les œuvres de la religion, qui ne savent pas s'imposer le plus léger sacrifice pour la défense de la cause du Christ ? qui sont abonnées à des revues légères, mondaines, frivoles, peut-être plus ou moins impies, en tout cas où le Christ n'est pas défendu ? qui ne font rien pour contrebalancer les effets funestes de l'éducation sans Dieu donnée à leurs frères, à leurs sœurs, ou à leurs enfants ? Sont-elles chrétiennes, pour Jésus-Christ, ces femmes baptisées qui tolèrent en leur présence de lourdes et grossières plaisanteries contre la religion du Sauveur ou contre son Eglise, des blasphèmes

<sup>1</sup> Math., XII, 25-27 ; Marc, III, 23-30 ; Luc, XI, 17-23.

contre ses dogmes et son Evangile? qui ne pratiquent plus leurs devoirs religieux?

De quel camp êtes-vous? A qui appartenez-vous? Qui suivez-vous? Le Christ ou le monde, Jésus ou Satan? Si votre conduite, vos pensées, vos sentiments, attestent que vous êtes avec Jésus-Christ, pour Jésus-Christ, oh! soyez bénis! Mais si vous n'êtes pas avec lui, protestez ou non, vous êtes contre lui, vous êtes dans le camp de Satan. Alors tremblez, malheur à vous! Il ne s'agit point de savoir de quel côté est le plus grand nombre, mais de quel côté est le camp de Jésus-Christ. Et sa parole reste vraie aujourd'hui comme il y a dix-neuf siècles: « Qui n'est pas avec moi est contre moi, et qui ne recueille pas avec moi dissipe. »

## ALLOCUTIONS AVANT LA CONFIRMATION

### III

#### LA FORCE ET LE DEVOIR <sup>1</sup>

Mes chers enfants,

Quand David mourant faisait à son fils ses dernières recommandations, il se contentait de cette seule parole qui dit tout: « *Esto vir*, sois homme. »

Quand les Romains, avec leur grand sens, voulaient faire une épitaphe digne d'eux à leurs plus célèbres concitoyens, ils dédaignaient toutes les épithètes de *Clarissimes* et d'*Illustrissimes*, et ils inscrivaient sur le socle de la statue: « *Vir*, c'était un homme. »

Et notre langue elle-même s'exprime aussi fortement et aussi noblement. Quand nous venons de conduire à sa dernière demeure un de ces hommes d'élite, comme il s'en rencontre encore grâce à Dieu, nous nous serrons les mains et nous disons simplement: « C'était un homme. »

Il me semble à propos, au moment où, d'enfants que vous étiez jusqu'ici au point de vue spirituel, vous allez devenir par la confirmation des hommes remplis des pleines énergies surnaturelles, il me semble à propos de vous répéter ce mot de David agonisant à son fils Salomon: « Soyez forts, soyez hommes. *Confortare et esto vir.* »

Qu'est-ce qui constitue essentiellement l'homme et lui met sinon sur la face, au moins dans l'âme, un trait qui le distingue? Vous venez de l'entendre: c'est la force. *Confortare*.

Non pas, certes, la force des muscles, des bras; mais la fermeté de la volonté, qui, placée en face du devoir, ne sait pas transiger, d'où je définirais ainsi l'homme: « Une âme forte, une volonté énergique, mise au service du devoir. » Si l'on n'est homme qu'autant qu'on fait son devoir, quel est donc pour vous le devoir? Il est tout

entier 1<sup>o</sup> dans l'obéissance, 2<sup>o</sup> dans le travail, 3<sup>o</sup> dans la fidélité aux pratiques chrétiennes.

### I. — L'obéissance.

Il faut avouer que ce n'est pas la vertu dominante à notre époque. L'obéissance, la discipline, on n'en veut plus. Pas de maître, de soumission, de joug. On ne rêve qu'indépendance, liberté, licence. Aussi la révolte est partout, on désire s'affranchir du joug d'une légitime autorité, pour agir suivant ses caprices. Et n'est-ce pas d'ailleurs la pente naturelle? Interrogez-vous vous-mêmes.

N'est-il pas vrai que le premier mouvement de votre nature, contrariée dans ses goûts, était de s'irriter, de s'insurger, contre ceux qui gênaient ses inclinations? Et si malheureusement l'enfant a trouvé dans ses parents, non pas l'indulgence, qui sait quelquefois pardonner, mais la faiblesse qui lâche la bride à tous les penchants, qui capitule devant toutes les fantaisies, même les plus déraisonnables, à dix ans déjà c'est un tyran mutin, arrogant, fier, insolent, qui ne peut supporter un refus, qui ne veut pas rencontrer d'obstacles sur son chemin.

Dans cette maison, vous devez plier votre volonté aux exigences d'un règlement, que des hommes éminents qui avaient l'expérience de la jeunesse ont mis en harmonie avec vos besoins et vos aspirations légitimes; d'un règlement qui, vous prenant à l'heure de votre lever pour vous conduire à travers la journée, du dortoir à l'étude, de l'étude en classe et en récréation, assigne à chaque exercice son objet, ne laisse aucune heure sans but déterminé, de manière à faire tourner au profit de l'âme et du corps toutes vos occupations. Observez-le fidèlement. C'est en s'accoutumant de bonne heure à se plier à une règle, qu'on se prépare à l'accomplissement de devoirs plus graves, plus étendus. L'obéissance est le principe de toute force, de toute grandeur, de toute vie vraiment féconde et utile.

L'obéissance est le principe de toute liberté. L'enfant qui a grandi dans l'habitude d'obéir est vraiment libre, il s'est affranchi de toutes les servitudes de l'orgueil, de la paresse, du vice, des passions les plus dégradantes; il peut répondre comme ce paysan à qui Henri IV demandait quel était son maître: « Sire, mon maître, c'est moi. »

### II. — Le travail.

Une des manifestations de cette obéissance doit être le travail.

Le travail! A ce mot, la nature frémit; n'aspirant qu'à la jouissance, au bien-être, elle ne peut se résoudre à se courber sous le joug, elle ne peut condamner son imagination à des études arides.

Voyez l'enfant à dix ans, onze ans, douze ans. Il est en étude, en classe, tenant entre ses mains un livre qu'il tourne, qu'il retourne avec une insouciance désolante, qu'il ferme avec dégoût,

<sup>1</sup> Allocution prononcée dans un lycée.



qu'il ouvre avec ennui. Les heures qu'il doit consacrer à ses devoirs, à ses leçons, lui semblent longues comme des siècles. Au lieu de développer son intelligence par une application sérieuse, il la laisse s'engourdir, comme les rouages d'une machine qui ne sont plus en mouvement. Où donc est son esprit ? Il est au jeu, à la dissipation, aux souvenirs de la veille, à la promenade, à la sortie du lendemain, quand il n'est pas à des rêves coupables, aux souvenirs dangereux d'une mémoire trop fidèle.

Et en attendant, les années s'écoulent, l'élève grandit, c'est un jeune homme ; que deviendra-t-il, s'il n'a pas su s'accoutumer de bonne heure au travail, s'il ne s'est pas préoccupé de l'avenir ? S'il est riche, il jettera les plus belles années de sa vie aux plaisirs qui tuent le corps, énervent l'esprit et corrompent le cœur. S'il est pauvre et qu'il doive se faire une position lui-même, il n'arrivera à rien, les carrières étant encombrées et conquises par ceux-là seuls qui s'en donnent la peine ; il aboutira fatalement à la misère, au vice et au déshonneur.

Mes chers enfants, travaillez pour obéir à la loi de Dieu, qui vous commande de mettre en œuvre les ressources de votre nature, de développer les facultés qui vous ont été départies.

Travaillez pour vous créer dans la société des positions honorables qui assureront votre avenir. Vous avez des exemples de jeunes gens sortis du lycée, et quelle que soit la fortune dont il vous sera donné de jouir plus tard, rappelez-vous que vous aurez à vous tracer un règlement de vie, dans lequel le travail et la charité devront trouver leur place, suivant les paroles d'un grand chrétien de ce siècle à son fils :

« Pour toi, mon cher enfant, lui écrivait-il, que ton activité, ton intelligence, ne condamneront pas à cette vie oisive et si souvent inutile de l'homme qui vit de ses revenus, les dépense à ses plaisirs et tue son temps à la chasse, pour toi, à qui je souhaite l'ambition des grandes idées et des grandes choses..., je prie Dieu de t'inspirer la pensée d'être l'homme des pauvres, de la charité. »

On ne saurait, mes chers enfants, vous donner un plus beau programme.

### III. — *La fidélité aux pratiques chrétiennes.*

Mais l'obéissance et le travail ne font pas tout l'homme ; ce sont là des vertus purement naturelles, qui, si elles ne sont pas offertes à Dieu et sanctifiées par la grâce, ne valent rien pour l'éternité. Vous ne serez des hommes complets qu'autant que vous serez religieux. « L'homme est un être essentiellement religieux, disait un philosophe païen, il se distingue de la bête autant par la religion que par la raison. »

Vous ne serez des hommes complets, qu'autant que vous serez chrétiens. Un grand critique, le plus grand peut-être du siècle dernier, Sainte-

Beuve, a dit en parlant de Notre-Seigneur Jésus-Christ : « En dehors de lui, il n'y a pas de grandeur morale ; ceux qui l'ont méconnu, ou qui ne l'ont pas connu, il leur a manqué quelque chose, du côté de l'esprit, du côté du cœur, ou du côté du caractère, peut-être des trois côtés à la fois. »

Voilà pourquoi, auprès des maîtres éminents et dévoués qui vous initient aux choses de l'esprit, vous trouvez dans cette maison l'aumônier, le prêtre, qui vous parle de votre céleste origine, de vos immortelles destinées, de vos devoirs envers Dieu, et des secours que la bonté divine a mis à votre disposition, pour vous aider à faire de cette vie écoulée dans la pratique du devoir chrétien le vestibule de la bienheureuse éternité.

Restez toujours fidèles aux leçons que vous avez reçues de lui, et ne nous donnez pas le triste spectacle, que nous voyons quelquefois dans le monde, spectacle le plus digne de compassion et de pitié qu'il y ait ici-bas, — celui d'enfants de dix-huit ou vingt ans qui se vantent de n'avoir plus la foi, qui se disent ou se croient émancipés, qui font les fiers contre Dieu, contre l'Eglise !

Oui, ces adolescents, que l'on avait tant de peine, hier encore, à préparer au baccalauréat, c'est-à-dire à la plus humble des études classiques, les voilà tant soit peu frottés de grec et de latin et ayant reçu en outre quelque légère teinture d'histoire et de mathématiques : c'en est assez pour qu'ils se croient le droit de répudier ces doctrines devant lesquelles se sont inclinés les plus grands génies, et de ne plus pratiquer ces devoirs de la prière et de la réception des sacrements qui ont fait les saints.

Vous ne serez pas de ceux-là, mes chers enfants ; j'en ai pour garantie vos bonnes dispositions actuelles, l'instruction chrétienne que vous avez reçue, et la force que l'Esprit-Saint va faire descendre dans vos âmes.

Voici l'heure, mes chers enfants, recueillez-vous ; pendant que l'évêque va vous imposer les mains et marquer vos fronts de l'huile sainte, nous allons prier, afin que Dieu fasse de vous la jeunesse aimable et forte, telle que la chantait et la pleurait David, en la personne de Jonathas. *Amabiles et decori fortes*. Aimable, par la culture de l'esprit, par la délicatesse du cœur, par l'horreur du vice ; forte, par le culte de l'honneur, de l'obéissance, du travail, par la profession constante et sincère de la foi chrétienne. Vos parents, vos amis, s'uniront à nous, pour vous entourer de leurs sympathies et de leurs prières ; qu'ils me permettent de leur dire, en terminant, cette parole de saint Paul : « N'oubliez pas, mes frères, de ressusciter en vous la grâce de Dieu, qui vous a été conférée par l'imposition des mains... » Ainsi soit-il.

*Imprimatur* : † SEBASTIANUS, Episcopus Lingonensis.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT.

# L'Ami du Clergé Paroissial

## SOMMAIRE

**Pour la fête de la Pentecôte.** — I. Les deux craintes, 369. — II. La crainte de Dieu, 372.  
**Les litanies de la sainte Vierge, Entretiens à des jeunes filles.** — L. Regina Martyrum, 374.  
**Instructions pour le Premier Vendredi.** — V. La douceur et l'humilité dans le Cœur de Jésus, 378.  
**Varia.** — III. Les sociétés dangereuses, 381.  
**Courtes instructions pour la prière du soir.** — CI. Le péché contre le Saint-Esprit, 383. — CII. Droiture de cœur et d'intention, 385. — CIII. Triste condition de ceux qui résistent à la grâce, 386.  
**Allocutions avant la Confirmation.** — IV et V. Le soldat de Jésus-Christ, 388 et 389.  
**Prônes catéchétiques sur le Décalogue.** — VI. Le culte des saints, 391.  
**Entretiens sur les paraboles évangéliques.** — XXXIII. Les mines, 394.

## POUR LA FÊTE DE LA PENTECOTE

### I

#### LES DEUX CRAINTES

*Nolite timere eos qui occidunt corpus, animam autem non possunt occidere : sed potius time deum qui potest et animam et corpus perdere in gehennam.*

Ne craignez pas les hommes : s'ils peuvent tuer le corps, ils ne peuvent tuer l'âme. Mais craignez Dieu : il peut jeter à la fois le corps et l'âme en enfer.

(Matth., x, 28).

Mes frères,

Ce n'est pas sans raison que le divin Maître a réuni dans une même recommandation la crainte des hommes et la crainte de Dieu, pour nous défendre l'une et nous ordonner l'autre. Que nous le voulions, que nous ne le voulions pas, nous ne pouvons vivre sans l'une ou l'autre de ces deux craintes ; et la mesure où l'une grandit dans notre âme est aussi la mesure où l'autre y diminue. L'une chasse et exclut l'autre. Comme on voit chaque matin au lever du soleil les ténèbres fuir devant la lumière, et chaque soir à l'heure du couchant le jour faire place à la nuit, ainsi dans une âme les deux craintes dont je parle se font place mutuellement l'une à l'autre. C'est ce qui nous est montré avec évidence dans le mystère de la Pentecôte : du même coup, le Saint-Esprit a délivré les Apôtres de la crainte des hommes, et il les a enrichis de la crainte de Dieu. Quelques jours auparavant, ceux-ci tremblaient par peur des Juifs et demeuraient cachés ; mais aujourd'hui les voilà qui confessent leur foi avec intrépidité : la crainte de Dieu, entrant dans leur âme, en a chassé l'autre crainte.

Or, cette double transformation que le Saint-Esprit a opérée dans les Apôtres, il désire l'opérer

en nous. C'est pour cela, entre autres motifs, qu'il est venu dans nos cœurs au jour de notre justification, et plus pleinement encore en celui de notre confirmation. Eh bien ! a-t-il pu y accomplir son œuvre ? Nos cœurs sont-ils vides de la crainte des hommes et remplis de la crainte de Dieu ? Question importante, qu'il faut bien nous poser. Car, de la nature de notre crainte dépend en grande partie notre valeur morale. Dites-moi qui vous craignez, et je vous dirai ce que vous valez. Peut-être la réponse à cette question nous humiliera. Mais que cette humiliation sera salutaire !

Pour vous amener, mes frères, à vous bien examiner sur ce point, à bannir de vos âmes la crainte des hommes et à y établir solidement la crainte de Dieu, je vais vous rappeler *premièrement* les désastres que produit en nous la crainte des hommes, *deuxièmement* les merveilleux résultats qu'y opère la crainte de Dieu.

### I

Avoir peur des hommes n'est pas toujours un mauvais sentiment ; quelquefois ce n'est qu'une forme du respect. En pareil cas, la crainte des hommes n'est pas à condamner. Il est bon, par exemple, que l'enfant ou l'homme inconstant soient détournés du mal par la peur des regards ou par celle des châtiments. Mais elle devient un vice, quand on trahit son devoir pour ne pas s'exposer au mépris, aux railleries ou aux persécutions des hommes. Cette crainte coupable s'appelle généralement *respect humain*, parce qu'elle nous fait respecter la créature au préjudice du Créateur. C'était celle des Apôtres, avant qu'ils n'eussent reçu le Saint-Esprit. Par crainte des hommes, ils abandonnèrent leur Maître un instant après lui avoir juré fidélité ; et le plus hardi d'entre eux, se laissant effrayer à la voix d'une servante, le renia lâchement.

Cette espèce de crainte est aujourd'hui bien commune. Voici pourquoi. Il est passé, le temps où la société, les familles, la majorité des individus étaient chrétiens et par la foi et par la pratique. En ce temps-là, pour être soi-même chrétien, on n'avait qu'à emboîter le pas derrière les autres, qu'à se laisser entraîner par le courant. Il n'y avait alors aucun inconvénient à ce que les hommes suivissent leur moutonnière nature : les braves entraînaient les timides, et les méchants étaient contraints de se taire. De nos jours, les choses ont changé. Le respect que mérite la religion s'est réfugié dans les consciences ; la majorité se borne à bien penser ; et la bande des blasphémateurs, malgré son petit nombre, jette bruyamment et impunément le ridicule sur ce qu'il y a de plus sacré. La conséquence, c'est que celui qui veut demeurer fidèle à Dieu est obligé de s'isoler, de lutter contre l'indifférence des uns et la haine des autres. Mais aussi un grand nombre, se laissant dominer par la crainte de déplaire aux hommes, n'osent pas s'écarter du chemin battu. Et voilà pourquoi la peur se pro-



page comme une contagion, son empire s'étend tous les jours, elle semble vouloir devenir notre reine : tant sont nombreux « ceux qui se précipitent, comme Esther devant Assuérus, pour baiser son sceptre. »

Nous n'avons pas d'indignation contre eux ; mais nous éprouvons à leur égard une grande pitié. Car ils sont bien à plaindre. Que diriez-vous d'un homme qui jetterait au puits l'or qu'il tient à la main, parce que le moqueur qui passe trouve cet or ridicule ? Vous auriez compassion de sa folie... Eh ! mes frères, c'est pourtant là ce que font les pauvres victimes du respect humain ; elles sacrifient à la peur des hommes tout ce qu'elles ont de plus précieux : leur liberté, leur conscience, leur salut.

La liberté morale, c'est-à-dire le pouvoir de prendre parti pour le bien contre le mal, est un attribut essentiel de l'homme ; sans elle un homme n'est plus digne du nom d'homme. Eh bien ! le respect humain dépouille le poltron de sa liberté, pour en faire un esclave ; et quel esclave ! Il ne peut plus agir, ni parler, ni même penser, sans la permission du maître aux cent têtes qu'il s'est donné. C'était un homme qui avait de la foi et des sentiments religieux ; mais, sur l'ordre du monde, il n'en aura plus. Il avait des penchants vertueux ; mais il se montrera intrépide dans le vice, quand le monde le voudra et autant que le monde le voudra : il est prêt pour toutes les apostasies. Quelle dégradation, quelle honte, pour quiconque veut y réfléchir !

Je connais les vains prétextes par lesquels il essaie d'excuser et de masquer sa servitude. — « Il faut bien, dit-il, que je fasse comme les autres. » — Eh ! mon ami, le souverain Juge ne te demandera pas si tu as fait comme les autres, mais si tu as fait comme tu devais. Et puis, quels sont ceux que tu appelles « les autres » ? Des ignorants ou des corrompus que tu as le droit de mépriser. Ah ! si tu as besoin d'exemples pour soutenir ta conduite, tu n'en aurais pas manqué en servant Dieu fidèlement. Ne sais-tu donc pas que la foi chrétienne a reçu, depuis dix-neuf siècles, les hommages de ce qu'il y a eu de plus grand sur la terre par le génie et la vertu ? Ecoute cette belle parole de Pasteur, un des plus grands savants du siècle qui vient de finir : « Quand on a bien étudié, disait-il, on en revient à la foi du paysan breton ; si j'avais mieux étudié moi-même, j'aurais la foi d'une paysanne bretonne. » — « Mais, si je fais bande à part, qu'est-ce qu'on dira de moi ? Je serai ridicule, et le ridicule tue en France. » — Mon ami, le ridicule tue si peu que les choses qu'on a le plus ridiculisées sont précisément celles qu'on est le moins parvenu à tuer. On déverse tous les jours la moquerie sur la foi, la vertu, la vérité. La foi ne périt point, la vertu demeure, la vérité est éternelle. Ainsi tes excuses sont vaines. Et en voulant fuir le ridicule, tu tournes le dos à l'honneur.

En même temps que sa liberté, celui qui a peur

des hommes sacrifie sa conscience. Comme l'apôtre saint Pierre, il avait juré fidélité à Jésus-Christ, et très sincèrement. Mais quand le monde lui demande, comme fit la servante de Caïphe au prince des apôtres : « Etes-vous disciple de Jésus ? » il s'empresse de répondre : « Je ne le connais pas. » — N'êtes-vous pas son disciple ? lui demande-t-on, quand on tourne devant lui l'Evangile en ridicule. — Non ! répond-il, en gardant un silence coupable. — Etes-vous son disciple ? insiste-t-on, en lui montrant l'église aux jours de dimanche ou la table sainte au temps de Pâques. — Non ! répond-il, en désertant la messe ou la communion.

Sans nous conduire ainsi jusqu'à la transgression des préceptes, que de fois le respect humain ne nous empêche-t-il point d'accomplir les conseils ! Car la volonté de Dieu, vous le savez, s'exprime à nous d'une double manière : il y a des choses que Dieu exige, il y en a qu'il désire. Peu nombreux sont les préceptes ; le nombre des conseils n'est pas limité. On observe les préceptes, surtout pour ne pas offenser Dieu ; on suit les conseils, surtout pour lui plaire. Aussi toute âme qui veut être généreuse joint autant qu'elle le peut l'accomplissement des conseils à celui des préceptes. Eh bien ! c'est cette générosité que le respect humain empêche trop souvent d'exister. Voilà, par exemple, une personne qui voudrait aller à la messe pendant la semaine, visiter quelquefois les pauvres et les malades, faire en un mot un peu plus que son devoir. On lui dit : « Vous êtes donc dévote ? » Malheur à elle si la crainte du monde domine dans son âme ! Pour éviter d'ineptes railleries, elle mettra des bornes à sa générosité envers Dieu. C'est encore une lâcheté, une capitulation.

Enfin celui qui craint les hommes, sacrifie ou tout au moins compromet son salut. Ecoutez comment Jésus-Christ parle de lui dans l'Evangile : « Celui qui aura rougi de moi devant les hommes me forcera à rougir de lui devant mon Père. » Chrétiens timides, vous rougissez de votre Dieu, vous dites que vous ne le connaissez pas. Eh bien ! lui, à son tour, vous dira la même parole : « Je ne vous connais pas ; loin de moi, maudits ! allez-vous-en ! » Ah ! mes frères, si nous songions un peu plus à cette menace de notre Dieu, la crainte des hommes ne nous ferait pas commettre autant de lâchetés, parce que nous aurions plus de crainte de Dieu. C'est de cette dernière crainte qu'il me reste à vous dire les précieux avantages.

## II

Il y a deux façons de craindre Dieu. D'abord on peut le craindre en le haïssant. Tel est le cas de ceux qui aiment le mal que Dieu défend : ils regardent Dieu comme un trouble-fête ennemi de leurs plaisirs, ils souhaiteraient qu'il ne fût pas, ou du moins qu'il fût impuissant à les punir. Cette crainte est évidemment mauvaise et condamnable,

puisqu'elle laisse subsister dans l'âme la haine des volontés divines, c'est-à-dire en définitive la haine de Dieu. Le loup qui s'apprête à se ruer sur la bergerie, se retire quand il voit les bergers armés et les chiens vigilants ; il n'en reste pas moins ce qu'il était, un animal cruel et avide de carnage. C'est l'image de celui en qui habite la crainte servile de Dieu. Encore qu'elle le préserve de quelques péchés, il n'en reste pas moins pécheur.

Mais on peut craindre Dieu pour un autre motif : parce qu'on l'aime, parce qu'on le regarde comme son souverain bien, sa fin dernière, et qu'on a conscience de pouvoir le perdre. Cette seconde crainte est plus ou moins parfaite suivant qu'elle renferme plus ou moins d'amour. Tantôt elle nous fait redouter en Dieu le souverain juge qui châtierait le péché ; tantôt elle nous le montre comme un père infiniment tendre dont le cœur est blessé par nos désobéissances ; quelquefois même elle n'est plus que le simple tressaillement de la créature devant l'infinie majesté du Créateur. En ce dernier cas elle se confond presque avec la charité ; elle lui fera même cortège au ciel, puisque l'Eglise nous le fait chanter ainsi dans la préface de la messe : « *Tremunt Potestates.* » Je n'insisterai pas autrement sur ces différents degrés de la crainte filiale. Dans quelque mesure que nous la possédions, elle est bonne et sanctifiante, quoique inégalement ; c'est elle que Dieu commande et recommande sans cesse dans l'Ecriture ; c'est elle qui est un des sept dons du Saint-Esprit ; c'est elle qui a rempli les Apôtres au jour de la Pentecôte.

Voulez-vous savoir comment elle les a transformés ? Ecoutez seulement les paroles qu'elle leur dicte au sortir du Cénacle. Eux qui, cinquante jours auparavant, tremblaient devant les hommes, font trembler à leur tour les juges devant lesquels on les traîne. — « Nous vous défendons, leur disent les Juifs, de prêcher Jésus de Nazareth. — Nous ne pouvons pas, répondent-ils, taire ce que nous avons vu ; nous ne pouvons pas trahir la mission qui nous a été confiée de prêcher l'Evangile et dont Dieu nous demandera compte. *Non possumus.* — Eh bien ! sachez que vous allez vous attirer notre haine. — Est-il donc nécessaire que nous vous plaisions ? Jugez vous-mêmes : ne vaut-il pas mieux plaire à Dieu qu'aux hommes ? *Obedire oportet Deo magis quam hominibus.* — Vous serez châtiés. Qu'on apporte des verges et qu'on les flagelle ; qu'on ouvre les prisons et qu'on les y jette ! — Merci, mon Dieu, qui nous jugez dignes de souffrir pour vous ! *Ibant gaudentes.* — Si décidément vous ne vous taisez pas, vous serez tous mis à mort. — Il n'est pas nécessaire que nous vivions. Une seule chose est nécessaire : craindre Dieu et faire sa volonté, car c'est là tout l'homme. »

Si la crainte de Dieu a ainsi transformé les Apôtres, n'oubliez pas, mes frères, qu'elle doit opérer en vous une transformation semblable. Laissez-moi donc vous esquisser brièvement le tableau des merveilles qu'elle produit dans l'âme du juste,

quand il se soumet docilement à l'action du Saint-Esprit.

D'abord c'est elle qui commence la conversion. C'est la crainte de Dieu et de sa justice, dit le Concile de Trente, qui ébranle l'âme du pécheur ; de la crainte il passe à considérer la miséricorde divine ; cette considération le conduit à la confiance, la confiance à l'amour et l'amour au pardon. (Sess. vi, ch. 4). Ainsi donc, la crainte est le premier degré de notre ascension vers Dieu : elle est, par rapport à la grâce sanctifiante, ce que saint Jean-Baptiste était par rapport au Messie, son précurseur, son introducteur.

Et quand elle a ainsi introduit la grâce dans une âme, un second rôle commence pour elle : celui de l'y conserver. La crainte de Dieu est comme un rempart derrière lequel s'abrite le juste sanctifié, afin que l'ennemi ne puisse plus entrer dans son âme. Celui qui n'a peur que des hommes, est comme une ville ouverte à tous les assauts. Il se surveille sans doute quand il sait que les hommes le regardent, mais sitôt qu'il ne voit personne autour de lui, sa vigilance cesse : il se croit seul alors, parce qu'il ne songe pas à compter parmi les voyants celui qui a fait l'œil de l'homme. Au contraire, celui qui craint Dieu ne fait jamais trêve à sa vigilance, parce qu'il sait que sans cesse Dieu le regarde. Aussi les surprises du péché, les défaites morales ne sont guère possibles pour lui. O crainte de Dieu, retraite sacrée de l'âme, forteresse inexpugnable où l'on se réfugie dans la pleine sécurité, à l'abri de tout danger : quelle protection ne nous apportes-tu pas contre notre propre faiblesse et contre les attaques de nos ennemis ! Comme on monte la garde avec plus d'attention et plus de courage, quand on se sent gardé par celui qui veille toujours !

En même temps qu'elle nous défend contre le péché, la crainte de Dieu grandit nos forces pour le bien. Il n'est pas une vertu dont elle ne facilite la pratique, pas une bonne action qu'elle ne puisse rendre plus parfaite et plus agréable à Dieu. « L'homme qui craint Dieu, dit l'Ecriture, ne néglige rien. » Et comment pourrait-il, en effet, laisser la négligence pénétrer dans sa vie ? Ne sait-il pas que Dieu fait tant de cas de chacune de nos actions, qu'il daigne les examiner toutes et les juger ? Quand un ouvrier de ce monde sait que son travail sera mis sous les yeux d'un roi, il y apporte tous ses soins. Eh bien ! l'homme qui craint Dieu sait que toutes ses actions passeront sous le regard du Roi des rois. Il apporte donc à chacune la plus délicate attention, il voudrait faire de toutes autant de chefs-d'œuvre.

Le juste a-t-il fait des progrès notables dans la charité, la crainte de Dieu continue à lui rendre de grands services. C'est elle qui empêche son intimité avec Dieu de dégénérer en sans-gêne. S'il prie, c'est toujours avec un certain tressaillement ; s'il entre à l'église, c'est avec saisissement ; s'il prononce le nom de Dieu, c'est avec respect ; s'il jouit, c'est avec des actions de grâces ; s'il souffre,



c'est avec résignation. Il sait en effet que les yeux de Dieu sont toujours ouverts sur nous, que sa Providence règle tout le détail de notre vie, que ses voies sont mystérieuses et incompréhensibles.

Ajoutez à cela que l'homme qui craint Dieu possède une paix profonde et inaltérable. La plupart des tristesses que ressent le juste, viennent de la conscience qu'il a d'avoir contristé ou de pouvoir contrister le Saint-Esprit. « En coupant la racine de nos infidélités, la crainte de Dieu supprime du même coup toutes ces sombres fleurs du chagrin. » D'ailleurs Dieu promet de répandre « la multitude de ses douceurs sur ceux qui le craignent. » Il le promet pour le temps de la vie ; il le promet surtout pour le temps de la mort. « La crainte de Dieu, lisons-nous dans l'Ecriture, est un paradis de bénédiction. Si quelqu'un a vécu avec elle, il sera consolé dans ses derniers moments et béni au jour de sa mort. »

Je viens de vous rappeler, mes frères, les principaux effets de la crainte des hommes et ceux de la crainte de Dieu. La première fait de nous des esclaves, des apostats, en attendant peut-être qu'elle fasse de nous des réprouvés. La seconde, au contraire, assure la dignité de notre vie, fait notre joie en ce monde et prépare notre bonheur pour l'autre. Puisque, de toute nécessité, il faut choisir entre ces deux craintes, nous n'avons pas à hésiter sur notre choix. Extirpons donc complètement de nos âmes la crainte des hommes et remplaçons-la par celle de Dieu. Et pour que nos efforts réussissent, joignons-y la prière. Parmi les supplications que nous adressons aujourd'hui à l'Esprit-Saint, qu'il y en ait une pour lui demander celui de ses dons qui est nommé le dernier, mais qui n'est pas le moins nécessaire : la crainte de Dieu ! Ainsi soit-il.

## II

### LA CRAINTE DE DIEU

*Beatus vir qui timet Dominum.*  
Heureux celui qui craint le Seigneur.

Mes frères,

La fête présente, en nous rappelant le grand mystère de la descente du Saint-Esprit, nous invite à lui adresser nos adorations et à solliciter ses grâces. Aussi bien, l'office de ce jour, en même temps qu'il exprime nos hommages, est une pressante supplication, un appel à ses lumières, à ses inspirations, à son assistance. Plus que jamais, dans les temps où nous vivons, nous avons besoin de ses bienfaits ; plus que jamais, nous sont nécessaires la sagesse, l'intelligence, la science, le conseil, la crainte de Dieu, la piété, la force, pour suivre sans dévier le chemin de nos destinées.

Qu'il plaise au Saint-Esprit de renouveler sur

nous l'effusion de ses dons, et en particulier de raviver dans nos cœurs la crainte de Dieu, dont la possession nous rendrait heureux !

Heureux ! qui peut se flatter d'être heureux ici-bas, et quels sont ceux que vous réputez heureux ? Les riches peut-être, ceux qui sont propriétaires de grands trésors et de vastes domaines ? Les puissants, ceux qui sont investis de hautes dignités et qui exercent sur les autres une autorité respectée ? Les savants, ceux qui, par leurs travaux intellectuels et par les inventions de leur génie, ont conquis l'estime et l'admiration des hommes ?

Vous dites : « Heureux ceux-là ! » Le Livre saint n'est pas de votre avis. Il dit, lui, — et son sentiment a bien quelque valeur, — il dit : « Heureux l'homme qui craint le Seigneur ! *Beatus vir qui timet Dominum.* »

Je ne m'étonne pas maintenant que la crainte de Dieu figure parmi les dons du Saint-Esprit et qu'elle soit si instamment recommandée dans les pages de l'Ecriture et dans les livres des saints.

Au fait, je ne vois rien de plus *raisonnable*, de plus légitime, rien de plus *salutaire* et de plus efficace.

Il ne me faudra pas beaucoup de temps pour vous le démontrer.

La crainte de Dieu est diversement caractérisée dans le Livre divin. Elle est appelée tantôt le commencement de la sagesse, *initium sapientiae*, la racine de la justification, *radix*, tantôt le couronnement, la plénitude de la sagesse, *corona*, *plenitudo sapientiae*.

C'est toujours la crainte de Dieu, mais elle a différents degrés, selon les différents motifs qui l'inspirent.

On peut craindre Dieu à cause des châtiments dont il menace les violateurs de sa loi ; on peut le craindre sous l'impulsion de la conscience qui voit le mal et qui comprend le devoir de l'éviter, à cause du désordre dont il est la source ; on peut le craindre enfin, parce qu'on l'aime et qu'on ne voudrait pas lui déplaire.

## I

A quelque degré que ce soit, la crainte de Dieu est ce qu'il y a de plus naturel et de plus raisonnable.

1. Il faut craindre Dieu : pourquoi ? D'abord parce qu'il est la plus haute majesté. La majesté, c'est ce qui fait que quelqu'un est supérieur aux autres, qu'il est plus grand qu'eux, qu'il dépasse notablement la taille du vulgaire. Mais qui est plus grand que Dieu ? *Quis ut Deus ?* Sa grandeur est infinie, sa supériorité l'élève au-dessus de tous les êtres, dont il est le principe et la fin.

Si, parmi les hommes, tout ce qui est grand et supérieur inspire une sorte de peur, de timidité, à plus forte raison Dieu, qui est la souveraine majesté, doit-il inspirer à ses créatures un respect profond, plus que cela, une crainte réfléchie.

2. Il faut craindre Dieu : pourquoi encore ? C'est parce qu'il est la plus haute puissance.

Si nous étions placés sous la dépendance d'un maître, à ce point que ce maître puisse disposer de nos biens, de notre sort, de notre vie, nous le craindriions avec raison.

Eh bien ! Dieu est notre maître souverain, notre créateur, notre Providence. Nous sommes sous sa main et nous dépendons de lui de la façon la plus absolue ; il nous a donné la vie, il peut nous la retirer à tout instant.

N'est-il pas bien naturel que nous nous tenions devant lui dans le respect et le tremblement ?

3. Il faut craindre Dieu : pourquoi enfin ? Parce qu'il est la plus haute justice.

Sur la terre, les hommes redoutent la justice ; ils appréhendent d'être appelés devant ses tribunaux, parce qu'elle tient dans ses mains sévères le code qui inflige des châtimens aux infracteurs de la loi.

La justice de Dieu est plus à craindre que la justice des hommes, et vous en devinez la raison : c'est que cette justice est plus clairvoyante, plus impartiale et plus rigoureuse.

On peut échapper à la justice humaine, on n'échappera pas à la justice de Dieu.

Si la justice de Dieu attend souvent pour punir les pécheurs comme ils le mériteraient, si elle est patiente, c'est parce qu'elle a l'éternité devant elle et qu'elle saura bien, plus tard, prendre sa revanche du silence qu'elle garde sur les crimes des hommes.

Mais qu'on ne s'y fie pas trop, parce que, quand elle le juge à propos, elle entre en scène dès ici-bas et trouve bien des moyens pour faire expier les fautes commises.

Elle fait un signe aux fléaux, qui arrivent en disant : « Nous voici. »

« Me voici, » dit la gelée qui vient flétrir les bourgeons naissants et dévorer le fruit dans sa fleur à peine éclos.

« Me voici, » dit le nuage qui monte à l'horizon et porte la grêle dans ses flancs livides.

« Me voici, » dit l'éclair qui sillonne le ciel, le tonnerre qui gronde, l'orage qui dévaste les colines et les vallées.

« Me voici, » dit l'imperceptible insecte qui s'attache à la racine, aux feuilles des plantes, et nous jette un défi que nous sommes souvent impuissants à relever.

« Me voici, » dit le fléau contagieux qui multiplie les deuils dans les familles et les tombes dans les cimetières.

Qui donc ne vous craindrait, ô Dieu tout-puissant, quand vous exercez ainsi votre justice ici-bas ? Qui donc ne vous craindrait davantage encore, en songeant que votre justice se montrera plus complète et plus inexorable à l'heure de la mort ?

## II

Autant la crainte de Dieu est légitime, autant elle est salutaire.

Écoutez sur ce point le témoignage des saints.

« La crainte de Dieu, disent-ils, arrête les crimes et conserve l'innocence. *Timor Dei fugat crimina, innocentiam servat*. Là où elle règne, il y a le zèle pour le bien. *Ubi timor, ibi studium*. »

Ainsi la crainte de Dieu est une protection contre le mal et un stimulant pour le bien. Ce qu'est la digue pour le torrent qui s'emporte et qui ravage, la crainte de Dieu l'est pour les passions incontinences : elle réprime leur fougue, elle éteint leurs feux.

Le chrétien qui craint Dieu aura peur de l'offenser, et alors, sous l'empire de cette crainte, il veillera, il fuira les occasions du péché, il luttera contre les séductions du mal, et, s'il faut s'imposer des sacrifices, il y consentira.

D'autre part, il déploiera une sainte énergie pour le bien. Non content de s'incliner devant l'infinie grandeur, la souveraine autorité et la suprême majesté de Dieu, il aura à cœur de lui donner des témoignages de sa dépendance, de sa soumission, il aimera à multiplier les actes qui sont de nature à l'honorer et à lui plaire, il s'efforcera de suivre en tout sa volonté, de garder fidèlement ses commandemens.

N'est-ce pas tout dire, et la vie chrétienne n'est-elle pas là tout entière ?

La crainte de Dieu est donc un des grands moteurs de la vie chrétienne. Là où elle se rencontre, tout va bien : le vice est refréné et la vertu prend son essor. Mais quand elle fait défaut, c'est le débordement du mal, l'irruption de tous les désordres.

Vous voulez un exemple ? Regardez ce qui se passe autour de nous.

Le mal a pris, de nos jours, des proportions inconnues aux âges antérieurs ; tout le monde en convient. La loi morale est méconnue et foulée aux pieds : plus de respect ni d'obéissance chez les inférieurs, plus de dévouement chez les supérieurs ; partout des transgressions et des désordres, partout des fraudes et des injustices, partout des excès et des outrages aux bonnes mœurs, partout des haines et des divisions.

Où pensez-vous, mes frères, que soit la cause de toutes ces misères, de toutes ces hontes ? — On ne craint plus Dieu : voilà l'explication de tout ce mal.

Le remède, maintenant, qui nous l'indiquera ? Mes frères, il est tout trouvé et c'est la Sagesse éternelle qui nous le fait connaître : « Craignez Dieu, nous dit-elle, et gardez ses commandemens, car c'est là tout l'homme. *Deum time, serva mandata, hoc est omnis homo*. »

Oui, craignons Dieu, car pour vivre chrétiennement, « rien, dit saint Bernard, n'est si efficace que de craindre, *nihilæque efficax quam timere*. »

Et parce que cette crainte est un don de l'Esprit-Saint, nous lui adresserons la prière du prophète, nous lui dirons : « *Confige timore tuo carnes meas*, pénétrez-nous de votre crainte, ô Dieu, jusqu'aux dernières fibres de notre chair, » afin que nous ayons peur de vous offenser et que nous soyons pleins d'ardeur pour vous obéir. *Amen*.



## LES LITANIES DE LA SAINTE VIERGE

Entretiens à des jeunes filles

L

REGINA MARTYRUM

Saint Anselme méditant sur les souffrances de Marie s'adresse soudain à elle et s'écrie : « Les tourments les plus cruels infligés aux corps des martyrs sont légers, ou plutôt ne peuvent être comparés à vos douleurs, car leur immensité a transpercé le plus profond et le plus intime de votre cœur si doux <sup>1</sup>. » Elle fut donc vraiment martyre et « plus que martyre, » ajoute saint Bernard, tant la violence de la douleur fut intense, tant les douleurs de l'âme dépassèrent presque infiniment les souffrances que peut endurer le corps. Ne nous étonnons point que l'Eglise la proclame la Reine des martyrs, quoique la Vierge très aimante n'ait pas versé son sang pour son Fils. Elle fit plus : elle épuisa pour lui toutes les forces, toutes les énergies, toutes les douleurs, tout le sang de son âme, l'instrument le plus merveilleux que Dieu ait créé pour aimer et pour souffrir.

Afin de nous convaincre qu'elle a bien mérité ce titre de « Reine des martyrs », étudions rapidement l'histoire de sa douleur, puis nous essaierons de nous faire une idée de l'immensité de cette douleur.

I

Elle qui est le sourire de la terre, ne devait guère connaître que les larmes. A peine a-t-elle eu le temps de jouir de la tendresse d'Anne et de Joachim, de goûter la bonté de son père, la grâce affectueuse de sa mère, qu'elle est brusquement privée de ces admirables parents qui étaient tout pour elle sur la terre. Elle est orpheline, et elle comprend l'étendue de son malheur. Les autres enfants pleurent, puis se consolent, car les impressions chez eux se succèdent rapidement ; les sanglots s'apaisent, la douleur d'abord très vive s'émousse, puis — heureusement pour eux — ils oublient. Mais Marie est douée d'une intelligence qui pèse tout, qui saisit tout, elle sait ce qu'elle a perdu et que la perte est irréparable, elle se résigne à la volonté de Dieu, mais elle n'oublie point ces figures aimées qui ont disparu et qui se présentent sans cesse à son imagination attristée et à son cœur si jeune et déjà brisé.

1. Ce fut sa première douleur, et combien aiguë !... Elle est donc seule au monde, si délaissée que ceux de sa famille s'en émeuvent et lui cherchent un soutien en lui donnant pour époux saint Joseph.

Jamais union ne fut plus parfaite que celle de cette virginité qui épousait cette virginité. Après

quelques mois de bonheur, voici les angoisses terribles de son époux, angoisses qu'elle ne peut calmer, car elle doit garder le secret que l'ange lui a confié. Et quand le ciel a rendu un peu de joie à ce foyer désolé, un peu de sérénité dans l'âme toujours interrogatrice de saint Joseph, c'est Bethléem avec ses dénuements, et surtout le voyage au Temple, avec les formidables prédications de Siméon : « Votre âme sera transpercée par un glaive de douleur. » Pourquoi parle-t-il au futur ? comme si la pauvre âme de Marie n'avait pas été du coup transpercée par ce glaive de la parole révélatrice de l'avenir ! Désormais, plus de repos pour elle, plus de jouissance, plus de bonheur. Les autres mères regardent avec joie leur enfant, elles le voient grandir, s'éveiller à la raison et à l'affection, leur sourire, les aimer, et elles se plaisent à lui composer un avenir charmant fait de toutes les félicités, de tous leurs rêves, de tout leur amour. Elles le contemplent longuement chaque jour ; elles jouissent de ce doux présent qui est pour elles l'heureux présage d'une carrière fortunée. Tandis que Marie ne fixe sur son fils que des yeux qui s'emplissent aussitôt de larmes ; le mot cruel du prophète lui revient toujours : « Il sera un signal de contradiction », et elle ne peut se distraire de cette pensée.

L'incertitude augmente l'acuité de sa douleur. Quand sera-ce ? Est-ce quand, malheureuse exilée, elle est chassée de son pays, et obligée de demander à l'Egypte un refuge contre les cruautés d'Hérode ? Sera-ce à son retour à Nazareth, quand Joseph redoute encore la colère défiante d'Archélaüs ? Un moment, elle croit que l'heure est arrivée, lorsque l'enfant se dérobe pendant trois jours à leurs recherches, et qu'elle parcourt avec son époux, en pleurant, les rues de Jérusalem. Jésus lui est rendu et ils s'en retournent ensemble à Nazareth. Elle garde tout ce qu'elle a entendu, et le médite dans son cœur de plus en plus transpercé. Aura-t-elle au moins quelques années de répit ? Peut-être, mais elles seront courtes, car voilà que Joseph est vieux, sa mission ici-bas est terminée, l'enfant n'a plus besoin d'appui devant les hommes, et le doux patriarche s'endort un jour dans les bras de son épouse, sous le regard consolateur de Jésus, comme fait un ouvrier fatigué, le soir, sa tâche terminée.

Elle avait été orpheline, elle se retrouvait veuve. Tant qu'il était là, elle se reposait de tout sur lui, il était son soutien, son confident, le compagnon de sa dure vie, le cœur qui s'ouvrait toujours, l'autorité généreuse, dévouée et directrice. Jamais deux époux ne s'étaient aimés comme eux, et elle était privée pour jamais de la présence, des secours, des paroles de saint Joseph, des conseils de son esprit et de la lumière de ses yeux. Sans doute elle avait Jésus, mais une affection qui vous reste vous console-t-elle de celle qui s'en va ? Le cœur accepte-t-il sans frémir d'aussi douloureux déchirements, d'aussi cruelles séparations ? Et puis Jésus était devenu un jeune homme, le temps

<sup>1</sup> Saint Anselme, *De Excellent. Virg.*, cap. III.

approchait de sa prédication publique, il la laisserait quelquefois seule, inquiète, redoutant tout de ses ennemis ; et quand il serait persécuté, calomnié, elle n'aurait personne pour porter avec elle la terrible épreuve !

2. Terrible elle fut en effet. Ses compatriotes de Nazareth le méprisent, l'outragent, et le conduisent au-dessus d'un abîme pour l'y précipiter. Elle était là. On dit qu'elle suivit longtemps la tourbe populaire, et qu'à bout de forces elle s'arrêta sur la colline voisine de Nazareth, à droite, où s'élève aujourd'hui un humble sanctuaire sous le vocable de Notre-Dame de l'Effroi. Ce qu'elle dut souffrir alors, la bonne Mère ! Quand on foule ce sol douloureux, on croit le voir détrempé de ses larmes, on mesure des yeux la distance qui sépare de l'endroit où s'élevait la maison de l'Annonciation, et l'on se demande si dans cette Nazareth, « d'où rien de bon ne pouvait sortir, » il ne se trouva pas au moins quelques âmes compatissantes pour la recueillir et l'encourager. Ces douleurs, l'Evangile n'en dit rien, elles furent cependant réelles, effroyables.

Quand une mère entend louer son fils, son cœur se dilate d'allégresse, elle est heureuse, elle jouit du murmure flatteur qui s'élève sur ses pas, et des éloges de la foule qui ajoute son nom à celui de son enfant : « Heureuse celle qui est sa mère ! Quel bonheur pour elle de posséder un fils si bon, si distingué ! » Une seule fois Marie connut cette joie, ce fut une goutte de miel jetée dans un océan de vinaigre. Car les calomnies s'élèvent, préliminaires du complot : « C'est un Samaritain, un possédé du démon, un blasphémateur, un homme de bonne chère, *potator vini*. » Elle souffre des injures des Pharisiens, de l'apathie des Apôtres, de la méchanceté des parents, de l'indifférence de tous.

Et à mesure que les années passent, elle se voit plus proche du terme fatal, les contradictions se font plus aiguës, Jésus recourt aux paraboles pour voiler son enseignement afin que la vérité paraisse moins agressive, il supprime jusqu'aux prétextes, ses miracles mêmes s'accomplissent avec moins d'éclat ; mais la haine veille, et le grand-prêtre, prophète cette fois, déclare qu'« il faut qu'un seul meure pour le salut de tous. »

Vous figurez-vous les transes de Marie qui a deviné la trahison, qui entend la nuit Judas avec sa horde de mercenaires à la solde de Caïphe, ramenant Jésus de Gethsémani chez Anne ! Quelle nuit ! Et le lendemain c'est la comparution devant Pilate, devant Hérode, les interrogatoires cauteleux et embarrassés, les huées de la populace, la flagellation, Barabbas préféré au Christ, et ce cri insensé de toute la meute humaine : « Qu'il soit crucifié ! Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants ! »

Nul doute qu'elle n'ait été présente à la flagellation. Elle avait dû se traîner jusque là, percer la foule, atteindre jusqu'à son Fils, afin de le voir, de l'encourager, de souffrir avec lui, afin de lui

dire parmi ce concert de malédiction universelle : « Mon fils ! vous n'êtes pas seul, je suis auprès de vous, et je vous aime ! » Parmi cette multitude hurlante elle était seule à l'aimer, mais son amour seul l'emportait sur toutes ces haines, et Jésus goûtait une joie supérieure à lui entendre redire au fond de son cœur : « Courage ! je vous aime ! » Jamais elle n'avait été témoin de ce spectacle de sang, elle qui était infiniment douce et tendre pour toute créature, et la première fois qu'elle assistait à une flagellation, c'était son Fils qui en était victime !

L'endroit où s'est déroulé ce drame surhumain, le plus affreux que le ciel et la terre aient jamais vu, a beau n'être plus aujourd'hui que la cour pavée d'une caserne turque : on n'en éprouve pas moins une indicible émotion. C'est là que Jésus se tenait debout quand il fut condamné à mort, là qu'il avait auparavant été flagellé, sur cette arcade qu'il avait été exposé au peuple par Pilate, le montrant à tous avec pitié : « *Ecce homo !* » Ces pierres ont entendu ses gémissements, bien qu'elles aient été déplacées et remuées ; la montagne des Oliviers l'a vu, lui, l'Homme de douleurs, brisé, anéanti, portant sur ses épaules courbées le poids des péchés des siècles, en attendant qu'elle soit témoin de son Ascension. Ce soleil s'est obscurci, ces rochers se sont fendus sur le Golgotha, toute cette nature a été bouleversée, et le Calvaire, voyant les hommes insensibles et féroces, s'est ému de terreur et de compassion.

Tous ces lieux se sont émus aussi des douleurs de Marie, quand au détour de la rue elle a rencontré son Fils chargé de sa croix, quand elle l'a devancé au Calvaire, surmontant, la vaillante, sa douleur, la plus intense qui ait broyé un cœur humain, celle du Sauveur exceptée. La majesté maternelle, la dignité suprême qui la distinguent, saisissent les bourreaux même les plus acharnés, il leur reste au fond du cœur quelque chose qui s'attendrit, qui les rend un peu moins barbares, et ils laissent cette mère incomparable auprès de son Fils, pendant qu'ils le dépouillent de ses vêtements, pendant qu'ils lui enfoncent les clous dans les mains et dans les pieds, et ils ne peuvent point ne pas penser que ces clous, ils les enfoncent aussi dans son cœur percé.

Ah ! cette fois, c'est le glaive de Siméon dégainé tout entier et dont la pointe, dont la lame affilée fouille dans ses entrailles de mère !

3. Enfin la croix se dresse, Jésus râle, épuisé, son sang coule à flots, les huées reprennent, les insultes sont crachées à sa face par les princes des prêtres, avec des cris vainqueurs, des hurlements de bête satisfaite s'acharnant sur une proie. Puis la nuit tombe en plein jour, la nature désolée impose le silence de l'inquiétude, de l'effroi, les clameurs s'éloignent, le voile du temple se déchire, et Marie reste seule avec quelques âmes fidèles au pied de la croix. Elle reste debout. *Stabat*.

Debout, malgré son immense affliction qui ne parvient point à la rendre défaillante. Debout,



comme il convient à toute mère qui assiste son fils agonisant, mais ici quel fils et quelle agonie ! Debout, à la face de l'univers et des siècles qui viendront l'admirer et lui demander le secret de souffrir les douleurs les plus aiguës et de souffrir debout. Debout, à la vue des millions et des millions d'âmes éplorées, brisées et croyantes, qui s'agenouilleront devant elle, dans les affres du désespoir, et lui diront : « O vous qui avez su souffrir, apprenez-nous à souffrir ! O Christ qui avez su mourir, apprenez-nous cette grande science de mourir ! » Debout pour être plus proche de Jésus, pour entendre tous ses soupirs et tous ses sanglots, pour écouter toutes ses paroles, pour plonger ses yeux dans ses yeux mourants, pour lui redire sans cesse la parole de l'amour : « Je suis là, moi ta mère, et je t'aime pour tout l'univers ! » Debout pour mieux accomplir son sacrifice et pour dire à Dieu le Père : « Je vous offre, moi sa mère, la vie de mon fils, pour tous les hommes, puisque vous l'avez voulu ! »

C'est debout qu'elle entend la parole de Jésus qui la glorifie devant les siècles : « Femme, voilà votre Fils ! » C'est-à-dire : « Si je suis l'Homme de douleurs, vous, vous êtes par excellence la Femme de douleurs et à ce titre vous devenez la mère de tous les hommes. Vous avez bien mérité cet honneur, car quelle femme a jamais comme vous enfanté dans la douleur ! »

Quel spectacle ! Quelle dignité ! Elle ne se roule point à terre, elle ne déchire pas ses vêtements, elle ne s'arrache point les cheveux, elle ne pousse pas de cris, elle ne maudit personne ; elle reste debout comme une statue vivante et douloureuse, elle s'associe aux sentiments de son Fils, elle dit avec lui : « O Père ! pardonnez-leur, ils ne savent ce qu'ils font ! » Et c'est debout qu'elle recueillera son dernier soupir. Soyons fiers de notre mère, fiers de sa vaillance, de son endurance et de sa foi. Elle mérite bien d'être la Reine des martyrs, car nul martyr n'a souffert autant qu'elle, ni avec une aussi parfaite sérénité.

## II

1. Mais ce qui nous frappe dans cette histoire écrite avec des larmes et du sang, c'est l'immensité de la douleur de Marie. Les martyrs ont souffert dans leur chair des tourments atroces, mais pendant ce temps ils étaient fortifiés par une grâce intérieure qui les réjouissait, par l'Esprit-Saint qui parlait à leur âme, et souvent par la vision même de Jésus. Alors ils s'écriaient comme saint Etienne, ravis dans une extase qui leur faisait trouver de la douceur à souffrir pour Lui : « Je vois les cieux ouverts et Jésus à la droite de Dieu ! » Il n'en fut point ainsi de Marie. Elle devait être en tout l'image parfaite de Jésus, et elle s'appliquait d'ailleurs à l'être. Or Jésus voulut souffrir jusqu'à l'extrémité de la douleur, dans son corps, dans son âme, dans son cœur, dans son esprit, dans toutes ses puissances comme dans tous ses membres.

N'avez-vous pas remarqué que ce qui caractérise la Passion du Sauveur, c'est l'absence de consolation d'en haut ? Les martyrs voyaient, ressentaient quelque chose de la présence effective de Dieu, de sa bonté encourageante, de sa miséricorde qui les ranimait et les relevait parmi la rigueur des supplices. Ils ne connurent point l'agonie désespérée de Gethsémani, l'ange demeurait toujours auprès d'eux pour les réconforter. Ils ne dirent jamais : « Mon âme est triste jusqu'à la mort, » car leur âme était joyeuse, par avance elle jouissait de certaines clartés du Paradis. Mais jusqu'à la fin Jésus souffre du délaissement intérieur. Aucune voix céleste ne résonne dans son âme, la divinité se voile, le Père semble se cacher ; de là ce cri, le plus désolé que l'homme ait jamais poussé : « Mon Dieu ! mon Dieu ! pourquoi m'avez-vous abandonné ? » L'humanité défaillante est comme désorientée, perdue, à bout de forces : elle ne voit plus. Et c'est l'inexprimable supplice, la douleur à son paroxysme. Saint Etienne était heureux de mourir, il voyait Jésus qui lui souriait. Jésus regarde, il cherche l'image adorée et miséricordieuse du Père dont il accomplit la volonté, toute la volonté, avec une abnégation complète : et il ne voit que le trouble, la nuit, la tristesse, l'abandon.

Le Fils de Dieu voulut élever sa mère jusqu'à la hauteur de ses peines, de ses douleurs, de sa Passion. C'est pourquoi elle connut aussi ces heures effroyablement sombres, semblables au ciel noir qui pesait sur la terre après le crucifiement. Sa grande épreuve fut d'être inconsolée, elle la sublime consolatrice. Dans son âme aussi elle dit à Dieu, avec plainte, avec terreur : « Mon Dieu ! mon Dieu ! pourquoi m'avez-vous abandonnée ? » Et pour que son sacrifice fût parfait, pour que rien ne manquât à l'admirable oubli qui la brisait, Dieu ne lui répondit pas, comme il n'avait pas répondu à Jésus.

2. Ses souffrances d'ailleurs devaient être d'une incomparable dureté, en raison de sa grandeur, de sa sainteté, de son union étroite d'âme, de sentiments et de pensées avec son Fils.

Dieu proportionne l'épreuve aux forces : c'est ainsi que l'épreuve des anges fut plus grande que la nôtre. Ils avaient une intelligence plus vive, une volonté moins chancelante, aussi furent-ils plus coupables que ceux d'entre nous qui transgressent la loi divine. Leur châtiment fut plus terrible aussi. L'épreuve de l'Incarnation fut la douleur, qui est la loi supérieure du monde surnaturel. Marie, la reine des anges, était douée aussi d'une plus grande puissance de souffrir. On comprend, on devine plutôt par intuition, la profondeur et l'acuité de sa souffrance. Aussi bien la puissance de souffrir n'est-elle pas en raison de la puissance d'aimer ? Voyez une mère, elle aime son fils de toutes ses entrailles, de toutes ses forces maternelles : de quel héroïsme n'est-elle pas capable pour le sauver ? Quels tourments n'est-elle pas prête à endurer plutôt que de le voir mourir ? Elle dit volontiers, et c'est profondément

vrai : « Je donnerais ma vie pour la sienne ! » Et elle le ferait sans hésiter, l'âme heureuse, l'allégresse au front. Voilà ce que pensent, ce que font nos mères, créatures fragiles, au courage limité, mais au grand cœur, parce qu'elles nous aiment grandement ; mais comment oserions-nous les comparer à Marie, leur courage à son courage, leur cœur à son cœur ?

On a vu des martyrs, comme les saints frères Marcellin et Marc, attachés à une colonne, les yeux percés avec des clous, et qui disaient : « Jamais nous n'avons été aussi joyeux d'aller à un festin que de souffrir ces tourments pour Jésus-Christ ! » Saint Tiburce marchait sur des charbons ardents et s'écriait, ravi de bonheur : « Ces charbons me semblent des fleurs. » On a vu la mère des Machabées qui témoignait de la joie du supplice de ses sept fils ; sainte Symphorose qui vit expirer ses enfants dans les tourments, sans verser une larme ; la mère de Méliton qui lui disait avec une tendresse virile pendant son martyre : « Mon fils, encore un peu de courage, voici Jésus-Christ près de vous, sur le seuil de la porte, et qui vous soutient ; » enfin la mère de saint Symphorien qui lui criait du haut de la porte d'Autun : « Je vous demande, mon fils, de lever les yeux vers le ciel. Souvenez-vous de la vie éternelle, regardez le Roi des cieux. La vie ne vous est pas arrachée, elle n'est que changée en une meilleure. » Marie surpasse tous ces martyrs, toutes ces saintes femmes, parce que sa sainteté est incomparablement plus éminente comme ses mérites, et sa puissance de comprendre.

L'enfant qui vient de perdre sa mère pleure sous le coup de cette immense privation, de cette douloureuse et subite absence ; puis il se reprend, ses larmes se séchent, il pense à autre chose, il s'habitue à sa peine qui bientôt ne le fait même plus souffrir. Il ne comprend pas, ou il ne comprend plus. Aussi bien son chagrin avait-il passé dans son imagination et dans son cœur, — ces choses changeantes et fragiles, — plus que dans son esprit gouverné par la claire et immuable raison. Marie au contraire voit, sait, apprécie toute chose avec une justesse, une lumière qui devient son tourment continu. Elle sait le secret de l'Incarnation, elle sait qui est son Fils et combien grande est l'ingratitude humaine. « Ses douleurs, dit le P. Faber, étaient accrues par la perfection inappréciable de sa nature, par sa grâce surabondante, par la beauté parfaite et surtout par la divinité de Jésus. Chacune de ces causes qui accroît ses souffrances, leur donne une telle grandeur que notre vue limitée ne peut plus les embrasser. Mais pour elle qui possédait le recueillement, le calme le plus parfait, chacune de ces douleurs était complètement réelle, parfaitement comprise dans tous ses effets, héroïquement acceptée avec l'entière intelligence, soit de leur actualité, soit de leur étendue. Sa nature physique, exempte des ravages de la maladie et de la désorganisation qui suit le péché, était

remplie de la plus énergique vitalité ; elle se distinguait par une délicatesse incomparable, par la plus tendre et la plus vive sensibilité ; elle était douée enfin de la capacité la plus exquise et la plus étonnante pour souffrir. Aussi n'y avait-il rien en elle, soit dans la raison, soit dans les sentiments, qui pût amortir un seul des coups qu'elle recevait <sup>1</sup>. »

3. Ce qui augmentait encore ses douleurs, c'était l'union intime, absolue, qui existait entre elle et son Fils. Leurs deux âmes étaient comme deux harpes qui vibraient à l'unisson et ne redisaient que des plaintes ; comme deux miroirs se reflétant l'un dans l'autre, croisant et multipliant leurs feux. « Ce que les clous et la lance faisaient sur la chair du Christ, dit saint Bernard, l'amour de Marie pour son Fils le faisait dans son âme. Les blessures du Christ mourant étaient les blessures de sa Mère pleurant sa mort <sup>2</sup>. » Les coups de marteau lui brisaient le cœur, les clous lui entraient dans l'âme, la lance lui perçait la poitrine. Ils étaient si unis, ils s'aimaient tant que la souffrance de l'un augmentait encore celle de l'autre. « Pieuse Reine, s'écrie saint Anselme, je ne crois pas que vous eussiez pu supporter sans mourir d'aussi grandes douleurs, si l'Esprit de vie, l'Esprit de consolation, l'Esprit de votre Fils bien-aimé, dont la mort causait votre tourment, ne vous eussent appris par une inspiration intérieure que ce que vous voyiez en lui, ce n'était pas la mort qui l'enlevait, mais son triomphe qui soumettait toutes choses à sa loi <sup>3</sup>. » Non, jamais elle n'eût pu endurer de telles douleurs, si elle n'eût été soutenue par la force miraculeuse du Saint-Esprit.

Et son martyre ne cessa point avec la mort de Jésus. Il nous arrive parfois de nous rappeler un souvenir pénible, un danger couru, une mort évitée grâce à la protection spéciale de Dieu, une opération douloureuse dont nous avons été l'objet ou le témoin, une crise de l'âme, une situation terrible. Quand ces choses nous reviennent, que nous les repassons dans notre mémoire, nous ne pouvons nous défendre de frissonner, il faut des années pour que l'impression perde de son acuité.

Or, après la mort de son Fils, Marie revoyait toujours les scènes affreuses de la Passion, elle entendait ses plaintes, les clameurs affolées de la multitude réclamant sa vie, et pendant ses nuits, ces images funestes se présentaient à elle, troublant son repos. Souvent elle reprenait le chemin qu'il avait arrosé de son sang, elle suivait fidèlement ses traces, de Gethsémani au palais des Pontifes, s'arrêtant à l'endroit où il avait trébuché en traversant le Cédron. De là elle se rendait au prétoire, puis au Calvaire, trouvant une sorte de soulagement à revoir ces lieux où elle

<sup>1</sup> Le P. Faber, *Au pied de la croix*, p. 19.

<sup>2</sup> Saint Bernard, *Sermons sur la Passion et sur les Lamentations de la Vierge*.

<sup>3</sup> *De excellent. Virg.*



l'avait rencontré, assisté, consolé, où elle l'avait pris dans ses bras, descendu de la croix, semblable à un lépreux, à un homme frappé par la vengeance de Dieu. Ces souvenirs, ce triste pèlerinage lui renouelaient toutes ses douleurs, lui rouvraient toutes ses plaies, si bien que son martyre ne cessa que le jour de sa mort.

N'est-elle pas vraiment la Reine des martyrs ?

Apprenons d'elle la dignité dans la douleur, car elle demeure toujours maîtresse d'elle-même, maîtresse de son âme, même quand elle paraît défaillir dans son effroyable spasme ; puis l'amour de la souffrance, car Jésus l'a aimée comme une chose si précieuse qu'il a voulu que sa mère en eût sa part prépondérante ; enfin souvenons-nous, lorsque nous sommes tentés, qu'en succombant au mal nous crucifions Jésus et avec lui Marie, inséparable de son Fils !

## INSTRUCTIONS POUR LE PREMIER VENDREDI DU MOIS

### V

#### VERTUS DEMANDÉES PAR LE SACRÉ-CŒUR

#### 1<sup>o</sup> La douceur et l'humilité dans le Cœur de Jésus

*Discite a me, quia mitis  
sum et humilis corde.*

Recevez mes leçons, parce  
que je suis doux et humble  
de cœur. (Matth., xi, 29).

Mes frères,

Jésus-Christ est le divin modèle, l'idéal parfait auquel nous devons nous appliquer à ressembler ; le nom même de chrétien, l'enseignement de l'Evangile et de l'apôtre saint Paul l'établissent de façon évidente. Imiter Jésus-Christ, voilà à quoi nous engage la vie chrétienne.

La dévotion au Sacré-Cœur, par là-même qu'elle est « le ravivement du christianisme, » nous ramène à cette loi fondamentale. « La dévotion au Sacré-Cœur de Jésus, dit la Bienheureuse, est plutôt une dévotion d'imitation et d'une parfaite conformité à ses saintes vertus que de prière. »

Or, Notre-Seigneur a indiqué lui-même dans l'Evangile quelles étaient les vertus caractéristiques de son divin Cœur. C'était après le retour des soixante-douze disciples qu'il avait envoyés dans le pays situé au-delà du Jourdain pour annoncer l'approche du royaume de Dieu. Il s'associe à leur joie pour l'accueil empressé qui leur a été fait et les prodiges qu'ils ont opérés ; il en rend grâce à son Père : « Je vous loue, ô Père, dit-il, Seigneur du ciel et de la terre, de ce que vous avez caché ces choses aux sages et aux prudents et que vous les avez révélées aux petits. Oui, Père, il en est ainsi, parce qu'il vous

a plu. Toutes choses m'ont été données par mon Père, et personne ne connaît quel est le Fils, si ce n'est le Père, et quel est le Père, si ce n'est le Fils, et celui à qui il a plu au Fils de le révéler. » Et après ce préambule solennel : « Venez à moi, continue-t-il en s'adressant à ses disciples, venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et qui êtes chargés, et je vous soulagerai. Prenez mon joug sur vous et recevez mes leçons, parce que je suis doux et humble de cœur <sup>1</sup>, et vous trouverez le repos pour vos âmes ; car mon joug est doux et mon fardeau léger. »

Ainsi dans ce touchant passage de saint Mathieu qu'on a appelé à bon droit *la révélation évangélique du Sacré-Cœur*, Notre-Seigneur donne à ses disciples comme raison principale de recevoir ses leçons, de prendre son joug et de se mettre à son école, la douceur et l'humilité de son cœur : « Recevez mes leçons, parce que je suis doux et humble de cœur. »

Ce n'est pas directement sans doute, d'après le contexte évangélique, une leçon de douceur et d'humilité qu'il veut donner ; mais il présente ces deux vertus comme l'attrait principal de sa doctrine et de sa loi, comme la plus puissante séduction de sa personne, comme le rayonnement le plus fascinateur et le plus exquis de son Cœur.

Le Sauveur parle de vertus *de cœur*, pour nous apprendre que la loi nouvelle étant essentiellement une loi d'amour, toutes les vertus doivent venir du cœur et être inspirées par lui. Si parmi toutes ses vertus il ne mentionne que sa douceur et son humilité, c'est que ces deux vertus sont en quelque sorte universelles et qu'elles inspirent et imprègnent les actes des autres vertus.

Après avoir considéré dans la présente instruction la douceur et l'humilité dans le Cœur de Jésus, nous étudierons plus tard chacune de ces vertus dont la présence en nos cœurs doit réaliser notre conformité avec le Cœur de Jésus.

#### I. — La douceur dans le Cœur de Jésus.

Quand saint Jean-Baptiste vit Jésus venir à lui, il le salua à deux reprises de ce mot expressif : « Voici l'Agneau de Dieu. » Il voulait indiquer par là non seulement la qualité de victime qui appartenait éminemment au Sauveur, mais aussi la mansuétude inépuisable qui est le trait saillant du caractère et de toute la vie de celui qui s'avance sur les bords du Jourdain pour être baptisé.

« Voici l'Agneau de Dieu ! » Comme l'agneau garde le silence devant celui qui le tond, comme la brebis se laisse docilement et sans colère conduire à la mort, Jésus, l'Agneau de Dieu, qui efface les péchés du monde, apparaît plein de dou-

<sup>1</sup> M. Fillion (*Les saints Evangiles, traduction annotée*) et le P. Baniavel (*Contre-sens bibliques des prédicateurs*) sont d'avis que la traduction habituelle : « Apprenez de moi que je suis doux... » est inexacte et ne rend pas toute la force de la pensée.

ceur et d'amabilité. « Le Christ, dit saint Bernard, était très indulgent par nature, doux et humble de cœur, affable dans son abord, suave par son esprit <sup>1</sup>. » — « Que craignez-vous ? dit-il encore, Le Christ est très suave, rempli de miséricorde et tout parfumé d'huile de joie <sup>2</sup>. » — « Sa conversation, dit saint Thomas, était on ne peut plus gracieuse <sup>3</sup>. » — Un impie qui n'a pas pu ne pas reconnaître cet attrait puissant qui se dégage de toute la personne de Jésus-Christ, Jean-Jacques Rousseau, a écrit : « Une des choses qui me charment dans le caractère de Jésus n'est pas seulement la douceur des mœurs, la simplicité, mais la facilité, la grâce et même l'élégance... Son autorité n'était point fâcheuse. Il était à la fois indulgent et juste, doux aux faibles et terrible aux méchants. Sa morale avait quelque chose d'attrayant, de caressant, de tendre ; il avait le cœur sensible ; il était homme de bonne société. Quand il n'eût pas été le plus sage des mortels, il en eût été le plus aimable <sup>4</sup>. »

La douceur qui apparaît dans le Cœur de Jésus n'est que l'écoulement de la Bonté substantielle qui est Dieu lui-même, incarné en Jésus pour gagner par sa suavité le cœur de l'homme coupable. Selon le mot de saint Paul, c'est bien la bénignité, la bonté, la douceur qui apparaît d'abord avec l'humanité du Sauveur : « *Benignitas et humanitas apparuit Salvatoris nostri Dei.* » (Tit., III, 4).

Isaïe avait prédit la douceur de Jésus-Christ par ces paroles que saint Matthieu lui a appliquées : « Voici mon serviteur que j'ai élu, mon bien-aimé où je me suis plu et en qui j'ai mis mon affection. Je ferai reposer sur lui mon esprit, et il annoncera la justice aux nations. Il ne disputera point et ne criera point, et l'on n'entendra pas sa voix au dehors. Il ne brisera pas le roseau cassé et n'achèvera pas d'éteindre la mèche qui fume encore. » (LII, 1 et suiv.). Cet esprit de douceur est le véritable esprit de Jésus-Christ, « qui n'habite pas dans un tourbillon, ni dans le souffle d'un vent violent qui renverse les rochers et les montagnes, qui n'habite pas dans la commotion et l'ébranlement, ni dans le feu qui le suit, mais dans le doux souffle d'un air léger et rafraîchissant. » (III Rois, XIX, 11-12).

Dans la vie de Jésus-Christ, vous n'avez, mes frères, qu'à ouvrir l'Evangile au hasard pour vous en convaincre, la douceur inaltérable de son Cœur apparaît constamment. Devant les insultes des Juifs, il ne répond rien et sa tranquillité n'est pas altérée. Quand les disciples lui demandent de faire tomber le feu du ciel sur les villes qui ne veulent pas le recevoir, il leur répond : « Vous ne savez pas de quel esprit vous êtes, » c'est-à-dire « vous ne savez pas quel est l'esprit de votre religion, quel

est l'esprit de ma doctrine et de ma loi. » Pendant sa Passion, alors que, questionné sur son enseignement par le grand-prêtre, il avait répondu qu'on devait interroger ses auditeurs pour être instruit là-dessus, l'un des serviteurs du grand-prêtre lui donna un soufflet. Jésus reste calme et patient, en face de cet outrage : « Si j'ai mal parlé, se contente-t-il de dire, faites connaître le mal que j'ai dit ; et si j'ai bien parlé, pourquoi me frappez-vous ? » Lorsqu'il descend du Thabor, on lui présente un démoniaque que les disciples ne peuvent guérir : « O génération incrédule, s'écrie-t-il, jusques à quand serai-je avec vous ? Jusques à quand souffrirai-je ? » mais aussitôt ému de pitié : « Amenez-le moi, » dit-il, et il le guérit.

Qu'il fait bon encore, mes frères, voir la douceur de Jésus ! Avec les enfants : il se laisse approcher familièrement par eux, il les caresse et les bénit ; avec les pécheurs : il pardonne à Madeleine et la justifie devant les Pharisiens, il défend la femme adultère contre ceux qui la lui ont amenée : « Femme, dit-il, où sont tes accusateurs ? Ils ne t'ont pas condamnée, je ne te condamnerai pas non plus, va en paix et ne pèche plus ; » avec Judas : alors même que l'apôtre infidèle accomplit l'acte de sa trahison, Jésus lui donne encore le doux nom d'ami : « Mon ami, à quel dessein êtes-vous venu ? » Quand saint Pierre veut le défendre par les armes, Jésus lui commande de remettre son épée dans le fourreau. Sur la croix même, Jésus ne se départit pas de son inaltérable douceur, car il prie pour ses bourreaux.

Mais, dites-moi, mes frères, ne trouvez-vous pas qu'il y ait comme une apothéose de la douceur de Jésus-Christ dans ce triomphe simple et gracieux qu'il se laisse décerner par le peuple et les enfants de Jérusalem, quelques jours avant sa Passion ? Assis sur une humble monture, entouré d'une foule qui porte des rameaux d'olivier et étend ses vêtements sur son passage en le saluant de joyeuses acclamations, il est bien, là surtout, dans cette ovation pacifique et populaire, le roi plein de douceur dont par avance le Prophète avait salué la venue dans Sion.

Ainsi toutes ces actions et toutes ces paroles de Jésus expriment la douceur profonde et inépuisable de son Cœur. En nous, le Sauveur l'a affirmé, tous les péchés viennent du cœur : de même en Jésus, toutes ses vertus procèdent de son Cœur. Ne résistons pas, mes frères, au charme puissant et bienfaisant du doux Cœur de Jésus ; laissons-nous entraîner vers l'adhésion complète et généreuse à la doctrine si belle et à la loi si pure de Jésus-Christ.

Aimons à honorer la douceur de notre Maître Jésus-Christ, à l'exemple des âmes qui l'ont le mieux goûtée et comprise, à l'exemple particulièrement de sainte Gertrude qui a si bien pénétré et décrit les beautés du Sacré-Cœur. Un passage de ses Révelations (I. III, c. IX) nous montre combien sont agréables à Jésus-Christ les titres que nous lui donnons avec une respectueuse

<sup>1</sup> S. Bernard, *In Cant.*, xxviii, n. 2.

<sup>2</sup> S. Bernard, *In Vig. Nat. Dom.*, Serm. vi, n. 1.

<sup>3</sup> *In Joan.*, c. 1, lect. 8.

<sup>4</sup> Troisième lettre de la Montagne.



familiarité. Notre-Seigneur lui dit qu'aussi souvent qu'en s'adressant à lui, on se sert des vocables : « Mon bien-aimé, mon très doux Jésus, mon unique amour, » ou quelque autre semblable, on reçoit un gage de salut en vertu duquel, si on persévère, on obtiendra dans le ciel un privilège spécial, du même genre que celui dont saint Jean l'Évangéliste avait joui sur la terre, en reposant à la Cène sur le Cœur de son Maître.

## II. — *L'humilité dans le Cœur de Jésus.*

Avec la douceur, nous trouvons dans le Cœur de Jésus l'humilité. Laissons la parole à un penseur doublé d'un théologien : « Si je ne craignais, dit Mgr Baudry, de scruter les mystères que Dieu a voilés et qui dépassent toutes nos faibles conceptions, je dirais que la forme la plus élevée de l'humilité est dans l'acte même de l'Incarnation, non seulement parce que le Verbe divin s'y abaisse jusqu'à nous, mais encore parce que l'humanité déstituée de toute action propre laisse agir la Divinité. L'union hypostatique qui s'accomplit au Cœur de l'Homme-Dieu opère en effet ce grand prodige que l'humanité de Jésus ne subsiste, ne vit, n'agit, n'opère point par elle-même, mais par le Verbe divin qui devient sa subsistance, sa vie, son principe d'opération et le moteur personnel unique qui dirige tous ses mouvements. Or cet état consenti, accepté, voulu, c'est l'humilité ; car l'humilité, c'est n'être rien pour que Dieu soit tout ; mais par cela même, c'est être tout par union avec Dieu <sup>1</sup>. »

Non seulement le fait même de l'Incarnation, mais la vie de Jésus, dans tous ses détails, respire l'humilité. Il naît à Bethléem, dans une crèche. Ses premiers adorateurs sont des hommes du peuple, ignorants et pauvres, des bergers.

Regardez-le dans les bras de la Vierge Marie. Si aimable qu'il vous apparaisse, il n'est pourtant qu'un enfant, c'est-à-dire un être faible et frêle, soumis à toutes les nécessités et à toutes les dépendances. A mesure qu'il grandit, l'humilité continue à se manifester en lui par l'obéissance entière à la Vierge Marie sa mère, et à saint Joseph son père adoptif. « Nous ne lisons point, dit Bossuet dans une page de simplicité sublime, que ses parents aient jamais eu de domestiques, semblables aux pauvres gens dont les enfants sont les serviteurs. Jésus a dit de lui-même qu'il était venu pour servir, et l'on ne voit nulle part qu'il eût des serviteurs à sa suite. Ce qui est certain, c'est qu'il travaillait lui-même à la boutique de son père... C'est pourquoi, au commencement de son ministère, lorsqu'il vint prêcher dans sa patrie, on disait : « N'est-ce pas là ce charpentier, fils de Marie ? » comme celui, n'en rougissons pas, qu'on avait vu, après la mort de Joseph, tenir la boutique, soutenir par son travail une mère veuve et

entretenir le commerce d'un petit métier qui les faisait subsister tous deux. » Et, là-dessus, le grand orateur de s'écrier : « O Dieu, je suis saisi !... Orgueil, viens crever à ce spectacle : Jésus, fils d'un charpentier, charpentier lui-même, connu par cet exercice, sans qu'on parle d'aucun autre emploi ni d'aucune autre action <sup>1</sup>. »

Quand le moment sera venu de commencer la prédication de l'Évangile et de choisir les collaborateurs et les continuateurs de la grande œuvre pour laquelle il est venu sur la terre, au lieu de s'adresser aux princes de la science juive, il va recruter surtout, sur les bords du lac de Galilée, de simples ouvriers, des pêcheurs dont il va faire par la suite de merveilleux pêcheurs d'hommes.

Mais où l'humilité de Jésus-Christ éclate, c'est dans sa Passion et dans sa mort sur le Calvaire. C'est vraiment l'anéantissement dont parle l'Apôtre : il devient *l'opprobre des hommes, l'abjection du peuple, un ver de terre*. Voyez Jésus, la pauvre Victime, attaché à la colonne de la flagellation et recevant les coups de fouet qui meurtrissent et labourent sa chair sacrée !

Regardez-le encore assis dans le tribunal de Pilate : il a sur la tête une couronne d'épines, sur les épaules un vêtement de dérision, un roseau à la main, un bandeau sur les yeux ; et les bourreaux viennent les uns lui cracher au visage, les autres faire devant lui des genuflexions de moquerie, les autres lui donner des soufflets en disant : « Christ, puisque tu es prophète, devine qui t'a frappé ! »

Contemplez-le enfin sur le Calvaire, suspendu à une croix, comme un malfaiteur, entre deux voleurs, honni et blasphémé par tout un peuple !

L'humilité du Christ, je la trouve encore dans le silence et les frères apparences sous lesquels il se cache pour rester avec nous dans l'Eucharistie, s'exposant par là aux profanations, à l'indifférence et aux sacrilèges.

Quand on songe que toutes ces humiliations sont voulues par le Sauveur et librement acceptées et recherchées par Lui, ne faut-il pas que nous ayons une grande idée de cette humilité de cœur, dont il nous donne des marques si extraordinaires et si persuasives ?

Avant d'instituer la sainte Eucharistie, Jésus voulut laver les pieds de ses Apôtres. Et c'est après cet acte si touchant d'humilité que, s'étant remis à table avec eux, il leur dit : « Savez-vous ce que j'ai fait ? Vous m'appellez Maître, et je le suis en effet. Si donc moi, qui suis votre Maître, je vous ai lavé les pieds, vous devez vous aussi vous laver les pieds les uns des autres ; car je vous ai donné l'exemple, afin que, comme j'ai fait, ainsi vous fassiez vous-mêmes. » C'est sans doute dans l'acte même du lavement des pieds que Jésus se propose à notre imitation ; mais sa pensée et ses intentions vont plus loin, et il nous demande d'imiter tous

<sup>1</sup> *Le Cœur de Jésus, Pensées chrétiennes*, par Mgr Baudry, p. 333.

<sup>1</sup> *Elévations*, xx<sup>e</sup> Semaine, 8<sup>e</sup> Elévation.

les autres actes d'humilité de sa vie, d'adopter, de faire nôtres les humbles sentiments de son divin Cœur.

## VARIA

## III

## LES SOCIÉTÉS DANGEREUSES

Mes frères,

On vous a dit souvent et non sans raison qu'il fallait se tenir éloigné des mauvaises compagnies. Et le conseil s'adressait non pas seulement aux enfants, qu'il est si facile de détourner du bien, mais encore aux personnes plus âgées, à quelque condition qu'elles appartiennent, car elles aussi peuvent trouver du danger à les fréquenter. Vous êtes donc tous obligés de surveiller vos relations, de choisir les sociétés auxquelles vous devez vous mêler, si vous tenez à rester chrétiens dans la plénitude du mot.

Il y a des personnes dont vous devez éviter le voisinage, à la compagnie desquelles vous avez le devoir de vous soustraire.

## I

Mais quelles sont ces personnes ? Il importe de le savoir.

Or, vous devez considérer comme mauvaises les sociétés où l'on se moque de la religion, de la piété, des cérémonies saintes ; où l'on affiche un dédain habituel pour les principes et les pratiques de la foi ; où l'on débite de fades et lourdes plaisanteries sur les personnes et les choses les plus vénérables.

Elle est réputée mauvaise aussi, la société des personnes légères, qui font des lectures et tiennent des discours où se révèle l'amour des plaisirs sensuels, où la sainte modestie est foulée aux pieds, où la vertu est obligée de se voiler le visage.

Mauvaise également la société des personnes qui chercheraient à diminuer en vous l'affection, l'obéissance et le respect que vous devez à vos parents et à vos maîtres. Il en est en effet qui prennent plaisir à donner de perfides conseils à la jeunesse, à l'exciter à secouer le joug de la soumission, à soutenir ses prétentions les plus injustifiables et à excuser ses torts, au grand détriment de l'autorité du père et de la mère.

Mauvaise enfin toute compagnie qui, par ses paroles et par ses exemples, détourne du bien et attire au mal.

Le malheur des temps est que ces sociétés dangereuses sont plus multipliées que jamais, et ont un ascendant et une puissance de séduction plus considérables que jamais.

Raison de plus pour qu'on y veille de près, pour qu'on se tienne sur ses gardes, pour qu'on suive les règles de la prudence et pour qu'on ne fréquente pas indistinctement toutes sortes de personnes. Les affaires, les besoins, le mouvement de la vie nous mettent forcément en rapport avec des gens dont

Les Pères de l'Eglise ont appelé Jésus-Christ « *un enchanteur habile, un Dieu approchant.* » C'est par la douceur et l'humilité que s'exerce surtout l'irrésistible séduction de la physionomie de Jésus-Christ. C'est par ce rayonnement de douceur et d'humilité que la personne de Jésus-Christ ravissait les âmes de bonne volonté, les cœurs simples et droits, au temps de sa vie mortelle, comme il enchantait et réjouissait les regards et le cœur de la Bienheureuse Marguerite-Marie, dans les miséricordieuses manifestations dont la chapelle de Paray-le-Monial a été témoin. Écoutez l'illustre amante du Christ, sainte Gertrude, célébrer cette beauté ineffable : « Vous êtes, dit-elle, s'adressant au Sauveur, vous êtes celui qui accourt de lui-même vers la créature altérée ; et l'éclat de la lumière éternelle brille sur votre front. Montrez-moi votre visage, et laissez-moi contempler votre beauté. Qu'il est doux et plein d'attraits, ce visage, tout rayonnant des feux de l'aurore du divin soleil ! La fraîcheur de vos traits annonce celui qui ne saurait vieillir... L'éternité étincelle dans vos yeux, et je reconnais le Dieu sauveur à l'éclat dont ils brillent. En vous, s'unissent la vérité resplendissante de tous ses rayons et la charité si belle dans ses ardeurs. L'odeur de la vie émane de vous jusqu'à moi, et votre bouche sacrée distille sur moi le lait et le miel. Que vous êtes belle, ô Charité qui êtes Dieu même ! Que vous êtes attrayante et digne d'admiration ! Qu'elles sont chères les délices que l'on goûte en vous. »

Mes frères, si Jésus est un soleil, sa douceur et son humilité en sont le rayon : présentons nos âmes à la lumière et à la chaleur de ce divin rayon. Suivons par notre vie les pas de ce guide infaillible ; par toutes nos dispositions intimes, par notre amour, de toute notre âme et de toutes nos forces, par la douceur et par l'humilité, suivons-le !

Aimons à répéter, acclimatons sur nos lèvres, comme une parole de lumière, d'encouragement, de consolation et parfois de salutaire reproche, cette prière que nous connaissons bien : « Jésus, doux et humble de cœur, rendez notre cœur semblable au vôtre ! » Ainsi soit-il.



\* *Les Exercices de sainte Gertrude*, publiés par Dom Guéranger, p. 164. — C'est cette étrange et bienfaisante influence de Jésus-Christ, que des écrivains de talent ont retracée de façon très attachante dans des livres récents qui ont obtenu un grand succès : *Le Rayon*, par R. Monlaur, et *Suivons-le !* de Sienkiewicz.



les sentiments, dont le langage, dont la conduite et les actes sont en opposition avec la religion. Je n'ai point en vue ces relations obligées et transitoires : pour les éviter complètement, il faudrait sortir de ce monde ou se confiner dans une solitude absolue. Je parle des liaisons suivies, et qui ne seraient pas nécessaires, avec des personnes dont la société serait pernicieuse.

Et je dis qu'il ne faut point contracter d'intimité avec elles.

Pourquoi ? Je vais vous le dire.

## II

1. C'est que leur fréquentation est d'abord un grand danger pour votre *foi*.

Votre foi est un bien précieux ; je n'en vois pas de plus digne de votre estime, puisqu'elle est la condition indispensable et l'efficace garantie de votre salut. N'espérez pas être sauvés et atteindre le terme de votre destinée sans la foi et sans les pratiques de la foi. Mais, il faut bien en convenir, notre foi manque de solidité ; c'est comme une fleur délicate qu'un coup d'air peut flétrir. S'il en est ainsi, elle ne tiendra pas longtemps, on peut le prévoir, dans un milieu irréligieux : les propos impies, les réflexions méprisantes, les railleries l'auront bientôt anéantie.

Je vous défie de garder longtemps intacte votre foi, si vous êtes en rapports habituels avec des incroyants, et voilà pourquoi je vous dirai le mot de l'apôtre : « Evitez-les, et *hos devita* ; » car si vous les fréquentez, vous partagerez bientôt leurs sentiments ; vos croyances subiront un mortel ébranlement ; le doute viendra ; après le doute, la négation ; et avec la négation, l'abandon de la prière, des sacrements, des offices de l'Eglise, et votre ange gardien n'aura plus qu'à pleurer sur les ruines de votre foi.

2. Evitez les mauvaises compagnies, parce qu'avec votre foi elles vous feront perdre votre *moralité*.

Vous rendez-vous compte des dispositions de votre cœur ? Si vous l'étudiez, vous y trouverez tous les penchants au mal et une répugnance naturelle pour le bien.

« Malheureux homme que je suis ! disait saint Paul, je fais le mal que je hais et je ne fais pas le bien que je voudrais. » Vous n'êtes pas meilleurs que saint Paul, et vous sentez comme lui la difficulté de faire le bien, et vous géissez avec lui sur les tendances qui vous sollicitent au mal.

Mais que faites-vous, en fréquentant une société mauvaise ? Vous diminuez en vous la puissance du bien, et vous fortifiez la triste puissance du mal.

La plupart de ceux qui se perdent — c'est un fait d'expérience — sont les victimes de leurs fréquentations.

L'enfant innocent devine rarement le mal, il l'apprend de ses camarades ; de même, quand un jeune homme renonce à la vertu et suit l'entraîne-

ment de ses passions, c'est parce que ses amis l'y poussent.

Demandez à cette jeune fille, naguère si pieuse et si modeste, d'où lui viennent ces goûts frivoles, cette soif de plaisirs, cette légèreté de langage, ces imprudences de conduite, dont sa mère devrait bien se préoccuper et qui compromettent sa persévérance. Elle vous nommera, si elle veut être franche, les amies dont elle s'est entourée.

Ce sont les mauvaises compagnies qui l'ont perdue. C'est leur exemple, ce sont leurs conseils qui lui ont fait prendre en dégoût les exercices de la piété, qui ont ouvert son esprit à d'autres pensées et son cœur à d'autres inspirations.

3. A la suite de ces fréquentations, elle perd sa moralité, et du même coup sa *réputation*.

Elle fait sa société habituelle de personnes mal famées, qui par la légèreté de leur conduite, l'immodestie de leurs manières et l'indiscrétion de leur langage, font justement suspecter la pureté de leurs mœurs. Alors, on lui applique l'adage bien connu : « Dis-moi qui tu fréquentes, et je te dirai qui tu es. » Elle fréquente des personnes libres dans leurs paroles, libres dans leurs allures, peu soucieuses de leur dignité. Donc, elle leur est semblable.

## III

En présence des dangers que les mauvaises compagnies font courir à votre foi, à vos mœurs, à votre réputation, votre conduite est toute tracée.

Vous êtes-vous jusqu'à présent tenus à l'écart de ces compagnies ? Persévérez dans cette manière d'agir, et gardez au cœur une sainte aversion pour toute fréquentation qui serait préjudiciable à vos croyances et votre vertu.

Êtes-vous obligés, par des relations de famille et d'affaires, de vous mêler à des sociétés qui sont hostiles à la religion, et trop peu réservées sur la question des mœurs ? Prenez vos précautions ; affermissez à l'avance votre foi contre les impiétés et les plaisanteries que vous pourrez entendre, et soyez résolu à ne pas y arrêter votre esprit.

Êtes-vous en contact fréquent et familier avec des personnes dont les discours et les actes peuvent compromettre les intérêts de votre âme ? Alors, coûte que coûte, il faut vous en séparer ; la rupture s'impose, car il s'agit de votre salut ; c'est le cas de se rappeler la parole de l'Evangile : « Rien ne servirait à l'homme de gagner l'univers, s'il venait à perdre son âme. »

Un dernier mot : quand une maladie contagieuse exerce ses ravages dans une région, on a grand-peur d'en être atteint, on prend toutes les précautions que la prudence indique, on s'éloigne des maisons où elle a fait des victimes, on évite avec soin la rencontre des personnes qui ont subi la contagion.

Il y a une épidémie plus redoutable que toutes les autres : c'est l'épidémie de l'impiété et du vice. Voulez-vous en être préservés ? Tenez-vous à distance de ceux qui en sont atteints ; point de rela-

tions, point d'intimité avec eux ; car ils vous communiqueraient le mal dont ils souffrent, et vous en seriez comme eux les victimes. La santé de votre âme doit vous préoccuper encore plus que la santé de votre corps, et c'est sagesse d'éviter ce qui pourrait la compromettre ; c'est sagesse par conséquent de rompre avec toutes les mauvaises compagnies. Ainsi soit-il.

## COURTES INSTRUCTIONS POUR LA PRIÈRE DU SOIR

### CI

#### LE PÉCHÉ CONTRE LE SAINT-ESPRIT

Jésus l'a déclaré solennellement : quand une fois on a appris à le connaître, il n'est plus permis de demeurer, vis-à-vis de lui, dans l'indifférence. Ne pas se montrer son ami, c'est se déclarer son adversaire ; ne pas marcher, à sa suite, à la conquête du ciel, c'est se perdre misérablement.

Se perdre pour l'éternité ! voilà le plus grand des malheurs. Or le péché le plus à craindre, celui qui mène infailliblement à cette perte, c'est le péché contre le Saint-Esprit, c'est donc aussi celui qu'il faut éviter avec plus de soin.

« C'est pourquoi je vous dis : Tout péché et tout blasphème sera remis aux hommes ; mais le blasphème contre l'Esprit ne sera point remis. Qui-conque dira une parole contre le Fils de l'homme, elle lui sera remise ; mais celui qui la dira contre l'Esprit-Saint, elle ne lui sera pas remise ni en ce siècle ni dans le siècle futur. Ou faites un arbre bon et dont le fruit soit bon, ou faites un arbre mauvais et dont le fruit soit mauvais, car un arbre mauvais se connaît par son fruit. » (Matth., XII, 31-33).

Il est de foi que n'importe quel péché, n'importe quel crime, quelques graves qu'ils soient, sont pardonnés lorsque le pécheur remplit les conditions nécessaires, c'est-à-dire, en premier lieu, la contrition ou repentir sincère, et ensuite, lorsqu'elle est possible, la confession à un prêtre. Et pourtant, le divin Sauveur établit une exception pour le blasphème contre le Saint-Esprit, il le déclare irrémissible.

Que faut-il donc entendre par le blasphème contre le Saint-Esprit, et dans quel sens ce péché est-il irrémissible ?

On sait que l'expression *blasphème* désigne une parole injurieuse, proférée contre Dieu ou les saints. Il est clair que le blasphème ayant pour objet une des trois personnes de la sainte Trinité revêt une malice plus considérable que s'il s'adresse à un saint ou à une chose sacrée ordinaire.

Toutefois, le blasphème irrémissible dont parle le Seigneur, en la circonstance qui nous occupe,

ne doit pas s'entendre du blasphème contre la personne de l'Esprit-Saint ; le grand docteur saint Augustin l'avait déjà fait remarquer. Jésus parlait à ses auditeurs un langage conforme aux connaissances de ses auditeurs : par le mot « Esprit-Saint, » il désignait donc *l'Esprit de Dieu* en général, c'est-à-dire l'activité, la bonté ou miséricorde divines, manifestées à l'extérieur par des effets sensibles, comme le miracle, ou certain concours d'événements, heureux ou non pour l'homme ; activité divine agissant plus encore peut-être sur les âmes et sur les cœurs, d'une façon interne, par les opérations de la grâce.

Le blasphème contre l'Esprit-Saint ne signifie donc pas, ici, un outrage adressé à l'honneur de la troisième personne divine, en dehors du Père et du Fils. La circonstance même en laquelle ce blasphème fut déclaré, par Jésus, sans pardon, nous dévoile la nature de ce péché.

Notre bon Sauveur venait d'opérer un miracle éclatant, la guérison d'un possédé aveugle et muet ; ce prodige révélait d'une manière évidente l'action divine, l'intervention de la toute-puissance de Dieu. Néanmoins les pharisiens ferment obstinément les yeux à la lumière et osent prétendre que ce miracle est le résultat de la puissance du démon. C'est cet aveuglement volontaire que le divin Maître appelle « un blasphème contre l'Esprit-Saint. » Lutte ouverte et calculée contre Dieu, dans laquelle l'homme détourne sciemment et librement sa volonté de la vérité, reconnue comme telle ; celui qui l'engage se met dans une sorte d'impossibilité d'obtenir son pardon.

Il ne faut point comprendre ceci en ce sens que Dieu refuse le pardon de ce péché ; non, car sa bonté, sa puissance ainsi que sa miséricorde sont infinies. Mais pour qu'un péché soit remis, il est nécessaire que le pécheur en conçoive un repentir sincère ; et, pour être animé de ce repentir, il faut la bonne volonté, cette bonne volonté qui, au dire des anges dans les champs de Bethléem, fait recouvrer la paix. Or, le moyen d'être animé de la bonne volonté qui sauve et conduit au pardon, quand, au contraire, l'esprit et le cœur se ferment volontairement aux appels de Dieu, s'endurcissent dans le mal, aiment leur faute et y persistent malgré les grâces les plus frappantes ? Cet endurcissement, cet aveuglement volontaires deviennent ainsi le péché de Satan et des mauvais anges, qui n'a pas été et ne sera jamais pardonné.

Certains auteurs classent encore parmi les blasphèmes contre le Saint-Esprit, le désespoir. Et en effet l'âme qui désespère de son pardon commet un véritable blasphème contre l'Esprit de Dieu, soit qu'elle doute de l'étendue ou de la toute-puissance de la miséricorde divine, soit même qu'elle la nie en refusant d'y croire. Douter que Dieu puisse ou veuille nous pardonner certaines fautes, c'est faire à son attribut essentiel, la bonté, le plus sanglant outrage, la plus coupable injure. Hélas ! et c'est aussi se fermer la voie du repentir ; comment dès lors obtenir son pardon ? Une



telle disposition rend donc le péché irrémissible et devient la plus grave des fautes qu'un cœur puisse commettre, puisqu'elle conduit infailliblement à la damnation.

Afin de rendre sa pensée plus claire encore, le bon Maître ajoute que le blasphème contre sa personne, contre sa nature humaine — le Fils de l'homme, — sera pardonné. Car le cœur peut être, au sujet de la divinité du Sauveur, aveuglé par les passions, par l'ignorance ou les préjugés qui diminuent la gravité de la faute; tandis qu'il est inexcusable de blasphémer contre l'Esprit-Saint en résistant, avec pleine connaissance de cause, à la lumière et à la grâce.

Le péché contre le Saint-Esprit, blasphème qui défie Dieu et voudrait, autant que possible, pourvoir le détruire, est le plus grand des crimes, parce qu'il constitue une sorte de suicide moral, et que, par ce suicide, l'homme se ferme toute voie au repentir et au pardon. Il est donc, par là-même, le plus grand et le plus irréparable des malheurs.

Ce péché est-il inouï? Grâce en soient rendues au ciel, il est assez rare, mais il existe, et ce qui arrive en certains cas ne trouve son explication que dans la parole effrayante du Seigneur : « Il ne sera remis ni en ce monde ni dans l'autre. »

On rencontre parfois des hommes qui, pourtant, avaient été élevés chrétiennement et qui deviennent un véritable scandale pour leurs frères. Pour une raison ou pour une autre, ils ont renié leur passé chrétien, et non contents d'avoir abandonné leur religion et leur Dieu, ils se sont constitués apôtres d'impiété ou de débauche. Animés d'une véritable haine contre tout ce qui touche à la religion, transformés en sectaires acharnés contre le Seigneur et contre son Christ, poussés par un zèle infernal, ils ont déclaré la guerre à leur ancienne croyance et aux pratiques pieuses qui faisaient autrefois leur consolation, leur bonheur. Comme si ce n'était pas assez de leur apostasie pour faire pleurer l'Eglise et la religion, on les voit, pleins d'une ardeur qui étonne, chercher, par tous les moyens, à arracher du cœur de ceux qui les entourent, même des enfants, la foi du baptême et de la première communion : mauvais journaux ou livres prêtés, conseils libertins, chansons, raileries impies ou ordurières, tout leur est bon pour déchristianiser les âmes et démolir l'œuvre du Christ dans les cœurs et tuer la foi en lui.

Quel pasteur n'a pas eu à pleurer dans sa paroisse sur de tels artisans de l'enfer? Quelle ville, quel village n'ont point vu les plus lamentables ruines amoncées par les mains sacrilèges de tels ouvriers d'iniquité?... Oui, mais aussi qui n'a pu constater l'effroyable réalisation de la menace d'une mort sans pardon, portée par Jésus-Christ? Ces impies, hommes ou femmes, dont la vie haineuse contre la religion n'a été qu'un long

blasphème contre l'Esprit-Saint; meurent sans avoir le temps ou la grâce de se reconnaître.

Dieu dont la miséricorde se montre infinie pour les faiblesses du cœur et de la chair, les illusions de l'esprit, les égarements même de l'orgueil chez ceux qui ne renoncent pas à devenir meilleurs, se retire et abandonne à leur épouvantable sort ceux qui se sont constitués les adversaires décidés de son Christ et de son Eglise. Tantôt c'est la mort subite qui les jette aux pieds de leur Juge; tantôt une longue maladie les cloue sur un lit de souffrance sans pouvoir dissiper leur endurcissement; d'autres fois ils appellent le prêtre, et le prêtre est absent ou arrive trop tard.

Dans un gros village de la Champagne, on se souvient encore de l'impression profonde causée par la mort de deux coryphées d'impiété. Ces deux hommes semblaient avoir associé leur influence et leur situation prépondérante pour ruiner la religion autour d'eux. Ils ne réussirent que trop dans leur satanique entreprise; ah! c'était bien un perpétuel blasphème contre l'Esprit-Saint que leur vie... Mais Dieu eut son tour. L'un d'eux avait toujours déclaré qu'il appellerait un prêtre à son lit de mort, dût-il en faire venir un de cent lieues. Indisposé, il fait, en toute hâte, mander le curé d'un village voisin; quand celui-ci arriva, le malheureux était mort. L'autre mourut subitement, pendant la première messe d'un jeune lévite, enfant du pays, alors que quinze ou seize prêtres étaient venus assister à la cérémonie. La coïncidence fut remarquée, et signalée comme une punition du ciel.

On ne fait pas impunément la guerre à Dieu, on ne se moque pas de lui et on n'endurcit pas son cœur sans attirer sur soi la malédiction divine. « Lorsque le malheur s'abattra subitement sur vous, que la mort se précipitera avec la rapidité de l'ouragan, que l'effroi et l'angoisse arriveront sur vous, alors vous m'invoquerez et je n'écouterai pas, vous me chercherez et vous ne me trouverez point. Quand je vous ai appelés, vous avez refusé de venir; je vous tendais la main, et vous l'avez dédaignée. Vous avez méprisé mes conseils et mes reproches, eh bien! moi aussi je rirai, à votre mort. » (Prov., 1, 24-27).

Puisque l'impénitence finale est le plus grand des malheurs qui puissent atteindre un chrétien, puisque l'aveuglement volontaire et l'endurcissement du cœur conduisent infailliblement à cette impénitence, redoutons, par dessus tout, de tomber en cet état irrémédiable, par l'abus des grâces, et supplions le Seigneur, avec toute l'ardeur de notre âme, d'en faire sortir, par un miracle de sa bonté, ceux des nôtres que nous saurions sombrés dans ce précipice.

## CII

### DROITURE DE CŒUR ET D'INTENTION

De même que la classification des arbres en bons et mauvais est basée sur les fruits qu'ils portent, de même c'est à ses fruits : pensées, paroles, actions, qu'on reconnaît si un cœur est bon ou mauvais. Les pharisiens semblaient avoir oublié cette vérité ; aussi le Seigneur Jésus, indigné de leur fourberie perfide autant que déloyale, leur adresse-t-il une apostrophe virulente qui étonne presque sur ses lèvres généralement si miséricordieuses et si douces.

« Race de vipères, comment pourriez-vous dire de bonnes choses, étant mauvais comme vous l'êtes ? La bouche, en effet, parle de l'abondance du cœur. L'homme de bien tire, de son fonds qui est bon, de bonnes choses ; mais l'homme méchant ne tire que de mauvaises choses de son fonds qui est mauvais. Or, je vous le déclare, au jour du jugement on rendra compte même d'une parole inutile. C'est d'après vos discours que vous serez jugés, et d'après vos discours aussi que vous serez condamnés. » (Matth., XII, 34-37).

Puis, presque aussitôt, le divin Maître ajoute : « Votre œil est la lampe de votre corps. Si votre œil est sain, tout votre corps sera lumineux ; mais s'il est malade, tout votre corps sera dans les ténèbres. Prenez donc garde que la lumière qui est en vous ne soit ténèbres. Si donc votre corps est tout entier lumineux, sans aucun mélange de ténèbres, tout sera lumineux et vous serez éclairés comme par une lampe brillante. » (Luc, XI, 33-35).

L'expression « race de vipères, » adressée aux ennemis du divin Maître, était aussi juste que sévère. Et en effet, pareils à la vipère qui ne fait que mordre et empoisonner, ces hypocrites ne cherchaient qu'à déchirer sa réputation et à empoisonner, de leur incrédulité impie, les âmes de bonne volonté qui accouraient à Jésus. Ils jouaient, auprès de leur entourage, le rôle néfaste de la vipère, qui ne peut s'empêcher de mordre et de tuer ses victimes. Des meilleures plantes, ce serpent ne tire que du venin ; des miracles de Jésus, les pharisiens ne savaient distiller qu'un poison mortel pour les âmes. Hélas ! elle est loin d'avoir disparu, cette race satanique d'hommes, j'allais dire de chrétiens, qui tournent en mal et s'en servent pour scandaliser les autres, ce qu'il y a de meilleur et de plus saint dans la vie de l'Eglise. Le dévouement du prêtre, du religieux, de la religieuse, leur charité apostolique, sont inculpés de perfides visées, de criminels desseins. S'ils pratiquent la vertu, font le bien, ce n'est point, à les en croire, dans un but surnaturel, mais dans des vues intéressées, pour ne pas dire coupables. Race de vipères, cœurs égoïstes et corrompus, comment croiraient-ils à la vertu et à la charité des autres ? Encore, s'ils se contentaient de n'y pas croire, mais ils s'efforcent d'empêcher les autres d'y

croire, et, pour cela, tous les moyens sont bons à ces modernes pharisiens : calomnies, suspensions, mensonges, dénigrement. Et c'est là leur crime.

« La bouche parle de l'abondance du cœur. » Voilà une sentence fort vraie et qui doit nous servir d'infailible diagnostic pour reconnaître les amis de Jésus, de ceux qui ne le sont pas ; les cœurs vertueux, de ceux qui sont vicieux.

Le cœur humain est une source de laquelle découlent les sentiments et les paroles. D'une fontaine empoisonnée, il est aussi impossible de puiser une eau salutaire, que des discours empreints de vertu, d'un cœur gâté, corrompu. L'hypocrite, il est vrai, peut déguiser, pendant un certain temps, le véritable état de son âme, ses intimes pensées ; mais l'heure ne tarde guère où il se trahit, et où son langage révèle ce qu'il est réellement.

« La bouche parle de l'abondance du cœur. » Entendez les conversations d'une telle personne : elles roulent perpétuellement sur les sujets les plus frivoles, la mode, la toilette, les amusements, les divertissements mondains. Si ses entretiens évitent les allusions scabreuses, ils les frôlent volontiers et souvent. Sans manquer gravement de respect aux choses saintes, cette personne se permet, à l'égard de la religion, plus d'une critique, plus d'un sourire qui confinent à l'impiété, s'ils ne vont pas jusqu'au blasphème formel. Elle ne quitte ce terrain dangereux pour la foi et la morale que pour porter atteinte à la charité due au prochain : médisances, interprétations malignes, suspensions, que sais-je ? tout cela monte du cœur aux lèvres et en coule comme d'une source qui ne tarit guère.

Il est trop évident que ce cœur n'a plus la droiture des enfants de Dieu et de l'Evangile. Il est manifeste que ce cœur est mondain, frivole, hélas ! peut-être corrompu, malgré certain extérieur trompeur. D'un bon cœur, d'un bon fonds naissent les conversations sérieuses, quoique enjouées, religieuses, ou du moins respectueuses pour tout ce qui touche à Dieu ou à son Christ, les entretiens impeccablement chastes, charitables et bienveillants.

Que les âmes chrétiennes et souvent tentées se rassurent. Les plus humiliantes tentations, les mirages les plus mondains, les penchants les plus honteux, les instincts et les sentiments les plus égoïstes, qui passent sur leur ciel comme des nuages menaçants et qui épouvantent leur foi aussi bien que leur vertu, tout cela n'est qu'un fruit du péché originel, une émanation de l'argile dont le cœur humain est pétri. Les tentations, les chutes mêmes qui nous attristent et parfois nous découragent, loin d'être un signe qui nous classe parmi les cœurs que blâme le Seigneur, sont une preuve de notre bonne volonté. Que cette affirmation ne scandalise personne : ces tentations violentes prouvent que le démon ne règne pas en



maître dans nos cœurs, car alors il ne lutterait point ainsi pour y entrer. Et puis, Dieu permet ces combats fatigants pour nous tenir en humilité et nous faire comprendre le besoin que nous avons de lui. Les âmes qui se sont abandonnées aux penchants dépravés de la nature ne connaissent pas ces pénibles assauts.

Rappelons-nous aussi que nous devons rendre compte, au jour du jugement, de toute parole oiseuse ; c'est Jésus qui le déclare. Mais qu'est-ce que cette parole oiseuse ? Saint Jérôme répond : Toute parole qui n'édifie point ceux qui l'entendent, ou qui est dite sans utilité pour celui qui la prononce ou pour ceux qui l'écoulent. Une conversation empreinte d'une saine gaieté, des plaisanteries qui ne blessent ni la morale ni la charité, dont le but est de se récréer ou de récréer les autres, non seulement ne sont pas blâmables, mais peuvent ainsi être méritoires. Ne trouvons pas trop sévère la parole du divin Maître : elle nous avertit de surveiller nos lèvres afin qu'elles ne se permettent rien qui contriste les anges et décèle « l'homme sensuel et animal », ainsi que parle l'apôtre saint Paul, et ne tiennent que des discours dignes de disciples du Seigneur et de citoyens d'une patrie qui n'accepte rien de souillé. On reconnaît l'oiseau à son chant, dit un proverbe ; qu'on reconnaisse le chrétien en notre langage.

Pour garder nos lèvres, veillons sur notre cœur. Car il est, pour ainsi dire, l'œil, la lampe de notre intérieur. Malheur à qui laisse son cœur dans les ténèbres ! Le voyageur qui chemine à travers une contrée dangereuse, pleine de précipices, a besoin d'éclairer sa marche ; sans lumière, il s'égare, tombe, se perd infailliblement. Vous avez déjà entendu dire comment certains mineurs portent une lampe, solidement assujettie à leur front, pendant leur pénible labeur au fond des galeries obscures. Sans cette lampe, tout travail deviendrait impossible en ces noirs souterrains ; d'un autre côté, la lumière employée exige de minutieuses précautions : sans quoi, au contact de certain gaz qui se dégage dans ces mines, d'épouvantables et meurtrières explosions auraient lieu et causeraient de grands malheurs.

Il y a là une image, pleine de ressemblance, du chrétien ici-bas. La terre où il vit est la galerie qu'il doit exploiter, d'où il est condamné à extraire le métal précieux — les mérites — qui lui procurera aisance et richesse dans la patrie supérieure, le ciel. Pour se guider dans sa marche et s'éclairer dans son labeur, il lui faut porter au cœur, en tout temps, la lampe brillante de la foi, sans jamais la laisser s'éteindre.

Mais, comme le falot du mineur, son cœur a besoin d'être protégé par une toile métallique serrée, — pardonnez-moi la comparaison, — dont les mailles interceptent les miasmes délétères qui vicient l'atmosphère au milieu de laquelle il est obligé de vivre. Ces miasmes sont : les mauvais

exemples, les passions de la chair, les révoltes de la sensualité, l'amour de l'argent et des plaisirs, et tant d'occasions de pécher. Les mailles protectrices s'appellent : la vigilance, la prière, la mortification des sens, la fuite des occasions, la crainte de Dieu.

Faute de prendre cette précaution, qu'une fissure se produise dans ce que j'appellerais l'enveloppe protectrice, et le cœur, au contact de certaines passions violentes, éclate, se brise et sombre lamentablement en des ruines parfois irréparables et qui font pleurer l'Eglise.

Ah ! que notre divin Maître avait raison de nous dire : « Prenez garde que la lampe qui est en vous ne s'éteigne ! » Veillons donc bien, veillons sans défaillance sur notre cœur. Prenons garde que le monde, ou Satan, ou la chair, n'éteignent en nous la lampe de la foi et de la charité.

Pour résumer cet entretien : jugeons notre cœur par nos sentiments, nos pensées, nos discours habituels ; éclairons-le par la foi et la charité qui dirigeront ses inclinations ; qu'il agisse avec une intention droite et pure. S'il n'évite pas les erreurs et les orages, du moins il ne tombera point dans l'endurcissement et dans l'impénitence finale.

Que si nos conversations, nos actes, nous prouvaient que notre cœur n'est pas sain, hâtons-nous de travailler à le guérir. Ce sera travailler à réformer notre vie, à retrouver des sentiments et des discours seuls dignes d'un disciple de Jésus-Christ.

### CHII

#### TRISTE CONDITION DE CEUX QUI RÉSISTENT A LA GRACE

Malgré tout ce qu'ils avaient vu et entendu, quelques scribes et des pharisiens ne se montraient pas convaincus de la mission divine de Jésus. Ils demandent des preuves plus fortes, selon eux : « Maître, disent-ils, nous voudrions voir, de vous, un signe dans le ciel. » Ce que désiraient ces hypocrites, c'était quelque révolution soudaine dans le firmament, par exemple : une éclipse, un orage sous un ciel serein, un météore quelconque. Comme si alors ils n'eussent pu attribuer ces prodiges au démon, ainsi qu'ils avaient fait pour les précédents miracles !

Aveuglés de plus en plus par leur mauvaise foi, ils en viennent à tendre un piège au divin Maître.

« Cette génération mauvaise et adultère, répond le Sauveur, demande un signe, et il ne lui en sera point donné si ce n'est le signe du prophète Jonas. Car, comme Jonas fut trois jours et trois nuits dans le ventre d'un grand poisson, ainsi le Fils de l'homme sera dans le sein de la terre, trois jours et trois nuits.

« Les hommes de Ninive se lèveront pour le jugement avec cette génération et la condamneront, car ils ont fait pénitence à la prédication de Jonas ; et il y a ici plus que Jonas. La reine du

Midi se lèvera pour le jugement avec cette génération et la condamnera, car elle vint des confins de la terre pour écouter la sagesse de Salomon ; et il y a ici plus que Salomon.

« Lorsqu'un esprit impur est sorti d'un homme, il erre dans des lieux arides, cherchant le repos sans le trouver. Alors il se dit : « Je retournerai dans ma maison que j'ai quittée. » En y revenant, il la trouve vide, propre et ornée. Il convoque alors sept autres esprits plus méchants que lui. Ils y entrent et y demeurent, et le dernier état de cet homme devient pire que le premier. Ainsi en sera-t-il de cette génération perverse. » (Matth., XII, 38-45).

L'impiété de tous les temps et de tous les pays se ressemble. Pour se donner un air de bonne foi et justifier son incrédulité, elle affecte de vouloir et rechercher la lumière. « Si je voyais un miracle, je croirais ! » s'écrient les incrédules et les libertins. Ils en verraient qu'ils ne croiraient pas davantage ; qu'on ne s'y trompe point. La raison de leur incrédulité n'est pas dans le manque de lumière, elle se trouve ailleurs ; la vieille maxime : « C'est le cœur qui fait mal à la tête, » se vérifie en eux d'une façon éclatante.

Voulez-vous savoir pourquoi ce chrétien, cette chrétienne ne pratiquent plus, ne remplissent plus leurs devoirs religieux ? Au fond, le plus souvent, c'est parce que le cœur est atteint. Pour croire et vivre conformément à sa croyance, il faudrait renoncer à telle ou telle habitude vicieuse, à une affection coupable, à une fréquentation criminelle, que sais-je ? Il faudrait sacrifier quelque passion désordonnée, renoncer à une vengeance, peut-être restituer un bien mal acquis. Et alors tout ce qui rappelle le devoir devient un remords : la prière, l'église, les offices, les sacrements pèsent comme un ciel de plomb sur cette malheureuse âme, qui les fuit ainsi qu'on fuit un cauchemar obsédant.

Malheur, trois fois malheur à ces cœurs qui résistent à la grâce, aux appels du Sauveur ! Les habitants de Ninive qui se convertirent à la prédication de Jonas, la reine du Midi venue de si loin pour entendre Salomon, se lèveront, au jour du jugement, pour condamner les Juifs restés incrédules malgré les prédications et les miracles du divin Sauveur... Cette pensée devrait effrayer les impies et ceux qui rejettent les inspirations de la grâce.

Oui, au jour du jugement, des millions de païens, d'hérétiques, tous ceux qui n'auront pas eu, comme nous, le bonheur de posséder la foi, de naître et de vivre en pays chrétien, de recevoir une éducation chrétienne, tous se lèveront contre nous en criant au Seigneur la parole des saints Livres : « Vengez notre sang, ô Dieu ! Ah ! si vous nous aviez donné, comme à eux, des parents et des maîtres chrétiens, si, comme la leur, notre enfance avait été habituée à la prière, formée à la piété, nos genoux auraient continué à se ployer devant

vous pour vous adorer, nos mains à se joindre pour vous prier. Si, comme eux, nous avions été instruits des vérités saintes, si l'on nous avait appris à vous connaître, à vous aimer, si l'on nous avait enseigné vos commandements et les lois de votre Evangile, de quel amour et de quelle reconnaissance nos cœurs n'eussent-ils point été animés pour vous ! Avec quelle docilité nous eussions obéi à vos prescriptions et observé votre sublime morale ! Si, comme eux, nous avions eu le bonheur d'être baptisés, de vous recevoir même une seule fois dans nos cœurs, quel n'eût pas été notre attachement à votre religion sacrée ! Si, comme eux, nous avions eu à notre disposition des prêtres, des églises, les sacrements de Pénitence et d'Eucharistie, avec quel empressement nous eussions entouré et vénéré vos autels ! avec quelle ardeur nous eussions purifié nos cœurs dans les sources divines, et abreuvé nos âmes des grâces qui guérissent et sauvent ! Non, vous ne pouvez pas nous condamner et les absoudre, eux ! Condamnez-les, eux, ils sont bien coupables d'avoir méprisé de telles faveurs ; mais soyez plein de miséricorde pour nous, qui ne vous connaissions pas et ne savions point vous servir ! »

Que tout cela sera vrai ! Que ce sera juste et effrayant !

Qu'il est terrible aussi, l'avertissement que nous donne le Seigneur de nous tenir sur nos gardes et de ne point nous endormir dans une fausse sécurité lorsque nous avons chassé le démon de notre cœur. Un nouvel abus des grâces pourrait nous faire retomber dans un état pire que le premier.

Lorsque le Seigneur a expulsé de notre âme son éternel ennemi et le nôtre, craignons de laisser notre foi s'obscurcir, et refroidir notre ferveur. Satan éloigné, chassé, ne se tient point pour battu, il a des retours offensifs formidables. Après son divin Maître, Pierre, le chef des apôtres, recommandait la vigilance : « Mes frères, soyez sobres et veillez, parce que votre adversaire, le démon, pareil à un lion rugissant, rôde sans cesse, cherchant des victimes à dévorer. »

Quand un cœur a chassé l'esprit impur qui déshonorait ses pensées, ses sentiments, et souillait de fange ses actes, le démon guette son heure, il épie l'occasion de rentrer. Cette heure est celle du trouble pour le cœur, ou des ténèbres pour l'esprit. Si la foi se laisse obscurcir par des doutes ou des lectures, si le cœur entr'ouvre les fenêtres à l'ennemi, celui-ci redouble ses assauts, multiplie les tentations et les occasions de péché. En vain la maison est purifiée, parée de la grâce sanctifiante ; si elle est vide, vide de prière et de vigilance, vide de vertus, vide d'énergie et d'une ferme volonté, si Jésus-Christ n'en est pas constitué le maître absolu, bientôt l'esprit impur y rentrera avec d'autres plus méchants encore que lui : l'esprit de doute, d'incrédulité, de blasphème, d'impiété sacrilège même.



L'état de l'âme où rentre le démon après en avoir été chassé devient pire qu'auparavant. Lamentable histoire de ces chrétiens qui, délivrés du démon impur par les sacrements, par une bonne première communion, ou par une excellente confession, par une conversion passagère, ont perdu peu à peu les grâces qu'ils avaient reçues. Par défaut de vigilance ou pour avoir prêté l'oreille aux discours et aux appréciations du monde, pour avoir écouté les sollicitations de quelque passion mauvaise, ils ont entr'ouvert la porte de leur cœur à l'ange maudit et facilité sa rentrée.

On les voit alors briser ce qu'ils adoraient naguère ; abandonnés à tous les pires instincts des passions, ils vont à la dérive et semblent vouloir se venger, contre Dieu et les siens, des jours qu'ils regrettent d'avoir passés à son service. C'est là l'explication de certaines haines acharnées contre la religion, qui surprend et étonne chez les apostats.

Afin d'éviter un pareil malheur, plaçons la piété comme garde vigilante à toutes les issues de notre cœur, par où pourrait rentrer Satan. Ne négligeons aucune grâce : la moindre négligence, le plus léger abus des grâces du ciel peuvent avoir de terribles conséquences. Veillons comme veillent les sentinelles quand l'ennemi est proche. Veillons et prions, car si notre esprit est prompt aux bonnes résolutions, la chair est faible et facile aux défaillances. « Forts dans la foi, résistons au démon, sachant que les mêmes luttes éprouvent nos frères qui sont dans le monde. Mais le Dieu de toute grâce qui nous a appelés à son éternelle gloire en Jésus-Christ, perfectionnera lui-même ceux qui auront souffert quelque temps, il les affermira et les consolidera. » (I Pierre, v, 9-10). C'est la recommandation de l'apôtre saint Pierre aux premiers chrétiens et à nous-mêmes, profitons-en.

## ALLOCUTIONS AVANT LA CONFIRMATION

### IV

#### LE SOLDAT DE JÉSUS-CHRIST

Mes chers enfants,

Dieu n'a pas fait de cette terre un lieu de repos, de bien-être, de jouissance. La vie chrétienne est un combat, une lutte de tous les instants, et non pas une partie de plaisir. « Ne croyez pas, a dit Jésus-Christ, que je sois venu apporter la paix, je suis venu apporter la guerre. *Non veni pacem mittere, sed gladium*. Le royaume des cieux souffre violence, et il n'y a que les forts qui l'emportent. » Les Saints Pères, faisant écho à ces paroles du Sauveur, nous disent unanimement : « Tout chrétien est un soldat. *Christianus miles*. »

Ces luttes pour la vertu, vous les connaissez déjà ; mais vous êtes à une époque de la vie où le combat va s'engager plus terrible que jamais. Attraites du plaisir, séductions du monde, révolte des sens, fausses maximes, doctrines mensongères, mauvais exemples, voilà les ennemis contre lesquels vous aurez à lutter. Pour les vaincre, il ne vous suffira pas d'une volonté naturellement inclinée au mal et affaiblie par les suites de la déchéance originelle ; et c'est pourquoi, aux énergies surnaturelles que le baptême a déjà déposées dans votre âme, la confirmation va venir ajouter la plénitude des grâces qui conviennent à l'homme parfait. L'Eglise, par le ministère de son pontife, va vous armer chevaliers, soldats de Jésus-Christ, vous munir de toutes les armes spirituelles nécessaires pour résister aux assauts de l'ennemi.

Avant donc de vous approcher de l'évêque pour recevoir de lui le sacrement qui fait les forts, rappelez-vous quelles sont les qualités d'un bon et vaillant soldat.

*Obéissance et courage invincible*, tels sont les deux mots qui sont la devise du soldat, en même temps que le résumé de ses devoirs.

### I

Ce qui fait la grandeur et la force d'une armée, c'est la discipline. Si les soldats sont parfaitement soumis à leurs chefs, s'ils se laissent docilement diriger par eux, manœuvrant sous leurs ordres avec ensemble, obéissant ponctuellement au moindre signe, ils mettent de leur côté bien des chances de victoire. Au chef la sûreté du coup d'œil, la fermeté et la précision dans le plan, une surveillance active dans l'exécution ; au soldat, comme qualité fondamentale, l'obéissance. L'un est la tête qui conçoit, l'autre est le bras qui exécute.

Mes chers enfants, vous faites partie d'une armée toute spirituelle, la sainte Eglise. Humbles soldats du Christ, vous n'avez qu'à vous laisser conduire par vos chefs, par vos pasteurs. Accomplissez les ordres qu'ils vous donnent, au nom et par l'autorité de Dieu.

Ecoutez-les vous redire sans cesse, que l'homme doit rendre ses hommages à Dieu, son Créateur et son Rédempteur, par l'adoration et par la prière, et obéissant à leur voix, commencez votre journée par ce devoir si doux, si naturel au cœur humain que les idolâtres, les païens eux-mêmes, n'ont jamais manqué de le remplir envers la divinité. Sanctifiez votre travail, faites-en une prière, un acte méritoire, en l'offrant à Dieu.

Ecoutez-les vous rappeler le grave précepte du repos dominical et de l'assistance à la sainte messe, et ne nous donnez pas le douloureux spectacle de ces hommes déchus de leur grandeur chrétienne, qui, le jour du Seigneur, à l'heure même où leurs frères réunis dans le temple élèvent leurs âmes vers le ciel, sont là courbés sur une motte

de terre, poussant devant eux leurs bêtes de somme, plus abaissés qu'elles-mêmes, descendus d'autant plus bas qu'ils sont tombés de plus haut et que, loin d'ignorer ce qu'ils doivent à Dieu, ils aggravent leur révolte du poids de leur raison.

Ecoutez-les vous inviter à venir chaque année confesser vos fautes, pour en obtenir le pardon ; à venir vous agenouiller à la table sainte, pour réparer les forces épuisées de votre âme ; et répondez à leur appel en vous souvenant, selon la parole de saint Philippe de Néri, qu'il n'y a que la communion qui puisse garder pur un cœur de vingt ans, qu'il y a, entre l'autel et la vertu, une relation étroite, et que celui-là serait bien aveugle qui croirait pouvoir désertier l'autel et conserver la vertu.

Ecoutez-les enfin, lorsqu'ils vous prêchent la pénitence et la mortification, et voyez dans l'observation de la loi du jeûne et de l'abstinence un moyen d'acquérir une véritable force morale. L'homme qui n'a pas le courage de s'imposer une mortification légère se trouvera faible en face du devoir, quand la loi de Dieu lui commandera des efforts plus pénibles.

Et ne rougissez pas de cette obéissance. Car ce n'est pas à l'homme qu'elle s'adresse, mais c'est à Dieu. « Sachez, disait le général Drouot à ceux qui le raillaient de sa soumission à l'Eglise, sachez que j'obéis à l'Eglise, parce qu'elle me commande au nom de Notre-Seigneur, comme je prétends être obéi de mes artilleurs, lorsque je leur commande au nom de l'Empereur. »

## II

L'obéissance n'est pas la seule vertu du soldat. En temps ordinaire, elle peut suffire ; mais pendant le combat, lorsque le canon tonne, que l'ennemi est devant lui, menaçant, il faut qu'il ait au cœur une noble passion, un courage invincible qui le fasse se jeter dans la mêlée, ardent, fier, intrépide, bravant tout pour vaincre ou mourir.

Soldats du Christ, est-ce que votre âme n'est pas le champ de bataille où le démon, votre plus cruel ennemi, vient pour ravir votre pureté, votre foi, votre amour, ennemi d'autant plus puissant qu'il a des intelligences secrètes dans votre propre cœur ?

Ah ! il se livre parfois, au fond des consciences, des combats où il faut déployer plus d'énergie, plus de vrai courage que sur le champ de bataille, au milieu des balles et de la mitraille.

Cette force, vous l'aurez, mes chers enfants. Lorsque vous sentirez qu'elle va vous échapper, vous ferez appel à l'Esprit-Saint, au Dieu de votre confirmation, et vous lui demanderez le courage nécessaire pour sacrifier les sens à la raison, le plaisir au devoir, la passion à la loi divine.

Mais il est un autre terrain, une autre arène où il vous faudra encore lutter sans défaillance :

c'est le monde. Le monde ! Ah ! dans les temps où nous sommes, il est devenu un ennemi terrible pour le chrétien qui veut rester fidèle à son Dieu. Il se moque de ses croyances, de ses pratiques religieuses ; il traite sa foi de superstition, les sacrements, les cérémonies saintes, de comédies ridicules. En un mot, il offre à ses yeux le prestige attrayant de ses séductions corruptrices et de son scepticisme railleur. Combien peu, hélas ! savent résister !

Ah ! si au lieu de se laisser envahir par l'esprit du monde, les chrétiens savaient conserver, entretenir ce don de force qui leur est transmis au grand jour de la confirmation, nous ne verrions pas se produire les défaillances dont nous sommes témoins ! Nous ne verrions pas le triste spectacle que nous offrent tant d'hommes qui n'osent plus professer hautement leur foi : gens faibles, dont le caractère n'est pas à l'épreuve d'une raillerie, esprits pusillanimes, que la moindre crainte de déplaire aux hommes jette dans l'oubli de ce qu'ils doivent à Dieu !

Il n'en sera pas ainsi de vous, mes chers enfants, j'aime à le croire. Armés de la force que le Saint-Esprit va répandre dans votre âme, vous resterez de véritables chrétiens, sans peur et sans reproche. Vous saurez garder intact dans votre cœur, au prix de toutes les luttes, le trésor de votre *foi* et de votre *vertu*.

Et vous, mes frères, vous n'assisterez pas avec indifférence à cette imposante cérémonie. Vous remonterez à la source des grâces de votre confirmation, par le souvenir et par la prière. Vous vous rappellerez avec bonheur ce grand événement de votre jeune âge, et vous demanderez à Dieu de vous rendre aussi purs et aussi bons que vous étiez alors. S'il y a eu des défaillances et des faiblesses dans votre vie, si vous avez oublié Dieu et vos devoirs envers lui, souvenez-vous que la miséricorde divine est infinie, et que le repentir efface complètement le passé. Offrez à Dieu le désir sincère de devenir meilleurs, et la grâce du sacrement revivra dans vos âmes pour vous rendre à nouveau de courageux soldats de Jésus-Christ. *Amen*.

## V

### MÊME SUJET

*Labora sicut bonus miles  
Christi Jesu.*

Travaillez comme de bons  
soldats de Jésus-Christ.

(II Tim., II, 3).

Mes chers enfants,

Dans quelques instants vous allez recevoir la confirmation, c'est-à-dire un sacrement institué par Notre-Seigneur Jésus-Christ pour vous donner le Saint-Esprit par le ministère de l'évêque. Aussi, le premier Pasteur de ce diocèse va-t-il prier l'Esprit divin de descendre sur vous et de rester



votre protecteur ; puis, avec le saint Chrême, il vous fera une onction sur le front en disant : « Je te marque du signe de la Croix et je te confirme avec le Chrême du salut au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. »

Quels effets seront alors produits dans vos âmes ? Vous le savez, mes enfants, la confirmation étant un sacrement des vivants augmente d'abord la grâce sanctifiante et vous donne la force de vous déclarer disciples de Jésus-Christ, même au péril de votre vie. Il y a plus : de même que l'Eucharistie vous donne le vrai Corps et le vrai Sang de Notre-Seigneur, la confirmation vous fait réellement recevoir le Saint-Esprit. Enfin elle imprime dans vos âmes un sceau particulier, un caractère spécial, le caractère de soldats de Jésus-Christ.

Ne vous étonnez pas de ce dernier effet, mes chers enfants, car suivant la sainte Ecriture, la vie de l'homme sur la terre est un combat continu, et l'Eglise d'ici-bas s'appelle militante. Vous comprendriez facilement que je vous dise : « Vous devez être plus tard de bons soldats de la France » ; vous ne verrez donc rien d'extraordinaire à ce que le grand apôtre saint Paul vous donne ce commandement : « Soyez de bons soldats de Jésus-Christ. » Il y a tant de ressemblance entre ces deux services de la Patrie et du Bon Dieu que je ne veux pas, à cette heure solennelle, vous parler d'autre chose.

Monseigneur, vous êtes dans ce diocèse le dépositaire du Saint-Esprit ; vous le distribuez aux prêtres et aux diacres à l'ordination en leur répétant la parole de Notre-Seigneur : « *Accipite Spiritum Sanctum* » ; vous allez le distribuer aussi à ces enfants. Mais, de par cet Esprit, vous êtes encore un grand chef dans l'armée chrétienne, puisque c'est le Saint-Esprit qui a établi les évêques pour régir l'Eglise de Dieu. Vous venez en ce jour passer la revue de nos paroisses, recruter de nouveaux soldats pour la milice sainte et les armer pour les combats du Seigneur ; vous êtes l'Elu de Dieu pour nous conduire à la bataille et à la victoire en sachant allier la force et le conseil, la science et la piété, l'intrépidité du soldat à la prudence et à la sagesse du général. Plaise à Dieu, Monseigneur, que tous, anciens soldats ou jeunes recrues, simples combattants ou chefs sous votre autorité, nous accomplissions le précepte de l'Apôtre : « *Labora sicut bonus miles Christi Jesu !* »

Mes chers enfants, lors de votre naissance, vos parents vous ont fait inscrire sur les registres de l'état civil ; par le fait même de cette inscription, vous êtes citoyens français, soumis à la loi française, et quand sonnera votre vingtième année, vous devrez à votre patrie un service actif. Il faudra vous exercer au maniement des armes, plier votre volonté à la discipline militaire et aux ordres de vos chefs ; vous devrez non seulement aimer et respecter le drapeau, mais au besoin le

défendre et le rendre victorieux, même au péril de votre vie.

Au jour de votre baptême, vous avez été faits chrétiens, citoyens de l'Eglise et du ciel, soumis par conséquent aux lois de Dieu et de l'Eglise. Vous êtes obligés de professer extérieurement votre foi, lorsque la gloire de Dieu ou le salut du prochain l'exigent, et il ne vous est jamais permis de la renier. Vous devez rester fidèles à votre drapeau, la Croix du Christ, et à vos chefs, le Pape, les évêques et les prêtres. Vous devez donner à Dieu un service actif en accomplissant tous vos devoirs de chrétiens, sans respect humain, malgré les mauvais conseils, malgré les mauvais exemples, malgré les persécutions, soit qu'elles coupent les têtes ou enlèvent la vie, soit que, plus modernes, elles coupent les vivres et enlèvent le pain quotidien en privant d'une situation ou du travail.

Mais le démon, le monde, vos passions tendront à vous persuader que la lutte est trop dure, la victoire trop difficile. Ces ennemis de votre salut vous insinueront que, n'ayant pas été consultés pour l'acte qui vous a faits chrétiens, vous ne pouvez être tenus de subir les conséquences de cet acte. — Mes chers enfants, vous a-t-on consultés pour faire de vous des Français ? Et cependant vous ne voudriez point vous soustraire à la loi ; vous savez très bien que vous ne pourriez, sans lâcheté, refuser de faire votre service militaire ; vous rougiriez à la seule pensée de désertir et jugeriez digne des peines les plus infamantes le traître qui passerait à l'ennemi. Et vous êtes parfaitement dans le vrai... Mais il faut raisonner de même pour le service de Notre-Seigneur, car l'obligation est encore plus générale et le devoir plus strict.

Il arrive que, par suite de raisons, et parfois de recommandations, on est dispensé de la totalité ou d'une partie de son service militaire ; mais pour le service de Notre-Seigneur, ni l'âge ni le sexe ne dispensent. Il n'y a qu'un motif d'exemption : la privation de la raison ; en dehors des petits enfants, les insensés sont les seuls dispensés. Tout ce que vous pouvez espérer et désirer, mes chers enfants, c'est d'être attachés plus intimement au service de Notre-Seigneur, de combattre dans un bataillon de choix, si le bon Dieu vous fait, ainsi qu'à vos familles, le très grand honneur de vous donner la vocation sacerdotale ou religieuse.

N'espérez donc pas vivre votre vie bien tranquille, ne prenant parti pour aucune doctrine. Notre-Seigneur condamne la neutralité : « Celui qui n'est pas avec moi est contre moi, » dit-il. A plus forte raison nous ne pouvons être en même temps avec et contre Notre-Seigneur : avec lui par exemple au foyer de la famille, et contre lui dans le monde ; avec lui par certaines pratiques chrétiennes, et contre lui par la réception et la lecture de mauvais journaux ; avec lui dans la vie privée, et contre lui dans la vie publique.

Trop souvent, cependant, des chrétiens ne veulent pas reconnaître cette impossibilité de servir deux maîtres ennemis. Le catéchisme nous apprend que s'il y a peu de parfaits chrétiens, de bons soldats de Jésus-Christ, c'est qu'on ne reçoit pas la confirmation, ou qu'on la reçoit sans préparation, sans dévotion, ou qu'on ne s'applique pas à en conserver les grâces. Le premier motif ne vous concerne pas, mes chers enfants ; je suis bien persuadé qu'il en est de même du deuxième ; et je voudrais de tout mon cœur qu'il en soit ainsi du dernier.

Mais mon devoir est de vous dire que si vous ne voulez pas commettre la lâcheté et la trahison de désertir le drapeau du Christ et perdre la couronne des élus, il faut mettre à profit les dons que vous allez recevoir et vous servir des armes que l'on a mises entre vos mains pendant les années de catéchisme.

De même, en effet, que nos muscles se paralysent si nous ne leur donnons pas d'exercice, de même que nos facultés intellectuelles diminuent si nous ne les cultivons pas, ainsi la sagesse, l'intelligence, le conseil, la force, la science, la piété, la crainte de Dieu disparaîtront petit à petit de votre âme, si vous ne vous appliquez point pratiquement à les conserver, à les augmenter par des actes journaliers, si vous n'en défendez pas la possession en vous servant des armes dont nous vous avons enseigné le maniement : la prière et les sacrements.

La V. Jeanne d'Arc avait fait peindre sur son étendard les noms bénis de Jésus et Marie, et son étendard menait à la victoire. Notre-Seigneur lui-même a promis que la France serait victorieuse de ses ennemis quand elle mettrait l'image de son Sacré-Cœur sur son drapeau. Eh bien ! mes chers enfants, ayez dans le cœur ces deux amours, ayez sur les lèvres ces deux noms, Jésus et Marie ; et malgré l'enfer, malgré le monde, malgré vos passions, vous serez victorieux.

Vous trouverez Jésus par la prière, par la lecture du saint Evangile ; vous trouverez Jésus en faisant au Tribunal de la pénitence la revue de votre âme ; vous trouverez Jésus à la Table de votre première communion. Vous trouverez Marie par la persévérance à la prier, à lui donner chaque soir un *Souvenez-vous* ou trois *Ave Maria*.

Et après avoir conservé intacte la foi de votre enfance, après avoir confessé Jésus devant les hommes, même mauvais ou indifférents, lorsque vous aurez consommé votre course ici-bas, *bonus miles Christi Jesu*, bons et vaillants soldats du Christ Jésus, vous recevrez la couronne des triomphateurs, la gloire des saints, que je vous souhaite à tous, parents et enfants, avec la bénédiction de Monseigneur. Ainsi soit-il.

## PRONES CATÉCHÉTIQUES SUR LE DÉCALOGUE

### VI

#### Le premier commandement (suite)

#### 4

#### LE CULTES DES SAINTS

#### Résumé analytique

1. Les saints participent à la gloire de Dieu même ; ce sont les véritables grands hommes, les véritables amis de l'humanité, les modèles de toutes les vertus. Ils méritent donc d'être estimés et honorés ; cet honneur remonte jusqu'à Dieu.

2. Nous devons les prier et invoquer leur secours, nos prières présentées par eux au Seigneur seront bien plus efficaces. Puissants déjà sur la terre pour aider leurs frères, ils le sont bien plus au ciel ; de nombreux passages de l'Écriture témoignent de l'intérêt qu'ils nous portent, et Dieu a autorisé ce culte par de nombreux miracles.

3. Les protestants ont attaqué le culte des saints comme inutile, mais leur principe (que la foi seule suffit) est faux, et le Concile de Trente les a condamnés.

4. Pour honorer parfaitement les saints, il faut aussi les imiter, et profiter des grâces qu'ils nous obtiennent.

5. La Sainte Vierge a un droit tout particulier à nos hommages à cause de sa dignité de Mère de Dieu, de son pouvoir, et de l'amour qu'elle a pour nous. Le culte des anges n'est pas moins légitime.

6. Il est très convenable d'honorer aussi les reliques, les images, les statues des saints ; l'Eglise qui encourage ce culte veille à ce qu'il ne s'y introduise aucune superstition.

*Deus illuminabit eos et regnabit in sæcula sæculorum.*

Dieu les inondera de lumière et ils régneront éternellement. (Apoc., xxii, 5).

Mes frères,

A Dieu seul appartient la gloire de Créateur, la majesté de souverain Seigneur de tout l'univers ; à lui seul est dû le culte d'adoration par lequel nous reconnaissons tenir de Lui tout ce que nous avons, et nous Lui faisons l'hommage de tout notre être. Mais ce Dieu tout-puissant a voulu partager sa gloire avec les légions d'esprits angéliques et les millions de saints qui composent dans le ciel sa cour, et chantent sans cesse ses louanges ; il les a comblés d'honneur et de joie en se révélant à eux dans les splendeurs de son royaume, et il les a pour ainsi dire associés au gouvernement du monde en les faisant régner avec lui dans les siècles des siècles. Saint Jean a vu, dans son ravissement au ciel, ces trônes placés autour de celui de Dieu, et les couronnes d'or brillant sur la tête des élus. « N'est-ce pas trop d'honneur pour vos amis ? » s'écrie le Psalmiste. « Non, répond l'Apôtre des Gentils ; c'est justice que les travaux de l'homme soient récompensés ; ceux qui auront donné leur vie pour le Christ, régneront avec lui, car il leur a promis sa gloire divine, et il veut qu'ils ne soient point séparés de



lui'. » Jouir du bonheur même de Dieu, régner avec lui dans la gloire, voilà le sort des saints. Méritent-ils que nous les honorions, que nous les invoquions, que nous mettions en eux notre confiance ?

1. Raisonons un instant, mes frères, sur ces textes de l'Écriture, que je viens de rappeler pour esquisser le bonheur des saints dans le ciel. Les saints ont mérité par leurs vertus d'être élevés à un degré d'honneur et de gloire qui dépasse tout ce que nous pouvons imaginer ; c'est un dogme de notre foi. Si nous sommes portés par un instinct de notre nature à respecter tout ce qui s'élève au dessus du niveau de notre condition, comment ne respecterions-nous pas les saints ? Nous honorons d'un culte de soumission les légitimes représentants de l'autorité ; nous honorons d'un culte d'admiration tous les grands hommes, c'est-à-dire ceux de nos semblables qui se sont distingués par leur génie, leurs talents, leurs entreprises, leurs découvertes, leurs victoires sur les champs de bataille ; nous honorons d'un culte d'estime et de respect les hommes vertueux, les bienfaiteurs de l'humanité, tous ceux qui se sont dévoués pour la société ; enfin nous honorons d'un culte d'affection ceux qui nous aiment. N'est-il pas légitime de témoigner aux amis de Dieu un culte analogue ?

Si l'élévation des pensées, la noblesse des sentiments, la hardiesse des entreprises, le dévouement au bien public distinguent les grands hommes du reste de la foule, qui a plus de droits au titre de grand que les saints ? Leurs pensées ne se sont pas arrêtées aux choses de la terre, elles se sont élevées jusqu'au ciel ; la noblesse de leurs sentiments leur a fait fuir jusqu'à l'apparence des plus légères fautes, pour conserver la pureté du cœur et l'innocence des mœurs ; leur vie tout entière n'a été qu'un long dévouement au bien de leurs semblables, au soulagement des malheureux, à l'instruction des ignorants, à la conversion des pécheurs, à l'édification de tous. Étaient-ils vraiment grands, intelligents, dévoués, courageux, ces hommes qui quittaient leur famille et leur patrie pour porter chez les sauvages du Nouveau-Monde la lumière de l'Évangile ? ces religieux qui défrichaient les forêts, construisaient des églises, des écoles, des hôpitaux, servaient eux-mêmes les lépreux et les pestiférés au péril de leur vie ? Étaient-ils vraiment de grands hommes, ces papes et ces évêques qui ont civilisé les barbares, arrêté les conquérants dévastateurs, obligé les princes à reconnaître les droits de leurs sujets et à regarder leurs esclaves comme des frères ? Sont-ils vraiment dignes d'admiration, ces martyrs qui ont donné à l'Eglise le témoignage de leur sang, et lassé par leur patience la féroce de leurs bourreaux ? Et ces anachorètes,

qui quittaient le monde pour mener dans la solitude une vie de pénitence, macérer leur corps et dompter leurs passions ; ces vierges qui ont renoncé à tous les plaisirs de la terre pour consacrer à Dieu leur innocence ; ces mères de famille qui ont su partager leur temps entre le travail et la prière, élever leurs enfants dans la crainte de Dieu, et leur montrer le chemin du ciel, ne méritent-elles pas les témoignages d'estime que nous donnons si facilement aux femmes du monde ?

Vous le sentez bien, mes frères : ou la vertu n'est rien, ou ceux qui la pratiquent, surtout à un degré extraordinaire, héroïque, méritent d'être honorés.

Rien n'est donc plus légitime que le culte des saints, considéré comme l'expression de l'estime que nous devons avoir pour eux et de l'admiration qu'excite en nous la gloire dont ils jouissent dans le ciel. Les honneurs que nous leur rendons remontent jusqu'à Dieu, car leurs vertus, leurs mérites et leur gloire sont l'œuvre de Dieu, et un reflet de ses infinies perfections. Les saints sont comme des miroirs éclatants dans lesquels nous adorons la puissance, la sagesse, la bonté divine qui s'y révèle, en même temps que nous admirons les vertus qui leur ont mérité cet honneur. A ces sentiments doit se joindre celui de l'affection et de la reconnaissance, car les saints nous aiment comme les enfants de Dieu, et par conséquent leurs frères, et cet amour les porte à nous faire du bien, à s'intéresser à notre salut.

2. Aussi, mes frères, le culte que nous rendons aux saints comprend la confiance dans leur protection, et l'invocation de leur secours par la prière. Nous devons prier les saints, leur demander d'intercéder pour nous auprès de Dieu, et de nous aider à faire notre salut. Sans doute, cela n'est pas d'une nécessité absolue, comme le baptême ou la pénitence, mais c'est un moyen très avantageux de nous ménager de grandes grâces, car les saints sont bien puissants sur le cœur de Dieu, et toujours prêts à écouter nos prières pour les lui présenter. Ne vous scandalisez donc pas, si vous entendez dire quelquefois qu'on est plus sûr d'être exaucé en employant l'intermédiaire de la sainte Vierge et des saints, que si l'on s'adressait directement à Dieu ; n'en concluez pas que les saints sont plus puissants que Dieu, mais seulement que nos prières, appuyées de l'intercession des saints, deviennent infiniment plus agréables à Dieu, et obtiennent ce que nos dispositions imparfaites ne nous permettaient pas d'espérer.

La confiance des chrétiens dans la puissante intercession des saints qu'ils invoquent, est appuyée sur de nombreux passages de la Sainte Écriture, où nous voyons Moïse, Job, David, Samuel, Jérémie, obtenir de Dieu le pardon des péchés du peuple, l'éloignement d'un fléau, la victoire sur de redoutables ennemis. Si tel a été le pouvoir des prières faites par les amis de Dieu sur la terre, quelle confiance ne devons-nous pas

<sup>1</sup> Ps., CXXXVIII, 17 ; II Tim., IV, 8 ; *Ibid.*, II, 11-12 ; Jean, XVII, 22-24.

avoir dans leur intervention pour nous dans le ciel ? Saint Jean nous les montre rangés autour du trône de l'Agneau, pour lui offrir des coupes d'or pleines de parfums qui sont les prières des fidèles ; et Judas Machabée a vu Onias et Jérémie priant dans le ciel pour leurs frères en danger <sup>1</sup>.

Les traditions des premiers siècles chrétiens attestent également la confiance des fidèles dans l'appui des anges et des saints du ciel ; on peut lire encore aujourd'hui dans les catacombes de Rome les pieuses inscriptions gravées sur les tombes des martyrs pour demander le secours de leurs prières. Les fêtes instituées à l'anniversaire de leur mort, les églises bâties plus tard en leur honneur, prouvent assez quelle importance on attachait à leur culte ; et les grâces, les miracles même obtenus par leur intercession sont comme le sceau mis par la main de Dieu à la doctrine si consolante de l'invocation des saints.

3. Malgré tous ces témoignages de la foi de quinze siècles, Luther s'attaqua au culte des saints, sous prétexte que c'était faire injure aux mérites du Sauveur que de s'adresser à une autre intercession ; il accusa les catholiques d'idolâtrie parce qu'ils honoraient les statues des saints, et il ne laissa dans les temples dénudés que la Croix et l'Evangile. S'il était vrai que la foi, ou la confiance aux mérites de Jésus-Christ, suffit toute seule pour nous justifier, que les bonnes œuvres, la pratique des sacrements, la lutte contre les passions, sont inutiles pour le salut, on pourrait sans crainte laisser de côté le culte des saints ; mais quand Notre-Seigneur nous invite si formellement à porter notre croix, nous prévient que la porte du ciel est étroite, que beaucoup ne pourront pas y passer, que pour être du nombre de ses amis il faut faire tout ce qu'il commande, pouvons-nous prendre trop de précautions pour assurer notre salut ? Quel tort faisons-nous aux mérites de Jésus-Christ en priant les saints de nous aider à en profiter ? Est-ce manquer de confiance en Dieu que de lui adresser nos hommages et nos prières par ceux qui occupent les premières places à côté de son trône ? La protection des saints ne doit son efficacité qu'aux liens étroits qui les unissent au Sauveur, et ces liens divins ne sont que les grâces qui ont découlé de la croix avec le sang de Jésus-Christ ; c'est donc en réalité rendre hommage aux mérites du Christ, que d'avoir recours à ceux des saints justifiés et glorifiés par le Christ. C'est ce qu'a enseigné clairement le concile de Trente en déclarant « que les saints qui règnent avec Jésus-Christ offrent leurs prières à Dieu pour les hommes, qu'il est bon et utile de les invoquer humblement et d'avoir recours à leur aide et protection pour obtenir les grâces de Dieu par son Fils Jésus-Christ, qui est notre seul Rédempteur <sup>2</sup>. »

4. Le culte que l'Eglise nous invite à rendre aux saints ne serait pas complet, si nous ne nous efforcions de les imiter. Comment penserions-nous leur être agréables et nous attirer leur protection, si nous menions une vie tiède, si nous refusions de nous convertir, ou d'éviter les occasions du péché ? Ce ne serait pas les honorer, mais les insulter, que de leur demander de nous ouvrir le ciel tout en prenant le chemin de l'enfer, d'admirer leurs vertus et de satisfaire toutes nos passions. Si nous voulons qu'ils obtiennent de Dieu ce que nous leur demandons, imitons leurs exemples : ils ont mortifié leur chair, ils ont méprisé le monde, ils ont tout sacrifié pour leur salut, ils n'ont craint ni les humiliations, ni la pauvreté, ni les souffrances, ni la mort ; suivons leurs pas, et ils nous aideront puissamment à arriver dans la céleste patrie pour partager leur bonheur. Ils nous aiment, ils voient mieux que nous les dangers qui nous menacent, ils ne seraient pas heureux s'ils étaient privés du pouvoir de nous secourir ; ils peuvent tout pour nous, puisqu'ils sont les amis de Dieu ; mais ils ne pourraient rien si nous résistions à l'attrait de leurs exemples et aux sollicitations de la grâce qui nous arrive par leur intercession. Prions-les donc avec confiance, mais travaillons en même temps à les imiter, si nous voulons être sûrs d'être exaucés.

5. L'Eglise nous engage à honorer d'un culte particulier la sainte Vierge Marie, qui est élevée dans le ciel au dessus de tous les saints et de tous les chœurs des anges. C'est à juste titre que nous l'appelons le Secours des chrétiens, le Refuge des pécheurs, la Porte du ciel, car en acceptant de devenir la Mère de Notre-Seigneur Jésus-Christ, elle a été réellement cause du salut des hommes : ce titre de Mère, et la grâce dont son âme a été remplie, lui ont donné sur le cœur de son divin Fils un pouvoir sans limites. Nous sommes ses enfants, aussi véritablement que nous sommes les frères de Jésus-Christ, et c'est le Sauveur lui-même qui en mourant nous l'a donnée pour mère. Mère de Dieu et mère des hommes, Reine du ciel et de la terre, pleine de grâce et de bonté, Marie est toujours prête à recevoir les prières de ses serviteurs et à intercéder pour eux. Que n'a-t-elle pas souffert, surtout au pied de la croix, pour les pauvres pécheurs ? Combien doit-elle les aimer et s'intéresser à leur salut ! Une mère peut-elle jamais abandonner son enfant ? Aussi la dévotion à Marie a toujours été regardée comme un signe de prédestination, et les docteurs de l'Eglise ne craignent pas d'assurer qu'on ne l'invoque jamais en vain, et que ses véritables serviteurs ne périront pas.

Les anges du ciel s'occupent-ils aussi de nos intérêts, et ont-ils quelque droit à nos hommages ? Assurément, mes frères ; car si Dieu a permis aux mauvais anges de nous tenter, pourquoi défendrait-il aux bons anges de nous assister ? La délicieuse histoire de Tobie nous montre suffisam-

<sup>1</sup> Apoc., v, 8 ; II Mach., xv, 14.

<sup>2</sup> Sess. xxv, *De invoc. sanct.*



ment combien est précieuse pour l'homme de bien la protection des esprits célestes ; le nouveau Testament nous fournit comme l'Ancien des témoignages évidents du pouvoir des anges et de la dévotion dont ils ont été l'objet <sup>1</sup> ; l'histoire nous les montre associés par la Providence à l'exécution de ses plans, et l'Eglise croit que chaque fidèle a pour gardien tutélaire un des esprits célestes. Ministres de Dieu auprès des créatures appelées à recueillir l'héritage du salut (Hébr., I, 14), ils sont aussi les ambassadeurs des hommes auprès du Tout-Puissant, et notre foi les voit sans cesse monter et descendre les degrés de l'échelle mystérieuse qui unit le ciel à la terre <sup>2</sup>.

6. Le culte des saints a pour conséquence les honneurs rendus à leurs statues ou images et à leurs reliques. On ne trouverait rien que de très naturel et de très légitime dans ces hommages, si le protestantisme n'avait bouleversé sur ce point encore toutes les idées chrétiennes. « La Bible défend de faire des images, par conséquent de les honorer, » disent les protestants. Cela est faux ; Dieu a défendu aux Hébreux, trop portés à l'idolâtrie, de tailler, fondre ou sculpter des idoles pour les adorer (Ex., xx, 4-5) ; la prohibition des images n'est que l'invention des bibles protestantes. A qui fera-t-on croire que les Hébreux n'avaient aucune image représentant un objet quelconque ? Il leur était sévèrement défendu de représenter la divinité par des statues, sous la forme d'une créature, mais non de conserver des images ou des statues ; l'arche d'alliance elle-même était surmontée de deux chérubins d'or. Est-ce que jamais les chrétiens ont adoré les statues des saints, ou leurs reliques ? est-ce qu'ils ont jamais offert des sacrifices à ces statues, comme le font les païens ? Non, jamais ; les messes célébrées aux fêtes des saints sont offertes à Dieu pour reconnaître sa puissance qui éclate dans leurs œuvres, et toutes les marques de vénération prodiguées aux statues, images ou reliques, se rapportent aux saints eux-mêmes, et en dernière analyse à Dieu. Si la vénération d'une statue ou d'une relique est une idolâtrie, pourquoi les protestants ont-ils élevé des statues à Luther ? pourquoi conservent-ils précieusement la chaire de Calvin ?

On propage partout maintenant l'enseignement par les yeux, les leçons de choses, les méthodes expérimentales. Eh bien ! mes frères, la religion doit aussi s'enseigner par les tableaux qui représentent l'histoire biblique et les grandes œuvres des saints. Les honneurs rendus aux cendres des martyrs, aux reliques des confesseurs de la foi, nous font songer à la gloire qui est au ciel leur récompense, et nous excitent à imiter leurs vertus. Les pèlerinages nous mettent en contact avec les

lieux où se sont accomplis les grands événements de l'histoire religieuse, où la piété des croyants obtient chaque jour des miracles ; et ce contact réveille la foi. Si d'une part la nature nous porte à honorer la mémoire de tout ce qui est grand, la raison nous montre que ce culte des hommes et des choses est fécond en heureux résultats. Aussi la voix infailible de l'Eglise s'est-elle souvent fait entendre <sup>1</sup> pour condamner les hérésies des iconoclastes, des protestants, des puritains, et pour proclamer que le culte des saints, bien loin d'être une idolâtrie, rend honneur à l'Auteur de toute sainteté, qu'il faut conserver l'usage séculaire d'orner les temples de tableaux et de statues, de brûler devant elles des cierges ou de l'encens, parce que tous ces hommages montent jusqu'à Dieu. Les évêques doivent veiller à ce qu'aucun abus, aucune superstition, ne s'introduisent dans ce culte extérieur ; mais ils doivent apprendre au peuple combien il est louable et utile d'honorer les saints et de vénérer leurs images et leurs reliques, comme l'Eglise l'a toujours fait.

Continuez donc, mes frères, à donner à vos saints protecteurs les marques de votre confiance et de votre dévotion. Ce sont pour vous des frères qui ont connu les travaux et les souffrances de la vie, ce sont des modèles qui vous montrent le chemin de la vertu et du bonheur, ce sont des amis qui désirent vous voir auprès d'eux dans la céleste patrie. Vous pouvez faire ce qu'ils ont fait, vous avez les mêmes commandements à observer, les mêmes récompenses à espérer, les mêmes sacrements pour vous fortifier, les mêmes grâces pour persévérer. Mais il faut lutter comme eux contre l'ennemi de vos âmes, il faut vaincre le monde et les passions, il faut mépriser la terre et tenir constamment les yeux fixés vers le ciel. Soyez fidèles jusqu'au bout, avec le secours des saints, et vous recevrez de Dieu la même couronne. Ainsi soit-il.

## ENTRETIENS SUR LES PARABOLES ÉVANGÉLIQUES

XXXIII

LES MINES <sup>2</sup>

I

1. — C'était le jeudi avant l'entrée solennelle de Jésus à Jérusalem. Huit jours seulement le séparaient donc de sa Passion. Poursuivant, sans se presser, son voyage vers la ville sainte, Notre-Seigneur venait de franchir la vallée du Jourdain et arrivait à Jéricho, la ville des parfums. « Ce

<sup>1</sup> Matth., I, 20 ; II, 13 ; XXIV, 31 ; Luc, I, 11 ; II, 9 ; XXIV, 23 ; Act., XII, 11, 15.

<sup>2</sup> Voir notre prône sur les fêtes des anges et des saints (1898, p. 827).

<sup>1</sup> Conc. Nic. II, sess. 7 ; Conc. Trid., sess. xxv.

<sup>2</sup> Luc, XIX, 12-27.

nom désignait alors une oasis couverte de maisons de plaisance, de champs de palmiers et de champs de roses. » (Fouard). Aux extrémités de cette oasis s'élevaient deux villes : l'antique Jéricho, détruite par Josué, mais rebâtie plus tard ; puis au midi la cité nouvelle édifiée avec magnificence par Hérode le Grand et son fils Archélaüs. En traversant la délicieuse vallée qui séparait les deux villes, Jésus avait guéri un aveugle. Comme il parcourait la cité nouvelle, suivi d'une foule nombreuse se rendant comme lui à Jérusalem pour les fêtes de Pâques, un homme brûlait du désir de voir ce Maître extraordinaire qui faisait tant parler de lui, jusqu'à entraîner à sa suite des multitudes avides d'entendre sa parole. Malheureusement pour lui il était publicain et chef de publicains, et vous savez quel mépris les Juifs affectaient pour ces percepteurs d'impôts. Nul doute par conséquent qu'il ne fût repoussé par la foule qui entourait Jésus, s'il avait tenté de s'approcher du Maître, lui, le pécheur public, le traître à sa religion et à sa patrie. D'ailleurs il était de trop petite taille pour distinguer seulement le Seigneur au milieu d'un pareil cortège.

Et pourtant Zachée veut le voir. Il monte donc sur un sycomore auprès duquel le Thaumaturge doit passer. C'est là que Jésus l'attendait. Il s'arrête au pied de l'arbre, lève les yeux et dit : « Zachée, hâte-toi de descendre, parce que c'est dans ta maison que je veux loger aujourd'hui. » Et aussitôt, sans se soucier des murmures des pharisiens qui de nouveau vont accuser le Maître de se montrer l'ami des pécheurs, le publicain tout heureux descend de son arbre et conduit Jésus en sa maison. Le Seigneur y passa la nuit. Mais lorsque le lendemain il fut sur son départ, Zachée était converti. « Seigneur, dit-il, je donne la moitié de mes biens aux pauvres, et si j'ai fait tort à quelqu'un ; je lui rends quatre fois autant. » Vous connaissez la réponse du Sauveur : « Aujourd'hui le salut a été apporté à cette maison, parce que celui-ci est aussi un enfant d'Abraham. Car le Fils de l'homme est venu chercher et sauver ce qui était perdu. »

Mais déjà la foule des pèlerins s'est réunie autour de la maison. Elle a entendu ces dernières paroles, *hæc illis audientibus*. Quelle conclusion en va-t-elle tirer ? N'en prendra-t-elle pas occasion de s'affermir dans ses illusions au sujet du règne du Messie ? Tous ces hommes, même les apôtres, sont persuadés que ce règne est sur le point de se manifester : *Quia existimarent quod regnum Dei confestim manifestaretur*. Quel est ce Roi-Messie ? Ils ne pourraient le dire avec certitude, mais tous leurs vœux et toutes leurs espérances se portent sur Jésus de Nazareth. Il est tout proche de Jérusalem, *eo quod prope esset Jerusalem*, et ce voyage à la ville sainte sera, on le sent, décisif.

Et l'attente de cette multitude était exacte, sans doute. Mais comme elle se trompait sur la nature du règne du Messie ! Les Juifs attendent un règne

glorieux, mais visible et temporel, à l'image de celui de leurs anciens rois. Le Messie, pensent-ils, doit secouer le joug de la domination romaine, établir son trône à Jérusalem et acquérir à Israël, son peuple, une gloire qu'il n'a jamais connue. Il aura donc ses ministres, ses courtisans, ses favoris et cette armée de fonctionnaires que nécessite l'administration d'un grand Etat. Et encore une fois, tous les yeux se tournent vers Jésus, pleins d'espoir et surtout pleins de désir. Du reste, lui-même disait hier encore aux approches de Jéricho : « Voici que nous montons à Jérusalem et que s'accomplira tout ce qui a été écrit par les prophètes touchant le Fils de l'homme. » C'est vrai, il ajoutait aussitôt qu'« il serait livré aux Gentils et flagellé, et moqué, et conspué, et mis à mort, enfin qu'il ressusciterait le troisième jour. » Ses auditeurs n'avaient pas compris, ou plutôt une seule chose leur était restée dans l'esprit : Jésus allait à Jérusalem pour y accomplir les prophéties, donc, pensaient-ils, pour inaugurer le règne du Roi-Messie. Et la preuve que telle était bien leur intime persuasion, c'est que presque aussitôt après cette annonce de la Passion, la mère des apôtres Jacques et Jean venait demander au Sauveur pour ses deux fils les deux premières places dans son royaume. A tout cela enfin venaient s'ajouter les dernières paroles de Jésus à Zachée : « Celui-ci est aussi un enfant d'Abraham, et le Fils de l'homme est venu chercher et sauver ce qui était perdu. » N'était-ce point de la part du Sauveur confirmer cette foule dans son espoir de l'imminente manifestation terrestre du royaume messianique ? Lui-même le disait : il venait réunir en un seul peuple, sous un même sceptre, les fils d'Abraham, réaliser ainsi les divines promesses faites au grand patriarche ; et Zachée, le publicain, le pécheur public, redevenait par sa conversion un enfant digne de son illustre ancêtre, enfant privilégié et peut-être un des favoris du futur Roi des Juifs.

Il importait que ces illusions du peuple fussent dissipées. Jésus le fait dans la parabole des mines. Il montre que son règne ne sera définitivement établi qu'après de longs siècles, que ses disciples devront employer ce temps à faire fructifier les grâces divines, et que ses ennemis, spécialement les Juifs, n'échapperont point aux rigueurs de sa justice. (Cf. Fillion, *in Luc.*, xix, 41).

2. — Un homme de grande naissance, sur le point de partir en un pays éloigné pour y recevoir l'investiture de son royaume, fait venir dix de ses serviteurs, confie à chacun une somme d'argent, une mine, avec ordre de la faire fructifier en attendant son retour.

Les concitoyens du prince, qui le haïssaient, envoient après lui une députation de notables dire au suzerain : « Nous ne voulons pas de cet homme pour roi. »

Vaine démarche ! Le prince revient revêtu du souverain pouvoir. Il fait comparaître ses serviteurs et leur demande compte du profit qu'ils ont tiré de



son argent. Aux deux premiers qui ont gagné l'un dix mines et l'autre cinq, il donne une récompense proportionnée, établissant le premier chef de dix villes, donnant au second pouvoir sur cinq cités. Le troisième rapporte à son maître sa mine telle qu'il l'a reçue; car il l'a cachée dans un linge disant pour excuse : « J'ai craint vos rigueurs, sachant que vous êtes sévère, que vous moissonnez là où vous n'avez pas semé. — Ton propre langage te condamne, lui répond le maître. Est-ce que cette crainte de ma sévérité ne devait pas être un motif de plus pour faire fructifier mon bien ? Otez-lui donc sa mine et donnez-la à celui qui en a dix. Et maintenant, saisissez mes ennemis et faites-les mourir en ma présence. »

Avec quelle attention la foule qui se pressait autour de Jésus dut écouter l'exposé de cette parabole ! Elle lui rappelait jusque dans ses détails un trait de l'histoire juive encore vivant dans l'esprit de tous. Il ne datait que de trente ans. A la mort d'Hérode le Grand on avait vu son fils Archélaüs entreprendre le voyage de Rome et solliciter de l'empereur la permission de succéder à son père et de porter comme lui le titre de roi. Pendant son absence, ses serviteurs, un certain Philippe notamment, avaient veillé avec un soin jaloux sur les intérêts de leur maître. Mais aussi une députation de cinquante Israélites des plus notables avait suivi le prince dans la capitale de l'empire, avec mission d'intercéder auprès de César, de le prier d'épargner à la nation la honte d'être gouvernée par un tel tyran. Hélas ! elle n'avait pas eu plus de succès que celle dont parle la parabole. Archélaüs, c'est vrai, se voyait refuser le titre de roi et certaines prérogatives dont avait joui son père ; mais il rapportait à Jérusalem la dignité d'ethnarque et n'en restait pas moins le maître incontesté des Juifs. Aussi n'avait-il pas manqué à son retour de faire sentir sa vengeance à ceux qui devenaient ses sujets malgré eux.

## II

Si Notre-Seigneur avait si vivement piqué la curiosité de ceux qui l'entouraient, c'était pour atteindre plus sûrement son but : rectifier leurs fausses idées sur le règne du Messie. Car c'est de ce roi qu'il s'agit dans la parabole, de ses serviteurs, de ses ennemis, de ses sujets.

1. — « *Un homme de haute naissance alla dans un pays lointain recevoir son royaume pour revenir ensuite.* » Cet homme, c'est Jésus-Christ lui-même. La noblesse lui appartient et comme Dieu et comme homme. Car s'il est vrai que le Fils de Dieu s'est abaissé jusqu'à devenir comme l'un d'entre nous, bien plus s'il s'est anéanti, comme parle saint Paul, jusqu'à prendre la forme de l'esclave, il n'en reste pas moins le Verbe divin et éternel, le Fils unique du Très-Haut, en qui le Père a mis toutes ses complaisances, un seul et même Dieu avec le Père, et par conséquent le

souverain Maître et Seigneur de la terre et des cieux.

Et à ne le considérer même que dans sa nature humaine, n'est-il pas d'illustre race, la plus illustre qui fut jamais, race ennoblée dans deux de ses ancêtres par Dieu lui-même ? Dans Abraham quand le Seigneur le choisissait pour être le père de son peuple, le séparait de son pays et de sa famille, le comblait d'honneur en lui faisant cette solennelle promesse qu'en lui et en celui qui naîtrait de lui toutes les nations de la terre seraient bénies ; et dans David quand Dieu, après avoir rejeté ses frères, l'élevait au-dessus de tous les siens et le faisait sacrer roi d'Israël.

Et il fallait bien que Jésus fût de noble lignée. N'était-il pas venu sur la terre pour y établir le royaume de Dieu, son royaume à lui ? Non, ce n'était pas trop que sa noblesse même humaine eût son origine première non dans la volonté d'un homme, mais dans l'élection de Dieu lui-même.

Le prince s'en va dans un pays lointain pour y recevoir un royaume, c'est-à-dire pour y être revêtu de la dignité royale. C'est bien Jésus-Christ qui, après avoir passé sur la terre trente-trois années, retourne au pays lointain du ciel, privant de sa présence, et pour des siècles, ses amis, ses serviteurs, ses sujets. Ce qu'il va faire au ciel, c'est recevoir sa couronne, son titre de roi, demander à son Père l'accomplissement de cette divine promesse : *Postula a me et dabo tibi gentes hereditatem tuam, et possessionem tuam terminos terræ.* (Ps., II, 8). Sans doute, ce règne de l'Homme-Dieu commence au jour même de l'Ascension ; mais c'est un règne tout spirituel, invisible, ne ressemblant en rien à celui des princes de ce monde. Règne tout d'amour et de bonté, que le divin Roi veut bien établir sur les cœurs, mais sans l'imposer à personne, que chacun est libre d'accepter ou de rejeter. Règne en un mot qui ne sera inauguré définitivement et manifestement qu'à la fin des temps. Alors le Fils de l'homme reviendra, *et reverti*, mais cette fois dans tout l'appareil de la majesté royale. A tous il fera sentir sa domination, mais de quelle façon différente ! à ceux qui pendant son absence se seront montrés serviteurs fidèles, en les associant à sa royauté ; aux autres, aux paresseux, aux révoltés qui n'auront pas voulu de lui pour roi pendant leur vie, en faisant peser sur eux tout le poids de sa colère et de sa justice. C'est d'ailleurs ce que nous apprend la suite de la parabole.

2. — Quand on entreprend un long voyage, on ne confie pas au premier venu sa maison, ses biens, on ne laisse rien à l'abandon, on prend de minutieuses précautions, et l'on fait bien, c'est de la plus vulgaire prudence. C'est ce que fit aussi le prince de la parabole. « Il appelle dix de ses serviteurs, leur donne dix mines — une à chacun — en leur disant : Faites-les fructifier jusqu'à ce que je revienne. » La mine était une monnaie grecque d'une valeur d'environ quatre-vingt-dix francs.

(Fillion). C'est cette faible somme que le maître confie aux soins de ses serviteurs.

Ceux-ci, vous l'avez deviné, figurent chacun de nous; la mine représente les biens que nous avons reçus de Dieu. Avant son départ pour le ciel, Jésus laissait aux hommes son Eglise, et avec elle et par elle sa doctrine, ses exemples, ses sacrements, ses mérites. Outre ces biens généraux qui sont à la disposition de tous, Dieu en ajoute d'autres pour chacun à son entrée dans le monde, biens extérieurs du corps ou de la fortune, biens intérieurs de l'âme, une intelligence capable de le connaître, un cœur et une volonté faits pour l'aimer, des grâces chaque jour renouvelées. Tous ces biens sont des dons de sa pure libéralité et composent la mine qui nous a été confiée.

Mais ne l'oublions pas, comme la mine remise aux mains des serviteurs restait la propriété du maître, devait par conséquent fructifier pour son maître, de même ces dons que nous recevons de la bonté divine demeurent aussi la propriété de Dieu, et par conséquent doivent fructifier pour Dieu. En nous les donnant. Dieu nous dit comme le prince à ses serviteurs : « Faites-les valoir, jusqu'à ce que je revienne. »

« Et comment les faire valoir ? » me direz-vous. — En nous servant des uns et en n'abusant pas des autres. Il y a des biens dont nous devons nous servir : nous devons écouter l'Eglise, célébrer ses fêtes, recevoir ses sacrements, participer à son sacrifice et nous appliquer ainsi les mérites de Jésus-Christ. Mais d'autre part nous ne devons pas abuser de notre corps en le faisant servir au mal, de notre intelligence en la pervertissant par de mauvaises lectures, de notre volonté et de notre cœur en nous attachant à la créature plus qu'à Dieu, des biens de la fortune, si nous les avons, en y mettant notre fin dernière ou en ne les employant que pour le plaisir et jamais pour soulager les misères qui nous entourent. En un mot, nous ferons valoir notre mine en utilisant les dons de Dieu comme autant de moyens de faire le bien, de pratiquer la vertu, d'acquérir des mérites pour le ciel et de la sorte procurer la gloire de Dieu.

3. — Mais vraiment, qu'ils sont peu nombreux les bons serviteurs qui font ainsi fructifier la mine qu'ils ont reçue de leur Maître ! Combien même se conduisent en révoltés et ressemblent à ceux dont parle Notre-Seigneur : « Ses concitoyens le haïssaient (le prince) ; ils envoyèrent après lui une légation disant : Nous ne voulons pas qu'il règne sur nous. » Il ne semble guère douteux qu'en prononçant ces paroles Jésus ait eu en vue tout d'abord les Juifs, ses propres concitoyens, puisqu'il est de même race qu'eux. Et comme elles s'appliquent bien à eux en effet ! Ouvrez l'Evangile : à chaque page vous y verrez éclater leur haine aveugle contre Celui qui a passé au milieu d'eux en faisant le bien, dont chaque pas marquait un bienfait. Ces bienfaits, ils en ont été témoins, dira

le Sauveur lui-même, et cependant « ils m'ont haï, ainsi que mon Père. » (Jean, xv, 24). Dans huit jours surtout, cette haine sera portée à son comble et les compatriotes de Jésus répéteront presque mot pour mot cette parole : « *Nolumus hunc regnare super nos.* » A Pilate qui pour sauver Jésus le mettra en parallèle avec Barabbas l'homicide, ils répondront : *Tolle hunc et dimitte nobis Barabbam.* — Mais quoi ! ajoutera Pilate, crucifierai-je votre roi ? Et eux de s'écrier : Notre roi, ce n'est pas lui, c'est César ! *Non habemus regem nisi Cæsarem.* « Nous ne voulons pas que cet homme règne sur nous. » Que de fois les Juifs ont répété cette parole sous une forme ou sous une autre ! Ils l'ont répétée après l'Ascension quand ils défendaient aux apôtres de prêcher le Nom de Jésus ; leur conduite la redit depuis dix-neuf siècles puisqu'ils persistent dans leurs sentiments de haine pour Jésus-Christ, adressant leurs vœux à l'Eternel, au Dieu de Moïse, des patriarches et des prophètes, mais se refusant avec obstination à reconnaître en Jésus de Nazareth leur Messie, leur Sauveur, leur Roi.

Mais du moment que le Fils de Dieu s'est fait homme, qu'il est devenu en tout semblable à nous, hormis le péché, qu'il est venu pour établir son règne sur toute créature, spécialement sur toute créature humaine, n'est-il pas évident que par les concitoyens de Jésus il faut entendre non seulement les Juifs, mais, dans un sens aussi réel, quoique différent, tous ceux dont il a pris la nature, tous les hommes, et plus spécialement encore ceux qu'il a appelés à son royaume et qui portent le nom de chrétiens ?

Et c'est bien encore le même cri de haine qui retentit depuis des siècles : « *Nolumus hunc regnare super nos !* » C'est parce qu'ils n'ont pas voulu du règne de Jésus-Christ que les persécuteurs de l'Eglise ont essayé de noyer dans le sang la religion chrétienne, que les hérétiques et les schismatiques de tous les temps se sont séparés de l'Eglise fondée par Jésus-Christ, à laquelle il veut qu'on obéisse comme à lui-même, qu'il dirige et gouverne d'une manière invisible, mais réelle et efficace. C'est parce qu'ils ne veulent pas de Jésus-Christ pour roi que les chefs des peuples, sous prétexte de sauvegarder les droits de l'Etat, attentent aux libertés de l'Eglise, chassent de leur patrie ses membres les plus parfaits en leur rendant impossible chez eux la pratique de leurs devoirs d'état, pervertissent l'enfance, empêchent le recrutement du sacerdoce. Cherchez au fond de toutes ces lois sous la tyrannie desquelles depuis des années nous gémissons : à côté des belles raisons que l'on met en avant, vous en trouverez une qu'on ne dit pas, et c'est une raison de haine : chasser Jésus-Christ de la société, s'opposer à son règne. « Nous ne voulons pas qu'il règne sur nous. » C'est ce que disent enfin, sinon en paroles, au moins par leur conduite, tous ces mauvais chrétiens qui méprisent la loi de Dieu, rejettent



l'autorité de l'Eglise et ne suivent que les lois du monde ou celles que leur imposent leurs passions.

L'Eglise est un corps dont Jésus-Christ est le chef, et il n'est pas difficile de comprendre que persécuter les membres c'est frapper la tête, que se séparer du corps c'est se séparer de la tête, que refuser obéissance aux lois d'une société dont on fait partie, c'est se révolter contre son chef ; qu'en un mot, c'est refuser de reconnaître Jésus-Christ pour chef et pour roi, que de se soustraire à l'autorité de ceux qu'il a établis pour nous gouverner.

### III

A quoi bon d'ailleurs cette révolte ? Comme si elle devait empêcher Jésus-Christ de régner ! Non, il faut qu'il règne, *oportet illum regnare*, et il régnera ou bien par sa bonté, ou bien par sa justice. La fin de notre parabole en est la preuve.

1. — Le prince revint investi de l'autorité royale et fit venir devant lui ses serviteurs pour demander compte à chacun de la somme qu'il lui avait confiée. A-t-il gagné quelque chose ? qu'a-t-il gagné ? *Quis quid lucratus esset*.

Sur les dix dont il a été parlé en commençant, trois seulement nous sont présentés, sans doute parce que les sept autres ont agi et ont été traités comme l'un ou l'autre des trois qui passent devant nos yeux. Ceux-ci d'ailleurs suffisaient pour le but que se proposait Jésus : montrer que Dieu est juste dans ses jugements, comment il récompense le travail selon les mérites de chacun, et comment il punit la négligence et la paresse.

Le premier serviteur se présente devant son maître, et tout joyeux lui offre le gain qu'il a réalisé : « *Seigneur, votre mine en a produit dix.* » Voilà le fruit du travail, voici la récompense : « *Courage, bon serviteur, parce que tu as été fidèle en une petite chose, tu auras pouvoir sur dix villes.* » La scène se renouvelle pour le second serviteur : « *Maître, votre mine en a produit cinq.* — *Et toi, sois établi sur cinq villes.* »

Remarquez, je vous prie, l'humilité de ces deux serviteurs. Ne dirait-on pas, à les entendre, qu'ils ne sont pour rien dans le bénéfice réalisé ? « Ce n'est pas moi, semblent-ils dire, c'est votre argent qui a produit dix, cinq fois plus. » Et je ne crois pas que Notre-Seigneur, qui ne disait aucune parole inutile, ne se soit servi avec intention de cette manière de parler. Cette intention, quelle est-elle ? Nous apprendre — ce que je vous ai déjà fait remarquer précédemment — que, quelle que soit notre vigilance, quel que soit notre travail, le fruit que produisent en nous les dons de Dieu est beaucoup moins l'effet de nos efforts que celui de la grâce, que par conséquent il appartient à Dieu avant d'être à nous. « Sans moi vous ne pouvez rien faire, » dit encore Notre-Seigneur. Non, rien, ajoute saint Paul, « pas même dire : Seigneur Jésus, si ce n'est dans le Saint-Esprit, » c'est-à-dire avec le secours de Dieu qui donne à nos

bonnes œuvres toute leur valeur. Ce n'est donc pas à nous à nous glorifier, à nous louer du bien que nous faisons. Cela n'appartient qu'à Dieu, et Dieu n'y manquera pas, lui qui considère nos efforts plus que le résultat obtenu. Et la récompense sera proportionnée à ces efforts.

Vous avez entendu la réponse du maître : « *Tu auras pouvoir sur dix villes... Sois établi sur cinq villes.* » C'est un trait nouveau emprunté aux mœurs du temps. Il n'était pas rare en effet que les rois donnassent en récompense à leurs amis et serviteurs fidèles le revenu d'une ou de plusieurs cités. (Fillion, h. l.).

Mais dans la pensée de Jésus, ces deux récompenses différentes l'une de l'autre figurent, je viens de le dire, la diversité de celles que Dieu accorde à ses fidèles. Sans doute, tous ne reçoivent pas un denier égal, des dons semblables. Mais la parabole que nous expliquons nous fait voir qu'à égalité de dons, on peut s'élever plus ou moins haut, suivant le soin qu'on met à les faire fructifier. Et, de fait, que d'âmes qui, sans être prévenues de faveurs extraordinaires, parviennent cependant à un haut degré de perfection ! Pourquoi ? Parce qu'elles ont reçu « les grâces de Dieu avec un cœur bon et pur, » qu'elles n'en ont rien laissé perdre, qu'elles ont employé toute leur énergie, tous leurs soins à leur « faire porter du fruit par la patience. » *Fructum afferunt in patientia*. Il est donc tout naturel qu'elles reçoivent une récompense proportionnée à leur travail, comme le serviteur qui avait fait produire à sa mine dix fois plus reçoit le pouvoir sur dix villes.

Il en est d'autres aussi qui, sans atteindre la sainteté des premiers, ne laissent cependant pas inutiles les dons divins, observant au moins les commandements, conservant l'état de grâce ou s'efforçant de le recouvrer aussitôt qu'ils l'ont perdu plus par faiblesse que par malice. A eux aussi il faut de la vigilance, du travail, de la vertu. Si donc leur récompense est moindre, il est juste cependant qu'ils n'en soient pas privés, qu'ils n'aient pas en vain servi un Maître infiniment bon et infiniment généreux.

Quelle qu'elle soit d'ailleurs, cette récompense sera toujours au-dessus du mérite. C'est encore Jésus qui nous l'assure : « *Tu auras pouvoir sur dix villes... Sois établi sur cinq.* » Ainsi une faible somme d'argent, une mine, gagnée au maître, vaut au serviteur le gouvernement d'une cité. C'est donc nous dire avec quelle générosité Dieu, dont les richesses sont infinies comme sa bonté, saura reconnaître la fidélité de ses serviteurs. Ne l'oublions donc pas, travailler pour Dieu, c'est travailler pour nous-mêmes. Et cette raison ne devrait-elle pas, à elle seule, suffire à nous maintenir dans une soumission complète et constante à notre divin Maître ?

2. — Cependant il en est une autre encore : le châtiment infligé au serviteur négligent et paresseux. Quel contraste entre celui-ci et ses deux compa-

gnons ! Tandis qu'ils étaient heureux d'offrir à leur maître le gain réalisé, lui qui n'a rien fait cherche naturellement à s'excuser. Et comme il n'a aucune raison valable à présenter, il se fait insolent jusqu'à rendre son maître responsable de sa propre faute. « Voici, dit-il, votre mine que j'ai cachée dans un linge. Car je vous ai craint parce que vous êtes un homme sévère, » injuste même, « prenant ce que vous n'avez pas placé, moissonnant ce que vous n'avez pas semé, » c'est-à-dire vous appropriant injustement le bien d'autrui et, pour ce qui nous regarde, nous, vos serviteurs, augmentant votre richesse sans travail de votre part, seulement grâce aux sueurs des autres.

Mauvaise excuse, et qui va précisément être retournée contre lui. Le prince en effet ne relève pas l'insulte, il dédaigne de réfuter son valet, de lui rappeler qu'il avait pour premier devoir d'état de servir son maître, donc qu'il ne lui faisait aucun cadeau en faisant valoir la mine qu'il en avait reçue, que seule sa paresse était une faute, un tort fait à son maître. Il fait mieux, il montre à cet infidèle serviteur qu'il est lui-même son accusateur : « Je te juge par ta propre bouche, » sur ta propre déclaration. « Tu savais, dis-tu, que je suis un homme sévère, prenant ce que je n'ai pas déposé, moissonnant ce que je n'ai pas semé. » Mais alors ne pouvais-tu pas deviner facilement de quelle rigueur j'userais envers un serviteur paresseux ? Cette sévérité même dont tu te plains aurait donc dû être pour toi un motif de plus, suffisant à lui seul « de confier mon argent aux banquiers, afin qu'à mon retour je le retirasse avec les intérêts. »

Vous avez reconnu sans doute dans ce troisième serviteur tous ceux qui négligent de faire valoir les dons de Dieu. Et il y a tout lieu de croire qu'en traçant ce portrait aux yeux des Juifs qui l'écoutaient, Jésus avait encore en vue ceux de sa nation. C'est encore un trait de leur conduite à son égard. Ce peuple avait reçu de Dieu une mine, la Loi de Moïse avec ses cérémonies, ses sacrifices, son culte. Mais, se montrant trop jaloux de la conserver pour lui seul, ajoutant à ce qui venait de Dieu une foule de prescriptions minutieuses qu'il regardait comme aussi obligatoires que la Loi même, il n'a pu en Dieu qu'un maître sévère, il n'a pas su utiliser ce don si précieux, pas même en recueillir le fruit naturel : la préparation des cœurs à l'Evangile. Et quand « apparut la bonté et l'humanité du Dieu Sauveur, » Israël ferma volontairement les yeux, rejetant le Messie, objet pourtant de tous ses désirs. Aussi la mine qu'il a reçue, la vraie religion lui a été enlevée, elle a été donnée à un autre, au peuple chrétien qui saura la faire valoir. (Lesêtre).

Mais dans ce peuple chrétien où, Dieu merci ! les serviteurs vigilants sont encore nombreux, que de paresseux on trouve à côté de ceux-là ! Eux aussi sont atteints par la sentence du maître : *De ore tuo te judico, serve nequam.*

Et quels sont-ils ? Ce ne sont plus ces révoltés qui ont prononcé le *Nolumus hunc regnare super nos*. Non, celui qui est blâmé ici n'a pas employé pour lui la mine qu'on lui avait confiée, il n'en a rien soustrait pour son intérêt ou ses plaisirs, il la rend telle qu'il l'a reçue. Toute sa faute est d'avoir négligé de la faire valoir. Et pour cela, quel blâme sévère son maître lui inflige ! Le reproche ne s'adresse donc pas seulement aux révoltés qui repoussent, comme les Juifs, le règne du Christ, à ceux qui abusent des dons de Dieu pour le mal, mais encore à tous ceux qui ne les font pas servir au bien, par conséquent à l'honnête homme selon le monde, qui n'a pas de vice criant, mais qui ne pratique pas la vertu ; au cœur insensible à l'attrait des éternelles récompenses, qui ne vit guère que pour ce monde, qui conserve, si vous le voulez, certains dehors religieux, qui respecte, je le suppose encore, les biens et l'honneur du prochain, mais qui oublie le grand devoir d'aimer Dieu par dessus toutes choses et de le lui prouver par l'entier accomplissement de sa volonté, qui reste sourd à la prière du pauvre et ne compatit point aux misères qui l'entourent, qui enfin « ne sait s'imposer aucun sacrifice pour l'observation des grands commandements, aucune peine pour la pratique des grandes vertus, aucune souffrance pour l'expiation des grandes défaillances de toute vie humaine passée loin de Dieu. » (Lesêtre).

Il a beau se flatter peut-être d'avoir la conscience en paix. Encore une fois, la sentence du maître est là qui le condamne : « Tu es un méchant serviteur, tu devais faire fructifier la mine que je t'avais confiée. » Et sur lui aussi sera prononcée cette parole : « *Otez-lui la mine qu'il avait reçue.* » Alors en effet, au jour du jugement, le temps de la miséricorde aura passé pour faire place au règne de la justice. Et ce sera pour cet homme la privation de tous les moyens naturels et surnaturels qui lui avaient été donnés pour faire son salut en procurant la gloire de Dieu. Tant pis s'il arrive devant son Juge les mains vides ! La sentence sera prononcée et elle sera irrévocable, sa mine lui sera enlevée, et ce sera pour l'éternité.

« Otez-lui la mine, et donnez-la à celui qui en a dix. » Cette sentence, Dieu la prononce quelquefois dès cette vie sur certaines âmes qu'il avait plus particulièrement favorisées. Il les avait prévenues de grâces de choix, nombreuses, souvent renouvelées, qui, bien reçues, bien utilisées, devaient en attirer d'autres encore et élever rapidement à une haute perfection ceux à qui elles étaient destinées. Mais voilà que, par une coupable négligence, elles n'ont point profité de ces dons et, redoutant l'effort, serviteurs paresseux, elles ont caché dans un linge leur mine sans lui faire rien rapporter. Que fait Dieu alors ? Sans les abandonner tout à fait — puisqu'il veut le salut de tous, — et en punition de leur longue résistance, il leur refuse les grâces spéciales qu'il leur avait préparées, pour ne leur



accorder plus que les secours ordinaires et communs dont il ne prive personne ici-bas. Mais qu'il est triste, l'état de ces âmes, et combien leur salut éternel est compromis ! Car quelle apparence qu'elles profitent de ces secours, après qu'elles ont rejeté des faveurs plus grandes et plus efficaces ?

Toutefois, les dons de Dieu ne demeureront pas inutiles. « Otez sa mine à ce serviteur infidèle, dit le prince, *et donnez-la à celui qui en a dia.* » Et, pour expliquer cette décision, il ajoute : « *On donnera à celui qui a, et il sera dans l'abondance. Quant à celui qui n'a pas* — est-ce posséder réellement une chose que de n'en faire aucun usage ? — *même ce qu'il a lui sera enlevé.* » Et cela se vérifie tous les jours. Il est facile d'augmenter une fortune commencée. Mais dès qu'un homme est en retard dans ses affaires, combien il lui est difficile de se remettre à flot, combien il lui faut pour cela d'industrie, de travail, d'économie ! Et encore arrive-t-il souvent qu'il s'enfonce de plus en plus et finit par perdre le peu qu'il possédait. Il n'en va pas autrement dans l'ordre de la grâce. Dieu nous donne à tous les biens nécessaires pour amasser des richesses spirituelles, je veux dire pour acquérir des mérites. Mais il entend que nous y apportions notre travail, notre vigilance, tous nos soins. Si donc nous ne nous donnons pas la peine de faire fructifier ces biens, n'est-il pas évident que nous resterons pauvres, que même nous nous appauvrirons chaque jour davantage ? Et puisque nous rendons inutiles les dons que nous avons déjà reçus, pourquoi voulez-vous que Dieu nous en accorde de nouveaux ? Il vaut bien mieux qu'il les accorde à ceux qui sauront en faire un bon usage. On ne prête qu'aux riches, c'est une vérité banale. Ici, Dieu fait comme les hommes. Seulement, tandis qu'en ce qui concerne les biens temporels, la pauvreté est involontaire, — pauvreté n'est pas vice, — la pauvreté spirituelle est toujours une faute, ou mieux le résultat de nombreuses fautes, puisqu'elle est l'effet d'un long abus de la grâce. Celui donc qui en est réduit à cette pauvreté spirituelle, qui se présentera les mains vides devant son Juge, ne pourra s'en prendre qu'à lui-même.

3. — Mais si tel est le sort du serviteur simplement paresseux, du chrétien qui n'a pas fait le mal mais qui n'a pas pratiqué la vertu, quel sera celui des révoltés dont il a été parlé précédemment ? Le voici : « *Et maintenant, dit le roi, qu'on amène ici mes ennemis, qui n'ont pas voulu que je règne sur eux, et qu'on les mette à mort devant moi.* » Sentence terrible en vérité et dont le peuple décide à le premier ressenti l'effet. Il a repoussé Jésus son prince légitime, il a proclamé n'avoir d'autre roi que César. Jésus n'imposera pas de force sa domination ; César sera roi des Juifs. Mais celui auquel appartenait de droit le royaume a été blessé dans ses droits ; il faut une réparation. Et voici que, par un juste châtiment de Dieu, c'est ce même César qu'ils ont réclamé qui

sera l'instrument de sa vengeance. Moins de quarante ans plus tard, les légions romaines envahiront la Judée, s'empareront de Jérusalem, détruiront la ville et le temple, plongeront le pays dans une désolation dont on n'avait pas encore eu d'exemple, et disperseront le peuple aux quatre coins de l'univers.

Cette « abomination de la désolation » que Notre-Seigneur dépeint avec tant d'énergie dans un autre endroit de l'Evangile (Matth., xxiv), n'est pourtant qu'une pâle figure du châtiment réservé aux pécheurs et aux impies au grand jour de la justice. Eux non plus, ils n'ont pas voulu de Jésus pour roi, ils se sont soumis à un autre, ils n'ont voulu que celui-là ; eh bien ! soit, ils l'auront et pour l'éternité. Et pendant des siècles qui ne finiront jamais, Satan règnera sur eux ; et plus encore que le César romain sur les Juifs, se faisant l'instrument de la justice divine, il se plaira à les tourmenter, à inventer sans cesse de nouvelles tortures, sans leur laisser jamais un instant de répit, un instant de repos.

Et maintenant, c'est à nous de choisir. Nous en sommes avertis par Jésus-Christ lui-même : il n'y a que deux camps dans le monde, celui de Dieu et celui du démon. « Celui qui n'est pas avec moi est contre moi. » Nous appartiendrons donc nécessairement à l'un ou à l'autre. Bon gré mal gré, si Jésus n'est pas notre roi, c'est Satan qui règne sur nous. Dès lors pouvons-nous hésiter ? Séparons-nous donc des ennemis de Dieu, rangeons-nous sous le drapeau de notre roi Jésus ; vouons-lui une fidélité de tous les jours. Soyons enfin de ces fidèles serviteurs qui font fructifier leur mine ; gagnons-en dix si nous le pouvons. Tout au moins ne nous présentons pas devant Dieu les mains vides. Et, pour nous encourager, rappelons-nous la magnifique récompense qui nous est promise : régner avec Jésus dans les siècles des siècles.

---

## OEUVRES ORATOIRES ET PASTORALES

DE

**Mgr LAROCHE**

2<sup>e</sup> édition. — 5 forts volumes in-12. — Prix *franco* en gare pour nos abonnés : 15 francs.

---

## IMPRIMATUR

Lingonis, die 13 maii 1903.

† SEBASTIANUS, *Episcopus Lingonensis*.

---

*Le gérant : J. MAITRIER.*

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT.

# L'Ami du Clergé Paroissial

## SOMMAIRE

**Les litanies de la sainte Vierge, Entretiens à des jeunes filles.** — LI. *Regina Confessorum*, 401.

**Plan de sermon pour la fête de la Sainte Trinité.** — Le mystère du jour, 405.

**Prônes catéchétiques sur le Décalogue.** — VII. Les péchés opposés à la foi, 407.

**Varia.** — IV. Pour la bénédiction de la première pierre d'une église, 410.

**Allocutions avant la Confirmation.** — VI. Le baptême et la confirmation, 412.

## LES LITANIES DE LA SAINTE VIERGE

### Entretiens à des jeunes filles

#### LI

#### REGINA CONFESSORUM

Les martyrs sont les témoins de Dieu, témoins héroïques qui se sont fait égorger pour rendre à la vérité le plus sublime et le plus complet des témoignages, celui de leur sang. Les confesseurs sont aussi des témoins de Jésus-Christ par leur vie, leurs vertus, leurs prières, leurs sacrifices et leurs travaux. S'ils n'ont pas versé leur sang pour lui, ils étaient cependant prêts à le faire, car il a été le grand, l'unique amour de leur vie. C'est saint Martin établissant la foi dans les Gaules, c'est saint François Xavier mourant sur les rivages de la Chine, de l'amour inassouvi de Jésus-Christ et des âmes. Ces grands confesseurs de la foi, bien qu'ils n'aient pas été massacrés pour elle, ne méritent-ils pas aussi d'être appelés martyrs ? L'Eglise l'a pensé, car elle chante ces paroles dans la fête de saint Martin : « O très sainte âme, bien que vous n'avez pas connu le glaive du persécuteur, vous n'avez cependant pas perdu la palme du martyre ! »

A part le glaive, les confesseurs ont donc tous les héroïsmes des martyrs. C'est pourquoi Marie, la Reine des martyrs, est naturellement aussi, et à plus forte raison, la Reine des confesseurs. Elle les surpasse dans toutes les vertus qui les caractérisent : la *pauvreté*, la *pureté*, l'*obéissance*, l'*humilité*, et le *zèle* pour les âmes.

#### I

Ils ont embrassé la pauvreté par amour pour Jésus-Christ. Ils se disaient avec saint Bernard : « Ou c'est Jésus-Christ qui s'est trompé dans le choix qu'il a fait d'un état pauvre, ou c'est le monde qui se trompe dans l'attachement qu'il a aux biens de la terre <sup>1</sup>. » Or le Fils de Dieu ne

peut se tromper, c'est donc le monde. C'est pourquoi ils ont tout quitté pour suivre le Sauveur.

Mais quand ils méditaient sur sa vie, ils voyaient son dénuement à Bethléem, en Egypte, et Marie souffrant d'autant plus de cette pauvreté qu'elle était née dans l'aisance ; elle était même regardée comme une héritière dont la main était convoitée pour l'opulence du patrimoine. Ils entendaient cette parole : « Le Fils de l'homme n'a pas une pierre où reposer sa tête, alors que les renards ont leurs tanières et les oiseaux du ciel leurs nids. » Si le Fils était réduit à cette pauvreté, la mère sûrement la partageait. Pauvreté sur la croix, où il est dépouillé de tout vêtement ; pauvreté dans sa sépulture, puisque c'est un disciple qui lui achète un linceul, et qu'il est déposé dans un tombeau étranger. Il n'a rien en propre, et si ses apôtres lui disaient : « Voici que nous avons tout quitté pour vous suivre, » il pouvait leur répondre : « Voyez donc ma mère qui a abandonné ce qu'elle possédait, et qui s'est confinée dans une humble maison de Nazareth. Cette maison même, elle l'a laissée aussi pour m'accompagner. Et moi qu'ai-je fait, que travailler dès mon adolescence pour gagner le pain nécessaire, que prêcher ensuite dans toute la Judée, la Galilée, jusqu'à Tyr et Sidon, sans rien exiger de personne pour prix de mes fatigues ? »

Ce sont les exemples de Jésus et de Marie qui leur ont fait épouser la sainte Pauvreté, comme à cet admirable confesseur qui fut le Pauvre d'Assise. Et lorsqu'ils regardaient leurs célestes modèles, c'était pour se confondre de ne pouvoir les atteindre que de si loin. Ils avaient renoncé au luxe et au superflu, pour se borner au strict nécessaire, et ils se disaient encore : « Tout pauvres que nous sommes, n'avons-nous pas ce qui nous suffit ? Tandis que Marie ne l'avait pas toujours. » Et quelle joie intime pour eux de se sentir pleinement détachés, d'éprouver la béatitude de ceux qui sont pauvres par l'esprit et par le cœur, de dire aussi à Jésus-Christ dans les doux épanchements de l'amour : « Nous avons tout laissé pour vous, que nous donnerez-vous ? » ou de lui répondre avec saint Thomas : « Je ne veux pas d'autre récompense que vous-même ! »

Qui ne connaît l'histoire charmante du Bienheureux Bernard, un dominicain portugais ? Il était sacristain de son église où deux enfants venaient chaque matin servir la messe. Il leur enseignait les éléments des lettres et les formait à la prière, puis il les plaçait dans un oratoire où il y avait une belle statue de la Sainte Vierge tenant l'enfant Jésus dans ses bras. C'est là qu'ils venaient étudier leurs leçons et manger chaque matin leur humble déjeuner. Or, chose merveilleuse, le petit enfant descendait doucement des bras de sa Mère pour partager leur repas, puis il remontait auprès d'elle. A la longue, les enfants trouvèrent que ce petit étranger ne se gênait point avec eux, car il prenait toujours sa part du déjeuner et n'apportait jamais rien. Ils s'en plainquirent au

<sup>1</sup> Bourdaloue, *Méditation sur la pauvreté de Jésus-Christ dans sa Nativité*.



Bienheureux Bernard, qui comprit qu'il y avait là un adorable mystère de miséricorde. Aussi leur fit-il cette recommandation : « Quand vous le verrez encore descendre et s'asseoir près de vous, dites-lui : « Bel enfant, depuis longtemps nous partageons avec toi notre repas du matin ; pourquoi ne nous invites-tu pas avec notre maître, frère Bernard, à dîner dans ta maison ? » Ils n'eurent garde d'oublier, et l'enfant leur répondit : « Je vous inviterai avec frère Bernard pour le jour de l'Ascension. » Le Bienheureux comprit qu'il s'agissait du festin du ciel, et il s'y prépara. Le matin de l'Ascension, après la messe, on les trouva devant l'autel, tous trois ravis en extase et les yeux levés au ciel. L'enfant Jésus était venu les prendre pour les conduire au Paradis auprès de son Père.

C'est ainsi que Dieu récompense ceux qui lui donnent de leur pauvreté.

## II

La pauvreté délivre l'esprit, la pureté délivre le cœur et affranchit les sens. Les saints confesseurs aspirèrent à cette admirable liberté, c'est pourquoi ils étaient purs, mais Marie est l'idéale de la pureté. Rappelez-vous la scène céleste de l'Annonciation sur laquelle l'âme pieuse ne se lasse point de méditer. Comme tout y est pur ! Nous y voyons, dit saint Bernard, Dieu, un Ange et une Vierge, mais la vierge est plus pure que l'ange, aussi est-ce l'ange qui s'incline devant la vierge.

L'ange était pur cependant, il comptait parmi ceux où Dieu « n'avait rien trouvé de dépravé. » Toutefois cette pureté il la possédait en vertu de sa nature angélique ; la sienne, Marie la possédait par le libre choix de sa volonté et par vœu. Et malgré son incomparable virginité qui ne connaissait pas d'ombre, pas de nuage, Marie se trouble à l'approche de l'ange. Elle est troublée dans son humilité sans doute, car les paroles qu'elle entend la proclament pleine de grâce ; elle est troublée aussi dans son âme virginale, parce qu'elle sait le prix inestimable de son trésor de pureté et qu'elle redoute les moindres atteintes du monde extérieur. Aussi comme elle s'enquiert des détails du message, bien que ce message lui soit transmis par un ange, non point qu'elle se défie de Dieu et qu'elle entende lui poser des conditions ;... mais était-ce bien un ange de lumière ?

Ah ! cette prudence, cette circonspection de Marie, quelle leçon à méditer constamment, surtout par la jeunesse ! A elle aussi Dieu a confié un trésor que le ciel admire, car la pureté règne en souveraine au ciel... et comme ce trésor est exposé ! Les anges de ténèbres se présentent chaque jour, afin de le ravir ; ils procèdent par des louanges, des flatteries, parfois des propos d'impudeur. Et je sais des jeunes filles qui ne sont point troublées, qui écoutent avec jouissance les compliments fades, débités sans conviction, et se laissent séduire par la perspective tristement séduisante de la science du mal.

Je comprends qu'avant Jésus-Christ, lorsque la chair était souillée par les hontes du paganisme, l'aimable vertu ait été incomprise et peu répandue ; mais Jésus est venu, il a sanctifié notre nature humaine, réparé les opprobres du corps en prenant un corps comme nous, il a relevé, honoré, divinisé, épousé notre chair glorifiée par sa présence ; puis il nous a montré Marie la Sainte, la Vierge, l'Immaculée, et il nous a dit : « Voilà votre modèle désormais, je vous aiderai à le copier ! » Nous sommes donc inexcusables de ne point suivre ces traces de pureté, et nos fautes contre cette précieuse vertu constituent une sorte de profanation. Car nos membres sont devenus les membres du corps mystique du Christ, les membres du Saint-Esprit, ils ne nous appartiennent plus, ils appartiennent à Dieu qui est le Dieu de pureté.

Le Bienheureux Henri Suso s'était consacré à Marie dès son enfance, et il la priait avec une ferveur d'enfant. Les tentations ne lui manquèrent point, alors il priait de nouveau avec une plus grande ferveur encore. Souvent, la crise terminée, les anges lui apparaissaient en chantant : « Marie l'Etoile de la mer s'est levée aujourd'hui ! » Ils lui annonçaient ainsi que la sérénité revenait dans son âme et que Marie, la reine des flots, avait calmé les vagues qui menaçaient de le perdre et de l'engloutir. Et il chantait avec eux, préludant par avance aux chants célestes. Il chantait surtout les jours où le monde se livrait aux plaisirs qui offensaient la sainte pureté. Ses pieux cantiques le préservaient lui-même et lui élevaient l'âme. C'était comme une supplication plus pénétrante et plus efficace. Et plus d'une fois Marie lui apparut pour lui témoigner combien ces chants lui étaient agréables.

Nous sommes les enfants de Dieu, et Dieu ne veut pas que nous soyons tristes, malgré les épreuves nombreuses dont il nous accable. C'est pourquoi il nous convient de chanter aussi ses louanges. Au lieu de fredonner habituellement des airs profanes qui interprètent souvent des paroles fort légères, chantez des cantiques, des airs sacrés, en l'honneur de Marie ; et si votre voix s'y refuse, il vous reste toujours, suivant l'avis de saint Paul, la jouissance de pouvoir chanter dans vos cœurs.

## III

Une lutte terrible qui nous incombe chaque jour est la lutte contre notre volonté, notre esprit propre, nos mauvais penchants. C'est afin de l'engager avec plus de chances de succès que les saints confesseurs faisaient vœu d'obéissance. En cela ils suivaient encore l'exemple de Marie, qui fut plus obéissante que toute créature.

Elle devient mère par obéissance, car elle avait voué à Dieu sa virginité, s'interdisant ainsi l'honneur de la maternité, afin que son cœur ne fût point partagé, que son âme fût toute à Dieu. Mais

l'ange parle, elle obéit et prononce son sublime *Fiat* qui est le triomphe de l'obéissance.

A peine Jésus est-il né qu'elle se soumet à la Loi, elle et son Fils. Le roi du ciel obéit à une loi qu'il a posée et qui ne le concerne point, et c'est elle-même qui l'amène au temple pour le sacrifier à la loi. En même temps elle s'y soumet elle-même, bien que cette loi ne soit faite que pour les pécheresses, elle entend passer elle-même pour une pécheresse comme toutes les autres femmes, elle ne regarde même point à son honneur de vierge ni à sa dignité de Mère de Dieu. La loi, c'est l'expression de la volonté divine, elle obéit à la loi.

Et nous, quand l'Eglise parle, l'Eglise fondée par Jésus-Christ et infaillible, quand elle nous impose la pénitence, l'observation du dimanche, la réception des sacrements, nous prétendons toujours qu'elle exige trop, qu'elle est d'une sévérité outrée, et nous nous appliquons à nous soustraire injustement à ses sages et nécessaires prescriptions. Au lieu que si nous étions de vrais enfants de l'Eglise, nous irions au devant de ses désirs, nous mettrions en pratique jusqu'à ses conseils, sachant qu'ils viennent de son cœur éclairé et maternel.

Si nous suivons la sainte famille à Nazareth, nous voyons Marie qui obéit à saint Joseph, et Jésus qui leur est soumis, *et erat subditus illis*. Partout la subordination naturelle à l'autorité, partout l'obéissance au commandement, parce que ce sont ces vertus qui font les fortes familles et les sociétés durables. Et pendant toute sa vie, Jésus ne cesse d'obéir à son Père, il a toujours sur les lèvres et dans le cœur cette prescription : « Il faut que je fasse la volonté de mon Père », si bien que saint Paul a pu dire qu'« il a été obéissant jusqu'à la mort. »

Marie a marché sur ces admirables traces et, elle aussi, a été obéissante jusqu'à la mort, à Dieu, à saint Pierre et à saint Jacques qui étaient les représentants de Dieu. Après la résurrection de Jésus, elle ne consentit à vivre que par obéissance, car tout l'appelait au ciel, auprès de son Fils, et loin de cette terre où elle avait tant souffert. Mais habituée à ne consulter jamais que la volonté divine, non la sienne, elle cherchait le bien le plus héroïque à faire, et elle l'accomplissait.

Quand on étudie cette dernière partie de sa vie, on voit combien son existence fut traversée et éprouvée par les persécutions qui contristèrent l'Eglise et qui avaient leur contre-coup douloureux et angoissé dans son âme : le martyre de saint Etienne et de saint Jacques, Saul ravageant le troupeau du Seigneur, Pierre enfermé dans une étroite prison, les premiers hérétiques niant la divinité du Christ. Dans ces événements elle reconnaît la main de Dieu, elle prie, elle agit, elle inspire les apôtres, elle confesse la foi, elle se soumet.

Tout chrétien, aujourd'hui surtout, doit être confesseur de la foi, c'est-à-dire déclarer hautement

qu'il croit en Dieu, en Jésus-Christ et à la Sainte Eglise de Jésus-Christ. Nous périssons parce que nous ne sommes que de tièdes confesseurs. Nous avons manqué d'audace et laissé croire que la religion nous était indifférente, du moins nous agissions en indifférents, tandis que nos ennemis avançaient, nous prenaient notre terrain et s'installaient dans les positions conquises. Ah ! quelles fautes nous avons commises et comme ils ont su les exploiter ! Et maintenant les faits parlent, logiques et impitoyables, les événements dont nous avons posé la cause et qui sont la voix de Dieu. Quelle figure devons-nous leur faire ?

Une figure découragée et de mauvaise humeur ? Nullement. Pas de plaintes, pas de récriminations, pas de querelles stériles entre nous. Ne rejetons la faute sur personne, ce sera la tâche de l'histoire ; nous, nous serions passionnés et injustes. Ce n'est d'ailleurs pas le moment de semer la division dans notre camp vaincu. Reconnaissons que nous avons mérité les maux qui nous accablent, que nous n'avons pas confessé comme il convenait à des âmes vaillantes notre foi chrétienne, et acceptons l'épreuve en expiation.

Ensuite, puisque ces événements sont la voix de Dieu, obéissons à cette voix auguste, en esprit de foi et de sacrifice, soumettons nos cœurs et relevons nos têtes. L'obéissance ne saurait être de l'aplatissement. L'âme qui obéit, en renonçant à sa volonté, à ses idées personnelles, ressemble à un ressort qui se tend et qui, par cette tension, devient puissant pour l'action à venir. Ce qui caractérisait les confesseurs de la foi, et Marie la Reine des confesseurs, c'était l'obéissance, source du courage, l'obéissance au mot d'ordre venu de celui qui gouverne la barque de l'Eglise. On n'arrête ni un torrent, ni une tempête ; mais, le torrent écoulé, la terre reprend sa verdure ; la tempête passée, les arbres se redressent plus fermes, dans la direction du ciel.

#### IV

C'est par son humilité que Marie attira sur elle les regards de Dieu. On peut dire que cette vertu est en quelque sorte la vertu introuvable, tant elle est rare. On rencontre des âmes détachées des biens de la terre et qui les méprisent, des âmes très pures qu'effarouche l'ombre même de l'impudeur, mais des âmes pleinement humbles ! Parmi les Jansénistes, on admirait plusieurs sœurs de celui qu'on a appelé le grand Arnauld, qui étaient des modèles de travail, d'ascétisme, de mortification. Cependant un saint qui les avait vues de près les jugeait ainsi : « Elles sont pures comme des anges, et orgueilleuses comme des démons. »

L'orgueil fut en effet le péché de Lucifer, c'est aussi l'écueil des âmes les plus hautes. Elles se croient quelque chose de grand, et c'est là leur erreur. Les génies les plus élevés demeurèrent tout petits devant Dieu. Marie ne pouvait ignorer les qualités merveilleuses qu'elle avait reçues, mais elle savait qu'elle les tenait de son Créateur,



et les rapportait à lui. Elle considérait ses actions et s'humiliait de les voir imparfaites, bien qu'elles n'eussent d'autre but que de plaire uniquement à Dieu seul, et non aux hommes. Or, qui de vous peut se rendre ce témoignage qu'elle ne pense pas aux hommes, dans les moindres détails de sa conduite, aux hommes d'abord, à Dieu ensuite, s'il reste quelque chose pour Lui ?

Ces traces d'humilité que nous a laissées Marie, les saints les ont suivies avec ardeur. Son humilité lui avait fait trouver grâce devant Dieu, par leur humilité ils se sont appliqués à trouver grâce devant elle.

L'un de ses plus humbles serviteurs fut à coup sûr saint Bernardin de Sienne. Chaque soir il visitait une de ses images, placée au-dessus de la porte Camolia, dans sa cité natale. Là, il se mettait à genoux sur le pavé et la priait de toute la ferveur de son âme. Il avait une pieuse parente à qui il disait parfois en souriant : « J'ai une amie très belle et très bonne que je vais voir tous les jours ; si je ne l'avais pas vue, je ne pourrais m'endormir le soir. » Très intriguée, et légèrement inquiète pour sa vertu, car Bernardin n'était guère qu'un adolescent, cette parente le fit surveiller et suivre. Ce fut pour elle une douce joie d'apprendre que l'excellente amie dont il était si épris, n'était autre que la Vierge Marie. Chaque jour il récitait son chapelet, et cette pratique fut si agréable à la sainte Vierge qu'elle lui apparut et lui dit : « Bernardin, mon pieux serviteur, puisque tu m'as quotidiennement honorée, je t'ai obtenu de mon Fils la grâce de prêcher et de faire des miracles. Sache que tu te réjouiras éternellement dans le ciel, avec moi, de ces allégresses que tu médites chaque jour. » Et Bernardin, qui avait une voix rauque et sans éclat, parla depuis aux foules avec un organe clair et puissant, et une éloquence qui dans son siècle ne fut pas dépassée.

Quel poème ravissant que l'amour des pieux confesseurs pour la sainte Vierge et que les récompenses admirables qu'elle leur prodigue ! L'un d'eux, le Bienheureux Hermann, était bègue, et souvent il faisait cette prière : « Très doux Jésus, rendez-moi digne de louer des lèvres, d'admirer de cœur et de suivre d'imitation votre Mère et la mienne, qui est belle par dessus toute créature ! » Marie se montra à lui dans sa virginale splendeur et lui délia la langue, en sorte qu'il put la célébrer et la faire aimer comme il l'aimait. Un autre, François de Sienne, prêcha ses louanges avec tant de fruit et de sainteté qu'après sa mort un lis sortit de sa bouche. C'est encore le cardinal Oliva qui avait toujours son doux nom sur les lèvres. Comme il était sur le point de mourir, on lui demandait s'il ne redoutait pas le terrible passage : « Je suis appelé aux noces, répondait-il, comment pourrais-je craindre d'y aller ? » Ou enfin — car il faut se borner, — le célèbre docteur Alexandre de Halès qui avait promis de ne rien refuser à qui lui demanderait au nom de Marie. Un religieux, fils de saint François, lui dit

un jour : « Venez parmi nous, je vous en conjure au nom de Marie ! » Et il vint, faisant ainsi don, non seulement de ses biens ou même de son talent merveilleux, mais de sa personne. Il y avait entre ces saints confesseurs et la sainte Vierge un échange constant d'amour et de grâce, de prière et de protection : je dirai même une sorte d'émulation pour lui ressembler davantage, pour devenir comme elle très grands à force d'humilité, et pour opérer des œuvres de charité, de conversion et de zèle.

V

La plus grande vertu des confesseurs n'est-elle pas en effet la vertu de zèle ? Les autres sont comme la tige vivante qui produit cette fleur, comme le foyer embrasé qui réchauffe, l'hiver, les pauvres qui ont froid.

Elle a donné l'exemple, en élevant, en dirigeant les Apôtres, tout en nous présentant l'idéal achevé de l'obéissance. Mère des hommes, elle apporte à les éclairer, à les toucher, toutes les délicieuses ressources de son cœur et de sa foi, et de sa charité. Comme elle, les confesseurs s'appliquent à instruire et à convertir les peuples. Ils se sentent redevables à tous, « aux Grecs et aux Gentils, aux sages et aux insensés », et ils opèrent des prodiges. Mais d'abord ils travaillent à remporter des victoires sur eux-mêmes afin de triompher plus efficacement dans la lutte contre le démon. Avant tout, il faut que celui-ci soit chassé de leur âme, de peur qu'il n'y eût ainsi contradiction entre leur conduite et leurs paroles.

Alors on voit un saint François Xavier, le prince des confesseurs, issu d'une des premières familles de Navarre, se plier à une règle étroite, austère, s'enfermer dans un hôpital où tout répugne à son goût, à sa vue, à sa complexion délicate, et pour faire taire en lui les plaintes de la nature qui se cabre, baiser à pleines lèvres les ulcères d'un malheureux dont le corps tout entier tombait en pourriture. Car dans ce pauvre, rebut de l'humanité, il voit Jésus-Christ qui lui dit : « Ce que tu fais pour lui, c'est à moi que tu le fais ! »

Aussi bien désormais rien ne lui résiste ni ne le déconcerte. Il se fait pauvre, pour amener les pauvres à Jésus-Christ ; il attire, il persuade par sa vertu, sa douceur, sa parole ; surtout il instruit : « Barzée, disait-il au recteur du Collège de Goa, que le soin du catéchisme soit le premier soin de votre charge. C'a été l'emploi des Apôtres, et c'est le plus important de notre Compagnie. Ne croyez pas avoir rien fait si vous le négligez ; et comptez sur tout le reste, si l'on s'acquitte avec fidélité d'un exercice si utile et si nécessaire. »

Grande leçon à retenir : Nous périssons d'ignorance religieuse. Vous-mêmes, êtes-vous bien instruits sur votre religion ? Lisez-vous des livres qui vous l'expliquent ? Le monde croit la connaître, et il ne l'a pas étudiée. Comment savoir une science, sans l'avoir apprise ? Quand vous la posséderez, cette science nécessaire, vous la trou-

verez belle, excellente, pure, raisonnable en tout point. Etudiez-la pour l'apprendre aux nombreux ignorants qui vous entourent, même au sein de vos familles; le devoir de chacun n'est-il pas de confesser sa foi et de la faire connaître?

Quelle gloire pour vous, si vous vous présentez devant Dieu en lui amenant les âmes que vous avez éclairées et converties, des âmes qui pendant l'éternité vous proclameront leurs bienfaitrices, car elles vous devront d'avoir échappé à la perdition! Rien ne résiste au zèle de François Xavier, il conquiert à Dieu des provinces, des royaumes, baptise un million d'infidèles, et quand il expire en vue de l'immense empire où il rêvait de faire pénétrer la croix, il n'emporte qu'un seul regret: c'est de n'avoir pas encore assez fait pour Jésus-Christ.

« On a quelquefois trop de zèle, disait le grand évêque de Genève, saint François de Sales, et en même temps, ajoutait-il, l'on n'en a pas assez. On en a trop d'apparent, et l'on n'en a pas assez de solide; on en a trop pour les créatures, et l'on n'en a pas assez pour Dieu; on en a trop pour les autres, et l'on n'en a pas assez pour soi-même; on en a trop pour les riches, et l'on n'en a pas assez pour les pauvres et pour les petits. Or, tout cela, ce sont des fantômes de zèle <sup>1</sup>. »

Pour plaire à Marie, nous aurons donc un zèle vrai, sincère, désintéressé, inlassable comme le sien. Nous le demanderons à la Reine des confesseurs. Elle l'accordera à la simplicité de notre foi et à l'ardeur de nos prières.

## PLAN DE SERMON POUR LA FÊTE DE LA SAINTE TRINITÉ

### LE MYSTÈRE DU JOUR

Parmi les mystères, le plus profond de tous, celui qui est comme le fondement de la religion, le mystère de la vie intime de Dieu, c'est le mystère de la sainte Trinité.

Nous allons 1<sup>o</sup> *exposer* le dogme de la sainte Trinité, et 2<sup>o</sup> *prouver* son existence.

#### I

Le mystère de la sainte Trinité est le mystère d'un seul Dieu en trois personnes; en d'autres termes, la foi nous montre en Dieu l'unité de nature et la trinité de personnes.

1<sup>o</sup> *Unité de nature.* Dieu étant souverainement parfait, infini, possédant à lui seul la plénitude de l'être, « *Ego sum qui sum*, » ne peut avoir d'égal. Admettre deux êtres tout-puissants est une absurdité, car un pouvoir partagé n'est plus un pouvoir absolu. Regardez les rois d'ici-bas: l'un domine sur la Belgique, un autre sur l'Espagne, un troi-

sième sur l'Italie, un quatrième sur l'Angleterre; par cela seul qu'ils sont plusieurs, aucun n'a un empire universel. Ainsi en serait-il dans le ciel s'il y avait plusieurs Dieux: aucun ne serait tout-puissant. Il n'y a donc qu'un seul Dieu, une seule nature divine.

2<sup>o</sup> *Trinité de personnes.* Cela veut dire que la nature divine est commune à trois personnes distinctes, qui sont le Père, le Fils et le Saint-Esprit: le Père, qui est comme le principe et la source de la divinité; le Fils, qui est engendré du Père comme sa pensée substantielle; le Saint-Esprit, qui procède du Père et du Fils comme l'amour qui les unit.

La divinité réside en chacune de ces trois personnes, et cependant elles ne forment pas trois, mais un seul Dieu. Est-ce à dire pour cela que nous tombons dans l'absurdité que nous reprochait Voltaire? « Trois font un et un fait trois, disait-il. Admettez cela, vous serez catholique et vous aurez la vie éternelle! » Je demande pardon à M. de Voltaire, mais quiconque admettra cela ne sera pas catholique et n'aura pas la vie éternelle, je n'ose pas même dire qu'il sera hérétique: il sera fou. Nous n'admettons pas que trois Dieux sont un Dieu; nous croyons seulement que trois personnes possèdent une même nature divine. Or il n'y a pas plus d'absurdité à admettre cela qu'à admettre que dans l'homme, l'âme et le corps, c'est-à-dire deux substances très différentes, forment une seule personne. J'avoue que des deux côtés il y a mystère; mais si un grain de sable est plein de mystères, comment refuser d'en admettre un en Dieu? Plus un être est élevé dans la hiérarchie des êtres, plus il est mystérieux.

Il y a donc en Dieu trois personnes distinctes. Et ces personnes sont égales en toutes choses: égales en antiquité, toutes trois sont éternelles; égales en puissance, chacune possède un pouvoir infini; égales en sagesse, en justice, en bonté.

Voilà en abrégé à peu près tout ce que nous savons de la nature divine: aller plus avant serait téméraire. Saint Augustin l'osa un jour. Il se promenait sur le bord de la mer, absorbé dans la contemplation de ce mystère. Tout à coup, il vit un charmant petit enfant qui allait et venait sans cesse du rivage à la mer, portant de l'eau dans un coquillage et la versant dans un creux qu'il avait fait dans le sable. Le saint s'arrêta, le regarde en souriant et lui demande avec bonté: « Mon enfant, pensez-vous mettre là tout l'Océan? — Et pourquoi pas? reprit l'enfant. Cela serait plus facile que de faire entrer dans votre esprit l'Océan incompréhensible de la sainte Trinité. » Puis il disparut aussitôt.

Profitions de cette leçon, et au lieu de chercher à pénétrer des secrets dont la révélation est réservée à l'autre vie, tombons à genoux devant l'auguste Trinité, et redisons ces belles paroles d'un homme qui ne ressemblait guère à saint Augustin, de J.-J. Rousseau: « Plus je m'efforce de contempler l'essence infinie de Dieu, moins je la connais.

<sup>1</sup> Bourdaloue, *Sermon pour la fête de saint François Xavier*.



Mais elle est, cela me suffit. Moins je la comprends, plus je l'adore. Je m'humilie et je lui dis : « Etre des êtres, je suis parce que tu es ; c'est m'élever à ma source que de te méditer sans cesse ; le plus digne usage de ma raison est de m'anéantir devant toi. C'est mon ravissement d'esprit, c'est le charme de ma faiblesse, que de me sentir accablé de ta grandeur ! »

## II

L'Ancien Testament *insinue* ce dogme. Le Nouveau l'*enseigne*. L'Eglise le *professe*. La science y trouve l'*explication du monde*.

1<sup>o</sup> *L'Ancien Testament l'insinue*. Dieu d'un côté avertit son peuple qu'il est le seul Dieu, qu'il est unique dans son essence : « *Ego sum qui sum* ; » de l'autre, il se sert quelquefois d'expressions qui indiquent dans la nature divine la pluralité des personnes. — « *Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance*, » se dit-il à lui-même au jour de la création. — Adam veut-il s'égaliser à Dieu ? Après l'avoir condamné à la douleur et à la mort, Dieu le poursuit de cette ironie amère : « *Voici qu'Adam est devenu comme l'un d'entre nous*. » — Plus tard, à l'occasion d'une semblable révolte, quand les hommes élèvent contre le ciel la fameuse tour de Babel : « *Venez, dit Dieu, descendons et confondons leur langage*. »

Pourquoi ces expressions au pluriel, si ce n'est, je le répète, pour marquer la pluralité des personnes en Dieu ?

Vous me direz peut-être : — Mais ne lisons-nous pas dans les mandements de notre évêque : « *Nous X..., évêque de X..., par la miséricorde divine et la grâce du Saint-Siège apostolique, etc.* » Si les évêques, si les rois que Bossuet appelle « *les secondes majestés* » ont cru pouvoir parler au pluriel, pourquoi Dieu, la première majesté, parlerait-il au singulier ? — Je réponds : Les évêques et les rois peuvent sans péril se servir de ces expressions ; personne n'ira soupçonner qu'il y a en eux deux personnes. Mais Dieu s'adressait aux Juifs, à un peuple enclin à l'idolâtrie, et en employant des termes équivoques, il favorisait l'erreur. Il n'y a donc que la force de la vérité qui l'a fait parler ainsi.

Autre preuve. — Isaïe eut un jour une vision. Dans le ciel entr'ouvert, il vit le Seigneur assis sur son trône ; devant lui les anges se voilaient la face de leurs ailes et ils criaient l'un à l'autre : « *Saint, saint, saint est le Seigneur, le Dieu des armées !* » Les Docteurs de l'Eglise ont encore vu dans cette triple répétition du mot *Sanctus* une indication du mystère de la sainte Trinité.

2<sup>o</sup> Mais si l'Ancien Testament ne fait que l'insinuer, le Nouveau l'*enseigne clairement*. Rappelez-vous le baptême de Notre-Seigneur. Au moment où il sort du Jourdain, le Saint-Esprit descend sur lui sous forme de colombe, et dans le ciel la voix du Père se fait entendre : « *Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances*. » Voilà bien trois personnes.

Quand Jésus-Christ envoie ses apôtres à la conquête du monde, quelles paroles leur adresse-t-il ? « *Allez, enseignez toutes les nations, baptisez-les au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit*. » La trinité des personnes divines, leurs noms ne pouvaient être plus clairement exprimés.

Saint Jean achève de nous instruire du mystère en nous enseignant dans sa 1<sup>re</sup> épître que ces trois personnes ne font qu'un seul Dieu. « *Il y en a trois qui rendent témoignage dans le ciel : le Père, le Verbe et l'Esprit-Saint, et ces trois ne font qu'un*. »

3<sup>o</sup> *L'Eglise le professe*. — En ce jour, toutes les églises chantent les louanges de la sainte Trinité. A l'heure même où je vous parle, on redit sous les voûtes de nos cathédrales ce chant séculaire : « *Credo*, je crois au Père, je crois au Fils, je crois au Saint-Esprit. » — C'est au nom de ces trois adorables personnes que l'Eglise nous baptise à notre entrée dans la vie ; c'est en leur nom qu'elle nous dit adieu à l'heure de la mort : « *Partez, âme chrétienne, au nom du Père qui vous a créée, au nom du Fils qui vous a rachetée, au nom du Saint-Esprit qui vous a sanctifiée*. » Les oraisons comme les hymnes finissent par les louanges de la sainte Trinité. Nous les redisons à chaque instant en faisant le signe de la croix, et le dimanche en terminant chaque psaume, nous les chantons encore : « *Gloria Patri, et Filio, et Spiritui Sancto*. »

Arius osa un jour troubler ce concert et nier la divinité du Fils. Le concile de Nicée lui dit anathème. — Macédonius attaqua celle du Saint-Esprit : il fut frappé à son tour du même anathème.

3<sup>o</sup> *La science y trouve l'explication du monde*. David s'écriait : « *O mon Dieu, vous avez imprimé sur nous le sceau de votre face !* » Cela est vrai non seulement de l'homme, mais du monde entier ; il porte comme l'empreinte de la Trinité dans l'unité.

La nature a trois règnes : le règne minéral, le règne végétal, le règne animal ; l'espace trois dimensions : présent, passé, avenir ; toute phrase a trois termes : le sujet, le verbe, l'attribut ; elle ne suppose ordinairement que trois personnes : l'une qui parle, l'autre à qui l'on parle, et une troisième de qui l'on parle.

Ce dogme de la Trinité a sa trace partout. Il est écrit dans le ciel : les couleurs de l'arc-en-ciel décomposées se ramènent à trois ; la musique le chante, car c'est sur trois notes que repose la gamme, de trois notes que se forme l'accord parfait ; la société en est l'image, car elle se réduit à trois classes d'hommes : le prince, le sujet, le ministre. Je vois la trinité dans la famille elle-même, dans le père, la mère et l'enfant ; je la vois dans l'homme surtout : il existe, il pense, il aime, image du Père dans son être, du Fils dans sa pensée, du Saint-Esprit dans son amour.

Qu'y a-t-il après cela d'étonnant que tous les peuples, quand ils ont voulu représenter la divi-

nité, se sont servis du triangle? Il représente si bien ce mystère que l'Eglise elle-même n'a pas craint d'en faire son symbole, et vous pouvez le voir au-dessus de l'autel et sur les vitraux de la plupart de nos églises. Contemplez-le bien, regardez-en les trois côtés : tous les trois sont égaux, et pourtant tous les trois ne font qu'un triangle. Je pourrais multiplier ces détails, mais il est temps de finir.

Unissons notre voix à la voix des anges, à la voix des écrivains des deux Testaments, à la voix de l'Eglise, à la voix des peuples et du monde, et disons avec eux : « Je crois en un seul Dieu en trois personnes. Gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit ! » Ainsi soit-il.

## PRONES CATÉCHÉTIQUES SUR LE DÉCALOGUE

### VII

#### Le premier commandement (suite)

#### 5

#### LES PÉCHÉS OPPOSÉS A LA FOI

##### Résumé analytique

Les péchés contre le premier commandement sont devenus bien communs dans notre siècle d'indifférence religieuse. Voici ceux qui sont opposés à la foi.

1. On néglige les prières quotidiennes, les actes de foi, d'espérance et de charité. Cette négligence peut devenir un péché grave.

2. On a honte de paraître chrétien, on rougit de la foi. C'est une lâcheté.

3. On néglige de s'instruire, de développer l'instruction première par de bonnes lectures.

4. On s'expose à perdre la foi par des lectures dangereuses, et par la fréquentation des incrédules : choses que l'Eglise défend très sévèrement.

5. On peut perdre la foi par l'infidélité, l'apostasie, l'hérésie. L'infidélité volontaire est le plus grand des péchés, c'est une injure à la vérité infinie, une révolte contre la toute-puissance divine, une conséquence qu'aucun raisonnement ne peut justifier, tellement sont évidentes les preuves de la religion.

6. L'apostasie est le renoncement à la foi commis par le chrétien qui l'avait d'abord professée. C'est une trahison.

7. L'hérésie est le refus obstiné de croire une vérité de foi proposée par l'Eglise. Elle tue la foi dans l'âme, quoiqu'elle ne porte que sur un point, parce qu'elle nie la véracité de Dieu. Un doute positif suffit pour constituer l'hérésie. Les membres des sectes anti-catholiques sont regardés comme hérétiques.

Conclusion. *Hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra.*

*Qui non crediderit,  
condemnabitur.*

Celui qui ne croira  
pas, sera condamné.  
(Marc, xvi, 16).

Mes frères,

Dieu créateur et souverain Seigneur de l'univers nous permet d'honorer d'un culte de respect, de confiance et d'amour les saints qu'il a lui-même revêtus de gloire dans le ciel, mais il réclame pour lui seul le culte d'adoration. « Vous adorerez le Seigneur votre Dieu, dit-il aux Juifs, et vous

n'aurez pas de dieux étrangers; vous ne ferez point d'idoles pour les adorer et mettre en elles votre confiance; c'est Moi qui suis le Seigneur. » Le crime d'idolâtrie était puni de la peine capitale : « Celui qui aura sacrifié aux idoles sera mis à mort » (Exod., xii, 20); et la conquête de la Terre promise devait avoir pour conséquence la destruction de toutes les superstitions des peuples idolâtres, avec lesquels tout commerce était interdit. Malgré ces sévères défenses, le peuple de Dieu tomba souvent dans l'idolâtrie; la voix menaçante des prophètes, les châtiments terribles de la vengeance divine n'empêchèrent pas les Juifs de suivre les exemples des nations infidèles au milieu desquelles ils vivaient, et trop souvent leurs rois eux-mêmes élevèrent des autels aux faux dieux.

C'est un mystère incompréhensible pour nous, que ce peuple comblé des bienfaits de Dieu, témoin de tant de miracles, et châtié si sévèrement pour ses crimes, ait manqué si souvent de fidélité au Seigneur pour se jeter aux pieds des idoles. Mais n'est-il pas aussi surprenant que, dans nos pays catholiques, il y ait tant de gens élevés dans les principes de la vraie religion, qui négligent d'en accomplir les devoirs les plus essentiels, qui professent l'indifférence la plus complète, ou même le mépris de nos croyances, et vivent comme s'il n'y avait ni Dieu, ni décalogue, ni paradis, ni enfer? Ils n'adorent point d'idoles, mais ils refusent au vrai Dieu, au Christ qui les a rachetés, l'hommage de leur foi et de leur amour; ce sont de vrais païens, qui ne songent qu'à jouir des biens de la terre et à satisfaire leurs passions. Ils sont même encore plus déraisonnables que les païens, lorsqu'ils en viennent à nier l'existence même d'un Dieu tout-puissant, et ne se servent des facultés qu'il leur a données que pour blasphémer contre Lui. Ah! si les Juifs se sont souvent rendus coupables en transgressant le premier commandement, ne croyez pas, mes frères, que les chrétiens soient moins répréhensibles. Pour notre société incrédule ou indifférente, Dieu est un étranger, un inconnu, un ennemi, ses mystères des absurdités, sa loi une fable, et son nom est blasphémé aujourd'hui plus qu'il ne l'a jamais été chez les Gentils.

Ce sont ces péchés opposés au premier commandement qui vont maintenant nous occuper. A vrai dire, tout péché étant une révolte contre l'autorité de Dieu, est opposé à ce commandement qui nous oblige à rendre à ce souverain Seigneur l'hommage de tout notre être. Mais il y a des fautes directement opposées aux vertus de foi, d'espérance, de charité, de religion que prescrit le premier commandement. Nous parlerons aujourd'hui des péchés qui mettent en péril la foi, comme la négligence à en produire des actes, le respect humain, les mauvaises lectures; ou qui la détruisent totalement, comme l'incrédulité, l'apostasie, l'hérésie.



Un chrétien devrait juger de tout, d'après les lumières de la foi ; que deviendra-t-il lorsqu'il aura laissé éteindre ce flambeau ? Egaré dans les ténèbres, comment retrouvera-t-il sa route ? Rien n'est plus à craindre que la perte de la foi, et rien n'est plus fréquent aujourd'hui, dans notre société frivole, indifférente, matérialiste, païenne, qui semble ne vivre que pour jouir ici-bas, sans aucun souci de l'au-delà. Cependant, *celui qui ne croira pas sera condamné* infailliblement, s'il persévère dans son incroyance ; il est donc bien important de comprendre la gravité de ce péché, et d'éviter tout ce qui peut nous y conduire.

1. Nous avons dit plusieurs fois déjà, mes frères, et vous ne devez pas oublier que le grand devoir de l'adoration s'accomplit surtout par la prière et le sacrifice, et que ces deux actes de religion supposent d'une part des sentiments intérieurs de foi, d'espérance et d'amour de Dieu, d'autre part certaines manifestations extérieures réglées par sa loi. Il faut adorer Dieu en esprit, c'est-à-dire avec les facultés de l'âme, mais il faut aussi l'adorer en vérité, c'est-à-dire comme il veut être adoré. Tout chrétien est tenu de faire de temps à autre des actes de foi, d'espérance et de charité ; aucune formule n'est obligatoire, mais il est bon d'en savoir une par cœur, et de la réciter tous les jours. A la rigueur, ces actes sont suffisamment indiqués dans l'Oraison dominicale, et celui qui ne saurait aucune autre prière devrait au moins se servir de celle-là pour adresser à Dieu ses hommages ; mais c'est une honte d'ignorer les actes des vertus théologales. Un chrétien pèche gravement s'il reste *longtemps* sans faire aucun de ces actes, aucune prière mentale qui les renferme ; ce *longtemps* signifie, d'après l'opinion commune <sup>1</sup>, l'espace d'un mois au moins, ou d'une bonne partie de l'année. Il faut les faire aussi quand on est tenté contre ces vertus, quand on s'approche des sacrements, et quand on est en danger de mort. Est-on obligé, sous peine de péché véniel, de faire ces actes tous les jours, ou à peu près en même temps que la prière quotidienne ? Hélas ! il faut avoir bien peu de foi et de charité pour refuser à Dieu cet hommage si peu coûteux, et il faut être bien imprudent pour ne pas comprendre que les négligences de chaque jour conduisent facilement à l'oubli complet du devoir. Aussi, mes frères, quoique la prière journalière ne soit pas absolument obligatoire sous peine de péché, n'y manquez jamais, de peur que Dieu ne punisse vos omissions en vous retirant la

grâce de la persévérance. La foi est aussi nécessaire à l'âme que la nourriture au corps ; faites donc tous les jours vos actes de foi, d'espérance et de charité, et pour mieux obéir au précepte divin, et pour fortifier en vous ces vertus.

2. Quant à l'obligation de proclamer hautement ses convictions religieuses, de confesser Jésus-Christ devant les hommes, comme s'exprime le Sauveur lui-même, elle ne s'impose que dans les circonstances graves où sont en jeu les intérêts de la gloire de Dieu, de notre salut ou de celui du prochain. Il n'est jamais permis de renier la foi chrétienne, même pour éviter les supplices et la mort ; mais il n'est pas nécessaire de faire parade de ses opinions, de mêler les discussions religieuses à tout. Si votre silence devait être pris pour une lâche apostasie, parlez, même au péril de votre vie ; mais si l'on ne vous demande rien, si ceux qui vous interrogent n'ont aucun droit de se mêler de vos affaires, si votre réponse ne peut que les porter à blasphémer davantage, gardez le silence. Le point essentiel est de ne jamais rougir de votre religion. Vous savez que Notre-Seigneur a menacé de renier devant son Père, c'est-à-dire de condamner, au dernier jugement, ceux qui auront rougi de se déclarer pour lui devant les hommes. (Matth., x, 32).

Le respect humain est une lâcheté qui empêche un homme de se déclarer publiquement chrétien, de faire un acte extérieur de religion, de peur de déplaire au monde, de compromettre sa fortune ou sa réputation. Faire un signe de croix, aller à la messe, faire ses Pâques, envoyer ses enfants dans une école religieuse, recevoir un bon journal, c'est se déclarer cléricale, c'est-à-dire bon catholique, et on n'en a pas le courage, parce que les cléricaux n'ont pas les faveurs de l'opinion. Est-ce avoir de la foi, que de se conduire de la sorte ? Vous prétendez faire votre salut, et vous ne voulez pas passer pour catholique ; vous n'allez pas vous confesser, de peur qu'on ne se moque de vous ; vous élevez vos enfants sans principes religieux, pour ne froisser personne ; vous mangez gras à l'hôtel, pour faire comme tout le monde ; à quoi Notre-Seigneur pourra-t-il vous reconnaître pour son disciple ? Mais les protestants ne rougissent pas de la Bible, les Turcs font publiquement leurs ablutions et leurs prosternations, les schismatiques grecs se signent à chaque instant ; on dirait que le respect humain soit un péché réservé aux catholiques, surtout aux Français. Cependant nous avons du cœur, et le respect humain est une lâcheté : c'est le péché de Pilate qui sait bien que Jésus est innocent, et qui le livre à la mort pour rester ami de César et des Juifs. Que ce ne soit pas le vôtre, car vous êtes les héritiers de la foi des martyrs ; que le mépris, les menaces ou les promesses d'un monde trompeur ne vous fassent jamais oublier ce que vous devez à Jésus-Christ. C'est un devoir grave pour un soldat de ne pas abandonner son drapeau.

<sup>1</sup> Nous ne parlons que de l'obligation générale qui découle de la nature même du précepte de la foi ; car l'obligation spéciale pour chacun peut devenir beaucoup plus étroite suivant les circonstances. Nous sommes porté à croire qu'on peut excuser d'omission grave, relativement au précepte de la foi, les chrétiens négligents qui assistent à la messe trois ou quatre fois par an, si d'autre part ils vivent dans un bon milieu et témoignent par leur conduite qu'ils sont attachés à la religion.

8. A côté de la négligence du devoir de la prière, de la lâcheté du respect humain, il faut compter, parmi les péchés les plus usuels contre la foi, l'insouciance pour l'instruction religieuse, la lecture des mauvais livres et des journaux impies, la fréquentation des incrédules. Quelle place occupent dans la bibliothèque même des bons chrétiens, les excellents livres de nos apologistes, les savantes études sur l'Ecriture sainte, sur les dogmes chrétiens, sur l'histoire de l'Eglise, les ouvrages de vulgarisation qui se publient chaque jour? Combien y a-t-il de familles où l'on fasse de temps en temps une lecture pieuse? On dévore journaux et revues à la mode, romans de toute sorte, et on croit avoir toujours assez d'instruction religieuse, parce qu'on a su un peu de catéchisme au moment de la première communion. Les théologiens étudient toute leur vie les principes du dogme et de la morale, et des chrétiens qui n'ont jamais ouvert un livre religieux depuis leur enfance se croient parfaitement instruits! Faut-il s'étonner qu'ils se laissent séduire par les mensonges et les sophismes des incrédules, ou qu'ils abandonnent des pratiques religieuses dont ils ne comprennent ni l'importance ni la nécessité? Ne point s'instruire des vérités religieuses, ne pas développer l'instruction qu'on a reçue dans l'enfance, est une négligence dont les suites peuvent être la perte de la foi et la damnation éternelle.

4. Des péchés plus graves sont la lecture des publications impies et la fréquentation des esprits forts, des sceptiques, des incrédules de toute espèce, qu'il n'est pas rare de rencontrer aussi bien à l'auberge du village que dans les salons des villes : lectures, discussions, conférences, sont autant de moyens de perdition qui font tous les jours de nombreuses victimes. On ne se tient pas assez en garde contre ces dangers, on prétend qu'il faut entendre le pour et le contre pour se prononcer en connaissance de cause, que la religion doit se mettre à la hauteur de la science moderne, etc., c'est-à-dire qu'on ébranle les fondements de sa foi, au lieu de la consolider par des études solides. Aussi qu'arrive-t-il? On commence par douter de certains faits, des miracles de Moïse par exemple, de la véracité de la Bible, du déluge, de la chute d'Adam, puis on en vient bientôt à se défier de toute intervention surnaturelle de Dieu, on rejette les mystères les uns après les autres au nom de la raison éclairée par la science, on se rit de l'éternité du feu de l'enfer, de la confession, de la vie future, et finalement on n'est plus guère sûr de l'existence de Dieu, on est devenu sceptique, indifférent, incrédule, athée.

Ceci doit suffire, mes frères, pour vous faire comprendre combien sont dangereuses les lectures de livres antireligieux, et les relations avec les hérétiques, incrédules ou esprits forts. L'Eglise, pour prémunir les fidèles contre les dangers des mauvaises lectures, les défend sévèrement; elle frappe même d'une excommunication réservée au

pape, ceux qui lisent les livres écrits par les hérétiques pour défendre et propager leurs erreurs, ceux qui impriment ces livres, ou les conservent chez eux sans permission. On ne saurait être trop prudent lorsqu'il s'agit d'empêcher le poison de pénétrer dans les âmes innocentes. L'Eglise défend également d'assister aux cérémonies des fausses religions, aux prêches des hérétiques, et de prendre part à des discussions publiques avec eux sans l'autorisation des évêques. La foi est le plus précieux des trésors, puisqu'elle est le principe de notre justification et de tous nos mérites, le fondement nécessaire de l'édifice de notre salut; perdre la foi est donc le plus grand des malheurs, par conséquent nous devons fuir avec le plus grand soin tout ce qui nous expose à ce danger, et tout spécialement les mauvaises lectures et la société des incrédules.

5. On perd complètement la foi par trois sortes de péchés qui lui sont essentiellement contraires : l'infidélité, l'apostasie, l'hérésie.

L'infidélité n'est pas une faute pour ceux qui n'ont jamais entendu parler de la religion de Jésus-Christ. Mais pour ceux qui connaissent l'Evangile, ne pas y croire et ne pas y conformer sa vie, c'est commettre la faute la plus grave, c'est faire un sanglant outrage à la véracité de Dieu, c'est refuser le salut, le bonheur éternel qu'il nous offre, c'est fouler aux pieds le sang que Jésus-Christ a versé pour nous ouvrir le ciel. Les incrédules ont beau dire qu'ils observent la loi naturelle, qu'ils se contentent de vivre conformément à ce que leur dit la raison, qu'ils n'ont aucune prétention aux récompenses de l'autre vie; pour raisonner de la sorte, il faudrait qu'ils prouvent que Dieu n'a pas le droit de leur commander de croire, et qu'il les laisse libres de ne pas croire. C'est le contraire qui est la vérité : Dieu parle, il faut l'écouter; Dieu commande, il faut lui obéir; Dieu menace, il faut craindre sa justice; le premier devoir que nous dicté la conscience, c'est de nous soumettre à l'autorité de notre Créateur et souverain Seigneur.

L'évidence des preuves qui établissent la vérité de notre religion est telle qu'elle frappe tous les yeux; à toutes les époques il s'est trouvé de grands génies pour défendre la révélation et ses dogmes contre les attaques de l'incrédulité, et jamais les témoins du Christ n'ont pu être convaincus de mensonge. Malgré tous les progrès de la science, rien n'a pu détruire la certitude des faits sur lesquels repose notre foi. Si Jésus-Christ n'était pas Dieu, il ne serait qu'un imposteur; si l'Eglise n'était pas son œuvre, on saurait le nom de son fondateur et l'époque de sa fondation; si le pape et les évêques catholiques n'étaient pas les successeurs des apôtres, les dépositaires de la vérité et les ministres de Dieu pour le salut des hommes, la Providence divine aurait permis ou n'aurait pas pu empêcher la plus formidable supercherie que l'imagination puisse concevoir. S'il y a au monde une certitude, elle est assurément là où des millions de témoins ont donné leur vie pour la garan-



tir ; où des milliards d'hommes différents de race, de langue, d'éducation, d'intérêts, se sont unis dans une même croyance ; où des dogmes, quoique inaccessibles à la raison, ont été acceptés par les plus grands génies de tous les siècles, aussi bien que par les ignorants, et se sont transmis sans jamais s'altérer. Semblable au soleil dont les rayons éclairent tous les hommes, la religion de Jésus-Christ brille à tous les regards d'un éclat que ses progrès augmentent tous les jours, et que ceux-là seuls peuvent nier qui ferment les yeux à sa lumière. Nier n'est pas raisonner, les objections ne sont pas des preuves, les négations et les objections des incrédules ne prouvent pas plus contre l'existence de Dieu et la divinité du christianisme, que les nuages contre l'existence du soleil. L'incrédulité, ou l'infidélité volontaire de l'impie qui repousse le don de la foi, est une erreur intellectuelle qu'aucun raisonnement ne peut légitimer, une erreur morale qui ne repose sur aucune conviction vraie, un crime de lèse-majesté divine, un attentat inexplicable contre la véracité de Dieu, sa puissance, sa sagesse et sa bonté.

6. L'apostasie est le renoncement complet à la foi catholique de la part d'un homme qui l'avait d'abord acceptée ; elle a de plus que l'infidélité le caractère d'un acte de trahison, et elle inspire une telle horreur, un tel mépris pour ceux qui s'en rendent coupables, que les termes d'apostat, de renégat, sont les plus sanglants qu'on puisse lancer à la tête d'un homme.

7. L'hérésie pure et simple diffère-t-elle essentiellement de l'apostasie ? Hélas ! non, mes frères ; elle en a la malice, puisqu'elle rejette la vérité acceptée auparavant, elle insulte Dieu dans ses attributs infinis, elle tue la foi dans l'âme. L'hérésie est le péché par lequel un chrétien, sachant bien ce qu'il fait, refuse avec obstination de croire une des vérités révélées proposées par l'Eglise. Elle est secrète, si on se contente d'un jugement intérieur ; elle est extérieure, si on l'exprime par des paroles ou des actes équivalents. Ce mot hérésie signifie un choix fait par la volonté de l'homme entre ce qu'il lui plaît de croire et ce qu'il est décidé de rejeter. Vous croyez que Jésus-Christ est un grand législateur, mais vous ne croyez pas qu'il est le Fils de Dieu : vous êtes hérétique ; vous croyez que Dieu pardonne les péchés, mais vous ne croyez pas qu'il faut les confesser : vous êtes hérétique. Eh bien ! mes frères, dès lors que vous refusez sciemment et obstinément de croire une seule vérité proposée par l'Eglise comme obligatoire, vous vous insurgez contre l'autorité de l'Eglise, vous cessez d'être son fils soumis ; et comme l'Eglise ne vous oblige à croire cette vérité que parce que Dieu l'a révélée, vous attaquez du même coup la véracité infaillible de Dieu, vous insultez sa sagesse infinie en lui préférant votre propre opinion, et dès lors que vous ne voulez plus accepter l'autorité de la parole divine, vous n'avez plus

la foi, la porte du ciel vous est fermée : *qui non crediderit, jam judicatus est.* (Jean, III, 18). Il n'est pas nécessaire de se faire protestant ou musulman pour être hérétique, il suffit de refuser de croire ce que l'Eglise enseigne comme vérité révélée ; que dis-je ? il suffit d'en douter : prétendre, par exemple, qu'il n'est pas bien sûr que l'enfer soit éternel, c'est contredire la parole de l'Evangile où Jésus-Christ condamne les réprouvés *au feu éternel, qui a été préparé pour Satan et les anges rebelles.* (Matth., xxv, 41). L'indifférence religieuse, l'opinion d'après laquelle toutes les religions sont bonnes, est donc aussi une hérésie ? Oui, sans doute, car elle contredit ouvertement cet article de foi que hors de l'Eglise catholique il n'y a point de salut. Que faut-il penser des malheureux qui entrent dans les sociétés secrètes hostiles à l'Eglise, ou qui donnent leurs noms à ces sectes impies de libres-penseurs, athées, solidaires, dont le but est de détruire toute croyance surnaturelle ? Ils doivent être regardés comme hérétiques et apostats (si auparavant ils étaient chrétiens), et ils sont atteints comme eux par les foudres de l'excommunication.

Saint Thomas ne craint pas d'affirmer que le péché d'infidélité est le plus grave qu'un chrétien puisse commettre <sup>1</sup>. L'Eglise n'excommunie pas les blasphémateurs, ni les assassins, mais bien les hérétiques, pourquoi ? Parce que rejeter la foi c'est briser le premier lien qui nous attache à Dieu, renoncer au moyen indispensable de faire notre salut ; et quand ce lien a été une fois brisé, combien il est difficile de le renouer ! Combien peu d'incrédulés se convertissent ! L'orgueil qui est le principe de l'hérésie conduit presque fatalement au mépris des grâces et à l'impénitence finale.

Que Dieu vous préserve, mes frères, de jamais perdre la foi que vous avez reçue au baptême ! C'est elle qui vous sauvera, puisque c'est elle qui vous fera accomplir tous les devoirs de la vie chrétienne ; et si les passions vous entraînent quelquefois au mal, c'est elle qui vous ramènera, comme le prodige rependant, aux pieds de votre Père pour recevoir le pardon ; c'est avec elle que vous triompherez du monde et du démon (I Jean, v, 4) ; c'est par elle que vous ferez une bonne mort et que vous serez sauvés. Ainsi soit-il.

## VARIA

### IV

POUR LA BÉNÉDICTION DE LA PREMIÈRE PIERRE  
D'UNE ÉGLISE <sup>2</sup>

Monseigneur,

Au début de cette solennelle cérémonie, daignez me permettre d'offrir à Votre Grandeur, en mon

<sup>1</sup> S. Theol., 2<sup>a</sup> 2<sup>ae</sup>, q. x, art. 3.

<sup>2</sup> Allocution prononcée par M. l'abbé Carouge, doyen de Romilly-sur-Seine, à la bénédiction de la première pierre de l'église de Romilly, le 22 mars 1903.

nom et au nom de mes paroissiens, l'hommage de notre filiale vénération.

Daignez me permettre aussi, Monseigneur, de faire monter de mon cœur à mes lèvres les sentiments dont mon âme est remplie.

. . .

Le premier de ces sentiments est celui de l'admiration en présence des merveilles opérées par la divine Providence en notre faveur. Je puis vraiment répéter la parole du Prophète : « *A Domino factum est istud, et est mirabile in oculis nostris.* »

Oui, ce que nous voyons est vraiment l'œuvre de Dieu.

Depuis un grand nombre d'années cette pauvre église lézardée, étayée, menaçait ruine. Elle était d'ailleurs insuffisante pour les besoins religieux d'une population considérablement agrandie et qui s'accroît encore de jour en jour. Or, construire une nouvelle église semblait chose absolument impossible, il y a seulement deux ans.

Mais le bon Dieu voulait cette œuvre ; et lorsque vous m'avez placé, Monseigneur, à la tête de cette paroisse, je demandai au divin Maître, en lui faisant ma première visite dans son église, la grâce de me dévouer, de me sacrifier pour les âmes qui m'étaient confiées. Il m'inspira presque aussitôt le projet de bâtir un nouveau temple plus digne de la Majesté du Très-Haut, et plus digne aussi de la seconde ville du département.

Ce projet, Monseigneur, vous l'avez béni, et vous avez tenu à me venir en aide avec une bonté et une libéralité qu'il m'est doux de rappeler en ce moment.

Encouragé par vos paternelles bénédictions, par les sympathies de mes vénérés confrères et surtout par celles de mes bien-aimés paroissiens, la tâche qui paraissait de prime abord si ardue est devenue plus facile. J'eus la joie de voir affluer les offrandes les plus généreuses et souvent les plus inattendues.

Déjà cent mille francs ont été recueillis, dont plus de soixante-dix mille donnés par 1500 souscripteurs de Romilly.

Ces chiffres ont leur éloquence ; et je les rappele avec bonheur pour montrer que je suis justement fier de mes paroissiens ; et aussi, Monseigneur, pour réjouir votre cœur de père en vous apportant une preuve indéniable de leur foi et de leur charité.

J'avais donc raison de dire que cette œuvre de la construction de la nouvelle église est vraiment l'œuvre de Dieu : « *A Domino factum est istud ;* » et que les résultats déjà obtenus méritent notre admiration : « *Et est mirabile in oculis nostris.* »

. . .

Un autre sentiment qui pénètre mon âme en ce moment est celui de la reconnaissance.

Qu'elle monte d'abord vers Dieu ; car c'est lui,

comme le dit saint Augustin, qui pour l'érection de cette maison de prière a visité l'esprit de ses fidèles, échauffé leur cœur et stimulé leur pieuse générosité. « *Principaliter ergo gratias agamus. Domino Deo nostro, quoniam ad construendam istam domum orationis, fidelium suorum visitavit animum, excitavit affectum, surrogavit auxilium.* »

Après Dieu, c'est à Votre Grandeur, Monseigneur, que je dois adresser tout d'abord l'hommage de ma profonde gratitude. Cette œuvre de la construction de la nouvelle église de Romilly, vous l'avez faite vôtre par l'intérêt et la sollicitude que vous n'avez cessé de lui témoigner. Je suis sûr d'être l'interprète de cette assistance émue, en vous exprimant, en son nom et au mien, nos plus sincères et nos plus respectueux remerciements.

Merci à tous mes vénérés confrères, en particulier à ces prêtres d'élite qui m'ont accordé l'honneur et la joie de leur présence à cette belle cérémonie, et qui forment en ce moment, Monseigneur, autour de votre personne vénérable, une si belle couronne de vertus et de mérites. La plupart de vos prêtres, depuis ceux qui vous approchent de plus près jusqu'aux plus humbles curés de campagne, ont imité votre exemple, et malgré leurs charges et, pour plusieurs, malgré leur indigence, m'ont donné dans cette circonstance des témoignages de la plus touchante confraternité.

Merci à toutes les âmes chrétiennement charitables qui, de près ou de loin, m'ont aidé de leurs prières et de leurs sacrifices.

L'Histoire Sainte rapporte que, pendant que Josué peina, luttait, combattait dans la plaine, Moïse, son prédécesseur dans la direction du peuple de Dieu, priait sur la montagne. N'est-ce pas aux prières ferventes du doux et pieux Moïse qui a passé avant moi dans cette paroisse en faisant le bien, qu'il faut attribuer les succès obtenus ?

Merci également à Messieurs les fabriciens et à Messieurs les membres du Comité de la construction de l'église, qui m'ont rendu de si grands services par leurs conseils, leurs encouragements et leur infatigable dévouement.

Je dois rendre hommage encore à l'architecte habile et distingué que la Providence nous a fait connaître au moment opportun. Puisse-t-il se bâtir à lui-même une demeure éternelle dans les cieux, en appliquant sa religion avec son talent à l'édification de notre belle église !

Qu'ils soient également remerciés et bénis, ces grands artistes qui, avec une bonne grâce charmante et le plus aimable empressement, ont bien voulu apporter le concours de leur incomparable talent à l'éclat de cette fête !

Mais c'est à mes bons et chers paroissiens surtout, que vont les élans de mon cœur tout pénétré de la plus affectueuse gratitude. Ils viennent de donner un grand exemple de générosité chrétienne qui console et réjouit au milieu des tristesses et des inquiétudes de l'heure présente.



Enfin, Monseigneur, un dernier sentiment dont mon âme est remplie, c'est la *confiance*.

Elle repose sur la protection divine, qui s'est montrée jusqu'ici d'une manière pour ainsi dire palpable. Elle repose sur l'expérience du passé, qui est une garantie pour l'avenir. Elle repose sur les relations de cordiale sympathie que j'ai commencées et que je veux continuer avec mes paroissiens ; en les visitant deux fois déjà, j'ai appris à les connaître, et j'ai apprécié le fond de leur caractère qui est fait de bonté et de générosité.

La paroisse de Romilly, Monseigneur, aura à cœur de terminer l'œuvre qu'elle a entreprise. J'ai l'invincible confiance que la croix dont vous allez tracer tantôt l'image sur les six faces de la pierre fondamentale, n'attendra pas longtemps la croix aérienne qui doit couronner glorieusement notre flèche future.

Et maintenant, Monseigneur, je demande au Ciel d'exaucer la prière que la liturgie sacrée mettra sur vos lèvres ce soir au moment de la bénédiction de la première pierre : « Bénissez, Seigneur, votre créature, et que par l'invocation de votre saint nom, quiconque aura contribué avec une intention pure à l'édification de cette église reçoive et la santé du corps et celle de l'âme. » Ainsi soit-il.

## ALLOCUTIONS AVANT LA CONFIRMATION

### VI

#### LE BAPTÊME ET LA CONFIRMATION

Monseigneur,

Mes chers enfants, mes frères,

Il y a, dit saint Thomas, dans notre nature corporelle, outre le mouvement de la génération qui nous donne notre vie matérielle, un mouvement d'accroissement et de progrès qui nous pousse à l'âge parfait<sup>1</sup>.

Dans notre nature spirituelle comme dans notre nature corporelle, il y a un mouvement de génération, qui donne à notre âme la vie surnaturelle, la vie de la grâce qui est la vraie vie : c'est le baptême. Il y a aussi un mouvement d'accroissement et de progrès qui nous conduit à l'âge parfait : c'est la confirmation. Aussi a-t-on défini la confirmation « un sacrement qui donne, à ceux qui sont baptisés, le Saint-Esprit pour les fortifier dans la foi et les rendre parfaits chrétiens. »

Au moment où notre évêque bien-aimé va conférer à ces chers enfants le sacrement de confirmation, je crois, mes frères, ne pouvoir rien faire de mieux que de vous parler à la fois du baptême qui fait de nous des chrétiens, et de la

confirmation qui complète le baptême en faisant de nous de parfaits chrétiens.

Monseigneur, à la nouvelle du choix que vous aviez fait de cette paroisse pour donner la confirmation, les cœurs du pasteur et des fidèles se sont pieusement émus. Depuis lors, nous attendions avec une vive impatience votre venue, et aujourd'hui que nos desirs se sont réalisés, nous vous remercions de votre bonté, Monseigneur, et nous remercions Dieu des bénédictions et des bienfaits que par votre ministère il va répandre sur nous.

Oui, Monseigneur, tous les cœurs ici débordent de joie, de cette douce joie qu'éprouvent des enfants en revoyant, après une longue absence, un père tendrement aimé ; et comme les fils des Hébreux, au jour de l'entrée triomphale de Jésus à Jérusalem, nous vous souhaitons la bienvenue en disant : « *Benedictus qui venit in nomine Domini*. Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur. »

#### I. — Figures et symboles.

1. Avant d'être institué, mes chers enfants, le baptême a été figuré, symbolisé. Ainsi les eaux du déluge, en détruisant tous les hommes coupables, en portant sur une haute montagne l'arche restée intacte, représentaient le baptême qui devait détruire toutes nos iniquités et porter jusqu'au ciel notre âme purifiée. Ainsi encore les eaux de la Mer Rouge, en offrant aux Israélites un passage pour échapper à l'esclavage et à la tyrannie des Egyptiens, en engloutissant le Pharaon et son armée, figuraient le baptême qui devait offrir au peuple chrétien le moyen d'échapper à l'esclavage, à la tyrannie du démon, et devait à jamais engloutir toutes nos iniquités. Ainsi encore les eaux du Jourdain, en guérissant Naaman de la lèpre et en livrant aux Israélites un libre passage leur permettant d'entrer dans la Terre promise, représentaient le baptême qui devait nous guérir de la lèpre du péché et se trouver la porte par laquelle nous pourrions entrer dans l'Eglise et dans le ciel. La circoncision, qui était le signe de l'alliance établie entre Dieu et son peuple et qui se faisait avec effusion de sang, symbolisait également le baptême, qui devait nous unir à Dieu et n'avoir de valeur que par le sang de Jésus-Christ. Enfin, l'eau de la piscine de Bethesda, qui ne guérissait que lorsque un ange l'avait remuée, figurait, l'eau du baptême, qui ne guérit l'âme qu'autant que la parole de Dieu est venue lui donner cette puissance.

2. Comme le baptême, avant d'être institué, la confirmation a été figurée, symbolisée. Ainsi la colonne de nuée qui pendant le jour et la colonne de feu qui pendant la nuit guidaient les Hébreux marchant dans le désert vers la Terre promise, figuraient le Saint-Esprit qui nous est donné dans la confirmation et qui est le meilleur des guides pour nous conduire dans le désert de la vie et nous faire parvenir à la terre promise du paradis. Ainsi encore les langues de feu qui, au jour de la

<sup>1</sup> *Summ. Théolog.*, quest. 72, art. 1.

Pentecôte, descendirent sur les Apôtres, les embrasèrent de l'amour divin, en firent des soldats du Christ sans peur et sans reproche, symbolisaient le Saint-Esprit qui doit faire de nous des chrétiens parfaits, de valeureux soldats du Christ.

## II. — Nécessité.

1. Le baptême institué par Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même, d'après l'opinion la plus probable et la plus commune, lorsqu'il fut baptisé dans le Jourdain, est un sacrement si nécessaire que sans lui nul ne peut être sauvé. « Il est manifeste, dit saint Thomas résumant toute la tradition, que tous sont tenus au baptême sans lequel les hommes ne peuvent être sauvés. » « Si quelqu'un, a défini le concile de Trente, ose dire que le baptême est libre, c'est-à-dire qu'il n'est pas nécessaire au salut ; si quelqu'un nie qu'il faille baptiser les enfants nouvellement nés, qu'il soit anathème. » De cette nécessité absolue du baptême découle pour les parents deux obligations rigoureuses. D'abord, ils doivent éviter tout ce qui pourrait causer la mort de l'enfant avant sa naissance, et par là-même le jeter dans l'éternité sans avoir reçu le saint baptême. En second lieu, ils doivent faire baptiser leurs enfants aussitôt que possible après leur naissance. La vie d'un nouveau-né est si délicate qu'un rien peut l'enlever ; aussi est-il défendu, par les règlements de presque tous les diocèses, et en particulier du nôtre, d'attendre plus de trois jours à présenter l'enfant au baptême.

2. La confirmation, instituée par Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même, le Jeudi Saint, dans la nuit de la Cène, d'après saint Thomas, lorsqu'il promit d'envoyer le Saint-Esprit, est, elle aussi, un sacrement nécessaire. Comme preuve, nous avons son institution par Jésus-Christ et la pratique des apôtres. Notre-Seigneur, en effet, n'aurait certainement pas institué un moyen si propre à nous sanctifier sans nous faire un devoir d'en user, et les apôtres ne se seraient pas tant empressés à confirmer les fidèles s'ils n'en avaient pas reçu l'ordre. Comme preuve, nous avons encore cette loi portée par le Droit canon : « Tous les fidèles doivent recevoir le Saint-Esprit par l'imposition des mains de l'évêque pour être parfaits chrétiens, » et cette autre du grand pape Benoît XIV : « Les évêques doivent avertir les fidèles qu'ils sont tenus, sous peine de péché grave, de recevoir la confirmation s'ils le peuvent. »

Toutefois, la nécessité du baptême et celle de la confirmation ne sont pas de même nature. Le baptême est nécessaire à la fois de nécessité de précepte et de nécessité de moyen, c'est-à-dire qu'on est obligé de le recevoir et que ceux qui ne le reçoivent pas ne peuvent être sauvés, quand bien même l'omission ne serait pas de leur faute. La confirmation est nécessaire seulement de nécessité de précepte, ce qui veut dire : on est obligé de la recevoir, mais on peut être sauvé sans elle si son omission n'est pas coupable.

De cette nécessité de la confirmation, il faut conclure que tous les fidèles doivent recevoir ce sacrement, que les parents et les maîtres doivent veiller à ce que leurs enfants et leurs serviteurs s'y préparent, et que personne, à moins d'impossibilité, n'en doit être privé.

## III. — Effets.

1. Ce qui, outre son absolue nécessité, doit déterminer à faire recevoir le baptême, ce sont les merveilleux effets que ce sacrement produit dans l'âme de ceux qui le reçoivent avec les dispositions requises, à savoir, la foi et le repentir pour les adultes. — Le baptême purifie du péché originel l'âme de tous ceux qui le reçoivent, et quand des adultes le reçoivent avec foi et contrition de leurs péchés, il ne les lave pas seulement du péché originel, mais il les lave, il les purifie de tous les péchés actuels, mortels ou véniels, qu'ils ont commis, et des peines dues à ces péchés, telles que la peine éternelle de l'enfer et la peine temporelle du purgatoire, de telle sorte que si l'on meurt après avoir reçu le baptême, sans avoir commis de nouvelles fautes, on est admis sans délai au bonheur éternel. — Le baptême élève ceux qui le reçoivent à la dignité sublime d'enfants de Dieu, de frères de Jésus-Christ, de temples du Saint-Esprit, de membres de l'Eglise, d'héritiers du ciel. Il leur confère des droits aux grâces et aux sacrements de la part de l'Eglise ; il leur confère des droits au respect du corps et de l'âme de la part de la famille et de la société civile.

2. Ce qui, outre sa nécessité de précepte, doit déterminer les fidèles à recevoir la confirmation, ce sont les effets merveilleux qu'elle produit dans ceux qui la reçoivent avec les dispositions requises, c'est-à-dire avec un cœur pur au moins de tout péché mortel, c'est-à-dire encore avec la foi qui consiste à être suffisamment instruit des principales vérités de la religion, et surtout de ce qui regarde les deux sacrements de baptême et de confirmation.

La confirmation communique le Saint-Esprit à ceux qui la reçoivent avec les dispositions requises. Le baptême, il est vrai, communique aussi le Saint-Esprit, mais ce n'est pas de la même manière. « Dans le baptême, le Saint-Esprit prend possession de l'âme surtout par l'effacement de toute tache, de toute souillure ; dans la confirmation, il prend aussi possession de l'âme, mais en apportant tous ses trésors. Notre âme est pour lui une véritable maison. Par le baptême, il se l'approprie, la nettoie de tout péché et l'établit dans un état de parfaite pureté ; mais par la confirmation, il l'orne et l'enrichit de tout ce qu'il possède. L'âme, après la confirmation, est non seulement belle de la pureté, de la beauté de la grâce qui lui est pour ainsi dire naturelle depuis le baptême, mais elle est parée, elle est enrichie, elle est rendue radieuse <sup>1</sup>. » — « Par le baptême, dit saint Melchiade, l'homme est admis

<sup>1</sup> D'Hauterive, *Catéch. de persév.*, La Confirm., 7<sup>e</sup> leçon.



dans les rangs de la milice; par la confirmation, il acquiert les qualités et les dispositions qui font le vrai soldat. Par le baptême, nous renaissions à la vie; par la confirmation, nous acquérons des forces pour le combat. Dans le baptême, nous sommes purifiés; après le baptême, nous sommes fortifiés<sup>1</sup>. » La confirmation nous communique donc l'abondance des grâces du Saint-Esprit, c'est-à-dire qu'elle développe les grâces que nous avons reçues au baptême.

Pour nous en former une idée, rappelons-nous les titres magnifiques que l'Eglise, dans sa liturgie sacrée, donne au Saint-Esprit, car chacun de ces titres répond à une classe de grâces. L'Eglise appelle le Saint-Esprit « le Père des pauvres, l'Auteur de tous les dons, la Lumière de nos cœurs, le Consolateur le plus tendre et le plus sincère, l'Hôte aimable de l'âme, le Rafratchissement délicieux de l'esprit, le Repos dans le travail, le Souffle tempéré dans l'ardeur des passions, le Soulagement dans les afflictions. Il purifie en nous ce qu'il y a de souillé, il arrose ce qui est sec et aride, il guérit ce qui est malade, il chauffe les cœurs froids et glacés, il remet dans le droit chemin ceux qui ont le malheur de s'en écarter, il donne du prix à nos vertus, il procure notre salut, et après notre vie il nous fera jouir d'une joie éternelle<sup>2</sup>. »

L'abondance des grâces que l'Esprit-Saint nous communique dans la confirmation, ce sont aussi ses dons. Pour l'esprit, c'est l'intelligence qui l'éclaire, le conseil qui le dirige, la science qui lui fait discerner le bien du mal. Pour le cœur, c'est la sagesse qui lui fait aimer les choses divines, la force qui soutient, la piété qui fait goûter Dieu, la crainte qui empêche de l'offenser.

L'abondance de ses grâces, ce sont enfin les fruits de ses dons, qui embellissent la vie tout entière et lui font répandre autour d'elle l'utilité et le parfum que répandent autour d'eux les fruits de la terre : la charité, la joie, la paix, la patience, la douceur, la bonté, la longanimité, la bénignité, la fidélité, la modération, la continence et la chasteté. (Gal., v, 22).

Comprenez-vous maintenant, mes chers enfants, combien le catéchisme a raison lorsque, définissant la confirmation, il nous dit que ce sacrement nous rend parfaits chrétiens? L'ensemble de tous ces dons ne constitue-t-il pas en effet la plus haute perfection à laquelle puisse prétendre un chrétien? — Comprenez-vous avec quel soin vous devez vous préparer à recevoir ce grand sacrement? Plus vos dispositions seront parfaites, plus abondamment vous aurez part aux merveilleux effets que je viens de rappeler.

3. En même temps qu'il produit les admirables effets dont nous avons parlé, le baptême imprime à l'âme de ceux qui le reçoivent un caractère, c'est-à-dire une marque spirituelle ineffaçable, inamis-

sible : le caractère d'enfant de Dieu et de l'Eglise. Celui qui a été baptisé ne pourra jamais détruire et effacer en lui, par une volonté contraire, ce caractère sacré. Quand bien même il commettrait un de ces crimes qui l'exclurait de la communion des fidèles, il conserverait néanmoins le caractère de baptisé, le signe de chrétien. Et ce signe, ce caractère sera la gloire ou la honte éternelle du baptisé, sa gloire éternelle s'il est fidèle, sa honte éternelle s'il est infidèle. De ce caractère ineffaçable imprimé par le baptême, il s'ensuit que ce sacrement ne peut pas être réitéré, qu'on ne peut le recevoir valablement qu'une seule fois.

La confirmation, comme le baptême, imprime dans l'âme de ceux qui la reçoivent un caractère ineffaçable, inamissible : le caractère de soldat de Jésus-Christ. Et le confirmé ne pourra jamais le détruire, quelle que soit sa volonté contraire, quels que soient les crimes qu'il puisse commettre. Et ce caractère, comme celui du baptême, sera la gloire ou la honte éternelle de ceux qui le portent, leur gloire éternelle s'ils sont fidèles, leur honte éternelle s'ils sont infidèles. Par là-même que la confirmation imprime un caractère ineffaçable, il s'ensuit également qu'on ne peut la recevoir qu'une fois. Et cela est vrai même quand on l'aurait reçue dans de mauvaises dispositions, car les mauvaises dispositions n'empêcheraient pas de recevoir le caractère. Elles empêcheraient seulement de recevoir les grâces que communique la confirmation; mais ces grâces elles-mêmes pourraient revivre, si ceux qui ont mal reçu le sacrement se repentaient et faisaient pénitence.

#### IV. — Obligations qui en découlent.

1. Le baptême impose à ceux qui le reçoivent de graves obligations, qui sont en rapports intimes avec les effets qu'il produit.

Le baptême nous délivrant de l'esclavage du démon, nous impose l'obligation de renoncer au démon et de repousser énergiquement tout ce qui vient de lui, comme les maximes et les plaisirs du monde.

Le baptême effaçant en nous le péché, nous impose l'obligation de renoncer au péché, dont le démon est le plus terrible instigateur, d'y être morts, selon l'énergique expression de saint Paul, c'est-à-dire de ne pas en commettre davantage que si nous étions morts.

Le baptême faisant de nous des enfants de Dieu, nous impose l'obligation de nous montrer ses dignes enfants, d'éviter tout ce qui pourrait le déshonorer, de rechercher au contraire les intérêts de sa gloire, et de concevoir pour lui une piété toute filiale.

Le baptême faisant de nous des frères et des cohéritiers de Jésus-Christ, nous impose l'obligation de l'aimer, de le prendre pour modèle, de vivre de sa vie, de souffrir avec lui afin de pouvoir être glorifiés avec lui.

Le baptême faisant de nous des temples du

<sup>1</sup> In epist. ad Hisp. episc.

<sup>2</sup> Prose *Veni Sancte Spiritus*.

Saint-Esprit et des membres de l'Eglise, nous impose l'obligation de traiter nos corps avec un très grand respect, et d'être soumis à toutes les lois de l'Eglise et à tous les chefs qui la gouvernent.

2. Comme le baptême, la confirmation impose à ceux qui la reçoivent de graves devoirs, qui sont, eux aussi, en rapports intimes avec les effets qu'elle produit.

La confirmation faisant de nous des soldats de Jésus-Christ, nous impose l'obligation de remplir les devoirs d'un bon soldat.

Le soldat doit être fidèle aux lois de son pays et aux ordres de ses chefs : le chrétien confirmé doit être fidèle aux commandements de Dieu et de l'Eglise, aux ordres des papes et des évêques que Dieu a préposés pour gouverner l'Eglise.

Le soldat doit être affectionné envers sa patrie, envers son régiment et envers son drapeau : le chrétien confirmé doit être affectionné envers l'Eglise, sa patrie spirituelle, envers sa paroisse, sa famille spirituelle, envers le crucifix qui est son drapeau. Loin de rougir de son titre de chrétien, le confirmé doit être fier de ce titre et le publier ; loin de rougir du crucifix, le confirmé doit l'aimer, le traiter avec beaucoup de respect, le défendre, lui donner une place d'honneur dans sa maison, le mettre dans son salon, même et surtout s'il a un salon, afin que tous ceux qui entrent chez lui puissent dire : « Celui-ci est un fier chrétien, il ne rougit pas de son drapeau. »

Le soldat doit être courageux pour maintenir l'honneur de sa patrie, pour la défendre : le chrétien confirmé doit être courageux pour professer sa foi par ses paroles et par ses actions, pour maintenir l'honneur de la religion, pour la défendre contre les attaques de ses ennemis. N'est-ce pas, mes frères, un spectacle hideux de voir si souvent de nos jours la religion insultée en présence des chrétiens, sans que ceux-ci ouvrent la bouche pour la défendre ? Léon XIII, dans son Encyclique de janvier 1890, réproche, en termes énergiques, cette fausse prudence d'après laquelle certains hommes hésitent à repousser trop directement les attaques de l'ennemi, de peur de l'irriter davantage. « De tels hommes sont-ils pour ou contre l'Eglise ? On ne saurait le prononcer, » dit-il. Et ailleurs il ajoutait : « Le devoir s'impose de se montrer à visage découvert, de tout affronter et endurer pour conserver le trésor de la foi. Il ne peut y avoir aujourd'hui que deux camps nettement tranchés : le camp des catholiques unis à tout prix avec les évêques, et le camp des ennemis qui les combattent. Ceux qui, par lâcheté, craignent de se montrer et aiment à rester entre les deux camps, vont grossir par là-même, selon la parole divine, le camp des ennemis <sup>1</sup>. »

3. La fidélité à Dieu, à l'Eglise, aux chefs qui gouvernent l'Eglise, le courage, voilà donc quelles

sont les qualités, les obligations, les devoirs du chrétien confirmé.

Voilà les qualités qu'avaient les Apôtres. « Les interrogations, les injures, les menaces, les verges, la prison, les chaînes, rien ne déconcerte leur témoignage. Ils vont le porter jusqu'aux confins du monde, à travers mille périls ; ils arrosent de leur sang le champ de bataille où ils combattent ; ils meurent de mort violente, non sans avoir rallié autour de la croix, leur sublime étendard, une multitude de croyants, à qui ils communiquent l'esprit qu'ils ont reçu et qui continuent la tradition de leur héroïsme. »

Voilà les qualités qu'avaient les martyrs. « Les bourreaux crucifient, pendent, meurtrissent, écorchent, tenaillent, déchirent, arrachent, brûlent, rôtissent. On n'entend qu'un seul cri dicté par l'Esprit de force : « Je suis chrétien ! » — Ce cri s'échappe non seulement de la bouche des pontifes et des prêtres, mais de la bouche d'hommes de toute condition. L'esclave et le libre, le patricien et le plébéien, le riche et le pauvre, le savant et l'ignorant, témoignent l'un près de l'autre. Que dis-je ? l'armée du Christ ouvre ses rangs aux femmes et aux enfants. La vierge de douze ans n'est pas moins courageuse que la grave matrone ; et des enfants de trois ans, à qui l'on a cru pouvoir donner le sacrement de la virilité, repoussent, de leurs petites mains, les caresses des tyrans, tendent les bras vers leurs mères en criant : « Je suis chrétien ! »

Voilà les qualités qu'avaient « les confesseurs et les vierges, dont le témoignage, pour n'être pas sanglant, n'est pas moins héroïque. Virilisés par l'Esprit-Saint, ils ont su partout et en tout temps faire honneur à leurs devoirs de soldats. Au désert et sous la voûte du cloître, sur le trône et près de l'autel, dans la solitude du foyer domestique et au milieu des agitations de la vie publique, ils combattaient pour la foi. A l'incrédulité qui les méprisait, à l'hérésie qui s'efforçait de les séduire, aux pouvoirs qui les menaçaient, au monde qui les tentait, ils ont toujours répondu : « Je suis chrétien ! <sup>1</sup> »

Mes frères, nous sommes les fils des saints, les enfants de Dieu par le baptême, les soldats du Christ par la confirmation ; ne reculons pas devant les attaques de l'incrédulité, et à toutes les insultes, à toutes les séductions, à tous les sarcasmes, à toutes les menaces et à toutes les persécutions, répondons comme les apôtres, les martyrs, les vierges et les confesseurs, répondons par nos paroles et plus encore par nos œuvres : « Je suis chrétien ! Je suis chrétien ! »

#### V. — Cérémonies.

1. L'administration du baptême est accompagnée de cérémonies très belles qui symbolisent

<sup>1</sup> Léon XIII, le 20 avril 1890, en recevant les pèlerins d'Italie.

<sup>1</sup> Monsabré, 66<sup>e</sup> Conf., Carême 1883.



admirablement les effets qu'il produit et les obligations qu'il impose.

Ainsi, la triple insufflation en signe de croix par le prêtre symbolise la vie surnaturelle et divine qui va être communiquée au baptisé.

Ainsi encore, l'imposition des mains sur la tête du catéchumène signifie que, le démon parti, Dieu prend possession de cette âme.

Le sel bénit qu'on lui donne symbolise l'alliance irrévocable que, par le baptême, on contracte avec Dieu, car dans l'antiquité on regardait comme un grand crime la rupture d'un traité consacré par le sel. Elle symbolise encore la pureté que devra garder le baptisé, car de même que le sel préserve de la corruption, le baptême qui purifie donne la grâce de rester pur. Elle symbolise enfin la sagesse dont il devra faire preuve, car de même que le sel donne du goût à la nourriture, la sagesse donne la force à la vertu.

Ainsi encore l'onction faite, en forme de croix, avec de la salive, sur les yeux, sur les oreilles et les narines, en prononçant ces paroles « *Ephpheta*, » c'est-à-dire : « Ouvrez-vous, » signifie, dit saint Ambroise, « qu'il ne sera plus permis au baptisé d'écouter la voix du démon, du monde et de la chair, et que ses oreilles ne devront désormais s'ouvrir que pour entendre la parole de Dieu ; qu'il devra dédaigner les parfums et les fausses douceurs de la terre, pour s'appliquer uniquement à pratiquer les vertus chrétiennes et devenir par elles la bonne odeur de Jésus-Christ. »

L'onction faite en forme de croix sur la poitrine et entre les épaules avec l'huile sainte, représente la force que le baptême communique par les mérites de Jésus-Christ.

Celle qui est faite avec le saint chrême sur la tête du nouveau chrétien, signifie qu'il est consacré à la fois roi et prêtre, et qu'en conséquence il devra régner ici-bas sur les passions et le monde, et offrir à Dieu toutes sortes de victimes et de sacrifices.

Enfin le cierge allumé qu'on remet entre les mains du baptisé représente la lumière de la foi qu'il vient de recevoir et que sans cesse il devra faire briller aux yeux de tous.

2. Comme celle du baptême, l'administration de la confirmation est accompagnée de cérémonies très belles qui en symbolisent les effets et les obligations.

La première cérémonie c'est l'imposition des mains de l'évêque sur tous ceux qu'il va confirmer en général, imposition pendant laquelle il adresse à Dieu cette majestueuse invocation : « Dieu tout-puissant et éternel, qui avez daigné régénérer par l'eau et le Saint-Esprit vos serviteurs qui sont ici présents et qui leur avez accordé la rémission de tous leurs péchés, envoyez sur eux du haut du ciel votre Esprit-Saint et consolateur pour les enrichir de ses sept dons. » Et ceux qui vont être confirmés répondent : *Amen.* — « L'Esprit de sagesse et d'intelligence. — *Amen.* — L'Esprit de conseil et de force. — *Amen.* — L'Esprit de science et de

piété. — *Amen.* — Remplissez-les de l'Esprit de votre crainte et daignez, dans votre bonté, les marquer du signe de la croix de Jésus-Christ, pour la vie éternelle. Nous vous en conjurons par le même Jésus-Christ qui vit et règne avec vous en l'unité du même Esprit dans tous les siècles des siècles. — *Amen.* »

Cette première cérémonie symbolise admirablement le premier effet du sacrement de confirmation, qui est la descente de l'Esprit-Saint, avec ses dons, dans l'âme du confirmé.

La deuxième cérémonie, c'est l'onction. Cette onction faite avec le saint chrême, qui est un composé d'huile d'olive et de baume, représente l'abondance et la force de la grâce que reçoit le confirmé, et la bonne odeur, c'est-à-dire le bon exemple qu'il doit donner par ses vertus. Cette onction faite en forme de croix signifie l'autorité de Jésus-Christ qui a établi ce sacrement, et le règne qu'il doit exercer sur le confirmé. Cette onction faite sur le front symbolise le courage et la noble fierté avec lesquels le chrétien confirmé doit remplir ses devoirs de chrétien et manifester sa foi.

La troisième cérémonie, c'est le petit soufflet que l'évêque donne sur la joue du confirmé en disant : « La paix soit avec vous ! » Ce soufflet symbolise les mépris et les humiliations que le confirmé doit être prêt à subir pour l'amour et à l'exemple du Christ, qui s'est laissé souffleter par un valet. C'est comme la première épreuve de sa fidélité et comme le premier feu de l'ennemi.

Mes chers enfants, mes frères, ayez un profond respect pour ces deux grands sacrements de la loi nouvelle : le baptême et la confirmation. Pensez souvent aux effets admirables qu'ils produisent dans les âmes ; pensez souvent surtout, afin de les bien remplir, aux obligations très graves qu'ils imposent.

Et vous surtout, mes chers enfants, qui êtes sur le point de recevoir la confirmation, recueillez-vous profondément, appelez de vos vœux les plus ardents l'Esprit-Saint, bannissez de vos cœurs, par un dernier acte de repentir, tout ce qui pourrait le contrister ; et puis formez la résolution d'être, lorsque vous l'aurez reçu, des hommes nouveaux, de vrais soldats du Christ, combattant courageusement pour le triomphe de la religion et marchant fièrement à la conquête du ciel. Ainsi soit-il.

## IMPRIMATUR

Lingonis, die 20 maji 1903.

† SEBASTIANUS, *Episcopus Lingonensis.*

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT.

# L'Ami du Clergé Paroissial

## SOMMAIRE

**Instructions pour le Premier Vendredi.** — VI. La pratique de la douceur, 417.

**Pour la fête du Sacré-Cœur.** — Dévotion naturelle, catholique et nationale, 420.

**Courtes instructions pour la prière du soir.** — CIV. Quels sont les vrais parents de Jésus, 422.

**L'Eglise et la civilisation, Essais de conférences apologetiques.** — XVII. La peinture, 424.

**Entretiens sur les paraboles évangéliques.** — XXXIV. Les deux fils, 427.

**Trésor d'histoires pour l'explication du Symbole des Apôtres.** — VII. Je crois en Dieu, 431.

## INSTRUCTIONS POUR LE PREMIER VENDREDI DU MOIS

### VI

VERTUS DEMANDÉES PAR LE SACRÉ-CŒUR

#### 2<sup>e</sup> La pratique de la douceur

*Beati mites, quoniam ipsi possidebunt terram.*

Bienheureux ceux qui sont doux, car ils posséderont la terre. (Matth., v. 4).

Mes frères,

C'était au début de son ministère public ; Notre-Seigneur venait de choisir ses apôtres, quand, à la nouvelle de l'emprisonnement de Jean-Baptiste, il alla habiter en Galilée. Il parcourait cette région, enseignant dans les synagogues, prêchant l'Evangile du royaume de Dieu et guérissant toute langueur et toute infirmité parmi le peuple. Des foules nombreuses accouraient de la Galilée, de la Décapole, de Jérusalem et d'au delà du Jourdain, soit pour lui amener des malades à guérir, soit pour entendre sa parole. « Or Jésus, nous dit saint Matthieu, voyant les foules, monta sur une montagne, et lorsqu'il fut assis, ses disciples s'approchèrent de lui, et ouvrant sa bouche, il les enseigna. » L'enseignement qui tomba des lèvres du Maître en cette solennelle circonstance, c'est le Discours sur la montagne. Il s'ouvre par un exorde insinuant entre tous, qui a pour sujet les huit béatitudes. Jésus promet, à ceux qui accepteront sa loi, le bonheur dans l'acception la plus élevée de ce mot. Il le promet pour l'autre vie assurément, ainsi que le dit formellement la seconde partie de chaque béatitude ; mais il le promet aussi pour cette vie même à la pratique des vertus qu'il recommande et auxquelles il veut attirer les âmes. C'est dans un sens absolu et sans restriction qu'il dit :

« Bienheureux les pauvres en esprit... Bienheureux les doux... »

Cette seconde béatitude, Jésus la justifie immédiatement par la perspective de la possession de la vraie terre promise, de la terre des vivants, du séjour bienheureux du ciel, selon l'interprétation qui semble la plus conforme au langage des Ecritures : « Bienheureux ceux qui sont doux, car ils posséderont la terre. »

Ainsi Jésus, qui nous convie à recevoir ses leçons à cause de la douceur et de l'humilité de son Cœur, qui nous a présenté cette idéale douceur comme un des principaux attraits de son divin Cœur, nous fait entendre dans la seconde béatitude une nouvelle invitation à la douceur.

C'est à étudier cette si désirable et si précieuse vertu que cette instruction sera consacrée.

Dans un des *Défis* qu'elle adressait aux novices dont elle eut un moment la charge, pour les exciter à croître en vertu et à se surpasser réciproquement en attention et en fidélité, la B. Marguerite-Marie disait : « Le défi de nos chères sœurs sera la douceur et l'humilité. Et pour cela elles regarderont Notre-Seigneur au Saint-Sacrement comme leur bon Maître qui leur dit : « Apprenez de moi à être douces et humbles de cœur. Autrement vous ne pourrez être aimées ni reconnues de mon Cœur sacré, qui ne vous avouera pas pour ses disciples tandis que vous ne vous conformerez pas à lui par la pratique de ces saintes œuvres <sup>1</sup>. »

Pour être de vrais disciples du Sacré-Cœur, cherchons donc, mes frères, à estimer davantage, à mieux goûter et à pratiquer plus résolument la douceur, en considérant sa nature, ses avantages et ses actes.

### I

La douceur est une vertu qui modère, selon la droite raison, la passion de la colère et retient l'âme dans sa pente à la vengeance. C'est ainsi que la définit la théologie. Saint Thomas d'Aquin dit qu'elle se rapproche de la vertu de clémence, en ce que toutes deux modèrent la colère ; mais la clémence la modère dans l'exercice du droit de punir vis-à-vis d'un inférieur, et la douceur la modère comme passion intérieure vis-à-vis de notre prochain, quel qu'il soit.

Vertu, dans le sens qui vient d'être défini, la douceur est rangée aussi par l'apôtre saint Paul parmi les fruits du Saint-Esprit, en tant qu'elle réjouit ceux qui en font des actes et qu'elle est le résultat de l'action du Saint-Esprit dans les âmes. Elle est enfin une béatitude, si on la considère comme assurant dans l'autre vie le bonheur parfait et le réalisant déjà, autant que cela peut se faire, ici-bas.

La douceur a les rapports les plus étroits avec la charité. Écoutons saint François de Sales nous les signaler en son pittoresque et gracieux langage : « Les meuniers, dit-il, après avoir broyé le

<sup>1</sup> *Vie et Œuvres*, t. II, p. 492.



froment sous la meule de leur moulin, le passent dans un crible ou tamis très fin, afin de séparer de la grosse farine ce qu'ils appellent la fleur de la farine. Ainsi Notre-Seigneur veut-il que nous fassions passer par le tamis de notre cœur le froment de notre charité, afin d'en séparer tout alliage et tout mélange, en sorte qu'il ne reste plus que la fleur de la charité, appelée douceur de cœur. » La douceur de cœur n'est donc rien autre chose que la charité pure, dans toute sa délicatesse; c'est, si l'on peut parler ainsi, la fine fleur de la charité. Elle ajoute à la charité envers le prochain ce que la piété ajoute à la charité envers Dieu, et l'on peut répéter de la douceur ce que le saint évêque de Genève a écrit de la piété : elle est à la charité envers le prochain ce que la crème est au lait, la fleur à une plante, l'éclat à une pierre précieuse.

Si l'on voulait donner un symbole à la douceur, l'huile se présenterait aussitôt à la pensée. L'huile a la propriété d'adoucir, d'amollir les corps : à ce titre elle avait autrefois, elle a encore un rôle dans la médecine. Mais surtout vous connaissez son efficacité pour les machines et instruments de toute sorte. Un peu d'huile suffit souvent, par exemple, à donner libre jeu à une serrure qui ne fonctionnait plus. Je me suis laissé dire par un homme du métier, — excusez la familiarité du détail, — qu'une très minime gouttelette de ce précieux liquide réussit souvent à remettre en mouvement les rouages d'une montre que l'on croyait sérieusement endommagée. Qui n'a entendu parler de l'action vraiment merveilleuse de l'huile pour calmer l'océan ? Lorsque la tempête fait rage autour d'un navire, qu'on répande sur les flots irrités un menu filet d'huile, et voilà qu'aussitôt, s'étendant en une nappe protectrice, le liquide bienfaisant rétablit le calme et sauve le navire en détresse.

Ces différentes propriétés, cette efficacité merveilleuse se retrouvent, singulièrement ennoblies, autrement grandes et belles, dans la vertu de douceur qui amollit la dureté des âmes, qui rend les frottements plus faciles dans les rouages multiples de la vie, qui ouvre les cœurs et fait tomber chez nos frères les flots irrités de la colère.

Avec ce penseur délicat qui a si bien écrit du Sacré-Cœur, Mgr Baudry, j'aperçois encore « un symbole de la douceur dans ce mouvement calme et fort qu'exécute le cœur physique, dans ces ondulations souples et moelleuses, comme celles de l'amour, qui transmettent à tous les membres, adoucie et calmée, la vie que le cœur puise dans la lumière trop vive du jour et dans l'action trop irritante de l'atmosphère. Je sens qu'on peut dire de ce cœur, comme de celui qu'il représente, « qu'il atteint d'une extrémité à l'autre avec force et qu'il dispose tout en suavité. » Sa structure même, dans laquelle n'entrent ni os ni articulations, et qui n'est que la dilatation de muscles pleins de souplesse, me dit assez qu'il est fait pour agir suavement. Mais que sont ces figures pour exprimer et faire comprendre la douceur de l'âme, et dans

l'âme la douceur de ce qu'il y a de plus délicat, de plus tendre, de plus suave : le cœur ? »<sup>1</sup>

## II

Vis-à-vis de nous-mêmes, vis-à-vis du prochain, vis-à-vis de Dieu, bien précieux sont les avantages de la douceur.

1. En nous, mes frères, pour que notre âme, nos actions et notre vie soient bien ordonnées, il faut que notre raison éclairée par la foi soit vraiment la maîtresse. C'est à lui donner cette entière domination, cet empire absolu sur nos passions, qu'il faut nous appliquer. Nous devons cette estime et ce respect à notre raison, cette lumière bienfaisante allumée par Dieu dans notre âme. Or la douceur a précisément pour fonction de modérer suivant la droite raison, ainsi que parle la théologie, une des plus impétueuses passions, la colère, par laquelle se manifestent et s'exhalent la haine, l'injustice, l'orgueil, la violence, à tel point que souvent elle est accompagnée d'une sorte de folie ou du moins d'inconscience. L'agitation causée par la colère porte le désordre dans toutes les facultés. « Dans la colère, dit saint Grégoire le Grand, le cœur bat violemment, le corps tremble, la langue s'embarasse, le visage s'enflamme, les yeux se troublent et on ne reconnaît plus ses parents et ses amis<sup>2</sup>. » La douceur empêche ou du moins calme ces tempêtes en nous rendant maîtres de nous-mêmes. La douceur chrétienne, qui prend sa source dans la douceur infinie du Cœur de Jésus, qui s'inspire des pensées de la foi et de l'amour de Jésus-Christ, met l'âme à sa place d'honneur et de dignité et la fait dominer par son calme inaltérable toutes les passions, toutes les agitations, tous les événements et toutes les misères d'ici-bas. « Les justes sont doux, » a écrit Platon. Il aurait pu ajouter que les doux sont forts aussi. C'est en parlant d'eux, bien mieux encore qu'à propos du rayon de miel formé par les abeilles dans la gueule du lion, que se justifie et s'explique la sentence proposée autrefois comme une énigme par Samson : « C'est du fort qu'est sortie la douceur. » (Juges, XIV, 14). Il fallait de la force à saint François de Sales pour répondre à un avocat qui le poursuivait d'injures et de calomnies : « Monsieur, je veux que vous sachiez que quand vous m'arracheriez un œil, je vous regarderais encore de l'autre avec affection. » C'est dans ce sens que saint Augustin explique la seconde béatitude : Bienheureux les doux, car par leur douceur ils domineront la terre et toutes les épreuves qu'ils pourront avoir à subir.

2. Vouléz-vous encore, mes frères, exercer pour la gloire de Dieu une utile et féconde influence sur ceux qui vous entourent ? Aimez, pratiquez la douceur. La sainte Ecriture nous en avertit : « Mon enfant, accomplissez vos œuvres avec douceur, et vous attirerez non seulement l'estime, mais encore

<sup>1</sup> *Le Cœur de Jésus, Pensées chrétiennes*, p. 427.

<sup>2</sup> *In Job*, c. 31.

l'amour des hommes. » (Eccli., III, 19). « Une parole douce multiplie les amis et apaise les ennemis. » (Eccli., VI, 5). C'est là un fait d'expérience ; aussi saint Jean Chrysostome compare l'action d'une parole douce sur la colère à celle de l'eau jetée sur le feu : elle l'éteint. J'aime à voir l'image de cette action bienfaisante de la douceur dans l'influence que David, par les sons harmonieux de sa harpe, exerçait sur l'esprit malin qui possédait Saül : il le charmait et l'enchantait, *spiritum matum incantabat*. Une parole douce désarme un adversaire et peut suffire parfois à convertir un endurci, tandis qu'au contraire une parole rude et méchante froisse nos amis, exaspère nos ennemis, et peut rebuter, désoler et aigrir à jamais une âme.

Vous connaissez, mes frères, ce modèle si parfait de douceur qu'était saint François de Sales. « Il semblait qu'en lui, dit son historien et ami Mgr Camus, évêque de Belley, cette vertu se fût revêtue d'une forme humaine, et qu'il était plutôt la douceur même qu'un homme doué de cette vertu. Cela lui donnait un tel ascendant sur tous les esprits que tout lui cédait ; et comme il condescendait à un chacun, se rendant tout à tous, aussi tous se rangeaient à son désir qui n'était autre que de les voir rangés au service de Dieu et dans la voie du salut. »

Cette puissance de séduction dans la douceur de saint François de Sales était telle que l'évêque de Belley écrivait : « J'avouerai ingénument que j'avais tant de complaisance à faire quelque chose qui lui plût, que quand il me témoignait quelque agrément, je donnais de la tête dans les étoiles ; et s'il ne m'eût appris à rapporter tout cela à Dieu en fin dernière, sans m'arrêter à lui, plusieurs de mes actions fussent demeurées au milieu de leur course. »

Bel exemple et qui doit nous encourager, mes frères, dans la mesure de notre faiblesse, à chercher aussi par la douceur à gagner les cœurs de nos frères !

3. La douceur enfin nous rapproche de Dieu. Nous savons déjà que Jésus-Christ, doux et humble, reconnaît et demande dans la douceur de nos cœurs une imitation des sentiments du sien. Mais de plus, abstraction faite de ce que nous savons de Jésus-Christ et de son divin Cœur, si nous voulons nous former de Dieu une grande idée qui nous console et nous inspire confiance, qu'avons-nous de mieux à faire qu'à nous le représenter comme infiniment au-dessus de ses créatures, trônant dans la paix éternelle, inaccessible aux changements, aux troubles et aux bouleversements, et méritant d'être ainsi salué par nous : « O Seigneur, que votre esprit est bon et doux en toutes choses ! » (Sag., XII, 1). La douceur nous fait imiter cette perfection divine. — Saint Thomas d'Aquin constate encore que la douceur prépare l'homme à la connaissance de Dieu, en faisant disparaître un obstacle, et cela de deux manières, ajoute-t-il : d'abord en rendant l'homme maître de

lui-même par la répression de la colère, et en second lieu parce que la douceur empêche l'homme de contredire aux paroles de la vérité, ainsi que les troubles de la colère y portent le plus souvent <sup>1</sup>.

Un livre paru récemment et qu'un grand critique appelait dans un sens très bienveillant « un livre singulier, » se conclut par ces paroles qui vont bien à notre sujet : « Il n'y a qu'une réforme importante et efficace, celle du cœur de l'homme. Otez-en l'envie et l'ambition, mettez-y l'amour mutuel fondé sur l'amour de Dieu : ces hommes apaisés et attendris par la religion du Christ fuiront les sujets et les propos de haine, parce qu'ils auront la douceur au fond du cœur. Les plus favorisés chercheront les moyens de faire du bien à leurs semblables, avec plus d'empressement que les malheureux n'en mettront à se plaindre, à faire retentir leurs revendications, à se venger de leurs mécomptes et de leurs souffrances. Que tous soient pacifiques et doux de cœur, et la paix sera assurée dans la société <sup>2</sup>. »

### III

Il ne suffit pas, mes frères, de reconnaître les attraits, les avantages, les beautés de la douceur ; il faut en faire des actes, il faut la pratiquer. Quand même notre tempérament ne nous y porterait pas, quand même nous n'éprouverions à l'égard de cette vertu que répugnances et difficultés, prenons courage, et les yeux fixés sur le divin idéal du Cœur de Jésus-Christ, à la pensée de l'incroyable puissance que cette vertu nous donnera pour le bien, mettons-nous à l'œuvre. Nombre de saints ont eu les mêmes difficultés que nous. Le premier historien de saint Vincent de Paul nous dit qu'il était d'un naturel bilieux et d'un esprit vif et prompt, et fort sujet à la colère. Écoutons le saint lui-même nous en faire l'aveu : « Je m'adressai à Dieu et le priai instamment de me changer cette humeur sèche et rebutante et de me donner un esprit doux et bénin, et par la grâce de Notre-Seigneur, avec un peu d'attention que j'ai faite à réprimer les bouillons de la nature, j'ai un peu quitté de mon humeur noire. »

Vous qui voulez, mes frères, vous perfectionner dans la douceur, surveillez les mouvements de votre âme ; et lorsqu'une parole pénible, un procédé mauvais, une injustice, viennent vous surprendre et vous blesser, alors ne vous laissez pas envahir par la colère, ne vous laissez pas du moins entraîner et dominer par elle. Que la tranquille raison, aidée de la grâce de Dieu, réprime ces élans de la nature froissée et aille éteindre ce feu qui est peut-être déjà monté du cœur au visage.

Et si le devoir, la justice et l'intérêt public vous obligent à exercer une répression et un châtement, oh ! alors surtout, au milieu de ces actes de sévé-

<sup>1</sup> S. Th., 2<sup>e</sup>, q. CLVII, a. IV, 1.

<sup>2</sup> De l'union dans la Société française, par M. Crouslé, professeur à la Sorbonne. L'épithète de « livre singulier » est de M. Jules Lemaitre.



rité nécessaire, au plus fort de votre légitime indignation, les yeux fixés sur les saintes colères de Jésus, possédez votre âme ; pesez et maîtrisez vos paroles et vos actes, de manière à ne rien dire et à ne rien faire que n'approuvent la raison et la loi divine ; retenez votre colère et vos emportements avec le frein de la douceur et de la force, comme le cavalier retient avec attention et vigueur un cheval ombrageux et fougueux.

Vous pratiquerez la douceur en montrant à tous une grande affabilité, qui se manifestera par les paroles, par les prévenances, par la cordialité d'âme, de manières et de procédés, par cet air de bonté et de sérénité qui se reflète sur le visage, par l'aimable sourire habituellement fixé sur vos lèvres.

Vous pratiquerez la douceur encore, mes frères, s'il vous arrive d'être offensés, en aimant à rechercher, à découvrir et à admettre les excuses du « cher prochain », en gardant le silence, — non pas un silence dédaigneux et hautain, mais humble et patient, — sous les injures même les moins méritées.

Ames de bonne volonté, qui aspirez à embrasser loyalement et à pratiquer la dévotion au Sacré-Cœur, cherchez par vos examens de conscience, par vos réflexions, par vos prières, par vos résolutions, à estimer davantage et à réaliser dans toute sa suavité et ses délicatesses la vertu de douceur, à l'exemple du divin Maître qui ne vous reconnaîtra pour les disciples de son Cœur qu'à cette condition, à l'exemple de la Bienheureuse Marguerite-Marie dont ses contemporaines attestaient « qu'elle avait le cœur très doux et très compatissant aux infirmités du prochain. »

Faisons sentir autour de nous la douceur, comme le parfum de la vraie dévotion au Sacré-Cœur, telle qu'elle doit être en nous et qui selon la Bienheureuse « veut s'insinuer doucement et suavement dans les cœurs par la suave onction de la charité, à la façon d'une huile ou plutôt d'un baume précieux dont l'odeur et la liqueur se répand doucement<sup>1</sup>. »

Pratiquons la douceur, et ainsi nous serons plus capables de faire bénir, louer et aimer le divin Cœur et le nom béni de Jésus-Christ ; pratiquons la douceur, et en devenant par là plus aimés de nos frères, nous deviendrons aussi plus agréables à Dieu ; et s'il nous arrive d'attirer à nous les cœurs de nos frères, ce sera pour les entraîner avec nous autour du Cœur de Jésus, roi et centre de tous les cœurs. Ainsi soit-il.

<sup>1</sup> *Vie et Œuvres*, t. II, p. 281.

## POUR LA FÊTE DU SACRÉ-CŒUR

LA DÉVOTION AU SACRÉ-CŒUR EST NATURELLE,  
CATHOLIQUE ET NATIONALE

Mes frères,

Quand nous faisons quelque acte de générosité, c'est toujours le cœur qui nous l'inspire. Or, le plus magnifique don qui ait été fait à la terre, c'est l'Eucharistie ; et si je cherche l'origine de ce don incomparable, je la trouve dans le cœur de Jésus. Aussi je m'explique que l'Eglise couronne les fêtes du Saint-Sacrement par la fête du Sacré-Cœur.

Qu'est-ce, au fond, que la fête du Sacré-Cœur ? C'est la touchante et publique reconnaissance de l'immense amour, du dévouement sans bornes que Jésus-Christ a témoigné à notre humanité. Quand on aime quelqu'un et qu'on lui en donne des preuves par une série de bienfaits, quand on l'aime jusqu'au sacrifice, jusqu'à l'effusion du sang, jusqu'à la mort, on a touché la dernière limite de l'affection. Eh bien ! mes frères, c'est ainsi que Jésus-Christ nous a aimés, et parce que, dans l'homme, c'est le cœur qui est l'organe, le foyer de l'amour, il est bien juste que nous honorions d'un culte spécial le cœur si aimant et si dévoué de Jésus-Christ.

Si la dévotion au Cœur de Jésus avait besoin d'être justifiée, je dirais 1<sup>o</sup> que c'est une dévotion *naturelle*, conforme aux traditions partout reçues ; 2<sup>o</sup> que c'est une dévotion *catholique* ; et enfin, pour flatter notre amour-propre, j'ajouterais 3<sup>o</sup> que c'est une dévotion *nationale*.

### I

Je remarque dans l'être humain de nobles facultés, de merveilleuses puissances. Saluons l'intelligence, qui s'applique à l'étude de la science, qui dérobe à la nature ses secrets, et qui, par d'incessants labeurs, s'élève parfois jusqu'au génie. Saluons la volonté, qui entreprend des choses difficiles et les mène à bonne fin, sans se laisser arrêter par les obstacles. Saluons le cœur, qui s'émeut devant l'infortune, qui se donne, qui se dévoue, qui se sacrifie pour Dieu, pour la famille, pour la société.

L'intelligence, la volonté, le cœur : j'ai nommé les trois grands attributs qui sont la gloire de la nature humaine. Auquel donnerons-nous le premier rang ?

Sans vouloir trancher la question, nous pouvons affirmer que le cœur a été, partout et toujours, considéré comme un des meilleurs titres à l'estime, au respect, à la reconnaissance, à l'attachement de nos semblables. Entre l'homme d'esprit et l'homme de cœur, le sentiment populaire s'est prononcé : il va sans hésiter à l'homme de cœur. Pourquoi ? C'est parce que le cœur fait l'homme

bon, dévoué, généreux, et que nous n'estimons rien autant que la bonté et le dévouement.

Et voyez aussi quels hommages exceptionnels on a rendus et on rend encore aux grands et nobles cœurs qui ont vécu sur cette terre. On les a placés comme une relique dans des urnes d'or, de marbre ou de bronze, on les a portés en triomphe, et les foules se sont inclinées sur leur passage.

Très bien ! Mais alors, il est tout naturel qu'on vénère d'un culte plus qu'ordinaire le Cœur de Jésus. Car je vous défie de trouver un cœur plus pur, plus aimant, plus héroïque, plus généreux que celui-là.

On cite avec admiration ce mot d'un empereur romain qui, au soir d'un jour où il n'avait pas pu faire de bien, disait : « J'ai perdu ma journée. » Le divin Maître, lui, n'a perdu aucune de ses journées terrestres ; il n'en a pas laissé passer une sans faire du bien, *pertransiit benefaciendo* ; il a semé les miracles sur son chemin ; il a donné à tous des témoignages répétés d'affection ; et il n'a pas reculé devant les tortures de sa Passion et le gibet du Calvaire, pour nous arracher à l'empire du mal et nous sauver.

## II

La dévotion au Sacré-Cœur, déjà si conforme à la nature et aux usages traditionnels, est de plus une dévotion catholique.

1. Dévotion catholique, en ce sens qu'elle a été officiellement reconnue et publiquement recommandée par les Papes qui se sont succédés sur la chaire de saint Pierre, depuis Clément XIII jusqu'à Léon XIII.

Quand apparaît une dévotion nouvelle, l'Eglise toujours sage, toujours prudente, ne précipite pas son jugement. Elle attend, longtemps s'il le faut, au risque de froisser les impatients, et elle ne l'approuve que lorsqu'il lui est démontré qu'elle est conforme à la doctrine catholique et qu'elle peut contribuer au salut des âmes.

La dévotion au Sacré-Cœur fut soumise à une longue épreuve. Les esprits étaient partagés : les uns l'acclamaient, les autres en contestaient l'objet et l'utilité ; Rome était hésitante.

Un événement extraordinaire, considéré comme un miracle, fit faire un grand pas à la solution définitive.

La peste, arrivée d'Orient, s'était abattue sur la ville de Marseille, et y avait déjà moissonné quarante mille hommes. Un silence de mort planait sur les rues et sur les places publiques, encombrées de cadavres. Vainement on avait eu recours aux prières et aux pénitences. Rien n'avait pu désarmer la colère divine, lorsque l'évêque de Marseille, Mgr de Belsunce, sous l'inspiration d'une religieuse de la Visitation, songea à réclamer la protection du Cœur de Jésus.

Done, le 1<sup>er</sup> novembre 1720, il sortit de son palais, accompagné de ses prêtres et de toutes les âmes saintes, les pieds nus, la corde au cou, la croix entre les bras, et quand il fut arrivé sur la

principale place publique de Marseille, il s'agenouilla, et là, dans un silence qui n'était interrompu que par les sanglots de l'assemblée, il voua solennellement son diocèse au Cœur de Jésus. Dès ce moment, la peste cessa avec un tel enchantement qu'il n'y eut plus, à partir de ce jour, un seul décès à Marseille.

On vit dans cet événement une intervention manifeste de la Providence en faveur de la dévotion au Sacré-Cœur.

Enfin, en 1765, le pape Clément XIII accordait la permission de célébrer avec messe et office propres la fête du Cœur de Jésus, et l'établissait dans l'Eglise. Depuis cette époque, les Papes n'ont cessé de recommander la dévotion au Sacré-Cœur, de l'enrichir d'indulgences, et de la propager comme un puissant et efficace moyen de salut pour les âmes.

2. Dévotion au Sacré-Cœur, dévotion catholique, en ce sens qu'elle est universellement connue et pratiquée.

Elle ne resta pas longtemps confinée dans l'humble monastère de Paray-le-Monial où elle prit naissance ; elle s'échappa de son berceau et se répandit avec une surprenante rapidité, d'abord dans les diocèses de France, ensuite en Italie, en Belgique, en Allemagne, en Espagne, en Portugal, dans toute l'Europe. Les missionnaires en devinrent les apôtres zélés, et les propagateurs. Elle pénétra en Perse, en Syrie, en Chine, dans les Indes, au Canada, en Amérique et jusqu'aux confins de la terre habitée. Partout, elle fut chaleureusement accueillie ; partout, elle opéra des merveilles de sanctification. Mais nulle part, il faut le dire maintenant, elle ne fut plus cultivée et plus sympathique qu'en notre pays, malgré les dédains et les résistances que lui opposèrent les jansénistes et les sectaires du XVIII<sup>e</sup> siècle. Et c'est pourquoi j'ai dit que c'était une dévotion nationale.

## III

Dès lors qu'une pieuse institution est approuvée et recommandée par l'Eglise, elle a droit à nos respects, d'où qu'elle vienne, quel que soit son lieu d'origine. Mais il semble que nous devons avoir une estime, un attachement privilégiés pour la dévotion au Sacré-Cœur, parce que c'est une dévotion éminemment française.

Elle est française par son origine. C'est une vierge de la Bourgogne, c'est une Française, la B. Marguerite-Marie, qui en eut la révélation et qui en posa les premiers fondements. C'est à Paray, dans une petite ville de France, que cette dévotion fit sa première apparition.

Elle est française dans les desseins providentiels qui ont présidé à son institution. Elle a été créée, sous l'inspiration du ciel, pour assurer à notre patrie une spéciale protection ; car il a été dit à la B. Marguerite-Marie : « Ceux qui contribueront à la glorification du Cœur de Jésus attireront sur la France les bénédictions divines. »



Elle est française par la multitude des adhérents qu'elle a recrutés dans notre pays. C'est en France en effet que cette dévotion a eu son plus bel épanouissement, qu'elle a multiplié ses confréries, qu'elle a inscrit sur ses listes un nombre considérable d'associés.

Elle est française par les apôtres qui l'ont propagée. Car c'est de notre patrie qu'elle est sortie, sous le manteau des missionnaires, pour se répandre dans le monde entier.

Quand on observe, à travers les siècles, les interventions de la Providence dans notre histoire nationale, il paraît bien, mes frères, que la France a toujours été favorisée du ciel. De même que, autrefois, Dieu a choisi la terre de Judée pour préparer et réaliser les mystères de notre rédemption, il a choisi la terre de France pour y manifester sa puissance et sa miséricorde. Paray-le-Monial, la Salette, Lourdes, Pontmain, voilà des noms qui proclament hautement la bonté de Dieu envers notre pays.

A cette bonté, comment répondons-nous ? Hélas ! nous y répondons par l'ingratitude, par le dédain, par la résistance, par l'impiété. Et c'est là ce qui n'est de sombres pressentiments au cœur de tous ceux qui regardent l'avenir. Il y a lieu en effet de s'alarmer, quand on voit cette recrudescence de haine, ces manifestations d'hostilité envers la religion. Nous sommes le petit nombre : que pouvons-nous faire pour conjurer le péril ? Au moins, ne nous laissons point séduire, gardons nos sentiments, restons fidèles à nos chrétiennes traditions.

Et puisque je vous ai parlé aujourd'hui de la dévotion au Sacré-Cœur, estimons-la, apprécions-la. Elle est établie dans la paroisse depuis longtemps ; elle compte de nombreux associés ; les avantages qu'elle leur offre ne sont pas à dédaigner : vous entendez annoncer pour le premier vendredi de chaque mois une messe à leur intention, et je ne dis rien des autres profits spirituels qui y sont attachés. Tous les ans, j'ajoute quelques noms à la liste des associés : j'espère en inscrire plusieurs ce soir.

Je redirai au Salut l'acte de consécration au Sacré-Cœur ; je vous invite à vous unir à moi pour appeler les dons du ciel sur notre paroisse d'abord et sur la France entière. Ainsi soit-il.

## COURTES INSTRUCTIONS POUR LA PRIÈRE DU SOIR

### CIV

#### QUELS SONT LES VRAIS PARENTS DE JÉSUS

Le Sauveur terminait ses explications sur le triste état de l'âme dans laquelle rentre le démon après en avoir été chassé. « Il parlait encore que sa mère et ses frères — ses cousins — cherchaient à l'approcher pour s'entretenir avec lui, mais ils

ne pouvaient parvenir jusqu'à lui, à cause de la foule qui l'entourait. Et quelqu'un lui dit : « Ta mère et tes frères sont là dehors, ils veulent te voir. » Et Jésus de répondre : « Qui est ma mère et qui sont mes frères ? » Puis, regardant autour de lui, il étendit la main vers ceux qui recueillaient ses enseignements : « Voilà, dit-il, ma mère et mes frères ; et quiconque écoute la parole de Dieu et fait la volonté de mon Père qui est aux cieux, celui-là est mon frère, ma sœur et ma mère !<sup>1</sup> »

C'est la première fois qu'il est question de la sainte Vierge, depuis le récit de son intervention en faveur des jeunes époux de Cana. La piété n'a qu'un regret : c'est que les évangiles lui fournissent si peu de détails sur la divine mère de Jésus.

Tout ce que nous avons dit de la guérison du démoniaque, des reproches de Jésus aux Pharisiens, de ses discours à cette occasion, s'était passé dans l'intérieur d'une maison qu'une foule nombreuse avait envahie. Les parents du Sauveur ayant appris que, dans sa charité, et emporté par son zèle, il se donnait à la multitude au point d'oublier de prendre un peu de nourriture, et, sans doute aussi, informés que la situation de Jésus n'était point sans danger par suite de la haine des Pharisiens, viennent avec Marie le trouver, peut-être pour le déterminer à fuir, peut-être pour le défendre.

Détail touchant et bien conforme à l'humilité recommandée par la morale évangélique : Marie disparaît aux jours glorieux des acclamations et du triomphe ; viennent les heures de danger, comme en cette circonstance, et, plus tard, sur le chemin du Golgotha : elle reparait près de son Fils bien-aimé. Noble et religieux exemple de ce que doivent être l'amitié sainte et l'affection véritablement dévouée !

C'est la première fois également qu'il est parlé dans l'évangile des « frères » de Jésus. Plus tard encore nous entendrons ses compatriotes de Nazareth, émerveillés par sa doctrine, demander pourtant avec dédain : « N'est-ce pas le fils du charpentier ? Sa mère ne s'appelle-t-elle pas Marie, et ses frères, Jacques et Joseph, et Simon et Jude, et ses sœurs ne sont-elles pas toutes parmi nous ? D'où lui viennent donc toutes ces choses ? » (Matth., XIII, 54-56).

Expliquons le sens de ces expressions qui pourraient devenir une pierre de scandale pour la foi des chrétiens non suffisamment instruits. Disons d'abord que, dans les langues orientales et spécialement dans l'hébreu, le mot « frère » a une signification très étendue ; il désigne tous les parents consanguins. On employait cette expression pour désigner tous les cousins, dans le sens usité du mot « oncle, » appliqué aujourd'hui, en certaines contrées, aux cousins plus âgés.

Les mots « frères et sœurs de Jésus » désignent donc uniquement les cousins et cousines, peut-être

<sup>1</sup> Matth., XII, 46-50 ; Marc, III, 31-35 ; Luc, VIII, 19-21.

aussi la tante du Sauveur, en particulier les quatre fils de Marie épouse de Cléophas, sœur ou belle-sœur de la sainte Vierge, que nous retrouverons au pied de la croix. (Jean, XIX, 25). Cela est si vrai que saint Paul, dans sa lettre aux Galates (I, 19), appelle « frère du Seigneur » saint Jacques le Mineur, désigné ailleurs comme fils d'Alphée ou Cléophas (Luc, VI, 15), et qui était fils de Marie épouse de Cléophas. (Marc, XV, 40). Or ce saint Jacques, cousin germain de Jésus, et appelé pourtant « frère du Seigneur, » avait encore trois autres frères : Joseph, Simon et Jude, ceux que les habitants de Nazareth appelaient « frères du fils du charpentier ; » ils n'étaient donc que les « cousins » de Jésus.

D'anciennes traditions assignent seulement deux cousines à Jésus, et les nomment tantôt Assia et Lydia, tantôt Marie et Salomé, mais nous ne savons rien de certain sur cette question.

Ce qui reste clairement démontré par l'Evangile, c'est que l'expression « frères et sœurs » de Jésus, employée deux ou trois fois dans le Nouveau Testament, s'entend uniquement des cousins et des cousines du Sauveur, peut-être de ses tantes aussi, et que le dogme de la virginité de Marie, avant comme après la naissance du Seigneur, demeure inattaquable.

Représentons-nous, maintenant, le divin Sauveur promenant un long et affectueux regard sur ceux qui l'entourent, puis, la main étendue vers eux, faisant cette réponse aussi étrange qu'admirable : « Qui est ma mère, et qui sont mes frères?... Quiconque écoute la parole de Dieu et fait la volonté de mon Père qui est aux cieux, celui-là est mon frère, ma sœur et ma mère ! »

On ne remarque pas assez la sublimité et le mystère de ces paroles, les plus belles, les plus consolantes qui soient tombées des lèvres de Jésus. Oh ! il est beau et divin, pourtant, l'appel qu'il adressait à tous les cœurs fatigués, attristés, souffrants, avec la promesse de les soulager, de les consoler, de les guérir ! Oh ! elle est belle et divine, la prière du *Pater* qu'il nous a apprise ! Oh ! ils sont touchants et divins, les pardons accordés par son cœur à la Samaritaine, à la femme adultère, à l'enfant prodigue, à Marie-Madeleine, au voleur expirant ! Oh ! elles sont merveilleusement divines, les paroles de la consécration par lesquelles il change le pain en sa chair et le vin en son sang, pour en nourrir et abreuver nos âmes ! Mais, pardonnez à ma foi ravie de leur préférer encore celles-ci qui transforment la plus pauvre, la plus misérable des créatures, et en font sa mère, son frère, sa sœur. Cette seule parole, me semble-t-il, vaut mieux que tous les livres du monde ; elle résume tout l'Evangile, son dogme et sa morale. Qui la met en pratique s'élève à une hauteur près de laquelle les dignités humaines ne sont plus rien. Qui la met en pratique n'est plus seulement un peu au-dessous des anges, il leur

devient supérieur en devenant le frère, la sœur, la mère de Jésus !

Cette parole, je voudrais la voir inscrite en lettres d'or à l'intérieur de nos églises et de nos maisons, sur nos places, sur les murs de nos édifices publics, partout où un chrétien peut prier, passer, travailler, se récréer, se sustenter, dormir. Les plus pauvres ne seraient-ils point assez riches, les plus ignorants assez instruits, les plus affligés assez consolés, les plus malheureux assez réconfortés, quand ils sauraient le moyen de devenir le frère, la sœur, la mère de Jésus-Christ ? Et ce n'est point là une exagération oratoire ou une parabole, c'est la vérité, c'est la déclaration formelle de Jésus. En accomplissant la volonté de notre Père qui est aux cieux, nous jetons notre vie dans le courant même de la volonté divine, et alors le lien de parfaite dépendance que nous établissons entre Dieu et nous-mêmes nous constitue véritablement ses enfants. L'accomplissement de la volonté divine établit entre les hommes et Jésus une fraternité spirituelle, comme l'identité du sang constitue la fraternité proprement dite. Et cette parenté spirituelle, j'allais dire divine, est plus vraie, plus intime que la parenté physique ; Jésus la fait passer avant celle de la terre, parce que la vie de l'âme est plus que celle du corps, et aussi parce que cette parenté divine nous unit les uns aux autres, et au Seigneur Jésus, plus étroitement que le lien de la maternité ou de la fraternité physique.

Et si vous voulez comprendre comment nous devenons la mère de Jésus en accomplissant la volonté divine, c'est, dit le vénérable Bède, par notre prédication. Le chrétien qui, par sa foi, sa piété, son bon exemple, ses conseils, prêche à ses frères, enfante pour ainsi dire le Seigneur dans leurs âmes. Il devient la mère de Jésus lorsque ses conseils, ses prières ou son exemple engendrent l'amour du Sauveur dans l'âme du prochain.

Pouvoir devenir le frère, la sœur, la mère de Jésus, quelle perspective séduisante pour un cœur chrétien ! Quel but humain et quelle récompense ont jamais pu solliciter des désirs et des efforts pareils à ceux que mérite l'obtention d'un tel honneur ? Quelle dignité, quelle gloire, quelle noblesse pourront jamais être comparées à la dignité de frère, de sœur, de mère de Jésus-Christ ? Quelle gloire et quelle noblesse approcheront jamais de celle-là ? Allons, grands de la terre, déployez vos blasons, vos généalogies, et osez soutenir que tout cela est plus glorieux que le titre de frère, de sœur, de mère du Christ !

O vous que le monde méprise parce que vous êtes humbles et pauvres, vous qui vivez sous un toit de chaume, obscurs, dédaignés, voulez-vous devenir membres de la plus haute noblesse qui soit au monde ? Ecoutez docilement la parole de Dieu, mettez-la en pratique. Simples artisans, pauvres ouvrières, vous voilà devenus le frère, la sœur de Jésus-Christ ! Obscurs chrétiens, prêchez autour de vous par votre exemple et par vos con-



seils ; pères et mères de famille, maîtres et maîtresses, faites naître dans le cœur de vos enfants, de vos serviteurs, de vos élèves, l'amour de Jésus-Christ ; et vous voilà devenus sa mère ! Frères, sœurs, mères du Christ, vous voilà aimés de son cœur autant qu'il aimait sa mère, autant qu'il eût chéri ses frères et sœurs s'il en avait eus !

Avais-je tort de dire que jamais le Seigneur n'a laissé tomber de ses lèvres des paroles plus consolantes que celles par lesquelles il nous donne le moyen de devenir ses frères, ses sœurs, sa mère ? Qui donc ne se sentirait enflammé de la noble ambition d'obtenir ce titre ? Qui ne voudrait tout sacrifier pour l'acquérir ? Et Jésus nous impose une condition si facile pour le mériter : écouter la parole de Dieu et faire la volonté de notre Père qui est aux cieux !

Prenons donc la résolution de prêter toujours une oreille attentive et un cœur soumis à la parole de Dieu, lorsqu'elle se fera entendre, soit par la prédication, soit par la lecture d'un bon livre. Prenons la résolution inébranlable de la mettre fidèlement en pratique afin d'obtenir, pour le temps et pour l'éternité, la récompense que nous envient les anges : devenir les frères, les sœurs, les mères de Jésus-Christ.

## L'ÉGLISE ET LA CIVILISATION

Essais de conférences apologetiques

### XVII

#### LA PEINTURE

Par rapport à ses sœurs, la peinture est la fille aînée du culte catholique ; c'est la première adoption artistique de la vraie religion, adoption d'autant plus noble qu'elle a été faite par le Christ lui-même. La première peinture chrétienne, si l'on peut s'exprimer de la sorte, fut l'auguste image du Sauveur, imprimée en traits divins sur le voile de Véronique, de même que le premier sculpteur avait été l'Artiste suprême, pétrissant un peu de boue entre ses mains toute-puissantes, lui inspirant un souffle de vie pour en faire l'homme à son image et à sa ressemblance. Dieu est le maître de l'école chrétienne.

Comment le peintre humain a-t-il imité le peintre divin ? Qu'a-t-il fait pour s'élever à l'idéal divin et pénétrer toutes ses puissances d'une sensation d'infini ? Avec quelle docilité son crayon et son pinceau ont-ils obéi à l'image qui s'est formée dans son âme, et quelle a été la part de l'Eglise dans le perfectionnement de l'art pictural ? Quels ont été, si vous le voulez, le fond et la forme chez les peintres chrétiens ? — Il faut, pour répondre, nous borner à des idées un peu générales : chacun pourra en faire l'application.

### I

A quiconque jette une vue d'ensemble sur l'histoire artistique du monde, un fait s'impose : en général, les grands peintres ont produit plus de tableaux religieux que d'images profanes, et ils ont mieux réussi dans les fonds sacrés que dans les autres. Vraie pour les temps anciens, cette constatation devient plus évidente dans l'ère chrétienne. Il n'est pas besoin d'insister sur ce fait.

Du reste, aux épisodes légués par Rome, Athènes et les nations barbares, s'ajoutent, pour nous, le nombre indéfini des sujets chrétiens tirés de l'histoire sainte et de l'histoire ecclésiastique dans ses moindres détails : richesses immenses, trésor intarissable qui se remplit de nouveau avec le temps, source qui grossit à chaque instant et devient plus abondante à mesure qu'on y puise. Même en demeurant dans les limites inflexibles du dogme catholique et des données traditionnelles, le champ n'en est pas moins le plus vaste qu'on puisse désirer ; et dans l'ensemble comme dans chacune des parties, liberté assez grande est laissée au génie pour se mouvoir avec facilité selon son talent et livrer carrière à l'imagination créatrice, tout en la maintenant dans la vérité.

Si l'artiste chrétien a plus de sujets inspireurs que le peintre ancien, ces sujets sont infiniment supérieurs aux scènes qui étaient offertes à celui-ci. Rappelez-vous les plus beaux faits, les actions les plus admirées à Athènes ou à Rome, et placez-les en face des sujets analogues que le christianisme fournit au pinceau moderne, et vous sentirez de suite l'infériorité indéniable de la mythologie la plus riche et la plus variée. Comparez, par exemple, le sacrifice d'Abraham et celui d'Iphigénie : vous n'aurez dans celui-là ni soldats, ni groupe, ni tumulte, ni ce mouvement qui distrait de la scène. Non ! c'est le sommet d'une montagne dénudée : quelques arbustes seulement ; un vieillard qui compte ses ans par centaines ; un fils unique ; le couteau que va plonger le vieillard dans le cœur de ce fils ; un ange, aux deux ailes blanches, arrêtant le bras du père...

Dites si les légions de vierges chrétiennes ne sont pas plus sublimes que toutes les Minerve et les Vénus, quand même celles-ci sortiraient du pinceau d'Apelle ! Nos saintes femmes sont-elles au-dessous des Pénélope et des Hélène ? Dans le dernier de nos millions de martyrs, trouverez-vous moins de grandeur et de force que dans l'Heroule le plus idéalisé ? Nos apôtres, nos prophètes ne sont-ils pas plus dignes de tenter le talent d'un artiste, que les philosophes les plus fameux ? Vous n'avez qu'un Platon et qu'un Aristote : nous, nous possédons une multitude de Docteurs et de Pères qui les valent bien. — Qui n'a cent fois admiré les *Maternités*, les *Vierges et l'Enfant*, les *Couronnements d'épines*, les *Sacrements*, les *Descendes de croix*, etc. ? Les bacchanales, fêtes de Vénus, rapt, métamorphoses, peuvent-ils éle-

ver l'âme, l'homme, autant que ces tableaux puisés dans nos Ecritures et dans notre histoire ?

Idéalisez le Père des dieux autant qu'il est possible : faites-en Jupiter Ammon, Latiaris, Capitolin, Optimus Maximus ; mettez la foudre entre ses mains et l'éclair dans ses yeux : combien c'est pâle à côté du Yahwéh que nous retracent les pages bibliques, à côté du Père qui est aux cieux, que le Sauveur nous a appris à connaître, à aimer et — autant qu'il est possible à l'humaine faiblesse — à imiter ! Il ne sera pas capable de rivaliser avec la beauté divine « du plus beau des enfants des hommes », de Jésus-Christ, « la plus parfaite harmonie vitale qui fut jamais, l'organisme à la fois le plus délicat et le plus fort, le plus sensible et le plus inaltérable, au service de la plus grande âme », en qui habite réellement la vie, la vie essentielle, et la plénitude de la divinité.

Plus nombreux et plus beaux sont donc les sujets que l'Eglise offre à l'artiste, en comparaison de ceux de l'antiquité. Chaque page de son histoire, depuis le *Fiat* de la création jusqu'au bouleversement final entrevu dans les sublinités de l'Apocalypse, chaque phrase de ses Pères et de ses Saints, chaque ligne, chaque mot de ses Livres sacrés est une mine inépuisable où le génie prendra à toute heure l'inspiration la plus pure et la plus élevée.

## II

Le peintre chrétien a choisi un sujet : il l'a médité longuement ; il s'est pénétré de son sens intime ; il a essayé d'en saisir les traits essentiels, ceux qui répondent le mieux à la forme de son talent et au but qu'il se propose. Comment le rendra-t-il ? Sa main qui esquisse les contours, son pinceau qui distribue savamment les couleurs sauront-ils conserver au tableau la perfection du sujet ?

La réponse serait l'histoire de la peinture chrétienne, et notre intention n'est pas de la faire : même tracée à grandes lignes, nous n'y suffirions pas, et il faut choisir.

Choisir !... Il est une figure qu'on aime à revoir et à faire revivre : son nom est doux au cœur croyant, et il est bien permis de suivre ici les inspirations de son cœur en parlant de *la Vierge Marie*.

Quelle beauté plus charmante, plus complète que Celle dont l'Eglise chante au jour même de son Immaculée-Conception : « Vous êtes toute belle, ô Marie, et il n'y a pas de tache en vous » : la première des créatures, la première après Dieu dont l'infinie pureté se reflète en elle ! Sa personne et sa vie ont été le sujet affectionné de tous les âges et ont tenté tous les maîtres : elle est « le miroir où se voit l'âme de chaque époque, de chaque peuple, de chaque école, de chaque famille, de chaque individu. »

Déjà dans les Catacombes, les traits de la Vierge unissent, à la régularité et au calme des

beaux antiques, l'âme chrétienne qui rayonne, avec un mélange de candeur et de chasteté, dans ses grands yeux ouverts : ce n'est plus une matrone, c'est la Madone.

La Vierge byzantine garde son attitude d'orante ; elle y joint une austère sainteté, une grandeur majestueuse. Les fonds d'or des mosaïques, — des peintures pour l'éternité, disait Ghirlandajo, — l'enveloppent d'une lumière mystique et la séparent de tout le monde extérieur ; le respect qu'elle inspire devient presque de la crainte ; et cette religieuse méditation, cette immobilité imposante, elle les gardera jusqu'au moyen âge.

Mais alors elle semble descendre des sommets éternels et vouloir habiter parmi nous : elle devient en quelque sorte plus humaine, toujours reine et médiatrice, mais aussi et surtout mère de Jésus et mère des hommes. C'est l'amour filial qui guidera le pinceau, comme c'est la douce pensée de l'amour qui a inspiré les innombrables églises élevées en son honneur. Les délicates miniatures des manuscrits et missels, les fresques naïves des murs sacrés nous la montrent vierge gracieuse, mère pleine de bonté, reine d'une dignité douce, « trouvant toujours le moyen de nous tirer des plus mauvais cas, pour peu qu'on l'implore avec ferveur. »

Sait-on assez ce que la peinture doit aux deux grands ordres religieux de ces siècles, Franciscains et Dominicains, et combien de leurs moines ont illustré cet art ? A-t-on assez réfléchi à l'élan de foi et de ferveur qu'ils ont communiqué au monde, au vif amour de Dieu, de l'homme et de la nature réveillé par François d'Assise et ses Frères Mendiants ? Donnez à ces âmes ardentes un crayon et un pinceau : qu'en sortira-t-il, sinon des fleurs artistiques de plus en plus merveilleuses ? Et parmi ces fleurs, vous n'en trouverez point qui ait autant de parfum que la Rose mystique, tant exaltée par les Frères Prêcheurs et la dévotion du Rosaire. — Le peuple lui-même était capable de s'enthousiasmer pour un beau tableau, un tableau de Marie particulièrement : la *Madone* de Duccio était portée en triomphe par les Siennois, celle de Cimabué par les Florentins ; et quand le roi Charles d'Anjou traversa leur ville, ceux-ci ne trouvèrent pas de spectacle plus digne d'un roi que ce tableau merveilleux.

Giotto donnera à la Vierge la bonté. Fra Angelico — il emprunte son nom aux anges — lui ajoutera la beauté céleste qui attire et fascine : des yeux d'une limpidité de cristal, un visage tranquille et d'une douceur infinie, une figure qui semble n'être qu'une âme, une pureté suave et touchante pleine de vraie humilité et de vraie piété : il la fera gracieuse dans sa Présentation, pudique dans son mariage, grave dans l'Annonciation, chaste dans sa maternité, compatissante au pied de la croix, glorieuse dans son couronnement.

Tout le monde connaît la *Sainte Famille* de Léonard de Vinci, les *Caresses de Jésus* de Bar-



tholomeo, l'*Apparition de la Vierge* à saint Bernard de Filippino Lippi, l'*Assomption* du Titien, les nombreuses peintures mariales du Corrège, si émouvantes par leur poésie exquise, par la profondeur de leur sentiment maternel, par l'expression de bonheur céleste en extase devant le divin Fils. « O Dieu ! quel tableau ! s'écriait le président de Brosses en présence de sa *Nuit de Noël*. Je ne puis jamais y songer sans exclamation. Pardon, divin Raphaël, si aucun de vos ouvrages ne m'a causé l'émotion que j'ai eue à la vue de celui-ci ! »

Les *Vierges* du Pérugin sont dans une perpétuelle vision des choses d'outre-monde ; elles paraissent se perdre dans l'immensité invisible : « l'esprit veut en vain pénétrer le secret de ces délicieuses figures ; il s'arrête rempli de respect, à l'entrée du sanctuaire, et, sans comprendre, reste sous le charme d'une harmonie céleste. »

Les *Madones* de Raphaël ! Peut-on séparer ces deux noms dans la peinture ? Dans quelles Vierges trouve-t-on autant de douceur et de grâce ? « Moins grandioses, moins sévères que celles de Michel-Ange, elles sont moins dans le ciel et plus sur la terre, moins théologiques et plus humaines. Elles sont si belles, ces Vierges, leur sourire est si doux, si engageant, que c'est en ployant le genou et en leur adressant une muette prière qu'on les contemple..... C'est bien là, la Vierge belle et candide, à laquelle l'ange Gabriel venait dire à genoux dans une prière d'admiration et de respect : « Je vous salue, Marie, pleine de grâce..... » *Belle Jardinière, Vierge à la Chaise, Vierge au baldaquin, Vierge au poisson*, etc., on ne les compte pas, toutes ravissantes et d'un charme indicible ; et il est si malaisé de décerner la palme à l'une ou à l'autre que les plus autorisés parmi les critiques errent de ci de là. Raphaël cependant n'a pas eu de l'idéal chrétien une notion aussi divine que l'Angelico ; avec son art inimitable, il n'a pas su exprimer sur la physionomie de la Mère du Christ la beauté céleste dans sa pureté. Peut-être faut-il excepter la *Madone de Saint Sixte*. Là, en effet, Marie est réellement d'une beauté surhumaine ; son visage respire une joie ineffable, une sérénité séraphique. « Quand nous vîmes la Madone, écrivait Charles Blanc, après d'autres Vierges de Jules Romain et du Corrège, il nous sembla que nous ne respirions plus le même air, qu'une fenêtre venait de s'ouvrir sur le paradis. Nous passions du sentiment des choses réelles à l'intuition de ces régions idéales où s'éleva, dans un rêve d'or, le plus grand des peintres. »

En dehors de l'Italie, les peintres allemands aimaient à placer Marie au milieu des fleurs, de ses fleurs préférées, les roses ; tout y est gai, serein ; la nature fraîche et riante s'épanouit comme dans un printemps partout où la Madone a daigné sourire. Mais voici Luther ! et Luther, c'est le froid glacial, et la stérilité pour l'Allemagne et l'Angleterre.

Les robustes Vierges flamandes ont le divin et

la tendresse ; n'y cherchez pas la grâce raffinée des madones italiennes : réalisme, force terrestre remplacent mysticisme et douceur céleste ; mais ce réalisme est croyant jusqu'au fond et la Vierge, malgré ses riches atours et ses traits vigoureux et colorés, laisse comprendre qu'elle vit dans un monde supérieur, qu'elle jouit du calme inaltérable de la Jérusalem d'en-haut.

Réaliste et ami de la couleur fut également l'art en Espagne. On croirait toucher les larmes qui tombent des yeux des Mères de douleur de Morales. Du fécond Murillo, il paraîtrait qu'on ne peut espérer des chefs-d'œuvre, si d'innombrables tableaux ne nous restaient, témoins de son génie. Il a peuplé la péninsule de ses Vierges immaculées, blanches comme la pureté, bleues comme le ciel ; de ses ravissantes Madones enveloppées d'une atmosphère transparente et dorée où se jouent les anges et les chérubins. Qui n'a vu au moins des gravures de son *Assomption* et de son *Annonciation* ?

Que dit la France dans ce concert universel à la louange de Celle qui est sa Reine : *regnum Mariæ* ? Il nous faut malheureusement venir jusqu'au Poussin, « le philosophe de la peinture, » pour admirer l'image à la fois élégante et noble de la Mère de Dieu. Les séduisantes peintures mariales de Mignard valent beaucoup mieux que ne l'indiquerait le mot de « mignardise, » synonyme d'afféterie, de coquetterie recherchée. Et c'est tout pour la France : c'est bien peu ! — La prétention, la fadeur, le caprice vont régner dans tous les arts, au XVIII<sup>e</sup> siècle, époque des gentilles marquises de Watteau, des bergerettes en soie de Boucher, époque incapable de comprendre les beautés si simples, les attraites si purs et si divins de la Vierge-Mère.

Le XIX<sup>e</sup> a produit Overbeck, Delaroche, Delacroix, Ingres, Flandrin et les autres. Dans leurs fresques ou leurs tableaux, Marie revit, tantôt recueillie en prière, tantôt en contemplation devant son divin Fils, tantôt consolant les affligés ou bénissant les pauvres pécheurs. Elle revit : chaque année, des peintres essaient leur talent à la raconter au monde ; c'est un réveil qui annonce de beaux jours.

Qu'ils travaillent, les artistes chrétiens ; qu'ils croient, qu'ils méditent, qu'ils aiment. Peut-être qu'un matin l'ange du Seigneur viendra toucher leur front et il s'y formera une image, l'image de Marie telle qu'elle apparut aux yeux illuminés de Bernadette devant les roches abruptes de Massabielle. Alors qu'ils prennent leur crayon, leur pinceau, et qu'ils nous disent ce qu'ils ont vu : sûrement, ils dépasseront Raphaël. Mais hélas ! qu'ils se résignent : même en dépassant Raphaël et l'Angelico, ils resteront infiniment au-dessous de l'idéal entrevu. Pour nous retracer l'Immaculée, il faut plus encore que ces anges-peintres dont nous entretenons parfois les pieuses légendes du moyen âge : il nous faudrait son Fils, le Christ-Jésus. Essayons cependant sur

cette terre d'en voir, d'en sentir quelque chose, pour mériter de contempler au ciel cette beauté sans tache qu'est l'Immaculée-Conception <sup>1</sup>.

## ENTRETIENS SUR LES PARABOLES ÉVANGÉLIQUES

### XXXIV

#### LES DEUX FILS <sup>2</sup>

Aux deux aveugles qu'il avait guéris près de Jéricho, le Sauveur avait demandé : « Que voulez-vous que je vous fasse ? » Et chacun d'eux de répondre : « Maître, faites que je voie. — Voyez, avait dit Jésus, votre foi vous a sauvés. »

Au témoignage des saints docteurs, les miracles de Notre-Seigneur n'étaient pas seulement des bienfaits accordés aux malheureux ; ils étaient encore un enseignement par action, une leçon de choses. Ce que Jésus faisait pour les corps était la figure de ce qu'il était venu faire pour les âmes. En rendant la vue aux aveugles, il signifiait donc qu'il apportait aux hommes une lumière bien autrement vive et précieuse que la lumière du soleil, la divine lumière de la foi. L'Évangile, d'ailleurs, nous l'assure dès la première page : « *Il était la lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde ;* » et Jésus lui-même prendra soin plus tard de nous le rappeler : « *Je suis la lumière du monde ; qui me suit ne marche point dans les ténèbres.* »

Cette lumière, il l'offre à tous sans doute, mais premièrement aux Juifs, son peuple privilégié. C'est à ce peuple exclusivement qu'il adresse les prédications de sa vie publique, et pour mieux assurer le succès de sa parole, il y joint des bienfaits sans nombre.

Qui ne connaît la réponse des Juifs aux avances de Jésus ? Elle est tout l'opposé de celle des aveugles de Jéricho : *Maître, nous ne voulons pas voir*. Et en effet Israël ne voit pas. Il s'aveugle volontairement et de plus en plus à mesure que le Seigneur lui parle. Trois années durant, par l'organe de ses docteurs officiels, il ne perdra aucune occasion d'accuser Jésus soit dans sa doctrine, soit dans sa vie. En réponse aux questions insidieuses de ces docteurs, Jésus fera briller la vérité d'un plus vif éclat, leur prouvera si bien son innocence qu'il leur portera le défi de pouvoir le convaincre de péché. N'importe. Au lieu de se rendre, ils s'endurciront, ils s'enfonceront davantage dans leur aveuglement ; surtout ils s'irriteront, parce qu'ils ont tort, leur haine contre Jésus ne fera que s'envenimer et, aux jours où nous sommes

arrivés, cette haine a atteint un tel degré qu'ils sont décidés à se défaire de lui par n'importe quel moyen.

Jésus donc ne les convaincra pas. Mais le peuple, ne faut-il pas qu'il l'éclaire, qu'il lui montre l'hypocrisie de ses docteurs et lui révèle leur malice ? Et eux-mêmes, les pharisiens, n'ont-ils pas besoin d'une bonne leçon d'humilité ? Il faut qu'ils soient amenés à reconnaître eux-mêmes leur méchanceté et à la regretter s'ils sont encore capables de repentir. C'est ce double but que poursuit Notre-Seigneur dans trois des paraboles qui nous restent à étudier.

### I

1. — La première, celle des deux fils, est une réponse de Jésus à cette question de ses ennemis : « Par quelle puissance faites-vous ces choses, et qui vous a donné ce pouvoir ? » Ces choses auxquelles ils font allusion, c'est tout ce que Notre-Seigneur avait fait depuis trois jours.

En quittant Jéricho et la maison de Zachée, il avait dirigé ses pas du côté de Jérusalem. Il n'y était pas entré cependant, mais il avait continué sa route jusqu'à Béthanie où il arrivait le soir même, vendredi, avant l'ouverture du repos sabbatique. Il était reçu dans la maison hospitalière et amie de Lazare et de ses sœurs, et c'est là qu'il passait la journée du lendemain. Le dimanche était le jour où l'on choisissait au temple les victimes destinées à être immolées le jeudi suivant pour la Pâque. (Cf. Exod., XII, 3). Jésus — sans doute pour s'offrir de nouveau à son Père comme le véritable Agneau pascal « qui efface les péchés du monde » — prend, lui aussi, le chemin de Jérusalem et du temple.

Ce fut d'abord ce court trajet de quinze stades, un peu plus de deux kilomètres et demi, qui fournit aux pharisiens une occasion de scandale. Notre-Seigneur en effet se voyait l'objet des acclamations d'une immense multitude qui le proclamait le Messie, Roi d'Israël : *Hosanna au Fils de David ! Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! Hosanna au plus haut des cieux !* Et Jésus laissait faire. Mieux encore, aux docteurs qui lui objectent : « N'entendez-vous pas ce qu'ils disent ? Faites donc taire vos disciples, » il répond : « Je vous l'assure, si ceux-ci se taisent, les pierres crieront. » (Luc, XIX, 39-40). Si grande que fût leur colère, ils se continrent cependant, par crainte du peuple. Aussi bien leur heure n'était pas encore venue.

Cette colère fut avivée encore le lendemain à l'arrivée de Jésus au temple <sup>1</sup>, car le Sauveur y revint de Béthanie tous les jours.

<sup>1</sup> Bien que le récit de saint Mathieu semble indiquer que ces deux événements ont eu lieu le même jour, les meilleurs commentateurs actuels s'accordent à fixer au dimanche l'entrée triomphale, et au lundi l'expulsion des vendeurs du temple. Ils suivent en cela le récit de saint Marc qui, on le sait, s'attache plus que saint Mathieu à suivre l'ordre des temps.

<sup>1</sup> Cf. F. Bournand, *La Sainte Vierge dans les arts* (Paris, Tolra, 1895) ; — A. Venturi, *La Madone* (Gautier, 1902).

<sup>2</sup> Matth., XXI, 28-32.



Depuis la captivité de Babylone, les Juifs fidèles restés dispersés parmi les autres peuples venaient chaque année à Jérusalem pour la célébration de certaines grandes solennités. Il leur fallait donc trouver dans la ville les victimes et autres oblations nécessaires pour les sacrifices. La loi obligeait encore tout Israélite âgé de vingt ans à payer au temple un impôt annuel d'un demi-sicle, environ deux francs (Exod., xxx, 13; cf. Matth., xvii, 23), et seule la monnaie juive et nationale était admise. Il fallait donc aussi « des changeurs qui, moyennant un droit assez considérable prélevé par eux sur les monnaies grecques et romaines, fournissaient à tout venant le demi-sicle exigé pour le culte » divin. (Fillion, *in Matth.*, xxi, 12). Peu à peu et avec l'assentiment des prêtres et des pharisiens qui y trouvaient aussi leur bénéfice, marchands de victimes et changeurs avaient installé leurs boutiques et leurs tables jusque dans le lieu saint, dans le parvis extérieur ou parvis des nations, profanant ainsi la maison du Seigneur et scandalisant les Gentils qui y venaient adorer le Dieu d'Israël. Indigné de ces profanations et de ces scandales, Jésus, armé d'un fouet sans doute (Jean, ii, 15), chasse du temple les vendeurs et les acheteurs, renverse les tables de change et les chaises des marchands de colombes en disant : « *Il est écrit : Ma maison est une maison de prière, et vous, vous en faites une caverne de voleurs.* » Les Juifs, les pharisiens surtout s'en allèrent aux alentours cacher leur confusion et leur dépit, mais emportant aussi avec eux la volonté de venger cette humiliation. Ils s'ajournent au lendemain.

Ce jour-là en effet, c'était le mardi saint, Jésus revient au temple et se met à enseigner la foule qui se presse autour de lui. C'est là aussi que ses ennemis le retrouvent, bien décidés à le perdre, et lui demandent compte de ses actes : « *Par quelle autorité faites-vous ces choses et qui vous a donné ce pouvoir ?* c'est-à-dire, de quel droit vous êtes-vous laissé appeler le Roi-Messie ? au nom de qui avez-vous chassé du temple les vendeurs et les acheteurs ? qui donc enfin vous a donné l'autorisation de prêcher le peuple ? » Cette dernière question pouvait bien présenter un semblant de raison, car le Sanhédrin étant chargé officiellement de veiller à la pureté de la doctrine révélée, personne en Israël n'avait le droit d'enseigner s'il n'avait reçu de la suprême assemblée le brevet de docteur, et ce brevet, Jésus ne l'avait pas. Question mal venue ici cependant, parce que depuis trois ans Notre-Seigneur avait donné assez de preuves de sa mission divine, il avait opéré assez de miracles, et des plus éclatants, pour convaincre de cette mission quiconque n'était pas de mauvaise foi.

2. — Au fond, cette demande des ennemis du Sauveur n'était qu'un piège. Ou bien, pensent-ils, Jésus répondra qu'il est le Messie, le Fils de Dieu, et alors nous l'accuserons de blasphème et il subira

le supplice réservé par la loi aux blasphémateurs publics, la lapidation. Ou bien il ne répondra rien du tout, et alors il ne nous sera pas difficile de le discréditer, de le tourner en ridicule auprès de la foule qui l'admire.

Mais la science humaine est toujours courte par quelque côté. Evidemment les pharisiens n'ont point songé à une troisième hypothèse, la seule pourtant qui se réalisera : c'est qu'ils seront pris dans leurs propres filets. Au lieu de leur répondre directement, Jésus qui connaît leurs intentions perverses, les interroge à son tour, mais de telle manière qu'il les amènera à prononcer leur propre condamnation. Il leur dit donc : « *Je vous ferai à mon tour une question, et si vous y répondez, je vous dirai par quelle puissance je fais ces choses.* »

Voici cette question : *D'où était le baptême de Jean ?* du ciel ou des hommes ? Et la mission qu'il a remplie au milieu de vous était-elle une mission divine, ou bien une mission purement humaine ?

Grand embarras pour les pharisiens ; ils en conviennent en eux-mêmes, ainsi que le remarque expressément l'Evangéliste. Dire que la mission de Jean-Baptiste venait du ciel, c'est s'exposer à entendre de Jésus ce reproche : *Alors pourquoi n'avez-vous pas cru en lui ?* Et, conséquence plus grave, croyant en lui, vous auriez aussi cru en moi, car Jean a rendu témoignage de moi. D'autre part, donner à la mission de Jean une origine purement humaine, c'était s'exposer à être bafoués par le peuple qui a reconnu en lui un prophète, peut-être à être lapidés. (Luc, xx, 6). Ils se contentent donc d'une réponse évasive : « Nous n'en savons rien. » Ils n'en savent rien, eux, les docteurs de la loi, les gardiens officiels de la doctrine ! Ils n'en savent rien et ils l'avouent publiquement ; ils se reconnaissent donc incapables de remplir leur mission. De quel front alors osent-ils demander compte à Jésus de sa mission et de son enseignement ?

Au surplus, cette réponse n'est qu'un mensonge. Ils peuvent savoir et ils savent très bien par qui Jean-Baptiste était envoyé, seulement leur orgueil les empêche de l'avouer. C'est donc avec raison que Jésus leur adresse cette réplique : *Ni moi non plus je ne vous dirai par quelle puissance j'ai accompli ces choses.* Et pour leur faire toucher du doigt leur malice, il ajoute cette parabole :

« Que vous en semble ? Un homme avait deux fils. S'adressant au premier il lui dit : Mon fils, va aujourd'hui travailler dans ma vigne. Et celui-ci répondit : Je ne veux pas. Mais ensuite, touché de repentir, il y alla. Puis s'adressant à l'autre, il lui dit la même chose. Mais celui-ci répondit : J'y vais, seigneur ; et il n'y alla pas. »

C'est toute la parabole. Nous en verrons tout à l'heure l'application.

Disons tout de suite que ce père c'est Dieu, Dieu qui, ayant créé tous les hommes, en est le maître par nature, mais qui cependant aime mieux être

aimé comme un père que craint comme un maître. (*Op. imp. in Matth.*).

Et en effet cet homme commande en père et en maître. C'est un ordre qu'il donne, absolu, pressant; c'est *aujourd'hui* qu'il faut travailler. Mais avec quelle bonté il est donné! « Mon enfant, *тсхыов*, va travailler à ma vigne. »

« Je ne veux pas, » répond le fils aîné, opposant un refus brutal à la douceur de son père, sans chercher aucun motif, aucune excuse à ce refus, sans se soucier même d'être poli dans son langage. C'était sans doute une de ces natures très vives, violentes même, qui cèdent volontiers au premier mouvement; mais d'autre part, natures droites et généreuses qui savent reconnaître leurs torts et les réparer. Et de fait, quelque temps après sa réponse si dure, ce jeune homme est « touché de repentir et va » travailler à la vigne.

Avec son frère, la scène est tout l'opposé de la précédente. Au même ordre donné avec la même rigueur, mais aussi avec la même bonté, *dixit similiter*, il répond avec une politesse et une soumission affectées : « Moi, seigneur, j'y vais. » Malheureusement cette belle réponse n'avait d'autre but que de cacher une conduite pleine d'hypocrisie et une désobéissance formelle; car il n'y alla point, *et non ivit*.

## II

Quelle application faut-il faire de la parabole? Si c'est Dieu qui est figuré par le père de famille, et en cela tous les commentateurs sont d'accord, quels sont ceux que représente chacun des fils?

1. — Parmi les docteurs de l'Eglise, beaucoup ont vu dans l'aîné l'image des Gentils, et dans l'autre celle du peuple juif.

Aux Gentils en effet, comme aux Juifs, Dieu a commandé de travailler à sa vigne, c'est-à-dire de pratiquer la justice. Et il leur a intimé ce commandement non pas en leur parlant bouche à bouche, comme un homme parle à un homme, mais en leur donnant les lumières de la raison, en gravant dans leurs cœurs les préceptes de la loi naturelle. Or, presque dès le commencement, les Gentils ont fait à Dieu, non peut-être en paroles, mais par leurs actes, la réponse du fils aîné à son père : *Je ne veux pas*. Bien vite leur esprit s'est perverti et ils n'ont point glorifié Dieu qu'ils connaissaient, ils se sont égarés dans leurs pensées, ils sont tombés dans la plus grossière idolâtrie, adorant tout comme Dieu excepté Dieu lui-même; leur cœur s'est corrompu et ils se sont adonnés à tous les vices, ils sont tombés si bas qu'ils en sont venus à oublier les préceptes les plus élémentaires de la loi naturelle. (Cf. Rom., I, 18-32). Une pareille conduite était-elle autre chose qu'un continuel « Je ne veux pas » donné en réponse à l'ordre du père de famille?

Mais Jésus-Christ vient sur la terre, et voici que ces peuples en masse écoutent la voix de ses apôtres, reçoivent sa doctrine, abjurent leurs er-

reurs, font pénitence de leur vie de péché, si bien que leur travail à la vigne du Seigneur produit partout et toujours des fruits merveilleux de vertu et de sainteté : *postea pœnitentia ductus abiit*.

Le second fils, c'est le peuple juif. Lorsque Moïse lui eut fait la lecture du livre de l'alliance et des divers préceptes de Dieu, il répondit tout d'une voix : « Tout ce que le Seigneur nous dira, nous le ferons. » (Exod., XXIV, 3). Or qui ne sait que la conduite de ce peuple a été presque un continuel démenti de cette solennelle promesse? Qui ne connaît ses révoltes contre Dieu sans cesse renaissantes et les nombreux châtiments qu'elles lui ont mérités? Et même lorsqu'il semblait fidèle au Seigneur, il s'est arrêté à la lettre de la loi, il n'en a pas pénétré l'esprit; instruit par ses docteurs, il s'est contenté d'une justice purement légale et toute de surface, il n'a pas compris que les nombreuses cérémonies et ablutions qu'il pratiquait avaient bien moins pour but de purifier le corps que de l'amener à sanctifier son âme par la foi, la soumission envers Dieu, la charité et le repentir de ses fautes.

Se croyant malgré tout très parfait, quand le Fils de Dieu a apparu au milieu de son peuple, son peuple ne l'a pas reçu : *in propria venit, et sui eum non receperunt*. Il a rejeté la doctrine du Christ, calomnié ses miracles; il n'a pas voulu du royaume de Dieu qui lui était offert. Il a eu beau, par ses prêtres et ses docteurs, faire parade d'un grand zèle pour la loi, répondre de bouche à Dieu qui lui commandait de travailler à sa vigne : « Moi, Seigneur, j'y vais, » il n'y est pas allé.

Aussi qu'arrivera-t-il? Comme les publicains et les pécheresses précéderont les pharisiens dans le royaume de Dieu, ainsi les Gentils, malgré leur longue infidélité, précéderont dans l'Eglise les Juifs, qui auraient dû être les premiers à en faire partie, puisque leur loi n'était qu'une préparation à l'Evangile.

2. — Il se peut bien que dans les deux fils de la parabole Notre-Seigneur ait voulu désigner les Gentils et les Juifs<sup>1</sup>. Mais ce n'était là toutefois qu'une intention secondaire. Lui-même précise davantage sa pensée dans l'application qu'il fait de son récit. Ce qu'il veut, c'est montrer aux pharisiens l'odieuse de leur conduite et leur prédire les châtiments qui les attendent s'ils ne font pas pénitence.

Après avoir exposé la parabole, Jésus adresse aux pharisiens cette question : « Lequel des deux fils a fait la volonté de son père? » La réponse n'était pas difficile. Ils disent donc : « C'est le premier, » qui a racheté par son repentir l'insolence et la méchanceté de sa première réponse. Faisant alors disparaître le voile des figures, Notre-Seigneur fait aussitôt l'application du sym-

<sup>1</sup> Maldonat remarque judicieusement que « *credibile est et, ne ab omnibus antiquis auctoribus discedamus, pium existimare etiam huc Christum respexisse ut gentilem et judaicum populum obscure et oblique significaret.* »



hole. — Ce fils, dit-il, ce n'est pas vous, comme vous vous en flattez peut-être ; il représente au contraire ceux pour lesquels vous avez le plus profond mépris, que vous regardez comme les plus grands pécheurs, ceux dont vous vous détournez avec dédain, soit à cause de leur injustice et de leur servilisme à l'égard du maître étranger, comme les publicains, soit à cause de leur immoralité, comme les femmes de mauvaise vie. Jusqu'à l'arrivée de Jean-Baptiste, leur conduite a été aussi le « Je ne veux pas » du fils aîné en réponse au Père céleste qui les invitait au bien. Mais aujourd'hui « je vous le déclare, ils vous précéderont, — mieux encore ils vous *précèdent* — dans le royaume de Dieu. » Telle cette pécheresse que vous connaissez et qui a reçu son pardon chez Simon le Pharisien (Luc, VII, 50) ; tel encore cet ancien publicain que voici près de moi et qui est devenu un apôtre.

Et la raison de cette préférence ? La voici. « Jean est venu à vous, » à vous, dis-je, les guides du peuple, avant tous les autres ; il est venu « dans la voie de la justice, » l'observant dans sa vie avec une perfection inconnue avant lui ; la prêchant à tous, à vous (Matth., III, 7 et suiv.), aussi bien qu'aux publicains et aux soldats. (Luc, III, 12 et suiv.). Et cette justice a été en lui si parfaite que l'austérité et la sainteté de sa vie, l'efficacité de sa prédication ont été les seuls témoignages, bien suffisants d'ailleurs, de sa mission divine, puisqu'il n'a point fait de miracles.

A cette mission « ont cru les publicains et les femmes publiques. » Et leur foi a été sincère, elle a porté des fruits de vie. Jean leur a dit : « Faites pénitence, car le royaume de Dieu est proche ; » et ils ont fait pénitence et maintenant ils font partie du royaume de Dieu.

Vous, au contraire, vous êtes bien le second des fils. A vous voir avec vos minutieuses observances, avec votre empressement à vous arrêter dans les rues aux heures de la prière, avec sur vos vêtements les sentences de l'Ecriture, on vous dirait pleins de zèle pour la religion et le service de Dieu. Tout cela n'est qu'extérieur. Ce n'est que de bouche que vous répondez au Seigneur : *Eo, Domine*. Au fond vous êtes pleins d'iniquité. Vous êtes doublement coupables : coupables parce que vous n'avez pas cru à Jean-Baptiste qui vous prêchait la pénitence, coupables encore parce que méprisant les bons exemples que vous donnaient des pécheurs endurcis, « vous n'avez pas eu ensuite de repentir, de sorte que vous croyiez en lui. » J'ai donc raison enfin de refuser de vous dire « par quel pouvoir je fais ces choses ; » car si vous n'avez pas cru en Jean-Baptiste, encore moins croiriez-vous en moi.

3. — Tel est le sens exact de la parabole, son application stricte faite par Notre-Seigneur lui-même. Mais, ne l'oublions pas, l'enseignement de Jésus-Christ est général et s'adresse à tous. Aussi je ne puis me résigner à croire que, même dans les reproches particuliers qu'il adresse à ses ennemis, sa pensée ne s'étende pas au-delà et que ses

paroles ne doivent pas, dans son intention, s'appliquer à des situations analogues à celle dans laquelle il se trouvait. Nous sommes donc autorisés à chercher quelle leçon nous offre, à nous chrétiens, la parabole que nous venons d'étudier, quels sont ceux que figure, encore aujourd'hui, chacun des deux fils, car tous nous sommes appelés par le Père de famille à travailler à sa vigne.

D'après l'interprétation donnée par Notre-Seigneur, le premier représente les publicains et les courtisanes, donc aussi ceux qui leur ressemblent, c'est-à-dire les grands pécheurs, réputés tels par tous ceux qui les connaissent, qui font du péché et du vice comme leur état habituel, j'allais dire comme un métier, qui ont perdu toute pudeur et sont tombés si bas qu'ils ne savent même plus rougir.

Effrontément ils disent à Dieu qui les invite à la vertu : *Je ne veux pas*. Désobéissance aussi coupable que celle de l'aîné des fils. — Elle est contre le devoir. Dieu certes avait le droit de leur commander, comme le père à son fils, puisqu'il est leur Créateur et leur souverain Seigneur, qu'il a sur eux tout pouvoir et qu'il pourrait les frapper à tout instant où ils commettent le mal. Désobéissance d'autant plus criminelle qu'en s'adonnant au vice ils se dégradent et se rendent esclaves des créatures, tandis que Dieu, en leur ordonnant d'observer sa loi, de pratiquer la justice, de dompter leurs passions, a voulu les élever, les rendre libres et, en les sanctifiant, les rapprocher de lui, la perfection infinie.

Elle est contre le respect. Ce fils dont nous parlons a insulté son père à sa face. Ainsi le pécheur : c'est en présence de Dieu qu'il commet son péché, de Dieu qui est partout, qui voit tout, à qui rien n'échappe, pas même la pensée la plus intime et le plus secret désir. C'est sa majesté infinie et sa sainteté sans tache qu'il oblige à être témoin de son iniquité.

Elle est contre son propre intérêt. C'était travailler pour lui-même, que de travailler à la vigne de son père. Ainsi encore quand Dieu commande, c'est tout à l'avantage de l'homme. Quel besoin a-t-il des services de sa créature ? Qu'elle refuse obéissance, en sera-t-il moins riche et moins heureux ? Si je me damne enfin, est-ce donc Dieu qui en souffrira ? C'est donc par pure bonté pour l'homme et pour son bien, que Dieu lui ordonne de pratiquer la vertu, par bonté qu'il attend le pécheur jusqu'au dernier moment et l'invite à imiter dans son repentir ce fils qu'il a imité dans sa désobéissance. Oui, que le pécheur se repente sincèrement, et il sera plus près du royaume de Dieu, du ciel, que le faux juste qui se contente d'une vertu tout extérieure.

Et quels sont-ils, ces nouveaux pharisiens figurés par le second des fils ? C'est l'honnête homme selon le monde, qui s' imagine ne rien devoir à personne, pas même à Dieu, quand personne ne peut le convaincre d'avoir tué ou volé, mais qui ne s'inquiète guère de savoir si sa

conscience est en paix avec le Seigneur, de sanctifier le dimanche, d'être chaste dans ses pensées, ses désirs ou ses actes secrets, d'observer l'abstinence et de recevoir les sacrements. Il est « honnête homme » et cela suffit. Hélas ! pourtant, qu'il est loin du royaume de Dieu ! d'autant plus que son orgueil l'aveugle et constitue le plus grand obstacle à sa conversion.

Ce sont encore, dans une certaine mesure, des personnes qui ont des dehors religieux, qui prient, qui vont à la messe, qui gardent l'abstinence, qui se confessent et communient même plusieurs fois l'année ; mais qui d'autre part semblent n'avoir guère d'autre occupation que de trouver tout le monde en défaut, surtout le prêtre et plus particulièrement leur pasteur ; qui sont orgueilleuses, méprisant souverainement quiconque n'est pas d'un rang aussi élevé qu'elles, se croyant parfaites en toutes choses, faisant même donner des missions, mais seulement pour les autres, excusant d'ailleurs leurs domestiques qui ne remplissent pas leurs devoirs religieux ; qui sont enfin d'un caractère insupportable même pour leurs parents et leurs amis — quand elles ont des amis, — si bien qu'un jour, dans un moment d'humeur et par plaisanterie, un homme disait de pareilles personnes : « Si elles vont en paradis, moi je demande à rester en purgatoire. » Ce sont, pour le dire en un mot, les faux dévots et les fausses dévotes. Et à y regarder de près, les pharisiens n'étaient que de faux dévots. Oui, encore une fois, qu'un grand pécheur se convertisse, et il sera plus près du ciel que de pareils chrétiens.

A nous donc de faire chacun notre examen de conscience et de voir si nous avons répondu à l'appel du Père de famille, si nous travaillons réellement à sa vigne, ou bien si nous ne ressemblons pas en quelque chose à l'un des deux fils de la parabole. — Etes-vous pécheurs ? Ne désespérez pas. Car, dit saint Jean Chrysostome, Jésus-Christ vous a montré de grands coupables qui ont été reçus au royaume de Dieu, afin de vous encourager et de vous amener à vous convertir. Madeleine était une pécheresse et elle a été pardonnée, saint Matthieu était un publicain et il est devenu un Evangéliste, le larron du Calvaire était un homicide et il a été reçu au paradis. — Mais d'autre part, si vous vous croyez justes, ajoutez le même Docteur, prenez garde de ne pas vous laisser aller à la présomption et de mépriser les autres. Que votre justice se produise au dehors par vos bonnes œuvres, mais qu'elle plonge ses racines jusqu'au plus intime de votre âme. — Oui, tous travaillons à la vigne de notre Père ; le temps du labeur est court, et à la fin de la journée une magnifique récompense nous est promise : la possession de Dieu pour l'éternité.

## TRÉSOR D'HISTOIRES POUR L'EXPLICATION DU SYMBOLE DES APOTRES

### VII

JE CROIS EN DIEU

**Sentiments de Napoléon.** — Napoléon disait : « Et vous croyez que l'homme peut être homme s'il n'a pas de Dieu ? » Il ne disait pas le *chrétien*, mais simplement l'*homme*, et il avait raison. « L'homme sans Dieu, ajoutait-il, je l'ai vu à l'œuvre depuis 1793 ; cet homme-là, on ne le gouverne pas, on le mitraille. »

Un jour le docteur Antomarchi, que Napoléon avait fait venir à Sainte-Hélène, s'étant permis de rire des apprêts que l'empereur avait ordonnés pour une cérémonie religieuse, Napoléon le reprit dans les termes les plus énergiques. « Vous êtes au-dessus de ces faiblesses, ajouta-t-il ironiquement ; mais que voulez-vous ? je ne suis ni philosophe ni médecin. Je crois en Dieu, je suis de la religion de mes pères. » Un instant après, il dit avec force : « Pouvez-vous ne pas croire en Dieu ? Tout proclame son existence, et les plus grands esprits l'ont cru. »

A Sainte-Hélène, Napoléon eut avec ses compagnons d'exil, surtout avec le général Bertrand, qu'il voulait persuader, des conversations sur la religion.

Le général lui ayant dit un jour : « *Qu'est-ce que Dieu ? L'avez-vous vu ?* » — « Je vais vous le dire, fit Napoléon. Comment jugez-vous qu'un homme a du génie ? Le *génie* est-il une chose visible ? Qu'en savez-vous pour y croire ? Sur le champ de bataille, au fort de la mêlée, quand vous aviez besoin d'une prompte manœuvre, pourquoi, vous le premier, me cherchiez-vous de la voix et du regard ? Pourquoi s'écriait-on de toutes parts : *Où est l'Empereur ?* »

« Que signifiait ce cri, si ce n'est la confiance en moi, en mon génie ? Mes victoires vous ont fait croire en moi ; eh bien ! l'univers me fait croire en Dieu... Les effets merveilleux de la toute-puissance divine sont des réalités plus éloquentes que mes victoires. Qu'est-ce que la plus belle manœuvre, auprès du mouvement des astres ? »

« Quoique Dieu soit invisible, il existe donc, et je crois en lui. »

**Bonaparte et la cloche de Rueil.** — Lorsqu'il eut été élevé au rang de premier consul, le général Bonaparte se décida à renouer les relations interrompues entre la France et le Saint-Siège et à procéder à la restauration de l'Eglise en France. La clairvoyance de son rare génie lui avait fait comprendre qu'on ne saurait fonder aucun pouvoir politique sans lui donner la religion pour base. En effet, l'autorité civile doit renoncer à réclamer



le respect pour elle-même, lorsqu'elle a détruit le respect envers Dieu.

Instruit des projets du premier Consul, Thibeaudeau était allé le trouver. « Citoyen Consul, s'écria-t-il en l'abordant, serait-il vrai que vous avez dessein de traiter avec le Pape ?

— *Pourquoi pas ?* reprit Bonaparte. *Est-ce qu'il y a du mal à cela ?*

— Y avez-vous bien réfléchi ? s'écria l'ardent conventionnel. Qu'en penseront le Sénat, le Corps législatif, le Tribunal ? Que dira la partie éclairée de la nation, qui croyait n'avoir plus rien à faire avec les prêtres ? Que dira l'armée, qui vous a prêté son bras pour abattre le colosse de la superstition ? Est-ce pour en venir là, au point d'où nous sommes partis, que l'on a versé des flots de sang ? Non ! ce n'est pas possible !

— C'est très possible, répliqua le Premier Consul. Les idéologues en penseront ce qu'ils voudront ; j'aurai les masses pour moi.

« En ce moment, écoutez !... C'est la cloche de Rueil qui sonne ! L'entendez-vous, citoyen Thibeaudeau ? Eh bien ! je ne l'entends jamais sans éprouver, au dedans de moi, une vive émotion. Elle me rappelle l'Angelus de mon pays, ma première communion, les diverses solennités de la religion. Croyez-vous que le peuple n'y tienne pas autant que moi ?

« Puis, Thibeaudeau, levez les yeux en haut ! Qui a étendu ce pavillon bleu sur nos têtes ? Qui a jeté ces corps lumineux dans les espaces ? Qui leur a imprimé ce mouvement si régulier ? Il n'y a qu'un Dieu qui ait pu présider à un semblable arrangement. S'il y a un Dieu, il lui faut un culte. Le culte catholique est, pour moi, le plus rationnel. »

**Volta voyait Dieu présent partout.** — En avril 1819, Silvio Pellico, avec son vieux maître Monti, son ami Fascolo et le poète Byron, se rencontrèrent un matin, à Côme, dans le laboratoire du célèbre Volta, qui avait alors soixante-quatorze ans.

Les voyez-vous, en admiration devant la pile que fait fonctionner l'illustre physicien ? Monti est assis, tout absorbé dans la contemplation de cette nouvelle merveille. Silvio Pellico, appuyé sur un escabeau, imite son maître. Byron, enveloppé dans son grand manteau, regarde dans le vague, ainsi que Fascolo, qui prétend douter de l'existence de Dieu, *dont on peut à la rigueur se passer*, et ose manifester son doute. A ces mots, Volta proteste et s'écrie, dans un geste sublime : « Ne proférez pas ce blasphème ! On ne se passe pas de Dieu. Dans mes jeunes ans, cela me troublait fort de voir les premiers génies du siècle secouer le joug de la foi ; mais la science, au contraire, ne m'offrit que Dieu présent partout. La Cause première, le Législateur infailible, le Créateur, la dernière raison de tout : c'est Dieu. »

**Le hasard est impossible.** — « Ce monde est l'œuvre d'un Dieu ou du hasard. Je vous défie de sortir de là. C'est un dilemme invincible. Il n'y a pas

un troisième terme. Or, si Dieu est incompréhensible, le hasard est impossible. Dieu dépasse ma raison et la confond ; le hasard la révolte. La non existence du hasard est tout ce qu'il y a de plus facile à démontrer. Il suffit de regarder ce qu'il produit. L'irrégularité en est le caractère constant. Rien de continu ne sort de lui. Il y a un mot qui est l'opposé du mot hasard, c'est le mot *de suite*. On ne tire pas le même numéro vingt fois de suite. On ne fait pas tomber un dé sur le même numéro vingt fois de suite. Or, la nature tire le même numéro et amène le même dé depuis des milliers de siècles.

« Depuis des milliers de siècles, tout ce qui naît, tout ce qui vit, tout ce qui fait vivre, tout ce qui croît, tout ce qui décline, tout ce qui meurt, obéit à une même loi, suit un même ordre, passe par les mêmes vicissitudes. Donc il est impossible que le hasard ait créé le monde, donc il est l'œuvre de Dieu, donc Dieu existe. » (E. LEGOUVÉ).

**Une charmante expérience.** — Il y a en physique, dit le P. Gratry, une charmante expérience. On fait apparaître, au milieu d'une salle, un bouquet de roses qui se tient en l'air ; on le voit, et cependant il n'y a rien. En serait-il ainsi de Dieu ? Serait-il seulement un idéal sans existence réelle ?

A quelle condition le physicien peut-il faire apparaître le bouquet imaginaire ? A une seule : c'est que ce bouquet existe, non au point où on le voit, mais à une place invisible, d'où certains miroirs habilement combinés renvoient son image au lieu où elle apparaît.

Tel est l'idéal divin. Si vous le voyez en vous, c'est qu'il existe ; non pas dans votre cerveau, mais quelque part plus haut que vous, à côté de vous.

Il n'y a pas d'idéal sans objet. Le foyer imaginaire correspond à un foyer réel.

Si vous pensez à Dieu, c'est que Dieu existe.

**En bonne compagnie !...** — Un incrédule faisait de vains efforts pour convaincre une dame qu'il n'y a pas de Dieu. Légèrement mortifié de sa résistance : « *Je n'aurais jamais cru*, dit-il, *que dans cette réunion j'étais le seul à ne pas croire en Dieu.*

— Mais vous n'êtes pas seul, monsieur ! répondit la maîtresse de la maison. Mes chevaux, mon chien et mon chat ont aussi cet honneur ; seulement ces pauvres bêtes ont l'esprit de ne pas s'en vanter. »

## IMPRIMATUR

Lingonis, die 27 maii 1903.

† SEBASTIANUS, *Episcopus Lingonensis.*

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT.

# L'Ami du Clergé Paroissial

## SOMMAIRE

**Sermons pour une Première Messe.** — I. La bonté persécutée dans le Christ et dans le prêtre, 433.  
**Prônes catéchétiques sur le Décalogue.** — VIII. Les péchés opposés à l'espérance et à la charité, 435.  
**Nouvelles conférences aux femmes chrétiennes.** — LII. Pour la fête de saint Louis de Gonzague : Confiance et action mutuelles, 439.  
**Varia.** — V et VI. Les vêpres du dimanche, 443 et 445.  
**Trésor d'histoires pour l'explication du Symbole des Apôtres.** — VIII. Je crois en Dieu (suite), 447.

## SERMONS POUR UNE PREMIÈRE MESSE

### I

LA BONTÉ PERSÉCUTÉE DANS LE CHRIST ET DANS LE PRÊTRE

*Sacerdos alter Christus.*

Le prêtre est un autre Christ.

Il y a deux jours, mon cher ami, prosterné aux pieds du Pontife qui vous sacrait prêtre de Jésus-Christ, vous laissiez Dieu agir dans votre cœur, opérer en vous une nouvelle et véritable création, et imprimer sur votre âme le caractère à jamais ineffaçable de ministre du Très-Haut.

Dignement préparé, je le sais et je le dis avec joie, à cette sublime vocation, vous receviez avec abondance les grâces du sacrement de l'Ordre, destinées à vous sanctifier pendant la durée de votre sacerdoce.

En vous, Jésus-Christ librement agissait, et je me plais à le contempler créant pour ainsi dire son ministre. En même temps que l'évêque vous revêtait des ornements sacerdotaux, lui, il vous revêtait de son esprit, de sa mission, j'allais dire de sa divinité; il pénétrait si intimement en vous que vous deveniez un autre lui-même, un autre Christ : *Sacerdos alter Christus*.

Tel est, mes frères, le prêtre catholique. « *O veneranda sacerdotum dignitas!* O vénérable et sublime grandeur que celle du sacerdoce! » On peut donc affirmer en toute vérité : le prêtre, c'est Jésus-Christ passant visiblement parmi nous, semant toujours par la main de son ministre ses bienfaits sur les hommes, et récoltant souvent, comme aux jours de sa vie mortelle, la persécution.

*Etre bon, être persécuté*, voilà ce que je relis à chaque page de la vie du Christ, comme à chaque page de la vie du prêtre.

### I

1. Je n'ai pas besoin, mes frères, de vous dire ce qu'a fait Jésus-Christ pour nous, comment il se

montra bon : sa vie tout entière a été la bonté en acte, le bien lui-même dans une personne vivante et s'épanchant sur l'homme.

Plus d'une fois vous l'avez contemplé, ce Dieu, dans la crèche de Bethléem ou entre les bras de la croix. Et tout jeune encore, vous avez entendu une mère, un prêtre vous dire : « Ce Dieu que tu vois délaissé et souffrant, a sacrifié pour nous le bonheur infini dont il jouissait dans le ciel ; il a poussé la bonté, l'amour jusqu'à l'extrême. »

Eh bien ! mes frères, ils ne vous trompaient pas. Jésus-Christ nous a comblés de bienfaits d'un prix infini ; il nous a donné quelque chose qui surpasse tout ce qu'il y a de plus riche, de plus précieux, de plus recherché sur terre : sa doctrine, sa grâce surtout par les sacrements, et sa vie.

Lisez l'Evangile, et vous y trouverez la bonté de Jésus dans des enseignements sublimes et divins, destinés à diriger votre conduite. Si vous les observez, à l'extrémité du chemin de la vie vous rencontrerez le Ciel. La doctrine de Jésus-Christ, c'est la lumière pour notre intelligence, la force pour notre volonté, la direction pour notre cœur. Mise en pratique, elle est le bonheur en cette vie et la préparation du bonheur pour l'éternité.

La bonté de Jésus-Christ, je la découvre toute rayonnante des flammes de l'amour dans le don inappréciable des sacrements, sources de la grâce. L'homme n'est-il pas heureux de savoir qu'il peut retrouver l'amitié de Dieu ? N'est-il pas heureux d'avoir à sa disposition le canal des grâces de Jésus-Christ, nécessaires pour tous les besoins d'ici-bas et qui doivent assurer le salut de son âme ?

La bonté de Jésus, elle est proclamée à la face de l'univers par le sacrifice complet qu'il a fait pour nous de sa vie, par son existence consacrée tout entière à soulager les misères qui venaient à ses pieds, par sa passion, par ses souffrances physiques et morales, par sa mort. Jésus a vécu pour l'homme, il est mort pour lui.

2. Jetons les regards, mes frères, sur l'autre Christ : *Sacerdos alter Christus*. N'est-ce pas le portrait de cet idéal divin, que vous avez devant vous dans la personne du prêtre ? Un esprit qui n'est pas prévenu contre nous et qui veut être loyal, le reconnaîtra et le confessa.

Si en créant le cœur de l'homme Dieu y a mis premièrement la bonté, en choisissant un homme pour en faire son ministre il exclut de son âme tout égoïsme, tout mauvais sentiment, pour la remplir uniquement de bonté et d'affection pour vos âmes.

Le prêtre est bon ; il vous donne, comme Jésus-Christ, la doctrine, la grâce et sa vie tout entière.

Ecoutez l'enseignement du prêtre : c'est la doctrine du Christ destinée à vous conduire au ciel. Jamais le prêtre ne vous enseigne le mal ; il vous prêche sans cesse le bien et la vérité. Il vous rappelle ce que vous devez à Dieu, à votre prochain et à vous-mêmes. Chargé par Dieu de vous instruire, il vous apprend à connaître vos destinées,



en vous faisant souvenir de vos fins dernières, vous indiquant d'où vous venez et où vous allez ; en un mot, il vous trace le chemin du paradis et éclaire votre route afin de vous conduire au bonheur. Comme le semeur qui jette le grain dans le champ, il sème dans le monde la parole de Dieu. A tous il dispense la vérité, et ce n'est que dans l'enseignement du prêtre que vous la trouverez.

Le prêtre est bon, non seulement parce qu'il vous sert d'éclaireur sur le chemin du ciel en vous instruisant, mais encore parce qu'il vous donne la grâce. Si Jésus-Christ a rempli le réservoir, c'est le prêtre qui distribue ; s'il a creusé les canaux de la grâce en instituant les sacrements, c'est le prêtre qui les ouvre et fait couler ses eaux dans les âmes comme ministre de Dieu. Si Jésus pardonne, c'est par la bouche du prêtre qu'il prononce la sentence ; s'il vient dans nos cœurs, c'est le prêtre qui l'appelle sur l'autel et qui le donne à la sainte table.

Le prêtre est bon, jusqu'au sacrifice de sa vie. Pourquoi ce jeune homme de vingt-quatre ans, plein de vigueur, de forces et d'avenir, quitte-t-il ses parents, ses amis, ses goûts, ses joies ? Pourquoi renonce-t-il à tout ce que le monde recherche, malgré les tendances de la nature qui sont en lui comme en vous ? Parce qu'il aime !... Il aime les âmes, et c'est pour elles qu'il se sacrifie.

Ni la maladie, ni les souffrances, ni le mépris, ni la calomnie, ni la persécution ne l'arrêtent. Pour une de vos âmes, il donnerait sa vie. Du reste, il la sacrifie, cette vie, avec ses forces et tout ce qu'il a de plus cher, il la sacrifie chaque jour pour le bien des autres.

Comme Jésus-Christ, le prêtre vit pour l'homme et il meurt pour lui : *Sacerdos aller Christus*.

## II

1. Vous savez, mes frères, comment Notre-Seigneur fut récompensé de son infinie bonté. La calomnie, la souffrance, la mort la plus humiliante et la plus douloureuse payèrent ses largesses et ses bienfaits.

Jésus-Christ dans le monde rencontra souvent des ennemis, partout des indifférents et des ingrats.

Des ennemis ! il en trouva jusqu'au milieu de ceux qu'il chérissait spécialement, qu'il traitait comme d'autres lui-même : parmi ses apôtres. Des ennemis ! il en trouva surtout parmi les pharisiens, qui étaient mécontents de ce que Jésus enseignait le peuple, disait la vérité, démolissait leurs mensonges et par là-même leur despotisme. Aussi, de colère, ces ennemis du Sauveur cherchaient-ils à détruire sa doctrine, à le surprendre dans ses paroles, à le faire condamner par les tribunaux. Ils lançaient contre lui des calomnies, faisant courir sur son compte des accusations injurieuses et déshonorantes, jusqu'à le traiter d'ivrogne et d'impudique.

Les indifférents formaient la grande majorité. Combien passaient à côté de Jésus prêchant, enseignant, excitant au bien, sans même s'occuper de lui ni de ses instructions ! Combien restaient les oreilles fermées, les yeux fixés vers la terre, sans que la parole de Dieu les ait fait surgir de leur engourdissement !

Ils étaient cependant moins coupables que les ingrats. Ces derniers aussi furent très nombreux pour Jésus. Je ne veux vous en donner qu'une preuve. En lisant l'Evangile, vous avez vu qu'une foule de malades étaient amenés à Jésus pour être guéris. A certains jours, il y avait un véritable encombrement de toutes les misères humaines se donnant rendez-vous aux pieds du Sauveur. Et Jésus, disent fort simplement les évangélistes, « les renvoyait tous guéris. » Du reste, combien de guérisons dont nous avons le récit dans ces livres saints ! Avez-vous remarqué, d'autre part, en parcourant les scènes de la Passion, de quel isolement le Sauveur se voit environné à la montée du Calvaire ? Pas un de ceux qui bénéficieraient de sa puissance et de sa bonté n'est là. Et quand on demande quelqu'un pour l'aider à porter sa croix, il n'y a personne, il faut forcer un étranger à fournir ce secours au bon Jésus. Comme il dut souffrir, le Fils de Dieu, de cette ingratitude, de cette indifférence et de cette hostilité !

A première vue, on ne s'explique pas comment Celui qui est la bonté incarnée put être persécuté. Nous ne nous l'expliquerions pas, si nous ne savions que c'est précisément parce qu'il était bon qu'il eut des ennemis ; si nous ne savions que le bien a toujours son adversaire : le mal ; que la bonté rencontre toujours en face d'elle la malice. On laisse de côté celui qui n'est ni bon ni mauvais ; mais la bonté, on la persécute.

2. Je n'aurais nul besoin d'appliquer au prêtre ce tableau de Jésus persécuté et souffrant au milieu de ceux qu'il comble de bienfaits. Vous l'avez vu se renouveler sous vos yeux tout aussi bien que moi.

Je ne crois pas que sur terre il y ait un prêtre qui ne soit ici la parfaite image de son divin Maître et Modèle ; qui ne rencontre des ennemis, des pharisiens, des hommes qui battent en brèche son enseignement, qui détruisent sa doctrine par la parole, l'écriture ou la lecture, qui sapent son autorité et cherchent même à surprendre une apparence de mal dans ses discours ou dans sa conduite, afin de perdre les âmes et d'établir le règne de Satan et des passions, à la place du règne de Jésus-Christ.

Et les indifférents ! Qu'ils sont nombreux, hélas ! de nos jours ! Ils ne se comptent plus, ceux qui ne sont chrétiens que de nom et laissent de côté la pratique de leur foi. Laissez-moi vous dire qu'ils sont pour le prêtre une plus lourde croix que ses ennemis ; ils lui percent plus douloureusement le cœur. D'abord, ceux qui haïssent le prêtre réellement sont en petit nombre, et ils sont vendus au démon ; les indifférents au contraire sont en très

grand nombre, et ce sont des âmes qui se perdent par négligence ou par faiblesse. Puis, avec un ennemi, on lutte; avec un indifférent, l'on ne peut rien faire parce qu'il devient insensible à tout, peut-être pour n'avoir pas été fidèle à la grâce de Dieu.

Ces ennemis et ces indifférents ne sont-ils pas aussi des ingrats vis-à-vis du prêtre? Celui-ci a tout fait pour eux. Il les a baptisés, il les a instruits chrétiennement, il les a élevés spirituellement; il a baptisé et béni leurs enfants; il veut et cherche leur bonheur, surtout pour l'éternité; il n'a de souci que pour le salut de leurs âmes. Et eux, oubliant ou méprisant tout cela, font l'isolement autour du prêtre, foulent aux pieds leurs engagements, leurs devoirs de chrétiens, et livrent leurs âmes au démon.

Avec Jésus, le prêtre souffre de cette ingratitude, de cette indifférence, de cette hostilité.

Comme Jésus, il souffre parce qu'il est bon. A l'exemple de son divin Maître, le prêtre de Jésus-Christ ne fait pas de mal et il fait le bien. Aussi rencontre-t-il le même adversaire : Satan avec ses amis, et les passions. C'est toujours la séparation des deux camps et la lutte : le camp du démon et le camp de Dieu; la lutte du mal contre le bien, de l'enfer contre le ciel, c'est-à-dire contre nos âmes afin de les perdre à jamais, et contre ceux qui, à la suite du Rédempteur, s'efforcent de les sauver.

*Sacerdos aller Christus.* Le Christ fut un objet de contradiction, le prêtre est aussi objet de contradiction. Le Sauveur l'a prédit : « Le monde vous haïra comme il m'a haï. »

Cette perspective, je le sais, serait bien peu encourageante, mon cher ami, si un autre tableau ne s'offrait point à nos regards. Elle ferait trembler nos faibles épaules. Mais chaque matin le ciel va s'ouvrir devant vous. Le Soleil de justice, le Christ se montrera à vous; il vous obéira, il descendra par vos ordres sur l'autel, dans vos mains; il sera à votre disposition. Penché vers ce Fils bien-aimé, Dieu le Père vous confondra dans un seul et même amour. Vous puiserez dans ce contact avec la divinité, la force, le courage, la sainteté; vous trouverez dans les mérites infinis du sacrifice d'un Dieu toutes les grâces dont vous sentirez le besoin.

Montez donc à l'autel avec confiance, mon cher ami; vous en descendrez chaque jour purifié, transformé, divinisé. Vous serez véritablement un autre Christ, passant au milieu des hommes en faisant le bien malgré l'ingratitude et la haine : *Sacerdos aller Christus.*

Et nous, mes frères, unissons-nous au jeune prêtre que nous honorons aujourd'hui; prions avec lui et pour lui, il priera avec nous et pour nous. Demandons à la divine Victime de ne jamais être cause de souffrances ni pour elle ni pour son ministre, c'est-à-dire de ne jamais violer la loi

de Dieu, et de n'oublier jamais nos devoirs de chrétiens.

Demandons-lui de comprendre la grande mission du prêtre au milieu de nous et d'en profiter, de le regarder toujours, selon l'enseignement de la foi, comme le ministre de Dieu. Nous serons ainsi animés envers lui des mêmes sentiments dont nous serions animés envers Jésus-Christ : respect pour sa dignité, docilité pour ses conseils, reconnaissance pour ses bienfaits. Ce sont nos grands devoirs envers Notre-Seigneur, ce sont aussi nos devoirs envers le prêtre, son ministre : *Sacerdos aller Christus. Amen.*

## PRONES CATÉCHÉTIQUES SUR LE DÉCALOGUE

### VIII

#### Le premier commandement (suite)

#### 6

LES PÉCHÉS OPPOSÉS A L'ESPÉRANCE ET A LA CHARITÉ

#### Résumé analytique

La perte de la foi ne laisse plus subsister l'espérance surnaturelle; mais on peut conserver la foi et pécher contre l'espérance, de deux manières différentes : par la présomption et par le désespoir.

1. On pèche par présomption lorsque, comptant trop sur ses propres forces, on néglige de recourir au secours de Dieu par la prière, on méprise la grâce, on refuse de se convertir; c'est insulter à la bonté et à la justice divines.

2. C'est aussi un péché de présomption d'entreprendre des choses qui sont au-dessus de nos forces, — de tenter Dieu en le mettant en demeure de faire un miracle pour nous sauver.

3. Il ne faut pas non plus exiger de Dieu qu'il exauce toutes nos demandes relatives aux biens de ce monde.

4. Le désespoir consiste à croire que Dieu ne veut pas nous sauver, à renoncer au ciel et à croupir dans le péché. Ordinairement on n'y tombe qu'après avoir perdu la foi; cependant l'ignorance, la mauvaise éducation, les passions surtout peuvent pousser au désespoir même ceux qui croient encore. Pour résister à ces tentations, il faut prier beaucoup et méditer les exemples des saints et les châtements dont Dieu menace ceux qui n'espèrent pas en lui.

5. On pèche contre la charité par la négligence à entretenir en soi l'amour de Dieu, — et par la haine de Dieu, qui se traduit par le blasphème. Ce crime est d'autant plus horrible qu'il s'attaque à Dieu en face, sans profit et sans prétexte qu'il l'expose, qu'il expose à l'impénitence finale; c'est une vraie folie. Si les peines terribles des anciennes lois n'existent plus, il reste toujours l'enfer, dont la seule pensée devrait retenir le blasphémateur.

*Conclusion.* Il faut éviter les occasions de blasphème, rester fermes dans la foi, constants dans l'espérance, et fidèles dans la pratique des sacrements.

*Spes non confundit.*

L'espérance ne trompe pas. (Rom., v, 5).

Mes frères,

Nous avons conclu la dernière instruction en faisant remarquer que le doute des sceptiques et



l'indifférence religieuse des mauvais chrétiens étaient des péchés d'incrédulité aussi bien que l'athéisme ou l'hérésie. La foi est une certitude inébranlable basée sur la parole de Dieu, elle est incompatible avec le doute et l'indifférence; quand il faut choisir entre la vérité ou l'erreur, et qu'on a pour se guider le témoignage de Dieu, c'est lui faire injure que de n'en pas tenir compte. Quelle que soit la profondeur des mystères, la révélation enlève à l'homme tout droit au doute, puisqu'elle supprime toute possibilité d'erreur; de même que la terre tourne, contrairement au témoignage des sens qui ne la voient pas tourner, la parole de Dieu nous oblige à croire aux mystères, qui dépassent la portée de notre raison sans toutefois contredire l'évidence de ses principes. La foi est un acte raisonnable; le doute, l'incrédulité, l'hérésie, ne sont que des révoltes contre l'autorité divine et les lois mêmes de la raison.

Puisque la foi est *le fondement de nos espérances* (Hébr., xi, 1), il ne reste plus rien à espérer au delà de cette vie à l'homme qui n'a pas la foi. La ruine de cette vertu entraîne celle de l'espérance chrétienne; aussi voyons-nous les incrédules occupés uniquement des biens et des jouissances terrestres, s'abandonner aux passions les plus effrénées, en bravant les menaces de la justice divine et la voix de leur conscience. Sans doute, on peut avoir perdu la foi et conserver une certaine délicatesse morale, fruit d'une bonne éducation, qui retient dans les limites du devoir; mais il est bon de constater que la mauvaise conduite est ordinairement la suite de l'incrédulité, et qu'on se fait volontiers libre-penseur pour n'avoir plus à se préoccuper des lois de Dieu et de l'Eglise, pas plus que du ciel et de l'enfer.

Peut-on conserver la foi et pécher contre l'espérance? Oui, mes frères, on peut même perdre toute espérance, comme on peut perdre la charité, l'innocence, sans perdre la foi. Un chrétien est exposé à deux péchés opposés, chacun d'une manière différente, à la vertu d'espérance. Ou bien il compte trop sur ses propres forces et ne fait rien pour obtenir le secours de Dieu: c'est la présomption. Ou bien il n'ose plus compter sur la miséricorde divine pour obtenir son pardon: c'est le désespoir. Excès de confiance d'un côté, manque de confiance de l'autre, ce sont deux dispositions bien dangereuses, car on peut également se perdre en voulant tout faire par soi-même, ou en ne voulant rien faire pour se réconcilier avec Dieu.

1. Plus les espérances du chrétien sont brillantes, plus aussi doit être grand son empressement à les réaliser. Jésus-Christ nous a mérité par sa mort le pardon de nos péchés, il nous a promis le royaume de son Père, la gloire du ciel, une joie sans mélange, un bonheur sans fin; mais il nous a appris à gagner cette récompense par les bonnes œuvres, les souffrances, l'humilité, la mortification; il nous a dit formellement que sans lui, sans le secours

de sa grâce, nous ne pouvions acquérir aucun mérite pour le ciel, et que nous devons demander à son Père en son nom tous les secours nécessaires à notre faiblesse pour triompher de nos ennemis. Notre espérance ne nous trompera pas, si nous la mettons dans ses mérites, et dans ceux qu'il veut bien communiquer à nos bonnes œuvres, quand nous profitons des secours de la grâce obtenue par la prière humble et persévérante. Mais compter sur le ciel sans rien faire pour le mériter, espérer se sauver sans le secours de la grâce, ne pas prier dans les tentations, c'est présomption. Il n'est pas facile de dire à quel moment précis on commet un péché grave contre l'espérance dans de telles conditions; mais il est bon de veiller activement sur soi-même, afin de ne pas tomber dans cet état de tiédeur et d'insouciance où l'on oublie complètement et le but de la vie chrétienne, et les dangers que court la vertu, pour s'exposer à chaque instant à tomber en enfer.

Négliger la prière, la fréquentation des sacrements, remettre d'une année à l'autre de se convertir, ce sont des actes de témérité bien imprudents, et des manquements à la charité qu'on se doit à soi-même. S'exposer au péché avec la pensée qu'on en obtiendra facilement le pardon, c'est jouer avec son salut éternel, mais ce n'est pas encore la présomption. Il y a péché de présomption lorsqu'on se fie uniquement à ses propres forces pour faire son salut, et qu'on refuse à cause de cela d'employer les moyens prescrits par l'Eglise; et lorsqu'on compte tellement sur la miséricorde de Dieu, qu'on prétend y avoir droit en toute hypothèse et qu'on refuse à cause de cela de faire pénitence. Dans l'un et l'autre cas, la présomption s'appuie sur une erreur de jugement, ou plutôt sur une hérésie, puisqu'on croit faussement ou qu'on peut se sauver sans la grâce, ou qu'on peut échapper à la justice divine; d'un côté il y a mépris de la bonté de Dieu qui veut nous sauver, de l'autre, mépris de sa justice qui a droit de nous punir. Des deux côtés, il y a un orgueil vraiment diabolique qui nous fait ou préférer nos forces à celles que donne la grâce, ou tracer à la justice éternelle une limite où elle ne peut pas nous atteindre. S'exposer à perdre son âme *parce que* l'on ne veut pas de la grâce de Dieu, pécher avec audace, multiplier ses péchés *parce que* Dieu doit tout pardonner, voilà les deux formes principales de la présomption, et il est facile de comprendre que ce sont des fautes graves, puisque le salut de l'âme est en jeu. La faute ne serait que vénielle, si on comptait sur la bonté de Dieu afin de ne pas éviter les fautes légères, ou pour ne pas se corriger de ses petits défauts.

2. Il y a un autre genre de présomption qui consiste à vouloir entreprendre des choses qui sont au-dessus de nos forces. On serait tenté de croire, en lisant les faits extraordinaires de la vie de beaucoup de saints, qu'ils ont péché de la sorte en se condamnant à des mortifications effrayantes; mais

il faut croire qu'ils se sentaient inspirés par Dieu, et portés par la grâce elle-même à immoler ainsi en eux la nature. Leurs exemples nous montrent ce que peut l'homme aidé de la grâce, mais ils ne sauraient nous autoriser à manquer aux règles de la prudence. Le démon de la présomption tenta Notre-Seigneur, lorsqu'il lui suggéra de se précipiter du haut du Temple (Matth., iv, 6), en lui promettant qu'il aurait le secours des anges; mais Jésus lui répondit aussitôt : « Il est écrit : Tu ne tenteras pas le Seigneur ton Dieu. » Tenter Dieu, c'est le mettre en demeure de faire un miracle pour nous secourir, c'est le défier pour ainsi dire de nous laisser périr quand nous courons nous-mêmes à notre perte; ce n'est plus de la confiance, c'est la prétention de l'obliger à nous secourir dans des circonstances où il ne nous a pas promis son secours; c'est donc de la présomption. Notre espérance, il ne faut pas l'oublier, n'est pas basée seulement sur la puissance et la bonté de Dieu, mais sur ses promesses; il a promis le ciel à tous ceux qui travailleraient à le gagner, comme l'ouvrier travaille pour gagner le travail de sa journée, mais il n'a pas promis de faire des miracles en faveur des présomptueux.

3. Certaines personnes pèchent contre l'espérance chrétienne en demandant à Dieu ce qui n'est pas nécessaire au salut, comme les biens de la terre, et en lui refusant leur confiance si elles ne sont pas exaucées. Il n'est pas défendu de demander des grâces temporelles; mais comme Jésus-Christ n'est pas venu sur la terre, n'est pas mort sur la croix, pour nous rendre plus heureux ou plus riches ici-bas, il faut nous en remettre entièrement à Dieu pour cela, car lui seul sait ce qui nous est vraiment utile. On entend des chrétiens maudire la Providence parce qu'elle leur a enlevé un enfant à la fleur de l'âge, ou parce que la gelée a perdu leurs récoltes; mais Dieu a-t-il promis de laisser toujours vos enfants auprès de vous, ou de modifier pour vous le cours des saisons? Soyez plus raisonnables, mes frères, et réglez vos espérances non pas sur vos désirs, mais sur les promesses divines. Vous devez comprendre maintenant la nature et la gravité de la présomption de l'impie qui veut se passer de Dieu, ou l'obliger à lui faire un paradis sur terre. Evitez ce péché, et si vous en êtes coupables, sachez l'accuser en confession. La présomption, qui accompagne ordinairement un autre péché, est une de ces circonstances graves qu'il faut faire connaître au confesseur, puisqu'elle renferme une malice spéciale par son opposition au premier commandement de Dieu.

4. Parlons maintenant du désespoir, qui est encore plus coupable et plus dangereux que la présomption. Celle-ci vient d'une confiance exagérée en soi-même ou dans un secours céleste que Dieu n'a point du tout promis; le désespoir est au contraire un manque complet de confiance dans les promesses de Dieu et dans les secours

surnaturels à l'aide desquels nous pourrions nous sauver, si seulement nous le voulions. Le chrétien qui se désespère croit faussement que Dieu ne veut pas lui pardonner ses péchés, qu'il lui est par conséquent impossible d'arriver au ciel, qu'il est inutile de faire des efforts pour se sauver; dès lors, il ressent une horreur épouvantable pour ce Dieu qu'il regarde comme un tyran cruel et impitoyable, il éprouve un dégoût complet pour tous les devoirs de la religion, et en particulier pour les pratiques de pénitence, il se jette tête baissée dans tous les crimes en s'efforçant d'étouffer les remords de sa conscience par ces pensées affreuses : « Dieu m'a damné, je ne puis pas me sauver, mon péché est trop grand pour que j'en obtienne le pardon. » Quelle vie, mes frères, ou plutôt quel supplice, que la vie d'un homme qui croit au ciel et à l'enfer, et qui se croit voué à l'enfer malgré tout ce qu'il ferait pour arriver au ciel !

Comment ces sinistres pensées peuvent-elles germer et se développer dans une âme qui a la foi? On peut croire que cette âme a d'abord rejeté la foi, et seulement ensuite l'espérance; car se persuader que Dieu ne veut pas ou ne peut pas pardonner aux grands pécheurs, c'est une hérésie, et quiconque pense ainsi perd la foi. Mais sans aller jusque-là, il peut se faire que, faute d'une instruction religieuse suffisante, un pauvre pécheur s'imagine qu'il lui est devenu impossible de faire tout ce que Dieu demande de lui; il a essayé plusieurs fois de briser les liens d'une passion criminelle, et il n'a pu, ou bien il est aussitôt retombé; alors il s'est découragé, il a cessé de lutter contre les tentations, il a vu beaucoup de malheureux qui ont suivi la même route que lui tomber dans le désespoir, il croit que c'est une loi générale que ceux qui ont vécu longtemps dans le crime et abusé des grâces de Dieu ne puissent plus se convertir. Du reste, la conversion lui paraît si difficile, si au-dessus de ses forces! Et puis, qui est-ce qui lui parlera de conversion, de la miséricorde de Dieu, du danger de mourir subitement, etc.? Le démon, au contraire, est toujours là pour le pousser à la défiance, au découragement, au désespoir. De grands saints, comme saint Alphonse de Liguori, tourmentés de tentations de désespoir, de suicide, en ont triomphé après de longues luttes, à force de prières et de mortifications; et ces tentations n'étaient que des épreuves destinées à augmenter leur mérite. Faut-il être surpris, si des pécheurs descendus au dernier degré de l'impiété ou de l'abrutissement moral, tentés par le démon du désespoir en punition de leurs crimes, et moralement incapables de se défendre, parce qu'ils ne savent plus prier, finissent par succomber? Je ne les excuse pas, parce que s'ils ne prient pas, c'est leur faute, la grâce de la prière ne manquant à personne; mais je constate qu'il ne leur est que trop facile de se laisser aller au désespoir, alors même qu'ils n'ont pas d'une manière formelle renoncé à la foi.

Un tel péché, mes frères, est toujours bien grave,



puisqu'il éloigne totalement l'homme de sa fin dernière ; aussi le voyons-nous souvent puni par une mort lamentable, comme celle de Judas. Pour nous préserver de ce malheur, si Dieu permettait que vous soyez tentés de désespoir, rappelez-vous l'histoire du vieux Tobie. Dieu avait permis qu'il devint aveugle, alors qu'il n'avait pour ressource que le travail de ses mains ; sa femme, ses proches insultaient à son infortune en lui disant : « Voilà donc le fruit de vos aumônes et de votre piété ! » et lui, toujours confiant en la bonté de Dieu, toujours résigné, priait le Seigneur et répétait : « Vous êtes juste, et vos jugements sont équitables. » Job avait perdu en peu de temps toute sa fortune, il avait vu mourir ses enfants, il gémissait sur un fumier, dévoré par une affreuse maladie ; mais bien loin de se désespérer il disait à ceux qui venaient le voir : « Ce que le Seigneur m'avait donné, il l'a repris, que son nom soit béni ! » Si nous avions la foi de ces saints personnages, si nous étions bien convaincus que tous les biens de la terre ne sont que poussière et fumée, que la vie est courte, et la récompense du juste éternelle, si nous ne cessons jamais de prier, nous ne nous laisserions jamais aller ni au découragement ni au désespoir.

5. On ne peut pas pécher contre la charité par excès d'amour de Dieu, car Dieu mérite un amour infini, et nous resterons toujours bien au-dessous de ce que nous lui devons ; on ne peut pécher que par manque d'amour, ou par la haine proprement dite, qui souvent accompagne l'apostasie ou le désespoir, et s'exprime ordinairement par le blasphème. Négliger d'entretenir dans son cœur l'amour de Dieu et d'en faire des actes, est une faute légère ou grave suivant les circonstances <sup>1</sup>. Mais la haine de Dieu est un péché essentiellement grave, un crime abominable, diabolique, incompréhensible, et le blasphème qui en est la manifestation extérieure est toujours péché mortel, à moins que l'intelligence n'en comprenne pas la malice. Le blasphème est un crime horrible, parce qu'il s'attaque directement et comme exclusivement à l'honneur de Dieu, à son adorable majesté, et cela ouvertement, en sa présence, sans aucun profit, aucun avantage, aucune excuse aux yeux de la raison. Les révolutionnaires trament leurs complots dans l'ombre, ils attaquent l'autorité dans leurs réunions, dans leurs journaux ; ils ne vont pas trouver un roi pour l'insulter en face ou lui cracher au visage, et quand ils veulent commettre un grand attentat, c'est le sort qui désigne celui qui doit l'exécuter, comme s'ils n'osaient pas en prendre eux-mêmes l'odieuse responsabilité ; enfin ils cherchent des prétextes pour ébranler les bases de la société, ils prétendent même avancer par leurs méfaits le règne de la justice ou de l'égalité, telles qu'ils les conçoivent.

Mais les blasphémateurs lancent directement contre Dieu leurs injures et leurs menaces, et c'est avec ses dons mêmes qu'ils l'outragent, puisque c'est de lui qu'ils ont reçu toutes les facultés qu'ils font servir à leur révolte. Le voluptueux trouve une excuse dans les attrait du plaisir qui le séduit, dans la faiblesse de son cœur, dans les circonstances où il s'est laissé surprendre ; le vindicatif cherche un prétexte à sa haine dans le mal qu'on lui a fait ; mais le blasphémateur peut-il prétendre que les injures qu'il adresse à la sagesse, à la puissance divine, lui procurent une douce satisfaction ? peut-il reprocher à la bonté infinie de Dieu d'être la cause de ses maux ? Les voleurs, les assassins, espèrent toujours échapper à la justice des hommes, et profiter un jour de la miséricorde de Dieu ; mais le blasphémateur qui outrage son Seigneur et son Juge, comment peut-il compter se soustraire au châtement, et se faire pardonner facilement son crime ? O aveuglement de l'esprit humain ! Haïr l'Auteur de tout bien, insulter Celui de qui dépend notre pauvre existence, vouloir renverser l'empire du Souverain du ciel et de la terre, outrager Celui qui nous a donné tout ce que nous avons, et qui nous promet un bonheur éternel, n'est-ce pas une folie qui dépasse toutes les bornes ? S'il faut avoir perdu la raison pour devenir athée, ne faut-il pas y renoncer pour s'emporter jusqu'à la haine de Dieu et au blasphème ?

Sous l'ancienne Loi, un homme convaincu de blasphème devait être lapidé ; les codes des peuples chrétiens ont conservé longtemps des pénalités terribles contre le mépris du nom de Dieu. Mais que sont ces châtiments en comparaison de ceux que la justice divine prépare dans l'enfer ? C'est la pensée de ces tourments éternels qui agira avec le plus d'efficacité pour vous empêcher de contracter la funeste habitude du blasphème. Songez aussi qu'il est presque impossible de s'en corriger, et que bien souvent ceux qui ont insulté Dieu et son Eglise pendant leur vie, meurent dans l'impénitence, avec la rage dans le cœur et le blasphème sur les lèvres. Combien il est déplorable que ce péché maudit soit pourtant si fréquent ! On ne peut presque pas faire un pas dans les rues sans entendre blasphémer : l'ouvrier à l'usine, le laboureur aux champs, le soldat à la caserne, le désœuvré au jeu, ont sans cesse à la bouche des injures contre Dieu et les choses divines, et on entend des enfants répéter ces horreurs avant de les comprendre.

Unissons-nous, mes frères, pour demander pardon de tant de crimes qui attirent sur nous la colère de Dieu, et déchainent sur nos campagnes les fléaux de sa justice. Le blasphème et la profanation du dimanche sont les principales causes des malheurs de la France. Bénissons tous les jours le nom de Dieu en lui adressant nos prières, répétons souvent des invocations pieuses en son honneur, veillons à ce que personne autour de nous ne prenne la mauvaise habitude du blas-

<sup>1</sup> Voir ce que nous avons dit, dans l'instruction précédente, de l'obligation de faire souvent des actes de foi, d'espérance et de charité.

phème, évitons avec soin la colère, la haine, les emportements, les désirs de vengeance, qui sont des occasions d'outrager le saint nom de Dieu, et fuyons la société des blasphémateurs.

Vous ne pouvez, mes frères, prendre trop de précautions contre un mal si dangereux et si commun. Soyez donc fermes dans la foi : c'est l'indifférence religieuse qui est cause qu'on attache si peu d'importance aux injures adressées à Dieu. Soyez constants dans l'espérance : quelque malheur qu'il vous arrive, n'en accusez pas la Providence, craignez plutôt que vos péchés ne vous attirent de bien plus grands châtiments encore. Mais surtout aimez Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme et de toutes vos forces, aimez son Eglise, aimez sa Loi sainte, aimez ses sacrements, venez souvent chanter ici ses louanges, et vous continuerez à les chanter dans le ciel : vos espérances ne seront point trompées, et votre charité sera récompensée éternellement. Ainsi soit-il.

## NOUVELLES CONFÉRENCES AUX FEMMES CHRÉTIENNES

### LII

POUR LA FÊTE DE SAINT LOUIS DE GONZAGUE

#### *Confiance et action mutuelles*

*Vir ejus et laudavit eam.*

Son mari même a fait son éloge.  
(Prov., xxxi, 28).

Il est bien rare que deux époux soient doués des mêmes qualités, aient les mêmes caractères et les mêmes tendances. Prenez par exemple les parents de saint Louis de Gonzague : Ferdinand de Gonzague était emporté, violent, et de plus joueur incorrigible ; donna Marta, au contraire, se distinguait par sa douceur, sa prudence, son jugement pratique. On devine donc qu'il y eut entre eux des dissentiments et des luttes. L'un avait des goûts guerriers, et voulait faire de son fils aîné Louis un homme de guerre ; l'autre, avant tout, désirait qu'il eût des convictions solides, assurée qu'avec la foi et l'amour du devoir il ferait son chemin partout. Les hommes, généralement dominés par l'audace et par l'orgueil, ne tiennent pas assez compte des idées religieuses, et sous ce rapport les femmes ont des intuitions supérieures et plus vraies. Dans Ferdinand de Gonzague, je vois l'image de la plupart de vos maris, honnêtes, mais ombrageux, bons, mais entiers dans leurs idées et ne souffrant pas la contradiction.

C'est pour une raison profonde, je vous l'ai fait remarquer souvent, que Jésus-Christ, en instituant le sacrement de mariage, a voulu que la grâce sacramentelle en fût la grâce de support mutuel. Vous avez constamment à vous supporter

et vous devez non moins constamment vous accorder. Malgré les divergences, et souvent à cause d'elles, l'estime subsiste et survit. Donna Marta, plus pondérée et plus pieuse que son époux, voyait mieux et plus juste. Elle finit par lui faire accepter la volonté de Dieu qui leur demandait leur fils, elle finit par le ramener complètement à Dieu qui le rappela à lui peu après le suprême sacrifice : l'entrée de Louis dans la Compagnie de Jésus.

Dans ces faits rapidement exposés, je trouve deux grandes leçons. La première, c'est qu'entre les époux doit régner *la confiance*. Il faut qu'ils puissent se reposer l'un sur l'autre avec force, avec amour, être absolument sûrs l'un de l'autre, afin que leur vie soit aussi pleinement heureuse que Dieu permet le bonheur ici-bas. Mais comme ils ne travaillent pas seulement à leur félicité propre, — qui n'aboutirait guère qu'à l'égoïsme, — mais à l'éducation de leurs enfants, ils doivent à cette grande œuvre, l'œuvre essentielle de la vie familiale et de la vie sociale, apporter une *action mutuelle*.

Ces deux leçons, nous allons les méditer ensemble. Puissiez-vous les comprendre, les goûter et les appliquer ! C'est vous qui en recueillerez les douces et fécondes conséquences.

### I

Laissez-moi vous reporter au jour de votre mariage. Vous jouissiez de la réalisation de vos rêves de jeunesse, et vous envisagiez l'avenir sans tristesse ni crainte. Il vous semblait au contraire marcher dans un monde nouveau tout lumineux, respirer, sous un ciel ensoleillé, une atmosphère de félicité. Pourquoi ce bonheur ? C'est que vous épousiez un homme que vous estimiez. Il vous avait choisie, demandée, et vous l'aviez accepté librement, de plein cœur. L'Eglise alors vous disait, répondant à vos aspirations joyeuses, que vous étiez « deux uniques, » faits l'un pour l'autre, qui, après s'être cherchés, s'étaient rencontrés sous le rayon du regard de Dieu. Et c'était vrai.

1. Et c'est parce que vous estimiez à un haut prix votre jeune époux que vous l'aimiez grandement ; et comme vous ne voyiez en lui que des qualités, vous aviez une entière confiance en lui. De son côté, il vous estimait, puisqu'après y avoir longuement réfléchi, il s'était enhardi à briger votre main. Le jour où il l'avait obtenue avait marqué dans sa vie, et c'est de vos vertus mutuelles que résultait cette heureuse et délicieuse union qui faisait qu'on vous regardait avec envie.

Pour que ce bonheur fût durable, — je veux supposer qu'il l'a été, — que fallait-il, et que faut-il encore pour l'assurer ? Il faut, de votre côté, garder l'estime de vos maris, l'estime qui est la source de la confiance.

L'estime s'entretient par une conduite irréprochable, puis par les bons procédés de dévouement, par la prudence dans les démarches et dans les paroles.



Les paroles ! si elles étaient toujours dictées par la vérité, le tact et la charité, on peut assurer que jamais les ménages ne seraient troublés.

D'abord la *vérité*. C'est une grande faute de se cacher quelque chose. Cela se découvre toujours, et alors naissent les soupçons, l'irritation et le mécontentement. Les femmes, peut-être parce qu'elles sont faibles, sont portées à prendre des moyens détournés, à manquer de droiture. Il faut une certaine trempe de caractère pour déclarer franchement une vérité qui peut vous compromettre ou vous causer au moins des ennuis. Cependant la plus grande habileté c'est encore de suivre le précepte de l'Evangile, de dire simplement : Cela est, cela n'est pas. *Est, non*. Ayez le culte de la vérité, parce que Dieu lui-même est vérité, et que nous devons ressembler « au Père céleste qui est parfait. »

Ce serait une erreur toutefois de dire et à tout propos tout ce qu'on sait, choses agréables ou choses blessantes, choses utiles ou choses inopportunes. Dieu a donné à la femme le *tact* qui lui apprend ce qu'il convient de dire ou de taire, et comment il faut parler pour ne point soulever de tempêtes, ou pour ne point provoquer la tristesse qui décourage. Ne rapportez point à vos maris de propos qui les chagrinerait ou qui les feraient penser que vous manquez de jugement. Le jour où ils feraient cette malheureuse constatation, ils cesseraient de vous estimer. Ils sont fiers au contraire quand ils peuvent se dire, absents, que vous les remplacez à la maison et que vous saurez conduire leurs affaires, leurs relations, avec autant de sagesse qu'ils le feraient eux-mêmes ; leur esprit et leur cœur se reposent sur vous, et ils goûtent dans une tranquille sécurité la paix dont vous les faites jouir.

La *charité* vous fera d'abord un devoir de les instruire, et de les débarrasser de mille préjugés qu'ils ont ramassés çà et là à travers le monde. Car si le monde a toujours été l'ennemi de Jésus-Christ, il l'est actuellement plus que jamais. Toutes ses idées sont en contradiction avec les idées religieuses. Il ne pense comme nous sur rien. Le monde célèbre uniquement la jouissance et les richesses ; nous les déclarons nuisibles, si l'esprit n'en est pas détaché. Il critique la religion et il ne la connaît pas ; ses jugements par conséquent tombent à faux. Il attaque, sur la foi de ses journaux, le Pape, les évêques, leur trace leur ligne de conduite, les blâme de ne pas la suivre, et tranche sur toutes choses avec l'aplomb de l'ignorant que les difficultés n'embarrassent jamais, attendu qu'il ne les soupçonne pas. Il garde surtout la superstition, le fétichisme de la loi, au lieu du culte du droit, ce qui le dispose à accepter tous les faits accomplis, toutes les mesures sectaires et tyranniques. Ceci est peut-être la plus grande infirmité de notre temps. Sans doute la loi est chose sacrée, mais quand elle est faite pour le bien de la société, qu'elle est juste, qu'elle est l'expression de la volonté de Dieu, non

quand elle est l'organe de la volonté des hommes contre Dieu.

Un jour, raconte Montalembert, au Collège Sainte-Barbe, les élèves de philosophie, dont il était, firent sortir leur maître et mirent aux voix la question de l'existence de Dieu. Dieu existait-il, oui ou non ? Telle était la question sur laquelle était appelé à se prononcer ce jeune suffrage universel. Dieu, paraît-il, n'obtint qu'une voix de majorité. Peut-être aujourd'hui, dans certaines assemblées politiques, trouverait-il moins de faveur, et la majorité déciderait-elle qu'il n'existe pas. Mais qu'une majorité, dans une assemblée délibérante, décrète ou non l'existence de Dieu, est-ce que Dieu n'est pas au-dessus de ses votes ? « L'insensé a dit dans son cœur : il n'y a point de Dieu ! » Bien d'autres insensés contemporains l'ont proclamé. Dieu en existe-t-il moins pour cela ? Et si une loi méconnaît, anéantit les droits de Dieu, consacre le vol ou le mensonge, ou l'injustice, est-ce que le droit n'est pas violé par la loi ? C'est alors la loi qui est mauvaise, car le droit, comme Dieu, continue à subsister. Une loi faite par les hommes, pour assouvir une haine, pour légitimer une injustice, pour frapper de proscription d'honnêtes gens, n'est pas une loi. Elle mérite le mépris et non le respect. Voilà ce qu'il faut savoir et dire.

A vous de le dire, de raisonner vos maris dont l'esprit nourrit cette épouvantable confusion de la loi inique et du droit. Ils sont justes, judicieux, ils réfléchissent, ils songeront, à part eux, à ces fortes raisons que vous leur aurez exposées avec calme, les idées de liberté et de justice triompheront dans leur esprit un instant prévenu, et ils ne pourront que vous estimer davantage pour votre clairvoyance et votre droitesse.

Dirai-je enfin que vos paroles doivent demeurer *chastes* ? Je parle à des chrétiennes. Comment des lèvres consacrées par la divine hostie s'ouvriraient-elles aux conversations qui les souillent ? Et si j'insiste sur ce sujet délicat, c'est que le monde où vous vivez est loin d'apporter à ses discours la décence chrétienne. Quand ses entretiens ne sont pas d'une crudité, d'un cynisme répugnants, ils sont remplis de sous-entendus malsains, et l'art qu'il y apporte, l'habileté de ses tournures ne prouvent qu'une chose : c'est que son esprit est constamment préoccupé et comme hanté de ces choses qu'il ne faut jamais, dit saint Paul, nommer dans une assemblée chrétienne, qu'il en vit en quelque sorte, et qu'il apporte toutes ses ressources intellectuelles à nuancer le mal, à formuler des allusions, à trouver des mots à double sens qui le peignent, qui font image, et qui restent dans la mémoire de ceux qui les entendent, comme le virus inoculé de la peste reste dans le corps qu'il tue.

Comment ceux qui demeurent à vos côtés vous estimerait-ils, s'ils vous entendaient proférer habituellement de ces mots qui déshonorent, de ces réflexions qui révèlent une âme corrompue et

un cœur gâté ? Seul le respect dans l'intimité empêche le mépris que conçoivent souvent l'une pour l'autre des personnes qui se voient de trop près, et qui se sont fait de ces confidences malséantes, qui laissent comme des traces de honte et ne s'oublient jamais.

2. La confiance naît aussi de la bonté. Soyez indulgentes pour les autres, sachez les excuser, ou du moins garder le silence, même quand vous serez calomniées. Les reproches alors ne servent qu'à envenimer les plaies, tandis que la bonté est comme l'huile du bon Samaritain qui les adoucit. Sachez supporter les défauts de vos maris, et pour les reprendre choisissez l'heure où vos remontrances seront accueillies. C'est ici qu'il faut apporter une prudence consommée. Quand vous êtes sur une barque, au plein courant d'une rivière, et que les vagues qui déferlent vous chassent vers des rochers ou des abîmes, il faut à celui qui la conduit, beaucoup d'expérience et de sang-froid. Un coup de rame qui porte à faux peut la faire chavirer. Combien j'ai vu dans les familles donner des coups de rames à faux ! Qu'on s'étonne ensuite des naufrages, je veux dire des dissidences, des animosités, des orages qui changent en enfer des foyers faits pour rester des paradis d'amour, — parfois des divorces.

Vous avez besoin de la confiance de vos maris, car vous êtes faibles, il vous faut vous appuyer sur quelqu'un. Vous êtes semblables à ces vignes productives qui dépourvues de tuteur, retombent sur le sol, et y laissent trainer leurs branches, dont les fruits flétris se pourrissent. « L'époux, dit saint Paul, est la tête de la femme, » *vir caput est mulieris* ; la tête, c'est-à-dire la pensée qui l'inspire, le conseil qui la dirige, l'autorité qui gouverne. Il a plus d'expérience, plus d'énergie, plus de connaissance des hommes et des choses, plus de caractère ; mais il n'est pas un maître absolu, car Dieu vous a faites pour être son aide, « une aide semblable à lui », et non une esclave, puisque l'esclave n'est pas semblable à son maître. S'il est la tête qui organise, vous êtes le cœur qui aime, et le cœur aussi a ses intuitions. Souvent même il est plus clairvoyant, il juge mieux avec « ses raisons que la raison ne comprend pas », et si dans une maison la tête et le cœur s'entendent, il est certain qu'elle prospérera, l'une y apportant l'aisance et l'autre le bonheur.

C'est pourquoi je vous dirai : attirez la confiance de vos maris et appliquez-vous à mériter leur estime par votre prudence, votre droiture et votre bonté. Vous avez droit à cette confiance et elle vous est nécessaire. Cela posé, ne vous désintéressez de rien des choses de la famille. Occupez-vous des affaires, étudiez-les, travaillez à les connaître. Qui en effet peut prévoir l'avenir ? S'il vous arrivait de rester seules à la tête de votre maison, il faut que vous sachiez la conduire sans secours étranger. Dieu alors vous accorderait sans doute des grâces spéciales, mais il convient que vous soyez préparées à tout ; la grâce ajoutera sa

perfection à votre labeur. Donnez votre avis sur toute entreprise. Souvent des fortunes qui étaient compromises ont été relevées par la sage direction d'une femme, et quand la France au quinzième siècle fut sur le point de disparaître, de devenir la simple vassale de l'Angleterre, Dieu suscita non pas des guerriers distingués, qui eussent tout laissé périr, mais une femme, Jeanne d'Arc, qui s'aidant de son conseil, c'est-à-dire des lumières de Dieu, chassa les Anglais du pays.

Voulez-vous que je vous donne un exemple choisi, non pas dans la vie d'une grande sainte, — ce qui nous effarouche toujours un peu, parce que nous sommes découragés par leurs vertus exceptionnelles, — mais dans la vie d'une femme française, la mère de notre plus grand poète, Mme de Lamartine ?

Avec sa mère qui était sous-gouvernante des enfants du duc d'Orléans, elle avait habité le Palais-Royal et Saint-Cloud. Elle avait donc reçu une éducation distinguée et vécu dans les splendeurs du monde. Un jour elle se maria avec un gentilhomme campagnard sans fortune, propriétaire d'un petit bien rural au fond d'une province, à Saint-Point, près de Mâcon. Il lui fallait donc quitter la cour ; elle s'y résigna, parce que c'était le devoir, et elle s'en vint, joyeuse, se fixer parmi des paysans, parce qu'elle aimait sincèrement son mari. Ils eurent cinq filles, merveilleusement belles et bonnes, et un fils, le poète. Sa grande préoccupation fut de les élever dans la crainte de Dieu, mais aussi de conquérir la confiance de son mari. Vous allez voir si elle y réussit. Elle écrivait en 1814, dans son *Manuscrit* :

« C'est aujourd'hui l'anniversaire de mon mariage. Il y a aujourd'hui quatorze ans que j'ai eu le bonheur d'épouser un homme selon le cœur de Dieu. Je le savais aimable, mais je ne le savais pas si parfait. Il n'a pour défaut que les scrupules de l'honneur et une probité qui prend ombrage de la moindre indécatesse. Mais c'est un bien beau défaut. Il ne vit que pour moi et ses enfants. Il a souvent bien des soucis pour une si nombreuse famille avec une si étroite fortune. Ah ! c'est à moi de le soulager et à la Providence de nous assister. Je me fie à elle. Cette confiance est peut-être ma seule vertu : pour tout le reste je suis bien imparfaite. »

Le poète, son fils, le plus grand poète du dix-neuvième siècle, mourut en 1869, réconcilié avec son Dieu, après avoir reçu l'hostie du tabernacle, ce Christ qu'il avait si bien chanté, et qui était venu réjouir sa vieillesse. Quand les hommes l'eurent abandonné, après l'avoir chargé de gloire, il regarda au fond de son cœur gonflé de tristesse et il y retrouva inaltérés les enseignements et la foi de sa mère. Mais il y retrouva aussi la fermeté et la résignation de son père, « cet homme d'acier pour les choses de la vie. » Les deux époux avaient apporté à l'élever leur action mutuelle.



## II

Cette action commune, il faut qu'elle paraisse partout, dans l'entente des affaires, dans le gouvernement de la maison, mais surtout dans l'éducation des enfants.

Un grand vice règne sur l'éducation contemporaine, ce que j'appellerai la gâterie mutuelle de vos enfants. Vous les aimez tant que vous tenez à satisfaire tous leurs désirs, et Dieu sait si la quantité en est inépuisable. Vous ne savez pas les conduire, et vous vous laissez conduire par eux. Ce n'est pas vous qui commandez, ce sont eux qui exigent, et pour obtenir ils ont un moyen infailible : ils insistent, ils crient, ils versent de feintes larmes, bien certains qu'ils sont, les habiles petits politiques, que leurs pleurs vous fléchiront, car vous ne voulez pas qu'ils en versent.

Et vous n'êtes pas les seules coupables. Le soir, quand leur père revient après le labeur de la journée, il se réjouit de passer une heure reposée avec vous en famille, d'embrasser ses enfants qu'il n'a pas eu le temps de voir. Ceux-ci profitent de ce moment d'expansion pour formuler de nouvelles et insatiables demandes, et ils usent de leurs armes ordinaires, les larmes. Le père devrait exercer son autorité, mais soit lassitude, soit faiblesse, soit pour les contenter ou pour se débarrasser d'eux, il prend leur parti. Pour un instant qu'il les voit, il tient à jouir d'eux ; lui non plus ne veut pas qu'ils pleurent, et c'est ainsi que s'établit une conspiration mutuelle pour céder constamment à leurs caprices.

Il s'agit aujourd'hui cependant de former des hommes !

Dites, les circonstances actuelles ne font-elles pas naître en vous des remords et ne vous rappellent-elles point vos devoirs oubliés ?

Ecoutez bien ce que je vais vous dire.

Depuis plus de soixante ans les parents se sont relâchés de leurs obligations, ont abdiqué leur autorité ou plutôt s'en sont déchargés sur les maîtres et maîtresses de leurs enfants. Ce fut une excellente mesure quand en 1833 la religion rentra officiellement à l'école et que le catéchisme y fut enseigné ; toutefois les parents ne comprirent pas que cette loi venait les aider, mais ne prétendait pas les remplacer. Jusque-là dans les familles, le père instruisait ses enfants de la religion, et ainsi il s'instruisait lui-même. Quand il disait à son fils : « L'Eglise ordonne aux chrétiens de se confesser une fois l'an, » s'il était droit, sérieux, logique avec lui-même, il se souvenait du précepte du Sauveur : « Je vous ai donné l'exemple pour que vous le suiviez. » Il marchait, et tous venaient après lui.

Cette méthode tellement naturelle qu'il est impossible d'en concevoir une autre, il l'appliquait pour apprendre à son fils à manier la hache, la lime ou la charrue, car il lui disait : « Regarde-moi faire, puis, toi-même, tu te mettras à l'œuvre. » Et c'est ainsi qu'ils élevaient des laboureurs et des ouvriers aptes à leur profession.

Or ce qu'ils faisaient pour leur enseigner à manier leur outil, ils négligèrent de le faire pour leur former la conscience, la conscience ce merveilleux outil qui façonne votre vie ! Quelle aberration ! Ils se remettaient de ce soin à des hommes habiles et dévoués sans doute, mais qui n'avaient pas le cœur, la grâce, la vocation du père pour parler à ses fils. Si du moins celui-ci les avait secondés, s'enquérant des connaissances religieuses de ses enfants ! Mais non, ce point essentiel, ils feignaient de l'ignorer. Et voilà comment vos enfants ont fini par se figurer que la charrue ou la hache c'est le principal, et que la religion n'est que l'accessoire. Oui, l'exemple de leurs maîtres les édifiait, mais ils gardaient comme une arrière-pensée et se disaient qu'ils étaient payés pour cela, que c'était leur métier et, qu'après tout, ils ne voyaient pas le même exemple chez eux. Rien ne remplace comme autorité, comme enseignement pratique, le spectacle de leur père et de leur mère à genoux !

Maintenant, puisqu'il s'agit de former des hommes, sachez bien, soyez convaincues que lois, programmes, instruction, tout est fait pour les déformer.

« Quand Dieu créa le cœur de l'homme il y mit premièrement la bonté. » Vous connaissez cette grande parole de Bossuet tant de fois répétée. Elle est vraie, et la bonté originelle n'est point totalement absente de l'homme. Mais force est bien d'avouer pourtant qu'il n'est pas bon. Nos mauvais penchants sont là pour nous en avertir. Or, savez-vous quel fut le rôle de l'Eglise ? Ce fut de développer en nous la bonté première et d'en bannir la méchanceté. Elle y a travaillé sans se lasser ni se décourager pendant des siècles, et elle était vraiment parvenue à quelque chose, surtout dans notre France privilégiée qui paraît être plus que toute autre nation la fille de Marie et la fille du Sacré-Cœur. Oh ! qu'il y a de belles pages et de belles âmes dans notre histoire ! Si belles, ces âmes, que les plus aimables qui soient au ciel doivent être des âmes françaises, comme sainte Jeanne de Chantal, saint Vincent de Paul, Louise de France, âmes qui furent toute générosité, tout dévouement, toute charité, avec cette joie particulière, ce je ne sais quel charme extérieur qui est bien français.

Nos aïeux étaient de bonnes gens, sans égoïsme, la bonté et la bonne humeur en personne, prêts à donner leur vie pour toute cause noble et sainte, sachant que Dieu les regardait et qu'il les récompenserait.

Eh bien ! cette bonté que le christianisme nous avait conférée, qu'il avait mis quatorze siècles à amasser dans nos âmes comme le plus précieux, le plus céleste des patrimoines, et avec quelle persévérance, quels efforts, quelle tendresse pour nous ! voilà qu'elle s'en va. Considérez la société qui vous environne, vos amis même, vos enfants : dans tout ce monde-là, le meilleur que vous connaissiez, il y a un vernis de politesse, de courtoisie, de bonne éducation ; mais grattez le vernis, vous

trouverez aussitôt, et très susceptible, le chacun pour soi, le culte de l'intérêt. Avec quelle désinvolture même on proclame qu'on ne pense qu'à soi, qu'on ne travaille que pour soi, que la patrie c'est l'endroit où l'on est bien, et qu'on se désintéresse de tout !

Qui a produit ce changement, cet égoïsme furieux, cette passion unique du moi, ce mépris de la misère des autres et des principes les plus sacrés ? Qui a enlevé la bonté du cœur de ces enfants, de ces jeunes gens surtout ?

Vous l'avez deviné, n'est-ce pas ? Le but poursuivi par la secte qui nous régit, c'est de déchristianiser la France. En la rendant chrétienne, l'Eglise lui avait communiqué la bonté ; il est naturel que ceux qui lui ôtent sa foi chrétienne lui enlèvent aussi la bonté, c'est-à-dire sa belle parure qui la faisait admirer et aimer, la perle du plus haut prix qui acquiert le ciel.

Oui, la bonté disparaît, elle a disparu déjà de beaucoup de cœurs, et elle est remplacée par quoi ? Par l'égoïsme féroce. Une société se lève qui débute par des sentiments de cruauté, de sauvagerie, d'inhumanité incroyables. Ce qui la caractérise, c'est que loin de compatir aux souffrances, elle jouit du mal des autres. Nous avons vu des religieuses, de vieilles femmes jetées dans la rue et abandonnées après quarante ans de services rendus aux enfants du peuple, laissées sans foyer, sans asile, sans famille et sans pain, et nous avons entendu — étaient-ce bien des hommes ? — des êtres à face humaine au moins, qui s'écriaient : « C'est la loi ! C'est bien fait ! »

Voilà ce que devient une société déchristianisée : une société sauvage. Tous les mauvais instincts y sont déchainés, et il faut s'attendre, dans un pays qui se disait civilisé, à des batailles non plus entre hommes, mais entre fauves.

Voulez-vous que vos enfants soient cela ?

Non sans doute. Alors, à l'œuvre ensemble ! Il y va du salut de leurs âmes, du bonheur de vos familles ; il y va de votre intérêt, car dans une société qui n'est plus chrétienne, les vieillards sont négligés, ils embarrassent. Faites comprendre ces graves vérités dans votre milieu, et je suis sûr qu'un jour, en recueillant le prix de vos efforts au sein du bonheur familial créé par vous, parmi vos enfants bons et chrétiens, vos maris vous combleront d'éloges sincères et justes. *Vir ejus et laudavit eam.*

## VARIA

### V

#### LES VÊPRES DU DIMANCHE

Les dimanches tu garderas  
En servant Dieu dévotement.

Mes frères,

Il y a quelques années, un prélat français rendait compte au pape Léon XIII de la situation

religieuse de son diocèse. « Comme je me plaignais des progrès de la profanation du dimanche, le visage du chef de l'Eglise, raconte le prélat, se couvrit d'un nuage épais de tristesse, et ces graves paroles s'échappèrent de sa bouche : « Le dimanche violé, c'est le présage de tous les malheurs ; c'est la foi éteinte, la prière abandonnée, l'éternité oubliée ; c'est Dieu supprimé dans la vie de l'homme. Si un peuple généralisait cette violation, ce serait un peuple comme on n'en a jamais vu dans le cours des siècles, un peuple sans religion. La France veut-elle tenter cette expérience terrible ? Veut-elle affronter la justice de Dieu ? » Pie IX, mes frères, l'avait déjà dit : « Lorsque la profanation du dimanche envahit tout un peuple, c'est un péché mortel national qui attire sur le pays tout entier le châtement de Dieu. »

Il faut donc sanctifier le dimanche.

Mais ne l'oublions pas, mes frères, la loi divine qui nous ordonne de « garder le dimanche en servant Dieu dévotement, » n'est pas accomplie par l'assistance unique au saint sacrifice de la messe. Cette assistance est obligatoire sous peine de faute grave, mais elle ne suffit pas à elle seule, parce que l'assistance à la messe n'est pas la sanctification de tout le dimanche, mais seulement la sanctification d'une partie du dimanche, de la matinée, que dis-je ? d'une heure de la matinée. Pour accomplir la loi divine, il faut sanctifier le dimanche tout entier, l'après-midi comme la matinée. Or, le meilleur moyen, c'est l'assistance à l'office des vêpres. C'est pourquoi je viens vous en parler aujourd'hui.

Je vous dirai dans cette première instruction 1<sup>o</sup> l'origine et l'excellence, 2<sup>o</sup> le but et les avantages de cet office.

### I

L'office des vêpres, ainsi nommé parce que autrefois on le célébrait au coucher du soleil, vers le moment où se lève l'astre qu'on nomme *Vesper*, remonte à la plus haute antiquité. Figuré dans l'Ancien Testament par le sacrifice du soir que la loi mosaïque avait établi, l'office des vêpres a été institué par l'Eglise à l'origine même du christianisme. Parlant de cet office, saint Augustin disait : « Nous avons là-dessus l'exemple et le précepte du Seigneur lui-même et des apôtres <sup>1</sup>. » Dès l'origine, dit Mgr Freppel, nous voyons s'introduire dans l'Eglise et s'organiser, outre la célébration du sacrifice eucharistique, acte essentiel du culte chrétien, cette autre partie de l'office divin qui devait compléter la liturgie sacrée. Avec le même soin qu'il mettait à inculquer aux Corinthiens la nécessité de participer à la Cène du Seigneur, saint Paul n'avait-il pas recommandé aux fidèles de Colosses de s'édifier mutuellement par des psaumes, des hymnes et des cantiques spirituels ? (Colos., III, 16).

<sup>1</sup> Ep. cxix.



De siècle en siècle, en remontant de nos jours au berceau du christianisme, nous voyons l'office des vêpres faire, de la part des Papes, des évêques, des Pères et des Conciles, l'objet des recommandations les plus vives et les plus pressantes. Là-dessus, il n'y a qu'une voix dans toute la tradition chrétienne. Toujours et partout, dans la pensée des chrétiens, le sacrifice du matin, c'est-à-dire l'immolation mystique de l'Agneau Rédempteur, cet acte essentiel de la religion, a eu son complément dans cet autre sacrifice de louange qu'on peut appeler en quelque sorte le sacrifice du soir, *sacrificium vespertinum*.

Et que dire, mes frères, de l'excellence de l'office des vêpres ? Il semble que l'Eglise ait voulu réunir dans cet office toutes les beautés de l'Ecriture sainte et de la Tradition, pour offrir à ses enfants le vrai modèle de la prière publique, appropriée aux besoins infinis de l'homme et à ses misères sans nombre. Ce sont les plus grandes vérités de la foi, les plus beaux préceptes de la morale, les plus éclatants prodiges de la droite de Dieu que les psaumes présentent à nos yeux, pour éveiller dans l'âme tour à tour des impressions de joie ou de sainte tristesse, d'amour et de repentir, d'admiration et de reconnaissance. Quoi de plus beau en particulier que le *Beatus vir*, le *Laudate pueri*, le *Magnificat* surtout ! Le *Magnificat*, mes frères, c'est la sainte Vierge elle-même qui l'a composé sous l'inspiration de l'Esprit-Saint, c'est elle qui nous l'a transmis après l'avoir chanté la première.

Qu'importe que vous ne compreniez point la langue dans laquelle sont écrits les psaumes et les hymnes qui composent l'office des vêpres ! N'avez-vous pas, dans vos *Paroissiens*, la traduction de ces psaumes et de ces hymnes ? Et puis, la solennité des chants, la pompe des cérémonies de l'Eglise ne rendent-elles pas en quelque sorte cette langue sensible et intelligente, et n'en font-elles pas pénétrer les impressions jusqu'à votre âme ? Ne savez-vous pas enfin que Dieu vous entend et vous comprend, quelle que soit la langue employée ?

## II

Mes frères, le but que s'est proposé l'Eglise en instituant les vêpres, c'est de nous procurer par l'assistance à cet office des *avantages* nombreux. Voici les principaux.

Le premier, c'est de nous aider puissamment à la sanctification complète du dimanche qui nous est prescrite par la loi de Dieu :

Les dimanches tu garderas  
En servant Dieu dévotement.

Sans doute, il y a d'autres moyens que l'assistance aux vêpres pour sanctifier l'après-midi du dimanche. Il y a les lectures pieuses, telles que la Vie des saints et surtout l'Evangile ; il y a l'instruction de ceux qui ignorent les vérités de la religion, la visite des pauvres, des malades, des

affligés, et c'est pour cela que l'Eglise n'impose pas aux fidèles cette assistance sous peine de péché. Mais comme aucun de ces moyens ne vaut l'assistance aux vêpres, l'Eglise recommande celle-ci par-dessus tout, et fait aux curés, par l'intermédiaire des évêques, une obligation de célébrer cet office chaque dimanche.

Le deuxième avantage, c'est que les fidèles qui assistent aux vêpres participent aux promesses magnifiques faites par Notre-Seigneur Jésus-Christ à ceux qui se réunissent pour prier en son nom : « Quand deux ou trois seront réunis pour prier en mon nom, je serai au milieu d'eux pour les exaucer. » Tertullien, parlant de ces prières faites en commun, se servait d'une expression bien forte : « Nous nous assemblons pour prier, disait-il. Mais qu'est-ce que cette prière ? C'est comme un combat que nous livrons au ciel même ; nous y venons non point séparément, mais tous à la fois et en troupe, afin de former comme un corps d'armée et de faire une espèce de violence à Dieu, mais une violence qui lui est agréable. »

Le troisième avantage que procure aux fidèles l'assistance aux vêpres, c'est de leur donner l'occasion d'exercer autour d'eux l'apostolat du bon exemple, pour ramener à cet office, pour le plus grand bien des âmes, beaucoup de ceux qui n'y vont plus. « Où s'en vont-ils ? dira-t-on en les voyant passer. Tiens, ils s'en vont aux vêpres ! » Et cette vue sera plus éloquente que les exhortations les plus chaleureuses, car les paroles ne font qu'émouvoir, tandis que les exemples entraînent.

Le quatrième avantage que les fidèles retirent de l'assistance aux vêpres, c'est de les instruire, d'élever leur âme, de les consoler au milieu de leurs tristesses, de les remplir d'une joie suave. « Histoire et doctrine, morale et piété, tout ce qui éclaire et nourrit l'âme se rencontre dans cet abrégé de la louange divine, où la poésie devient une prière et le chant lui-même une source d'instruction. Etes-vous dans la douleur ? le psaume vous console. Eprenez-vous quelque doute ou quelque inquiétude ? il vous fixe et vous rassure. C'est un remède aux blessures de votre cœur, si dangereuses et si invétérées qu'elles puissent être. Dans l'ennui, dans l'abattement, dans la crainte, le psaume vous encourage et vous soutient ; il soupire avec le malheureux, gémit avec le pécheur, éclate en transports de joie et d'allégresse avec le juste. C'est, comme le disait saint Augustin, un trésor inépuisable de richesses spirituelles, où chacun peut puiser dans la mesure de ses nécessités <sup>1</sup>. » — Et cette instruction, vous pourrez la rendre plus complète encore en assistant, comme cela est désirable, au catéchisme de persévérance qui suit immédiatement l'office des vêpres et pendant lequel le prêtre enseigne d'une manière simple, pratique et intéressante, par la

<sup>1</sup> Mgr Freppel.

parole et par l'image, les vérités du salut. Oh ! que de choses oubliées on réapprendrait, que de choses qu'on sait encore se fixeraient dans la mémoire, si on assistait chaque dimanche à ce catéchisme, et comme la foi deviendrait plus vive et plus agissante !

Le cinquième avantage, c'est que ceux qui assistent aux vêpres reçoivent la bénédiction du Saint-Sacrement, qui toujours, dans notre paroisse du moins, clôt cet office. La bénédiction du Saint-Sacrement est une grâce très précieuse. C'est un sacramental qui a la puissance d'exciter dans nos cœurs des actes d'amour et de repentir qui effacent les péchés véniels. Grande et précieuse était la faveur des petits enfants que, pendant sa vie mortelle, Jésus caressait et bénissait ! Grande et précieuse était la faveur des apôtres et des disciples réunis sur la montagne des Oliviers et recevant la bénédiction de Jésus qui remontait au ciel ! Voulez-vous, mes frères, jouir, chaque dimanche, d'une faveur semblable ? Venez aux vêpres, et là Jésus, présent au Très Saint Sacrement aussi véritablement qu'il était présent à Jérusalem et en Galilée, vous bénira comme il bénissait les petits enfants, comme il bénissait ses apôtres et ses disciples.

Outre tous ces avantages, l'assistance à l'office des vêpres vous procurera encore le moyen de sanctifier d'une manière spéciale le mois de la Sainte Enfance, le Carême, le mois de Marie, le mois du Sacré-Cœur, le mois du Rosaire, puisque alors il y a dans notre paroisse, aux vêpres, des exercices, des prières, des chants spéciaux destinés à honorer soit l'Enfant Jésus dans sa crèche, soit Marie, soit le Sacré-Cœur. Enfin, pendant le mois de novembre, l'assistance aux vêpres vous facilitera le moyen de venir puissamment en aide aux âmes du Purgatoire et surtout aux âmes de vos parents et de vos amis, puisque alors nous avons des prières qui leur sont spécialement destinées.

Je pense, mes frères, en avoir assez dit pour encourager votre bonne volonté d'assister aux vêpres, ou même pour décider les moins fervents à ne plus dédaigner cet office. Puisse la grâce de Dieu féconder mes paroles et leur faire porter du fruit dans vos cœurs ! Ainsi soit-il.

## VI

### LES VÊPRES DU DIMANCHE (*suite*)

Mes frères,

Je vous ai rappelé dimanche dernier les avantages que l'on trouve à l'assistance aux vêpres.

Mais s'il en est parmi vous que ces avantages aient laissés indifférents, à ceux-là je dirai : Songez du moins aux *inconvenients* qu'il y a pour vous à manquer habituellement cet office, et reconnaissez la futilité des *prétextes* que l'on invoque trop souvent pour justifier son absence.

## I

Le premier de ces inconvenients, c'est d'aller contre les intentions formelles de l'Eglise. L'Eglise, en effet, en imposant à tous les curés, par la voix des évêques, l'obligation de célébrer l'office des vêpres, indique par là-même son désir, son intention formelle d'y voir assister les fidèles. Si elle ne va pas jusqu'à leur imposer cette assistance sous peine de péché, comme celle de la messe, c'est uniquement afin de ne pas trop multiplier les occasions de désobéissance et par suite les causes de péché. Comme dit saint Paul, « sans la loi le péché est comme mort » (Rom., VII, 8), et voilà pourquoi l'Eglise a multiplié le moins possible ses lois. Elle fait comme une bonne mère qui, pour ne pas exposer ses enfants à une révolte ouverte, se contente de leur exprimer des désirs, sans leur faire des commandements rigoureux.

Le deuxième inconvenient, c'est que le manquement à l'office des vêpres amène à la profanation du moins partielle du dimanche. Sans doute, nous l'avons dit, on peut sanctifier l'après-midi du dimanche autrement que par l'assistance aux vêpres ; mais l'expérience prouve qu'à de très rares exceptions près, ceux qui n'assistent pas aux vêpres le dimanche ne sanctifient la seconde partie de ce jour d'aucune autre manière. Non, ce n'est point pour se livrer à l'instruction de ceux qui ignorent les vérités du salut, ce n'est point pour visiter les pauvres, les malades et les affligés, ce n'est point pour vaquer à la lecture de l'Evangile ou de la Vie des saints, qu'on manque aux vêpres. C'est, hélas ! pour se livrer à un travail défendu et maudit de Dieu ; c'est pour courir à des fêtes profanes, à des divertissements dangereux ; c'est pour faire des visites oiseuses pendant lesquelles parfois on s'acharne, avec une joie diabolique, à détruire l'honneur et la réputation du prochain ; c'est, en un mot, pour profaner le dimanche et donner au démon le jour même que Dieu a consacré à son service.

Troisième inconvenient : ces manquements diminuent peu à peu la foi et entraînent insensiblement à des manquements plus graves, tels par exemple qu'aux manquements à la sainte messe. C'est une vérité d'expérience : quand on ne fait que ce qui est rigoureusement obligatoire, on ne tarde pas à omettre même ce qui est rigoureusement obligatoire. Voyez plutôt ce qui se passe. Dans des temps meilleurs, alors que les églises étaient remplies pendant les vêpres, c'était une chose presque inouïe que de manquer à la messe ; et aujourd'hui que, de toutes parts, on abandonne l'office des vêpres, on voit les chrétiens, même parmi les meilleurs, rechercher la messe la plus courte possible, qu'ils trouvent encore beaucoup trop longue, mettre tout leur art à n'y arriver une seconde avant qu'elle soit commencée, à se précipiter dehors aussitôt qu'elle est terminée, que dis-je ? ne pas se faire même



scrupule de l'abrégé par les deux bouts, d'y manquer de loin en loin pour des raisons qui jamais ne devraient arrêter un vrai chrétien. C'est là une étrange diminution de foi, qui est un châtement de l'abandon des vêpres. « Celui qui méprise les choses de moindre importance en arrive bientôt à mépriser les choses plus importantes, » disent nos Livres saints. *Qui spernit modica paulatim decidet.*

Le quatrième inconvénient, c'est que les fidèles qui manquent aux vêpres donnent autour d'eux le mauvais exemple et amènent ainsi la désertion complète de l'église paroissiale le dimanche après midi. Ce mauvais exemple est d'autant plus pernicieux qu'il vient de plus haut, par exemple des pères et des mères de famille, et de ceux qui ont une condition sociale plus élevée. Un prêtre rencontrant un jour dans sa paroisse quelques jeunes filles qui jusque-là s'étaient montrées très pieuses, leur demanda avec tristesse pourquoi depuis quelque temps il ne les voyait plus aux vêpres. Il reçut cette réponse : « Les demoiselles du château, qui sortent d'un pensionnat religieux, n'y vont presque jamais. Pourquoi serions-nous obligées d'être plus pieuses que ces demoiselles ? Allez plutôt vous plaindre à elles ! — Mes enfants, répondit le prêtre, imitez nos châtelaines quand elles font bien, mais ne les imitez pas quand elles font mal. » Combien y a-t-il, hélas ! dans nos paroisses, de personnes aussi coupables que les châtelaines en question ! Et je ne me rappelle pas sans trembler sur leur sort, les paroles de Notre-Seigneur : « Malheur à ceux par qui le scandale arrive ! »

Le cinquième inconvénient, le vénérable curé d'Ars le signalait en ces termes : « Manquer les vêpres, disait-il souvent, c'est attrister le cœur si bon de Jésus. » Ne comprenez-vous pas, mes frères, tout ce qu'il y a d'offensant pour Notre-Seigneur Jésus-Christ dans cette abstention quasi générale de l'office des vêpres ? Oui, de toutes les places vides le dimanche pendant les vêpres, il me semble qu'il s'élève comme un cri ironique de dédain qui monte vers le tabernacle pour dire au Dieu de l'Eucharistie : « Tu ne vaux pas la peine que nous nous dérangions pour toi ! » Oui, le dimanche après midi, il me semble que les chemins qui conduisent à l'église pleurent, comme autrefois à Jérémie les voies de Sion semblaient pleurer, parce que personne ne vient plus à nos solennités. Un jour, mes frères, je rencontrais un bon vieillard de la paroisse et je lui dis en souriant : « Père un tel, je désire que vous ne mouriez jamais. — Et pourquoi donc, monsieur le curé ? demanda-t-il. — Parce que, quand vous serez mort, je n'aurai plus un seul homme aux vêpres. » C'est fait depuis longtemps. Non seulement je n'ai plus jamais où presque jamais un seul homme aux vêpres, mais il arrive bien souvent que je n'y vois que des enfants. Si vous ne sentez pas ce qu'il y a d'offensant pour Notre-Seigneur dans cette désertion quasi générale d'un

office qui a pour but principal de l'honorer, je vous plains !

Comprenez-vous maintenant pourquoi le vénérable curé d'Ars, ce grand Voyant du XIX<sup>e</sup> siècle, lorsqu'il parlait de ceux qui manquent les vêpres du dimanche, disait que « sans compromettre absolument leur salut, ils le rendent plus difficile et plus incertain ? Oh ! ajoutait-il, comment osent-ils espérer le ciel ? Comment peuvent-ils croire que le bon Dieu leur fera miséricorde dans ce moment terrible où les plus grands saints ont tremblé, eux cependant dont la vie n'a été que bonnes œuvres et qui pour quelques légères fautes ont fait tant de pénitences ? »

## II

Mais arrivons-en, pour y répondre, aux principaux prétextes qu'on apporte pour s'excuser de ne pas assister aux vêpres du dimanche.

1. « Ce n'est pas la mode, presque personne n'y va. »

La mode n'a rien à voir ici. Lorsqu'il s'agit de Dieu et de notre âme, ce n'est pas l'usage qui doit nous servir de règle de conduite ; ce sont les intérêts de Dieu et de notre âme, ce sont les intentions de l'Eglise. Or, les intérêts de Dieu et de notre âme, les intentions de l'Eglise sont que nous allions aux vêpres le dimanche. Lorsque nous paraîtrons au tribunal de Dieu, cette réponse : « Ce n'était pas la mode ! » aura bien peu de valeur pour nous excuser devant lui. Du reste, si ce n'est plus la mode, faites-la revenir en y allant.

2. « On ne peut pas toujours être à l'église. »

Lorsque nous disons les vêpres, vous répondrai-je avec le vénérable curé d'Ars, « ne seriez-vous pas aussi heureux d'y venir que de rester chez vous à vous ennuyer pendant qu'on chante les louanges de Dieu ? Combien font pour le monde des choses plus pénibles que celles qu'exige le service divin !... Quoi ! disait-il encore avec ironie, quoi ! vous êtes si fatigués quand vous avez entendu la messe, que vous n'avez pas le courage de revenir aux vêpres ? »

Voyons, mes frères, soyez raisonnables : est-ce toujours être à l'église que d'y être à peine deux heures par semaine, une heure dans la matinée du dimanche, une heure dans l'après-midi ? Vous appelez cela « toujours être à l'église ! » La compagnie du bon Dieu vous est donc bien à charge ?

3. « Nous n'avons pas le temps. »

« Celui qui n'aura pas donné à Dieu une partie de son temps, ne pourra prétendre à l'éternité bienheureuse, » vous répond saint Jean Chrysostome. « Dieu vous a donné six parties de la semaine pour s'en réserver une seule. Ne faut-il pas, à tout le moins, que cette journée unique lui soit consacrée tout entière, et que, le soir comme

<sup>1</sup> *Sermons*, t. IV, 55.

<sup>2</sup> *Sermons*, t. III, 108.

le matin, vous preniez part à la prière publique, pour sanctifier le peu de temps que le service divin enlève aux soins et aux vanités du siècle ? <sup>1</sup> » Même en assistant chaque dimanche à la messe et aux vêpres, ne vous reste-t-il pas encore ce jour-là bien du temps pour d'honnêtes divertissements, pour des occupations qu'il est impossible de remettre, comme celles exigées par les soins de la maison ? Et puis, si tout le monde, dans une maison, ne peut assister chaque dimanche à l'office des vêpres, ne peut-on pas, ne doit-on pas s'arranger de manière à ce que chacun y assiste à son tour ?

4. « Nous prions chez nous. »

« Vous vous trompez vous-mêmes, vous répondrai-je encore avec saint Jean Chrysostome. Chez vous, sans doute, vous pourrez prier, mais non pas avec la même efficacité que dans l'église, d'où la prière s'élève à Dieu comme le cri unanime de tout le peuple. Seul, tu ne seras pas aussi bien exaucé que dans l'assemblée de tes frères. Il y a ici quelque chose de plus, à savoir l'union des âmes, le lien de la charité et la prière des prêtres. Les prêtres président afin que les prières plus faibles de la multitude unies à leurs invocations plus puissantes montent ensemble au ciel. <sup>2</sup> »

5. « Nous avons des parents, des amis à recevoir ou à visiter. »

« Gardez-vous bien, vous dirai-je avec le vénérable curé d'Ars, de préférer la créature au bon plaisir de Dieu, de vouloir être à Dieu et au monde, à Dieu le matin, au monde le soir. Quel regret vous éprouveriez à l'heure de la mort, de toutes ces concessions faites à l'esprit du siècle ! <sup>3</sup> »

Mais tout en assistant aux vêpres, qui vous empêche, mes frères, de recevoir vos parents, vos amis, et de les visiter ? N'avez-vous pas suffisamment le temps en dehors des offices ? Ne pourriez-vous pas, ne devriez-vous pas, si vous aviez pour Dieu le respect et le dévouement qu'il mérite, si vous faisiez de votre âme le cas que vous devez en faire, avancer un peu votre repas de manière à l'avoir terminé pour assister aux vêpres avec vos parents et vos amis, et venir avec eux édifier la paroisse, au lieu de la scandaliser ?

J'ai fini, mes frères. Assistez donc régulièrement aux vêpres, non seulement aux grandes fêtes, mais tous les dimanches. En y assistant, vous honorez Dieu comme il veut être honoré, vous sanctifiez le dimanche comme il doit être sanctifié, vous participerez aux promesses magnifiques que Jésus-Christ a faites à ceux qui se réunissent pour prier en son nom, vous exercerez le fécond apostolat du bon exemple, vous recevrez la bénédiction du Saint-Sacrement qui sera pour vous

une source de grâces précieuses, vous ferez une abondante moisson de mérites, et par là vous mériterez de chanter un jour, dans le ciel, en compagnie des anges et des saints, ces louanges divines que si souvent ici-bas vous aurez chantées pendant l'office des vêpres. Ainsi soit-il.

## TRÉSOR D'HISTOIRES POUR L'EXPLICATION DU SYMBOLE DES APOTRES

### VIII

JE CROIS EN DIEU (*suite*)

**Parole de Newton.** — « Les cieux racontent la gloire de Dieu et la grandeur de ses œuvres, » dit le Psalmiste. Voici un commentaire de cette parole : c'est l'un des plus grands génies scientifiques, l'un des plus illustres fondateurs de l'astronomie moderne, le célèbre Newton (né en Angleterre, 1642-1727), qui affirme ainsi l'existence de Dieu :

« Cet admirable arrangement du soleil, des planètes et des comètes, dit-il, ne peut être que l'ouvrage d'un Etre tout-puissant et intelligent. Cet Etre infini gouverne tout, non comme l'âme du monde, mais comme le Seigneur de toutes choses ; et à cause de cet empire, le Seigneur Dieu s'appelle le Seigneur universel. Le vrai Dieu est un Dieu vivant, intelligent et puissant ; il est au-dessus de tout et infiniment parfait. Il est éternel et infini, tout-puissant et omniscient, c'est-à-dire qu'il dure depuis l'éternité passée, et dans l'éternité à venir, et qu'il est présent par tout l'espace infini ; il régit tout et il connaît tout ce qui est et tout ce qui peut être. »

C'est l'enseignement de la science. Et il se trouve que la science dit la même chose que le premier chapitre du catéchisme.

**Il y a un Dieu.** — En 1832, à Lyon, Mme Garnier, fondatrice de l'Œuvre du Calvaire en faveur des personnes atteintes de maladies incurables, soignait une cancéreuse. Elle essaya de lui parler de Dieu.

— Si Dieu existait, dit la malheureuse, je ne serais pas en cet état !

Des jours, des semaines, des mois s'écoulèrent, amenant les mêmes tortures et le même amour dévoué.

Mme Garnier parla du ciel.

— Ah ! le ciel !... dit alors la cancéreuse, oui, j'y crois, *parce que le ciel seul peut vous récompenser.*

Elle se réconcilia avec Dieu et mourut consolée.

**Un mot d'Edison.** — Il ne sera pas sans intérêt de rappeler la leçon que donna aux sans-Dieu, lors de l'Exposition de 1889, un électricien des plus illustres. Invité, au sommet de la tour Eiffel, à

<sup>1</sup> Homil. xxiv.

<sup>2</sup> Hom. III, n. 7.

<sup>3</sup> Sermons, t. III, 215, 129 et 133.



inscrire son nom sur le Livre d'or réservé aux célébrités contemporaines, Edison fit précéder sa signature de ces lignes, qu'il lut à haute voix :

« *Au courageux constructeur du spécimen si gigantesque et si original de l'art de l'ingénieur moderne, un homme qui a le plus grand respect et la plus grande admiration pour tous les ingénieurs, y compris le plus grand de tous, le BON DIEU.* »

**L'ouvrier athée.** — On trouve, dans les œuvres du philosophe socialiste Pierre Leroux, un curieux morceau. C'est un dialogue entre un ouvrier et le spectre de la société contemporaine. L'ouvrier, endoctriné par les libres-penseurs et les positivistes, pousse naturellement un cri de convoitise et de haine. Il dit :

« Puisqu'il n'y a plus rien sur la terre que des biens matériels, de l'or et du fumier, donnez-moi donc ma part de cet or et de ce fumier.

— Ta part est faite, lui répond le spectre de la société.

— Je la trouve mal faite, répond l'homme.

— Mais tu t'en contentais bien autrefois, lui dit le spectre.

— Autrefois, lui répond l'homme, il y avait un Dieu dans le ciel, un paradis à gagner. J'avais ma part dans cette société, car si j'étais sujet, j'avais au moins le droit de sujet, le droit d'obéir sans être avili. Mon maître ne me commandait pas sans droit, au nom de son égoïsme; son pouvoir remontait à Dieu, qui permettait l'inégalité sur la terre. Nous avions la même morale, la même religion : au nom de cette morale et de cette religion, servir était mon lot, commander était le sien. Mais servir, c'était obéir à Dieu et payer de mon dévouement mon protecteur sur la terre. Puis, si j'étais inférieur dans la société laïque, j'étais l'égal de tous dans la société spirituelle qu'on appelait l'Eglise. Et cette Eglise encore n'était que le vestibule et l'image de la véritable Eglise, de l'Eglise céleste vers laquelle se portaient mes regards et mes espérances... Je supportais pour mériter, je souffrais pour jouir de l'éternel bonheur... J'avais les prières, j'avais les sacrements, j'avais le saint sacrifice, j'avais le repentir et le pardon de Dieu. J'ai perdu tout cela. Je n'ai plus de paradis à espérer; il n'y a plus d'Eglise; vous m'avez appris que le Christ était un imposteur; je ne sais pas s'il existe un Dieu, mais je sais que ceux qui font la loi n'y croient pas. Donc je veux ma part de la terre. Vous avez tout réduit à de l'or et du fumier, je veux ma part de cet or et de ce fumier. »

Cela est parfaitement logique. Otez Dieu du cœur de l'ouvrier, et il tiendra le même langage.

**L'opinion d'Alexandre Dumas.** — Entre la poire et le fromage, chez un opulent banquier, on discutait l'existence de Dieu.

— Ah ça ! messieurs, dit un général, comment à notre époque s'occupe-t-on encore de pareilles

vétilles ? Quant à moi, je ne me figure pas du tout cet être mystérieux qu'on appelle le bon Dieu.

— Général, répliqua Alexandre Dumas, j'ai chez moi deux chiens de chasse, deux singes et un perroquet, qui sont absolument du même avis que vous.

« Pour qui me prenez-vous ? » — « Vous n'êtes donc pas libre-penseur ? demandait un jour à Corot l'un de ses clients.

— Libre-penseur !... libre-penseur !... Pour qui me prenez-vous ? Pour un peintre en décor ? »

**L'île déserte.** — Si je rencontrais, dit Fénelon, un homme qui ne crût pas en Dieu, je ne disputerais pas avec lui ; je le prierais seulement de supposer qu'il se trouve jeté par un naufrage dans une île déserte.

Là, il rencontre une maison d'excellente architecture, et dans cette maison il trouve de beaux meubles, des instruments de musique, des statues, des tableaux, des livres rangés en ordre dans une bibliothèque ; il n'y découvre néanmoins aucun homme.

Pourra-t-il croire que tout cela, maison, meubles, livres sont dus au hasard sans le secours d'aucune industrie humaine ?... Et l'univers, dont l'ordre et l'harmonie sont mille fois plus admirables, serait l'œuvre du hasard ?...

**Le syllabaire du bon Dieu.** — L'un des coryphées de la Révolution de 1793, le farouche Carrier, si célèbre par les noyades de Nantes, disait cyniquement à un paysan breton : « Nous allons abattre vos clochers et vos églises. — C'est possible, répondit l'autre, mais vous nous laisserez toujours bien les étoiles ; et tant que ce syllabaire nous restera, nous apprendrons à nos enfants à y épeler le nom du bon Dieu. »

**Belle réponse d'un Arabe.** — Un athée disait à un Arabe : « Comment peux-tu croire à l'existence de Dieu, puisque tu ne le vois pas ? » L'enfant du désert répondit : « Quand je vois empreint sur le sable le pas d'un lion, je dis : Un lion a passé par là. Sans doute, je ne le vois pas, mais je suis aussi certain de son existence que si je le voyais. De même, quand je vois empreint au front de toutes les créatures le cachet de Dieu, que je ne vois pas, je suis aussi certain de son existence que si je le voyais. »

## IMPRIMATUR

Lingonis, die 3 junii 1903.

† SEBASTIANUS, *Episcopus Lingonensis.*

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT.

# L'Ami du Clergé Paroissial

## SOMMAIRE

**Sermons pour une Première Messe.** — II. Grands de Marie et grandeurs du prêtre, 449.

**Sermons d'Adoration perpétuelle.** — II. Amour et réparation, 452.

**Instructions pour le Premier Vendredi.** — VII. La pratique de l'humilité, 455.

**Varia.** — VII. La vertu des Scribes et des Pharisiens, 459. — VIII. La lampe du sanctuaire, 461.

**Courtes instructions pour la prière du soir.** — CV. Jésus se met à parler en paraboles, 463.

**Réponse à des objections contre la religion.** — Neuf objections, 465.

**Trésor d'histoires pour l'explication du Symbole des Apôtres.** — IX. Je crois en Dieu (*fin*), 477.

## SERMONS POUR UNE PREMIÈRE MESSE

### II

#### GRANDEURS DE MARIE ET GRANDEURS DU PRÊTRE

*Ecce enim beatam me dicent omnes generationes, quia fecit mihi magna qui potens est.*

Voici que toutes les générations m'appelleront bienheureuse, parce que le Tout-Puissant a fait en moi de grandes choses.

Mon cher confrère et ami,

Ces paroles que la très sainte Vierge Marie chantait au jour de la Visitation, le cœur débordant de joie, de reconnaissance et d'amour, sont bien celles qu'il vous convient de redire aujourd'hui. Oui, le Tout-Puissant a fait en vous de grandes choses en vous faisant son prêtre, des choses tellement grandes que je ne trouve sur la terre personne à qui vous comparer.

Il faut, pour donner à cette foule de parents et d'amis accourus de toutes parts assister à votre première messe, l'idée vraie de la grandeur à laquelle vous avez été élevé par le sacerdoce, que je vous compare à la Reine du ciel, à la Mère de Dieu. Sans doute, mes frères, il y a une grande, une infinie différence entre les grâces, les vertus, les perfections, le crédit de Marie, son amour pour Dieu, l'amour que Dieu a pour elle, et les grâces, les vertus, les perfections, le crédit des plus saints prêtres, l'amour qu'ils portent à Dieu, l'amour que Dieu leur porte. Mais entre la mission sublime qui a été confiée à Marie et celle qui est confiée au prêtre, entre les pouvoirs accordés à Marie et les pouvoirs accordés au prêtre, il y a des analogies nombreuses et touchantes, dont l'étude est en même temps pour le prêtre et les fidèles une source d'enseignements précieux.

*Fecit mihi magna qui potens est.* « Le Tout-

Puissant a fait en moi de grandes choses, » chantait Marie au jour de la Visitation. Mais quelles sont donc ces grandes choses ?

1<sup>o</sup> Le Tout-Puissant a appelé Marie à l'honneur de la rendre participante de la fécondité du Père éternel, de la fécondité divine. Il l'a rendue mère de Dieu tout en la laissant Vierge. — 2<sup>o</sup> Le Tout-Puissant a appelé Marie à la gloire de prendre soin de Jésus, de commander à Jésus. — 3<sup>o</sup> Le Tout-Puissant a appelé Marie à la gloire d'être sa coadjutrice dans l'œuvre de la Rédemption, d'être avec le Rédempteur la corédemptrice du genre humain. — 4<sup>o</sup> Enfin le Tout-Puissant a appelé Marie à la gloire d'être la trésorière et la distributrice de ses grâces.

Quelle source, quel abîme de gloires et de grandeurs pour Marie ! Et comme elle a raison de s'écrier : « Voici que toutes les générations m'appelleront bienheureuse, parce que le Tout-Puissant a fait en moi de grandes choses ! » Eh bien ! mes frères, ces grandes choses que Dieu a faites en Marie, il les a reproduites pour la plupart dans le prêtre, quelques-unes même à un degré supérieur. C'est ce que nous allons méditer ensemble, et malgré que le sujet soit très vaste, je ferai en sorte de ne pas abuser de votre bienveillante attention.

### I

« Dieu a tellement aimé le monde qu'il lui a donné son Fils unique ; » mais, pour le donner au monde, il fallait que ce Fils unique engendré par Dieu dans l'éternité fût engendré dans le temps. « Sera-ce d'une manière charnelle ? Loin de nous cette pensée sacrilège ! s'écrie Bossuet ; il faut que sa génération dans le temps soit une image très pure de sa chaste génération dans l'éternité. Il n'appartenait qu'au Père éternel de rendre Marie féconde de son propre Fils ; puisque ce Fils lui devait être commun avec Dieu, il fallait que Dieu fit passer en elle sa propre fécondité : engendrer le Fils de Dieu ne devait pas être l'effet d'une fécondité naturelle, il fallait une fécondité divine<sup>1</sup>. » Un jour donc, le plus beau que le soleil ait éclairé de sa lumière, un archange venu du ciel apprit à la Vierge d'Israël qu'un conseil tenu dans les hauteurs inaccessibles habitées par l'indivisible Trinité l'appelait à l'immense honneur de la maternité divine, et il lui demandait son consentement. « Qu'il me soit fait selon votre parole, » répond Marie au député de Dieu, et à l'instant même, miraculeusement conçu du Saint-Esprit, le Verbe de Dieu se fait chair dans le sein de Marie.

O prodige admiré des anges ! O grandeur incroyable ! Marie renferme dans son sein un Dieu que ne peut contenir la vaste étendue des cieux. Ce Fils de Dieu miraculeusement conçu, au bout de neuf mois, sort du sein de Marie plus miraculeusement encore : il en sort, dit Bossuet, comme un trait de lumière, comme un rayon de soleil, ne

<sup>1</sup> Sermon sur la fête de la Visitation.



portant aucune atteinte à la virginité de sa mère. O incroyable dignité de Marie qui la fait, dit saint Thomas, toucher de plus près que toute autre créature les frontières de la divinité !

Mais, le croiriez-vous, mes frères ? le prêtre partage avec Marie cette haute dignité. Il a suffi à Marie de cinq mots : « *Fiat mihi secundum verbum tuum*, qu'il me soit fait selon votre parole, » et le Verbe de Dieu a pris naissance dans son sein. Le prêtre dit également cinq paroles : « *Hoc est enim corpus meum*, ceci est mon corps, » et Jésus prend réellement naissance sur l'autel ; et de même que Marie renferma dans son sein Celui que l'univers ne peut contenir, le prêtre le tient également dans ses mains et le renferme dans son cœur. Oui, pour le prêtre, l'autel devient un Bethléem. Jésus y est véritablement présent tout entier avec son corps, son sang, son âme et sa divinité, pauvre comme à Bethléem, petit comme à Bethléem, grand comme à Bethléem, dit saint Bernard, et à la lettre on peut dire de chaque prêtre célébrant la sainte messe ce que la liturgie chante de Marie : *Mundo effudit Jesum Christum*, il a donné au monde Jésus-Christ.

Comme Marie à la crèche, après avoir donné naissance à Jésus, se prosterna devant lui, l'adora, l'enveloppa de langes, le présenta à l'adoration des bergers et des mages ; le prêtre à l'autel, après avoir donné mystiquement naissance à Jésus, se prosterne devant lui, l'adore, le dépose sur le corporal qui lui sert de langes eucharistiques, et le présente aux adorations des fidèles. « Voyez surtout le prêtre, la première fois qu'il célèbre les redoutables mystères : il éprouve dans son cœur les mêmes sentiments que la Vierge Marie, il est ému, embarrassé comme une jeune mère auprès du berceau de son enfant nouveau-né, la main lui tremble, il n'ose presque le toucher, et pourtant il peut lui dire, comme Marie : « Vous êtes mon Fils bien-aimé, c'est moi qui viens de vous engendrer ici <sup>1</sup>. »

Le sacrement de l'ordre confère au prêtre sur le corps naturel de Jésus-Christ un pouvoir identique à celui de Marie. « Dieu, dit M. Olier, a fait dans son Eglise deux prodiges ressemblants : la très sainte Vierge et le prêtre. » Tous deux donnent naissance au Fils de Dieu. Saint Augustin a bien raison de s'écrier : « *O veneranda sacerdotum dignitas !* Comme elle est digne de vénération la dignité des prêtres entre les mains de qui s'incarne le Fils de Dieu, comme il s'est incarné dans le sein de Marie ! » Oui, mes frères, on peut vraiment appliquer au prêtre les paroles de saint Thomas, et dire qu'après Marie il approche plus près que toute autre créature des frontières de la divinité, *ines divinitatis propinquius attingit*. Tertullien, avec sa concision énergique, l'appelle *homo Deo mixtus*, un mélange d'homme et de Dieu ; et saint Bernard appelle les prêtres « *parentes Christi*, les pères du Christ, » comme on appelle Marie la Mère du Christ.

Mais que dis-je ? La grandeur, la dignité du prêtre l'emporte, à certains égards, sur la grandeur, sur la dignité de Marie ; la remarque est de l'un des plus dévots fidèles de Marie, de saint Bernardin de Sienne. « Marie, en effet, n'a donné qu'une fois à la terre son divin Fils : le prêtre le donne tous les jours. Marie nous a donné un Christ passible et mortel : le prêtre nous donne un Christ glorieux et immortel. Marie nous a donné un Christ qu'on pouvait voir, entendre et toucher : le prêtre nous donne un Christ qu'on peut manger et s'incorporer <sup>1</sup>. »

## II

La seconde source des grandeurs de Marie, ce fut la mission qu'elle reçut de prendre soin de Jésus, de commander à Jésus. Voyez-la à Bethléem enveloppant de langes l'Enfant-Dieu, le nourrissant de son lait, le couchant sur la paille de la crèche ; voyez-la en Egypte, à Nazareth, veillant continuellement sur lui, lui procurant tout ce qui était nécessaire à sa subsistance ; voyez-la partout commandant à Jésus et Jésus se faisant un devoir, un bonheur de lui obéir. « Dieu obéit à Marie, ô humilité sans exemple ! Marie commande à Dieu, ô sublimité sans pareille ! <sup>2</sup> » De même que le juste Noé, voyant l'arche arrêtée sur les montagnes d'Arménie, n'eut pas besoin d'autre mesure pour apprécier la prodigieuse hauteur du déluge, de même, dit le pieux Gerson, nous n'avons pas besoin d'autre mesure que le profond anéantissement de Jésus obéissant à Marie pour apprécier la grandeur à laquelle est élevée Marie qui lui commande.

Comme Marie prit soin de Jésus pendant sa vie mortelle, de même le prêtre prend soin de Jésus dans sa vie eucharistique. C'est lui le gardien des espèces eucharistiques, lui qui veille à la décence de l'autel et du temple sacré, lui aussi qui commande à Jésus. Par le sacrement de l'ordre, le prêtre devient le conservateur, le maître et le distributeur du corps de Jésus-Christ. Il l'offre à l'adoration des fidèles, comme Marie l'offrait à l'adoration des bergers et des mages ; il l'enferme dans la solitude du tabernacle, comme Marie le déposait dans son berceau ; il le porte aux malades, il le donne à tous ceux qui le réclament, comme Marie le déposait dans les bras de ceux qui le désiraient. Tout ce que le prêtre veut, comme il le veut, aussi longtemps qu'il le veut, Jésus l'exécute avec l'obéissance et l'abandon le plus entiers. Eh bien ! jugez par là, mes frères, quelle est la grandeur, la dignité du prêtre qui commande à Jésus-Christ !

## III

1. Marie est grande à cause de sa coopération au grand œuvre de la rédemption du genre humain.

Sans doute Jésus pouvait, par lui seul, effacer nos iniquités et nous réconcilier avec son Père ;

<sup>1</sup> Mgr Pichenot, *L'Evangile de l'Eucharistie*.

<sup>2</sup> Monsabré, Carême 1886, 80<sup>e</sup> Conférence.

<sup>3</sup> S. Bernard, *Hom. super Missus*.

mais Notre-Seigneur ayant résolu, pour nous racheter, de revêtir notre nature humaine, Marie devenait nécessaire à notre Rédemption. C'est pour cela qu'elle a été choisie entre toutes les femmes et associée aux trois personnes divines. Associée au Père, dont elle partage l'inénarrable fécondité pour donner aux hommes dans le temps celui qu'il engendre de toute éternité. Associée au Fils par l'union la plus étroite et la plus parfaite, sa chair devenant par l'incarnation la chair de Jésus. Jésus vit de sa vie, il respire de son souffle, il est en elle, il est à elle, il est d'elle. La destinée de Jésus devint la destinée de Marie. Les souffrances de Jésus devinrent les souffrances de Marie, car, dit saint Bonaventure, toutes les douleurs que Jésus ressentit dans sa chair, Marie les ressentit dans son âme, et toutes les plaies dispersées sur le corps de Jésus furent réunies ensemble dans son cœur<sup>1</sup>; et ces douleurs de Marie furent si grandes que, si elles étaient partagées à toutes les créatures vivantes, aucune n'aurait la force de supporter la petite portion qui lui serait échue<sup>2</sup>. Sur le Calvaire, Jésus et Marie offrirent pour le rachat du genre humain le même sacrifice, l'arrosant, dit saint Augustin, l'un du sang de son corps, l'autre du sang de sa chair. Oh ! que Marie est grande par ses douleurs !

Et puis, quelle aide puissante et dévouée Marie fut pour Jésus ! Elle a, dit Léon XIII, admirablement soutenu le commencement du peuple chrétien par ses exemples, l'autorité de ses conseils, par ses encouragements, ses prières ; elle a contribué à répandre la foi, maintenu son unité, consolidé son sceptre ; elle a suscité des hommes éminents en sainteté et en zèle apostolique.

Marie enfin est associée au Saint-Esprit, qui s'unit à elle pour engendrer Jésus et pour la sanctification des âmes.

Elle est donc en quelque sorte le complément, le prolongement de la sainte Trinité. Quelle gloire, quelle grandeur pour Marie !

2. Comme Marie, le prêtre est le coadjuteur de Dieu, le corédempteur du genre humain, le complément de la sainte Trinité, à un degré moindre sans doute, mais très réellement. Il participe à l'inénarrable fécondité du Père, donnant aux hommes, dans le temps, celui que le Père engendre de toute éternité. Il aide Jésus-Christ à racheter le genre humain, en exhortant les âmes à ne pas recevoir en vain la grâce divine, en les conjurant de se réconcilier avec Dieu. Il soutient le peuple chrétien par ses exemples, par l'autorité de ses conseils, par ses encouragements et ses prières. Il contribue à répandre et à maintenir la foi.

Par son union avec Jésus-Christ, le prêtre vient, comme Marie, corédempteur du genre humain. Sa première mission, c'est de compatir aux égarements et aux ignorances de ses frères. La seconde, c'est d'offrir des dons et des sacrifices, de s'immoler, de souffrir comme Marie avec Jésus

pour le salut des hommes. Oui, la vie du prêtre comme celle de Marie est une vie de souffrances, de sacrifices, ce n'est qu'un long martyre aujourd'hui plus que jamais, et qui sait si bientôt il ne sera pas demandé au prêtre ce qui n'a pas été demandé à Marie : d'unir son sang à celui de Jésus pour le salut du monde, pour le rachat de la France !

Pardonnez-moi, cher confrère et ami, si je viens, comme le fit pour Marie le malencontreux vieillard Siméon, — ainsi l'appelle Bossuet, — jeter au milieu des premières joies et des premiers enivrements de votre sacerdoce, d'étonnantes et douloureuses paroles et vous prédire à vous aussi qu'un glaive de douleur transpercera votre âme. Oui, de toutes parts vous viendront des fleuves d'amertume dont les flots vous engloutiront, car tout est souffrance pour le prêtre. En tout nous trouvons à souffrir, dit saint Paul. Nous sommes comme des brebis destinées à l'égorgement. Sans cesse on nous traîne à la mort. Parfois la tempête qui assaille le prêtre est si terrible, la nuit qui environne son âme si affreuse, qu'il jette au ciel et à la terre ce long cri de douleur : « Au delà de toute mesure nous avons été surchargés de maux et plus que nous n'en pouvions porter, jusque-là que la vie nous était à charge. Et notre âme au dedans de nous ne nous rendait plus que des réponses de mort. » Mais courage ! c'est là notre gloire et notre grandeur, comme ce fut la gloire et la grandeur de Marie. Associé à l'œuvre du Christ comme Marie, le prêtre doit être comme elle associé à la vie du Christ. Il doit passer par le monde en portant sur son corps les traces de la mort de Jésus, achevant en sa chair ce qui manque à la Passion du Christ, et recevant de la souffrance sa dernière perfection.

Comme Marie enfin, le prêtre est associé au Saint-Esprit dans l'œuvre de la sanctification des âmes. La charge du prêtre, dit saint Ambroise, est la charge même du Saint-Esprit.

Et à cause de tout cela, le prêtre, comme Marie, quoique à un degré moindre, est en quelque sorte le complément, le prolongement de la sainte Trinité. Quelle gloire, quelle grandeur pour lui !

#### IV

La quatrième source des grandeurs de Marie, c'est qu'elle a reçu de Dieu la fonction de distribuer les dons célestes, c'est sa charge de trésorière des grâces. « Tous les dons, toutes les vertus et toutes les grâces sont dispensés par les mains de Marie, à qui elle veut, quand elle veut et comme elle veut, » dit saint Bernardin de Sienne. Quelque bien que Dieu accorde à ses créatures, il veut qu'il passe par les mains de Marie.

Comme Marie, le prêtre est le trésorier des dons célestes. « Soit qu'il récite son office, soit qu'il bénisse, soit qu'il paraisse en chaire, soit qu'il monte à l'autel, soit qu'il dispense la sagesse, soit qu'il administre les sacrements, il ouvre les catactes du ciel, et les anges qui voient la quantité

<sup>1</sup> *Aiguillon de l'amour divin*, ch. iv.

<sup>2</sup> S. Bern. de Sienne, *Serm.* 45.



de richesses passant chaque jour dans ses mains sont effrayés de sa prérogative. Maintenant, comprenez-vous pourquoi saint François disait que s'il rencontrait à la fois un ange et un prêtre, il ne saluerait le premier qu'après le second? Comprenez-vous pourquoi le roi Boleslas refusait de s'asseoir en présence de prêtres? pourquoi l'empereur Constantin, à Nicée, se contentait d'une modeste place à leurs pieds? <sup>1</sup> »

Saint Bernard nous dit que tout nous est venu par Marie. On peut dire aussi que tout nous est venu par le prêtre : oui, tous les bonheurs, toutes les grâces, tous les dons célestes. Qui est-ce qui met Notre-Seigneur dans le tabernacle? Le prêtre. Qui est-ce qui a reçu votre âme à son entrée dans la vie? Le prêtre. Qui la nourrit pour lui donner la force de faire son pèlerinage? Le prêtre. Qui la préparera à paraître devant Dieu, en lavant cette âme pour la dernière fois dans le sang de Jésus-Christ? Le prêtre, toujours le prêtre. Et si cette âme vient à mourir, qui la ressuscitera, qui lui rendra le calme et la paix? Encore le prêtre. Vous ne pouvez pas vous rappeler un seul bienfait de Dieu, sans rencontrer à côté l'image du prêtre. Allez vous confesser à la sainte Vierge ou à un ange : vous absoudront-ils? Non. Vous donneront-ils le corps et le sang de Jésus-Christ? Non. La sainte Vierge ne peut pas faire descendre son divin Fils dans l'hostie, et vous auriez là deux cents anges qu'ils ne pourraient pas vous absoudre. Un prêtre, tout simple soit-il, le peut ; il peut vous dire : « Allez en paix, je vous pardonne. » Oh ! que le prêtre est quelque chose de grand ! <sup>2</sup>

Marie intercède et demande pour nous la grâce ; le prêtre la répand dans nos âmes. Marie crie pitié pour les pauvres pécheurs ; le prêtre dit : « Je t'absous. » Marie est une toute-puissance suppliante ; le prêtre est une toute-puissance agissante <sup>3</sup>.

Que devons-nous conclure de cette grandeur, de cette dignité, de cette sublimité du prêtre catholique? C'est que, mes frères, vous devez avoir un profond respect pour son caractère, une grande reconnaissance pour les biens qu'il vous communique, un saint empressement à recevoir les grâces dont il est le dispensateur. C'est que vous devez prier pour que tous les prêtres soient dignes de leur sublime vocation. Gardez-vous surtout de les mépriser, de les persécuter jamais. « Qu'ils ne gémissent pas, écrivait saint Paul aux Hébreux en parlant de leurs prêtres, qu'ils ne gémissent pas : cela ne vous est pas bon. » Non, cela n'est pas bon pour les fidèles que les prêtres aient à gémir de leurs mépris, de leurs injustices, de leurs injures, de leurs médisances, car rien ne provoque davantage sur eux les châtements divins. La parole de Dieu l'affirme et une longue expérience le prouve : Dieu ne permet pas qu'on outrage im-

punément ses prêtres, comme il ne permet pas qu'on outrage impunément sa Mère.

Et vous, cher confrère et ami, que devez-vous conclure? C'est que, de même que sa dignité de mère de Dieu a rendu Marie plus humble, votre dignité de prêtre doit aussi vous rendre plus humble. C'est que, à l'exemple de Marie, vous devez vous réjouir et tressaillir d'allégresse d'avoir été élevé à une si haute dignité, et redire comme elle les paroles du *Magnificat* :

« *Ecce beatam me dicent omnes generationes.* Voici que tous ceux qui m'entourent m'appellent bien heureux. Oh ! oui, bien heureux je le suis, parce que Dieu est tout à moi, parce que je suis tout à lui, parce que je suis devenu son aide, le corédempteur du genre humain!... Viennent les souffrances, les persécutions : rien ne me séparera de la charité du Christ, ni la tribulation, ni les angoisses, ni la faim, ni la nudité, ni les périls, ni le glaive. Oui, s'il faut donner ma vie, je la donnerai, et je scellerai de mon sang la vérité catholique. »

Mais au milieu de l'enivrement de votre bonheur, ne soyez pas égoïste ; usez de votre puissance en faveur de cette foule d'amis, en faveur de votre père et de votre mère qui ont tant fait pour vous, en faveur de votre pasteur vénérable qui est si fier de vous, en faveur de tous vos confrères, et tout à l'heure à l'autel demandez à Jésus de les bénir tous, de les combler de ses grâces, et de nous réunir à jamais dans le ciel. Ainsi soit-il.

## SERMONS D'ADORATION PERPÉTUELLE <sup>1</sup>

### II

#### AMOUR ET RÉPARATION

*Venite, adoremus Dominum.  
Venez, adorons le Seigneur.*

Mes frères,

C'est un magnifique spectacle que celui de cette fête de l'Adoration perpétuelle, allant d'église en église, de chapelle en chapelle, suscitant partout les mêmes hommages respectueux, et, par une heureuse coïncidence, célébrée dans cette paroisse le jour même de la fête du Sacré-Cœur.

Il y a, me semble-t-il, une analogie parfaite entre l'adoration perpétuelle et la dévotion au Sacré-Cœur.

La dévotion au Sacré-Cœur, dans son *fond*, est aussi ancienne que le christianisme. Dès lors qu'il a plu à Dieu de se revêtir de notre nature, ce Dieu-Homme mérite nos adorations dans tous les états auxquels il lui a plu de se réduire ; en adorant le Sacré-Cœur, c'est Dieu que nous adorons dans le cœur qu'il lui a plu de s'unir et d'enflammer de ses flammes divines. Dans sa *forme* actuelle, cette dévotion a été révélée, il y a deux siècles, à la B. Marguerite-Marie et elle s'adapte

<sup>1</sup> P. Caussette, *Manrèse du Prêtre*, 1<sup>er</sup> discours.

<sup>2</sup> Le Vén. curé d'Ars.

<sup>3</sup> Monsabré, *Ibid.*

<sup>4</sup> Voir le n° 15, p. 291.

merveilleusement aux besoins des derniers âges du monde. Quant aux *sentiments* qu'elle doit exciter dans nos âmes, je les trouve admirablement résumés dans cette parole de Notre-Seigneur à la Bienheureuse : « Voilà ce Cœur qui a tant aimé les hommes et qui ne reçoit de leur part qu'indifférence, qu'ingratitude et que mépris. » Notre-Seigneur rappelle l'amour dont il nous a aimés ; c'est afin de ressusciter l'amour dans notre cœur ; il nous rappelle les indifférences et les mépris dont il est abreuvé : c'est afin que nous les réparions.

Il en est de même de l'Adoration perpétuelle. Dans son *fond*, elle est aussi ancienne que le christianisme. Dans sa *forme*, elle ne remonte pas au delà du siècle dernier. Et enfin, les *sentiments* qu'elle doit exciter dans les âmes sont l'amour et la réparation.

Grâce à l'Adoration perpétuelle, l'Eglise expose plus fréquemment à nos regards le sacrement de l'amour ; et par là, elle dit aux âmes indifférentes, que Dieu les a aimées et qu'elles doivent lui rendre amour pour amour ; elle dit aux âmes fidèles, que Dieu est outragé et qu'elles doivent réparer ces outrages par un respect plus profond et une ferveur plus grande.

#### I. — *Amour.*

Qui, mes frères, pourrait dire ce que l'amour est en Dieu ? C'est sa nature, c'est son essence, c'est le but de toutes ses œuvres, c'est l'aspiration de son cœur, c'est sa vie. Dieu est tout amour, *Deus caritas est.*

L'Ecriture nous apprend que Dieu a fait tout pour lui-même : *Universa propter semetipsum operatus est Dominus.* Il y a toute une révélation dans ce mot si simple. Puisque Dieu est amour, dire que Dieu a fait tout pour lui-même, c'est dire qu'il a fait tout pour l'amour, par amour, avec amour.

Ah ! mes frères, aujourd'hui que les ténèbres sont partout, que la nuit s'est faite dans une multitude d'intelligences, on se demande quelle est l'origine et la fin de l'homme. Son origine, on la trouve dans ce qu'on appelle la nature, on la trouve dans le hasard, on la trouve dans un singe ! Sa fin, on assure que c'est la mort, et on ne nous laisse d'autre espérance que le sépulcre, *et solum mihi superest sepulchrum...* Répondons avec une noble fierté que nous ne sommes les fils ni d'une nature aveugle et inconsciente, ni d'un hasard brutal, ni d'un singe stupide ; nous sommes les fils de Dieu, c'est-à-dire les fils de l'amour, et par delà la mort et le sépulcre, nous attendons la résurrection de la chair et la vie du siècle à venir. *Et exspecto carnis resurrectionem et vitam venturi seculi.*

1. Voyez en effet, remontez à l'origine : car il faut bien qu'il y ait eu un commencement. Alors rien n'existait, si ce n'est Dieu. Est-ce que le monde pouvait s'éveiller de lui-même au fond du néant ? Est-ce qu'on peut se donner à soi-même l'existence ? Est-ce que se donner l'existence, ce n'est

pas agir, et pour agir, ne faut-il pas déjà exister ? Oui, nous n'avions pas d'autre existence, d'autre germe de vie que dans la volonté de Dieu. C'est Dieu qui a créé.

Quand l'homme, par sa faute, eut compromis son existence et ses destinées futures, quand il eut perdu ses droits au bonheur du ciel, c'est Dieu qui a racheté.

Au milieu des tristesses et des dangers de la terre, c'est Dieu qui nous destine aux clartés de la gloire ; et si nous sortons vainqueurs du combat de la vie, si nous subissons noblement l'épreuve de la foi et de la patience chrétiennes, c'est Dieu qui mettra sur notre front la couronne du triomphe et nous revêtira du manteau de l'immortalité.

Considérez le bienfait de la *Création* : Dieu qui nous tire du néant et nous appelle à la vie. Il nous introduit en ce monde où il a prodigué des merveilles qui semblent n'avoir d'autre but que de nous réjouir : on dirait une mère qui s'est plu à parer le berceau de son enfant ; et il nous y introduit comme un roi dans son palais pour y recevoir les hommages de la création, comme un prêtre dans son temple pour chanter les gloires du Créateur.

Considérez surtout le bienfait de la *Rédemption* : un Dieu qui nous délivre de la mort éternelle ; un Dieu qui s'abaisse jusqu'à se faire semblable à nous, jusqu'à partager notre faim et notre soif, nos angoisses et nos amertumes, en un mot, notre vie et notre mort ; un Dieu qui, non content de s'être uni à l'humanité, veut s'unir à chaque âme humaine, et après s'être montré aux sommets de l'histoire au monde tout entier, se hâte, sous le voile de l'Eucharistie, de descendre le long des siècles ; pèlerin sublime de l'amour, il accourt au devant de chacun de nous pour charmer notre solitude et nous aider à porter le fardeau de la vie.

Considérez enfin le bienfait de la *Glorification* : Dieu qui dans le lointain de son éternité, dans la plénitude de sa gloire, s'est épris éperdument de l'âme humaine, et qui veut l'associer à sa vie, l'illuminer de sa splendeur, la rassasier de son amour, et il lui dit : « Viens, ô mon épouse, viens du Liban, c'est-à-dire de la terre immaculée, tu recevras une couronne immortelle ; je ferai couler en toi un fleuve de paix ; un torrent de délices t'inondera à jamais. »

Considérez tout cela, mes frères, et dites si la Création, la Rédemption, la Glorification ne sont pas les fruits exquis de l'amour !

2. Pourquoi Dieu aurait-il fait toutes ces grandes choses ? Il n'y a que trois mobiles pour toute action : l'intérêt, le devoir et l'amour.

Par intérêt, c'est le serviteur qui accomplit sa tâche parce qu'il attend son salaire. Par devoir, c'est le soldat qui court à l'ennemi et affronte le danger sur le champ de bataille, parce que l'honneur et la loi le commandent. Par amour, c'est la mère qui s'attache à son enfant avec d'autant plus de tendresse qu'elle le sait plus faible et plus malheureux ; c'est le prêtre qui voyant le monde se précipiter vers l'erreur et le vice, se dévoue pour



lui porter la lumière, pour lui prêcher la vertu, pour arracher les âmes à leur éternelle damnation.

Mais Dieu, mes frères, pourquoi a-t-il agi ? Est-ce par intérêt ? Mais a-t-il besoin de nous et de nos hommages ? Ne peut-il pas nous dire avec le poète :

Quel fruit me revient-il de tous vos sacrifices ?  
Ai-je besoin du sang des boucs et des génisses ?

Est-ce qu'il n'est pas infiniment heureux en lui-même, dans la société ineffable des trois personnes divines ?

Est-ce par devoir ? Mais, qui l'y obligeait ? Est-ce qu'il nous devait la vie, la grâce, la gloire ? En même temps que Dieu est l'être infiniment heureux, n'est-il pas l'être souverain et souverainement indépendant ? Sa volonté s'impose à toute volonté et nulle volonté ne peut résister à la sienne.

O Dieu, vous êtes mon bienfaiteur suprême et vous ne me deviez rien ! « Vous êtes mon Dieu, chantait le Psalmiste, vous êtes mon Dieu, parce que vous n'avez pas besoin de moi. *Deus meus es tu, quoniam bonorum meorum non eges.* » Vous pouviez, sans injustice et sans dommage pour votre gloire, me laisser dans mon néant, dans mon péché, dans ma nature. Ce n'est donc ni par intérêt ni par devoir que vous avez agi.

Lorsque vous vous êtes incliné vers mon néant, c'est l'amour qui a été cause de ma création.

Lorsque vous vous êtes immolé sur le Calvaire, lorsque vous avez livré vos membres au supplice sanglant de la croix, c'est l'amour qui a été le prêtre de cette immolation : *Amor sacerdos immolat.*

Lorsque vous m'abreuverez au torrent de vos délices, lorsque ma nature infirme et mortelle sera revêtue de gloire et d'immortalité, c'est l'amour qui sera le ministre de ma glorification.

Ah ! que l'humanité s'écrie donc avec saint Bernard : « Comment pouvez-vous m'aimer, ô mon Dieu et mon amour, avec mes misères et mon néant, comment pouvez-vous m'aimer ? *Quomodo me amas, Deus meus, amor meus, quomodo me amas ?* » Qu'elle s'écrie avec saint Paul : « Le Christ m'a aimé et il s'est livré à la mort pour moi. *Dilexit me et tradidit semetipsum pro me !* » Qu'elle s'écrie avec saint Jean : « Vraiment, Dieu est amour. *Deus charitas est !* »

C'est ce que Notre-Seigneur nous a rappelé, lorsqu'il a dit à la Bienheureuse Marguerite-Marie : « Voilà ce Cœur qui a tant aimé les hommes ! » Il y a dans ce seul mot, et les magnificences de la Création, et les abaissements de la Rédemption, et les splendeurs de la Glorification.

Et c'est là ce que l'Eglise aussi nous rappelle par cette fête de l'Adoration perpétuelle, car l'Eucharistie c'est le résumé des merveilles divines. C'est plus que le monde, c'est le créateur du monde que la parole du prêtre fait descendre sur l'autel. L'Eucharistie, c'est le sacrement admirable par lequel le Sauveur perpétue le souvenir de sa Passion, *sub sacramento mirabili, Passionis tuæ memoriam reliquisti.* L'Eucharistie enfin c'est un

avant-goût de la glorification, puisque le même Dieu qui se découvre aux élus dans les splendeurs du ciel, se donne ici-bas aux chrétiens sous le voile du pain consacré.

## II. — Réparation.

Mais Notre-Seigneur ne nous demande pas seulement notre amour : il nous rappelle qu'il ne reçoit de la part des hommes qu'indifférence et que mépris, et c'est afin que, par notre pénitence et notre ferveur, nous les réparions.

Et l'Eglise, en instituant cette fête de l'Adoration perpétuelle, a voulu que ses enfants fidèles viennent réparer par leurs hommages les outrages des méchants.

Il y a, mes frères, dans la vie de l'Eglise, trois périodes distinctes : chacune a son caractère spécial et chacune impose aux fidèles des devoirs différents.

Pendant cinq cents ans, le vent de la persécution a secoué l'arbre de l'Eglise. « Seigneur, s'écriait-elle, que les gémissements de vos martyrs, que les pleurs de vos enfants persécutés, montent jusqu'à vous ! *Intret in conspectu tuo gemitus compeditorum.* Les nations se sont levées contre vos serviteurs, elles ont blasphémé votre nom, elles ont fait de votre Eglise une mère et une épouse désolée. *Venerunt gentes in hereditatem tuam, posuerunt Jerusalem in pomorum custodiam.* Levez-vous donc, Seigneur, vengez vos saints ! Vengez le sang qui a été répandu sur la terre, qu'il soit une semence féconde de grâce et de sanctification. *Vindica sanguinem sanctorum qui effusus est.* » Le devoir des fidèles, c'était alors de savoir mourir, *sciebat mori* ; c'était la force, le courage, la patience devant les tyrans et devant la mort. Et le mot qui résume cette époque orageuse, c'est le mot de saint Paul : « *Persecutionem patimur et sustinemus*, nous sommes persécutés et nous supportons. »

Après la tempête est venu le calme, après la persécution est venu le triomphe. Une voix s'était fait entendre et elle avait dit à tous les échos de la terre et du ciel : « Le Christ a vaincu, le Christ règne, le Christ commande ! *Christus vincit, Christus regnat, Christus imperat !* » Alors l'Eglise pénètre les nations et les élève : elle leur fait abandonner leurs habitudes barbares, elle les forme à la douceur, à la pureté, à la civilisation. Ce qu'un protestant a dit, que les évêques avaient fait la France comme les abeilles font leurs ruches, il faut le dire de l'Eglise pour le monde entier. Alors saint François d'Assise et saint Dominique prêchent dans toutes les chaires ; saint Thomas et saint Bonaventure enseignent dans les écoles ; saint Louis et sainte Elisabeth sanctifient le trône et font régner avec eux Notre-Seigneur Jésus-Christ : « *REGNANTE D. N. J. C.* » ; car la puissance, qu'elle s'appelle royale ou de tout autre nom, n'a été établie que pour le bien et pour élargir, comme a dit le pape saint Gélase, pour élargir la voie du ciel qui sera toujours trop étroite pour les passions humaines. Alors l'Eglise est tout entière à la reconnaissance, à la louange, à l'amour. Et le mot qui

résume cette époque si calomniée et si grande, car c'est l'époque des grands docteurs, des grands rois, des grands saints, des grandes cathédrales, le mot qui résume cette époque, c'est encore un mot de saint Paul : « *Gratiarum actio Deo nostro in sæcula sæculorum*. Grâces soient rendues à notre Dieu dans les siècles des siècles ! »

Avec le protestantisme et avec la Révolution a commencé une troisième époque. Ce n'est pas la persécution sanglante comme dans les premiers siècles, mais ce n'est plus le triomphe et le règne des âges suivants. Les individus, en grand nombre, sont encore chrétiens, mais les nations en tant que nations se constituent en dehors du Christ. Elles oublient cette parole du Psalmiste : « Si Dieu ne bâtit pas la maison, c'est en vain que travaillent ceux qui la bâtissent. *Nisi Dominus ædificaverit domum, in vanum laboraverunt qui ædificant eam*. » Elles oublient cette parole de saint Paul : « Il n'y a de fondement solide et durable que le Christ Jésus. *Nemo potest aliud fundamentum ponere quam quod positum est*. » Elles oublient cette parole du Christ lui-même : « Toute puissance m'a été donnée au ciel et sur terre, *dada est mihi omnis potestas* ; » toute puissance non seulement sur les individus, mais encore sur les peuples. Elles mettent au même rang la vérité et l'erreur, le catholicisme et l'hérésie, et encore plutôt à Dieu qu'on les mit au même rang ! Mais enfin, seraient-ils au même rang, que ce serait encore pour le vrai Dieu un outrage : car cet état de choses permet à l'erreur et au mal de circuler librement et de prendre des développements immenses.

Or, à ce développement du mal, il faut opposer, si nous ne voulons pas périr, le développement du bien. N'oublions pas, mes frères, que l'expiation est le moyen choisi par Dieu pour sauver le monde. *Sicut in Adamo omnes moriuntur, ita et in Christo omnes vivificabuntur*. L'humanité ayant prévariqué et perdu tous ses droits à l'héritage du ciel que Dieu lui avait promis par pure grâce, le Verbe éternel s'est revêtu de notre chair et il a dit à son Père : « Voici que je viens : Dieu et Homme tout ensemble, j'expierai le péché de l'homme et je satisferai à la justice de Dieu. » Et c'est par les souffrances et la mort du Rédempteur que le péché de l'homme a été expié et que tous nos droits nous ont été rendus.

Depuis lors, mes frères, cela ne change plus ; c'est par l'expiation et la réparation que se continue le salut du monde. Il y a toujours, dans le cloître ou dans le siècle, des âmes inconnues peut-être des hommes, mais que Dieu connaît et qu'il associe à son ministère de Rédempteur : ce sont les dix Justes qui auraient sauvé Sodome, s'ils s'étaient trouvés dans cette ville coupable ; ce sont les paratonnerres spirituels qui éloignent la foudre des vengeances célestes ; ce sont les vrais amis du peuple, qui suppléent à ses défaillances, et qui forment le contrepoids de ses péchés.

Or jamais ces contrepoids n'ont été plus nécessaires. Jetez un regard autour de vous. Voyez ces foules que l'indifférence, le respect humain et le

vice éloignent des sacrements ; voyez la sainte table en bien des endroits abandonnée, les lois de Dieu et de l'Eglise foulées aux pieds, l'amour de Jésus méconnu, outragé, trahi ; et dites si Dieu n'a pas le droit d'être irrité contre nous !

Le mot donc qui résume notre époque sera celui que Néhémie adressait aux Juifs, au retour de la captivité de Babylone, lorsque voyant le temple renversé et Jérusalem en ruines, il s'écriait : « *Surgamus et reædificemus* ! Levons-nous et réparons ! »

Allons, mes frères, vous dirai-je avec un illustre évêque, entendons la voix du temps qui nous menace, la voix de Dieu et de la France qui nous supplie ! De grâce, ne laissons pas emporter ce qui reste encore de pur au fond des âmes, ce qui brille encore au front de la patrie !

Lorsque le mal grandit et prend des proportions effrayantes, il ne s'agit pas de dire : « Seigneur, Seigneur ! » il ne s'agit pas d'avoir pour Dieu un amour platonique et qui ne va jamais jusqu'au dévouement et jusqu'au sacrifice. Les ennemis de Dieu détruisent, il faut rebâtir ! les ennemis de Dieu le dépouillent, il faut lui donner ! les ennemis de Dieu l'outragent, il faut redoubler envers lui de respect et d'amour ! Il faut qu'en proportion de ses amertumes, nos réparations consolent son Cœur divin : *Secundum multitudinem dolorum, consolationes tue letificaverunt animam meam*.

Il y a dans nos livres sacrés une image dont je veux vous faire admirer la grandeur, en profitant avec vous de la leçon qu'elle renferme. Des anges sont représentés devant le trône de Dieu : ils portent les uns des coupes de colère, les autres des encensoirs d'or. Les coupes de colère sont remplies des iniquités humaines, et lorsqu'elles débordent, les ruines et les maladies se répandent sur la terre. Les encensoirs d'or recueillent comme autant de parfums les prières et les œuvres agréables à Dieu, et lorsque ces parfums s'exhalent en abondance, la justice fait place à l'amour, et le ciel envoie à la terre le baiser de paix et de réconciliation.

Mes frères, nous sommes à une heure où les coupes de colère se remplissent. C'est donc le moment d'unir nos prières, de multiplier nos bonnes œuvres afin de remplir les encensoirs d'or.

Ainsi soit-il.

## INSTRUCTIONS POUR LE PREMIER VENDREDI DU MOIS

### VII

VERTUS DEMANDÉES PAR LE SACRÉ-CŒUR

#### 30 La pratique de l'humilité

*Qui se humiliat exaltabitur.*  
Celui qui s'humilie sera élevé.  
(Luc, xiv, 11).

Mes frères,

C'est là un des axiomes de l'Evangile, un de ces principes premiers dont tout chrétien doit être



intimement persuadé. Notre-Seigneur qui a si parfaitement manifesté dans sa vie la nécessité et les avantages de l'humilité, a renouvelé à plusieurs reprises l'énoncé de cette loi fondamentale. Il recommande, quand on est invité à un festin, de se mettre à la dernière place, parce que, dit-il, celui qui s'humilie sera élevé. Il loue la conduite du Publicain et flétrit celle du Pharisien : « Je vous le dis en vérité, affirme Jésus, l'un d'eux s'en alla justifié et non pas l'autre, parce que celui qui s'élève sera humilié et celui qui s'humilie sera élevé. »

Plusieurs Pères de l'Eglise <sup>1</sup>, parmi lesquels saint Hilaire, saint Augustin, saint Ambroise, saint Jean Chrysostome, appliquent à l'humilité la première béatitude et entendent par pauvres en esprit ceux qui sont humbles d'intelligence et de volonté. Il faudrait donc traduire : « *Bienheureux les humbles d'esprit*, parce que le royaume de Dieu est à eux ; » et ainsi les deux vertus d'humilité et de douceur seraient inscrites ensemble en tête des béatitudes, comme elles sont unies dans l'immortelle et si consolante parole de Jésus : « Recevez mes leçons, parce que je suis doux et humble de cœur. » L'humilité serait donc présentée comme source de tout bien et de tout bonheur, comme l'orgueil est la source et le principe de tout péché et de tout malheur.

Vertu réservée, ainsi que l'appelle le P. Lacordaire, l'humilité est si évidemment un fruit de la doctrine catholique, qu'elle n'a été étudiée ni décrite par aucun moraliste de l'antiquité. Son nom même n'était pas connu, du moins dans le sens chrétien qu'elle lui a donné.

Je sais bien que quelques-uns relèguent l'humilité parmi les prétendues vertus passives qui ont fait leur temps et reprochent au livre admirable de l'*Imitation* avec son beau chapitre : « De l'humble sentiment de soi-même, » de trop pousser à l'anéantissement de la personnalité humaine. Jugement faux et accusation imméritée ! Le Souverain Pontife lui-même exprime le vœu, dans sa lettre fameuse sur l'Américanisme, « que ces vertus faussement appelées vertus passives, l'humilité, l'obéissance, la mortification, soient pratiquées de nos jours par un plus grand nombre, comme elles l'ont été par les saints qui nous ont précédés, et qu'elles ont rendus puissants en œuvres et en paroles. » La B. Marguerite-Marie dit de son côté aux vrais disciples du Sacré-Cœur : « L'amour de votre abjection (elle désigne ainsi l'humilité) est une eau cordiale qui est capable de donner la vie de la grâce à votre âme et celle du pur amour à votre cœur et à toutes vos bonnes actions ; » et encore : « C'est tout comprendre, en disant que c'est la vertu du Sacré-Cœur, qui n'abaisse en nous sa grandeur qu'autant qu'il nous trouve anéantis dans l'amour de notre petitesse. »

Pour mieux comprendre et mieux estimer le prix de « la perle rare de l'humilité, » ainsi que l'appelle sainte Thérèse, nous étudierons, comme

nous avons fait précédemment pour la douceur, la nature, les avantages et les actes de sa très proche parente, l'humilité.

## I

Le mot d'humilité évoque l'idée de terre, par le mot latin *humus* (sol, terre) qui entre dans sa composition <sup>1</sup>. Déjà il nous est signifié par là que l'humilité nous attire en bas, vers la terre, en nous empêchant de nous élever en haut.

Un symbole de l'humilité se présente aussitôt à la pensée : c'est la modeste et gracieuse violette, fleur printanière qui se cache dans le gazon et sous les buissons, et souvent ne révèle sa présence que par son délicat parfum.

En elle-même, l'humilité est une vertu qui par le moyen d'une vraie connaissance de nous-même, modère l'amour de notre propre excellence et de la louange, selon la droite raison et la volonté de Dieu. Elle nous empêche aussi de nous élever d'une façon désordonnée, et nous pousse à reconnaître et à manifester par des actes extérieurs notre bassesse et notre soumission envers Dieu, et à rendre toute gloire et tout honneur à Dieu comme à l'auteur de tout bien.

Ainsi définie, l'humilité semble tenir vis-à-vis des autres vertus, et vis-à-vis de la vie chrétienne et de la piété, la même place que le cœur dans la vie de notre corps. De même que le cœur est dérobé à tous les regards dans la profondeur de notre poitrine et qu'il envoie, par ses incessantes pulsations, jusqu'aux extrémités des membres, le sang reçu dans ses mystérieuses cavités ; de même l'humilité se cache dans la vie et l'âme chrétienne, où elle est néanmoins le principe et la source de toute vertu et de tout bien.

N'allez pas toutefois, mes frères, vous imaginer que pour être humble il faille s'imposer un perpétuel effort et une contrainte incessante, pour ne pas reconnaître les avantages et les qualités que l'on peut avoir. Loin de là ! L'humilité, selon la constatation formulée par saint Augustin, saint Thomas et sainte Thérèse, consiste avant tout dans la vérité. Saint Bernard la définit de son côté : « la très parfaite connaissance de soi-même et de son néant. »

Un homme qu'on aime à retrouver parmi les admirateurs et les panégyristes les plus convaincus de l'humilité, le P. Lacordaire, écrivait : « L'humilité ne consiste pas à se cacher ses talents et ses vertus, à se croire pire et plus médiocre qu'on est, mais à connaître clairement tout ce qui nous manque, à ne pas nous élever parce que nous avons, attendu que c'est Dieu qui nous l'a donné gratuitement, et que même avec tous ses dons, nous sommes encore infiniment peu de chose. Il est remarquable qu'une grande vertu engendre nécessairement l'humilité, et que, si un grand talent ne la produit pas, du moins il

<sup>1</sup> Saint Thomas cite cette parole de saint Isidore : *Humilis dicitur quasi humi acclinis*. (2<sup>e</sup> 2<sup>ae</sup>, q. CLXXI, 1).

<sup>1</sup> Voir Cornelius à Lapide.

retranche bien des aspérités que l'orgueil des hommes médiocres conserve opiniâtrément. Il n'y a donc pas incompatibilité entre l'excellence réelle et l'humilité : au contraire, ce sont deux sœurs qui se cherchent et s'attirent à l'envi. Dieu, qui est l'excellence même, n'a pas d'orgueil. Il se voit tel qu'il est, mais sans rien mépriser de ce qui n'est pas lui ; il est *Lui* naturellement et simplement. »

L'humilité consiste dans la vérité ! Profonde et lumineuse doctrine qui nous présente, mes frères, l'humilité sous un jour bien capable de nous en donner une grande idée. Plus nous connaissons Dieu, auteur et maître de tout, présent dans tous les êtres, concourant à toute action et fournissant tout ce qu'elle a de positif et de bon, Dieu éternel, nécessaire, bon, juste, saint et miséricordieux ; plus nous nous connaissons nous-mêmes dans notre être emprunté et dépendant, avec les faiblesses et les misères de notre pauvre nature, avec nos fautes innombrables ; plus nous tiendrons compte dans nos pensées, nos sentiments, nos paroles et nos actions, de cette connaissance exacte de Dieu et de nous-mêmes ; plus nous pratiquerons l'humilité.

Les Anglais ont une formule excellente qu'ils prétendent appliquer dans le gouvernement de leur immense Empire : « L'homme juste dans la place juste. » Rien ne vaut l'humilité d'esprit, de cœur et de volonté pour réaliser dans le sens chrétien cette idéale adaptation ; elle nous met à notre place juste et précise vis-à-vis de nous-même, du prochain et de Dieu.

La raison dernière de l'humilité chrétienne, à laquelle toutes les autres raisons peuvent se ramener, et qui explique à la fois sa nécessité et sa nature, est donnée par saint Paul dans la fameuse parole : « Qu'avez-vous que vous n'avez pas reçu ? Et si vous l'avez reçu, pourquoi alors vous en glorifiez-vous comme si vous ne l'aviez pas reçu ? »

Pour avoir en nous, mes frères, l'idée vraie de l'humilité, répétons la prière de saint Augustin : « O mon Dieu, faites que je vous connaisse, faites que je me connaisse ! que je vous connaisse pour vous aimer, que je me connaisse pour me haïr ! »

Qui n'a admiré la page superbe où Bossuet décrit en termes de la plus magnifique poésie l'hommage que la lune rend au soleil ? La nuit, elle est éclairée par lui, elle n'est éclairée que par le côté qu'elle lui présente. « Mais voici, poursuit-il, un nouvel hommage qu'elle rend à son céleste illuminateur. A mesure qu'il approchait, je la voyais disparaître ; le faible croissant diminuait peu à peu ; et quand le soleil se fut montré tout entier, sa pâle et débile lumière, s'évanouissant, se perdit dans celle du grand astre qui paraissait, et dans laquelle elle fut comme absorbée. On voyait bien qu'elle ne pouvait avoir perdu sa lumière par l'approche du soleil qui l'éclairait ; mais un petit astre cédait au grand, une petite lumière se confondait avec la grande ; et la place du croissant ne parut plus dans le ciel où elle

tenait auparavant un si beau rang parmi les étoiles <sup>1</sup>. »

Ainsi de notre âme vis-à-vis de Dieu. En elle toute lumière, tout bien, de quelque ordre qu'il soit, vient de Dieu ; et tout mal vient de nous. Constater ce fait et en être content, c'est faire acte de bon sens et de saine raison, c'est avoir une exacte notion de l'humilité, qui, selon la Bienheureuse, « doit nous tenir anéantis, petits et bas à nos yeux, dans un parfait oubli et mépris de nous-mêmes, dans la simplicité d'un enfant. »

## II

1. L'humilité, dans l'Evangile, attire toutes les faveurs du Maître. Voyez le centenier : il demande à Jésus de guérir son serviteur, mais il s'estime indigne de recevoir un tel hôte chez lui : « Seigneur, je ne suis pas digne que vous veniez dans ma maison, mais dites seulement une parole et mon serviteur sera guéri. » Cette humilité inspirée par la foi touche le cœur du Sauveur, et à l'heure même le serviteur du centenier est guéri.

La Chananéenne, pour obtenir la guérison de son enfant, vient se prosterner aux pieds de Jésus ; un moment rebutée, elle se fait si petite qu'elle finit par emporter la grâce désirée.

Je vois apparaître l'humilité dans saint Jean-Baptiste, qui s'efface devant le Sauveur pour le faire grandir et resplendir davantage ; dans la bénie Vierge Marie dont saint Bernard dit que son humilité lui mérita de devenir mère de Dieu ; dans saint Pierre criant à Jésus : « Retirez-vous de moi, Seigneur, parce que je suis un pécheur » ; dans Madeleine qui vient avec toute la sincérité de son repentir pleurer ses péchés aux pieds du Maître qu'elle va désormais servir avec amour.

C'est donc un fait attesté par le saint Evangile et qu'il est facile de confirmer par l'étude de la vie des saints et notre propre expérience : l'humilité attire la grâce de Dieu. Saint Pierre voit en cela la principale raison de pratiquer l'humilité : « Encouragez-vous les uns les autres à l'humilité, dit-il, parce que Dieu résiste aux orgueilleux, mais donne sa grâce aux humbles. » Assurément, personne n'est absolument privé de la grâce dans cette vie, mais elle est plus abondamment départie aux âmes humbles. Et de même que la pluie tombe sur les montagnes aussi bien que dans les plaines et les vallées, mais que seules ces dernières sont efficacement arrosées et fertilisées ; ainsi la grâce, en tombant sur les âmes orgueilleuses, le plus souvent n'y est pas reçue et les laisse ainsi plus coupables, pendant qu'au contraire, recueillie avec empressement, elle pénètre dans les âmes humbles et y produit une heureuse et abondante germination de vertus. C'est le sens de cette pensée de la Bienheureuse : « Il n'y a point de plus efficace moyen que l'humilité pour entrer et se confirmer dans l'amitié du Sacré-Cœur. »

2. Vous connaissez, mes frères, cet éternel

<sup>1</sup> *Traité de la concupiscence*, chap. xxxii.



ennemi de toute vertu sérieuse, qui a nom l'orgueil. Il veut dominer sur tout et sur tous, il rapporte tout à soi, il se fait centre, il se fait roi, il se fait dieu. C'est ce moi haïssable dans ses prétentions excessives, que Pascal a si énergiquement flagellé. Un écrivain contemporain fait cette observation originale : « Hélas ! chacun de nous se voit le centre de l'univers. C'est la commune illusion. Le balayeur de la rue n'y échappe pas. Elle lui vient de ses yeux, dont les regards arrondissant autour de lui la voûte céleste, le mettent au beau milieu du ciel et de la terre. » L'orgueil inspire la haine, les inimitiés, la vengeance, nombre de crimes, les révoltes et les bouleversements de toute sorte dans la société.

L'orgueil a un diminutif, la *vanité*, qui est l'amour exagéré de la louange, ou encore la trop grande affectation dans l'attitude et le vêtement. La vanité provient de la trop bonne opinion qu'on a de soi-même, ou du désir immodéré de plaire aux regards humains.

Contre tous ces dangers, contre tous ces malheurs se présente, apportant la paix et la sécurité, le remède salutaire et efficace de l'humilité. L'humilité va de front contre l'orgueil, qu'elle ruine radicalement ou du moins qu'elle combat nécessairement. D'autre part, en nous rappelant que nous valons en réalité ce que nous valons en notre âme sous le regard de Dieu, l'humilité nous détache des futilités puériles dont se repaît la vanité, particulièrement, dit-on, chez vous, mes sœurs ; elle nous met en garde contre la « fascination de la bagatelle » pour nous attacher à la vérité du solide mérite et des sérieuses vertus.

3. Ayons, mes frères, la loyauté de nous mettre en face de ce fait : tous les docteurs de l'Eglise, tous les saints qui ont écrit sur l'humilité, la présentent comme le fondement et la base de toutes les vertus. J'entends saint Ambroise nous dire : « Montrez l'humilité de votre cœur, si vous voulez faire croire à la valeur de votre vertu », et saint Augustin : « Vous voulez être grand ? Commencez par être petit. Vous songez à construire un grand édifice ? Pensez d'abord au fondement qu'il faut creuser en bas. Plus l'édifice que l'on veut construire est élevé, plus le fondement doit être profond <sup>1</sup>. »

L'humilité dispose à la douceur, à la charité, à l'obéissance, à la patience ; elle fait mieux accueillir nos efforts de zèle, elle empêche que nos entreprises portent ombrage, car, disait sainte Thérèse, « c'est une vertu qui ne dégoûte pas le public » ; elle fait surmonter les contradictions et les succès ; elle nous permet d'avoir tout le mérite du bien que nous faisons et que la vanité guette pour s'en nourrir ; elle fait servir même à notre bien nos péchés et nos défaillances, qui avec elle ne nous abattent et ne nous découragent pas, mais nous persuadent davantage de notre misère et de notre faiblesse. Saint Philippe de Néri avait coutume de conseiller à ceux qu'il dirigeait, de

dire après une faute : « Si j'avais été humble, je ne serais pas tombé. »

Il n'est pas jusqu'aux péchés des autres dont l'humilité ne puisse tirer parti pour notre bien, car ils peuvent servir à nous convaincre de cette très juste et très salutaire pensée exprimée par saint Augustin : « Il n'est point de péché commis par un homme qui ne puisse être commis par un autre homme, si la main qui a fait l'homme cessait de le soutenir <sup>1</sup>. »

Je suis donc en droit de dire avec la Bienheureuse : « Regardez cette voie humble comme la vraie voie que le Sacré-Cœur de Jésus vous a tracée et la plus sûre pour parvenir à lui. Cheminez-y droitement, avec paix et actions de grâces, sans vous soucier de savoir ce que vous y faites ni si vous avancez. »

### III

Il est bien des degrés divers dans l'humilité. Saint Benoît, saint Bernard, saint Thomas d'Aquin ont savamment et pieusement analysé cette question très intéressante de psychologie chrétienne. Sans entrer en de grands détails à ce sujet, voici les principaux actes qu'il nous faut produire pour établir cette vertu en nous.

Mes frères, demandons sincèrement, sans hésitation et sans faire d'égoïstes réserves, la grâce d'avoir vraiment cette humilité de cœur, intime, généreuse et loyale, qui donnera comme naturellement ses fruits dans toutes les puissances de notre âme et toute l'activité de notre vie.

Au préalable, ayons l'humilité dans l'intelligence ; et pour cela, pensons, croyons, ayons une forte conviction que Dieu est tout et que nous ne sommes rien ou bien peu de chose. La simple connaissance de notre nature, la vue loyale de nos misères et de nos fautes multiples constitue le premier échelon qu'il nous faut gravir.

Si Dieu est tout, si tout bien en nous vient de lui, alors, mes frères, pourquoi nous enorgueillir ? N'est-il pas plus juste, plus raisonnable d'avoir de bas sentiments de nous-mêmes, de rentrer, selon le langage de la Bienheureuse, « dans le centre de notre néant », d'attribuer et de renvoyer tout honneur et toute gloire à Dieu, seul auteur de tous les biens, de lui faire souvent en toute sincérité la prière du Psalmiste : « Non pas à nous, Seigneur, non pas à nous, mais à votre saint nom donnez la gloire ? »

Vis-à-vis de nos frères, pas de mépris, pas de dédain, pas de hauteur ; ne cherchons pas à leur être préférés. Une disposition excellente, génératrice de charité et de paix, c'est de voir surtout en nous nos défauts et nos travers, et dans les autres les qualités et les vertus.

Les plus humbles aussi seront les plus soumis, les plus obéissants, les plus déferents à l'égard de toute autorité légitime, à cause de Dieu qu'elle représente.

C'est un besoin aussi, un instinct irrésistible des

<sup>1</sup> S. Augustin, Serm. 10 de *Verbis Domini*.

<sup>1</sup> *Solut.*, c. 5.

âmes humbles de fuir les honneurs et les louanges, autant que la charité, la justice et la prudence le permettent, de ne pas les rechercher et de ne pas s'y complaire quand on les obtient.

La Bienheureuse a coutume de caractériser l'humilité par ces mots fort significatifs : « l'amour de notre abjection. » — « Recourez donc à l'amour de votre abjection. » répète-t-elle souvent dans ses lettres. — En arriver là suppose tout le reste, mais c'est le degré le plus parfait de l'humilité. C'est la disposition des âmes vaillantes et généreuses, prêtes à supporter avec joie et amour, pour Dieu, à la suite de Jésus-Christ, les humiliations, les injures et les mépris. Saintes âmes assoiffées d'immolations et de sacrifices, elles comprennent et goûtent cette invitation de la Bienheureuse : « Aimez et chérissez tout ce qui vous anéantira au-dedans de vous-même et devant les créatures ; retranchez à votre esprit toute autre recherche... Ces humiliations sont autant d'escaliers dont le Sacré-Cœur se sert pour vous faire descendre dans l'abîme de votre néant, afin de prendre là son plaisir avec vous ; car ce Souverain de nos âmes ne se plaît que dans les âmes anéanties, et pour être tout à lui, il ne faut plus rien être en soi. »

Je voudrais, mes frères, que vous ayez une idée bien arrêtée, une conviction bien solide que l'humilité est pour nous avant tout affaire de raison, de bon sens. Tout nous en dit l'élémentaire convenance, l'absolue nécessité. Ses avantages, ses bienfaits pour nous, la base solide qu'elle donne à nos vertus, l'estime que le Sauveur a manifestée pour elle dans son enseignement et dans sa vie, les récompenses qu'il lui a données, la certitude que nous avons, en la pratiquant, de réaliser efficacement notre conformité avec le divin Cœur, tout nous invite à l'aimer, tout nous sollicite de nous appliquer à l'établir sérieusement dans notre âme.

Garcia Moreno, l'illustre président de l'Equateur, avait écrit dans son règlement quotidien : « Tous les matins je ferai l'oraison et je demanderai l'humilité. » Un autre héros, le général de Sonis, a composé une prière digne des plus grands saints, pour demander de même l'humilité, et il avait coutume de la réciter tous les jours. Ces exemples sont la preuve que l'humilité favorise la dignité telle qu'elle convient à l'homme, et qu'elle a la magnanimité pour compagne. Saint Augustin l'a dit : « L'humble monte en s'attachant à l'Etre suprême ; le superbe descend en s'attachant à son propre néant <sup>1</sup>. »

Sur le blason de la famille de saint Charles Borromée, était, dit-on, gravé ce mot : *Humilitas*. Dans les âmes dévouées au Sacré-Cœur doit être profondément inscrite la précieuse vertu que ce nom désigne, parce que c'est un de leurs traits distinctifs, leur devise, leur mot de passe.

Le P. de Ravignan, quand il devait dans sa

jeunesse paraître dans une société, avait coutume de s'exciter et de s'encourager lui-même par ces mots : « Soyons distingué ! » Mais devenu religieux, il changea, et toutes les fois qu'il avait à se montrer en public il se disait à lui-même : « Soyons humble ! »

Mes frères, faisons de même en toutes circonstances. Si nous voulons être chrétiens, si nous voulons surtout imiter et honorer le divin Cœur, nous aussi à la suite de notre Maître Jésus, à la suite de saint François de Sales, de saint Vincent de Paul, de la B. Marguerite-Marie, avec tous les saints, soyons humbles ! Ainsi soit-il.

## VARIA

### VII

#### LA VERTU DES SCRIBES ET DES PHARISIENS <sup>1</sup>

Mes frères,

Jésus-Christ nous avertit dans l'Evangile de ce jour que si notre vertu n'est pas plus parfaite que celle des scribes et des pharisiens, que si nous ne sommes pas meilleurs qu'eux, nous n'entrerons pas dans le royaume des cieux.

Et pourtant les scribes et les pharisiens passaient, aux yeux des Juifs, pour des hommes d'une correction irréprochable, d'une vie absolument régulière, d'une religion poussée à l'excès. C'étaient en un mot des hommes exemplaires.

Que manquait-il donc à leur vertu, pour que Jésus-Christ la déclare défectueuse, insuffisante pour le ciel ?

Elle avait trois défauts qui la viciaient : 1<sup>o</sup> elle était purement *extérieure* ; 2<sup>o</sup> elle était *mal entendue* ; 3<sup>o</sup> elle était *intéressée*.

### I

On peut avoir les dehors, les apparences de la vertu, sans être réellement vertueux. Tels étaient les scribes et les pharisiens. Extérieurement, il ne paraissait pas qu'on pût leur reprocher quelque chose de grave. Ils accomplissaient leurs devoirs avec une ponctuelle régularité, ils donnaient l'exemple de la fidélité aux moindres observances de la Loi. Les dehors étaient édifiants ; mais le dedans, mais le cœur, ah ! c'est ici que Notre-Seigneur, dont le regard pénètre dans les profondeurs les plus secrètes, découvre des misères cachées. Aussi il les appelle « des sépulcres blanchis » : au dehors, de belles apparences ; au dedans, les débris putrides de la mort. Voilà les scribes et les pharisiens : ils veillent à ce que l'extérieur soit correct, mais ils ne s'inquiètent pas de réformer leurs mauvaises habitudes, de

<sup>1</sup> Entretien sur l'Evangile du 5<sup>e</sup> dimanche après la Pentecôte.

<sup>1</sup> Cité de Dieu, xiv, 13.



réprimer leurs passions. C'est pourtant la chose essentielle.

Il faut le redire à certains chrétiens, pour qu'ils ne méritent pas le reproche adressé aux pharisiens ; il faut leur rappeler qu'il ne suffit pas d'être assidu aux offices, d'observer une multitude de pratiques pieuses, d'assister aux prédications, si, d'autre part, on ne fait pas tous ses efforts pour corriger ses défauts, pour y substituer des vertus solides, en un mot, pour être meilleurs.

Sans cela, leur religion n'est qu'une religion de parade, d'ostentation ; c'est une façade derrière laquelle il n'y a rien d'appréciable ; c'est un pavillon brillant qui couvre des marchandises avariées.

Ce que Dieu regarde, c'est le cœur, ce sont les sentiments, c'est l'effort que l'on fait pour correspondre à sa grâce, pour lui plaire, pour observer sa loi : *Deus autem intuetur cor*.

Etre sans reproche aux yeux du monde qui ne voit que le dehors, ce n'est pas suffisant pour un vrai chrétien. La perfection, et il doit y viser, veut que l'on soit sans reproche devant la conscience et devant Dieu.

La vertu des pharisiens n'avait pas ce caractère, et voilà pourquoi Notre-Seigneur la trouve imparfaite.

## II

Elle avait un second défaut : elle était incomplète et mal entendue.

Les pharisiens s'attachaient à une foule de détails et omettaient l'essentiel. C'est ainsi qu'ils regardaient comme un crime de ramasser un brin de paille, le jour du sabbat ; et ils violaient d'autre part les préceptes fondamentaux de la Loi. Ils prenaient grand soin de laver leurs mains avant les repas, et ils manquaient de respect envers leurs père et mère. Ils auraient cru se souiller et commettre une faute grave en entrant dans le palais de Pilate, et ils condamnèrent sans remords le Juste par excellence. Ils croyaient qu'on pouvait, sans pécher, se mettre en colère, injurier son semblable, le traiter avec mépris, négliger de se réconcilier avec lui.

Ne rencontre-t-on pas des chrétiens qui se comportent de la même manière ? Je pense à ces personnes qui font consister leur religion dans certaines pratiques accessoires, sans importance, dans certaines formules de prières, dans des actes que j'appellerais plutôt superstitieux, et qui délaissent l'essentiel, ce qui est obligatoire, comme l'assistance à la messe, la fréquentation des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie.

Je pense aussi à ces personnes qui transgressent sans scrupule les lois de Dieu et de l'Eglise, qui laissent les maximes de l'Evangile pour suivre les maximes du monde, qui se créent un Symbole et un Décalogue de fantaisie, qui vivent au gré de leurs caprices, sans s'inquiéter de ce qui est permis ou défendu, qui ne voient rien de répréhensible dans les usages et les divertissements mondains, et qui nous accusent de

sévérité outrée, d'exagération, quand on se permet de critiquer leur conduite et de leur tracer leur devoir. Personnes sans esprit de foi, sans délicatesse, qui ne diffèrent en rien des pharisiens condamnés par Jésus-Christ !

A celles-là, comme aux pharisiens, le Sauveur déclare qu'il faut observer tous les préceptes, faire tout ce qui est commandé, éviter tout ce qui est défendu, s'abstenir notamment de tout emportement, de toute violence, pratiquer la charité fraternelle, en écartant de nos lèvres toute injure au prochain. Et voici la règle de la charité : ne pas faire à autrui ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fit à nous-mêmes.

Nous ne supportons pas d'être injuriés, notre sensibilité est extrême ; le moindre mot nous blesse ; un geste, un sourire, un rien nous agace. Mais notre prochain a la même susceptibilité ; pourquoi donc ne pas le ménager ? Pourquoi ne pas traiter nos semblables avec les mêmes égards que nous désirons pour nous ?

Et si une rupture est intervenue, si, à la suite de dissentiments, de froissements, la haine s'est glissée dans notre cœur, le Sauveur veut que nous renoncions à tout désir de vengeance, que nous songions plutôt à nous réconcilier, et il fait même passer la réconciliation avant le service de Dieu. C'est dire assez qu'il en fait une très grave obligation, et que nous serions juste à la hauteur des pharisiens, si nous n'en tenions aucun compte.

## III

La vertu des pharisiens avait un troisième défaut dont je ne dirai qu'un mot : elle était intéressée. En effet, leurs bonnes œuvres, ils les faisaient pour être vus et applaudis des hommes. Ils aimaient à être salués sur les places publiques, à occuper les premières places, ils se plaisaient à recevoir le titre de Maître. Faisaient-ils l'aumône ? ils la distribuaient ostensiblement, dans les rues, sur les places publiques, pour que leur générosité fût bien connue. Quand ils priaient, quand ils jeûnaient, c'était avec une affectation visible.

La vraie vertu ne cherche pas l'éclat et les applaudissements : elle est humble, elle est discrète, elle est désintéressée. Elle fait le bien, parce que c'est le bien ; elle résiste au mal, parce que c'est le mal ; elle ne veut que les satisfactions de la conscience et le bon plaisir de Dieu.

Pour condenser en quelques mots les conclusions de cet entretien, soyons supérieurs aux scribes et aux pharisiens dont la religion était superficielle, incomplète, intéressée. Que la nôtre soit vraie, sérieuse, marquée par une fidélité ponctuelle en toutes choses, et alors nous aurons l'espoir d'entrer dans le royaume des cieux. Ainsi soit-il.

## VIII

## LA LAMPE DU SANCTUAIRE

*Ignis autem in altari  
semper ardebit.*

Il y aura toujours du  
feu allumé sur l'autel.  
(Lév., vi, 12).

Mes frères,

Souvent on se demande, à la vue des sacrilèges qui souillent la terre et crient vengeance vers le ciel, comment Dieu n'envoie point un nouveau déluge, ou comment il ne fait point tomber sur le monde prévaricateur la pluie de soufre et de feu qui consuma jadis Sodome et Gomorrhe. Ah ! sans doute, c'est parce que Dieu, ayant l'éternité devant les mains, a bien le temps de châtier ses insulteurs ; mais aussi et surtout, c'est parce qu'il reçoit, en réparation des outrages, des louanges, des adorations, des actes nombreux de respect et d'amour.

L'Eglise, dans ce but, a institué deux fêtes : celle du Très Saint Sacrement, grâce à laquelle les hommages et les réparations sont offertes à Jésus-Christ le même jour dans l'univers entier ; et la fête de l'Adoration perpétuelle qui prosterne tour à tour chaque paroisse aux pieds de l'Hostie rédemptrice, de telle sorte que la continuité des hommages soit égale à la continuité des outrages.

Voilà le grand secret de la patience de Dieu. C'est comme un père qui pardonne à des fils révoltés, à cause de l'affection et du dévouement de ses enfants fidèles.

Mais, mes frères, outre les deux fêtes si touchantes que je viens de rappeler, pour rendre honneur au Saint-Sacrement, l'Eglise veut que dans tous les lieux où Jésus demeure sous les espèces eucharistiques, il y ait jour et nuit au moins une lampe allumée devant le tabernacle. Elle veut, de plus, que tous les chrétiens de l'un et de l'autre sexe, lorsqu'ils entrent dans l'église, lorsqu'ils en sortent, ou bien lorsqu'ils rencontrent le Saint-Sacrement dans les rues, fassent devant lui la génuflexion. Enfin elle nous recommande avec insistance de visiter Jésus-Hostie et de contribuer de nos biens à l'entretien et à l'embellissement de sa demeure.

Je me propose donc, mes frères, aux lendemains de la Fête-Dieu et de l'Adoration perpétuelle, de vous parler un peu de la lampe du sanctuaire, de la génuflexion en l'honneur de la sainte Eucharistie, de la visite au Saint-Sacrement, et enfin des dons et offrandes qu'il est louable de faire pour l'entretien et l'embellissement des églises.

Je ne m'occuperai aujourd'hui que de la lampe du sanctuaire. Nous verrons donc 1<sup>o</sup> son origine, 2<sup>o</sup> son but, et 3<sup>o</sup> sa signification et son symbolisme.

## I

Le feu, étant la plus parfaite des substances créées et le symbole de la vérité qui éclaire l'intelligence, a toujours occupé une grande place dans le culte divin.

Ainsi nous voyons Dieu prescrire à Moïse de tenir, jour et nuit, sept lampes allumées devant le tabernacle où étaient renfermées la manne miraculeuse, les tables de la Loi et la verge fleurie d'Aaron. Héritière de toutes les cérémonies immortelles de la Synagogue, aussi bien que du dogme et de la morale révélés dès l'origine du monde, l'Eglise catholique a conservé à toutes les générations l'histoire toujours présente du passé. Aussi dès les temps apostoliques, dans les catacombes et dans les autres secrets asiles où les premiers chrétiens persécutés étaient obligés de cacher leurs assemblées religieuses, jamais on n'a omis le luminaire ; et, dans ces temps antiques, les prescriptions de l'Eglise ont toujours témoigné une sollicitude toute particulière pour l'usage, et l'usage splendide des lumières, dans la célébration de la messe, dans les offices divins, et dans le culte à rendre aux saintes images et aux reliques des martyrs.

Dans les catacombes de Rome on a retrouvé des lampes magnifiques en airain, en argent et en or, en forme de couronnes de fleurs, et dans chacune desquelles brûlaient, devant les corps des martyrs, un certain nombre de mèches entretenues jour et nuit par la piété des fidèles. Ces couronnes lumineuses étaient suspendues aux voûtes des chapelles des catacombes, et honoraient par leur éclat les dépouilles sacrées de ces pontifes, de ces vierges, de ces milliers de martyrs, qui étaient restés fidèles jusqu'à la mort à Jésus-Christ la lumière du monde <sup>1</sup>.

Si l'Eglise agissait ainsi à l'égard des reliques des martyrs, combien, à plus forte raison, a-t-elle veillé à entretenir des lampes ou tout au moins une lampe ardente, devant le corps vivant du Seigneur !

Toutefois, dans les premiers siècles, à cause des persécutions, l'usage de la lampe ardente devant la sainte Eucharistie n'était point prescrit et n'existait pas partout. Mais au IV<sup>e</sup> siècle, cet usage était déjà devenu général. « Saint Paulin raconte que non seulement une lampe était suspendue devant le tabernacle dans l'église de Saint-Félix de Nole, mais qu'elle brûlait encore la nuit quand l'église était déserte. Aux principaux jours de fête, on remplissait ces lampes de baume mêlé d'huile et d'autres corps gras odoriférants, pour lesquels il y avait des fonds spécialement destinés. Ainsi pour la lampe de l'église de Saint-Paul à Rome, Grégoire I<sup>er</sup> décida qu'on emploierait tous les revenus provenant annuellement de la vente des eaux publiques appelées *Aquæ Salviæ*. La veille de Pâques ou le samedi saint, on avait coutume d'éteindre ces lampes et de les remplir d'huile nouvelle ; on les allumait ensuite après qu'on avait fait le feu nouveau <sup>2</sup>. »

A la même époque, nous voyons les empereurs chrétiens, les papes et, à leur exemple, des fidèles faire don aux églises de lampes magnifiques, et

<sup>1</sup> Mgr de Ségur, *Lectures du soir*, 4<sup>e</sup> partie.

<sup>2</sup> Binterim, *Antiquités*, t. iv.



accompagner ces dons de fondations qui permettaient d'entretenir perpétuellement, devant la sainte Eucharistie, l'huile et la lumière.

Aujourd'hui, la lampe du sanctuaire n'est pas seulement en usage, mais elle est absolument obligatoire. « Pas de lampe allumée, pas de sainte Réserve, » telle est la règle fixée par l'Eglise. « Que jour et nuit, dit le *Rituel romain*, brûlent perpétuellement devant le tabernacle plusieurs lampes ou tout au moins une. » Et la nécessité seule peut dispenser provisoirement de l'observance de cette loi.

Pour alimenter la lampe du sanctuaire, on doit employer l'huile d'olive; mais si on ne peut s'en procurer, le Saint-Siège laisse à la prudence des évêques le pouvoir d'autoriser l'emploi d'autres huiles, autant que possible végétales.

## II

Mais pourquoi l'Eglise exige-t-elle ainsi qu'il y ait jour et nuit devant le Saint-Sacrement une ou plusieurs lampes allumées ?

C'est d'abord afin d'honorer Notre-Seigneur Jésus-Christ. Aujourd'hui, vous savez qu'il n'y a pas de fête publique un peu solennelle sans de brillantes illuminations. Et dans l'antiquité, pour honorer les rois, les empereurs ou leurs représentants, on portait devant eux des flambeaux. Nous avons la preuve de cet usage au livre de Judith, où il est raconté « que les princes et les personnes les plus considérables des villes allaient au devant d'Holopherne et le recevaient avec des couronnes et des lampes. » (III, 9-10). C'est également pour honorer l'époux que, chez les Juifs, les compagnes de l'épouse allaient au-devant de lui avec des lampes allumées. De même donc que pour honorer les empereurs, les rois, les époux, on portait devant eux des lampes ardentes, l'Eglise, pour honorer le Roi des rois, pour reconnaître sa dignité souveraine, pour honorer l'époux des âmes, l'Eglise a voulu que devant lui perpétuellement fussent allumées plusieurs lampes ou tout au moins une lampe.

Afin de montrer combien cet honneur lui est sensible, Notre-Seigneur a fait plus d'un miracle. Le pape Grégoire I<sup>er</sup> raconte dans ses *Dialogues* qu'un jour, l'huile manquant dans la lampe de l'église Saint-Paul à Rome, le surveillant Constance la remplit d'eau, y plaça au milieu une mèche, l'alluma, et elle brûla comme si elle eût été dans l'huile. Saint Chrysostome affirme que nombre de malades furent subitement guéris après s'être oints avec foi de l'huile sainte de la lampe du sanctuaire.

Le second but de la lampe du sanctuaire, c'est de faire connaître immédiatement aux fidèles qui pénètrent dans une église 1<sup>o</sup> que Jésus-Christ est présent d'une manière réelle dans cette église, et 2<sup>o</sup> le lieu, l'autel où il est présent. Cette lampe joue donc, en quelque sorte, le même rôle que l'étoile au dessus de la crèche de Bethléem.

De plus, mes frères, la lampe du sanctuaire

nous représente devant le Saint-Sacrement. Nous ne pouvons pas demeurer continuellement à l'église; mais cette lampe allumée nous remplace et redit à Jésus notre amour et nos adorations.

Enfin, la lampe du sanctuaire nous instruit d'une manière admirable par son symbolisme, qu'il nous reste à étudier.

## III

1. Cette lampe du sanctuaire symbolise admirablement Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui est nommé « la lampe de ses serviteurs, » c'est-à-dire leur espérance, leur secours, leur ressource, leur guide, leur lumière. (Ps., XVII, 29). Sa *flamme* signifie que Jésus-Christ est la lumière du monde, qu'il est la voie, la vérité et la vie, qu'il est la splendeur du Père éternel, la lumière qui procède du Père des lumières. La *chaleur* que produit cette flamme représente l'amour dont Jésus-Christ brûle pour les hommes, l'amour qu'il est venu apporter sur la terre et qu'il désire voir dans tous les cœurs. Ce qui alimente la lampe, *l'huile*, matière douce et onctueuse, symbolise la douceur, la mansuétude, la miséricorde de Jésus-Christ dans l'Eucharistie. Enfin, par là-même qu'elle *se consume*, la lampe du sanctuaire rappelle le sacrifice du Calvaire et de l'autel. La perpétuité de cette immolation est figurée par cette lampe, perpétuellement allumée quoique se consumant toujours.

2. Par rapport à l'Eglise, la lampe du sanctuaire est le symbole de sa vigilance, de sa sollicitude pour les âmes. « Qu'est-ce que cette lumière ? demandait quelqu'un en apercevant la nuit, sur les verrières, les reflets de la lampe du sanctuaire. — C'est la religion qui veille, » lui répondit-on. Par rapport à l'Eglise, la lampe du sanctuaire est encore le symbole de sa prière continue, qui du matin au soir et du soir au matin ne connaît pas d'interruption dans l'univers entier.

3. Par rapport à nous, la lampe du sanctuaire nous prêche l'humilité, l'amour. Elle nous enseigne à nous consumer comme elle, sans bruit, au service de Dieu; elle nous invite à aimer Notre-Seigneur, à venir lui tenir compagnie. « Oh ! que je voudrais participer à la nature de l'huile pour pouvoir me consumer devant le Saint-Sacrement ! » disait un saint prêtre, M. Olier, chaque fois qu'il voyait la lampe du sanctuaire. — Dans ces lampes, les Pères ont vu le symbole de la foi, et dans l'huile celui de la charité et des bonnes œuvres qui entretiennent la vie de la foi. « La flamme du feu, écrit un pieux auteur, exprime très bien les trois vertus théologiques que nous devons exercer envers le Saint-Sacrement. La foi, qui est une lumière intérieure, est représentée par la splendeur de la flamme, l'espérance par son mouvement qui tend toujours vers le ciel, et la charité par sa chaleur. La puissance infinie que Dieu a employée dans l'institution de ce sacrement, doit être honorée par notre foi, sa sagesse incom-

préhensible par notre espérance, et sa bonté ineffable par notre charité <sup>1</sup>. »

Pensons souvent, mes frères, au symbolisme si touchant de la lampe du sanctuaire. Comprenons et mettons en pratique les leçons qu'elle nous donne. Ayons une grande foi, un grand amour envers le Saint-Sacrement, et ne cessons pas d'alimenter cette foi et cet amour par la pratique des bonnes œuvres.

Puisque la lampe du sanctuaire est destinée à honorer Notre-Seigneur Jésus-Christ, à nous représenter sans cesse auprès de lui, si notre église est pauvre, contribuons de nos propres deniers à l'entretien de cette lampe. Une lampe qui serait approvisionnée par les offrandes volontaires de tous, par les offrandes modiques du pauvre aussi bien que par celles plus abondantes du riche, oh ! comme elle honorerait davantage encore Notre-Seigneur ! Comme elle nous remplacerait bien mieux près de lui ! Et le Souverain Pontife Pie IX a daigné accorder une indulgence de sept années à tous les actes, quels qu'ils soient, par lesquels les fidèles coopéreraient à cet entretien.

Il y a des paroisses où des familles riches entretiennent continuellement, à leurs frais, une lampe devant le Saint-Sacrement. En effet, qu'est-ce qu'une dépense de quinze ou vingt francs chaque année, pour ceux qui ont reçu la fortune ou même simplement une belle aisance en partage ? Et combien, pourtant, cette dépense est agréable à Notre-Seigneur !

Mes frères, ranimons notre foi, notre amour et notre zèle envers le Très Saint Sacrement ; n'oublions pas que Jésus ne se laissera jamais vaincre en générosité, qu'il nous rendra au centuple dans l'éternité, et peut-être même dès ici-bas, tout ce que nous aurons fait pour l'honorer. Ainsi soit-il.

## COURTES INSTRUCTIONS POUR LA PRIÈRE DU SOIR

### CV

#### JÉSUS SE MET À PARLER EN PARABOLES

Jusqu'au moment où nous en sommes arrivés de sa vie, le Sauveur s'était exprimé en termes très nets et très clairs. Après avoir annoncé l'avènement du royaume messianique, il en a promulgué les lois, les préceptes et aussi la morale dans son discours sur la montagne.

Désormais, le divin Maître change de méthode pour sa prédication, il emploie une forme nouvelle dans le développement de sa morale et de sa doctrine. Au lieu de sentences précises, formelles,

il se sert de paraboles, et il parle un langage voilé, figuré ; il nous en dira bientôt lui-même la raison.

Que sont donc ces paraboles que nous allons entendre si souvent tomber des lèvres du divin Docteur ? Les paraboles de l'Evangile sont des récits fictifs qui, au moyen de personnages ou de faits empruntés à la nature, exposent sous une forme facile à retenir, des vérités religieuses ou morales. Les faits énoncés dans les paraboles ne sont pas réellement arrivés, mais ils servent à toucher les cœurs et à graver dans les esprits certaines vérités pratiques, importantes à retenir. Les paraboles dans la prédication du Sauveur ont le même but que les traits d'histoire cités à la fin d'une instruction. On oublierait le sermon, l'histoire racontée reste et rappelle la vérité prêchée ; ainsi les paraboles, prises dans les relations habituelles de la vie, ou tirées de la nature, ce grand livre des habitants des champs, servaient merveilleusement, et servent encore le but poursuivi par Jésus : instruire les foules, les moraliser, les gagner à sa cause.

Le jour même où Jésus avait déclaré quels étaient ceux qu'il regardait comme ses véritables parents, il sortit et alla s'asseoir sur le bord de la mer de Galilée, ou lac de Tibériade. Entouré du cercle intime de ses disciples, le divin Maître était venu chercher un peu de repos sur les rives de ce beau lac, témoin des plus touchants épisodes de l'histoire du Sauveur.

Mais la foule qui l'avait en quelque sorte cerné dans la maison qu'il venait de quitter, l'eut bientôt rejoint. Comment refuser de satisfaire le désir de ce peuple qui lui témoignait tant de sympathie ? Une barque était là, Jésus y monte et s'assied, selon la coutume orientale, pendant que les auditeurs se tiennent respectueusement debout sur le rivage. Et il se mit à leur enseigner beaucoup de choses en paraboles <sup>1</sup>.

Il ne faudrait pas croire que le bon Maître parlait sans un plan arrêté, et que les diverses paraboles tombaient de ses lèvres sans ordre et sans but, au jour le jour, selon les besoins du moment.

Quand on les étudie, il est aisé de voir que ces diverses paraboles forment trois groupes bien distincts, et par le temps où elles furent prononcées, et par les vérités qu'elles se proposent d'inculquer.

Les huit premières traitent, toutes, du royaume des cieux. Jésus se compare, et, avec lui, tous ceux qui prêcheront et appelleront leurs frères à entrer dans ce royaume, au *seigneur* qui jette sa semence, à la *femme qui met du levain* dans la pâte pétrie pour la faire lever, au *pêcheur qui jette son filet* pour prendre des poissons. Le bonheur d'être chrétien, d'entrer dans le royaume du ciel est plus précieux qu'un *trésor caché*, que la *plus riche perle* ; il mérite donc qu'on fasse

<sup>1</sup> P. Lejeune, Sermon LXXXIII, *Causes efficientes de l'Eucharistie*.

<sup>1</sup> Matth., XIII, 1-3 ; Marc, IV, 1-2.



passer avant toute autre préoccupation, l'acquisition de ce trésor. Mais il y a dans le champ du père de famille *de l'ivraie et du bon grain*, dans le filet du pêcheur on trouve *des poissons bons et mauvais* : il faut la bonne volonté, la docilité à la parole divine pour qu'elle germe en nous, comme *le grain de senevé*, et y produise ses fruits, les vertus 1.

Les paraboles du second groupe ont pour but principal de nous faire comprendre les deux grandes vérités, ou plutôt les deux vertus fondamentales du christianisme : *la charité miséricordieuse envers le prochain*, et *la confiance en la miséricorde divine*. N'est-ce point là le sens des paraboles *du bon Samaritain*, *du serviteur sans pitié*, *du pauvre Lazare* ? La bonté miséricordieuse du cœur de Dieu pouvait-elle se dépendre sous des images plus touchantes, plus pleines d'attraits que celles *des ouvriers envoyés à la vigne*, *du Pharisien et du Publicain*, *de la drachme perdue*, *de la brebis égarée*, et surtout *de l'enfant prodigue* ?

Enfin une troisième catégorie de paraboles, proposées par Jésus sur la fin de sa vie, a trait au royaume des cieux, à la vigilance chrétienne qui ne doit jamais perdre de vue ce royaume divin dont la conquête prime toute autre préoccupation. Les paraboles *des vigneronniers pervers*, *des noces royales*, *des vierges sages et des vierges folles*, *des talents confiés à des serviteurs*, sont suffisamment claires.

Le langage parabolique de Jésus n'était pas toujours compris des auditeurs, aussi les apôtres en font-ils la remarque et lui demandent pourquoi il parle ainsi aux foules. Le divin Sauveur, avec sa bonté habituelle, daigne leur en fournir l'explication suivante : « Parce que, à vous, il est donné de connaître les mystères du royaume des cieux, mais à eux cela n'est pas donné. Car à celui qui a on donnera, et il sera dans l'abondance ; mais à celui qui n'a pas, on ôtera même ce qu'il a. C'est pourquoi je leur parle en paraboles, parce que voyant, ils ne voient pas, et entendant, ils ne comprennent pas. Et en eux s'accomplit la prophétie d'Isaïe : « Vous écouterez de vos oreilles et vous n'entendrez pas ; vous regarderez de vos yeux et vous ne verrez pas. » Car le cœur de ce peuple s'est épaissi, et leurs oreilles se sont endurcies, et ils ont fermé les yeux, de peur qu'ils ne voient avec leurs yeux, n'entendent avec leurs oreilles, ne comprennent avec leur cœur et se convertissent, et que je les guérisse. Mais bienheureux vos yeux parce qu'ils voient, et vos oreilles parce qu'elles entendent ! » (Matth., XIII, 10-16).

C'est comme si le Seigneur avait dit : « Je parle en paraboles parce que, dans le nombre de mes

auditeurs, il en est qui ont reçu l'insigne privilège de comprendre les mystères évangéliques : ce sont les cœurs simples et purs, les âmes droites, animées de bonne volonté. Tandis que les cœurs charnels, endurcis, les âmes sensuelles, ne comprennent pas ; ils ont même peur de comprendre, ils ferment leurs yeux et leurs oreilles par crainte de comprendre et d'être obligés de se convertir. » Tels étaient ces pharisiens, ces scribes, ces docteurs de la Loi, indifférents à l'égard de Jésus, ou même hostiles : ils écoutaient sans comprendre, haussaient peut-être les épaules avec dédain et se retiraient sans avoir rien appris.

Au contraire, les amis de Jésus, désireux de pénétrer le sens de ces gracieuses paraboles, les méditaient et, avec l'aide de l'Esprit-Saint qui ne refuse jamais ses lumières aux cœurs droits, aux âmes de bonne volonté, ils en découvraient la signification et s'attachaient à Jésus.

Il en est de même encore aujourd'hui. Pendant que les esprits superbes, enflés par une science plus ou moins profonde, pleins d'eux-mêmes, dédaignent l'Evangile et ne comprennent rien à sa simplicité, on voit de pauvres femmes, d'humbles vieillards, d'obscurs artisans, savourer le livre divin, y découvrir d'admirables lumières. Ils acquièrent parfois une science des choses divines qui étonne les théologiens eux-mêmes, et leur foi naïve découvre des horizons merveilleux dont la beauté enthousiasme leur bonne volonté et encourage leur fidélité au Seigneur.

C'est donc avec un cœur droit, une âme pure, remplie de bonne volonté, qu'il nous faut étudier les divines paraboles. C'est avec un cœur généreux qu'il faut les entendre, les méditer, en recueillir et pratiquer les leçons.

Et alors nos yeux s'ouvriront à la lumière divine, nos oreilles entendront les vérités surnaturelles, les seules nécessaires à connaître, notre cœur les comprendra, se convertira, et le divin Sauveur le guérira ainsi qu'il l'a promis. Quel champ magnifique offert à nos pieuses investigations !

Chaque parabole de l'Evangile ressemble à une fleur qui renferme en sa corolle un nectar caché. Avec l'ardeur de l'abeille qui butine sans se lasser, butinons, chrétiens, disciples du Sauveur, recueillons avec empressement, avec un soin jaloux, le miel qui nourrira notre âme, la manne divine qui fortifiera notre cœur. C'est une grâce précieuse que le ciel nous offre en nous proposant l'étude, la méditation des paraboles du bon Maître, disposons-nous à en profiter.

Que de cœurs cette étude n'a-t-elle pas déjà touchés, remués ! Que d'âmes n'a-t-elle pas éclairées, converties ! Pourquoi, avec la même grâce, ne produirait-elle pas en nous les mêmes effets ?

<sup>1</sup> Matth., XIII, 1-50 ; Marc, IV, 1-29 ; Luc, VIII, 4-15 ; XIII, 18-21.

## RÉPONSE A DES OBJECTIONS CONTRE LA RELIGION<sup>1</sup>

### 1<sup>re</sup> Objection

LA RELIGION CATHOLIQUE NE RESSEMBLE PLUS A L'ÉGLISE PRIMITIVE.

L'objection n'est pas nouvelle, puisqu'au commencement du xvi<sup>e</sup> siècle elle a été soulevée par Luther et Calvin et tous les fondateurs du protestantisme ; ils en ont même fait leur grand cheval de bataille. Ces hommes extrêmement pervers, mais remarquablement bien doués, étaient trop intelligents pour ne pas savoir à quoi s'en tenir sur la solidité et la valeur d'une semblable difficulté. Malgré cela, ils en ont usé et abusé, parce qu'elle était d'un prodigieux effet sur des hommes mûrs pour la jouissance et enchantés de voir enfin la religion tendre la main aux passions si durement menées par l'Eglise catholique. Le vieil homme déjà mis en éveil par la Renaissance, poussait un cri de joie ; sentant briser ses chaînes, il fermait l'oreille non seulement aux appels de la foi, mais aussi à la voix de la raison.

Il est bien certain que l'Eglise catholique, après dix-neuf siècles d'existence et de civilisation chrétienne, avec ses basiliques et ses magnifiques cathédrales où se pressent en foule les chrétiens, avec ses merveilleuses cérémonies, ses pompes, ses ornements sacrés, ses chants, la multiplicité des ordres religieux, ses écoles, ses hôpitaux, ses œuvres de bienfaisance, son église et son curé dans chaque village et ses institutions de toute sorte, ne ressemble guère à l'Eglise des catacombes où les premiers chrétiens, traqués comme des bêtes fauves, venaient se réfugier pour célébrer les saints mystères. Vouloir qu'une société, après dix-neuf siècles d'existence, en soit au point où elle était à ses débuts, c'est purement ridicule.

Il y a plusieurs choses dans la religion ; il importe de ne pas les confondre.

Il y a le dogme, la morale, la discipline, l'organisation sociale. Le dogme et la morale sont immuables ; ils sont appuyés soit sur la raison soit sur la révélation ; le monde vivrait-il des milliards d'années, ils ne peuvent changer. Il est clair que si l'on pouvait découvrir aujourd'hui dans les enseignements de l'Eglise un point de dogme ou de morale contraire à ce qu'enseignait l'Eglise primitive, la cause serait gagnée et l'on

pourrait dire que l'Eglise a dévié, qu'elle ne continue plus son divin fondateur ; mais il n'en est pas ainsi. Le catholicisme n'a jamais varié dans son enseignement ; ce qui était vrai au premier siècle, l'est encore aujourd'hui. C'est ainsi que le Pape a toujours été infaillible ; le Concile du Vatican n'a rien inventé, il a tout simplement *déclaré* que cette vérité était de foi catholique.

Ce que je dis du dogme est applicable à la morale.

Mais il en va tout autrement, si l'on considère la discipline et l'organisation sociale. Ici l'Eglise jouit d'une grande liberté d'allure. Elle pouvait, elle devait en user pour préciser des règles et des préceptes restés imprécis dans l'Evangile, pour régler les conditions d'application, la mise en pratique de certains principes abstraits. C'est ainsi qu'elle a pu prescrire au clergé la continence, pour que le prêtre, n'ayant aucun souci de famille, tourne toute son affection vers ceux dont les intérêts spirituels lui sont confiés. Le précepte de la confession est contenu dans l'Evangile ; il appartenait à l'Eglise d'en régler l'application et d'obliger les chrétiens à satisfaire à ce précepte au moins une fois l'an. Il en est de même pour la communion. Puisqu'il n'a pas plu à Notre-Seigneur de régler tous ces détails, il est clair qu'il en a laissé le soin à ses successeurs.

Cette vérité est encore bien plus évidente, si nous considérons l'organisation sociale : c'est là un fait qu'il suffit de constater. Au début, l'Eglise se composait de douze pauvres pêcheurs, hommes du peuple, sans instruction, sans éducation. Quelques siècles après, elle comptait dans son sein les empereurs romains, les savants, les ignorants, les riches, les pauvres, les princes et le peuple ; toutes les classes se confondaient dans les mêmes croyances. Il est clair qu'à ce moment le prestige du Pontife romain devait faire un bond prodigieux. Saint Pierre arrivant à Rome, pauvre paysan, inconnu, sans relations, passait inaperçu, méprisé, puisqu'il était de mode de dédaigner les pauvres à cette époque. Son successeur, dès le temps de Constantin, ne pouvait plus désormais se dérober à la grandeur et à l'éclat extérieurs de son rôle. La foule, le peuple, les grands, les souverains eux-mêmes devaient tout naturellement témoigner d'un profond respect et d'une grande vénération pour celui qu'ils regardaient comme le Vicaire de Jésus-Christ.

Les premiers chrétiens assistaient aux offices où ils pouvaient, dans des grottes, dans des endroits retirés, dans les catacombes. Quelques siècles après, ils allaient dans de belles églises entendre de beaux chants, et contempler l'imposante majesté des cérémonies de leur culte devenu public. Tout cela était à prévoir. Tel incrédule insulte le prêtre à son passage ; dix ans après, s'il a trouvé la foi, il se jettera à ses genoux : tout est là.

Lorsque l'Eglise a commencé à compter ses enfants par centaines de mille, que son empire s'étendait sur plusieurs royaumes, qu'elle détenait seule la science, parmi les Barbares, elle de-

<sup>1</sup> Un de nos amis, laïc très intelligent, vivant au milieu du monde et connu pour sa foi, s'étant vu fréquemment interpellé par des camarades incroyants ou sceptiques au sujet de sa religion, a ramassé la collection d'objections qu'on lui faisait le plus souvent. Pour son utilité personnelle, il avait rédigé des réponses en harmonie avec le milieu d'hommes à culture moyenne où il se trouvait.

Sur notre demande, il a bien voulu nous communiquer ses feuilles. Nous les publions non point pour servir de « prônes, » mais plutôt comme des aperçus à développer dans des causeries avec des hommes ou de grands jeunes gens.



vait forcément jouer un très grand rôle dans l'organisation sociale et étendre partout son action créatrice.

Cette objection n'est donc pas sérieuse. Du reste, elle est mise de côté aujourd'hui par les intellectuels, qui préfèrent l'objection contradictoire, à savoir que l'Eglise n'a pas changé et qu'elle ne peut pas changer, que par conséquent elle est réfractaire au progrès. Mais cette question a été traitée naguère dans *l'Ami du Clergé*; nous y renvoyons nos lecteurs <sup>1</sup>.

## 2<sup>e</sup> Objection

LA THÉOLOGIE EST UNE SCIENCE COMPLIQUÉE ;  
ELLE CONTIENT DES DOGMES QUE N'ONT  
JAMAIS ENSEIGNÉS LES APOÎTRES.

Les progrès de la science sont indéfinis; chaque science voit son champ d'action s'élargir tous les jours; une vérité pousse à la recherche et à la découverte d'une autre vérité : c'est la méthode déductive. La théologie n'échappe pas à cette règle; et même plus qu'aucune autre science elle y est soumise, puisqu'elle a Dieu pour objet.

Quel était, par rapport à notre sujet, le rôle des apôtres? Asseoir les bases de la foi, ouvrir aux intelligences cette inépuisable mine qu'est la théologie. C'était à leurs successeurs de continuer leur œuvre, de transmettre leur enseignement et d'extraire de cette mine qu'ils nous ont laissée tout ce qu'elle renferme. Les savants de Rome et d'Athènes, après avoir embrassé la nouvelle doctrine, ont concentré sur elle leurs puissantes facultés; ils ont sondé les Ecritures, et à mesure que les difficultés se présentaient, soit dans l'interprétation des textes, soit dans l'application de la méthode déductive, ils cherchaient à les résoudre. Leurs solutions, leurs travaux, les résultats de leurs longues études augmentaient le domaine de la théologie. C'est ainsi que se sont illustrés les saint Jérôme, les saint Augustin, les Pères et tous les Docteurs de l'Eglise, et surtout saint Thomas.

Le pouvoir des pontifes romains, agissant d'eux-mêmes ou avec l'aide des conciles, mettait fin aux luttes doctrinales, précisait les points discutés et par là-même augmentait l'acquis de la science théologique.

Et cette marche scientifique ne s'est jamais arrêtée; chaque âge apporte son appoint. Les découvertes que nous faisons permettront à nos successeurs d'en faire d'autres. Le vingtième siècle et les suivants ne manqueront pas d'apporter leur contingent. Que de questions ne sont pas encore résolues et dont la solution est bien faite pour tenter les esprits hardis! Je ne parle pas de celles dont nous ne soupçonnons même pas l'objet, mais de celles-là seulement qui occupent aujourd'hui les

savants. La question de l'hypnotisme fait actuellement l'objet d'études spéciales ordonnées et dirigées par l'Eglise.

Ces considérations diverses s'appliquent non seulement au dogme, mais à la morale également, à la casuistique, sans pour cela que la morale ait varié. Les actions humaines ont été étudiées, pesées, afin que le prêtre soit mis à même de remplir avec science et dignité ses fonctions de juge au tribunal de la pénitence. La casuistique n'est nullement compliquée; elle est au contraire des plus simples. Il ne faut pas confondre complication avec multiplicité et diversité des cas. Les cas intéressant la morale étant extrêmement nombreux, la casuistique est bien obligée de les traiter tous, sous peine de rester incomplète. Cette science ne complique rien; elle simplifie, au contraire, par le fait même qu'elle distingue, qu'elle précise et qu'elle classe, étant ainsi l'ennemie de toute confusion. De plus, elle ne saurait demeurer stationnaire, son domaine s'accroît. Ceci se comprend aisément. L'activité humaine est multiple, elle prend toutes sortes de formes avec le progrès; la morale est donc obligée de la suivre, et à la lumière de ses principes qui ne changent jamais, elle examine les nouveaux faits d'activité humaine et ajoute ainsi à la casuistique.

Le Code des lois civiles, vraie casuistique, ne suit-il pas une marche parallèle? S'arrête-t-il un seul instant dans cette voie du progrès? S'il existe une différence, elle n'est pas à l'honneur de nos législateurs, car, tandis que la casuistique religieuse s'appuie sur d'immuables principes, l'intérêt, l'égoïsme, la passion, le caprice du moment sont le dernier mot d'une législation qui donne à chaque instant le spectacle de lois mal étudiées, votées non pour le bien commun, mais pour assouvir les haines d'un parti et persécuter ceux qui sont restés fidèles aux vieilles croyances.

## 3<sup>e</sup> Objection

« LA RELIGION CATHOLIQUE N'EST QU'UN APPÉTIT  
VERS LA MORT. »

Au lieu de qualifier ainsi l'esprit de la religion catholique, Zola aurait pu songer à appliquer cette formule à sa propre vie, et dire de ses tendances et de ses aptitudes qu'elles n'étaient qu'un appétit vers l'ordure; il eut ainsi donné la note exacte de sa personnalité littéraire, et personne n'aurait protesté.

Ce jugement, si toutefois on peut appeler jugement une pareille appréciation, n'est qu'une boutade d'un esprit prévenu qui, de parti pris, ferme les yeux à la vérité. Pour juger une doctrine, Zola s'empare de quelques expressions choisies à dessein, les sépare du contexte, et les interprète à sa façon, pour les besoins de sa cause et de sa haine contre l'Eglise, sans nul souci de rechercher le véritable sens de la doctrine évangélique, ni d'examiner les faits retracés par l'histoire.

<sup>1</sup> Voir en 1901 les articles du « Vieux Moraliste » sur *L'Eglise et le progrès*.

Quel est donc l'homme d'esprit qui s'écriait : « Donnez-moi une ligne de l'écriture d'un homme : je m'engage à y trouver de quoi le faire pendre » ? Parole profonde et frappante de vérité !

Si par hasard Zola a lu les Livres sacrés et la vie de quelques saints, toute son attention, guidée et éclairée par sa passion, s'est concentrée sur certains textes qu'il a analysés séparément, sans tenir compte du cadre et des circonstances, sans s'occuper du ton général, ni de l'esprit qui inspire l'Evangile. Il n'a pas vu que la doctrine chrétienne formait un corps, un bloc ; et au lieu de chercher à fondre ces textes dans l'ensemble, ce qui est une règle élémentaire de critique, il a fait le contraire et a fondu tout l'ensemble dans deux ou trois textes de détail. Il a lu par exemple ces paroles de saint Paul : « *Mihi mori lucrum... Cupio dissolvi et esse cum Christo.* » Il n'a pas un instant vu qu'aucune vie humaine n'a mieux été remplie que celle du grand Apôtre, n'a été plus active, plus féconde. En jetant un regard sur son passé, sur l'énergie qu'il avait déployée pendant de si longues années, saint Paul n'avait-il pas le droit de soupirer un peu après la récompense ? Ne pouvait-il pas exprimer le désir d'aller rejoindre Celui pour lequel il avait si bien travaillé ?

Zola sans doute s'est encore laissé hypnotiser par cette parole de sainte Thérèse : « *Ou souffrir, ou mourir !* » Et comme il ne comprend pas un traître mot de la vie mystique, il en a conclu que le *nec plus ultra* du christianisme était de passer ses journées dans un honteux *far niente*, en attendant béatement la mort.

Hélas ! ce qu'on a toujours reproché à l'Eglise, ce qu'on lui reproche encore aujourd'hui plus que jamais, n'en déplaît à Zola, c'est de ne pas vouloir mourir, c'est d'être trop active, de trop entreprendre, de trop travailler, de trop réussir, de trop aimer la vie. Que n'a-t-on pas fait pour paralyser son action ? Ses ennemis y ont tour à tour, suivant les besoins du moment, épuisé les ressources de leur génie, tantôt dans les raffinements d'une cruauté sans exemple, tantôt dans les perfides habiletés de la législation. Toutes ces lois qu'on vient de promulguer contre les ordres religieux, toutes celles qui se préparent actuellement dans le secret des loges contre le clergé séculier, ne sont-elles pas une preuve que la religion catholique n'est qu'un appétit vers ce qui la caractérise, l'action ?

Consultez la doctrine catholique, soit dans l'Evangile, soit dans les écrits des Pères, soit dans les enseignements des Pontifes romains, soit dans la prédication journalière qui distribue la bonne parole dans l'univers entier ; vous verrez ce qu'est l'Eglise, ce qu'elle demande aux hommes, à la société, et vous me direz si elle ne représente pas l'activité la plus intense qui se puisse concevoir. Ce ne sont pas les catholiques qui prêchent « que la foi justifie sans les œuvres. » Ce ne sont pas les catholiques qui proclament

que « les souffrances des malheureux sont l'ombre qui accompagne nécessairement la civilisation. » Ce n'est pas un catholique qui a écrit ce livre au titre suggestif : *Le droit à la paresse*. Enfin on avouera que l'Eglise n'encourage guère le suicide ni toutes les passions qui conduisent d'une façon ou de l'autre tant d'hommes à la mort.

Et l'histoire n'a-t-elle pas enregistré toutes les œuvres de vie enfantées par l'Eglise ? En quoi consistait cette civilisation chrétienne si solide, si bien organisée dans les détails comme dans l'ensemble, et dont le monde a vécu pendant de longs siècles ? L'Eglise a fait la France, elle a fait l'Europe ; elle a répandu la vie, la prospérité, la joie, partout où elle a été accueillie. Lisez les *Origines de la France contemporaine*, et voyez ce qu'ont fait ces moines qu'on persécute actuellement. Il n'est pas un coin de notre sol qu'ils n'aient défriché, fertilisé, arrosé de leurs sueurs. Etudiez le mécanisme, le fonctionnement de l'ancienne société, détruite par la Révolution, et vous verrez de quelle admirable façon tous les problèmes sociaux ont été résolus. La religion catholique, par le frein qu'elle impose aux passions, renforce, décuple les énergies vitales. De là vient que le catholicisme renferme une incomparable puissance intrinsèque d'action. Aucune autre religion ne saurait lui disputer le prix sous ce rapport.

Maintenant qu'on repousse son influence, on ne rencontre que cadavres, que ruines, la mort en un mot. Aussi aucun siècle n'a été plus triste, plus morose que celui-ci. Nos ancêtres étaient gais, joyeux, avaient le temps de rire et respiraient à pleins poumons la joie de vivre. La religion qu'ils pratiquaient n'engendrait point la mélancolie. Je ne connais rien de plus gai que les vrais catholiques, les prêtres, les religieux, tandis que le protestantisme « est triste comme la pluie. »

Boileau, en exprimant sa pensée sur ce sujet dans les deux vers connus :

L'Evangile à l'esprit n'offre de tous côtés  
Que pénitence à faire et tourments mérités,

résumait admirablement l'esprit de la doctrine janséniste, qu'on ne saurait sans injustice confondre avec la doctrine catholique. Pour peu que l'on soit cultivé et initié à ces questions, on sait quelles luttes l'Eglise a entreprises et soutenues contre le jansénisme et le gallicanisme.

Au lieu de mettre chaque chose à sa place et d'établir les responsabilités, les ennemis de l'Eglise lui imputent des tendances, des erreurs qui ne sont attribuables qu'à ses adversaires et qu'elle a constamment combattues.

#### 4<sup>e</sup> Objection

LA RELIGION CATHOLIQUE TUE L'INDIVIDU.

La religion catholique tue le vieil homme pour le remplacer par l'homme nouveau. Le libéralisme tue l'homme nouveau pour le remplacer par le vieil homme.



Qu'est-ce donc que le vieil homme, et qu'est-ce donc que l'homme nouveau ?

Je n'apprendrai rien à personne en disant qu'il y a deux hommes en nous, et comme ils ne peuvent faire bon ménage ensemble, il faut que l'un soit libre et l'autre sous les verrous. Le philosophe de l'antiquité se rendait bien compte de cette dualité quand il écrivait : « *Video meliora proboque, deteriora sequor.* » De nos jours, un écrivain a caractérisé d'une façon bien réaliste, cynique même, l'esprit du vieil homme : « Je sens mon cochon qui s'éveille. » Cette réflexion en dit assez long et se passe de commentaires.

Que disent les saintes Ecritures à ce sujet ? Elles nous apprennent que nos premiers parents avaient été créés dans un état de grande perfection. Toutes leurs aspirations les portaient au bien. Mais après leur faute survient la déchéance originelle avec son triste cortège de passions, de misères morales sans nombre : c'est le vieil homme qui apparaît et qui, dès le principe, débute par un coup de maître dans la personne de Caïn qui tue son frère. C'est ensuite David qui fait mettre à mort un de ses officiers pour lui ravir sa femme ; c'est Judas qui trahit son Maître. Je me borne à citer les actes les plus éclatants par lesquels le vieil homme s'est plu à se manifester.

Pour tout dire en un mot, le vieil homme, c'est tous les vils instincts de notre nature déchue, c'est tous les vices qui déshonorent l'individu comme la collectivité, et d'où est née cette terrible société où il devient décidément impossible de vivre.

L'homme nouveau, c'est David qui pleure son crime et emploie le reste de sa vie à l'expiation ; c'est saint Pierre qui meurt pour confesser Celui qu'il a renié ; c'est saint Augustin qui renonce à une vie de plaisir et de désordre et consacre toutes ses facultés à la recherche du vrai, du bien ; c'est ce riche qui bien loin d'entasser ses trésors emploie sa fortune au soulagement des misères humaines.

Le voleur qui restitue, la mauvaise langue qui répare tout le mal qu'elle a fait, le souverain qui use de sa puissance pour le bonheur de ses sujets, ce révolté, cet anarchiste qui devient respectueux du pouvoir établi, cet honnête commerçant qui ne fraude ni sur la qualité ni sur la quantité, sont autant de manifestations du caractère de l'homme nouveau. Toutes les vertus qu'a enfantées le christianisme, vertus éclatantes des saints, vertus obscures mais solides et fécondes des foules chrétiennes : voilà l'homme nouveau dont l'action persévérante avait fondé cette société où régnait la paix entre les classes et où l'on goûtait vraiment la joie et la douceur de vivre.

De nos jours, que dit l'Eglise ? Elle dit aux protestants : « C'est vous qui, en rejetant l'autorité infaillible de l'Eglise et en proclamant le principe du libre examen, avez donné naissance au libéralisme et à l'économie politique qui dirige la société moderne. »

Elle dit aux libéraux : « Vous partez de ce principe : L'homme est né libre ; rien ne doit entraver sa liberté ; plus d'association pour enchaîner l'es-

sor des facultés individuelles, pour tuer l'individu. Vous ne tenez aucun compte de la sociabilité de l'homme. L'humanité à vos yeux est un groupement d'éléments séparés et ennemis, elle ne forme nullement une famille. Cependant la liberté et la sociabilité constituent deux faits concomitants qu'on ne peut séparer l'un de l'autre. Pour n'avoir pas tenu compte de ce dernier principe, vous avez déchainé l'individualisme sur la terre. Vous avez fabriqué de toutes pièces cette fameuse doctrine économique où le fort écrase le faible, où le rusé dupe le simple, le savant trompe l'ignorant, le riche dévore le pauvre, le patron étouffe l'ouvrier, où enfin les masses ouvrières souffrant d'une misère imméritée font entendre des cris de révolte, de haine. C'est de vous qu'est né le socialisme. »

Aux socialistes elle dit : « Vous ne tenez aucun compte de la liberté humaine. En ne faisant entrer dans vos conceptions que la seule sociabilité, d'un excès vous nous plongez dans un autre. Votre système pêche donc aussi par la base. Vous ne pouvez pas plus exclure de la formule sociale la liberté, que les libéraux la sociabilité. La seule conception logique est celle qui tient compte de ces deux éléments. Les libéraux ont fait ressusciter le vieil homme sous une forme odieuse, et vous, vous le rajeunissez en lui donnant une forme encore plus odieuse. »

Voilà ce que dit l'Eglise. Voyons ce qu'elle fait.

Autrefois, quand la société subissait son influence, le vieil homme se gardait bien de faire des siennes comme aujourd'hui. La surproduction, l'accaparement, les coups de bourse, les fortunes mondiales étaient impossibles ; une sage législation y mettait obstacle. L'humanité formait une famille ; l'ouvrier n'était pas seulement traité comme un instrument de travail, mais comme un homme. L'individu trouvait dans cette société son développement plein et normal.

Considérez, du reste, l'action de l'Eglise dans son propre sein et vous verrez si elle tue l'individu.

Quand le Général des Jésuites dit à l'un de ses religieux : « Vous allez partir en Chine dans huit jours et vous y fondez une mission ; vous travaillerez pour votre foi et votre pays, » est-ce qu'il anéantit l'individualité de son subordonné ? Nullement. Il lui assigne au contraire un magnifique champ d'action où la personnalité de l'humble religieux pourra s'affirmer tout à son aise. La première chose que fait un supérieur, c'est de chercher à connaître les aptitudes de ses subordonnés, afin de les mettre en valeur et d'en tirer un maximum de rendement. Voilà du véritable individualisme bien compris. Tous les fondateurs d'ordres religieux ne constituent-ils pas des individualités de premier ordre, de remarquables professeurs d'énergie et d'initiative individuelle ?

Quand l'Eglise dit aux commerçants, aux industriels : « Soyez honnêtes, » aux magistrats : « Rendez des arrêts et non des services, » aux législateurs, aux fonctionnaires : « Ne trafiquez pas de votre mandat, » aux trésoriers : « N'emportez pas

la caisse, » à certains financiers : « Vous êtes des bandits, » aux hommes politiques : « Cette guerre entreprise par cupidité et fôl orgueil est une honte pour l'humanité, » paralyse-t-elle donc l'individu ? Du tout. Elle paralyse le vieil homme.

C'est sur le terrain de l'honnêteté, de l'éternelle justice, que les individualités doivent s'affirmer. L'Eglise a-t-elle empêché l'individualité de Charlemagne, de saint Louis, de Bossuet, de Turenne, et, dans des temps plus rapprochés de nous, de Berryer, de Montalembert, de Pasteur, de M. de Mun et de tant d'illustres savants de se faire jour ?

Bien que la chose paraisse contradictoire, ce sont les individualités qui tuent l'individu. Grâce aux doctrines économiques de l'école libérale, quelque prodigieuses individualités se développent d'une façon anormale et injuste ; mais la foule des faibles, des simples, des malheureux et des gens qui, malgré tout, veulent rester honnêtes, quelque brillantes facultés que leur ait départies la nature, est étouffée, écrasée, reste sans développement.

Donc, avec l'Eglise, développement normal et harmonique de toutes les individualités sans exception ; avec les libéraux, développement anormal et inharmonique de quelques individus, et écrasement du reste de l'humanité.

Reprocher à l'Eglise de tuer l'individu, c'est historiquement faux. N'est-ce pas la doctrine chrétienne qui a enseigné au monde la notion de la dignité individuelle et de l'indépendance de la conscience ? Que signifie le fameux précepte : « Il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes, » sinon que le pouvoir des autres hommes sur nous, quels qu'ils soient, a une limite que personne n'a le droit de franchir ; que nous avons en nous-mêmes un sanctuaire sacré, inviolable, dernier refuge de la dignité individuelle, sanctuaire dans lequel la soumission à Dieu nous ordonne la désobéissance à toute autorité qui viendrait contrecarrer la sienne ? N'est-ce pas là une magnifique et précieuse garantie contre la tyrannie, sous quelque forme qu'elle s'impose ? Cette conscience que tout homme a ou doit avoir de ses droits individuels, nous vient uniquement du christianisme. Les païens n'ont jamais eu l'idée d'une semblable doctrine.

En somme, la religion catholique tue le mal, pour affranchir le bien et lui donner un développement sans limite : voilà la vérité.

### 5. Objection

LA RELIGION CATHOLIQUE EST TRÈS BIEN ORGANISÉE  
POUR RÉSISTER AUX PERSÉCUTIONS BRUTALES,  
MAIS ASSEZ MAL POUR RÉSISTER AUX  
PERSÉCUTIONS DES LÉGISTES.

Erreur profonde ! Si la religion catholique est très bien organisée pour résister aux persécutions brutales, elle ne l'est pas moins bien pour résister

aux persécutions des légistes. L'objection contraire se comprendrait mieux. Une religion qui prêche l'oubli des injures, la renonciation à la vengeance, qui défend la résistance active aux lois, par conséquent à ceux qui sont chargés de les faire exécuter, qui interdit le tyrannicide, et ordonne la soumission au pouvoir, alors même qu'il se trouve entre les mains d'abominables coquins, paraît assez mal organisée pour résister à la persécution brutale. On peut emprisonner, déporter, condamner à mort, faire périr dans d'affreux tourments ses adeptes, sans qu'ils songent à opposer une résistance active. C'est là incontestablement une cause apparente d'infériorité. Mais ce n'est qu'apparent, car en réalité l'Eglise a triomphé d'une façon éclatante des Nérons et des Dioclétiens. On l'a dit avec juste raison : « Le sang des martyrs est une semence de chrétiens. » En présence de ce fait acquis par l'expérience, les ennemis de l'Eglise ont eu recours aux légistes.

Ceux-ci, en effet, ont mille façons, toutes plus subtiles les unes que les autres, de tracasser l'Eglise catholique, et de paralyser son action, dont la puissance et la fécondité ne sont niées par personne. Mais si tous les esprits sont d'accord pour constater les résultats, ils se séparent, au point souvent de n'avoir plus rien de commun, quand il s'agit de les apprécier ; car si l'Eglise entreprend et réalise le bien, ce n'est pas sans semer des ruines dans les régions du mal, ce n'est pas sans léser de très nombreux et très graves intérêts qui, bien que ne reposant que sur l'arbitraire, la violence, le vol, et tout ce qui procède des plus honteuses passions, n'en prétendent pas moins avoir droit de cité.

Les revendications des intéressés, parues tout d'abord sous la forme de persécutions brutales, n'aboutirent point. Alors elles ont revêtu une nouvelle forme. Négligeant la hache du bourreau, elles ont eu recours à l'esprit délié, retors et hypocrite des légistes, et, armées de textes, elles font une guerre sans merci à la religion.

Cette guerre philosophique aux allures polies, judiciaires, légales, qui s'enveloppe des apparences de la raison, qui prétend justifier les mesures les moins justifiables, qui s'appuie sur l'ignorance, la propagation de l'erreur, la licence et le déchaînement de toutes les viles passions de l'esprit et du cœur, est sans doute la plus redoutable que l'Eglise ait jamais subie, d'autant plus qu'aujourd'hui ce n'est pas une partie de son domaine naturel et surnaturel qu'on lui dispute, mais c'est le droit même à l'existence. On veut la supprimer ; l'assaut est donné de tous côtés à la fois, et on attaque non seulement les soldats fidèles, mais les masses indifférentes elles-mêmes, qui, ne se passionnant ni pour ni contre l'Eglise, sont enveloppées cependant dans la même réprobation ; on leur applique le mot : « Qui n'est pas pour moi, est contre moi. » Leur indifférence, leur libéralisme sont traités de catholicisme et partant persécutés. Avec la conception réalisée



d'un Etat omnipotent, centralisé à l'extrême, tenant tous les ressorts de la vie nationale, de la vie locale, de la vie familiale et même de la vie individuelle, contrôlant tout, intervenant à tort et à travers dans la famille, dans la commune, dans tous les groupements sociaux, dans le commerce, l'industrie, réglant l'allure et les mouvements de chaque français, le légiste devient tout-puissant; il peut tout ce qu'il veut. Mis au service des revendications dont nous parlions plus haut, il devient pour l'Eglise un véritable fléau.

En présence d'une pareille situation, l'Eglise est-elle donc sans défense? Est-elle destinée à disparaître pour rendre aux dieux du paganisme la place qu'elle leur a enlevée? Malgré ce sombre présent, malgré tous les nuages qui s'amassent à l'horizon, l'Eglise continuera à chanter l'espérance, car elle a des promesses de vie. Les légistes se moquent de ces promesses, mais l'Eglise y croit; les légistes passeront, elle demeurera.

Elle a non seulement conscience de ces promesses, mais aussi de sa force et de l'impuissance de ses adversaires. Cette force finit toujours par triompher, car aucune société ne peut vivre sans elle. Pour obtenir ce que veulent les légistes, c'est-à-dire la décatolicisation de la France, ils seront bien un jour ou l'autre obligés de recourir à la persécution brutale; ils se verront acculés à une impasse qu'ils voudraient peut-être éviter, mais il faudra y venir; alors la prison, la spoliation, la déportation et, qui sait? l'échafaud peut-être, car on est rarement maître des passions qu'on a déchainées, seront mis à la disposition du minotaure pour dévorer les catholiques. Mais tous ces moyens, on sait ce qu'ils valent. L'histoire nous le dit. Au lieu de provoquer les lâchetés et les défaillances qu'on en attend, ils suscitent comme par enchantement les héros. Des tièdes, des indifférents ils font des soldats aguerris, intrépides, prêts à braver les supplices et la mort. Des germes qui semblaient sommeiller au fond des cœurs depuis des années, éclosent spontanément; la foi à demi éteinte se réveille, la sainte contagion morale se répand au dehors et l'histoire recommence avec la défaite des nouveaux Dioclétiens.

A supposer qu'en dépit de l'histoire, en dépit de toutes ces prévisions, qui ne leur échappent pas du reste, à supposer, dis-je, qu'ils réussissent enfin, qu'arriverait-il, leur besogne impie terminée, quand cette vieille terre de France ne porterait plus un seul catholique? Toutes les œuvres que l'Eglise a créées et qu'elle soutient, tant en France qu'à l'étranger, au loin, disparaîtraient rapidement, et avec elles leurs fruits. Et que l'on prenne soin de considérer que ce ne sont pas là de vaines paroles. A l'étranger, en Orient en particulier, ce serait la ruine définitive de l'influence française. Dans tout l'Orient, qu'on le veuille ou non, catholique et français sont synonymes et représentent un même genre d'intérêts. On sait la répercussion qu'un tel état de choses aurait sur notre com-

merce, notre industrie, notre action dans ces régions.

Et en France quel tableau effrayant! Que de ruines! et quel désastre! 200.000 vieillards, infirmes, orphelins, malades et vaincus de la vie de toute espèce, tout à coup jetés sur le pavé, ou livrés aux soins de la charité laïque qui, n'ayant plus sous les yeux l'exemple de sa victorieuse rivale, la charité catholique, en prendrait à son aise! Les malheureux seraient donc les premières victimes de cette guerre impie. Toutes ces familles qui confiaient à des instituteurs et à des professeurs de leur choix, doublés d'éducateurs de premier ordre, l'esprit et l'âme de leurs enfants, en présence des lamentables résultats du nouvel enseignement, ne manqueraient pas de regretter le vieux culte des ancêtres. La débauche coulant à pleins bords dans les campagnes et dans les villes, un flot de boue envahissant toute la société; les plus honteuses passions relevant la tête, et personne pour dire aux enfants: « Respectez votre père, » à l'époux: « Aimez votre foyer, » au paresseux: « Travaille, respecte le bien de ton voisin, » à tous: « Pardonnez-vous réciproquement vos injures, et souvenez-vous que vous êtes frères, » à la foule des déshérités, des paroles de consolation et d'espérance; le mal partout, le bien nulle part; les justes persécutés, les malfaiteurs triomphants: voilà les fruits que produirait infailliblement le nouveau régime! Si patiente que soit la génération destinée à assister à un pareil spectacle, elle n'en attendrait pas tranquillement la fin.

D'autre part, si l'on veut bien réfléchir un instant que nous nous trouvons à une époque de transformation sociale, et que seuls les ferments malsains, en l'absence de l'Eglise, se trouveraient appelés à agir, à confectionner le nouvel ordre de choses qui paraît s'élaborer en ce moment, on comprendra que l'Eglise ne peut pas périr, parce qu'elle est nécessaire, et qu'elle porte en elle-même, dans sa vie intime, le principe qui triomphera des légistes, qui déjouera leur calcul final. Vainqueurs dans des combats partiels, ils seront vaincus dans la grande bataille définitive. La société, en présence de tous ces fruits de mort, tournera spontanément les yeux vers l'arbre de vie, c'est-à-dire vers l'Eglise.

Une religion, en effet, qui a pour unique objet le culte de la vérité, du bien individuel et du bien social, qui a supprimé l'esclavage et proclamé l'unité du genre humain, par conséquent la fraternité des hommes et des peuples, qui apporte sur la terre de si grands principes de paix et de bonheur, doit pouvoir prendre sur les esprits et sur les cœurs un empire assez fort pour déjouer tous les calculs et toutes les finasseries des légistes.

## 6<sup>e</sup> Objection

LA FOI CATHOLIQUE, C'EST L'ABDICATION DE LA RAISON, QUI RENONCE A SES DROITS ET MÊME A SES DEVOIRS.

Il est bien certain que la foi ne procède pas de la raison, puisque c'est un don de Dieu; mais si la raison n'a pas le rôle principal dans l'acte de foi, elle a tout à revendiquer dans la justification de cet acte, — premier travail de la raison. — De plus, aidée par la foi, elle peut se lancer hardiment à la conquête du vrai dans le domaine philosophique, — second travail de la raison.

Ses droits sont donc suffisamment sauvegardés.

La foi ne supprime pas la raison; elle la fortifie en l'éclairant de ses lumières surnaturelles, de sorte que les croyants font de leur raison un usage plus logique, plus important, et partant plus fécond en résultats que les partisans de la pensée indépendante et autonome.

On peut, en effet, répartir les hommes, par rapport à la foi, en trois catégories : 1<sup>o</sup> ceux qui ont la foi du charbonnier; 2<sup>o</sup> ceux qui ont la foi et qui cherchent à raisonner les dogmes de la religion, non par esprit de défiance et de contrôle, car leur foi serait déjà gravement atteinte, mais précisément pour faire usage de la raison qu'ils tiennent de Dieu, pour se pénétrer d'une connaissance plus approfondie des vérités religieuses, et qui enfin, aidés par la foi, se lancent à la recherche des vérités philosophiques; 3<sup>o</sup> ceux qui n'ont pas le bonheur de croire.

1. Les premiers, avons-nous dit, sont ceux qui ont la foi du charbonnier. — Cette catégorie comprend les enfants, dont l'âme simple et ingénue s'ouvre avec une absolue confiance aux enseignements des parents et du prêtre. Nul doute ne saurait effleurier leur esprit; ils croient, parce que ceux qui ont qualité pour les instruire, leur ont fait part de la vérité révélée. Dieu pour leur faire don de la foi s'est servi de la grâce du baptême, et des parents et du prêtre, qui le représentent dans des ordres différents. Inconsciemment donc, leur petite raison dès qu'elle s'éveille fait un raisonnement implicite : ils croient, parce que Dieu est la vérité même, et parce que leur père et le prêtre le leur ont affirmé. C'est un minimum de raisonnement provenant non du fait de la foi, mais de la raison elle-même, dont les premières lueurs commencent seulement à apparaître et lui servent à justifier sa foi. — Cette catégorie comprend encore les ouvriers des campagnes et des villes, qui n'ont pas le loisir d'étudier, ni l'intelligence assez cultivée pour approfondir et philosopher. Ils croient, en somme, de la même foi que l'enfant et pour les mêmes motifs, et font eux aussi un minimum de raisonnement; car, étant donnée leur condition sociale, ils ne sont pas à même de dépasser ce minimum, de s'élever plus haut. — Eh bien ! je le demande à tous les hommes de bonne foi qui veulent se donner la peine de réfléchir : en quoi par rapport à

l'usage de la raison, la conduite de l'enfant, de l'ouvrier, du brave charbonnier si l'on veut, vis-à-vis de la foi catholique, diffère-t-elle de leur attitude vis-à-vis des vérités scientifiques qui leur parviennent ? Pour moi je ne le vois pas ; c'est exactement la même chose ; si quelqu'un perçoit une différence quelle qu'elle soit, je lui serais reconnaissant de me le faire savoir. Soit dans le domaine des sciences, soit dans celui de la foi, ils sont obligés de s'en rapporter à une autorité. L'ouvrier qui s'en rapporte à l'autorité du prêtre, de l'Eglise, peut sous le rapport de cet acte de foi, soutenir avantageusement la comparaison avec celui qui croit aveuglément toutes les sottises matérialistes, parce qu'il les a lues dans son journal, ou les a entendues le soir au club villageois, à une conférence politique quelconque.

2. La deuxième catégorie comprend ceux, qui, placés dans un ensemble de conditions matérielles, intellectuelles et morales qui leur permettent de raisonner, sont à même de justifier leur foi et de se lancer à la conquête du vrai dans le domaine philosophique. C'est plus qu'un droit de leur raison, c'est un devoir. Pour ceux-ci la raison ne sommeille pas, les champs d'investigation qui lui sont offerts sont immenses ; plus elle travaillera, plus elle trouvera de perspectives nouvelles, plus les projections lumineuses de la foi deviendront abondantes. Sa tâche est merveilleusement facilitée : pareille au nautonier qui aperçoit le phare dans le lointain, elle est sûre d'éviter les écueils, car la lumière qui lui vient d'en haut perce les ténèbres et la nuit ; nulle crainte de s'égarer, de sombrer, tant qu'elle dirigera son regard vers le phare divin qui illumine tout homme de bonne volonté. Prenant la foi comme base certaine indiscutable et indiscutée de ses recherches, il en trouve à chaque pas la justification. Aidée par elle, il fait chaque jour une ample moisson de vérités naturelles sans mélange d'erreur, et par une plus ample connaissance du vrai, il se rapproche de plus en plus du souverain bien, de Dieu.

L'homme privé de la foi ressemble au contraire au pauvre matelot perdu dans la haute mer. Nulle lumière, nul phare ne brille à ses yeux ; perdu dans les ténèbres et dans la nuit, livré à ses seuls moyens, ses prodigieux efforts, ses luttes désespérées n'aboutissent à rien, sinon à l'égarer, à le perdre. Considérez ce qu'a produit en fait de philosophie la raison autonome : des théories, des systèmes qui se contredisent et s'entrechoquent, qui n'expliquent rien et ne soutiennent pas un examen sérieux, l'un souvent réfutant l'autre. La raison autonome ! ne serait-ce pas la plupart du temps une duperie ? On sait ce que cela veut dire ; c'est presque toujours la passion qui aspire à se faire légitimer et appelle à son service la raison, pour lui demander un appui, mais en même temps pour la domestiquer et la réduire en esclavage. La foi n'est pas autre chose qu'une immense et précieuse conquête dans les régions du vrai, faite au profit de l'humanité tout entière et mise à sa



disposition par Dieu, c'est une avance considérable de travail, c'est plus que cela, puisque ce travail étant au-dessus des forces de la raison, il a plu à Dieu de s'en charger. Bien insensé est donc celui qui n'en profite point : c'est abdiquer sa raison, c'est en mépriser les droits et les devoirs,

C'est dans cette seconde catégorie de croyants que l'Eglise a trouvé ses éminents défenseurs, ses ardents apologistes, tous ces graves docteurs à l'intelligence si vaste qu'elle continuera toujours à faire l'étonnement des hommes d'étude et de science. Ces brillants esprits ont-ils jamais méprisé les sources de leur raison individuelle ? Bien au contraire, la tenant constamment en éveil, ils ont pénétré avec elle, sous les puissantes clartés de la foi, dans toutes les questions qui intéressent à si juste titre l'humanité, et en ont percé le mystère plus qu'aucun autre homme.

Cessez donc de dire que « croire, c'est renoncer à l'usage de la raison. » La raison qui croit raisonne mieux que celle qui ne croit pas. Quoi ! parce que nous admettons des mystères que nous ne pouvons pas comprendre, nous renonçons à l'usage de notre raison ? Il faudrait d'abord démontrer que notre raison est infinie, qu'il n'est aucun problème qu'elle ne puisse sonder. Ses droits sont suffisamment sauvegardés par le fait qu'elle est admise, non à nous donner la foi que nous avons, mais à la justifier, à créer la science apologétique, et à se lancer à la recherche des vérités philosophiques avec le secours de la foi. Ce secours ne l'annihile pas ; au contraire, il décuple sa force et ses moyens de connaissance, la foi lui jalonne une belle route large et droite, de sorte qu'elle n'a plus pour ainsi dire qu'à marcher devant elle.

3. La troisième catégorie comprend ceux qui n'ont pas la foi. Je suppose de ce nombre un homme doué de bonne volonté, recherchant la vérité, désirant la connaître, et s'incliner devant son autorité lors même qu'elle viendrait à heurter le libre jeu de ses passions. Un esprit guidé par d'aussi bonnes intentions peut dans ses études, s'il est cultivé, arriver à conclure en faveur de la supériorité, et même de la vérité de la foi catholique, sans pour cela avoir la foi. Il peut disséquer la doctrine et l'examiner au point de vue philosophique, au point de vue social, politique, moral, historique ; en un mot, il peut pousser ses investigations sur tous les terrains. Après avoir analysé, il peut synthétiser et jeter un puissant coup d'œil d'ensemble sur l'unité, sur la solidité, sur l'harmonie générale de l'édifice, être toujours de plus en plus ravi, frappé d'admiration, et n'avoir point encore la foi. Chose bizarre, sa raison a toutes ses objections vaincues, elle lui fournit la justification absolue de la foi, et il ne croit pas. Il rencontre devant lui un incompréhensible fossé qu'il n'a pas apparemment la possibilité de franchir. Il croit philosophiquement à cette religion dont il est devenu, peut-être, l'apologiste, mais cette foi philosophique est très distincte de l'autre, seule véritable. Sans doute la première peut acheminer

vers la seconde, sans se flatter cependant de l'atteindre forcément. On connaît le mot de Maxime du Camp : « Je voudrais bien savoir où est le chemin de Damas, j'irais sûrement m'y promener. »

La foi est un don de Dieu, une lumière intérieure qui éclaire l'âme et fortifie la volonté, et l'âme s'incline sans discuter. La raison ne discute pas l'acte de foi, elle le justifie ; si l'acte de foi est discuté, il n'existe pas. Les excellentes dispositions supposées plus haut, peuvent disposer Dieu en faveur d'un esprit sincère et la foi peut venir : M. Brunetière en est la preuve. La raison étant ainsi appelée à ce travail de justification, soit après, soit avant l'acte de foi, n'est donc jamais à court d'occupation chez les catholiques. Ceux qui parmi nos adversaires prétendent le contraire ne se sont pas donné la peine d'étudier la question.

Nous venons de voir le cas d'un homme cultivé, sincère, qui étudie pour arriver à la connaissance de la vérité. Pour être complet, prenons maintenant le cas d'un esprit simple, sans culture intellectuelle, en un mot du charbonnier qui ne croit pas. Dans la sphère de sa modeste intelligence et de ses connaissances sommaires, il va suivre la même voie que celle de l'homme instruit. Seulement, tandis que la raison de celui-ci s'en rapporte à ses propres lumières, la raison de celui-là s'inclinera devant l'autorité de ceux qui lui paraîtront mieux éclairés et en même temps dignes de foi. L'audition d'un prédicateur, par exemple, l'impressionnera d'une façon favorable, disposera sa raison pour l'acte de foi qui, enfin formulé par la grâce de Dieu, trouvera sa justification toute faite à l'avance et tout indiquée dans l'autorité de la parole du prêtre.

## 7° Objection

LA SCIENCE DÉMONTRE QUE LA RELIGION N'EST QU'UN TISSU D'ABSURDITÉS.

Il s'agit ici d'une science très spéciale, à l'usage exclusif des apôtres de l'incrédulité moderne. Ils se sont présentés devant le monde comme les seuls, les uniques mandataires de la science, de la vraie. En dehors de la conception qu'ils en ont, il n'y a plus de vérités ; plus de lumières ; tout n'est qu'ignorance, superstition et mensonge. C'est ainsi que, pour certains hommes politiques, la grande Révolution correspond à un type et toutes les explications, toutes les données, tous les documents historiques qui ne peuvent trouver place dans le cadre qu'ils se sont fabriqué, sont nuls et non avenus.

Au nom de cette science, ils ont prétendu donner aux grands problèmes qui ont toujours préoccupé l'humanité, une solution définitive, et ruiner tous les systèmes religieux, en particulier le catholicisme.

Celui-ci dans sa balance, celui-là au bout de son

scalpel, un troisième dans ses cornues ont vu que Dieu n'existe pas, que toute la révélation est une absurde légende, que nous n'avons pas d'âme, que la vie à tous les degrés vient de la matière, qu'il n'y a ni paradis ni enfer, et que toutes les thèses spiritualistes sont vides de sens.

Pendant qu'ils étaient ainsi lancés, ils n'ont eu garde de s'arrêter, car c'est très joli de détruire, il faut rebâtir ensuite. Ils ont donc annoncé au monde, avec les mille trompettes dont dispose aujourd'hui la renommée, que leur science, bien plus sûrement que ne l'avait fait la religion, conduirait l'individu, la famille, les peuples, l'humanité tout entière au bonheur, à une félicité sans mélange d'où les larmes, les souffrances, les haines seraient définitivement bannies. Au lieu des biens mensongers d'un autre monde imaginaire, on nous promettait les biens beaucoup plus réels de ce monde-ci : c'était la poule au pot non plus seulement le dimanche, comme le voulait Henri IV, mais tous les jours ; c'était donc l'âge d'or restauré sur la terre.

Comme le nombre des malheureux ou tout au moins des mécontents ne fait qu'augmenter, comme on n'a jamais vu tant d'appétits déchaînés, comme les haines entre les classes n'ont jamais été à l'état si aigu, comme le désespoir qui s'empare de l'âme des individus se traduit tous les jours par quelques sombres tragédies, nous sommes bien forcés de conclure que sur ce dernier point leur science a menti à ses promesses. Cette douce paix universelle qu'on nous avait fait envisager, au lieu de rayonner sur tous les visages, semble fuir de plus en plus ; on ne rencontre que des fronts agités, fiévreux, où se lit l'odieuse empreinte de férocité et de barbarie que laissent les âpres combats de la lutte pour la vie. Les liens qui enchaînaient la bête humaine ne tiennent presque plus ; ils sont sur le point de se briser. C'est, j'imagine, en ce sens que Brunetière a proclamé la faillite de la science.

J'accorde bien volontiers à cette science et à tous ceux qui portent son flambeau, qu'elle a semé beaucoup de ruines dans les intelligences et les caractères, et qu'elle a porté aux religions et en particulier au catholicisme des coups sérieux. J'aurais mauvaise grâce à ne pas reconnaître qu'elle a une grande part de responsabilité dans l'incrédulité moderne, qu'elle a non seulement patronnée, mais activement propagée. Si elle n'a pas atteint sa fin dernière qui était de bâtir, elle a bien réalisé sa fin première qui était de démolir.

Quels ont été les procédés de démolition employés par ces prétendus savants ? J'en vois deux.

D'abord, ils se sont attribué à eux personnelle-ment, comme une propriété incontestable, tous les progrès, toutes les inventions, tous les résultats pratiques réalisés par toutes les sciences et tous les arts. On n'a jamais vu un pareil accaparement. Ce sont eux qui ont inventé la poudre, l'imprimerie, les chemins de fer, la navigation à vapeur, le

télégraphe, le téléphone, les mille machines employées dans l'agriculture et l'industrie. La télégraphie sans fil, les rayons X, tout leur appartient. La physique, la chimie, la physiologie, l'astronomie, la géographie, l'histoire elle-même, et toutes les découvertes qui ont été faites dans chacune de ces sciences sont à eux : vous le voyez, c'est une véritable razzia. De là à conclure qu'ils étaient les représentants authentiques de la science, et qu'ils avaient seuls mandat de parler en son nom, il n'y avait qu'un pas et ils l'ont franchi. Par contre leurs adversaires, et en général tous ceux qui ne pensaient pas comme eux, étaient qualifiés d'apôtres de l'ignorance et de l'obscurantisme. Toutes ces merveilles que nous admirons, et à l'apparition desquelles les savants chrétiens ont contribué aussi bien que les autres, sont devenues entre leurs mains la poudre qu'on jette aux yeux, la réclame qui cache la pacotille, le pavillon qui couvre la marchandise. — Sous le couvert d'une sorte d'immunité scientifique qu'ils ont réussi à escamoter, ils ont fait pénétrer de force dans le monde des intelligences leurs théories et leurs systèmes philosophiques, leurs conceptions sociales, et leur nouvelle religion, le matérialisme. Mais comme toutes ces conceptions, tous ces systèmes sont faux, creux, et ne tiennent pas debout, ils étaient infailliblement destinés à périr, en raison de leur sottise extrême, malgré la base enviée qu'ils apportaient à tous les mauvais instincts de l'homme. Nos prétendus savants n'ont pas manqué de s'en apercevoir ; aussi pour parer à ce danger ils ont eu recours à un autre moyen.

Deuxième procédé : la forme. Le fond, nous savons ce qu'il est, nous venons de le voir. La forme devait être d'autant plus brillante, d'autant plus séduisante, que le fond était plus pauvre. La séduction qui s'en dégagerait devait être telle qu'elle absorbât toute l'attention et qu'on n'eût pas l'idée d'approfondir. Aussi réussirent-ils à merveille à costumer leurs systèmes, leurs théories, à leur fabriquer un complet scientifique. Tout est là. Avec un complet scientifique un peu propre, un peu soigné, l'erreur la plus grossière, l'hypothèse la plus dénuée de fondement peuvent faire leur chemin et pénétrer partout, sous le patronage de l'enseignement officiel. Aucune porte ne reste fermée : l'université, l'académie, les salons les plus sélects les admettent avec empressement. Et c'est ainsi que la fausse science reçoit l'accueil et les honneurs qui devraient être réservés à la seule vraie science. De sorte que l'on peut appliquer à la vraie et à la fausse science ce que l'on a dit des hommes : « Les uns ont les honneurs, les autres les méritent. »

Citer des exemples ? Hélas ! il n'y a que l'embarras du choix.

1<sup>o</sup> *Physiologie* : atavisme. Je vous présente Zola, homme de science, c'est lui qui le dit. Son histoire des Rougon-Macquart n'est autre chose dans sa pensée qu'une thèse scientifique partant de principes certains pour aboutir à des conclusions



certaines ; c'est une application des lois de l'atavisme dont il connaît tous les secrets, tous les mystères, car « l'atavisme a ses lois comme la pesanteur. » Ces lois, la perspicacité, la science infuse de Zola les ont découvertes et fait vivre dans ses œuvres, et il nous conduit « mathématiquement d'un homme à un autre homme. » Voilà un échantillon de notre fameuse science. Inutile de dire qu'elle n'a aucun rapport avec la vraie science, pour qui le fait de l'hérédité n'est pas douteux ; mais les mille façons dont s'exerce l'influence de l'atavisme présentent d'inextricables difficultés dans lesquelles se perdent les intelligences les mieux exercées. Pour Zola et sa science, pas de doute, partant point d'hésitation, des affirmations nettes, tranchantes.

2<sup>o</sup> *Astronomie*. Les savants qui accompagnèrent Bonaparte pendant son expédition d'Égypte découvrirent dans un temple de Denderah un zodiaque représentant l'état du ciel à une certaine époque que nos savants déclarèrent remonter à 6000 ans au moins. Quelques années plus tard on s'apercevait, toujours scientifiquement, que le zodiaque remontait au plus au 1<sup>er</sup> siècle de notre ère.

3<sup>o</sup> *Physique*. Les savants se sont-ils assez moqués de ce pauvre Moïse qui prétendait que la lumière avait été créée avant le soleil, que par conséquent elle était un corps à part ! Aujourd'hui pour toutes les sciences du monde la lumière est bien réellement un corps à part.

Du reste, cette catégorie de savants ne doutent jamais de rien, et ne sont pas le moins du monde embarrassés pour donner des solutions aux difficultés qui se présentent. On les trouve à tous les âges de l'histoire. L'eau monte dans les corps de pompe ? Pas difficile à expliquer : la nature a horreur du vide. A côté de cette science faite de pufisme et d'ignorance, il y a la vraie science qui fait intervenir la pression atmosphérique.

Qu'il me soit permis de citer en passant une plaisante anecdote ; elle a du reste sa place dans la physique.

C'était par une des plus chaudes journées de juillet. Un soleil brûlant dardait ses rayons de feu sur une boule de cuivre placée à l'extrémité d'une rampe d'escalier. Un savant fort connu, Arago, se promenait à quelques pas de là avec plusieurs jeunes gens, ses élèves. Tout à coup l'un d'eux, palpant la boule de cuivre, s'écrie : « Etrange, ce phénomène ! Le côté exposé à l'ombre est brûlant, tandis que le côté exposé au soleil est tout juste tiède. » Très intrigué le savant s'approche et constate en effet la matérialité du fait. C'était indiscutable. Comme nos deux étudiants sollicitent une explication, une leçon du maître, celui-ci demande le temps de réfléchir, jugeant la chose très difficile mais non pas impossible à expliquer. Enfin au bout d'une heure il a trouvé la solution, et expose magistralement une théorie très scientifique, prouvant par  $A+B$  que le côté exposé à l'ombre devait être plus chaud que le côté exposé

au soleil. L'explication vraie était beaucoup moins scientifique : espègle, comme sont les jeunes gens, l'élève, avant d'interpeller le savant, avait fait faire demi-tour à la boule de cuivre. C'est bien souvent que la science prête à rire en matière plus sérieuse.

4<sup>o</sup> *Exégèse*. Welhausen fait le raisonnement suivant pour battre en brèche l'autorité historique de Moïse et prouver que les Juifs ont été polythéistes avant d'être monothéistes. Je mets le raisonnement en forme.

Les religions, comme toutes les autres sciences, procèdent du moins parfait au plus parfait. Or le polythéisme est moins parfait que le monothéisme. Donc la religion juive, comme les autres, a commencé par le polythéisme pour finir par le monothéisme.

Or Moïse ne parle nullement dans ses récits du polythéisme et passe d'emblée au monothéisme. Donc ses récits sont faux, donc les Juifs ont d'abord été païens, puis suivant progressivement les lois de l'évolution religieuse, ils sont devenus monothéistes.

Voilà une question historique, uniquement historique, qui par conséquent doit être traitée d'après les règles de la critique historique. Notre savant n'en a cure ; il a recours à la métaphysique et lui emprunte des principes qu'il applique en dépit du bon sens. Un pareil raisonnement ne vaut pas la peine d'être réfuté.

Les exégètes de l'école rationaliste parlent tous au nom de la science dont ils prétendent avoir le dépôt sacré. En vain on leur fait remarquer qu'ils ont tort de parler au nom de la science et qu'ils lui portent préjudice, puisque leurs théories, leurs conclusions se contredisent. L'un n'a pas sitôt affirmé quelque chose scientifiquement que l'autre le nie non moins scientifiquement. La vraie science serait en bien mauvaise posture si tous ceux qui pontifient en son nom avaient qualité pour cela.

5<sup>o</sup> *Etudes sociales*. Savez-vous à quoi tient notre lamentable infériorité, du moins celle des gens du centre et du midi de la France ?... Au châtaignier, à l'olivier, à la vigne ! Voilà les trois responsables, les trois agents de dissolution qui ont fait des Français une race sans énergie individuelle, sans ressort durable, qui ont consommé notre ruine. Vous jugez bien que pour soutenir et conduire à bien une thèse aussi peu sérieuse, et j'en parle avec modération, il a fallu lui fabriquer un complet scientifique peu banal. C'est M. Demolins qui s'en est chargé. Il ne pouvait moins faire après avoir écrit son livre sur la supériorité des Anglo-Saxons. Je renonce à vous décrire les divers détails de ce costume, qui sont tous plus extraordinaires les uns que les autres.

Du reste, la supériorité des Anglo-Saxons est démontrée de la même façon, par des procédés identiques. Partout de mauvaises raisons, mais enveloppées dans un appareil scientifique des plus compliqués et des plus bizarres... A quoi bon aller

chercher midi à quatorze heures pour trouver la clé de ce mystère ? Une bonne nomenclature complète des brigandages de l'Angleterre suffit à tout expliquer de la façon la plus naturelle du monde.

6<sup>o</sup> *Paléontologie* : la tiare de Saïtapharnès. Tout le monde connaît l'histoire de cette fameuse tiare que le Louvre a payée 200.000 fr. Les savants en avaient établi l'authenticité. Les preuves ? Ils en avaient fourni des quantités. Et malheur au profane qui aurait mis en doute leur science et discuté leur compétence ! Il aurait fait beau leur dire : « Mais votre raisonnement pêche en tel endroit ; vous appliquez des principes qui ne sont rien moins que certains ; vos affirmations sont téméraires, vos observations incomplètes ; une foule de détails échappent à votre sagacité ; pour cent points qui vous sont acquis, cent autres restent obscurs. » Au grand détriment des contribuables et à la grande confusion de ces hommes de science, on vient de découvrir que cette pièce rare avait peut-être bien été fabriquée chez nos amis les Russes. Tout cela ne serait pas arrivé, si les arguments dont se sont servis les savants pour établir l'authenticité avaient une valeur démonstrative irréfutable.

7<sup>o</sup> *Philologie*. Depuis des siècles, les savants enseignaient doctement et démontraient que le texte de Platon était faux, qu'il avait été altéré par des copistes inexpérimentés. Cet enseignement reposait sur cent bonnes raisons jugées sans réplique. Or il y a une douzaine d'années, dans un sarcophage, à côté d'une vieille momie, on découvrait un précieux papyrus contemporain de Platon et contenant le texte exact des écrits du fameux philosophe. Grand émoi parmi les savants dont la belle assurance commence à se troubler ! On publie enfin le texte, et les conjectures ou mieux les affirmations catégoriques des savants sont trouvées radicalement fausses.

Les douches qu'ils reçoivent de temps en temps ne produisent malheureusement qu'un effet passager. Leur suffisance et leur infatuation reprenant le dessus, ils continuent comme par le passé à affirmer et à nier jusqu'à ce que la vérité, c'est-à-dire la vraie science, vienne leur donner un nouveau démenti.

La religion et la raison n'auront jamais assez d'anathèmes et de mépris pour la fausse science. Toute leur admiration et leurs plus grands encouragements sont au contraire acquis à la vraie science. Celle-ci n'a pas besoin de réclame, du reste ; elle a intrinsèquement tout ce qu'il faut pour faire son chemin. Son flambeau toujours lumineux attire à lui naturellement tous les regards. Sa marche tantôt lente et progressive, tantôt brusque et précipitée, est toujours sûre. Ses affirmations se complètent l'une l'autre et s'éclairent mutuellement, sans jamais se contredire. Son œuvre ne peut que confirmer celle de la religion. Si les sciences sont nombreuses pour l'homme dont la faible intelligence est obligée de diviser afin de régner, la science en réalité est

une, l'ensemble des vérités partielles qu'elle comprend forme un tout harmonieux. Chaque science est une partie de ce tout qui ne renferme ni hypothèses, ni conjectures, ni théories hasardées, mais uniquement des vérités acquises, bien acquises, c'est-à-dire reposant sur des raisons qui n'ont rien à craindre ni des progrès ni des découvertes de l'avenir.

La fausse science au contraire toujours pressée de conclure, pour sacrifier à la vanité, à l'orgueil des faux savants, pour plaider la cause du mensonge et de l'erreur, se hâte de raisonner sur des apparences, transforme ses désirs en réalités, tranche au gré de ses passions et de ses intérêts, et voit d'un mauvais œil la vérité qui vient déjouer ses calculs.

La vraie science et la religion peuvent donc se donner la main. La première apportera à la seconde la confirmation matérielle que notre raison aime à rencontrer pour justifier l'acte de foi, et, en échange, elle recevra ce concours puissant, cette base solide que la religion offre aux savants pour les guider dans leurs recherches et leur faciliter la réalisation du progrès vraiment scientifique.

### 8<sup>o</sup> Objection

LA RELIGION N'EST PAS NÉCESSAIRE POUR PRATIQUER LE BIEN : IL Y A DES GENS QUI SONT HONNÊTES ET QUI NE CROIENT A RIEN.

Tout d'abord est-il bien vrai que certains hommes ne croient absolument à rien ? C'est très discutable, malgré toutes les affirmations contraires. Si on voulait aller au fond des choses, au lieu de la certitude on trouverait le doute. On dit volontiers dans un certain monde : « Je ne crois pas. » Mais c'est une pure façon de parler. Cela revient à dire : « J'ignore ce qui se passe au-delà de la tombe ; je m'en remets au Dieu des bonnes gens. Adviene que pourra ! » La plupart du temps, tel est l'état d'âme des incrédules, qui ne sont jamais bien sûrs d'avoir raison, quand ils récitent leur *Credo*.

Mais passons et admettons qu'il existe de vrais incrédules qui dorment dans leur incrédulité avec le calme le plus absolu. Il est hors de doute que dans le nombre il se trouve des gens pratiquant le bien, la vertu de justice tout au moins, prise dans un certain sens, c'est-à-dire qui se feraient scrupule de dérober quoi que ce soit à leur voisin, de garder quelque chose indûment, qui respectent leur parole, tiennent leurs engagements, et font profession de beaucoup d'honneur, et tout cela sans que la crainte du gendarme et des tribunaux y soit pour rien.

Parce que de tels hommes n'ont aucune croyance religieuse, cela ne prouve pas que la religion ne soit pour rien dans leur honnêteté. Vous pratiquez le bien, et vous vivez en dehors du dogme, c'est entendu ; mais vous descendez de dix, vingt, trente générations qui ont eu la foi, qui ont cul-



tivé les vertus chrétiennes. Le fait de l'atavisme est indiscutable, bien que les lois en soient mal connues et mal définies. Vous subissez en vous-même une poussée mystérieuse vers le bien. Cette influence, vous la tenez de vos ancêtres ; elle coule dans vos veines avec votre sang ; c'est sous son action que vous agissez inconsciemment, que vous aimez le bien, que vous le recherchez, et que votre volonté fixe librement son choix. Votre conduite, dans une certaine mesure est donc tout à fait impulsive, et vous ne raisonnez pas. Si vous faisiez appel à votre raison, et que vous vouliez discuter le pourquoi de votre conduite, vous seriez fort embarrassé. Si vous mettez de côté toute croyance, la conclusion de vos raisonnements, la froide logique ne seront pas favorables à la pratique du bien ; vous aboutirez fatalement à la théorie de l'égoïsme pur.

À côté de cette explication d'ordre individuel, pour peu qu'on veuille réfléchir, on en trouve une autre non moins importante et d'ordre général. Dix-neuf siècles de christianisme ont créé une atmosphère morale dans laquelle non seulement les croyants, mais les incrédules eux-mêmes, respirent pour ainsi dire la vertu. Cette atmosphère produit sur leur esprit et sur leur cœur, sans qu'ils s'en doutent, une impression permanente d'honnêteté que nous subissons toute notre vie, qui nous prend à notre entrée dans le monde et ne nous quitte que lorsque nous avons rendu le dernier soupir. Malgré les principes délétères que les deux derniers siècles ont introduits dans cette atmosphère, il s'en faut qu'elle soit complètement viciée. Toute notre législation, malgré les graves atteintes portées à la foi et au droit naturel, toutes nos coutumes sont imprégnées de l'esprit chrétien. La vie sociale, la vie de famille, nos institutions, dans quelque ordre qu'on les considère, sont remplies de christianisme ; elles tiennent de lui tout ce qu'elles ont de bon. Car le christianisme représente la conquête des esprits et des cœurs ; il a façonné la pensée du monde pendant des siècles, et aujourd'hui encore il agit sans cesse. Cette action présente, quoique vivement contrariée, jointe à l'acquis du passé, maintient puissamment encore ce courant moral dans lequel nous vivons, nous nous mouvons et nous sommes, pour rappeler une parole de saint Paul.

Par conséquent la vraie question qu'en bonne logique il faut se poser est la suivante : Si j'avais vécu avant la prédication du dogme chrétien, en plein paganisme, aurais-je eu touchant l'honnêteté, la justice, la conception que je m'en fais aujourd'hui ? La réponse n'est pas douteuse. Vous n'avez qu'à ouvrir l'histoire et à consulter les traités de morale dont les Romains s'inspiraient dans leur conduite.

Est-ce à dire que dans le monde ancien, ainsi que dans les nations qui de nos jours vivent en dehors du christianisme, il ne se trouve pas une seule âme vertueuse ? Du tout. Nous pensons même le contraire. Nous savons distinguer entre

une direction générale dont s'inspire la masse, et une direction particulière que suivent quelques esprits rarissimes et véritablement privilégiés.

Dans le cas présent, quelle est cette direction particulière ? C'est celle de la loi naturelle, ou mieux de la religion naturelle, de cette lumière que tout homme apporte en venant au monde. Mais pour avoir une idée exacte de ce que peut cette religion tout à fait rudimentaire pour l'amélioration de l'homme et des rapports sociaux, pour amener sur la terre le règne de la justice, vous n'avez qu'à interroger de nouveau l'histoire, ou bien encore ces hardis explorateurs qui ont quitté nos contrées civilisées, polies, moralisées par le christianisme, et sont allés parcourir les pays habités par les peuplades sauvages qui vivent dans l'intérieur du continent africain et sont encore assises à l'ombre de la mort, pour parler un langage qui n'est que trop vrai, et vous comprendrez que si cette loi naturelle obtient de fait quelque chose d'une nature exceptionnellement douée, elle est absolument impuissante, considérée au point de vue de la direction d'ensemble, quand il s'agit d'éclairer un peuple et la société tout entière sur ses droits et sur ses devoirs.

Sans recourir à cet extrême, si vous considérez les Grecs et les Romains chez qui cette loi naturelle, laissée à elle-même, avait atteint sa plus haute perfection, vous constaterez combien cette perfection était imparfaite, et combien ce brillant vernis de civilisation cachait de hontes, d'injustices, de violences et de crimes ; ou plutôt il ne cachait rien, car tout ceci étant le produit direct et immédiat de la civilisation païenne, s'étalait en plein jour comme la manifestation du bien tel que le concevaient les peuples anciens.

De sorte que, en réalité, il est faux de prétendre qu'on peut être honnête en dehors de l'action religieuse. Cette action s'exerce de deux façons, directement et indirectement ; et les hommes que l'action directe n'atteint pas, c'est-à-dire les incrédules, et qui néanmoins pratiquent le bien, subissent inconsciemment l'effet de l'atavisme d'une part, et d'autre part l'effet du milieu moral dans lequel ils vivent. En d'autres termes, la religion les prédispose par son action indirecte, par une puissance d'ensemble, par l'influence de la direction générale qu'elle donne aux idées et aux actes. Pour ceux auxquels la vérité révélée n'est point parvenue, la religion naturelle sert de flambeau ; mais cette faible lumière ne pourra jamais éclairer que les âmes supérieurement douées et restera toujours sans aucune prise sur la masse.

Et c'est justement le côté intéressant de la question, car il importe peu, au point de vue de l'humanité, que quelques âmes marchent dans le droit chemin ; ce qu'il faut c'est un ensemble, c'est la généralité aimant et recherchant la justice. Cet heureux résultat ne saurait s'obtenir en dehors de la religion.

9<sup>e</sup> Objection

IL EST DIT DANS L'ÉVANGILE : « *Si quelqu'un vous frappe sur la joue droite, tendez-lui la joue gauche.* » C'EST UNE MORALE ANTISOCIALE, UN GOUVERNEMENT NE SAURAIT ADMETTRE CE PRINCIPE.

Il y a dans la morale évangélique deux choses bien distinctes : les ordres et les conseils. Les ordres obligent tous les chrétiens sans exception ; on peut dire qu'ils comprennent un minimum indispensable pour le salut et à la portée de tout le monde, en ce sens que Dieu accorde à tous les hommes la grâce nécessaire pour pouvoir les mettre à exécution.

Les conseils n'ont été pratiquement formulés que pour les âmes d'élite que Dieu a destinées à une mission spéciale, et auxquelles par conséquent il accorde des grâces spéciales pour leur permettre de conformer leur vie aux conseils que contient l'Évangile.

Nous distinguerons aussi dans les conseils comme dans les ordres deux choses : l'esprit et la lettre. L'esprit se dégage de l'ensemble de la doctrine, et sert pour ainsi dire de flambeau pour éclairer l'intelligence dans l'interprétation des textes pris et considérés en particulier. Par conséquent, il ne faut jamais le perdre de vue quand on est à la recherche du véritable sens d'une expression, d'un conseil, voire même d'un ordre.

Quel est l'esprit de la morale évangélique par rapport au texte cité ? L'oubli des injures, le pardon. Cette loi du pardon, car c'est bien une loi, oblige tous les chrétiens ; quelque douce satisfaction que procure la vengeance, il faut y renoncer ; le texte considéré selon l'esprit est un ordre.

Mais, si l'on s'en tient à la lettre, il n'est et ne peut pas être autre chose qu'un conseil, à la portée, je le répète, d'une élite seulement, destinée, dans la volonté de Dieu, à donner de grands et saisissants exemples de pardon, par conséquent à frapper les esprits et les cœurs et par là-même à les conquérir à l'Eglise par la beauté et la supériorité de la morale évangélique.

Ce texte ne s'adresse qu'aux individus en particulier et non aux collectivités, aux sociétés. Prétendre par exemple, au nom de ce texte, qu'une société doit absoudre et laisser sans les inquiéter, les voleurs, les assassins, les perturbateurs de l'ordre social et les criminels de toute espèce, qu'elle doit supprimer les gendarmes, les tribunaux, les magistrats et brûler le code pénal, est une pure absurdité. Quand Bossuet recommandait aux rois, c'est-à-dire en somme à tous les hommes détenant une fraction quelconque de l'autorité : « Gouvernez hardiment, » il ne faisait pas autre chose que donner l'enseignement de l'Évangile. Aux yeux de l'Eglise, qui a seule qualité pour interpréter l'Évangile, aux yeux

d'un homme sincère qui lit l'Évangile de bonne foi et s'est pénétré de son esprit, c'est non seulement un droit mais un devoir pour la société de se défendre contre les malfaiteurs de tout acabit ; mais ce pouvoir de défense suppose et contient celui de répression, sans quoi il serait illusoire.

Prétendre également, au nom du même texte, qu'un chrétien attaqué au coin d'un bois est tenu de se laisser étrangler par un bandit qui lui crie : « La bourse ou la vie ! » c'est une autre absurdité. Non, un homme quel qu'il soit, chrétien ou autre, a le droit et quelquefois même le devoir de défendre sa vie, son honneur et ses biens de toute espèce.

La mise en pratique de la doctrine évangélique, dans son ensemble et dans ses détails, est le plus sûr garant des droits de la société et de l'individu. En supprimant la civilisation païenne elle a donné à l'homme conscience de ses droits, de son individualité propre. C'est encore elle qui protégera la personnalité humaine contre les assauts des socialistes. Quant à la société, grâce aux nombreuses et fécondes institutions fondées par l'Eglise et grâce aux sages principes répandus par la diffusion de l'Évangile dans le monde, elle a sauvé pendant de longs siècles ses droits contre les empiétements de l'individualisme féroce qui sévit de nos jours et qui, par ses excès, nous conduit au socialisme.

La morale évangélique, nous sommes en droit de le conclure, est donc éminemment sociale.

## TRÉSOR D'HISTOIRES POUR L'EXPLICATION DU SYMBOLE DES APOTRES

## IX

JE CROIS EN DIEU (*fin*)

L'abbé Gallien. — Après un diner assaisonné d'athéisme, l'abbé Gallien fut, par plaisanterie, nommé *avocat de Dieu* ; on le chargea de plaider sa cause. Il s'assit et débuta ainsi : « A Naples, un homme prit devant nous six dés et paria d'amener la raffe de six. Il l'amena du premier coup. Je dis : « Cette chance est possible. » Il remit les dés dans le cornet jusqu'à cinq fois, et toujours la raffe de six. « Les dés sont *pipés* ! » m'écriai-je ; et ils l'étaient en effet. Philosophe, quand je considère l'ordre toujours renaissant de la nature, ses lois immuables, ses révolutions constantes dans une infinie variété, cette chance unique et conservatrice d'un monde tel que nous le voyons, qui revient sans cesse, malgré cent autres millions de chances de destruction, je m'écrie : « Certes, la nature est *pipée*. »

« Que vous êtes bête ! » — On vient dire un jour à Brucker qu'un personnage de sa connaissance



était sur le point de mourir et refusait obstinément le ministère d'un prêtre. Brucker y court.

— Eh bien ! mon pauvre G..., ça ne va donc pas ?... Savez-vous qu'on m'a fort étonné en me disant que vous vouliez partir de ce monde sans faire un brin de toilette ?

— Ecoutez, Brucker, lui répondit le mourant, je vous crois chrétien, et chrétien sincère, et je vous trouve heureux de croire. Je voudrais croire aussi, mais je ne le puis pas. Si vous pouvez me démontrer l'existence de DIEU comme on démontre un théorème de géométrie, je vous promets de me confesser.

— *Que vous êtes bête, grand DIEU !* lui répond Brucker, de me demander de vous prouver l'existence de DIEU comme on démontre un théorème de géométrie !

— Et pourquoi pas ?... Vous voyez bien que cela ne peut pas se prouver.

— Mon pauvre G..., la maladie vous a fait perdre la boussole. Sur quoi, je vous prie, repose la science de la géométrie ? Vous devez le savoir, vous qui êtes un grand mathématicien.

— Sur quoi ? Dame, sur... sur..., répond l'autre, pris au dépourvu.

— Allons, je vois que vous l'avez oublié. Elle repose sur une triple notion : la surface, qui est la négation de la profondeur ; la ligne, qui est la négation de la profondeur et de la largeur ; et le point, qui est cette double négation, plus celle de la longueur. Et vous voulez que je traite la théologie, qui possède la triple affirmation du PÈRE, du FILS et de l'ESPRIT-SAINT, la lumière, la puissance et l'amour, comme la géométrie qui s'assoit sur le trépied du néant ! Allons donc, mon pauvre G..., vous n'êtes qu'un imbécile. »

L'argument fit effet, et le malade se confessa.

« **Tant que j'ai cru en Dieu...** » — Un journal du Pas-de-Calais raconte cette histoire authentique.

Un ouvrier ajusteur, ivrogne fieffé, exposait un soir, au cabaret, ses idées sociales à un « copain. »

« Plus de patrons ! conclut le copain.

— Plus de gendarmes !

— Plus de curés !

— Les curés ! oh ! là là !..., ricana l'ajusteur. Dans les premiers temps, imagine-toi que ma femme s'était mis dans la boule d'aller à la messe et de faire maigre le vendredi !...

— Pas possible !...

— Si !... Tu sais..., ça n'a pas été long !... »

Il rentre chez lui et aperçoit un attroupement, de la police et de la foule devant sa porte. Il monte...

Il trouve sa femme et ses trois enfants gisant asphyxiés sur le lit conjugal, avec ce billet en guise d'adieu :

« Tant que j'ai cru en Dieu, j'ai eu la force de supporter ma misère. A présent que mon bourreau de mari a fait de moi une désespérée et une impie, je ne veux pas que mes enfants soient malheureux comme moi, et je m'en vais avec eux. »

**Dieu !** — De Mgr de la Bouillerie :

Qui dit au soleil sur la terre  
D'éclairer tout homme et tout lieu ?  
Qui donne à la nuit son mystère ?  
O mes enfants ! c'est Dieu !...

Le bleuet et le ciel superbe,  
Qui les a teints du même bleu ?  
Qui verdit l'émeraude et l'herbe ?  
O mes enfants ! c'est Dieu !...

Qui donne au bosquet son ombrage ?  
Et quand l'oiseau chante au milieu,  
Qui donne à l'oiseau son ramage ?  
O mes enfants ! c'est Dieu !...

Qui donne à vos mères le charme  
De rire à votre moindre jeu,  
Pleurant à votre moindre larme ?  
O mes enfants ! c'est Dieu !...

Quand pour sa mère ou pour son père,  
L'enfant tout bas fait un doux vœu ;  
Qui l'écoute et lui dit : Espère !  
O mes enfants ! c'est Dieu !...

Ce soir, après votre prière,  
Quand vous nous aurez dit adieu,  
Qui fermera votre paupière ?  
O mes enfants ! c'est Dieu !...

**Le tailleur de pierres de Saint-Point.** — Lamartine demandait un jour à un tailleur de pierres : « Si vous n'avez jamais été à l'école ni au catéchisme, qu'on n'enseignait pas dans votre enfance, ni rien lu dans les livres où l'on parle de Dieu, comment savez-vous qu'il existe seulement un Dieu ? »

Le tailleur de pierres lui répondit : « Ah ! monsieur, d'abord notre mère nous l'a bien dit... Mais, quand même ma mère ne m'aurait rien dit de lui, et quand même je n'aurais jamais entendu les catéchismes enseignés dans les paroisses en faisant mon tour de France, est-ce qu'il n'y a pas un catéchisme dans tout ce qui nous entoure, qui enseigne aux yeux et à l'âme des plus ignorants ? Est-ce que son nom a besoin des lettres de l'alphabet pour être lu ? Est-ce que son idée ne rentre pas dans nos yeux avec le premier rayon de lumière, dans notre esprit avec notre première réflexion, dans notre cœur avec notre premier battement ? *Je ne sais pas comment sont faits les autres hommes, monsieur ; mais, quant à moi, je ne pourrais voir je ne dis pas une étoile, mais seulement une fourmi, une feuille d'arbre, un grain de sable, sans lui dire : « Qui est-ce qui l'a fait ? »*

— Et vous répondez : « C'est Dieu ! »

— Bien entendu, monsieur. Ça ne peut pas se faire soi-même : car, avant de faire une chose, il faut être, n'est-ce pas ? Et avant d'être, ça n'était pas : donc ça ne pouvait pas se faire. Ça n'est pas plus fin que ça. »

**Les droits de l'ouvrier.** — C'était en 1848, quelques semaines après les sanglantes journées de juin.

Brucker, tribun chrétien qui avait acquis une

grande célébrité populaire, devait prendre la parole dans l'église Saint-Laurent : car ce missionnaire laïque et unique avait obtenu la permission exceptionnelle de parler dans les églises, — non pas en chaire, mais du banc d'œuvre.

L'annonce de ce discours, dans un quartier où l'émeute à peine vaincue bouillonnait encore dans son sang et ses ruines fumantes, attira à l'église une foule énorme, composée surtout des combattants de la veille, aux figures et allures sinistres.

Le vieux tribun trouvait là son élément.

A l'heure annoncée, il se lève au milieu de la multitude houleuse, et, d'une voix qui domine tout le brouhaha, il lance, comme un coup de tonnerre, cette phrase sonore :

*« On ne rend pas justice à l'ouvrier ! »*

Silence, étonnement, stupeur.

Brucker continue de plus belle :

« On ne rend pas hommage à l'ouvrier, on ne respecte pas l'ouvrier !

« Quand on passe devant l'ouvrier, on ne s'incline, on ne salue pas, on ne daigne pas lui donner un regard, on le méprise, on l'insulte.

« C'est une chose qui me révolte jusqu'au plus profond de mon être, et je n'en puis être le témoin sans m'en indigner.

« Et cependant, si je considère la seule église où je vous parle, tout y atteste à la fois le labeur et le génie de l'ouvrier. N'est-ce pas l'ouvrier en effet, qui, de sa main puissante et hardie, a élevé à plus de cent pieds dans les airs cette voûte admirable qui fait penser au ciel ? N'est-ce pas lui qui, vaillamment, a entassé et cimenté ces pierres pour en former ces piliers, ces colonnes, ces contreforts et ces murs, dont la solidité est si parfaite et l'harmonie si admirable ?

« N'est-ce pas l'ouvrier qui, de sa main habile, a ciselé et fouillé ces délicieux chapiteaux, où toutes les plantes ont retrouvé dans la pierre une seconde floraison et tous les animaux une seconde vie ? N'est-ce pas lui qui a sculpté les candélabres de cet autel et le tabernacle même où la Majesté de Dieu reste voilée ?

« N'est-ce pas l'ouvrier qui a maçonné, charpenté, menuisé, tapissé, fondu, forgé toutes les parties et les ornements de cette église ? N'est-ce pas lui le véritable auteur de toutes ces merveilles et qui est l'auteur de tous ces chefs-d'œuvre ?

« Et cependant, on ne rend pas justice à l'ouvrier !

« Or, sachez qu'il n'y a dans l'univers qu'un Ouvrier ;

« Un ouvrier véritablement digne de ce nom, un ouvrier qui a fait tous les autres ouvriers ;

« Un ouvrier dont tous les autres ne font que copier servilement les œuvres ;

*« Et cet ouvrier, c'est Dieu ! »*

« C'est lui qui, incomparable architecte, a, de sa main puissante, élevé la voûte des cieux ; c'est lui qui a groupé harmonieusement les étoiles dans l'espace immense ; c'est lui, cet ingénieur éternel, qui a fait des chemins à tous les astres et qui leur a ordonné de les suivre avec une régularité immuable.

« C'est lui, sculpteur incomparable, qui a ciselé les astres, taillé notre terre comme un merveilleux diamant ; c'est lui qui, dans le bloc de notre chair, a sculpté le corps humain, cette statue si bien proportionnée, si belle, et qui regarde le ciel.

« C'est lui qui, peintre incomparable, a jeté sur la terre la variété des couleurs ; c'est lui qui, dans son inépuisable palette, peint lui-même les fleurs, les animaux, le ciel et la mer et l'œil de l'homme.

« C'est lui qui a maçonné, charpenté, menuisé, tapissé, tissé, fondu, forgé tous les mondes de notre terre.

« Et je dis qu'on ne rend pas justice à cet ouvrier, à l'Ouvrier.

« Tout à l'heure, je vous ai vus entrer dans sa maison, le blasphème aux lèvres et le chapeau au front.

« Tout à l'heure, vous êtes passés devant son tabernacle adorable, et vous ne l'avez pas salué.

« Tout à l'heure, — je les ai entendues, — vous avez proféré des insultes avec des menaces.

« C'est une chose, en vérité, qui m'a révolté jusque dans le plus profond de mon être, et je n'ai pu en être témoin sans m'en indigner.

*« Non ! non ! on ne rend pas justice à l'Ouvrier ! »*

Ces magnifiques paroles furent religieusement écoutées jusqu'à la fin. Elles n'ont rien perdu de leur actualité.

**Dédié aux incrédules.** — Le philosophe Sintennis s'était imaginé que si l'homme ne recevait pas d'instruction religieuse, il n'aurait aucune idée de la divinité et que, chose inouïe, il passerait sur la terre sans avoir idée d'un Dieu créateur.

Il se procure donc un bel enfant à peine sevré et qui, par conséquent, n'a jamais entendu parler de Dieu. Une fois en possession de l'objet de ses désirs, il l'isole de tout le monde, lui donne un palais, un jardin, de riantes prairies en dehors desquelles il ne pourra jamais mettre le pied. Il veille avec soin à ce que personne ne vienne lui parler de Dieu : il proscriit toute statue, toute image, tout livre qui auraient pu éveiller cette idée en lui. En un mot, de sa maison de campagne il fait un désert.

L'enfant n'a donc pour premier maître que la nature. Plus tard, le philosophe Sintennis se constitue son précepteur et l'interprète de la nature. Cette éducation fut suivie pendant plusieurs années, sans aucun changement. A mesure que le jeune homme grandissait, son intelligence se développait ; mais il n'avait jamais entendu parler de Dieu, ce qui faisait la joie de son maître. « Bientôt, se disait-il à lui-même, je pourrai présenter à l'Académie de Paris un jeune homme qui n'a jamais songé qu'il y eût un Dieu. »

Un jour, de très grand matin, alors que l'aube commence à éclairer le ciel, le philosophe faisait une promenade solitaire dans les bois, lorsqu'il vit tout à coup l'enfant descendre au jardin. « Où va-t-il avec tant d'empressement ? Pourquoi sort-il à cette heure matinale ? » se disait-il à lui-même.



Et, caché dans les arbres du bosquet, il le suit du regard, le voit monter sur un tertre qui dominait un bassin dans le cristal duquel se reflétaient toutes les splendeurs du soleil levant.

C'était l'heure du réveil des oiseaux, c'était le moment où, joyeux et battant les ailes, ils saluaient le retour de la lumière par leurs chants harmonieux. C'était le moment où les fleurs, parsemées de gouttelettes de rosée semblables à des perles, épanouissaient leurs corolles et exhalaient vers le ciel leurs plus doux parfums.

A genoux au milieu des fleurs, avec lesquelles il rivalise de beauté, l'enfant mêle sa voix harmonieuse aux concerts des oiseaux et salue le soleil naissant.

« O soleil, que tu es beau ! Il t'a fait splendide, le Créateur qui t'envoie vers le monde. O soleil, le vois-tu, le Créateur de toute chose ? Si tu le vois, dis-lui que je l'aime bien et que je voudrais le connaître moi aussi. Si tu le vois, donne-lui de ma part un baiser sur son front éternel. »

Il se tait et, portant sa main à ses lèvres, il lui envoie des baisers à porter à ce Dieu qu'il se sent chérir de tout son cœur.

Caché dans les arbres, Sintennis a tout entendu. Emu jusqu'aux larmes, tremblant de tous ses membres, il accourt vers le monticule, embrasse l'enfant avec transport et s'écrie : « *Qui t'a dit qu'il y avait au ciel un Créateur ?* »

« *Qui me l'a dit ?* répond l'enfant. Mais ce soleil que vous n'avez pu jeter là-haut, car vous êtes trop petit pour cela. *Qui me l'a dit ?* Mais ces plantes qui sortent de terre sans que votre doigt soit là pour les pousser dehors. Mais ce cœur, que ni vous ni moi ne faisons battre dans ma poitrine. »

L'enfant, en parlant, était beau de tous les rayons du soleil levant. Son visage était aussi brillant que ce cœur, d'où venait de s'échapper l'idée et l'aspiration vers Dieu, était ardent et enflammé.

Le philosophe, à ce langage sublime, auquel il était loin de s'attendre, se mit à pleurer, se frappa le front de la main et s'écria, en se tournant vers la France : « *O incroyables, vous êtes des imposteurs !* » (Cardinal ALIMONDA).

**Ce que disent les astres.** — Il n'y aurait plus d'athées ni d'incrédulés dans toute cette ville de Paris, disait J.-J. Rousseau, si un jour, au soir, les astres en se rapprochant venaient à tracer cette phrase dans le ciel : « Mortels, adorez Dieu !... » Oui, vraiment, si un jour on lisait ces trois mots écrits en caractères de feu à la voûte céleste, les hommes croiraient, on les verrait tomber à genoux et prier ce grand Dieu... Eh bien ! pourtant, c'est précisément ce que disent les cieux : ils racontent la gloire du Créateur ; seulement ils ne parlent pas en français. Voudriez-vous donc obliger Dieu à parler votre langue ? Est-il possible que vous ne compreniez pas ce sublime langage !

**Témoignage de Chevreul.** — « Je me suis demandé si, à une époque où plus d'une fois on a dit que la science moderne mène au matérialisme, ce n'était pas un devoir, pour un homme qui a passé sa vie au milieu de ses livres et dans un laboratoire de chimie, à la recherche de la science, de protester contre une opinion diamétralement opposée à la science... »

« L'existence d'un être divin est prouvée par la corrélation d'une double harmonie qui régit le monde inanimé et que révèlent d'abord la science de la mécanique céleste, puis la science des phénomènes moléculaires, ensuite l'harmonie qui régit le monde organisé vivant.

« Je n'ai jamais été matérialiste, à aucune époque de ma vie, — mon esprit n'ayant pu concevoir que cette double harmonie, ainsi que la pensée humaine, ait été le produit du hasard. »

**« Donnez-moi une quittance ! »** — Un souvenir assez piquant sur un ancien sénateur des Basses-Pyrénées, M. Michel Renaud.

Bien que républicain assez avancé, au fond il croyait en Dieu.

Nommé député en 1871, M. Michel Renaud arrive à Versailles et loue un appartement au prix de 150 francs par mois.

Comme il paie d'avance, le propriétaire lui demande s'il veut un reçu.

« A quoi bon entre honnêtes gens ? fait le naïf député, Dieu nous voit.

— Vous croyez donc en Dieu ?

— Certainement, et vous ?

— Moi, je n'y crois pas.

— Alors, donnez-moi bien vite une quittance. »

**L'amour et la peur de Dieu.** — « L'homme pieux et l'athée parlent toujours de religion : l'un parle de ce qu'il aime, l'autre de ce qu'il craint. » (MONTESQUIEU).

**« Je ne suis pas un sot. »** — M. de Montrond, un des hommes les plus spirituels du siècle dernier, mais qui avait vécu, comme tant d'autres, éloigné des pratiques religieuses, était tombé dangereusement malade. C'était au commencement de l'année 1844. On fit venir M. l'abbé Dupanloup, alors vicaire général de Paris. Dans le premier entretien qu'ils eurent ensemble, M. Dupanloup jugea à propos de lui demander s'il croyait en Dieu. Il allait compléter cette interrogation, lorsque M. de Montrond l'interrompit pour lui répondre : « Oui, je crois en Dieu parce que je ne suis pas un sot. »

## IMPRIMATUR

Lingonis, die 10 junii 1903.

† SEBASTIANUS, *Episcopus Lingonensis.*

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT.

# L'Ami du Clergé Paroissial

## SOMMAIRE

**Sermons pour la fête des saints Pierre et Paul.** — I. La persécution dans l'Eglise, 481. — II. L'infailibilité du Pape, 484.

**Panégyrique de saint Paul.** — Le soldat de Jésus-Christ, 486.

**Prônes catéchétiques sur le Décalogue.** — IX. Les péchés opposés à la vertu de religion, 490.

**Instruction pour la Visitation.** — Marie modèle de l'âme chrétienne dans ses communions et ses rapports avec le monde, 494.

**Allocutions pour la remise d'un drapeau à une Section de Vétérans.** — I. Le Drapeau et la Croix, 496.

## SERMONS POUR LA FÊTE DES SAINTS PIERRE ET PAUL

### I

#### LA PERSÉCUTION DANS L'ÉGLISE

*Beati estis cum persecuti  
vos fuerint propter me.*

Estimez-vous bienheureux  
quand on vous persécutera à  
cause de moi. (Math., v, 11).

Si Notre-Seigneur a béatifié la persécution, s'il s'est taillé pour lui-même dans la persécution une part vraiment divine, il n'est pas étonnant qu'il ait voulu en composer la dot de l'Eglise, son épouse bien-aimée. Ecoutez les étranges paroles qu'il adressa à ses apôtres : « Si l'on m'a persécuté, on vous persécutera aussi ; car le disciple n'est pas au-dessus du maître. Donc on vous haïra à cause de moi, on vous calomnierà, on vous chassera de ville en ville, on vous livrera aux tribunaux, on vous trainera devant les rois et les présidents, on vous jettera en prison, on vous battra de verges, on vous fera mourir. » Et ces promesses que Jésus avait faites, il les a fort bien tenues. La vie et la mort des deux glorieux apôtres que nous fêtons aujourd'hui nous rappelle que la persécution contre l'Eglise commença au lendemain même de la Pentecôte. D'autre part, l'histoire est là pour nous dire que cette persécution n'a jamais complètement cessé : toujours elle a sévi, de quelque manière ou en quelque endroit.

Que Jésus ait prévu pour son Eglise la persécution, je ne m'en étonne pas. Du moment qu'il la chargeait d'annoncer au monde, jusqu'à la fin des siècles, une doctrine qui étonne les esprits par sa hauteur et qui effraie les sens par sa sévérité, il était à prévoir que, jusqu'à la fin des siècles, le monde recourrait à toutes les armes « pour se maintenir en possession de sa profonde et superbe ignorance. »

Que Jésus ait voulu pour son Eglise la persécution, je ne m'en étonne pas non plus. Car si la

lutte est ici-bas la preuve de la vie, elle en est aussi la nécessaire condition. Malheur en ce monde à toutes les institutions autour desquelles la paix s'établit complète et profonde ! C'est pour elles le commencement de la mort.

Ce qui m'étonne, c'est que Jésus nous ordonne de voir dans la persécution même un motif de nous réjouir. L'aurions-nous jamais osé, chrétiens, s'il ne nous l'avait dit ? « Estimez-vous bienheureux, nous dit-il, quand on vous persécutera à cause de moi. »

J'ai cru, mes frères, qu'il ne nous serait pas inutile de méditer cette parole. A l'heure actuelle, bien des âmes déplorent la persécution dirigée contre l'Eglise, avec des angoisses qui révèlent une foi trop peu éclairée. Pour la consolation de ces âmes et pour l'édification de toutes, je vais dire quels sont les principaux avantages de la persécution. Parmi tous les autres, j'en distingue deux : l'un d'ordre dogmatique, et l'autre d'ordre moral. *Premièrement*, la persécution dont l'Eglise est l'objet nous fait voir avec évidence que celle-ci ne tient à aucune cause humaine, et qu'elle est l'œuvre de Dieu seul. *Deuxièmement*, elle est un des principaux moyens dont Dieu se sert pour recruter et sanctifier ses élus.

### I

Un jour que Jésus-Christ expliquait à ses apôtres leur mission, il s'exprima en ces termes : « Je vous envoie comme des agneaux au milieu des loups. » Cette parole nous révèle clairement un des caractères qu'il voulait imprimer à son Eglise : celle-ci devait se fonder, devait se perpétuer, malgré la persécution, afin que tout homme qui la contemplerait fût obligé de dire : « Ce n'est point là une œuvre humaine, le doigt de Dieu est sur elle. »

1. D'abord elle s'est fondée dans le monde malgré le monde. Je suppose qu'un homme vienne vous raconter la fable suivante : « Une petite troupe d'agneaux déclara un jour la guerre à une nombreuse armée de loups ; les loups se défendirent avec rage, mais les agneaux restèrent maîtres du champ de bataille. » Que diriez-vous de cette fable ? Assurément elle vous semblerait si absurde, si invraisemblable, qu'elle n'aurait pas même le don de vous faire rire.

Eh bien ! cette chose invraisemblable s'est accomplie pour l'Eglise de Jésus-Christ. Il y a dix-neuf siècles, douze hommes de Galilée, faibles jusqu'au ridicule, entrèrent en lutte avec l'univers pour le conquérir à Jésus-Christ. Ils n'avaient rien pour eux, ni la naissance, ni la richesse, ni la force, ni le crédit : c'étaient vraiment des agneaux. Et ces agneaux avaient à se battre contre des loups. Car, dès le premier jour, le monde employa contre eux la violence. Les Juifs frappèrent les premiers coups ; les païens continuèrent. Le sort des apôtres fut réellement celui d'agneaux qui tombent au milieu des loups : on les massacra. Trois siècles durant, leurs successeurs furent traités



tés de même façon : il y eut des milliers, des millions de victimes.

Et maintenant, voici quel fut le résultat de cette lutte : vers l'an 30 de notre ère, l'Eglise chrétienne n'existait pas ; trois siècles plus tard, elle était implantée dans la moitié du monde. Quel miracle que celui-là ! Quel beau et grand spectacle que celui de cette première victoire de l'Eglise : quand on vit la tristesse, la brutalité et la mort reculer devant le sourire, la résurrection et la vie ; quand au sein de la corruption païenne on vit soudain éclore et s'épanouir la charité, la piété, la pureté, fleurs célestes dont le divin Semeur venait de jeter les germes sur notre terre ; quand on vit l'innocence désarmée faire trembler les démons sur leurs autels et les tyrans sur leurs trônes !

Ce spectacle, mes frères, n'a point pris fin : la vie de l'Eglise est une suite ininterrompue de luttes et de triomphes. Fondée malgré la persécution, l'Eglise se conserve également malgré la persécution.

2. Quelques jours après la Pentecôte, Pierre et les autres apôtres avaient été jetés en prison. Les Juifs délibéraient sur les moyens d'arrêter leur entreprise ; plusieurs même proposaient de les mettre à mort. Gamaliel, un du Sanhédrin, dit à ses collègues : « Laissez-les tranquilles ; si leur œuvre vient des hommes, elle tombera d'elle-même ; si elle vient de Dieu, vous ne pouvez rien contre elle. » Gamaliel avait raison. Toutes les œuvres des hommes sont mortelles comme leurs auteurs. Pour les détruire, il n'est pas besoin d'efforts : le temps, ce grand destructeur, s'en charge bien. Dieu seul, parce qu'il est éternel, peut soustraire ses œuvres aux attaques du temps. Aussi, constater seulement que l'Eglise a traversé dix-neuf siècles sans rien perdre de sa vie ni de son éclat, ce serait déjà prouver qu'elle est divine.

Mais que cette preuve nous paraîtra plus concluante si nous considérons que jamais le monde n'a suivi l'avis de Gamaliel, mais que toujours l'Eglise a été attaquée par de puissants ennemis ! Ennemis du dehors : Juifs, païens, musulmans. Ennemis du dedans : hérétiques, schismatiques, apostats, chrétiens scandaleux, ivraie mêlée au bon grain. Contre l'Eglise, toutes les armes ont été employées : violence, séduction, blasphème, calomnie. Et sous une forme ou sous une autre, la guerre a été générale, elle a été universelle.

Or, est-il vrai que l'Eglise soit sortie victorieuse de toutes ces attaques ? Est-il vrai que, si ses années se sont accrues, elle n'a point vieilli ? Pour le prouver, il suffirait de constater les haines et les attaques auxquelles elle est en butte. On ne hait point ce qui n'existe pas, on nous attaque, donc nous sommes. Mais je vous dois des preuves plus directes. Ne pouvant les donner toutes, j'en choisis une entre bien d'autres. On a publié en ces derniers temps le tableau des conquêtes de l'Eglise pendant le siècle qui vient de s'achever ; rien ne montre mieux que ce tableau son éternelle vitalité. L'Eglise a aujourd'hui, dans les pays infidèles, 43.300 missionnaires, 5.000 Frères catéchistes,

42.000 Sœurs européennes et 10.000 Sœurs indigènes qui tiennent les écoles et les hôpitaux. Dans l'Extrême-Orient, nous avions à peine, en 1800, un million de chrétiens ; en 1900, nous en trouvons 3.420.830. Il y a un demi-siècle, l'Afrique était à peine connue ; aujourd'hui, elle a 2 archevêchés, 12 évêchés, 33 vicariats ou préfectures apostoliques. L'Océanie n'est guère évangélisée, elle non plus, que depuis cinquante ans : elle possède aujourd'hui 850.000 chrétiens. Si, des pays infidèles, nous passons dans les contrées hérétiques, la vitalité de l'Eglise se remarque de même façon. En 1800, par exemple, l'Angleterre ne comptait que 120.000 catholiques, dirigés par 55 prêtres ; elle a aujourd'hui 3 archevêques, 18 évêques, 3.000 prêtres et deux millions de catholiques. Aux Etats-Unis on comptait à peine, il y a un siècle, un catholique pour cent protestants ; en 1900, les catholiques y sont dans la proportion de 1 pour 7, il y en a 12 millions. Dans l'Orient schismatique, nous n'avions, au début du XIX<sup>e</sup> siècle, que 650.000 catholiques ; au début du XX<sup>e</sup>, il y en a 1.297.480.

Ces exemples, que je pourrais multiplier, ne suffisent-ils pas à vous faire voir que l'Eglise du Christ est aussi vivante et aussi féconde qu'aux jours des Apôtres ? Voilà donc le premier résultat de la persécution : c'est de nous montrer que l'Eglise n'est pas l'œuvre des hommes, mais l'œuvre de Dieu. Pendant que toutes les institutions humaines s'écroulent et tombent comme de vieux murs, que les grands hommes disparaissent dans l'oubli et leurs œuvres avec eux, pendant qu'on voit sur la terre une incessante succession de fins et de recommencements, seule l'Eglise reste debout, sans cesse persécutée et sans cesse victorieuse, étendant continuellement les bornes de son empire, absorbant tôt ou tard dans son vaste sein les plus intrépides révoltes, triomphant de la violence, des schismes, des hérésies, triomphant même des germes putrides qui voudraient la décomposer.

Saint Pierre veut qu'un chrétien soit toujours prêt à rendre compte à quiconque l'interroge, de la foi qui est en lui. Eh bien ! mes frères, quand nous n'aurions d'autre motif de crédibilité que celui qui nous est suggéré par la persécution, il nous suffirait pour satisfaire au précepte du Prince des Apôtres et pour expliquer notre acte de foi. Je crois, parce que Dieu a parlé. Je sais que Dieu a parlé, parce que l'Eglise me le dit. Enfin j'écoute l'Eglise, parce que la persécution incessante dont elle est l'objet me montre en elle une œuvre que la main seule de Dieu a pu fonder et soutenir, en un mot me montre en elle l'ambassadrice de Dieu.

## II

La seconde utilité des persécutions que Dieu permet contre son Eglise, c'est qu'elles conduisent au ciel un plus grand nombre d'âmes, et des âmes plus parfaites.

1. Est-il besoin, mes frères, de vous rappeler que la fin de tous les ouvrages de Dieu, c'est le

salut des âmes, c'est le ciel, c'est la société merveilleuse et intime qu'il veut former avec celles de ses créatures qu'il a douées d'intelligence, de liberté et d'amour ? Rien ne lui est cher comme ces enfants de son éternelle dilection. Aussi, dans sa pensée, le ciel est tout, le reste n'est rien. Le monde extérieur lui-même n'est guère qu'un décor pour encadrer la grande œuvre de Dieu. Tout ce vaste univers, malgré sa splendeur et son immensité, n'a coûté à Dieu qu'une parole : *Dixit et facta sunt*. Mais pour purifier les âmes et leur racheter le paradis perdu, il lui en a coûté toutes les humiliations, toutes les douleurs de la crèche et du Calvaire : *Mortuus est propter nostra delicta*. Voilà le cas que Dieu fait de nos âmes ! Voilà à quel prix il recrute ses élus !

Et non seulement il désire en avoir beaucoup, non seulement il voudrait sauver tous les hommes, mais il tient aussi à leur communiquer le plus possible de sa gloire et de sa félicité. Il en est du ciel, suivant une comparaison de saint Paul, comme du firmament qui se déploie au-dessus de nos têtes. Dans le firmament, la clarté du soleil est plus grande que celle de la lune, plus grande que celle des étoiles ; même parmi ces dernières, il n'en est pas deux dont l'éclat soit entièrement pareil. Au ciel, la même différence se remarque parmi les saints. Or, c'est le degré de perfection où une âme est arrivée en ce monde qui détermine la mesure suivant laquelle Dieu, infiniment juste, lui distribue la félicité. Car, comme il est écrit, « le Fils de l'homme viendra et il rendra à chacun selon ses œuvres. » Trop souvent nous entendons faire à des chrétiens des rêves mesquins qui montrent moins de foi que de pusillanimité ; par exemple : « Oh ! que ne suis-je mort au berceau ! » ou bien : « Pourvu que j'aille au ciel, je me contenterais bien de la dernière place. » Eh ! chrétiens, Dieu a pour nous plus d'ambition que nous-mêmes. A toutes les pages de l'Ecriture, il nous excite et nous provoque à augmenter sans cesse notre perfection, afin que lui-même puisse augmenter notre récompense et notre gloire. « Tâchez, nous dit-il, d'être parfaits comme votre Père céleste. Que celui qui est juste se justifie encore ! Que celui qui est saint se sanctifie toujours ! »

2. Ces principes rappelés, est-il vrai que les persécutions faites contre l'Eglise de Dieu contribuent au recrutement et au perfectionnement des élus ?

Qu'elles contribuent à en accroître le nombre, ni l'Ecriture, ni l'histoire ne nous permettent guère d'en douter. Pour attirer les âmes dans l'Eglise, c'est-à-dire pour les mettre sur le chemin du ciel, rien n'a jamais été plus efficace que la persécution, surtout que le sang répandu. Tant que le Fils de Dieu se contenta de prêcher sa doctrine, il fit peu de disciples ; mais quand il eut arrosé de son sang la semence de sa parole, il attira tout à lui. Et après avoir fécondé les travaux du Maître, la persécution féconda aussi ceux des apôtres. Un jour, dans la ville de Philippes, saint Paul avait été flagellé et jeté en prison : les souf-

frances qu'il venait d'endurer lui donnèrent l'assurance d'aller prêcher l'Evangile à Thessalonique. C'est lui-même qui nous l'apprend dans une de ses épîtres : parce qu'il venait d'être tourmenté, il était persuadé que sa prédication serait fructueuse. (I Thess., II, 4).

Si vous passez au siècle suivant, vous verrez que le supplice des martyrs opérait une foule de conversions. Tertullien le constatait éloquentement, quand il écrivait aux persécuteurs : « Plus vous nous moissonnez, plus nous nous multiplions ; le sang des chrétiens est une semence. » Fait mystérieux, mais fait incontestable ! les choses se sont toujours ainsi passées dans l'Eglise. Je sais bien, sans doute, que toutes les persécutions ont fait des déserteurs et des apostats. Mais Dieu n'a perdu pour cela aucun de siens. Car tous ceux qui nous ont quittés par peur des souffrances pour passer définitivement à l'ennemi, étaient de la paille et non du bon grain dans l'aire du Christ. Le vent a soufflé, la paille s'est envolée. Ils s'en sont allés en leur lieu. S'ils étaient au milieu de nous, ils n'étaient pas des nôtres.

3. En même temps que la persécution amène des âmes dans l'Eglise, comme elle contribue à les élever, à les sanctifier ! Dans une de ses visions, saint Jean vit au ciel une troupe d'élus vêtus de robes blanches et tenant dans leurs mains les palmes de la victoire. Il demanda d'où venaient ceux-là. Un ange lui répondit : « Ils viennent du pays des grandes tribulations. » Que signifient ces paroles, sinon que ce sont les souffrances, les combats, les rudes travaux qui font les chrétiens parfaits et les grands saints ? Ah ! si l'Eglise jouissait d'une paix profonde et perpétuelle, combien peu d'âmes arriveraient à une sainteté éminente ! Beaucoup s'endormiraient dans les délices d'une vie tranquille, ou du moins se contenteraient de la médiocrité. Il est donc bon que Dieu nous excite et nous réveille. Il a pour cela plus d'un moyen, mais la persécution est un des principaux. Les méchants, quand ils maltraitent les enfants de Dieu, s'imaginent ne servir que leur haine ; en réalité ils font l'œuvre de Dieu : ils taillent et sculptent les âmes, ces pierres vivantes dont se bâtit la céleste Jérusalem.

Que d'âmes la persécution n'arrache-t-elle pas à la mollesse et à l'inaction pour les tremper, les grandir, multiplier leur activité et leurs mérites ! Les plus favorisées sont celles que la persécution atteint directement. Participant davantage aux souffrances du Christ, elles participeront davantage à sa gloire. Le sens humain ne comprend guère ces vérités. Mais qu'importe ? Je ne suis pas ici pour écouter le sens humain, j'y suis pour prêcher l'Evangile. Or voici ce que contient l'Evangile à l'adresse des victimes de toutes les persécutions : « Vous serez bienheureux quand on vous persécutera ou qu'on vous calomnierà à cause de moi. Réjouissez-vous ce jour-là et tressaillez d'allégresse : car votre récompense est grande dans le ciel ! »

Si elle est utile surtout à ceux qu'elle frappe, la



persécution peut l'être à tous les autres, et elle l'est en effet à un grand nombre dont elle vivifie la foi et dont elle enflamme la charité. En présence des haines, des blasphèmes, des calomnies dirigées contre ses saintes croyances, un chrétien digne de ce nom éprouve le besoin d'éclairer sa foi par une étude plus approfondie de la religion. Devenant plus éclairée, cette foi devient nécessairement plus vive. Voulez-vous savoir ce que j'entends par une foi vive ? Regardez dans la nature quelle différence sépare une eau vive d'avec une eau morte. Celle-ci, immobile et croupissante, n'engendre que la stérilité et la corruption ; l'eau vive au contraire renverse ou tourne les obstacles qu'elle rencontre, elle va, elle court, elle arrose, elle répand partout la vie et la fécondité. C'est l'image de ce que devient souvent, au contact des persécutions, la foi jadis somnolente d'un chrétien.

Et puis, par une conséquence naturelle, comme ce chrétien se fait encore plus aimant, plus actif ! comme sa vie est mieux remplie ! Voyant que Dieu est outragé, il veut l'aimer doublement. Voyant qu'il y a des malheureux qui travaillent à perdre les âmes, il met à les sauver plus d'ardeur qu'ils n'en ont pour les perdre. Certes il sait bien que Dieu est assez fort pour défendre son Eglise ; mais il sait bien aussi que Dieu nous fait l'incomparable honneur de nous prendre pour ses auxiliaires, dans l'accomplissement de son grand ouvrage. Il se fait donc, dans son humble sphère et suivant ses moyens, le coadjuteur de Dieu. Il lutte pour propager la foi et défendre l'Eglise : non point en téméraire et en aveugle, mais sous la direction de ses chefs légitimes, le pape et les évêques ; non point avec la haine : il n'a pas le droit de haïr ceux pour qui Jésus est mort, et Jésus est mort pour tous les hommes, mais avec le bon exemple, avec la prière, avec la charité, avec la vérité, armes qui ont fait leur preuve, armes qui ont toujours suffi et qui suffiront toujours aux soldats du Christ qui savent les manier.

Peut-être, mes frères, qu'après m'avoir entendu, plusieurs d'entre vous sont tentés de désirer la persécution et de la demander à Dieu. Mais une pareille prière manquerait à la fois de piété et de prudence. De piété : parce qu'il n'est jamais permis de vouloir directement ce qui est mal ; Dieu lui-même ne veut pas le mal, il le tolère seulement, parce que sa sagesse entend respecter notre liberté, et parce que sa toute-puissance sait en tirer le bien. Ce serait aussi manquer de prudence, parce que nous devons nous défier beaucoup de notre faiblesse. Continuons donc, c'est notre devoir, de demander à Dieu la paix pour son Eglise : *Da pacem, Domine, in diebus nostris !* Mais en même temps, si Dieu, pour des raisons de lui connues, permet que nous soyons persécutés, sachons recueillir de l'épreuve les fruits dont Dieu l'a enrichie. Servons-nous-en pour fortifier notre foi : les assauts même que l'on donne à l'Eglise sont un des meilleurs motifs de nous rassurer.

Servons-nous-en aussi pour renouveler notre fervor et enflammer notre charité : au lieu de nous consumer en vains regrets et en agitations stériles, commençons par nous-mêmes la conversion de l'univers, et ensuite offrons-nous à Dieu pour lui aider à sauver les âmes. A cette condition, mais à cette condition seulement, nous aurons part à la béatitude promise aux persécutés : notre récompense sera grande dans le ciel. Ainsi soit-il.

## II

### L'INFAILLIBILITÉ DU PAPE

Mes frères,

Un jour Notre-Seigneur, après avoir semé les miracles sur son chemin, se voyait suivi d'une foule nombreuse. Pour se soustraire à son enthousiasme, il monte dans une barque avec ses disciples. Quelques coups de rames les lancent au milieu du lac de Génésareth. Mais voilà qu'une tempête furieuse se lève ; la nacelle est ballottée, jetée de côté et d'autre par les flots écumeux, et menacée d'un naufrage imminent.

Justement Notre-Seigneur vient de s'endormir. Les disciples sont effrayés. Timidement ils s'approchent du Maître, l'éveillent, se jettent à ses pieds : « Sauvez-nous, nous périssons ! » s'écrient-ils. Jésus se lève, commande aux flots de s'apaiser, et la mer rentre dans le calme.

Il y a dix-neuf siècles, mes frères, que la barque est au milieu de la mer. A toute heure la tempête sévit. Satan soulève contre elle les flots mugissants du mensonge, de l'erreur et de l'impiété. Mais soyons sans crainte : nul de ceux qui sont dans l'intérieur ne périra, il n'y a que les imprudents qui se jettent dehors qui seront engloutis. Car la barque de Pierre ne sera jamais submergée. Elle a une promesse d'immortalité. Les puissances de l'enfer ne pourront rien contre elle, parce qu'elle porte toujours dans ses flancs Jésus-Christ et son Esprit-Saint qui anime l'Eglise, l'instruit et la dirige.

Aussi, vainement les vagues de l'hérésie, de la persécution se soulèvent contre elle. Son chef, son pilote, en vertu d'une assistance perpétuelle de Dieu, garde la vérité et ne peut la laisser s'évanouir ni s'oblitérer si peu que ce soit.

Cette prérogative du chef de la chrétienté, d'être garanti de toute erreur dans la foi, les mœurs et le gouvernement de l'Eglise, s'appelle *l'infailibilité*. Il est de foi qu'elle *existe* réellement dans le Souverain Pontife ; c'est ce que je vais vous prouver tout d'abord. Je vous dirai ensuite en quoi elle *consiste*.

## I

Mes frères, le premier des papes fut saint Pierre. En le choisissant pour gouverner son Eglise, Notre-Seigneur dut lui accorder ainsi qu'à ses successeurs tout ce qui lui était nécessaire pour remplir parfaitement sa mission.

Or ce qu'il fallait à Pierre, c'était de porter toujours intact le flambeau de la foi, c'était de nous montrer la vérité pure, lumineuse, afin qu'en toute sûreté et confiance nous puissions jeter les regards sur elle, nous éclairer à ses rayons et dire avec certitude : « Je suis dans le vrai chemin. »

Notre esprit est souvent, hélas ! le jouet de tant de mensonges, de tant d'opinions ! Aujourd'hui que tous les partis font du zèle et cherchent des disciples ; qu'on jette à tout vent et avec une profusion incroyable les idées vraies, et les fausses surtout ; qu'on lance jusque dans les plus petites campagnes, par le journal, la brochure, le livre, des doctrines de tout genre, l'esprit humain est exposé à bien des secousses et la foi chrétienne à bien des naufrages. On ne parle plus d'hérésie, on écrit et on enseigne !

Au milieu de cette mer de mensonges et d'erreurs, toujours grossissante, nous avons besoin d'une ancre de salut à laquelle nous nous attachions fortement, d'un enseignement dont nous ne puissions pas douter, c'est-à-dire qui soit incapable de nous tromper. Il ne se peut pas que Dieu laisse l'homme ballotté dans l'incertitude et ne lui donne pas un moyen d'en sortir.

Etre infiniment sage, il y a pourvu en dotant celui qu'il a chargé de nous conduire et de nous dire la vérité, du beau privilège de l'infailibilité.

Que de fois Jésus-Christ l'a répété à saint Pierre ! On dirait qu'il n'a voulu nous laisser aucun doute, aucune crainte sur ce point capital et si important pour notre foi. « *Tu es Pierre, dit-il un jour au chef des Apôtres, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les puissances de l'enfer ne prévaudront pas contre elle.* » Or l'une des principales puissances de l'enfer, c'est l'erreur. Il est donc impossible qu'elle enlance dans ses filets Pierre ou son successeur. Vaine serait alors la promesse de Jésus : l'enfer aurait triomphé de l'Eglise en faisant pénétrer dans son chef le poison de l'hérésie qui infecterait tout le corps.

« *Pierre, pais mes agneaux, pais mes brebis,* » disait encore Notre-Seigneur en conférant au chef de l'Eglise la houlette de pasteur. Après avoir donné cette sublime mission à saint Pierre, permettrait-il qu'il nous conduise dans les déserts arides et desséchés du mensonge, au lieu des gras pâturages de la vérité ?

Où serait donc la bonté de Jésus, sa sagesse, sa puissance et la puissance de sa prière ? N'a-t-il pas ajouté : « *Simon, j'ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaille point ; quand tu seras converti, affermis tes frères.* » Elle est donc solide, immuable et indestructible, comme la parole et les promesses de Dieu, la foi de Pierre, « comme le rocher qui se dresse au milieu d'une mer orageuse. Son sommet s'élevant jusqu'aux cieux est couronné par une vive lumière qui jette son éclat sur tout ce qui l'environne. En vain les flots s'élancent en mugissant contre ce rocher, en vain les vaisseaux le frappent de leur proue, en vain les vautours s'abattent sur lui. Les flots s'arrêtent impuissants, les

vaisseaux s'enfoncent à ses pieds, et les vautours se brisent les ongles <sup>1</sup>. »

C'est vous dire que le chef de l'Eglise ne peut errer dans la foi, et c'est ce qu'on appelle le privilège de l'infailibilité.

Toute la chrétienté a cru en cette doctrine. Rois et sujets, prêtres ou évêques et fidèles, ignorants et savants ont porté à Rome leurs doutes, ont cherché la lumière auprès du Saint-Siège, ont demandé la vérité aux papes.

Si ce dogme n'est défini que depuis quelques années seulement, il fut cru et professé en pratique de tout temps depuis l'établissement du christianisme. « Rome a parlé, disait saint Augustin, la cause est terminée. *Roma locuta est, causa finita est.* » Cette parole résume tout l'enseignement et toute la croyance du catholicisme.

## II

Elle résume aussi la nôtre. Mais j'affermirai encore votre foi en l'éclairant et en déterminant bien ce qu'est le privilège de l'infailibilité dans le chef de l'Eglise.

1. Écoutons la définition prononcée au concile du Vatican : « Nous enseignons et nous définissons que le pontife romain, lorsqu'il parle *ex cathedra* et qu'il définit qu'une doctrine sur la foi ou les mœurs doit être crue par l'Eglise universelle, jouit pleinement de l'assistance divine qui lui a été promise dans la personne de Pierre, et de l'infailibilité dont le divin Rédempteur a voulu que son Eglise fût pourvue. »

Il est donc requis que le Souverain Pontife parle *ex cathedra*. Voici une première borne au champ sur lequel s'étend et s'exerce l'infailibilité pontificale. Cette expression signifie que le pape jouit de son privilège seulement quand il remplit la charge de Pasteur de tous les chrétiens, de Docteur universel, de Vicaire de Jésus-Christ, en un mot quand il parle en pape et use de sa suprême autorité.

« Si le pape *définit*, dit ensuite le Concile, une doctrine sur la foi ou les mœurs. » Seconde limite à l'infailibilité : le pape doit *définir*. Si donc il donne des conseils, s'il émet une opinion, même sur un sujet religieux, s'il prêche, il n'est point infailible, il n'est pas garanti de l'erreur. Si respectables, si pleins de sagesse que soient ses avis, sa doctrine, nous n'avons pas cependant d'acte de foi à prononcer.

En troisième lieu, pour être infailible le pape doit définir une vérité *sur la foi ou sur les mœurs* ; sur la foi, c'est-à-dire les vérités que nous devons croire ; sur les mœurs, c'est-à-dire les vérités que nous devons pratiquer. L'infailibilité n'est donc pas en jeu quand le souverain Pontife s'occupe de questions qui ne rentrent pas dans ces deux points. Croire que le pape est toujours infailible, peu importe quel sujet il traite, serait une erreur.

Enfin le Concile détermine une quatrième limite de l'infailibilité pontificale en disant : « Si le pape

<sup>1</sup> Monsabré.



définit une vérité comme *devant être crue par toute l'Eglise*. » Si donc le Pasteur de la chrétienté ne s'adresse qu'à une partie de son troupeau, s'il s'occupe d'un cas particulier, spécialement à un pays, à une nation, le privilège de l'infailibilité n'est pas en jeu.

Cependant il n'est pas nécessaire que le pape parle directement à tous les fidèles; il peut se contenter de faire connaître sa définition aux chefs de l'Eglise ou même à une seule personne; s'il définit avec les conditions énumérées plus haut et avec l'intention d'obliger tous les fidèles, nous devons lui répondre : « *Credo*, je crois. »

2. Comme ils ne comprennent guère ce qu'est l'infailibilité du pape, ceux qui l'attaquent et la critiquent ! Ils s'en font une fausse conception : telle est la cause de leurs plaintes.

Ce privilège ne détruit pas dans le souverain Pontife la faiblesse de l'homme. Celui-ci reste exposé à toutes les misères humaines, excepté à l'erreur dans la foi. Il ne faut donc pas confondre l'infailibilité avec l'impeccabilité. Celle-là peut se trouver même dans un pécheur, elle n'en est pas moins parfaite : de même qu'un parfum précieux ne perd ni son prix ni sa valeur, parce qu'il est déposé dans un vase de forme laide ou même souillé de boue à l'extérieur.

Il ne faut pas davantage la confondre avec la prophétie. Etre infailible, ce n'est pas être prophète. Et si le pape fait des prévisions sur l'avenir, si vous l'interrogez sur des événements futurs et qu'il vous donne son avis, son opinion, ses craintes ou ses espérances, il n'est aucunement infailible et peut parfaitement se tromper.

Enfin l'infailibilité est loin d'être la science absolue. En matière de foi et sur les points qu'il définit, c'est-à-dire qu'avec l'assistance du Saint-Esprit il déclare être vrais, le Souverain Pontife a une science absolue, oui. Mais dans tout le reste, il n'a qu'une science acquise comme la nôtre à prix de labeurs, et sujette à l'erreur.

L'infailibilité, mes frères, il faut bien le savoir, ne vient pas de la science du pape, des études préparatoires qu'il fait avant de définir un dogme, des conseils qu'il demande. Elle découle de l'assistance du Saint-Esprit, qui empêche le chef de l'Eglise d'errer; de l'Esprit de vérité, — qui est la vérité même, puisqu'il est Dieu, — qui éclaire le pape quand c'est nécessaire et le prémunit contre toute hérésie, toute altération dans la foi.

Mes frères, on raconte dans la vie d'un grand et saint pape qu'on vit un jour le Saint-Esprit sous forme de colombe lui parler à l'oreille pendant qu'il disait la sainte messe. Je trouve dans ce fait une belle image de l'infailibilité. L'Esprit-Saint dirige, conduit et enseigne l'Eglise. Mais il se sert, pour nous dire à tous la vérité, du successeur de Pierre, chef visible des fidèles, chargé de le remplacer sur la terre.

Ainsi éclairés sur ce dogme, si rassurant pour nous, sachons comprendre le bienfait de Dieu. Il nous a ménagé un moyen facile et infailible de ne pas nous tromper dans notre foi, dans la pra-

tique de notre devoir, et de suivre le chemin qui conduit au ciel. De plus en plus, attachons-nous à l'Eglise, à sa doctrine, à son chef; de plus en plus, obéissons à la voix du Pasteur suprême, certains qu'en l'écoutant nous écoutons Jésus-Christ, la voie, la vérité et la vie, et que nous sommes dans le sentier du Paradis. Ainsi soit-il.

## PANÉGYRIQUE DE SAINT PAUL

(30 JUIN)

### LE SOLDAT DE JÉSUS-CHRIST

*Labora sicut bonus miles Christi Jesu.*

Soldat de Jésus-Christ, en avant !

Mes frères,

C'est une chose sympathique entre toutes que la vie d'un soldat.

L'égoïsme est le grand mal des cœurs vulgaires, et lorsqu'une âme d'élite, secouant cette préoccupation avilissante, se dévoue sans réserve et sans arrière-pensée, la foule, instinctivement, s'arrête et admire.

Or, mes frères, c'est d'un soldat que je viens vous parler ce soir.

Soldat, saint Paul l'a été par toutes les aspirations de son caractère, ardent et généreux, taillé pour les grandes batailles et pour les grandes victoires.

Soldat, il l'a été par la hardiesse de ses entreprises, par la fougue de sa parole et par la noblesse de ses sentiments.

Soldat, il l'a été par la direction de sa vie. — Qu'a-t-elle été presque tout entière, cette vie ? Une lutte, lutte héroïque et opiniâtre, en faveur d'une seule cause. — Et quelle cause, mes frères ? Assurément la plus belle et la plus noble de toutes : le monde à renouveler, les âmes à délivrer d'une tyrannie quarante fois séculaire, redonner à l'univers la vertu et la justice, la vérité et le bonheur, la paix et la liberté. Voilà à quelle cause le grand Apôtre consacra sa vie. Est-ce assez, dites-moi, pour mériter le titre de soldat ?

Oui, c'est assez ! Ainsi, du moins, l'a jugé la tradition catholique qui, après avoir placé dans les mains de saint Pierre un faisceau de clefs, a mis dans celles de saint Paul une épée. Ah ! cette épée, elle a bravement fait son devoir !... Et pourtant vous cherchiez vainement le sang qu'elle a répandu, les blessures qu'elle a taillées, les larmes qu'elle a fait couler. A l'encontre de nos glaives fratricides, elle n'a pas blessé, elle n'a pas navré, elle n'a pas asservi : elle a guéri, elle a consolé, elle a sauvé !

Levez-vous donc, peuples que Paul a conquis, nations qu'il a délivrées ! Redites-nous ses bienfaits afin que nous puissions chanter sa gloire !... Ou plutôt, non ! Restez dans la poussière ignorée de vos tombeaux ! Pour célébrer un tel homme et

redire sa merveilleuse histoire, vos acclamations seraient trop timides ; pour élever la louange à la hauteur des exploits, il faut ici une autre voix que la vôtre : il faut la voix de l'Esprit-Saint, il faut la voix même de Dieu !

Écoutez cette voix, mes frères ; ouvrons les pages inspirées où l'Esprit-Saint a raconté l'histoire de saint Paul, et cherchons-y les trois étapes glorieuses de toute vie de soldat : la *formation*, la *lutte*, la *victoire*.

### I. — La formation.

A quelque distance des flots bleus de la Méditerranée, sur les bords fameux du Cydnus, au milieu d'une plaine fertile, est située la ville de Tarse. C'est là que naquit saint Paul.

La Providence avait placé son berceau, comme le nid de l'aigle de mer, au bord des eaux, afin que le murmure incessant des flots arrivât tout d'abord à son oreille étonnée, comme une acclamation grandiose et un appel mystérieux.

Bien que né loin du ciel béni de la Judée, l'enfant avait pour parents des Israélites zélés, que l'exil n'avait pu détacher de la loi de Moïse. Pharisiens de cœur et de race, ils n'eurent garde d'omettre les rites sacrés de la circoncision, et, huit jours après la naissance de l'enfant, ils lui donnèrent, selon l'usage, deux noms, l'un hébreu : *Saul*, qui signifie « désiré » ; l'autre grec : *Paul*, qui devait rapidement devenir un des plus lumineux de l'histoire.

C'était alors une rude éducation que celle de l'enfant juif. Dès que sa langue, moins rebelle, parvenait à articuler quelques sons, on lui faisait répéter le *Schema*, cette belle prière des prophètes : « Ecoute, Israël, le Seigneur notre Dieu est un ; tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de toutes tes forces. » Le soir, il entendait les êtres chéris qui l'entouraient chanter les beaux psaumes de David et, peu à peu, il apprenait à célébrer avec eux les splendeurs du Temple et les charmes de Jérusalem. Hélas ! splendeurs déchues, charmes flétris, puisque l'étranger insolent souillait de sa présence odieuse les parvis sacrés de Sion !

A tous ces récits, Saul frémissait de rage ; et quand, à l'âge de douze ans, il arriva à Jérusalem pour y compléter ses études judaïques, son indignation ne connaissait plus de bornes.

A cette époque, c'était déjà une nature étrange et singulièrement énergique, toujours prête à l'action et volant au but par le plus court chemin, irritable à l'excès, supportant impatiemment la contradiction, surtout quand le contradicteur s'attaquait à ses chères traditions pharisaïques ou mettait en doute le triomphe futur d'Israël. Avec cela, esprit élevé, capable de saisir les vérités les plus ardues et de les traduire dans une langue imagée et pleine d'éloquence.

Gamaliel, le docteur illustre dont Saul vint, pendant plusieurs années, suivre les leçons, ne

put discipliner cet esprit farouche. Quand l'élève quitta le maître, il n'avait rien perdu de ses préjugés, rien abdiqué de ses espérances.

A la fin de leurs études, les jeunes rabbins avaient coutume de voyager chez leurs frères dispersés et de prêcher aux Gentils la loi de Moïse. Saul partit avec enthousiasme et, par un dessein spécial de Dieu, resta absent tant que dura le ministère public de Jésus-Christ.

Quand il revint à Jérusalem, fier sans doute de ses fatigues et de ses succès, une déception cruelle l'attendait. Une doctrine nouvelle s'était établie au cœur même du judaïsme, et les princes des prêtres se déclaraient impuissants à en arrêter les progrès inouïs. A cette vue, la fureur s'empara de Saul ; convertir les novateurs lui parut trop long, il résolut de les supprimer.

A partir de ce moment, en effet, nous le voyons mêlé à tout ce qui se fait contre les disciples de Jésus-Christ. Parmi ces derniers, Etienne, son ami d'enfance et son parent, se fait remarquer par son zèle ; Saul siège dans le tribunal qui le juge, vote contre lui, le suit jusqu'au lieu du supplice, garde les habits de ceux qui lapident le martyr parce que la pudeur l'empêche de le lapider lui-même, et ne se retire qu'après avoir vu son corps ensanglanté et sans vie.

Cela ne lui suffit pas. « Je croyais, a-t-il dit lui-même plus tard au souvenir de ces jours d'égarement, je croyais que tout m'était permis, commandé même, contre le nom de Jésus de Nazareth. » Le Sanhédrin, ravi, le seconde avec empressement et lui donne pleins pouvoirs.

Alors on le voit courir de synagogue en synagogue, pénétrer avec violence dans les maisons, forcer les timides et les petits à renier Jésus-Christ. Malheur à qui résiste ! Il est jeté en prison et n'a plus que le choix entre l'apostasie et la mort. Aussi l'effroi se répand-il dans l'Eglise de Jérusalem ; épouvantés, les fidèles s'enfuient et gagnent les villes voisines. Vain espoir ! Saul saura bien les y relancer ; déjà il a demandé des lettres au grand-prêtre, le voici sur la route de Damas, pour y quérir les fugitifs et les ramener garrottés à Jérusalem.

Que les desseins de Dieu sont impénétrables !... Cet homme qui rêve massacre et triomphe, qui est à l'heure présente le plus irréconciliable ennemi de l'Eglise naissante, l'Eternel va en faire le champion le plus intrépide de cette même Eglise ; et son voyage infernal ne s'achèvera pas avant que cette transformation inouïe n'ait été opérée.

Vous connaissez, mes frères, cette merveilleuse histoire : tous les ans, au 25 janvier, elle vous est redite ici, et chaque fois elle vous a charmés davantage. C'est le propre du divin de rester toujours nouveau et de ne laisser jamais.

Déjà les blanches murailles de Damas surgissent à l'horizon. Les ardeurs dévorantes du soleil d'Orient embrasent la plaine, et le silence accablé du midi n'est troublé que par le pas des chevaux et les ordres impatients de Saul. Tout à coup une grande lumière, venue du ciel, enve-



loppe les voyageurs qui tombent à terre, éblouis et consternés ; en même temps, une voix se fait entendre, et cette voix dit : « Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu ? — Seigneur, balbutie Saul, étendu sur le sol, Seigneur, qui êtes-vous ? » — Et la voix de répondre avec un accent où le reproche se mêle à une tendresse infinie : « Je suis Jésus de Nazareth que tu persécutes. Il t'est dur de regimber contre l'aiguillon ! » — Alors, tout tremblant, le fier Pharisien ne trouve pas d'autres paroles à dire que celles-ci : « Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? — Lève-toi, lui est-il répondu une dernière fois, entre dans la ville, et là tu sauras ce que tu as à faire. »

Après ces mots, la voix se tut... Saul, devenu aveugle, fut relevé par ses compagnons et conduit par la main, comme un enfant, dans cette ville de Damas que la seule annonce de sa venue avait terrifiée. Mais déjà le persécuteur avait disparu ; il ne restait plus qu'un soumis à qui le baptême allait rendre la vue du corps et la virginité de l'âme. En un instant, Jésus-Christ avait formé son soldat : soldat incomparable, soldat de génie, que nous allons maintenant voir à l'œuvre.

## II. — *La lutte.*

Une des pages les plus admirées de la Bible, est celle où Dieu décrit à Job les impatiences du cheval de guerre à l'approche de la bataille. « Allons ! » semble s'écrier le coursier, quand la trompette annonce la venue des escadons ennemis. Et son pied irrité creuse le sol jusqu'à ce que retentisse le signal de s'élancer au plus fort de la mêlée.

Image frappante des transports qu'éprouvait saint Paul au moment de combattre le bon combat de Jésus-Christ, contre les Juifs, les rois et les peuples.

Et pourtant ce combat s'annonçait sous des auspices bien décourageants.

Les Juifs, ils allaient se retourner, avec la rage implacable de leur race, contre le transfuge qui venait de les quitter.

Les rois, ils allaient, comme le vieil Hérode, mettre en œuvre toutes les ressources de leur tyrannique puissance contre la religion nouvelle et son Apôtre.

Les peuples, semblables à ces esclaves dégénérés à qui l'habitude des fers a fait perdre jusqu'au sentiment de la liberté, allaient stupidement se soulever contre celui qui venait leur apporter la parole du salut.

Paul savait tout cela. Il n'en fut pas ébranlé, car il avait rapporté du contact de Jésus-Christ la triple flamme qui fait les bons soldats : l'amour du drapeau, le courage sous le drapeau, le dévouement au drapeau.

Le drapeau ! quel est donc le pouvoir étrange de ce lambeau d'étoffe sur des âmes héroïques ? J'ai vu de pauvres petits paysans venus en désespérés du fond de leur Bretagne s'éprendre pour lui d'un fol amour, et verser en le quittant des larmes bien amères.

Mes frères, le drapeau de saint Paul était la Croix...

La Croix triomphante, exaltée ? — Oh ! non ! Les causes victorieuses ont assez de courtisans pour n'avoir plus besoin de soldats. Ce que suivit l'Apôtre, ce fut la Croix dressée encore sur le Calvaire et toute ruisselante du sang de Jésus-Christ.

Jésus-Christ, ah ! qui dira de quel amour ardent et passionné l'aima saint Paul ?

Jésus-Christ est tout pour saint Paul ; sa plume ne connaît pas d'autre nom, sa parole d'autre sujet, son esprit d'autre lumière, son cœur d'autre affection.

Cet homme de fer trouve pour parler de Jésus-Christ des accents inimitables : « Je suis crucifié avec Jésus-Christ, s'écrie-t-il ; je vis, ou plutôt non, ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi. » — « Jésus-Christ, c'est ma vie, » dit-il avec plus d'énergie encore. Il a des anathèmes terribles contre ceux qui n'aiment pas Jésus-Christ. Il a aussi des transports qui étonnent, témoin ce défi qui est bien tout ce que la langue humaine a produit de plus fier et de plus tendre à la fois :

« Qui donc, s'écrie l'Apôtre, qui donc pourra me séparer jamais de la charité de Jésus-Christ ? Sera-ce l'adversité, l'oppression, la faim, la nudité, le péril, l'épée des persécuteurs ? »

Certes, tout cela est bien puissant ; mais l'amour de saint Paul l'est bien davantage ! Le temps de jeter à tout cela un regard de dédain, et le soldat intrépide s'écrie : « Oh ! non ! ni la mort, ni la vie, ni les anges, ni les principautés, ni les vertus, ni la puissance humaine, ni le présent, ni l'avenir, ni ce qu'il y a au plus haut des cieux, ni ce qu'il y a au fond de l'abîme, ni aucune créature, ne sera capable de nous séparer de l'amour de Dieu. »

Je vous le demande, mes frères, l'amour a-t-il jamais trouvé plus magnifique langage que celui-ci ?... Et pourtant je sais un chant plus sublime encore : c'est la vie de saint Paul.

On demeure stupéfait quand on entre dans le détail de cette vie et qu'on essaie d'en compter les fatigues, les dangers, les souffrances.

Dès le premier instant de la lutte, tout se coalise contre saint Paul pour briser entre ses mains le glaive de Jésus-Christ : les éléments conspirent avec les hommes, les Juifs avec les Gentils, les faux frères avec les tyrans. A Damas, il faut, pour le soustraire au supplice, le mettre dans une corbeille et le descendre ainsi, pendant la nuit, du haut des remparts ; à Iconium, il est lapidé ; à Lystre, il est roué de coups et laissé pour mort ; à Philippes, il est flagellé et mis à la torture ; à Ephèse, toute la ville se soulève contre lui ; à Jérusalem enfin, vingt-cinq forcenés jurent de ne prendre aucune nourriture avant de l'avoir assassiné.

Ajoutez à cela les naufrages, la faim, la soif, les déceptions, les infirmités d'un corps usé par le travail, et vous comprendrez peut-être la tris-

tesse poignante de cette parole de l'Apôtre : « J'ai été affligé jusqu'à l'excès et au-delà de mes forces, au point que la vie me pesait. Ce n'étaient que combats au dehors, que frayeurs au dedans. Je n'ai pas passé un seul jour sans souffrir, et l'on m'a toujours traité comme une brebis destinée à la boucherie. »

Ne croyez pas cependant que ces angoisses excessives qui broient son cœur et abattent son corps, vont le décourager. Ce serait bien mal connaître cette âme de feu. Au contraire, il se réjouit de souffrir, parce qu'il souffre pour Jésus-Christ.

« La charité du Christ me presse, » écrit-il à ses chers Corinthiens ; et, en effet, comme un soldat infatigable, il vole de champ de bataille en champ de bataille. Ses succès ne font qu'enflammer son zèle, et quand ses enfants effrayés veulent l'arrêter un peu, il répond : « Non, non ! malheur à moi si je n'annonce pas l'Evangile ! » et aussitôt il repart.

Il va donc partout, prêchant sans relâche dans les villes comme dans les campagnes, dans les rues et dans les places publiques, dans les maisons des chrétiens et dans celles des infidèles, jusque dans les prisons où des magistrats insensés croient enfermer son activité. Et quels moyens n'emploie-t-il pas pour faire connaître Jésus-Christ ? Il se fait l'esclave des esclaves eux-mêmes, il se fait plus petit que les plus petits, afin que tous soient sauvés.

Et comme s'il ne lui suffisait pas de combattre là où il est, il combat encore au loin par ses écrits et par ses disciples ; si bien qu'il trouve moyen, en quelques années, d'évangéliser l'Asie-Mineure, la Grèce, l'Italie, peut-être le midi de la Gaule, peut-être l'Espagne, car cet homme étrange a lassé la plume des historiens comme il a lassé les verges des persécuteurs.

Voilà, à grands traits, ce que fut l'apostolat de saint Paul. Rêver une vie plus remplie est impossible. Jetez donc maintenant, ô grand Apôtre, un regard de fierté sur le chemin que vous avez parcouru et dites, avec le légitime orgueil du soldat qui n'a jamais abaissé la hampe de son drapeau : « J'ai combattu le bon combat ; j'ai achevé ma course ; il ne me reste plus qu'à recevoir la couronne que j'ai méritée. »

Cette couronne, vaillant athlète, déjà je la vois suspendue au-dessus de votre tête ; encore un instant, et elle va vous être donnée.

### III. — *La victoire.*

Ce fut à Rome que saint Paul livra son dernier combat et remporta sa dernière victoire.

Aucun champ de bataille ne méritait mieux que celui-là de recevoir le dernier soupir du grand soldat. Rome étant la citadelle du paganisme, saint Paul ne pouvait pas mieux couronner son œuvre qu'en plantant sur cette citadelle conquise la croix de Jésus-Christ.

D'ailleurs un instinct mystérieux l'y poussait depuis longtemps déjà ; une voix divine s'était

fait entendre à son oreille et lui avait dit : « Aie bon courage ; car de même que tu m'as rendu témoignage à Jérusalem, de même faudra-t-il que tu me rendes témoignage à Rome. » Il n'en fallait pas tant pour décider le grand Apôtre, et il partit.

Or, mes frères, Rome, à cette époque, était un antre, l'antre de cette bête féroce qui s'appelait Néron.

L'histoire vous a appris ce qu'était cet homme, monstrueux mélange de folie et de cruauté, donné sans doute à la terre pour lui montrer jusqu'où peut aller la dégradation humaine.

Quand saint Paul arriva dans la capitale, Néron avait déjà montré ce dont il était capable, puisqu'il avait assassiné coup sur coup son frère, sa femme et sa mère. La terreur régnait autour de lui, car on savait que, pour s'amuser, il pouvait détruire une ville entière ! Tout tremblait à ses pieds, et l'on rougit encore en lisant les adulations étranges par lesquelles les Romains essayaient de flatter ce fou couronné.

Mais voici qu'un jour on vient lui annoncer que deux Juifs obscurs, sans prestige, sans crédit, sans argent, sont à Rome, à Rome même, et qu'ils y fondent une religion nouvelle, que cette religion fait des progrès rapides, et qu'elle trouve des prosélytes jusque dans la maison des Césars ! A cette nouvelle, la fureur s'empare du tyran : « Quoi ! à l'ombre même de mon palais doré, on ose nier ma divinité ! Gardes, emparez-vous de ces deux insensés ; je saurai bien, d'une manière terrible, leur faire sentir ma puissance. »

Mais, pour la première fois, Néron voit paraître à son tribunal des hommes qui ne tremblent pas. L'œil fier, le visage tranquille, ils répondent à toutes les questions du tyran, à toutes ses promesses, à tous ses raisonnements, par une seule parole : « *Non possumus !* Nous ne pouvons pas ! Il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes, et toi, Néron, tu n'es qu'un homme. »

Le tyran allait-il être vaincu ? Non ; un dernier argument lui restait : la mort. Il se hâta de l'employer ; les deux apôtres furent exécutés ; et, tout joyeux, Néron put croire qu'il avait consolidé son empire et, pour toujours, ruiné les espérances des chrétiens.

Insensé ! Comme si les œuvres de Dieu obéissaient aux mêmes lois que les œuvres humaines ! Jamais elles ne sont plus fortes, au contraire, que quand elles paraissent le plus faibles. Ah ! Néron, tu t'imagines avec ta stupide épée avoir triomphé de saint Paul... Eh bien ! tu n'as fait que couronner ses désirs, consolider son œuvre, consacrer sa gloire.

Ses désirs !... Ils étaient ceux de tout soldat héroïque : combattre toute sa vie, et puis mourir sur un champ de bataille, enveloppé dans les plis du drapeau, au milieu des fanfares de la victoire.

Son œuvre !... Pour être cimentée, il lui fallait du sang. Elle en a eu ; et maintenant elle bravera les



coups destructifs du temps et ceux des hommes, plus destructifs encore. Dix-neuf siècles écoulés n'ont pu lui ravir l'éclat de son immortelle jeunesse ; et si, après lui avoir dû leur prospérité, les peuples ont voulu un moment s'éloigner d'elle, ils seront forcés de revenir humblement lui demander la lumière et le salut.

Sa gloire enfin !... Ah ! Néron, reviens donc aujourd'hui dans cette Rome que tu faisais trembler, et regarde ! Regarde ce tombeau devant lequel des foules innombrables viennent depuis des siècles se prosterner à deux genoux ! Ce tombeau, quel est-il ? Celui de Paul de Tarse... Entends ces prières qui, en un long murmure, montent sans cesse vers le ciel ! Ces prières, à qui sont-elles adressées ? A Paul de Tarse... Ecoute ces acclamations qui, de tous les points de l'univers, éclatent comme un chant de triomphe irrésistible et divin ! Ces acclamations, pour qui sont-elles ? Encore pour Paul de Tarse... Et cette colonne Antonine qui porte à sa base, en lettres d'or, cette fière inscription : « C'est maintenant que je suis vraiment triomphale et sacrée ! » quelle image dominatrice élève-t-elle dans la nue ? Celle de Paul de Tarse, toujours ; du héros dédaigné par toi, tué par toi, mais, malgré toi, enseveli dans son triomphe, et à jamais glorifié par Jésus-Christ !

Mais pourquoi évoquer ces lointaines splendeurs ? Pour se faire une idée de la gloire de saint Paul, il suffit, mes frères, de jeter un coup d'œil dans votre église. Est-ce que toutes ces richesses déployées, cette affluence, votre piété surtout et votre recueillement, ne sont pas le plus beau des panégyriques ? Et quand on songe que tout cela n'est qu'un reflet, le reflet de ce qui se passe au ciel, la parole s'arrête impuissante, et il ne reste plus à l'orateur chrétien qu'une chose à faire : se prosterner et adorer en silence le Dieu qui, après avoir si fortement trempé ses soldats, les soutient si tendrement dans la lutte, et les couronne si magnifiquement après la victoire.

...

Nous avons essayé, mes frères, de chanter pendant quelques instants les louanges de saint Paul. Cela ne suffit pas : il faut l'imiter. Et comment ? En engageant, comme lui, courageusement la lutte.

La lutte ! Jamais peut-être elle ne s'est imposée aussi rigoureusement qu'aujourd'hui. Le paganisme que saint Paul avait vaincu s'est redressé, et il fait en ce moment un retour offensif dans lequel il déploie toutes les ressources de sa perfidie et de sa haine. Le voilà qui pénètre dans l'éducation de vos enfants, dans le soin de vos malades, dans le soulagement de vos pauvres, dans le culte de vos morts, dans toutes les circonstances solennelles de votre vie. Ses succès l'excitent, ses défaites l'exaspèrent. Sera-t-il vainqueur ?... Mes frères, c'est à vous de répondre.

Oui, c'est à vous de répondre ! Qui que vous soyez, vous avez votre place marquée dans la

mêlée. De votre courage dépend la victoire, de votre fidélité dépend le salut. Partez donc au combat, partez, pour la France et pour Dieu ; partez, emportant dans vos cœurs cette parole de saint Paul que je vous citais en commençant, et que je vous laisse maintenant comme un mot d'ordre et un cri de victoire : « *Labora sicut bonus miles Christi Jesu.* » Vous tous qui m'écoutez, soldats de Jésus-Christ, en avant ! En avant pour gagner la bataille dont le ciel est le prix ! Ainsi soit-il.

## PRONES CATÉCHÉTIQUES SUR LE DÉCALOGUE

### IX

#### Le premier commandement (suite)

#### 7

#### LES PÉCHÉS OPPOSÉS À LA VERTU DE RELIGION

##### Résumé analytique

Les péchés opposés à la vertu de religion sont l'*indifférence religieuse* (dont nous avons déjà parlé comme opposée à la foi), la *superstition* et le *sacrilège*.

I. — 1. La *superstition* est une croyance religieuse dénuée de fondement, comme l'idolâtrie et toute fausse religion. On ne peut prendre part à un acte idolâtrique sous aucun prétexte. Les sectes maçonniques pratiquent aussi le culte de Satan, et sont frappées d'excommunication.

2. Le magnétisme, le spiritisme, l'hypnotisme sont souvent suspects de commerce avec le démon. Certains effets, quoique très extraordinaires, peuvent s'expliquer scientifiquement, d'autres sont encore douteux. Il ne faut y participer qu'avec précaution.

3. Il faut se défaire des préjugés ridicules sucés avec le lait, ils exposent à la superstition. Il ne faut pas taxer de superstition les neuvaines, les dévotions spéciales, quand elles ne sont pas défendues par l'Eglise.

II. — 1. Le *sacrilège* est la profanation des choses, lieux, personnes consacrés au service de Dieu ; par exemple, la mauvaise réception des sacrements, le vol de vases sacrés, la dilapidation des biens de l'Eglise, les batailles, meurtres, dans le lieu saint, qui ne doit pas être un *repaire de brigands*, mais un *lieu de prière*.

2. La *simonie* consiste à échanger un bien spirituel contre de l'argent ou contre un bien temporel. Il ne faut pas confondre ce commerce sacrilège avec les pieuses offrandes faites à l'occasion d'un service spirituel rendu par les ministres de l'Eglise.

*Dereliquerunt pactum Domini, et servierunt diis alienis.*

Ils ont abandonné l'alliance du Seigneur, et servi des dieux étrangers. (Deut., xxix, 25).

Mes frères,

Moïse, avant de mourir, fit jurer aux Hébreux d'observer fidèlement la loi que Dieu leur avait donnée sur le Sinaï, et de lui conserver une éternelle reconnaissance pour les bienfaits dont il les avait comblés. Puis, prévoyant que, malgré tous ces témoignages de la bonté divine, ils oublieraient souvent le Seigneur pour adorer les dieux des nations étrangères, il leur traça le sinistre

tableau des châtimens qui les attendaient, et il ajouta : « Lorsque la postérité verra toutes ces ruines accumulées sur une terre jadis si féconde, elle demandera : Pourquoi le Seigneur a-t-il traité ainsi ce pays, et quelle a pu être la cause de sa colère ? Et on répondra : C'est que les enfans d'Israël ont abandonné l'alliance du Seigneur, et servi des dieux étrangers. »

Cette page de l'Ancien Testament n'est-elle pas bien instructive pour nous ? Les Juifs n'ont pas été seuls à oublier les bienfaits de Dieu ; tous les jours on voit des chrétiens régénérés par le baptême, nourris de la chair et du sang de Jésus-Christ, le renier pour passer dans le camp de ses ennemis ; d'autres cacher sous des dehors hypocrites les sentimens de leur cœur coupable, et profaner les plus augustes sacrements ; d'autres enfin vivre dans la plus complète indifférence, sans accomplir aucun acte de religion.

Croire en Dieu, espérer en lui, l'aimer par dessus toutes choses, sont les premiers devoirs qui s'imposent à l'homme éclairé par la révélation ; mais ce ne sont que les bases sur lesquelles doit s'établir solidement le culte par lequel le Seigneur nous demande de l'honorer. En face du culte véritable et légitime, dont nous développerons les prescriptions en expliquant le troisième commandement de Dieu et ceux de l'Eglise, il y a des cultes faux et sacrilèges ; en face de l'Eglise de Dieu, il y a des sociétés infernales où les hommes s'engagent au culte du démon ; en face des chrétiens convaincus et pratiquans, il y a l'immense conjuration des indifférens qui ne vivent que pour jouir. Qu'est-ce qui fait cette différence entre les bons et les mauvais chrétiens ? C'est la vertu de *religion*, qui s'emparant de toutes les facultés de l'homme, les consacre au service de Dieu, et leur donne toute la force dont elles ont besoin pour travailler à sa gloire. La vertu de *religion* fait de l'homme le serviteur, l'adorateur du vrai Dieu, et le soutient dans l'accomplissement de tous ses devoirs religieux.

Les péchés opposés d'une manière générale à cette vertu, ou au culte de Dieu, sont : 1<sup>o</sup> la négation de toute religion, l'incrédulité, l'athéisme, l'indifférence, le scepticisme, dont nous avons déjà parlé à l'occasion des péchés opposés à la foi ; 2<sup>o</sup> la pratique d'un culte faux ou superstitieux qui reconnaît explicitement ou implicitement une autorité suprême autre que celle de Dieu ; 3<sup>o</sup> la profanation du culte véritable par le sacrilège. Il nous reste à parler brièvement aujourd'hui de la *superstition* et du *sacrilège*.

### I. — La superstition.

1. On peut appeler *superstition* toute croyance religieuse qui manque de fondement. Les gens superstitieux sont ordinairement des ignorans qui se laissent prendre aux mensonges ridicules qu'ils entendent débiter autour d'eux. La propension naturelle que nous avons à attribuer à des êtres plus puissans que nous les effets ex-

traordinaires qu'il nous est impossible d'expliquer, fait que nous adoptons facilement des explications fausses. De tout temps il s'est trouvé des hommes qui ont exploité cette disposition de l'esprit humain, et qui ont profité de l'ignorance des masses pour prendre une grande influence sur elles au nom de la religion ; et le démon, à qui Dieu a laissé un si grand empire sur l'homme pécheur, a prêté souvent son aide aux ministres des fausses divinités, pour propager l'erreur. Toutes les religions dans lesquelles on honore autre chose que le vrai Dieu, sont des superstitions, plus ou moins absurdes, qui cependant ont eu, et ont encore dans les pays sauvages, des centaines de millions de partisans. Tout culte proprement dit adressé aux astres, aux éléments, aux animaux, aux idoles, aux esprits mauvais, est une superstition, par conséquent un péché très grave (s'il est commis avec réflexion), puisqu'il détourne l'homme de son Créateur pour lui faire porter ses hommages à des créatures qui en sont indignes. Tout acte qui peut être interprété comme idolâtrique, ou comme une apostasie de la religion véritable, est gravement défendu, lors même qu'il ne serait pas mauvais en lui-même. Brûler de l'encens devant une image, ôter son chapeau devant une statue, manger une viande offerte aux idoles, ne sont pas des choses mauvaises en elles-mêmes, car l'idole elle-même n'est rien qu'un morceau de bois, de pierre ou de métal ; mais cette idole représente une fausse divinité, ce qu'on lui offre, dit saint Paul, est offert au démon<sup>1</sup>, et si en mangeant cette viande, en brûlant cet encens, vous donnez à entendre que vous adorez le démon, vous commettez bien le crime affreux d'idolâtrie. Des milliers de martyrs ont mieux aimé verser leur sang et mourir dans les plus affreux supplices, que de sauver leur vie ou leurs biens en courbant la tête devant une idole.

On ne vous sollicite plus aujourd'hui, mes frères, d'aller adorer des idoles ; mais on vous engagera peut-être à entrer dans certaines sociétés secrètes, comme la franc-maçonnerie, dont les adeptes ne sont que les ministres de Satan, conjurés pour la destruction du royaume de Dieu sur la terre. La guerre que ces sociétés font à l'Eglise catholique et à la liberté chrétienne montre assez à quelle autorité elles obéissent ; le secret ténébreux de leurs réunions peut cacher les mystères les plus infâmes ; aussi l'Eglise frappe-t-elle d'excommunication ceux qui ne craignent pas de s'engager par serment à la pratique de ce culte diabolique. Quels que soient les avantages qu'on vous offre pour vous attirer dans ces repaires d'ennemis de Dieu et de l'Eglise, ne vous laissez pas entraîner ; n'abandonnez jamais le Seigneur Jésus votre Rédempteur pour servir des dieux étrangers.

2. Vous êtes exposés aussi à vous laisser séduire par des gens habiles qui prétendent avoir trouvé des moyens infaillibles de deviner l'avenir, de guérir les maladies, d'entrer en relations avec les

<sup>1</sup> I Cor., x, 20 et 28.



morts. Les magnétiseurs, spirites, hypnotiseurs, renouvellent de nos jours les exploits des magiciens et devins d'Égypte, et des sorciers du moyen âge.

La science peut-elle expliquer tous ces faits extraordinaires par les lois de la nature ? Non, mes frères ; elle a constaté au contraire que plusieurs sont en contradiction directe avec ces lois et supposent l'intervention d'un être supérieur à l'homme.

Il y a sans doute dans ces pratiques beaucoup de supercheries, de tours d'adresse ; mais il y a, outre beaucoup de choses immorales, des effets de la puissance de Satan, que Jésus-Christ a appelé le prince de ce monde, et qui ne cesse de travailler de toutes ses forces à la perte des âmes. Doutez-vous qu'il puisse produire des effets extraordinaires ? Doutez-vous qu'il puisse prêter à l'homme son concours pour faire le mal ? Mais alors il faudrait douter de l'Évangile, de la Bible tout entière, car à chaque page de l'Ancien Testament comme du Nouveau, vous trouverez des preuves des relations du démon avec ses suppôts. La loi de Moïse défendait de consulter les devins, d'évoquer les morts (Deutér., xviii, 10-12) ; les magiciens d'Égypte contrefaisaient les miracles de Moïse avec l'aide du démon ; Notre-Seigneur a souvent chassé les démons des corps des possédés ; saint Paul obligea un esprit méchant de quitter une jeune fille qui gagnait beaucoup en disant la bonne aventure. (Act., xvi, 16). Ces faits nous prouvent suffisamment que les magiciens, sorciers, devins et devineresses, ne sont pas toujours de simples jongleurs, mais peuvent être de vrais suppôts de Satan. L'histoire de tous les peuples atteste la croyance universelle à des relations de ces gens-là avec le démon, et les récents exploits des spirites ne sont qu'un chapitre ajouté à cette longue histoire des efforts tentés par les anges des ténèbres pour perdre les enfants de la lumière. L'étude sérieuse et impartiale des phénomènes spirites a amené des hommes très consciencieux, et même des incrédules, à avouer que les lois de la nature ne suffisaient pas à tout expliquer, et qu'il faut nécessairement admettre quelquefois l'intervention d'une force surhumaine intelligente, l'intervention du démon.

Le devoir d'un bon chrétien en face de ces pratiques superstitieuses est tout tracé. Toutes les fois qu'il y a des raisons véritables de supposer une intervention diabolique, il faut s'abstenir de toute participation, car ce serait consentir, au moins implicitement, à un pacte avec le démon, lui rendre l'hommage qui n'est dû qu'à Dieu. Si au contraire les effets, quelque extraordinaires qu'ils paraissent, sont suffisamment expliqués par la science, il n'y a pas de péché à y prendre part, pourvu qu'ils ne blessent pas la morale, comme cela arrive bien souvent, ou qu'ils ne soient pas une cause de scandale pour d'autres. En cas de doute, peut-on recourir à ces moyens suspects, à la suggestion par exemple, pour guérir une maladie ? Cela n'est pas défendu, si tout danger de concourir à un acte superstitieux ou immoral est éloigné, et si l'on proteste qu'on ne veut rien faire

qui blesse la conscience ; mais dans ces cas-là, il faudrait toujours consulter un homme prudent et instruit, car dès lors qu'il y a le moindre danger d'offenser Dieu, on ne saurait prendre trop de précautions.

De bons chrétiens se servent sans scrupule d'une branche de coudrier, dite baguette divinatoire, qui tourne entre leurs mains comme une aiguille aimantée, pour découvrir des sources ou des cours d'eau souterrains ; ils sont convaincus que cet effet est purement naturel. Mais s'ils prétendaient découvrir par ce moyen l'avenir, distinguer un coupable d'un innocent, ils dépasseraient les bornes de la prudence.

3. Que faut-il penser des superstitions si communes chez nous, qui font redouter à bien des personnes l'influence fatale du vendredi, du nombre treize, de tel jour de la lune, ou la rencontre d'un enterrement, etc. ? Il faut avoir pitié d'esprits assez faibles pour accepter pareils préjugés, et déplorer le manque de foi religieuse qui ne leur permet pas de s'en défaire. C'est souvent chez eux un mouvement irréflecti, qui les porte à craindre, sans savoir pourquoi, à l'exemple de leurs voisins ; ils parlent et agissent comme tout le monde, mais n'ont pas l'intention d'offenser Dieu ; ils sont alors excusables. Mais s'ils croyaient sérieusement à l'influence fatale d'un mauvais génie, ils commettraient le péché de superstition.

Il ne faut pas confondre avec ces observances ridicules les habitudes chrétiennes de faire des neuvaines, de faire célébrer trente messes, de jeûner tous les vendredis, etc. ; car on n'attache aucune influence spéciale au nombre neuf ou trente, on veut seulement témoigner par cette multiplication de bonnes œuvres la ferme volonté de persévérer dans la prière. Il n'y aurait superstition dans les pratiques de dévotion que si l'on se croyait obligé à ce mode de prier, à l'exclusion de tout autre, pour obtenir de Dieu ce qu'on lui demande. C'est très bien de prier saint Antoine de Padoue pour retrouver une chose qu'on a perdue, ce serait très mal de croire qu'aucun autre saint du paradis n'est assez puissant pour nous aider à être exaucé. Tenez-vous donc bien en garde, mes frères, contre les idées fausses, surtout en fait de dévotion ; ayez recours aux pratiques autorisées par l'Eglise, et à celles-là seulement ; et travaillez autant que possible à déraciner toutes les croyances superstitieuses et ridicules que la raison et la foi condamnent également. Le remède qui vous servira à guérir cette maladie de la superstition, si vous en êtes atteints, sera une foi aussi vive que docile à tout ce que l'Eglise nous enseigne de la part de Dieu, une foi éclairée par une forte instruction religieuse, et soutenue par la pratique habituelle des lois divines. Si vous ne voulez pas croire à la parole de Dieu, vous croirez bien facilement à celle du démon, car vous avez besoin de croire ; et si les mystères de notre sainte religion ne disent rien à votre cœur, vous grossirez le nombre de ceux qui se nourrissent des mensonges de l'esprit de ténèbres.

II. — *Le sacrilège.*

1. Il y a un autre genre de péché, aussi grave que la superstition, et bien commun parmi les chrétiens : c'est le *sacrilège*. Nous entendons par là toute injure faite à Dieu par la profanation des choses, des lieux, des personnes qui lui sont consacrées. Nous tremblons, quand nous lisons dans la Bible les détails de l'orgie épouvantable à laquelle Balthazar fit servir les vases sacrés enlevés au temple de Jérusalem, et la terrible punition qui suivit cette profanation. Mais qu'était la sainteté de ces vases destinés aux sacrifices de l'ancienne Loi, en comparaison de celle des vases qui contiennent sur nos autels le corps et le sang de Jésus-Christ ? Oseriez-vous jamais employer un calice à un usage profane ? Non, sans doute ; comprenez donc quelle est la gravité du crime que commettent les scélérats qui dévalisent les églises, et brisent les vases sacrés pour les vendre. Mais songez aussi que votre âme consacrée par le baptême, purifiée par la pénitence, a été le temple du Saint-Esprit, et que votre cœur est un vase plus précieux que tout l'or des calices, puisqu'il a contenu souvent le corps du Sauveur. Si les audacieux qui touchaient seulement l'Arche d'alliance étaient punis de mort, quel châtiment ne méritent pas ceux qui profanent par le péché mortel la demeure du Dieu de toute sainteté ! « Si quelqu'un viole ainsi le temple de Dieu, dit saint Paul, Dieu le perdra ; quel rapport peut-il y avoir entre le temple du Seigneur et les idoles ?<sup>1</sup> » Elever un autel au démon en lui donnant son cœur, c'est renouveler l'outrage fait par les païens à la majesté divine, lorsqu'ils allaient honorer Vénus et Adonis dans les lieux consacrés par le sang du Fils de Dieu.

Tout péché mortel commis par un chrétien, surtout par un prêtre, a quelque chose de la malice du sacrilège, et tout péché opposé à la vertu de religion peut être taxé de sacrilège ; mais le sacrilège proprement dit suppose une profanation véritable d'une personne ou d'une chose consacrée au culte divin<sup>2</sup>. La mauvaise réception des sacrements est, hélas ! le genre de sacrilège le plus commun, et celui qu'on redoute le moins ; les entreprises des impies contre les droits de l'Eglise, les expulsions de religieux, sont d'autres sacrilèges, accompagnés souvent d'excommunication ; les insultes adressées aux personnes consacrées à Dieu, les batailles, les meurtres, les obscénités commises dans les lieux saints sont d'infâmes sacrilèges ; le vol d'une chose qui est devenue la propriété de l'Eglise, sans même avoir reçu aucune consécration, est également un sacrilège, car c'est un outrage à la religion, dont l'Eglise ne peut être

la gardienne qu'en faisant respecter sa propriété. La dissipation à l'église, les plaisanteries ou indécences légères, le vol de bagatelles qui se trouvent là par hasard, n'ont pas le caractère d'un sacrilège mortel, mais sont pourtant des péchés plus graves que s'ils n'avaient pas été commis dans le lieu saint. Notre-Seigneur nous a fait comprendre le respect dû à nos temples lorsqu'il a chassé de celui de Jérusalem les marchands et les acheteurs qui troublaient les sacrifices. « Ma maison est une maison de prière, dit-il, et vous en avez fait une caverne de brigands. » (Matth., xxi, 13). Quand vous entrez à l'église, pensez à la grandeur du Maître qui l'habite, afin de ne rien y faire qui offense sa divine majesté.

2. Une espèce particulière de sacrilège s'appelle *simonie*, du nom de Simon le Magicien, qui voulait acheter aux apôtres le pouvoir de conférer les sacrements. C'est le péché qui consiste à acheter un bien ou une faveur spirituelle en échange d'argent ou d'un bien temporel. L'Eglise ne vend pas les biens du ciel ; elle ne défend pas de vendre un objet consacré, à sa valeur commerciale, mais elle défend de le vendre plus cher *parce qu'il est consacré* ; elle ne vend pas les indulgences, mais elle peut accorder des indulgences à ceux qui font certaines aumônes. Les honoraires de messes ne sont pas le prix du sacrifice, mais un don fait au prêtre pour le dédommager du dérangement qu'on lui cause. La *simonie* consiste uniquement à donner une chose temporelle pour obtenir un bien spirituel, une faveur que l'Eglise défend de donner à prix d'argent. « Donnez gratuitement, a dit Jésus-Christ, ce que vous avez reçu gratuitement ; » mais il faut que le prêtre vive de l'autel, c'est-à-dire des offrandes du peuple fidèle ; voilà pourquoi il accepte ce qui lui est offert à l'occasion des services spirituels qu'il rend.

Nous avons achevé l'étude du premier commandement ; vous devez avoir compris toute son importance, et la gravité des péchés qu'il défend. Examinez-vous soigneusement sur cette matière toutes les fois que vous vous confessez. Les prières quotidiennes doivent faire monter vers Dieu vos adorations, la pratique des vertus théologiques doit être la base de votre vie chrétienne. Evitez avec soin la lecture des livres hérétiques, la compagnie des impies et des libres-penseurs, bannissez de vos conversations le blasphème, fuyez toute superstition, et craignez de vous souiller d'aucun sacrilège. Ne quittez jamais l'alliance que vous avez contractée ici-bas avec le Seigneur, si vous voulez recueillir dans l'autre vie les effets de ses promesses éternelles. Ainsi soit-il.

<sup>1</sup> Les objets *indulgençés* perdent l'indulgence si on les vend, même au prix qu'ils ont coûté.

<sup>2</sup> I Cor., iii, 17 ; II Cor., vi, 16.

<sup>3</sup> Dès lors qu'une chose a été donnée à l'Eglise pour servir au culte ou pour subvenir à l'entretien du clergé, le vol de cet objet est un sacrilège. Les théologiens voient *trois* sacrilèges dans le vol d'un vase sacré, qui est la *propriété* d'une église, si ce vol est perpétré dans l'église même.



## INSTRUCTION POUR LA VISITATION

MARIE MODÈLE DE L'ÂME CHRÉTIENNE DANS SES COMMUNIONS ET SES RAPPORTS AVEC LE MONDE

Mes chères enfants,

Quelles leçons profondes sont renfermées pour nous dans ce mystère de la Visitation ! Je veux que vous les méditez quelques instants.

Marie est devenue mère de Dieu ! Dieu lui-même, ayant résolu de se faire homme, a demandé à Marie une goutte de son sang virginal ; le Saint-Esprit en a formé un corps humain auquel il a uni une âme raisonnable ; et Dieu le Fils a pris immédiatement ce corps et cette âme, il s'est incarné, il s'est fait chair, il est devenu homme, pour sauver et relever l'humanité.

C'est là le grand objet de notre foi et le motif suprême de nos espérances. Nous croyons non pas au Dieu abstrait de la philosophie, ce Dieu morne et solitaire qui vit relégué dans son ciel et ne s'occupe en rien de ses créatures ; non pas au Dieu du Panthéisme, ce Dieu qui est l'ensemble des êtres, le ciel et la terre, vous et moi, ce Dieu dont Voltaire disait : « Ce Dieu qui est vous et moi, je le connais trop bien pour pouvoir l'adorer ; » mais nous croyons au Dieu vivant et infiniment vivant, le Dieu qui est Père d'un fils infini comme lui, le Dieu Père et Fils qui s'aiment et s'embrassent dans l'amour infini qui est le Saint-Esprit. Nous adorons le Dieu vivant et aimant, le Dieu qui a pitié de ses créatures et qui ne les abandonne pas à leur misérable sort ; le Dieu qui, après que l'homme se fût perdu par sa faute, a voulu néanmoins expier lui-même cette faute et relever l'humanité déchue ; le Dieu qui s'est fait homme et que l'homme a vu revêtu comme lui d'une faible et fragile chair.

Ce mystère du Fils de Dieu s'abaissant jusqu'à nous pour nous racheter, ce mystère, vous le savez, s'est accompli dans le sein de Marie la Vierge immaculée, préparée par Dieu de toute éternité pour ce glorieux et magnifique ministère. Et lorsque Marie a vu s'accomplir en elle les promesses antiques, lorsqu'elle porte dans ses chastes entrailles le Fils de Dieu, elle se dirige en toute hâte vers les montagnes pour visiter sa cousine Elisabeth, qui depuis six mois déjà, malgré sa stérilité et sa vieillesse, est devenue mère de celui qui doit être le Précurseur du Fils de Dieu et de Marie.

Dans cette visite, Marie se proposait un but de charité, et Dieu se proposait de sanctifier par Marie l'enfant d'Elisabeth, de même que dans toute la suite des siècles il répandra par Marie toutes les grâces et toutes les bénédictions. Mais ne nous arrêtons pas aujourd'hui à cette considération ; je voudrais vous montrer dans Marie le modèle de l'âme chrétienne dans ses communions et dans ses rapports avec le monde.

Et d'abord Marie, modèle de l'âme chrétienne dans ses communions.

Vous le savez, mes chères enfants, l'Incarnation qui s'est effectuée il y a dix-neuf siècles dans la sainte maison de Nazareth lorsque le Fils de Dieu a pris notre nature, cette Incarnation est pour ainsi dire continuée tous les jours jusqu'à la fin du monde. Dieu en effet ne veut pas seulement s'unir à la nature humaine en général, il veut s'unir à chacun de nous en particulier ; après s'être fait homme, il se fait pain, pour entrer dans la poitrine de chaque homme et devenir sa nourriture, le principe de sa force, de sa vertu et de sa dignité. Ce n'est pas l'humanité en général qui s'écrie avec saint Paul : « Le Christ nous a aimés et il s'est livré à la mort pour nous ; » c'est chacun de nous qui peut redire en serrant son Dieu contre sa poitrine : « Le Christ m'a aimé et il s'est livré à la mort pour moi, et il se livre en moi, et il se livre à moi. *Christus dilexit me et tradidit semetipsum pro me.* »

Or, ce don que Dieu nous fait de lui-même, cette charité qui le pousse à se rendre présent sur tous les autels du monde, à se sacrifier et à s'immoler tous les jours, à faire sa demeure dans toute poitrine humaine par la communion, cette charité et ce don magnifique n'exige-t-il pas de notre part la plus grande reconnaissance ?

Les saints étaient si pénétrés des bienfaits de Dieu que parfois on les a vus, après une méditation ardente, sortir comme des insensés de leurs cellules et de leurs monastères et éclater en reproches contre les ingrats qui oublient Dieu. On a vu un François d'Assise parcourir les rues d'une cité en s'écriant : « L'amour n'est pas aimé ! l'amour n'est pas aimé ! » On a entendu un jour Madeleine de Pazzi s'écrier : « Mon Dieu ! pourquoi ma voix n'a-t-elle pas plus de force et d'énergie ? pourquoi ne peut-elle pas retentir jusqu'aux extrémités de la terre ? Je dirai à tous ces indifférents qui ne pensent pas à vous, à tous ces ingrats qui oublient vos bienfaits, à tous ces pécheurs qui vous offensent, je leur dirai : O hommes, aimez donc le Seigneur ! »

Marie a témoigné sa reconnaissance à Dieu en chantant son sublime cantique : « *Magnificat anima mea Dominum* ! Mon âme glorifie le Seigneur et mon esprit tressaille de joie en Dieu mon Sauveur, parce qu'il a regardé la bassesse de sa servante, parce qu'il a fait en moi de grandes choses, Celui dont le nom est saint ; parce qu'il a dans tous les temps montré la force de son bras, la tendresse de son cœur, les rigueurs de sa justice : il a fait descendre les orgueilleux du trône de leur puissance, il a abattu leur fierté, il a exalté les humbles. Toujours, il s'est souvenu d'Israël son serviteur et il l'a traité avec miséricorde. Il l'avait promis à Abraham notre père, il l'avait promis pour tous les descendants de ce modèle de foi et de courage, et Dieu ne manque point à sa parole,

et Dieu est fidèle dans ses promesses. Gloire à Dieu dans les siècles des siècles ! »

Voilà, mes chères enfants, l'exemple que nous devons suivre. Certes, quand nous considérons tout ce que Dieu a fait pour nous en particulier et pour l'humanité en général, il n'y a pas de sentiment plus naturel et plus nécessaire que celui de la reconnaissance. Création qui nous a tirés du néant, rédemption qui nous a relevés après la chute, crèche de Bethléem où l'Immense se montre petit enfant, atelier de Nazareth où le Dieu infiniment riche se réduit à la condition de l'ouvrier qui gagne son pain à la sueur de son front, croix du Calvaire où le Dieu des anges et des hommes, l'Eternel se soumet à la souffrance et à la mort, tabernacle délicieux où se conserve pour les âmes le froment qui fait les délices des rois et le vin qui fait germer les vierges, Eglise surtout, Eglise immortelle qui sortie des flancs de l'Homme-Dieu va à travers le monde recueillir toutes les âmes de bonne volonté, éclairer toutes les intelligences, purifier tous les cœurs, ennoblir et diviniser toute vie ; oh ! que toutes ces choses parlent éloquemment ! Comme toutes ces choses nous disent : « Exaltons le Seigneur, car il s'est montré infiniment riche en tendresse et en miséricorde. »

Si des bienfaits généraux nous descendons aux bienfaits particuliers que Dieu a répandus sur chacun de nous, notre reconnaissance deviendra encore plus intime et plus profonde. Que de grâces reçues ! Que de péchés pardonnés ! Vraiment nous devons dire avec le Psalmiste : « *Non fecit taliter omni nationi et judicia sua non manifestavit eis*. Dieu ne m'a pas traité comme il a traité tous les autres ; il n'a pas manifesté à tout le monde les exquis délicatesses de son amour. O mon âme, bénis donc le Seigneur, et que tout ce qu'il y a en moi chante un hymne à son nom ! *Benedic, anima mea, Domino et omnia que intra me sunt nomini sancto ejus.* »

Ce devoir de la reconnaissance et en particulier de l'action de grâces après la communion, est si rigoureux que saint Liguori, un théologien pourtant si doux, exige que les confesseurs interrogent leurs pénitents et s'assurent qu'ils demeurent après la communion un quart d'heure recueillis et silencieux pour remercier l'Hôte divin qui est venu les visiter.

## II

Marie nous enseigne la reconnaissance et l'action de grâces. J'ai ajouté que par sa visite à sainte Elisabeth, elle nous apprend à sanctifier une des choses les plus ordinaires et les plus périlleuses de notre vie, c'est-à-dire les visites.

Examinez la conduite de Marie dans la visite qu'elle fait à sa cousine sainte Elisabeth. Elles ne s'entretiennent que de ce que Dieu a fait en elles ; elles ne cherchent qu'à se soutenir et à se fortifier mutuellement dans le service de Dieu ; elles ne veulent qu'une chose : être fidèles à son amour et achever l'œuvre que Dieu leur a confiée.

Et nous, mes enfants, quel but nous proposons-nous dans nos visites ? Est-ce de nous édifier et

d'édifier le prochain ? N'est-ce pas le plus souvent la vanité, la curiosité qui nous poussent ? N'est-ce pas pour nous procurer des éloges et dénigrer autrui ?

Ce n'est pas sans raison que l'*Imitation* a dit : « Toutes les fois que j'ai été parmi les hommes, j'en suis revenu moins homme. *Quoties inter homines fui, minor homo redii.* » Nous aussi, nous revenons de nos visites moins parfaits, moins recueillis, moins charitables, moins chrétiens, parce que nous n'y avons pas observé les saintes règles de la prudence, de la chasteté, de la charité. Eh bien ! au lieu d'aller diminuer ainsi nos vertus et nos mérites dans nos visites si multipliées au milieu des hommes, voici une visite que je vous propose pour tous les jours et qui ne diminuera pas la vie noble et chrétienne de vos âmes, mais qui au contraire l'augmentera et la perfectionnera de jour en jour, car, s'il est vrai qu'on devient méchant avec les méchants et saint avec les saints, quelle influence de grâce et de sanctification n'aura pas pour vos âmes la fréquentation quotidienne de Jésus-Christ dans le sacrement de l'autel ?

Oui, mes chères enfants, voilà l'ami qu'il vous faut visiter tous les jours. Des amis de la terre il est le plus parfait et le meilleur, le plus compatissant et le plus généreux. Voyez en effet s'il n'a pas rempli toutes les conditions de l'amitié véritable.

L'amitié éprouve un triple besoin : on veut être avec celui qu'on aime, on veut souffrir pour lui, on veut l'élever à sa propre hauteur.

Eh bien ! le Fils de Dieu qui nous aime, n'a pas hésité à se revêtir de notre nature et à converser, à habiter avec nous par l'Incarnation. Il a pris sur lui toutes les douleurs et toutes les souffrances que nous méritions pour nos crimes ; il nous a, en principe, délivrés de l'enfer par sa mort sur le Calvaire, par la Rédemption. Enfin il nous élève à sa propre hauteur, il nous rend participants de sa nature divine, il nous communique tous les trésors de sa tendresse et de son amour, en venant dans nos âmes, en s'unissant à nous par l'Eucharistie.

Il est donc le véritable ami de l'humanité, et le cœur humain trouvera en lui ce qu'il cherche vainement au milieu des créatures : une bonté toujours caressante, une protection toujours efficace, une compassion toujours tendre, une affection toujours sincère.

Ecoutez cette parole que disait un jour saint Pierre : « Maître, pendant toute la nuit nous avons travaillé et jeté nos filets, et nous n'avons rien pris ; mais maintenant que vous êtes avec nous, maintenant que vous nous en donnez l'ordre, nous allons recommencer notre labeur et nous serons plus heureux. *Per totam noctem laborantes, nihil cepimus ; in verbo autem tuo laxabo rete.* » C'est là l'image de l'homme laissé à lui-même, du cœur humain s'appuyant sur les créatures : il ne trouve que le dégoût et l'ennui, il n'est que faible et impuissance. Mais dès qu'il recourt à Jésus-Christ, dès qu'il appelle le Maître à son aide,



tous les obstacles disparaissent, tout devient facile et doux. Que de fois vous êtes venues aux pieds des autels, l'âme abattue et triste, et vous vous êtes relevées dans l'espérance ou du moins dans la résignation !

Mes chères enfants, saint Jean a laissé cette parole profonde : « *In propria venit et sui eum non receperunt.* Jésus-Christ est venu au milieu des siens, et les siens ne l'ont point reçu. » Quel désordre et quel malheur ! Tout est à Jésus-Christ, tout lui appartient, et les siens, c'est-à-dire son ouvrage, ses créatures, ses rachetés ne l'ont point reçu : ils lui ont préféré les ténèbres, le vice, le péché, le mal.

Nous du moins qui sommes à lui et qui voulons être toujours à lui, recevons-le dans notre cœur, en lui témoignant de dignes actions de grâces, et puisqu'il s'est fait prisonnier par amour pour nous, visitons-le dans sa solitude et son isolement. Le recevoir sous l'apparence du pain dans la communion, c'est mettre sur son âme le sceau de la pureté et de la vertu ; le visiter et le consoler, c'est se préparer pour le ciel les consolations éternelles. Ainsi soit-il.

## ALLOCUTIONS POUR LA REMISE D'UN DRAPEAU A UNE SECTION DES VÉTÉRANS

### I

#### LE DRAPEAU ET LA CROIX

Messieurs,

Il y a une étroite et profonde alliance entre la Patrie, d'une part, et la Religion, d'autre part ; entre le Drapeau qui est le symbole de la Patrie, et la Croix qui est le symbole de la Religion.

Cette alliance est presque aussi ancienne que la religion catholique, presque aussi ancienne que l'existence de la France.

Un jour, — c'était le 28 octobre 312, — l'empereur Constantin le Grand s'en allait combattre contre le tyran Maxence. Avant la bataille, une croix lui apparut dans le ciel, entourée de ces mots : « *In hoc signo vinces,* » c'est-à-dire : « Par ce signe tu seras victorieux. » Constantin, éclairé par une inspiration divine, fit exécuter un étendard sur le modèle de l'apparition, le mit à la tête de ses troupes, et, à l'ombre de ce signe sacré, lui et ses soldats remportèrent la plus éclatante victoire. A partir de ce moment, la croix devint un titre honorifique dans l'empire romain, elle surmonta les aigles impériales et domina les édifices publics.

Un autre jour, — c'était en 496, — Clovis, roi des Francs Saliens, marchait au devant d'une armée puissante d'Allemands qui menaçait d'envahir ses Etats. Il la rencontra à Tolbiac, près de Cologne. Le choc fut terrible entre ces deux peuples également braves. Longtemps la victoire fut incertaine, mais Clovis à la fin vit plier ses bataillons. Se souvenant alors du Dieu dont sa sainte

épouse Clotilde lui avait tant de fois vanté la puissance : « Dieu de Clotilde, s'écria-t-il, je promets de te servir si tu me donnes la victoire ! » Aussitôt le sort du combat changea ; les Francs retrouvèrent leur fougue impétueuse et bientôt les Allemands, qui tout à l'heure se croyaient victorieux, se prosternaient, suppliants, aux pieds du vainqueur.

Clovis tint parole. A quelque temps de là, le jour de Noël de la même année, il recevait le baptême avec trois mille de ses guerriers.

L'armée et la religion, le Drapeau de la patrie et la Croix de Jésus-Christ contractèrent ce jour-là une alliance intime et profonde, qui, de siècle en siècle, alla toujours s'affermissant jusqu'au jour où la Croix, prenant le nom de « croix d'honneur, » devint la grande récompense de nos armées et décora la poitrine des braves et les drapeaux des régiments.

L'alliance entre la Patrie, l'armée et la Religion, entre le Drapeau et la Croix, est tellement grande que leurs destinées semblent être unies indissolublement. Jamais, en effet, l'histoire l'atteste, jamais on ne vit nos armes plus victorieuses et plus honorées qu'aux époques où la religion fut mieux respectée ; et si l'on étudie les époques où la religion cessa d'être honorée, on est obligé de reconnaître que ces époques sont précisément celles où les armes, elles aussi, cessèrent d'être honorées. Et sans remonter dans l'histoire, est-ce que, de nos jours, la Patrie et le Drapeau n'ont pas les mêmes ennemis que la Religion et la Croix ?

Cette alliance sacrée, Messieurs, vous l'avez comprise, vous la voulez, et par une démarche qui vous honore, vous venez la renouveler, l'affermir, en inclinant votre Drapeau sous la bénédiction du Dieu des armées. Ce que tant de héros dont la France est si fière ont fait dans le passé, vous venez le faire aujourd'hui. Honneur à vous ! Au nom de la Religion, au nom de la France, je vous félicite et je vous remercie ! Je félicite et je remercie tout particulièrement M. le Président de la Section des Vétérans et MM. les Membres du Comité organisateur de cette fête. Merci à vous aussi, Monsieur le Député, qui avez bien voulu relever par votre présence l'éclat de cette cérémonie patriotique et religieuse.

Et maintenant, que le Dieu tout-puissant, le Dieu de Clovis et de Jeanne d'Arc, le Dieu des Croisés, le Dieu de Turenne et de Condé, le Dieu de tous les grands héros de la France, bénisse votre drapeau ! Qu'il vous bénisse vous-mêmes, qu'il bénisse et protège vos familles, qu'il vous rende victorieux de nos ennemis et surtout des ennemis de votre âme, du lâche respect humain, des passions mauvaises, afin qu'un jour, après avoir fait ici-bas glorieusement partie de la milice terrestre, vous fassiez tous, nous fassions tous glorieusement partie de la milice céleste ! Ainsi soit-il.

*Imprimatur* : † SEBASTIANUS, Episcopus Lingonensis.

Le gérant : J. MAITRIER.

# L'Ami du Clergé Paroissial

## SOMMAIRE

**Nouvelles conférences aux femmes chrétiennes.** — LIII. *Pour la fête de sainte Anne* : Ce que fait le prêtre, 497.

**Instructions pour le Premier Vendredi.** — VIII. L'image du Sacré-Cœur, 501.

**Varia.** — IX. La génuflexion, 504. — X. La moisson, 506.

**Courtes instructions pour la prière du soir.** — CVI. La parabole du Semeur, 508.

**L'Eglise et la civilisation, Essais de conférences apologetiques.** — XVIII. La musique, 510.

## NOUVELLES CONFÉRENCES AUX FEMMES CHRÉTIENNES

### LIII

POUR LA FÊTE DE SAINTE ANNE

*Ce que fait le prêtre*

*In labore requies.*

Vous êtes le repos dans le labeur, ô Esprit-Saint!

Nous honorons sainte Anne parce qu'elle eut l'incomparable joie d'être la mère de la Sainte Vierge. Pour une telle fille, il fallait une mère éminemment sainte et élevée : c'est pourquoi l'Eglise prête à sainte Anne des qualités et des vertus extraordinaires. C'est elle qui est chargée d'ouvrir l'esprit et le cœur de Marie à la vérité et à l'amour, de développer en elle les germes merveilleux de grâce et de bonté que Dieu y a déposés et qui sont confiés à ses soins maternels. A tous égards donc elle fut la maîtresse des éducatrices, et toute mère de famille doit l'invoquer souvent, agenouillée au pied du berceau de son enfant, implorer ses lumières afin que son fils, que sa fille ressemblent à la pure, obéissante et douce enfant dont la présence bénie ensoleilla du plus puissant rayon de bonheur la vieillesse attristée jusque-là d'Anne et de Joachim.

Cependant aujourd'hui ce n'est pas de vous que je parlerai, femmes chrétiennes qui m'écoutez. Il y a ici quelqu'un qui est plus éducateur que vous, et qui invoque aussi sainte Anne afin d'obtenir le secret d'ouvrir, d'éclairer, de façonner les âmes ; quelqu'un qui est, plus qu'il ne le fut jamais, méconnu, attaqué, soupçonné et qui doit se défendre, parce qu'avec lui disparaîtrait la source vivante du bien des âmes et du bien social. Vous avez deviné que je veux parler du prêtre.

Peut-être même pourrais-je vous dire ce que Jean-Baptiste disait aux Juifs au sujet de Jésus : « Il y a au milieu de vous un homme que vous ne connaissez pas ! » Qui sait en effet si vous ne

pensez pas comme tout le monde : « C'est un homme comme un autre, qui fait son métier ! » et si vous ne vous demandez pas aussi : « A quoi est-il vraiment utile ? Que fait-il dans notre société du vingtième siècle ? Elle prétend se passer de lui, pourquoi pas ? »

Eh bien ! non, le prêtre n'est pas un homme comme un autre. C'est une force à part, une force surnaturelle que l'on ne brisera pas. On ne s'attaque qu'à ce qui est fort : cela suffit pour que vous compreniez le pourquoi de ces calomnies, de ces persécutions, de ces assauts terribles qu'il subit sans broncher. Parmi vous il fait deux grandes choses : *il prie et il travaille.*

Ce sont les circonstances actuelles qui me dictent aujourd'hui mon sujet. Aussi bien suis-je assuré que vous êtes favorables au sacerdoce institué par Jésus-Christ ; mais il n'est point inutile de vous mettre en main des armes pour le défendre.

### I

Avez-vous examiné jamais la journée du prêtre ?

1. Chaque matin vous le trouvez à l'église, à genoux auprès de l'autel. Il prie. Non seulement il prie comme les chrétiens le doivent faire, pour lui-même, pour ses besoins personnels, même pour l'extension du royaume de Dieu ; sur ses lèvres les paroles divines composées par le Sauveur prennent une expression, une saveur particulière.

« Notre Père, qui êtes dans les cieux ! » Par son sacerdoce il est plus près du Père céleste, car il est lui aussi le père des âmes, il en porte la charge, la responsabilité ; il est placé là pour les sanctifier afin qu'elles glorifient Dieu. Il les passe en revue, les ferventes et les tièdes, les dévouées et les ennemies. Elles sont toutes ses filles cependant. Pourquoi ne l'écoutent-elles pas ? Quels sont les obstacles à écarter ? Comment les instruire, leur faire du bien ?

Et il demande à Dieu ses lumières pour la direction de chacune, il le consulte ; il s'interroge lui-même afin de savoir si dans ses paroles, ses démarches, sa conduite, il a pu les froisser, les détourner de l'église, être la cause, même involontaire, de leur froideur, de leurs blasphèmes.

Son entretien avec Dieu se prolonge plus intime pendant la messe où il se confie entièrement, où il décharge son cœur dans le cœur de Jésus.

Car s'il implore des lumières afin de conduire les autres, il sollicite aussi des forces afin de se maintenir lui-même dans les devoirs rigoureux de sa vocation et dans le courage, l'espérance, l'ardeur pour la lutte.

2. Combien triste en effet est sa situation ! Personne, presque, ne pense comme lui. Il marche les yeux au ciel, et vous regardez la terre. Il vit en esprit auprès de Dieu, vous êtes confinés dans la jouissance. Ses espérances sont éternelles, il ne se sert des biens passagers de ce monde que comme de moyen pour conquérir ceux de l'autre qui demeurent. Il parle une autre langue que vous, il respire dans une autre atmosphère, il possède une autre vision des choses. Lamennais enfant disait



en regardant la mer, du haut des murailles de Saint-Malo : « Je vois des choses que les autres ne voient pas. » Tel le prêtre. Pour lui le rideau des créatures s'écarte, il voit l'infini, il voit le but de la vie, il voit la vérité et il est possédé du désir de vous la montrer. Il la possède, il est sûr que c'est la vérité, et il vous crie : « Ecoutez-moi ! Arrêtez-vous dans votre course fatale à la recherche des intérêts matériels ! Pourquoi vous attachez-vous à la vanité, et vous passionnez-vous pour le mensonge ? *Ut quid diligitis vanitatem ?* » Et personne ne l'écoute, et personne ne s'arrête, et il passe dans cette vie comme dans un « désert d'hommes » où il ne rencontre point d'âmes qui le comprennent. Oh ! savoir qu'on est dans le vrai, en avoir la certitude, crier aux autres qu'ils se dirigent vers le précipice qui les engloutira, les regarder courir en poussant des cris de joie insensée, les voir tout près, sur le bord, et ne pouvoir les retenir, quelle souffrance, quelle angoisse !

Le rôle de prophète de malheur ne réussit guère auprès des hommes, qui veulent s'amuser et jouir ; l'expérience apprend cependant que le plus souvent ce prophète ne trompe point. C'est un peu le rôle du prêtre : il avertit, il signale le péril et il condamne ceux qui s'y exposent imprudemment. Cela ne lui concilie point la faveur publique. Il a le tort d'être la règle vivante, le devoir vivant, le principe intransigeant, la voie qu'il faut suivre rigide-ment pour ne pas dérailler, il a le tort d'avoir raison. Beaucoup ne le lui pardonnent pas.

C'est pourquoi toutes les passions s'ameutent contre lui ; elles redisent la parole des méchants contre le juste dont les exemples les condamnent : « Opprimons-le, car il s'oppose à nos œuvres, *contrarius est operibus nostris*. » Alors chaque jour on s'acharne sur lui, on fortifie les préjugés, on invente des calomnies, on propage des soupçons injurieux, on dénature les meilleures intentions. Pas une démarche qui ne soit épiée, pas une bonne action qu'on ne travestisse, pas un forfait qu'on ne lui prête. Enfin la presse s'empare des moindres détails, pénètre dans le sanctuaire de la vie privée, forme comme une immense conspiration de calomnie contre les curés, éveille la défiance universelle, peint chaque prêtre comme une sorte de monstre qui souille la société, si bien que nous sommes étonnés que les pierres du chemin ne se lèvent pas d'elles-mêmes contre nous lorsque nous passons.

3. Une des grandes fautes des catholiques a été de ne pas tenir compte de la puissance de la presse. Et pourtant c'est elle qui crée les courants d'opinions, qui fait et défait les réputations et les renommées. Un million de voix en couvriront facilement quelques milliers, et le peuple finit par croire celui qui crie le plus fort, qui répète avec insistance les mêmes choses. Nos ennemis nous ont infligé pourtant des leçons que nous croyions inoubliables. Ils ont conquis le pays par la presse, par elle ils ont fait accepter comme des hommes distingués de très pauvres esprits dont ils claironnaient

chaque parole comme une parole de génie ; tandis qu'ils ont tenu dans l'ombre des gens de très haute valeur, mais qui n'appartenaient pas à leur parti. Ainsi ils disposent même de la gloire, et la France ne connaîtra de ses enfants que ceux-là qu'ils voudront bien lui laisser connaître.

C'est avec cet instrument terrible, cette arme formidable, qu'ils ont frappé le clergé. Les statistiques criminelles, faites par les soins de l'Etat, et basées sur des chiffres rigoureux, authentiques, établissent par exemple que les maîtres laïques commettent trois fois plus de crimes contre les mœurs que les maîtres congréganistes. C'est absolument authentique, certain, d'autant mieux que ceux qui ont étudié ces chiffres ne sauraient être suspects de partialité en notre faveur. Eh bien ! la presse anticléricale a tellement fait retentir aux oreilles du public les scandales congréganistes, que la plupart des citoyens français croient très fermement que la moralité laïque est bien supérieure à la moralité congréganiste. Voilà l'œuvre de la presse.

Qui en souffre le plus ? Vous le devinez, c'est le prêtre isolé dans son presbytère et sur qui se portent tous ces odieux efforts. Comment lutter contre ce torrent d'ignominies qui dévaste tout, contre cette boue montante qui souille même les réputations les plus immaculées ?... Ah ! c'est là une de ses grandes épreuves : être suspecté gratuitement, se heurter à des soupçons méchants, vivre dans cette atmosphère de défiance imméritée, et voir surtout sa bonne volonté paralysée, stérilisées ses meilleures actions !

Alors il se souvient de la parole de saint Jacques : « Quelqu'un de vous est-il triste ? Qu'il prie. *Tristatur quis inter vos ? Oret.* » Et il prie, il demande le courage, il dit à Dieu : « Pardonnez-leur, ils ne savent ce qu'ils font ! » Il l'implore pour que les âmes dont il est le père échappent à la contagion, et bientôt le calme renaît dans son cœur, *in labore requies*. Dieu lui parle et le reconforte, il l'assure que le régime des méchants, que les espérances des impies périront ; et cette prière solitaire, angoissée, est la préparation la plus féconde à l'action, est la puissance la plus triomphante qui gouverne le monde.

Voilà ce qu'il fait : il prie, il supporte, il pardonne. Je dis que cela est grand. C'est au ciel seulement que nous saurons ce que cette supplication silencieuse a obtenu de Dieu pour l'avenir du monde et combien d'âmes elle a sauvées.

## II

J'ajoute qu'il travaille.

1. Lui a-t-on assez reproché d'être oisif !... Il faudrait s'entendre pourtant sur ce que c'est que le travail. Voici un cultivateur qui prend un domestique pour l'aider. Il prépare toute chose, ses engrais, ses semences, ses cultures. Dans sa pensée il prévoit les récoltes à venir, il en combine les futurs rendements, il sait ce qu'il donne à sa terre et ce qu'il a le droit de lui demander ; puis il

dispose sa charrue, il envoie son serviteur dans ses champs, il l'y accompagne, il le dresse, il lui montre l'art du labour. Plus tard ils émonderont, ils sarcleront, ils récolteront ensemble, lui agissant et dirigeant, l'autre exécutant ses ordres. Lequel des deux aura le plus travaillé ? — C'est lui, parce qu'en lui tout travaille, les bras sans doute, mais surtout la pensée qui fait mouvoir les bras. La mesure du travail c'est la responsabilité.

Il y a le labeur physique, matériel, ce n'est point le plus dur ni le plus fécond ; autrement il faudrait dire que le cheval travaille plus et mieux que l'homme. Le meilleur et le plus pénible labeur, c'est le labeur qui pense, qui prévoit, qui ordonne. Et voilà justement ce que vous ne comprenez pas ! Vous ne vous élevez pas au-dessus de l'effort des bras, parce que vous savez par expérience combien il fatigue et brise. Cependant il est un travail qui use et brise davantage : c'est celui du cerveau.

Je vois partir l'ouvrier de grand matin, aux premiers rayons du soleil, parmi la fraîcheur de la brise et les senteurs des champs. Je ne doute pas qu'il n'élève son âme vers Dieu qui a fait pour lui ce grand soleil, et qui lui sourit par ses rayons. Le travailleur porte son outil sur son épaule, et le trouve déjà lourd, car il garde quelque chose des fatigues accumulées des jours précédents. Les premiers coups de pioche ou de faux sont mal assurés peut-être, mais le courage ne manque pas ; peu à peu les bras se font moins raides, le champ avance, la joie lui monte au cœur, il chante, il jouit de son travail. Son ardeur s'en va augmentant, avec la facilité acquise par l'habitude ; les forces se développent, les membres sont assouplis, la tête est saine, l'âme joyeuse. Quand le soir viendra, il sera lassé sans doute, mais pas exténué, et le lendemain son travail sera meilleur et plus agréable encore. Et puis, il y a le dimanche, qui apporte le repos obligé et nécessaire, le dimanche, le plus doux des bienfaits que Dieu ait accordés à l'homme.

Le labeur de la pensée est infiniment plus ingrat. Il vous immobilise et supprime l'usage des membres : il vous place en face d'un livre, d'une idée abstraite que vous cherchez vainement à creuser. Vous y usez votre cerveau qui se vide, et rien n'est lamentable comme cet épuisement de l'esprit. Vous passez ainsi des heures à une étude fatigante, stérile, vous semble-t-il, où vous n'avez plus de goût, jusqu'à ce que, vous sentant incapable de la pousser plus loin, vous vous lèvez, découragé, privé de toute force, de toute énergie, impuissant même à penser. L'ouvrier s'irrite contre l'obstacle et l'enlève de force, puis il en éprouve une certaine satisfaction, un certain orgueil ; le travailleur intellectuel reste là devant l'obstacle que ne saurait vaincre l'outil rebelle de son cerveau accablé.

Lequel des deux souffre le plus, est le plus à plaindre ?...

Sachez donc qu'il y a fardeau plus écrasant que le travail manuel. Il suffit, pour s'en convaincre, de se rappeler un instant combien l'âme est supérieure au corps. « Mais celui qui est de terre parle de terre, » disait le Sauveur. *Qui de terra est, de terra loquitur* ; et à ce point de vue, que de chrétiens et de chrétiennes sont bien de terre !

2. Or, c'est à ce labeur de l'esprit que le prêtre a consacré sa vie. Tout enfant, alors que ses camarades prennent leurs bruyants ébats dans les champs ou dans les rues, celui qui se dispose à la carrière sacerdotale étudie des livres compliqués, hérissés de formules latines ou grecques, et fait déjà l'apprentissage de cette vie de retraite qui sera son lot. A mesure qu'il grandit, le cercle de ses études s'élargit. Ses maîtres ne cessent de lui redire que « les lèvres du prêtre doivent garder la science » et il s'adonne à la science, à toutes les sciences. Parfois Dieu lui accorde comme récompense une joie intime qui le dédommage de bien des ennuis, de bien des heures lourdes consacrées à la poursuite d'idées qui se dérobent, ou de connaissances dont il ne saisit que quelques rayons lumineux ; soudain il voit, il découvre des horizons de vérité et de foi, son cœur s'épanouit, il aperçoit Dieu derrière les systèmes philosophiques comme derrière les événements, il jouit enfin ; et ces joies du travail sont les plus pures, les plus douces, les plus pénétrantes après les joies de la piété et du tabernacle. Il faut bien que Dieu confère quelque miséricordieux dédommagement à ce jeune homme qui l'aime, qui travaille pour le mieux aimer encore et pour le faire aimer. Jésus n'est pas un ingrat : il apparaît en quelque sorte à son pieux serviteur pour le reconforter et l'animer à de nouvelles études, à de nouveaux efforts.

N'étaient ces journées d'ensoleillement, comment poursuivrait-il sa belle, mais pénible tâche ? Il se remet à l'œuvre, il s'instruit afin de pouvoir vous instruire un jour ; et s'il lui arrive de s'arrêter en chemin, de s'attarder un moment aux douceurs de l'oisiveté, il se redit la grande parole de Bossuet : « Point de travail quand nous serons dans le lieu du repos ; mais point de repos tant que nous serons dans le lieu du travail ! »

Il travaille par conscience, pour être à la hauteur de son ministère et le faire respecter, *ut non vituperetur ministerium nostrum*. « Il ne peut faillir à sa mission, écrivait, lorsqu'il était archevêque de Pérouse, Léon XIII glorieusement régnant. Or sa mission est de défendre le dogme attaqué, la morale travestie et la justice si souvent méconnue. C'est à lui qu'il appartient de s'opposer comme une barrière à l'erreur envahissante et à l'hérésie qui se dissimule ; à lui de surveiller les agissements de ces fauteurs d'impiété qui s'attaquent à la foi et à l'honneur de cette contrée catholique ; à lui de démasquer leurs ruses et de signaler leurs embûches ; à lui de prémunir les simples, de fortifier les timides, d'ouvrir les yeux aux aveugles. Une érudition artificielle, une science vulgaire ne



suffisent pas pour cela : il faut des études solides, approfondies, continuelles... » <sup>1</sup>.

Voilà pourquoi il étudie sans cesse.

J'ai parlé plus haut de sa journée, et je n'en ai esquissé que le commencement. Suivez-le après sa messe dite, quand son âme est embaumée du parfum de la prière, ses lèvres sanctifiées par la divine hostie qui lui enseigne le sacrifice, la charité. Il entre dans sa chambre, parmi ses chers livres qu'il trouve sur sa table, ouverts de la veille. A quoi pense-t-il ?

A sa paroisse, à vos misères, à vos doutes, à vos indifférences, à vos peines matérielles même, car rien de ce qui vous touche qui ne le touche aussi et profondément. Il songe surtout à vos âmes, privées plus ou moins volontairement de lumière, de vérité, de bons conseils. Il songe à vous faire parvenir tous les divins et nécessaires remèdes, par exemple dans son instruction du dimanche suivant.

Ah ! cette instruction ! Comme il la médite, la fait et la refait dans sa tête ! Quel sujet va-t-il traiter ? Quel désordre signaler ? Quelle vérité morale vous rappeler ? Quel dogme fondamental et oublié vous exposer ? Les idées se pressent dans son esprit, il a tant de choses à dire ! Mais il faut se borner, s'arrêter à un sujet pratique. C'est un travail déjà, celui-là, un travail de discernement pour dégager l'idée du jour, celle qui s'impose le plus, celle qui vous tourmente davantage.

Alors, il s'entoure de matériaux, il cherche dans ses livres, et surtout dans son cœur. Ce n'est point là le plus difficile. Ce qui le préoccupe d'abord c'est de se bien faire comprendre, de sorte que ses paroles ne prêtent à aucune interprétation fautive ou maligne. Maintenant, comment exprimer sa pensée, faire passer discrètement ses reproches pour ne pas vous blesser ? Nous avons affaire à une époque orgueilleuse, partant susceptible, et nous l'aimons cette chère époque qui est la nôtre, à qui nous appartenons par les habitudes, les nécessités, les aspirations ; nous l'aimons, c'est-à-dire que nous voulons lui faire du bien. Mais les reproches aigres ne sont pas le moyen habituel de pénétrer dans son cœur, de capter sa bienveillance. Ecartons les reproches trop vifs.

Pourtant il faut prêcher la doctrine de Jésus-Christ, « prêcher la parole, avec opportunité, avec importunité, reprendre, raisonner, convaincre. » L'Apôtre nous en fait un devoir. Heureusement qu'il ajoute : « Faites cela en toute doctrine et patience ! » Oh ! la patience ! elle vient en dernier lieu, mais pour envelopper tout ce travail d'approche, de préparation, de vérité. Elle apporte son tempérament aux observations qui, toutes crues, pourraient être mal accueillies. Elle fait taire sur nos lèvres les allusions transparentes qui entreraient dans les âmes comme des flèches pointues dont les crochets restent. Ce qu'il faut de prudence, de tact, pour vous instruire, vous mettre sur le bon chemin !

Parfois vous voyez votre curé dans l'après-midi faire une promenade, seul, sur la route ou dans la forêt voisine : vous pensez sans doute que c'est une autre forme de l'oisiveté. Quelle injustice ! Il va, pour des raisons de santé, peut-être, mais sûrement d'étude et de charité. Ne remarquez-vous pas qu'il dirige d'abord ses pas vers la maison des pauvres et des malades ? Car il pense à tout. Il n'a pas vu de longtemps telle personne, peut-être manque-t-elle de pain ; telle autre, peut-être a-t-elle besoin d'être consolée. Et il entre, il fait sa visite d'âmes. Un de ses paroissiens est en danger, et il ne pratiquait guère : comment l'aborder, quelle bonne parole lui glisser, afin de le ramener à Dieu et de le préparer à une fin chrétienne ? Ce sont là ses graves préoccupations. Tant que l'on ne proclamera pas que la charité c'est de l'oisiveté, il faudra reconnaître que les visites de ce prêtre sont utiles, laborieuses, fécondes, parfois héroïques. Car rien n'est plus facile que de s'en abstenir. Mais il s'en garde, parce qu'il aime les âmes, il sait quelles sont ses responsabilités. Quelle tristesse pour lui si ses malades mouraient sans sacrements ! Quel désespoir éternel peut-être pour eux !

S'il traverse vos rues, c'est pour vous voir de plus près, pour vous, vos maisons et vos besoins. Et sa revue terminée, il va plus loin, hors de sa paroisse, d'un pas plus ou moins pressé. Est-ce encore de l'oisiveté ? Mais vous avez observé qu'il emporte son bréviaire, un livre, un journal. Il achève dans la campagne l'étude de sa chambre, seul, sous le regard de Dieu, perdu dans ses pensées inquiètes pour vous, il se demande ce qu'il vous dira, quel moyen employer pour vous rendre meilleurs, vous dépouiller de vos préjugés, de vos prétentions, de vos erreurs. Ah ! que d'œuvres alors germent dans sa tête, trop brillantes pour être réalisées, mais dont il lui reste toujours quelque rayon affaibli ! Œuvres pour les enfants, les jeunes gens, les jeunes filles, écoles ménagères, œuvres de diffusion de la bonne presse afin de poursuivre le mal jusque dans les foyers les plus obscurs où il pénètre ! En chemin il soulève des mondes, et il prend au moins la force de soulever quelques âmes. Vous le voyez d'ailleurs quand vous le rencontrez, à son abord gracieux, à la parole de pasteur qu'il vous adresse, au mot lumineux qu'il vous prodigue et qui vous amène à réfléchir, à cette phrase cordiale qui vous fait sentir qu'il vous aime.

Un oisif, un être inutile, cet homme ? Ah ! si par malheur il se retirait de notre société paganisée, s'il cessait de parler, de catéchiser, vous verriez la place qu'il y tenait, les œuvres fécondes qu'il savait diriger ; vous verriez cela aux malheureux qui ne recevraient jamais un sourire, aux enfants sans respect ni crainte, à la jeunesse sans mœurs, aux mourants inconsolés, aux pauvres délaissés qui rendraient leur dernier soupir dans un dernier blasphème. Ce ne serait plus une société, mais un enfer !

Non ! quand cet homme a terminé sa journée, il ne garde aucun remords. Il considère les travail-

<sup>1</sup> Œuvres pastorales du cardinal Joachim Pecci.

leurs qui rentrent aux dernières lueurs du jour, satisfaits, car ils ont rempli leur devoir de labeur, et il se rend ce témoignage à la face de Dieu et de sa conscience : « Personne d'entre eux n'a plus ni mieux travaillé que moi ! »

Et il remercie Dieu qui lui accorde la paix calme et reposante du travail, de l'étude, la joie de ses courses à la recherche des âmes : *In labore requies.*

## INSTRUCTIONS POUR LE PREMIER VENDREDI DU MOIS

### VIII

#### L'IMAGE DU SACRÉ-CŒUR

*Vidi alterum Angelum,  
ascendentem ab ortu solis,  
habentem signum Dei vivi.*

Je vis un autre ange, s'élevant de l'Orient, qui portait le signe du Dieu vivant.

(Apoc., VII, 2).

Mes frères,

Ces paroles, par lesquelles saint Jean décrit une de ses mystérieuses visions dans l'Apocalypse, ne peuvent-elles pas s'appliquer, par une touchante et frappante analogie, à l'illustre messagère dont s'est servi la Providence pour montrer à la terre ce signe du Dieu vivant, qu'est le Cœur de Jésus ?

La B. Marguerite-Marie, que les anges invitèrent un jour, dans une vision célèbre, à se joindre à eux pour louer et aimer le Cœur de Jésus, et qu'on a appelée « le Séraphin de l'amour, » n'est-elle pas l'ange, l'envoyée de Dieu qui nous présente, comme un symbole très clair et très éloquent de l'amour de Dieu pour nous, l'image du Sacré-Cœur ? Et je songe au tableau de Savinien Petit, si souvent reproduit par la gravure, où la Bienheureuse est représentée tenant sur sa poitrine et présentant à nos hommages l'image du divin Cœur.

C'est de l'image du Sacré-Cœur que je veux vous entretenir aujourd'hui. Assurément, ce n'est point là toute la dévotion au Sacré-Cœur, mais c'en est une partie, un côté très légitime et qui mérite de fixer notre attention et d'attirer notre piété. Nous verrons d'abord l'histoire de l'image du Sacré-Cœur, puis nos devoirs envers cet auguste symbole.

### I

C'est un fait que la Bienheureuse employa ses plus actives préoccupations pendant les cinq dernières années de sa vie à répandre l'image du Sacré-Cœur. Quand elle entreprit d'en faire exécuter la représentation, elle n'avait qu'à se souvenir des sublimes visions qui l'avaient ravie. Elle en a décrit plusieurs. « Je me sentis toute recueillie intérieurement et extérieurement, et il me fut en même temps représenté l'aimable Cœur de mon adorable Jésus, plus brillant qu'un soleil. Il était

au milieu des flammes de son pur amour, environné de séraphins qui chantaient d'un concert admirable. » Et une autre fois : « Ce divin Cœur, dit-elle, me fut représenté comme sur un trône tout de feu et de flammes, rayonnant de tous côtés, plus brillant que le soleil et transparent comme un cristal. La plaie qu'il reçut sur la croix y paraissait visiblement. Il y avait une couronne d'épines autour de ce sacré Cœur et une croix au-dessus ; et mon divin Sauveur me fit connaître que ces instruments de sa passion signifiaient que l'amour immense qu'il a eu pour les hommes avait été la source de toutes les souffrances et de toutes les humiliations qu'il a voulu endurer pour nous. »

C'est le jour de la fête de sainte Marguerite (20 juillet 1685) que fut inauguré le culte de l'image du Sacré-Cœur. Les novices de la Visitation de Paray, apprenant de leur directrice que rien ne pouvait lui être plus agréable, s'entendirent pour offrir leurs hommages au Sacré-Cœur. Une image le représentant fut tracée à la hâte et placée sur un petit autel dans la salle du noviciat, avec des fleurs. Alors la directrice se consacra au Sacré-Cœur, et, après elle, ses pieuses novices : humble début d'une grande chose, petit grain de sénévé d'où est sorti un grand arbre où les oiseaux du ciel, en grand nombre, aiment à s'abriter. Paray garda cette précieuse relique jusqu'en 1736, où elle fut cédée au monastère de Turin qui la conserve encore.

Mais, on le comprend, cette première et simple ébauche ne satisfaisait pas l'heureuse voyante ; aussi un mois environ après la fête du noviciat, elle écrivait avec une pieuse habileté à la Mère de Saumaise, son ancienne supérieure et son intime confidente, que « le Sacré-Cœur donnerait une grâce spéciale de sanctification et de salut à la première personne qui lui ferait ce plaisir de faire faire cette sainte image. »

Vers la même époque, la Mère Greyfié, également son ancienne supérieure, discrètement invitée, fit faire un tableau qu'elle adressa à la Sœur Marguerite pour un petit oratoire dédié au Sacré-Cœur. « Lorsque j'ai vu, lui répond la Bienheureuse, la représentation de cet unique objet de mon amour que vous m'avez envoyée, il m'a semblé reprendre une nouvelle vie !... Mon désir n'est plus que de procurer de la gloire au Sacré-Cœur. »

Bientôt, pour multiplier plus facilement les saintes images, l'apôtre du Sacré-Cœur conçut le projet de faire graver une planche en taille-douce. Après quelques essais infructueux, la Mère de Saumaise fut priée de mener à bonne fin cette entreprise. Et la Bienheureuse, qui précédemment s'était plusieurs fois montrée difficile, écrit à la Sœur Jeanne-Madeleine Joly, de Dijon, l'artiste désignée pour faire le nouveau dessin : « Je ne puis vous exprimer les doux transports de ma joie en recevant votre image qui est telle que je la désirais. » La supérieure du premier monastère de Paris fit graver la planche conformément à ce dessin.



On conserve à la Visitation de Nevers une image du Sacré-Cœur qui fut envoyée par la Bienheureuse à la Mère de Soudeilles, du monastère de Moulins.

Deux tableaux du Sacré-Cœur furent encore exécutés avant la mort de la Bienheureuse : l'un par les soins de la Sœur de Farges ; après diverses vicissitudes, il a été restitué au monastère de Paray en 1833 ; l'autre, fait à Dijon pour la chapelle érigée dans l'enclos du monastère de Paray en 1688, se trouve depuis le commencement du siècle dernier dans l'église de Semur-en-Brionnais. C'est en recevant le tableau de Semur que la Bienheureuse écrivait à la Mère de Saumaise : « Je ne peux vous exprimer le doux transport de joie que ressentit mon cœur à la vue de votre tableau. Je ne me lassais pas de le regarder, tant je le trouvais beau, et je vous donnais mille bénédictions. »

Tels étaient, mes frères, les sentiments de Marguerite-Marie, messagère divine, conduite par l'esprit d'En-haut, sur le rôle des représentations sensibles dans la dévotion au Sacré-Cœur.

L'apôtre du Sacré-Cœur mourut le 17 octobre 1690 ; mais l'élan qu'elle avait donné ne devait pas être arrêté par sa mort.

Et quand, en 1720, la peste éclata à Marseille, en même temps qu'avec Mgr de Belzunce ils allaient faire solennellement leur amende honorable et leur consécration au Sacré-Cœur, les Marseillais, sur l'initiative de la Vénérable Sœur Remuzat, couvraient leurs poitrines de scapulaires du Sacré-Cœur, si connus depuis sous le nom de *Sauvegardes* et portant cette inscription : « Arrête ! le Cœur de Jésus est là. »

Au plus fort de la Révolution, il y eut de la part des âmes fidèles un bien touchant élan vers le Sacré-Cœur. Un seul couvent distribua 125.000 sauvegardes. Les Vendéens, cette race de géants, les Bonchamps, les Cathelineau, les Lescure, les La Rochejaquelein, les Charette, et tous les autres gentilhommes et paysans se faisaient gloire d'aller à la bataille, l'image du Sacré-Cœur sur la poitrine.

Parmi les objets trouvés sur la reine Marie-Antoinette et M<sup>me</sup> Elisabeth dans une perquisition faite au Temple, les commissaires de la Convention eurent soin d'enregistrer le scapulaire du Sacré-Cœur. Sur le cadavre de l'infortunée princesse de Lamballe, sur les victimes des massacres de septembre, comme depuis longtemps sur la poitrine d'innombrables pèlerins et sur celle des cinquante députés venus à Paray le 20 juin 1873, je retrouve l'image du Sacré-Cœur.

## II

Mes frères, la question des images et représentations sensibles est tranchée par l'Eglise catholique. Les adversaires des saintes images se sont fait, à plusieurs reprises, solennellement anathématiser.

Nous avons, en effet, une âme et un corps ; le corps et les sens, la vue en particulier, ont une

influence continuelle, nécessaire et en quelque manière irrésistible sur l'âme. Les sentiments intérieurs pour se former, s'entretenir, se développer, se manifester, ont besoin de signes extérieurs. De là, la légitimité et la raison philosophique des saintes images ; de là, le culte de l'image du Sacré-Cœur.

Il est bien entendu, mes frères, que par delà le signe matériel, c'est au Cœur vivant de Jésus que s'adressent les honneurs rendus à l'image du Sacré-Cœur. Ce n'est point un mot vide de sens, un vain symbole ; c'est le signe du Dieu vivant, tirant toute sa dignité du Cœur sacré lui-même qui bat dans la poitrine de notre Maître Jésus, et de l'immense charité représentée et rappelée par ce divin Cœur.

Il est bien entendu aussi que la légitimité du culte de l'image du Sacré-Cœur n'entraîne pas l'approbation aveugle de toutes les représentations de cet auguste emblème et n'enlève pas le droit de préférer celles où l'art et le bon goût sont le mieux respectés.

Faut-il préférer le Cœur uni à la personne de Notre-Seigneur ou le Cœur isolé ? N'ayons ni plus ni moins d'exigences que l'Eglise dans ses décisions officielles. Montrons et disons bien haut que nous ne divisons pas le Christ, et que tous les actes de piété envers le Sacré-Cœur s'adressent en réalité au Christ lui-même. Quand il s'agit de ce qu'on appelle liturgiquement la vénération publique, il est requis que le Cœur apparaisse sur la personne même du Sauveur.

Pour la dévotion privée, la représentation du Cœur isolé est permise<sup>1</sup>. Je dis plus : elle est encouragée par nombre de documents et d'exemples autorisés. Qu'il me suffise, mes frères, d'indiquer, en attendant une instruction particulière sur ce sujet, l'approbation du scapulaire proprement dit du Sacré-Cœur, accordée par un décret de la Congrégation des Rites du 4 avril 1900<sup>2</sup>. Ce scapulaire porte, sur une de ses parties, l'image du Sacré-Cœur isolé, tel qu'on a coutume de le représenter. Ce décret contient d'ailleurs ces paroles qui vont si bien à notre sujet et constituent la plus formelle et la plus élogieuse approbation de l'apostolat de la Bienheureuse pour l'image du Sacré-Cœur : « Beaucoup de fidèles ont accepté et gardent la pieuse et louable coutume de porter sur la poitrine l'image du Sacré-Cœur de Jésus, en forme de scapulaire, coutume que la Bienheureuse Marguerite Alacoque, éclairée par une lumière divine, a inaugurée et que le Saint-Siège a enrichie d'indulgences partielles. »

Sous le bénéfice de ces observations, écoutons, mes frères, la Bienheureuse nous annoncer les desirs de Notre-Seigneur : « Le Sauveur m'a assuré, dit-elle, qu'il prenait un singulier plaisir d'être honoré sous la figure de son Cœur de chair,

<sup>1</sup> Décret du Saint-Office, 26 août 1891.

<sup>2</sup> *Ami*, 1900, p. 704. — Pour divers renseignements pratiques sur ce scapulaire (pouvoirs de l'imposer, notices, dépôts de scapulaires), voir couvertures de 1902, p. 238.

dont il voulait que l'image fût exposée en public afin de toucher le cœur insensible des hommes, me promettant qu'il répandrait avec abondance sur tous ceux qui l'honoreraient les trésors de grâces dont il est rempli. Partout où cette image sera exposée pour y être singulièrement honorée, elle y attirera toutes sortes de bénédictions. »

La Bienheureuse écrit encore à la Mère de Saumaise : « Je me sens entièrement pressée de vous dire de la part de Notre-Seigneur qu'il désire que vous fassiez faire une planche de l'image de son Sacré-Cœur, afin que tous ceux qui voudront lui rendre quelques hommages particuliers, en puissent avoir des images dans leurs maisons. Ce sera un grand bonheur pour vous, si vous procurez cet honneur à ce divin Cœur, dont vous serez plus récompensée que d'aucune chose que vous ayez faite en votre vie. »

C'est donc suivre les plus saines traditions de la piété catholique, c'est répondre aux désirs de Notre-Seigneur et de sa glorieuse apôtre, que d'honorer l'image du Sacré-Cœur. Ce saint emblème placé devant nos yeux rappelle à notre mémoire, à notre esprit, à notre cœur, Celui qui a tant aimé les hommes. Si nous conservons avec soin le portrait d'un ami absent, le portrait du Cœur de Jésus que ce divin Sauveur désire voir exposer partout, ne doit-il pas être traité par nous avec un grand respect, un ardent amour ? Et l'introduction de cette sainte image dans les maisons, dans tous les appartements, sur les portes même, suivant une pieuse habitude assez répandue, n'aurait-elle pas pour effet, comme autrefois les autels du vrai Dieu faisaient tomber les idoles, d'éloigner les statues, gravures ou illustrations inconvenantes qu'on rencontre parfois jusque dans les plus humbles chaumières ?

Le Sacré-Cœur est vraiment le second *Labarum*. Qui ne connaît la merveilleuse vision qui apparut en 312 aux armées de Constantin luttant contre Maxence ? Ces armées marchaient depuis quelques jours avec les vieux étendards païens, quand un soir, au moment où le soleil s'inclinait sur l'horizon, une croix lumineuse, éclatante, se montra dans les cieux. On lisait dans sa lumière, en caractères encore plus éblouissants : « *Tu vaincras par ce signe.* » Quelques jours après, le monogramme du Christ et la Croix brillaient sur les étendards et conduisaient les armées romaines à la victoire et à de nouvelles conquêtes.

Nous aurions hésité, mes frères, à faire de nous-même le rapprochement si frappant du *labarum* de la Croix et du *labarum* du Sacré-Cœur ; mais écoutez ces paroles du Souverain Pontife, les plus remarquables qui aient été dites sur la puissance de ce nouveau signe de salut. Après avoir rappelé l'apparition de la Croix à Constantin, Léon XIII ajoute, dans l'Encyclique pour la consécration du genre humain au Sacré-Cœur : « Voici, offert aujourd'hui à tous les yeux, un autre signe très divin et porteur des plus heureux présages : à savoir, le Cœur sacré de Jésus, surmonté d'une Croix, resplendissant, au milieu des flammes,

d'une éclatante lumière. C'est en lui qu'il faut placer toutes les espérances ; c'est à lui qu'il faut demander et de lui qu'il faut attendre le salut des hommes. »

Donc, mes frères, exposons à une place d'honneur l'image du Sacré-Cœur à côté du crucifix, et chaque jour donnons-lui quelque témoignage de respect et d'amour, en nous agenouillant devant elle pour nos exercices de piété ordinaires et pour renouveler notre consécration. Portons sur nous l'image du Sacré-Cœur, non seulement comme une protection et une sauvegarde contre les dangers du corps et de l'âme, mais encore comme un moyen de dire au Sauveur notre amour et de lui protester de notre fidélité loyale et courageuse dans les temps mauvais où nous vivons, comme un moyen aussi de témoigner que nous voulons adopter généreusement dans son esprit et dans ses pratiques la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus.

Un des précurseurs les plus remarquables de la Bienheureuse, le chartreux Jean Lansperge décrivait au xvi<sup>e</sup> siècle quelques-uns des hommages à rendre à l'image du Sacré-Cœur : « Mettez donc, écrivait-il à un de ses frères en religion, mettez donc dans un endroit où vous deviez passer souvent, quelque image de ce divin Cœur ; elle excitera en vous l'amour de Dieu et vous avertira souvent d'agir pour lui. En la regardant, souvenez-vous que vous êtes dans l'exil et dans le misérable esclavage du péché ; ensuite, avec des gémissements, des soupirs et de brûlantes aspirations, portez vers Dieu votre cœur ; puis, vous recueillant dans votre esprit sans aucun bruit de paroles, ou bien usant de paroles, si elles vous sont un secours, criez vers le Seigneur pour obtenir la purification de votre cœur et l'union de votre volonté au Cœur de Jésus, c'est-à-dire au bon plaisir de Dieu. Vous pourriez également, si la dévotion intérieure vous presse, embrasser cette image, à savoir le Cœur du Roi Jésus, et vous persuader dans votre esprit que vous avez véritablement sous les lèvres et sous vos baisers le divin Cœur du Sauveur Jésus. »

Propageons enfin autour de nous l'image du Sacré-Cœur, certains que nous sommes d'entrer ainsi dans les désirs de Notre-Seigneur et de travailler dans l'intérêt de ceux qui s'abritent sous ce puissant bouclier. Le scapulaire du Sacré-Cœur, récemment approuvé par le Souverain Pontife, facilite d'ailleurs singulièrement en même temps qu'il recommande cet apostolat.

La Bible rapporte qu'autrefois, au moment où de grandes épreuves désolèrent les Egyptiens, les Hébreux, vivant au milieu d'eux, furent invités à marquer leurs portes du sang de l'agneau pascal pour être préservés des coups de l'ange exterminateur. Nouvel et véritable Agneau pascal, Jésus-Christ nous donne, non pas quelques gouttes de son sang, mais l'image de son Cœur comme un préservatif et une efficace protection. Ce signe du Dieu vivant, ce signe du Dieu qui nous aime,



acceptons-le ainsi que Jésus le présentait à la bienheureuse Marguerite-Marie, comme devant « attirer toutes sortes de bénédictions partout où on l'exposera pour y être singulièrement honoré ; » ainsi que le pape nous le montre, comme « porteur des plus heureux présages. » Loin de nous assurément tout excès superstitieux, toute pratique purement superficielle et extérieure. Ne traitons pas l'image du Sacré-Cœur comme d'autres leurs talismans et leurs amulettes. Ce n'est pas non plus un pavillon qui puisse tout couvrir et dispenser d'autres obligations plus graves et plus nécessaires. L'important est d'abord de vivifier, d'imprégner ce culte extérieur de foi, de piété et d'amour.

Mais cela fait, donnons toute notre confiance à cette sainte image. Marquons-en nos poitrines, répandons-la à profusion, constellons la terre chacun autour de nous d'images du Sacré-Cœur, afin que la justice et la colère divines, quand les péchés des hommes les provoquent et les irritent, trouvent partout en face d'elles, comme un divin paratonnerre, ce signe sacré qui rappelle et proclame l'amour de Jésus-Christ pour nous.

Ainsi soit-il.

## VARIA

### IX

#### LA GÉNUFLEXION

*Vivo ego, dicit Dominus, quoniam mihi flectetur omne genu et omnis lingua confitebitur Deo.*

Je le jure, dit le Seigneur, que tout genou fléchira devant moi et que toute nation me reconnaîtra pour son Dieu.

(Rom., xiv, 11).

Parmi les moyens d'honorer Notre-Seigneur Jésus-Christ présent dans la sainte Eucharistie, un des plus faciles est la génuflexion.

Nous allons voir 1<sup>o</sup> ce qu'il faut entendre par la génuflexion et quelle est son origine, 2<sup>o</sup> l'obligation qu'il y a pour tous les chrétiens de la faire devant le Saint-Sacrement, et 3<sup>o</sup> quel est le but que l'Eglise s'est proposé en la prescrivant à tous les fidèles.

### I

Par génuflexion on entend une révérence, un salut que l'on fait en pliant le genou droit.

L'usage de la génuflexion comme salut, comme marque de respect, remonte à la plus haute antiquité. Ainsi nous lisons au livre de la Genèse que le Pharaon d'Egypte, pour récompenser Joseph fils de Jacob de lui avoir expliqué ses songes et conseillé de mettre en réserve une grande quantité de blé pour les années de famine, le fit monter sur un de ses chars et fit crier par un héraut que tout le monde eût à fléchir le genou devant lui en reconnaissant qu'il avait été établi pour comman-

der à toute l'Egypte. (Gen., xli, 43). Au livre d'Esther, nous lisons que tous les sujets du roi Assuérus étaient obligés de fléchir le genou devant Aman son premier ministre, et que Mardochée s'attira la haine d'Aman pour lui avoir refusé cet honneur. (Esth., v, 2-5). Pendant la passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ, après sa flagellation, les soldats traînèrent le Sauveur dans la cour du prétoire, le revêtirent d'un lambeau d'écarlate, lui mirent un roseau entre les mains, en guise de sceptre, puis ils fléchirent le genou devant lui en disant : « Salut, roi des Juifs ! » (Matth., xxvii, 29). C'était par moquerie qu'ils le faisaient, sans doute, mais cela prouve néanmoins que la génuflexion était en usage dans les honneurs rendus aux rois.

La génuflexion, dans les temps anciens, n'a pas été regardée seulement comme signe de révérence, mais aussi comme acte de latrie, comme adoration. Au second livre des Paralipomènes, nous voyons Ezéchias et les principaux de la cour commander aux lévites de chanter les louanges de Dieu : ceux-ci le firent avec une grande joie et *ayant fléchi le genou*, dit l'historien sacré, ils adorèrent le Seigneur. (II Par., xxix, 30). Ecoutez les paroles que Dieu prononça par la bouche de son prophète Isaïe : « Convertissez-vous à moi, peuples de la terre, parce que je suis Dieu et qu'il n'y en a point d'autres que moi, car j'ai juré par moi-même, cette parole de justice est sortie de ma bouche et ne sera point vaine, que tout *genou fléchira devant moi*. » (Is., xlv, 22-24).

A chaque instant, pendant la vie mortelle de Jésus, on voyait des lépreux, des infirmes s'approcher du Sauveur, fléchir le genou devant lui en implorant leur guérison. Dans son Epître aux Philippiens, l'apôtre saint Paul nous dit que Dieu, afin de récompenser l'humilité du Sauveur, « l'a élevé par dessus toutes choses, et lui a donné un nom qui est au-dessus de tout nom, afin qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse dans le ciel, sur la terre et dans les enfers. » (II, 8-10).

### II

La génuflexion ayant donc été considérée, dès les temps les plus reculés, comme une marque de révérence, comme un acte d'adoration, l'Eglise a voulu que cette marque de révérence et d'adoration fût donnée à Notre-Seigneur par tous les fidèles. Elle veut que tous, hommes et femmes, enfants et grandes personnes, fassent la génuflexion, c'est-à-dire fléchissent jusqu'à terre le genou droit devant le Saint-Sacrement, soit qu'ils le rencontrent dans les rues quand on le porte aux malades ou en procession, soit qu'ils entrent dans l'Eglise ou qu'ils en sortent.

La génuflexion devant l'autel où repose le Très Saint Sacrement n'est pas, comme on pourrait le croire, un acte facultatif de dévotion, qu'il est loisible à chacun de pratiquer ou d'omettre. Non, mes frères, c'est une obligation, je ne dis pas grave, mais cependant une obligation, un véritable devoir. Je vais vous en donner les preuves.

Tout d'abord, un décret rendu par le Saint-Siège le 14 octobre 1602 déclare, en termes formels, que tous les fidèles, sans distinction d'âge ni de sexe, qui passent devant le Saint-Sacrement, *sont tenus* de faire la gémuflexion : « Omnes fideles, dit ce décret, ante SS. Sacramentum transeuntes genuflectere teneantur. »

Une deuxième preuve que la gémuflexion est un devoir et non pas seulement un acte de surrogation laissé au bon plaisir de chacun, c'est que le Souverain Pontife Pie IX qui, peu de temps auparavant, avait accordé une indulgence de cinquante ou de cent jours au signe de la croix fait avec ou sans eau bénite, refusa, à un cardinal et à un archevêque qui en présentaient la demande, d'accorder aucune indulgence à l'acte de la gémuflexion devant le Saint-Sacrement. En effet, les indulgences ne sont accordées que pour des pratiques de dévotion qui ne sont pas obligatoires. Donc, en refusant l'indulgence sollicitée, Pie IX montra que la gémuflexion devant le Saint-Sacrement est obligatoire.

Une troisième preuve, ce sont les paroles mêmes que Pie IX fit adresser, le 1<sup>er</sup> janvier 1877, à Mgr Gaume. Celui-ci avait publié un petit livre intitulé : *La gémuflexion au XIX<sup>e</sup> siècle*. Il le fit présenter au Pape. Non seulement Pie IX accueillit ce petit ouvrage avec une grande bienveillance, mais il voulut que son vicaire, le cardinal Monaco Lavalletta, écrivit à l'auteur ces paroles décisives : « Le Souverain Pontife loue *vivement* votre zèle à faire rendre à Notre-Seigneur, dans le plus auguste de nos mystères, l'hommage qui lui est dû. Sa Sainteté désire que les prédicateurs, les catéchistes, les curés, les confesseurs *ne cessent pas d'insister auprès des fidèles sur le devoir de faire la gémuflexion devant le Saint-Sacrement.* »

Vous le voyez, mes frères, la gémuflexion devant le Saint-Sacrement est nettement imposée comme un devoir à tous les fidèles. Aussi j'espère que vous obéirez tous à cette prescription du Vicaire de Jésus-Christ.

### III

Mais quel but s'est proposé l'Eglise en obligeant tous les fidèles, sans distinction d'âge ni de sexe, à faire la gémuflexion devant le Saint-Sacrement ? — Elle s'est proposé un triple but.

Le premier, c'est de faire rendre à Notre-Seigneur Jésus-Christ présent dans la sainte Eucharistie le culte extérieur d'adoration auquel il a droit et qu'il réclame de nous. L'homme se compose non seulement d'une âme, mais aussi d'un corps ; il doit donc adorer Jésus-Christ, qui est Dieu et qui est présent au Saint-Sacrement, non seulement avec son âme, mais aussi avec son corps. Mais la gémuflexion a été considérée, dans tous les temps et dans toutes les religions, comme acte d'adoration ; l'Eglise ne pouvait donc rien faire de mieux que de la prescrire pour nous faire rendre à l'Eucharistie le culte extérieur d'adoration qui lui est dû.

Lorsqu'ils faisaient la gémuflexion devant le Saint-Sacrement, les saints l'accompagnaient

d'actes d'adoration intérieure. Ainsi saint Thomas d'Aquin, en faisant la gémuflexion, disait à Notre-Seigneur du fond du cœur : « *Laus tibi, Domine, Rex æternæ gloriæ*. Louange à vous, Seigneur, Roi de l'éternelle gloire. » Montalembert, dans sa *Vie de sainte Elisabeth de Hongrie*, raconte que cette sainte faisait de nombreuses gémuflexions et qu'elle les accompagnait toujours de prières ferventes. Faisons comme eux, mes frères, et nous rendrons ainsi à Notre-Seigneur, par la même gémuflexion, une adoration complète : celle du corps et celle de l'âme, le culte extérieur et le culte intérieur.

Le deuxième but visé par l'Eglise, c'est de soutenir le culte intérieur envers la sainte Eucharistie, culte intérieur qui ne peut pas exister sans le culte extérieur ; c'est d'exciter dans les âmes la foi, la piété, l'humilité, l'amour ; c'est de porter les chrétiens, par leurs mutuels exemples, à honorer la divine Eucharistie. « Les évolutions religieuses, dit un profond penseur, comme les processions, les gémuflexions, les inclinations du corps et de la tête, la marche et les stations ne sont ni de peu d'effet ni de peu d'importance. Elles assouplissent le cœur à la piété et courbent l'esprit vers la foi. Pour être pieux, il faut qu'on se fasse petit. Aussi dit-on que la piété nous porte à nous anéantir devant Dieu. »

Le troisième but de l'Eglise, c'est d'offrir à Notre-Seigneur, par ces gémuflexions des fidèles, une compensation, une réparation pour les outrages qu'il ne cesse de recevoir dans le sacrement de son amour de la part des incrédules, des impies et même des indifférents. La gémuflexion nous est un moyen de compenser, de réparer ce que le malheur des temps a ravi, en notre pauvre France, à la gloire extérieure de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par exemple par la suppression des processions en beaucoup de villes. En faisant pieusement, devant le Saint-Sacrement, la gémuflexion prescrite, c'est comme si nous disions à Jésus : « Seigneur, il y en a qui vous renient, qui vous blasphèment ; mais moi je fléchis le genou devant vous pour confesser votre divinité, pour vous adorer, pour vous témoigner mon amour, pour manifester à tous la foi et l'amour que j'ai pour vous. » Oh ! comme le divin Sauveur sera sensible à cette réparation, comme elle consolera son divin Cœur, comme elle encouragera la religion de nos frères, comme elle écartera peut-être, de la France coupable, les foudres de la justice divine et y fera descendre le salut !

Soyez tous fidèles, mes bien chers frères, au devoir de la gémuflexion devant le Saint-Sacrement. Vous ne voudriez pas ne pas saluer quelqu'un que vous respectez et que vous honorez, lorsque vous entrez chez lui, que vous en sortez, ou que vous le rencontrez sur la voie publique. A combien plus forte raison ne devez-vous jamais entrer dans la maison de Dieu sans le saluer en



entrant et en sortant. A combien plus forte raison ne devez-vous jamais, lorsque vous rencontrez sur la voie publique Notre-Seigneur qu'on porte aux malades ou en procession, passer à côté de lui sans le saluer. Or la manière prescrite par l'Eglise pour saluer Notre-Seigneur Jésus-Christ, ce n'est pas un petit signe de tête, ce n'est pas une légère secousse du genou, c'est une gémulation, c'est-à-dire le fléchissement du genou droit jusque sur la terre.

Le serviteur qui refuse de donner à son maître le salut d'usage est un mauvais serviteur; le soldat qui ne donne pas à son chef le salut réglementaire est un mauvais soldat; le chrétien qui refuserait à Jésus-Christ la gémulation en entrant dans l'église, en sortant de l'église, en le rencontrant dans les rues, serait un mauvais chrétien. « Il n'a pas fléchi le genou devant le saint viatique, je choiserais plutôt la mort que de me voir liée à cet homme par le mariage, » répondait sainte Jeanne de Chantal à sa sœur Marguerite qui l'excitait à épouser un jeune homme jouissant de tous les avantages estimés dans le monde.

A moins que vous ayez des infirmités qui vous en empêchent, — ce qui existe pour quelques-uns, je le sais, — montrez-vous tous, mes frères, tous, hommes et femmes, jeunes gens et enfants, fidèles à ce devoir si facile de la gémulation. C'est une habitude qui n'existe généralement pas dans cette paroisse, mais il suffit d'un peu de bonne volonté pour la prendre. Que ceux d'entre vous qui sont plus fièrement chrétiens, qui sont moins accessibles au respect humain, que ceux-là commencent et les autres suivront peu à peu. Quand on vous exhorte à vous confesser, quand on vous demande de l'argent pour une œuvre quelconque, ah! je comprends vos hésitations; mais pour la gémulation, à part une infirmité, qu'est-ce donc qui pourrait vous retenir?

Cette gémulation prescrite par l'Eglise, toujours on la fait faire aux enfants; mais à peine ont-ils quitté le catéchisme que, malgré toutes les recommandations, ils ne la font plus. Pourquoi cela? Uniquement parce qu'ils ne la voient point faire aux grandes personnes. Faites donc tous la gémulation devant le Saint-Sacrement, lorsque vous entrez dans l'église ou lorsque vous en sortez, vous dirai-je une fois encore. En la faisant, vous remplirez un devoir prescrit; vous accomplirez envers le Très Saint Sacrement un acte de foi, de respect, d'adoration, d'amour, de réparation; vous donnerez le bon exemple: toutes choses qui vous coûteront bien peu et dont Dieu cependant vous récompensera grandement. Ainsi soit-il.

## X

### LA MOISSON

Mes frères,

En tout temps, il est difficile de saisir et de garder l'attention d'un auditoire; mais la difficulté devient plus grande encore, quand on parle

à des gens fatigués et préoccupés, et c'est là votre cas. En de telles conjonctures, pour qu'une allocution ait quelque chance d'être écoutée, elle doit, ce me semble, présenter deux mérites: il faut qu'elle soit courte, pour ne pas ajouter à la fatigue; il convient ensuite qu'elle s'accommode aux préoccupations du moment, pour tenir en haleine l'intérêt et la curiosité.

Je vous promets d'être bref, et puisque la moisson est votre souci d'aujourd'hui, j'en ferai l'objet de cette homélie.

J'ai cherché dans le Livre sacré quelques paroles relatives à la moisson; j'étais sûr d'en trouver, car le Sauveur savait profiter des moindres circonstances, des plus humbles travaux, des plus vulgaires incidents, pour en faire jaillir un enseignement moral, à l'usage des disciples qui l'entouraient.

Le monde lui apparaissait comme un incommensurable sillon, et les âmes qu'il était venu sauver comme une riche moisson à récolter. « Levez les yeux, disait-il un jour à ses apôtres, et regardez la terre: les champs y sont blancs pour la moisson, mais les travailleurs manquent. » En effet, les peuples étaient disposés à recevoir la révélation évangélique, et autour du Sauveur il n'y avait encore qu'un tout petit groupe d'apôtres et de disciples, pour leur porter la divine parole.

Mes frères, la moisson commencée il y a dix-neuf siècles par les ouvriers évangéliques, n'est pas finie; les générations se renouvellent dans le sillon de l'humanité, comme le blé dans vos champs, et il y a toujours des âmes à instruire, à cultiver, à sauver. Les ouvriers se sont multipliés: on les compte par milliers; mais ils se plaignent de n'avoir rien à faire. Ils ne moissonnent pas à pleines mains, ils sont réduits à glaner quelques épis. Effectivement, les âmes dévouées à Dieu, respectueuses de sa loi, fidèles à son service, deviennent rares, et le pasteur se heurte à des résistances, à des difficultés, à des épreuves qui sont bien faites pour décourager son zèle.

Mes frères, chacun va récolter dans ses champs ce qu'il a semé et dans la mesure où il a semé. Vous avez semé du froment, vous récolterez du froment. En avez-vous semé beaucoup? Vous en récolterez avec abondance. Il en sera ainsi dans un autre ordre d'idées: comme il y a une moisson matérielle, il y a une moisson spirituelle. Le chrétien — c'est l'apôtre saint Paul qui le proclame — moissonnera aussi ce qu'il aura semé, son âme étant assimilée à une terre qu'il doit cultiver et ensemer pour lui faire porter des fruits. S'il y a semé le mal, s'il y a laissé pousser l'ivraie du vice et des passions, il fera une moisson d'iniquités, il récoltera le déshonneur, la malédiction, le châtiment; car, dit l'écrivain sacré, dans son langage expressif, « celui qui sème le vent moissonnera la tempête. » Si, au contraire, il y a répandu largement la semence

du bien, de la vertu, des nobles pensées, des généreux sentiments, des divines aspirations, il fera une ample moisson de bonnes œuvres, et quand le soir de sa vie sera venu, il présentera à Dieu des gerbes de mérites. Parce qu'il a semé d'une main prodigue la bénédiction, il recueillera la bénédiction : *Qui seminat in benedictionibus, de benedictionibus et metet*. Mais l'apôtre nous avertit que celui qui sème avec parcimonie, ne fera qu'une chétive moisson : *Qui parce seminat, parce et metet*.

Le temps de la moisson venu, l'ouvrier s'arme de sa faux, et dès l'aube il va au sillon. La faux vigoureusement conduite fait son travail de destruction, et les épis tombent l'un sur l'autre dans le champ. Aucun n'échappe au tranchant, l'épi vide comme l'épi lourd, l'ivraie comme le pur froment, l'herbe comme la paille. Rien n'est épargné, tout est couché par terre.

Pour les âmes, mes frères, l'heure de la moisson arrive aussi : c'est l'heure de la mort, de la mort que l'on représente habituellement avec l'impitoyable faux du moissonneur. Comme le faucheur, la mort ne fait grâce à personne, et du même coup, sans distinction, elle abat dans la tombe le riche et le pauvre, le savant et l'ignorant, l'homme vertueux et l'homme vicieux.

La moisson des hommes se fait partiellement et à l'heure que la Providence a marquée pour chacun d'eux ; mais un jour viendra où, comme après la moisson il ne reste pas dans les champs un seul épi debout, il n'y aura sur la face de la terre aucun homme vivant.

Le blé une fois coupé, vous l'amassez en gerbes et vous le transportez dans l'aire pour le battre et l'égrener. C'est alors que vous faites la séparation du bon et du mauvais grain. Le mauvais grain, vous le jetez dans la boue de la rue, ou vous le donnez en pâture aux animaux ; mais le pur froment, vous le recueillez avec un soin jaloux et vous le placez au meilleur endroit de votre grenier.

O mon Dieu ! je ne puis songer sans trouble et sans appréhension qu'au jour de la mort vous délierez nos consciences comme on délie une gerbe, vous égrenez notre vie comme le laboureur égrene son blé, vous le passerez au crible pour séparer le bien du mal, et si vous ne trouvez que l'ivraie du mal, nous sommes avertis que vous nous précipiterez dans l'opprobre... Puissiez-vous y trouver assez de bien, assez d'œuvres méritoires, car alors nous aurions l'espérance d'entrer dans la demeure des saints !

Mes frères, vous regardez la campagne après la moisson finie. Tout est dépouillé, plus rien ne reverdit, le chaume se dessèche et pourrit. Ainsi, après la mort, notre sort est définitivement fixé ; nous ne pouvons plus rien faire, ni pour le bien ni pour le mal, ni pour la gloire ni pour la honte ; nous sommes dans l'impuissance radicale de mériter quoi que ce soit, et la mort pèse sur nous comme la tristesse sur les champs moissonnés.

« Celui qui moissonne, dit Notre-Seigneur, reçoit son salaire, sa récompense. *Qui metit, mercedem accipit*. » L'agriculteur a été à la peine ; il a remué le sillon avec le fer de la charrue ; la sueur tombait de son front, en même temps que la semence tombait de sa main dans les plis de la terre ; il a travaillé péniblement. Il reçoit maintenant son salaire ; mais il ne faut pas qu'il borne à cela son ambition.

Mes frères, vous ne songez qu'à entasser des gerbes dans vos greniers, et vous supposez avec complaisance les bénéfices qui vous reviendront de vos récoltes. Eh bien ! écoutez cette parole du Seigneur et retenez la leçon qu'elle vous donne.

« Prenez garde, dit-il, et défendez-vous de toute avarice ; car en quelque abondance que soit un homme, sa vie n'est point dans les biens qu'il possède. Il y avait un homme riche dont les terres avaient rapporté une opulente moisson, il y pensait en lui-même et se disait : « Que ferais-je ? car je n'ai point de grenier assez vaste pour contenir tout ce que j'ai récolté. Voici ce que je ferai : j'abattrai mes greniers et j'en bâtirai de plus grands, j'y amasserai toute ma récolte ; puis je dirai à mon âme : Tu as là d'immenses biens en réserve pour beaucoup d'années ; repose-toi, mon âme, mange, bois, fais bonne chère... »

Parmi les chrétiens, croyez-vous, mes frères, qu'il n'y en ait pas qui pensent et raisonnent absolument comme cet homme de l'Evangile ? — Oui, il s'en trouve qui ne songent qu'à entasser gerbes sur gerbes, à emplir leurs greniers ; et quand la moisson est à l'abri, ils se disent avec complaisance : « Nous n'avons plus qu'à réaliser nos bénéfices et à jouir en paix du fruit de nos labeurs... »

Mais entendez, mes frères, ce que Dieu dit à cet homme : « Insensé ! cette nuit même, on va te redemander ton âme, et pour qui sera ce que tu as si péniblement amassé ? »

La conclusion du Sauveur est qu'il ne faut pas seulement travailler pour le temps présent, mais qu'il faut s'inquiéter de l'avenir d'outre-tombe ; qu'il ne faut pas limiter ses préoccupations aux exigences de la vie matérielle, mais que nous devons rechercher avant tout le royaume de Dieu et sa justice, et attendre avec confiance le reste, qui nous sera donné par surcroît.

Puisque notre âme est comparable à un sillon, cultivons-la comme on cultive un champ duquel on veut obtenir une belle moisson. Ensemençons-la de bonnes pensées, de saints desirs ; d'une main ferme, arrachons tout ce qui peut empêcher l'accroissement du bien, la fructification de la grâce. On voit parfois de luxuriantes moissons submergées par un orage ou dévastées par la grêle : prenez garde que le feu des passions et les orages de la vie ne dévastent votre âme et n'y laissent que des ruines. Et tous, mes frères, faisons-nous une vie si sainte que l'ange de la mort n'y trouve que des mérites pour les offrir à



Dieu ; ou, s'il y a quelque ivraie dans notre conscience, arrachons-la tous les jours pour que, à l'heure dernière, le Souverain Juge n'y voie que le pur froment de la vertu. Ainsi soit-il.

## COURTES INSTRUCTIONS POUR LA PRIÈRE DU SOIR

### CVI

#### LA PARABOLE DU SEMEUR

Fatigué de discuter avec les Scribes et les Pharisiens, Jésus s'était rendu sur les bords du lac de Tibériade. Ce fut là que, monté sur une barque, il inaugura sa nouvelle manière de prêcher en se servant de paraboles. Il en expose sept qui ont rapport au royaume des cieux. Écoutons la première.

« Voici qu'un homme sortit pour semer sa semence, et, tandis qu'il semait, une partie des grains tomba sur le bord du chemin où elle fut mangée par les oiseaux du ciel. Une autre partie tomba sur un sol pierreux où la terre était peu épaisse. Elle leva aussitôt, par cela même que la terre se trouvait peu profonde ; mais, aux premières ardeurs du soleil, elle fut brûlée et, faute de racines, se dessécha. Une troisième partie tomba parmi des épines qui, en grandissant, l'étouffèrent. Enfin, une quatrième tomba dans de la bonne terre et produisit : certains grains, cent pour un ; d'autres, cinquante ; d'autres, trente. »

Et le bon Maître ajouta : « Que celui qui a des oreilles pour entendre, entende ! »

Le sens de cette parabole est très clair pour nous qui avons la foi, et qui l'avons entendu développer conformément aux explications du divin Maître ; il est surtout d'une importance capitale pour les âmes de bonne volonté qui veulent entrer dans le royaume des cieux.

Le Seigneur Jésus, dans ses discours précédents, venait d'exposer combien diversement la parole divine est reçue dans les âmes ; il veut montrer maintenant les conditions requises pour qu'elle puisse se développer, et les obstacles qu'elle rencontre et qu'il faut écarter. Il se sert d'une image facile à saisir, que les champs ensemencés des coteaux voisins lui fournirent peut-être.

Aux apôtres qui lui demandent le sens de cette parabole il répond : « Le semeur est celui qui sème la parole de Dieu. La semence qui tombe sur le bord du chemin, représente ceux qui entendent la parole de Dieu, mais ne cherchent point à la comprendre ; aussitôt le démon vient et l'enlève de leur cœur, afin de les empêcher de croire et d'être sauvés.

« Les champs qui reçoivent la semence sur un fonds de pierre, ce sont les cœurs qui entendent la

parole divine, la reçoivent aussitôt avec joie, mais comme il n'y a pas de quoi prendre racine en eux, elle n'est que passagère. Qu'une épreuve ou une persécution se présentent à l'occasion de cette parole : ils se scandalisent sur-le-champ et se retirent.

« La semence qui tombe au milieu des épines représente ceux qui, après avoir écouté la parole, la laissent étouffer en eux par les sollicitudes de la vie, l'illusion des richesses, les plaisirs du monde et les autres passions, de sorte que, chez eux aussi, la parole demeure stérile.

« Enfin ceux qui ont reçu la semence dans une bonne terre, ce sont les hommes qui écoutent et retiennent la parole de Dieu dans un cœur bon et généreux. Avec de la persévérance, elle produit cent, soixante ou trente pour un <sup>1</sup>. »

L'explication du divin Maître est claire ; ajoutons-y quelques considérations qui la compléteront et contribueront à notre édification personnelle.

Le semeur de la parole divine, c'est Jésus-Christ, le Fils de Dieu, le Verbe du Père. Il a semé, le premier, la parole divine par son Incarnation : *ecce exiit qui seminat, seminare* ; il a quitté le Ciel, il est sorti de la demeure éternelle de son Père, pour semer. Et cette mission de semeur, il l'a remplie par sa parole, par ses miracles. Il la continue, à travers les siècles, par son Eglise qui ne cesse d'envoyer ses évêques, ses missionnaires, ses prêtres, ses religieux et religieuses, tous, sous une forme ou sous une autre, semer, parmi les peuples, la parole divine, la semence des éternelles vérités.

Aussi longtemps que le monde subsistera, le champ de l'Eglise sera ouvert à sa mission, et elle ne cessera jamais sa mission de semeuse, malgré les persécutions, les haines et les obstacles suscités par l'enfer pour empêcher la diffusion de la semence surnaturelle. L'Eglise ne peut pas plus cesser de semer, c'est-à-dire d'instruire, qu'elle ne peut cesser d'exister.

La graine jetée par la main du laboureur ne fructifie pas toute, car elle peut tomber sur quatre sortes de terrains.

Il y a le sol durci par le pied des passants ; la semence n'y pénètre même pas ; elle y est écrasée par les voyageurs, ou bien sert de pâture aux oiseaux. Il y a le terrain à base de rocher, recouvert d'une légère couche de terre ; la graine y germe promptement, mais périt bientôt, faute de profondeur et d'humidité. Dans le terrain où croissent les épines et les mauvaises herbes, la semence qui a levé ne tarde guère à être étouffée par les plantes mauvaises. Enfin, lorsque le bon grain tombe en une terre bien préparée, il produit, selon les conditions, trente, soixante ou même cent pour un.

La semence divine, la parole de Dieu, tombe,

<sup>1</sup> Matth., xiii, 1-9, 18-23 ; Marc, iv, 1-9, 13-20 ; Luc, viii, 4-8, 11-15.

elle aussi, dans quatre sortes d'âmes dont trois ne savent point en profiter.

Ce sont en premier lieu les âmes dissipées, ouvertes à toutes les impressions, à tous les vents ; cœurs endurcis, devenus tout à fait indifférents aux choses du ciel, sur lesquels les vérités les plus redoutables de l'éternité n'ont plus aucune prise. En vain prédicateurs, parents, amis, livres, jettent sur eux conseils, lumières, remords ; la routine, les mauvaises habitudes, les souvenirs d'un passé déplorable, le démon, le monde foulent tout cela aux pieds, le balaient et, oiseaux néfastes, l'emportent : il n'en reste rien. Quel état d'âme déplorable ! Quelle disposition épouvantable pour un chrétien !

Il est d'autres âmes, douées d'une vive impressionnabilité, d'une imagination ardente, que séduisent la beauté, la noblesse, la pureté de la doctrine chrétienne et de la morale évangélique. Aussi accueillent-elles la parole divine avec joie et empressement, comme, du reste, toutes les nouveautés qu'on leur propose. Leur ferveur première étonne, mais ne dure guère. Ces belles apparences cachent un fonds d'amour-propre, d'orgueil, d'égoïsme qui interdit à la véritable vie chrétienne, faite toute de charité et de dévouement, de jeter des racines profondes dans ce sol dur et desséché. A la première épreuve, ces âmes se découragent, se scandalisent. Que la parole divine, reçue pourtant avec entrain, les expose à quelque tribulation, à des tracasseries, à des persécutions, qu'elle exige quelque sacrifice : et l'on voit leur ardeur religieuse se dessécher, pareille au gazon qui recouvre les rochers sous les rayons d'un soleil brûlant. Chaque jour, hélas ! apporte la triste et parfois douloureuse expérience que l'imagination et le sentimentalisme, sans la raison et de sérieuses convictions, sont incapables de former de solides chrétiens.

Une troisième catégorie d'âmes, nombreuse celle-là, demeure stérile malgré un fonds riche et fertile. Partagées entre Dieu et le monde, elles reçoivent volontiers la parole divine, mais il leur manque le courage de se débarrasser des épines et des buissons qui étouffent en elles les bonnes résolutions. Ces épines et ces buissons sont de deux sortes, c'est Notre-Seigneur lui-même qui nous l'indique. Epines, ces soucis exagérés de la vie, ces sollicitudes fatigantes de l'avenir, qui préoccupent et absorbent l'âme, au point de lui faire oublier ses intérêts spirituels. Epines, cette séduction de la richesse et du plaisir qui égare les cœurs en flattant leurs penchants ; épines, cet amour du plaisir, des aises, de la jouissance, du bien-être qui étouffe les meilleures résolutions, et, peu à peu, fait disparaître les pratiques de piété ou de la vie chrétienne. « Qui me voudra croire, s'écriait à ce sujet saint Grégoire le Grand, si je dis que les épines représentent les richesses, alors surtout que les premières blessent, quand celles-ci font plaisir ? Pourtant, ce sont des épines, puisqu'elles déchirent l'âme par les piqûres que lui en font la seule pensée, et qu'elles l'ensanglantent

d'une sorte de blessure lorsqu'elles l'entraînent au péché <sup>1</sup>. »

Combien de chrétiens, de jeunes gens, abandonnent la fréquentation des sacrements parce qu'il leur faudrait renoncer à des sociétés, à des habitudes, à des jouissances blâmables ! Combien d'hommes de l'âge mûr ne sanctifient plus le dimanche, ne s'approchent plus de la table sainte, profanent les lois sacrées du mariage, par amour du lucre, pour un gain sordide, par peur de compromettre ou de diminuer leur fortune ! Comment la semence évangélique porterait-elle des fruits en de telles âmes ?

Les âmes en qui se développe et fructifie la parole divine, ce sont les âmes de bonne volonté, les cœurs droits et généreux qui reçoivent la divine semence avec un saint empressement, qui la cultivent et ne reculent devant aucun sacrifice pour qu'elle trouve en eux-mêmes les conditions exigées par son développement.

Ces âmes surveillent leur cœur afin que le démon, l'oiseau pillard, que le monde, passant aux maximes néfastes, n'emportent pas les divines inspirations de la grâce.

Elles s'appliquent à amonceler sur le fonds dur et égoïste de la nature humaine, une couche profonde d'humilité et de charité, qui permette aux racines des vertus chrétiennes de s'étendre et de s'enfoncer.

Elles veillent à se débarrasser des épines et des herbes mauvaises qui étouffent la divine semence ; elles arrachent impitoyablement de leur cœur, par une mortification continuelle, l'orgueil, le penchant à la gourmandise, au plaisir et à la sensualité, l'amour de l'argent, toutes ces épines funestes à la vertu, quand on les laisse grandir, se développer.

En ces âmes la semence céleste croît sans peine, et selon le plus ou moins de vigilance, de générosité, de sacrifices, j'allais dire de culture et de travail, elle produit des fruits de salut plus ou moins abondants.

A chacun de nous de se demander quelle terre nous sommes, comment nous recevons la divine parole, prédications, lectures, inspirations de la grâce.

Comment mieux conclure l'explication de cette parabole que par les paroles de saint Augustin ? « Changez, puisque vous le pouvez ; mettez la charrue dans le sentier durci, rejetez les pierres de votre champ, arrachez-en les épines. N'allez pas garder un cœur endurci où meure promptement la parole de Dieu. N'ayez pas une terre si peu épaisse que la racine de la charité n'y puisse jeter de profondes racines. Ayez soin que les soucis et les convoitises du siècle n'étouffent pas la bonne semence... Soyez une bonne terre <sup>2</sup>. »

<sup>1</sup> Homil. in Evang., xv.

<sup>2</sup> Sermon, 73, 3.



## L'ÉGLISE ET LA CIVILISATION

Essais de conférences apologétiques

## XVIII

## LA MUSIQUE

## I

On oppose souvent la musique moderne à la musique religieuse. Il semble, à lire les comptes rendus, les critiques, les ouvrages, qu'il y ait entre les deux modes de comprendre l'harmonie un abîme infranchissable, un antagonisme absolu, une lutte acharnée qui doit se terminer par la mort de l'une ou de l'autre. Le chant religieux paraît par moments céder la place, se laisser envahir par son ennemi, et il faut la vigilance constante de l'autorité liturgique pour maintenir intactes ses traditions séculaires.

L'antagonisme est-il aussi profond qu'on veut le prétendre ? Nous ne le rechercherons pas. Nous voudrions seulement interroger les caractères généraux des deux chants, et montrer la supériorité de l'idéal poursuivi par la musique de l'Eglise chrétienne. Supériorité de son idéal et de ses effets, c'est tout ce que nous revendiquons en ce moment pour la musique religieuse ; loin de nous la pensée de supprimer l'autre ou de la condamner, tant qu'elle ne sert pas à remuer les bas-fonds de notre nature et à soulever les mauvais instincts : celle qui viserait ce but pourrait être l'œuvre d'un artiste, elle ne serait pas une œuvre d'art.

La musique moderne — appelons-la encore musique profane — nous est présentée comme le plus haut point du progrès, vers lequel elle a évolué graduellement en se débarrassant des traditions de sa rivale (car elle sort de la musique religieuse, qu'on ne l'oublie pas) et en s'agrémentant de ce que celle-ci refusait. Chez elle « la science est au service de la sensation : musique de l'oreille et non de l'âme, musique qui déserte l'église pour les salons, musique du mouvement, de la danse et des passions, musique des connaisseurs et des oisifs, de la richesse et du plaisir, qui amuse et endort l'homme sur la terre au lieu de l'émouvoir et de l'élever vers l'infini <sup>1</sup> ; » harmonie agitée dont les tours de force cherchent souvent à surprendre l'attention, à produire l'étonnement et à faire admirer l'habileté de l'artiste ; compositions énervantes, sensuelles et parfois lassives. Voilà ce qu'on trouve dans la musique moderne.

L'union de la religion et de la musique est très étroite ; ce sont « deux sœurs descendues du ciel et qui ne peuvent pas se quitter. » (Mgr Bougaud). Les traditions de tous les peuples donnent au chant une origine divine ; dans toutes les religions, il a été une forme du culte. Les Grecs faisaient de l'un et de l'autre, chant et religion,

la base nécessaire de la civilisation et des mœurs, une cause d'ordre et de paix pour l'âme, de santé et de beauté pour le corps. L'âme croyante, dont les pensées et les espérances sont là-haut, chante naturellement, et les époques qui ont le plus chanté, non seulement dans le monde où l'on s'amuse, mais dans toutes les classes sociales et dans le monde où l'on peine, sont celles qui ont eu le plus de foi et d'amour.

Cette union si intime, que l'histoire de l'Eglise nous met à chaque pas sous les yeux dans le culte liturgique, a son principe dans ceci : la musique est un art essentiellement spiritualiste, d'autant plus beau qu'il y entre plus d'âme, et qui éveille plus que tout autre le sentiment de l'infini gravé au fond de l'humaine nature. Aucun art n'a plus de docilité pour se mettre à l'unisson des émotions et des pensées, des sentiments variés qui se succèdent en nous ; aucun ne saisit l'âme plus complètement pour en écarter les dissonances, pour y apporter « l'amour et l'harmonie, » le calme et la paix, la tranquillité et le repos. L'oreille n'est qu'un canal où les mélodies enchanteresses passeront sans s'arrêter : car ce qu'elles cherchent, ce qu'elles trouvent, c'est l'intime, l'âme, lyre vibrante qui chante doucement dans sa prison corporelle.

Dans la nature, tout chante aussi : les grondements de la foudre, les bruits des cascades, les rumeurs du vent qui gémit dans les arbres de la forêt et les roseaux du désert, le gazouillement des ruisseaux mêlé à celui des oiseaux ; cris joyeux, cris terribles ; notes aiguës, notes graves ; voix des plaines, voix des montagnes ; voix des herbes qui saluent l'aurore, voix des feuilles disant adieu au jour qui fuit : musique tour à tour grandiose et charmante, incomprise souvent, mais qui pénètre et qui touche. Et l'âme émue, entendant cette musique aux phrases infinies, veut chanter elle aussi ; elle veut reproduire et surpasser le chant des créatures.

C'est ce qu'a compris l'Eglise, et là est le secret de la perfection de sa musique. Son chant à elle, ses harmonies à elle, la musique religieuse, prennent l'homme tout entier. Les sens ne sont rien : ce n'est pas cela qu'elle veut ; elle veut, elle aussi, le fond, l'intime, l'âme. Dans ses chants, pas de sons qui se passionnent sous des mains frémissantes et enflèvent les sens ; pas de ces harmonies qui visent avant tout l'effet ou le plaisir. « On ne doit pas, disait Platon, juger de la musique par le plaisir, ni rechercher celle qui n'aurait d'autre objet que le plaisir, mais celle qui contient en soi la ressemblance du beau. » Ce qu'Handel exprimait dans des termes presque identiques. Après la première exécution du *Messie*, un grand seigneur allait le féliciter et le remercier du plaisir qu'il venait de causer à l'assistance : « Je serais bien fâché, milord, répondit-il, si je ne faisais que plaisir à l'humanité... Je prétends la rendre meilleure <sup>1</sup>. »

<sup>1</sup> Cartier, *L'art chrétien*, I, p. 317.<sup>1</sup> *Revue des Deux Mondes*, 1<sup>er</sup> août 1902, p. 624.

Les chants d'église ne sont pas pour faire plaisir, mais pour rendre meilleurs. Ils ne sont pas « la musique du mouvement, de la danse et des passions, » mais celle de la douceur et du calme, même dans ses joies et dans ses enthousiasmes ; celle qui, selon l'expression de saint Bernard, « enfante la lumière dans les cœurs, crucifie les vices, enflamme d'amour divin, suave sans légèreté, douce aux oreilles pour toucher l'âme, dissiper la tristesse, apaiser la colère. » Les chants d'église ne sont pas la « musique des connaisseurs et des oisifs, de la richesse, » mais la musique de tous, parce qu'elle est celle de l'homme en général, de l'humanité. Elle est profondément humaine, cette musique de notre religion : ses accents d'admiration, de joie, de douleur, sont les mêmes pour tous ; ses soupirs conviennent également aux puissants et aux faibles ; ses espérances sont aussi vraies pour les pauvres que pour les riches ; ses notes célestes donnent du courage aux souffrants et tirent de leur torpeur ceux qui dorment, leur rappelant chaque jour la parole inspirée : « Nous n'avons pas sur la terre une demeure stable : notre patrie est au ciel. »

Et c'est vers le ciel, vers l'union avec l'infinie Beauté, que la musique d'église nous emmène, en nous y préparant ici-bas par l'ascension de notre âme vers ce qui est beau et bien, en nous apprenant à mettre en nous le calme et l'harmonie de l'accord parfait par la domination de la raison sur les sens, de la foi sur la raison. De là son influence sur les progrès de la civilisation. « Là où le christianisme a placé son trône, dit Chateaubriand, là s'est formé un peuple qui chante naturellement comme les oiseaux. Quand il a civilisé les sauvages, ce n'a été que par des cantiques ; et l'Iroquois qui n'avait point cédé à ses dogmes a cédé à ses concerts. Religion de paix ! vous n'avez pas, comme les autres cultes, dicté aux humains des préceptes de haine et de discorde, vous leur avez seulement enseigné l'amour et l'harmonie<sup>1</sup>. »

## II

Entrons maintenant dans un temple. Écoutons cette musique qui saisit l'âme.

Avant même que vous n'ayez franchi le seuil sacré, la *voix de la cloche* a parlé, voix puissante et merveilleuse, une et multiple. Elle donne un son, un seul ; mais, autour de cette note, une infinité de timbres fuient de chacune des particules du métal, se mélangeant, tourbillonnant comme les voix innombrables d'êtres fantastiques. De loin, vous ne les percevez pas ; approchez-vous, ces sons deviennent distincts ; « ils enveloppent la cloche d'une sorte d'atmosphère vibrante, pleine de prestiges indéfinissables. Lorsqu'elle vient à vibrer, tout vibre au même instant, les corps bruts, les êtres animés ; quelque chose frémit et s'émeut dans les entrailles de l'homme, ravi hors de lui-même, emporté, ce semble, en des espaces

illimités par ces ondes sonores qui se déploient comme une mer sans rivages. » (Lamennais).

Tour à tour joyeuse et plaintive, la cloche se répand autour du temple pour y conduire les fidèles qu'il attend. Le riche carillon des fêtes, la majestueuse sonnerie « en volée, » les tintements de l'agonie, lents comme les pulsations dernières d'un cœur expirant, le glas funèbre de la prière pour les morts, les appels saccadés et pressants du tocsin, les sons nocturnes qui cherchent le voyageur égaré, tout cela parle, parle à l'âme, la réveille et l'invite à s'étendre, à se dilater. Mettez la cloche ailleurs que dans son clocher, séparez le clocher du temple religieux : la cloche n'a plus le même son, la voix ne parle plus, ne réveille plus, ne dilate plus.

Au dedans de l'édifice saint, l'*orgue* décompose le son de la cloche. Debout entre le ciel dont il semble attendre les inspirations, et la terre qu'il va chanter, il est sans rival pour l'étendue, l'éclat, la puissance. Une multitude de voix sortent l'une après l'autre ou toutes ensemble de son sein : bruits mystérieux, voix fortes, tendres, solennelles et charmantes ; « sours grondements de la tempête, profonds soupirs des âmes en peine, accents guerriers, mélodies tremblantes de la pastorale, cantiques célestes, échos lointains des chœurs angéliques, voix humaines, timbres frais, notes perlées, chansons pétillantes des oiseaux, j'entends tout cela ; j'entends jusqu'aux bruits vagues et indécis de la nature... Toutes ces richesses chantantes sont dans les mains d'un seul homme dont l'âme passe en chaque jeu qui s'ouvre pour recevoir ses inspirations » (Monsabré) et parler à l'âme des fidèles qui prient à genoux dans la nef mystérieuse. Parmi les organes que l'art a créés, aucun ne saurait être comparé à l'orgue : il les domine tous des hauteurs de sa royauté solitaire.

Plus haut que ces instruments, matière inerte que l'homme fait chanter, la *voix humaine*, œuvre directe et vivante de Dieu, domine le chœur de la création. C'est le plain-chant, si rempli d'onction et de suavité, moyen d'expression toujours simple et naturel, mais puissant, de la vraie prière, non pas de la prière froide qui s'isole, mais de cette prière sociale qui épanouit le cœur, qui soutient dans l'âme le saint enthousiasme. Ici il s'avance majestueusement, image de l'infini du Dieu qu'il célèbre ; là il semble rêver et s'attarder à des songes qui l'attirent ; ailleurs l'allure sera plus dégagée et plus libre ; il pleure avec ceux qui gémissent, devient joyeux quand la joie est au cœur. Grandiose et populaire en même temps, il se plie à tous les sentiments, à toutes les terreurs, à toutes les espérances ; à travers les variations apparentes, sous la multiplicité des broderies tantôt éclatantes, tantôt modestes qui le décorent, le fond éternel de l'âme, de l'humanité régénérée par le Christ, transparait sans cesse. « C'est une mélodie de la terre, mais une mélodie sanctifiée, divinisée, donnant un avant-goût de la mélodie des cieux. »

A côté de lui reste encore assez de place pour

<sup>1</sup> Chateaubriand, *Génie du christianisme*, 3<sup>e</sup> partie, liv. I, chap. I.



d'autres harmonies, inspirées des mêmes principes et animées du même esprit : chœurs, cantiques, hymnes, motets, etc. Tous n'ont qu'un but : parler de l'homme à Dieu, parler de Dieu à l'homme.

Et, dans le temple saint, quand les cloches, les orgues, la voix humaine se sont tues, les âmes recueillies, doucement bercées par les échos intérieurs de cette musique religieuse, s'envolent un instant vers Dieu avec la fumée de l'encens, avec les vagues de l'harmonie, avec les ailes des anges qui montent porter au Très-Haut les hommages des humains. Elles redescendent bientôt, mais consolées, réconfortées pour le combat si long et si dur qu'est la vie terrestre.

### III

L'Eglise a chanté dès son origine. A l'époque où elle était obligée de se cacher sous les voûtes des catacombes, elle mêlait déjà à ses prières des psaumes, hymnes, cantiques, redits par tous ensemble ou alternativement. Plus tard un chœur de chanteurs officiels fut constitué. Mais, tandis que l'Occident développait merveilleusement le chant liturgique, l'Orient, après quelques siècles d'éclat, tombait dans le marasme : la musique religieuse y finit avec le schisme.

Rome régularisa la modulation et le rythme de ce chant avec saint Grégoire le Grand ; de Rome, il passa dans le monde entier. Mais en se répandant, il s'altérait ; plusieurs fois, il fallut des réformes pour le dégager des superfétations qui en corrompaient la beauté grave et sévère.

Les empereurs et les rois, comme Charlemagne, Henri III, Louis IX, les papes comme Adrien, Grégoire VII et Jean XXII, les évêques après Chrodegand de Metz et Remedius de Rouen, les conciles en grand nombre, les moines après Guy d'Arezzo et saint Bernard, y ont travaillé ; ils ont apporté leurs efforts au maintien et au perfectionnement de cette mélodie, à l'intégrité de laquelle l'Eglise tient, parce que, dit Jean XXII, « si le chant des psaumes est ordonné, c'est afin que la piété des fidèles soit excitée, et non pas pour enivrer les oreilles et engendrer la mollesse. »

La Renaissance compromit la liturgie et son chant en compromettant tout le reste. Une réforme se refit presque aussitôt, sous l'impulsion du Concile de Trente. Elle faillit même, dès le début, aller trop loin. Heureusement le génie de Palestrina sut trouver des accents pour ravir Pie IV. « Seigneur, illuminez mes yeux, » avait écrit l'artiste sur son manuscrit ; sa prière fut exaucée, et la musique eut définitivement droit de cité dans le temple, à côté du chant grégorien. Sa réforme à elle se poursuivit, et elle devint la musique des Cherubini, des Hændel, des Haydn, des Mozart.

Le *Miserere* d'Allegri, le *Stabat* de Pergolèse servent de transition pour arriver jusqu'à Hændel, Hændel, dont la foi dans son « Messie » transporte si aisément des montagnes sonores, et qui sait nous élever si haut en nous faisant admirer les prophètes et les guerriers d'Israël.

Bach est plus doux, plus mystique ; ses moyens

sont simples ; son harmonie et sa mélodie ne sont pas tourmentées ; elles pénètrent bien avant en nous ; il sait nous faire aimer Jésus-Christ, car « il n'a d'autre héros que Jésus-Christ, et l'action la plus grande de toutes que sa musique excelle à représenter, c'est l'action de Jésus-Christ sur nous, ou plutôt en nous <sup>1</sup>. »

Mozart, le « divin », dont la messe de *Requiem* est le chef-d'œuvre de la musique : il en avait puisé l'inspiration dans la pensée quotidienne de la mort envisagée comme une libératrice, et dans ses espérances d'outre-tombe.

Haydn, le créateur de la symphonie, cherchait lui aussi son inspiration dans sa foi. « Gloire à Dieu seul, louange à Dieu ! » écrivait-il au commencement et à la fin de toutes ses œuvres. Il fallut pourtant qu'un protestant vint le tirer de l'oubli.

Laissons les autres noms : il est trop difficile de citer tous ceux qui planent dans les sommets.

\* \*

De ces quelques pages sur les différents arts : poésie, architecture, sculpture, peinture, musique, quelle conclusion tirer ?

« Le Christianisme est le centre où tous les beaux-arts se rencontrent dans ce qu'ils ont de plus élevé, de plus collectif, de plus universel, de plus populaire, de plus immuable, de plus vrai, de plus pur. Il est le fonds commun d'où ils participent, et le divin foyer où ils s'allument. En lui, le Beau lui-même est dans son plein, dans son ciel, et, pour ainsi parler, à son zénith <sup>2</sup>. » Et alors ?

Alors si, comme nous l'avons vu avec Platon, le beau est la splendeur du vrai, la beauté supérieure inhérente à la religion chrétienne n'est-elle pas le rayonnement de cette vérité pleine et entière qu'elle possède ? — Et si l'art chrétien est celui qui répond le mieux aux sentiments de l'homme, celui qui rend le plus parfaitement les aspirations intimes de son être, celui qui l'élève le plus haut vers l'idéal entrevu, n'est-ce point parce que son inspiratrice et son soutien, la religion chrétienne, est celle qui connaît le plus exactement ces deux termes : l'homme et l'Infini, l'homme et Dieu, et les relations mutuelles qui les unissent ?

Donc la religion du Christ, la religion catholique est vraie.

<sup>1</sup> *Revue des Deux Mondes*, loc. cit., p. 629.

<sup>2</sup> A. Nicolas, *Etudes philosophiques sur le Christianisme*, 2<sup>e</sup> partie, chap. XVIII.

### IMPRIMATUR

Lingonis, die 24 junii 1903.

† SEBASTIANUS, *Episcopus Lingonensis*.

Le gérant : J. MAITRIER.

# L'Ami du Clergé Paroissial

## SOMMAIRE

**Panégérique de sainte Marie-Madeleine.** — Idéal de prière et de souffrance, 513.

**Sermons d'Adoration perpétuelle.** — III. Quand il y a peu de monde, 516.

**Les litanies de la sainte Vierge, Entretiens à des jeunes filles.** — LII. *Regina Virginum*, 518.

**Courtes instructions pour la prière du soir.** — CVII. Comment il faut répandre la parole de Dieu, 523.

**Catéchisme de persévérance.** — *La vie publique de Notre-Seigneur Jésus-Christ.* — TROISIÈME ANNÉE : LE FONDATEUR. — I. Chez les païens, la Chananéenne, seconde multiplication des pains, 524.

## PANÉGYRIQUE DE SAINTE MARIE-MADELEINE

(22 JUILLET)

### IDÉAL DE PRIÈRE ET DE SOUFFRANCE

*Hoc genus in nullo potest exire, nisi in oratione et jejuniis.*

Ce mal ne peut être guéri que par la prière et le jeûne.

(Marc, ix, 28).

Mes frères,

Les saints, comme l'Evangile dont ils sont le vivant commentaire, sont perpétuellement jeunes, toujours actuels. La vérité, en effet, en eux et dans l'Evangile, est de tous les temps, immuable comme l'éternité, universellement nécessaire comme Dieu. Cependant, parmi ces points culminants des âmes, il en est qui paraissent, si l'on ose dire le mot, plus *modernes* que d'autres. Chacun d'eux a eu, de par la Providence, son tempérament spécial, ses vertus de privilège, ses tendances de prédilection, pour répondre aux besoins circonstanciés de l'époque où ils vivaient, et pour faire revivre, par le souvenir de leurs exemples, dans les siècles futurs, les grâces, les lumières, de nouveau utiles à certains points de l'histoire, qui toujours, à intervalles plus ou moins rapprochés, se recommence.

Notre temps a-t-il beaucoup d'analogie avec les premières heures du christianisme ? Apparemment non ! Et pourtant, les besoins de l'Eglise sont les mêmes... La différence est sans doute plus une question de forme qu'une question de fond, car s'il est constant que le christianisme s'est édifié sur la prière et sur la souffrance, il est évident que le vingtième siècle, anémié de vie surnaturelle, pauvre de vie morale, ébranlé par le mal dans ses bases vitales, a un besoin immense de prière et de souffrance.

A ce compte, Madeleine la pénitente, Madeleine l'amie du Christ, Madeleine la sainte de l'aurore de l'Evangile, est une sainte moderne, je dirai plus, *la sainte moderne* par excellence, car elle est un *idéal de prière*, un *idéal de souffrance*.

C'est ce que je me propose de méditer devant vous, mes frères, heureux de célébrer une fois de plus notre bien-aimée patronne, et de vous aider à renouveler votre foi à son cœur, votre fidélité à son culte.

## I

1. Nous savons les merveilleux changements opérés dans « la pécheresse de la ville, *peccatrix in civitate*, » comme l'appelle l'Evangile, par la parole conquérante du précheur de Galilée. Ce n'est plus la même femme ; en elle tout a été transformé, pensées, préoccupations, jugements, affections..., tout a pris une direction unique : Jésus ! L'ascension de l'âme a été forte ! Aussi bien, lorsque Madeleine apprend que le Christ est à la table de Simon, elle accourt, au-dessus de tout et tous, car son esprit est subjugué ; elle se prosterne, arrose les pieds du Maître de ses parfums et de ses larmes, et demeure là dans le silence de l'adoration, la contemplation de l'amour.

Quelques semaines plus tard, la même scène se renouvelle, et, comme la première fois, Madeleine se prosterne et se tait.

Seulement, cette fois, l'avarice élève la voix : « Pourquoi cette perte de parfums ? — Oh ! laissez, dit Jésus, ce qu'elle a fait sera dit toujours pour sa gloire ! »

Plus nous allons, et plus nous voyons que toutes les puissances de Marie-Madeleine sont, comme l'aiguille aimantée vers le pôle, orientées fixement vers le Maître. Celui-ci passe au cours d'une de ses courses apostoliques, il se repose sous le toit aimé de Béthanie : Marthe s'empresse, s'agite, va, vient ; la convertie médite, regarde, écoute, et l'PHÔTE divin l'assure qu'elle a choisi la meilleure part.

Lazare, le frère, l'ami, vient de mourir, on a appelé le Sauveur. Il est venu, a entendu les supplications de Marthe, les sanglots de ceux qui l'entourent, et il ne semble pas touché. Madeleine arrive ; comme d'habitude elle se jette à ses pieds. « Oh ! Seigneur, si vous eussiez été là !... » Et c'est tout, car elle ne doute pas, elle aime..., et sur ses paroles Jésus s'émeut, Jésus ressuscite le mort.

Les jours terribles sont venus, la Victime du monde est suspendue entre le ciel et la terre, entre l'éternité et le temps : tous l'ont laissée, ils ont eu peur ; mais au pied de la croix, avec Marie et Jean, il y a, toujours dans son attitude habituelle, Madeleine pleurant encore sur les pieds adorables qu'elle avait baisés jadis avec tant de repentir.

Et pendant les trois jours du sépulcre elle ne



quittait pas le tombeau, et au matin du troisième jour, seule elle vit le miracle des anges renversant la pierre. Et comme elle ne le retrouvait pas, ce Maître auquel son cœur était pour jamais attaché, éplorée elle le demande à tous les échos : « Ils m'ont pris mon Seigneur et je ne sais où ils l'ont mis ! » jusqu'à ce que le Rabboni ayant dit simplement son nom : « Marie ! » la ravisse en extase.

L'Ascension a soustrait Jésus à la vue des siens, la persécution chasse de la Terre sainte les trois aimés de Béthanie. Jetés à la mer sur une barque sans voile ni rame, ils échouent sur les côtes de Provence. Lazare ira payer sa vie nouvelle par sa mort, fonder dans son sang de martyr l'Eglise de Marseille. Marthe l'empressee ira à sa manière prêcher aussi l'Evangile et donner à Tarascon sa foi au Christ et les reliques précieuses de son corps. Quant à Madeleine, elle ne peut varier son apostolat, ce sera la contemplation, et dans cette grotte de la Sainte-Baume, sur cette montagne couverte d'une immense solitude, enveloppée d'un incompréhensible silence, elle usera sa vie à élever ses mains en haut, à parler à son Bien-Aimé, jusqu'à ce que transportée par les anges au banquet eucharistique préparé par saint Maximin, son âme s'exhale en l'union divine comme en un dernier soupir de repentir et d'amour.

2. J'ai réuni à dessein ces scènes qui résument à grands traits la vie de notre sainte patronne, parce qu'elles me semblent un commentaire admirablement éloquent de la définition théologique de la prière, soit qu'avec saint Thomas nous la définissions : « élévation de l'esprit vers Dieu, *elevatio mentis ad Deum*, » soit qu'avec saint Augustin nous l'appelions : « ascension du cœur, *ascensio cordis*. » Ne voyons-nous pas en effet que la pensée de notre Madeleine ne se sépare pas de Jésus qui avait dit : « Je suis la vérité » ? Ne voyons-nous pas que son cœur tend toujours vers ce même Jésus qui avait dit : « Je suis la vie » ? Etat sublime de prière constante : pénétration divine de l'intelligence qui adore dans la foi, conquête divine du cœur qui adore dans l'amour ; d'un coup, divinisation de l'être humain tout entier par la divinisation de ses puissances pen-santes mises à leur place, de ses puissances affectives mises à leur place, et par conséquent restauration lumineuse, réparation surabondante d'un passé fait de ténèbres et d'erreurs, c'est-à-dire de haine et de déchéance.

Ah ! qui de nous, mes frères, n'a pas besoin de prière ? Qui de nous n'a pas fait déchoir son intelligence par l'oubli, la négation, le doute pratique de Dieu ? qui de nous n'a pas fait déchoir plus ou moins son cœur par la mauvaise orientation de ses affections ? Nous avons besoin de prière ! A nos âmes asphyxiées par le mal passé, il faut cette aération d'en haut ; à nos âmes opprimées par le mal présent, il faut cette respiration pure ; à nos âmes angoissées par le mal de l'avenir, il faut

cette assurance que donne l'union de pensée et d'amour avec la force infinie. « *Si Deus pro nobis, quis contra nos ?* »

La France a besoin de prière ! Sa pensée s'est détournée de Dieu : seule entre toutes, elle l'a nié officiellement. Son cœur s'est détourné de Dieu : seule entre toutes, elle l'a combattu officiellement. Et le mal menace, et le mal grandit ! La prière seule peut l'arrêter, la prière seule peut l'écraser, la prière seule peut nous sauver. Ah ! les ennemis jurés du Christ et de son Eglise le savent bien ! Devinez-vous pourquoi ils sont offusqués par la vue du froc du religieux ou du voile de la religieuse ? pourquoi ils tournent toute la force de leur autorité de mensonge contre le silencieux trappiste et la souffrante carmélite ? C'est que le démon qui s'y connaît et dont ils sont les inconscients ministres, sait parfaitement qu'en eux est la force du bien, l'élévation des idées et des âmes, la respiration de la patrie : ils prient ! et parce qu'ils prient, ils unissent à Dieu ceux que le péché en sépare ; et parce qu'ils prient, ils brident les puissances de l'enfer.

Pour nous, pour la France, soyons des âmes de prière. C'est le devoir de tous : de l'homme d'affaires, du soldat, de la mère de famille, de la jeune fille, de tous ! Etre âme de prière ne veut pas dire qu'on doive réciter de longues formules, passer de longues heures à l'Eglise : non ! Marie-Madeleine ne dit rien, elle regarde Jésus. L'âme qui prie est l'âme qui regarde Dieu, qui le voit en tout, qui voit tout en lui, qui, pour tout dire d'un mot, a de la vérité dans la tête et dans le cœur. Dieu est tout, nous ne sommes rien ; pour être quelque chose, nous devons être en Lui. Cela c'est la vérité, cela c'est prier. « *Oportet semper orare.* »

## II

1. La prière a été une recommandation du Maître, la souffrance ne l'a pas moins été. Lui d'abord, il a été « l'homme des souffrances, *Vir dolorum* ». « Il n'a jamais eu de joie, *Christus sibi non placuit* ». Et lorsqu'il parle du bonheur, lorsqu'il en proclame la charte solennelle, par une antithèse incompréhensible, c'est dans la peine qu'il le fait consister. Ecoutez ces étranges paroles : « Bienheureux ceux qui sont pauvres ; bienheureux ceux qui sont doux ; bienheureux ceux qui pleurent ; bienheureux ceux qui sont purs ; bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice ! » Qu'est-ce à dire, mes frères ? sinon : Bienheureux ceux qui se refusent toute jouissance ; ceux qui immolent leur personnalité, dans la pauvreté ; leur intelligence, dans l'injustice supportée patiemment ; leur volonté, dans la douceur, la mansuétude ; leur cœur et leur corps, dans la pureté angélique. Sacrifice intellectuel, sacrifice moral, sacrifice physique, tout cela c'est le bonheur, parce que tout cela c'est encore en un sens nouveau l'élévation, la divinisation de l'être humain ; car à tout cela Jésus promet la posses-

sion du bonheur éternel : « *Quoniam ipsorum est regnum caelorum.* »

2. Lorsque l'intelligence est fortement saisie d'une vérité, la volonté s'attache comme d'instinct aux conséquences logiques qui en découlent pratiquement. Marie-Madeleine avait son intelligence trop subjuguée par la doctrine du Maître pour ne pas mettre en œuvre ce qu'elle signifiait ; aussi bien, la grande convertie nous apparaît-elle comme une âme de souffrance.

Elle immole son orgueil... Ah ! elle sait bien ce qu'on pense d'elle, elle sait bien les commentaires que provoquent ses démarches ! Et malgré tout, moqueries, pensées sarcastiques, mépris, c'est au vu et au su de tous que, dans la maison de Simon, devant cette assemblée de riches pharisiens auxquels sa vie était trop connue, qu'elle vient s'humilier aux pieds du prophète, s'avouer pécheresse, se montrer repentante, vaincue par la puissance mystérieuse du Galiléen.

Elle immole son cœur ; car elle a dit un adieu absolu, irrévocable, total, à ses nombreuses et vives affections d'autrefois. Elle n'aime plus que Jésus, elle l'aime autant qu'elle peut aimer, elle n'a plus de jouissance de par les créatures, et dans son amour divin elle n'a que des brisements : les séparations, la Passion, le Calvaire, le silence du tombeau, l'inquiétude du jour de Pâques, la longue attente après l'Ascension !... Oh ! que de souffrances !

Elle immole son corps, elle n'y pense plus. Marthe s'agite, Marie demeure, et les longues années de la Sainte-Baume sont une suite ininterrompue d'extases et d'austérités douloureuses. Là-bas, dans cette grotte humide partout, on montre encore une place du rocher perpétuellement sèche : c'est là que, selon une tradition très respectable, la sainte macérait son corps et répandait par ses austérités le sang de ses veines ; et la place demeure intacte et saine, pour montrer l'incorruptibilité, le parfum d'idéal que la souffrance met dans un corps, fait passer dans une âme.

3. Il faut souffrir ! C'est notre *devoir* comme hommes : fils d'Adam, nous sommes conscients de son abus de la jouissance, obligés par suite, en justice, de nous retrancher de la jouissance. C'est notre devoir comme chrétiens : fils du Christ, nous avons en nous le sang d'un chef qui a souffert jusqu'à en mourir. C'est notre devoir comme pécheurs : car le péché demande une expiation.

Mais c'est non seulement notre devoir, c'est encore notre *honneur*. Croyons-le bien, rien ne grandit comme la souffrance. Par elle, en effet, on se détache de la terre et l'esprit monte à proportion sans obstacles. Par elle, le cœur devient profond, les sentiments sont désintéressés ; il n'y a plus d'égoïsme refroidissant et rétrécissant, il y a le plein épanouissement d'une nature surhumaine, divinisée parce qu'elle a subi le contact de la croix, et que ce contact est un contact divin. Le

Maître ne l'a-t-il pas dit : « Que celui qui veut venir après moi se renonce, porte sa croix tous les jours et me suive ! »

Chacun de nous doit donc souffrir, et si la prière est la respiration de l'âme, la souffrance en est le principe vital, c'en est le sang ! Plus encore et mieux que la prière, elle expie, relève, restaure, unit à Dieu.

Et par ce mot, *souffrir*, je n'entends rien d'extraordinaire, j'entends seulement le simple mais sérieux accomplissement des devoirs quotidiens. La Providence y a pourvu ! Outre les peines hors cadre qu'elle nous permet d'endurer pour notre plus grand bien, elle a attaché à tout devoir une difficulté qui est précisément la souffrance dont nous devons vivre. Être chrétien comme il faut, jusqu'au bout, impose la souffrance, la gêne ; être père, être mère comme Dieu le veut, impose la souffrance ; être homme du monde, jeune homme, jeune fille comme Dieu le veut, impose la souffrance. Ah ! ce grand mot, cette grande chose, pour une âme qui vit ou qui veut vivre, c'est le pain quotidien.

4. Si le besoin de l'individu est la souffrance, ce n'est pas moins celui de la nation. Hélas ! elle aussi a ses déchéances, elle surtout a ses abus de la jouissance ! Qu'est donc notre siècle ? Siècle du luxe raffiné, siècle des aises, siècle de la littérature sensuelle, siècle de l'immoralité sans pudeur ! Oh ! corruption du siècle ! Aussi la virginité est pour lui une impossibilité, il n'y croit pas, il s'insurge contre elle parce qu'elle le condamne. Aussi l'austérité du cloître le révolte, il la trouve absurde, et parce qu'elle fait fuir ses ténèbres sous sa lumière transcendante, il voudrait l'enlever.

Dieu a entre les mains la guerre, la peste, la famine, les fléaux : ce sont les souffrances des nations. Par ces souffrances, il s'efforce de les ramener à lui quand elles s'en éloignent ; si elles ne se convertissent pas, lui se retire et alors c'est la ruine.

Depuis un siècle et plus, la France a beaucoup souffert. A-t-elle reconnu la main de Dieu ? Sachons-le bien : tant qu'elle ne comprendra pas sa souffrance, tant qu'en elle on ne fera pas passer un courant d'air pur, tant qu'on n'en bannira pas l'immoralité des jouisseurs sans honneur, des romans orduriers, des théâtres éhontés, des familles sans enfant..., la France de moins en moins sera la France, c'est-à-dire la nation toujours en avant, toujours passionnée pour les grandes et nobles causes, la fille aînée de l'Eglise, le bras droit du Christ. « *Gesta Dei per Francos !* »

Prier et souffrir ! Recueillons avec respect, avec amour, cette double leçon que nous donne notre bien-aimée patronne ; recueillons-la avec courage et avec confiance. Que chacun de nous en particulier se l'applique.



La vie s'en embellira. Vaut-elle la peine d'être vécue, vraiment, si l'on n'a pas à y aimer en priant, à s'y grandir en souffrant ?

La mort elle-même s'en embellira, car puisque la prière nous unit à Dieu, puisque la souffrance nous unit à Dieu, la dernière prière que sera la mort, la dernière souffrance que sera la mort, méritera la consommation de l'union divine dans l'ineffable joie de l'éternité. Amen.

## SERMONS D'ADORATION PERPÉTUELLE

### III

QUAND IL Y A PEU DE MONDE

*Nolite timere, pusillus grex.*

Ne craignez rien, petit troupeau. (Luc, XII, 32).

Mes frères,

C'est pour vous remercier d'abord au nom de Notre-Seigneur, et vous encourager ensuite, que je prends en ce moment la parole devant vous.

Oui, merci et honneur à vous qui, malgré l'exemple contraire du grand nombre, avez foulé aux pieds le respect humain et tout ce qui y ressemble, pour marcher au devoir et venir au Dieu de l'Eucharistie. Vous êtes le petit nombre, le tout petit nombre même : c'est possible, mais vous n'en méritez que mieux du Dieu que vous venez adorer ; et du moins l'on peut dire de vous, ce me semble, que ce n'est ni la chair, ni le sang qui vous attirent ici. C'est donc à bon droit et bien sincèrement que je me permets de vous féliciter.

Mais surtout, mes frères, laissez-moi vous encourager. Car vous pourriez être tentés, un jour ou l'autre, de douter de votre foi et de l'excellence de votre cause, en voyant cette foi et cette cause de plus en plus abandonnées autour de vous ; vous pourriez être tentés de vous demander : « Se peut-il que, vraiment nous ayons raison seuls contre tous ? » — *Nolite timere, pusillus grex*, vous dirai-je avec Notre-Seigneur ; ne craignez pas, petit troupeau du bon Pasteur, et ne devenez jamais honteux ni effrayés de votre faible nombre. Car 1<sup>o</sup> *il n'est point si vrai que cela que vous soyez du petit nombre*, et 2<sup>o</sup> *le grand nombre*, si grand nombre il y a, ne saurait rien prouver contre la vérité de votre foi.

#### I. — Sommes-nous du petit nombre ?

Donc vous croyez être le petit nombre, l'exception ! Donc surtout les ennemis de votre foi affectent de vous traiter en quantité négligeable, de vous prendre pour quelque chose comme un phénomène à part au sein de l'humanité ! — Mais, mes frères, quand cela serait, qu'en voudrait-on conclure ? Le nombre a-t-il jamais suffi à faire

le droit ? La raison du plus fort n'est toujours la meilleure que pour le loup ayant appétit de l'agneau. Mais entre gens sérieux et de bonne foi, on convient que *force* n'est pas, bien s'en faut parfois, synonyme de justice, et *nombre* synonyme de raison. Donc, en attendant plus ample développement sur ce point tout à l'heure, dès maintenant je pourrais conclure et dire : Seriez-vous, serions-nous, par notre petit nombre, une exception au sein de l'humanité, nul ne saurait s'en prévaloir contre nous et prétendre de là que nous faisons fause route.

Ce n'est pas là toutefois que j'en veux venir à présent ; j'aime mieux examiner avec vous s'il est vrai que nous ayons tant que cela, mes frères, le nombre contre nous.

Oui, sans doute, si nos regards ne vont qu'à la génération présente, génération dévoyée et perverse, *generatio prava et perversa*, dirait le Christ, oui, nous sommes débordés par le nombre. Depuis trois quarts de siècle, depuis le dernier quart surtout, il s'est formé, au sein de notre société, contre Dieu et son Christ, une conspiration qu'on peut dire générale. Depuis lors, la religion est en baisse, les églises se vident, les adorateurs se font plus rares au pied de nos tabernacles, et les fidèles qui restent à Jésus, en d'aucunes paroisses surtout, peuvent s'appeler véritablement le petit nombre.

Mais heureusement, mes frères, le monde ne date pas d'aujourd'hui ni d'hier ; et, si notre siècle incrédule *donne* en masse contre nos augustes croyances, par contre, plus de quinze siècles d'universelle adoration et fidélité au Dieu de l'Eucharistie, viennent unanimement témoigner en notre faveur. Il y a juste aujourd'hui dix-sept cents ans que Tertullien disait déjà aux païens persécuteurs : « Nous ne sommes que d'hier, et pourtant nous remplissons tout ce qui est à vous, vos temples exceptés ; et si nous nous retirions de vous, derrière nous nous laisserions le désert. » Or, depuis ce jour, combien, sur la terre que nous habitons, combien de générations se sont succédé, qui toutes n'ont eu qu'une voix pour acclamer le Christ-Roi sur les deux trônes où l'a fait monter son amour pour nous : la Croix et l'Eucharistie !

Cette longue suite de générations a eu des destins divers : les unes ont connu des jours de paix et de prospérité, les autres ont vécu à des époques de troubles et d'angoisses publiques ; mais toutes se ressemblent en un point : leur invariable fidélité au vieux *Credo* qui est le nôtre encore, et au sacrement de nos autels. Générations pétries de foi jusqu'à la moelle des os, l'impiété était à ce point exécrée dans leur sein, que l'Eglise elle-même dut prendre plus d'une fois, contre le zèle trop fervent des peuples et des princes chrétiens, la défense des quelques mécréants égarés parmi les multitudes fidèles. Et parce que, venant après tant de siècles d'adoration et de foi, il a plu à notre siècle apostat de renier les croyances des ancêtres et de désertir la maison de Dieu, à cause

de cela nous, demeurés fidèles encore à notre Dieu et à la religion de nos pères, nous passerions, aux yeux des libertins du jour et à nos propres yeux même, pour une exception et comme une anomalie au sein du genre humain ? De grâce, mes frères, pas de cela ! Car c'est juste l'opposé qui est vrai : c'est l'impiété contemporaine qui fait tache à part dans la vaste étendue des âges de foi qu'a traversés l'humanité ; et nous qui sommes, si l'on veut, le petit nombre au milieu de la génération mécréante du jour, nous sommes par contre du grand nombre de tous les temps. Nous sommes de la grande famille chrétienne qui n'a cessé de compter, au sein du monde civilisé, ses enfants par centaines de millions à tous les âges, et qui étouffe sans peine, sous la masse imposante et sans cesse accrue au cours de seize siècles, de ses *Hosanna* et de ses *Credo*, le chœur trop peu nourri encore et trop novice de nos modernes blasphémateurs.

La vérité, la voilà !... Si donc, mes frères, en un jour de fête eucharistique comme celui-ci, nous sommes en quelque sorte submergés dans le vide de nos églises, ne nous en effrayons pas outre mesure, car il fut un temps, il fut des siècles et des siècles, où cette enceinte s'est trouvée trop étroite pour contenir les flots pressés des adorateurs de Jésus-Hostie. Et si se taisent sur nos têtes ces voûtes à peine ébranlées aujourd'hui par le concert de quelques voix pieuses seulement, du moins elles ont retenti, pendant l'espace de quarante ou cinquante générations, du chant de tout un peuple, et le demi-silence dont elles s'enveloppent ne date que d'hier.

Date-t-il même d'hier, mes frères ? Car n'était-ce pas hier encore qu'il nous était donné de contempler cet édifiant spectacle : les travailleurs des champs laissant, au premier coup de cloche en Carême, la tâche commencée, se rendant à l'église sans même rentrer chez eux, et faisant à Dieu, le long des murs extérieurs de sa maison, comme un pieux trophée de leurs instruments de travail ? N'était-ce pas hier aussi que, chaque dimanche, dans nos campagnes, messe, vêpres, prières du soir, saluts du Saint-Sacrement, se célébraient dans des églises combles, devant des auditoires saintement empressés ?

Mais pourquoi invoquer ce qui se passait hier, quand aujourd'hui même nous avons sous les yeux le spectacle de ces foules soi-disant ennemies du Christ pendant la vie, et qui, à la mort, dans l'immense majorité des cas, réclament avec instance ou acceptent avec joie de s'endormir pour toujours entre les bras de l'Eglise, dans le baiser du Crucifix ? Quoi ! le voilà, ce grand nombre dont on cherche tant à effrayer notre foi ! Mais, somme toute, il est avec nous ! Mais, après nous avoir bien reproché, comme une sottise, comme un crime de lèse-raison, de nous séparer de lui, c'est lui qui revient à se rapprocher de nous, à se réunir à nous, quand arrive l'heure des graves décisions, des déterminations éternelles !

Ah ! mes frères, je n'ai plus le courage maintenant de vous exhorter à ne rien craindre de votre petit nombre ! Tout au plus vous exhorterai-je à garder votre sérieux, quand un naïf cherchera à vous troubler dans votre foi par le fantôme du grand nombre. — Pur fantôme en effet ! Misérable illusion de gens qui cherchent à s'en faire acroire à eux-mêmes et aux autres ; qui voudraient n'être plus chrétiens peut-être, mais le sont encore étrangement ; qui essaient de plaisanter de nos cérémonies saintes et de nos sacrements, mais redouteraient d'en être privés, eux et leurs enfants ; qui, enfin, aux heures frivoles de l'existence, rient volontiers de leur vieille mère l'Eglise, mais, aux heures sérieuses, sont heureux de se réclamer d'elle et de se retrouver ses enfants.

Je pourrais citer des faits par milliers et les prendre dans tous les rangs de notre société. Le temps ni le lieu ne me le permettent point ; mais franchement, non, ce n'est pas encore notre siècle qui pourrait fournir contre l'Eglise l'argument du nombre, à supposer que le nombre prouve quelque chose... J'arrive à mon second point.

## II. — *Le grand nombre prouve-t-il quelque chose ?*

Après ce que je viens de dire, mes frères, je devrais n'avoir qu'à me taire, car la cause que je plaçais est gagnée : vous n'avez rien à craindre du grand nombre, lequel est bien plutôt avec vous que contre vous. Cependant, pour rassurer entièrement les esprits timorés et prévenir l'effet de certaines objections, je me permettrai d'user, pendant quelques instants encore, de votre si bienveillante attention.

D'aucuns veulent que ces signes de religion donnés au lit de mort par des gens sans religion durant la vie, que ces baptêmes à l'eau du Jourdain ou autre administrés à des fils de mécréants, que ces premières communions solennelles faites par les enfants des pires mangeurs de prêtres, que ces cérémonies religieuses du mariage ou de la sépulture acceptées ou subies par des gens aussi peu dévots que possibles, ne signifient absolument rien, ne sauraient être pris au sérieux, ne sont que des accidents ou des défaillances passagères dans la vie des individus, mais n'empêchent pas le grand nombre d'être foncièrement irréligieux. D'où, par conséquent, singularité de sentiment, erreur, chez ceux qui pensent autrement que l'immense majorité de leurs contemporains, et croient encore des dogmes maintenant réprouvés du commun consentement du genre humain, en terre civilisée.

Voilà, mes frères, l'objection. Elle est odieuse ; elle est naïve ; et surtout elle est fausse.

Elle est odieuse ; car elle fait gratuitement de tous ceux qui se *rapprochent* de l'Eglise et du prêtre pendant la vie et à la mort, autant d'hypocrites simulant des sentiments religieux qu'ils n'ont pas, et mentant à leurs intimes convictions.



C'est là, mes frères, calomnier impudemment le genre humain et la vérité; et avec de tels procédés, il est facile, je le comprends, de s'attribuer l'avantage du nombre.

Elle est naïve; car ces défaillances qu'elle dit passagères et individuelles et ne rien prouver contre l'ensemble du corps social, ont, malheureusement pour les tenants de cette belle théorie, l'inconvénient d'arriver aux bonstros quartiers et demi des individus et, par conséquent, semblent bel et bien engager le corps social lui-même. — Mais passons! Et, supposé complaisamment que le grand nombre n'ait rien de commun avec nos croyances, montrons par ailleurs l'insigne fausseté de l'objection qui nous est faite.

Elle est fausse, quand elle fait du nombre la règle, la condition, la pierre de touche de la vérité. — Elle est fausse, quand elle prend pour le consentement du genre humain la manie antireligieuse d'une génération qui n'était pas hier et ne sera plus demain. — Elle est fausse enfin, quand, évoquant ce nom magique de civilisation, elle feint de croire que c'est au nom de la civilisation, c'est-à-dire du progrès de la science, que le grand nombre déclare la guerre à nos dogmes révelés.

Relevons successivement et rapidement ces trois erreurs.

Et d'abord, prendre le nombre pour règle de la vérité, c'est, je l'ai dit déjà et je vais le prouver plus abondamment par des exemples, le plus grossier contre-bon-sens. S'il en était ainsi, si le nombre faisait la vérité, jamais progrès ni découverte en aucun genre ne serait et n'aurait été possible. Quand en effet il surgit parmi ses semblables un homme portant au front la marque du génie, et qu'il découvre une de ces lois fécondes et puissantes à révolutionner le monde, il commence par être seul contre tous, incompris de tous, bafoué même de tous. Si c'est le nombre qui fait la vérité, cet homme de génie a donc tort? Il doit donc replonger au plus vite sa découverte dans le néant? Eratosthène, enseignant le premier la rotondité de la terre aux académiciens d'Alexandrie, commence par faire rire de lui, et pendant longtemps tout le monde se demande s'il n'a pas perdu le sens. Christophe Colomb, rêvant d'un continent nouveau, a contre lui toutes les Universités et toutes les Cours de l'Europe. Est-ce à dire pour cela que l'un et l'autre fassent fausse route, versent dans l'erreur, parce qu'ils sont seuls contre tous? Après de tels exemples, inutile d'insister: il est clair désormais que le nombre ne prouve rien pour ni contre le droit.

Mais l'impiété ne s'en tient pas là. Ce n'est pas seulement du nombre qu'elle se réclame — souveraine ineptie, je viens de le montrer! — c'est du consentement du genre humain. Pardonne, ô Dieu qui trône en ce moment sur l'autel de ton sacrifice, comme tu trônais sur la croix, pardonne, aujourd'hui comme alors, à tes insulteurs; car, pas plus qu'au premier jour, ils ne savent ce qu'ils font ni

ce qu'ils disent... Quoi! le genre humain, cette génération renégate qui rompt avec les croyances presque vingt fois séculaires du genre humain! Quoi! le genre humain, cette génération abusée par une poignée de sectaires, conspirant souterrainement dans l'arrière-fond des loges maçonniques à saper tous les fondements du vieil ordre social! Quoi! le genre humain, cette génération malade qui n'a plus le sens ni de la famille, ni de la propriété, ni de la patrie, ni de l'enfance, ni de l'autorité, ni des grandes idées et des principes premiers dont a toujours vécu l'humanité, même au temps des philosophes païens! Quoi, le genre humain, cela? Allons donc, la plaisanterie est trop forte, et c'est de la dérision, c'est de la folie! Et l'on ne répond pas à des insanités pareilles, un jour surtout d'Adoration perpétuelle.

A défaut du consentement du genre humain, le grand nombre de nos mécréants peut-il du moins se targuer d'avoir pour lui le monde de la science? Ici, mes frères, je ne serai pas long, et, sans tant de discussions, je me contenterai de citer les noms de princes de la science aussi illustres par leur piété que par leurs lumières. Pasteur n'était-il pas un savant de premier ordre, mais aussi n'était-il pas un croyant des plus convaincus? Arago qui se confessait et communiait, est-il le moins connu des savants de ce siècle? Branly qui vient d'inventer la télégraphie sans fil n'est-il pas l'un des nôtres? Et combien d'autres je pourrais nommer ici! Que de conversions encore, en ces derniers temps surtout, dans le monde des penseurs! Les Coppée, les Brunetière, les Gaston Pollonnais, etc., en valent bien d'autres, je pense!

Non, mes frères, la science n'est pas contre nous, pas plus que le nombre, et nous n'avons rien à craindre pour notre foi. Jésus-Christ était hier, il est aujourd'hui, il sera demain et toujours le Dieu vainqueur dans tous les siècles! Rendons-lui donc, du plus profond de nos cœurs, nos hommages d'amour et d'adoration. Ainsi soit-il.

---

## LES LITANIES DE LA SAINTE VIERGE

Entretiens à des jeunes filles

---

### LII

REGINA VIRGINUM

Dieu a voulu qu'il y eût aussi de la joie sur la terre, c'est pourquoi il y a mis des jeunes filles. Vous entendez parfois dans la campagne ou dans un jardin, des chants, des éclats de voix, des rires perlés, puis vous voyez bientôt apparaître toute une bande qui passe, l'insouciance et l'allégresse au front, l'espérance et le bonheur dans les yeux: c'est la jeunesse, qui ne connaît point nos préoccupations ni nos anxiétés, et qui marche devant elle, sans soupçonner les choses tristes, vers un

avenir qu'elle se figure sans nuages, radieux comme l'aube fraîche qui se lève, annonçant un beau jour.

Nous aimons cette confiance, cette ardeur et cette joie, parce qu'au fond c'est la joie de vivre, c'est la générosité de l'âme, c'est la confiance en Dieu. Soyez frères de vos vingt ans. Jamais vous ne retrouverez pareille félicité, rêves de dévouement aussi doux, désir aussi sincère de faire des heureux. Dans votre âme resplendit comme une bonté universelle, qui vous fait aimer Dieu et les hommes. Si vous êtes chrétiennes, cette bonté demeurera immuable, car vous aimerez les hommes à cause de Dieu. Mais pour que votre bonheur reste complet, suave votre allégresse, il faut que vous vous gardiez pures, avec la ravissante virginité du corps, de la pensée et du cœur.

L'Eglise honore les vierges, comme la portion la plus choisie dans son héritage d'âmes. Pour les élever, les conserver dans toute leur beauté spirituelle, avec le fragrant parfum de leur jeune innocence, elle leur montre Marie leur modèle, Marie, miroir de chasteté, *speculum castitatis*, et reine des Vierges, afin qu'elles copient ces traits si parfaits dont elles ne peuvent se détacher une fois qu'elles les ont regardés, afin surtout qu'elles se détournent de l'impureté flétrissante et du monde qui les appelle, qui leur sourit pour les perdre et leur ravir leur joie avec la paix de leur conscience.

# I

Oui, l'Eglise les honore et les aime, comme les perles les plus brillantes de sa couronne, comme les fleurs les plus belles et les plus embaumées de son jardin spirituel. Elle place l'état de virginité au-dessus de l'état du mariage. Pourquoi ? Saint Paul nous l'apprend. La femme qui est mariée doit s'occuper de son époux et en même temps penser à Dieu, se donner à Dieu ; c'est beaucoup pour un cœur de femme. Nécessairement il est partagé, les soucis de la vie matérielle l'absorbent et l'empêchent d'être tout entier à Jésus-Christ. Tandis que la vierge lui appartient toute : il est son divin fiancé, ou son céleste époux, uniquement aimé, qui possède chacune des fibres de ce cœur qui n'est point divisé.

Dieu ne nous a-t-il pas créés pour que nous l'aimions ? Et ceux qui l'aiment le plus ne sont-ils pas ses privilégiés, ses amis les plus intimes, ses créatures les plus parfaites ? De là sa prédilection pour les vierges.

Et n'allez pas croire que leur mission demeurera stérile. Est-ce une chose stérile que d'aimer Dieu et de le servir ? Car si elles se consacrent à Dieu, c'est pour mieux être à lui, pour lui obéir plus pleinement. Or que veut-il sinon qu'on lui conquière des âmes qui l'aiment ici-bas, pour le glorifier dans une incomparable félicité pendant toute l'éternité !

Voilà l'œuvre, la mission des vierges. Elles s'y appliquent tout entières, les unes par la prière, les autres par l'action. Les premières, comme les

Carmélites, se mortifient, se flagellent, et prient dans leur austère solitude ; elles prient pour que le règne de Dieu s'étende, pour que les âmes reçoivent une plus grande abondance de grâces et se convertissent. Vous savez quel est le rôle, la fonction, la nécessité de la prière : elle fait descendre du ciel les eaux vives et puissantes de la grâce, qui fertilisent le champ des âmes, qui en font mouvoir les ressorts intimes et sociaux.

Si vous visitez les régions qui s'étendent au pied des Vosges ou des Alpes, ce qui vous surprend, c'est la quantité d'usines diverses qui travaillent. Les eaux tombant des cimes sont captées, emmagasinées, dirigées sur des roues motrices, et les machines fonctionnent sans cesse ; les eaux ne se relâchent ni jour ni nuit, l'homme leur assigne leur tâche, utilise leur bonne volonté, leur ardeur inlassable, et elles répandent partout la vie, l'aisance, la joie, elles distribuent l'argent dans les foyers, elles donnent, les généreuses, du pain blanc et de chauds vêtements aux familles.

Qu'elles soient supprimées, que le ciel soit d'airain, que la sécheresse sévisse : les vallées se stérilisent, les maisons affamées se désertent, et la misère, la solitude morne s'étendront comme un linceul sur ces contrées jadis si vivantes.

Les vierges contemplatives appellent les eaux du ciel sur les âmes. Vous les croyez oisives, et c'est à elles que vous devez ces grâces de choix qui vous éclairent et vous donnent du courage dans l'épreuve ; c'est à elles qu'une nation doit d'être chrétienne, c'est-à-dire puissante, civilisée, heureuse et bénie de Dieu. Les vierges actives utilisent ces eaux célestes, les recueillent, les distribuent, les font travailler. Les unes et les autres sont nécessaires à un pays. Aussi bien elles le protègent. Les Romains avaient leurs Vestales, qu'ils regardaient comme le palladium de leur cité. A ces « vierges saintes » ils reconnaissaient un vrai et « vénérable sacerdoce »<sup>1</sup>. Quand un consul en rencontrait une sur son chemin, il faisait abaisser ses faisceaux devant elle. Ils appelaient le temple de Vesta « leur foyer éternel, le gage et le garant de leur grandeur future »<sup>2</sup>. Ils avaient donc le sentiment de l'excellence de la virginité. Très corrompus eux-mêmes et pervers, ils se rassuraient en pensant que la pureté de ces vierges fléchirait le ciel en leur faveur, et rétablirait l'équilibre rompu par leurs désordres et leurs crimes. Cette idée était profondément juste et reposait sur d'anciennes traditions qui remontaient aux origines, qui étaient gravées dans le cœur même de l'humanité.

Or les Vestales n'étaient que des vierges vouées par contrainte à la chasteté et seulement pour un temps déterminé, tandis que nos vierges chrétiennes se consacrent librement à Dieu, dans l'ardente piété de leur jeunesse, et lui immolent le sacrifice.

<sup>1</sup> Virgines sanctæ. (Horace, *Odes*, I, 2, 27). — Sanctissimi sacerdotium. (Cicéron, *Pro Domo*).

<sup>2</sup> Tite-Live, xxvi, 27.



le plus agréable qu'il puisse accueillir, l'holocauste absolu de leur cœur, de leur volonté, de leur vie. Qui dira jamais de quel poids est sur le cœur de Dieu cette offrande pure de leur virginité ?

Non, cette offrande n'est pas stérile. Regardez les hospices qu'elles ont créés, les écoles où elles enseignent, les souffrances qu'elles apaisent, les plaies qu'elles pansent et cicatrisent dans les cinq parties du monde. Que d'enfants idolâtres, devenus de fervents chrétiens ! Que de malades qui bénissent Dieu au lieu de le blasphémer ! Quelle moisson d'âmes sauvées, qui eussent péri dans l'amertume, l'aigreur, l'ignorance ou l'impiété !

Et c'est en vain que les hommes de mal espèrent épuiser la source bienfaisante de la virginité : elle est intarissable. Au fond de toute âme humaine Dieu a déposé l'idée religieuse, qui y brille comme une indéfectible lumière ; mais en certaines âmes plus parfaites, il a allumé un flambeau d'amour plus ardent, qui non seulement les éclaire, mais les consume. Essayez d'arrêter une source : les eaux se ramassent pour jaillir plus tard victorieuses, emportant tous les obstacles. Mettez un écran devant une lumière : elle finira par traverser même l'écran, et en attendant, radieusement, elle illuminera les objets d'alentour. On n'arrête pas un fleuve, on n'éteint pas la vie divine.

Ce serait une grande erreur de s'imaginer que la virginité disparaîtra à mesure que le monde deviendra plus mauvais. C'est justement le contraire qui doit arriver. Rappelez-vous les thébâïdes et les laures de saint Antoine ou de saint Sabbas. Pourquoi les déserts furent-ils soudain peuplés comme des cités ? Pourquoi des milliers de jeunes hommes et de vierges se réfugiaient-ils dans ces calmes et abruptes solitudes ? C'était sans doute pour y fuir les persécutions, mais surtout pour y retrouver la paix qu'ils cherchaient vainement dans le monde tourmenté, pour échapper à la corruption du siècle qui provoquait leur dégoût et leur pitié. Leurs âmes éprises de pureté, de virginité, s'éloignaient des milieux où tout leur répugnait, où tout les blessait dans la délicatesse de leurs sentiments, de la pudeur, et de leurs convictions ; ils portaient en eux-mêmes un idéal sacré qu'ils regardaient toujours, et ils s'en allaient, loin des villes, pour le mieux étudier, pour s'appliquer à l'atteindre, à le reproduire dans leur conscience enfin purifiée et lumineuse, dans leur cœur satisfait par la pleine possession de Dieu. Là ils se rappelaient leurs parents, leurs amis, qui traînaient toujours leur fardeau de boue, et ils se sentaient pris pour eux d'une immense compassion ; alors ils priaient, ils jeûnaient, ils se mortifiaient pour eux.

Le même phénomène se reproduira de même et toujours, jusqu'à la fin des siècles, tant qu'il y aura des âmes pures, des âmes chrétiennes qui aimeront les hommes parce que Jésus-Christ les a aimés, et qui contempleront avec admiration Marie, l'idéal de l'amour et de la pureté.

## II

Car Marie, voilà le modèle sublime que leur présente l'Eglise.

1. La première, elle consacra sa virginité au Seigneur, d'elle-même, pleinement, afin d'être toute à lui et à lui seul. Si nous voulons savoir combien cette offrande d'elle-même fut agréable à Dieu et à quelle hauteur de perfection elle éleva la sainte Vierge, méditons seulement ces paroles de l'Évangéliste qui nous raconte l'Annonciation : « L'ange Gabriel fut envoyé par Dieu à la vierge Marie. *Missus est Angelus Gabriel a Deo ad virginem Mariam.* »

Il y a ici deux termes, deux puissances, qui traitent d'une certaine manière d'égale à égale : Dieu et la vierge Marie. Nous apercevons bien un troisième personnage, le plus beau des anges, le plus privilégié des esprits célestes, celui qui « se tient devant le Seigneur », comme le plus grand de la cour se tient devant son roi. Mais devant Marie il ne compte pas, sinon comme l'ambassadeur que Dieu lui députe. Lui-même malgré sa haute dignité n'est rien en comparaison d'elle.

Cependant il est pur, il est grand, il est saint ; mais sa pureté n'est qu'angélique. Les anges ignorent les luttes et les tribulations de la chair ; combien est plus élevée et préférable aux yeux de Dieu la pureté virginale de Marie, virginité immaculée, embrassée par choix, par désir, par religion ! Marie s'est demandé ce qui plairait le mieux à Dieu, et elle s'est offerte à lui sans réserve, sans partage. Le monde ne pénétrera en rien dans son cœur, pas même par une pensée profane ; son corps, son âme, ses paroles, tout est sacré et consacré à Dieu. Pas d'affection extérieure qui puisse la distraire de cet amour prodigieusement intense. Et c'est cette dignité unique, incomparable, qui lui vaut le céleste message. Dieu ne pouvait envoyer qu'à quelqu'un qui fût digne de lui ; on ne voit pas en effet un grand roi députer le premier dignitaire de sa cour à un berger, mais à un grand prince ou à un monarque comme lui.

Donc l'ange Gabriel se présente à elle, humblement ; il s'incline devant elle comme devant sa reine, il lui expose l'objet de sa visite : « Vous avez trouvé grâce devant Dieu, vous concevrez et vous mettrez au monde un fils, vous l'appellerez Jésus. Il sera grand, et on l'appellera le Fils du Très-Haut ! » Quelle ampleur de développements destinés à faire accepter à Marie cet immense honneur ! Pourquoi tant insister ? Pourquoi dire qu'il sera grand, Fils du Très-Haut, qu'il succèdera à David sur son trône, et que son règne sera éternel ? C'est que tous ces titres ne produisent pas sur elle une impression décisive, victorieuse. Troublée elle était, troublée elle demeure. Ce fils aura beau être grand, être le Fils de Dieu même, être un grand roi, éternel comme Dieu, elle reste inquiète, perplexe ; que dis-je ? elle est décidée à renoncer à ces merveilleuses et uniques prérogatives, s'il faut les acheter au prix de sa virginité. Elle préfère rester vierge, plutôt que de devenir la

mère de Dieu. Son choix est fait, la virginité avant la maternité, et telle eût été sa décision si Dieu n'eût fait cet adorable miracle de la vierge qui deviendra mère, par l'action du Saint-Esprit, parce que rien n'est impossible à Dieu. *Quia non erit impossibile apud Deum omne verbum.*

2. Qu'elle est donc d'un haut prix la virginité qui est prête à un tel sacrifice ! Marie nous en a dévoilé la douce et secrète beauté, elle nous a appris combien Dieu l'aime, et son enseignement, ses exemples, ont ébranlé une multitude d'âmes, les plus pures de l'humanité. « Mais le don de virginité, nous dit saint Jérôme, s'est répandu plus abondamment sur les femmes, parce qu'il a sa source dans une femme <sup>1</sup>. » C'est pourquoi des légions de jeunes filles, et des plus illustres familles, rejetant les plus séduisantes alliances, se sont dès les premiers siècles fiancées à Jésus, l'Epoux des vierges, afin d'être uniquement à lui, et d'entrer dans la compagnie fleurdelisée qui marche sous la conduite de Marie. Quiconque approche d'elle est subjugué, attiré, entraîné par les charmes de la pureté. Saint Joseph était vierge ; sainte Marthe, l'hôtesse de Jésus-Christ, était vierge ; vierges les filles de saint Philippe l'un des sept diacres, c'est pourquoi elles prophétisent <sup>2</sup>. Et les communautés de vierges deviennent si nombreuses que saint Ignace salue les congrégations des vierges philippiennes et rappelle à celles d'Antioche qu'elles se sont consacrées à Jésus-Christ <sup>3</sup> ; que saint Cyprien nous montre l'univers rempli de tous ceux qui pratiquent la continence, et que saint Augustin s'excite par leur exemple à les suivre et à les imiter : « Je voyais là tant de jeunes gens et de jeunes filles, une jeunesse nombreuse, et des gens de tout âge, et de graves veuves, et des vierges âgées, et dans cette multitude, la continence qui n'est jamais stérile, la continence, mère féconde des fils que vous, Seigneur, céleste époux, vous avez engendrés à la joie. Et elle riait de moi tout en m'exhortant, comme si elle m'eût dit : Quoi ! tu ne ferais pas ce qu'ont pu ceux-ci et celles-là ? Ce qu'ils ont fait, est-ce qu'ils l'ont pu par eux-mêmes, et non avec le secours de leur Dieu ? C'est Dieu, leur Seigneur, qui m'a donnée à eux <sup>4</sup>. »

Et voilà comment l'Eglise se glorifie d'avoir enfanté de nombreuses phalanges de vierges qui se sont enrôlées sous la bannière de Marie, sous l'étendard de la virginité, comme les Agnès, les Cécile, les Gertrude, les Catherine de Sienne ou les Rose de Lima, appelées et soutenues par Marie, leur reine, qui la première leur a frayé le chemin, et les a ravies en leur montrant l'excellence de la virginité, la gloire dont elle jouit même devant les hommes, et la récompense qui la couronnera au ciel, quand Dieu rangera les âmes fidèles autour de sa Mère immaculée.

## III

Toute jeune fille cependant n'est point appelée à la vie religieuse. Vous devez toutes, comme le jeune homme de l'Evangile, poser cette question à Jésus-Christ, quand vous jouissez du bonheur de le posséder : « Maître, que faut-il que je fasse pour obtenir la vie éternelle ? » (Luc, v, 25). Car voilà la grande chose : atteindre la vie éternelle. Priez, consultez, interrogez ceux qui ont la charge de vos âmes, et vous parviendrez à la lumière, vous saurez quelle voie prendre. Ce qui est sûr, c'est que vous n'arriverez au ciel que par le chemin de la chasteté, en regardant Marie, le modèle suprême, et, comme je la définissais avec un Père de l'Eglise, « le miroir de la chasteté. » Il n'y a pas que les religieuses qui gagnent le Paradis, qui travaillent, souffrent, se mortifient et que Marie aime : les femmes mariées ont bien aussi leurs gloires et leurs grands mérites.

Mme de Lamartine, la mère du grand poète, raconte qu'elle assistait un jour, à l'hôpital de Mâcon, à une prise d'habit de religieuses hospitalières. « On leur a fait un discours, dit-elle, on leur a dit qu'elles embrassaient pour la vie un état de pénitence et de mortification, on leur a mis une couronne d'épines sur la tête. J'ai beaucoup admiré leur dévouement, mais j'ai réfléchi que l'état d'une mère de famille, si elle remplit ses devoirs, peut approcher de la perfection de celui-là. On ne pense point assez, quand on se marie, qu'on fait aussi vœu de pauvreté, puisqu'on remet sa fortune entre les mains de son mari ; on fait aussi vœu d'obéissance à son mari, et vœu de chasteté en ce qu'il n'est pas permis de chercher à plaire à aucun autre homme. L'on se voue aussi à l'exercice de la charité vis-à-vis de son mari, de ses enfants et de ses domestiques. Je n'ai donc rien à envier aux Hospitalières... »

« Ces réflexions », ajoute-t-elle, m'ont fait grand bien à l'âme, j'ai renouvelé mes vœux devant Dieu, et je le prie de me faire la grâce d'y être très fidèle <sup>1</sup>. » Elles sont excellemment vraies. Le mariage c'est un nouveau devoir qu'on accepte, et auquel on doit se préparer par une entière droiture de vie et par la pureté qui rend la jeune vertu aimable et respectée.

Je ne sais si toutes les jeunes filles comprennent bien cet enseignement : que l'on se dispose au commandement par l'obéissance, et au mariage par la chasteté. Je crains que plusieurs ne manquent sur ce point de ces admirables délicatesses chrétiennes qui entourent votre jeunesse comme d'une triple haie qui en rend l'accès heureusement difficile.

Examinez vos conversations : souvent elles sont trop libres, vous cédez à l'inutile et dangereuse curiosité du mal, vous demandez, vous posez des questions risquées, habilement tournées, qui vous font glisser sur le terrain de l'indécence, vous attendez les réponses, vous les gravez dans votre

<sup>1</sup> Epist. xxii.

<sup>2</sup> Act., xxi, 9.

<sup>3</sup> Epist. v et ix.

<sup>4</sup> Confess., lib. viii, cap. xi.

<sup>1</sup> Lamartine, *Le manuscrit de ma mère.*



mémoire, et vous trouvez je ne sais quelle volupté malsaine à en rêver. De là vous passez à des entretiens solitaires, secrets, seule à seule avec une compagnie que réprouverait votre mère, si elle savait ou si elle avait moins confiance en vous. Cette curiosité fiévreuse s'alimente de lectures frivoles, inconvenantes peut-être, et vous restez de longues minutes à relire telle page dangereuse, qui s'incruste dans votre mémoire et y laisse comme un honteux stigmat. Ajoutez à cela des libertés imprudentes dans vos relations, et il n'en faut pas davantage pour flétrir la fleur de votre innocence.

Le malheur est que vous vous abandonnez bientôt à des habitudes plus ou moins perverses, et que vous vous ingéniez à ne pas croire coupables. Vous étouffez les protestations de votre conscience, afin de vous livrer sans remords à des vanités, à des coquetteries condamnables. Le monde, qui est déplorablement indulgent pour ces folies où d'ailleurs il vous encourage et vous excite, appelle cela de la galanterie, et il triomphe de vos faiblesses. De là au scandale il n'y a pas loin, et du scandale à l'endurcissement il n'y a qu'un pas.

Personne, vous le savez, ne porte la hardiesse, l'effronterie aussi haut que les femmes qui ont abdiqué toute pudeur. Elles ont commencé ainsi, et plus d'une parmi elles, après plusieurs années de pieuse jeunesse abritée sous les ailes de Marie, a trouvé dans une parole, dans une entrevue, dans une imprudence, la cause déterminante de sa chute devenue bientôt irrémédiable.

Un autre malheur, et le plus grand de tous, c'est que vous courez ainsi à la perte de votre foi. Le jour où une âme s'est laissé vaincre par le démon impur, si elle ne se relève aussitôt, elle est atteinte du coup mortel. Au fond d'elle-même le virus funeste est déposé qui se développe, l'empoisonne, pénètre jusqu'aux moelles et lui donne le goût du désordre. Alors il faudrait une grâce exceptionnelle pour qu'elle pût se relever. La grâce sans doute ne lui manquera pas, mais elle aurait besoin d'une énergie que ne saurait lui fournir sa volonté fléchissante, attirée désormais par le mal comme par un aimant irrésistible. Quelquefois elle essaie bien de se reprendre, puis elle retombe découragée et vaincue par de nouvelles tentations de plus en plus audacieuses. Cependant elle souffre, elle est mal à l'aise, elle se rappelle les heureux souvenirs d'autrefois, lorsqu'elle priait la sainte Vierge au pied de son autel, et que Marie lui répondait doucement, avec son sourire maternel qui fortifie et redouble l'amour. C'était le bonheur, en ce temps-là ! Et les angoisses redoublent, puis les remords ; à tout prix, il faut les faire taire. Alors elle s'endort dans une fausse sécurité, elle se cuirasse de faux raisonnements, pour se persuader que le devoir c'est une chimère, la conscience un état résultant des habitudes de la jeunesse, une voix imaginaire et menteuse, et qu'en définitive la religion n'a aucune raison d'être, et que le devoir commandé par Dieu n'est qu'une pieuse

invention destinée à gêner notre liberté et à faire impression sur les esprits faibles.

Car, suivant l'expression lumineuse de saint Augustin, personne ne doute qu'il y ait un Dieu, excepté ceux à qui il serait utile qu'il n'y en eût point. « Le voluptueux, dit Bourdaloue, — le plus solide des prédicateurs, — se trouvant dans une espèce d'impuissance de croire et de se satisfaire, la vue d'un Dieu le troublant dans son plaisir, et son plaisir étant contredit sans cesse par la vue d'un Dieu, il prend enfin le parti de renoncer à l'un pour se maintenir dans la possession de l'autre, et de ne plus croire à Dieu qu'il regarde comme l'ennemi irréconciliable de son plaisir et de son désordre ! »

Plus de mœurs, plus de foi ! Que deviendra la pauvre âme ? Quelle tristesse pour elle en ce monde, et l'enfer dans l'autre !

Sans doute vous êtes bien loin de là, mais peut-être quelques âmes se trouvent-elles sur la pente qui y conduit. Prenez garde ! Veillez sur les commencements. La passion est bien subtile, elle vous ensorcelle par une affection que vous croyez peut-être honnête et qui l'est au début ; puis elle vous entraîne doucement à ce qui ne l'est plus. Tout le monde s'en aperçoit, sauf vos parents. Quant à vous, il semble que vous soyez frappée d'aveuglement, vous vous permettez ce que vous trouveriez fort répréhensible chez les autres, mais vous ne voyez pas, vous croyez que tout vous est permis, et vous vous défendez à vous-même de réfléchir et d'y regarder de trop près, de peur de voir. Quelle bonne foi est la vôtre alors ?... Qui pourrait le dire ? Toutefois vous êtes toujours coupable de ne pas étudier votre état d'âme, de ne pas vous interroger vous-même droitement avec le désir de vous bien connaître, de ne pas consulter. Saint Jérôme dirait peut-être, à considérer ces relations, ces correspondances, cette affection dont le premier effet est de vous troubler, que ce sont là les signes d'une virginité qui se meurt, *moritura virginitatis indicia*.

Hélas ! tant de doctrines funestes aujourd'hui nous dépravent ! Vous crie-t-on assez de partout qu'il faut jouir, que la vie est un banquet où il convient de s'asseoir sans autre souci, que vous ne devez rien refuser à vos passions, que la jouissance n'est que la perfection légitime de votre nature, et qu'il n'y a plus de devoir !

Oh ! gardez votre pureté, votre vertu, pour garder votre foi, pour garder votre bonheur ! Dieu seul connaît votre avenir, mais il ne sera heureux que s'il est chaste, que si plus tard, après avoir fait à votre tour la rude expérience du temps et des hommes, il vous est donné de revenir ici, aux pieds de Marie, sans rien regretter que des fautes de fragilité, lui dire avec la même foi, la même piété : « *Reine des Vierges, priez pour nous !* »

<sup>1</sup> Bourdaloue, *Sermon sur l'Impureté*.

## COURTES INSTRUCTIONS POUR LA PRIÈRE DU SOIR

### CVII

COMMENT IL FAUT RÉPANDRE LA PAROLE DE DIEU

Après avoir expliqué les diverses dispositions d'âme avec lesquelles est reçue la parole de Dieu, Jésus continue ses explications.

« Apporte-t-on une lampe allumée pour la placer sous le boisseau ou sous le lit ? N'est-ce pas pour la mettre sur le candélabre, afin que ceux qui entrent voient la lumière ? Car il n'est rien de caché qui ne doive être mis au grand jour, et rien de fait en secret qui ne doive être manifesté. Prenez donc garde à la manière dont vous écoutez : d'après la mesure avec laquelle vous aurez mesuré aux autres la parole, on vous mesurera et on vous surajoutera. Car il sera donné à celui qui a, et à celui qui n'a pas sera ôté même ce qu'il a. »

Et le divin Maître ajouta : « Il en est du royaume de Dieu comme de la semence qu'un cultivateur jette en terre. Qu'il dorme, qu'il se lève de nuit et de jour, la semence germe et croît sans qu'il le sache. Car la terre produit par elle-même ses fruits, d'abord de l'herbe, puis un épi, ensuite dans l'épi un froment plein. Et lorsqu'elle a produit ses fruits, le laboureur y met la faucille parce que c'est le temps de la moisson <sup>1</sup>. »

Ces explications concernant la façon dont il faut traiter la parole divine, s'adressent sans doute, en premier lieu, à ceux qui sont chargés de la répandre, mais aussi à tous les chrétiens, en particulier aux parents et aux maîtres.

C'est au moyen d'images familières à ses auditeurs que notre bon Sauveur développe sa pensée devant ses disciples. Ils doivent être la bonne terre qui reçoit la semence divine, mais ce n'est point pour eux seuls qu'elle va fructifier. Il faut qu'ils la propagent autour d'eux.

Chaque maison possédait une lampe à huile, faite généralement de terre cuite ou de bronze, avec une poignée d'un côté, et de l'autre un bec pour la mèche. Il y avait aussi ce qu'on appelait le candélabre, pied de lampe portatif, plus ou moins élevé selon qu'il était destiné à reposer sur le sol ou sur un meuble. Sur ce candélabre, on plaçait la lampe, qui devait ainsi éclairer toute la pièce.

Le boisseau était une mesure romaine servant à mesurer les fèves, nourriture habituelle, ou les autres graines, voire même les liquides ; il contenait environ dix litres. Et le lit dont il est parlé ne signifie pas la natte sur laquelle on passait la nuit, mais bien l'espèce de canapé sur lequel on s'étendait pour manger.

La pensée du divin Maître devenait ainsi très claire. De même qu'on n'allume point une lampe pour la cacher sous un boisseau ou sous un lit, de même lui n'est pas venu sur terre allumer la

lumière de son Evangile, pour que cette lumière reste voilée, dissimulée dans quelques âmes. Il faut qu'elle brille aux regards de tous les hommes. Ceux qui ont le bonheur d'être éclairés par cette divine clarté doivent éclairer les autres. Et ils seront d'autant plus récompensés de leur zèle, de leur empressement à propager la lumière évangélique, qu'ils auront éclairé de plus nombreux cœurs : la couronne sera proportionnée au dévouement et au travail de prosélytisme entrepris pour la diffusion de l'Evangile.

Ce ne sont donc pas seulement les prêtres, les religieux et les missionnaires, qui sont obligés de faire briller autour d'eux la lumière de la foi chrétienne ; mais tous les chrétiens, et particulièrement ceux qui ont d'autres âmes sous leur dépendance, comme les parents et les maîtres.

Si nous avons eu le bonheur de recevoir une instruction chrétienne plus développée que d'autres, si nous avons été comblés de grâces plus abondantes, si notre âme a été inondée d'une lumière plus vive, si la parole divine est tombée plus intense sur notre cœur, c'est une obligation pour nous — entendez bien ce mot : une obligation, et non pas un simple conseil — de faire rejaillir ces grâces et ces lumières sur ceux qui nous entourent.

Et le moyen, demanderez-vous, pour un simple chrétien, de remplir cet apostolat ? — Ce moyen est à la portée des plus humbles et des moins éloquents : il consiste à donner le bon exemple, sans ostentation, mais aussi sans lâcheté. Exemple de la prière, exemple de la sanctification du dimanche, exemple de l'obéissance aux lois de l'Eglise, et tout cela avec une fidélité qui ne se dément jamais. Ce moyen consiste encore à donner de bons et pieux conseils, au besoin des ordres et des défenses, à ceux qui dépendent de notre autorité, enfants ou serviteurs ; à leur fournir la possibilité et la facilité de fréquenter les offices, les sacrements ; à savoir, s'il est nécessaire, nous priver d'une satisfaction pieuse pour qu'un serviteur, une servante puissent assister à une grand'messe, à une instruction, que sais-je ?

N'est-il pas vrai, parfois, qu'on oublie trop que les serviteurs, les subordonnés ont aussi une âme à sauver, et qu'on leur mesure fort parcimonieusement l'usage des sacrements et de l'Eglise ? Et pourtant, la belle action, le méritoire sacrifice que celui d'un chef de famille, d'une maîtresse de maison qui, à l'occasion, s'imposent le soin de garder la maison, de remplir certaines charges habituellement confiées aux serviteurs, afin que ceux-ci aient la liberté d'aller retremper leur cœur au pied des autels, soumettre leur âme à l'action bienfaisante de la lumière divine ! Oh ! le noble dévouement agréable à Dieu, que celui d'un voisin, d'une voisine qui offrent à un père, à une mère de famille chargés de petits enfants, quelques minutes, quelques heures de leur temps pour leur permettre l'accomplissement d'un devoir religieux ! Combien de pauvres femmes, privées de l'Eglise durant des

<sup>1</sup> Marc, iv, 21-29 ; Luc, viii, 16-18.



mois entiers, rivées à la garde de petits berceaux, et qui seraient si heureuses d'être remplacées pendant une heure, afin de pouvoir assister à la messe ou à un office!

En voilà des moyens d'être apôtres autour de vous. Qui donc ne peut donner le bon exemple, un bon conseil parfois, prêter un livre pieux et instructif, rendre un service dans le genre de ceux que nous venons d'énoncer? Qui donc ne saurait trouver une demi-heure, le dimanche, pour aller visiter un pauvre vieillard plus ou moins délaissé, un malade plus ou moins chrétien, leur dire un mot du cœur, une parole de sympathie, rappeler à leur pensée le Dieu peut-être bien oublié? Oh! l'utile et fructueux apostolat que celui-ci! Ne connaissez-vous pas encore quelque enfant arriéré, peu doué, estropié peut-être, que ses parents négligent d'instruire des vérités religieuses, et auquel vous pourriez parler avantageusement de la religion, du bon Dieu, apprendre à prier?

D'après la mesure avec laquelle nous aurons mesuré les autres, nous serons mesurés et il nous sera ajouté. Oui, plus nous nous efforcerons de faire bénéficier les autres des grâces dont Dieu nous a comblés, plus il nous les départira abondantes, plus notre récompense sera belle, et aussi notre salut assuré.

Je sais bien que l'on ne voit pas toujours les effets de l'apostolat entrepris, et que, parfois, on est tenté de se décourager, en présence de ce qu'on croit l'inutilité de ses efforts. Mais rappelons-nous alors la parole de Jésus: « Le royaume des cieux est comme de la semence qu'un laboureur jette dans la terre. » Notre bon Maître ne nous demande pas le succès, il veut seulement le travail; semons, semons encore, semons toujours autour de nous: la croissance est son affaire, ce n'est plus la nôtre.

Ces conseils, ces exemples, ces démarches, tout ce que nous avons entrepris pour répandre le bon grain de la religion, c'est une semence jetée. Il en est qui ne lèvera pas, d'autre manquera d'humidité, d'autre sera étouffée par les passions, d'autre encore sera longue à germer; semons toujours. L'épi ne dût-il mûrir qu'à l'heure de la mort, ce serait toujours un inappréciable gain, une précieuse moisson.

Gardons-nous de dire ou de penser: « Si seulement je voyais un résultat à mes efforts, à mon zèle! » C'est là une préoccupation tout humaine; sans doute, il nous serait agréable, après nos labeurs, de voir germer la future moisson, notre satisfaction y gagnerait; le mérite y trouverait-il son profit?

N'oublions pas la parole de saint Paul: « J'ai planté, Apollon a arrosé, mais c'est Dieu qui a donné la croissance. » Travaillons à nous instruire, amassons grâces et lumières pour les répandre sur les autres, soyons apôtres autour de nous, et puis laissons à Dieu le soin du reste.

## CATÉCHISME DE PERSÉVÉRANCE *historique et apologetique*

### DEUXIÈME PARTIE JÉSUS-CHRIST

## II. — LA VIE PUBLIQUE

### IV. — Troisième année *Le Fondateur*

#### I

CHEZ LES PAÏENS. — LA CHANANÉENNE. — SECONDE  
MULTIPLICATION DES PAINS.

Depuis deux ans Jésus sème ses paroles et ses miracles à travers la Judée et surtout la Galilée. Il a semé dans la joie, jusqu'au jour où ses bienfaits ont porté ombrage aux Pharisiens jaloux, si bien qu'alors il a dû changer la forme de son enseignement pour ne plus montrer la vérité que sous le voile plus ou moins transparent des paraboles. Les apôtres les comprenaient, grâce à ses explications précises, et ils s'élevaient peu à peu, se pénétraient de la valeur du trésor qui leur était confié, et ils s'aguerrissaient pour les luttes à venir; le peuple en saisissait quelque chose et il était ravi; les Pharisiens aussi devinaient les leçons qui les visaient, et se sentaient atteints, mais ils n'osaient le dire, de peur de perdre la faveur de la multitude, et ils renaient leur colère. Jésus toutefois n'ignore point leurs mauvais desseins, et comme son heure n'est pas encore venue, qu'après avoir fait l'éducation de ses apôtres il lui reste à fonder son Eglise, il ne s'expose point à leurs rancunes. Aussi cette année ne l'a-t-on pas vu à Jérusalem pour la fête de Pâques.

#### I

Les Pharisiens n'ont point manqué de s'y rendre et ils sont revenus avec les Scribes, mécontents, contenant à peine leur sourde fureur, comme des gens qui méditaient un mauvais coup et qui se trouvent dépités. A qui s'en prendre? Au Maître? Lui reprocher de n'avoir pas observé la Loi? Ils savent quelle réponse terrible ils s'attireraient: car s'il n'est pas allé à Jérusalem, c'est pour ne pas se jeter de lui-même dans le piège qu'ils lui tendaient. Il faut qu'ils se vengent sur quelqu'un: ils tombent sur ses disciples.

Les Juifs se livraient à des ablutions constantes, se lavaient les mains plusieurs fois avant chaque repas. Avec une exagération qu'ils rendaient ridicule, ils purifiaient les coupes, les aiguières, les vases d'airain, les meubles, jusqu'au chandelier à sept branches du temple; de là ce mot railleur des Saducéens: « Il ne vous reste plus qu'à arroser le globe du soleil. » Leurs traditions absurdes, qu'ils plaçaient au-dessus de la Loi, prétendaient que manquer à ces ablutions était un crime aussi grave que la fornication. Aussi quand les Pharisiens revenaient du dehors, leur premier soin,

avant de manger, était-il de se plonger dans l'eau. Ainsi le voulaient « les traditions des ancêtres, » qui en réalité ne remontaient qu'à Schammaï. Quiconque négligeait ces prescriptions d'hydrothérapie était considéré par eux comme un contempteur de la Loi.

Fidèle observateur de la Loi, Jésus n'acceptait point comme précepte ces pratiques qui faussaient l'esprit du peuple, en l'habituant à ne considérer que le corps, les observances extérieures, et non l'âme, les vraies prescriptions de la Loi. Pour les Pharisiens un homme propre et bien vêtu c'était l'idéal, ils nettoyaient avec minutie l'extérieur de la coupe, mais peu leur importait que l'intérieur fût plein d'immondices et de poison. Les disciples imitaient le Maître, et ils se mettaient à table, rompaient et mangeaient le pain, sans auparavant se laver les mains, au grand scandale des Juifs.

— Pourquoi, disent-ils à Jésus, tes disciples violent-ils les traditions des ancêtres ? Car leurs mains sont impures, et il ne se les lavent pas avant de manger.

— Et vous, leur répondit sévèrement Jésus, pourquoi violez-vous le commandement de Dieu, préférant à la Loi votre prétendue tradition ? Hypocrites ! Isaïe a bien prophétisé de vous lorsqu'il a dit : « Ce peuple m'honore des lèvres, mais son cœur est loin de moi. C'est en vain qu'ils m'honorent, puisqu'ils enseignent la doctrine et les préceptes de l'homme. » (Marc, vii, 6 ; Is., xxix, 13). Vous laissez la loi de Dieu, et vous gardez la tradition des hommes ; vous lavez avec soin les aiguères et les coupes, et vous rendez inutile le précepte de Dieu.

Les Pharisiens écoutent stupéfaits, atterrés, car tout le peuple est là, le peuple qui les redoute, mais ne les aime pas, et qui jouit de les voir humiliés. Jésus explique ses reproches et achève de les confondre :

— Moïse a dit, au nom de Dieu : « Honore ton père et ta mère. Celui qui maudira son père ou sa mère, qu'il meure de male mort. » Mais vous, vous dites : Si quelqu'un a dit à son père ou à sa mère : « J'ai fait un *corban*, c'est-à-dire j'ai promis à Dieu ce qui vous revenait, » il ne leur doit plus rien, il n'est plus tenu à rien envers eux, il est dispensé d'honorer son père ou sa mère. Ainsi par votre tradition vous mettez à néant la parole de Dieu. Et combien d'autres forfaits semblables vous commettez !

Les Scribes en effet, pour éluder le devoir filial, prétendaient que le *corban* constituait un vœu inviolable, un acte de religion qui dispensait des obligations les plus sacrées. Cela dit, ils ajoutaient avec une raillerie sacrilège : « Que ce don que j'ai voué à Dieu, vous serve ! *Quodcumque ex me, tibi profuerit.* » C'est-à-dire : « Que Dieu vous bénisse ! » Ils endormaient ainsi le remords filial de leur mauvais cœur, tout en donnant carrière à leur cupidité. Jésus flagelle ces « hypocrites » et fait ressortir leur hypocrisie avec une telle vigueur

qu'ils s'en vont sans répliquer, baissant la tête et la rougeur au front, parce que le peuple les regarde, silencieux, mais approbatif.

La foule aussi s'est retirée songeuse, subjuguée par cette autorité irrésistible ; il la rappelle. *Advocans iterum turbam.*

— Ecoutez-moi tous, dit-il, et comprenez. Ce n'est pas ce qui entre dans la bouche qui souille l'homme, mais ce qui sort de la bouche, voilà ce qui le rend impur ! L'entende, qui a des oreilles pour entendre !

Et il s'éloigne lentement, puis rentre dans sa maison.

Cependant les Scribes, maintenant qu'il n'est plus là, s'agitent, parlent très haut, s'indignent, menacent. Ses disciples viennent le trouver :

— Savez-vous, disent-ils, que les Pharisiens ont été scandalisés de cette parole ?

Ils en étaient même exaspérés, car Jésus touchait à ce qu'ils avaient de plus cher au monde, leur argent, et leurs traditions humaines qui le protégeaient. Tout cela c'étaient des doctrines intéressées et cupides, des plantes parasites qui absorbaient la sève de l'arbre de la Loi, au point de lui enlever sa vie propre et de l'épuiser. Il convient de leur expliquer que ces plantes doivent disparaître, parce que c'est l'homme qui les a greffées sur l'arbre divin ; que seuls les préceptes de la Loi sont autorisés ; qu'il faut les observer, et eux seuls ; enfin que ceux qui en imposent d'autres égarent le peuple.

— Toute plante, dit-il, que mon Père céleste n'a pas plantée, sera arrachée. Laissez-les : ils sont aveugles et conducteurs d'aveugles, et si un aveugle a la prétention d'en conduire un autre, ils tomberont tous deux dans la fosse.

Un doute cependant plane encore sur l'esprit des apôtres ; ils n'ont pas saisi les paroles du Sauveur à la foule, et peut-être qu'ils demeurent un peu imprégnés des doctrines ambiantes qui ne régissent que l'extérieur : ils ne sont pas encore pleinement des adorateurs en esprit et en vérité.

— Expliquez-nous donc cette parabole, dit Pierre à Jésus.

— Quoi ! répond-il, vous aussi vous êtes sans intelligence ? Ne comprenez-vous pas que ce qui entre dans la bouche va dans les entrailles qui séparent et rejettent ce que les aliments ont d'impur, mais non dans le cœur ? Mais ce qui sort de la bouche vient du cœur, et c'est là ce qui souille l'homme.

« C'est du cœur que viennent les pensées mauvaises, les homicides, les adultères, les fornications, les vols, les faux témoignages, les blasphèmes. Voilà ce qui rend l'homme impur. Mais manger sans se laver les mains, non, cela ne souille point l'homme. » (Matth., xv, 1-20 ; Marc, vii, 1-23).

L'impureté extérieure n'est donc rien, elle déshonore le corps, mais ne pénètre point dans l'âme. Sans doute il faut l'enlever, parce que le corps a sa haute dignité, il porte aussi des reflets divins, il est le temple du Saint-Esprit. Mais seul



le péché déshonore l'âme, et voilà la vraie souillure.

## II

Pour Jésus commencent les grandes douleurs. Jérusalem lui est fermée, les Pharisiens ourdisent dès maintenant la trame du complot où ils l'envelopperont par de savantes manœuvres, par d'incroyables calomnies. Capharnaüm même leur est gagnée, puisqu'ils ont pu l'attaquer publiquement, sans que de tous ces hommes des bords du lac qu'il a comblés de bienfaits, réjouis de sa présence constante et de ses douces paroles, personne se soit levé pour protester. Cette cité qu'il aimait à appeler « sa cité, » refroidie le jour où il lui a dit : « Je suis le pain vivant descendu du ciel, » se prépare à l'abandonner, sinon à le trahir ouvertement.

Ces indignités, il les savait d'avance, son cœur n'en est pas moins vivement affligé. Et il s'éloigne de cette ville ingrate qu'il ne verra pas avant six mois; il se dirige vers les régions païennes de Tyr et de Sidon, en remontant le Jourdain, pour gagner la vallée du Léontès. Ses apôtres le suivent, partageant sa tristesse, et continuant à jeter leurs filets qui subviennent à leur nourriture quotidienne.

Vainement il se cache à tous les yeux dans une maison qu'il habite aux environs de Sarepta : tout le pays de Tyr et de Sidon le connaît, l'honore pour ses miracles, et il lui est impossible de se dérober aux acclamations de ce peuple peu instruit, mais simple et sincère, *et non potuit latere.*

Une femme chananéenne, des régions phéniciennes de la Syrie, le voit passer et se met à sa suite en criant : « Ayez pitié de moi, Seigneur, fils de David, car ma fille est cruellement tourmentée par le démon ! » Paroles bien maternelles qui révèlent la souffrance profonde de son cœur. Sa fille est tourmentée, mais c'est elle encore qui est la plus à plaindre, la plus digne de pitié. Le cœur de la mère recèle des abîmes d'amour et de douleur que les enfants mêmes ne soupçonnent point. *Miserere mei.*

Jésus a vu tous les trésors de foi et de bonté qui rendent précieuse cette belle âme de femme désolée, et il veut l'éprouver. Il poursuit sa route sans lui répondre un seul mot.

Elle s'attache désespérément à ses pas, elle l'importune de ses prières, de ses pressantes supplications, si bien que les apôtres lassés interviennent et disent au Maître : « Renvoyez-la, car elle crie après nous ! »

— Je ne suis envoyé qu'aux brebis perdues de la maison d'Israël, réplique-t-il sèchement.

Et il entre dans sa maison.

Ces paroles qui affectent le dédain ne déconcertent point cette admirable mère. Elle l'a vu, toute son âme s'est portée vers la sienne, il est bon, il ne saurait la repousser. Et elle entre, elle se jette à ses pieds, elle l'adore en lui disant toujours : « Seigneur, aidez-moi ! » *Adjuva me !* (Matth., xv, 21 et suiv. ; Marc, vii, 24 et suiv.).

« Aidez-moi ! » Je suis accablée par les crises douloureuses de ma fille.

Les apôtres n'ont jamais vu leur Maître ainsi amer, inexorable. Ils ne comprennent pas cette froideur, en lui qui n'a jamais repoussé personne. Aussi sont-ils scandalisés quand ils entendent sa réponse à cette femme malheureuse :

— Laisse d'abord rassasier les enfants. Il n'est pas bon de prendre le pain des enfants et de le donner aux chiens !

Phrases d'une dureté étrange, par où Jésus veut faire sentir à cette femme qu'elle est païenne, de la race de Cham réprouvée et maudite, et qu'il lui sied mal d'implorer les faveurs réservées au peuple élu, au seul Israël.

Qu'il dut se faire violence pour parler ainsi ! Mais il lisait dans cette âme la crainte, l'humilité, la foi, la confiance malgré tout, et voulait l'amener à prononcer une des paroles les plus belles qui soient sorties d'une bouchée humaine, et qui sont à la fois un encouragement pour les âmes les plus désolées, une leçon d'humilité, une lumière qui nous découvre les desseins de Dieu parmi les douleurs incompréhensibles et les événements les plus inexplicables. Quand Dieu nous paraît dur, c'est alors qu'il nous prépare les grâces les plus signalées et les plus joyeuses.

Elle ne se rebute pas, ne s'indigne pas, ne se blesse point de cette odieuse comparaison, et son humble foi lui donne infiniment d'esprit. Elle prendra le Sauveur par ses propres paroles :

— Oui, Seigneur, dit-elle, c'est vrai, mais les petits chiens mangent sous la table les miettes du pain des enfants !

— O femme, s'écrie alors Jésus, heureux d'être vaincu par la ferveur, par l'humilité profonde de cette prière, ta foi est grande ! Qu'il soit fait suivant ta volonté !

Elle peut bien mériter l'admiration des siècles, cette parole sublime qui a excité l'admiration du Fils de Dieu lui-même.

Nul doute qu'il n'ait songé alors aux orgueilleux fils de la race privilégiée pour qui il avait préparé le pain de la sagesse et qui n'en voulaient pas. Aussi, cette païenne, l'a-t-il inondée de sa grâce et adoptée pour sa vraie fille, tandis que les autres seront rejetés. Non seulement elle a recueilli les miettes de la table divine, elle a reçu le meilleur pain des enfants.

Et sa fille fut guérie à l'heure même. La mère confiante courut à sa maison et la trouva sur son lit tranquille, souriante et délivrée du démon. Cette jeune fille, n'est-ce pas aussi bien l'image de l'âme pécheresse, possédée par le démon qui la retient dans ses liens impurs, tourmentée par le remords ? Qu'elle revienne à Dieu, et par la grâce de l'absolution elle retrouve le repos calme, la joie sereine de la conscience.

Si l'on en croit les homélies attribuées à saint Clément, la Chananéenne s'appelait Justa, et sa fille Bérénice. Quelle femme que cette mère implorant le Sauveur pour son enfant et subissant les rebuts, puis la comparaison plus humiliante

encore que les rebuts, sans même en paraître touchée ni contristée ! « Que dis-je ? Ne reconnut-elle pas elle-même la vérité de ces paroles en se les appliquant ? « Il est vrai, Seigneur. *Etiam, Domine.* » Ce fut ainsi qu'elle pria. Mais comment prions-nous ? Elle était païenne, et cette païenne s'humilie : nous sommes chrétiens, et nous apportons à la prière un esprit d'orgueil dont nous ne pouvons nous défaire, lors même que nous sommes forcés à reconnaître nos misères et nos besoins ; et parce que cet esprit nous domine, nous prions avec présomption, comme si Dieu devait avoir des égards pour nous, comme s'il devait nous distinguer, comme s'il devait nous tenir compte de nos prières. »

Prions comme elle avec confiance, avec persévérance. « Quand Jésus-Christ par son silence éprouva cette mère et qu'il ne lui répondit pas même une parole ; quand il sembla vouloir l'éloigner par un refus sévère et mortifiant, et que devant elle il déclara aux apôtres qu'il n'était pas envoyé pour elle, cessa-t-elle pour cela de prier, de solliciter, de presser ? Non, chrétiens, la résistance de Jésus-Christ augmenta sa persévérance, et sa persévérance triompha de la résistance de Jésus-Christ... elle força en quelque sorte les lois de la Providence, elle mérita, quoique étrangère, d'être traitée en Israélite : elle obtint le double miracle et de la délivrance de sa fille et de sa propre conversion... Ne désespérez donc point, ô âme chrétienne, vous qui avez commencé dans la prière à lutter avec votre Dieu ! Car il aime que vous lui fassiez violence, il se plaît à être désarmé par vous !... »

Ce miracle révèle dans la conduite de Jésus comme un changement de front. Jusque-là il s'est occupé avant tout des « brebis perdues d'Israël. » Désormais, écarté par les siens, proscrit, contraint de fuir en pays étranger, puisque les étrangers l'accueillent, il étendra jusqu'à eux le champ de son ministère, il les évangélisera et déjà l'on voit poindre la doctrine pratique qu'il sera donné à saint Paul d'appliquer dans l'œuvre de la conversion des Gentils. Comme le Maître, les apôtres seront conspués et reniés par les Juifs, enfants d'Abraham ; ils se souviendront alors qu'il s'éloigna même de Capharnaüm, qui ne l'avait point chassé pourtant, mais qui avait commis le crime de l'indifférence, et qu'il passa de longs mois chez les païens de Tyr et de Sidon, puis parmi les cités de la Décapole, restées réfractaires à l'influence juive et adonnées aux superstitions idolâtriques. Ils diront alors à leurs compatriotes, en secouant sur eux la poussière de leurs pieds : « Nous allons évangéliser les Gentils. »

### III

Jésus quitte ensuite les confins de Tyr, se dirige au nord vers Sidon, puis prend la route qui conduit vers la mer de Galilée, en traversant Sarepta

toute pleine de souvenirs d'Elie, la vallée du Léontès, puis le Jourdain, et gagne la Décapole. Comme d'ordinaire il est aussitôt reconnu et les habitants lui amènent un sourd-muet, le suppliant de lui imposer les mains. Mais il désire se faire oublier, et s'il continue ses miracles, il tient à ce qu'ils se produisent sans éclat. C'est pourquoi il fait sortir cet homme de la foule, et seul avec lui il lui met ses doigts dans les oreilles, puis prenant de la salive il lui en touche la langue.

« Les yeux levés au ciel, il soupire et lui dit : « Ephpheta », c'est-à-dire ouvrez-vous. » Et aussitôt ses oreilles s'ouvrirent, sa langue se délia et il parlait distinctement. Et il leur défendit de répandre ce bienfait. Mais plus il le leur défendait, plus ils le publiaient, et plus ils étaient dans l'admiration et s'écriaient : « Il a bien fait toutes choses : il a fait entendre les sourds et parler les muets. » (Marc, VII, 32-37).

« Il regarde le ciel et il gémit », il soupire parce que ce malheureux lui rappelle tant d'hommes qui demeurent des sourds volontaires, qui ne veulent pas entendre, ou, s'ils entendent, ne veulent pas comprendre ; les Pharisiens qui savent pourtant, mais trop orgueilleux pour se rendre ; d'autres, comme Nicodème, qui sont convaincus, et qui se taisent, trop timides pour parler. L'orgueil ferme les cœurs, le respect humain ferme les bouches.

C'est aussi pour implorer le secours du Père qu'il lève les yeux au ciel d'où descend toute grâce. Et aussitôt cet infirme est guéri, il entend des oreilles du cœur, et sa langue proclame les bienfaits, la divinité du Christ. En vain le Sauveur leur commande de garder le secret sur ce miracle, de peur d'attiser encore la colère de ses ennemis : ils ne se tiennent point de le publier hautement. Avant de l'accomplir, Jésus savait qu'il ne pourrait contenir l'explosion d'enthousiasme de la foule, la prudence lui ordonnait donc de laisser cet homme à son infirmité, mais sa bonté l'emporte, et au risque de s'attirer de nouvelles malédictions de ses ennemis, il cède, comme toujours, à la pensée miséricordieuse qui le sollicite.

Puis il se retire sur une montagne voisine, mais de nombreuses multitudes s'approchent de lui. Elles lui amènent des muets, des aveugles, des boiteux, des infirmes de toute sorte, les déposent à ses pieds, et il les guérit.

Ces hommes ne le connaissaient que par le miracle des possédés de Gêrasa, quand sur sa demande il avait précipité le démon dans un troupeau de pourceaux. Alors toute la cité l'avait prié de s'éloigner de son territoire. (Matth., VIII, 28 et suiv.). Maintenant ces âmes païennes sont touchées par tant de bienfaits, elles voient les muets qui parlent, les boiteux qui marchent, les

\* Bourdaloue, *Sermon sur la prière.*

« Ephpheta » est un mot araméen. Plusieurs exégètes en ont conclu que Jésus parlait, enseignait dans cette langue.



aveugles qui jouissent de la lumière des cieus, et elles « glorifient le Dieu d'Israël. » Comme les Juifs étaient à leur endroit hautains, dédaigneux, elles se figuraient que leur Dieu les méprisait aussi ; elles sont surprises de la condescendance, de la bonté de Jésus qui leur parle, qui guérit leurs malades au nom du Dieu d'Israël. C'est pourquoi une multitude est là qui l'entoure et le célèbre, en pleine montagne aride, dans ce désert où elle le suit depuis trois jours.

« Ils étaient donc fort nombreux et n'avaient rien à manger.

« Jésus réunit ses disciples et leur dit : « J'ai compassion de cette foule, car voilà trois jours qu'ils marchent avec moi et ils n'ont pas de vivres. Si je les renvoie chez eux à jeun, ils tomberont de défaillance en chemin, car plusieurs sont venus de bien loin. »

« Ses disciples lui répondent : « Où pourrions-nous trouver dans ce désert assez de pains pour nourrir une telle multitude ? »

« Et il leur demanda : « Combien avez-vous de « pains ? »

« Ils lui dirent : « Nous en avons sept, avec « quelques petits poissons. »

« Et il ordonna à la foule de s'asseoir sur la terre.

« Et prenant les sept pains, il rendit grâces, les rompit et les donna à ses disciples pour les distribuer à tous. Il bénit aussi les poissons et les fit distribuer.

« Et ils mangèrent tous et furent rassasiés, et des morceaux qui restèrent ils emportèrent sept grandes corbeilles pleines. Ceux qui furent ainsi nourris étaient environ quatre mille hommes, sans parler des femmes et des enfants. » (Matth., xv, 29 et suiv. ; Marc, viii, 4-10).

Ce miracle demeure dans le même ordre que celui qui guérit la fille de la Chananéenne. Lors de la première multiplication des pains, Jésus avait nourri cinq mille Juifs et Galiléens, enfants d'Israël. Cette fois il rassasie quatre mille païens. « Le pain des enfants » est bon aussi pour eux. Le cœur du Sauveur a compassion de toutes les misères humaines et il ne saurait laisser son œuvre incomplète. Il a guéri d'abord une multitude d'infirmités, il les nourrit maintenant parce qu'ils l'ont suivi dans la solitude, par amour, par reconnaissance. Comment aurait-il renvoyé à jeun ceux qui lui donnaient de si grandes marques d'attachement ? Ne les aurait-il donc guéris que pour les laisser mourir de faim ? Personne ne suit Jésus sans recevoir la récompense de ses sacrifices. Mais il faut que l'on ait fait de vrais sacrifices. « Quand est-ce que le Fils de Dieu pourvoit à la subsistance de ces quatre mille hommes dont il se trouvait chargé et que sa providence dans cette conjoncture ne pouvait abandonner ? Apprenez-le de lui-même. J'ai compassion, dit-il, de ce peuple. Pourquoi ? Parce qu'il y a déjà trois jours qu'il souffre pour demeurer avec moi et qu'ils sont dépourvus de toutes choses. » Il pouvait « dès

qu'ils entrèrent avec lui dans le désert, leur fournir des vivres en abondance, mais il n'en use pas de la sorte pour nous donner à connaître, selon la belle réflexion de saint Basile, que la seule nécessité doit être notre règle, quand il s'agit de la nourriture et des aliments du corps. » Ce n'est pas même toujours la raison, « puisque en mille rencontres, sous une fausse apparence de nécessité elle autorise la volupté. Non pas après tout, continue le même saint docteur, que la raison qui est notre première loi ne pût d'elle-même nous diriger là-dessus et nous conduire, mais parce que le péché l'a affaiblie, elle se laisse aisément tromper par l'habitude du vice ; et alors, toute raison qu'elle est, elle ne peut plus être pour nous un guide fidèle et sûr, puisqu'elle ne suit plus ses propres lumières : c'est-à-dire qu'alors, bien loin d'agir en chrétiens, nous n'agissons pas même en hommes. »

Le soin de nourrir le corps est une action « qu'il élève, toute humaine qu'elle est, à l'ordre surnaturel. » Il la sanctifie de trois manières : par la bénédiction et l'action de grâces qu'il rend à son Père ; « par sa présence adorable », voulant que la foule l'ait « pour témoin, pour juge et pour modérateur » ; enfin « par l'ordre qu'il donne à ses apôtres de recueillir les restes des pains, afin d'en faire part aux pauvres et de les employer aux œuvres de charité. » Pourquoi cet ordre ? « N'est-ce pas pour vous faire comprendre que les pauvres doivent être nourris et entretenus du superflu de vos tables, et que vous devez les compter parmi les personnes dont Dieu vous a chargés ? » Le mauvais riche fut condamné parce qu'il refusait de donner à Lazare les miettes de sa table, parce qu'il ne partageait point aux pauvres son superflu, parce qu'il n'avait pas au cœur cette compassion que Jésus éprouvait pour la foule malheureuse.

Comme cette multitude continuait à l'acclamer, doucement il lui impose silence, et la congédie. Elle lui obéit, docile. Les apôtres un jour se souviendront de cette tournée évangélique parmi les païens, et qu'il y a là, dans ces régions, des âmes de bonne volonté qui les attendent, qui les appellent et qui les consolent des ingratitude du peuple choisi, bientôt le peuple déchu.

Maintenant Jésus revient à sa mission première, parmi les Juifs. Il monte dans une barque avec ses apôtres ; toutefois il n'atterrit point à Capharnaüm, mais aux environs de Magdala, d'où il gagne dans la montagne l'obscur village de Dalmanutha.

<sup>1</sup> Bourdaloue, *Sermon sur la Tempérance chrétienne.*

## IMPRIMATUR

Lingonis, die 1 julii 1903.

† SEBASTIANUS, *Episcopus Lingonensis.*

*Le gérant : J. MAITRIER.*

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT.

# L'Ami du Clergé Paroissial

## SOMMAIRE

**Prônes catéchétiques sur le Décalogue.** — X. Le culte de la Sainte Vierge Marie, 529.

**Allocutions pour distribution de prix dans un pensionnat.** — I. Science et vertu, 533. — II. L'étude, 534.

**Entretiens sur les paraboles évangéliques.** — XXXV. Les vignerons homicides, 535.

**Catéchisme de première communion.** — *Les Sacrements.* — IV. LA PÉNITENCE. — La vertu de pénitence, 541.

**Réponse à des objections contre la religion.** — Neuf objections, 545.

**Les litanies de la sainte Vierge, Entretiens à des jeunes filles.** — LIII. *Regina Sanctorum omnium*, 557.

## PRONES CATÉCHÉTIQUES SUR LE DÉCALOGUE

### X

#### Le premier commandement (fin)

### S

#### LE CULTE DE LA SAINTE VIERGE MARIE

##### Résumé analytique

Marie mérite d'être honorée plus que tous les anges et les saints, et d'être invoquée avec la plus entière confiance, à cause de ses augustes titres de Mère de Dieu et de Vierge immaculée. Cette dévotion s'est développée avec l'Eglise, des miracles sans nombre l'ont confirmée.

I. — 1. Marie est Mère de Dieu. Il est de foi que Jésus-Christ est Dieu, et que Marie est Mère de Jésus-Christ, par conséquent elle est Mère de Dieu. Isaïe l'a prédit, l'ange Gabriel l'a proclamé, les conciles l'ont défini.

2. Marie a été exempte de tout péché : la sainteté infinie du Fils de Dieu l'exigeait, elle a toujours été pleine de grâce, et le démon n'a jamais pu atteindre Celle qui lui a écrasé la tête. Marie a été conçue sans péché et n'a jamais commis la moindre faute ; elle est la femme bénie qui a réparé l'opprobre d'Eve, et écrasé la tête du serpent. L'Immaculée Conception, définie par Pie IX, avait été crue dès les premiers siècles.

3. Marie a toujours été vierge ; c'est le sens de la prophétie d'Isaïe, de la salutation de l'archange, c'est la foi de l'Eglise.

II. — La dévotion à Marie a pris un développement extraordinaire dans l'Eglise, elle est devenue comme une des marques caractéristiques du bon chrétien. C'est que Marie peut obtenir de Dieu toutes les grâces de salut, et que sa bonté pour les pécheurs attire leur confiance.

III. — La Providence a confirmé par les plus éclatants miracles la puissance de l'intercession de Marie. Le seul fait de ce culte universellement rendu à la Reine du ciel malgré les attaques de l'hérésie et de l'incrédulité est déjà merveilleux. Les innombrables prodiges opérés par son intercession, et les apparitions multipliées de la sainte Vierge, ne peuvent laisser aucun doute sur la légitimité de son culte.

**Conclusion.** — Prions Marie et nous irons au ciel.

*Ave, gratia plena.*

Je vous salue, pleine de grâce.  
(Luc, I, 28).

Mes frères,

Nous honorons les saints du ciel et tous les esprits bienheureux qui forment la cour du Très-Haut, parce que Dieu lui-même les a comblés d'honneur et de gloire, parce qu'il en a fait ses amis, les ministres de ses volontés, les héritiers de son royaume éternel. Nous les invoquons dans nos besoins, parce que nous sommes convaincus qu'ils s'occupent de nous et que Dieu exauce volontiers leurs demandes.

Mais nous ne pouvons songer à la puissance de l'intercession des habitants du ciel, sans nous rappeler qu'il y a au milieu d'eux une femme bénie entre toutes parce qu'elle est la Mère du Fils de Dieu fait homme, pleine de grâce et de beauté parce qu'elle est la Vierge immaculée. Nous nous la représentons sur un trône plus brillant que le soleil, ornée d'une couronne d'étoiles, entourée des hommages de toute la cour céleste, toute-puissante sur le cœur de Dieu, et toujours prête à lui transmettre nos demandes. Nous l'appelons avec confiance notre mère, notre refuge, notre espérance ; il nous semble qu'elle ne peut rien refuser à ceux qui l'invoquent, et que nos hommages resteront toujours infiniment au-dessous de ce qui est dû à son incomparable dignité. O Marie, Vierge Mère de Dieu et des hommes, Reine du ciel et de la terre, notre piété filiale se tromperait-elle dans ses élans d'amour et de confiance ? Y aurait-il une créature plus parfaite, plus pure, plus agréable à Dieu, plus favorable aux pêcheurs que vous ? Non, cela n'est pas possible. Dieu peut faire des cieux plus brillants, des mondes plus admirables, des océans plus vastes, des abîmes plus profonds que ceux de notre globe ; mais il ne peut donner à une créature une dignité plus élevée que la vôtre, ni des privilèges plus extraordinaires que ceux qui vous distinguent de tous les enfants d'Adam.

Nous n'adorons que Dieu seul, mes frères, mais nous honorons la sainte Vierge Marie plus que tous les anges et tous les saints, parce qu'elle est la Mère de Dieu, la Vierge immaculée. Et nous mettons en elle toute notre confiance parce qu'elle a le plus grand crédit auprès de Dieu et que Jésus-Christ nous l'a donnée pour mère. Le culte de Marie est né avec le christianisme et s'est développé avec lui ; les titres de Marie à nos hommages ont été fixés par les décrets des conciles et les décisions des Souverains Pontifes ; ses louanges ont été chantées par tous les Docteurs de l'Eglise et redites par les échos de tous les siècles ; les hérésies qui ont attaqué la Reine du ciel ont été convaincues de mensonge ; et des miracles sans nombre, renouvelés presque tous les jours, ont affermi la dévotion des enfants de Marie en marquant du sceau divin la gloire de leur mère. Une femme avait perdu tous les hommes, Dieu a voulu qu'une femme servît d'instrument à la rédemption du genre humain ; Eve s'était laissé séduire



par le serpent infernal, Marie devait lui écraser la tête en donnant au monde le Sauveur. Comment toutes les générations ne la proclameraient-elles pas bienheureuse, et ne mettraient-elles pas en elle leur espérance ?

La dévotion à la sainte Vierge n'est donc pas, mes frères, une affaire de convention ou de sentiment ; c'est la conséquence du rôle que Marie a rempli dans l'œuvre de la Rédemption. Aussi cette dévotion, intimement unie au culte catholique, a été consacrée par la tradition de dix-neuf siècles, elle n'a cessé de produire des fruits de salut dans toute l'Eglise, et Dieu a montré par des miracles sans nombre combien elle lui est agréable. On vous parle souvent de l'utilité de cette dévotion, des moyens de l'entretenir, de la puissance de Marie auprès de son divin Fils, de sa bonté pour les pécheurs ; je ne reviendrai pas là-dessus. Ce que je veux vous bien faire comprendre aujourd'hui, c'est 1<sup>o</sup> que la dévotion à Marie a des fondements très solides dans la foi de l'Eglise, 2<sup>o</sup> qu'elle s'est développée malgré toutes les attaques de l'erreur, et 3<sup>o</sup> que des miracles éclatants prouvent combien elle est agréable à Dieu.

I

Puisque la foi est la base de la justification et du salut, elle est aussi le point de départ de toute dévotion. Nous adorons Jésus-Christ, parce que nous croyons qu'il est vraiment Fils de Dieu ; nous adorons la sainte Eucharistie, parce que c'est réellement le corps et le sang du Christ ; nous honorons les saints parce que ce sont les amis de Dieu, nous les invoquons comme nos intercesseurs auprès de lui. Pourquoi donc disons-nous que nous honorons Marie d'un culte spécial ? C'est que la foi nous enseigne que Dieu lui a donné une dignité hors ligne, l'a comblée de grâces et de privilèges qu'il n'a accordés à aucune autre créature. Marie est mère de Jésus-Christ, c'est-à-dire d'un Dieu fait homme, — Marie a été préservée du péché originel et de tout péché actuel, — Marie a toujours été vierge : voilà trois dogmes qui se rattachent à celui de l'Incarnation du Verbe et que tout chrétien doit croire aussi bien que l'Incarnation elle-même, voilà les trois racines par lesquelles la dévotion à la sainte Vierge pénètre profondément dans le sein de la foi révélée.

1. « Dieu a tant aimé les hommes qu'il a donné son Fils unique pour les racheter, afin que ceux qui croiront en lui arrivent à la vie éternelle. » (Jean, III, 16). La seconde personne de la sainte Trinité est donc venue sur la terre, a pris notre nature, un Dieu s'est fait homme, il s'est rendu semblable à nous en tout, sauf le péché. Comment s'est accomplie cette merveille digne de l'admiration de tous les siècles et de l'éternelle reconnaissance des élus ? Isaïe avait prédit ce prodige en ces termes : « Une vierge concevra et enfantera un fils, dont le nom sera Emmanuel » (Isaïe, VII, 14), c'est-à-dire Dieu avec nous ; et lorsque l'archange

Gabriel vint demander à Marie son consentement pour réaliser les adorables desseins du Très-Haut, il lui dit : « Vous concevrez et mettrez au monde un fils, et vous l'appellerez Jésus ;... le Seigneur lui donnera le trône de David son père et il régnera éternellement sur les enfants de Jacob. C'est la vertu du Très-Haut qui opérera en vous ces grandes choses, car le saint qui naîtra de vous s'appellera le Fils de Dieu. » (Luc, I, 30-35).

Voilà, mes frères, les actes authentiques de la naissance du Fils de Marie ; ils ont été inspirés par le Saint-Esprit aux prophètes et aux évangélistes, ils ont été confirmés dans la généalogie du Sauveur que saint Matthieu termine par ces mots : « Joseph, époux de Marie, de laquelle est né Jésus, qu'on appelle Christ. » (Matth., I, 16). Marie est vraiment la mère du Sauveur des hommes, Jésus-Christ est le Fils de Marie, mais en même temps il est le Fils de Dieu, par conséquent Marie est mère de Dieu. Le corps de Jésus-Christ n'est pas une simple apparence, une ressemblance avec celui des hommes, c'est la chair et le sang d'une femme, fille d'Adam, c'est notre chair et notre sang. Il devait en être ainsi pour que le Sauveur ait pu s'appeler le Fils de l'homme, et que saint Paul ait déclaré que « si le péché et la mort sont entrés dans le monde par la faute d'un seul homme, la grâce de Dieu nous a sauvés par les mérites d'un seul homme, Jésus-Christ. » (Rom., V, 15). Une créature devenue mère de Dieu ! un Dieu fils d'une femme ! est-ce possible ? « Rien n'est impossible à Dieu, » nous répond l'Ecriture.

Les hérétiques des premiers siècles ont essayé de supprimer ce mystère. Les uns ont dit que le corps du Christ n'était qu'un fantôme, les autres que Jésus-Christ n'était pas Fils de Dieu, Nestorius a partagé en deux la personnalité du Christ, il a séparé le Fils de Dieu du Fils de Marie ; mais ces révoltes de l'orgueil de la raison contre l'autorité de la foi ont abouti au triomphe de la croyance de la sainte Eglise. Les conciles d'Ephèse et de Constantinople ont écrasé l'erreur et proclamé à la face du monde que les deux natures, divine et humaine, sont réunies sans confusion aucune dans l'unique personne de Jésus-Christ, Fils de Dieu, et que Marie doit véritablement être regardée comme Mère de Dieu, puisque celui qu'elle a mis au monde est Dieu et homme tout ensemble. « Heureuses les entrailles qui vous ont porté, heureuse celle qui vous a allaité ! » (Luc, XI, 27), s'écriait une pauvre femme en entendant Jésus prêcher le royaume de Dieu, et le Sauveur approuva cette noble pensée ; mais en quoi Marie aurait-elle été si heureuse, pourquoi aurait-elle mérité d'être mise au-dessus de toutes les autres mères, si son fils avait été un homme comme tous les autres ? Unissons nos voix à celle de cette femme, et disons à Notre-Seigneur : Oui, elle était heureuse, celle qui vous a donné le jour à Bethléem et enveloppé de pauvres langes sur la paille de la crèche, elle était plus heureuse que toutes les reines de ce monde, parce qu'elle était la mère d'un Dieu !

2. Marie, mère d'un Dieu, pouvait-elle contracter la tache du péché originel ? pouvait-elle commettre le plus petit péché véniel ? Saint Thomas n'a pas hésité à répondre : « Il faut avouer simplement que la très sainte Vierge n'a jamais commis aucun péché, ni mortel, ni véniel, sans quoi elle n'aurait pas pu être mère de Dieu, car de même que la gloire des parents rejaillit sur leurs descendants, la honte des fautes de la mère rejaillit sur son enfant <sup>1</sup>. » Celle que l'ange a saluée pleine de grâce aurait-elle mérité cette louange, si elle avait été souillée de la moindre tache ? Le bras du Tout-Puissant devait opérer en elle de grandes choses pour la préparer à sa haute dignité ; or quelle merveille pouvait être plus propre à faire éclater en Marie la sagesse et la puissance de Dieu, que l'exemption de toute tache du péché ? Le Saint-Esprit devait habiter en elle comme dans une délicieuse demeure, ornée de tous les charmes de la grâce, il devait pouvoir lui dire : « Vous êtes toute belle, ma bien-aimée, et il n'y a aucune tache en vous » (Cant., iv, 7) ; comment cela aurait-il été possible si cette demeure n'eût pas été fermée au démon et inaccessible à ses attaques ? « Non, disait saint Augustin, je ne veux pas qu'on parle de Marie, quand il est question de péché. » Aussi le Concile de Trente, lorsqu'il déclare que personne ne peut éviter tous les péchés véniels sans une grâce qui est un privilège tout spécial de Dieu, ajoute aussitôt que ce privilège a été accordé à Marie. Le Fils de Dieu s'est choisi une mère, aussi belle, aussi parfaite, aussi pure, aussi sainte qu'il pouvait la désirer, il ne tenait qu'à lui de l'embellir de toutes les grâces célestes, d'en faire une merveille incomparable digne de l'admiration de tous les siècles ; la première condition de cette perfection n'était-elle pas d'être exempte de tout péché ? L'arche d'alliance de la Loi ancienne était faite de bois incorruptible, et revêtue à l'intérieur de l'or le plus pur ; Marie devait être l'arche de la nouvelle alliance, son cœur destiné à être le séjour d'un Dieu incarné devait briller de l'éclat de la plus parfaite charité, et rien ne devait en ternir jamais la splendeur.

Aussi les docteurs de l'Eglise n'ont pas craint d'avancer que par une grâce toute spéciale, Marie a été préservée non seulement de tout péché actuel, mais même du péché originel : sans quoi on ne saurait comprendre cette éternelle inimitié qui a existé entre elle et le démon dont elle a écrasé la tête en donnant au monde son Sauveur. Lucifer avait entraîné Eve, et par elle Adam, à désobéir à Dieu ; une femme avait été la première cause de notre ruine ; la nouvelle Eve, appelée à réparer la faute de la première, ne pouvait en subir les funestes conséquences, et l'archange qui est venu lui annoncer sa dignité ne se serait pas incliné devant elle, s'il n'avait eu à saluer une créature plus sainte que lui, par conséquent étrangère à toute atteinte du péché. Les flots de la corruption déchainés par la faute de nos premiers parents

devaient s'arrêter aux pieds de Marie, comme les flots du Jourdain s'arrêtèrent aux pieds des prêtres qui portaient l'arche à la tête du peuple Hébreu, à son entrée dans la Terre promise.

Le dogme de l'Immaculée Conception de Marie n'a été défini solennellement qu'au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, mais les témoignages irrécusables de tous les âges, la fête de la Conception de Marie célébrée depuis le cinquième siècle, les discussions de plusieurs conciles, l'enseignement des écoles, les encouragements prodigués par les papes à ceux qui défendaient cette doctrine, prouvent assez qu'elle a toujours été crue par les fidèles. Quelques savants l'ont attaquée, il est vrai, parce qu'ils craignaient qu'on ne s'imaginât que Marie n'avait pas été rachetée par son divin Fils ; mais Pie IX a répondu à cette crainte en déclarant que la rédemption a été plus admirable en Marie que dans tous les autres enfants d'Adam, puisqu'elle a été préservée au premier instant de son existence du mal dont les autres ne sont guéris qu'après en avoir souffert.

3. En troisième lieu, nous devons croire avec l'Eglise que Marie a toujours été vierge. Le nom de Vierge est si étroitement uni à celui de la Mère de Dieu qu'ils n'en font qu'un : Marie est la Vierge par excellence, la Vierge incomparable, la Vierge sans tache, plus pure que les cieus, plus belle que les anges, plus radieuse que les séraphins. Jamais la foi chrétienne n'a expliqué autrement que par la perpétuelle et ineffable virginité de Marie les paroles de l'ange : « Le Saint-Esprit descendra en vous et la vertu du Tout-Puissant vous couvrira de son ombre ; » jamais l'Eglise n'a laissé attaquer ce dogme, sans condamner cette témérité comme une hérésie. Et quelle raison les docteurs donnent-ils d'un privilège aussi admirable ? Toujours la maternité divine : « Un Dieu ne pouvait naître que d'une vierge ; une vierge ne pouvait enfanter qu'un Dieu <sup>1</sup>. » Isaïe avait annoncé, comme un miracle de la toute-puissance divine, qu'une vierge concevrait et mettrait au monde un Fils (VII, 14) ; Ezéchiel avait ajouté qu'elle serait comme un jardin toujours fermé à la témérité de l'homme (XLIV, 2). Bien insensés sont donc ceux qui se scandalisent d'entendre les auteurs sacrés nous parler des frères et des sœurs du Christ ! Ils devraient savoir que c'était l'usage chez les Juifs d'appeler ainsi les parents même éloignés. Marie elle-même a pu appeler Joseph père de l'enfant Jésus, dans le sens de père adoptif, de chef de la sainte Famille ; elle a appelé Jésus son premier-né, parce que ce mot signifiait aussi bien fils unique. Il faut n'être plus chrétien pour ne pas comprendre les hautes convenances, je dirai la nécessité du privilège de la perpétuelle virginité de Marie, tel que le proclament les monuments de tous les siècles et les Symboles de foi de l'Orient et de l'Occident.

<sup>1</sup> S. Theol., P. III, q. 27, art. 3.

<sup>1</sup> S. Bern., in 3<sup>e</sup> Noct. Fest. Purit. B. M. V.



## II

Est-il étonnant, mes frères, que la dévotion à la sainte Vierge, appuyée sur ces trois dogmes, se soit développée si rapidement dans toute l'Eglise, et y occupe une si grande place ? Dès les premiers siècles chrétiens, les fidèles ont vénéré Marie comme la Mère de Dieu, la Vierge sans tache, et se sont sentis portés à mettre en elle toute leur confiance ; ils l'ont regardée comme leur mère, leur avocate auprès de son Fils ; ils ont placé partout son image à côté de celle de Jésus-Christ ; ils ont élevé des temples sous son invocation, persuadés que leurs prières ne pourraient être présentées à Dieu par des mains plus puissantes : les justes lui demandent d'obtenir pour eux le don de persévérance, les pécheurs leur conversion, tous puisent dans ses exemples un nouveau courage pour servir Dieu. Saint Bernard nous assure que le véritable serviteur de Marie ne périra jamais, et c'est la conviction de toutes les âmes pieuses que la dévotion à Marie est la plus sûre marque de prédestination.

Il n'y a rien d'exagéré dans ces témoignages de respect, d'amour et de confiance des fidèles envers la Mère de Dieu ; on peut affirmer au contraire que jamais nos hommages ne pourront égaler ses mérites, et que nos demandes ne dépasseront jamais la puissance de son intercession par rapport à notre salut. — Est-ce à dire que des démonstrations extérieures de piété à l'égard de la Mère de Dieu suffisent pour gagner le ciel ? Non, mes frères, car la sainteté ne consiste pas dans les pratiques de dévotion, mais dans la charité qui les anime. Afin d'honorer dignement Marie et de se sauver par son secours, il faut imiter ses vertus ; pour cela il faut la prier avec foi et persévérance jusqu'à ce qu'on ait obtenu une parfaite conversion, la prier encore après qu'on est converti, pour éviter la rechute, avoir encore recours à elle si on a le malheur de retomber dans le péché, enfin ne pas cesser de l'invoquer jusqu'à la mort. — Ne pourrions-nous pas obtenir directement toutes ces grâces de Dieu ? Oui, sans doute, mais nous en sommes plus sûrs en nous faisant aider par sa Mère. — Les mérites de Marie l'emportent-ils sur ceux de Jésus ? Assurément non ; mais, comme le dit si bien saint Bernard, nous avons besoin d'une Médiatrice pour approcher du Médiateur, alors que nous savons l'avoir irrité par nos fautes, et plus ces fautes sont graves, plus nous craignons la colère divine, plus nous sommes heureux de nous réfugier auprès de la Mère de miséricorde. — Est-elle donc aussi puissante que Dieu ? Elle n'a pas la puissance infinie de la divinité ; mais elle peut tout obtenir par ses prières, son Fils ne peut rien lui refuser. C'est l'enseignement commun des Docteurs de l'Eglise, que Dieu, qui s'est servi de Marie pour nous donner notre Sauveur, veut aussi par elle nous conférer toutes les grâces de salut. « O femme incomparable, lui dit saint Anselme, par qui les éléments sont renouvelés, les démons

vaincus, les hommes sauvés ! O femme comblée de grâces pour en déverser la surabondance sur nous ! C'est par vous que toute créature retrouvera la vie ! » Oui, mes frères, c'est par la dévotion à Marie que nous arriverons certainement au salut. Si vous n'en êtes pas encore convaincus, rappelez-vous les miracles par lesquels Dieu a témoigné combien cette dévotion lui est agréable.

## III

Qu'une jeune fille de la tribu de Juda, à peu près inconnue en dehors de la bourgade qu'elle habitait, se soit écriée dans un moment de saint enthousiasme : « Le Tout-Puissant a fait en moi de grandes choses, et toutes les générations me proclameront bienheureuse ! » il y a bien là de quoi nous étonner ; mais quand nous constatons, à dix-huit siècles de distance, l'accomplissement de cette prophétie, nous ne pouvons refuser d'y voir le doigt de Dieu. Arius et Nestorius ont bouleversé l'Orient pour renverser le culte de Marie : ils ont été condamnés par les conciles et honnis par les fidèles. Le protestantisme a voulu supprimer la dévotion à Marie, comme si elle était une injure à la médiation du Christ : ses efforts impuissants sont venus se briser contre les solennelles décisions du concile de Trente. Le rationalisme du XIX<sup>e</sup> siècle voulait faire disparaître de nos dogmes ce que la science ne peut pas expliquer, et spécialement la doctrine du péché originel : Pie IX et l'épiscopat catholique en entier leur ont répondu par la définition de l'Immaculée-Conception. Ces triomphes continus de Marie sur toutes les forces de l'enfer sont-ils l'œuvre des hommes ou bien l'œuvre du bras tout-puissant de Dieu ? De même que l'existence de l'Eglise catholique, sans cesse attaquée et toujours victorieuse, est un miracle perpétuel qui prouve son origine divine, ainsi les progrès du culte de Marie à travers les siècles prouvent que Dieu le veut dans son Eglise comme un puissant moyen de salut.

Pour compléter cette preuve, il faudrait vous faire un résumé rapide des miracles obtenus par l'intercession de Marie ; mais d'énormes volumes ne suffiraient pas à ce travail, car toutes les pages de l'histoire de l'Eglise sont remplies de ces merveilles. Je me contenterai de vous rappeler, en terminant, d'autres prodiges qui prouvent d'une manière aussi éclatante la puissance de Marie et son amour pour les hommes : ce sont les apparitions de la Reine du ciel à ses fidèles serviteurs et servantes. Elle s'est montrée à saint Dominique pour lui faire propager le Rosaire, au bienheureux Simon Stock pour lui donner le scapulaire, à sœur Catherine Labouré pour lui montrer la Médaille miraculeuse, aux bergers de la Salette pour leur confier de célestes secrets, à Bernadette de Lourdes pour faire éclater la gloire de son Immaculée Conception. Les élans d'enthousiasme qui ont suivi ces apparitions, les innombrables congréga-

<sup>1</sup> S. Ans., Or. 51.

tions religieuses et confréries qui se sont créées pour répondre à l'appel de Marie, les pèlerinages qui sont venus de toutes les extrémités du monde catholique pour vénérer la trace des pas de la Vierge immaculée, les miracles sans nombre dont le retentissement a stupéfait l'incrédulité et converti beaucoup de sceptiques, la triste fin de ceux qui ont blasphémé le nom de Marie <sup>1</sup>, tout cela, mes frères, prouve que celle qui a été saluée « pleine de grâce » par l'ange Gabriel mérite les respectueux hommages de toutes les générations chrétiennes, à qui elle a donné le Sauveur et à qui elle obtiendra jusqu'à la fin des temps les grâces nécessaires pour parvenir au salut. Ainsi soit-il.

### ALLOCUTIONS POUR DISTRIBUTION DE PRIX DANS UN PENSIONNAT

#### I

#### SCIENCE ET VERTU

Mes chères enfants,  
Mesdames et Messieurs,

Comme je songeais, l'autre jour, à la douce et charmante fête qui nous réunit, mon attention s'est arrêtée sur quelques lignes de nos saints Livres, qui me paraissent traduire vos sentiments.

Il y est question de l'allégresse des enfants d'Israël, quand ils furent délivrés d'une longue et douloureuse captivité... Quelle consolation ! Quelle joie dans leurs cœurs ! Quels cantiques de triomphe sur leurs lèvres ! « Le Seigneur a été magnifique envers eux, il a mis fin à leur captivité. » Je vous fais grâce du texte latin, je vous en donne le sens.

L'ouverture des vacances ne serait-elle point considérée par vous comme le terme d'une captivité ? Il me répugne pourtant de comparer cette maison à une prison : car si vous voulez que cette maison soit une prison, avouez, mes chères enfants, que c'est une prison dont le séjour n'est pas très pénible, dont les portes sont toujours ouvertes et dont les gardiennes ne sont pas intraitables.

« Ceux qui ont semé dans les larmes, ajoute l'écrivain inspiré, moissonneront dans la joie. Ils allaient, arrosant de pleurs la semence que leur main répandait ; ils reviennent maintenant tout joyeux, portant de nombreuses gerbes. »

Vous aussi, mes chères enfants, après avoir semé dans les larmes, vous récoltez dans la joie vos gerbes triomphales.

« Après avoir semé dans les larmes... » c'est peut-être beaucoup dire ; car cette maison n'est pas précisément pour vous une maison de larmes, au moins je ne m'en suis jamais aperçu ; ... mais qui sait si, de temps à autre, une petite larme n'est

pas tombée de vos yeux sur une leçon difficile à apprendre, sur un devoir ardu, sur un reproche, sur une correction reçue, sur un froissement d'amour-propre ? N'importe : le temps des pleurs est passé, les tristes souvenirs sont effacés ; les peines, s'il y en eut, sont oubliées ; la joie rayonne sur vos fronts, le jour de gloire est arrivé... Au temps où nous sommes, l'agriculteur soulève dans ses bras de lourdes gerbes : c'est le salaire de ses sueurs. Vous, mes chères enfants, vous emportez des couronnes et de beaux livres : c'est la récompense de votre application, de vos efforts, de vos travaux ; c'est votre gloire à vous. Une gloire intime, une gloire locale il est vrai, car n'allez pas vous imaginer que tous les journaux qui s'impriment en France vont publier demain vos succès ; c'est une gloire qui ne dépassera pas le seuil de cette maison et qui ne sera faite que de nos applaudissements. Et cependant, c'est une gloire réelle, à laquelle s'associe cette honorable assemblée, et que je serais heureux, pour mon compte, de relever en ce moment par d'éloquents paroles. Laissez-moi du moins, mes chères enfants, vous adresser mes félicitations, qui ne sont d'ailleurs que le modeste échange des compliments que vient de m'exprimer votre gracieuse interprète.

A qui ces triomphales couronnes ? Elles sont réservées à celles qui ont bien mérité par leur travail et par leur conduite. Quand nous en décorons vos fronts, notre dessein est de reconnaître et de récompenser en vous deux choses que nous ne voulons pas séparer, car sans cela il n'y a pas d'éducation vraie et complète : j'ai nommé la science et la vertu.

« La femme sotte et ne sachant rien, dit le Livre divin, est capable de tout. » Remarquez, je vous prie, ces deux mots qui vont bien ensemble : *sotte* et *ne sachant rien* ; quand on ne sait rien, on devient une sotte, et quand on en est là, — je souligne ce qui suit, — on est capable de tout, on peut tomber dans tous les désordres.

Aussi nous voulons que vous soyez instruites et que vous n'ignoriez rien de ce qu'il vous importe de savoir. Vos aînées n'ont pas eu les mêmes avantages que vous : vous avez bénéficié des progrès acquis, de la perfection des méthodes, de l'émulation toujours croissante des maîtres et des maîtresses. Les programmes ont été élargis ; d'aucuns disent même qu'ils ont été surchargés et que les études perdent en clarté et en profondeur ce qu'elles gagnent en étendue. En tout cas les jeunes filles qui reçoivent des leçons dans ce pensionnat ne le cèdent en rien à d'autres ; les brevets et les certificats qu'elles obtiennent tous les ans en sont la preuve la plus concluante. On nous accusait, bien injustement d'ailleurs, de nous soucier médiocrement de l'instruction. J'espère qu'aujourd'hui on ne nous fera plus ce reproche ; on trouve même que nous enseignons trop, et avec des succès trop marqués.

<sup>1</sup> Cette ligne a été écrite au moment où les journaux enregistraient la mort de Zola, asphyxié par son calorifère.



La science est une grande chose, nul ne le conteste; mais si elle est seule, elle est insuffisante pour la direction de notre vie.

A la science, il faut une compagne, et parce que la science est quelque chose de grand et de noble, je lui veux une compagne céleste; à la science il faut joindre la vertu, non pas cette vertu purement naturelle et humaine dont se contentent des moralistes peu exigeants, mais la vertu chrétienne, la vertu fondée sur la foi, la vertu que Jésus-Christ seul est venu enseigner au monde et qui ne s'apprend qu'à sa divine école.

Pourquoi, mes enfants, ces leçons, ces études, ces devoirs? Pourquoi cette règle, cette vigilance, ces recommandations pressantes? Pourquoi cette discipline qui vous retient comme un frein, ou qui vous excite comme l'éperon? Pourquoi tant de peines, de sollicitude et de dévouement de la part de vos maitresses? Dans quelles pensées et dans quel but?... C'est pour faire de vous des enfants instruites et vertueuses; car voilà l'idéal poursuivi par une maison chrétienne. Une maison chrétienne, suivant moi, c'est celle où, à mesure que l'on grandit, on devient plus savant et plus sage; c'est celle où la vertu s'affermirait à mesure que l'intelligence se développe; c'est celle enfin où, si l'on est fier d'obtenir la première place dans sa classe, on ne l'est pas moins de marcher à la tête de ses compagnes pour accomplir les devoirs que la religion impose.

Oh! comme je voudrais vous faire apprécier, mes chères enfants, toute la valeur, pour vous, pour vos familles, d'une éducation solidement chrétienne! Elle serait la garantie de votre avenir, à la condition toutefois que vous n'oublierez pas, en sortant de cette maison, les leçons que vous y avez reçues, et que vous ne romprez pas avec les habitudes vertueuses qui vous ont été inspirées. C'est cela surtout que j'appréhende.

Notre société actuelle, il faut en convenir, est dangereuse pour la vertu. Indifférente qu'elle est entre le vrai et le faux, entre le juste et l'injuste, appelant liberté ce qui est licence, et joug insupportable ce qui n'est qu'une autorité vigilante, la société contemporaine est pour la vertu des jeunes filles une mauvaise conseillère. A force d'émanciper l'esprit, l'imagination, le cœur, elle pousse les jeunes âmes à délaisser les devoirs.

Vous saurez, mes chères enfants, échapper à ce danger que je vous dénonce, et vous voudrez rester toujours dignes, par votre conduite, du pensionnat qui a abrité vos jeunes années.

Il faut bien croire d'ailleurs que l'éducation donnée dans cet établissement est appréciée comme elle mérite de l'être, puisque vos bons parents l'ont voulue pour vous, puisque d'autre part elle a obtenu les suffrages d'une notable partie du conseil municipal de cette ville, et je profite de cette circonstance pour l'en remercier.

Et maintenant, si j'ai un désir au cœur, c'est

que vos maitresses si zélées, si expérimentées, si aimées, soient autorisées à continuer leur œuvre d'abnégation et de dévouement, et, en parlant ainsi, je suis sûr d'exprimer le vœu de cette nombreuse et sympathique assemblée.

## II

### L'ÉTUDE

Mes chères enfants,  
Mesdames et Messieurs,

Je vois devant moi des enfants radieuses de bonheur : ces couronnes qui demandent à être posées sur leurs fronts, ces livres à tranches dorées qui attendent impatiemment d'être placés dans leurs mains, ces honorables Messieurs qui siègent à mes côtés et leur donnent en ce jour une haute marque d'intérêt, des parents ravis, une assemblée nombreuse et distinguée venue pour leur témoigner ses sympathies et applaudir à leurs succès scolaires, tout cela m'explique la joie qui rayonne sur leur visage.

Après le travail, la récompense; après la lutte, la couronne; après les labeurs de la culture, les fruits de la récolte.

Grâce à Dieu, le sol de cette maison n'a rien perdu de sa fertilité, et malgré quelques mauvaises graines de fautes d'orthographe, de solécismes, de solutions inexactes, malgré quelques coups de vent de négligence et de paresse, bon an mal an, cette terre si bien cultivée produit à peu près chaque année sa même moisson de lauriers.

Avant de vous distribuer ces lauriers, les traditions établies veulent que je vous dise un mot. Quelle que soit votre impatience, vous me ferez bien crédit de quelques minutes d'attention. Je serai bientôt au bout de ma harangue. En tout cas, je n'abuserai pas de ma situation et je ne profiterai pas de cette circonstance, pour prononcer des paroles agressives, irritantes : j'ai l'habitude d'être courtois et respectueux envers tout le monde, et mon intention n'est pas d'y contrevenir aujourd'hui.

Je ferme cette parenthèse, et j'arrive tout de suite à mon sujet.

Mesdames et Messieurs, on parle volontiers de la science, on répète partout ce mot sonore et prestigieux. « Je veux que mon fils soit savant; je veux que ma fille soit instruite, » telle est l'ambition, d'ailleurs bien légitime, des parents. Ils ont parfois une estime exagérée de l'instruction, à ce point qu'ils la préfèrent à la vertu. En ceci, ils ont manifestement tort; mais je ne leur reprocherai pas, s'ils restent dans de justes limites, d'apprécier, d'estimer la science, ou, ce qui est la même chose, cet ensemble de connaissances variées qui sont la richesse de l'esprit humain.

Pourquoi envoient-ils leurs enfants à l'école ?

C'est pour s'approprier cette richesse d'ordre intellectuel, et s'en faire un glorieux patrimoine. Voilà le but auquel il faut tendre, et on n'y arrive pas sans de laborieux efforts.

La science, un trésor ? Oui, mais un trésor dont l'acquisition est difficile. Si, pour s'en emparer, il suffisait à l'enfant d'étendre la main, comme ce geste lui suffit pour cueillir une belle fleur ou un fruit savoureux !... Malheureusement, il n'en est pas ainsi, et si ce trésor s'acquiert à l'école, ce n'est certainement pas à l'école buissonnière. Il a été confié aux mains d'une gardienne qui ne le livre pas sans condition. Tout à l'heure, je vous dirai son nom : mais permettez-moi de vous esquisser en peu de mots son portrait.

Son extérieur n'a rien qui flatte et qui séduise. La gravité est empreinte sur son visage, les soucis ont ridé son front. Sa tête est un peu courbée, comme sous le poids du labeur. Elle laisse à d'autres la recherche des parures ; elle n'a jamais ouvert un journal de modes et elle ne songera pas même à s'excuser, si vous lui faites remarquer que son vêtement est froissé, et qu'elle a des taches d'encre aux mains. Plusieurs ne se sentent aucune sympathie pour elle : elle leur semble trop austère et trop exigeante. Disons pourtant qu'elle compte des amis dans cette ville et beaucoup : car tous les travailleurs sont ses amis ; toutefois elle trouve qu'ici on perd encore bien du temps, qu'on aime trop les fêtes, les distractions bruyantes, les parties de plaisir, — c'est son sentiment à elle que je traduis et je lui en laisse toute la responsabilité. — Un signe caractéristique que je ne dois pas omettre : les jours de congé, les promenades lui déplaisent... Son front se rembrunit quand on annonce, par exemple, la visite d'un personnage, d'un évêque, qui ne manque pas d'octroyer un congé supplémentaire comme souvenir de son passage... Les récréations, les repos fixés par le règlement, c'est déjà bien assez.

Si je savais tenir un pinceau, si j'étais l'artiste au talent duquel est dû ce tableau qui orne cette salle, je vous la représenterais assise devant une large table encombrée de volumes de tout format, de toute dimension : lourds dictionnaires, grammaires, histoires, manuels de sciences physiques, mathématiques, traités savantissimes sur toutes les branches de l'enseignement classique, tout un amoncellement de livres à la couverture défraîchie, au dos rompu, aux pages fatiguées et jaunies par un long usage. Je vous la peindrais tenant en main ces livres, les expliquant, les commentant et les faisant lire à un groupe de jeunes filles, rangées autour d'elle...

Telle je me figure la gardienne et la dispensatrice du trésor de la science. Son nom maintenant ? Si vous ne l'avez pas deviné, ne cherchez pas plus longtemps, je vais vous le dire : son nom, c'est *l'Etude*.

Oui, mes chères enfants, l'étude est la trésorière de la science, et vous comprenez maintenant pourquoi elle plaît et déplaît à la fois. Elle plaît

aux enfants laborieuses, avides d'apprendre, et courageuses devant les difficultés ; elle déplaît aux élèves, molles, paresseuses. Celles-ci n'auront pas la plus minime parcelle de son trésor, et fussent-elles en possession de tous les dons de la fortune, elles resteront ignominieusement ignorantes. Celles-là, au contraire, l'étude développera leurs facultés, enrichira leur intelligence : elle en fera des élèves instruites, des jeunes filles distinguées, heureuses titulaires de certificats et de diplômes.

Et maintenant, il y a un jour où l'étude se montre plus avenante, plus caressante pour les enfants laborieuses : c'est le jour d'une distribution de prix. C'est une fête pour elle et pour vous... Aussi, elle a changé de visage et d'allure. Elle qui n'a pourtant nul souci de la coquetterie a décoré cette salle comme si elle devait donner le spectacle d'un triomphe ; elle a convoqué vos parents, vos connaissances, toute une assemblée pour vous fêter... Et c'est elle en réalité qui, radieuse, transfigurée, préside cette solennité. A ses doigts, plus une tache d'encre, mais dans ses mains de vertes couronnes et de beaux livres. Elle vous les offre, mes chères enfants, et quand elle vous les aura donnés, quand elle aura comblé de joie le cœur de vos mères, elle s'éloignera discrètement, après vous avoir dit : « Mes enfants, bonnes et heureuses vacances, mais ne manquez pas de revenir à la date fixée, car j'aurai hâte de vous revoir... »

## ENTRETIENS SUR LES PARABOLES ÉVANGÉLIQUES

XXXV

LES VIGNERONS HOMICIDES <sup>1</sup>

La parabole des vignerons homicides est la suite naturelle de celle des deux fils. L'une et l'autre sont la réponse à cette question des délégués du Sanhédrin : *Par quelle autorité faites-vous ces choses, et qui vous a donné ce pouvoir ?* Aussi se suivent-elles sans interruption. Dans la première, Jésus reproche à ses ennemis de rester obstinés dans le mal, de s'être refusés à reconnaître dans Jean-Baptiste un envoyé de Dieu, de ne s'être pas convertis à sa prédication, de ressembler enfin, avec leur justice apparente, au second des fils qui, malgré une réponse extérieurement pleine de respect, refuse de faire la volonté de son père. La seconde est tout à la fois une histoire et une prophétie : une *histoire* dans laquelle, Notre-Seigneur leur rappelle, sous le

<sup>1</sup> Matth., XXI, 33-46.



symbole de la vigne, et les bienfaits que Dieu n'a cessé de prodiguer à son peuple, et aussi la méchanceté dont ils ont fait preuve, eux les guides de la nation, à l'égard des envoyés divins ; une *prophétie* dans laquelle le Sauveur annonce d'une part jusqu'à quel degré sera portée cette méchanceté, jusqu'à le faire mourir, lui le Messie Fils bien-aimé de Dieu, et d'autre part quel châtiment ce crime sans nom doit bientôt attirer sur ses auteurs : la dispersion des Juifs, le royaume de Dieu transféré aux Gentils.

Jésus leur dit donc : « Il y avait un père de famille qui planta une vigne, l'entoura d'une haie, y fit creuser un pressoir et élever une tour, la loua à des vigneron et partit ensuite pour un lointain pays. Venu le temps de la récolte, il envoya à plusieurs reprises des serviteurs chargés de recueillir la part du vin qui lui revenait. Mais à mesure que ces messagers du maître de la vigne se présentèrent, ils furent accablés d'injures, maltraités, roués de coups, plusieurs même furent mis à mort. Le père de famille, bien que très irrité, pousse cependant la bonté jusqu'à leur déléguer son propre fils, disant : « Au moins ils respecteront mon fils. » Point. Car aussitôt que les vigneron l'aperçurent ils se dirent entre eux : « Voici l'héritier, allons, tuons-le et nous aurons son héritage. » Et en effet ils se saisissent de lui, le conduisent hors de la vigne et le mettent à fera, leur demande-t-il, le maître de la vigne ? — mort. » Jésus alors s'adresse aux pharisiens : « Que Il fera périr misérablement ces misérables et louera sa vigne à d'autres vigneron qui lui en donneront le fruit en son temps. »

## I

1. — Vous avez deviné sans peine que ce père de famille, c'est Dieu. La vigne symbolise le peuple juif. La preuve en est dans les nombreux passages des Ecritures où ce peuple est en effet comparé à une vigne. C'est David, par exemple, qui dit en parlant de la sortie d'Egypte : « Vous avez arraché votre vigne de la terre d'Egypte, vous avez chassé (du pays de Chanaan) les peuples (qui l'habitaient) et c'est là que vous l'avez replantée. » (Ps., LXXIX, 9). C'est Isaïe surtout auquel semble empruntée notre parabole : « Mon bien-aimé avait une vigne sur un terrain des plus fertiles. Il creusa autour d'elle un fossé, la débarrassa de ses pierres, y planta des ceps de choix, éleva au milieu une tour et y creusa une cave... La vigne de Jéhova, le Dieu des armées, c'est la maison d'Israël, et les enfants de Juda sont la plantation qui le ravissait. » (Is., V, 2-7 ; cf. Fillion, *in Matth.*, XXI, 33).

La vigne plantée, le père de famille « l'entoura d'une haie » pour la protéger contre les incursions des bêtes sauvages. Car plus d'une fois l'Écriture fait mention des animaux dévastateurs : « Le sanglier de la forêt s'est abattu sur la vigne et tous les animaux des champs l'ont ravagée. » (Ps., LXXIX, 14 ; cf. Cant., II, 15). —

« Il y creusa un pressoir. » Chez les Orientaux en effet le pressoir était creusé dans la vigne même. Il « consistait en deux cuves superposées : dans la première on amoncelait les raisins que les vigneron écrasaient en les foulant aux pieds ; le jus, qui s'échappait par une ouverture pratiquée au bas, coulait dans la seconde cuve, placée sous terre et fréquemment taillée dans le roc. » (Fillion, *h. l.*). — « Il y bâtit une tour, » c'est-à-dire une maison surmontée d'une tour d'où le propriétaire ou le garde de la vigne pouvait, au temps de la maturité des raisins, surveiller et chasser les voleurs.

Que signifient cette haie, ce pressoir, cette tour, tous ces soins que prend le père de famille pour sa plantation ? Ils symbolisent tout ce que Dieu a fait pour son peuple, les secours nombreux qu'il lui a prodigués pour lui rendre facile la pratique de la justice et lui procurer une existence heureuse sous la protection divine : la Loi avec toutes ses prescriptions minutieuses qui séparaient totalement ce peuple d'avec les autres nations et formaient autour de lui comme une haie protectrice ; l'esprit prophétique, dont Israël a profité pendant des siècles ; le temple de Jérusalem, centre du culte divin et des relations de Dieu avec son peuple choisi ; en un mot cette providence spéciale dont les Juifs ont été constamment l'objet de la part du Seigneur et qui ne s'est pas démentie un instant. Il n'est même pas jusqu'à la situation géographique de la Judée qui n'ait été l'effet d'une protection du ciel : à l'ouest une mer aux rivages inhospitaliers, au sud et à l'est le désert, au nord des montagnes, à l'intérieur enfin la profonde vallée du Jourdain rendaient le territoire juif facile à défendre, difficile à envahir. (Fillion, *Ibid.*).

Ayant ainsi tout disposé pour sa vigne, le père de famille « la loua à des vigneron. » Il y avait chez les Juifs deux modes de location : ou bien le vigneron payait annuellement au propriétaire une somme déterminée et alors jouissait de tous les fruits ; ou bien il travaillait uniquement au compte du maître et dans ce cas recevait pour prix de son labeur une partie de la récolte. Saint Marc (XII, 2) disant que le père de famille entendait recevoir « des ouvriers ce qui lui revenait des fruits de sa vigne, » indique clairement qu'il s'agit ici du second mode de location.

Les vigneron de la parabole désignent sans doute les Israélites en général, tous les membres du peuple élu. Car dans un instant Jésus dira qu'en punition de son incrédulité le royaume de Dieu lui sera ôté pour être confié à une société nouvelle qui en produira les fruits. (Maldonat). Mais il est vrai aussi qu'ils désignent spécialement les chefs civils et religieux de la nation. C'est à eux que Notre-Seigneur s'adresse directement, à eux aussi que Dieu a confié la culture de sa vigne, le gouvernement de son peuple, leur donnant mission de le conduire dans la voie de la vérité et de la justice. (Knabenbauer).

Enfin le père de famille « partit pour un lointain pays. » Il se peut bien, comme le pensent certains auteurs, que ce trait n'ait pas d'autre objet que d'orner le récit, de lui donner plus de vraisemblance et d'intérêt en faisant ressortir la confiance du maître de la vigne dans ses ouvriers. Cependant presque tous les anciens docteurs y trouvent une allusion à la manière dont Dieu a agi avec son peuple. Qui ne sait en effet que depuis Abraham le Seigneur l'a conduit comme par la main, jusqu'au jour où sous la domination de Josué il s'est partagé la Terre promise ? Les apparitions divines aux patriarches Abraham, Isaac et Jacob, les miracles qui ont tiré Israël de la servitude d'Egypte, les prodiges opérés en sa faveur, quarante années durant, dans sa course à travers le désert, la promulgation des dix commandements sur le Sinai, les fréquentes communications de Moïse avec Dieu, — Moïse recevant de Dieu les divers codes des lois, puis les transmettant au peuple de la part du Seigneur, — les miracles encore qui ont marqué la conquête du pays de Chanaan, — est-ce que tout cela n'indique pas clairement le travail du maître présent à la plantation de sa vigne, en d'autres termes la présence en quelque sorte visible de Dieu dans la portion choisie de son héritage jusqu'à ce qu'elle soit définitivement fixée dans la terre de promesse ? Dès lors le père de famille « part pour un lointain pays » : le Seigneur, ayant confié le soin de sa propriété, le gouvernement de son peuple aux chefs de la nation, retire sa présence sensible, laissant aux ouvriers leur liberté d'action, mais attendant néanmoins que ceux-ci fassent valoir son bien, lui rapportent des fruits au temps voulu.

2. — Ne croyez pas d'ailleurs qu'il délaisse cette vigne pour laquelle il a montré tant de soins. Jésus en effet continue : « Quand fut venu le temps de la récolte », — ceci est dit pour mieux suivre la comparaison de Dieu avec le père de famille ; du reste, pour Dieu le temps de la récolte est toujours présent, — le propriétaire de la vigne « envoya — à plusieurs reprises — des serviteurs pour recevoir des vigneron les fruits (ou peut-être le vin) qui lui revenaient. » Les ouvriers ne l'entendirent pas ainsi. Ils prétendent contre toute justice et au mépris des conventions passées avec le maître s'approprier toute la récolte. Que font-ils alors ? A chaque fois que ces serviteurs se présentent, les vigneron s'en emparent et leur font subir les plus indignes traitements, frappant l'un, blessant d'autres, en tuant plusieurs, les accablant tous d'outrages, trainant hors de la vigne et renvoyant les mains vides ceux qu'ils ne font pas mourir. (Matth., xxi ; cf. Marc, xii, 3-4 ; Luc, xx, 10-12). Il est facile de reconnaître dans ces serviteurs du père de famille les prophètes, envoyés de Dieu à son peuple pour le ramener dans le bon chemin lorsqu'il s'en écartait, mais envoyés surtout aux vigneron, aux pontifes et aux rois d'Israël, pour leur demander compte de leur travail et leur rappeler leur devoir.

Le traitement que subirent ces envoyés divins ? Jésus vient de nous le dire. Il le répétera encore avant sa passion, dans ce même temple où il enseigne, devant cette même foule aujourd'hui si avide d'entendre sa parole : Malheureuse Jérusalem « qui tues les prophètes et lapides ceux qui te sont envoyés » de Dieu ! (Matth., xxi, 37). Et avant d'être lapidé, son premier martyr le reprochera à ses juges, à ceux-là mêmes auxquels Jésus adresse cette parabole : « Quel est, leur demandera saint Etienne, quel est celui des prophètes que vos pères n'aient pas persécuté ? Ils ont tué ceux qui annonçaient l'arrivée du Juste envers qui vous vous êtes montrés traîtres et homicides. » (Act., vii, 52). C'est, pour citer quelques exemples, Isaïe soié par le milieu du corps sur l'ordre du roi Manassès ; c'est, suivant une ancienne tradition juive, Jérémie lapidé par ses compatriotes en Egypte ; c'est Zacharie subissant le même sort « entre le temple et l'autel » (Matth., xxi, 35), entre le Saint des saints et l'autel des holocaustes ; c'est Ezéchiel mis à mort lui aussi par ceux de sa nation. (Lesêtre ; cf. Drach, in Hébr., xi, 37).

Tout autre qu'un Dieu aurait tiré vengeance de pareils forfaits. Mais, ineffable bonté du Seigneur pour son peuple choisi, le père de famille « envoie d'autres serviteurs plus nombreux que les premiers, et les vigneron les traitent avec la même rigueur, *fecerunt illis similitudo*. » Notre-Seigneur montrait ainsi la patience, la longanimité de son Père en faveur de la nation privilégiée, et aussi, je le répète, sa bonté qui n'avait cessé de lui prodiguer les avertissements et les exhortations à la pénitence, son immense désir de voir sa vigne produire les fruits de salut qu'il était en droit d'attendre. Et par là-même Jésus faisait voir à ses auditeurs combien ils étaient coupables d'avoir ainsi méprisé les avertissements du ciel.

3. — Et pourtant la patience du Seigneur n'est point lassée encore. Il tentera une nouvelle épreuve pour vaincre la résistance de ces endurcis. Mais cette épreuve sera la dernière et malheur aux vigneron qui n'en profiteraient pas ! Le père de famille « avait un fils bien-aimé. Que ferais-je ? se dit-il. Je leur enverrai mon fils chéri. » (Cf. Marc, xii, 6 ; Luc, xx, 13). C'est ce que Dieu a fait en envoyant Jésus-Christ sur la terre. Certes il savait bien le sort réservé à son Fils, il l'envoya cependant. Le doute exprimé dans la parabole était tout naturel chez le père de famille, il ne convient pas à Dieu ; aussi Notre-Seigneur ne l'exprime-t-il ici que pour rendre son récit plus naturel et plus intéressant.

A partir de cet endroit, la parabole cesse d'être une histoire pour devenir une prophétie. Voici en effet la prédiction du traitement réservé au fils. « Les vigneron se dirent entre eux : Voici l'héritier, venez, tuons-le et nous aurons son héritage. » Car « le dernier héritier étant une fois mort, ils héritaient, en qualité de fermiers, des biens de son père. » (Dehaut). Aussitôt dit, aussitôt fait.



« Les ouvriers se saisirent du fils, le traînèrent hors de la vigne et le mirent à mort. » Vous avez vu dans ces paroles l'annonce du crime dont les pontifes et les chefs du peuple se rendront coupables dans trois jours, l'histoire anticipée des traitements qu'ils vont infliger au Fils unique et bien-aimé du Maître de la vigne.

Et le motif qui les poussera sera bien celui qui a inspiré les vigneron : posséder l'héritage. Chefs de la nation, jouissant, comme tels, de l'autorité, d'une influence considérable, de l'estime et du respect de tous, comme aussi de revenus abondants, ils entendent ne rien perdre de tout cela, tout garder pour eux. Or ne point perdre l'héritage, ou bien le conserver, n'est-ce pas une même chose ? Ce motif, eux-mêmes l'ont déjà révélé. Aussitôt après la résurrection de Lazare, Caïphe les avait réunis dans sa maison de campagne, sur le mont du Mauvais conseil. (Fouard). « Que faisons-nous ? disaient-ils. Cet homme opère de nombreux prodiges ; si nous le laissons agir, tous croiront en lui, » le reconnaîtront pour le Roi-Messie, et c'en sera fait de notre prestige et de notre fortune. (Cf. saint J. Chrysost.). « Les Romains viendront, ils détruiront notre ville et notre patrie. » Et le grand-prêtre de se lever et de prophétiser : « Il vous est expédient qu'un seul homme meure pour le peuple, et que toute la nation ne périsse pas. » (Joan., xi, 50). Dès lors la mort de l'héritier était décidée.

Et les circonstances de cette mort sont bien aussi celles décrites dans la parabole : « Ils jetèrent le fils hors de la vigne et le tuèrent. » Déjà en effet les pharisiens ont chassé de la synagogue ceux qui croyaient en Jésus (par exemple l'aveugle-né, Joan., ix, 34) ; bientôt ils s'attaqueront ouvertement au Fils, porteront contre lui une sentence d'excommunication (Origène ; Ollivier, *La Passion* ; Knabenbauer 1), le déclarant déchu de tout droit aux promesses divines, indigne de faire partie désormais du peuple de Dieu. Et pour bien marquer qu'ils le regardent comme un étranger, c'est aux étrangers qu'ils le livrent, aux soldats romains qui lui feront endurer, hors de Jérusalem, un supplice ignoré des Juifs, le crucifiement. (Cf. Cajetan ; Knab. 2).

Vous avez remarqué sans doute qu'ici Notre-Seigneur donne à ses ennemis une réponse assez claire, quoique indirecte, à la question qu'ils lui ont posée. Le père de famille, c'est Dieu ; les serviteurs, ce sont les prophètes ; lui, il est l'héritier et par conséquent le Fils de Dieu, il jouit donc d'une autorité et d'un pouvoir divin.

## II

Poursuivons maintenant l'explication de l'Evangile. Nous sommes arrivés à la conclusion de la parabole. Cette conclusion est encore une prophétie : elle annonce le châtiment que Dieu réserve à son peuple rebelle.

1. — Et, de même que dans la parabole des deux fils, ce sont les adversaires de Jésus qui vont eux-mêmes prononcer leur sentence. Il leur pose donc cette question : « Lorsque viendra le maître de la vigne, que fera-t-il à ces ouvriers » perfides ? Il est bien probable que les sanhédrites ne se reconnurent pas dans ces derniers ; ils y virent sans doute les Romains qui alors étaient maîtres de la Judée, tandis qu'eux, pontifes et docteurs, étaient, ils le croyaient du moins, les serviteurs du père de famille, et que le fils figurait le peuple élu, selon cette parole des saints Livres : « Israël est mon fils premier-né. » (Exod., iv, 24 ; cf. Knabenb.). Autrement auraient-ils répondu avec tant d'assurance : Ce que fera le maître de la vigne ? « Il fera périr misérablement ces misérables, et il louera sa vigne à d'autres ouvriers qui lui en rendront le fruit en son temps. » C'était bien dit. Mais c'est là que Jésus les attendait. Car il reprit aussitôt, en leur montrant clairement cette fois qu'il s'agissait d'eux : Vous avez dit vrai, « il fera périr ces vigneron et donnera sa vigne à d'autres <sup>1</sup>. » (Luc, xx, 16).

Voilà la prophétie ; en voici la réalisation. Moins de quarante ans après, les légions romaines envahissaient la Judée, assiégeaient Jérusalem, s'emparaient de la ville, brûlaient le temple et obligeaient le peuple à se disperser aux quatre coins de l'univers. Et depuis, si les Juifs se trouvent un peu partout répandus, il est vrai aussi qu'il n'y a plus de peuple juif. Selon la prédiction du Sauveur, les vigneron homicides ont péri misérablement.

Ce n'est pas tout : l'héritage qu'ils voulaient garder pour eux leur a été enlevé et donné à un autre peuple qui en produit les fruits. Le royaume de Dieu, le don de la foi, la révélation divine qui pendant des siècles n'a existé que chez eux et en quelque sorte exclusivement pour eux, a été transféré aux nations, à la société chrétienne, et elle n'a point cessé de rapporter à Dieu des fruits.

2. — « A Dieu ne plaise ! » s'écrient alors les pontifes effrayés par cette menace du Sauveur. A Dieu ne plaise que nous voulions faire mourir le Messie, lui que nous attendons, lui qui doit nous sauver ! A Dieu ne plaise que les promesses divines nous soient retirées pour être données à d'autres ! — Vaine protestation ! Elle ne part pas du cœur et d'ailleurs eux-mêmes la démentiront dans trois jours. Jésus confirme sa sentence par une nouvelle comparaison, par une seconde parabole qui n'est que l'explication de la première. Vous refusez, dit-il, de vous reconnaître dans les

<sup>1</sup> C'est la manière la plus naturelle de concilier saint Matthieu qui attribue aux pharisiens la réponse : *Malos male perdet...* avec saint Marc et saint Luc qui la mettent dans la bouche du Sauveur. Elle explique parfaitement et la frayeur des sanhédrites qui répliquent : *Absit !* et l'insistance de Jésus à confirmer sa prophétie : *Nunquam legistis...* (Voyez Maldonat qui suit saint Chrysostome et Euthymius, puis Dehaut, Fillion, Lesêtre, Knabenbauer).

vignerons homicides. Eh bien ! écoutez cette parole de l'Ecriture : « N'y avez-vous donc jamais lu ceci ? La pierre qu'ont rejetée ceux qui bâtit-  
saient est devenue la tête de l'angle ; cela a été fait par le Seigneur, et c'est une merveille à nos yeux. » (Cf. Ps., cxvii, 22). Notre-Seigneur compare donc maintenant son royaume non plus à une vigne, mais à un édifice. Il en est, lui le Messie, la pierre angulaire, la pierre fondamentale, la tête de l'angle qui réunit ensemble les murs principaux et soutient ainsi tout l'édifice. Ici point de doute possible pour les auditeurs de Jésus. Ils savent parfaitement que ce texte du psaume doit s'entendre du Messie : c'est à lui que leurs rabbins l'ont toujours appliqué<sup>1</sup>. C'est bien lui qui est la tête de ce corps dont les membres sont répandus dans tout l'univers, le fondement de l'édifice spirituel dont les chrétiens sont les pierres vivantes ; c'est lui qui donne l'unité à ce corps et à cet édifice, unité de doctrine et de foi, unité de culte et de sacrements, unité de chef.

« Et cela est l'œuvre du Seigneur, et cette œuvre est une merveille. » Quelle merveille en effet que l'établissement de l'Eglise, que sa rapide propagation dans le monde, et cela malgré tous les obstacles qui se sont partout dressés sur sa route ! Merveille si prodigieuse qu'à elle seule elle peut suffire, suivant la remarque de saint Augustin, à prouver que l'Eglise est une œuvre divine. Or voilà que ceux que Dieu avait choisis pour être les architectes de ce temple spirituel ont méprisé celui qui en devait être la pierre angulaire et fondamentale, ils ont repoussé le Messie que leurs Ecritures annonçaient et qui a sous leurs yeux accompli les Ecritures. Et quels sont ces architectes ? Les chefs du judaïsme. Jésus ne laisse subsister à ce sujet aucun doute, puisque immédiatement il renouvelle contre eux sa double prophétie de tout à l'heure, la réprobation du peuple juif et l'établissement de l'Eglise : « C'est pourquoi je vous le déclare, le royaume de Dieu vous sera ôté et il sera donné à un peuple qui en produira les fruits. »

Enfin comme dernière conclusion Jésus ajoute : « Celui qui tombera sur cette pierre se brisera, mais celui sur qui elle tombera sera réduit en poussière. » Jetez en effet un vase fragile sous un bloc de marbre, il est brisé en morceaux ; mais que reste-t-il de ce vase qu'un peu de poussière ? c'est le bloc qui tombe sur lui de tout son poids.

Nous l'avons dit, la pierre c'est Jésus-Christ. Le vase fragile qui se heurte contre elle, quel est-il sinon l'homme qui lui résiste, qui refuse de croire à sa doctrine, d'obéir à ses lois, l'homme qui cherche à entraver son œuvre dans le monde, et pour tout dire d'un mot, quiconque fait la guerre

à son Eglise ? C'est d'ailleurs peine perdue. Le Sauveur nous a avertis qu'il est le fondement de cette Eglise, que ce roc est inébranlable et que tout l'enfer déchainé ne parviendrait pas à le briser : *Portæ inferi non prævalerunt adversus eam*.

Celui donc qui se heurtera à cette pierre sera brisé. Mais aussi ce crime, car c'en est un, ce crime recevra son châtiment : « Celui sur qui cette pierre tombera sera réduit en poussière. » Malheur donc à ceux sur lesquels s'appesantira la vengeance divine ! Elle se fait sentir parfois dès ici-bas et le châtiment qu'elle inflige au peuple juif depuis des siècles en est une preuve assez évidente et qui me dispense pour l'instant d'y insister davantage. J'ajouterai un mot cependant : c'est que si Dieu punit ainsi dès cette vie les persécuteurs de son Eglise ou, ce qui est tout un, les ennemis de son Fils, je vous laisse à penser quel sera leur sort dans l'éternité.

Vous croyez, n'est-ce pas, qu'après un avertissement si clair, après une menace si grave, les sanhédrins n'avaient qu'un parti à prendre : s'humilier et se repentir ? Il n'en fut rien. Ils étaient bien trop orgueilleux, trop attachés à leur prestige et à leurs biens, trop endurcis dans le mal. Aussi les paroles de Jésus n'eurent-elles d'autre effet que de les confirmer dans le dessein de se saisir de lui. Et s'ils ne le firent pas sur-le-champ, c'est qu'ils craignaient la foule et que cette foule voyait en lui un prophète.

### III

1. — Telle est la parabole et tel en est le premier sens, le sens strict, directement voulu par Notre-Seigneur. Mais il convient de nous le rappeler, l'enseignement du Sauveur va plus loin que ceux auxquels il parle, il est général et s'adresse à tous ses disciples. Est-ce que, aussi bien, le peuple juif n'était pas une figure du peuple chrétien, le mosaïsme une préparation à l'Evangile, la synagogue une ébauche de l'Eglise ? Est-ce que, encore, cette parole de Jésus : *Le royaume de Dieu vous sera enlevé et donné à un peuple qui en produise les fruits*, ne nous dit pas clairement que si pendant longtemps Israël a été vraiment la vigne du Père de famille, cette vigne a passé maintenant chez les nations catholiques ? Et certes il faut bien le reconnaître, le Seigneur a eu pour sa plantation nouvelle les mêmes soins que pour l'ancienne. Les mêmes, ai-je dit : ce n'est pas assez, car ces soins ont été plus minutieux, plus délicats, plus prévenants, surtout plus efficaces. Voyez plutôt. Au lieu de la loi de Moïse, la loi de Jésus-Christ ; au lieu du temple et de l'autel des holocaustes où chaque jour coulait le sang des victimes, la croix d'où a coulé aussi le sang d'une victime, mais une victime divine celle-là, l'autel où à chaque instant se répand de nouveau le sang de cet Agneau sans tache ; au lieu des cérémonies et purifications qui ne pou-

<sup>1</sup> « R. Salomo ad Mich. v, 1 : Messias filius David, de quo scriptum est : Lapidem quem reprobaverunt, etc. — Abarbanel ad Zachar., iv, 10 : Lapis stanni innuit Messiam regem, in quo complebitur illud : Lapidem quem reprobaverunt, etc. » (Cité par Dehaut et Filhon).



vaient produire qu'une justice légale et toute extérieure, les sacrements, vrais canaux qui amènent dans nos âmes la sainteté intérieure et véritable, la grâce qui nous fait vivre d'une vie surnaturelle et divine.

C'est encore cette tour élevée au milieu de la vigne, j'entends la chaire de Pierre, d'où le Vicaire de Jésus-Christ ne cesse de veiller avec un soin jaloux sur la pureté de la foi, sur l'intégrité de la morale, montrant, chaque fois que l'occasion se présente, le danger des fausses doctrines, les flétrissant comme elles le méritent, ouvrant ainsi les yeux aux fidèles et ne manquant jamais de les avertir de fuir ces sources empoisonnées. Et pour ne donner que quelques exemples, est-il une erreur qui, essayant dans ces derniers temps de se glisser parmi les vérités chrétiennes, n'ait été signalée et stigmatisée par les Souverains Pontifes, spécialement par Grégoire XVI, Pie IX et Léon XIII ?

Ce n'est pas tout cependant. Cette vigne du Seigneur a aussi ses ouvriers, les ministres de Jésus-Christ. C'est à eux que le Sauveur a confié la charge de lui faire produire des fruits. Oh ! certes oui, grande est leur responsabilité, et malheur à eux si, à l'exemple des prêtres de l'ancienne loi, ils ne cherchaient dans l'exercice de leur ministère que leur intérêt propre, et point celui du Père de famille ! Mais c'est à eux à s'examiner, à méditer cette parabole des vignerons homicides et à se l'appliquer dans la mesure qui convient. Et vous savez bien que s'il est quelques prévaricateurs, — heureusement c'est le très petit nombre, — vos pasteurs sont en général de bons ouvriers, n'ayant qu'un désir : produire pour le Maître de la vigne le plus de fruits possible, n'éprouvant pas de plus grande peine que celle de ne pouvoir rendre ces fruits aussi abondants qu'ils le voudraient. Ils n'ont point d'autre but dans leurs prédications, leurs avis ou leurs réprimandes, dans leur travail, dans leurs prières. Si donc la vigne ne rapporte pas de fruit, ce n'est pas leur faute. Aussi Dieu qui voit tout ne s'en prendra-t-il pas à eux, mais bien aux ceps rebelles qui n'auront pas voulu se laisser travailler, aux chrétiens indociles qui auront refusé de suivre les conseils et la direction de ceux que le Seigneur lui-même a établi leurs guides.

Et ne dites pas que vous n'avez pas des envoyés extraordinaires de Dieu, comme les Juifs qui ont eu les prophètes. Il n'en est plus besoin : Dieu n'ayant plus de révélation nouvelle à faire à son Eglise, et vos pasteurs, je l'ai dit, suffisant à vous maintenir dans le devoir ou à vous y ramener, travaillant comme de bons serviteurs du Père de famille. Manquent-ils cependant tout à fait aux chrétiens, ces envoyés du ciel ? Est-ce qu'il n'est pas permis de regarder comme tels, les saints dont l'Eglise s'honore à chaque siècle de son histoire ? Est-ce seulement pour eux qu'ils se sanctifient ? Non, du moins pour beaucoup, Dieu les suscite parmi nous pour qu'ils montrent aux chré-

tiens, par leurs exemples, par leurs prédications, par leurs avertissements, les fruits que doit produire parmi eux la vigne du Seigneur.

2. — Enfin il est une autre application de la parabole qui vient tout naturellement à l'esprit quand on lit le récit de Jésus et la conclusion qu'il en tire. Dans cette vigne du Seigneur qui se compose de toutes les nations catholiques, Dieu a toujours eu une portion privilégiée, un peuple prévenu de faveurs plus abondantes et plus précieuses. A lui tout particulièrement la noble mission d'agrandir la vigne du Père de famille, d'étendre le royaume de Dieu dans le monde, en faisant partout pénétrer et en protégeant la civilisation avec l'Evangile. Et quand il s'est écarté de ses voies, les avertissements du ciel ne lui ont pas manqué, Dieu lui a même envoyé à lui aussi son propre Fils qui, en montrant son Cœur, laissait tomber de ses lèvres cette parole désolée : « Voilà ce Cœur qui a tant aimé les hommes et qui en est si peu aimé ! » Et il faut bien reconnaître que le Fils n'a pas été écouté. D'autres avis cependant sont venus encore : après son Fils, Dieu nous a envoyé, plusieurs fois dans le siècle dernier, sa Mère. Marie a demandé à la France prière et pénitence. Et, hélas ! je n'ai pas besoin de dire avec quelle indifférence a été accueillie cette demande suppliante de Marie. Des châtiments se sont abattus sur nous et ne nous ont pas ouvert les yeux, nous n'en avons point profité. Examinez donc ce qui se fait contre l'Eglise, la voix de son premier Pasteur méprisée, ses ministres réduits à l'impuissance, surtout peut-être à cause de la défiance qu'on a semée et qu'on entretient contre eux parmi les chrétiens, Jésus-Christ chassé de l'école et du cœur des enfants, de l'hôpital et du cœur des mourants, de l'armée et du cœur des soldats, de la famille même et du cœur des parents, chassé enfin de toutes les lois, de toutes les institutions officielles afin de le chasser du cœur de tous les Français et, s'il était possible, de le chasser du monde.

Et le peuple, que fait-il ? Il regarde indifférent. Plus encore, il approuve. Oui, il approuve. Nourrissant au fond une secrète hostilité contre la religion et les prêtres, il approuve en donnant ses suffrages aux persécuteurs de l'Eglise, ou bien en laissant faire, par son indifférence ou son abstention, le mal qu'il pourrait empêcher. Qu'attendre aussi bien des tristes chrétiens de nos jours ? Ah ! l'on parle des trente-six millions de catholiques français. On a raison ; mais pour être dans la vérité il faudrait ajouter que la plupart ne sont même plus chrétiens. Vous savez bien que dans la majorité du peuple il n'y a plus de prière, plus de dimanche — à peine quelques fêtes et pour quelques-uns, — plus de respect du bien d'autrui, plus de chasteté conjugale, plus de carême ni de vendredis, plus de confession ni de communion, en un mot plus de religion. Et vous voudriez que de pareils chrétiens défendent la religion ? Allons donc !

Seulement la patience de Dieu pourrait bien se lasser aussi. Certes l'Eglise n'a rien à craindre : « Les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle. » Elle a pour fondement un roc inébranlable, Jésus-Christ. Et lui-même nous le disait tout à l'heure : « Quiconque tombera sur cette pierre, » quiconque s'attaquera à Jésus-Christ et à son Eglise, « sera brisé. » Et tous ceux qui s'y sont heurtés s'y sont brisés en effet, « parce que cette pierre résiste à tout par sa solidité, son immobilité, son éternité ; parce que tous leurs efforts ne font que contribuer à l'accomplissement des desseins de Dieu, à la gloire de Jésus-Christ, à l'établissement, à la propagation, à la sanctification de son Eglise ; parce qu'eux-mêmes enfin se mettent dans l'état le plus affreux et le plus déplorable : de là le Juif est sans culte, sans temple, sans prophète, sans Messie ; l'impie sans raisonnement, sans ressource, sans espoir ; l'hérétique sans principe, sans autorité, sans unité, sans certitude ; le pécheur sans contentement, sans paix, sans tranquillité <sup>1</sup>. »

Oui, l'Eglise résistera à tous les efforts ; au contraire, « ceux sur qui tombera la pierre, seront écrasés » et recevront un dur châtiment. Quand Dieu confie à un peuple une mission plus noble et plus élevée, le prévient de plus de faveurs, c'est uniquement par bonté pour ce peuple ; Dieu n'avait pas besoin de lui, il aurait pu en choisir un autre. Si donc au lieu de répondre à la bonté de Dieu envers lui, ce peuple au contraire s'oppose aux desseins du Seigneur, persécute son Eglise, c'est-à-dire en définitive Jésus-Christ, n'a-t-il pas tout lieu de craindre les plus grands châtiments, celui-là surtout prononcé par Notre-Seigneur contre les Juifs : « Le royaume de Dieu vous sera ôté et donné à d'autres qui en porteront le fruit » ? Du reste, la France est avertie. Déjà le Vicaire de Dieu sur la terre l'a prévenue <sup>2</sup> que si elle refusait de remplir sa mission, à savoir d'étendre le règne de Dieu dans le monde, de protéger à l'extérieur les intérêts catholiques, il se verrait dans l'obligation de lui retirer ce privilège et de le confier à d'autres ; et il en est de ceux-ci qui sont, vous le savez bien, tout prêts à recueillir cet héritage. Et qu'est-ce que cela, sinon la menace que pour nous se réaliserait cette parole du Sauveur : « Le royaume de Dieu vous sera ôté et donné à une nation qui en produira les fruits » ? Coupables du même crime que les Juifs, nous n'aurions pas à nous plaindre si nous subissions le même châtiment. Hélas ! ce serait pour nous la ruine ! *Super quem ceciderit, contret cum.*

Nous donc, chrétiens fidèles, prions que ce malheur ne nous arrive pas. A la prière joignons la pénitence, pour compenser dans la mesure de nos forces les outrages que le Seigneur reçoit

presque chaque jour de notre patrie. Usons enfin de toute notre influence pour ramener à Dieu ceux qui s'en sont éloignés et dont plusieurs nous sont chers à plus d'un titre. Et pour ce qui nous concerne personnellement, que chacun prenne garde de ne point se heurter à la pierre fondamentale de l'Eglise, de ne point offenser le Seigneur, de ne point mépriser sa doctrine, de ne point violer ses commandements. Suivons plutôt ce conseil du prince des apôtres : Unissez-vous à la pierre fondamentale, appuyez-vous sur Jésus-Christ pour devenir vous-mêmes des pierres vivantes qui puissent entrer dans la construction de sa maison spirituelle, « afin d'offrir à Dieu des sacrifices qui lui soient agréables. » Car quiconque croira en lui et observera sa loi ne sera point trompé. (Cf. I Petr., II, 4-6).

## CATÉCHISME DE PREMIÈRE COMMUNION

### TROISIÈME PARTIE

#### Moyens de salut

#### LES SACREMENTS

#### B

#### Les sacrements en particulier

#### IV. — LA PÉNITENCE

— *De combien de sacrements avons-nous parlé jusqu'ici ?*

— Des trois premiers, savoir : le baptême, la confirmation et l'eucharistie.

— *Quel bienfait confère à l'âme le baptême ?*

— Par le baptême, l'homme renaît à la vie spirituelle.

— *Quel bienfait confère la confirmation ?*

— Par la confirmation, la vie spirituelle engendrée en nous par le baptême reçoit sa plénitude et sa maturité.

— *Quel bienfait confère l'eucharistie ?*

— L'eucharistie donne à cette vie spirituelle son aliment, son entretien et sa rénovation.

— *Ces trois sacrements ne pourvoient-ils pas ainsi à tous les besoins de la vie spirituelle ?*

— Ils y pourvoieraient pleinement, si, malgré les grâces sacramentelles reçues, l'homme ne demeurait faible, entouré de dangers, exposé à perdre son innocence baptismale par le péché.

— *Pourriez-vous citer à ce sujet une parole de saint Augustin ?*

— « Très peu, dit-il, sont assez heureux pour ne commettre aucun péché grave depuis leur jeunesse ; la plupart, après avoir transgressé la loi, prennent leur recours dans la grâce dont l'aide leur permet de triompher par une amère pénitence et par une lutte plus courageuse. » (*De civ. Dei*, I, 21, c. 16).

— *Ceux qui, après le baptême, sont tombés dans des fautes mortelles, peuvent-ils donc se relever et recouvrer la vie de la grâce ?*

— Ils le peuvent, et le concile de Latran nous en donne l'assurance en ces termes : « Quiconque

<sup>1</sup> Duquesne, *L'Evangile médité*, 248<sup>e</sup> méd.

<sup>2</sup> Lettre de Léon XIII au cardinal Richard ; à l'occasion du projet de loi contre les congrégations.



après avoir reçu le baptême, sera tombé dans le péché, peut toujours, par une vraie pénitence, se relever. » (Cap. *Firmiler*).

— *Que ressort-il de ces paroles du Concile ?*

— Il ressort de ces paroles que le pécheur peut, non pas une fois seulement, mais toujours et chaque fois qu'il a péché, obtenir son pardon et rentrer en grâce auprès de Dieu.

— *Comment et à quelle condition cela lui est-il possible ?*

— Le seul moyen qui lui soit donné pour cela, c'est la pénitence.

— *Que faut-il entendre par la pénitence ?*

— Il faut entendre soit la vertu, soit le sacrement de pénitence.

## I. — La vertu de pénitence.

### 1<sup>o</sup> *Étymologie et signification du mot « pénitence »*

— *Et d'abord dites-nous ce que signifie ce mot « pénitence » ?*

— Le mot « pénitence » vient ou de *pœnitere* et signifie : regret, repentir, expiation ; ou, d'après quelques-uns, de *pœne* et signifie quelque chose d'intime, qui affecte le cœur lui-même.

— *Le mot « pénitence » n'est-il pas pris en divers sens ?*

— Oui ; c'est ainsi qu'on l'entend du sentiment qui nous fait réprouver une chose soit bonne ou mauvaise.

Une chose nous était agréable, nous la faisons ; ensuite elle nous déplaît : elle devient pour nous un objet de repentir.

— *Indiquez une autre acception du mot « pénitence » ?*

— Une autre sorte de repentir, c'est celui que l'on conçoit d'une faute, non à cause de Dieu, mais des funestes effets qui s'ensuivent.

— *Ces deux acceptions sont-elles celles que nous avons ici en vue ?*

— Non ; mais c'est une troisième et dernière, savoir : la douleur d'une faute commise, venant principalement ou uniquement de ce que nous avons offensé Dieu.

+

### 2<sup>o</sup> *Définition de la vertu de pénitence*

— *D'après cela, comment définir la vertu de pénitence ?*

— C'est une vertu surnaturelle et morale qui dispose et incline le pécheur à détester ses péchés en tant qu'ils offensent Dieu, et à concevoir un ferme propos de ne plus les commettre et de satisfaire à la justice divine.

— *Vous dites que la pénitence est une vertu surnaturelle et morale : qu'entendez-vous par là ?*

— Elle est une vertu, car son objet est bon et louable, savoir, se repentir de ses péchés de la manière et avec la mesure convenables.

De plus, la fin en est excellente, car elle tend à détruire le péché, à satisfaire à Dieu et à rentrer en grâce avec lui.

— *Vous avez ajouté qu'elle est une vertu surnaturelle et morale : qu'est-ce à dire ?*

— C'est-à-dire qu'elle est du nombre des vertus surnaturellement infuses, qui accompagnent la grâce sanctifiante.

— *Est-ce dans ce sens précis que nous l'entendons ici ?*

— Non ; car nous avons surtout en vue les actes de la pénitence qui précèdent la justification du pécheur, qu'il s'agisse de la justification par les sacrements ou en dehors des sacrements.

— *En quoi consiste cette pénitence nécessaire au salut ?*

— Elle consiste, dit le Catéchisme romain, à revenir à Dieu du fond du cœur, à détester et haïr les péchés que l'on a commis, et à vouloir sincèrement et fortement réformer et corriger la vie mauvaise que l'on menait auparavant, ayant en même temps l'espérance que Dieu pardonnera et fera miséricorde.

— *Combien d'actes comprend la pénitence ainsi entendue ?*

— Elle en comprend quatre principaux :

1<sup>o</sup> La cessation du péché et le changement de vie ;

2<sup>o</sup> La haine et la détestation des péchés commis ;

3<sup>o</sup> Le ferme propos d'une vie nouvelle ;

4<sup>o</sup> L'expiation des fautes passées.

— *A quelle condition ces différents actes de pénitence peuvent-ils faire obtenir la grâce de la justification ?*

— Ils ne le peuvent qu'à la condition d'être surnaturels, c'est-à-dire accomplis sous l'inspiration de la grâce.

— *Ne distingue-t-on pas plusieurs degrés par lesquels le pécheur doit tendre à cette pénitence surnaturelle ?*

— Oui. D'abord la miséricorde de Dieu nous prévient et nous excite à nous convertir à lui, selon cette parole : « Convertissez-vous à vous, Seigneur, et nous serons convertis. » (Lament., v, 25).

— *Ensuite ?*

— Eclairés et guidés par cette lumière, nous nous tournons librement vers Dieu par la foi. « Celui qui veut aller à Dieu, dit l'Apôtre, doit croire non seulement que Dieu existe, mais encore qu'il récompense ceux qui le cherchent. » (Héb., xi, 6).

— *Quels sentiments et quels actes naissent de cette foi ?*

— C'est d'abord un mouvement de crainte salutaire, produit par la considération des supplices rigoureux mérités par le péché, et qui détache le cœur des fautes qu'il a commises.

A ce sentiment se joint l'espérance d'obtenir miséricorde du Seigneur, espérance qui nous relève et nous fait prendre la résolution de changer sincèrement de vie.

Enfin, par la charité nous commençons d'aimer Dieu et nous sommes disposés à faire les œuvres qui, par la miséricorde de Dieu et par les mérites de Jésus-Christ, nous conduiront à la justification.

+

### 3<sup>o</sup> *Efficacité de la vertu de pénitence*

— *Énumérez les divers effets de la pénitence ?*

— La pénitence, si elle a les conditions requises, produit quatre effets, savoir : elle efface les péchés ; elle remet les peines dues aux péchés ; elle fait revivre les mérites, et recouvrer les vertus infuses perdues par le péché.

—

— *Quels péchés remet la pénitence ?*

— Tous les péchés actuels, qu'ils soient mortels ou véniels, et quels que soient d'ailleurs leur

nombre et leur gravité, peuvent être remis par la pénitence.

— *Cette vérité a-t-elle été définie ?*

— Elle a été définie par le Concile de Latran, suivant le décret déjà cité.

— *Ne peut-on pas en outre l'établir par de nombreux textes de la sainte Ecriture ?*

— Oui ; et par ceux-ci d'abord où Dieu appelle tous les pécheurs indistinctement à la pénitence : « Faites pénitence. » (Marc, I, 15).

« Dieu ne veut pas qu'aucun périsse, mais que tous retournent à lui par la pénitence » (II Petr., III, 9), etc.

— *Et encore ?*

— Ailleurs Dieu assure le pardon et promet son amitié à tous ceux qui se repentent véritablement.

« Si, dit-il, l'impie fait pénitence..., je ne me souviendrai plus de tous les crimes qu'il a commis. » (Ezéch., XVIII, 21).

Et encore : « Quand vos péchés seraient comme l'écarlate, ils deviendront blancs comme la neige ; et quand ils seraient rouges comme le vermillon, ils seront blancs comme la laine. » (Is., I, 18).

— *Ne serait-ce pas contredire à la toute-puissance divine que de considérer certains péchés comme irrémédiables ?*

— Très certainement. En effet, il dépend de la puissance divine que l'homme puisse obtenir toutes les grâces, et par là-même le pardon de ses péchés. Affirmer le contraire, c'est donc nier et rabaisser cette toute-puissance, qui ne doit pas avoir de limites.

— *N'est-ce pas aussi amoindrir la valeur des mérites infinis de Jésus-Christ ?*

— Oui ; car, d'après l'Ecriture elle-même, le sacrifice de la croix est une expiation surabondante pour tous les pécheurs et pour tous les péchés du monde entier. (I Joan., II, 2).

— *D'où l'on doit conclure ?*

— Que les pécheurs, même les plus coupables, peuvent et doivent espérer leur pardon de la miséricorde infinie de Dieu, pourvu qu'ils coopèrent à la grâce qui les appelle et qu'ils se convertissent sincèrement.

— *Vous avez ajouté que le second effet de la pénitence était la remise des peines : qu'entendez-vous par là ?*

— J'entends que la pénitence, en effaçant les péchés, remet toujours la peine éternelle attachée à ces péchés.

— *En est-il de même de la peine temporelle ?*

— Si la pénitence était très vive et très intense, la peine temporelle pourrait aussi être tout entière remise en même temps que le péché. Mais souvent elle reste en totalité ou en partie, et le pénitent doit la subir en ce monde ou en l'autre.

— *Citez un exemple.*

— On peut citer l'exemple de David, à qui le prophète Nathan affirma que son péché était remis, mais qu'il aurait néanmoins une peine terrible à subir par la mort de son fils.

— *N'est-ce pas pour cela que la pénitence a été appelée un « baptême laborieux » par les Pères de l'Eglise ?*

— Oui ; et l'Eglise elle-même l'explique en nous enseignant que l'on ne peut parvenir à la pleine et entière remise de la peine due au péché, « sinon par beaucoup de larmes et de travaux, et que c'est

ce qu'exige la grâce divine. » (Conc. de Trente, sess. XIV, de Pœnit., cap. 2).

— *Quel est le troisième effet de la pénitence ?*

— Elle fait revivre les mérites des bonnes œuvres acquis dans l'état de grâce et que le péché avait fait perdre.

— *Quel est son quatrième effet ?*

— C'est de faire recouvrer les vertus infuses perdues par le péché. Car étant unies à la grâce sanctifiante, celle-ci ne peut rentrer dans une âme sans que ces vertus l'accompagnent.

+

#### 4<sup>e</sup> Nécessité de la vertu de pénitence

— *Citez l'enseignement du Concile de Trente touchant la nécessité de la pénitence ?*

— « La pénitence, dit expressément le Concile, a été de tout temps nécessaire à tous les hommes qui ont contracté la souillure de quelque péché mortel, pour obtenir la grâce et la justification. » (Sess. XIV, cap. 1).

— *De quelle nature est cette nécessité de la pénitence pour le pécheur ?*

— C'est une nécessité de moyen, et une nécessité de précepte.

— *Comment une nécessité de moyen ?*

— Parce que le péché mortel ne peut d'aucune façon être remis sans la pénitence.

— *Pouvez-vous l'établir par la sainte Ecriture ?*

— D'après la sainte Ecriture, la pénitence, le retour sincère à Dieu, un cœur contrit et humilié, sont toujours indiqués comme le seul moyen d'obtenir le pardon de ses péchés.

— *Que dit à ce sujet la théologie ?*

— Les théologiens enseignent que les péchés actuels consistant dans la volonté en tant qu'elle se constitue en dehors de l'ordre et qu'elle s'éloigne de Dieu, ils ne peuvent être pardonnés, sinon par un changement actuel de la volonté et son retour à Dieu, ce qui a lieu par la pénitence.

— *Vous avez ajouté que la pénitence est nécessaire de nécessité de précepte. Qu'entendez-vous par là ?*

— J'entends que la pénitence est prescrite au pécheur par un précepte naturel aussi bien que par un précepte divin.

— *Sur quoi se fonde le précepte divin ?*

— Sur les textes si nombreux de la sainte Ecriture, tant de l'ancien que du nouveau Testament, qui pressent les hommes de faire pénitence pour leurs péchés.

— *Et le précepte naturel ?*

— Le précepte naturel fait au pécheur une obligation de justice de réparer l'injure faite à Dieu par le péché, et une obligation de charité envers soi-même d'employer les moyens indispensables de salut.

— *Ce précepte oblige-t-il immédiatement après que l'on est tombé dans le péché ?*

— Non ; mais il oblige certainement dès qu'il y a danger de mort, par exemple à la veille d'une



bataille, dans une peste, en cas de maladie mortelle, etc.

— *Ce précepte n'oblige-t-il pas également en certaines circonstances ?*

— Il oblige encore toutes les fois que se présente un autre précepte qui requiert l'état de grâce, comme est l'administration des sacrements, ou la réception des sacrements des vivants.

— *Un délai notable ne semble-t-il pas être du moins contraire au précepte de réparer les fautes passées par la pénitence ?*

— Assurément, surtout si l'on considère que l'homme en état de péché ne peut aisément vaincre les tentations et s'expose à commettre facilement de nouvelles fautes.

— *Quel avertissement Dieu lui-même nous donne-t-il à ce sujet ?*

— « Ne tardez pas, dit-il, de vous convertir au Seigneur et ne différez pas de jour en jour, car sa colère éclatera soudain et il vous perdra au jour de sa vengeance. » (Eccli., v, 8-9).

— *Que pensez-vous de ceux qui remettent de faire pénitence à l'heure de la mort ?*

— Qu'ils agissent non seulement en mauvais chrétiens, mais encore en insensés qui font injure à la bonté de Dieu et comptent sans l'incertitude et les surprises de la dernière heure.

— *En parlant de la nécessité de la pénitence nous avons eu surtout en vue le péché mortel. Qu'en est-il pour ce qui regarde le péché véniel ?*

— On doit affirmer que la pénitence, au moins la pénitence virtuelle, est nécessaire en cette vie pour obtenir le pardon des péchés véniels.

— *Pourquoi doit-on l'affirmer ?*

— Parce que les paroles de la sainte Ecriture, des Pères et des Conciles où se trouve affirmée la nécessité de la pénitence, s'appliquent à tous les péchés en général sans aucune distinction.

— *Qu'entendez-vous par pénitence « virtuelle » ?*

— J'entends, par exemple, cette disposition à l'égard de Dieu et des choses divines telle que l'on est prêt à réprover et à regretter toute chose contraire, encore qu'actuellement on n'y pense pas d'une manière positive.

— *La pénitence ne peut-elle pas être aussi regardée comme un préservatif contre le péché ?*

— C'est l'avis des docteurs et des maîtres de la vie spirituelle. Ils affirment, avec saint Thomas, que non seulement la pénitence remet les péchés commis, mais encore empêche d'en commettre de nouveaux. (S. Thomas, 3<sup>a</sup> P., q. 84, art. 8, ad 1).

Ils ajoutent que la pénitence aide à la pratique des autres vertus et de toute manière devient un excellent moyen de persévérance.

— *D'où vous concluez ?*

— Que la vertu de pénitence doit animer toute notre vie, et qu'il n'en est pas dont la pratique soit plus nécessaire et plus fréquente.

+

##### 5<sup>e</sup> De la pénitence sous la Loi nouvelle

— *Notre-Seigneur Jésus-Christ, en fondant l'Eglise et en instituant les sacrements, n'a-t-il pas déterminé positivement la pénitence que les hommes devraient pratiquer pour arriver au salut ?*

— Il l'a fait ; et ainsi les moyens ordinaires pour obtenir le pardon des péchés et parvenir à la

justification sont désormais, de par l'institution divine, les sacrements du baptême et de la pénitence.

— *Qu'en résulte-t-il pour ce qui est de la pratique et l'efficacité de la pénitence ?*

— Il en résulte que la pénitence ne peut être vraiment observée et produire ses effets que par la réception même de ces sacrements ou par le désir de les recevoir.

— *Signalez, d'après cela, les différences qui existent entre la vertu et le sacrement de pénitence ?*

— On en signale quatre principales.

— *La première ?*

— La vertu de pénitence a toujours été nécessaire dès l'origine pour obtenir le pardon des péchés, après la chute de nos premiers parents.

Le sacrement n'est nécessaire, en réalité ou en désir, que depuis l'institution de Jésus-Christ.

— *La deuxième ?*

— La vertu de pénitence s'étend à tous les péchés, même à ceux commis avant le baptême.

Le sacrement ne produit son effet qu'à l'égard des péchés commis après le baptême.

— *La troisième ?*

— La vertu de pénitence, pour justifier le pécheur, requiert la contrition parfaite.

Pour le sacrement, la contrition imparfaite suffit.

— *La quatrième ?*

— La vertu de pénitence peut exister sans le sacrement.

Le sacrement requiert, pour être valide, les actes de la vertu de pénitence.

+

##### 6<sup>e</sup> Résolution

— *Quelle résolution vous inspire de prendre l'exposé que nous avons fait de la vertu de pénitence ?*

— La résolution de ne passer aucun jour et surtout de ne pas me coucher sans faire quelque acte de contrition ou de pénitence.

— *Et si vous aviez le malheur de tomber dans quelque faute grave et que vous ne fussiez pas vous confesser de suite ?*

— Dans ce cas, je demanderais instamment à Dieu et je m'efforcerais d'exciter en moi et de produire les sentiments d'une vraie et sincère pénitence.

— *Ces sentiments, où pourriez-vous en trouver, pour vous l'appliquer à vous-même, l'expression la plus parfaite ?*

— Dans l'Ecriture sainte, particulièrement chez les prophètes et surtout dans les psaumes.

— *Parmi les psaumes, n'en est-il pas que l'Eglise nous recommande à cet effet d'une manière toute spéciale ?*

— Oui, ce sont les sept psaumes que l'on appelle précisément les *Psaumes de la pénitence*.

— *Et si, pour mieux accomplir ces actes d'une parfaite pénitence, vous voulez vous proposer des modèles, où les chercherez-vous ?*

— Chez les saints, particulièrement les illustres convertis comme sainte Marie-Madeleine et saint Augustin, et les Pères du désert.

## RÉPONSE A DES OBJECTIONS CONTRE LA RELIGION

### 10<sup>e</sup> Objection

C'EST LA CONFESSION QUI PERD LA RELIGION  
CATHOLIQUE

La forme prise par cette objection manque de sincérité et de précision ; la difficulté est mal présentée, car, au fond, ce qu'elle veut exprimer c'est un certain sentiment de répulsion que la confession inspire à ses détracteurs. Par conséquent, pour la produire sous son véritable jour, il faut dire : « La confession m'inspire une horreur invincible, et comme l'Eglise en fait une chose essentielle dans la vie chrétienne, j'abandonne la pratique de la religion catholique. » C'est sur cette base qu'il convient de discuter.

Est-il bien vrai que la confession, c'est-à-dire l'aveu de vos fautes à un homme qui est enchaîné par le secret professionnel devant les hommes, et par les serments les plus solennels devant Dieu, qui par conséquent préférerait mourir cent fois plutôt que de vous trahir, vous inspire une telle horreur ? — Ce n'est pas la crainte de voir ce prêtre soulever, soit en public, soit dans l'intimité de quelques amis, un coin du voile qui recouvre votre vie privée, les mystères de vos faiblesses. Vous savez bien qu'aucun confesseur, en aucun temps, n'a violé ses engagements en cette matière. On a vu des prêtres infidèles à leur mission jeter le froc aux orties, tomber d'autant plus bas qu'ils avaient été plus élevés. On n'en a jamais vu, quelle que soit leur infamie, quelle que soit la profondeur de leur chute morale, ouvrir la bouche sur ce qu'ils avaient connu au confessionnal. C'est à tel point qu'on croirait qu'un sceau matériel clôt leurs lèvres et les empêche de parler.

Il y a quelques années, un prêtre dont la chute a causé une grande douleur à l'Eglise, disait : « J'ai entendu à confesse les plus grands personnages, je connais bien des secrets, les uns importants, les autres insignifiants. Parmi ces derniers il y en a que je pourrais révéler aujourd'hui, sans aucune espèce de danger, ni d'inconvénient ; mais il me répugnerait de le faire. » Du reste, il n'y a pas d'exemple, dans l'histoire, de la violation du secret de la confession.

Ce n'est donc pas cette raison qui vous éloigne de la confession. Ce n'est assurément pas non plus la honte qu'on éprouve à initier quelqu'un à sa vie intime. Il n'est pas un homme, ou, s'il y en a, combien peu ! qui, à table, à certaines heures, quand la conversation prend une tournure de circonstance, n'ait mis à nu sa propre vie, n'ait raconté avec complaisance certaines actions, ses faiblesses dans tous leurs détails, avec une cynique sincérité. Et cet aveu est public, sans aucun caractère confidentiel ; ceux qui l'entendent peuvent répéter, comme il leur plaît, tout ce qu'ils

ont appris ainsi. Cette confession, vous l'avez faite une fois, dix fois. Les jeunes gens racontent ce qu'ils font, les vieillards ce qu'ils ont fait, en y mettant plus de discrétion ; mais une simple réflexion en dit souvent bien long... Il faut donc chercher ailleurs le motif qui vous éloigne de la confession.

Ce n'est pas autre chose que la question de la résolution obligatoire de ne plus recommencer. Oh ! si l'Eglise disait, en modifiant un peu le mot de Luther : « Confessez-vous et péchez tant que vous voudrez ! » les confessionnaires seraient assiégés ; mais pas du tout, il ne faut pas recommencer. Tout est là. On a une passion chère, une habitude vicieuse mais invétérée, il est bien dur d'y renoncer. Cette religion catholique est véritablement terrible et assommante avec sa façon de traiter les passions. Si elle disait aux jeunes gens et même aux vieux paillardes : « Amusez-vous, mais n'abusez pas ; soyez prudents et discrets, » à la bonne heure ! on pourrait s'en accommoder. Mais pas du tout, il faut être sage. Et on trouve la sagesse ennuyeuse, tyrannique. Et comme l'homme le plus corrompu veut toujours appeler la raison à son secours, on ne manque jamais d'argument pour défendre ses passions, ni pour attaquer dans l'Eglise les institutions qui les combattent le plus. C'est le cas de la confession.

### 11<sup>e</sup> Objection

LE BILLET DE CONFESSION

Nous étions à table, mes camarades et moi, jeunes, joyeux, en devoir de bien faire, car nous nous étions levés dès l'aube, et une longue course par monts et par vaux nous avait aiguisé l'appétit qui d'ordinaire ne manque déjà pas. La conversation, toujours très correcte et courtoise, roulait sur la religion, et en particulier sur la confession.

Ma situation me place dans un milieu réputé bien élevé, à bon droit, et ayant reçu une bonne culture intellectuelle. Il y régnait autrefois, et même encore aujourd'hui, malgré tout, un esprit très large, très tolérant, et, d'une façon générale, plutôt bienveillant pour le catholicisme, en dépit de l'indifférence et du scepticisme d'un certain nombre. On m'écoute volontiers, en raison de mes études passées et de mes convictions, que j'ai affirmées simplement, mais nettement.

L'un d'entre nous, que l'éducation et ses relations de famille ainsi que l'influence ancestrale (son père était franc-maçon) rendaient hostile à l'Eglise, était néanmoins obligé d'adoucir dans la pratique les arêtes certainement très vives de son hostilité, afin de ne pas trop détonner au milieu de nous et d'éviter un rappel aux convenances.

Ce jour-là, à propos de la confession, contre laquelle, comme bien on pense, il s'élevait, il nous affirma le fait suivant :

« Mon frère s'est marié il y a deux ans. Il ne



s'est pas confessé ; néanmoins, le curé lui a signé et remis un billet de confession que mon frère a payé dix francs. »

Jugez de mon embarras. D'un côté j'étais absolument sûr qu'un pareil trafic était interdit par l'Eglise et qu'il ne se pratiquait nulle part. D'un autre côté, je me trouvais placé en face d'une affirmation précise, catégorique, et concernant un fait pour ainsi dire personnel à mon interlocuteur. Révoquer en doute le fait, le nier, ne m'était pas possible : une pareille attitude de ma part eût été considérée comme une insulte et aurait pu entraîner des conséquences graves. Que faire ? Je lui demande s'il est bien sûr de ce qu'il avance ; il me répond : « Oui, certainement. » Je lui pose mille questions, cherchant à savoir s'il n'oubliait rien, lui faisant remarquer que quelquefois l'omission involontaire d'un petit détail en apparence insignifiant change complètement la nature des choses, que sa mémoire doit le trahir, que cette affirmation aurait besoin d'être contrôlée, non pas au point de vue de la bonne foi, mais au point de vue des circonstances dans lesquelles la chose a eu lieu. Il m'affirme de nouveau qu'il rapporte le fait tel qu'il s'est passé. Je n'avais plus rien à répondre et n'insistai pas.

Quelques jours après, je reviens à la charge. Cette fois il finit par me dire : « Mon frère a remis dix francs à un individu quelconque, qui est allé se confesser pour lui, en son nom. »

Je ne pus m'empêcher d'adresser des reproches à mon camarade, et, sans l'accuser de mauvaise foi, accusation qui n'eût été que trop justifiée, je lui répliquai : « Je ne comprends pas que vous ayez cru pouvoir négliger une explication de cette importance, car elle change complètement le sens et la moralité de ce que vous nous avez tout d'abord raconté. L'Eglise n'est pour rien dans cette affaire, et le curé est tout à fait innocent de la grave accusation qui se dégageait de votre première version. Avec un peu de réflexion, vous auriez bien pu le remarquer. Ce n'est pas le curé qui a touché les dix francs, c'est l'individu fort peu recommandable qui a cru pouvoir jouer une aussi indigne comédie. S'il y a une friponnerie et indécatesse, vous voudrez bien constater que l'Eglise n'y est pour rien. »

Le prestige de l'argumentation de mon camarade en fut dans la suite gravement atteint, et il y avait de quoi.

Cette pratique, malheureusement, est moins rare qu'on ne le suppose. Je ne parle pas des campagnes, où elle est à peu près impossible, mais en ville rien n'est plus facile et on en profite. Ensuite, pour peu que l'on soit sectaire et que l'on s'inspire de la fameuse maxime de Voltaire : « Mentez, mentez, il en restera toujours quelque chose, » on va crier sur les toits que les curés font payer les billets de confession. Et de dauber sur le clergé !

Du reste, cette façon peu scrupuleuse de raconter l'histoire, qui se transforme ainsi en véritable conspiration contre la vérité, ne s'applique pas

seulement à la confession. Elle s'attaque à bien d'autres sujets.

Je ne fus pas peu surpris un jour d'entendre un paysan, très brave homme, très honnête, estimé au village et le méritant, me dire avec des accents indignés que Monsieur le curé étranglait les pauvres gens et qu'il avait demandé 80 francs pour enterrer... un tel. Il me cite le nom. J'avais connu le mort en question, et cette somme me paraissait véritablement exorbitante ; et cependant la note payée à Monsieur le curé se montait bien à 80 fr., c'était vrai. Puis, en questionnant, j'apprends que le fils du défunt avait réclaté pour son père un enterrement de première classe. Encore un détail qui changeait la face des choses et qui expliquait fort bien la conduite du curé ! Les sentiments du fils à l'égard de son père étaient excellents, louables, mais ils avaient été traduits d'une façon qui n'était pas en rapport avec sa situation ; il était juste que les conséquences retombassent sur lui. S'il s'était contenté de la classe des pauvres, on eût appliqué le tarif des pauvres.

## 12<sup>e</sup> Objection

LA RELIGION C'EST BON POUR LES FEMMES

« Tel est le langage que tient un mari à sa femme, pour sa sécurité personnelle ; et pour son plaisir, il prêche à celles des autres ou à celles qui sont libres juste le contraire. » C'est ainsi que M. Etienne Lamy, dans son livre intitulé *La femme de demain*, répond d'une façon très humoristique à cette réflexion.

Le souci d'un intérêt personnel, très légitime d'ailleurs, joint au désir peu logique et très illégitime de nuire aux autres dans le même ordre d'idées, n'a pas seul dicté cette objection que font certains hommes, quand on leur parle de pratique religieuse. Cette parole part de deux principes également faux.

Le premier, c'est que la femme est d'une essence inférieure à celle de l'homme. Oui, nous nous sommes attribué, sans plus de façon, une supériorité constitutionnelle, une nature d'un ordre plus élevé que celle de la femme. — Vous voyez toutes les conclusions qui découlent de ce principe. Sous quelque face que nous nous considérons, nous n'admettons pas que la femme puisse, je ne dirai pas nous disputer le premier rang, mais se prétendre notre égale. Notre intelligence, notre volonté, toutes nos facultés en un mot, l'emportent sur les facultés correspondantes de la femme. Notre pensée découvre des horizons, pénètre dans des régions inaccessibles à celle de la femme. A nous les conceptions grandioses, les entreprises hardies, les problèmes difficiles de la philosophie, les secrets de la science ! La lumière, la vérité viennent de l'homme ; les ténèbres, de la femme. Nous avons un esprit de progrès, l'âme de la femme est rétrograde. A elle donc le travail intellectuel et moral d'ordre inférieur !

Le second principe, c'est que la religion est précisément une occupation d'ordre inférieur, par conséquent revenant logiquement à la femme. Ces deux principes sont donc soudés ensemble.

Si la religion était une affaire de mode intellectuelle ou sentimentale, on pourrait peut-être la classer dans les caprices, dans les engouements irraisonnés de la femme. Alors, au lieu d'être l'objet de longs et difficiles traités de théologie, elle deviendrait une matière à articles divertissants pour les journaux de mode illustrée. Cette conception, aussi puérile que ridicule, du rôle de la religion n'a qu'un défaut : c'est de ne pas correspondre à la vérité, aux données non seulement de la révélation, mais de la plus élémentaire philosophie. Dieu a droit aux hommages de toutes ses créatures ; après avoir tiré l'homme du néant, il ne l'a pas affranchi de ses devoirs religieux, il ne l'a pas créé indépendant de l'action divine, libre de considérer la Divinité comme une quantité parfaitement négligeable dont on n'a pas à s'inquiéter, la femme seule devant vaquer à cette occupation d'ordre inférieur peu digne de la royauté de l'homme. La religion est donc pour l'homme comme pour la femme une obligation stricte de droit naturel. Et cette religion, il doit la manifester suivant sa propre nature intelligente et libre. Chez les animaux l'instinct pourvoit à tous les besoins, à tous les devoirs ; il n'en est pas de même pour l'homme, créé à l'image de Dieu.

Cette absurde maxime ne tend à rien moins qu'à placer l'homme au-dessus de Dieu, et à ravalier la femme, en lui réservant la pratique de la religion, qui alors n'est plus considérée que comme la manifestation extérieure d'une sorte d'anémie de l'intelligence et de la volonté, la preuve d'une faiblesse constitutionnelle. Ainsi la marque suprême de l'intelligence, l'estampille officielle de la supériorité intellectuelle et morale, va consister dans la répudiation de tout lien entre une partie de l'humanité et Dieu. L'homme se déclare — au nom de qui ? au nom de quoi ? on ne sait pas — exempt de ces faiblesses, de ces infirmités, de ces tares originelles. C'est, dans une certaine mesure, la résurrection d'une doctrine païenne, de l'opinion de certains philosophes qui classaient, dans l'échelle des êtres, la femme entre l'homme et les animaux.

Cette conception des aptitudes et du tempérament de la femme est toute païenne. Autrefois, chez les Romains, la femme n'était rien ; elle n'avait aucun droit, elle n'était nullement l'égale de l'homme ; reléguée au sein de sa famille, elle n'exerçait aucune influence dans la société. C'est l'Eglise qui lui a rendu sa dignité, et sa véritable place dans la communauté chrétienne. Elle a tenu, il est vrai, dans une ombre protectrice sa beauté, mais elle a mis en relief ses admirables qualités d'intelligence et de tempérament. Sous l'influence de la doctrine catholique et pendant tout le moyen âge, la femme était initiée aux mêmes connaissances que l'homme. Son ap-

titude à prendre part aux affaires publiques n'a pas été négligée. De même qu'on voyait des femmes doctresses, on pouvait aussi voir des femmes électeurs, éligibles et membres de certains parlements de province. Et même l'histoire a conservé les noms de quelques-unes dont la bravoure et l'intrépidité au combat ne le cédaient en rien à celles des preux chevaliers. La conception étroite d'une dame *honeste*, claquemurée dans son logis, est un produit de la Renaissance soigneusement entretenu par le protestantisme, les philosophes, la Révolution et l'Empire.

Mais aujourd'hui des idées nouvelles paraissent à l'horizon de la pensée. La théorie de la femme égale de l'homme et des droits politiques et sociaux qui en découlent, occupe non seulement les féministes, mais l'école catholique, qui en cefa est fidèle à la tradition de l'Eglise. Aussi l'objection en question, sous l'influence de ce courant, perd de sa valeur non seulement en théorie, ce qui est évident, mais en pratique même. Les intellectuels de toutes les nuances l'ont abandonnée. Les matérialistes entre autres déclarent logiquement que si la religion n'est pas bonne pour l'homme, elle ne l'est pas non plus pour la femme, et, grâce à leur influence, des écoles laïques ont été créées pour les femmes, dans le but d'émanciper leur pensée, de les affranchir des vieilles croyances : car, aux yeux de ses ennemis, le catholicisme restera toujours debout, tant qu'il aura pour lui les femmes.

L'Eglise, de son côté, pour conserver cette dernière conquête, multiplie ses efforts et proclame la nécessité de donner à la femme une instruction qui la mette à même de défendre victorieusement ses croyances et de prendre part à la vie politique et sociale dans de bonnes conditions, pensant, avec juste raison, que l'action de la femme dans la direction des affaires humaines n'est plus qu'une question de temps, que la femme est la collaboratrice de l'homme, et que son influence sera des plus heureuses, qu'elle diminuera le règne de la matière pour restaurer dans de justes proportions celui de l'idéal. En somme, tous les partis proclament l'égalité de l'homme et de la femme. C'est là une nouvelle force sociale d'une puissance considérable, et chaque parti songe à s'en emparer pour la faire servir à ses fins.

Ceci demande quelques explications, car on pourrait prêter à l'Eglise sur cette matière certaines idées propres à dénaturer sa doctrine, dont la précision et la netteté sont chères à tous les catholiques. Ni la raison, ni l'Eglise ne sauraient admettre cette dualité, cet antagonisme qu'on essaie d'instituer entre l'homme et la femme, entre les aptitudes, entre les intelligences de ces deux moitiés de l'humanité. Il y a entre elles harmonie, accord ; l'une complète l'autre. Bien loin de se heurter, l'homme et la femme tendent au même but. De même que, dans la procréation, leur œuvre est une, de même dans leurs autres



fonctions sociales leurs rapports ne se contredisent point, mais s'appellent l'un l'autre.

Cependant la nature, de toute évidence, leur a assigné des rôles qui, pour convenir au fond, n'en sont pas moins différents, puisqu'elle les a doués l'un et l'autre d'aptitudes différentes. L'ensemble de celles de l'homme indique que la nature l'a destiné à commander, à protéger, à diriger, à avoir le pas sur sa compagne. Mais c'est simplement là une question de primauté, qui n'exclut la femme d'aucun des champs ouverts à l'activité humaine envisagée sous toutes ses formes. Si l'homme commande dans la famille, dans la société, la femme n'est pas pour autant exclue des affaires du foyer non plus que de celles de la société; là aussi elle est appelée à donner sa note, à laisser son empreinte, à participer au gouvernement, — j'entends ce mot dans son sens philosophique, — sous la dépendance de l'homme. Tel est le langage de la saine raison.

Tout le monde connaît la doctrine de la révélation au sujet de la constitution de la première famille humaine, dont toutes les autres descendent et doivent être une fidèle reproduction. L'homme a été établi par Dieu le chef de la famille. Je tenais à dire tout cela pour mettre les choses au point.

Ces considérations s'appliquent à merveille à la religion; elles tracent à l'homme ses droits et ses devoirs sous ce rapport. Dans l'Eglise, c'est à l'homme qu'a été confié le sacerdoce. Dans le sanctuaire de la famille, c'est le père qui est véritablement le chef de la religion, le promoteur qualifié et responsable du culte divin. A lui le soin de former l'âme de ses enfants, de l'initier à la connaissance et à l'amour du Souverain Seigneur de toutes choses; à lui l'obligation de donner l'exemple, dont on connaît la force. S'il renonce à ses devoirs religieux, si venant à en méconnaître le caractère, la noblesse et la grandeur, il s'en décharge sur son épouse, c'est une véritable abdication, une sorte de *diminutio capitis* que rien ne peut justifier.

Au lieu de voir cet étrange spectacle de la femme se constituant dans la famille la gardienne du dépôt sacré de la foi, combien il serait plus beau de contempler l'homme remplissant sa mission naturelle de représenter parmi les siens l'autorité et la majesté divines! D'autant plus que la famille a tout à y gagner, car si Dieu correspond avec les individus dans la sphère de leurs intérêts individuels, c'est avec le chef du groupement que normalement il correspond et s'entretient des intérêts du groupement; c'est donc avec le père de famille qu'il désire régler les affaires de famille.

Par conséquent, nous devons conclure en disant qu'en matière de religion l'homme a un rôle plus élevé, plus strict à remplir, que celui de la femme.

### 13<sup>e</sup> Objection

LA RELIGION DANS LES CÉRÉMONIES, MARIAGES, ENTERREMENTS, ACCORDE PLUS D'HONNEURS AUX RICHES QU' AUX PAUVRES

C'est là un des thèmes favoris de ceux qui veulent à tout prix mettre en contradiction les pratiques de l'Eglise catholique avec la doctrine de Jésus-Christ. Au dire de ces dialecticiens, l'Evangile, la Bible ont proclamé l'unité du genre humain et l'égalité de tous les hommes devant Dieu. Or les différentes classes imaginées pour les mariages, enterrements et autres cérémonies vont à l'encontre de cet esprit; elles donnent une sorte de consécration officielle à la vanité humaine, à l'orgueil. Les privilèges, les distinctions des classes sociales devraient disparaître à la porte du temple, et les cérémonies religieuses devraient donner le touchant spectacle d'un égal traitement appliqué à tous les membres de la famille humaine.

En France, plus peut-être que partout ailleurs, les mots, certains mots du moins, ont une vertu magique; ils exercent une véritable puissance de suggestion, ils grisent l'imagination et la mettent en tel état que la pauvre raison elle-même en est aveuglée, et finit par dire mille sottises. Quelles tempêtes n'ont pas déchainées sur le monde ces deux mots, liberté, égalité? et même la fraternité, qui le croirait? On connaît les deux vers du poète :

Grand Dieu! l'aimable siècle où l'homme dit à l'homme :  
« Soyons frères, ou je t'assomme. »

Examinons d'abord la base de l'objection.

Sans doute les hommes sont égaux, en ce sens qu'ils appartiennent tous à la même famille, qu'ils ont tous une âme et un corps. Par conséquent ils sont tous sujets à la maladie, aux souffrances, à la mort; ils ont tous des droits et des devoirs; Dieu les jugera tous d'après les mêmes lois. Mais là s'arrête l'égalité.

Dieu a-t-il également réparti les talents, les facultés, les dons de l'esprit et du cœur? Il s'en est bien gardé. La diversité était nécessaire, diversité dans la nature des dons, dans leur quantité, dans leur qualité. Il résulte de ces forces et de ces aptitudes diverses une multiplicité de champs d'action où s'exerce l'activité humaine sous toutes ses formes; et de cette diversité des efforts qui tendent tous vers un but unique, voulu par le Créateur, résulte une magnifique harmonie dans l'ensemble. L'égalité absolue et sans distinction n'existe donc pas. Un homme apporte en naissant une brillante intelligence; son frère en sera complètement dépourvu. Celui-ci présente de remarquables aptitudes pour le commerce ou l'industrie et fera fortune; celui-là au contraire commettra maladresse sur maladresse jusqu'à la culbute finale. La base de cette objection ne tient donc pas debout.

Passons au cas des grands de la terre. L'Eglise

catholique est absolument dans l'esprit de l'Evangile et d'accord avec la raison, quand elle rend à un souverain, à un président de la République ou à tout autre personnage haut placé dans l'échelle sociale des honneurs particuliers. Toute autorité vient de Dieu. Ceux qui ont entre leurs mains la responsabilité du pouvoir, participent dans une certaine mesure à la majesté divine, et la religion, en les distinguant dans les cérémonies du culte, rend hommage à Dieu en réalité. Elle ne consacre pas la vanité humaine, mais l'origine du pouvoir et par conséquent le respect qui lui est dû. Elle remplit en ceci une mission sociale. L'Eglise n'a jamais fait profession d'anarchie, elle n'a pas le droit de ne pas distinguer entre les hommes. Elle donne elle-même l'exemple d'une société parfaitement organisée où chacun est traité selon son rang. Si l'Eglise agit ainsi, ce n'est donc point par faiblesse, ni par condescendance envers des préjugés qu'elle ne veut pas heurter, mais c'est par conviction, c'est pour se conformer à ses enseignements et à la raison, en un mot à la volonté de Dieu, c'est pour sanctionner de son autorité sacrée des choses légitimes et de droit naturel. Ce serait lui faire injure et bien mal connaître son histoire que de voir là une œuvre de courtisan. L'Eglise rend à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu.

Reste la question des riches. Très certainement la richesse en elle-même n'a droit à aucun honneur spécial, à aucune distinction particulière. La doctrine catholique a suffisamment flétri le culte du veau d'or pour qu'on soit fixé sur ce qu'elle pense de la richesse. Il n'en est pas moins vrai que la fortune est un puissant moyen de faire le bien comme aussi de faire le mal, par conséquent de mériter ou de démériter.

Enfin la richesse (nous parlons bien entendu de la richesse honnêtement acquise) est le résultat, l'effet de dons spéciaux répartis par la nature à certains hommes. Les distinctions sociales, basées normalement sur la richesse, sont donc légitimes et l'Eglise ne peut pas ne pas en tenir compte.

Ce sont là des considérations dignes de fixer un instant l'attention, car elles sont de nature à faire comprendre l'attitude de l'Eglise à l'égard des riches. Mais allons plus loin.

Il y a dans le culte catholique tout un côté matériel pour l'organisation et l'entretien duquel on est bien obligé de faire intervenir les questions d'argent. Les magnifiques cathédrales dans les villes, comme aussi les humbles églises dans nos villages, ont un budget à régler, qui comprend des dépenses, par conséquent des recettes. L'exercice du culte, l'entretien des ornements sacrés, du linge employé dans les cérémonies, les réparations à exécuter, les frais nécessités par la pompe et l'éclat de certaines fêtes, comme l'adoration perpétuelle, les premières communions, etc., sont autant de causes de dépenses.

Enfin le prêtre doit vivre de l'autel ; c'est non seulement le langage de l'Ecriture, mais aussi de la raison, car « tout métier doit faire vivre son homme, » et cet adage s'applique aussi bien à des fonctions sacrées qu'aux autres. Autrefois, des fondations séculaires et l'institution des bénéfices mettaient le prêtre à l'abri des besoins et le délivraient ainsi du soin, de la nécessité de traiter certaines questions qu'il est bien obligé d'envisager aujourd'hui, puisque la Révolution s'est emparée des biens ecclésiastiques et ne les a remplacés que par une rente dérisoire, une compensation notoirement insuffisante.

Sous le second Empire, le gouvernement voulait proposer l'augmentation du traitement du clergé ; un sénateur monta à la tribune pour combattre ce projet. « L'humble curé, dit-il en substance, continuera à se contenter et à vivre de peu ; il n'a pas de famille selon la chair ; ses besoins sont modestes, il s'en tirera toujours. Consacrez les crédits que vous lui réservez à relever la solde des officiers, dont la situation matérielle doit être améliorée, et mise à hauteur du rang spécial qu'ils occupent dans la société. »

Le conseil fut écouté et suivi. Le sénateur qui parlait ainsi n'était autre qu'un prince de l'Eglise. C'était le cardinal Mathieu, archevêque de Besançon.

Aujourd'hui le traitement de tous les fonctionnaires publics a subi une heureuse série d'augmentations, pour des raisons économiques que tout le monde connaît ; on sait en effet que le prix de toutes les denrées nécessaires à la vie a presque doublé. Malgré cela, le budget des cultes est toujours resté le même en ce qui concerne le traitement des curés.

A quelles sources l'Eglise va-t-elle puiser pour alimenter son budget, c'est-à-dire pour procurer à son clergé ce qui lui manque et entretenir ses temples ? J'en vois deux.

1<sup>o</sup> Il y a les dons offerts par les âmes pieuses, les travaux entrepris et exécutés gratuitement par de saintes filles qui consacrent leur vie à l'entretien et à l'ornementation du lieu saint. Parfois même de grands artistes se plaisent à décorer l'humble église ou la cathédrale où ils ont reçu le baptême. L'Eglise, en retour, leur témoigne une reconnaissance bien naturelle et bien légitime, en les distinguant parmi la foule des fidèles, en leur rendant des honneurs spéciaux dans les circonstances solennelles de leur vie chrétienne et même de leur vie sociale. L'Eglise pratique non seulement les vertus surnaturelles, mais toutes les vertus naturelles à un degré éminent ; par conséquent elle n'a pas coutume de payer ses bienfaiteurs d'indifférence et d'ingratitude, elle répond à leurs générosités par les témoignages de son affection, qui trouve dans les cérémonies du culte une excellente occasion de se manifester.

Mais toutes ces ressources sont en somme assez aléatoires ; on ne saurait s'y arrêter pour régler le fonctionnement normal de la partie matérielle du



culte, et assurer au prêtre ce que j'appellerai, sans crainte d'être démenti, un minimum de subsistance. Il faut à des dépenses certaines et prévues des recettes certaines et prévues. Où l'Eglise trouvera-t-elle l'argent nécessaire ? S'adressera-t-elle aux pauvres, qui n'en peuvent mais sous les charges qui les écrasent ? Il ne faut pas y songer. Cherchons donc ailleurs. Nous arrivons à la question des riches.

2° Les catholiques favorisés par la fortune sont donc tout désignés pour assurer ce service. Les riches en offrant à l'Eglise, à l'occasion d'un mariage, d'une cérémonie funèbre, un don en rapport avec leur situation, remplissent une des fonctions sociales de la richesse et un des devoirs de leur religion.

Un riche chrétien qui, par avarice, demanderait à être enterré comme le plus humble de son village, agirait mal, serait blâmable et blâmé par tout le monde. Ah ! si joignant l'humilité à la générosité, il choisissait la classe des pauvres et répandait d'autre part ses générosités sur eux, s'il tenait à l'égard de l'Eglise la conduite que lui trace sa situation de fortune, on ne pourrait qu'approuver et applaudir.

Tout chrétien doit donc, dans toutes les circonstances de sa vie, et surtout dans celles qui forment comme les points saillants de son existence, se comporter et agir suivant son rang et sa fortune, en ce qui concerne la question que nous traitons. Les riches, aux yeux de Dieu, ne sont que des usufruitiers qui non seulement n'ont pas le droit d'abuser de leurs biens, mais doivent consacrer leur superflu à assurer certains besoins sociaux, parmi lesquels figurent en bonne place ceux dont nous parlons.

Quel inconvénient peut-on voir à ce que l'Eglise ait réglé à l'avance la manière de répondre aux divers degrés de générosité ? Cette organisation ne présente que des avantages ; en décidant qu'à tel don correspondrait tel honneur, elle ne laisse rien à l'imprévu, aux caprices, on sait à l'avance à quoi s'en tenir, on a le choix. Telle est la genèse et l'explication du *tarif*, c'est-à-dire des classes différentes dans les mariages, enterrements et autres cérémonies. Envisager les choses autrement, c'est faire preuve d'ignorance ou de mauvais esprit, c'est vouloir tout prendre en mauvaise part.

#### 14. Objection

CE SONT LES CURÉS QUI PERDENT LA RELIGION

Remarquez de suite l'absurdité de cette objection. Sa conclusion logique est celle-ci : « Supprimez les curés, les évêques et le pape par-dessus le marché, et la religion catholique atteindra un degré de diffusion inconnu jusqu'à ce jour. » Il suffit de signaler une pareille bêtise pour la réfuter. Il est inutile d'insister.

Mais ne poussons pas l'objection à cette extré-

mité ; supposons qu'elle veuille simplement dire que la plupart des curés mènent une vie peu édifiante, donnent le mauvais exemple et par là éloignent de la religion.

Cette appréciation, pour avoir un caractère scientifique, c'est-à-dire une certaine valeur de discussion, doit reposer sur la constatation d'un très grand nombre de faits ; autrement elle n'aurait que l'importance d'une simple boutade. Elle généralise, et la méthode expérimentale pour formuler une loi ne peut aboutir à la généralisation avec quelques faits. Ce n'est pas parce que j'aurai vu quelques Anglais rouler sur l'or et sur l'argent que j'ai le droit de dire : « Tous les Anglais sont millionnaires. » Pour aboutir à cette conclusion, il faudrait vérifier la situation de fortune de tous les sujets d'Edouard VII.

Je sais qu'en ce qui concerne la question que nous envisageons, il y a un élément particulier dont il faut tenir compte : c'est que l'exemple d'un mauvais prêtre détermine un mouvement d'hostilité contre les bons et, dans une certaine mesure, diminue la puissance et la fécondité de l'action de ces derniers. Je conviendrais sans peine que si les mauvais prêtres se rencontraient très fréquemment, et s'ils constituaient dans le corps ecclésiastique une minorité importante, l'objection serait sérieuse, quoique déraisonnable et non justifiée, parce que la majorité dans ce cas serait toujours bonne, prêcherait et pratiquerait le bien, donnant ainsi l'exemple, dont on connaît la force.

Pour se rendre bien compte de ce que fait un curé dans sa paroisse, il faut aller dans les villages qui en sont privés depuis plusieurs années, et comparer l'état moral de ces villages à celui qu'ils présentaient, alors qu'ils avaient parmi eux un prêtre pour instruire les enfants, les former à la pratique du bien, adresser la bonne parole au peuple, rendre visite aux malades, en un mot accomplir tous les devoirs du pasteur des âmes. On acquerra ainsi la preuve de l'efficacité du rôle du prêtre.

Les mauvais prêtres ne constituent qu'une très faible minorité, par conséquent il serait de la dernière injustice de rendre tout le corps ecclésiastique responsable des défaillances de quelques-uns. Ce qu'il faut considérer en tout c'est la direction, la ligne de conduite générale, et non les écarts de certains enfants perdus, écarts relevant de la perversité individuelle et personnelle, et non de l'action religieuse, qui en elle-même ne peut que produire de bons fruits.

Si l'on prétend, malgré l'évidence, que les curés en majorité donnent le mauvais exemple, alors j'aurai non seulement le droit mais le devoir de recourir à la méthode scientifique, et de demander qu'on veuille bien me citer les noms de ces prêtres composant la majorité, et les faits qui leur sont reprochés ; j'en aurai d'autant plus le droit que ceux qui formulent, avec tant de légèreté, une aussi grave accusation, emploient eux-mêmes la méthode scientifique, mais en en violant tous les principes,

puisqu'ils concluent du particulier en général, et j'aurai raison, tant qu'ils ne m'auront pas apporté les faits que j'attends. Enfin je leur demanderai de me désigner parmi ces faits 1<sup>o</sup> ceux qu'ils ont constatés eux-mêmes, 2<sup>o</sup> ceux qu'ils tiennent de leurs amis et des personnes chez qui ils fréquentent, ou de toute autre façon, et parmi ces derniers faits ceux qui ont été constatés par les témoins de qui ils les tiennent directement, et enfin ceux qui ont été réellement vus on ne sait par qui, par une troisième ou quatrième ou dixième personne dont il est impossible de contrôler le témoignage, et qui par conséquent sont sans aucune valeur de discussion.

A côté de la vérité, que de mensonges, que de calomnies sciemment répandues, que de faits déduits d'indices, de conjectures, de signes, de circonstances insuffisantes pour en établir la certitude ! Que de faits dénaturés, par l'omission voulue et calculée d'une circonstance dont l'absence transforme une action bonne ou indifférente en acte mauvais !

Avec cette méthode de discussion, on peut être certain que parmi les faits allégués il n'y en a pas beaucoup qui resteront debout.

Vous êtes-vous jamais trouvés en présence d'un scandale ecclésiastique ou clérical, pour employer un terme du langage moderne, je parle d'un scandale vrai, indiscutable ? Alors vous avez pu remarquer la joie sauvage et fanatique de tous les ennemis de la religion. Cette joie certes n'est pas concentrée, mais elle déborde, elle éclate partout ; les mille trompettes de la renommée sont chargées de l'annoncer à tous les échos. Avec quels soins, quelle astuce, quel art la presse à la dévotion des loges, sait présenter le fait, le mettre en relief, de façon à produire un grand effet et tous les fruits d'incrédulité qu'ils en attendent ! On y revient sans cesse, le sujet n'est jamais épuisé ; c'est une mine dont on extrait pendant des années des arguments, ou pour mieux dire, des sophismes contre l'Eglise ; on use, on abuse de cette bonne aubaine. Qu'est-ce que cela prouve ? sinon qu'un curé dévoyé est pour ces intelligences perverses un morceau rare, et que par conséquent il faut en profiter, et ne pas laisser échapper une occasion qui ne se représentera pas de sitôt, peut-être jamais.

L'habitude, dit-on, est une seconde nature. Rien n'est plus juste : on cesse de prêter attention aux choses qui arrivent habituellement, on les signale simplement, on finit même par ne plus s'en occuper. Si donc la chute d'un prêtre se rencontrait à chaque pas, on cesserait d'y prêter attention ; on se bornerait à dire : « Ce n'est pas surprenant, nous sommes habitués à voir cela. » On n'entendrait pas ces bruits assourdissants de grosse caisse, on ne lirait pas dans les journaux ces longues tirades injurieuses envers un corps éminemment respectable, le clergé.

Le vice, l'erreur, les mauvaises passions : voilà les véritables ennemis de la religion et du prêtre.

## 15<sup>e</sup> Objection

ON MANGE LE DIMANCHE, IL FAUT TRAVAILLER  
LE DIMANCHE

Ce propos a fait fortune dans la première moitié du siècle dernier. Gardez-vous de croire qu'il n'avait cours que parmi les sots ; les intellectuels d'alors le servaient avec une imperturbable assurance. On le trouvait dans les revues, dans les meilleurs journaux de l'opposition. On l'entendait dans la compagnie des gens instruits, cultivés. Cet état d'esprit ne doit point nous surprendre : il était le produit direct de la diffusion et de l'application des doctrines libérales en économie politique.

Aujourd'hui, on peut dire qu'il a vécu ; tous les écrivains qui se sont occupés de physiologie et de science sociale ont reconnu la sagesse et la nécessité du repos dominical, quelle que soit d'ailleurs l'école dont ils se réclament.

Les idées précédant la plupart du temps les faits, la question vient de faire un grand pas et d'entrer dans le domaine pratique. Nos législateurs l'ont traitée récemment et l'ont résolue dans une certaine mesure. C'est un coup droit porté à l'école libérale, qui est attaquée dans ses fondements mêmes par les socialistes. Les idées qu'ils répandent, jointes aux principes affirmés et prêchés par l'Eglise, créent un nouvel état d'esprit dans les masses et dans tous les milieux, et disposent ainsi à accepter des choses que repoussaient autrefois certaines classes de la société, sous l'influence de l'individualisme tout-puissant et régissant en maître l'économie politique. Telle est la genèse de la loi votée par les Chambres avant leur départ en 1902.

Malgré cela, au fond des villages, quelques paysans attardés ne manqueront pas de répéter à leur curé ce mot légèrement archaïque.

On peut distinguer trois choses dans cette objection : 1<sup>o</sup> la négation de la nécessité de prendre de temps en temps un jour de repos ; 2<sup>o</sup> dans le cas où le principe du repos serait admis, la contestation de sa nécessité une fois tous les sept jours ; 3<sup>o</sup> enfin l'hostilité contre le choix du dimanche.

On s'étonne de voir les hommes s'acharner contre certains principes qui, par leur nature, sont hors de toute discussion. Que l'on éprouve instinctivement un sentiment de révolte contre tout ce qui diminue le bien-être, contre tout ce qui tend à amener un surcroît de fatigue et de peine, rien de plus naturel. Mais quoi ! un rayon de lumière entre dans votre prison, par l'huis entr'ouvert, et vous fermez la porte ; on vous tend un verre d'eau pour calmer la soif qui vous dévore, et vous le refusez ; on vous offre un peu d'ombre pour vous garder un instant des ardeurs du soleil, et vous continuez à supporter la canicule ; vous êtes accablé par le poids de la chaleur et du jour, on vous invite à vous reposer, on



comprend vos fatigues et vos peines, et vous vous révoltez contre celui qui vous dit : « Repos ! » C'est insensé... Mais voilà ! la religion est mêlée à cette question, elle fait intervenir une loi de Dieu, et vous vous révoltez. L'Eglise vous servirait des poulets rôtis, vous n'en voudriez pas.

Au fond, ce sentiment procède de la haine contre la religion. Supposez un instant que l'Eglise tienne le langage contraire et qu'elle vous dise : « Travaille, esclave, tu n'en feras jamais assez ! Que le labeur succède au labeur comme le jour au jour ; tu te reposeras dans le tombeau. » Vous entendez d'ici quels cris pousseraient tous les ennemis de l'Eglise.

Qu'y a-t-il de plus sain, de plus moral, de plus légitime que cette doctrine qui ne nous veut que du bien, qui n'a pour objet que notre intérêt, notre santé, et même notre plaisir ? Quel bain et quelle prison que la vie de cet homme constamment courbé sur sa tâche, d'un bout de l'année à l'autre, sans un jour de repos où il puisse goûter la douceur et la joie de vivre ! Quel plaisir au contraire pour ce père de famille dont la vie et les occupations sont sagement ordonnées, quand arrive la fin de la semaine ! Demain il pourra jouir complètement de ses enfants, les caresser, et goûter en paix les marques de leur affection. Il puisera dans cette journée un surcroît de force, de courage et d'énergie pour reprendre le lendemain ses travaux accoutumés. Il travaillera plus et mieux et augmentera son gain. Ses recettes et ses dépenses sont bien réglées et lui permettent de faire avec tranquillité la halte hebdomadaire. Il n'est donc pas contestable qu'il soit bon, fort utile, et même nécessaire de prendre de temps en temps un jour de repos.

Reste le second principe, celui de la fixation à un jour par semaine. Je répondrai d'abord qu'il faut bien déterminer les conditions d'application du principe. Ensuite, le repos hebdomadaire a pour lui la consécration d'une respectable expérimentation, puisqu'il remonte à l'origine des temps, ce qui démontre assez bien, ce me semble, qu'il correspond à ce que j'appellerai un besoin hebdomadaire de notre nature. Que signifie cette division du temps en tranches de sept jours, si l'un des sept n'est pas consacré au repos ? Elle n'a pas de raison d'être. Enfin il est absolument logique d'espacer régulièrement et méthodiquement les périodes de travail et les jours de repos. Par conséquent il faut choisir le premier ou le dernier jour de la semaine. Or l'immense majorité des hommes en Europe ont fixé leur choix sur le dimanche. Pourquoi ne pas tomber d'accord avec eux ? Ce jour-là tout le monde se reposant, la fête n'en sera que plus belle, les relations seront plus faciles ; chacun apportant sa somme de joie et de bonheur dans l'atmosphère morale où nous vivons, les individus comme les peuples n'en seront que plus heureux.

## 16<sup>e</sup> Objection

LES CURÉS DEVRAIENT SE MARIER

Si cette importante question était soumise à un plébiscite et tranchée par voie de referendum, on verrait d'un côté tous les ennemis de l'Eglise catholique, tous les sectaires voter, comme un seul homme, contre le célibat des prêtres, et de l'autre tous les croyants, tous les amis sincères de l'Eglise se prononcer en faveur du maintien du vœu de chasteté.

C'est un de ces sujets qu'aiment à entreprendre tous ceux qui se réclament à un titre quelconque de l'incrédulité moderne, d'autant plus qu'il fournit matière à des plaisanteries faciles et d'un goût douteux. On rencontre parmi eux une unanimité touchante et pleine d'enseignements. Du reste, l'unanimité des sentiments catholiques à cet égard est non moins suggestive.

Ce n'est certes pas par tendresse envers l'Eglise, ni dans un esprit de propagande religieuse ou d'accroissement d'influence cléricale, que les impies et les athées réclament à grands cris le mariage des prêtres. S'ils mettent tant de passion à nous en vanter les avantages, c'est qu'ils ont tout à y gagner, et l'Eglise tout à y perdre, et que ces prétendus avantages sont pour leur cause exclusivement. Ces hommes nous prouvent assez dans leurs paroles, et dans leurs faits et gestes, qu'ils recherchent tout autre chose que la grandeur et la prospérité de la religion catholique. Si la continence était pour l'Eglise une perpétuelle matière à scandales, une cause de diminution de son prestige et de son action sur les âmes, ils en réclameraient le maintien avec le même acharnement qu'ils mettent à en poursuivre, inutilement du reste, la suppression. Donc l'intérêt qu'ils nous portent sur ce point, nous est à priori suspect, très suspect.

Il faut bien avouer d'autre part que si le pape, l'épiscopat, le clergé, et tous les vrais catholiques sont pour le précepte imposé par l'Eglise, si l'obligation de la continence est toujours maintenue dans son inflexible rigueur, ce n'est pas sans raison. Les chefs de l'Eglise, qui se sont succédés sur le siège de Rome depuis de si longs siècles, n'auraient pas mis un entêtement aveugle à conserver une chose archaïque ne cadrant plus avec les besoins de l'Eglise et contrariant son action. L'un d'entre eux aurait bien fini par voir clair et se rendre compte de la situation. Or il n'en a rien été et il n'en est encore rien. La doctrine et la pratique n'ont pas varié sur cette question et ne varieront du reste jamais, au grand désespoir des hommes qui veulent écraser l'Infâme. Ceux qui ont mission de présider aux destinées de l'Eglise, savent ce qui lui convient ou ne lui convient pas, et sont bons juges en cette matière.

La chasteté, conseillée aux prêtres dans l'Evangile, a été rendue obligatoire par l'Eglise. Les raisons qui ont motivé cette mesure, ne manquent

pas et sont d'une capitale importance; elles sont enfin d'une nature telle qu'elles subsisteront toujours. Essayons donc de les passer sommairement en revue.

L'Eglise a été fondée non seulement pour le bien spirituel, mais aussi pour le bien matériel de l'humanité; elle constitue très réellement une société de bienfaisance matérielle et morale. C'est précisément la raison pour laquelle elle a astreint les prêtres, les religieux et les religieuses à la chasteté, car elle tire de la pratique de cette vertu un grand exemple offert à l'humanité et une source inépuisable de dévouement, de charité mise à la disposition des misères et des souffrances de toute espèce.

Je n'essaierai pas de décrire ici la corruption des mœurs des temps présents, ni l'état de dégradation dans lequel sont tombés certains hommes. Ce qu'il y a d'affligeant, c'est qu'à la corruption du cœur est venue s'ajouter celle de l'esprit. On a vu à toutes les époques de l'histoire de pauvres âmes tomber; mais elles gémissaient sur leur faiblesse, la déploraient et essayaient de se relever des profondeurs de l'abîme. Aujourd'hui, l'orgueil s'en est mêlé; il est venu ajouter son action à celle de la chair, et c'est avec des arguments, avec tout un appareil philosophique et même des raisons d'esthétique, que se pratiquent le libertinage et la dépravation. On se roule dans la fange, non parce qu'on est faible, non parce que la loi demande une chose difficile, mais parce que c'est beau, c'est bien, cela rentre dans l'harmonie universelle, c'est une loi. Et ce souffle immoral a contaminé non seulement des individus isolés, mais les peuples, la société entière, dont l'avenir est menacé par la dépopulation et la dégénérescence physique.

En présence de ce spectacle affligeant, pour ramener les hommes à la notion et à la pratique du devoir, ne faut-il pas un grand exemple, donné par une élite déterminée à faire plus que son devoir pour entraîner le reste à faire simplement le sien? Ce devoir est possible, il est à la portée de tout le monde; on peut se contenter de ce qui est permis, puisqu'il y en a qui se le refusent: tel est le sens de ce magnifique exemple.

Quand les soldats sur le champ de bataille désertent leur poste, que font les chefs? Ils courent au plus fort de la mêlée, là où la mort exerce ses ravages avec le plus de férocité, afin de rendre du cœur et du courage à leurs troupes. La continence, imposée aux prêtres et librement acceptée par eux, puisqu'il ont embrassé librement leur carrière, n'a pas d'autre but.

C'est d'autre part, avons-nous dit, une source inépuisable de dévouement. Les religieux et les religieuses en France soignent 200.000 pauvres, malades, vieillards, infirmes, orphelins et malheureux de toute espèce. Lisez Maxime du Camp, un libre-

penseur, lisez son livre intitulé *La charité privée* et vous verrez de quels soins il s'agit, vous comprendrez alors toute la portée de sa conclusion: « Nul laïque, ni pour or ni pour argent, ne voudrait assumer une pareille tâche. » Vieillards décrépits, infirmités honteuses, maladies soulevant le cœur, contagions, plaies purulentes, pourritures infectieuses, séjours de la souffrance, de l'horreur et de la mort: voilà le champ d'action où se passe la vie des religieux et des religieuses. Dites-moi si le prêtre, flanqué d'une femme et de plusieurs enfants, avec les soucis absorbants de la famille, pourrait se dévouer ainsi?

Si le prêtre qui tombe est un objet de dégoût, même dans cette société, qui cependant est étrangement complaisante sur le chapitre des mœurs, c'est que la chasteté tresse autour de l'humble curé de village une auréole de sainteté, de vertu extraordinaire, c'est qu'elle lui confère une grande autorité et un grand prestige qui lui facilitent l'accomplissement de sa tâche. L'affection tendre d'un cœur resté vierge, un dévouement que ne paralyse aucun souci de famille, lui permettent de se consacrer sans réserve à ceux dont il a la direction spirituelle. Il peut donc braver la mort, aller au chevet des malades, traverser sans crainte les foyers d'épidémie: il ne laisse personne après lui et il appartient tout entier à sa famille spirituelle.

Enfin le prêtre, le religieux sont d'incomparables pionniers de la civilisation. Libre de tout souci, dégagé complètement des liens de la famille, seul avec son âme ardente, son cœur d'apôtre, son amour de l'action, et son zèle pour la conquête morale et pacifique des peuples barbares, des nations plongées dans les ténèbres, le missionnaire catholique pénètre partout, il ne connaît pas d'obstacles, il n'a pas d'autre vie à sauver que la sienne, et il n'y tient qu'autant qu'il peut la consacrer à ses semblables et parmi ceux-ci aux pauvres, aux déshérités, aux malades, aux orphelins, à tous ceux que le malheur éprouve. Ce dévouement et cette abnégation, cette vertu portée à l'héroïsme, cette vie de combat, alors que souvent de paisibles jouissances, un tranquille bonheur selon le monde étaient réservés à cet homme, s'il ne s'était pas consacré au service de Dieu, frappent et étonnent le monde. L'influence morale que les missionnaires arrivent à exercer parmi des populations que n'a point encore contaminées la corruption de l'esprit, est immense. Ils portent au loin non seulement le nom de l'Eglise, mais celui de leur patrie qu'ils font aimer.

Quelle différence entre le pauvre religieux cénobataire, laissé à peu près sans ressource, et le ministre protestant que paye généreusement l'Angleterre! Suivi de sa femme et de ses enfants, touchant par an 7500 francs, voyageant en charrette élégante, il ne quitte guère les côtes où il trouve suffisamment de ressources pour mener une vie bourgeoise, exempte de dangers.

Cette comparaison, si flatteuse pour le sacerdoce



catholique, n'est point une fantaisie. Des voix autorisées l'ont faite, il y a longtemps, au sein du Parlement anglais. Et, détail à noter, ceux qui exaltaient ainsi l'action des missionnaires catholiques, appartenaient au protestantisme. Du reste, les esprits les plus prévenus contre eux, se sont vus forcés de leur rendre hommage, après les avoir contemplés à l'œuvre. C'est ainsi que Douville-Maillefeu, Constans, le protestant Laroche, Félix Faure, qui ne sont cependant pas suspects de cléricalisme, ont fait un pompeux éloge de tous les religieux qu'ils ont rencontrés à l'étranger, se plaisant à reconnaître qu'ils étaient d'admirables propagateurs de l'influence française.

Toutes ces considérations s'appliquent également aux ordres qui ont pour mission d'instruire et d'élever la jeunesse. Cette éducation religieuse, si recherchée du pauvre comme du riche, n'a son cachet spécial que grâce au genre de vie spécial imposé aux congrégations, c'est-à-dire à la chasteté. Les pères de famille peuvent sans crainte et en toute confiance déléguer à ces religieux et à ces religieuses tous leurs droits et tous leurs devoirs, en ce qui concerne la formation de l'intelligence et du cœur de leurs enfants, car ils sont sûrs que le mandat sera parfaitement rempli. Encore une fois, c'est la continence du prêtre qu'il faut remercier.

Quelle objection sérieuse peut-on faire au vœu de chasteté ? Aucune. On ne saurait prétendre qu'elle est nuisible à l'accroissement d'un peuple. Les faits sont là pour démentir cette assertion. La Bretagne et la Lozère, où le contingent de vocations religieuses est beaucoup plus fort que partout ailleurs, sont précisément les provinces où la reproduction est le mieux assurée. Aux Etats-Unis, au Canada, la natalité chez les catholiques est bien supérieure à celle constatée dans le reste de la population. En France, jamais les grandes familles n'ont été plus nombreuses qu'aux temps où elle se couvrait de monastères.

Reste une autre objection. En somme le religieux, le curé n'est qu'un égoïste d'un genre spécial : il recule devant les charges de famille.

Cette réflexion serait fondée, si la continence avait pour mobile et pour fin l'intérêt personnel du prêtre ; mais il n'en est rien, elle a été prescrite en vue du bien général et de l'intérêt de la communauté. La continence chez le prêtre est une vertu sociale. Tout ce que nous avons dit précédemment, au sujet des trésors de dévouement que la chasteté met au service de l'humanité, peut être répété ici. De plus, raisonner ainsi, c'est bien peu connaître d'une part le cœur de l'homme et d'autre part la nature de la vie et des occupations du prêtre. Plus une chose favorise l'égoïsme, plus elle est naturellement recherchée. Essayez donc d'embrasser la vie religieuse, quel que soit d'ailleurs le clergé, régulier ou séculier, sur lequel s'arrête votre choix, l'épreuve ne sera pas longue et vous reculerez alors devant une tâche qui sera au-dessus

de vos forces. Il n'y a pas à se le dissimuler, la vie du prêtre, envisagée à un point de vue exclusivement humain, est remplie d'une infinie tristesse. Seul, sans affection, sans appui, dans un foyer désert, il passe ses journées longues, monotones, privé des joies les plus naturelles et les plus légitimes. Cet égoïsme n'est pas autre chose que de l'altruisme poussé jusqu'à un renoncement absolu.

Il est intéressant de savoir ce que pensent à ce sujet quelques protestants en vue. « La continence, dit le docteur Muller, est la base de toutes les vertus morales ; c'est elle seule qui forme la virilité du caractère. Qu'on nous nomme un seul serviteur de Dieu qui ait parlé contre le célibat ! Une chasteté parfaite a été de tout temps une chose qui commande le respect. La famille n'est pas compatible avec la vie sacerdotale. »

L'historien Cobbet écrit ceci : « Saint Paul recommande à tous les prédicateurs de l'Evangile le célibat. L'Eglise catholique a fait de ce précepte une loi, afin que ceux qui sont chargés du salut des âmes, ne fussent pas dérangés de leurs pieux devoirs par des préoccupations d'une nature matérielle, et qu'ils fussent exempts des soins inévitables à celui qui a femme et enfants. En examinant cette loi au point de vue religieux, civil, et politique, nous trouvons que fondée sur la sagesse, elle était d'une véritable utilité pour les peuples, et que l'abolition de cette loi par le protestantisme fut une chose fort regrettable. »

Telle est donc la force et l'efficacité de la continence, au point de vue du rôle social du prêtre, que les protestants eux-mêmes sont obligés de lui rendre hommage.

## 17<sup>e</sup> Objection

### LES RÉUNIONS DU LUNDI

A Dieu ne plaise que je parle mal des paysans, des humbles qui travaillent la terre et l'arrosent de leurs sueurs ! J'éprouve pour ces âmes simples et rudes une affection profonde. Leur bon sens, qui se traduit en graves sentences, en réflexions judicieuses, me charme par son naturel et son absence de prétention.

Mais à côté du respectable travailleur des champs, on rencontre souvent le voltairien, le Jean-Jacques Rousseau de village, l'intellectuel en bonnet de coton, habillé de droguet, l'entraîneur, comme on l'appelle quelquefois. Son curé c'est l'instituteur, et son ennemi c'est le curé, le vrai. Pourquoi ? Il n'en sait rien au juste. Peut-être parce que le clergé veut rétablir la dime ! Dans sa haine contre l'Eglise, et dans la culture anticléricale qu'il essaie de donner à son esprit, il est au moins d'un siècle en retard et répète des objections préhistoriques. Il persifle et il raille. Ses yeux sont braqués sur le presbytère, il sait qui y entre et qui en sort. Il sait qu'aujourd'hui lundi il y a réunion

chez Monsieur le curé; les confrères arrivent des villages environnants pour passer la journée. Voilà un thème sur lequel notre entraîneur aime à exercer son inépuisable verve. Il connaît la carte du déjeuner et, s'il ne la connaît pas, son imagination suppléera, comme il faut, au manque de renseignements. Quelle bonne aubaine pour le club ce soir! on va rire! Le jeûne, l'abstinence, la mortification, tout le carême, et toute la morale si éloquemment prêchée par Monsieur le curé, vont fournir les éléments d'une joyeuse conversation. Après cela Monsieur le curé pourra monter en chaire le dimanche suivant et dire à ses paroissiens : « Mes frères, faites comme je vous dis, mais ne faites pas comme je fais. »

Voilà l'objection dans son cadre. Humble cadre de village, d'où elle ne sort pas. L'homme instruit, vivant dans un certain milieu social, ne la sert jamais, quelles que soient ses opinions religieuses ou antireligieuses. Son esprit cultivé, agrandi par l'étude, ouvert aux conceptions larges, découvre des horizons fermés au commun des mortels. Cette culture intellectuelle est comme une puissante longue-vue que l'étude met à notre disposition, et qui nous permet de fouiller d'immenses espaces où l'œil, livré à lui-même, ne verrait rien. C'est pourquoi autres sont les objections des paysans, des ouvriers, et autres sont celles des hommes instruits.

Comment les premiers pourraient-ils d'eux-mêmes sentir les inconvénients de l'isolement, de la privation de famille et d'affection, les ennuis et les dangers de la solitude, la souffrance morale qu'éprouve un homme instruit vivant au milieu de paysans grossiers avec lesquels ils ne peuvent avoir aucune communication intellectuelle d'un ordre un peu élevé, l'enseignement religieux mis à part? Comment comprendraient-ils la nécessité de se retrouver de temps en temps parmi ses pairs, pour se retremper dans son milieu, pour reprendre le contact intellectuel et moral de gens dont l'esprit et le cœur ont été formés de la même façon, exerçant la même profession, ayant les mêmes occupations journalières? C'est impossible, il faudrait pour cela fournir un travail de réflexion personnelle dont ils sont incapables.

Toutes ces considérations au contraire et bien d'autres encore sauteront aux yeux des derniers. Le prêtre lit, étudie, il rencontre des difficultés dans ses études, il en rencontre d'autres d'un ordre pratique. Ses confrères forment son conseil tout indiqué. Ils suppléent, dans un certain sens et dans un ordre d'idées tout spécial, au manque de famille dont souffre volontairement le prêtre, pour le bien de ses paroissiens auxquels il peut consacrer tout son dévouement. Dans ces conditions, quoi de plus naturel, de plus logique et de plus légitime que ces réunions du lundi?

Il faut avoir l'esprit bien étroit pour contester à ce prêtre le droit de recevoir convenablement ses

frères, de donner ce jour-là quelques soins à sa table, et de se départir de cette simplicité que connaissent bien tous ceux qui sont en relation avec le clergé.

S'il a dans son cellier quelques bouteilles, souvent trop facilement qualifiées de bouteilles de bon vin, les malades en profitent. La plus élémentaire politesse, pratiquée partout, même dans les campagnes les plus reculées, veut qu'on traite honnêtement ses invités, quitte à se priver quand on est seul. Le prêtre en cela se conforme à la coutume générale, qui du reste fait honneur à la nature humaine.

Voilà les considérations qu'il faut essayer de faire comprendre aux paysans qui subissent trop facilement l'influence de l'entraîneur. D'eux-mêmes, nous le répétons, ils ne peuvent songer aussi loin.

Il convient, bien entendu, de dépouiller ces raisons de toute allure métaphysique et de les mettre à leur portée, au moyen d'exemples, de comparaisons, choisies dans l'ordre des choses qui leur sont familières. A moins d'avoir affaire à des sectaires, on arrivera assez facilement à rendre très raisonnables à leurs yeux ces réunions et à leur en démontrer non seulement l'utilité, mais la nécessité.

## 18<sup>e</sup> Objection

### LES SÉMINARISTES SONT MAL ÉLEVÉS

La mauvaise éducation se comprenant de différentes façons, il est nécessaire de les exposer toutes afin de pouvoir préciser le sens de ce grief, qui roule sur une confusion dont il bénéficie au détriment des séminaristes; la précision de la réponse, étant par là mieux assurée, rétablira les choses au point.

En quoi consiste d'abord la bonne éducation? Je ne parlerai pas des sages principes que l'on peut graver dans l'esprit des enfants, puis des jeunes gens, ni des habitudes de vertus que l'on peut développer dans leur cœur; mon intention n'est pas de remonter à la source. Je veux parler simplement de la bonne éducation extérieure, qui résulte de la tenue, de la composition de notre personne, de la façon de se conduire en société, de s'exprimer, de tenir son rôle, si modeste qu'il soit.

Un homme est réputé bien élevé, quand il se présente avec aisance, aisance dans l'attitude, dans l'échange des premières paroles, aisance dans le salut, dans les gestes, dans la manière de s'asseoir, de se lever et de prendre congé, dans le soin d'éviter au cours de la conversation certaines tournures, certains mots mal sonnants, et, d'une façon générale, dans l'absence de tout embarras.

On peut contrevenir à ces règles en trop ou en moins. Le trop est caractérisé par l'aplomb qui se



nuance de hardiesse, c'est le degré inférieur de ce genre d'excès ; par le toupet qui se nuance d'imperitine ; et par un mot auquel je demande la permission d'avoir recours, bien qu'il appartienne au langage de barrière, je veux dire « le culot » qui se nuance de grossièreté et d'impudence, qui va quelquefois jusqu'au cynisme.

On avouera sans peine, je pense, que ce n'est pas le défaut des séminaristes. Leurs habitudes, leurs occupations journalières et leurs conversations les tiennent à l'antipode de cet excès que l'on retrouve plus naturellement dans une fraction très faible, je le reconnais, des élèves appartenant aux collèges, aux lycées de l'Etat, où l'éducation, de l'aveu de tous, est beaucoup moins surveillée que dans les écoles congréganistes. Certains jeunes gens ne trouvant ni dans leurs familles qui occupent un rang tout à fait inférieur, modeste, si l'on aime mieux, dans l'échelle sociale, ni dans les professeurs de l'Université le Mentor nécessaire à l'inexpérience de l'enfance et plus tard de l'adolescence, et d'autre part étant peu doués par la nature, sont, pour ainsi dire, voués à l'avance à ce genre de mauvaise éducation.

Mais de même que l'on peut pécher par suffisance, on peut pécher par insuffisance. Ceci incontestablement s'adresse, d'une façon générale, aux séminaristes, dont la bonne éducation sous ce rapport laisse à désirer. La timidité, voire même une certaine gaucherie, le manque d'assurance, aussitôt qu'ils sont en dehors du monde spécial dans lequel leur vie est tout naturellement concentrée, attirent fâcheusement l'attention sur eux et les font mal juger.

C'est là, j'imagine, tout ce qu'on peut leur reprocher en fait de mauvaise éducation. Et encore, pour en faire l'objet d'un reproche, il faut ne pas se donner la peine de réfléchir un seul instant. Une chose m'étonne : c'est que le mal signalé ne soit pas encore plus grand. Quoi ! vous réunissez entre eux des fils d'humbles paysans, et vous voulez que du jour au lendemain ils aient des façons élégantes, des manières *select* et la noble aisance d'un grand seigneur ! Songez-vous bien à ce que vous demandez ? Vous voulez qu'en quelques années on fasse l'ouvrage des siècles, de plusieurs générations, sans le secours desquelles une race ne saurait s'affiner.

Jusqu'à leur entrée au séminaire ils ont vécu au village, parmi leurs semblables, dans leur famille composée de braves gens, qui de père en fils ont travaillé la terre ou exercé un métier et n'ont guère eu le temps de songer aux raffinements de l'éducation. Le sang qui coule dans leurs veines n'a pas prêté à leur échine un gracieux assouplissement pour le salut ; le rude labeur quotidien développe la force et les muscles, mais il n'affine pas ; leur vie simple et tranquille, où l'on ne rencontre rien de factice ni de conventionnel, ne prédispose guère leurs descendants à la gêne et à la complication énervante de l'étiquette. Ils arrivent au séminaire, ils ont quitté des fils de

paysans, mais ils en retrouvent d'autres et retombent de plus belle dans leur milieu. La vie d'étude, de réflexion qu'ils vont commencer, façonnera sûrement leur intelligence ; mais le corps, il faut bien le dire, ne suivra pas les progrès de l'esprit, parce que précisément c'est une chose impossible ; il restera en arrière, et c'est ce retard que l'on transformera en grief contre les séminaristes, dont le seul tort en définitive est de ne pas sortir de la cuisse de Jupiter.

Oui, les hommes aux belles manières, qui savent faire la révérence, et que distingue un profil aristocratique, en un mot les hommes qui ont de la naissance et qui partant ont reçu cette éducation de famille qui ne se remplace jamais, se font rares dans le clergé, et particulièrement dans le clergé séculier. Depuis longtemps la noblesse a déserté la campagne et a perdu tout contact avec le paysan dont elle se soucie peu, et qui le lui rend bien. Aussi l'influence à laquelle elle semblerait avoir droit, de par sa condition sociale, s'en va à d'autres, et c'est justice. Ceci n'est certes pas à son honneur.

Si l'humble ministère des campagnes ne la tente pas, si comme aux premiers jours du christianisme, les prêtres se recrutent parmi les gens du peuple, si elle n'a plus de cœur pour se dévouer, si son esprit ne saisit plus la grandeur d'une tâche où elle pourrait rendre des services, elle a mauvaise grâce, — et avec elle tous les fils de la bourgeoisie réputée bien élevée et qui ne brillent ni par la générosité de l'esprit ni par l'élévation de leur caractère, — à se plaindre du peu de distinction et des dehors simples de ces enfants du peuple qui se croient, eux, fort honorés d'être appelés par Dieu à des fonctions sacrées, et qui du reste s'y préparent de leur mieux, en reléguant au second, ou même au troisième plan, si l'on veut, la question de l'attitude dans les salons pour laquelle leurs bras, leur buste et leur tête de campagnards paraissent manquer un peu de dispositions natives.

Ce n'est pas leur faute, s'ils n'ont pu choisir leur père, s'ils sont nés dans une chaumière, et s'ils n'ont pas été bercés sur les genoux d'une duchesse. Ils n'en ressemblent que mieux aux apôtres, dont la grâce devait être un peu rude. Les coups de filet de ces pêcheurs d'hommes rappelaient sans doute vaguement ceux qu'ils donnaient sur les grands lacs de la Palestine.

Dans un siècle où tout est à la démocratie, aux petits, aux humbles, un pareil grief n'a pas sa raison d'être. Du reste cette timidité, cette gaucherie du jeune séminariste disparaissent chez le prêtre, qui, dans ses rapports sociaux, à défaut d'un cachet de gentleman, apporte cette aisance spéciale aux ecclésiastiques, contenue, grave et pleine de dignité.

## LES LITANIES DE LA SAINTE VIERGE

Entretiens à des jeunes filles

## LIII

REGINA SANCTORUM OMNIUM

Reine des Patriarches, des Apôtres, des martyrs, des confesseurs et des vierges, Marie est enfin la Reine de tous les saints, c'est-à-dire la Reine du ciel. C'est même cette pensée qui a inspiré à l'Eglise l'institution d'une fête particulière en l'honneur de tous les saints où elle nous montre la Vierge reine et protectrice, *patrona Virgo*.

Aussi bien cette fête revêt un caractère particulièrement touchant : elle réveille tout un monde de pensées, de réflexions et de regrets. Elle réveille en nous surtout le désir de voir Dieu, et de la voir sur son trône de Reine, auprès de Dieu. C'est par excellence la fête de l'âme, qui souhaite la fin de ses maux ici-bas, qui se sent faite pour être heureuse, pour jouir d'un bonheur durable, pour voir mieux, plus grand et plus beau que tout ce que nous voyons ici, pour contempler Dieu tel qu'il est, face à face, c'est-à-dire dans son essence ; pour contempler Marie, la mère de Jésus et la nôtre. Alors l'Eglise lui dit : « Console-toi, le jour approche où la mort mettra fin à tes douleurs. Tu ne sais ni le temps ni l'heure, mais ce moment viendra et bientôt. Si tu es chrétien, tu accueilleras la mort comme une amie, une libératrice céleste, et tu lui diras :

Viens donc, viens détacher mes chaînes corporelles,  
Viens, ouvre ma prison ; viens, prête-moi tes ailes.  
Que tardes-tu ? Parais, que je m'élance enfin  
Vers cet être inconnu, mon principe et ma fin <sup>1</sup>.

« Alors cet être inconnu, tu le connaîtras, tu plongeras ton œil inassouvi dans son essence profonde, tu seras semblable à lui, et c'est Marie elle-même qui introduira un saint de plus dans son royaume, au ciel. »

Qu'est-ce donc que le ciel ? *Comment est-il fait ? En quoi consiste le bonheur du ciel* où règneront tous les saints ? J'essaierai de balbutier quelque chose pour répondre à ces questions ardues et douces. Ce qui me rassure, c'est que partout au ciel nous rencontrerons Marie, et que son nom seul, sa pensée seule est comme une musique qui suffit à nous enseigner et à nous ravir.

## I

Comment décrire le ciel ? Ceux qui l'ont vu, comme saint Paul, déclarent qu'il n'est pas permis au langage humain d'en retracer même une ombre, *quæ non licet homini loqui*.

L'Eglise pourtant s'applique à nous en donner une idée dans son office liturgique. Elle compare le ciel à une cité merveilleuse, aux remparts de

diamant, aux toits d'or, aux palais reposant sur des assises en pierres précieuses des plus éblouissantes couleurs. Dans cette cité bienheureuse, éclairée d'une lumière pure, sous un ciel resplendissant dont la bonté de Dieu est comme le soleil, on voit de magnifiques édifices aux tours dorées, avec d'autres demeures plus humbles, mais ravissantes de beauté, et partout règne une félicité infinie.

Car toutes les demeures ne sont point semblables, elles sont nombreuses, *mansiones multe*, et variées, suivant les mérites. Le ciel séjour de la miséricorde, est aussi le séjour de la justice. Ceux qui ont beaucoup peiné et souffert, exercé une charité sans mesure, amené beaucoup d'âmes à Dieu, jouiront aussi d'un bonheur sans mesure, entourés de tous ceux qui leur doivent le ciel, la vision de Dieu, et qui ne cesseront de leur en témoigner leur gratitude et de les en bénir.

Or au milieu de cette vaste cité où tout respire la joie, la béatitude, où Dieu enivre de félicité ses élus, saint Jean a vu une grande foule, *turbam magnam*, si nombreuse que nul ne peut la compter, venue de tous les points du monde, composée de tous les peuples de l'univers, et ils étaient là, debout, devant le trône de Dieu, ne se rassasiant point de le contempler et de l'adorer.

Sur ce trône royal, la sainte Trinité : le Père qui a créé nos âmes, et qui jouit de ses œuvres, de cette vie qu'il a semée sur la terre comme des perles qui pensent, qui aiment ; Jésus dans son corps transfiguré, portant sa croix dans ses mains, et regardant avec une tendresse infinie toutes ces âmes empourprées de son sang et qui lui ont coûté si cher, ces âmes, ses filles bien-aimées qu'il a arrachées à la mort éternelle ; enfin le Saint-Esprit qui les a remplies du feu de la charité, et qui les présente transformées par la grâce à Dieu le Père, comme des bijoux d'un prix inestimable.

Et à côté du roi Jésus, la reine Marie.

A elle seule elle forme une hiérarchie à part, supérieure aux hiérarchies les plus élevées des séraphins, inférieure à Dieu seul.

Pour rappeler le mot de Gerson, Dieu a partagé son royaume en deux parties, la vérité et la charité, la justice et la miséricorde. Jésus règne par la justice ; Marie commande par la miséricorde. Fils tout-puissant du Père tout-puissant, il a conféré à sa mère aussi la toute-puissance. Elle règne donc à son tour, et elle se sert de son pouvoir discrétionnaire infini en faveur de nous autres, pauvres pécheurs, pour qui elle a gardé ses entrailles de mère.

Car elle est aussi la mère de famille. Une maison où s'exercerait seule l'autorité paternelle, un foyer où il n'y aurait pas de mère, serait-ce une maison heureuse, un foyer où l'on respirerait le bonheur ? Tout est triste quand la mère est absente, il manque la bonté, la douceur, l'amour, le rayon de joie. Le ciel même ne serait pas le ciel, sans la présence, sans le règne aimable de Marie. « Elle est, dit saint Anselme, la beauté, l'ornement, et la

<sup>1</sup> Lamartine.



gloire du royaume des cieux<sup>1</sup> » ; tout ce qui est au ciel reçoit quelque chose de sa splendeur, est réjoui par son sourire.

Ce n'est pas en vain que l'on parle de « la cour céleste, » Jésus-Christ nous y apparaît comme un monarque entouré des grands de son empire. Les princes, dit un pieux auteur, ce sont les Apôtres ; les ducs, les évêques, conducteurs des âmes ; les ambassadeurs sont les prédicateurs, car « ils remplissent auprès des fidèles leur ambassade pour le Christ », ils leur portent le message de la vérité catholique ; les conseillers ce sont les docteurs qui éclairent les consciences ; les secrétaires, les prophètes et tous les écrivains inspirés qui nous ont transmis la parole de Dieu ; les soldats et les gardes, les martyrs qui, pour défendre la foi du Christ, lui ont donné leur sang et leur vie ; les serviteurs, les anges, *administratorii spiritus* ; les servantes du palais, les vierges « qui suivent partout l'Agneau<sup>2</sup>. » Mais tous les anges, les saints, les saintes sont aussi aux ordres de Marie, la reine que Jésus fait asseoir à ses côtés. Elle lui a communiqué ce qu'il a comme homme, il lui communique ce qu'il a comme Dieu, et il l'égalerait à lui si jamais une créature pouvait être égalée à son Créateur.

De son trône, en même temps qu'elle pense avec amour à son Fils, elle contemple l'innombrable multitude de ses enfants, sauvés par elle, parce que sur leurs lèvres le dernier mot prononcé a été le sien, parce que le suprême élan de leur cœur a été pour elle.

Et tout auprès du trône de Dieu, tous les anges demeurés fidèles, tantôt debout, tantôt la face contre terre, ravis dans une extase sans fin, adorent Dieu, *ceciderunt in conspectu throni*. Toutes les créatures sont donc là réunies, les purs esprits aussi bien que les âmes qui furent unies à un corps, et ensemble elles chantent en l'honneur du Rédempteur et de Marie qui lui a donné l'humanité rédemptrice, ce cantique que répètent les voûtes de l'éternité : « Seigneur, vous nous avez rachetés par votre sang, vous nous avez pris dans tous les peuples, toutes les tribus, toutes les nations, et vous avez fait de nous un royaume pour notre Dieu. » *Fecisti nos Deo nostro regnum*.

Oui, un royaume, car au ciel nous serons semblables à Dieu qui est le Roi immortel des siècles, *similes ei erimus*, nous serons donc rois à notre tour, nous serons des triomphateurs qui ont su dominer le monde, la chair, leurs passions, toutes les délices terrestres, toutes les vaines et séduisantes jouissances du siècle.

Quelle scène admirable et indescriptible que celle-là ! Dieu conversant avec chacune de ses créatures, et cela avec la même sollicitude, la même tendresse que si elle était seule au monde ; l'aimant sans partage, puisque chacune le possède tout entier ; lui révélant les doux mystères de sa

science, de sa puissance et de sa bonté ; passant l'éternité à s'entretenir avec tous et avec chacun ; tous et chacun l'aimant et s'excitant à l'aimer ; tous et chacun comme uniquement aimés ; Marie, la très aimante mère, parcourant les rangs innombrables de ses enfants, parlant à tous, leur ouvrant son cœur ; et les frères réunis, et les amis retrouvés, et les familles reformées, comme autant de joyeuses et brillantes tribus, tous heureux de se revoir, d'aimer ensemble Dieu qui se révèle à eux sans voiles, s'empressant autour de leur Reine qu'ils n'ont jamais ici-bas invoquée en vain, jouissant de leur bonheur et sachant que ce bonheur inexprimablement délicieux ne finira jamais !

Tout cela transporte notre cœur, notre imagination, et tout cela est vrai, sauf que cette cité merveilleuse de saint Jean n'est rien à côté des splendeurs du ciel, que Dieu est plus glorieux, que Marie est plus gracieuse, que les anges sont plus beaux, que les saints sont plus aimables, et que notre bonheur sera infiniment plus grand que nous ne saurions le penser et nous le figurer.

## II

Car après avoir essayé de décrire le ciel, comment peindre maintenant le bonheur des élus ?

1. Je me représente une âme qui entre au ciel. Longtemps peut-être elle a languì en purgatoire ; débarrassée des liens terrestres, du corps de péché qui l'inclinait de tout son poids vers le mal, elle a réfléchi, prié, regretté et longuement souffert. La souffrance ici-bas est la meilleure école, c'est elle qui fait les fortes éducations ; mais la souffrance du purgatoire, comme elle éclaire, purifie, achève l'œuvre ! L'âme en voit le pourquoi, qui sur terre lui était caché. Un voile s'est déchiré qui l'empêchait d'apercevoir la vie à son juste point de vue, c'est-à-dire comme une suite d'échelons qui nous élèvent à la vraie vie, la vie du ciel. Elle a saisi le néant de toutes les choses si enviées de ce monde, qu'elle a dû laisser. Rien de tout ce faux éclat ne l'a suivie au delà de la tombe, rien, sauf ses œuvres, parmi lesquelles il en est tant de mauvaises qu'il lui faut durement expier. Son éducation s'est complétée ainsi avec le temps, cette éducation nouvelle, toute surnaturelle, qui est nécessaire pour que s'ouvrent pour nous les portes du paradis, pour que nous prenions rang parmi les saints, ces âmes admirablement élevées. Elle s'est faite parmi les larmes et les amers souvenirs, et quand la pauvre âme a longtemps désiré, attendu, souffert, un jour, grâce aux prières amies de la terre qui ne l'ont pas oubliée, voilà que son ange descend en purgatoire, son ange gardien qui lui parle, qui l'admire maintenant réparée et mûrie, la prend par la main en quelque sorte et l'introduit enfin au séjour des élus.

Il y a alors une grande joie au ciel, car voici une sœur nouvelle qui y fait son entrée, parmi toutes les âmes sœurs, une brebis un instant égarée et qui est sauvée pour jamais. L'ange la présente à

<sup>1</sup> De excellentia Virginis, cap. viii.

<sup>2</sup> Miechow, Conférences sur les Litanies, t. vi.

Dieu qui lui sourit de ce sourire paternel qui enivre de bonheur les saints ; à Jésus qui la presse sur son divin cœur et qui lui montre comme à Thomas ses mains et ses pieds percés, son côté ouvert ; puis à Marie qui la salue à son tour, elle qui tant de fois sur la terre lui a dit : « Je vous salue, Marie ! » Quelle divine rencontre, la mère accueillant l'enfant et l'enfant embrassant sa mère ! Que de fois nos prières sont montées jusqu'à elle, nous lui avons dit notre pieux « Souvenez-vous, » nous l'avons invoquée ici-bas ! Nous la savions belle, nous la savions bonne, mais nous ne la connaissions pas. Maintenant nous la voyons et nous demeurons éblouis, palpitants d'amour, car nous n'avions pas même l'idée de sa grâce miséricordieuse et de sa bonté.

C'est Marie maintenant, — non plus l'ange, car la mère use de tous ses droits, — qui présente cette âme enivrée de délices à toute la cour céleste. Tous la reçoivent comme une reine avec une allégresse qui se traduit par des chants, des paroles de bienvenue, de divins embrassements. Ceux-là surtout l'accueillent et l'entourent qui l'ont connue sur la terre, qui ont vécu avec elle, qui l'ont aimée et peut-être aussi pleurée. Quelle joie de se revoir ! C'est une épouse qui retrouve son mari, une fille qui s'arrête tout heureuse à contempler sa mère, un enfant mort au berceau qui vient saluer celle qui, avec le jour, lui a procuré par le baptême cette vie bienheureuse et qui trouvera l'éternité trop courte pour la bénir et l'aimer.

2. Mais ces joies ne sont rien, comparées à la *béatitude* qu'elle goûte. Pendant ses années terrestres, elle avait désiré voir Dieu, s'unir parfaitement à lui, pensée à pensée, cœur à cœur, et elle avait la douleur de s'avouer que ses pensées, ses sentiments, ses affections, ses désirs n'étaient point pleinement droits et purs. La robe de chair se faisait pesante et l'attirait vers les créatures, les jouissances de la chair ou les triomphes de l'orgueil, de la vanité, des frivolités, toutes choses qui éloignaient de Dieu. Maintenant tout est réparé, renouvelé, plus rien de dissonant ni de divergent qui soit un obstacle à l'union. Ses désirs sont accomplis. Elle n'aime plus que ce que Dieu aime, elle est semblable à lui, belle, pure, noble, sainte comme lui, fondue en quelque sorte en lui, tout en gardant intacte et distincte sa radieuse personnalité. Elle est bienheureuse<sup>1</sup>.

Ce qui augmente encore sa félicité, c'est la vision de Marie. Celle-ci demeure infiniment au-dessous de Dieu et cependant elle attire, elle retient par sa miséricordieuse et douce majesté. En elle nous retrouvons quelque chose de nous-mêmes, elle a toutes les belles notes humaines ; elle est femme, avec la générosité, la bonté de la femme poussée jusqu'aux limites les plus rapprochées de l'infini ; elle est notre sœur, elle possède

notre nature, elle est nous. Elle a souffert comme nous, elle a connu et suivi nos combats, elle nous a relevés tendrement lorsque nous tombions sur les pierres du chemin ou dans la boue, elle nous a constamment aimés, car elle est notre mère. Aussi la regarder, la contempler, jouir de ses perfections humaines exaltées jusqu'à la divinité, quelle douceur, quelle gloire pour nous ! et quelle nouvelle béatitude se greffe sur la béatitude essentielle !

Là cependant ne se borne point le bonheur de l'âme nouvellement élue. L'épouse, le jour de ses noces, reçoit de son époux des dons particuliers en témoignage de son amour. Pour elle, n'est-ce pas le vrai jour de ses noces avec l'Époux céleste, avec Dieu qui va s'unir à elle pour l'éternité ? Aussi, ces dons, cette dot sera-t-elle digne de Dieu<sup>1</sup>. Elle sera pour elle un ornement splendide, comme une robe lumineuse qui lui servira d'éternelle parure, *ornatus*<sup>2</sup>.

Sur la terre elle croyait, maintenant elle voit ; elle espérait, maintenant elle possède ; elle aimait, maintenant elle jouit de Dieu. La vision, la possession, la jouissance divine, et ces dons merveilleux, elle ne les épuiera jamais. La voilà donc, cette épouse, parée de ses joyaux, de ses perles du ciel, de ses vertus éclatantes et de son bonheur, la voilà enfin, habitante des cieux, où sa félicité ne connaîtra plus de terme, son amour point de satiété, ses louanges point de fatigue<sup>3</sup>.

3. Et que fera-t-elle pendant toute l'éternité ?

Si nous aimons quelqu'un ici-bas, un frère, un ami, nous ne nous lassons point de les regarder. Voyez plutôt une mère qui contemple son fils : ses yeux ne le quittent pas, mais l'enveloppent de tendresse. Plus elle le voit, plus elle veut le voir. Et cependant qu'est-il sinon un tissu d'imperfections, et souvent une source d'inquiétude ? Que sera-ce donc que la contemplation de Dieu, de toutes ses splendeurs, de toutes ses beautés, de Dieu qui est toute lumière, toute gloire, toute bonté, spectacle toujours ancien et toujours nouveau, toujours varié et ravissant !

Dans le ciel même, que d'autres objets l'attireront, et en premier lieu et toujours la divine figure de Marie ! La béatitude, dit saint Thomas, est différente suivant la différence de la charité<sup>4</sup>. Ceux qui sur terre auront le plus aimé Marie, approcheront aussi plus près d'elle, et ce sera l'une des récompenses les plus délicieuses. Oh ! la joie d'être admis dans sa cour, de converser avec les neuf chœurs des anges, de demander aux séraphins les secrets de l'amour de Dieu, aux chérubins l'explication des mystères des choses de l'éternité et même du temps ! Oh ! le bonheur de faire partie de

<sup>1</sup> *Dos est perpetuus animæ et corporis ornatus, vite sufficiens in æterna beatitudine jugiter perseverans.* (S. Th., *Suppl.*, q. 95, art. 1).

<sup>2</sup> *Est beatitudo una et dotes multæ.* (S. Thomas).

<sup>3</sup> *Deus in illa beatitudine sine fine videbitur, sine fastidio amabitur, sine fatigatione laudabitur.* (S. Aug., *De civitate Dei*, cap. ultim.).

<sup>4</sup> *Secundum differentiam caritatis erit et diversitas meritum.* (S. Th., *ibid.*).

<sup>1</sup> *Beatitudo — præmium essentielle — consistit in perfecta conjunctione animæ ad Deum, in quantum eo perfecti fruuntur, ut viso et amato perfecti.* (S. Thomas).



la société des saints, cette société où brillent les auréoles des martyrs, des vierges et des docteurs, où règne une charité, une union, une affabilité qui ne connaissent rien de nos haines absurdes ni de nos mesquines compétitions ! Oh ! la compagnie des anges, la compagnie des saints et celle de la Reine de tous les saints ! Qui ne sentirait s'allumer en lui-même le désir ardent de cette félicité ?

Mais ne reviendrons-nous point quelquefois sur la terre ? Ne visiterons-nous pas les mondes créés pour en percevoir les secrets ressorts, les admirables rouages, pour nous plonger dans les océans de vie que Dieu a partout répandus à profusion ?

Sans doute, nous irons partout où sera Dieu, partout nous admirerons sa puissance dans ses œuvres, la manière suave et forte avec laquelle il gouverne toutes choses ; partout nous le rencontrerons et nous dirons : « C'est lui ! » Nous le verrons clairement, non plus dans ses œuvres, dans les effets splendides de sa puissance, mais dans sa propre essence. Nous le voyons aujourd'hui de loin, dans ses créatures, comme dans un miroir imparfait : là nous le verrons en face, nous le toucherons en quelque sorte, nous le respirerons, notre âme vivra de sa divinité. Ici-bas le miroir est parfois tellement terni par le souffle des passions, par notre orgueil et nos vues personnelles, intéressées, que des savants mêmes — cela se voit — voyagent au milieu de ce beau domaine, créé par Dieu, pour eux, et qu'ils refusent de reconnaître qu'il a un propriétaire<sup>1</sup>. Mais alors partout l'immense et sereine figure de Dieu s'imposera, dominera l'univers, planera par dessus le monde, les astres et les planètes, et nous verrons les étoiles lui obéir sur un signe de sa main.

Les astronomes passent des années, des vies d'hommes à observer le ciel, et toujours avec une volupté de l'esprit qui pour eux devient une passion. Quand ils en ont exploré une partie, surgissent aussitôt d'autres régions inconnues. Ils construisent alors des télescopes plus puissants, et tout à coup ils découvrent d'autres profondeurs insondées peuplées de millions d'autres astres qu'ils ignoraient. Ils consomment dans ces travaux des veilles prolongées qui les transportent. Après les joies surnaturelles, rien n'est captivant comme les joies du travail et de la science. Et malgré tout, ils ne parviennent pas à nous dire sûrement quelle est l'atmosphère du soleil ou s'il y a des habitants dans les planètes et dans les étoiles. Ne

serait-ce qu'à étudier la création naturelle, l'éternité, une éternité de jouissance toujours nouvelle, la jouissance d'apprendre et de savoir de nouvelles choses, l'éternité y suffirait-elle ? Et pourtant cela, ce ne sont que des œuvres matérielles.

Que sont-elles à côté des œuvres spirituelles, des mystères surnaturels qui président au gouvernement du monde des âmes, des esprits ? Et que sont enfin toutes ces œuvres comparées à celui qui les a faites ?

Je me demandais tout à l'heure si nous ne reviendrions pas quelquefois sur la terre. Oui, ceux qui sont au ciel reviennent auprès de nous, surtout à certains jours où l'Eglise nous convie à penser à eux, à les prier, à nous consoler par l'espérance de les revoir. Oui, ils rentrent dans les maisons qu'ils ont habitées, ils nous voient, ils nous frôlent invisibles, ils sont témoins de notre courage, de notre foi, de nos fautes hélas ! Ils reviennent dans cette église, la dernière station où s'est arrêtée leur dépouille mortelle, devant cet autel où pour eux a été offert le sacrifice de la messe qui leur a ouvert le ciel. Ils parcourent les endroits où ils ont souffert, travaillé, répandu leurs sueurs ; mais c'est aussi pour bénir Dieu de les avoir arrachés à cette terre de misère, pour nous plaindre de nous y attacher. Et ils remontent ensuite au ciel, bien que le ciel les accompagne partout, ils y remontent pour prier pour nous, afin de nous attirer auprès d'eux par leurs exemples, leur souvenir, leur protection.

Ils y remontent enfin pour jouir du fruit de leurs travaux, chacun suivant son état, et de la vision béatifique. Il me semble les voir se dirigeant surtout vers la cour de Marie, afin d'apprendre d'elle à aimer de plus en plus Jésus-Christ, afin de la bénir avec une éternelle gratitude des grâces multipliées qu'elle leur a accordées pour leur salut. Alors à la pensée qu'ils auraient pu se perdre comme tant d'autres, être privés de la voir pendant les siècles sans fin, que ce bonheur infini c'est à elle qu'ils le doivent, à elle « la mère de grâce et de miséricorde », qu'ils sont en paradis enfin et pour l'éternité, ils se prosternent à ses pieds, puis entonnent un cantique d'action de grâces en son honneur. Puis leur esprit et leur cœur se reportent vers leurs frères d'ici-bas dont la destinée demeure encore incertaine et, suppliants, ils lui disent : « O vous qui nous avez procuré les joies du ciel, notre Reine, Reine de tous les saints, priez pour vos enfants de la terre afin qu'ils deviennent des saints ! *Regina sanctorum omnium, ora pro eis.* »

<sup>1</sup> Valde credibile est sic nos esse visuros mundana corpora tunc cœli novi et terre nova, ut Deum ubique præsentem et universa etiam corporalia gubernantem, clarissima perspicuitate videamus, non sicut nunc invisibilia Dei per ea que facta sunt intellecta conspiciuntur, sed sicut homines mox ut aspiciamus ; non credimus videre, sed videmus. (S. Aug., *De civitate Dei*, lib. ultim., cap. xxix).

<sup>2</sup> Infelix homo qui scit illa omnia (creata), te autem nescit ! Beatus autem qui te scit, etiamsi illa nesciat ; qui vero te et illa novit, non propter illa beatiore, sed propter te solum beatus est. (S. Aug., *Conf.*, lib. v, cap. 4).

## IMPRIMATUR

Lingonis, die 8 julii 1903.

† SEBASTIANUS, *Episcopus Lingonensis.*

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT.

# L'Ami du Clergé Paroissial

## SOMMAIRE

**Pour la fête de l'Assomption.** — I. Résurrection de la sainte Vierge, 561.

**Panégryque de saint Laurent.** — Son triple sacrifice, 563.

**Trésor d'histoires pour l'explication du Symbole des Apôtres.** — X. Je crois en Dieu créateur, 566.

**Sermons d'Adoration perpétuelle.** — IV. Eucharistie et dévouement, 569.

**Catéchisme de première communion.** — *Les Sacrements.* — IV. LA PÉNITENCE. — Le sacrement; noms et définition; signe sensible, 572.

## POUR LA FÊTE DE L'ASSOMPTION

### I

#### RÉSURRECTION DE LA SAINTE VIERGE

Mes frères,

Après la dispersion des apôtres, la sainte Vierge s'était retirée à Ephèse auprès de saint Jean. Vingt ans s'étaient écoulés depuis l'Ascension, et son long exil devait bientôt prendre fin. Elle fut informée d'en haut de l'heure de son trépas, et de même que nous aimons à revoir, après une longue absence, la demeure où ont vécu nos parents, les chemins qu'ils ont suivis, la tombe où ils reposent, elle voulut, avant de quitter cette terre, voir encore de ses yeux et fouler de ses pieds les rues de Jérusalem, le Calvaire, tous les lieux illustrés par la passion et par la mort de son divin Fils.

La sainte Vierge revint donc d'Ephèse à Jérusalem, où elle fut accueillie par les disciples avec une joie pleine de vénération. Il ne lui restait plus que quelques jours à vivre; et, comme à la nouvelle d'une mort imminente les enfants se rendent avec un douloureux empressement près du lit d'agonie de leur mère, les Apôtres avertis du prochain trépas de Marie accoururent pour lui rendre les derniers devoirs de la piété filiale. Ils étaient là, veillant la sublime mourante, recueillant ses dernières paroles et s'inclinant sous sa suprême bénédiction.

Quand le fruit est mûr, il suffit d'une légère secousse pour le détacher de l'arbre. L'âme très sainte de Marie était depuis longtemps mûre pour le ciel: un élan d'amour la détacha de son corps et l'emporta dans l'éternité... La sainte Vierge mourut sans douleur, comme elle était née sans tache, comme elle avait vécu sans péché. Belle et sainte mort, digne de la mère de Dieu!

Cette mort fut suivie, comme celle de Jésus-Christ, d'une résurrection. C'est la croyance de l'Eglise, et, si vous le voulez bien, j'en ferai l'objet de cette instruction.

### I

Pour les saints, mes frères, la mort est un repos, *requies*; pour la sainte Vierge, la mort fut un sommeil et un sommeil de courte durée, *dormitio*.

Il manquait un apôtre près du lit de mort de la sainte Vierge. Venu quelques jours après les funérailles, saint Thomas — car c'était encore lui — voulut contempler une dernière fois le visage béni de la mère de Dieu; il demanda avec instance qu'on lui ouvrit le tombeau. La pierre qui en fermait l'entrée fut soulevée. Mais que trouva-t-on dans le funèbre monument? Des lis, des roses, un linceul blanc et parfumé, et c'est tout: le corps avait disparu.

Où était-il? Qu'était-il devenu? Il n'y a que deux hypothèses faisables: ou bien quelqu'un l'a enlevé, ou bien Dieu l'a ressuscité.

Examinons la première hypothèse. Si l'on prétend que le corps a été furtivement enlevé du tombeau, il s'agit de rechercher par qui, et dans quel but. — Serait-ce par le représentant de l'Empire romain? Mais il se souciait bien d'une pauvre femme du peuple, morte dans l'obscurité et enterrée sans bruit. — Serait-ce par les Juifs? Mais quel intérêt pouvaient-ils trouver dans cet enlèvement?

Je ne vois plus que les chrétiens que l'on peut soupçonner d'avoir dérobé le corps de la sainte Vierge... Admettons cette supposition pour un instant; mais alors, nous devons avoir quelque part des reliques de la sainte Vierge. Quand les premiers chrétiens ensevelissaient les corps saints, quand ils recueillaient les membres mutilés, les restes ensanglantés des confesseurs de la foi, des martyrs, c'était pour les entourer d'un culte pieux, pour les présenter à la vénération des fidèles. Si donc on prétend que les chrétiens ont enlevé le corps de la sainte Vierge par un motif de piété, nous devons en avoir des fragments, des ossements, comme nous possédons des ossements des apôtres, de saint Polycarpe, de saint Ignace et de tant d'autres martyrs. Montrez-moi des reliques de la sainte Vierge, des parcelles de son corps sacré!

Eh bien! mes frères, — et voici une raison concluante, contre l'enlèvement du corps de la Vierge par les chrétiens, — aucun peuple, ni les Latins, ni les Grecs, aucune Eglise, ni en Orient, ni en Occident, ne se sont vantés de posséder la dépouille mortelle de la sainte Vierge, ni la moindre partie. On a bien conservé et on vénère une de ses robes et son voile, mais nul sanctuaire, en aucun temps, n'a prétendu avoir en sa possession un reste de sa personne, un fragment de son corps, si minime qu'il soit.

Or, mes frères, j'invoque cette absence totale de reliques, cette lacune significative, comme une preuve péremptoire que le corps de la sainte Vierge n'a pas été enlevé par les chrétiens.

Mais alors, qu'est-il devenu, puisqu'on ne l'a plus trouvé dans le sépulcre? Reste la seconde hypothèse, la seule admissible: Dieu l'a ressuscité.



En présence de ce tombeau vide, la chrétienté n'a pas hésité à penser et à dire que Dieu a voulu glorifier sa Mère d'une manière exceptionnelle, et qu'il l'a préservée des derniers outrages de la mort. Ce n'est pas un dogme de foi, il est vrai, mais c'est une croyance si fortement établie, si universellement admise, qu'il serait téméraire de la constater.

Et je dois vous dire maintenant les solides raisons qui nous décident à admettre cette vérité.

## II

Notons d'abord que Dieu n'a fait que devancer pour la Vierge l'heure de la résurrection. La foi catholique nous apprend en effet que nous ressusciterons tous. Car la mort n'est point une destruction totale, un anéantissement. D'abord elle n'a point de prise sur l'âme; ensuite, la poussière qui fut notre corps, se ranimera un jour par un acte de la puissance de Dieu. C'est là une vérité capitale insérée dans notre Symbole : *Credo carnis resurrectionem*.

Or il a plu à Dieu de ressusciter la Vierge par anticipation. C'est assurément un immense privilège qu'il lui a accordé. Mais qui s'en étonnerait? La vie de la sainte Vierge depuis le commencement jusqu'à la fin, n'est-elle pas un entrelacement de choses surprenantes, une continuité de merveilles? Le privilège y est partout : il est dans sa conception immaculée, il est dans sa naissance, il est dans sa virginité, il est dans sa maternité. Je ne suis point étonné de le constater jusque dans sa mort.

Au surplus, mes frères, si Dieu l'a soustraite à la corruption du tombeau, il semble bien qu'elle le méritait à cause de son incomparable sainteté et à cause de son titre de mère de Jésus.

Une fois couché dans son sépulcre, l'homme y devient la proie de la corruption. La mort, achevant son triste ouvrage, travaille dans le silence et l'obscurité, le désagrège et en fait une poussière sans nom. Qu'est-ce que cette corruption qui dissoudra nos chairs dans les profondeurs de la tombe? C'est une expiation, un châtement du péché. Ces yeux se sont abaissés vers le mal, ces lèvres l'ont articulé, ces mains l'ont commis, ce cœur l'a aimé, ces pieds se sont égarés dans les chemins de la perversion, tous ces membres ont servi d'instrument à l'iniquité. Il est juste que le pécheur subisse les humiliations de la tombe, et qu'il expie dans sa chair les fautes dont elle a été le foyer. Comme on démolit pièce à pièce un vieux bâtiment irrégulier, afin de le dresser de nouveau dans un plus bel ordre d'architecture, ainsi il faut que cette chair souillée par le péché s'affaisse sous terre, tombe en ruine, avant que Dieu la restaure selon le premier plan de sa création.

Mais si la corruption du tombeau est le châtement et le salaire du péché, j'en conclus que la sainte Vierge méritait d'y échapper. Elle, si pure! elle, si sainte! elle, dont tous les sens étaient gar-

dés par une grâce victorieuse! elle, dont la vertu fut sans défaillance! oui, elle devait être à l'abri des ravages de la mort, elle devait être soustraite aux atteintes de la corruption.

Un historien rapporte que César Auguste faisant le siège d'Alexandrie s'opposa vivement à la destruction de cette ville, parce qu'Alexandre le Grand l'avait bâtie, lui avait donné son nom et l'avait illustrée par sa présence. Un reflet du nom et de la gloire d'Alexandre a préservé cette ville d'une ruine lamentable. Ne vous paraîtra-t-il pas naturel maintenant que Dieu ait défendu à la corruption de toucher la sainte Vierge, qui eut la gloire sans pareille d'être la mère de Jésus-Christ?

Marie est mère de Jésus : ceci est une des raisons pour lesquelles les saints ont estimé qu'elle devait être préservée des hideuses souillures de la tombe. Ils partent de ce principe que Jésus-Christ pouvait ressusciter sa mère comme il avait ressuscité Lazare, comme il avait ressuscité le fils de la veuve de Naïm, et ils disent : Comment croire que Jésus-Christ ait laissé dans un coin de terre obscur et ignoré les restes vénérés de sa mère, alors qu'il pouvait les faire revivre dans la gloire? Comment croire qu'il ait livré en pâture à la corruption ce corps dont le sien a été formé, ces bras qui l'ont étreint si souvent et si tendrement, ces yeux qui ont veillé sur lui avec une si affectueuse sollicitude, ces pieds qui l'ont suivi jusqu'au Calvaire, ce cœur qui n'avait de battements que pour lui, enfin tous ces membres qui ne se sont prêtés qu'à des actes vertueux? « Cette pensée me fait horreur, dit saint Augustin, et je frémirais de l'exprimer. »

La corruption du tombeau est une honte pour la nature humaine. Jésus-Christ en ayant eu horreur pour lui-même, a dû en préserver sa mère. La piété filiale, la reconnaissance, lui en faisaient une sorte d'obligation.

Mes frères, il y a, de par le monde, des tombeaux célèbres : tombeaux de papes, tombeaux d'empereurs, tombeaux de conquérants, tombeaux de rois, tombeaux de princes, tombeaux de riches personnages; monuments imposants, mausolées parfois fastueux érigés par la piété ou la reconnaissance. Mais je n'en sais pas de plus glorieux que ceux de Jésus et de Marie. Les premiers doivent leur célébrité aux restes qu'ils abritent; les seconds sont surtout illustres parce qu'ils sont vides. La mort plane toujours sur ceux-là; la gloire rayonne sur ceux-ci.

Quelle inscription frappe le regard du visiteur qui approche de la tombe des hommes, même des plus grands? Celle-ci, toujours la même : « *Hic jacet...* Ici repose... » Sous cette dalle, sous ce marbre, sous ce monument git un cadavre. Mais aux saintes femmes qui se rendent au tombeau du Christ, l'ange dit : « Vous cherchez Jésus, il n'est plus là. *Surrexit, non est hic.* » Et la même voix pouvait dire aux apôtres venant au tombeau de la Vierge : « Elle n'y est plus, elle est ressuscitée. *Surrexit, non est hic.* »

La Vierge n'est plus sur terre, mais elle est au

ciel. C'est là que notre foi la contemple aujourd'hui dans la gloire de son triomphe; c'est là que nous faisons monter nos hommages et nos prières.

Les Grecs rapportent que peu de jours après la mort de Marie, les apôtres retournant de son sépulcre à leur maison la virent dans les airs toute resplendissante de lumière. Tous s'écrièrent : « O sainte mère de Dieu, assistez-nous ! » Et la douce Vierge leur répondit : « Je suis avec vous pour toujours. »

Adressons-lui la même prière, et qu'il lui plaise de nous bénir, d'intercéder pour nous, de nous protéger dans la vie et à l'heure de la mort. Ainsi soit-il !

## PANÉGYRIQUE DE SAINT LAURENT

(10 AOUT)

### SON TRIPLE SACRIFICE

*Certamen forte dedit illi  
ut vinceret.*

La lutte a été rude, pour  
que la victoire fût magni-  
fique. (Sag., x, 12).

Mes frères,

Nous sommes à une époque où il faut du courage pour être chrétien.

Oui, il faut du courage, quand on est sur un fleuve rapide, pour prendre en main l'aviron et remonter le courant. Il serait si doux de déposer les rames et, les bras croisés, de laisser sa barque s'en aller tranquillement au fil de l'eau.

Mais non ! Si nous voulons penser, agir et vivre en disciples de Jésus-Christ, il faut que nous luttons contre la masse qui, maintenant, ne va plus à Dieu, mais court follement à l'athéisme, à l'indifférence, à la licence et à l'immoralité.

Avec quelles difficultés, au prix de quelles fatigues, au milieu de quelles angoisses se fait cette lutte, vous le savez, vous qui m'écoutez et qui portez si noblement dans cette paroisse le drapeau de votre foi. C'est une guerre incessante qui vous meurtrit parfois dans tout ce que vous avez de plus cher, dans l'honneur de votre vie, dans la liberté de votre conscience, dans le pain de votre famille et jusque dans l'avenir de vos enfants. Oh ! qu'il faut donc de courage, à notre époque, pour être chrétien !

Gardez-vous bien pourtant de vous laisser aller au découragement ! La lutte est rude, c'est vrai ; mais c'est pour que la victoire soit éclatante. Vous seriez peut-être portés à l'oublier, et voilà pourquoi l'Eglise nous montre les saints, ces vieux et héroïques lutteurs qui ont acheté, au prix de quelques heures de vaillance, une gloire immortelle. Celui qu'elle met aujourd'hui sous nos yeux est à ce point de vue un modèle accompli. Arrêtons-nous quelques instants à le contempler, et puisque la piété de vos pères vous l'a donné pour

patron, admirons-le dans le triple sacrifice qu'il a fait à Dieu de sa popularité, de son repos et de son sang.

De sa *popularité*, en embrassant une religion que tant de bouches condamnaient autour de lui ; de son *repos*, en mettant au service de cette religion sa prodigieuse activité ; de son *sang*, en subissant pour elle les plus affreux tourments et la mort la plus cruelle qu'il soit possible d'imaginer.

### I. — De sa popularité.

Le premier hommage que la religion demande à l'homme est celui de sa foi. La première parole qu'elle attend de lui n'est pas une formule de prière, c'est un cri d'adhésion : *Je crois !*

*Je crois !* C'est-à-dire : « Mon Dieu, vous êtes mon Père et vous êtes mon Roi, vous êtes mon Ami et vous êtes mon Maître ; mon Dieu, je suis à vous ! »

Ce cri, mes frères, tous les hommes devraient le pousser au moment où s'achève l'épanouissement de leur intelligence et de leur cœur, et ils le pousseraient, en effet, s'ils s'en tenaient à l'unique question qui se pose à eux : « La religion catholique est-elle, oui ou non, la seule qui soit vraiment digne de Dieu et digne de l'homme ? »

Par malheur, on ne s'en tient pas là et, presque toujours, on se pose une question qui est déjà une apostasie : « Quels sont, à l'égard de la religion catholique, les sentiments et la manière d'agir de la majorité ? »

Cette espèce de question préalable opposée aux injonctions divines est une injustice criante. Les droits de Dieu, en effet, ne dépendent pas du suffrage universel. Ils existaient avant nous, et ce n'est pas notre manière de voir qui peut les modifier. Si d'autres les méconnaissent, ils sont coupables, et nous le serions comme eux si, nous autorisant de leur exemple, nous refusions de les proclamer et de les respecter.

Ainsi pensa, au début de sa jeunesse, le saint dont nous racontons la vie ; et pourtant, que sont les difficultés de l'heure présente auprès de celles qui signalaient l'époque où parut saint Laurent !

Il y avait deux siècles seulement que l'Eglise était fondée ; c'est assez dire qu'elle ne rencontrait autour d'elle que préventions et persécutions. Les calomnies les plus absurdes couraient sur le compte des chrétiens et étaient crues par la foule. On les représentait comme des êtres abominables qui se cachaient la nuit, dans des cavernes, pour accomplir des rites affreux. C'étaient des impies, qui devaient attirer la colère du ciel sur les lieux qu'ils habitaient ; de mauvais citoyens, qui conspiraient contre la sûreté de l'Empire ; des criminels redoutables, qui dissimulaient, sous le voile impénétrable du mystère, le secret de leurs abominations.

De là à les mettre hors la loi et à les traquer comme des bêtes fauves, il n'y avait qu'un pas.



Ce pas avait été depuis longtemps franchi, et Jésus-Christ, du haut du ciel, pouvait voir l'univers entier s'acharner contre le troupeau timide et dispersé de ses fidèles.

Certes, si jamais la majorité des hommes s'est prononcée contre le christianisme, ça a bien été à cette époque-là. Saint Laurent n'y fit même pas attention. Il appartenait à une famille espagnole trop fièrement chrétienne pour être exposé aux capitulations de la peur. Le sang des martyrs qui coulait dans ses veines tressaillait d'indignation à la seule idée d'une apostasie. Sans une hésitation, sans une restriction, sans un faux-fuyant, il fut chrétien.

Et comme les biens de la foi étaient les seuls désirables pour cette âme incomparable, il s'attacha à un prêtre vénérable nommé Sixte, qui lui enseigna le grand art de la sainteté, plus encore par ses exemples que par ses leçons. Bientôt ce fut entre ce vieillard et cet enfant une amitié profonde, plus forte que les liens mêmes de la nature. Quand Sixte eut été providentiellement appelé à Rome, saint Laurent ne put se résoudre à se séparer de lui; malgré les charmes de la patrie, malgré les incertitudes de l'avenir, malgré les larmes de sa mère, il le suivit.

Ainsi avez-vous agi, jeunes gens et jeunes filles que j'aperçois en si grand nombre dans cette église, et qui êtes l'orgueil et l'espoir de cette paroisse. Comme saint Laurent, vous avez compris qu'il est indigne d'une âme chrétienne de se rapetisser au niveau des lâchetés universelles. Vous avez compris que ce qui est vrai à douze ans, que ce qui est juste à douze ans, que ce qui est beau à douze ans, l'est tout autant à quinze et à vingt, et, à l'imitation de votre saint patron, vous vous êtes rangés autour des ministres de Dieu. Grâce au ciel qui protège cette paroisse, les Sixte ne vous ont pas manqué. Restez donc groupés autour d'eux, dociles à leur voix et reconnaissants de leurs bienfaits, et puissiez-vous, par votre fidélité, être leur consolation et leur première récompense !

## II. — *De son repos.*

Mais il ne suffit pas, mes frères, quand on est véritablement chrétien, d'élever dans son âme un sanctuaire à la foi. Il faut encore servir cette foi courageusement. D'ailleurs, quand ils ne sont pas appuyés sur des faits, les sentiments les plus tendres sont suspects. L'ainour vrai ne parle pas, il agit. Quand on aime sa mère, on ne se contente pas de le lui dire, on le prouve en lui faisant une vie heureuse. Quand on aime sa patrie et qu'elle est en danger, on dédaigne les belles phrases, on saute sur un fusil et on court à la frontière.

Si le christianisme a été fondé, et si, à cette heure, il répand sur le monde les rayons de son impérissable flambeau, ce n'est point parce qu'il a rencontré des hommes de foi, c'est parce qu'il a rencontré des hommes de cœur, qui ont mis à le servir un zèle, une activité incomparables.

Voyez saint Laurent.

A peine est-il arrivé à Rome qu'il se fait le bras droit du Pape. A n'importe quelle heure du jour et de la nuit, il est là, toujours prêt à remplir les missions les plus difficiles. C'est lui qui va de maison en maison porter les ordres du Souverain Pontife. C'est lui qui prodigue aux malades et aux infirmes les secours qu'ils attendent. C'est lui qui administre les biens ecclésiastiques et les défend contre la rapacité d'un gouvernement inique.

Faut-il rassurer les chrétiens épouvantés par la persécution ? Il arrive soudain dans leurs cachettes et il ranime leur confiance en leur rappelant les destinées immortelles de l'Eglise. — Faut-il déjouer les entreprises des tyrans ? Il saura deviner leur dessein et donner l'alarme aux fidèles menacés. — Faut-il enfin préparer les martyrs aux luttes qui les attendent ? Il pénétrera dans leurs cachots, leur parlera longuement, leur montrera la victoire qui leur est réservée, leur donnera dans une dernière et touchante communion le pain des forts, et les enverra ainsi, radieux et intrépides, à la mort, c'est-à-dire au triomphe et à la gloire.

Exemple admirable du bien que peut faire un chrétien zélé... Grâce à Dieu, notre siècle, à ce point de vue, a peu de chose à envier aux premiers temps de l'Eglise. S'il était de mode, il y a cent ans, de confiner sa piété dans le secret du foyer domestique, on a mieux compris aujourd'hui la loi de l'Evangile. Les vrais chrétiens se lancent dans la lutte et prodiguent, pour le salut de leurs frères, leur temps, leurs fatigues et leur argent. Le soir venu, alors qu'il serait si doux de se reposer en famille du rude labeur de la journée, ils partent à la recherche de la misère ou se livrent, dans leurs veilles studieuses, à l'étude des questions sociales. Les pauvres ne sont plus abandonnés et reçoivent, en même temps que le pain du corps, celui, plus nécessaire encore, de la vérité. L'ouvrier n'est plus regardé comme une machine qu'on peut mettre de côté quand elle est usée; c'est un frère qui dépouille, au contact du patron, ses préjugés antichrétiens et antisociaux. Le peuple n'est plus livré sans défense à l'influence du mal; il subit avec une surprise charmée l'influence du bien; que d'âmes ont été sauvées jusqu'ici et que d'autres encore le seront demain !

Nous lisons dans l'histoire de saint Laurent, que Dieu récompensa ses efforts par le don des miracles. On cite, en particulier, deux aveugles à qui il rendit la lumière. N'est-ce pas aussi, mes frères, la bénédiction que Jésus-Christ répand sur vos travaux, quand, renonçant à votre repos, vous vous dévouez au salut des égarés et des malheureux ? Regardez cette pauvre âme à qui vous parlez du bon Dieu. Quand vous êtes arrivé, elle était plongée dans des ténèbres mille fois plus affreuses que celles du corps. Vous dites un mot, et voici qu'un rayon luit à sa vue; vous conti-

nuez, et la lumière grandit ; bientôt les dernières ombres disparaissent, c'est le jour complet succédant à la nuit, le jour de la vérité évangélique et chrétienne succédant, avec ses consolantes clartés, à la nuit désolante de l'ignorance et du doute.

Oh ! soyez bénis, vous tous qui glorifiez ainsi votre foi par l'ardeur infatigable de votre charité ! Soyez bénis comme saint Laurent, bénis par ces âmes qui vous devront leur salut, bénis pour cette couronne que vous vous préparez au ciel, bénis pour cette gloire et pour ce charme que vous répandez sur votre foi !

### III. — *De son sang.*

On demandait un jour à un soldat de quel genre de mort il désirerait mourir. Il répondit : « Etre frappé en pleine poitrine sur le champ de bataille, et enterré dans le trou d'un boulet. »

Ce désir est celui de toutes les âmes héroïques. Elles rêvent d'une immolation suprême qui vienne consommer dans un dernier holocauste les immolations de toute leur vie.

Saint Laurent avait sacrifié à sa foi sa popularité et son repos. Il voulait, comme le héros dont je parlais tout à l'heure, tomber sur le champ de bataille en donnant sa vie pour Jésus-Christ. Un jour, on vient lui dire que le père de son âme, que son vieux maître saint Sixte est conduit au martyre. A cette nouvelle, toutes ses ardeurs se décuplent, il court au-devant du vieillard et, sans se préoccuper des gardes qui l'entourent, ni de la foule qui le suit et qui hurle, il s'écrie en fondant en larmes et en tendant les bras vers lui : « Ah ! saint Père, ne m'abandonnez pas ! Maintenant j'ai fait tout ce que vous m'avez commandé ; j'ai distribué aux pauvres les trésors que vous m'avez confiés. »

S'avouer chrétien, et parler de trésors devant les satellites d'un tyran, c'étaient deux raisons d'être arrêté : l'impiété pardonne quelquefois, la cupidité jamais. L'empereur Valérien fit donc venir devant lui saint Laurent et lui commanda de livrer les richesses de l'Eglise. — Quelles étaient ces richesses ? Dans la pensée du prince, c'étaient des sommes considérables d'argent monnayé, c'étaient des coupes, des ornements, des vases, des candélabres d'or massif, enrichis de pierres. Quelle heureuse fortune de pouvoir mettre la main sur tout cela, et de remplir en un jour, sans coup férir, le trésor impérial !... Hélas ! vous savez quelle déception était réservée au tyran. Quand Valérien vit tous ces aveugles, tous ces boiteux, tous ces mendiants que lui présentait saint Laurent, il se crut indignement insulté et jura de faire expier au diacre intrépide cette nouvelle injure. Le martyre était commencé.

Comment les redire, ô mon Dieu, ces tourments affreux que votre serviteur eut à supporter ? Ce que les historiens nous ont raconté est à peine croyable, et pourtant, on le sent, ce n'est qu'une pâle esquisse de la vérité. Tout ce que la

fureur d'un monstre à la face humaine, jointe à l'imagination des bourreaux, peut inventer, va être mis en œuvre contre le confesseur de Jésus-Christ. On lui fera subir toutes les tortures connues, on en trouvera de nouvelles. On épuisera sur son corps toutes les ressources de la cruauté, et Dieu sait si elles sont nombreuses et raffinées ! Peine perdue ! On n'atteindra pas l'âme, et l'âme du martyr, héroïque et indomptable, fera taire la douleur et ne fera entendre que des cantiques d'action de grâces.

« Bourreaux, faites votre œuvre ! » a dit Valérien. Aussitôt saint Laurent est dépouillé de ses vêtements, et des scorpions de fer déchirent ses membres. Il reste impassible. — Alors on le frappe de verges jusqu'à ce que son corps soit devenu une seule plaie ; il regarde son sang couler et ne laisse échapper aucune plainte. — Furieux, l'empereur jure de venir à bout de ce chrétien qui le brave. Il le fait suspendre par les poignets et commande qu'on applique sur ses flancs sanglants des lames de fer rougies au feu. La chair tombe en lambeaux sous l'action de la douleur, mais saint Laurent ne cesse pas de rendre gloire à Dieu. — Alors, de guerre lasse, les bourreaux prennent des fouets plombés et le frappent avec une telle cruauté qu'il semble sur le point d'expirer. Les persécuteurs s'arrêtent, plus par fatigue que par pitié, et le martyr, déchiré, épuisé, expirant, est jeté sans secours dans son cachot.

Le lendemain, bourreau impérial et bourreaux sulfaternes se retrouvent en face de leur victime. Cet homme, dont la chute aurait de si grandes conséquences, va-t-il les braver encore ? Ils ont passé la nuit à chercher de nouveaux supplices, et voici ce qu'ils ont trouvé. Après avoir rouvert toutes les plaies de la veille avec des crochets, on étend saint Laurent sur un lit de fer au-dessous duquel on allume un brasier. C'est horrible, en effet ; la chair du martyr se tord sous l'action du feu. Tous les assistants sont remplis d'horreur et détournent leurs regards. Saint Laurent va-t-il enfin, sous l'étreinte impitoyable de la flamme, crier grâce et s'avouer vaincu ? Non ! Au milieu de cet atroce supplice, il garde son invincible fermeté, et c'est la joie dans les yeux et le sourire aux lèvres qu'il expire, laissant derrière lui un souvenir glorieux que rien au monde ne pourra effacer.

Et maintenant, mes frères, nous plaindrons-nous des ennuis que nous attire parfois notre titre de chrétiens ? — Oui, sans doute, nous avons à souffrir à cause de Jésus-Christ. Tantôt c'est une raillerie savamment méchante, tantôt c'est une injustice criante, tantôt c'est une exclusion inique, tantôt enfin c'est une persécution déclarée qui nous atteint au plus vif de nos droits et de nos intérêts. Si le sang n'a encore coulé que rarement à notre époque, en revanche, les larmes ont été versées à flots par les yeux des épouses et par les yeux des mères... Mais souvenons-nous que nous sommes les enfants des martyrs ;



souvenons-nous que les saints, nos ancêtres dans la foi et nos modèles, ont sauvé la foi par leur constance, et efforçons-nous d'imiter leur courage. Restons, mes frères, quoi qu'il arrive, inébranlablement fidèles à notre religion, et montrons à tous les persécuteurs, quel que soit leur nom et quelle que soit leur rage, que l'Eglise n'a pas dégénéré et saurait au besoin donner encore, au monde étonné, des saint Etienne et des saint Laurent.

J'ai essayé, mes frères, de dégager les enseignements que renferme la vie de saint Laurent. Un mot les résume : *sacrifice* !... Sacrifice de la popularité, sacrifice du repos, sacrifice de la vie, voilà trois étapes sublimes par lesquelles il a passé pour devenir ce qu'il est à présent : un martyr et un saint.

Y a-t-il une autre voie pour arriver au salut ? — Non ! C'est par le sacrifice que Dieu a sauvé l'homme, c'est par le sacrifice que l'homme glorifie Dieu. En dehors de là, il n'y a que faiblesse et illusion, quand il n'y a pas hypocrisie et mensonge.

Un grand orateur chrétien, Lacordaire, a dit ces paroles : « Voulez-vous savoir ce que vaut un homme ? Mettez-le à l'épreuve, et, s'il ne rend pas le son du sacrifice, quelle que soit la pourpre qui le couvre, détournez la tête et passez : ce n'est pas un homme ! »

Ce n'est pas un *chrétien*, dirai-je à mon tour. Non ! ce n'est pas un chrétien. Soyez donc, vous tous qui m'écoutez, des amis du sacrifice. Restez fidèles à Dieu malgré tout. Comme saint Laurent, sachez souffrir pour votre foi, et Dieu, qui vous a placés à une époque tourmentée, au milieu d'une mêlée formidable, Dieu, qui a voulu que la lutte fût rude pour vous, fera aussi que la victoire soit éclatante et la couronne magnifique. Ainsi soit-il.

## TRÉSOR D'HISTOIRES POUR L'EXPLICATION DU SYMBOLE DES APOTRES

### X

JE CROIS EN DIEU CRÉATEUR

#### I. — Les anges

Comment la Mère Marie de Sales correspondait avec la sœur Thérèse. — La Mère Marie de Sales est une religieuse de la Visitation, morte en odeur de sainteté en 1875. Elle a presque constamment habité la ville de Troyes. Il y avait de son temps dans cette ville une Sœur de charité appelée sœur Thérèse, qui vivait également dans une très grande sainteté. La fille de saint François de Sales et celle de saint Vincent de Paul étaient unies en Dieu par une étroite amitié ; mais il arri-

vait souvent que la sœur Thérèse n'avait pas le temps d'aller trouver « la Bonne Mère, » bien que leurs deux maisons ne fussent pas très éloignées l'une de l'autre. Elle eut recours à un messenger d'un nouveau genre : elle chargeait son bon ange de faire ses commissions, et toujours elles furent exactement faites.

La mère Marie de Sales usait du même moyen quand elle désirait parler à la sœur Thérèse : elle la demandait par son bon ange, la sœur l'entendait et arrivait aussitôt.

Dans une occasion, la mère Marie de Sales, qui désirait voir sa sainte amie, employa, comme de coutume, son céleste messenger pour la faire venir. Dès qu'elle la vit entrer au parloir : « J'ai été dans la joie toute la matinée, parce que je sentais que vous aviez de la peine ; ce n'est pas votre peine qui me réjouissait, mais la manière dont vous l'acceptiez. Je voyais le bon Dieu si content de vous ! J'ai désiré vous entretenir pour vous encourager ; je crains que vous ne vous laissiez abattre. » Sœur Thérèse avait alors un grand sujet de peines et d'inquiétudes ; elle n'en voulait parler à personne, et la Bonne Mère ne pouvait pas en avoir humainement la connaissance.

Un autre jour, sœur Thérèse faisait des confitures pour ses pauvres malades. Une sœur qui l'aidait l'entendit répéter plusieurs fois : « Tout à l'heure... Oh ! je vous en prie, laissez-moi donc finir !... Encore un petit moment !

— Mais, ma Mère, dit sœur Clémentine, à qui parlez-vous ainsi ?

— Au bon ange de la Mère Marie de Sales ; il ne me laissera pas en repos jusqu'à ce que je sois allée à la Visitation. » Et elle s'y rendit promptement.

« Oh ! vous voilà donc enfin ! » s'écria la Bonne Mère en la voyant.

Quand sœur Thérèse eut connaissance de l'affaire assez importante dont il s'agissait : « Je comprends, dit-elle, que votre bon ange m'ait pressée si fort ! »

La rencontre de l'âme avec son ange gardien. — Un jour à votre porte, devant votre cercueil, l'Eglise fera entendre cet appel de sa liturgie à vos anges gardiens : « *Subvenite, Sancti Dei, occurrите, Angeli*. Venez, saints de Dieu, accourez ensemble, ô saints anges, pour emporter cette âme dans le sein d'Abraham. » Et les anges viendront, et ils prendront cette âme, et ils la porteront dans le sein du Père céleste ; et ce sera une allégresse, un triomphe qu'il faut renoncer à décrire ici-bas.

Cependant il y eut un peintre qui essaya de le faire. Il est vrai que ce peintre était en même temps un saint, un très saint religieux de l'ordre de Saint-Dominique. Il s'appelait frère Jean, de Fiesole, près de Florence, et lui-même était tellement ressemblant à un ange qu'on lui a donné le nom de *Fra Angelico*, comme on lui donne celui de *Beato*, le Bienheureux. Quand vous irez à Florence, vous verrez les peintures véritablement

célestes dont il a décoré son couvent de Saint-Marc, aujourd'hui, hélas ! sécularisé. Mais vous visiterez aussi, dans la galerie Pitti, son tableau du jugement dernier, où il a représenté la scène que je vais vous dire. C'est la rencontre d'une âme et de son ange gardien, après la résurrection des morts. Ils se voient, ils se reconnaissent, ils tombent dans les bras l'un de l'autre. L'homme est à genoux, l'ange le soulève. Ils vont se relever ensemble, et ensemble se joindre au chœur de ces couples d'anges et de bienheureux qui, à travers le paradis en fleurs, montent en se donnant la main vers la porte radieuse de la Jérusalem céleste. (Mgr Baunard, *Le collègue chrétien*, t. I, p. 49. Paris, Poussielgue).

**Les deux anges gardiens.** — De M. J.-M. Villefranche :

« On prétend que chacun a son ange gardien ;

Moi, je n'ai jamais vu le mien ! »

Disait en se couchant le petit Irénée.

« — En es-tu sûr ? lui dit sa sœur aînée ;

Regarde encor, regarde bien.

Ouvre un peu ce rideau. » — L'enfant l'ouvre, et

Trouve une personne bien chère. [derrière

« Ah ! c'est maman, dit-il, en tombant dans ses bras. J'ai deux anges gardiens, l'un qu'on n'aperçoit pas,

Et l'autre visible : ma mère ! »

**Mémoires d'un ange gardien** <sup>1</sup>. — Dieu avait, dès le commencement, distribué leurs rôles aux purs esprits : aux uns, de procurer le bien général des hommes ; aux autres, de veiller chacun sur une âme. J'étais de ces derniers.

Mon tour arriva. Un nouvel enfant venait de naître. Le Très-Haut fit un signe..., j'étais le bienheureux élu.

Sans retard, je volai vers mon pupille. L'ange de sa mère l'avait jusque-là protégé : gardien de l'arbre, il veillait sur le fruit pendant au rameau. Mais en ouvrant les yeux à la lumière, l'enfant devait m'être remis.

Après l'avoir si longtemps attendu, je le trouvais enfin, je lui tendais les bras, j'allais le presser sur mon cœur...

Amère déception ! Sa vue arrêta mon essor : les traits divins brillaient à peine en cette âme, une lèpre hideuse la défigurait, elle avait la tache originelle.

En moi deux sentiments se combattaient : une profonde commisération pour une âme si chère, une invincible horreur de ses souillures...

Tandis que Satan suggérait aux parents mille prétextes de différer le baptême ou qu'il cherchait à tromper leur vigilance, je tenais en éveil leur sollicitude et leur communiquais les ardeurs de mon zèle.

<sup>1</sup> *Mémoires d'un ange gardien*, c'est le titre d'un ravissant volume de Mgr Chardon (in-12 de 256 p., 3<sup>e</sup> édit., 2 fr., Paris, Lethielleux), auquel nous empruntons le présent récit.

L'enfant fut présenté aux fonts sacrés. J'étais plein de joie. Il me semblait que moi-même j'allais recevoir quelque grande faveur.

« Coule, onde régénératrice : épands-toi sur son front et qu'aussitôt je voie son âme telle que la désire mon amour ! »

Mais non... Debout, en face de Satan, le ministre de Jésus-Christ ne renverra pas l'usurpateur sans l'avoir humilié.

Sous le voile des exorcismes, je vis le prêtre l'enchaîner, le flageller, le cribler de traits. Quels cris poussait l'ange du mal ! Chaque onction allumait en lui le feu d'un nouvel enfer.

Le prêtre ne lui donnait que les noms flétrissants d'esprit immonde, d'esprit digne de damnation, d'esprit damné. Il lui rappelait l'anathème qu'il encourut, le second jugement qu'il doit subir, le surcroît de douleur qui l'attend, et le força de rendre gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit.

L'eau coula enfin. Quelle vertu dans une goutte d'eau ! Toutes les merveilles de la grâce y étaient contenues. Dès qu'elle eut touché le front du nouveau-né, plus de souillures, plus de malédictions, plus de mort !... Satan avait fui prompt comme l'éclair, l'Esprit d'amour était descendu, et du ciel une voix s'était fait entendre : « C'est là mon enfant. »

Pour cet enfant des hommes devenu l'enfant de Dieu, tout avait changé : un nouveau nom le désignait, une nouvelle famille l'avait adopté, une nouvelle vie circulait en ses membres. Au péché avait succédé la grâce. Des mains de Satan il venait de passer dans les mains d'un ange.

Nul ne fut indifférent à son bonheur. Sous les doigts des élus, les harpes d'or avaient résonné, et, dans l'enfer, les démons avaient rugi. Deux âmes qui venaient de faire pour lui la profession de foi le regardaient comme leur enfant, et des bords de la patrie un saint penché vers l'exil disait : « Je serai son protecteur. »

**L'ange de sainte Françoise Romaine.** — Sainte Françoise eut trois enfants, deux fils et une fille, qu'elle éleva dans la crainte de Dieu et la pratique de la piété. Le cadet mena la vie d'un ange et mourut à neuf ans. Peu de temps après sa mort, il apparut à sa mère tout resplendissant de beauté. Il lui parla du bonheur qu'il goûtait au paradis, et lui montrant un beau jeune homme qui se tenait à ses côtés : « Voici, dit-il, un archange envoyé par Dieu pour vous assister et vous accompagner jour et nuit. »

Depuis ce moment, Françoise eut la consolation de voir constamment l'archange auprès d'elle, d'une manière sensible.

Il l'avertissait de ses manquements, et parfois même il la châtiât. Un jour, en présence de la sainte, quelques personnes tenaient une conversation frivole. Françoise eut la bonne pensée de les interrompre ; mais, retenue par la crainte, elle hésita... Son ange lui appliqua sur la joue un soufflet.

Il avait aussi pour mission de la protéger contre



les vexations de Satan, qui, jaloux de sa sainteté et furieux du bien qu'elle produisait autour d'elle, la jetait par terre, la traînait par les cheveux, et la frappait cruellement.

**Une vision ravissante.** — Une pieuse veuve qui soignait sainte Lydwine de Schiedam et qui n'ignorait pas que les anges se révélaient à son amie sous une forme sensible, la supplia de lui en montrer un.

Lydwine, reconnaissante à cette femme de tant de bons soins, implora le Seigneur et, après s'être assurée que sa prière était accueillie, elle dit à la veuve :

— Agenouillez-vous, ma très chère, voici que l'ange que vous désirez connaître vient.

Et l'ange jaillit dans la chambre sous la figure d'un jeune garçon dont la robe était tissée de fils de feux blancs. Cette femme était tellement enchantée qu'elle fut incapable de proférer une seule parole pour exprimer sa joie. Alors Lydwine, réjouie de la voir si contente, demanda :

— Mon frère, voulez-vous autoriser ma sœur à contempler, ne fût-ce que pendant une minute, la splendeur de vos yeux ?

Et l'ange la fixant, cette femme se souleva hors d'elle-même et, durant quelque temps, elle ne fit plus que gémir d'amour et pleurer, sans pouvoir dormir ou manger.

Lydwine disait quelquefois à ses intimes : « Je ne connais nulle affliction qu'un seul regard de mon ange ne dissipe ; son regard opère sur la douleur comme un rayon de soleil sur la rosée du matin qu'il évapore. Imaginez-vous donc de quelles allégresses le Créateur inonde ses élus dans le ciel, puisque la vue du moindre de ses anges suffit pour disperser tous les maux et nous dispenser une jubilation qui surpasse de beaucoup toutes celles que nous pouvons attendre ici-bas. »

Et elle ajoutait : « Il sied d'aimer et de vénérer ces purs Esprits qui, bien que très supérieurs à nous, consentent cependant à nous protéger et à nous servir. »

**Sainte Colette persécutée par le démon.** — Sainte Colette naquit en 1380, à l'une des époques les plus critiques de l'histoire. L'Eglise était divisée par un schisme de la papauté, les ordres religieux infidèles à leurs constitutions, les mœurs des chrétiens corrompues.

Colette, fille d'un charpentier de Corbie, entreprit de réformer les trois ordres de Saint-François. Satan ne put voir sans déplaisir ses travaux et s'efforça de les entraver ; la sainte eut à souffrir de sa part toute sorte de mauvais traitements corporels.

Très souvent, les démons se jetaient sur elle et la frappaient à coups de gros bâtons noueux, longuement et cruellement. Après ces flagellations, ses membres étaient comme brisés et réduits en miettes, et pendant longtemps on voyait sur son corps des meurtrissures noires.

Pour la détourner de l'oraison, les diables lui apparaissaient sous la forme d'hommes tout rouges, de loups, ou de bêtes venimeuses, telles que des araignées, des crapauds ou des serpents, qui causaient à la sainte une aversion particulière. Elle recourait à Dieu, et toutes ces images illusoires s'évanouissaient complètement.

**Les troubles atmosphériques et les démons.** — Les anciens philosophes de la Grèce et de Rome et nos pères, du moyen âge attribuaient fréquemment à la malice des démons les troubles atmosphériques. Les peuples autochtones de l'Amérique, les nègres de l'Afrique et les nations de l'Asie partagent la même opinion, qui se trouve confirmée par un fait arrivé à saint Thomas de Villeneuve.

« Dans la cité de Burgos, raconte son historien (Michel Salon, qui fut professeur de théologie à l'académie de Valence), s'éleva un jour une violente tempête. Les toits étaient enlevés et les maisons renversées.

« Saint Thomas pria et monta, accompagné d'un religieux, sur la tour du couvent de Saint-Augustin. Il vit des démons, sous des formes variées et très laides, courir par les airs et exciter les éléments.

« Il leur commanda de cesser, et le calme se rétablit aussitôt dans l'atmosphère. »

**Prière à saint Michel.** — Sa Sainteté Léon XIII, conscient des périls et des nécessités du monde chrétien à l'heure présente, et sachant bien que les démons s'occupent à nous nuire, soit en nous détournant des pieuses entreprises par la peur, soit en nous portant au mal par le mensonge et la séduction, a prescrit de réciter contre eux chaque jour une prière spéciale, après chaque messe basse :

« Saint Michel archange, défendez-nous dans le combat, secourez-nous contre la malice et les embûches du démon. Que Dieu lui commande, nous vous en supplions ! Et vous, chef de la milice céleste, repoussez en enfer, par la vertu divine, Satan et les autres esprits mauvais qui errent à travers le monde pour perdre les âmes. »

**La terreur de l'enfer chez les anges déchus.** — Saint Raynier de Pise exorcisait une femme possédée du démon. Celui-ci disait avec vanité à quelle religion appartenaient tous ceux qui survenaient, chrétiens, juifs ou sarrasins. Les gens de ces deux dernières catégories, il les appelait ses amis, et assurait qu'ils faisaient ses œuvres. Au contraire, il déclara que lui-même et tous les autres démons étaient sans cesse en lutte avec les chrétiens, parce que ceux-ci obtenaient dans le royaume céleste les places qu'eux-mêmes avaient perdues.

Il supplia saint Raynier de ne pas lui commander de s'en aller en enfer. « Pourquoi, lui disait-il, me livreras-tu aux feux éternels avant qu'arrive le jugement dernier ? Car la sentence que tu porteras contre moi sera évidemment ratifiée par ton Père, le Créateur de toutes choses. »

Ce diable, ainsi que plusieurs autres, assura que s'il avait si peu de chair que ce fût, il souffrirait avec joie dans ce corps, afin de reconquérir le rang glorieux qu'il avait jadis occupé dans le ciel.\*

**Le curé d'Ars et le démon.** — La première fois que le démon est venu me tourmenter, raconte le saint curé d'Ars, c'était à neuf heures du soir, au moment où j'allais me mettre au lit. Trois grands coups retentirent à la porte de ma cour, comme si on avait voulu l'enfoncer avec une énorme massue.

J'ouvris aussitôt ma fenêtre et je demandai : « Qui est là?... » Mais je ne vis rien, et j'allai tranquillement me coucher, en me recommandant à Dieu, à la très sainte Vierge et à mon bon ange.

Je n'étais pas endormi que trois autres coups plus violents, frappés non plus à la porte extérieure, mais à celle de la montée d'escalier qui conduit à ma chambre, me firent tressaillir. Je me levai et m'écriai une seconde fois : « Qui est là?... » Personne ne répondit. Lorsque le bruit commença, je m'imaginai que c'était des voleurs qui en voulaient aux beaux ornements de M. le vicomte d'Ars, et je crus qu'il était bon de prendre des précautions.

Je priai deux hommes courageux de venir cou cher à la cure pour me prêter main forte en cas de besoin. Ils vinrent plusieurs nuits de suite; ils entendirent le bruit, mais ne découvrirent rien et demeurèrent convaincus que ce vacarme avait une autre cause que la malveillance des hommes. J'en acquies moi-même bientôt la certitude; car pendant une nuit d'hiver qu'il était tombé beaucoup de neige, trois énormes coups se firent entendre au milieu de la nuit. Je sautai précipitamment à bas de mon lit, et descendis jusque dans la cour, pensant trouver cette fois les malfaiteurs en fuite et me proposant d'appeler du secours. Mais, à mon grand étonnement, je n'entendis rien, je ne vis rien, et, qui plus est, je ne découvris sur la neige aucune trace de pas.

Je ne doutai plus alors que ce ne fut le démon qui voulait m'effrayer. Je m'abandonnai à la volonté de Dieu, le priant d'être mon défenseur et mon gardien, et de s'approcher de moi avec ses saints anges quand mon ennemi viendrait de nouveau me tenter.

« Qui a fait le diable? » — On demandait un jour aux trois enfants de M. de Genoude, Henri, René et Gui : « Qui a créé les anges? » La réponse était aisée : « C'est Dieu. » — « Mais qui a créé le diable? » Là était la difficulté. René ne veut pas que ce soit encore Dieu; le petit Gui, qui ne manque pas de malice, ne sait trop si ce n'est pas de lui qu'on veut parler; Henri réfléchit, et il s'écrie, comme un inspiré : « C'est Dieu qui l'a fait ange, et c'est lui qui s'est fait diable! »

## SERMONS D'ADORATION PERPÉTUELLE

### IV

#### EUCHARISTIE ET DÉVOUEMENT<sup>1</sup>

Religio munda et immaculata apud Deum et Patrem hæc est: sublevare pupillos et advenas, et immaculatum se custodire ab hoc sæculo. (Jac., I, 27).

Mes frères,

Voilà les deux marques auxquelles on reconnaît la religion véritable et l'homme véritablement religieux : d'abord l'éloignement du monde, de l'esprit, des tendances et des habitudes du monde; en second lieu le dévouement envers le prochain.

Nous sommes dans un lieu où tout nous parle de dévouement au prochain, dans un lieu qui est séparé du monde par un abîme infranchissable; et nous y célébrons la fête de l'Eucharistie, de Dieu présent au milieu de nous sous l'apparence du pain dans le sacrement de l'autel.

Laissez-moi, mes frères, réunir ces deux pensées et vous montrer successivement le dévouement au prochain comme étant la *marque* de la religion véritable, et l'Eucharistie qui est la *cause* et la source de ce dévouement.

### I

1. Et d'abord, qu'est-ce que le dévouement? — C'est la disposition permanente de l'âme à se donner, à se sacrifier, à se dépenser pour le service d'autrui. Le soldat qui va sur le champ de bataille combattre les ennemis de son pays et s'exposer aux balles meurtrières; la mère qui s'oublie elle-même pour soigner son enfant malade; le fils qui sacrifie sa position, son avenir, son bonheur présent pour soutenir un père malheureux; le médecin qui dans une épidémie contagieuse porte aux malades les secours de son art, et ne refuse pas de succomber sous le mal qu'il vient détruire ou du moins combattre : voilà du dévouement.

Eh bien ! les religieux et les religieuses qui se séparent du siècle et qui sont l'ornement de l'Eglise et du monde, sont aussi des personnes dévouées. Assurément, c'est l'amour de Dieu qui enflamme leurs cœurs, c'est le désir de la perfection qui a séduit leur âme et qui les fait se séparer du monde et se consacrer entièrement à la religion et à la vertu; mais c'est aussi l'amour du prochain qui les anime et qui les pousse. Ils ont vu le monde, et ils ne l'ont pas jugé digne de leur estime et de leur affection. Comme la colombe ne trouvant aucun endroit pur où appuyer son pied retournait vers l'arche, ainsi ces âmes élevées, ces nobles âmes, ces grandes âmes n'ont pas voulu se

<sup>1</sup> Sermon prêché dans une chapelle de religieuses hospitalières par M. l'abbé Martre, ancien curé de Prades.



souiller dans les fanges terrestres, elles n'ont pas même voulu s'assujettir aux liens qui enchaînent légitimement les hommes, elles ont désiré être entièrement libres pour se consacrer à Dieu, et elles sont venues derrière les murs d'un cloître pour mener une vie plus parfaite et réaliser, autant qu'il est possible à la faiblesse humaine, l'idéal de sainteté qui leur est un jour apparu. Mais ne croyez pas que pour se consacrer ainsi à Dieu et à la perfection, elles oublient la terre et les hommes. Vous ne trouverez pas, dit Fénelon, un cœur plus pur, plus généreux, plus délicat, plus aimable et plus aimant que le cœur que remplit et que transfigure l'amour de Dieu.

Oui, l'autre côté de cette médaille sublime qui s'appelle l'amour de Dieu, c'est nécessairement l'amour du prochain, l'amour de nos frères. Celui qui aime vraiment Dieu aime tous les hommes, en qui il reconnaît les créatures de Dieu, les images de Dieu, les enfants de Dieu. Créatures de Dieu, ils sont sortis du néant par le même miracle et la même puissance qui nous en a fait sortir un jour; images de Dieu, ils sont esprits, ils sont libres, ils sont immortels comme nous; enfants de Dieu, ils peuvent aspirer avec nous à l'héritage éternel. Non, on ne peut pas aimer Dieu sans aimer par contrecoup et nécessairement les hommes enfants de Dieu. Et les religieux qui se retirent du monde pour aimer Dieu avec plus de perfection et de tendresse, doivent par là-même aimer le prochain avec plus de tendresse et de perfection. C'est ce qui a lieu, mes très chers frères; et ce sera l'éternel et incommunicable honneur de l'Eglise catholique, d'avoir produit les âmes les plus pures, les plus élevées dans l'amour de Dieu et en même temps les plus dévouées, les plus aimantes, les plus sacrifiées pour le prochain.

Lorsqu'une main touche un clavier sonore, un son harmonieux retentit plus ou moins élevé : de même, dès qu'une douleur, une misère, une souffrance est tombée sur le champ de l'Eglise, elles ont fait surgir immédiatement un secours, un soulagement proportionné. Les ordres religieux se sont levés dans le champ du Père de famille, et comme les légions romaines parcouraient le monde pour se partager les pays vaincus, les ordres religieux parcourent le monde pour se partager les malheureux et les souffrants; mais tandis que le passage des légions romaines n'était que le passage de la dévastation et de la ruine, les ordres religieux laissent après eux des esprits rassérénés, des cœurs convertis, des douleurs diminuées, des souffrances allégées, des infortunes et des angoisses consolées.

Non, il n'y a aucune espèce de douleur ni de misère qui échappe à l'action réparatrice de l'Eglise. Elle veille sur le mal des âmes et sur le mal des corps.

2. Le mal des âmes, c'est l'ignorance de l'esprit, c'est la perversité du cœur, c'est la barbarie. Or, voyez comme à ce triple mal l'Eglise par les ordres religieux oppose un triple remède.

Que d'ordres enseignants pour dissiper l'ignorance qui est la source de tant de malheurs, depuis les Jésuites que leurs succès désignent les premiers à l'admiration des bons et à la haine des méchants, jusqu'à ces humbles Frères des Ecoles chrétiennes, qui se dévouent avec tant d'abnégation à instruire et à élever l'enfant du peuple, hommes d'autant plus admirables qu'ils ne jouissent guère du fruit de leurs travaux et que leur récompense n'est qu'au ciel ! Ils sont comme les fils qui travaillent dans le champ de leur père : ils ne sont pas payés à tant par journée, le salaire leur sera donné à la fin et tout entier.

Après l'ignorance, voyez comme l'Eglise se dévoue pour combattre la *dépravation du cœur*. Orphelinats agricoles, maisons de refuge, asiles où l'on reçoit toute âme qui se repent : le monde les repousse et n'a que du mépris pour toute créature qui s'est souillée, mais l'Eglise lui tend une main maternelle ; elle sait que tant qu'il y a vie, il y a espérance ; quelque bas que soit tombée une âme, elle peut se relever et monter sur les hauteurs de l'amour : Madeleine et Thais, hier encore dans les balayures du monde, ont été admises dans l'intimité du Maître et sont devenues des vases d'élection. Et Augustin secouant la chaîne de vingt ans de sensualisme se transfigure par la pureté, et il monte à des hauteurs incommensurables : sublime Thabor où, resplendissant par le génie et la vertu, il demeure à jamais comme le témoin de la puissance de Dieu qui a pu adapter à une jeunesse de prodigue une maturité de séraphin.

Et la *barbarie*, l'Eglise la combat par ses missionnaires qui vont aux extrémités de l'univers faire luire la vérité et la vertu devant les peuples ensevelis dans les ténèbres et dans les ombres de la mort. Hommes magnanimes ! le monde parfois oublie ou même méconnaît et méprise votre générosité et votre dévouement, mais l'Eglise vous bénit, elle revoit en vous son esprit de zèle et de sacrifice, elle vous reconnaît pour ses vrais enfants, et sa main maternelle vous tresse des couronnes.

3. Mais ce n'est pas assez, mes frères, de secourir les maux de l'âme en faisant la guerre à l'ignorance de l'esprit, à la dépravation du cœur, et à la barbarie qui empêche le développement des nobles facultés de l'homme ; l'Eglise se préoccupe aussi des souffrances du corps et elle leur procure tous les soulagements qui dépendent d'elle. Voyez la sœur de charité, cet ange du ciel vivant sur la terre ; elle va jusque sur le champ de bataille, éclatante personnification, image vivante de la paix au milieu même des fureurs du combat. Cette femme, disait un illustre évêque, est forte comme de vieux soldats, tendre comme une jeune mère ; elle va au milieu de la neige, au milieu de la mitraille, relever les morts et consoler les mourants. Son véritable théâtre, c'est l'hôpital. Voyez-la pénétrer dans cette salle où cinquante malades l'attendent, et en l'apercevant, ils la saluent du regard comme l'arc-

en-ciel au milieu de l'orage, comme une fleur au milieu des ruines, comme la consolation, comme l'aurore qui annonce un beau jour ; et ils l'appellent leur mère et leur sœur, parce que c'est en elle qu'ils trouvent appui, secours et force.

A côté de la Sœur de Saint-Vincent de Paul qui va sur le champ de bataille et dans les hôpitaux, il y a la Sœur de l'Espérance qui va soigner les malades dans leur demeure. Elle voit en eux les membres souffrants de Jésus-Christ son époux et son maître, et elle les traite avec un pieux respect ; mais en soignant leur corps, c'est l'âme qu'elle voudrait surtout rendre pure et heureuse ; elle voudrait qu'avec ces souffrances et ces douleurs d'un jour, elle pût mériter une joie éternelle en les offrant à Dieu, en les acceptant avec résignation, en les supportant avec une poitrine chrétienne ; elle dit à son cher malade :

Dieu cache un don du ciel au fond de la souffrance.  
Souffrir, c'est mériter, c'est monter, c'est grandir.  
Dieu vous fait de vos pleurs la meilleure espérance.  
Espérez, puisqu'il faut souffrir.

Ainsi la Religion a un baume pour toutes les souffrances, une consolation pour toutes les douleurs, et les dévouements dont les enfants de l'Eglise font preuve sont le témoignage magnifique de la sainteté de leur Mère... Mais ne nous arrêtons pas à l'effet, cherchons-en la cause. La cause et la source de tous ces dévouements, c'est l'Eucharistie !

## II

Que l'Eucharistie, comme présence réelle de Dieu au milieu des hommes et surtout comme sacrement qui communique Dieu à nos âmes, soit la source unique et féconde de toutes les générosités et de tous les dévouements chrétiens, je n'en donnerai que deux preuves ; la première sera tirée de la nature même de l'Eucharistie ; la seconde sera l'expérience.

1. Qu'est-ce que l'Eucharistie ? C'est Dieu lui-même voilant sa majesté souveraine et sa gloire éternelle sous l'apparence du pain, et vivant d'une vie merveilleuse au milieu des hommes, se donnant à nos âmes comme nourriture et aliment ; et comme, d'après l'apôtre, Dieu est amour, *Deus charitas est*, l'Eucharistie étant Dieu lui-même, on peut dire que l'Eucharistie est amour et la source de l'amour : c'est l'amour de Dieu pour les hommes qui excite et entretient l'amour des hommes pour Dieu, et en même temps procure l'amour des hommes entre eux.

C'est l'amour de Dieu pour les hommes. Et en effet Dieu étant le souverain Bien, a éprouvé pour ainsi dire en lui-même le besoin de se communiquer et de se répandre, *bonum diffusivum sui* ; il s'est répandu au dehors en tirant les êtres du néant, il s'est communiqué en appelant ses créatures à vivre de sa vie et à partager sa félicité éternelle : la création, la Rédemption, la glorification, l'Eden, le Calvaire, le ciel, voilà les marques de l'amour

de Dieu, voilà les preuves de la divine tendresse ! Mais toutes ces preuves sont réunies dans une seule : il y a un mémorial qui rappelle aux hommes et la création qui les a tirés du néant, et la mort d'un Dieu qui les a rachetés de la mort, et le ciel qui doit récompenser leurs travaux et couronner leurs mérites. Ce résumé des merveilles divines, ce souvenir de tous les bienfaits de Dieu, c'est l'Eucharistie. *Memoriam fecit mirabilium suorum misericors et miserator Dominus : escam dedit timentibus se*. Là Dieu nous nourrit dans la vie surnaturelle ; Dieu nous présente sa chair et son sang, sa chair qu'il a immolée, son sang qu'il a répandu pour nous ; là Dieu nous donne un avant-goût de la félicité céleste. Après s'être fait homme comme nous, il se fait pain pour venir au dedans de nous ; après avoir vécu trente-trois ans d'une vie humaine et mortelle pour nous servir de maître et de modèle éternel, il reste caché sous une apparence étrangère pour nous soutenir dans tous nos périls, pour nous éclairer dans tous nos doutes, pour nous fortifier dans toutes nos défaillances. Ah ! vraiment, c'est là l'excès de l'amour divin, *in finem dilexit*. Vraiment, de même que le poète a dit : Dans l'amour tout est mystère, — nous pouvons bien dire que dans ce mystère tout est amour.

Mais, précisément parce que l'Eucharistie est le témoignage suprême de l'amour de Dieu pour les hommes, elle est la cause principale de l'amour des hommes pour Dieu. Est-ce que l'amour n'est pas le sentiment roi et dominateur qui surmonte tous les obstacles et triomphe de toutes les résistances ? *Omnia vincit amor*. Est-ce qu'il n'est pas comme le feu qui se propage et s'étend toujours ? *Ignem veni mittere in terram, et quid volo nisi ut accendatur ?*

Ah ! qui donc pourrait demeurer froid et insensible en présence de l'amour de Dieu ? Qui donc, s'écrie saint Bernard, pourrait ne pas aimer un Dieu qui nous a aimés sans mesure ? *Quis tam amantem non redamaret ?*

Les âmes se rendent aux attraits du divin amour. Les flèches du Tout-Puissant sont perçantes et les peuples tombent à ses pieds : *sagittæ tuæ acutæ, populi sub te cadent*. Mais en ouvrant leur cœur à l'amour de Dieu, elles se sentent pénétrées aussitôt par un autre amour, l'amour du prochain. Elles sentent que leur Dieu s'est livré à la mort pour tous les hommes ; elles reçoivent par la communion celui qui s'est dit le soutien de la veuve et le père des orphelins, *patris orphanorum et iudicis viduarum*. Dieu leur dit une première parole qui est toute de douceur et de tendresse : « Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués, et je vous soulagerai. *Venite ad me omnes qui laboratis et onerati estis, et ego reficiam vos*. » Mais il ajoute une seconde parole : « Voyez ces pauvres, voyez ces malheureux : tout ce que vous ferez au plus misérable d'entre eux, je le tiendrai comme fait à moi-même. » Et voilà qu'aussitôt l'âme éprise de l'amour divin veut se dévouer pour ceux que



son Dieu aime. Le don de soi aux malheureux est la conséquence nécessaire du don que Dieu nous a fait de lui-même, et comme l'a dit un illustre évêque, l'action de grâces, après la communion, commencée dans le temple s'achève naturellement dans la demeure du pauvre; elle se traduit en dévouement, en générosité, par le sacrifice de soi.

2. En voulez-vous une autre preuve? Elle est tirée de l'expérience. Regardez autour de vous: quels sont ceux qui se dévouent au prochain? Ce sont ceux que Dieu a nourris de sa chair et de son sang. Prêtez l'oreille aux sons que rendent les âmes saintes, comme d'autres aux accents du génie: elles vous diront que ce qui les soutient dans leur dévouement, que ce qui augmente tous les jours leur courage, que ce qui prévient ou corrige leurs défaillances, c'est l'Eucharistie, c'est la communion! On se donne avec joie, avec générosité et largesse, lorsque Dieu lui-même s'est donné à notre cœur.

Pourquoi, dans le catholicisme, tant d'âmes dévouées et héroïques? Parce qu'il y a un foyer d'héroïsme et de dévouement! Partout où est le corps, les aigles s'y rassemblent: *ubicumque fuerit corpus, illic congregabuntur et aquile*; partout où est l'Eucharistie, c'est-à-dire le sacrifice de Dieu pour les hommes, là est le sacrifice des hommes pour Dieu et pour le prochain, là est la générosité, là est l'héroïsme, là est la grandeur d'âme, là est la véritable charité.

Pourquoi, en dehors du catholicisme, les âmes sont-elles si froides, si desséchées, si attachées aux jouissances de la terre, si avides d'un vil métal? Pourquoi? Parce qu'elles sont éloignées des influences de l'amour divin, parce que l'hérésie et la libre pensée est une terre sans soleil et sans eau, parce que là il n'y a pas l'Eucharistie.

Vous le voyez donc, mes très chers frères, le dévouement et le sacrifice pour le prochain est la gloire incomparable du catholicisme, et l'Eucharistie est la source de cet amour et de ce dévouement.

Puisque nous avons parlé des ordres religieux qui se dévouent et de l'Eucharistie qui est le principe de leur dévouement, une double conclusion s'impose à ce discours, une double pensée jaillit de ces deux vérités que nous avons essayé de décrire: une pensée pour les ordres religieux, et une pensée pour l'Eucharistie.

Une pensée pour les ordres religieux: c'est la vénération qu'ils doivent nous inspirer, puisqu'ils sont l'incarnation permanente du dévouement et du sacrifice. Oui, vénérons ces hommes et ces femmes qui, dans un siècle où l'on ne songe qu'à jouir, ne demandent qu'à souffrir et à se sacrifier.

Vénérons-les d'autant plus qu'un monde corrompu, qu'une presse licencieuse et dévergondée verse abondamment sur eux le mépris et l'outrage. Les religieux, eux, meurent, parfois même on les

tue; mais les ordres religieux ne meurent pas, ils vivront autant que l'Eglise et l'Eglise vivra autant que le monde. — Et pour que notre vénération ne soit pas un sentiment platonique et stérile, traduisons-la par des actes; imitons les exemples que les religieux nous donnent, en nous sacrifiant comme eux, en les aidant par nos prières et nos aumônes, dans leur mission si belle et si féconde.

Une pensée pour l'Eucharistie: c'est une pensée d'amour et de respect. Voyez-vous le soleil dans son ciel inviolable? Là, il règne et il est le centre de l'armée innombrable du firmament. Une double loi maintient les astres autour de lui: une loi qui les attire vers le soleil comme vers le centre, une loi qui les repousse pour aller au loin décrire leur orbite particulier, et c'est cette double loi qui gouverne les astres et fait régner dans le ciel cet ordre merveilleux et cette admirable harmonie. Qu'il en soit de même sur la terre. L'Eucharistie est le centre vers lequel nous devons tendre tous les jours, mais qu'un double mouvement nous guide et nous dirige par rapport à la communion: que l'amour nous attire, que le respect nous retienne.

Que l'amour nous attire et nous fasse communier souvent; mais que le respect nous retienne et nous fasse apporter à la communion les dispositions les plus excellentes. Alors l'Eucharistie sera vraiment pour notre âme la source de la vie, le foyer de l'amour pour Dieu et pour le prochain. Ainsi soit-il.

## CATÉCHISME DE PREMIÈRE COMMUNION

### TROISIÈME PARTIE

#### Moyens de salut

##### LES SACREMENTS

##### B

#### *Les sacrements en particulier*

#### IV. — LA PÉNITENCE (suite)

#### II. — Le sacrement de pénitence

— *L'étude du sacrement de pénitence ne se recommande-t-elle pas d'une façon particulière à votre attention?*

— Oui, et cela pour une double raison.

— *La première?*

— C'est que la pénitence est un des sacrements les plus nécessaires au salut, et qu'il importe à tout chrétien de recevoir souvent et avec de bonnes dispositions.

— *La deuxième?*

— C'est que ce sacrement a été et est encore très spécialement en butte aux attaques de l'hérésie et de l'incrédulité.

— *Parmi les hérétiques, quelles erreurs surtout ont cours relativement à ce sacrement?*

— Les Anglicans, tout en reconnaissant l'utilité de la confession, en nient la nécessité. Les Ritualistes également rangent la pénitence dans ce qu'ils appellent les sacrements inférieurs.

Les autres sectes protestantes écartent le sacrement lui-même, en combattent l'institution divine, ainsi que la nécessité de la satisfaction, et refusent de reconnaître à l'Eglise le pouvoir d'accorder les indulgences.

— *Quelle conduite observent par rapport à ce sacrement les impies et les libres penseurs modernes ?*

— Ils s'en prennent surtout à la confession, niant non seulement son institution divine, mais contestant son utilité et ses bienfaits et s'efforçant, par des insinuations malveillantes et des calomnies indignes, d'en rendre l'usage odieux et d'en détourner les fidèles.

— *Où se trouve formulée de la manière la plus explicite et la plus autorisée la doctrine catholique touchant le sacrement de pénitence ?*

— Dans les décrets du Concile de Trente qui en a défini tous les points essentiels et a ainsi fixé la foi catholique sous ce rapport.

— *Comment diviserons-nous les explications relatives à ce sacrement ?*

— Nous les diviserons en trois parties, et nous traiterons successivement :

1<sup>o</sup> Du sacrement de pénitence en général ;

2<sup>o</sup> Des actes du pénitent en particulier ;

Et 3<sup>o</sup> de la pratique du sacrement de pénitence.

## CHAPITRE I<sup>er</sup>. — DU SACREMENT DE PÉNITENCE EN GÉNÉRAL.

### § 1<sup>er</sup>. — Noms et définition.

— *Le sacrement de pénitence n'a-t-il pas été, dans l'antiquité, désigné sous différents noms ?*

— Dans les écrits des Pères, il est plus communément désigné sous les noms divers d'*exomologèse* ou *confession*, de *réconciliation*, d'*absolution*, de *second baptême*, de *baptême laborieux*, de *seconde planche après le naufrage*.

— *Pourquoi en particulier est-il appelé second baptême ?*

— C'est que le baptême remettant les péchés actuels antérieurement commis à sa réception, les péchés subséquents et ceux-là seuls sont remis également, quoique non de la même manière, par le sacrement de pénitence.

— *Pourquoi le nom de « baptême laborieux » donné au sacrement de pénitence ?*

— Pour marquer précisément la principale différence qui existe entre la rémission des péchés dans le baptême et la rémission des péchés dans la pénitence.

— *Expliquez-vous ?*

— Le baptême remet non seulement le péché lui-même, mais encore toute la peine, de sorte qu'aucune œuvre satisfactoire n'est imposée au baptisé. Le sacrement de pénitence en effaçant le péché remet la peine éternelle, mais exige du pénitent une satisfaction proportionnée au nombre et à la gravité de ses fautes.

— *Ces termes employés par les Pères pour désigner la pénitence des péchés n'indiquent-ils pas que la pénitence n'est pas autre chose que le baptême ou le souvenir du baptême, comme le prétendent les protestants ?*

— Non ; car le baptême et la pénitence sont deux sacrements parfaitement distincts, et le Concile de Trente a condamné de la manière la plus formelle ceux qui oseraient soutenir la doctrine contraire. (Sess. xiv, can. 2).

— *Qu'est-ce à dire que la pénitence est « une seconde planche après le naufrage » ?*

— Quand, sur mer, un vaisseau fait naufrage, ceux qui le montent s'efforcent de saisir un débris quelconque, une simple planche, et s'y cramponnent, afin de gagner ainsi le rivage.

De même à ceux qui, sur la mer orageuse de cette vie, ont fait tristement naufrage en commettant quelque faute grave après le baptême, Dieu a ménagé une planche de salut dans le sacrement de pénitence.

— *Aujourd'hui encore, ne se sert-on pas de diverses appellations pour désigner le sacrement de pénitence ?*

— Aujourd'hui, plus communément, on appelle le sacrement de pénitence la *confession*, et quelquefois le *saint tribunal*, le *tribunal de la pénitence*.

— *Quelle est la raison de cette dernière appellation ?*

— La raison qui fait donner à la pénitence le nom de saint tribunal, c'est que l'Eglise y exerce le pouvoir de remettre les péchés par forme de jugement.

— *Pourquoi enfin le nom de « pénitence » donné à ce sacrement ?*

— C'est surtout parce que les actes de la vertu de pénitence en sont la matière prochaine.

— *Dites-nous maintenant ce qu'est le sacrement de pénitence ?*

— La pénitence est un sacrement de la Loi nouvelle institué par Notre-Seigneur Jésus-Christ, dans lequel et par le moyen de l'absolution du prêtre les péchés commis après le baptême sont remis au pénitent qui en a la contrition, les confesse et promet de satisfaire.

— *Comment d'une manière plus brève définit-on encore ce sacrement ?*

— On le définit encore : le sacrement qui remet les péchés commis après le baptême.

— *Reprenons chacun des termes de la première définition, pour en donner une courte explication et nous faire une idée d'ensemble de ce que comprend ce sacrement.*

*Et d'abord pourquoi avez-vous dit que la pénitence est un sacrement de la Loi nouvelle ?*

— C'est que sous la loi ancienne la pénitence existait déjà, mais en tant que vertu seulement.

— *La pénitence est-elle un véritable sacrement ?*

— L'Eglise enseigne que la pénitence est un véritable sacrement. C'est donc là une vérité de foi à laquelle tout fidèle doit son assentiment.

— *En quels termes le Concile de Trente l'a-t-il défini ?*

— Par ceux-ci en particulier : « Si quelqu'un dit que, dans l'Eglise catholique, la pénitence n'est pas véritablement et proprement un sacrement institué par Notre-Seigneur Jésus-Christ pour réconcilier les fidèles tombés après le baptême : qu'il soit anathème. » (Sess. xiv, can. 1).

— *N'est-il pas facile de démontrer que la pénitence est un véritable sacrement ?*

— Oui ; car on voit réuni dans la pénitence tout ce qui constitue le sacrement, savoir :

1<sup>o</sup> L'institution divine : Notre-Seigneur Jésus-Christ en est l'auteur ;

2<sup>o</sup> Le signe sensible : l'absolution prononcée par le prêtre et les actes produits par le pénitent ;

3<sup>o</sup> La production de la grâce : l'absolution exprime la rémission des péchés qu'elle opère.



— *La pénitence est un sacrement institué par Jésus-Christ; pouvez-vous nous dire quand et comment eut lieu cette institution ?*

— Ce fut en premier lieu lorsque Jésus-Christ promit à saint Pierre le pouvoir des clefs, par ces paroles : « Je te donnerai les clefs du royaume des cieux : tout ce que tu lieras sur la terre sera lié dans le ciel, et tout ce que tu délieras sur la terre sera délié dans le ciel. » (Matth., xvi, 19).

— *Cette promesse ne fut-elle pas renouvelée et adressée à tous les apôtres ?*

— Oui, lorsque, en des termes identiques, Jésus leur dit : « En vérité je vous le dis, tout ce que vous lierez sur la terre sera lié aussi dans le ciel, et tout ce que vous délierez sur la terre sera aussi délié dans le ciel. » (Matth., xviii, 18).

— *Est-il certain que dans ce pouvoir de lier et de délier il faille voir le pouvoir de remettre les péchés ?*

— Rien de plus certain. La promesse du Sauveur est universelle et s'étend, sans conteste, à tout ce qui peut être lié ou délié en vue de la vie éternelle. Or, la coulpe et la peine sont précisément les liens qui retiennent les hommes loin de Dieu et du ciel. Donc pour accomplir pleinement sa mission, l'Eglise doit de toute nécessité être en état de délier ces liens et de remettre les péchés.

— *N'est-ce pas de la sorte que la Tradition a interprété ces paroles ?*

— Oui, et les preuves en sont nombreuses. Il nous suffira de rapporter le témoignage de saint Augustin : « Que tout pécheur, dit-il, qui veut se réconcilier avec Dieu aille trouver les prêtres par lesquels les clefs de l'Eglise lui seront appliquées. » (Serm. 151).

— *Qu'est-ce qui rend tout à fait certaine cette interprétation ?*

— Ce sont les propres paroles par lesquelles Jésus-Christ a *principalement*, selon l'enseignement du Concile de Trente, institué le sacrement de pénitence.

— *Rapportez ces paroles et dites-nous en quelle circonstance elles furent prononcées ?*

— C'était le soir de Pâques. Le Sauveur glorieusement ressuscité entre soudain dans le Cénacle où les apôtres étaient réunis. Il les salue deux fois par ces mots : « Que la paix soit avec vous ! » Il ajoute : « Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie. » Ensuite soufflant sur eux et par ce signe symbolique leur communiquant l'Esprit-Saint, il dit : « Recevez le Saint-Esprit. Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, et ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez. » (Joan., xx, 21-23).

— *Avez-vous quelque preuve certaine qu'il s'agit là de l'institution même du sacrement de pénitence ?*

— Cette preuve résulte d'abord de l'enseignement formel de l'Eglise, et de celui de la Tradition tout entière.

Elle résulte aussi de ce fait que l'Eglise a reçu, en cette circonstance, de Jésus-Christ lui-même le pouvoir d'absoudre les péchés. Or, il est reconnu de tous que ce pouvoir elle ne l'exerce que par le sacrement de pénitence.

— *Pourquoi ces termes de la définition : « par le moyen de l'absolution du prêtre » ?*

— Pour indiquer la *forme* du sacrement, savoir l'absolution donnée par le prêtre, et aussi le *ministre* qui est le prêtre lui-même.

— *Qu'expriment ces mots : « dans lequel les péchés commis après le baptême sont remis » ?*

— Ils expriment non seulement l'effet principal du sacrement, mais encore la *matière éloignée*, savoir tous les péchés, soit mortels soit véniels, commis après le baptême.

— *Ne suffisait-il pas de dire : « sont remis au pénitent », sans ajouter : « qui en a la contrition, les confesse et promet de satisfaire » ?*

— Non, car il était nécessaire de déterminer, outre la personne du *sujet*, ses dispositions qui sont la *matière* ou la *quasi-matière* prochaine du sacrement ; or ces dispositions, appelées encore les *actes* du pénitent, sont la *contrition*, la *confession* et la *satisfaction*.

+

## § 2. — Du signe sensible dans le sacrement de pénitence.

— *De quels éléments est composé le signe sensible dans chaque sacrement ?*

— Il est composé de deux éléments : la *matière* et la *forme*.

=

### 1° Matière du sacrement de pénitence

— *Comment se divise la matière elle-même ?*

— Elle se divise en *matière éloignée* et en *matière prochaine*.

— *En est-il ainsi en ce qui regarde le sacrement de pénitence ?*

— On distingue communément, dans le sacrement de pénitence comme dans les autres, une *double matière*.

— *N'existe-t-il pas cependant sous ce rapport une différence entre la pénitence et les autres sacrements ?*

— Oui, car il s'agit ici non d'une substance matérielle comme l'eau et son infusion dans le baptême, le saint chrême et l'onction dans la confirmation, mais des *actes* du pénitent en tant qu'ils se rapportent aux *péchés* commis et sont *perceptibles* par les sens.

+

### a) Matière éloignée

— *Quelle est la matière éloignée de la pénitence ?*

— Ce sont les *péchés* commis après le baptême par le pénitent.

— *Cette expression « matière éloignée » n'a-t-elle pas également ici un sens particulier ?*

— Assurément ; car les *péchés* ne sauraient être regardés comme *élément constitutif* du sacrement de la même façon que l'eau baptismale et le chrême.

— *Comment entendez-vous donc que les péchés sont la matière éloignée de la pénitence ?*

— « Comme nous disons que le bois consumé par la vertu du feu est la *matière* du feu, ainsi pouvons-nous dire que les *péchés*, qui sont effacés par la pénitence, sont la *matière* de ce sacrement. » (Catéch. Rom.).

— *Qu'est-ce que le pénitent déteste ? qu'est-ce qu'il accuse au saint tribunal ? qu'est-ce qu'il cherche à réparer par la satisfaction ?*

— Ce sont les *péchés* commis par lui.

— *Qu'est-ce que le prêtre remet par les paroles de l'absolution ?*

— Les *péchés* détestés et accusés par le pénitent.

— *C'est donc avec raison que ces péchés sont appelés la matière éloignée de la pénitence ?*

— On doit l'affirmer avec les théologiens les plus autorisés et avec le Rituel romain lui-même. (Tit. 3, c. 1).

— *D'une manière générale, quels péchés peuvent être la matière du sacrement de pénitence ?*

— Tous les péchés et ceux-là seuls qui ont été commis après le baptême.

— *Ainsi vous excluez ?*

— 1<sup>o</sup> Le péché originel et tous les péchés actuels commis par les fidèles avant le baptême ;

2<sup>o</sup> Les fautes de ceux qui n'ont pas reçu le baptême, puisque l'Eglise n'a pas de juridiction sur eux.

— *N'y a-t-il pas une distinction importante à établir dans la manière dont les péchés des chrétiens sont la matière de la pénitence ?*

— Oui, on doit distinguer ici deux sortes de matières éloignées : l'une nécessaire, l'autre libre ou suffisante.

— *Qu'entendez-vous par la matière nécessaire du sacrement de pénitence ?*

— J'entends les péchés qu'il faut nécessairement, en vertu du précepte divin, soumettre au pouvoir des clefs.

— *Quels sont ces péchés ?*

— Tous les péchés mortels non encore directement remis par l'absolution sacramentelle.

— *Comment ces péchés sont-ils la matière propre et nécessaire du sacrement ?*

— C'est que la fin de la pénitence, pour laquelle tout d'abord elle a été instituée, est de rendre à l'âme l'état de grâce en effaçant le péché mortel.

— *Qu'entendez-vous par la matière libre du sacrement de pénitence ?*

— Par matière libre ou suffisante, j'entends les péchés qu'il n'y a pas obligation de soumettre au pouvoir des clefs, mais qui, accusés, permettent de recevoir le sacrement valablement et avec fruit.

— *Quels sont ces péchés ?*

— Ce sont : 1<sup>o</sup> les péchés véniels non encore confessés ; 2<sup>o</sup> tous les péchés, mortels ou véniels, dont on a déjà reçu le pardon par la pénitence.

— *Pourquoi les péchés véniels sont-ils simplement matière libre du sacrement ?*

— Parce qu'ils peuvent être effacés par d'autres moyens, tels que la réception des sacrements, la prière, le jeûne, l'aumône.

— *S'il n'existe pas de péchés mortels, les péchés véniels sont-ils néanmoins matière suffisante ?*

— Oui, car Notre-Seigneur en disant à ses Apôtres : « Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, » n'a pas distingué les péchés véniels ni les péchés mortels.

Donc le pouvoir des clefs, la vertu du sacrement s'étend à tous les péchés, aussi bien aux péchés véniels qu'aux péchés mortels.

— *Comment expliquez-vous que les péchés, mortels ou véniels, déjà confessés une fois et remis dans la confession, soient encore matière suffisante du sacrement ?*

— C'est que si la matière éloignée, le péché, reste la même, la matière prochaine ainsi que la

forme ou l'absolution peuvent être posées de nouveau ; de la sorte, rien ne s'oppose à ce que le sacrement soit reçu valablement et avec fruit.

— *Quels avantages alors sont attachés à la réception du sacrement ?*

— De très réels et appréciables avantages : grâce sacramentelle, certitude accrue du pardon de ces péchés, remise plus complète de la peine, etc.

— *Les simples imperfections, par exemple avoir omis une œuvre meilleure mais non de précepte, sont-elles également matière suffisante du sacrement ?*

— Les simples imperfections, encore qu'il puisse être bon de les accuser, ne sont point en elles-mêmes une matière suffisante.

— *La raison en est ?*

— La raison, c'est qu'elles ne sont point des péchés proprement dits, et que les péchés seuls sont matière de la pénitence.

— *Si, voulant recevoir le sacrement de pénitence, vous doutiez que les fautes commises par vous depuis votre dernière confession fussent matière suffisante, que feriez-vous ?*

— Dans ce cas, j'ajouterais à l'accusation de ces fautes celle d'une ou plusieurs autres dont j'aurais déjà obtenu le pardon et dont je serais plus assuré d'avoir la contrition ; ou bien encore d'une manière générale, je m'accuserais de tous les péchés de ma vie passée contre telle vertu, par exemple contre la patience, la sobriété, la justice, la pureté, etc.

+

#### b) Matière prochaine

— *Comment appelle-t-on encore la matière prochaine de la pénitence ?*

— On l'appelle *quasi-matière*, non point parce qu'elle n'est pas la matière vraie, la matière propre du sacrement, mais pour marquer ce qui la distingue de la matière des autres sacrements.

— *En quoi consiste cette matière prochaine ou quasi-matière de la pénitence ?*

— Elle consiste dans les actes extérieurs de pénitence prescrits au pécheur pour recevoir le sacrement.

— *Quels sont ces actes ?*

— On en compte trois : la contrition, la confession, la satisfaction.

— *Savez-vous par l'enseignement même de l'Eglise que ces trois actes sont requis ?*

— Je le sais par la définition expresse du Concile de Trente : « Si quelqu'un dit que les trois actes du pénitent, formant comme la matière du sacrement, ne sont pas nécessaires pour l'entière et parfaite rémission des péchés : qu'il soit anathème. » (Sess. XIV, can. 4).

— *Ces actes, surtout la contrition, ne sont-ils pas plutôt des actes intérieurs de la vertu de pénitence ? Comment dès lors peuvent-ils constituer un signe sensible pour le sacrement ?*

— Ils le peuvent dès lors que le pénitent, en les soumettant au pouvoir des clefs, les manifeste extérieurement par la confession douloureuse de ses fautes et par l'acceptation volontaire de la pénitence imposée.

— *Sur quoi se fonde la nécessité de ces trois actes pour le sacrement ?*

— Elle se fonde avant tout sur ce que Dieu l'a établi ainsi en instituant le sacrement.



— *Ne peut-on pas aussi démontrer rationnellement cette nécessité ?*

— Oui ; car elle ressort naturellement du but de la pénitence qui est la réconciliation du pécheur avec Dieu.

— *Comment cela ?*

— Pour que s'opère cette réconciliation du pécheur avec Dieu, il est nécessaire tout d'abord de concevoir et d'exprimer le regret d'avoir offensé Dieu, ensuite de solliciter par une accusation sincère le pardon de ses fautes auprès du juge qui tient la place de Dieu, et enfin de compléter sa soumission par l'acceptation et l'accomplissement d'une satisfaction convenable envers la justice divine.

— *Ces trois actes du pénitent concourent-ils de la même manière à la constitution du signe sacramentel ?*

— Non. La contrition et la confession sont dites parties essentielles de la matière et par là du sacrement ; l'accomplissement de la satisfaction imposée n'est qu'une partie intégrante, c'est-à-dire nécessaire pour la pleine intégrité et la perfection du sacrement.

— *Comme disposition à recueillir le fruit du sacrement, quel est le premier et le principal de ces actes ?*

— Incontestablement c'est la contrition.

— *Et si l'on envisage la matière dont est constitué le signe sacramentel ?*

— Alors la confession tient le premier rang, car elle tombe facilement sous les sens, et c'est par elle que la contrition, intérieure et invisible de sa nature, se manifeste au dehors et devient sensible.

==

## 2<sup>e</sup> Forme du sacrement de pénitence

— *Qu'entendez-vous par la forme du sacrement ?*

— J'entends l'autre partie constitutive qui, avec la matière, forme le signe sensible et efficace de la grâce.

— *Ne donne-t-on pas un nom particulier à la forme du sacrement de pénitence ?*

— On lui donne le nom d'absolution.

— *Comment définissez-vous l'absolution ?*

— L'absolution se définit : une sentence que le prêtre prononce au nom de Jésus-Christ et par laquelle il remet les péchés au pénitent bien disposé.

— *Dites-nous d'abord d'où vient et que signifie le mot absolution ?*

— Le mot absolution vient du latin « *absolvere*, délier de, » et caractérise bien l'acte par lequel le pécheur est délié du péché. La sainte Ecriture, en effet, compare les péchés à des chaînes et à des liens qui enserrant l'âme.

— *N'y a-t-il pas une raison toute spéciale qui a fait donner ce nom à la forme du sacrement de pénitence ?*

— Oui ; car l'expression même dont se sert le prêtre pour remettre les péchés est : *absolvo*, j'absous.

— *N'est-ce pas pour cela que l'on dit absoudre quelqu'un pour désigner l'administration du sacrement de pénitence ?*

— Oui, et de même l'on dit encore : « recevoir l'absolution », pour exprimer la réception du sacrement lui-même.

— *L'absolution est une sentence : qu'est-ce à dire ?*

— On appelle sentence les paroles que prononce le juge lorsqu'il rend un jugement.

— *Qu'expriment ces termes d'absolution, de sentence, donnés à la forme sacramentelle de la pénitence ?*

— Ces termes expriment que, dans la pénitence, la rémission des péchés s'opère par voie judiciaire, par un vrai jugement.

— *Pourquoi avez-vous dit : « que le prêtre prononce au nom de Jésus-Christ ? »*

— Parce que si c'est le prêtre qui prononce les paroles, c'est Jésus-Christ lui-même principalement qui remet les péchés ; comme dans les autres sacrements, le ministre n'agit ici que secondairement et en vertu de l'autorité de Jésus-Christ.

— *Enfin vous avez ajouté : « par laquelle il remet les péchés au pénitent bien disposé. » Indiquez-nous le sens exact attaché à ces paroles ?*

— On dit : 1<sup>o</sup> à par laquelle le prêtre remet les péchés, » pour affirmer contre l'erreur des protestants, que les paroles de l'absolution ne sont pas une simple déclaration que les péchés sont remis par Dieu, mais qu'elles les remettent réellement.

On ajoute : 2<sup>o</sup> « au pénitent bien disposé, » pour marquer que l'absolution n'est efficace et le sacrement valide qu'autant que la matière prochaine elle-même, savoir les dispositions du pénitent, existe pour constituer avec elle les éléments essentiels du sacrement.

— *Quelle est la formule de l'absolution proprement dite ?*

— Ce sont les paroles : « *Deinde ego te absolvo a peccatis tuis, in nomine Patris, et Filii, et Spiritus Sancti. Amen.* »

— *Ces paroles ne sont-elles pas précédées d'ordinaire et suivies de quelques autres ?*

— Oui. Avant l'absolution, le prêtre spécifie que c'est au nom de Jésus-Christ qu'il agit ; et il écarte tout ce qui, pour le pénitent, serait un obstacle à la réception du sacrement.

Après l'absolution, il demande à Dieu que les actes expiatoires du pénitent servent à réparer ses péchés.

— *Comment l'absolution doit-elle être donnée ?*

— Elle doit être donnée oralement, c'est-à-dire en articulant les paroles.

— *De plus ?*

— De plus, il est nécessaire que ces paroles soient prononcées sur le pénitent présent, c'est-à-dire suffisamment proche pour qu'une conversation réciproque puisse avoir lieu.

— *Une absolution donnée par écrit ou envoyée par lettre serait donc nulle ?*

— Elle serait nulle.

— *En serait-il de même d'une absolution donnée par téléphone à distance ?*

— On ne devrait pas non plus tenir cette absolution comme sûrement efficace.

— *De quoi doit se garder le pénitent sous ce rapport ?*

— Il doit se garder soigneusement de quitter le confessionnal et de s'éloigner avant que le prêtre n'ait prononcé la formule de l'absolution et n'ait permis au pénitent de se retirer en lui disant : « Allez en paix. »

---

Imprimatur : † SEBASTIANUS, Episcopus Lingonensis.

Le gérant : J. MAITRIER.

---

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT.

# L'Ami du Clergé Paroissial

## SOMMAIRE

**Pour la fête de l'Assomption.** — II. Les motifs de notre joie, 577.

**Prônes catéchétiques sur le Décalogue.** — XI. Le respect dû au saint nom de Dieu, 580.

**Instructions pour le Premier Vendredi.** — IX. La consécration au Sacré-Cœur, 583.

**Varia.** — XI. L'orgueilleux, 587.

**Catéchisme de persévérance.** — *La vie publique de Notre-Seigneur Jésus-Christ.* — TROISIÈME ANNÉE : LE FONDATEUR. — II. La confession de saint Pierre, 588.

## POUR LA FÊTE DE L'ASSOMPTION

### II

#### LES MOTIFS DE NOTRE JOIE

*Gaudeamus omnes in Domino,  
diem festum celebrantes sub ho-  
nore B. M. V.*

Réjouissons-nous tous dans la paix du Seigneur, en célébrant ce jour de fête consacré à l'honneur de la B. V. Marie.

Mes frères,

La joie, une joie sainte, tel est le sentiment qu'éveille en tout cœur religieux l'aurore des grandes solennités. De l'âme du chrétien s'échappent je ne sais quels effluves de paix, de satisfaction intime, qui transfigurent tout autour de lui. Il semble que, ces jours-là, l'azur du ciel soit plus pur, les rayons du soleil plus étincelants, le parfum des fleurs plus suave, le contour de leurs lignes plus harmonieux. Témoignage frappant, parmi beaucoup d'autres, de la mystérieuse convenance entre la liturgie catholique et la nature de l'homme.

Le souffle du bonheur qui, ce matin, a dû, mes frères, au moins effleurer nos âmes, essayons de le raviver ce soir; notre joie n'était peut-être que contentement vague et instinctif : tentons de la transformer en une allégresse motivée et réfléchie, et partant voyons comment le mystère de ce jour doit être pour nous le sujet d'une sainte joie.

L'Eglise célèbre, en cette solennité, d'abord la victoire de Marie sur la mort, puis l'élévation de la Vierge, en corps, et en âme, au ciel, où elle est couronnée Reine des anges et des hommes : double phase d'un même triomphe, où le chrétien, soit qu'il songe à sa mère bénie, soit qu'il se replie sur lui-même, trouve — nombreux — les motifs d'une surnaturelle allégresse. Ces motifs, recueillons-les, mes frères, et que nos cœurs à tous s'épanouissent dans la joie du Seigneur! *Gaudeamus omnes in Domino!*

O Marie! vous en qui nous aimons à saluer l'une des sources de notre allégresse, *Causa nostræ*

*lætitie*, obtenez-nous la joie spirituelle, disposition si puissante pour relever l'âme de ses défaillances et la faire avancer au chemin de la vertu. Et pour que mes paroles contribuent à exciter ce sentiment dans les cœurs, daignez, ô Mère, en agréer l'hommage!

Faites plus, Vierge sacrée : mettez vous-même pour vous louer les mots sur mes lèvres! *Dignare me laudare te, Virgo sacrata.*

### I

Le triomphe de Marie s'ouvre par une défaite apparente..., par le trépas. N'en soyons pas surpris : Jésus a consommé sa victoire sur l'arbre de la croix.

Marie donc est morte, mais de quelle mort! Écoutons Bossuet, fidèle écho de la pensée des siècles chrétiens. A ses yeux, la vie de la très sainte Vierge après l'Ascension ne fut, pour ainsi parler, qu'un miracle continu. « Son amour, dit-il, était si ardent, si fort et si enflammé! Il ne poussait pas un seul soupir qui ne dût rompre les liens de ce corps mortel; il ne formait pas un regret qui ne dût en troubler toute l'harmonie; il n'envoyait pas un désir au ciel qui ne dût tirer avec soi l'âme de Marie! » Mes frères, l'âme partit un jour! La volonté divine cessant de l'attacher à la terre, elle prit l'essor vers l'objet de ses aspirations après avoir rompu sans bruit, au feu de l'amour, les liens du corps..., semblable à ces vapeurs odorantes qui s'élèvent vers le ciel, dégagées par la flamme, de l'écorce matérielle de l'encens. Bref, Marie mourut dans un élan de charité divine. Elle rendit l'esprit entre les bras de saint Jean, — répétant sans doute une dernière fois le mot de toute sa vie : « *Ecce ancilla Domini*, voici la servante du Seigneur; qu'il me soit fait suivant votre parole, *fiat mihi secundum verbum tuum.* »

Vraiment est-ce bien là la mort? Où donc sont ces souffrances, ces infirmités, ces désordres de l'organisme, avant-coureurs lents ou rapides du trépas? Où ces terreurs, ces angoisses, compagnes naturelles de l'heure dernière? Où enfin cette lutte suprême et souvent terrible de l'âme disputant pied à pied au trépas le corps qu'elle doit vivifier? Je ne vois que calme et que paix; ce ne saurait être la mort... Si, mes frères, c'est la mort, la mort, non telle que le péché l'a faite avec le cortège hideux qui vient de passer sous vos regards, la mort non telle que l'eût connue l'homme sans la chute et d'autre part sans les secours surnaturels..., mais la mort telle que l'a transfigurée la grâce. Pour ce décès d'un nouveau genre il faut un nom nouveau. Marie, disaient nos pères dans la foi en leur expressif langage, Marie s'est endormie à la vie. *Dormitio beatæ Mariæ Virginis.*

Ainsi s'endormiront dans la suite des âges les saints et les justes. Les lumières de la foi, projetant leurs clartés sur les problèmes d'outre-tombe,

<sup>1</sup> Sermon pour la fête de l'Assomption, 1660. (Le barq, m, 447).



banniront de leur trépas les obscurités douloureuses; les poignantes appréhensions et le sombre désespoir se dissiperont pour eux au souffle de la douce espérance et de la charité sainte. Sans doute, au lit funèbre des chrétiens fidèles, ce ne sera pas toujours l'inaltérable sérénité qui plane sur la couche de Marie. Car leur corps est un corps de péché, n'eût-il que la tache originelle. Mais, de loi générale, plus pure sera leur vie, plus parfaite leur pénitence, plus aussi leur mort aura avec cet idéal de traits de ressemblance.

Entendez-le, âmes pieuses que trouble, malgré la droiture de votre existence et la sincérité de votre repentir, — que trouble, dis-je, qu'angoisse la crainte du trépas! Fixez avec confiance les regards sur Marie fermant doucement les yeux à la lumière, et ouvrez votre cœur à la joie! *Gaudemus!*... — Joie pareillement à vous, âmes en deuil..., père, mère, époux, dont peut-être le foyer est désert, et le cœur solitaire,... frères, sœurs, parents, amis, qui pleurez sur un être tendrement aimé... : le ciel est un rendez-vous où les premiers venus attendent ceux qu'ils ont laissés dans le chemin. Vous aussi jetez en confiance les yeux sur Marie rendue, par la mort, libre de rejoindre son divin Fils, et en vos cœurs laissez pénétrer les consolations de l'espérance! *Gaudemus in Domino!*

Doucement délivrée par la charité des liens du corps, l'âme de Marie a retrouvé Jésus. Mais ce corps, qu'en sera-t-il de lui? Va-t-il être livré au lent travail de la dissolution? Deviendra-t-il, comme tout autre, cette poussière, ce je ne sais quoi sans nom dans le langage humain? — Non. Le céleste époux des Vierges ne peut laisser à la corruption du sépulcre le corps de la Vierge sans tache. Le Verbe Incarné ne saurait, ce semble, sans forfaire à son honneur comme à sa tendresse, abandonner aux vers la chair dont lui-même a tiré la sienne.

Mais, peut-être, le miracle se bornera-t-il à l'intègre conservation du corps de Marie? Il en sera de la très sainte Vierge comme de ces élus dont la dépouille mortelle semble dormir un sommeil paisible, prête à se lever au premier appel? — Non encore. Ce n'est pas assez pour la gloire de Marie; ce n'est pas assez pour l'amour que Jésus professe envers sa mère. Cette gloire et cet amour réclament pour la sainte Vierge un triomphe plus complet sur la mort. En vain demanderez-vous à la sainte Eglise où reposent les membres vénérés de la mère de Jésus, quel sanctuaire abrite cette inestimable relique. « *Assumpta est Maria in cælum.* Marie, vous répondra-t-elle, Marie a été élevée au ciel en corps comme en âme. » Entre cette âme et ce corps, la séparation n'a été que d'un instant; de nouveau ils se sont réunis et cette fois d'une impérissable étreinte. Ils se sont pour jamais embrassés à la voix de celui qui fit sortir Lazare du sépulcre, de celui qui par sa propre vertu s'affranchit lui-même des liens de la mort et du tombeau.

Le corps de Marie est donc à cette heure vivant et immortel. — Chrétiens, réjouissons-nous comme

serviteurs et fils de Marie, de l'honneur fait à notre souveraine, à notre mère; mais réjouissons-nous aussi comme créatures vouées au trépas. Peut-être la résurrection du Sauveur n'assurerait-elle pas assez à nos yeux la renaissance de notre propre chair : car si Jésus est homme, il est Dieu. Marie n'a comme nous que la nature humaine : et son corps est sorti de la tombe pour n'y rentrer jamais. Notre âme, elle aussi, renouera donc avec notre chair l'union interrompue par la mort. Ah! mes frères, comme moi fils de la mort, réjouissez-vous; réjouissons-nous tous en ce fortifiant espoir! *Gaudemus omnes in Domino!*

## II

La victoire de Marie sur le trépas, première phase du mystère que nous célébrons en ce jour, s'est déroulée sur la terre; c'est au ciel que le triomphe se consomme par l'Assomption et le couronnement glorieux de la Mère de Jésus.

Voyez-la, l'auguste Vierge, montant du désert de cette vie à l'éternelle Sion; voyez-la, telle que la liturgie nous la représente, doucement soulevée par la vertu des anges, instrument des miséricordes du divin Bien-Aimé. (Cf. Cant., VIII, 5). Les hôtes de la Jérusalem céleste l'ont aperçue, et, ravis à ce spectacle, ils échangent entre eux la parole du Cantique (cf. *ibid.*, VI, 9) : « Quelle est-elle cette créature qui s'avance parée des grâces de l'aube, de la douce beauté de la lune, de l'éclat du soleil, de l'imposante majesté des astres en leur ordre de bataille? » En même temps et comme réponse, leur arrive l'écho du refrain triomphal, déjà chanté lors de l'Ascension de Jésus : « Ouvrez, princes de la cité sainte, ouvrez grandes vos portes. Roulez sur vos gonds, portes éternelles. Livrez passage — cette fois — à la Reine des cieux! » (Cf. Ps., XXXIII, 7). Et les portes de Sion la Sainte s'ouvrent, et Marie pénètre au ciel, ayant pour cortège l'armée des anges et des élus.

Ici la scène se dérobe au regard mortel. Tentons-nous cependant de peindre la suite du triomphe, telle que l'esprit humain la peut présenter? Prêtons-nous l'oreille à cette voix qui, du sanctuaire inaccessible où réside l'Auguste Trinité, semble tomber par trois fois et par trois fois redire : « *Veni, electa mea.* Viens, ô toi que j'ai choisie, viens recevoir la couronne de gloire, *veni, coronaberis.* » (Cf. Cant., IV, 8). Mais non..., pour ne les défigurer pas, n'essayons point de revêtir d'images terrestres de si célestes réalités. Prosternons-nous plutôt en respect et vénération devant le trône où siège à cette heure, où siégera dans les siècles sans fin la Reine des cieux.

Il s'élève, ce trône, nous dit l'enseignement catholique, par delà les hiérarchies des élus, par delà tous les chœurs des anges; il se dresse au-dessous de celui où resplendit l'adorable humanité de Jésus. Marie y apparaît, baignée, inondée par la lumière de gloire, qui transforme, élève, dilate toutes les facultés de son être. Son

âme, en contact direct avec la divine Essence, se plonge, à des profondeurs que seul Jésus atteint et dépasse, en cet océan de vérité et de beauté ; par l'intelligence et le cœur, elle y boit à longs traits la science et l'amour. Le regard de son corps se repose avec une ineffable tendresse sur les traits humains de son Fils, et s'abaisse sans doute avec une suave complaisance sur le chaste Epoux qui fut ici-bas le gardien et le protecteur de sa virginité. Vers elle monte, de toutes les sphères célestes, l'incessant hommage des purs esprits et des âmes glorifiées, silencieuse mélodie, intellectuel écho de l'*Ave Maria*. Vers elle encore s'élève des régions d'ici-bas — clameur puissante — les supplications des fils d'Eve errants en la vallée des larmes : *Sancta Maria, ora pro nobis*.

Délices de la vision, hommages de la supplication, Marie, perdue en Dieu, perçoit et recueille tout dans le calme serein d'une inaltérable extase. Joies, louanges, prières, n'entrent dans son cœur que pour en sortir transformées dans le plus sublime hommage que Dieu reçoive d'une simple créature. Oui, — et que cette pensée rassure les esprits chagrins qui prennent ombrage pour les droits du Très-Haut de notre culte envers Marie, — de l'âme de la Vierge à jamais béatifiée par les générations, jaillit, à jamais aussi, l'hymne de gratitude, perpétuelle réponse à l'immortel *Ave* : « *Magnificat anima mea Dominum !* Grand est le Seigneur, c'est le cri de mon âme, et d'allégresse mon esprit a tressailli en Dieu mon Sauveur. Ah ! c'est qu'Il a daigné, ce grand Dieu, laisser tomber un regard sur la petitesse de sa servante ; — c'est qu'Il a fait en moi de grandes choses, le Tout-Puissant, Lui dont le Nom est saint et dont la miséricorde ne cesse de s'étendre d'âge en âge sur tous ceux qui vivent en sa crainte. » (Luc, I, 46-50).

Vous l'avez entendu, mes frères, « *respexit humilitatem* » : c'est sur une faible, une chétive suivant le monde, que s'est abaissé le regard de la divine miséricorde ; c'est une obscure et pauvre vierge de Galilée que l'Eternel a élevée à ce degré de gloire. Et ne croyez pas qu'il y ait là quelque dérogation aux voies divines. Nullement..., c'est au contraire, — et Marie le proclame sous le souffle de l'Esprit, — c'est, dis-je, l'application d'une règle de conduite générale dans l'économie du salut. « *Fecit potentiam in brachio suo...* Déployer la force de son bras ; disperser les superbes s'enorgueillissant dans les pensées de leur cœur ; faire descendre les puissants de leur trône, et exalter les petits ; combler de biens les affamés, et les riches les renvoyer mains vides ; » telles ont été, telles seront toujours les lois de l'action surnaturelle de Dieu.

Pensée consolante... à toute heure... et particulièrement en la nôtre. Tous les âges ont eu leurs misères et tous leurs épreuves. Mais il en faut convenir : le regard qui se promène sur nos sociétés en cette fin de siècle y constate avec une singulière douleur un renouveau chaque jour plus

accentué de l'esprit païen ; et, comme fruit de cette renaissance dégradante, il y voit s'étaler avec une cynique impudence les triomphes de la puissance ambitieuse et de la force brutale, le souverain empire de l'or. Il y a dans ce spectacle une pierre d'achoppement, un scandale pour bien des âmes. Il est des croyants dans l'esprit desquels s'élève à cette vue je ne sais quelle défiance blasphématoire envers la Providence, défiance, funeste avant-coureur de l'abattement inerte ou peut-être des capitulations de la conscience et des désertions du devoir. Frères bien-aimés qu'attriste, qu'angoisse cette vision de la vertu méconnue et du vice triomphant, du juste succombant dans le combat pour la vie, victime de sa droiture et de son honnêteté, plus souvent encore de son attachement à de nobles et saintes causes, chrétiens à la foi timide, en haut les regards, en haut les cœurs ! La Vierge que nous saluons dans la gloire a dû — fille de roi — vivre dans la pauvreté, du travail de ses mains ; mère du Dieu fait homme, elle lui a donné le jour dans une étable, elle a pris avec lui la route de l'exil ; un jour, l'âme brisée d'amertume, elle s'est trouvée debout au pied d'une croix sur laquelle agonisait Jésus... — Et maintenant ? !...

Non, non !... Dieu n'a point un cœur d'homme pour se laisser fasciner par les dehors prestigieux de la puissance, intimider par les audaces de la force. Il voit, ... il se tait, ... il tolère : parce qu'il est l'Eternel et parce qu'il a fait libre l'homme en sa vie d'un moment. Vienne le jour où — même ici-bas — il Lui plaise de prendre en main ces causes que l'homme croit vaincues, de traduire en acte envers l'Israël du salut le souvenir de sa miséricorde <sup>1</sup> et d'assurer un nouveau triomphe à son Eglise bénéficiaire des immortelles promesses : ce jour-là, son bras ne sera pas raccourci. En tout cas, pour les individus, sonnera sûrement — et bientôt — l'heure de la justice..., et à cette heure les despotes de la rue et du club, déposés par la mort de leur piédestal d'un jour, ne garderont d'autre vestige de leur puissance que l'intensité de leurs tourments <sup>2</sup>. Posant sur le front de leurs victimes la couronne des vaillants, le Christ redira sa devise, divine antithèse du *Vae victis* de l'homme : A ceux qui pour la justice ont peiné, souffert, repos, félicité <sup>3</sup> ; aux vaincus du temps, honneur et gloire pour l'éternité ! « *Deposuit potentes de sede et exaltavit humiles.* »

Aux dédaignés, aux opprimés, les hommages et l'excellence ; aux pauvres, aux détachés, les richesses du salut : « *Esurientes implevit bonis.* » — Non sans doute que le dénûment effectif constitue par lui seul un titre suffisant à l'amitié divine. Non que la fortune soit par elle-même un obstacle à la faveur du Très-Haut. Je le sais — et loin de moi la pensée de le méconnaître : — l'avoir

<sup>1</sup> Cf. Luc, I, 54.

<sup>2</sup> Cf. Sag., vi, 7.

<sup>3</sup> Cf. Math., v, 10.



utilisé pour des fins honnêtes, le superflu versé dans le sein des pauvres, au budget des bonnes œuvres, la richesse largement dépensée au service des nobles causes, ce sont actes louables, souvent même singulièrement méritoires. Toutefois, remarquez-le, ce qui en fait le prix aux yeux de Dieu, c'est le dépouillement librement consenti pour un mobile vertueux. Les riches qui le pratiquent et savent ainsi de leur fortune détacher leurs cœurs, créent en ceux-ci le vide salutaire qui attire les largesses divines ; ils font partie de ces pauvres selon l'esprit qu'a béatifiés le Sauveur. (Math., v, 3). Mais pour les opulents qui rivent leur âme à l'or affluant en leurs mains, pour ces riches qui mettent tout leur espoir dans leurs biens et demandent à la fortune toutes leurs jouissances : c'est en vain qu'ils comptent obtenir à prix d'or, comme le reste, les joies de la conscience et la félicité du ciel. Non ! mille fois non ! quoi que dise l'impiété, quoi que puisse penser parfois la superstition, les biens de la grâce et de la gloire ne sont pas une marchandise que l'on tarife. L'or, dit-on, achète tout ici-bas... hélas ! même les consciences. — Peut-être !... L'or, en tout cas, n'achète pas... Dieu : « *Divites dimisit inanes.* »

Application de la loi providentielle de l'exaltation des humbles, l'Assomption de la très sainte Vierge nous est apparue comme un principe de réconfort et de joie par la gloire qu'elle présage au chrétien fidèle. Elle est de nature pareillement à provoquer l'allégresse des âmes dévotes à Marie par les secours qu'elle leur assure. Cette pensée vous est familière ; aussi ne veux-je que l'effleurer en terminant. — Saint Paul, contemplant le Christ dans la gloire, le salue « toujours vivant pour faire entendre en notre faveur devant le trône du Père l'irrésistible appel à la divine pitié. » (Hébr., vii, 25). Marie, au ciel, remplit auprès de Jésus lui-même un rôle analogue. Le double *Fiat* de Nazareth et du Calvaire a fait d'elle la céleste trésorière des mérites de la Passion et du prix du sang de Jésus, et, comme telle, la dispensatrice des biens du Père et le canal des grâces du divin Esprit. En d'autres termes, pour sa libre coopération à la naissance et au sacrifice du Christ, Marie est devenue de par Dieu, avec son Fils et après Lui, médiatrice d'intercession entre la terre et le ciel. L'Assomption nous la montre recevant la pleine investiture de cette mission, et la gloire dont Dieu l'a comblée en ce jour nous est un garant du pouvoir et du crédit dont elle jouit. Oui ! — et l'Eglise elle-même se plaît à nous en donner l'assurance, — auprès de Dieu Marie est « une toute-puissance bien qu'à genoux, *omnipotentia supplex.* »

Et voilà pourquoi, si nous saluons en elle notre Reine, nous y saluons aussi — je dirais volontiers surtout — la Mère de miséricorde, notre vie et notre espérance. Oui, Vierge sainte, devant le trône de gloire où vous prîtes place à pareil jour, de nouveau nous nous prosternons, pauvres fils d'Eve errants sur la terre étrangère. « *Salve Regina,*

*mater misericordiae, vita, dulcedo, et spes nostra, salve.* » Vers vous nos soupirs, nos gémissements, nos sanglots, en cette vallée de larmes ; vers nous, de grâce, ô céleste Avocate, vos regards compatissants ! Réconfortez-nous par vos exemples, soutenez-nous par vos prières, sur la voie qui conduit à Jésus ; et qu'après les jours de l'exil il nous soit donné de le contempler, ce fruit béni de vos chastes entrailles ! O clément, ô miséricordieuse et douce vierge Marie, écoutez à votre tour la parole de la liturgie sacrée : tout à l'heure c'était une invitation à ce peuple chrétien, maintenant c'est un vœu pour lui que je dépose à vos pieds. Qu'é, tous, nous soyons admis un jour aux délices de l'intuitive vision et qu'ainsi nos cœurs — à tous — s'épanouissent dans la joie du Seigneur pour les siècles sans fin : « *Gaudeamus omnes in Domino !* » Amen.

## PRONES CATÉCHÉTIQUES SUR LE DÉCALOGUE

### XI

#### Le deuxième commandement

#### 1

#### LE RESPECT DÛ AU SAINT NOM DE DIEU

##### Résumé analytique

Le nom de Dieu représente Dieu lui-même. 1<sup>o</sup> Nous devons le respecter et l'honorer, parce que Dieu mérite d'être honoré. 2<sup>o</sup> Nous ne pouvons l'outrager sans outrager Dieu.

I. — 1. Nous honorons le nom de Dieu par nos prières, notre confiance en lui, par l'assistance aux offices de l'Eglise, par une vie chrétienne, et surtout par la patience et la résignation dans les épreuves.

2. Les noms des trois personnes de la sainte Trinité nous rappellent les grands mystères de notre religion et les bienfaits divins ; il faut les prononcer avec respect, et faire avec piété le signe de la croix.

II. — 1. Il faut éviter toute irrévérence, légère ou grave, envers le nom de Dieu, parce que les fautes légères habituent vite au blasphème.

2. La faute est légère si rien ne s'ajoute de plus injurieux à la prononciation du nom de Dieu ; elle est grave s'il y a injure outrageante, mensonge, injustice, colère violente. Dieu châtie par de terribles fléaux les pays où on le blasphème.

3. On ne peut s'excuser sur l'habitude prise : il faut la corriger ; — sur la colère : il faut la réprimer ; — sur le peu d'importance de la chose, puisqu'on sait au contraire qu'un seul blasphème peut nous faire tomber en enfer.

4. Pour se corriger, il faut veiller sur soi-même, craindre le péché mortel, et se confesser souvent.

*Non assumes nomen Domini Dei tui in vanum.*

Vous ne prendrez pas en vain le nom du Seigneur votre Dieu. (Exode, xx, 7).

Mes frères,

Voici en quels termes le second commandement a été promulgué sur le Sinai : « Vous ne prendrez pas en vain le nom du Seigneur votre Dieu, car le Seigneur ne regardera pas comme innocent celui

qui aura pris son nom en vain. » C'est là une conséquence naturelle du précepte précédent : nous ne pouvons témoigner à Dieu la fidélité, la soumission parfaite que nous prescrit le grand devoir de l'adoration, si nous manquons de respect pour son saint nom, si nous refusons de le bénir et de le louer sur la terre comme les anges et les élus le glorifient dans le ciel, si nous l'employons comme un nom profane, si nous l'outrageons en le faisant servir à nos péchés. Nous ne pouvons pas dire que nous croyons en Dieu, que nous l'aimons, si nous méprisons son nom adorable. Les noms que portent les êtres sont des signes qui représentent à notre intelligence leur nature et leurs qualités ; ces noms servent à nous mettre en rapport avec eux, et à conserver leur souvenir, à raviver en nous les pensées et les sentiments qu'a causés leur présence. Plus que tout autre, le nom de Dieu doit produire sur nous une profonde impression ; « il est saint et terrible, » dit l'Écriture (Ps., cx, 9), parce qu'il désigne l'Être qui possède toutes les perfections à un degré infini, Celui dont la puissance a tout créé, dont la sagesse gouverne tout, dont la justice récompense le bien et punit le mal, dont la bonté répand incessamment sur ses créatures toutes sortes de bienfaits.

Nous ne connaissons pas Dieu tel qu'il est dans son infinie majesté, nos yeux ne peuvent le voir, nos mains ne peuvent le toucher ; mais notre âme reconnaît sa grandeur en contemplant ses œuvres, et voit en lui l'auteur de tout bien, le souverain Seigneur du ciel et de la terre, le Législateur dont tous les hommes doivent respecter les lois. Et le nom que nous donnons à Dieu résume tout ce que notre intelligence peut concevoir de ses mystérieuses grandeurs. Ce nom n'est pas un vain bruit, ou un simple assemblage de lettres, c'est pour nous l'image intellectuelle de Dieu même, c'est le rayon de lumière qui nous fait voir ce qu'il nous est donné de connaître de l'infini. On peut dire en ce sens que le nom de Dieu, c'est la majesté divine, c'est Dieu lui-même<sup>1</sup>, que louer ce saint nom c'est louer Dieu, que lui manquer de respect c'est outrager Dieu. Les honneurs rendus aux statues des souverains se rapportent à leur personne : ainsi tout ce qui contribue à exalter le nom de Dieu, à le glorifier, à le faire connaître, se rapporte à Dieu lui-même et concourt à sa gloire ; tandis que tout ce qui l'attaque est un outrage fait à Dieu, qui ne laissera pas impunis ceux qui auront pris en vain son saint nom. Il y a donc évidemment, mes frères, dans le second commandement, un précepte positif : honorer le saint nom de Dieu, — et une défense : ne pas manquer au respect qui lui est dû.

## I

1. Comment les chrétiens doivent-ils honorer le nom de Dieu ? — En l'invoquant avec confiance, en

<sup>1</sup> Salomon, parlant du temple, dit qu'il l'a élevé au nom de Dieu (III Reg., viii, 44) ; l'Écriture dit que Dieu a choisi Jérusalem pour y établir son nom. (*Ibid.*, xiv, 21).

priant avec ferveur, en travaillant à le faire connaître et aimer, en défendant les droits de Dieu quand on les attaque, et en vivant d'une manière digne d'enfants de Dieu. Les Juifs avaient un si grand respect pour le nom de Jéhovah, révélé par le Seigneur à Moïse, qu'ils n'osaient pas le prononcer à haute voix, et le remplaçaient par un autre dans la lecture de la Loi. Les prophètes ont chanté à l'envi la gloire et la grandeur de ce nom redoutable, et David a consacré plusieurs de ses psaumes à le glorifier. L'Eglise, en introduisant ces chants dans sa liturgie, nous apprend à nous acquitter saintement du devoir de louer Dieu. C'est une puissante raison pour vous d'assister exactement le dimanche aux vêpres, et d'unir vos voix à celles du clergé, lorsqu'il redit ces paroles de David : « Serviteurs de Dieu, louez le Seigneur, louez son saint nom ! que ce nom soit béni de siècle en siècle ! que tous les peuples le chantent de l'Orient à l'Occident ! Le Seigneur est au-dessus de toutes les nations, et sa gloire est plus élevée que les cieux. » Louer Dieu de la sorte, c'est imiter ce que font dans le ciel les anges et les saints : l'apôtre saint Jean les a contemplés dans sa merveilleuse extase, et les a entendus répéter sans cesse : « Saint, saint, saint, est le Seigneur Dieu des armées. » C'est imiter les jeunes Hébreux que Nabuchodonosor avait fait jeter dans la fournaise ardente, et qui, sains et saufs au milieu des flammes, invitaient toutes les créatures à glorifier Dieu. C'est réaliser le vœu que nous exprimons tous les jours dans la première demande du *Pater* : « Que votre nom soit sanctifié ! » Ainsi, toutes les fois qu'on s'adresse à Dieu avec amour et confiance, pour lui demander ses grâces, pour le remercier de ses bienfaits, on honore son saint nom. Mais c'est surtout dans les épreuves et les afflictions qu'on remplit ce devoir, en acceptant avec résignation les maux qu'il nous envoie, et en répétant avec Job : « Le bon Dieu m'enlève ce qu'il m'avait donné, que son nom soit béni ! » (Job, i, 21). C'est la force que Dieu donne à ceux qui invoquent son nom, qui leur permet de triompher de tous les obstacles (Ps., xliii, 6) ; c'est ce nom tout-puissant qui mène le juste à la gloire (Ps., lxxxviii, 25) ; il est comme une citadelle imprenable où le soldat fatigué de la lutte n'a plus rien à craindre de l'ennemi.

2. Les Juifs donnaient à Dieu différents noms qui signifiaient la grandeur, la puissance, la force, la sagesse du Très-Haut ; le grand-prêtre portait gravé sur sa tiare le nom ineffable de Jéhovah, qu'aucun profane n'osait articuler ; mais le peuple de Dieu n'avait pas une connaissance exacte du mystère de la sainte Trinité, et des noms des trois personnes divines. Sous ce rapport, nous sommes tenus, nous chrétiens, à un bien plus grand respect pour le Père, le Fils et le Saint-Esprit, puisque nous connaissons mieux le sens de ces noms, et les relations des personnes qu'ils désignent. Dieu est Père, parce qu'il a exercé de toute éternité sa fécondité infinie en engendrant un Fils égal à lui-



même; toute paternité a en lui sa source et son modèle (Eph., III, 15), et aucune autorité ne peut s'imposer à nous qu'en son nom. Mais il est spécialement notre Père (Malach., I, 6), non seulement parce qu'il nous a donné la vie, mais parce qu'il nous a enfantés à la grâce et faits héritiers de son royaume. Quel honneur pour nous d'avoir un tel Père! Quels devoirs sacrés n'avons-nous pas à lui rendre! Quels sentiments de respect et d'amour ce seul nom ne doit-il pas exciter dans nos cœurs!

Le Fils unique de Dieu est Dieu comme son Père, éternellement heureux et puissant comme Lui; mais il s'est fait homme, et il est mort pour le salut de ses frères, il a voulu les racheter au prix de son sang de la mort éternelle. Dieu lui a donné un nom qui est au-dessus de tout autre; et quand ce nom est prononcé, tout genou fléchit au ciel, sur la terre et au fond des enfers, et toute langue doit chanter sa gloire. (Phil., II, 10). Sera-ce trop que d'incliner la tête en prononçant respectueusement le nom de Jésus? Ecoutez ce que dit saint Bernard: « Jésus, c'est du miel pour ma bouche, une suave mélodie pour mes oreilles, un céleste nectar pour mon âme. Aucune lecture ne me plaît, aucun concert ne m'est agréable si je n'y trouve le nom de Jésus. »

Le Saint-Esprit est l'amour infini qui s'exhale comme une flamme vivante et éternelle du sein du Père et du Fils, pour les unir et les confondre; et cet amour, Dieu l'a fait rayonner sur le monde pour unir à lui dans la charité tous les cœurs (Rom., V, 5); cet Esprit habite dans les âmes pures et en fait autant de temples vivants de Dieu. (I Cor., III, 16). Comment oserions-nous le contrister en insultant à son nom, en déchirant ce lien d'amour par lequel il nous rattache à Dieu? Les trois noms du Père, du Fils et du Saint-Esprit sont réunis dans la formule du *signe de la croix*, qui est comme l'abrégé du Symbole, et le mot d'ordre du soldat chrétien. Je vous en conjure, mes frères, habituez-vous, habituez vos enfants à prononcer ces paroles avec le plus grand respect, et à former bien pieusement le signe qui les accompagne. Que pouvez-vous faire de plus agréable à Dieu au commencement de chacune de vos principales actions, que de déclarer, avec foi et amour, que vous les faites au nom et pour la gloire du Père qui vous a créés et adoptés, du Fils qui vous a rachetés, du Saint-Esprit qui vous sanctifie tous les jours? Aimez aussi à redire ce beau refrain de tous les psaumes: « Gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit, maintenant, comme au commencement et dans les siècles des siècles. » Par ces courtes invocations vous honorerez dévotement le nom de Dieu, vous vous unirez au concert de louanges qui s'élève à chaque heure du jour vers le ciel de tous les points de l'Orient et de l'Occident où le vrai Dieu est connu, par là vous obtiendrez les grâces que Dieu a attachées à l'invocation de son nom, et vous arriverez au salut, qu'on ne peut espérer qu'au nom et par les mérites de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

## II

1. Nous avons à expliquer maintenant la partie négative du second commandement, la défense de prendre le saint nom de Dieu en vain. — Il y a plusieurs degrés de malice dans les irrévérences que l'on peut commettre en cette matière, depuis la simple étourderie jusqu'au blasphème; mais on peut affirmer qu'il y a un lien très étroit entre ces différents péchés, et que les moins graves sont un premier pas vers les autres. Aussi faut-il bien se garder de s'y habituer. Pourquoi, par exemple, dire à chaque instant dans la conversation: « Mon Dieu, oui; mon Dieu, non! » Qu'est-ce que le nom de Dieu vient faire là? Ou bien l'on a l'intention de confirmer ce que l'on dit par l'autorité divine: alors on prend en vain le nom de Dieu, on pèche au moins véniellement; ou bien l'on répète machinalement cette expression sans songer qu'elle n'est pas agréable à Dieu: alors on est excusable, mais à condition qu'on travaillera à se corriger de cette mauvaise habitude. Il ya dans notre langue beaucoup d'exclamations qui viennent de l'association du nom de Dieu à un autre mot plus ou moins convenable, et qu'un chrétien doit s'interdire, aussi bien que le nom des saints, des choses saintes, des mystères de la foi. Ce sont souvent les gens les moins consciencieux qui ont constamment à la bouche ces mots: *par ma foi, foi de chrétien*, ou: *c'est vrai comme Dieu existe, aussi vrai qu'il y a un enfer*, etc. Les chrétiens bien élevés ne mettent pas ce luxe d'expressions dans leurs conversations, et on les croit tout aussi bien.

2. Il y a péché véniel toutes les fois qu'on se sert du nom de Dieu, ou d'un équivalent, sans aucune raison sérieuse, ou simplement pour appuyer ce que l'on dit. Le péché serait grave si on faisait cela dans un mouvement violent de colère, pour soutenir un mensonge ou une injustice, ou si on joignait à ce saint nom un qualificatif injurieux, un terme interprété en mal par ceux qui l'entendent; ce serait dans ce cas un vrai blasphème. On appelle ordinairement jurons les formules qui sans être blasphématoires, servent à prendre le nom de Dieu en vain. Lorsqu'on se confesse, et qu'on a des péchés de ce genre à accuser, il faudrait bien expliquer s'il s'agit de blasphèmes proprement dits, qui sont toujours des péchés graves, — ou de jurons irrévérencieux pour le nom de Dieu: ce sont des péchés au moins véniels, — ou enfin de paroles inconvenantes, prononcées par habitude, sans aucune mauvaise intention, et qui peuvent être exemptes de péché.

Combien sont fréquents dans nos pays ces jurons et ces blasphèmes! On ne peut faire un pas dans les rues des grandes villes, dans les champs, dans les ateliers, sans entendre le nom de Dieu profané, outragé de la manière la plus indigne, quelquefois par de tout jeunes enfants qui sont fiers de répéter ce qu'ils ont entendu, ou bien par des vieillards qui ont déjà un pied dans la tombe. On est glacé d'horreur quand on entend

des malades à l'agonie ramasser leurs dernières forces pour insulter Dieu et mourir avec le blasphème sur les lèvres. La profanation du dimanche et le blasphème sont assurément les désordres publics les plus communs chez nous, et les moins excusables, car on ne peut invoquer ni les grands avantages qu'on en retire, ni l'entraînement des passions. Ces péchés sont assurément la cause de tant de fléaux que la Providence nous a envoyés depuis cinquante ans, et de l'amoindrissement de notre nation à la face du monde. Lorsque les Juifs s'abandonnaient à l'idolâtrie, Dieu les livrait aux mains de leurs ennemis, ou il envoyait les sauterelles dévorer leurs récoltes, et les Juifs revenaient à l'observation de la loi divine. La Providence a permis que la France fût éprouvée à différentes reprises par la guerre, la peste, les tremblements de terre, les cataclysmes financiers, les maladies des récoltes; et la France ne se corrige pas, elle continue à blasphémer et à profaner le dimanche. Qui sait ce que le Seigneur lui réserve dans les trésors de sa juste colère, si elle ne fait pas un jour pénitence ?

3. Qu'y a-t-il de plus pitoyable que les excuses mises en avant par les blasphémateurs ?

Ils le font par habitude, disent-ils, c'est plus fort qu'eux, ils n'y font pas attention. — Mais qui leur a fait contracter cette habitude ? Ils ne l'ont pas apportée en venant au monde, il y a longtemps qu'on leur a dit de se corriger, ils n'y travaillent pas, ils sont donc responsables de toutes les fautes que cette déplorable habitude leur fait commettre. Que diriez-vous d'un avocat qui consolait ses clients en leur disant qu'il a l'habitude de perdre toutes ses causes ? ou d'un médecin qui aurait l'habitude de laisser mourir tous ses malades ? Sans doute l'habitude du blasphème, comme celle de l'ivrognerie, est bien difficile à déraciner ; mais rien n'est impossible à la bonne volonté aidée de la grâce de Dieu. Ah ! si l'on devait vous couper un doigt, ou seulement vous arracher une dent, toutes les fois que vous insultez Dieu, je crois que vous y feriez attention.

Direz-vous que c'est la colère qui vous emporte ? — Mais ne vous laissez pas emporter : vous commettriez deux péchés en même temps. Un soldat qui insulte son capitaine dans un accès de colère, mérite-t-il d'être pardonné ? Ne devait-il pas prévoir les effets de sa colère et dominer cette passion ?

Vos bêtes de somme ne vous obéissent que quand vous blasphémez ! — Mais c'est vous qui les avez habituées à cela. Les Trappistes ont d'immenses champs à labourer, allez voir s'ils ont besoin de jurer pour faire avancer la charrue !

Je ne fais de tort à personne en blasphémant, dites-vous encore. — Prenez garde ! Vous vous faites grand tort à vous-même, en méritant autant d'enfers que vous prononcez de blasphèmes, et en vous exposant à perdre votre âme. Vous faites tort au prochain que vous scandalisez. Et si vous ne faites pas souffrir Dieu lui-même, qui ne peut

rien perdre de son infini bonheur, vous le privez par vos insultes outrageantes de l'honneur auquel il a droit, et vous portez les autres à le mépriser et à l'injurier. Dites-moi si c'est là l'œuvre d'un honnête homme. Non, ne cherchez plus d'excuses semblables, travaillez plutôt à vous corriger.

4. Quels moyens doivent prendre ceux qui ont la malheureuse habitude de jurer et blasphémer, s'ils veulent sérieusement s'amender ? Le premier est une résolution énergique d'éviter ces vilains péchés, d'en fuir les occasions et de veiller sur sa langue. Mais le meilleur remède à employer, surtout si l'habitude est invétérée, c'est de se confesser souvent. Si vous remettez aux pâques prochaines de purifier votre conscience de tous vos péchés à la fois, soyez sûrs que vous en commettriez beaucoup plus, tandis que si vous aviez le courage de vous dire : « J'irai me confesser demain d'avoir blasphémé aujourd'hui, et j'y retournerai toutes les fois qu'un blasphème m'aura échappé, » je vous garantis que vous seriez bientôt guéri.

Il ne faut, mes frères, qu'une dose ordinaire de foi et d'amour de Dieu pour éviter le blasphème et les jurons qui s'en rapprochent. Ces péchés ne nous procurent ni avantage, ni agrément, ils scandalisent le prochain, ils peuvent précipiter notre âme en enfer. Le blasphème est le langage des démons et des damnés, l'expression de la haine épouvantable de ces malheureux contre la justice d'un Dieu dont ils ont méconnu la bonté et repoussé la miséricorde. Pour vous, mes frères, qui pouvez encore expier vos fautes par le repentir, profitez du temps qui vous est accordé. Bénissez le nom trois fois saint de ce Dieu qui vous offre votre pardon, et sa grâce pour ne plus l'offenser : vous êtes ses créatures, ses enfants, ses amis. Rachetés par le sang de son Fils, vivifiés par la grâce de son Saint-Esprit, vous consacrerez à son service vos actions, vos paroles, vos pensées, votre vie tout entière, vous éviterez le péché, vous observerez tous ses commandements, et ainsi vous mériterez le ciel. Ainsi soit-il.

## INSTRUCTIONS POUR LE PREMIER VENDREDI DU MOIS

### IX

#### LA CONSÉCRATION AU SACRÉ-CŒUR

*Benignissime Jesu, ad sanctum  
Cor tuum rape universos.*

O très miséricordieux Jésus, attirez tous les hommes à votre Sacré-Cœur.

Mes frères,

Cette parole que je place en guise de texte au début de cette allocution, est extraite de la formule de consécration au Sacré-Cœur composée par le Souverain Pontife et envoyée avec l'inoubliable Encyclique du 25 mai 1899 à tout l'univers catho-



lique. Elle exprime le vœu intime et ardent de Léon XIII ; elle donne le sens aussi de cette manifestation extraordinaire et officielle qu'a été la consécration du genre humain au Sacré-Cœur, ordonnée par le pape.

Il nous souvient d'avoir vu, au jour fixé pour cette touchante solennité, exposé sur la façade de la chapelle de la Visitation de Paray, d'où est parti le magnifique mouvement de cette dévotion maintenant catholique, un grand tableau qui représentait le Sacré-Cœur éclairant et illuminant, comme un soleil bienfaisant, tout le globe terrestre. Symbole expressif du désir de Notre-Seigneur et de son Vicaire sur la terre ; symbole aussi des plus ardents désirs des âmes innombrables qui ont mis dans la dévotion au Sacré-Cœur leurs plus chères affections ; symbole enfin du triomphe splendide remporté par la dévotion au Sacré-Cœur, depuis les commencements obscurs et timides, depuis la modeste fête du noviciat de Paray en 1685, à travers les difficultés et la persécution même, jusqu'à cette apothéose solennelle de la consécration du genre humain au Sacré-Cœur !

La consécration au Sacré-Cœur, qui marque pour ainsi dire l'entrée dans ce paradis de lumière et d'amour qu'est la dévotion au Sacré-Cœur, sera l'objet de la présente instruction.

Nous verrons 1<sup>o</sup> en quoi elle consiste ; 2<sup>o</sup> quelle était à cet égard la pensée et la pratique de la Bienheureuse ; et enfin 3<sup>o</sup> les principaux caractères des diverses formes de consécration.

## I

En quoi consiste la consécration au Sacré-Cœur ?

Le mot de *consécration* exprime un acte religieux se composant à la fois de séparation et de donation. La consécration par excellence, celle du divin sacrifice, sépare la substance du pain, qui cesse d'exister, des apparences qui persistent, et met sous cette frêle enveloppe le corps même de Jésus-Christ ; elle substitue à un pain ordinaire et terrestre le pain des anges et une nourriture céleste. La consécration d'une église la constitue à part des maisons ordinaires et la voue à l'habitation et au culte de Dieu. N'y a-t-il pas quelque chose de semblable dans la consécration au Sacré-Cœur, qui doit nous séparer des banalités, des vulgarités, des préoccupations trop exclusivement égoïstes et matérielles, pour nous vouer au service et au règne de Jésus-Christ ?

Se consacrer au Cœur de Jésus, c'est en effet reconnaître la divine royauté de ce Cœur sacré ; c'est proclamer librement notre amour, notre reconnaissance, notre dépendance envers le Sacré-Cœur de notre Maître et Seigneur Jésus-Christ, le Roi immortel des siècles ; c'est accepter pleinement son règne et lui faire l'offrande volontaire et absolue de tout ce que nous avons et de tout ce que nous sommes.

Cette idée de dépendance aimée, loyale et en-

tière vis-à-vis du Sauveur Jésus-Christ, qui est indiquée dans cette simple appellation bien traditionnelle, bien catholique : *Notre-Seigneur Jésus-Christ*, semblait jadis, au temps du moyen âge et de la féodalité, très exactement figurée par les devoirs du vassal envers son suzerain. Et le peuple chrétien, qui est porté toujours à mesurer les choses du ciel avec celles de la terre, était assez enclin à attribuer, avec nos vieux poètes, à *Messire le Christ* et à *Madame sa Mère* des droits devant être une bonne fois reconnus par chaque chrétien, tout comme le vassal devait prêter et renouveler l'hommage envers le suzerain dont il tenait son fief. Et quand le preux Roland, selon une touchante tradition, jetait son épée, la glorieuse Durandal, sur l'autel de Notre-Dame de Rocamadour pour la consacrer à la Vierge Marie et la rachetait ensuite son poids d'argent, il montrait d'une façon singulièrement expressive tous les droits que les chevaliers et le peuple chrétien entendaient donner au Sauveur Jésus-Christ ou à la Vierge Marie en se vouant eux-mêmes ou en consacrant leurs biens.

Trois actes principaux constituent la consécration : d'abord un acte de l'intelligence, — l'intelligence qui doit toujours illuminer tout acte humain, — acte de l'intelligence par lequel on reconnaît les droits souverains du Cœur de Jésus sur les individus, les familles et les sociétés ; un acte de volonté, par lequel on se soumet à l'empire auquel Notre-Seigneur a droit comme Créateur, comme Verbe fait chair et comme Rédempteur ; et un autre acte de volonté et de cœur par lequel on offre et on dédie librement, généreusement et absolument, au Cœur de Jésus, en reconnaissance de son amour et de ses bienfaits, tout l'être et tous les biens qu'on a reçus de lui, afin qu'il puisse en disposer selon son bon plaisir.

Avant d'être consacrés à ce divin Cœur, les individus, les familles, les sociétés lui appartiennent sans doute déjà, en vertu de la Création, de l'Incarnation, de la Rédemption et des bienfaits sans nombre dont son amour les a comblés ; mais aux titres nécessaires et imprescriptibles que le Cœur de notre Créateur, de notre Sauveur, de notre Bienfaiteur a déjà de régner sur nous, la consécration en ajoute un nouveau. Non seulement nous reconnaissons les droits qu'il a déjà sur nous, mais nous usons de notre liberté pour l'acclamer notre Maître, notre Roi ; en sorte que, s'il ne l'était déjà, il le deviendrait en vertu de notre choix, par le seul fait de la consécration. C'est ce qui rend cet acte si méritoire pour nous et si agréable au Cœur de Jésus, comme l'indiquent les demandes réitérées qu'il en fit à la B. Marguerite-Marie.

Ces quelques notions ne suffisent-elles pas, mes frères, à montrer quelle place importante la consécration occupe dans la dévotion au Sacré-Cœur ? Elle en est le principe, le lien et le couronnement. C'est par elle que nous entrons dans le règne du Cœur de Jésus ; c'est elle qui nous maintient dans ce

doux empire, dans son suave service, — et le servir, c'est régner.

La consécration fait pour ainsi dire de nous les chevaliers du Sacré-Cœur, les citoyens de son royaume, les soldats de son armée. N'est-ce point une des plus grandes marques d'amour que nous puissions donner à Notre-Seigneur ? N'est-ce point là une forme singulièrement expressive de l'acte de charité ? Par là nous rendons vraiment à Jésus-Christ amour pour amour ; et si notre don n'est pas égal au sien, nous lui donnons du moins tout ce que nous pouvons offrir, à l'exemple de sainte Gertrude qui exprimait ainsi l'ardeur de son amour et de son dévouement : « O mon amour, ô mon Roi, ô mon Dieu, ô Jésus, l'unique objet de ma tendresse, recevez-moi à l'heure présente sous la protection de votre Sacré-Cœur, afin que je vive toute à vous ; attirez-moi par la douceur de votre amour et prenez possession de mon être... A cet instant même, prenez-moi et jetez-moi dans la vaste mer de votre immense charité, sans aucun délai, jetez-moi dans cette fournaise ardente de votre amour et tenez-moi jusqu'à ce que, par la violence de l'incendie, j'y sois consumée et réduite en cendres <sup>1</sup>. » Écoutez encore saint Bonaventure : « Seigneur, régnez vous seul en moi ; soyez l'unique habitant de ma pensée ; remplissez-moi de votre règne ; qu'en lui reposent tous mes desirs et qu'il soit le terme de toutes mes affections ! O mon cœur, que cherches-tu ? que désires-tu ? que veux-tu ? pourquoi ces évagations, ces pensées diverses, ces distractions ?... Votre règne me suffit, Seigneur, qu'il soit mon séjour, qu'il soit mon aliment, qu'il soit ma conservation !... Il n'y a que vous de bon, Seigneur ; il n'y a que vous de beau ; il n'y a que vous d'aimable ; il n'y a que vous de désirable ; il n'y a que vous qui aimiez les âmes. Aussi gouvernez-moi vous seul, dirigez-moi vous seul, attirez-moi vous seul et associez-moi vous seul à votre zèle pour les âmes <sup>2</sup> ! » Et quand saint François de Sales, lui aussi, s'écriait : « Si je connaissais dans mon cœur une seule fibre qui ne vibrât pas d'amour pour le Sauveur Jésus-Christ, je l'arracherais aussitôt, » il exprimait parfaitement, aussi bien que sainte Gertrude et saint Bonaventure, les dispositions qui doivent animer celui qui s'est consacré au Sacré-Cœur, celui qui s'est dévoué à faire régner en lui et autour de lui le divin Cœur de Jésus.

## II

1. Victime et apôtre du Sacré-Cœur, la B. Marguerite-Marie, dont le cri le plus cher était : « Pourvu qu'il règne et que je L'aime, il me suffit ! » la B. Marguerite-Marie ne se lassait pas de pousser les âmes de bonne volonté à se consacrer au Sacré-Cœur. Les contemporaines en témoignent : « Notre vénérable Sœur Marguerite-Marie, écrivait-elles, n'avait pas de plus grand plaisir que de par-

ler de l'établissement de la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus et des grandes grâces qu'il répand sur ceux qui se consacrent à lui. » Elle écrivait à la Mère de Soudeilles, de Moulins : « Je souhaite ardemment que votre communauté se consacre au Sacré-Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ. C'est l'affection qui m'en fait user ainsi. Je voudrais que toutes les autres lui fussent consacrées. » A la Mère de Saumaise, sa plus intime confidente et son auxiliaire la plus précieuse dans la réalisation des desirs du Sacré-Cœur, elle affirme : « Si vous voulez être du nombre des amis du divin Cœur et faire une chose bien agréable à Dieu, il faut vous consacrer à ce divin Cœur, si vous ne l'avez déjà fait. » Elle demande que la consécration soit entière : « Le Sacré-Cœur de Notre-Seigneur m'a fait connaître qu'il demande que ses amis lui donnent tout, car il veut tout ou rien. »

Il faut entendre la Bienheureuse expliquer à ses zélées correspondantes le sens de cette donation entière. « C'est, dit-elle, en commentant chaque mot, tout votre être spirituel et corporel, votre libre arbitre, votre propre volonté, votre cœur, tout votre temps et tous vos moyens, tout ce que jusqu'à présent vous avez pu faire avec sa grâce et tout ce que vous pourrez faire dans l'avenir. » Ailleurs, elle encourage cette pratique de la consécration en ouvrant les plus consolantes perspectives : « Le Sacré-Cœur de Jésus, écrit-elle à une religieuse, prendra un singulier plaisir que vous renouveliez souvent cette consécration et que vous la pratiquiez fidèlement pour parfaire votre couronne, » et encore : « Le Sacré-Cœur m'a promis que tous ceux qui lui auront été dévoués et consacrés ne périront jamais. »

2. Mais pour bien connaître la pensée de la Bienheureuse sur la consécration au Sacré-Cœur, est-il, mes frères, un moyen plus clair et plus simple que de l'écouter elle-même se consacrer au Sacré-Cœur ? Nous possédons en effet la première consécration au Sacré-Cœur composée par elle. L'autographe en est conservé à la Visitation de Nevers. Sa Sainteté Léon XIII, par un rescrit du 1<sup>er</sup> juin 1897, a enrichi de 300 jours d'indulgences cette précieuse consécration, et depuis elle s'est répandue avec un succès merveilleux. En l'espace seulement de quelques années, elle a été traduite en presque toutes les langues ou dialectes de l'univers. Il est bon, mes frères, pour nos âmes froides et languissantes, de chercher à élever nos sentiments à la hauteur de ceux si bien exprimés par la généreuse amante du Christ, qui prend tout son être et toutes ses forces vives pour en faire hommage au Sacré-Cœur, et exalte en l'appelant avec des paroles ardentes le règne du divin Cœur sur toute sa personne. Méditons et surtout faisons nôtres ces paroles enflammées, dignes de saint Augustin et de sainte Thérèse :

Je N... me donne et consacre au Sacré-Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ, ma personne et ma vie, mes actions, peines et souffrances, pour ne plus vouloir me servir d'aucune partie de mon être que pour l'honorer,

<sup>1</sup> Sa Vie, ch. v.

<sup>2</sup> *Aiguillon de l'amour divin*, P. 3, c. xvii.



aimer et glorifier. C'est ici ma volonté irrévocable que d'être toute à Lui et faire tout pour son amour, en renonçant de tout mon cœur à tout ce qui Lui pourrait déplaire.

Je vous prends donc, ô Sacré-Cœur, pour l'unique objet de mon amour, le protecteur de ma vie, l'assurance de mon salut, le remède de ma fragilité et de mon inconstance, le réparateur de tous les défauts de ma vie, et mon asile assuré à l'heure de ma mort.

Soyez donc, ô Cœur de bonté, ma justification envers Dieu le Père, et détournez de moi les traits de sa juste colère. O Cœur d'amour ! je mets toute ma confiance en vous, car je crains tout de ma malice et de ma faiblesse, mais j'espère tout de votre bonté.

Consommez donc en moi tout ce qui vous peut déplaire ou résister ! Que votre pur amour vous imprime si avant dans mon cœur que jamais je ne vous puisse oublier, ni être séparée de vous que je conjure, par toutes vos bontés, que mon nom soit écrit en vous, puisque je veux faire consister tout mon bonheur et toute ma gloire à vivre et à mourir en qualité de votre esclave <sup>1</sup>.

Et pour mieux pénétrer le sens et la générosité qui animent ces paroles ardentes, je me rappelle, mes frères, ce que fit la Bienheureuse au soir de sa profession, quand, émue jusqu'au fond de son âme, elle écrivit dans le transport de son amour et avec son sang une totale donation d'elle-même à Notre-Seigneur. Elle la terminait par ces paroles qui rappellent les cris les plus sublimes des âmes les plus passionnées d'amour pour Jésus-Christ : « Tout en Dieu et rien en moi ! Tout à Dieu et rien à moi ! Tout pour Dieu et rien pour moi ! Je suis pour jamais à mon Bien-Aimé, sa servante, son esclave, sa créature, puisqu'il est tout à moi, » et elle signa : « Son indigne épouse, Sœur Marguerite-Marie, morte au monde. » Je l'entends encore s'écrier qu'elle voudrait se consumer d'amour pour Jésus-Christ, comme une lampe devant le Saint-Sacrement. C'est bien en effet tout son être, son cœur et toutes ses forces qui s'exhalèrent en une flamme vivante d'amour pour le Cœur de Jésus-Christ, à qui elle s'était consacrée tout entière.

### III

1. La forme la plus solennelle de consécration a été celle prescrite pour le 11 juin 1899, la consécration du genre humain au Sacré-Cœur. Le Souverain Pontife, dans l'Encyclique par laquelle il ordonne ce grand acte, en expose en termes lumineux et profonds les raisons théologiques.

Après avoir fait remarquer que tous les honneurs rendus au Sacré-Cœur s'adressent à Notre-Seigneur lui-même, il établit les titres de Notre-Seigneur à la royauté sur les hommes. Nous lui appartenons, dit-il en substance, parce qu'il a tous les droits en commun avec Dieu le Père ; parce qu'il a reçu de son Père toutes les nations en héritage ; parce que, interrogé au cours de la Passion par Pilate sur sa royauté, il l'affirma

solennellement ; parce que lui-même a déclaré encore solennellement, en donnant à ses apôtres leur mission définitive, avoir reçu tout pouvoir au ciel et sur la terre ; parce que de plus il nous a rachetés par son sang. Aussi, à tous ces divers titres, Jésus est le Roi et le Maître, non seulement des catholiques, mais encore des hérétiques, des schismatiques et même des infidèles, sinon par l'exercice de cette royauté, au moins par la puissance fondamentale et le droit radical. C'est cette royauté souveraine de Jésus-Christ, ce sont ces droits universels et imprescriptibles, à l'encontre d'un libéralisme menteur et injuste, que Léon XIII a voulu reconnaître et proclamer en ordonnant la consécration du genre humain au Sacré-Cœur. Lui, le majestueux et blanc vieillard du Vatican, il a pris pour ainsi dire tout l'univers dans ses bras et sur son cœur, par son autorité ou du moins par ses désirs, pour en faire hommage au Sacré-Cœur.

2. A l'heure qu'il est, presque tous les diocèses de l'univers ont été spécialement consacrés au Sacré-Cœur, et les évêques en ordonnant ces consolantes manifestations ont voulu à la fois encourager leurs prêtres et leurs fidèles à mieux honorer le Sacré-Cœur, et s'assurer par là d'une façon plus efficace les bénédictions et la protection du divin Cœur. C'était évidemment aussi la pensée de Pie IX lorsqu'il ordonnait au 16 juin 1875 la consécration de toute l'Eglise au Sacré-Cœur.

3. En ce qui concerne notre consécration personnelle au Sacré-Cœur, mes frères, ne la considérons pas comme une simple formule ou une formalité passagère et fugitive. Elle doit être, vis-à-vis de la dévotion au Sacré-Cœur, ce qu'est la profession vis-à-vis de l'état religieux. Pour être sincère et vraie, il faut qu'elle donne au Sacré-Cœur des droits sur nous et qu'elle nous lie à son service ; qu'elle imprègne, inspire et informe désormais toute notre vie.

Pour souligner et accentuer l'importance et la ferveur de cette consécration, la Bienheureuse conseille de la faire de préférence dans une retraite ou un premier vendredi du mois, « après la sainte communion, écrit-elle à une de ses amies, que vous ferez à cette intention, prosternée en esprit aux pieds du Sacré-Cœur, comme prenant votre cœur et le tenant en vos mains, vous le lui offrirez et le lui consacrerez et vous sacrifierez toute à ce divin Cœur. » Pour attester et aider la sincérité de cette consécration et en perpétuer le souvenir, les âmes dévouées au Sacré-Cœur aiment à en conserver un signe sensible, à en laisser un monument : c'est le sens de beaucoup des plaques de marbre, des croix, des bannières, des lampes, des ex-voto de toutes sortes qui ornent les principaux sanctuaires du Sacré-Cœur, ceux de Paray et de Montmartre notamment.

Quelques-uns enregistrent leur consécration sur un livre d'or, au moins par leur signature : c'est ainsi que la cellule où est morte la Bienheureuse Marguerite-Marie contient des registres en grand

<sup>1</sup> Nous avons cru devoir respecter le texte même de la Bienheureuse, malgré quelques constructions un peu vieillies. (Une feuille contenant cette consécration est en vente à la Visitation de Paray-le-Monial, 0 f. 70 le cent, 5 f. le mille).

nombre où sont inscrits les noms de milliers et de milliers de personnes qui ont vu là un signe très expressif et très consolant de leur désir sincère de se consacrer au Sacré-Cœur. D'autres, en même temps qu'ils se consacrent, revêtent les livrées du Sacré-Cœur, image ou scapulaire proprement dit. La Bienheureuse demandait même parfois de continuer à porter sur soi le texte de la consécration.

Parmi les pratiques autorisées et traditionnelles, tout est bon, pourvu que le cœur y soit et que la charité les anime. Ce que le Sacré-Cœur veut, ce que Dieu voit, ce qu'il apprécie, ce qu'il demande, ce qu'il désire, c'est la donation de notre cœur.

Mes frères, c'est à enchaîner notre cœur au Cœur de Jésus que la consécration doit aboutir. Dans la simplicité, la loyauté et la générosité de notre âme, avec joie, offrons-nous nous-mêmes, tout ce que nous avons et tout ce que nous sommes, à notre Dieu, à notre Sauveur, à notre Maître, à notre ami Jésus-Christ, pour que son Cœur règne pleinement en nous, pour que son amour trône en triomphateur accepté, désiré et aimé, sur les ruines de notre amour-propre et de tout ce qu'il y a de mauvais en nous. Soyons à Jésus-Christ, dont l'amitié toujours fidèle ne nous trahira pas, dont les consolations efficaces, profondes et puissantes, panseront nos blessures et soulageront nos peines. Soyons à Jésus-Christ, le plus digne et le plus bel objet de notre amour, afin qu'ayant été consacrés à son divin Cœur sur cette terre, nous ayons par là un gage de plus et combien précieux de pouvoir le contempler, l'aimer et le louer dans l'éternité ! Ainsi soit-il.

## VARIA

### XI

#### L'ORGUEILLEUX \*

Mes frères,

Un écrivain du grand siècle a composé un livre fort intéressant, auquel il a donné pour titre : *Les Caractères*. C'est une galerie de portraits tracés de main de maître, où l'on voit tous les travers, toutes les singularités de l'espèce humaine. L'auteur n'a pas manqué d'y faire une place au fat, au pédant, à l'orgueilleux. Avant lui Notre-Seigneur, dans cette page que je viens de vous lire, a dépeint l'orgueilleux ; il l'a dépeint, en Dieu qui connaît à fond les misères de l'homme. Le pharisien nous apparaît en effet comme le type achevé de la fatuité.

J'en prendrai occasion pour vous soumettre quelques réflexions sur l'orgueil.

L'orgueil n'est point une chose inconnue de nous : c'est la plaie héréditaire de notre nature, le vice originel et radical d'où naissent tous les autres. Il s'est coulé dans le fond de nos entrailles, pour employer les expressions de Bossuet, il a pénétré jusqu'à la moelle de nos os, et toute notre âme en est infectée.

Vice détesté de Dieu, qui le punit par le retrait de ses grâces et par d'insignes châtements ; vice odieux aux hommes, qui ne peuvent le supporter chez les autres, alors qu'ils en sont atteints eux-mêmes.

Pour vous décider à le surveiller de près et à le combattre vigoureusement, j'essaierai de mettre en relief les pensées, les appréciations, les paroles de l'orgueilleux. Nous verrons alors si sa conduite n'est pas extrêmement blâmable.

### I

L'orgueilleux a des pensées précises, arrêtées, sur son compte, et soyez persuadés qu'elles ne sont jamais défavorables. Il pense toujours du bien de lui-même. A-t-il toujours tort ? est-il toujours coupable en cela ? Non. Les êtres les moins doués ne sont pas déshérités à ce point qu'il n'y ait rien de bon en eux. Chacun de nous a sa part plus ou moins large de dons naturels, d'avantages, de qualités du corps et de l'esprit, et ce n'est point faire acte d'orgueil que de le savoir, que d'y penser. Vous êtes tous ici d'honnêtes personnes, et certes il ne vous est pas défendu de croire que vous avez certains mérites, il ne vous est pas défendu de penser que vous valez mieux que les criminels que l'on envoie dans la Nouvelle-Calédonie. Le mal n'est pas là. — Où est-il donc ?

Il est dans l'exagération de notre mérite, dans une estime outrée de nous-mêmes, dans une appréciation qui dépasse la mesure de notre valeur réelle. Nous échapperons à tout reproche, tant que nous resterons dans les limites de la vérité ; mais si nous les franchissons, nous cessons d'être irréprochables.

Or, mes frères, voici le premier tort de l'orgueilleux : il s'exagère ses talents, son savoir, ses qualités.

### II

Et voici le second : c'est de s'imaginer que les autres sont loin de le valoir, qu'il leur est incontestablement supérieur, que personne n'arrive à sa hauteur.

On enseigne aux enfants qui fréquentent les écoles que l'adjectif a trois degrés : le positif, le comparatif, le superlatif.

Est-ce que l'orgueilleux se contente du positif quand il apprécie son mérite ? Non ! Le comparatif même ne lui suffit pas ; le superlatif est à peine capable de traduire le jugement qu'il porte sur sa personne. Tout est très bien, tout est parfait. Si c'est un ouvrier, nul ne travaille mieux que lui ; si c'est un négociant, nul ne vend dans de meilleures conditions que lui ; si c'est une mère de famille, nulle n'élève aussi bien ses enfants

\* Sur l'Evangile du 10<sup>e</sup> dimanche après la Pentecôte.



qu'elle; si c'est un homme intelligent, nul n'a autant d'esprit que lui.

Et cette tendance à vouloir paraître, s'élever au-dessus des autres, vous la trouverez partout vivante et tenace. Elle habite dans tous les cœurs. Il n'est pas d'homme si misérable, si nul sous tous les rapports, qui ne se croie une petite supériorité quelconque. Prenez l'homme qu'il vous plaira, spirituel ou borné, savant ou ignorant, beau ou laid, riche ou pauvre : vous n'en rencontrerez pas un seul qui ne soit content de sa chère personne et qui ne se dise tout bas, au fond de son cœur, avec une certaine satisfaction, comme le pharisien de l'Evangile : « *Non sum sicut cæteri hominum...* Je ne suis pas comme les autres; des hommes comme moi, dans ma partie, sont rares! »

On dirait que l'homme a conservé le souvenir de sa splendeur originelle et qu'il voudrait au moins en reconquérir quelques débris. Je le comparerais à ces rois déchus qui, dans l'exil, ajustent sur leurs épaules les restes de leur antique dignité et se font appeler « Majesté » par les personnes qui les entourent.

Oui, mes frères, voilà la passion qui se trouve au fond de toutes les âmes et dont il faut faire bonne justice, car elle dénature la vérité et nous donne une idée fausse de nous-mêmes, parce qu'elle est exagérée. Les opticiens mettent en vente des verres qui grossissent démesurément les objets et transforment un grain de sable en une pierre de belle dimension. J'y vois une image saisissante de l'orgueil, qui amplifie singulièrement nos mérites, qui accroit d'une manière notable nos modestes avantages. Mais alors, si nous nous considérons à travers le prisme de l'orgueil, nous ne sommes plus dans la réalité des choses, nous ne nous voyons pas tels que nous sommes, nous tombons dans le faux, nous vivons d'illusions.

### III

Le troisième tort de l'orgueilleux, c'est de s'attribuer à lui, mais à lui exclusivement, comme son bien propre, comme le fruit de son travail, de son industrie, comme le privilège de sa nature, les avantages dont il est pourvu. Il oublie d'en faire remonter la gloire à Dieu, auteur de tout don, dans l'ordre naturel comme dans l'ordre surnaturel. Ainsi l'orgueil aboutit à l'oubli de Dieu, à la négation de sa Providence, à l'exclusion de son intervention dans les affaires de ce monde. Or, il y a là un désordre très grave.

Voici le temps de la moisson. Je blâmerais avec raison l'agriculteur qui, dans son champ, en présence d'une magnifique récolte, déclarerait fastueusement que c'est son œuvre à lui seul et le résultat de ses labeurs. Je lui dirais : « Ce sillon est à vous, c'est votre propriété; soit. Vous l'avez cultivé, vous l'avez ensemencé; soit encore. Mais qui donc à l'origine a créé la terre? qui donc lui a communiqué cette fécondité sans laquelle le grain que vous lui avez confié resterait improductif? Qui donc tient sous ses ordres le soleil et

les nuages, la chaleur et la pluie, toutes ces choses sans lesquelles vous n'auriez rien à moissonner dans vos champs? Vous avez grand tort d'oublier Dieu, car vous n'êtes que son humble associé dans la culture de vos terres, vous n'êtes que son auxiliaire. »

Je tiendrais le même raisonnement à l'orgueilleux : « Qu'avez-vous que vous n'ayiez reçu? *Quid habes quod non accepisti?* Tout ce qu'il y a de bon en vous vient de Dieu, est un don de sa munificence. Il conviendrait pourtant, il serait juste de lui en savoir gré. »

J'ajouterai encore un mot, qui achèvera de caractériser l'orgueilleux : c'est que son langage exprime fidèlement ses pensées intimes. Il pense bien de lui-même, il en parle aussi en bons termes. Si parfois il prend des airs d'humilité, c'est un artifice pour provoquer un compliment. Il fait un usage immodéré du pronom à la première personne. Il commence ses phrases par *je*, et il les finit par *moi*. *Moi!* toujours *moi!* Or, on trouve insupportable un homme qui ne fait que célébrer ses mérites réels ou fictifs.

Voilà déjà bien des raisons, mes frères, qui doivent nous inspirer de l'aversion pour l'orgueil et nous engager à le combattre. Il n'est pas besoin de nous examiner longtemps pour découvrir en nous la trace de ce vice capital. Luttons sans cesse contre ses maudites inspirations; et souvenons-nous que notre sanctification dépend des défaites que nous infligerons à ce grand ennemi de nos âmes, car il est écrit que Dieu résiste aux superbes, et réserve aux humbles la grâce qui sauve et nous rend dignes du ciel. Ainsi soit-il.

## CATÉCHISME DE PERSÉVÉRANCE historique et apologétique

### DEUXIÈME PARTIE

## JÉSUS-CHRIST

### II. — LA VIE PUBLIQUE

#### IV. — Troisième année

##### *Le Fondateur*

### II

#### LA CONFESSION DE SAINT PIERRE

### I

Dalmanutha était une bourgade située au sud de Magdala, à quelque distance de Tibériade. A peine Jésus y a-t-il posé le pied que sa présence est signalée dans les cités baignées par le lac. Son absence n'a point attiédi les haines, les Pharisiens demeurent implacables dans leurs rancunes; et les Saducéens de la cour d'Hérode ont épousé les querelles ou plutôt les terreurs de leur maître, tout couvert encore du sang de Jean-Baptiste.

Les amis du Sauveur se taisent, et ses ennemis affichent leurs desseins méchants.

Pharisiens et Saducéens l'abordent aussitôt d'un air provocant et lui demandent « un signe dans l'air » pour le mettre à l'épreuve. Les miracles bienfaisants qu'il avait opérés ne comptaient pour rien à leurs yeux prévenus ; ils exigeaient comme ils l'avaient fait déjà un prodige dans la nature, un signe extérieur et inutile qui les eût frappés ou amusés, mais sans les convertir.

Il se borne à leur répondre en leur montrant le couchant inondé de ces vives clartés qui environnent de splendeurs le jour mourant :

— Quand le soir tombe, vous dites : « Il fera beau, car le ciel est d'un rose serein ; » et le matin : « Il y aura tempête aujourd'hui, car le ciel est d'un rouge triste. » Vous vous entendez à lire des présages dans le ciel, et vous ne savez pas distinguer les signes des temps !

Ces hommes étaient instruits, plusieurs possédaient la Loi et les Prophètes, et ils n'y voulaient pas voir que les temps étaient accomplis... Cet aveuglement lui brise le cœur. C'est pourquoi il ajoute avec un soupir de tristesse, de douleur et d'indignation, cette parole qu'ils avaient entendue déjà :

— Cette génération méchante et adultère cherche un signe. En vérité je vous le dis, il ne lui en sera pas donné d'autre que celui de Jonas, le prophète <sup>1</sup>.

Puis il les congédie et remonte dans une barque pour traverser le lac. Derrière lui il laisse Bethsaïda, Corozain, Capharnaüm, toutes ces villes aimées qui maintenant le laissent partir ou ne le connaissent plus. Bientôt ils abordent sur le rivage opposé, du côté de Bethsaïda-Julias, et ses disciples s'aperçoivent avec chagrin que dans la précipitation du départ ils n'ont emporté qu'un seul pain avec eux ; et ils s'en alarment :

— Songez, leur dit-il, à vous garder du levain des Pharisiens et des Saducéens, et du levain d'Hérode.

Ils se demandent ce que veut dire le Maître. Les blâmerait-il d'avoir acheté des pains chez ses ennemis ? « Mais nous n'avons pas pris de pains, » s'entredisent-ils.

— Hommes de peu de foi, leur dit-il alors, pourquoi pensez-vous en vous-mêmes : « Nous n'avons pas de pain ? » Vous ne savez donc pas, vous ne comprenez donc pas encore ? Votre cœur est-il donc toujours aveuglé ? Vous avez des yeux et vous ne voyez pas ? des oreilles et vous n'entendez pas ? Vous ne vous souvenez de rien ? Rappelez-vous donc les cinq pains avec lesquels j'ai nourri cinq mille hommes : combien avez-vous alors remporté de corbeilles pleines ? — Douze, répondirent-ils. — Et quand j'ai rompu sept pains pour nourrir quatre mille hommes, combien avez-vous remporté de paniers pleins ? — Sept, lui dirent-ils. — Comment ne comprenez-vous pas encore ? Comment ne comprenez-vous pas que ce n'est point du pain du corps que j'ai parlé en vous disant : « Prenez garde au levain des Pharisiens et des Saducéens ? »

Alors seulement ils comprirent que Jésus ne leur disait pas de se défier du levain, mais de la doctrine, des Pharisiens et des Saducéens <sup>1</sup>.

C'est qu'il voyait leurs cœurs hésiter et leurs convictions fléchir. Déjà il avait signalé parmi eux un vrai démon <sup>2</sup> et il tenait à les préserver du levain des Pharisiens, c'est-à-dire de l'hypocrisie, de l'endurcissement et du mauvais vouloir, afin qu'il puisse dire un jour à son Père : « Je n'ai pas perdu un seul de ceux que vous m'avez confiés, sauf le fils de perdition. »

## II

Tout en partageant ses inquiétudes et en réfléchissant à sa recommandation, ils le suivent dans la direction de Bethsaïda-Julias, et remontent le Jourdain. Dans cette ville, on lui présente un aveugle et on le prie de le toucher afin de le guérir. Jésus le prend par la main et l'emmène seul hors du bourg. Fidèle à sa résolution de ne plus donner d'éclat à ses miracles, en terre étrangère, peut-être pour punir les habitants de Bethsaïda-Julias, qui n'ont pas voulu se convertir, pas plus que ceux de Capharnaüm, il fera ce miracle loin de la foule.

Sans doute aussi que la foi de ce malheureux était mal affermie, car le Sauveur ne produit sa guérison que progressivement, à mesure, semble-t-il, que son âme s'ouvre à la lumière et à l'amour. Après lui avoir mis de la salive sur les yeux, il lui impose les mains et lui demande : « Voyez-vous ? »

— « Je vois, dit l'infirme, des hommes semblables à des arbres qui marchent. » L'état de son âme aussi lui apparaissait confus, avec de vagues lumières, des vérités jusque-là inaperçues, des devoirs nouveaux encore imprécis : tout un travail s'opérait dans son intelligence pour lui faire connaître Jésus, comme dans ses yeux pour lui révéler les objets extérieurs.

Alors Jésus lui met une seconde fois avec autorité les mains sur les yeux, et la vue lui est rendue si bien qu'il voyait clairement toute chose. Et le Maître le renvoya chez lui en lui intimant cet ordre : « Va dans ta maison, et si tu entres dans le bourg, n'en dis rien à personne. »

Cet homme n'était pas un aveugle-né : la cécité lui était venue par accident. Tous les miracles du Christ ont leur côté symbolique ; celui-ci est pour nous l'image de l'âme qui, après avoir connu la vérité, l'a délaissée, a forfait à son devoir et perdu la grâce de Dieu. L'âme de bonne volonté qui ne sait pas et qui dit à Dieu en toute simplicité : « Eclairez-moi ! Seigneur, faites que je voie ! » Dieu lui envoie aussitôt de ces grâces radieuses où elle éprouve quelque chose de la vision et de la félicité du paradis. Miracle rapide, instantané, éclair qui jaillit de la rencontre de deux amours, et qui embrase le cœur de flammes aussi ardentes que douces. Tout le passé est oublié, effacé, et comme absorbé dans les splendeurs lumineuses du pré-

<sup>1</sup> Matth., xii, 39 ; xvi, 4 ; Marc, viii, 12.

<sup>2</sup> Matth., xvi, 12 ; Marc, viii, 21.

<sup>3</sup> Jean, vi, 71.



sent. Alors ce sont des effusions de charité qui ravissent le ciel même, c'est l'idéal que voudrait atteindre l'Eglise en transformant cette terre de haine en une terre d'amour.

Mais comme Lucifer est tombé du ciel, par orgueil, on voit aussi de ces belles âmes privilégiées cesser d'adorer Dieu pour s'adorer elles-mêmes, et sacrifier l'esprit à la chair. Toutes les âmes baptisées ont été ces âmes choisies inondées de faveurs, bien qu'à des degrés divers ; mais quand elles renient Dieu pour un caprice, une vanité, une rancune ou une jouissance, elles n'en sont pas moins coupables d'une monstrueuse ingratitude.

Il est plus difficile alors de leur rendre leur innocence qu'il ne le fut de les amener au plein repentir. C'est un miracle plus grand en quelque sorte, l'âme est déflorée et moins neuve, les sentiments sont émoussés, les larmes taries : l'on ne se repent bien qu'une fois. On ne se figure pas Madeleine retournant à son péché, ni le prodigue à son désert. Cependant, mêmes'ils y retournent, Dieu garde assez de puissance pour les en ramener encore. Il voudra que leur conversion soit plus lente ; quelque temps encore, — et ce sera leur épreuve, — les hommes leur apparaîtront comme des arbres, ils n'auront pas la notion exacte des choses, les idées fausses persévéreront, mais il répandra enfin sur eux les rayons éclatants de sa grâce et « ils verront clair. »

### III

L'aveugle écouta sans doute les recommandations de celui qui venait de le guérir, car Jésus quitte Bethsaïda-Julias, seul avec ses disciples, sans le concours de peuple accoutumé à la suite de ses miracles. Il remonte le Jourdain jusqu'à Césarée de Philippe<sup>1</sup>, une ville neuve et superbe que Philippe le Tétrarque avait bâtie en l'honneur de son protecteur Tibère César. Mais il ne s'y arrête pas, il cherche la solitude et conduit ses disciples au pied de l'Hermon couvert de neige, sur les rives des ruisseaux nombreux qui affluent dans le fleuve.

Le moment est venu d'affermir son œuvre. Depuis deux ans il enseigne, il instruit, il élève ses apôtres, il prépare les matériaux du monument qu'il veut fonder et bâtir : il faut maintenant poser les bases et construire.

Cette pensée l'absorbe, et dès longtemps il s'en entretient avec le Père. A cette heure décisive, il a recours, comme toujours, à la prière fervente et solitaire, *cum solus esset orans*<sup>2</sup>. Ses disciples respectent son silence et se taisent. Tout à coup il les appelle et leur dit brusquement :

— Qui dit-on que je suis, moi le Fils de l'homme ? Quel est le sentiment des foules ?

<sup>1</sup> « Fondée sur les ruines de Dan, Césarée gardait encore la grotte de Pan, si fameuse au temps des colons grecs que la ville en porta longtemps le nom de Panéas. » Le nom moderne de cette ville est Baniyas, mot qui vient évidemment de Panéas. (Fouard). — Césarée de Palestine, au nord de Joppé, avait été bâtie près de la tour de Straton, sur la Méditerranée, par Hérode l'Ascalonite, en l'honneur de César-Auguste.

<sup>2</sup> Luc, ix, 18.

Les apôtres se regardent et hésitent à répondre ; quelques-uns, plus hardis cependant, et sur la demande expresse du Maître, parlent :

— Les uns disent que vous êtes Jean-Baptiste, d'autres Elie, d'autres Jérémie ou quelqu'un des premiers prophètes qui est ressuscité.

Après tant de ses miracles, voilà tout ce que pense de lui le peuple... O dureté des cœurs et étroitesse des jugements humains !

— Et vous, ajoutez-il résolument, en les regardant, qui dites-vous que je suis ?

Cette question, parce qu'elle est nettement posée, les embarrasse davantage encore. Il y eut un moment de silence pénible. Mais Pierre le rompit bientôt, Pierre qui se souvenait de la tempête apaisée, Pierre qui lui avait dit à Capharnaüm, alors que tous le délaissaient : « A qui irions-nous ? Vous avez les paroles de la vie éternelle ! » Pierre lui répond simplement et bravement, sans que l'ombre d'un doute effleure son esprit :

— Vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant !

Ah ! cette fois, le cœur du bon Maître s'épanouit. Il peut donc compter sur ce fidèle, dont le courage ne faiblit pas, dont la générosité d'âme ne doute pas. Avec lui il pourra donc fonder son œuvre. Quelle œuvre ? car il ne l'a jamais désignée par son nom : son Eglise ! Et il lui répond, avec une chaleur que nous ne lui avons pas vue encore, par ces graves paroles faites d'autorité souveraine et d'enthousiasme contenu :

« — Tu es bien heureux, Simon, fils de Jona, car ce n'est point la chair ni le sang qui t'ont révélé cela, mais mon Père qui est dans les cieux. Et je te dis, moi, que tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle.

« Et je te donnerai les clefs du royaume des cieux, et tout ce que tu lieras sur la terre sera lié dans le ciel, et tout ce que tu délieras sur la terre sera délié dans le ciel<sup>1</sup>. »

Il n'ignorait point, lui, ce que le monde disait de sa personne, pas plus qu'il n'ignorait les sentiments intimes de chacun de ses apôtres ; mais il voulait en entendre l'expression publique qui engage et qui terrasse le respect humain. Pierre a révélé spontanément tout l'amour de son cœur, et sa profession de foi entraîne celle des autres.

Les autres apôtres n'ont qu'une idée imparfaite de Jésus. Ils voient en lui le caractère de Jean-Baptiste, le zèle enflammé d'Elie, la sainteté patiente de Jérémie, et en exprimant les sentiments de la foule, ils redisent leur propre pensée. D'ailleurs Malachie n'avait-il pas annoncé la venue d'Elie ?<sup>2</sup> Il est vrai qu'un jour, quand Jésus avait commandé aux flots, ils s'étaient prosternés devant lui en s'écriant : « Vous êtes vraiment le Fils de Dieu ! »<sup>3</sup> Mais ils parlaient ainsi sous le coup de la terreur et de la reconnaissance. Nathanaël aussi avait dit à Jésus : « Vous êtes le Fils de Dieu ! Vous êtes le roi d'Israël ! »<sup>4</sup> Mais c'était

<sup>1</sup> Matth., xvi ; Marc, viii ; Luc, ix. — <sup>2</sup> Malach., iv, 5. — <sup>3</sup> Matth., xiv, 33. — <sup>4</sup> Jean, i, 49.

par une magnifique intuition de son âme subjuguée par la parole pénétrante du Messie que lui annonçait Philippe. Et tout récemment Pierre lui-même, parlant au nom de tous, n'a-t-il pas fait cette profession solennelle au nom de tous : « Mais nous croyons, mais nous savons que vous êtes le Christ, Fils de Dieu ? »<sup>1</sup> Mais ici l'accent n'est pas le même, la conviction est plus profonde et plus personnelle ; ce cri, ce sont de longues réflexions, une intime reconnaissance, mille grâces reçues qui font explosion : « Vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant ! »

Pierre d'ailleurs ne parlait point, ne voyait point à l'aide des seules lumières humaines. « Par une révélation du Père céleste, dit saint Léon, s'élevant au-dessus du monde matériel, dominant les choses de l'humanité, il vit par les yeux de son âme le Fils du Dieu vivant et confessa la gloire de sa divinité<sup>2</sup>. » Si bien qu'« on ne sait, ajoute saint Jean Chrysostome, lequel de ces deux dons est le plus grand : ou celui que le Père fait à Pierre, ou celui que lui fait son Fils. Le Père lui fait connaître son Fils, et le Fils lui donne le pouvoir de révéler le Père et le Fils, et de les faire connaître à toute la terre<sup>3</sup>. »

Mais si la confession est admirable de foi, de charité et de bravoure, combien solennelle est la réponse ! Quels privilèges sublimes, surhumains, elle va conférer à Pierre !

« Tu es bien heureux, Simon, fils de Jona, parce que ce n'est pas la chair et le sang qui t'ont révélé cela. » Pierre est l'homme droit et désintéressé, jamais il n'a poursuivi ses avantages personnels, ne s'est inspiré du moi égoïste, c'est pourquoi il sera exalté plus que les autres. Tous les apôtres ont été choisis, mais il sera le premier ; tous sont les fondements de l'Eglise, mais il sera la pierre sur laquelle le Sauveur l'a bâtie. « La pierre c'est le Christ<sup>4</sup>, » dira saint Paul, le Christ a conféré à Pierre quelque chose de sa dureté de granit qui résistera aux siècles. Il y a ici un jeu de mots voulu pour mieux exprimer la chose éternelle qu'ils signifient, pour mieux la graver dans la mémoire et la foi des peuples.

« Les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle. » Les portes d'une ville étaient l'endroit le plus orné et le plus fortifié de la ville. C'est là que se réunissaient les juges et les anciens du peuple. Aussi pour désigner une cité on en désignait les portes, c'est-à-dire ce qui faisait sa magnificence et constituait sa beauté. Aujourd'hui encore quand on parle de la Turquie on dit « la Sublime Porte. » Les « portes de l'enfer, » cela signifie donc les puissances les plus redoutables de l'enfer. Elles ne prévaudront pas contre l'Eglise de Jésus-Christ malgré les assauts désespérés qu'elles lui livreront, elles viendront se briser sur la pierre qui la soutient.

« Je te donnerai les clefs du royaume des cieux. » — « Par ces clefs célestes, dit saint Jean Chrysos-

tome, le Sauveur rend un homme mortel le maître de tout ce qu'il y a dans les cieux<sup>1</sup>. » Non seulement il parlera et son enseignement sera infaillible sur la terre, mais personne n'entrera au ciel que par lui. Il absout, il délire, et les cieux s'ouvrent ; il lie, il condamne, et les cieux se ferment devant les âmes. Ici-bas il n'y a qu'une tête, afin que tout schisme soit impossible, qu'une chaire, qu'une Eglise : cette tête, cette chaire, cette Eglise, c'est l'Eglise de Pierre, car il a reçu la primauté non seulement d'honneur, mais de juridiction, puisque seul il tient en main les clefs, la puissance souveraine. Seul il ouvre les sources divines de la foi, et de la grâce des sacrements.

Voilà les privilèges inouïs et nécessaires que le Fils de Dieu confère au fils de Jona. Mais Pierre mourra, tandis que l'Eglise durera jusqu'à la fin des siècles ; elle usera sur son roc toutes les puissances du monde. Il faut donc que le roc soit durable, et que Pierre se survive dans ses successeurs qui hériteront de la même puissance de résistance, des mêmes prérogatives d'enseignement infaillible, de la même autorité suprême. Autrement Jésus aurait mal compris ses devoirs de fondateur, il eût créé une société sans avenir. Le Pape c'est Pierre, et chaque fois qu'un Pontife succède à un autre Pontife, l'Eglise lui redit par acclamation, avec une foi indéfectible, les paroles qui ont assuré à Pierre la primauté universelle dans l'Eglise : « Tu es Pierre ! » Tu as les mêmes pouvoirs que Pierre.

#### IV

Cette profession de foi de Pierre, cette réponse du Maître qui l'approuvait, qui la récompensait avec tant d'éclat, en le constituant le chef de l'Eglise, avaient jeté les Apôtres dans la stupeur. Il y avait un tel contraste entre ces paroles et les habitudes d'humilité du Sauveur, qu'ils en furent saisis, et dans l'ardeur de leurs convictions ils se prirent à le proclamer aussi le Christ, Fils de Dieu. Mais il leur défendit avec sévérité, avec menace, « de dire à personne qu'il était Jésus le Christ. » Chassé de partout, espionné et traqué par ses ennemis, il était urgent de ne leur fournir aucun prétexte à persécution nouvelle. Sa mission n'était point achevée encore, mais son temps approchait. Il le leur confia, dans un doux et triste épanchement :

— Il faut que j'aille à Jérusalem. Il faut que le Fils de l'Homme ait beaucoup à souffrir, qu'il soit rejeté par les anciens, par les grands-prêtres et les scribes, et enfin mis à mort ; seulement après trois jours il ressuscitera.

Tout cela il le leur confiait sans détour, si bien qu'ils l'écoutaient le cœur serré d'angoisse, sans trouver un mot à dire.

Pierre n'y tenait plus. Quoi ! il les quitterait, il irait de lui-même à Jérusalem pour y être méprisé, il se livrerait à ses ennemis qui le cherchaient pour le faire mourir ! Il prit donc le Maître à part et lui adressa d'amères représentations : « Vous

<sup>1</sup> Jean, vi, 70. — <sup>2</sup> Sermo de Transfiguratione. — <sup>3</sup> S. Chrysost., Homil. 54 in Matth. — <sup>4</sup> I Cor., x, 4.

<sup>1</sup> S. Chrysost., *ibid.*



ne ferez pas cela, Seigneur, non, vous ne ferez pas cela ! » Vainement Jésus avait-il parlé de sa résurrection, et atténué avec une adorable délicatesse le récit des horreurs de sa Passion ; la flagellation, les crachats, la croix, il n'en avait rien dit. Pierre n'en demeurerait pas moins impressionné. Peut-être aussi abusait-il du crédit qui venait de lui être conféré publiquement. Le Sauveur paraît l'avoir jugé ainsi, car pour lui donner une leçon d'humilité, il se retourne soudain et devant les autres disciples qui l'entendent, il dit :

— Retire-toi de moi, Satan, tu m'es un scandale, car tu t'opposes à mes desseins et ta sagesse n'est pas de Dieu, mais de l'homme.

Pierre aimait Jésus, il le connaissait pour le Fils du Dieu vivant, mais ne le comprenait pas. Quoi ! il le verrait persécuté, rejeté, méprisé, enfin condamné à mourir, et il accepterait cela ?... C'est ainsi qu'il raisonnait, mais ce qu'il ignorait c'est que tel était le plan divin de la Rédemption et qu'en réalité il s'opposait aux desseins de Dieu. Cette mort qu'il regardait comme un opprobre, serait la gloire du Maître et la défaite suprême de Satan, aussi Satan seul pouvait-il protester et y faire obstacle.

L'Apôtre ainsi repris publiquement et durement, baisse la tête. Jésus continue à l'instruire. Mais comme il s'agit ici d'un enseignement fondamental, il appelle auprès de lui tous ses disciples, toute la foule qui stationne à l'écart, regardant, et il leur dit à tous :

— Celui qui veut venir après moi doit se renoncer lui-même, porter sa croix chaque jour et me suivre.

Ici il ne contraint personne, bien qu'il appelle tout le monde ; il interroge les bonnes volontés. Celui qui voudra le suivre saura à quoi ils'engage. Il faut qu'il renonce non seulement à ses biens, mais, ce qui est plus difficile, à lui-même, à ses propres désirs, à sa volonté, à ses sentiments, à son jugement personnel, pour incliner tout cela devant le Christ et sa doctrine. Pour la première fois Jésus parle de la croix, c'est-à-dire du devoir, des tristesses et des peines de la vie qui sont de chaque jour et qu'il faudra porter chaque jour. Car on porte sa croix de deux manières, dit saint Grégoire : lorsque le corps est brisé par les privations ou les maladies, et lorsque l'âme est accablée par la compassion des misères du prochain <sup>1</sup>.

La croix, c'est notre rançon, c'est elle qui nous a rachetés ; c'est le remède à nos tentations, à nos désespoirs, car elle est la leçon suprême, l'espérance ; elle a sauvé le monde. « Soyez donc crucifiés au monde, ajoute saint Jean Chrysostome, n'ayez plus rien de commun avec la terre. N'aimez que le ciel qui est la véritable patrie. N'aimez que la gloire et les biens infinis qui nous y sont réservés. Car nous sommes les soldats du Roi des cieux. Ne faut-il pas que le soldat soit là où est son chef ? Et il veut que toutes ses troupes environnent toujours son trône ».

Ces paroles prononcées avec l'autorité qui lui appartient font impression sur tous, il les développe en ces termes de plus en plus énergiques :

— Celui qui veut sauver sa vie la perdra ; et celui qui perdra sa vie à cause de moi et de mon Evangile, la sauvera. A quoi sert à l'homme de gagner tout l'univers, s'il se perd lui-même et cause la ruine de son âme ? Et je vous le demande, quel échange l'homme donnera-t-il pour son âme ?

« Le laboureur, dit saint Grégoire, perd son froment, s'il veut le conserver ; quand il le sème, il le renouvelle et le multiplie <sup>2</sup>. » Ces enseignements, le Sauveur les avait déjà donnés à ses Apôtres <sup>3</sup>, mais jamais avec cette ampleur de développements. Ici il leur expose dans toute sa sévère étendue le devoir chrétien, l'amour non de la jouissance ou de l'intérêt, mais de la justice, de la vérité, du sacrifice. Pour gagner le ciel et sauver son âme, force leur sera de se dévouer à la grande idée nouvelle, à la foi qu'il apporte à la terre, de s'y dévouer jusqu'à la mort, et de s'oublier eux-mêmes, de souffrir pour lui, pour l'Evangile.

Peut-être que tous n'approuvaient point cette doctrine si pénible aux passions humaines, car il ajoute :

« Qui aura rougi de moi et de mes paroles devant cette génération adultère et pécheresse, le Fils de l'Homme rougira de lui lorsqu'il viendra dans sa Majesté, entouré des saints anges. Car le Fils de l'Homme viendra un jour dans la gloire de son Père, avec ses anges, et il rendra à chacun suivant ses œuvres. »

Cette doctrine nous attire, encore qu'elle soit dure à pratiquer, mais dans nos veines coule un vieux sang chrétien qui nous la fait aimer, et d'ailleurs elle a fait ses preuves en transformant l'humanité. Nous savons que Satan, par la jouissance qu'il nous propose, perd notre âme et répand dans notre conscience un malaise pesant. « Il nous présente le fruit défendu, dit saint Bernard, et nous ravit le paradis. » Les Apôtres la trouvaient bien austère, c'est pourquoi Jésus leur montre la récompense qui les attend au jour glorieux de toutes les justices. Et comme cette heure leur pouvait paraître encore lointaine, il leur promet de montrer, au moins à plusieurs d'entre eux, quelques rayons de cette gloire délicieuse :

— En vérité, je vous le dis, il en est parmi vous qui ne goûteront pas la mort, qu'ils n'aient vu le royaume de Dieu dans sa puissance, et le Fils de l'Homme dans son appareil royal <sup>4</sup>.

Huit jours s'étaient à peine écoulés que Jésus tenait sa promesse : il apparaissait dans toute sa gloire à Pierre, Jacques et Jean ; et cependant cet éclat n'était qu'un reflet de la splendeur de son vrai royaume.

<sup>1</sup> S. Grégoire, *ibid.*

<sup>2</sup> Matth., x, 38-39.

<sup>3</sup> Matth., xvi, 24-28 ; Marc, viii, 34-39 ; Luc, ix, 24-27.

<sup>4</sup> S. Grég., Hom. 32 in Evangel.

<sup>2</sup> S. Jean Chrysostome, *ibid.*

# L'Ami du Clergé Paroissial

## SOMMAIRE

**Prônes catéchétiques sur le Décalogue.** — XII.  
Le serment, 593.

**Sermons d'Adoration perpétuelle.** — V. L'appel  
du Maître, 596.

**Courtes instructions pour la prière du soir.** —  
CVIII. La parabole de l'ivraie, 599.

**Entretiens sur les paraboles évangéliques.** —  
XXXVI. Le festin des noces, 600.

## PRONES CATÉCHÉTIQUES SUR LE DÉCALOGUE

### XII

#### Le deuxième commandement (suite)

#### 2

#### LE SERMENT

#### Résumé analytique

1. Le serment honore Dieu en l'invoquant comme témoin de la vérité. On a cru de toute antiquité, même chez les païens, que la crainte de Dieu empêcherait ceux qui prêtent serment de mentir ou de trahir leur parole. Exemple de Régulus.

2. Le serment a été en usage depuis le déluge, chez les patriarches, chez les Juifs ; Dieu lui-même a juré de tenir les promesses faites à son peuple.

3. Jésus-Christ a recommandé à ses disciples de ne pas abuser du serment, en jurant sans raison comme les pharisiens ; il ne l'a jamais condamné.

4. Le serment doit être conforme à la vérité, le plus léger mensonge en fait un parjure, aucune amphibologie ni réticence proprement dite n'y est admise.

5. La justice exige qu'on ne jure que pour une chose honnête et permise ; le serment ajoute à l'engagement de justice envers le prochain un engagement de religion envers Dieu, il confirme l'intention d'accomplir la promesse. Un serment injuste n'oblige pas.

6. Il ne faut jurer que pour des raisons graves : c'est la majesté de Dieu qui l'exige. Le serment est comme un remède très dangereux qu'on ne devrait employer qu'avec les plus grandes précautions.

Conclusion. *Pone, Domine, custodiam ori meo.*

*Jurabis : Vivit Dominus, in veritate, et in judicio, et in justitia.*

Vous jurez par le Seigneur selon la vérité, la justice et le jugement.  
(Jér., iv, 2).

#### Mes frères,

La vertu de religion règle tous les actes par lesquels nous pouvons rendre à Dieu, ou à son saint nom, le culte d'honneur qui lui est dû. Nous avons expliqué comment nous devons témoigner extérieurement notre respect pour le nom de Dieu, et combien nous devons craindre de nous en servir en vain, dans le cours ordinaire de la vie. Mais il y a des circonstances qui nous imposent des devoirs tout particuliers : c'est lorsque nous devons prêter serment ou faire un vœu. Le serment et le vœu créent une obligation de religion envers Dieu. Ces actes ont leur raison d'être dans la foi à

la suprême autorité et à la souveraine véracité de Dieu ; ils ont pour but direct et immédiat de l'honorer en faisant appel à son témoignage, ou en lui engageant notre parole. Aussi le péché opposé, qu'on désigne communément sous le nom de parjure, est par lui-même très grave, puisqu'il renferme le mépris des attributs infinis de Dieu, la négation des rapports essentiels qui nous unissent à lui.

Depuis qu'on a travaillé à chasser Dieu du gouvernement des sociétés, et à se passer de lui dans la législation, on a inventé de soi-disant serments politiques, qui ne seraient que des engagements de conscience vis-à-vis de la société. Que l'homme ait la liberté de s'engager solennellement à obéir au chef de l'Etat, personne ne le nie ; mais s'il ne croit pas à l'autorité suprême d'un Dieu qui l'oblige à tenir son serment, ne voyez-vous pas que c'est lui-même seul qui s'oblige, et qu'il pourra se délier aussi bien d'une obligation que personne ne lui a imposée ? Aussi combien de ceux qui prêtent ces serments se hâtent-ils de les violer, dès qu'ils y trouvent leur intérêt ! Quant aux vœux, notre société laïque n'en connaît plus, elle prétend même qu'ils sont contraires à la morale nouvelle, et s'occupe très sérieusement à empêcher religieux et religieuses de se vouer aux œuvres de charité ou de perfection chrétienne. Que Dieu pardonne à ces gens qui ne savent pas ce qu'ils font, et qui croient sauver la liberté morale en tuant la liberté religieuse ! Quoi de plus beau, de plus digne de respect, que ces engagements solennels pris en face de Dieu même, que cette invocation de son nom pour appuyer notre faible parole sur l'autorité infaillible de son témoignage ?

Nous parlerons aujourd'hui du serment, nous en ferons l'histoire, et nous dirons les conditions qu'il doit remplir.

1. Le serment est un acte de religion qui consiste à invoquer le témoignage de Dieu pour convaincre le prochain de la vérité de ce que nous disons, ou de ce que nous voulons faire. Il y a des serments qui regardent le passé, par exemple : Je jure que je suis allé à la messe hier, — d'autres se rapportent au présent : Je jure que je n'ai point de dettes, — d'autres à l'avenir : Je jure que je donnerai cinq francs aux pauvres. — Ce qui fait du serment un acte essentiellement religieux, ce n'est pas l'importance de la chose jurée, ni le but qu'on se propose, mais l'honneur qu'on rend à la véracité de Dieu qui ne peut tromper, à sa science infinie qui connaît tout, à sa justice qui punit le mensonge et la tromperie. Que faites-vous ordinairement quand on ne veut pas vous croire ? Vous allez chercher un témoin, un homme dont l'âge, la prudence, la science inspirent la confiance et le respect, et vous le priez d'attester que vous dites la vérité, que vous n'avez jamais manqué à vos promesses ; on accepte son témoignage et on vous croit. Mais si vous ne pouvez appuyer votre parole sur l'autorité de personne, ou s'il s'agit des dispo-



sitions intimes de votre cœur, dont personne ne peut répondre, que vous reste-t-il à tenter pour convaincre ceux à qui vous vous adressez ? Il vous reste le témoignage de Dieu ; vous pouvez vous adresser à lui, le prendre à témoin de ce que vous avancez, et comme on ne peut vous supposer assez impie pour appeler le Dieu de toute vérité en témoignage d'un mensonge, on vous croira, la discussion sera finie.

L'usage du serment est donc venu de la défiance qu'inspire la parole d'un homme qui peut tromper, qui a intérêt à soutenir un mensonge ; et comme tous les hommes sont exposés à tomber dans ce péché, on a voulu, surtout dans les affaires importantes, prendre les plus grandes garanties contre le mensonge. De là est venue l'habitude de demander le serment aux témoins qui font une déposition devant un tribunal, aux sujets qui promettent d'obéir à leur prince, à tous ceux qui contractent un engagement important. On les oblige à déclarer qu'ils disent ce que Dieu sait être vrai, qu'ils ne répondraient pas autrement si Dieu lui-même les interrogeait, enfin qu'ils acceptent d'être châtiés par la justice divine s'ils ne disent pas la vérité telle qu'ils la connaissent. — Cet usage se retrouve chez tous les peuples de l'antiquité, comme un élément du culte religieux, et il suffirait pour prouver que tous ces peuples ont eu une certaine connaissance de Dieu et de ses attributs infinis. Les historiens latins racontent que le général Régulus, vaincu par les Carthaginois, fut renvoyé à Rome pour négocier un traité de paix, après avoir promis par serment que s'il ne réussissait pas dans sa mission, il reviendrait se constituer prisonnier. L'intérêt de Rome était de continuer la guerre et de détruire Carthage, aussi Régulus lui-même engagea le Sénat à n'accepter aucune proposition de paix. On croyait que le général resterait à Rome pour échapper à la vengeance des Carthaginois : sa femme et ses enfants le suppliaient de ne pas les quitter ; mais Régulus avait donné sa parole, il avait juré de reprendre ses fers : il retourna à Carthage où il mourut dans d'affreux supplices, victime de la fidélité à son serment.

2. Nous ne trouvons dans l'Écriture sainte aucun exemple de l'usage du serment avant le déluge. La première circonstance où nous le voyons employé est une discussion entre Abraham et le roi de Gérara, à l'occasion d'un puits dont celui-ci réclamait la propriété. Abraham affirma que le puits lui appartenait, il obligea le roi Abimélech à accepter sept brebis en souvenir du traité qu'ils allaient conclure, et dont tous deux jurèrent d'observer les conditions : aussi ce puits fut appelé Bersabée, c'est-à-dire le Puits du serment<sup>1</sup>. Dès lors, l'histoire du peuple de Dieu nous offre de fréquents exemples de l'emploi du serment. Ainsi, lorsque Abraham envoie Eliézer en Mésopotamie, il lui fait jurer de ne point choisir une épouse pour Isaac

parmi les filles des Chananéens<sup>2</sup> ; lorsque Moïse épousa Séphora, il jura de demeurer chez son beau-père<sup>3</sup> ; David promet avec serment à Bethsabée que Salomon règnerait après lui<sup>4</sup>.

Nous ne nous étonnerons pas, après cela, de lire dans l'explication du Décalogue ces paroles de Moïse : « Vous craindrez le Seigneur, vous ne servirez que lui seul, et vous jurerez par son nom<sup>5</sup> ; » ni d'entendre David promettre le ciel comme récompense à ceux « qui s'engagent par serment et tiennent la parole donnée au prochain<sup>6</sup>. » Mais il y a une preuve plus frappante encore en faveur du serment : c'est que Dieu lui-même a voulu s'en servir dans plusieurs circonstances où il a fait à son peuple de solennelles promesses. « J'ai juré par moi-même, dit-il à Abraham, parce que tu as consenti à ne pas épargner ton enfant, je te bénirai et je multiplierai ta race comme les étoiles du ciel, comme les grains de sable de la mer, et de toi naîtra Celui en qui seront bénies toutes les nations de la terre<sup>7</sup>. » Ecoutez encore ces paroles que le Psalmiste met dans la bouche du Seigneur : « Je l'ai juré une fois par ma sainteté, je ne mentirai pas à David, sa postérité sera éternelle, et son trône brillera aussi longtemps que le soleil en ma présence<sup>8</sup>. » Les prophètes rappelaient sans cesse aux Juifs ces divines promesses pour raviver leurs espérances, et lorsque la mère de Dieu vint chez sa cousine Elisabeth, Zacharie éclairé d'un rayon céleste chanta aussitôt l'accomplissement merveilleux du serment que Dieu avait fait jadis à Abraham<sup>9</sup>.

3. Que faut-il de plus pour prouver que le serment honore Dieu, que c'est par conséquent un acte permis et méritoire ? Jésus-Christ, en venant annoncer une loi nouvelle, a-t-il pu changer la nature de cet acte de religion ? Non, mes frères, en aucune manière ; mais comme les Juifs, trompés en cela par les faux enseignements des pharisiens, abusaient du serment et déshonoraient le nom de Dieu, le Sauveur a recommandé à ses disciples de ne point suivre leur exemple, et de ne point jurer comme eux, à tout propos. Il a voulu leur rappeler que la nécessité du serment est venue de la propension au mensonge, qui est une des suites de la faute originelle ; il leur a recommandé de répondre simplement *oui* ou *non* à ceux qui les interrogent, mais il n'a pas défendu d'avoir recours au serment, quand les circonstances l'exigent. Les apôtres, chargés par leur divin Maître de prêcher partout sa doctrine, n'ont pas craint de se servir du serment : « Je proteste devant Dieu que je ne mens pas, » écrit saint Paul aux Galates (1, 20), en leur expliquant comment il a été appelé par Jésus-Christ à l'apostolat ; et dans l'épître aux Hébreux (vi, 16), il reconnaît que le serment est utile pour mettre fin aux contestations. Entre bons chrétiens on devrait se contenter d'affirmer simple-

<sup>1</sup> Gen., xxi, 31.

<sup>2</sup> Gen., xxiv, 3. — <sup>3</sup> Exod., ii, 21. — <sup>4</sup> Reg., i, 29. — <sup>5</sup> Deut., vi, 13. — <sup>6</sup> Ps., xiv, 4. — <sup>7</sup> Gen., xxii, 18. — <sup>8</sup> Ps., lxxxviii, 36. — <sup>9</sup> Luc, i, 73.

ment ce que l'on dit, et avoir une telle horreur du mensonge qu'on ne suppose jamais avoir affaire à un menteur. Mais, puisque le serment renferme un hommage à la véracité de Dieu, il ne faut pas craindre de l'employer avec prudence, quand on n'a pas d'autre moyen de faire triompher la vérité.

4. Il est temps d'expliquer à présent les conditions que doit remplir le serment pour qu'il soit permis de le prêter. La sainte Ecriture en assigne trois : la vérité, la justice, le jugement.

La première qualité du serment, c'est d'être parfaitement conforme à la vérité. Si vous n'êtes pas sûr de ce que vous avancez, ne prenez pas Dieu à témoin que vous dites la vérité, car vous pourriez le rendre complice d'un mensonge. Si vous vous êtes trompé de bonne foi, vous ne mentez pas en disant ce que vous croyez être vrai, et par conséquent vous ne péchez pas en le jurant, mais vous avez dû prendre toutes les précautions nécessaires pour vous éclairer avant de prêter serment. Comprenez bien quel outrage font à Dieu ceux qui jurent contre la vérité. Que diriez-vous si un faux témoin venait vous trouver pour vous demander d'appuyer ses calomnies ? Vous regarderiez cette proposition comme une sanglante injure. Ne sont-ils pas bien plus coupables, ceux qui prennent Dieu à témoin d'une chose fausse, d'une promesse qu'ils ne veulent pas accomplir ? Cette injure est toujours grave, quelque léger que soit le mensonge, parce qu'elle porte atteinte à la souveraine perfection de Dieu, qui ne peut s'allier avec le moindre défaut ; tout serment contraire à la vérité est un parjure, un péché mortel contre la vertu de religion. Il en est de même si l'on se sert de termes amphibologiques ou de réticences qui auraient pour effet d'induire en erreur le prochain. Toutefois si certains termes, quoique n'étant pas rigoureusement exacts, ne peuvent tromper personne, il n'y a pas de faute à s'en servir. Ainsi vous pouvez jurer que vous n'avez pas de dettes, quoique vous ayez oublié de payer une petite somme à l'un de vos fournisseurs ; mais si vous êtes criblé de dettes, vous ne pouvez pas dire : « Je ne dois rien à *Personne*, » en entendant vous seul par ce mot *Personne* un marchand qui porterait ce nom. La vérité exige aussi que vous ayez une intention conforme à l'acte que vous accomplissez ; il n'est jamais permis de prononcer un serment sans avoir l'intention de jurer. Les pharisiens enseignaient à leurs prosélytes qu'ils pouvaient jurer par le Temple sans s'engager à rien, mais qu'ils seraient tenus à exécuter leur serment, s'ils juraient par l'or du Temple : « Insensés et aveugles, leur dit le Sauveur, qu'est-ce qui est plus respectable, l'or ou le Temple qui sanctifie l'or ? » (Math., xxiii, 17). Que vous juriez par le nom de Dieu, ou par la majesté de son trône, par le ciel, par une créature quelconque prise comme l'expression des perfections de Dieu, vous faites un serment que vous devez tenir. Si au contraire les termes dont vous vous servez n'ont d'autre sens pour ceux qui les enten-

dent que d'affirmer avec plus d'énergie, vous ne faites pas de serment. « C'est vrai comme Dieu, je vous jure que c'est vrai, » signifient le plus souvent : « Je vous le garantis. » On a tort de s'habituer à ces formules, mais elles ne seraient de vrais serments que si on avait été requis d'en faire un.

Il n'est pas toujours nécessaire de prononcer une formule orale, pour qu'il y ait serment ; il peut suffire de faire un geste, par exemple de lever la main devant le juge qui interroge.

5. La justice est la seconde qualité du serment. Dieu ne peut pas plus autoriser l'injustice que le mensonge, et il punit comme un parjure tout serment qui aurait pour but de porter au mal. Le serment doit porter sur une chose honnête, bonne et louable devant Dieu. Ceux qui, ayant commis le mal, s'en vantent avec serment par pure forfanterie peuvent ne faire qu'une faute légère, mais ceux qui se vantent ainsi de péchés qu'ils n'ont pas commis, ou qui par ce moyen scandalisent les autres, commettent des fautes bien graves. C'est surtout dans les serments qui accompagnent les contrats ou les promesses qu'il faut bien observer les lois de la justice, en ne s'engageant jamais à ce que peut réprouver la conscience. Il y a dans ces promesses jurées deux choses distinctes : l'engagement de justice vis-à-vis du prochain, et l'engagement religieux vis-à-vis de Dieu ; en y manquant on commet un double péché. Bien que l'obligation religieuse du serment soit par elle-même plus grave que celle de justice, elle n'est pour ainsi dire que secondaire. D'où il résulte que si, après avoir fait un serment parfaitement juste et vrai pour confirmer une promesse importante, on vient ensuite à manquer en peu de chose à une des conditions stipulées, le péché d'injustice n'étant que léger, le péché d'irréligion ne peut pas être grave, supposé bien entendu qu'au moment du serment on ait bien eu l'intention de l'accomplir. Ce qui a été confirmé par serment, disent les théologiens, c'est la volonté d'accomplir la promesse, volonté qui était sincère et réelle à ce moment, mais qui a pu changer ensuite. — Puisque Dieu ne peut prêter son appui à un serment injuste, il est clair qu'un serment de ce genre n'entraîne aucune obligation. On a péché en jurant, mais on pécherait de nouveau en accomplissant le serment, comme l'a fait Hérode en immolant saint Jean-Baptiste à la vengeance d'Hérodiade. — L'obligation de tenir un serment peut cesser, si l'exécution devient impossible ou doit léser un tiers, si les intéressés y renoncent, ou si l'autorité compétente en dispense. On appliquera à ces cas ce que nous dirons bientôt du vœu.

6. Enfin tout serment doit être fait avec jugement, c'est-à-dire avec prudence. Représentez-vous bien, mes frères, la majesté de celui que vous appelez en témoignage, l'univers entier qui lui obéit, les millions d'anges qui entourent son trône, et tremblez qu'il ne vous écrase du poids de sa



colère, si vous l'insultez en associant son nom redoutable à de viles plaisanteries, à de banales conversations, à d'inutiles projets ! « Ce nom est saint et terrible » (Ps., cx, 9), vous devez le respecter et le craindre, non pas de cette crainte servile qui empêchait les Juifs de le prononcer à haute voix, mais d'une crainte pieuse et filiale qui vous détournera de tout ce qui le déshonore. Que votre bouche ne s'habitue pas à jurer inutilement, ni même à prononcer sans respect le nom de Dieu, car « celui qui jure souvent sera rempli d'iniquité, celui qui jure en vain sera sans excuse et attirera le châtimement sur sa maison. » (Eccli., xxiii, 14). Le serment est un acte de religion, mais un acte d'une gravité exceptionnelle, qui perdrait toute sa valeur si on s'en servait à chaque instant. Pesez donc bien les raisons que vous pouvez avoir de l'employer, et si vous ne pouvez avoir recours à un autre moyen pour faire triompher la vérité et le droit, ne prononcez qu'en tremblant le nom du Dieu trois fois saint devant qui les cœurs n'ont point de secret ; vous jurerez alors avec jugement.

Il y a des remèdes très énergiques, mais très dangereux, que les médecins n'osent employer qu'après mûre délibération, en tenant bien compte du tempérament du malade et des conséquences qui se produiront. Il faudrait n'user du serment qu'avec la même prudence, car voyez à quels dangers s'exposent ceux qui jurent à tout propos : d'abord ils contractent de bien lourdes dettes envers la justice de Dieu, ils scandalisent ceux qui les entendent, enfin ils prennent facilement l'habitude de blasphémer, de jurer contre la vérité et la justice, ils peuvent commettre d'affreux parjures, nuire considérablement au prochain, négliger de réparer le tort qu'ils ont causé, et finalement perdre leur âme pour l'éternité.

Méditez sérieusement ces sages réflexions, que j'emprunte à saint Augustin, et en voyant combien il est facile de se perdre par les péchés de la langue, répétez avec David : « Mettez, Seigneur, une garde à ma bouche, et fermez la porte de mes lèvres. » (Ps., cxl, 3). Craignez d'être traité par Dieu comme le dernier roi de Juda, à qui le prophète Ezéchiel annonça que le serment qu'il avait violé retomberait sur sa tête, et qu'il mourrait captif à Babylone. Ce n'est pas la captivité que nous devons craindre, mais le feu éternel de l'enfer, si nous avons le malheur de mourir en état de péché mortel, après un parjure. Mettons-nous donc bien en garde contre tout ce qui peut nous faire tomber dans ce péché, résistons aux mauvais exemples, corrigeons-nous, s'il y a lieu, de nos mauvaises habitudes, veillons sur toutes les paroles qui sortent de nos lèvres, et en professant courageusement la religion de Jésus-Christ devant les hommes, méritons qu'il nous reconnaisse un jour devant son Père pour les héritiers de son royaume. Ainsi soit-il.

## SERMONS D'ADORATION PERPÉTUELLE

### V

#### L'APPEL DU MAÎTRE <sup>1</sup>

*Magister adest et vocat te.*  
Le Maître est là qui vous appelle.  
(Jean, xi, 28).

Mes frères,

Ignorance et faiblesse, voilà ce que nous sommes. Nous étudions avec passion tout ce qui regarde la terre et le temps, et nous ignorons ce qu'il est absolument nécessaire de savoir, c'est-à-dire ce qui regarde notre âme, notre avenir éternel. Dans l'ordre des connaissances naturelles et terrestres, notre horizon est excessivement borné, et les plus instruits parmi nous sont obligés de s'écrier avec un savant illustre : « Ce que je sais, c'est que je ne sais rien. » Qu'est-ce, en effet, que la science d'un homme, je ne dis pas en face de la science de Dieu, mais même en face de la science de tous les hommes ?

L'ignorance est donc notre premier malheur, mais il y en a un autre : c'est la faiblesse. Nous avons quelquefois, devant nos yeux ravis, de magnifiques spectacles de vertu, d'héroïsme et de dévouement. Ce spectacle nous émeut, nous entraîne, nous élève ; mais hélas ! quelque temps après, dès que nous avons détourné les regards, nous retombons dans notre égoïsme et notre faiblesse première. Nous devons dire avec le poète païen : « Je vois le bien et je l'approuve, et cependant mon cœur se porte vers le mal. *Video meliora proboque, deteriora sequor.* »

Les hommes ont beau se proclamer savants et forts : ce qui prouve qu'ils sont ignorants et faibles, c'est qu'ils cherchent toujours des maîtres. Hélas ! quels maîtres se donnent-ils ?

Maîtres ignorants, qui ne savent pas le premier mot de ce qu'ils enseignent et qui, par conséquent, ne peuvent qu'entraîner leurs disciples dans l'erreur.

Maîtres hypocrites, qui savent où est la vérité et le bien, et qui par calcul ne conduisent pas au bien et à la vérité.

Maîtres sectaires, c'est-à-dire méchants et adonnés au mal ; ils font délibérément la nuit dans les intelligences ; ils réalisent cette parole de l'apôtre saint Paul disant qu'il y aura, à la fin des temps, une époque particulièrement dangereuse, où les hommes se détourneront de la vérité pour embrasser de vaines fables, de ridicules inventions : *a veritate quidem auditum avertent, ad fabulas autem convertentur*. La vérité, voilà ce que tous les hommes repoussent de toutes leurs forces. Les fables, les idées flatteuses, les songes enchanteurs, les doctrines qui exaltent le plaisir et le vice, voilà ce que l'on demande et ce que l'on adore.

<sup>1</sup> Prêché par M. l'abbé Martre, ancien archiprêtre de Prades.

Je sais bien, mes frères, qu'il y a sur terre de véritables maîtres. Un maître véritable doit posséder la vérité, il doit vouloir la communiquer, il doit donner les moyens de l'accomplir.

Assurément je ne puis pas nier qu'il y ait des maîtres véritables. Je les ai, en ce moment, sous mes yeux ; ce sont tous les prêtres de ce doyenné qui, du haut de leurs chaires, donnent à leurs paroissiens la doctrine pure et solide de l'Evangile, par conséquent de la vérité. Mais, il faut l'avouer, nous ne sommes tous que des échos, et au fond il n'y a qu'un seul Maître : *Magister vester unus est Christus*. Il a dit un jour, ce Maître adorable : « *Ego sum via, veritas et vita*. Je suis la voie, la vérité et la vie. » — Remarquez, mes frères, qu'il ne dit pas : « Je possède la vérité, » mais : « Je suis la vérité, la vérité c'est moi-même, » vérité complète, vérité sans mélange, vérité éternelle. — Il ne dit pas : « J'indique le chemin qui conduit au ciel, » mais : « Je suis moi-même le chemin, *ego sum via*. Si quelqu'un entre par moi, il est sûr d'arriver à l'éternel héritage. *Per me si quis introierit, prœmia inveniet*. » — Il ne dit pas : « Je communique la vie, » mais : « Je suis la vie, et s'unir à moi c'est posséder par là-même la vie substantielle et vivante. »

Si j'avais eu le bonheur de vivre pendant la vie mortelle de Notre-Seigneur, ah ! j'aurais fait comme les multitudes qui s'attachaient à ses pas, qui le suivaient et sur la montagne et au désert, et qui oubliaient, pour l'écouter, les premières nécessités de la vie. Lorsqu'elles apprenaient que le Maître était ici ou là, par delà le lac de Tibériade, elles se jetaient dans les barques et allaient à sa rencontre pour jouir de sa présence et recueillir ses enseignements.

Eh bien ! mes frères, ce même Maître est là, devant vous, sur l'autel, et il vous appelle. *Magister adest et vocat te*.

#### I. — C'est lui le Maître.

Il est le Maître, là aussi bien qu'aux jours de sa vie mortelle. Il répète du fond de son tabernacle la parole qu'il disait aux foules : « Je suis la voie, la vérité et la vie. *Ego sum via, veritas et vita*. Je suis la vérité ; je possède la vérité et je veux vous la faire connaître. Vous avez besoin de savoir d'où vous venez, où vous allez, et comment vous devez marcher pour atteindre le but de votre vie. Je vous l'ai enseigné durant ma vie mortelle, et aujourd'hui je vous l'enseigne tout aussi efficacement. Car, pour atteindre le but de votre vie, c'est-à-dire le ciel, car vous venez de Dieu et vous allez à Dieu, vous avez besoin d'humilité, vous avez besoin de charité, vous avez besoin de l'esprit de sacrifice ; et ce sont ces trois choses que je vous prêche et que je vous inspire dans le mystère de l'autel.

« Vous avez besoin d'humilité pour réprimer votre orgueil, parce que l'orgueil est le principe de toute révolte et de toute incrédulité. Eh bien ! voyez si je m'humilie et si je m'abaisse, moi, votre Dieu,

descendu du ciel dans la crèche, sur la croix, dans l'hostie, sous l'apparence d'un peu de pain.

« Vous avez besoin de charité pour vaincre votre égoïsme, vos passions qui vous portent à contenter tous les désirs de votre cœur, à ne voir que vous-mêmes. Eh bien ! regardez-moi et dites si je puis m'oublier moi-même davantage et me donner plus complètement à vous, puisque je me dépense tout entier pour vous, puisque, après m'être fait votre frère en prenant votre nature, après m'être fait votre victime en mourant pour vous, je me fais votre nourriture dans le sacrement de l'Eucharistie.

« Vous avez besoin de l'esprit de sacrifice, car sans le sacrifice rien de grand ne se fait ici-bas. Or, voyez si je me sacrifie encore sous vos yeux ; j'ai transporté le sacrifice du Calvaire dans tous les climats et sous tous les cieux ; tous les jours, mon immolation sanglante est renouvelée d'une manière mystique, et toutes les âmes peuvent apprendre de moi à se sacrifier et à se dévouer. »

Voilà ce que nous dit Jésus-Christ à l'autel. Or, mes frères, comme l'humilité, la charité et le sacrifice sont le tout de la vie et surtout de la vie chrétienne, vous voyez bien que Jésus-Christ dans l'Eucharistie est notre Maître véritable, qu'il est la vérité. *Ego sum veritas*.

Il est en même temps la voie et la vie. Il n'indique pas seulement le chemin, il est le chemin. Il est la vie, c'est-à-dire quiconque adhère à lui par la foi, quiconque est uni à lui par l'amour, est sûr d'arriver au but de la vertu, c'est-à-dire à la vie éternelle. Le Fils de Dieu n'est pas comme ces maîtres de la terre qui parlent très bien, qui disent de très belles choses, mais qui ne donnent aucun moyen, aucune voie pour pratiquer la vérité. Jésus-Christ se donne lui-même dans le sacrement de l'Eucharistie : il est la force des âmes, *rex Christe, virtus fortium* ; lui seul est capable de leur faire produire les beaux fruits de la vertu, les grandes choses de la sainteté, *qui magna solus efficit*, lui seul le peut et lui seul le fait.

#### II. — Il est là.

Voilà le Maître des âmes. Eh bien ! le Maître des âmes est là, sous le voile de l'hostie, sous l'apparence d'un peu de pain ; il est aussi présent qu'il l'était dans la Judée, près du puits de Jacob où il convertissait la Samaritaine, dans la maison de Lazare où il recevait une si touchante hospitalité. *Magister adest*. Le tabernacle et l'autel, — que de fois on vous l'a dit, mes bien chers frères ! — c'est Bethléem avec sa crèche, c'est Nazareth avec ses travaux obscurs, c'est la montagne de Judée avec ses enseignements, c'est le Calvaire avec ses immolations, c'est la maison de Béthanie avec ses douceurs et ses tendres familiarités pour les âmes pieuses.

1. Nous n'avons pas besoin de vous prouver toutes ces choses ; nous n'avons pas besoin de vous prouver la présence de Jésus-Christ dans le sacrement de l'autel : votre foi l'y reconnaît, votre



amour l'y adore, et nous ne voulons pas faire injure à votre foi et à votre amour. D'ailleurs, elles sont présentes dans votre esprit, elles se dressent fièrement devant votre raison chrétienne, les preuves indiscutables sur lesquelles repose la vérité de ce mystère ineffable.

Le Fils de Dieu fait homme ne pouvait pas parler plus clairement qu'il n'a fait en disant à la dernière Cène, la veille de sa mort, lorsqu'il prit du pain entre ses mains saintes et vénérables : « Ceci est mon corps. *Hoc est corpus meum.* »

Et l'Eglise catholique, qui depuis dix-neuf siècles représente et continue le Fils de Dieu ici-bas ; l'Eglise catholique qui embrasse dans son sein toutes les générations et tous les siècles, le génie, la sainteté, l'héroïsme, le dévouement ; l'Eglise catholique, depuis dix-neuf siècles, se prosterne devant le tabernacle et y reconnaît son Epoux et son Maître, humilié par amour pour ses enfants. C'est donc en toute sécurité que notre intelligence peut croire et notre cœur adorer.

2. Mais si la présence de Jésus-Christ sur l'autel n'a pas besoin d'être prouvée, si nous y croyons de toute notre âme, agissons-nous d'après cette foi ?

Le Maître est là, *Magister adest !...* Donc, mes frères, silence ! C'est à lui de parler ; à nous de nous taire et d'écouter, dans le recueillement le plus parfait, à nous d'écouter sa parole comme Madeleine, lorsqu'elle était assise à ses pieds : *Sedens secus pedes Domini, audiebat verbum illius.*

Le Maître est là, *Magister adest !...* Donc, mes frères, respect à sa présence ! Nous respectons les maîtres de la terre, desquels pourtant nous ne sommes jamais entièrement sûrs qu'ils ne se trompent pas et même qu'ils ne nous trompent pas ! Et nous ne respecterions pas le Maître du Ciel, celui qui possède la vérité tout entière, celui dont toutes les paroles sont esprit et vie, dont la parole ne passera point, quand même le ciel et la terre passeraient !... Respect, mes frères, par notre silence, respect par notre tenue, respect par notre costume modeste, respect par notre attention et notre docilité.

Le Maître est là, *Magister adest !...* Donc, mes frères, confiance et amour ! Puisqu'il est le Maître, puisqu'il est là pour moi, puisqu'il est là pour venir en moi, puisqu'il sera, quand je le voudrai, ma force et ma richesse, quels obstacles pourraient m'arrêter ? Quels sacrifices pourraient me faire reculer ? Non, je puis tout en celui qui me fortifie, *omnia possum in eo qui me confortat.* En lui, j'aurai la lumière pour mes doutes, la solution pour mes difficultés, la consolation pour mes douleurs.

### III. — Il nous appelle.

Le Maître est là et il nous appelle, *Magister adest, et vocat te.* Le Fils de Dieu nous appelle toujours, mes frères. Vous hésitez parfois, vous vous dites : « Jésus-Christ est là, mais pense-t-il à moi ? s'occupe-t-il de moi ? m'appelle-t-il ? » N'en doutez pas, mes frères !

Il vous appelle, vous qui ne faites que d'entrer dans la vie, et vous qui peut-être la quitterez demain ; vous qui tressaillez dans l'enivrement de votre force, de vos richesses, de vos joies, et vous qui êtes sur le point de succomber sous le poids de la souffrance et de la douleur.

Il vous appelle, vous qui n'avez trouvé que des roses à cueillir sur le chemin de la vie, et vous à qui il a présenté de bonne heure le calice amer de sa Passion ; il vous appelle tous, non pas tous pour la même chose, mais tous pour quelque chose.

1. La parole que nous méditons en ce moment a été dite à Marie-Madeleine par Marthe sa sœur. Remarquez, mes frères, que Madeleine a été appelée par le Sauveur dans trois circonstances différentes : remarquez-le, car ceci n'est pas seulement l'histoire de Madeleine, c'est notre histoire à tous, c'est la vôtre et c'est la mienne.

Jésus a appelé Madeleine du sein du péché et du désordre ; il a fait luire devant ses yeux une vie meilleure que la vie des sens et des plaisirs mondains ; il a inspiré à son cœur l'amour de Dieu qui seul demeure, tandis que le monde et les plaisirs passent à chaque instant, *præterit figura hujus mundi.* Et Madeleine a répondu immédiatement à l'appel du divin Maître : elle est venue dans la maison de Simon le Pharisien, et là, elle a baigné de ses larmes les pieds du Sauveur, elle les a essuyés de sa chevelure, elle les a baisés de ses lèvres, et le Seigneur lui a beaucoup pardonné parce qu'elle a beaucoup aimé, *dimituntur ei peccata multa, quoniam dilexit multum.*

Jésus a appelé Madeleine, lorsque Madeleine pleurait la mort récente de son frère ; il l'a appelée pour sécher ses larmes, pour consoler sa douleur, pour rendre un frère à ses embrassements. Il a réalisé par là la promesse que Dieu avait faite par la bouche du Psalmiste : « *Cum ipso sum in tribulatione.* Je suis avec l'âme éprouvée par les tribulations. »

Enfin, c'était après la Résurrection ; Madeleine se tenait auprès du sépulcre vide, elle cherchait son Seigneur. Un jardinier se présente à elle, aussitôt elle lui dit : « Si vous savez où ils l'ont mis, oh ! dites-le moi, je vous en conjure ! » Et le jardinier était Jésus lui-même, et Jésus lui dit : « Marie ! » et Madeleine tombe à genoux et adore. Et c'est alors que le Sauveur lui confie une grande mission : « Va, et dis à mes frères que je suis ressuscité et que je vais les précéder en Galilée : c'est là qu'ils me verront. »

2. Eh bien ! mes frères, j'ai dit que c'est là notre histoire à tous... Dieu nous a appelés de ces trois manières différentes.

Dieu nous a appelés lorsque nous étions loin de lui, dans le péché : il nous a appelés par la voix du remords. Heureux, mes frères, si nous avons su comprendre que le péché ne peut que nous rendre malheureux, et qu'en Dieu seul, dans la religion et dans la vérité, dans la pureté et dans l'accomplissement de tous nos devoirs, se trouvent les joies véritables !

Dieu nous a appelés par la voix de la douleur, lorsque nous avons été affligés et frappés par l'infortune, lorsque nous avons perdu nos parents et nos amis. C'était la voix de Dieu qui nous disait de ne pas nous attacher aux créatures, mais de l'appeler à notre secours et d'aller vers lui.

Enfin, Dieu nous a fait entendre une voix plus directe et plus intime ; il nous a appelés par notre nom : il nous a confié une charge, une mission que nous devons remplir. Heureux ceux-là, mes frères, heureux ceux qui entrent dans la voie que le Seigneur indique ; heureux ceux qui accomplissent jusqu'au bout la mission que Dieu leur confie : ils sont sûrs de parvenir à la récompense et à la gloire.

Écoutez, mes frères, cette voix de l'Ami divin qui nous appelle et demandons à Dieu d'inspirer toujours à notre âme le courage de répondre à l'appel du Maître.

Il y avait, au commencement de ce siècle, dans la ville d'Amiens, il me semble, un prêtre à l'âme essentiellement courageuse et militante. Il se sentit attiré vers la Compagnie de Jésus et il donna les soins les plus assidus à la congrégation naissante des Dames du Sacré-Cœur. Il s'appela le Père Varin et il développait souvent à la pieuse communauté les paroles que nous venons de développer nous-même, en sorte que ces mots devinrent comme la devise de ces âmes ferventes, et lorsqu'on imposait à l'une d'entre elles une mission difficile et pénible, on n'avait qu'à lui dire : « *Magister adest et vocat te*. C'est le Maître qui est là et il vous appelle. » Et la mission était immédiatement acceptée, sans répugnance et de grand cœur.

Je voudrais, mes frères, que vous preniez aussi ces paroles pour devise et pour mot d'ordre, en sorte qu'en présence du travail pénible, en présence d'une injure à subir, en présence d'une maladie à supporter, en présence de toutes les luttes pour la foi et la vertu, vous vous disiez à vous-mêmes : « *Magister adest et vocat te*. C'est le Maître qui est là et il m'appelle. »

Vous grandiriez ainsi, mes frères, dans la patience et dans la vertu. Vous augmenteriez tous les jours la somme de vos mérites pour le ciel. Ainsi soit-il.

## COURTES INSTRUCTIONS POUR LA PRIÈRE DU SOIR

### CVIII

#### PARABOLE DE L'IVRAIE

Jésus proposa ensuite à ses disciples la parabole suivante : « Le royaume des cieux est semblable à un homme qui avait semé une bonne semence dans son champ. Or, pendant que tous dormaient, l'ennemi vint, jeta de l'ivraie dans les mêmes sillons où le froment était tombé, et se retira. »

« Lorsque l'herbe eut grandi et produit son épi, l'ivraie aussi parut. Alors les serviteurs vinrent trouver le père de famille et lui dirent : Maître, n'est-ce pas du bon grain que vous avez semé dans votre terre ? D'où vient qu'il y a aussi de l'ivraie ? Il leur répondit : C'est l'homme ennemi qui a fait cela. Et les serviteurs ajoutèrent : Voulez-vous que nous allions arracher la mauvaise herbe ? — Non, dit le maître, de peur qu'en l'extirpant vous n'arrachiez aussi le froment. Laissez croître l'une et l'autre jusqu'à la moisson, et, au temps de la moisson, je dirai aux moissonneurs : Arrachez d'abord l'ivraie et liez-la en bottes pour la brûler, puis ramassez soigneusement le blé pour le mettre dans mon grenier. » (Math., XIII, 24-30).

Encore que ce récit imagé nous intéresse vivement, il nous frappe moins que des auditeurs orientaux. Jeter de la mauvaise graine dans le champ du voisin ne nous semble guère qu'une méchanceté répréhensible, une vengeance sans graves conséquences. Il n'en était pas de même au temps du Sauveur, la loi romaine avait prévu ce cas criminel pour ces contrées, et des voyageurs affirment que le fait se produit encore en plusieurs pays de l'Orient. L'Indien, en particulier, menace son ennemi de semer dans ses terres cultivées une semence<sup>1</sup> qui rendra, durant plusieurs années, toute récolte impossible. Il y réussit si bien qu'il plonge toute une famille dans la plus affreuse misère et dans le désespoir.

L'ivraie dont parle Notre-Seigneur est probablement celle qu'on rencontre en nos contrées, aussi commune qu'en Palestine<sup>2</sup>, et qui ressemble au froment tant que l'épi n'a point paru.

On a remarqué que dans les champs où l'ivraie croît avec le froment, leurs racines s'entrelacent de telle sorte qu'il est impossible d'arracher l'ivraie sans nuire au blé.

Quel était le sens précis de cette parabole ? Quelle ressemblance y a-t-il entre ce récit et ce qui se passe dans le royaume céleste ? Les apôtres étaient impatients de le savoir. Ils ne réussissaient pas à comprendre la présence de l'ivraie dans le séjour par excellence du bien sous toutes ses formes. Aussi, quand le bon Maître eût congédié la foule et fût rentré dans la maison où il avait coutume de prendre son repos, ils l'assaillent de questions : « Expliquez-nous donc la parabole de l'ivraie dans le champ. »

Avec la bonté d'un père qui instruit ses petits enfants, Jésus répond : « Celui qui sème une bonne semence, c'est le Fils de l'homme ; et le champ, c'est le monde. Le bon grain, ce sont les enfants du royaume ; l'ivraie, les fils du mauvais ; l'ennemi qui l'a répandue, c'est le démon. La moisson, c'est la fin du monde, et les moissonneurs sont les anges. »

De même donc que l'ivraie est arrachée et brûlée

<sup>1</sup> Le *perum-pirandi*.

<sup>2</sup> Le *folium temulentum*.



dans le feu, ainsi, à la fin des siècles, le Fils de l'homme enverra ses anges pour extirper de son royaume tous les scandales et ceux qui commettent l'iniquité, et ils les jetteront dans la fournaise ardente. Là il y aura des pleurs et des grincements de dents.

« Quant aux justes, ils brilleront comme le soleil dans le royaume de leur Père. Que celui qui a des oreilles pour entendre entende ! » (36-43).

Voilà donc clairement et nettement indiqué ce qui se passe dans la vie, et le but final de tout. Le monde est un vaste champ où deux semeurs jettent leurs graines : le Christ et son éternel ennemi, Satan.

Jésus sème, dans l'univers qu'il a créé, la race des justes ; Satan sème — s'il est permis de s'exprimer ainsi — la race des pécheurs et des impies. Jésus accomplit son œuvre au grand jour ; Satan fait la sienne dans les ténèbres, perfidement, hypocritement. Jésus sème la foi, l'espérance, l'humilité, la chasteté, le sacrifice, le dévouement, la charité ; Satan sème le doute, l'orgueil, l'impureté, l'égoïsme, la sensualité. Et ainsi, dit saint Augustin, dans l'Eglise, jusqu'à la fin du monde, il y aura le mal aux côtés du bien, les méchants aux côtés des bons, la persécution contre les justes qui veulent vivre pieusement dans le Christ Jésus.

N'est-ce point là l'explication de ce qui se passe aujourd'hui dans le monde, et tout particulièrement en France ? Le Christ avait cultivé ce coin de terre avec un amour spécial ; il y avait semé une foule d'œuvres qui commençaient à mûrir et à produire d'incalculables fruits de salut. Dans les ténèbres de la Franc-Maçonnerie, le Mauvais a semé l'ivraie à pleines mains, la haine, l'impiété, et il s'acharne à détruire l'œuvre du Christ.

Impatients que nous sommes, nous crions vers Dieu pour lui demander d'arracher l'ivraie et de faire une prompte justice des ennemis de son Eglise. Mais lui qui est patient, parce qu'il est éternel, veut user de longanimité. Il laisse croître l'ivraie, parce que sa présence exerce la vertu des justes et multiplie les mérites. Il laisse agir les bourreaux, parce que les pleurs des victimes parlent le grand sacrifice du Calvaire, et que le sacrifice seul sauve. Ah ! si nous pouvions connaître le poids, la puissance d'une seule larme versée par un juste persécuté ! Et puis Dieu veut sauver, il attend. Combien de méchants convertis sur leur lit de mort seraient perdus si la justice divine les eût frappés dans leur malice ! Savons-nous apprécier ce qu'est le salut, même d'une seule âme ?

Mais que la longanimité du ciel n'encourage pas les impies et les méchants ; qu'ils ne triomphent point trop bruyamment de leur prétendue impunité. Que les justes, les bons, les fidèles serviteurs de Dieu ne se découragent point. L'heure de la justice sonnera pour tous, à la fin du monde, si elle n'a sonné que pour quelques-uns durant cette vie. Oui, un jour — c'est la parole infaillible

du divin Maître — le Fils de l'homme, le Christ Jésus, enverra ses moissonneurs, les anges, ramasser, réunir en faisceaux tous les scandales, c'est-à-dire, écrit saint Augustin, les voleurs avec les voleurs, les adultères avec les adultères, les homicides avec les homicides, tous ceux qui commettent l'iniquité avec ceux qui leur ressemblent. Et ces moissonneurs jetteront ces gerbes maudites dans la fournaise du feu. Et là, leurs rires, leurs sarcasmes, leurs dédains, leurs blasphèmes, leurs injustices, se changeront en larmes, en sanglots, en grincements de dents.

Alors les justes, les humbles, les méprisés, les persécutés, les victimes de la haine ou de l'injustice, ceux qui, à cause du Christ et de son Evangile, auront pleuré, souffert, été dépouillés de leurs charges ou de leurs biens, tous ceux qui auront vécu conformément aux lois de l'Evangile, tous resplendiront comme des astres, tant ils seront heureux et glorieux dans le royaume de leur Père. Leurs larmes, leurs souffrances, leurs privations, les humiliations dont on les aura abreuvés, seront comme autant de lumineux rayons qui éblouiront la vue.

« Que celui qui a des oreilles pour entendre entende, » ajoute le Seigneur Jésus. La chose, en effet, en vaut la peine.

Que sommes-nous ? Que voulons-nous être ? Nous pouvons encore choisir. — Etre l'ivraie qui sera jetée au feu éternel ? Marcher à la suite de Satan, le semeur maudit, qui veut semer les âmes en enfer ? Etre avec lui contre Jésus-Christ qui veut nous sauver, nous semer en paradis ? — Etre du côté de la divine Vierge, des apôtres, des martyrs, des vierges, de tous les saints, de nos parents morts chrétiennement ?

Choisissons, mais choisissons tout de suite, n'attendons pas que la mort nous ait couchés sous sa faux. Car nous resterons ivraie, si la mort nous moissonne ivraie, et froment du ciel, si elle nous moissonne justes et servant Dieu. Ne nous y trompons point : c'est la parole de Jésus-Christ, le ciel et la terre passeront, mais ses paroles ne passeront pas.

## ENTRETIENS SUR LES PARABOLES ÉVANGÉLIQUES

XXXVI

LE FESTIN DES NOCES <sup>1</sup>

Nous sommes toujours au mardi saint, dans le temple de Jérusalem, écoutant la réponse de Jésus à l'impertinente question des délégués du Sanhédrin : « *In qua potestate hæc facis?*... » Dans deux paraboles, le Sauveur leur a prouvé d'abord que c'est un piège qu'ils lui tendent et qu'il le voit

<sup>1</sup> Matth., xxii, 1-14.

bien : *Nec ego dico vobis in qua potestate hæc facio*, ajoutant qu'ils sont coupables de n'avoir pas écouté la voix du Précurseur : *Publicani et meretrices præcedent vos in regnum Dei* ; — ensuite qu'ils sont de mauvais ouvriers dans la vigne du Seigneur, qu'ils n'échapperont pas au châtiment des vigneron homicides, que s'étant buttés volontairement contre la pierre fondamentale de l'Eglise, cette pierre à son tour tombera sur eux pour les écraser.

A ces deux paraboles de Notre-Seigneur, les pharisiens ne trouvent rien à répondre. Non pas, croyez-le bien, qu'elles les aient amenés à se repentir ou seulement à réfléchir. Tout au contraire leur haine contre Jésus ne fait qu'augmenter ; ils voudraient, l'Evangile le dit expressément, se saisir de lui pour le faire mourir. Une seule crainte les retient : celle de la foule, qui le regarde comme un prophète. Ce n'est d'ailleurs que partie remise : le moment propice se présentera dans trois jours et ils ne le laisseront pas échapper. En attendant, ils seraient bien aises sans doute de se dérober à de nouveaux reproches, mais il faut qu'ils entendent la vérité jusqu'au bout. Jésus donc poursuivant la même idée, mais en l'élargissant, leur propose une troisième parabole concernant le royaume de Dieu. Ce royaume sera enlevé à Israël, — la prédiction en est renouvelée, — et le peuple auquel il sera transféré sera le peuple chrétien dispersé dans tout l'univers. En même temps, Notre-Seigneur indique leurs devoirs aux citoyens de ce nouveau royaume.

C'est un roi qui, voulant faire les noces de son fils, convie ses sujets à un grand festin. Aussitôt qu'il est préparé, le prince en fait avertir à plusieurs reprises ceux qu'il avait depuis longtemps invités. Prévenances inutiles, car ceux-ci restent indifférents à l'appel de leur seigneur et s'en vont, qui à sa maison de campagne, qui à ses affaires. D'aucuns même, plus méchants, se saisissent des envoyés du roi, les accablent d'outrages et les mettent à mort. — Une telle insulte méritait une prompte punition. Le roi donc envoie ses armées avec ordre de perdre ces meurtriers et de brûler leur ville. — Et les noces ? Elles seront célébrées avec toute la magnificence qui convient. D'autres serviteurs s'en vont, sur l'ordre de leur maître, sur les places publiques et à l'issue des chemins, rassembler tous ceux qu'ils rencontreront et les amener à la salle du festin, qui fut ainsi remplie de convives. A son tour, le roi fait son entrée et voit un homme qui n'avait pas la robe nuptiale. Pourquoi ? Il n'a pas de motif, car il demeure muet à cette question : « Mon ami, comment êtes-vous venu ici sans avoir la robe nuptiale ? » Aussi entend-il prononcer contre lui cette sentence : « Liez-lui les pieds et les mains et jetez-le dans les ténèbres extérieures, là où il n'y a que pleurs et grincements de dents. » — Et Jésus de conclure enfin : « Il y a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus. »

## I

1. — Notre-Seigneur compare donc le royaume de Dieu, c'est-à-dire l'Evangile, la loi chrétienne, à un festin de noces donné par un roi à l'occasion du mariage de son fils. Ce roi c'est Dieu le Père, *Rex regum et Dominus dominantium*, comme l'appellent nos saints Livres. L'époux dont le mariage s'apprête, c'est le Messie, Jésus-Christ. C'est sous ce titre que le Roi-Prophète l'a chanté (Ps. XLIV), que Jean-Baptiste l'a salué, se déclarant, lui, l'ami de l'époux (Jean, III, 29), que Notre-Seigneur lui-même s'est désigné : « Les amis de l'époux, » mes disciples, « peuvent-ils donc pleurer tant que l'époux est avec eux ? » (Matth., IX, 15). L'épouse enfin c'est l'Eglise, selon ce que nous apprend saint Paul dans ce passage : « Le Christ a aimé son Eglise et il s'est livré pour elle, afin de la sanctifier, de se procurer une Eglise glorieuse, sans tache, sans ride, mais sainte et immaculée. » Union si étroite et si vraie que l'apôtre ne craint pas d'ajouter que le mariage chrétien est le signe et le symbole de l'union de Jésus-Christ avec l'Eglise. (Eph., V, 25-32).

Les noces dont il est question dans la parabole désignent donc cette union de Jésus-Christ et de l'Eglise. Union préparée longtemps à l'avance, durant les siècles qui ont précédé la venue du Sauveur ; union qui a été contractée au Calvaire et scellée du sang même de l'époux ; union qui recevra au ciel sa consommation et toute sa perfection. Mais en attendant, union féconde qui doit réunir dans une même famille les enfants de Dieu dispersés par toute la terre. — Le festin des noces représente donc tous les biens que le Fils de Dieu a apportés aux hommes : ses exemples, ses vertus, ses mérites, sa grâce, sa doctrine, ses sacrements, surtout sa chair et son sang dont il veut faire le mets principal de ce festin, comme Dieu a fait du pain et du vin la principale nourriture de notre corps.

Quant à l'invitation adressée par le roi à ses sujets, ce n'est pas autre chose que la vocation à la foi, à la grâce du christianisme, et par elle au bonheur du ciel. Cette invitation nous a donc été faite, cette vocation est la nôtre. Or l'estimons-nous comme il convient ? comprenons-nous bien tout ce qu'elle a d'honorable ? Vous avez eu peut-être déjà l'occasion de converser avec un homme qui a pu approcher d'un chef d'Etat, ou d'un ministre, ou de quelque grand personnage. Alors vous avez remarqué, n'est-ce pas, comme il faisait retentir bien haut le bruit de cette faveur, avec quelle complaisance il vous en parlait, avec quelle insistance il y revenait, jusqu'à vous agacer et vous fatiguer de ses redites. Et que serait-ce donc s'il avait été invité à des noces royales ? Qui d'ailleurs ne s'y rendrait pas avec empressement ? Qui ne se ferait une gloire d'y paraître ? Quel invité chercherait un prétexte pour s'en dispenser ?

Je connais cependant des invités à des noces de roi, qui n'ont pas du tout l'air d'en être fiers, qui



en ont plutôt honte, qui en rougissent. Ce sont les chrétiens qui n'osent pas affirmer leur foi, qui ont peur de ce qu'on pensera, de ce qu'on dira, des railleries dont ils pourraient être l'objet. Vrai ! les lâches, qui sont peut-être les premiers à ramper devant les grands du monde, à se vanter d'être admis à la table ou à l'amitié d'un député, et qui rougissent de l'amitié de Dieu, qui ont honte de participer à son festin ! Ils ont peur du monde, comme s'ils lui devaient tout ! Que lui doivent-ils cependant ? Rien ; car le monde n'a rien fait pour eux, ne peut rien faire pour eux que de belles promesses qu'il sera même incapable de tenir. Et Dieu, dont ils rougissent, qu'a-t-il fait ? Tout ce qu'il pouvait, jusqu'à livrer son Fils à la mort, à nous le donner en nourriture dans le festin auquel il nous invite. Et pour nous engager à y venir, il nous fait encore la promesse, et il la tiendra, lui, d'un éternel bonheur. Oui, songez-y, c'est un grand honneur que Dieu vous a fait de vous appeler à l'Eglise. C'est à un banquet royal que vous êtes invités. Songez-y, et vous vous glorifierez d'être chrétiens, bien loin d'en avoir honte, et vous défendrez cette Eglise, au lieu de baisser humblement la tête ou même peut-être de sourire, par complaisance, aux impies qui l'attaquent et la raillent. Songez en tout cas à cette parole de Celui qui est la vérité même : « Si quelqu'un rougit de moi devant les hommes, à mon tour je rougirai de lui devant mon Père. » C'est juste. Ne voulant pas reconnaître publiquement Jésus-Christ pour votre chef, il est juste qu'il refuse un jour de vous reconnaître pour ses disciples.

2. — Telle est donc l'invitation. Jésus continue. Quand l'heure du festin fut venue, « le roi envoya ses serviteurs appeler les conviés aux noces. » Ce premier appel fut pour les Juifs, car cette parole de Notre-Seigneur suppose que ceux auxquels s'adressent les serviteurs du roi avaient été déjà invités. Depuis des siècles en effet, depuis la vocation d'Abraham et depuis la loi de Moïse, Dieu n'avait cessé d'entretenir en son peuple la foi et l'espérance dans le Messie, de le préparer par conséquent à faire partie de son nouveau royaume, l'Eglise.

Or, au moment fixé par Dieu pour inaugurer ce nouveau royaume par la célébration des noces de son Fils, le Seigneur rappelle à Israël ses précédentes invitations, l'avertit que l'heure est venue pour les invités de se rendre à ce banquet qu'il leur a tant de fois annoncé. Il lui envoie donc ses serviteurs. C'est Jean-Baptiste, qui leur révèle la présence au milieu d'eux du Fils du Roi : « Il y en a un au milieu de vous que vous ne connaissez pas... Il est plus grand que moi, » si grand « que je ne suis pas digne de dénouer le cordon de sa chaussure. » (Jean, I, 26-27 ; Matth., III, 11, etc.). Il le leur montre quand un jour, apercevant Jésus, il s'écrie : « Voici l'Agneau de Dieu, qui efface les péchés du monde... J'ai vu l'Esprit descendre du ciel sous forme de colombe et se reposer sur lui. Et Celui qui m'a envoyé baptiser dans l'eau m'a

dit : Celui sur qui tu verras l'Esprit descendre et s'arrêter, c'est lui qui baptise dans l'Esprit. Je rends donc ce témoignage qu'il est le Fils de Dieu. » (Jean, I, 29-34). C'est lui enfin l'époux dont il parle maintenant : « L'ami de l'époux se réjouit d'entendre sa voix, et cette joie me remplit, *hoc ergo gaudium meum impletum est.* » (Jean, III, 29). — Après le Précurseur, voici les apôtres et les disciples de Jésus qui, du vivant même de leur Maître, s'en vont en mission, parcourant villes et villages et annonçant l'apparition du Roi-Messie. (Luc, x, 1, etc.).

Et les invités « ne voulaient pas venir. » Pourquoi ? — Nous le savons en ce qui concerne les Juifs. Espérant que le Messie ferait sur la terre une éclatante apparition, qu'il y viendrait armé de la force et entouré de la magnificence des rois de ce monde, ils ont méprisé l'humilité, la pauvreté, la faiblesse apparente de celui qui leur était annoncé. Ils ont donc refusé de venir aux noces parce qu'ils dédaignaient l'époux lui-même.

Toutefois le roi est bon, il aime ses sujets, il ne veut que leur bien. Aussi son désir n'en est-il que plus vif de les voir venir se réjouir avec lui. Eux d'ailleurs ne peuvent qu'y gagner. Il fera donc un second essai, il adressera un nouvel appel. Aux invités il envoie d'autres serviteurs qui, pour les décider à se rendre enfin à cette invitation, leur feront voir le grand nombre des préparatifs, la magnificence déployée, détailleront en quelque sorte le menu du dîner : « J'ai fait tuer mes bœufs et tout ce que j'avais engraisé ; » rien ne manque, le banquet sera digne d'un roi. « Tout est prêt, » la table est dressée, le couvert est mis, on n'attend plus que les convives, « venez aux noces. »

Oui, « tout est prêt » : la victime, le véritable Agneau pascal a été immolé, les sacrements sont institués, les dons du Saint-Esprit répandus avec profusion sur ceux qui croient, la table est servie, l'Eglise est fondée. Tout est donc prêt, « venez aux noces. » Voilà ce que les apôtres rediront aux Juifs après l'Ascension du Seigneur. Aux Juifs de Palestine comme aux Juifs de la Dispersion, ils annonceront Jésus-Christ crucifié, Jésus-Christ ressuscité, et, pour les décider à croire, Jésus-Christ le seul Sauveur de tous les hommes : *Non est in alio aliquo salus. Nec enim aliud nomen est sub cælo datum hominibus in quo oporteat nos salvos fieri.* (Act., IV, 12). Appuyant enfin leur prédication sur les miracles qu'ils opèrent, sur l'abondance des dons divins qu'ils communiquent aux fidèles, ils ne cessent de parler, de presser ces premiers conviés de se rendre à l'appel du Seigneur, d'embrasser la vraie foi, de participer à tous les biens qui leur sont offerts. *Tauri mei et altilia occisa sunt, et omnia parata; venite ad nuptias.*

3. — Vains efforts. Les invités refusent, Israël s'obstine. « Ils ne se soucièrent pas » plus de ce second appel que du premier. « Ils s'en allèrent, l'un à sa maison de campagne, l'autre à ses affaires. » L'orgueil, le souci des biens temporels, voilà les raisons qui ont toujours retenu et

retiennent encore les Juifs loin de la salle du banquet. Tout entiers à leurs intérêts matériels, ils ne se sont pas inquiétés et ne s'inquiètent guère encore aujourd'hui d'accepter l'invitation du Roi aux noces de son Fils.

« Cela regardait les Juifs ; mais cela nous regarde aussi. Nous sommes à présent les invités et nous devons apprendre (de l'Evangile) ce qui empêche les hommes de venir à ce céleste festin <sup>1</sup>. » Oui, pourquoi tant de chrétiens, quand c'est un Dieu qui les invite à sa table, qui leur offre des mets choisis, sa parole, sa grâce, mieux encore son corps et son sang, quand d'autre part ils savent que refuser l'invitation c'est s'exposer à un éternel malheur, pourquoi tant de chrétiens ne prennent-ils pas leur part au festin céleste ? Pourquoi ? Mais pour les mêmes sempiternelles raisons qu'en deux mots notre parabole rapporte : *Abierunt alius in villam suam, alius vero ad negotiationem suam*.

Alors maintenant je comprends. *Abierunt alius in villam suam*. On possède une villa. Cela veut dire qu'on a des rentes. Or, avec des rentes, est-ce qu'on ne se suffit pas à soi tout seul ? « Non, je suis tranquille dans ma villa, je n'y manque de rien, je n'ai donc besoin de personne. Pourquoi voulez-vous que je me dérange pour une noce ? — Mais c'est le roi qui vous invite. — Le roi ? Et après ! N'ai-je pas des rentes ? ne suis-je pas indépendant ? Je n'ai nul besoin de son invitation. Je me plais dans ma maison de campagne et j'y vais. » Ce langage vous révolte ? Mais il ne fait qu'exprimer de quelle manière répond à Dieu ce chrétien orgueilleux qui, parce qu'il est riche, croit pouvoir se passer de la grâce, de la prière, des sacrements. Il fait à Dieu une insulte qu'il ne ferait certainement pas à ses semblables. Qu'un de ses proches ou de ses amis, fût-il bien plus pauvre, l'invite à un repas de noces, il ne se fera certainement pas prier pour s'y rendre. Peut-être s'y ennuiera-t-il ; il ira cependant, car, pour peu qu'il ait de cœur et de nobles sentiments, il comprend que son refus serait une insulte. Et certes il a raison. Mais ce que je voudrais, c'est que vis-à-vis de Dieu qui l'invite aussi à un banquet, il se montre tout au moins aussi bien élevé qu'envers les hommes. Seulement Dieu est juste, il est tout-puissant, il est éternel, et tôt ou tard l'injure qui lui a été faite sera vengée.

*Abierunt alius in villam suam*. La villa, c'est une maison d'agrément, de plaisance, — et plus d'une fois maison de plaisir. Cela me remet en mémoire le second motif qui éloigne tant d'hommes du céleste festin. Oh ! je sais bien, les incrédules disent volontiers — je doute qu'ils le croient — que s'ils n'ont pas la foi, la cause en est que nos dogmes sont incompréhensibles et même contraires à la raison. Et vous croyez cela ? Je crois, moi, plutôt autre chose. Lorsqu'en effet

j'examine la vie des coryphées de l'incrédulité, ce qui me frappe c'est l'opposition absolue, totale, de leur conduite avec l'austérité de la morale de Jésus-Christ. Quand aussi j'étudie l'histoire de l'Eglise, j'y remarque également, clair comme le jour, que c'est la sensualité, disons le mot, l'impureté qui a entraîné les hommes et les peuples dans le schisme et l'hérésie. L'un des hérétiques les plus fameux l'a avoué un jour sans détour à saint François de Sales. L'évêque de Genève avait convaincu de fausseté la doctrine de Théodore de Bèze et le pressait lui-même de rentrer dans le sein de l'Eglise. Après un moment de silence, Théodore appelle la créature objet de sa passion et dit : « Voilà ce qui m'empêche de redevenir catholique. » Et il mourut dans son erreur et dans l'impénitence. Après cela, n'ai-je pas raison de croire que tel est le grand motif qui retient tant de monde loin de la religion ? N'ai-je pas tout lieu de croire que les mystères de notre foi seraient-ils cent fois plus incompréhensibles, beaucoup de ceux qui se disent incrédules les croiraient, au besoin les défendraient, si à la foi aux mystères il ne fallait pas joindre la pratique de la morale ? Non, vous ne me ferez pas croire à l'intégrité de vie d'un homme sans foi, sans prière, sans sacrements, quand je vois des chrétiens qui avec tout cela font parfois des chutes lamentables. Oui, c'est là le grand obstacle à la pratique de la religion.

Ce n'est cependant ni le seul, ni le dernier. *Abierunt... alius ad negotiationem suam*. C'est le type du marchand dont la fortune est encore à faire, le type aussi du chrétien tellement attaché aux biens de ce monde qu'il en oublie les biens éternels. — Allez donc demander d'assister à un festin, serait-ce à un festin de noces, à quelqu'un qui a « une fortune à amasser, une place à obtenir, un établissement à former, une famille à pourvoir ! » — Il est vrai que pour un mariage ordinaire on irait tout de même. Seulement il s'agit ici de noces spirituelles, de biens spirituels. Or voilà pour cet homme des intérêts auxquels il ne comprend rien. Il ne comprend que ce qui se voit, ce qui se palpe. Uniquement occupé des biens matériels, il semble s'identifier avec le sol qu'il cultive, avec les animaux qu'il conduit, avec sa charrue ou ses outils d'ouvrier. Ses pensées ne vont pas au delà, son esprit ne voit pas plus loin. Que si parfois le souvenir se présente d'un Dieu qui punit le crime et récompense la vertu, d'une vie future dont il faut assurer le bonheur, d'une âme qu'il faut sauver, il est vite rassuré : n'aura-t-il pas le loisir d'y songer plus tard ? Aujourd'hui il est bien trop occupé, il n'a pas le temps.

4. — Et encore, vous l'avez remarqué peut-être, il n'a été question jusqu'ici que des invités qui sous un prétexte ou sous un autre ont négligé de répondre à l'appel du roi : *Illi autem neglexerunt*. Il y en eut d'autres plus méchants encore, qui « se saisirent des serviteurs, et, après les avoir couverts d'outrages, les firent mourir. » Image fidèle

<sup>1</sup> Bossuet, *Médit. sur l'Evangile*, dern. semaine, 31<sup>e</sup> jour.



de la conduite des Juifs vis-à-vis des apôtres et des disciples de Jésus-Christ. Non contents de refuser l'invitation royale, les Juifs s'en prennent aux envoyés de Dieu. Quand ils ont en main la force, ils les persécutent ouvertement, les accablent d'outrages, les frappent de verges pour avoir, contre leur défense, prêché le Nom de Jésus (Act., v), ils en font mourir plusieurs : le diacre Etienne qu'ils lapident, les deux apôtres Jacques, le frère de Jean et le parent du Seigneur, dont l'un est tué par eux, l'autre mis à mort par Hérode à la grande joie des pontifes et des docteurs. Quand la force leur manque, ils ont recours à la ruse, suscitent des persécuteurs aux hérauts de l'Evangile, animent contre eux les païens, excitent les magistrats à répandre leur sang. Saint Paul s'en plaint dans presque toutes ses lettres : le plus grand obstacle qui s'est dressé devant lui au cours de ses nombreuses missions, ce furent les persécutions suscitées contre lui et contre les chrétiens par ceux de sa nation et de sa race.

Aussi, plus grave qu'un simple refus, même non motivé, de répondre à l'appel du roi, cette conduite méritait un plus prompt châtement, une vengeance plus éclatante. N'était-ce pas le prince lui-même qu'on avait outragé dans la personne de ses serviteurs ? « Le roi donc l'ayant appris, entra en colère, il envoya ses armées, perdit ces meurtriers et brûla leur ville. » La colère était ici juste et légitime de la part d'un souverain après une pareille insulte. Notre-Seigneur, et souvent aussi l'Ecriture, l'attribue à Dieu pour exprimer avec quelle rigueur sa justice punit le péché. Ainsi a-t-elle puni Israël moins de quarante plus tard, en envoyant les légions romaines contre cette nation qui n'avait répondu que par l'ingratitude aux constantes et miséricordieuses avances de sa bonté. Et ce châtement fut si éclatant, si épouvantable, si évident, que Titus, le vainqueur de la Judée, ne craignait pas, dit-on, de l'attribuer à Dieu lui-même. Jésus donc ne se lasse pas de prédire à ses obstinés compatriotes le triste sort qui les attend, la ruine prochaine de cette Jérusalem, de ce Temple dont ils se montrent si fiers. Hélas ! le peuple ne comprend pas ; il ne comprendra pas encore devant Jérusalem en cendres ; et aujourd'hui il ne comprend pas davantage que le double prodige de sa conservation et de sa dispersion au milieu des autres nations est l'effet de la justice divine, continuant à peser sur lui jusqu'à ce qu'enfin il se convertisse.

« Encore un coup, appliquons-nous tout, » dit Bossuet avec raison. Ne dites pas qu'on ne persécute plus les envoyés du Seigneur. Car « qui conspire contre la justice, en quelque manière que ce soit, conspire contre Jésus-Christ ; qui opprime le pauvre, l'attaque ; qui n'est pas avec lui, est contre lui ; qui néglige ses commandements et les foule aux pieds, le crucifie et tient son sang pour impur. *Rursum sibi metipsis crucifigentes Jesum et ostentui habentes* ». — On ne persécute plus

les serviteurs du roi. — Si vous voulez dire qu'on ne les frappe plus de verges, qu'on ne les déporte plus, qu'on ne les fait plus monter sur l'échafaud, vous avez raison. Encore est-il que personne ne peut répondre de demain. Et pour ne parler que d'aujourd'hui, vous comptez pour rien sans doute et l'exil forcé des religieux, et la défiance et l'hostilité secrète dont tout prêtre est l'objet et que partagent beaucoup de chrétiens même pratiquants, et les railleries et les calomnies qui sont comme son pain quotidien et auxquelles peut-être vous applaudissez, et ces longues heures de prison infligées à un homme parce qu'il appartient aux Frères des Ecoles chrétiennes ? Ce n'est pas la persécution, cela ? Mais alors, dites-moi, je vous prie, en quoi elle consiste ? Oui, c'en est une, et une plus humiliante que la persécution déclarée.

Toutefois, que vous soyez ou non du nombre des persécuteurs, il y a pour tout pécheur, pour tout invité récalcitrant, le temps de la miséricorde et le temps de justice. Celle-ci est toujours précédée de celle-là. Mais la miséricorde n'a qu'un temps et si la justice divine ne se manifeste pleinement que dans l'autre monde, elle se déclare cependant quelquefois dès cette vie. Dieu même nous en avertit : « Parce que je vous ai appelés et que vous ne m'avez point écouté, je rirai à votre mort. Alors ils m'invoqueront et je ne les écouterai pas. » (Prov., I, 26). Est-il donc si rare de voir des hommes pleins de vie, de force et de santé, frappés tout d'un coup et appelés subitement devant le tribunal du souverain Juge ? Ce sont, ou plutôt ce devraient être pour nous d'efficaces avertissements ; et nous persistons à ne pas vouloir prendre notre part au banquet royal. Prenons garde que pour nous aussi se réalise cette menace : « Parce que je vous ai appelés et que vous ne m'avez point répondu, je rirai à votre mort. Vous m'invoquerez et je ne vous écouterai point. »

Entrons donc dans la salle du festin ; prenons-y notre part ; mais faisons en sorte aussi d'y apporter les dispositions convenables, comme nous y invite la seconde partie de notre parabole.

## II

1. — « Les noces sont prêtes, » dit le roi ; il faut qu'elles se célèbrent, il faut que les immenses préparatifs qui ont été faits ne soient pas inutiles, il faut qu'on y voie déployée toute la magnificence royale, il faut enfin que le nombre des convives soit complet. Seuls les hôtes seront changés. « Les premiers invités n'en ont pas été dignes. » Nous l'avons vu, ces premiers invités sont les Juifs. Les premiers, car malgré leur incrédulité, c'est à eux que se sont adressés les apôtres tout d'abord, eux qu'ils ont appelés avant tous les autres. Et toujours, — vous vous en souvenez, — ils sont restés sourds à l'invitation divine. Par leur obstination, ils se sont rendus indignes de s'asseoir au banquet ; et cette obstination a été si évidente qu'un jour elle leur a valu

<sup>4</sup> *Ibid.*, 31<sup>e</sup> jour. Cf. Héb., vi, 6.

cette apostrophe de Paul et de Barnabé : « C'est à vous premièrement qu'il fallait annoncer la parole de Dieu ; mais, puisque vous la rejetez, puisque vous vous jugez indignes de la vie éternelle, voici que nous nous tournons vers les Nations. » (Act., xii, 46).

Et ils s'y sont tournés ; ils ont réalisé la prophétie que Jésus énonçait tout à l'heure dans la parabole des vigneron : *Le royaume de Dieu vous sera ôté, et il sera donné à un peuple qui en porte les fruits*. Ce peuple, Paul et Barnabé viennent de nous le dire, c'est le peuple chrétien, formé de toutes les nations de la terre. C'est également lui que Notre-Seigneur a en vue dans la parabole.

Puis donc que les premiers invités, refusant de répondre à l'appel de leur souverain, outragant et faisant mourir ses envoyés, se sont rendus indignes de s'asseoir au banquet nuptial : Allez, dit le roi à d'autres serviteurs, « allez à l'issue des chemins, » aux endroits où les rues se croisent, sur les places publiques où elles aboutissent et où la foule circule plus nombreuse, jusqu'aux carrefours en dehors des cités, où ces rues se terminent, c'est-à-dire allez partout, et « appelez aux noces tous ceux que vous trouverez. » Tous donc sont appelés, et parce que les premiers invités auront voulu laisser vide la salle du festin, un bien plus grand nombre de convives viendra la remplir. « Les serviteurs s'en allèrent donc par les chemins, et réunirent tous ceux qu'ils rencontrèrent. » Ils ne font acception de personne ; ils ne s'enquière pas des qualités morales de ceux qu'ils viennent appeler ; ce qu'ils demandent, c'est la bonne volonté, le désir de participer au banquet, la réponse enfin à l'invitation faite à tous. Qu'ils viennent donc tous, et tous goûteront à des mets qui avaient été préparés pour d'autres.

Voilà la prophétie. En voici l'accomplissement. Après avoir prêché inutilement l'Evangile aux Juifs, les apôtres se sont partagé le monde, ils ont invité tous les hommes au festin des noces, et en masse les hommes ont répondu à cette invitation. Les convives furent bientôt si nombreux, l'Eglise si vite répandue, que dès le second siècle Tertulien pouvait écrire avec vérité : « Nous sommes d'hier et déjà nous remplissons l'empire, les cités, les îles, les forteresses, les bourgades, les assemblées, les camps eux-mêmes, et jusqu'au palais de l'empereur ; nous ne vous laissons que vos temples <sup>1</sup>. »

« Allez jusqu'aux issues des chemins. » Cet ordre sera de nouveau donné par le Seigneur à ses envoyés avant de remonter au ciel : « Allez, enseignez toutes les nations, » appelez aux noces tous ceux que vous trouverez ; faites entrer tous les peuples dans la salle du festin, amenez-les tous dans le sein de l'Eglise : « Baptisez-les au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. » Et les serviteurs du roi ont entendu cet ordre, ils ont partout pénétré et il n'est pas de peuplade, si sauvage

soit-elle, qui n'ait eu et qui n'ait encore aujourd'hui ses missionnaires.

Et de même que dans la parabole, tout le monde est invité : les bons, s'il en est, pour les confirmer et les rendre meilleurs, mais les mauvais aussi, ceux-là même dont la vie aurait été jusque-là criminelle, pour les convertir et les sauver. C'est le Seigneur qui le dit : « Amenez-moi les premiers venus : s'ils sont vides, je les remplirai ; s'ils sont pauvres, je leur ferai part de mes richesses ; je les redresserai, s'ils sont boiteux ; je les éclairerai, s'ils sont aveugles ; je leur ouvrirai l'oreille, s'ils sont sourds. » Seraient-ils en un mot couverts d'iniquités, je les purifierai, je les sanctifierai. Car « c'est pour cela que je suis venu <sup>1</sup>. »

Vocation sublime, sans doute, mais aussi vocation toute gratuite. Car s'il est vrai que les Juifs se sont rendus indignes d'avoir part au royal banquet, qu'avaient donc fait les autres peuples pour mériter d'y être admis ? Ils y sont appelés cependant, tous sans exception, par le seul effet de la bonté et de l'infinie miséricorde de Dieu. Tout âge, tout sexe, toute condition est invitée, personne n'est exclu. Et remarquez l'insigne faveur : ce n'est pas seulement au festin des noces que nous devons participer, dit saint Augustin, c'est aux noces mêmes. Dans les unions ordinaires, autre est l'épouse, autres sont les invités ; il n'en est pas de même de ceux qui entrent dans l'Eglise, de ceux qui viennent aux noces de l'Agneau : ici toute âme qui vient, qui vit d'une manière digne de sa vocation, devient elle-même l'épouse <sup>2</sup>. Et dans cette alliance de l'âme fidèle avec l'Epoux divin, je trouve, plus que dans les unions humaines, un amour tendre et réciproque, la conformité des sentiments et des pensées, la communication des biens et de la gloire, les délices pures et sans dégoût, un lien indissoluble que le temps ne peut relâcher, que la mort ne fait que resserrer, la fécondité des mérites et des bonnes œuvres, enfin un établissement solide, heureux et éternel <sup>3</sup>. Tel est l'honneur et tels sont les avantages offerts à tous ceux qui viennent aux noces de l'Agneau.

2. — Je dis que ces avantages sont *offerts* à tous. Et ceci suppose que chacun demeure libre d'en profiter, que tous même n'en profitent pas. Car ce n'est pas tout d'avoir été incorporé à l'Eglise pour goûter au banquet divin. Encore faut-il savoir que l'Eglise est un corps vivant, que par conséquent, pour avoir part à ses biens, il faut vivre de sa vie. Ecoutez d'ailleurs la suite du récit de Notre-Seigneur.

Quand la salle du festin fut remplie de convives, « le roi y fit son entrée pour voir ceux qui étaient à table, » non pas pour manger avec eux, ce n'était pas l'usage, mais pour saluer ses hôtes, pour leur faire honneur, pour se rendre compte qu'ils étaient bien traités et que tout se passait convenablement

<sup>1</sup> Bossuet, *l. c.*, 32<sup>e</sup> jour.

<sup>2</sup> Non quomodo in nuptiis carnalibus alii frequentant et alia nubit : in Ecclesia qui frequentant, si bene frequentant, sponsa fiunt. (Tr. 2 in I Ep. Joan.).

<sup>3</sup> Cf. Duquesne, 249<sup>e</sup> méditation.



et dignement. Que voit-il soudain ? car son visage change et se fait sévère. Promenant sur cette foule un de ces regards auxquels rien n'échappe, « il aperçoit un homme qui n'avait pas la robe nuptiale, » qui avait osé s'introduire dans la salle avec ses habits de tous les jours. Vous comprenez l'injure. Si vous étiez invités à une noce, vous ne vous permettriez certainement pas de vous y présenter en costume de travail. Vous vous feriez scrupule de ne pas revêtir vos habits de fête pour faire honneur aux époux et à la société dont vous allez faire partie. Et si, dans une circonstance semblable, un de vos invités se présentait chez vous avec des vêtements grossiers et malpropres, vous vous croiriez offensés, vous crieriez à l'insolence et vous jetteriez dehors ce malappris. Et vous auriez raison. Or, ne voyez-vous pas quelle gravité revêt cette insulte si elle s'adresse non plus à un égal, mais à un supérieur, à un roi, au souverain Seigneur du ciel et de la terre ?

Ici cette insulte fut d'autant plus inexcusable que peut-être <sup>1</sup> cet invité avait reçu du roi la robe dont il devait être revêtu pour assister au banquet. Car il est d'usage en certains pays d'Orient que, quand les rois invitent à un dîner de gala, ils envoient à leurs hôtes le vêtement de cérémonie avec lequel ceux-ci devront se présenter. Mais ne l'aurait-il pas reçu qu'il n'en serait pas moins coupable ; que par sa négligence, qui était un affront pour le roi, il méritait d'être jeté dehors.

Le roi donc l'aborde et lui dit : « Mon ami, comment êtes-vous entré ici sans avoir la robe nuptiale ? » Quel calme dans cette question ! Le prince ne se fâche pas, il expose la situation simplement, le plus tranquillement du monde. « Mon ami, » lui dit-il. Son ami ? il devrait l'être sans doute, mais l'est-il encore après un tel affront ? C'est donc une manière de parler qui équivaut à cette expression française : « Mon cher, » que nous adressons parfois à des gens qui ne nous sont pas chers du tout, au contraire. « Comment êtes-vous entré ici sans avoir la robe nuptiale ? » Donc pas une parole dure, pas un mot plus haut que l'autre. Ne dirait-on pas même que ce prince cherche à provoquer une excuse, un semblant de prétexte au moins ? Eh bien ! non, l'invité n'a pas

d'excuse, pas le plus léger prétexte à alléguer. Le seul exposé simple et calme de son fait suffit pour le confondre ; il n'a rien à répondre, « il est baïllonné, il reste muet, *at ille obmutuit.* »

Son silence le condamnait assez. Le roi n'a donc pas à en demander davantage. Il n'a plus qu'à prononcer la sentence : « Liez-lui, dit-il à ses ministres, les pieds et les mains, et jetez-le dans les ténèbres extérieures, là où il n'y a que pleurs et grincements de dents. » — « Liez-lui les pieds et les mains, » car il ne pourra pas échapper à ma vengeance. Jetez-le hors de cette salle si brillamment illuminée, il n'est pas digne d'y rester. Au dehors ce sont les ténèbres, la nuit noire ; il ne mérite pas autre chose. Il y restera, car il est enchaîné, il ressentira l'horreur de son supplice et toutes les misères qui en sont la suite : « les pleurs, » suscités par le froid, la faim et les autres tourments, « les grincements de dents, » la rage qu'il éprouvera contre lui-même à cause de sa faute, contre son juge dont il blâmera en vain les rigueurs, contre tout ce qui l'entoure et qui augmente son supplice.

3. — Que d'enseignements dans ces quelques paroles ! Au milieu des invités un homme s'était glissé qui n'avait pas la robe nuptiale. C'est donc qu'il ne suffit pas de répondre à l'appel divin, de croire à la prédication de l'Evangile, d'entrer par le baptême dans la salle du festin, dans l'Eglise. Il faut encore que l'homme y apporte du sien, qu'il fasse des efforts, qu'il vive, suivant le mot de l'Apôtre, d'une manière digne de sa vocation.

Un homme s'est trouvé n'ayant pas la robe nuptiale. C'est donc que, dans la salle du festin, dans l'Eglise de la terre, les bons se trouvent mêlés avec les méchants. Déjà Notre-Seigneur nous en avait avertis dans la parabole du bon grain et de l'ivraie. « Laissez croître, avait dit le maître du champ à ses serviteurs, laissez croître l'ivraie jusqu'à la moisson. Alors je dirai aux moissonneurs : Arrachez d'abord l'ivraie et liez-la en faisceaux pour la brûler ; mais recueillez le bon grain dans mon grenier. » C'est donc qu'il y aura jusqu'à la fin des siècles dans le champ du père de famille l'ivraie à côté du bon grain, dans la salle du festin des noces le convive qui a négligé de se revêtir de la robe nuptiale à côté de ceux qui en seront couverts, que dans l'Eglise militante enfin les pécheurs se mêleront aux justes, les bons couleront les méchants.

Quelle est en effet pour le chrétien, pour l'invité aux noces du roi Jésus, quelle est cette robe nuptiale ? Ce n'est pas la foi, répond saint Grégoire, car celui qui ne croit pas n'est pas encore dans la salle du banquet. Que faut-il donc entendre par cette robe nuptiale, sinon la charité ? Celui qui a la foi vient aux noces ; mais il y vient sans la robe nuptiale, si à la foi il ne joint pas la charité <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Je dis « peut-être, » car si plusieurs commentateurs l'affirment, Fillion par exemple, d'autres le nient. Ainsi Knabenbauer, dont voici les raisons. — Pour prouver l'envoi de cette robe, on allègue l'usage suivi par les rois de Perse ; mais la Palestine n'est pas la Perse. — On voit des indices de cet usage dans plusieurs passages de la Bible : Gen., xlv, 22 ; Jud., xiv, 12 ; IV Reg., v, 22 ; mais il s'agit là de tout autre chose que d'un festin royal. — Le roi de notre parabole n'y fait aucune allusion dans sa réponse à l'intrus, bien que cette allusion fût très propre à justifier sa colère et sa sentence. — Enfin, si vraiment Notre-Seigneur faisait allusion à cet usage, les serviteurs auraient eu à distribuer la robe nuptiale aux invités et à interdire la salle du festin à quiconque n'en était pas revêtu. D'où il conclut : « Quare vestem nuptialem in parabola explico de veste decenti ; supponitur itaque eos qui invitationem acceperint, ad ejusmodi festivitatem meliores induisse vestes et ornatu decenti se ad regis palatium contulisse. » (*In Matth.*, xxii, 11).

<sup>1</sup> Quid exprimi per vestem nuptialem putamus ? Si enim vestem nuptialem baptismi vel fidem dicimus, quis sine baptismo et fide has nuptias intravit ? Eo enim ipso foris est qui necdum credidit. Quid ergo debe-

La robe nuptiale ne signifie donc pas autre chose que la grâce sanctifiante, grâce que tout chrétien reçoit au baptême, qu'il doit conserver par la pratique des vertus surnaturelles, ou bien, s'il la perd par le péché, qu'il doit recouvrer par une vraie pénitence. C'est d'elle que parlait saint Paul quand il écrivait aux chrétiens d'Ephèse : « Dépouillez le vieil homme et revêtez l'homme nouveau qui a été créé selon Dieu dans la justice et la sainteté. » Le *vieil* homme, c'est l'homme de péché, avec ses mauvaises inclinations, les vices dont il était l'esclave avant sa justification ; l'homme *nouveau*, c'est, comme ce mot l'indique, l'homme *renouvelé* et sanctifié par le baptême, vivant ensuite dans « la justice et la sainteté. » (Cf. Ephés., iv, 22 et suiv.).

« Le roi vit un homme qui n'avait pas la robe nuptiale. » C'est donc encore que rien n'échappe aux regards du souverain Juge. Au festin royal, la foule des invités est immense, et dans cette foule un seul homme n'a pas cette robe nuptiale. Et ce seul, cet unique est remarqué par le prince : *Vidit ibi hominem non vestitum veste nuptiali*. Nous avons donc beau nous cacher pour faire le mal, rien n'échappera à notre Jugé. Quand il entrera dans la salle du festin, je veux dire quand il viendra nous demander compte de notre vie, il mettra tout à nu, et nos pensées les plus secrètes, et nos désirs les plus intimes, et nos actions les plus cachées.

Et si nous sommes condamnés, qu'aurons-nous à répondre ? Oh ! je le sais, tant que nous sommes sur la terre, les excuses ne nous manquent pas. — « Moi pratiquer ? assister à la messe tous les dimanches ? faire mes pâques ? Mais vous n'y pensez pas. Autrefois c'était bien, c'était la mode, mais aujourd'hui c'est changé. — Et puis, qu'est-ce qu'on dirait de moi ? Me voyez-vous traité de *bigot* par tout le monde ? — Au reste, je ne fais de mal à personne. — Je ne dis pas qu'on n'ait pas quelques petites misères. Peccadilles au fond, car on n'est pas de fer ! — Croyez-vous vraiment que le bon Dieu soit si difficile ? — Ah ! s'il fallait faire tout ce que disent les curés !... » Et mille autres prétextes semblables. Et ne trouve-t-on pas toujours de ces prétextes pour couvrir une mauvaise action, pour excuser la négligence dans l'accomplissement d'un devoir ?

Malheureusement pour ceux qui raisonnent ainsi, la question se pose en des termes tout différents. De quoi s'agit-il ? Il s'agit de savoir si ces raisons dont vous bercez votre indifférence, si dirai plus juste, votre éloignement de Dieu, seront valables aux yeux du souverain Juge. Il s'agit de savoir si, avec tous ces raisonnements, vous avez conservé ou recouvré la grâce sanctifiante. Il s'agit de savoir enfin si, quand le roi paraîtra dans la salle du festin, quand le Seigneur descendra du

ciel « dans tout l'éclat de sa puissance et de sa majesté, » il ne vous adressera pas, à vous aussi, cette question : « Mon ami, comment vous présentez-vous devant moi sans avoir la robe nuptiale ? » Je vous l'avais donnée, cette robe, à votre baptême, et vous auriez dû la conserver. Je vous en avais indiqué le moyen : je vous avais donné ma doctrine qu'il fallait accepter tout entière, mes commandements qu'il fallait observer, tous sans exception. A cela j'avais ajouté des secours considérables avec lesquels vous pouviez facilement conserver cette robe d'innocence ou la recouvrer : les prédications dont il fallait profiter, les bons exemples qu'il fallait suivre, mes sacrements qu'il fallait recevoir, mes grâces de chaque jour auxquelles il fallait répondre et qu'il fallait utiliser. « Comment donc vous présentez-vous ici, devant moi, sans être revêtu de la robe nuptiale ? »

A cette question, que pourra répondre le pécheur ? Et quand je dis le pécheur, je n'entends pas seulement, vous l'avez compris sans doute, l'homme qui a ouvertement pratiqué l'injustice, qui a mené une vie scandaleuse, mais le chrétien qui, sans faire tout le mal qui était défendu, n'a pas fait non plus tout le bien qui était commandé. J'entends l'honnête homme selon le monde, mais qui n'a connu ni dimanches, ni fêtes, ni vendredis, ni confession annuelle, ni communion pascale. Oui, que répondra-t-il à la question du Souverain Juge ? Ce qu'il répondra ? Mais absolument rien. Le Seigneur lui fera voir avec une telle évidence combien il lui était facile d'observer ses lois, combien il est coupable de les avoir violées, combien futiles et vains sont les prétextes dont il couvrait ici-bas sa conduite, que lui aussi sera bâillonné, réduit à un complet silence, sans qu'il puisse alléguer même un semblant d'excuse. *At ille obmutuit*.

Son silence sera donc sa condamnation. « Liez-lui les pieds et les mains, » répètera le Seigneur aux anges, ministres de sa justice, « et jetez-le dans les ténèbres extérieures où il n'y aura que des pleurs et des grincements de dents. » D'où est-il chassé ? De la salle du festin, de la maison de Dieu, du ciel, du lieu de la lumière, de la joie, du bonheur sans mélange et sans fin. Où est-il jeté ? Dans les ténèbres extérieures, « loin de la maison de Dieu où la lumière réside, où la vérité se manifeste, où Jésus-Christ luit éternellement, où les saints sont comme des astres. Qu'y trouvera-t-il ? sinon les ténèbres d'un éternel cachot <sup>1</sup>. » Ce qu'il trouvera, ce seront « les pleurs » causés par les immenses douleurs qu'il éprouve : douleurs de l'âme au souvenir des péchés commis, des moyens de salut négligés, du ciel à jamais perdu ; douleurs du corps qui toutes se résument dans le supplice du feu. *Ignis salientur*, dit l'Écriture, c'est-à-dire que comme le sel pénètre les viandes et les conserve, le feu pénétrera, lui aussi, jusqu'au plus intime de l'être du réprouvé pour le faire souffrir et en même temps le conserver.

mus intelligere nuptialem vestem, nisi caritatem ? Intrat enim ad nuptias, sed cum veste nuptiali non intrat, qui in sancta Ecclesia assistens fidem habet, caritatem non habet.

<sup>1</sup> Bossuet, l. c., 34<sup>e</sup> jour.



Aussi, dans son désespoir, dans sa rage, il se livrera à un éternel « grincement de dents, » rage contre Dieu, rage contre lui-même et contre le démon qui le torture, rage enfin de ce que son supplice sera éternel : il a les mains liées et les pieds enchaînés.

### III

« Il y a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus, » dit tristement Jésus en concluant la parabole. Pour bien entendre ces dernières paroles du Sauveur, il importe de ne pas oublier quel est le but principal de son récit. Ce qu'il a voulu, c'est annoncer aux Juifs que leur peuple serait rejeté de Dieu parce que, malgré les appels divins, ce peuple avait refusé de se rendre au festin nuptial; que les Gentils lui seraient substitués et le remplaceraient au banquet. Or, d'après la première partie de la parabole, ne semblait-il pas que pas un seul des invités n'avait répondu à la convocation des serviteurs du roi? N'y aurait-il donc pas un seul Israélite à entrer dans le royaume de Dieu? C'est pour dissiper cette erreur que Jésus conclut : « Il y a beaucoup d'appelés, » la nation tout entière a été invitée plusieurs fois à ce festin qui lui avait été annoncé depuis des siècles, auquel Dieu n'avait cessé de la préparer; oui, « beaucoup d'appelés, mais peu d'élus, » car le peuple a refusé en masse d'entrer dans l'Eglise; c'est le tout petit nombre qui s'est converti à la voix des apôtres et a embrassé la foi.

« Beaucoup d'appelés, peu d'élus. » Parole bien capable de confondre les ennemis auxquels il répondait. Ils se glorifiaient d'être les enfants d'Abraham et croyaient ce titre bien suffisant pour avoir droit d'admission au royaume de Dieu, et voilà que tout d'un coup Notre-Seigneur leur fait voir clairement que non seulement ce titre ne suffit pas, mais même qu'eux et la masse du peuple seront rejetés du Seigneur, que ceux qui y viendront ne devront cette faveur, — la seconde partie de la parabole le prouve, — qu'à une grâce et toute gratuite.

Tel est le sens premier, et peut-être le seul voulu de Jésus <sup>1</sup>. Toutefois cette parole peut se dire également des Gentils appelés à la grâce de l'Evangile. Partout la parole sainte a pénétré, partout a retenti le cri des serviteurs : « Tout est prêt, venez aux noces, » et pourtant combien encore qui n'ont pas répondu à l'appel, combien qui n'y auront jamais répondu! L'Eglise catholique n'est-elle pas encore, au milieu du monde, ce petit troupeau auquel Notre-Seigneur comparait un jour ses disciples? Mais il n'a pas tenu à Dieu qu'il en fût autrement. C'est à tous que se sont adressés les prédicateurs de la foi. Si donc des peuples sont restés sourds à cet appel, c'est leur

faute. Si d'autres, après avoir embrassé la foi, l'ont rejetée, c'est leur faute. Dieu ne cesse donc pas d'être juste et bon. Il en appelle beaucoup, mais le plus grand nombre négligent son invitation.

Faut-il entendre cette parole dans le sens du petit nombre des sauvés : *Beaucoup d'appelés au ciel, peu qui y parviennent*? Et si non, peut-on se rassurer sur ce fait qui précède, qu'un seul parmi tous les convives ait été jeté hors de la salle du festin? Ni l'un ni l'autre. Notre-Seigneur n'a pas voulu nous rien apprendre à ce sujet, probablement parce que cela ne nous regarde pas. Le « Beaucoup d'appelés, peu d'élus, » ne nous dit pas si réellement peu de chrétiens entrèrent au ciel; et le fait d'un seul homme exclu du festin ne dit pas davantage qu'ils y seront en grand nombre. Seulement, après avoir annoncé la réprobation des Juifs et la vocation des Gentils à la foi, il a voulu avertir ces derniers, nous par conséquent, que ce n'était pas assez d'avoir répondu à cette vocation; que si nous sommes entrés dans la salle du festin, il faut y porter la robe nuptiale; que si à la foi nous ne joignons pas la charité, nous serons, nous aussi, jetés dans les ténèbres extérieures. Et pour nous donner cet avertissement, c'était assez de montrer l'exemple d'un seul convive se présentant en habit grossier et indécent. Cet homme figure donc tous les damnés; mais de ce qu'il soit seul, nous ne pouvons pas conclure qu'ils seront rares ou nombreux. Encore une fois, Notre-Seigneur n'a pas voulu nous le dire.

Y aura-t-il beaucoup de chrétiens au ciel, y en aura-t-il peu? Je n'en sais rien. Mais ce que je sais bien, c'est que tous n'iront pas. Ce que je sais bien, c'est que si la mort n'est que l'écho de la vie, — telle vie, telle mort, — il y a tout lieu de craindre pour le sort éternel d'un grand nombre. Ce que je sais bien enfin, c'est que le nombre des damnés serait-il plus restreint que le nombre des élus, personne ne peut assurer qu'il fera partie de ces derniers. Que personne donc ne présume trop de lui-même, d'autant moins que plus on craint l'enfer, ordinairement moins on a à le craindre, et que ceux-là au contraire en seront souvent les plus rapprochés qui n'y pensent même pas.

Concluons donc avec saint Paul : « *Cum timore et tremore vestram salutem operamini.* » Travaillez à votre salut, travaillez-y chaque jour de votre vie, car vous ne pouvez pas répondre du lendemain. Travaillez-y avec crainte : craignez d'offenser Dieu par le péché; craignez de tomber dans ces abîmes sans fond « où il n'y a que pleurs et grincements de dents. » Pendant votre vie, descendez souvent en enfer par la pensée, et vous en concevrez une telle horreur que vous mériterez de n'y être pas jetés après votre mort.

<sup>1</sup> Knabenbauer le soutient, après Origène : « Et ut multos vocatos esse, non omnes autem sed paucos ex ipsis venisse doceat, toti demum parabola id subiungitur, » et Théophylacte : « Ostendit igitur quod propter Judæos dicta sit parabola, qui vocati quidem fuere, non autem electi eo quod non audierunt. »

# L'Ami du Clergé Paroissial

## SOMMAIRE

**Nécessité du Souverain Pontife.** — I, 609. — II, 612.

**Prônes catéchétiques sur le Décalogue.** — XIII. Le vœu, 614.

**Trésor d'histoires pour l'explication du Symbole des Apôtres.** — XI. Je crois en Dieu créateur (*suite*), 617.

**Catéchisme de première communion.** — *Les Sacrements.* — IV. LA PÉNITENCE. — Le ministre du sacrement : Ses pouvoirs et ses fonctions, 621.

**Réponse à des objections contre la religion.** — Sept objections, 625.

**Nouvelles conférences aux femmes chrétiennes.** — LIV. *Pour la fête de saint Augustin :* Son génie et son cœur, 636.

## NÉCESSITÉ DU SOUVERAIN PONTIFE

### I

Mes frères,

La duchesse d'Orléans, Henriette d'Angleterre, atteinte soudainement d'une incurable maladie, se mourait. Lorsque le bruit de sa mort se répandit, « qui de nous, s'écrie Bossuet, ne se sentit frappé à ce coup, comme si quelque tragique accident avait désolé sa famille ? » — La même émotion, mes frères, secoua le monde chrétien, lorsque fut connue la nouvelle, quoique prévue, de la mort du Saint-Père. C'est que Léon XIII était le père de la grande famille catholique, et son trépas mettait en deuil jusqu'aux plus humbles de ses enfants. Il en a toujours été ainsi, la mort d'un Pape a toujours été un événement sensationnel.

Pourquoi ? Vous le comprenez sans peine. Par le trépas du Pontife, disait de son temps saint Pierre Damien, le monde entier a perdu son Père. Que les rois de la terre, que les princes vivent ou meurent, les étrangers lointains sont indifférents et ignorent. Il n'y a pas de motif pour que le bruit de leur mort afflige au delà des limites de leur empire. Mais parce que le Pape est le seul évêque universel de toutes les Eglises, sa mort provoque la douleur dans la vaste étendue. De même que le soleil, seul distributeur de la lumière, ne peut avoir une éclipse sans que le monde entier soit plongé dans l'ombre, ainsi le Pape, lorsqu'il quitte la vie, parce qu'il est unique dans l'univers, remplit les espaces de deuil, et la chute d'un personnage si élevé et si sublime trouble toute la chrétienté. Ce n'est pas un deuil ordinaire en effet que celui que l'on mène sur la tombe d'un Pape, et quand ce Pape se nomme Léon XIII, il est bien juste qu'on le regrette universellement. Aussi l'on a pu dire que c'était un deuil « mondial. » Empereurs et rois, prêtres et fidèles, grands et petits s'y sont

associés, rendant ainsi un éclatant hommage à l'illustre Pontife qui a gouverné l'Eglise de Dieu avec tant de sagesse.

Mais sa mort, mes frères, qui attriste si profondément les amis de l'Eglise, réveille la haine de ses ennemis. Ceux-ci en prennent occasion pour revenir sur des questions mille fois débattues. Ils renouvellent cyniquement, sur des cendres qui sont à peine refroidies, d'odieuses calomnies contre la Papauté. Ils disent dans leurs journaux, dans leurs livres : « Qu'avons-nous besoin de Pape ? C'est un étranger ! Laissons-le de côté, et si le temps n'est pas encore venu de supprimer toute religion, faisons, en attendant, une Eglise nationale. »

L'Eglise catholique, mes frères, a été combattue dans tous les temps ; mais il est des époques, des jours néfastes où les attaques redoublent d'acharnement et de violence.

Nous sommes à l'une de ces époques. Attaquée sous mille formes, par la ruse, par la calomnie, par la force brutale, attaquée dans ses dogmes et dans sa morale, dans son culte et dans ses sacrements, dans ses personnes et dans ses œuvres, dans ses chefs et dans ses membres, dans sa constitution et dans sa liberté, l'Eglise, à l'heure actuelle, est engagée dans une de ces batailles qui tiennent le monde en suspens.

Le but vers lequel l'impiété contemporaine dirige tous les efforts de sa haine, est la destruction de l'Eglise. C'est au chef de l'Eglise qu'elle s'en prend aujourd'hui, parce qu'elle sait bien que tout est là. Elle voudrait décapiter l'Eglise, parce qu'une Eglise décapitée ne serait qu'un cadavre dont elle n'aurait plus rien à redouter.

L'heure est donc bien choisie, mes frères, pour remettre sous vos yeux les enseignements de la foi, pour vous montrer la nécessité du Pontificat suprême.

*S'il n'y avait plus de Pape, il n'y aurait plus d'Eglise ; s'il n'y avait plus d'Eglise, il n'y aurait plus de christianisme ; s'il n'y avait plus de christianisme, il n'y aurait plus de religion possible ; s'il n'y avait plus de religion, il n'y aurait plus de société.*

De ces quatre affirmations qui s'engrènent les unes dans les autres, comme les anneaux d'une chaîne puissante, résulte cette vérité capitale : que le Souverain Pontife, le Vicaire de Jésus-Christ sur la terre, le plus immédiat et le plus haut représentant de Dieu, est la clef de voûte non seulement de l'Eglise, non seulement de la religion, mais encore de la société.

C'est une question doctrinale que j'aborde en ce moment ; mais elle a, dans les circonstances présentes, une importance qui réclame toute votre attention.

### I

Qu'est-ce que l'Eglise de Jésus-Christ, mes frères, et qu'est-ce que le Pape dans l'Eglise ?

L'Eglise est la société des fidèles qui ont les mêmes croyances et reçoivent les mêmes sacre-



ments, sous la direction et le gouvernement des Pasteurs légitimes et principalement du Souverain Pontife.

L'Eglise se compose donc de tous les hommes qui, sur la terre, n'importe dans quel lieu, croient et professent la vraie doctrine de Jésus-Christ, recourent aux sacrements qu'il a institués, et participent aux mérites de son Incarnation, de sa Passion et de sa mort.

Elle se compose aussi des Pasteurs légitimes à qui il appartient d'enseigner la doctrine évangélique, d'administrer les sacrements et d'offrir le saint sacrifice.

Il y a donc dans l'Eglise, comme dans toute société, des gouvernants et des gouvernés. Les gouvernants sont les Pasteurs, les gouvernés sont les fidèles. Les Pasteurs sont partagés en deux ordres : le Pape et les évêques constituent le premier, les prêtres qui ont charge d'âmes constituent le second.

Les Pasteurs du second ordre ont à leur tête, dans chaque diocèse, un premier pasteur, l'évêque. Le corps des évêques a pour chef, pour directeur suprême et suprême gouverneur, le successeur de saint Pierre à Rome, le représentant de Jésus-Christ, le Pape.

Chaque pasteur doit être institué et envoyé comme tel dans une paroisse par l'évêque diocésain. L'évêque à son tour, pour être légitime, a besoin d'être institué et envoyé par le Souverain Pontife. Et le Souverain Pontife lui-même, pour être légitimement le Chef de toute l'Eglise, doit être élu selon les lois et dans les formes établies.

Tel est, mes frères, l'ordre hiérarchique divinement organisé. Au sommet, étendant son autorité sur les pasteurs et sur les brebis, dans l'Eglise tout entière, le Souverain Pontife; dans chaque diocèse, sous la dépendance du Pape, l'évêque canoniquement institué par lui; dans chaque paroisse, le pasteur nommé par l'évêque et gouvernant les fidèles qui lui sont confiés, sous la double autorité et direction de son évêque et du Pontife suprême.

Un pasteur non institué par un évêque légitime, ne serait pas un vrai pasteur; il n'aurait pas de pouvoir, il n'aurait pas d'autorité, il n'aurait pas de mission. Ce serait un intrus, un schismatique.

Pareillement, un évêque non investi, non agréé par le Souverain Pontife, mais nommé je ne sais de quelle manière ni par qui, par le souverain temporel, par le peuple, par d'autres évêques, ne serait non plus qu'un faux pasteur, qu'un intrus, incapable de communiquer à ses prêtres une légitimité que lui-même ne posséderait pas.

## II

Ces notions élémentaires rappelées à vos souvenirs, j'arrive à ma thèse et j'essaie de vous démontrer que s'il n'y avait plus de Pape, il n'y aurait plus d'Eglise.

L'Eglise catholique, mes frères, n'est pas une institution de fabrique humaine. Il n'en est pas d'elle comme des institutions que les hommes font et défont au gré de leur sagesse, de leurs calculs, de leurs ambitions. Elle est un établissement divin, dans sa forme comme dans son fond. Ni sa doctrine ne vient des hommes, ni son auguste sacrifice, ni ses sacrements, ni sa constitution, ni sa hiérarchie. Tout est venu du Fils de Dieu qui a enseigné toute chose, fondé toute chose. Elle est à prendre ou à laisser; à modifier, à retoucher, jamais; à prendre telle qu'elle est, dans sa forme divine, si l'on veut son salut et le salut des hommes; à laisser telle qu'elle est aussi, si l'on veut s'égarer misérablement.

Quelle est donc, mes frères, la constitution donnée par Jésus-Christ à son Eglise? — La voici : *Un seul à la tête de tous.*

L'Eglise de Jésus-Christ est un vaste royaume qui embrasse tous les temps, tous les lieux, toutes les tribus, toutes les langues, et qui a à sa tête un chef suprême.

Le Pape est évêque de Rome, mais en même temps il est le père commun des fidèles, le monarque suprême, le docteur universel, le lieutenant de Jésus-Christ. Et ce ne sont pas les siècles, ce ne sont pas les événements humains, ce ne sont pas les révolutions sociales qui lui ont conféré cette haute et incomparable dignité. C'est Jésus-Christ en personne qui a donné cette forme à l'établissement immortel qu'il est venu fonder sur la terre.

Il s'était attaché douze apôtres, vous le savez, pour en faire après son Ascension les propagateurs de sa doctrine, les gouverneurs de son peuple. Un jour, il dit à saint Pierre qui jusqu'alors s'appelait Simon, fils de Jean : « Désormais tu ne te nommeras plus Simon, mais Pierre, et sur cette pierre j'édifierai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle. » Dans ces paroles, nous voyons le Sauveur du monde établir son Eglise sur Pierre, le premier des apôtres. Nul ne lui est associé : l'édifice repose sur lui seul, comme sur son unique fondement. Les autres disciples concourent comme des ouvriers à la construction de cet édifice, mais sa durée, sa solidité ne dépend d'aucun d'eux. S'ils tombent, leur chute n'entraînera point sa chute; les successeurs de saint Jacques peuvent défaillir à Jérusalem, l'Orient peut les imiter dans leur défection, sans que l'Eglise en soit ébranlée, comme un antique palais demeure debout quand une de ses dépendances s'est effondrée.

Le fondement unique sur lequel repose l'Eglise, c'est le pape; et c'est contre ce fondement que viendront se heurter les puissances infernales, sans pouvoir le briser.

Dans une circonstance solennelle, à la veille de remonter au ciel, Notre-Seigneur demande à saint Pierre s'il l'aime et s'il l'aime plus que les autres apôtres. « Vous savez, Seigneur, que je vous aime, répond saint Pierre. — Pais mes agneaux,

c'est-à-dire mes fidèles; pais mes *brebis*, c'est-à-dire mes pasteurs.» Pierre est donc le pasteur non seulement des fidèles; il est le pasteur des pasteurs eux-mêmes. Les évêques et les prêtres, pasteurs à l'égard des brebis, sont brebis à l'égard de Pierre. C'est le pasteur universel, le gouverneur de ceux qui gouvernent, le docteur des docteurs, le Pontife des Pontifes.

Sur cette suprématie conférée à saint Pierre, écoutons Bossuet, que des sophistes aussi légers de science que de bonne foi essayent de transformer en adversaire du Souverain Pontife. « Pierre, dit-il, paraît le premier en toutes manières : le premier à confesser la foi, le premier de tous les apôtres qui vit le Sauveur ressuscité d'entre les morts, comme il en avait été le premier témoin devant tout le peuple, le premier qui confirma la foi par un miracle, le premier à convertir les Juifs, le premier à recevoir les Gentils, le premier par tout. Mais je ne puis tout dire : tout concourt à établir sa primauté, oui, tout, jusqu'à ses fautes. La puissance donnée à plusieurs porte sa restriction dans son partage, au lieu que la puissance donnée à un seul et sur tous et sans exception emporte la plénitude. »

Voilà la primauté de saint Pierre établie par l'Evangile et manifestée dans les faits.

Eh bien ! mes frères, qu'est-ce que le Pape ? C'est le successeur de saint Pierre et l'héritier de toutes ses prérogatives. Comme saint Pierre, il est le fondement de l'Eglise, l'inébranlable assise sur laquelle elle repose. Pierre revit dans ses successeurs. L'autorité dont il était investi, les pouvoirs qu'il détenait ont été l'héritage de son premier successeur, par celui-ci du second, et ainsi de tous les pontifes qui, dans le cours des siècles, se sont assis sur son siège.

« Pierre existe toujours, disait saint Léon, il est vivant dans la personne des pontifes qui lui ont succédé. *Perseverat Petrus, et vivit in successoribus.* »

C'était la même croyance qui faisait dire à saint Augustin, à l'occasion d'un conflit doctrinal : « Rome a parlé : la cause est finie. *Roma locuta est : causa finita est.* »

C'était le même article de foi que formulait saint Ambroise dans ces paroles si expressives : « Où est Pierre, là est l'Eglise. *Ubi Petrus, ibi Ecclesia.* »

Je dis *article de foi*, mes frères, car c'est un article de foi que le Souverain Pontife est le monarque de toute l'Eglise. Entendez la déclaration du Concile de Lyon : « La sainte Eglise romaine, dit-il, possède une primauté pleine et suprême sur toute l'Eglise de Jésus-Christ, souveraineté qu'elle a reçue de Jésus-Christ lui-même dans la personne de saint Pierre, dont le Pontife romain est le successeur. Toutes les Eglises lui sont soumises, et tous les évêques lui doivent respect et obéissance. »

Le Concile de Florence ne parle pas autrement : « Nous définissons, dit-il, *definimus*, c'est-à-dire nous déclarons article de foi, que le Saint-Siège et

le Pontife romain possèdent la primauté sur tout l'univers, et que le même Pontife romain est le successeur du bienheureux Pierre, prince des Apôtres, le vrai Vicaire de Jésus-Christ, le Chef de toute l'Eglise, le Père et le Docteur de tous les chrétiens, et qu'il a reçu de Jésus-Christ, dans la personne de saint Pierre, une pleine puissance pour régir et gouverner toute l'Eglise. »

C'est cette même vérité qu'affirmait saint François de Sales quand il disait : « Le Pape et l'Eglise, c'est tout un ! »

« Le Pape et l'Eglise, c'est tout un ! » Mais alors, mes frères, si le Pape et l'Eglise c'est tout un, il est bien évident que s'il n'y avait plus de Pape, il n'y aurait plus d'Eglise. Non seulement il n'y aurait plus d'Eglise romaine, mais il n'y aurait plus d'Eglise catholique, plus d'Eglise de Jésus-Christ. Il n'y aurait plus qu'un corps sans tête, plus qu'un cadavre, plus qu'une ruine. Car enfin l'on ne peut, en aucune manière, porter atteinte au pouvoir spirituel sans porter atteinte à la société religieuse, et même changer sa nature. Or, changer la nature d'une société divine, c'est la détruire. Elle est ce que Dieu l'a faite, ou elle n'est point du tout. Si donc le Pape est Souverain spirituel de par l'institution de Jésus-Christ, attaquer son autorité, limiter son pouvoir, se séparer de lui, c'est vouloir détruire l'Eglise.

Mais ils ont beau dire et beau faire : les ennemis de l'Eglise ne verront pas de sitôt la réalisation de leurs rêves. Ils ne prévaudront pas. Jésus-Christ l'a déclaré solennellement, et nous nous fions à sa parole qui ne ment pas. D'ailleurs, le passé garantit l'avenir. Deux cent cinquante-sept pontifes ont précédé sur la chaire de saint Pierre celui qui vient de s'éteindre. D'autres continueront cette dynastie sacrée.

Que de fois l'impiété n'a-t-elle pas dit dans le cours de ces dix-neuf siècles : « Le pape régnant sera le dernier ! » et quand il meurt : « Le Pape est mort ! C'est fini à jamais ! On n'en verra plus ! » Que l'impiété en prenne son parti : la papauté, divinement instituée par Jésus-Christ, est nécessaire : elle ne périra pas. On peut enterrer un Pape, mais il ressuscite le lendemain. Les dynasties princières passent et meurent sans retour, parce qu'elles sont filles du temps ; seule, la dynastie des papes se continue, tantôt sous un nom, tantôt sous un autre, avec la même majesté et la même puissance, parce qu'elle est la fille de l'éternité. Le Christ était hier, il est aujourd'hui, il sera demain. *Christus heri, hodie : ipse et in secula.* Le Souverain Pontife, qui est le représentant de Jésus-Christ sur la terre, était hier comme lui, il est comme lui aujourd'hui, il sera comme lui demain et jusqu'au dernier jour des siècles.



## II

Mes frères,

J'aime à penser qu'il vous est resté quelques souvenirs de la vérité que j'ai commencé à vous exposer. S'il n'y avait plus de pape, vous ai-je dit, il n'y aurait plus d'Eglise, parce que le Pape est le fondement irremplaçable de l'Eglise, le centre de l'unité chrétienne, le monarque spirituel placé par Jésus-Christ à la tête de tous ses disciples, et qui ne pourrait disparaître sans entraîner dans sa chute la ruine totale de la société religieuse dont il est le Chef nécessaire, le suprême Pasteur.

Une Eglise sans pape ne serait plus l'œuvre de Jésus-Christ : ce serait une œuvre de l'homme, sans garantie, sans valeur. Je ne dis pas assez : ce serait une œuvre impie, en opposition manifeste avec la volonté de Dieu.

Le sujet que j'ai abordé est d'une telle importance, surtout dans le temps présent, l'ignorance en matière de religion est si grossière et si profonde, les esprits, trompés par d'impudents folliculaires, sont tombés dans de telles aberrations, que le devoir, un devoir urgent, s'impose aux pasteurs des âmes, aux dépositaires et aux défenseurs naturels des vérités chrétiennes : ils doivent faire tous leurs efforts pour écarter les préjugés, combattre les erreurs de doctrine et porter la lumière dans les âmes.

Continuons donc, mes frères, à étudier ce que serait une Eglise qui n'aurait plus pour chef le Souverain Pontife, ce que nous serions s'il arrivait jamais — ce qui ne sera pas, sans doute, ce qui est impossible, — mais enfin s'il arrivait jamais qu'en punition de nos ingratitude, de nos trahisons, notre patrie, ce diocèse, cette paroisse, fussent séparés, par un schisme, du Souverain Pontife, centre nécessaire de l'unité chrétienne.

## I

Eh bien ! mes frères, s'il n'y avait plus de pape, il n'y aurait plus de vraie foi, plus de cette foi qui est le principe de la sanctification.

Qu'est-ce que la foi chrétienne ? C'est un don de Dieu, c'est un bienfait de sa grâce, c'est une vertu surnaturelle, surnaturelle dans son origine, surnaturelle dans son objet, surnaturelle dans ses opérations.

Et que fait-elle en nous, cette vertu ? Elle nous incline à croire fermement les vérités révélées de Dieu, confiées à son Eglise et proposées par elle — par elle, vous entendez — à l'adhésion de tous les hommes.

Il importe ici de distinguer deux choses : l'objet de la foi et le moyen de la foi.

1. L'objet de la foi, ce sont les vérités et toutes les vérités qu'il a plu à Dieu de révéler aux hommes. Il n'est permis à personne de faire un choix parmi ces vérités, d'accepter l'une et de rejeter l'autre, d'adhérer à celles-ci et de répudier celles-là. Lorsque Dieu parle, il veut être écouté ; quand

il commande, il doit être obéi ; car il est la vérité même et la souveraine équité. Qu'on comprenne ou qu'on ne comprenne pas, que sa parole plaise ou déplaise, ses enseignements doivent être acceptés sans hésitation. Rejeter une partie de ces enseignements, ce serait un outrage à Dieu.

La véritable foi, la seule qui puisse procurer le salut, veut donc que l'homme adhère à toutes les vérités que Dieu a révélées. Or, mes frères, une de ces vérités, c'est que le Souverain Pontife, successeur de saint Pierre, est le chef de toute l'Eglise, au même titre et de la même manière que le Prince des apôtres. Si donc vous niez sa suprématie, si vous vous persuadiez qu'il n'est pas nécessaire de la reconnaître, si vous croyiez pouvoir vous en passer, vous blesseriez un article de foi, votre foi serait en péril. La foi ne se scinde pas, on ne l'a pas à moitié, on ne l'a pas aux trois quarts, on l'a totale ou on ne l'a pas du tout.

Pour être un blasphémateur, il n'est pas nécessaire de jeter à la face de Dieu toutes les imprécations connues ou possibles ; il suffit d'avoir l'habitude d'un seul genre de blasphème. Pour être un insigne voleur, pas n'est besoin de piller le bien d'autrui sous toutes les formes et de toutes les manières : il suffit d'un seul genre de vol. Ainsi, pour n'avoir plus la foi, il n'est pas nécessaire de refuser son acquiescement à tous les dogmes révélés : il suffit d'avoir l'habitude, et d'y persister volontairement, d'en contester un seul, d'en éliminer un seul, soit celui de la primauté de saint Pierre et de ses successeurs, soit tout autre.

Première chose à retenir, mes frères, et à bien graver dans vos esprits.

2. Seconde chose, également nécessaire. Pour posséder la foi chrétienne, il faut encore que les vérités qui en sont l'objet nous soient transmises par le moyen que Dieu a établi. Ce moyen c'est l'Eglise enseignante. « Allez, enseignez toutes les nations, » lui a dit le Sauveur du monde, dans la personne de saint Pierre et des apôtres. « *Ite, docete omnes gentes.* Qui vous écoute, m'écoute ; qui vous méprise, me méprise. » Vouloir se passer de l'Eglise, recevoir la vérité par une autre bouche que la sienne, par d'autres interprètes que ceux qu'elle a autorisés, c'est s'engager dans une voie où la vraie foi ne peut que périr. L'Eglise est seule l'organe officiel de la parole divine ; elle est seule le moyen, seule l'intermédiaire obligé pour parvenir à la vraie foi. « Si quelqu'un n'écoute pas l'Eglise, a dit le Sauveur, qu'il soit pour vous comme un païen et comme un publicain. » Mais l'Eglise enseignante, c'est avant tout et principalement son Chef, le Pasteur suprême, le Docteur infaillible, celui qui a reçu de Jésus-Christ, pour tous les temps et pour tous les lieux, la mission de confirmer ses frères dans la foi, de régir et de gouverner tous les fidèles. Le Souverain Pontife éliminé, l'Eglise s'effondre comme un corps dont la tête a été amputée, la foi est privée de son infaillible interprète ; elle n'a plus de base solide pour s'y appuyer, elle tombe en ruine.

Donc, mes frères, plus de pape, plus de foi qui sanctifie. Cependant, sans la foi, nous le savons, il est impossible de plaire à Dieu. Mais alors, si on ne plaît pas à Dieu, on est sorti des voies du salut, on n'est plus chrétien, et voilà, ouvert sous vos yeux, l'abîme où vous conduirait la négation du suprême pontificat.

## II

La scission avec le Souverain Pontife ne porterait pas seulement une mortelle atteinte à notre foi ; elle produirait encore d'autres désastres.

Se séparer du Souverain Pontife, c'est détruire la vie chrétienne. Si nous considérons la vie chrétienne dans le principe dont elle découle, dans les moyens qui la transmettent et la font agir sur les âmes, nous verrons qu'elle disparaîtrait avec la disparition du pontificat suprême.

1. Le *principe* de la vie chrétienne vient de Dieu ; il a sa source en lui. C'est la grâce, secours divin, assistance indispensable pour éviter le mal et pratiquer le bien ; la grâce, ornement et beauté de nos âmes, qui les élève dans cette sphère supérieure où il faut monter et vivre pour être un chrétien complet, où il est nécessaire de mourir pour être admis dans les splendeurs du ciel. Telle est la vie chrétienne dans son fond, dans sa source.

2. Or, mes frères, Jésus-Christ, c'est le principe de cette vie ; il la verse de son cœur dans le cœur des fidèles, par le sacrifice de la messe et par les sacrements de la loi nouvelle.

Jésus-Christ, après avoir offert son grand sacrifice sur la croix, le continue, le renouvelle sans cesse sur l'autel, pour nous en appliquer les mérites. Les sacrements puisent à cette source toujours jaillissante les grâces qu'ils distribuent à nos âmes.

Mais pour le sacrifice et pour les sacrements, il faut le sacerdoce. Le sacrifice requiert le prêtre, comme il requiert la victime. Il n'y a pas plus de sacrifice sans prêtre, qu'il ne peut y avoir de sacrifice sans victime.

Les sacrements exigent des ministres, et les ministres des sacrements, — sauf le cas de nécessité pour le baptême, — sont ceux-là seuls qui ont reçu l'onction sacerdotale.

L'ordination confère le pouvoir d'exercer les fonctions sacrées ; mais pour que ce pouvoir puisse être mis en mouvement, la juridiction est nécessaire. Avec le pouvoir radical, il faut le droit de l'exercer. Il ne suffit pas, dans l'Eglise de Dieu, d'avoir reçu, par le sacrement de l'Ordre, cette haute dignité en vertu de laquelle on peut offrir le saint sacrifice et administrer les sacrements ; il est besoin d'un second pouvoir qui se nomme le pouvoir de juridiction, et qui est l'autorisation d'exercer les fonctions sacrées ; sans la juridiction, l'exercice des fonctions saintes serait coupable toujours, et souvent même invalide.

Eh bien ! mes frères, — et c'est ici que nous allons nous convaincre de l'absolue nécessité du

Souverain Pontificat, — la source unique de la juridiction dans l'Eglise, le foyer central d'où elle doit émaner pour se répandre dans le corps des pasteurs, évêques et prêtres, c'est le chef visible de l'Eglise, le successeur de saint Pierre, notre Saint Père le Pape. Personne, évêques ni prêtres, ne peut exercer les fonctions sacrées que par lui.

D'où il suit que s'il y avait des évêques non institués par le pape, mais uniquement établis par les puissances du monde ; que s'il y avait, dans les paroisses, des pasteurs envoyés par des évêques à qui le pape n'aurait pas conféré l'institution canonique ; ces pasteurs, séparés du centre de l'unité catholique, détachés de la chaire de saint Pierre, sans mission légitime, seraient par là-même sans pouvoir. Etant dépourvus de juridiction, ils seraient des usurpateurs. Défense aux fidèles, sous peine de péché, d'assister à leur messe, de leur demander le baptême pour leurs enfants, de recevoir de leurs mains un sacrement. Les sacrements de pénitence et de mariage administrés par ces intrus seraient sans valeur.

Auriez-vous fait la confession la plus parfaite, l'absolution tombant d'une lèvres schismatique glisserait sur votre âme sans enlever ses souillures.

Il en serait de même du mariage. Le mariage, pour être valide, doit être contracté devant le pasteur légitime ou ses délégués. Si le pasteur n'était pas légitime, le mariage contracté en sa présence, avec les cérémonies ordinaires, serait un mariage clandestin, un mariage invalide, qui ne formerait aucun lien, qui ne transmettrait aucun droit devant Dieu.

Et maintenant, mes frères, vous pouvez apprécier l'importance, la nécessité du Souverain Pontife dans l'Eglise. Sans lui, plus de vie chrétienne ; les sources en sont taries, les canaux en sont coupés, et s'ils transmettent quelque chose encore, ce ne sont plus les eaux vives qui purifient, mais des eaux fangeuses, infectes, qui ne charrient que la mort.

Comprenez donc de quelle nécessité il est pour le salut de nos âmes de demeurer fidèlement attachés à la chaire de saint Pierre, à cette Eglise de Rome, mère et maîtresse de toutes les Eglises, à ce centre immuable de l'unité catholique.

Ne nous laissons point ébranler par les impiétés des libres-penseurs qui voudraient rompre définitivement les liens qui nous unissent au Souverain Pontife, créer une Eglise nationale, et faire de la France une nation schismatique. Mais disons avec un grand évêque du dix-septième siècle : « O Eglise romaine, si je t'oublie jamais, que ma langue immobile s'attache à mon palais ! Oui, que ma main droite se dessèche et périsse, si tu n'es pas constamment le premier objet de mes souvenirs, de ma reconnaissance et de mon inviolable fidélité ! » Ainsi soit-il.



## PRONES CATÉCHÉTIQUES SUR LE DÉCALOGUE

### XIII

#### Le deuxième commandement (*fin*)

#### 3

#### LE VŒU

#### Résumé analytique

1. Le vœu est un engagement pris vis-à-vis de Dieu. Il a ordinairement pour objet la pratique des conseils évangéliques, un acte bon, mais auquel on n'était pas obligé.

2. Le vœu ne peut qu'être agréable à Dieu, puisqu'il nous porte à le mieux servir et nous fait reconnaître plus parfaitement son souverain domaine.

3. Le vœu ne porte aucune atteinte à la liberté, pas plus qu'un contrat; il la règle.

4. Le vœu suppose connaissance et liberté de la part de celui qui le fait, et possibilité de l'accomplir.

5. Les vœux *perpétuels* obligent pour toute la vie, les vœux *temporaires* pour un temps déterminé. — Les vœux *solennels* sont contractés en face de l'Eglise, les vœux *simples* en face de la conscience. — Les vœux *absolus* engagent sans condition, les vœux *conditionnels* dans des circonstances déterminées. — Les vœux *personnels* portent sur un acte du sujet, les *réels* sur une chose extérieure, les *mixtes* sur l'un et l'autre à la fois.

L'obligation du vœu est grave en matière grave, à moins que le contraire ne soit spécifié; elle est toujours légère en matière légère.

6. Il faut compter sur la grâce pour accomplir les vœux; toutefois l'Eglise peut en dispenser quand l'exécution en devient trop difficile. Le pape et les évêques exercent ce pouvoir au nom de Jésus-Christ.

Conclusion. — *Melius est non vivere quam promissa non reddere.*

*Vovete et reddite Domino  
Deo vestro.*

Accomplissez les vœux que  
vous faites au Seigneur votre  
Dieu. (Ps., LXXV, 12).

Mes frères,

1. Au jour de notre baptême, on nous a voués au service de Dieu, on a promis solennellement en notre nom que nous renoncerions à Satan, à ses pompes et à ses œuvres, pour nous attacher à Jésus-Christ, observer ses commandements et gagner le ciel. Plus tard, nous avons renouvelé nous-mêmes ces promesses et ratifié librement l'engagement pris en notre nom. Donc, nous ne nous appartenons plus, nous sommes les membres du corps de Jésus-Christ, les enfants adoptifs et les héritiers de Dieu, le Saint-Esprit agit en nous par sa grâce pour nous faire pratiquer le bien et éviter le mal. En un mot, nous nous sommes consacrés à Dieu par le vœu le plus étendu qu'il soit possible de faire, par la libre donation de toutes nos facultés, de toute notre personne au service du Seigneur, dans le sein de l'Eglise catholique.

Mais cet engagement général de servir Dieu laisse place à beaucoup d'autres promesses particulières; nous nous sommes obligés à observer les commandements, mais nous avons réservé notre liberté relativement à tout ce qui est plus parfait,

à ce qui n'est que conseillé pour atteindre plus sûrement notre fin. A ceux qui lui demandaient : « Que faut-il faire pour gagner la vie éternelle ? » le Sauveur répondait : « Si vous voulez être parfaits, vendez tout ce que vous possédez, et donnez-en le produit aux pauvres, » et quand ses apôtres lui demandaient de leur parler de l'excellence de la virginité, il leur disait : « Tout le monde ne peut pas comprendre cela. » (Matth., XIX, 11 et 21). Il y a donc dans la Loi nouvelle des vertus plus parfaites, dont la pratique n'est pas obligatoire, mais seulement conseillée comme un plus grand bien. S'engager vis-à-vis de Dieu à pratiquer ces vertus, c'est faire un vœu. On peut, à la rigueur, promettre aussi de bien s'acquitter de ses obligations de chrétien, mais ordinairement on ne fait de vœux que pour une chose surrogatoire, comme des aumônes, des jeûnes, des prières, des pèlerinages.

Le vœu ainsi compris est-il une chose agréable à Dieu? quelles conditions doit-il remplir? à quoi oblige-t-il? quand cesse cette obligation? Voilà, je crois, les questions les plus importantes auxquelles il faut répondre sur ce sujet. Nous achèverons par là l'explication du second commandement, que transgressent indignement ceux qui manquent à une promesse faite à Dieu et sanctionnée par l'invocation de son nom.

2. Que le vœu soit agréable à Dieu, il est impossible d'en douter, puisque la sainte Ecriture nous apprend qu'il comble de ses bénédictions ceux qui lui offrent des vœux. Les hérétiques qui nient l'utilité des vœux sont les mêmes qui refusent toute valeur aux bonnes œuvres pour le salut : prenant trop à la lettre une parole du Sauveur, et fermant l'oreille aux autres, ils soutiennent que la foi et le baptême peuvent seuls nous servir pour être sauvés, comme si l'Evangile ne prêchait pas l'aumône, la miséricorde, la mortification, l'humilité, la persévérance dans la prière! Dieu nous demande ces fruits de notre bonne volonté, il veut que nous les lui donnions librement. Nous pouvons aller plus ou moins loin dans la générosité avec laquelle nous les lui offrons, mais puisqu'il les demande, c'est qu'ils lui sont agréables; puisqu'il promet de nous rendre au centuple ce que nous lui donnerons, c'est une preuve que cette offrande nous est bien utile; enfin, si non contents de lui donner de temps à autre quelques-uns de ces fruits, nous lui offrons encore l'arbre qui les porte, c'est-à-dire notre liberté, en nous engageant à n'en faire qu'un bon usage, cet acte lui sera encore plus agréable.

Qu'est-ce, en effet, qu'un vœu? C'est une promesse sérieuse faite à Dieu, — non pas une simple intention, mais un engagement, — de pratiquer tel ou tel acte de vertu. On renonce par le vœu au droit que l'on avait auparavant d'omettre cet acte, ou d'en faire un autre; on reconnaît par là le souverain domaine de Dieu sur toutes nos déterminations, et une fois qu'on s'est ainsi

engagé, on ne peut plus manquer à sa promesse sans outrager Dieu à qui on a cédé le droit qu'on avait. Le vœu est donc essentiellement un acte de religion, dont le but est d'honorer Dieu. Nous pourrions, comme nous l'avons fait pour le serment, parcourir l'histoire des peuples anciens, et montrer qu'ils ont tous cru que le sacrifice volontaire de la liberté était une chose louable et agréable à la divinité, et opposer ce témoignage aux esprits forts de notre siècle qui regardent le vœu comme indigne de l'homme sensé, comme un renoncement à la liberté qui fait sa noblesse.

3. Que répondre à cette sotte prétention ? Une chose bien simple : c'est que par le vœu, même perpétuel, l'homme ne renonce pas du tout à sa dignité de créature libre, il s'engage au contraire à faire de sa liberté un meilleur usage ; et cet engagement étant lui-même un acte parfaitement libre, toutes les conséquences qu'il produira dans la suite auront le caractère et le mérite de la liberté. Un vœu ne nuit pas plus à la liberté qu'un contrat ou une promesse ; si j'ai le droit de lier ma liberté en m'engageant envers le prochain, pourquoi ne pourrais-je pas le faire envers Dieu ? Comment un homme qui, en pleine possession de lui-même, fait vœu d'obéir à un supérieur pour être plus sûr de faire son salut, serait-il plus amoindri aux yeux de ses semblables que le serviteur qui s'est engagé à obéir pour gagner sa vie ? La liberté est un bien précieux, mais dangereux, c'est par l'abus de la liberté que l'homme court à sa ruine ; il est donc bien naturel qu'il cherche à en régler l'emploi, à la tourner toujours vers le bien. Or un engagement pris envers Dieu n'est-il pas un stimulant énergique, et une garantie contre les défaillances ? Un homme donne sa parole d'honneur, et il la tient ; un chrétien fait vœu de pratiquer la vertu, et il la pratique ; le but est atteint, c'est le triomphe de la liberté secondée par l'énergie de la volonté.

4. Quelles conditions doit remplir un vœu parfait ? On ne peut prendre un engagement sérieux sur un sujet important que si l'on sait bien de quoi il s'agit, si on peut le faire, et si on se détermine librement. Connaissance, possibilité et liberté, voilà donc les conditions essentielles du vœu.

L'ignorance de l'obligation que l'on contracte enlève au vœu toute valeur. Beaucoup de personnes appellent vœux de simples projets ou de bonnes résolutions, et se torturent la conscience de remords si elles n'accomplissent pas ces résolutions. Vous promettez dans un moment de ferveur de communier tous les huit jours, mais vous n'avez nullement l'intention de vous y obliger sous peine de péché : ce n'est pas un vœu, vous n'avez pas même eu la pensée d'en faire un, vous vouliez uniquement prendre une bonne résolution, et faire quelques bonnes communions ; si vous avez manqué de persévérance, vous n'avez pourtant pas commis de péché. Une personne simple qui ferait le vœu d'aller à Jérusalem,

croquant qu'elle peut faire le voyage à pied en huit jours, ne serait tenue à rien, car elle ne savait pas à quoi elle s'engageait. En général il faut au moins autant de connaissance pour faire un vœu que pour commettre un péché mortel ; il faut donc avoir l'âge de raison et le plein discernement de ses actes.

Il faut aussi que l'exécution du vœu soit possible pour celui qui le fait. De grands saints ont fait des vœux que nous ne pouvons guère imiter, comme de ne jamais perdre de temps, de choisir toujours ce qui serait plus parfait. Ne vous engagez pas à ne point commettre de péchés véniels, à ne boire que de l'eau, à donner tous vos bénéfices aux pauvres. Saint François de Sales ne conseillait à personne le vœu de réciter le chapelet tous les jours : il semble que ce soit peu de chose, mais quand ce peu de chose revient tous les jours, c'est un terrible fardeau ; ce qui est par trop difficile est moralement impossible.

Enfin le vœu exige une entière liberté. Ceux qui vivent sous la dépendance d'autres personnes, les enfants mineurs, les femmes mariées, les serviteurs, ne peuvent pas faire des vœux ayant pour objets les choses qui ne sont pas en leur puissance, ou du moins ils ne peuvent les faire qu'avec l'autorisation de ceux de qui ils dépendent. Personne ne peut disposer par vœu de ce qui ne lui appartient pas, ni s'engager à une chose qui lèserait les droits d'autrui. Tout vœu extorqué par la violence ou des menaces injustes est également invalide, à moins que le sujet n'ait fini par consentir à ce qu'on demandait de lui. Il y a eu un temps où l'on forçait les jeunes gens à recevoir les ordres sacrés, les jeunes filles à entrer au couvent ; c'était un abus de l'autorité paternelle ; mais ceux et celles qui acceptaient cette vocation à cause des avantages qu'elle pouvait leur offrir et comprenaient bien la portée de leurs vœux, ne pouvaient pas réclamer contre le procédé employé à leur égard : il ne tenait qu'à eux de résister. Que les parents se gardent bien de pousser leurs enfants vers l'état religieux si ceux-ci n'en ont pas le désir, et que les enfants ne s'engagent pas témérairement dans cette vocation, sans y être appelés par Dieu ! Aussi n'y entrez jamais, ne faites jamais aucun vœu important, avant d'y avoir mûrement réfléchi devant Dieu, et pris l'avis de votre confesseur.

5. Pour bien apprécier l'obligation qu'entraînent les vœux, il faut en distinguer différentes espèces.

Les vœux sont *perpétuels* ou *temporaires*, — *simples* ou *solennels*, — *absolus* ou *conditionnels*, — *personnels*, *réels* ou *mixtes*.

Un vœu perpétuel engage pour toute la vie : les vœux de chasteté, pauvreté et obéissance, qui font l'essence de l'état religieux, sont perpétuels dans les Ordres religieux proprement dits. Le vœu de célibat qui accompagne le sous-diaconat, est également perpétuel. Le religieux s'engage, pour sa vie entière, à pratiquer la continence, à ne rien posséder en propre, à obéir à ses supérieurs



en tout ce qui ne sera pas contraire à sa conscience. Il s'arme ainsi pour la guerre à soutenir contre les trois plus terribles ennemis du salut, la volupté, la richesse, et l'orgueil. Pendant que les esclaves du monde courent à la damnation éternelle en se rassasiant de plaisirs sensuels, d'or et de gloire, les disciples de la croix se sauvent par la mortification, le renoncement, l'humilité. N'admirez-vous pas le courage de cette jeune fille qui renonce à toutes les espérances du monde, à sa famille, à sa patrie, pour aller soigner de pauvres malades, enseigner le catéchisme aux enfants, prier jour et nuit pour la conversion des pécheurs ? Qu'est-ce qui lui donne ce courage ? la grâce de Dieu. Qu'est-ce qui la soutient ? le souvenir du vœu qu'elle a fait à son Dieu, la règle à laquelle elle obéit, l'exemple de celles qui l'ont précédée dans cette noble carrière. Et ces moines dont les infatigables travaux ont converti les barbares, dissipé les ténèbres de l'ignorance, défriché le sol de l'Europe, ouvert les routes, bâti les écoles et les cathédrales, où ont-ils puisé leur force ? dans le renoncement aux joies de la terre, dans l'espérance du ciel.

Dans beaucoup de communautés, on ne fait que des vœux temporaires, de trois ans par exemple, qui n'engagent que pour cette période, et peuvent se renouveler ; mais cet engagement est toujours très grave. On appelle *solemnels* les vœux de religion émis avec toutes les formalités prescrites par l'Eglise ; les autres s'appellent des vœux *simples*, ainsi que les vœux temporaires des communautés. On peut faire des vœux perpétuels sans entrer en religion ; beaucoup de personnes pieuses, tout en restant dans le monde et en se rendant utiles à leur famille, pratiquent la chasteté parfaite en vertu d'un vœu qui double leur mérite.

Les vœux sont *absolus* si leur accomplissement n'est soumis à aucune condition ; ils sont *conditionnels*, si l'on n'a l'intention de s'engager que dans telle circonstance déterminée. Ainsi un malade fait vœu d'aller en pèlerinage à Lourdes s'il est guéri dans un mois : ce vœu ne l'obligera que si la condition se réalise. On oublie souvent de fixer le temps où doit s'accomplir la promesse faite ; mais ce serait se moquer de Dieu que de prétendre retarder indéfiniment de tenir parole, surtout s'il s'agissait d'une chose importante, comme l'entrée en religion ; un trop long retard (une année ou deux, par exemple) ne pourrait guère être excusé de péché mortel.

Enfin on distingue les vœux *personnels*, *réels* et *mixtes*. Le vœu est *personnel* quand il a uniquement pour objet un acte de la personne qui le fait, par exemple le vœu de jeûner tous les vendredis ; il est *réel* quand il a pour objet une chose extérieure, comme le vœu de faire bâtir une église, de doter une jeune fille pauvre<sup>1</sup> ; il est *mixte* s'il

renferme les deux choses, par exemple le vœu d'aller porter un calice de vermeil à Lourdes. Ces vœux diffèrent surtout par les circonstances qui peuvent en empêcher la réalisation ; ainsi le vœu de faire l'aumône à un malheureux n'a plus d'objet si ce malheureux est mort ; au contraire, le vœu de faire une prière ou un acte de mortification vous obligera toujours, puisque cela ne dépend que de vous.

En général, mes frères, l'obligation d'un vœu est grave si la matière du vœu est elle-même grave, c'est-à-dire équivalente à la matière d'un péché mortel ; elle est légère dans le cas contraire. On admet toutefois qu'on peut s'obliger à une chose importante sous peine de péché véniel, parce qu'on est libre de limiter l'obligation qu'on s'impose, mais on ne peut s'obliger à une chose légère sous peine de faute grave. Dans les cas douteux, on ne peut mieux faire que de consulter un bon confesseur et de suivre son avis.

6. N'est-ce pas tenter Dieu et s'exposer à des fautes bien graves, que de s'engager, pour toute sa vie, à une perfection qui semble au-dessus des forces de l'homme ? — Non, mes frères, si toutefois on agit avec la prudence dont nous avons parlé ; car le chrétien peut tout avec la grâce de Dieu, c'est saint Paul qui l'affirme, et nous pouvons le conclure de la promesse du Sauveur : « Tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, vous l'obtiendrez. » Nous ne pouvons, sans un secours particulier de la grâce, surmonter toutes les tentations, éviter tous les péchés, c'est vrai ; mais nous pouvons toujours demander ce secours et l'obtenir. Prêtres et religieux ont sans doute de grandes luttes à soutenir pour rester fidèles à leur vocation, mais croyez-vous que les personnes mariées n'aient pas aussi de grandes tentations à combattre pour garder la chasteté conjugale ? Les uns et les autres ont à porter un joug qu'ils ont volontairement accepté, et que la grâce de Dieu peut seule rendre doux et léger ; qu'ils prient, et ils triompheront.

L'Eglise approuve les élans de piété qui portent ses enfants à faire des vœux, même perpétuels, et elle les aide de tout son pouvoir à les accomplir ; mais connaissant leur faiblesse et les obstacles que le démon peut leur susciter, elle se montre compatissante et va jusqu'à les dispenser de l'obligation contractée envers Dieu, si elle juge que ce soit nécessaire à leur salut. Jésus-Christ a donné à ses apôtres le pouvoir de lier et de délier les consciences, de faire des lois et d'en dispenser ; ce pouvoir est aussi étendu que le sont les besoins des âmes, et l'autorité infaillible qui en use est seule juge de son application. Il est rare que le Pape relève quelqu'un des engagements de vœux solennels et perpétuels, mais quand le bien des âmes l'exige, il peut le faire ; dans tous les cas, la dispense de ces vœux-là lui est réservée, ainsi que celle des vœux de chasteté perpétuelle et de quel-

<sup>1</sup> Le vœu *réel* entraîne une obligation de justice et de religion pour les héritiers, s'ils acceptent l'héritage et qu'ils y trouvent de quoi exécuter la promesse du défunt.

ques autres<sup>1</sup>. Les évêques peuvent accorder à leurs diocésains la dispense des vœux simples, excepté ceux dont nous venons de parler; ou, s'il n'y a pas de raisons suffisantes pour dispenser, ils peuvent changer l'obligation en une autre plus facile à remplir. Les confesseurs doivent avoir recours à l'évêque pour obtenir des dispenses ou commutations, excepté pendant le temps du jubilé, où le Souverain Pontife leur accorde des pouvoirs extraordinaires, pour le plus grand bien des fidèles.

L'obligation d'un vœu peut cesser aussi dans certains cas prévus par les lois de l'Eglise. Nous l'avons déjà fait remarquer : un vœu peut être annulé par ceux de qui l'on dépend; un enfant ne peut quitter sa famille sous prétexte qu'il a fait vœu d'aller à Jérusalem, dès lors que ses parents s'y opposent. — Un vœu cesse d'obliger par le fait même qu'il devient inutile, impossible ou nuisible de l'accomplir. Vous avez fait vœu d'élever un enfant abandonné : cet enfant retrouve ses parents qui sont riches, vous ne lui devez plus rien. Vous vouliez donner votre maison à l'Eglise : cette maison est détruite par un incendie, vous ne pouvez plus la donner; mais si elle était assurée, vous devriez en donner la valeur. Vous vouliez être prêtre : mais on n'a pu vous accepter à cause de votre santé, ce n'est pas votre faute.

Une conséquence importante se dégage de tout ce que nous venons de dire. Vous devez payer exactement à Dieu les dettes que vous avez contractées envers lui; vous étiez libre de ne rien lui promettre, vous ne l'êtes plus depuis que votre promesse a été consacrée par un vœu véritable, ce serait lui faire injure que de manquer à votre parole. Vous êtes également tenu, vous et vos héritiers, envers le prochain, si le vœu a été fait en sa faveur, si aucune cause ne vous dispense de l'accomplir. « Mieux vaudrait ne point faire de vœux, dit l'Ecriture, que de ne pas tenir ce qu'on a promis. » (Eccl., v, 4). Le vœu honore Dieu, vous fortifie dans la pratique de la vertu, vous défend contre vos mauvaises passions, rend stables et fécondes pour votre salut les bonnes résolutions que la grâce vous a inspirées. Soyez prudents avant de vous engager, soyez généreux après l'engagement; vous auriez honte d'être infidèles envers un égal, comment oseriez-vous manquer à ce que vous avez promis au Souverain du ciel et de la terre? Dieu ne se laissera pas vaincre en générosité; non seulement il vous aidera par le secours de sa grâce à tenir votre parole, mais il vous donnera dans la gloire éternelle une récompense incomparablement plus grande que tous les sacrifices que vous aurez faits ici-bas pour lui être agréables. Ainsi soit-il.

<sup>1</sup> Ces autres vœux sont les vœux émis dans une communauté religieuse et les vœux d'entrer en religion, d'aller en pèlerinage à Rome, à Jérusalem ou à Saint-Jacques de Compostelle. Mais ils ne sont réservés que s'ils ne sont soumis à aucune condition, ni entachés d'aucun soupçon de manque de connaissance ou de liberté.

## TRÉSOR D'HISTOIRES POUR L'EXPLICATION DU SYMBOLE DES APOTRES

### XI

JE CROIS EN DIEU CRÉATEUR

#### II. — L'homme.

**Singe perfectionné.** — Papa, disait Totor, est-ce vrai que nous descendons des singes?

— Certainement. Il est démontré par la science que l'homme, d'abord né du singe, a été toujours en se perfectionnant.

— Alors, papa, je suis moins singe que toi?

Une gifle monumentale fut la réponse paternelle à laquelle s'ajoutèrent ces mots :

— Voilà qui te fera voir si je suis un singe!

Pas logique, le papa!

**A l'adresse des vaniteux et des vaniteuses.** — « Etant tous pétris du même limon, disputer sur la noblesse de l'origine, c'est débattre sérieusement si telle sorte de terre vaut mieux que telle autre pour faire des briques ou du torchis. En vérité, la belle question que celle-là!.. Pour moi il me suffit d'être fille de l'Eglise. Je serais bien plus honteuse d'une faute vénielle, que d'une basse et vile origine. »

Ces paroles sont d'une sainte de très illustre extraction, de sainte Thérèse.

**Beauté du corps humain.** — Tout, dans le corps humain, est ménagé avec un artifice merveilleux. Le corps reçoit de tous côtés les impressions des objets sans en être blessé. On lui a donné des organes, pour éviter ce qui l'offense ou le détruit; et les corps environnants qui font sur lui ce mauvais effet, font encore celui de causer de l'éloignement. La délicatesse des parties, quoiqu'elle aille à une finesse inconcevable, s'accorde avec la force et la solidité. Le jeu des ressorts n'est pas moins aisé que ferme : à peine sentons-nous battre notre cœur, nous qui sentons les moindres mouvements du dehors, si peu qu'ils viennent à nous; les artères vont, le sang circule, toutes les parties s'incorporent leur nourriture sans troubler notre sommeil, sans distraire nos pensées, sans exciter tant soit peu notre sentiment, tant Dieu a mis de règle et de proportion, de délicatesse et de douceur dans de si grands mouvements.

Il n'y a guère de machines qu'on ne trouve dans le corps humain. Pour aspirer quelque liqueur, les lèvres servent de tuyau, et la langue sert de piston. Au poumon est attachée la trachée-artère, comme une espèce de flûte douce, d'une fabrique particulière, qui, s'ouvrant plus ou moins, modifie l'air et diversifie les tons. La langue est un archet qui, battant sur les dents et sur le palais, en tire des sons exquis. L'œil a ses humeurs et son cristallin; les réfractions s'y ménagent avec plus d'art que dans les verres les mieux taillés; il a aussi sa prune, qui se dilate et se resserre;



tout son globe s'allonge et s'aplatit, selon l'axe de la vision, pour s'ajuster aux distances, comme des lunettes à longue vue. L'oreille a son tambour, où une peau aussi délicate que bien tendue résonne au mouvement d'un petit marteau, que le moindre bruit agite : elle a, dans un os fort dur, des cavités pratiquées pour faire retentir la voix de la même sorte qu'elle retentit parmi les rochers et dans les échos. Les vaisseaux ont leurs soupapes ou valvules, tournées en tous sens; les os et les muscles ont leurs poulies et leurs leviers. Les proportions qui font et les équilibres et les multiplications des forces mouvantes, y sont observées dans une justesse où rien ne manque. Toutes les machines sont simples : le jeu en est si aisé, et la structure si délicate, que toute autre machine est grossière en comparaison.

A rechercher de près les parties, on y voit de toutes sortes de tissus; rien n'est mieux filé, rien n'est mieux passé, rien n'est serré plus exactement.

Nul ciseau, nul tour, nul pinceau ne peut approcher de l'art avec lequel la nature tourne et arrondit ses sujets.

Tout ce que peut faire la séparation et le mélange des liqueurs, leur précipitation, leur digestion, leur fermentation et le reste, est pratiqué si habilement dans le corps humain, qu'auprès de ces opérations la chimie la plus savante n'est qu'une ignorance très grossière.

Depuis tant de temps qu'on regarde et qu'on étudie curieusement le corps humain, quoique l'on sente que tout y a sa raison, on n'a pu encore parvenir à en pénétrer le fond. Plus on considère, plus on trouve de choses nouvelles plus belles que les premières que l'on avait tant admirées; et, quoiqu'on trouve très grand ce qu'on a déjà découvert, on voit que ce n'est rien en comparaison de ce qu'il reste à chercher.

Et parmi tant de spéculations faites par une curieuse anatomie, s'il arrive quelquefois à ceux qui s'en sont occupés de désirer que, pour plus de commodité, les choses fussent autrement qu'ils ne le voyaient, ils ont trouvé qu'ils n'avaient un si vain désir que faute d'avoir tout vu; et personne n'a encore trouvé qu'un seul os dût être figuré autrement qu'il n'est, ni être articulé autre part, ni être emboîté plus commodément, ni être percé en d'autres endroits, ni donner aux muscles, dont il est l'appui, une place plus propre à s'y enclaver, ni enfin qu'il y ait aucune partie de tout le corps à qui on pût seulement désirer ou une autre constitution, ou une autre place. Il ne reste donc rien à désirer dans une si belle machine, sinon qu'elle aille toujours sans être jamais troublée et sans finir. Mais qui l'a bien entendue, en voit assez pour juger que son auteur ne pouvait pas manquer de moyens pour la réparer toujours, et enfin la rendre immortelle; et que, maître de lui donner l'immortalité, il a voulu que nous reconnussions qu'il la peut donner par grâce, l'ôter par châtiment et la rendre par récompense. La religion, qui

vient là-dessus, nous apprend qu'en effet c'est ainsi qu'il en a usé, et nous apprend tout ensemble à le louer et à le craindre.

En attendant l'immortalité qu'il nous promet, jouissons du beau spectacle des principes qui nous conservent si longtemps, et connaissons que tant de parties où nous ne voyons qu'une impétuosité aveugle ne pourraient pas concourir à cette fin, si elles n'étaient tout ensemble et dirigées et formées par une cause intelligente. (Bossuet, *Traité de la connaissance de Dieu et de soi-même*, IV).

**Une page de Gustave Droz.** — L'homme ne se contente pas d'être le premier des animaux par l'intensité de ses peines et de ses joies. Il est plus grand que cela.

Non seulement il peut être ému, mais il peut aussi évoquer l'image de ses émotions, se détacher d'elles pour les dominer et les mieux juger; il peut les dépouiller de toutes les particularités qui les rattachaient à lui, en extraire l'essence impersonnelle, en détruire la synthèse, les réduire à l'idée pure, et de cette façon être à la fois en lui et hors de lui.

L'homme peut penser enfin.

Alors, il voit s'ouvrir l'immensité d'un monde sans limites : sa personnalité s'épure et s'élève; il a conscience d'une parenté divine qui l'ennoblit, l'attire, et, dans l'humilité de son impuissance, il sent qu'il est fils du Dieu qui peut tout.

Et quand il serait vrai que nos relations avec le monde extérieur sont, en effet, l'origine de toutes nos pensées, que les phénomènes de notre vie morale ont pour cause unique nos propres sensations, et qu'en partant du premier frisson de l'animal, de la vibration moléculaire, on peut arriver, par des transitions successives et complaisantes, à l'idée la plus abstraite : qu'importerait tout cela?

Quand il serait vrai que les sensations sont aussi nécessaires à l'idée que le grain de blé l'est à la farine, qu'importe encore? Il n'est pas non plus de farine sans moulin, et c'est le moulin qui nous intéresse.

... Quelle est cette puissance irrésistible qui nous pousse à sortir ainsi de nous-mêmes, à convertir les phénomènes physiques et moraux qui constituent notre individualité en idées impersonnelles? Qui nous pousse à combiner entre elles ces idées, à en tirer des conséquences plus impersonnelles encore? Quel est le but de cette vie idéale qui nous absorbe? pourquoi ces épurations successives? pourquoi ces recherches involontaires, ces désirs irrésistibles qui, dans les sciences, en morale, en religion, partout enfin, font frissonner l'humanité? Que ne restons-nous calmes et repus dans le chaos des sensations et des émotions animales?...

**Une belle promotion!** — De Victor Hugo :

... Lorsqu'à cette heure un allemand proclame Zéro pour but final et me dit : — O néant, Salut! — j'en fais ici l'aveu, je suis béant.

Et quand un grave anglais, correct, bien mis, beaulinge, Me dit : — Dieu t'a fait homme et moi je te fais singe, Rends-toi digne à présent d'une telle faveur! — Cette promotion me laisse un peu rêveur.

#### Discours de Robespierre sur l'immortalité de l'âme.

— Robespierre, effrayé sans doute de ses forfaits, fit décréter, le 18 floréal an II, que le peuple français reconnaissait l'existence de l'*Etre suprême* et l'*immortalité de l'âme*. Voici un passage du discours qu'il prononça dans cette fameuse séance :

« Ne consultez que le bien de la patrie et les intérêts de l'humanité. Toute institution, toute doctrine qui console et qui élève les âmes, doit être accueillie; rejetez toutes celles qui tendent à les dégrader et à les corrompre. Ranimez, exaltez tous les sentiments généreux et toutes les grandes idées morales qu'on a voulu éteindre. Rapprochez par le charme de l'amitié et par le lien de la vertu les hommes qu'on a voulu diviser. Qui donc t'a donné la mission d'annoncer au peuple que la Divinité n'existe pas, à toi qui te passionnes pour cette aride doctrine et qui ne te passionnes jamais pour la patrie ?

« Quel avantage trouves-tu à persuader à l'homme qu'une force aveugle préside à ses destinées et frappe au hasard le crime et la vertu, que son âme n'est qu'un souffle léger qui s'éteint aux portes du tombeau ? L'idée de son néant lui inspirera-t-elle des sentiments plus purs et plus élevés que celle de son immortalité ? lui inspirera-t-elle plus de respect pour ses semblables et pour lui-même, plus de dévouement pour la patrie, plus d'audace à braver la tyrannie, plus de mépris pour la mort ou pour la volupté ? Vous qui regrettez un ami vertueux, vous aimez à penser que la plus belle partie de lui-même a échappé au trépas. Vous qui pleurez sur le cercueil d'un fils ou d'une épouse, êtes-vous consolés par celui qui vous dit qu'il ne reste plus d'eux qu'une vile poussière ? Malheureux qui expirez sous les coups d'un assassin, votre dernier soupir est un appel à la justice éternelle ! L'innocence sur l'échafaud fait pâlir le tyran sur son char de triomphe : aurait-elle cet ascendant si le tombeau égalait l'oppresseur et l'opprimé ? Malheureux sophiste ! de quel droit viens-tu arracher à l'innocence le sceptre de la raison pour le mettre dans les mains du crime, jeter un voile funèbre sur la nature, désespérer le malheur, réjouir le vice, attrister la vertu, dégrader l'humanité ? »

« Mon âme vous échappera. » — Deux religieux de Munster furent saisis ; l'un était curé, l'autre vicaire. On les conduisit au féroce comte de la Marck, protestant. Le vicaire, Jacques Jacob, était accompagné de son père. Le comte dit à ce vieillard : « Si tu persuades ton fils de renoncer à sa religion, je vous renverrai tous deux. » Jacques répondit qu'il n'accepterait jamais la liberté à ce prix. — « Alors, dit le comte, tu mourras. — Non, répondit Jacques, non, je ne mourrai pas, je vivrai. — Eh quoi ! tu t'imagines que je n'ai pas

le pouvoir de te tuer ? — Vous tuerez mon corps mais mon âme vous échappera. »

Irrité de cette réponse, le comte laissa aller le vieillard, mais il fit conduire les deux religieux en prison, et ils furent du nombre des martyrs de Gorkum.

**Dialogue entre l'âme et le corps.** — Parmi les vieux chants populaires de la Bretagne, il en est un qu'on ne peut lire sans une vive émotion, soit à cause des pensées qu'il exprime, soit à raison de l'originalité piquante de la forme.

Venez entendre chanter le départ de l'âme, au moment où elle s'apprête à quitter sa demeure. Elle jette sur la terre un coup d'œil rapide, puis s'adressant à son pauvre corps, elle lui dit :

L'ÂME. — Hélas ! pauvre corps, l'heure est venue ! Il faut que je te quitte, et avec toi ce monde. J'entends les coups de la mort qui frappent à la porte. Tes yeux se voilent, tes lèvres se glacent, ton visage pâlit ; il faut que je te quitte.

LE CORPS. — Si mes yeux se voilent et si mon visage pâlit, vous dites vrai : il faut que vous me quittiez. Déjà vous ne me connaissez plus, et vous délaissez votre malheureux ami. Hélas ! je suis tellement changé ! L'amour naît de la ressemblance ; l'une cessant, l'autre disparaît ; abandonnez-moi.

L'ÂME. — Ami, je te quitte, mais je ne te méprise pas. Tu n'as point violé les préceptes divins. C'est Dieu qui l'ordonne, adorons sa merveilleuse Providence. Il veut mettre un terme à mon empire sur toi, à ta sujétion. La cruelle mort va nous séparer. Déjà je me vois toute seule entre le ciel et la terre, — oui, entre le ciel et la terre, comme la petite colombe bleue qui s'envola de l'arche pour aller, au loin, s'assurer si l'orage durait toujours.

LE CORPS. — Oui, mais la petite colombe bleue revint ; et vous, vous ne reviendrez plus !...

L'ÂME. — Vraiment si, je reviendrai, j'en fais le serment ; vers toi je reviendrai au jour du jugement. Je reviendrai, oui, aussi certainement que j'irai tout à l'heure comparaître devant mon Juge. Oh ! comme je tremble !... Mais prends confiance, ami. Après le vent du nord-ouest, la mer retrouve le calme. Je reviendrai te donner la main : et quand tu pèserais autant que le fer, je saurai, comme l'aimant, t'attirer avec moi au ciel.

LE CORPS. — Chère âme, quand je serai couché dans la froide tombe et réduit en cendres, quand je n'aurai ni mains, ni doigts, ni pieds, ni bras, c'est vainement que vous essaieriez de m'élever jusqu'à vous.

L'ÂME. — Celui qui créa toute chose de rien, possède aussi la puissance de te rendre ta première forme et tes premiers traits. Celui qui t'a connu quand tu n'étais pas, saura bien te retrouver là où tu ne sembleras plus être. Alors nous nous reverrons, aussi vrai que je suis frémissante et craintive, comme la feuille agitée par un vent d'orage.

Mais Dieu a entendu et il dit à l'âme :

DIEU. — Courage, âme chrétienne. tu ne seras



pas longtemps dans la peine. Tu m'as fidèlement servi, quand tu vivais sur la terre. Tu vas maintenant avoir part à ma félicité et à mon royaume.

L'ÂME alors, s'élevant toujours, jette une seconde fois son regard en bas : elle voit son pauvre corps étendu sur de funèbres apprêts, et lui adresse encore un adieu.

L'ÂME. — Salut à toi, ô mon pauvre corps!... Oh! que tu m'inspires de compassion!

LE CORPS. — Cessez, chère âme, cessez de m'adresser de douces paroles. La poussière et la corruption sont indignes de vos regards.

L'ÂME. — Quoi que tu dises, ô mon corps, oui, vraiment tu es digne de mon attention, digne comme le vase de terre qui renferme un parfum.

LE CORPS. — Adieu donc, ô vous qui fûtes ma vie; adieu, puisqu'il le faut! Que Dieu vous introduise là où vos désirs vous emportent. Vous vieillerez toujours; moi, hélas! je dormirai. Ne m'oubliez pas, du moins. Hâtez l'heure du retour... Mais dans quel état êtes-vous? dites-moi... Vous me semblez si joyeuse, quand la tristesse et le deuil m'environnent!

L'ÂME. — J'ai échangé les ronces pour des roses, et le fiel amer pour le miel le plus doux.

Alors, gaie et vive comme une alouette, l'âme monte,... monte,... monte dans l'azur. Arrivée, — continue la ballade bretonne, — arrivée à la porte du ciel, elle frappe et demande à saint Pierre d'entrer.

L'ÂME. — O vous, Seigneur saint Pierre, qui êtes si bon, vous me recevrez, n'est-ce pas, dans le paradis de Jésus?

SAINT PIERRE. — Oui, tu seras reçue dans le paradis de Jésus; car, alors que tu vivais sur la terre, tu as reçu Jésus dans ta maison.

Au moment d'entrer, l'âme détourne encore une fois la tête, et voit son pauvre corps écrasé sous la terre qui le recouvre.

L'ÂME. — Au revoir, ô mon pauvre corps, et béni sois-tu! Au revoir dans la vallée de Josaphat! J'entends des flots d'harmonie comme mon oreille n'en entendit jamais. Les nuages s'enfuient... Quelle éclatante et douce lumière! Me voici fleurissant comme un rosier au bord du ruisseau, dans le jardin du ciel.

Puisse notre âme, cher lecteur, entonner ce chant de triomphe le jour où elle comparaitra devant Dieu!...

**Bonne démonstration.** — Un vieil instituteur chrétien, voulant prémunir ses élèves contre les doctrines matérialistes trop répandues aujourd'hui, tire de sa poche une montre d'argent, la place sur sa main et appelle les bambins.

— Elle fait tic-tac, dit le premier, et ainsi tous les autres.

Après ces préliminaires, le maître détache le mouvement de la boîte et tenant chacun de ces objets dans une main, il leur dit :

— Lequel des deux est la montre?

— C'est le tic-tac, répondirent-ils en l'indiquant du doigt.

— Eh bien! vous le voyez, la montre marche quand même il lui manque son enveloppe : il en est de même de l'âme quand elle est séparée du corps.

Cette explication fit rayonner tous les petits visages : les bambins avaient compris autant que possible l'immortalité de l'âme.

**Trait de lumière.** — Un ouvrier disait un jour à son curé : « Je suis tourmenté par un doute dont je ne puis me débarrasser. Je ne puis me persuader que nous avons une âme, puisque nous ne pouvons la voir. — Eh bien! dit le prêtre, vous allez penser à quelque chose, n'importe à quoi. » Et après quelques moments, il lui demanda : « Eh bien? — Eh bien! j'ai pensé à quelque chose, comme vous m'avez dit de le faire. — Bah! je ne puis croire cela, » continua le prêtre d'un ton moitié sérieux moitié badin. Et le paysan de soutenir, fort et ferme, qu'il avait pensé, et bien pensé. Il reprit : « Pourquoi en doutez-vous? — Parce que je ne puis voir votre pensée, » dit le prêtre. Ce fut un trait de lumière pour le paysan. Il crut à son âme.

**Le soin de l'âme.** — Un missionnaire voyant un domestique qui pansait un cheval avec beaucoup de soin, lui fit cette question :

— Mon ami, combien mettez-vous de temps, chaque fois, pour tenir votre cheval en si bon état?

— Je mets plus de deux heures par jour.

— J'ai maintenant une autre question à vous faire, permettez-moi de vous l'adresser simplement : combien de temps donnez-vous, chaque jour, au soin de votre âme, pour obéir à Dieu votre maître et faire votre salut?

Le domestique, qui était franc, répondit naïvement : « Tous les matins, je fais le signe de la croix et je dis un *Pater*; j'y ajoute quelquefois un *Ave*. Le dimanche, je ne manque guère la messe, mais j'aime autant les messes qui sont courtes; voilà tout. »

Le missionnaire lui répondit alors : « Mon ami, puisque vous avez si peu soin de votre âme et si grand soin de votre cheval, si je vous appartenais, j'aimerais mieux être votre cheval que votre âme. »

**Belle réplique d'un évêque.** — Un journal allemand avait reproché à Mgr Ketteler, évêque de Mayence, d'avoir attaqué les loges devant des gens de basse classe, et la feuille maçonne avait ajouté qu'elle ne tenait nullement à la société des bateliers, des journaliers et des paysans. « Nous ne saurions dire, s'écria l'évêque, combien ce langage nous a blessé et révolté. Pour nous, nous reconnaissons avec joie et allégresse, que nous faisons autant de cas d'un batelier, d'un journalier, d'un paysan, que d'un prince ou d'un roi. Nous plaçons la dignité humaine au-dessus de toutes les diversités

de rang et de caste, et nous plaignons quiconque estime le riche industriel plus que le pauvre paysan. »

**Bonne réponse.** — Dans un examen scolaire, après un grand nombre de questions sur les trois règnes de la nature : le règne minéral, le règne végétal et le règne animal, le professeur fit la question suivante : « Et l'homme, à quel règne appartient-il ? — Au royaume des cieux, » répondit un enfant.

« **Je voudrais être... un chien.** » — Un pieux dominicain qui prêchait, il y a quelques années, une grande retraite à de jeunes ouvriers de Paris, fut prié de s'efforcer de ramener à la foi un pauvre jeune homme de quinze à seize ans.

— Il était bien bon jadis, lui dit-on ; mais depuis il est tout changé !... Il dit qu'il n'a plus la foi.

— Il n'a plus la foi ? dit le Père ; amenez-le moi, je connais cela.

On le lui amena en effet. Le jeune ouvrier voulut d'abord entamer une espèce de discussion ; mais à mesure que le Père lui parlait, il baissait le ton et bientôt il fut réduit au silence.

Comme le bon religieux continuait à l'exhorter, et l'engageait même à se préparer aux pâques, il l'interrompit brusquement, et d'une voix sourde il murmura ces horribles paroles :

— Je voudrais être *un chien*.

— Un chien ! s'écria le pauvre Père stupéfait de ce résultat inattendu de ses exhortations. Y pensez-vous, mon pauvre ami ? Vous voudriez être un chien ?...

— Oui, répondit l'autre à demi-voix ; au moins je pourrais faire le mal sans remords.

C'est en cela que se résume 99 fois sur 100 la prétendue *incrédulité* des jeunes gens qui vivent mal : pouvoir faire le mal sans remords.

## CATÉCHISME DE PREMIÈRE COMMUNION

### TROISIÈME PARTIE

#### Moyens de salut

##### LES SACREMENTS

##### B

#### Les sacrements en particulier

##### IV. — LA PÉNITENCE (suite)

##### § 3. — Le ministre du sacrement de pénitence.

##### 1<sup>o</sup> Ses pouvoirs

— Quel est le ministre du sacrement de pénitence ?

— C'est le prêtre qui possède le pouvoir ordinaire ou délégué d'absoudre.

— Un double pouvoir n'est-il pas ainsi requis pour le ministre de ce sacrement ?

— On doit l'affirmer d'après la nature spéciale

du sacrement institué par Notre-Seigneur sous la forme d'un jugement.

— Et ce double pouvoir est ?

1<sup>o</sup> Le pouvoir d'ordre ;

2<sup>o</sup> Le pouvoir de juridiction ou l'approbation.

— En d'autres termes ?

— En d'autres termes, pour administrer valablement le sacrement de pénitence, il faut d'une part avoir reçu l'ordination sacerdotale et être prêtre, et de l'autre posséder la juridiction spirituelle ou l'autorité pour entendre les confessions.

+

##### a) Le pouvoir d'ordre

— Qu'entendez-vous par le pouvoir d'ordre ?

— Par le pouvoir d'ordre, j'entends la prêtrise conférée par le sacrement de l'ordre.

— Est-il de foi que le prêtre seul peut être le ministre du sacrement de pénitence ?

— Oui, c'est là une vérité de foi.

Ainsi l'a défini le Concile de Trente (sess. xiv, can. 10) ; et aux apôtres seuls et à leurs successeurs dans l'ordre sacerdotal, Jésus-Christ a dit : « Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez. »

— Pourquoi ces paroles dites aux apôtres doivent-elles s'entendre comme conférant le même pouvoir à leurs successeurs ?

— C'est que les apôtres ont reçu ce pouvoir non comme personnes privées, mais comme dispensateurs des mystères de Dieu ; non pour eux-mêmes, mais pour le bien des fidèles.

— D'où vous concluez ?

— 1<sup>o</sup> Que ce pouvoir doit être transmis et subsister dans l'Eglise, tant qu'il y aura des âmes à sauver, c'est-à-dire dans toute la suite des siècles ; et 2<sup>o</sup> que cette transmission s'est toujours faite et se fait encore par l'ordination au sacerdoce.

— La tradition confirme-t-elle cette conclusion ?

— La tradition appuyée sur une pratique constante confirme pleinement cette conclusion.

— A qui donc, dans l'Eglise, appartient ce pouvoir d'ordre relativement au sacrement de pénitence ?

— Il appartient exclusivement aux évêques et aux simples prêtres, mais non aux diacres ni à aucun des ordres inférieurs, encore moins aux laïques.

— Les diacres ne peuvent-ils pas être du moins les ministres extraordinaires de la pénitence comme ils le sont du baptême ?

— Non, dans aucun cas, pas même dans le cas d'une extrême nécessité, les diacres ne peuvent donner l'absolution sacramentelle.

— L'usage n'a-t-il pas existé autrefois de se confesser à un simple clerc ou même à un laïque ?

— L'histoire rapporte que cela eut lieu assez fréquemment, surtout au moyen âge, dans un danger de mort et en l'absence d'un prêtre. Mais il ne faut voir là qu'une pratique pieuse, témoignant de vifs sentiments de pénitence et du désir de recevoir le sacrement.

+

##### b) Approbation et pouvoir de juridiction

— Le pouvoir d'ordre suffit-il pour administrer valablement le sacrement de pénitence ?



— Non ; mais il faut encore avoir le pouvoir de juridiction au for interne et pénitentiel.

— *Donnez-en la raison ?*

— La raison, c'est que l'absolution étant une sentence judiciaire, ne peut être portée que sur un sujet ; elle exige ainsi, de la part du prêtre qui absout, le pouvoir judiciaire sur le pénitent.

— *De combien de manières s'obtient ce pouvoir ?*

— Il s'obtient par l'approbation et par la juridiction proprement dite.

==

#### *Approbation*

— *Qu'est-ce que l'approbation ?*

— L'approbation est le jugement authentique de l'Ordinaire sur la capacité d'un prêtre à entendre les confessions.

— *Qu'entendez-vous par « jugement authentique » ?*

— J'entends un jugement porté par le supérieur légitime en vertu de son autorité et manifesté extérieurement.

— *Que comprend la capacité requise du confesseur ?*

— Elle comprend d'une part la science des principes et des règles de la théologie morale, et la prudence pour les appliquer dans les cas particuliers ; de l'autre, l'intégrité de vie et la piété.

— *A qui appartient-il de donner l'approbation ?*

— A l'Ordinaire du lieu dans lequel on doit entendre les confessions, c'est-à-dire à l'évêque, au vicaire général ou capitulaire, au prélat régulier ayant une juridiction quasi épiscopale sur un territoire déterminé.

— *A qui est-elle nécessaire ?*

— L'approbation est nécessaire à tous les confesseurs, à moins qu'ils n'aient un bénéfice portant titre et fonction de curé.

— *Peut-elle être limitée ?*

— Elle peut être limitée, quant au temps, aux lieux, et aux personnes ; car le tout est confié au jugement de l'évêque.

==

#### *Juridiction*

— *Comment se donne la juridiction ?*

— Elle se donne par l'attribution de sujets au for intérieur de la pénitence.

— *De qui le pape la reçoit-il ?*

— Il la reçoit immédiatement de Jésus-Christ et dans toute sa plénitude.

— *De qui la reçoivent les évêques ?*

— Ils la reçoivent du pape, mais chacun seulement pour son diocèse.

— *Et les simples prêtres ?*

— Ils la reçoivent ordinairement de l'évêque dans une limite déterminée.

—

— *Ne distingue-t-on pas plusieurs sortes de juridiction ?*

— Oui ; il y a la juridiction ordinaire et la juridiction déléguée.

— *Qu'entendez-vous par juridiction ordinaire ?*

— J'entends le pouvoir qui réside dans une fonction pastorale, par exemple celle du curé par rapport à sa paroisse.

— *Et par juridiction déléguée ?*

— J'entends celle que le supérieur légitime donne à ceux qui ne remplissent pas de charge pastorale proprement dite.

— *Quels sont ceux qui ont une juridiction déléguée ?*

— Ce sont les vicaires, les aumôniers, etc.

— *Les prêtres qui n'ont ni approbation ni juridiction peuvent-ils absoudre valablement ?*

— Non ; et le Concile de Trente déclare que l'absolution est nulle, lorsqu'elle est donnée par un prêtre à celui sur lequel il n'a pas une juridiction ordinaire ou déléguée. (Sess. xiv, ch. vii).

— *N'y a-t-il pas une exception à faire, par exemple lorsqu'il y a grave danger de mort ?*

— Dans ce cas, l'Eglise donne juridiction à tout prêtre, même à un prêtre apostat ou hérétique, afin que personne ne périsse éternellement par défaut d'absolution.

— *Il arrive que vous recevez l'absolution d'un prêtre qui se croit ou est communément regardé comme approuvé, tandis qu'il ne l'est pas réellement. Que faut-il penser de l'absolution ainsi reçue ?*

— Il faut tenir cette absolution pour valide, car dans ce cas, pour le bien des âmes, l'Eglise supplée elle-même le défaut de juridiction.

— *Ceux qui ont juridiction ordinaire peuvent-ils absoudre partout ceux qui leur sont soumis ?*

— Ils le peuvent sans avoir besoin de l'approbation de l'Ordinaire du lieu.

Ainsi l'évêque peut absoudre ses diocésains, et un curé ses paroissiens, en quelque lieu qu'ils se trouvent.

—

— *La juridiction peut-elle être limitée par les supérieurs ecclésiastiques qui l'accordent ?*

— Elle peut l'être de différentes manières, par exemple sous le rapport de la durée, du lieu, des personnes et des péchés.

— *Comment est-elle limitée par rapport aux péchés ?*

— Elle l'est quand le pape ou les évêques se réservent l'absolution de certains péchés plus notables.

— *Ces péchés ne reçoivent-ils pas un nom particulier ?*

— On les appelle péchés réservés, ou encore cas réservés.

— *Quel est le motif de ces réserves ?*

— C'est de détourner davantage de certaines fautes particulièrement graves, en en rendant l'absolution plus difficile.

— *Que faut-il pour qu'un péché soit réservé ?*

— Il faut qu'il soit : 1<sup>o</sup> mortel et que la malice spéciale en soit connue du pénitent ;

2<sup>o</sup> Extérieur, encore que commis secrètement ;  
3<sup>o</sup> Complet ou consommé dans son espèce : ainsi pour l'homicide spécialement réservé, il est nécessaire que la mort s'ensuive ;

4<sup>o</sup> Certain, la certitude portant et sur la gravité, et sur le fait du péché, et sur la réserve.

— *Le pape et les évêques ne délèguent-ils pas parfois le pouvoir d'absoudre des cas réservés ?*

— Ils le font d'ordinaire, surtout lorsque le recours aux supérieurs eux-mêmes serait rendu trop difficile, sinon impossible.

— *Que doit faire un pénitent, lorsqu'il se trouve avoir des cas réservés ?*

— Il doit se conformer à l'avis de son confesseur ordinaire ; et même le plus souvent celui-ci pourra se munir des pouvoirs nécessaires, s'il ne les possède pas d'ailleurs.

— *Quels sont les confesseurs qui le plus habituellement jouissent du pouvoir délégué d'absoudre des cas réservés ?*

— Ce sont les religieux et les prêtres adonnés au ministère des missions et des retraites spirituelles.

— *A l'article de la mort, la réserve continue-t-elle d'exister ?*

— A l'article de la mort comme dans le danger de mort, tout prêtre même non approuvé peut absoudre des cas réservés.

— *Pour les difficultés particulières que l'on éprouverait en cette matière, à qui convient-il de s'en remettre ?*

— Il convient de s'en remettre à son confesseur, qui indiquera la marche à suivre et aidera le pénitent à libérer sa conscience par les recours qui resteraient nécessaires.

—

## 2<sup>e</sup> Ses fonctions

— *Quelles fonctions remplit le prêtre au tribunal de la pénitence ?*

— Il remplit les fonctions de juge, de médecin, de docteur et de père.

+

### a) Il est juge

— *Ainsi le premier titre du prêtre confesseur est celui de juge ?*

— Cela ressort de la nature même du sacrement, établi par manière de jugement.

— *Comment le prêtre remplit-il les fonctions de juge ?*

— Il les remplit en instruisant la cause et en portant la sentence.

—

— *Que fait un juge pour instruire la cause ?*

— Pour instruire la cause, un juge s'enquiert, il interroge, il réfléchit, il contrôle, il pèse les circonstances, tient compte des antécédents, etc.

— *Au tribunal de la pénitence, la cause n'est-elle pas instruite par l'aveu spontané du pénitent ? En quoi consistera donc le rôle du confesseur sous ce rapport ?*

— Il consistera, s'il est besoin, à aider le pénitent, à lui faciliter les aveux et le repentir, en l'interrogeant sur le nombre, l'espèce, les circonstances du péché, sur les causes des péchés, sur les habitudes et les occasions, sur les obligations à l'égard du prochain, etc., et en lui suggérant des motifs opportuns de contrition.

— *Que doit faire le pénitent, si le confesseur l'interroge ?*

— Il doit répondre docilement et en toute simplicité aux questions qui lui sont faites, et se montrer désireux de préparer son pardon par une pleine sincérité.

—

— *L'obligation d'entendre les confessions ne découle-t-elle pas de cette même fonction du confesseur ?*

— Très certainement.

— *Comment faut-il entendre cette obligation ?*

— C'est un devoir de justice pour les pasteurs et pour ceux qui ont charge d'âmes, et cela sous peine de péché grave, d'entendre par eux-mêmes ou par d'autres les confessions des fidèles qui leur sont soumis, toutes les fois qu'on le leur demande raisonnablement.

— *Ce devoir n'oblige-t-il pas quelquefois les confesseurs même au péril de leur propre vie ?*

— Oui, il en est ainsi dans un cas de nécessité extrême, ou de très grave nécessité, par exemple dans une épidémie dangereuse.

— *Autrement les confesseurs ne doivent-ils pas encore s'imposer de grands sacrifices pour satisfaire à cette obligation ?*

— Oui, et c'est ainsi qu'ils doivent sacrifier leur repos à tout appel légitime, et ne pas calculer avec les intempéries de la saison, ou la distance des lieux.

— *Pourquoi avez-vous dit : « Toutes les fois qu'on le leur demande raisonnablement ? »*

— Parce qu'une obligation aussi grave suppose une vraie utilité spirituelle de la part du pénitent, et existe alors seulement.

—

— *Comment le confesseur remplit-il la fonction de juge en portant la sentence ?*

— Il la remplit en donnant l'absolution, ou encore en la différant ou en la refusant.

— *A qui l'absolution est-elle donnée ?*

— L'absolution est donnée à ceux dont les bonnes dispositions paraissent moralement certaines.

— *A qui l'absolution doit-elle être refusée ?*

— Elle doit être refusée à ceux qui manquent certainement des dispositions requises.

— *Citez quelques exemples ?*

— Sont incapables de recevoir l'absolution :

1<sup>o</sup> Ceux qui sciemment et volontairement refusent de quitter une occasion prochaine et libre de péché ;

2<sup>o</sup> Ceux qui, le pouvant, ne consentent pas à restituer le bien d'autrui ou à réparer les dommages causés ;

3<sup>o</sup> Ceux qui conservent des haines et des inimitiés graves et ne veulent pas se réconcilier ;

4<sup>o</sup> Ceux qui refusent de travailler à la correction de mauvaises habitudes, et de prendre les moyens nécessaires pour y arriver ;

5<sup>o</sup> Ceux qui ne sont pas disposés à faire cesser un scandale dont ils sont la cause ;

6<sup>o</sup> En général, tous ceux qui manquent de quelque disposition requise pour que l'absolution ait son effet.

— *Si un pénitent qui s'est présenté indisposé, étant touché par la grâce et les exhortations du confesseur, montrait ensuite qu'il a le sincère regret de ses fautes et qu'il est prêt à remplir les conditions imposées, pourrait-il recevoir l'absolution ?*

— Rien ne s'y opposerait plus ; et le prêtre, à qui il en coûte tant de renvoyer un pénitent sans l'absoudre, serait heureux de remplir en sa faveur le ministère de grâce qui lui est confié.



— A qui l'absolution est-elle différée ?

— Elle est différée à ceux qui n'apportent que des dispositions tout à fait douteuses ; et elle doit l'être pour ne pas exposer le sacrement au danger de nullité.

— Que doit faire le pénitent à qui l'absolution est différée ?

— Il doit, par la prière et en mettant en pratique les avis de son confesseur, s'efforcer d'obtenir des dispositions suffisantes pour recevoir sans retard la grâce de l'absolution.

+

b) Il est médecin

— Le sacrement de pénitence n'a-t-il pour effet que de remettre les péchés commis ?

— Non ; mais il prémunit encore contre les péchés futurs.

— Quel devoir en résulte pour le confesseur ?

— Le devoir de rechercher et de suggérer les remèdes propres à guérir les blessures causées par le péché et à préserver de nouvelles chutes ; ce qui est l'office propre du médecin.

— Et ce devoir se résume pour le confesseur ?

— A procurer la pleine santé spirituelle du pénitent qui s'adresse à lui.

— Pour arriver à ce résultat, que doit-il faire tout d'abord ?

— Il doit connaître avant tout l'état des âmes qu'il doit guérir, c'est-à-dire non seulement le mal lui-même, mais son origine, ses causes, ses conséquences, etc.

— Comment le confesseur remplit-il encore l'office de médecin au tribunal de la pénitence ?

— Il le remplit encore, lorsqu'il s'efforce d'inspirer au pénitent une vive contrition, et qu'il lui impose comme pénitence des œuvres propres à le corriger de ses vices.

— A qui ressemble le confesseur dans ce rôle de médecin dont il s'acquitte au saint tribunal ?

— Il ressemble au bon Samaritain de l'Evangile. Non content de relever le blessé, il verse sur ses plaies l'huile et le vin et prend l'intérêt le plus vif désormais à sa guérison complète et à sa bonne santé.

— Quelle conduite est indiquée ici au pénitent pour répondre à la diligence du confesseur ?

— Une grande sincérité d'abord, pour ne pas exagérer ni diminuer son mal ; une parfaite docilité ensuite, pour suivre les avis et employer les remèdes proposés.

— Par rapport à l'usage de la confession elle-même, n'est-il pas expédient d'y recourir plus souvent et sans tarder, afin de mieux profiter de son effet médicinal ?

— Rien de plus avantageux, en effet. Ainsi pour un malade il importe de se rétablir promptement, ou encore de se soumettre à un régime fortifiant et préventif.

+

c) Il est docteur

— Parmi les suites du péché et les infirmités spirituelles, n'en est-il pas une plus commune et plus ordinaire ?

— Oui, l'ignorance à laquelle il importe de remédier par une instruction salutaire.

— Un nouveau devoir n'incombe-t-il pas de ce chef au confesseur ?

— Oui, le devoir d'instruire les ignorants et de remplir envers le pénitent l'office de docteur.

— L'instruction ainsi donnée au tribunal de la pénitence n'a-t-elle pas une efficacité toute particulière ?

— On doit l'affirmer ; car si l'instruction donnée du haut de la chaire s'adresse à tous indistinctement, ici elle est directe et personnelle. D'autre part, reçu à l'occasion d'un sacrement, cet enseignement revêt une autorité plus grande et tombe sur une âme mieux disposée.

— Pour mettre à même le confesseur de bien remplir cette fonction, que doit faire le pénitent ?

— Il doit témoigner le désir sincère d'être instruit de tout ce qui importe à son salut, et consulter lui-même son confesseur en lui exposant ses doutes, ses difficultés, ses tentations.

— Et après s'être confessé ?

— Il doit méditer, pour mieux les mettre à profit, les enseignements, les avis, les conseils reçus au saint tribunal.

+

d) Il est père

— A quoi tendent les différents offices que le prêtre remplit vis-à-vis du pénitent ?

— Ils tendent incontestablement à engendrer et à sustenter la vie surnaturelle.

— Et vous concluez de là ?

— Je conclus que le confesseur est vraiment un père spirituel pour ses pénitents.

— Les apôtres n'ont-ils pas pris eux-mêmes ce titre vis-à-vis des premiers fidèles ?

— Oui ; témoin saint Paul qui s'écriait : « Mes petits enfants, vous que j'engendre de nouveau jusqu'à ce que le Christ soit formé en vous ! » (Gal., iv, 19).

— Comment le prêtre se montre-t-il père au saint tribunal ?

— C'est d'abord en accueillant le pécheur avec bonté, comme le père de l'enfant prodigue qui, depuis longtemps, attendait son fils, lui ménageant le plus affectueux accueil.

— Ensuite ?

— C'est ensuite en exerçant envers les pénitents la plus tendre et la plus miséricordieuse charité, compatissant à leurs maux et souvent mêlant ses larmes aux larmes de leur sincère repentir.

— Enfin ?

— C'est enfin en leur gardant un souvenir dévoué, en priant et en travaillant pour que Dieu perfectionne et soutienne l'œuvre commencée, et lui donne un heureux aboutissement dans la vie éternelle.

— Ne convient-il pas que le pénitent reconnaisse et honore ce titre de père en son confesseur ?

— Très certainement, et il le fera en rejetant toute appréhension et toute fausse crainte, en se montrant simple et confiant, sans cesser d'être humble, déférent et respectueux.

## RÉPONSE A DES OBJECTIONS CONTRE LA RELIGION

### 19<sup>e</sup> Objection

LE PAPE S'ENTOURE D'UNE POMPE ET D'UNE COUR VÉRITABLEMENT ROYALES, ALORS QUE JÉSUS-CHRIST A DIT : « MON ROYAUME N'EST PAS DE CE MONDE. »

La parole tirée de l'Écriture sainte est exacte, mais l'allégation est fausse. Les Juifs en effet avaient du Messie et de sa royauté une idée qui cadrerait si peu avec la réalité, qu'ils n'ont pas voulu le reconnaître. C'était une opinion courante parmi eux que le Messie rétablirait le royaume de Juda, et que, sous son règne, la puissance juive atteindrait un degré de prospérité inouïe.

Mais telle n'était point la mission du Sauveur ; aussi, pour couper court à des espérances irréalisables, il leur déclare que sa royauté n'est pas de ce monde. Il faisait ainsi allusion à sa royauté toute spirituelle, au gouvernement des âmes qu'il allait confier à une société également toute spirituelle, à l'Eglise. Ne tirons pas de ce texte ce qu'il n'a jamais renfermé.

Mais si l'Eglise est une société divine, surnaturelle, elle n'en a pas moins été confiée à des hommes ; c'est donc aussi, en ce sens, une société naturelle. Dans son développement, dans l'exercice de son magistère, elle doit se comporter comme telle, dans la mesure où le lui permettent les institutions et les enseignements de son fondateur, c'est-à-dire dans une très large mesure. Ainsi, à part la promesse qui lui a été faite de ne jamais périr, elle est sujette, au point de vue de la prospérité, à des hauts, à des bas, à des fluctuations, connaissant des jours de triomphe et des jours de tristesse, comme toutes les choses humaines.

C'est une considération d'une extrême importance, qu'il ne faut pas perdre de vue si l'on veut juger sainement cette question. L'Eglise ressemblera donc forcément à une autre société civile quelconque, bien dirigée et bien conduite. Elle comprendra une hiérarchie, où chacun sera traité selon son rang. Comme d'autre part l'Eglise est universelle, qu'elle est destinée à contenir dans son sein des millions de sujets de toutes les conditions sociales, la hiérarchie catholique recevra de ce fait une importance toute particulière, et la primauté des intérêts dont elle a la garde, lui vaudra par voie de conséquence naturelle une sorte de primauté d'honneur et d'éclat. Aussi le dernier terme de cette hiérarchie, le Pape, devra apparaître environné d'une auréole de majesté et de puissance morale incomparables. Cette auréole se traduira dans la pompe qui entoure les apparitions officielles du Saint-Père, parce qu'il doit en

être ainsi dans les choses humaines et que l'Eglise en cela est humaine.

Tout en fondant l'Eglise, Jésus-Christ lui a donc conservé un caractère humain qui doit se retrouver partout, dans ses chefs comme dans leur administration. Il a laissé à ses successeurs, aux papes, beaucoup d'initiative, une grande liberté d'allure, leur abandonnant le soin d'organiser l'Eglise, au fur et à mesure des progrès accomplis, et de la rendre habitable pour les rois comme pour les bergers, pour les savants comme pour les ignorants, pour les artistes et les hommes de génie comme pour les simples d'esprit.

Sous prétexte que Jésus-Christ est né dans une étable, et qu'il a choisi ses apôtres parmi des pécheurs, gens ignorants et grossiers, — si le pape s'avisait d'habiter une étable, et de choisir les évêques et les prêtres parmi des hommes qui n'ont reçu aucune espèce d'instruction, s'il affichait pour les sciences humaines le plus hautain mépris, il agirait fort mal et ne remplirait pas du tout sa mission.

Le pape, dans le gouvernement de la chrétienté, les évêques, dans le gouvernement de leur diocèse, doivent faire comprendre que l'Eglise est faite pour les hommes, et administrée par des hommes ; par conséquent, qu'elle aime et encourage tout ce qui favorise le progrès de l'esprit humain, qu'elle est la protectrice éclairée de la civilisation, qu'elle est elle-même une incomparable maîtresse des intelligences, et qu'elle aime les sciences, les beaux-arts, en un mot tout ce qui ennoblit et élève notre âme.

L'Eglise n'est pas du tout une société barbare, trouvant que tout est méprisable hors de la Bible. Nos facultés, de même que les nobles passions qui donnent tant de ressort à la nature humaine, non seulement ne sont pas arrêtées par elle, mais plutôt elles en reçoivent une impulsion, de façon que l'homme puisse donner son maximum dans la sphère où il a été placé pour utiliser sa vie.

Autre conséquence. Un pape qui ne tiendrait aucun compte de la façon dont les hommes comprennent les manifestations de l'autorité, le prestige extérieur dont elle s'entoure, et l'appareil de solennité et de grandeur qu'elle doit revêtir dans certaines occasions, pour inspirer aux foules le respect dû au pouvoir qui vient de Dieu, heurterait vaine ment la nature humaine et les données de la saine raison ainsi que de l'expérience.

L'Eglise doit donc faire grand dans la personne de son plus haut représentant. Seuls les sceptiques, les esprits blasés peuvent le trouver mauvais.

Sous ce rapport-là, il n'y a aucune comparaison à établir entre Jésus-Christ qui est Dieu, et son représentant qui est homme tout simplement. Le fondateur de l'Eglise avait à sa disposition pour imposer son œuvre, dès le début, des moyens qu'il ne lui a pas plu de léguer à ses successeurs.



En vérité, on ne connaît pas du tout l'Eglise. La plupart des gens en parlent sans savoir. Ils ont entendu au hasard quelques textes de l'Evangile, ils ont lu dans des feuilles suant l'ignorance du catholicisme, des commentaires, des réflexions dépourvues de sens commun, et ils se sont fait de l'Eglise et du rôle de son chef l'idée la plus bizarre et la plus fausse qu'on puisse rêver. Selon eux, l'Eglise, conçue dans un esprit de rigidité féroce et de barbarie, condamne non seulement toutes les mauvaises passions, mais elle tarit les sources de la joie et jette sur le monde un voile de tristesse, de même qu'elle arrête l'élan de l'esprit humain et déteste la lumière. Faisant une guerre acharnée à toute espèce d'amélioration dans la société, elle ne cesse de lancer ses anathèmes. Anathème au luxe, même légitime et bien compris ! Anathème aux fêtes, aux plaisirs, même les plus innocents, au décorum que comportent les diverses situations sociales ! Plus de palais, plus de châteaux, plus de voitures de gala ! Des huttes ou des cavernes, une table austère avec du pain et de l'eau, le cilice et la discipline pour châtier notre misérable corps !

Voilà le champ dans lequel l'humanité devrait se débattre, si elle était soumise à l'Eglise ; voilà la vie dont ses représentants devraient donner l'exemple. Ils ne le font pas : ils font mal et sont en contradiction avec l'esprit de l'Evangile.

Ce pape, qui s'entoure de pompe et de magnificence, qui se fait porter sur un siège magnifique, ne représente plus son Maître qui est mort sur une croix.

C'est sur ce raisonnement spécieux que l'on s'appuie pour prêter un rôle barbare et sauvage à l'Eglise, et à son chef que l'on travestit ainsi en une espèce d'ennemi plus ou moins hirsute de la pauvre humanité, laquelle ne peut faire un pas pour se déridier sans trouver devant elle une sorte de rabat-joie.

Mais on ne saurait trop le dire : le pape n'a jamais été cela, et c'est pour cette raison qu'il est dans l'esprit de l'Evangile et de son Maître. Quoi ! dans une église de village, ou dans une de ces magnifiques cathédrales dont s'enorgueillissent certaines villes, tout un peuple s'agenouille et s'incline sous la bénédiction d'un humble prêtre, obscur et inconnu ! Et quand l'évêque des évêques, le représentant de Dieu sur la terre, apparaîtra dans la basilique de Saint-Pierre, on ne le recevra pas avec les honneurs qui lui sont dus, il n'apparaîtra pas à nos yeux avec la pompe, avec le prestige extérieur et l'éclat qui conviennent à son rôle ! Le mal et tous les pontifes du mal seuls auraient le droit d'impressionner les foules, de les gagner par la magnificence dont ils s'entourent ! Le souffle de toutes les passions pourrait à son gré faire frissonner les âmes, et le souffle religieux ne viendrait pas à son tour les griser ! Car c'est bien une émotion intense, indé-

finissable, qui saisit l'âme tout entière jusque dans ses dernières puissances, lorsque porté sur la *Sedia*, le successeur de Pierre apparaît majestueux, Représentant suprême de Jésus-Christ sur la terre.

Ces fêtes splendides où le pape se montre à la foule prosternée, « comme un demi-Dieu, » — pour emprunter une expression malveillante aux ennemis de la papauté, — sont bonnes, sont salutaires. Ce religieux respect qui l'entoure, cette profonde affection qui monte des cœurs chrétiens vers le cœur du pontife, en réalité s'adressent à Dieu.

Dans ces temps de snobisme où de pauvres intellectuels, utilisant du reste si mal de leur intelligence, font profession de régler à leur gré tous leurs sentiments, de commander à toutes leurs émotions, de comprimer leur cœur, et de ne voir dans les rois, dans les prêtres, en un mot dans tous ceux qui sont revêtus d'une autorité quelconque, que des hommes comme les autres, dans ces temps, dis-je, où le respect s'en va, n'est-il pas bon qu'une éloquente protestation s'élève, en faveur de celui qui incarne dans sa personne la plus haute autorité morale qui soit au monde ? Le palais du Vatican, qu'on le veuille ou non, est bien vraiment la citadelle inexpugnable de la puissance morale, sans laquelle aucune société ne peut vivre. Les tribunaux et les gendarmes, laissés à eux-mêmes, n'ont jamais réussi à protéger efficacement l'homme contre l'homme.

Vous qui ne croyez pas, ne haussez donc pas les épaules, quand vous contemplez tout un peuple agenouillé aux pieds du Pontife suprême qui bénit. Laissez-vous au contraire gagner par ce frisson qui saisit les foules, à ces heures solennelles où une partie de l'humanité, dans une attitude pleine de respect et de vénération, proclame qu'il y a là-haut un Dieu qui nous gouverne, et qui a choisi l'un de nous pour le représenter parmi nous.

## 20<sup>e</sup> Objection

### LE PAPE EST UN SOUVERAIN ÉTRANGER

Que peut bien signifier une pareille assertion ? Sans doute, que les intérêts représentés par le pape sont contraires à ceux de la France, de l'Allemagne, de l'Angleterre, de la Russie, et de tous les pays autres que celui où il est né, où il a vécu, que le pape étant italien applaudit aux rêves de mégalomanie qui hantaient le cerveau de Crispi.

Etrange conception du rôle des papes ! Extraordinaire ignorance de l'histoire des temps anciens et modernes, si l'on songe que Léon XIII revendiqua toujours son domaine temporel, qu'il interdit aux catholiques italiens de prendre part aux élections législatives pour ne pas consolider un

trône contre l'élévation duquel il n'a cessé de protester !

Cette Italie, sa patrie, Pie IX n'a-t-il pas tout fait, tout entrepris pour la maintenir telle que les siècles l'avaient faite au point de vue des divisions territoriales ? Qui a transformé la grenouille italienne en bœuf prêt à crever ? Qui l'a tirée de cette médiocrité fortunée où elle vivait autrefois heureuse et prospère ? Est-ce la papauté ? Non, ce sont ses ennemis. Que penser de la façon de raisonner de tous ces Français qui ont tressailli de joie en voyant l'Italie s'élever au rang des puissances de premier ordre, qui ont applaudi à l'unité italienne, préface de l'unité germanique et de la chute de la France, et qui par une inconcevable inconséquence traitent dédaigneusement le pape d'Italien, ne vivant que pour l'Italie, et prêt à sacrifier à son pays tous les autres pays ?

Ce langage fait bien dans la bouche d'un Français, quand on veut prendre la peine de se rappeler tout ce que les papes ont fait pour la France ! L'empire d'Occident rétabli en notre faveur, la protection des chrétiens d'Orient accordée et maintenue à la France, malgré tout, cette protection que convoite si âprement et si habilement à la fois l'empereur d'Allemagne, protestent contre de pareilles insinuations. Mieux éclairé que ces Français qui ferment obstinément les yeux à la lumière, Lohengrin sait ce que la France dans les siècles passés a tiré du protectorat des missions, et ce qu'elle pourrait encore en tirer aujourd'hui.

Qu'on le veuille ou non, c'est un fait qu'on ne peut pas ne pas constater, à l'étranger, non seulement en Orient, mais partout, les intérêts de l'Eglise catholique sont confondus avec ceux de la France, comme les intérêts du protestantisme sont confondus avec ceux de l'Angleterre et de l'Allemagne. De cette identité d'intérêts la France recueille une influence morale considérable, due à l'autorité que les missionnaires catholiques par leur charité, leur inlassable dévouement et leurs vertus fécondes, savent conquérir parmi les peuples. Les missionnaires catholiques font aimer la France, à laquelle ils assurent les conquêtes les plus solides, les plus durables, parce qu'elles sont pacifiquement accomplies. Les hommes les plus prévenus contre l'Eglise leur ont rendu de solennels témoignages après les avoir vus à l'œuvre. Douville-Maillefeu, Félix Faure, Paul Bert, Constans, Laroche ont salué avec émotion ces hommes qui remplissent au loin un rôle si admirable, si patriotique.

Le pape un souverain étranger ! Je comprendrais cette parole dans la bouche d'un allemand, d'un anglais, parce qu'elle a une apparence de raison. Le pape étant le premier des catholiques a tout intérêt à favoriser les états catholiques et à battre en brèche l'influence des pays protestants.

Ce raisonnement ne manque pas de se présenter sous une forme très captieuse. En réalité cepen-

dant il n'est pas fondé. Le pape élevé au-dessus des partis, et en dehors des Etats, représente des intérêts communs à tout le genre humain. Par le fait de sa situation, il cesse d'appartenir à une patrie spéciale, pour appartenir à l'univers, à toutes les patries, à tous les peuples, à tous les hommes.

Le dogme et la morale, les intérêts spirituels sont de tous les pays et de tous les temps, comme la science. La doctrine de Pasteur sur les microbes et la génération spontanée ont un caractère d'utilité internationale ; elle est pour les Chinois comme pour les Français une égale source de progrès, une école où tous les peuples peuvent et doivent puiser. Il en est de même de la doctrine des papes, qui non seulement n'a rien de contraire au patriotisme, mais qui en fait un devoir de conscience, une vertu. Le missionnaire français qui trahirait la France serait un misérable ; le missionnaire allemand qui trahirait l'Allemagne ne le serait pas moins. Tel est l'enseignement de l'Eglise.

Soyez certains qu'à l'intérieur le prêtre catholique, le curé, l'homme du pape, si vous le voulez, ne demande qu'à remplir le même rôle de dévouement, d'abnégation, et à faire du bien, à rendre sa patrie saine et forte. L'amour du prêtre pour son pays, pour la France, a quelque chose d'ingénu, de tendre, quelque chose qui ressemble vraiment à l'affection d'un enfant pour sa mère.

Relisez l'histoire de tous les peuples de l'Europe et vous verrez la part prise par le clergé catholique dans la formation du pays, de la patrie. Cette vérité est encore plus saisissante pour la France que pour toutes les autres nations. En cela le clergé applique la doctrine de l'Eglise. Cessez donc de crier au vieillard du Vatican : « Vous êtes un souverain étranger ; nous vous ignorons. »

Que les papes se servent pour répandre leur doctrine des peuples qu'ils ont convertis, rien de plus naturel. Que ces peuples en recueillent un bénéfice, rien encore de plus naturel. Un savant, un inventeur ne se servent-ils pas des premiers amis gagnés à leur cause pour propager une découverte, une nouvelle invention ? Et les plus pressés à l'utiliser et à la répandre ne sont-ils pas les premiers à en recueillir les avantages ? Mais il est faux de dire que les papes sont partiaux, injustes, favorisent de parti pris un pays plutôt qu'un autre.

Leur unique raison d'être c'est le salut du genre humain tout entier, sans distinction de race, ni de frontière, ni de classe ; c'est de répandre l'idée de justice parmi les individus comme parmi les peuples ; c'est de faire comprendre aux princes comme aux simples sujets qu'ils doivent à Dieu compte de leur vie, de l'emploi qu'ils en ont fait. Les papes ont donc entre les mains le dépôt sacré d'un patrimoine commun à tous les hommes, patrimoine de droits et de devoirs. Pour faire res-



pecter ces droits et pour rappeler ces devoirs, les papes n'ont pas craint de s'attirer la haine des rois, des gouvernements, quels qu'ils soient, quand ceux-ci s'abusaient par trop sur le caractère de leur mission, quand ils empiétaient sur les droits naturels et imprescriptibles de leurs sujets. La papauté est pour tous les peuples, pour le monde entier, un rempart contre la tyrannie. Voilà le rôle des papes. Envisager le trône pontifical comme un trône temporel ayant les visées, les ambitions, la sphère d'intérêts d'un gouvernement ordinaire, même lorsque les Papes étaient en possession des Etats romains, c'est se moquer de l'histoire, c'est faire preuve d'ignorance et de mauvaise foi.

Le pape n'a jamais été qu'un souverain international, représentant un pouvoir international aspirant non pas à désagréger les peuples, mais à les grouper dans une admirable synthèse, et à rendre concrète l'idée de la famille humaine.

La plupart du temps, les intérêts d'un peuple sont le contrepied de ceux de ses voisins; les diverses nations représentent un choc d'intérêts opposés, en un certain sens. La papauté représente une harmonie, un lien, une sorte de fédération morale des peuples. C'est pourquoi il est faux de dire que le pape est un souverain étranger. Le pouvoir qu'il incarne est, au contraire, un de ceux qui doivent être chers à toutes les nations, à tous les hommes sincères de tous les partis.

Cette magnifique conception du caractère de la papauté, si elle était bien comprise et utilisée par les différentes nations de la terre, par les gouvernements, quels inappréciables services ne rendrait-elle pas? Que de querelles éteintes! Que de guerres évitées! Les classes de la société, aujourd'hui si divisées, si montées l'une contre l'autre, prêtes à en venir aux mains pour la lutte finale qui doit écraser l'une ou l'autre, mieux éclairées sur leurs relations naturelles, sur les liens qui doivent les unir et sur leurs intérêts communs, s'entendraient, et, profitant de cette entente, la civilisation, les affaires humaines n'en marcheraient que mieux, n'en feraient que plus de progrès, et, au lieu d'un retour vers la barbarie, les petits et les grands, les ouvriers et les patrons prépareraient l'avènement de cette paix sociale tant désirée.

Si les socialistes étaient vraiment conséquents avec eux-mêmes, s'ils mettaient d'accord leurs paroles et leurs gestes, ils applaudiraient le rôle éternel de la papauté, incarnation vivante des plus nobles, des plus grandes revendications sociales, et de tout ce que l'internationalisme peut renfermer de bon, de généreux. Qu'ils daignent consulter l'histoire, et qu'ils relisent les luttes entreprises contre les papes par certains souverains qui traitaient par trop légèrement les droits de la grande famille humaine représentée par les

papes : ils verront alors que la papauté a constamment, durant le cours des siècles, pratiqué une bonne, une saine démocratie.

## 21<sup>e</sup> Objection

### IL Y A TROP D'ORDRES RELIGIEUX

Cette réflexion est aussi judicieuse que la suivante : « Il y a trop de métiers, trop de professions. » Elle ferait très bien dans la bouche de Calino qui, ne raisonnant jamais, ne comprend pas le pourquoi des choses les plus élémentaires. S'il y a tant de carrières ouvertes à l'activité humaine, c'est apparemment parce qu'elles répondent à une nécessité de nature. On peut dire, en effet, en modifiant un peu la parole du poète : « La nature fertile en aptitudes diverses sait les répartir entre les hommes. » De ce fait, les individus sont bien obligés d'évoluer dans des sphères différentes. D'où les différentes professions, qui n'ont d'autre but que d'utiliser des forces spécialisées, pour satisfaire à tous les besoins de la société.

L'existence et la création des divers ordres religieux s'expliquent exactement de la même façon. Ce qui les a fait naître durant le cours des siècles, c'est non seulement une nécessité de circonstance, un besoin du moment, mais l'avantage d'offrir un champ d'action à tous les tempéraments chrétiens qui veulent embrasser la vie religieuse. La meilleure preuve de ceci, c'est que la circonstance spéciale dans laquelle a pris naissance tel ordre religieux ayant disparu, l'ordre est resté, car il porte en lui-même les marques d'une institution durable et permanente cadrant avec tous les temps et tous les lieux.

Si les divers métiers correspondent à des besoins matériels de la société, les diverses congrégations correspondent, elles, à des besoins moraux. Elles constituent pour l'Eglise une remarquable supériorité sur le protestantisme en particulier, et toutes les autres religions en général. Le protestantisme, avec son principe de désorganisation, ne saurait offrir rien de pareil. Il perd de ce fait une prodigieuse quantité de forces qui restent inutilisées, faute de champs d'action ouverts et préparés à l'avance. Tandis que, dans l'Eglise, pas une de ces forces n'est perdue. D'où un double profit : profit social et profit individuel.

1<sup>o</sup> Profit social. Il est assez visible aux ennemis comme aux amis du catholicisme. Nos ennemis y ont reconnu de formidables puissances sociales, ayant un pouvoir de production énorme, et comme d'autre part les besoins des religieux sont réduits à un extraordinaire minimum, tout se déverse sur la société qui devient ainsi tributaire de ce que M. Brisson appelle : la Congrégation. Ce sont les

ordres enseignants qui, se dévouant corps et âme à l'éducation de la jeunesse, prennent ainsi possession de l'âme des enfants, c'est-à-dire de la société de demain. Ce sont les ordres voués à la prédication qui, se spécialisant dans l'éloquence sacrée, possèdent de merveilleux secrets pour toucher le cœur des foules. Enfin ni l'agriculture, ni le commerce, ni l'industrie n'échappent à l'activité congréganiste, qui, de la sorte, en vient à disposer d'énormes capitaux consacrés à des œuvres de bienfaisance et de propagande religieuse. Et parmi tous ces groupements, rayonnant d'une auréole spéciale, forçant l'admiration et la reconnaissance du monde, voici les ordres hospitaliers. Pas de misère qui ne soit secourue, pas de larme qui ne soit séchée, pas de souffrance qui ne soit moralement partagée. C'est ainsi que la Congrégation éclaire les esprits, dresse les intelligences, assouplit les cœurs, et étend ses mains bienfaisantes sur la société des malheureux et des déshérités.

C'est cet effroyable tableau de l'action et de l'influence sociale de la Congrégation qui a fait frissonner l'âme de M. Brissón. La vue de la société prise dans un besoin de reconnaissance, enlacée dans les bienfaits des religieux, lui a causé ce terrible mal dont il souffre et dont il cherche à se guérir, en contribuant de tout son pouvoir à l'expulsion des bons Pères et des Petites Sœurs des pauvres.

2<sup>o</sup> *Profit individuel.* La morale évangélique, dans ses conseils que se proposent de suivre les ordres religieux, ne détruit pas l'individualité de l'homme, elle l'accueille au contraire, la cultive avec soin ; elle ne change pas le tempérament, le sang des chrétiens, elle le dirige au contraire, en lui traçant des voies diverses, afin que chacun puisse choisir celle qui lui plaît le mieux et dans laquelle il pense pouvoir donner à sa propre personnalité le plus grand développement possible. En tout elle respecte l'ouvrage de la nature ; elle n'y touche que pour l'embellir et le perfectionner.

Cette perfection chrétienne que les ordres religieux se proposent de rechercher et de réaliser, est pour ainsi dire infinie, elle contient un nombre de degrés illimité ; elle présente également une grande variété, elle prend toutes sortes de formes, elle offre toute une gamme de nuances, de genres, afin que les chrétiens qui renoncent au monde puissent suivre les conseils de la morale évangélique, puissent réaliser leur rêve, leur ambition, non seulement en ce qui concerné l'attrait spécial qui les pousse ici plutôt que là, mais aussi en ce qui concerne la force de leur volonté et l'intention qu'ils ont d'atteindre tel degré de perfection.

Pour répondre à toutes ces aspirations, l'Eglise a créé un certain nombre d'ordres religieux qui varient de l'un à l'autre, non seulement par le genre de vie, mais aussi par l'étendue de la perfection chrétienne visée dans ce genre de vie.

C'est ainsi que nous avons les ordres contemplatifs où entrèrent naturellement ceux que leur tem-

pérament attire vers la prière, la méditation, le recueillement. Le bruit du monde, le souci et l'entraînement des affaires, l'agitation et la lutte quotidienne ne sont pas de leur goût ; ils n'ont pas un tempérament de batailleurs ; ils recherchent alors la paix et le calme qu'ils trouvent dans la solitude des cloîtres, et leur âme, éprise de vie intérieure, s'y trouve bien. Mais avant de quitter le monde, ils mesurent leurs forces et choisissent parmi les ordres contemplatifs celui qui réalise le degré de perfection qu'ils se sentent capables d'atteindre.

On peut supposer avec quelque vraisemblance que si Taine avait eu la foi et qu'il ait senti l'attrait de la vie religieuse, il serait allé frapper à la porte des Bénédictins. Leurs riches bibliothèques auraient fourni un élément tout indiqué à sa passion du travail, à son aptitude pour les recherches patientes et la consultation des vieux documents où git, souvent ignorée, la vérité historique.

Lacordaire, jeune avocat brillant et distingué, qu'entraîne l'amour de la parole, entre chez les Frères Prêcheurs. La chaire chrétienne offre à sa personnalité si originale, si puissante, une sphère d'action en rapport avec son talent.

Celui-ci a ce que j'appellerai un tempérament mixte, également porté vers la vie active et le recueillement ; il trouvera des ordres où sont harmonieusement combinées ces deux vies. Cet autre veut se consacrer uniquement à l'enseignement et ne veut pas assumer les responsabilités du sacerdoce : il deviendra Frère de la Doctrine chrétienne. Le colonel Marchand, avec son tempérament de soldat et d'explorateur, se ferait missionnaire, s'il renonçait à l'épée pour embrasser la vie religieuse.

En résumé, les divers ordres religieux sont des types de perfection chrétienne. Ils représentent assez bien une certaine classification des tempéraments, car malgré leur diversité, les caractères individuels peuvent se grouper autour de dix, vingt, cent, et plus si l'on veut, modèles généraux. Dans cette sorte de catalogue moral que l'Eglise, on me pardonnera l'expression, offre à ses clients, ceux-ci ont toute latitude et toute espèce de facilité pour fixer leurs désirs et choisir la parure, la toilette qui est le mieux en rapport avec leur âme, qui la mettra le mieux en relief et la fera valoir aux yeux de Dieu et des hommes.

## 22. Objection

LES RELIGIEUX DOIVENT OBÉIR COMME UN CADAVRE ;  
C'EST L'ANÉANTISSEMENT DE L'INDIVIDU

Les ennemis de l'Eglise ont représenté l'obéissance religieuse dans des tableaux qui font frissonner d'horreur et dresser les cheveux sur la tête. Ils ont évoqué, avec un art de rhétorique transcendante, le spectre d'un homme sinistre, d'une sorte de génie du mal vivant dans l'ombre et le silence,



travaillant dans le mystère, disposant d'un pouvoir aussi occulte que redoutable, se faisant obéir au doigt et à l'œil par des milliers d'individus qui ne le connaissent pas et ne le verront peut-être jamais. Lui seul pense pour ses subordonnés, qui lui ont juré une obéissance absolue. Ces fanatiques, extrêmement dangereux pour la société, ont abdiqué entre ses mains toute dignité et toute responsabilité, pour devenir de véritables automates prêts à tout, même aux plus grands crimes. Sur un ordre sorti de l'ancre où se tient caché ce chef ténébreux, les bras s'arment d'un poignard, le poison tombe dans les coupes. Un homme gêne : il disparaît tout à coup au moment opportun, sans qu'il en reste trace.

Obéissance vile ! Servage honteux et dégradant qu'aucun pouvoir ne saurait tolérer, car l'autorité sociale a pour mission de sauver l'indépendance individuelle, lors même que des hommes seraient assez insensés pour s'en dépouiller volontairement !

Ecoutez maintenant le langage que tiennent ces mêmes ennemis de l'Eglise, quand ils parlent de l'obéissance des fonctionnaires.

« Le fonctionnaire est payé par l'Etat ; il lui doit donc une obéissance absolue. Il n'a pas à discuter les ordres qu'il en reçoit ; sa mission consiste seulement à les exécuter. L'opportunité ? le pourquoi ? la légitimité ? Autant de questions qui ne sont pas de sa compétence, mais de celle de son ministre qui a réfléchi pour lui. — La conscience du fonctionnaire ? — Un mot, auquel rien ne répond ! Il n'est fonctionnaire qu'à la condition de n'en point avoir, d'abdiquer entièrement sa personnalité et sa responsabilité, ou plutôt de les identifier avec celles de son chef du moment, au point de n'avoir avec lui qu'une seule intelligence et une seule volonté. C'est un serviteur qui dans aucune circonstance ne saurait manifester une velléité d'indépendance. S'il est assez audacieux pour prétendre le contraire, on doit le casser aux gages.

« Préfets, gendarmes, marchez, crochetez, enfoncez les portes, violez le domicile des citoyens paisibles qui n'ont pas l'heur de plaire aux maîtres du jour. Vite les menottes aux mains de quiconque ose crier : « Vive la liberté ! » Que les prisons s'ouvrent pour recevoir des hommes, de saintes femmes dont le seul tort est de prier Dieu comme il leur plaît et sous l'habit qui leur plaît. Magistrats, rendez des services et non des arrêts. Condamnez cet honnête homme, acquittez ce coquin. Tribunaux, pas de défaillances ! Gardes champêtres, verbalisez contre quiconque est suspect : les lois sont faites pour nos amis contre nos ennemis.

« Pas de raison ! l'autorité ! Où irions-nous, grand Dieu ! si au vingtième siècle il fallait faire la part de la raison, au grand détriment du principe sacré de l'obéissance passive due par le fonctionnaire au gouvernement ? »

Voilà la logique. De sorte que le fameux *Perinde ac cadaver* constitue vraiment la formule d'obéis-

sance à tous les pouvoirs constitués. Et c'est bien dans le sens de la passivité la plus absolue que l'obéissance est réclamée et pratiquée du haut en bas de l'échelle dans toutes les administrations de l'Etat. De sorte que cet avilissement, cette indignité, cette fameuse renonciation à l'indépendance de la conscience individuelle, cet automatisme dans lequel chaque homme est absorbé, cette pratique honteuse en un mot contre laquelle on a tant crié, que l'on a tant et si injustement reprochée aux religieux, sont la doctrine même de leurs adversaires.

Il ferait beau voir un préfet discuter les ordres du ministre : il serait brisé sur-le-champ ; le cantonnier qui s'aviserait d'envoyer son fils chez les congréganistes devrait renoncer à casser ses cailloux.

J'ai connu un haut fonctionnaire départemental qui était allé voir un de ses cousins à la campagne. Après déjeuner, conduit par son parent, il va faire un tour dans la propriété d'un voisin. Apprenant tout à coup que celui-ci était apparenté à un membre très marquant du clergé, il rebrousse chemin immédiatement, malgré le charme d'une promenade sous les frais ombrages, au milieu des fleurs, et dans l'épanouissement d'une admirable nature. Mais tout ce décor à ce moment lui échappait ; la crainte terrible d'être vu, dénoncé et frappé, seule hantait son esprit et créait chez cet homme, pourtant intelligent, un caractère de valet.

Ainsi, selon les besoins de la cause, l'obéissance en question est proclamée avilissante ou absolument raisonnable. On la blâme à droite, on l'approuve à gauche. Simple affaire de point de vue.

Dans cette charge à fond contre les religieux, il y a quelque chose de bien plus grave qu'un manque de logique : le reproche d'obéir passivement constitue une pure calomnie, s'il s'agit du congréganiste, et une vérité de fait constatée tous les jours, s'il s'agit du fonctionnaire.

Les expressions n'ont jamais contenu que ce que leurs auteurs ont voulu y mettre. Le *Perinde ac cadaver* de saint Ignace n'a donc pas d'autre sens que celui que lui donnent tous les religieux dans tous les ordres. La fameuse règle du fondateur des Jésuites l'explique avec une précision, une netteté qui ne laissent place à aucun doute, à aucune discussion. Si les adversaires de l'Eglise ont persisté à le discuter malgré tout, c'est par ignorance ou mauvaise foi.

La soumission du religieux contient une limite restrictive formellement exprimée, un correctif qui lui conserve et lui assure un caractère permanent de dignité, et sauvegarde tous les droits et tous les devoirs de la conscience individuelle. Il doit obéir, mais à la condition que l'ordre donné ne blesse pas sa conscience. Par conséquent, tout ordre qui serait opposé soit à la loi naturelle, soit à la loi de Dieu, soit à la loi de l'Eglise, soit à la

loi civile, quand celle-ci ne va pas à l'encontre des lois précitées, devrait être regardé comme nul et non avenu; et même en l'exécutant il se rendrait coupable et engagerait sa responsabilité personnelle non seulement devant Dieu, mais aussi devant ceux de ses supérieurs dont l'ordre n'émanerait pas. Il y a donc ici place pour la raison, pour l'indépendance personnelle, pour le for intérieur où se retranche comme dans un sanctuaire inviolable notre être intime, notre moi. Où trouverait-il cet inexpugnable réduit, le malheureux fonctionnaire dont un reste de dignité se cabrera devant un ordre du ministre ou du préfet? Nulle part. On lui répètera le mot célèbre : « Se soumettre ou se démettre. »

Cette différence entre les deux obéissances, religieuse et laïque, constitue donc un abîme; on ne saurait les comparer entre elles; elles se ressemblent comme du vin et de l'eau, comme le bien et le mal, comme la liberté et la tyrannie.

Cette différence, pour être la plus importante, n'est pas la seule. Le religieux obéit à un supérieur que ses mérites, ses vertus, sa science, son expérience et son âge ont désigné au choix de ses inférieurs. N'est-ce pas là une immense garantie morale? Ce supérieur lui-même dépend de la Congrégation des Evêques et Réguliers, devant laquelle il est responsable; il dépend du pape, qui peut le remplacer dans le rang.

Le sombre tableau dû à la plume et à l'imagination peu scrupuleuse des romanciers ne répond donc à rien. Du reste, les faits sont là pour répondre éloquemment aux détracteurs de l'obéissance religieuse dont les supérieurs se servent pour accomplir le bien toujours et partout, et non pour perpétrer des crimes.

Si les religieux rencontrent dans tous les coins de la terre où ils se sont fixés tant de témoignages de vénération, d'estime et de reconnaissance, c'est que la façon dont ils comprennent l'obéissance est bonne, c'est qu'elle rend la vie utile et féconde, c'est qu'elle décuple les forces de l'homme dans la pratique des vertus individuelles et des vertus sociales.

### 23<sup>e</sup> Objection

#### LE VŒU DE PAUVRETÉ

Il est certain que c'est un étrange spectacle que celui de cet homme faisant vœu de pauvreté dans une société où tous les appétits sont déchainés, où les plus honteuses passions, les plus vils instincts se précipitent à la curée, où toutes les consciences sont à l'encan. Une irrésistible poussée entraîne le genre humain vers la conquête de l'or qui assurera la jouissance et, paraît-il, le bonheur. Chacun joue des coudes pour se frayer un passage. Peu importent les cadavres piétinés et les ruines accumulées le long du chemin! La vie est

courte, il faut se presser, si l'on veut arriver à temps et avoir sa part. On entend des menaces et des cris de mort : c'est la foule des malheureux que le sort n'a point favorisés et qui se ruent vers les palais où les riches et les arrivistes ont entassé leurs trésors et détiennent l'assiette au beurre. Le mot de Guizot, comme un signal d'assaut, tinte à toutes les oreilles : « Enrichissez-vous! »

Au milieu de ces bandes faméliques entraînées dans une course folle, voici venir des hommes doux et calmes. La perturbation morale dans laquelle ils vivent, n'a point troublé leur sérénité. Le mot qui tinte à leurs oreilles, c'est : « Dévouez-vous! » Tandis que tous les yeux fascinés se tournent vers le veau d'or, ils s'en éloignent avec mépris. Chacun pense à soi, ils ne pensent qu'aux autres. Chacun veut être riche, il leur plaît de ne rien posséder. La pauvreté que les hommes fuient comme un vice, ils la recherchent comme une vertu. A l'égoïsme envahissant, ils opposent la plus parfaite des charités, une abnégation absolue, l'altruisme le plus pur.

Rassurez-vous : si ces hommes ont fait vœu de pauvreté, ils n'ont pas pour autant acquis le droit à la paresse. Leur activité intellectuelle et morale, leur énergie physique seront largement mises à contribution; on ne leur laissera pas le temps de se livrer à un doux farniente. Ils se lèveront de bon matin pour se livrer à un rude travail qui ne prendra fin que le soir fort tard. Les loisirs et les repos leur seront mesurés parcimonieusement.

Avec cela ils seront vêtus pauvrement et recevront une nourriture des plus simples. Le fruit de leur travail leur sera enlevé, car ils ne possèdent rien en propre; c'est là le trait caractéristique de leur pauvreté. Ils ne peuvent, à titre personnel, rien accepter ni donner, rien acheter ni vendre.

Mais ils doivent produire, produire beaucoup, produire sans cesse. Pensez donc! Ils ont sur les bras 200.000 pauvres, vieillards, malades, orphelins et infirmes de toute espèce, qu'il faut faire vivre, soigner, entretenir. Ils ont dans tous les coins de la France des écoles où les enfants du peuple viennent recevoir gratuitement l'instruction et l'éducation. A l'étranger leurs missions portent la Bonne Nouvelle et propagent l'influence française.

Pour entreprendre et soutenir tant d'œuvres, un travail acharné, une sage administration, une sévère économie ne sont pas de trop. Dans ces conditions, on le comprend sans peine, leur vœu de pauvreté devient une nécessité, car il consiste à se dépouiller, à se priver pour soulager la misère.

De tels hommes doivent sans doute être l'objet de l'admiration, de la reconnaissance et de la vénération universelles? Toutes les classes de la société, si divisées entre elles, doivent faire trêve



à leurs querelles et se réunir dans un concert de louanges à l'adresse de ces bienfaiteurs de l'humanité? Les pouvoirs publics leur viennent en aide, les protègent, les encouragent? Les socialistes, les communistes, les économistes de toutes les écoles les citent à l'envi comme des modèles?

Hélas! si invraisemblable que cela puisse paraître, ils ne recueillent partout que haine et ingratitude. Seuls les pauvres, les paysans, les humbles au milieu desquels ils vivent et qui les connaissent, les aiment et les acclament.

L'Etat lui-même, dont le premier devoir serait de les combler de faveurs, puisque tout en définitive revient aux pauvres, les poursuit et les traque comme des fauves. Loin de leur tendre la main, il leur suscite mille embarras, les accable de tracasseries, et les ruine par les exigences du fisc. Le grabat sur lequel râle ce mourant, le suaire qui enveloppe ce mort, la chaise sur laquelle est assis ce vieillard, l'assiette dans laquelle il mange sont frappés d'impôt. Pour pouvoir s'associer dans un but de prière, de charité, de dévouement, de philanthropie, il faut demander des autorisations qui sont refusées en bloc.

Et pourtant, quel service la pauvreté religieuse ne rend-elle pas à l'Etat? Taine a fait le calcul suivant :

« Il y a en France 30.000 religieux et 130.000 religieuses, ce qui fait 160.000 congréganistes. Si l'on fixe à 1.000 francs le gain annuel de chaque individu et que l'on retranche au maximum 500 francs pour l'entretien et la nourriture, il reste 500 francs pour les pauvres. En multipliant cette somme par 160.000, on arrive au chiffre 80 millions qui forme le budget des pauvres et des œuvres entreprises et dirigées par les congrégations. » On a donc le droit de dire avec le P. Bellanger : « Les religieux sont des producteurs de richesse sociale de premier ordre. »

Non seulement ils ne sont pas à la charge de l'Etat, non seulement ils ne lui coûtent pas un centime, mais ils le débarrassent d'un très grand souci en tranchant une question dont, sans eux, la solution s'imposerait à l'Etat.

Les socialistes, les communistes eux-mêmes, au lieu de célébrer la sublime pauvreté des religieux, de la saluer avec émotion, de l'exalter, la couvrent de leur mépris et de leurs sarcasmes. Et pourtant, comme le dit encore le P. Bellanger, ils donnent l'exemple du plus parfait communisme, et d'un état social où règne la paix la plus grande. Là plus de haine de classes, et bien mieux, plus de classes. L'aristocrate, qui pourrait à bon droit se glorifier de sa naissance et s'en prévaloir, obéit respectueusement et le plus simplement du monde au fils de paysan que ses mérites personnels ont appelé à la tête de la communauté. Le riche partage la nourriture et la demeure du pauvre : tous deux sont réunis sous le même toit. En réalité, il n'y a plus ni riche, ni pauvre; il n'y a plus que des frères, des égaux, des membres d'une même famille. C'est l'image de l'homme redevenu bon et n'ayant plus besoin de gendarme pour marcher

dans la voie du bien. Plus de fortune scandaleuse édifée sur la misère du grand nombre, mais la pauvreté, la sublime pauvreté immolant les individus, victimes volontaires, au bien social.

Socialistes et communistes, saluez le moine! C'est l'égalité, c'est la fraternité qui passe.

Les individualistes et tous les économistes de l'école libérale ne lui doivent-ils pas eux aussi un tribut d'hommages? Dans le grand concert antisocial, dans cette chorale fantastique des appétits déchainés par la libre concurrence et la lutte pour la vie, clamant sans cesse, n'est-ce pas la pauvreté religieuse qui jette une note douce, pleine d'harmonie, pour corriger et atténuer l'horreur de l'universelle cacophonie? N'est-elle pas la vision consolante, la sainte image qui apparaît pour venir en aide aux vaincus de la vie? N'est-ce pas elle qui panse les plaies sociales, qui répare le mal et le désordre produits par une société qui ne s'inspire plus que de faux principes?

Individualistes et économistes, saluez le moine! C'est la bienfaisance religieuse qui passe.

Quelle plus belle leçon de morale à offrir aux hommes du <sup>xx</sup>e siècle que la pauvreté du religieux? Voyez défiler sous les arcades de leurs grands cloîtres ces silhouettes recueillies. Ils sont pauvres, ils ne possèdent rien, mais ils sont heureux, comme en témoigne le rayon de joie calme qui éclaire leurs visages. La richesse n'est donc pas une des conditions nécessaires du bonheur. Cherchez parmi vos amis que la fortune a comblés de ses dons, vous en trouverez bien quelques-uns qui ne sont pas heureux. En trouverez-vous même un dont le bonheur soit certain, sans mélange, et puisse être comparé à celui de l'humble religieux? Et parmi ceux qui luttent avec tant d'apreté pour conquérir la fortune, combien sont heureux, pouvez-vous me le dire? Et pourtant, au prix de quels sacrifices cette lutte est-elle entreprise et soutenue! Combien de réputations y ont sombré! Que de boue, que de hontes cachées, ou même étalées en plein jour! L'or vaut-il donc la peine qu'on lui sacrifie ses jours, ses nuits, son honneur? Pourquoi l'égoïsme entasse-t-il tant de trésors si vite abandonnés et pour l'éternité? Voilà ce que prêche le vœu de pauvreté.

Moralistes, saluez le moine! C'est l'honneur désintéressé qui passe.

Enfin la République, à son tour, peut y puiser les enseignements les plus salutaires. C'est vraiment dans une communauté religieuse que se pratique le régime des austères vertus. Quelle place y a-t-on laissée à l'égoïsme? Aucune, puisque la pauvreté y est obligatoire. C'est la lutte pour le dévouement et le renoncement. L'autorité s'y exerce pour le bien de la communauté. Le suffrage universel y règne, mais la corruption électorale n'y est pas connue. Le bien général n'y est jamais sacrifié au bien particulier. Pas de disputes stériles : les honneurs et les charges sont au vrai mérite. Pas de révolte, pas d'émeute, pas

de compétitions, pas de renversements de ministère, pas de pots de vin, pas de Panama. Une sage administration pouvant servir de modèle à toutes les administrations républicaines du monde entier gère admirablement le budget des pauvres. Nulle trace de gaspillage dans les finances. Et comme la forme républicaine est celle de tous les ordres religieux, la République, l'autre, la vraie, peut dire aux monarchies, en désignant les congrégations : « Voyez ce que peut faire une république bien entendue et bien gérée. »

Austères républicains français, saluez le moine ! C'est la République vertueuse qui passe.

## 24<sup>e</sup> Objection

LES CHARTREUX NE SONT PAS AUTRE CHOSE QU'UNE SOCIÉTÉ INDUSTRIELLE ET COMMERCIALE

Toutes les attaques dirigées contre l'Eglise et ses institutions sont inspirées par la passion ; aucune ne repose sur une base solide de raisonnement. Comme la passion est extrêmement capricieuse et qu'elle agit toujours suivant les intérêts du moment, sans nul souci de la vérité qui pourrait la déranger dans ses calculs, son langage est extrêmement curieux par les variations et les contradictions dont il est hérissé, de sorte que pour réfuter les sophismes des adversaires du catholicisme, on n'a qu'à puiser dans leurs discours mêmes.

On charge à fond contre les ordres mendiants, on fulmine contre les contemplatifs. Dispensez-vous d'exposer les services qu'ils rendent à la société, et ripostez par les Chartreux qui travaillent, sont à la tête d'une industrie prospère, non seulement ne demandent rien à l'Etat, à la société, mais versent des millions dans les caisses du fisc, font vivre tout un département, entretiennent des œuvres immenses et procurent aux gourmets une liqueur divine fort appréciée, soyez-en sûr, de vos contradicteurs.

On déchire au contraire à belles dents les Chartreux, ces faux religieux qui, au lieu de s'occuper de prières, d'oraisons, d'amour de Dieu, vivent dans le souci et le trac des affaires et n'ont renoncé au monde que pour se transformer en industriels, en commerçants plus habiles, plus expérimentés, et réalisent de scandaleux bénéfices dont la pauvreté évangélique devrait rougir. Ripostez par les ordres contemplatifs qui vivent du pur amour de Dieu, passent leurs journées et une partie de leurs nuits dans l'oraison, et professent le plus profond mépris pour tous les biens périssables. Malgré les plus habiles pirouettes, malgré les mille ressources dont dispose la dialectique anticléricale, malgré toutes les fugues classiques par la tangente, il sera bien difficile aux contempteurs des ordres religieux de parer ce coup droit.

Il n'y a pas à épiloguer. Quand les religieux renoncent aux affaires, on les qualifie d'êtres inutiles à la société. Quand ils vaquent aux affaires, on crie au scandale ! La contradiction est aussi plaisante que manifeste.

A quoi bon déguiser sa haine ? Mieux vaut parler franc, lever le masque et déclarer brutalement : « Je hais les religieux, quoi qu'ils fassent, et je n'ai pas d'autre raison que ma haine pour le culte qu'ils pratiquent et dont ils propagent puissamment l'influence. Par conséquent, congrégations enseignantes, prédicantes, industrielles, commerciales, hospitalières, ce m'est tout un, je n'en veux aucune. »

Mais non, on veut persécuter et en même temps justifier la persécution ; on veut opprimer des innocents auxquels on ne peut reprocher que le bien qu'ils font, les vertus qu'ils pratiquent, et tout cela au nom de la liberté, de l'égalité et de la fraternité. Rien de surprenant qu'on perde pied dans d'hypocrites raisonnements.

Véritablement le cas des Chartreux ne souffre pas la discussion. Supposez une société industrielle quelconque gérée par un certain nombre de laïcs. Il a plu à ces hommes de ne pas se marier ; ils sont à la tête d'un établissement florissant ; chaque année des bénéfices énormes tombent dans leurs caisses et en sortent pour leur procurer toutes les satisfactions et toutes les jouissances de la fortune. Palais magnifiques pour les abriter, mets délicats pour exciter leur appétit, vins renommés pétillant dans leurs verres, luxe sous toutes ses formes, voyages, bains de mer, jeux, tout ce que leur imagination peut rêver se traduit en réalité. Quant aux misères humaines, ils n'y songent pas.

La politique les attire ; sans s'y lancer à corps perdu, ils en font, et comme ils disposent de capitaux considérables, ils deviennent influents, redoutables. Leurs adversaires sont obligés de compter avec eux. Ces hommes usent de leur droit naturel et même de leur droit constitutionnel. La loi les reconnaît et consacre leur liberté. On ne mobilise pas les gendarmes et la troupe pour fermer leur établissement, pour les en expulser.

Mais un beau jour ils s'avisent que leur vie de jouissances et de plaisirs n'est peut-être pas ce qu'il y a de plus beau au monde, et qu'il y a mieux à faire que de passer ses journées dans les festins, d'habiter dans des palais, de s'asseoir à des tables somptueuses, tandis qu'un si grand nombre de pauvres et de miséreux de toute espèce meurent de faim, sont sans gîte et sans logis. Ils songent que la vie est courte, et que le grand point est de la bien employer afin de pouvoir en rendre compte à Dieu sans trembler.

A partir de ce jour, ils deviennent d'autres hommes ; sur leurs bénéfices, ils prélèvent pour eux juste de quoi ne pas mourir de faim, se refusant toute dépense inutile, et tout le reste va aux



pauvres. Les malades, les infirmes sont reçus et comblés de soins les plus dévoués dans de magnifiques hôpitaux, véritables palais ; les orphelins et les enfants abandonnés sont recueillis dans des maisons d'éducation que dirigent des maîtres vénérés, entourés de respect. Ces hommes de bien font vivre leur département tout entier. Des milliers d'ouvriers sont occupés par eux, bien rétribués ; une caisse de retraite assure le pain de leurs vieux jours. Des œuvres de bienfaisance sèment partout l'or de ces hommes généreux qui deviennent ainsi la Providence de leur pays.

Quelle est la baguette magique qui a transformé ces hommes ? Par quel secret mystère ces purs égoïstes sont-ils devenus subitement de généreux philanthropes, d'admirables altruistes ?

La pratique d'une doctrine dont ils ne se souciaient guère auparavant, a opéré ce prodige. La doctrine évangélique, interprétée et enseignée par l'Eglise romaine, s'est emparée de leur esprit et de leur cœur, et les voilà devenus des hommes nouveaux. Le temps qu'ils consacraient autrefois aux plaisirs, ils l'emploient à servir Dieu. Afin de marquer davantage leur conversion et de rendre plus ostensible leur nouveau genre de vie, ils revêtent un costume austère, ils se réunissent à de certaines heures pour prier, ils ont dit adieu à leurs somptueuses demeures pour habiter une étroite cellule.

Renonçant désormais aux luttes politiques, ils laissent les partis s'entredéchirer et voient sans envie, mais plutôt avec compassion, les hommes briguer la fortune et les honneurs, souvent aux dépens de l'honneur même.

Dès lors ils deviennent suspects et indignes de la liberté, qu'on va leur retirer. Tant qu'ils en ont usé pour amasser des capitaux destinés à leurs plaisirs, c'était bien, on pouvait ne pas les inquiéter. Mais aujourd'hui qu'ils en abusent au point de se dépouiller à peu près complètement de leurs bénéfices au profit des pauvres, et qu'ils prétendent, chose aggravante, agir ainsi au nom d'un Dieu qu'ils se permettent d'honorer comme il leur plaît et sous le costume qui leur plaît, la loi n'est plus faite pour eux, mais contre eux. Sans retard on procède à leur expulsion, on les chasse de chez eux comme des malfaiteurs publics, et tout cela de par la volonté d'un gouvernement qui parle sans cesse de civilisation, de progrès, de vérité et de justice. Jamais mots plus nobles, plus élevés, n'ont servi à couvrir des choses plus viles, plus basses, plus contraires à la simple notion du droit naturel.

Cette extraordinaire façon de comprendre le gouvernement des hommes, d'abuser du pouvoir, d'employer l'autorité publique à des œuvres de despotisme, de se moquer du peuple et des pauvres en particulier, de semer des ruines où régnait l'abondance, d'empêcher le geste qui répand sur la foule les bienfaits au nom du Dieu qui est pro-

clamé la Bonté même, vous révolte ; ni votre esprit ni votre cœur ne peuvent croire à une pareille aberration du sens commun. Se peut-il trouver des âmes assez noires pour accomplir une semblable besogne ? Dans quelle boue ont-elles donc été pétries ?

Oui, il s'en est rencontré, et cette incroyable besogne a été faite. Les Chartreux, que vous avez reconnus dans ces hommes de bien dont je vous parlais plus haut, ont été expulsés de leur demeure séculaire. Nos dragons, au lieu de charger dans les plaines de l'Alsace, nos fantassins, au lieu de franchir les Vosges, ont gravi les montagnes du Dauphiné pour donner l'assaut à un couvent, lieu de retraite paisible où vivaient, doux et tranquilles, les serviteurs de Dieu et des pauvres. — Doux pays !

## 25<sup>e</sup> Objection

LE JÉSUITISME ET LA FRANC-MAÇONNERIE SE VALENT : CE SONT DEUX INTOLÉRANCES OPPOSÉES ET ÉGALEMENT HAÏSSABLES.

Ainsi donc la franc-maçonnerie et le jésuitisme sont mis sur le même pied ; ils sont considérés comme les deux termes d'une même égalité ; c'est-à-dire 1<sup>o</sup> que le jésuitisme forme une société avec sa hiérarchie, son organisation et son fonctionnement réglés par des statuts, 2<sup>o</sup> que cette société a et conserve un caractère secret, partant qu'elle a ses initiés, ses mots de passe, ses tenues et ses réunions où tout se concerte dans l'ombre et le mystère et où nul profane ne peut pénétrer. Comme chez la Veuve, un chef inconnu, mais tout-puissant, tiendrait entre ses mains une vaste administration et réunirait en un faisceau les ramifications d'un immense réseau enveloppant l'univers. Tous les efforts de cette société, dont les membres doivent être reliés entre eux par de terribles serments, tendraient vers la conquête du pouvoir, afin de substituer l'intolérance religieuse à l'intolérance laïque, et la malheureuse humanité, vouée à un éternel esclavage, n'échapperait à un tyran que pour tomber sous le joug d'un autre tyran, sans aucun espoir de voir jamais inaugurer sur la terre le règne de la liberté.

Je pense qu'on éprouverait quelque embarras à prouver une pareille assertion, car il faudrait présenter des documents, des preuves, et on n'en trouverait nulle part, pour la bonne raison que cette société n'existe pas et n'a jamais existé.

Il y a bien un ordre célèbre connu sous le nom de Compagnie de Jésus, mais sa règle et ses statuts n'ont rien de caché. Ses maisons d'éducation sont ouvertes à tous ceux qui désirent écouter les leçons de ses religieux ; l'enseignement y est donné en plein jour à des élèves destinés aux carrières les plus diverses. Les livres dont on se

sert peuvent se procurer avec la plus grande facilité, ils sont du domaine public. Les fils de saint Ignace prêchent la morale évangélique dans toutes les églises du monde. Croyants et impies peuvent s'agenouiller dans leurs confessionnaux. On sait où se trouvent leurs noviciats, on y entre sans mot de passe. La vie tout entière de chacun de ces hommes se déroule en pleine lumière. Rien dans cette société ne rappelle ni de près ni de loin la franc-maçonnerie dont on veut parler.

Cependant le mot jésuitisme a une signification, on ne s'y trompe pas. Il évoque nettement une idée d'hypocrisie, d'action ténébreuse, de piège tendu dans une parole à double sens, de distinctions machiavéliques pour échapper aux lois, au devoir, pour tromper et duper les naïfs, d'artifices diaboliques employés dans tous les rapports sociaux et dont on ne saurait trop se méfier.

Il n'y a pas de feu sans flamme. Le jésuitisme, s'il ne consiste pas en une société secrète, n'en constitue pas moins un courant moral ou plutôt immoral très dangereux.

Dans le maniement (le mot n'est pas trop fort), dans l'utilisation de ce fluide, les jésuites sont passés maîtres. Au jugement de tous, ils sont si habiles praticiens que la direction de ce courant a pris le nom de jésuitisme.

Ce mal social, qui sévit avec son maximum d'intensité chez les fils de Loyola, exerce ses ravages un peu partout, dans l'armée, dans la magistrature, dans l'enseignement, dans toutes les administrations de l'Etat, dans l'industrie privée et dans le commerce.

Il est donc en lui-même tout aussi dangereux que la franc-maçonnerie, bien qu'en réalité, on peut en convenir sans peine, il ne constitue pas une société secrète.

Un colonel fils de la Veuve voit d'un mauvais œil l'officier qui va à la messe ; mais autrefois l'assistance aux offices, le billet de confession étaient la base de l'avancement. Ce magistrat, grand dignitaire d'une loge, arrive rapidement aux emplois les plus élevés de la magistrature ; mais le jésuitisme a commis les mêmes abus. Aujourd'hui, en fait, il est réduit à l'impuissance ; mais les mêmes instincts le poussent, et du jour où il aura repris le dessus, il reprendra également ses traditions, et le sentiment si naturel de la revanche ne fera qu'accentuer ses tendances.

Voilà le spectre qu'on évoque depuis bientôt trois cents ans, et le fidèle tableau des craintes, des trances qu'il inspire à certains hommes.

Nombreux sont ceux qu'hypnotise et que méduse encore l'épouvantail que nous venons de décrire avec complaisance, car le jésuitisme n'est pas autre chose que cela.

De quelle maison sort cet épouvantail qui a si bien résisté à l'épreuve du temps, qui s'est joué

de si nombreuses générations ? De la maison Port-Royal. C'est Pascal qui l'a fabriqué et qui le premier l'a agité dans ses terribles *Provinciales*, un pur chef-d'œuvre de style, de verve endiablée, d'esprit et de sophistique, mais non de raisonnement. La passion y tient non pas seulement une large place, mais pour ainsi dire toute la place ; la grave discussion, la sévère ironie qui s'y déroulent d'un bout à l'autre ne brillent pas par l'amour de la vérité et n'ont pas été mises au service de la raison.

N'empêche qu'il a irrémédiablement perdu les jésuites dans l'esprit des intellectuels d'alors, et par ceux-ci dans l'esprit des foules ; il a créé le jésuitisme, et cet être de fiction, ce fantôme a porté à l'illustre Compagnie un coup presque mortel dont elle n'a pas encore réussi à se relever. Les Dominicains ont fait oublier l'Inquisition. Le Jésuite, qui n'a été mêlé à aucune persécution, à aucune répression, continue à inspirer l'effroi.

Essayez d'expliquer cela. Est-ce l'influence du génie de Pascal ? Est-ce celle des circonstances ? Est-ce la haine vouée par les gallicans et les jansénistes aux vaillants religieux qui avaient si bien combattu pour les doctrines de l'Eglise catholique romaine ? Ce sont toutes ces causes réunies, et de plus jointes aux erreurs doctrinales de quelques jésuites.

Avec quelques textes empruntés à des individus isolés dont l'enseignement s'écartait nettement de la doctrine de l'ordre auquel ils appartenaient, avec des citations tronquées, des passages sortis de leur cadre et détournés de leur sens, le tout présenté dans des artifices de rhétorique incomparable, Pascal a réussi à discréditer, à faire vouer aux dieux infernaux un ordre tout entier et son irréprochable enseignement ; il a travesti en esprit du mal un esprit droit, en caractère à double face un caractère énergique et franc.

Les philosophes du XVIII<sup>e</sup> siècle ont propagé cette calomnie, cette façon de voir. La Révolution en a fait un dogme ; tous les ennemis de l'Eglise en vivent ; les francs-maçons y ont trouvé leur planche de salut. Quand il menace de pleuvoir sur le Temple, vite on agite le spectre, et, chose curieuse, la manœuvre obtient un plein succès, l'hallucination recommence, on n'ose pas s'approcher du fantôme qui continue à obséder la foule.

Et voilà comment les jésuites ont soulevé tant de passions, tant de polémiques et tant de haines. S'ils ont ainsi partout et toujours essuyé les premiers coups de feu, si les efforts de l'impiété se sont constamment portés contre eux, c'est qu'ils ont été sans cesse au premier rang dans la bataille ; c'est que, hardis éclaireurs, ils savaient découvrir l'ennemi, éventer ses projets, déjouer sa tactique. Admirable corps de volontaires, pleins de courage et d'ardeur pour le combat, ils ont rendu à l'Eglise les plus signalés services. Leur recrutement, car ils sont triés sur le volet,



— leur règle, car elle donne à leur caractère une trempe remarquable, — leurs études, car elles sont poussées très loin, — leur genre de vie, car il a pour principe : « *Mens sana in corpore sano*, un esprit sain dans un corps sain, » — font de ces hommes une phalange de héros, une élite sacrée. La valeur personnelle de chacun d'eux, doublée par le dressage de saint Ignace, l'éclat, la distinction de l'ordre tout entier, ses vertus, son travail, son influence, ont étonné le monde. Jamais l'impunité n'avait rencontré de pareils adversaires.

Aussi pour les combattre il ne fallait rien moins que le puissant génie d'un Pascal, qui en démolissant le premier des ordres religieux, a donné un corps à cet esprit particulier que nous avons analysé plus haut. Le jésuitisme puise donc ses origines dans les *Provinciales* de Pascal. L'emploi fait de ce terme pour désigner un mélange de bassesse, d'hypocrisie, de cruauté perfide, de trahison et de mensonge, est une insulte et une injustice contre la Compagnie de Jésus. L'injustice a beau se perpétuer, se renouveler sans cesse : le souci de la vérité nous fait un devoir de protester.

Soigneusement catalogués sous ce vocable de jésuitisme, quelques faits blâmables, quelques abus exposés avec art dans un cadre de circonstances savamment choisies, enflés, grossis démesurément, présentés avec un profil surhaussé et sous un certain jour, ont servi d'aliment au spectre et ont prolongé sa vie.

C'est un colonel qui propose au choix tel officier coté bon catholique, et écarte cet autre réputé hostile à l'Eglise, ou même simplement indifférent. Dans l'enseignement, le professeur bien vu du clergé aura toutes les faveurs des maîtres de l'Université, tandis que son collègue moins zélé pour la maison de Dieu se morfond dans l'oubli où on le laisse. Dans toutes les autres administrations le même esprit règne, sévit. Je parle bien entendu des pratiques d'autrefois : on sait qu'aujourd'hui les temps sont bien changés, et sur ce chapitre il est facile de requérir contre la maçonnerie, qui ne garde plus de mesure et élève ce système à la hauteur d'une institution. Voilà donc les faits reprochés et catalogués, si injustement d'ailleurs, sous le nom de jésuitisme.

Or, il faut, comme on dit vulgairement, en rabattre beaucoup et remettre les choses au point. Bien des cas pouvaient s'expliquer de la très simple façon qui suit.

Souvent un malheureux, irrité par un espoir déçu et ne pouvant décentement attribuer son infortune à l'infériorité de ses mérites, — ce serait trop exiger de l'humaine faiblesse, — cherche une explication et s'arrête naturellement à celle qui satisfait le mieux sa passion en ménageant son amour-propre, et lui permet de conserver intacte l'idée qu'il a de sa propre excellence. Son rival assiste aux offices, tandis que lui n'y va jamais : voilà l'explication, il ne peut pas y en avoir

d'autre. C'est peine perdue de lui citer les noms de ceux qui avancent, bien qu'ils n'aient aucune pratique religieuse. Il ne voit que son cas, et il ne peut le résoudre autrement.

Qu'il y ait eu de vrais abus, je n'en sais rien ; qu'on les prouve, je serai le premier à les condamner. Mais ces abus, s'ils ont existé, étaient dus à des individualités agissant de leur propre mouvement, et relevaient d'une conduite particulière et non d'une direction générale venant d'en haut.

Le jésuitisme n'est donc pas une impulsion donnée par une société. C'est une façon de voir et d'agir, très blâmable d'ailleurs, particulière à certains hommes que rien ne relie entre eux, qui souvent ne se connaissent pas, qui n'ont aucun intérêt commun. Ils ne se réunissent pas de temps à autre, en vertu d'un pacte social, pour cultiver ce genre d'esprit que les jésuites sont les premiers à combattre. Cette tendance n'a donc jamais été le reflet d'une association secrète ou publique quelconque.

Quant à l'action de la maçonnerie, c'est une autre affaire ; il suffit de la signaler, elle est tellement évidente que personne ne songe à la nier. L'intolérance de ses représentants actuellement au pouvoir, s'exerce en pleine lumière. Eux-mêmes s'en font un titre de gloire. Nous n'avons donc pas à nous mettre en frais pour trouver des documents et des preuves.

Les mots ont parfois une puissance magique ; mais quand on veut se donner la peine de les examiner avec calme et de les serrer de près, le charme est bientôt rompu, le fantôme s'évanouit, et l'on ne s'explique plus alors les incroyables frayeurs qu'il a causées.

C'est le cas de ce fameux mot : le jésuitisme.

## NOUVELLES CONFÉRENCES AUX FEMMES CHRÉTIENNES

### LIV

POUR LA FÊTE DE SAINT AUGUSTIN

*Son génie et son cœur*

*Quis infirmatur et ego non infirmor ?*

Qui donc souffre sans que je souffre avec lui ? (II Cor., XI, 29).

Personne ne sentit plus profondément ces paroles de saint Paul, que le fils de Monique depuis le jour décisif de sa conversion. Jusque là il souffrait pour lui-même du souvenir de ses fautes, il souffrait pour ses amis dont plusieurs ne

le suivaient que de loin et comme à regret. Mais quand l'évêque d'Hippone l'a sacré de l'onction sacerdotale, puis, sous la pression populaire, aux acclamations des fidèles, l'a élevé à l'épiscopat en dépit de ses protestations d'indignité, Augustin devient encore un autre homme parce qu'il comprend l'étendue de ses responsabilités nouvelles et que Dieu lui a multiplié les lumières par la plénitude du sacrement de l'Ordre.

Désormais il parle sans cesse à son peuple ; pour se faire entendre de lui, il abaisse son génie à leur humble niveau, il leur tient le langage que peuvent supporter et goûter des artisans, des pécheurs ; et en même temps il jette les yeux sur l'univers entier, sur l'Afrique désolée par les hérésies donatistes, sur l'Europe empoisonnée par les doctrines de Pélagie qui bientôt passent les mers afin de perdre plus d'âmes, sur les révolutions qui brisent les trônes, sur les barbares qui accourent de partout pour achever le vieil empire romain et dont il perçoit en mourant les clameurs féroces autour de sa cité épiscopale.

Nulle vie ne fut donc plus traversée que la sienne, nulle âme ne souffrit comme son âme, et vraiment, il fait bon se rappeler son histoire, les tourments de sa vie agitée, au milieu des tristesses et des luttes religieuses de notre siècle. Nous y trouverons réconfort et espérance. Nous pourrions mourir comme lui, parmi les huées triomphantes de nos ennemis : nous fermerons doucement les yeux, avec confiance en Dieu et foi dans les destinées immortelles de l'Eglise.

Nous allons étudier ses souffrances et son zèle pour *éclairer les esprits*, pour frapper l'erreur de coups si puissants qu'elle ne s'en relèvera jamais, et que si plus tard — car elle ne mourra que le jour où s'effondrera l'univers — elle reparait orgueilleuse et décidée, pour l'abattre il suffira de ramasser les armes façonnées par Augustin.

Mais ce penseur, ce logicien, qui fait pâlir les philosophes de tous les temps, était doué du cœur le plus tendre et le plus large. Comme le grand Apôtre, nulle misère ne le laissait insensible, et il semble s'être complu surtout à *guérir les cœurs blessés* : *sanare contritos corde*. Ce sera la seconde idée de cet entretien.

## I

Son zèle procède de sa haute estime pour l'âme et de sa connaissance de Dieu, aussi profonde qu'il est donné à l'homme de la posséder.

1. « Rien ne vaut une âme, disait-il, ni la terre, ni la mer, ni les astres. » Et qu'est-ce donc que l'âme ? « C'est une créature qui est faite pour Dieu, pour posséder l'infini. Dieu est sa seule patrie. »

Voilà ce qu'il rappelait sans cesse. Qu'elle est grande cette créature à qui Dieu seul peut suffire ! Dans ce monde, parmi les jouissances tant désirées, les honneurs si séduisants, les amusements, les plaisirs, les triomphes, elle n'est qu'une étrangère. Elle s'y ennuie, elle est plus grande que tout cela, ce n'est pas un air respirable pour elle. Il lui

faut monter plus haut, dans une atmosphère plus pure, par delà les mondes, dans sa patrie infinie où seulement elle se meut à l'aise, cessant d'être à l'étroit, où elle est heureuse enfin, dans le sein de Dieu.

Pour l'atteindre, il lui faut autre chose que la science, la poésie, la célébrité humaine. A quoi lui serviront toutes ces vanités, si sa propre vie suit la route du désordre, si elle est dominée par la passion et si elle est pleine du bruit discordant des vices ? Qu'elle monte vers Dieu, sachant qu'elle est d'une valeur plus haute que toutes les choses de la terre ; qu'elle s'élance vers lui de toute la vigueur de sa volonté, qu'elle le contemple ensuite et s'unisse à lui !

« Alors nous verrons combien tout ce qui est sous le soleil est vanité et néant. » Nous comprendrons les vérités catholiques ; même « la résurrection de la chair, dont la croyance est si difficile, nous apparaîtra plus certaine que le lever du soleil pour le lendemain du jour où nous l'avons vu disparaître à son coucher. Et nous concevrons pour ces hommes légers qui se rient des mystères de l'éternité la même idée que l'on se fait d'un enfant qui, en voyant un peintre dessiner sur une toile les premiers traits de son ébauche, ne pourrait pas s'imaginer qu'une figure va sortir de son pinceau ! »

Voilà ce qu'est l'âme une fois unie à Dieu par la religion qui la rattache à son Créateur et à son Sauveur par une chaîne indissoluble.

Car Jésus-Christ est venu, il nous a rachetés, il est le Fils de Dieu, et c'est à l'Eglise qu'il a confié le dépôt de la vérité.

Et dans le ravissement où le jette cette adorable doctrine de l'Evangile, sa pensée se reporte à son Maître, le divin Platon, comme l'appelaient les païens, qui ne l'a pas connue. Que dirait-il, s'il vivait encore, et s'il était permis de l'interroger ? Il déclarerait à coup sûr « qu'il n'est pas donné à un homme d'opérer un aussi merveilleux changement dans le monde, à moins que Dieu lui-même, par un miracle de sa sagesse et de sa puissance, ne l'ait tiré de la condition ordinaire des hommes pour se l'unir intimement. »

Il s'est passé en effet un événement qui dérouta tous les philosophes. Douze hommes ont changé la face du monde, l'Evangile est prêché à toute la terre, les peuples le reçoivent avec respect, avec amour. Des millions de martyrs ont résisté aux efforts des puissances, aux tortures et au feu ; des milliers de jeunes gens renoncent aux jouissances du siècle pour se sacrifier à Jésus-Christ, sans que personne s'en étonne ; « l'univers est devenu un vaste temple, où l'on crie de toutes parts : *Sursum corda* ! Encore une fois, que dirait Platon ? Dans quelle admiration il s'écrierait : « Ce que nous avons rêvé, le voilà ! Ce que nous n'aurions pas osé proposer aux peuples, ce que nous n'aurions

<sup>1</sup> *De quantitate animæ.*



jamais su leur inspirer, est cru, pratiqué, aimé sur toute la surface du monde !<sup>1</sup> »

De quel prix est donc l'âme pour que le Fils de Dieu ait consenti à mourir afin de la racheter et de la sanctifier, pour que Dieu se penche vers elle et lui demande de l'aimer ? Quelle religion aussi que celle qui enseigne de telles vérités, et comment méconnaître que la vraie Eglise c'est celle qui, sous le souffle et l'inspiration de Jésus-Christ, est aujourd'hui répandue sur toute la terre, prêchant la sainteté et la charité, et apparaissant partout comme la sainteté et la charité mêmes !

Telles sont les doctrines lumineuses de ce grand docteur, doctrines qui le ramènent toujours à Dieu, aux âmes, et à la souffrance de constater que toutes les âmes n'aiment pas Dieu.

2. Dieu ! il l'étudie, il médite sur ses perfections, sur l'unité de sa nature et la trinité de ses personnes, il écrit un livre admirable pour expliquer ces mystères profonds. Puis il montre le Créateur, et le désordre qui suit bientôt la création. Comment résoudre ce problème ? Est-ce que Dieu peut créer le mal ? S'il ne l'a pas créé, pourquoi le mal existe-t-il ?... Ah ! cette question redoutable que nous nous posons tous, nul ne l'avait creusée comme Augustin, qui à la suite d'une fausse solution avait versé dans l'hérésie des Manichéens. Car toutes les fois qu'il répond aux erreurs, aux impiétés, aux doutes des autres, il commence par descendre dans son propre esprit, où il en trouve encore les traces vivantes et douloureuses.

Non, ce n'est pas Dieu qui est l'auteur du mal, c'est l'homme qui a offensé Dieu d'une manière incroyablement impie et audacieuse. Son crime a été libre, mais il a été sollicité par le démon, et désormais les deux cités vont marcher de pair dans le monde. « Deux amours ont bâti deux cités. L'amour de Dieu poussé jusqu'au mépris de soi a bâti la première qui est la cité de Dieu, et l'amour de soi poussé jusqu'au mépris de Dieu a bâti l'autre qui est la cité du démon. Ces deux cités sont maintenant mêlées et confondues l'une dans l'autre : elles ne seront séparées qu'à la fin du monde. Elles se font une guerre continuelle, l'une pour l'iniquité, l'autre pour la justice. Tolérez l'une, soupirez après l'autre<sup>2</sup>. »

La cité de Dieu a commencé au ciel, avec les anges qui se sont ensuite divisés, puis elle a fait son apparition sur la terre avec l'homme. Abel, Abraham, David, tous les prophètes sont les citoyens de la cité de Dieu. Caïn, les impies détruits par le déluge, les ennemis du peuple de Dieu, voilà les citoyens de la cité du démon. L'Eglise fondée par Jésus-Christ est la cité du ciel, mais les méchants vivent à côté d'elle dans la cité du mal, mêlés aux bons ; il faut les « tolérer » jusqu'à ce que Dieu, opérant un jour lui-même la séparation, récompense les uns et châtie les autres, ceux qui n'ont pas voulu de la vérité.

<sup>1</sup> *De vera religione.*

<sup>2</sup> *La Cité de Dieu.* — Voir *Histoire de sainte Monique*, par Mgr Bougaud, chap. xvi.

L'Eglise c'est donc la cité bâtie par Jésus-Christ, la cité céleste qui vient du ciel et qui y retourne. Heureux ceux qui en sont les citoyens ! Mais comment le devenir ? Et une fois que l'on a acquis ce noble titre, n'est-il pas impossible de le conserver ? L'Eglise n'est-elle pas téméraire de se présenter comme l'unique source de la vérité, l'unique port de salut ?

C'est la question que se posait alors Pélage et que se posent tous les siècles qui se défient des enseignements de l'Eglise.

Pélage disait : « Notre volonté nous suffit, elle est toute-puissante pour le bien. Pas n'est besoin d'autre secours pour suivre droitement sa voie, grandement éclairée par les lumières de la raison. »

N'est-ce pas la doctrine de ceux qui prétendent qu'on peut se passer de l'Eglise, ignorer Jésus-Christ, et qu'il suffit d'être honnête homme ? Ainsi donc l'Incarnation fut inutile, le Fils de Dieu a eu grand tort de descendre du ciel pour revêtir notre humanité, l'homme n'avait pas besoin de lui. Il peut se conduire tout seul, en dehors du christianisme, en dehors des sacrements, sans même se donner la peine de prier.

Cette doctrine, qui révèle un orgueil exécrable, est faite surtout pour favoriser les vices. « Il suffit d'être honnête homme, » disent ses adeptes. Oui, mais l'honnête homme remplit ses devoirs envers Dieu comme envers les hommes ; or, ils négligent leurs devoirs envers Dieu. — L'honnête homme cherche sincèrement la vérité, et quand il l'a trouvée, cette perle précieuse dont parle l'Evangile, pour l'acquérir, la posséder, il fait le sacrifice de ses passions, de ses préjugés et de ses erreurs ; or la vérité se présente à eux, elle s'affirme, elle appelle la discussion, puis elle s'impose, et ils refusent même de la regarder, ils préfèrent persévérer dans leurs chères préventions. — L'honnête homme enfin est exempt de vices ; or il me semble bien, à voir leur conduite, leur peu de scrupules moraux, leur facilité à s'emparer du bien d'autrui par des moyens qu'ils disent habiles et qui au fond sont frauduleux, que leurs vertus sont assez peu nombreuses, leur chasteté peu édifiante, leur intégrité peu sûre et leur honnêteté fort restreinte.

Ah ! ce piège de la bonté originelle de notre nature, Augustin le connaît bien, car il y avait sombré. Il savait, lui, que notre cœur est fragile, la chair faible, la volonté impuissante pour le bien, et l'intelligence bornée dans son essor. Lui, avec son beau génie, il avait cru au principe du bien et au principe du mal des Manichéens ; élevé par une mère pieuse et très instruite, il avait tourné le dos à la vérité et roulé dans la fange. Pourquoi ? Parce qu'il n'avait pas prié... Les autres étaient-ils donc plus forts que lui ? Non ; la nature humaine est partout la même, chancelante, impuissante pour le bien, et très fertile en mal. Non, l'homme ne naît pas bon, quoi qu'en disent, à l'envi des Manichéens, nos philosophes contemporains ; il naît avec le germe de tous les

vices, qui se développeront si l'on ne s'applique à les étouffer. Il lui faut, pour en triompher, les sacrements, les efforts de sa propre volonté aidée par la grâce, il faut Dieu pour soutenir l'homme, sans lui nous ne pouvons rien. *Sine me nihil potestis facere.*

Voilà ce qu'Augustin ne cesse de redire et de prouver, en homme qui sait, qui a expérimenté les misères morales, les combats, les défaites et les victoires. Il le dit pour son temps, mais il le dit aussi pour tous les temps, avec un zèle, une clarté, une éloquence qui n'a jamais été dépassée, et tous les siècles, toutes les âmes ont été éclairées de ses magnifiques lumières.

## II

La lumière est belle, mais seule, elle demeure froide. Il est de beaux jours d'hiver, avec de splendides soleils, mais ils ne réveillent point les plantes qui dorment dans la terre, ils ne font pas verdier les arbres, et parmi ces glorieux spectacles la nature demeure désolée, avec ses forêts qui semblent décharnées, peuplées de squelettes de chênes. Il lui manque la chaleur.

A la lumière de l'esprit, Augustin unissait la piété, l'amour, le cœur qui chauffe. Aussi le moyen âge se plaisait-il à le représenter tenant un cœur de feu dans sa main. Il ne parlait en effet que de charité, il n'écrivait que pour convertir, pour embraser les âmes, et il a écrit à lui seul toute une bibliothèque. Il était pénétré de sa responsabilité d'évêque, et il aimait tellement ses humbles diocésains, il estimait à un si haut prix leurs âmes, qu'il ne voulait pas être sauvé sans elles. « Non, s'écriait-il, je ne veux pas être sauvé sans mon peuple ! Puissé-je n'occuper qu'une des dernières places au ciel, mais être environné de tous mes enfants ! Eh ! que désiré-je ? pourquoi parlé-je ? pourquoi suis-je évêque ? pourquoi suis-je au monde, sinon pour vivre en Jésus-Christ, mais pour y vivre avec vous ? C'est là mon amour, mon honneur, ma gloire, mon trésor ! » — S'il reprenait, c'était par devoir, et avec douleur. Il trouvait des expressions charmantes pour expliquer sa sollicitude et ses reproches : « Quand la poule traverse avec ses poussins des sentiers étroits, elle les foule un peu, ces pauvres petits, mais pas de tout le poids de son pied, et elle ne cesse point pour cela d'être mère. »

Car il était peut-être surtout mère, et sa bonté d'âme il la tenait de sainte Monique. En lui on trouve des délicatesses féminines, ces procédés tendres que l'on admire dans les plus purs cœurs de femmes. Témoin ce trait qu'on ne saurait assez redire.

Il n'aimait point les vêtements somptueux et il s'habillait comme le dernier de ses clercs : « Les riches habits, disait-il, c'est trop beau pour Augustin, pauvre et fils de pauvre ! » Or une jeune fille avait brodé une précieuse tunique pour son frère qui était prêtre, et elle l'apportait toute joyeuse à Hippone, quand elle trouva ce frère bien-aimé

malade et sur le point de mourir. Son amour fut impuissant à le sauver, et l'on juge de sa douleur quand malgré tous ses soins et toutes ses larmes, il rendit le dernier soupir. Alors elle prit cette tunique qu'elle avait brodée avec tant d'allégresse, elle s'en vint la présenter au doux et vieil évêque, le priant de la revêtir. Augustin comprit qu'elle goûterait un peu de joie et de consolation s'il acquiesçait à ses désirs, il la reçut de ses mains, il la mit aussitôt et lui promit qu'il ne la quitterait plus, et elle s'en retourna heureuse. Quelle belle âme que celle qui a de ces consolantes attentions !

Il accueille de même les hérétiques. Les plus grands ennemis de l'Eglise, c'étaient les Donatistes. Leur chef, Donat, prétendait que seuls ses adeptes composaient la véritable Eglise et il faisait rebaptiser tous ceux qui n'appartenaient point à son étroite secte. Pour cela, il employait toutes les violences et s'abandonnait à toutes les cruautés. Près de quatre cents évêques avaient embrassé cette pernicieuse doctrine. Augustin les combat par la parole et par la plume, il les démasque, et dans une conférence à Carthage, en présence du comte Marcellin, envoyé par l'empereur Honorius, il les réduit au silence et les force à convenir que leur enseignement est faux, pervers et opposé à la foi du Christ. Mais s'ils se taisaient, ils ne se rendaient pas : c'est qu'on leur avait pris leurs riches évêchés et qu'ils regrettaient, non leurs péchés, mais leur opulence.

Que faire alors, car leurs places étaient occupées maintenant par des évêques catholiques ? N'allez pas croire qu'Augustin s'arrête à des considérations temporelles quand le salut des âmes est en jeu. Il s'adresse aux évêques fidèles et leur propose un sacrifice héroïque : celui de céder leurs sièges aux anciens titulaires, désormais rentrés dans le sein de l'Eglise. « Accordons-nous, mes frères, leur dit-il, accordons-nous, mes bien-aimés. Il n'est pas nécessaire que nous soyons évêques, mais il est nécessaire que nous sauvions notre peuple, dussions-nous souffrir et mourir pour lui ! » Et tous les évêques catholiques y consentirent. Cette proposition fit plus que tous les discours pour la conversion des malheureux schismatiques, car c'était un acte.

Dans ses entretiens intimes régnait avant tout la charité. Il écartait toute médisance à table, se contentant la plupart du temps de montrer, écrit sur la muraille en gros caractères, un distique latin qui signifiait : « Celui qui aime à déchirer par ses paroles la vie des absents, qu'il sache que cette table lui est interdite ! »<sup>1</sup>

C'est que la charité pour le prochain reposait chez lui sur une extraordinaire charité envers Dieu. On a dit qu'après saint Paul personne n'a aimé Dieu comme Augustin. Ses ouvrages en effet ne sont qu'une suite harmonieuse, un concert

<sup>1</sup> Quisquis amat dictis absentum rodere vitam,  
Hanc mensam vetitam noverit esse sibi.



incessant de cris d'amour. Dieu seul possède son cœur blessé d'amour.

« Recevez ce cœur, ô mon cher Maître, s'écriait-il dans une méditation enflammée, décochez contre lui toutes les flèches de votre divin amour. Oh ! que ces blessures seront douces et aimables ! Oh ! que je serai glorieux si mon âme peut dire un jour : « J'ai été nourri du lait de votre charité ! »

Et il l'aime pour lui, uniquement pour lui, du plus pur amour. « Je vous aime, ô mon Dieu ! Je le sais, je le sens, j'en suis sûr. Mes craintes ne sont pas serviles ; mes espérances ne sont pas intéressées. Eteignez les feux de l'enfer : je ne crois que parce que j'aime. Détruisez votre paradis : ma joie, mon espérance et ma félicité ne consistent qu'à vous aimer. La vie ici-bas n'est que l'apprentissage de la vie immortelle du ciel, où toute notre occupation sera d'aimer ! »

La terre a-t-elle entendu des accents plus doux, plus célestes que ceux-là ? Sainte Thérèse les a répétés dans sa langue à elle, dans la langue de son cœur admirablement aimant, mais elle les a empruntés à saint Augustin.

On dit que le Sauveur lui demanda trois fois comme à Pierre : « Augustin, m'aimes-tu ? — Seigneur, répondit-il, je vous aime, quoique mon amour soit indigne de vous. Faites que mon amour devienne digne de vous qui méritez tant d'être aimé ! — Mais que ferais-tu pour moi, Augustin ? — Je consentirais volontiers à ce que le feu du ciel descendit sur moi et me dévorât comme un holocauste sur vos autels. — Que ferais-tu encore pour moi ? — Ah ! poursuivit le saint Docteur dans une extase divine, s'il se pouvait faire que je fusse Dieu et que vous fussiez Augustin, je voudrais être Augustin afin que vous fussiez Dieu ! »

Il savait que l'humilité seule attise comme il convient le foyer de l'amour. Comme il se voyait exalté dans toute l'Eglise et qu'il redoutait que cet encens ne lui amenât quelque chose des fumées de l'orgueil, il se prit à écrire pour ses prêtres, pour ses contemporains, pour ceux qui le célébraient d'ailleurs avec de justes louanges, lui vieillard à cheveux blancs, ce beau livre des *Confessions* où il passe en revue d'une plume détaillée, impitoyable, toujours chaste, mais sévère et révélatrice, sa vie de péché, avec des circonstances intimes que tout le monde aurait cachées. Lui il les découvrit afin de dire à son siècle : « Pas d'éloge, pas de reconnaissance, pas d'hymne de gloire. Regardez-moi, et sachez quel misérable pécheur je fus ! » Ce livre est avant tout un monument d'humilité.

Vous vous étonnez parfois que Dieu vous accable d'épreuves et qu'il frappe, semble-t-il, plus particulièrement les justes. Peut-être même partagez-vous à ce sujet les tendances du siècle qui s'en déclare scandalisé. Eh bien ! maintenant, arrêtez-vous à considérer les derniers jours de saint Augustin. Fidèle toute sa vie à sa devise de désintéressement et de charité : « Qui souffre, sans que

je souffre aussi avec lui ? » il est écrasé par les événements, menacé par les barbares, qui assiègent sa ville épiscopale, témoin de la dévastation, des pillages, des meurtres, des incendies, des ruines, fruits lamentables de l'invasion. « Il avait toujours devant les yeux, dit son historien et ami Possidius, les églises brûlées et dépourvues de prêtres ; les vierges consacrées à Dieu expirant sous le glaive ou perdant la vie de l'âme, hélas ! avec la pureté du corps ; des évêques, des prêtres qui s'étaient réfugiés auprès de lui, réduits à la dernière indigence ; partout les autels profanés, les sacrements rendus impossibles, des foules demandant le baptême ou la pénitence et mourant sans les recevoir ! » Quel tableau !

Brisé de douleur, cependant ni sa foi ni son caractère ne fléchissent. Il s'élève dans les célestes régions de la cité de Dieu, et s'écrie : « Ce serait être bien petit que de regarder comme un grand mal ces écroulements de bois et de pierre et ces morts d'hommes mortels. » Mais le penseur chrétien redescend bientôt de ces hauteurs pour compatir aux souffrances de tous. D'abord il fortifie le courage des pasteurs, afin qu'ils sachent reconforter leur troupeau : « Prions ensemble, dit-il aux évêques, afin que ces malheurs cessent ou que Dieu me retire du monde. »

Comme il a constamment « guéri les cœurs blessés » et que jamais il n'a eu à panser des plaies aussi sanglantes, aussi profondes, il veut, avant de mourir, y verser en quelque sorte tout l'amour, tout le sang de son cœur. Il dicte une dernière lettre pour les évêques d'Afrique, leur recommandant de ne point abandonner leurs peuples, mais de les soutenir par leur foi, leur parole, leurs exemples. Alors il tombe, après ce suprême effort de charité, à bout de forces, le cœur brisé. On se presse autour de son lit pour solliciter sa bénédiction. Il bénit son peuple avec sa bonté coutumière, puis il demande qu'on le laisse seul, seul avec lui-même et avec Dieu.

Cette solitude dura dix jours, pendant lesquels il repassa toute sa vie, ses fautes de jeunesse surtout, achevant d'épurer dans le creuset de la souffrance et de l'amour son âme déjà si resplendissante devant Dieu. Pendant ce temps, les barbares poussaient des hurlements féroces autour d'Hippone ; mais lui, calme, résigné, perdu en Dieu et jugeant déjà les choses du monde comme on les juge au ciel, priait pour les siens et demandait à Dieu que sa mort servît à l'avènement du règne de Jésus-Christ.

Les anciens admiraient le juste aux prises avec l'infortune, mais quel spectacle que celui de cette mort d'Augustin, de cette incroyable souffrance qui couronne la suprême charité ! Le ciel même l'admire, car il n'en est pas de plus magnifique.

---

*Imprimatur* : † SEBASTIANUS, Episcopus Lingonensis.

*Le gérant* : J. MAITRIER.

---

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET GOURTOT.

# L'Ami du Clergé Paroissial

## SOMMAIRE

**Panegyrique de saint Augustin.** — Saint Augustin et la grâce, 641.

**Varia.** — XII. La visite au Saint-Sacrement, 646.

**Courtes instructions pour la prière du soir.** — CIX. Le grain de sénévé et le levain, 649. — CX. Le trésor, la perle précieuse et le filet, 650.

**Pour les hommes.** — Le vice contemporain, 651.

## PANÉGYRIQUE DE SAINT AUGUSTIN

(28 AOUT)

SAINT AUGUSTIN ET LA GRACE <sup>1</sup>

*Vas electionis est mihi iste,  
ut portet nomen meum coram  
gentibus.*

Cet homme est un instrument  
que j'ai choisi pour porter mon  
nom devant les nations.

(Actes, ix, 15).

Mes sœurs,

De saint Augustin, ne pouvons-nous pas dire la parole que Dieu a dite de saint Paul? A l'heure où il venait de terrasser sur le chemin de Damas le persécuteur des chrétiens, le Seigneur déclarait que ce vaincu, en qui la grâce triomphait, était un vase d'élection, qu'il porterait jusqu'aux extrémités du monde la connaissance de Dieu, de son nom et de sa grâce.

L'âme d'Augustin, comme celle de Saul, fut longtemps obscurcie par l'erreur, elle fut en outre longuement égarée par les passions. Mais quand la grâce de Dieu a entrepris de réduire ce cœur sous le joug de la loi chrétienne, de la foi et de la pureté; quand, après de violents combats intérieurs, la grâce tantôt victorieuse et tantôt défaite triomphe enfin et soumet cette âme qui avait été simultanément et pendant longtemps esclave du monde et avide de Dieu, Augustin peut être appelé « un vase d'élection. » Ses résistances à la sainteté chrétienne l'ont préparé à mieux connaître la puissance de la grâce divine, à en devenir le docteur en face de toutes les hérésies de son temps.

Je voudrais faire l'éloge de votre glorieux patron, en vous montrant aujourd'hui, en ce modèle de la sainteté chrétienne, 1<sup>o</sup> une merveille de la grâce divine, et 2<sup>o</sup> le docteur le plus autorisé de cette grâce.

I. — *Saint Augustin merveille de la grâce.*

Pour parler des triomphes merveilleux de la grâce en Augustin, il nous faudra d'abord montrer les défaillances de son intelligence et les égare-

ments de son cœur. « Que ceux-là craignent de découvrir les défauts des âmes saintes; dit Bossuet, qui ne savent pas combien est puissant le bras de Dieu pour faire servir ces défauts non seulement à sa gloire, mais encore à la perfection de ses élus. Pour nous, nous savons à quoi ont servi à saint Pierre ses renoncements, à saint Paul les persécutions qu'il a fait souffrir à l'Eglise, à saint Augustin ses erreurs. »

1. La terre d'Afrique, sur laquelle naquit et fut élevé Augustin, offrait les dangers les plus grands à la foi d'un jeune homme.

« Nulle part, dit Villemain, les disputes sur le dogme, ou même sur quelques points de discipline, ne furent aussi sanglantes qu'en Afrique. La principale secte fut celle des Donatistes, espèce de rigoristes et de mystiques sanguinaires, dont les maximes et les fureurs offrent plus d'un rapport avec celles des Anabaptistes. D'autres sectes, étrangères au christianisme, et purement orientales, agitaient encore la turbulente imagination des habitants de l'Afrique. Nulle part la secte des Manichéens, qui s'était répandue presque partout sur les pas du christianisme, n'avait plus de partisans et de plus habiles missionnaires. »

Or Augustin était fils d'un païen. Si sa mère avait obtenu qu'il fût mis au nombre des catéchumènes, son enfant n'avait pas été régénéré dans le baptême; il n'avait pas reçu ce don de la foi qui, dès nos premiers jours, a accompagné en nos âmes la grâce baptismale de sanctification. Comment, malgré les enseignements d'une mère chrétienne, ne pas se laisser entraîner à l'indifférence et au doute, quand on voyait toutes les doctrines se côtoyer ou se combattre, que chaque petite ville offrait le spectacle de trois évêques, un évêque catholique, un évêque donatiste, et un évêque manichéen, se disputant la foi des peuples et distribuant des livres ou des symboles?

Quoique insuffisante à former en Augustin la croyance aux vérités chrétiennes et à lui donner des convictions inébranlables, l'influence de sa mère fut cependant un premier instrument de la grâce. « Ce nom de mon Sauveur, dira-t-il plus tard, je l'avais sucé dans le lait de ma mère, et le gardais au fond de mon cœur. Elle m'avait appris dès mon enfance la vie éternelle que nous a promise, ô Seigneur notre Dieu, l'humilité de votre Fils abaissée jusqu'à notre orgueil. »

Au cours de ses études, il s'éprend d'admiration pour les héros du paganisme, et pour la forme sous laquelle les poètes antiques les ont chantés. Il reste insensible au malheur d'avoir perdu Dieu, plus soucieux de bien parler que de bien agir, craignant plus de commettre un solécisme en parlant que de pécher contre le Seigneur. C'est lui-même qui fait ces aveux : quand il les exprime, il montre quelles idées la grâce lui a données de l'éternité et du sérieux de la vie.

Comment un catéchumène, entraîné par la fougue des passions, ne se serait-il pas abandonné au vice, quand les parents disaient couramment à

<sup>1</sup> Prêché dans une chapelle de religieuses.



propos des désordres de leurs fils : « Laissez-les faire, ils ne sont pas encore baptisés ! »

Le père d'Augustin, beaucoup plus soucieux de développer l'éloquence en son fils que de le former à la pureté des mœurs, lui fait quitter l'école de Tagaste et l'envoie seul à Carthage. Affranchi de toute tutelle, le jeune étudiant abandonné à la volupté sa jeunesse de seize ans. « Je brûlais de me rassasier de plaisirs grossiers dès l'adolescence. Du fond bourbeux de la concupiscence de la chair, s'élevaient d'épaisses vapeurs, les ferments de la jeunesse, qui, voilant et obscurcissant mon âme, ne me laissaient plus discerner l'amour pur des brumes de la passion. »

Une telle liberté donnée au sein d'une ville où le paganisme encore vivace étalait ses spectacles, offrait pour une nature aussi passionnée que celle d'Augustin le plus effroyable danger de corruption. S'il est plus ardent que tous ses camarades pour l'étude, Augustin n'est pas moins passionné qu'eux pour une vie de plaisirs. Lorsqu'il entend dire par ses compagnons, en face d'un acte mauvais : « Allons, faisons cela, comme les autres, » il aurait honte de n'avoir pas perdu toute honte. Il s'attacha à une femme ;... « le fils de son péché selon la chair, » tel est le nom qu'il donna toute sa vie au fruit de cette union.

2. La grâce de Dieu se servit d'un livre profane, l'*Hortensius* de Cicéron, pour agir sur son âme avec quelque efficacité. Il sentit, en le lisant, combien les intérêts passagers qui forment la matière de l'éloquence, sont peu de chose à côté des intérêts éternels : « Je me sentais animé, excité par ce discours à aimer, à chercher, à poursuivre, à embrasser étroitement non telle ou telle secte, mais la sagesse elle-même, quelle qu'elle pût être. »

L'utilité des efforts de sa mère, qui avaient si longtemps paru infructueux, se révèle dans cette phrase : « Une chose refroidissait mon ardeur : c'est que le nom du Christ n'était pas là, et ce nom, par votre miséricorde, Seigneur, ce nom de votre Fils, mon Sauveur, mon cœur l'avait sucé dans le lait de ma mère et le gardait profondément ; toute doctrine où ce nom ne paraissait pas, quelque diserte, élégante et vraisemblable qu'elle fût, ne pouvait s'emparer entièrement de moi. »

Hélas ! cette victoire imparfaite de la grâce n'était que momentanée... L'orgueil fit dévier la tendance qui portait Augustin vers Dieu et vers la vérité ; et l'erreur lui fournit une justification nouvelle de ses passions. Les Manichéens surent attirer à eux l'étudiant de Carthage ; ils lui montrèrent dans le catholicisme une autorité intolérable qui prétend imposer la foi et dominer l'intelligence ; pour eux, en vrais interprètes de l'Evangile, ils ne subjuguèrent pas l'intelligence, mais lui laissèrent toute liberté. Ils excusent la conduite de tout homme, enseignant l'existence d'un principe éternel du mal. Pourquoi l'homme se laisserait-il troubler par les reproches de sa conscience ? L'âme passionnée, émanée du mauvais principe, est l'au-

teur de tous les actes qui semblent répréhensibles. « Je me persuadais, dit Augustin, que ce n'est pas nous qui péchons, mais que je ne sais quelle nature étrangère pèche en nous ;... et lorsque j'avais fait quelque chose de mal, au lieu de m'en accuser, pour obtenir de vous ma guérison, parce que j'avais péché contre vous, j'aimais mieux m'excuser et accuser je ne sais quel autre être qui était en moi, et n'était pas moi. »

Pour servir de piédestal à la foi et à la sainteté, Dieu avait donné à Augustin une riche nature ; les erreurs et la corruption manichéennes ne sauraient anéantir l'étendue de son intelligence et de son cœur.

Grâce à cette intelligence si désireuse de la vérité, Augustin qui veut pénétrer tous les points du manichéisme, sent des lacunes ; le plus célèbre évêque de la secte, Faustin, ne lui donne que des réponses évasives, fortifiant ainsi ses doutes. Sa raison le met également en défiance à l'égard d'une religion qui n'a sur lui qu'un ascendant restreint, et qui est incapable de le rendre victorieux de ses passions.

Bien que le vice ait poussé en lui de profondes racines, Augustin sent encore dans son cœur de vigoureuses impulsions de vertu. La corruption de Carthage lui pèse. Il se décide à quitter cette ville pour Rome ; ce n'est pas l'ambition qui le guide, mais il est las de la licence des étudiants de Carthage, de leurs habitudes grossières et turbulentes. Au milieu des succès qu'il obtient, il sent la vanité des louanges qu'on lui décerne.

3. Dans une si riche nature, la grâce, lorsqu'elle aura purifié les dérèglements, trouvera encore un digne support. Pour écarter l'erreur, la grâce de Dieu se sert de nouveau d'un livre païen. Augustin lit les ouvrages de Platon traduits par Victorinus. L'idée d'un Dieu matériel, quelque subtile qu'elle soit la matière dont il est composé, lui paraît grossière et pleine de contradiction ; la rivalité d'un principe indépendant de Dieu, lui disputant, pendant toute l'éternité, l'empire du monde, lui semble absurde.

La doctrine platonicienne a donc ouvert les yeux d'Augustin et l'a préparé à devenir chrétien. Mais en même temps, elle a laissé dans son âme un vide qu'elle ne pouvait combler. Elle lui a révélé le Dieu véritable, sans lui fournir le moyen d'atteindre ce Dieu et de s'élever jusqu'à lui. Augustin sent la nécessité d'une force spéciale qui, après l'avoir éclairé par la foi, soutiendra dans ses efforts vertueux la faiblesse de sa volonté. La lecture des Livres saints est une lumière surnaturelle ; elle achève d'éclairer la raison d'Augustin. Quoiqu'il ne cherche, dans ses premières entrevues avec saint Ambroise, que les jouissances de la forme, encore indifférent au fond lui-même, il s'approche cependant du salut sans le savoir : « Tandis que mon cœur s'ouvrait au charme de son éloquence, les vérités qu'il exprimait y pénétraient en même temps par degrés. » Les discours de l'évêque fournissaient au disciple déjà désabusé

des Manichéens, des réponses victorieuses. Augustin voulut être, non pas de nom seulement, mais effectivement, catéchumène dans l'Eglise catholique.

Le pas était grand, point encore définitif. Quand le catéchumène avait longuement raisonné contre lui-même, il arrivait à conclure : « Que tardons-nous donc à abandonner les espérances du siècle pour nous occuper uniquement de chercher Dieu et la vie bienheureuse ? » La raison triomphait, mais le cœur continuait ses objections. La chair et l'esprit luttèrent, dit Augustin, « et leur conflit déchirait mon âme. » Qu'il est difficile à une âme de rompre avec des passions longuement écoutées ! « Des bagatelles de bagatelles, des vanités de vanités, mes anciennes amies, me retenaient encore, me tiraient par ma robe de chair et me disaient tout bas : « Tu nous renvoies donc ? » Et elles me faisaient hésiter en me répétant : « Pourras-tu vivre sans nous ? » L'exemple de Victorinus, le traducteur de Platon, qui, adorateur des idoles jusqu'à un âge avancé, n'avait pas rougi de se faire l'enfant du Christ, ébranla Augustin. Il partageait les convictions de Victorinus ; pourquoi n'abaisserait-il pas comme lui son front jusqu'à l'opprobre de la croix ? Le récit de la vie de saint Antoine qu'il entendit raconter par Pontitianus, la conversion de deux seigneurs de la cour après la lecture des actes de ce Père des ermites, furent pour lui un nouvel appel.

Mues par la grâce, ses lèvres murmurent à Dieu : « Donnez-moi la pureté ! » mais la volonté charnelle ajoute : « Pas encore ! » Il craint « d'être exaucé trop tôt, d'être trop tôt guéri du mal de la concupiscence qu'il aime mieux assouvir que voir éteindre. »

L'amour-propre d'Augustin sera un aide inespéré de la grâce divine. Réfléchissant à ceux qui se donnent à Dieu avec toute la spontanéité de leur âme : « Où sommes-nous ? se demande-t-il. Que venons-nous d'entendre ? Les ignorants se lèvent et ravissent le ciel. Et nous, sans cœur avec toute notre science, nous nous trainons dans la chair et le sang. » Il lui semble voir la chasteté avec un cortège d'enfants, de jeunes filles, de jeunes gens, de vieillards demeurés fidèles au céleste époux, qui, le raillant doucement, lui disaient pour l'encourager : « Quoi ! tu ne pourrais pas ce que ceux-ci et celles-là ont pu ? »

La prière fortifie sa volonté et lui donne enfin la décision. Après une longue oraison, il entend une voix qui, à diverses reprises, lui crie : « Prends et lis. » Il prend le livre des Epîtres de saint Paul au hasard, et il lit : « Ne vivez pas dans les festins et l'ivresse, ni dans l'impureté et le libertinage, ni dans les querelles et la jalousie. Mais revêtez-vous de Notre-Seigneur Jésus-Christ et ne donnez point satisfaction à votre chair dans la concupiscence. »

Les hésitations sont finies ; la grâce est définitivement victorieuse. Monique peut se réjouir de voir ses prières persévérantes enfin exaucées, elle

peut sécher ses larmes. La prophétie qui lui avait été faite neuf années auparavant est réalisée : Dieu n'a pas voulu que périclît l'enfant de tant de pleurs. Sept mois de retraite préparent Augustin et ses amis au baptême ; et le 25 avril 387, saint Ambroise peut chanter les triomphes de la grâce dans le chrétien qu'il lave de l'eau baptismale : « Lorsqu'on voit un homme qui, dans sa jeunesse, est tombé dans le dérèglement, changer de vie dans un âge plus avancé, venir se laver de ses fautes dans l'eau du baptême, renoncer à sa vie passée, demander à s'ensevelir avec Jésus-Christ, afin que le monde soit crucifié pour lui, et lui crucifié pour le monde, ne semble-t-il pas que cet homme ait plus de gloire et doive réjouir l'Eglise plus qu'un autre qui aurait toujours mené une vie innocente avant son baptême ? »

Heureuse et complète victoire ! ajouterai-je. Mais celui qui a ainsi obéi aux appels successifs de la grâce, éclairé par la lumière de son intelligence vaste et cultivée, illuminé surtout par les clartés de la foi, celui-là, devenu pasteur, pourra mieux que nul autre se montrer le docteur de la grâce divine.

## II. — *Saint Augustin docteur de la grâce.*

Dieu a voulu élever notre nature à un ordre supérieur, à sa vie divine. La nature humaine est donc le support de la grâce, la raison est la base de la foi. Il ne saurait y avoir d'opposition entre les données de ces deux ordres ; ils sont distincts et non pas contradictoires. Le raisonnement peut prouver avec certitude l'existence de Dieu, la spiritualité de l'âme, le libre arbitre de l'homme. Du reste, comment croirait-on à la parole de Dieu, si l'on ne croyait d'abord en Dieu ? Saint Augustin donna à la raison humaine la plus large part qui puisse lui être attribuée. En face des systèmes contradictoires, erronés, qui formaient la philosophie antique, dans ce pêle-mêle inextricable de doctrines, il a prouvé par des arguments précis toutes les vérités de l'ordre naturel qui importent à la direction morale du genre humain ; il n'est pas de questions relatives à l'âme humaine, au monde et à Dieu, sur lesquelles il n'ait jeté en passant des vues aussi profondes qu'originales.

Mais la philosophie n'était pour Augustin que le sauvageon sur lequel devaient se greffer la foi, la croyance à l'ordre surnaturel, la bienfaisante doctrine de la grâce. A l'époque où il vécut, l'ordre surnaturel était attaqué par de nombreuses hérésies. La Providence avait destiné votre saint patron à devenir le champion de la grâce contre tous ces adversaires.

1. L'Arianisme avait nié l'auteur de la grâce, en refusant de reconnaître en N.-S. J.-C. la nature divine. Dès qu'il n'était qu'un homme, ni sa sagesse ni ses souffrances n'étaient capables de rendre la grâce au genre humain, de nous mériter les secours surnaturels nécessaires pour arriver à la vision béatifique. Les Ariens, en dépit des réfuta-



tations de saint Athanase, que Bossuet nomme « l'original de l'Eglise dans les disputes contre Arius », restaient puissants ; ils avaient masqué leurs négations en un demi-arianisme, et conquis à leur hérésie des nations entières. Augustin montre la grâce en action : « Voyez, dit-il en substance, les œuvres que Jésus a opérées, étudiez la perfection de sa morale, examinez les transformations accomplies par l'Evangile dans le genre humain, considérez l'Eglise et les triomphes qu'elle a remportés sur le monde païen, admirez l'humanité s'élevant par degrés et produisant des héros au caractère surhumain. Vous devrez conclure que l'auteur de ces merveilles est Dieu, le Fils du vrai Dieu. »

2. Le Manichéisme, dans lequel Augustin avait été attiré et qui avait assez longtemps captivé son intelligence, méconnaissait l'efficacité de la grâce. L'âme humaine, en cessant d'être une, cessait d'être libre et responsable ; la grâce n'avait pas d'efficacité pour détourner l'homme du péché. Les Manichéens niaient, avec le libre arbitre, le péché originel, la Rédemption, l'utilité de la grâce actuelle, la vertu des sacrements. « Je ne puis assez admirer, dit Bossuet, avec quelle force de raisonnement l'incomparable saint Augustin, et, après lui, le grand saint Thomas son disciple, ont réfuté leur extravagance. Ces grands hommes leur ont appris qu'en vain ils rechercheraient la cause efficiente du mal ; que le mal n'étant qu'un défaut, il ne pouvait avoir de vraies causes ; que tous les êtres venaient du premier et souverain être, qui, étant bon par essence, communiquait aussi l'impression de bonté à tout ce qui sortait de ses mains ; d'où il résultait manifestement qu'il ne pouvait y avoir de nature mauvaise ... Le mal ne vient donc pas de ce qui est, mais de ce que ce qui est n'est ni aimé ni estimé là où il doit être. Et si on demande par où le mal peut trouver entrée dans la créature raisonnable, au milieu de tant de biens que Dieu y met, il ne faut que se souvenir qu'elle est libre et qu'elle est tirée du néant. Parce qu'elle est libre, elle peut bien faire ; et parce qu'elle est tirée du néant, elle peut faillir. » Saint Augustin, en un grand nombre de pages, a montré admirablement quelle aide précieuse nous fournit Dieu contre les défaillances de notre nature, en nous donnant la grâce ; comment le chrétien, par elle, se soustrait à l'empire du mal et réalise le règne de Dieu, après l'avoir demandé : *Adveniat regnum tuum.*

3. Les Donatistes niaient la libéralité de Dieu dans la distribution de la grâce. — Eux seuls, disaient-ils, pouvaient conférer valablement le baptême ; nul de ceux qui n'adhéraient point à Donat ne pouvait donner la grâce et effacer le péché originel ; certaines fautes telles que l'apostasie, un acte d'idolâtrie en face des supplices, ne sauraient être lavées par le sacrement de pénitence, quelque vif que fût le repentir. — L'indignité des ministres n'empêche point l'efficacité des sacrements, leur répondait Augustin. Dans le

sacrement, il faut considérer le signe divinement établi, et non celui qui le donne ou le reçoit : administré au nom des trois personnes de la sainte Trinité, même par des hérétiques ou des schismatiques, le baptême a toute sa vertu. Et si les Donatistes tentaient de se prévaloir de l'enseignement du docteur et lui demandaient : « Vous acceptez notre baptême, qu'avons-nous alors de moins que vous ? » il leur répondait fièrement : « Ce n'est pas votre baptême que nous recevons, c'est le baptême de Dieu et de l'Eglise. Le baptême ne vous appartient pas ; ce qui vous appartient, ce sont vos sentiments dépravés, vos actes sacrilèges. »

Pour établir l'étendue de la libéralité de Dieu, Augustin redit le pouvoir de délier donné par Jésus-Christ ; quels que soient les crimes, il n'y a pas de restriction, si le criminel se repent. Que les Donatistes ne nous reprochent point de participer aux œuvres des méchants, parce que nous nous montrons indulgents. Nous n'approuvons pas les méchants ; mais nous nous souvenons que Jésus-Christ n'a pas voulu qu'on arrachât le mauvais grain, de peur d'arracher le bon en même temps. Nous aimons les hommes, et voulons tuer les erreurs seulement. — Furieux de ne pouvoir résister à l'argumentation toujours victorieuse du docteur de la grâce, les Donatistes prêchent que le tuer serait rendre un véritable service à la religion, et vont jusqu'à soudoyer des assassins.

4. L'inutilité de la grâce, tel est le principe des Pélagiens. Propagée d'Angleterre par Pélage, moine du pays de Galles, et par Célestin, disciple de celui-ci, l'hérésie pélagienne dissémina rapidement ses enseignements naturalistes. D'après elle, le péché d'Adam n'a diminué ni l'intelligence ni la libre volonté de ses enfants ; le libre arbitre leur suffit pour bien agir, la grâce leur est inutile pour opérer leur salut.

La propagation du péché d'Adam est incompatible avec la bonté de Dieu ; les enfants, à leur naissance, sont dans le même état qu'Adam avant sa faute. Le péché originel n'est autre chose que l'imitation pleinement volontaire d'Adam par ses descendants. Quand saint Paul vient nous dire : « Tous ont péché en Adam, » cela signifie simplement que tous ont imité Adam dans son péché ; il dépendait d'eux de vivre sans péché, il leur suffisait de ne point suivre son exemple pervers, mais d'user honnêtement de leurs facultés naturelles et de leur libre arbitre. Les forces humaines étant intactes opèrent le salut à elles seules.

Une telle doctrine ruinait le fondement même de la religion chrétienne : inutiles en effet étaient ces chefs-d'œuvre de la miséricorde et de la grâce divines, l'Incarnation et la Rédemption. La lutte contre l'hérésie pélagienne était aussi difficile qu'elle était indispensable. Les hérétiques en effet, pour propager l'erreur, usaient des termes mêmes dont la théologie des Pères se servait pour instruire les chrétiens : l'exemple d'Adam s'appelait le péché d'origine ; la grâce était bien un don

fait par Dieu à l'homme, mais le don naturel du libre arbitre; la médiation de Jésus était l'exemple qu'il est venu montrer aux chrétiens. Augustin, avant d'atteindre les intelligences par ses arguments, devait donc rétablir le sens exact des termes. Grâce à leur subtilité dans les mots qu'ils emploient, les Pélagiens gagnent à leur cause l'évêque de Césarée, se font déclarer orthodoxes par le Concile de Diospolis, et circonviennent le pape Zozime lui-même. Mais Augustin veillait; sa science précise des mystères de la grâce démontre l'opposition de l'enseignement de Pélagé avec l'enseignement du Christ, et cela si nettement qu'il détrompe Zozime, lui fait découvrir les arguties dont on l'abusait, et condamner la doctrine pélagienne. Ephèse devait entendre l'anathème définitif prononcé contre le naturalisme du IV<sup>e</sup> siècle. Augustin crut le débat à jamais terminé. « Deux conciles, disait-il aux fidèles de son Eglise, ont envoyé leurs décrets au Siège apostolique : ils y ont été confirmés. Rome a parlé, le procès est fini ; puisse l'erreur être également finie ! »

L'erreur allait aussitôt reparaitre sous une forme mitigée, le semi-pélagianisme, et Augustin devait mériter par de nouveaux combats le nom de Docteur de la grâce. Le démon inspire d'habiles moyens de renouveler la lutte, quand il voit ses partisans en détresse. Cassien de Marseille et plusieurs moines de Lérins furent les instruments du père du mensonge. Admettre la grâce, dirent-ils, ce serait nier l'existence du libre arbitre; la volonté humaine, quoique affaiblie par le péché originel, prévient la grâce divine; c'est l'homme qui, en produisant en soi le commencement de la foi, détermine Dieu à lui donner le secours nécessaire; la persévérance est l'œuvre de nos mérites, et ce n'est point à la grâce que nous en sommes redevables.

Augustin sent que, pour être déguisé, ce pélagianisme n'est pas moins dangereux, qu'il y a dans celui-ci, comme dans le premier, la négation de l'aide indispensable de Dieu qui opère en nous le vouloir et le faire; il se plaint de la lenteur que les pasteurs de la Gaule mettent à réfuter ou à condamner l'erreur, et il écrit, pour établir le vrai rôle de Dieu et de la grâce, les deux traités « de la prédestination des saints » et « du don de persévérance. » Plus tard la vérité chrétienne fut vengée complètement dans les conciles d'Orange (en 529) et de Valence (en 530), et les décisions dogmatiques de ces assemblées furent confirmées par Boniface II.

Quelle magnifique exposition de la foi chrétienne nous ont value les erreurs pélagiennes ! L'état primitif d'Adam, les conséquences de son péché pour lui et pour sa descendance ont été victorieusement établies. Fidèles et hérétiques puisent, en lisant les ouvrages d'Augustin, la conviction que l'homme ne peut se relever sans le secours divin, que la grâce lui est donnée par la vie et la mort de Jésus-Christ, qu'elle est un don gratuit de la bonté de Dieu et de sa miséri-

corde; la grâce commence et achève l'œuvre de notre salut, fortifie notre volonté, comme elle éclaire notre esprit; elle est intérieure, agit au dedans de nous; si Adam nous a perdus non seulement par son exemple, mais encore en nous communiquant son péché, Jésus nous porte au bien non seulement par son exemple, mais en nous communiquant sa justice.

En défendant la nécessité de la grâce contre Pélagé, saint Augustin a soin de sauvegarder le libre arbitre de l'homme. « Sans le libre arbitre donné par Dieu à l'âme raisonnable, il n'y aurait point de mérite pour elle. Il faut que l'homme soit bon, non par nécessité, mais librement, car celui qui agit par la nécessité, et non par sa libre volonté, ne fait point mal. » — « Pour nous aider, Dieu ne fait pas toute notre action, la liberté a sa part. » — « Dieu n'agit pas en nous comme dans les pierres, comme dans les êtres dépourvus de raison, il coopère avec nous à notre salut. » Ne faut-il pas que Calvin et Jansénius aient bien mal lu saint Augustin, lorsqu'ils prétendent s'appuyer sur lui pour dire « qu'il y a des commandements impossibles aux hommes, dépassant les forces qu'ils ont, pour l'observation desquels la grâce indispensable leur manque ? » Ils n'ont pas su trouver la doctrine tant de fois exprimée : Dieu donne à tous les hommes une grâce suffisante; à la bonne volonté des hommes il appartient de la rendre efficace. Tous sans exception reçoivent assez pour faire leur salut, quoique Dieu donne à certains élus des grâces particulières. Comment Calvin et Jansénius prétendent-ils faire dire à saint Augustin que certains hommes sont prédestinés par Dieu à une damnation nécessaire, Dieu se refusant à eux, même s'ils le cherchent ? Le grand Docteur a écrit à l'encontre : « Ceux que Dieu abandonne et sur lesquels sa justice s'exerce, se perdent, non pas que, s'ils voulaient se sauver, ils ne le pussent, mais parce qu'ils trouvent leur joie et leur félicité dans le mal. »

Quelques éclaircissements qu'ait donnés saint Augustin, l'ordre surnaturel reste un mystère. Le Docteur de la grâce a fortement établi les deux principes nécessaires de la toute-puissance divine et de la responsabilité humaine. Quant à expliquer leur mystérieuse union, nul ne le pourra; mais ne suffit-il point qu'en face du mystère nous « tenions les deux bouts de la chaîne ? » Dieu a tourné efficacement vers lui la volonté et l'intelligence d'Augustin : bénissons Dieu qui nous a donné ainsi un maître plein de science et de piété, pour nous parler des libéralités divines. Car le naturalisme contemporain est réfuté par saint Augustin comme celui de Pélagé. Les arguments n'ont rien perdu de leur force, ni l'exposition du surnaturel rien perdu de sa lucidité, à travers les âges.

Mes sœurs, bénissons Dieu, chaque jour de notre vie, d'avoir élevé la nature humaine à l'ordre surnaturel, de l'avoir restaurée par son Fils, de nous avoir prédestinés au baptême, de



nous avoir préparés par une éducation chrétienne et par la grâce de la vocation, à lui appartenir exclusivement et à lui être consacrés pour le temps et pour l'éternité. Bénissons Dieu pour ces inspirations qui nous permettent de transformer toutes nos prières, souffrances et actions en autant de mérites. Demandons-lui, pour tant de pécheurs qui en sont éloignés, des grâces efficaces de conversion. Visons, par l'enseignement que nous donnons aux jeunes âmes, à ce qu'elles restent dignes de la filiation divine. Consolons-nous enfin, au milieu des épreuves qui affligent dans le présent et menacent dans l'avenir toutes les familles religieuses, en élevant nos regards vers la vie future. Là du moins, rien ne sera perdu des bienfaits divins ; la grâce y deviendra la gloire et nous assurera la résurrection glorieuse et la vie éternelle. Ainsi soit-il.

## VARIA

### XII

#### LA VISITE AU SAINT-SACREMENT

*Recordare mei et visita me,  
Souvenez-vous de moi et visitez-moi. (Jér., xv, 15).*

Mes frères,

Un des moyens les plus faciles d'honorer Notre-Seigneur Jésus-Christ présent dans la sainte Eucharistie, c'est, comme nous l'avons vu dans un précédent entretien, de faire la genuflexion devant le tabernacle, lorsqu'on entre dans l'église ou qu'on en sort, ou bien encore lorsqu'on rencontre dans les rues le Saint-Sacrement qu'on porte en procession ou aux malades. Et ce moyen est si facile qu'il n'est permis à personne de l'omettre, sauf aux infirmes. Je ne veux pas revenir là-dessus.

Mais il est un autre moyen d'honorer Notre-Seigneur Jésus-Christ présent dans la sainte Eucharistie : c'est la visite au Saint-Sacrement. Nous allons nous en occuper aujourd'hui et nous verrons 1<sup>o</sup> en quoi elle consiste et pourquoi il faut la faire ; 2<sup>o</sup> quand et comment il faut la faire.

#### I

1. La visite au Saint-Sacrement consiste à venir à l'église pour saluer Notre-Seigneur, lui tenir un moment compagnie, lui présenter nos hommages, nos adorations, nos requêtes. Nous allons dans la demeure de nos parents, de nos amis, de nos bienfaiteurs, de nos supérieurs, pour les saluer, pour leur rendre nos hommages, pour nous entretenir avec eux, leur conter nos peines, nos inquiétudes, leur demander aide, secours et consolation, les remercier des services qu'ils nous ont rendus, leur tenir compagnie, les consoler. Eh bien ! faire la visite au Saint-Sacrement, c'est faire à l'égard de Notre-Seigneur Jésus-Christ ce

que nous faisons à l'égard de nos parents, de nos amis, de nos bienfaiteurs et de nos supérieurs.

2. Et cette visite au Saint-Sacrement, il faut la faire parce que c'est convenable, parce que c'est avantageux, parce que c'est facile, parce que c'est très agréable à Notre-Seigneur Jésus-Christ.

a) La visite au Saint-Sacrement est *convenable*. On visite ses amis, on n'aime pas à passer devant leur maison sans leur dire un mot, un bonjour ; et Jésus-Christ notre frère, notre ami le plus sûr, le plus dévoué, celui qui nous a donné le plus de preuves de son amitié, nous n'irions pas le visiter, nous pourrions passer devant l'église où il réside sans entrer le saluer, sans lui rendre nos hommages, sans le consoler au milieu de son isolement ? Ce serait de notre part une inconvenance qui le blesserait au cœur.

On visite ses bienfaiteurs pour les remercier des services qu'ils ont rendus ; et Jésus-Christ notre bienfaiteur par excellence, nous n'irions pas le visiter pour le remercier de tous les bienfaits dont il nous a comblés et dont il ne cesse de nous combler encore tous les jours ? Quelle inconvenance et quelle ingratitude ! Nous mériterions d'être délaissés et de le voir porter ailleurs, à d'autres âmes plus ferventes, ses faveurs et ses bienfaits.

b) La visite au Saint-Sacrement est *avantageuse*. Le grand but de Notre-Seigneur, dans l'Eucharistie, est de se donner à nous, de nous enrichir, en s'unissant à nos âmes, des trésors infinis de lumière, de grâce, de sainteté qu'il possède en plénitude. Il le fait excellemment par le moyen de la sainte communion, dans laquelle il devient notre nourriture. Il le fait aussi en faveur des âmes qui le visitent et vont se prosterner à ses pieds devant le saint tabernacle. Dans ces précieux moments, il se produit entre Jésus et l'âme une communion spirituelle, en vertu de laquelle Jésus s'unit à l'âme, augmente en elle la charité qui sanctifie, lui communique sa force pour surmonter les tentations et supporter les épreuves, la console dans ses tristesses et lui fait sentir l'ineffable douceur de sa présence. « Venez à moi, disait autrefois Jésus aux foules qui le suivaient pour entendre sa parole, venez, vous tous qui travaillez et qui succombez sous le poids de vos fardeaux, et je vous soulagerai. » Mes frères, du fond de son tabernacle, il nous fait entendre la même parole. Il est là, les mains pleines de richesses, et il n'a pas de plus grand désir que de nous en faire part. Il voit nos misères, nos faiblesses, nos défaillances ; il est témoin de nos combats et des efforts qu'il nous faut faire pour accomplir sa loi ; il sait le besoin que nous avons de son secours. Il nous appelle donc à ses pieds afin de s'épancher pour ainsi dire en nous. Heureuse l'âme qui entend cet appel, qui est fidèle au précieux rendez-vous que Jésus-Christ lui donne ! Heureux le chrétien qui a compris de quels inappréciables avantages la visite au Très Saint Sacrement peut être pour lui la source ! Ah ! qu'il ne croie pas que les moments passés devant le saint tabernacle soient des

moments perdus ! Il n'en est pas, au contraire, dans tout le cours de sa journée, de plus saintement et de plus utilement employés.

Les grands de la terre, les puissants du monde sont encombrés de visiteurs qui vont solliciter une protection, demander un emploi. Jésus-Christ est plus grand que tous les grands de la terre, plus puissant que tous les puissants du monde : il est le Dieu du ciel et de la terre, il est tout-puissant et plein de bonté, ... allons donc à lui.

Les médecins sont entourés de clients qui viennent les consulter, leur demander la guérison ou tout au moins le soulagement de leurs maux. Eh bien ! Jésus-Christ est le grand médecin, le plus puissant de tous les médecins, pour l'âme comme pour le corps. N'y a-t-il pas dans notre vie de chrétiens certains devoirs qui nous pèsent ? N'y a-t-il pas certaines fautes ou tout au moins certaines tentations qui nous humilient et qui nous découragent ? Allons à Jésus ! Il est la force des faibles, la lumière des aveugles, le modèle des vertus, le zélateur des âmes, le trésor des fidèles, notre joie et notre vie, la pureté des vierges.

c) La visite au Saint-Sacrement est *facile*. S'il fallait entreprendre de longs voyages pour visiter le Saint-Sacrement, je comprends qu'on reculerait devant les difficultés, les dépenses et les fatigues. Mais non ! Jésus est auprès de nous, il est parmi nous ; sa demeure est située sur le même territoire que les nôtres, par conséquent nous passons auprès de cette demeure pour nous rendre à nos affaires, à nos travaux. Qu'y a-t-il de plus facile d'entrer, ne fût-ce qu'un instant, pour le saluer ? D'autant plus qu'il entend le langage des âmes simples aussi bien que celui des savants, qu'il aime les pauvres autant et même plus que les riches.

d) La visite au Saint-Sacrement est *très agréable au cœur de Jésus*, parce que c'est un hommage qui ne lui est rendu que par des âmes pures et ferventes, conduites à ses pieds par l'ardeur de leur amour. Dans les foules qui se pressent sur le passage de nos belles processions où le Dieu de l'Eucharistie est porté en triomphe, il y a sans doute beaucoup d'âmes fidèles qui croient et qui adorent ; mais combien peut-être d'indifférents ou d'incrédules dont la vue contriste le cœur du divin Roi ! Au contraire, dans ce groupe recueilli que nous voyons pieusement prosterner devant le tabernacle, il n'y a que des amis ; les regards de Jésus ne s'y reposent que sur des âmes qui veulent lui être fidèles et qui viennent avec joie lui offrir le témoignage de leur amour.

La visite au Saint-Sacrement est un hommage très agréable au cœur de Jésus, parce que, dans la solitude de son tabernacle, ce divin Maître est plus abandonné. Combien donc son cœur doit être touché et consolé, avec quel amour il doit se dilater, lorsque quelques âmes pieuses viennent faire cesser sa solitude, et lui montrer que s'il est oublié du grand nombre, il a encore des adorateurs fidèles !

Enfin, la visite au Saint-Sacrement est très agréable au cœur de Jésus, parce qu'elle suppose une foi plus pure, une intelligence plus parfaite du mystère de son amour. Ici, en effet, ce n'est pas la pompe et l'appareil qui attire ; la séduction des sens ne peut exercer sur l'âme aucun empire. Ce n'est plus le soleil d'or ou l'autel étincelant de lumière. Un tabernacle fermé, souvent pauvre, devant lequel une lampe se consume : voilà tout. C'est donc Jésus tout seul que l'on adore ; ce sont les charmes de sa personne adorable, les merveilles de son intérieur sacré, les richesses de son divin sacrement qui attirent ; c'est le désir de lui rendre ses devoirs, de consoler son cœur, de lui faire amende honorable qui seul conduit à ses pieds<sup>1</sup>.

« Ah ! s'écrie un pieux prélat, si nous avions de la foi gros comme un grain de sénévé, si nous croyions tout de bon, c'est-à-dire pratiquement et efficacement, au Saint-Sacrement de l'autel, nous serions attirés vers le tabernacle comme par une sorte d'aimant invisible ! »<sup>2</sup>. Mais hélas ! la foi manque, ... et Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui fait ses délices d'habiter avec nous, est abandonné, et il reste presque toujours seul pendant des journées, que dis-je ? pendant des semaines tout entières. « Pauvre Jésus-Christ, s'écriait saint Alphonse, pauvre Jésus-Christ, il n'est pas aimé ! »

« Un jour, racontait le P. Monsabré dans la chaire de Notre-Dame, j'entrai dans une église de village, et, en m'agenouillant sur les marches du sanctuaire, je me sentis navré par la pensée du cruel et honteux abandon auquel est condamné Celui qui nous a tant aimés. Le temps venait en aide à ma profonde tristesse. Tout était froid et sombre autour de moi. Au dehors le ciel pleurait, et le vent gémissait à travers les portes mal jointes et faisait trembler les vitres mal affermies. C'était un ensemble de bruits sinistres, et, à travers ces bruits, je crus entendre sortir du tabernacle un cri plaintif, cri semblable à celui qui s'échappa de la poitrine du Sauveur sur la croix : « Mon peuple, mon peuple, pourquoi m'avez-vous abandonné ? *Ut quid dereliquisti me ?* » Je me mis à pleurer et je me demandai pourquoi Jésus reste au milieu de nous quand nous faisons autour de lui la solitude : solitude plus longue, plus lugubre, plus désolée que celle de Gethsémani. Dans le fait, il aurait le droit de nous quitter puisque nous l'abandonnons, et j'avais peur d'entendre ses anges lui dire comme autrefois à la porte du Saint des saints : « Sortons d'ici ! Sortons d'ici ! » Mais je me rassurai en pensant qu'il y a toujours quelque part des âmes religieuses qui compensent par leurs continuelles adorations les longs oublis des populations chrétiennes<sup>3</sup>. »

Permettez-moi, mes frères, de vous citer un exemple admirable de cette compensation donné par un soldat français. C'était en 1847. Le curé

<sup>1</sup> *Semaine religieuse* de Namur, citée par celle d'Arras (5 juillet 1895).

<sup>2</sup> Mgr de Ségur, *Les trois Roses*, p. 103.

<sup>3</sup> *Retraite pascale*, 1884, 1<sup>re</sup> Instruction.



d'une cathédrale remarquait depuis longtemps, avec surprise, un soldat qui, chaque jour, de une heure à trois heures, restait debout et immobile comme une colonne, devant la grille du chœur, au milieu de l'église. Un jour, n'y tenant plus, le vénérable chanoine interrogea le soldat, et il en reçut cette admirable réponse : « Voyez-vous, monsieur le curé, c'est plus fort que moi, ça m'échauffe le sang ! Il y a des factionnaires partout. A Paris les grands dignitaires n'en manquent pas. Dans cette ville, mon général en a deux et mon colonel un ; le préfet, lui aussi, a son factionnaire. Lors donc que je viens ici, je me dis : « Le Bon Dieu est pourtant plus que tous ces gens-là !... » Eh bien ! moi je fais une faction devant le Bon Dieu quand je suis libre, et je {vous assure que je ne trouve pas le temps long, car je l'aime comme vous l'aimez. »

Puisque la visite au Saint-Sacrement nous est imposée par les convenances, qu'elle nous est avantageuse et facile, que c'est un hommage très agréable au cœur de Jésus, nous devons la faire. Mais *quand* et *comment* ?

## II

1. Il faut faire la visite au Saint-Sacrement d'abord le dimanche en assistant à la sainte messe. Cette visite-là est absolument obligatoire pour tous les chrétiens, au moins à partir de l'âge de sept ans. Qu'ils sont donc coupables ceux qui ne veulent pas rendre visite à Notre-Seigneur, même le dimanche, en assistant à la sainte messe, ceux qui manquent cette visite sans un empêchement grave ! Avec quelle indignation le Sauveur, au jour du jugement, se dressera devant eux et leur dira : « Retirez-vous, maudits, retirez-vous ! Ma compagnie vous était à charge pendant votre vie, la vôtre m'est odieuse pour toute l'éternité... Retirez-vous, maudits, et allez au feu éternel ! »

Cette visite au Saint-Sacrement par l'assistance à la messe chaque dimanche suffit à la rigueur pour éviter un péché mortel, mais Notre-Seigneur a le droit d'attendre et il attend davantage de nous. Il attend de nous que nous le visitions aussi souvent que possible. Répondons, mes frères, à l'attente et à l'appel de Notre-Seigneur, et faisons volontiers notre visite au Saint-Sacrement.

Vous ne pouvez pas, pour la plupart, je le sais, venir chaque jour à l'église. Mais du moins, quand en allant à vos travaux, à vos affaires, ou en revenant, vous passez devant l'église, entrez, ne serait-ce que quelques secondes, saluer Notre-Seigneur, lui offrir vos hommages, réciter une prière, lui demander une faveur, un conseil, une bénédiction.

Il y a des paroisses où existe l'œuvre de la visite au Saint-Sacrement. Cette œuvre est très simple et très belle. Voici en quoi elle consiste. Les personnes qui veulent en faire partie choisissent un des jours de la semaine qui leur convient le mieux et s'engagent à faire ce jour-là, à

n'importe quelle heure et pendant n'importe quelle durée, une visite à Notre-Seigneur et à prier pendant cette visite premièrement pour leur famille : leurs vieux parents, leurs frères, leurs sœurs habitant la maison ou éloignés du pays, leurs parents défunts ; deuxièmement pour la paroisse : pour les malades et les mourants, pour la conversion des pécheurs, pour tous ceux qui sont exposés à quelque danger de l'âme et du corps. L'engagement qu'on prend n'oblige pas sous peine de péché, et de plus, si au jour qu'on a choisi survient un empêchement, on peut se faire remplacer par une autre personne, ou bien même remettre sa visite au premier jour libre. Aucune prière n'est prescrite : un *Notre Père* et un *Je vous salue Marie* peuvent suffire <sup>1</sup>.

Ce n'est rien comme obligation, vous le voyez, mais c'est beaucoup pour honorer le Saint-Sacrement et pour obtenir de Notre-Seigneur toutes sortes de bénédictions en faveur des familles et de la paroisse. Pour peu qu'un certain nombre de personnes donnent leur adhésion à cette œuvre, c'est une ou plusieurs visites assurées chaque jour de la semaine au Très Saint Sacrement. S'il s'en trouve parmi vous, mes frères, qui veulent de bon cœur s'enrôler dans une œuvre si facile et si importante, je serai très heureux de consigner sur un registre leur nom et leur engagement. Du reste, je vous en parlerai quand je vous ferai ma visite annuelle.

2. Il ne faut pas seulement faire la visite au Saint-Sacrement, il faut la bien faire. Et pour la bien faire, il faut la faire avec un très grand respect. N'oublions pas, en entrant dans l'église, que c'est le Dieu du ciel et de la terre que nous visitons, que c'est à l'audience de Dieu que nous allons. Observons donc bien le cérémonial prescrit par l'Eglise pour cette visite et pour cette audience. Saluons, à notre entrée et à notre sortie, le divin Maître, comme il doit être salué, en faisant la génuflexion devant le tabernacle où il réside. Tout le temps que dure notre visite, ne perdons pas de vue que nous sommes en face de Celui que les Dominations adorent et que les Puissances révèrent dans la crainte et le tremblement.

Toutefois, que ce respect n'exclue pas la *confiance* et l'*amour*, car le Dieu de l'Eucharistie, en même temps qu'il est un Dieu très grand, est aussi et surtout un Dieu très bon. Parlons-lui donc comme un enfant parle à son père ou à sa mère, comme un ami parle à son ami. Confions-lui le secret de nos peines, de nos inquiétudes, de nos tentations, de nos besoins, de nos misères. Rien de ce qui nous touche ne lui est indifférent, et il n'attend qu'une prière, qu'un regard, qu'un soupir de notre part, pour nous consoler, pour venir à notre aide.

Agissons ainsi, mes frères, et par la visite au Saint-Sacrement nous obtiendrons toutes les grâces qui nous sont nécessaires pour mener une

<sup>1</sup> Cf. *Ami du Clergé* du 3 mai 1900.

vie sérieusement chrétienne, pour persévérer jusqu'à la fin et obtenir la couronne de l'éternelle vie. Ainsi soit-il.

## COURTES INSTRUCTIONS POUR LA PRIÈRE DU SOIR

### CIX

#### PARABOLES DU GRAIN DE SÈNEVÉ ET DU LEVAIN

Dans les paraboles précédentes, de la semence et de l'ivraie, Notre-Seigneur avait fait connaître la croissance imperceptible du royaume des cieux, les révolutions intérieures produites par l'Evangile, soit dans le monde, soit dans chaque âme en particulier. Les deux courtes paraboles du grain de sénévé et du levain nous font assister aux progrès extérieurs et visibles de l'Eglise et de la grâce.

« A quoi assimilerons-nous le royaume de Dieu ? Quelle parabole nous servira de comparaison ? Le royaume des cieux est semblable à un grain de sénévé qu'un homme a pris et semé dans son champ. C'est, il est vrai, une des plus petites semences, mais quand elle a crû, elle est plus grande que les autres herbes et devient un arbre sur les branches duquel viennent habiter les oiseaux du ciel <sup>1</sup>.

« Il leur dit une autre parabole : Le royaume du ciel est semblable au levain qu'une femme prend et mêle dans trois mesures de farine jusqu'à ce que le tout ait fermenté <sup>2</sup>. »

Le divin Maître avait donné à ses premières paraboles des développements assez considérables ; les quatre suivantes sont simplement indiquées dans les grandes lignes.

La plante désignée sous le nom de sénévé, très probablement n'est autre que la moutarde, comme nous l'appelons en France. Cultivée volontiers dans les jardins de Palestine, elle croît, même à l'état sauvage, dans de nombreuses contrées de l'Orient. Et comme la semence de cette plante est une des plus menues parmi celles qu'on semait en ces pays, elle servait de proverbe pour désigner une quantité presque imperceptible : « De la quantité d'un grain de sénévé, » dit fréquemment le Talmud des Juifs.

Sa tige, peu élevée en Europe, atteint en Palestine des proportions qui expliquent la parabole du Sauveur. La moutarde noire arrive facilement à une hauteur de dix pieds. Des voyageurs racontent qu'ils rencontrèrent, dans la vallée du Jourdain, une petite plaine qui en était couverte ; la tête des chevaux émergeait à peine. D'autres en virent qui dépassait la tête d'un cavalier. Il est aisé de comprendre que les oiseaux viennent sur les rameaux de ce sénévé, tout à la fois pour en manger la graine et se reposer.

« De même, écrit saint Augustin, que la graine de sénévé frappe tout d'abord par sa petitesse, son aspect vil et méprisable, ne laissant pas supposer de goût, ne répandant aucune odeur, n'ayant rien qui indique ses qualités ; mais à peine broyée, elle répand aussitôt son odeur, trahit son acreté et devient si brûlante qu'on s'étonne qu'un tel feu puisse être renfermé dans des grains si ténus ; ainsi en va-t-il de la foi chrétienne, qui semble, à première vue, petite, vile et ténue, voilant sa puissance, dépouillée de tout orgueil, ne conférant aucune faveur <sup>1</sup>. »

Toutefois ce n'est pas sur ce point que le divin Sauveur appuie dans sa comparaison ; mais, partant de l'énorme différence qui existe entre une si petite graine et la plante vigoureuse qu'elle produit, il prédit l'extension surprenante, merveilleuse, de son Eglise dont les débuts furent si simples. Qu'était dans le monde cette poignée d'hommes ignorants, de pauvres pêcheurs sans études, formés par ce jeune charpentier de Nazareth ? Quelle place occupait, dans l'économie politique, cette société naissante qui ne comptait encore dans son sein qu'une centaine d'hommes et quelques femmes, tous dénués d'influence autant que de fortune ?

Et encore, cette Eglise naissante, plante si fragile, devait être piétinée cruellement, durant trois siècles, pour essayer de l'étouffer, l'empêcher de grandir. Cependant elle croîtra rapidement. Du sang de ses martyrs germeront des rameaux qui couvriront le monde et offriront un abri sûr à toutes les âmes de bonne volonté, oiseaux craintifs qui accourront vers elle. Ses dogmes et sa morale, nourriture et boisson célestes, rassasieront et désalteront les cœurs assoiffés.

Le royaume du ciel, l'Eglise, est encore semblable au levain qu'on mêle à la farine pétrie, pour la faire fermenter. Le levain divin, la religion chrétienne, a été placée dans le monde : un levain mystérieux qui a fait fermenter les esprits et les cœurs et a produit les effets les plus extraordinaires. Froids, égoïstes, corrompus, sous l'action du levain du Christ, les peuples ont senti les ardeurs de la charité bouillonner dans leur sein ; ils ont vu s'élever des hôtels-Dieu, des orphelinats, des écoles, des maisons de refuge pour la vieillesse ou le vice repentant. Enfants, pauvres, vieillards, orphelins, tous ont senti passer les effluves d'une charité inconnue avant le christianisme. Toujours sous les efforts du mystérieux levain, cloîtres et monastères fleurirent dans tous les pays chrétiens, comme des parterres célestes embaumés par la prière et la chasteté.

Voilà ce que le regard du Christ Jésus découvrirait dans l'avenir, lorsqu'il comparait son Eglise naissante au levain mélangé à la farine.

<sup>1</sup> Math., xiii, 31-32 ; Marc, iv, 30-34 ; Luc, xiii, 18-19.

<sup>2</sup> Math., xiii, 33 ; Luc, xiii, 20-21.

<sup>1</sup> Sermo 87, Appendix.



Descendons à quelques considérations plus particulières, au sujet de ces deux paraboles, afin de réveiller ou d'exciter encore notre zèle.

Le royaume du ciel est semblable à un grain de sénévé. Ce grain qui grandit si prodigieusement, c'est parfois un bon conseil donné à propos, un mot de Dieu dit à l'occasion, avec cœur et amitié ; c'est aussi une lecture, une instruction entendue, une simple réflexion ; moins que cela encore : un bon procédé, un bon exemple. Tout cela peut devenir dans une famille, dans une âme d'enfant, de vieillard, de personne affligée, le grain de sénévé qui grandira, portera des rameaux, des graines, qui en nourriront d'autres à leur tour. Tout cela peut être aussi une parcelle de levain qui va fermenter — s'il est permis de parler ainsi — dans un cœur, dans une âme, et y ramènera avec le repentir, la foi, l'espérance, la charité.

Si le prêtre doit, selon la recommandation de l'apôtre saint Paul, prêcher à temps et à contre-temps, il n'en est pas ainsi des simples fidèles : au lieu d'opérer le bien, ils risqueraient de faire du mal et d'endurcir. Mais quand on a la foi, on devient ingénieux. Une épouse, une jeune fille, une mère, un maître, une maîtresse qui veulent semer la graine de sénévé, déposer le levain de la foi et de la vertu, savent profiter de toutes les occasions, saisir toutes les circonstances favorables. Ils savent présenter, enveloppé dans une grande charité, le mot, le reproche même qu'ils destinent à jouer le rôle du levain ou de la graine de sénévé.

Combien d'époux, de pères, d'enfants, ont vu un jour germer ainsi, vigoureux, puissant, l'arbre de la foi ! Combien de cœurs se sont sentis remués par je ne sais quel sentiment qui les a ramenés au Seigneur et a transformé leur vie ! Un cœur aimant et dévoué, une main pieuse et amie, avaient si souvent semé dans leur âme la graine céleste, ils avaient si habilement déposé au fond de leur être la parcelle du levain béni, qu'un jour la semence a germé, le levain a fermenté, l'âme a été sauvée.

Oh ! heureux et mille fois bénis du ciel, ceux et celles qui sèment constamment le grain du sénévé spirituel, autour d'eux, dans leur famille, parmi leurs connaissances et leurs amis, dans leur village, qui déposent dans les âmes qui les approchent une parcelle du levain sanctificateur !

Un brillant officier répondit un jour à un ami qui lui demandait par quel moyen il avait obtenu une foi si vive : « J'ai passé ma vie dans les camps, je n'ai pas eu le temps d'étudier ma religion : pour croire, il m'a suffi de voir ma femme. »

Une personne chrétienne, dévouée, douce, serviable, inspirée par la charité dans ses paroles et ses actes, sème le grain de sénévé sans même

s'en douter, sa seule présence est un levain de vertu. Que cela est beau ! Et surtout, que cela est méritoire pour le ciel !

## CX

### PARABOLES DU TRÉSOR, DE LA PERLE PRÉCIEUSE, ET DU FILET

Dans les quatre paraboles précédentes, le divin Maître s'est proposé de montrer comment se forme et se développe le royaume des cieux. Dans les deux suivantes, il veut nous en faire comprendre le prix et la valeur. Dans la septième, il revient sur la destinée qui attend les bons et les méchants, et cela pour décider et fixer notre choix dans un genre de vie.

« Le royaume des cieux est semblable à un trésor caché dans un champ, qu'un homme découvre et y cache de nouveau ; puis, plein de joie, il s'en va vendre tout ce qu'il possède et achète ce champ précieux.

« Il faut encore faire pour le royaume des cieux ce que fit un marchand, à la recherche de bonnes perles. Lorsqu'il en eut trouvé une de grand prix, il s'en alla, vendit tout ce qu'il possédait et l'acheta.

« Le royaume des cieux est encore semblable à un filet qu'on jette à la mer et qui ramasse toute sorte de poissons. Quand il est plein, les pêcheurs le tirent sur le rivage et, s'asseyant, choisissent les bons et les placent dans des corbeilles, tandis qu'ils jettent les mauvais. Ainsi en sera-t-il à la fin des siècles : les anges viendront et sépareront les mauvais du milieu des justes ; ils les jetteront dans la fournaise du feu. Là il y aura des pleurs et des grincements de dents.

« Avez-vous compris tout ceci ? » Les disciples répondirent : « Oui. » Et il leur dit : « C'est ainsi que tout scribe, instruit de ce qui concerne le royaume des cieux, est semblable à un père de famille qui tire de son trésor des choses nouvelles et des choses anciennes <sup>1</sup>. »

Ces trois paraboles semblent n'avoir été prononcées que devant le cercle intime des disciples, les dernières paroles de Jésus le font croire ; elles ne sont que plus profondes de vérité.

L'Oriental, soupçonneux et trop souvent exploité pour n'être pas défiant, aime à enfouir ses objets précieux afin de les soustraire à la rapacité des maraudeurs. Remarquons aussi que, dans cet exposé, Notre-Seigneur n'apprécie pas la moralité de la conduite de l'homme qui a découvert un trésor dans un champ appartenant à un autre : c'est un exemple qu'il nous propose d'imiter en ce qui concerne l'acquisition du royaume des cieux. Du reste, la coutume juive et romaine voulaient que tout ce qui était trouvé dans les biens meubles ou immeubles d'un propriétaire lui appartint. Aussi, dans les contrats de vente, pour

<sup>1</sup> Matth., xiii, 44-52.

éviter toute discussion ou procès, on avait coutume d'insérer la formule : « J'achète tout ce qui est dessus ou dedans. »

La morale de cette parabole est d'une clarté frappante : le trésor, c'est la foi, la vérité chrétienne, l'Evangile et sa morale. Lorsque, au milieu de l'entraînement des occupations journalières, des passions peut-être, des affaires absorbantes, une circonstance ou une grâce viennent à nous faire rencontrer, découvrir ce trésor, caché plus ou moins profondément à nos regards, il nous faut imiter l'homme en question, renoncer sans retard à tout ce qui fait la fortune de notre cœur ou de notre esprit, vendre tout, c'est-à-dire fouler tout aux pieds pour acquérir le trésor aperçu, la vérité, la sainteté découvertes.

Qu'est-ce qu'une position dans le monde, la fortune matérielle ? Que valent les jouissances charnelles, les honneurs, la gloire, l'or, auprès des jouissances de l'âme, la possession de la vérité, l'acquisition de l'éternité bienheureuse ? Combien de militaires ont renoncé à une brillante carrière, d'hommes du monde à une situation de fortune enviée, de femmes, de jeunes gens, de jeunes filles à une condition faite d'aises et de jouissances, pour mener une vie de renoncement, de sacrifice, de mortification ! Et cela parce qu'un jour, à une heure qu'eux seuls connaissent, heure peut-être de deuil et de tristesse, de déception, de trahison, de dégoût, la vérité leur est apparue en leur criant : « Et après ? *Quid hoc ad æternitatem ?* A quoi te sert, pour l'éternité, la vie que tu mènes ? » Et ils ont tout sacrifié, jeunesse, position, avenir, plaisirs, fortune, pour acheter le seul trésor véritable : l'éternité bienheureuse !

Ceux-ci ne cherchaient pas la vérité, ils l'ont découverte par hasard. Il est d'autres âmes, sincères et droites, qui recherchent la vérité. En étudiant le christianisme, ses origines, ses sublimes harmonies, son dogme et sa morale, la religion de Jésus-Christ, dépouillée des scories humaines dont les créatures la souillent, apparaît à ces savants ravis comme un diamant divin, éblouissant de clartés. Eux aussi ferment leurs livres, arrêtent leurs recherches. Que leur importent les sciences de la terre en comparaison de celle qui éclaire leur esprit, console leur cœur, et jette sur leur destinée les rayons chauds et lumineux des divines espérances ? Saint Augustin fut de ce nombre : quelles actions de grâces il en rendit au ciel !

Lorsque vous entendrez dire à certaines personnes : « Je voudrais bien avoir la foi ! » ne les croyez pas : Dieu ne refuse jamais la perle précieuse à ceux qui la recherchent sincèrement et avec droiture de cœur. Ils disent chercher la vérité, et ils portent leurs recherches dans des livres mondains, futiles, avec un esprit prévenu, et surtout avec un cœur qui traîne quelque passion dont ils ne veulent pas se défaire.

O vous aux mains de qui Dieu a remis, dès l'enfance, la perle inestimable de la foi, gardez-la fidèlement et n'imitiez pas ces chrétiens qui la vendent à vil prix, en échange d'une satisfaction, de quelque honneur, que sais-je ? Ils la jettent presque avec dédain, quand elle coûte si cher à d'autres pour l'acheter. Imitons plutôt la conduite des confesseurs et des martyrs qui préféraient tout endurer, tout subir, tout perdre, n'estimant rien les pertes de la terre, pourvu qu'ils conservassent la perle qui suffit à acheter le ciel.

Le filet dont il est question dans la septième parabole représente bien l'Evangile, péniblement et patiemment promené par les apôtres à travers tous les peuples de la terre. Dans ses mailles, il enserre toutes sortes de poissons, hommes de toute race, de toute condition, bons et mauvais. A ceux qui sont pris l'Eglise donne le signe, le nom, la loi du chrétien. Il en est qui vivent de la vie de l'Evangile, d'autres restent indifférents, d'autres, nombreux hélas ! deviennent mauvais.

Cependant les anges de Dieu tirent insensiblement le mystérieux filet vers la terre des vivants ; ils arrachent chaque jour, à la pleine mer du monde, à ses eaux profondes où le mal vit côte à côte avec le bien, une innombrable capture et la jettent toute surprise, toute frémissante, sur les rivages de l'éternité. Là s'opère le triage des bons et des mauvais ; là, il est impossible de tromper les pêcheurs, la séparation est fatale et définitive : les bons sont gardés près de Dieu, les méchants sont jetés dans l'éternelle fournaise des pleurs et des grincements de dents.

Cette opération du filet divin n'a-t-elle pas lieu à chaque instant, puisque sur notre globe, environ quatre-vingt mille personnes, dans l'espace de vingt-quatre heures, sont ainsi tirées hors de l'océan de la vie, sur les rives éternelles ? Saint Chrysostome appelait cette parabole « la parabole effrayante » : il avait raison. Si le pêcheur de Dieu, l'ange de la mort, nous ramenait aujourd'hui dans son filet, nous jetait aux pieds du divin Maître, serions-nous détournés pour être placés dans le sanctuaire des saints, ou rejetés avec les poissons maudits, destinés aux éternelles flammes ? Répondons en toute conscience et devant Dieu : la chose en vaut la peine.

---

## POUR LES HOMMES

---

### LE VICE CONTEMPORAIN

Hommes, mes amis, je viens faire appel à votre patriotisme, à votre cœur, à votre foi ! Rien n'est grand, rien n'est généreux comme vous : vous êtes le bras de la Providence et, dans ses desseins, la tête de la société. Si vous demeurez dans le devoir, tout reste dans le devoir.

Or, à l'heure présente, la société se désagrège :



mille fois vous l'avez dit, mille fois vous l'avez cruellement éprouvé. Hommes, à qui la faute ? — A vous ! — Dieu vous avait faits puissants par l'intelligence et par le cœur ; votre mollesse atrophie ces nobles facultés. Parce qu'il doit en être ainsi, vous vous réservez ce qui relève de la force musculaire, comme les durs travaux des champs et l'épuisant labeur de l'usine. Mais combien trop parmi vous cèdent à d'autres, à leurs épouses, ce qui s'appelle « la vertu, le devoir » ! — S'agit-il d'éclairer votre opinion quand vient le moment de donner vos libres suffrages au législateur de demain, que faites-vous ?... S'agit-il de reconstituer la famille sur ses anciennes bases de respect, de dévouement, d'affection et de sage économie, la main sur la conscience, que faites-vous ?

Quelle est donc, mes amis, la cause de votre déchéance ? Je vous réponds avec toute ma franchise, comme aussi avec tout le respect que je vous dois : « Le fait de votre déchéance a sa source dans le mépris ou la violation d'un point de morale, délicat entre tous... Peut-être l'avez-vous déjà soupçonné : c'est l'ennemi que je viens vous signaler... Puissé-je l'attaquer de front et le mettre en pièces ! »

#### I. — *Un triple crime.*

Au commencement des choses, le Créateur voulant faire un grand acte d'amour, tira l'homme du néant, lui donna une compagne et les bénit tous deux par ces graves paroles : « Croissez et multipliez-vous et remplissez la terre. » Le mariage était institué et son but clairement démontré.

Que fit l'homme ? Invité à la révolte par les ferments vicieux du péché d'origine, il pencha ses yeux vers la terre et demanda aux passions des jouissances que Dieu condamnait.

Il mit des bornes honteuses à l'acte générateur : il voulut jouir sans se multiplier. Au lieu de tomber à genoux devant le Dieu très bon qui lui avait fait l'honneur de l'associer de si près à l'œuvre de la Création par la propagation de l'espèce humaine, l'homme débauché se promit de laisser éternellement dormir dans le néant des êtres auxquels la divine Sagesse voulait donner la vie. Et l'homme dénaturé commit le triple crime de *lèse-divinité*, de *lèse-société* et de *lèse-famille*.

1. *Crime de lèse-divinité.* — Possédez-vous, mon ami, ce Livre qui est au-dessus de tous les Livres, et qui renferme dans une authenticité inattaquable les imprescriptibles volontés de Dieu ? Transportez-vous au chapitre xxxviii<sup>e</sup> de la Genèse. Vous y lirez que : « Onan voyant par devoir la femme de son frère, empêchait par une action exécrable qu'elle ne devint mère. C'est pourquoi le Seigneur le frappa de mort, parce qu'il faisait une action détestable. » Est-ce clair ? Est-ce formel ?

Et comme pour marquer qu'il n'y a pas à se méprendre sur ses intentions, chaque fois qu'il promèt une récompense aux Patriarches, Dieu la

place dans la fécondité de leur paternité. « Lève les yeux au ciel, compte les étoiles, si tu peux : ta race en égalera le nombre. » — « Je te ferai père d'une nombreuse postérité. » — « Ton épouse sera féconde comme une vigne fertile. Tes enfants, nombreux et forts comme de jeunes plants d'olivier, viendront s'asseoir à la table du père que Dieu bénit. »

D'ailleurs, qui ne le sait ? Si Dieu a parlé à nos pères par la bouche des Prophètes, s'il a plus tard poussé l'amour jusqu'à vouloir nous parler par son Fils lui-même, il n'a jamais cessé depuis de nous communiquer ses ordres par l'intermédiaire de la plus haute autorité qui soit au monde : j'ai nommé l'Eglise, qui n'est point autre chose que Jésus-Christ continué jusqu'à la fin des temps. Il n'y a point ici-bas de société aussi parfaite, il n'y en a point d'aussi éclairée, d'aussi sage, d'aussi amie de nos intérêts. Mère tendre et dévouée, elle s'occupe de l'enfant, du jeune homme, de la vierge candide et de la vierge tombée ; les infirmes, les incurables, les mourants trouvent en elle, toujours et partout, l'abri, le pain du corps, et le pain non moins estimable de la consolation et de l'espérance. Son unique ambition est de passer, comme son divin Fondateur, en faisant le bien. Or cette douce mère qui s'appelle l'Eglise, a toujours détesté et toujours détestera l'infâme conduite des époux qui systématiquement diminuent les berceaux.

Cette conduite, du reste, odieuse à Dieu et à son Eglise, est condamnée par le bon sens. Vouloir empêcher la génération des enfants, c'est s'opposer aux fins mêmes pour lesquelles le mariage a été institué. A chaque état ses obligations. Au célibat, voulu par Dieu et hautement célébré par le Christ pour la dignité de ses ministres et aussi pour la plus libre expansion de la charité sous toutes ses formes, au célibat la continence, la chasteté, la pureté la plus angélique. Mais au mariage également voulu de Dieu, au mariage la continuation de l'espèce humaine. C'est la loi divine. En y contrevenant, vous faites une œuvre diabolique, vous renversez les plans de la Providence et vous profanez ce que Dieu avait sanctifié et bénit.

Voyez ce qui se passe dans le monde inférieur des plantes et des animaux. Comme à vous, Dieu a dit à la plante et à l'animal : « Croissez et multipliez-vous. » Et depuis cet instant, périodiquement, j'allais dire mathématiquement, au temps fixé par Dieu, la plante et l'animal, si nombreux soient-ils sur terre, se reproduisent, et toujours ils trouvent autour d'eux assez de nourriture et de bien-être pour n'avoir jamais à déroger aux lois si sages du Créateur... Et seul l'homme s'inscrirait en faux contre ces lois ? N'est-ce pas à lui pourtant qu'il fut dit au commencement : « Commande aux animaux de la terre, aux poissons de la mer et aux oiseaux qui volent dans les airs ? » Roi de la Création, il lui appartient d'obéir tout le premier aux lois du Créateur. Sans cela il n'est plus qu'un roi tombé qui ne se souvient plus des cieux.

2. *Crime de lèse-société.* — L'homme étant un être sociable, c'est-à-dire créé pour vivre avec ses semblables, il s'ensuit que pour composer la société, ou pour assurer son fonctionnement, il faudra toutes sortes d'hommes. Pour cultiver le sol, il faudra des agriculteurs ; pour défendre les frontières, des légions de soldats ; pour apaiser les différends, des juges, des magistrats ; pour civiliser les individus et les peuples, comme aussi pour rendre à la divine Majesté un culte digne d'elle, il faudra des prêtres. Que de carrières diverses, que d'états, que de professions, que d'emplois indispensables ! Or, pour faire face à tant et à de si diverses nécessités, la fécondité humaine sera-t-elle de trop ? Pour ne parler que de l'agriculture, n'êtes-vous point frappé, mon ami, de ce que l'on nomme « la stérilité du sol ? » Là où jadis votre père récolta jusqu'à cinquante mesures de froment, vous, son fils, en récoltez à peine le quart. Qu'est-ce à dire ? Serait-il vrai, comme dit Fénelon, qu'en une seule année, la terre ne sait plus devenir branches, boutons, feuilles, fleurs, fruits et semences, pour renouveler ses libéralités en faveur des hommes ? Non, rien ne l'épuise. Après tant de siècles, pendant lesquels tout est sorti d'elle, elle n'est point encore usée : elle ne ressent aucune vieillesse, ses entrailles sont encore pleines des mêmes trésors. Elle ne manque jamais aux hommes, et si elle était bien cultivée, elle nourrirait cent fois plus de bouches qu'elle n'en nourrit. Mais pour cela il faudrait déchirer profondément ses entrailles :

Travaillez, prenez de la peine,  
C'est le fonds qui manque le moins.  
Remuez votre champ...

Creusez, fouillez, bêchez ; ne laissez nulle place  
Où la main ne passe et ne repasse.

Mais comment creuser, fouiller et bêcher quand les bras manquent partout ? Que de fois, au temps de la moisson ou de la vendange, vous avez vainement cherché des ouvriers pour recueillir le grain qui périt ou le raisin qui se gâte ! Vous ne reculez pas devant le gros salaire à leur payer. Et vous n'avez point trouvé ce que vous appelez « un personnel nécessaire. » Et quand, à grands frais, vous avez pu louer des ouvriers, ceux-ci ont-ils toujours répondu à vos désirs ? Vous êtes-vous toujours bien trouvé de leur cohabitation ou de leur voisinage ?

Nous allons le dire : ce qui fait les familles prospères, fortes, c'est le grand nombre d'enfants. Mais ce qui fait par dessus tout le bonheur de la société, ce sont les familles honnêtes, laborieuses, qui se transmettent les belles traditions de respect, de générosité, d'attachement au sol qui les vit naître. Allez dans les pays où ces traditions se perpétuent, voyez, examinez, comparez, et dites-moi s'il est possible de rencontrer comme là, ces aimables relations qui sont le charme de la vie, ces dehors de franche gaieté qui font tant de bien

à l'âme, en un mot ces mœurs pures, ces habitudes nobles, ces caractères ouverts, ces bras puissants, cet ensemble de qualités qui vous font rêver d'un monde idéal !

Or, les familles qui forment une telle société sont, nous le répétons, celles qui peuvent faire face aux multiples nécessités de l'humaine existence. Et dussé-je faire un cercle vicieux, j'affirme que quiconque commet le crime de lèse-société, commet en même temps un crime de lèse-famille.

3. *Crime de lèse-famille.* — L'homme ne vit pas seulement de pain, car s'il a un corps, dans ce corps il a un cœur, et ce cœur, nul ne l'ignore, ce cœur a des exigences. Au corps il faut des aliments, de l'air, de l'exercice, du repos, des conditions hygiéniques sans lesquelles il cesserait de vivre. Au cœur il faut un pain spécial, le pain de l'affection, le pain de l'amour. Amour paternel ou maternel d'un côté, amour filial de l'autre, et, comme point de départ, amour conjugal : tel est le triple et indispensable élément de tout foyer. Malheur au foyer qui ne l'a pas ! C'est une terre désolée, sans eau, une terre sans vie ; ce foyer est un tombeau.

Je veux bien que dans les premières années de l'hymen, la jeunesse, la santé, les charmes physiques entretiennent dans les époux la flamme de l'amitié. Mais viennent les rides précoces sillonner leurs fronts ; au fur et à mesure qu'ils descendront vers la tombe, si sous leurs yeux ne vivent point des êtres comme eux intelligents, affectueux, fidèles, pauvres époux, que deviendront-ils ? Entrez dans ces demeures où n'ont jamais folâtré de nombreux petits enfants. Oh ! que ces demeures vous paraîtront vides, froides, glaciales ! Mais, entrez tout à côté dans cette maison où, comme de jeunes plants d'olivier, les enfants tressent une couronne autour de la table de famille, quel régal, quel bonheur ! Ici c'est la vie, la joie, l'abondance. C'est une chaumière peut-être, soit ! mais cette chaumière ne vaut-elle pas les palais somptueux des rois ? Non, non, mes amis ; le vieil adage n'est pas menteur :

Famille nombreuse,  
Famille heureuse.  
Famille réduite,  
Famille maudite.

Là où les enfants sont en nombre, ils se suffisent. Pétris du même sang, aimant les mêmes choses, en face des mêmes objets, retenus par les mêmes attraites, constamment sous les yeux d'une mère infiniment aimante, d'autant plus aimante que plus d'une fois en devenant mère elle a senti son cœur se développer et s'élargir, ces chers petits êtres trouvent dans leur petite société tout ce qui convient à leurs goûts, à leurs instincts, à leur cœur. En contact permanent les uns avec les autres, ils se forment, ils se polissent comme se polissent les cailloux dans le lit du torrent ; et si



tel brillant capitaine, et si telle Fille de Saint-Vincent de Paul, si tel apôtre de Jésus-Christ voulaient bien nous dire où ils ont appris à se dévouer, à souffrir et à mourir pour leurs frères, le soldat, la sœur et le prêtre nous conduiraient au foyer paternel et nous diraient, les larmes dans la voix : « C'est ici que s'éveilla notre sublime vocation. »

Le fils unique, lui, n'aime pas son foyer. Il le trouve vide, morne, silencieux... Les personnes qui l'habitent, l'aïeul, la grand'mère, malgré leurs bontés, ne sont pas de son âge et n'ont pas les mêmes goûts. Aussi ne tardera-t-il pas à chercher ailleurs ce qui lui manque. Peu à peu il s'échappera du logis, et peu à peu aussi, loin des yeux d'une mère trop confiante, l'enfant sentira son cœur se pencher vers d'autres objets qui ne lui communiqueront pas, évidemment, l'exquise délicatesse des sentiments, mais qui fatalement le feront se courber vers les terrestres jouissances. Pauvre petit être solitaire, oh ! que je te plains !

Et l'amour conjugal, nous l'avons insinué tout à l'heure, ne sera vraiment ce qu'il doit être que si les parents accomplissent la volonté de Dieu. Dans ces foyers animés par une foule de petits enfants, ne cherchez ni ces jalousies, ni ces soupçons (ailleurs, hélas ! trop souvent justifiés), ni ces haines intestines qui rendent si triste une vie tout entière ! Ici, l'union la plus étroite, nourrie par les mêmes joies, cimentée par les mêmes épreuves, fortifiée et affermie par les mêmes espérances. Que la mort vienne à promener sa faux dans ces heureuses familles, vienne à être coupé le fil de certaines existences : il en restera d'autres pour sécher les pleurs de cet héroïque père et de cette si admirable mère !

Mais ne se placerait-on qu'au point de vue physique, qui ne voit tout de suite les avantages des familles nombreuses ? Il est d'expérience que là où les enfants sont nombreux, ils sont pleins de santé. Jetez vos yeux ici et là. Dans les foyers pauvres en enfants, l'unique héritier est dès sa naissance déposé dans un riche berceau. Partout les fines dentelles, la blanche laine ou les soies précieuses. Défense absolue au plus petit insecte du bon Dieu, ou au moindre grain de poussière, de pénétrer jusqu'à l'impénétrable habitation du petit demi-dieu... Plus tard, quelles douceurs, quelles friandises pour le chéri de papa et de maman ! Les vêtements les plus à la mode, les amusements les plus rares montreront à tous que l'enfant est absolument l'unique héritier... En vérité, qui osera dire que le pauvre petit est à la fois aguerri et bien trempé ?

Et ce petit Monsieur, né dans un foyer aisé, grandira. Ne me demandez plus de vous dire ce qu'il lui faudra un jour de voyages, de stations prolongées dans les villes d'eaux... Et puis, et puis !... Vous devinez, n'est-ce pas ?... L'inconduite, le déshonneur, l'anémie, la tuberculose..., la mort à vingt-cinq ans... La mort !... Et il faudrait au foyer des anges consolateurs ! Et il n'y en a plus...

L'unique, — à supposer qu'il fût un ange, — l'unique a disparu !...

Et si tant est que l'héritier survive à ses excès, quelles seront ses forces, quelle sera sa vigueur ? Arbre à demi vermoulu, quels fruits pourra-t-il produire ? O enfants rachitiques, malades, scrofuleux, condamnés à une agonie aussi longue que durera votre courte existence, qui pourra vous empêcher de maudire qui vous engendra ?

Tandis que dans la maison d'en face, ce ne sont que cris joyeux et francs sourires ! Quel incarnat sur ces petites joues ! Quelle vivacité dans ces yeux !... Ici, oh ! point d'habits soyeux, point de berceaux capitonnés ; mais en revanche, quelle vie débordante et quelles espérances ! Au milieu de ses chers petits, la mère chante, tandis que sa main ne demeure jamais inoccupée. Elle travaille, il est vrai, jour et nuit, mais que son travail lui est doux ! D'autre part, levé avant l'aurore, son robuste mari déchire le sein de la terre ; sous le brûlant soleil comme sous les frimas, il se souvient que l'homme doit manger son pain à la sueur de son front. Mais quand, le soir venu, tous se rassemblent autour de l'antique table des ancêtres, je le demande, y a-t-il sur terre spectacle plus beau ? Oui, oui, c'est ici que se forment les hommes vigoureux et les mères dignes de leur sublime vocation ! C'est ici que se transmet intact et pur le plus pur sang de la France. En face, je veux le redire, en face vous ne trouverez que des dégénérés, des amoindris.

Hommes qui avez eu la bonne volonté de m'entendre, dites-le moi, mon langage est-il sensé, mes raisons inattaquables ? Au fond de votre conscience, que me répondez-vous ? Evidemment vous me dites que j'ai raison. Si j'ai raison, mes amis, vous avez tort, et si vous avez tort, condamnez-vous et faites mieux !

## II. — *Les objections.*

1<sup>o</sup> « Mais, me dira quelqu'un, mais y pensez-vous ?... Oh ! certes, je voudrais être père d'une nombreuse postérité, car, je le comprends, pour tout homme de cœur il n'est sur terre ni meilleure bénédiction, ni orgueil plus enviable ! Mais comment faire pour nourrir tant d'enfants ? Déjà, pour les deux êtres qui sont là, je manque parfois du nécessaire. »

Mon ami, écoutez. Etes-vous croyant ? Cröyez-vous à la Providence ? Oui, n'est-ce pas ? Si vous n'y croyiez pas, vous ne seriez pas ici. Eh bien ! savez-vous ce qu'il y a d'écrit dans le Code de la Providence, le seul qui ne change point ses articles, le seul qui ne rapporte point ses lois ? Il y a ceci : « Les oiseaux du ciel sèment-ils, moissonnent-ils, enferment-ils des provisions dans leurs greniers ? Non. Et cependant le Père des cieux les nourrit. »

Aux petits des oiseaux il donne la pâture,  
Et sa bonté s'étend sur toute la nature.

Et les lis des champs, qui les cultive, qui les arrose ? Comme ils sont beaux, cependant ! Mais si Dieu s'occupe des petits oiseaux et veille sur les lis des champs, si un seul cheveu ne tombe de notre tête sans son ordre et sans sa permission, pouvez-vous admettre que Dieu ne s'occupera pas de vos enfants ?

Dieu laissa-t-il jamais ses enfants au besoin ?

« Allons, allons, mon ami :

Où Dieu donne le naître.  
Il donne toujours le painre.

Voilà la vérité.

Vous dites que vous ne pourriez pas nourrir vos nombreux enfants ! Examinons la chose et soyons francs, vous et moi.

N'y a-t-il pas chez vous ce qu'on appelle des dépenses inutiles, superflues ? Et dans votre train de vie, ne s'est-il pas glissé certaines habitudes que vous pourriez totalement abandonner sans nuire le moins du monde à votre santé ? Et qu'est-ce donc que cet épais nuage de fumée qui vous environne du matin au soir ? Fumée dangereuse, s'il vous plaît. Bon nombre de médecins déclarent qu'elle n'est pas sans exercer une influence pernicieuse sur le cerveau et sur d'autres organes. Que ! de déments, dans les maisons de santé, pourraient maudire le jour où ils « grillèrent » leur première cigarette !

Supposé d'ailleurs que le tabac ne nuise pas à la santé, ne nuit-il pas à votre bourse ? Deux ou trois pièces blanches apportées chaque semaine au bureau de la régie, font bien, au bout de l'an, une cinquantaine d'écus.

De plus, ne seriez-vous point par hasard un habitué du Café du Commerce, de l'Industrie ou de la Bourse (de la bourse du cafetier, bien entendu) ? Qu'apportez-vous là chaque dimanche et plus souvent peut-être ? — Deux francs, trois francs, au minimum. Mais si trois et deux font cinq, et si cinq multipliés par cinquante-deux semaines font à peu près cent écus, dites-le moi, mon cher, avec cent écus annuellement économisés, et cela pendant sept ou huit ans, pourriez-vous, oui ou non, nourrir les êtres que la Providence voudrait faire naître de vous ?

Et, grand Dieu ! il y en a tant qui ni ne fument, ni ne fréquentent le Café de la Bourse. S'en portent-ils moins bien ? Ne feriez-vous pas mieux de les imiter ? Votre après-midi du dimanche serait-elle moins agréable parce que vous la passeriez au sein de la famille et à l'église de votre baptême et de votre première communion ? Chanter ou entendre chanter les louanges de Dieu là-même où vos ancêtres sont venus eux-mêmes les chanter tant de fois, serait-ce moins honorable, et pour votre cœur moins doux, que d'entendre ailleurs des cris plus ou moins humains ? Et respirer le parfum de l'encens, serait-ce moins agréable

que de respirer toute une soirée l'air vicié des cabarets ?

Vous le voyez, vos raisonnements ne tiennent pas debout. Oui, mille fois oui, vous pourriez nourrir de nombreux enfants si vous vouliez vous soumettre à une règle que vous ne tarderiez pas à trouver fort aimable.

Et puis, mon ami, pourquoi donc habituer vos enfants aux énervantes douceurs de la table ? Le café surexcite ; trop de chocolat abêtit ; le sucre engendre bien des maladies... Du bon pain de froment, du pain de ménage, une soupe soigneusement préparée par cette incomparable ménagère qui s'appelle la maman, la chère maman, oh ! que voilà bien un régime supérieur à toutes ces fadaïses si fécondes en diabète, gravelle, etc., etc.

Pourquoi aussi affubler vos petites fillettes d'un chapeau ? De cinquante centimes d'abord, il devra se métamorphoser plus tard, en vertu de l'impulsion acquise, en chapeau de dix ou quinze francs. Et tout le reste devra être à l'avenant. De la simplicité, de la frugalité, vous dis-je, et facilement vous nourrirez tous vos enfants. Ces enfants d'ailleurs, qui vous coûteront si peu tant qu'ils seront en bas âge, ne tarderont pas, si vous savez les former, à vous rendre ce que vous leur aurez avancé. Comme par enchantement, votre maison deviendra une espèce de ruche magnifique où de bonne heure de petites diligentes abeilles construiront les riches rayons de miel.

2<sup>o</sup> « Mon épouse, m'objecte un second, mon épouse, si sa maternité était trop fréquente, y laisserait la vie ! Et alors serais-je plus avancé ? »

Ce cas est fort rare, disent les médecins, chez les femmes souvent mères. Et ce n'est un mystère pour personne que chez la femme la bonne santé est la conséquence de sa fécondité. Plus souvent une femme devient mère, mieux elle se porte. Pour s'en convaincre, il suffit d'ouvrir les yeux. Au contraire, ce qui la rend anémique, nerveuse, morose, hystérique, d'un caractère irascible, c'est le manque d'enfants, les stériles jouissances. N'ayant point ce que la nature réclame, elle dépérit, elle s'étirole comme un fleur.

3<sup>o</sup> En voici un troisième qui me dit : « Mais si j'avais un grand nombre d'enfants, aucun ne serait riche ; ne vaut-il pas mieux n'en avoir qu'un seul et lui conserver tous mes biens ? »

Oui, votre héritier serait peut-être plus riche : mais serait-il plus illustre ? Suivez-le à l'école, au collège : quel zéro ambulant ! Combien de fois son nom figure-t-il au palmarès ?... Suivez-le dans la vie : quel fat, quel libertin, quel scandaleux ! Soyez franc jusqu'au bout : seriez-vous fier d'un tel fils ! Ne rougiriez-vous pas d'un tel dégénéré, d'un tel incapable, d'un tel prodige ?

Tandis que, Dieu le voulant ainsi, les enfants des familles patriarcales sont généralement des « débrouillards. » Ils savent qu'ils ont à se faire une position, et quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent, ils se la font très convenable. En tout cas, ils travaillent et le travail, qui ne le sait ? est un



élément moralisateur au premier chef : leurs facultés ne se paralysent pas comme celles du petit seigneur d'en face, et la société peut compter sur eux comme sur ses plus intelligents et ses plus dévoués serviteurs.

40 Enfin voici le dernier. « Je me rends, dit-il, parce que je suis convaincu : vos arguments sont inattaquables. Et croyez bien que vous auriez en moi un disciple absolument docile, si mon épouse voulait bien entrer dans mes vues. C'est surtout elle qui est le grand obstacle. Si vous pouviez la convertir ! Mais entendez-la : « Et que dirait-on si « je devenais mère si souvent ?... D'ailleurs, trop « de temps s'est écoulé depuis la naissance de « mon dernier enfant ; je n'oserais plus paraître « en public, » etc.

Si votre épouse raisonne de la sorte, mon ami, vous êtes réellement à plaindre : son intelligence est de bien petite envergure et son cœur trop froid. Votre épouse, si elle a de telles idées, votre épouse croit-elle avoir la foi ? Oh ! que sa foi est superficielle ! Et depuis quand la fécondité n'est-elle plus une bénédiction ? Vous l'aimez et la voulez partout, cette fécondité, dans vos champs, dans vos troupeaux. Et vous la maudissez dans ce qu'il y a de plus noble ici-bas, l'espèce humaine ? Misérable ! Et depuis quand le grand nombre d'enfants n'est-il plus l'orgueil des mères ? Non, votre épouse n'est pas descendue si bas ! Non, elle n'a pas dit adieu à sa dignité en refusant les honneurs de la maternité !

Du reste, votre épouse eût-elle si peu d'esprit, il vous appartiendrait de la ramener au devoir. Par la persuasion d'abord, par la fermeté ensuite, si elle était nécessaire, vous lui rappelleriez que l'homme est la tête de la femme, et que c'est à lui que revient la direction du foyer. Un époux aimant et fidèle n'aurait pas grand-peine à réduire l'épouse la plus récalcitrante. Il saurait lui dire que la Providence qui fait tout avec nombre, poids et mesure, proportionne toujours les fardeaux à la force de nos épaules. Il ajouterait que la santé et la maladie sont entre les mains de Dieu, et que le parti le plus sûr et le plus avantageux consiste à obéir à celui qui a le droit de commander.

Et puisque mon sujet m'a amené à vous parler de la Providence, laissez-moi vous dire, mon ami, que pour vous comme pour votre épouse, Dieu a placé le remède à côté du mal. Pourquoi, tout à côté de votre demeure, pourquoi la présence de celui qu'on appelle « l'homme de Dieu ? » Cet homme, ce plutôt cet ami, ce père tendre et dévoué, Dieu l'a mis à votre portée pour qu'il fût en tout temps votre planche de salut. Allez le trouver dans l'intimité : demandez-lui conseil. Il a contre un certain mal un « spécifique » radical. Qui-conque le prend est sauvé. Voltaire lui-même en reconnaissait l'incroyable vertu, lorsqu'il disait qu'il était le seul frein capable de retenir sur la pente du vice. Allons ! du courage ! Le prêtre vous aime : il vous attend. Si vous prenez le remède

qu'il vous offre, vous guérirez. Si vous le méprisez, votre jugement sera terrible.

### Conclusion

Hommes, mes chers amis, j'ai fini. J'ai voulu parler à votre patriotisme, à votre cœur, à votre foi. Que de choses encore me resteraient à vous dire ! Mais n'ai-je point trop longtemps abusé de votre bonté ? Je m'arrête donc.

J'ai parlé à votre patriotisme, en vous disant qu'à la patrie, à la chère patrie, il faut d'innombrables serviteurs. Les statistiques les plus sûres publient une augmentation considérable de naissances en Allemagne, en Belgique, en Angleterre. Depuis la trop fameuse guerre de 1870, l'Allemagne a augmenté de dix millions de sujets. Et nous ?... Hélas ! hélas !

J'ai parlé à votre cœur, en vous disant que la source des joies pures, vraies, durables, est dans le grand nombre d'enfants : les familles patriarcales sont bénies de Dieu.

J'ai parlé à votre foi, en vous rappelant les vœux de Dieu.

Mon dernier mot sera celui d'un profond génie : « Hommes, empêcher de naître, c'est tuer à l'avance ; car celui-là est homme qui doit le devenir. Tout fruit est dans son germe. Anéantir le germe, c'est tuer un homme. »

Donc, mes amis, croissez et multipliez-vous : c'est la parole qui ne passe pas, c'est la parole qui vous jugera.

Sur le bord du chemin que suivait un jour le Sauveur, il était un figuier stérile. Notre-Seigneur s'approche, le regarde et dit : « Qu'à jamais il ne naisse de toi aucun fruit ! » Et au même moment le figuier sécha... Quelle malédiction !

Mes amis, mes chers amis, Dieu vous préserve d'un tel sort !... A l'œuvre donc ! Donnez-lui les enfants qu'il attend de vous pour en faire de bons chrétiens, de bons citoyens, et, qui sait ? des convertisseurs d'âmes, des grands hommes !... Qu'elle sera grande, votre responsabilité, si vous contrariez ses desseins, si vous trompez ses divines espérances ! Mais qui pourra jamais dire combien précieuse sera la récompense qu'il réserve là-haut, dans la patrie éternelle, à ceux qui auront fait fructifier le talent reçu ? Permettez à l'ami qui vient de vous parler et qui vous aime tous comme il ne peut pas vous l'exprimer, de vous la souhaiter, cette récompense, très brillante et à jamais glorieuse !

### IMPRIMATUR

Lingonis, die 12 augusti 1903.

† SEBASTIANUS, *Episcopus Lingonensis*.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT.

# L'Ami du Clergé Paroissial

## SOMMAIRE

**Pour le dimanche avant la Nativité.** — Origine et excellence de cette fête, moyens de la bien célébrer, 657.

**Sermons d'Adoration perpétuelle.** — VI. Le don magnifique, 658.

**Entretiens sur les paraboles évangéliques.** — XXXVII. Les dix vierges, 661.

**Varia.** — XIII. Dons volontaires aux églises, 666.

**Catéchisme de persévérance.** — *La vie publique de Notre-Seigneur Jésus-Christ.* — TROISIÈME ANNÉE : LE FONDATEUR. — III. La Transfiguration, 668.

## POUR LE DIMANCHE AVANT LA NATIVITÉ

ORIGINE ET EXCELLENCE DE CETTE FÊTE,  
MOYENS DE LA BIEN CÉLÉBRER

Mes frères,

Dimanche prochain, nous célébrerons la Nativité de la très sainte Vierge Marie. Pour vous exhorter à le faire dignement et utilement, je vais dans cet entretien vous dire 1<sup>o</sup> l'origine et l'excellence de cette fête, et 2<sup>o</sup> les moyens que vous devez employer pour répondre à ce que l'Eglise attend de vous en ce jour.

### I

1. La fête de la Nativité est depuis longtemps célébrée dans l'Eglise d'Occident. Dès avant le VII<sup>e</sup> siècle, on la trouve mentionnée dans les *Sacramentaires* de saint Grégoire et de saint Léon le Grand avec une messe et des oraisons propres. En France, au IX<sup>e</sup> siècle, la Nativité de Marie était célébrée très solennellement, en particulier à Angers, et c'est pour cela qu'en Bretagne on a donné à cette fête le nom d'Angévine. Le pape Innocent IV lui donna une octave vers le milieu du XIII<sup>e</sup> siècle, en 1243, en exécution d'un vœu que les cardinaux avaient fait en recourant à la sainte Vierge pour être délivrés des troubles qui traversaient l'élection de son prédécesseur.

« Mais pourquoi, direz-vous peut-être, l'Eglise a-t-elle attendu jusque-là pour honorer, par une fête spéciale, la naissance de Marie, si digne d'être honorée ? » — C'est parce que le jour de cette naissance lui fut longtemps inconnu. Voici, d'après plusieurs auteurs très autorisés, comment il lui fut révélé. « Un pieux solitaire entendait chaque année, dans la nuit du 8 septembre, des concerts angéliques qui descendaient des cieux jusque dans sa cellule. Surpris de ce prodige, il se mit à genoux et en demanda l'explication dans une fervente prière. Un ange apparut et lui répondit : « La Vierge immaculée est née en cette nuit « même ; les hommes l'ignorent, mais les anges la

« chantent au ciel 1. » Après avoir reçu cette révélation, l'homme de Dieu se serait rendu auprès du Souverain Pontife et, lui ayant raconté sa vision, aurait obtenu l'institution de la fête de la Nativité de Marie.

Quoi qu'il en soit de ce récit, que le savant pape Benoît XIV mentionne avec toutes les autorités qui l'appuient, mais qu'il déclare ne vouloir ni approuver ni rejeter, admirons l'excellence de la fête de la Nativité.

2. Cette fête surpasse incomparablement la fête des plus grands saints. Pour les saints, quels qu'ils soient, excepté saint Jean-Baptiste, l'Eglise ne célèbre pas le jour de leur naissance, car, étant souillés du péché originel, ils n'étaient point enfants de Dieu. C'est le jour de leur mort que célèbre l'Eglise, c'est-à-dire le jour de leur naissance au ciel.

Pour Marie, il n'en est pas de même. Marie est née pure de tout péché. Elle est née pleine de grâce : *Ave, gratia plena*. Elle est née toute belle et la souillure du péché originel n'existe point en elle : *Tota pulchra es, Maria, et macula originalis non est in te*. Marie est la fleur des champs, le lis de la vallée ; les épines ont étouffé toutes les fleurs, elles n'ont respecté qu'un lis : l'innocence de Marie ; l'iniquité a détourné son cours, et Marie dont le sang allait devenir le sang rédempteur, naquit pure sur une terre qui n'avait connu que la souillure. Marie est la belle Esther qui seule ne fut pas comprise dans le décret de mort émané du grand Roi de gloire.

Voilà pourquoi la fête de la Nativité de Marie surpasse incomparablement la fête de tous les autres saints. L'Eglise, il est vrai, célèbre aussi la fête de la Nativité de saint Jean-Baptiste, mais la première est bien au-dessus de la seconde. Car la Nativité de Marie est bien plus sainte, plus merveilleuse, et a exercé sur le monde une influence bien plus considérable que celle de saint Jean-Baptiste.

Comme Marie, saint Jean-Baptiste naquit exempt du péché originel ; mais tandis qu'il fut seulement purifié de ce péché dès le sein de sa mère, Marie n'en fut jamais atteinte, elle fut immaculée non seulement dans sa naissance, mais dans sa conception. Marie seule a le droit de prononcer les paroles qu'elle adressait à Bernadette dans une de ses apparitions à Lourdes : « Je suis l'Immaculée Conception. »

La fête de la Nativité de Marie est excellente entre toutes, parce qu'elle nous rappelle « l'un des faits les plus considérables de l'histoire, l'un des événements qui ont le plus efficacement et le plus profondément influé sur les destinées de l'humanité. Jamais, depuis la création, il ne s'était rien produit de plus important sur la surface du globe. Ni les splendeurs et les joies de l'Eden, ni le cataclysme du déluge et les miséricordes faites au juste

<sup>1</sup> *La Sainte Vierge*, par l'abbé Maynard, édit. F. Didot, p. 107.



Noé, ni les prodiges opérés par la main de Moïse et d'Aaron, ni le passage de la mer Rouge, ni la colonne de nuée, ni la manne, ni la chute de Jéricho, ni la sagesse d'Esther, ni la vaillance de Judith et de Débora, ni les victoires de Daniel, ni la prospérité de Salomon, ni les révolutions qui changèrent la face des empires, ni les trophées de la puissance et du génie, rien, en un mot, ne peut être mis en parallèle avec l'incomparable fait de la naissance de la très sainte Vierge ! »<sup>1</sup>

Seule, la fête de la Nativité de Jésus peut nous faire comprendre l'excellence de la fête de la Nativité de Marie. Il y a en effet, — je vous le montrerai dimanche, — entre la Nativité de Jésus et celle de Marie, de nombreuses et touchantes analogies relativement aux prodiges, à la sainteté qui les ont accompagnées, aux effets qu'elles ont produits. Mais en attendant, voyons les moyens qu'il faut employer pour bien célébrer la Nativité de la sainte Vierge.

## II

1. Le premier, c'est de nous y préparer par une neuvaine ou du moins par un triduum, pendant lequel nous ferons quelques prières, quelques sacrifices déterminés en l'honneur de Marie. C'est ainsi que les saints se préparaient à célébrer les fêtes de la sainte Vierge ; ainsi font encore les âmes vraiment pieuses, les âmes vraiment dévotes à Marie.

2. En voici un second. Le jour de la Nativité, ou un des jours de l'octave, approchons-nous des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie. Par la confession, nous ferons disparaître de nos âmes tout ce qui pourrait déplaire à Marie, tout ce qui pourrait choquer son regard. Par la communion, nous nous unirons à son divin Fils, nous contracterons en quelque sorte avec elle une parenté plus étroite, puisque le sang de Jésus, formé du plus pur de son sang, coulera dans nos veines. Oh ! la communion ! quel moyen puissant de bien célébrer les fêtes de Marie, d'attirer sur nous ses regards de prédilection, de mériter ses royales faveurs !

3. Troisième moyen : assistons ce jour-là aux offices célébrés en l'honneur de la Nativité. Venons tous à la messe ; chantons aux vêpres les louanges de Marie pour la féliciter de ses prérogatives quasi divines ; récitons plus pieusement le chapelet pour lui redire notre vénération et notre amour.

4. Mais j'ai gardé pour la fin le moyen le plus excellent et aussi le plus nécessaire. Il consiste à mettre en pratique les précieux enseignements, à imiter les exemples que Marie nous donne dans sa Nativité. « L'essentiel de la religion, dit saint Augustin, c'est d'imiter ce que nous honorons. » Et Bossuet : « Tout ce qui est l'objet de notre culte doit être le modèle de notre vie. »

Imitons donc, autant qu'il est nous, la pureté, la sainteté de Marie. Nous n'avons pas été comme

elle préservés du péché originel, mais grâce au saint baptême nous en avons été purifiés, nous avons reçu la grâce qui fait les enfants de Dieu et les héritiers du ciel. Avec cette grâce, affaiblissons notre malheureux penchant vers le mal et formons en nous l'heureuse inclination pour le bien qui était en Marie ; et si nous ne pouvons, comme elle, éviter tout péché, efforçons-nous, afin de nous rapprocher de plus en plus de ce beau modèle, efforçons-nous d'éviter toute faute pleinement déliée.

En naissant pauvre, Marie nous a donné l'exemple de l'humilité, du détachement des biens de la terre, de la résignation. Nous aussi, pratiquons l'humilité, le détachement des biens de la terre, la mortification. Si nous sommes, comme elle, dépourvus des biens de ce monde, soyons résignés comme elle.

« Voici donc, a dit le regretté Pontife Léon XIII, voici donc que, dans sa sagesse et dans sa bonté, Dieu nous a donné dans Marie le modèle de toutes les vertus le plus à notre portée. En la considérant et en la contemplant, nos esprits ne se sentent pas comme écrasés par l'éclat de la divinité, mais au contraire, attirés par la parenté d'une commune nature, nous travaillons avec plus de confiance à l'imiter. Si nous nous donnons tout entiers à cette œuvre, avec son assistance surtout, il nous sera certainement possible de reproduire en nous au moins quelques traits d'une si grande vertu et d'une si parfaite sainteté ; et imitant l'admirable conformité de sa vie à toutes les volontés de Dieu, il nous sera donné de la suivre dans le ciel ! »

Ainsi soit-il.

## SERMONS D'ADORATION PERPÉTUELLE

### VI

#### LE DON MAGNIFIQUE<sup>2</sup>

Mes frères,

Un jour, Jésus passait de Judée en Samarie, et fatigué de la route, il s'asseyait sur les bords du puits de Jacob.

Il y vint une femme de Samarie, à qui Jésus demanda à boire, et comme la femme s'étonnait qu'un Juif lui adressât la parole, parce que les Juifs n'avaient aucune relation avec les Samaritains, Jésus lui répondit : « Ah ! si tu connaissais le don de Dieu, si scires donum Dei, si tu savais quel est celui qui te demande à boire, c'est toi qui lui demanderais d'étancher ta soif, et il te donnerait l'eau qui rejaillit jusqu'à la vie éternelle. »

Et cette femme écoute la parole de Jésus ; elle avoue ses fautes, elle en demande le pardon ; elle

<sup>1</sup> Encycl. *Magnæ Dei matris*, 7 septembre 1892.

<sup>2</sup> Sermon prêché par M. l'abbé Martre, ancien curé-archiprêtre de Prades.

<sup>1</sup> Rolland, *La Reine du Paradis*, t. II, p. 17.

oublie, dit saint Chrysostome, elle oublie le puits de Jacob et l'eau qu'elle était venue chercher, elle s'enivre de la vérité et de l'amour de Dieu qu'elle ne cherchait point.

Mes frères, aujourd'hui encore, Jésus passe au milieu de nous, ou plutôt il y demeure et il se pose comme le don de Dieu : *Si scires donum Dei!* Oui, mes frères, je viens vous parler ce soir de l'Eucharistie, qui est le don magnifique de Dieu.

L'Eucharistie est un don magnifique si nous le considérons *en lui-même*; magnifique si nous le considérons dans *la source* d'où il découle, c'est-à-dire l'amour de Dieu pour nous; magnifique enfin si nous le considérons dans *les fruits* merveilleux qu'il produit.

## I

Et d'abord l'Eucharistie est un don magnifique si nous le considérons en lui-même.

Dieu est amour, mes frères, *Deus caritas est*; il est le bien suprême. Or il est dans la nature de l'amour de se donner, il est dans la nature du bien de se communiquer et de se répandre : *Bonum est diffusivum sui*. Dieu qui est amour a cédé à ce besoin de l'amour : il a fait des largesses à ses créatures.

La première largesse que Dieu ait faite à l'homme, c'est, dit saint Thomas, le ciel et la terre : *Primo largitus est homini cælum et terram*. La première largesse de Dieu à ses créatures, c'est l'existence, c'est la vie matérielle, c'est la création terrestre, le soleil avec ses splendeurs, la terre avec ses productions, la mer avec ses magnificences, c'est la fleur avec son parfum, le fruit avec sa saveur exquise, c'est la toison des brebis, c'est le froid de l'hiver et la chaleur de l'été, c'est le suave et tiède printemps, c'est la majesté et l'abondance de l'automne. « Qu'avez-vous, dit saint Paul, que vous ne l'ayez reçu ? *Quid habes quod non accepisti?* » Oui, nous avons tout reçu de Dieu; tout au ciel et sur la terre est pour nous un présent et une largesse de Dieu.

La seconde largesse de Dieu à ses créatures, ce sont ces esprits célestes, ces intelligences élevées, ces êtres embrasés d'amour qui entourent son trône et qu'il envoie ici-bas pour prendre soin de nous; car, dit le Psalmiste, Dieu a commandé à ses anges de nous garder, et chacun de nous a un ange à ses côtés qui l'assiste dans le combat, qui le soutient dans l'abattement, qui le fortifie dans la faiblesse. *Angelis suis Deus mandavit de te, ut custodiant te in omnibus viis tuis*.

Mais, ô mon Dieu, vous avez beau me donner la création tout entière, vous avez beau me donner vos anges pour compagnons et pour amis : c'est vous-même qu'il faut à mon cœur; et tant que vous ne vous serez pas donné à mon âme, elle sera inquiète et agitée, troublée et languissante. C'est vous, ô Dieu, qu'il faut à mon cœur, vous, beauté toujours ancienne et toujours nouvelle, vous qui êtes le principe et qui êtes la fin, vous

qui renfermez en vous-même toute beauté et toute richesse, toute harmonie et toute splendeur, toute joie et toute paix; vous qui seul demeurez quand tout le reste passe, vous qui seul vivez quand tout le reste meurt !... Est-ce que Dieu ne poussera point jusque-là ses largesses ? Oui, mes frères, il les poussera jusque-là. Dieu lui-même, dit encore saint Thomas, Dieu lui-même s'est fait le compagnon de notre voyage sur la terre, *dedit se socium peregrinationis nostræ*. Il a pris notre nature d'homme dans le sein de la bienheureuse Vierge Marie, il a vécu de notre vie, il a parcouru les chemins de la terre, il a souffert de nos angoisses et de nos douleurs.

Compagnon de notre voyage et participant à nos angoisses, ce n'est pas assez encore : il s'est fait notre serviteur. On l'a vu un jour au milieu de ses apôtres, afin de leur apprendre la pureté exquise dont il faut se revêtir pour s'approcher de Dieu, on l'a vu, ceint d'un linge, se prosterner devant ses disciples et leur laver les pieds avec humilité et amour : « Le Fils de l'Homme, dit-il, n'est pas venu pour être servi, mais pour servir. *Non venit ministrari, sed ministrare.* »

Compagnon et serviteur, ce n'est pas assez encore : il s'est fait notre victime. L'homme est coupable et déshérité de Dieu; pour rentrer en grâce avec son père, pour recouvrer ses droits à l'héritage éternel, il lui faut une rançon, une rançon infinie comme le bien infini qu'il a perdu et auquel il veut de nouveau prétendre. Cette rançon, c'est Dieu lui-même qui nous la fournira; le Dieu-Homme s'est fait notre victime. « Cette robe de chair que j'ai prise au sein de Marie, dit Jésus-Christ à son Père, qu'elle soit déchirée; que ces pieds soient attachés à une croix, que ces mains soient percées, que ce cœur soit ouvert, que ce sang soit répandu, et votre justice, ô mon Dieu, sera satisfaite, et la dette de l'homme sera payée, et l'humanité jusqu'à la fin des siècles pourra regarder le ciel avec confiance et attendre la réalisation de ses espérances immortelles. L'humanité aura en moi la victime qui l'aura délivrée et rachetée de l'enfer. »

Compagnon, serviteur, victime, ce n'est pas assez encore : Dieu a voulu se faire l'aliment de nos âmes, et, prenant l'apparence du pain comme un voile pour adoucir l'éclat de sa majesté, il peut, grâce à ce sacrement admirable, pénétrer au plus intime de notre cœur, nous soutenir et nous fortifier sur le chemin de la vie.

Mon Dieu, vous êtes beau dans les splendeurs de votre nature divine, dans l'éclat qui vous environne au ciel ! Mais, si je puis le dire ainsi, vous êtes plus beau encore sous le voile où vous vous cachez pour venir en nous. Car enfin, rayonner de beauté et de splendeur, éblouir les yeux des anges et des saints, c'est naturel à Dieu; ce qui est plus extraordinaire, le miracle pour Dieu, c'est d'avoir déposé sa beauté, c'est d'avoir caché sa splendeur, c'est d'être descendu, pour ainsi dire, jusqu'à la dernière limite de l'abaissement, jusqu'à prendre



l'apparence d'une matière inerte : *exinanivit semetipsum*.

Or, il est dans l'Eucharistie le Dieu de Bethléem, le Dieu de Nazareth, le Dieu du Thabor, le Dieu du Calvaire, le Dieu qui bénissait les petits enfants, le Dieu qui appelait à lui toutes les âmes souffrantes, le Dieu qui guérissait les malades, le Dieu qui ressuscitait les morts. Oui, mes frères, l'hostie qui paraît être si peu de chose, elle renferme tout dans sa simplicité. La beauté divine qui éternellement ravira les saints, elle est dans l'Hostie ! La Sagesse divine qui dirige merveilleusement toutes choses, elle est dans l'Hostie ! La puissance divine qui a tiré toutes les créatures du néant et qui, par un seul acte de sa volonté, pourrait anéantir tout ce qui existe, elle est dans l'Hostie ! La beauté, la richesse, l'harmonie, la splendeur, la joie, la paix, l'Eden où l'humanité a été si heureuse, le ciel où elle le sera encore davantage, l'éternité dans laquelle elle le sera pour toujours, nous avons tout cela dans l'Hostie !

## II

Voilà ce qu'est l'Eucharistie, mes frères ; c'est le don de Dieu le plus excellent. Mais un don, pour être vraiment cher et précieux, doit être fait avec amour. Si le don n'est fait que par la main, s'il n'est point fait par le cœur, le don n'inspire plus que du mépris. Eh bien ! l'Eucharistie, don excellent, est encore un don de l'amour.

L'amour de Dieu qui éclate dans l'Eucharistie ressort des circonstances dans lesquelles l'Eucharistie a été instituée, de la permanence et de l'universalité de ce don, des sacrifices que ce don impose à Dieu.

1. Et d'abord des circonstances dans lesquelles ce don a été fait. C'est la veille de sa mort que Jésus-Christ a institué le sacrement de l'autel. C'est lorsqu'il allait être victime de la haine de ses ennemis, lorsqu'il allait essuyer les plus grands outrages et endurer les plus cruelles tortures, c'est lorsque les airs retentissent déjà des cris déicides : « Nous ne voulons pas qu'il règne sur nous ! Nous n'avons d'autre roi que César ! Crucifiez-le ! crucifiez-le ! » c'est alors que le Fils de Dieu déclare solennellement qu'il fera ses délices d'habiter parmi les enfants des hommes : *Deliciae meae esse cum filiis hominum*.

Ah ! vous qui aujourd'hui parlez d'expulser Dieu, de le chasser de vos lois et de vos institutions, vous qui dites : « Plus de baptême, plus de Christ, plus d'Eglise, plus de prêtres ! » savez-vous à qui vous vous attaquez ? Savez-vous pourquoi vous n'arriverez jamais à votre but ? Ah ! c'est que vous vous attaquez à l'amour et que l'amour est plus fort que la mort : *Fortis ut mors dilectio* ! On peut mépriser, on peut outrager l'amour, mais on ne le vaincra jamais, on ne le fatiguera jamais ; et après tous vos mépris, après toutes vos insultes, après toutes vos haines, après toutes vos persécutions, après tout le sang dont vous aurez couvert

la terre, après toutes les ruines que vous aurez faites, l'amour sera encore là pour vous pardonner et vous bénir !

2. L'amour de Dieu dans l'Eucharistie éclate par la permanence et l'universalité de ce don divin. Le Fils de Dieu ne s'est pas donné pour un jour ou pour un siècle, il s'est donné pour toujours : *Ego vobiscum sum omnibus diebus usque ad consummationem sæculi*. Ce ne sont pas seulement les apôtres et les Juifs qui peuvent s'approcher de la divine Victime et mettre leur cœur au contact du cœur de Dieu : ce sont tous les hommes jusqu'à la fin des temps qui auront besoin de force et de courage, de consolation et d'espérance ; et c'est à tous les hommes, à ceux du Nord et à ceux du Midi, à ceux de l'Orient et à ceux de l'Occident, que Jésus-Christ dit cette parole : « *Venite ad me omnes, et ego reficiam vos*. Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et qui succombez presque sous le fardeau de la vie, venez à moi et je vous soulagerai. »

3. Enfin cet amour éclate dans les sacrifices que le Fils de Dieu s'impose pour demeurer avec nous. Voyez en effet : il descend des cieux, il cache sa nature divine et sa nature humaine sous de frêles apparences, il se constitue le prisonnier d'un tabernacle aux pieds duquel, pendant de longues heures, nul ne viendra prier. O mon Dieu, qu'est donc votre beauté et votre splendeur ? Où est votre cour et les hommages qui vous sont dus ? Oh ! c'est bien l'amour qui vous abaisse de la sorte, c'est l'amour qui vous fait supporter et la haine des impies et les mépris de l'indifférence. Comme le soldat romain veillant auprès du sépulcre pour empêcher le Fils de Dieu de reprendre la vie, il me semble voir l'amour planer au-dessus du tabernacle et enchaîner le Fils de Dieu dans cet état d'abaissement et d'humiliation. C'est l'amour qui l'empêche de reprendre sa splendeur et sa beauté radieuse ; c'est l'amour qui empêche les rayons de la gloire de venir se poser sur son front.

## III

L'Eucharistie est le don de Dieu, don excellent, don de l'amour ; ajoutons, mes frères, qu'elle est le don le plus fructueux.

Quels sont donc les fruits de l'Eucharistie ?

1. Le fruit de l'Eucharistie, c'est d'abord la dignité de l'homme. L'homme n'est pas seulement un corps qui vit de la terre ; l'homme, c'est une âme qui est la fille du ciel, qui doit vivre ici-bas dans la pureté, dans la noblesse, pour vivre un jour d'immortalité et de félicité dans le sein de Dieu. Mais pour se tenir ainsi au-dessus des dégradations du péché, au-dessus des vanités du monde et du temps, il faut à l'homme une nourriture. L'homme enfant de Dieu doit se nourrir de Dieu. Il lui fut dit au commencement : « *Eritis sicut dii*, vous serez comme des dieux, » mais cette parole était une parole menteuse, elle venait du démon ; c'était la parole de la déchéance, et

l'homme, à écouter cette parole, n'a recueilli que la honte et la mort. Mais Dieu a regardé la race humaine et il a dit : « Vous êtes des dieux. *Ego dixi : dii estis.* » Et vraiment l'homme qui s'approche de la sainte Table, l'homme qui vit de l'Eucharistie, c'est un dieu sur la terre, c'est un dieu en fleur, *deum in flore*. La véritable dignité, la véritable grandeur de l'homme, c'est celle qui lui vient de l'autel, c'est celle qui consiste à s'unir à Dieu.

2. Le fruit de l'Eucharistie, mes frères, c'est la beauté de l'âme. Ah ! elle est belle, l'âme qui s'unit à Dieu et qui resplendit de la beauté de Dieu même. Il y a autour de ce front une glorieuse auréole, il y a sur ces lèvres un sourire délicieux, il y a dans ce regard une pureté angélique, il y a sur ces traits un je ne sais quoi de surnaturel et de divin.

Regardez les traits de ce chrétien qui possède en lui son Sauveur, s'écrie Mgr Gerbet ; ne diriez-vous pas que si ces lèvres fermées par le recueillement venaient à s'ouvrir, une voix en sortirait, essayant sur un ton plaintif encore le cantique des cieux ? Elle chanterait comme un ange gémit, elle gémirait comme chante un mortel. Ah ! l'on ne voit pas encore toutes les beautés et toutes les splendeurs de cette âme humaine entée sur le Christ et par lui divinisée ; on ne le voit pas : *Nondum apparuit quid erimus* ; mais on le verra un jour, lorsque la grâce, qui est la semence de la gloire, aura atteint son plein épanouissement et que nous verrons Dieu face à face : *Videbimus eum sicuti est, similes ei erimus*.

3. Le fruit de l'Eucharistie, mes frères, c'est la force. Le pain fortifie le cœur de l'homme, *panis cor hominis confirmat*. C'est le pain eucharistique qui nourrit et fortifie les âmes.

Savez-vous pourquoi cette jeune fille résiste à toutes les tentations et se conserve pure au milieu des dangers et des souillures de ce monde, comme un lis au milieu des épines ? C'est qu'elle est fidèle à venir manger le pain sacré.

Savez-vous pourquoi ce jeune homme ne se laisse pas entraîner par le torrent des mauvais exemples, pourquoi il ne souille pas son âme dans la boue du plaisir ? C'est qu'il est fidèle à venir manger le pain sacré.

Savez-vous pourquoi l'Eglise est toujours debout dans le monde, debout pour prêcher la vérité, debout pour flétrir le vice, debout pour défendre les âmes, debout pour résister aux persécutions, debout pour souffrir et, quand il le faut, pour mourir ? C'est que l'Eglise a pour appui et pour refuge le divin tabernacle : *Deus noster refugium et virtus, adjutor in tribulationibus quæ invenerunt nos nimis*. C'est que l'Eglise se nourrit du pain sacré : *Per vinum et frumentum stat*, a dit un saint Père.

Oui, les âmes deviennent défaillantes lorsqu'elles délaissent le pain des forts, mais elles puisent dans la communion la force et le courage pour tous les héroïsmes et pour tous les dévouements.

Pourquoi donc, mes frères, ce sacrement est-il délaissé ? Pourquoi tant d'âmes se privent-elles de la nourriture eucharistique ?

Quelle joie, mes frères, et quel bonheur vous éprouveriez, vous qui depuis des années peut-être vivez loin de Dieu, quelle joie vous éprouveriez si vous veniez contracter avec lui une nouvelle alliance, goûter à nouveau combien il est doux et bon de lui appartenir, et surtout de faire fructifier dans votre âme le plus magnifique de ses dons !

C'est la grâce que je vous souhaite. *Amen.*

## ENTRETIENS SUR LES PARABOLES ÉVANGÉLIQUES

### XXXVII

#### LES DIX VIERGES <sup>1</sup>

##### I

1. — Trois années durant, Notre-Seigneur avait appelé les Juifs au royaume de Dieu. Vous connaissez la réponse d'Israël : docilité chez quelques-uns, indifférence dans la masse, hostilité déclarée parmi les chefs de la nation. Ceux-ci en effet, menacés dans leur influence et leur situation temporelle, n'ont cessé de haïr Jésus — et leur haine a été chaque jour grandissante, — de chercher quelque prétexte qui pût le faire condamner. De là ces pièges qu'ils lui tendent à chaque pas, les questions insidieuses qu'à tout instant ils lui adressent de telle sorte qu'ils puissent facilement retourner contre lui sa réponse, en quelque sens qu'il la donne. A toutes ces questions, Jésus a jusqu'ici répondu avec douceur sans doute, mais aussi avec une telle habileté que ses ennemis n'y ont pu jamais trouver rien à reprendre. Mais dans les derniers jours de sa vie et devant l'irréductible entêtement des pontifes, la parole du Sauveur se fait plus grave et plus sévère. Déjà nous l'avons entendu refuser de leur répondre directement, leur montrer qu'il connaissait les mauvaises dispositions de leur cœur, les menacer des châtiments célestes, que leur obstination dans le mal allait attirer sur eux et sur le peuple qui les suivait.

Jésus n'avait fait, hélas ! qu'exciter leur colère. Même après les paraboles des deux fils, des vignerons homicides, du festin des noces, ils lui posent questions sur questions : « Doit-on payer le tribut à César ? — Après la résurrection, auquel de ses maris appartiendra la femme qui a été mariée plusieurs fois ? — Quel est le grand commandement de la Loi ? » Notre-Seigneur trouve facilement réponse à tout ; ses répliques sont si heureuses, si humiliantes même pour ses interrogateurs, que ceux-ci prennent enfin le parti de se taire.

<sup>1</sup> Matth., xxv, 1-13.



Mais une chose qu'ils n'avaient pas prévue, c'est qu'à son tour le Maître allait parler et, dans un suprême avertissement, leur faire entendre de dures vérités ; que là devant eux, et en présence de toute la foule qui l'écoutait avec sympathie, il allait dévoiler et flageller publiquement leur conduite, leur hypocrisie qui s'était toujours opposée au règne de Dieu, leur cupidité et leur avarice, leur faux zèle, l'interprétation déloyale qu'ils faisaient des commandements, leur religion toute de surface, leur pureté exclusivement légale et qui ne sanctifie pas l'âme, leur corruption qu'ils savent si bien dissimuler, leur haine enfin qui les rend persécuteurs. (Lesêtre). Malheur donc à Jérusalem qui tue les prophètes et lapide les envoyés du ciel ! Elle sera ruinée de fond en comble, et de son temple il ne restera plus pierre sur pierre.

C'était le mardi soir. Jésus sortait du temple pour n'y plus jamais revenir. Une demi-heure plus tard il était sur le mont des Oliviers et s'asseyait au sommet de la colline, en face de ce même temple dont il venait de prophétiser la destruction, à un endroit d'où lui et ses disciples en pouvaient mieux que de tout près contempler la richesse et la beauté. Ces derniers s'approchent du Maître et lui adressent cette question : « Dites-nous quand ces choses arriveront ? Quel sera le signe de votre avènement et de la consommation du siècle ? » (Matth., xxiv, 3). Tout imbus encore des idées juives sur l'inauguration du règne du Messie, ils s'imaginent que son apparition doit opérer dans le monde un bouleversement complet, qu'il règnera à la manière des autres princes de la terre, les prenant sans doute, eux les Douze, pour ses ministres, et qu'après un certain temps écoulé viendra « la consommation du siècle. » Jésus redresse encore une fois leurs idées, leur découvre les signes avant-coureurs de la ruine de Jérusalem et du temple, et comme cet événement sera une figure de la catastrophe finale, il mêle et ajoute à sa prédiction l'annonce de ce qui arrivera au dernier jour du monde. « Quant au jour et à l'heure, personne n'en sait rien, pas même les anges du ciel, mais le Père seul » le sait. Ce jour viendra soudain, sans que les hommes s'y attendent, et beaucoup seront surpris. « Veillez donc, » c'est la conclusion du discours, « veillez donc, car vous ne savez ni le jour ni l'heure où votre maître doit venir. »

2. — *Vigilate quia nescitis diem, neque horam.* C'est afin de montrer à tous ses disciples l'importance de cet avertissement, de les amener à se tenir toujours prêts, que Notre-Seigneur leur propose ses deux dernières paraboles : celle des dix vierges et celle des talents.

« Alors, » quand le Fils de l'homme descendra du ciel dans tout l'éclat de sa puissance et de sa majesté, il se passera dans le royaume des cieux un fait analogue à celui qu'il va raconter. Dix vierges s'en vont avec leurs lampes allumées au devant de l'époux (et de l'épouse). Cinq d'entre elles étaient folles et négligèrent d'emporter avec

elles leur provision d'huile ; au contraire, les cinq autres qui étaient sages prirent avec elles des vases pleins d'huile. Comme l'époux tardait à venir, toutes se livrèrent au sommeil. Voilà qu'au milieu de la nuit un cri retentit soudain : « Voici l'époux, allez au devant de lui. » Toutes ces vierges alors de préparer leurs lampes. Or les insensées qui n'avaient point d'huile demandent à leurs compagnes de partager avec elles leur provision. Mais, répondent celles-ci, « ce serait insuffisant pour nous et pour vous ; allez plutôt en acheter chez les marchands. » Ce fut pendant cette absence que l'époux arrive, le cortège se forme aussitôt et se dirige, emmenant les vierges prudentes, vers la maison où se préparait le festin, et une fois tous entrés la porte est fermée. Peu après les vierges folles se présentent : « Seigneur, seigneur, ouvrez-nous ! » Hélas ! il est trop tard. « Je ne vous connais pas, » répond de l'intérieur la voix de l'époux. « Veillez donc, » conclut Jésus, « car vous ne savez ni le jour ni l'heure. »

Il était facile, pour ceux qui entouraient le Sauveur, de comprendre ce récit et d'en saisir tous les détails. Plusieurs fois sans doute ils avaient assisté à des noces de leurs parents ou de leurs amis, et Notre-Seigneur leur retraçait le tableau qu'ils avaient eu sous les yeux. Le banquet — qui s'est toujours et partout donné à l'occasion d'un mariage — avait lieu chez les Juifs le soir. Mais auparavant, aux premières heures de la nuit, l'époux venait chercher son épouse, suivi des jeunes gens qu'il avait invités, qui lui faisaient cortège et devaient être ses compagnons pendant tout le temps des réjouissances nuptiales. L'épouse à son tour, avec sa parure de jeune mariée, le voile qui enveloppait tout son corps, la ceinture et la couronne, entourée de jeunes filles, ses parentes et ses amies, attendait dans la maison paternelle l'arrivée de son époux, pour se rendre avec lui et avec la foule des invités dans la demeure qui allait être désormais la sienne et où le repas était préparé. Aussitôt que tout le monde était introduit, on fermait soigneusement la porte, qui n'était plus ouverte à personne, on signait le contrat de mariage, et chacun prenait place pour le banquet. (Cf. Fillion).

Nous aurons encore à rappeler d'autres détails au cours de la parabole. Ces quelques données suffisent déjà pour jeter une grande clarté sur le récit évangélique.

## II

1. — « Alors, » au jour du second avènement de Jésus-Christ, « il arrivera dans le royaume des cieux ce qui arriva quand dix vierges allèrent avec leurs lampes au devant de l'époux. »

« Le royaume des cieux, dit saint Grégoire, c'est l'Eglise de la terre. *Præsentis temporis Ecclesia dicitur.* » Ce royaume ne doit rester qu'un temps ici-bas. Viendra un jour où cette Eglise, qui est également l'épouse de la parabole, sera elle aussi introduite dans la demeure de son époux, au ciel,

où son union avec Jésus-Christ sera parfaite et célébrée par un éternel banquet.

Les vierges qui « vont au devant de l'époux, » qui l'attendent aux côtés de sa fiancée et doivent être de toutes les réjouissances nuptiales, figurent donc les âmes qui sont appelées à participer avec l'Eglise au festin du ciel, ceux qui ont reçu la foi et sont entrés pendant leur vie dans le royaume de Dieu, les chrétiens. Aussi n'est-ce pas sans raison que Notre-Seigneur nous dit que ces vierges étaient dix. C'était chez les Juifs un nombre parfait, qu'ils aimaient à employer pour signifier un tout, une quantité indéterminée et illimitée. Les dix vierges figurent donc ici l'universalité des chrétiens, membres de l'Eglise.

Elles ont leurs lampes allumées ; car le festin aura lieu la nuit et elles doivent, en signe de réjouissance, tenir leurs flambeaux allumés jusqu'au moment où l'époux les introduira avec l'épouse dans sa maison. C'était pour elles une condition essentielle pour y être admises. Autrement, elles avaient beau avoir été invitées, avoir répondu à l'invitation : elles devaient tenir aussi leurs lampes allumées, sinon elles étaient rigoureusement exclues.

Les lampes allumées figurent donc la condition que doivent remplir les chrétiens, invités aux noces de l'Agneau, pour avoir part au banquet, pour jouir avec lui de sa gloire et de son bonheur. Ce qu'elles représentent, l'Eglise elle-même nous l'apprend. Quand le prêtre vient de conférer le baptême à un enfant, vous le voyez lui donner ou plutôt remettre aux parrains qui le représentent, un cierge allumé. Savez-vous quelle recommandation il adresse à cet enfant au nom de l'Eglise ? « Recevez cette lampe ardente et gardez avec soin la grâce de votre baptême ; observez les commandements de Dieu. » Pourquoi donc ? « Afin que lorsque le Seigneur viendra pour la célébration de ses noces, vous puissiez accourir à lui avec tous les saints, au céleste séjour, que vous ayez la vie éternelle et que vous viviez dans les siècles des siècles. » (*Rit. Rom.*). La lampe que chacun doit tenir allumée, ce n'est donc pas autre chose que la grâce sanctifiante que toute âme chrétienne reçoit au baptême, qu'elle doit conserver et dont, en tout cas, elle doit nécessairement être ornée « quand le Seigneur viendra pour ses noces, » si elle veut être du festin, et si elle ne veut pas s'exposer à entendre cette parole : « Je ne vous connais pas. »

2. — Elle fut dite par l'époux aux vierges folles. Des dix invitées en effet, « cinq étaient folles, » c'est-à-dire imprévoyantes, étourdies, « et cinq étaient sages » et prudentes. C'est bien dans l'étourderie que l'Evangile fait consister la folie des premières, étourderie qui leur fait oublier la plus élémentaire précaution : « En prenant leurs lampes elles n'emportèrent pas d'huile avec elles. » Les lampes alors en usage chez les Juifs étaient très petites, ne contenaient par conséquent qu'une faible quantité d'huile qui était vite épuisée.

Aussi quand on avait à sortir la nuit pour un temps assez considérable, avait-on soin de se munir également de vases contenant une provision d'huile suffisante pour remplacer celle qui était consumée. Voilà une chose que savaient certainement les vierges folles. Mais elles sont trop étourdies, et vous savez bien qu'un étourdi ne pense à rien, souvent pas même à ce qu'il fait dans le temps où il agit. Ces vierges n'ont donc pas d'excuse, d'autant moins qu'une fois réunies à leurs amies dans la maison de l'époux, elles n'ont pas été sans s'apercevoir de leur oubli, elles ont vu certainement que ces compagnes plus « prudentes » avaient apporté leurs vases d'huile avec leurs lampes, » qu'enfin l'époux n'étant pas encore annoncé, elles avaient encore le temps de s'approvisionner.

C'est donc avec raison que Notre-Seigneur appelle « folles, *fatuae*, » ces vierges imprévoyantes. Mais n'était-ce pas assez nous dire que ce même qualificatif convient bien aussi aux chrétiens qui font comme elles ? — « Quels sont-ils, ces chrétiens ? » me demanderez-vous. — La réponse est facile. Je le disais tout à l'heure : la lampe ardente qui doit illuminer toute vie chrétienne, c'est la charité, la grâce sanctifiante reçue au baptême. Or, qui ne le sait ? pour qu'une lampe ne cesse pas d'éclairer, il faut entretenir la provision d'huile. C'est-à-dire, pour que la lumière de la grâce ne diminue pas, ne s'éteigne pas, pour que cette flamme continue à briller jusqu'à l'arrivée de l'époux et jusqu'à ce qu'il nous introduise dans la salle du festin, il lui faut à elle aussi un aliment. Lequel ? Les bonnes œuvres, qui, accomplies avec le secours de la grâce divine, entretiennent cette grâce en nous, la rendent même plus abondante. Les bonnes œuvres, voilà donc l'huile dont il nous faut renouveler la provision tout le temps de notre vie, si nous voulons que notre lampe ne finisse par s'éteindre et que — quand nous nous présenterons aux noces — il ne nous soit pas répondu comme aux vierges folles : « Je ne vous connais pas. »

Celles-ci ne figurent donc pas seulement les pécheurs qui violent ouvertement les lois divines ; elles sont aussi l'image de ces âmes négligentes et paresseuses qui se contentent du strict nécessaire, qui par exemple sanctifient le dimanche, mais ont assez d'une courte messe basse et ne veulent point se déranger pour assister à d'autres offices ; qui ne commettent point d'injustice, mais qui ne font point l'aumône ; qui se confessent et communient aux temps prescrits par l'Eglise, mais négligent de s'approcher des sacrements tout le reste de l'année ; qui font enfin ce qui est rigoureusement prescrit sous peine de faute grave, mais qui le font avec négligence, avec ennui, quelquefois avec dégoût, et ne se soucient guère d'éviter le péché véniel.

« Mais enfin, me direz-vous peut-être, ces chrétiens accomplissent leurs devoirs, et s'ils les accomplissent, qu'avez-vous à leur reprocher ? » —



Ce que j'ai à leur reprocher ? Mais ce qu'eux-mêmes sont les premiers à reprocher aux cinq vierges folles. Ce que je leur reproche, c'est d'être imprévoyants et étourdis ; c'est d'oublier que la charité a besoin, pour se conserver, d'être nourrie et entretenue par les bonnes œuvres ; d'oublier que certaines pratiques surrogatoires — à condition bien entendu qu'on les observe avec foi et bonne intention — sont la sauvegarde des pratiques obligatoires ; d'oublier encore que de négligence en négligence, et à force d'omettre ce qui est de conseil, on finit par ne plus accomplir même ce qui est de commandement ; d'oublier enfin que l'habitude du péché véniel conduit facilement et presque fatalement au péché mortel. Voilà ce que je leur reproche, ce qui se voit tous les jours : des âmes autrefois fidèles, qui à la moindre occasion, sous le moindre prétexte, pour un rien, ont tout à fait abandonné les sacrements et déserté l'église. « Elles ne font point de mal, » disent-elles. Je le veux bien. Mais quel mal avaient fait les vierges folles ? Leur imprévoyance les a exclues cependant du festin des noces.

### III

1. — Au lieu donc d'aller faire leur provision, ces cinq insensées restent là à côté de leurs compagnes. « Le fiancé ne peut guère tarder, pensent-elles, le trajet est court d'une maison à l'autre : à quoi bon alors faire une course inutile ? L'huile de leur lampe sera bien suffisante ! » Cependant l'époux tarde toujours, *moram autem faciente sponso*. Bientôt les yeux de toutes ces vierges s'appesantissent, en vain elles essaient de secouer le sommeil qui les gagne, elles finissent toutes par s'endormir : *dormitaverunt omnes et dormierunt*.

Que les vierges sages dorment, je le comprends : leurs lampes sont garnies, et leur provision n'est pas épuisée ; l'arrivée de l'époux sera comme toujours annoncée à l'avance, bien vite elles seront éveillées, n'auront qu'à verser de l'huile dans leurs lampes, et quand il se présentera, elles seront prêtes à se joindre au cortège. Mais les vierges folles ? N'est-ce pas ici surtout que se manifeste en plein leur folie ?

Je sais bien que certains commentateurs ne voient dans ce sommeil des dix vierges qu'un ornement du récit, ornement qui le rend plus vraisemblable et plus intéressant (Knab.) : il est si naturel en effet qu'une personne qui attend quelqu'un pendant des heures s'endorme, surtout si c'est la nuit. Me sera-t-il permis cependant de voir dans ce sommeil, avec saint Hilaire <sup>1</sup> et d'autres exégètes (Fillion, par ex.), l'image de la paix et de la tranquillité dans laquelle vivent tant de chrétiens, fidèles ou non ? Les justes sont en paix et ils ont raison : car remplissant scrupuleu-

sement leurs devoirs de chaque jour, gardant leur lampe allumée, entretenant constamment leur provision d'huile, ils sont prêts à aller au devant de l'époux, au premier signal qui annoncera son arrivée. Mais combien d'autres à côté qui paraissent complètement tranquilles et qui cependant ressemblent bel et bien aux cinq vierges folles ! « Ils n'ont point fait le mal, » vous répètent-ils à satiété. Mais elles non plus, encore une fois. C'est donc que cela n'est pas suffisant, qu'il faut encore pratiquer le bien, veiller à ce que la lampe demeure toujours allumée, conserver et entretenir par les bonnes œuvres la grâce reçue au baptême. Voudraient-elles, ces âmes qui s'endorment dans une fausse sécurité sous prétexte qu'elles n'ont pas fait le mal, voudraient-elles que Dieu les appelât à lui subitement dans l'état où elles se trouvent ? N'est-ce pas cependant ce qu'elles ont à craindre, comme le montre la suite de la parabole ?

2. — « Au milieu de la nuit un cri retentit : Voici l'époux qui vient, allez au devant de lui. » Vous trouverez peut-être qu'il s'est fait bien désirer, cet époux. Notre-Seigneur avait une raison de dire qu'il tardait longtemps, *moram autem faciente sponso* : il insinuait clairement à ses disciples qu'il s'écoulerait encore un temps assez considérable avant l'établissement définitif du royaume de Dieu, avant le second avènement du Messie, avènement qu'ils regardaient, eux, comme imminent. Mais Notre-Seigneur ajoute que soudain, au milieu de la nuit, — la nuit est le temps du sommeil et de l'insouciance, — à une heure où sans doute on n'attendait plus personne, le cri des gardiens ou bien les acclamations des jeunes gens du cortège annoncent enfin l'arrivée de l'époux. C'était sous une autre forme la répétition de cette prophétie qu'il venait de faire un instant auparavant : que l'avènement du Fils de l'homme sera subit et rapide « comme l'éclair qui jaillit de l'Orient et en même temps paraît à l'Occident. » Le cri qui l'annoncera, c'est la trompette et la voix des anges qui seront chargés de rassembler les élus des quatre vents de la terre. (Matth., xxiv, 27-31). Enfin cet avènement sera pour beaucoup une surprise.

Car au cri poussé, toutes ces vierges s'éveillent, « se lèvent et préparent leurs lampes » qui commencent à s'éteindre, en élèvent la mèche pour donner une plus grande clarté, en renouvellent — au moins celles qui ont apporté leurs vases — la provision d'huile. Jugez du regret et du désespoir des vierges folles : plus rien dans leurs lampes et pas une goutte d'huile pour les alimenter à nouveau ! Dans leur détresse, elles implorent la charité de leurs compagnes : « Donnez-nous de votre huile, supplient-elles, parce que nos lampes s'éteignent. » Non pas sans doute qu'au jour du jugement les réprouvés doivent demander aux élus une participation à leurs mérites, mais d'après le récit de Notre-Seigneur, n'était-ce point là leur suprême ressource ? Au reste, Jésus voulait en s'exprimant

<sup>1</sup> Expectantium somnus credentium quies est. (In h. l.).

ainsi amener la réponse des vierges sages. Elle ne pouvait pas être favorable. « Impossible, car il n'y en aurait pas en suffisance pour nous et pour vous, » nos lampes ne nous conduiraient pas jusqu'à la maison de l'époux, et toutes les dix nous serions exclues. Ce n'est donc point avarice de leur part, dit saint Jérôme, c'est crainte et sagesse. Elles sont émuës cependant de la misère de leurs amies : comme sans doute l'époux ne paraissait pas encore, une seule chance — mais combien incertaine ! — restait à ces dernières : aller s'approvisionner chez les marchands ; peut-être en se hâtant beaucoup reviendront-elles assez tôt : « Allez plutôt chez ceux qui en vendent et achetez-en pour vous. »

Elle est instructive, cette réponse des vierges sages. Elle nous apprend que quand le Seigneur viendra, au jour du jugement, chacun aura à répondre de ses œuvres à lui, personne ne pouvant plus recevoir l'aide du prochain, ni les vertus des uns alléger les vices des autres ; c'est la remarque du même saint Jérôme. Que le juste lui-même demeure dans l'humilité. « De crainte qu'il n'y en ait pas suffisamment, » disent ces vierges prudentes. Ainsi le vrai juste craint toujours que sa provision de bonnes œuvres soit insuffisante. « Il a une bonne conscience, dit saint Augustin, mais sait-il comment le jugera Celui qui ne se laisse tromper par personne ? Il a une bonne conscience, il ne se reproche pas de crimes ; mais à cause des péchés quotidiens de toute vie humaine, il dit cependant à Dieu : « Pardonnez-nous nos offenses <sup>1</sup>. » Et si en ce jour le juste même n'aura pas à se glorifier de ses mérites, quelle sera donc l'humiliation du pécheur ? Réfléchissons-y. Méditons cette parole que nous fait chanter l'Eglise dans la prose des morts : « *Quid sum miser tunc dicturus, quem patronum rogaturus, cum vix justus sit securus ?* Oui, que répondrai-je à mon juge, quel protecteur invoquerai-je, quand je sais que le juste est à peine en sécurité ? » Prenons nos précautions pour qu'alors nous ne soyons pas trouvés n'ayant rien : nous n'aurions pas le temps de faire les provisions suffisantes.

3. — Voyez plutôt les vierges folles. Elles écoutent le conseil des autres, mais « pendant qu'elles y allaient, » qu'elles réveillaient les marchands, qu'elles se faisaient servir, « l'époux arriva. » Il ne fit que passer. Aussi celles-là seulement « qui étaient prêtes » et l'attendaient, se joignirent à son cortège, « entrèrent avec lui aux noces, et la porte fut fermée » pour ne plus être ouverte à personne. Le temps du jugement n'est donc plus le temps du mérite, de faire du bien, mais seulement de rendre compte de nos œuvres. Alors, dit Jésus lui-même, « la nuit sera venue pendant laquelle personne ne peut travailler. » (Jean, ix, 4). Ceux-là donc entrèrent seuls avec l'Epoux au festin des noces, au ciel, ceux-là seuls, dis-je, qui se présenteront à l'appel du Seigneur avec leur

lampe allumée, l'âme ornée de la grâce sanctifiante. Ce sont les élus dont il est écrit : « Bienheureux ceux qui ont été appelés au festin des noces de l'Agneau. » (Apoc., xix, 9).

Travaillons donc pendant qu'il fait jour encore. Le temps de notre vie ce sont les heures d'attente ; si notre lampe vient à s'éteindre, nous pouvons la rallumer encore ; tant que nous sommes ici-bas, nous pouvons retrouver la justice perdue ; mais si nous en sommes privés à notre dernier moment, la porte du festin nous sera infailliblement fermée et pour toujours. *Claustra est janua*. Et rien, ni prières, ni larmes, ni repentir, rien ne nous fera ouvrir. La porte est fermée, il est trop tard.

C'est ce qui arriva aux vierges imprudentes. « Viennent enfin les autres vierges disant : Seigneur, Seigneur, ouvrez-nous ! » — « Seigneur, Seigneur ! » quelle angoisse dans cette parole ! quelle instantane supplication ! Angoisse inutile, vaine prière. De l'intérieur l'Epoux répond : « Je ne vous connais pas. » Je ne vous ai pas vu accourir au devant de moi, à mon arrivée dans la maison de mon épouse ; je ne vous ai pas vues dans mon cortège, vous êtes donc pour moi des étrangères ! « Je vous le dis en vérité : je ne vous connais pas. »

Vous savez maintenant à qui Jésus-Christ adressera un jour cette réponse : à tous ceux qui auront été ici-bas des étrangers pour lui et non des disciples dociles, qui n'auront pas vécu de sa vie. Il disait dans une autre occasion : « Je suis le cep de vigne, vous, chrétiens, vous êtes les rameaux. Et de même qu'un rameau ne saurait porter aucun fruit s'il est séparé du cep, » s'il n'en reçoit pas la sève, s'il ne vit pas de la même vie, « de même vous, si vous ne demeurez en moi, » si vous ne recevez de ma sève, si vous ne vivez de cette vie divine que je vous ai communiquée au baptême. Veillez donc à posséder cette vie quand vous vous présenterez devant votre Juge. Car si vous en êtes privés, vous n'aurez aucune excuse. Le Seigneur n'a rien négligé pour que vous puissiez facilement la conserver ou la recouvrer et même l'augmenter. Il a mis à votre portée ses sacrements que vous pouvez recevoir quand vous voulez, il multiplie les avertissements, les menaces même : il n'est pas jusqu'aux accidents, aux morts subites dont vous avez tous été témoins déjà, qui ne soient pour vous un motif de vous préparer.

C'est donc avec raison que Notre-Seigneur termine par cette grave parole : « Veillez, parce que vous ne savez ni le jour ni l'heure. » Avez-vous entendu ? « Vous ne savez ni le jour ni l'heure. » Et c'est la Vérité même qui l'a prononcée. Ce n'est pas d'ailleurs la seule fois. Souvent Jésus revient sur ce conseil. Il sait qu'il ne nous le répétera jamais trop, parce que nous n'y prêtons jamais assez d'attention. Il a soin de nous avertir qu'il viendra de nuit, comme un voleur, au moment où nous y penserons le moins. Alors quelle surprise désespérante pour le chrétien qui

<sup>1</sup> Serm. 93, 13.



ne sera pas en état de se présenter ! Veillez donc et tenez-vous prêts. Vous ne savez pas le jour ni l'heure. Ce sera peut-être dans des mois, dans des années, après une longue maladie. Mais ce sera peut-être aussi dans quelques semaines, dans quelques jours, demain, aujourd'hui même, sans que vous en soyez prévenus par aucun malaise. Encore une fois vous n'en savez rien. Et si c'était demain, si c'était aujourd'hui ? Voyons, êtes-vous prêts ? Votre lampe éclaire-t-elle encore ? Etes-vous en état de grâce ? Sinon, revenez-y au plus vite, faites une sincère pénitence de vos fautes ; et pour répéter en terminant les paroles que l'Eglise vous adressait à votre baptême en vous présentant le cierge allumé : « Observez les commandements, afin que quand le Seigneur viendra pour ses noces, vous puissiez accourir à lui au céleste séjour en compagnie de tous les saints, et que vous viviez dans les siècles des siècles. »

## VARIA

### XIII

#### DONS VOLONTAIRES AUX ÉGLISES

*Honora Dominum de tua substantia.*

Offrez en l'honneur de Dieu une partie de vos biens : vos greniers plieront sous le blé, et vos pressoirs regorgeront de vin. (Prov., III, 8-9).

Mes frères,

Nous avons déjà passé en revue quelques moyens d'honorer Jésus-Christ réellement présent dans la sainte Eucharistie : l'entretien de la lampe du sanctuaire, la génuflexion, la visite au Saint-Sacrement. Il en est encore un autre, bien puissant aussi : c'est de contribuer par son travail personnel ou par des dons volontaires à l'entretien, à l'embellissement des églises et des autels, et de tout ce qui sert au culte eucharistique.

Pour vous déterminer à l'employer dans la mesure de vos ressources, nous allons aujourd'hui étudier 1<sup>o</sup> la convenance, 2<sup>o</sup> la noblesse, 3<sup>o</sup> le mérite de ces dons volontaires.

#### I

Notre-Seigneur Jésus-Christ présent dans la sainte Eucharistie est le Dieu du ciel et de la terre. Ne convient-il pas de le loger de la manière la plus splendide possible, de nous efforcer de lui procurer ici-bas, autant qu'il est en nous, comme un reflet des splendeurs et des magnificences dont il jouit dans le ciel ? Puisqu'il est dans la paroisse, sans contredit, le plus puissant, le plus digne de respect et d'amour, ne convient-il pas au moins que sa maison, l'église, soit la plus riche, la plus belle, la plus ornée de toutes les

maisons du pays ? Ne serait-ce pas une honte pour les habitants d'une paroisse d'habiter de belles maisons et de laisser le bon Dieu dans une masure ? Ne mériteraient-ils pas, ces paroissiens insouciant, les reproches sanglants que Dieu faisait adresser un jour à son peuple par le prophète Aggée : « *Numquid tempus vobis est ut habitetis in domibus laqueatis, domus ista deserta ?* » (1, 4). Quoi ! vous n'avez pensé qu'à vous bâtir dans le temps des maisons pompeuses et magnifiques, et vous avez laissé ma maison déserte, pauvre, abandonnée et toute ruinée ! » — « Hélas ! écrit un pieux auteur, il s'agit de recevoir Notre-Seigneur, et nous faisons des calculs économiques ! Pensez-vous qu'on le traitât avec cette parcimonie quand il demeurerait chez ses adorateurs dans la Judée ? Et cependant, qui n'a vu de ces campagnes où le salon du dernier bourgeois de la commune est plus orné que le sanctuaire de l'église, et où l'on voudrait à peine pour son linge de corps de la toile usée des amicts et des corporaux ? Quand on voit le divin Maître supporter auprès de lui ces pauvretés que nous enlèverions avec empressement de nos appartements ou de nos étagères, n'y a-t-il pas vraiment de quoi pleurer ? Puisque Dieu s'est réfugié parmi nous, puisqu'il s'est confié à notre amour, faisons-lui une hospitalité digne de ses condescendances et de notre foi... Songeons à la décoration du saint lieu avant de penser à celle de nos salons<sup>1</sup>. »

O vous qui ne recevez même pas un parent ou un ami sans orner avec une activité louable la maison et les appartements où votre hôte séjournera, je vous le demande, est-il convenable d'exclure Dieu de cette générosité ? Dieu qui, dans son amour infini, a voulu demeurer dans nos temples depuis tant de siècles ! Dieu qui ne dédaigne pas de reposer sur notre langue quand nous avons le bonheur de communier !

D'ailleurs, n'est-ce pas de Dieu que viennent l'or, les richesses, les talents que nous possédons ? Ne convient-il pas de lui offrir en hommage une partie au moins de cet or et de ces richesses pour l'entretien et l'embellissement de sa maison ?

Même au point de vue simplement humain, il est convenable pour les paroissiens de contribuer, à l'entretien et à l'embellissement de leur église, puisque l'église est un monument paroissial, souvent le seul monument de la commune, et que, si elle est bien entretenue et bien ornée, elle donne une haute idée de leur respect pour Dieu et de leur attachement à la religion.

Ne rejetons donc pas les uns sur les autres le soin de l'entretien et de l'embellissement de notre église. L'église étant la maison de Dieu et par conséquent la maison de tous, il convient que tous, chacun selon nos moyens, nous contribuions à l'entretenir et à l'orner. Qu'il est beau, l'exemple que nous ont donné nos aïeux ! « Savez-vous ce qu'ont coûté à nos pères nos vieilles et vénérables

<sup>1</sup> P. Caussette, *Entretiens avec Marthe*.

églises ? Ils ne se sont pas contentés de donner de l'argent pour les bâtir, ils travaillaient eux-mêmes de leurs mains ; ils quittaient leurs occupations, venaient camper pour quelques jours ou quelques semaines là où on bâtissait une église ; ils logeaient sous des tentes, ils avaient apporté leur nourriture, puis ils travaillaient avec zèle. On a vu, dit un vieil historien, des femmes, de grandes dames, porter du sable, des pierres, de la terre, s'atteler même à de grands chariots qui étaient tirés à la fois par plusieurs centaines de personnes <sup>1</sup>. » C'est ainsi que furent bâties la plupart de nos belles cathédrales. Le cardinal Eudes de Châteauroux raconte que les oboles des femmes ont contribué pour une grande part à la construction de Notre-Dame de Paris.

## II

Songez, mes frères, combien fut belle et noble l'œuvre de la très sainte Vierge et de saint Joseph, qui pendant leur vie mortelle ont fourni à l'Enfant-Dieu tout ce qui lui était nécessaire : un logement pour l'abriter, des vêtements pour couvrir sa chair sacrée ! Qu'elle fut noble et belle l'œuvre de Marie-Madeleine, qui, dans la maison d'un certain Simon, arrosait de ses larmes les pieds de Jésus, les essuyait avec ses cheveux, les baisait avec amour et les oignait de parfums ! Qu'elle fut noble et belle l'œuvre de cette même Marie-Madeleine, qui, peu de temps avant la mort du Sauveur, vint dans la maison de Simon le lépreux avec un vase d'albâtre, plein d'un parfum de nard choisi, et répandit ce parfum sur la tête de Jésus ! Qu'elle fut noble et belle l'œuvre de Joseph d'Arimathie, qui, après avoir demandé à Pilate le corps de Jésus, rendit avec Nicodème les devoirs funèbres au cadavre divin, l'embauma et l'ensevelit tout près du Calvaire dans un tombeau neuf ! Qu'elle fut noble et belle l'œuvre des saintes femmes, qui revinrent de Béthanie au Golgotha, portant les aromates pour achever l'embaumement de leur Maître !

Eh bien ! contribuer par son travail personnel, par des dons volontaires, à l'entretien, à l'embellissement de leur église et de tout ce qui touche au culte de la sainte Eucharistie, c'est, de la part des fidèles, continuer l'œuvre de la très sainte Vierge et de saint Joseph, l'œuvre de Marie-Madeleine, de Joseph d'Arimathie et des saintes femmes ; oui, vraiment, c'est faire une œuvre noble et belle entre toutes.

Oh ! mes frères, comme nous nous serions estimés honorés et heureux s'il nous avait été donné de vivre à l'époque du Sauveur et de pouvoir lui offrir un asile pour l'abriter, des vêtements pour le couvrir !... Consolons-nous, car ce que nous aurions fait alors, il nous est toujours loisible de le faire, puisque Jésus est toujours présent au milieu de nous et qu'il y est toujours pauvre afin d'éprouver notre amour et notre générosité. Femmes

et vierges chrétiennes, s'il vous avait été donné de visiter l'Enfant-Dieu nouveau-né dans la crèche de Bethléem et s'il vous avait été permis de l'entourer de langes, ouvrages de vos mains ; si vous aviez pu travailler aux saints vêtements qui le couvraient pendant son séjour sur la terre ; s'il vous avait été possible, alors qu'il s'avançait vers le Golgotha, de lui présenter au passage un suaire pour essuyer sa sainte face couverte d'une sueur sanglante ; si vous aviez pu travailler à la confection du linceul qui enveloppa son corps sacré dans le tombeau ; avec quel amour ardent ne l'auriez-vous pas fait ! Mais le Seigneur n'est-il pas aujourd'hui dans la crèche, sur nos autels ? Aujourd'hui encore, le linceul ne couvre-t-il pas son corps sacré dans le tabernacle ? Maintenant encore, ne passe-t-il pas à côté de nous faisant le bien et bénissant son peuple dans les processions ?

Dès lors, mes frères, peut-il y avoir pour nous un honneur plus grand, un bonheur plus doux que d'entretenir, que d'embellir et rendre moins indignes de lui l'église et l'autel, nouvelle crèche qui lui sert d'asile, que de fournir et d'entretenir les nappes et les corporaux, nouveaux langes et nouveaux linceuls qui l'enveloppent ? Peut-il y avoir pour nous honneur plus grand, bonheur plus doux, lorsqu'il passe devant nos demeures par les processions, que de les orner et de lui dresser un reposoir aussi beau et aussi riche que possible ?

## III

Mais, mes frères, ce n'est pas seulement une œuvre convenable et honorable de contribuer à l'entretien, à l'embellissement de l'église, de l'autel, et de tout ce qui sert au culte de l'Eucharistie ; c'est surtout une œuvre très agréable à Notre-Seigneur, très utile à nos frères et à nous-mêmes, très méritoire pour l'éternité.

a) Je dis que c'est une œuvre très agréable à Notre-Seigneur, car c'est envers lui une marque de respect et d'amour. Rappelez-vous les paroles qu'il prononça quand Marie-Madeleine eut répandu sur lui un parfum précieux. S'adressant à ses apôtres qui murmuraient contre cette prodigalité, il leur dit : « Pourquoi molestez-vous cette femme ? Ce qu'elle a fait est bien. En vérité, je vous le dis, partout où sera prêché cet Evangile, et il le sera dans le monde entier, on racontera ce qu'elle a fait, et elle sera louée. »

b) J'ai ajouté que c'est une œuvre très utile à nos frères. En effet, « la splendeur et la majesté d'une église et de ses ornements servent à jeter dans l'esprit du peuple une bonne estime de la grandeur de Dieu et un grand respect envers les choses saintes <sup>1</sup>. » Par conséquent, en contribuant à l'embellissement de la maison de Dieu, on fait une œuvre d'apostolat, on travaille au salut de ses frères, puisqu'on contribue à leur donner une plus

<sup>1</sup> Abbé Mullois, *L'église de la paroisse*.

<sup>1</sup> P. Lejeune, Sermon XLVI, *De l'honneur dû aux églises*.



haute idée de Dieu, un plus grand respect pour lui, puisqu'on travaille à les attirer à l'église qui est la porte du ciel, et à leur faire aimer davantage la maison de Dieu.

c) C'est en même temps une œuvre très utile à nous-mêmes, car elle nous obtient la rémission de nos péchés. S'il est vrai, au dire de nos Livres saints, que l'aumône faite aux pauvres « délivre de la mort, qu'elle couvre la multitude des péchés et fait trouver la miséricorde et la vie éternelle » (Tob., xii, 9), à combien plus forte raison produit-elle ces effets, l'aumône envers Jésus-Christ fait pauvre pour nous dans la sainte Eucharistie ! « Beaucoup de péchés lui sont remis parce qu'elle a beaucoup aimé, » a dit Notre-Seigneur de Marie-Madeleine qui venait de verser des parfums sur ses pieds. Si Jésus a promis de ne pas laisser sans récompense même un verre d'eau froide donné à un pauvre, à combien plus forte raison ne laissera-t-il pas sans récompense ceux qui, par leurs dons, contribuent à orner ses temples et ses autels, à le revêtir et à lui donner une hospitalité moins indigne de lui !

Enfin, mes frères, cette générosité si bien placée attire les bénédictions temporelles de Dieu sur les familles et les individus. « Honorez de votre bien le Seigneur, dit l'auteur du Livre des Proverbes, et donnez-lui les prémices de tous vos fruits, et alors vos greniers seront remplis de blé, et vos pressoirs regorgeront de vin. » (Prov., iii, 8-9). Et cela se comprend : Dieu ne peut se laisser vaincre en générosité et il rend toujours au centuple ce qu'on fait pour lui.

Contribuez donc, mes frères, par votre travail personnel ou par vos dons, selon vos moyens, à l'entretien, à l'embellissement de l'église et de tout ce qui sert à nos autels, puisque rien n'est plus convenable, rien n'est plus noble, rien n'est plus utile et plus méritoire.

Voilà ce que comprennent ces familles ou ces personnes généreuses qui offrent à Notre-Seigneur des dons quelquefois très importants, soit à l'occasion d'une naissance, d'une première communion, d'un mariage, d'une guérison ou de la réussite d'une affaire, soit même à l'occasion d'un décès, afin de venir en aide par ces aumônes à l'âme du défunt ou de la défunte qu'elles pleurent.

Voilà ce que comprennent ceux qui ne craignent pas d'enlever quelque chose à la rapacité d'héritiers qui bientôt les auront oubliés, pour faire dans leur testament la part du bon Dieu et laisser quelque chose pour l'entretien ou l'embellissement de sa maison. Et ces dons restent là, jour et nuit, devant Notre-Seigneur, pendant des années, des siècles peut-être, rendant grâces et intercédant pour ceux qui les ont faits.

Un jour, une pauvre femme vint apporter cent francs à Mgr Mermillod en lui disant : « C'est là le fruit de mes économies, je les gardais pour me faire enterrer et faire dire quelques messes pour le

repos de mon âme. Mais j'ai pensé qu'il valait mieux vous les donner. On fera de mon corps ce qu'on voudra après ma mort. Quant aux prières pour le repos de mon âme, eh bien ! les pierres de votre église prieront toujours pour elle. »

Entrez dans ces sentiments, mes frères ; n'oubliez pas la maison de Dieu dans vos générosités, et un jour Notre-Seigneur se souviendra de vous, et quand il vous jugera il vous dira ces consolantes paroles : « Venez, les bénis de mon Père, car j'étais dépouillé et vous m'avez revêtu. » Et si, tout étonnés d'entendre ces paroles, vous demandez : « Quand donc, Seigneur, vous ai-je revêtu ? » il vous répondra : « Mon église, mes autels, dans votre paroisse, étaient pauvres, et par votre travail, par vos dons, vous les avez enrichis, vous les avez ornés ; venez, je vais vous orner à mon tour d'un vêtement de gloire qui ne passera jamais et vous environnera pour une éternité tout entière. »

Ainsi soit-il.

## CATÉCHISME DE PERSÉVÉRANCE *historique et apologetique*

### DEUXIÈME PARTIE JÉSUS-CHRIST

#### II. — LA VIE PUBLIQUE

#### IV. — Troisième année *Le Fondateur*

#### III

#### LA TRANSFIGURATION

Jésus consacra sans doute ces quelques journées à parcourir sans bruit la Galilée après avoir franchi le Jourdain.

Le soir du huitième jour, il prend à part Pierre, Jacques et Jean et les conduit seuls, laissant ses autres disciples dans la plaine, au sommet d'une haute montagne. C'est l'heure où il a coutume de prier, il a d'ailleurs recherché cette solitude pour y trouver un plus grand recueillement. Il se met en prière ; les trois apôtres s'étendent sur le sol, auprès de lui, et ne tardent point à s'endormir.

#### I

Pendant que Jésus est en oraison, soudain son visage s'anime, change et resplendit comme le soleil, ses vêtements se font blancs comme la neige, « jamais foulon n'a produit tissu d'une blancheur si éclatante. » Un instant la divinité transparait, rayonnante à travers le voile de la chair.

Et voilà que deux hommes apparaissent dans une glorieuse majesté, qui conversent avec Jésus : Moïse et Elie. Ils disent sa dure sortie du monde qui doit s'accomplir à Jérusalem.

Les apôtres s'éveillent, ils voient la majesté divine de Jésus et les deux hommes debout à ses côtés. Ils sont éblouis, saisis, émerveillés de cette lumière très douce qu'ils prennent un moment pour l'heureuse lumière de la félicité céleste, ils regardent leur Maître dont le front étincelle de puissants rayons, ils admirent, et Pierre, enfin, dans sa stupeur, dit à Jésus :

— Maître, il nous est bon d'être ici. Si vous voulez, faisons-y trois tentes : une pour vous, une pour Moïse et l'autre pour Elie.

Mais il ne savait ce qu'il disait, car ils étaient frappés d'effroi.

Comme il parlait encore, voici qu'une nuée lumineuse les enveloppa, et de la nuée une voix sortit qui disait : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé en qui je me suis complu, écoutez-le ! »

En entendant cette voix, les disciples tombèrent la face contre terre, de plus en plus saisis de crainte. Jésus s'approcha d'eux et les toucha en disant : « Levez-vous et ne craignez point. » Ils levèrent les yeux et ne virent plus que Jésus demeuré seul<sup>1</sup>.

Cette scène est grandiose, et cependant tous les détails en sont naturels, lumineux comme la Transfiguration elle-même. On voit le saisissement, la frayeur des trois apôtres à leur réveil, et comme Pierre parle toujours le premier, il exprime sa surprise, son bonheur et son épouvante par ces paroles spontanées : « Maître, il nous est bon d'être ici. Faisons-y trois tentes. » Dans sa pensée, la tente qu'ils dresseraient pour Jésus leur servirait aussi de refuge et d'abri. Ils seraient près de lui et sa présence leur rendrait l'assurance, ainsi ils pourraient jouir en paix de cette félicité violente et s'y accoutumer doucement. Car ils se figuraient peut-être qu'elle durerait et que c'était l'aurore du règne céleste qui leur était promis. D'ailleurs ils n'eurent pas même le temps de la réflexion, tant ils étaient bouleversés. C'est plus tard seulement qu'ils comprendront le sens de chacune des choses qui, pour le moment, les éblouissent et les troublent.

Le Sauveur tient à leur inculquer deux vérités fondamentales : « Il est le Fils de Dieu, et cependant il mourra dans les humiliations, » deux vérités nécessaires et qui semblent s'exclure.

Il est bien le Fils de Dieu. Moïse et Elie le proclament. Les deux plus grands hommes de l'ancienne Loi sont là, qui s'inclinent devant lui, déclarant ainsi que leur mission est achevée, que leurs enseignements d'hier cèdent la place à l'Evangile d'aujourd'hui, que toutes leurs paroles, tous leurs écrits ont annoncé le Messie à venir, le Législateur promis, le Prophète qui doit effacer les autres, et que ce Messie, ce Législateur, ce Prophète, il est là, sous leurs yeux, c'est Jésus à qui Pierre vient de dire : « Vous êtes le Christ Fils du Dieu vivant ! » Les Juifs — c'est la pensée de saint Jean Chrysostomé — l'accusent de violer la

Loi : or voici Moïse qui, par sa présence, l'approuve et témoigne qu'il accomplit la Loi. Ils le condamneront pour avoir déclaré qu'il est le Fils de Dieu, ce qui est un blasphème à leur gré : or voici Elie, l'homme zélé entre tous pour la gloire de Dieu, qui vient s'entretenir avec lui et l'adore<sup>2</sup>.

Et de quoi s'entretiennent-ils ? De sa sortie de ce monde, c'est-à-dire de sa passion, de sa mort douloureuse. Le Fils de Dieu devra donc souffrir ? Pierre ne le voulait pas, et tout récemment, quand son Maître avait insinué, sans appuyer encore, qu'il « devait aller à Jérusalem pour y souffrir beaucoup de la part des anciens, des pontifes, des scribes, et mourir, » l'apôtre s'était révolté et avait mérité ce reproche sanglant : « Arrière, Satan ! »<sup>3</sup> Or maintenant ces deux personnages glorieux et transfigurés parlaient à Jésus de ses souffrances et de sa mort.

Enfin, pour ajouter à tous ces témoignages l'autorité du Père dont le Sauveur leur a si souvent redit la volonté, voici qu'une voix d'en-haut leur crie : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé en qui je me suis complu, écoutez-le. » C'est donc bien le Fils de Dieu, il faut donc l'écouter toujours, soit qu'il enseigne, soit qu'il raconte « sa sortie de ce monde » et les tourments qu'il devra subir à Jérusalem.

Ils ne comprennent pas tout cela maintenant, où leur stupeur est si profonde que Pierre « ne sait pas ce qu'il dit, » la parole ne sert plus que très imparfaitement sa pensée bouleversée et confuse ; mais il s'en souviendra plus tard, au temps prévu par Jésus. Quand celui-ci sera devenu l'homme d'opprobre et de douleur qui n'a plus ni beauté ni visage d'homme, cet être méprisé, couvert de poussière et de sang, qui tombé sous le faix de sa croix dans les rues de Jérusalem et qui agonise au milieu des huées de tout un peuple ameuté, Pierre se rappellera que c'est le même homme, le Fils de Dieu qu'il a vu sur la montagne, enveloppé d'une splendeur qui faisait pâlir le soleil, et à ceux que scandaliseront les humiliations de la croix, il dira avec la fermeté d'un témoin qui a vu, avec les accents du triomphe :

« Il a reçu de Dieu son Père tout honneur et toute gloire par la voix qui s'est échappée de la gloire magnifique du Père : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé en qui je me suis complu, écoutez-le. » Et cette voix, nous l'avons entendue, apportée du ciel, lorsque nous étions avec lui sur la montagne sainte. »<sup>3</sup>

Ces paroles avaient déjà retenti au moment où Jean baptisait Jésus. La sainte Trinité était là sous une forme sensible, le Saint-Esprit avait pris la figure d'une colombe. Ici il a revêtu l'apparence splendide d'une nuée lumineuse, et le Fils de Dieu, pour la première fois, se montre aux yeux des hommes tel que le voyaient les anges. Ainsi au

<sup>1</sup> Saint Jean Chrys., Hom. 56 in Matth.

<sup>2</sup> Matth., xvi, 28.

<sup>3</sup> II Petr., ii, 17-18.

<sup>1</sup> Matth., xvii ; Marc, ix ; Luc, ix.



dernier jour du monde resplendiront nos corps glorifiés pour monter au ciel, semblables à autant de soleils brillant du plus pur éclat.

## II

Quelle était cette « montagne sainte » dont l'Écriture ne dit pas le nom ? Une tradition constante rapporte que c'est le Thabor. C'est peut-être une raison suffisante pour que ceux qui démolissent toute tradition prétendent que c'était l'Hermon. Pourquoi l'Hermon, d'abord, attendu que les montagnes élevées en Palestine sont légion ? On allègue que le Thabor est très éloigné de Césarée de Philippe d'où venait Jésus. Pas assez éloigné cependant pour qu'on ne puisse faire le chemin en six jours. On prétend, mais sans raisons solides, que le Thabor était occupé alors par une ville et que Jésus n'y eût pas trouvé la solitude qu'il cherchait ; mais l'histoire ne nous y signale que l'existence d'une forteresse bâtie par Antiochus le Grand deux cent dix-huit ans avant l'ère chrétienne. D'ailleurs le sommet de cette montagne est assez vaste pour qu'une ville même considérable ne l'eût pas couverte tout entière.

Le Thabor est la clef de la Galilée. Il élève sa tête ronde, imposante, parmi les autres cimes irrégulières et allongées. La végétation n'y est point luxuriante, mais de nombreux chênes verts, trappus, tapissent ses flancs. Il semble bien qu'il n'ait jamais été habité, sauf par des guerriers qui s'y établissaient pour commander la plaine et les vallées environnantes. Les Romains, Chosroès, Tancred, Saladin, Napoléon s'en sont emparés successivement, car c'est un point stratégique admirable. De ses hauteurs, Débora surveillait la bataille que Barac livrait à Sisara et aux Chananéens.

Au nord-ouest de cette montagne on aperçoit les ruines de deux chapelles qui furent érigées par sainte Hélène en l'honneur de Moïse et d'Elie, et un peu plus loin les assises monumentales de l'antique église de la Transfiguration. Du haut de ces pierres croulantes, l'œil se porte d'abord sur le mont des Béatitudes qui apparaît écrasé avec sa curieuse échancrure, puis la pointe nord du lac de Tibériade aux eaux bleu-pâle qui brillent au soleil comme un miroir, encadrées par les montagnes de Moab, la vallée du Jourdain, et au loin le grand Hermon avec sa tête étincelante de neige.

De l'autre côté, le spectacle change : ce sont des plaines fertiles et mouvementées, terminées par les cimes tristes de la Samarie et par la chaîne régulière du Carmel qui s'entr'ouvre pour laisser voir à l'horizon un coin bleu de la Méditerranée. Dans ce vaste espace se meuvent du sud au nord les monts Gelboé où succomba Saül ; Naïm dont on distingue une maison blanche, la chapelle récemment rebâtie ; puis Endor, sur un penchant vert ; et tout au pied, dans la direction de Nazareth, Dabourieh, où les disciples étaient demeurés pendant la Transfiguration.

Les trois apôtres passent la nuit sur le Thabor

avec le Maître. Quand ils descendent de la montagne, comme ils restent sous l'impression très vive de ce qu'ils ont vu et entendu, Jésus leur commande : « Ne parlez à personne de cette vision, jusqu'à ce que le Fils de l'homme soit ressuscité des morts. »

Ces paroles, la vision d'Elie, les souvenirs de gloire qui les écrasent, les jettent en d'étranges perplexités. Que signifie cette résurrection du Fils de l'homme d'entre les morts ? Ils ne comprennent pas. En outre ils ont vu Elie ; or les Prophètes affirment qu'il viendra « avant que se lève le grand jour de Dieu ». Pourquoi n'a-t-il fait qu'apparaître ? Tout est confus dans leur esprit, ils ne savent même pas comment expliquer leur trouble, leurs craintes, leurs doutes, et ils demandent à Jésus, dans l'espoir qu'il dissipera leur ignorance :

— Pourquoi les scribes et les pharisiens disent-ils qu'Elie doit venir d'abord avant le rétablissement du royaume d'Israël ?

— Oui, répond-il, Elie doit venir d'abord et il rétablira toutes choses. Mais auparavant, il faudra, ainsi qu'il est écrit, que le Fils de l'homme endure beaucoup de souffrances et de mépris. D'ailleurs je vous le dis, Elie est déjà venu et ils ne l'ont pas connu et ils ont fait de lui tout ce qu'ils ont voulu. Cela aussi était écrit de lui. Comme lui le Fils de l'homme aura aussi à souffrir d'eux.

Cette fois ils comprennent que le Maître veut leur parler de Jean-Baptiste. Il y a donc deux Elie : le grand prophète qui a été enlevé sur un char de feu, et qui reviendra à la fin des temps combattre contre les impies, puis Jean qui est « revêtu de l'esprit et de la vertu d'Elie » ; il y a l'Elie du premier avènement et l'Elie du second, à la veille du jour « terrible ».

## III

Ils parviennent ainsi jusqu'au pied du Thabor, tout heureux, se rapprochant de Jésus dont le front rayonnait encore sans doute des gloires de la veille, car aussitôt que la foule l'aperçoit, elle accourt ravie, elle le salue, elle lui fait fête.

Parmi des groupes nombreux les scribes s'agitent et disputent avec les apôtres. Il se dirige vers eux et leur demande : « Pourquoi disputez-vous ainsi entre vous ? »

Aussitôt un homme sort de la foule et se traîne à genoux jusqu'à lui en s'écriant : « Maître, je vous ai amené mon fils, il est tourmenté par un esprit qui le rend muet. De plus il est lunatique et affligé de crises horribles, car souvent il tombe tantôt au feu, tantôt à l'eau. Seigneur, jetez un regard sur lui, ayez pitié de lui, c'est mon fils unique. Quand l'esprit malin le saisit, il le renverse, lui brise les membres, et l'enfant crie, écume, grince des dents et se dessèche. Et il ne s'en va point sans le battre. J'ai prié vos disciples de le chasser, et ils n'ont pu. »

<sup>1</sup> Malach., iv, 5 ; Matth., xvii ; Marc, ix.

Jésus regarde ses apôtres contraints, puis les scribes railleurs, triomphant de leur impuissance.

— O génération incrédule et perverse, dit-il aux disciples, jusqu'à quand serai-je avec vous ? Jusqu'à quand vous supporterez-vous ?

Puis au père : « Amène-moi ton fils. »

A mesure que l'enfant approchait du Maître, l'esprit malin le tourmentait, l'agitait, le roulait à terre, et le malheureux, faisant des contorsions étranges, écumait.<sup>1</sup>

— Depuis quand ces accidents lui arrivent-ils ? demanda Jésus.

— Depuis son enfance, et souvent le démon le jette dans le feu ou dans l'eau pour le faire mourir. Si vous pouvez quelque chose, aidez-nous, prenez-nous en pitié.

L'infortuné père n'avait pas une foi très assurée, d'ailleurs il ne connaissait que les miracles de Jésus et non sa personne. C'est pourquoi le Sauveur l'exhorte à la foi : « Si tu as la foi, sache que tout est possible au croyant. » Et le père s'écriait avec larmes : « Je crois, Seigneur, venez en aide à mon incrédulité ! »

La foule se pressait tumultueuse autour du possédé. Jésus parla avec autorité et avec menace à l'esprit immonde :

— Esprit sourd et muet, lui dit-il, je te l'ordonne, sors de cet enfant, et n'y rentre plus jamais !

Le démon pousse des cris, tourmente le possédé qui parut en proie à des convulsions atroces, et sortit de lui. L'enfant restait inanimé sur le sol et plusieurs disaient : « Il est mort. » Mais Jésus le prit par la main, le releva : il se tint debout et fut rendu guéri à son père. Et tous célébraient la grandeur de Dieu.

Les évangélistes se sont étendus avec une sorte de complaisance sur la description de ce mal horrible qui ressemble à l'épilepsie. Le démon peut ainsi, avec la permission de Dieu, affliger les corps des maladies les plus hideuses, en même temps qu'il prend possession de l'âme. Le Sauveur fait donc ici un double miracle, car à la fois il guérit la maladie physique et rend le calme à l'esprit.

Il s'éloigne ensuite pour se dérober aux acclamations populaires et entre dans une maison. Ses disciples le suivent, confus, humiliés de leur impuissance, tremblants, car jamais il ne leur a parlé avec cette dureté. Et quand ils sont seuls avec lui, loin de la foule qui a entendu les reproches qui les ont flagellés, ils lui demandent tout bas :

— Pourquoi n'avons-nous pu le chasser ?

— C'est à cause de votre incrédulité, leur dit-il.

Et leur montrant la masse énorme du Thabor :

— En vérité, poursuit-il, si vous aviez de la foi comme un grain de sénevé, vous diriez à cette montagne : « Va plus loin », et elle irait plus loin. Rien ne vous serait impossible. D'ailleurs, ce genre de démons ne peut se chasser que par la prière et par le jeûne<sup>1</sup>.

Ils baissent la tête sous ce nouveau reproche.

Plus coupables de beaucoup que ce malheureux père, car ils connaissent Jésus, cependant ils manquent encore de foi, et livrés à leurs seules forces, ils demeurent lamentablement impuissants, ils perdent tous leurs privilèges et deviennent la risée des scribes.

Le démon qui torturait l'infortuné jeune homme était sans doute des plus violents, des plus dangereux. Sourd, il ne voulait rien comprendre ; muet, il refusait de dire oui, comme ces âmes nombreuses qui se ferment à la grâce de peur de l'entendre et d'être obligées de bien faire, qui s'obstinent dans un silence négatif malgré les pressants appels divins.

Pour chasser ce genre de démons, il faut la prière qui unit à Dieu, élève vers lui et fait mépriser les choses de la terre comme étant de nul prix ; puis le jeûne qui diminue la puissance de la chair pour fortifier l'esprit. Avec ces deux moyens l'homme se soulève de son lit de matière et devient spirituel. Quand il a le courage d'entamer généreusement cette lutte entre le corps et l'âme, il finit par remporter de telles victoires qu'il n'est plus seulement un homme, mais suivant la belle expression de l'Eglise, un ange revêtu d'une chair, *angelus in carne*. La lutte s'impose, nécessaire, interminable, entre la chair qui empiète sur l'esprit, et l'esprit qui défend ses droits, *caro concupiscit adversus spiritum et spiritus adversus carnem*. Jésus nous apprend quels moyens doit employer l'esprit pour prévaloir.

Car la tentation est de toute la vie, elle tourmente même et surtout les saints. Durant une de ces tentations intérieures, terribles, angoissantes, saint François d'Assise priait avec larmes. Il entendit une voix qui lui disait : « François, si tu avais de la foi comme un grain de sénevé, tu dirais à la montagne : « Va plus loin ! » et elle irait plus loin. — Seigneur, demanda-t-il, quelle est cette montagne ? — C'est la tentation, lui fut-il répondu. — Qu'il me soit fait, Seigneur, comme vous l'avez dit ! » Et la tentation disparut, et il jouit désormais d'un grand calme intérieur. « Le jeûne et la prière, ajoute saint Jean Chrysostome, ce sont deux ailes à l'aide desquelles on peut défier les tempêtes. » Mais elles supposent déjà que la foi vous élève au dessus de la terre.

#### IV

Après ce miracle, Jésus emmène ses disciples avec lui, dans la Galilée, mais avec Capharnaüm comme objectif. Il ne peut se détacher de cette ville bien-aimée et si ingrate. En chemin, il ne cesse d'attirer leur attention sur un sujet qu'il leur répugne toujours d'aborder : ses souffrances et sa Passion. Avec eux il se laisse aller à de doux épanchements, qui maintenant, dans sa bouche et par l'insistance qu'il y apporte, deviennent un enseignement : l'enseignement pratique de la

<sup>1</sup> Matth., XVII ; Marc, IX ; Luc, IX.



douleur, qui est le fondement de la vie chrétienne. *Docēbat discipulos suos* <sup>1</sup>.

De plus en plus ils s'attachent à lui, ils l'admirent dans ses miracles, mais fidèle à sa résolution de disparaître désormais sans éclat, il ne veut pas que l'on publie son arrivée dans les bourgades, *nec volebat quemquam scire* <sup>2</sup>. Ce ne sont point les acclamations qu'il recherche, le temps en est passé. Il poursuit son labeur, il expose sa doctrine, et comme il voit ses disciples enthousiastes, confiants dans un avenir qu'ils se figurent royal et triomphant :

— Mettez bien ces discours dans vos cœurs, leur dit-il : c'est que le Fils de l'homme sera livré aux mains de ses ennemis, et ils le feront mourir, et il ressuscitera le troisième jour après sa mort <sup>3</sup>.

Mais ils avaient comme un voile sur les yeux, et ils ne comprenaient point, ou plutôt ils ne voulaient pas comprendre. Ces paroles toutefois les jetaient dans une grande tristesse, et ils n'osaient lui demander sur ce sujet des éclaircissements qu'il paraissait trop disposé à leur donner. Ils demeuraient ainsi dans une ignorance volontaire qui les troublait profondément et qu'ils s'obstinaient à ne point secouer.

Les trois apôtres qui avaient été témoins de sa gloire sur le Thabor, ne manquaient point de se souvenir qu'il s'était déjà entretenu avec Moïse et Elie de sa sortie douloureuse de ce monde. Mais tout cela leur apparaissait comme un rêve, et eux non plus n'interrogeaient point, de peur de savoir.

C'est ainsi qu'ils arrivèrent à Capharnaüm.

L'entrée de Jésus dans cette ville se fit sans bruit ; les hosannah n'accompagnaient point ses pas à travers les rues : depuis six mois il l'avait quittée, et il y était presque oublié. Seuls les collecteurs d'impôts, avec la tenace mémoire de l'argent, se souvinrent qu'il n'avait point payé au fisc ses redevances, attendu qu'il était absent. L'impôt était personnel et se prélevait au mois de mars. On était maintenant au mois d'août. Les agents du fisc se présentèrent donc à Pierre, parce qu'il avait à Capharnaüm sa maison qu'il partageait avec Jésus, et ils lui dirent :

— Est-ce que le Maître ne paie pas le didrachme ?

— Oui, répondit l'Apôtre.

Et il entra dans sa maison où était Jésus, et le prévint.

— Simon, répondit-il, que t'en semble ? Les rois de la terre, de qui reçoivent-ils le tribut ou le cens ? De leurs fils ou des étrangers ?

— Des étrangers.

— Alors leurs fils sont donc exempts du tribut ?

Tout un monde d'idées se pressaient dans l'esprit de Pierre. D'abord il s'était préoccupé des moyens de payer, puisque le Fils de l'homme demeurait volontairement sans ressources. Maintenant une autre pensée l'envahissait qui lui était

suggérée par les souvenirs du Thabor. Là il avait vu celui qu'il savait être « le Fils du Dieu vivant » dans toute sa gloire de Fils de Dieu, et Jésus affirmait encore ici une nouvelle fois son droit sur toutes les créatures, son domaine absolu et souverain, sa divinité. Les fils des rois sont exempts d'impôts ; lui, le Fils du Père, maître universel et Créateur du monde, comment y serait-il astreint ?

Cette affirmation de sa puissance sur toutes choses, en qualité de Fils du Père, n'échappe point à l'Apôtre qui demeure rêveur. Oui, il sait bien et il croit que « Jésus est le Fils du Dieu vivant », mais il songe soudain qu'il doit rendre réponse aux publicains qui l'ont interrogé. Le Maître a pitié de ses perplexités ; il a d'ailleurs atteint son but en lui faisant produire un nouvel acte de foi intérieur :

— Bien que les fils de roi soient exempts de payer l'impôt, pour ne point scandaliser ceux qui le perçoivent, poursuit-il, va au lac et jette l'hameçon. Le premier poisson que tu tireras, prends-le, ouvre-lui la bouche, tu y trouveras un statère : tu le prendras et tu le donneras pour toi et pour moi <sup>4</sup>.

Pierre obéit et trouva le statère exigé. Le genre de poisson qui le lui fournit s'appelle encore aujourd'hui à Tibériade « le poisson de saint Pierre. »

Ainsi Jésus concilie à la fois ses droits et ses devoirs. Fils de Dieu, il ne doit rien à sa créature, mais les bateliers de Genezareth ne comprendraient point son juste refus ; alors comme d'ordinaire il fait prévaloir la charité sur la justice, il pense aux âmes faibles, il condescend à toutes les ignorances, et se garde de dire une parole, de poser un acte qui conteste ou diminue le prestige de l'autorité publique. Il paie, mais il paie en Dieu, par un miracle.

Ce fait nous montre en outre comment s'affirme la personnalité de Pierre. C'est à lui, comme au chef, entre tous les compagnons, que s'adressent les percepteurs d'impôts. Enfin Jésus paie pour lui avec la même pièce de monnaie, afin d'accuser ainsi l'union intime qui existe entre lui et le prince des Apôtres.

<sup>1</sup> Matth., xvii, 23-26. — Ce tribut était perçu soit pour les Juifs, et il était destiné à l'entretien du temple, soit pour les Romains. La perception s'en faisait au mois d'Adar (février-mars) et au mois de Tischri (septembre-octobre) aux environs de la fête des Tabernacles. Les deux drachmes, ou demi-sicle, ou statère, valaient environ 1 franc 60 de notre monnaie.

## IMPRIMATUR

Lingonis, die 19 augusti 1903.

† SEBASTIANUS, *Episcopus Lingonensis*.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT.

<sup>1</sup> Marc, ix, 30.

<sup>2</sup> *Ibid.*, 29.

<sup>3</sup> Matth., xvii, 21 ; Luc, ix, 45.

# L'Ami du Clergé Paroissial

## SOMMAIRE

**Sermon pour la Nativité.** — La Nativité de Jésus et la Nativité de Marie, 673.

**Prônes catéchétiques sur le Décalogue.** — XIV. Importance et histoire du 3<sup>e</sup> commandement, 676.

**Trésor d'histoires pour l'explication du Symbole des Apôtres.** — XII. Je crois en Jésus-Christ, 679.

**Courtes instructions pour la prière du soir.** — CXI. La tempête apaisée, 683.

**Catéchisme de première communion.** — *Les Sacrements.* — IV. LA PÉNITENCE. — Le sceau de la confession, 684. — Nécessité du sacrement de Pénitence, 686. — Effets et avantages, 688.

## SERMON POUR LA NATIVITÉ

LA NATIVITÉ DE JÉSUS ET LA NATIVITÉ DE MARIE

*Nativitas tua, Dei genitrix  
Virgo, gaudium annuntiavit  
universo mundo.*

Votre naissance, ô très pure  
Vierge mère de Dieu, a été  
pour toute la terre une annonce  
de joie.

Telles sont, mes bien chers frères, les paroles que l'Eglise chante en ce jour sur le berceau de Marie. Ne vous semblent-elles pas comme un écho des paroles de l'ange, disant aux bergers de Bethléem, à la naissance du Fils de Dieu : « *Ecce evangelizo vobis gaudium magnum quod erit omni populo...* » Voici que je vous annonce pour tout le peuple un grand sujet de joie... » ? C'est qu'en effet, mes frères, entre la nativité de Marie et celle de Jésus, il y a de grandes ressemblances relatives 1<sup>o</sup> aux *prodiges* et 2<sup>o</sup> à la *sainteté* qui ont accompagné ces deux naissances, relatives enfin 3<sup>o</sup> aux *effets* qu'elles ont produits.

Je viens les proposer à vos méditations, afin de vous donner une haute idée de la naissance de Marie et de vous montrer les grands bienfaits que cette naissance apporta aux hommes.

### I

4. La naissance de Jésus fut en tous points miraculeuse.

a) La nature n'eut aucune part à la naissance de Jésus. Il fut, comme nous l'enseigne le Symbole, conçu du Saint-Esprit dans le sein virginal de sa mère : *conceptus est de Spiritu Sancto.*

b) Miraculeusement conçu, il naquit plus miraculeusement encore, dit Bossuet. Il sortit du sein de sa mère sans rompre le sceau de sa virginité, semblable au fruit mûr qui se détache sans être cueilli, semblable au rayon qui s'échappe de l'astre

sans que celui-ci subisse aucune diminution, qui traverse le cristal sans le briser et sans le souiller, semblable encore à l'image qui traverse un miroir ou une onde transparente sans l'altérer, semblable enfin au parfum qui s'exhale de la fleur, à la parole qui sort de nos lèvres.

c) Jésus en naissant, et même dès l'instant de sa conception, eut l'usage de la raison « d'une manière très excellente, d'autant que sa très sainte âme jouissait de la claire vision de la divinité, avec laquelle elle fut unie dès le moment de sa création <sup>1</sup>. »

d) Jésus, en naissant, a fait son entrée en ce monde avec une magnificence qui surpasse toute la gloire des rois de la terre. Il était précédé d'une multitude de patriarches, de prophètes, de princes, de rois qui l'ont annoncé, qui l'ont figuré : Abraham, Isaac, Jacob, David, Salomon, et combien d'autres !

e) Enfin, la naissance de Jésus fut entourée de prodiges. Un ange l'annonça aux bergers, les chœurs angéliques la célébrèrent par de glorieux cantiques, et un astre nouveau la signala aux rois mages.

2. Comme celle de Jésus, la naissance de Marie fut en tous points miraculeuse.

a) Marie, il est vrai, ne naquit pas, comme Jésus, d'une mère vierge ; mais elle naquit d'une mère stérile et déjà avancée en âge. « La nature, dit saint Jean Damascène, n'eut aucune part à la formation de Marie, qui est toute pleine de grâce et tout entière l'œuvre de la grâce. La nature ne s'est pas permis de prévenir la grâce, elle s'est arrêtée tremblante, n'osant avancer. » N'était-il pas convenable, en effet, que la concupiscence eût le moins de part possible dans la formation de la Vierge des vierges ?

b) Miraculeusement conçue, Marie, sans aucun doute, naquit miraculeusement aussi. Par un prodige extraordinaire, on peut le croire pieusement, la naissance de Marie fut sans douleur pour sa bienheureuse mère.

c) Marie, en naissant, et même dès l'instant de sa conception, eut l'usage de la raison, non pas comme Notre-Seigneur qui l'eut d'une manière souverainement parfaite, à cause de l'union de son âme avec la divinité, mais d'une manière cependant très réelle, qui la rendit capable de connaissance et d'amour, de s'entretenir avec Dieu et de s'offrir à lui.

d) Marie, en naissant, a fait comme Jésus son entrée en ce monde avec une magnificence qui surpasse toute la gloire des rois de la terre. Elle entra dans ce monde précédée d'une multitude de patriarches, de prophètes, de rois, de pontifes qui n'ont existé que pour elle, comme ils n'ont existé que pour lui, précédée d'une multitude de femmes illustres qui l'ont figurée également.

e) Enfin la naissance de Marie, comme celle de

<sup>1</sup> S. François de Sales, Sermon pour le jour de la Nativité de Notre-Dame. (*Sermons*, t. II).



Jésus, fut entourée de prodiges. Au jour de la Nativité de la Vierge sainte, dit saint Bernardin de Sienne, les anges descendirent du ciel dans la maison de sainte Anne pour saluer l'enfant que cette mère fortunée venait de donner au monde. Là, rangés autour du berceau béni, ils redisaient, éperdus d'admiration, les splendeurs, les vertus, la puissance, la sainteté ineffable de Marie, se servant pour cela de ces paroles du livre des Cantiques qu'ils répétaient en deux chœurs immenses et harmonieux : « *Quæ est ista quæ ascendit de deserto, deliciis affluens, innixa super dilectum suum?* Quelle est celle-ci qui s'élève du désert, remplie et comme surchargée de délices, s'appuyant sur son bien-aimé? » Saint François de Sales ajoute que, la regardant encore avec plus d'attention et d'amour, les anges reprenaient : « *Quæ est ista quæ progreditur quasi aurora consurgens, pulchra ut luna, electa ut sol, terribilis ut castrorum acies ordinata?* Quelle est celle-ci qui s'avance comme l'aurore à son lever, belle comme la lune, pure comme le soleil, terrible comme une armée rangée en bataille? » Saint Jérôme affirme que « la Nativité de la très sainte Vierge fut précédée de grands prodiges et suivie de plus grands encore. » Saint Anselme a dit cette parole approuvée par le savant pape Benoît XIV : « Je conjecture que la naissance de Marie a été d'avance annoncée par des signes merveilleux. Quels ont été ces signes? Celui-là seul les connaît parfaitement qui choisit Marie pour sa mère avant qu'elle vint au monde. »

## II

Mais, ce qui est plus merveilleux encore, la naissance de Marie ressemble à celle de Jésus par la sainteté.

1. a) Jésus naquit dans la sainteté et dans la plénitude de la grâce. « Nous l'avons vu plein de grâce et de vérité, *plenum gratiæ et veritatis*, » dit l'apôtre saint Jean parlant de l'incarnation du Fils de Dieu.

b) Non seulement Jésus naquit dans la sainteté et dans la plénitude de la grâce, mais toute sa vie fut sainte et immaculée. La pureté de sa vie et de ses mœurs faisait l'admiration de tous ceux qui en étaient témoins, et ses ennemis qui l'épiaient sans cesse n'ont jamais pu lui reprocher la moindre faute, la plus petite imperfection. « *Quis arguet me de peccato?* Qui d'entre vous pourrait me convaincre de péché? » disait Jésus à ses ennemis, et jamais un seul n'a pu relever ce défi.

2. a) Comme Jésus, non pas par nature comme lui, mais uniquement par privilège, Marie naquit dans la sainteté et dans la plénitude de la grâce. Et la conséquence des grâces qu'elle reçut dans sa Nativité fut de ne jamais sentir le moindre penchant vers le mal, de n'avoir jamais d'inclination que pour le bien, de ne commettre jamais aucun péché même véniel, durant toute sa vie. Et saint Thomas en donne la raison : « Sans cela, dit-il, elle n'aurait pas été digne Mère de Dieu ; car

l'honneur des parents est la gloire des enfants, et l'ignominie de la mère serait en un sens retombée sur le fils. Ensuite, poursuit-il, Marie fut unie à Jésus-Christ par les liens les plus étroits ; or, il n'y a pas d'affinité entre Jésus-Christ et le péché. Enfin, Marie reçut, non seulement dans son cœur, mais encore dans son sein, la Sagesse éternelle, qui n'habite pas dans un cœur souillé par le péché<sup>1</sup>. »

L'illustre Suarez fait un pas de plus : il dit qu'*il est de foi* que Marie n'a pas péché. Cette vérité fut définie comme article de foi dans le Concile de Clermont, tenu sous Urbain II, en 1095, et sinon définie, du moins ouvertement insinuée par le saint Concile de Trente qui s'exprime ainsi : « Si quelqu'un dit que l'homme peut, durant toute sa vie, éviter tout péché tant mortel que véniel, sans un privilège spécial de Dieu, *comme l'Eglise tout entière le tient pour constant de la Bienheureuse Vierge*, qu'il soit anathème<sup>2</sup>. » Le saint Concile atteste donc que ce sentiment est celui de l'Eglise universelle, ce qui équivaut presque à une définition de foi.

b) Non seulement Marie naquit comme Jésus dans la sainteté et la plénitude de la grâce, non seulement elle ne se rendit coupable d'aucun péché, d'aucune imperfection ; mais, qui plus est, elle fut, non par nature comme Jésus, mais par privilège, immaculée elle aussi dans sa conception. C'est là une vérité de foi définie par l'Eglise. Le 8 novembre 1854, le Souverain Pontife Pie IX, assis sur la chaire de saint Pierre, entouré de cardinaux, de deux cents évêques venus de toutes les parties de l'univers, d'une foule de docteurs, de prêtres éclairés et de pieux laïcs, promulgua ce décret triomphant : « Par l'autorité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, des saints apôtres Pierre et Paul et la Nôtre, Nous déclarons, prononçons et définissons que la doctrine qui enseigne que la Bienheureuse Vierge Marie fut, dans le premier instant de sa conception, par une grâce et un privilège singulier de Dieu tout-puissant, et en vue des mérites de Jésus-Christ, Sauveur du genre humain, préservée et exempte de toute tache du péché originel, est révélée de Dieu et doit, en conséquence, être crue fermement et constamment par tous les fidèles. »

La sainte Vierge a daigné confirmer elle-même cette décision solennelle et infaillible du Vicaire de Jésus-Christ, dans une de ses apparitions à Lourdes, lorsque, à la jeune Bernadette qui lui demandait son nom, elle répondit : « Je suis l'Immaculée Conception. »

## III

La Nativité de Marie ressemble enfin à la Nativité de Jésus par les effets qu'elle a produits.

1. La Nativité de Jésus a procuré la gloire de Dieu, a réjoui le monde angélique, a honoré l'hu-

<sup>1</sup> 3<sup>e</sup> Pars, q. 27, art. 4.

<sup>2</sup> Sess. vi, can. 23.

manité et lui a apporté l'espérance, la paix et la joie.

La Nativité de Jésus a servi la gloire de Dieu, parce qu'elle fait éclater la bonté, la sagesse, la puissance de Dieu, parce qu'elle procure à Dieu une obéissance, une satisfaction, des hommages dignes de lui. Voilà pourquoi les anges chantaient ces paroles sur le berceau de l'Enfant-Dieu : « *Gloria in excelsis Deo*. Gloire à Dieu au plus haut des cieux. »

La Nativité de Jésus a réjoui le monde angélique, parce qu'elle devait peupler le ciel d'élus et combler les places laissées vides par la rébellion de Lucifer et des autres esprits qu'il entraîna dans sa chute, parce qu'elle devait augmenter la gloire et la félicité des anges.

La Nativité de Jésus a honoré l'humanité, puisqu'elle l'a élevée aux honneurs de la divinité.

La Nativité de Jésus a donné aux hommes l'espérance et la joie, parce qu'elle leur offre un rédempteur, un médiateur.

Elle leur apporte la paix : avec Dieu, en expiant leurs péchés ; la paix avec eux-mêmes, en leur apprenant à triompher des passions, qui sont une source de guerres intestines ; la paix avec leurs semblables, en détruisant l'égoïsme, qui est la source de toutes les dissensions.

2. Comme celle de Jésus, la Nativité de Marie, d'une manière infiniment moindre, c'est vrai, mais d'une manière très réelle, procure la gloire de Dieu, réjouit le monde angélique, honore l'humanité, apporte l'espérance, la joie et la paix.

Elle procure la gloire de Dieu, « parce qu'elle révèle au monde son ouvrage le plus merveilleux dans une pure mortelle, parce qu'elle manifeste au sein de l'humanité un prodige de grâce plus grand que la création du monde angélique et que celle de l'univers. La Nativité de Marie glorifie Dieu le Père, parce qu'en le contemplant il voit celle qui posera la limite de sa puissance dans l'ordre du possible. Elle glorifie le Fils, parce qu'elle sera le terme définitif de sa sagesse par la maternité divine. Elle glorifie le Saint-Esprit, parce qu'elle épuise son amour infini. Le mystère de la naissance de Marie, mis dans la balance de l'éternelle vérité et de l'éternelle sagesse, procure à Dieu plus de gloire que ne lui en a procuré la naissance de tous les esprits, de toutes les créatures réalisées et possibles <sup>1</sup>. »

La Nativité de Marie réjouit le monde angélique qui depuis longtemps soupirait après sa venue, car il savait que cette Nativité devait répandre sur lui des flots de lumière, de béatitude et de vie, parce que la gloire et la félicité de Marie devaient rejaillir sur lui.

La Nativité de Marie honore l'humanité, car en elle et par elle l'humanité touche de très près les confins de la divinité. « Que la terre s'abandonne à tous les épanchements de la joie pour avoir été

illustrée par la naissance de cette auguste enfant ! » s'écrie saint Augustin.

La Nativité de Marie apporte l'espérance, la joie et la paix, car elle est le signe avant-coureur de la naissance de Jésus-Christ, sauveur du monde, car elle est le commencement de notre rédemption. Oh ! que l'Eglise a raison de s'écrier : « Votre nativité, ô Vierge mère de Dieu, a rempli d'allégresse tout l'univers, car c'est de vous qu'est sorti le Soleil de justice, le Christ notre Dieu, qui détruisant la malédiction nous apporta la bénédiction, et confondant la mort nous donna l'éternelle vie. »

3. Et puis, quelles belles leçons, quels précieux exemples la Nativité de Marie comméme celle de Jésus a donnés au monde !

Marie, comme Jésus, naquit dans la pauvreté, pour nous apprendre à tous qu'il n'y a de vraies richesses en ce monde que celles de la grâce, et de vraie grandeur que celle d'appartenir à Dieu ; pour enseigner aux riches le détachement et le bon usage des richesses, aux pauvres la dignité de l'infortune supportée avec foi, courage et résignation.

Marie, comme Jésus, naquit pour souffrir, et par là elle nous enseigne comme lui que le chemin de la vie éternelle ne sera accessible qu'aux âmes crucifiées.

En naissant, comme Jésus, sans tache, sans inclination au mal, Marie nous enseigne comme lui à faire grand cas de la pureté, à apprécier grandement le baptême qui nous purifie, et à bien profiter des grâces qu'il nous confère pour affaiblir nos malheureux penchants vers le mal et former en nous une heureuse inclination vers le bien.

En faisant, comme Jésus, usage de sa raison pour se vouer et consacrer au service de Dieu, elle enseigne aux enfants à faire le premier usage de leur raison pour se dédier et consacrer, eux aussi, au service de Dieu.

Comme Jésus, Marie en naissant a triomphé du monde, de la chair et d'elle-même. « Elle a triomphé du monde, dit saint François de Sales, en en faisant le plus parfait et le plus entier renoncement qu'il se puisse faire. Elle a triomphé de la chair parce que ayant, en sa Nativité, d'une manière très parfaite, l'usage de la raison, elle a merveilleusement bien pratiqué le renoncement de la chair en souffrant volontairement toutes les contradictions et mortifications qu'on fait subir aux petits enfants en leur chair. Elle a triomphé d'elle-même en ne se servant pas de sa liberté quoiqu'elle eut l'usage de la raison <sup>1</sup>. »

Suivons l'exemple que nous donnent Jésus et Marie en leur Nativité. Triomphons du monde en en faisant le plus parfait et le plus entier renoncement ; triomphons de la chair en la mortifiant ;

<sup>1</sup> Combalot, *Mois de Marie*.

<sup>1</sup> Loc. cit.



trionphons de nous-mêmes, de notre propre esprit, de notre propre jugement, de notre propre volonté, en les assujettissant en toutes choses aux préceptes divins. Bref, mettons en pratique tous les enseignements que Marie et Jésus nous ont donnés en leur Nativité, et puisque entre la Nativité de Marie et celle de Jésus il y a de si nombreuses et de si grandes ressemblances, célébrons la Nativité de Marie avec une dévotion, un empressement presque aussi grands que la fête si populaire de Noël.

Aimons Marie comme Jésus, imitons Marie comme Jésus, invoquons Marie comme Jésus, et adressons aujourd'hui à Marie la belle prière de saint Augustin, insérée dans l'office de ce jour et que l'Eglise aime à répéter si souvent : « Sainte Marie, secourez les malheureux, fortifiez les pusillanimes, consolez les affligés, priez pour le peuple, intervenez en faveur du clergé, intercédez pour le sexe dévot ; qu'ils ressentent les bienfaits de votre assistance, tous ceux qui célèbrent votre Nativité. *Sentiant omnes tuum juvamen, quicumque celebrant tuam sanctam Nativitatem.* » Ainsi soit-il.

## PRONES CATÉCHÉTIQUES SUR LE DÉCALOGUE

### XIV

#### Le troisième commandement<sup>1</sup>

##### I

IMPORTANCE DE CE PRÉCEPT. — SON HISTOIRE

##### Résumé analytique

1. La loi du repos du septième jour remonte très probablement à l'origine du monde. Elle formule un précepte de la loi naturelle, et précise par un commandement positif les circonstances dans lesquelles il faut accomplir ce précepte.

2. Elle est très importante, comme complément des deux premiers préceptes, comme réglementation du culte extérieur, individuel et social.

3. La loi du repos a pu être donnée à l'homme innocent, en souvenir de la création. Après le péché, elle répondait de plus à une nécessité sociale ; c'était la charte d'affranchissement du prolétaire et de l'opprimé.

4. La sévérité des châtements dont Dieu a puni la transgression de ce commandement sous l'ancienne Loi, le miracle de la manne dans le désert, les efforts faits par les prophètes pour arrêter la profanation du sabbat, en montrent assez l'importance capitale.

5. La disparition du sabbat est une conséquence de la suppression des cérémonies mosaïques ; la désignation officielle d'un autre jour consacré à Dieu devait servir à bien distinguer la société juive de l'Eglise chrétienne.

6. Aucun jour ne convenait mieux que le dimanche, qui nous rappelle la création, la résurrection, la descente du Saint-Esprit, par conséquent les mystères essentiels du christianisme.

7. La loi du dimanche remonte certainement aux premières années de l'Eglise, et n'a pu être portée que par

les apôtres ; le Nouveau Testament y fait déjà allusion, les plus anciens monuments de la Tradition la mentionnent, et l'histoire la confirme. A nous de l'observer.

*Memento ut diem Sabbati sanctifices.*  
N'oubliez pas de sanctifier le jour du Sabbat.  
(Exod., xx, 8).

Mes frères,

Vous vous souvenez que Dieu avait gravé lui-même sa loi sur deux tablettes de pierre, pour les remettre à Moïse comme un gage authentique de l'alliance qu'il contractait avec son peuple. Sur la première de ces tablettes se trouvaient, d'après la tradition, les trois commandements qui ont rapport aux devoirs de l'homme envers Dieu, au culte religieux dans ce qu'il a d'essentiel. Nous avons fait remarquer, dès le commencement de nos instructions, que l'homme doit honorer Dieu de cœur et de bouche, mais aussi par toute sa conduite, et surtout par des actes extérieurs qui témoignent de son entière soumission à la toute-puissance divine. Si le premier commandement prescrit surtout l'hommage du cœur, le second celui de la bouche, voici que le troisième trace le devoir de l'obéissance à la volonté du Seigneur dans l'emploi d'un jour de la semaine à son service. Vous travaillerez six jours et vous vous reposerez le septième, parce que le Seigneur a fait le ciel et la terre en six jours, et il s'est reposé le septième, il a béni ce jour-là et l'a sanctifié.

1. Il est bien probable que depuis longtemps déjà Dieu avait exigé des hommes ce repos du sabbat et ce respect du jour qu'il avait spécialement consacré à son culte. « Rappelez-vous bien, dit-il aux Hébreux, que vous devez sanctifier le jour du sabbat. » Ce n'était donc pas un précepte nouveau et inconnu ; la raison même sur laquelle le divin Législateur insiste, semble prouver que dès la création de l'homme, le repos du sabbat avait été un acte religieux.

Mais ce qu'il est important de retenir, c'est que Dieu précise ici par un ordre positif ce que la loi naturelle nous dit d'une manière vague et insuffisante. Qu'il faille consacrer un certain temps au culte de Dieu, cela est de toute nécessité ; que les hommes réunis en familles et en sociétés doivent faire trêve de temps à autre à leurs travaux pour adorer Dieu, c'est une conséquence de leurs obligations envers le Créateur. Mais qu'un même jour soit fixé à tout un peuple d'abord, puis plus tard à toutes les nations de la terre, pour l'accomplissement de leurs devoirs religieux, ce ne peut être que le fait de la volonté de Dieu lui-même, et l'expression de cette volonté ne peut être connue que par une révélation formelle, comme celle qui a retenti sur le Sinaï, et qui a été gravée sur la pierre par une main divine. Par là, la loi du repos du septième jour échappe à toutes les discussions de la science rationaliste ; là se trouve la réponse à toutes les objections de l'incrédulité. « Pourquoi est-il défendu de travailler tel jour ? Pourquoi est-

<sup>1</sup> Nous rattacherons à ce précepte l'explication des deux premiers commandements de l'Eglise.

on obligé d'aller à l'église ce jour-là ? » Parce que Dieu, qui est le souverain Maître, l'a ainsi réglé. Tel est le sens de l'explication donnée par Moïse dans un autre endroit : « Vous avez été esclaves en Egypte, Dieu vous a délivrés de la servitude en opérant des prodiges extraordinaires, c'est pourquoi il veut que vous observiez le repos du sabbat » (Deut., v, 15) ; c'est-à-dire, vous avez obéi par force aux ordres tyranniques des pharaons, vous obéirez maintenant librement à la volonté du Dieu qui vous a délivrés du joug de l'esclavage.

Amour, respect, obéissance : voilà d'après saint Thomas le résumé de tous nos devoirs religieux. Or si l'amour et le respect peuvent se pratiquer dans tout le cours de la vie, par les mouvements du cœur et des lèvres, sans qu'il soit nécessaire de les rattacher à tel acte en particulier, à telle heure de la journée, l'obéissance prend corps dans une action commandée ou défendue, elle suppose donc un ordre ou une défense provenant de la volonté positive d'un supérieur, exprimée par sa parole. Nous ne chercherons donc pas d'autre origine de la loi du sabbat, ou de celle du dimanche chrétien, que la volonté de Dieu, révélée aux hommes par la voix de Moïse ou par celle des apôtres du Christ.

2. L'importance capitale de cette loi résulte de son but. Elle est destinée à compléter, à couronner les préceptes précédents, en obligeant l'homme à confesser extérieurement par ses œuvres les sentiments d'amour, de respect et de soumission à Dieu que la religion exige de lui. Sans dimanche, il n'y a pas de religion, parce que des lois qui n'obligeraient jamais à des devoirs déterminés quant au temps et à la manière de les remplir, seraient des lois illusoires, auxquelles chacun pourrait échapper en remettant toujours à plus tard de les observer. Quand on s'engage à payer une dette, on fixe exactement l'époque du paiement, et si on laisse passer ce terme, la dette augmente. Il en est de même de nos devoirs religieux : il ne suffit pas d'avoir l'intention de les remplir, il faut s'en acquitter au jour fixé. La conscience du fidèle ne serait jamais en repos si l'obligation du culte n'était circonscrite dans des limites précises, et elle ne pourrait jamais goûter sûrement la joie que procure le devoir accompli.

La loi du dimanche est plus utile encore au point de vue social. Dieu demande l'hommage de son peuple, il faut que tous, petits et grands, riches et pauvres, patrons et ouvriers, s'unissent pour l'adorer ; il faut que les temples soient préparés pour la prière et le sacrifice, que les prêtres viennent y recevoir les hommages des fidèles pour les offrir eux-mêmes à Dieu. Comment cela pourrait-il se faire, si aucune loi ne réglait le temps à consacrer au culte religieux ? Et qui pourrait faire cette loi et la promulguer, si ce n'est Dieu lui-même ?

Mais l'importance de la loi du dimanche ressort

tira plus complètement de l'histoire même de ce précepte ; nous essaierons de la retracer aujourd'hui, après avoir fait remarquer que ce qui a changé, dans la suite des siècles, ce n'est pas l'obligation d'honorer Dieu par le culte extérieur, mais la fixation du jour consacré à ce culte et des observances à remplir ; on comprend que ces circonstances puissent varier, sans que la loi elle-même disparaisse <sup>1</sup>. Etudions donc attentivement ce que les monuments de la révélation nous apprennent du sabbat des Juifs et du dimanche des chrétiens, pour nous faire la plus haute idée du jour du Seigneur.

3. « Dieu a béni le septième jour et l'a sanctifié, parce que c'est en ce jour qu'il s'est reposé de tout l'ouvrage qu'il avait accompli. » (Gen., II, 3). Dieu est immuable en lui-même, il n'y a de changement que dans les œuvres de sa puissance ; le repos de Dieu après la création signifie l'achèvement de son ouvrage, après les six jours (ou périodes peut-être séculaires) pendant lesquels il avait organisé l'univers pour le donner à l'homme, comme un empire à gouverner. N'était-il pas naturel que cette époque mémorable fût consacrée par une institution solennelle destinée à en perpétuer le souvenir ? Et comment Dieu peut-il imprimer le sceau de sa Majesté infinie, si ce n'est par une bénédiction, une sanctification spéciale ? Il est saint dans toutes ses œuvres, et celles qui manifestent le plus sa puissance et sa sagesse doivent aussi faire briller davantage son infinie sainteté. Au septième jour s'attachera donc un caractère de perfection morale particulier, une relation plus étroite avec le Dieu de toute sainteté. Il sera donc pour l'homme le jour religieux par excellence, le jour qui lui rappellera, avec tous les bienfaits de Dieu, la grandeur de son origine et la noblesse de sa fin. L'homme travaillera six jours, pour tirer de son royaume les richesses que la main de Dieu y a cachées, et imiter l'activité divine ; mais le septième jour il se reposera dans la paix du cœur, la reconnaissance et la prière, pour goûter par anticipation quelque chose de ce repos que Dieu lui prépare dans l'éternelle béatitude. Rien ne s'oppose à ce que la loi du repos sabbatique ainsi comprise ait été imposée déjà dans le Paradis terrestre à l'homme innocent.

Plus tard, le péché fera du travail un châtement, une souffrance, et du repos une nécessité individuelle et sociale. Alors le pauvre et l'esclave béniront le Tout-Puissant qui a tracé la loi du repos en sanctifiant le septième jour ; l'ouvrier, après les rudes labeurs de la semaine, se retrempera dans les pensées surnaturelles et les joies de la famille, il ira à l'église offrir le sacrifice de l'amour

<sup>1</sup> L'obligation de consacrer *un certain temps* au culte de Dieu est de droit *naturel* ; — l'obligation de sanctifier *un jour* de la semaine par le repos est de droit *divin positif* ; — enfin l'obligation de sanctifier le dimanche par l'assistance à la messe est de droit *ecclésiastique*. (S. Thom., *Sum. theol.*, 2<sup>a</sup> 2<sup>ae</sup>, q. cxxii, art. 4).



et de la reconnaissance, et il trouvera dans le repos de nouvelles forces pour reprendre le lendemain son travail. Le peuple hébreu avait gémé dans une longue servitude en Égypte, sous de cruels oppresseurs, sans jamais goûter de repos. Il ne devait plus en être de même lorsque Dieu l'aurait délivré de l'esclavage ; le Seigneur lui assurait le droit au repos du sabbat, en lui ordonnant de ne pas oublier, en ce jour réparateur, la main puissante qui l'avait amené dans la Terre promise.

4. Une chose pourtant nous étonne dans cette première législation du repos hebdomadaire : c'est la sévérité avec laquelle devaient être punis les transgresseurs. Les enfants d'Israël, alors qu'ils campaient dans le désert, trouvèrent un homme qui ramassait du bois le jour du sabbat ; ils l'amènèrent en présence de Moïse, d'Aaron et de tout le peuple, et le mirent en prison jusqu'à ce qu'on eût décidé de son sort. Moïse consulta le Seigneur, qui lui répondit : « Que cet homme meure ! » (Num., xv, 35). On l'emmena hors du camp et on le lapida sur-le-champ. Disons-nous que le châtement dépassait la gravité de l'offense ? Ce serait insulter à la justice divine. Disons plutôt que Dieu a voulu faire comprendre par là à tout son peuple, combien était grave l'outrage fait à sa Majesté souveraine par le mépris de son ordre, combien était respectable la loi du repos, quels terribles châtements attireraient sur eux et sur la société ceux qui violeraient de parti pris le troisième commandement. Ne nous étonnons pas d'entendre les prophètes menacer les Juifs des plus terribles châtements parce qu'ils n'observaient plus les sabbats et les fêtes (Ezéch., xx, 21), et qu'ils portaient leurs adorations aux idoles des Gentils. Le Dieu d'Israël est un Dieu jaloux de son autorité souveraine, il demande à son peuple de penser à lui, de l'honorer spécialement le jour du sabbat, de le remercier de ses immenses bienfaits ; et ce peuple, que sa main a tiré de la servitude, l'insulte en refusant de sanctifier le septième jour par le repos et la prière. N'est-il pas juste que la colère du Seigneur s'appesantisse sur lui, et que des exemples terribles lui rappellent que la mort est le juste salaire du péché ? Que nos contemporains comprennent cette leçon, et qu'en voyant d'une part la profanation scandaleuse des jours consacrés au Seigneur, et d'autre part les fléaux qui ne cessent de fondre sur nous, ils s'humilient sous la main de Dieu et confessent qu'ils ont bien mérité les maux qui les frappent !

La première phase de la loi du repos nous montre donc, dans l'ancien Testament, un précepte à la fois naturel et positif, aussi clair dans sa formule que strict dans son application, porté selon toute apparence dès l'origine de l'homme, mais promulgué solennellement sur le Sinaï, et sanctionné par les châtements les plus sévères, infligés soit aux individus, soit à la société juive tout entière. L'observation de ce précepte par les

individus et les sociétés nous apparaît dès les premiers siècles du monde comme un élément essentiel du culte religieux, une manifestation obligatoire du respect dû à Dieu, et une condition du bonheur temporel des peuples. Le sabbat devait être sanctifié par la pensée de Dieu, le souvenir de ses bienfaits (et à certaines époques, par des cérémonies et des sacrifices particuliers), mais surtout par le repos et l'abstention de tout travail servile. La préparation des mets n'était même pas permise, elle devait se faire la veille ; aussi pendant que la manne nourrissait les Juifs dans le désert, chacun devait en ramasser une double ration le sixième jour, et jamais cette provision ne se gâtait le lendemain. Qu'est-ce que Dieu pouvait faire de plus pour inculquer à son peuple la gravité de la loi sabbatique ? La mort et les plus terribles fléaux châtent les transgresseurs, les prophètes sont envoyés pour en rappeler à chaque instant l'observation, et les miracles se répètent pendant quarante ans pour forcer à l'obéissance un peuple indocile.

5. Il nous reste à parcourir rapidement la seconde phase de la loi du repos religieux, en étudiant le dimanche chrétien. Pourquoi et comment s'est fait ce changement du jour consacré à Dieu ? Jésus-Christ a déclaré solennellement qu'« il n'était pas venu abolir la loi promulguée par Moïse, mais l'accomplir » (Matth., v, 17) ; tout ce qui était essentiel à la loi divine a donc dû passer de la Synagogue à l'Eglise catholique ; mais ce qui n'était que temporaire, accessoire ou figuratif, a pu être supprimé ou modifié, car, comme nous l'avons déjà fait observer, ce n'était pas ce qui constituait la loi.

Si nous recherchons le but que s'est proposé l'Eglise en transportant du sabbat au dimanche l'obligation du repos, nous comprendrons qu'il était fort important de mettre entre les Juifs et les chrétiens une ligne de démarcation très visible, qui empêchât de les confondre. Dès lors que les observances cérémonielles de la loi de Moïse devaient cesser pour faire place à un culte nouveau, et que le salut ne devait plus être cherché dans la Synagogue, il fallait au culte chrétien une marque extérieure, facile à voir, un signe éclatant que la religion porterait partout avec elle. Le sabbat était une marque à laquelle Dieu voulait qu'on reconnût son peuple (Jérém., xx, 12) ; une fois que ce peuple aura été réprouvé et son Temple enseveli sous des ruines éternelles, il faudra une autre marque pour distinguer au milieu des nations le vrai peuple de Dieu. Le baptême et les autres sacrements, ainsi que le sacrifice du corps et du sang de Jésus-Christ, sont sans doute des choses extérieures propres à la religion chrétienne, mais une pratique publique, qui s'impose le même jour à tous les fidèles sans exception, frappe encore davantage : les individus peuvent recevoir les sacrements en secret, à l'insu les uns des autres, mais l'arrêt de la vie active

d'une société un jour par semaine ne peut se produire sans attirer l'attention de tous les esprits. Ceux qui observent encore le sabbat sont juifs, ceux qui sanctifient le dimanche sont chrétiens, il n'y a pas à s'y tromper.

6. Faut-il se demander maintenant pourquoi le dimanche a été choisi, plutôt qu'un autre jour, pour être consacré au culte du Seigneur sous la loi nouvelle? Le dimanche, mes frères, doit être pour les chrétiens un souvenir, une date mémorable, comme le sabbat l'était pour les Juifs. Or, deux événements des plus importants dans l'histoire de l'Eglise se sont passés ce jour-là, vous ne l'ignorez pas. C'est un dimanche que Jésus-Christ, sortant victorieux du tombeau, a donné la preuve la plus éclatante de sa mission divine par un miracle sans précédent. C'est un dimanche que le Saint-Esprit est descendu sur les apôtres pour leur communiquer ce feu du zèle de la charité, et cette force héroïque, qui ont changé la face de la terre. Ajoutons à cela que le dimanche est le jour où Dieu a commencé à organiser le monde en créant la lumière, et nous verrons que nul autre jour ne convenait mieux pour honorer les trois personnes divines : le Père à qui nous attribuons la création, le Fils qui nous a rachetés, et le Saint-Esprit qui nous sanctifie par la communication de la grâce. Ces trois bienfaits se tiennent étroitement et doivent sans cesse rester présents à notre mémoire ; le jour dont la date les réunit est bien le plus propre à nous rappeler et la Majesté de Dieu, et les mystères de sa vie intime, et le droit que la religion nous donne d'y participer, et la glorieuse espérance du repos éternel qui en est la conséquence <sup>1</sup>.

7. Nous ne savons pas dans quelles circonstances, ni à quelle époque précise s'est opérée la substitution du dimanche au sabbat. Mais nous sommes sûrs, d'une part, qu'elle n'a pu se faire que par l'autorité des apôtres agissant au nom de Jésus-Christ et sous son inspiration ; d'autre part, qu'elle remonte aux premières années du christianisme, car saint Luc et saint Paul y font allusion (Act., xx, 9), saint Jean parle du dimanche dans son *Apocalypse* (1, 2), la tradition n'a jamais connu d'autre jour consacré au Seigneur, et aucune dissension ne s'est jamais produite sur ce point. Pendant les trois premiers siècles, les persécutions ne permirent pas aux chrétiens de célébrer publiquement ce grand jour, mais dès qu'on put élever des temples en l'honneur du Christ sauveur des hommes, le dimanche vit les fidèles s'y réunir pour l'adorer, et les peuples chrétiens n'ont jamais interrompu ce religieux hommage. La Révolution de quatre-vingt-treize a essayé de supprimer le dimanche, mais elle n'a réussi qu'à se rendre ridicule. Le dimanche est le jour de Dieu, l'insti-

tution du dimanche est l'œuvre de Dieu, elle s'est implantée, avec la croix et l'évangile, dans tous les pays du monde, et le dimanche durera autant que l'Eglise de Jésus-Christ.

Si Dieu, mes frères, nous avait obligés à consacrer à son service tous les jours de notre vie, nous n'aurions aucune raison de le lui refuser; mais il a voulu nous laisser six jours de la semaine pour vaquer à nos divers travaux, et il se contente d'un jour où nous devons profiter du repos pour l'honorer <sup>1</sup>. Comment peut-il se faire que tant de chrétiens trouvent ce précepte trop dur? que les uns s'obstinent à continuer ce jour-là un travail supérieur à leurs forces? que d'autres ne profitent du repos que pour se livrer à des divertissements dangereux, ou même coupables? Hélas! la foi est tellement étouffée dans le cœur de la génération actuelle, et la charité y est tellement refroidie, pour ne pas dire éteinte, qu'on ne peut plus obéir à Dieu, même quand il commande le repos! A quoi nous servira-t-il, au jour de la mort, d'avoir employé le jour du Seigneur à augmenter nos richesses, ou à satisfaire nos passions? Quand penserons-nous à Dieu, à l'éternité, à notre âme et à son salut, si nous passons tous nos dimanches loin de l'église? Pour les bons chrétiens, le dimanche avec ses belles solennités et les douces joies qu'il procure est un avant-goût du repos du ciel. Sanctifiez donc bien ce jour béni, laissez reposer le marteau et la charrue, les ciseaux et l'aiguille, revêtez vos habits de fête, venez aux offices, approchez-vous des sacrements, visitez les malades, faites de bonnes lectures, prenez d'honnêtes récréations. Mais surtout priez, le dimanche est le jour de la prière; demandez à Dieu qu'il bénisse vos travaux, qu'il dirige vos enfants dans le chemin de la vertu, qu'il vous accorde ici-bas des jours pleins de mérites, et au ciel le repos éternel. Ainsi soit-il.

## TRÉSOR D'HISTOIRES POUR L'EXPLICATION DU SYMBOLE DES APOTRES

### XII

JE CROIS EN JÉSUS-CHRIST

#### I. — Foi en Jésus-Christ

**Une conversion.** — Un journal racontait naguère la conversion du docteur Paul Tichmann, autrefois grand rabbin, maintenant fervent néophyte. Il avait beaucoup écrit contre l'Eglise et Notre-Seigneur Jésus-Christ. C'est en travaillant à un ouvrage destiné à prouver que le Messie n'était pas encore venu, qu'il fut touché par la grâce. En voyant les prédictions des prophètes si pleinement réalisées en Notre-Seigneur, il s'écria : « Il faut que le voile que nous portons sur les yeux

<sup>1</sup> Cf. S. Ignatii Mart. Epist. ad Magnes. ; S. Leonis M. Epist. 11 ad Dioscorum Alexandr.

<sup>1</sup> Catech. Rom., 3<sup>e</sup> Pars, iv, 25 ; I Cor., xvi, 2.



soit bien épais, puisque nous ne voyons pas une vérité plus évidente que le soleil. » Il étudia la religion catholique chez les religieux Franciscains ; son père, le grand rabbin, le traita de fou, voulut le faire enfermer ; mais il parvint à s'échapper et partit pour Rome en disant, les larmes aux yeux : « Comme *Paul* j'ai persécuté l'Eglise de Dieu ; aidez-moi à devenir un autre *Paul*. »

**A Sainte-Hélène.** — On parlait assez souvent de religion à Sainte-Hélène.

Un jour, la conversation était animée ; on traitait un sujet bien élevé, il s'agissait de la divinité du Christ. Napoléon défendait la vérité de ce dogme avec les arguments et l'éloquence d'un homme de génie.

« *Je connais les hommes, général Bertrand, et je vous dis que Jésus n'était pas un homme.* »

« Les esprits superficiels voient de la ressemblance entre le Christ et les fondateurs d'empires, les conquérants et les dieux des autres religions. Cette ressemblance n'existe pas. Il y a entre le christianisme et quelque religion que ce soit, la distance de l'infini.

« Il est une vérité première qui remonte au berceau de l'homme, qu'on retrouve chez tous les peuples, écrite par le doigt de Dieu dans notre âme : la *loi naturelle* d'où dérive le devoir, la justice.

« Une seule religion accepte pleinement la loi naturelle, une seule s'en approprie les principes, une seule en fait l'objet d'un enseignement perpétuel et public. Quelle est cette religion ? *Le christianisme.* »

« Entre Jésus-Christ et quoi que ce soit au monde, il n'y a pas de terme possible de comparaison. Il est vraiment un être à part : ses idées et ses sentiments, la vérité qu'il annonce, sa manière de convaincre, ne s'expliquent ni par l'organisation humaine, ni par la nature des choses.

« Je ne vois rien de l'homme. Plus j'approche, plus j'examine de près, tout est au dessus de moi, tout demeure grand, d'une grandeur qui m'écrase, et j'ai beau réfléchir, je ne me rends compte de rien.

« L'Evangile possède une vertu secrète, je ne sais quoi d'efficace, une chaleur qui agit sur l'entendement et qui charme le cœur ; on éprouve à le méditer ce qu'on éprouve à contempler le ciel. L'Evangile n'est pas un livre, c'est un être vivant, avec une action, une puissance qui envahit tout... Le voici sur cette table, ce livre par excellence (et ici l'Empereur le toucha avec respect), et je ne me lasse pas de le lire et tous les jours avec le même plaisir.

« L'homme qui croit est heureux !... Ah ! vous ignorez ce que c'est que croire !... Heureux celui qui croit !

« Enfin, et c'est mon dernier argument, il n'y a pas de Dieu dans le ciel si un homme a pu concevoir et exécuter, avec plein succès, le dessein gigantesque de dérober pour lui le culte suprême

en usurpant le nom de Dieu. Jésus est *le seul qui l'ait osé*, il est le seul qui ait dit clairement, affirmé imperturbablement lui-même, de lui-même : *Je suis Dieu*, ce qui est bien différent de cette affirmation : *Je suis un Dieu*, ou de cette autre : *Il y a des Dieux*. L'histoire ne mentionne aucun autre individu qui se soit qualifié lui-même de ce titre de *Dieu* dans le sens absolu.

« Bientôt je serai de la poussière... Telle est la destinée des grands hommes ! celle de César et d'Alexandre... et l'on nous oublie... Je meurs avant le temps, et mon cadavre va être rendu à la terre pour y devenir la pâture des vers.

« Voilà la destinée très prochaine du grand Napoléon... Quel abîme entre ma misère profonde et le règne éternel du Christ prêché, encensé, aimé, adoré, *vivant* dans tout l'univers !... »

L'Empereur se tut, et comme le général Bertrand gardait également le silence ; « *Si vous ne comprenez pas*, reprit l'Empereur, *que Jésus-Christ est Dieu, j'ai eu tort de vous faire général.* »

« **Je crois en Jésus-Christ.** » — Un jeune incrédule qui avait écrit contre le catholicisme tomba malade. Ses parents le firent soigner par une sœur de Charité. Quelquefois il s'entretenait avec elle et lui disait : « Ma Sœur, croyez-vous en Jésus-Christ ? — Oui ; j'y crois de toute mon âme ! » Le jeune homme, agité par cette réponse, se mettait à développer diverses difficultés, et la religieuse répondait souvent assez victorieusement ; mais il s'en trouvait d'autres qui l'arrêtaient. Alors elle disait : « Je n'ai pas assez de science pour répondre à toutes vos objections. Si vous me le permettez, j'irai chercher un prêtre. — Non, non, je ne le veux pas. » Une autre fois il vint à dire : « Ah ! si je pouvais pénétrer dans votre cœur, je saurais si réellement vous croyez. » Cette pieuse fille lui répondit : « Il faut bien que je croie, puisque je me suis faite votre servante. — C'est vrai, répondit le malade ému et subitement éclairé. C'est vrai, une religion qui inspire tant de patience et de vertu, est une religion divine. Et moi aussi, ma Sœur, je crois. »

« **Prince, croyez-vous ces choses-là ?** » — Un soir, on était nombreux à la table du grand Frédéric. La conversation tomba sur Jésus-Christ. Le roi n'en parlait jamais sans blasphémer. Il avait son secret motif pour ne pas croire : la pureté, pas plus que la loyauté, ne faisait partie de son outillage.

Le prince Charles de Hesse, petit-fils de George II d'Angleterre, était présent, et il baissait les yeux. Le roi le remarqua, et l'interpellant avec vivacité : « Dites-moi, prince, croyez-vous à ces choses-là ? — Sire, répondit Charles, autant je suis sûr d'avoir l'honneur de parler à votre Majesté, autant je suis sûr que Jésus-Christ est mort sur la croix pour nous sauver. »

Le roi resta un instant silencieux, puis prenant

vivement Charles par le bras : « Eh bien ! cher prince, ajouta-t-il, vous êtes le premier homme d'esprit que j'aie rencontré dans cette illusion. — Sire, répondit Charles de Hesse, quand je serais le dernier, je mourrais heureux dans cette croyance inébranlable. »

Le reste du repas fut silencieux.

Le soir, le jeune prince passait dans un corridor du château, quand le vieux général Taneuzen, lui mettant les deux mains sur les épaules et le couvrant d'un torrent de larmes, s'écria : « Dieu soit béni ! j'ai assez vécu pour voir un homme de cœur confesser le Christ en présence du roi. »

Charles de Hesse, racontant ces choses, ajouta : « Les larmes et les félicitations de ce vieillard me rappellent un des meilleurs moments de ma vie. »

**Dignes de Jésus-Christ.** — En 1883, à l'assaut d'Hanoï, le colonel Carreau avait été blessé mortellement. Transporté dans une cabine du vaisseau le *Pluvier*, il demanda un prêtre, se confessa, et reçut les derniers sacrements en présence de tous ses officiers.

La cérémonie terminée, le colonel prit dans sa main le crucifix que sa femme lui avait attaché au cou, et, le montrant à ses camarades, il leur dit : « Courage, mes amis !... Au milieu de vos fatigues et de vos souffrances, n'oubliez pas que la vie est courte et qu'on est bien malheureux si, arrivé au terme, on constate qu'on n'a pas connu, adoré, défendu Jésus-Christ. »

**Un mot peu connu de Barras.** — Sous le Directoire, alors que le pays commençait à se remettre de la Terreur qui avait pesé si longtemps sur lui, un des collègues de Barras, Larevellière-Lépeaux, s'imagina de fonder une religion nouvelle, sous le nom de *Théophilanthropie*. C'était un amalgame de toutes les maximes, de toutes les prescriptions morales qu'il avait recueillies çà et là dans les sages de l'antiquité, dans les philosophes et même dans l'Evangile. Fier de sa trouvaille et heureux de pouvoir détrôner enfin pour jamais la religion de Jésus-Christ, il s'agitait en tous sens afin de multiplier les apôtres et les adeptes de sa doctrine, faite de main d'homme, et par conséquent imparfaite comme tout ce qui émane de la créature.

Malgré ses efforts, la nouvelle Eglise ne progressait aucunement. Un jour, Larevellière-Lépeaux, découragé, s'en va trouver Barras. « Croyez-vous, mon cher collègue, lui dit-il, que ma religion ne prend pas en France ? Cependant c'est un chef-d'œuvre de morale et de philosophie. En vérité, comment a donc fait Jésus-Christ pour imprimer un pareil essor à sa prédication soutenue seulement par quelques pauvres bateliers ? — Mon ami, reprit Barras, si vous tenez à réussir comme Jésus-Christ, faites-vous crucifier un vendredi, et tâchez de ressusciter le dimanche suivant. » Larevellière-Lépeaux baissa la tête et ne dit mot.

Quelque temps après, le premier consul, faisant rouvrir les temples catholiques, dut achever de convaincre l'orgueilleux philosophe que la religion de Jésus-Christ n'était pas morte, et qu'il n'y avait en lui ni l'étoffe d'un Messie ni le caractère d'un Dieu.

**L'unique Sauveur !** — Le plus grand écrivain du siècle dernier, Chateaubriand, allait mourir. C'était en 1848. Le canon grondait au faubourg Saint-Antoine, et Paris s'agitait dans la fièvre ardente d'une révolution. Tout à coup le grand homme se souleva sur sa couche, et attachant un long et triste regard sur le crucifix suspendu à la muraille : « Jésus-Christ seul, s'écria-t-il, sauvera la société moderne. »

**Critique et philosophe.** — « Prenez, a dit Sainte-Beuve, les plus grands des modernes antichrétiens, Frédéric, La Place, Goethe ; quiconque a méconnu complètement Jésus-Christ, regardez-y bien : dans l'esprit ou dans le cœur, il lui a manqué quelque chose. »

Victor Cousin : « Je monterais sur l'échafaud plutôt que de nier la divinité de Jésus-Christ. »

**Les poètes.** — Lamartine :

Oui, de quelque faux nom que l'avenir te nomme,  
Nous te saluons Dieu, car tu n'es pas un homme !  
L'homme n'eût pas trouvé dans notre infirmité  
Ce germe tout divin de l'immortalité,  
La clarté dans la nuit, la vertu dans le vice,  
Dans l'égoïsme étroit la soif du sacrifice,  
Dans la lutte la paix, l'espoir dans la douleur,  
Dans l'orgueil révolté l'humilité du cœur,  
Dans la haine l'amour, le pardon dans l'offense,  
Et dans le repentir la seconde innocence !  
Notre encens à ce prix ne saurait s'égarer,  
Et j'en crois des vertus qui se font adorer !

Victor Hugo :

Dieu, que l'homme coupable appelait, s'est penché,  
Et voyant l'univers sanglant, mort, desséché,  
Et songeant, pour lui-même et pour lui seul sévère,  
Que pour sauver un monde il suffit d'un calvaire,  
Il a dit : Va, mon fils ! — Et son fils est allé.

## II. — Amour de Jésus-Christ

**Belles paroles de Montalembert.** — « S'il nous eût été donné de vivre au temps où Jésus-Christ vint sur la terre et de ne le voir qu'un moment, nous eussions choisi celui où il marchait couronné d'épines et tombant de fatigue sur le Calvaire. De même, nous remercions Dieu de ce qu'il a placé le court instant de notre vie mortelle à une époque où sa sainte religion est tombée dans le malheur... Nous ramasserons avec amour les débris de sa Croix pour leur jurer un culte éternel. On l'a brisée sur nos temples, mais nous la mettrons dans le sanctuaire de nos cœurs, et là nous ne l'oublierons jamais. De la terre où on nous l'a détruite, nous la replacerons dans le ciel et là nous lirons encore une fois autour d'elle : *In hoc signo vinces !* »



« Loué soit Jésus-Christ ! » — Un journal allemand rapporte le trait qui suit.

A Bonn, un professeur allait opérer un campagnard atteint d'un cancer à la langue. De nombreux élèves se pressaient autour du maître.

L'éminent chirurgien avertit le malheureux qu'à mettre les choses au mieux, il devait se résigner à perdre la parole.

« Si vous avez, lui dit-il, un désir à exprimer, faites-le maintenant. Songez bien que c'est la dernière parole que vous prononcerez de votre vie. Après l'opération, vous demeurerez muet. »

Tous attendaient anxieux.

Le paysan courba un instant la tête, et soudain ces mots partirent de ses lèvres :

« Loué soit Jésus-Christ ! »

« Renier Jésus-Christ !... Il ne m'a fait que du bien ! — Un jour, devant le proconsul de Rome, on amenait un vieillard, Polycarpe, évêque de Smyrne. En face des instruments de supplice : « Renie Jésus-Christ, » lui dit le magistrat. Mais lui, relevant sa tête blanchie : « Le renier ! s'écria-t-il, il y a 80 ans que je le sers, et il ne m'a fait que du bien. »

**La Passion et les âmes.** — Un jour, sur les pas du grand Xavier, des missionnaires abordèrent aux îles du Japon. Avides d'entendre la bonne nouvelle, les insulaires s'empresrent autour de ces étrangers. Ceux-ci leur racontent comment Dieu tira l'homme du néant, l'anima du souffle de la vie, et le plaça intelligent et libre sur l'univers devenu son domaine. La foule écoute, ravie, émue ; déjà elle ne peut se défendre d'aimer l'Esprit, auteur de son être.

Soudain, l'apôtre saisissant son crucifix et plaignant sous leurs yeux cette image étrange : « Le voilà, s'écrie-t-il, le voilà, votre Dieu ! Par le crime d'un seul, tous nous étions devenus enfants de colère ; Fils de Dieu, Dieu comme son Père, il quitte le ciel et vient nous sauver. Enfant, il paraît au milieu des siens, avec une étable pour palais, et pour trône une mangeoire de bestiaux ; obscur manouvrier, il manie, trente ans, la hache et le rabot ; puis, son heure venue, il s'en va parcourant les bourgades de la Judée, prêchant la pénitence et le royaume de Dieu, semant les prodiges sur ses pas ; puis, quand sonne l'heure des puissances des ténèbres, victime innocente de nos péchés, il se laisse traîner à travers les rues d'une grande cité, livrer à une vile soldatesque, conspuer, calomnier, souffleter, meurtrir de verges, couronner d'épines, et, tout ruisselant de sang, il arrive jusqu'au sommet d'une colline. Là, sous les yeux de sa mère, en présence d'une foule insensible à ses tortures, il est cloué sur le bois d'infamie, et tandis que sa chair tressaille sous l'aiguillon des clous, que le sang l'inonde et que la mort l'étreint, que la foule le maudit, il n'a pour se venger qu'un cri de pardon... C'est ainsi que Dieu aima le monde. »

A ce récit, les larmes coulent des yeux de ce bon peuple ; il jure d'aimer un maître qui l'aime le premier. Aussi, lorsque quarante années plus tard l'heure du martyre sonna, on le vit, victime à son tour, courir aux bûchers, embrasser la croix, implorer la mort comme une grâce, et lasser par sa patience la cruauté des tyrans, heureux ainsi de rendre à son Dieu amour pour amour.

**Le Missionnaire et le Japonais.** — On lit dans la *Semaine Religieuse* du diocèse de Mende, sous la signature de M. Claudius Ferrand, missionnaire au Japon :

Dans un train, je récitais mon bréviaire et j'avais sous les yeux une belle image de Notre-Dame des Victoires. Mon voisin de gauche, qui la regardait depuis un bon moment, me dit tout à coup :

« Ça, c'est sans doute votre femme ? »

— Non, Monsieur, lui répondis-je, c'est ma Mère.

— Ah !... Et ce joli petit enfant qu'elle tient dans ses bras, c'est votre frère cadet ?

— Non pas, Monsieur, c'est mon frère aîné. »

Vous voyez d'ici la figure qu'il dut faire. Il resta un moment silencieux, comme pour essayer de comprendre l'énigme. Puis, comme s'il avait deviné :

« Alors, c'est sa photographie de quand il était petit ? »

— Oui, Monsieur.

— Et quel âge a-t-il maintenant ?

— Il y a dix-huit siècles qu'il est mort ! »

Pour le coup, mon pauvre voisin crut que je me moquais de lui. Il se prit à rire et moi aussi.

« Comment trouvez-vous ma Mère ? »

— Elle est superbe !

— Oui, Monsieur, ajoutai-je, il n'y a jamais eu sur la terre de femme plus belle, plus pure et plus sainte. Et cette femme, tout le monde la connaît et la vénère ; c'est la Reine de la terre et du ciel : on l'appelle MARIE. »

Et alors, à mon homme de plus en plus ébahi, j'expliquai de mon mieux le mystère du Christ et de sa Mère. Il m'écoutait en silence et avec attention. Malheureusement, il fallut bientôt nous quitter ; le train venait d'entrer en gare.

Qui sait si la bonne Mère dont les traits ont fixé un moment l'attention de ce pauvre païen, qui a daigné la trouver belle et gracieuse, gracieux et beau le Divin Enfant qu'elle tient entre ses bras, en reconnaissance de ce loyal hommage, ne trouvera pas au fond de son cœur maternel quelque grâce qui ouvrira les portes du paradis à son inconscient admirateur ?

## COURTES INSTRUCTIONS POUR LA PRIÈRE DU SOIR

### CXI

#### LA TEMPÊTE APAISÉE

C'était le soir du jour même où Jésus avait prononcé les paraboles que nous avons expliquées; le labeur avait été fatigant, le divin Maître voulait se reposer : « Passons à l'autre bord du lac, » dit-il à ses disciples. Et ceux-ci, renvoyant la foule, l'emmenèrent dans la barque, tel qu'il était; d'autres barques le suivaient <sup>1</sup>.

« Rien n'est plus délicieux, écrit un pèlerin en Terre Sainte, qu'une promenade sur le lac de Génézareth au moment où le soleil se couche. Les flots, un instant d'or et de pourpre, redeviennent insensiblement bleus, à mesure que la lumière se voile derrière les collines de Tibériade et de Magdala. Alors les étoiles qui scintillent au firmament commencent à se mirer dans la vaste nappe d'eau. Le calme de la nature, la fraîcheur du soir, et je ne sais quel parfum de pureté et de poésie remplissent l'âme d'une vague sensation de bien-être, où l'on se plaît comme dans un commencement de bonheur idéal. » (Le Camus).

Les bras robustes des bateliers galiléens faisaient glisser doucement la barque sur les flots paisibles. A l'arrière, près du gouvernail, Jésus s'était couché, appuyant sa tête sur un coussin de rameur; puis, bercé au bruit des avirons qui tombaient en cadence, le regard plongé dans les profondeurs du ciel bleu, souriant comme s'il entraînait chez son Père, il s'était endormi.

Les disciples le contemplaient avec admiration et tendresse, et à voix basse, de peur de l'éveiller, ils se communiquaient leurs impressions sur les miracles qu'ils avaient vus, et les merveilleuses paraboles qu'ils venaient d'entendre.

Tout à coup, comme il n'est pas rare sur ce lac, le vent se leva, précurseur certain d'une tempête. Les nombreux ravins qui débouchent sur la partie supérieure du lac, même par un temps serein, deviennent alors comme de dangereux défilés par où s'engouffrent, en rafales terribles, les vents descendus des hauteurs voisines. Déchainés à l'improviste, ils jettent bientôt sur le lac, naguère si tranquille, la plus effroyable désolation et causent de lamentables naufrages.

L'ouragan devint épouvantable; déjà la barque, ballottée par les flots en furie, faisait eau et menaçait de sombrer. Les apôtres, pour la plupart pêcheurs habitués à la mer et à ses colères, étaient saisis d'effroi à la vue du danger. Et Jésus continuait à dormir.

Une lame plus furieuse que les précédentes vint heurter le pauvre esquif et arracher aux disciples un cri d'angoisse, exprimé en des termes diffé-

rents, mais trahissant la même épouvante : « Seigneur, sauvez-nous! nous périssons! » crient les uns. « Maître, nous sommes perdus! » s'écrient les autres, pendant que retentit sur les lèvres de leurs compagnons un appel qui ressemble à un reproche : « Maître, cela ne vous fait donc rien que nous périssions? <sup>1</sup> »

Alors Jésus se lève, menace, d'un geste, le vent, cause de la tempête, et réprimande la mer comme ferait un maître à un serviteur rebelle : « Tais-toi! commande-t-il, silence! » Et aussitôt le vent cessa, les flots s'apaisèrent, et il se fit un grand calme.

Mais le Sauveur veut donner une leçon à ses disciples. Car si, au milieu de circonstances périlleuses, l'angoisse est naturelle au cœur, et si une prière pressante, émue, est permise à l'âme, la crainte désespérée ne convient pas à ceux qui ont la foi. S'adressant donc aux apôtres : « Pourquoi cette timidité? N'avez-vous point encore la foi? »

Ceux-ci, sous le coup d'une admiration mêlée de stupeur, se dirent l'un à l'autre : « Quel est donc celui-ci, pour commander à la mer et aux vents et s'en faire ainsi obéir? »

. . .

Ce n'est pas sans raison que Notre-Seigneur a permis cette tempête contre la barque qui le portait, lui et ses disciples. Et ce n'est point sans raison non plus que les trois premiers évangélistes nous l'ont décrite dans ses détails. Car cette tempête est le double symbole de ce qui se passe dans l'histoire de l'Eglise et dans celle des âmes.

Depuis bientôt dix-neuf siècles, la barque de Pierre vogue sur l'océan du monde, portant dans ses flancs les âmes de bonne volonté et les transbordant des rivages du temps à ceux de l'éternité. Elle accomplit son perpétuel voyage dans les mêmes conditions que l'esquif du lac de Tibériade : Jésus est assis au gouvernail, les évêques, les prêtres manœuvrent les avirons. Elle aussi connaît l'alternative de la paix et des orages. Parfois le ciel est pur, la mer tranquille; c'est le règne de la tranquillité, l'Eglise alors fonde ses œuvres, développe ses institutions. Mais souvent des tempêtes plus ou moins subites, des ouragans d'une durée plus ou moins longue, viennent ballotter la divine nacelle. Les persécutions, suscitées sous une forme ou sous une autre, contre ses libertés et contre ses institutions, sont comme des coups de vent, des tempêtes sorties de l'enfer. On voit quelquefois le ciel devenir si sombre, l'impiété triompher si brutalement, son règne durer si longtemps, causer des ruines si douloureuses et si lamentables, que Jésus semble dormir et que son Eglise paraît à la veille de sombrer dans je ne sais quels abîmes.

Oui, il est permis alors aux nautoniers de sentir leur cœur s'angoisser, aux passagers de trem-

<sup>1</sup> Marc, iv, 35-40. (Cf. Math., viii, 18-23; Luc, viii, 22).

<sup>1</sup> Math., viii, 25; Luc, viii, 24; Marc, iv, 38.



bler et de verser des larmes, à la vue de tant d'œuvres de piété, de charité et de dévouement, si péniblement édifiées, emportées et détruites. Oui, il est permis d'invoquer le ciel et de l'appeler au secours. Mais ce qu'il ne faut jamais faire, c'est se décourager, se scandaliser et craindre pour les destinées de l'Eglise. Le Seigneur paraît dormir, nous sommes impatients de le voir s'éveiller. Chrétiens de peu de foi que nous sommes ! Est-ce à nous à lui fixer l'heure ?

L'histoire de dix-neuf siècles est là pour le redire : lorsque sonne l'heure marquée à l'horloge de l'éternité, le Christ se lève : d'un mot, d'un geste, d'un événement, il commande à la tempête, il disperse les impies et confond leurs projets. Le calme revient, la paix renaît, la barque surnage et continue sa route... jusqu'à l'orage suivant.

Nous avons besoin de nous rappeler ces vérités, en ces heures douloureuses où précisément l'ouragan dévastateur s'est déchaîné sur l'Eglise de France et y entasse ruines sur ruines. Courage et confiance ! Jésus semble dormir : il attend son heure. Mais, de grâce, simples fidèles ou persécutés, que la défaillance n'atteigne pas nos cœurs ! N'aurions-nous donc plus la foi ?

Cette tempête apaisée symbolise encore, avec non moins de vérité, d'autres orages, particuliers ceux-là, mais souvent aussi effrayants. La même conclusion, pleine d'espérance s'impose alors. Quelle âme et quel cœur ne connaissent ces orages, ces coups de vent ? Qu'ils sachent, du moins, garder l'espérance avec l'énergie persévérante.

Une âme, un cœur craignant Dieu, nacelle à la voile enflée par la piété, par le service fidèle du Seigneur, voguaient doucement en compagnie de Jésus, lorsque tout à coup l'orage gronde, une tempête s'élève. Et voilà cette âme, ce cœur troublés, désarmés, découragés peut-être. D'affreuses imaginations, de honteuses pensées, des désirs pervers assaillent la pauvre barque surprise, avec la violence d'un ouragan. Des abîmes sans fond s'ouvrent devant elle, le naufrage semble imminent, inévitable. En vain l'âme supplie, en vain le cœur s'angoisse : l'orage continue et cache le ciel par ses nuages effrayants. La nacelle fait eau, il semble que la volonté va défaillir et céder ; Jésus paraît s'être retiré ou dormir.

Faut-il se décourager, abandonner le gouvernail ? A Dieu ne plaise ! Jésus reste là, tout près, au sein de la tourmente qui n'est qu'une épreuve. Malgré les sifflements de la tempête, les hurlements de la chair ou des passions, malgré les avaries causées par l'ouragan, il ne faut point se décourager, encore moins désespérer. Plus le danger devient effrayant, plus fort il faut saisir la main du divin pilote, invoquer son aide, l'appeler au secours. Alors aussi, bientôt il se lève, commande à l'enfer et aux passions révoltées ; la tempête s'apaise, le calme renaît, le cœur retrouve le calme et des ondes paisibles... jusqu'à ce

qu'un nouvel orage revienne nous apprendre que, ici-bas, il faut s'attendre aux luttes et se préparer aux orages.

Non, quelque tempête qui s'élève sur notre âme, quelque violent ouragan qui souffle sur notre cœur, gardons la foi et la confiance en Jésus. Serons-nous plus près de son cœur lorsque le bon Maître semble dormir ; même après des défaillances, ne perdons pas courage ; le Dieu qui a su commander aux flots de la mer de Genezareth saura encore commander aux vagues des passions, et conduire notre nacelle au port du salut, comme il a ramené celle qui portait les apôtres sur les rives du calme et de la tranquillité.

## CATÉCHISME DE PREMIÈRE COMMUNION

### TROISIÈME PARTIE

#### Moyens de salut

#### LES SACREMENTS

#### B

#### *Les sacrements en particulier*

#### IV. — LA PÉNITENCE (suite)

#### 3<sup>e</sup> Le sceau de la confession

— *Qu'appelle-t-on le sceau sacramentel ou de la confession ?*

— On appelle ainsi l'obligation très stricte de garder inviolablement le secret sur tout ce qui est connu par la confession sacramentelle.

— *D'où vient ce nom de sceau sacramentel donné au secret de la confession ?*

— De même que les lettres que l'on veut tenir absolument secrètes sont munies d'un sceau ou d'un cachet, de même les péchés déclarés en confession sont, par le secret sacramentel, placés comme sous un sceau qu'on ne peut ni violer ni briser.

+

#### a) Obligation du sceau sacramentel

— *Quelle est la gravité de cette obligation du secret sacramentel ?*

— C'est une obligation rigoureuse sous peine de faute grave, et dont rien ne peut dispenser, sinon le consentement exprès du pénitent.

— *Sur quoi est-elle fondée ?*

— Elle est tout à la fois de droit naturel, de droit divin et de droit ecclésiastique.

— *Comment est-elle de droit naturel ?*

— Il existe entre le confesseur et le pénitent un pacte tacite, en vertu duquel les péchés ne sont accusés qu'à la condition qu'ils resteront tout à fait secrets : c'est là un véritable secret confié que l'on ne peut violer sans pécher gravement contre la justice.

— *De plus ?*

— De plus le droit naturel interdit toute diffamation injuste du prochain, et la révélation de la confession constituerait une véritable diffamation, du moins s'il ne s'agit pas de péchés publics.

— *Comment le secret sacramentel est-il de droit divin ?*

— On peut affirmer que Jésus-Christ en instituant le sacrement de pénitence a implicitement comme conséquence établi le secret sacramentel.

— *Expliquez-vous.*

— L'intention de Notre-Seigneur a été certainement que les fidèles ne fussent en aucune manière détournés de la réception du sacrement, comme ils le seraient si les péchés accusés en secret pouvaient être révélés en dehors de la confession. Par là en effet la confession deviendrait odieuse, nuisible et même un objet de scandale, et le précepte divin qui en fait une obligation serait annihilé.

— *L'obligation du secret sacramentel est encore de droit ecclésiastique, avez-vous dit : comment le prouvez-vous ?*

— On le prouve par les attestations des anciens Pères de l'Eglise tels que saint Augustin, saint Ambroise, saint Léon, etc. Il est ainsi établi que l'obligation du secret sacramentel était reconnue dès les premiers siècles, comme conforme à la règle apostolique. Mais le IV<sup>e</sup> Concile de Latran en a fait une loi explicite et formelle.

— *Citez le texte du Concile.*

— « Que le prêtre prenne bien garde de faire connaître le moins du monde l'état du pécheur, ni par parole, ni par signe, ni de quelque façon que ce soit. » Le même Concile porte en outre des peines très sévères contre les violateurs de cette règle.

— *Qui peut dispenser de cette obligation ?*

— Le pénitent seul par un consentement libre et certain.

— *Pourquoi dites-vous : le pénitent seul ?*

— Parce que le pénitent est libre de céder de son droit, dès lors que le secret a été établi en sa faveur.

— *En aucun autre cas, la violation du secret sacramentel ne peut-elle être autorisée ?*

— Non, aucune fin, si utile et si excellente qu'elle soit, ne peut excuser jamais la violation du sceau de la confession : ni l'intérêt temporel ou spirituel du confesseur, ni celui du pénitent, ni même celui de l'Etat.

— *Pour éviter la mort, le confesseur serait-il autorisé à révéler ce qui lui a été dit en confession ?*

— Non ; mais il devrait plutôt imiter saint Jean Népomucène. Cet illustre évêque aimait mieux mourir que de livrer une seule des paroles de sa royale pénitente. On cite nombre de confesseurs qui ont payé ainsi de leur vie ou de leur liberté un inviolable silence.

— *Racontez l'histoire de saint Jean Népomucène.*

— Saint Jean Népomucène était chanoine de la cathédrale de Prague et aumônier de l'empereur Wenceslas. L'impératrice Jeanne le choisit pour son confesseur. Alors l'empereur conçut le projet abominable de se faire révéler par Jean Népomucène ce que l'impératrice lui avait déclaré au tribunal de la pénitence. Il voulait arriver ainsi à connaître les sentiments intérieurs de la princesse pour lui.

Jean fut saisi d'horreur à cette proposition impie. Son refus et ses représentations n'empêchèrent pas l'empereur de persévérer dans son dessein. Mais les menaces, puis la prison et la tor-

ture même n'eurent pas plus de succès auprès du saint que les moyens de persuasion tour à tour employés.

Enfin un jour, comme Népomucène traversait la rue, l'empereur l'aperçut d'une des fenêtres de son palais ; aussitôt il donna l'ordre de l'amener devant lui, et sans laisser au saint le temps de se reconnaître, il lui dit brusquement qu'il n'avait qu'à choisir entre la mort ou la révélation de la confession de l'impératrice. Jean ne répondit que par le silence.

Alors Wenceslas ne se possédant plus s'écria : « Qu'on m'ôte cet homme de devant les yeux, et qu'on le jette dans la rivière aussitôt que les ténèbres seront assez épaisses pour dérober au peuple la connaissance de l'exécution ! »

Jean profita des quelques heures qui lui restaient encore pour faire ses dernières dispositions, et lorsque la nuit fut venue, on lui lia les pieds et les mains et on le précipita dans la Moldau au-dessus du pont qui joint la grande à la petite Prague.

Cela arriva le 16 mai 1383.

— *Si le prêtre appelé en justice était interrogé sur ce qu'il sait par la confession, que devrait-il répondre ?*

— Il pourrait et il devrait, même avec serment, déclarer qu'il ne sait rien de ce qu'on lui demande. C'est là une restriction intelligible pour tout le monde, puisque tous savent qu'il n'est pas permis au confesseur de révéler les secrets à lui confiés.

— *La loi civile ne reconnaît-elle pas en certains pays cette inviolabilité du secret de la confession ?*

— Oui ; et alors il suffit au confesseur, s'il est appelé comme témoin, de déclarer qu'il ne peut répondre.

— *Que doit être la confession, pour qu'il y ait ainsi obligation du secret ?*

— Il faut que ce soit une confession sacramentelle, c'est-à-dire faite en vue de recevoir l'absolution.

Il en serait autrement d'une confession purement simulée, p. ex. pour extorquer de l'argent au confesseur ou pour se moquer de lui, bien qu'encore, dans ce cas même, il lui faille une raison grave pour faire usage de ce qui lui a été révélé.

+

#### b) Sujet du sceau sacramentel

— *Qui sont tenus au secret sacramentel ?*

— En règle générale, sont tenus non seulement le confesseur, mais tous ceux qui par hasard ou avec intention, légitimement ou non, médiatement ou immédiatement, ont entendu quelque chose de la confession sacramentelle.

— *Ainsi en premier lieu le secret sacramentel oblige le confesseur lui-même ?*

— Oui ; et vis-à-vis de tous il est tenu de garder le secret de la confession. Mais il lui est permis de parler au pénitent et pour son utilité, en confession, de péchés précédemment accusés ; en dehors de la confession, il ne peut en parler même au pénitent sans sa permission formelle, libre et spontanée.

— *Un clerc ou un laïque simulent le rôle de prêtre et le pénitent se confesse à eux de bonne foi. Sont-ils tenus au secret ?*



— Dans ce cas, la confession, quoique invalide, est faite en vue de l'absolution et doit être couverte par la loi du secret.

— *Une personne lit le papier où se trouvent écrits les péchés du pénitent, soit que le pénitent le tienne à la main en se confessant, ou qu'il ait été déjà remis au confesseur en vue de la confession, ou laissé par oubli dans le confessionnal, ou perdu ?*

— Cette personne serait liée par l'obligation du secret sacramentel.

— *Le pénitent a recours à un interprète pour se confesser, ou à une personne plus instruite pour écrire ses péchés ?*

— L'interprète et la personne qui a écrit les péchés sont également obligés au secret sacramentel.

— *Ceux qui, voisins du confessionnal, ont entendu ou deviné, même involontairement, quelque chose de la confession ou encore l'ont appris par d'autres ?*

— Ils sont tenus de même.

— *Enfin ceux qui cherchent à entendre la confession des autres, même sans parvenir à rien entendre ?*

— Ceux-là aussi violent la loi du sceau sacramentel.

— *Le pénitent lui-même est-il tenu au secret sacramentel ?*

— Non ; car la loi est faite en faveur des pénitents, et non pas en faveur des confesseurs.

— *N'est-il pas tenu du moins en certains cas au secret naturel et religieux ?*

— Oui, lorsque la révélation de ce qu'il a entendu en confession serait de nature à causer au confesseur un dommage injuste, ou encore ferait injure au sacrement.

+

#### c) Objet du sceau sacramentel

— *Quel est l'objet du sceau sacramentel ?*

— En général tombe sous le sceau sacramentel tout ce qui a été entendu en confession ou à l'occasion de la confession sacramentelle et ne peut être révélé sans rendre la confession odieuse.

— *De combien de manières une chose peut-elle tomber sous le sceau sacramentel ?*

— De deux manières, ou directement ou indirectement.

—

— *Quelles choses tombent directement sous le sceau sacramentel ?*

— Tombe directement sous le sceau tout ce qui a été déclaré comme matière de la confession, et tout ce qui est dit pour se mieux faire connaître.

— *Ainsi ?*

— Ainsi les péchés mortels et véniels, passés et projetés, occultes et publics, avec leurs circonstances aggravantes, les vices et les défauts du pénitent.

— *Serait-ce violer la loi du secret que de dire d'une personne qu'elle vit ou a vécu avec une telle perfection qu'à peine il lui arrive de commettre quelques fautes vénielles ?*

— Non ; car personne, à moins d'un privilège spécial, n'est exempt tout à fait de péchés véniels. Mais il ne serait pas permis de dire quels péchés véniels ont été commis.

—

— *Quelles choses tombent indirectement sous le sceau de la confession ?*

— Tombe indirectement sous le sceau tout ce qui serait de nature à donner connaissance des péchés, ou à causer du préjudice au pénitent.

— *Ainsi ?*

— Ainsi, tombent indirectement sous le sceau sacramentel :

1<sup>o</sup> Les circonstances, qu'elles soient utiles ou superflues, par lesquelles le pénitent se propose de mieux faire connaître son état, pourvu qu'elles aient quelque caractère peccamineux ;

2<sup>o</sup> Les défauts naturels connus par la seule confession, tels que l'impolitesse, l'ignorance, etc. ; mais non ceux qui seraient connus d'ailleurs, comme la surdité ;

3<sup>o</sup> La pénitence imposée ;

4<sup>o</sup> Le refus ou le délai de l'absolution, mais non l'absolution par elle-même ;

5<sup>o</sup> Les péchés des autres, déclarés pour mieux faire connaître ses propres péchés.

—

— *L'action de se confesser tombe-t-elle sous le sceau sacramentel ?*

— Non, parce qu'elle est connue en dehors de la confession et n'a rien d'odieux. Cependant le pénitent peut en faire l'objet d'un secret naturel.

— *N'en est-il pas de même des vertus, des dons et des bonnes œuvres du pénitent ?*

— Très certainement, à moins qu'on ne les déclare pour mieux accuser un péché, par exemple l'abus des grâces.

Néanmoins durant la vie du pénitent il y a à cet égard obligation de secret naturel. Après la mort, on peut les révéler pour une cause grave, comme est la béatification des saints.

+

#### d) Conclusion

— *N'est-il pas arrivé que des écrivains impies ont attaqué la confession et le secret même de la confession comme étant souvent violé ?*

— Oui ; ces attaques odieuses existent et font l'objet d'une propagande active. Elles n'ont d'autre but que de détourner les fidèles de la confession. Les faits peu nombreux qui y sont relatés ou bien sont faux, ou encore dénaturés, et ne prouvent absolument rien contre la règle du sceau sacramentel, toujours, et à toutes les époques, admirablement gardée dans l'Eglise.

— *Quelles résolutions vous inspire ce que nous avons dit du secret de la confession ?*

— D'abord la résolution de me tenir toujours, autant que possible, à quelque distance du confessionnal pour ne pas contracter même involontairement l'obligation du sceau sacramentel et m'exposer au danger de le violer.

— *Ensuite ?*

— Ensuite la résolution d'observer une discrétion absolue, scrupuleuse, relativement à ce qui m'est dit en confession.

— *Enfin ?*

— Enfin la résolution de refuser obstinément d'écouter ceux qui parlent indiscrètement des confesseurs et des pénitents.

==

#### § 4. — Nécessité du sacrement de pénitence

— *Quel est, après le baptême, le sacrement le plus nécessaire au salut ?*

— C'est le sacrement de pénitence.

+

1<sup>re</sup> Preuves de cette nécessité

— *Sur quoi se fonde la nécessité du sacrement de pénitence pour le salut ?*

— Sur les paroles mêmes de son institution.

— *Redites-nous ces paroles.*

— « Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, et ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez. »

— *Comment, par ces paroles, établissez-vous la nécessité du sacrement ?*

— Sans la rémission de ses péchés, l'homme demeure exclu du salut ou du ciel.

Or, d'après l'institution même de Jésus-Christ, Dieu ne remet les péchés qu'à la condition que l'Eglise les remette ; ainsi le recours au sacrement par lequel l'Eglise remet les péchés est le seul moyen, le moyen nécessaire pour les fidèles tombés dans des fautes graves, de parvenir au salut.

— *Citez un passage de saint Augustin confirmant cette doctrine.*

— « Faites pénitence, dit ce saint Docteur, comme il est en usage dans l'Eglise, afin que l'Eglise intercède pour vous. Que nul ne se dise : « Je fais pénitence en secret ; je fais pénitence devant Dieu. » Est-ce donc en vain qu'il est dit : « Ce que vous déliez sur la terre sera délié dans le ciel » ? Est-ce donc sans raison et sans but que les clefs ont été données à l'Eglise de Dieu ? Rendons-nous vain l'Evangile, vaines les paroles de Jésus-Christ ? » (Serm. 393, n. 3).

— *Enfin qu'enseigne l'Eglise à ce sujet ?*

— « Ce sacrement, dit le Concile de Trente, est nécessaire au salut pour ceux qui sont tombés, comme le baptême à ceux qui n'ont pas encore été régénérés. » (Sess. XIV, ch. 2).

+

2<sup>o</sup> En quel sens doit s'entendre cette nécessité ?

— *En quel sens doit se prendre cette nécessité du sacrement de pénitence ?*

— En ce sens que, pour obtenir la rémission des péchés, le sacrement doit être reçu en réalité ou en désir.

— *Qu'entendez-vous en disant que le sacrement doit être reçu en réalité ou en désir ?*

— J'entends que le pécheur ne peut recevoir le pardon de ses péchés, dans la loi nouvelle, que par la réception effective du sacrement de pénitence ou par un acte de contrition parfaite renfermant le désir du sacrement.

— *La contrition parfaite ne justifie-t-elle pas par elle-même ?*

— Avant Jésus-Christ, la contrition parfaite ou la charité avait cette vertu par elle-même. Mais depuis l'institution du sacrement de pénitence, elle est subordonnée au sacrement et ne justifie pas indépendamment de lui.

— *Pourquoi cela ?*

— Parce que, d'après l'institution de Jésus-Christ, pour obtenir désormais le pardon des péchés, la soumission au pouvoir des clefs confié à l'Eglise est nécessaire, au moins la soumission intérieure renfermée dans l'acte de charité ou de contrition parfaite.

— *Tout acte de charité ou de contrition parfaite renferme-t-il ce désir du sacrement ?*

— Assurément, car la charité parfaite est toujours prête à observer tous les préceptes divins, et

par conséquent à recevoir le sacrement de pénitence au moment prescrit par Dieu.

— *Mais si, ayant obtenu le pardon de ses péchés par la contrition, sciennement on ne recevait pas le sacrement au moment voulu, les péchés ne resteraient-ils pas effacés ?*

— Les péchés seraient effacés, mais la négligence coupable à satisfaire au devoir de la confession ferait de nouveau perdre la grâce sanctifiante et causerait la perte du salut éternel.

— *Le pécheur n'est donc pas libre de choisir à son gré entre la contrition parfaite et la réception du sacrement de pénitence ?*

— Non ; car même dans le cas où il a été justifié par la contrition parfaite, il doit encore recevoir le sacrement de pénitence dès que cette réception est prescrite et possible.

+

3<sup>o</sup> Quand la réception du sacrement est-elle obligatoire ?

— *La nécessité du sacrement de pénitence n'est-elle pas fondée sur un double précepte ?*

— Oui ; elle est à la fois de précepte divin et de précepte ecclésiastique.

—

— *Sur quoi est fondé le précepte divin ?*

— Il est fondé, comme nous l'avons dit, sur les paroles de l'institution ; et l'existence de ce précepte a été formellement définie par le Concile de Trente.

— *Quand le précepte divin de la confession oblige-t-il ?*

— Il oblige certainement à l'article de la mort, et aussi dans un danger très probable de mort.

— *Qui sont censés se trouver dans ce danger très probable de mort ?*

— Ce sont non seulement ceux qui sont gravement malades, mais encore ceux qui vont au combat ou qui doivent subir une opération dange-reuse, etc.

— *La raison ?*

— C'est que si, dans un tel danger, ils n'accomplissent pas la loi divine, ils s'exposent témérairement au péril de ne la jamais accomplir ; ce qui, de toute évidence, est la même chose que la violer.

— *Quand oblige encore le précepte divin ?*

— Il oblige celui qui, étant en état de péché mortel, doit faire la sainte communion ; il oblige toutes les fois que l'état de grâce étant requis, on ne peut former un acte de contrition parfaite ; il obligerait encore si l'on ne pouvait autrement triompher d'une grave tentation ou d'une mauvaise habitude.

— *A quelle sorte de péchés s'applique le précepte divin et la nécessité elle-même du sacrement de pénitence ?*

— Aux seuls péchés mortels. Car eux seuls détruisent la vie de la grâce, et c'est pour eux surtout que le sacrement a été institué.

— *Où se trouve formulé le précepte ecclésiastique de la confession et du sacrement de pénitence ?*

— Ce précepte a été formulé dans le décret porté par le IV<sup>e</sup> Concile de Latran, en 1215, décret dont il a été parlé avec tous les détails suffisants lorsque nous avons expliqué le troisième commandement de l'Eglise.

=



## § 5. — Effets et avantages du sacrement de pénitence

— Quels sont les effets du sacrement de pénitence ?

— Ces effets sont, comme pour la vertu de pénitence, mais produits *ex opere operato*, le pardon des péchés, la remise de la peine éternelle, la remise plus ou moins grande de la peine temporelle, la production ou l'augmentation de la grâce sanctifiante, la reviviscence des mérites perdus.

— Pour faire comprendre davantage et mieux apprécier ces effets du sacrement, nous ajouterons quelques explications à celles données au sujet de la vertu de pénitence. Et d'abord, dites-nous quel est l'effet premier du sacrement de pénitence ?

— Ce premier effet est de guérir l'âme et de la ressusciter à la vie de la grâce.

— Comment est produit cet effet ?

— Par l'acquiescement de toutes les fautes commises après le baptême et par le rétablissement de l'amitié avec Dieu.

— En sorte que la grâce sacramentelle de la pénitence consiste ?

— Dans la disparition du péché et la remise de la peine éternelle.

— Les péchés effacés par la pénitence sont-ils remis pour toujours ?

— Oui ; et ils ne reparaissent ni au point de vue de la culpabilité, ni au point de vue de la peine, dans le cas où le pénitent retomberait dans quelque faute mortelle.

— La sainte Ecriture ne met-elle pas cette vérité en pleine évidence ?

— Oui, et cela dans de nombreux passages.

— Quand, par exemple, Isaïe déclare que Dieu efface les iniquités comme une nuée, et les péchés comme un nuage (XLIV, 22), que nous donne-t-il à entendre ?

— Il donne à entendre que si le nuage et la nuée se fondent et se dissipent sous les ardents rayons du soleil et ne reparaissent plus, de même le Seigneur efface entièrement les péchés et cela sans retour.

— Quand le prophète Michée dit que Dieu prend les péchés et les jette dans les profondeurs de la mer (VII, 19), qu'exprime-t-il par ces paroles ?

— Il exprime le parfait oubli dans lequel, pour Dieu, nos péchés sont ensevelis et anéantis.

— De même, d'après Isaïe (XXXVIII, 17), Dieu jette loin de lui tous nos péchés : qu'indique encore cette image ?

— Elle indique aussi un oubli complet de la part de Dieu.

— En sorte que ?

— En sorte que nos péchés, par le sacrement de pénitence, sont aussi entièrement effacés que s'ils n'avaient jamais existé.

— Ne peut-on pas dire cependant que sous un certain point de vue les péchés déjà pardonnés reparaissent par la rechute dans de nouvelles fautes ?

— On peut le dire, mais en ce sens seulement que le pardon précédent aggrave le péché suivant, en raison de l'ingratitude envers Dieu, après le grand bienfait de la réconciliation.

— De ce que nous avons dit, ne faut-il pas con-

clure que le sacrement a une efficacité merveilleuse et au-dessus de toute expression ?

— Oui, car il fait du pécheur un juste, de l'ennemi de Dieu un enfant et un héritier de Dieu, de l'esclave de Satan le temple de l'Esprit-Saint ; il ferme la porte de l'enfer et ouvre la porte du ciel.

— Les effets du sacrement lui sont communs avec ceux de la vertu de pénitence ou de la contrition parfaite ; d'autre part il impose en plus que la contrition parfaite la charge très lourde de la confession ; en quoi consistent dès lors ses avantages ?

— Ces avantages existent, ils sont même considérables ; grâce au sacrement, en effet, la remise de nos fautes est en réalité singulièrement facilitée.

— Démontrez-le.

— Elle l'est d'abord dans une large mesure du côté de la contrition.

— Comment cela ?

— Le sacrement, pour produire son effet, ne requiert que la contrition imparfaite. Or, on ne peut contester qu'il soit incomparablement plus facile d'y arriver qu'à la contrition parfaite elle-même.

— Il en résulte ?

— Il en résulte que cette contrition étant plus facile, nous sommes plus sûrs de l'avoir, notre pardon devient plus certain, par suite aussi notre tranquillité plus complète.

— L'absolution n'atteint-elle pas le même but de son côté ?

— Oui ; car si nous sommes assurés d'ailleurs de notre pardon, nous aimons cependant à être confirmés dans cette assurance par une parole autorisée, expresse, comme est la sentence de l'absolution.

— Le sacrement, en outre, ne nous rend-il pas plus aisé l'acquiescement de la peine temporelle ?

— Sans aucun doute. En effet, la pénitence imposée par le confesseur sur l'ordre de Jésus-Christ a pour but spécial de solder nos peines temporelles, et elle a ainsi, de par l'institution divine, une particulière efficacité qui l'emporte par là sur toute autre œuvre satisfactoire.

— A ces avantages peuvent encore s'ajouter ?

— La vertu préservatrice de la confession, due à l'horreur instinctive que l'âme ressent pour l'aveu prévu de ses péchés, les bienfaits de la direction spirituelle, « une paix plus grande de la conscience et une joie intime accompagnée de consolation spirituelle » (Conc. Trid., sess. XIV, cap. 3), etc.

— De tout cela vous concluez ?

— Que l'efficacité et les bienfaits du sacrement de pénitence sont si grands, que sans parler des avantages qu'en peut retirer la société au point de vue de la réconciliation des ennemis, de la fidélité des époux, de la paix des familles, du respect du bien d'autrui, du bon ordre public, etc., le Catéchisme romain ne craint pas d'affirmer que « tout ce qu'il y a aujourd'hui de sainteté, de dévotion et de véritable piété dans l'Eglise, il faut, en très grande partie, l'attribuer à la confession. »

Imprimatur : † SEBASTIANUS, Episcopus Lingonensis.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT.

# L'Ami du Clergé Paroissial

## SOMMAIRE

**Nouvelles conférences aux femmes chrétiennes.** — LV. *Notre-Dame des Sept-Douleurs* : La quatrième douleur, 689.

**Sermons d'Adoration perpétuelle:** — VII. L'Eucharistie est pour nous un devoir et un besoin, 693.

**Pour la fête du Saint Nom de Marie.** — Le nom de Marie et le nom de Jésus, 696.

**Varia.** — XIV. Petits péchés et petites vertus : 1° *Leur importance*, 700. — XV. 2° *Leur multitude*, 701.

**Courtes instructions pour la prière du soir.** — CXII. Guérison du démoniaque de Gadara, 703.

## NOUVELLES CONFÉRENCES AUX FEMMES CHRÉTIENNES

### LV

POUR LA FÊTE DE NOTRE-DAME DES SEPT-DOULEURS  
*La quatrième douleur*

*Attendite et videte si est dolor  
sicut dolor meus.*

Vous qui passez, arrêtez-vous  
et voyez s'il est une douleur  
comparable à la mienne.

(Thren., I, 12).

Quand Dieu crée une âme, il sait à quoi il la dispose, et plus tard, à mesure, il la dirige sur le chemin de sa vocation qui est pour elle la voie du salut la plus sûre. S'il s'agit d'une âme supérieure, il la façonne, il l'instruit, il l'élève afin qu'elle soit capable de remplir sa haute mission, car dans l'ordre de la grâce comme dans l'ordre de la nature, rien ne se fait brusquement ni violemment. Le soleil met des mois à mûrir les moissons, la grâce de Dieu met des années à mûrir les âmes.

Vous comprenez sans peine que Marie étant la plus belle, la plus splendide des créatures, celle qu'il avait prédestinée à être sa Mère, il dût la préparer avec un soin unique à cette incomparable dignité. Et cependant, toute sublime qu'était cette prérogative, le Fils ne s'en contentait point pour sa Mère; il voulait qu'elle devint aussi la Mère du genre humain et qu'elle méritât cette merveilleuse maternité par une immense douleur.

Tel est bien d'ailleurs pour vous la loi de la nature : vous savez ce que vous coûtent vos enfants et au prix de quelles souffrances vous les avez mis au monde. Eh bien ! je n'hésite pas à dire que Marie, pour acquérir l'honneur de nous avoir tous pour enfants, a souffert à elle seule plus que toutes les mères qui ont enfanté dans la douleur. Mais, elle était dès longtemps, et par degré, disposée à souffrir, et quand se leva le soleil qui devait éclairer la Passion de Jésus, pour

se voiler ensuite d'horreur à son midi, Marie était prête, elle ne faiblirait pas.

Nous méditerons un instant sur sa *préparation divine* à la suprême douleur, puis nous nous arrêterons au *premier acte*, lorsqu'elle rencontre son Fils sur le chemin du Calvaire, et nous verrons qu'en vérité jamais femme n'a souffert comme elle.

I

Pour souffrir, il faut aimer, et plus on est saint, plus on aime. De ce principe vous concluez tout de suite qu'à chaque douleur Marie grandissait encore en amour et en sainteté. Dieu regardait cette âme, son chef-d'œuvre; il la voulait belle, parfaite, plus lumineuse que les séraphins, plus aimante que les chérubins; il se complaisait en elle comme dans son plus magnifique ouvrage, l'âme de Jésus exceptée. Relisez l'histoire de la création : comme il s'y applique, comme il se félicite de son travail, comme il le trouve beau et bon ! Et lorsqu'il en vient à l'homme, il se recueille en quelque sorte : « Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance ! » Enfin il déclare que ses six jours ont été bien employés et que sa création est « très belle. »

1. Combien moins belle cependant que l'âme de Marie, cette œuvre des œuvres, qu'il sanctifie, illumine, orne sans cesse de ses dons les plus admirables ! L'œuvre de la sainteté de Marie, dit le P. Faber, lui a demandé aussi en quelque sorte six jours<sup>1</sup>. « L'Immaculée Conception, avec ses quinze années de mérites croissants, en fut le premier jour. L'Incarnation et les douze années d'enfance occupèrent le second. Les trois jours d'absence avec les dix-huit années de vie cachée remplirent le troisième. Les trois années du ministère de Jésus formèrent le quatrième. La Passion fut le cinquième. Les quarante jours de la vie ressuscitée avec la descente du Saint-Esprit occupèrent le sixième. Puis vient le septième, le sabbat de Notre-Seigneur après qu'il fut monté au ciel, laissant pendant quinze années le vaste monde de la sainteté de Marie continuer à se mouvoir, » jour heureusement terminé par sa mort glorieuse et par son heureuse Assomption.

L'idée est ingénieuse et ne manque point de vérité. Par elle nous pouvons suivre les degrés de sainteté de Marie, son ascension incessante vers le ciel; nous la voyons croître comme un arbre qui se développe afin de mieux soutenir l'effort de la tempête. Le chêne est plus fort que l'arbuste, Marie devient le chêne puissant qui résistera à tous les orages suscités par l'enfer.

Regardez-la grandir. A Nazareth elle est comme dans un cloître céleste d'où monte vers le ciel le parfum de toutes les vertus, de tous les actes de sa vie, faits pour Dieu, consacrés à Dieu seul. Aucune pensée, aucun désir de l'âme n'est stérile. Chaque palpitation du cœur est un mérite nou-

<sup>1</sup> *Le Pied de la Croix*, Quatrième douleur.



veau qui s'ajoute aux autres, comme une couche de neige s'ajoute à une couche de neige pour former ces montagnes imposantes, idéales, qui s'élèvent, belles comme des fiancées, dans le bleu pur du firmament. Est-ce que cela ne vous fait pas rougir en songeant que la plupart de vos pensées, de vos actions, de vos labeurs demeurent inutiles, parce qu'ils ont des mobiles purement humains, que chaque jour vous laissez perdre ainsi vos plus précieuses richesses, les mérites qui vous accompagneraient au ciel et vous en ouvriraient les portes?

Ah! ces années de Nazareth, qu'elles furent douces à Marie, et comme le Père les considérait avec ravissement! C'était la terre changée en paradis, des êtres humains plus parfaits, plus agréables à ses yeux que les êtres angéliques. Cet accroissement d'amour se termine cependant par une terrible douleur, les trois jours d'absence. Et parce que Marie est plus sainte, chaque douleur nouvelle est plus cuisante que la précédente. La parole de Siméon l'a attristée, la fuite en Egypte la consterne, l'absence de son Fils la fait pleurer et la ferait mourir si Dieu n'ajoutait à ses forces brisées.

Et cependant ces douleurs mêmes n'étaient rien au prix de celles qui lui étaient réservées encore. Donc nécessité pour elle de se sanctifier, de se fortifier pour les pouvoir porter. C'est la tâche de Jésus d'y préparer sa Mère. Il est près d'elle comme un maître de discipline qui l'instruit, la dirige, la prépare. Songez qu'il y consacre dix-huit longues années! Quelle lente formation, mais quels superbes fruits il fait éclore dans cette âme exquise qui comprend tout, sait tout, obéit en tout! Elle sait que Jésus est le Fils de Dieu, elle l'adore, elle l'écoute, elle se confond de ne pas l'aimer à l'infini comme il mérite de l'être. Si nous réfléchissons seulement à ceci : la grandeur, la pénétration, la bonté de l'âme de Marie et la sublimité du docteur divin qui lui prodigue ses enseignements, qui l'initie aux mystères du ciel, qui lui révèle tout ce qu'une âme créée peut comprendre, savoir, aimer, — quelle dut être sa science, sa vertu, sa sainteté!

O beauté sublime de l'âme de Marie, pour que le Fils de Dieu la cultive ainsi pendant tant d'années, parce que nulle tâche n'est plus importante, plus délicieuse que celle-là! O beauté admirable de toute âme humaine, pour que Dieu l'entoure de tant de grâces, de doctrines, de faveurs spirituelles, d'inspirations célestes depuis le berceau jusqu'à la tombe, afin que celle-ci ne s'ouvre pas pour enfermer un réprouvé, mais un élu qui, au jour de la résurrection, s'élèvera, chrysalide glorieuse changée en papillon d'or, vers les splendeurs du Paradis!

2. La mort de saint Joseph est un cri de douleur, une épreuve voulue pour vérifier en quelque sorte la science de son apprentissage. Puis la préparation se poursuit durant le ministère public du Sauveur. Chaque douleur, avons-nous dit, est plus

forte que la précédente, de même chaque jour de sa création spirituelle est plus lumineux, plus fécond que le jour auquel il succède.

Les trois années du ministère de Jésus furent donc pour Marie plus précieuses encore que les autres. Son Fils, elle le connaissait surtout dans l'intimité; elle le voit maintenant agissant sur les foules, les attirant par ses douces paroles, ses paraboles si doctrinales, les frappant par ses miracles et élevant graduellement ses Apôtres pour leur mission évangélique. Elle qui ne perdait rien des paroles qu'elle entendait, des circonstances touchantes ou douloureuses de l'enfance de son Fils, comprend maintenant tous ses enseignements au peuple, se les applique et les retient pour les autres. Comme toujours, elle les médite et les grave dans son cœur. Jésus s'est ainsi révélé pleinement à elle : le fils, le Sauveur, le thaumaturge; le fils qui l'aime, le Sauveur qui appelle tous les hommes, *venite ad me omnes*, le thaumaturge qui ne se lasse point de faire des miracles pour subjuguier les multitudes, qui compatit à toutes les maladies, à toutes les misères. Aussi en même temps son amour pour lui a-t-il grandi encore, s'est développé tellement qu'il a atteint le sommet qu'aucune créature, même angélique, n'a connu. Son amour pour saint Joseph s'est reporté sur les apôtres, et avec Jésus, elle aime son œuvre, ses amis, son Eglise naissante. Ne comprenez-vous pas que cet immense amour la rend mûre pour une immense souffrance, et qu'elle est prête à tout endurer pour ceux qu'elle aime ainsi de toute la puissance de ses facultés?

Comment exprimer ce qu'elle ressent : joie le jour des Rameaux, crainte quand elle apprend les complots que son esprit pénétrant a devinés déjà? Elle n'a guère quitté son Fils pendant les trois ans de sa vie publique, mais désormais elle s'attache à ses pas, elle sait toujours où il est, le jour à Béthanie chez Marthe, la nuit sur le mont des Oliviers en prière. Elle sait aussi, car rien ne lui échappe, qu'un des apôtres négocie la trahison de son Maître. Mais alors la préparation est complète; Dieu, qui ne compte pas avec le temps, a consacré près d'un demi-siècle à cette création, à cette éducation d'une âme. Maintenant à l'œuvre!

## II

Si l'on s'en rapporte aux mystiques comme Marie d'Agreda, aux révélations particulières qui suppléent au silence des évangélistes, le jeudi matin, le Sauveur s'est rendu à Béthanie où se trouve sa Mère, afin de lui faire ses adieux et de lui demander sa bénédiction. Elle n'ose le bénir, car s'il est son Fils, il est aussi son Dieu, elle se jette à ses genoux pour l'adorer. Cependant il insiste et elle le bénit, et Jésus la bénit à son tour. Puis ils se quittent sans larmes, sans plaintes, car c'est le devoir, c'est le Père qui commande, et leurs âmes sont fortes, parce qu'elles aiment. Ici va se réaliser la parole de Salomon : « L'amour

est fort comme la mort, il triomphe même de l'enfer. »

4. Cependant elle ne restera point dans cette maison hospitalière de Béthanie, quoiqu'elle y soit entourée de la plus dévouée des affections ; le soir, elle le suivra à Jérusalem, accompagnée de la fidèle Madeleine ; elle assistera même à la Cène, à laquelle, suivant plusieurs, elle prit son heureuse part, et je le crois volontiers. L'Eglise nous fait un devoir de nous munir du saint Viatique lorsque nous entreprenons le voyage de l'éternité, afin de nous aider au passage suprême, de nous assister durant la dernière agonie. Or pour Marie, le passage était plus terrible que pour nous celui de la vie à la mort, l'angoisse et l'agonie plus cruelles ; comment Jésus aurait-il négligé de lui procurer le réconfort tout-puissant de sa présence réelle ? Et l'on se plaît à voir Marie sortant du banquet divin pour se rendre au combat, afin de nous apprendre que le grand remède, la meilleure consolation dans les afflictions d'ici-bas, c'est la sainte communion. Puisse cette pensée se graver dans vos âmes, et vous pousser vers la table sainte surtout dans vos moments les plus douloureux, dans ces épreuves poignantes si fréquentes dans la vie d'une femme !

Voici que Judas sort brusquement : elle sait où il va. Jésus, après les adorables épanchements qui suivent la Cène, se dirige avec ses apôtres vers Gethsémani. Elle rentre dans sa maison, toujours avec Madeleine. Quelle nuit affreuse ! Les évangélistes s'en taisent, mais il nous est bien permis de nous demander comment elle s'est passée. Marie sûrement ne dort pas. Elle entend le bruit de la cohorte qui ramène son fils, les cris triomphants, bien qu'assourdis à cause du voisinage des légions romaines, de cette valetaille qui revient du jardin de l'agonie. Est-ce que son cœur ne lui a pas révélé toutes les souffrances, toutes les angoisses de Jésus ? Certaines natures exquisément douées jouissent du privilège de la télépathie, devinent et sentent les douleurs qui atteignent, loin d'elles, ceux qui leur sont chers. Or quelle nature fut plus exquise que Marie ? Pourquoi ne conclurais-je pas que toutes les peines du Sauveur, toutes les insultes qu'il subit, les soufflets, les crachats, les mépris, son cœur en reçut le contre-coup exact et terrible ? Elle pressent les questions cauteleuses d'Anne, les adjurations tranchantes de Caïphe, sa décision cruelle : « Il est digne de mort ! » puis les ironies, les coups, les jeux brutaux des valets et les reniements de Pierre. Quand le jour se fut levé, elle connut l'interrogatoire de Pilate, les mépris insolents d'Hérode. On dit qu'elle s'était glissée dans la foule et qu'elle entendit le peuple crier : « Nous voulons Barabbas, mais pas lui ! »

Barabbas un assassin, un voleur, un misérable, préféré à son fils, au fils de Dieu ! Et elle est là, perdue dans un coin de la place, les blasphèmes résonnent à ses oreilles ; elle est témoin de sa flagellation, elle considère sa tête couronnée d'épines

aiguës, son visage tout sanglant, elle le suit des yeux montant les marches de la *Scala Santa*, courbé comme un vieillard, revêtu par dérision d'un manteau de pourpre, puisqu'il s'est dit roi, et présenté au peuple du haut de l'arcade supérieure du prétoire par Pilate avec ces paroles : « *Ecce homo !* »

« Vous qui passez, voyez s'il est une douleur semblable à la mienne ! » Elle si bonne, parmi cette populace de brutes ; elle si aimante, parmi ces clameurs de haine diabolique : « (Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants ! » elle si pure, si délicate, parmi ces êtres grossiers et sauvages qui s'acharnent sur Jésus, les loups qui se préparent à dépecer l'agneau !

Elle se dit dans son cœur, elle voudrait le crier à cette foule barbare : « Mais c'est votre ami, votre bienfaiteur, c'est votre Dieu que vous maudissez, que vous conspuez, que vous allez crucifier ! S'il voulait, il vous ferait rentrer dans le néant ; c'est par miséricorde qu'il vous épargne, mais votre crime n'en est pas moins inexpiable ! Quoi ! haïr l'amour, blasphémer la vérité, se venger du bienfait, c'est contre nature ! Vous n'avez donc pas des cœurs d'homme dans la poitrine ! »

Mais la parole expire sur ses lèvres ; ces cris inhumains qui retentissent encore dans l'histoire consternée de ce forfait, lui brisent l'âme et paralysent toutes ses forces. Et cependant elle ne s'évanouit pas encore.

Et quand même elle n'aurait pas été le témoin direct de ces scènes atroces, Jean ne l'informerait-il pas, moment par moment, de toutes les péripéties de ce drame épouvantable, unique dans les siècles, où les hommes atteignirent le sommet de la cruauté froide et de la férocité ? Des tigres doués de raison n'eussent pas poussé plus loin en effet la barbarie savante, dosé plus habilement les douleurs raffinées et aiguës.

2. Plus d'une fois sans doute son regard a rencontré le regard de Jésus. Elle ne pouvait lui parler de la voix, elle était trop loin, et l'angoisse lui étreignait la gorge ; elle lui parlait des yeux, elle lui parlait avec son cœur, avec son amour de mère, et elle lui disait : « Courage, mon fils ! je souffre avec toi, je t'aime pour tous ceux qui te haïssent ! » Tout à coup le cortège sinistre s'avance vers le Calvaire, hors de la ville, à travers les rues étroites, dans un nuage d'épaisse poussière. Elle va donc être séparée de lui, elle ne le reverra plus, il n'aura plus la consolation de se ranimer à la lumière de son âme qui rayonne sur ses traits calmes, malgré sa douleur. Elle veut le retrouver, le voir encore, et lui parler cette fois.

C'est pourquoi elle prend un sentier plus court qui coupe à angle droit la voie douloureuse. Voici le centurion à cheval, qui ouvre la marche, puis les légionnaires qui contiennent la foule et l'empêchent de pousser, de frapper, de se renvoyer comme une misérable épave cet homme qui ploie sous le faix d'une croix énorme, et qui marche chancelant entre deux malfaiteurs chargés aussi



de leur croix, mais qui semblent épargnés par le courroux populaire. Les cris de colère, les malédictions, les poings ne menacent que ce seul homme : Jésus, son fils, le bienfaiteur de tous, le Fils de Dieu venu dans ce monde pour y être ainsi traité ! Il approche, triste, brisé, cherchant vainement un regard de pitié, une âme consolatrice, quelqu'un qui lui fasse au moins l'aumône d'un peu de compassion. Les paroles de l'Écriture lui reviennent : « J'ai regardé autour de moi, et personne pour me secourir ; j'ai cherché un consolateur, et je n'en ai pas trouvé ! »

Le voilà tout près d'elle, leurs yeux se parlent, leurs âmes volent au devant l'une de l'autre, leurs cœurs s'unissent dans la suprême douleur, dans un immense élan d'amour. Elle l'a vu, et en quel état !... C'est lui cependant !... Mais seule, parce qu'elle est sa mère, elle est capable de le reconnaître tant il est changé, livide, souillé de poussière et de boue, décomposé et décoloré. Lui le plus beau des enfants des hommes, devenu le plus méprisé et extérieurement le plus abject !

En une minute terrible elle repasse toute sa vie, elle compare à cette scène atroce les doux mystères de Bethléem et de Nazareth, quand elle était si heureuse de porter son enfant au temple ou de le ramener d'Égypte. Ah ! ce souvenir du temple ! ces paroles de Siméon qu'elle a entendues il y a trente-trois ans et qui sont restées son cauchemar, qui ont empoisonné son existence, elles sont donc aujourd'hui réalisées, et la réalité est plus affreuse qu'elle ne l'avait jamais pu supposer. Avec quelle douleur le glaive est entré dans son âme !

Comme aussi bien « les pensées des cœurs se sont révélées ! » Quel acharnement des Phari-siens, de Caïphe, des princes des prêtres sur son fils ! Quelle lâcheté que celle de Pilate qui savait Jésus innocent et qui l'a flagellé puis condamné à mort ! Encore ceux-là sont-ils des étrangers. Mais où sont les compagnons d'hier, les amis de cœur, les apôtres qui voulaient, comme Pierre et Thomas, mourir avec lui ? Seul Jean l'a accompagné, les autres se sont enfuis. Pierre a renié son maître, basement ; et Judas après l'avoir embrassé, l'a livré pour un peu d'argent. Cette absence des apôtres lui cause une peine indicible, car elle les aimait comme les meilleurs amis, les disciples les plus dévoués du Maître, l'espoir de l'Eglise future. Comment rempliront-ils leur mission s'ils sont ainsi pusillanimes au début ? C'est donc inutilement que pendant trois années Jésus leur a prodigué ses enseignements obstinés, patiemment miséricordieux ?

Et ce peuple, pourquoi maudit-il Celui qui l'a nourri dans le désert, qui a guéri ses paralytiques, ses aveugles, ses lépreux ?

Autour d'elle monte, impitoyable, la huée populaire : des hommes blasphèment, injurient, des femmes même insultent le sublime condamné, comme si elles n'avaient pas elles-mêmes des fils, comme si tout sentiment humain était mort dans

leur cœur. Et elle est là, désignée à cette tourbe par son manteau bleu, et des soldats veulent la chasser en disant : « Que fait cette femme ici ? Qu'elle circule ! »

Alors sous cette poussée d'émotions multiples, de sentiments divers qui déchirent son âme, elle faiblit, elle défaille, elle tomberait si elle n'était soutenue par Jean et Madeleine, ses fidèles.

Jésus passe, brisé à nouveau par la douleur de sa mère.

3. Ces deux âmes en effet sont la croix l'une de l'autre, Jésus souffre des angoisses de Marie et Marie souffre des plaies de Jésus. Ah ! les consolations d'un cœur ami sont bien précieuses, mais souvent bien cruelles aussi. Qu'on préférerait parfois souffrir seul, car vous voyez que vos peines affligent ceux que vous aimez ! Le Sauveur connu cette douceur et cette cruauté intimes, sa Mère également, et ils furent ainsi l'un à l'autre leur inexprimable tourment. Ils échangeaient leurs cœurs en quelque sorte, et ils les trouvaient gonflés des mêmes émotions, bouleversés des mêmes terreurs.

Ne vous figurez pas cependant que les défaillances de Marie se prolongeront. Non, il faut qu'elle réagisse, qu'elle se relève, qu'elle marche vers d'autres douleurs. Pas plus que celle de son Fils, sa carrière d'épreuves n'est terminée. Elle se ressaisit, la vaillante femme ; ou plutôt elle ne s'est pas abandonnée, mais c'est l'enveloppe mortelle qui a cédé sous la violence des coups et de la douleur. Elle ne pleure pas, elle est calme, elle pense à la volonté du Père qui s'accomplit, elle s'élève si haut que son affliction s'adoucit à la contemplation des desseins miséricordieux de Dieu sur le monde. Surtout elle souffre en union avec son Fils, et pour son Fils.

La douleur c'est le lot de toute vie et de toute journée. Chaque matin, quand vous vous levez, dites-vous : « Je vais continuer aujourd'hui mon chemin de la croix. A la première peine, comme Marie je rencontrerai Jésus, mais Jésus chargé de sa croix. » Ne vous détournez pas de lui, vous vous détourneriez de la grâce. A l'exemple de sa Mère, allez au contraire droit à lui, et par le chemin le plus court. Et quand vous l'aurez trouvé dans une contrariété, dans un revers, sachez que vous aurez fait une bonne rencontre, car la croix c'est la grande loi de notre vie. Ne vous laissez pas défaillir, ou si, un instant, le saisissement est trop violent, reprenez-vous en vaillante chrétienne et dites : « O mon Dieu ! je vous offre ma peine, je veux souffrir en union avec Jésus chargé de sa croix, avec Marie accablée par sa quatrième douleur ! » Dieu ne manquera pas de vous soulager, de vous consoler. Il vous enverra Madeleine qui vous prodiguera les encouragements de son cœur et de sa piété, et Jean surtout, le prêtre du Seigneur, qui vous relèvera tout endolorie et vous rendra la force de continuer votre route.

Il y a quelques jours, un jeune prêtre partait

pour la Chine, en mission<sup>1</sup>. C'était un Jésuite qui, chassé de France par la persécution, s'en allait dans l'Extrême-Orient conquérir des âmes à Jésus-Christ. C'avait été le rêve de sa prime jeunesse, puis les années s'écoulant il se disait que cette vision d'autrefois, vision d'apostolat et de martyre, n'était sans doute qu'un effet glorieux de sa jeune et brillante imagination. Bref il n'y pensait plus et travaillait ferme sur d'autres terrains, de la théologie, de l'histoire et de la science où déjà il voyait s'épanouir de fécondes espérances, semblables aux blés verts du printemps qui présagent de belles moissons. Un jour ses supérieurs lui annoncèrent leur décision de l'envoyer en Chine, où l'accueilleraient ces Boxers qui professent la haine de l'étranger. Ses yeux se prirent à pleurer, car il lui faudrait quitter pour jamais la France, sa famille, sa mère surtout ; mais son âme était pleine de joie, car son rêve d'enfant se réaliserait enfin, et parce qu'après tout, il faisait la volonté de Dieu. Sa mère qui est une forte chrétienne pleura aussi, puis se résigna : « Dieu le voulait ainsi. » Au moment du départ, elle regarda longuement son fils sans pouvoir parler, puis prenant le crucifix qu'il portait sur sa poitrine : « Mon Dieu, dit-elle, c'est pour vous que je fais ce sacrifice. Vous savez bien que je ne le fais que pour vous ! »

Elle avait rencontré Jésus-Christ, et c'est lui qui lui donnait cet admirable courage.

## SERMONS D'ADORATION PERPÉTUELLE

### VII

L'EUCCHARISTIE EST POUR NOUS UN DEVOIR ET UN BESOIN<sup>2</sup>

*Accipite et manducate ex hoc omnes : hoc est corpus meum.*

Prenez et mangez-en tous, ceci est mon corps.

Mes frères,

Le Fils de Dieu, la veille de sa mort, donnait aux hommes et à ses ennemis eux-mêmes la plus grande marque d'amour qui puisse être donnée. Il prenait du pain entre ses mains saintes et vénérables, il prononçait ces paroles toutes-puissantes : « Ceci est mon corps, » et la substance du pain devenait la substance de la chair du Fils de Dieu. Il prenait le calice où il y avait du vin, il prononçait ces paroles toutes-puissantes : « Ceci est le calice de mon sang, qui est répandu pour le salut de plusieurs, » et la substance du vin devenait la substance du sang du Fils de Dieu. Et puis il ajoutait, en s'adressant aux apôtres et aux prêtres

leurs successeurs : « Vous ferez ceci, vous accomplirez ce mystère en mémoire de moi ; je vous livre ma puissance, je vous confie un pouvoir, vous ferez ce que j'ai fait moi-même : *hoc facite*. »

L'Eucharistie est donc le mémorial de la Passion du Sauveur, elle est le sacrement du corps et du sang, de l'âme et de la divinité du Fils de Dieu ; elle est vraie comme la parole de Dieu lui-même, et si le moindre doute pouvait effleurer votre intelligence, je vous rappellerais la sublime déclaration du disciple bien-aimé : « Jésus ayant aimé les siens, les aima jusqu'à la fin, jusqu'à l'excès ; il les aima sans mesure : *in finem dilexit eos*. » Ne savez-vous pas que l'amour tend à faire de grandes choses, à unir, à réunir ceux qui s'aiment ? Et lorsque l'amour est tout-puissant, il ne recule devant rien, et nous pouvons bien croire à l'Eucharistie, parce qu'elle est le sacrement de l'amour, *et nos credidimus caritati*. Dieu n'a pas voulu nous abandonner orphelins : *non relinquam vos orphanos* ; et voilà pourquoi il a laissé à la terre le sacrement de son corps et de son sang.

Mais, si de la part de Dieu l'Eucharistie est le sacrement de l'amour, qu'est-ce que l'Eucharistie par rapport à nous ? Elle est un *devoir* et elle est un *besoin* : tel sera le sujet et le partage de ce discours.

### I

Qu'est-ce que l'Eucharistie ? Elle est Dieu, et si ma parole n'était pas un blasphème, je dirais qu'elle est plus que Dieu ; car Dieu est inaccessible aux sens, tandis que par l'Eucharistie il se laisse voir, il se laisse toucher, il se laisse goûter par nos sens. C'est vraiment l'Emmanuel, le Dieu avec nous, le Dieu en nous. C'est l'extension de l'Incarnation, puisque Dieu vient s'unir à chaque nature humaine et nous communique son esprit, son cœur, ses biens, sa divinité.

Or, comprenez-vous, mes frères, que l'homme ne s'approche pas de Dieu, que l'homme ne communie pas, que l'homme ne reçoive pas l'Eucharistie ? Dieu s'est rendu visible sur la terre, et après avoir parlé, après avoir fait des miracles, après avoir instruit et relevé l'humanité, après être mort et s'être ressuscité, il veut encore, pèlerin sublime de l'amour, descendre le long des siècles, parcourir tous les chemins, remplir tous les lieux, être à la fois dans tous les tabernacles, venir dans chaque âme humaine, afin de la vivifier et de la diviniser. De même que par l'Incarnation la nature humaine du Christ n'avait pas de *moi*, n'avait pas de personnalité, mais était attirée, soutenue par le Verbe, par la personne divine, de même dans la communion la nature humaine du chrétien est attirée, transformée, illuminée, déifiée pour ainsi dire par Dieu, à tel point que celui qui vient de communier peut s'écrier avec saint Paul : « *Vivo jam non ego, vivit vero in me Christus*. »

<sup>1</sup> Il s'est embarqué à Marseille le 9 août dernier pour le Tché-ly sud est.

<sup>2</sup> Sermon prêché par M. l'abbé Martre, ancien curé-archiprêtre de Prades.



Je vis, mais non, ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi. »

Eh bien ! Dieu a été jusque-là, Dieu a poussé son amour jusqu'à ce point, il nous a aimés et il s'est livré pour nous, *dilexit nos et tradidit semetipsum pro nobis*. Bien plus, chacun peut dire : « Il m'a aimé et il s'est livré pour moi, *dilexit me et tradidit semetipsum pro me*. » Bien plus encore, non seulement il s'est livré une fois, victime volontaire pour nos péchés, mais il se livre tous les jours... Je le répète, Dieu a été jusque-là, il frappe à la porte de notre cœur, il nous supplie de lui livrer passage... Et l'homme refuserait de le recevoir ? Ah ! mes frères, nous mériterions le reproche que saint Jean faisait aux Juifs, lorsqu'il leur disait que le Messie est venu parmi les siens et que les siens ne l'ont pas reçu : *in propria venit et sui eum non receperunt*. Comment, mes frères ! vous acceptez avec joie, avec fierté, avec reconnaissance, l'invitation que vous adresse un grand de ce monde, dans la famille on regarde comme un honneur cette invitation-là, et vous seriez assez pauvres d'intelligence et de cœur pour estimer l'invitation d'un homme et dédaigner l'invitation du Fils de Dieu ? « Venez, nous dit-il, enivrez-vous de mes délices, achetez sans argent, buvez le vin que je vous ai préparé ! » Quelle noire ingratitude de mépriser un tel amour !

De plus, mes frères, ce serait une désobéissance et une révolte formelle. Le Fils de Dieu, en effet, craignant que les hommes n'osent pas approcher de lui dans le sacrement de l'Eucharistie, leur a fait un commandement exprès de le recevoir, et cela sous peine de mort. Entendez sa parole, qu'il met sous la garde du serment : « En vérité, en vérité je vous le dis, si vous ne mangez pas la chair du Fils de l'homme et si vous ne buvez pas son sang, vous n'aurez pas la vie en vous. *Nisi manducaveritis carnem Filii hominis et biberitis ejus sanguinem, non habebitis vitam in vobis*. » Dans la parabole des conviés aux noces royales, Jésus-Christ dit encore : « Aucun de ceux qui ont refusé le festin de la terre, n'aura part au festin du ciel. » Et l'Eglise, interprète infailible des volontés et des désirs de son Epoux, l'Eglise presse tous ses enfants, elle les invite à s'approcher de la table sainte, elle les menace des peines les plus terribles, s'ils s'en tiennent éloignés.

Heureux les premiers siècles de l'Eglise ! Heureux les temps les plus rapprochés du berceau de la société chrétienne, ces temps où les fidèles vivaient si saintement que tous les jours ils méritaient de recevoir le pain de vie : « *Vive ut quotidie merearis accipere*. » Ils l'emportaient même dans leur demeure, afin de n'en être pas dépourvus au moment de la persécution et du péril. Mais, plus tard, la ferveur se ralentit, le zèle diminua et on communia plus rarement. Plus tard, quelques-uns s'abstinrent tout à fait de la divine nourriture, et c'est alors que l'Eglise fit cette loi et obligea à communier au moins une fois l'an ; et elle porte contre les violateurs de ce précepte les peines

sévères de l'excommunication : elle veut qu'ils soient séparés de la communion des fidèles et qu'à leur mort ils soient privés des honneurs de la sépulture ecclésiastique.

Vous avez encore entendu, mes frères, au commencement du Carême, cette loi promulguée du haut de cette chaire, mais vous avez entendu aussi des invitations moins sévères, des paroles plus douces. C'est votre femme, c'est votre fille qui vous a dit : « Mon père, pourquoi donc vous séparez-vous ainsi de ceux que vous aimez ? Il serait si doux de ne faire tous qu'un cœur et qu'une âme dans l'âme et le cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ ! Il serait si doux de nous voir tous réunis à la même table par la sainte communion ! Pourquoi donc demeurez-vous en arrière ? Ne laisserez-vous pas toucher votre cœur ? » Et ces ordres formels de Jésus-Christ et de l'Eglise, ces invitations pressantes de ceux qui vous aiment, on vous les adresse pour votre bonheur : ce n'est pas pour lui-même que Jésus-Christ ordonne, ce n'est pas pour elle-même que l'Eglise vous presse, ce n'est pas pour eux-mêmes que ceux qui vous aiment vous poussent à la sainte Table ; c'est pour vous, c'est pour votre bonheur, car l'Eucharistie n'est pas seulement un devoir, c'est aussi une nécessité et un besoin.

## II

L'Eucharistie est pour notre cœur un besoin. En effet, mes frères, de quoi avons-nous besoin ? Que réclame et que veut notre cœur ?

1. Nous avons besoin avant tout de pardon. Il n'y a pas d'homme qui ne pèche : le péché est né avec nous, ou plutôt, nous avons été conçus dans le péché, nous sommes nés dans le péché, nous vivons dans le péché, et jusqu'à notre mort nous aurons à côté de nous le péché. Sans doute, c'est l'absolution du prêtre qui, tombant sur l'aveu sincère de nos fautes et le repentir vrai de notre cœur, nous pardonne ces fautes, nous rend la pureté de l'âme, nous met en possession de la grâce et de nos droits au ciel. Mais dans la communion, nous recevons Celui qui est la propitiation pour nos péchés : *ipse est propitiatio pro peccatis nostris*. Il s'est immolé une fois sur le calvaire, dit saint Augustin, pour effacer le péché originel et ses conséquences ; mais il s'immole tous les jours sur l'autel pour effacer les iniquités de tous les jours ; c'est une victime permanente pour réparer de permanentes prévarications. Et lorsque l'Eucharistie vient dans notre âme, elle est le sceau de notre réconciliation avec Dieu. « Voici, nous dit le prêtre, voici l'Agneau de Dieu, voici celui qui efface les péchés du monde. *Ecce Agnus Dei, ecce qui tollit peccata mundi*. » Et lorsque je l'ai reçu en moi, que voulez-vous que je craigne pour mes iniquités ? Je porte avec moi le prix de ma rançon, le rédempteur de ma nature, le réparateur de mes fautes, celui qui les a lavées dans son sang et je puis dire à Dieu : « Seigneur, regardez non pas votre faible et ingrate créature, mais regardez la

face adorable et bien-aimée de votre Christ. *Aspice, Deus, in faciem Christi tui.* »

2. Après le pardon de nos fautes, ce que réclame notre cœur, c'est la lumière au milieu de nos obscurités. Nous sommes tous, d'après les Pères de l'Eglise, cet aveugle qui se tenait sur le chemin de Jéricho. Il criait sur le passage de Jésus : « Jésus, fils de David, ayez pitié de moi ! *Jesu, fili David, miserere mei !* — Que voulez-vous que je vous fasse ? lui demanda Notre-Seigneur. — Seigneur, faites que je voie ! *Domine, ut videam.* » Tous, nous avons besoin de connaître Dieu, de nous connaître nous-mêmes, et pour cela notre raison ne suffit pas : notre égoïsme, notre orgueil, nos passions nous aveuglent, il faut que la lumière nous vienne du dehors ; et c'est la communion qui nous éclaire.

Voyez les disciples d'Emmaüs : ils ne comprenaient rien à ce que leur disait Jésus des souffrances et de la mort du Messie ; leur intelligence était fermée ; mais lorsque, arrivés au terme de leur voyage, Jésus eut pris le pain, l'eut rompu, l'eut consacré et le leur eut donné, alors leur intelligence s'ouvrit et ils reconnurent que celui avec qui ils avaient marché dans le chemin, celui-là était le Christ, et qu'il était ressuscité. Ils furent éclairés et affermis dans la foi par la fraction du pain, *cognoverunt eum in fractione panis.*

3. Après le pardon et la lumière, il faut à notre cœur la force pour triompher du mal, pour garder sa pureté et sa noblesse. Nous sommes tous comme les apôtres, dans la barque assaillie par la tempête, ballottée par les vents et par les flots. Ils poussent alors ce cri de foi et d'amour : « *Salvanos, perimus !* » Voilà le cri de toute âme humaine. Environnée de périls, de tentations et d'ennemis de toute sorte, elle doit recourir à Dieu. Or Jésus est dans l'Eucharistie pour réconforter et fortifier notre cœur ; il y est comme nourriture sous l'apparence du pain, et il remplit pour notre âme le rôle de la nourriture pour notre corps, c'est-à-dire qu'il nous communique le courage et la force.

Lorsqu'on vous a dit que le diacre Laurent allait être jeté sur un gril rougi par des charbons ardents, vous avez tremblé pour sa vertu et sa foi et vous avez dit : « Comment pourra-t-il supporter un si horrible supplice ? » — « Ne tremblez pas, répond saint Augustin. Laurent sera vainqueur de la persécution, il ne se laissera pas vaincre par les ardeurs de la flamme : c'est qu'il a bien mangé, c'est qu'il a bien bu : *bene manducaverat, bene biberat.* Il a mangé la chair du Christ et il a bu son sang. » — « Les premiers chrétiens, dit saint Jean Chrysostome, au milieu des persécutions sanglantes et des supplices les plus cruels, étaient comme des lions qui respirent le feu : *quasi leones ignem spirantes,* » parce qu'avant d'affronter le péril, ils s'étaient munis du pain des forts. J'appelais tout à l'heure l'Eucharistie l'agneau de Dieu qui porte les péchés du monde, mais elle est aussi le Lion de Juda, le lion toujours victorieux, et ceux qui se nourrissent de la chair du Lion de

Juda seront associés par lui à toutes ses victoires et à tous ses triomphes.

4. Après le pardon, la lumière et la force, ce que réclame notre cœur, c'est la vie. Or la vie, mes frères, c'est l'Eucharistie. Jésus l'a dit : « *Ego sum vita,* c'est moi qui suis la vie. *Ego veni, ut vitam habeant et abundantius habeant,* je suis venu pour qu'ils aient la vie et qu'ils l'aient avec abondance. » C'est donc Jésus qui nous donne la vie, c'est Jésus qui est pour nous la source intarissable de la vie.

Voyez la fille de Jaïre : elle était morte à la fleur de l'âge, arrachée à la tendresse d'un père, elle était étendue froide et glacée, mais Jésus s'approche et elle reprend la vie. — Le fils de la veuve de Naïm était déjà conduit à sa dernière demeure ; une foule nombreuse et distinguée accompagnait le cercueil. Jésus s'approche et il dit : « Jeune homme, levez-vous, je vous le commande, » et la mort abandonna sa proie, le tombeau n'eut point sa victime, le fils était rendu à sa mère consolée. — Lazare que Jésus aimait, Lazare était depuis quatre jours dans le sépulcre, exhalant l'odeur fétide de la décomposition et de la pourriture, *jam fœtet.* « Ah ! Seigneur, lui disent l'une après l'autre Marthe et Marie, ah ! Seigneur, si vous aviez été ici, mon frère ne serait point mort. » Et Jésus répond : « Je suis la résurrection et la vie, celui qui croit en moi ne mourra pas pour l'éternité. » Et afin de prouver qu'il est Dieu et qu'il donnera à ses serviteurs la vie et la félicité éternelle, il rend à Lazare la vie temporelle.

Il en est ainsi toujours ; toujours Jésus est la résurrection et la vie ; il vient en nous pour déposer dans notre organisation mortelle un germe précieux, et lorsque à la dernière heure nous donnons aux malades le saint viatique, c'est la résurrection que nous donnons à celui qui va mourir. c'est un germe de vie que nous déposons dans le sein de la mort. Le corps pourrira dans la terre, parce qu'il est condamné à la pourriture et aux vers ; mais le germe immortel qui lui a été confié le garde pour la vie éternelle.

5. Enfin, ce que réclame et désire notre cœur, c'est le repos. La pierre lancée dans l'espace tend à ralentir sa course, elle perd peu à peu la force que votre bras lui a communiquée, et puis elle retombe, et une fois sur la terre elle y demeure à jamais : elle est dans son repos. De même le cœur de l'homme : il monte, il monte par ses aspirations et ses désirs, il se fatigue dans la jouissance, il ne trouve que le vide et l'amertume dans le plaisir, il ne se repose que lorsqu'il s'appuie sur Dieu : c'est là qu'est son centre, le lieu de son repos.

Voyez Marie-Madeleine : elle va dans son opulente demeure, elle convie plus nombreux les invités de ses fêtes, elle multiplie ses joies, ses affections et ses plaisirs. O Marie, pourquoi cette agitation et cette marche haletante ? pourquoi toutes ces fêtes et tous ces plaisirs ? C'est qu'elle ne trouve nulle part la joie pleine et complète, elle



n'est pas dans son centre, elle ne goûte pas le bonheur et le repos. Mais un jour elle a trouvé le Maître et elle s'est dépouillée de ses vaines parures et de ses vaines affections ; elle s'est assise aux pieds de Jésus-Christ et elle écoute sa parole. Marthe voudrait qu'elle l'aide : elle se plaint d'être seule pour le travail et la préoccupation de recevoir leur hôte divin. Mais Jésus approuve Madeleine et lui dit : « Tu as choisi la meilleure part, et elle ne te sera point ravie. » Madeleine a trouvé aux pieds du divin Maître le lieu de son repos, et comme l'épouse des Cantiques, elle s'écrie : « Je l'ai trouvé celui que mon cœur désire ; je l'ai trouvé et je ne désire plus rien et je ne le quitterai plus... Que la terre désormais me présente ses parfums et ses fleurs, ses joies et ses fêtes, je les mépriserai ; là, j'ai au dedans de moi un parfum inappréciable, une fleur céleste, une joie divine, une fête continuelle. » Il le sentait, le séraphique François d'Assise, lorsqu'il s'écriait dans l'une de ses extases : « *Deus meus et omnia !* Mon Dieu et mon tout ! » — « Que dites-vous, ô François ? Vous êtes pauvre, tellement pauvre que vous ne possédez rien en ce monde, vous vous êtes dépouillé de tout, et vous avez pris pour compagnie de votre vie la sainte et austère pauvreté ! — C'est vrai, je suis pauvre, mais je puis bien me passer des richesses : je possède Dieu, mon Dieu et mon tout. — Mais vous êtes méprisé sur la terre, on ne vous regarde qu'avec dédain, lorsqu'on vous voit passer avec votre bure et votre corde. — C'est vrai, le monde me méprise, mais je puis bien me passer de l'estime du monde : Dieu me contemple et me *charme*, mon Dieu et mon tout. — Mais vous n'avez jamais bu à la coupe du plaisir, vous ne vous êtes jamais assis au banquet des joies terrestres. — C'est vrai, je n'ai pas la joie et les plaisirs de la terre, mais je puis bien me passer des joies et des plaisirs ; je trouve ma joie et mes plaisirs en Dieu, mon Dieu et mon tout : *Deus meus et omnia !* »

Voilà, mes frères, comment parlaient et pensaient les saints ; voilà comment ils envisageaient la divine Eucharistie. Oh ! quand donc aimerons-nous ainsi l'Eucharistie ? quand donc chercherons-nous dans l'Eucharistie notre pardon, notre lumière, notre force, notre vie, notre repos ? quand donc saurons-nous vivre et nous sacrifier pour l'Eucharistie ?

O Marie, c'est votre sang virginal qui a fourni la matière de ce corps adorable que Jésus nous donne dans le sacrement de l'autel ; obtenez-nous l'amour de l'Eucharistie, la faim de l'Eucharistie, le zèle pour l'Eucharistie, afin qu'après avoir aimé Dieu sous les voiles du sacrement, nous puissions avec vous le contempler un jour sans voile, tel qu'il est en lui-même, dans toute sa beauté et toute sa splendeur, pendant l'éternité bienheureuse. Ainsi soit-il.

## POUR LA FÊTE DU SAINT NOM DE MARIE

### LE NOM DE MARIE ET LE NOM DE JÉSUS

*Hodie nomen tuum ita magnificavit ut non recedat laus tua de ore hominum.*

Dieu a tellement glorifié votre nom que les lèvres humaines ne cesseront de vous louer.  
(Judith, XIII, 25).

Mes frères,

Ces paroles qu'Ozias, prince du peuple d'Israël, adressait à Judith, la libératrice de Béthulie, conviennent admirablement à la sainte Vierge Marie, dont Judith n'était d'ailleurs qu'une figure, c'est-à-dire une prophétie vivante, une prophétie en action.

Où, Dieu a tellement exalté, a tellement glorifié le nom de Marie, que les lèvres humaines ne cesseront de le chanter. Pour vous prouver cette vérité, je ne puis mieux faire que de comparer le nom de Marie au nom même de Jésus. Les ressemblances qui existent entre ces deux noms relativement 1<sup>o</sup> à leur *excellence*, 2<sup>o</sup> à leur *puissance*, 3<sup>o</sup> aux *honneurs* dont ils sont l'objet, vous feront concevoir pour le nom de Marie la plus haute estime, le respect le plus profond, la confiance la plus grande. De plus, ce parallèle nous offrira l'avantage, selon le vœu de Léon XIII, de ne pas séparer du souvenir de son auguste Mère la mémoire du Christ Sauveur <sup>1</sup>.

### I

Les ressemblances qui existent entre le nom de Jésus et le nom de Marie ont trait premièrement à l'*excellence* de ces deux noms.

1. Le nom de Jésus est un nom excellent à cause de son origine divine. En effet, ce nom vient du ciel. Le Sauveur des hommes était encore caché dans le sein de Marie, lorsqu'un ange apparut en songe à Joseph, l'époux de Marie, et lui dit : « Joseph, fils de David, ne craignez point de prendre avec vous Marie votre épouse, car ce qui est né dans elle a été formé par le Saint-Esprit, et elle enfantera un fils à qui vous donnerez le nom de Jésus, parce que ce sera lui qui sauvera son peuple en le délivrant de ses péchés. » (Matth., I, 20-21).

Comme le nom de Jésus, le nom de Marie a une origine divine. « Le grand nom de Marie donné à la mère de Dieu n'a pas été trouvé sur la terre, ni inventé par l'esprit et le caprice de l'homme, comme les autres noms ; mais, dit saint Alphonse de Liguori, il est descendu du ciel et a été imposé par un décret divin, ainsi que l'attestent saint Jérôme, saint Epiphane, saint Antonin et d'autres auteurs. C'est un nom tiré du trésor de la

<sup>1</sup> Lettre de Léon XIII au cardinal Coullié, lui accordant de pouvoir procéder au couronnement de la statue de Notre-Dame de Fourvière le 8 septembre 1900.

divinité, nous assure saint Pierre Damien. *De thesauro divinitatis Mariæ nomen evoluitur* <sup>1</sup>. » En effet, « de toute éternité le nom sacré de Marie fut écrit dans le livre de vie après celui de Jésus ; le nom de Jésus était le premier, le nom de Marie fut le second. Si l'on en croit l'opinion de graves docteurs, le nom de Marie fut révélé à Adam par le même ange qui, au nom de Dieu, annonça au serpent qu'une femme lui écrasera la tête. Selon les mêmes docteurs, le nom de Marie fut également révélé à Elie, quand il vit s'élever de la mer cette petite nuée qui était le symbole et la figure de la Reine du ciel. Il paraît aussi que les hommes instruits parmi les Juifs savaient que la mère du Messie s'appellerait Marie, comme le prouve Pierre Galatin. Le nom de Marie fut encore révélé à saint Joachim et à sainte Anne par l'ange qui leur annonça la naissance de leur fille. Il n'eût pas été juste, en effet, que celle qui devait être la mère du Messie ne jouit pas d'un privilège dont avait joui Isaac qui n'en était que la figure, et saint Jean qui était seulement son précurseur. C'est l'opinion de saint Ambroise, qui trouve invraisemblable qu'un privilège accordé à d'autres saints ait manqué à Marie qui les surpasse tous par les grâces qu'elle a reçues de Dieu. Du reste, Dieu seul pouvait donner un nom convenable à cette Vierge glorieuse ; ses parents ni personne n'eussent su la nommer selon ses mérites ; Dieu seul connaissait l'excellence de cette enfant qui naissait pour porter dans son sein le salut du monde, et il lui donna le nom de Marie qui renferme tous les privilèges dont il voulait l'honorer. Ainsi ce nom ne fut pas trouvé parmi les hommes, mais donné par Dieu ; son origine n'est pas de la terre, elle est du ciel ; il ne fut pas imposé à Marie par le choix de ses parents, mais par la Providence de celui qui devait être son fils <sup>2</sup>. »

2. Le nom de Jésus est un nom excellent à cause de sa signification.

Le nom de Jésus signifie *Sauveur*, et c'est à cause de cette signification qu'il provoque les adorations du ciel et de la terre. Ce qu'est au voyageur égaré au milieu des ténèbres de la nuit le doux rayon de la lune ou l'aurore naissante, ce qu'est une fontaine d'eau vive pour le cerf altéré, pour le captif qui gémit dans une sombre prison la voix de celui qui vient lui annoncer la délivrance, le nom de Jésus l'a été et l'est encore pour les hommes.

Le nom de Jésus signifie *roi*. « Le nom de Jésus, dit Bossuet, est un nom de roi et il signifie une royauté qui n'est pas moins légitime qu'elle est absolue <sup>3</sup>. »

Comme le nom de Jésus, le nom de Marie est un nom excellent à cause de sa signification.

Comme le nom de Jésus signifie *Sauveur*, le nom de Marie signifiant *mer d'amertume*, nous

enseigne que Marie par ses souffrances, par ses amertumes aussi vastes et aussi profondes que les eaux de la mer, a grandement contribué au salut du genre humain.

Comme le nom de Jésus signifie *roi*, le nom de Marie signifie *reine*, signifie *souveraine*. Marie, en effet, partage avec Jésus la royauté, la souveraineté sur toutes les créatures. Comme Jésus est roi du ciel et de la terre, Marie est reine du ciel et de la terre.

3. Le nom de Jésus est excellent à cause de sa douceur. « Rien de plus suave à chanter, dit saint Bernard, rien de plus agréable à entendre, rien de plus doux à penser que Jésus le Fils de Dieu... Le nom de Jésus, dit-il encore, est une joie au cœur, un miel à la bouche, une mélodie à l'oreille, *Jubilus in corde, mel in ore, melos in aure*. » Et d'après saint Alphonse, « il n'y a point dans l'univers de nom qui égale le nom de Jésus en douceur et suavité <sup>1</sup>. » Pourquoi, lorsque Jésus monta au ciel, les anges demandèrent-ils son nom à différentes reprises, comme l'indique David dans le psaume xxiii<sup>e</sup> où il dépeint prophétiquement l'entrée triomphante de Jésus au ciel : « Quel est ce roi de gloire ? » sinon sans doute pour entendre plusieurs fois résonner le nom de Jésus, tant ce nom leur paraît doux à entendre.

Comme le nom de Jésus, le nom de Marie est excellent à cause de sa douceur. Le saint anachorète Honorius disait que le nom de Marie est plein de tout ce qu'il y a de douceur et de suavité en Dieu. Saint Antoine de Padoue trouvait que le nom de Marie était une joie au cœur, un miel à la bouche, une mélodie à l'oreille : c'est ce que saint Bernard disait du nom de Jésus. Lorsque la sainte Vierge fut élevée au ciel, les anges demandèrent trois fois son nom, comme on peut l'inférer des trois passages des Cantiques : « Qui est celle-ci qui monte par le désert comme une petite vapeur d'aromates ? Qui est celle-ci qui s'avance comme l'aurore naissante ? Qui est celle-ci qui monte du désert remplie de délices ? <sup>2</sup> » Richard de Saint-Laurent demande pourquoi les anges répètent tant de fois cette question : « Quelle est cette auguste Reine ? » et il répond : « C'est sans doute pour entendre résonner le nom de Marie, tant ce nom paraît doux même aux anges <sup>3</sup>. »

## II

Les ressemblances qui existent entre les noms de Jésus et de Marie ont trait deuxièmement à la puissance de ces deux noms.

1. Le nom de Jésus est le plus puissant de tous les noms ; il n'en est point d'autre sous le ciel par lequel nous puissions être sauvés.

a) Il console dans toutes les afflictions. « Ceux

<sup>1</sup> Apud S. Alphonsum, *Explic. Salve Regina*, cap. x.

<sup>2</sup> Larfeuil, *Le quart d'heure pour Marie*, 6<sup>e</sup> jour.

<sup>3</sup> 2<sup>e</sup> Sermon sur la Circoncision.

<sup>1</sup> *Neuvaine du saint Nom de Jésus*, 2<sup>e</sup> jour.

<sup>2</sup> III, 6 ; VI, 9 ; VIII, 5.

<sup>3</sup> Apud S. Alphonsum, *Explic. Salve Reg.*, ch. x.



qui aiment Jésus, dit saint Alphonse, sont tellement soutenus et consolés par son doux nom, que c'est pour eux un bonheur d'avoir à souffrir, afin de pouvoir goûter ses ineffables consolations. Ce nom rendait les peines et les tourments doux aux martyrs, aux vierges, à tous les saints, au point que, réduits à la dernière extrémité, en invoquant le nom de Jésus ils étaient soulagés, ils oubliaient leurs souffrances. Pourquoi donc nous laisser abattre par les tribulations, dans les tempêtes qui s'élèvent contre nous, pour nous jeter peut-être dans l'abîme du désespoir, quand le seul nom de Jésus peut alléger le poids qui nous oppresse et nous porter au ciel ? <sup>1</sup> »

b) Le nom de Jésus *défend*. Il nous défend contre les démons, parce qu'il les épouvante en leur rappelant Celui dont la puissance a détruit l'empire qu'ils avaient sur les hommes. En entendant le nom de Jésus les démons tremblent, parce que, dit saint Pierre Chrysologue, ils sont forcés d'adorer dans ce nom toute la majesté d'un Dieu. C'est au nom de Jésus que les disciples chassaient les démons. (Marc, xvi, 17).

Il nous défend contre les tentations qui nous viennent du monde ou des passions, car le nom de Jésus est tellement puissant dans le ciel qu'il nous obtient toutes les grâces dont nous avons besoin. Voilà pourquoi l'apôtre saint Paul déclare que « quiconque invoque le nom du Seigneur sera sauvé. » (Rom., x, 13).

c) Le nom de Jésus *enflamme du saint amour* tous ceux qui le prononcent avec dévotion, car il nous rappelle, comme le remarque saint Bernardin de Sienne, tout ce que le Fils de Dieu a souffert pour opérer notre salut.

d) Le nom de Jésus *remplit d'espérance, de joie et de paix* ceux qui l'invoquent. Ceux-là en effet ont l'assurance d'être exaucés, d'être pardonnés, selon cette promesse du Sauveur : « Tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, il vous l'accordera. » — « Par la vertu du Nom de Jésus, dit saint Bernard, les emportements de la colère sont apaisés, les mouvements de la concupiscence sont réprimés, et l'âme se trouve ramenée à l'état dont elle aurait joui en persévérant dans l'innocence originelle. »

e) Le nom de Jésus *éclaire*. « C'est un nom, dit saint Alphonse, qui fait briller partout la vérité de la foi et qui appelle tous les hommes du sein des ténèbres à l'admirable lumière de l'Evangile. »

f) Le nom de Jésus est tellement puissant que « c'est par la vertu de ce Nom, dit encore saint Alphonse, que les peuples barbares ont renoncé à l'idolâtrie pour embrasser l'Evangile, les apôtres opérant ces merveilleuses conversions par des prodiges et des miracles qui étonnèrent la nature. C'est par la vertu de ce Nom que le soleil resplendit, que la lune réfléchit sa lumière, que les étoiles brillent, que les planètes suivent leur cours, que les hommes se maintiennent sur la terre, que les

monarques règnent, que les humbles sont élevés, que les superbes sont abaissés, que les montagnes sont aplanies, que les vallées sont comblées ; car le Père éternel a tout remis entre les mains de son Fils. Et qui de nous ne se prosternerait pas, pour adorer ce Nom si grand, si majestueux, qui remplit le ciel et la terre ? Qui de nous ne lui rendra pas les hommages qui lui sont dus, quand nous savons que c'est par Jésus que nous sommes chrétiens, et que, en l'imitant, nous pouvons aspirer à la gloire du paradis ? <sup>2</sup> »

2. Comme le nom de Jésus, le nom de Marie est un nom puissant, le plus puissant de tous, après celui de Jésus.

a) Comme le nom de Jésus, le nom de Marie nous *défend*. Il nous défend contre les démons dont il est la terreur, et qui tremblent, dit saint Bernard, rien qu'en entendant prononcer ce nom béni. Ils redoutent le nom de Marie comme un feu vengeur auquel ils voudraient échapper par la fuite. Et de même que les hommes tombent à la renverse par la frayeur que leur cause la foudre quand elle éclate près d'eux, de même les démons sont terrassés au nom de cette Reine du ciel. « Sur la terre, dit saint Bonaventure, les peuples ennemis redoutent moins une nombreuse armée que les puissances de l'enfer ne redoutent le nom de Marie et sa protection <sup>3</sup>. » — « Non, dit Alain de la Roche, si les chrétiens dans les tentations avaient soin d'invoquer le Nom de Marie, ils ne tomberaient jamais, car, dès que ce nom vient à être prononcé, les démons fuient et l'enfer tremble. *Satan fugit, infernus contremiscit, cum dico : Ave, Maria* <sup>4</sup>. »

Le nom de Marie nous défend contre le monde, car quand nous le prononçons il touche le cœur de Dieu et l'incline à nous accorder toutes les grâces dont nous avons besoin pour résister aux entraînements du monde.

Le nom de Marie nous défend contre nos passions, et surtout contre la volupté, car le nom de Marie étant le nom d'une Vierge et de la plus pure de toutes les vierges, est un nom de pureté. Il est l'indice de la chasteté, dit saint Pierre Chrysologue, à tel point qu'un grand théologien, saint Alphonse de Liguori, déclare que, dans les tentations impures, celui qui se souvient d'avoir invoqué le nom de Marie a un signe certain qu'il n'a pas blessé la chasteté <sup>5</sup>. « Ce nom admirable, dit Richard de Saint-Laurent, est comme une tour inexpugnable, laquelle met à l'abri de la mort les pécheurs qui s'y réfugient ; les plus désespérés y trouvent une défense sûre et le salut <sup>6</sup>. »

b) Comme le nom de Jésus, le nom de Marie *console*. Depuis le premier malheur jusqu'à la dernière infortune, c'est toujours lui qui verse l'espérance. Toujours il fut le salut et la vie des généra-

<sup>1</sup> *Neuvaine du saint Nom de Jésus*, 8<sup>e</sup> jour.

<sup>2</sup> *Specul. B. V.*, lect. 3.

<sup>3</sup> *De Psalt.*, p. 4, c. 30.

<sup>4</sup> *Explic. du Salv. Reg.*, c. x.

<sup>5</sup> *De laud. B. M.*, l. 11.

<sup>6</sup> *Neuvaine du saint Nom de Jésus*, 6<sup>e</sup> jour.

tions. Il animait les anciens justes, il soutenait la foi des patriarches; il inspirait aux prophètes des visions mystiques, de sublimes accents; il fut la puissance des apôtres, le courage des martyrs, le triomphe des vierges, le génie des docteurs, l'enthousiasme des forts, le refuge des faibles. Il est encore le nom qu'invoque le voyageur en danger et le nautonier battu par la tempête, le nom que soupirent la veuve délaissée, l'orphelin dans sa détresse, le pauvre à la porte du riche et l'âme chrétienne aux prises avec la tentation.

c) Comme le nom de Jésus, le nom de Marie *enflamme d'amour*. « O Marie, s'écrie saint Epiphane, on ne peut prononcer votre nom sans se sentir enflammé d'amour! » Comment, en effet, prononcer ce nom sans se rappeler tout ce que Marie a fait pour nous et sans s'écrier : « *Sic nos amantem quis non redamaret?* » Qui donc pourrait ne pas aimer celle qui nous a tant aimés? »

d) Comme le nom de Jésus, le nom de Marie *remplit d'espérance, de joie et de paix*, car il est le plus doux sourire de la miséricorde, l'invention la plus touchante de la bonté de Dieu; il est plus doux que la joie la plus pure, plus suave que le parfum le plus exquis.

e) Comme le nom de Jésus, le nom de Marie *éclaire*. Ce nom, dit saint Bernard, signifie *étoile de la mer*, et de même que l'étoile de la mer dirige et guide vers le port les navigateurs, de même le nom de Marie nous dirige et nous guide vers le port du salut éternel.

f) Le nom de Marie est tellement puissant qu'il est un remède à tous nos maux. « Combien de fois notre âme, combattue violemment par les tentations du démon, a-t-elle retrouvé son assurance en invoquant le nom de Marie! s'écrie saint Ephrem. Il faudrait, ajoute-t-il, écrire de gros volumes si on voulait raconter les millions d'exemples de ceux qui, se voyant presque abîmés dans la tristesse et la douleur, ont trouvé le port du salut en invoquant le nom de Marie. Verrait-on les peuples courir sans cesse en foule aux lieux qui sont consacrés à Dieu sous le très saint nom de Marie, si tout le monde ne croyait pas que ceux qui l'invoquent trouvent en elle le soulagement général de toutes les misères humaines? »<sup>1</sup>

### III

Enfin les ressemblances qui existent entre les noms de Jésus et de Marie ont trait aux honneurs dont ils sont l'objet.

1. « Dieu, dit l'apôtre saint Paul, a exalté son Fils et lui a donné un nom qui est au-dessus de tout nom, pour qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse au ciel, sur la terre et dans les enfers. » (Phil., II, 9-10).

a) Le nom de Jésus est honoré *dans le ciel*. Au nom de Jésus, les esprits angéliques se prosternent et adorent. Une pieuse révélation nous apprend

que Dieu, avant de faire apporter le nom de Jésus sur la terre, le montra à toute la cour céleste qui le salua avec des transports de joie. Ah! s'il nous était donné de pénétrer dans le séjour des bienheureux, quels concerts admirables nous entendrions en l'honneur du nom de Jésus! C'est ce nom, qui les a ravies sur la terre, que les vierges disent et redisent sans cesse dans ces cantiques de triomphe et d'amour qu'à elles seules il est donné de chanter. C'est ce nom, qu'ils ont confessé généreusement et qui les a soutenus au milieu des plus cruels tourments, que les saints martyrs louent et bénissent à jamais. C'est la grandeur de ce nom que les apôtres proclament sans fin. C'est le nom de Jésus que toutes les phalanges angéliques ne cessent de faire retentir sur leurs harpes célestes.

b) Le nom de Jésus est honoré *sur la terre*. « Seigneur, s'écriait David prophétisant, du nom de Jésus, Seigneur, que votre nom est admirable par toute la terre! Depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher, le nom du Seigneur est loué. » Cette prophétie de David est réalisée. Pour louer le nom de Jésus, les âges font écho aux âges, les royaumes aux royaumes. A toute heure, pour répondre aux chants du ciel, s'élèvent de la terre des hymnes de louanges en l'honneur du nom de Jésus. Le nom de Jésus, la mère apprend à son enfant à le balbutier, le missionnaire apprend aux sauvages de toutes les langues à le bénir, le matelot l'invoque avec confiance au milieu des mugissements de la tempête; l'Eglise, pour donner plus de force à ses prières, les termine toutes par le nom de Jésus, et pour l'honorer davantage elle a établi une fête spéciale. Le nom de Jésus, en l'entendant on l'adore, on l'aime, on le bénit, et lorsqu'il retentit dans l'assemblée des fidèles, tous les fronts s'inclinent avec amour.

c) Le nom de Jésus est honoré *jusque dans les enfers*. Les damnés et les démons honorent le nom de Jésus par force et par contrainte, en frémissant de rage et de colère, il est vrai, mais ils l'honorent réellement.

2. Comme le nom de Jésus, le nom de Marie est honoré au ciel, sur la terre et jusque dans les enfers.

a) Ah! s'il nous était donné de pénétrer dans le séjour des bienheureux, quels concerts admirables nous entendrions en l'honneur du nom de Marie! Les vierges redisent dans des cantiques sans fin ce nom béni qui leur a inspiré et obtenu cette pureté qui leur donne le privilège de suivre l'Agneau partout où il va, de jouir d'une félicité si grande et de posséder une couronne si resplendissante. Les apôtres bénissent le nom de Marie, qui les a aidés à faire pénétrer partout la religion catholique et à mériter de briller dans le ciel comme les étoiles au firmament. Les saints martyrs louent et bénissent le nom de Marie, par lequel ils ont triomphé des plus affreux supplices et mérité la gloire éternelle. Toutes les phalanges angéliques font retentir ce nom en même temps que celui de Jésus sur leurs harpes célestes.

<sup>1</sup> Hom. de Laudibus Virg.



b) Le nom de Marie est honoré *sur la terre*. Dès les premiers jours de l'Eglise, les chrétiens vénéraient le nom de Marie comme un nom tout céleste, et ils ne le séparèrent pas de celui de Jésus. Saint Bonaventure, dans le *Psautier* tout divin qu'il a composé à la gloire de la sainte Vierge, laisse échapper cette exclamation qui est comme un écho des paroles de David : « Ô notre Dame, ô notre souveraine Dame, que votre nom est admirable par toute la terre ! Je suis transporté d'allégresse quand je vois qu'il n'y a pas une seule partie du monde chrétien qui ne s'accorde avec toute l'Eglise pour chanter hautement partout les louanges de votre saint nom ! » Le nom de Marie a été en si grande vénération dans certains pays qu'aucune femme n'osait le porter, de même qu'aucun homme n'ose porter le nom de Jésus. Le nom de Marie est le panégyrique perpétuel de tous les siècles, *panegyris omnium sæculorum*. La mère apprend à son enfant à le bégayer, le missionnaire apprend aux sauvages de toutes les langues à le bénir, le matelot l'invoque au milieu des mugissements de la tempête, et l'Eglise a institué une fête spéciale pour le nom de Marie comme pour celui de Jésus.

c) Le nom de Marie est honoré *jusque dans les enfers*. Par cela même qu'ils craignent le nom de Marie, les damnés et les démons reconnaissent la puissance de ce nom et lui rendent un hommage qui, pour n'être pas volontaire, n'en est pas moins réel.

Ayons, mes frères, un très grand respect pour le nom de Marie comme pour le nom de Jésus. Invoquons avec une très grande confiance ces deux noms glorieux. Tous deux étaient inscrits sur l'étendard de notre Jeanne d'Arc : « Jésus, Marie, » Jésus, le Roi immortel des temps et de l'éternité ; Marie, le nom de la Reine pleine de grâce à qui nos pères ont voué la terre de France. Que ces deux noms soient gravés dans nos cœurs, qu'ils soient sur nos lèvres, et grâce à eux nous sortirons victorieux de toutes les luttes, et nous mériterons d'être couronnés un jour avec Jésus et Marie dans l'éternelle patrie. Ainsi soit-il.

## VARIA

### XIV

#### PETITS PÉCHÉS ET PETITES VERTUS

##### 1<sup>o</sup> Leur importance

Mes chères enfants,

La vie, votre vie à vous, mes enfants, la nôtre à nous, hommes faits, celle des puissants du monde, la vie à tous ici-bas, est une série de petites actions qui remplissent de grands devoirs. Les petites actions jouent donc un rôle capital dans notre existence. Elles méritent donc que, de temps en temps, nous fixions sur elles une pensée attentive. Voilà pourquoi je viens, mes chères enfants,

vous parler de ce que les moralistes chrétiens appellent *les petites choses*, et aujourd'hui d'abord, pour vous en faire comprendre l'importance, je veux vous dire la grandeur des petits péchés, la grandeur des petites vertus.

#### I. — Grandeur des petits péchés.

En quoi consiste ce que j'appelle la grandeur des petits péchés ? — En deux choses : ils ont d'abord quelque chose d'aussi funeste que le péché mortel ; puis, ils sont souvent plus dangereux.

1. *Les petits péchés sont funestes comme les grands*. Un petit péché n'a-t-il pas, par rapport à Dieu, les caractères d'un péché grave ? Hier, vous avez commis un péché véniel : c'était un léger mensonge, c'était l'inapplication à vos devoirs, un défaut d'attention à votre prière. « Faute légère », allez-vous dire : légère du côté de votre cœur, à cause de sa faiblesse ; légère du côté de votre esprit, à cause de son ignorance ; légère du côté de la matière, qui est peu importante ; légère du côté de la grâce, qui n'en est que peu affaiblie ; légère du côté du pardon, qui s'obtient facilement.

Je sais tout cela, mes chères enfants, mais raisonnons. Comment donc flétrit-on le péché mortel ? Le péché mortel est une noire *ingratitude* contre le Père qui est dans les cieux. Une ingratitude ! Mais quand vous avez commis votre petit péché, Dieu avait-il cessé de répandre sur vous ses bienfaits ? — Direz-vous que le péché mortel est un *parjure* ? Mais est-ce que vous n'avez pas promis, mille fois juré à Dieu de ne jamais l'offenser en quoi que ce soit ? — Le péché mortel est une *insolence*. Mais est-ce que, dans votre petit péché, vous n'avez pas préféré quelque chose à Dieu ? Est-ce que vous n'avez pas méprisé sa loi ? Est-ce que vous n'avez pas oublié la terrible sanction de cette loi ? Oui, les petits péchés sont funestes comme les grands : *ils méritent une peine infinie*. Votre péché d'hier, oui, je le sais, si votre âme est bien disposée, un *Pater*, de l'eau bénite peuvent l'effacer, sans que vous vous en confesiez. Mais cette eau bénite, mais ce *Pater*, mais cet acte de charité, qui donc leur a donné leur vertu purificatrice ? Le sang d'un Dieu, les mérites infinis d'un Dieu. Donc, votre péché avait besoin d'une satisfaction infinie. Il méritait donc une peine infinie.

2. *Les petits péchés sont souvent plus dangereux que les grands*. Pourquoi ?

C'est d'abord qu'on s'en méfie moins. Si jamais, ce qu'à Dieu ne plaise, le péché mortel s'est présenté à vous, vous vous en êtes détournées immédiatement, il vous inspirait de l'horreur, vous vous êtes rappelé la loi de Dieu, vous avez pensé aux mains redoutables du Souverain Juge. Mais hier, mes enfants, dans vos petits péchés, aucune de ces graves pensées n'est venue vous secourir.

De plus, mes enfants, on se corrige moins des

petits péchés. Parfois, soit à l'approche des grandes fêtes, soit qu'un grand malheur le frappe, soit quand je ne sais quelle mystérieuse voix de Dieu pénètre jusqu'à son cœur, le grand pécheur rougit de lui-même, il tremble devant les jugements de Dieu, sa conversion est ébauchée, une de nos paroles suffit pour l'accomplir. Vous, mes chères enfants, de quels péchés véniels vous êtes-vous corrigées, depuis que vous vous les connaissez ? Quelles imperfections avez-vous fait disparaître ? Quelle réforme avez-vous faite de votre caractère, de vos défauts, de vos habitudes ?

Voyez donc combien sont funestes, combien sont dangereux les petits péchés.

## II. — *Grandeur des petites vertus.*

Maintenant, considérez les petites choses sous une autre face : les petites vertus. Elles aussi ont leur grandeur, et comment cela ? — C'est qu'elles égalent les vertus héroïques ; c'est que souvent elles les surpassent.

1. *Les petites vertus égalent les actions héroïques*, car elles en ont le caractère divin. Je ne sais pas, mes chères enfants, si votre préoccupation générale ici est d'acquérir avant tout la vertu, je le désire ; mais je me figure que les meilleures d'entre vous, qui ont cette ambition naturelle et chrétienne, doivent parfois être arrêtées par cette pensée : « Comment moi, jeune fille, pourrais-je avoir ici de grandes vertus ? Car il m'en faut de grandes, les autres ne me tentent pas... » Pensée naïve et puérile. Oh ! ne vous laissez donc pas imposer par les apparences ; aux yeux de Celui qui n'a besoin de rien, ce n'est ni la dignité des personnes, ni la richesse des présents, ni la difficulté des actions, qui en font le prix ; pour lui, de ce qui paraît à l'extérieur, tout est égal, tout est petit, tout n'est rien. Ce qui fait à ses yeux la grandeur d'une action, c'est l'amour de Dieu qu'on y met. La pauvre femme du village, qui a donné à un pauvre un verre d'eau froide au nom du Sauveur Jésus, a le même mérite, si elle l'a fait avec autant d'amour de Dieu, que les missionnaires qui ont conquis des nations entières à la foi véritable. Domppez vos passions, mes chères enfants, appliquez-vous à ce que vous faites, à vos prières, soyez bonnes élèves : voilà de petites vertus ; elles ont le caractère des grandes, sachez-le bien.

Et, comme les grandes, elles méritent des récompenses infinies, et la pauvre femme dont je viens de vous parler, et vous, élèves, vous avez droit au même ciel que les apôtres et les martyrs. Avouez, mes chères enfants, que notre religion a de bien admirables encouragements. Il y a plus :

2. *Les petites vertus surpassent souvent les grandes.* D'abord, elles témoignent d'un esprit plus éclairé. Il ne faut pas beaucoup d'esprit, et vous en avez toutes assez, mes chères enfants, pour comprendre les grandes vertus, pour vous y por-

ter avec bonheur. En avez-vous toutes assez pour comprendre les petites vertus, pour comprendre ce qu'il y a de grand, d'admirable, de divin, dans une vie obscure, inconnue, et pourtant passée sans tache, sous l'œil de Dieu ? En avez-vous assez pour apprécier cette vie, cet accomplissement jour par jour, minute par minute, de la loi sacrée, mais rebutante par sa continuité, la loi sacrée du devoir ?

Puis, avez-vous assez de force d'âme pour accomplir obscurément cette loi ? Ah ! s'il vous était donné à toutes l'occasion de faire une action d'éclat, j'aurais foi en vous, mais une petite vertu, je ne sais !

Honneur aux petites vertus ! Guerre aux petits péchés !

## XV

### PETITS PÉCHÉS ET PETITES VERTUS

#### 2<sup>e</sup> *Leur multitude*

La vie, mes chères enfants, marche imperceptiblement ; chaque instant voit une action bonne ou mauvaise, quelle multitude dès lors ! Et pourtant, qui est-ce qui y réfléchit ? Ces actions, c'est une armée qui défile au pas accéléré, jour et nuit, toujours, toujours, et silencieusement. Vous n'en jugerez bien qu'après votre mort, lorsque regardant de haut votre vie, comme de la montagne on regarde une plaine, vous verrez toutes ces actions rassemblées et rangées en bataille, chacune, pour ainsi dire, dans son poste, selon l'ordre du temps où elle est née de vous, selon sa beauté, selon sa laideur. Et laides, et belles, leur multitude est immense... Craignez les unes, mes chères enfants, souriez aux autres ; à cause de leur multitude, craignez les petits péchés, aimez les petites vertus.

#### I. — *La multitude des fautes légères.*

Oui, craignez la multitude des fautes légères : elle est si considérable, et si dangereuse !

1. Pour vous convaincre, mes chères enfants, de la multitude considérable de vos petits péchés, ne recourez pas à des raisonnements difficiles et longs ; jetez un simple regard sur n'importe laquelle de vos journées, ce regard vous suffira.

Quand vous vous éveillez le matin, donnez-vous à Dieu ce qui lui appartient, votre première pensée ? Non, un autre en a les prémices : cet autre, je ne sais pas son nom ; parfois, n'est-ce pas le démon de la paresse ?... Vous vous habillez : est-ce, je ne dis pas avec la pudeur délicate de la chrétienne, mais avec la simple modestie de la femme qui se respecte ?... Vous faites votre prière : est-ce vraiment une prière ? Est-il ici-bas quel-



qu'un, je ne dis pas une maîtresse, mais une amie, mais un subalterne, à qui vous parliez aussi sans façon qu'à Celui de qui vous tenez l'existence et qui doit vous juger un jour?... Vous allez en classe : que de temps perdu ! perdu à ne rien faire, perdu à faire des riens ! Que d'inattentions ! Que de gaspillage du peu de forces intellectuelles que Dieu vous a données !... En récréation, cette halte entre vos travaux, halte que les pauvres n'ont pas et que la bonté céleste vous ménage, à vous, quelles pensées, quelles paroles ?...

Je suppose généreusement toutes ces fautes, vénielles : mais voyez-vous quelle multitude elles forment, multipliées par vos jours, vos mois, vos années ? Car, hélas ! vos jours se ressemblent, et vos mois aussi, et aussi vos années ; elles sont si rares, les élèves qui comprenant que la vie est le noviciat de l'éternité, cherchent à rendre chacun de leurs jours meilleur que celui qui l'a précédé...

2. « Mais, direz-vous peut-être, pourquoi s'effrayer ? Péchés légers que tout cela, bagatelles ! »

Je pourrais vous dire que vous n'en savez rien, qu'il est difficile, parfois impossible, de bien spécifier la nature d'un péché. Mais soit ; en conclurez-vous que ce n'est pas dangereux ?

Dites-moi, si chacun de vos péchés faisait sur votre corps une légère blessure, la plus robuste d'entre vous y survivrait-elle ? Si chacun de ces péchés vous enlevait une partie de vos biens, la plus riche d'entre vous ne deviendrait-elle pas bientôt une mendiante ? Si chacun vous imprimait une tache au visage, ne seriez-vous pas bientôt hideuse ? Eh bien ! mes chères enfants, votre âme, c'est votre force, votre richesse, votre beauté ; et les petites fautes l'énervent, l'appauvrissent, la maculent.

Ce sont de petites fautes, oui, elles ne vous condamnent pas à l'enfer ; mais vous ne sauriez nier qu'il faudra que vous les expiez en purgatoire. Or, si Dieu dans le purgatoire punit les péchés véniels par la *rigueur*, que de tourments vous accumulez sur votre tête !... S'il les punit par la *durée*, quelle en sera la longueur ? Quand donc en sortirez-vous ?... Une heure de purgatoire, pour chaque petit péché... Mais, mes chères enfants, vous y resterez de longs siècles !

Ne regardez donc plus avec indifférence les fautes légères, ... ni les petites vertus.

## II. — *La multitude des petites vertus.*

Si la multitude des petits péchés doit vous effrayer, la multitude des petites vertus doit vous encourager. Car cette multitude, de par Dieu elle vous est accessible, et elle est si glorieuse !

1. Votre mère vous aime, mes chères enfants, et son amour est le seul ici-bas qui, par sa grandeur, sa pureté, son désintéressement, me semble un peu comparable à celui que Dieu vous porte. Votre mère vous aime, mais Dieu vous aime un million de fois davantage. Aussi que de faveurs, que de bienfaits, que de grâces il verse à tout moment

sur vos têtes, et comme, à tout moment, il vous rend la vertu facile ! C'est lui qui vous envoie de bonnes pensées, de saintes inspirations, de pieux mouvements, de salutaires remords. C'est lui qui vous donne l'esprit pour le connaître, le cœur pour l'aimer, la force, la santé, pour le servir. Et après vous avoir donné ces divins instruments de salut, c'est lui qui multiplie sous vos pas les occasions d'être vertueux ; cherchez bien dans votre journée : vous ne trouverez pas un seul instant où vous ne puissiez faire une bonne action, où vous ne puissiez élever à Dieu votre cœur, grandir votre intelligence, remplir auprès de votre prochain quelque devoir.

Dieu, lui, vous donne une intelligence ; ah ! si j'étais autre chose que poussière et que cendre, je lui reprocherais des excès dans sa bonté. Votre mère, malgré son affection, vous mettrait-elle en mains un poignard, si elle savait que vous deviez vous en servir contre elle ? Dieu vous donne une intelligence, et il sait qu'elle aura des pensées qu'il condamne ; il vous donne la parole, et il sait que cette parole sera condamnable souvent ; il vous donne un corps, et il sait que vous ne le respecterez pas toujours comme le temple de son Esprit-Saint. Oui, tout cela, il vous le donne, quoiqu'il sache que vous le tournerez contre lui ; mais il vous le donne pour vous faciliter la multitude des vertus, ... et il la récompensera si bien !

2. Il a dit par la bouche de son Fils : « Toute parole inutile qu'auront dite les hommes, ils en rendront compte au jour du jugement. » Donc, mes chères enfants, et réciproquement, toute bonne et sainte parole qu'auront dite les hommes, ils en recevront la récompense au jour du jugement. Toute bonne pensée, toute bonne action, quelque petite que vous les supposiez, auront aussi leur récompense.

En ce moment, vous avez le regret de n'avoir pas mieux vécu et vous promettez de mieux faire : courage !... Vous serez récompensées, et un jour, votre couronne là-haut comptera d'autant plus de diamants, que vous aurez eu de ces pensées, paroles et actions salutaires.

Courage, vous dit saint Jean dans l'Apocalypse ; l'esprit du mal vous attaquera : ne craignez rien, combattez jusqu'à la mort, et Dieu vous donnera le diadème de la vie. A vous toutefois, mes chères enfants, de former ce diadème ici-bas ; combattez les petits péchés, pratiquez les petites vertus ; chaque jour, à chaque instant, dites-vous à vous-même : « Je veux ajouter une perle à mon diadème, » ainsi vous deviendrez bonnes et pures, et Dieu posera sur votre front de sainte ce diadème glorieux.

## COURTES INSTRUCTIONS POUR LA PRIÈRE DU SOIR

### CXII

#### GUÉRISON DU DÉMONIAQUE DE GADARA

La tempête calmée, la barque qui portait Jésus et ses disciples continua la traversée du lac et aborda au pays des Geraséniens ou de Gadara, faisant face à la Galilée.

Comme le divin Maître mettait pied à terre, on vit accourir à sa rencontre, sortant du milieu des tombeaux, un homme possédé de l'esprit immonde. Ce malheureux, depuis longtemps la proie du démon, n'habitait point dans une maison, et ne portait aucun vêtement. Jour et nuit dans les montagnes, au milieu des tombeaux qu'elles renfermaient, il errait en poussant des cris effrayants et en se meurtrissant avec des pierres. D'une force surhumaine, il maltraitait les passants, qui n'osaient plus s'aventurer dans cette région. Vainement on avait essayé de l'enchaîner, il rompait chaînes et entraves, et personne n'avait réussi à le dompter.

Apercevant Jésus de loin, il accourut donc, se prosterna devant lui et s'écria d'une voix puissante : « Qu'y a-t-il entre moi et toi, Jésus, fils du Dieu très haut ? Je t'adjure par Dieu, ne me torture pas ! » Car Jésus ordonnait à l'esprit immonde de sortir de cet homme. « Quel est ton nom ? » demanda le Seigneur, et il répondit : « Mon nom est Légion, car nous sommes nombreux. » Et il pria instamment Jésus de ne pas le chasser hors de ce pays.

Or, il y avait là un nombreux troupeau de porcs, occupés à paître dans la montagne, et les esprits priaient le divin Maître en disant : « Si tu nous chasses d'ici, ne nous fais pas rentrer dans l'abîme, mais permets-nous d'entrer dans ces porcs. » Et Jésus le leur permit : « Allez ! » Alors les esprits immondes quittèrent le possédé et entrèrent dans les porcs. Le troupeau, subitement devenu furieux, se précipita comme une trombe dans la mer où deux mille environ furent noyés.

A cette vue, les gardiens prirent la fuite et répandirent cette nouvelle dans la ville et les campagnes environnantes. Les habitants sortirent pour voir ce qui était arrivé. Mais quel ne fut pas leur saisissement en apercevant, près de Jésus, l'ancien démoniaque assis, vêtu, et jouissant de ses facultés mentales ! Les témoins leur racontaient ce qui était arrivé au possédé et aux porceaux.

Effrayés et consternés, les Gadaréniens prièrent Jésus de s'éloigner de leur territoire. Et comme il montait dans la barque pour descendre à leur désir, le possédé guéri se mit à le supplier de lui permettre de rester avec lui. Jésus n'accéda point à sa demande : « Va, lui dit-il, dans ta maison, vers les tiens, annonce-leur quelles grandes choses

le Seigneur a faites en ta faveur, et comment il a eu pitié de toi. »

Il s'en alla donc et se mit à publier dans la Décapole tout ce que Jésus avait fait pour lui ; et tous étaient dans l'admiration <sup>1</sup>.

Souvent, dans l'Evangile, il est question de démoniaques ou de possédés du démon. Le récit précédent nous semble une occasion favorable de donner quelques explications sur ce sujet. Dans un siècle qui tend à nier le surnaturel, il est bon que les fidèles aient une notion exacte et claire sur les démons et leur pouvoir à l'égard du genre humain.

C'est une vérité de foi qu'il y a des démons, c'est-à-dire des esprits mauvais, révoltés contre Dieu, opposés à l'établissement de son royaume parmi les hommes, doués sur la nature d'un pouvoir considérable, quoique limité. Il est de foi que ces esprits, ennemis de Dieu et de ses miséricordieux desseins à l'égard des hommes déchus, cherchent à contrecarrer l'œuvre divine de l'Incarnation et de la Rédemption en poussant l'humanité à la révolte contre Dieu et à la désobéissance à ses lois.

Pour oser nier l'existence, la perversité et la puissance des démons, il faut se poser en contradicteur de la parole de Jésus-Christ, de l'Evangile, de la théologie, de tous les docteurs de l'Eglise et enfin de la raison et de l'expérience.

Etant donnée l'existence de ces esprits mauvais, ennemis de Dieu et du salut de l'homme, la possession démoniaque est facile à admettre, à expliquer, en présence des faits racontés dans l'Evangile, des miracles opérés par Notre-Seigneur pour délivrer des possédés. On peut ajouter que la possibilité et l'existence de cette possession de l'homme par le démon, sont confirmées par l'histoire et par l'évidence de certains faits, même contemporains. Très rare dans nos pays chrétiens, parce que les sacrements et particulièrement le baptême constituent en notre faveur une sauvegarde presque toute-puissante contre les invasions sataniques, la possession démoniaque reste fréquente dans les contrées où le christianisme n'a pas pénétré : c'est là un fait confirmé par tous les missionnaires. Si la possession diabolique n'existait pas, l'Eglise aurait-elle établi des prières et des cérémonies pour la délivrance des possédés ? Nier cette possession serait un blasphème et une impiété, tout à la fois contre Jésus-Christ, contre son Evangile et contre son Eglise.

Il y a des degrés dans les divers modes dont la possession diabolique peut avoir lieu, et elle ne revêt pas toujours les mêmes caractères. Il ne faut donc pas se prononcer à la légère ; c'est à l'Eglise qu'il appartient de juger, et c'est à elle qu'il faut s'en rapporter.

<sup>1</sup> Marc, v, 1-20. (Cf. Math., VIII, 28-34 ; Luc, VIII, 26-39).



Parlant des démoniaques en plusieurs endroits, l'Evangile, par les dénominations qu'il emploie et les effets qu'il décrit, nous permet de connaître suffisamment la nature de la possession diabolique, encore que celle-ci reste mystérieuse.

Le possédé cesse d'être son propre maître, il est comme compénétré, dominé par un ou plusieurs esprits mauvais qui enchaînent sa volonté, et substituent leur direction à celle de son âme. Le possédé devient une sorte d'instrument entre les mains du démon : c'est la voix du premier qu'on entend, mais c'est le second qui parle. Le système nerveux, l'intelligence du possédé sont régis par le démon. Ceci explique les mouvements violents, les affreuses convulsions qui secouent le malheureux ; et encore la connaissance de certaines langues, de certains faits qu'il ignorait absolument, comme enfin les blasphèmes épouvantables qu'il prononce, et la frayeur qu'il éprouve des choses ou des personnes saintes.

Dans la possession, le démon est, en quelque sorte, uni au corps du malheureux qu'il fait agir et parler à sa guise. Lorsque l'esprit mauvais vexe seulement le corps extérieurement, ou harcèle le cœur et l'âme de pensées, de désirs, de tentations qui les fatiguent sans leur laisser de repos, on appelle cet état une obsession.

Ajoutons que, presque toujours, nous voyons dans l'Evangile et dans l'histoire, les phénomènes spirituels produits par la possession et souvent par l'obsession, greffés, s'il est permis de parler ainsi, sur des maladies de divers genres, mais particulièrement sur des maladies nerveuses.

Indiquer la cause de ces deux tristes états est difficile et toujours délicat, surtout en ce qui concerne l'obsession. Celle-ci, le plus souvent, est une épreuve, permise par Dieu pour exercer la patience d'une âme pieuse et l'amener à une sainteté plus grande. L'humilité, une confiance absolue en Dieu et en sa bonté, une prière constante avec la fréquentation des sacrements, voilà le remède à ce douloureux état. L'âme obsédée de tentations, loin de se décourager, doit se rassurer en songeant qu'elle est sûrement l'amie de son Dieu, puisque le démon l'attaque si fort. Si elle appartenait à Satan, il n'aurait point à lui livrer tant d'assauts.

La possession diabolique, au contraire, est généralement le châtiment de certaines fautes monstrueuses et dans lesquelles le corps a pris une part prépondérante. On a remarqué que les péchés honteux, en affaiblissant l'organisme et en surexcitant le système nerveux, prédisposent d'une manière particulière à la possession démoniaque, en fournissant au démon un instrument apte à sa direction. La possession démoniaque peut encore résulter d'un pacte conclu avec Satan, pacte horrible par lequel de malheureux chrétiens se vendent au démon, corps et âme, moyennant certaines faveurs.

Concluons. Les démons existent, esprits mauvais, pervers, acharnés à la perte spirituelle de

l'homme ; ils sont nombreux, répandus un peu partout, doués d'une grande puissance sur les éléments ; ils sont sans cesse occupés à rechercher l'occasion d'accomplir leur infernale mission. L'apôtre saint Pierre nous en avertit dans sa première Lettre aux chrétiens : « Soyez sobres et veillez, parce que votre ennemi, le démon, comme un lion rugissant, rôde autour de vous, cherchant quelqu'un à dévorer. » (I Petr., v, 8).

Que la puissance et la haine du démon ne nous effraient pas. Notre-Seigneur et Maître est plus puissant que lui, et pour s'attaquer à nous et nous nuire, il faut à Satan, comme autrefois pour Job, une permission spéciale du Seigneur. Ames craintives et chrétiennes, rassurez-vous. Nombreuses sont les tutelles dont la religion nous entoure après le baptême : les sacrements, et particulièrement la sainte Eucharistie, la prière, le crucifix, les sacramentaux, tels que l'eau bénite, le scapulaire, les médailles bénites, les cloches de nos églises, tout cela met en fuite les légions infernales d'esprits mauvais, tout cela éloigne le démon et le tient à distance. Rappelons-nous enfin la parole toujours si vraie de saint Augustin : « *Latrare potest, mordere nisi volentem non potest*, le démon peut faire du bruit, nous assaillir de pensées, de désirs de toute sorte, mais il ne peut mordre — pareil à un dogue mis à la chaîne — que ceux qui le veulent, en s'approchant de lui. »

Le grand apôtre Paul adressait aux Ephésiens l'exhortation suivante, si belle et résumant si parfaitement la conduite à tenir par les chrétiens : « Pour le reste, frères, fortifiez-vous dans le Seigneur et dans la puissance de sa vertu. Revêtez-vous de l'armure de Dieu afin de pouvoir résister aux embûches du diable. Car nous n'avons pas à lutter contre la chair et le sang, mais contre les princes et les puissances, contre les gouverneurs de ce monde des ténèbres, contre les esprits de malice répandus dans l'air. C'est pourquoi prenez l'armure de Dieu, afin que vous puissiez résister, au jour mauvais, et demeurer parfaits en toutes choses. Soyez donc fermes, ceignant vos reins de la vérité, et revêtus de la cuirasse de la justice, et les pieds chaussés pour être préparés à l'Evangile de paix, prenant surtout le bouclier de la foi, pour pouvoir éteindre sur lui tous les traits enflammés du si perfide esprit. Prenez aussi le casque du salut et le glaive de l'esprit (qui est la parole de Dieu). Priez en tout temps, en esprit, par toute sorte de prières et de supplications, et veillez ainsi, dans une persévérance continuelle à prier pour tous les saints. » (Eph., vi, 10-18).

## IMPRIMATUR

Lingonis, die 2 septembris 1903.

† SEBASTIANUS, *Episcopus Lingonensis*.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT.

# L'Ami du Clergé Paroissial

## SOMMAIRE

**Prônes catéchétiques sur le Décalogue.** — XV. Le repos du dimanche et des fêtes, 705.

**Les litanies de la sainte Vierge, Entretien à des jeunes filles.** — LIV. *Regina pacis*, 708.

**Trésor d'histoires pour l'explication du Symbole des Apôtres.** — XIII. Je crois en la sainte Eglise, 712.

**Varia.** — XVI. Petits péchés et petites vertus : 3° *Leurs suites*, 715.

**Catéchisme de persévérance.** — *La vie publique de Notre-Seigneur Jésus-Christ.* — TROISIÈME ANNÉE : LE FONDATEUR. — IV. Dernières journées à Capharnaüm, 716.

## PRONES CATÉCHÉTIQUES SUR LE DÉCALOGUE

### XV

#### Le troisième commandement (suite)

#### 2

#### LE REPOS DU DIMANCHE ET DES FÊTES

##### Résumé analytique

Le troisième commandement de Dieu est complété par les deux premiers de l'Eglise, relatifs à la manière de sanctifier le dimanche et les fêtes ; nous les expliquerons ensemble, et nous parlerons aujourd'hui de ce qui est défendu ces jours-là.

1. Sont défendues les œuvres serviles, les occupations des ouvriers, manœuvres, etc., qui absorbent trop le corps pour laisser à l'esprit la liberté de s'élever à Dieu. Sont permises les occupations libérales, littéraires, artistiques, qui occupent principalement l'esprit. La coutume défend les débats judiciaires, les foires, le gros commerce, permet les soins du ménage, les voyages, la confection des aliments, certains services publics, le petit commerce dans certaines limites, et quelques occupations en partie serviles, en partie intellectuelles.

2. Il est défendu de faire travailler les ouvriers, les domestiques, d'encourager au travail en achetant sans nécessité ce qui se fait le dimanche.

3. Il y a péché grave, quand on travaille plus de deux heures, ou même moins longtemps si l'on donne du scandale. Le travail considéré comme accessoire d'un délassement permis n'est pas un péché.

4. Il n'est pas défendu de recevoir un salaire pour un travail intellectuel, mais il n'est pas permis de s'occuper à une œuvre servile sous prétexte de rendre service ou d'éviter l'oisiveté.

5. Le travail manuel est permis en cas de nécessité, dans l'intérêt des individus ou de la société ; le besoin peut autoriser les pauvres à profiter d'une occasion de gain extraordinaire ; la célébration même des saints offices exige quelques travaux. Enfin, en cas de doute, l'autorité ecclésiastique donne une dispense.

*Dies septimus vocabitur sanctus, omne opus non facietis in eo.*

Le septième jour sera appelé saint ; vous ne ferez ce jour-là aucun travail. (Lévit., xxiii, 3).

Mes frères,

Nous ne pouvons donner l'explication complète du troisième précepte du Décalogue, sans y

joindre celle des deux premiers commandements de l'Eglise. En effet ; c'est l'Eglise qui a substitué le dimanche au sabbat, c'est elle qui a institué les fêtes d'obligation, c'est elle qui a prescrit d'entendre la messe en ces saints jours. Par là, elle a complété la législation divine, et donné à ses enfants un moyen sûr et facile de remplir le devoir du culte extérieur. Elle en avait le droit, car le Sauveur a dit à ses apôtres qu'il les envoyait avec toute l'autorité que son Père lui avait donnée, et que ceux qui ne les écouteront pas ne vaudraient pas mieux que des infidèles. L'Eglise a jugé à propos de célébrer solennellement les fêtes qui rappellent les principaux faits de la vie de Jésus-Christ, de la sainte Vierge, et la mort des plus grands saints. C'est ainsi que dans la Synagogue on célébrait l'anniversaire de la sortie d'Egypte, de la traversée du désert, de la dédicace du Temple, etc. Les fêtes chrétiennes ont remplacé les fêtes juives, comme le dimanche a remplacé le sabbat, elles sont plus ou moins solennelles, mais toutes celles qui sont chômées comportent, avec la défense du travail servile, l'obligation d'assister au saint sacrifice de la messe.

Le nombre de ces fêtes chômées a été considérablement réduit en France par le Concordat ; il n'y en a plus que quatre : Noël, l'Ascension, l'Assomption et la Toussaint. On ne comprend donc guère le reproche fait à l'Eglise de compromettre les intérêts du commerce et de l'industrie, de priver l'ouvrier de son droit au travail, de favoriser la paresse et l'ignorance. Plût à Dieu que les grèves et les cabarets ne fissent pas plus de mal aux travailleurs que le repos des dimanches et des fêtes, que les guerres et les discordes civiles ne vinssent pas renverser la prospérité nationale, pour laquelle la législation religieuse a toujours été un abri protecteur ! Nous n'avons pas à faire ici l'apologie des institutions de l'Eglise ; si nous faisons allusion aux prétextes qu'invoquent les impies pour ne pas obéir à ses lois, c'est afin de vous inspirer un plus grand attachement pour elle et un plus grand respect de son autorité.

Je vous ai déjà montré dimanche l'importance du troisième commandement. Le repos qu'il prescrit doit nous rapprocher de Dieu et nous laisser le temps de travailler à notre salut en venant à l'Eglise assister au saint sacrifice de la messe et aux instructions religieuses. Je vous expliquerai aujourd'hui comment vous devez observer cette loi du repos dominical. L'assistance aux offices fera l'objet d'une prochaine instruction.

1. La défense de travailler les jours consacrés au service du Seigneur est formulée ainsi dans la sainte Ecriture : « Vous ne ferez aucun travail ce jour-là, » ou bien : « Vous ne ferez aucune œuvre servile <sup>1</sup>, » c'est-à-dire aucun travail d'esclave. La condition des esclaves n'était pas très dure chez les Juifs, on devait les traiter avec humanité et

<sup>1</sup> Exod., xx, 10 ; Lévit., xxiii, 8.



leur rendre la liberté après quelques années de service, ils jouissaient de certains droits, mais toutefois ils étaient astreints à des travaux pénibles, comme de labourer, couper le bois, tailler la pierre, porter de lourds fardeaux, faire tourner la meule du moulin, etc. L'esclavage, le servage ont disparu de nos mœurs, mais comme la vie sociale exige toujours que ces rudes occupations soient remplies, il y a une foule de gens qui gagnent leur vie par le travail manuel ; les progrès de l'industrie, les inventions de machines de toute espèce ont pu modifier les conditions du travail humain, elles ne l'ont pas supprimé. Il faut donc entendre aujourd'hui par œuvres serviles tous les travaux manuels qui occupent presque exclusivement les forces du corps et empêchent l'âme de s'élever à Dieu. Ces travaux sont exécutés ordinairement par des domestiques, des ouvriers, des journaliers, qui y trouvent un moyen d'existence.

A ces œuvres serviles ou manuelles, on oppose les œuvres libérales, qui occupent surtout l'intelligence et tiennent ainsi l'homme plus rapproché de Dieu ; l'étude des sciences, les occupations littéraires ou artistiques, le dessin, la musique, n'ont jamais été compris dans la catégorie des travaux défendus. Mais il y a beaucoup d'œuvres qui peuvent être rangées dans l'une ou l'autre des deux catégories précédentes, suivant le point de vue auquel on les envisage. Imprimer un livre est une œuvre intellectuelle, si l'on ne tient compte que du travail d'esprit nécessaire pour composer le texte, choisir, disposer les caractères, corriger les fautes ; mais c'est une œuvre servile si l'on fait attention à ce qu'exigent de peine le maniement des presses, la préparation du papier, de l'encre, etc. Travailler à la dentelle, à la tapisserie, à la marquetterie, demande certainement beaucoup d'intelligence, surtout s'il s'agit d'œuvres d'art comme on en voit dans les musées ; cependant, comme les mains y concourent pour une grande part, et que l'habileté de l'artiste n'est souvent qu'une sorte d'aptitude mécanique acquise par l'habitude, on regarde ces travaux comme serviles. Vous comprenez qu'il faut, en cette matière, tenir grand compte de l'appréciation commune ou des habitudes du pays où l'on vit. Certains petits travaux, tolérés ici parce qu'ils ne sont que des passe-temps innocents, sont défendus ailleurs parce qu'ils sont considérés comme des métiers.

Les lois de l'Eglise défendent aussi les débats judiciaires devant les tribunaux, la tenue des foires ou marchés publics <sup>1</sup> et le commerce des choses qui ne sont pas nécessaires à la vie journalière ; elles permettent les travaux nécessaires à l'entretien de la vie, à la propreté des appartements, et même à d'honnêtes délassements, à plus forte raison les services publics dont la vie sociale fait comme une nécessité. C'est sans doute un grand assujettissement pour les fonctionnaires et employés de ces services de ne pouvoir prendre

part au repos dominical et aux offices religieux ; l'Etat devrait veiller à ce qu'ils soient libres une ou deux fois par mois ; mais, hélas ! les chefs d'Etats n'ont plus guère de préoccupations de ce genre. C'est aux sujets à revendiquer leurs droits par de respectueuses réclamations. Comprend-on qu'un employé des postes ou des chemins de fer, qui obtient facilement un congé pour assister à un mariage ou à un enterrement, ne puisse pas en demander un pour aller à la messe, et soit condamné à passer loin de l'église les cinquante-deux dimanches de l'année ?

Une grande difficulté se rencontre presque partout relativement au petit commerce de détail. La plupart des négociants, même bons chrétiens, tiennent leurs magasins ouverts à tout venant, sous prétexte qu'ils perdraient trop en refusant de vendre, et que cela ne les empêche pas d'aller à la messe. Il n'est pas question des choses de première nécessité comme le pain et la viande, mais des objets de luxe et de toutes les marchandises qu'on peut acheter dans la semaine. De louables efforts se font dans beaucoup de villes pour obtenir que les marchands s'entendent et ferment leurs magasins, surtout au moment des offices. On ne peut qu'applaudir à ces manifestations du sentiment chrétien, mais il faut tenir compte des besoins du public. Combien de pauvres familles, par exemple, où le père et la mère obligés de travailler du matin au soir toute la semaine, ne peuvent faire leurs emplettes que le dimanche ? Combien de gens vivant à la campagne ne peuvent aller en ville que le dimanche ? Les théologiens permettent aux marchands de les recevoir ; dès lors il est difficile de fermer le magasin, surtout si celui d'en face est ouvert. Il y a donc pour beaucoup de petits commerçants des excuses, qui empêchent de les taxer de mauvais chrétiens s'ils laissent leurs magasins ouverts le dimanche. Ce qui leur est enjoint, en tout cas, c'est de ne pas manquer aux offices, et de ne pas attirer le public par des étalages qui demandent beaucoup de travail, ou par tout autre moyen qui semblerait engager les clients à manquer les offices.

2. Si l'on admet de légitimes excuses, il n'en faut pas moins dénoncer de graves abus. Il y a des industriels qui ordonnent ou permettent à leurs ouvriers, afin de ne pas perdre de temps le samedi, de venir à l'atelier le dimanche matin pour mettre en ordre leurs outils, achever un travail commencé ou préparer celui du lendemain. Qu'arrive-t-il ? C'est que ces pauvres ouvriers n'ont pas le temps, une fois rentrés chez eux, de faire leur toilette pour aller à l'église, et n'y vont jamais. Ailleurs on laisse travailler toute la nuit du samedi au dimanche, sans vouloir comprendre que le samedi finit à minuit. Si une nécessité imprévue oblige quelquefois à ce travail de nuit, il n'y a pas de péché ; mais qu'on en fasse une règle ordinaire, c'est impossible.

La loi de Moïse défendait expressément de faire

<sup>1</sup> Sauf quelques exceptions légitimées par la coutume.

travailler soit les personnes de la famille, soit les esclaves, soit les serviteurs étrangers ; il n'est pas inutile de rappeler aux chrétiens cette défense. David demandait à Dieu de lui pardonner les péchés qu'il avait pu faire commettre à d'autres ; combien de chefs de famille devraient faire la même prière ! Ils ont commandé de l'ouvrage qui n'est pas achevé le samedi, ils ne le paieront pas qu'il ne soit fini, on travaille le dimanche et ils paient, ils ont participé au péché. Et ces personnes pieuses, mais encore plus élégantes, qui acceptent qu'on leur apporte à midi une robe ou un chapeau fraîchement réparés, n'ont-elles pas participé au péché de l'ouvrière ? Si tant de restaurateurs, confiseurs, pâtisseries, manquent à la loi du dimanche, n'est-ce pas la gourmandise de tant de catholiques qui en est la cause ? En sortant de la grand'messe on va acheter son dessert, mais on ne veut que des gâteaux sortant du four, on ne pourrait pas manger ce qui a été cuit la veille, et on ne s'accusera jamais d'avoir été cause du péché d'autrui ! Vous savez que dans certains pays protestants tous les magasins sont fermés le dimanche ; peut-être fait-on du commerce en cachette, mais au moins on reconnaît la loi divine. Dans les pays mixtes, il arrive souvent que les magasins fermés le dimanche sont ceux des protestants, comme ceux des juifs sont fermés le samedi. C'est à nous de rougir, ou plutôt de nous convertir, si nous ne voulons pas que Dieu se venge.

3. Une question importante se pose maintenant : c'est celle de la gravité du péché qu'on commet en travaillant le dimanche. Est-ce toujours un péché mortel ? Non, répond la théologie. Il faut que le travail ait duré longtemps pour qu'il y ait faute grave. Que faut-il entendre par longtemps ? Une partie relativement importante de la journée. Or, si une journée d'ouvrier compte environ dix heures, le quart ou le tiers de cette journée sont assurément quelque chose d'important, une heure ou une heure et demie au contraire est peu de chose. Aussi l'on convient généralement qu'on ne doit taxer de péché mortel qu'un travail de plus de deux heures, à moins que des circonstances spéciales ne rendent scandaleux un travail plus court, comme serait de travailler sous les fenêtres de l'église, pendant la messe, pour troubler l'office, etc. On reconnaît aussi qu'un travail peu pénible, comme celui de la dentelle, est moins grave que les œuvres serviles proprement dites, et que le travail qui n'est que l'accessoire d'une récréation permise n'est pas lui-même un péché. Ainsi puisqu'il est permis de se promener à cheval ou en voiture, il est permis de seller le cheval, de préparer la voiture, etc. Mais il faut que ce travail ne soit réellement qu'accessoire et nécessaire ; si au contraire un cocher passait toute sa matinée à brosser les harnais et laver les équipages, son maître lui aurait fait commettre un péché grave ; si une femme de chambre manquait la messe pour apprêter la toilette de sa maîtresse, celle-ci en

serait responsable. La chasse, la pêche, le canotage sont certainement permis, mais à condition qu'ils n'occasionneront pas de préparatifs laborieux ; on ne doit s'y livrer que comme à un délassement et non comme à une affaire importante.

4. Beaucoup de personnes s'imaginent à tort que tout ce qui rapporte un salaire est défendu le dimanche, d'autres pensent qu'on peut travailler à des œuvres serviles pour en donner le profit aux pauvres. L'Eglise autorise quelquefois à travailler en vue d'une œuvre de charité, mais il n'y a point de loi générale qui le permette, en dehors des cas de nécessité dont nous parlerons. Au contraire, aucune loi ne défend de recevoir de l'argent pour un travail intellectuel, une leçon de littérature ou de musique, par exemple. On n'entrerait pas dans l'esprit de la loi en passant la journée du dimanche à des occupations de ce genre, mais on ne pêcherait pas.

Mais peut-on travailler pour éviter les péchés où conduit l'oisiveté ? En d'autres termes, est-il permis de faire un mal pour en éviter un autre ? Non, à moins qu'il ne s'agisse d'éviter un très grand mal par une action qui n'a rien de mauvais en elle-même. Si une légère occupation suffisait pour échapper à une grave tentation, on pourrait à la rigueur se la permettre, mais ce n'est pas un cas ordinaire ; du reste, on peut échapper aux tentations par des occupations intellectuelles, la fréquentation de bonnes compagnies, la lecture, la prière.

On fait moins de mal, dit-on, en sciant du bois qu'en buvant au cabaret. — C'est possible, mais on n'en ferait point du tout en allant se promener, et on ferait une très bonne chose en assistant aux vêpres. Les gens à qui le repos dominical pèse le plus sont généralement ceux qui trouvent toujours que les offices durent trop longtemps. Maintenant que tout le monde sait lire et écrire, qu'on enseigne le dessin et la musique dans toutes les écoles, qu'on établit partout des patronages pour réunir les enfants, des cercles pour les grandes personnes, comment se fait-il qu'on se plaigne tant de ne savoir que faire le dimanche ? Comment se fait-il que ceux qui trouvent la journée si longue, quittent leur famille le soir pour aller passer la nuit au cabaret ? L'Eglise en ordonnant le repos ne demande pas l'oisiveté : les soins nécessaires du ménage, les préparatifs d'une toilette plus convenable, les offices religieux, les relations amicales ou charitables, les récréations et la lecture suffisent bien à remplir le programme du dimanche chrétien. Oui, mes frères, fuyez l'oisiveté, mais fuyez-la sans offenser Dieu : vous le pouvez et vous le devez.

5. Les lois de Dieu qui défendent l'idolâtrie ou le blasphème ne comportent aucune exception, aucune dispense, parce que ces actes sont essentiellement mauvais ; mais celle qui ordonne le repos hebdomadaire varie dans ses applications



aux cas particuliers, parce que son but peut être atteint de différentes manières. L'Eglise, interprète de la volonté de Dieu, a réglé les conditions ordinaires dans lesquelles la loi doit être observée, et reconnaît qu'il y a des circonstances où l'on est dispensé d'y obéir. Une nécessité imprévue peut imposer un travail dans l'intérêt d'un individu ou de la société ; arrêter une inondation, éteindre un incendie, rentrer des récoltes avant l'orage, sont des choses qu'on ne peut remettre au lendemain : personne alors ne vous défend de travailler. S'il y a quelque doute sur l'urgence, vous demanderez permission, mais si le péril est imminent, vous irez d'abord où il vous appelle. Les grandes entreprises industrielles ont aussi leurs exigences : on ne peut arrêter la fusion des métaux ou du verre comme on voudrait, l'Eglise permet tout ce qui est nécessaire pour sauvegarder les intérêts du travail. Bien plus, il est à peu près indispensable à la société de continuer le dimanche certains travaux publics ; il n'est guère possible de suspendre complètement le service des postes, de supprimer tous les trains de chemins de fer ; les gouvernements mêmes qui font encore observer légalement le dimanche n'ont pas cru pouvoir arrêter ce jour-là toutes les relations sociales, et l'Eglise se contente de recommander aux législateurs de tenir compte des besoins religieux des employés.

Les pauvres qui se trouvent réduits à la nécessité de travailler le dimanche pour avoir un morceau de pain, pour raccommoder leurs vêtements, pour réparer leurs outils afin de gagner leur journée le lendemain, etc., sont excusables, si toutefois ils ne se font pas illusion sur leur indigence, qui résulte peut-être de leur paresse. On excuse aussi les ouvriers et journaliers qui, sans être tout à fait dans la pauvreté, profitent d'une occasion de gain *extraordinaire* qui se présente le dimanche. Pour que la charité envers le prochain soit une excuse suffisante, il faut que le prochain soit dans la situation gênée dont nous venons de parler, qui l'autorise à travailler ; on peut alors l'aider à en sortir, mais on ne peut pas travailler sous le seul prétexte que le gain servira à faire l'aumône <sup>1</sup>. Vous savez aussi que les besoins mêmes du culte divin permettent de faire, le dimanche, ce que réclame la célébration des saints mystères et la solennité des cérémonies, car il est impossible que tout cela se fasse d'avance : ici encore il y a nécessité.

Toutes les fois qu'il s'agit de travailler le dimanche, demandez-vous, mes frères, si cela est nécessaire, comme dans les cas que je viens de vous indiquer. Si vous craignez de vous tromper, demandez la permission à votre pasteur. L'Eglise lui a donné la charge de vous instruire et de vous diriger dans la voie du salut ; à l'exemple de Jésus-Christ qui permettait à ses apôtres d'arracher des épis de blé et d'en broyer les grains le jour du sabbat, il vous permettra ce qu'il jugera nécessaire.

Mais n'oubliez pas que la sanctification du dimanche est un moyen infaillible d'attirer sur vos familles les bénédictions de Dieu. On vous dit souvent que le travail du dimanche a pour conséquence le chômage du lundi : c'est sans doute un grand mal ; mais soyez convaincus que la profanation du dimanche a surtout pour conséquence la démoralisation des individus, la ruine des familles et la décadence du sentiment religieux. Le repos du dimanche est nécessaire au corps et à l'âme, il n'a jamais appauvri personne. Profitez-en, jouissez des douces joies dont il est la source, élevez votre cœur au-dessus de toutes les préoccupations terrestres, vers Dieu qui a voulu que ce jour fût pour vous un jour de salut. Passez saintement le dimanche, vous vivrez saintement, et vous obtiendrez, après les peines et les épreuves de cette vie, les ineffables jouissances du repos éternel. Ainsi soit-il <sup>1</sup>.

## LES LITANIES DE LA SAINTE VIERGE

Entretiens à des jeunes filles

LIV

REGINA PACIS <sup>2</sup>

Après la Cène, parmi les épanchements des derniers adieux, Jésus dit à ses apôtres qu'il venait de nourrir de sa chair et de son sang : « Je vous laisse la paix, je vous donne ma paix, mais non pas comme le monde donne. » Ils comprenaient alors la douceur et le prix de cette paix, car en eux-mêmes ils jouissaient d'un bonheur qu'ils n'avaient jamais connu ; leur conscience était pure, leur âme enivrée d'amour céleste, leur cœur rempli de délices spirituelles. « Je vous laisse *ma* paix, leur dit-il, c'est-à-dire, fait observer saint Augustin, la paix qu'il possède lui-même, paix parfaite, car en lui il n'y a ni lutte, ni combat, puisqu'il n'y a pas de péché <sup>3</sup>. »

Seul, en effet, le péché trouble la paix du cœur, car le péché c'est le consentement au mal, c'est la défaite et partant la tristesse. Quelle différence saisissante entre la paix de Jésus-Christ et la paix du monde ! Pour celui-ci, la paix, c'est la jouissance assurée, c'est cet homme qui considère ses greniers remplis et qui dit à son âme : « Mon âme, bois, mange et repose-toi <sup>4</sup> ! » Mais comment

<sup>1</sup> Consulter, sur la *sanctification* et la *profanation* du dimanche, les conférences de M. l'abbé Gibier, dans les premiers numéros du *Paroissial* de 1900 ; — les *Instructions populaires* publiées en 1901, pages 513, 539, 581 ; — les *Réponses aux objections*, 1896, p. 584.

<sup>2</sup> Cette invocation, en usage dans plusieurs endroits, ne figure pas dans le texte officiel des Litanies.

<sup>3</sup> Jean, xix, 27. « *Meam, pacem suam volens intelligi qualem habet ipse in quo nihil repugnat, quia nullum habet peccatum.* » (Saint Aug., De verbis Domini secundum Joannem).

<sup>4</sup> Luc, xii, 19.

se reposer quand la voix de Dieu se fait entendre et crie : « Insensé, mais cette nuit même on va te redemander ton âme ! Alors à quoi te serviront tes richesses ? » De là cette grave parole de l'Écriture : « O mort ! combien ta mémoire est amère à l'homme qui possède en paix la substance et l'opulence de la vie ! » Voilà ce qui trouble les jours et les nuits, or dans ce trouble où donc peut résider la paix ?

Tout autre est la paix de Jésus-Christ, « la paix de Dieu qui surpasse tout sentiment, » elle nous assure de l'amitié de Dieu, elle nous donne la sérénité de l'âme même parmi les plus dures épreuves, elle procure la concorde avec le prochain.

Les apôtres ressentirent bientôt la douleur de l'avoir perdue, car ils ne surent pas résister aux tentations terribles de la Passion. Le Sauveur ne leur en a pas moins laissé sa paix, qu'ils pourront recouvrer, et afin de l'affermir en eux il leur lègue Marie, sa mère, la Reine de la paix, qui demeurera avec eux, apaisera ou empêchera les dissensions dans l'Eglise naissante, écartant la guerre intestine qui est le pire de tous les maux. *Regina pacis.*

Soyez comme elle dans vos familles, dans la société, des « reines de paix. » Dieu d'ailleurs vous a donné grâce pour cela.

Vous devez d'abord établir en vous-mêmes la *paix intérieure*. C'est le seul moyen sûr de procurer la *paix extérieure*. Ainsi, dans le siècle présent, en conservant la paix que vous a apportée le Christ, vous vaincrez les ennemis du dedans et ceux du dehors, en attendant que Dieu vous donne dans le siècle futur, quand nous règnerons sans plus avoir d'ennemis à combattre, la paix éternelle <sup>1</sup>.

## I

La paix, la paix de Dieu, *Pax Dei*, la paix intérieure : quel *trésor* ! car elle nous suppose l'amitié de Dieu ; quelle *force* ! car elle nous procure le calme, la sérénité, elle nous fait triompher des tentations et des persécutions.

1. Saint Augustin nous raconte qu'un jour, comme la Cour de l'empereur Théodose était à Trèves, quatre officiers allèrent se promener dans les jardins, hors des murs de la ville. Là, ils se séparèrent et marchèrent deux à deux, au hasard de leurs pas. Deux d'entre eux pénétrèrent dans une pauvre cabane habitée par des solitaires chrétiens et ils y trouvent un livre où était racontée la vie de saint Antoine. Ils la lisent avidement, ce récit les enflamme d'admiration, d'amour de Dieu. Celui qui faisait la lecture à haute voix s'arrête soudain, et s'adressant à son ami, il s'écrie : « Dites-moi, que prétendons-nous obtenir par tant de peines et de travaux ? Que cherchons-nous en

servant le prince ? Que pouvons-nous espérer de plus en vivant dans cette Cour que de devenir quelque jour les amis de l'empereur ? Et en cela même tout est incertitude et danger. Par quels périls, en effet, ne me faut-il point passer avant d'arriver à cette fortune qui est elle-même un péril beaucoup plus grand ? Et encore, quand y arriverai-je ? Tandis que pour devenir l'ami de Dieu, je n'ai qu'à le vouloir, et à l'instant même je le suis ! »

Etre l'ami de Dieu ! Cette noble ambition le poursuit, l'obsède et le remue. Et il reporte ses yeux sur le livre, et il prie, et pendant ce temps Dieu changeait son cœur. Tout à coup il voit distinctement la vérité, et déjà il est tout entier à Dieu : « C'en est fait, dit-il, je renonce pour jamais à ce qui faisait toutes nos espérances, j'ai résolu de servir Dieu, et dès ce moment même, et dans ce même lieu, sans aller plus loin ! »

Son ami se déclare prêt à le suivre, et ils annoncent leur résolution à leurs autres compagnons qui, s'ils n'ont pas le courage de les imiter, les félicitent du moins et retournent en pleurant au palais de l'empereur.

« Ils restèrent dans la cabane, ajoute le saint docteur, élevant leurs cœurs et leurs pensées vers le ciel. Et tous les deux étaient à la veille de se marier, et les deux jeunes filles auxquelles ils étaient déjà fiancés, ayant appris leur résolution, en prirent une semblable et vous consacrèrent, Seigneur, leur virginité <sup>1</sup>. »

Cette histoire est vraiment touchante. Ils veulent être les amis de Dieu, parce que cette amitié n'a rien de précaire et qu'elle confère la paix du cœur. Etre l'ami de Dieu, quelle douceur et quelle dignité ! Quels engagements aussi ! Des amis n'ont qu'une même pensée, une seule âme, ne font qu'un, en un mot. Ils s'appliquent à se plaire l'un à l'autre, à ne point se contrister, et pour se rester fidèles ils savent faire des sacrifices dont ils trouvent la récompense dans leur puissante et chaude affection.

Ne faire qu'un avec Dieu ! Lui parler familièrement, sentir qu'il vous aime, qu'il vous regarde avec complaisance, le voir clairement qui rayonne au-dessus de votre vie, dans votre cœur, illuminant, transfigurant et vivifiant vos actions, vos pensées, vos paroles, comme le soleil transforme et vivifie de sa chaleur un parterre de fleurs choisies ; plus que cela encore, avoir la sensation en quelque sorte que sa grâce vous environne, vous compénètre, que vous devenez Lui, que vous participez à sa nature divine, que c'est lui qui parle, pense, agit en vous, tant est intime et parfaite la communion d'idées et d'affection : y a-t-il rien de plus élevé, de plus honorable et de plus doux ?

Alors le ciel vous apparaît plus beau, car pour vous c'est l'héritage attendu, l'héritage certain. Vous vous dites : « J'en jouirai sûrement un jour, j'échangerai la paix troublée de la terre contre la

<sup>1</sup> Eccli., xli, 1.

<sup>2</sup> Pacem relinquit in hoc sæculo, in qua manentes hostem vincimus ; pacem dabit in futuro, quando sine hoste regnabimus. (*Ibid.*).

<sup>1</sup> *Confess.*, Lib. viii, cap. 6.



paix inaltérable du ciel, et la vie éternelle sera la continuation radieuse de cette vie infirme qui ne se soutient que par l'espérance. Là je verrai Jésus-Christ le Prince de la paix, je verrai Marie la Reine de la paix, et ce sera pour jamais ! »

Dieu permet qu'ici-bas nous vivions parfois des heures charmantes. Je suis fatigué, souffrant, j'ai besoin de repos. Ce repos, où pourrais-je bien le trouver loin des agitations absorbantes des affaires, des événements ? Alors je pense à mes amis, je vais frapper à leur porte, je leur demande de m'accueillir pendant quelques jours dans le ciel de leur affection. Rien n'est bon, en ce monde, comme la maison d'un ami. Il vous reçoit de tout son cœur, il met à votre disposition son temps, ses ressources, son esprit, son dévouement ; vous passez ainsi dans son intimité, dans les douces causeries, dans l'échange de vos sentiments, dans la certitude d'être sincèrement aimé, les journées les plus heureuses qu'on puisse rêver. Nul nuage, rien qui vous divise, vous êtes chez vous, et quand vous partez vous vous sentez réconforté et comme rajeuni, vous n'êtes plus le même, vous vous êtes en quelque sorte renouvelé dans un bain de paix.

Mais s'il est bien doux de se trouver chez soi au foyer de l'amitié, combien il sera plus doux d'être chez soi au foyer de Dieu, dans le royaume de la paix où Marie est reine ! Auprès de nos amis, il nous reste l'inquiétude, l'ennui de les quitter et de nous retrouver seuls dans ce monde égoïste qui nous hait ; au ciel, nous savons que nous sommes chez nous, auprès de notre Mère, auprès de nos amis, auprès de Dieu, dans une félicité ineffable, sans craindre qu'elle finisse jamais !

C'est à ce terme heureux, à la possession tranquille de ce trésor, que nous conduit la paix intérieure, la paix de notre conscience, « la paix de Dieu, » après nous avoir comblés de bonheur ici-bas, même au sein des plus amères tribulations.

2. Car cette paix est aussi une *force*.

Il faut remonter bien haut, pour rencontrer une époque aussi traversée que la nôtre. Nous sommes témoins d'un soulèvement de passions, d'une exaspération d'appétits telle que nos aïeux, s'ils revenaient, ne se reconnaîtraient plus dans notre société, dans les maisons qu'ils ont bâties, dans les foyers qu'ils avaient établis sur d'autres fondements. Chez nous il règne une fureur de jouissance, et ceux qui nous l'ont communiquée ne nous ont pas procuré les moyens de la satisfaire. De là cette jalousie féroce qui caractérise notre temps, de là aussi les tentations plus puissantes, plus continuelles et plus dangereuses. Une âme est-elle heureuse quand elle est ainsi suggestionnée, bouleversée par des aspirations jouisseuses, condamnée à subir le supplice de Tantale ? Car il est bien petit le nombre de ceux qui peuvent réaliser leurs désirs, et encore demeurent-ils effroyablement tourmentés, mal à l'aise, quand ces désirs étaient coupables.

Ceux toutefois qui conservent la paix intérieure,

sont merveilleusement armés pour résister. Ils méprisent les plaisirs qui leur raviraient le meilleur de leurs biens, ils ne veulent pas de cette paix du monde « qui n'est pas la paix ; » car elle ressemble à l'alcool que l'ivrogne boit à profusion dans l'espoir d'apaiser sa soif, et qui lui brûle les entrailles. Ce n'est point qu'ils ne soient travaillés aussi par les tentations intérieures et extérieures auxquelles personne n'échappe, mais ils sont décidés à rester honnêtes, pieux, chrétiens, purs au milieu de ce monde qui se complait dans la fange ou l'improbité ; et s'ils sentent leur volonté faiblir, ils crient vers Dieu qui les affermit par sa grâce. Sachez-le bien, nous ne tombons que le jour où nous avons voulu, aimé notre chute, où nous avons cessé de prier, et préféré à la paix le trouble capiteux des jouissances violentes autant qu'éphémères.

La plus grande tentation du jour, c'est peut-être le découragement. Les catholiques sont persécutés et se défendent mal, nos libertés les plus saintes nous sont arrachées : liberté de conscience, liberté d'enseignement, liberté du culte, liberté d'élever nos enfants dans la foi des ancêtres. Le complot contre l'Eglise, savamment ourdi, a obtenu une prodigieuse réussite. La force a fait la loi, et maintenant la loi appuie et canonise la force. Alors les esprits faibles s'attristent et trouvent — peut-être même cherchent — dans nos revers une raison, au moins un prétexte pour cesser d'agir. On se croise les bras en se disant : « A quoi bon ? Nous sommes battus d'avance et sur toute la ligne. Rentrons chez nous, continuons de jouir, afin d'oublier nos maux, ou bien, comme le sage antique, enveloppons-nous dans notre manteau pour mourir. »

Quelle erreur ! Quelle lâcheté même ! Le grand devoir de l'homme, c'est l'action, le travail. Peut-être savez-vous par votre propre expérience ce qu'il en coûte de violer la grande loi du travail. « Le paresseux veut et ne veut plus <sup>1</sup> », dit l'Ecriture, il voudrait secouer sa paresse, et il demeure torturé de désirs impuissants <sup>2</sup> qui le consomment et l'épuisent. Alors il souffre de son indolence, de son inutilité, de son abjection. Il n'y a point de paix pour l'âme inactive et oisive qui devient ainsi malheureuse, et bientôt ne trouve plus la force de triompher de son incurie, de son avachissement.

Regardez au contraire l'âme qui lutte. Comme saint Paul, elle surabonde de joie au milieu des persécutions et les souffrances <sup>3</sup>, elle défie toutes les puissances du monde de troubler son intime et profonde allégresse. « Qui pourra jamais me séparer de la charité du Christ ? s'écrie saint Paul. Ce ne sera ni la tribulation, ni l'angoisse, ni la faim, ni la persécution, ni le glaive <sup>4</sup> ». Relevez-vous donc, âmes pusillanimes, agissez, combattez, et quand même nous devrions succomber, nous

<sup>1</sup> Prov., xiii, 4.

<sup>2</sup> Prov., xxi, 25.

<sup>3</sup> II Cor., vii, 4.

<sup>4</sup> Rom., viii, 35.

nous consolerons par la pensée que les âmes des justes sont dans la main de Dieu, main infiniment forte, protectrice et miséricordieuse, qui nous relèvera et nous portera au royaume de la gloire. Les seuls malheureux sont les insensés qui nous croient morts, tandis que Dieu nous a établis dans les régions de la paix, *illi autem sunt in pace*<sup>1</sup>. Force restera à Dieu et à Dieu seul.

## II

Il est vrai que la paix extérieure est aussi bien troublée : paix avec le *prochain*, paix dans les *familles*, paix *sociale*. Mais qu'en conclure, sinon que votre devoir grandit avec les épreuves ?

1. « Qui vit en discorde avec un chrétien, dit saint Augustin, ne saurait s'accorder avec le Christ. La paix c'est la sérénité de l'âme, la simplicité du cœur, le lien de l'amour, la charité mutuelle<sup>2</sup>. » Que de leçons dans ces paroles ! Vous êtes chrétiennes et vous mépriseriez le grand commandement du Christ : « Aimez le prochain comme vous-mêmes » ? Dans la définition de la paix tracée par le génie du grand docteur, ne voyez-vous pas le portrait de Marie et par conséquent votre modèle ? Reine de la paix, son âme demeurait constamment sereine, au sein des événements les plus terribles comme au sein de la joie. Une seule fois nous la voyons inquiète, mais non troublée, suivant la remarque de saint Ambroise, *turbata, non perturbata*, le jour de l'Anonciation, mais après les explications de l'ange, elle reprend son admirable sérénité qui repose sur la confiance en Dieu, *serenitas mentis*. Et la paix s'affermît en elle par la présence du Sauveur, lorsqu'elle a répondu par ces mots sublimes de soumission : « Voici la servante du Seigneur ! » Mais elle agit ainsi avec une entière simplicité de cœur, et toute sa vie elle se considérera devant Dieu comme un enfant devant son père, elle agira, en nature candide qui ne croit pas le mal, qui ne demande qu'à connaître sa voie et qui obéira joyeusement, *simplicitas cordis*.

Elle aime Dieu, elle aime les hommes pour l'amour de Dieu, et cela constitue un lien puissant qui unit toutes les âmes. Partout, à Nazareth comme à Bethléem, elle attire, elle se fait aimer, elle répand autour d'elle comme un parfum de charité, un parfum de paix. A sa vue, les discordes s'évanouissent, les amitiés se nouent ; on recherche sa compagnie parce qu'elle est douce, qu'elle resserre les esprits, au lieu de les diviser, *amoris vinculum, consortium caritatis*. Elle est chrétienne en un mot, elle applique parfaitement la doctrine du Christ qui est une doctrine d'union.

Peut-être pourrais-je en signaler parmi vous qui pratiquent habituellement la doctrine opposée. Elles sont toujours en quête de nouvelles, et de

nouvelles méchantes, elles attisent les querelles et allument les discordes, elles se plaisent à diviser par des rapports infidèles ou faux, elles sèment la guerre ; et la guerre et la haine se répandent, semblables à des étincelles jetées dans une forêt, parmi les herbes sèches, allumant des incendies, des vindications inextinguibles. Malheur à ceux qui divisent ! ils font l'œuvre du démon, ils sont les apôtres de Satan, partant les ennemis du Christ.

2. Les familles aussi, hélas ! sont divisées en elles-mêmes, et de plus divisées entre elles.

Quand Marie vint au monde, les hommes ne s'aimaient pas, le mari ne respectait point sa femme, la considérant comme un être inférieur, l'enfant ne comptait pas, les filles surtout, il n'y avait pas de famille. Les législateurs cependant et les écrivains qui avaient gardé quelque sens moral, plaçaient sous les yeux des lettrés quelques familles-types comme celle de Cornélie, dont ils avaient soin d'exagérer les vertus, afin de réveiller la fibre honnête, la fibre humaine qui ne rendait plus. Mais les modèles demeuraient ou trop imparfaits ou trop austères, ils n'attiraient personne.

Du jour où le monde a contemplé la famille parfaite, la vraie famille-type de Nazareth, tout a été changé, par cette vision céleste sur la terre et par la grâce de Dieu.

Ce qui divise les familles, c'est le vice. Les caractères se heurtent et ne se supportent rien, le mari travaille pendant que la femme dépense ou passe son temps à médire. La pauvreté survient ou la maladie, qui aigrissent ; voici bientôt les disputes, les accusations, les reproches. On se renvoie les responsabilités, on ne raisonne plus, on se hait, on se méprise, et la maison devient un véritable enfer. Cette famille a manqué tout bonnement de vertu, de foi et de raison, c'est pourquoi elle est le séjour de la guerre.

Ah ! si elle avait regardé, étudié, copié la famille de Nazareth ! Ici l'on a connu aussi la pauvreté ; pis que cela, les dénuements, les persécutions, l'exil, et au retour de l'Égypte, les craintes, jusqu'à l'absence pendant trois jours de l'enfant. Avez-vous entendu des plaintes, des cris de révolte, des récriminations ? Nullement. Même dans la peine la plus atroce, quand Jésus s'est dérobé aux soins de Marie et de Joseph, ils ne s'accusent pas, ne s'adressent nul reproche, ils pleurent et prient. Ils songent qu'ils accomplissent les desseins de Dieu, leur raison les éclaire, et quand elle cesse de briller, la foi leur révèle d'autres horizons. Nazareth c'est un foyer de raison, de vertu, de travail, de piété et de paix. Aussi bien dans les familles les enfants sont-ils la cause ordinaire des querelles. Vous n'écoutez pas les conseils ou les ordres, vous ne prenez pas en main les intérêts de la maison, vous faites des dépenses folles pour satisfaire votre vanité ; vous fréquentez des compagnies qu'on vous interdit légitimement. Au lieu d'être un principe de paix

<sup>1</sup> Sap., III, 1.

<sup>2</sup> Non potest concordiam habere cum Christo, qui discors voluerit esse cum christiano. Pax est serenitas mentis, simplicitas cordis, amoris vinculum, consortium caritatis. (S. Aug., *ibid*).



et de bonheur intime, vous devenez une source de tristesse, d'inquiétude, de divisions. Si vos parents doivent copier Joseph et Marie, à vous d'imiter les vertus du divin Enfant, et vos foyers, même les plus dénués, seraient heureux.

Souvent encore les familles ne s'accordent pas entre elles, le voisin jalouse le voisin, le frère même en veut d'une haine mortelle à son frère. Cela tient à des causes multiples que vous n'avez pas à approfondir, à des rancunes parfois invétérées venues de vieilles injures, ou d'intérêts lésés. Ne prenez point parti dans ces désaccords qui ne vous concernent pas. Dans les milieux un peu élevés, c'est-à-dire un peu chrétiens, il est convenu que les querelles des parents ne regardent pas les enfants. Faites triompher d'abord cet heureux principe, ensuite usez de votre pouvoir — qui est très grand — afin de rapprocher peu à peu ceux qui s'obstinent à s'éloigner toujours. Peut-être les ennemis des vôtres n'attendent-ils qu'un mot de vous, une démarche, une prévenance. Car la jeunesse jouit de ce privilège qu'on ne lui refuse rien, ou qu'on lui refuse moins qu'à tout autre. Ne craignez pas les tentatives de paix, elles réussiront plus que vous ne croyez ; allez-y prudemment, commencez par un salut, par un sourire des yeux, puis par un sourire des lèvres, saisissez toutes les circonstances pour obtenir un accommodement, priez beaucoup dans cette intention, et vous serez surprises un jour d'être devenues les pacificatrices des familles, comme sainte Elisabeth de Portugal était appelée la pacificatrice des rois.

8. Parlerai-je enfin de la guerre partout allumée dans l'univers, des nations armées jusqu'aux dents, du nombre des cuirassés, de la puissance des canons, « la dernière et décisive raison des rois, » *ultima ratio regum*, de la guerre des classes, de la guerre sociale en un mot ? Ce sont là des sujets un peu graves pour vous, et cependant rien n'est plus douloureusement actuel.

Ici encore Marie nous apparaît comme la reine de la paix parmi les peuples et parmi les classes. Avant elle il n'y avait pas plus de classes que de familles. Une seule classe patricienne, vivant des autres, s'engraissait du travail des esclaves considérés comme des brutes, mais des brutes douées d'intelligence. L'histoire romaine est pleine des récits touchant la révolte parfois héroïque des esclaves contre leurs maîtres hautains et jouisseurs. Qui oserait dire que la révolte a pris fin ?

Car s'il n'y a plus d'esclaves, il reste des hommes qui souffrent plus que de raison, des ouvriers qui sont traités sans justice, sans humanité et dans les âmes desquels grondent les mauvais desseins ; d'autres qui n'ont pas plus le sens moral que le sens de l'épargne, et dont le niveau intellectuel, le niveau moral surtout n'est guère plus élevé que celui de l'esclave antique. Ah ! qui leur apportera la paix ?

« La paix, c'est la tranquillité de l'ordre, » *tranquillitas ordinis*. Or il n'y a plus d'ordre

dans leurs pensées, leurs désirs ; plus de conscience qui les règle et leur commande ; plus de puissance supérieure à laquelle ils consentent à obéir. « Ni Dieu ni maître ! » s'écrient-ils, persuadés qu'ils sont que Dieu est l'ennemi parce qu'ils ont de mauvais maîtres ou qu'ils se les figurent mauvais. Il n'y a plus d'ordre social ! Comment la paix pourrait-elle régner ?

Nous connaissons les moyens de la ramener, l'Eglise nous les suggère, mais comment les employer ? Il suffirait, pour la faire resplendir partout, de rendre les âmes chrétiennes. Ainsi elles croiraient en Dieu qui a ordonné le travail ; en Jésus-Christ qui a travaillé de ses mains pour honorer le travail et qui leur dit : « Continuez votre labeur en toute vertu, avec courage, en regardant le crucifix, en regardant le ciel. Cette terre n'est point une terre de justice, elle n'est pas une terre d'injustice non plus. Celui qui sait dompter ses passions, porter sa croix, c'est-à-dire la vie, je le récompenserai par les joies de la famille, les joies de l'aisance, et si les événements l'accablent, il recevra une récompense incomparable au ciel, le seul pays de la justice complète. »

Voilà ce qu'il faut que vous sachiez, et que vous sachiez dire. Elle vous y aidera, celle que vous invoquez sous le beau titre de Reine de la paix et qui vous attend au ciel, dans son royaume de la paix parfaite.

## TRÉSOR D'HISTOIRES POUR L'EXPLICATION DU SYMBOLE DES APOTRES

### XIII

JE CROIS EN LA SAINTE ÉGLISE

#### I. — Grandeur et nécessité de l'Eglise

**Nécessité de l'Eglise.** — Un positiviste très connu par ses travaux historiques et par sa franchise à l'égard des héros de la Révolution, M. Taine, a constaté la nécessité de l'Eglise. Il dit : « Aujourd'hui, après dix-huit siècles, sur les deux continents, depuis l'Oural jusqu'aux Montagnes rocheuses, dans les moigiks russes et les settlers américains, le christianisme opère comme autrefois dans les artisans de la Galilée, de façon à substituer à l'amour de soi l'amour des autres. Ni sa substance, ni son emploi n'ont changé.

« Sous son enveloppe grecque, catholique ou protestante, il est encore pour 400 millions de créatures humaines l'organe spirituel, la grande paire d'ailes indispensables pour soulever l'homme au-dessus de lui-même, au-dessus de sa vie rampante et de ses horizons bornés ; pour le conduire à travers la patience, la résignation et l'espérance, jusqu'à la sérénité ; pour l'emporter par delà la

tempérance, la pureté, la bonté, jusqu'au dévouement et au sacrifice.

« Toujours et partout, depuis dix-huit cents ans, sitôt que ces ailes défailleient ou qu'on les casse, *les mœurs privées ou publiques se dégradent*. En Italie pendant la Renaissance, en Angleterre sous la Restauration, en France sous la Convention et le Directoire, on a vu l'homme se faire *païen* comme au premier siècle; du même coup, il se retrouvait au temps d'Auguste et de Tibère, c'est-à-dire voluptueux et dur; il abusait des autres et de lui-même; l'égoïsme brutal et calculateur avait repris son ascendant; la cruauté, la sensualité s'épalaient; la société devenait *un coupe-gorge et un mauvais lieu*.

« Quand on s'est donné ce spectacle et de près, on peut évaluer *l'apport du christianisme dans nos sociétés modernes*, ce qu'il y a introduit de pueude, de douceur et d'humanité, ce qu'il y a maintenu d'honnêteté, de bonne foi et de justice.

« Il n'y a que *lui* pour nous retenir sur notre pente fatale, pour enrayer le mouvement insensible par lequel incessamment et de tout son poids originel notre race rétrograde vers les bas-fonds. »

**Témoignage de Macaulay.** — « Il n'y a pas et il n'y aura jamais sur la terre, dit Macaulay, de politique humaine qui mérite plus d'attention que l'Eglise catholique romaine.

« L'histoire de cette Eglise s'unit aux deux grands âges de la civilisation humaine. Il n'est resté debout aucune autre institution qui reporte notre esprit au temps où la fumée du sacrifice s'élevait au Panthéon, où les tigres et les léopards bondissaient dans l'amphithéâtre de Flavien. Les plus fières maisons royales ne sont que d'hier, comparativement à la lignée des pontifes romains, lignée qui remonte depuis le Pape aujourd'hui régnant jusqu'au berceau du christianisme. La République de Venise était moderne vis-à-vis de la papauté; cette République est tombée, la papauté demeure; elle demeure, non décrépite ou en décadence, mais pleine de vie et de jeunesse vigoureuse. Elle a vu le commencement de tous les gouvernements, de tous les établissements ecclésiastiques existant dans le monde, et nous ne pouvons douter qu'elle ne soit destinée à en voir la fin. Elle régnait grande et respectée avant que le Saxon eût mis le pied en Bretagne, avant que la France eût passé le Rhin, alors que l'éloquence grecque florissait à Antioche, alors qu'on édifiait le temple de la Mecque, et elle existera encore, sans avoir perdu de sa force, lorsque le voyageur de la Nouvelle-Zélande viendra, au milieu d'une vaste solitude, s'asseoir sur une arche brisée du pont de Londres pour esquisser l'aspect des ruines de Saint-Paul. »

**Paroles de Victor Cousin.** — « Si la philosophie spiritualiste n'est point aveuglée par le plus sot orgueil, elle doit savoir qu'en dehors de l'Ecole, dans le genre humain, le spiritualisme est repré-

senté par le Christianisme, que le Christianisme lui-même est excellemment représenté par l'Eglise catholique, et qu'ainsi le Saint-Père est le représentant de tout l'ordre intellectuel et moral.

« Je tiens cette suite de propositions comme inattaquable, et je me chargerais de les établir victorieusement contre qui que ce fût, pourvu que l'adversaire admit Dieu, c'est-à-dire un Dieu véritable, doué d'intelligence, de liberté et d'amour. »

« **Quel vide!** » — « Voulez-vous, a dit Ernest Legouvé, vous rendre compte de l'influence de la religion sur la civilisation? Supposez un moment qu'elle n'a pas existé. Effacez par la pensée ce qui subsiste d'elle dans les trois domaines du beau, du vrai et du bien. Commencez par les arts plastiques. Entrez dans tous les musées et décrochez des murailles, à l'exemple de nos édiles, l'image du Christ. Faites disparaître tous les tableaux où figurent la Vierge et Dieu. Emportez les toiles où les statues qui représentent des saints, des martyrs, des apôtres. Après la peinture et la sculpture, passez à l'architecture, et jetez bas les cathédrales. Après l'architecture, la musique. Rayez du nombre des compositeurs Hændel, Palestrina, Bach et tant d'autres. Expurgez l'œuvre de Beethoven, de Mozart, de Pergolèse, de Rossini, de tout ce qui a été inspiré par la religion chrétienne.

« Entrez ensuite dans la sphère de la pensée et de la poésie; supprimez Bossuet, Pascal, Fénelon, Massillon: ôtez *Polyeucte* à Corneille, *Athalie* à Racine...; poursuivez le nom du Christ dans les vers de Lamartine, de Victor Hugo, voire même de Musset. Ce n'est pas tout. Faites un pas de plus. Détruisez aussi les hôpitaux, car le premier hôpital fondé dans le monde a été fondé par une femme chrétienne. Supprimez les saint Vincent de Paul, les saint François d'Assise. Effacez enfin, effacez toutes les traces qu'a laissées sur la terre le sang sorti des blessures de celui que j'entends quelquefois appeler *le Pendu*. Puis, cette besogne accomplie, retournez-vous. Embrassez d'un long coup d'œil les dix-huit cents ans échelonnés derrière vous, et regardez sans épouvante, si vous le pouvez, le vide que fait à travers les siècles cette seule Croix de moins dans le monde. »

**Opinion du protestant Guizot.** — « Le catholicisme est la plus grande, la plus sainte école de respect qu'ait jamais vu le monde. Nous en avons grand besoin.

« Je porte à l'Eglise catholique un profond respect. Elle a été pendant des siècles l'Eglise chrétienne de toute l'Europe, elle est la grande Eglise chrétienne de la France. Je regarde sa dignité, sa liberté, son autorité morale comme essentielles au sort de la chrétienté tout entière.

« Si l'Eglise n'avait pas existé, le monde entier serait livré à la force matérielle. »

**L'Eglise les gêne.** — Pendant les néfastes jours de la Commune, un des hommes les plus connus de ce gouvernement disait à Monseigneur Darboy,



avec brutalité mais franchise : « Il y a dix-huit cents ans que vous nous embêtez !!! »

**Un éteignoir.** — Je ne résiste pas, dit le P. Van Tricht, à vous raconter une petite aventure qui me survint un jour et me divertit beaucoup.

C'était en chemin de fer. Nous n'étions que deux, lui et moi. Une allumette que je lui passai pour allumer son cigare, mit le feu à la conversation.

Il me donna du « Monsieur le Curé » gros comme le bras, et puis s'embarqua dans des considérations solennelles sur la science moderne. Je le laissai aller, voulant d'abord juger un peu mon homme... Ce fut assez tôt fait. Il en était arrivé à discuter des beautés du télégraphe... *Que diraient les morts d'il y a un siècle s'ils revenaient ? etc...* Toutes considérations très nouvelles, très profondes et très scientifiques. Je l'interrompis et le jetai dans le télégraphe duplex... Arrêt subit !... — *Télégraphe duplex ! télégraphe duplex !...* Evidemment ce brave homme ne savait ce que c'était, et ne pouvant pas décemment, lui moderne, demander au passé *Qu'est-ce que c'est ?* il s'échappa sur un de ces *oui* vagues, qui ont l'avantage de ne rien dire, et, par une brusque volte-face, il sauta sur le soleil... Il venait de lire dans son journal, qu'il avait encore provision de feu pour 20.000.000 d'années.

Je le jetai sur l'équivalent mécanique de la chaleur... Nouvel arrêt subit !... J'étais devenu d'une cruauté impitoyable : je lui parlai spectroscopie solaire, déplacement des raies des étoiles, scintillation par interférence et par réfraction... Je le voulais à mes pieds... Le pauvre homme y vint de lui-même. *Ce grand prêtre de la science moderne* était un digne commerçant retiré, qui avait fait sa fortune *dans les draps*, et lisait d'ordinaire la revue scientifique d'un journal à deux sous.

Le moderne c'était lui, le passé c'était moi, et je vous garantis que le moderne était plein de dédain pour le passé !

Eh bien ! mettons dehors les savants, mettons même dehors, si vous le voulez, les demi-savants ; je suis prêt sincèrement à me ranger à leur suite.

Mais quand je considère les autres, très nombreux et très bruyants, qui font à l'Eglise ce reproche d'*obscurantisme*, à quelque position d'ailleurs qu'ils appartiennent, politiciens ou pédagogues, ingénieurs, médecins, épiciers très souvent, fonctionnaires, écrivains, et que je me dis, *moi éteignoir* : « *Regarde, ce sont des astres,* » malgré toute la bonne volonté que j'y peux mettre, malgré toute la charité et toute l'humilité que je me commande, je ne parviens pas à m'en convaincre, ni surtout à me le démontrer.

Cela ! des astres !... Non ! je ne vois pas la grande action civilisatrice de ces messieurs-là, ni le grand *progrès* qu'ils font faire aux sciences, ni la grande lumière qu'ils rayonnent sur la société contemporaine... Après tout, peut-être mes yeux

ne sont-ils pas faits pour la saisir et d'autres en sont-ils éblouis. Cela n'est pas impossible. Quand le singe montra sa lanterne, beaucoup de bêtes n'y virent goutte... j'aurais été de celles-là... pour tant le dindon y vit quelque chose.

On reconnaît assez généralement que le prêtre, en prêchant la soumission au pouvoir hiérarchique et la résignation aux déshérités du monde, fait œuvre vraiment sociale, mais on conteste très vivement que son enseignement fasse la lumière dans les intelligences.

On nous dénie absolument la capacité voulue à cet effet. Nous sommes des *ignorantins*, des *éteignoirs*, des *obscurantins*... Le dictionnaire est plus long, mais comme il est peu distingué, je me dispense d'en citer davantage.

**Les cercueils du charpentier.** — Tandis que Julien l'Apostat guerroyait chez les Perses, un païen voulut un jour s'amuser d'un chrétien qui lui parut triste. Il lui demanda ce que faisait en ce moment le Fils du charpentier. Le chrétien répondit : « *Il fait un cercueil.* »

Avant Julien, le Fils du charpentier avait déjà fait beaucoup de cercueils ; depuis Julien, il en a fait beaucoup. Certaines gens paraissent croire qu'il n'en fait plus, qu'il n'en sait plus faire. On se trompe. Mais il y a une besogne à laquelle les adversaires du Fils du charpentier n'ont pas cessé de se livrer, et que parfois il leur laisse poursuivre, comme pour se donner à lui-même le loisir de prendre leur mesure. Ce continuel travail des ennemis de Jésus-Christ, *c'est la démonstration de la divinité de l'œuvre par excellence de Jésus-Christ, — l'Eglise.*

Néron, le premier, y a mis la main : il a arrosé, le premier, l'arbre transplanté du Calvaire. Ses successeurs l'ont imité. Julien est venu à son tour, perfectionnant toutes les anciennes méthodes. Jusqu'alors on n'avait su qu'égorger ; Julien était baptisé, il sut trahir. Ce fut un maître. Dieu lui laissa deux ans. D'autres ont eu dix ans, d'autres davantage ; d'autres, se perpétuant par leurs disciples, ont eu des siècles. Le cercueil a été taillé à la mesure des individus. Quelle apologie de l'Eglise, quelle démonstration de sa divinité, que *le seul fait de son existence* après dix-neuf siècles d'un pareil combat ! (Louis Veuillot).

**Paroles de Montesquieu.** — L'Eglise a supprimé le divorce, la polygamie, protégé la vie des enfants ; elle seule a fondé les hôpitaux avec leurs religieux et religieuses. « Chose admirable, disait Montesquieu, la religion chrétienne, qui semble n'avoir d'autre objet que la félicité de l'autre vie, fait encore notre bonheur dans celle-ci. »

« **Monter au Calvaire n'est pas dans mes desseins.** » — Un envoyé de Pitt conseillait à Napoléon de détruire le catholicisme. « Je maintiendrai le catholicisme en France, parce que c'est la vraie religion... Pour les choses du temps, j'ai mon épée ; elle suffit à mon pouvoir ; pour les choses du ciel,

Rome a tout pouvoir, Rome décidera sans me consulter, elle aura raison... Pour créer une religion, il faut monter au Calvaire, et le Calvaire n'est pas dans mes desseins. »

**Hors de l'Eglise, point de salut.** — Un prêtre catholique et un protestant se promenaient ensemble; ils rencontrent un rabbin juif :

« Nous voilà, dit le protestant, trois de différentes religions ; qui de nous a raison ? »

— Je vais vous le dire, répondit le rabbin. C'est moi, si le Messie n'est pas venu ; c'est le catholique, s'il est venu ; quant à vous, qu'il soit venu ou non, vous êtes dans l'erreur. »

**La conversion d'Henri IV.** — Chacun connaît le motif de souverain bon sens qui décida Henri IV, protestant, à se faire catholique. Il assistait à une conférence entre des *docteurs catholiques* et des *ministres protestants*. « Puis-je me sauver dans l'Eglise catholique ? » demanda-t-il aux ministres, quand la discussion fut close.

« Oui, sire, répondirent-ils ; mais vous vous sauverez plus facilement en restant dans la réforme.

— Et vous, messieurs, dit le roi aux docteurs catholiques, qu'en pensez-vous ?

— Nous pensons, sire, et nous vous déclarons qu'ayant connu l'Eglise véritable, vous êtes obligé d'y entrer, et qu'il n'y a plus de salut pour votre âme dans le protestantisme.

— Je vais donc au plus sûr, conclut le roi en se levant ; puisque tout le monde est d'accord que je puis me sauver étant catholique, je me fais catholique. »

**Le Mont-Blanc et les rats.** — Un jour, le célèbre abbé Combalot prêchait dans une grande église de Lyon.

Après avoir flagellé de sa parole vigoureuse les mécréants du jour, surtout cette pauvre et sotte espèce qui va redisant que c'en est fait de l'Eglise catholique, et qu'ils vont tout de bon cette fois l'enterrer, l'orateur descendait de la chaire à pas lents, lorsque, tout à coup, il s'arrête et remonte :

« Mes frères, dit-il à ses auditeurs surpris, de votre ville de Lyon vous voyez le Mont-Blanc, n'est-ce pas ? Eh bien, je vous le dis, les rats ne le mangeront pas ! »

Un sourire passa dans l'auditoire qui comprit. Le *Mont-Blanc* divin n'a pas peur des *rats* librepenseurs.

**La tour penchée de Pise.** — L'Eglise, dit quelque part Mgr Dupanloup, est comme la fameuse tour penchée de Pise. L'étranger est là sous cette tour qui penche, penche, et ne tombe jamais. Bâtie du marbre le plus brillant et le plus indestructible, elle est là toujours. Oui, voilà l'Eglise, l'Eglise catholique, la véritable tour de David. Elle est bien ainsi, toujours comme penchée et près de sa chute, et ceux qui ne savent pas les secrets du divin Architecte, disent : « C'est effrayant !... » Non, pas du tout, c'est admirable.

## VARIA

### XVI

#### PETITS PÉCHÉS ET PETITES VERTUS

##### 3<sup>e</sup> Leurs suites

Mes chères enfants,

Il est dit dans nos saints Livres : « Celui qui sera fidèle dans les petites choses sera fidèle dans les grandes, et celui qui est infidèle dans les petites choses sera infidèle dans les grandes. » Ce profond principe de morale, c'est le résumé de votre propre histoire ; je viens appeler spécialement sur lui votre attention et clore ainsi nos instructions sur les petites choses.

Je vous ai dit l'importance des petites choses, je vous ai dit leur *multitude*, je viens vous dire leurs *suites*. Les suites, les voici : les fautes légères forment les grands pécheurs ; les petites vertus forment les grands chrétiens.

### I

Votre âme, mes chères enfants, est placée, vous le savez, entre deux forces ici-bas : Dieu et le mal. Eh bien ! les fautes légères diminuent l'action de Dieu sur votre âme, elles augmentent l'action du mal.

1. L'action de Dieu, en langage théologique, c'est la grâce ; or, je dis que si vous ne tenez aucun compte des fautes légères, si vous les commettez chaque fois que l'occasion se présente, les grâces de Dieu diminueront pour vous.

Et, dites-moi, est-ce que vous n'en avez pas déjà fait l'expérience ? Parfois, quand votre devoir était difficile, quand il vous présentait un mot inexplicable, un problème indéchiffrable, vous avez élevé votre pensée à Dieu, vous lui avez demandé son secours, sa grâce. Est-ce que vous les avez reçus ? Non. Je le crois bien, c'était justice ! Quoi ! depuis les longs jours que vous êtes en classe, vous avez gaspillé habituellement votre temps, mal appris vos leçons, mal soigné vos devoirs, et cela malgré les avis de vos maîtresses, malgré les recommandations de vos familles, malgré vos confessions, malgré vos communions, et, avant tout, malgré l'ordre de Dieu ; et Dieu, à un moment indiqué par vous, serait tenu de répandre sur votre intelligence ces lumières vives et puissantes qu'il réserve à ceux qui lui sont fidèles ?... Vous n'oseriez pas le prétendre.

Mais ce n'est pas fini, mes chères enfants. Continuez vos péchés véniels de paresse, et Dieu se retirera encore plus de votre intelligence, et quand vous serez devenues des femmes, ceux qui maintenant savent ce que vous pourriez être, retiendront difficilement un sentiment de pitié en voyant ce que vous serez devenues. Une femme n'est rien, mes chères enfants, sans l'action de Dieu... Et ce que je dis ici de la paresse, vous savez que je pourrais le dire encore, et plus tristement, d'autres passions.



2. D'autres passions ! ah ! ce sont elles surtout qui démontrent bien que les fautes légères, en diminuant l'action de Dieu, augmentent l'action du mal... Par ces fautes légères, le mal acquiert sur vous un ascendant presque irrésistible ; ces fautes, elles lui préparent les avenues dans vos cœurs, elles lui ménagent de secrètes intelligences, elles combattent en sa faveur, elles lui assurent la victoire. Regardez en vous-mêmes, mes chères enfants, et vous verrez qu'il y a eu bien plus loin de votre innocence à votre premier péché que de votre premier péché à ceux qui l'ont suivi.

On ne devient tout d'un coup ni un scélérat, ni un bon chrétien. Ah ! si quelqu'une de vous était l'esclave d'une passion mauvaise, j'aurais bientôt tracé son histoire, elle est courte et lugubre. Je lui dirais : « Un jour, une pensée mauvaise a effleuré votre âme, vous avez résisté d'abord, puis vous avez cédé ; le mal a marché : avec des amies mauvaises, vous avez eu des conversations d'abord équivoques, puis franchement immorales ; le mal a marché encore, puis vous savez le reste ; et maintenant, oh ! que je vous plains ! Il faut de la part de Dieu un miracle de bonté pour vous convertir, de votre part un miracle de force ; ces deux miracles se feront-ils ? »

## II

Les petites vertus forment les grands chrétiens. Comment cela ? — Parce qu'elles préparent, parce qu'elles conservent les grandes vertus.

1. Elles *préparent* les grandes vertus. Les petites choses préparent aux grandes, mes chères enfants. Voyez vos petites amies ; il en est qui commencent à écrire, la maîtresse tient leur petite main tremblante ; peu à peu se forment des figures imparfaites, puis apparaissent des syllabes, puis des mots, puis enfin des pages... Vous-mêmes, c'est par des degrés insensibles que vous avez avancé dans les sciences. Il en va de même façon pour les choses de l'âme. Tout a besoin d'apprentissage, et l'apprentissage conduit à tout : vos maîtresses, vos amies surtout, vos meilleures juges, vous l'ont dit, vous vous le dites à vous-mêmes.

Eh bien ! commencez, pour acquérir la grande vertu d'un *caractère heureux*, à ne rien répondre à une petite injure, puis à chasser de votre âme la pensée de peine ou de vengeance qui a fait naître cette injure, puis à ne pas boudier votre amie qui vous l'a faite, et peu à peu, doucement, vous arriverez au but... Vous n'aurez montré là que de petites vertus, elles en auront préparé de grandes.

2. Elles les *conservent*. J'ai entendu des ignorants dire : « A quoi bon tant de feuilles sur les arbres, tant d'enveloppes autour des grains de blé ? Les feuilles tombent dès les premières atteintes de l'hiver, et on foule aux pieds la paille des grains de blé. » J'ai entendu d'autres ignorants dire : « A quoi bon les pratiques de piété, ces prières du matin, du soir, ces études, ces classes, ces exercices religieux, ces règlements, ces instructions ? »

Les feuilles des arbres, mes chères enfants, conservent les fruits ; les enveloppes du blé l'abritent des injures du temps ; les pratiques de piété conservent la vertu et l'abritent des attaques du mal. Ces petites pratiques, le Livre saint les appelle gracieusement « *la haie qui conserve la vigne.* »

Pour conserver votre vie physique, à combien de petites choses vous êtes assujetties ! Prendre chaque jour des aliments et du repos, s'habiller, se déshabiller, ce ne sont pas là de grandes actions, n'est-ce pas ?... Vivriez-vous sans elles ?... Eh bien ! pour conserver votre vie morale, votre vie spirituelle, pour faire de vous de grandes chrétiennes, soyez simplement assidues à vos exercices de piété, observez le règlement de cette maison, et je vous affirme le succès.

J'en ai fini, mes chères enfants, avec cet immense sujet des *petites choses*. Je crois en avoir dit assez pour appeler sur lui vos réflexions les plus sérieuses. Tenez donc grand compte des petites choses dans la vie.

Un de nos maréchaux, le maréchal Vaillant, raconte que, dans la guerre de Crimée, nos soldats furent surpris un jour de trouver les balles de leurs cartouches percées de part en part par un insecte. C'était, à ce qu'il paraît, une mouche du genre des hyménoptères, de deux centimètres. On s'émut alors dans notre camp, et vous le comprenez : cette perforation de nos balles en diminuait la portée.

Dans votre vie, vous aurez en face de vous bien des ennemis : prenez garde qu'un insecte n'ait paralysé les forces de votre âme, diminué la portée de vos actions, qui doivent atteindre jusqu'au ciel.

Pour éviter ce malheur, mes chères enfants, soyez fidèles dans les petites choses, pratiquez soigneusement les petites vertus, fuyez de même les petits péchés. Ainsi soit-il.

## CATÉCHISME DE PERSÉVÉRANCE historique et apologetique

### DEUXIÈME PARTIE JÉSUS-CHRIST

## II. — LA VIE PUBLIQUE

### IV. — Troisième année Le Fondateur

## IV

### DERNIÈRES JOURNÉES A CAPHARNAÛM

Les disciples avaient remarqué l'absence des trois apôtres, leur séjour privilégié au Thabor avec le Maître, et la jalousie fermentait dans leur âme susceptible. Ils se demandaient en eux-mêmes quel était le plus grand parmi eux. Rien n'est plus misérablement humain : nous comparons toujours nos mérites à ceux des autres, avec le senti-

ment bien marqué que les nôtres l'emportent toujours.

L'orgueil est le plus redoutable des vices, Jésus tient à le couper par la racine.

## I

1. Il était dans la maison de Pierre, et à côté de lui il avait placé un petit enfant. Ses disciples l'entourent, et il lit les secrètes pensées de leurs cœurs. C'est pourquoi il leur demande brusquement :

— De quoi disputiez-vous en chemin entre vous ?

Ils se taisent d'abord, puis modifiant, avec une habileté qui ne trompe point la clairvoyance du Maître, leur pensée intime, ils lui disent :

— Quel est à votre avis le plus grand dans le royaume des cieux ?

Alors Jésus s'assied au milieu d'eux et appelant ses douze apôtres :

— Celui qui veut être le premier, leur dit-il, doit se placer le dernier de tous et se faire le serviteur de tous.

Puis, prenant le petit enfant, il l'embrasse, le met au milieu à la place d'honneur et ajoute :

— En vérité, je vous le dis, si vous ne changez pas et si vous ne devenez comme de petits enfants, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux. Quiconque se fait petit comme ce petit enfant, voilà celui qui est grand dans le royaume des cieux. Ainsi celui qui parmi vous tous est le plus petit, c'est lui qui est le plus grand.

Pour devenir grand devant Dieu, il faut donc revêtir l'humilité, la candeur, l'innocence, la simplicité de l'enfant. Il aime son père et sa mère, il a confiance en eux, ses lèvres vont à leurs lèvres, son cœur à leur cœur. Ainsi notre cœur, nos pensées, nos paroles doivent aller tout droit à Dieu pour l'aimer, pour proclamer qu'il est notre Père et notre Mère, par sa Providence et sa bonté.

Jésus se plaît maintenant à exalter la dignité des petits enfants.

— Celui qui reçoit un de ces petits enfants en mon nom, me reçoit ; et quiconque me reçoit, ce n'est pas moi qu'il reçoit, mais celui qui m'a envoyé <sup>1</sup>.

Ainsi donc ce petit enfant est ici-bas l'image la plus parfaite du Sauveur. En l'élevant, en l'instruisant, en lui distribuant le pain du corps et celui de l'âme, en l'accueillant avec bonté, c'est Jésus, c'est le Père même qu'on accueille et qui nous devient redevable.

Cette doctrine qui est le fond admirable de l'enseignement de Jésus, les apôtres ne la saisissent point. Jean lui-même n'en a rien retenu que cette pensée qu'il faut accueillir ceux qui viennent ou parlent au nom du Maître, et il éprouve un scrupule qu'il expose aussitôt :

— Maître, nous avons vu un homme qui chassait les démons en votre nom, et comme il ne nous suit pas, nous l'en avons empêché.

— Non, reprend vivement Jésus, ne l'empêchez pas. Tout homme qui opère un prodige en mon nom, ne saurait mal parler de moi. Celui qui n'est pas contre vous, est pour vous <sup>1</sup>.

Parole bien consolante pour tant d'hommes qui, sans suivre Jésus que de loin, font cependant des œuvres de charité en son nom, parce qu'ils ont reçu une éducation chrétienne et qu'ils n'ont pas renié leur foi, leurs principes d'enfance, leur baptême.

2. Puis Jésus revient aussitôt à l'idée qu'il développait, de la dignité de ce petit enfant candide et pur qu'il tenait dans ses bras et qui devint, suivant les uns saint Ignace le Martyr, suivant d'autres saint Martial. Mais en même temps qu'il pense aux enfants qui sont le type de la faiblesse, car ils ne peuvent rien par eux-mêmes, il pense à tous les faibles, à tous les souffrants, à tous les malheureux de ce monde de misère. C'est pourquoi il ajoute :

« Celui qui vous donnera en mon nom un verre d'eau, parce que vous êtes les disciples du Christ, en vérité je vous le dis, il ne perdra pas sa récompense.

« Mais quiconque scandalisera un de ces petits qui croient en moi, mieux vaudrait pour lui qu'on lui suspendît au cou une meule de moulin et qu'on le précipitât au fond de la mer.

« Malheur au monde à cause des scandales ! Et cependant il est nécessaire qu'il y ait des scandales : mais malheur à l'homme par qui le scandale arrive ! »

Les scandales ne sont point fatalement nécessaires, mais à cause de la dépravation et des passions humaines, il y en aura toujours. D'autre part ils sont nécessaires pour affermir les hommes droits, les saints dans la voie de Dieu, comme les exercices violents sont nécessaires au soldat. Aussi faut-il s'exposer à tous les sacrifices, à tous les dommages, plutôt que d'être le scandale des autres ou bien de devenir, par faiblesse ou par malice, victime du scandale.

« Si votre main vous scandalise, coupez-la. Mieux vaut pour vous entrer mutilé dans la vie que d'aller dans la géhenne avec vos deux mains. Car là il y a le feu inextinguible avec le ver qui ronge et ne meurt pas.

« Et si votre pied vous scandalise, coupez-le. Mieux vaut pour vous entrer boiteux dans la vie éternelle que d'être jeté dans la géhenne avec vos deux pieds. Car là il y a le feu inextinguible avec le ver qui ronge et ne meurt pas.

« Et si votre œil vous scandalise, arrachez-le et jetez-le loin de vous. Mieux vaut pour vous entrer dans la vie avec un seul œil que d'être jeté dans la géhenne avec vos deux yeux. Car là il y a le feu inextinguible avec le ver qui ronge et ne meurt pas. »

Déjà dans le discours sur la montagne il a condamné le scandale <sup>2</sup>, et il le flétrira encore <sup>3</sup>, mais

<sup>1</sup> Marc, ix, 37-39 ; Luc, ix, 49-50.

<sup>2</sup> Matth., v, 29.

<sup>3</sup> Luc, xii, 1.

<sup>4</sup> Math., xviii ; Marc, ix ; Luc, ix.



jamais avec cette énergie, avec cet impressionnant refrain qui sert de formidable conclusion <sup>1</sup>. C'est qu'aussi bien ici il parle des enfants, ces êtres tendres et purs qui demeurent sans défense contre le mal, ce qui aggrave le crime de ceux qui abusent de leur faiblesse. Quand on se rappelle le sort humilié et avili des enfants dans l'antiquité païenne, on comprend mieux encore ces anathèmes foudroyants du Sauveur.

Passant ensuite à un autre sujet pour retourner encore à celui qui pour le moment le préoccupe, le passionné, celui des petits enfants, il insinue que la charité seule, mais ardente et sacrifiée, peut assurer la paix intérieure commencée par le prudent éloignement du scandale. Ce sont les damnés qui lui fournissent sa transition.

« Tous doivent être salés par le feu, comme la victime qu'on immole au temple est salée avec le sel. Le sel est bon. S'il s'affadit, comment lui rendrez-vous sa vertu ? Ayez en vous le sel, et soyez en paix entre vous <sup>2</sup>. »

Toute victime en effet était couverte du sel préserveur avant d'être purifiée par le feu. Le sel, ce sont les épreuves de la vie, supportées pour l'amour de Dieu. Ces épreuves sont bonnes comme le sel ; ôtez-les d'une existence, celle-ci s'affadit, l'homme devient impuissant à combattre, à agir, à résister, car une trop longue inaction, une trop constante félicité matérielle lui font tomber les armes des mains. Mais le sel de la tribulation le relève, lui rend sa vigueur, avec une paix douce et profonde.

3. Alors il continue ses idées touchant la dignité et le prix élevé des âmes des petits enfants :

« Prenez garde de mépriser l'un de ces petits, car, je vous le dis, leurs anges dans le ciel voient toujours la face de mon Père qui est dans les cieux.

« Le Fils de l'homme est venu pour sauver ce qui avait péri. »

Qui avait été plus méprisé, plus rejeté que les enfants chez les païens ? Jusqu'aux solennels philosophes qui les dégradaient — on dirait presque sans remords — par des vices contre nature, précipitant dans la fange ces innocents dont les anges voient Dieu. Ils sont la portion la plus choisie de l'héritage du Sauveur. C'est pourquoi il ajoute :

« Que vous en semble ? Si un homme a cent brebis et que l'une d'elles s'égaré, est-ce qu'il ne laisse pas les quatre-vingt-dix-neuf autres en sûreté sur les montagnes pour aller à la recherche de celle qui s'est égarée ?

« Et s'il a le bonheur de la retrouver, il a plus de joie sur elle que sur les quatre-vingt-dix-neuf autres qui n'ont pas erré.

« Ainsi ce n'est pas la volonté de votre Père qui est aux cieux que périsse un seul de ces petits ! »

Le propriétaire du troupeau, le bon pasteur, c'est

Dieu, et ce troupeau il l'aime, car il est précieux, et sa volonté formelle est que pas une brebis ne périsse. C'est le scandale, le mauvais exemple, les paroles impies ou malsaines qui les précipitent vers leur perte. Alors leurs anges qui se plaisaient auprès des âmes de ces petits, humbles et pures, qui y contemplaient l'image du Père qu'ils voyaient au ciel dans son essence et qu'ils retrouvaient en elles, si bien que le paradis tout entier les suivait sur terre, leurs anges se voilent la face et gémissent de voir la volonté de Dieu méprisée et violée dans les plus chers de ses enfants.

Jésus affectionne cette parabole, car il y reviendra plus tard en y ajoutant d'autres détails et de nouvelles nuances, à l'aide desquelles il peindra d'une manière plus touchante encore son amour tendre pour la brebis, pour l'âme errante.

4. C'est donc la compassion, la miséricorde, la bonté que Jésus apporte et enseigne au monde. Bonté universelle : c'est pourquoi sa pensée, son cœur vont maintenant des enfants à tous les hommes, à tous nos frères. Mais celui-là est-il bon qui ne fait rien pour sauver son frère, pour le corriger et l'améliorer ? Celui-là est-il bon qui ne sait point lui pardonner ?

« Si donc ton frère a péché contre toi <sup>1</sup>, ajoute-t-il, va et reprends-le, seul avec lui. S'il t'écoute, tu auras gagné l'âme de ton frère.

« S'il ne t'écoute pas, prends avec toi un ou deux témoins, et que la querelle demeure ainsi connue seulement de deux ou trois personnes.

« S'il ne les écoute pas, dis-le à l'Eglise. S'il n'écoute pas l'Eglise, qu'il ne soit plus à tes yeux que comme un païen et un publicain. »

Ainsi sont tracées les grandes règles de la correction fraternelle. D'abord reprenez votre frère seul à seul avec lui, pour ménager son amour-propre, ses susceptibilités, car devant d'autres il serait porté à se défendre, à se justifier, et alors il deviendrait pire. « Une faute que vous connaissez seul, dit saint Augustin, si vous la signalez devant plusieurs, vous ne corrigez pas, vous livrez <sup>2</sup>. » Et comme on sent que même dans ces remontrances seul à seul le Sauveur recommande la plus bienveillante délicatesse ! Mais quel bonheur aussi de gagner à Dieu une âme ! En même temps, suivant l'enseignement de saint Jacques, on sauve aussi la sienne propre.

Comme vous devez tout tenter pour ramener votre frère, s'il ne vous écoute pas, faites intervenir des témoins. Peut-être éprouvera-t-il une honte salutaire, et s'il demeure sourd à vos justes reproches, ces témoins serviront devant l'Eglise, c'est-à-dire devant les pasteurs, les chefs de l'Eglise, qui seuls ont qualité pour remettre les fautes.

<sup>1</sup> *In te* ne se trouve pas dans tous les manuscrits, mais la doctrine demeure la même.

<sup>2</sup> *Corripe inter te et ipsum solum, intendens correctioni, parcens pudori. Forte enim præ verecundia incipit defendere peccatum suum, et quem vis correctorem facis pejorem... Si solus nosti et vis coram pluribus arguere, non es corrector, sed proditor. (Saint Aug., Sermon 16, De verbis Apostoli).*

<sup>1</sup> Marc, ix, 42-47.

<sup>2</sup> Marc, ix, 48-49.

« En vérité, je vous le dis, tout ce que vous aurez lié sur la terre sera lié aussi dans le ciel, et tout ce que vous aurez délié sur la terre sera aussi délié dans le ciel. »

La sentence de l'Eglise sera donc ratifiée au ciel. Si le coupable se repent, son péché lui sera pardonné, sinon son âme reste liée, comme un esclave chargé de chaînes.

Mais pour obtenir la conversion d'une âme, il faut la demander à Dieu : la parole qui reprend sera efficace sûrement, si elle est appuyée par la prière. « Je vous le dis de nouveau, si deux d'entre vous prient ensemble sur la terre et demandent une chose quelle qu'elle soit, le Père qui est dans les cieux la leur accordera. Car là où deux ou trois sont réunis en mon nom, je suis au milieu d'eux. » Or le Père peut-il refuser quelque chose au Fils qui prie avec les hommes ?

## II

Pierre écoutait, préoccupé sans doute de cette parole : « Si ton frère a péché contre toi, reprends-le seul à seul avec lui, » et il réfléchissait sur le devoir du pardon. Sa nature généreuse n'y répugnait point, mais il se demandait où devrait s'arrêter la clémence, et s'il ne fallait point se montrer réfractaire pour les récidivistes de l'injure. Les docteurs juifs les plus indulgents prétendaient qu'on pouvait pardonner trois fois : ils s'appuyaient sur différents textes où ils croyaient voir qu'un péché commis une quatrième fois devient irrémissible<sup>1</sup>. Mais l'apôtre entend se montrer plus large, car il est bon. C'est pourquoi il s'approche de Jésus et lui dit :

— Maître, si mon frère pèche contre moi, combien de fois lui pardonnerai-je ? Irai-je jusqu'à sept fois ?

« Jésus lui répond : — Je ne te dis pas jusqu'à sept fois, mais jusqu'à soixante-dix fois sept fois<sup>2</sup>. »

Et pour expliquer sa doctrine en surenchérissant encore, il expose cette parabole :

« Le royaume des cieux est semblable à un roi qui voulut faire rendre leurs comptes à ses serviteurs. »

« Quand il eut commencé, on lui en présenta un qui lui devait dix mille talents. Comme il n'avait pas de quoi rendre, le maître ordonna de le vendre, lui, sa femme, ses fils, avec tout ce qu'il possédait, et de lui en remettre le prix. Ce serviteur tomba à ses pieds et il le pria en disant : « Ayez patience à mon endroit et je vous rendrai tout. »

« Alors le maître eut pitié de son serviteur et le renvoya en lui remettant sa dette. »

« Ce serviteur étant sorti rencontra un de ses compagnons qui lui devait cent deniers. Il le saisit et il l'étouffait en lui disant : « Rends ce que tu

« dois. » Et son compagnon, tombant à ses pieds, le pria en disant : « Aie patience à mon endroit et je te rendrai tout ! »

« Mais il ne voulut pas, il alla et le fit jeter en prison jusqu'à ce qu'il eût payé toute sa dette. »

« Ses compagnons, voyant ce qui était advenu, en furent grandement contristés et ils vinrent et racontèrent à leur maître tout ce qui était arrivé. »

« Alors le maître appela son serviteur et lui dit : « Mauvais serviteur, je t'ai remis toute ta dette parce que tu m'en as prié. Ne devais-tu pas avoir aussi pitié de ton compagnon comme j'ai eu pitié de toi ? »

« Et le maître irrité le livra aux bourreaux jusqu'à ce qu'il eût tout payé. »

« C'est ainsi que mon Père céleste vous traitera, si vous ne pardonnez pas chacun à votre frère du fond de vos cœurs. »

1. Cette parabole est un drame saisissant où dominent les couleurs orientales, avec un souvenir pourtant des habitudes romaines.

Il s'agit d'un roi puissant, qui jouit d'un pouvoir absolu sur tous les officiers de sa cour. Le jour où il entre en compte avec eux, on lui en amène un, presque de force, qui sans doute était suspect. Chargé de recouvrer les impôts de toute une province, il en avait détourné et gaspillé tous les revenus, si bien qu'il se trouvait débiteur de dix mille talents.

Le P. Cré, des Pères Blancs de Jérusalem, a récemment découvert le poids étalon de David. Sur une des faces il a pu lire : « Talent du roi David, » et sur l'autre : « Trois mille sicles d'argent. » Le talent d'argent pesait quarante-deux kilogrammes et sa valeur était de dix mille francs de notre monnaie. Dix mille talents formaient donc une somme de cent millions.

Comme cet officier infidèle ne peut payer, le roi, en vertu de son pouvoir discrétionnaire, ordonne qu'on le vende, lui, sa femme, ses enfants, ses biens. La loi mosaïque d'ailleurs le permettait, car nous voyons une veuve qui se plaint à Elisée que son créancier lui a pris ses deux fils pour les réduire en esclavage<sup>3</sup>, et les monarques d'Orient n'hésitaient point devant les grandes et cruelles exécutions<sup>4</sup>.

Cet homme alors se jette à ses genoux et lui adresse une prière suppliante qui touche son cœur. Aussi généreux maintenant qu'il s'est montré sévère, le monarque pardonne. Il remet toute la dette. Dans le portrait de ce prince, on croit reconnaître quelques-uns des traits d'Assuérus, violent, juste et bon.

Tout heureux de son pardon, cet officier s'en va. On pourrait croire que la faveur dont il a été l'objet l'a rendu humble et compatissant. Aussi, quand il rencontre un de ses compagnons qui lui doit cent deniers, — à peine quatre-vingts francs de notre monnaie, — on se dit qu'il va les lui

<sup>1</sup> Amos, II, 4 ; Job, xxxiii, 29, etc.

<sup>2</sup> Certains exégètes ont lu : « Septuagies et septies, » soixante-dix-sept fois. Notre traduction paraît plus probable, même pour le texte de la Genèse auquel Jésus, semble-t-il, a fait allusion. (Gen., iv, 24).

<sup>3</sup> IV Reg., iv, 1 ; Lévit., xxv, 39-47.

<sup>4</sup> Dan., vi, 24 ; Esther, xvi, 18.



quitter, ne fût-ce qu'en souvenir des cent millions que lui a remis son maître. Nullement : le bienfait n'a point adouci cette orgueilleuse nature, il l'a plutôt aigrie. Déjà il a oublié l'immense faveur qui lui a été faite, il ne voit en ce malheureux qu'un débiteur personnel, et il le prend à la gorge en lui criant sans préambule : « Rends ce que tu dois ! » Vainement son compagnon l'implore et lui adresse la même prière pénétrante qui a attendri le maître. Son cœur à lui demeure d'airain, il ne connaît que la loi, il s'en tient à la loi, et il exécute l'infortuné au nom de la stricte loi.

Les autres serviteurs ont vu toute la scène et ils en sont consternés. Avoir tant reçu et être ainsi exigeant pour si peu ! Ils courent en informer le maître qui alors traite sévèrement, durement, celui qui s'est montré si sévère et si dur :

« Mauvais serviteur ! » S'il ne conteste point la justice du procédé qui est conforme à la stricte légalité, cela n'en demeure pas moins une souveraine injure et une souveraine inconvenance. N'aurait-il pas dû se souvenir que le roi avait été si bon pour lui, et garder au moins un peu de pitié, lui qui serait maintenant esclave, livré aux plus rudes travaux, si l'on n'avait pas eu compassion de lui ? Et lui, il devait une somme énorme, inouïe, tandis que celle qui lui était due était légère et minime !

Et il le livre aux bourreaux pour le punir des mauvais traitements qu'il a fait subir à son compagnon ; ensuite il le fait mettre en prison jusqu'à ce qu'il ait tout payé, c'est-à-dire pour toujours.

2. Le sens de cette parabole est facile à saisir. Le roi, c'est Dieu ; celui qui doit dix mille talents, c'est le pécheur qui a grièvement offensé Dieu ; celui qui doit cent deniers, c'est l'homme qui a offensé le prochain. Pourquoi cette somme énorme de cent millions, sinon pour caractériser notre dette envers Dieu, dette infinie puisque nous avons outragé sa majesté infinie ; et cette faible somme de cent deniers, sinon pour nous montrer, par cette comparaison saisissante, combien sont peu de chose les torts du prochain envers nous ?

La conclusion est très nette : « Dieu vous traitera de même, si vous ne pardonnez à votre prochain du fond de vos cœurs. »

Donc nécessité de pardonner et de pardonner non des lèvres, mais du fond du cœur. « Pas de pardon simulé, nous dit saint Chrysostome. Chacun peut dire de son prochain : « Je n'ai rien contre lui, » mais Dieu est là qui est juge, lui qui voit l'intention, la pensée intime <sup>1</sup>. » Si nous ne pardonnons pas, Dieu ne nous pardonnera point, et c'est la prison éternelle.

Ensuite, facilité pour pardonner, si l'on considère la grâce que Dieu nous accorde en oubliant nos fautes. « Si ce commandement vous paraissait sévère, dit saint Jean Chrysostome, l'espérance de ce que Dieu vous promet aurait dû l'adoucir. Vous considérez que votre frère vous a offensé, et

vous ne considérez pas combien vous avez vous-même offensé Dieu, et que néanmoins il vous accorde votre grâce seulement parce que vous l'en avez prié. Si vous avez tant de peine à vous réconcilier avec un homme qui vous a fait tort, combien en auriez-vous plus à subir le feu de l'enfer ! Comparez la première peine avec la seconde, et vous trouverez l'une très légère en voyant le poids insupportable de l'autre. Vous devez dix mille talents à votre maître et cependant, bien loin de vous traiter avec dureté, il n'a que de la compassion pour vous, et vous traitez aussitôt après avec une cruauté si barbare celui qui ne vous doit que cent deniers ? N'est-ce pas avec raison qu'il vous appelle « mauvais serviteur ? »

Mais personne peut-être n'a commenté cette parabole comme Bourdaloue, qu'on lit toujours avec fruit.

Il montre Dieu d'abord comme notre souverain *bienfaiteur*, pour qui nous devons faire au moins quelques sacrifices :

« J'ai sujet de penser que j'aime mon Dieu et que je l'aime vraiment. Je fais quelque chose pour mon Dieu que je ne puis faire que pour lui, et par conséquent que je fais purement pour lui. Quel goût ne trouve-t-on point en cette réflexion ! Mais le malheur est que sans regarder jamais Dieu dans l'homme, nous ne regardons que l'homme même : et de là ces longues et vaines déclamations sur l'indignité du traitement qu'on a reçu, sur l'audace de l'un, la perfidie de l'autre... »

Puis comme notre *modèle* : « Nous avons peine à digérer que tel ou tel depuis si longtemps nous rendent de mauvais services ; mais Dieu nous répond que depuis qu'il a créé le monde, le monde n'a pas un moment cessé de l'insulter. Il nous est fâcheux d'avoir un ennemi dans cette famille, dans cette compagnie ; mais Dieu en a par toute la terre... »

Enfin comme notre *juge* : « Tel est en cette vie notre triste sort et l'affreuse incertitude où nous nous trouvons : nous savons que nous avons péché et nous ne savons pas si Dieu nous a pardonné. Les plus grands saints ne le savaient pas eux-mêmes... Or dans le sujet que je traite, j'ai de quoi tirer même les pécheurs de cette incertitude qui les trouble ; j'ai de quoi leur donner l'assurance la plus solide et la plus ferme, puisqu'elle est fondée sur la parole même de Dieu, sur l'oracle de la vérité éternelle. Car c'est Dieu qui nous l'a dit : et s'il nous ordonne de pardonner, c'est en ajoutant à son précepte cette promesse si irrévocable et si engageante : « Je vous pardonnerai moi-même <sup>1</sup>. »

Quelle richesse de doctrine, de douceur et de consolation dans l'Évangile !

<sup>1</sup> Bourdaloue, Sermon pour le 21<sup>e</sup> dimanche après la Pentecôte.

*Imprimatur* : † SEBASTIANUS, Episcopus Lingonensis.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT.

<sup>1</sup> S. Jean Chrys., Hom. 61.

# L'Ami du Clergé Paroissial

I

## SOMMAIRE

**Nouvelles conférences aux femmes chrétiennes.** — LVI. *Les Saints Anges gardiens* : L'ange et l'enfant, 721.

**Le Saint de la semaine.** — Saint Jérôme, 725.

**Prônes catéchétiques sur le Décalogue.** — XVI. L'assistance à la messe, 727.

**Varia.** — XVII. L'art de parler, 730.

**Catéchisme de première communion.** — *Les Sacrements.* — IV. LA PÉNITENCE. — Les actes du pénitent, 732. — § 1<sup>er</sup>. La contrition : définition, espèces, nécessité, 733.

## NOUVELLES CONFÉRENCES AUX FEMMES CHRÉTIENNES

LVI

POUR LA FÊTE DES SAINTS ANGES GARDIENS

*L'ange et l'enfant*

*Angeli eorum in coelis semper  
vident faciem Patris mei.*

Leurs anges dans les cieux voient  
toujours la face de mon Père.

(Matth., XVIII, 10).

Un jour les apôtres demandaient à Jésus : « Qui est, à votre avis, le plus grand dans le royaume des cieux ? » L'orgueil les dominait et leur principal souci à chacun était d'être supérieur aux autres. Pour leur apprendre que l'humilité est le principe de toute grandeur, le Maître appelle un petit enfant, le place au milieu d'eux et leur dit : « Si vous ne vous convertissez et ne devenez comme des enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux. » Ils n'étaient donc pas convertis, ils marchaient donc dans le chemin du démon, le prince de l'orgueil, et ils allaient ainsi droit dans son royaume.

La leçon donnée, il se met à célébrer la dignité de l'enfant.

« Celui qui scandalise un de ces petits qui croient en moi, mieux vaudrait qu'on lui attachât une meule de moulin au cou, et qu'on le précipitât au fond de la mer... Prenez garde de mépriser un de ces petits enfants, car je vous le dis, leurs anges dans le ciel voient toujours la face de mon Père qui est au ciel. »

Vous qui êtes les anges de vos maisons, de vos enfants, venez apprendre à la lumière de ces paroles combien éminente est la nature des anges de vos enfants. Vous y apprendrez aussi combien vive est leur sollicitude, afin de l'imiter. C'est pourquoi nous allons étudier ensemble leurs diverses fonctions, surtout leur amour pour les enfants ; nous parlerons ensuite de nos devoirs envers eux.

« Grande est la dignité des âmes, nous dit saint Jérôme, pour que, à chacune d'elles, le jour où elle est créée, Dieu délègue un ange qui la garde. » Combien sublime en effet est l'âme humaine, puisque Dieu met à son service un esprit céleste ! Les anges sont les serviteurs de Dieu, ils demeurent à ses ordres. Créatures admirables, ils attendent leur mission, car leur fonction c'est d'être envoyés en service, *in ministerium missi*. (Héb., I, 14). Or voilà que dans quelque chétive cabane, au point le plus sauvage de l'univers, il naît un petit enfant, un nègre ou un Chinois ; le Créateur aime cette humble créature, il s'intéresse à elle, et si elle ne reçoit point tous les secours de la civilisation, si elle ne jouit pas du bien-être que vous procurez à vos chers petits, Dieu la traite comme un être privilégié, comme un prince, il envoie un de ses beaux anges qui restera auprès de ce misérable berceau, qui veillera sur cette frêle créature qui n'a que le souffle, que nous dédaignons, nous autres, chrétiens ignorants ou aveugles qui jugeons seulement d'après les apparences sensibles et trompeuses ; il lui donnera l'ordre de prendre soin de cette âme, qui est à ses yeux plus précieuse que la plus radieuse des étoiles, de la conduire au ciel où elle brillera dans le ciel de l'éternité, plus belle que le plus magnifique soleil.

1. Sans doute plus un homme est constitué en dignité, plus son ange est d'un rang glorieux et élevé. Ainsi les théologiens pensent que les apôtres, les pontifes, les rois sont confiés à la garde d'un archange. La sainte Vierge avait pour ange gardien saint Gabriel, qui était de l'ordre des séraphins. Jésus-Christ n'avait pas d'ange tutélaire, car c'était la divinité qui se constituait la gardienne de son humanité. Mais il n'est pas une créature humaine, si déshéritée paraisse-t-elle, qui ne soit accompagnée et protégée par quelque habitant de la Cour céleste. N'est-ce pas consolant pour nous, et ne devons-nous pas être fiers de cette distinction, de cette délicatesse divine ?

Les anges sont nos amis, ils sont nos frères : des amis puissants, des frères aimants. Ils voient ce que nous ne voyons pas, ils connaissent les secrets des forces surnaturelles qui nous échappent, « ces choses invisibles que les choses visibles nous portent à aimer, » ils ont compassion de nos ignorances, et comme ils nous aiment, qu'ils aperçoivent nos âmes à nu, nos âmes couvertes de taches ou dépouillées de toute innocence, ils travaillent constamment à les ramener quand elles dévient, à leur rendre la beauté, la splendeur de l'état de grâce. Ils nous sont supérieurs : « Seigneur, s'écriait le prophète, vous avez fait l'homme plus petit que les anges ! » Mais ils sont bons et la Bible est remplie de leurs bons offices envers nous. C'est l'ange Raphaël qui conduit le jeune Tobie jusque chez Raguel pour lui



faire épouser Sara ; c'est Gabriel qui apparaît à la sainte Vierge le jour de l'Annonciation ; c'est un autre ange qui avertit Joseph de fuir en Egypte, un autre qui le ramène, un troisième qui délivre saint Pierre, captif d'Hérode. Et dans des temps plus rapprochés de nous, n'est-ce pas un séraphin qui imprime les stigmates à saint François d'Assise sur le mont Alverne, un autre séraphin qui transperce le cœur de sainte Thérèse d'une flèche de feu ? Et ce ne sont pas là de pieuses imaginations, car l'Eglise a institué des fêtes qui commémorent et consacrent ces deux faits surnaturels.

Aussi bien, ma foi et ma raison trouvent toutes naturelles ces diverses missions des anges. Il existe des relations intimes entre Dieu et les âmes, pourquoi ne serviraient-ils pas d'intermédiaires ? Et puisqu'ils sont bons, obligeants, tout de charité, ils doivent veiller sur nous et s'occuper à nous faire du bien. Ces conclusions s'imposent également à mon esprit et à mon cœur.

Ils veillent sur vous, mères chrétiennes. « J'ai ouï dire que les mères, surtout les plus pieuses, dit Mgr Gay, ressentent parfois durant le temps qu'elles portent leur fruit, des émotions étranges et jusque-là inconnues. On dit qu'elles ont des éclairs dans l'esprit, des mouvements très saints dans le cœur ; que des sources supérieures semblent tout d'un coup s'ouvrir en elles, qu'elles se sentent des capacités dont elles n'avaient point le soupçon, des surcroits de tendresse, de puissance à se dévouer, d'énergie à souffrir, et d'autres fois des joies qui les font ou tomber à genoux, ou lever vers Dieu des yeux trempés de pleurs. Je le crois bien. Outre que la fécondité naturelle est aussi pour développer l'âme, à l'ange qui déjà les gardait un autre ange est venu se joindre et elles vont marcher désormais sous cette double influence céleste. Ne fût-on mère que pour cela, en vérité cela vaudrait la peine d'être mère<sup>1</sup>. » Vous êtes alors sous la garde puissante et affectueuse de deux anges qui s'entendent pour vous mieux protéger.

2. Mais parlons de leurs fonctions envers vos enfants. Vous avez remarqué cette parole du Sauveur : « Leurs anges voient toujours la face du Père, » non pas que tous les anges ne jouissent point de la vision béatifique, mais ceux-ci sont en quelque sorte plus proches de Dieu, comme ces hommes élevés en dignité qui se tiennent familièrement devant le trône du roi, conversent avec lui et connaissent ses pensées. Du moins quand ils parlent à Jésus de vos petits enfants tout brillants encore de leur parure baptismale, ils n'ont pas à rougir d'eux, à déplorer leurs fautes, à gémir sur leurs faiblesses. Mais plus tard, quand leurs chers pupilles s'égarent, s'ils pouvaient être troublés dans leur béatitude, ils en éprouveraient une immense douleur.

Quelle vision charmante que celle qui nous

découvre l'ange gardien auprès du berceau de son jeune protégé. Il contemple son âme immaculée, aussi angélique que peut l'être une humaine créature, il y admire les germes de toutes les vertus, semblables à des boutons de fleurs qui ne demandent qu'à éclore dans un parterre printanier ; il y adore l'image de Dieu à qui cet enfant ressemble par la pureté, l'image de Jésus dans sa crèche, de Jésus obéissant et bon, de Jésus le doux et parfait modèle.

Voyez-vous cet esprit céleste qui se penche sur ce petit être fragile, et qui l'aime précisément parce qu'il est fragile ? L'homme a une volonté, de la prévoyance ; mais il fait naître la pitié, cet enfant qui ne peut rien par lui-même, rien que se plaindre et crier. On a comparé souvent l'enfant qui vient au monde, impuissant, incapable de pourvoir à sa nourriture, à son vêtement, et qui mourrait au bout d'une heure s'il était abandonné à lui-même, aux petits des animaux qui, à peine ont-ils vu le jour, aussitôt se pressent auprès de leur mère, pourvus d'une chaude fourrure et trouvant la vie à côté d'eux à leur portée. A coup sûr notre état serait anormal, et nous serions tentés de dire que la sagesse de Dieu est en défaut, si nous ne savions qu'il a donné à ce petit enfant qui vagit, deux protecteurs très tendres, deux anges : la mère, l'ange de la terre, et l'esprit supérieur qui le garde, l'ange du ciel. Alors au contraire nous admirons, nous bénissons la Providence qui a fait incomparablement plus pour l'homme que pour toutes les autres créatures.

Tous les dangers le menacent, au premier temps de sa vie : la faim, le feu, les animaux, le froid, tous les éléments. Je n'ignore point combien grande est votre sollicitude. Lorsque vous laissez un moment le cher berceau qui renferme tout votre cœur, vous ne vivez plus, votre imagination se figure toutes sortes de dangers, de catastrophes, et vous vous hâtez de revenir à la maison. Je sais bien où se dirige alors votre premier regard, et quand votre fils dort tranquillement, vous vous approchez de lui en silence, vous le contemplez amoureuxment, et vous remerciez Dieu qui a veillé sur lui en votre absence. Remerciez aussi son ange gardien. Que de fois en effet n'avons-nous pas, tout petits, échappé à des périls graves, certains, d'une manière inespérée ? Dieu ne veut pas supprimer le devoir de vigilance des mères, c'est pourquoi il permet que certaines imprudences se produisent et obtiennent de si tristes effets, pour leur servir de leçon et stimuler aussi leur zèle. Prenez exemple sur l'ange de votre enfant, qui ne s'endort pas, lui, qui demeure au poste du devoir, et lorsque vos autres obligations vous contraignent de vous absenter, n'oubliez pas de le prier, afin qu'il vous remplace auprès de ce petit ange qu'il aime, parce qu'il aime la faiblesse, l'humilité, et qu'il lui doit de voir de tout près « la face du Père qui est aux cieux. »

3. Les années s'écoulent, l'intelligence se révèle, l'âme s'ouvre, et l'ange, esprit de lumière, s'efforce

<sup>1</sup> Mgr Gay, *Conférences aux mères chrétiennes*, 52<sup>e</sup> conf.

d'y faire pénétrer *la lumière*. L'enfant comprend tout ce qui est beau, pur, céleste, les choses surnaturelles le charment, il prie et l'on dirait qu'il aperçoit des merveilles qui nous sont cachées. Sa naïveté, ses questions, sa candeur a quelque chose d'angélique. C'est ce que le poète avait entrevu quand il disait de sa fille :

Quand elle prie, un ange est debout auprès d'elle ;

son ange qui lui parlait de Dieu, des grands devoirs et du but de la vie, qui lui disait : « Reste pieuse, innocente, bonne pour tous ! » et qui déterminait dans sa conscience les limites précises du bien et du mal. Heureux quand il ne fait que confirmer les paroles, l'enseignement de la mère ! S'ils s'entendaient, les deux anges proposés à sa garde, quelle belle âme ils élèveraient ensemble ! Oui, elle est saine, elle est précieuse pour l'enfant, la pensée de son ange gardien qui l'accompagne, qui le voit, qui étudie le fond de son cœur et de ses intentions, qui veille sur lui sans cesse. Aussi ne le laissez jamais s'endormir sans qu'il ait dit sur vos genoux : « Bonsoir mon bon ange ! » et quand il s'éveille le matin, qu'après Dieu et la sainte Vierge, sa première prière soit pour lui.

C'est que cette jeune âme est une belle proie convoitée par *le démon*. S'il rôde autour de nous « comme un lion rugissant », il rôde surtout autour d'elle, parce qu'elle est l'avenir et que, plus faible, elle est plus facile à dévorer. Vous connaissez l'histoire de ces ogres qui recherchaient surtout les enfants pour leurs barbares festins : c'est l'image imparfaite encore des émissaires de Satan acharnés sur vos fils pour les obséder de tentations viles, sur vos filles pour leur offrir des occasions de mal, et leur pervertir l'esprit, le cœur par des imaginations dépravées. Mais le bon ange est là qui semblable à Raphaël repousse Satan, au désert et l'empêche de nuire, car si nous étions abandonnés à nos seules forces et si Dieu permettait au démon d'abuser des siennes, nous serions impuissants à lutter, à nous sauver.

Qui dira le zèle de l'ange à détourner du péché cette âme dont il est chargé ? Il monte au ciel auprès de Dieu, pour lui *présenter les prières*, les premières bonnes œuvres de son pupille, qui sont comme l'encens de sa jeune vie, comme les prémices des fruits d'un beau jardin ; il fait ressortir ses efforts, ses bonnes volontés, ses mérites ; surtout il *prie pour lui*, il demande des grâces puissantes pour qu'il ne succombe pas. Puis il redescend sur la terre, il inspire de bonnes pensées, suggère des actes d'amour, combat avec lui, influe sur sa volonté pour le déterminer au bien ; et quand il a réussi, il triomphe.

Souvent, hélas ! ce sont des défaites qu'il doit enregistrer. L'enfant est devenu un homme, la petite fille est maintenant une jeune fille, une femme, le mal est entré dans cette âme, et il s'y cantonne comme dans une forteresse conquise.

C'est donc à cela qu'ont abouti tant de prières et de travaux ! Le bon ange lui-même est chassé de cette demeure jadis si pure, où règnent aujourd'hui peut-être les sept esprits méchants qui ravagèrent l'âme de Madeleine. Le voyez-vous, semblable à un homme que des étrangers ont chassé de sa maison, et qui en regarde tristement la porte fermée, entendant du dehors des bruits d'orgie ?... Même alors il ne désespère point, de temps à autre il jette un regard par les fenêtres de l'âme, il la *reprend*, lui rappelle les temps plus heureux où elle aimait Dieu sans retour, fait entendre le langage de la raison qui lui montre ses devoirs, de la foi qui lui révèle son état dange-reux, les arrêts de la justice de Dieu, l'enfer mérité, le ciel, le beau ciel qu'elle ne verra jamais, éveille enfin ces remords salutaires qui la tourmentent et ne se taisent plus.

Toute notre vie, vous le savez, se passe dans ces luttes où nous comptons plus d'insuccès que de victoires, depuis notre premier péché — oh ! ce premier péché, quel douleur il cause à notre ange gardien ! pour lui quelle amère déception ! — jusqu'à notre lit de mort où il livre la suprême bataille à Satan audacieux qui apporte les gages reçus et exige le paiement. A cette heure décisive de l'échéance éternelle, *il assiste le mourant* ; même s'il est repoussé, il l'aide, l'encourage, le reconforte, et refuse de croire à l'impénitence finale, jusqu'à ce que le cœur ait cessé de battre et que l'âme ait comparu devant son juge, drapée dans son orgueil, sa haine et son mépris de Dieu.

Que pense-t-il alors, l'ange qui n'a pu la sauver ? C'est pour lui une sorte de stupeur et de désespoir. Il est là, auprès du tribunal souverain, essayant encore de plaider une cause qu'il voit perdue, et lorsque l'arrêt de malheur est prononcé, il regarde Dieu sans comprendre, Dieu qui lui découvre soudain les équitables décrets de sa bonté méprisée, et sa justice éternelle contrainte de venger sa miséricorde méconnue et repoussée par la haine. Puis il rentre au ciel parmi les esprits célestes et continue à chanter avec eux les louanges du Dieu trois fois juste et trois fois saint.

Mais si l'âme qu'il protège est accueillie par la bonté divine et condamnée par une miséricordieuse sentence au purgatoire, il l'y accompagne, la visite souvent, la console, lui continue ses secourables offices qui ne finissent jamais, jusqu'au jour où il va la prendre pour l'introduire enfin triomphante au séjour des élus. Quelle joie pour lui, quelle félicité pour elle, et quelle affection reconnaissante pour l'éternité !

## II

« Dieu vous a confié aux anges, dit le prophète, afin qu'ils vous gardent dans toutes vos voies. » Quelle dignité que celle de l'âme qui peut se prévaloir de tels protecteurs ! Mais combien sont grands aussi, et impérieux, nos devoirs envers de tels amis !



1. Saint Bernard les définit en quelques mots sobres et pleins de pensées.

« Le *respect*, parce qu'ils sont présents devant nous. » Nous ne sommes jamais seuls : outre que Dieu est partout, notre ange aussi est toujours à côté de nous. La seule présence d'une personne nous retient, nous empêche de nous répandre en paroles malsonnantes, de nous livrer à certains actes que réprouve la pudeur, mais notre ange est là qui nous regarde. Par respect pour lui, ayons un grand respect de nous-mêmes. *Reverentiam pro presentia*.

« L'*amour* parce qu'ils sont nos bienfaiteurs. » Comment exprimer la tendresse de l'ange gardien pour l'enfant dont il est chargé ? Vous êtes mère et vous aimez votre enfant ; mais votre cœur, si grand, si dévoué soit-il, ne ressemble que de très loin au cœur d'un ange. Inculquez à votre fils, à votre fille, le respect pour leur ange, afin qu'ils s'observent, même quand ils sont seuls, et qu'ils ne fassent rien dont ils puissent rougir, mais inculquez-leur aussi l'amour pour lui. On aime ce qui est bon, c'est pourquoi ils vous aiment, vous êtes vraiment bonnes pour eux, vous leur en avez donné des marques touchantes, parfois héroïques, et cependant il est certain que leur ange est meilleur que vous. Son amour est plus éclairé, plus solide, plus durable et plus puissant, car lui, il est un esprit confirmé dans le bien, et il ne change pas. Son amour est un pur reflet de l'amour de Dieu. *Devotionem pro benevolentia*.

« La *confiance* parce qu'ils nous gardent. » Je l'ai dit, ils prient pour nous, ils disent à Dieu : « Seigneur ! vous voyez comme ils sont faibles, envoyez-leur des grâces efficaces ! » Mais en outre, comme ils sont forts, ils s'établissent à l'entrée de notre âme, ils en gardent les avenues afin que nul ennemi n'y pénètre, et ils y maintiennent la paix, *in pace sunt omnia*. Le démon n'ose approcher, il ne vient que si nous l'appelons, et cela arrive, hélas ! Pendant que l'ange gardien interdit les abords de la place, la porte de la forteresse de l'âme, celle-ci fait des signes par les fenêtres, et vient elle-même les ouvrir à Satan. Alors, suivant le mot de l'Écriture, la mort monte par les fenêtres, *mors ascendit per fenestras*, mais c'est nous-mêmes qui nous sommes rendus coupables de trahison, nous nous sommes livrés ! Vous savez que les fenêtres de l'âme, ce sont nos sens, les yeux surtout, organes de la curiosité malsaine. Oh ! ne passez pas ainsi à l'ennemi, surtout ne lui livrez pas l'âme de vos enfants, ils demeurent en sécurité si vous le voulez, ils sont sous bonne garde avec leur bon ange. *Fiduciam pro custodia* 1.

2. Ensuite *imitez-le*, ressemblez-lui, si vous voulez que vos enfants lui ressemblent.

Ce qui le distingue, nous l'avons dit, c'est le zèle, la sollicitude, mais un zèle éclairé, une sollicitude clairvoyante.

Je n'aurai garde de vous reprocher de ne pas aimer vos enfants, mais vous les aimez mal. C'est un petit garçon que vous laissez grandir dans l'habitude du mensonge, sans le reprendre. Ou bien vous lui permettez de vous désobéir, et vous perdez sur lui toute autorité. Est-ce là de l'éducation ? C'est votre petite fille à qui vous donnez des goûts de vanité, comme s'il était nécessaire de les développer en son cœur frivole d'instinct. Elle se regarde, elle s'admire, elle ne rêve plus, ne parle plus que de toilette et vous dites : « C'est un enfant ! » Oui, c'est un enfant, mais un enfant qui a déjà le vice dans le sang, la vanité plein le cœur. Dans quelques années l'enfant sera une jeune fille, avec les mêmes défauts, mais épanouis comme les fleurs d'une plante vénéneuse, et, dans votre incurable faiblesse, vous l'enverrez au bal, vous la lancerez dans le monde sans la boussole de la foi qui la dirige, sans convictions qui la retiennent, et vous direz : « Elle est jeune, il faut qu'elle s'amuse ! »

Sans doute, elle est faite pour vivre dans le monde, mais il faut qu'elle sache que ce monde est peuplé d'ennemis qui ont déclaré la guerre à sa foi, à sa vertu, à son avenir, une guerre acharnée, continuelle et perfide, tandis que vous lui laissez croire qu'elle n'y rencontrera que des amis.

Regardez donc la vie, le monde, avec les yeux de vos anges ! Alors vous verrez tous les dangers, et vous les écarterez ; vous travaillerez à la formation, à l'ascension de ces âmes dont vous êtes aussi les anges gardiens, et quand elles seront fortes, aguerries, prémunies contre les pièges savants qui les attendent, vous pourrez au moins vous rendre ce témoignage que vous avez rempli tout votre devoir.

Mais quelle est la mère de famille qui peut se le rendre ? Car aujourd'hui l'atmosphère est empoisonnée, les idées sont faussées par l'enseignement officiel, les cœurs pervertis par les passions qu'attisent des excitations de tout genre, — comme le vent attise le feu dans une forêt. De même que l'ange parle sans cesse à l'intelligence, à la conscience, à l'âme de l'enfant, parlez à l'esprit pour l'éclairer, à la conscience pour la rendre droite et loyale, à l'âme pour la tourner vers le ciel, et l'élever très haut, de peur qu'elle ne soit séduite par les beautés capiteuses autant que décevantes de la terre. Expliquez, instruisez, réformez, éclairez !

Il est deux choses surtout qui sont odieuses aux anges : l'impureté et la haine, car ils sont des esprits purs et des esprits d'amour. Ils trouvent répugnantes toutes nos fanges, et réprouvent toutes nos discordes. Ils aiment la virginité, parce qu'elle est angélique et rend l'homme semblable à eux. C'est pourquoi si dans vos familles l'Esprit-Saint a répandu l'amour de la virginité, sachez que c'est une grande grâce. Il vous demande des anges, gardez-vous de les lui refuser ; ils seront votre bénédiction ici-bas, votre

<sup>1</sup> St Bernard, *Serm.* xii in psalm. *Qui habitat*.

parure au ciel<sup>1</sup>. L'Eglise appelle saint Louis de Gonzague « un ange dans un corps, » *angelus in carne*, et combien souvent je vous ai retracé le bonheur de sa mère, la mère d'un ange !

Enfin dans vos familles faites souffler l'esprit de charité, éloignez les divisions et les querelles, éteignez les discordes. Les anges s'entr'aident sous le regard de Dieu, c'est pourquoi il y a tant de félicité dans le ciel. Ainsi chacun de vos foyers, si la charité y régnait, serait peuplé d'anges et deviendrait un paradis sur terre.

## LE SAINT DE LA SEMAINE

SAINT JÉRÔME (30 sept.)

Mes frères,

On ne lit plus guère la vie des saints en famille. C'est une raison pour nous de la mettre sous vos yeux au moins de temps en temps, car il y a là toujours de bonnes leçons à recueillir, de beaux exemples à méditer. « Dis-moi qui tu hantes, dit le proverbe, et je te dirai qui tu es. » Si nous fréquentions davantage les saints, si nous nous instruisions à leur école, si nous marchions sur leurs traces, nous serions sensiblement meilleurs.

Je vous parlerai ce soir de saint Jérôme, dont l'Eglise célèbre la fête mercredi prochain. Je n'entrerai pas dans tous les détails de sa vie : je me contenterai de relever les actes et les paroles qui me fourniront la matière de réflexions utiles, appropriées à mon auditoire.

### I

Jérôme eut le bonheur d'avoir des parents solidement chrétiens. Un enfant qui appartient à une famille chrétienne, qui au foyer trouve des exemples de piété, de respect, est privilégié. Pourquoi tant de jeunes gens, tant de jeunes filles s'éloignent-ils si promptement du chemin de l'honneur et de la vertu ? C'est la faute en partie de leurs pères, de leurs mères, qui les ont élevés en dehors de la religion, qui leur ont donné de mauvais exemples et leur ont tenu de pernicieux discours.

La bonne éducation prépare l'avenir des enfants, celle de Jérôme fut soignée sous tous les rapports. Son père n'épargna rien pour la lui procurer. Je reconnais qu'aujourd'hui les parents n'hésitent pas à faire des sacrifices pour instruire leurs enfants, mais je constate aussi avec regret que beaucoup n'attachent qu'une médiocre importance à l'instruction religieuse.

Chose étonnante : notre jeune saint, qui consacra toute sa vie à la science, qui étudiera à fond toutes les langues, qui passera des jours et des nuits à lire, à écrire, qui deviendra un des plus savants Pères de l'Eglise, n'eut d'abord que de la

répugnance pour l'étude. Pour échapper à ses maîtres, il allait se cacher dans les bras de sa grand'mère, et il fallait l'en arracher pour le ramener à ses livres.

La nature humaine n'a pas changé avec le temps, et vous connaissez sans doute des enfants qui ont, eux aussi, une aversion marquée pour le travail et qui se dérobent, quand ils le peuvent, aux leçons de leurs maîtres... Nous en aurons sans doute la preuve cette semaine. Voici l'ouverture des classes et des catéchismes : je ne pense pas faire un jugement téméraire en disant que, malgré nos instances, plusieurs manqueront au rendez-vous.

Quand les sens s'émeuvent, quand les passions jusque-là endormies s'éveillent, la jeunesse traverse une crise qui peut être dangereuse pour l'avenir. C'est l'heure des séductions, des entraînements, des folies, des défaillances. Notre saint ne fut point affranchi de ces misères. Aux élans de sa première ferveur succéda une sorte de dégoût pour les exercices religieux. Il se laissa fasciner par les plaisirs sensuels, vers lesquels l'attirait une nature débordante, et il commit des fautes graves.

Combien d'adolescents autour de nous succombent aux mêmes tentations !... Ils étaient bien disposés, ils étaient pieux, ils avaient promis avec serment de persévérer ; quelques mois, un an, deux ans sont écoulés, nous ne les voyons plus à l'église... Ils ont écouté de funestes conseils et désormais ils sont engagés dans les chemins où l'on perd sa dignité d'homme et sa vertu de chrétien.

Si au moins ils imitaient notre saint jusqu'au bout ! Jérôme, poursuivi par le remords et éclairé par la lumière de la grâce, eut honte de son état. Il rompit courageusement avec cette vie de plaisirs et de désordres, et il revint décidément à la pratique de la religion.

Il fut tellement désenchanté du monde dont il s'était épris un instant, qu'il le quitta pour s'enfoncer dans un désert sauvage, où pendant quatre ans il mena la vie la plus austère, la plus mortifiée, pleurant les fautes de sa jeunesse et les expiant par les rigueurs de la pénitence. Lorsque la pensée des fêtes, des spectacles auxquels il avait pris part, lorsque le souvenir des folles jouissances qu'il avait goûtées lui revenait à l'esprit, une pierre à la main il se meurtrissait la poitrine et multipliait ses jeûnes et ses prières pour en être délivré.

Trouvons-nous en nous-mêmes quelque chose de cette énergie pour repousser la pensée du mal ? Et sentons-nous la nécessité de réparer nos fautes par des actes de repentir et de mortification ?

Que fit Jérôme pour triompher de ce mauvais génie qui l'obsédait ? — A la mortification, à la prière, il joignit le travail, l'étude. Le travail auquel il s'appliqua était un travail rebutant, difficile. Il s'agissait pour lui d'apprendre l'hébreu, afin de mieux connaître l'Ecriture sainte. Il se livra à cette fastidieuse étude avec une sorte d'apreté. Il éprouvait parfois de l'ennui, du dé-

<sup>1</sup> Angelica plane vita virginitas est, et qui non nubent neque nubentur similes erunt Angelis Dei. (St Bernard, *Serm. de Nativitate B. Marice*).



goût. Qu'importe ! il revenait à son travail et le poursuivait malgré tout.

Le travail, le travail de l'esprit ou le travail des mains, une vie active, occupée, voilà aussi ce que nous conseillons pour échapper à la tentation, pour éloigner les suggestions du mal, car le désœuvrement et la mollesse sont les complices du démon pour conspirer notre perte.

Je l'ai dit, saint Jérôme avait reçu une éducation distinguée, il avait étudié les grands auteurs de Rome et de la Grèce, il avait admiré la richesse et l'harmonie de leur langue. Pour se délasser de ses fatigues, il se mit à lire leurs ouvrages. Mais bientôt il est pris de remords et les met de côté. Quoi donc ? Est-ce que ce sont des livres mauvais, impies, immoraux ? Non, ce sont simplement des ouvrages profanes ; ils ne lui parlent pas de Dieu, de Jésus-Christ, des devoirs, des vertus du christianisme. Il les éloigne, il les sacrifie sans pitié.

Nos lectrices d'aujourd'hui ne se passionneraient pas, comme Jérôme, pour Homère, Démosthène, Cicéron, Virgile, Sénèque ; elles lisent des romans, des feuilletons, des journaux où l'impiété se mêle à l'immoralité, et elles ne s'en font aucun scrupule. Jérôme se reproche amèrement d'avoir lu des livres profanes ; elles se croient en sûreté de conscience quand elles lisent des livres absolument dangereux pour leur foi et pour leurs mœurs. •

## II

Appelé à Rome par le Souverain Pontife, Jérôme entreprit une nouvelle traduction des Livres saints. Pendant son séjour dans la capitale du monde chrétien, il fut en relations avec les plus hauts personnages, qui admiraient la pénétration de son esprit et l'étendue de son érudition. En ce temps-là, les premières dames de Rome, les descendantes des Scipion, des Gracques, des Paul-Emile, des Marcellus, des filles, des femmes de préfets, de consuls, de sénateurs, s'intéressaient à ses travaux sur les Livres saints, elles le consultaient, elles lui demandaient des éclaircissements sur des passages obscurs. On ne verrait guère de dames aujourd'hui prendre goût à des lectures aussi graves, aussi sérieuses : une revue de modes, une nouvelle légère, une page de roman, cela fait mieux leur affaire.

Il y avait à Rome des abus, des désordres, comme il y en a partout et comme il y en aura toujours. Jérôme les vit, et sa conscience l'obligea à les dénoncer, à les flétrir par la parole et par la plume. Il le fit avec une vivacité, avec une rigueur qui souleva des explosions de murmures. Le monde est ainsi disposé : il veut vivre à sa guise, violer les plus saintes lois, et il ne tolère pas qu'une voix s'élève pour condamner ses sottises. De tout temps, le prêtre qui, même avec les plus grands ménagements, a accompli cette pénible et ingrate mission qui est la sienne, a suscité autour de lui des haines, des récriminations. Si vous considériez que c'est notre devoir de réprimer les abus que nous voyons, et que c'est dans l'intérêt

de vos âmes que nous parlons quelquefois avec autorité, vous accepteriez sans mot dire nos observations et vous en feriez votre profit. Pour avoir accompli consciencieusement son devoir, Jérôme fut en butte à la malveillance, à la calomnie, à la persécution. Nous savons par expérience que les mêmes représailles nous attendent, lorsque nous accomplissons le nôtre.

Jérôme, fatigué de ces tracasseries, songea à rentrer dans sa solitude. Il retourna en Palestine, où il reprit ses habitudes de travail, d'étude, de prière, de mortification, loin du tumulte des grandes villes.

Du fond de sa retraite, le pieux solitaire écrivait souvent aux dames romaines, tantôt pour les consoler dans leurs deuils de famille, tantôt pour répondre aux questions qu'elles lui proposaient. L'une d'entre elles nommée Læta lui demanda des conseils pour l'éducation de sa fille. Les conseils que lui donna Jérôme peuvent convenir à toutes les mères chrétiennes, et voilà pourquoi je vous les répéterai, car, comme je l'ai dit en commençant, je retiens particulièrement dans cette vie ce qui peut vous être utile.

Entre autres choses, le saint écrivait à Læta : « Elevez saintement votre fille. Que tous les discours qui frapperont ses oreilles soient capables de la conduire à Dieu ; qu'elle n'entende jamais ce qui pourrait lui donner l'idée du mal. Dès que sa petite langue pourra articuler des sons, gravez dans sa mémoire les formules de la prière. Ne laissez approcher d'elle aucun enfant qui pourrait lui donner mauvais exemple. Une femme n'a de salut à espérer qu'autant qu'elle fait tous ses efforts pour former ses enfants à la vertu. Si vous prenez tant de soin pour éviter que votre fille soit mordue par un serpent, combien devez-vous en prendre pour la préserver du poison qui tue les âmes ! Qu'elle ne sorte jamais qu'avec ses parents, et qu'elle se tienne à l'écart des amusements mondains. »

Voilà des conseils qui sont à l'adresse de toutes les mères chrétiennes. Jérôme en ajoute un autre qui serait mal venu dans notre temps. Ainsi il exprime le désir que la jeune fille se lève à minuit pour faire oraison. Je serais moins exigeant ; je demanderais seulement à la mère de veiller à ce que ses enfants récitent leur prière après le lever, à quelque heure que ce soit.

Saint Jérôme vécut plus de quatre-vingts ans. Consumé de travaux, de veilles, d'austérités, il était comme un squelette quand il mourut. Sa vie fut longue et elle fut bien employée. Employons la nôtre, quel que soit le nombre des années que Dieu nous mesure, à faire le bien ; à pratiquer la vertu, à réparer nos fautes, et nous aurons le bonheur, quand elle finira, d'entendre comme lui cette douce parole : « Bon et fidèle serviteur, entrez dans la joie de votre maître et c'est pour l'éternité. *Intra in gaudium Domini tui.* » Ainsi soit-il.

## PRONES CATÉCHÉTIQUES SUR LE DÉCALOGUE

### XVI

#### Le troisième commandement (suite)

#### 3

#### L'ASSISTANCE A LA MESSE

#### Résumé analytique

Le dimanche n'est pas seulement le jour du repos, mais de la prière. Le sacrifice de la messe étant l'acte le plus parfait du culte divin, l'Eglise l'a prescrit pour sanctifier le dimanche.

I. *Importance de ce commandement.* Elle résulte de l'importance même du saint sacrifice. Dès l'âge apostolique, les fidèles se réunissaient le dimanche pour assister à la messe et communier ; à partir du <sup>vi</sup> siècle, les conciles en font une obligation. La messe n'est-elle pas ce qu'il y a de plus merveilleux sur la terre, de plus honorable pour Dieu, de plus utile pour les hommes ? Jésus-Christ a ordonné à ses apôtres et à leurs successeurs de célébrer la messe jusqu'à la fin des siècles ; c'était à ceux-ci d'y convoquer les fidèles ; ils l'ont fait en leur indiquant les jours du dimanche et des fêtes, où ce devoir est gravement obligatoire.

II. *Comment il faut l'observer.* Il faut entendre la messe entière, être corporellement présent, avoir l'intention de faire un acte religieux, et y mettre l'attention suffisante, suivre les cérémonies, s'unir aux prières du prêtre, éviter les distractions et la dissipation.

III. *Les causes de dispense.* L'impossibilité absolue, occasionnée par la santé, la nécessité de garder le bétail, de soigner un malade, de remplir une fonction publique, etc. L'impossibilité morale qui résulte d'une grande difficulté, comme l'éloignement, le mauvais temps, la crainte d'une perte considérable ou d'un accident, etc. Il faut éviter de se mettre soi-même dans l'impossibilité d'entendre la messe, en entreprenant un voyage ou une partie de plaisir ; et malgré toutes les causes de dispense, il ne faut pas manquer de sanctifier le dimanche aussi bien qu'on le peut.

*Hoc facite in meam commemorationem.*

Faites ceci en mémoire de moi. (Luc, xxii, 19).

Mes frères,

L'homme n'a été placé sur la terre que pour connaître, aimer et servir son Créateur ; il lui doit l'hommage de tout son être, puisqu'il tient tout de lui, et il semble qu'il ne devrait pas passer un seul jour sans lui rendre avec empressement le culte de l'adoration, de l'amour et de la reconnaissance. Cependant le divin Législateur s'est contenté d'exiger que nous lui consacrons spécialement un jour de chaque semaine. Ce n'est pas à dire qu'il nous dispense de tout acte de religion les autres jours, mais il veut que nous l'honorions le septième jour par le repos du corps et par des actes de religion qu'il a laissés à l'Eglise le soin de déterminer. Le repos du dimanche, avons-nous dit, n'est pas l'apprentissage de l'oisiveté ; bien loin de là, c'est une trêve sainte, qui interrompt les pénibles occupations qui nous courbent vers la terre, et qui donne à notre âme la liberté de penser au ciel. Le repos du sabbat était prescrit aux Juifs pour les obliger à se rappeler les grands bienfaits de Dieu, par conséquent pour les exciter à des actes de

religion. Ce jour-là, on offrait dans le temple un plus grand nombre de victimes (Num., xxviii, 9), et tout le peuple pouvait prendre part à ces sacrifices.

Notre-Seigneur, répondant aux accusations des pharisiens qui lui reprochaient de faire des miracles le jour du sabbat, leur dit : « Ne voyez-vous pas que tous les jours de sabbat les prêtres violent la loi du repos dans le temple même, sans commettre de péché ? » (Matth., xii, 5). Le sabbat était donc, sous l'ancienne Loi, un jour de repos et de prière, consacré à Dieu par des sacrifices religieux.

Les apôtres ont transporté du samedi au dimanche l'obligation du repos hebdomadaire, pour nous rappeler la résurrection du Sauveur, et signifier que les prescriptions mosaïques ont fait place à la Loi nouvelle. Mais en même temps ils ont prescrit la sanctification du jour du Seigneur par l'offrande du sacrifice eucharistique, dont la victime est la même que celle qui a accompli sur la croix l'expiation de tous les péchés du monde. Nous avons expliqué ailleurs<sup>1</sup> les rapports du sacrifice de la messe avec celui de la croix, et nous avons montré que c'est l'unique sacrifice de la Loi nouvelle, destiné à remplacer l'immolation de victimes dont le sang ne pouvait effacer le péché. Dès lors que le dimanche est le jour de la prière et du sacrifice, et que la messe est le seul véritable sacrifice du Nouveau Testament, vous voyez combien il était naturel que l'Eglise prescrivit aux fidèles d'y prendre part chaque dimanche. Je tiens à vous rappeler aujourd'hui l'importance de ce précepte, la manière de l'accomplir, et les causes raisonnables qui peuvent en dispenser.

#### I

1. Il est inutile, je crois, de nous étendre longuement sur l'origine et l'ancienneté de la loi qui oblige tous les chrétiens à assister le dimanche à la sainte messe. Que l'usage de réunir les fidèles le dimanche autour de l'autel remonte aux apôtres, nous le lisons dans les Actes (xx, 7) et dans les écrits des premiers apologistes. Saint Justin, qui vivait au second siècle, raconte comment les chrétiens se rassemblaient le premier jour de la semaine, autant que le permettaient les circonstances, pour entendre la lecture de la sainte Ecriture, les instructions de leur pasteur, assister à la consécration du pain et du vin, et participer aux saints mystères par la communion. Quand cet usage est-il devenu une obligation stricte ? Il est difficile de le préciser. Il est certain pourtant que pendant l'ère des persécutions les chrétiens ne craignaient pas de s'exposer à la mort pour assister à la messe ; ils avaient donc conscience d'un grand devoir à accomplir. Le premier concile particulier qui mentionne l'obligation de la messe du dimanche est celui d'Agde en Provence, au sixième siècle : « Nous ordonnons que les laïcs assistent tous les dimanches à la messe entière, et

<sup>1</sup> Voir le *Paroissial* de 1900, pages 265, 341, 391.



ne sortent pas avant la bénédiction du prêtre, sinon ils seront réprimandés par l'évêque. » Le concile d'Elvire frappe d'anathème ceux qui auront manqué trois fois aux saints offices par leur faute. Partout où l'Eglise a planté la croix et bâti des temples, elle y a célébré les offices du dimanche avec une grande solennité et y a convoqué les fidèles au son des cloches, partout elle a imposé cette obligation comme un point essentiel du culte extérieur, et quand le protestantisme a voulu détruire les croyances des peuples catholiques, il s'est attaqué surtout à la messe comme à une idolâtrie qu'il fallait extirper.

2. L'importance du précepte de l'assistance à la messe est la conséquence de la valeur infinie du saint sacrifice, et du rôle qui lui est assigné dans la religion de Jésus-Christ. Est-ce trop de dire qu'il n'y a rien sous le ciel de plus grand, de plus merveilleux, de plus fécond en fruits de salut pour les hommes, de plus divin en un mot que le sacrifice de nos autels ? Non, mes frères, il n'y a là aucune exagération, vous allez le comprendre.

La création de l'univers a été sans doute un acte étonnant de la toute-puissance divine. Or, s'il n'y a pas à la messe une création nouvelle, il y a changement d'une substance en une autre, et production d'une nouvelle manière d'être de l'humanité de Jésus-Christ, production plus mystérieuse que toutes les créations possibles.

L'incarnation du Verbe divin a été un phénomène incompréhensible que les anges eux-mêmes sont venus admirer à Bethléem. Eh bien ! l'incarnation se continue, se renouvelle pour ainsi dire, toutes les fois qu'un prêtre consacre une hostie, et les effets qu'elle devait produire dans l'humanité se développent comme les fleurs d'un bel arbre sous les rayons du soleil.

Le sacrifice de la croix a été la preuve la plus éclatante de l'amour de Dieu pour les hommes. Or vous savez que la messe n'est pas un autre sacrifice que celui de la croix, il n'en diffère que parce que l'immolation de la victime est mystique au lieu d'être sanglante, mais les fruits de la mort sanglante du Christ sont appliqués par le sacrifice de la messe à tous ceux qui y prennent part, et le même sang qui a coulé sur le Calvaire y est offert à la justice divine pour les péchés des hommes, afin de faire descendre du ciel le pardon sur eux.

La grâce de Dieu qui remplit l'âme du juste des trésors célestes et l'orne de la beauté des anges, est un bien inappréciable ; les sacrements qui la distribuent comme des canaux à travers les vallées arides du monde sont des trésors incomparables de richesses spirituelles. Mais la source de tous ces dons, de tous ces trésors, où est-elle ? Dans le calice et la patène d'or où le prêtre a mis le corps et le sang du Sauveur des hommes ; la source inépuisable des grâces qui donnent et entretiennent la vie de la grâce pour préparer la vie éternelle de la gloire, est au saint sacrifice de la messe, et si le ciel est peuplé d'élus, c'est parce que la victime du Calvaire ne cesse de s'immoler sur l'autel. Ne vous

étonnez donc pas d'entendre dire souvent que le saint sacrifice est le centre de la piété, le foyer d'où partent les rayons de l'amour divin pour enflammer tous les cœurs, la source des eaux vives qui jaillissent sous les pieds de l'Agneau sans tache et vont purifier les âmes repentantes.

C'est ordinairement par la communion que l'Eucharistie produit ses admirables effets. Mais qu'est-ce que la communion, sinon la participation au banquet du sacrifice, la manducation de la Victime immolée par le prêtre ? Il ne pourrait y avoir de communion s'il n'y avait pas de sacrifice. De plus, la communion n'est permise qu'à ceux qui possèdent déjà la grâce sanctifiante, et c'est par la vertu du sacrifice que les pécheurs reçoivent les grâces de conversion.

Disons-le donc bien haut : il n'y a rien de plus grand, de plus merveilleux au monde que le saint sacrifice de la messe, rien qui honore Dieu davantage, rien qui nous soit plus utile pour notre salut.

3. Jésus-Christ a dit formellement à ses apôtres, après en avoir fait les ministres de son sacrifice mystique : « Faites ceci en mémoire de moi, » et les apôtres ont répété à tous les fidèles les paroles du Maître : « Toutes les fois que vous mangerez ce pain et que vous boirez ce vin, vous célébrerez la mémoire de la mort du Seigneur, jusqu'à ce qu'il vienne juger le monde. » (I Cor., xi, 26). Le sacrifice eucharistique devra donc se célébrer dans l'Eglise du Christ jusqu'à la fin des siècles, c'est l'ordre exprès du Seigneur ; ses fidèles disciples devront vivre du souvenir de sa mort, comme les Juifs vivaient du souvenir des bienfaits de Dieu ; le tabernacle de l'Eucharistie sera le centre autour duquel se grouperont les chrétiens, comme le temple de Salomon était le point de ralliement de tous ceux qui attendaient du Messie leur salut. Il n'y aura qu'un sacrifice dans la Loi nouvelle, comme dans l'ancienne il n'y avait qu'un temple et qu'un sanctuaire ; l'assistance à la messe sera une obligation fondamentale du chrétien, une marque nécessaire de fidélité, une condition de salut. Il fallait donc bien, mes frères, que l'Eglise fixât les jours où ses enfants viendraient offrir à Dieu avec elle la Victime sainte, et puisqu'elle avait choisi le dimanche pour le consacrer au culte de Dieu, elle ne pouvait le faire mieux sanctifier que par l'assistance à la messe. Elle y a ajouté, pour des raisons pleines de sagesse, les quelques fêtes dont nous avons parlé, et elle a enjoint à tous les chrétiens qui ont atteint l'âge de raison d'assister ces jours-là au saint sacrifice, sous peine de péché grave, si aucune raison ne les excuse. Vous avez bien compris toute l'importance de ce devoir, voyons maintenant comment vous devez vous en acquitter.

## II

Il me semble, mes frères, que la préoccupation d'assister saintement à la messe pour recueillir les fruits les plus abondants du saint sacrifice, devrait absorber toute autre pensée le dimanche dès

vos réveil, et que la crainte de manquer à ce devoir ou d'arriver trop tard à l'église devrait vous faire hâter vos préparatifs et renvoyer à plus tard les projets de divertissements et les autres affaires, à part les soins nécessaires du ménage.

Beaucoup de personnes manquent la messe parce qu'elles ne veulent pas se préparer à temps, ou plutôt parce qu'elles n'y attachent aucune importance. Celles, au contraire, qui ont une foi solide, sont toujours prêtes avant l'heure. Soyez exacts. Vous savez qu'il faut entendre non une moitié de messe, mais la messe entière, et qu'il y a faute grave à arriver après l'évangile ou à quitter avant la communion. Vous n'êtes pas obligés d'assister à la grand'messe, mais c'est une raison de plus, si la messe est courte, de ne pas y venir trop tard. Il ne faut pas se contenter de se promener aux abords de l'église, il faut être présent au saint sacrifice, voir et entendre autant que possible ce qui se passe, ou si on ne le pouvait à cause du nombre des assistants, ne pas s'éloigner de cette foule dont les mouvements vous indiqueront les parties de l'office. Arriver à temps, être corporellement présent au saint sacrifice, avoir l'intention d'y assister, sont les premières conditions essentielles de l'accomplissement de la loi.

Un mot résume toutes les autres, et ce mot c'est *l'attention*. Qu'êtes-vous venus faire à l'église ? Passer en revue les assistants, exhiber une toilette élégante, critiquer le prédicateur ? Alors, vous avez eu tort de vous déranger. Mais si vous y êtes venus, avec le sentiment d'un grand devoir à remplir, pour faire profession de votre foi chrétienne, pour rendre à Dieu vos hommages, lui demander pardon de vos péchés et puiser dans la prière la force de travailler à votre salut, si vous y avez apporté un cœur contrit et humilié, une foi vive au grand mystère de la Rédemption dont les plus belles scènes vont se renouveler devant vous, alors il ne vous sera pas difficile de suivre la messe avec une religieuse attention.

L'attention qu'on demande de vous pendant le saint sacrifice n'est pas celle avec laquelle les anges se tiennent prosternés devant le trône de Dieu ; vous êtes hommes, vous êtes préoccupés de mille affaires, vous aurez des distractions : elles ne vous empêcheront pas d'entendre la messe si vous retenez votre imagination. Mais sachez bien que si vous suivez sans effort contraire toutes les divagations de votre esprit, si vous entretenez des conversations qui vous dissipent constamment, si vous faites une lecture frivole, vous n'entendez pas la messe. — La limite entre une distraction inconsciente et une dissipation volontaire n'est pas toujours facile à tracer, j'en suis convaincu par expérience, mais on ne peut excuser ceux qui passent la plus grande partie des offices à s'occuper de tout autre chose que du bon Dieu, car on ne peut pas croire qu'ils veuillent faire un acte religieux. On ne leur demande ni marques extraordinaires de dévotion, ni ravissements, ni extases, ni

même des prières vocales déterminées ; on n'exige pas qu'ils se fatiguent à rester à genoux, ni qu'ils se prosternent sur le pavé ; mais on attend d'eux le respect que commande le lieu saint, et une attention intérieure manifestée au moins par un certain recueillement, surtout aux moments les plus importants du sacrifice. — Le meilleur moyen de soutenir cette attention serait de lire les prières de la messe, ou quelque chose qui s'y rapporte, et de suivre des yeux les cérémonies. C'est en votre nom, mes frères, que le prêtre offre à Dieu la sainte Victime, c'est pour vous qu'il prie ; unissez-vous à lui en tenant vos cœurs élevés vers le ciel : *Sursum corda !* et en répondant aux belles prières liturgiques par un *Amen* prononcé avec foi et amour.

### III

Quelque grave que soit l'obligation d'assister à la messe les dimanches et jours de fête, vous comprenez que, comme il n'est pas toujours possible de s'en acquitter, il y a des causes qui en dispensent. Nous avons déjà parlé des raisons légitimes que vous pouvez avoir de travailler ces jours-là ; ne croyez pas pourtant que toutes les fois qu'il est permis de travailler, il soit permis aussi de manquer la messe. Non, ce sont deux devoirs différents, et il arrive souvent qu'on autorise un travail nécessaire, mais à condition qu'on viendra à la messe. De même, les raisons qui dispensent de la messe n'autorisent pas toujours à travailler. Je suppose que vous soyez malade et que le médecin vous ait défendu de sortir : vous observerez le repos dominical à la maison, vous ne serez pas obligé de venir à l'église. Les malades, les prisonniers, les personnes qui sont sur mer ou en chemin de fer et ne peuvent interrompre leur voyage, sont dispensées de la messe, mais non de sanctifier le dimanche par le repos et la prière. Sont également dispensées les personnes qui doivent garder la maison ou le bétail, celles à qui la charité fait un devoir de soigner un malade, celles qui sont employées à un service public précisément pendant le temps de la messe. Remarquez bien que, dans les familles nombreuses, on doit avoir soin de venir tour à tour aux offices, et que s'il y a plusieurs messes, les uns doivent assister à la première, les autres à la grand'messe. Si l'on est à proximité d'une ville où l'on peut facilement se rendre, on y est obligé ; on y va bien pour faire des emplettes ou vendre des légumes : pourquoi n'irait-on pas y entendre une messe basse ?

Le grand éloignement de l'église est-il une raison suffisante pour se dispenser de la messe ? Il est admis qu'une distance de deux heures dispense ceux qui n'ont aucun moyen de transport ; une distance d'une heure ou cinq quarts d'heure ne dispense pas ceux qui peuvent faire le trajet sans grands inconvénients. Si le mauvais temps, la difficulté des communications, la faiblesse de la constitution, la crainte d'accidents, s'ajoutent à la raison de distance, on sera excusé bien plus



facilement. En cas de doute, il faudra consulter l'autorité ecclésiastique. On ne saurait trop engager ceux qui sont si éloignés de l'église, ou que leur santé empêche d'y venir, à prendre l'habitude d'y suppléer par de bonnes lectures, par des prières récitées à la maison, ou par une visite à l'église faite un autre jour. C'est une bien grande privation pour un chrétien de ne pouvoir assister le dimanche aux saints offices, mais il peut se consoler en s'unissant d'intention et de cœur à ceux qui prient à l'église; si c'est la maladie qui le retient, il offrira ses souffrances à Dieu; si c'est l'éloignement, il fera tous ses efforts pour venir à la messe au moins quelquefois dans l'année, et sanctifiera chez lui le dimanche par la prière.

Il arrive souvent, dans les grandes villes surtout, que des employés de commerce, des domestiques, ne peuvent aller à la messe sans s'exposer à perdre leur place. Si cela n'arrive que rarement, ils sont excusables, à cause du dommage qui en résulterait pour eux; mais si cela devait se répéter tous les dimanches, ils devraient assurément chercher une autre place. On peut admettre qu'un dommage notable, la crainte d'une grande perte, la peur d'un danger grave, dispensent de la messe, mais accidentellement et non pas toute la vie. Il y a aussi des coutumes assez générales et très plausibles qui dispensent des offices les personnes récemment en deuil, les fiancés dont on publie les bans (à moins qu'ils ne puissent entendre une autre messe); on peut se conformer à ces usages. Mais la seule raison de faire un voyage agréable, d'aller à une partie de plaisir, etc., ne vous autorise pas à manquer la messe; il faut partir d'assez bon matin pour remplir son devoir, ou s'en acquitter avant de partir. Depuis qu'on travaille à déchristianiser la France, on a fondé partout des sociétés de musique, de gymnastique, dont les réunions forcent souvent les membres à manquer la messe, on organise le dimanche des voyages à prix réduit qui éloignent de l'église; c'est un abus déplorable. Défiez-vous, mes frères, de toutes ces attractions mondaines, aussi dangereuses pour votre bourse que pour votre foi. On se plaint de ne pouvoir travailler le dimanche pour gagner quelques francs de plus, et on s'en va dépenser follement en un jour le gain de toute une semaine.

Je ne puis m'étendre davantage sur cette question qui est pourtant d'une actualité et d'un intérêt particuliers. J'en ai dit assez. Je l'espère, pour vous faire prendre aujourd'hui une énergique résolution : celle de venir toujours plus nombreux accomplir ici le dimanche un des devoirs les plus importants que vous impose la loi de Dieu. Si l'Eglise vous oblige à assister à la messe, c'est pour vous faire participer aux fruits du mystère de la rédemption, pour vous assurer ici-bas les récompenses même temporelles promises par le Seigneur, mais c'est surtout pour vous faire gagner la récompense éternelle. Ainsi soit-il.

## VARIA

### XVII

#### L'ART DE PARLER

Mes frères,

Les jours sont manifestement mauvais; l'atmosphère que nous respirons est viciée, elle est saturée d'idées et de maximes contraires à la religion. La société à laquelle nous sommes mêlés par nos relations, par nos affaires, fait une opposition bruyante, acharnée, aux enseignements du christianisme, et il se trouve partout de beaux parleurs qui contestent les dogmes de notre foi, nient impudemment les vérités les plus élémentaires, et tiennent les plus répugnants discours sur l'Eglise et ses ministres, sur la confession et sur l'Eucharistie, sur les œuvres et les institutions catholiques.

Que faire et quelle conduite tenir en face de ces dénégations, de ces blasphèmes? — Laisser passer toutes ces inepties, tous ces outrages, sans mot dire, sans répliquer? Rester toujours muet? — Eh bien! non, mes frères. Ne jamais répondre, ce serait trahir la vérité et apostasier sa foi; il faut parler, et je dirai d'abord à qui ce *devoir* incombe. Mais il ne s'agit pas de parler au hasard, sans discrétion, sans compétence; il y a une *manière*, un secret, un art de parler, pour fermer la bouche aux ennemis de la religion, pour dissiper les préjugés, démasquer les erreurs, réduire à néant les objections qu'ils se plaisent à répandre, et c'est cet art que je voudrais vous enseigner.

### I

A qui appartient-il de parler? — Au prêtre d'abord. C'est son office, sa mission : il est apôtre, il a reçu le mandat de propager et de défendre l'Evangile; il lui a été dit : « Allez, enseignez, *ite, docete*. » Malheur à lui, s'il désertait sa fonction doctrinale : *Væ mihi si non evangelizavero!*

Mes frères, votre pasteur fait son devoir : il parle, il instruit, il exhorte, il veut travailler au salut des âmes qui lui ont été confiées, et pour cela, il met la vérité sous vos yeux, il vous dit le bien à faire, le mal à éviter, les préceptes à observer, il combat les abus, réprime les désordres, signale les dangers et vous met en garde contre les erreurs et les sottises que l'impiété contemporaine cherche à accréditer.

Mais le prêtre n'est pas seul obligé de parler. Ce devoir s'impose à tous les chrétiens et notamment à ceux à qui leur vertu, leur talent, leur âge, leur rang et leur dignité dans la famille, dans la paroisse, dans la société, donnent un plus grand ascendant. Quiconque détient une parcelle d'autorité est tenu d'en faire usage pour le triomphe du bien et la défaite du mal.

Et voulez-vous que je vous dise pourquoi les parents, les maîtres, les hommes que leurs lumières, leur expérience, leur condition élèvent au-

dessus des autres, doivent parler et prêter leur concours au prêtre pour faire prévaloir la vérité et la vertu ?

Pourquoi ? Mais c'est d'abord parce que le prêtre n'y suffit pas. Dites-moi : est-ce que sa parole a un écho dans toutes les consciences ? Est-ce qu'elle est accueillie partout, entendue par tous ? Vous savez bien que non ; vous savez bien que vos fils, vos frères, vos époux désertent l'église, que ceux-là qui auraient le plus besoin de notre enseignement le fuient ; vous savez bien que nous sommes sans action, sans influence sur eux. Eh bien ! l'impuissance, la stérilité de notre ministère vous crée un devoir. A vous, pères et mères de famille, à vous à qui votre situation sociale donne le droit de parler, à vous qui êtes en contact habituel avec ceux que notre parole ne peut atteindre, à vous de nous venir en aide, de nous suppléer, de soutenir ce qui est bien, de réprover ce qui est mal, de tenir tête à ces malheureux dévoyés qui ne respectent plus rien.

Et d'ailleurs, quand même notre apostolat serait moins limité, vous seriez encore obligés d'intervenir. Le pasteur n'entend pas tous les blasphèmes, ne connaît pas tous les désordres, ne peut discerner, dans la foule, les intelligences que le doute ébranle, les cœurs que les passions travaillent. Vous donc qui entendez ce qui se dit loin de nos oreilles, qui voyez ce qui se fait loin de nos yeux, vous qui savez ce que nous ne savons pas, c'est à vous qu'il appartient de parler, de prévenir, d'éclairer ceux que nous ne pouvons aborder. Ah ! s'ils venaient à nous !... Mais ils ne viennent pas, ils évitent de nous rencontrer, ils ont peur de nous, ils nous prennent pour des ennemis. O vous qu'ils connaissent, ô vous qu'ils écoutent, parlez ! C'est votre devoir.

Pourquoi encore ? Mais c'est parce que l'apostolat du bien est le besoin de toute conviction sérieuse. Une conviction sincère, profonde, ne peut rester muette et inactive ; il faut qu'elle parle et qu'elle agisse.

Si vous sentez vivement le bonheur d'avoir la foi, vous voudrez, à moins que vous ne soyez égoïstes, partager ce bonheur avec d'autres ; si vous êtes persuadés que la religion a les promesses de la vie présente et celles de la vie future, si vous êtes convaincus que, seule, elle est le salut des individus, des familles et des sociétés, comment ne cherchiez-vous pas à la faire prévaloir et à lui recruter de nouveaux disciples ? La vérité ne peut rester captive ; elle demande à s'échapper de votre cœur et de vos lèvres pour passer à d'autres.

En résumé, l'apostolat des fidèles doit s'exercer parallèlement à l'apostolat du pasteur. Le moment est venu de dire dans quelles conditions il faut l'exercer pour qu'il porte des fruits, et j'ai hâte de vous exposer ce que j'ai appelé *l'art de parler*.

## II

Je n'ai pas la prétention, mes frères, de vous faire la leçon sur la manière de construire une pé-

riode sans donner une entorse à la grammaire ; de vous révéler les secrets du beau langage et de l'éloquence persuasive. Sur ce point, j'avoue mon incompetence ; je veux simplement vous dire comment et d'après quelles règles il faut affirmer la vérité et défendre ses croyances. C'est une science, c'est un art qu'il nous importe de connaître.

Saint Paul, écrivant à son disciple Timothée, lui a tracé nettement son devoir d'apôtre. « Prêchez, lui a-t-il dit, *prædica verbum* ; insistez à temps, à contre-temps, *insta opportune, importune* ; argumentez, suppliez, gourmandez, *argue, obsecra, increpa* ; mettez-y toute votre patience et toute votre science, *in omni patientia et doctrina*. » La même règle s'applique au pasteur. Il lui est enjoint d'annoncer la parole divine, de renouveler ses exhortations, de protester contre les désordres, de déployer tout son zèle dans la douceur et la charité.

Mais c'est aussi votre devoir à vous, mes frères. Sans doute vous n'êtes pas au même titre que le prêtre chargés d'une mission doctrinale, et je ne vous demande pas de vous ériger en prédicateurs, en théologiens, de faire des sermons à votre entourage : cette manière ne réussirait pas, cet apostolat serait mal venu. Mais ne pourriez-vous pas, à l'occasion, au moment opportun, glisser un mot, une réflexion, une rectification ? *Prædica verbum*. Une parole courte, incisive, jetée à travers la conversation, peut mettre fin à une discussion. On ne paraît pas vous entendre ? Revenez à la charge, parlez toujours, *insta*, n'abdiquez pas votre autorité et gardez-vous d'imiter ces pères et mères de famille qui se résignent à ne plus rien dire et à laisser faire, sous prétexte qu'on ne les écoute pas.

Vous dirai-je de raisonner, de discuter, d'argumenter, *argue* ? Et pourquoi pas ? Si vous êtes en mesure de répondre victorieusement, de détruire une calomnie, un mensonge, je ne vous approuverais pas de garder le silence. On émet devant vous des propos qui sont en contradiction manifeste avec les enseignements de la religion : il vous sera bien permis de répliquer que c'est faux, et que la religion n'est pas ce que l'on prétend.

Certain jour, dans une nombreuse et élégante société, un homme du monde se donnait la liberté d'attaquer les dogmes de la foi, de critiquer, de censurer les pratiques du catholicisme. Il continuait ses invectives lorsqu'une jeune fille osa l'interrompre et lui dire : « Mais jamais je ne vous vois à l'église, monsieur ; comment pouvez-vous parler avec tant de légèreté de choses dont vous n'avez pas l'idée ? » L'interpellé resta bouche close... Combien autour de vous sont d'une ignorance unimaginable ! Et quand ils se permettent de juger, de critiquer la religion, on peut bien leur répondre en toute vérité : « Vous ne savez pas le premier mot du catéchisme. »

Cependant je n'ignore pas qu'il y a des êtres si grossiers, si aveuglés, si encreûtés, passez-moi l'expression, si opiniâtrément hostiles, qu'il n'y a rien à leur dire. Ici, la discussion, loin d'apaiser,



irriterait ; loin d'éclairer, amènerait une avalanche de blasphèmes. Avec ceux-là, inutile de raisonner ; mais vous pouvez toujours leur demander avec politesse, les conjurer de changer le thème de leur conversation : *obsecra*.

Faut-il parler ferme, dans certaines circonstances ? Faut-il s'indigner et menacer, comme le veut l'apôtre, *increpa* ? Mais, je le demande, peut-on rester froid, peut-on contenir son émotion quand on entend certains propos, quand on est témoin de certains scandales ? Comment, mes frères ! on osera traîner dans la boue tout ce qu'il y a de plus vénérable, on foulera insolemment aux pieds les droits les plus sacrés, on se livrera à tous les excès des passions, on donnera le spectacle des plus monstrueux désordres, et il ne nous serait pas permis de faire entendre une parole de réprobation, de nous indigner et de protester ?... Mais rien n'est plus légitime : le blâme n'est pas seulement permis, il est obligatoire. Hélas ! nous sommes aujourd'hui tellement habitués de voir le mal sous ses formes les plus hideuses, que nous n'y prenons pas garde ; nous sommes blasés, et l'impassibilité qu'on témoigne n'est pas une des moindres causes des débordements qui déshonorent la société.

Il serait donc bien nécessaire de parler. Mais, selon le conseil de saint Paul, il y faut mettre de la bonté, de la patience, *in omni patientia*.

Sans faire de bruit, sans entamer de discussions irritantes, on peut, par les secrets que nous inspire la charité, rattacher à la religion et ramener au devoir ceux qui en sont éloignés.

Vous avez, par exemple, dans votre voisinage, des enfants que vous connaissez : ne pourriez-vous pas leur marquer un bienveillant intérêt et leur dire une bonne parole pour les engager à fréquenter l'église et à suivre les catéchismes ?

Vous êtes en relations avec des personnes qui ont oublié les serments de leur première communion et qui se soucient médiocrement d'observer les lois chrétiennes : pourquoi ne profiteriez-vous pas des sympathies qu'elles vous témoignent, pour tenter de leur faire du bien ?

Vous connaissez, dans votre intimité, des personnes qui ne sont point hostiles à la religion, mais qui sont molles, indifférentes, elles auraient besoin d'un mot venu du cœur pour les encourager : pourquoi ne prononceriez-vous pas ce mot au moment opportun ?

De la bonté, mes frères, et de la patience ! Il ne faut pas se décourager et renoncer à toute tentative, parce qu'on voit le monde trop rebelle. C'est vrai, il y a des êtres bien pervers, mais persuadons-nous que les hommes sont moins mauvais qu'ils ne le disent ou le paraissent. Leur impiété est souvent une impiété de surface ; sous des dehors irréligieux il reste encore, croyez-le, quelques bons sentiments. Soyez patients ; ne cessez pas d'agir, parce que vous n'avez pas obtenu de succès. Le succès viendra à l'heure que Dieu a déterminée. Vous vous découragez ! Mais qui vous

dit que vos efforts n'obtiendront pas de résultat ? Qui vous dit que le grain semé avec persévérance et fécondé par vos larmes ne germera pas un jour ? Qui vous dit que votre parole, toujours empreinte de douceur et de charité, ne finira point par vaincre les dernières résistances ? Est-ce que Dieu n'attend pas souvent de longues années la conversion des pécheurs ?

Continuons donc, avec une patience inlassable, à faire le bien autour de nous, à combattre les préjugés, à réfuter les calomnies et à concilier à la religion le respect et l'affection. C'est un devoir de charité et c'est une nécessité des temps actuels. Vous donnez du pain à un pauvre qui n'en a pas : vous avez fait un acte méritoire de charité. Vous donnez un bon conseil, une sage parole, vous faites l'aumône de la vérité à une âme qui en a besoin : cet acte est encore plus méritoire.

Dans les grands dangers de la patrie, dit Tertulien, tout citoyen est soldat. Dans les luttes de la foi, tout chrétien doit être apôtre. Or l'heure présente est une heure de conflit, de bataille dans le domaine religieux et social : que chacun se lève et défende, pour sa part, les principes éternels qui seuls peuvent assurer le bonheur du temps et le bonheur de l'éternité ! Ainsi soit-il.

## CATÉCHISME DE PREMIÈRE COMMUNION

### TROISIÈME PARTIE

#### Moyens de salut

#### LES SACREMENTS

#### B

#### *Les sacrements en particulier*

#### IV. — LA PÉNITENCE (suite)

#### CHAPITRE II. — DES ACTES DU PÉNITENT EN PARTICULIER.

— *Qu'entendez-vous ici par les actes du pénitent ?*

— Ce sont les trois actes requis de la part du pénitent pour qu'il puisse obtenir le pardon de ses péchés dans le sacrement de pénitence, savoir : la contrition, la confession et la satisfaction.

— *Qui désignez-vous sous le nom de pénitent ?*

— Le *sujet* lui-même du sacrement de pénitence, c'est-à-dire celui qui reçoit le sacrement.

— *Qui est-ce qui peut être sujet du sacrement de pénitence ?*

— Peut être sujet du sacrement de pénitence quiconque étant baptisé a commis, après son baptême, quelque péché mortel ou véniel.

— *Ainsi il est requis de la part du pénitent pour recevoir le sacrement avec tous ses effets ?*

— Il est requis trois actes.

— *Le premier ?*

— Qu'il confesse ses péchés.

— *Quelle est la raison de ce premier acte ?*  
 — La pénitence ayant été établie sous forme de jugement, exige tout d'abord l'instruction de la cause.

— *Le deuxième ?*

— Qu'il ait le regret de ses péchés.

— *La raison ?*

— C'est que le pardon ne peut être accordé qu'à celui qui regrette ses torts.

— *Le troisième ?*

— Qu'il satisfasse pour ses péchés et les répare.

— *La raison ?*

— C'est que le pardon accordé exige et impose une compensation.

— *Et ces trois actes doivent être ?*

— Manifestés extérieurement, afin que le confesseur connaissant la culpabilité du pénitent, puisse aussi juger si les dispositions du coupable lui permettent d'appliquer, par l'absolution, le signe du pardon.

— *Quelle est, en cette matière de la pénitence, la disposition la plus essentielle et la plus nécessaire ?*

— C'est, comme nous l'avons dit déjà et comme nous le verrons mieux encore par la suite, la contrition.

==

#### § 1<sup>er</sup>. — De la contrition.

##### 1<sup>o</sup> Définition

— *Que veut dire le mot contrition ?*

— Ce mot signifie *brisement, broiement*.

— *Comment expliquez-vous l'emploi de cette expression pour désigner un état, une disposition de l'âme pénitente ?*

— Par l'attachement au péché, la volonté devient dure et se montre rebelle à la loi divine, le cœur lui-même se fait insensible et tout de pierre. Or, comme le marteau broie la pierre et la réduit en poussière, de même par la contrition le cœur est pour ainsi dire brisé et broyé, il redevient souple et docile aux mouvements de la grâce.

— *Ne pourriez-vous encore expliquer ce terme par une autre comparaison ?*

— Le péché est un véritable poison qui infecte le cœur; comme un vase d'argile, le cœur doit être brisé, afin que le poison s'écoule.

— *Et enfin ?*

— Quand un homme opiniâtrément obstiné se rend aux prières ou aux instances qu'on lui fait, on dit que sa volonté est brisée.

De même le pécheur se raidit, par sa désobéissance, dans sa volonté propre; mais par la contrition il sort de cette obstination, et sa volonté est brisée.

— *Ne se sert-on pas quelquefois d'une autre expression pour désigner la contrition ?*

— Oui, on la désigne quelquefois sous le nom de *componction*.

— *Quel est le sens propre de ce mot ?*

— Ce mot exprime les sentiments vifs et profonds de la pénitence. Ces sentiments sont comme un dard, un aiguillon qui perce le cœur et lui imprime une salutaire douleur.

— *La sainte Ecriture n'emploie-t-elle pas encore différents termes qui caractérisent bien la nature de la contrition ?*

— Oui; et c'est ainsi qu'elle l'appelle le *déchi-*

*rement du cœur, ou encore la tristesse, la tribulation du cœur, l'amertume de l'âme, etc.*

— *Comment définissez-vous la contrition ?*

— La contrition est une douleur de l'âme et la détestation du péché commis, avec le propos de ne plus pécher à l'avenir.

— *Qu'est-ce à dire « une douleur de l'âme ? »*

— La douleur, d'une manière générale, consiste dans la sensation du mal. Il est juste que le pécheur éprouve cette sensation pénible, cette douleur, pour le péché qui est le plus grand de tous les maux.

— *Pourquoi dites-vous « douleur de l'âme », et non pas simplement « douleur ? »*

— Je dis « douleur de l'âme » parce que le péché étant un mal moral, la tristesse qui en résulte affecte tout d'abord et principalement l'âme elle-même.

— *Vous avez ajouté « et la détestation du péché », quel sens attachez-vous à ce mot ?*

— Le mot détestation veut dire *haine* du péché produite par la connaissance de sa malice et de ses funestes effets, mais jointe à la *rétractation* de la volonté perverse, de telle sorte que le pécheur se dise sincèrement : « Je voudrais n'avoir point péché. »

— *Comment la douleur et la détestation du péché s'unissent-elles dans la contrition ?*

— D'abord nous détestons le péché, parce que nous le considérons comme un *mal*; mais en même temps, envisageant ce mal comme un mal présent en lui-même ou dans ses conséquences, nous en éprouvons de la douleur.

— *La douleur accompagne donc ici nécessairement la détestation ?*

— Oui, sans aucun doute, comme l'amour ne va pas sans délectation, dès lors que le bien aimé est présent.

— *Pourquoi ces mots qui terminent la définition : « avec le propos de ne plus pécher à l'avenir ? »*

— Parce que la vraie pénitence ne se porte pas seulement vers les péchés passés pour les détruire, mais encore vers les péchés futurs pour les éviter.

— *En d'autres termes ?*

— Il est impossible de haïr sincèrement le péché, sans avoir l'intention de ne plus le commettre. Si l'on n'avait pas cette intention, ce n'est pas le pardon, mais l'indignation de Dieu que l'on encourrait.

—

— *De combien de manières peut exister ce ferme propos ?*

— Ce peut être la résolution expressément prise de ne plus commettre le péché, et on l'appelle le *propos formel*.

Où bien encore c'est la volonté de ne plus offenser Dieu implicitement renfermée dans la haine du péché et le regret d'avoir péché, et on l'appelle le *propos virtuel*.

— *Le propos formel est-il toujours requis pour la contrition ?*

— En soi il est requis; cependant en certains cas, d'après le plus grand nombre des théologiens, le propos virtuel suffit.

— *Pratiquement, que convient-il de faire ?*

— Il convient de s'appliquer à former expressément ce propos précis, avant la réception du sacrement.



— *Et si l'on s'apercevait après le sacrement reçu, que l'on n'a eu qu'un propos virtuel de ne plus pécher ?*

— Il faudrait regarder le sacrement comme valide et ne point se croire obligé de recommencer sa confession.

==

## 2<sup>e</sup> Différentes sortes de contrition

— *Combien y a-t-il de sortes de contrition ?*

— Deux sortes : la contrition parfaite et la contrition imparfaite que l'on nomme encore attrition.

— *Ces deux contritions différent-elles essentiellement entre elles ?*

— On doit l'affirmer, et dès lors ne point les considérer seulement comme des actes d'un degré différent, mais comme des actes réellement divers.

— *D'où vient cette différence essentielle ?*

— Cette différence essentielle entre la contrition parfaite et la contrition imparfaite a son principe dans la nature diverse des motifs qui inspirent l'acte de contrition.

— *La contrition imparfaite ne peut donc pas en elle-même devenir la contrition parfaite ?*

— Non, mais elle peut y conduire, et ainsi la contrition parfaite peut suivre la contrition imparfaite.

— *La contrition imparfaite précédemment formée continue-t-elle à subsister avec la contrition parfaite ?*

— La contrition parfaite seule subsiste, mais les motifs qui avaient fait naître la contrition imparfaite peuvent persévérer et s'ajouter à ceux de la contrition parfaite.

— *N'est-il pas très important de connaître exactement ce qui regarde chacune de ces deux contritions ?*

— Oui, cela est pratiquement d'une extrême importance, surtout à cause de l'efficacité particulière propre à chaque contrition.

+

## a) De la contrition parfaite

— *Qu'est-ce que la contrition parfaite ?*

— La contrition parfaite est celle qui est formée par le motif de la charité ou de l'amour de Dieu.

— *Quand donc la contrition est-elle parfaite ?*

— La contrition est parfaite, quand le péché est détesté par dessus tout en vertu d'un amour parfait et surnaturel de Dieu.

— *Qu'entendez-vous par cet amour parfait et surnaturel de Dieu ?*

— J'entends cette charité actuelle qui fait que nous aimons Dieu pour lui-même, c'est-à-dire pour sa bonté, et que nous l'aimons par dessus toutes choses.

— *Quel nom particulier donne-t-on à cet amour parfait de Dieu ?*

— On l'appelle amour de bienveillance.

— *Toutes les perfections de Dieu constituent-elles un motif suffisant pour la charité parfaite ?*

— Oui, parce que toutes les perfections divines se confondent en réalité avec l'essence divine, et que tout ce qui est divin est souverainement parfait et souverainement aimable.

— *Pourquoi l'amour de concupiscence ou amour d'espérance est-il imparfait ?*

— Parce que cet amour n'a point pour motif Dieu, son infinie perfection et sa bonté en elles-mêmes, mais plutôt notre propre avantage, notre bien, notre bonheur, puisqu'il nous fait tendre à Dieu en tant que Dieu est notre fin dernière et le principe de notre éternelle béatitude.

— *En est-il de même de l'amour de gratitude ou de reconnaissance inspiré par les bienfaits de Dieu ?*

— Oui, car ici encore cet amour de gratitude se confond avec l'amour bien ordonné de nous-mêmes.

— *Mais n'est-il pas facile de s'élever de ce pur amour de concupiscence ou de gratitude jusqu'à la charité parfaite ?*

— Oui, car les bienfaits de Dieu, en nous révélant sa bonté pour nous, nous montrent également cette bonté s'étendant à tous les hommes et parviennent aisément à nous la faire aimer en elle-même.

— *D'où vous concluez ?*

— Que l'amour inspiré par l'espérance ou la gratitude, peut être et qu'il est d'ordinaire cette charité parfaite, motif et fondement de la contrition parfaite.

— *En résumé, pour la perfection de la contrition, il faut donc ?*

— Que le pénitent considère le péché comme le mal de Dieu, comme une injure faite à la bonté et à l'amabilité infinies, qu'il le déteste et le fuie parce qu'il déplaît à Dieu.

— *La contrition parfaite, ou la charité qui l'inspire, ne doit-elle pas être particulièrement fervente et sensible ?*

— Non. Si cela est fort désirable, ce n'est nullement nécessaire. La contrition est parfaite quel que soit d'ailleurs le degré de son intensité, dès lors qu'elle est produite par le motif le plus noble, le plus excellent, l'amour de Dieu proprement dit.

—

— *Quel est l'effet de la contrition parfaite ?*

— C'est d'effacer immédiatement le péché, même avant la réception du sacrement.

— *Comment cela ?*

— La charité parfaite, d'après la sainte Ecriture et l'enseignement de l'Eglise, est incompatible avec l'état de péché, elle a pour conséquence certaine la justification du pécheur.

Donc la contrition parfaite doit avoir la même efficacité, puisqu'elle n'est, en quelque sorte, qu'un acte, un exercice de la charité parfaite.

— *Citez, à ce sujet, la belle parole de Notre-Seigneur touchant Marie-Madeleine ?*

— « Beaucoup de péchés, a-t-il dit, lui sont remis, parce qu'elle a beaucoup aimé. » (Luc, VIII, 47).

— *Que prouve cette parole du Sauveur ?*

— Elle prouve, d'après saint Pierre Chrysologue, que « la charité purifie de tous les péchés. » (Serm. 24).

— *De quelle comparaison se sert saint Grégoire le Grand pour rendre cette vérité plus sensible ?*

— La charité, dit-il, est un feu, et le péché une rouille qui défigure l'âme. La charité fait disparaître complètement la rouille du péché par l'ardeur extrême de l'amour. (L. 2, Hom. 33).

— *Quelle que soit l'excellence de la contrition parfaite, serait-il vrai de dire qu'elle constitue un mérite proprement dit à la rémission des péchés ?*

— Nullement ; cette rémission des péchés est toujours un bienfait spécial, un don miséricordieux de la bonté divine. Cependant la contrition la mérite au sens large du mot, en tant qu'elle est la disposition dernière et suffisante de l'âme pour la réception de la grâce sanctifiante.

— *Vous avez dit : « même avant la réception du sacrement, » expliquez-vous ?*

— C'est que la contrition justifie le pécheur non seulement dans le cas de nécessité, alors que le sacrement ne peut être reçu, mais toujours et sans exception aussitôt que l'acte en est formé.

— *Cela se comprend pour les temps écoulés avant l'institution des sacrements. Mais depuis Notre-Seigneur, le sacrement de pénitence ne constitue-t-il pas le moyen ordinaire établi par Jésus-Christ pour obtenir le pardon des péchés ?*

— Rien de plus vrai ; aussi la contrition ne peut-elle exercer son efficacité désormais pour les chrétiens qu'autant qu'elle renferme le désir de recevoir réellement le sacrement de pénitence.

— *Ainsi, dans ce cas, la rémission du péché ne doit pas être attribuée à la contrition seulement, indépendamment de la volonté de recevoir le sacrement ?*

— C'est l'enseignement formel du Concile de Trente, et par là est maintenue la disposition divine en vertu de laquelle le recours au sacrement est nécessaire pour tout chrétien baptisé et en état de péché.

— *Celui qui, par un acte de contrition parfaite, a obtenu le pardon de ses péchés, est donc obligé encore de confesser ces péchés ?*

— Il y est obligé, et cela à la première confession qu'il fera par nécessité ou par dévotion.

— *Et si la confession était omise plus tard, alors qu'elle est possible et prescrite ?*

— Dans ce cas, la grâce sanctifiante acquise par la contrition parfaite serait perdue à cause de l'omission d'un précepte important et grave, comme est celui de la confession.

+

#### b) De la contrition imparfaite ou attrition

— *Qu'est-ce que la contrition imparfaite ?*

— La contrition imparfaite est la douleur et la détestation du péché produite par un motif surnaturel autre que la charité.

— *Pourquoi appelle-t-on cette contrition « imparfaite ? »*

— Parce que son motif est moins parfait que la charité et que, par suite, elle ne peut conduire à la réconciliation avec Dieu si elle n'est pas jointe au sacrement.

— *Comment l'appelle-t-on encore ?*

— On l'appelle encore attrition.

— *Que signifie cette appellation ?*

— La même chose que le mot « imparfaite. » L'attrition est une sorte de diminutif de contrition, et désigne un certain brisement de cœur, un certain déplaisir des péchés commis, mais non un brisement complet, un déplaisir parfait, comme pour la contrition parfaite.

— *Quels sont les motifs de la contrition imparfaite ?*

— Ces motifs peuvent être ramenés à deux classes indiquées par le Concile de Trente. D'ordinaire, la contrition imparfaite est produite ou par la considération de la laideur du péché, ou

par la crainte de l'enfer et des autres châtiments. (Trid., sess. xiv, cap. 4).

— *Donnez la raison de ce double groupement ?*

— La raison en est que le péché est un mal pour nous à un double point de vue : 1<sup>o</sup> parce qu'il est une coulpe ou une tache de l'âme ; et 2<sup>o</sup> parce qu'il attire infailliblement un châtiment. De là, pour nous, divers motifs de détenter le péché.

— *De quelle laideur du péché est-il ici question ?*

— Il ne peut être question que d'une laideur et d'une malice connue et appréciée à la lumière de la foi.

— *Par exemple ?*

— Que le péché est une injustice, une désobéissance, une ingratitude envers Dieu.

— *Indiquez encore quelques effets du péché sous ce rapport ?*

— Le péché déshonore l'âme ; il la souille en lui enlevant la beauté de la grâce, la parure des vertus ; il la couvre d'une sorte de lèpre hideuse et répugnante, et en fait un objet de dégoût et d'horreur pour le Seigneur.

— *Si l'on envisage les châtiments du péché, quel est alors le motif de la contrition ?*

— Ce motif est la crainte de la justice vengeresse de Dieu.

— *Sous ce rapport, par quoi est inspirée d'ordinaire la contrition ?*

— D'ordinaire elle est inspirée par la crainte de l'enfer, par la peur d'encourir l'éternelle damnation et de perdre le bonheur du ciel.

— *N'y a-t-il pas d'autres peines surnaturelles attachées au péché et qui peuvent servir de motif à la contrition ?*

— Oui, il y a les peines temporelles que Dieu réserve au péché soit dans le purgatoire, soit dès cette vie, peines que nous pouvons, par conséquent, regarder comme « les fléaux de la colère divine, » mérités par nos péchés.

— *La contrition imparfaite excitée par la seule crainte de l'enfer et des châtiments ne semble-t-elle pas plutôt condamnable et indigne d'obtenir le pardon des péchés ?*

— Non ; cette contrition est moralement bonne. Dans l'intention divine, telle qu'elle ressort de l'Écriture elle-même, la menace du châtiment, en effet, ne doit pas seulement détourner les hommes du péché, mais encore les amener à la pénitence.

— *Cette crainte de l'enfer et des châtiments du péché est-elle la contrition elle-même ?*

— Elle en est seulement le motif. Pour que la contrition existe, il faut que de la crainte le pénitent passe à la détestation efficace du péché parce qu'il a conscience d'avoir offensé Dieu.

— *Outre le motif surnaturel, n'est-il pas une autre condition requise pour que l'attrition dispose à recevoir le sacrement de pénitence ?*

— Pour qu'elle soit une disposition suffisante au sacrement, l'attrition doit exclure positivement la volonté de pécher et renfermer l'espérance du pardon, la confiance en la miséricorde divine.

— *Tous les motifs d'attrition n'ont-ils pas un principe qui leur est commun ?*

— Oui, le principe commun des motifs d'attrition est l'amour imparfait pour Dieu, ou l'amour de concupiscence, amour se manifestant surtout par la préoccupation du salut éternel.

— *Ainsi ne peut-on pas dire que la contrition imparfaite tend à la contrition parfaite ?*

— On peut l'affirmer très justement, et il n'est pas rare de voir le pénitent s'élever progressive-



ment de l'amour imparfait à l'amour parfait de Dieu, et par là de l'attrition à la contrition proprement dite.

— *Quel est l'effet de la contrition imparfaite ?*

— C'est de disposer le pénitent, d'une manière prochaine et suffisante, à recevoir la grâce de Dieu dans le sacrement de pénitence.

—

### 3<sup>e</sup> Nécessité de la contrition

— *La contrition est-elle nécessaire à celui qui s'approche du sacrement de pénitence ?*

— Oui, la contrition est tellement nécessaire que sans elle, en aucun cas, personne ne peut obtenir le pardon de ses péchés.

— *Comment le prouvez-vous ?*

— Je le prouve d'abord par ces paroles du Concile de Trente : « De tout temps, la contrition a été nécessaire pour obtenir le pardon des péchés. » (Sess. xiv, cap. 4).

— *Ces paroles ne sont-elles pas confirmées par la sainte Ecriture ?*

— Oui ; et il suffira entre autres de rapporter ce texte des Actes des Apôtres : « Repentez-vous et convertissez-vous, pour que vos péchés soient effacés. » (Act., III, 49).

— *Ne le sont-elles pas aussi par la raison ?*

— Elles le sont tout aussi expressément. Il est impossible en effet que Dieu pardonne et rende son amitié à celui qui s'obstine à le fuir et dont la volonté reste fixée dans le péché.

— *La raison demande donc que la volonté renonce au péché, le déteste et ainsi s'en affranchisse, pour que son retour à Dieu soit jugé efficace et sincère ?*

— Très certainement, et Dieu, tout miséricordieux qu'il est, ne saurait dispenser de cette condition celui qui l'a offensé par le péché.

— *Le péché n'est donc pas seulement une erreur que l'on peut réparer par un simple changement de vie, ou par un acte contraire ?*

— Non ; et les philosophes païens qui l'entendaient ainsi, se sont trompés. Le péché est une offense faite à Dieu, que Dieu par conséquent peut seul remettre, et qu'il ne peut remettre sans constater d'abord le regret.

— *Le péché véniel du moins ne peut-il pas être remis sans la contrition, et par la seule augmentation de la grâce sanctifiante ?*

— En aucune façon ; car le péché véniel, quoiqu'à un degré moindre, est comme le péché mortel un mal contre Dieu, une offense faite à Dieu, et ainsi, avant d'être pardonné, doit faire l'objet d'un regret sincère.

— *Sous ce rapport de la nécessité, ne doit-on pas faire encore une distinction entre la contrition parfaite et l'attrition ?*

— Sans contredit cette distinction s'impose.

—

— *Comment donc la contrition parfaite est-elle nécessaire ?*

— Elle est nécessaire de nécessité de moyen et de précepte pour tous ceux qui étant dans l'état du péché ne peuvent recevoir le sacrement.

— *Quelle en est la raison ?*

— La raison en est que la contrition parfaite remet le péché mortel, même avant la réception du sacrement, pourvu qu'elle renferme le désir de se confesser. Ainsi elle est l'unique et nécessaire moyen de salut en dehors du sacrement lui-même pour ceux qui sont souillés de quelque péché mortel.

— *Sur quoi se fonde la nécessité de précepte ?*

— Sur les mêmes raisons qui établissent la nécessité de la pénitence en tant que vertu.

— *De là, il s'ensuit ?*

— Que le précepte de la contrition oblige dans les mêmes cas que la vertu de pénitence.

—

— *Comment la contrition imparfaite est-elle nécessaire ?*

— Elle est nécessaire et suffisante pour recouvrer la grâce de Dieu dans le sacrement de pénitence.

— *En quel sens est-elle nécessaire ?*

— En ce sens que si le pénitent n'a pas la contrition parfaite, il doit avoir au moins la contrition imparfaite.

— *Est-il certain que la contrition imparfaite est suffisante pour recevoir avec fruit le sacrement de pénitence ?*

— L'Eglise l'enseigne, et on doit le déduire de raisons tout à fait concluantes.

— *Rapportez l'enseignement de l'Eglise à ce sujet ?*

— Le Concile de Trente déclare que « si l'attrition ne peut conduire par elle-même le pécheur à la justification, elle le dispose cependant à recevoir la grâce de Dieu dans le sacrement de pénitence. » (Sess. xiv, cap. 4).

— *Ce qui revient à dire ?*

— Que l'effet produit par la contrition en dehors de la réception réelle du sacrement, l'attrition ne le produit que si elle est jointe à l'absolution, et qu'ainsi l'attrition suffit pour que le sacrement soit valablement et fructueusement reçu.

— *N'est-il pas permis d'ajouter que si la contrition parfaite était toujours requise pour le sacrement, le sacrement ainsi reçu en état de grâce ne produirait jamais l'effet pour lequel il a été institué ?*

— Effectivement, les péchés seraient toujours remis avant que le sacrement ne soit reçu, et l'on ne pourrait plus dire que le sacrement a pour but d'effacer le péché mortel et de rendre la vie de la grâce perdue par le péché.

— *De même, le pouvoir des clefs confié à l'Eglise ne perdrait-il pas son efficacité ?*

— Cela est de toute évidence.

— *Enfin Notre-Seigneur, en instituant le sacrement de pénitence comme obligatoire et en exigeant quand même la contrition parfaite comme disposition nécessaire, n'aurait-il pas rendu plus difficile le salut et plus étroite la voie du ciel ?*

— Cela encore est évident et prouve une fois de plus que l'attrition doit être tenue comme une disposition suffisante à la grâce du sacrement.

— *Mais ne faut-il pas craindre, comme le prétendent les protestants, que cette facilité d'obtenir le pardon dans le sacrement de pénitence, ne favorise la négligence et ne soit une occasion pour les fidèles de commettre plus facilement le péché ?*

— Nullement ; car cette facilité qui ressort du bienfait de la Rédemption porte au contraire les cœurs à plus de reconnaissance et d'amour envers Notre-Seigneur.

D'ailleurs les faits donnent un démenti formel à cette assertion. Nous l'avons assez montré en parlant des effets du sacrement de pénitence.

Imprimatur : † SEBASTIANUS, Episcopus Lingonensis.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT.

# L'Ami du Clergé Paroissial

## SOMMAIRE

**Pour la fête du Rosaire.** — La confrérie du Rosaire, 737.

**Les Itanles de la sainte Vierge, Entretiens à des jeunes filles.** — LV. *Regina sine labe originali concepta*, 740.

**Instructions pour le Premier Vendredi.** — X. La sainte Vierge et le Sacré-Cœur, 744.

**Prônes catéchétiques sur le Décalogue.** — XVII. Les offices de la paroisse, 747.

**Allocution pour la messe du Saint-Esprit à la rentrée d'un collège libre,** 751.

## POUR LA FÊTE DU ROSAIRE

### LA CONFRÉRIE DU ROSAIRE

*Regina sacratissimi Rosarii, ora pro nobis, ut digni efficiamur promissionibus Christi.*

Reine du très saint Rosaire, priez pour nous, afin que nous devenions dignes des promesses du Christ.

Mes frères,

Un des caractères de notre époque, c'est une tendance presque générale à se grouper en associations. Il en est de perverses, formées contre le Seigneur et contre son Christ. Il en est aussi d'excellentes, à l'usage des chrétiens. Léon XIII les a nommées, et, par cette citation à l'ordre du jour de l'action catholique, il les consacre, pour ainsi dire, et leur distribue le plus noble encouragement auquel il leur soit permis d'aspirer. « Il y a, dit-il, les cercles, les caisses rurales, les réunions tenues les jours de fêtes pour reposer les esprits, les patronages pour la jeunesse, les confréries, et beaucoup d'autres assemblées dont les buts sont excellents... Mais parmi ces groupements, ajoutait-il, nous n'hésitons pas à attribuer la place d'honneur à la Confrérie du très saint Rosaire <sup>1</sup>. »

Aussi, après vous avoir déjà entretenus du Rosaire considéré en lui-même et vous en avoir montré l'excellence d'après les Encycliques mêmes de Léon XIII, je viens vous parler aujourd'hui de la Confrérie du Rosaire. Je vous dirai 1<sup>o</sup> la nature, l'origine, le but et l'excellence de cette confrérie; 2<sup>o</sup> les avantages qu'elle procure à ses membres; aux paroisses, à l'Eglise, à la patrie et à toute la société; 3<sup>o</sup> enfin la condition requise pour en être membre et remplir les obligations qu'elle impose.

I

Par Confrérie du Rosaire on entend la pieuse association des fidèles qui pratiquent la dévotion du saint Rosaire, qui s'engagent volontairement à réciter le Rosaire au moins une fois par semaine.

La Confrérie du Rosaire est la plus ancienne des confréries en l'honneur de la sainte Vierge. Elle fut instituée au commencement du XIII<sup>e</sup> siècle par saint Dominique lui-même. Pour vaincre l'hérésie des Albigeois qui s'efforçaient de détruire tous les mystères de la foi chrétienne et de répandre des doctrines qui tendent à la destruction de la société, il implora, par d'instantes prières, le secours de la Vierge à qui il a été donné d'anéantir toutes les hérésies. A son inspiration il institua le Rosaire, et pour mieux assurer la durée et la solennité de ce mode de supplication, il ne voulut pas seulement en faire une prière individuelle, mais une association de prières, c'est-à-dire une prière commune récitée par un grand nombre de fidèles dans les sentiments de la plus étroite et de la plus fraternelle union. Dans ce but il forma la confrérie du Rosaire. « Sa pieuse pensée, dit le P. Lacordaire, fut bénie par le plus grand de tous les succès, par un succès populaire. Le peuple chrétien s'y est attaché de siècle en siècle avec une incroyable fidélité. Les confréries du Rosaire se sont multipliées à l'infini <sup>2</sup>, » recevant la sanction du Saint-Siège et enrichies par lui de nombreuses indulgences.

Le but de ces Confréries, dit Léon XIII, « c'est d'exciter un grand nombre d'hommes, unis par la charité fraternelle, à louer et à prier la Bienheureuse Vierge, et d'obtenir par une oraison unanime sa protection, en employant la très pieuse formule de prière d'où l'association elle-même tire son nom <sup>3</sup>. »

Et que dire de l'excellence de cette Confrérie ? « Comme entre toutes les fleurs la rose est la première, ainsi la confrérie du Rosaire entre toutes les confréries de la sainte Vierge. Non seulement c'est la plus ancienne d'origine, mais c'est la plus illustre par ses souvenirs, la plus riche par ses indulgences, la plus glorieuse par son influence. Entre toutes elle mérite d'être préférée <sup>4</sup>. » La Confrérie du Rosaire a été nommée par les écrivains ecclésiastiques « la milice suppliante rassemblée sous les étendards de la divine Mère. » On la compare à l'arche de Noé qui sauva ceux qui se réfugièrent dans son sein, ou bien encore à cette tour de David où l'on trouvait pour se défendre des armes de toute espèce.

Mais ce qui mieux que toutes les comparaisons nous fera comprendre l'excellence de la Confrérie du Rosaire, c'est l'examen des services qu'elle rend à ceux qui en sont membres, aux paroisses, à l'Eglise, à la patrie et à la société tout entière.

<sup>1</sup> Mgr Wuilliez, évêque d'Arras, t. 1 de ses Œuvres : Lettre pastorale sur le Rosaire, n° 39.

<sup>2</sup> Cf. *Paroissial* du 25 septembre 1902.

<sup>3</sup> Vie de saint Dominique, ch. vi.

<sup>4</sup> Constitution du 2 octobre 1898.

<sup>5</sup> P. Monsabré.



## II

1. a) Le Rosaire considéré en lui-même procure à ceux qui le récitent une multitude d'avantages que Léon XIII a exposés tout au long dans ses Encycliques. Il les instruit, entretient et fortifie leur foi, leur donne le moyen de la confesser, les encourage à mettre leur conduite en rapport avec leurs croyances, excite le repentir dans leur cœur, les aide à accomplir la loi de la pénitence promulguée par Dieu dans l'Ancien Testament, rappelée et promulguée de nouveau par Notre-Seigneur Jésus-Christ, et tant recommandée par Marie elle-même dans ses célèbres apparitions de La Salette et de Lourdes ; il fixe leur pensée et par là-même les met à l'abri des distractions pendant la prière, ou tout au moins les diminue considérablement ; il leur apporte un remède aux causes qui détournent de la voie de l'honnêteté et des bonnes mœurs ; il les remplit de suavité et de joie ; il leur procure la protection toute particulière de Marie, à tel point qu'elle a révélé au Bienheureux Alain ne devoir pas permettre qu'à l'instant critique de la mort, les dévots de son Rosaire perdent l'usage de la raison ou de la parole, avant qu'ils aient la douce consolation de se voir réconciliés avec son divin Fils et de le recevoir dans le saint Viatique. « Je veux, a-t-elle ajouté, que les dévots de mon Rosaire soient exempts de la malédiction, non seulement pendant la vie, mais encore à l'heure de la mort, et qu'ils obtiennent alors la grâce nécessaire pour vaincre tous les assauts de l'enfer. »

Tous ces avantages, le Rosaire considéré comme confrérie les procure à ses associés ; mais, outre ceux-là, il leur en procure une multitude d'autres qui lui sont particuliers.

b) C'est d'abord l'avantage de l'union dans la prière. Or l'union fait la force. Ce que ne pourront jamais obtenir ceux qui récitent le Rosaire individuellement, les associés à la Confrérie du Rosaire l'obtiendront facilement, presque infailliblement. Ces prières réunies de tous les associés sont comme un combat livré au ciel, une violence faite à Dieu, mais une violence qui lui est agréable, dit saint Jean Chrysostome : *Coimus ad Deum, quasi manu facta, hæc vis Deo grata*. « Le secret de la force du Rosaire, c'est qu'il n'est pas une prière individuelle isolée, mais une association de pieux serviteurs de Marie unis dans la pérennité de la prière, se relayant en quelque sorte, pour faire monter vers cette mère, » qui a vaincu le démon et triomphé de toutes les erreurs, « un appel incessant à sa bonté et à sa miséricorde ». C'est précisément là ce qui a déterminé saint Dominique à instituer le Rosaire sous forme de confrérie, ainsi que le remarque le P. Lacordaire : « Dominique, qui n'ignorait pas la puissance de l'association dans la prière, crut qu'il serait utile de l'appliquer à la *Salutation angélique*, et que cette clameur commune de tout un

peuple assemblé monterait jusqu'au ciel avec un grand empire. La brièveté même des paroles de l'ange exigeait qu'elles fussent répétées un certain nombre de fois, comme ces acclamations uniformes que la reconnaissance des nations jette sur le passage des souverains <sup>1</sup>. »

c) Ensuite, la Confrérie du Rosaire procure à ses associés l'aide et l'exemple de leurs frères. Combien auraient abandonné la dévotion au Rosaire, s'ils n'avaient fait partie de cette Confrérie ! Grâce à la Confrérie du Rosaire, l'associé plus faible est soutenu par les plus forts, ses défaillances sont promptement réparées, et chacun tire une force intime de son union avec tous. Les âmes tièdes sont réchauffées, les cœurs fervents le deviennent encore davantage.

d) De plus, chacun des associés participe aux mérites de tous les autres. Que dis-je ? Il participe à tous les mérites, c'est-à-dire à toutes les prières, oraisons, pénitences, mortifications, à toutes les œuvres de l'Ordre des Frères-Prêcheurs. Or cet Ordre comprend 1<sup>o</sup> les religieux d'un grand Ordre voués à la prédication et à la culture des sciences théologiques ; 2<sup>o</sup> les sœurs du second Ordre adonnées à la vie contemplative ; 3<sup>o</sup> les frères et les sœurs du Tiers Ordre régulier, employés au ministère de l'enseignement primaire et secondaire ou aux différents offices de la charité chrétienne ; 4<sup>o</sup> les frères et les sœurs du Tiers Ordre séculier dont le P. Lacordaire disait « qu'il avait donné tant de vertus à la terre et tant de saints au ciel. » Quelle source inépuisable de mérites pour les associés de la Confrérie du Rosaire, et comme en toute vérité ils peuvent s'écrier : « Oh ! quel bonheur de se savoir dans une confrérie où l'on a pour parents Jésus et Marie et pour frères d'innombrables religieux, d'innombrables fidèles unis avec nous dans une étroite communion de prières et de mérites ! »

e) A ses associés qui auraient le malheur de tomber en état de péché mortel, la Confrérie du Rosaire procure, pour sortir de ce malheureux état, des secours abondants que n'auront jamais les autres. « La Confrérie du Rosaire est une des plus étendues ; elle est pour ainsi dire établie dans tout le monde catholique, et se compose de tout ce qu'il y a de plus fervents chrétiens. Si quelqu'un a le bonheur d'en être membre, il y a, dit le vénérable curé d'Ars, dans toutes les parties de l'univers, des âmes qui le jour et la nuit prient pour sa conversion s'il est assez malheureux pour être dans le péché : il est impossible que Dieu ne se laisse pas toucher par cette union de prières. Que de remords de conscience, que de bonnes pensées, que de bons désirs, que de moyens se présentent à lui pour le sortir du péché ! S'il se damne étant de cette confrérie, il faudra qu'il se fasse autant de violence que pour se sauver, tant les grâces et les secours y sont abondants ! »

f) A ses associés qui sont en état de grâce, la Confrérie du Rosaire procure tous les secours

<sup>1</sup> Le P. Feuillette.

<sup>1</sup> Vie de saint Dominique, chap. vi.

nécessaires pour persévérer. Avez-vous le bonheur d'être dans la grâce du bon Dieu ? Combien de fois ne vous êtes-vous pas trouvés en tel danger, que vous êtes étonnés de n'y avoir pas succombé ! Ah ! la véritable cause de votre résistance, c'est que dans le temps où vous étiez tentés, il y avait un nombre presque infini d'âmes qui, par leurs prières, leurs pénitences et toutes les saintes communions, ont opposé aux efforts du démon un rempart impénétrable et ont ainsi obtenu votre persévérance.

g) La Confrérie du Rosaire procure à ses associés le moyen de gagner des indulgences presque innombrables, tant plénières que partielles. Voici les principales : deux indulgences plénières le jour de la réception dans la Confrérie ; trois le premier dimanche de chaque mois (une pour la communion, une pour la visite, une pour l'assistance à la procession) ; une aux jours où se célèbre un des mystères du Rosaire ; quatre le jour de la Purification ; cinq à l'Annonciation ; trois à la Visitation ; cinq à l'Assomption ; trois le jour de la Nativité ; deux à la Présentation ; trois à l'Immaculée-Conception ; une le troisième Dimanche d'avril, à la Fête-Dieu, à la fête du Patron, le Dimanche dans l'octave de la Nativité ; une aux fêtes des saints de l'Ordre de saint Dominique ; une enfin en disant ou en entendant la messe votive du Rosaire. Rien que pour porter sur soi un chapelet rosarié, on gagne cent ans et cent quarantaines ou 40.500 jours d'indulgence ; par grain ou par *Ave Maria*, on gagne cinq ans et cinq quarantaines ou 2.025 jours ; en récitant la troisième partie du Rosaire ou un chapelet dans l'église de la Confrérie, on gagne cinquante ans ou 48.350 jours, une fois par jour ; en récitant le Rosaire entier, on gagne toutes les indulgences attachées à la Couronne d'Espagne, parmi lesquelles une plénière, plus sept ans et sept quarantaines.

Ces indulgences sont spéciales aux membres de la Confrérie du Rosaire, qui peuvent en outre gagner d'autres indulgences communes à tous les fidèles, inscrits ou non dans la Confrérie, pourvu qu'ils soient munis d'un chapelet rosarié. Le 1<sup>er</sup> Dimanche d'octobre, c'est le grand pardon du Rosaire ; tous les fidèles peuvent gagner une indulgence plénière à chaque visite de l'église où la Confrérie a son siège.

Ces diverses indulgences, applicables aux âmes du Purgatoire, sont très authentiques. Grâce à elles, les membres de la Confrérie du saint Rosaire peuvent très facilement payer leurs dettes à la justice divine et par là échapper dans cette vie aux souffrances, qui sont souvent le châtiment temporel du péché, et dans l'autre vie aux flammes du Purgatoire ou du moins en diminuer considérablement la durée et l'intensité. « Hélas ! si nous allons souffrir nombre d'années dans cette prison de la justice de Dieu, cela viendra de notre faute, disait le vénérable curé d'Ars, puisque nous avons des moyens de nous procurer le ciel. Que de trésors mis à notre disposition par la Confrérie du Rosaire ! » Mettons-les à profit.

2. Mais la Confrérie du Rosaire ne rend pas seulement service aux individus : elle a un rôle social, elle rend service aux paroisses, à l'Eglise, à la patrie, à la société tout entière.

a) « La Confrérie du Rosaire a eu dans le passé, comme le Tiers Ordre de Saint-François, un rôle social immense, et elle peut l'avoir encore. En beaucoup de pays, en Espagne, en Italie, dans l'Amérique du Sud, elle avait ou elle a encore des biens-fonds, des valeurs, une caisse de famille, un Conseil d'administration, un autel particulier ou une chapelle. Elle remplit le but qu'ont nos œuvres modernes : procurer aux familles des secours temporels en même temps que des avantages spirituels. On a oublié en France ce rôle de nos anciennes confréries <sup>1</sup>. »

Toutefois, si la confrérie du Rosaire ne joue plus en France le même rôle qu'autrefois, son influence y est encore considérable. Elle rend les plus grands services aux paroisses où elle est établie. Elle groupe l'élite des paroissiens, leur permet de se compter, elle les excite mutuellement au bien, car, de même que le fer aiguisé le fer, ainsi l'âme des confrères du Rosaire sent sa foi se dilater au contact de tant d'âmes croyantes ; elle alimente la piété dans les paroisses, elle seconde puissamment le zèle des curés, elle féconde toutes les œuvres de foi et de charité et contribue grandement à la conversion des âmes. C'est incontestablement à la confrérie du Rosaire que nombre de paroisses doivent d'avoir conservé la foi et les pratiques de la religion, de former un contraste frappant avec l'infidélité des paroisses du voisinage.

b) Les confréries du Rosaire rendent de grands services à l'Eglise. C'est grâce à elles que saint Dominique a vaincu l'hérésie des Albigeois. C'est grâce à elles que, le jour même où ces confréries faisaient à Rome et dans l'univers catholique des processions publiques, les Turcs furent vaincus à Lépante et la chrétienté sauvée de l'invasion musulmane. Or, les merveilleux résultats qu'ont produits les confréries du Rosaire aux moments critiques de l'histoire de l'Eglise, pourquoi ne les produiraient-elles pas aujourd'hui encore contre la puissance de l'erreur ou de la violence d'adversaires redoutables qui paraissent mettre en péril l'Eglise de Jésus-Christ ? « C'est à elles, dit Léon XIII, qu'il faut demander remède aux maux présents. » — « J'ai confiance, disait avant lui Pie IX, que la B. Vierge Marie exterminera les erreurs monstrueuses de ce siècle, anéantira les machinations audacieuses des méchants, si les fidèles s'unissent partout pour réciter le Rosaire. » — « La dévotion au Rosaire, dit encore Léon XIII, est propre à la défense de l'Eglise et du peuple chrétien, en même temps qu'à attirer toutes sortes de bienfaits publics et particuliers. » Si ces paroles sont vraies du Rosaire considéré en lui-même, elles sont bien plus vraies encore du Rosaire considéré comme confrérie. Entrez, mes frères, dans

<sup>1</sup> Dehon, *Manuel social chrétien*, chap. xvi.



la confrérie du Rosaire : c'est pour nous le meilleur moyen de servir l'Eglise notre mère, la patrie de nos âmes.

c) La confrérie du Rosaire rend de grands services à la patrie terrestre, à la société tout entière. Quels avantages pour la France si les confréries du Rosaire se multipliaient partout dans son sein ! « Ces groupements ont pour effet de maintenir la fraternité avec les seuls biens efficaces et durables, qui sont les liens de la charité du Christ ; ils opèrent en même temps l'inoculation et le développement de la sève chrétienne dans les diverses parties du corps social : double condition de paix et de bonheur pour le pays <sup>1</sup>. » Oh ! si les confréries du Rosaire se multipliaient et devenaient florissantes, comme bientôt nous verrions poindre à l'horizon l'heure tant désirée de la délivrance du règne des impies, qui produit toujours la ruine des peuples ! *Regnantibus impiis, ruinæ hominum.* (Prov., xxviii, 12).

Un autre service que doit rendre à la patrie française la confrérie du Rosaire, c'est de remplacer, par ses supplications incessantes, les prières de ces religieux et de ces religieuses qui ont dû prendre le chemin de l'exil et qui remplissaient au milieu de nous le rôle de paratonnerre, détournant les coups de la vengeance divine.

Avec tous ces avantages la confrérie du Rosaire en offre encore un autre très important : celui d'être à la portée de tous, car la condition requise pour en devenir membre et les obligations qu'elle impose sont des plus simples.

### III

La seule condition requise, c'est de faire inscrire son nom, nom de famille et surtout nom de baptême, sur le registre d'une confrérie canoniquement érigée, comme celle de notre paroisse.

Les obligations à remplir sont les suivantes : 1<sup>o</sup> avoir un chapelet rosarié, c'est-à-dire béni par un religieux dominicain ou par un prêtre en ayant reçu les pouvoirs ; 2<sup>o</sup> réciter au moins une fois par semaine les quinze mystères du Rosaire. Il n'est pas du tout nécessaire de dire ces quinze dizaines le même jour sans interruption ; on peut les fractionner à son gré, par exemple deux par jour et trois le dimanche, pourvu qu'elles soient dites en une semaine ; 3<sup>o</sup> accompagner la récitation des quinze dizaines de la méditation des quinze mystères, de manière à avoir tour à tour ces mystères présents à l'esprit. La récitation des prières vocales est comme le corps du Rosaire, mais la méditation des mystères en est l'âme. Comme dans la partie mentale du Rosaire nous écoutons Dieu par la méditation, Dieu à son tour nous écoute dans la prière vocale. La contemplation des mystères du Rosaire ne saurait nous lasser, puisqu'elle fera notre bonheur pendant l'éternité tout entière.

Le pape Benoît XIII a dispensé de la méditation

des mystères les personnes incapables de méditer, comme la plupart des enfants, les ignorants, les malades qu'une tension d'esprit fatiguerait trop. Il leur suffit de réciter le plus dévotement possible les prières vocales. Toutefois Benoît XIII leur recommande de faire l'essai de la méditation, selon la mesure de leurs facultés.

Outre cela, il est vivement recommandé aux confrères du Rosaire de s'exercer tous les jours avec un nouveau zèle à progresser dans la pratique de la vie chrétienne, dans l'amour de l'Eucharistie, dans la confiance à Marie, dans la dévotion aux saints, spécialement à saint Dominique. Il leur est également conseillé de s'adonner aux bonnes œuvres, à la visite des malades, à l'aumône, à la réception des sacrements, à la fidélité aux exercices de la Confrérie : réunions, processions, récitation publique du Rosaire, célébration des fêtes de la confrérie.

Puis donc, mes bien chers frères, que la confrérie du Rosaire est la plus vénérable par son ancienneté, la plus illustre par ses souvenirs, la plus riche par ses indulgences, puisqu'elle procure de si grands et si nombreux avantages à ses membres, aux paroisses, à l'Eglise, à la patrie et à la société, ayez tous une grande estime pour elle, entrez-y en plus grand nombre possible, devenez ses apôtres en la faisant connaître, estimer et aimer autour de vous, en lui recrutant de nouveaux membres. Et ainsi, après avoir été ici-bas membres de la confrérie du Rosaire, après avoir imité l'office des anges et commencé, en quelque sorte, à jouir de leur société en célébrant les mystères de notre salut dans lesquels ils ont joué un si grand rôle, après avoir ici-bas fait écho à ce concert des anges qui répètent incessamment devant le trône de Dieu : « Saint, Saint, Saint est le Seigneur », après avoir tressé des couronnes de roses mystiques à Marie, après avoir secouru l'Eglise militante, vous mériterez d'être membres un jour de la grande confrérie des anges et des saints dans le ciel, de chanter avec eux les gloires du Seigneur, vous mériterez de faire partie de la cour céleste de Marie, d'être couronnés avec elle et par elle et de prendre part aux joies et à la gloire sans fin de l'Eglise triomphante. Ainsi soit-il.

### LES LITANIES DE LA SAINTE VIERGE

Entretiens à des jeunes filles

LV

REGINA SINE LABE ORIGINALI CONCEPTA

C'est le 20 septembre 1839 que la Congrégation des Rites accorda par deux rescrits aux évêques de Forlì et de Gand la permission d'ajouter aux litanies de Lorette cette invocation doctrinale, si douce au cœur de Marie : « Reine conçue sans

<sup>1</sup> Mgr Vuilliez, *Op. cit.*

tache originelle, priez pour nous. » Les lèvres de tous les fidèles demandèrent bientôt à la prononcer, et après quelques années elle sortit de toutes les bouches, elle embaumait tous les cœurs. Nous avions besoin de dire à notre mère : « Vous êtes toute belle, vous êtes immaculée et toute pure ! » *Tota pulchra es !* et ce fut un bonheur immense pour toute l'Eglise de le dire avec la certitude que donne une solennelle définition.

Etudions ensemble un instant l'histoire de cette définition. Ensuite nous pénétrerons dans le cœur du dogme, pour en savourer la doctrine et en admirer l'opportunité. Quand la foi se refroidit, que l'espérance paraît s'éteindre comme une flamme que le vent fait violemment vaciller, Dieu intervient, avec les moyens magnifiques qu'il tient en réserve, afin de ranimer l'une et de raviver l'autre. Le dogme de l'Immaculée Conception fut un de ces moyens admirables qui relèvent les âmes et produisent des légions de saints.

## I

Disons tout de suite que ce dogme est aussi ancien que l'Eglise. Déjà saint André, le frère de Pierre, avait proclamé « que le premier homme ayant été créé de la terre immaculée, il était nécessaire que d'une Vierge immaculée naquit l'Homme parfait qui réparerait cette vie éternelle que les hommes avaient perdue par Adam. » Ces paroles significatives, nous les lisons dans les Actes de son martyre. Comment en effet l'homme parfait, l'homme immaculé, le Fils de Dieu aurait-il pu naître d'une femme soumise au joug du démon, d'une chair souillée ? La tradition en demeure inaltérée en France, en Espagne, et particulièrement dans cet Orient plus proche que nous des sources de la vérité, puisqu'il entendit l'enseignement du Sauveur. Luther même déclare qu'il lui est impossible de contester avec quelque ombre de raison ce privilège de Marie, et la Sorbonne, qu'on a appelée le Concile permanent des Gaules, s'obligeait elle-même et obligeait ses docteurs sous la foi du serment, ainsi que sous peine d'exclusion et de dégradation, « d'enseigner et de défendre cette vérité comme un dépôt de famille emprunté de la vénérable antiquité <sup>1</sup>. »

1. Enfin les fidèles se tournent vers Rome pour la prier de les éclairer touchant cette précieuse vérité : le roi Charles II d'Espagne demande que l'office de l'Immaculée Conception soit rendu obligatoire dans tout l'univers catholique. Innocent XII accède à son pieux désir par sa Bulle *In excelsa* du 15 mai 1693. Clément XI, quinze ans plus tard, institue la fête de la Conception. Pie VII autorise, le 17 mai 1806, les Franciscains de Naples à célébrer l'Immaculée Conception dans la préface de la messe. Aussitôt nombre de diocèses comme Lyon et Séville sollicitent la même faveur qui devient presque générale, car le xix<sup>e</sup> siècle a été vraiment le siècle de l'Immaculée Conception.

Qui de vous ignore l'histoire de la médaille mi-

raculeuse avec sa belle prière : « O Marie conçue sans péché, priez pour nous !... »

En 1830, au noviciat des Sœurs de Saint-Vincent de Paul, situé rue du Bac, 140, à Paris, vivait une jeune fille très pieuse, modeste et timide, Catherine Labouré. L'humble novice priait souvent son ange gardien de lui obtenir la faveur de voir la sainte Vierge. Une nuit, à onze heures et demie, comme elle prenait son repos dans le grand dortoir du noviciat, parmi ses compagnes, elle entend une voix très douce qui lui dit : « Levez-vous ! » Elle s'éveille, entr'ouvre son rideau et aperçoit un jeune enfant d'une beauté ravissante, vêtu de blanc, tout le corps nimbé de rayons lumineux, qui lui dit : « Venez à la chapelle, la sainte Vierge vous attend ! » Elle se lève tremblante d'émotion, l'enfant se place à sa gauche et l'accompagne. Tout se fait lumière sur son passage, la porte de la chapelle s'ouvre d'elle-même, et la jeune religieuse est toute surprise de voir l'intérieur illuminé comme à la messe de minuit.

L'enfant la conduit jusqu'à l'appui de communion où elle s'agenouille, et lui montrant une dame d'une grande beauté vêtue d'une robe blanche avec un voile bleu, il lui dit : « Voici la sainte Vierge ! » Elle se précipite aux pieds de Marie qui, indiquant de la main gauche le pied de l'autel, lui donne cet avis : « Venez souvent là pour y répandre votre cœur, vous y recevrez toutes les consolations dont vous aurez besoin. »

Puis elle ajouta : « Mon enfant, je veux vous charger d'une mission : vous y souffrirez bien des peines, mais vous les surmonterez à la pensée que c'est pour la gloire du bon Dieu. Vous serez contredite, mais vous aurez la grâce, ne craignez point. Rendez compte avec simplicité de tout ce que vous avez vu à celui qui est chargé de votre âme. »

Elle parla longtemps encore. Sœur Catherine écoutait, ravie, en une douce extase, jusqu'à ce que l'enfant vint l'en tirer en disant : « Elle est partie ! » Elle s'arracha à son bonheur et s'en retourna dans son dortoir, accompagnée de l'enfant, sans doute son ange gardien. « Revenue à mon lit, a-t-elle raconté, j'entendis sonner deux heures et je ne me suis point rendormie. »

Quelle était cette mission que la sainte Vierge voulait lui confier ? Elle ne l'a point révélé. Mais le 27 novembre suivant, à cinq heures et demie du soir, à l'heure où les Sœurs sont en oraison dans leur chapelle, Sœur Catherine vit une nouvelle apparition qui est ainsi racontée dans le procès-verbal d'enquête du 16 février 1836 :

« La sainte Vierge se montra à elle comme dans un tableau ovale. Elle était debout sur le globe du monde dont il ne paraissait que la moitié, vêtue d'une robe blanche, d'un manteau bleu argenté, ayant comme des diamants dans ses deux mains d'où tombaient des faisceaux de rayons lumineux sur la terre, mais avec plus d'abondance sur un point.

« Elle avait cru entendre une voix disant : « Ces rayons sont le symbole des grâces que Marie obtient pour les hommes, et le point vers lequel ils

<sup>1</sup> Mgr Pie, *Œuvres*, t. II, p. 175.



« tombent plus abondamment, c'est la France ; » et elle lisait autour du tableau, écrits en caractères d'or, ces mots : « O Marie conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous. » Cette prière, placée en demi cercle, commençait à la hauteur de la main droite, et, passant au-dessus de la tête de la sainte Vierge, finissait à la hauteur de la main gauche. Le tableau s'étant retourné, elle vit au revers la lettre M surmontée d'une croix, ayant une barre à sa base, et au-dessous du monogramme de Marie, les Cœurs de Jésus et de Marie, le premier entouré d'une couronne d'épines, et l'autre transpercé d'un glaive. Puis elle crut entendre ces paroles : « Il faut faire « frapper une médaille sur ce modèle : les per-  
« sonnes qui la porteront, indulgenciée, et feront  
« avec piété cette prière, jouiront d'une protection  
« toute spéciale de la Mère de Dieu. » Et à cet instant, la vision cessa <sup>1</sup>. »

On connaît les miracles nombreux opérés par cette médaille miraculeuse, surtout la conversion de M. Alphonse de Ratisbonne, le 20 janvier 1842, à Rome, dans l'église Saint-André *delle Fratte*, ce Juif de bonne foi qui avait consenti à la recevoir des mains de M. Théodore de Bussière et qui la portait depuis quatre jours : « J'ai vu, s'écriait-il avec des sanglots, j'ai vu, debout sur l'autel, brillante, pleine de majesté et de douceur, la Vierge Marie telle qu'elle est sur ma médaille. Une force irrésistible m'a poussé vers elle ! »

2. Aussi bien, c'est la médaille de l'Immaculée Conception. « Une force irrésistible a poussé » les âmes vers Marie. C'est pourquoi le pape Pie IX, chassé de Rome par la Révolution, résolut de définir ce dogme si glorieux pour Marie, afin de se placer sous sa protection plus efficace et de la forcer en quelque sorte à faire un miracle. Il avait d'ailleurs reçu des suppliques de plus de deux cents vingt cardinaux et évêques de toutes les parties du monde, et nommé depuis deux ans une commission composée de théologiens distingués chargés d'étudier la question de savoir si cette pieuse croyance pouvait être solennellement définie. Alors seulement, après avoir pris l'avis des cardinaux exilés comme lui, il adresse le 2 février 1849, du rocher de Gaète où il s'est réfugié, aux évêques du monde entier une célèbre Encyclique dans le but de recueillir la tradition universelle touchant la croyance à l'Immaculée Conception de la Mère de Dieu. Il exprime surtout sa ferme espérance « que la Bienheureuse Vierge qui a été élevée par la grandeur de ses mérites au-dessus de tous les chœurs des Anges, jusqu'au trône de Dieu, qui a brisé sous son pied puissant la tête de l'antique serpent, qui a toujours arraché le peuple chrétien aux plus grandes calamités, » daignera « apaiser les effroyables tempêtes dont l'Eglise est assaillie de toutes parts et changer son deuil en joie. »

Les réponses accusent une imposante unanimité. Sur six cents trois lettres, cinq cents quarante-six réclament instamment la définition doctrinale. En outre les théologiens et les docteurs ont consulté la tradition, qu'ils consignent en de remarquables études. « Rome ne s'est pas contentée, écrit Mgr Pie, d'interroger tous les lieux, elle a interrogé tous les siècles ; et les monuments les plus anciens, les plus authentiques des Eglises grecques et latines ont été compulsés, discutés avec autant d'érudition que de savoir théologique. Il a été reconnu que, concernant cette doctrine, c'est l'affirmation qui est ancienne, primitive, universelle, tandis que le doute est postérieur, particulier, local, et qu'on peut en assigner l'origine, la date et le motif » <sup>1</sup>. Chose remarquable : c'est particulièrement des Eglises d'Orient que viennent les témoignages les plus décisifs. Cet Orient que l'on croyait endormi se réveille pour célébrer les louanges et attester les prérogatives uniques de la Vierge immaculée. « On peut même dire que le dépôt de l'Occident, quoique très intéressant et très riche, est pauvre en comparaison de l'abondance de celui des Eglises séparées. » Nul doute ne subsiste chez ces schismatiques, qui se scandaliseraient plutôt qu'il pût s'établir « l'ombre d'une controverse à cet égard chez les Latins » <sup>2</sup>.

Dans les premiers mois de 1854, on acquiert la certitude que l'année ne s'achèvera pas sans que soit prononcée la définition attendue par tout l'univers catholique. Mais Pie IX tient à donner à ce grand acte le plus solennel éclat. Il convoque à Rome un grand nombre d'évêques ; cent quatre-vingt-douze répondent à son appel, et prennent part aux derniers travaux de la commission de vingt membres choisie « pour examiner le sujet de l'Immaculée Conception de la très sainte Vierge Marie. » Toutefois leurs consultations ne revêtent en aucune manière le caractère d'un jugement dogmatique : le Pape entend définir *seul*, préluant ainsi à la définition de l'infailibilité pontificale qu'il entrevoit dans un avenir rapproché. Un évêque propose bien d'ajouter à la rédaction de la Bulle ces paroles : « *Annunientibus omnibus Episcopis*, avec l'assentiment des évêques, » mais l'assemblée entière s'y oppose, « et l'on entend de toutes parts s'élever des acclamations qui rappelaient celles des Pères de Chalcédoine à l'occasion de saint Léon le Grand : *Petrus solus loquatur !* Que Pierre parle seul ! *Petrum solum sequamur !* Suivons Pierre tout seul ! » <sup>3</sup>.

Cependant il restait quelque doute, quelque indécision dans certains esprits. Plusieurs évêques se demandaient, à la dernière séance, s'ils assistaient là comme juges, définissant avec le Pape, ou si celui-ci parlerait seul, comme juge suprême. Tout à coup, rapporte un témoin oculaire, Mgr Audisio, midi vint à sonner, toute l'assemblée se

<sup>1</sup> C'est le récit même fait par M. Aladel, directeur de la pieuse novice, au promoteur du diocèse de Paris. — Catherine Labouré est morte à Paris en odeur de sainteté, le 31 décembre 1876.

<sup>1</sup> Mgr Pie, Lettre pastorale du 1<sup>er</sup> octobre 1854. *Œuvres*, t. II, 175.

<sup>2</sup> *Id.*, Lettre pastorale pour le Carême de 1855, *ibid.*, p. 215.

<sup>3</sup> Mgr de Ségur, *Le Souverain Pontife*.

mit à genoux pour réciter l'*Angelus*. Puis chacun s'assit à sa place. A peine avait-on repris les débats qu'une acclamation s'éleva du sein de l'assemblée : « *Petre, doce nos, confirma fratres tuos*. Pierre, enseigne-nous, confirme tes frères ! » Tous les évêques, tournés vers le successeur de Pierre, lui demandaient de parler, de définir seul, en vertu de son autorité apostolique, le dogme de l'Immaculée Conception <sup>1</sup>. C'était comme la première annonce du concile du Vatican.

Le 8 décembre 1854 est une journée inoubliable dans l'histoire de l'Eglise. Les évêques sont réunis au Vatican le matin ; revêtus de la chape blanche et de la mitre blanche, ils se rendent à la chapelle Sixtine. Bientôt Pie IX paraît au milieu d'eux. Ils descendent le grand escalier du palais pour se rendre à Saint-Pierre, et chantent les Litanies des Saints. Arrivés au milieu de la basilique ils s'arrêtent, se rangent en demi cercle devant la chapelle du Saint-Sacrement et attendent le Souverain Pontife qui les suit. Puis la procession se reforme et se rend derrière le maître-autel de la basilique. Au fond du chœur s'élève le trône pontifical, Pie IX y prend place, entouré de douze prélats parmi lesquels Mgr Sibour, archevêque de Paris. Les évêques s'avancent et lui font pieusement leur obédience.

L'office commence, l'évangile est chanté en latin et en grec. Puis le doyen du Sacré-Collège, le cardinal Macchi, accompagné du doyen des archevêques et du doyen des évêques présents, de l'archevêque du rit grec et de l'archevêque arménien, se dirige vers le trône de Pie IX et supplie au nom de l'Eglise universelle le Vicaire de Jésus-Christ « d'élever sa voix apostolique, et de prononcer le décret dogmatique de l'Immaculée Conception de Marie, décret qui fera naître une nouvelle joie au ciel, et qui remplira d'allégresse le monde entier. »

Pie IX se met à genoux, le *Veni Creator* retentit de nouveau sous les voûtes immenses de la basilique, puis debout sur son trône, le Pape lit lui-même, de sa voix sonore et harmonieuse qui remplit l'édifice, la bulle *Ineffabilis*. Il établit les motifs théologiques, redit les traditions antiques et certaines, les témoignages des Pères, des Conciles, des docteurs. Son visage trahit son émotion profonde et à plusieurs reprises il s'interrompt ; puis sa parole se fait plus lente, et il accentue avec autorité ces phrases : « Après avoir imploré le secours de toute la Cour céleste, invoqué par nos gémissements l'Esprit Consolateur dont le souffle est venu jusqu'à nous ; à l'honneur de la sainte et indivisible Trinité, à l'honneur et à la gloire de la Vierge Mère de Dieu, pour l'exaltation de la foi catholique et l'accroissement de la religion chrétienne, par l'autorité de Notre-Seigneur Jésus-Christ et des apôtres saint Pierre et saint Paul, et par la nôtre... »

Ici sa voix défaille et ses yeux se remplissent de larmes dont il a peine à contenir le cours. L'assis-

tance très émue aussi attend que l'éclair déchire la nue de ce nouveau Sinaï d'où parle un autre Moïse, que la vérité se produise enfin, lumineuse et consolatrice. Pie IX s'est ressaisi et il poursuit parmi l'attendrissement général :

« Nous déclarons, prononçons et définissons que la doctrine qui affirme que la Bienheureuse Vierge Marie a été préservée et affranchie de toute tache du péché originel dès le premier instant de sa conception en vue des mérites de Jésus-Christ, Sauveur des hommes, est une doctrine révélée de Dieu, que pour ce motif tous les fidèles doivent croire avec fermeté et constance... »

Alors le canon du château Saint-Ange tonne, les cloches de toutes les églises annoncent à la cité la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception, la presse la fait connaître à l'univers, et dans toutes les villes, dans tous les villages, partout où il y a un cœur qui aime Marie, une âme qui lui est dévouée, on acclame, on se réjouit, on se redit la bonne nouvelle, on se félicite, — comme à Ephèse, lorsque Nestorius fut condamné, on s'abordait dans les rues, on s'embrassait, on s'entredisait avec une allégresse indicible : « Marie est Mère de Dieu ! »

## II

Quelle est donc la substance de ce dogme ? Elle consiste dans l'absolue pureté de Marie, depuis le premier instant de sa création. Par une grâce particulière due aux mérites de son divin Fils, l'admirable vierge a été exempte de la tache originelle, pas une seconde elle n'a été sous la domination de Satan qui, pour la première fois, se sentit définitivement vaincu. Nous savons donc qu'elle est la créature parfaite, sans souillure ni défaillance, vraiment digne de Dieu, l'idéal placé devant nous pour nous exciter aux généreux efforts, à l'admiration, à l'amour.

1. Ne dites pas que cette doctrine est nouvelle. Il n'y a pas de doctrine nouvelle dans l'Eglise. Celle-ci a reçu un dépôt de vérités révélées qu'il lui est interdit d'augmenter comme de diminuer. Elle a toujours cru que Marie est immaculée, les apôtres l'ont affirmé, les Pères l'ont écrit, les fidèles ont de tout temps élevé des autels en l'honneur de l'Immaculée Conception. Un sanctuaire qu'on érige pour proclamer un dogme n'est pas moins éloquent qu'un discours de saint Augustin ou de saint Jean Chrysostome ; il est un témoignage authentique de la foi des peuples, ses pierres parlent aux siècles et leur crient : « Voilà ce que croyaient les aïeux ! »

Sans doute, ce dogme subit une évolution ; avec le temps, certaines faces nouvelles sont mises en lumière qui n'avaient pas attiré l'attention tout d'abord. Mais ces faces elles-mêmes supposent la substance du dogme. L'enfant ne reste pas toujours enfant, il grandit, il prend une beauté plus accomplie, il devient un homme fort, qui se glorifie de la plénitude de son intelligence et de ses ressources. Cependant c'est le même être humain, la même âme, mais fortifiée, le même corps, mais

<sup>1</sup> Pie IX, par Villefranche, p. 184.



agrandi, admiré pour ses nobles proportions. Ainsi des vérités révélées. L'Eglise les gardait avec soin, les exposait aux peuples, mais ceux-ci en étaient moins touchés que d'autres vérités plus à leur portée, et qui résonnaient mieux dans l'atmosphère des siècles, dans l'âme des fidèles. C'était en quelque sorte le dogme enfant, qui soudain, avec les années, s'est développé, et a apparu aux cœurs catholiques avec une beauté, une amabilité, une grâce jusque-là ignorée.

Il a apparu en son temps, quand le cœur de l'homme avait soif de plus d'amour et son intelligence de plus de clarté. Chaque printemps, les astronomes découvrent au ciel quelque étoile nouvelle. Est-ce que cette étoile n'existait pas auparavant ? Elle existait sûrement, mais l'œil de la science ne l'avait pas aperçue. Faut-il la dédaigner parce qu'elle s'est montrée plus tard ? Au contraire, on la salue, on l'étudie, on lui consacre de nombreuses pages scientifiques, on la définit, on lui donne un nom ; et jusqu'à l'apparition d'une autre étoile sœur, elle est comme la reine du firmament.

2. Lorsque le genre humain a fait quelque découverte dans l'ordre naturel, est-ce que tout le monde ne l'acclame point avec enthousiasme, ne l'exalte point, ne triomphe point de cette conquête brillante sur l'inconnu ? C'est la vapeur, l'électricité, le téléphone, le télégraphe sans fil, ces rouleaux merveilleux qui gardent au passage l'impression de la voix humaine, ces voitures rapides qui suppriment l'espace. A chaque fois que d'éloges, de cantiques, de discours en l'honneur de la science ! Et je ne blâme point même les dithyrambes. Mais je sais qu'il existe un ordre surnaturel, un monde invisible infiniment supérieur aux beautés de la nature et des choses visibles ; aussi quand se lève une vérité nouvelle dans cet admirable horizon, quand la petite nébuleuse de doctrine devient une superbe étoile, vous me permettrez bien de la célébrer à mon tour, de la regarder avec ravissement, de contempler à genoux ces rayons célestes émanés du sein même de Dieu.

Quelle plus belle étoile que Marie, et comment la concevoir, n'étaient ces purs et consolants rayons ! Je la considère. Elle est belle, elle est immaculée, elle est sainte, elle est parfaite, c'est pourquoi je veux que mon âme aussi s'essaie à devenir belle, sainte, immaculée. Elle me sourit quand je l'aime et que je lui témoigne mon amour par la prière, le dévouement, le sacrifice ; cela m'encourage à triompher de moi-même et à me vaincre, afin de jouir encore de son sourire, afin qu'elle me dise : « C'est bien ! Tu m'aimes et tu me le prouves, car tu me préfères à tes désirs, à tes passions, à tes jouissances ! »

Mais voyez l'inconséquence des ennemis de l'Eglise et leurs partis pris. Ils ne cessaient de répéter : « L'Eglise vit incrustée dans son vieux moule, paralysée dans son immobilité. Elle n'avance pas, elle ne veut pas de progrès, elle n'est pas de son temps. Elle demeture hypnotisée devant

les anciennes maximes de son Evangile ; elle est arrêtée à jamais, pendant que le monde marche ! »

Or voici qu'elle montre aux hommes de notre époque des vérités que celle-ci ne connaissait pas, elle leur expose des dogmes ravissants, plus beaux que l'idéal même ne pouvait les rêver : c'est Marie toute pure, c'est le Cœur de Jésus infiniment aimant. Alors ils se cabrent, ils blasphèment, ils ne veulent rien comprendre de ces enseignements faits pour élever l'homme au-dessus de lui-même, pour plonger ses regards jusqu'au fond du Paradis où la Reine conçue sans péché est assise sur un trône d'or couronnée d'étoiles, et ils s'écrient : « L'Eglise, ce n'est plus l'Eglise ! Elle change ! »

Non, elle ne change pas plus que ne change le firmament ; mais notre nuit se fait plus lumineuse, elle se peuple de clartés nouvelles si brillantes qu'on se croirait en plein jour, — si le plein jour n'était pas le seul ciel, le jour sans fin.

Heureuse clarté qui nous fait voir dans un ensemble parfait tous les dogmes chrétiens, le péché originel, la rédemption, la divinité de l'Eglise, l'autorité souveraine du Pontife romain.

Car, je l'ai signalé en passant, la définition du dogme de l'Immaculée Conception a été faite par le Pape, entouré sans doute des témoignages authentiques de la tradition, mais par le Pape seul. Notre siècle ne sait où se prendre, il refuse de s'incliner, de se soumettre à une autorité ; aussi marche-t-il à tâtons et ne suit-il aucune route. Marie alors s'est levée et elle nous a dit : « Il n'y a qu'une lumière doctrinale, celle qui brille à Rome ; qu'une autorité infaillible, celle du Pape. Guidez-vous à cette lumière, obéissez à cette autorité ! » Et tous ceux qui l'ont écoutée ont joui aussitôt du bien le plus précieux qui soit au monde : le calme de la conscience et la paix de l'âme dans la vérité.

## INSTRUCTIONS POUR LE PREMIER VENDREDI DU MOIS

### X

LA SAINTE VIERGE ET LE SACRÉ-CŒUR

*Et intrantes domum, invenerunt puerum cum Maria matre ejus.*

Les Mages, entrant dans la maison, trouvèrent l'enfant avec Marie sa mère. (Matth., II, 11).

Mes frères,

L'évangéliste saint Matthieu, après avoir raconté le départ et le voyage des Mages à la recherche du Roi des Juifs, fait remarquer qu'en entrant dans la maison au-dessus de laquelle ils avaient vu l'étoile s'arrêter, ils trouvèrent l'enfant avec Marie sa mère : *Invenerunt puerum cum Maria matre ejus*. Cette double vision consola les Mages

et les dédommagea amplement des fatigues supportées.

Les Mages trouvèrent l'enfant Jésus avec Marie sa mère : et il en est toujours ainsi. Tous ceux qui entrent dans cette maison de Dieu qu'est l'Eglise catholique, tous ceux qui en prennent vraiment la foi et les sentiments, y rencontrent non seulement Jésus, le fruit béni du sein de Marie, mais aussi Marie elle-même. Et puisque, dans la dévotion au Sacré-Cœur, c'est Notre-Seigneur Jésus-Christ que l'on trouve en ce qu'il a de plus attrayant et de plus délicat, il est dans l'ordre qu'il existe des rapports très étroits entre le Sacré-Cœur et la sainte Vierge, dans la doctrine aussi bien que dans l'histoire ; il est dans l'ordre également d'associer très intimement dans notre dévotion, dans notre amour, la sainte Vierge et le Sacré-Cœur.

Ces pensées feront le sujet et le partage de cet entretien.

## I

1. Marie est la mère de Jésus. L'Ecriture le dit : *Maria de qua natus est Jesus...* C'est dans son sein immaculé, c'est de son sang très pur que le corps de Jésus a été formé. Il est le fruit béni de son corps virginal, il est la chair de sa chair, comme dit saint Augustin. Ce qui est vrai du corps de Jésus-Christ est vrai du même coup de son divin Cœur.

Il y eut un temps, mes frères, où Marie, mère de Jésus, était, non seulement par les vertus exquises et incomparables de son âme privilégiée, mais d'une façon réelle et singulièrement honorable pour elle, l'ostensoir du Sacré-Cœur. Elle le possédait et le portait en elle. C'était physiquement du même battement que vibraient le cœur de Marie et le Cœur de Jésus. Et là ne s'est pas bornée l'union du Fils avec la mère.

La divinité dans le Christ, la grâce suréminente en Marie ne pouvaient pas détruire en eux un des sentiments les plus beaux, un des instincts les plus nobles de la nature humaine : l'amour mutuel du Fils et de la mère. Marie aimait Jésus, qui était la raison d'être des faveurs incomparables à elle départies. Cet amour exhale son parfum délicieux, pénétrant et discret, à travers les pages du texte sacré où sont racontées la naissance du Sauveur à Bethléem, la fuite en Egypte, la vie cachée à Nazareth, la recherche de Jésus perdu dans Jérusalem, quelques incidents de la vie publique du Sauveur et le drame sanglant de la croix.

Marie a aimé Jésus d'un amour que son divin Fils lui a généreusement et abondamment rendu. Lui, le plus beau, le plus parfait des enfants des hommes, il a eu cette beauté que l'amour filial donne à toute créature humaine. Cet amour qui devait, dans le temps, atteindre à des délicatesses et à des profondeurs inconnues de la simple nature, a prédestiné, prévenu, entouré et auréolé Marie dès le lointain de l'éternité. Cet amour l'a préservée, seule de toute la descendance d'Adam,

de la moindre atteinte du péché. Si peu que l'Evangile nous en dise, nous n'avons pas de peine à penser de quelle tendresse, de quel amour empressé, respectueux et obéissant étaient empreints, au temps de sa vie mortelle, tous les rapports de Jésus avec sa mère, qu'il s'agisse des longues années passées à Nazareth ou de celles consacrées à la prédication.

Et la glorification de Marie par sa mystérieuse Assomption, et son triomphe dans les splendeurs du ciel, où elle touche vraiment aux frontières de la divinité, selon le mot de saint Thomas d'Aquin, dominant tout le reste des élus, toutes les lumineuses phalanges des anges et des saints dont elle est la reine : tout cela, mes frères, ne dit-il pas l'amour de Jésus-Christ pour sa mère ?

Ces rapports étroits de Jésus et de Marie, fondés sur la maternité divine de Marie, sont une, des doctrines les plus consolantes et les plus belles de la théologie catholique.

2. Rien d'étonnant à ce que Marie intervienne encore quand il s'agira de faire, si l'on peut ainsi dire, un renouveau d'effusion des grâces de l'Incarnation sur la terre par les révélations du Sacré-Cœur. Bossuet en a exposé la raison profonde quand il a dit : « Dieu nous ayant donné une fois Jésus-Christ par la très sainte Vierge, cet ordre ne se change plus et les dons de Dieu sont sans repentance. Sa charité maternelle, ayant tant contribué à notre salut dans le mystère de l'Incarnation qui est le principe universel de la grâce, elle y contribuera éternellement dans toutes les autres opérations qui n'en sont que des dépendances. » Marie a une fois donné Jésus au monde, et les relations de Jésus et de Marie n'ont pas changé, depuis que leur vie terrestre a pris fin. Comme le dit le docte et pieux Suarez, dans lequel, au témoignage de Bossuet, on entend toute l'Ecole : « La maternité dans Jésus et la filiation dans Marie durent toujours. » C'est Marie qui continue à donner Jésus aux âmes et à l'Eglise.

Aussi bien, puisqu'il était dans le plan divin que sur la terre de France, dans un petit coin de la Bourgogne et du Charolais, le Cœur de Jésus se manifestât avec ses ineffables richesses, il n'est pas étonnant d'y voir apparaître la douce intervention de la mère de Jésus. Avant que se levât dans tout son éclat, comme un astre très doux et extrêmement brillant, le divin Cœur qui apparaissait à la Bienheureuse plus brillant qu'un soleil, transparent comme un cristal et resplendissant au milieu des flammes d'une éclatante lumière, il fallait bien que l'aurore préparât et annonçât sa venue. Il nous plairait, il nous serait facile, mes frères, de vous montrer comment à Paray, « la cité chérie du ciel », qui fut le théâtre des révélations du Sacré-Cœur, là comme ailleurs et comme toujours, Marie a été l'aurore de Jésus ; comment il est constaté par une multitude de faits tou-

<sup>1</sup> Bref de S. S. Léon XIII pour le couronnement de N.-D. de Romay à Paray-le-Monial, 1897.



chants et de documents très intéressants que son culte et son action y ont précédé l'action et le culte du Cœur de Jésus.

On a dit bien souvent aussi l'ardente dévotion pour la Vierge Marie dont furent animés saint François de Sales et sainte Jeanne de Chantal, les deux fondateurs de la Visitation, l'Ordre destiné à recevoir les révélations du Sacré-Cœur.

Rien de plus touchant aussi que les pages dans lesquelles la Bienheureuse parle de la naïve confiance que, dès son plus bas âge, elle eut envers la très sainte Vierge. Innombrables et bien extraordinaires sont les faveurs qu'elle en reçut. Tout enfant, « elle lui présentait la petite couronne du Rosaire, les genoux en terre, ou en faisant autant de génuflexions, ou en baisant autant de fois la terre que d'*Ave Maria*. »

Lors d'une cruelle maladie qu'elle eut dans sa jeunesse, elle se voua à la sainte Vierge, lui promettant que si elle guérissait, elle serait un jour une de ses filles. « Je n'eus pas plutôt fait ce vœu, écrit-elle, que je reçus la guérison avec une nouvelle protection de la très sainte Vierge, laquelle se rendit tellement maîtresse de mon cœur qu'en me regardant comme sienne elle me gouvernait comme lui étant dédiée, me reprenant de mes fautes et m'enseignant à faire la volonté de mon Dieu. »

Plus tard elle obtint la guérison de sa mère en recourant à son asile ordinaire, la sainte Vierge. C'est alors que le Sauveur lui déclare : « Je t'ai mise en dépôt aux soins de ma sainte mère, afin qu'elle te façonne selon mes desseins. » — « Aussi m'a-t-elle servi d'une bonne mère, continue la Bienheureuse, et ne m'a-t-elle jamais refusé son secours. » La sainte Vierge la console et la reconforte au milieu des difficultés et des hésitations qui précéderent son entrée au monastère de Paray : « Ne crains rien, tu seras ma vraie fille et je serai toujours ta bonne mère ». « Ces paroles me calmèrent si fort qu'elles me laissèrent sans aucun doute que cela s'accomplirait malgré les oppositions. Aussi je ne savais rendre autre raison de ma vocation pour la Visitation Sainte-Marie, sinon que je voulais être fille de la sainte Vierge. »

Telle était Marguerite-Marie, telle était la grande place que la bénie Vierge Marie tenait dans le cœur de la vierge prédestinée et miséricordieusement formée à être l'apôtre du Sacré-Cœur.

Mais arrivons à la grande vision du 2 juillet 1688. Il me semble, mes frères, qu'elle résume bien le rôle de la sainte Vierge auprès du Sacré-Cœur, et à ce titre elle me dispensera de tout autre développement. Marguerite-Marie vit apparaître « dans un lieu fort éminent, spacieux et admirable en sa beauté, sur un trône de flammes, l'aimable Cœur de Jésus avec sa plaie, laquelle jetait des rayons si ardents et si lumineux que tout ce lieu en était éclairé et échauffé. La très sainte Vierge était d'un côté, continue la Bienheureuse, notre Père saint François de l'autre, avec le saint Père de la Colombe ; et les filles de la Visitation paraissaient

dans ce lieu, leurs bons anges à leur côté... La sainte Vierge nous invitait par ces paroles maternelles : « Venez, mes filles bien-aimées, approchez-vous, car je veux vous rendre dépositaires de ce précieux trésor que le divin Soleil de justice a formé dans la terre vierge de mon cœur. » Cette reine de bonté, continuant à parler aux filles de la Visitation, leur dit en leur montrant ce divin Cœur : « Voilà ce divin Trésor qui vous est particulièrement manifesté par le tendre amour que mon Fils a pour votre Institut, qu'il regarde et aime comme son cher Benjamin... Il faut que non seulement celles qui le composent s'enrichissent de ce trésor inépuisable, mais encore qu'elles distribuent cette précieuse monnaie de tout leur pouvoir, avec abondance, sans craindre qu'il défaille, car plus elles y prendront, plus il y aura à prendre. »

Et ainsi, mes frères, dans les révélations du Sacré-Cœur comme dans l'Evangile, Marie a été vraiment, ainsi que l'appelle M. Olier, *un sacrement de pure miséricorde*, par lequel Jésus s'est communiqué à nous dans les effusions les plus douces de son amour.

## II

Tous ces liens doctrinaux et historiques entre la Vierge Marie et le Sacré-Cœur sont une raison d'unir dans notre piété et d'embrasser à la fois par l'amour de nos cœurs ces deux augustes objets.

1. La Vierge Marie, mes frères, est bien belle, et bien grande, et bien sainte. La dévotion envers elle fait partie intégrante de la vie chrétienne. Nous la prions à deux genoux, nous l'aimons comme la meilleure, la plus tendre, la plus affectueuse, la plus bienfaisante des mères. Mais elle n'est pas un but, elle est un moyen ; elle n'est pas le terme, elle est le chemin. Tous ses attrails, toutes ses beautés sont pour faire davantage resplendir, reconnaître et aimer son divin Fils, notre Maître, notre Sauveur, notre Roi, Notre-Seigneur Jésus-Christ, qu'elle et nous, nous adorons. C'est donc entrer dans les intentions, dans les plus chers désirs de la Vierge Marie, si nous l'aimons vraiment, elle, la mère du bel amour, que d'aimer aussi d'un ardent amour le Cœur de son divin Fils.

2. De plus, puisque toute la vie chrétienne consiste à établir, à développer et à manifester la vie de Jésus en nous, souvenons-nous, mes frères, que Jésus est le fruit béni du sein virginal de Marie, que c'est elle qui doit le faire naître et grandir dans nos âmes, comme elle l'a mis au monde à Bethléem, comme elle l'a communiqué dans le mystère de la Visitation. Selon les images significatives employées par les Pères, elle est l'aqueduc qui amène à nos âmes les eaux de la grâce, elle est le cou reliant Jésus-Christ, notre chef, notre tête, au corps mystique que nous formons tous. Supprimer cette nécessaire et vivifiante communication, c'est tuer la vie du Christ

dans les âmes. A Jésus par Marie ! c'est l'ordre providentiel, c'est la doctrine de l'Eglise, c'est la politique des saints et de toutes les âmes sincèrement catholiques, c'est l'axiome qui autorise et provoque nos cœurs à se dilater à l'envi dans l'amour de la sainte Vierge et du Sacré-Cœur. A Jésus par Marie ! Au Sacré-Cœur par la sainte Vierge ! Que ce soit, mes frères, notre devise, notre conviction, notre pratique.

3. Un nouveau motif d'unir étroitement dans notre amour Jésus et Marie, le Sacré-Cœur et la sainte Vierge, se tire de la nature même de la vie chrétienne. Par elle, par la grâce, Jésus-Christ habite, vit et agit en nous. Il est en nous non pas à l'état de mort, mais avec son Cœur, avec ses sentiments, avec ses préférences, avec son amour tendre et filial pour Marie. On l'a dit à bon droit : Toute âme est naturellement chrétienne, *omnis anima naturaliter christiana* ; on peut dire, on a dit avec autant de raison : Toute âme chrétienne est naturellement inclinée vers Marie, *omnis anima christiana naturaliter Mariana*.

4. Le cardinal Pie, dans un admirable discours prononcé à Rome peu de temps avant sa mort, exposait ainsi la manière d'unir dans notre dévotion la sainte Vierge avec le Cœur de son divin Fils. Écoutons-le : « Israël tout entier, par la bouche de Mardochee, disait à Esther : *Et tu, invoca Dominum et loquere regi pro nobis*. Et vous, invoquez le Seigneur et parlez au roi en notre faveur. » (Esth., xv, 3). C'est exactement le langage que nous tenons à notre royale Esther de la Loi nouvelle.

« Sans doute, nous n'hésitons point à nous adresser directement nous-mêmes à ce Cœur adorable de Jésus dont l'accès nous est toujours largement ouvert. Toutefois, nous savons que personne ne connaît et ne sait trouver comme Marie les avenues de ce Cœur sacré qui a, durant tant d'années, reposé et palpité sur son propre cœur.

« Toutes les pensées, toutes les dispositions du Cœur de son Fils Jésus, comme aussi toutes les souffrances, toutes les détresses du cœur des chrétiens, ses fils adoptifs, sont en quelque sorte à nu et à découvert pour ses yeux maternels, et d'elle aussi on peut dire que rien de ce qui concerne la nature humaine n'est invisible à son regard. Or, parce que le cœur du Fils est aussi transparent pour l'œil de la mère, parce qu'elle exerce sur lui cette toute-puissance suppliante qu'ont affirmée et qu'ont célébrée les saints docteurs, nous faisons appel à cet empire merveilleux, assurés qu'il déterminera dans le Cœur miséricordieux du Sauveur des mouvements de compassion, des sentiments de pardon, des transports de charité et de tendresse dont nous serons redevables à cette bienheureuse entremise. Oui, une invocation, une parole jetée du cœur de la mère dans le Cœur du Roi son Fils, et notre cause sera gagnée. *Et tu, invoca Dominum et loquere Regi pro nobis*. » Un peu plus loin, le même éminent prélat, faisant allusion à une autre scène

biblique : « O vous donc, s'écrie-t-il, gracieuse et charitable Rébecca qui êtes en permanence auprès de cette riche fontaine, daignez incliner l'urne vers moi ! Notre-Dame du Sacré-Cœur, abaissez ce vase de miséricorde et de grâce jusqu'à mes lèvres, afin que je boive et que je me désaltère : *Inclina hydriam tuam ut bibam*. » (Gen., xxiv, 14).

Dans une gracieuse prière rythmée, adressée au Sacré-Cœur et attribuée à saint Bernard, on trouve cette délicieuse invocation : « *Rosa cordis aperire*. Rose du Cœur de Jésus, ouvrez-vous ! »

Mes frères, vous qui comprenez quel trésor c'est pour nos âmes que le Cœur de Jésus, combien de grâce, de vertu, de bonté, de miséricorde y sont renfermées, quel profit c'est pour nous de comprendre et d'aimer ce divin Cœur, ne trouvez-vous pas bien touchante et bien juste cette comparaison du divin Cœur avec la fleur exquise qui nous charme à la fois par l'harmonie de ses couleurs et la délicatesse de son parfum ? Si le Cœur de Jésus est une rose incomparable dont nous devons aimer la séduisante beauté, n'oublions pas, mes frères, que cette rose mystique s'épanouit sur la tige d'un rosier dont elle est la gloire et la raison d'être.

O Marie, ô mère de Jésus et notre mère, nous comptons sur vous pour nous aider à aimer Jésus, à aimer et à servir le divin Cœur ! Par votre puissance et votre miséricorde, faites que cette féconde germination, cette bienfaisante efflorescence se produise en nous ; faites que cet amour sacré, la rose du divin Cœur, s'épanouisse en nos âmes pour les réjouir et les parfumer de grâce et de vertu. Ainsi soit-il.

## PRONES CATÉCHÉTIQUES SUR LE DÉCALOGUE

### XVII

#### Le troisième commandement (suite)

#### 4

#### LES OFFICES DE LA PAROISSE

#### Résumé analytique

Que doit faire un bon paroissien pour sanctifier *parfaitement* le dimanche ?

I. *Aller à la messe de paroisse*, qu'on célèbre spécialement pour lui, où il donnera le bon exemple, entendra les annonces de la semaine et le prône, et priera pour les défunts. S'attacher à la paroisse et en suivre les offices est une garantie de salut.

II. *Entendre un sermon* ou une autre instruction. Il faut plus que jamais s'instruire de sa religion aujourd'hui, à cause des progrès de l'incrédulité, et des efforts qui se font pour laïciser l'éducation. On se croit assez savant : c'est souvent une erreur, et on ne peut conserver ce que l'on sait qu'en apprenant toujours ; la science de la

<sup>1</sup> Migne, *Patrolog. latin.*, t. 184, col. 1823.



religion est quelque chose de si étendu et si difficile ! Ceux qui ne vont pas au sermon sont ceux qui ne veulent pas se convertir.

III. *Assister aux vêpres* ou à un autre office de l'après-midi. Il faut sanctifier le dimanche tout entier, les vêpres sont faites pour qu'on y vienne, c'est un office très ancien (une partie du bréviaire des prêtres), et très beau dans les parties qui le composent. Il faut s'habituer à chanter les psaumes, quoiqu'on ne les comprenne pas, il suffit d'avoir l'intention de prier avec l'Eglise. Après vêpres on reçoit, comme un gage de bonheur, la bénédiction du Saint-Sacrement.

IV. Avant la fin de la journée, il convient d'accomplir encore quelques bonnes œuvres, plutôt que de s'abandonner à une folle dissipation.

*In via testimoniorum tuorum  
delectatus sum.*

Je me suis fait un plaisir de  
suivre vos commandements.

(Ps. cxviii, 14).

Mes frères,

Nous avons fait un grand pas dans l'explication du Décalogue, par l'étude approfondie du troisième commandement. N'oubliez pas que Dieu a conclu avec nous, comme autrefois avec les Juifs, une alliance dont nous devons à tout prix observer les conditions. Il veut qu'on reconnaisse à une marque extérieure ceux qui le servent, et à ceux-là il promet de veiller sur eux, sur leurs familles, sur leurs champs et leurs vignes, afin que rien ne leur manque (Lévit., xxvi, 2-12) ; mais il menace ceux qui profaneront le septième jour par leurs péchés, de détruire toutes leurs espérances, et de les abandonner aux mains de leurs ennemis. Il semble donc qu'un bon chrétien devrait avoir à cœur de sanctifier parfaitement le dimanche, non seulement en s'abstenant des travaux les plus grossiers, et en entendant à la hâte une messe basse, mais en assistant aux offices de la paroisse matin et soir, à moins d'empêchements légitimes, et en remplissant d'œuvres de piété et de charité ce jour que le Seigneur s'est réservé tout entier.

Dans la plupart des paroisses, on n'a pas à choisir : il faut assister à la grand'messe, ou se passer de messe. Mais quand vous avez la facilité d'entendre une messe basse, rappelez-vous que si cela suffit pour observer le précepte de l'Eglise et éviter une faute grave, vous n'avez pas pour autant accompli dans toute son étendue la loi de Dieu qui vous demande de consacrer un jour par semaine à son culte et au souvenir de ses bienfaits. Soyez généreux avec le Seigneur, pour qu'il soit de son côté généreux, prodigue même envers vous ; prenez garde qu'il ne puisse dire de vous ce qu'il disait des Juifs dégénérés : « Ces gens-là m'honorent du bout des lèvres, mais leur cœur est loin de moi. » (Matth., xv, 8). Si vous comprenez bien vos plus chers intérêts, vous direz comme David : « Que ma conduite soit toujours réglée sur l'observation de vos préceptes ! J'éprouve autant de plaisir à vous obéir qu'à jouir de toute sorte de biens. » (Ps. cxviii, 5, 14).

Que devez-vous donc faire pour sanctifier parfaitement le dimanche ? — Assister aux offices de la paroisse, à la grand'messe, au sermon, aux

vêpres, et consacrer quelque temps aux œuvres de charité envers le prochain.

## I

Mes frères, qu'est-ce que la messe de paroisse ? C'est le saint sacrifice du corps et du sang de Jésus-Christ, offert tout spécialement pour vous, sur l'ordre de l'Eglise, par un prêtre à qui elle a donné la charge de vos âmes. La paroisse est votre famille spirituelle. Elle a un chef qui est le curé, c'est-à-dire celui qui doit avoir soin des intérêts de votre salut. Elle a un foyer où elle réunit ses membres : c'est cette église où vos ancêtres ont prié depuis des siècles, où vous avez reçu le baptême, la première communion, où l'on apportera un jour votre froide dépouille pour lui donner les dernières bénédictions avant de la jeter en terre. Combien elle doit vous être chère, cette vieille église à laquelle tant de souvenirs vous rattachent ! Quel bonheur ce doit être pour vous de vous y réunir chaque dimanche sous l'œil de Dieu pour lui offrir vos prières ! « Heureux, s'écriait le roi David, heureux, Seigneur, ceux qui habitent votre maison ! Je tressaille de joie dans l'espoir de revoir bientôt votre tabernacle. » Que cette pensée vous soutienne pendant les rudes labeurs de la semaine ! Lorsque vous rentrez le samedi soir, épuisés de fatigue, ne sentez-vous pas un vrai soulagement en vous souvenant que le lendemain sera le jour du repos, et qu'au lieu de pousser votre charrue et d'aiguillonner vos bœufs, vous irez avec tous les bons paroissiens vos frères chanter à l'église les louanges du Dieu qui fait mûrir vos moissons ? Aimez votre église, mes frères, soyez fiers de tout ce qui s'y rattache, aidez-nous à l'entretenir, à l'orner ; mais surtout, venez-y prier et nourrir votre âme de la parole de Dieu.

Aimez votre paroisse, c'est votre mère, votre patrie surnaturelle, c'est à elle que vous devrez d'être un jour citoyens du ciel. La paroisse est une institution aussi ancienne à peu près que l'Eglise catholique. Longtemps avant qu'il y eût des communes et des maires, il y avait des paroisses et des curés. Les registres de l'état civil ne sont que les registres de catholicité transformés par la volonté autocrate d'un Napoléon, il y a cent ans à peine. Aimez et fréquentez l'église paroissiale, si vous voulez que vos anges gardiens présents à votre baptême, lorsqu'on a inscrit vos noms dans nos vieux registres, les inscrivent pour toujours sur la liste des élus.

La messe paroissiale se célèbre pour tous les membres de la paroisse, mais ceux qui y assistent y ont la meilleure part, et vos défunts n'y sont pas oubliés ; ce sont autant de raisons pour vous d'y assister de préférence à toute autre messe. Le bon exemple à donner vous en fait aussi un devoir. Les annonces qu'on y lit vous intéressent, et vous empêchent d'oublier soit des anniversaires importants, soit le retour des Quatre-Temps ; mais surtout le sermon, prône ou catéchisme, qui suit

ordinairement l'évangile, vous aidera à vous préserver des terribles plaies de l'ignorance, religieuse et de l'indifférence, si communes aujourd'hui.

## II

Notre siècle se vante d'avoir fait progresser les sciences et répandu partout les lumières de l'instruction. Mais vous n'ignorez pas, mes frères, combien ceux qui propagent les idées nouvelles sont ordinairement hostiles à la religion. Ils l'ont proscrite de l'enseignement dans les écoles communales, et ils regardent comme ennemis de l'Etat ceux qui la pratiquent. Pourquoi font-ils la guerre aux congrégations religieuses, si ce n'est pour priver l'Eglise de ses plus précieux auxiliaires? Autrefois la religion était enseignée aux enfants dans les écoles, et la plupart des maîtres la prêchaient même par l'exemple. Que les temps sont changés! Aujourd'hui les instituteurs peuvent bien aller au temple maçonnique ou à la synagogue, mais ils ne peuvent pas aller à la procession du Saint-Sacrement, et s'ils ont le malheur de laisser entrer un catéchisme dans leur salle de classe, ils sont sévèrement punis. La jeunesse est élevée sans aucune idée religieuse, et n'entend souvent autour d'elle que des attaques et des sarcasmes contre la religion et ses ministres. De ce système d'éducation sort déjà une génération de criminels précoces, dont les exploits étonnent ceux qui les ont élevés dans les principes de la morale sans Dieu, sans éternité, sans responsabilité.

L'avenir nous dira mieux encore ce qu'il faut penser d'une pareille aberration. Saint Paul déclare que les philosophes païens sont inexcusables de n'avoir pas rendu au Créateur les hommages qu'il mérite. Quelle excuse pourront invoquer devant le Souverain Juge ceux qui, élevés à la lumière du christianisme, ont renié leur foi et travaillé à l'enlever à la jeune génération? Si jamais l'instruction religieuse a été nécessaire, c'est bien à une époque où l'on refuse de croire à l'action de Dieu sur le monde et à ses droits sur l'homme, où l'on attaque toutes les croyances surnaturelles, où l'on veut faire de la raison humaine le juge infailible de toute vérité, la source de toute morale.

Toutefois, mes frères, il faudrait encore reconnaître l'importance de l'instruction donnée à l'église par le prêtre, quand même tous ceux qui y viennent connaîtraient bien leur religion. Vous savez qu'on ne conserve ce que l'on a appris qu'en apprenant encore; la science est une lampe qui s'éteint vite quand on n'y met plus d'huile, et comme la science des vérités surnaturelles et des devoirs religieux est la plus élevée, la plus difficile de toutes, il faut nécessairement travailler à l'entretenir. Sans doute, on peut le faire par de bonnes lectures, et c'est à quoi l'on vous exhorte tous les jours; mais le moyen ordinaire institué par Notre-Seigneur lui-même pour la propagation de son Evangile, c'est la parole du prêtre, c'est l'apostolat.

Qu'est-ce que Jésus-Christ a ordonné à ses apôtres avant de les quitter? D'instruire toutes les nations, de prêcher d'un bout du monde à l'autre ce qu'il leur avait lui-même enseigné. Ils étaient timides, ignorants, dépourvus d'habileté : n'importe! le Saint-Esprit viendra et leur donnera, avec la science et l'éloquence, le don de parler toutes les langues, pour ramener à Dieu par la puissance de leur parole toutes ces nations dont il avait dû abattre l'orgueil en confondant leurs langages. « La foi nous vient par l'ouïe, » dit saint Paul, et ce qu'il faut entendre, « c'est la parole du Christ. » (Rom., x, 17). Si la prédication est nécessaire pour engendrer la foi, elle n'est pas moins importante pour la conserver dans les cœurs; après avoir planté, dit encore saint Paul, il faut arroser, et c'est Dieu seul qui donne le succès.

L'Eglise a toujours interprété dans ce sens les paroles de son divin Fondateur, et depuis les apôtres jusqu'à ce jour, elle a fait à ses ministres une étroite obligation de prêcher l'Evangile<sup>1</sup>. Pourquoi les retient-elle quatre ou cinq années dans un séminaire? C'est pour qu'ils soient capables d'expliquer les vérités de la foi et de convertir les âmes. Quand voit-on le plus de pécheurs revenir à Dieu? C'est ordinairement après les prédications du Carême ou pendant les missions : la parole sainte touche les âmes les plus endurcies, la grâce de Dieu agit sur ce terrain fortement remué, les pécheurs rentrent en eux-mêmes, reconnaissent leur triste état et viennent demander le pardon.

Pourquoi donc ne veut-on pas aller au sermon? Est-ce parce qu'on sait d'avance ce que le prédicateur y dira? Non, ce n'est qu'un prétexte. On ne veut pas entendre la parole de Dieu parce qu'on a peur d'avoir à se convertir. Si les prédicateurs n'enseignaient que des théories curieuses et se contentaient d'amuser par de belles phrases, on irait volontiers au sermon; mais ils disent des vérités qu'on n'aime pas entendre, on craint de se reconnaître dans certains portraits qu'ils tracent de temps en temps, on ne veut pas faire ce qu'ils disent, alors on prétend n'avoir pas besoin d'eux. Soyez-en convaincus : ceux qui se passent du sermon, ce ne sont pas les plus savants, mais les moins décidés à changer de vie. Pour vous, mes frères, sachez bien que si c'est un devoir pour le curé de prêcher l'Evangile, c'est une obligation pour vous de venir nous entendre, pour mieux connaître votre religion, pour vous convertir si vous en avez besoin, ou du moins pour vous corriger de vos défauts et éviter de tomber dans l'indifférence. Ne jamais venir aux prédications qui se font soit à la messe soit à d'autres offices, surtout si vous n'avez aucune autre occasion de vous instruire, c'est vivre dans la négligence des intérêts de votre âme, c'est compromettre votre salut. Il y a donc matière à faute grave, si cela dure

<sup>1</sup> Conc. Trid., sess. xxiv, ch. 4. On y remarquera ce passage : « Unumquemque *teneri* parochiæ suæ interesse, ubi commodè id fieri potest, ad audiendum verbum Dei. »



longtemps, car je ne veux pas vous dire que vous faites un péché toutes les fois que vous manquez un sermon. Ne vous arrêtez pas à examiner les qualités et les défauts du prédicateur : ce ne sont pas les beaux sermons qui convertissent le plus d'âmes, les apôtres prêchaient tout simplement. Tâchez de ne voir dans la parole du prêtre que la parole de Dieu qui vous apporte le salut, et vous serez toujours heureux de venir l'entendre.

### III

Une grand'messe et un sermon chaque dimanche, ou tous les quinze jours environ, si vous ne pouvez pas venir chaque semaine à l'église, c'est déjà quelque chose pour bien sanctifier le jour du Seigneur. Mais sera-ce tout ? Non. Si vous êtes libres de disposer du reste de la journée, vous ne devez pas oublier le bon Dieu. Jusqu'à la grande Révolution, on a fait aux fidèles une obligation, sous peine de péché véniel, d'assister à vêpres, où à un office de l'après-midi. En effet, on peut faire, relativement aux vêpres, un raisonnement analogue à celui que je faisais tout à l'heure relativement au sermon. Ne jamais venir à l'église que pour entendre la messe, c'est une grande négligence, surtout si on ne peut pas assister facilement à la messe tous les dimanches, c'est comme un mépris d'une institution à laquelle l'Eglise tient beaucoup, c'est souvent une occasion de se laisser entraîner par les mauvaises compagnies à beaucoup de péchés, c'est manquer au bon exemple que l'on doit au prochain. Il n'en fallait pas tant à nos religieux ancêtres pour juger qu'il y avait au moins péché véniel à manquer les vêpres sans aucune raison. En réalité, aucune loi de l'Eglise n'oblige strictement à assister à cet office chaque dimanche sous peine de péché, et nous ne pouvons pas condamner ceux qu'elle ne condamne pas ; mais elle vous y invite d'une manière si pressante que vous manquez à votre devoir d'enfants bien nés si vous méprisez cette invitation.

Qu'est-ce donc que les vêpres ? C'est une partie de l'office que les prêtres doivent réciter chaque jour, comme une prière publique au nom de toute l'Eglise. « Il faut toujours prier, et ne jamais se lasser, » a dit le Sauveur ; ce que chaque fidèle ne peut pas faire par lui-même, les prêtres le font en récitant le bréviaire, qui est une de leurs plus graves obligations. Il y a, mes frères, sur la surface de la terre, des millions de prêtres, et comme les heures varient avec les pays, il est certain qu'à chaque instant du jour et de la nuit, il y en a des milliers qui récitent, au nom de l'Eglise, les prières qu'elle-même a mises sur leurs lèvres depuis des siècles. Quelles sont ces prières ? Des *psaumes* que David et d'autres auteurs inspirés par le Saint-Esprit ont composés pour exprimer tous les sentiments d'une âme pleine de l'amour de Dieu et de la haine du péché, — des *hymnes* où retentissent les louanges de Dieu et des saints qu'on honore chaque jour, — des *lectures* tirées de l'ancien et du nouveau

Testament, et disposées de manière à faire repasser chaque année sous les yeux toute l'histoire de notre religion, — des *oraisons* dans lesquelles on demande à Dieu par les mérites de Jésus-Christ toutes les grâces nécessaires au développement de la vie chrétienne et au salut. A sept reprises différentes, tous ceux qui sont tenus au bréviaire font monter leurs voix chaque jour vers le Père céleste, au nom de la grande famille catholique, pour accomplir le devoir de la prière, conjurer les fléaux que nos péchés risquent d'attirer sur nous, et faire descendre sur toute la terre la rosée des grâces divines.

Les différentes parties du bréviaire correspondent aux principales divisions de la journée, et s'appellent pour cela *Heures*. Les vêpres sont les prières qui doivent se réciter vers l'heure du coucher du soleil ; elles sont disposées tout spécialement pour se prêter à une exécution plus solennelle. On y chante, dans les plus beaux psaumes de David, la royauté et le sacerdoce éternel du Christ, les merveilles de la rédemption, le bonheur du juste, la gloire des saints, les glorieuses destinées de l'Eglise ; une hymne, dont le texte et la mélodie varient suivant les fêtes, exprime à Dieu ou aux saints les pieux sentiments des fidèles ; et le sublime cantique de Marie, le *Magnificat*, rappelle, comme conclusion, les grands mystères que la puissance et la bonté de Dieu ont accomplis pour le salut du monde.

Vous dites, peut-être, que vous ne comprenez pas ces chants, puisque vous ne savez pas le latin. Mais, mes frères, vous savez le sens général, le but de ces belles prières, vous en avez la traduction dans vos paroissiens, et s'il vous est difficile de pénétrer le sens mystérieux de ces paroles inspirées, préoccupez-vous moins de les comprendre que d'élever à Dieu vos esprits et vos cœurs en chantant ses louanges dans la langue invariable de l'Eglise catholique. Les Juifs se réunissaient dans le temple à la neuvième heure (trois heures après midi) pour offrir au Seigneur l'encens dans son sanctuaire et lui immoler des agneaux. Nous aussi, nous offrons à Dieu l'encens à la fin des vêpres et à la bénédiction du Saint-Sacrement qui nous rappelle le sacrifice de l'Agneau sans tache offert le matin à la messe.

Que de choses touchantes n'aurions-nous pas encore à dire sur cette belle cérémonie de la bénédiction du Saint-Sacrement, qui suit ordinairement les vêpres ! Jacob disait à l'ange qui lui apparut à Béthel : « Je ne te quitterai pas que tu ne m'aies béni ; » c'est ce que nous disons tous au Seigneur Jésus, après avoir passé une partie de la journée à côté de lui. Il ne demande qu'à vous bénir et à vous combler de grâces, vous qui lui êtes fidèles et qui trouvez plus de bonheur dans sa compagnie que dans les assemblées mondaines. Venez, il vous bénira comme un père bénit ses enfants, sa bénédiction vous accompagnera dans toutes vos entreprises, vous aplanira le chemin de la vertu et vous préservera des attaques de vos

ennemis, sa main miséricordieuse s'étendra sur vos familles pour y conserver avec la foi la concorde et la paix.

## IV

Voilà votre journée du dimanche saintement passée ; n'êtes-vous pas plus contents de vous que si vous aviez couru à la recherche des plaisirs ? Mais il vous reste encore quelques heures, pour quoi n'en profiteriez-vous pas pour faire quelques bonnes œuvres, comme de visiter les malades, de porter une aumône aux pauvres, d'aller au cimetière prier pour vos défunts ? Ne perdez aucune occasion d'augmenter vos mérites pour le ciel. Je vous demande beaucoup, n'est-ce pas ? mais je ne vous demande pas trop, car je vous demande ce que Notre-Seigneur attend de vous pour vous récompenser au centuple. C'est lui qui souffre, qui mendie, dans la personne des pauvres ; c'est lui qui vous a donné ces biens dont vous leur devez au moins le surplus. Voulez-vous recevoir un jour les biens célestes dans une mesure comble et surabondante ? Donnez maintenant avec générosité, apprenez à vos enfants à donner au pauvre, à consoler l'infortuné, et répétez-leur souvent que le travail du dimanche n'enrichit guère, et que l'aumône n'appauvrit jamais. Nourrissez vos âmes de ces nobles pensées, surtout le jour consacré au service de Dieu ; vivez ce jour-là d'une vie vraiment chrétienne, vraiment surnaturelle, vraiment paroissiale. Riches et pauvres, vous êtes réunis aux offices de la paroisse pour prier ; la prière du pauvre est toute-puissante sur le cœur d'un Dieu qui s'est fait pauvre, qui a ennobli la pauvreté et la souffrance, et c'est en secourant les pauvres que les riches gagneront le ciel.

C'est aussi dans la soirée du dimanche qu'ont lieu les réunions des conférences, les catéchismes de persévérance, la récitation du Rosaire. Que de moyens de sanctification, si vous voulez en profiter !

Enfin le repos du dimanche peut donner à beaucoup de personnes le temps de se confesser, si elles n'ont pas pu le faire le samedi. Il y a des paroisses où les prêtres sont occupés au confessionnal le dimanche toute la journée, c'est très édifiant ; il me semble que le bon Dieu a des bénédictions toutes particulières en faveur de ceux qui ont le courage de sacrifier une heure de récréation pour se confesser comme il faut. Faites-le avant la messe, si c'est possible, afin de pouvoir communier ; mais si vous n'êtes libres qu'après vêpres, venez vous confesser le soir et vous communiez le lundi matin. Couronnez ainsi votre dimanche par la confession ou par des œuvres de charité, et Dieu couronnera votre vie par le bonheur éternel. Ainsi soit-il.

# ALLOCUTION POUR LA MESSE DU SAINT-ESPRIT A LA RENTRÉE D'UN COLLÈGE LIBRE

*Emitte Spiritum tuum,  
et creabuntur, et renova-  
bis faciem terræ.*

Envoyez votre Esprit, et tout sera créé, et vous renouvellerez la face de la terre.

Mes chers enfants,

Ces paroles que nous adressons tous les jours à l'Esprit-Saint, me viennent tout naturellement aux lèvres en cette messe du Saint-Esprit, où vous allez demander à Dieu la lumière et la force pour l'année nouvelle.

Beaucoup de jeunes comme vous, mes enfants, reprennent leurs études sans regarder en haut pour que le ciel bénisse et facilite leur tâche. Ceux-là sont à plaindre, et nous devons, mes enfants, prier pour eux !... Ils s'en vont, avec ceux qui les mènent, dans la voie des ténèbres où le mot d'ordre est un cri de révolte contre la religion et la société ; tandis que dans tous les pays d'Europe, les écoles enseignent le respect de Dieu et l'amour de l'Evangile.

L'Allemagne luthérienne fait très large la place de la religion sur les programmes de ses gymnases ; et dans le pays d'Henri VIII, la célèbre université d'Oxford conserve avec vénération la vieille devise qui pendant des siècles brilla au fronton de ses collèges fameux : « DOMINUS ILLUMINATIO MEA. »

La France seule, la France catholique, la fille aînée de l'Eglise, est menacée de voir ses générations futures grandir dans l'ignorance de la vérité.

Grâces à Dieu, vous ne serez pas de ces générations-là ! L'enseignement libre est encore debout.

Vous aurez encore des maîtres chrétiens, qui, à l'annonce du danger, se jettent dans la lice : jeunes prêtres ou jeunes laïcs généreux, dont l'exemple est une école d'héroïsme.

Vous aurez encore, sur les murs de vos salles d'étude, le grand Crucifix qu'on voulait vous arracher, et qui longtemps, et qui toujours, espérons-le, comptera vos heures laborieuses en vous suivant d'un regard d'ami.

Il faut apprécier des faveurs semblables, mes enfants ; il faut surtout s'en rendre digne.

Vous avez appris, au cours de vos études précédentes, par quelle vie pénible et austère Lycurgue avait donné à Sparte les meilleurs soldats de la Grèce.

La souffrance physique faisait des corps robustes ; la souffrance morale doit faire des cœurs vaillants. Il n'y a pas, pour la jeunesse, d'école comparable à celle du malheur. La persécution qui sévit sur la terre de France doit tremper vos



caractères, et même, — ce n'est point trop demander à Dieu, — faire de chacune de vos âmes une âme de héros.

Non, la chose n'est pas impossible; il suffit d'implorer de Dieu sa grâce, et de ne point l'entraver ensuite par les mauvais penchants de la nature. Vous n'êtes que de faibles enfants : Dieu fera de vous des hommes forts.

Ecoutez la parole du texte sacré : « *Envoyez votre Esprit, et tout sera créé.* »

Rien n'existe déjà, que de la faiblesse; et tout sera créé... *Tout!* c'est-à-dire tout ce qui vous manque!... Une seule chose est indispensable : prier et vouloir! La grâce et la coopération à la grâce!

Tout sera créé!... Votre intelligence, éclairée soudain, comprendra mieux les sciences et les lettres... Votre cœur, épris d'admiration pour les grands hommes de l'histoire, voudra de loin les imiter... Votre volonté, inégale ou inexistante jusqu'ici, s'affermissant soudain, poursuivra désormais avec une persévérance tenace ces études arides qui vous préparent au rôle futur que vous devez remplir dans la société...

L'Esprit de Dieu créera en vous des choses plus grandes. Que sont les pauvres sciences humaines? Un *moyen*, dont trop souvent les parents aveugles font un *but*. Sans doute la science est utile, et je vous voudrais, vous, mes enfants, plus que nos lycéens eux-mêmes, affamés de cette science qui vous permettra plus tard d'être supérieurs à vos adversaires et, par là, peut-être de les ramener dans le droit chemin. Vous n'avez pas le droit d'être des hommes ordinaires, et je désire que vous ayez les plus grandes ambitions; mais, encore une fois, comme un moyen, non comme un but. Vous entrez au collège, non pour passer un baccalauréat quelconque, mais pour vous *élever*, dans le beau sens du mot.

Il est désirable que vous sortiez du collège avec un diplôme en poche, mais il est absolument nécessaire que vous quittiez vos maîtres avec une âme grande, éprise d'honneur et de vertu, ouverte à l'enthousiasme, et capable d'un effort noble et d'un élan généreux.

Au commencement de cette année nouvelle, ayant conscience de ce que la patrie si malheureuse attend de vous et de ce que Dieu vous demande, formez-vous, mes enfants, un idéal très haut. Nous n'atteignons jamais sans doute jusqu'où nous voulons, et cependant nous atteignons plus haut que nous ne l'eussions fait sans efforts. Ce but qui recule devant nous, nous encourage et nous anime. Nous ne pouvons *un peu* que parce que nous voulons *beaucoup*, et nous n'arrivons *au bien* que parce que nous avons l'idée du *mieux*.

La bonne volonté suffit. Vouloir devenir bon, c'est déjà l'être... « *Envoyez votre Esprit, et tout sera créé.* »

« *Et vous renouvellez la face de la terre.* »

Oui, mes enfants, dans votre sphère, vous renouvellez toutes choses autour de vous, si vous êtes fidèles. Que chacun des collégiens de France prenne une résolution forte, et la patrie changera de face aussitôt que vous serez des hommes.

C'est là ce que, tous, nous attendons de vous; c'est pourquoi votre aspect seul est, pour les tristes et les découragés, une espérance! Il faut grandir avec cette idée dominante; « Je m'élève pour une action noble et pour une cause grande. » Il faut haïr, avec toute l'indignation de vos jeunes cœurs ardents, la lâcheté et l'indifférence de ceux qui, avec le poète païen, « trouvent délicieux, quand les vents en furie soulèvent les flots de la vaste mer, de contempler du rivage les luttes et les périls d'autrui. »

D'autres exemples attireront vos regards et sauront exciter votre émulation. Vous aimerez ces nobles jeunes gens, vos aînés, qui à cette heure parcourent la France, secouant les somnolences coupables et réveillant les énergies. Avec eux et comme eux, vous prêcherez par l'exemple en étant bons, par la parole en étant vrais, par les actes en étant vaillants!

Peut-être tomberez-vous dans la lutte, avant la victoire. Qu'importe!... Dieu aura vu vos labeurs et saura les récompenser, et votre action aura aidé à l'action commune :

Et quasi cursores vitaï lampada tradunt,

ainsi que chantait Lucrèce. Comme des coureurs, vous vous passerez le flambeau de la vie, et la face du monde sera renouvelée.

O jeunes gens, peut-être avez-vous tressailli jadis à la lecture de ces vies fameuses qui ennoblieraient Athènes et Rome! Vous aussi, vous pouvez être des héros! Tout vous appelle à cette carrière. O jeunes gens! Dieu seul sait discerner ici ceux qui seront les siens, ceux qui travailleront sans relâche à étendre son règne. Sachez bien qu'il vous appelle tous. C'est pour cela qu'il vous ouvre, à vous les privilégiés, les portes saintes de sa maison.

Entrez-y, dans cette maison de Dieu, avec beaucoup de grands désirs et de nobles rêves.

Que cette année nouvelle soit féconde en sérieux efforts et en mâle labeur, et que l'Esprit de Dieu, que nous implorons ensemble ce matin, vous donne l'intelligence des choses divines et vous enseigne à marcher dans ses voies. Ainsi soit-il.

Imprimatur : † SEBASTIANUS, Episcopus Lingonensis.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT.

# L'Ami du Clergé Paroissial

## SOMMAIRE

**Sermon pour le soir de la Toussaint.** — La Commémoration des Morts, 753.

**Les litanies de la sainte Vierge, Entretiens à des jeunes filles.** — LVI. *Regina sacratissimi Rosarii*, 757.

**Varia.** — XVIII. L'art de se taire, 761.

**Sermons d'Adoration perpétuelle.** — VIII. Triple témoignage en faveur de la Présence réelle, 764.

**Courtes instructions pour la prière du soir.** — CXIII. Guérison du démoniaque de Gadara (*fin*), 767.

## SERMON POUR LE SOIR DE LA TOUSSAINT

### LA COMMÉMORATION DES MORTS

*Miseremini mei, miseremini mei, saltem vos amici mei, quia manus Domini tetigit me.*

Ayez pitié de nous, ayez pitié de nous, vous du moins qui fûtes nos amis, parce que la main de Dieu nous a frappés. (Job, xix, 21).

Mes frères,

Les deux premiers jours de novembre sont marqués par deux imposantes solennités : la Toussaint, et la Commémoration de tous les fidèles défunts. Dans la première, l'Eglise de la terre se réjouit avec l'Eglise du ciel ; dans la seconde, elle apporte à l'Eglise souffrante le secours de ses prières<sup>1</sup>.

C'est de celle-ci, de la Commémoration de tous les fidèles trépassés, que je viens vous entretenir ce soir, pour vous en dire 1<sup>o</sup> la nature, le but et l'origine, 2<sup>o</sup> l'excellence, et 3<sup>o</sup> les moyens de la bien célébrer.

### I

1. Par Commémoration de tous les-fidèles trépassés, on entend, mes frères, le jour fixé par l'Eglise pour faire mémoire générale de tous ceux qui sont morts dans la grâce du Seigneur, mais que le Souverain Juge n'a pas trouvés assez purs, au sortir de cette vie, pour les laisser entrer tout de suite en jouissance de l'héritage céleste.

Sans doute, l'Eglise prie tous les jours pour les fidèles défunts, puisqu'on en fait tous les jours

mémoire dans le sacrifice de la messe. Néanmoins, dans sa tendresse pour ses enfants malheureux, elle a jugé à propos de choisir un jour spécial chaque année pour exciter les chrétiens de la terre à prier spécialement pour tous leurs frères du purgatoire.

La Commémoration de tous les fidèles défunts est pour le purgatoire ce que la Toussaint est pour le ciel. Par la solennité de la Toussaint, l'Eglise de la terre réunit dans ses hommages, dans sa glorification, dans ses invocations, le ciel tout entier. De même, au jour de la Commémoration des morts, elle réunit dans ses prières, dans ses secours, le purgatoire tout entier. Et comme la Toussaint a pour but de ne laisser sans hommage aucun saint, de même la solennité du lendemain a pour but de ne laisser sans secours aucune âme du purgatoire.

2. C'est à saint Odilon, abbé de Cluny, qui avait une grande charité pour les âmes du purgatoire et qui ne cessait d'offrir pour elles à Dieu, avec sa communauté, des prières, des bonnes œuvres et des sacrifices, que l'on doit la première institution de cette fête si touchante, en 998. Voici à quelle occasion.

« Un pèlerin du territoire de Rodez, revenant de Jérusalem, fut obligé par la tempête de relâcher à une île, sur les côtes de la Sicile. Il y visita un saint ermite, lequel, s'étant informé de son pays, lui demanda s'il connaissait le monastère de Cluny et l'abbé Odilon. Le pèlerin ayant répondu qu'il le connaissait, mais qu'il désirait savoir pourquoi il faisait cette question : « C'est, dit l'ermite, qu'il y a ici proche un lieu qui vomit des flammes (il parlait du Stromboli) et où les démons tourmentent pour un temps les âmes des pécheurs. Or, j'entends souvent les malins esprits murmurer contre les personnes de piété qui, par leurs prières et leurs aumônes, délivrent ces âmes. Ils se plaignent particulièrement d'Odilon et de ses religieux. C'est pourquoi, quand vous serez de retour dans votre pays, je vous prie, au nom de Dieu, d'exhorter l'abbé et les moines de Cluny à redoubler leurs prières et leurs aumônes pour la délivrance de ces pauvres âmes. »

« Le pèlerin, à son retour, s'acquitta de sa commission, et c'est ce qui détermina saint Odilon à ordonner que, dans tous les monastères de l'institut de Cluny, on fit tous les ans, le second jour de novembre, la Commémoration de tous les fidèles trépassés. Le décret qui fut dressé à Cluny existe encore. On y ordonne que, comme on célèbre dans l'Eglise la fête de tous les saints, on célébrera le lendemain à Cluny la Commémoration de tous les fidèles trépassés ; que ce jour-là, après le chapitre, le doyen et le cellierier donneront du pain et du vin en aumône à tous les pauvres qui se présenteront, ainsi qu'il se pratique le jeudi saint ; que, de plus, on donnera à l'aumônier pour les pauvres tout ce qui restera du dîner de la communauté, excepté le pain et le vin ; qu'après les secondes vêpres de la Toussaint on sonnera toutes les

<sup>1</sup> « Quel superbe tableau que celui de cette immense cité des esprits avec ses trois ordres toujours en rapport ! Le monde qui combat présente une main au monde qui souffre, et saisit de l'autre celle du monde qui triomphe. L'action de grâces, la prière, les satisfactions, les secours, les inspirations, la foi, l'espérance et l'amour circulent de l'un à l'autre comme des fleuves bienfaisants. Rien n'est isolé, et les esprits, comme des lames d'un faisceau aimanté, jouissent de leurs propres forces et de celles de tous les autres. Quelle noble émulation pour la vertu ! Quel avertissement et quel encouragement pour le coupable ! » (J. de Maistre).



cloches, et on dira les vêpres des morts ; et que le lendemain on sonnera encore toutes les cloches, qu'on dira les matines, et que les prêtres célébreront la messe pour les fidèles trépassés <sup>1</sup>. »

« En peu de temps, on vit adopter et pratiquer cette observation dans toute l'Eglise d'Occident par l'autorité du Siège apostolique. Bientôt après, on la mit au nombre des fêtes dont l'observation est de précepte parmi le peuple et le clergé. Cette fête de regrets, de souvenirs et de prières, était déjà toute commune en Angleterre au commencement du XIII<sup>e</sup> siècle, comme il paraît par le concile d'Oxford, tenu l'an 1222. Elle y est au rang des solennités de seconde classe. Elle a été ordonnée comme de précepte pour la ville et le diocèse de Paris, par l'évêque Eustache du Bellay, dans ses statuts de l'an 1557. Maintenant cette Commémoration des morts est établie et enracinée dans les mœurs des peuples, et les hommes oublieraient bien des fêtes avant celle-là <sup>2</sup>. »

Ah ! mes frères, c'est que la Commémoration de tous les fidèles défunts, c'est que la fête des âmes, comme on dit, est excellente à tous égards.

## II

1. Cette excellence nous apparaît dans le *mobile* qui a présidé à son institution. Quel est ce mobile ? C'est le plus louable, le plus noble, le plus excellent qu'on puisse imaginer. En effet, c'est la pitié, la commisération pour des âmes malheureuses et trop souvent abandonnées ; c'est la charité envers le prochain, le plus noble sentiment qui puisse faire battre le cœur humain après la charité envers Dieu ; c'est même, nous le verrons tout à l'heure, la charité envers Dieu, la plus belle, la plus sainte de toutes les vertus.

2. Elle nous apparaît ensuite dans le *but* qu'elle fournit et qu'elle atteint. Ce but, nous l'avons vu tout à l'heure, c'est le soulagement, la délivrance des âmes du purgatoire ; c'est le soulagement, même et surtout, j'oserais dire, des plus abandonnées, des plus oubliées parmi ces âmes ; c'est l'aumône la plus belle et la plus grande qu'on puisse faire à ces âmes, car c'est l'aumône de Dieu même, de Dieu vu face à face et possédé à jamais.

3. Faut-il vous faire remarquer la convenance de l'époque et du jour que l'Eglise a choisis pour cette Commémoration ? Le mois de novembre ! C'est le mois où l'homme est le plus disposé à songer à la mort, à recevoir les leçons de cette grande maîtresse. La vie semble avoir quitté les coteaux et les plaines, les arbres sont complètement dépouillés ou finissent d'abandonner au vent leurs feuilles mortes : on dirait des squelettes qui étendent leurs bras décharnés. Oui, vraiment, on dirait qu'autour de nous toutes les choses sont en deuil. Et c'est au milieu de ce deuil uni-

versel que l'Eglise nous invite à penser à ceux dont le départ nous a mis l'âme en deuil.

Elle nous invite à le faire au lendemain de la Toussaint, après que l'Eglise militante vient de saluer l'Eglise triomphante et de se réjouir avec elle. La Toussaint et la fête des morts vont ensemble comme deux sœurs jumelles, dont l'une est vêtue de deuil tandis que l'autre étale sa plus brillante parure. « Admirez comme la Religion connaît le cœur humain ! Elle a voulu faire prier ses enfants pour les morts, mais pour qu'à la vue de tant de cercueils la tristesse et la douleur n'absorbent pas trop leurs âmes, elle a montré les rayons du ciel à côté des ombres du sépulcre, la résurrection auprès de la mort. Le jour de la fête de tous les saints, elle n'a parlé que du bonheur des élus, que de leurs délices sans fin, que de leur gloire, afin de nous faire prier le lendemain avec plus de ferveur, avec plus d'instances, pour que le Dieu des vivants et des morts donne à notre père, à notre mère, à nos amis, ce repos et cette félicité que l'orateur sacré nous a fait entrevoir la veille <sup>1</sup>. » Grâce à cette coïncidence bénie, le Jour des morts ne nous apparaît point comme un jour d'épouvante, mais comme un jour d'espérance, je dirais presque de consolation.

4. Et puis, méditez les *prières* et les chants qui composent l'office du 2 novembre. « Qu'elles sont admirables, ces prières ! Tantôt ce sont des cris de douleur, tantôt des cris d'espérance : la mort se plaint, se réjouit, tremble, se rassure, gémit et supplie <sup>2</sup>. » — « Ou une grande partialité m'aveugle, ou jamais la tristesse et la crainte, la douleur et l'espoir n'ont eu des paroles plus saisissantes que celles des prières des morts. Il y a plus que la tristesse de la terre, plus que les plaintes des vivants. Aux voix de ceux qui gémissent dans le monde, les voix de ceux qui ne sont plus se mêlent et sortent du silence des tombes pour ce grand concert de larmes et de regrets <sup>3</sup>. »

5. Mais ce qui par dessus tout nous montre l'excellence de la Commémoration de tous les fidèles défunts, ce sont les avantages que cette Commémoration procure aux fidèles trépassés, à Dieu, au ciel tout entier, aux fidèles vivant sur la terre.

a) Aux *défunts* d'abord. Que de prières sont adressées à Dieu pour eux en ce jour ! Que de sacrifices, que de communions, que d'indulgences, que de bonnes œuvres dont les fruits leur sont appliqués grâce à cette institution ! Que de messes sont offertes pour eux, et comme les flammes expiatriques du purgatoire se trouvent rafraîchies par les gouttes du Sang rédempteur ainsi répandu sur elles ! Combien d'âmes demain, auxquelles plus personne ne pensait sur la terre, pour lesquelles plus personne ne priait sur la terre, verront, grâce à cette institution, diminuer et l'intensité et la durée de leurs peines ! Oui, mes frères, les âmes

<sup>1</sup> Rohrbacher, *Histoire de l'Eglise*, liv. LXIII.

<sup>2</sup> Vicomte Walsh, *Tableau poétique des fêtes chrétiennes*, Le Jour des morts.

<sup>3</sup> Walsh, *Ibid.*

<sup>4</sup> *Génie du christianisme*, ch. XII, Des prières pour les morts.

<sup>5</sup> Walsh, *Op. cit.*

du purgatoire bénissent cette institution, elles soupirent après le jour qui, ramenant la Commémoration de tous les fidèles défunts, diminue ou fait cesser leurs cruelles souffrances.

b) En même temps, cette fête rend de grands services à Dieu à qui elle procure, en délivrant les âmes, de nouvelles voix pour le louer. Du reste, Dieu qui aime tendrement ces âmes, qui sont en état de grâce, qui sont à tout jamais confirmées dans son amour, ne désire rien tant que de les admettre en sa compagnie. Mais comme sa justice le lui interdit tant qu'elles n'ont pas payé jusqu'à la dernière obole, tant qu'elles ne sont pas purifiées de leur moindre souillure, si quelqu'un de la terre vient à payer pour elles, c'est pour Dieu une satisfaction ineffable de leur ouvrir le ciel. Que de fois la Commémoration de tous les fidèles défunts procure à Dieu ce bonheur !...

Et le ciel tout entier se réjouit avec Dieu, car chaque fois qu'une âme du purgatoire entre au paradis, elle est accueillie par les cris de joie de tous ses habitants, des anges et des saints.

c) Si du ciel nos regards redescendent sur la terre, nous verrons que la Commémoration des morts rend de grands services aux fidèles, en les *instruisant*, en les *consolant*, en les *aidant*.

Elle nous *instruit*, en nous rappelant que la mort n'est pas l'anéantissement de tout l'être humain, mais qu'elle laisse vivante la plus noble partie de nous-mêmes : l'âme. Elle nous rappelle l'existence du ciel, où rien de souillé ne peut pénétrer, et l'existence du purgatoire, état ou lieu de purification pour ceux qui, n'étant pas assez coupables pour l'enfer, ne sont pas cependant assez purs pour entrer au ciel. Elle nous fait toucher du doigt le dogme de la communion des saints, qui permet aux vivants de prier, de satisfaire pour les défunts du purgatoire, et de leur procurer soulagement et même délivrance. Elle nous dit enfin combien grande est la pureté, la sainteté de Dieu, puisqu'il est impossible d'approcher de lui avec la moindre souillure; quel mal affreux c'est que le péché, puisqu'une faute même légère qui se trouve dans un juste mourant mérite de si terribles expiations; que la vie même des plus innocents doit être, comme l'Eglise l'a déclaré au Concile de Trente, une pénitence continuelle, afin d'expier chaque jour les péchés légers qu'on commet chaque jour.

Mais la grande, la salutaire vérité que la Commémoration des morts place chaque année sous les yeux des vivants, c'est la brièveté, l'instabilité de la vie. En ce jour, l'Eglise prend ses enfants de la terre par la main, les conduit dans le vaste champ où reposent tant d'espérances évanouies, et là, elle leur fait écouter cette voix qui s'élève de chaque tombe :

Passant, je suis jugé,  
Demain tu le seras !  
Terrible vérité,  
Et tu n'y penses pas !

« *Hodie mihi, cras tibi!* Aujourd'hui, c'est mon tour, demain le tien ! » Demain, c'est-à-dire dans quelques années, dans quelques mois, dans quelques jours peut-être, qui sait ? <sup>1</sup>

A toutes ces graves pensées, la voix des cloches vient encore mêler ses puissantes leçons, entendues de tous. « Cette voix de fer, comme dit Shakespeare, tombe d'en haut sur ceux qui s'en vont chercher des distractions, des spectacles et des plaisirs ; elle tombe sur tous, donnant des pensées graves à ceux qui ne voudraient que rire et folâtrer... Cette fête des morts n'est pas comme les autres fêtes : il y a des esprits qui ne veulent ni de Noël, ni de Pâques, qui ne croient ni à la naissance ni à la résurrection du Christ..., mais qui sont bien forcés de croire à la mort de leur père, de leur mère, de leurs enfants, peut-être !... Alors la cloche du Jour des trépassés leur dit quelque chose, et tout bas ils avouent que le catholicisme a des solennités qui parlent au cœur <sup>2</sup>. »

En même temps qu'elle instruit les vivants, la Commémoration des morts *les console*, en leur donnant la certitude que leurs parents, que leurs amis dont ils pleurent le départ ne sont pas morts tout entiers. Elle leur donne l'espérance que ceux-là même qui ont quitté cette vie sans avoir eu le temps de jeter vers le ciel un cri de pardon, ne sont pas irrémédiablement perdus, puisque, d'une part, selon une parole célèbre, « il y a des abîmes de miséricorde entre le dernier soupir d'un mourant et le jugement de Dieu, » et que, d'autre part, il y a un purgatoire où ils peuvent expier les fautes de leur vie.

Elle les console surtout, en leur enseignant qu'ils peuvent soulager et même délivrer leurs parents et leurs amis. « O tristesse, peuvent s'écrier les fidèles de la terre, ceux que j'aime sont peut-être plongés dans une mer de douleur ! Mais, ô joie, ô bonheur ! je puis prier et souffrir pour eux ! » En nous invitant à prier sur les tombeaux, l'Eglise « fait descendre sur les régions funèbres deux filles des cieux, la foi et l'espérance, et ces saintes enchanteresses nous disent là des paroles si douces que la terreur nous abandonne, et, au lieu des épouvantements de la mort, nous ressentons un calme, une paix qui consolent ; à travers nos pleurs, nous voyons de beaux anges emportant sur leurs ailes les âmes délivrées de nos amis ; et, dans le profond silence qui s'étend sur toutes les tombes, si un mot nous arrive, c'est celui de résurrection <sup>3</sup>. »

Enfin la Commémoration de tous les fidèles défunts *aide* les fidèles vivant sur la terre.

Elle les aide d'abord à se souvenir. « Le vrai tombeau des morts, c'est le cœur des vivants, » a dit le poète. Hélas ! qu'il en est souvent ainsi ! Eh

<sup>1</sup> « O le beau livre de méditation qu'une tombe ! Comme on y lit des vérités ! Comme au sortir de là le monde est jugé ! Comme on y tient moins ! » (Eugénie de Guérin).

<sup>2</sup> Vicomte Walsh, *Ibid.*

<sup>3</sup> Vicomte Walsh, *Ibid.*



bien ! ce soir et demain, l'Eglise nous aide puissamment à nous souvenir. Le Jour des morts, chacun des glas funèbres est un appel au souvenir des vivants en faveur des trépassés. Et ces sonneries du soir de la Toussaint retentissent dans nos cœurs comme la plainte des âmes <sup>1</sup>.

La Fête des morts aide aussi les vivants à prier, à expier, à satisfaire pour les défunts : ce qui est pour eux un grave devoir de charité et souvent de justice. En les rassemblant dans l'église, elle les excite les uns les autres, elle réunit leurs prières et leur donne par là une force invincible sur le cœur de Dieu.

En nous rappelant la brièveté et l'instabilité de la vie, la sainteté de Dieu, la grièveté du péché, en nous faisant prier et expier pour les âmes du purgatoire, elle nous aide à éviter le péché, à pratiquer la mortification et la pénitence, à acquérir des mérites, à nous ménager les miséricordes de Dieu, en un mot à sauver notre âme.

Oh ! mes frères, comme nous devons bien célébrer la Commémoration de tous les fidèles défunts ! Comme nous devons répondre avec empressement à l'appel de l'Eglise ! Mais que faut-il faire pour cela ? C'est ce que nous allons examiner rapidement.

### III

La première chose que vous devez faire, c'est de vous mettre en état de grâce par une bonne confession. C'est une condition très importante, essentielle, car si vous n'êtes pas en état de grâce, tout ce que vous ferez en faveur de vos défunts sera sans mérite devant Dieu, inutile ou beaucoup moins utile pour eux. Faites donc, si vous en avez besoin, une bonne et sincère confession.

Une fois en grâce avec Dieu, une fois que vous l'aurez mis par là dans l'obligation de vous exaucer, voici les moyens à employer pour venir en aide aux chères âmes de vos défunts.

1<sup>o</sup> Les *prières*. Récitez de préférence l'office des morts, les sept psaumes de la pénitence, le chapelet, le *De profundis*.

2<sup>o</sup> L'*aumône*. « L'aumône délivre des péchés, » disent nos livres saints, et les mérites en tombent

sur les âmes du purgatoire comme une rosée rafraîchissante. Les quêtes qui sont faites le Jour des trépassés n'ont pas d'autre but que d'offrir aux fidèles une occasion de faire l'aumône à leur intention.

3<sup>o</sup> Les *indulgences*. Gagnez-en le plus possible en ce jour, c'est un des moyens les plus puissants de soulager les morts.

4<sup>o</sup> Les *bonnes œuvres*. La pratique des bonnes œuvres se présente à chaque instant : c'est la patience dans les travaux, la résignation dans l'adversité et les afflictions, la fidélité à ses devoirs journaliers. Appliquez demain aux âmes du purgatoire le mérite de tout ce que vous ferez de bien.

5<sup>o</sup> Ce qu'il faut faire enfin pour bien célébrer la Commémoration de tous les fidèles défunts, c'est d'assister aux offices de ce jour, et principalement au saint sacrifice de la messe. Le saint sacrifice de la messe offert pour les morts est toujours excellent, toujours efficace, quels que soient les mérites de ceux qui le font offrir, qui l'offrent ou y assistent, car la messe est un sacrifice où Jésus-Christ est vraiment offert à Dieu, sous les espèces du pain et du vin, comme il s'est offert autrefois lui-même sur le Calvaire ; la messe est un sacrifice où Jésus-Christ intercède et s'immole lui-même, et la valeur de ses prières, de son intercession, de son immolation, est indépendante de nos dispositions particulières. Faites donc, quand vous le pouvez, offrir le saint sacrifice de la messe pour les défunts, afin d'attirer sur eux les mérites de la mort et du sang de Jésus-Christ. Venez donc, au moins, demain, en très grand nombre, assister au service des trépassés et à la procession qui suivra ce service.

A la procession du jour des morts, on fait le tour du cimetière, pour montrer que l'Eglise embrasse dans ses prières tous les défunts qui sont en purgatoire, sans exception aucune, pour toucher et attendrir davantage les fidèles en leur montrant toutes les tombes. Pendant cette procession, on asperge le cimetière d'eau bénite, pour rappeler le souvenir de l'eau du baptême dans laquelle ces morts ont été sanctifiés, pour marquer que nous leur souhaitons encore la même pureté, la même innocence qu'ils y ont reçue, pour éloigner de leurs cendres les démons afin qu'ils ne troublent point leurs repos, enfin pour adoucir leurs peines.

Mes frères, autrefois un navire appelé la *Rédemption* apportait tous les ans d'Espagne en Afrique de l'argent pour le rachat des esclaves chrétiens. A son arrivée, les esclaves, sur le rivage, couraient au-devant du capitaine en disant : « Mon père, ma mère, mon fils, mes amis vous ont-ils remis le prix de ma liberté ? » Quelle joie pour ceux qui apprenaient la nouvelle de leur délivrance ! Quel désespoir pour les autres !

Souvent ce soir, souvent demain, souvent pendant l'octave des morts, pendant ce mois de novembre consacré tout entier aux trépassés,

<sup>1</sup> Vous qui dormez dans la nuit noire,  
Ah ! songez-vous de temps en temps  
Qu'au feu flambant du purgatoire  
Sont peut-être tous vos parents !

Ils sont là, vos pères, vos mères,  
Feu par dessus, feu par dessous,  
Espérant en vain les prières  
Qu'ils ont droit d'espérer de vous !

Songez-vous qu'ils disent peut-être  
A tous les chrétiens d'ici-bas :  
« Priez pour nous sans nous connaître,  
Puisque nos gâs ne le font pas.

Dans le purgatoire on nous laisse !  
Priez pour ceux qui ne prient pas !  
Priez pour nous ! Priez sans cesse  
Puisque nos gâs sont des ingrats ! »

Allons ! la nuit n'est pas finie.  
Priez tous au pays d'Armor,  
Hormis les gens à l'agonie  
Ou déjà pris par la mort !

l'ange de Dieu, l'ange de la délivrance va descendre au séjour de l'épreuve et de la purification, chargé des mérites de l'Eglise militante, chargé des mérites des fidèles vivant sur la terre. A son arrivée, comme autrefois les esclaves chrétiens sur les côtes d'Afrique, les pauvres âmes du purgatoire vont s'élancer vers lui, et parmi ces âmes, plusieurs, un grand nombre peut-être de celles qui furent autrefois vos parents et vos amis, de celles dont le corps repose là, dans ce cimetière : « Ange de Dieu, lui crieront-elles, ceux que j'ai laissés sur la terre, mon père, ma mère, mon époux, mes enfants, mes frères et sœurs, mes amis et connaissances ont-ils pensé à moi, ont-ils payé ma rançon, m'ont-ils au moins envoyé quelque secours ? » Ah ! quelle déception si l'ange de la délivrance n'a rien pour elles !

Non, mes frères, vous n'infligerez pas une si cruelle déception à ces âmes si malheureuses et qui vous touchent de si près ! Votre cœur est trop bon ! A l'œuvre donc, et que l'Eglise ne fasse pas retentir en vain tant de fois à vos oreilles, en leur nom, cet appel déchirant : « Pitié ! ah ! pitié ! vous du moins qui fûtes nos parents et nos amis ! » Ainsi soit-il.

## LES LITANIES DE LA SAINTE VIERGE

Entretiens à des jeunes filles

LVI

REGINA SACRATISSIMI ROSARII

Cette dernière invocation des Litanies est née récemment de la prédilection des fidèles pour le saint Rosaire, elle a jailli spontanément de leur âme comme un cri de détresse et d'espérance. L'époque que nous traversons est triste et désolée, grosse de menaces et de malheurs, la cause de l'Eglise semble désespérée, et comme après tout l'issue des événements dépend de nos prières, puisque Jésus-Christ n'a rien à nous refuser, nous invoquons la Reine du saint Rosaire qui a fait triompher l'Eglise et l'Europe du Croissant à Lépante, à Vienne et à Peterwardein. Cette prière est la suite de l'invocation *Auxilium Christianorum* ; elle termine bien cette série d'oraisons jaculatoires qui pénètrent le ciel comme des traits enflammés et vont toucher le cœur de Marie.

Le Rosaire, quel beau *mot*, sans parler de ses origines connues ! Nous étudierons donc l'origine du nom, gracieux autant que populaire. Vous savez combien le pape Léon XIII aimait le saint Rosaire, comme il le recommandait à la piété catholique : nous recueillerons à la lumière de son Encyclique du 5 septembre 1893 les *enseignements* du Rosaire qu'il a daigné signaler lui-même à notre temps, enseignements à la fois profonds et très actuels, et ce sera la seconde partie de cet entretien.

I

*Rosarium*, « roseraie » ou « jardin de roses. » Cette appellation exhale un parfum plein et naïf du moyen âge. Au treizième siècle surtout l'on se plaisait à comparer Marie à la rose, la reine des fleurs, car elle nous apparaît au ciel, parmi les saints, semblable à une rose splendide parmi les autres fleurs plus humbles d'un parterre.

1. Des roses ! nos aïeux en mettaient partout, dans leurs demeures, dans leurs églises, dans leurs agapes : ils se couronnaient de roses.

Bâtissaient-ils une cathédrale ? Au-dessus du portail ils étalaient cette merveilleuse rosace qui occupait toute la largeur de l'édifice et laissait pénétrer dans l'intérieur, sous les voûtes réjouies, à travers ses vitraux étincelants et radieux, comme des perles, comme des émaux splendides, comme une vision du paradis, ces admirables couleurs qui se jouaient sous les arceaux, et transformaient l'immense vaisseau en une sorte de palais enchanté, vestibule du ciel. Cette vaste rose chantait la gloire du Sauveur, elle chantait Marie, la rose mystique.

Des roses ! ils s'en servaient comme de parure pour leurs têtes. Autrefois c'étaient les impies qui se couronnaient de roses (Sag., II, 6) afin de jouir plus délicieusement de cette vie, leur unique bien, du plaisir, leur unique Dieu. Horace ordonnait d'apporter dans les festins, parmi les parfums et les vins exquis, les roses les plus odorantes<sup>1</sup>. C'est pourquoi les premiers chrétiens refusèrent longtemps de porter des couronnes de fleurs, de peur de paraître adopter les coutumes païennes. Mais le christianisme a affranchi les fleurs comme les âmes, il nous a appris que les roses célèbrent leur Créateur et qu'il est permis de s'en servir pour lui rendre joyeusement hommage ; il nous a rappelé que Dieu n'a pas créé ses enfants pour qu'ils soient tristes et malheureux, mais pour qu'ils jouissent de l'allégresse que donne une conscience pure, avec la vue nette de Dieu à travers le voile des créatures, qui s'entrouvre pour l'âme de prière et de devoir. Nos aïeux n'hésiteront donc plus à se couronner de fleurs. Au treizième siècle, qui atteint le sommet de l'art et de la foi, nous voyons à Paris toute une corporation ouvrière qui fabrique des *chapels* ou chapeaux de fleurs, de là le mot de chapelet, — comme si en le récitant l'on offrait à Marie une couronne fleurie. Les fils de saint Louis ornaient leurs têtes de couronnes de roses tous les jours, sauf le vendredi, car, disait le pieux roi, il eût été inconvenant de s'en parer le jour où le Sauveur avait porté une couronne d'épines<sup>2</sup>.

Une couronne de roses, c'était aussi la récompense du chevalier vainqueur dans un tournoi ou du poète qui remportait le prix de poésie. Celui-là

<sup>1</sup> Horace, *Odes*, liv. II, ode 3.

<sup>2</sup> *Vie de saint Louis*, par son confesseur. (Bolland., 25 aug.).



entraînait en lice pour défendre sa « dame, » celui-ci pour la chanter. Après la victoire elle s'approchait d'eux avec grâce et leur déposait sur le front une couronne de roses qu'elle avait tressée autour d'un cercle d'or.

Cette coutume explique comment le bienheureux Henri Suso vint un jour, avant l'aube, devant une image de Marie qui tenait son fils dans ses bras, il s'agenouilla à ses pieds et se mit à chanter une prose en son honneur, la suppliant de lui obtenir une couronne de la main du divin Enfant.

De tout temps Marie a été comparée à la rose. Elle est la rose, dit saint Bernard, Eve l'épine. Dante, quand il nous transporte au Paradis, dans sa *Divine Comédie*, nous représente un beau jardin qui fleurit aux doux et chauds rayons du Sauveur, et le parterre où « s'ouvre la Rose en qui le Verbe de Dieu se fit chair <sup>1</sup>. » Quoi d'étonnant que la piété des chrétiens ait voulu offrir à la Reine du Paradis un Rosaire, une couronne de roses spirituelles pour la célébrer, pour la bénir, pour lui rendre hommage et pour lui faire oublier aussi les couronnes de roses profanes que l'on consacre à la vanité?

2. Aussi bien la rose est une fleur royale. En la présentant à Marie, nous lui reconnaissons un droit de reine sur nos cœurs.

Le premier, croyons-nous, saint Grégoire de Naziance eut l'idée de cette gracieuse image : « Recevez, ô Vierge immaculée, dit-il, recevez mes humbles prières. Plein de confiance en votre bonté, j'oserai vous adresser une parole suppliante et vous offrir une couronne cueillie dans un jardin délicieux pour en orner votre tête, ô ma Souveraine ! <sup>2</sup> » Mais quelle plus belle rose que l'*Ave Maria* ? Chaque membre de phrase, chaque mot, compose un des pétales brillants de cette rose mystique qui renferme ainsi les sens les plus élevés, les plus ravissants. « Je vous salue » : ce sont les paroles du respect ; « pleine de grâce » : l'affirmation de l'immensité des mérites de Marie. « Le Seigneur est avec vous ! » Lorsque nous lui redisons ces paroles, nous nous rappelons que le Père est avec elle parce qu'elle est sa Fille ; le Fils, parce qu'elle est sa Mère ; le Saint-Esprit, parce qu'elle est son Epouse ; elle est le séjour, la demeure bienheureuse de toute la sainte Trinité avec qui elle a coopéré dans l'œuvre de la Rédemption. Elle est « bénie parmi les femmes, » parce que nulle femme n'approche de sa bonté, de sa pureté, de sa perfection, et parce qu'elle a mis au monde « Jésus, le fruit béni de ses entrailles, » Jésus notre frère et notre Sauveur, Jésus le Fils de Dieu qui est venu nous racheter au prix de ses labeurs, de ses souffrances et de son sang, et qui par son entremise « a détruit la malédiction qui pesait sur le monde et lui a conféré la bénédiction, » la vie et le pardon. Quelle hymne renferme

plus de pensées théologiques enveloppées de plus d'amour ?

Le rosaire se forme de cent cinquante de ces roses, et si le chapelet est une couronne, le rosaire devient une triple couronne de roses tressées sur la tête de Marie par l'Ange et par l'Eglise, afin que l'ouvrage soit parfait.

J'ajoute que ces roses sont de diverses couleurs suivant les mystères que le cœur médite pendant que les lèvres prononcent les paroles. Vous commencez par les mystères joyeux, l'Annonciation, toute la divine et bienheureuse enfance de Jésus : c'est la suavité, l'allégresse maternelle, le bonheur. Quand nous rappelons à Marie ces souvenirs consolants, ces années délicieuses passées à Nazareth avec son Fils, n'est-ce pas une couronne de roses blanches que nous déposons sur son front virginal ?

Poursuivons. Les années douces sont écoulées, trop rapidement, voici maintenant les douloureuses journées de la Passion, tant désirées et tant redoutées. Qui peindra les angoisses de Marie ? Qui redira les souvenirs qui lui sont renouvelés, même au ciel, au sein de sa félicité qui cependant ne les a point fait oublier ? Elle revoit les horreurs et les iniquités de la Passion, la robe de Jésus teinte de sang, elle salue la Rédemption opérée ; mais ce sont des roses rouges, les roses du martyre que nous lui présentons.

Enfin, le troisième jour, le Sauveur ressuscite glorieusement, il réjouit les apôtres par sa présence, il leur montre son corps spiritualisé. Thomas contemple les blessures des pieds et des mains, la plaie de son côté, ces roses de sa Passion, transfigurées par la gloire de l'éternité. Ce sont des roses d'or, brillantes comme le soleil, roses indéfectibles et dont l'éclat ne pâlira point.

Quoi de plus varié, de plus lumineux, de plus réconfortant que cette triple couronne, ce diadème céleste dont nous ornons avec trop peu d'amour, hélas ! le front auguste de notre Mère ?

C'est que « Dieu a conféré à Marie trois dignités différentes. Il l'a faite Vierge Mère du Dieu-Homme Jésus-Christ, Grande Prêtresse entre Dieu et les hommes après Jésus-Christ, Reine du ciel et de la terre à côté de Jésus-Christ. La blancheur virginale de sa maternité si pure a rempli sa jeunesse de joies mystérieuses ; son sacerdoce sanglant jette sur le milieu de sa vie des douleurs mystérieuses ; le diadème d'or de sa royauté a couronné le soir de sa vie et couronne encore son éternité de gloires mystérieuses <sup>3</sup>. » Mais remarquez que partout c'est une couronne qu'elle reçoit, couronne blanche, couronne rouge ou couronne d'or, parce qu'elle est reine, la reine de notre âme, la reine de l'Eglise, la reine des anges et des saints. C'est pourquoi l'Eglise l'appelle, non pas *Notre Dame*, mais *Reine*, du très saint Rosaire, *Regina sacratissimi Rosarii*.

<sup>1</sup> Dante, *Paradis*, xxiii, 74.

<sup>2</sup> Supplex offeram, et suavissimo contextam ab horto qua tuum exornem caput coronam, o Domina, proferam...

<sup>3</sup> Mgr Laurent, *Die Geheimnisse Mariens*, Mayence, 1856. Voir *Le saint Rosaire de la T. S. Vierge*, du P. Thomas Esser, O. P., ch. ix.

## II

Tous ces détails sont agréables sans doute, mais il convient d'être pratique. Que recherchons-nous ici-bas ? Le bonheur de la famille, le bonheur social, le bonheur de l'âme, en attendant la félicité permanente et infinie du ciel. Or je voudrais vous exposer comment la récitation du Rosaire procure même et surtout le bonheur social. Je ne m'aventurerais point dans cette doctrine, si elle ne nous avait été enseignée par la parole infaillible du pape Léon XIII.

C'a été l'une des grandes pensées, une des grandes entreprises de sa vie, de travailler au bonheur de la « société civile, » c'est-à-dire des citoyens d'un même peuple qui se régissent d'après les mêmes institutions et les mêmes lois.

« Or, dans la société civile telle que nous la voyons constituée aujourd'hui, dit-il, il est des causes nombreuses et multiples qui affaiblissent les liens de l'ordre public et détournent les peuples de la voie de l'honnêteté et des bonnes mœurs. Ces causes nous paraissent être surtout les trois suivantes : *l'aversion pour la vie humble et laborieuse ; l'horreur de tout ce qui fait souffrir ; l'oubli des biens futurs, objet de notre espérance.* » Ai-je besoin de vous faire remarquer que ces trois causes néfastes du malaise universel seraient supprimées par la méditation sincère, convaincue, des trois séries de mystères qui forment en quelque sorte la substance, l'âme du saint Rosaire ?

1. La vérité, c'est qu'on n'aime plus le foyer domestique ni son pays ; on a une tendance à les mépriser ou à s'en éloigner. L'enfant, la jeune fille même ne se plaît plus dans la compagnie de son père et de sa mère ; le jeune homme aspire à les quitter afin surtout d'être plus libre ; l'homme des champs s' imagine qu'il trouvera ailleurs plus de facilité pour vivre et plus de jouissance, c'est pourquoi il recherche les grandes villes, séjour de toutes les jouissances, séjour aussi et mieux encore de toutes les misères. Au fond c'est la haine du travail, et comme il faut travailler pour vivre, c'est comme un travail forcé qu'ils subissent et d'où résulte « un profond mécontentement de son sort, » avec la jalousie méchante qui jette un regard de convoitise sur la richesse transmise par l'héritage ou acquise par un concours de circonstances heureuses.

La première loi portée par Dieu, c'est la loi du travail. On s'insurge contre cet ordre primordial, d'ailleurs confirmé par la nécessité. Ce n'est plus le règne de la raison, de la justice, du labeur noble et paisible, c'est le règne des appétits ; et comme la foi décroît, que la crainte de Dieu disparaît, il est naturel que l'improbité monte. D'ailleurs il est un parti prépondérant qui ne cesse de prêcher la haine des classes : ce qui attise les colères et provoque les grincements de dents de ceux qui ne possèdent pas, quand ils voient passer les équipages splendides de ceux qui pos-

sèdent. En deux mots, la fureur de jouir, voilà la grande plaie du jour ; et le vol, l'iniquité la plus fréquente.

Une pareille société peut-elle être heureuse ? peut-elle prospérer et durer ? Non. Fatalement elle s'écroulera, ensevelissant sous ses ruines le bonheur de nos familles, et l'avenir des jeunes générations. Qui sème le vent récolte la tempête, dit le proverbe, mais aujourd'hui c'est la tempête, c'est l'ouragan qui est semé.

Pour rappeler le bonheur, rétablissons la prière ; prenons la sage habitude de contempler un autre idéal que celui de la haine, de la jalousie et de la volupté, l'idéal pieux et reposant du travail fécond, de la piété, de l'intérieur aimable de Nazareth. Marie et Joseph sont pauvres, ils gagnent leur pain à la sueur de leur front, mais ils sont contents de leur sort. Joseph est exempt d'ambition, il ne songe pas à chercher la richesse, la jouissance autour des palais de Tyr ou de Jérusalem, et cependant il est le petit-fils des rois ; Marie file, vaque aux soins du ménage, rapporte de l'eau de la fontaine voisine comme les autres femmes de Nazareth. Mais ils savent que Dieu les regarde, compte leurs efforts, les élans de leurs cœurs, les gouttes de sueur qui ruissellent, et c'est pour lui seul qu'ils travaillent, pour lui et pour ce petit enfant qui demeure, qui luit dans leur modeste maison comme un rayon de soleil perpétuel. Aussi chez eux, « quelle perfection de vie commune ! Quel modèle achevé de la société domestique ! Il y règne la candeur et la simplicité, une continuelle concorde, un ordre toujours parfait, un respect mutuel et un amour réciproque. Par dessus tout, ce qu'on admire dans ce foyer domestique, c'est la paix de l'âme et la joie de l'esprit, double trésor de la conscience de tout homme de bien <sup>1</sup>. »

Le bonheur n'est ni dans l'argent ni dans la volupté, autrement il résiderait en la demeure somptueuse d'Hérode, et nous savons qu'on n'y trouve que le remords fils du crime, avec les anxiétés des jours et les angoisses des nuits. Il réside dans les bons offices constants, l'âme contente au milieu du devoir voulu de Dieu, l'humble vie de famille, la société où préside la charité. Or tout cela nous le rencontrons dans les mystères joyeux, ainsi appelés sans doute parce qu'ils furent doux au cœur de Marie, mais aussi parce que leur méditation nous procure la joie.

2. Si notre époque n'aime pas le travail, la tranquille obscurité du foyer, la modeste félicité de la famille, — calme comme un beau lac perdu au sein d'une forêt, — elle se cabre devant la souffrance, les revers, les maladies, les adversités de tout genre. Elle se figure un monde où l'on n'aurait rien à endurer, où toutes les journées seraient printanières et ensoleillées, où, hommes et choses, tout vous sourirait, un paradis terrestre.

Ce serait bien beau, mais cela n'est pas et ne

<sup>1</sup> Encyclique du 8 septembre 1893.



peut pas être. Dieu sûrement ne veut pas que ses enfants soient malheureux, il ne veut pas non plus qu'ils soient mous, lâches, et indignes de lui. Il nous a faits courageux, fiers et généreux, et il est content de nous seulement quand nous sommes braves, âpres à la peine, prêts à tout souffrir pour le devoir, pour le ciel, pour l'amour de lui. Sinon, à ses yeux nous ne sommes que des fils dégénérés. Aussi bien, si nous avions tous les bonheurs ici-bas, nous pourrions oublier que la terre n'est pas notre patrie, et nous nous y complairions au point de négliger la vraie patrie, celle du ciel.

Je sais bien que cette doctrine n'est pas agréable, ni populaire, que l'on a horreur de tout ce qui est pénible, que la science même semble s'appliquer surtout, sans y parvenir toutefois, à supprimer la souffrance, et que pour le monde contemporain la douleur est la grande ennemie.

Ennemie ou non, il nous faut la subir, et depuis les premiers sanglots de l'enfant jusqu'aux cris d'agonie du vieillard, je ne vois pas grandes intermittences de calme parfait. La douleur est notre lot quotidien, tel est le fait réel, absolu, inéluctable, qu'il est impossible de nier et de détruire. Puisqu'il faut la porter, arrangeons-nous donc pour que la charge soit moins pesante.

Méditons alors les mystères douloureux. Ils nous apprennent au contraire que la douleur est la grande amie, puisque Jésus-Christ l'a voulue, recherchée et accueillie. Il pouvait ne point souffrir, il lui suffisait de se montrer à la terre, de naître même dans un palais. Un seul de ses actes était d'un immense mérite, capable de racheter toutes les âmes et tous les mondes. Ce simple acte de naître, de descendre du ciel, dans une merveilleuse condescendance, pour se faire l'un de nous, eût excité à bon droit la reconnaissance et l'admiration des siècles. Mais il ne s'est pas contenté de cet abaissement, les larmes de Bethléem lui ont semblé trop douces, il a tenu à verser toutes les gouttes de son sang, parmi d'effroyables tortures. Allez donc maintenant blâmer la douleur !

Vous êtes tristes : qui l'a été plus que lui à Gethsémani, dans son agonie et sa sueur de sang ? Vous êtes faussement accusées, décriées, calomniées : et lui, n'a-t-il pas été condamné à mort par la plus flagrante des injustices, flagellé, couronné d'épines, contraint de porter sa lourde croix à travers les longues et raboteuses rues de Jérusalem ? Dieu lui proposait la joie, il préféra la croix, *proposito sibi gaudio sustinuit crucem*, et cette croix Marie s'est empressée de la partager avec lui, elle a souffert de ses horribles souffrances au point que son cœur en a été transpercé, son âme traversée par le glaive.

Voilà nos modèles, et les siècles chrétiens les ont imités avec tant d'ardeur et de succès qu'ils ont frappé ce proverbe, comme une noble médaille : « *Facere et pati fortia christianum est*, agir et souffrir fortement c'est le propre du chrétien. »

3. Enfin notre temps s'est ingénié à semer de jouissances, de plaisirs, d'agréments, cette vie terrestre où nous passons quelques jours éphémères. De notre exil on s'est proposé de faire un séjour de plaisance. Jamais les voluptés n'ont été plus savantes, plus raffinées, les sens enivrés de plus de merveilles capiteuses, les villes mieux parées, les nuits mêmes rendues plus féeriques par les multiples applications de la science. Aussi nombreux d'âmes s'y complaisaient et ne rêvent rien de mieux. « Ici, disent-elles, nous sommes bien, les félicités invisibles et éternelles qu'on nous promet ne sont que de belles chimères, jouissons de la journée présente, sans nul souci du lendemain. » C'est le conseil du poète, et il a son bon côté.

Ce raisonnement est bien terre à terre, mais il demeurerait séduisant si les félicités du monde ne devaient pas finir. Mais elles ont un terme. Dieu ne nous défend point d'user des biens présents, mais d'y mettre notre fin dernière. Or quoi de plus déraisonnable que de mettre sa fin dernière en des jouissances qui un beau jour vous manquent et vous trahissent ?

Celui qui médite les mystères douloureux ne connaîtra ni ce leurre ni ce danger. Ils nous apprennent « que la mort n'est pas une ruine qui ne laisse rien derrière elle, mais le passage d'une vie à une autre, et que le chemin du ciel est ouvert à tous. Quand nous y voyons monter le Christ Jésus, nous nous rappelons sa promesse de nous y préparer une place », puis nous y suivons par la pensée Marie notre mère, couronnée d'une gloire d'autant plus grande qu'elle a plus souffert, et nous convoquant autour d'elle dans ce lieu bienheureux où elle séchera nos larmes et nous présentera à son Fils, où « nous serons toujours avec le Seigneur » enivrés des délices éternelles.

C'est ainsi que le Saint Rosaire nous réjouit, nous instruit, nous fortifie dans la douleur, et nous donne l'intelligence de la vie par l'espérance certaine des biens célestes.

Nous avons achevé le cycle des douces et suggestives invocations des Litanies. L'Eglise les termine par une prière trois fois répétée : « Agneau de Dieu qui efface les péchés du monde, ayez pitié de nous. » *Agnus Dei*.

L'Agneau de Dieu ! C'est le cri qui s'échappe du cœur de saint Jean-Baptiste quand il aperçoit pour la première fois Jésus qui vient à lui : « Voici l'Agneau de Dieu. Voici celui qui efface les péchés du monde ! » Et quelques jours après il le voit de nouveau, et le même cri jaillit encore : « Voici l'Agneau de Dieu ! *Ecce Agnus Dei* ! » C'est qu'il nous fallait une victime qui nous rachetât, victime de propitiation toute-puissante, et la victime c'était Jésus, l'Agneau de Dieu, choisi par Dieu, doux et humble comme l'agneau, et qui semblable à ce patient et innocent animal se laissera conduire

sans se plaindre au supplice, à la boucherie, après avoir subi tous les martyres de la plus dure ton-  
daison.

Touchante prière que l'Eglise a introduite dans le sacrifice de la messe où l'Agneau continuera à s'immoler jusqu'à la fin des siècles, et que le prêtre redit quand il va déposer la sainte hostie sur vos lèvres purifiées : *Ecce Agnus Dei!*

Que lui demandons-nous à l'Agneau de Dieu ?

« Epargnez-nous ! » parce que vous êtes bon, clément et doux. Vous qui couriez à la recherche de la brebis égarée, ayez pitié de nos cœurs fragiles, si facilement dominés et séduits par les ensorcellements de la vanité. Vous qui pleuriez sur l'ingrate Jérusalem parce qu'elle n'avait pas voulu vous connaître, montrez-vous à nous dans les rayons victorieux de votre grâce, afin que nous vous voyions, que nous nous attachions à vous, que nous arrétions vos larmes, et que vous nous épargniez les malheurs qui ont fondu sur la cité déicide, n'y laissant point pierre sur pierre. Par nous-mêmes nous ne méritons rien, mais nous avons confiance en votre bonté. *Parce nobis.*

« Exaucez-nous ! » C'est Marie qui vous présente nos prières. Ecoutez sa voix qui vous implore, et son cœur qui nous aime. Exaucez nos désirs s'ils sont suivant votre volonté et conformes à vos desseins de grâce et de gloire sur nous. D'avance nous souscrivons à vos décisions, parce qu'elles seront dictées par votre Providence. Vous savez mieux que nous nos besoins ; ils sont nombreux et impérieux : le besoin de vous aimer, le besoin de vous servir, avec la grâce qui nous aidera à vous aimer et à vous servir. *Exaudi nos, Domine.*

Mais nous avons beaucoup péché ; les traces, les cicatrices, les plaies peut-être en restent sur nos âmes déshonorées. Nous sentons surtout qu'il nous faut votre miséricorde, votre compassion, votre pitié pour cette pauvre créature qui ne parvient pas à se fixer dans le bien. *Miserere nobis.*

Et vous, ô doux Jésus, notre frère, notre ami, notre bon Sauveur, *écoutez-nous, exaucez-nous ! Christe audi nos, Christe exaudi nos.*

FIN

## VARIA

### XVIII

#### L'ART DE SE TAIRE

Mes frères,

Parler est un privilège que Dieu n'a accordé qu'aux êtres raisonnables, et bien parler, parler avec éloquence, est une science qui donne la célébrité et mène à la gloire. Oui, c'est un beau talent que celui de l'orateur, quand il le met au service de la vérité et de la justice. Avec sa parole, il électrise un auditoire, il précipite une

armée sur le chemin de la victoire, il proclame hautement le droit, et il excite à l'accomplissement du devoir ; avec sa parole ardente, convaincue, il soulève des applaudissements, il obtient des triomphes.

Savoir parler, c'est un art qu'il est permis d'admirer et d'envier. Mais savoir se taire en est un autre qui n'est ni moins grand, ni moins digne de notre admiration, et c'est celui-là auquel je voudrais vous initier.

Rassurez-vous, mes frères, je ne veux pas vous condamner à un silence perpétuel. Vous n'êtes pas appelés à vivre dans la solitude des cloîtres ; vous êtes dans le monde, et vos relations de famille, de société, d'affaires, vous obligent à parler ; et je n'ai pas même la pensée d'écarter de vos conversations ce qui peut en être le charme, l'intérêt.

Loin de moi de vous conseiller la froideur, la mélancolie, la taciturnité ; mais je désire seulement vous faire entendre que le silence est aussi avantageux, aussi méritoire que la parole, et que s'il y a le temps de parler, comme dit le Livre sacré, il y a aussi le temps de se taire : *Tempus loquendi, tempus tacendi.* Et ce n'est pas seulement l'auteur inspiré qui nous dit l'opportunité et la valeur du silence ; vous n'avez pas oublié cette maxime populaire : « Si la parole est d'argent, le silence est d'or. »

Le silence est d'or ! C'est affirmer qu'il est précieux et qu'il offre bien des avantages. Je les énumérerai, et je vous dirai ensuite dans quelles circonstances il faut l'observer.

## I

Se taire, mes frères, c'est déjà faire preuve de tact et de sagesse. Voulez-vous échapper au danger d'ennuyer, de fatiguer les compagnies que vous fréquentez ? N'abusez pas de la parole. La loquacité est odieuse ; un causeur intarissable finit par se rendre importun et énervant. « Si les bavards souffraient autant qu'ils font souffrir, a dit un ancien, ils seraient guéris à tout jamais de leur démangeaison de parler. » La mesure, la sobriété dans les paroles, voilà la marque d'une bonne éducation, voilà la vertu. Ce n'est pas la pluie torrentielle qui arrose et rafraîchit la plante délicate ; c'est la rosée, quand elle tombe goutte à goutte. De même, ce ne sont pas les discours sans fin qui sont l'agrément des conversations ; ce qui intéresse, ce qui plaît, c'est une parole discrète, réservée.

Se taire, c'est réaliser une des plus essentielles conditions de succès dans les études, dans les travaux de l'intelligence. Pour tirer profit des leçons d'un maître, il faut avant tout l'écouter ; mais on ne l'entendra que si on écarte le bruit, le tumulte, la dissipation, que si on se recueille et on fait silence. Le silence est donc un instrument de progrès intellectuel, et voilà pourquoi on l'exige de l'enfant assis sur les bancs de l'école, du jeune homme et de la jeune fille qui ambi-



tionnent un diplôme. Le succès appartient aux silencieux, parce que d'ordinaire ils sont les plus laborieux et les plus appliqués.

Connaissez-vous ce trait de la vie de saint Thomas d'Aquin ? Quand il était étudiant à l'Université de Cologne, il travaillait avec une application si persévérante, et il gardait un silence si profond, que ses condisciples le nommaient avec un sourire moqueur *le bœuf muet de l'école*. Mais un jour les rieurs changèrent d'attitude, lorsque Thomas d'Aquin sortant de son long silence soutint devant eux une thèse des plus ardues avec une clarté, une précision de termes et une logique qui souleva les applaudissements de l'auditoire. Et c'est alors que son maître Albert le Grand le félicita chaudement, et pressentant son glorieux avenir, dit à ses camarades : « Vous l'appellez *un bœuf muet*, et moi je vous annonce que la terre, d'une extrémité à l'autre, retentira de ses doctes mugissements. »

Ainsi, ce docteur qui fut un géant intellectuel, qui étonna le monde par l'étendue et l'éclat de sa science, avait commencé par se taire, il avait choisi le silence comme un compagnon d'étude et de travail.

Se taire, mes frères, c'est concourir efficacement au maintien de la paix et de la concorde dans les familles et dans la société... D'où viennent la plupart des querelles, des animosités, des ruptures de relations ? Elles viennent, vous pouvez facilement vous en convaincre, d'une intempérance de la langue. Ce ménage est divisé, cette famille est désunie ; vous en cherchez la cause ? Eh bien ! c'est une parole imprudente, méchante, qui a troublé la paix, brisé l'union. Pourquoi tels et tels que vous connaissez, qui entretenaient d'amicales relations, sont-ils en froid aujourd'hui ? C'est parce qu'il y a eu une indiscretion, un bavardage, une calomnie ; c'est parce que quelqu'un n'a pas su se taire. Le silence, si on l'avait observé, aurait maintenu la paix et l'union.

Se taire, c'est prévenir une multitude de fautes. Je ne saurais mieux faire que d'apporter ici le témoignage de l'Esprit-Saint. « Avez-vous vu un homme prompt à parler, dit l'Ecriture ? attendez de lui beaucoup de sottises. » Si la langue est l'interprète du bien, elle est aussi, malheureusement, l'organe du mal. C'est elle qui jette, à flots pressés, les blasphèmes, les imprécations, les outrages, les paroles ordurières, l'indiscretion, les faux rapports, la médisance, la calomnie. Quelle ouvrière active, infatigable ! L'apôtre saint Jacques nous dit que c'est un feu qui dévore tout ; il ajoute que c'est un monde d'iniquité, *universitas iniquitatis*. Plus on parle, plus on est exposé à offenser Dieu, en blessant la vérité, la justice, la charité : les longs discours ne sont pas exempts de péché, *in multiloquio non deerit peccatum*. Ah ! si l'on avait le courage de mettre un frein à sa langue, de tenir ses lèvres closes, que de fautes on épargnerait à sa conscience ! que

d'événements fâcheux on prévendrait ! Si nous retranchions les péchés que notre langue commet, nous retrancherions peut-être le plus grand nombre de ceux de notre vie.

Se taire enfin, c'est pratiquer les plus belles vertus, atteindre la perfection, assurer son salut.

C'est une vertu que la prudence. Or, au témoignage de l'Esprit divin, elle appartient à celui qui sait gouverner ses lèvres : *qui moderatur labiis suis, prudentissimus est*.

C'est une vertu que la force. Eh bien ! elle est dans l'homme qui garde le silence ; car il faut de l'énergie pour se posséder, rester maître de soi, pour se contenir et se taire, quand on est si violemment tenté de parler.

C'est une vertu que la justice. Or le prophète Isaïe nous déclare que le silence sauvegarde et entretient la justice : *cultus iustitiæ silentium*.

C'est une vertu que la charité. Pour ne pas la froisser, le silencieux veillera sur ses lèvres, et il n'en tombera aucune parole malveillante.

Tant de vertus pratiquées par le chrétien qui se tait, en font un homme parfait : *si quis in verbo non offendit, hic perfectus est vir* ; elles assurent son salut. De même que la langue est la source et le principe de tous les péchés et d'un grand nombre d'imperfections, ainsi le silence gardé à propos est la sauvegarde de la vertu et un moyen de salut : *si tacueritis, salvi eritis*.

Il me semble, mes frères, que ces réflexions que je viens de vous soumettre, doivent vous faire apprécier les avantages, les mérites du silence, et vous convaincre que, dans certaines circonstances, il serait sage, il serait utile de se taire.

Mais quelles sont ces circonstances ? Et quand faut-il imposer le silence à ses lèvres ? J'ai hâte de vous le dire.

## II

Les moralistes intransigeants vous conseilleraient déjà de vous taire, quand vous n'avez à dire que des choses insignifiantes ; et pour justifier leur sévérité, ils rappellent cette sentence du saint Livre qu'« il faudra rendre compte d'une parole oiseuse. » Mais si l'on éliminait des conversations tous les propos inutiles, que de personnes seraient condamnées à un silence perpétuel !

La Bruyère définit ainsi la vie du monde : « Se chercher incessamment les uns les autres et ne se rencontrer que pour se dire des riens. » Oui, des riens, des riens plus ou moins dilués, n'est-ce pas là le fond des conversations ? En effet, de quoi parle-t-on dans le monde ? Mes frères, j'éloigne pour le moment les conversations mauvaises, dangereuses, gravement contraires à la pudeur, à la charité. De quoi parle-t-on le plus habituellement ? De choses banales, des bruits qui circulent, des nouvelles du jour, de toilettes. En faisant la part des choses, en vous accordant ce qui est raisonnable, je vous demanderai s'il ne serait pas plus convenable d'élever le niveau des conversations, de leur donner plus de sérieux, plus de dignité ?

Quand faut-il se taire? Il faut se taire, quand, poussé par une avide curiosité, on est tenté de poser des questions indiscrètes, embarrassantes. Sans doute, lorsqu'on vit dans le monde, on ne peut rester étranger à tout ce qui s'y passe. Mais pourquoi cette recherche de chroniques scandaleuses? Pourquoi ce besoin d'interroger sur des actes qui n'ont rien d'édifiant? Pourquoi cette fièvre de questionner, pour satisfaire une malsaine curiosité? Il serait plus sage de se taire.

Se taire est aussi une loi, lorsqu'on nous a confié un secret. Il faut le dire à ces personnes qui sont incapables de garder une confidence. Un secret, pour certaines natures, c'est un poids qui les étouffe; elles s'en débarrassent à la première occasion. Qu'importe si cette divulgation doit créer des conflits, susciter des haines, provoquer des ruptures? Elles ont, selon le mot énergique de saint Ambroise, elles ont l'ivresse de la loquacité : *temulentiam loquacitatis*. Elles éprouvent un irrésistible besoin de parler, quand elles auraient le devoir le plus rigoureux de se taire.

Il faut se taire également, s'il n'y a nul espoir d'obtenir le résultat qu'on désire. « Ne répandez pas la parole, dit l'Esprit-Saint, là où il n'y a pas d'ouïe pour la recevoir. »

« Il y a des gens d'une certaine étoffe, dit encore La Bruyère, ou d'un certain caractère, avec lesquels il ne faut jamais se commettre, contre lesquels il n'est pas même permis d'avoir raison. » A quoi bon discuter avec ces esprits contentieux, opiniâtres, dont les idées sont arrêtées à l'avance et qui seront réfractaires à tout raisonnement? Ce serait peine perdue, et la parole, au lieu de les apaiser ne ferait que les aigrir, au lieu de les rapprocher elle les éloignerait. Alors, mieux vaut se taire.

Taisons-nous encore, quand nous sommes sous une impression fâcheuse, ou que la colère nous agite; car nous risquerions de dépasser la mesure, d'exagérer nos reproches et de prononcer des paroles blessantes. Taisons-nous aussi, lorsque celui à qui nous voulons faire une monition n'est pas disposé à la recevoir. Ce n'est pas quand un homme est en proie à la plus vive irritation, qu'il convient de lui faire sentir son tort; l'heure serait mal choisie. Attendons que l'émotion soit apaisée, que le calme soit revenu, et nos observations seront mieux accueillies.

Quand faut-il se taire? Il faut se taire, toutes les fois que notre parole blesserait la charité, et contristerait quelqu'un. Si l'on ne nous interdit point absolument ces innocentes plaisanteries, ces jeux de mots, ces saillies spirituelles qui sont le sel de la conversation, on nous recommande, en pareille matière, beaucoup de circonspection; car une parole railleuse peut avoir de graves conséquences. Mais s'il s'agit de la charité envers le prochain, toute parole qui l'offenserait directement, doit être condamnée. « O glaive du Seigneur, disait autrefois le prophète, refroidis-toi et

taisis-toi ! *O mucro Domini, refrigerare et sile !* » La langue aussi est un glaive, et les blessures qu'elle fait sont terribles. Que ce glaive se refroidisse et qu'il se taise : *refrigerare et sile*. C'est la charité qui lui intime cet ordre.

La modestie, à son tour, le reprend et nous demande de rester silencieux quand il s'agit de nous. Un secret orgueil, il faut bien l'avouer, nous porte à parler de nous, à dissimuler nos défauts, à mettre en relief nos mérites. Est-ce à dire, mes frères, qu'il ne sera jamais permis de parler de soi? Si on le fait avec tact, avec une sage réserve, je n'y vois pas de faute. Il est permis de parler de soi, par exemple, quand on a besoin de demander un conseil, de décharger son cœur dans le cœur d'un ami. En dehors de ces circonstances ou d'autres semblables, il vaut mieux s'abstenir. Dire du bien de soi, se mettre en vue, se décerner des éloges, faire un usage immodéré du pronom personnel à la première personne, *moi, je*, est une chose odieuse qu'on ne supporte pas. Il y a longtemps qu'on a dit : « Le moi est haïssable. » Ce proverbe n'a rien perdu de son actualité, et aujourd'hui comme autrefois, la jactance est sévèrement qualifiée, tandis que la modestie silencieuse est toujours admirée.

Et quand on nous accusera injustement, quand on dénaturera nos actes, nos intentions, faudrait-il donc nous taire? Assurément, mes frères, il n'est pas défendu de se justifier, et ce serait parfois nécessaire; mais celui qui, fort de son droit et sûr de son innocence, dédaigne la calomnie et se contient devant l'injure, fait preuve d'une haute vertu. Ah! sans doute, le premier mouvement serait de relever l'outrage, et il en coûte de retenir sur ses lèvres frémissantes une parole vengeresse, mais là est la générosité d'âme, là est le mérite, là est l'imitation de l'exemple que Jésus-Christ nous a donné.

Jésus-Christ est persécuté, accusé fausement par les Juifs et les Pharisiens. On dit que c'est un blasphémateur, un séditieux, un perturbateur de la paix publique, un semeur de nouvelles doctrines, un séducteur du peuple; on dit qu'il est l'ennemi de César et qu'il empêche de lui payer le tribut. Jésus entend ces insolences, ces calomnies... Que fait-il? Il ne dit pas un seul mot pour se justifier et se défendre. *Jesus autem tacebat*. Ce silence profond qu'il garde avec une invincible patience étonne les juges, et nous, mes frères, nous l'admirons comme la plus héroïque des vertus, et nous devons nous proposer de l'imiter, quand nous serons soumis à de semblables épreuves.

Enfin, il faut faire acte de résignation, de conformité à la volonté divine, il faut se taire, dans la souffrance; car le silence sanctifie nos afflictions et en augmente beaucoup le mérite. La souffrance nous répugne, et bien peu ont le courage de la supporter sans se plaindre. Regarde, ô chrétien, regarde ton Sauveur dans sa douloureuse agonie, dans sa flagellation san-



glante, dans les tortures de son crucifiement ; il dit simplement : « Que la volonté de Dieu se fasse, *fiat voluntas tua!* » Mais pas un murmure, pas une plainte : c'est le silence de la résignation.

Efforçons-nous de le pratiquer, nous aussi, quand la souffrance sous une forme quelconque viendra nous visiter. C'est du reste un puissant moyen d'expiation, et un divin secret pour décupler nos mérites devant Dieu.

J'ai fini, mes frères. Vous croyiez peut-être que le silence était une faiblesse, voire même une lâcheté, que c'était une preuve d'ignorance et d'inhabilité. J'ai essayé de vous montrer que le silence était une puissance, « la première du monde après la parole, » a dit le P. Lacordaire, car, en certains cas, il est aussi expressif que le plus éloquent discours ; je vous ai dit que savoir se taire à propos, c'était une science, un art... Quand l'occasion se présentera, utilisons cette puissance, pratiquons cet art, et nous n'aurons qu'à nous en féliciter, car vous savez que jamais on n'a regretté de s'être tu, et que souvent on s'est repenti d'avoir parlé. Ainsi soit-il.

## SERMONS D'ADORATION PERPÉTUELLE

### VIII

#### TRIPLE TÉMOIGNAGE EN FAVEUR DE LA PRÉSENCE RÉELLE <sup>1</sup>

*Memoriam fecit mirabilium suorum, escam dedit timen-  
tibus se.*

Le Seigneur a fait un résumé de toutes ses merveilles, lorsqu'il a donné cette nourriture à ceux qui le craignent.

Mes frères,

L'Eucharistie est le résumé de la religion tout entière. Elle exerce notre *foi*, car s'il y a un Dieu esprit immense qui remplit tout, en montrant les espèces eucharistiques nous pouvons dire : « Dieu est là, *Dominus ibi est.* » Ce Dieu immense a pris un corps pour souffrir et mourir, et nous devons reconnaître sous l'apparence de ce pain qui n'est plus, le corps, le sang, l'âme et la divinité de ce Dieu fait homme. L'Eucharistie excite notre *espérance* : comment n'espérerions-nous pas le ciel, alors que par la communion nous en avons un avant-goût et possédons le Maître du ciel dans notre cœur ? L'Eucharistie enfin augmente notre *amour* pour Dieu, car concevez-vous que quelqu'un porte en lui-même l'amour divin incarné, sans être brûlé de ses flammes, sans être embrasé de ses ardeurs ? « Comment ! s'écrie saint Jean

Chrysostome, vous toucheriez du feu et vous ne brûleriez pas ? *Ignem tangis, et non ureris ?* »

L'Eucharistie est donc l'aliment de la vie divine dans nos âmes. Le protestantisme l'a rejetée, mais aussi voyez comme le protestantisme est froid, comme ses temples sont vides ! C'est un firmament sans soleil, une terre sans eau, un désert de glace ! Je ne m'étonne pas que les âmes vraiment élevées et vraiment généreuses le quittent tous les jours, et en grand nombre. Je ne m'étonne pas que les aigles de la vie chrétienne : le prêtre qui se sacrifie par le renoncement à toutes les joies de la terre, le religieux qui se sacrifie par l'embrasement volontaire de la pauvreté et de l'obéissance, la Sœur de charité qui se sacrifie par le dévouement de tous les jours aux misères de l'humanité, je ne m'étonne pas que ces aigles de la vie chrétienne soient dans le catholicisme, et dans le catholicisme seul : c'est que là seulement il y a de la chair pour les nourrir. *Ubicumque fuerit corpus, illic congregabuntur et aquilæ.*

Assurément, mes frères, l'Eucharistie est un mystère profond et bien au-dessus de nos faibles intelligences ; mais pour le mettre dans toute sa vérité, pour le rendre plus que croyable, *credibilia facta sunt nimis*, il suffit d'invoquer en sa faveur une triple preuve, de l'entourer d'un triple témoignage : le témoignage de *Dieu*, le témoignage de *l'histoire*, et le témoignage de *la raison*. La parole de Dieu, l'histoire et la raison humaine viendront tour à tour vous dire : « *Dominus ibi est.* Le Seigneur est là, il est vraiment présent dans l'Eucharistie. »

I

Et d'abord, *la parole de Dieu*. C'est là notre gloire, mes frères : nous croyons des vérités que nous ne comprenons pas, mais c'est sur l'affirmation et la parole de Dieu même. Ce qui met entre nous et les faux docteurs que suit le monde une différence radicale et pour ainsi dire infinie, c'est que les faux docteurs que suit le monde parlent d'eux-mêmes et sans autorité. Qui les a envoyés ? qui leur a dit d'enseigner le peuple ? Personne ! Ou plutôt leur orgueil le leur a dit, leur cupidité le leur a dit, leur ambition le leur a dit ! Pour nous, mes frères, nous ne vous parlons pas de nous-mêmes ; nous ne sommes que des échos. C'est parce qu'une parole a retenti à l'origine du christianisme : « *Ite et docete*, allez et enseignez, » c'est parce que cette parole a retenti et retentit encore, que nous allons et que nous enseignons. « O Prêtre, ô Docteur, s'écriait Vincent de Lérins, cette chaire sur laquelle vous êtes assis, ce n'est pas votre chaire, c'est la chaire de vérité. Les enseignements que vous devez répandre sur les fidèles pour être la nourriture de leur âme, la lumière de leur intelligence, la force de leur volonté, ce n'est pas ce que vous avez pu découvrir par vous-même, c'est ce que vous avez reçu de vos pères dans la foi, *non quod a te inventum, sed quod traditum* ; ce ne sont pas vos propres

<sup>1</sup> Sermon prêché par M. l'abbé Martre, ancien curé-archiprêtre de Prades.

idées, ce sont les paroles que Dieu a fait entendre, lorsqu'il est venu sur la terre, et que vous devez répéter à toutes les générations, *quod accepistis, non quod excogitastis.* »

Or, mes frères, quelle est la parole de Dieu sur le sujet qui nous occupe ? « Le pain que je vous donnerai, a dit Jésus-Christ, c'est ma chair qui sera livrée pour le salut du monde. En vérité, je vous le dis, ma chair est une véritable nourriture et mon sang est un véritable breuvage. Si vous ne mangez pas la chair et si vous ne buvez pas le sang du Fils de l'homme, vous n'aurez pas la vie en vous. » Et la veille de sa mort, il prit du pain entre ses mains saintes et vénérables, il le bénit, il le rompit, il le donna à ses disciples en leur disant : « Prenez et mangez-en tous, car ceci est mon corps. Prenez et buvez-en tous, car ceci est mon sang. »

L'entendez-vous, âmes chrétiennes ? Ceci qui était du pain tout à l'heure, ce n'est plus du pain. Le pain a fait ce que toute créature devrait faire en présence du Créateur : il s'est anéanti, il n'y a plus de pain : *Ceci est mon corps.*

Sans doute, Luther est venu, et il n'a pas osé nier la présence réelle que toute l'Eglise reconnaissait, mais il a voulu qu'avec Jésus-Christ il y eût aussi le pain. Mais, ô Luther, que faites-vous de la parole du Christ, votre Maître et le mien : *Ceci est mon corps* ? — « Ceci est mon corps, » répond Luther, cela veut dire : « Ceci renferme mon corps. »

Calvin est venu après Luther, et il n'a pas admis la présence de Jésus que Luther admettait encore. Mais, ô Calvin, que faites-vous donc de la parole du Christ : *Ceci est mon corps* ? — « Ceci est mon corps, » reprend Calvin, cela veut dire : « Ceci représente mon corps. »

Oh ! mes frères, il semble difficile de réfuter cette double assertion. Un peintre le fit, pourtant, et d'une manière triomphante. Il représenta dans un tableau, à gauche Luther tenant entre ses mains un calice surmonté d'une hostie, et Luther disait : « Ceci contient mon corps. » A droite, il représenta Calvin tenant entre ses mains un calice surmonté d'une hostie, et Calvin disait : « Ceci représente mon corps. » Mais au milieu, dans tout le rayonnement de sa divinité, Jésus-Christ tenait entre ses mains un calice surmonté d'une hostie, et il disait : « Ceci est mon corps. » Et au-dessus, en grosses lettres, le peintre avait mis ces paroles qui seront toujours pour le protestantisme son jugement et son éternelle condamnation : « LEQUEL DES TROIS CROIRON-NOUS ? »

Oui, qui croirons-nous ? Luther et Calvin, ou Jésus-Christ ? Des hommes qui ne sont rien, ou Dieu qui est tout ? Des hommes qui peuvent être et trompés et trompeurs, ou Dieu qui ne peut ni se tromper ni nous tromper ? Nous croirons Jésus-Christ, parce qu'il a les paroles de la vie éternelle ; nous croirons à sa présence réelle dans le sacrement de l'autel, parce que ce mystère a pour lui le témoignage de la parole de Dieu.

## II

Après le témoignage de Dieu, il nous faut entendre le témoignage de l'histoire. C'est le caractère de la vérité catholique d'être universelle ; suivant le mot de saint Augustin, nous ne croyons que ce qui a été cru toujours, ce qui a été cru partout, ce qui a été cru par tous : *quod semper, quod ubique, quod ab omnibus.* Ecoutons donc la voix des siècles et des peuples : tous les siècles et tous les peuples nous répondront avec un ensemble magnifique, en nous montrant l'Eucharistie : « *Dominus ibi est*, le Seigneur est là ! »

Cent ans ne s'étaient pas écoulés depuis la mort du Sauveur, et déjà saint Ignace, évêque d'Antioche, réfutait les hérétiques qui attaquaient l'Eucharistie : « Les malheureux ! s'écrie-t-il, ils s'abstiennent de la prière et de l'Eucharistie, et ils ne reconnaissent pas dans ce mystère adorable la chair de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui a souffert pour nos péchés et que le Père céleste a ressuscité d'entre les morts. » — « La chair est lavée dans le baptême, s'écrie Tertullien, afin que l'âme soit purifiée ; la chair est ointe dans la confirmation, afin que l'âme soit fortifiée ; la chair dans l'Eucharistie est nourrie du corps et du sang du Christ, afin que l'âme soit engraisée et vivifiée par Dieu lui-même. *Caro corpore et sanguine Christi vescitur, ut anima de Deo saginetur.* »

Saint Cyprien, au III<sup>e</sup> siècle, reprenait ses prêtres de la trop grande facilité avec laquelle ils absolvaient les apostats et les admettaient à la table sainte : « C'est profaner le corps de Jésus-Christ, leur dit-il, car il est écrit que celui qui mange de ce pain et boit de ce calice indignement, se rend coupable du corps et du sang du Seigneur. » — Saint Cyrille, évêque d'Alexandrie, ne pouvait pas exposer plus clairement le mystère dont nous parlons : « Puisque Jésus-Christ s'est prononcé, dit-il, et a dit du pain : *Ceci est mon corps*, qui osera en douter ? Puisqu'il a dit du vin : *Ceci est mon sang*, qui osera soutenir le contraire ? Aussi, c'est dans l'entière certitude de notre esprit, c'est dans la ferme persuasion de notre âme, que nous devons recevoir l'Eucharistie comme le corps et le sang du Christ. Car sous l'apparence du pain nous est donné le corps, et sous les apparences du vin nous est donné le sang, et lorsque vous avez reçu le corps et le sang de Jésus-Christ, vous êtes devenus un même corps et un même sang avec lui ; vous avez été faits Porte-Christ, tandis que son corps et son sang sont passés dans vos membres. *Sic Christifera efficimur, distributo in membra nostra corpore ejus et sanguine.* »

Dans le cours du ve siècle, j'entends encore saint Chrysostome s'écrier : « Que de chrétiens qui disent : *Je voudrais voir sa forme, son visage, ses vêtements !* Mais vous le voyez dans l'Eucharistie, vous le mangez ! O hommes, voyez donc de quel honneur vous êtes honorés, à quelle table vous êtes admis ! Celui que les anges ne



regardent qu'en tremblant, celui-là même devient votre nourriture, à celui-là vous vous unissez, vous devenez avec lui un même corps et un même sang ! » — « Oh ! le bon Pasteur ! s'écrie saint Grégoire le Grand, il a donné sa vie pour ses brebis, car il a mis sous l'apparence du pain son corps et son sang, afin de nourrir de sa propre substance les brebis qu'il a lui-même rachetées ! »

Mais en voilà assez, je pense. Après cela, laissons dire les impies, mes frères ; laissons-les dire que les hommes ont changé, corrompu la religion. L'affirmer est très facile ; il serait plus difficile de le prouver. Si les hommes ont corrompu, changé la religion, il faut les nommer, ces hommes, il faut dire où ils ont vécu, et quand ils ont vécu. Il ne suffit pas d'une accusation vague et générale, il faut les noms. Qui a nié la divinité de Jésus-Christ ? C'est Arius. Qui a nié la maternité divine de Marie ? C'est Nestorius. Qui a nié la nécessité des bonnes œuvres, la primauté du Pape, l'unité et l'indissolubilité du mariage ? C'est Luther. Qui a nié la liberté de l'homme et fait de Dieu un tyran farouche qui damne pour son bon plaisir ? C'est Calvin. Qui a dit à l'Eglise romaine : « Vivant, j'ai été pour toi une peste ; mort, je serai ta mort ? » C'est Luther, et l'Eglise romaine, trois cents ans après la mort de Luther, ne s'en porte pas plus mal. Qui a appelé le catholicisme « l'infâme, » en se flattant que dans vingt ans il le verrait détruit ? C'est ce cynique insulteur de toute vertu et de toute noblesse, dont je ne dirai pas le nom, parce que ce nom doit nous faire rougir comme Français autant que comme chrétiens. Et celui-là est mort depuis cent vingt-cinq ans, et le catholicisme est toujours vivant.

Quand ils disent que la religion telle que nous l'enseignons a été changée par les hommes, qu'ils les nomment donc, ces hommes !... Ils n'en nommeront pas un, parce que ce que nous croyons aujourd'hui a été cru autrefois, a été cru toujours.

### III

Qu'importe, mes frères, que la parole de Dieu nous l'affirme, que tous les siècles l'aient cru et enseigné, si la *raison humaine* ne peut pas admettre le mystère de l'Eucharistie ?

Pauvre raison humaine, pourrions-nous lui dire d'abord, regarde donc autour de toi ! Qui a mesuré la hauteur des cieux et la profondeur des abîmes de la terre ? *Allitudinem cæli et profundum abyssi quis dimensus est ?* Le nombre des étoiles qui peuplent le firmament et des grains de sable qui couvrent le rivage de la mer, qui le sait ? Et s'il y a pour nous du mystère dans les choses qui sont à notre portée, dans tout ce qui nous entoure, pouvons-nous nous étonner qu'il y ait des mystères en Dieu ? Pauvre raison humaine, si bornée et si faible, tu n'as pas le droit de te révolter contre ce que tu ne comprends point, tu n'as que le devoir de te soumettre à la parole de Dieu !

Cependant, mes frères, bien que la raison ne puisse pas arriver à comprendre le mystère de

l'Eucharistie, elle peut jusqu'à un certain point obtenir satisfaction.

Ce qui la choque, c'est le changement de la substance du pain en la substance du corps de Notre-Seigneur ; c'est la multiplication de ce même corps, qui se trouve à la fois au ciel et sur la terre, dans tous les tabernacles et dans toutes les hosties que le tabernacle contient. — Or, mes frères, il y a dans la nature, des changements et des multiplications qui nous donnent une idée du changement merveilleux et de la multiplication non moins merveilleuse qui s'opère dans l'Eucharistie.

Voyez le grain de blé que le laboureur dépose dans le sein de la terre au commencement de l'hiver. Le grain de blé pourrit et meurt, mais du sein de la mort jaillit la vie, et au bout de quelques mois, le grain de blé est devenu une tige verdoyante couronnée d'un épi superbe.

Regardez-vous vous-mêmes, mes frères. Vous vous nourrissez tous les jours, et la nourriture que vous prenez se change en votre propre substance : après sept ans, votre corps tout entier est renouvelé. Comment le pain que nous mangeons devient-il notre sang et notre chair ?

Et le Dieu qui opère ainsi tous les jours ces changements dans l'ordre de la nature, ne peut-il pas, dans l'ordre de la grâce, changer le pain et le vin en son corps et en son sang pour être la nourriture de nos âmes ? Toute la différence, c'est que dans l'ordre de la nature ces changements s'opèrent peu à peu et avec l'aide du temps, tandis que dans le mystère qui nous occupe, le changement est instantané et produit par la seule parole divine.

« Mais, dites-vous encore, comment expliquer cette multiplication du corps de Jésus-Christ ? Comment le même corps peut-il être à la fois au ciel et sur la terre, et distribué à des milliers de communians ? » — Ecoutez, mes frères. Un orateur est en chaire, il s'adresse à un nombreux auditoire, c'est un banquet intellectuel qu'il lui sert, et la nourriture qui tombe de ses lèvres comme des flocons de neige tient à la fois de la matière et de l'esprit ; elle est spirituelle, puisque c'est le souffle et comme l'émanation de l'âme qui parle ; elle est matérielle, puisque cette parole est incarnée dans un son et qu'un son est quelque chose de matériel. Eh bien ! cette nourriture est reçue intégralement par tous ; elle appartient tout entière à tous et tout entière à chacun. Le premier qui reçoit ce verbe incarné de l'homme le retient intégralement, et cependant le dixième, le centième, partout où s'étendent les ondes sonores, ne perdent pas une seule miette de cette nourriture de l'esprit : le pain de la vérité leur arrive aussi entier que si le premier ne s'était pas servi. Voilà l'image de la divine Eucharistie : elle est distribuée à des milliers de fidèles sans être divisée, le dernier comme le premier la reçoit tout entière. Si vous me dites que c'est un mystère, je puis vous répondre : « Est-ce que la parole de l'homme n'est pas un mystère aussi ? Comment osez-vous

refuser au Christ, qui est la parole de l'éternité, le privilège de se donner tout entier à tous, de même que la parole de l'homme se donne tout entière à vous dans le temps? »

Concluons donc, mes frères. Qu'il est grand, ce mystère adorable! *Tantum ergo sacramentum*. Unissons nos voix et nos cœurs pour le louer, pour le glorifier, pour l'aimer. *Veneremur cernui*. Que la manne qui nourrissait les Hébreux dans le désert, que l'agneau pascal, figure pâle et affaiblie d'une autre immolation et d'un autre passage, que toutes ces ombres de la loi ancienne disparaissent devant les splendeurs et les réalités de la nouvelle loi! *Et antiquum documentum novo cedat ritui*. Sans doute, nous ne possédons pas Dieu comme les anges dans le ciel; nous ne l'avons ici-bas que sous un voile, nous ne le voyons que derrière une image; mais si notre œil de chair ne peut pas l'atteindre, si nos sens défaillent, que notre foi y supplée pour nous faire reconnaître et adorer notre Dieu. *Præstet fides supplementum sensuum defectui*.

Nous allons chanter tout à l'heure cette hymne de l'Eglise; répondez dans toute l'ardeur de votre âme, afin de témoigner votre reconnaissance pour le don inestimable que Dieu nous a fait: « A Celui qui engendre dans les splendeurs des saints et dans l'infinie fécondité de sa nature, à Celui qui engendre et à Celui qui est engendré, *Genitori Genitque*, toujours louanges, bénédictions, honneur, salut et victoire, *laus et jubilatio*; et à l'Esprit qui procède de l'un et de l'autre, que le même honneur lui soit rendu, parce qu'avec le Père et avec le Fils il est un seul et même Dieu. *Procedenti ab utroque compar sit laudatio*. » Ainsi soit-il.

## COURTES INSTRUCTIONS POUR LA PRIÈRE DU SOIR

### CXIII

GUÉRISON DU DÉMONIAQUE DE GADARA (*fin*)

Dans le passage des Evangiles où il est question du possédé de Gadara, saint Mathieu parle de deux démoniaques, tandis que saint Marc et saint Luc ne mentionnent la présence que de celui qui fut guéri. Cette difficulté, qui semble une contradiction, s'évanouit par l'explication qu'en donnent les docteurs: les deux derniers évangélistes n'ont voulu signaler que le plus féroce ou le plus connu, ou encore celui qui joua le rôle principal dans cette scène et, après sa guérison, exprima le désir d'accompagner Jésus.

Disons, une fois pour toutes, en passant, que les rares divergences qu'on rencontre parfois, en des détails peu importants, dans quelques récits de l'Evangile, ne doivent pas nous étonner, et encore moins scandaliser notre foi. Ces divergences proviennent généralement ou du but que

se propose l'auteur du Livre, ou de son auditoire, ou même de la faute de quelque copiste primitif. Il importe peu, du reste, qu'un seul démoniaque ou deux soient venus à la rencontre de Jésus; qu'en une autre circonstance, un seul ange ou deux aient apparu à telle ou telle personne.

Reprenons quelques explications sur la scène étrange et miraculeuse de la guérison du démoniaque. Jésus, en débarquant sur le territoire de Gadara, avait en face de lui les grottes qui servaient de sépulcres. Les tombeaux juifs pouvaient, à l'occasion, offrir de vastes et excellents abris, puisqu'ils consistaient soit en grottes naturelles, soit en caves artificielles, creusées en terre ou taillées dans le roc, selon la nature du sol. Il en existe un très grand nombre dans les roches calcaires de Gadara; saint Epiphane les mentionne<sup>1</sup>. Les plus considérables forment des chambres qui mesurent jusqu'à vingt pieds carrés. C'est là que demeurent les habitants actuels d'Oum-Keïs, devenus troglodytes comme les démoniaques de l'Evangile.

Il n'y avait alors ni hôpitaux, ni asiles, ni pénitenciers, et les infortunés possédés, devenus trop dangereux pour être tolérés dans la société, étaient expulsés. Pour les empêcher de nuire, on employait à leur égard des mesures à la fois insuffisantes et cruelles: entraves, chaînes aux pieds et aux mains.

Ce malheureux, qu'aucun lien ni chaîne ne pouvait dompter, errait donc, sans vêtements, comme une bête fauve, au milieu de ces tombeaux qui lui servaient d'abri et des montagnes voisines, poussant de véritables hurlements et molestant ceux qui avaient l'imprudence de se hasarder dans cette région.

Quel déplorable état! Quel avilissement! Quelle honteuse dégradation! Effroyable et douloureuse image de ceux qui sont possédés du démon de l'impureté, qui s'adonnent sans frein au vice de la luxure. Car il paraît bien que c'est une leçon à ce sujet que le divin Maître a voulu nous ménager en cette circonstance: en effet, par plus d'un point l'impudique ressemble au possédé.

Cet infortuné avait quitté la société de ses parents, de ses amis, de ses concitoyens, il s'était dépouillé de tout vêtement. L'impudique, — nous n'entendons point parler ici de ceux qui tombent par faiblesse dans des fautes impures, mais bien de ceux qui s'abandonnent volontairement, délibérément, au péché d'impureté, — l'impudique lui aussi fuit la société de sa famille spirituelle, il ne se plaît plus à l'église, dans les assemblées saintes. La présence des personnes chastes et pieuses l'importune, elle lui pèse comme un fardeau, il l'évite avec soin. La rencontre du prêtre qui l'a élevé, des maîtres ou maîtresses qui avaient formé son cœur à la vertu, les reproches de son père ou de sa mère le poursuivent comme un remords.

<sup>1</sup> *Advers. Hæreses*, I, 131.



Du jour où il s'est donné au démon de l'impureté, foulant aux pieds les promesses de son baptême et de sa première communion, il a vécu dans une nudité spirituelle honteuse. La robe de la grâce, il l'a perdue; l'amitié de Dieu et de ses anges, il l'a perdue; les mérites qu'il avait acquis par de longs sacrifices peut-être, il les a perdus; les vertus dont il avait paré son âme et orné son cœur, il les a perdues; ses titres si glorieux d'enfant de Dieu, de frère de Jésus-Christ, il les a perdus... Il devrait rougir de lui-même comme Adam et Eve rougirent lorsque leurs yeux s'ouvrirent. Mais non, il se complait dans son état, et au lieu de se cacher, on le voit parfois afficher ses hontes et se constituer apôtre du vice.

Le possédé vivait dans les montagnes, au milieu des tombeaux, en compagnie d'un autre possédé, poussant des cris affreux. L'impudique ne se plaît plus dans les humbles et douces vallées de l'humilité, de la prière, des pratiques chrétiennes; il lui faut les régions du plaisir, des divertissements, du libertinage, la compagnie de cœurs pervers comme le sien. Les fêtes de famille, les réunions joyeuses mais chastes, les plaisirs simples et purs lui sont à charge, il n'en veut plus, tout cela manque d'attraits pour lui. Sa demeure habituelle, ce sont les tombeaux de la vertu: sociétés légères, dissolues, maisons suspectes, lectures de livres, de romans obscènes; représentations hasardées, entretiens sans retenue; en un mot sa demeure est partout où la vertu de pureté n'existe plus qu'à l'état de cadavre. Dans ses conversations il laisse échapper des propos qui font rougir les âmes innocentes et déconcertent même ceux qui ne se piquent pas d'être prudes. Hélas! trop souvent aussi montent de son cœur vers le ciel d'impudiques blasphèmes qui épouvantent les anges.

Qui n'a jamais rencontré de ces chrétiens, des chrétiennes même, dont les paroles et les mœurs formaient un triste et douloureux contraste avec leur condition, leur âge ou leurs cheveux blancs? Qui ne s'est senti alors saisi, à leur égard, de je ne sais quelle pitié ou répulsion semblable à ce qu'éprouvaient les habitants de Gadara pour les sataniques habitants des tombeaux?

Malheur à ceux qu'ils rencontraient sur leur chemin, enfants ou femmes: ils ne respectaient rien. Malheur aussi à ceux qui sont obligés de subir le contact des libertins impudiques. Pour ceux-ci non plus rien n'est sacré, ni l'innocence, ni l'âge, ni le sexe. Ils se font un jeu de détourner du devoir un époux ou une épouse fidèles; ils sont heureux lorsqu'ils ont pu souiller l'innocence d'un cœur pur, ou salir l'imagination d'une âme ignorante du mal. Combien de jeunes gens, de jeunes filles, d'époux, d'épouses, pourraient dire que le jour où ils ont commencé à quitter le chemin de l'honneur et de la vertu, fut celui où ils rencontrèrent un de ces libertins ou libertines maudits! Jetée dans leur cœur, la semence fatale y a germé et empoisonné leur vie.

Et n'entreprenez pas de mettre un frein à la langue ou à la perversité contagieuse de certains impudiques. Parlez-leur de la crainte de Dieu et de ses jugements; tentez de leur expliquer les épouvantables suites du scandale, la malédiction portée contre lui par Jésus-Christ; essayez de les arrêter avec les graves et terribles pensées de l'éternité; tout cela ne pèse rien à leurs yeux, ils en rient aussi bien que des considérations d'honneur, de dignité, que vous pourriez leur exposer. De leur honneur, de celui de leur famille, de leur éternité, ils font une jonchée qu'ils foulent aux pieds d'un cœur joyeux et sans remords. Rien n'a plus prise sur ces âmes perverses; rien ne touche plus ces cœurs corrompus, endurcis. Qui pourra mesurer la profondeur de l'abîme moral au fond duquel ils ont roulé?

Un miracle de la grâce seul est capable de les délivrer du démon impur, démon qui pourrait s'appeler légion, lui aussi, tant il se manifeste sous de nombreux aspects. Ce miracle n'est pas impossible, parfois il s'accomplit dans une rencontre avec Jésus.

On a vu de ces infortunés, frappés un jour par une grâce quasi miraculeuse, se prosterner aussi devant le divin Maître. Mais cette grâce, elle était arrachée au Cœur de Jésus par des années de prières, de supplications, de larmes et de sacrifices, d'une épouse, d'une sœur, d'une fille, d'une mère pieuses. Et Jésus ayant prononcé la parole toute-puissante: « Allez! » le démon impur s'est enfui; et le monde des fidèles, saisi d'étonnement à son tour, retrouve ces anciens pécheurs assis aux pieds de Jésus, ou à genoux comme Madeleine, priant, pleurant et aimant. On en a vu de ces miraculés de la grâce — pardonnez cette expression — supplier le bon Sauveur de leur permettre de rester avec lui. Et si, parfois, il leur a dit par la bouche d'un prêtre éclairé: « Retournez parmi les vôtres, annoncez-leur la grande grâce que le Seigneur vous a accordée, et comment il a eu pitié de vous, » il leur est arrivé aussi d'entendre: « Venez, dans le silence d'un monastère, pleurer vos scandales, prier pour ceux que vous avez perdus. Venez vous faire l'apôtre du ciel, après avoir été si longtemps celui de l'enfer. »

Oh! lorsque nous rencontrerons de ces malheureux, hommes ou femmes, qu'on croirait possédés du démon de la luxure, tout en les évitant, ne les maudissons pas, ne leur jetons pas la pierre: ils sont déjà si à plaindre. Efforçons-nous de réparer les ruines qu'ils peuvent causer autour d'eux, tâchons d'empêcher les effets de leurs scandales. Mais surtout prions, prions beaucoup, prions longtemps, jusqu'à ce qu'ils rencontrent Jésus, soit ici-bas pour les convertir, soit dans l'éternité pour les juger.

---

*Imprimatur* : † SEBASTIANUS, Episcopus Lingonensis.

*Le gérant* : J. MAITRIER.

---

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT.

# L'Ami du Clergé Paroissial

## SOMMAIRE

**Sermons pour la Toussaint.** — I. La sainteté est obligatoire et facile, 769.

**Prônes catéchétiques sur le Décalogue.** — XVIII. Confession annuelle et communion pascale, 772.

**Trésor d'histoires pour l'explication du Symbole des Apôtres.** — XIV. Je crois en la sainte Eglise (suite), 776.

**Courtes instructions pour la prière du soir.** — CXIV. Guérison de l'hémorroïde, 779.

**Catéchisme de persévérance.** — *La vie publique de Notre-Seigneur Jésus-Christ.* — TROISIÈME ANNÉE : LE FONDATEUR. — V. Jésus à la fête des Tabernacles, 780.

## SERMONS POUR LA TOUSSAINT

### I

#### LA SAINTÉTÉ EST OBLIGATOIRE ET FACILE <sup>1</sup>

*Ambula coram me et esto perfectus.*

Marchez en ma présence et soyez parfait.

Mes frères,

A notre époque surtout, l'on fait peu de cas de la sainteté. Accomplir son petit devoir, quand on en a le courage, paraît déjà comme un service énorme, une faveur de choix dont Dieu doit se tenir satisfait. D'autres voudraient bien viser à la sainteté, mais elle leur semble un idéal si relevé, si inaccessible à leur faiblesse, qu'ils s'endorment paresseusement sur le champ de bataille, sans même vouloir engager le combat qui peut seul conduire à la victoire.

Il est nécessaire de rappeler aux uns que la sainteté est *obligatoire*, aux autres qu'elle est *facile*.

### I

1. Si Dieu exige de nous la sainteté, avons-nous le droit de nous soustraire à ses ordres divins. N'est-il pas le maître incontestable ? Ne devrait-il pas être le maître incontesté ? L'homme, œuvre de Dieu, doit s'incliner devant son Créateur dans la soumission la plus absolue. Ouvrons nos saintes Ecritures qui nous dévoilent les ordres divins. Le Christ, Fils de Dieu, dit à chacun de nous : « Soyez parfait comme votre Père céleste est parfait. » Pouvait-il nous présenter un plus bel idéal, une fin plus splendide, plus noble, plus magnifique ?

<sup>1</sup> PLAN : I. La sainteté est *obligatoire*, parce que c'est la loi de Dieu, la loi de la vie, la loi du progrès et la loi du bonheur.

II. Elle est *facile* : attrait des récompenses, secours de la grâce, charmes de la vertu, joies de la bonne conscience, présence de Dieu, habitude prise, vigilance continuelle.

La sainteté de Dieu même, voilà le modèle parfait qui pose devant nous. Comme le peintre qui veut faire un chef-d'œuvre, nous devons contempler ce modèle, et avec le pinceau de notre volonté, trempé dans les vives couleurs du sang divin, nous devons peindre sur la toile de notre âme la divine ressemblance. Et les vertus du Christ, image parfaite de son divin Père, sont les traits qu'il nous faut reproduire par un travail incessant. Nous sommes prédestinés, comme le proclame l'apôtre saint Paul, à devenir les images du Fils de Dieu. Plus cette image sera fidèle, plus la loi de la sainteté sera accomplie. Et si nous avons un Père plein de longanimité, qui donne du temps à ses enfants pour achever leur chef-d'œuvre, nous avons pour devoir de travailler à chaque instant à son exécution, à son perfectionnement. « Celui qui veut venir après moi, qu'il se renonce lui-même, nous dit le Christ, qu'il porte sa croix et qu'il me suive. » Devenir des frères du Christ, des fils de Dieu, des dieux terrestres et par conséquent des saints, ayant en nous la plénitude de la vie spirituelle, de la vie divine, tel est le but qui nous est assigné.

2. C'est qu'en effet Dieu a mis en nous, au baptême, un germe divin qui doit éclore et arriver à son épanouissement à travers des phases successives. Le jardinier jette-t-il la semence en terre sans but et sans espoir ? S'il travaille au temps des semailles, n'est-ce pas dans l'espérance de la récolte ? Le germe déposé dans le sol, ne doit pas s'y étioier, mais vivre, et pousser une tige qui grandira et se fortifiera, qui donnera des fleurs au suave parfum et des fruits délicieux qui réjouiront le cœur de l'homme. Un arbre qui ne vit pas, qui ne suit pas son développement régulier, c'est l'arbre inutile, dont le bois sans vertu n'est bon qu'à être coupé et jeté au feu.

Et notons-le bien, le Christ ne se contente pas de feuilles, quand il s'agit de l'arbre planté par Dieu, notre âme immortelle. Un jour, sortant de Béthanie, il eut faim. Et voyant de loin un figuier qui avait des feuilles, il vint pour voir s'il y trouverait quelque fruit. Mais lorsqu'il s'en fut approché, il n'y avait que des feuilles... Alors il maudit le figuier, et sous cette malédiction divine, l'arbre stérile était dès le lendemain desséché jusqu'à la racine. C'est qu'une plante à la vie languissante occupe dans un jardin une place inutile.

N'y a-t-il pas, hélas ! dans le beau jardin de l'Eglise, de ces plantes faibles et sans vigueur dont la vie ne développe pas ses phases successives, qui donneront à peine les feuilles des bons desirs sans jamais aller jusqu'aux fruits savoureux de la sainteté ? Un arbre sans fruits est un arbre mourant, bientôt bon pour le feu ; une âme sans vertus, sans sainteté, est une âme mourante, bientôt bonne pour l'enfer.

3. La vie demande le mouvement et la croissance. Ne pas agir, ne pas se mouvoir, c'est mourir ; croître, grandir, c'est progresser. Parler de progrès dans notre siècle, n'est-ce pas de nature à jeter l'en-



thousiasme dans les âmes ? Ici, dans certaines conditions, Dieu et le siècle sont d'accord. Comme le siècle, Dieu veut non pas seulement que l'homme vive, mais qu'il ait une vie surabondante, *vitam habeant et abundantius habeant*, une vie généreuse, vigoureuse, parfaite. Voyez combien le siècle est fier de ses progrès dans les sciences, dans les arts, dans les lettres, dans l'industrie, dans l'agriculture. Est-ce que l'homme n'est pas avide de savoir toujours davantage ? Est-ce que la culture et l'industrie n'ont pas perfectionné leurs méthodes pour augmenter le bien-être humain ? Eh bien ! quelle que soit cette soif de progrès matériel, Dieu demande à l'homme des progrès spirituels plus complets, plus brillants. A l'intelligence de l'homme il a donné la foi comme complément, et par la foi le chrétien pénètre dans les mystères insondables de l'Esprit divin, dans les secrets de Dieu et du ciel. L'esprit de l'homme s'éclaire à la lumière de Dieu, dont l'électricité terrestre n'est qu'un pâle reflet. Au cœur de l'homme, Dieu surajoute les ineffables tendresses de son Cœur sacré, il en fait un cœur ardent, généreux, vibrant pour toutes les nobles causes, pour toutes les idées pures, saintes, utiles à l'humanité, et ainsi le cœur humain devient un cœur divinisé qui travaille avec Dieu à diviniser le monde.

Mais dites-moi, mes frères : si le progrès humain donne déjà d'éblouissants résultats, à quelles hauteurs le monde s'élèvera-t-il, lorsque le progrès divin ajoutera ses divines énergies à la puissance des facultés humaines ? Ne sera-ce pas alors l'ère de la prospérité sans décadence, du bonheur sans nuages ?

4. Ne nous y trompons pas en effet : le monde, par le progrès matériel, ne poursuit qu'un but, le bonheur, la satisfaction du besoin intime qui nous pousse vers le plaisir, vers la jouissance. Ne voyons-nous pas que, si le monde trouve un peu d'ivresse et d'oubli dans la jouissance terrestre par le progrès, le bonheur lui échappe ? La ville des progrès et des jouissances, c'est Paris, et c'est en même temps aussi la ville des désespérances et des suicides. Où est donc le bonheur ? La réponse est bien simple. La rivière se trouve dans la source d'où découlent ses eaux. Le fleuve du bonheur ne peut découler dans les âmes humaines que de sa source sacrée qui est Dieu, éternel bonheur des élus.

Dieu est heureux par lui-même, d'un bonheur complet, éternel, que rien ne peut lui faire perdre. Et ce bonheur il le trouve dans la perfection de son être divin. Merveille des merveilles, supérieure à toutes les splendeurs du génie humain, à toutes les beautés de la création, il contemple avec ravissement son infinie beauté, et cette extase fait son éternel bonheur. Et sa puissance infinie d'aimer trouve son apaisement complet dans les profondeurs infiniment aimables de son être. Cet amour sans fin de ses charmes inépuisables, cette possession sans crainte du bien le plus complet, le plus illimité, forment à ses joies

des horizons sans bornes. Richesses, plaisirs, gloires humaines, tout est condensé et infiniment surpassé dans sa perfection adorable. Il est heureux infiniment, parce qu'il est infiniment saint, et connaître Dieu comme il se connaît, dans la mesure restreinte de nos forces, l'aimer comme il s'aime, le posséder, le louer comme il se possède et se loue, nous plonger comme il s'y plonge dans la lumière, dans l'amour, dans l'extase, dans l'épanouissement complet de sa vie divine, c'est être saint, uni à Dieu, ami de Dieu par la communication de son être, c'est être heureux du seul vrai et parfait bonheur, commencé dans la sainteté terrestre, achevé dans la sainteté des cieux.

## II

La sainteté, obligatoire, est en même temps facile, dans les conditions où Dieu nous place, si nous voulons ne pas sortir du cadre divin où sa providence nous a mis. Ces conditions qui rendent la vertu facile sont multiples.

1. Et d'abord, quel est l'espoir secret qui fait battre le cœur du soldat, le rêve enchanteur qui excite sa vaillance ? Il se voit, triomphant et radieux, rentrant au logis paternel où l'attend sa vieille mère, avec, sur sa poitrine, la croix d'honneur. Et voyant à l'avance les larmes de joie de cette mère chérie, entendant à l'avance les acclamations de la foule enthousiaste, il tressaille de désir et d'allégresse. Et il s'élance au combat comme un lion, cherchant le danger comme on court à une fête. Le chrétien n'a-t-il pas, lui aussi, mieux que cela ? Dieu lui promet dans son Evangile les gloires, les louanges de l'éternel Paradis. Au vainqueur il donnera la couronne qui ne se fane pas, la couronne de vie et d'immortalité. Saint Augustin a raison quand il s'écrie : « Si l'œuvre épouvante, que la récompense encourage ! » Comment trembler, faillir, reculer lâchement, quand nous savons qu'après les combats, les luttes, les souffrances amères d'ici-bas, une auréole de gloire doit environner nos fronts triomphants ; quand nous prévoyons à l'avance les acclamations des âmes venant à la rencontre des vainqueurs ; quand nous entendons la vraie louange s'échapper pour nous des lèvres bien-aimées de notre Dieu ?

2. Et si nous avons peur, à cause de notre faiblesse, oh ! rassurons-nous ! Seuls dans la lutte, nous serions vaincus sûrement. Entre le néant que nous sommes et le mal, il y a tant de complicités ! Mais Dieu ne commande pas des choses impossibles, et s'il a pour nous des exigences surnaturelles, c'est qu'il a aussi des secours surnaturels à nous donner. Eh quoi ! prenons-nous Dieu pour un tyran qui veut récolter là où il n'a point semé, qui exige l'intérêt là où il n'a pas placé de capital ? Dieu est trop bon pour cela. Le Christ a dit : « Sans moi, vous ne pouvez rien faire. » Mais unis par la foi et par la charité à la vigne mystique qui est le Christ, puisant la sève dans le

Cœur de Jésus par de profondes racines, nous n'avons rien à craindre. Comme saint Paul, nous pouvons dire : « *Omnia possum in eo qui me confortat.* » Avec Dieu nous pouvons tout, parce qu'il est le Tout-Puissant. Une sainte disait : « Thérèse sans Dieu, ce n'est rien ; Thérèse et Dieu, c'est tout. » Le démon, qui devant Dieu n'est qu'un esclave tremblant, s'enfuit épouvanté devant l'âme que Dieu défend. Dieu semble quelquefois, il est vrai, abandonner cette âme, et alors comme saint Pierre elle s'enfonce au milieu des flots. Mais un acte de confiance et d'amour, et Dieu vient de suite à notre secours, il nous dit comme à Pierre : « Homme de peu de foi, pourquoi avez-vous douté ? » et de sa main puissante il nous soutient au-dessus des flots, dût-il pour cela calmer la plus violente tempête.

3. Ce Dieu qui nous accorde ici son secours sur-naturel a voulu aussi donner à la vertu des charmes naturels qui attirent même les âmes non chrétiennes. C'est que, malgré l'effort qu'elle exige, la vertu a des attrait multiples. — Ses joies sont les joies du vainqueur qui préfère noblement la mort à la honte. L'odeur de la poudre exalte les soldats vaillants. Dans toute âme humaine il y a quelque chose de cet instinct. La lâcheté donne un repos honteux et sans charmes, et se laisser aller au mal, c'est lâcheté, nous le savons bien. — La vertu aussi, c'est la montée vers les hauteurs, l'ascension pénible sans doute, mais bien récompensée par l'air pur que l'on respire en haut, par la lumière qui réjouit l'œil de notre âme. — La vertu, c'est l'acte plein de jouissance qui est le produit et la manifestation de la vie. Le pécheur s'endort dans les délices du plaisir, tandis que le saint triomphe dans la joie et la gloire du sacrifice. — La vertu a d'autres avantages incontestables : elle rend plus agréables et plus douces les relations entre les membres de la famille et de la société, elle écarte les dangers que le vice multiplierait autour de nous, elle assaisonne tous nos plaisirs en arrêtant la corruption qui donne mauvais goût aux choses qu'elle touche, elle élève l'homme et satisfait à ce besoin intime qu'il éprouve de s'approcher de la divinité, dût-il lui donner l'appellation de sa fantaisie en prétendant arriver par la vertu à l'idéal rêvé.

4. Et la conscience présente à l'homme vertueux un premier paiement, en attendant les récompenses attendues de l'Eternelle Justice. Qui n'a éprouvé les attendrissements suaves qui suivent le devoir accompli ? Voyez ce jeune enfant. A un plaisir innocent, la joie d'un objet désiré possédé après une longue attente, il a préféré l'effort d'une aumône faite à un pauvre. Et voilà que son âme tressaille d'allégresse, son cœur déborde de pure satisfaction. Bien vite, le jouet possédé l'aurait lassé, l'aumône faite laissera dans son âme ravie un souvenir ineffaçable. Voyez cet homme encore. Il va, dans un mouvement de haine, se jeter sur son ennemi et exercer de terribles vengeances. Mais il a réfléchi, la conscience a parlé, et dans

son ennemi il a vu un frère, il a oublié, il a pardonné. Il entend la voix intérieure qui dit : « C'est bien ! » Et il est heureux plus qu'un roi de ce témoignage intime. Voyez encore ce jeune homme, cette jeune fille qui n'ont pas laissé ternir l'éclat de leur vertu au souffle empesté du vice : pourquoi ce front haut et fier, ces yeux limpides, cette sérénité, cette gaieté de cœur ? Ici nous avons encore le cri de la conscience qui réjouit les profondeurs de l'âme humaine. Entre les flatteries humaines et celles de la conscience, quelle différence ! L'homme loue ce qu'il voit, ce qui paraît, le contraire souvent de la réalité, il se trompe, il flatte où il faudrait blâmer. On a vu des grands exaltés par les foules, bourrelés en même temps par les remords. La conscience pénètre dans l'intime, voit l'acte et l'intention. Elle juge en pleine connaissance de cause et avec une intégrité que n'ont pas toujours les juges terrestres. Aussi son jugement est la flatterie la plus sérieuse, la plus méritée, la plus douce, la plus solide, la plus durable, puisqu'elle prélude à l'éternel jugement de Dieu.

5. Au reste, ce jugement de Dieu est déjà commencé. Dieu préside en réalité à tous nos combats, il voit nos souffrances, notre vaillance, nos victoires. Il compte chacune de nos actions, chacun de nos efforts, avec une bonté et une exactitude admirables, et son cœur paternel est plein de joie et de fierté chaque fois que le démon est vaincu par ses enfants. N'est-ce pas un puissant encouragement que cette présence de notre Dieu ? Le soldat, électrisé par la présence de son général, par son œil fixé sur lui, s'élance sans peur à travers les balles qui sifflent. Il vole au danger, au triomphe. Il se sent heureux, à l'avance, de la parole flatteuse qui paiera ses fatigues, du sourire accordé à sa vaillance. Son chef le voit : cette pensée fait battre son cœur, exalté par l'amour de la gloire et de la patrie. Il l'aime, ce chef vaillant, et il se ferait tuer pour un mot flatteur de sa bouche. Et quand ce général de l'armée chrétienne est notre Dieu adorable et adoré, chef infiniment bon, infiniment juste, chef qui aide ses soldats et prend part à toutes leurs fatigues, est-ce que son sourire divin, la pensée qu'il nous regarde, toujours présent et attentif à nos moindres luttes, n'auront aucun effet sur notre cœur ? Ah ! plutôt, pensons à ce chef invisible toujours près de nous, travaillons et luttons sous son regard : car Dieu est partout, voit tout, sait tout, n'oublie rien et récompense tout. Ecrivons-nous, dans un saint enthousiasme : « Marchons, Dieu nous voit ! En avant, au combat, à la souffrance, à la mort, à la victoire ! Pour vous, ô divin chef de l'armée chrétienne, nous sommes prêts à tous les héroïsmes, et nous ne reculerons jamais devant l'ennemi. »

6. Mais, même avec le meilleur chef, on ne devient bon soldat que par l'exercice. Le fusil, les marches forcées, les corvées humiliantes, les dangers du feu, tout cela paraît lourd et pénible au jeune homme qui sort naïf et non dégourdi de son



village. Mais après quelques mois de discipline militaire, d'exercices répétés, quel changement, quel beau spectacle ! Voyez-le plutôt, sanglé dans son uniforme, comme il en est fier, ce bon soldat, quelle belle prestance, comme il porte bien les armes ! Et à son regard intelligent et ferme, on voit que désormais la vie militaire n'est plus qu'un jeu pour lui, que l'amour de la patrie, le support des fatigues ont grandi dans son âme jusqu'à l'héroïsme. Il ira jusqu'au feu, jusqu'au sang, jusqu'à la mort, il est devenu soldat. Voyez en regard ce jeune chrétien : il est encore faible et languissant dans la vertu, mais laissez-le faire, lui aussi, l'exercice. Que chaque matin il jure à son crucifix fidélité pour la journée, qu'à chaque combat, si petit soit-il, il fasse effort, portant énergiquement les deux armes de la prière et de la bonne volonté, qu'il multiplie les actes de vertu, actes de pureté, de charité, de douceur, d'humilité, que sais-je encore ? qu'il multiplie les marches forcées dans les voies de la sainteté, et bientôt la vertu ne sera plus qu'un jeu pour lui ; ses ennemis, les passions, vaincues, trembleront devant lui, et s'il ne dort pas sur ses lauriers, s'il est toujours vigilant, son salut est assuré, il est devenu un saint.

7. C'est qu'en effet, dans la vie spirituelle, il n'est jamais permis de s'endormir dans la mollesse. Le réveil des passions, de l'instinct mauvais, à craindre à l'origine des luttes saintes, l'est encore après de continuelles victoires. Pour que la sainteté soit toujours facile, il faut, par une mortification continuelle, maintenir à terre l'ennemi vaincu. Et ici comme en tout, le vrai saint est le plus intelligent des hommes. Au lieu de laisser l'ennemi se fortifier et de s'exposer ainsi soit à des luttes plus pénibles, soit à des chutes remplies de remords, il le tient en respect par un petit effort continu, mais facile. Il s'oppose au danger dès la première attaque de la tentation, car il prévoit qu'elle grandira, deviendra plus énervante, plus pressante, plus difficile à vaincre. La première pensée mauvaise, pour le chrétien vertueux, c'est l'adversaire tant de fois vaincu qui cherche à se relever. Un effort énergique, et il est de nouveau écrasé de votre volonté puissante ; mais si vous le laissez faire, si vous négligez cette première tentative, prenez garde, la vertu redeviendra beaucoup moins facile.

Hélas ! combien de chrétiens fuient dans la sainteté l'effort et la lutte ! Que ne comprennent-ils que l'emploi des moyens que nous venons d'indiquer rendrait la sainteté plus douce que tous les plaisirs de ce monde, et qu'après quelques combats plus violents, notre âme, n'ayant plus autour d'elle que des ennemis vaincus, n'aurait plus, sauf les précautions nécessaires, qu'à jouir d'un repos relatif bien gagné, en attendant l'absolu et complet repos des cieux ! Ainsi soit-il.

## PRONES CATÉCHÉTIQUES SUR LE DÉCALOGUE

### XVIII

#### Le troisième commandement (suite)

#### 5

#### CONFESSION ANNUELLE ET COMMUNION PASCALE

##### Résumé analytique

Nous allons continuer l'explication des commandements de l'Eglise, parce qu'ils se rapportent au culte de Dieu, et par conséquent se rattachent aux trois premiers préceptes du Décalogue.

I. — 1. *Toutes péchés confesseras*, etc. Cette loi a été faite au IV<sup>e</sup> concile de Latran, pour mettre une borne à la négligence des mauvais chrétiens, pour maintenir et régler la pratique des sacrements, si nécessaires aux fidèles.

2. Elle oblige tous les chrétiens qui ont l'usage de la raison, par conséquent les enfants à partir de sept ans environ. Les parents doivent les envoyer au catéchisme pour qu'ils apprennent à se confesser.

3. On devait autrefois se confesser au curé de la paroisse, mais depuis longtemps on peut s'adresser à tout prêtre approuvé par l'évêque.

4. On peut se confesser à n'importe quelle époque de l'année ; on le fait ordinairement à Pâques, à cause de la communion pascale. On ne doit pas s'en dispenser sous prétexte qu'on n'a pas commis de péchés mortels.

5. Il faut se préparer avec le plus grand soin à cette confession annuelle, on n'accomplirait pas son devoir en faisant une mauvaise confession.

II. — 1. *Ton créateur tu recevras*, etc. Les communions, très fréquentes aux premiers siècles, devinrent plus rares après les persécutions ; le Concile voulut maintenir au moins la communion de Pâques, dont l'usage était très ancien (et s'est conservé dans l'Eglise orientale schismatique).

2. La communion pascale doit se faire pendant le temps prescrit par l'évêque, et dans l'église paroissiale, à moins de permission particulière. Les malades doivent communier chez eux, les étrangers là où ils se trouvent. Les enfants communiaient autrefois dès l'âge de sept ou huit ans, maintenant ils doivent se conformer aux règlements de la première communion. La préparation des pâques se fait pendant le carême, par des instructions que vous avez tout intérêt à suivre.

Conclusion. *Qui manducat hunc panem, vivet in æternum.*

*Accipite et manducate : hoc est corpus meum.*

Prenez et mangez : ceci est mon corps. (Matth., xxvi, 26).

Mes frères,

Les commandements de l'Eglise se rattachent aux trois premiers du Décalogue, puisqu'ils ont pour but de régler ce qui a rapport au culte extérieur dans ses principales manifestations. Sanctifier le dimanche et les fêtes par l'assistance à la sainte messe, recevoir chaque année les sacrements de pénitence et d'eucharistie, observer les jours de jeûne et d'abstinence, tels sont les principaux devoirs que l'Eglise impose à ses enfants. Or tous ces devoirs se rapportent au culte dû à Dieu, ce sont des formes différentes de l'adoration, du sacrifice, de la soumission de notre être tout entier à la loi divine. Nous croyons donc qu'il est bon d'achever maintenant l'explication des com-

mandements de l'Eglise, déjà commencée dans les dernières instructions à l'occasion de la sanctification du dimanche.

Nous le ferons, du reste, très rapidement, parce que nous avons déjà parlé de la confession et de la communion de Pâques en traitant des sacrements<sup>1</sup>, et nous aurons à revenir plus tard sur la nécessité et la pratique de la mortification. Nous nous occuperons aujourd'hui des pâques, en expliquant les troisième et quatrième commandements de l'Eglise, qui imposent à tous les fidèles les deux graves obligations de la confession annuelle et de la communion pascalc.

## I

1. *Tous les péchés confesseras à tout le moins une fois l'an.* Voilà le précepte ecclésiastique. Vous en savez l'origine. C'est en 1215, au quatrième Concile de Latran, sous le pape Innocent III, que fut portée cette loi, renouvelée et confirmée par le Concile de Trente<sup>2</sup> au seizième siècle. Vous entendez souvent dire que c'est le Concile de Latran, ou Innocent III, qui ont inventé la confession; il faudrait alors soutenir aussi qu'ils ont inventé la communion, et même la messe, puisque par le même décret ils obligent tous les fidèles à communier à Pâques. La confession était en usage dans l'Eglise depuis plus de onze siècles<sup>3</sup>, lorsque les Pères du Concile de Latran décidèrent, pour mettre des bornes à la négligence d'un grand nombre de chrétiens, de les obliger à se confesser au moins une fois l'an. Voici les termes mêmes du décret : « Que tout fidèle de l'un et l'autre sexe, qui a atteint l'âge de discrétion, confesse seul, fidèlement, tous ses péchés à son propre prêtre, au moins une fois l'an, et qu'il ait soin d'accomplir selon ses forces la pénitence qui lui sera enjointe; qu'il reçoive aussi, au moins à la fête de Pâques, le sacrement de l'Eucharistie, à moins que, de l'avis du prêtre, il ne juge avoir une cause raisonnable de différer la communion; s'il y manque, qu'on lui refuse pendant sa vie l'entrée de l'église, et à sa mort la sépulture chrétienne. »

Vous voyez que le Concile parle de la confession et de la communion, comme de choses connues et pratiquées généralement; mais ayant à édicter des peines sévères contre ceux qui s'obstineraient à ne pas vouloir profiter de ces moyens de salut, il est obligé de fixer d'une manière précise les conditions qu'il faudra remplir pour ne pas être atteint par la condamnation qu'il porte. Ceux qui croient tirer de là une preuve de l'invention de la confession par les prêtres sont aussi naïfs, ou plutôt d'aussi mauvaise foi, que ceux qui prétendent qu'on ne s'est jamais confessé en Orient, parce qu'on n'y voit pas de confessionnaires dans les églises. La raison en est bien simple : c'est que le confesseur s'asseyait simplement sur un banc,

pendant que le pénitent, à genoux sur le pavé, fait sa confession.

On s'est confessé depuis saint Pierre jusqu'à Innocent III, le Concile de Latran a réglé la pratique de la confession, il a rappelé aux chrétiens négligents l'obligation de la pénitence, et leur a enjoint de ne pas passer plus d'une année sans s'approcher du saint tribunal. Les termes mêmes du décret, *au moins une fois l'an*, ne peuvent pas laisser le moindre doute sur les intentions des législateurs. Il faut se confesser pour obtenir le pardon de ses péchés; les mauvais chrétiens ne veulent pas se confesser, beaucoup d'indifférents croient pouvoir attendre l'heure de la mort pour mettre ordre aux affaires de leur conscience : l'Eglise les menace de châtiments spirituels s'ils ne se confessent pas *au moins une fois l'an*. Il n'est pas possible de trouver trop rigoureuse une loi qui nous oblige à faire une fois par an ce que nous devons faire souvent dans la vie. Ce qui prouve la sagesse de cette ordonnance, c'est que depuis près de sept siècles on n'a pas eu à la modifier, tellement elle est entrée dans les mœurs du peuple chrétien.

2. La loi du Concile de Latran, traduite par le troisième commandement de l'Eglise, oblige sans distinction tous les fidèles qui ont l'usage de la raison. Les parents doivent se rappeler qu'ils sont tenus à envoyer leurs enfants à confesse dès qu'ils ont sept ans, et même plus tôt, s'ils étaient assez intelligents pour comprendre qu'ils offensent Dieu. C'est une grande erreur de croire qu'il suffit que les enfants se confessent à l'époque de la première communion, et c'est peut-être à cause de cette fatale négligence que la première communion produit si peu d'effets dans certaines âmes. Hélas ! combien d'enfants ont déjà pris de très mauvaises habitudes à dix ans ! Combien ont déjà l'esprit faussé par les mensonges des incrédules, le cœur gâté par les mauvais exemples, et ne veulent pas ou n'osent pas faire connaître leur conscience ! Il faut que les enfants commencent à se confesser quand ils sont encore dans la candeur et la naïveté du premier âge; la confession leur coûte peu, ils prennent l'habitude de la sincérité, et les conseils qu'ils reçoivent peuvent les garantir de bien grands malheurs. Ces petits enfants, que Notre-Seigneur aime tant, doivent venir le plus tôt possible au catéchisme, pour se mettre en état de bien se confesser quand le moment sera venu. Nous rappelons encore une fois aux parents cette grave obligation.

3. Que signifie cette prescription du Concile : qu'il faut se confesser *à son propre prêtre* ? Ce terme indique ordinairement, dans la langue de l'Eglise, le curé de la paroisse, le prêtre qui a tout spécialement la charge de vos âmes; le Concile a expliqué sa pensée en ajoutant que si quelqu'un veut se confesser à un prêtre étranger, il devra auparavant obtenir la permission de son propre prêtre. Cette réglementation était nécessaire pour l'application des peines canoniques édictées par le Con-

<sup>1</sup> *Paroissial*, année 1900, page 121; et 1901, page 536.

<sup>2</sup> Sess. xiv, cap. 5.

<sup>3</sup> *Paroissial* de 1901, p. 349.



cile : chaque paroissien devait justifier de sa confession, et dans le cas où il ne se confessait pas à son curé, il fallait que celui-ci en fût dûment informé. Ces dispositions accessoires ont été modifiées depuis longtemps ; au treizième siècle déjà, les ordres religieux qui commençaient à se répandre dans l'Eglise obtinrent le droit de confesser comme les propres prêtres ; c'est-à-dire que cette qualité de *propre prêtre* fut donnée à tous ceux qui exerçaient le ministère de la confession avec un privilège pontifical, ou avec une autorisation épiscopale. Aujourd'hui tout prêtre *approuvé* peut entendre les confessions de tous les fidèles, dès lors que le curé de la paroisse ne s'y oppose pas, et chacun peut se confesser en dehors de la paroisse, même sans en demander la permission. L'Eglise a usé de cette indulgence pour faciliter à tous ses enfants l'accomplissement d'un précepte important, qui a toujours un côté pénible, et elle a renoncé depuis longtemps, sur ce point, à l'emploi des peines canoniques.

4. Est-il nécessaire de se confesser pendant le temps fixé pour les pâques ? Non. Si on se confesse ordinairement à Pâques, c'est afin d'être en état de grâce pour communier. Mais je suppose que vous ayez reçu l'absolution huit jours avant le temps des pâques, et que vous ayez ensuite communiqué pendant le temps prescrit, vous avez parfaitement accompli le devoir de la confession annuelle. L'année se compte du 1<sup>er</sup> janvier au 31 décembre, vous pouvez vous confesser quand il vous plaît, sauf à le faire encore pour vous préparer à la communion pascale, ou pour la tranquillité de votre conscience, si vous retombiez dans des péchés graves.

Mais à quoi sont tenus ceux qui n'ont à accuser que des péchés véniels ? Je ne crois pas qu'il soit nécessaire de répondre à cette question, car les personnes vraiment pieuses, qui travaillent tellement à se sanctifier qu'elles évitent tous les péchés graves, et même les véniels bien délibérés, sont précisément celles qui se confessent le plus souvent. Quel est celui d'entre vous qui oserait dire : « Moi, j'irai communier à Pâques sans me confesser, parce que je n'ai rien à me reprocher ? » Autant vaudrait dire comme le pharisien : « Je vous remercie, mon Dieu, de ne pas être comme les autres hommes ! » Nous sommes tous pécheurs, nous avons tous besoin de la miséricorde infinie de Dieu, et pour nous pardonner, et pour nous soutenir contre les tentations, et pour nous préserver des dangers dont la vie est semée. Ceux qui refuseraient de reconnaître cela seraient bien orgueilleux, et auraient le plus grand besoin de s'humilier par une bonne confession.

5. Je dis : *une bonne confession*, car vous comprenez bien qu'on ne satisferait pas à la loi de l'Eglise par une confession nulle ou sacrilège. Ce serait au contraire un péché de plus sur la conscience. Si donc vous ne vous confessez qu'une fois par an, faites-le avec le plus grand soin, passez en revue tous les détails de votre vie, rappelez-

vous ce que vous avez fait et ce que vous avez omis, ce que vous avez dit ou entendu, voyez bien si vous n'avez fait tort à personne, nui à la réputation de personne, donné de scandale à personne, si vous n'avez pas été cause de péchés commis par ceux qui dépendent de vous. Et n'allez pas vous confesser sans avoir une sincère contrition, aussi bien qu'un ferme propos de vivre plus chrétiennement. On ne peut exiger strictement que l'accusation des péchés mortels, mais l'intention de l'Eglise est que vous confessiez toutes vos fautes, pour ne pas vous faire trop facilement illusion à vous-mêmes, et pour recevoir toutes les grâces dont vous avez besoin. Vous êtes libres de vous adresser à qui vous voulez, mais faites en sorte de retourner plusieurs années de suite vers le même confesseur, si vous voulez retirer du sacrement tous ses fruits. Faites bien la pénitence qu'on vous imposera, et après une bonne communion pascale, revenez à une vie nouvelle, plus sincèrement chrétienne, plus surnaturelle, plus méritoire.

## II

1. *Ton Créateur tu recevras au moins à Pâques humblement.* De même que le Concile de Latran a rattaché le précepte de la communion pascale à celui de la confession annuelle, l'Eglise a fait suivre le troisième commandement d'un autre qui oblige les chrétiens à recevoir dévotement le sacrement d'Eucharistie à Pâques. Le but de ces deux commandements est le même : presser les fidèles d'obéir à l'appel du Sauveur qui a institué pour eux les sacrements et en a fait les moyens nécessaires du salut. *Prenez et mangez, a-t-il dit ; si vous ne mangez ma chair, si vous ne buvez mon sang, vous ne conserverez pas la vie en vous.* Mais saint Paul a ajouté : *Quiconque mangera la chair du Seigneur ou boira son sang indignement, sera coupable de la profanation de ce corps et de ce sang.* De là résulte pour le chrétien l'obligation de purifier sa conscience avant la communion. L'histoire nous dit que les premiers disciples du Christ communiaient toutes les fois qu'ils assistaient au saint sacrifice ; l'ardeur de leur charité, la pureté de leur vie, les rendaient dignes de ce bonheur, et pendant trois siècles, de continuelles persécutions qui les obligeaient à se tenir toujours prêts à la mort, entretenaient leur zèle à s'approcher de l'Eucharistie. Mais le relâchement s'introduisit de différents côtés, les hérésies ravagèrent l'héritage du Seigneur, les mœurs se corrompirent, et il devint nécessaire de rappeler à tout le peuple chrétien que sans la communion il perdrait la vie surnaturelle de l'âme. Le grand pape Innocent III eut la gloire de réveiller dans la chrétienté l'esprit de foi, et d'y raviver la dévotion à la sainte Eucharistie, en consacrant par la décision de Latran la

\* Voir Darras, *Histoire générale de l'Eglise*, t. III, p. 325.

coutume ancienne de la communion de Pâques. Cette coutume était certainement très ancienne et universelle, car l'Eglise grecque séparée de Rome trois cents ans avant le Concile de Latran, l'a toujours pratiquée; mais le relâchement introduit dans les mœurs des fidèles pouvait faire craindre qu'elle ne disparût, si on ne la maintenait par une loi sévère.

En obéissant à la loi de l'Eglise, mes bien chers frères, vous vous appellerez qu'elle vous parle au nom de Jésus-Christ, et qu'elle veut, par tous les moyens qui sont en son pouvoir, vous forcer à sauver vos âmes, comme ces envoyés du père de famille qui devaient forcer tous les invités à venir au festin. (Luc, xiv, 21). Faites avec joie ce qu'on demande de vous. Ce pain et ce vin devraient être votre nourriture de tous les jours, est-ce trop de les recevoir une fois par an? Où irez-vous rassasier la faim et la soif de votre cœur, si vous vous éloignez de la sainte table? Si vous cherchez de vaines excuses, prenez garde que le Sauveur ne renouvelle contre vous la terrible sentence qui termine sa parabole : *Aucun de ces gens que j'avais invités ne goûtera mon festin, c'est-à-dire n'entrera au ciel.*

2. Faut-il maintenant vous donner quelques explications sur les circonstances de l'observation de la loi? Le temps en est fixé par le Mandement épiscopal, qu'on lit au commencement du carême, et qui nous accorde au moins un mois, à cause du petit nombre des confesseurs (je voudrais pouvoir ajouter : et à cause du grand nombre des communions). On accorde quelquefois plus de temps aux malades, surtout quand ils sont à la veille de se guérir, mais régulièrement ils doivent communier à la maison dans le temps des pâques. Si vous n'avez pas pu vous confesser et communier avant le terme fixé par le Mandement, ne croyez pas que vous soyez dispensés de le faire avant Pâques de l'année prochaine; non, il faudra vous approcher au plus tôt des sacrements, c'est l'intention formelle de l'Eglise.

Vous êtes obligés de faire la communion de Pâques dans votre église paroissiale. C'est un banquet auquel vous êtes conviés tous ensemble, et auquel personne ne devrait manquer; je vous ai dit dernièrement combien vous devez être attachés à cette église-mère, et combien vous devez être heureux d'y accomplir les différents devoirs de la vie chrétienne<sup>1</sup>. Cependant, si vous aviez une raison sérieuse de communier ailleurs, vous pourriez en obtenir la permission; si vous voyagez, vous pouvez communier là où vous vous trouvez, mais ce serait se moquer de l'Eglise que de faire un voyage exprès pour ne pas communier chez vous. Il ne faut pas se cacher pour accomplir son devoir, au contraire il faut donner le bon exemple et fouler aux pieds tout respect humain. Quel beau et

consolant spectacle de voir toute une paroisse réunie autour de l'autel, pour recevoir de la main de son pasteur le pain de vie, la nourriture des enfants de Dieu, le gage de l'immortalité!

C'est ordinairement pendant le temps des pâques, ou peu après, qu'on admet les enfants à la première communion. Il y a pour cela un âge et d'autres conditions fixées par les statuts du diocèse, tout le monde doit s'y soumettre, en vue du bien général<sup>2</sup>. On désirerait quelquefois faire devancer la limite aux enfants mieux disposés; d'une part la voix de Notre-Seigneur les appelle, mais d'autre part l'obéissance aux règlements diocésains les oblige à attendre le moment où ils pourront, avec plus de fruit encore, s'approcher de la sainte table. Ne manquez pas ce jour-là, parents chrétiens, de les y accompagner, et s'il y a quelque membre de votre famille qui ait oublié le chemin de l'église, profitez de cette circonstance pour l'y ramener.

Le Concile de Trente recommande aux curés de préparer leurs paroissiens à la communion pascale par une série d'instructions faites pendant le carême, au moins trois fois par semaine<sup>3</sup>. C'est vous dire l'importance qu'elle attache à une bonne communion, car une mauvaise communion ne serait pas l'accomplissement de la loi. Venez donc aux *Prières du soir* que nous faisons pendant le carême pour vous rappeler les grandes vérités du salut et les conditions essentielles de la réception des sacrements. Ces instructions sont jugées nécessaires par l'Eglise pour compléter celles qu'on vous donne le dimanche, et pour vous faire vivre davantage de la vie chrétienne. La prière va bien avec le jeûne, dit l'Ecriture. Oui, vous ferez beaucoup mieux votre carême, si vous venez le soir prier avec la paroisse, et si vous profitez des instructions pour vous préparer à faire vos pâques. L'Eglise vous ordonne de communier à Pâques, non seulement parce que Jésus-Christ a institué l'Eucharistie à cette époque, mais aussi pour vous faire comprendre que vous devez ressusciter ce jour-là à une vie nouvelle; quand vous avez reçu l'absolution vous êtes délivrés des liens du péché, mais vous ne pouvez conserver la vie en vous qu'en recevant la nourriture que Jésus vous offre dans l'Eucharistie. Préparez-vous y donc parfaitement, puis venez avec foi et amour, avec humilité et respect, recevoir le Dieu qui a réjoui votre jeunesse : *Celui qui mange ce pain vivra éternellement*<sup>4</sup>.

Ainsi soit-il.

<sup>1</sup> Mais si un enfant en danger de mort est assez instruit pour communier, on doit lui donner le viatique, quoiqu'il n'ait pas fait sa première communion.

<sup>2</sup> Conc. Trid., sess. xxiv, cap. 4.

<sup>3</sup> Nous n'insistons pas sur la gravité de cette obligation, dont personne ne doute. Quant à la communion fréquente, nous renvoyons au *Paroissial* de 1900, page 122.

<sup>4</sup> On sait que les chapelles des communautés, pensionnats, prisons, asiles, hospices, sont considérées comme églises paroissiales pour ceux qui habitent ces établissements.



## TRÉSOR D'HISTOIRES POUR L'EXPLICATION DU SYMBOLE DES APÔTRES

### XIV

JE CROIS EN LA SAINTE ÉGLISE (*suite*)

#### II. — Le Pape

La papauté, d'après Napoléon. — Voici ce que disait Napoléon, lorsqu'il n'était encore que premier consul. La citation est empruntée à Thiers. « L'institution qui maintient l'unité de la foi, c'est-à-dire le Pape, gardien de l'unité catholique, est une institution admirable. On reproche à ce chef d'être un souverain étranger. Ce chef est étranger, en effet, et il faut en remercier le ciel. Le Pape est hors de Paris, et cela est bien ; il n'est ni à Madrid, ni à Vienne, et c'est pourquoi nous supportons son autorité spirituelle. A Vienne, à Madrid, on est fondé à en dire autant. Croit-on que, s'il était à Paris, les Autrichiens, les Espagnols consentiraient à recevoir ses décisions ? On est donc trop heureux qu'il réside hors de chez soi, et qu'en résidant hors de chez soi, il ne réside pas chez des rivaux ; qu'il habite dans cette vieille Rome, loin de la main des empereurs d'Allemagne, loin de celle des rois de France ou des rois d'Espagne, tenant la balance entre les souverains catholiques, penchant toujours un peu vers le plus fort, et se relevant bientôt si le plus fort devient oppresseur. Ce sont les siècles qui ont fait cela, et ils l'ont bien fait. Pour le gouvernement des âmes, c'est la meilleure, la plus bienfaisante institution qu'on puisse imaginer. Je ne soutiens pas ces choses par entêtement de dévot, mais par raison. »

Un mot d'enfant. — Voici un mot d'enfant absolument authentique.

C'était dans un château du Poitou. On était à table et la conversation allait son train. De quoi parlait-on ? Oh ! mon Dieu ! un peu de tout, mais particulièrement de la politique pontificale.

Réfractaires et ralliés, tous très bons catholiques du reste, s'échauffaient graduellement et vous mesuraient l'étendue des pouvoirs du Pape avec cette désinvolture que nous apportons en France dans les plus graves sujets, même et peut-être surtout dans ceux que nous connaissons le moins.

Tout à coup, dans un moment de silence dont nos discuteurs profitaient pour reprendre haleine, une voix d'enfant s'élève et dit : « Le Pape est le représentant de Dieu sur la terre. » C'était le petit Henri, joli blondin de sept à huit ans, qui avait appris le matin dans son catéchisme le neuvième article du Symbole des apôtres et qui, entendant parler du Pape, voulait montrer qu'il avait bien retenu sa leçon.

Les causeurs se regardèrent stupéfaits ; la discussion fut close du coup. Le père embrassa son

petit Henri, et notre jeune docteur alla reprendre en hâte la partie de cerceau interrompue par l'heure du déjeuner.

« Le Pape, c'est Jésus-Christ sur terre. » — « Un jour, raconte Mgr de Ségur, je questionnais dans la campagne romaine, sur son catéchisme, un pauvre petit pâtre de treize ou quatorze ans, qui me servait de guide au milieu des merveilleuses montagnes du Latium. L'enfant était tout déguenillé, il ne savait peut-être ni lire ni écrire, mais ce qu'il savait, et avec une précision ravissante, c'était tout ce qui concernait la religion, c'est-à-dire l'unique nécessaire de l'homme ici-bas.

« Après plusieurs questions auxquelles le petit Romain avait très bien répondu, j'eus l'idée de l'interroger sur le Pape. « Dis-moi un peu, mon enfant, lui dis-je, qu'est-ce que le Pape ? » — A cette parole, l'enfant s'arrête et, me regardant avec une sorte de fierté et de religieux respect, il répond : « Le Pape, c'est Jésus-Christ sur terre. »

Mgr de Barral et Napoléon. — Un jour, l'empereur Napoléon mandait à Paris Mgr de Barral, archevêque de Tours, parent des Bonaparte.

Le prélat arrive aux Tuileries. Quand on annonce : « L'archevêque de Tours ! » l'empereur s'avance précipitamment vers Mgr de Barral et lui dit :

— N'est-ce pas, mon cousin, que la France peut se passer du Pape ?

— Oui, sire, comme l'armée peut se passer de Napoléon !

La conversation changea de sujet. De retour dans son diocèse, Mgr de Barral reçut une magnifique crose en vermeil, qu'il a léguée aux archevêques de Tours.

« Quiconque mange du pape en meurt. » — Napoléon menacé d'excommunication s'écria : « Le Pape croit-il qu'il fera tomber les armes des mains de mes soldats ? Il ne lui restera plus qu'à me faire couper les cheveux et à me faire entrer dans un monastère ! » Bientôt vint la retraite de Moscou ; les soldats ne jetèrent pas les armes, la faim et le froid les firent tomber de leurs mains, et le puissant empereur mourut sur le rocher de l'exil.

Le Pape pria pour son persécuteur et abrita les membres de sa famille.

Thiers a bien dit : « Quiconque mange du pape en meurt. »

#### III. — Les Eglises séparées

Un connaisseur du protestantisme. — Michelet terminait comme il suit une lettre à Eugène Sue : « Nous devons d'abord beaucoup ménager et flatter même les protestants. Nous aurons besoin d'eux. Mais le protestantisme n'est qu'une plante parasite, qui ne vit que de la sève du catholicisme. Quand nous en aurons fini avec l'Eglise

catholique, il mourra de lui-même, ou, s'il en est besoin, nous l'achèverons d'un coup de talon de notre botte. »

Michélet est mort avant d'en finir avec l'Eglise catholique; mais le parasite protestant, encore vivant, use toujours notre sève.

**Hors de l'Eglise point de salut.** — La mère du fondateur des Augustins de l'Assomption, Mme d'Alzon, avait un jour, à Nîmes, une nombreuse réunion d'aimables dames.

L'une d'elles, la marquise de Calvières, de la haute société protestante, nous a raconté que le petit Emmanuel d'Alzon, — le futur fondateur, — absent du salon, fut réclamé par toute la compagnie. Mme d'Alzon l'envoya quérir; mais le lutin mécontent d'interrompre ses jeux arriva de fort mauvaise humeur, le pas ferme, les bras croisés derrière le dos, et se présenta la tête haute, le regard assuré, sans donner le moindre signe de politesse.

La mère reprit vivement son fils et lui ordonna de saluer aimablement les dames qui lui faisaient l'honneur de le demander, afin de réparer son peu de courtoisie.

Alors conservant son attitude fière, et avec ce fin et malin sourire bien connu depuis, l'enfant répondit sans hésiter :

— Maman, vous m'avez dit : « Hors de l'Eglise point de salut ! »

Ce fut un véritable triomphe. Chacune des charmantes visiteuses, y compris les protestantes, que ce joli mot visait adroitement, voulurent caresser le gracieux espiègle, qui passa ainsi des bras de l'une sur les genoux de l'autre, tout en gardant peut-être sa mauvaise humeur. L'hilarité générale fut communicative, et le terrible mécontent se laissa aller à un sourire franc et ouvert. Il avait alors sept ans.

**Le curé d'Ars et un protestant.** — Le curé d'Ars eut un jour une entrevue avec un riche protestant. Le serviteur de Dieu, ignorant que l'homme à qui il venait de parler de Notre-Seigneur et des saints, comme il savait en parler avec la plus cordiale et la plus aimable effusion, eût le malheur d'appartenir à une secte dissidente, lui mit en finissant une médaille dans la main. « Monsieur le curé, dit alors le protestant, vous donnez une médaille à un hérétique. Du moins, je suis un hérétique à votre point de vue; mais, malgré la diversité de nos croyances, j'espère qu'un jour nous serons tous deux au ciel. »

Le bon curé prit la main de son interlocuteur, et fixant sur lui des yeux dans lesquels se peignaient la vivacité de sa foi et l'ardeur de sa charité, il répondit avec un sentiment de tendresse profonde et compatissante : « Hélas ! mon ami, nous ne serons unis là-haut qu'autant que nous aurons commencé à l'être sur la terre. La mort n'y changera rien. Où l'arbre tombe, il reste. »

— Monsieur le curé, je me fie au Christ qui a dit : « Celui qui croira en moi aura la vie éternelle. »

— Notre-Seigneur a bien dit autre chose. Il a dit que celui qui n'écoutait pas l'Eglise devait être regardé comme un païen. Il a dit qu'il ne devait y avoir qu'un troupeau et qu'un pasteur, et il a établi saint Pierre comme chef de ce troupeau. »

Puis, prenant une voix plus douce : « Mon ami, il n'y a pas deux manières de servir Notre-Seigneur, il n'y en a qu'une bonne : c'est de le servir comme il veut être servi. »

Là-dessus, le bon curé s'éloigna, laissant son interlocuteur pénétré d'un trouble salutaire, avare-coureur de la grâce divine, à laquelle plus tard ce protestant eut le bonheur de céder, en rentrant dans le sein de l'Eglise.

**Ceux qui changent de religion.** — « Je n'aime pas ceux qui changent de religion, disait un prince protestant d'Allemagne à M. le comte de Stolberg nouvellement converti.

— Ni moi non plus, répondit le comte; car si mes ancêtres n'en avaient pas changé, je n'aurais pas été obligé de revenir au catholicisme. »

Cela est très vrai : un protestant qui se fait catholique ne change pas de religion, il ne fait que rentrer dans celle que ses pères avaient eue tort de quitter.

Il y a là-dessus une bien belle réponse d'un ambassadeur français malade à Stockholm, capitale de la Suède. Quelqu'un lui demandait si, au cas où il mourrait de cette maladie, il n'éprouverait pas une certaine répugnance à savoir que ses cendres seraient mêlées avec celles des hérétiques. « Non, répondit-il, je demanderais seulement qu'on creusât la terre un peu plus bas. De cette façon je me trouverais avec mes ancêtres, qui étaient de fervents catholiques. »

**Sont-ils sincères ?** — A. Allie, ministre anglican, dans une de ses visites au P. Lacordaire, en 1849, peignit plusieurs de ses amis et lui-même comme « des personnes intelligentes, pleines de bonne foi, prêtes à faire tous les sacrifices à la religion, et employant tous les moyens pour découvrir la vérité, mais persuadées que l'Eglise anglicane, quoique malheureusement séparée de l'Eglise romaine, est une branche et fait partie de l'Eglise catholique; » et il demande : « Nous condamneriez-vous ? » L'illustre orateur répond qu'à Dieu seul il appartient de juger les âmes; pour lui, cependant, il croit difficile de regarder ces personnes comme dans un cas d'invincible ignorance. Et qui peut mieux le prouver que la question elle-même et le doute de ceux qui la posent ?

Par contre, Mgr de Cheverus trouva un jour en Amérique trois jeunes ministres protestants, qu'il baptisa et ordonna prêtres. Or, il affirme qu'avant le coup de lumière de leur conversion, ils n'avaient jamais eu un doute sur la fausseté de leur reli-



gion, et qu'ils y vivaient dans une grande innocence. Et l'illustre cardinal Newman, parlant des longues années passées par lui dans l'hérésie, a pu écrire cette parole admirable : « Je ne crois pas avoir jamais péché contre la lumière. »

**Aveu d'un protestant.** — « Le catholicisme, dit M. Naville, a droit à notre respect et à notre admiration. Son étude, en effet, fait connaître toujours plus qu'il est logique, qu'il est beau, et enfin que les bases sur lesquelles il repose sont profondément enracinées dans la nature humaine.

« ... Il me semble d'ailleurs qu'il suffit de descendre en soi pour comprendre combien l'Eglise romaine, avec les grâces dont elle dispose, et sa divine autorité, trouve d'appui dans les besoins les plus profonds de notre âme. Qui n'a désiré quelquefois, au milieu des polémiques sèches et passionnées tout ensemble qui défigurent la religion du Sauveur, ballotté par les flots de l'incertitude et du doute, trouver un port tranquille dans une autorité qui pût lui dire : *Ici est la vérité?*

« Qui n'a tourné des regards d'envie sur le tribunal de la Pénitence? Qui n'a souhaité, dans l'amertume du remords, dans l'incertitude du pardon divin, entendre une bouche qui pût lui dire avec la puissance du Christ : *Va en paix, tes péchés te sont pardonnés?*

« ... Pour moi, je ne sais si je suis seul de mon avis, mais si je croyais trouver cette puissance surnaturelle que l'Eglise s'attribue, cette puissance, source précieuse et intarissable de réconciliations, de restitutions, de repentirs efficaces, de ce que Dieu aime le plus après l'innocence, debout à côté du berceau de l'homme qu'elle bénit, debout encore à côté de son lit de mort, et lui disant au milieu des exhortations les plus pathétiques et des plus tendres adieux : « Partez; » si je croyais trouver une pareille puissance sur la terre, il est bien des moments où j'irais déposer joyeusement à ses pieds cette liberté d'examen qui parfois se présente à l'esprit comme un fardeau bien plus que comme un privilège. »

**Mélancthon à sa mère.** — Le disciple de Luther, Mélancthon, était si peu sûr d'être dans le vrai qu'il changea quinze fois de sentiment sur la justification. Il était si peu rassuré contre l'avenir qu'il écrivait à l'un de ses amis : « L'Elbe avec tous ses flots ne saurait me fournir assez de larmes pour pleurer les malheurs de la Réforme. » Pressé par sa vieille mère, près de mourir, de lui dire ce qu'il pensait de la nouvelle religion : « La nouvelle, répondit-il, est plus commode ; l'ancienne est plus sûre. » — Luther lui-même, à sa dernière heure, était cruellement tourmenté par le pressentiment des suites éternelles qu'entraînerait pour lui sa séparation de l'Eglise romaine. Il fit ouvrir les fenêtres de son appartement, il éleva ses regards mourants et dit : « Beau ciel, je ne te verrai donc jamais ! »

**Les arguments d'un Père Capucin.** — Le P. Honoré, célèbre prédicateur du XVII<sup>e</sup> siècle, disait un jour en chaire en s'adressant aux Huguenots : « Quelle réforme votre patriarche Calvin a-t-il apportée dans l'Eglise ? Il a fait comme ceux qui prétendraient présentement réformer nos bons Pères Capucins, qui vivent si saintement, et qui diraient : — Mes Pères, vous jeûnez trois carêmes dans l'année ? Vous ne jeûnerez plus. — Vous couchez sur la dure ? Vous coucherez dans de bons lits mollets. — Vous portez de gros habits sans linge ? Vous porterez des chemises fines et des étoffes de prix. — Vous allez les pieds nus ? Vous porterez des bas et des souliers... A votre avis, nos bons Pères ne seraient-ils pas ainsi bien réformés ? C'est ainsi que Calvin a réformé l'Eglise et les chrétiens ; car il leur a dit : Vous jeûniez les Carêmes et les Vigiles ? Cela était incommode. Vous ne jeûnerez plus. — Vous alliez à confesse, cela vous faisait peine et gênait vos consciences ? Vous ne confesserez plus vos péchés. — Vous faisiez abstinence de viande les vendredis et les samedis ? Vous mangerez de la chair ces jours-là comme les autres. — Vous étiez obligés d'entendre la sainte messe, fêtes et dimanches, cela paraissait gênant ? Vous ne l'entendrez plus. — Vous autres, prêtres et ministres du Seigneur, vous étiez obligés de garder le célibat et il vous était défendu de vous marier ? Vous pourrez recevoir le sacrement de mariage et avoir femme et enfants. — Vous aviez un pape, des évêques et des curés à qui vous deviez le respect et l'obéissance ? Vous n'aurez plus ces supérieurs dont les ordonnances mettaient des bornes à vos désirs, vous ferez tout à votre fantaisie. — Vous étiez tenus d'interpréter l'Ecriture selon la tradition, les Pères, les Conciles ? Vous l'interpréterez désormais suivant votre esprit particulier, vous lui donnerez quel sens il vous plaira, et vous lui ferez dire tout ce que vous voudrez pour appuyer vos sentiments.

« N'est-ce pas là, Messieurs, conclut-il, une Eglise bien réformée ? C'est cependant ce qu'ont fait Calvin et ses sectateurs. »

**L'arbre aux pommes d'or.** — Qu'est-ce donc que l'Eglise russe ? Vous me permettrez, s'il vous plaît, une comparaison. Un homme du Nord, un Moscovite, s'en vint visiter l'Italie. Là, dans le beau pays où l'oranger fleurit, ayant admiré à Rome un de ces arbres chargés de fleurs d'argent et de pommes d'or, il fit le rêve de l'implanter dans ses neiges du Nord. « Pourquoi, se demandait-il, serions-nous tributaires du Midi pour ce fruit savoureux et parfumé ? N'est-il pas plus simple de l'acclimater chez nous ? » L'oranger fut arraché ; on le transporta en Russie ; même on lui fit l'honneur de le mettre dans le jardin impérial du czar, qui le prit sous sa haute garde, et fit mettre à côté un soldat de faction. Rien ne fut épargné pour le faire fructifier, serres, jardiniers, culture... Mais, en dépit de tous ces soins, l'arbre dépaysé

ne rapportait tout au plus que de chétives oranges vertes, et ne donnait que des fleurs rares, maigres et sans parfum. Cependant n'était-il pas semblable à ses frères de Rome? Que lui manquait-il donc? Rien, excepté le suc vivifiant de la terre natale; rien, excepté le soleil. Mais ce rien c'était tout.

Dans cette image, Messieurs, vous avez reconnu l'Eglise grecque schismatique. C'est une Eglise stérile. Transplantée dans le Nord par une volonté aveugle et despotique, elle a gardé à peu près le même Symbole que Rome; mais, séparée d'elle par le schisme, privée de sa sève féconde et de sa chaude lumière, mise en tutelle par le czar, elle est irrévocablement condamnée à languir et irrémédiablement impuissante à produire ces fruits de sainteté qui ne mûrissent qu'aux flancs des collines éternelles. (MGR BAUNARD).

## COURTES INSTRUCTIONS POUR LA PRIÈRE DU SOIR

### CXIV

#### GUÉRISON DE L'HÉMORROÏSSE

Après la délivrance du possédé et l'envoi des esprits immondes dans un troupeau de porcs, accédant à la prière des habitants du pays, Jésus remonta dans la barque qui l'avait amené et traversa le lac de Tibériade. A peine avait-il mis pied à terre qu'une foule nombreuse, qui attendait impatiemment son retour, s'assembla autour de lui.

On vit alors un des principaux citoyens de Capharnaïm, chef de synagogue, les traits bouleversés, dont les larmes trahissaient la profonde douleur, se jeter aux pieds de Jésus en disant : « Ma fille va mourir; venez placer votre main sur elle afin qu'elle soit guérie et qu'elle vive ! »

« Et aussitôt Jésus le suit, et ses disciples aussi, accompagnés d'une multitude de curieux marchant en rangs pressés. Dans cette foule se trouvait une femme affligée d'une perte de sang depuis douze ans. Elle avait dépensé toutes ses ressources en remèdes douloureux et en honoraires de médecins, sans avoir obtenu d'autre résultat que d'aggraver son mal. Comme elle avait entendu parler de Jésus, elle s'était mêlée à la foule, était parvenue jusqu'à lui, par derrière, et avait touché les franges de laine qui bordaient son vêtement. Car elle se disait : « Si je puis seulement toucher son vêtement, je serai guérie. » Et aussitôt le sang s'arrêta, et au frisson qui courut tout son corps elle comprit que son infirmité était guérie.

« Au même instant, le divin Maître, connaissant qu'une vertu mystérieuse est sortie de lui, se tourne vers la foule et demande : « Qui a touché mes vêtements ? » Et son regard cherchait celle

qui avait fait cela. Comme tous les voisins de Jésus déclarent que ce n'est point eux, Pierre s'interpose : « Maître, la foule vous presse, elle vous accable de tous côtés, et vous demandez qui vous a touché ? — Quelqu'un m'a touché, reprend le Sauveur, car je sais qu'une vertu miraculeuse est sortie de moi ! »

« Craintive et tremblante, car elle avait conscience de ce qui s'était passé en elle, la femme guérie s'avance et se prosterne devant Jésus, confessant toute la vérité. « Ma fille, lui dit le bon Maître, ta foi t'a sauvée, va en paix et sois guérie de ton mal ! »

L'histoire de cette pauvre femme est tout à la fois touchante et instructive. Quelle pénible situation pour une femme ! Ruinée et malade, malheureuse victime d'une infirmité répugnante, sa souffrance morale n'était pas moins grande que la souffrance physique. Car, d'après la loi de Moïse, cette maladie constituait une impureté légale, imposait le divorce de droit, et obligeait la malade à des précautions infinies dans ses relations avec la société.

Désireuse d'obtenir sa guérison à tout prix, depuis douze ans elle avait consulté tous les médecins et essayé de tous les remèdes en usage à cette époque. On ne saurait se faire une idée des prescriptions conjointes alors par la médecine. Le Talmud, livre sacré des Juifs, nous en a conservé la liste. Qu'on juge des autres par la suivante : « Creusez sept fosses et brûlez-y des sarments de vigne n'ayant pas quatre ans d'âge; que l'hémorroïsse prenne en main une coupe de vin. Qu'on fasse asseoir la malade sur chacune de ces fosses, qu'on l'en éloigne ensuite en lui disant chaque fois qu'on l'emmène : Lève-toi de ton flux ! »

Ce que l'hémorroïsse avait entendu dire de la bonté et de la puissance de Jésus lui avait rendu une lueur d'espoir. Mais comment aborder en particulier le grand thaumaturge, ou comment oser lui exposer en public une si pénible infirmité ? Oui, ... mais quand on souffre beaucoup, lorsqu'on veut sincèrement guérir et qu'on a confiance ! Non, elle ne demandera pas au Saint de la guérir, elle ne se croit pas digne de lui adresser la parole, elle s'approchera discrètement de lui, mêlée à la foule : puisqu'il est prophète, l'homme de Dieu, si elle parvient à toucher la frange de son manteau, elle sera guérie. Le manteau d'Elie n'avait-il pas ressuscité un mort, le fils d'une veuve ? Elle ne demandait pas un si grand miracle à la robe du Prophète de Nazareth. Tant d'humilité et de confiance ne pouvaient manquer d'être récompensées.

Quel bonheur lorsqu'un frémissement extraordinaire de tout son être lui fit deviner qu'elle était guérie ! Si elle eut un moment de frayeur et de saisissement en entendant Jésus demander d'une voix presque sévère : « Qui m'a touché ? » sa joie fut au comble quand, accompagnées d'un regard plein d'une ineffable bienveillance, tombèrent sur

<sup>1</sup> Matth., ix, 18-22; Marc, v, 21-34; Luc, viii, 40-48.



elle les suaves et rassurantes paroles du divin Maître : « Ma fille, ta foi t'a sauvée, va en paix et sois guérie de ton mal. »

L'histoire de cette femme se renouvelle chaque jour dans le monde. Combien de cœurs, d'âmes, malades de quelque maladie honteuse, cherchent vainement, loin de Jésus, le remède à leur infirmité ! Celui-ci souffre du vice de la gourmandise, de l'ivrognerie ; celui-là porte partout avec lui les souillures de l'impureté et de la luxure. Que de fois, humiliés jusqu'au plus profond de l'âme de traîner après eux un si honteux boulet, ils essaient de rompre leur hideuse chaîne, de se délivrer d'une habitude si répugnante, d'un esclavage si dégradant ! Leurs efforts échouent, leurs bonnes résolutions ne tiennent guère ; à peine ont-ils secoué la fange de leur cœur qu'ils y retombent. Et ce lamentable état dure depuis des mois, des années, dans la douloureuse alternative de quelques victoires, bien courtes, et de nombreuses défaites.

O vous qui m'entendez, puissiez-vous n'avoir jamais connu et ne jamais connaître le pénible martyre d'une pareille situation d'âme ! Mais, qui que vous soyez, quelque lourdes que soient vos chaînes, quelque honteuses que soient vos habitudes ou vos défaites, ne perdez ni le courage ni l'espérance. L'histoire de la guérison de l'hémorroïsse peut devenir la vôtre, à condition d'imiter sa bonne volonté et sa foi.

Comme pour elle, tous les efforts humains que vous avez employés : fuite de l'occasion, bonnes résolutions, repentir, ont été inutiles. Eh bien ! c'est à Jésus-Christ qu'il faut recourir. Vous avez perdu toute votre fortune spirituelle, tout ce que vous aviez amassé durant vos années de ferveur et de fidélité à la vertu, vous ne possédez plus rien que vos honteuses chaînes ; ayez confiance, Jésus vous guérira gratuitement. Allez à lui avec l'humilité de la femme malade, fendez la foule des obstacles : respect humain, crainte, amour-propre qui vous empêchent d'approcher de Jésus ; faites taire toute considération humaine, et à l'œuvre ! Vous n'avez plus le droit de parler au bon Maître avec la simplicité d'un ami : adressez-vous à lui avec l'humilité d'un repentant. Vous n'osez lui demander votre guérison : ayez confiance que, si vous réussissez à toucher son vêtement, vous serez guéri. Ce vêtement que vous pouvez toujours toucher, c'est sa croix, ce sont les pieds de votre crucifix. Oh ! touchez-les non seulement de vos mains, mais collez-y vos lèvres avec humilité, avec foi, avec amour, et les souillures qu'elles ont contractées disparaîtront à ce contact divin.

La frange de son vêtement qu'il vous faut toucher, c'est une sincère confession, comme celle de l'hémorroïsse. Celui qui se confesse humblement, généreusement, en toute sincérité, touche déjà les franges du manteau du Christ. Ce toucher fait jaillir du cœur de Jésus une vertu divine qui jette dans l'âme le frisson d'une joie inexprimable et la

purifie. Elle peut alors toucher non plus seulement la robe du Christ, mais sa chair, mais son sang sacré ; elle peut manger cette chair, boire ce sang qui font les vierges ou réhabilitent les repentis.

Et, pauvres infirmes spirituels, il faut répéter souvent, chaque jour, s'il est nécessaire, ce contact mystérieux. Si les chutes reviennent, — car le démon ne lâche point facilement ses victimes, — si votre pied glisse encore dans la fange, — si votre cœur cède aux orages, sans jamais vous décourager, pressez avec plus de ferveur que jamais la robe de Jésus, touchez, mangez avec une nouvelle ardeur sa chair sacrée. Faites-le sans vous lasser, jusqu'à ce que le bon Maître enfin dise à votre âme la parole bénie qui dut faire si délicieusement tressaillir la miraculée de l'Évangile : « Ma fille, ta foi t'a sauvée, va en paix et sois guérie de ton mal. »

La tradition raconte que cette femme bénie, qui ne serait autre que Véronique ou Bérénice, fit élever dans sa ville natale, à Panéas, devant sa maison, un monument de bronze, la représentant dans l'attitude de la prière, tandis que le Sauveur, le manteau rejeté sur l'épaule, étend la main pour la guérir. C'est elle qui se retrouvera devant Pilate pour rendre témoignage à la bonté et à la sainteté de Jésus ; elle encore qu'on verra, sur le chemin du Calvaire, fendre les rangs des soldats pour essuyer le visage ensanglanté, meurtri, de son divin Bienfaiteur. En retour, celui-ci aurait laissé sur son voile l'image de ses traits.

Ainsi en va-t-il pour les cœurs guéris par Jésus. Ils lui élèvent dans leur vie un monument de reconnaissance et d'amour. Ils ne manquent jamais de plaider sa cause devant les méchants qui le blasphèment, et ils savent se dresser courageusement, en face des impies, pour venger les outrages faits à leur Dieu ou à sa religion sainte.

Imitons Véronique jusqu'au bout, soyons des *réparateurs*, et, comme pour elle, Jésus gravera dans notre âme ses traits en caractères que rien ne pourra effacer.

## CATÉCHISME DE PERSÉVÉRANCE *historique et apologétique*

### DEUXIÈME PARTIE

### JÉSUS-CHRIST

## II. — LA VIE PUBLIQUE

### IV. — Troisième année

#### *Le Fondateur*

### V

#### JÉSUS A LA FÊTE DES TABERNACLES

S'il est impossible de déterminer avec certitude d'après les récits évangéliques l'emploi du temps de Jésus pendant sa dernière année ici-bas, du moins nous est-il permis de fixer avec probabilité l'époque de ses principales étapes.

Au lieu de se rendre à Jérusalem pour les fêtes de Pâques, il gagne la Phénicie, pousse jusqu'à Sidon, et même, suivant des traditions locales, jusqu'à Beyrouth et Damas. C'est aux environs de Tyr, en route pour Sidon, qu'il guérit la fille de la Chananéenne.

De là il passe dans la Décapole, évitant le bruit et l'éclat pour laisser quelque temps encore dormir les soupçons d'Hérode et la haine des Pharisiens, et c'est dans le courant de *juin* seulement qu'il atteint la rive orientale du lac de Tibériade où il opère la seconde multiplication des pains, sur les mêmes plateaux qui ont été quelques mois auparavant témoins de la première.

Il s'est arrêté avec complaisance chez les païens de la Phénicie et du Liban, comme dans la Décapole ; il paraît s'y attarder volontairement, et comme s'il ne pouvait se détacher de ces lieux qu'il ne reverra plus, il remonte le cours du Jourdain jusqu'à Césarée de Philippe, où Pierre fait son admirable confession. On est en *juillet*. Le Sauveur redescend le fleuve jusqu'au sud du lac, traverse le Jourdain et conduit ses trois fidèles apôtres au sommet du Thabor, au commencement d'*août*.

Désormais sa conversation porte sur sa passion, et c'est en parlant de sa mort à ses disciples attristés qu'ils entrent ensemble à Capharnaüm. Il y passe ses dernières journées, et puis ce sera le départ définitif. A peine s'il en foulera encore un moment la poussière, mais il ne s'y reposera plus. S'il y revient une journée après la fête des Tabernacles, il semble que ce soit surtout pour la maudire de l'avoir méconnu.

L'automne est venu, la récolte des fruits de la terre est achevée, des caravanes joyeuses s'organisent pour monter à Jérusalem où se célèbrent, après les jours sévères des expiations, la fête gracieuse des Tabernacles. Pendant sept jours, à la fin de septembre, ou au commencement d'octobre, les Juifs habitent des tentes de feuillage, en souvenir des tentes de leurs pères au désert. C'est aussi la fête du repos après le travail, le peuple jouit des biens de la terre qu'il a recueillis, et il vient remercier Dieu qui les lui a libéralement départis. Tout Jérusalem campe dehors ; les rues pavoisées de branches de palmiers, d'oliviers, de myrte, ressemblent à une immense forêt de verdure, et les habitants, tout à l'allégresse, circulent, portant des rameaux verts et chargés de fruits dans leurs mains. Les trompettes du temple retentissent, la joie, l'harmonie, l'abondance règnent partout, jamais peuple ne fut plus heureux par ses fêtes nationales <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Cette fête des Tabernacles s'appelait aussi *Scenope-gia*, « plantation de tentes. » (Jean, vii, 1). Elle durait sept jours, du 15 au 22 du mois de Tichri, et marquait la fin de l'année civile (derniers jours de septembre). La fête des Expiations se célébrait le 10 de Tichri. On jeûnait, et le grand-prêtre offrait deux boucs dont l'un, chargé des péchés d'Israël, était chassé dans le désert.

## I

Cependant les parents de Jésus, fatigués de le voir se confiner en Galilée et dans la Décapole, lui disaient :

— Quitte ce pays et va en Judée, afin que tes disciples voient les œuvres que tu fais, car il n'agit pas en secret, celui qui veut paraître en public. Puisque tu fais des prodiges, manifeste-toi au monde.

Ils lui parlaient ainsi avec une amertume mêlée de reproches, « car eux-mêmes ne croyaient pas en lui. »

Jésus leur dit : « Mon temps n'est pas encore venu, mais le vôtre est toujours prêt. Le monde ne peut vous haïr, vous : moi il me hait, parce que je rends témoignage que ses œuvres sont mauvaises. Allez, vous, à cette fête, moi je n'y vais pas, parce que mon temps n'est pas encore accompli. »

Il disait cela parce qu'il ne voulait pas entrer avec eux à Jérusalem avec l'éclat qu'ils désiraient. Il les laissa donc partir et demeura quelques jours encore en Galilée. Mais son dessein était bien arrêté. S'il était resté si longtemps en Galilée, loin du sceptre d'Hérode, c'était pour y accomplir sa mission dans une tranquille et féconde obscurité. Maintenant les pauvres étaient évangélisés ; jusqu'aux païens qui avaient entendu sa voix ; il avait abondamment semé, ses apôtres étaient transformés déjà par l'éducation lente qu'ils avaient reçue, son Eglise était fondée, elle serait la dépositaire du pain de vie annoncé, l'avenir de grâce de l'humanité était assuré désormais. Qu'attendre encore avant d'engager la lutte décisive ?

C'est qu'en Jésus la divinité n'avait en rien affaibli les sentiments de l'âme humaine, exquisement douée et sensible plus que toute autre à la joie, à l'amour, comme aux appréhensions et aux terreurs.

Le moment déterminé par les décrets divins était arrivé, le temps approchait de sa « sortie du monde. » Dans six mois le grand sacrifice s'accomplirait à Jérusalem. C'est donc à Jérusalem qu'il faut aller, c'est-à-dire à d'autres prédications, à d'autres pièges, au supplice, à la croix. Saint Luc semble marquer qu'il fit effort pour prendre cette redoutable décision : « Il affermit son visage, dit-il, pour se rendre à Jérusalem. »

Avec ses disciples il gagne la Samarie, et parvenu à Engannim, il les envoie pour disposer les habitants à les recevoir. Jacques et Jean partent avec l'entrain de la jeunesse, et l'ardeur de leurs illusions. Jésus s'est arrêté autrefois au puits de Jacob, et le souvenir de sa miséricordieuse visite ne s'est sûrement pas effacé.

Mais les Samaritains virent que « sa face était tournée du côté de Jérusalem. » ; ces hommes étaient donc des Juifs, des pèlerins qui se rendaient à la cité détestée, des ennemis. Ils refusèrent de les recevoir.



Les deux apôtres, irrités de cette violation du droit sacré de l'hospitalité et de cette ingratitude, dirent au Maître : « Seigneur, voulez-vous que nous ordonnions au feu du ciel de descendre et de les consumer, comme fit Elie ? <sup>1</sup> »

Il les reprit par ces paroles sévères et illuminatrices : « Vous ne savez pas de quel esprit vous êtes. Le Fils de l'homme n'est pas venu perdre les âmes, mais les sauver. »

Nous reconnaissons bien le zèle brûlant des « fils du tonnerre » : ce zèle n'était ni selon la prudence ni selon la charité. L'esprit nouveau qu'apporte Jésus est un esprit de douceur et d'amour. Les coups de tonnerre demeurent une exception dans l'ordre de la nature comme dans celui de la grâce, ils ne sauraient en tout cas jamais être un système de gouvernement.

Et ils se dirigèrent vers une autre bourgade. (Luc, ix, 56).

Sil'on poursuit le récit de saint Luc, on rencontre deux épisodes que nous avons vus déjà racontés par saint Mathieu, ayant la tempête sur le lac. (Matth., viii, 19-23). Rien ne prouve qu'ils n'aient pu se produire deux fois.

Comme Jésus continuait son chemin avec ses disciples, quelqu'un l'aborde et lui dit : « Je vous suivrai partout où vous irez. » Souvent sans doute l'attrait du Sauveur amena ainsi à ses pieds des âmes de bonne volonté, mais légères, séduites par l'appât des espérances terrestres. Il lui répond : « Les renards ont leurs tanières et les oiseaux du ciel leurs nids, mais le Fils de l'homme n'a pas une pierre où il repose sa tête. »

A un autre au contraire il dit : « Suis-moi ! » Mais cet homme, qui était appelé à une vie de sacrifice supérieur, hésite, retenu par les liens des richesses : « Seigneur, dit-il, permettez-moi d'aller d'abord et d'ensevelir mon père. » C'était un prétexte dilatoire exprimé dans une formule vulgaire qui signifiait : « Je tiens d'abord à veiller sur la vieillesse de mon père. » — « Laisse les morts ensevelir leurs morts, lui répond Jésus. Pour toi, va et annonce le règne de Dieu. » (Luc, viii, 57 et suiv.).

L'Evangéliste ne nous dit pas si la décision de cette âme aussi nettement appelée fut généreuse.

Un troisième s'approche de Jésus et lui dit : « Je vous suivrai, Seigneur, mais permettez-moi de faire mes adieux à ceux de ma famille.

— Non, reprend-il. Celui qui met la main à la charrue et regarde en arrière, n'est point apte au royaume de Dieu. »

Il faut aller à Dieu sans espoir de jouissance humaine, obéir sans raisonner à sa voix qui appelle, et partir sans retard. Il mérite bien qu'on abandonne tout pour lui, et quand on a mis la main à la charrue, c'est pour labourer sans relâche.

<sup>1</sup> Ce membre de phrase « comme Elie l'a fait » ne se trouve pas dans la Vulgate, mais dans des manuscrits autorisés et les versions Peschito, copte, gothique, éthiopienne.

## II

Cependant les Juifs le cherchaient parmi les pèlerins de la fête des Tabernacles, et ils s'entre-disaient anxieux : « Où est-il ? » Les opinions étaient diverses. Les uns disaient : « Il est vraiment bon. » D'autres : « Non, il trompe le peuple. » Mais on ne parlait de lui que tout bas, car on redoutait les princes des Juifs.

Vers le milieu de la fête il monte au temple, et se met à enseigner dans les salles du parvis, comme les docteurs. Il ne s'adresse plus seulement au peuple simple et droit, comme en Galilée. Ceux qui l'entourent se composent d'étrangers et d'hommes du peuple qui sont disposés en sa faveur, puis de Juifs méfiants, d'espions apostés par les princes des prêtres pour le surprendre dans ses paroles, et parfois de docteurs qui passent, se rendant à la salle du Grand Conseil, et s'arrêtent un instant, étonnés ou irrités de ses discours où règne tant de lumière, mais tant d'autorité.

Plusieurs s'écrient : « Comment sait-il les Ecritures, lui qui ne les a jamais apprises ? » Alors de quel droit enseigne-t-il ?

C'est sa doctrine qu'ils attaquent, il va la défendre :

— Ma doctrine n'est pas de moi, elle est de celui qui m'a envoyé. L'homme qui veut faire la volonté de celui qui m'a envoyé, saura si ma doctrine vient de Dieu ou si je parle de moi-même. Celui qui parle par lui-même cherche sa propre gloire ; mais le prophète qui cherche la gloire de celui qui l'a envoyé, celui-là est vrai, et il n'y a pas d'injustice en lui.

Il s'adresse donc d'abord à leur conscience. Que viennent-ils censurer une doctrine qu'ils ne connaissent pas ? Qu'ils la pratiquent d'abord et ils la goûteront ; qu'ils fassent « la volonté de Dieu », et ils auront la certitude subjective que cette doctrine est divine. Mais ils n'ont pas plus de vertu que de bonne foi. « Est-ce que Moïse ne vous a pas donné sa loi ? Or personne de vous n'observe la loi. »

C'était un coup droit porté aux Pharisiens. Aussi lisant leurs mauvais desseins dans leurs pensées, et se souvenant qu'ils avaient voulu le faire mourir après le miracle de la piscine de Bethesda accompli le jour du sabbat, il leur dit brusquement :

— Pourquoi cherchez-vous à me faire mourir ? (Jean, v, 18).

Les Pharisiens se taisent, mais la foule qui ne comprend pas, lui répond : « Vous avez un démon qui vous possède. Qui donc en effet cherche à vous faire mourir ? »

— Je n'ai fait qu'une œuvre, dit-il, et vous vous indignez parce que je l'ai faite le jour du sabbat. Or Moïse vous a donné la circoncision, — elle ne vient pas de Moïse, mais de nos pères : — est-ce que vous ne la faites pas le huitième jour, même si c'est le jour du sabbat ? L'homme reçoit donc la

circconcision le jour du sabbat et la loi de Moïse n'est pas violée pour cela ; et vous vous indignez contre moi parce que j'ai guéri un homme dans tous ses membres le jour du sabbat. Ne jugez donc point suivant les apparences, mais suivant la justice ! (Jean, VII, 11-24).

Ces répliques victorieuses que saint Jean nous a seulement indiquées fermaient la bouche aux meneurs et ravissaient le peuple.

Plusieurs Jérusolymitains disaient : « N'est-ce pas là celui qu'ils veulent faire mourir ? Il parle ouvertement, et ils ne lui disent rien. Est-ce que les princes ont reconnu qu'il est le Christ ? »

Mais se rappelant un préjugé que leur avaient inculqué les scribes et qui venait de leurs fausses traditions, ils se ravisèrent : « Cependant, disaient-ils, nous savons d'où il est ; et quand le Christ viendra, personne ne saura d'où il est. »

Jésus les entendit, et élevant la voix il leur répondit : « Vous prétendez me connaître et savoir d'où je suis. Mais je ne suis pas venu de moi-même. Quelqu'un m'a envoyé et vous ne le connaissez pas. Moi je le connais, car je viens de lui et je sais qu'il m'a envoyé. »

Ainsi il ne reniait point son humble origine de Nazareth, mais en même temps il affirmait son origine divine ; et ses miracles, ses paroles nettes, son autorité, son éloquence remuaient la foule. Les sanhédrites s'en émurent et ils cherchaient à l'arrêter, mais nul n'osa mettre la main sur lui, car son heure n'était pas encore venue. Beaucoup d'hommes du peuple crurent en lui et disaient à haute voix : « Quand le Christ viendra, fera-t-il plus de miracles que celui-ci ? » Les Pharisiens entendirent ces propos flatteurs de la foule, et dans leur haineuse colère ils envoyèrent des satellites pour le saisir.

Ils se glissèrent parmi les auditeurs. Jésus les aperçut et il dit avec une allusion transparente :

— Vous me chercherez et vous ne me trouverez pas, car là où je serai vous ne pourrez venir.

Des chefs du peuple qui avaient suivi en tapinois leurs émissaires entendirent ces paroles et ils s'entredirent : « Où ira-t-il que nous ne le trouverons plus ? Sera-ce chez les Juifs dispersés sur la terre ? Est-ce qu'il voudrait enseigner les païens ? » Et leur rage s'augmentait de dépit.

### III

Le dernier jour de la fête était le plus imposant. Les Juifs quittaient leurs tentes, effeuillaient les branchages, et prenant dans leurs mains les plus beaux rameaux, ils se dirigeaient processionnellement vers le temple, chantaient l'*Alléluia* et s'en revenaient dans leurs maisons en se livrant à des transports de joie qui n'éclataient qu'en cette solennité. Leur enthousiasme s'exaltait par les souvenirs nationaux, l'eau jaillissant du rocher, l'allégresse des Hébreux entrant dans la Terre promise après les dures épreuves du désert. Le retour dans leurs demeures était comme

le symbole vivant de la prise de possession du sol juif par leurs pères.

Chaque matin, un prêtre accompagné par la multitude des fidèles descendait à la fontaine de Siloé, il remplissait de cette eau pure un vaisseau d'or renfermant trois mesures, puis remontait au temple. Les foules chantaient des hymnes, des refrains pieux, et quand il entraînait dans les parvis sacrés les cymbales retentissaient, les trompettes le saluaient, des cantiques joyeux s'élevaient au ciel. Il gravissait l'autel des holocaustes, versait l'eau dans un vase d'argent, du vin dans un vase d'or, et pendant qu'il faisait les libations rituelles le peuple chantait ces paroles prophétiques : « Vous puiserez avec allégresse des eaux aux sources du Sauveur. »

1. Cette pompe, ces cérémonies parlantes inspirent à Jésus un discours qui produit une vive impression par les images, le passé qu'il évoque, les espérances qu'il ranime.

« Si quelqu'un a soif, s'écrie-t-il, qu'il vienne à moi et qu'il boive. Celui qui croit en moi, ainsi que l'a dit l'Ecriture, des fleuves d'eau vive jailliront de son sein. »

Telle est l'idée splendide qu'il développe en s'appuyant sur les Ecritures, qui affectionnent cette comparaison de l'eau vive <sup>1</sup>, chose si précieuse dans ces pays brûlants. Mais « il entendait parler de l'Esprit que recevraient ceux qui croiraient en lui, car l'Esprit ne leur avait pas encore été donné, Jésus n'étant pas encore glorifié. » (Jean, VII, 25-40).

Les auditeurs se rappellent l'eau bienfaisante que la verge de Moïse fit couler du rocher dans le désert, mais cette eau même ne formait qu'un ruisseau, tandis que Jésus leur promet une source d'eau vive. Beaucoup d'entre eux, plus élevés de pensée et travaillés par la grâce, se disent qu'il parle d'autre chose que d'une onde jaillissante, qu'il parle de la vérité, dont les âmes ont soif, et que seul cet homme extraordinaire peut étancher leur soif de l'infini.

Aussi après avoir entendu ces discours, plusieurs disent : « C'est vraiment un prophète ! » D'autres ajoutent : « C'est le Christ en personne ! »

Les sanhédrites s'émeuvent de ces réflexions populaires, et, pour les étouffer, ils s'en vont répétant : « Est-ce que le Christ sortira de la Galilée ? Est-ce que l'Ecriture ne dit pas qu'il est de la race de David, et qu'il viendra de la ville de Bethléem où était David ? »

Naguère ils disaient avec intention : « Quand le Christ viendra, personne ne saura d'où il est ; or nous savons que celui-ci est de Nazareth, il n'est donc pas le Christ. » Maintenant, pour soutenir leur mauvaise cause, ils se souviennent que le prophète Michée annonce qu'il naîtra à Bethléem, mais c'est toujours pour tirer la même conclusion qu'il n'est pas le Christ. Telle est leur bonne foi.

<sup>1</sup> Ezéch., XLVII, 1-12 ; Zachar., XIV, 8 ; Is., XLIII, 20 ; XII, 3 ; LV, 1 ; LVIII, 11.



Déjà leur dessein est arrêté, ils veulent perdre Jésus, ils l'ont condamné d'avance, et ils ne reculeront ni devant la calomnie, ni devant la trahison.

2. Cependant la foule était très partagée, mais elle se passionnait plutôt pour Jésus. Les émissaires eux-mêmes étaient gagnés par l'enthousiasme général. A peine si quelques-uns d'entre eux songèrent à le saisir, mais ils n'osèrent porter la main sur lui, et tous s'en revinrent au Grand Conseil. Les pontifes et les pharisiens leur dirent avec aigreur : « Pourquoi ne nous l'avez-vous pas amené ? »

— Jamais homme, répondirent-ils, n'a parlé comme cet homme.

— Quoi, s'écrièrent les pharisiens, est-ce que vous vous êtes aussi laissés séduire ? Regardez : y a-t-il un seul des chefs du peuple, un seul des pharisiens qui ait cru en lui ? Mais cette tourbe, qui ne connaît point la loi, ce sont des maudits ! »

Nicodème était présent, ce docteur qui vint trouver Jésus la nuit. Depuis, il avait médité les paroles du Sauveur, et s'il n'était pas encore convaincu, du moins sa doctrine répugnait aux moyens de haine qu'on employait pour le perdre. Il ne put se défendre de protester :

— Est-ce que notre loi, leur dit-il, permet de juger un homme avant de l'avoir d'abord entendu, avant de connaître ce qu'il a fait ?

Ils lui répondent furieux : « Es-tu donc Galiléen, toi aussi ? Etudie les Ecritures et sache que jamais prophète n'est sorti de Galilée. »

S'ils avaient eux-mêmes étudié les Ecritures, ou s'ils avaient eu assez de calme pour réfléchir, ils se seraient dit que Jonas était né dans une bourgade voisine de Nazareth, qu'Oscée, Nahum et Elie de Thesbé, le plus illustre des prophètes, étaient de Galilée ; mais l'envie, la haine les aveuglent, et ils sont dans cet état d'exaltation où toute discussion, toute représentation est impossible.

Nicodème toutefois a rempli son devoir d'honnête homme, et dès maintenant il est visible qu'il se ralliera à la doctrine comme à la personne de Jésus. Dieu récompensera sa belle droiture. Et déjà il a obtenu un succès, sa parole, toute timide qu'elle est, ne trouve point de contradicteurs car il en appelle au droit, à la justice, à la loi. Les membres du Sanhédrin craignent qu'il ne rencontre des approbateurs et ils lèvent aussitôt la séance. « Chacun d'eux, dit l'Evangéliste, s'en retourna dans sa maison. » (Jean, VII, 37-53).

Tel est le premier acte de ce drame qui passionna tout Jérusalem, le drame de l'amour et de la vérité aux prises avec la brutalité, la haine et l'injustice.

3. Ainsi toutes les passions humaines se liguèrent pour empêcher le droit de prévaloir, la divinité de parler à l'humanité.

D'abord c'est un étonnement malveillant et méprisant : « Comment peut-il enseigner, puisqu'il n'a pas appris ? » Ils n'ignoraient point sa science consommée, mais elle les gênait et ils n'avaient qu'un but : lui défendre de la produire. Leur seul

moyen de le faire taire, c'est de lui donner la mort. Alors il les démasque, il révèle au peuple leurs pensées intimes et confond ainsi leurs complots. Pendant ce temps, il s'adresse à la conscience des hommes droits et l'engage à faire la volonté du Père qui l'a envoyé. Il trouve des arguments qui démontent les méchants ; il touche l'âme du peuple, et ceux qui ne sont qu'ébranlés il les remue par un appel de son cœur à leur cœur : « Hâtez-vous ! Je ne serai plus longtemps parmi vous. Vous me cherchez et vous ne me trouverez plus. » Avec quelle puissance et quelle délicatesse il fait vibrer tous les sentiments !

Puis cette exhortation pressante à croire. La foi, toujours la foi, car elle est le fondement de toute sa doctrine. « Celui qui croit en moi, des fleuves d'eau vive couleront de son cœur et de son esprit ! » L'Esprit-Saint en effet descendra en eux, mais seulement après sa Passion, car c'est sa mort qui leur aura mérité cette glorification, cette abondance de vie. La parole ardente de Pierre, l'impétuosité de Paul, la sagesse d'Etienne auxquelles nul ne résiste, ce sont les fleuves d'eaux vives répandues. « Paul surtout, dit saint Jérôme, le vase d'élection, la trompette de l'Evangile, le rugissement de notre lion, voilà le fleuve de l'éloquence chrétienne. Aussi toutes les fois que je le lis, il me semble que j'entends non des paroles, mais des tonnerres 1. »

Mais la source, c'est le Christ.

Dans les prophéties, ajoute saint Cyrille, brillait un reflet de l'Esprit-Saint et comme un flambeau éclairant les âges à venir, afin d'en révéler quelque chose ; mais pour ceux qui croient au Christ, ce n'est plus seulement un flambeau, c'est la lumière radieuse de l'Esprit-Saint, c'est l'Esprit-Saint qui habite en eux comme dans son temple.

Personne toutefois, parmi les plus grands docteurs, n'a approché, même au seul point de vue humain, de la puissance attractive ni de l'éloquence du Maître. Il tient le peuple dans sa main, et non seulement le peuple, mais tous ceux qui ne se défendent pas contre lui et ne se sont point liés par un parti pris diabolique. Ceux qui sont simplement prévenus, même ceux qui ont mission de le saisir et qui sont stipendiés pour cela, parce qu'ils gardent encore des qualités humaines, ne savent point se soustraire à la grâce souveraine de sa parole. Ils vont pour le prendre, ils l'écoutent, mêlés au peuple, leurs mauvais desseins tombent, ils s'en reviennent sans avoir osé remplir leur mandat, et quand les sanhédrites leur demandent la raison qui les a arrêtés, ils répondent :

— Jamais homme n'a parlé comme cet homme.

Et rien n'était plus vrai, car il parlait en Dieu.

<sup>1</sup> Paulus, vas electionis, tuba Evangelii, rugitus leonis nostri, flumen eloquentiae christianae, quem quotiescumque lego, videor mihi non verba sed audire tonitrua. (S. Jér., *Epist.* 61 ad Pammach.).

# L'Ami du Clergé Paroissial

## SOMMAIRE

**Nouvelles conférences aux femmes chrétiennes.** — LVII. *Pour la fête de la Toussaint* : Le problème de la vie et sa solution, 785.

**Sermons pour l'Octave des Morts.** — I. L'existence du purgatoire, 789. — II. Qu'est-ce que le purgatoire ? A qui est-il réservé ? 792. — III. Comment soulager les âmes du purgatoire, 794. — IV. Pourquoi faut-il prier pour les âmes du purgatoire, 796. — V. La mort du pécheur, 799. — VI. La mort du juste, 801. — VII. L'enfer, 803. — VIII. Le ciel, 806.

**Instructions pour le Premier Vendredi.** — XI. L'Adoration perpétuelle au Premier Vendredi, 809.

**Trésor d'histoires pour l'explication du Symbole des Apôtres.** — XV. La communion des saints, 812. — XVI. La résurrection de la chair, 813.

**Catéchisme de première communion.** — *Les Sacrements.* — IV. LA PÉNITENCE. — Qualités de la contrition, 815.

## NOUVELLES CONFÉRENCES AUX FEMMES CHRÉTIENNES

### LVII

POUR LA FÊTE DE LA TOUSSAINT

*Le problème de la vie et sa solution*

*Justorum animæ in manu Dei sunt.*

Les âmes des justes sont dans la main de Dieu.

(Sag., III, 1).

Ce jour est entre tous celui où se posent les graves problèmes. Je ne crois donc pas traiter un sujet inutile en vous rappelant, à l'occasion de cette fête si touchante, que notre vie est misérable et triste, et qu'il faut la vivre pourtant.

Voilà le grand problème qui s'impose à nos esprits comme à nos cœurs : « Comment supporter cette vie ? Comment la comprendre ? » Il n'a pas été résolu en dehors de l'Eglise, ou l'on n'y a trouvé que des solutions désespérantes et cruelles.

Que de fois, en face d'une misère poignante, j'ai senti mon cœur s'émouvoir de compassion ! Elles sont si nombreuses, les infortunes d'ici-bas ! il y a tant de maux auxquels on voudrait remédier ! J'ai cherché alors quelles consolations humaines je pourrais y apporter. J'ai cherché en vain. Et j'arrivais toujours à cette conclusion fatale que, pour les malheureux qui sont dépourvus de foi, ce monde n'est qu'une œuvre ingrate, mal faite ou manquée ; cette vie qu'ils ont reçue, un présent onéreux et funeste ; cette existence, un livre fermé ; la souffrance, une cruauté gratuite ; la mort, une nécessité injuste et incompréhensible.

Etudions l'exposé du problème troublant qui nous occupe, j'entends l'exposé purement humain, avec ses conclusions tristes et terre à terre, qui n'apportent aucune solution.

Ensuite nous ferons intervenir le mot de l'Evangile qui traversera, ainsi qu'un rayon vivifiant, cet horizon bas et rempli d'obscurités ; alors tout s'éclaire : la douleur d'aujourd'hui, mêlée d'espérance, me fait préluder au chant de triomphe de demain, je comprends le problème, l'Eglise m'en fournit la vraie solution.

### I

Ai-je besoin de l'expliquer longuement, ce problème décourageant qui se pose à chaque journée, à chaque heure de la vie, avec d'incroyables duretés ? Si je regarde autour de moi, je n'aperçois que des gens qui souffrent, dans leur santé, leur fortune, leur honneur, leurs désirs, leurs convictions, leurs jouissances mêmes, et l'univers m'apparaît semblable à un vaste hospice où l'on ne rencontre que des corps ou des âmes malades.

1. Celui-ci est cloué sur son lit, atteint d'un mal tantôt soudain, tantôt lent, toujours inexorable. Chacune de ses respirations est un supplice, chaque soupir provoque une crise, il se débat, il se tord dans la souffrance, ses plaintes émeuvent douloureusement dans tous les cœurs une pitié stérile, puisqu'elle ne peut rien pour le soulager. On l'entoure, on cherche à prolonger chez lui l'espoir d'un mieux illusoire, on le trompe jusqu'à l'heure de l'agonie où, dans une suprême lutte, l'âme se détache violemment du corps usé ou brisé. C'est l'état lamentable qui nous est réservé à tous, dans un délai plus ou moins bref. On peut bien se bercer de rêves, vanter son temps, son avenir, sa santé, ses richesses et la science humaine : la réalité, la voilà, voilà le terme où il faut aboutir, tôt ou tard.

Celui-là lutte pour la vie, il gagne son pain et le mange amer, trempé dans sa sueur. Un jour, les revers lui tombent, sa fortune s'écroule et il en ramasse avec peine quelques débris. Il travaille le jour, la nuit, regardant l'avenir noir avec ses terribles échéances, l'avenir, c'est-à-dire la ruine, la honte peut-être, sous les yeux du public envieux et narquois, qui s'arrête, les bras croisés, en face de ce spectacle, de cette douleur qui vous accable, mais qui l'intéresse. C'est bien la vie, ce sont bien les hommes !

Pendant ce temps, tout près de vous, à côté de votre maison honnête et travailleuse, un spéculateur sans scrupules voit grandir sa fortune mal acquise, et comme, pour lui, ses opérations frauduleuses sont de l'habileté, il méprise l'homme probe qui n'a pas voulu l'imiter, et il songe à étendre son foyer sur les ruines du vôtre.

2. Je sais même une misère plus grande encore, à cause de ses conséquences éternelles, une douleur toute moderne et soigneusement entretenue par des raisonnements et des procédés très spéciaux : c'est le doute jeté dans l'esprit, afin de conduire à l'erreur pratiquement irréparable.

Ce doute est semé d'abord dans l'âme de vos enfants. Les livres de leur enseignement, les doctrines qu'ils reçoivent, les avis qu'ils entendent en sont



tout imprégnés, et cela vous gagne vous-mêmes, — comme on gagne la peste en respirant une atmosphère de pestiférés.

Il n'est personne qui ne se demande : « Qui suis-je ? Qui m'a jeté sur cette terre ? Quelle mission ai-je à remplir ? Quel est mon devoir ? Ai-je une âme immortelle, ou bien tout se termine-t-il avec cette pauvre vie ? En un mot, quelle est mon origine, quelle est ma fin ? » Ces questions, l'enfant nous les fait, et nous lui répondons au catéchisme : « C'est Dieu qui vous a créés pour le connaître, l'aimer, le servir et le posséder pour jamais au paradis. » Réponse merveilleuse, toute ruisselante de lumière et d'espérance, qui satisfait pleinement leur esprit, leur conscience et leur cœur. Cela leur ouvre des horizons clairs et joyeux sur la vie, ils se sentent quelqu'un, des êtres responsables que Dieu regarde et qu'il a confiés à un esprit céleste. Rien ne saurait exprimer leur bonheur quand ils savent cela et le vivent. Ils sont ravis d'admirer dans tout cet univers tant de radieux effets qui supposent une cause infiniment belle, puissante et bonne, Dieu ; et comme ils ont le cœur pur, ils le voient, *Deum videbunt*.

Mais ailleurs on leur donne d'autres explications qui les troublent. On leur dit qu'il faut consulter les savants et que ceux-ci, beaucoup plus instruits, ont supprimé la cause de ces effets enchanteurs. Pour certaines gens, la première condition pour être savants, c'est de ne pas croire en Dieu. Vos enfants leur demandent donc : « Qui a fait ce monde, cette superbe machine qui fonctionne régulièrement depuis des siècles et ne se détraque jamais ? Quel en est le régulateur ? » Ces savants répondent : « Nous ne savons pas ! » Jamais on n'avait vu la science se glorifier de ne rien savoir. Cependant vous insistez avec eux, vous acculez ces doctes personnages à une explication que réclame votre intelligence : « Dites-nous qui a fait la terre et le ciel, les planètes et les étoiles...

— Tout cela, disent-ils, c'est l'inconnaissable. »

Voilà le beau mot qu'ils ont inventé pour couvrir leur ignorance.

— Nous ne croyons, ajoutent-ils, qu'aux faits que nous pouvons vérifier par nos sens, par l'expérience de nos yeux ou de nos oreilles. Il est des choses que nous ne verrons jamais, que nous ne pourrions jamais entendre, c'est l'inconnaissable. Il nous est interdit d'en parler, puisque nous ne le connaissons pas.

— Cependant, cet univers ne s'est pas fait tout seul ?

— Sans doute, font-ils, mais il a passé par de lentes évolutions pour arriver à son état actuel. Le monde était primitivement un composé d'innombrables cellules. L'une d'elles, plus intelligente que les autres, s'est éveillée à la vie et l'a communiquée à ses voisines : la vie avait fait son apparition. Elle s'est développée avec les siècles, elle a formé les végétaux, puis les animaux, et, dans sa marche ascendante, elle a fini par produire l'homme. C'est le dernier mot de la science.

— Soit, mais qui a donné l'intelligence, communiqué l'étincelle de la vie à la première cellule ?

Les savants se taisent, et c'est la seule fois.

Vous profitez de vos avantages et vous ajoutez : « Vous ne croyez pas en Dieu, vous ne croyez pas à l'Eglise, ni à l'Evangile. Cependant le christianisme s'est établi à coups de miracles, et des miracles on en signale tous les jours ! »

Alors ils se ressaisissent et vous répliquent avec vivacité : « Il n'y a point de forces surnaturelles, nous ne les admettons pas, parce que cela ne se voit ni ne se touche. Le miracle n'est pas possible, donc il n'existe pas. » Voilà le dernier cri de la science, ou du moins d'une certaine science officielle qui impose ses conclusions à nos enfants. Remarquez bien l'absurdité de cette réponse et de ce procédé. Cette science prétend n'étudier que les faits positifs. Or voici qu'on l'amène devant un fait positif, on lui montre un homme qui depuis deux ans ne pouvait se soulever de son grabat. Après une prière à la sainte Vierge, sur le passage du Saint-Sacrement, il s'est levé soudain en criant : « Je suis guéri ! » et en preuve de sa pleine guérison il s'est mis à marcher. Des milliers de personnes l'avaient vu, accablé, gémissant, presque inanimé, infortunée loque humaine n'ayant de vie que pour gémir, objet de pitié pour la foule ; des médecins l'avaient déclaré incurable et condamné à traîner son existence de malheur sans espoir même de soulagement. Voilà un fait positif, — et il y en a des milliers comme celui-là. Que dira cette science si fière de sa méthode expérimentale ?

Elle vous répondra : « Le miracle est impossible. Je n'ai donc pas à examiner ce fait. Cela ne peut pas être un miracle, puisque le miracle n'existe pas ! »

Ses réponses, vous le voyez, ne sont ni variées ni braves. Mais elle les fait avec tant d'aplomb, qu'elles produisent sur l'âme des enfants, des jeunes gens, et même des hommes, l'impression voulue de doute et d'incrédulité. Ecoutez tous les raisonnements des docteurs officiels, lisez leurs livres, tout se réduit à ces deux propositions : « Nous nous arrêtons devant l'inconnaissable... Le miracle est impossible ! »

Ainsi donc ils ne peuvent rien m'apprendre des choses que je tiens à savoir et qui me tourmentent : « Pourquoi suis-je sur la terre ? Restera-t-il quelque chose de moi qui ne meurt pas, lorsque mes yeux se fermeront à la lumière ? » Non seulement ils ne m'apprennent rien, mais ils me défendent de rien savoir, ils me livrent aux tourments du doute, à la douleur de l'ignorance. Ou bien ils m'ordonnent de croire aux cellules qui se façonnent elles-mêmes, se créent elles-mêmes toutes seules, et m'interdisent de croire que c'est Dieu la cause éternelle et toute-puissante qui a créé le ciel et la terre ! Au nom de la raison, ils m'imposent ainsi l'absurdité et la déraison !

Si j'insiste sur cette douleur de l'esprit, c'est parce qu'elle est essentiellement actuelle, et qu'elle a pénétré jusque dans vos maisons. Je veux vous donner les éléments de logique et de bons sens nécessaires pour que vous réduisiez à néant les raisonnements infirmes de cette prétendue science, et que vous fassiez entrer dans l'âme des vôtres la foi avec la raison.

3. J'ai passé en revue les principales misères de l'homme et je n'ai point parlé cependant de la passion qui veut jouir et qui est réduite à jeûner, du malheureux qui voit fuir stérile et vide sa jeunesse gaspillée, ni du déshonneur qui marque les familles d'un signe de honte, ni des autres tristesses, souffrances, jalousies, angoisses sans fin, ni de l'indifférence universelle. Car la vie c'est un composé de tout cela. Je suppose même que vous ayez rencontré l'amour légitime et fort. Tout vous sourit, un avenir préparé par la plus douce des affections s'ouvre devant vous, vous marchez ensemble la main dans la main, vous êtes l'un à l'autre la lumière de vos yeux, l'appui, la consolation, le bonheur. Bref, vous êtes tout l'un pour l'autre, suivant la forte expression de l'Écriture<sup>1</sup>. Tout à coup, au détour du chemin, vous tombez dans la fosse que vous n'aviez pas vue et d'où vous ne vous relevez plus, tandis que votre époux reste là désespéré, refusant d'en croire à la triste réalité et — preuve évidente que l'incrédulité est contre nature — se récriant à Dieu avec des accents tels que tous les cœurs s'émeuvent et que tous les yeux pleurent.

Mais j'ai beau pleurer avec vous, mes larmes ne sauraient vous guérir. Homme comme vous, malheureux comme vous et impuissant comme vous, je prends en immense pitié votre malheur ; mais comment vous consoler, vous retenir sur la pente du désespoir ou du blasphème ? Surtout je me garderai de hasarder même une de ces réflexions banales qui parmi votre accablement semblerait une dérision.

La parole humaine n'a rien à dire, elle ne peut rien, elle ne sait rien, elle n'a pas résolu le problème de la douleur, le seul pourtant qui nous trouve toujours sensible et songeur. Et pourtant il faut parler !

Consolons-nous, il y a quelqu'un qui sait parler : c'est Dieu, c'est sa grâce, c'est l'Eglise. Le terrible problème, la parole divine va le résoudre et tout cœur humain en goûtera la bien-faisante solution.

## II

1. Lorsque l'ange Raphaël voulut expliquer à Tobie le mystère de sa vie passée à faire le bien avec un constant héroïsme, et cependant pleine de traverses, puisqu'il faillit vingt fois être mis à mort par les émissaires du roi de Ninive et qu'il fut enfin frappé de cécité, il lui dit ces mots qui, pour une âme chrétienne, sont toute une révéla-

tion : « Quand tu priais avec larmes, que tu abandonnais la table pour prendre soin des morts, que tu les cachais de jour dans ta maison pour les ensevelir la nuit, j'offrais ta prière au Seigneur. Et comme tu étais agréable à Dieu, il était nécessaire que la tentation vint t'éprouver. » (Tob., XII, 12-13).

Saint Augustin, s'emparant de cette idée de l'épreuve, la développe avec son génie ordinaire dans cette comparaison saisissante : « Le monde, dit-il, est une fournaise où l'âme du juste est précipitée comme un or mêlé de scories. Pour l'alimenter, cette fournaise, Dieu, le fabricant d'or, y amoncelle du bois, puis il projette sur le feu un souffle puissant, et pendant que le bois se change en cendres, l'or se purifie.

« Le bois, ce sont les impies qui seront dispersés comme une vile poussière par le vent de la justice de Dieu.

« Le feu, c'est la tribulation. L'or, c'est le juste. »

Puis il ajoute : « Vous vous étonnez peut-être que le juste passe sa vie dans l'obscurité, la peine, parfois le malheur. Est-ce que vous voyez briller l'or quand il subit le travail et l'épreuve du feu en plein creuset ? Il brillera plus tard sur les vêtements des princes ou sur le diadème des rois, avec d'autant plus d'éclat qu'il sera plus pur. Mais pendant qu'il est dans la fournaise, laissez le feu accomplir son œuvre pour la plus grande gloire du précieux métal<sup>1</sup>. »

Et la sainte Écriture, enchérisant encore sur ce langage dans son portrait des justes, ajoute : « Dieu les a tentés et éprouvés, et c'est alors seulement qu'il les a trouvés dignes de lui, *tentavit eos et invenit dignos se*. » (Sag., III, 5). Jusque-là nous ne sommes donc pas dignes de lui, tant que la douleur, les revers, l'infortune ne nous ont pas visités et flagellés. Et si vous trouvez cet enseignement austère, sachez que la sagesse païenne elle-même le connaissait pour tant. Ecoutez plutôt Sénèque : « Dieu ne veut pas que l'homme de bien vive dans les délices, il l'endurcit, il l'exerce, il se le prépare. Toutes les choses adverses, il les regarde comme des exercices précieux. Comme il aime les bons d'un immense amour, il les veut très bons et très excellents, et il leur assigne une fortune, un milieu où ils puissent s'exercer. Voulez-vous un spectacle digne de Dieu et qui égale à Dieu ? C'est l'homme fort aux prises avec la mauvaise fortune, surtout s'il l'a provoquée... Je ne souffre pas malgré moi, en esclave qui subit, mais j'accepte ma souffrance... Les hommes probes souffrent une dure adversité, afin d'apprendre aux autres à souffrir ; ils sont nés pour l'exemple<sup>2</sup>. »

<sup>1</sup> Numquid lucet aurum in fornace artificis ? In monili lucebit, in ornamento lucebit. Patiatur tamen fornacem ut purgatum a sordibus veniat ad lucem... Fornax mundus, palea iniqui, aurum justī, ignis tribulatio, aurifex Deus. (S. Aug., in Ps. 61).

<sup>2</sup> Deus virum bonum in deliciis non habet ; experitur, indurat, sibi illum preparat... Omnia adversa exercitationes putat... Deus bonorum amantissimus, qui illos

<sup>1</sup> Omnia simul in te uno habentes. (Tob., x, 5).



Remarquez-vous comme ce païen possède l'intelligence de la vie ? Pour lui c'est un combat, une arène où l'on s'exerce afin d'être fort contre les mécomptes, les fléaux, la douleur. Il parle comme l'Écriture, ses lumières naturelles le conduisent jusque sur le seuil de la vérité chrétienne. Seule cette doctrine fait l'homme intrépide, l'homme de caractère, le chrétien. Sans elle on reste perpétuellement enfant, et parvenus même à l'extrême vieillesse, si nous ne l'avons pas goûtée, on pourra nous appliquer à notre dernier jour la parole d'Isaïe : « C'est un enfant de cent ans qui vient de mourir ! » (Is., LXV, 20).

2. Le voilà donc résolu le problème de la vie, de la souffrance. Dieu nous éprouve pour faire de nous des hommes, des hommes dignes de lui, des âmes d'or qui auront été purifiées au creuset.

Si vous êtes torturés par la maladie, Dieu l'a voulu pour que vous sachiez que vous êtes ici-bas sur la douloureuse terre d'exil, soupirant après l'heureuse patrie : vous pourriez l'oublier au sein de la félicité ; pour que vous expiiez vos entraînements et vos fautes. Ce mal que vous n'auriez pas su vous imposer, et qui est nécessaire pour votre salut, Dieu vous l'envoie dans sa miséricorde, et plus tard vous sentirez que ce n'était qu'un doux purgatoire.

Si vous luttez pour la vie et que vous succombiez dans les angoisses des affaires et des revers, qu'importe en définitive, du moment que vous aurez lutté et triomphé pour la vie éternelle ? Et pourquoi vous inquiéter ? Votre âme est dans la main de Dieu, *in manu Dei*.

Même et surtout les douleurs de l'esprit vous auront été utiles. Vous connaîtrez enfin la joie de la vérité, semblable au naufragé qui vient d'aborder à l'île de salut et qui regarde, avec reconnaissance pour Dieu qui l'en a arraché, les flots qui ont failli l'engloutir. Vous jouirez avec plus de bonheur de la possession tranquille de l'Évangile de Jésus-Christ ; vous saurez combien étaient vaines les objections de ceux qui s'intitulaient la science, et qui au fond ne savaient rien de la religion ; enfin vous serez plus secourables pour ceux qui doutent et qui cherchent le vrai, pour les ignorants qui voudraient savoir, vous irez droit à eux et vous leur direz : « Moi aussi j'ai connu vos peines, venez à l'Eglise, c'est la grande lumière, la grande consolatrice ! »

3. Cessons donc de pousser vers le ciel des plaintes peu généreuses. Comme les saints, regardons la récompense promise et fortifions-nous par l'espérance. Qu'ils sont malheureux ceux qui ne comprennent pas ainsi la vie humaine ou pour qui elle demeure vide, c'est-à-dire uniquement

pleine de jouissances ! « Mes années passées loin de Dieu ou à servir le monde, disait un saint, je les regarde comme des années mortes, et non comme des années vivantes. » Aussi bien, qu'elle est triste, la fin de ceux qui s'éloignent de Dieu ! « Au dernier jour, que sera devenue leur jactance, s'écrie saint Cyrille, leur vaine gloire, leurs délices, leurs voluptés, leur argent, leur luxe, leur noblesse ? Où sera cette force dont ils étaient si fiers, et, pour les femmes, cette beauté dont elles se montraient si vaines ? <sup>1</sup> » Alors dans leur désespoir ils diront : « Oh ! comme nous nous sommes trompés ! *Ergo erravimus* ! La parole divine servait de thème à nos railleries, et pourtant elle disait vrai ! Et nous n'écoutions pas ! A quoi nous sert d'avoir possédé la terre ? Où est maintenant notre père, notre mère, où sont nos enfants, nos amis, nos richesses, nos maisons, nos festins ? Tout nous abandonne, tout est pour nous à jamais perdu ! Adieu, apôtres, prophètes et martyrs ! Adieu, ô croix qui donnez la vie et l'honneur, royaume des cieux qui ne connaît point de frontières, Jérusalem éternelle, douce vision du Paradis ! Adieu, ô mère du Sauveur, mère aussi des hommes et que nous aimions autrefois ! Adieu pour toujours, parents, enfants, amis ! Jamais plus nous ne nous verrons, car nous n'avons pas connu la voix de Dieu, — et de notre brillant passage sur la terre il ne reste pas plus de trace que n'en laisse sur l'Océan le navire qui l'a traversé. *Viam Domini ignoravimus* ! » (Sag., v).

Voulez-vous au contraire que votre fin soit heureuse, que votre dernière heure soit douce, que le ciel s'ouvre pour vous comme il s'est ouvert pour toutes les âmes saintes dont nous célébrons aujourd'hui la mémoire ? Imitiez les saints et les saintes. Ils étaient affligés de la nature humaine comme vous, mais ils étaient doués de caractère, leur foi était vivante et voyante ; ils étaient bons : l'humanité n'a pas connu de meilleurs bienfaiteurs ; et ils aimaient l'Eglise dont ils se faisaient honneur de se déclarer les enfants. Voilà leur secret.

Oh ! l'Eglise, c'est ce qu'il y a de plus beau, de plus élevé, de plus grand, c'est l'incarnation du bien et du vrai. Hors d'elle il est bien sans doute des parcelles magnifiques de vérité et de dévouement, semblables à des étincelles qui s'échappent d'un foyer embrasé ; mais elle possède seule toute la vérité, elle est seule tout le foyer, et ces étincelles mêmes, c'est elle qui les fournit. Elle est d'institution divine, c'est pourquoi elle est si tendre, si généreuse, si bonne conseillère, si puissante qu'elle a changé le monde, si humaine enfin qu'elle ne fait qu'un seul corps avec l'humanité.

Oh ! ne soyons ni de près ni de loin les ennemis de l'Eglise qui nous aime tous, même ceux qui ne l'aiment pas, et qui nous attend pour nous fermer

quam optimos et excellentissimos vult, fortunam illis cum qua exerceantur assignat. Ecce par Deo dignum, vir fortis cum mala fortuna compositus, utique si eam provocavit... Nihil cogor, nihil patior invitus, non servio Deo, sed assentio. Quare probi dura patiuntur ut alios pati doceant. Nati sunt in exemplar. (Sénèque, *de Provid.*).

<sup>1</sup> Saint Cyrille, *De exitu animi et secundo adventu* : « Ubi hujus mundi jactantia ? ubi inanis gloria ? ubi deliciae ? ubi voluptas ?... ubi tunc vestimentorum comptus ? ubi peccandi impura et frivola delectatio ? »

pieusement les yeux après nous avoir rendu la paix. Nous passons, elle demeure, elle est immortelle. Restons-lui fermement attachés afin qu'un jour, lorsque nous nous serons endormis sur son sein maternel, elle verse sur notre tombe avec ses chants qui nous ouvrent les portes du paradis, des larmes d'espérance qui consoleront ceux qui nous pleurent, car sa main leur montrera le suprême et radieux rendez-vous : le ciel.

## SERMONS POUR L'OCTAVE DES MORTS

### I

#### L'EXISTENCE DU PURGATOIRE

*Nolumus vos ignorare de dormientibus.*

Nous ne voulons pas vous laisser ignorer ce qui regarde l'état des morts.

(I Thess., iv, 12).

Mes frères,

La mort n'est pas, vous le savez, l'anéantissement de tout l'être humain ; c'est une séparation qui laisse vivante la plus noble partie de notre nature, et lui ouvre la porte d'un autre monde.

Aussitôt que le corps de l'homme a succombé aux étreintes de la mort, « son âme s'achemine vers son éternité. Elle y emporte toutes ses facultés, non pas endormies et condamnées à l'inertie absolue jusqu'au réveil de la chair qu'elle doit reprendre à la fin des temps, mais capables d'agir encore. La conscience de sa personnalité, les habitudes intellectuelles qu'elle a contractées, les connaissances qu'elle a acquises, les souvenirs qui se sont gravés dans son incorruptible substance, persistent en elle avec la vie. Elle pense, elle veut, elle désire, elle aime.

« C'est dans cet état qu'elle se présente devant le divin Juge. Son procès est vite fait : il suffit d'un rayon de lumière qui la pénètre à fond, pour lui montrer ce qu'elle est et pour fixer éternellement son sort heureux ou malheureux. Eclaircie par le jugement de Dieu sur ses mérites et ses démérites, l'âme, dit saint Thomas, s'en va comme d'elle-même au lieu de son éternité, semblable à ces corps légers ou pesants qui montent ou descendent là où doit se terminer leur mouvement. Rien n'arrête celle qu'écrase le poids du péché mortel : elle tombe lourdement aux abîmes des éternelles douleurs. Mais l'âme pénitente, à qui Dieu a montré le ciel, peut n'être pas assez pure pour soutenir l'apparition de Celui qui ne souffre rien de souillé devant sa face. De là, la nécessité d'un lieu moyen <sup>1</sup> » où elle achèvera de satisfaire à la justice de Dieu, de se purifier par la souffrance jusqu'à ce qu'elle soit digne d'entrer dans le para-

dis des délices. Ce lieu moyen entre le ciel et l'enfer, l'Eglise l'appelle le *purgatoire*, ce qui veut dire *lieu* ou *état de purification*.

C'est de ce lieu, de cet état intermédiaire entre le ciel et l'enfer, du purgatoire, que je viens vous entretenir, afin de raviver votre foi envers ce dogme de notre sainte religion, afin d'exciter votre compassion envers les âmes du purgatoire, afin de vous indiquer les moyens de les secourir et de vous faire prendre la résolution d'éviter, avec le plus grand soin, ce qui pourrait vous mériter un jour à vous-mêmes les horribles tourments qu'elles subissent.

Pour atteindre le but que je me propose, nous allons étudier ensemble ces quelques questions : 1<sup>o</sup> Y a-t-il un purgatoire ? 2<sup>o</sup> En quoi consiste le purgatoire ? 3<sup>o</sup> A qui le purgatoire est-il réservé ? 4<sup>o</sup> Peut-on, et comment, soulager et délivrer les âmes du purgatoire ?

Arrêtons-nous ce soir à la première question : *Y a-t-il un purgatoire ?*

Je réponds tout de suite : Oui, mes frères, c'est là une vérité dont il est impossible de douter. L'Eglise et la raison nous l'enseignent.

### I

L'Eglise, avec son autorité infaillible, nous enseigne qu'il existe un lieu ou un état dans lequel les âmes des justes, sorties de ce monde sans avoir suffisamment satisfait à la justice divine pour leurs fautes, achèvent de les expier avant d'être admises à jouir du bonheur éternel. « Si quelqu'un, a-t-elle défini dans le saint Concile de Trente, si quelqu'un dit qu'à tout pécheur pénitent qui a reçu la grâce de la justification, l'offense est tellement remise et l'obligation de la peine éternelle tellement effacée et abolie qu'il ne lui reste plus aucune obligation de peine temporelle à payer, soit en ce monde, soit en l'autre dans le purgatoire, avant que l'entrée du royaume des cieux lui puisse être ouverte, qu'il soit anathème <sup>1</sup>. »

Voilà l'enseignement de l'Eglise infaillible, et cet enseignement repose sur le témoignage de la sainte Ecriture et de la tradition.

1. Interrogeons la Bible, le grand Livre des révélations : l'Ancien et le Nouveau Testament nous répondent qu'il y a un purgatoire.

Nous voyons au deuxième livre des Machabées que Juda, l'un des principaux chefs d'Israël, envoya une somme d'argent à Jérusalem afin qu'on offrit un sacrifice pour ceux qui étaient morts dans le combat, parce que, nous dit l'historien sacré, « c'est une sainte et salutaire pensée de prier pour les morts, afin qu'ils soient délivrés de leurs péchés. » (II Mach., xii, 46). Mais, si c'est une œuvre sainte, une pratique salutaire de prier pour les morts afin qu'ils soient délivrés de leurs péchés, c'est donc qu'il y a des morts qui ont besoin de nos prières ; c'est donc qu'il y a des morts qui ne sont pas encore parvenus au lieu du repos,

<sup>1</sup> Monsabré, *L'autre monde*, 1<sup>re</sup> conférence de 1889.

<sup>1</sup> Sess. vi, can. 30.



à la céleste patrie ; c'est donc qu'il y a des morts qui sont encore dans un lieu d'exil, dans un état d'expiation et de souffrance ; c'est donc qu'il y a un purgatoire, c'est-à-dire un lieu ou état de purification d'où les âmes peuvent être délivrées par les prières des fidèles.

« Mettez, lisons-nous au livre de Tobie, votre pain et votre vin sur la sépulture du juste, et gardez-vous d'en manger et d'en boire avec les pécheurs. » Ce conseil de Tobie à son fils rappelle la coutume des anciens de mettre de la nourriture sur les tombeaux. Cette nourriture était une aumône aux vivants afin de les engager à prier pour les morts, et c'est peut-être de là qu'est venue la coutume existant encore aujourd'hui de faire aux pauvres, le jour des funérailles, une distribution de pain. Si l'on engageait ainsi les vivants à prier pour les morts, c'est donc qu'on croyait que les morts avaient besoin de prières, c'est donc qu'on croyait à un lieu ou état de purification, au purgatoire.

Interrogeons Notre-Seigneur Jésus-Christ, la Vérité incarnée, qui a passé trente-trois ans au milieu de nous, qui, par la sainteté de sa vie, la pureté de sa doctrine, l'accomplissement des prophéties, par ses miracles, a prouvé sa divinité ; ouvrons l'Evangile qui renferme les enseignements du Christ, et à cette question : « Y a-t-il un purgatoire ? » Jésus-Christ nous répond : Oui, il y a un purgatoire. « Celui, dit Jésus-Christ, qui aura blasphémé contre le Saint-Esprit ne recevra la rémission de ce péché ni dans ce monde ni dans l'autre. » (Matth., xii, 32). Ces paroles supposent évidemment qu'il y a des péchés qui peuvent être remis dans l'autre vie. Or, ce n'est pas dans le ciel, où rien de souillé ne peut entrer ; ce n'est pas dans l'enfer, où il n'y a plus de rédemption ; c'est donc dans un lieu qui tient le milieu entre le ciel et l'enfer, dans le purgatoire. Notre-Seigneur dans l'Evangile nous parle d'une prison, dans l'autre monde, d'où l'on ne sortira point avant d'avoir payé jusqu'à la dernière obole. « Cette prison, dit saint Jérôme, ce n'est pas le ciel, car le ciel c'est le séjour de la liberté, l'on n'y connaît pas la captivité ; ce n'est pas l'enfer, car l'enfer c'est une prison d'airain où l'on entre pour n'en sortir jamais ; c'est donc un lieu intermédiaire entre le ciel et l'enfer : c'est le purgatoire. »

La croyance au purgatoire, au temps où vivait Notre-Seigneur, était tellement générale « qu'il n'avait pas besoin d'établir ce dogme ni même de le rappeler solennellement. Il suffisait qu'il y fit allusion, » dit le P. Monsabré. Aussi, lorsqu'il parlait des péchés qui peuvent être remis dans un autre monde et des prisons d'où l'on ne peut sortir qu'après avoir payé jusqu'à la dernière obole de sa dette, tout le monde comprenait qu'il parlait du purgatoire.

Après Notre-Seigneur Jésus-Christ, les apôtres, dans leur divine éloquence, font retentir aux oreilles des nations cette vérité. Saint Paul, le plus profond interprète des mystères de Dieu,

s'adressant aux Corinthiens, leur parle d'un feu « où les ouvrages des hommes seront éprouvés et par lequel l'ouvrier imparfait sera obligé de passer avant d'être sauvé. » Saint Jean écrivait aux fidèles : « Si quelqu'un de nos frères meurt dans le péché qui n'est pas mortel, je vous prie de faire des suffrages pour lui ; car, par ce moyen, vous lui faciliterez la possession de la vie. »

2. Interrogeons les Pères de l'Eglise qui ont vécu dans les différents âges, et dont le témoignage constitue ce qu'on appelle la tradition. Tous, ils nous disent qu'il y a un purgatoire.

C'est Tertullien qui recommande à une veuve de prier pour son époux et de faire des oblations au jour anniversaire de sa mort.

C'est saint Cyprien qui fait envisager aux fidèles combien c'est une punition justement redoutée d'être privé des suffrages de l'Eglise après la mort.

C'est saint Ephrem mourant, qui songe bien moins à demander des parfums pour embaumer son corps que des prières pour délivrer son âme.

C'est le doux saint Ambroise qui écrit à son ami Faustus, au sujet de la mort de sa sœur, qu'il doit moins la pleurer que de l'accompagner de ses prières.

C'est saint Grégoire de Nazianze qui écrit : « L'âme qui échappe aux liens du corps ne peut s'unir immédiatement à Dieu avant que le feu du purgatoire n'ait effacé les derniers vestiges des taches que le péché a faites en elle. »

Nous pourrions citer tous les Pères de l'Eglise en suivant le cours des siècles, et tous nous les entendrions affirmer leur croyance à l'existence d'un lieu d'expiation pour l'âme qui a quitté cette vie sans être complètement purifiée.

## II

La raison, mes frères, est d'accord avec l'Eglise pour attester l'existence du purgatoire. Elle nous dit en effet qu'il y a des fautes graves et des fautes légères ; que les fautes légères, ne détruisant pas l'amour de Dieu dans les cœurs, ne peuvent pas, ne doivent pas être punies par les mêmes châtiments que les fautes graves, par les châtiments éternels de l'enfer, car l'enfer c'est la haine de Dieu. Mais comme Dieu, qui est la sainteté substantielle, ne peut et ne veut supporter en sa présence rien de souillé, il faut qu'il y ait, entre l'enfer et le ciel, un lieu ou un état de supplice intermédiaire, un lieu ou un état de purification, un purgatoire en un mot. « Par là-même, dit saint Bonaventure, que les âmes au sortir de la vie peuvent être rangées en trois classes, les âmes parfaites, les âmes imparfaites et les âmes vicieuses, ne faut-il pas qu'au sortir de la vie il y ait trois lieux ou trois états pour les recevoir ? » Le dogme du purgatoire est donc un dogme de sens commun.

<sup>1</sup> Comp. theol. verit., vii, 2.

Les païens eux-mêmes croyaient à l'existence d'un lieu de purification pour les âmes. Virgile, un des plus grands poètes du siècle d'Auguste, au <sup>vi</sup>e chant de son *Enéide*, en décrivant les supplices de l'autre vie, distingue nettement les ombres qui étendent vers Caron leurs mains suppliantes pour qu'il les passe sur l'autre rive où l'on goûte le bonheur, et les scélérats qui sont pour jamais dans les lieux sombres et sans soleil. Ceux-ci sont condamnés à un supplice éternel, celles-là au contraire à des peines temporaires qui finiront lorsqu'on aura fait pour elles les cérémonies purificatrices des funérailles, ou lorsque, à défaut de ces cérémonies, elles auront erré pendant cent ans sur les rivages du Cocyte et du Styx. « Pour le purgatoire, je suis *obligé d'avouer* qu'il est expressément au <sup>vi</sup>e chant de l'*Enéide*. Cela pourra déplaire aux protestants, mais je ne sais qu'y faire. » C'est Voltaire qui avoue cela, dans son *Dictionnaire philosophique* <sup>1</sup>.

D'après un philosophe païen, Cicéron, les âmes que la mort n'a pas trouvées tout à faire pures tournent autour de la terre et n'entrent dans l'Olympe (c'est ainsi que les païens appelaient le ciel) qu'après plusieurs siècles de douleur et de châtement <sup>2</sup>. Qu'est-ce donc que cette douleur et ces châtements, sinon le purgatoire ?

Avant Virgile, avant Cicéron, le maître de la philosophie grecque, Platon, s'était exprimé plus clairement encore : « Ceux, dit-il, qui sont trouvés avoir vécu de manière qu'ils ne sont ni entièrement criminels ni entièrement innocents, sont envoyés au lac Achéruside où ils habitent, et après s'être purifiés en subissant la peine des fautes qu'ils ont pu commettre, ils sont délivrés et reçoivent la récompense de leurs bonnes actions, chacun selon ses mérites. Ceux qui sont trouvés incurables à cause de la grandeur de leurs fautes, la destinée vengeresse les précipite dans le Tartare d'où ils ne sortent jamais <sup>3</sup>. » Qu'est-ce que ce lac Achéruside, sinon le purgatoire ?

Chose bien remarquable, mes frères : les païens, comme font les chrétiens, n'offraient de sacrifices funèbres ni en faveur des enfants, parce qu'ils n'ont pas besoin de purification, ni en faveur des grands coupables, parce que leur crime était irrémédiable.

### III

Mais j'entends une objection : « Personne n'est revenu du purgatoire, » disent certains incrédules qui voudraient tout contrôler par le témoignage des sens.

D'abord, je réponds que le purgatoire existe pour purifier les âmes de leurs souillures, et non pour les laisser revenir sur la terre.

« Personne ne revient du purgatoire. » C'est vrai dans l'ordre habituel de la Providence. Mais

est-il bien certain que personne ne soit revenu du purgatoire ? Est-il bien certain que, dans une vue de miséricorde, Dieu n'ait jamais permis à une âme du purgatoire d'apparaître sur la terre ?

Dans l'histoire, dans la vie des saints, on trouve la preuve du contraire, et toute superstitieuse que soit devenue la croyance quasi générale à ce qu'on appelle les revenants, elle serait inexplicable si elle ne reposait sur un fond de vérité.

Le P. Lacordaire, au début des conférences sur l'immortalité de l'âme qu'il adressa, peu d'années avant sa mort, aux élèves de Sorèze, racontait la fait suivant :

Un prince polonais, incrédule, matérialiste avoué, venait de composer un ouvrage contre l'immortalité de l'âme ; il était même sur le point de le livrer à l'impression, quand, se promenant un jour dans son parc, une femme tout en larmes se jette à ses pieds et lui dit avec l'accent d'une profonde douleur : « Mon bon prince, mon mari vient de mourir... En ce moment, son âme est peut-être dans le purgatoire ; il souffre !... Je suis dans une telle indigence que je n'ai pas même la petite somme qu'il faudrait pour demander la messe des défunts. Que votre bonté daigne me venir en aide en faveur de mon pauvre mari ! »

Quoique le gentilhomme se tint pour convaincu que cette femme était abusée par sa crédulité, il n'eut pas le courage de la repousser. Une pièce d'or se rencontre sous sa main ; il la lui donne, et l'heureuse femme de courir à l'église et de prier le prêtre d'offrir quelques messes pour son mari.

Cinq-jours après, vers le soir, le prince, enfermé dans son cabinet, relisait son manuscrit et retouchait quelques détails, quand, levant les yeux, il voit, à deux pas de lui, un homme vêtu comme les paysans de la contrée.

« Prince, lui dit l'inconnu, je viens vous remercier. Je suis le mari de cette pauvre femme qui vous suppliait, il y a peu de jours, de lui faire l'aumône afin de célébrer la sainte messe pour le repos de mon âme. Votre charité a été agréable à Dieu ; c'est lui qui m'a permis de venir vous remercier. »

Ces paroles dites, le paysan polonais disparaissait comme une ombre. L'émotion du prince fut indicible et eut pour lui ce résultat : il mit au feu son ouvrage, et se rendit si bien à la vérité que sa conversion fut éclatante, et il persévéra jusqu'à la mort <sup>4</sup>.

Nous lisons dans la vie du grand docteur saint Thomas d'Aquin, qu'un jour étant en oraison, sa sœur religieuse, morte depuis quelque temps, lui apparut pour lui dire qu'elle souffrait en purgatoire et le supplier de ne pas l'oublier. Emu profondément par cette apparition, saint Thomas se mit en devoir de la secourir, et au bout de quelques jours elle lui apparut de nouveau, toute radieuse, pour lui annoncer sa délivrance.

<sup>1</sup> Art. *Résurrection*.

<sup>2</sup> *Somnium Scipionis*, in fine.

<sup>3</sup> Edit. du Panthéon, t. I, p. 495.

<sup>4</sup> Cité par la *Semaine religieuse* d'Arras, 17 décembre 1897.



Je pourrais vous citer d'autres faits empruntés à la vie des saints ; nous pourrions interroger l'un après l'autre tous les siècles, toutes les nations, depuis le sauvage errant qui emporte avec lui les ossements de ses pères, jusqu'aux Grecs et aux Romains civilisés ; nous pourrions feuilleter toutes les liturgies et tous les Rituels, c'est partout la même chose : des prières et des supplications, des aumônes, des sacrifices offerts en faveur des âmes trop peu coupables pour encourir une condamnation irrévocable, pas assez pures pour entrer en jouissance immédiate du céleste bonheur.

Quoi, mes frères ! la sainte Eglise de Dieu, Jésus-Christ, la vérité incarnée, notre raison nous auraient-ils trompés en nous enseignant qu'il y a un purgatoire ? L'humanité tout entière, les plus grands génies qui aient paru sur la terre, tous les saints se seraient-ils trompés en croyant à l'existence du purgatoire ? Non, mille fois non, cela est impossible. La vérité seule a pu réunir les hommes de tous les siècles dans une même croyance.

Donc il y a un purgatoire, le doute n'est pas possible. Croyons-y de tout notre cœur, et d'une manière pratique, en évitant les fautes qui pourraient nous conduire dans ce lieu de souffrance.

Ainsi soit-il.

## II

### QU'EST-CE QUE LE PURGATOIRE ? A QUI EST-IL RÉSERVÉ ?

Mes frères,

Il y a un purgatoire : l'Eglise et la raison nous l'enseignent d'une façon si claire que le doute n'est pas même possible à qui veut se donner la peine de réfléchir à cette vérité.

Mais en quoi consiste le purgatoire ? A quelles âmes est-il destiné ? Telles sont les deux questions auxquelles je vais essayer de répondre ce soir.

## I

1. Le purgatoire, mes frères, c'est d'abord *la peine du sens*. L'Eglise n'a point défini la nature de cette peine ; mais l'opinion la plus commune parmi les théologiens la fait consister dans la peine du feu, ou du moins dans une peine analogue à celle du feu.

Il y a plus : saint Augustin et saint Thomas n'ont pas craint d'affirmer que le feu qui purifie les âmes dans le purgatoire est le même que celui qui dévore les réprouvés en enfer : *Sub eodem igne purgatur electus et crematur damnatus*, dit saint Thomas.

Ce feu, d'après l'enseignement commun des théologiens, est un feu matériel et véritable, à qui Dieu a donné la propriété de s'attaquer aux âmes. Il semble doué par la justice divine d'intelligence et de discernement, et il agit sur les

âmes selon la nature et la grièveté de leurs fautes. Aussi saint Augustin déclare que les peines du purgatoire sont plus dures et plus rigoureuses que tout ce que les hommes peuvent souffrir en ce monde. Et saint Thomas, parlant des tourments du Fils de Dieu en sa passion, dit qu'ils ont été les plus grands, les plus vifs et les plus sensibles que jamais homme ait endurés ; mais il excepte les douleurs de l'enfer et celles du purgatoire<sup>1</sup>. Selon saint Cyrille de Jérusalem, « la plus légère affliction des âmes du purgatoire est plus crucifiante que toutes les tortures de la vie présente réunies ensemble. » — « Elles éprouvent un martyre si extrême, dit encore sainte Catherine de Gênes, qu'aucune langue ne pourrait le raconter, ni aucun entendement en donner la moindre notion, si Dieu ne le faisait connaître par des grâces spéciales. »

2. Qu'est-ce encore que le purgatoire ? Le purgatoire c'est *la peine du dam*, peine qui résulte de la privation de Dieu. Plus les âmes du purgatoire sont certaines de posséder Dieu un jour, plus elles désirent vivement le posséder, et par là-même plus elles souffrent de voir ajourné le moment de cette possession. Leur désir de voir Dieu, de posséder Dieu, c'est comme une faim dévorante qui ne trouve pas de quoi se rassasier, c'est comme une soif sans mesure qui n'a rien pour se désaltérer. C'est ainsi que, selon le mot d'un Père de l'Eglise, les âmes du purgatoire souffrent plus de la pensée du ciel auquel elles aspirent, que du feu qui les tourmente. Et Bossuet n'a pas craint de dire : « Elles souffrent *des douleurs extrêmes*, dans un fond où est la paix de Dieu et la certitude de le posséder. »

3. Qu'est-ce enfin que le purgatoire ? Le purgatoire c'est *la séparation* de ceux qu'on aimait sur la terre, la séparation d'un père, d'une mère, d'un époux, d'un enfant, d'un frère ou d'une sœur tendrement aimés. C'est *la compagnie* d'une multitude d'infortunés qui ne font que gémir et pleurer. Ce sont *des ténèbres* pleines d'angoisse, et voilà pourquoi l'Eglise demande à Dieu de donner aux âmes du purgatoire la lumière éternelle. C'est *le voisinage de l'enfer*, et c'est pourquoi l'Eglise demande à Dieu, en faveur des âmes du purgatoire, de les arracher de la porte de l'enfer : « *A porta inferi erue, Domine, animas eorum.* » C'est l'oubli si pénible où les délaissent tant de parents et d'amis restés sur la terre : c'est là une des peines les plus cuisantes pour les âmes du purgatoire.

4. « L'Eglise, qui n'a rien défini sur la nature des peines du purgatoire, n'a rien défini non plus sur leur durée ; mais elle montre assez ce qu'elle en pense, en autorisant non seulement les services anniversaires pour le repos de l'âme des défunts, mais les fondations de messes et de services à perpétuité. En agissant ainsi, elle prouve admettre qu'il y a des crimes dont la terrible

<sup>1</sup> 3<sup>e</sup> P., q. 46, art. 6, ad 3.

expiation peut durer des siècles, et ne finir même qu'au grand jour du dernier jugement.

« Tous les Pères, tous les saints qui ont parlé du purgatoire, s'accordent à penser que la durée de ses terribles expiations sont souvent prolongées au-delà de toutes nos prévisions et de tous nos calculs. Plus de vingt ans après la mort de sa mère, saint Augustin demandait encore des prières pour elle... Tertullien nous apprend que, d'année en année, au jour anniversaire de la mort d'un défunt, on renouvelait en sa faveur les prières et l'oblation du saint sacrifice, comme au jour de ses funérailles.

« Combien la durée n'ajoute-t-elle pas à la rigueur des peines ! Et s'il est vrai que tout ce que nous pouvons imaginer ne nous donne qu'une idée imparfaite de l'intensité des peines du purgatoire, comment penser sans trembler, et sans être saisi d'une juste frayeur, que ces peines peuvent se prolonger, non pas seulement des années, mais pendant des siècles ? <sup>1</sup> »

## II

1. A qui le purgatoire est-il réservé ? — Le purgatoire est réservé à ceux qui, ayant passé leur vie dans une coupable indifférence, dans l'omission de leurs devoirs religieux, n'ont dû leur salut qu'au miracle de la miséricorde du Seigneur qui leur a fait recouvrer sa grâce avant leur mort. Le plan de tant de chrétiens n'est-il pas d'attendre au dernier jour pour bénéficier d'une absolution *in extremis* ? Ce plan, trop souvent déjoué, donne, quand il réussit, tous les droits à un long séjour au lieu d'expiation.

Le purgatoire est réservé encore à ceux dont la vie a été régulière, même pieuse et édifiante, et qui sont sortis de ce monde chargés de vertus et de mérites, mais dont la robe d'innocence s'est trouvée encore souillée de quelques fautes légères, de quelques grains de la poussière de la terre.

Bref, le purgatoire est réservé à toute âme sortie de ce monde dans la grâce de Dieu, mais qui n'a pas fait de ses péchés une pénitence suffisante.

2. Le dogme du purgatoire nous apparaît donc à la fois, mes frères, comme une vérité bien *terrible* et bien *consolante*.

a) N'est-il pas terrible, en effet, de songer que toutes ces petites fautes que nous commettons si facilement, ces petites médisances, ces mensonges légers, ces distractions volontaires dans les prières, que toutes ces fautes que nous traitons de bagatelles et que nous avalons comme de l'eau, devront être expiées un jour par nous dans les flammes du purgatoire, loin de la vue et de la possession de Dieu, si nous n'en faisons pas une vraie pénitence avant de mourir ?

Ce qui nous fait apparaître encore le dogme du purgatoire comme une vérité terrible, c'est que,

puisque'il en est ainsi, il y a bien peu d'âmes, il n'y a presque pas d'âmes, parmi celles qui vont au ciel, qui ne passent auparavant par le purgatoire, et que, par conséquent, tous nos parents et amis qui meurent, à moins qu'ils ne soient damnés, séjournent un temps plus ou moins long loin de Dieu, au milieu des flammes dévorantes, et qu'un jour, nous aussi, si nous ne sommes pas damnés, ce qu'à Dieu ne plaise ! nous y passerons à notre tour. En ce temps de vie facile surtout, de sensualisme frisant le péché grave, avec la volonté générale, même chez les gens pieux, d'éviter les mortifications et les pénitences de l'Eglise, le purgatoire doit regorger de victimes. Luttons contre le courant, évitons avec le plus grand soin même les fautes légères, expions ici-bas, par la pénitence, les dettes que nous avons contractées par nos péchés, afin d'éviter le purgatoire ou tout au moins d'en diminuer pour nous la durée.

b) Cependant, malgré ses tortures, le purgatoire nous apparaît comme « un dogme par lequel le cœur est consolé autant que la raison est satisfaite. » Pour bien des âmes, en effet, la mort n'aurait que des épouvantes, si après cette vie il n'y avait qu'un ciel où il n'entre rien de souillé, et un enfer d'où l'on ne sortira jamais. « Impossible de compter sur le ciel, lorsqu'on voit, à la lueur de l'éternité qui s'approche, qu'on a été misérable toute sa vie et qu'on n'a à offrir à Dieu qu'un repentir tardif... Impossible de croire qu'un seul cri du cœur ouvrira tout à coup l'entrée de cette éternelle béatitude <sup>1</sup>, » qu'on n'a rien fait pour obtenir. Il ne resterait donc plus à l'âme, remplie d'angoisse par les sombres visions de l'avenir, qu'à se désespérer, si la foi ne lui apprenait que son repentir, si tardif qu'il soit, que le cri de son cœur peut être entendu, puisque, par delà la tombe, elle pourra laver ses souillures avant d'être admise devant le Saint des saints.

Et pour nous qui survivons à des êtres chers que la mort nous a ravis, la croyance au purgatoire n'est-elle pas une bien grande consolation ? Cet ami, ce frère, cet époux, ce père que nous avons vus mourir entre nos bras, au milieu même de leurs égarements, sans qu'ils aient eu le temps de se confesser, de jeter vers le ciel un cri de pardon, sont-ils donc à jamais perdus et n'avons-nous plus qu'à noyer leur souvenir dans des larmes inconsolables ? Non, mes frères, car « il y a des abîmes de miséricorde entre le dernier soupir d'un mourant et le jugement de Dieu. » Un mouvement secret du cœur que personne ne voit, mais que la bonté attentive de Dieu ne laisse pas échapper, une larme invisible qui sort au dernier moment de ce cœur repentant, c'en est assez, oui, c'en est assez pour sauver ces chères âmes, puisqu'il y a un purgatoire où elles pourront, avant d'entrer au ciel, expier les fautes et les souillures de leur vie. Qu'elle est donc belle et

<sup>1</sup> *Mois des âmes du purgatoire*, par l'auteur de *l'Eucharistie méditée*, vii<sup>e</sup> jour.

<sup>1</sup> Monsabré, *Carême 1889*, 1<sup>re</sup> conférence.



divine cette religion sainte qui, même au milieu de ses rigueurs, sait ainsi consoler nos cœurs !

Mais ce qui, plus que tout le reste, nous montre le purgatoire comme une vérité consolante, c'est que nous pouvons secourir les âmes qui y sont renfermées, comme nous le verrons demain, et c'est précisément ce qui a converti au catholicisme tant de protestants qui par là voulaient échapper aux rigueurs barbares d'une religion qui leur défend de venir en aide aux morts. « Par amour pour mon frère que j'ai perdu au milieu d'une fête, je vais adopter votre rite, dit un jour un jeune luthérien à M. l'abbé Gaume avec qui il s'était lié en voyage. Je pourrai ainsi prier pour mon frère ; je respirerai, je vivrai pour demander chaque jour du bonheur dans le ciel pour celui que j'ai tant aimé sur la terre ! Votre culte fait qu'on peut encore s'entraider après la mort ; vos prières ôtent au sépulcre son terrible silence ; vous, vous conversez encore avec ceux qui sont partis de la vie ; vous, catholiques, vous avez connu la faiblesse humaine, cette faiblesse qui n'est pas le crime, mais qui pourtant entame la pureté, et, entre les frontières du ciel et de la terre, Dieu vous a révélé un lieu d'expiation <sup>1</sup>. »

Profitions, mes frères, de cette doctrine consolante, et prions ensemble pour nos morts. Ainsi soit-il.

### III

#### COMMENT SOULAGER LES AMES DU PURGATOIRE

Mes frères,

L'Écriture sainte, la tradition, la raison, la pratique de tous les peuples nous enseignent qu'on peut secourir les âmes du purgatoire. Tous les textes, tous les documents que je vous ai cités pour démontrer l'existence du purgatoire, démontrent en même temps, vous l'avez remarqué, qu'on peut secourir les âmes qui y sont renfermées. C'est d'ailleurs l'enseignement infaillible de l'Eglise catholique. « L'Eglise catholique, dit le Concile de Trente, a toujours enseigné, suivant les saintes Écritures et la doctrine ancienne des Pères, qu'il y a un Purgatoire et que les âmes qui y sont détenues sont soulagées par les suffrages des fidèles et surtout par le sacrifice de l'autel <sup>2</sup>. »

Mais puisque nous pouvons soulager les âmes du purgatoire, voyons donc quels sont les moyens de le faire.

1. Le premier et le plus facile, c'est de prier pour elles. « C'est une sainte et salutaire pensée, dit la sainte Écriture, de prier pour les morts afin qu'ils soient délivrés de leurs péchés. » (II Mach., xii, 46). Saint Ephrem demande pour lui ce secours dans son

testament. Saint Augustin recommande bien de ne pas omettre envers lui cet acte de charité : « Il ne faut pas, dit-il, négliger de prier pour les âmes des morts. C'est de cette manière que les anges et les bienheureux, surtout quand nous le leur demandons, contribuent au soulagement de ces pauvres âmes. Ils ne peuvent satisfaire en offrant pour elles des sacrifices, mais ils se font leurs intercesseurs auprès de Dieu. » Lorsque l'Eglise priait pour l'apôtre saint Pierre, l'ange du Seigneur, tout resplendissant de lumière, descendit dans son obscure prison, et, brisant les chaînes qui pesaient sur lui, le délivra en faisant tomber devant lui les gonds d'airain et les portes de fer. Eh bien ! quand on prie pour les âmes du purgatoire, l'ange de la lumière et de la paix descend dans leur prison, et, brisant leurs chaînes de feu, conduit les âmes au bonheur éternel.

2. Le deuxième moyen de secourir les âmes, c'est de leur céder et de leur appliquer les mérites satisfactifs de nos bonnes œuvres. « A l'égard des œuvres de miséricorde par lesquelles on les recommande, qui doute qu'elles ne soient profitables à nos frères défunts, mais seulement à ceux qui ont vécu de telle sorte qu'ils en puissent tirer de l'utilité après la mort ? » dit saint Augustin. De même que la justice humaine ne fait point de difficulté de délivrer un prisonnier pour dettes, lorsqu'un autre se présente pour les payer, de même et à plus forte raison Dieu, dont les miséricordes sont infinies et qui désire souverainement que les hommes exercent la charité les uns envers les autres, reçoit volontiers les satisfactions dont nous nous dépouillons pour le soulagement de ces âmes qui ne peuvent plus satisfaire. Dieu accepte donc les aumônes, les jeûnes, les mortifications, les souffrances, toutes les œuvres de piété que nous offrons pour les âmes du purgatoire, et sans que nous en perdions le mérite, ces œuvres servent à leur soulagement, à leur délivrance.

Avec une larme, avec un soupir, avec un acte de foi, avec un acte d'amour, avec un élan du cœur, vous pouvez faire des prodiges. Endurons un peu de froid : nous rafraîchissons des âmes qui brûlent au milieu du feu de la colère de Dieu. Souffrons un peu de chaleur : nous changerons les ardeurs de ce feu en une douce rosée. Supportons une incommodité : nous arracherons des âmes au plus profond des abîmes. Acceptons une fatigue, une lassitude : nous les porterons sur des trônes dans le ciel. « Admirable commerce entre le fils vivant et le père décédé, entre la mère et la fille, entre l'époux et l'épouse, entre la vie et la mort ! s'écrie Chateaubriand. Que de choses admirables dans cette doctrine ! Ma vertu à moi, chétif mortel, devient un bien commun pour tous les chrétiens, et de même que j'ai été atteint du péché d'Adam, de même ma justice est passée en compte aux autres. C'est une belle chose d'avoir, par l'attrait de l'amour, forcé le cœur de l'homme à la vertu, et de penser que le même denier qui donne le pain du moment au misérable, donne

<sup>1</sup> *Semaine religieuse* d'Arras, 17 déc. 1897.

<sup>2</sup> Sess. xxv.

peut-être à une âme délivrée une place éternelle à la table du Seigneur <sup>1</sup>. »

3. Le troisième moyen, c'est de gagner des indulgences en faveur des âmes du purgatoire. Que ce moyen est puissant ! Car alors nous leur transférons non seulement nos propres mérites, mais les satisfactions mêmes de Jésus-Christ, de la sainte Vierge et des saints renfermées dans le précieux trésor de l'Eglise. Par le gain et le transfert d'une seule indulgence plénière, nous pouvons délivrer de toutes ses peines une âme du purgatoire. Et si les indulgences partielles n'ont pas autant d'efficacité, elles peuvent néanmoins leur apporter de grands soulagements. Efforçons-nous donc, mes frères, de gagner en faveur des âmes du purgatoire le plus d'indulgences possible.

« Imaginez, dit Louis Veuillot, un désert de sable, où vos meilleurs amis dévorés de fièvre, sans abri, sous un soleil brûlant, demandent une goutte d'eau que personne ne leur apporte, un souffle frais qui ne se lève jamais : et tout à coup voici qu'il vous est donné de courir vers eux, non plus avec une goutte d'eau, mais avec un vase profond et rempli, et que vous pourrez remplir toujours, et cette eau leur rendra la force, et la vie, et la liberté. Certes, vous tendrez les mains et vous courrez, veillant à vos pas, de peur que le vase ne laisse échapper l'eau salutaire et qu'elle ne soit misérablement perdue. Ainsi, avec l'indulgence gagnée par nous, transmise par nous, nous pouvons descendre dans ce formidable purgatoire, théâtre de douleurs inénarrables, nous y pouvons faire pénétrer le rafraîchissement, nous y pouvons même porter la délivrance <sup>2</sup>. »

4. Mais de tous les moyens capables de soulager les âmes du purgatoire, le plus puissant c'est de faire offrir pour elles le saint sacrifice de la messe, comme l'enseigne le saint Concile de Trente. Toutes les bonnes œuvres réunies ne valent pas le saint sacrifice de la messe, parce qu'elles sont l'œuvre des hommes et que la messe est l'œuvre de Dieu.

Un saint prêtre priaït pour son ami. Il lui vint en pensée qu'il ne pouvait rien faire de mieux que d'offrir le saint sacrifice de la messe pour le repos de son âme. Quand il fut au moment de la consécration, il prit l'hostie entre ses mains et dit : « Père saint et éternel, faisons un échange. Vous tenez l'âme de mon ami qui est en purgatoire, et je tiens le corps de votre Fils qui est entre mes mains. Eh bien ! délivrez mon ami, et je vous offre votre Fils avec tous les mérites de sa mort et de sa passion. » En effet, au moment de l'élévation, il vit l'âme de son ami toute rayonnante de gloire qui montait au ciel.

Voici un autre récit qui montre que le saint sacrifice de la messe l'emporte sur tout le reste pour soulager et délivrer les âmes du purgatoire.

Dans le temps où le bienheureux Henri Suso étudiait à Cologne, il convint avec un de ses frères en religion que celui des deux qui survivrait à l'autre célébrerait plusieurs messes pour lui dès qu'il aurait appris son décès. Quelques années après, l'ami du bienheureux mourut. Celui-ci n'étant pas libre de dire immédiatement les messes promises, pria pour son ami et se livra pour lui à de rigoureuses mortifications. Mais voici qu'un jour le défunt lui apparaît et lui demande pourquoi il n'a pas célébré les messes promises. Henri s'excuse et lui parle des prières qu'il a récitées, des mortifications qu'il s'est imposées. Et le mort lui répond : « Ta prière, quoique agréable à Dieu, n'est pas assez puissante pour me délivrer des tourments. » Et il ajoute : « Le sang de Jésus-Christ consacré pendant la messe et offert pour nous : voilà ce qui peut nous arracher à nos supplices. Si tu avais offert les messes promises, déjà je serais délivré de la prison de feu. » Henri s'empressa d'accomplir sa promesse, et de nouveau le défunt lui apparut et lui annonça qu'il était délivré, et lui promit de prier pour lui dans le ciel.

5. Après le saint sacrifice de la messe, le meilleur moyen de venir en aide aux âmes du purgatoire, c'est de faire en leur faveur l'acte héroïque de charité, qui consiste dans un vœu ou plutôt une oblation par laquelle on donne aux âmes du purgatoire tout ce qu'il y a de satisfactoire dans toutes les œuvres que l'on fait. On peut accomplir cet acte en récitant une formule particulière, ou d'une manière simplement intérieure, et l'on s'engage pour toujours, mais non sous peine de péché.

L'acte héroïque de charité en faveur des âmes du purgatoire ne nuit en rien aux intérêts spirituels de ceux qui le font ; il les sert grandement au contraire, car les âmes du purgatoire ne se laissent pas vaincre en générosité et ne cessent d'intercéder pour ceux qui se dévouent ainsi pour elles. Dieu lui-même, touché de ce dévouement, accordera à cet acte la plus magnifique récompense.

6. J'ajouterai enfin deux remarques importantes. Pour l'assistance plus efficace des défunts, il est très utile de payer les dettes qu'ils ont laissées en mourant, de réparer tous les dommages qu'ils ont causés, d'exécuter promptement leurs dernières volontés, les legs pieux marqués dans leurs testaments : les dernières volontés des mourants sont sacrées.

En second lieu, pour soulager les défunts d'une manière vraiment certaine, il faut que ceux qui accomplissent et leur appliquent des œuvres satisfactrices soient en état de grâce. Le sacrifice de la messe profite aux âmes du purgatoire par sa propre vertu, et indépendamment des dispositions et du mérite personnel de celui qui l'offre ; mais les autres suffrages, tels que les jeûnes, les aumônes, les prières, leur profitent en vertu des dispositions de celui qui pratique ces bonnes œuvres. Dieu ne doit rien, à titre de justice, aux œuvres faites par celui qui n'est pas en état de grâce, parce qu'il n'a fait aucune promesse à cet égard.

<sup>1</sup> *Génie du christianisme*, Du Purgatoire.

<sup>2</sup> *Le Parfum de Rome*, t. II, liv. XII, ch. 10, Les Indulgences.



« A porter cette richesse des œuvres satisfaites pour les défunts, il faut des mains pures. Quand nos mains sont pures, elles sont magnifiquement transformées; elles deviennent le vase qui peut répandre à larges ondes l'eau du rafraîchissement, cette eau implorée dont une goutte eût été au mauvais riche plus précieuse que tous ses biens et plus délicate que toutes ses voluptés <sup>1</sup>. » — « Vous pensez, disait jadis saint François de Xavier à ses néophytes des Indes, vous pensez à vos frères qui souffrent dans un autre monde, vous avez la religieuse ambition de les soulager : mais pensez d'abord à vous-mêmes. Dieu n'écoute point celui qui se présente à lui avec une conscience souillée; avant d'entreprendre de soustraire les âmes aux peines du purgatoire, commencez par délivrer les vôtres de l'enfer. »

Vous le voyez, mes frères, nous pouvons beaucoup pour les âmes du purgatoire. Par la prière, par l'aumône, par la communion, par les bonnes œuvres, et surtout par le saint sacrifice de la messe, par les indulgences, par l'acte héroïque de charité, nous pouvons diminuer la durée, l'intensité de leurs cruels supplices, nous pouvons même les délivrer complètement. Au lieu d'user de ces moyens puissants, vous contenterez-vous de verser des pleurs stériles, de porter des habits de deuil, d'orner leurs tombes, d'y déposer de fragiles couronnes? En quoi, je vous le demande, ces démonstrations extérieures pourraient-elles soulager leurs âmes? Votre douleur, si vous la borniez à ces vains témoignages de regret, ne serait qu'une cruelle ironie à l'égard de ces pauvres âmes qui vous demandent secours.

Employez donc, en faveur des âmes du purgatoire, les moyens dont je viens de vous parler, et quand bientôt, grâce à vous, ces âmes seront en possession de l'éternel bonheur, elles vous rendront au centuple ce que vous aurez fait pour elles; que dis-je? dès avant leur délivrance, elles intercèderont pour vous et vous obtiendront toute espèce de grâces spirituelles et même temporelles.

Ainsi soit-il.

#### IV

##### POURQUOI FAUT-IL PRIER POUR LES ÂMES DU PURGATOIRE

*Sancta ergo et salubris est cogitatio pro defunctis exorare, ut a peccatis solvantur.*

C'est une sainte et salutaire pensée de prier pour les morts, afin qu'ils soient délivrés de leurs péchés.

(II Mach., XII, 46).

Mes frères,

Après une victoire qu'il venait de remporter sur Gorgias, Judas Machabée rassembla ses gens dans la ville d'Odolla, voisine du champ de

bataille, s'y purifia, y célébra le jour du sabbat, puis revint sur le champ de bataille pour ensevelir les morts. Il trouva que ceux qui avaient été tués avaient caché sous leurs habits des choses consacrées aux idoles : ce qui lui donna lieu de regarder leur mort comme une punition de Dieu. Il fit faire une quête pour eux, et envoya à Jérusalem offrir des sacrifices pour leurs péchés. « C'est donc, conclut l'historien sacré, une sainte et salutaire pensée de prier pour les morts. »

Oui, mes frères, prier et faire prier pour les défunts, c'est une sainte et salutaire pensée, 1<sup>o</sup> parce que c'est leur intérêt, 2<sup>o</sup> parce que c'est notre intérêt.

#### I

Je dis d'abord que c'est leur intérêt. En effet, la plupart de ceux qui vont au ciel souffrent avant d'y entrer d'horribles tourments; au milieu de ces tourments ils ne peuvent rien pour en diminuer la durée ni l'intensité; mais nos prières peuvent les soulager et même les délivrer.

La plupart de ceux qui vont au ciel souffrent avant d'y entrer d'horribles tourments. « Quand on meurt, disait le Vénérable curé d'Ars, on est souvent comme une lame de fer toute rouillée qu'il faut mettre au feu. » Dieu ne voulant et ne pouvant supporter rien de souillé en sa présence, il y a bien peu d'âmes, parmi celles qui vont au ciel, qui ne passent auparavant par les flammes purificatrices du purgatoire. Et qu'ils sont terribles, mes frères, les tourments qu'y endurent les défunts! Nous l'avons vu dans une instruction précédente : le premier de ces tourments est la privation de Dieu. Les âmes du purgatoire se savent destinées à la patrie céleste, et elles ne peuvent ni en contempler les beautés, ni en savourer les délices. « Ah! que mon exil est long! s'écrient-elles. O Dieu! quand donc viendrai-je? quand donc apparaîtrai-je en votre présence? » Ajoutez-y, mes frères, le supplice du feu; figurez-vous les âmes du purgatoire ensevelies dans un cachot où le pavé est de feu, la voûte est de feu, où l'on ne voit, où l'on ne mange, où l'on ne respire que du feu!... Ah! pauvres âmes! que votre douleur est grande! A quoi la comparerai-je? à quoi l'égalerais-je? Votre douleur est grande comme l'Océan sans rivage et sans fond, *magna velut mare contritio tua*.

Et ce qu'il y a de profondément triste et d'affligeant pour elles, c'est qu'elles ne peuvent absolument rien pour diminuer la durée ou l'intensité de leurs tourments, parce que le temps de mériter est passé pour elles, entrées qu'elles sont dans cette nuit dont parle le Sauveur où personne ne peut plus travailler.

Mais si ces pauvres âmes sont impuissantes, nous pouvons beaucoup pour les soulager, pour les délivrer. C'est, en effet, un dogme de foi que les âmes qui souffrent en purgatoire peuvent être soulagées par les fidèles qui vivent sur la terre. « L'Eglise catholique, dit le Concile de Trente, a

<sup>1</sup> L. Vuillot, *Le Parfum de Rome*, loc. cit.

toujours enseigné, suivant les saintes Ecritures et la doctrine ancienne des Pères, qu'il y a un purgatoire et que les âmes qui y sont détenues sont soulagées par les suffrages des fidèles et surtout par le sacrifice de la messe <sup>1</sup>. »

A l'œuvre donc, mes frères, à l'œuvre ! Travaillons à soulager les âmes du purgatoire. Prions beaucoup, et faisons prier beaucoup pour elles, appliquons-leur le plus d'indulgences possible, cédon's-leur les mérites satisfactoirs de nos bonnes œuvres, et surtout faisons offrir pour elles le saint sacrifice de la messe, car la messe est l'œuvre de Dieu, et autant Dieu est supérieur à l'homme, autant la messe l'emporte sur les prières et les œuvres de l'homme pour venir au secours des âmes du purgatoire.

Qu'un malheureux exténué par le besoin tombe à nos genoux en disant : « J'ai faim ! donnez-moi un morceau de pain ou je meurs ! » qui d'entre nous repousserait une semblable prière ? Mais ce langage suppliant les âmes du purgatoire nous le tiennent aujourd'hui. Comme le cerf altéré soupire après l'eau des fontaines, ces âmes ont faim et soif du céleste bonheur et ne peuvent se rassasier. Pour hâter le moment où elles pourront boire aux torrents des voluptés divines, elles vous demandent l'aumône : l'aumône de vos prières, l'aumône des indulgences, l'aumône de vos bonnes œuvres, l'aumône de quelques messes. « Le malade gémit sur son lit de douleur, et les médecins le consolent ; une bête de somme tombe, et chacun s'empresse de la relever ; mais le fidèle gémit dans les tourments, et nul ne répond à son appel ! Voilà, mes frères, jusqu'où irait votre inhumanité ? Allons, qu'il n'en soit plus ainsi <sup>2</sup>. » C'est la prière de saint Augustin.

On raconte qu'un homme, gémissant depuis des années dans une prison célèbre, conçu un jour, las de souffrir, une pensée de délivrance. Une femme était puissante en ce temps-là... Voici, dit l'histoire, en quels termes éloquent's le malheureux lui adressait sa supplique : « Madame, le 25 de ce mois 1760, il y aura cent mille heures que je souffre, et il me reste deux cent mille heures à souffrir encore. » Je ne sais ce qu'il advint de cette requête. Le cœur de cette femme se trouva-t-il assez dur pour résister à pareille éloquence ? Je l'ignore, mais il me semble qu'on ne peut mettre davantage en si peu de mots : « Il y a cent mille heures que je souffre, il m'en reste deux cent mille à souffrir encore !... » Il y a cent mille heures... Il les avait donc comptées ? Oui, comme vous pouvez compter un à un les battements d'une horloge pendant une nuit longue et triste où la souffrance vous tient en éveil. Or, s'il en est ainsi des prisonniers de la terre, que dire des prisonniers de ce monde invisible, le purgatoire ? Qui nous dira ce qu'est pour ces souffrants d'un autre monde le passage, la durée ? Car la durée pour

nous, ce n'est pas le temps qui passe, c'est celui que nous sentons passer ; et la lenteur de son passage croît pour les souffrants en proportion de la douleur. C'est là ce qui, pour les âmes du purgatoire, met de longs jours dans leurs minutes, de longues années dans leurs jours, et dans leurs années des siècles qui semblent ne pouvoir finir ! Un jour un religieux étant apparu après sa mort à l'un de ses frères, lui révéla que trois jours passés en purgatoire lui avaient semblé plus longs que mille ans... Ainsi ces prisonniers du purgatoire, bien plus que les prisonniers de la terre, comptent ces interminables heures qui tardent tant à passer, et que le supplice semble leur rendre éternelles <sup>1</sup>.

Leur intérêt, le soulagement de leurs affreux tourments, leur délivrance, voilà donc ce qui doit nous déterminer en tout temps, mais spécialement en ce temps, à prier, à faire prier pour les fidèles défunts. A ce motif déjà si puissant de leur intérêt, il faut ajouter, pour nous déterminer à travailler au soulagement et à la délivrance des âmes du purgatoire, celui de notre propre intérêt.

## II

Oui, mes frères, il est de nos intérêts les plus chers de travailler au soulagement et à la délivrance de nos défunts. Je vais essayer de vous le faire comprendre.

1. Travailler à la délivrance des âmes du purgatoire, c'est une œuvre des plus méritoires qu'on puisse imaginer. « La miséricorde envers les âmes du purgatoire semble n'avoir pas de pareille, dit Mgr Gay. L'aumône qu'on y fait au prochain, c'est Dieu même, Dieu vu face à face et possédé à jamais. »

Le secours accordé aux âmes du purgatoire est une des formes les plus belles de l'amour du prochain, qui après l'amour de Dieu est le plus recommandable. « De cet amour du prochain sont nées toutes les œuvres, toutes les grandes institutions de la charité chrétienne, auxquelles nous serions heureux de donner notre secours personnel. La dévotion envers les âmes du purgatoire nous permet de le faire et supprime toutes les difficultés. Nous regrettons peut-être de ne pouvoir quitter notre pays pour aller, sur des terres lointaines, conquérir des âmes à Jésus-Christ ; nous regrettons de n'être pas assez riches des biens de ce monde pour multiplier nos aumônes dans le sein des pauvres ; nous regrettons de ne pas avoir la liberté ou la facilité de visiter les indigents, de consoler les affligés, de soigner les malades, de délivrer les prisonniers, en un mot, de remplir envers nos frères malheureux toutes les obligations de l'amour mutuel. Cessons de nous plaindre, puisque, par une admirable disposition de la Providence, toujours et sans obstacle, nous pouvons faire aux fidèles défunts le bien qu'il nous est impossible

<sup>1</sup> Session xxv, Décret touchant le purgatoire.

<sup>2</sup> *Ad fratres in eremo*, Sermon, xlv.

<sup>1</sup> P. Félix, *Les morts souffrants et délaissés*.



de faire aux vivants. Il y a, dans le purgatoire, des âmes qui sont impatientes de posséder Dieu, et à qui nous pouvons le donner. Il y a des âmes affligées que nous pouvons consoler; des âmes réduites à un extrême dénûment que nous pouvons secourir, des âmes prisonnières que nous pouvons délivrer. Et quand le dernier jour sera arrivé, quand le juge suprême examinera notre conduite par rapport au prochain, dans les termes qui sont expressément marqués dans l'Evangile, sur l'attestation des âmes que nous aurons délivrées il nous dira : « En vérité, toutes les fois que vous avez fait cela, c'est à moi-même que vous l'avez fait; venez et possédez le royaume qui vous a été préparé <sup>1</sup>. »

De plus, en secourant les âmes du purgatoire, « c'est au ciel tout entier qu'on fait une charité insigne. On verse une joie intime en cet abîme de joie, on fait poindre un nouveau soleil en ce monde de lumière, on ajoute une mélodie vivante à ce concert de vie. Qui tire une âme du purgatoire réjouit les neuf chœurs des anges, paie Marie de ses larmes, fait fleurir la croix et rayonner le Calvaire; il glorifie le précieux sang et met un degré de plus au trône de l'Agneau céleste; il donne à l'humanité sainte un surcroît de voix pour louer le Père; enfin, et c'est tout dire, il complète à Dieu son Jésus. Il n'y a pas de plus grand bienfait <sup>2</sup>. »

Aussi, mes frères, qui pourrait dire la somme de mérites accumulés par ceux qui viennent en aide aux âmes du purgatoire? Et puisque Notre-Seigneur, comme il le déclare dans l'Evangile, ne laissera pas sans récompense, même un verre d'eau fraîche donné en son nom, qui dira la récompense, la gloire qui leur est réservée?

2. Travailler à la délivrance des âmes du purgatoire, c'est notre intérêt parce que c'est un moyen de nous ménager la reconnaissance et l'appui de ces âmes.

Ici-bas, vous le savez, par expérience peut-être, lorsqu'on rend service à quelqu'un, l'on est souvent payé d'ingratitude, quelquefois même on voit tourner contre soi ceux mêmes qu'on a le plus aimés et à qui on a rendu le plus de services.

Nous n'avons pas cela à craindre avec les âmes du purgatoire. Elles nous conserveront une éternelle reconnaissance de tout ce que nous ferons pour elles. Dans leur lieu d'épreuve même, elles commenceront à prier pour nous et à nous obtenir les faveurs du ciel, car, si elles ne peuvent rien pour elles-mêmes, elles peuvent beaucoup pour nous, comme le pensent Bellarmin, Lessius, Suarez, saint Thomas et d'autres graves théologiens. Ce sont, en effet, des âmes en état de grâce, très agréables à Dieu et très puissantes sur son cœur. Voilà pourquoi le pape Clément XI, dans une Bulle datée de 1780, a érigé une confraternité pour l'invocation des âmes du purgatoire.

Mais c'est surtout lorsqu'elles seront arrivées au ciel qu'elles s'acquitteront envers nous de leur dette de reconnaissance. Saint Léonard de Port-Maurice, dans un de ses ouvrages, nous fait assister à la délivrance d'une âme du purgatoire :

Tout à coup, dit-il, l'Ange du Seigneur apparaît au milieu des ténèbres de cette affreuse captivité. « Courage, âme désolée, s'écrie-t-il, tu avais encore tant d'années à souffrir, mais le temps de tes souffrances est abrégé, il est fini ! »

Et cette âme de répondre : « Il est fini, et comment ?

— C'est un tel qui a satisfait pour toi.

— Ange saint, béni soit mon bienfaiteur ! *Quam mercedem dabimus ei ?* Quelle récompense lui accorderai-je ? (Tob., xii, 2). Adieu, chères compagnes, adieu, je vais au ciel; c'est un tel qui m'y envoie, c'est une telle qui me délivre ! »

Oh ! de quel œil la regardent ces pauvres âmes qui restent après elle dans le purgatoire ! « Que tu es heureuse, lui disent-elles, d'avoir eu sur la terre quelqu'un qui se soit souvenu de toi ! »

La voyez-vous, brisant ses chaînes, sortir des flammes, tout enveloppée de lumière ? Plus de douleurs, plus de larmes, plus de tourments ; tout est joie, délices et contentement pour elle. La voyez-vous accueillie par la foule des bienheureux, conduite au paradis par une troupe de séraphins ? L'éclat dont elle brille efface celui du soleil et des étoiles. Déjà elle est montée au firmament, elle est sur le seuil du paradis.

A sa vue, le ciel entier se réjouit, tous les chœurs des bienheureux vont à sa rencontre ; c'est une fête, une jubilation ineffable parmi toute la cour céleste. Chacun demande qui l'a délivrée et ils ne peuvent se rassasier d'envoyer des bénédictions à ceux qui lui ont ouvert le paradis. Or, que pensez-vous que soient les premiers entretiens de cette âme avec Dieu ? Ses premières paroles sont une prière pour ceux qui l'ont délivrée.

Prosternée devant la très sainte Trinité, elle proteste qu'elle est prête à retourner en purgatoire plutôt que de voir ses libérateurs exposer leur salut, et se tournant vers Dieu : « Seigneur, lui dit-elle, sauvez mes bienfaiteurs ou renvoyez-moi d'ici ! » Comment Dieu qui aime tendrement cette âme pourra-t-il ne pas exaucer de si justes prières ? <sup>1</sup>

3. Travailler à la délivrance des défunts, c'est notre intérêt parce que c'est pour nous un moyen de réparer certains péchés dont nous avons été la cause ou l'occasion.

Parmi les âmes qui sont en purgatoire, il y en a peut-être, il y en a probablement qui sont là à cause des péchés que nous leur avons fait commettre par nos mauvais exemples, par nos excitations au mal, par exemple des médisances, des mauvaises pensées, des mauvais desirs, des colères que nous avons provoqués et dont sans nous elles ne seraient pas coupables. Eh bien ! n'est-ce pas notre intérêt de réparer, en priant pour elles, le tort que nous leur avons causé ? D'autant plus que si nous ne réparons pas ce tort ici-bas par nos prières et nos bonnes œuvres, il nous faudra l'expier dans l'autre vie, sans utilité ni pour elles ni pour nous.

4. Travailler à la délivrance des défunts, ce n'est pas seulement un moyen de réparer le mal que nous leur avons causé, c'est aussi un moyen de

<sup>1</sup> M. le chanoine L. Stalin, cité par la *Semaine religieuse* d'Arras du 4 novembre 1898.

<sup>2</sup> Mgr Gay.

<sup>1</sup> *Le cimetière et le purgatoire*, par Paul Andrieux, missionnaire du Sacré-Cœur, p. 137.

leur témoigner notre reconnaissance. Il y a probablement, dans le purgatoire, de nos parents qui ont acquis à la sueur de leur front ces biens, cette fortune ou cette belle aisance dont nous jouissons. S'ils n'avaient pas tant travaillé, s'ils n'avaient pas vécu avec tant de simplicité et d'économie, nous n'aurions pas ces biens. Et maintenant peut-être, ces parents endurent dans le purgatoire d'horribles souffrances, ils comptent sur nous pour obtenir du soulagement, leur délivrance, et nous qui avons tant reçu, qui avons tout reçu d'eux, nous ne ferions rien pour les soulager, pour les délivrer?... Ce serait de notre part une monstrueuse ingratitude.

5. C'est encore notre intérêt de travailler à la délivrance des défunts, parce que c'est le meilleur moyen d'apaiser notre douleur. Quelle plus grande consolation peut-il y avoir au milieu du chagrin que l'on éprouve d'avoir perdu un père, une mère, un époux, un frère, une sœur, un enfant chéri, que de pouvoir se dire : « En priant, en faisant prier pour lui, je le console, je le soulage, je le délivre ! Grâce à ces prières, à ces aumônes, à ces communions, à ces sacrifices, dont j'offre à Dieu pour lui le mérite et dont il ressent les salutaires effets, il voit que je ne l'oublie pas, que je pense encore à lui, que toujours je continue de l'aimer. Grâce aux prières que j'adresse à Dieu pour ce cher défunt, tout n'est pas rompu entre lui et moi, il reste encore entre nous un doux lien. » Oui, mes frères, la prière pour les défunts est la plus puissante consolation qui reste aux survivants, car c'est pour eux le moyen de continuer leurs relations avec ceux qu'ils ont perdus, de leur faire encore du bien, de leur prouver leur affection.

6. Enfin, travailler à la délivrance des défunts, c'est notre intérêt parce que si nous ne travaillons pas à leur soulagement, à leur délivrance, Dieu permettra que plus tard personne ne travaille à notre propre soulagement, à notre propre délivrance. Un grave théologien, Cajétan, croit même que ceux qui auront oublié leurs défunts seront privés, à leur mort, du fruit des messes, des aumônes, des prières, des satisfactions offertes à leur intention, tant que le fruit de ces bonnes œuvres n'aura pas réparé leurs coupables omissions à l'égard des âmes envers lesquelles ils étaient redevables.

Faites donc prier et priez vous-mêmes de toute la ferveur de votre âme pour vos parents et amis défunts : c'est leur intérêt, c'est aussi le vôtre, mes bien chers frères.

Comme l'affamé a les yeux ardemment fixés sur celui qui peut le secourir, ainsi du fond des abîmes vos parents, vos amis ont les yeux attachés sur vous, mendiant une prière, le fruit d'une bonne œuvre, le gain d'une indulgence qui vienne tomber comme une rosée de fraîcheur et d'amour sur la terre désolée de leur âme.

Mais vos défunts ne vous demandent pas seule-

ment des prières, ils vous donnent des avertissements. « Prenez garde, vous crient-ils, car dans votre monde tout n'est que vanité, et demain la mort peut souffler sur votre santé, sur votre bonheur, et vous jeter tout palpitants aux pieds de ce Dieu qui vous jugera selon vos œuvres. Demain, oui, demain, vous pouvez joindre ici vos gémissements aux nôtres et crier plus fort que nous : Pitié, ah ! pitié ! Prenez donc garde à ces fautes qu'on expie si durement ici. »

Ne fermez pas l'oreille, mes frères, à ces avertissements des trépassés, fuyez les plaisirs dangereux du monde, fuyez le péché et les occasions du péché comme vous fuiriez à la vue d'un serpent : *quasi a facie colubri fuge peccatum*. Ainsi soit-il.

## V

LA MORT DU PÉCHEUR<sup>1</sup>

*Omnes morimur, et quasi aquæ dilabimur in terram, quæ non revertuntur.*

Nous mourons tous, et comme l'eau qui coule sur la terre, nous ne revenons point.

(II Rois, xiv, 14).

Mes frères,

La mort est l'écho de la vie, la mort est la copie de la vie. La vie est la semence, la mort est la moisson. Si la vie a été sainte, la mort ne peut être que sainte ; si la vie a été coupable, il est fort à craindre que la mort ne soit malheureuse et impénitente. Il faut *bien vivre* pour espérer *bien mourir* ; pour nous assurer une bonne mort, il faut sanctifier notre vie.

Gravons plus profondément encore ces vérités dans nos âmes, en méditant sur la mort. Il y a la mort du pécheur qui est terrible : *mors peccatorum pessima* ; il y a la mort du juste qui est précieuse devant le Seigneur : *pretiosa in conspectu Domini mors sanctorum ejus*. Ce soir, arrêtons nos regards sur la mort du pécheur.

Elle est terrible pour l'âme pécheresse, à cause des séparations qui la déchirent, à cause des *péchés* qui la torturent. Voilà les deux aspects sous lesquels nous allons la considérer.

## I

Et d'abord, la mort est terrible pour le pécheur à cause des séparations qui la déchirent.

Vous le savez, mes frères, c'est là le côté non pas le plus important, mais, sous certains aspects, le plus cruel de la mort. Assurément, ce qui doit nous effrayer et nous faire rentrer en nous-mêmes, c'est que la mort nous met en présence de notre Dieu qui va devenir notre juge ; c'est que la mort nous fait entrer dans l'éternité et que nous resterons éternellement dans la situation où la mort nous aura placés : éternellement heureux si nous mourons dans la grâce et l'amitié de Dieu, éternel-

<sup>1</sup> Les quatre sermons qui suivent ont été prêchés par M. l'abbé Martre, ancien curé-archiprêtre de Prades.



lement malheureux si nous mourons dans le péché et le mal. Voilà le côté le plus effrayant et le plus important de la mort.

Mais il en est un autre sous lequel la mort nous apparaît aussi terrible et cruelle : c'est qu'elle nous sépare de tout ce que nous avons aimé, et cette séparation est *imprévue, universelle et violente*.

1. Elle est *imprévue* pour le pécheur. Je sais qu'il y a des morts subites qui frappent aussi le juste ; mais pour le juste, si la mort est subite, elle n'est pas *imprévue*. Pour le juste, la mort subite peut être une grâce : Dieu veut lui épargner les tortures d'une longue agonie. Pour le pécheur, elle est ordinairement un châtement. Dieu frappe de ces grands coups qui étonnent les âmes. Lorsque le pécheur a comblé la mesure de ses iniquités, lorsqu'il a mis à bout la patience divine, lorsqu'il a assez abusé de la grâce de Dieu, Dieu le frappe dans sa justice. — Pour le juste, la mort subite n'est pas *imprévue*. Le juste vivait tous les jours dans la pensée de la mort ; il disait avec saint Paul : *Quotidie morior !* Il disait avec le Sage : *O mors, bonum est judicium tuum hominibus habentibus*. Il entendait tous les jours la parole du divin Maître qui l'avertissait de se tenir prêt à chaque instant, parce que la mort pouvait venir au moment où il s'y attendrait le moins : *Quia qua hora non putatis, Filius hominis veniet*. Il savait que le serviteur bon et fidèle est celui qui attend son maître à toute heure du jour et de la nuit, afin que, à quelque heure qu'il frappe, il trouve quelqu'un pour lui ouvrir la porte de sa maison : *Ut quum venerit et pulsaverit, confestim aperiant ei*. Le juste savait tout cela, et il vivait dans cette persuasion et dans cette attente.

Mais le pécheur ne voulait pas penser à la mort : il éloignait ce souvenir importun, parce qu'il aurait jeté une goutte de fiel dans la coupe de ses jouissances ; il disait avec les impies : *Coronemus nos rosis antequam marcescant ; manducemus et bibamus, cras enim moriemur...* Il ne voulait pas penser à la mort, et si cette pensée se présentait à son esprit, il la rejetait bien loin. Et d'ailleurs, quand même il aurait pensé à la mort, il est certain qu'il ne s'y préparait pas, et par conséquent le coup de la mort est pour lui un coup *imprévu*...

Ah ! le juste peut mourir d'une mort subite ! Un illustre évêque, le cardinal Pie, fut frappé de mort à l'autel après la communion ; il venait de dire ces paroles qui, certes, étaient pleinement justifiées dans sa bouche : « Seigneur, vous m'avez confié cinq talents, en voilà cinq autres que mon zèle et mes travaux ont procurés. *Domine, quinque talenta tradidisti mihi, ecce alia quinque superlucratus sum,* » et il tomba... Mais mourir ainsi, c'est passer de la communion de la terre à la communion du ciel, du baiser de l'Eucharistie au baiser éternel de la vision bienheureuse. Mais l'impie qui a outragé Dieu pendant de longues années, mais le pécheur qui a oublié tous ses intérêts les plus essentiels, qui a plongé dans la fange du vice son âme, image de Dieu et héritière de l'éternité,

ah ! pour le pécheur, la mort subite est un châtement effroyable, parce qu'il est *imprévu*.

2. Séparation *imprévue*, séparation *universelle*. Oui, mes frères, à la mort, tout se sépare de nous. Le poète latin le disait avec un accent de mélancolique tristesse : « *Linquenda tellus, et domus, et placens uxor, neque harum quas colis arborum ulla, præter invisas cupressus, brevem dominum sequentur*. Et maisons et richesses, et champs et palais, et parents et amis, et fortune et honneurs, il faut tout quitter. » Le saint homme Job disait : *Nudus exivi de utero matris meæ et nudus illuc revertar*. L'enfant qui vient de naître n'a que sa nudité : qu'on le couvre de pourpre ou de haillons, qu'il habite pendant sa vie dans un palais ou dans une chaumière, qu'il soit riche ou pauvre, roi ou sujet, savant ou ignorant, tout cela n'est que l'accessoire de la vie ; il n'a en partage que la nudité, et la mort le fera rentrer dans la nudité la plus complète. La nudité de la mort est plus affreuse que la nudité de la naissance, car l'enfant qui vient de naître n'a rien, mais il est vivant et il va se développer. L'homme qui vient de mourir n'a plus rien que quelques vêtements qu'on lui a laissés peut-être à regret, trois pieds de terre le recouvriront bientôt, et ce sera fini...

Non ! ce ne sera pas fini, car bientôt ce cadavre se décomposera et tombera en poussière ; ce nom même de cadavre ne lui restera point : privé de l'âme immortelle qui y faisait sa demeure, le corps de l'homme devient peu à peu un je ne sais quoi qui n'a plus de nom dans aucune langue, ... tant il est vrai que la mort nous dépouille de tout, que la mort nous enlève tout !

3. Séparation *universelle*, séparation *violente*. Cette séparation dont nous parlons est commune au juste et au pécheur, mais quelle différence entre l'un et l'autre ! Le juste ne s'était point attaché aux biens de la terre, par conséquent, pour lui, la séparation est facile ; il savait que nous ne sommes ici-bas qu'en passant, il savait que notre véritable trésor est au ciel, et c'est au ciel qu'il avait fixé son cœur : *Ubi est thesaurus tuus, ibi erit et cor tuum*.

Mais le pécheur qui s'est détourné de Dieu pour s'attacher aux créatures, quels déchirements n'éprouve-t-il pas au moment de la séparation ! C'est un arbre qui a jeté ses racines dans les profondeurs du sol, qui s'est attaché par mille liens à la terre qui l'a vu éclore, et si on veut le déraciner, il faut de violentes secousses et de pénibles efforts. Ainsi le pécheur avait étendu de tous côtés ses racines en ce monde, il avait cru y être pour toujours, il s'y était solidement établi ; aussi, quand la mort arrive, quand l'heure de la séparation a sonné, il s'écrie comme l'impie Agag : « *Siccine separat amara mors ?* O mort, cruelle mort, que tu es violente dans les séparations que tu nous imposes ! »

## II

Si la mort du pécheur est terrible pour lui à cause des séparations qui le déchirent, elle est ter-

rible aussi à cause des péchés qui se présentent à sa conscience de toutes parts.

Pendant la vie, mes frères, l'homme met tous ses soins à oublier ses péchés. Si le remords vient parfois agiter son cœur, il sait vite les apaiser en se jetant, à corps perdu, dans les divertissements et les plaisirs. Le bruit des fêtes et des vanités du monde fait diversion à la voix importune de la conscience qui reproche au pécheur ses iniquités. Mais lorsque la dernière heure va sonner, ah ! il n'est plus possible de se faire illusion, il faut bien se placer maintenant dans la réalité. On a pu, pendant la vie, pendant que la santé était florissante, pendant que tout se présentait avec des couleurs riantes, on a pu dire dans son cœur : « *Peccavi, et quid mihi accidit triste ?* J'ai péché, et il ne m'est rien arrivé de fâcheux ; » mais au moment de la mort, on sent qu'on va paraître devant son juge et que ce juge sera d'autant plus redoutable qu'il se sera montré plus doux et plus clément. Le prophète disait : « *Fugite a facie iræ Agni*, fuyez la colère de l'Agneau ; » il n'y a rien de plus terrible que la colère de celui dont on a méprisé les tendresses et la douceur.

Le pécheur le sent, et il s'effraie à la vue de ses péchés qui de toutes parts se présentent à son souvenir. Pendant la vie, le pécheur disait : « Dieu ne me voit pas, Dieu ne s'occupe pas de moi, Dieu ne me punira pas pour si peu de chose. » Pendant la vie, le pécheur cachait ses crimes, et pourvu qu'il fût parvenu à éviter le regard des hommes, il était tranquille et serein, il disait : « *Forsitan tenebræ conculcabunt me*, les ténèbres me déroberont aux regards. » Non, non, les ténèbres les plus épaisses ne vous cachent pas aux regards de Dieu ; les ténèbres, pour lui, n'ont pas plus d'obscurité que la lumière : *sicut tenebræ ejus, ita et lumen ejus*.

Le péché entoure le pécheur de toutes parts ; non seulement il l'entoure, mais encore il le pénètre. Le Psalmiste disait : « *Ossa hominis implebuntur vitiiis adolescentiæ suæ et cum ipso in pulvere dormient*, les vices de l'homme pénétreront ses ossements et ils dormiront avec lui dans la poussière. » Oui, le pécheur a bu l'iniquité comme de l'eau, il s'est pour ainsi dire incorporé le péché, et tandis que le juste, par la pratique de la vertu et de la pénitence, préparait à son corps une résurrection glorieuse, le pécheur, par ses impuretés et ses crimes, préparait à sa chair la honte et le châtiement.

Enfin, mes frères, non seulement le péché entoure et pénètre le pécheur, le péché le tue... Le péché mortel donne la mort à l'âme ; dès que le péché est consommé il engendre la mort : *Peccatum, cum consummatum fuerit, general mortem*. Dès que l'âme est tombée dans le péché, elle est condamnée ; mais la sentence n'est pas exécutée encore, elle s'exécute au moment de la mort. Alors s'accomplit la menace terrible du Dieu tout-puissant : « *Morte morieris*, tu mourras de mort. » L'âme alors est vraiment morte, parce qu'elle est vraiment et pour toujours séparée de

Dieu. Tant que le pécheur vivait, il pouvait se convertir et revenir à Dieu. Le Fils de Dieu a déclaré : « *Ego sum resurrectio et vita, qui credit in me, etiamsi mortuus fuerit, vivet.* » Quiconque a la foi en Jésus-Christ, quand il serait mort mille fois par le péché, il peut toujours revivre. La foi est une racine qui peut toujours reflourir et porter des fruits. Voilà pourquoi nous disons : *Dum vivo, spero ; post tenebras spero lucem*. Voilà pourquoi l'Eglise prie toujours pour la conversion des pécheurs et ordonne de ne désespérer du salut de personne. Mais lorsque la mort a séparé l'âme du corps, le péché qui était dans l'âme a achevé son œuvre ; c'est fini, il n'y a plus d'espoir !

Voilà donc, mes frères, comment la mort du pécheur est terrible et effrayante : *mors peccatorum pessima*. Un jour, un pécheur était sur son lit de mort et l'on appela un prêtre pour le réconcilier avec Dieu. Le prêtre l'engagea à confesser ses fautes et à se confier en la miséricorde de Dieu qui est infinie, qui ne veut pas la mort du pécheur, mais plutôt qu'il se convertisse et qu'il vive. Mais ces paroles si douces et si consolatrices qui auraient dû ouvrir l'âme du pécheur à la confiance et à l'amour, semblaient ne faire sur lui aucune impression. Le malade regarda le prêtre et commença ce verset d'un psaume : « *Peccator videbit et irascetur*, le pécheur verra et se mettra en colère. » Cela dit, il se couvre le visage et se renferme dans son silence. Le prêtre continue son exhortation ; le pécheur poursuit le verset du psaume : « *Dentibus suis fremet et tabescet*, il frémira et il sèchera de frayeur, » et il se couvre de nouveau le visage et se tait. Le prêtre revient une troisième fois à la charge ; il exhorte le malade à avoir confiance en Dieu qui est mort pour lui, en Dieu qui l'appelle au repentir et à la pénitence. Mais le pécheur achève le verset : « *Desiderium peccatorum peribit*, le désir du pécheur périra ; » il se tourne vers le mur, et il rend le dernier soupir.

Mes frères, ces vérités terribles doivent nous faire rentrer en nous-mêmes. Assurément, nous ne vivons pas dans le péché, mais par une pratique plus assidue et plus fervente de la religion et de la piété, préparons-nous une mort sainte et précieuse devant le Seigneur : *Pretiosa in conspectu Domini mors sanctorum ejus*. Ainsi soit-il.

## VI

### LA MORT DU JUSTE

*Pretiosa in conspectu Domini mors sanctorum ejus.*

Précieuse est, en présence du Seigneur, la mort de ses saints. (Ps. cxv, 15).

Elle est effrayante, mes frères, la mort du pécheur, *mors peccatorum pessima*. Elle lui apporte des séparations qui le déchirent, car elles sont inattendues, universelles et violentes ; elle est ac-



compagnée de la présence du péché qui le torture, car le péché le pénètre et l'investit de toutes parts.

Ce soir, arrêtons nos yeux sur un spectacle moins pénible et beaucoup plus consolant. Autant la mort du pécheur est affreuse, autant la mort du juste est belle et précieuse aux yeux du Seigneur.

Le juste en effet, sur son lit de mort, n'aperçoit que des *misères* qui ne sont plus et ne reviendront jamais, et en même temps les *bonnes œuvres* qu'il a accomplies durant sa vie mortelle et qui le suivent dans la maison de son éternité.

# I

Et d'abord, mes frères, le juste sur son lit de mort n'aperçoit que des misères qui ont disparu pour ne plus reparaitre. En effet, elle était bien différente la conduite de Dieu vis-à-vis du juste et vis-à-vis du pécheur pendant leur vie mortelle. Le pécheur était comblé de toutes sortes de biens : tout lui réussissait, santé, fortune, famille, succès, affaires, tout pour lui était bien, tandis que le juste semblait n'avoir que les maux en partage. L'un le trahissait, un autre le méprisait; déchirements du cœur, perte de la fortune, délaissement des amis, tous les maux accablaient le juste; ils tombaient sur lui comme sur une victime choisie par Dieu même.

Ce spectacle du pécheur heureux et du juste malheureux ici-bas est tellement fréquent et tellement évident que le Psalmiste, dans un de ses cantiques, s'en plaint au Seigneur : « J'ai été scandalisé, dit-il, en voyant là paix, la tranquillité, le bonheur, la joie, la prospérité dont jouissaient les pécheurs, *pacem peccatorum videns.* » Les impies prennent occasion de là pour nier la providence paternelle de Dieu; ils ne comprennent pas que sous le gouvernement d'un Dieu bon et juste, les saints puissent être accablés de maux et les pécheurs comblés de toutes sortes de biens. Hélas! qu'ils sont insensés et qu'ils oublient la véritable notion des choses! Ils ne savent pas que les biens dont sont comblés les pécheurs ne sont pas les vrais biens, que les maux dont sont accablés les justes ne sont pas les vrais maux. Mes frères, la santé, la joie, la richesse, ne sont pas les vrais biens; ce sont des biens, sans doute, mais il y a des biens supérieurs à ceux-là, et ces biens supérieurs sont les biens de l'âme, la foi, la pureté, la paix de la conscience, l'espérance du ciel. Les maladies, les pertes de fortune, les trahisons, les calomnies, les persécutions dont les justes sont accablés, ne sont pas les vrais maux; ce sont des maux, sans doute, mais il y a des maux plus redoutables que ceux-là, et ces maux plus redoutables sont la perte de l'innocence, le péché et l'enfer qui en sera l'éternelle punition. D'ailleurs, les impies oublient que si le juste est accablé de maux en ce monde et si le pécheur y goûte certaines joies, tout cela sera changé bientôt. « La figure de ce monde passe, dit l'Apôtre, *præterit enim figura hujus mundi;* » nous passons tous

les jours, nous nous acheminons tous les jours vers la mort qui rétablira chaque chose en sa place.

Voici ce que dit le Seigneur par la bouche d'un prophète. « *Visitabo eos et lætificabo eos a dolore suo. Abscondi parumper faciem meam, et in misericordia sempiterna misertus sum eis.* Je les visiterai sur leur lit de mort et je les consolerais de toutes leurs douleurs. J'ai caché aux justes pour un peu de temps ma face radieuse, je les ai laissés un moment exposés à la douleur et à la tribulation, mais à la mort j'aurai pitié d'eux et je répandrai sur eux des miséricordes éternelles. » Vous le voyez, mes frères : qu'importent les quelques jours de souffrance qui composent notre vie? qu'importe la tribulation? qu'importe la douleur? qu'importe la pauvreté? qu'importe le travail douloureux et pénible? puisque tout cela passera, puisque tout cela finira pour ne plus reparaitre. Vous savez ce qui fut révélé, dans une de ses visions, à Jean, l'apôtre bien-aimé, le voyant de Pathmos : « *Audivi vocem de throno dicentem : Ecce tabernaculum Dei cum hominibus, et habitabit cum eis, et jam non erit amplius neque luctus, neque clamor, neque dolor erit ultra.* Une voix s'est fait entendre, disant : Voici le tabernacle de Dieu. C'est là que Dieu habite avec les hommes; là il n'y a plus ni douleurs, ni cris de souffrance, ni séparation, ni mort, ni tristesse, ni angoisse : là est le bonheur parfait et éternel. »

C'est encore ce que le divin Maître avait prédit un jour : *Mundus gaudebit, vos autem contristabimini, sed tristitia vestra vertetur in gaudium.* « Le monde se réjouira tandis que vous serez dans la tristesse. » Voilà la vie présente : le monde se réjouit, il va à ses fêtes et à ses plaisirs, il chante et il crie, il boit et il mange, il court aux noces de toutes les voluptés; et les enfants de Dieu, et les disciples fidèles de Jésus-Christ se renferment dans la solitude et le silence, ils luttent contre leurs passions, ils font violence à leur propre cœur; ils sont tristes parce qu'ils ont péché, ils sont tristes parce qu'ils sont dans la pénitence, parce qu'ils luttent, parce qu'ils se mortifient et que toutes ces choses sont pénibles à la nature; ils sont tristes parce qu'ils sont encore éloignés de l'objet de leur amour, parce qu'ils habitent au milieu de Cédar, c'est-à-dire au milieu du désordre et de la corruption; ils sont tristes parce qu'ils sont toujours exposés à perdre la grâce et à offenser Dieu; et cette tristesse dure tout le temps de la vie : *Mundus gaudebit, vos vero contristabimini.*

« *Sed tristitia vestra vertetur in gaudium.* Votre tristesse se changera en joie. » Voilà le moment de la mort. Alors, mes frères, pour le juste tout est changé, il passe de la tristesse à la joie sans mélange, de l'exil à la patrie éternelle, de la terre au ciel, c'est-à-dire au bonheur. Ah! je comprends que la mort ne soit pas pour lui effrayante : il va vers son Père qu'il a aimé et servi fidèlement. Je comprends qu'il l'envisage sans crainte et qu'il l'attende avec joie : elle le délivre de toutes les

misères de la terre, la mort présente au juste des misères qui ne sont plus et qui plus jamais ne reviendront.

## II

J'ai dit en second lieu, mes frères, que la mort présente au juste les bonnes œuvres qu'il a accomplies, et ces bonnes œuvres le précèdent et l'accompagnent par delà la tombe jusqu'au pied du tribunal de Dieu.

Nous avons vu que la mort opère une séparation universelle; la mort nous enlève tout : richesses, amis, parents, tout nous quitte, tout nous abandonne... Mais il est une chose qui nous reste toujours : ce sont nos œuvres. Ecoutez encore ce qu'a entendu saint Jean : « *Audivi vocem de cælo dicentem mihi : Scribe : Beati mortui qui in Domino moriuntur. Amodo jam dicit Spiritus, ut requiescant a laboribus suis : opera enim illorum sequuntur illos.* » Une voix m'a dit : Ecries ceci : Bienheureux les morts qui meurent dans le Seigneur. Ils se reposent de toutes leurs fatigues ; leurs peines, leurs luttes, leurs misères sont finies, et leurs bonnes œuvres les suivent. » Oui, ce sont là les seuls amis qui nous resteront fidèles et qui plaideront notre cause aux pieds du souverain Juge. Nos bonnes œuvres nous précèdent comme autant de hérauts qui annoncent notre arrivée. Le Prophète avait dit : « *Ibit ante faciem tuam iustitia tua, et gloria Domini colliget te.* » Votre justice vous précèdera et la gloire du Seigneur vous recueillera dans son sein. » Votre justice vous précèdera : elle plaidera votre cause, et comme une mère se jette entre les bras d'un enfant après le retour duquel elle soupirait depuis longtemps, ainsi Dieu vous recevra dans ses bras, Dieu vous accueillera sur son cœur, et la gloire du Seigneur vous investira de toutes parts : *et gloria Domini colliget te.* Job disait que les justes en ce monde étaient semblables à ceux qui creusent la terre pour y chercher des trésors ; leurs travaux sont longs et pénibles, ils n'en reçoivent pas de longtemps le salaire et le prix, mais lorsqu'ils sont arrivés à une mine précieuse, quelle n'est pas leur allégresse et leur bonheur ! Nous creusons la terre péniblement pendant notre vie mortelle, nous ne voyons pas bien le résultat de nos efforts, nous ne recevons pas le prix de nos travaux ; mais au moment de la mort, nous touchons au terme, nous recevons la récompense, nos œuvres nous ont précédés auprès de Dieu et elles nous obtiennent le ciel, c'est-à-dire un bonheur infini, et pendant l'éternité.

Il y a, dans la mort du juste, quelque chose de ce qui se passa au moment de l'Ascension du Sauveur. Le Sauveur sur la montagne des Oliviers s'élève dans les airs à la vue de tous ses disciples ; il monte vers son Père qui est notre Père, vers son Dieu qui est notre Dieu ; il va recevoir la récompense de ses travaux, de ses luttes, de ses abaissements, de sa crèche et de sa croix. Etant Dieu, il n'a pas dédaigné de se faire homme et par conséquent de s'anéantir en prenant la forme et les infirmités de l'esclave, et c'est pourquoi Dieu lui

a donné un nom qui est au-dessus de tout nom. C'est maintenant qu'il peut dire à son Père : « Père, j'ai accompli l'œuvre que vous m'aviez confiée. Désormais le péché est expié, l'homme est racheté, votre justice est satisfaite, votre gloire est proclamée ; désormais, jusqu'à la fin des siècles et pendant toute l'éternité, il y aura des créatures rachetées par mon sang qui participeront à votre vie et à votre félicité ; désormais, il y aura sur la terre l'Eglise qui prêchera votre nom, qui chantera vos louanges, qui propagera votre amour. Glorifiez-moi donc, ô mon Père, puisque j'ai glorifié votre nom parmi les hommes. *Clarifica me tu, Pater, claritate quam habui apud te priusquam mundus esset.* » Il s'élève et la troupe des Anges chante : « *Attollite portas, principes, vestras et elevamini, portæ æternales, et introibit Rex gloriæ. Quis est iste Rex gloriæ ? Dominus virtutum ipse est Rex gloriæ.* »

De même, mes frères, les vertus du juste le précéderont dans la demeure éternelle et lui en feront ouvrir les portes : *Attollite portas* ; et quand les anges demanderont : « *Quis est iste Rex gloriæ ?* » elles répondront : « C'est le juste qui a lutté et qui a souffert, qui a fait pénitence et accompli de saintes œuvres. *Dominus virtutum ipse est Rex gloriæ.* »

Au moment de sa mort, le juste peut chanter le cantique de Moïse. Après le passage de la mer Rouge, lorsque Dieu a délivré Israël de ses oppresseurs, lorsque la mer, entr'ouvrant ses flots, a laissé la voie libre aux fugitifs et englouti ceux qui les poursuivaient, opérant ainsi d'un seul coup un double miracle, le salut des bons et la ruine des méchants, Moïse chante en présence de tout son peuple un cantique d'action de grâces au Seigneur : « Chantons le Seigneur, car il s'est glorieusement signalé... Dans sa miséricorde il a été un guide pour le peuple qu'il a racheté, et dans sa force il l'a porté jusqu'à sa demeure sainte. Il a introduit ses élus dans son héritage éternel. »

Mes frères, le juste mourant me semble un autre Moïse. Délivré de tous ses ennemis, nourri miraculeusement de la manne pendant le voyage, plus heureux encore que le chef du peuple hébreu, il sera introduit et établi à jamais dans la véritable terre promise qui est le ciel. Amen.

## VII

## L'ENFER

*Discedite a me, maledicti, in ignem æternum.*

Allez-vous en, maudits, dans le feu éternel. (Matth., xxv, 41).

Mes frères,

Un feu éternel, et des âmes envoyées y brûler, voilà le tableau que nous représente ce verset de l'Evangile ; c'est l'enfer que nous voyons entr'ouvert pour engloutir les damnés.



Je viens ce soir vous parler de ce grave sujet. Parmi nos dogmes, celui de l'existence de l'enfer est digne d'une attention toute particulière, et parce que c'est un des plus attaqués aujourd'hui, et parce que c'est un puissant motif de vivre chrétiennement. Nous verrons donc 1<sup>o</sup> les *preuves* qu'il y a un enfer, 2<sup>o</sup> les *peines* qu'on y subit, et 3<sup>o</sup> comment l'enfer *ne répugne pas à la bonté de Dieu*.

## I

Qu'arriverait-il à celui qui se précipiterait du haut d'une tour ? En tombant il serait écrasé par sa chute. Qu'arriverait-il à un homme qui se précipiterait dans un fleuve rapide, dans un torrent démesurément grossi par les pluies et les neiges ? Il serait roulé dans les eaux et sûrement noyé. Qu'arriverait-il à un homme qui laisserait pénétrer son corps dans l'engrenage d'une machine ? Evidemment, comme le grain est écrasé par la meule, cet homme serait broyé en morceaux. Qu'arriverait-il, dans l'état de notre législation et de nos mœurs, au fils dénaturé qui donnerait la mort à son père ? Les juges le condamneraient à mort, et le bourreau le retrancherait de la société des hommes.

Pourquoi cela ? Parce que toute loi a une sanction. Celui qui se précipite du haut d'une tour est écrasé, parce qu'ainsi le veut la loi de la pesanteur. Celui qui se jette dans un fleuve périt étouffé, parce qu'ainsi le veut la loi de la densité des eaux. Celui qui se laisse prendre dans l'engrenage d'une machine est broyé, parce qu'ainsi le veut la loi de la mécanique. Celui qui tue son père est mis à mort, parce qu'ainsi le veulent les lois humaines.

Or, Dieu a-t-il établi des lois ? Evidemment, Dieu en a établi. — Leur a-t-il donné une sanction ? Il n'y a pas de loi sans sanction. — Il a dit à l'origine du monde à nos premiers parents dans les délices de l'Eden : « Vous mangerez du fruit de tous les arbres, excepté de l'arbre de la science du bien et du mal ; le jour où vous en mangerez, vous mourrez de mort. » Vous savez comment nos premiers parents violèrent la défense divine, et comment la loi s'est exécutée et a reçu sa sanction. — Dieu a dit dans l'antique alliance : « Vous observerez le jour du sabbat, vous vous abstenrez de toute œuvre servile, vous, vos serviteurs et les animaux qui vivent sous votre toit. Le sabbat est mon jour, le jour que je me suis réservé et qui doit être consacré à mon service, et celui qui violera le sabbat sera puni de mort. » Or, comme un homme fut rencontré dans la forêt, s'occupant à une œuvre servile et violant le sabbat du Seigneur, il fut jugé et condamné à mort et tout le peuple le lapida. — Dieu nous a donné ses commandements dans l'alliance nouvelle, et comme il promet une récompense éternelle au bon et fidèle serviteur : *Intra in gaudium Domini tui*, de même il menace de châtiments éternels ceux qui n'obéiront pas, ceux qui vivront dans la révolte et qui mourront

dans le mal et dans le péché : *Discedite a me, maledicti, in ignem æternum*.

Et cet enseignement de l'enfer, si clairement et si explicitement donné par l'Evangile, était déjà l'enseignement de la tradition tout entière ; tous les peuples barbares ou civilisés avaient cru à l'enfer. Virgile, dans son *Enéide*, nous raconte les tourments de l'enfer. Platon, dans le *Gorgias* et dans son livre des *Lois*, retrace la croyance universelle à l'enfer. Plutarque, dans son livre intitulé *De la vengeance tardive des dieux*, nous montre les criminels divisés en deux catégories : les grands criminels punis par d'éternels supplices, et les moins coupables soumis à des peines qui finiront un jour. Voilà les dogmes de l'enfer et du purgatoire enseignés par un païen. Est-ce que cela ne vous incline pas vers la croyance chrétienne de l'enfer ? Est-ce que cette unanimité des hommes à croire à des châtiments éternels ne fait pas impression sur votre cœur et sur votre esprit ? Est-ce que vous prétendriez en savoir, à vous seul, plus que tous les hommes et tous les peuples, et rougiriez-vous d'entrer dans le concert universel de l'humanité ?

## II

Mais qu'est-ce que l'enfer ? Saint Thomas le définit : « Le lieu du péché originel et des péchés actuels commis par tous les hommes. » L'enfer est le lieu du péché, le lieu de tous les coupables, de toutes les révoltes, de tous ceux qui sont morts avec l'amour du crime et la haine de Dieu dans le cœur.

C'est le lieu de toutes les souffrances, de tous les tourments, de toutes les douleurs. C'est le lieu du tourment de la *vie* : là, il n'y a que d'épaisses ténèbres, une nuit éternelle qu'aucun rayon de lumière ne viendra éclairer.

C'est le lieu du tourment de l'*ouïe*, car, au milieu de cette nuit et de ces ténèbres, on entendra les grincements des damnés, les blasphèmes et les cris de haine des démons : l'enfer est le lieu de la haine, comme le ciel est le lieu de l'amour.

C'est le lieu du tourment de l'*odorat*, car l'enfer est la réunion de toutes les infections, de toutes les puanteurs, de toutes les souillures, de toutes les perversités.

C'est le lieu de la *faim* et de la *soif* ; et ce ne sera pas la faim et la soif que les hommes éprouvent sur la terre : le Psalmiste dit que les damnés auront faim comme les chiens, *famem patiantur ut canes*.

C'est le lieu du *feu*. Quel agent destructeur que le feu ici-bas ! Rien ne lui résiste ; les douleurs qu'il inflige sont les plus cruelles que l'on puisse éprouver ; nul remède pour celui que le feu a atteint, il est condamné à périr. Et si le feu de la terre est si terrible, que sera le feu de l'enfer ? Le feu de l'enfer est un feu intelligent, et il y a entre un feu intelligent et un feu purement matériel la même différence qu'entre un sabre brutal qui tranche une tête et un bourreau savant qui

vous fait souffrir mille morts avant de vous en infliger une. Ce feu intelligent de l'enfer tourmentera les pécheurs de diverses manières, suivant le nombre et l'énormité des crimes dont on se sera rendu coupable. Vous dites que vous ne connaissez pas le nombre de vos fautes, vous dites que vous ne comprenez pas la gravité de vos péchés. Eh bien ! le feu de l'enfer saura ce nombre et comprendra, pour ainsi dire, cette énormité, et il vous infligera des supplices proportionnés au nombre et à la gravité de vos crimes.

Ah ! je comprends l'exclamation du Prophète : « O mon Dieu, qui donc pourra habiter au milieu de ces ardeurs éternelles et de ces flammes dévorantes ? *Quis poterit habitare cum ardoribus sempiternis, cum igne devorante ?* » Qui pourra y habiter ? Hommes sensuels, qui reculez devant la moindre souffrance, que la moindre douleur fait pâlir, sera-ce vous ? Hommes voluptueux, qui ne recherchez que le plaisir et la jouissance et que la seule perspective de reposer sur une couche moins molle et de manger des mets moins exquis décourage et tourmente, sera-ce vous ? *Quis poterit habitare cum ardoribus sempiternis ?*

Et cependant ce n'est pas là l'enfer !... S'il n'y avait que cela, je vous dirais : « Continuez à vivre dans le péché ; ce n'est pas la peine de vous priver de plaisirs et de jouissances pour un supplice qui doit finir un jour. » Mais non, ce qui fait l'enfer, c'est l'éternité ! *In ignem æternum*. Comprenez-vous l'éternité ? Vous dites : « C'est un million d'années, » ... et un million d'années n'est pas une minute de l'éternité. Vous dites : « C'est un milliard d'années, » ... et un milliard d'années n'est pas une minute de l'éternité. Vous dites : « Ce sont des millions de milliards d'années, » ... et des millions de milliards d'années ne sont pas l'éternité. Car l'éternité ne se mesure pas à la mesure du temps, elle est comme Dieu même : *Ego sum qui sum*. Il n'y a pas de passé, il n'y a pas d'avenir dans l'éternité : c'est le présent, elle est toujours tout entière. *Ego sum qui sum*.

### III

Mes frères, si cette idée de l'éternité des châtiments vous paraît inconciliable avec la bonté et la miséricorde divines, réfléchissez, je vous prie, et voyez celui qui offense Dieu. C'est l'homme, être chétif, qui a tout reçu de Dieu, que Dieu a créé, que Dieu a orné et embelli de ses dons, pour lequel Dieu a souffert et est mort, pour lequel Dieu a accompli les plus grands prodiges, auquel il a donné les plus grandes marques d'amour, auquel il a promis une félicité éternelle... Et c'est cet homme qui oublie les dons de Dieu, méprise ses promesses, dédaigne son amour, insulte sa bonté et meurt dans la haine de Dieu. Et vous vous étonnez qu'il y ait des tourments éternels pour punir un tel coupable ?

Si cette idée de l'éternité des châtiments vous paraît inconciliable avec la bonté et la miséricorde

divines, considérez encore le Calvaire. Là, Dieu lui-même, la sainteté infinie, la pureté par essence, le Très-Saint, le Très-Haut, souffre et meurt. Et pourquoi ? Parce qu'il s'est chargé des péchés des hommes. Il souffre dans son âme à tel point qu'il s'est écrié : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? » Il souffre dans son corps, dans tous ses membres, à tel point que le Prophète a pu dire de lui que de la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête il n'y a pas une partie qui soit saine, qui ne soit en lambeaux. Dieu le Père abandonne son Fils, le bien-aimé de son cœur, l'objet de son éternelle tendresse, il l'abandonne à toutes les rigueurs de sa justice, à toutes les fureurs de sa vengeance, parce qu'il voit en lui le représentant de l'humanité coupable, parce qu'il a placé sur lui les iniquités de nous tous. Et si le Fils de Dieu est ainsi traité pour expier nos crimes, vous étonnez-vous de châtiments éternels pour châtier le pécheur qui aura avalé l'iniquité comme l'eau, qui se présentera à Dieu tout couvert de souillures, et qui aura méprisé et outragé Dieu jusqu'à la fin ? Ah ! si le bois vert est ainsi traité, qu'advient-il du bois sec ? *Si in viridi ligno hæc faciunt, in arido quid fiet ?*

Enfin, si les châtiments éternels de l'enfer vous paraissent inconciliables avec la bonté et la miséricorde divines, considérez ce qui arriverait si l'enfer n'existait pas. Dieu serait outragé, et jusqu'à la fin, par d'insolentes créatures ; il serait obligé de recevoir un jour dans ses embrassements un être qui se serait joué de toutes ses volontés et de toutes ses prescriptions. Sur la terre, Dieu n'aurait plus un seul adorateur. Si maintenant, avec la perspective de l'enfer éternel, les hommes se dament avec tant de facilité, courent à leur perte avec tant d'ardeur, commettent le mal avec si peu de honte, que serait-ce le jour où il n'y aurait plus à craindre des tourments éternels ?

« Mais alors, me direz-vous, l'enfer, c'est le désespoir ! » — Oui, mes frères, c'est le désespoir... Si le plaisir qui se prolonge amène la mort, que sera-ce d'une peine éternelle ? Condamnez un homme sensuel à manger sans cesse les mets les plus exquis, à boire les vins les plus fins, il n'y tiendra pas, il mourra. Condamnez un voluptueux à se plonger dans le plaisir sans goûter un moment de repos, il trouvera la mort au sein des voluptés. Mais les damnés ne trouveront point la mort au sein de leurs souffrances. Ils l'appelleront de toute la force de leur âme : « *O mors, veni ! Viens, ô mort ! Viens me délivrer de ces tortures affreuses, donne-moi le repos dans l'anéantissement !* » Mais la mort ne les délivrera pas : elle se nourrira de leur supplice, et leur supplice sera éternel, *mors depascet eos*.

Mes frères, quelle conclusion tirer de ce discours ? C'est qu'il faut, à tout prix, éviter l'enfer. Plusieurs parmi vous sont peut-être en état de péché mortel : ils sont donc en enfer, ou bien ils ne



sont séparés de l'enfer que par ce fil léger que le moindre souffle peut rompre et qu'on appelle la vie. Qu'ils sortent donc de cet état de péché : il faut éviter l'enfer.

Ce n'est pas seulement la foi qui vous le dit, c'est la raison elle-même. Quand même vous ne seriez pas entièrement sûrs de l'existence de l'enfer, vous devriez encore sortir de l'état de péché et ne pas vous exposer à tomber en enfer. Dites-moi, mes frères, si l'on vous disait que la voûte de cette église menace ruine, y viendriez-vous ? Evidemment non ; vous diriez : « La voûte peut tomber sur moi et m'écraser, je cherche à assurer ma vie. » Si vous saviez qu'un homme d'affaires n'est pas probe et honnête, lui confieriez-vous votre argent ? Evidemment non ; vous diriez : « Je veux avoir mon argent en sûreté, et cet homme pourrait bien partir avec mon argent. » Eh bien ! vous êtes dans un état qui peut vous faire aller en enfer et vous procurer avec un malheur infini des tourments éternels, et vous vivez tranquilles ? et vous mangez ? et vous buvez ? et vous vous occupez de vos affaires ? Où est donc votre sagesse ? Où est donc votre prudence ?

Ne dites pas : « Dieu est trop bon pour me damner, » car ce n'est pas Dieu qui vous damnera, c'est vous-même, et Dieu, au jour du jugement, pourra vous montrer tout ce qu'il a fait pour vous, les bonnes inspirations qu'il a dictées à votre cœur, les bonnes paroles qu'il vous a permis d'entendre, les occasions qu'il vous a ménagées, les grâces qu'il a fait pleuvoir sur votre âme, et il vous dira : « Si vous êtes dans le malheur éternel, à qui la faute ? »

Il est raconté dans l'histoire que Denys, tyran de Syracuse, avait un jour invité à sa table royale un général appelé Damoclès ; les mets les plus exquis, les vins les plus fins lui étaient présentés ; mais il avait au-dessus de sa tête une épée qui n'était suspendue que par un fil. Et l'histoire raconte que Damoclès ne touchait ni aux mets exquis ni aux vins fins de ce repas somptueux, et il avait les yeux fixés sur cette épée fatale qui pouvait tomber à tout instant et lui percer la tête.

Mes frères, nous sommes, nous aussi, dans une situation périlleuse. Qu'est-ce que notre vie, sinon un fil léger qui à chaque instant peut se rompre ? Nous sommes, à chaque instant, en présence d'un gouffre affreux dans lequel nous pouvons tomber. Oh ! songeons donc au danger qui nous menace ! Ne serait-ce pas une folie de nous occuper de plaisirs, d'affaires ou de festins, tandis que nous pouvons, à tout moment, être précipités dans le gouffre de l'enfer ?

Entrons dans des pensées sérieuses ; mettons-nous, par une bonne confession, dans l'état où nous voudrions être trouvés par la mort, c'est-à-dire en état de grâce, dans l'amour et l'amitié de Dieu. Ainsi soit-il.

## VIII

## LE CIEL

*Memorare novissima tua,  
et in æternum non peccabis.*

Souvenez-vous de votre fin dernière, et vous ne pécherez pas. (Eccli., vii, 40).

Mes frères,

Cette fin dernière dont le Sage nous recommande le souvenir est double : les uns, en effet, vont au ciel par la vertu et la grâce, les autres vont en enfer par le vice et la lâcheté. Et de même que la pensée de l'enfer, de cette peine éternelle réservée au pécheur, doit nous retenir sur la pente du vice et nous éloigner du péché, de même la pensée du ciel, de cette récompense éternelle réservée au juste, doit nous encourager et nous exciter à la vertu.

L'homme a besoin d'être retenu ou fortifié par ces puissantes considérations, comme le soldat est excité par l'espoir de la victoire, comme l'enfant est excité par l'espoir de la satisfaction du maître et de la récompense promise. Dans ce dernier entretien, nous allons ce soir méditer sur le ciel et voir 1<sup>o</sup> qu'est-ce que le bonheur du ciel, et 2<sup>o</sup> combien il est facile d'y parvenir.

## I

Et d'abord, mes frères, qu'est-ce que le bonheur du ciel ?

De même que le réprouvé, après la mort et le jugement, s'en va dans le supplice éternel, le juste s'en va dans la vie éternelle : *ibunt hi in supplicium æternum, justi autem in vitam æternam*. « Les justes, dit encore la sainte Ecriture, vivront éternellement : *justi autem in perpetuum vivent*. » Les méchants sur la terre se moquaient de la pénitence et de l'humilité des justes, ils les regardaient comme des fous : *vitam illorum æstimabamus insaniam* ; ils croyaient que leur fin serait triste et désolée, sans joie et sans honneur, et *finem illorum sine honore*. Ils se moquaient des justes, parce que ceux-ci pratiquaient la mortification, se tenaient à l'écart du monde et de ses fêtes, évitaient les vaines jouissances du péché, tandis qu'eux-mêmes allaient de plaisir en plaisir et de luxure en luxure. Mais aujourd'hui que le temps n'est plus et que l'éternité commence, aujourd'hui que chaque chose est remise à sa place, aujourd'hui que tout apparaît non plus dans l'illusion et le mensonge, mais dans la réalité et la vérité, aujourd'hui que le juste reçoit sa récompense et le pécheur sa punition, ah ! celui-ci est obligé de changer de langage et de reconnaître que la vie des justes sur la terre était loin d'être une folie, qu'elle était, au contraire, la seule et la vraie sagesse : « Voyez, s'écrient maintenant les impies, voyez comme ils sont heureux ! Ils sont mis au nombre des enfants de Dieu, de ceux que Dieu admet à sa table et qu'il enivre de

sa félicité, et leur sort est à jamais parmi les saints. *Ecce quomodo computati sunt inter filios Dei et inter sanctos sors illorum est.* »

Oui, les justes entrent par la mort dans le vrai bonheur, dans la paix éternelle. Le prophète les voyait par avance, et il disait : « *Venient in Sion laudantes*, ils entrent dans Sion avec des cantiques de joie sur leurs lèvres. » Quelle est cette Sion ? Sion, c'est la patrie, c'est le lieu du repos, de la lumière, de la joie et de la paix. Ah ! si la patrie de la terre est déjà si chère à tous les cœurs bien nés, parce que la patrie c'est le sol qui nous a vus naître, c'est le lieu qui a été témoin de nos premiers et de nos plus doux bonheurs, c'est la tombe de nos pères et le berceau de nos enfants, c'est le foyer et ce sont les autels, la patrie c'est le sang de nos veines, c'est l'orgueil de notre cœur, c'est le rêve de notre amour, c'est le repos de la terre..., que dire de la patrie du ciel ?

Un peuple captif gémissait sur les rives du fleuve de Babylone, et ceux qui l'avaient emmené en captivité, ceux qui l'avaient ainsi réduit en servitude, lui disaient : « Chantez-nous donc les cantiques de Sion ! *Hymnum cantate nobis de canticis Sion.* » Et les Juifs répondaient : « Comment chanter les cantiques du Seigneur sur la terre étrangère ? Comment chanter les cantiques de la patrie quand la patrie est absente ? *Quomodo cantabimus canticum Domini in terra aliena ?* » Ainsi raisonne, ainsi parle l'âme chrétienne. Elle est ici-bas dans l'exil et elle ne peut pas chanter le cantique de la patrie. Ici-bas elle gémit comme gémissent les mortels, elle gémit dans la lutte et la pénitence ; mais un jour, elle entrera dans la patrie, dans la véritable Sion, et elle aura sur les lèvres les chants de l'allégresse : *Venient in Sion laudantes.*

Lorsqu'un général avait remporté une grande victoire, on couronnait son front de lauriers et il entrait dans la capitale en triomphe, escorté des ennemis vaincus. La vie du chrétien sur la terre est une lutte continuelle, *militia est vita hominis super terram*, parce qu'elle exige l'immolation de notre volonté à la volonté de Dieu, la résistance à toutes nos passions, parce qu'elle doit être la reproduction fidèle de la vie du Christ, notre modèle et notre maître, qui est entré dans la gloire par le chemin de la souffrance. *Nonne oportuit pati Christum, et ita intrare in gloriam suam ?* Or, le chrétien est un autre Christ. Il s'agit donc, mes frères, de remporter la victoire sur le démon, sur la chair et sur le monde ; il s'agit de vaincre nos penchants et nos passions ; et le vainqueur entrera en triomphe dans la cité de la joie et de la paix. *Lætitia sempiterna super capita eorum : gaudium et exultationem obtinebunt.* Hélas ! les lauriers de la terre se flétrissent comme la fleur des champs, ils passent avec le jour qui les a vus naître ; mais les lauriers qui couronnent le front des saints sont immortels, la joie qui inonde leur cœur est une joie éternelle : *lætitia sempiterna super capita eorum.*

Aller au ciel, c'est donc entrer dans la joie et dans la paix éternelle. Saint Paul, parlant de cette gloire et de cette joie qui nous attendent auprès de Dieu, disait : « Si notre maison terrestre se dissout, soyons sans crainte, une demeure éternelle nous est préparée au ciel. *Scientes quod si terrestres domus nostra hujus habitationis dissolvitur, æterna in cælis nobis habitatio comparatur.* » Cette maison terrestre, c'est notre corps. Voilà la cloison qui nous cache Dieu ; cette cloison tombera et nous verrons Dieu face à face. Cette habitation terrestre se dissout par la mort, mais elle n'est pas anéantie ; rien ne périt de tout ce que Dieu a créé, Dieu n'a pas créé pour détruire et anéantir : il ne détruit que pour refaire, il n'abat que pour relever, il ne renverse que pour perfectionner. C'est ce que chante l'Eglise dans une préface des morts : « Pour vos fidèles, Seigneur, la vie n'est pas détruite, elle est seulement transformée. *Tuis enim fidelibus, Domine, vita mutatur, non tollitur.* » Cette vie basse et obscure deviendra une vie glorieuse et illuminée, ce corps terrestre et animal deviendra un corps céleste et glorifié, cette demeure de boue deviendra une demeure resplendissante.

Et saint Augustin nous donne en trois mots la condition des saints au ciel ; il nous peint en trois mots cette vie transformée, lorsqu'il dit que les élus brillent de la lumière de Dieu : *in veritate Dei lucent* ; ils brûlent de l'amour de Dieu, *in caritate Dei ardent* ; ils vivent dans l'éternité de Dieu, *in æternitate Dei vigent*. Ils brillent de la lumière de Dieu qui les éclaire, qui les transforme ; ils brûlent de l'amour de Dieu qui enivre et rassasie leur cœur toujours affamé de bonheur et d'amour ; ils vivent dans l'éternité de Dieu, et c'est ce qui met le comble à leur félicité, c'est ce qui les rend vraiment heureux, puisqu'ils savent que leur bonheur durera autant que Dieu lui-même et que personne, jamais, ne le leur enlèvera.

## II

Voilà donc, mes frères, en quoi consiste le bonheur du ciel. Voyons maintenant combien il nous est facile de l'acquérir. Vous connaissez tous la parabole évangélique des ouvriers que le maître envoie travailler à sa vigne. Le maître les rencontre à la première heure du jour, à la troisième, à la sixième, à la neuvième et même à la onzième heure, c'est-à-dire lorsqu'il ne reste presque plus de temps pour le travail, lorsque la nuit va arriver, cette nuit pendant laquelle on ne travaille pas : *Venit nox quando nemo potest operari.* Et cependant le maître se contente de cette fin de journée si elle a été bien employée : il donne à tous les ouvriers qui ont travaillé à sa vigne, il leur donne à tous la même récompense. Il donne à ceux qui n'ont travaillé qu'une heure le même denier qu'il a promis à ceux qui ont supporté le poids du jour et de la chaleur. Voyez donc si Dieu est bon et miséricordieux ! A quelque heure de la



vie qu'on veuille se consacrer à son service, renoncer au péché et gagner le ciel, Dieu accepte ces conversions tardives, dès qu'elles sont sincères ; il accepte les derniers restes d'une voix qui tombe et d'une ardeur qui s'éteint ; il reçoit le prodigue dès qu'il plaît à celui-ci de retourner à son père et de se repentir.

Mais ce denier qu'il donne à tous, cette récompense céleste qu'il accorde à tous ceux qui ont travaillé à la vigne, c'est-à-dire à tous ceux qui ont sanctifié leur âme, cette récompense ne nous est jamais due. C'est parce que Dieu a promis de nous la donner que nous avons des droits à la recevoir ; c'est une convention qu'il a faite, c'est un pacte qu'il a conclu avec nous, c'est une obligation qu'il s'est imposée à lui-même : *Conventione autem facta ex denario diurno*. Par nous-mêmes, nous n'avons aucun droit à voir et à posséder Dieu. Dieu n'est pas obligé d'élever l'homme si haut en honneur et en gloire. « En couronnant nos mérites, dit saint Augustin, il ne couronne que ses propres dons, *nostra coronando merita, coronas dona tua*. »

Voyez combien il nous est facile de mériter cette récompense. Ecoutez ce que dira le Juge suprême au dernier des jours : « Venez, les bénis de mon Père, possédez le royaume qui vous a été préparé dès l'origine du monde. *Venite, benedicti Patris mei, possidete paratum vobis regnum a constitutione mundi*. Car j'ai eu faim et vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif et vous m'avez donné à boire ; j'ai été prisonnier et vous m'avez visité. *Esurivi enim et dedistis mihi manducare ; sitiivi et dedistis mihi bibere ; in carcere eram et visitastis me*. » Quoi, mes frères ! c'est là la raison de cette récompense infinie qui est Dieu lui-même ! Un morceau de pain donné à un pauvre, un verre d'eau froide donné à celui qui a soif, et cela suffit pour mériter une éternité de bonheur et de gloire ! N'est-ce pas que Dieu n'a pas mis sa récompense à un haut prix ? N'est-ce pas qu'il est facile de mériter ce bonheur ? Qu'est-ce qu'un morceau de pain ? Qu'est-ce qu'un verre d'eau ? Et cependant, grâce au morceau de pain que vous donnerez à un pauvre, vous serez rassasié éternellement de délices ineffables ; grâce au verre d'eau que vous aurez donné à celui qui a soif, vous serez inondé d'un torrent de gloire ; grâce à ce vêtement dont vous aurez couvert ce pauvre, un vêtement de gloire vous environnera de toutes parts.

Enfin, mes frères, voyez par un troisième passage de l'Evangile combien il est facile pour nous d'arriver à ce bonheur. Pierre avait suivi le divin Maître, et plein de confiance, il lui dit : « Maître, voici que nous avons tout quitté pour vous suivre. *Ecce nos reliquimus omnia et secuti sumus te*. Quelle récompense nous donnerez-vous ? *Quid ergo erit nobis ?* » — Certes, s'écrie saint Jérôme, saint Pierre n'avait pas fait de grands sacrifices pour suivre le Maître, il n'avait dû quitter que ses filets, il gagnait son pain à la sueur de son front, et cependant le Maître lui dit :

« En vérité, en vérité je vous le dis, vous qui avez tout quitté pour me suivre, lorsque le Fils de l'homme sera assis dans sa majesté et sa gloire, vous vous asseoirs aussi sur douze trônes et vous jugerez les douze tribus d'Israël. *Amen dico vobis quod vos qui reliquistis omnia et secuti estis me, quando venerit Filius hominis in sede maiestatis suæ, sedebitis et vos super sedes duodecim, judicantes duodecim tribus Israel*. » Chacun de nous, dit saint Augustin, peut adresser à Dieu, après saint Pierre, les mêmes paroles : « Maître, nous avons tout quitté pour vous suivre, quelle est donc la récompense que vous nous donnerez ? Maître, nous avons fait ce que vous avez ordonné, nous avons observé vos commandements, donnez-nous donc ce que vous nous avez promis. *Fecimus quod jussisti, redde quod promisisti*. » Nous pouvons réclamer le ciel et le bonheur de l'éternité comme un salaire qui nous est dû, lorsque nous avons fait sur la terre la volonté du Seigneur, lorsque nous avons supporté courageusement l'épreuve de la foi et de la patience chrétienne, lorsque nous sommes sortis vainqueurs du combat de la vie. « Dieu, ajoute saint Augustin, est notre débiteur, il nous doit notre récompense, non pas qu'il ait reçu quelque chose de nous, mais parce qu'il s'est engagé lui-même et qu'il nous a promis le ciel. *Debitor nobis factus est, non aliquid accipiendo a nobis, sed aliquid nobis promittendo*. »

Tel est, mes frères, le bonheur du ciel, et vous voyez combien il coûte peu de l'acquérir. C'est une récompense infinie, c'est un bonheur qui durera toujours, c'est une joie éternelle, c'est un triomphe qui ne finira jamais ; et nous pouvons parvenir à ce triomphe, nous pouvons mériter cette joie et ce bonheur par les actes les plus faciles, par une aumône, par une souffrance chrétiennement supportée, par une légère violence faite à notre cœur.

Un jour, un grand homme, — je l'appelle grand, non seulement parce qu'il a laissé un nom illustre dans l'histoire, parce qu'il a occupé les plus hautes dignités, mais surtout parce qu'il s'est élevé par le courage et la vertu, par la souffrance et par la mort, au-dessus de bien des générations, — un chancelier d'Angleterre, Thomas Morus, était conduit au dernier supplice parce qu'il n'avait pas voulu renoncer à la religion de ses pères, parce qu'il ne voulait pas quitter l'Eglise romaine. Sa femme et ses enfants se présentent tout à coup devant lui sur le chemin de l'échafaud et le conjurent, en pleurant, de renoncer à sa foi pour conserver sa vie. « Combien d'années, leur demande-t-il, croyez-vous qu'il me reste à vivre ? — Oh ! répondent-ils, au moins 20 ans ! — Et vous croyez, reprend-il, que pour vingt ans d'une vie triste et périssable, je sacrifierai une éternité de gloire et de bonheur ? »

Oui, mes frères, pesez bien les paroles de ce

grand homme ! Qu'est-ce que vingt ans, soixante ans de vie sur la terre, en comparaison de l'éternité ? N'est-ce pas de la folie que de sacrifier à un plaisir d'un moment, à une joie qui passe, le bonheur qui ne finira jamais ? Ah ! méprisons donc les vanités de ce monde et tâchons de vivre ici-bas de telle sorte que nous méritions la vie éternelle. Ainsi soit-il.

FIN

## INSTRUCTIONS POUR LE PREMIER VENDREDI DU MOIS

### XI

L'ADORATION PERPÉTUELLE AU PREMIER VENDREDI

*Ego dormio et cor meum vigilat.*  
Je dors, mais mon cœur veille.  
(Cant., v, 2).

Mes frères,

Ces paroles dites par l'Epouse dans le Livre mystérieux où sont célébrées les joies et les gloires de l'union de l'Eglise avec Jésus-Christ, ont été souvent appliquées, par une touchante et très expressive analogie, à Jésus-Christ dans sa conduite vis-à-vis de l'Eglise et des âmes.

Et il me semble qu'aujourd'hui, en cette fête de l'Adoration perpétuelle coïncidant avec cette autre fête mensuelle du Sacré-Cœur qu'est le premier vendredi, il n'est pas téméraire, — encore que ce ne soit pas le sens littéral, — de prêter ces paroles au Sauveur, de les mettre pour ainsi dire sur ses lèvres, pour nous donner le sens de la présente fête en un tel jour. Le Christ qui s'est réveillé du sommeil eucharistique dont il dort dans nos tabernacles, pour manifester la vie et l'amour de son Cœur veillant sur nous tous, n'a-t-il pas le droit de nous dire : « Je dors, mais mon Cœur veille ? »

L'explication et l'application de chacune de ces deux pensées fera l'objet de la présente allocation.

### I

*Ego dormio...* Qu'est-ce que le sommeil ? Ce phénomène, ce repos naturel et nécessaire est loin d'avoir été, dans sa nature intime, complètement expliqué par la science ; mais ses effets sont faciles à observer : c'est une sorte de mort partielle, où la plupart des fonctions du corps sont ou suspendues complètement ou diminuées dans leur activité, pendant que la conscience, la raison, la liberté, de leur côté, disparaissent.

Or, que voyons-nous dans l'Eucharistie ? Si je la regarde avec les yeux de mon corps, ce n'est qu'un peu de pain dont la confection, sans doute, a été entourée de beaucoup de soin par la sainte

Eglise, mais enfin nos yeux ne nous découvrent que du pain. L'enveloppe extérieure, les accidents, les espèces du pain et du vin ne diffèrent en rien, pour nos sens, de ce qu'ils étaient quand la substance même du pain et du vin les supportait. Voile de sommeil, j'allais dire voile de mort, ces frères et humbles apparences cachent la majesté et la puissance du Christ, comme le nuage dérobe le soleil à notre vue, comme on couvre parfois une statue en attendant le moment d'en faire la solennelle inauguration et de la montrer à tous les yeux remplis d'attention et de désir.

Saint Thomas d'Aquin en fait la remarque dans l'Office du Saint-Sacrement : « Sur la croix, la divinité seule était cachée ; mais ici, dans l'hostie, l'humanité elle-même se cache. *In cruce latebat sola deitas, at hic latet simul et humanitas.* »

*Ego dormio...* C'est bien le sommeil, la privation apparente et partielle de la vie, que cet état eucharistique où la divinité ni l'humanité du Christ n'apparaissent plus à nos yeux, où il ne reste plus pour signaler sa présence à nos regards que les dehors du pain et du vin, — du pain et du vin, objet vulgaire et aliment le plus ordinaire de notre vie corporelle.

*Ego dormio...* Plus de mouvements. Où le prêtre la pose, l'hostie reste. Comme l'homme endormi, comme le paralytique ont besoin d'une force, d'une activité étrangère pour aller d'un lieu à un autre, ainsi l'hostie est sous la dépendance et la domination des volontés humaines. Le prêtre la prend dans le tabernacle, il la porte à un chrétien bien préparé par la pureté et la ferveur : l'hostie se laisse faire. Que le prêtre au contraire livre l'hostie à un indigne, elle se laisse faire encore. Il y a plus : des malfaiteurs viennent, forcent les portes des églises et des tabernacles et emportent les saintes espèces pour les tourner en dérision, pour les souiller, pour les jeter dans la boue ou dans des lieux immondes, pour les faire servir parfois, dit-on, à d'abominables et infâmes profanations ; et c'est encore, ordinairement du moins, — car il y a eu parfois de miraculeuses et glorieuses exceptions, — c'est encore l'impassibilité, le silence, le sommeil. *Ego dormio.*

Vous souvenez-vous, mes frères, de cette scène de l'Evangile ? C'était sur le lac de Galilée. Dans une barque se trouvaient Jésus et ses apôtres, quand une tempête violente s'élève, qui menace de tout engloutir. Et Jésus dormait... Les apôtres épouvantés réveillent le Maître, qui commande au vent et à la tempête, et il se fait un grand calme.

Mes frères, le sommeil, le silence, l'anéantissement de Jésus dans l'Eucharistie sont encore maintenant la grande épreuve pour la foi des chrétiens ; c'est, comme s'exprime la liturgie, le mystère de la foi, *mysterium fidei*... En face de ces obscurités, comme en face de la tempête d'autrefois, le Sauveur aurait le droit de nous dire : « Pourquoi craignez-vous, hommes de peu de foi ?



*Quid timidi estis, modicæ fidei!* » Hommes de peu de foi ! N'y en a-t-il pas parmi nous, mes frères, n'y en a-t-il pas trop du moins parmi les chrétiens, qui, au regard de l'Eucharistie, mériteraient ce reproche : « Hommes de peu de foi, pourquoi ces hésitations ? »

Dans un psaume, dont la première parole est : « Seigneur, vous m'avez éprouvé et vous m'avez connu » (Ps. 138), j'entends David pousser vers Dieu ce cri de foi confiante : « O mon Dieu, j'ai cru un moment que les ténèbres allaient m'accabler, mais voici que cette nuit s'est changée pour moi en une lumière délicieuse. *Et dixi : Forsitan tenebræ conculcabunt me, et, nox illuminatio mea in deliciis meis.* » N'est-ce pas, mes frères, ce qui se passe pour la nuit, les ténèbres, le sommeil de l'Eucharistie ? Au regard de la foi, l'hostie se transfigure et s'illumine de douces et splendides clartés. Et de même que le microscope permet de découvrir les merveilles que la puissance et la sagesse de Dieu ont faites pour les infiniment petits, de même que le télescope fait apercevoir, connaître et explorer des astres et des mondes ensevelis dans les lointaines profondeurs de l'espace ; de même la lumière de la foi, rectifiant, compensant et agrandissant la faiblesse ou les données de nos sens et de notre intelligence, nous fait voir dans l'hostie Celui qui s'y cache, Celui qui y dort d'une sorte de mystérieux sommeil.

Malgré les voiles, malgré le sommeil, mes frères, il y a dans l'hostie le corps de Jésus-Christ, en vertu des paroles productrices du sacrement ; le sang et l'âme de Jésus-Christ, puisque le Sauveur une fois ressuscité ne meurt plus, et qu'il n'y a qu'un Christ, celui qui vit au ciel ; et donc aussi la divinité du Christ.

C'est le Christ tout entier, le Christ de la crèche, le Christ prédicateur et thaumaturge, le Christ de la Passion et de la Croix, le Christ de Pâques et de l'Ascension. Et si le sommeil ne nous empêche pas d'être et de rester nous-mêmes, le sommeil et le voile de l'Eucharistie ne nous empêchent pas non plus de découvrir, de reconnaître et d'adorer notre Maître, notre Roi, notre Seigneur Jésus-Christ, dans cet état humilié que Jésus a choisi pour éprouver la foi des siens et prolonger sa présence parmi nous, à travers tous les peuples et tous les temps, jusqu'à la consommation des siècles.

Que je voudrais pouvoir, mes frères, afin de raviver votre foi au mystère de l'Eucharistie, faire défiler devant vous la théorie imposante, le cortège magnifique des génies, des savants, des martyrs, des vierges, des saints innombrables qui ont cru à l'hostie et se sont prosternés devant elle ! Puisqu'il est vrai que les exemples entraînent, est-il rien de plus bienfaisant pour notre foi que d'entendre un saint Paul déclarer qu'il livre ce mystère aux chrétiens comme l'ayant reçu du Seigneur ? Ecoutez saint Hilaire, ce lutteur infatigable des saints combats de la vérité, affirmer :

« Il n'y a pas lieu de douter de la réalité de la chair et du sang du Christ dans l'hostie. »

Entendez l'illustre et doux évêque de Milan, saint Ambroise : « Dès que la consécration est survenue, à la place de l'hostie, il y a la chair du Christ ; » — saint Cyrille de Jérusalem, l'auteur immortel des Catéchèses et le champion de la vierge Marie : « Nous croyons fermement et avec une certitude absolue que nous recevons la chair et le sang du Christ. »

A genoux donc, mes frères, devant l'hostie !... A genoux avec les chrétiens des Catacombes romaines qui honoraient l'Eucharistie dans le symbole du mystérieux *Iϰθϋς* ; à genoux avec le chrétien autonois du deuxième siècle, auteur de la fameuse inscription ; avec le jeune Tharcisius, mis à mort en portant aux martyrs le Pain des forts ; avec saint Augustin, le docteur incomparable ; avec saint Thomas d'Aquin, l'auteur de savants traités et d'hymnes magnifiques en l'honneur de l'hostie salutaire ; avec les preux chevaliers et les poètes chrétiens du moyen âge dont la foi simple et forte a son expression la plus belle dans le touchant épisode de la première communion de Vivien, le neveu de Roland, dans le Val d'Aliscamps. A genoux avec toute la tradition catholique, avec Bossuet, avec Racine, avec Fénelon, avec Pascal, avec Turenne, dont il serait facile de citer des traits manifestant la foi profonde qu'ils avaient à l'Eucharistie ; à genoux avec sainte Claire, avec sainte Thérèse, avec la bienheureuse Marguerite-Marie ; à genoux avec les artistes, avec les peintres, avec Raphaël et son immortelle *Dispute du Saint-Sacrement*, avec d'innombrables chefs-d'œuvre de tous les temps et de tous les pays. A genoux, si je puis ainsi dire, avec les cathédrales elles-mêmes, « agenouillées dans leur robe de pierre, » et dans lesquelles tout nous crie la foi des siècles et des peuples chrétiens à Celui qui se cache dans l'ombre et le sommeil de l'Eucharistie.

C'est Lui, c'est Jésus-Christ !... De toute notre âme, faisons devant Lui la gémulation de notre foi. *Ego dormio...*

## II

*Et Cor meum vigilat...*

Une fois que l'ombre a été dissipée et le mystère illuminé, une fois constatée la présence et la divinité de Celui qui dort dans le silence de nos tabernacles, il ressort clairement que ce sommeil n'est qu'apparent, et que s'il dort, cependant son Cœur veille. C'est-à-dire qu'il est le Christ, purement et simplement, par conséquent le Christ vivant, avec sa bonté, avec son amour infini, avec son Cœur, tel qu'il se manifestait au temps de sa vie mortelle pour tous ceux qui avaient l'occasion de s'approcher de lui, pour les apôtres, pour les malades, pour les pécheurs, pour les enfants.

Il y eut un temps, mes frères, où cette belle et si consolante et si vraie doctrine de l'amour du

Christ pour nous dans la sainte Eucharistie était méconnue; un temps où l'on remplaçait dans nos églises l'attrayante inscription : « *Quam dilecta tabernacula tua, Domine!* Qu'ils sont aimés, mon Dieu, vos tabernacles ! » par cette autre, desséchante et rebutante : « *Pavete ad sanctuarium meum*, tremblez à l'approche de mon sanctuaire ; » un temps où l'on croyait honorer le Christ de l'hostie en s'efforçant d'en éloigner les âmes, par je ne sais quel sentiment de crainte exagérée et de respect servil; un temps où une femme, une sorte de religieuse ou de prophétesse alors fameuse dans son parti, la Mère Angélique Arnaud, restait deux ans sans communier, par respect pour la sainte Eucharistie !

En voyant toutes ces étroitesse d'esprit et de cœur dans lesquelles on voulait resserrer et comprimer la suave et large charité et la sainte liberté de l'Evangile, le Sauveur Jésus-Christ résolut de frapper un grand coup, pour faire éclater, pour briser à jamais le cadre malfaisant de ces conceptions mesquines et fausses.

Ecartant devant une créature privilégiée, une vierge éprise de pureté et d'amour pour lui, la bienheureuse Marguerite-Marie, écartant les voiles eucharistiques qui d'ordinaire le cachent à nos yeux, le Sauveur à plusieurs reprises se montra, avec tous les attrait de sa sainte humanité, dans toute la gloire de sa divinité; il se montra sur l'autel de la chapelle de Paray-le-Monial; et dans sa personne toute resplendissante de clarté, son Cœur surtout brillait d'un éclat éblouissant.

Et, un jour mémorable entre tous, ces paroles furent dites : « Voilà ce Cœur qui a tant aimé les hommes qu'il n'a rien épargné jusqu'à s'épuiser et à se consumer pour leur témoigner son amour. » Entendez-vous, mes frères, cette affirmation de la vie ardente de son Cœur divin ? *Cor meum vigilat...* Et une autre fois : « Cet aimable Cœur, écrit la Bienheureuse, me fut représenté avec ces paroles : « J'ai une soif ardente d'être aimé des hommes dans le Saint-Sacrement, et je ne trouve presque personne qui s'efforce, selon mon désir, de me désaltérer, en usant envers moi de quelque retour. »

Avec quelle générosité, avec quel empressement délicat la Bienheureuse répondait à cette demande, à ce désir du Sauveur ! C'est un fait que c'est dans l'Eucharistie qu'elle cherchait surtout, qu'elle aimait le Cœur de Jésus; c'est un fait que, dès les origines, par ses paroles et sa manière d'agir, elle donne, si je puis ainsi parler, à sa dévotion envers le Sacré-Cœur, un point de vue, un aspect eucharistique.

La fête du Sacré-Cœur, tout aussi bien que le premier vendredi du mois, sont présentés comme des moyens de réparer les offenses envers le Saint-Sacrement. La voyez-vous, mes frères, la Bienheureuse, préoccupée, dès son enfance, de répondre à l'amour de Jésus dans l'Eucharistie en l'aimant d'un ardent amour? La voyez-vous, au milieu des tristesses qui l'assaillent, se diri-

geant là-bas vers un gros rocher, où elle reste des heures entières, les yeux fixés vers l'église de son village? La voyez-vous, passant dans la chapelle de son monastère de longues heures, le jour ou la nuit, immobile devant le Saint-Sacrement? Et elle met à nu le fond de son âme par ces paroles ardentes : « J'y aurais passé des jours et des nuits entières, sans boire ni manger et sans savoir ce que je faisais, sinon de me consumer en sa présence comme un cierge ardent, pour lui rendre amour pour amour. » Et encore : « Sans la croix et le Saint-Sacrement, je ne pourrais pas vivre ni supporter la longueur de mon exil. »

Mes frères, pour que notre vie chrétienne soit vraiment généreuse, pour que l'Eucharistie soit le soleil de nos âmes, l'aimant puissant et bienfaisant de nos cœurs, croyons, non pas d'une façon languissante et timide, mais forte et vigoureuse, croyons à la présence de Jésus, malgré le silence et le sommeil eucharistique, qui est précisément l'épreuve vivifiante et féconde de notre foi. Et puisque le Cœur de Jésus est dans l'hostie, plein d'un vivant et vigilant amour pour nous, répondons à cet amour, en entourant d'une intelligente et chaude piété le Saint-Sacrement, en en faisant le centre et l'objet de toute notre religion pratique, en le visitant, en allant le recevoir par la sainte communion, selon les besoins de notre âme, selon l'obéissance, selon les désirs et les demandes exprimés autrefois à Paray-le-Monial; en expiant aussi par un redoublement d'amour, par les moyens qu'on trouve dans la dévotion au Sacré-Cœur et par la pénitence, les outrages de toutes sortes dont le Saint-Sacrement est l'adorable et pitoyable victime.

Vers l'an 1204, une illustration de la cité du Sacré-Cœur, le bienheureux Guy de Paray, archevêque de Reims, se trouvait à Cologne, muni par le pape Innocent III, comme légat du Saint-Siège, des pouvoirs les plus étendus pour une mission très délicate. Il jugea bon alors, pour augmenter le respect envers l'Eucharistie, d'instituer un usage qui depuis a été adopté par toute l'Eglise : celui de sonner une petite clochette pour annoncer au peuple, pendant la messe, l'élévation de l'hostie et du calice, et pour avertir aussi les fidèles quand on porte à travers les rues le Viatique aux malades.

Que j'aime cette petite clochette eucharistique, inventée par l'ingénieuse piété du bienheureux Guy de Paray! N'y a-t-il pas là, mes frères, un symbole de ce que nous devons être, un exemple de ce que nous devons faire?

Telle, mes frères, la petite clochette de la messe ou du Viatique, sonnante de son timbre clair et gracieux en l'honneur de l'hostie, — que toute notre vie, que notre exemple, que notre âme nourrie de l'hostie, que nos cœurs parfumés et bénis souvent par sa présence et son voisinage, que tout cela



sonne, si je puis ainsi dire, en l'honneur de l'hostie, où malgré le sommeil apparent vit et veille le Cœur de Jésus; que tout cela appelle autour de nous les âmes à l'Eucharistie, pour la faire mieux connaître, mieux estimer et plus aimer, et du même coup nous sanctifier davantage sous l'influence bienfaisante et le rayonnement vivifiant de ce vrai soleil des âmes chrétiennes. Ainsi soit-il.

## TRÉSOR D'HISTOIRES POUR L'EXPLICATION DU SYMBOLE DES APOTRES

### XV.

#### LA COMMUNION DES SAINTS

**Un corps spirituel.** — Le corps humain est composé de plusieurs membres, dont la réunion ne forme qu'un seul corps. Ces membres n'ont pas tous la même fonction, et chacun a la sienne : le pied marche, l'œil voit, l'oreille entend. Chaque fonction ne se rapporte pas directement au bien du membre qui l'exerce, mais au bien général du corps, c'est-à-dire de tous les autres membres réunis. De plus, les membres du corps sont tellement unis, que du moment où l'un d'eux, même le plus faible, vient à éprouver quelque sensation de douleur ou de plaisir, aussitôt tous les autres ressentent les effets de cette douleur ou de ce plaisir, à cause de l'union et de la sympathie que la nature a mises entre eux.

Il doit en être de même dans l'Eglise. Comme nous profitons des biens accordés à chacun de nos frères, ainsi nous devons ressentir la douleur qui les afflige, nous réjouir avec ceux qui sont dans la joie, pleurer avec ceux qui pleurent. Voilà l'image de l'Eglise. C'est un *corps spirituel* dont Jésus-Christ est le chef, tous les saints de la terre, du purgatoire et du ciel en sont les membres, et l'Esprit-Saint en est l'âme, qui, se répandant par la charité dans toutes les parties de ce corps admirable, y porte le mouvement, la beauté, la force et la vie. (MGR GAUME).

**Lettres de communion.** — Dans les premiers siècles, les différentes Eglises étaient dans l'usage de s'écrire mutuellement des lettres de fraternité et d'amitié que l'on nommait lettres de communion. Elles attestaient, par ce moyen, qu'elles étaient unies entre elles non seulement par les liens d'une même foi et d'un même culte, mais encore par une charité mutuelle, qu'elles s'intéressaient à la prospérité les unes des autres, et prenaient part au bien et au mal qui pouvait leur arriver.

**Un beau tableau.** — « Quel superbe tableau que celui de cette immense cité des esprits avec ses

trois ordres toujours en rapport ! Le monde qui *combat* présente une main au monde qui *souffre*, et saisit de l'autre celle du monde qui *triomphe*. L'action de grâces, la prière, les satisfactions, les secours, les inspirations, la foi, l'espérance et l'amour circulent de l'un à l'autre comme des fleuves bienfaisants. Rien n'est isolé, et les esprits, comme les lames d'un faisceau aimanté, jouissent de leurs propres forces et de celles de tous les autres. » (DE MAISTRE, *Soirées de Saint Pétersbourg*).

**Les deux Arabes.** — Dans son *Voyage en Orient* Lamartine raconte, d'après les traditions orientales, que Jérusalem a été bâtie sur un terrain illustré par la charité de deux Arabes.

C'était deux frères, l'un père de famille, l'autre vivant seul. Ce dernier, la nuit, porta une brassée de gerbes, au temps de la moisson, sur le gerbier de son frère pour l'aider à soutenir sa famille; quelques heures après, le père de famille en porta autant, ne sachant rien, à son frère garçon en se disant : « Il faut bien que je le secoure, puisqu'il n'a personne pour l'aider à cultiver sa terre. » Le lendemain, chacun fut étonné de voir que son gerbier n'avait pas diminué. La nuit suivante, ils renouvelèrent leur charité de la veille, mais ils se rencontrèrent et comprirent tout.

Echangeons entre chrétiens nos charités et nos prières, pour obtenir de Dieu bénédiction et pardon.

**Les Eulogies.** — On peut donner, comme une preuve excellente de la société que les chrétiens catholiques ont toujours entretenue ensemble, les eulogies que les fidèles s'envoyaient autrefois en témoignage d'union et de communion. Ces eulogies n'étaient autre chose que du pain offert pour le sacrifice, mais non consacré, ou du pain bénit, ou quelque autre présent de choses bénites. Saint Augustin et saint Paulin s'en envoyaient l'un à l'autre en signe d'union.

Ce mot, qui a en grec la signification du mot français *bénédiction*, se disait chez les Hébreux de toutes sortes de présents échangés.

Les premiers chrétiens l'attachèrent plus particulièrement aux objets bénits; et quand il s'agissait de pain, l'eulogie ne pouvait être offerte qu'à ceux qui avaient droit à la communion : on le refusait aux non baptisés, ou à ceux qui étaient séparés de l'eucharistie par quelque crime. Lorsque sainte Geneviève était calomniée et persécutée par quelques habitants de Paris, pour avoir assuré que la ville était protégée par Jésus-Christ et qu'elle ne serait point attaquée par les Huns, un archidiacre d'Auxerre lui apporta des eulogies de la part de l'évêque saint Germain, pour faire connaître l'estime qu'il faisait de sa vertu et la délivrer des mains de ces furieux.

## XVI

## LA RÉSURRECTION DE LA CHAIR

**La nature nous offre plusieurs symboles de notre résurrection future.** — Le monde, dans ses éléments, dit saint Crégoire le Grand, représente notre résurrection ! Tous les jours la lumière du soleil meurt pour nous lorsqu'elle fait place aux ténèbres de la nuit, et, tous les jours aussi, elle semble ressusciter lorsqu'elle reparait et que les ténèbres sont dissipées. Nous voyons encore, suivant les saisons, les arbres se dépouiller de leur verdure, perdre leurs feuilles, cesser de produire des fruits ; et tout à coup nous voyons, d'un bois aride, des feuilles sortir comme par une espèce de résurrection, l'arbre entier se revêt de verdure et de fleurs, et bientôt se charge de fruits. Tous les jours, nous voyons des grains presque imperceptibles, qui, confiés à la terre, produisent des arbres gigantesques.

Qu'y a-t-il donc d'étonnant si Celui qui fait sortir de si grands arbres de si petites semences, refait aussi, quand il lui plaît, le corps humain avec de la poussière, réduite elle-même à ses parties les plus élémentaires et les plus imperceptibles ? Doués de la raison comme nous le sommes, nous devons nous servir de la contemplation de ces métamorphoses qui se produisent sous nos yeux, pour appuyer notre espérance par rapport à notre résurrection future.

**Traditions païennes.** — On lit dans le *Zend-Avesta* ou livre sacré des Perses, que Zoroastre, adressant un jour la parole à Ormuzd, lui dit : « Le vent emporte la poussière de nos corps, l'eau l'entraîne dans son courant. Comment le corps se recomposera-t-il ? Comment le mort pourra-t-il ressusciter ? » Ormuzd répondit : « Je suis celui qui soutient la voûte immense des cieux, toute parsemée d'innombrables étoiles ; je suis le créateur de tous les êtres. Il est certain que vos yeux verront tout revivre par la résurrection. Les cadavres recouvreront leurs nerfs et leurs veines ; et lorsque les morts auront été ranimés, ce sera pour toujours ; car alors la terre enfantera des ossements, de l'eau, du sang, des plantes, du feu, et la vie même apparaîtra, comme à l'origine des créatures. L'homme redeviendra visible sur la terre. »

**Témoignage des tombeaux.** — Il y a deux choses qui occupent un plan à part dans le respect des hommes. A tel degré de civilisation qu'un peuple soit parvenu, sauvage ou policé, il éprouve devant l'une ou l'autre de ces deux choses un sentiment dont il ne peut se défendre ; il y a deux faiblesses qui le désarment et qui tiennent son bras enchaîné, il y a deux respects qui s'imposent à toutes les opinions : le respect de l'homme qui vient de naître, et le respect de l'homme qui vient de quitter la vie, le respect du berceau et le respect de la tombe.

Partout et toujours on a respecté et entouré d'honneurs les tombeaux ; l'antiquité n'avait pas assez de splendeurs, de magnificences, pour ses monuments funéraires, ses nécropoles, ses catacombes, dont quelques-uns sont encore debout pour témoigner d'une vénération aussi ancienne que le monde.

Mais qu'est-ce que ces marques de respect, si éclatantes qu'elles soient, auprès du culte que l'humanité chrétienne rend à nos morts ? La sépulture du Calvaire est venue prêter à toutes les tombes une majesté nouvelle. Regardez l'autel du sacrifice : c'est une tombe, la tombe d'un martyr. Cherchez le champ des morts au milieu de nos populations chrétiennes : vous le trouverez à l'ombre de l'église dont il est la suite et le prolongement, terre bénite lui aussi, terre sainte comme le sanctuaire de Dieu lui-même. Avez-vous réfléchi à l'énergie de cette expression reçue dans toutes les langues : *Profaner un tombeau...* ? On ne profane que ce qui est sacré.

Qu'est-ce donc qui donne à la tombe de l'homme un caractère sacré ? D'où vient ce respect religieux qui toujours et partout accompagne et suit les tristes débris de l'existence humaine ? C'est que dans la croyance universelle du genre humain, la tombe est le seuil de l'éternité. C'est la doctrine de la résurrection de la chair qui explique toutes ces démonstrations. Oui, si l'âme survit au corps, si cette divine architecture elle-même n'est pas détruite sans retour, si l'homme tout entier est destiné à redevenir lui-même à la fin des temps, alors je comprends ces soins pieux, cette vénération, ce culte. C'est la dépouille d'une âme qui, n'ayant pas cessé de vivre, la reprendra un jour ; c'est un temple que la main du Tout-Puissant rebâtira dans la suite ; c'est un sanctuaire dont Dieu réunira plus tard les pierres dispersées. Tout cela mérite de l'honneur, du respect.

Mais si tout finit à la mort, si le néant est le dernier mot de la destinée humaine, si nous ne sommes plus en présence de quelques molécules de matières sans nom, sans dignité, sans avenir, que signifie le respect de la tombe ? A quoi bon cet appareil et toutes ces pompes, pour un amas de pourriture plus ou moins bien enveloppé et qu'il ne s'agit que de faire disparaître au plus loin, comme un objet d'horreur et de dégoût ?

(Mgr FREPPEL).

**Paroles de Sénèque.** — « Tout ceci passera, mais ne périra point. La mort même que l'on craint souverainement, ne fait qu'interrompre la vie, mais ne la ravit pas pour toujours. Il viendra, le jour qui nous rendra à la lumière. Que personne donc ne perde courage, puisqu'il reviendra au jour. Examinez le cours de la nature : le soleil disparaît, mais une nouvelle année le ramène ; l'hiver passe, mais il revient en son temps ; la nuit voile le soleil, mais bientôt revient le jour, qui dissipe les ténèbres. »



**Glorification anticipée.** — Dieu a voulu nous faire connaître dès ici-bas la perfection des corps après la résurrection, en préservant de toute corruption le corps de quelques-uns de ses saints, en leur donnant un grand éclat, et parfois même en corrigeant à l'heure de leur mort les défauts qu'ils pouvaient avoir.

Un des faits les plus merveilleux en ce genre nous est offert par la célèbre vierge sainte Lydwine de Schiedam. Victime des plus affreuses maladies, sans cesse en proie aux plus horribles souffrances qu'elle supportait avec une patience admirable, sans y chercher le moindre adoucissement, Lydwine unissait à ces misères corporelles une si grande élévation et aménité de caractère qu'une foule de personnes venaient souvent s'édifier auprès de son misérable lit de paille placé dans une hutte; et, au lieu de sentir du dégoût à la vue d'un tel spectacle de misères et de souffrances, elles n'y éprouvaient que les plus douces jouissances, comme si une atmosphère céleste les eût environnées.

Néanmoins, dans ses derniers moments, comme pour mettre le sceau à ses épreuves, elle fut abandonnée de tout le monde et n'eut personne pour recueillir son dernier soupir. Elle mourut seule dans sa pauvre cabane, le mardi de Pâques de l'année 1434; le prêtre lui-même qui la visitait d'ordinaire n'avait pu venir à son agonie, à cause d'un empêchement. Mais combien fut grand l'étonnement de tous ceux qui s'approchèrent de son lit après sa mort! Les ulcères qui l'avaient tourmentée si longtemps avaient disparu; son corps était devenu frais et gracieux comme celui d'une adolescente; son visage avait la blancheur des lis et rayonnait d'un tel éclat que les yeux en étaient éblouis et comme aveuglés. Bientôt, les populations de Rotterdam, de Leyde et de beaucoup d'autres villes accoururent en foule pour contempler cette grande merveille, dans laquelle la Providence montrait au monde entier ce que c'est que la pureté de l'homme spirituel, et combien est grande la gloire qui lui est promise.

**Vision d'Ezéchiél.** — Bien que cette vision se rapporte surtout à la situation pleine d'angoisses dans laquelle se trouvait alors le peuple juif, il n'en est pas moins vrai qu'elle décrit aussi la résurrection des morts.

« Le Seigneur, dit le prophète, me transporta en esprit, et me déposa au milieu d'un champ. Or ce champ était plein d'ossements. Et il me promena tout autour de ces ossements, et il me fit passer et repasser au milieu d'eux; or, il y en avait une grande quantité, et ils étaient entièrement desséchés. Et le Seigneur me dit : « Fils de l'homme, crois-tu que ces os puissent un jour revivre ? » Je répondis : « Seigneur Dieu, vous le savez. » Et le Seigneur me dit : « Prophétise sur ces os, et dis-leur : « Os desséchés, écoutez la parole du Seigneur. » Voici ce que dit le Seigneur à ces os : « Je vais introduire en vous le souffle de

vie, et vous vivrez. Et, sur vous, je mettrai les nerfs, je ferai croître de la chair, et par-dessus j'étendrai de la peau. » Et je prophétisai donc ainsi que le Seigneur me l'avait commandé.

« Or pendant que je prophétisais, un grand bruit se fit entendre, et voilà que tout s'ébranla, et les os s'approchèrent des os, chacun se plaçant à sa jointure. Et j'observai : et voilà des nerfs et des chairs qui entourent ces os, et de la peau qui recouvre le tout; mais il manquait encore le souffle de vie qui devait les animer.

« Et le Seigneur me dit : « Prophétise à l'esprit, fils de l'homme, prophétise, et dis à l'esprit : « Voici ce que dit le Seigneur Dieu : Accours des quatre vents, esprit, souffle sur ces morts, et qu'ils revivent. » Et je prophétisai ainsi que le Seigneur me l'avait commandé, et le souffle de vie pénétra en eux, et ils revinrent à la vie; et, à voir cette multitude debout sur ses pieds, on eût dit une armée immense.

« Et le Seigneur me dit : « Fils de l'homme, tous ces os sont ceux de la maison d'Israël. Ils disent : « Nos os se sont desséchés, notre espérance s'est évanouie, et nous avons été moissonnés. » C'est pourquoi prophétise et dis-leur : « Voici ce que dit le Seigneur Dieu : Je vais ouvrir vos tombeaux, je vous ferai sortir de vos sépulcres et je vous introduirai dans la terre d'Israël. Et vous saurez, ô mon peuple, que c'est moi qui suis le Seigneur, lorsque j'aurai ouvert vos sépulcres et que je vous aurai tirés de vos tombeaux. Lorsque j'aurai répandu mon esprit en vous, et que vous serez revenus à la vie, c'est alors que je vous ferai reposer dans la terre qui est votre héritage, et vous saurez que c'est moi, le Seigneur, qui ai parlé et qui ai fait *ce que j'avais annoncé*, » dit le Seigneur Dieu. » (Ezéch., xxxvii, 2).

Cette prophétie s'accorde de tout point avec le texte du saint Evangile : « Tous ceux qui sont dans les tombeaux entendront la voix du Fils de Dieu. Ceux qui ont fait le bien ressusciteront pour jouir de la vie éternelle, et ceux qui ont fait le mal ressusciteront pour le châtement. » (Jean, v, 28).

**Parole de sainte Monique.** — Sainte Monique, qui était d'Afrique, se trouvant à Ostie, en Italie, eut avec son fils Augustin plusieurs entretiens sur la religion, et un entre autres sur la mort du chrétien. Elle dit de si belles choses à ce sujet que ceux qui l'entendaient en furent saisis d'admiration; et comme on lui demandait si elle ne craignait pas de mourir dans une terre étrangère et d'être entermée dans un pays si éloigné de sa patrie, elle répondit : « On n'est nulle part éloigné de Dieu; il saura bien trouver mon corps pour le ressusciter avec celui des autres hommes. »

**Une comparaison.** — Qu'on ne dise pas que la résurrection dépasse le pouvoir de Dieu! Voyez ce que peut faire l'homme.

On amoncelle sur une table les os vermoulus et mêlés de cent animaux antédiluviens trouvés dans les carrières de Paris. Georges Cuvier les trie, les compare, les rajuste, les réédifie; puis, sur toutes ces charpentes, il met des semblants de chairs, de peaux, des écailles, des plumes, des poils... Et les monstres sont vus tels que jadis, entiers, debout, presque vivants...

Un homme a fait cela, une créature bornée d'intelligence et de force... Et la toute-puissance de Dieu, au jour de la résurrection universelle, n'en ferait pas autant?

## CATÉCHISME DE PREMIÈRE COMMUNION

### TROISIÈME PARTIE

#### Moyens de salut

##### LES SACREMENTS

##### B

#### Les sacrements en particulier

##### IV. — LA PÉNITENCE (suite)

##### CHAPITRE II. — DES ACTES DU PÉNITENT EN PARTICULIER (suite)

##### 4<sup>e</sup> Qualités de la contrition

— Quelles qualités doit avoir, pour produire ses effets, la contrition soit parfaite soit imparfaite?

— Ces qualités sont au nombre de quatre; en d'autres termes, la contrition doit être:

- 1<sup>o</sup> Véritablement intérieure,
- 2<sup>o</sup> Surnaturelle,
- 3<sup>o</sup> Universelle,
- 4<sup>o</sup> Souveraine.

+

##### a) Intérieure

— Qu'entendez-vous en disant que la contrition doit être intérieure?

— J'entends qu'elle doit être à l'intérieur de l'homme, dans le cœur ou la volonté.

— La simple récitation d'une formule ou d'un acte de contrition, faite sur un livre ou de mémoire, réalise-t-elle toujours cette condition?

— Elle ne la réalise qu'autant que le cœur, que la volonté y a part; sans cela, elle serait absolument insuffisante et ne devrait pas être regardée comme une vraie contrition.

—

— Pourquoi la contrition doit-elle être intérieure?

— On peut en donner plusieurs raisons.

— La première?

— C'est que la contrition est une douleur de l'âme, et ainsi elle doit être conçue par l'âme elle-même. Elle est aussi une détestation du péché, or qui dit détestation dit acte de la volonté.

— La deuxième?

— Toutes les fois que dans l'Écriture il est question de contrition, ce qui est requis c'est une vraie conversion du cœur ou de la volonté.

« Convertissez-vous de tout votre cœur...

« Déchirez vos cœurs et non vos vêtements. » (Joël, II, 12-13).

« Faites-vous un cœur nouveau. » (Ezéch., XVIII, 31).

— La troisième?

— La contrition, qui est la réparation du péché, doit procéder de la même source que le péché. Or, la source du péché, d'après Notre-Seigneur lui-même, c'est le cœur ou la volonté.

— La bonne foi, c'est-à-dire la persuasion que l'on a la contrition alors qu'on ne l'a point, est donc insuffisante pour obtenir le pardon des fautes?

— Oui, elle est tout aussi insuffisante que le seul désir de posséder la contrition; toutefois la bonne foi empêcherait qu'on ne commit un sacrilège.

— Que doivent faire alors ceux qui ayant une conscience timorée craignent toujours de manquer de véritable contrition, parce qu'ils ne sentent point qu'ils la possèdent?

— Ils doivent s'en remettre au jugement de leur confesseur, et se persuader d'ailleurs que la contrition peut être intérieure sans que la douleur soit sensible.

—

— Ne convient-il pas que la contrition soit, particulièrement dans la réception du sacrement, manifestée par quelques signes extérieurs?

— Oui, car la contrition est une partie constitutive essentielle du signe sacramentel.

— Comment régulièrement est-elle alors manifestée?

— Elle l'est par la récitation vocale de la formule ordinaire de l'acte de contrition.

— Les larmes et les autres signes extérieurs d'humilité, comme, par exemple, se frapper la poitrine, ne sont-ils pas aussi des signes de contrition?

— Ce sont parfois des signes excellents, mais non toujours des signes infaillibles d'une contrition véritable et intérieure.

— Citez des cas où ces signes manifestaient une véritable contrition?

— On peut citer les larmes de Marie-Madeleine aux pieds de Jésus, ou encore celles de saint Pierre après son reniement.

Ainsi, le publicain de l'Évangile se frappe la poitrine et s'en va justifié.

Le centurion, témoin de la mort de Notre-Seigneur, s'en retourne frappant sa poitrine en témoignage de sa conversion et de sa foi.

+

##### b) Surnaturelle

— Qu'entend-on en disant que la contrition doit être surnaturelle?

— On entend qu'elle doit être produite avec l'aide de la grâce et par un motif de foi.



— Ainsi ?

— Ainsi la contrition doit être surnaturelle  
1<sup>o</sup> dans son principe, et 2<sup>o</sup> dans ses motifs.

— Pourquoi la contrition doit-elle être surnaturelle dans son principe ?

— Parce qu'elle est une œuvre surnaturelle disposant à la justification ou à l'augmentation de la grâce. Or, rien de surnaturel ne peut exister sans la grâce actuelle.

« Sans moi vous ne pouvez rien, » a dit le Seigneur. (Jean, xv, 5).

— Que doit donc faire le pénitent pour obtenir la grâce d'une vraie contrition ?

— Il doit la demander par la prière et obéir à l'appel divin qui l'invite à la pénitence.

— Quelle assurance nous est donnée sous ce rapport ?

— C'est que le secours de la grâce n'est jamais refusé à celui qui prie.

— Qu'est-ce qui est requis de plus pour que la contrition soit pleinement surnaturelle ?

— Il faut qu'elle s'appuie sur des motifs surnaturels, c'est-à-dire sur des vérités se rapportant à Dieu et connues par la foi.

— Rappelez, en les résumant, ces principales vérités que nous avons déjà indiquées en parlant des motifs de la contrition parfaite et de l'attrition ?

— Ce sont 1<sup>o</sup> l'infinie bonté de Dieu, que le péché offense ;

2<sup>o</sup> Les souffrances et la mort de Jésus-Christ, causées et, autant qu'il est possible, renouvelées par le péché ;

3<sup>o</sup> La laideur du péché, révolte contre Dieu, injustice, désobéissance, ingratitude, outrage, mépris envers Dieu, et d'autre part suicide spirituel de l'âme, qu'il défigure en outre et soumet à un honteux esclavage ;

4<sup>o</sup> La récompense éternelle, c'est-à-dire le ciel, que nous fait perdre le péché ;

5<sup>o</sup> Les châtiments surnaturels du péché et surtout la damnation éternelle.

— Une contrition produite par des motifs purement naturels et sans aucun rapport avec Dieu ou le salut, ne serait donc pas une vraie contrition ?

— Non, et cette contrition n'aurait aucune valeur pour la rémission des péchés.

— Quels sont ces motifs purement naturels et par là-même insuffisants ?

— Tels seraient, par exemple, la laideur et la honte du péché connues par la seule raison, la perte de la réputation, de la santé ou des biens temporels, la crainte de la prison ou de l'amende et tout autre motif semblable, qui ne causent pas la détestation du péché parce qu'il est l'offense de Dieu et ne convertissent pas véritablement le pécheur à Dieu.

— Citez l'exemple d'une contrition fautive parce qu'elle était produite par un motif purement naturel ?

— La contrition d'Antiochus, le persécuteur des Juifs. Antiochus ne regrettait ses crimes qu'en

raison de l'horrible maladie dont il était affligé, et il ne fut point exaucé.

— Citez, d'autre part, l'exemple d'une vraie contrition à laquelle a conduit la crainte de châtiments temporels ?

— La contrition des Ninivites, qui furent amenés à la pénitence par la crainte de voir leur ville détruite, et qui obtinrent miséricorde du Seigneur.

— Ce qui prouve ?

— Ce qui prouve que les malheurs temporels envisagés à la lumière de la foi comme des châtiments de la justice divine et comme le commencement des supplices éternels, sont, selon le sentiment commun, des motifs surnaturels suffisants pour la vraie contrition.

— Que doit faire le pénitent pour que sa contrition soit surnaturelle à ce point de vue ?

— Il doit non seulement prier avec instance et ferveur, mais encore méditer sérieusement ce que la foi nous enseigne du péché.

+

c) Universelle

— Qu'entendez-vous en disant que la contrition doit être universelle ?

— J'entends que l'on doit se repentir de tous ses péchés, au moins de tous ceux qui sont mortels.

— Cette contrition s'étend-elle seulement aux péchés mortels déclarés en confession ?

— Non ; elle s'étend à tous les péchés mortels commis et non encore remis, sans réserve ni exception, et même à ceux qui auraient été omis en confession par oubli ou pour une cause légitime.

— Pourquoi la contrition doit-elle être universelle quant aux péchés mortels ?

— C'est que, d'une part, le péché mortel ne peut être effacé que par la grâce sanctifiante. Or, la grâce sanctifiante ne saurait coexister même avec un seul péché mortel. Elle ne peut donc être communiquée qu'à celui qui, par une contrition vraiment universelle, fait disparaître de son cœur toute attache au péché mortel.

Aussi bien reconnaissons-nous que si la contrition intensivement souveraine n'est point nécessaire, elle est parfois du moins un don précieux, un supplément désirable aux dispositions essentielles de la pénitence.

## IMPRIMATUR

Lingonis, die 14 octobris 1903.

† SEBASTIANUS, Episcopus Lingonensis.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT.

# L'Ami du Clergé Paroissial

## SOMMAIRE

**Sermons pour la Toussaint.** — II. Les joies de cette fête, 817.

**Deux sermons pour la Dédicace.** — I. Ce que sont nos églises et ce qu'elles nous rappellent, 819.

**Trésor d'histoires pour l'explication du Symbole des Apôtres.** — XVII. La vie éternelle : La mort, 822.

**Discours pour l'installation d'un curé.** — La mission du curé, 826.

**Catéchisme de persévérance.** — *La vie publique de Notre-Seigneur Jésus-Christ.* — TROISIÈME ANNÉE : LE FONDATEUR. — VI. Jésus et la femme adultère ; la doctrine du Père, 829.

## SERMONS POUR LA TOUSSAINT<sup>1</sup>

### II

#### LES JOIES DE CETTE FÊTE

*Gaudeamus omnes in Domino, diem festum celebrantes sub honore sanctorum omnium.*

Réjouissons-nous tous dans le Seigneur en célébrant cette fête en l'honneur de tous les saints.

Mes frères,

C'est par ces paroles que commençait la messe d'aujourd'hui ; c'est le cri qui s'échappe spontanément du cœur maternel de l'Eglise ; c'est la parole qu'il m'est doux de répéter au milieu de cette assemblée : « *Gaudeamus omnes in Domino*, réjouissons-nous tous dans le Seigneur. »

Est-ce que la terre n'est plus une vallée de larmes ? Est-ce que la souffrance et la douleur ne feront plus courber notre front ? Oui, mes frères, exilés en ce monde, pécheurs inclinés vers le mal, nous aurons toujours à souffrir et à combattre ; mais en ce jour où le ciel s'ouvre devant nos yeux pour nous montrer la couronne et la gloire des saints, oublions pour un moment les tristesses et les luttes de cette vie mortelle, réjouissons-nous dans le Seigneur. *Gaudeamus in Domino.*

Je comprends en ce jour ce cri d'allégresse dans la bouche de l'Eglise et de chacun de ses enfants. C'est qu'en effet cette solennité, splendide entre toutes, est une *révélation* et un *encouragement*. Elle nous révèle la gloire impérissable de l'Eglise catholique qui a produit les saints ; elle nous encourage à marcher sur leurs traces.

### I

Et d'abord, mes frères, je dis que cette solennité nous révèle la gloire de l'Eglise catholique qui a

produit les saints et qui seule en produit encore, et qu'à ce titre déjà nous devons nous réjouir. C'est en effet le privilège exclusif de l'Eglise catholique de former des saints, c'est par là qu'elle s'affirme, dans tous les temps et sur tous les points de l'espace, la seule et véritable épouse de Jésus-Christ.

L'Eglise a quatre caractères qui la distinguent de toutes les sociétés chrétiennes.

Elle est *une*, c'est-à-dire que tous ses fidèles ont la même foi, participent aux mêmes sacrements et sont soumis au même gouvernement ecclésiastique. Tandis que le monde, à la suite du protestantisme et de la libre pensée, nous offre le spectacle de la division à l'infini, — car, remarquez-le bien, mes frères, les hommes ne se rencontrent et ne s'entendent que pour détruire, ils se tournent les uns contre les autres dès qu'il s'agit d'édifier ; c'est comme Pilate et Hérode : ennemis jusque-là, ils furent amis dès qu'il fallut condamner et perdre le Juste, — tandis que le monde nous offre le spectacle de la division à l'infini, l'Eglise au contraire présente à ses admirateurs et à ses insulteurs l'unité la plus merveilleuse. Comme un arbre dont toutes les branches sont reliées au tronc, l'Eglise dit, par la bouche de tous ses enfants : « Un seul Seigneur, une seule foi, un seul baptême. *Unus Dominus, una fides, unum baptisma.* » Tandis que le monde change volontiers ses théories et abandonne le lendemain ce qu'il avait soutenu la veille, l'Eglise ne change jamais et proclame toujours les mêmes vérités et les mêmes enseignements. La vérité ne doit pas se transformer suivant les caprices des hommes ; la vérité est immuable parce qu'elle vient de Dieu.

L'Eglise est *catholique*, c'est-à-dire répandue sur toute la surface de la terre, afin de pouvoir conduire à Dieu toutes les âmes de bonne volonté. Comme le soleil matériel éclaire tous les hommes, le soleil spirituel que Dieu a allumé sur la terre éclaire aussi toutes les intelligences, et il n'y a pas une seule âme qui soit privée de l'influence de ses rayons. *Lux vera quæ illuminat omnem hominem.*

L'Eglise est *apostolique*, c'est-à-dire qu'elle remonte jusqu'aux apôtres par la succession non interrompue de ses évêques et de ses pasteurs. Les apôtres ont laissé des héritiers de leurs pouvoirs, des continuateurs de leur ministère ; la tradition de la lumière et de l'amour n'a pas cessé un seul instant. Jésus-Christ a été avec l'Eglise tous les jours, et il sera avec l'Eglise tous les jours jusqu'à la consommation des siècles : *Ego vobiscum sum omnibus diebus usque ad consummationem sæculi.* Par conséquent, l'Eglise véritable doit pouvoir montrer tous les jours ses pasteurs qui l'instruisent et la gouvernent après les apôtres depuis Jésus-Christ.

Voilà déjà trois grandes marques, trois grandes preuves de la vérité catholique. Mais la marque la plus éclatante et la preuve la plus indiscutable, c'est la *sainteté*. L'Eglise une, catholique et apos-

<sup>1</sup> Les deux sermons qui suivent ont été prêchés par M. l'abbé Martre, ancien curé-archiprêtre de Prades.



tolique, doit être avant tout *sainte* ; elle n'a été établie et envoyée que pour former des saints. « Allez, lui a dit Jésus ; enseignez toutes les nations, baptisez-les au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit ; apprenez-leur à garder tout ce que je vous ai commandé. » *Allez et enseignez toutes les nations* : qu'est-ce à dire, mes frères ? Enseignez les nations, c'est-à-dire faites briller devant elles la lumière de la vérité ; que les hommes sachent et reconnaissent qu'ils sont les créatures du Dieu tout-puissant, que ce Dieu les a faits pour lui-même et qu'ils devront lui rendre un compte rigoureux de leur vie. *Baptisez-les au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit* : qu'est-ce à dire, mes frères ? sinon : Administrez aux hommes les sacrements qui leur appliquent les mérites de ma passion et de mon sang ; je les ai rachetés tous en général sur le Calvaire, il faut que cette rédemption entre dans chacun en particulier ; baptisez-les, faites-les mes enfants d'adoption, donnez-leur le droit d'aspirer au céleste héritage et, en attendant, introduisez-les dans le bercail afin qu'ils y vivent d'une vie chrétienne et sainte. *Apprenez-leur à garder tout ce que je vous ai commandé* : qu'est-ce à dire enfin ? sinon qu'ils observent tous mes commandements, qu'ils fassent en tout la volonté divine, qu'ils ne se laissent pas conduire par les passions et les penchants de la nature corrompue, en un mot qu'ils soient saints.

Après ces paroles du Maître, entendez l'enseignement du disciple. « Dieu, dit saint Paul, a établi les uns apôtres, les autres prophètes, les autres docteurs, les autres pasteurs, mais tous n'ont pour mission que de faire des saints, que d'accomplir le ministère par lequel Dieu rachète et divinise les âmes, que de faire croître le corps mystique de Jésus-Christ, c'est-à-dire ceux qui vivent de sa vie divine, ceux qui lui sont unis comme les membres à leur chef par la foi, l'espérance et l'amour. *Ad consummationem sanctorum, in opus ministerii, in ædificationem corporis Christi.* »

Si l'Eglise n'a pas d'autre mission que de former des saints, il faut avouer, mes frères, qu'elle n'a pas manqué à cette mission sublime. Je ne parlerai pas des âmes qui se sanctifient au degré ordinaire, en évitant le péché et en pratiquant la vertu. Déjà à ce point de vue nous pourrions entonner un chant de victoire sur ceux qui se flattent de se passer de l'Eglise et de Jésus-Christ. Il est certain et évident, pour tout esprit non prévenu, que ceux qui résistent à leurs passions, ceux qui évitent les souillures du péché, ce sont les enfants fidèles de l'Eglise catholique. Il peut y avoir d'honnêtes gens, je le sais, mais de grâce, qu'ils rendent à chacun ce qui lui est dû et qu'ils disent si l'éducation chrétienne qu'ils ont reçue, si les exemples chrétiens qu'ils ont eus sous les yeux, le milieu chrétien dans lequel s'est écoulée leur vie n'est pour rien dans leur honnêteté. De même que les idées vraies qu'ils conservent, en les attribuant à la libre pensée, ne sont que des réminiscences chrétiennes, les bons sentiments qui honorent leur

cœur sont les fruits de la religion. Que seraient-ils, s'ils parvenaient à se soustraire à toute influence chrétienne ? Que serait une génération entièrement élevée sans Dieu ? Le paganisme lui-même avec ses hontes et ses turpitudes serait dépassé.

Mais laissons cette sainteté ordinaire, pour considérer la sainteté à un degré héroïque. Ici encore nous n'avons pas à rougir ; je me trompe : c'est ici surtout que nous triomphons. Avez-vous entendu cette parole de l'Apocalypse ? « *Vidi turbam magnam quam dinumerare nemo poterat ex omni tribu, et lingua, et populo, et natione, stantes ante thronum.* » C'est Jean le disciple bien-aimé, l'apôtre vierge, le Prophète des derniers jours du monde, qui a vu s'entr'ouvrir devant ses regards le ciel des cieux, et là il a vu, debout devant le trône de l'Agneau, une foule immense que nulle intelligence humaine ne pourrait compter, et chacun tenait en main une palme, et *palmae in manibus eorum*, et ils étaient venus du septentrion et du midi, du couchant et de l'aurore ; ils appartenaient à toute tribu et à toute langue, à tout peuple et à toute nation. C'était une foule, et c'était en même temps une élite : une foule par le nombre, une élite par l'héroïsme et la vertu ; c'était la fleur de l'humanité, le fruit exquis de la terre, c'était la pureté, le courage, la science, l'amour dans sa plus magnifique expression. Ah ! il y a des foules hideuses, des foules qui n'inspirent à mon âme que l'indignation et le dégoût ! Mais à la vue de cette multitude ravie dans l'extase, un seul sentiment remplit mon cœur, un seul mot s'échappe de mes lèvres : « *O quam pulchra est casta generatio !* Oh ! qu'elle est belle la génération des saints ! »

Et si je les interroge chacun en particulier, si je leur demande : « Apôtres, qui avez parcouru l'univers et l'avez fait resplendir d'une si pure et éclatante lumière ; Martyrs, qui avez dit en face de la persécution et de la mort : « Je garde mon cœur et ma foi à Jésus-Christ ; » Docteurs, qui brillez comme des soleils au firmament de l'histoire et qui vous êtes inclinés avec tant d'humilité devant une Crèche et une Croix ; Confesseurs, qui avez embaumé le monde du parfum de votre sainteté ; Rois, qui êtes descendus de votre trône pour baiser les lépreux ; Riches, qui avez distribué tous vos biens aux pauvres, ne demandant à Dieu que son amour pour prix de votre renoncement ; Vierges, qui avez foulé aux pieds votre beauté et votre jeunesse ; qui êtes-vous ? quel est le principe de votre grandeur et de votre héroïsme ? » — ils me répondront tous d'un commun accord : « Nous sommes les fils de l'Eglise catholique, nous sommes les enfants de la véritable épouse de Jésus-Christ : *Credo sanctam Ecclesiam catholicam.* »

Ah ! réjouissez-vous, ô Eglise chérie, vous qu'on appelle stérile, vous qu'on veut reléguer aujourd'hui au rang des choses qui ont fait leur temps, réjouissez-vous, car vraiment vous êtes la source féconde et inépuisable de tout ce qu'il y a de beau, de généreux et d'héroïque ici-bas !

## II

La solennité de la Toussaint nous révèle donc la gloire de l'Eglise catholique. J'ai ajouté qu'elle est pour chacun de nous un encouragement.

Deux choses, mes frères, encouragent puissamment notre cœur : l'exemple et la récompense. Depuis le péché originel, nous sommes souvent comme le poète antique : nous voyons le bien, nous l'admirons, et cependant nous faisons le mal. Pourquoi cela, mes frères ? Parce que pour faire le bien, il faut se faire violence, il faut se singulariser, il faut réagir contre la coutume, il faut aller à l'encontre de la multitude. Mais lorsque la vue de notre petit nombre nous décourage, lorsque la violence qu'il faudra nous faire nous effraie, jetons un regard sur les saints, *inspice et fac secundum exemplar* ; en eux se trouve l'exemple qui nous entraînera, avec eux est la récompense qui excitera notre volonté et nos desirs.

On raconte qu'un jour un homme illustre, dont le nom sera à jamais honoré et aimé par tout un peuple, un homme illustre se prit à pleurer. Il avait perdu la compagne de sa vie, celle qui l'avait soutenu dans ses luttes, consolé dans ses revers et ses afflictions, dans le cœur de laquelle il avait puisé jusque-là la force et l'espérance. O'Connell se prit à pleurer et il dit en face de l'Irlande : « Et maintenant je suis seul ! » C'était l'accablement et la douleur qui lui arrachaient ce cri de désespoir et de larmes ; son cœur chrétien le démentait.

Voilà une parole qui ne doit jamais s'échapper de nos lèvres ! Non, nous ne sommes et nous ne serons jamais seuls !

Je sais bien que le nombre des insensés est immense, *stultorum infinitus est numerus*. Le Fils de Dieu l'a prédit : la foi diminuera dans les derniers âges du monde, à tel point que les méchants la croiront entièrement disparue ; enorgueillis de leur grand nombre, ils croiront avoir définitivement vaincu la religion et le bien, mais ce sera l'heure au contraire de la défaite suprême et éternelle. En attendant, la foi n'est pas près de disparaître et les saints voient leur nombre s'accroître chaque jour.

Marchons à leur suite dans cette noble phalange, et si le travail et la pénitence chrétienne, si la lutte qu'il faut engager contre le monde et contre les passions nous effraie, excitons notre ardeur et notre courage par la vue de la récompense promise à nos efforts. Saint Paul nous avertit qu'il n'y aura de couronnés que ceux qui auront légitimement combattu : *non coronabitur nisi qui legitime certaverit*. Mais aussi, mes frères, ceux qui auront légitimement combattu sont sûrs d'être couronnés magnifiquement.

Comme tous les bonheurs de la terre, comme tous les plaisirs de ce monde, comme toutes les jouissances d'ici-bas pâlissent en comparaison de cette félicité immuable que Dieu donnera à ses serviteurs fidèles et à ses enfants soumis ! Comme le cœur se repose avec assurance dans cette parole

du Maître : « Personne ne vous enlèvera votre joie ! *Et gaudium vestrum nemo tollet a vobis*. » O mon Dieu, nous nous soumettons à votre volonté adorable : ici-bas, si vous voulez, la Croix et le Calvaire, pourvu que nous trouvions là-haut la joie et le Thabor !

Voilà donc, mes frères, les deux pensées qui doivent nous occuper pendant cette fête. Admirez avec une joie toujours plus grande, avec un amour toujours plus ardent, l'Eglise catholique qui, comme Dieu, se montre admirable dans ses saints : *mirabilis Deus in sanctis suis*. Et puisque nous sommes les fils des saints comme le disait Tobie : *Filii sanctorum sumus*, imitons leurs exemples afin de parvenir comme eux à la récompense éternelle. Ainsi soit-il.

## DEUX SERMONS POUR LA DEDICACE

## I

CE QUE SONT NOS ÉGLISES ET CE QU'ELLES  
NOUS RAPPELLENT

*Ecce tabernaculum Dei cum hominibus.*

Voici la demeure de Dieu au milieu des hommes.

(Apoc., xxi, 3).

Mes frères,

Le roi Salomon, après avoir célébré pendant huit jours la dédicace du temple qu'il avait élevé au Seigneur au milieu de Jérusalem, s'écria ravi : « Est-il donc croyable que Dieu veuille ainsi avoir sa demeure au milieu des hommes ? *Ergone credibile est quod habitet Deus cum hominibus super terram ?* »

Le temple de Jérusalem était le seul dans lequel Dieu voulait recevoir les hommages de son peuple. Que dirait aujourd'hui Salomon, en voyant que Dieu a sa demeure non pas seulement dans la capitale de son peuple, non pas seulement dans les villes populeuses, mais même dans nos plus humbles hameaux ? Car de toutes nos églises nous pouvons dire cette parole de l'Apocalypse : « *Ecce tabernaculum Dei cum hominibus*. Voilà la demeure de Dieu au milieu des hommes, c'est là qu'il est toujours présent et toujours prêt à me recevoir ; c'est là que je puis venir, à toute heure, implorer de lui lumière, consolation et force ; c'est là que Dieu m'attend pour me relever après mes chutes, pour me soutenir dans mes défaillances, en un mot pour diriger et ennoblir ma vie. »

C'est donc à bon droit que nous célébrons la Dédicace, c'est-à-dire le souvenir de la consécration de nos églises. Nos églises, en effet, méritent tout notre respect et tout notre amour, à cause de ce qu'elles sont et de ce qu'elles nous rappellent. 1<sup>o</sup> Elles sont la maison de Dieu et la maison de l'homme. 2<sup>o</sup> Elles nous rappellent notre âme qui



est le temple de Dieu, l'Eglise catholique qui est l'épouse de Dieu, le ciel qui est la demeure de Dieu.

## I

1. Et d'abord je dis que nos églises sont la maison de Dieu sur la terre. Là, en effet, entre ces murs, Dieu habite comme dans le ciel. Dans le ciel, on voit Dieu, on possède Dieu. on jouit de Dieu. La foi qui a cru Dieu sans le voir est récompensée par la vision de Dieu, l'espérance qui a attendu Dieu est récompensée par la possession de Dieu, et la charité qui a aimé Dieu sans jouir sera récompensée par la délectation en Dieu. Or, dans nos églises, on voit Dieu qui se révèle par la parole, on possède Dieu qui se donne par la communion, on jouit de Dieu par le charme ineffable de sa présence.

a) On voit Dieu qui se révèle par la parole de ses ministres. — Oui, le Dieu qui se cache sous le voile de l'hostie, ce Dieu se montre par la parole de la chaire. Ce que dit en effet l'Eglise, c'est exactement ce que l'on voit dans le ciel. *Sicut audivimus, sic vidimus in civitate Dei nostri*. Comme nous l'aurons entendu ici-bas des lèvres du prêtre, nous le verrons là-haut dans la lumière de la gloire. On a comparé la foi à la colonne de nuée qui conduisait les Israélites dans le désert, obscure pendant le jour, lumineuse pendant la nuit. Dieu, en effet, est obscur d'un côté et lumineux de l'autre. Regardez le tabernacle : c'est la région des nuages, c'est le Saint des saints qu'un voile impénétrable dérobe à tous les regards. Mais tournez-vous vers la chaire, et, je ne crains pas de le dire, vous serez illuminés, *accedite ad eum et illuminamini*. On nous représente parfois comme des intelligences condamnées à la servitude ; on dit que nous sommes courbés sous le joug d'un enseignement absurde et ridicule, sans preuve et sans raison. Quelle fausseté et quel mensonge ! Pour nous incliner devant la foi, nous n'avons pas à abdiquer notre raison ; au contraire, c'est notre raison elle-même qui s'incline devant le témoignage éclatant que Dieu s'est rendu à lui-même. « Ma raison, dit saint Augustin, ne croirait pas, si elle ne voyait pas qu'il faut croire, *non crederet nisi videret esse credenda*. »

Mais la foi, quelque obscure qu'elle soit en elle-même, dans les mystères qu'elle propose à notre croyance, la foi resplendit par tous les caractères qui la revêtent. S'il est vrai que Dieu lui-même est venu sur la terre, qu'il a prouvé sa nature divine par les miracles les plus éclatants, n'est-il pas évident que la raison de l'homme doit s'incliner devant la parole de ce Dieu ? Or, que Dieu soit venu ici-bas, qu'il ait fait des miracles nombreux et indiscutables, ce sont là des faits qu'on ne peut nier, car ils resplendissent au firmament de l'histoire comme le soleil au firmament du ciel. Oui, Jésus-Christ est Dieu ; oui, l'Eglise remonte jusqu'à Jésus-Christ, elle a recueilli sa parole, elle la garde avec fidélité, elle la prêche avec amour. « Je crois, disait Pascal, les faits dont les témoins

se laissent égorger. » Qu'on nous montre d'autres faits établis avec une pareille évidence !... Donc les miracles établissent la divinité de Jésus-Christ, *miraculis conciliatur auctoritas* ; et cette divinité de Jésus-Christ établie, la foi s'impose nécessairement, *auctoritate fides imperatur*.

C'est donc la parole même de Dieu qui descend de la chaire chrétienne, c'est Dieu lui-même qui se révèle et se fait connaître à nous ; et lorsqu'on nous dit la nature de ce Dieu qui subsiste éternellement en trois personnes distinctes, Père, Fils et Saint-Esprit, lorsqu'on nous montre les excès de son amour qui nous a tirés du néant, qui nous a rachetés de la mort par sa mort et son sacrifice, qui nous promet une éternité de bonheur et de gloire, qui a laissé ici-bas l'Eglise catholique pour nous instruire et nous sanctifier, qui nous a adoptés pour enfants dans le baptême, qui nous fait ses soldats par la confirmation, qui entretient nos forces et notre courage par l'eucharistie, qui nous relève et nous purifie par la pénitence, en un mot, lorsque la parole du prêtre tombe sur nos âmes, c'est Dieu lui-même qui passe devant nous, c'est une vision de Dieu qui est accordée à notre âme au milieu des ombres et des tristesses de l'exil.

b) Dans l'église on voit Dieu par la parole, on le possède par l'eucharistie.

Nous le possédons d'abord comme *notre œuvre*. Oui, il y a une créature sur la terre, un homme infirme et mortel, qui peut dire au Fils de Dieu ce que le Père éternel lui dit dans les splendeurs des saints : « *Ego hodie genui te*, je vous ai engendré aujourd'hui. » L'eucharistie, en effet, est une seconde Incarnation, ou plutôt l'extension de l'Incarnation première. Tandis que le Fils de Dieu fait homme n'était que dans un point de la Judée, le Fils de Dieu incarné à la voix du prêtre, sous l'apparence de l'hostie, est sur tous les points de la terre, partout où il y a une bouche sacerdotale pour répéter la parole divine : « Ceci est mon corps, ceci est mon sang. » Tandis que le Fils de Dieu fait homme ne s'est montré aux regards humains que pendant trente-trois ans, le Fils de Dieu incarné à la voix du prêtre, sous l'apparence de l'hostie, reste avec les enfants des hommes jusqu'à la consommation des siècles : *Ecce ego vobiscum sum omnibus diebus, usque ad consummationem sæculi*.

Mes frères, nous ne le possédons pas seulement comme notre œuvre, nous le possédons comme *notre esclave*. Oui, si la vérité délivre, l'amour enchaîne ; il ne permet pas à ceux qui aiment de s'appartenir, il les fait se donner à ceux qu'ils aiment : *Non sinit esse suos qui sunt amatores, sed eorum quos amant*. Et vraiment, considérez le Fils de Dieu dans le sacrement de l'autel, et vous avouerez qu'il ne s'appartient pas. Il paraît d'abord sans mouvement et sans vie. Laissez-le seul dans son église, et il y restera. Si, les jours d'adoration solennelle, son peuple vient lui rendre ses hommages, il montera sur son trône et bénira ses enfants. Si un chrétien touche à sa dernière heure

et veut se munir du pain des forts pour se préparer au suprême voyage, le prêtre ouvrira le tabernacle; emportera une hostie consacrée, à travers les rîes et à travers les champs, et Jésus le suivra. — O mon Dieu, que viennent faire vos ennemis jusque dans votre temple?... Non contents de mépriser vos invitations et vos préceptes, il faut qu'ils viennent apporter devant vous leurs rires impies et leurs paroles inconvenantes; et vous les supportez sans vous plaindre, et vous ne faites pas tomber sur eux la foudre du ciel! — Que dis-je? Mais il y a un autre crime plus abominable: c'est celui de ces malheureux qui reçoivent Jésus-Christ dans leur cœur criminel et dans leur âme souillée. O Dieu! le soleil s'est éclipsé en face de la mort du Calvaire, la terre a tremblé et les rochers se sont fendus, et ici, en face de cette âme qui vous crucifie de nouveau, le monde continue sa marche tranquille, et vous dites à ce nouveau Judas avec une douceur qui devrait fendre le cœur le plus dur: « Mon ami, vous trahissez le Fils de l'homme par un baiser! *Amice, osculo Filium hominis tradis?* » O Dieu, c'est là vraiment l'abîme de votre charité et de votre tendresse, abîme insondable comme l'infini!

c) On voit Dieu par la parole, on possède Dieu par l'eucharistie, on jouit de Dieu par le charme que répand sa présence.

Je sais bien que la terre n'est pas le lieu de la jouissance; c'est le lieu de l'épreuve, par conséquent le lieu du travail, de la fatigue, de la souffrance, de la douleur. L'Eglise l'a très bien définie en l'appelant une vallée de larmes, *in hac lacrymarum valle*. Mais les souffrances et les douleurs trouvent auprès du tabernacle leur repos et leur consolation. N'est-il pas très doux de se dire, lorsqu'on souffre et qu'on est malheureux, n'est-il pas bien doux de se dire: « Dieu est là, et il m'attend; Dieu est là, et il m'appelle; Dieu est là, et il veut me consoler. *Magister adest et vocat te*. Dieu est là dans l'obscurité et le silence, et moi je refuserais de vivre au dernier rang! Dieu est là dans la pauvreté et la solitude, et moi je me plaindrais de n'être pas dans la richesse et de me voir abandonné de quelques amis! Dieu est là, et par conséquent il me tiendra lieu de tout le reste. Dieu est là, et par conséquent je puis tout souffrir! Je n'ai rien à craindre, puisqu'il est avec moi, *quoniam tu mecum es*. »

Aussi, qui nous dira combien d'âmes abattues et flétries se sont relevées dans la paix et dans l'espérance, après une visite au pied des autels! Que d'âmes qui ne supporteraient pas les douleurs de leur existence, si Dieu n'avait pas semé, le long de la route, des églises comme des stations de repos et de réconfort! Que d'âmes qui, après avoir habité les palais des grands et avoir goûté les plaisirs que procure la richesse, sont venues se reposer avec délices dans une modeste chapelle en disant à Dieu: « Seigneur, un jour passé à l'ombre de vos tabernacles vaut mieux que mille sous la tente des pécheurs. *Melior est dies una in atribus tuis super millia*. » Merci, ô mon Dieu, car tandis

que nos amis nous abandonnent, tandis que nos joies sont éphémères, vous êtes le seul qui ne nous quittez jamais, et votre présence est pour nos âmes une douceur qui console toujours!

2. Le temple est donc la maison de Dieu. J'ai ajouté qu'il est aussi la maison de l'homme.

La maison de l'homme, c'est l'hospice où il peut recouvrer la santé perdue; c'est l'hôtellerie où il va renouveler ses forces pour le voyage; c'est surtout la maison paternelle qui l'a vu naître et où il voudrait mourir. L'église revêt pour notre cœur tous ces charmes à la fois.

a) L'église, c'est l'hospice où nous pouvons guérir toutes nos maladies. — Là, on trouve à toute heure un homme qui a étudié tous les maux qui attaquent notre âme, un homme qui a renoncé aux joies de la famille afin de se donner tout entier à la famille spirituelle que le Seigneur lui confiera. Là sont tous les remèdes dont vous pouvez avoir besoin: l'eau du baptême qui vous fera enfants de Dieu, la chaire de vérité pour vous instruire, l'eucharistie pour vous fortifier, le tribunal de la pénitence où vous avouerez vos fautes et où la grâce de Dieu rendra à votre âme une nouvelle jeunesse et une nouvelle vie. Et n'en doutez point, mes frères, car ce n'est pas une vaine théorie que nous vous exposons, il n'y a rien de plus réel, et l'expérience de chaque jour est là pour vous instruire. Tous les jours, la parole du prêtre éclaire les intelligences, et elles reconnaissent leurs erreurs; tous les jours, la grâce des sacrements coule sur les âmes, et les âmes abandonnent les sentiers du vice et du monde pour se consacrer à la vertu et à Dieu.

b) L'église est l'hôtellerie où l'âme renouvelle ses forces pour le voyage. — Les forces se renouvellent par le repos et par la nourriture.

Dieu veut que vous preniez votre repos dans l'église, chaque dimanche. Il vous a donné six jours pour le travail, mais le septième jour il vous dit: « *Venite seorsum et requiescite pusillum*, venez dans mon temple et reposez-vous un peu. » Qu'il est beau et fortifiant le repos du chrétien dans le temple du Seigneur! Le dimanche, le père relève son front soucieux pour sourire, la mère a pour ses enfants, plus joyeux et plus beaux, des baisers plus prolongés... Mais quand la famille n'est plus chrétienne, quand le saint jour est profané par le travail ou par la débauche, ah! que ce spectacle est déchirant! Voyez cet ouvrier revenir chancelant sous le poids de son ivresse! Vous qui êtes sa femme, cachez-vous, car il porte le blasphème dans sa bouche et la menace dans ses regards. Vous qui êtes ses enfants, préparez-vous à pleurer, car il a dévoré en une heure d'intempérance votre subsistance d'une semaine; la famille apprendra par ses privations et par ses larmes qu'il n'y a de fêtes bienfaisantes que celles qui se célèbrent dans la maison de Dieu.

Hôtellerie qui offre le repos, l'église en même temps donne la nourriture. C'est là qu'est toujours dressée la table dont parle le Psalmiste, *parasti in conspectu meo mensam adversus eos*



*qui tribulant me.* C'est là qu'est toujours rempli le calice enivrant qui donne le courage de résister aux tentations et de pratiquer la vertu. Ah ! si tant d'âmes s'affaissent et ne savent pas se tenir debout dans la force et la virilité chrétienne, si tant d'âmes sont esclaves de leurs vices et de leurs mauvais penchants, c'est parce qu'elles ne viennent pas se restaurer par cette nourriture céleste, c'est parce qu'elles négligent de manger leur pain ! *Aruit cor meum, quia oblitus sum comedere panem meum.*

c) Hospice, puisque nous y trouvons la guérison de nos maladies spirituelles, hôtellerie, puisqu'elle offre aux âmes fatiguées la nourriture et le repos, l'église est enfin pour chacun de nous la maison paternelle. — Ah ! la maison paternelle n'a pas besoin d'être magnifique pour être aimée ! On en garde le souvenir à travers toutes les vicissitudes de la vie ; ailleurs, on a pu être plus riche et plus honoré, nulle part on n'a été plus heureux.

La maison paternelle, c'est celle où l'on est venu au monde, c'est celle où tous les enfants d'un même père se sentent chez eux. Or, l'église est la maison où nous avons reçu une vie nouvelle, la vie de la grâce et de l'adoption divine ; l'église est la maison où tous les hommes se sentent chez eux, parce qu'ils sont chez celui qui les a créés, chez celui qui les aime d'un éternel amour ; ils se sentent chez eux parce que là, il n'y a plus ni divisions ni haines, ni âge ni condition, chacun s'assied à la même table, chacun participe au même pain, chacun est le convive du même Dieu.

## II

Après avoir dit ce qu'est l'église, la maison de Dieu et la maison de l'homme, je devrais dire maintenant ce que l'église nous rappelle, ce dont l'église est l'image. Le temps ne me le permet plus ; je vais seulement l'indiquer rapidement.

L'église nous rappelle que nous sommes nous-mêmes le temple de Dieu. « Le temple de Dieu est saint, dit saint Paul, et c'est votre âme et votre corps, *templum Dei sanctum est, quod estis vos.* » Notre âme, voilà en effet le temple qu'il nous faut orner d'abord ; voilà le sanctuaire dans lequel doit retentir nuit et jour la louange divine par les prières ferventes, par les œuvres saintement accomplies.

L'église est l'image de notre âme ; elle est aussi l'image d'une autre Eglise qui n'est point faite de pierre et de bois, mais dont nous sommes nous-mêmes les pierres vivantes et immortelles, je veux dire la société chrétienne. Et comme dans l'église matérielle il règne entre toutes les parties la plus admirable union, ainsi entre le Pape qui est le chef de la société chrétienne, les évêques qui en sont les chefs secondaires, les prêtres qui sont les ministres, et les fidèles qui en sont les sujets, doit régner une unité parfaite et une charité que rien ne détruit.

L'église est enfin l'image du ciel. Comme nous nous réunissons dans ce temple aux jours et aux heures fixées pour louer et adorer notre Dieu,

ainsi nous serons réunis un jour dans la Jérusalem céleste. Là nous verrons Dieu mieux que par la foi, nous l'aimerons sans les tristesses de l'exil, nous le louerons pendant les perpétuelles éternités. *Amen.*

## TRÉSOR D'HISTOIRES POUR L'EXPLICATION DU SYMBÔLE DES APOTRES

### XVII

#### LA VIE ÉTERNELLE

#### I. — La Mort

**Pourquoi la mort est inexorable.** — Une légende bulgare explique ainsi pourquoi la mort n'épargne personne :

Dieu envoya un jour la mort prendre l'âme d'un pauvre homme chargé de famille. En entrant dans la maison du malade, la mort salua tout le monde d'un air aimable.

— Que Dieu te donne tout bien ! répondirent les braves gens.

La mère ordonna à ses enfants de servir de leur mieux la visiteuse.

— Laisse, dit la mort, je n'ai besoin de rien ; je viens seulement prendre l'âme de ton mari pour la conduire auprès de Dieu qui l'attend.

A ces mots, la femme et les enfants se mirent à pleurer :

— Si mon mari, si notre père meurt, qui donc nous nourrira ? Qui nous fournira des vêtements ? Aucun de nous n'est en état de travailler et de gagner sa vie.

La mort pensa qu'ils avaient raison et s'en alla.

Mais Dieu l'appela chez lui et lui demanda :

— Où est l'âme de cet homme pour qui je t'avais envoyée ?

— Seigneur, répondit la mort, il me semble qu'il vaudrait mieux prendre l'âme des enfants ; ils sont encore tout petits et aucun n'est capable de travailler.

— Va, dit le Seigneur, prends une pierre au fond de la mer et apporte-la moi de suite.

La mort apporta à Dieu la pierre demandée. Dieu lui dit alors :

— Casse cette pierre, et regarde ce qu'il y a dedans.

La mort cassa la pierre en deux, et il sortit un petit ver.

— Approche, reprit Dieu.

La mort obéit en tremblant.

— Qui a créé cette pierre ?

— C'est toi, dit-elle.

— Qui a donné la vie à ce ver, et qui l'a nourri dans cette pierre au fond de la mer ?

— C'est encore toi, Seigneur.

— Si j'ai donné vie et nourriture à ce misérable ver au fond de la mer, poursuivit Dieu d'une voix sévère, je ne prendrais pas soin des hommes ?

Il maudit alors la mort :

— Désormais, tu seras aveugle, pour n'en point voir si les hommes sont vieux ou jeunes, riches ou pauvres. Tu seras silencieuse, pour que tu ne parles pas et que les hommes ne te reconnaissent pas à ta voix. Tu seras invisible, pour que les hommes ne s'effrayent pas à ton aspect. Enfin tu seras impitoyable, pour qu'il ne t'arrive plus de te laisser attendrir par les supplications.

Puis Dieu donna un soufflet à la mort, et à partir de ce moment la mort devint aveugle, sourde, silencieuse, invisible et impitoyable.

« Qu'est-ce que la mort ? » — Un poète contemporain à qui l'on posait cette question, répondit :

C'est le berceau de l'espérance ;  
C'est la fleur qui s'épanouit ;  
C'est le terme de la souffrance ;  
C'est le soleil après la nuit ;  
C'est le but auquel tout aspire ;  
C'est après les pleurs le sourire ;  
C'est le retour après l'adieu ;  
C'est l'affranchissement suprême ;  
C'est rejoindre ceux qu'on aime ;  
C'est l'immortalité !... C'est DIEU !...

**Le vœu d'une brute.** — Un député répétait, il y a une cinquantaine d'années, devant le philosophe et grand orateur politique Royer-Collard, cette parole que vous avez sans doute entendu prononcer : « La plus belle des morts est la mort subite. »

— Je voudrais, ajoutait-il, mourir subitement. Royer-Collard interrompit le personnage et lui dit : « Votre vœu, Monsieur, est celui d'une brute. »

**Petit sermon en trois points.** — Le R. P. d'Alzon terminait une lettre à un jeune homme par ces mots : « Surtout, mon cher ami, n'oubliez pas que la vie est bien courte, le ciel bien beau, l'enfer bien chaud. »

On ne répète pas assez à la jeunesse ce petit sermon en trois points. Elle en a pourtant grand besoin pour se maintenir dans le bien.

« Je vous souhaite une bonne mort. » — Dans une visite du 1<sup>er</sup> janvier, le général de Sonis disait un jour à une dame dont il connaissait la piété : « Madame, je vous souhaite une bonne mort. » La dame resta d'abord interloquée, puis comprenant tout ce qu'il y avait de bon, de beau et de chrétien dans cette grave parole tombée de telles lèvres, elle répondit avec une émotion mêlée de respect : « Général, je vous remercie. »

Elle avait raison, car on ne peut rien souhaiter de meilleur.

Une bonne mort, c'est une belle mort, c'est une mort connue, préparée, acceptée. Y a-t-il rien de plus grand qu'un homme entrant librement et sciemment dans la mort que Dieu lui a choisie ?

**Deux paroles du Docteur angélique.** — La sœur de saint Thomas d'Aquin lui demandait un jour comment elle pourrait se sauver : « En le voulant, » lui répondit-il.

Une autre fois, elle voulut savoir de lui ce qui était le plus désirable en cette vie. Il lui dit : « C'est de bien mourir. »

Retenons cet enseignement et prions ce grand saint de nous obtenir deux grâces : vivre saintement, et mourir dans l'amitié de Dieu.

**Mort en désespéré.** — Les parents qui élèvent mal leurs enfants, ou qui les confient à de mauvais maîtres, sont cause de leur malheureuse vie, de leur mauvaise mort et de leur damnation.

Dans une lettre datée du camp devant Sébastopol, le 15 octobre 1855, le P. de Damas, aumônier de l'armée française, parlait d'un capitaine qui, seul parmi les blessés, refusa de se convertir. Destiné à l'état militaire dès l'enfance, il avait eu un répétiteur sans principes, qui l'avait corrompu et flétri sous les yeux de ses parents. Le P. de Damas le trouva étendu après une action meurtrière, et s'agenouillant auprès de lui : « Vous souffrez, capitaine ? lui dit-il.

— Ah ! Monsieur l'abbé, répondit le blessé avec un sourire sardonique, ce que c'est que la gloire humaine !

— Consolez-vous : vous pouvez guérir, et vous recevrez la récompense due à la bravoure. »

Le capitaine alors l'invita à lever la couverture. Il avait le flanc emporté par un obus, et ses entrailles se répandaient. « Oui, capitaine, lui dit l'aumônier à cette vue, c'en est fait de la gloire humaine ; mais il y en a une autre pour le brave qui a fait son devoir, il y en a une meilleure dans l'autre vie. »

Dès qu'il entend ce mot, interrompant l'aumônier : « Monsieur l'abbé, dit-il, ne me parlez pas de cela.

— Mais, capitaine...

— Ne m'en parlez pas, je vous le répète. J'ai travaillé pour la gloire, la gloire me fuit ; il ne me reste que le désespoir. »

Le prêtre fit de vains efforts pour l'amener à des pensées plus consolantes. Le regard du moribond était effrayant, ses lèvres se contractaient sous la forme d'un sourire hideux, mélange de fureur et de désespoir. Bientôt il demanda un verre d'opium, pour l'aider à mourir sans trop de souffrance. Avec l'autorisation du major, l'aumônier s'empressa de lui chercher ce qui pouvait le soulager ; mais à son retour il le trouva mort. Sa physiognomie n'était pas changée : elle conservait le même sourire, le même regard de désespoir ; seulement l'effrayante pâleur de la mort était venue s'ajouter à l'expression désespérante de ce cadavre.

**Perdu !** — *Perdu !* Ce mot n'est pas chrétien.

« J'ai appris par M. Nicolas, écrivait Louis Veuillot, que vous avez perdu un de vos enfants. *Perdu* est un mot de ce monde, et il n'exprime pas les sentiments que nous devons avoir, nous qui savons que le Ciel gagne ce que nous perdons ainsi. Je sais cependant ce que de tels gains coûtent de larmes... »



« Oui, je crains la mort, docteur ! » — Tronchin, médecin de Voltaire, lui demanda un jour s'il craignait la mort. « Si je crains la mort, docteur ! Mettez-moi sur un échafaud, étendez-moi sur une roue : là, brisé, rompu, prêt à périr, si je pouvais conserver la vie en évitant le coup de grâce, je dirais encore : *Epargnez-moi ce coup, et laissez-moi la vie !* »

— Voilà donc, reprit l'intelligent docteur, le fruit de votre incrédulité ! Vous tremblez à l'approche de la mort, tandis qu'une vieille femme, qui a sa religion pour la soutenir, meurt avec la plus grande tranquillité. »

Le même Voltaire, voyant arriver la mort que lui annonçait son grand âge, écrivait à Frédéric son ami : « Soyez sûr qu'on passe des moments bien tristes à quatre-vingts ans, quand on nage dans le doute. L'incrédulité ne va jamais jusque-là. »

« Si nous nous étions trompés ! » — Le célèbre docteur Guépin visitait un de ses meilleurs amis qui était à la veille de mourir. « Si j'étais à votre place, lui dit-il froidement, je me confesserai. »

— Vous plaisantez, Guépin ! répondit le malade. Est-ce que nous n'avons pas dit souvent que toutes ces pratiques-là n'étaient que des bêtises ?...

— Oui, mon cher, nous l'avons bien dit, mais nous ne l'avons pas prouvé. Et si, par hasard, nous nous étions trompés ! »

Après avoir réfléchi quelque temps, le malade, terrassé par cette franche et brusque déclaration de son ami, reprit la parole pour lui dire : « Vous avez raison, Guépin, nous l'avons dit, mais nous ne l'avons pas prouvé. Je ne veux pas m'exposer à un regret éternel, allez prier le curé de la paroisse de venir me voir. » Et un moment après, il reçut les sacrements dans les dispositions les plus chrétiennes.

**Un mérite qui n'est pas médiocre.** — « J'ai vu, il y a vingt ans, dit M. Georges Duruy, des prêtres qui tombaient criblés de balles au pied d'un mur et qui se redressaient pour bénir les gredins qui les fusillaient. Parole d'honneur, cela m'a donné de la considération pour les soutanes, d'en voir d'aussi trouées, d'aussi rouges que les culottes de nos petits pioupious !... Et cela m'a inspiré aussi des doutes sur l'utilité de l'œuvre qu'on avait accomplie en travaillant à détruire des croyances qui ont à tout le moins un mérite qui n'est pas médiocre : celui de faciliter l'acte peu aisé de bien mourir. »

**Varia.** — « Je ne suis pas comme vous, disait d'un ton méprisant un esprit fort à un franciscain : je ne mendie pas, et j'ai de quoi vivre. »

— Vous avez de quoi vivre, reprit le disciple de saint François, mais avez-vous de quoi mourir ? »

« Messieurs, dit un architecte, ne vous y fiez pas ; la mort évidemment est une porte, et, voyez-vous, les portes ouvrent toujours sur quelque chose. »

Bayle a été obligé d'avouer que presque tous ceux qui vivent dans l'irrégion ne font que douter. A l'heure de la mort, où l'irrégion n'est plus d'aucune utilité, « il prit le parti le plus sûr, celui qui promet une félicité éternelle, en cas qu'il soit vrai, et qui ne fait courir aucun danger, en cas qu'il soit faux. »

Mézeray, à l'heure de la mort, fit venir ses amis et se rétracta devant eux, en disant : « Mézeray mourant est plus croyable que Mézeray en santé. »

« Encore... six heures ! » — L'auteur de tant de mauvais romans, Balzac, arrivé au terme de sa vie, n'était point trop inquiet, parce que madame de Balzac avait l'art de le rassurer ; cependant il voulut interroger son médecin.

— Mon cher docteur, lui dit-il, je ne suis pas un homme comme les autres ; je ne voudrais pas être surpris par la mort ; j'ai encore bien des choses à faire pour achever mon œuvre.

— Oui, vous avez élevé un des monuments du XIX<sup>e</sup> siècle. Combien de fenêtres manquent à ce monument ? Combien d'ornementation ? Combien de statues ?

Balzac se frappa la tête :

— Le fronton est encore là. Il y a des gens qui ne comprennent pas ; la lumière, c'est la clef du génie. — Il s'animait en s'enflévrant. — Docteur, je veux savoir de vous toute la vérité ; vous êtes un prince de la science, vous m'estimez assez pour ne pas me cacher la vérité... Ecoutez, je vois que je suis plus malade que je ne croyais... Je sens que je perds pied... J'ai beau surexciter ma faim par l'imagination, tout me fait horreur. Combien de temps croyez-vous que je puisse vivre encore ?...

Le docteur ne répondit pas.

— Voyons, docteur, me prenez-vous pour un enfant ?... Je vous dis encore une fois que je ne puis pas mourir comme le premier venu... Un homme comme moi doit un testament au public...

Ce mot *testament* fit ouvrir la bouche au médecin :

— Mon cher malade, combien vous faut-il de temps pour ce qui vous reste à faire ?

— *Six mois...*, répondit Balzac, de l'air d'un homme qui a compté.

Et il regarda fixement son médecin.

— *Six mois !... Six mois !...* répondit le docteur en hochant la tête.

Ah ! s'écria douloureusement Balzac, je vois bien que vous ne m'accorderez pas *six mois*... Vous me donnerez bien *six semaines*... au moins ? Six semaines avec la fièvre c'est encore l'éternité !... Les heures sont des jours... et puis les nuits ne sont pas perdues.

Le médecin hocha la tête comme la première fois. Balzac se souleva presque indigné :

— Quoi! docteur, je suis un homme mort?... Dieu merci, je me sens encore des forces pour combattre, mais je sens aussi du courage pour me soumettre... Je suis tout prêt au sacrifice. Si votre science ne vous trompe pas, ne me trompez pas moi-même... Que puis-je espérer encore. Vous me donnerez bien... *six jours?*

Le médecin très ému n'osait répondre. Balzac le pressa avec anxiété. Depuis que le malade avait posé ces terribles points d'interrogation, il avait vieilli de dix ans. Il ne trouvait plus sa voix pour interroger le médecin, qui, lui, ne trouvait plus la sienne pour répondre.

— Mon cher malade, dit enfin le docteur en essayant un sourire — un sourire de médecin, — qui peut répondre d'une heure ici-bas?... Tel qui se porte bien mourra avant vous; mais vous m'avez demandé la vérité, vous avez parlé de testament à votre public... Eh bien! ce testament... il faut le faire... aujourd'hui... D'ailleurs vous avez peut-être un autre testament à faire... il ne faut pas attendre demain...

Balzac souleva la tête :

— Je n'ai donc plus que... six heures!... s'écria-t-il avec épouvante.

Il retomba sur l'oreiller... Il était mort.

« Des gens comme nous ne meurent pas comme des chiens! » — Voici un fait tout à l'honneur du général de Galliffet, l'ancien ministre de la guerre.

Le général de Linières, commandant la division de cavalerie de Lyon, était en train de mourir. C'était un vieux camarade de Galliffet, qui vint le trouver. Le voyant perdu, avec sa rondeur militaire, il lui dit :

« — Linières, tu es bien malade; il faut faire venir un prêtre.

— Jamais de la vie! J'ai vécu sans cela, je mourrai sans cela.

— Allons donc! reprit Galliffet, des gens comme nous ne meurent pas comme des chiens. Je te fais venir un curé. »

Et quand le prêtre arriva : « Monsieur le curé, commanda-t-il, confessez-moi cet homme-là! Il en a bien besoin. »

Puis, se retournant vers son ami, le général B..., qui assistait à la scène : « Dites donc, B..., quand ce sera mon tour, vous me rendrez le même service. »

Le général de Linières se laissa faire, se confessa, remercia avec effusion Galliffet et mourut peu après, en paix avec Dieu.

L'opinion de J.-J. Rousseau. — « Quand je n'aurais d'autre preuve de l'immortalité de l'âme que le triomphe du méchant et l'oppression du juste en ce monde, cela seul m'empêcherait d'en douter.

« Une contradiction si manifeste me forcerait de dire : *Tout ne finit pas pour moi avec la vie; tout rentre dans l'ordre à la mort.*

« Non, j'ai trop souffert en cette vie pour ne pas en attendre une autre. Toutes les susceptibilités de la métaphysique ne me feront pas douter un instant de l'immortalité de l'âme et d'une Providence bienfaisante.

« Je la sens, je la crois, je la veux, je l'espère, *je la défendrai jusqu'à mon dernier soupir.* »

« Où vais-je débarquer? » — Je veux me fixer à l'étranger, sans esprit de retour. Je demande conseil à un ami. Il me conduit à la gare, m'ouvre un wagon de première et m'y installe.

— « Un moment... Où va me conduire ce train-ci? »

— Ne vous occupez pas de cela... Vous avez cinq heures à passer en voiture, asseyez-vous bien, voici des cigares, des journaux... Mettez vos pieds sur les bouillottes, couvrez-vous.

— Fort bien, tout cela. Mais encore un coup, où vais-je débarquer?

— N'y songez pas, c'est trop troublant... Soyez tout entier à l'heure présente, c'est l'heure du voyage... Quand vous arriverez au bout, il sera toujours temps de voir où vous êtes. »

Ainsi raisonnent les gens qui ne s'inquiètent pas où ils débarqueront après la mort.

Morts subites. — On pouvait lire il y a peu de temps dans la *Semaine religieuse* de Nantes le fait suivant :

Lundi soir, les nombreux fidèles venus à la cathédrale pour assister à la cérémonie du Jubilé ont été les témoins d'un bien douloureux événement.

Sous leurs yeux, le R. P. Souillard, missionnaire Oblat, supérieur de la maison d'Anvers, a été frappé subitement par la mort.

Il avait prêché, trois quarts d'heure durant, sur l'éternité... Avec une conviction profonde, un cœur ému, il avait adjuré les pauvres égarés dans le chemin du mal, de penser à leur éternité, ... car l'heure vient vite de franchir le seuil de l'au-delà.

En terminant, il avait laissé tomber de ses lèvres d'apôtre cette prière touchante :

« Seigneur, faites que celui-là qui, le premier de cette paroisse, s'en ira dans son éternité, soit celui qui est le mieux préparé à paraître devant vous. »

Dieu avait exaucé sa prière, et c'était lui que sa sainte Providence avait choisi.

Après son sermon, il s'en est allé à la sacristie, se sentant un peu fatigué; mais bientôt il revient à l'église pour assister à la fin de la cérémonie. Comme de coutume, il s'adossa au pilier qui forme le chevet de la chapelle Saint-Clair. Quelques instants à peine s'écoulèrent, et il tombe la face sur la dalle du temple, semblable à une masse inerte. Il tombait blessé à mort, comme un soldat au champ d'honneur, tout près de l'autel de saint Clair, le modèle des apôtres, au pied de cette chaire dont l'écho semblait encore redire sous la voûte sonore : « Seigneur, faites que



celui-là qui, le premier de cette paroisse, s'en ira dans son éternité, soit le mieux préparé. »

Les soins empressés du docteur Guénel ne peuvent plus rien. Le R. Père reçoit l'absolution et les dernières Onctions dans le couloir de la cathédrale, où on l'avait transporté, mais sans donner un seul signe de connaissance.

Et puis, c'est fini... Cinq minutes après, il était mort.

...

Un homme du monde, ayant vécu de longues années dans l'égarement et dans le péché, se convertit enfin, revint à Dieu et persévéra assez longtemps dans le bien. Etant ensuite retombé dans son premier état de péché, ses amis n'oublèrent rien pour le retirer du désordre, mais inutilement. Il résistait à toutes les grâces de Dieu et à toutes les sollicitations de ses amis.

Sur ces entrefaites, on annonça une retraite qui devait se donner bientôt ; on crut la circonstance favorable pour engager ce pécheur à profiter de l'occasion que Dieu lui offrait de rentrer dans le bon chemin. Après bien des prières, des instances de la part de ses amis, et bien des résistances et bien des refus de la sienne, il consentit enfin et donna sa parole qu'il se rendrait à la retraite avec les autres qui l'y engageaient.

Mais qu'arriva-t-il ? O jugement impénétrable et redoutable de Dieu ! C'est que le matin du jour où l'on devait commencer la retraite, on vint annoncer que cet homme avait été frappé d'un accident d'apoplexie et qu'il était mort subitement la nuit même, sans connaissance, sans secours et sans sacrements. Cet événement terrible jeta la consternation dans tous ceux qui étaient assemblés ; ce fut pour eux l'exhortation la plus touchante et la plus salutaire pour faire saintement la retraite.

#### Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur.

— Ils ont aussi passé sur cette terre, ils ont descendu le fleuve du temps ; on entendit leur voix sur ses bords, et puis l'on n'entendit plus rien. Où sont-ils ? Qui nous le dira ? Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur.

Pendant qu'ils passaient, mille ombres vaines se présentèrent à leurs regards. Le monde que le Christ a maudit leur montra ses grandeurs, ses richesses, ses voluptés ; ils le virent et soudain ils ne virent plus que l'éternité. Où sont-ils ? Qui nous le dira ? Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur.

Semblable à un rayon d'En-Haut, une Croix, dans le lointain, apparaissait pour guider leur course : mais tous ne la regardaient pas. Où sont-ils ? Qui nous le dira ? Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur.

Il y en avait qui disaient : « Qu'est-ce que ces flots qui nous emportent ? Y a-t-il quelque chose après ce voyage rapide ? Nous ne le savons pas, nul ne le sait. » Et comme ils disaient cela,

les rives s'évanouissaient. Où sont-ils ? Qui nous le dira ? Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur.

Il y en avait aussi qui semblaient, dans un recueillement profond, écouter une parole secrète, et puis, l'œil fixé sur le couchant, tout à coup ils chantaient une aurore invisible et un jour qui ne finit jamais. Où sont-ils ? Qui nous le dira ? Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur.

Entraînés pêle-mêle, jeunes et vieux, tous disparaissaient, tels que le vaisseau que chasse la tempête. On compterait plutôt les sables de la mer que le nombre de ceux qui se hâtaient de passer. Où sont-ils ? Qui nous le dira ? Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur.

Ceux qui les virent ont raconté qu'une grande tristesse était dans leur cœur : l'angoisse soulevait leur poitrine, et, comme fatigués du travail de vivre, levant les yeux au ciel, ils pleuraient. Où sont-ils ? Qui nous le dira ? Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur.

Des lieux inconnus où le fleuve se perd, deux voix s'élèvent sans cesse.

L'une dit : « Du fond de l'abîme, j'ai crié vers vous, Seigneur ! Seigneur, écoutez mes gémissements, prêtez l'oreille à ma prière ! Si vous scrutez nos iniquités, qui soutiendra votre regard ? Mais près de vous est la miséricorde et une rédemption immense. »

Et l'autre : « Nous vous louons, ô Dieu, nous vous bénissons ! Saint, saint, saint est le Seigneur Dieu des armées ! La terre et les cieux sont remplis de votre gloire. »

Et nous aussi, nous irons là, d'où partent ces plaintes ou ces chants de triomphe. Où serons-nous ? Qui nous le dira ? Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur.

LAMENNAIS.

### DISCOURS POUR L'INSTALLATION D'UN CURÉ

LA MISSION DU CURÉ

Mes frères,

J'ai été délégué par Mgr l'évêque pour présider l'installation de votre nouveau pasteur, et, je m'empresse de vous le dire, j'accomplis ce ministère avec bonheur, parce que j'y trouve l'occasion de rendre à votre ancien curé un hommage bien mérité, et de souhaiter une sympathique bienvenue à son successeur.

Vous garderez, j'en suis sûr, un excellent souvenir du prêtre qui vient d'être appelé à un poste supérieur. Il s'est acquitté, au milieu de vous, des fonctions pastorales avec un zèle, avec un dévouement, avec une sagesse que vous avez appréciés. Si vous l'estimiez, si vous l'aimiez, il savait vous rendre estime pour estime, affection pour affec-

tion; car il était fier de vous et il ne parlait jamais de sa paroisse sans révéler l'attachement qu'il vous portait. Ah! mes frères, il lui en a coûté de se séparer de vous! On ne reste pas quinze ans dans un pays comme le vôtre sans s'y affectionner profondément, et quand vient l'heure désolée de la séparation, on ne s'éloigne pas sans avoir le cœur meurtri. C'est sous l'étreinte d'une inexprimable tristesse qu'il vous a quittés, jetant un dernier regard plein de larmes sur une paroisse où il aurait voulu achever ses jours.

Mes frères, vous ne serez pas des ingrats, et vous aurez dans votre cœur un souvenir reconnaissant, et sur vos lèvres une prière affectueuse, pour le prêtre qui, pendant quinze ans, a travaillé à la sanctification de vos âmes et n'a rien négligé pour maintenir dans cette paroisse les traditions et les pratiques religieuses.

Je vous présente aujourd'hui celui que Monseigneur l'évêque vous envoie. Il lui en a coûté à lui aussi de laisser la paroisse où il avait su se concilier l'estime et l'affection de tous ses fidèles. Vous aurez à cœur de le dédommager, mes frères, et vous reporterez sur lui les sympathies que vous avez témoignées à son devancier. Il vient à vous avec un grand désir de vous être utile; il vient à vous avec la volonté de mettre à votre service toutes les lumières de son intelligence, toutes les ardeurs de son dévouement; il vient à vous pour continuer, avec la grâce de Dieu et dans les limites de son pouvoir, la mission de celui qui l'a précédé.

Quelle est cette mission? C'est ce que je voudrais, mes frères, vous exposer en peu de mots.

Cette mission est celle de tout prêtre, de tout pasteur. Elle consiste à promouvoir le règne de Dieu, à faire connaître Jésus-Christ et son Eglise, à distribuer les grâces de la Rédemption et à procurer l'éternelle félicité aux âmes dont la garde lui est commise; et, pour tout dire en un mot, elle consiste à enseigner, à défendre, à faire aimer et pratiquer la religion.

Telle sera son œuvre parmi vous, et en s'y dévouant corps et âme, en travaillant à vous affermir ou à vous ramener dans les croyances et les pratiques chrétiennes, il servira, croyez-le bien, vos plus chers intérêts et contribuera, dans la mesure où vous accepterez son ministère, à votre bonheur personnel, à la paix de vos familles et à la prospérité morale de ce pays.

Je vous en donnerai la preuve, en rappelant brièvement que la religion fait trois grandes choses pour le bonheur de l'homme.

Elle lui donne la vérité.

Elle l'éloigne du mal.

Elle l'excite au bien et à la vertu.

## I

La vérité, mes frères, elle est aussi nécessaire à l'homme que le pain de chaque jour; car de même que le pain est la nourriture du corps, la vérité est l'aliment de l'âme. Privez le corps du pain qu'il

réclame, le corps s'affaîssera dans l'inanition; privez l'intelligence de la vérité qu'elle cherche, l'intelligence étouffera dans les ténèbres.

Or, il y a des vérités qu'il est indispensable à un chrétien de connaître. Qu'est-ce que Dieu? Qu'est-ce que l'homme? D'où venons-nous et où allons-nous? Quelle est notre origine et quelle est notre fin? Qu'est-ce que la vie et quel usage en devons-nous faire? Comment faut-il vivre pour bien mourir?

Toutes ces questions, mes frères, et bien d'autres, se posent devant l'intelligence inquiète et réclament une réponse. Il nous faut, sur tous ces points, une solution positive qui exclue toute incertitude.

Mais c'est la religion qui nous apporte cette réponse, c'est elle qui nous donne la vérité claire et motivée: la vérité sur Dieu et ses attributs; la vérité sur Jésus-Christ, sur les mystères de sa vie et de sa mort; la vérité sur l'homme et sa destinée; la vérité sur les devoirs qu'il faut accomplir, sur les moyens qu'il faut employer pour parvenir au ciel.

Votre pasteur, mes frères, sera au milieu de vous l'organe et l'interprète de cette doctrine qui donne une solution lumineuse à tous les problèmes qui préoccupent l'esprit humain, et il s'efforcera de la faire pénétrer dans vos intelligences.

## II

La religion, qui est la maîtresse de la vérité, est en même temps l'inspiratrice de la vertu. Effectivement, c'est elle qui, avec l'autorité dont elle dispose, nous presse d'éviter le mal et de faire le bien.

Le péché originel, mes frères, a fait à l'homme une incurable blessure; il a révolté la chair contre l'esprit, les sens contre l'âme, il a fait de notre existence un véritable champ de bataille, où le vice lutte contre la vertu, où les instincts luttent contre la raison, où la nature lutte contre la grâce.

Un poète du grand siècle, Racine, commentait un jour, devant Louis XIV, une parole de saint Paul. Il disait:

Mon Dieu, quelle guerre cruelle!  
Je trouve deux hommes en moi:  
L'un veut que, docile à ta voix,  
Mon cœur te soit toujours fidèle;  
L'autre, à tes volontés rebelle,  
Me révolte contre ta loi.

Après cette lecture, on raconte que le roi s'écria: « Ces deux hommes-là, je les connais bien! »

Mes frères, vous n'êtes pas Louis XIV; mais, comme le grand roi, j'en suis sûr, vous sentez se remuer en vous ces deux êtres: l'homme du bien et l'homme du mal, l'homme d'en haut et l'homme d'en bas, l'homme des appétits grossiers et l'homme des généreuses aspirations.

Quelle puissance, je vous le demande, pourra apaiser cette calamiteuse insurrection, assurer le triomphe du bien sur le mal, de la vertu sur le



vice, de la raison sur les sens, de l'âme sur le corps ?

J'en connais une, mes frères, et c'est la religion.

Plus attentive et plus exigeante que la loi humaine, la religion n'attend pas que le mal ait fait son apparition pour le combattre. Elle cherche à le prévenir, à l'étouffer dans son germe, en réprouvant les pensées qui l'inspirent et les désirs qui l'appellent. Si, malgré ce premier effort, le mal essaie de se produire, elle tente de le réprimer, en lui jetant le cri de la sentinelle.

La sentinelle, à qui l'on a confié la garde d'une place, avec l'ordre de ne laisser passer personne de suspect, abaisse sa baïonnette et crie à l'étranger qui s'avance : *Halte-là !*

La religion, mes frères, est comme ce soldat en faction. La place qu'elle est appelée à surveiller et à défendre, c'est notre âme, et elle aussi, se mettant en travers de la route, elle crie au mal qui veut faire irruption : *Halte-là !*

Voici l'impiété et le blasphème impudent qui tentent de forcer la consigne. — *Halte-là !*

Voici l'esprit d'indépendance qui vient souffler au cœur le mépris, la haine de l'autorité, la révolte. — *Halte-là !*

Voici la vengeance qui poursuit sa victime, la colère qui se déchaîne. — *Halte-là !*

Voici l'immoralité avec ses jouissances nauséabondes, avec ses désordres et ses hontes. — *Halte-là !*

Voici la cupidité effrénée qui pousse à mettre la main sur le bien d'autrui, à commettre des injustices. — *Halte-là !*

Voici le mensonge et la calomnie se ruant sur le prochain pour déchirer sa réputation et lui voler son honneur. — *Halte-là !*

Voici l'orgueil avec ses allures hautesaines, escorté des vices dont il est la source. — *Halte-là !*

C'est le rôle de la religion, mes frères : debout et veillant aux portes de notre âme, elle somme l'ennemi de se retirer, elle barre la route au mal.

Hélas ! elle ne réussit pas toujours à l'éloigner ; mais quand il a pénétré dans la place, quand il est venu jeter le désordre dans notre conscience, c'est elle, encore elle, qui vient à nous et nous presse de sortir des humiliations du péché.

### III

La religion nous protège contre les envahissements du mal. Ce n'est pas tout, mes frères, elle nous excite à la pratique de la vertu.

Un homme de bien a toujours été considéré, et je vous souhaite, à vous tous qui m'entendez, de mériter cette noble qualification : *Vir bonus*.

Mais à quelles conditions peut-on légitimement passer pour un homme de bien ?

Un homme de bien est celui qui, dans la position où la Providence l'a placé, accomplit fidèlement ses devoirs et tous ses devoirs.

Or, c'est la religion qui fait l'homme de bien, car c'est elle qui trace à l'homme ses devoirs et qui insiste pour qu'il y soit fidèle.

Faites la liste des devoirs qui sont imposés à l'humanité : en est-il un seul que la religion ne prescrive ? Comptez les vertus dont la pratique est regardée comme indispensable : en est-il une seule à laquelle la religion ne nous oblige ? Nommez-moi les actions honnêtes, recommandables : en est-il une seule à laquelle la religion ne nous provoque ?

Connaissez-vous une voix plus puissante, plus autorisée, plus persuasive que la sienne, pour rappeler l'enfance au respect, la jeunesse à l'obéissance et à la correction des mœurs, l'homme mûr à la pensée des choses éternelles, les puissants et les riches à la modération et à la miséricorde, les faibles et les pauvres à la confiance et à la résignation, tous les âges à la pratique de ces modestes et fortes vertus qui font la joie des consciences et l'honneur des familles ?

O céleste religion ! je vous salue comme la cause de tout bien, comme le principe de toute vertu ! A votre école, on apprend tout ce qu'il y a de vrai, *quæcumque vera*, tout ce qu'il y a d'honnête, *quæcumque pudica*, tout ce qu'il y a de juste, *quæcumque justa*, tout ce qu'il y a de saint, *quæcumque sancta*, tout ce qu'il y a d'aimable, *quæcumque amabilia*, tout ce qu'il y a de noble et de vertueux, *quæcumque bonæ famæ*.

Eh bien ! mes frères, c'est cette divine et bien-faisante religion que votre pasteur représentera et affermira parmi vous. Et n'ai-je pas eu raison de dire qu'en cherchant à faire prévaloir son influence, il travaillera à votre bonheur, à la paix de vos familles et au bien-être moral de ce pays ?

Voilà sa mission, mes frères ; elle est belle, elle est grande. Il mettra à l'accomplir tout son zèle, tout son dévouement ; mais vous l'y aiderez par vos prières, par votre docilité.

Mon cher confrère, je vous ai présenté à vos nouveaux paroissiens ; permettez maintenant que je vous présente votre nouvelle paroisse.

Sous le souffle malsain des temps où nous vivons, la foi a baissé partout, les pratiques chrétiennes sont devenues plus rares. Cependant, grâce au zèle de vos excellents prédécesseurs, les habitudes religieuses n'ont pas subi autant de ravages ici qu'ailleurs ; et ce pays, je le dis à sa louange, est resté une paroisse de bonne tenue, fidèle à la religion, respectueusement attachée à son curé, une paroisse où la piété est cultivée par un nombre relativement considérable de personnes, une paroisse où l'on aime l'Eglise et ses belles cérémonies, une paroisse par conséquent qui vous réserve de précieuses consolations. C'est pourquoi je vous félicite d'en être devenu le pasteur, et je fais des vœux pour que vous y soyez heureux et que vous y demeuriez longtemps ; pour la gloire de Dieu et le salut des âmes qui vous sont confiées. Ainsi soit-il.

## CATÉCHISME DE PERSÉVÉRANCE *historique et apologetique*

### DEUXIÈME PARTIE

### JÉSUS-CHRIST

## II. — LA VIE PUBLIQUE

### IV. — Troisième année

#### *Le Fondateur*

#### VI

#### JÉSUS ET LA FEMME ADULTÈRE. — LA DOCTRINE DU PÈRE.

Le soir, Jésus se retira sur le mont des Oliviers. Il aimait à passer près de Gethsémani, auprès du tombeau des aïeux, et parvenu au sommet de la montagne, à regarder la cité ingrate, le Temple où l'orgueil des Sanhédrites insultait la majesté de Dieu, et, au delà des remparts, en ligne droite, cette humble éminence du Golgotha où se dresserait sa croix.

Le lendemain dès l'aube, il revient au temple, et tout le peuple accourt ; assis comme les docteurs, il enseigne.

#### I

Les fêtes qui attiraient à Jérusalem un nombre immense de pèlerins et d'étrangers n'allaient point sans quelques désordres que favorisait le séjour sous les tentes de feuillages. Tout à coup les Scribes et les Pharisiens amènent à Jésus une femme surprise en flagrant délit d'adultère et la placent au milieu du cercle formé par ses auditeurs.

La loi de Moïse punissait ce crime de mort, les coupables devaient être conduits à la porte de la ville pour y être lapidés. (Deutér., xxii, 22-24). Toutefois, à cause du relâchement des mœurs introduit par la famille d'Hérode, cette peine n'était plus appliquée. La loi n'en subsistait pas moins et les ennemis de Jésus étaient ravis de lui poser un cas embarrassant.

— Maître, lui disent-ils, cette femme vient d'être surprise en adultère... Dans sa loi, Moïse nous a ordonné de la lapider ; mais vous, qu'en dites-vous ?

Ils parlaient ainsi pour le tenter et l'accuser devant le peuple. S'il prenait le parti de cette femme, il condamnait Moïse ; s'il affirmait la loi, que devenait son renom de douceur et de bonté ? D'ailleurs les Romains s'étaient réservé le droit de vie et de mort ; une décision sévère se compliquait donc d'une affaire avec l'autorité romaine.

Jésus parut ne point les entendre : penché vers le sol, du doigt il écrivait sur la terre.

Mais ils insistent, ils le poursuivent de nouvelles questions, ils l'acculent à répondre. Tranquillement il se redresse, les regarde et leur dit :

— Que celui de vous qui est sans péché lui jette la première pierre.

Puis il se baisse de nouveau et continue à écrire sur le sable.

« Il écrivait, dit saint Jérôme, les fautes des accusateurs de cette femme. »

Après avoir entendu ces mots, ils s'en anèrent l'un après l'autre, les vieillards les premiers. Jésus resta bientôt seul, avec cette femme debout devant lui, confuse ; l'extrême misère devant l'extrême miséricorde, dit saint Augustin.

Il se releva alors, et lui dit : « Femme, où sont tes accusateurs ? Personne ne t'a condamnée ? » — « Personne, » répondit-elle. — Jésus lui dit : « Moi non plus je ne te condamnerai pas. Va et désormais ne pèche plus. » (Jean, viii, 1-12).

Une doctrine nouvelle a paru qui tempèrera les rigidités de la loi, par la charité et par la connaissance de soi-même. Les Scribes veulent embarrasser Jésus, et c'est lui qui les met à la torture. Pendant qu'ils accusent violemment cette malheureuse, Jésus regarde dans leurs consciences et il les trouve criminelles. Il veut qu'ils considèrent leurs fautes et qu'ensuite ils les avouent :

« Que celui de vous qui est sans péché lui jette la première pierre ! »

Mais qui est sans péché parmi eux ! Ils avaient oublié leurs péchés pour n'examiner que ceux des autres, et voilà qu'ils descendent dans leur propre cœur, contraints qu'ils sont d'en apercevoir la noirceur. A ce spectacle ils s'en vont, les vieillards les premiers, soit que l'âge les ait rendus plus pénétrants et qu'ils aient compris aussitôt la profondeur pratique de la parole de Jésus, soit que, semblables à ceux qui accusaient Suzanne, ils aient vu dans leur âme des abîmes de perversité. Ils s'en vont baissant les yeux, croyant sentir le regard du Sauveur attaché sur eux, et craignant qu'il ne révèle en public leur indignité ; ils s'en vont et Jésus, dans sa clémence, regarde ailleurs, leur laissant le temps de s'évader.

Jamais pareil enseignement n'avait été donné à l'humanité. Avant de juger les autres, considère d'abord ta propre misère, cela t'inspirera plus d'indulgence. — C'est un règne nouveau qui commence, un esprit nouveau qui souffle : le règne, l'esprit de la douceur. « Si le mari de cette femme était présent, dit saint Augustin, il dut lui-même s'éloigner, épouvanté de ses propres fautes, son désir de vengeance faisant place à la volonté de pardonner<sup>1</sup>. » Quant à elle, Jésus jugea qu'elle était assez humiliée de cette accusation publique, il voyait d'ailleurs son repentir sincère ; c'est pourquoi, blâmant son crime, mais condescendant à sa faiblesse et ayant égard à son regret qui se traduisait par les actes intérieurs de son âme brisée et par la rougeur de son visage, il lui dit : « Personne ne t'a condamnée ? Moi non plus je ne te condamnerai pas. Va et désormais ne pèche plus. »

Il n'approuve point la faute, mais il relève la pauvre âme par cette formule adorable du pardon.

<sup>1</sup> Puto quod hac sententia Domini audita, si præsens fuit etiam maritus ipse, qui violatam sui tori fidem vindicari postulabat, exterritus animum ad voluntatem parcendi ab ulciscendi cupiditate deflexit. (S. Aug., *Epist.* 51).



Ce large pardon, si fort en faveur en notre siècle ' qui y a cherché surtout des excuses à certaines faiblesses pour lesquelles il se montre plus qu'indulgent, effarouchait les premiers siècles chrétiens et surtout le quatrième, où Montan affichait une morale sévère autant qu'hypocrite. Nombre de pasteurs, par une pudeur mal entendue et une prudence exagérée, passèrent sous silence cette admirable histoire. Ils craignaient d'encourager l'infidélité des épouses par le récit où le Sauveur fait paraître surtout son exquise bonté pour une pécheresse repentante. Le repentir leur échappait, ne leur laissant voir que l'énormité de la faute. Delà vient que plusieurs Pères, comme Tertullien, Origène et saint Cyprien, omettent de commenter cette page : d'où l'on a conclu qu'ils ne l'avaient pas connue. Avec le temps, comme on avait cessé de la lire, on cessa de l'écrire, et dans beaucoup de manuscrits autorisés elle manque. En d'autres, elle est placée soit au chapitre précédent, soit à la fin de l'Evangile de saint Jean, soit dans saint Luc après le chapitre xxi, quand l'Evangéliste va raconter la Passion. C'est pourquoi plusieurs interprètes ont prétendu que cet épisode n'est point de la plume de saint Jean. Ils relèvent en effet plusieurs expressions que le disciple bien-aimé n'a point employées ailleurs. Ces remarques ne nous paraissent pas suffisantes pour entamer l'authenticité du récit et de l'auteur. C'est bien le genre, la manière, la tonalité de saint Jean, avec ces traits inattendus qui coupent un discours, pour en mieux faire ressortir la portée. Enfin ce fait est bien à sa place, dans la situation aiguë que les Pharisiens font en ce moment à Jésus. D'ailleurs il se trouve dans un nombre imposant de manuscrits et des plus anciens, dans la Vulgate et dans plusieurs exemplaires de la version Italique, il remonte donc aux temps apostoliques, et d'ailleurs l'Eglise l'a consacré en l'acceptant dans le quatrième Evangile <sup>2</sup>.

' On connaît les beaux vers de Victor Hugo inspirés par cette histoire :

Oh ! n'insultez jamais une femme qui tombe !  
Qui sait sous quel fardeau la pauvre âme succombe ?  
Qui sait combien de jours sa faim a combattu ?  
Quand le vent du malheur ébranlait leur vertu,  
Qui de nous n'a pas vu de ces femmes brisées  
S'y cramponner longtemps de leurs mains épuisées,  
Comme au bout d'une branche on voit étinceler  
Une goutte de pluie où le ciel vient briller,  
Qu'on secoue avec l'arbre et qui tremble et qui lutte,  
Perle avant de tomber et boué après sa chute !  
La faute en est à nous, à toi, riche, à ton or !  
Cette fange d'ailleurs contient l'eau pure encor :  
Pour que la goutte d'eau sorte de la poussière  
Et redevenue perle en sa splendeur première,  
Il suffit, — c'est ainsi que tout remonte au jour, —  
D'un rayon de soleil ou d'un rayon d'amour.

Malgré ses beautés incontestables, combien cette longue tirade est inférieure à la parole de Jésus-Christ : « Que celui de vous qui est sans péché lui jette la première pierre ! » et moins touchante que ce mot sorti du cœur de Jésus : « Moi non plus je ne te condamnerai pas ! »

<sup>2</sup> Saint Jean se sert là seulement du mot λαός peuple, — partout ailleurs c'est ὄχλος — et de γραμματεῖς, pour désigner les Scribes. Patrizzi est d'avis que saint Jean n'écrivit le récit de la femme adultère que plus tard, alors qu'il avait déjà composé son Evangile, et qu'il l'y

## II

Jésus se rend ensuite dans la galerie du trésor où les Juifs déposaient leurs offrandes en des tronc disposés çà et là pour les recevoir. Cette galerie était particulièrement surveillée, c'est donc sous les yeux mêmes des prêtres qu'il va enseigner, dans le parvis des femmes. Deux candélabres de cinquante coudées de haut éclairaient la cour, le temple, la cité. Ces lampadaires lui suggèrent une comparaison :

— « Je suis la lumière du monde, dit-il aux auditeurs qui l'accompagnent en foule. Celui qui me suit ne marche pas dans les ténèbres, mais il aura la lumière de la vie.

« Les Pharisiens lui répondent : Vous vous rendez témoignage à vous-même, votre témoignage n'est pas digne de foi.

« Jésus leur dit : Si je me rends témoignage à moi-même, mon témoignage est digne de foi, car je sais d'où je suis venu et où je vais. Mais vous ne savez pas d'où je viens ni où je vais. Vous jugez selon la chair ; moi je ne juge personne ; ou bien si je juge, mon jugement est vrai, car je ne suis pas seul : il y a moi et celui qui m'a envoyé, le Père.

« Or dans votre loi il est écrit que le témoignage de deux hommes est digne de foi. Oui, je me rends témoignage à moi-même, mais le Père qui m'a envoyé me rend aussi témoignage. »

Il reprend sans cesse le même raisonnement pour les rendre plus inexcusables, sinon pour les convaincre. Déjà, en effet, il leur avait dit après le miracle du paralytique : « Les œuvres que je fais rendent témoignage que mon Père m'a envoyé. » C'est le Père qui lui donne la puissance d'accomplir ces prodiges qui s'imposent. La foi au Père s'impose donc aussi et par là-même la foi en lui. Mais il faudrait qu'ils admettent qu'il est Dieu et Fils de Dieu, et quoique tout le leur prouve, ils refusent leur assentiment. La lumière brille et ils nient la lumière ou ils ferment les yeux pour ne pas voir.

Cependant il leur faut répondre quelque chose ; alors ils se cantonnent dans l'ineptie de ceux qui pour croire en Dieu exigent de le voir.

« Ils lui disent : Où est votre Père ?

« Jésus leur répond : Vous ne connaissez ni moi ni mon Père. Si vous me connaissiez, peut-être aussi connaîtriez-vous mon Père. »

La vue seule de ses miracles en effet attestait qu'il était Dieu et Fils de Dieu ; mais ils ne sont pas de bonne foi.

C'est ainsi qu'il parlait auprès des tronc, dans la galerie des offrandes. Les Pharisiens ne dissimulaient point leur rage, « personne cependant ne le saisit, car son heure n'était pas venue. »

inséra dans la suite. Ce récit est omis dans plusieurs manuscrits importants, l'Alexandrin, ceux du Sinai, le Vaticanus, la Peschito, le palimpseste d'Ephrem, etc., et Origène, saint Cyrille, Tertullien, saint Cyprien, saint Jean Chrysostome n'en font pas mention. Mais plus de 300 manuscrits le rapportent intégralement.

Lui, il continue à enseigner, plus pressant encore, car à la doctrine il ajoute les menaces :

— « Je m'en vais, et vous me chercherez, et vous mourrez dans votre péché. Là où je vais, vous ne pouvez pas venir. »

Oui, toute âme cherche Dieu, toute âme a besoin de Jésus-Christ, et, dans ses grandes détresses, après ses égarements, elle se demande : « Où est la vérité ? » Question anxieuse et que tout le monde se pose, parole profondément humaine. Les Pharisiens affectent de la raillerie et ils l'accueillent par cette grossière plaisanterie :

« Est-ce qu'il va se tuer ? puisqu'il a dit : Là où je vais, vous ne pourrez pas venir. »

— « Vous êtes d'en bas, » leur répond-il avec une tristesse découragée, « et je suis d'en haut. Vous êtes de ce monde, et moi je ne suis pas de ce monde. »

Puis reprenant un ton grave : « Je vous ai dit que vous mourrez dans vos péchés ; oui, si vous ne me croyez pas ce que je suis, vous mourrez dans votre péché ! »

— Qui êtes-vous donc ? s'écrièrent-ils.

— Dès le commencement je vous l'ai dit <sup>1</sup>. J'ai beaucoup de choses à répondre et à juger dans votre conduite : je me bornerai à déclarer que Celui qui m'a envoyé est véridique et que je n'enseigne aux hommes que ce qu'il m'a enseigné. »

Mais ils ne veulent pas conclure qu'il appelle Dieu son Père.

Quand donc le reconnaîtront-ils, enfin ? Il va le leur annoncer en termes qui demeurent voilés pour eux maintenant :

— « Lorsque vous aurez élevé le Fils de l'homme, alors vous connaîtrez qui je suis et que je ne fais rien par moi-même. Je dis ce que mon Père m'a enseigné. Et celui qui m'a envoyé est avec moi, et il ne me laisse point seul, il ne m'abandonne pas, car je fais toujours tout ce qui lui est agréable. »

Ces accents de vérité, ces affirmations puissantes, en ébranlent un grand nombre qui désormais croient en lui. « Il parle comme personne n'a parlé » ; il parle comme quelqu'un qui voit ce que les autres ne voient pas, parce qu'il voit « d'en haut », tandis que les autres voient d'en bas, et comme il possède la vision du Père, il affirme aussi comme personne n'a jamais affirmé ; ses paroles sûres d'elles-mêmes, ses œuvres, sa personne emportent la confiance, et les âmes droites croient rien qu'à l'entendre. *Hæc illo loquente, multi crediderunt in eum.* (Jean, VIII, 12-30).

### III

Alors à ces nouveaux croyants dont la foi est encore bien chancelante, il s'adresse en ces termes pleins de tendresse :

<sup>1</sup> *Principium qui et loquor vobis, τὴν ἀρχὴν ὃ τι καὶ λαλῶ ὑμῖν.* (Jean, VIII, 25). Il y a plusieurs interprétations à ce texte. Celle qui semble préférable est celle-ci : Je suis ce que je vous ai dit dès le commencement. D'autres expliquent : τὴν ἀρχὴν, absolument. Je suis absolument ce que je vous déclare. (Didon).

— Si vous gardez ma parole, vous serez vraiment mes disciples, et vous connaîtrez la vérité, et la vérité vous donnera la liberté.

1. Les Pharisiens qui observaient se jettent sur cette parole si douce pourtant, et si belle, mais qu'ils ne comprennent pas :

— « Nous sommes de la race d'Abraham et nous n'avons jamais été les esclaves de personne. Comment donc dites-vous : « Vous serez libres ? » »

— En vérité, en vérité je vous le dis, leur répond-il, quiconque fait le péché devient l'esclave du péché. Or, l'esclave ne demeure pas toujours à la maison, tandis que le fils y demeure toujours. Si donc le fils de la maison vous délivre, vous serez vraiment libres. »

L'homme, dit saint Thomas, est un être raisonnable. Quand il se détermine d'après la raison, il se détermine librement et de lui-même : il fait acte de liberté. Mais quand il pèche, il agit contre la raison et cède à l'impulsion d'un autre, qui le retient sous sa domination et le gouverne, il est donc esclave. Tout le genre humain était esclave et n'avait aucun droit à la maison de famille. Seul le fils de la maison pouvait lui rendre la liberté, et il était venu pour cela.

Ces explications limpides n'apaisent point les esprits prévenus des Pharisiens. Ils voient d'abord que Jésus les traite d'esclaves, eux, des enfants d'Abraham, et cela les révolte ; ensuite, que Jésus se déclare le fils de la maison venu pour leur rendre la liberté et l'entrée de la maison du Père de famille, et cela les indigné si fort qu'ils s'efforment dans leurs desseins de haine. Jésus va dévoiler leurs criminelles pensées et montrer leur véritable origine :

— « Vous êtes des enfants d'Abraham, mais vous cherchez à me faire mourir, parce que ma parole ne prend pas sur vous. Moi je dis ce que j'ai vu chez mon Père, et vous faites ce que vous avez vu chez le vôtre. »

— Notre père, répondent-ils, c'est Abraham.

— Si vous êtes les enfants d'Abraham, s'écrie-t-il, faites les œuvres d'Abraham. Maintenant vous cherchez à me faire mourir, moi qui vous ai dit la vérité que j'ai reçue de Dieu. Cela, Abraham ne l'a point fait. Vous faites les œuvres de votre père. »

Ils commencent à comprendre que Jésus parle d'une filiation selon l'esprit et non selon la chair, et ils répliquent avec chaleur :

— « Nous ne sommes pas nés de la fornication ; nous n'avons qu'un père qui est Dieu. »

— Si Dieu était votre père, leur dit-il avec autorité, vous m'aimeriez, car je suis sorti et je viens de Dieu. Je ne suis pas venu de moi-même, mais c'est lui qui m'a envoyé. Pourquoi ne reconnaissez-vous pas mon langage ? C'est parce que vous ne voulez pas entendre ma parole. Non, ne vous réclamez point d'Abraham ; vous avez pour père le diable et vous travaillez à accomplir les désirs de votre père. Il a été homicide dès le commencement et il n'est point resté dans la vérité, et il n'y a point de vérité en lui. Quand il ment, il prend



dans son propre fond, car il est menteur et père du mensonge. »

De quels traits vigoureux il les marque et les flagelle ! Il est clair qu'ils ne sont point de la famille qui a Dieu pour père, car ils ne reconnaissent le fils de la maison ni à son accent, ni à ses discours. Leur père c'est le démon : ils aiment le mensonge, ils n'ont qu'une passion, celle de satisfaire ses désirs de mensonge. Il a été homicide dès le commencement, car il a la haine de l'homme, et déjà dans leur cœur ils sont homicides puisqu'ils méditent et préparent sa mort. La vérité les accable, mais ils la fuient, ils ont la haine de la vérité, crime contre nature, crime contre la lumière et qu'il leur reproche vivement :

« Si je vous dis la vérité, pourquoi ne me croyez-vous pas ? »

2. Ont-ils du moins quelque chose à alléguer contre son caractère, sa sainteté, sa vertu ? Qu'ils le disent :

« Qui de vous peut me convaincre de péché ? »

Ils gardent le silence. Pas une voix qui ose l'accuser, tant il est au dessus des faiblesses humaines.

« Alors, reprend-il de nouveau, si je vous dis la vérité, pourquoi ne me croyez-vous pas ? »

C'est surtout leur grand péché, celui-là, celui qui ne se pardonne pas, le péché contre la vérité, contre le Saint-Esprit.

Pourquoi ? Il va le leur dire :

— « Celui qui est de Dieu entend les paroles de Dieu. Et vous ne les entendez pas, vous, parce que vous n'êtes pas de Dieu. »

« La lumière de la vérité éclaire tout homme venant en ce monde » et le pénètre de ses rayons, si bien qu'il l'aime, qu'il la comprend et qu'il éprouve pour elle un attrait presque invincible. L'attrait de Dieu, c'est la grande grâce, et que d'efforts il faut accomplir pour le rompre ! Cette séparation de l'homme et de Dieu est tellement contraire à nos aspirations, à nos besoins, à l'orientation de notre esprit et de notre cœur, obstinément dirigés vers leur Créateur et Maître, qu'elle ne s'explique que par l'action diabolique. Mais quand elle est achevée, l'homme devient en quelque sorte la chose de Satan qui le possède. Les Pharisiens frémissaient à chacune de ses paroles, parce qu'ils les sentaient vraies, et qu'ils ne trouvaient rien à répondre. Il ne leur restait que les injures, aussi désormais leurs moyens de défense sont déplorables :

— « N'avons-nous pas raison de dire que vous êtes un Samaritain et que vous avez un démon ? »

Jésus daigne pourtant répondre à cette insulte :

« Je n'ai point de démon, mais j'honore mon Père et vous me déshonorez. Moi, je ne cherche point ma gloire. Il est quelqu'un qui la cherche et qui juge. »

Que faisaient-ils, en effet, que de rejeter le Père en maudissant celui que le Père envoyait, en le repoussant, malgré ses œuvres, malgré ses miracles de bonté et son inattaquable vertu ? Et comme s'il eût voulu épuiser toutes les ressources de sa doctrine et de sa douceur, afin de toucher

ces âmes ingrates, il reprend avec calme son grand enseignement :

— « En vérité, en vérité je vous le dis, si quelqu'un garde ma parole il ne verra jamais la mort. »

— Maintenant, s'écrient-ils, sans vouloir même réfléchir, eux dont l'esprit naguère était si pénétrant, nous savons que vous avez un démon. Abraham est mort, ainsi que les prophètes, et vous dites : « Si quelqu'un garde ma parole, il ne connaîtra jamais la mort. » Est-ce que vous êtes plus grand que notre père Abraham qui est mort ? Et les prophètes aussi sont morts ? Qui prétendez-vous être ?

— Si je me glorifie, répond Jésus avec fermeté, ma gloire n'est rien. Il y a mon Père qui me glorifie, lui que vous dites votre Dieu, alors que vous ne le connaissez pas. Moi je le connais, et si je disais que je ne le connais pas, je serais semblable à vous, menteur. Mais je le connais et je garde sa parole. »

Ils avaient parlé d'Abraham.

— « Abraham votre père, poursuit-il avec la même superbe affirmation, Abraham a désiré ardemment voir mon jour, il l'a vu et il a tressailli de joie. »

Il y eut en effet grande joie dans les Limbes à la naissance du Christ.

Ce calme, cette majesté, les déconcertent de plus en plus.

— « Quoi, crient-ils, vous n'avez pas encore cinquante ans et vous avez vu Abraham ! »

— En vérité, en vérité je vous le dis, répond-il tranquillement, avant qu'Abraham fût né, je suis. »

Il affirmait donc ainsi sa divinité, son éternité ; ils ne le comprenaient que trop, mais à bout d'arguments, ayant épuisé jusqu'aux injures, ils ramassèrent pour les lui jeter des pierres qui servaient aux constructions d'Hérode.

Mais Jésus se déroba et sortit du temple. (Jean, VIII, 30-59).

Avec quel art il a conduit cette discussion, pour la conclure comme il voulait, en prouvant qu'il était le Fils de Dieu ! Dès le début, c'est la pensée maîtresse qu'il exprime : « Je suis la lumière du monde. » Les docteurs de la loi savaient que le Messie serait la lumière des nations, il déclarait donc par ces paroles : « Je suis le Messie. » Et il termine par ces mots : « Avant qu'Abraham fût né, je suis. » C'est-à-dire, je suis de toute éternité, je suis le Fils du Père, je suis le Fils de Dieu.

La démonstration est complète pour qui veut réfléchir, se soustraire aux préjugés et aux partis pris, regarder seulement la lumière qui s'impose à tous ceux qui ne sont pas aveugles. Il y eut des croyants, mais la plupart s'obstinèrent à rester des enfants de ténèbres.

Tel fut le second acte du drame.

---

*Imprimatur* : † SEBASTIANUS, Episcopus Lingonensis.

*Le gérant* : J. MAITRIER.

---

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT.

# L'Ami du Clergé Paroissial

## SOMMAIRE

**Deux sermons pour la Dédicace.** — II. Nos églises et le ciel, 833.

**Prônes catéchétiques sur le Décalogue.** — XIX. Le jeûne et l'abstinence, 835.

**Sermon pour la fête d'un Apôtre.** — Le zèle familial, 839.

**Trésor d'histoires pour l'explication du Symbole des Apôtres.** — XVIII. La vie éternelle (suite): *Le Purgatoire*, 843.

## DEUX SERMONS POUR LA DÉDICACE

### II

NOS ÉGLISES ET LE CIEL <sup>1</sup>

*Non est hic aliud nisi  
domus Dei et porta caeli.*

C'est vraiment ici la  
maison de Dieu et la  
porte du ciel.

(Gen., xxviii, 17).

Mes frères,

Le temple catholique est l'image de l'Eglise, de l'Eglise militante d'abord, cette Eglise qui est belle parce qu'elle est l'épouse de Dieu et que Dieu lui a communiqué ses perfections, cette Eglise qui est la mère des âmes, qu'elle conçoit dans l'amour, qu'elle enfante dans la douleur, qu'elle élève par sa forte et puissante discipline. Mais au dessus de l'Eglise militante, voici l'Eglise triomphante, qui chante et se réjouit au ciel, et entre ces deux temples, celui de la terre et celui du ciel, il y a des ressemblances et des harmonies touchantes qu'il est édifiant de contempler. En ce jour, qui est la fête de nos églises, je vous invite, mes frères, à considérer comment le temple catholique est l'image du ciel, l'avant-goût du ciel, le chemin du ciel.

### I

Et d'abord, le temple est l'image du ciel. — Qu'y a-t-il dans le ciel ? Saint Jean a été ravi un jour en extase, il a pénétré dans les cieus, il a entendu le concert des harmonies célestes et les cantiques que l'on chante dans l'éternelle Sion, il a vu de ses yeux un spectacle sublime, et quel était ce spectacle ? « *Vidi Agnum stantem tanquam occisum*, j'ai vu l'Agneau qui était debout et comme immolé. » Il a donc vu la victime du Calvaire offerte à l'adoration des anges et des saints, et ces esprits immortels et ces élus de Dieu se prosternaient devant le trône et ils chantaient : « A

l'Agneau qui a été immolé, louange, honneur, gloire, bénédiction dans les siècles des siècles. *Sedenti in throno et Agno benedictio et honor in sæcula sæculorum.* »

Descendez sur la terre et pénétrez dans le temple catholique ; portez vos regards sur l'autel qui est au sommet et au cœur de l'édifice ; ouvrez la porte du tabernacle. La foi vous montrera là, dans cette étroite demeure, dans ce coin humble et obscur, le Dieu du ciel et de l'éternité, l'Agneau immolé sur le Calvaire, l'Agneau qui s'immole tous les jours et qui reste avec nous jusqu'à la consommation des siècles, pour être notre lumière et notre force, pour ne pas nous laisser orphelins.

Il est là dans sa vérité, dans sa réalité, dans sa substantialité. Sans doute les yeux ne le voient pas, les oreilles n'entendent point sa voix si douce, les mains, même consacrées comme celles du prêtre, les mains qui le touchent ne perçoivent pas son auguste présence, il est caché, mais il est là ! Il est le Dieu caché, mais le Dieu qui sauve : *Deus absconditus, Deus Israel salvator*. Il est là, le Dieu qui est né dans une crèche, le Fils de Dieu et le Fils de Marie, le Dieu qui a vécu dans un atelier, qui est mort sur une croix et qui, avant de mourir, s'est donné lui-même à ses apôtres et leur a commandé de répéter le même miracle et de changer le pain en son corps et le vin en son sang. Il est là, et les générations chrétiennes l'y adorent. Une génération disparaît, une autre lui succède et se prosterne dans le même respect et la même adoration. Si toutes les générations chrétiennes, depuis dix-neuf siècles, pouvaient se lever de leur poussière, elles viendraient faire leur acte de foi dans la présence de Dieu à l'autel.

Ah ! sans doute, cette présence échappe à nos sens, ce Dieu se dérobe à nos regards, il a jeté un voile sur sa face, mais sachons-lui gré de cette discrétion. Sa divinité nous apparaissant dans toute sa splendeur nous écraserait du poids de sa gloire. Dieu s'est caché afin que l'homme qui est si pauvre, si petit, si misérable, puisse venir à lui avec une certaine confiance et sans crainte d'être ébloui par le rayonnement de sa face. Grâce à ces voiles sacrés, vous pouvez venir et vous approcher de lui à toute heure, et puiser auprès de lui énergie et consolation.

Ainsi donc, le même Dieu est au ciel et sur la terre, le même Agneau immolé est dans le temple du ciel et dans le temple d'ici-bas : voilà pourquoi j'ai dit que le temple était l'image du ciel.

### II

Il est aussi l'avant-goût du ciel. — Le bonheur du ciel est double, il peut être envisagé sous deux faces : il est négatif et il est positif.

1. Il est négatif, c'est-à-dire qu'il se compose de l'absence de tout mal. « Dieu, dit saint Jean, a essuyé toutes les larmes des yeux de ses saints, *absterget Deus omnem lacrymam ab oculis eorum*. Il n'y a pour eux ni les deuils, ni les clameurs des passions, ni la douleur, parce que le premier état

<sup>1</sup> Sermon prêché par M. l'abbé Martre, ancien curé-archiprêtre de Prades.



est passé : *neque luctus, neque clamor, neque dolor erit ultra, quia prima abierunt.* » Où trouverons-nous ici-bas un avant-goût de cette félicité ? Ah ! ce n'est pas sur la terre que je le chercherai : la terre est la vallée de larmes, c'est le lieu de l'exil et la patrie de la douleur, les deuils succèdent incessamment aux deuils et les tristesses aux tristesses ; l'homme ici-bas ressemble à un arbre frappé par la foudre et dépouillé de ses feuilles et de ses fleurs, de tout ce qui faisait sa joie et sa consolation. La terre est le lieu du trouble et des haines, des inimitiés et des jalousies. Non, ce n'est pas sur la terre que je chercherai l'avant-goût de la félicité du ciel.

Mais je le trouverai dans le temple. Là plus de deuils : Dieu essuie toutes les larmes des yeux de ses serviteurs. Sans doute le chrétien est frappé dans ses amitiés, dans ses affections les plus chères ; mais la foi lui montre l'éternité où il sera réuni à ceux qu'il a perdus, la joie fleurit comme le lys dans son âme attristée, l'espérance le soutient et le console, l'amour de Dieu l'enivre de ses douceurs et lui fait oublier ses peines et ses angoisses ; et s'il verse encore des larmes parfois, ce sont des larmes bien douces, les larmes du repentir et de l'amour.

Ici, dans le temple, on n'entend pas la clameur des passions ; le bruit et le tumulte des affaires expirent sur le seuil. Ici, tous les hommes sont confondus dans une sainte et sublime égalité. Le riche est à côté du pauvre, l'enfant à côté du vieillard, le savant à côté de l'ignorant, l'opprimé à côté de l'oppresser, la victime à côté du bourreau : tous sont appelés à s'aimer mutuellement.

Ici, dans le temple, toutes les douleurs sont consolées. L'Eglise, comme une mère, prend ses enfants dans ses bras, elle leur inspire je ne sais quelle paix et quelle résignation qui apaise leurs douleurs. Vraiment, on peut dire du temple de la terre ce que le voyant de Pathmos a dit du temple du ciel : « Dieu y essuie toutes les larmes de ses serviteurs. Là il n'y a ni deuil, ni clameur, ni douleur, c'est un lieu de calme, de tranquillité et de paix. *Absterget Deus...* »

2. Le ciel n'est pas seulement l'absence de tout mal : il est encore, il est surtout la jouissance du souverain bien, du bien suprême et infini qui contente tous les désirs, qui comble toutes les aspirations, qui satisfait tous les besoins du cœur. Les élus voient Dieu, et cette vision les inonde de clartés et de délices ; ils possèdent Dieu, et Dieu s'écoule dans leur âme comme un torrent de volupté et de bonheur, ils sont pénétrés d'une ineffable ivresse. *Torrente voluptatis tue potabis eos, inebriabuntur ab ubertate domus tue.*

Est-ce que dans le temple il y aura aussi un avant-goût de cette félicité ? Oui, mes frères, car le Dieu que les élus possèdent au ciel, nous le possédons dans le temple catholique. La pensée que ce Dieu est là à toute heure, et que nous pouvons venir à ses pieds épancher nos douleurs, que nous n'avons que quelques pas à faire pour être devant lui, pour recevoir ses inspirations, la pensée que

sa demeure touche la nôtre et que notre cœur peut être, à tout instant, à côté de son cœur, cette pensée est déjà un bonheur ineffable.

Mais il y a plus encore. Ce Dieu qui est notre captif et notre prisonnier dans le tabernacle, est encore notre nourriture à la communion. Il sort de sa prison obscure, prison de marbre ou de bois, pour venir dans notre cœur ; il se laisse déposer sur nos lèvres tremblantes, il prend possession de notre être infirme et misérable, et alors il se passe quelque chose d'étrange que ceux-là seuls peuvent comprendre qui l'ont goûté : l'âme humaine est saisie jusqu'au plus intime de son être, ses désirs sont relevés, ses pensées sont plus hautes, ses sentiments plus purs, la grande vie de Dieu coule à pleins bords dans sa vie si petite ; ce n'est plus l'âme qui vit, c'est Jésus-Christ qui vit en elle : *jam non ego vivo, vivit vero in me Christus.*

Tout à l'heure, nous disions que Dieu est caché dans l'Eucharistie et que nous devons lui savoir gré de cette discrétion ; ajoutons ici qu'il manque quelque chose au bonheur de l'âme qui communie : il lui manque de voir celui qu'elle aime. Mais c'est une nécessité que cette privation. Ici, c'est le lieu de l'épreuve, ce n'est qu'au ciel que la récompense nous sera donnée ; ici-bas tout commence, au ciel seulement tout est couronné ; ici-bas le mystère et l'ombre est nécessaire, au ciel seulement la vision manifeste. Mais à part cette privation de la vue de Dieu, la possession de Dieu dans l'Eucharistie est la même que la possession de Dieu au ciel. Le temple de la terre est donc un avant-goût du ciel.

### III

Le temple est l'image du ciel ; le temple est l'avant-goût du ciel ; le temple est enfin le chemin du ciel.

Vous connaissez cet axiome : *Nihil per saltum.* Dieu ne fait rien par bonds ; ce qu'il consomme et couronne dans l'éternité, il l'a déjà préparé et lentement travaillé dans le temps. Le temple catholique est le chantier dans lequel Dieu travaille les âmes. Quelque saints que nous soyons, tant que nous cheminons sur cette terre, nous ne sommes qu'un commencement de créature, *ut simus initium aliquid creaturæ ejus.* Ce n'est que par la mort que la créature sera entièrement achevée ; ce n'est que par la mort que nous serons mis en possession de Dieu et que, le voyant, nous lui serons semblables : *videbimus eum sicuti est, similes ei erimus.*

L'âme est baptisée : c'est Dieu qui la prépare à ses destinées éternelles, Dieu l'orne de sa grâce comme un sanctuaire qui doit le contenir. L'âme reçoit l'onction du Pontife, elle croît et grandit dans la vie même de Dieu ; le temple se perfectionne, le sanctuaire s'illumine, et ainsi sous l'action de Dieu l'âme devient de plus en plus capable d'être initiée aux mystères éternels de la gloire céleste. Ici-bas le berceau, là-haut le trône ; ici-bas le commencement, là-haut la consommation ; ici-bas la semence, là-haut la moisson ; ici-bas la

lutte, là-haut le triomphe; ici-bas le travail, là-haut le repos et la béatitude.

Dans ce travail et cette lutte, le temple de la terre est établi par Dieu pour nous aider. L'âme qui veut arriver au terme de ses aspirations et de ses désirs a besoin de lumière pour connaître sa route; elle a besoin de force pour persévérer dans le chemin; elle a besoin de vaillance pour repousser les ennemis.

Elle a besoin de *lumière* pour connaître la route qu'elle doit suivre. C'est à l'Eglise que la lumière est répandue de tous côtés, que Dieu a placé le prêtre qui est le dépositaire de la science, *labia sacerdotis custodient scientiam*, et qui enseigne à toutes les âmes le chemin qui conduit au ciel.

L'âme a besoin de *force* pour ne pas défaillir. Un jour, le prophète Elie fuyait la persécution d'Achab et de Jézabel, et après de longs jours de marche il se trouva à bout de forces, et alors il s'assit à l'ombre d'un arbuste et il dit : « Mon Dieu, je ne suis pas meilleur que mes pères : envoyez-moi donc la mort, afin que je trouve ici le repos que les rois de la terre me refusent. » Ces défaillances, mes frères, sont le partage de tous les hommes. Nous aussi, nous éprouvons des lassitudes et des faiblesses; nous sommes tentés de nous asseoir, tandis qu'il faudrait demeurer debout et combattre vaillamment; nous sommes tentés de dire à Dieu : « Mon Dieu, je ne suis pas meilleur que mes pères; envoyez-moi la mort, car la croix pèse trop lourdement sur mes faibles épaules, je suis fatigué de toujours lutter et toujours souffrir. » Dieu envoya à Elie un ange qui lui présenta un pain cuit sous la cendre et une amphore de vin. Le prophète mangea et but, et ses forces revinrent, et il marcha avec courage jusqu'à la montagne du Seigneur où Dieu se montra à lui. C'est là l'image de l'Eucharistie qui nous soutient et nous reconforte. Ames voyageuses ici-bas, pèlerins de la terre, lutteurs qui combattez contre vos passions, qui êtes persécutés et qui sentez vos forces défaillir, voilà le Pain vivant et qui donne la vie au monde. Mangez et buvez; mangez ce froment des élus, buvez ce vin qui fait germer les vierges, et vous éprouverez au dedans de vous une force renaissante et un courage agrandi.

Enfin, l'âme qui est en marche vers le ciel a besoin de *vaillance* pour repousser les ennemis. Ils sont là, nombreux et acharnés, cherchant à l'entraîner hors du chemin, à l'égarer dans la poursuite des faux plaisirs. Mais le temple qui lui a fait connaître la route, le temple où elle a trouvé le secret de ne point défaillir, le temple lui fournira encore le moyen de résister victorieusement à tous ces ennemis. Qu'elle se cache dans le secret du tabernacle, *abscondit me in abscondito tabernaculi sui*, qu'elle fuie les dangers et les séductions du monde, ici elle trouvera toujours l'encouragement et le pardon. C'est ici qu'est le chemin du ciel, ici qu'on repousse les ennemis de Dieu et de l'âme chrétienne.

Les Juifs exilés étaient assis sur les bords du

fleuve de Babylone et ils pleuraient au souvenir de Sion. *Super flumina Babylonis, illic sedimus et flevimus cum recordaremur Sion*. Aux saules qui bordaient les eaux, leurs lyres, tristes, étaient suspendues, et leurs vainqueurs leur disaient : « Chantez-nous donc les cantiques de Sion ! — Ah ! répondaient-ils, comment chanterions-nous les cantiques de Sion sur la terre étrangère ? *Quomodo cantabimus canticum Domini in terra aliena ?* »

Mes frères, nous sommes, nous aussi, au milieu de Babylone, la cité du désordre et de l'iniquité; mais, plus heureux que les Juifs, nous pouvons chanter même sur une terre étrangère, car nous avons nos temples qui sont l'image, l'avant-goût et le chemin de la patrie. Non, nous ne chanterons pas les couplets profanes du monde, nous ne participerons pas à ses fêtes dangereuses et à ses plaisirs coupables, nous mépriserons le monde et ses vanités; mais même sur la terre étrangère nous chanterons les cantiques du Seigneur, nous nous essaierons ici-bas dans le temps à la vie de l'éternité.

O sainte Jérusalem, cité du ciel qui nous attends, que ma langue s'attache à mon palais, que mon bras se dessèche, si, au milieu du temple de la terre, je cesse de penser à toi, de soupirer après toi, jusqu'au jour où j'entrerai dans les murs éternels ! Ainsi soit-il.

## PRONES CATÉCHÉTIQUES SUR LE DÉCALOGUE

### NIX

#### LE JEÛNE ET L'ABSTINENCE

##### Résumé analytique

Jésus-Christ a laissé à son Eglise le soin de régler la pratique de la mortification des sens, qu'il a déclarée nécessaire au salut. L'Eglise a prescrit deux choses : le jeûne et l'abstinence.

I. Ces pratiques sont très salutaires. La morale matérialiste prêche la jouissance, autorise la satisfaction de tous les instincts. Elle est absurde et contraire aux vrais intérêts de l'individu et de la société. L'homme ne peut développer ses facultés, la société ne peut prospérer qu'au prix du travail, qui a souvent pour condition la privation et la souffrance. Les païens l'ont compris, les plus célèbres législateurs ont réprimé les mauvais instincts de la nature, et formé les citoyens au mépris de la jouissance.

II. Elles sont très anciennes. Dieu a imposé au premier homme une abstinence pour l'éprouver; il n'a permis l'usage de la viande et du vin qu'après le déluge; il a défendu aux Juifs de manger la chair de certains animaux, la graisse et le sang. Les prophètes ont prêché les avantages du jeûne et l'ont pratiqué, les Ninivites ont obtenu par le jeûne le pardon de leurs crimes, saint Jean dans le désert a vécu de miel et de sauterelles, enfin Jésus-Christ a jeûné et a recommandé la pratique du jeûne.

III. Ces pratiques ont bien varié depuis dix-neuf siècles, mais l'obligation d'obéir à l'Eglise, qui en fait le mérite, est toujours la même. Le jeûne oblige en carême, aux quatre-temps et vigiles, à ne faire qu'un repas (maigre, sauf dispense) à midi, et une collation le soir (à partir



de vingt et un ans). L'abstinence consiste à se priver de viande le vendredi à partir de sept ans. Il y a certaines raisons qui dispensent surtout les malades et les pauvres, mais il est bon de consulter son confesseur, car il s'agit d'obligations graves. N'imitons pas le mauvais riche de l'Evangile.

*Convertimini ad me in toto corde vestro, in jejuniis, et in fletu, et in planctu.*

Revenez à moi de tout votre cœur, par le jeûne, les pleurs et les gémissements. (Joël, II, 12).

Mes frères,

Il nous reste à parler aujourd'hui des deux derniers commandements de l'Eglise, pour achever d'expliquer ce qui a rapport à nos devoirs envers elle, et envers Dieu dont elle représente l'autorité sur la terre. Le Sauveur a instruit ses apôtres de tous les mystères de son royaume, et les a laissés au milieu des hommes, en leur recommandant d'enseigner sa loi et de la faire observer à toutes les nations. Sa venue avait accompli les prophéties de l'ancien Testament et mis fin à toutes les observances mosaïques ; mais si les figures symboliques avaient cessé, c'est que la réalité en avait pris la place, et de même qu'un nouveau sacrifice, de nouveaux sacrements, de nouveaux sabbats et de nouvelles fêtes avaient remplacé les institutions anciennes, le jeûne et l'abstinence allaient aussi être réglés par de nouvelles lois. Les disciples de Jean-Baptiste demandèrent un jour à Jésus : « Pourquoi vos disciples ne jeûnent-ils pas comme nous ? » et le Sauveur leur répondit : « Est-ce que les fils de l'Epoux peuvent s'attrister pendant que l'Epoux est avec eux ? Mais il viendra un temps où l'Epoux leur sera enlevé, et alors ils jeûneront. » (Matth., IX, 14). Ce temps ne devait pas tarder à venir ; Jésus-Christ était à peine remonté vers son Père, que les apôtres prêchèrent aux sages du monde la folie de la croix, la pénitence, la mortification des passions, la lutte contre la chair et le monde ; ils annoncèrent de la part de leur Maître que ceux qui voudraient ressusciter avec lui devaient auparavant mourir avec lui, et que les tribulations passagères de cette vie auraient pour récompense un poids éternel de gloire.

Si la rédemption du monde s'est opérée par les souffrances et la mort du Fils de Dieu, le salut du pécheur aura pour condition la pénitence, et la perfection du chrétien sera achetée au prix d'une victoire sur les trois ennemis que saint Jean appelle « la concupiscence de la chair, la concupiscence des yeux, et l'orgueil de la vie. » Ceux qui doivent régner un jour avec Jésus-Christ sont prédestinés par le Père céleste à lui être semblables ; or nous ne pouvons devenir semblables à l'Homme de douleurs qu'en acceptant la souffrance. Dès sa naissance, Jésus-Christ a vécu dans les privations, dans la pauvreté, dans le dénûment, puisqu'il n'avait pas toujours un abri où il pût reposer. Avant de commencer la prédication de son Evangile il s'est retiré dans le désert, pour y jeûner pendant quarante jours ; pendant trois années de pérégrinations à travers la Palestine, il a

vécu le plus souvent de ce qui lui était offert sur son chemin, ou du produit de la pêche des apôtres.

Comment donc lui ressemblerions-nous, si nous ne vivions que pour procurer à notre corps toutes les jouissances qu'il réclame ? « Les vrais disciples du Christ, dit saint Paul, sont ceux qui ont crucifié leur chair avec ses vices et ses concupiscences. » (Gal., V, 24). La mortification corporelle est donc une partie essentielle de la religion chrétienne, et l'Eglise a dû régler la pratique ordinaire de cette mortification<sup>1</sup>. Elle l'a fait porter sur deux points différents : le jeûne et l'abstinence de viande, dont nous allons nous entretenir aujourd'hui. Nous tâcherons de comprendre combien ces pratiques de mortification sont salutaires, combien l'usage en est ancien, et quelles sont les prescriptions actuelles de l'Eglise.

## I

Nous venons de dire pourquoi l'homme est obligé de chercher le salut dans la pénitence : c'est qu'il est pécheur, et qu'il a une nature portée au péché. D'une part, il doit expier ses fautes, d'autre part il doit corriger des sens rebelles à la loi de la raison, afin de se préserver de nouvelles chutes. Ne sentez-vous pas tous, dans tous vos membres, comme saint Paul, cette loi de la chair qui ne veut pas obéir à Dieu ? N'avez-vous pas même appris déjà, par votre propre expérience, que si on n'éteint pas courageusement le premier feu des passions, on succombe bientôt ? Reconnaissez donc que vous ne pouvez servir Dieu sans vous faire violence en bien des choses, et que, pour vous habituer à cette sainte résistance aux désirs de la chair, ce n'est pas trop d'accepter les pénitences prescrites par l'Eglise. Oseriez-vous dire, avec les matérialistes et les jouisseurs de notre époque : « Tout ce que la nature recherche est bon, tout ce qui satisfait les instincts du corps est permis ? » Telle est, hélas ! la morale de ceux qui ne croient ni à une justice éternelle, ni à la chute de l'humanité, ni aux châtiments de l'autre vie. « Couronnons-nous de roses, disent-ils, enivrons-nous de vins délicieux, profitons de la vie, pendant que nous sommes jeunes ! » (Sag., II, 7-10). Hélas ! la jeunesse passe bien vite, la vie tout entière s'écoule comme l'eau du torrent ; mais c'est précisément à cause de cela qu'il faut penser sérieusement à la mort et à ce qui la suivra. Pour ceux qui refusent de croire, la mort est une énigme et la souffrance un mystère, pour eux tout le bonheur de l'homme est ici-bas, et la souveraine sagesse consiste à se procurer pendant la vie, par tous les moyens possibles, la plus grande somme de jouissance.

Que faut-il penser de cette morale, en la jugeant même d'après les seules lumières de la raison ? — Qu'elle est absurde, et que si jamais elle triomphait, ce serait pour le plus grand malheur de

<sup>1</sup> Beaucoup de chrétiens ignorent qu'ils sont *tenus, sub gravi*, à se mortifier, au moins en pratiquant le jeûne et l'abstinence prescrits par l'Eglise.

l'homme et la ruine de toute société. Si Dieu nous avait créés uniquement pour jouir des biens et des plaisirs de cette vie, comme la plupart des hommes ne peuvent pas se les procurer, le Créateur aurait manqué de sagesse et de justice envers eux. Mais supposons que tous les membres de la société puissent se procurer toutes les jouissances qu'ils désirent, je me demande comment se développerait cette société où il n'y aurait plus personne pour travailler, combien de temps vivraient ces sybarites, qui se gorgeraient de mets exquis, et se rassasieraient jour et nuit de honteux plaisirs. Il suffit d'un moment de réflexion pour reconnaître que les instincts qui nous portent à jouir de la vie doivent être réglés par la raison, que les jouissances du corps, si on en abuse, sont un obstacle aux travaux de l'intelligence et une source de maladies, que l'excès de jouissance tue, enfin qu'il y a en nous des inclinations mauvaises que nous devons réprimer de toutes nos forces pour être réellement heureux. C'est ce que les païens eux-mêmes avaient déjà compris. Les Spartiates donnaient à leurs enfants une éducation qui les rendait capables de supporter toute sorte de privations et de fatigues, ils leur inspiraient le mépris des richesses et des plaisirs. Les Romains ont étonné le monde par l'austérité de leurs vertus civiques, et ils ont perdu l'empire du monde quand ils se sont laissé aller à imiter les mœurs efféminées des peuples qu'ils avaient vaincus. Ne méprisez-vous pas l'homme qui ne sait pas commander à ses passions? N'admirez-vous pas au contraire celui qui a le courage de sacrifier le plaisir au devoir? En dehors même de toute considération surnaturelle, il est évident que la vie de l'homme a un but supérieur à la jouissance matérielle, et que la société ne peut subsister sans exiger d'un grand nombre de ses membres une vie de renoncement. Aussi il y a toujours eu, en face des apôtres du sensualisme, des philosophes qui ont tracé à l'homme le chemin de la vertu, en lui apprenant à souffrir.

Il n'était pas inutile de rappeler ces vérités pour disculper l'Eglise du reproche qu'on lui fait de méconnaître la nature de l'homme en lui imposant des privations et des jeûnes. On jette le ridicule sur ses lois d'abstinence, en même temps qu'on exalte l'austérité des Spartiates, les vertus des Stoïciens, et même les pratiques des Musulmans. Il faudrait au moins être logique : puisque la mortification des sens et la modération des passions sont d'excellentes choses pour le développement de la vie physique et morale de l'homme, et des conditions essentielles du progrès des sociétés, pourquoi ne fait-on pas honneur à l'Eglise d'avoir toujours prêché le renoncement? De quel droit vient-on se moquer de ceux qui obéissent à des lois si raisonnables? Sans doute, la question qui nous occupe est bien plus élevée qu'une thèse de philosophie ou de morale sociale; l'Eglise, avons-nous dit, impose à ses enfants le jeûne et l'abstinence pour les rendre plus semblables à Jésus-Christ, leur faire expier leurs péchés et gagner le

ciel; mais quand elle n'aurait eu pour mission que de défendre l'homme et la société contre la gangrène que produit infailliblement l'abus du plaisir, il faudrait la remercier des lois qu'elle a faites, et respecter ceux qui les observent.

## II

L'ancienneté et l'universalité des grandes institutions sociales sont des preuves qu'on aime à faire valoir en leur faveur. Il nous sera donc bien permis d'appuyer par l'histoire des siècles passés ce que nous venons de dire de l'utilité des lois relatives à l'abstinence. Rien ne doit plus frapper un chrétien que ce qui nous est raconté à la première page de la Bible. Dieu a créé l'homme, il veut lui faire mériter le bonheur auquel il le destine. Que va-t-il exiger de lui? Une action d'éclat? Non, une légère abstinence : il ne devra pas toucher aux fruits qu'un bel arbre fait briller à ses yeux. Est-ce là un ordre digne de Dieu? Oui, sans doute, puisque Dieu l'a donné. Est-ce une épreuve suffisante pour fixer le sort de l'homme? Hélas! nous ne le savons que trop, puisque le roi de la création y a succombé. Jugez par là, mes frères, de l'importance des commandements établis par l'Eglise pour vous apprendre à mortifier vos sens.

Depuis la chute d'Adam jusqu'au déluge, les hommes n'ont pas su ce que c'était que de manger la chair des animaux et de boire du vin. Plus tard, dès que Dieu donna une loi à son peuple, il fit de nombreuses défenses relatives à la nature des viandes. Il ne prescrivit qu'une fois par an le jeûne absolu jusqu'au coucher du soleil, au jour de la grande fête de l'*Expiation*, mais le jeûne était néanmoins pratiqué très fréquemment par les particuliers, soit pour expier des fautes, soit pour obtenir les grâces demandées à Dieu par la prière. La loi, Dieu par conséquent, autorisait ces pratiques, et rien n'est plus fréquent, dans l'histoire des Juifs, que l'usage de jeûner pour être plus agréable à Dieu. Les saints Pères font remarquer que Moïse resta quarante jours sur le mont Sinaï sans boire ni manger, que la mère de Samson et celle de Samuel obtinrent la fécondité au prix de sévères abstinences, que le prophète Elié jeûna quarante jours avant de contempler sur le mont Horeb un rayon de la gloire divine, que Judith jeûnait tous les jours pour obtenir la délivrance de son peuple, que David s'humiliait dans le jeûne et la prière. L'histoire de Jonas nous offre un exemple plus frappant encore, puisqu'il vient d'un peuple idolâtre : ce sont les Ninivites qui, menacés de voir bientôt leur magnifique capitale anéantie, se décident à faire pénitence, à se couvrir de cilices et à se priver de nourriture et de boisson, jusqu'à ce que Dieu retire l'arrêt fatal lancé contre eux. Quoi de plus admirable que la vie austère du saint Précurseur, qui vécut jusqu'à l'âge de trente ans dans les déserts, en se nourrissant de sauterelles et de miel sauvage? Vous le voyez, mes frères, le jeûne a été en honneur depuis Adam jusqu'à Jésus-Christ. Vous savez com-



ment le Sauveur lui-même l'a pratiqué, vous l'avez entendu reprocher aux pharisiens hypocrites, non pas de jeûner, mais de faire parade de leurs jeûnes et de leurs aumônes; vous savez combien il recommandait à ses disciples de jeûner pour être agréables au Père céleste, qu'on ne peut pas tromper par une fausse apparence de piété.

Voilà, mes frères, les antécédents du jeûne ecclésiastique et de nos lois d'abstinence. Les mortifications du corps ont toujours été comme une marque distinctive de la vertu, une condition de toute conversion sincère, et le culte de vénération qu'elles ont inspiré à tous les peuples, prouve combien elles sont en harmonie avec les instincts religieux de l'humanité. J'aurais donné plus de développement à ces considérations, si je n'avais dû réserver le temps qui nous reste pour parler des lois actuelles de l'Eglise.

### III

Le jeûne et l'abstinence ont pour but de modérer notre appétit, et de combattre la gourmandise, par des privations relatives à la quantité ou à la qualité de la nourriture. Ne rien manger jusqu'à telle heure de la journée, ne manger qu'une fois par jour après midi, c'est jeûner; se priver de viande, de lait, d'œufs, de poisson, c'est faire abstinence. En principe, l'abstinence accompagne le jeûne, car il serait absurde de chercher dans la délicatesse des mets une compensation aux privations du jeûne. Toutefois on comprend qu'on puisse jeûner tout en mangeant de la viande, et que l'abstinence de viande soit prescrite séparément, comme pratique de pénitence, surtout aux personnes qui ne pourraient pas jeûner. Il résulte de là qu'on peut être dispensé du jeûne sans l'être de l'abstinence, ou *vice versa*. Chacune de ces lois oblige, sous peine de péché mortel (en matière grave), tous les fidèles qui peuvent en remplir les prescriptions; mais le jeûne n'est obligatoire qu'à 21 ans, tandis que l'abstinence est imposée même aux enfants à partir de sept ans.

La manière de jeûner a bien changé depuis les premiers siècles. On ne faisait alors qu'un repas, au coucher du soleil, et ce repas se composait de pain et d'eau, de légumes crus et de fruits secs. Aujourd'hui, en permettant un repas à midi, une collation le soir, un *frustulum* le matin, la viande trois ou quatre fois par semaine, etc., on peut à peine obtenir que les bons chrétiens jeûnent. Bref, rien n'a plus varié dans la discipline ecclésiastique que les usages relatifs au jeûne et à l'abstinence; mais cela importe peu, dès lors que le principe de la nécessité de pratiquer ces mortifications est maintenu. La foi est une et invariable, mais la manifestation de la foi par les œuvres peut varier tous les jours, pourvu qu'on reste soumis à l'autorité de l'Eglise. Il y a, du reste, de très graves raisons, inhérentes, on peut le dire, à la constitution de la nature humaine, pour que les lois d'abstinence ne soient pas les mêmes sous tous les climats, ni pour tous les âges. Les Grecs ne jeûnent pas le samedi, les Latins ne jeûnent pas

tous les jours de l'Avent, les Allemands mangent des œufs à la collation, les Français n'en mangent point, les Italiens prennent une tasse de chocolat pour supporter le jeûne, mais se privent de beurre, etc. Il faudrait des volumes pour énumérer tous les usages des différentes régions et en faire l'histoire. Contentons-nous de rappeler ce que l'Eglise nous impose aujourd'hui<sup>1</sup>.

Le jeûne est prescrit pendant tout le Carême sauf les dimanches, aux jours de Quatre-Temps, et aux vigiles des principales fêtes chômées. L'institution du Carême remonte aux temps apostoliques; il était destiné à perpétuer le souvenir de la passion du Sauveur, et à préparer les fidèles à la fête de Pâques. Le jeûne des Quatre-Temps date du troisième siècle, ceux des vigiles sont aussi fort anciens. Les quarante jours de Carême sont comme la *dîme* de l'année, consacrée au Seigneur par la pénitence, les Quatre-Temps sont l'offrande de chaque saison, et les vigiles sont une préparation aux grandes solennités. Le jeûne consiste essentiellement à ne rien prendre (ou du moins très peu de chose) avant midi, à ne faire qu'un repas et une légère collation. On devrait aussi pratiquer l'abstinence stricte tous les jours de jeûne, mais cette loi si sévère est mitigée chaque année par des permissions générales. Ainsi nous sommes autorisés à faire gras en jeûnant, tous les jours de Carême, au repas principal, excepté les mercredis et vendredis, le samedi des Quatre-Temps et les quatre derniers jours de la semaine sainte. On tolère une tasse de café ou de chocolat à l'eau le matin, et on défend seulement les œufs et les gros poissons à la collation. Les personnes qui ne jeûnent pas peuvent faire gras à tous les repas, mais ne doivent pas manger au même repas de la viande et du poisson. Si vous me demandez pourquoi ces défenses, pourquoi ces exceptions, je vous répondrai simplement : c'est pour vous obliger à vous mortifier. Si l'Eglise n'avait pas précisé les détails de vos obligations, vous ne sauriez jamais si votre conscience est en règle. Pourquoi a-t-on mis la limite ici plutôt que là? Parce qu'il faut bien qu'une limite soit quelque part. On l'aurait mise ailleurs, plus près ou plus loin, vous pourriez toujours faire la même question<sup>2</sup>.

Il est impossible, dites-vous, d'observer toutes ces lois, la santé n'y peut pas tenir, on n'est pas assez riche pour acheter toujours du maigre, etc. — Vous savez très bien que si votre santé est compromise, si vos travaux sont trop pénibles, vous êtes dispensé de jeûner. Mais ne vous faites pas illusion; rappelez-vous l'exemple de Daniel et de ses compagnons qui, nourris de légumes arrosés d'eau, jouissaient d'une santé plus brillante que les jeunes gens nourris de la table du roi. On prône beaucoup maintenant les végétaux comme nourriture et l'eau comme boisson : essayez-en, au moins pendant le Carême. Quant à la dépense,

<sup>1</sup> Voir l'abbé Gosselin, *Instructions historiques*, vol. 1, page 119.

<sup>2</sup> Voir Marotte, *Cours complet d'instr. chrétienne*, MORALE, chap. VII.

vous n'avez rien à craindre, si la gourmandise ne s'en mêle pas ; au contraire le jeûne vous fera faire des économies. C'est l'habitude de mille délicatesses qui entraîne à beaucoup de frais, en même temps qu'elle tue l'appétit et ruine l'estomac. Il est certain que la mauvaise qualité de beaucoup de viandes qu'on absorbe est cause d'une foule de maladies, et que l'abus des boissons alcooliques a la plus désastreuse influence sur la santé. Ah ! si l'on voulait se contenter du nécessaire, comme on vivrait à bon marché, et comme on se porterait mieux !

Terminons par deux mots sur l'abstinence. Certes, elle est devenue bien facile à observer depuis qu'on l'a réduite à un jour par semaine, et cependant, combien y a-t-il de familles où on l'observe parfaitement ? Oui, on dit qu'on fait maigre le vendredi, mais on accommode les mets à la graisse, et puis on trouve toute sorte d'excuses : on n'a pas pu se procurer du poisson, on avait des invités, des ouvriers, des moissonneurs, il restait de la viande de la veille, on était en voyage, ou bien on n'y a pas pensé à temps ! Dites-moi un peu ce que vous feriez s'il vous fallait aller au martyre, chrétiens sans énergie, sans conviction, qui reniez votre foi devant une table bien servie ? L'Ecriture nous raconte l'admirable courage d'un Juif qui aimait mieux mourir que de manger ce que sa loi lui défendait ; et vous, vous n'avez pas le courage de refuser une invitation à dîner, vous capitulez devant un poulet rôti, ou devant une sottise plaisanterie. Vous faites gras le vendredi parce que vous n'avez pas de maigre, et peut-être avez-vous fait maigre le jeudi parce que vous n'aviez pas de gras. Croyez-vous fermement que c'est un péché mortel de faire un repas gras le vendredi, de ne pas jeûner quand on le peut ? Croyez-vous que si vous mourez sans avoir fait pénitence de ce péché, vous irez rejoindre en enfer le mauvais riche ? Voyons, est-il raisonnable de s'exposer pour si peu de chose à un châtement si terrible, à un supplice sans fin ?

Je vous accorde que vous ayez quelquefois des raisons sérieuses de faire gras le vendredi. L'impossibilité de choisir vous-même votre nourriture, ou de vous procurer le nécessaire, l'état de votre santé, la crainte de fâcheux inconvénients (de provoquer des blasphèmes, de vous exposer à de mauvais traitements), sont des excuses très légitimes, mais il est bon de les faire contrôler par votre confesseur ; on n'est pas toujours bon juge dans sa propre cause. En vous obligeant à pratiquer certaines mortifications, l'Eglise a choisi sagement celles qui sont à la portée de tout le monde et dont la pratique est certainement salutaire au corps autant qu'à l'âme, mais elle ne veut le mal de personne, et nous autorise à donner les dispenses dont vous avez besoin.

Observez donc avec une soumission filiale, dans la mesure de vos forces, les deux derniers commandements de l'Eglise. Ce n'est pas la nature des aliments que vous mangez le vendredi qui souille

vosre âme ou la sanctifie,<sup>1</sup> c'est votre révolte contre l'autorité divine qui vous rend coupables, c'est votre soumission à la parole de vos supérieurs qui fait votre mérite. Entrez bien dans l'esprit de l'Eglise en renonçant au plaisir que la gourmandise cherche dans les aliments même les plus vulgaires, pensez souvent le vendredi à votre Sauveur abreuvé de fiel et de vinaigre, et réjouissez-vous de pouvoir acheter sur la terre, au prix d'un jour de pénitence par semaine, les jouissances célestes du banquet éternel. Ainsi soit-il.

## SERMON POUR LA FÊTE D'UN APOTRE

### LE ZÈLE FAMILIAL

Mes frères,

Tout homme est apôtre. Dès qu'une vérité grande et noble s'est révélée à notre intelligence, nous éprouvons aussitôt un besoin impérieux de la divulguer, afin de faire partager à nos semblables les vives jouissances que nous a procurées sa découverte. Elle est cette lumière ardente qui ne peut demeurer cachée sous le boisseau. Elle est ce feu sacré apporté à la terre par le Verbe fait chair, et dont la nature est d'embraser tout ce qu'il atteint. La vérité ne peut demeurer captive ; elle est de son propre fond essentiellement active et féconde. Soit qu'elle tombe, belle et pure, des lèvres d'un Dieu, soit que, faussée et corrompue, elle sorte d'une bouche inspirée au souffle de l'enfer, elle traversera ce monde, elle le passionnera pour le bien ou pour le mal, et, après de longs siècles écoulés, il y aura encore des hommes qui donneront leurs sueurs, leur sang, leur vie même, s'il le faut, pour la répandre davantage.

Voyez, en effet, ce savant, cet homme de génie. Pendant de nombreuses années peut-être il a étudié dans le silence de son cabinet, il a travaillé avec une patience et une ardeur infatigables à réaliser l'œuvre qu'il avait conçue dans la profondeur de sa pensée. Puis, lorsqu'enfin il a trouvé la solution de ce grand problème, hors de lui-même, rempli d'enthousiasme, et comme poussé par une force qu'il ne peut maîtriser, il s'en va, nouvel Archimède, répéter à tous les échos du monde le cri de triomphe : « Je l'ai trouvé ! Je l'ai trouvé ! »

Vous-mêmes, mes frères, lorsque vous avez été témoins d'un événement extraordinaire, ou bien lorsqu'une heureuse nouvelle a réjoui votre vie, pouviez-vous, dites-moi, garder pour vous seul le bonheur que vous éprouviez alors ? Non, assurément ; votre première pensée, votre premier mou-

<sup>1</sup> Allusion à la parole de Notre-Seigneur : « *Non quod intrat in os corinquinat hominem.* » Nous n'avons pas le temps de répondre plus longuement à l'objection ridicule qu'on en tire. C'est d'ailleurs facile.



vement était d'en faire part à vos proches, à vos amis, à tous ceux enfin qui pouvaient avoir quel-que intérêt à les connaître.

Il est donc vrai que tout homme est apôtre, et que rien ne lui est plus naturel que de faire jouir ses semblables des avantages dont lui-même a été favorisé.

C'est, mes frères, à ce sentiment si noble et si chrétien de vos cœurs que je voudrais faire appel en ce moment.

Vous avez reçu de Dieu la connaissance de ces belles vérités si nécessaires pour le salut ; et votre piété vous a fait trouver, dans l'accomplissement de vos devoirs religieux, ces secours si utiles pour bien vivre et pour bien mourir. Mais, hélas ! combien d'hommes ignorent ces vérités et négligent ces devoirs ! Je voudrais aujourd'hui vous intéresser à leur sort, en vous parlant du zèle religieux que chacun doit montrer dans le cercle des relations où la Providence l'a placé.

Pour vous déterminer à cette sainte entreprise, je vous présenterai les motifs les plus capables d'enflammer vos âmes d'une généreuse ardeur. Le zèle familial, c'est la gloire la plus pure qu'un noble cœur puisse ambitionner ici-bas ; il assure un bonheur que ne sauraient procurer les plaisirs les plus vantés du monde ; et enfin, il est d'une facilité si grande qu'elle ne laisse aucun prétexte à la mauvaise volonté. En un mot, le zèle familial est une œuvre *glorieuse, consolante et facile*. Tel sera, mes frères, le partage de ce discours.

### I

« Dieu a tout fait pour ses élus. » Leur sanctification sur la terre et leur éternelle béatification dans les cieux, voilà, chrétiens, l'unique dessein qu'il se propose et qu'il réalise depuis l'origine du monde, comme le seul objet digne de sa sagesse et de son infinie bonté. Au commencement de toutes choses, il avait créé l'homme à son image, comme lui pur et innocent, comme lui destiné à une immortalité glorieuse, au sein de l'union la plus intime avec son Créateur. Lui qui avait semé, comme en se jouant, les mondes au milieu de l'espace, semblait n'avoir d'attention que pour le dernier de ses ouvrages ; dans cet immense univers, il ne voyait que l'homme, et, dans l'homme, que son âme, vive étincelle qu'un jour il avait allumée à la flamme de son amour. Plus tard, quand l'homme prévaricateur se fut rendu indigne de tant de bienfaits, Dieu cependant ne l'abandonna pas à son triste sort. Dans Adam déchû et dépouillé par le péché de la beauté originelle dont il s'était plu à l'orner, il voyait une âme, coupable il est vrai, mais toujours immortelle et encore capable de remonter, par le repentir, au rang glorieux d'où elle était tombée.

C'est pour sauver ses élus que Dieu a envoyé son Verbe consubstantiel, Jésus-Christ, Dieu fait homme, qui vécut pauvre, inconnu, adressa à tous des paroles de miséricorde, et enfin, suspendu entre le ciel et la terre, expira sur une croix en poussant un cri éternellement expiateur : « O mon

Père, pardonnez-leur ! » C'est pour sauver les élus que Dieu fonda sur la terre cette Eglise universelle, admirable société dont la mission est de réunir les âmes au sein d'une même foi et d'une même espérance, afin de les conduire au sein d'un même bonheur. Que vous dirai-je enfin ? Dieu a tout fait pour sauver ses élus ; c'est le plus puissant désir de son cœur, le dessein qu'il s'est proposé en créant le monde, et c'est à ce dessein, à ce désir, qu'il veut vous associer. Il veut que vous l'aidiez à sauver ces âmes, pour lesquelles son Fils est mort ; il veut que vous concouriez avec son Eglise au salut éternel de tant d'hommes qui périssent misérablement, parce qu'il n'y a personne pour avoir pitié d'eux.

Quelle gloire, mes frères ! Quelle sublime mission Dieu nous donne là ! Y a-t-il rien sur la terre qui puisse atteindre à une pareille hauteur, et mériter à plus juste titre cette renommée qui toujours s'accorde aux nobles entreprises ? En travaillant selon la mesure de vos forces à sauver des âmes, vous deviendrez les collaborateurs de Jésus-Christ, les corédempteurs du genre humain, vous remplirez auprès de vos frères le rôle des anges bienveillants auxquels Dieu nous a confiés. Vous réjouirez le ciel, vous édifierez la terre, vous ferez trembler les enfers. Serviteurs dévoués du Père de famille, vous tirerez de l'abîme ceux de ses enfants que l'erreur ou la passion a pu séduire, vous les sauverez, et ainsi vous participerez aux mérites des apôtres, des confesseurs, de tous ces héros, martyrs de la charité chrétienne, que le monde vénère et que les cieux récompensent d'un bonheur sans fin.

Encore une fois, je vous le demande, y a-t-il sur la terre une gloire comparable à celle-là ? Où pouvez-vous trouver plus de véritable grandeur, de plus justes titres à une louange éternelle ? Le plus inconnu d'entre vous, humble artisan ou modeste jeune fille, qui aura su gagner à la vertu un de ses frères égarés, pourra se dire en toute vérité : « J'ai augmenté la gloire de Dieu en le faisant connaître de cette âme qui le voulait ignorer ; j'ai empêché que le sang divin, versé pour elle sur la croix, ne fût inutile ; j'ai arraché une victime à l'enfer et donné au ciel un hôte immortel. »

La terre ignorera sans doute les obscurs combats livrés pour une si noble cause. Qu'importe ! le ciel les verra, les anges y applaudiront, Dieu vous soutiendra de sa grâce toute-puissante. Lorsqu'un jour, au terme de votre vie, il vous appellera pour vous décerner votre couronne, les âmes que vous aurez sauvées viendront à votre rencontre, elles formeront le cortège de votre triomphe, et, soutenu par les vœux et les prières de leur ardente reconnaissance, vous paraîtrez sans crainte devant le Souverain rémunérateur de toutes les vertus.

Laissez-moi, mes frères, insister encore sur un point d'un si haut intérêt.

On vous l'a souvent enseigné : quiconque possède la fortune doit, d'après la grande loi de la charité chrétienne, partager son superflu avec ses

frères qu'il voit dans l'indigence. Ne pas le faire serait une faute grave ; et, empruntant l'énergique expression d'un saint Père, je dirai : « Tu ne l'as pas nourri ? Tu l'as tué, et tu en répondras devant Dieu. » Mais, chrétiens, si ce précepte de la charité est si pressant lorsqu'il s'agit de notre corps périssable, que sera-ce lorsqu'il s'agira du salut des âmes ? Une âme ! O mon Dieu, comment pourrais-je exprimer la sublime beauté dont vous l'avez revêtue ? Vous l'avez créée pour vous connaître ; vous l'avez animée de votre souffle ; vous l'avez rachetée par les souffrances et la mort de votre Fils unique ; du haut des cieux, vous veillez sur elle avec la plus tendre sollicitude ; et, si elle sait ici-bas se garder pure de toute souillure, vous-même au sein de l'éternité vous vous donnerez à elle pour accroître sa félicité. « O chrétien, sache ce que tu vaux, a dit un grand pape ; reconnais ton incomparable dignité. »

Voilà donc, mes frères, l'étonnante grandeur de cette âme qui est là, près de vous, riche peut-être des biens passagers de la fortune, mais pauvre des seuls biens dignes d'envie, je veux dire de la connaissance et de l'amour de Dieu. Et cette âme, c'est celle d'un père, d'un frère bien-aimés, d'une compagne chérie ! Pouvez-vous, sans être émus au plus intime de vous-mêmes, envisager l'indigence spirituelle de ces « mendiants de Dieu », comme les appelle saint Augustin ? Pouvez-vous ne rien tenter pour les ramener ? Dieu veut manifestement que vous leur fassiez part du trésor de connaissances religieuses que vous possédez ; et si vous ne le voulez pas, vous mériterez qu'on vous adresse à votre tour ces sévères paroles : « Vous ne les avez pas sauvés quand vous le pouviez ; eh bien ! dans une certaine mesure, vous avez été cause de leur perte, vous en répondrez au tribunal du Souverain juge. *Non pavisti, occidisti.* »

## II

Ramener vos semblables à Dieu, à la croyance, à la pratique sincère de la religion, ce sera, mes frères, travailler de la manière la plus efficace à leur bonheur. Or, j'affirme que rien n'est capable de vous faire goûter de plus douces et plus vives jouissances.

Quoi que fassent les grands penseurs, les hommes politiques, ceux qui veulent passer pour les bienfaiteurs de l'humanité, le sort de la foule, de l'immense majorité des enfants d'Adam, sera toujours malheureux, pauvre et triste. A elle le dur travail, les fardeaux à tirer, les fardeaux à porter ; et pendant le cours de cette vie dont chaque jour est marqué par une épreuve nouvelle, à peine voyez-vous de loin en loin quelques instants de vrai bonheur, aussi rares que ces oasis après lesquelles soupire le voyageur fatigué au milieu de l'aride désert. Examinez cette balance ; jetez les jouissances dans un plateau et les peines dans l'autre : les deux parts ne sont-elles pas inégales ? La balance ne doit-elle pas nécessairement pencher du côté de la souffrance et entraîner avec elle le genre humain dans un abîme d'inexprimables terreurs,

de douleurs sans consolations, de désespoirs sans remèdes ? Mais vous, qui êtes chrétiens, dans le lot du malheur, dans ce plateau des misères, jetez la certitude d'un avenir céleste, jetez le paradis, contrepoids magnifique, et vous rétablirez l'équilibre.

Donnez, mes frères, donnez aux hommes qui travaillent, aux hommes qui souffrent, aux hommes pour lequel ce monde devient de jour en jour plus mauvais, donnez la croyance à un monde meilleur fait pour eux : ils seront tranquilles, ils seront heureux, sinon des biens qu'ils possèdent présentement, du moins de ceux qu'ils espèrent, car le bonheur se nourrit surtout d'espérance.

O frères, que votre mission sera consolante ! Vous ferez des heureux. Est-il un bonheur plus enviable que celui-là ? « Je suis homme, et rien de ce qui regarde les hommes mes frères ne m'est indifférent. » Leur douleur m'attriste, leurs larmes sollicitent les miennes, mais aussi leur joie me réjouit et mon cœur s'émeut doucement à la salutaire influence de leur félicité. Faites donc des heureux, et vous éprouverez dans ce ministère ces suaves jouissances inconnues du monde et données seulement en récompense au zèle qui sait se sacrifier.

Je dirai plus encore : vous y trouverez la paix, l'union des cœurs, sans laquelle il ne peut y avoir de vrai bonheur.

Dans notre siècle d'impiété et d'universelle défaillance, l'indifférence religieuse a passé sur notre patrie comme un souffle glacial. Elle s'est étendue sur chaque ville, sur chaque famille, et là, elle a flétri jusque dans sa racine toute foi chancelante, toute piété molle, toute religion qui ne sut pas résister à ses mortelles atteintes. Elle a séparé le père de l'enfant, l'époux de l'épouse, le frère de la sœur, en détruisant les croyances qui formaient le lien de leur union. Telle fut, je n'en doute pas, la source des tristesses les plus amères que jamais peut-être vous ayez ressenties.

Vous aviez un frère, un ami, dont la tendre affection faisait la joie de votre jeunesse. Ensemble vous aviez appris à aimer le Dieu qui bénit les petits enfants ; aux jours des grandes solennités de l'Eglise, vous veniez vous agenouiller ensemble sur la pierre du sanctuaire ; et, plus tard, lorsque votre douzième printemps a brillé sur votre front, prosternés l'un près de l'autre, vous avez reçu dans une âme enivrée des plus saintes émotions le Dieu de l'Eucharistie. Votre bonheur était complet : vous aviez une même foi, une même espérance, un même pur et saint amour. Pour vous, brebis fidèle du bon Pasteur, vous êtes demeuré dans les pâturages salutaires ; votre présence dans cette enceinte me prouve que vous n'avez pas cessé d'entendre sa voix et de suivre ses pas. Mais eux ? mais ces frères, ces amis, où sont-ils ? Hélas ! je regarde autour de moi, je cherche à vos côtés, et je ne puis les voir : ils n'y sont plus. Le respect humain, les mauvais exemples, les perfides conseils, les passions ont soulevé autour d'eux leurs funestes tempêtes, et ils y ont péri. Leur cœur



flétri ne sait plus s'ouvrir aux pures émotions de la piété ; ils ont oublié le chemin de l'église ; ils ne servent plus le Dieu de leur première communion ; peut-être l'ont-ils entièrement méconnu. Et vous qui les aimez, vous qui les voyez dans un si triste état, vous êtes rempli d'affliction, et sur les ruines de votre amitié, — vous avez pleuré, « parce qu'elle n'est plus. »

Ah ! je comprends votre douleur ! Ce n'est pas sans de pénibles déchirements que nous voyons tout d'un coup se briser la première, la plus douce et la plus forte affection de notre vie. Loin de Dieu, en dehors de son saint amour, il ne peut pas y avoir de véritable amitié ; et c'est pourquoi votre cœur a été si douloureusement impressionné en voyant un ami rompre pour toujours les pieuses traditions de votre jeune âge... Mais non : plus de larmes, plus de vœux stériles ! Levez-vous et allez vers cet ami ; dites lui : « Reviens, mon frère, au Dieu qui a réjoui notre jeunesse. Il n'a pas cessé de t'aimer ; déjà il t'a pardonné. Reviens à lui, et nous serons heureux encore... » Et votre bonheur sera ineffable, puisque vous aurez recouvré le plus précieux des trésors, l'amitié dans la vertu.

Vous avez un père, une mère, des proches qui vous sont chers à bien des titres. Vous ne pouvez les quitter ici-bas ; une séparation de quelques jours vous jette dans les larmes. Mais pensez donc à la grande séparation de l'éternité ! La mort n'est rien ! Un père tendrement aimé s'est endormi du sommeil des justes, mais notre douleur est consolée, parce que nous espérons qu'après quelques années, bientôt écoulées, nous le retrouverons dans la joie des cieux. Mais s'il meurt sans foi, sans repentir, sans amour de Dieu, oh ! quelle inexprimable douleur ! Les regrets n'y feront plus rien ; la séparation sera donc éternelle. Ce sera fini, à jamais fini ! Vous ne le permettrez pas, mes frères ; vous les sauverez, pour les revoir dans la véritable patrie, et leur continuer pour toujours l'amour que vous leur portez ici-bas.

### III

« Que puis-je faire pour sauver les âmes ? Je suis peu instruit, me direz-vous, je n'oserai jamais. Convierait-il que j'aie m'ériger en docteur au milieu des miens ? » Mes frères, ce ne sont là que de faux prétextes, dont souvent votre faiblesse voudrait se couvrir pour s'épargner le moindre effort. Si vous voulez examiner avec sincérité et bonne volonté les moyens que vous propose l'Eglise, vous verrez bientôt s'évanouir vos craintes ; et le zèle familial, si glorieux, si consolant, n'aura plus d'obstacles capables d'arrêter votre courage.

Depuis vos plus tendres années, où, assis sur les genoux de votre mère, vous appreniez à bégayer le nom de Dieu, jusqu'à cet instant même où je vous parle, vous n'avez jamais cessé de recevoir les enseignements de la religion. Vous possédez donc sur elle des connaissances plus étendues que tant d'hommes, chrétiens seulement

par le baptême, qui depuis bien des années peut-être ne sont pas entrés dans une église.

En face de leur profonde ignorance des choses du salut, pourriez-vous prétendre ne pas savoir comment vous exprimer ? « C'est de l'abondance du cœur que parle la bouche, » a dit Notre-Seigneur. Si donc vous avez l'esprit et le cœur réellement pénétrés des vérités religieuses, elles viendront d'elles-mêmes sur vos lèvres ; vos conversations en seront embaumées, et leur action sera d'autant plus efficace que vous parlerez avec plus de naturel et de simplicité.

Dans la joie de la prospérité, dites que Dieu est l'auteur de tous les biens, et engagez votre père à l'en remercier. Quand la douleur sera venue s'asseoir au foyer domestique, dites encore qu'elle vient de Dieu ; adressez à votre mère une parole de consolation en lui montrant le ciel, et elle bénira l'enfant qui fait briller à ses yeux la douce étoile de l'espérance. Lorsque vous verrez le moribond s'agiter sur sa couche glacée, et s'effrayer à la pensée de cet avenir inconnu où les souvenirs de son enfance lui montrent un juge irrité et des flammes vengeresses, vous lui parlerez des miséricordes du Seigneur, vous lui direz qu'il y a sur la terre un homme, un prêtre, chargé par Dieu de lui pardonner, s'il veut se repentir ; vous irez chercher ce prêtre, et le malade réconcilié franchira sans terreur ce redoutable passage du temps à l'éternité. Par un simple mot, vous saurez rappeler dans les entretiens le souvenir de Dieu qui trop souvent en est banni ; vous ferez connaître les lois de l'Eglise qu'il faut observer. D'autres fois, vous rappellerez les instructions religieuses, vous redirez ce qui vous y aura frappé ; vous demanderez une explication, pour avoir occasion de donner vous-même une réponse bien méditée. Que dirais-je encore ? Votre esprit, éclairé par la grâce, vous suggérera mille pieuses industries, que je ne saurais vous indiquer ici. Le chrétien vraiment zélé presse, sollicite, conjure ; et, comme il y met autant de patience que de charité, bien souvent il gagne les volontés qui paraissaient les plus rebelles.

Cependant, si votre parole, contre toute prévision, se heurtait à des obstacles insurmontables, il vous restera un autre mode de prédication dont le succès sera toujours assuré : c'est l'éloquente prédication du bon exemple ; car, si les paroles émeuvent, les exemples entraînent ; dans la poursuite de la vertu, le précepte est long, le chemin le plus court est celui de l'exemple. Des exemples donc ; point de mauvais, beaucoup de bons. C'est le livre du peuple, de l'ignorant comme du savant. Exemple des parents, que la Providence a placés près de leurs enfants comme des anges visibles, et dont toutes les actions sont revêtues à leurs yeux d'un caractère et d'une autorité sacrés. Exemple aussi des enfants vertueux qui peuvent, à force d'amour, ramener à Dieu des parents indifférents et leur rendre ainsi la vie de l'âme, en échange de la vie du corps qu'ils en ont reçue.

Soyez donc ce livre intelligible à tous et toujours

ouvert, ce tableau parlant, cette prédication vivante, où tous pourront étudier leurs devoirs sans le secours de longs raisonnements. Soyez doux, humbles, prévenants, charitables, sincèrement pieux, exacts à remplir tous vos devoirs ; et vous verrez bientôt les progrès que fera autour de vous l'irrésistible et sainte contagion du bon exemple. Les mondains comprendront, en vous regardant, combien est grave l'empire de la religion. Vous leur en inspirerez l'estime, avec le secret remords de l'avoir abandonnée... Au contact journalier de votre piété, ils se sentiront devenir meilleurs ; ils verront s'évanouir leurs préjugés, comme on voit la glace se fondre à l'influence de la chaleur. Ils seront vaincus ; et si un reste de respect humain les empêche encore de pratiquer publiquement leur religion, du moins ils ne pourront pas lui refuser leur admiration avec l'amour de leur cœur.

Enfin, vous priez. Après avoir fait tout ce que vous aurez pu, vous demanderez à Dieu, dans de ferventes prières, de faire ce que vous ne pouvez plus. La prière ! ce vol sublime de l'âme vers Dieu, élan plein d'amour et de confiance auquel nul être ne sait résister ! Dieu, selon sa promesse, « ne repousse jamais la demande que nous lui adressons pour nous-mêmes. » Pourra-t-il le faire, quand nous le prions pour nos frères, quand à l'adoration, à la confiance, s'ajoutera le motif de la charité ? Soyez assurés que vous ne saurez alors manquer d'être exaucés. Sauvez donc par vos prières tant de gens que vous aimez. Priez tous, priez pour ceux qui ne veulent pas prier, priez pour ceux qui ne savent pas prier. Comme sainte Monique, qui si longtemps parla vainement de Dieu à l'indocile Augustin, essayez maintenant de parler d'Augustin au Dieu qui console les âmes humbles, et croyez que l'enfant de vos prières et de vos larmes ne périra pas.

Notre-Seigneur Jésus-Christ, ayant achevé l'œuvre de la Rédemption du genre humain, est au moment de remonter vers les cieux occuper à la droite de son Père la place qui lui appartient de toute éternité. Debout sur le sommet de la montagne sainte, il porte une dernière fois ses regards sur ce monde qu'il a tant aimé. Il le voit encore plongé dans l'erreur, livré à tous les vices, et d'autant plus à plaindre qu'il comprend moins son malheur. Ramenant alors ses yeux sur le petit groupe d'apôtres et de disciples fidèles prosternés à ses pieds, il leur donne sa dernière parole, son suprême testament. Ecoutez-le : « Allez, dit-il, et enseignez toutes les nations, leur apprenant à observer tout ce que je vous ai recommandé. »

Ces nations, mes frères, c'est l'humanité entière, suppliante de Dieu, lui demandant le pain de la vérité ; ce sont surtout nos pères, nos mères, nos frères, nos amis, ce monde restreint où se borne notre existence, composé d'êtres qui vivent avec nous, dans une perpétuelle intimité de pensées, de sentiments et d'intérêts. Cette assemblée de

disciples, auxquels s'adresse le Fils de Dieu, c'est nous tous, qui croyons en lui et qui avons reçu de sa bonté la connaissance des vérités éternelles.

Aujourd'hui, comme alors, s'élevant au dessus de ce monde encore endormi dans l'ignorance et le péché, le Sauveur des hommes vous commande de travailler à son salut. « Allez, vous dit-il, enseignez toutes les âmes. » Et si la crainte vous retient, si les travaux, les fatigues, les rebuts, les contrariétés vous effrayent, il vous dit encore, comme autrefois à ses apôtres : « N'ayez pas peur ; parlez et ne craignez rien, car je serai avec vous jusqu'à la consommation des siècles. »

Pourquoi n'agiriez-vous pas ? Pourquoi refuseriez-vous, mes frères, de vous associer à un si beau ministère ? La prière, l'exemple, la parole en sont les faciles moyens ; un bonheur ineffable et une gloire sans taches, sur la terre d'abord, puis dans les cieux, en seront la récompense.

Ah ! ne différez pas davantage ! Une vaste carrière s'ouvre devant vous. Entendez le murmure confus de cette grande ville qui vous a vus naître. Maintenant, elle est dans l'attente, comme le monde avant la venue du Messie. Mais bientôt elle se réjouira à la vue de ces nouveaux apôtres qui vont s'empresser de lui révéler son Dieu. Levez-vous donc et allez, anges tutélaires de vos familles, y porter des nouvelles du ciel ; vous y sécherez bien des larmes, vous y ferez naître bien des joies. Allez, disant à Dieu avec une humble, mais ferme confiance : « Je veux travailler à leur salut ; je veux payer la dette sacrée que la naissance ou l'amitié m'a fait contracter envers eux. Ils m'ont donné la vie de la terre, je veux leur donner la vie du ciel ; ils m'ont aimé dans le temps, je veux les aimer pour l'éternité. Oui, je le veux ; je le dois, je le puis, et je vous le promets, ô mon Dieu ! » Ainsi soit-il.

## TRÉSOR D'HISTOIRES POUR L'EXPLICATION DU SYMBOLE DES APOTRES

### VIII

#### LA VIE ÉTERNELLE (suite)

#### II. — Le Purgatoire

Un jour en purgatoire. — Saint Antonin raconte qu'un malade qui endurait des souffrances excessives demanda à Dieu la fin de ses maux. Un ange lui donna le choix entre une année de pareilles souffrances sur la terre ou un jour en purgatoire. Le malade préféra le seul jour en purgatoire... Il expira.

Peu après, le même ange alla le visiter et le consoler dans les flammes. « Vous m'avez trompé, lui cria le malheureux, vous m'avez trompé ! Je ne devais être qu'un jour en purgatoire et voilà vingt ans que j'y suis plongé et que j'y endure les plus affreux tourments.



— Vous n'y êtes que depuis quelques minutes, répondit l'ange, votre cadavre est encore tout chaud sur votre lit de mort. »

Saint Antonin ajoute que cette âme demanda à revenir sur la terre, et qu'elle excitait ses amis à tout faire et à tout souffrir ici-bas plutôt que de s'exposer aux peines du purgatoire.

**Diverses apparitions.** — Une fillette de campagne arrive à Lyon par le chemin de fer avec son panier et ses petits paquets, pour entrer en condition dans une famille respectable. Mais, à la gare, elle s'aperçoit avec terreur qu'elle a perdu l'adresse de la maison où elle était attendue. La voilà seule, sans argent, perdue dans cette grande cité, exposée à bien des périls. Que va-t-elle devenir ?

Or, la petite a toujours eu une dévotion particulière à la Vierge. Là-haut, sur la colline, dominant cette ville dont elle a peur, elle voit se dresser la basilique de Notre-Dame de Fourvière. Elle passe le pont, gravit les pentes, va s'agenouiller devant la bonne Vierge, se recommande à elle dans une ardente prière, puis, comme elle sort de l'église, un jeune homme vêtu de noir, dont la physionomie respire la bonté, s'avance vers elle, lui demande pourquoi elle a le front soucieux et les yeux rouges.

A cet inconnu qui lui inspire confiance, la jeune paysanne avoue la cause de son chagrin.

« Allez donc, lui dit alors le jeune homme, chez Madame une telle, qui demeure en ville, à tel endroit. C'est ma mère. Vous lui direz simplement que c'est son fils qui vous envoie. Allez, vous serez bien reçue. »

La fillette obéit, se rend à l'adresse indiquée, est d'abord introduite dans un salon où se trouve un portrait fort ressemblant de l'obligeant jeune homme. Puis une dame âgée et en grand deuil la rejoint et l'interroge. Mais quand la jeune fille lui dit : « Je viens de la part de votre fils, » la vieille dame pousse un cri de douleur.

— « Mon fils est mort !... Je le pleure depuis trois ans ! »

Alors, la petite paysanne, éperdue et tremblante, raconte son aventure, sa prière à Notre-Dame, sa rencontre et son entretien, sur le seuil de l'église, avec ce jeune homme dont voici le portrait.

On devine le dénouement. Ce n'est pas comme une servante, c'est comme une fille d'adoption que la pauvre mère accueille cette pieuse enfant, à elle adressée par son fils qui est au ciel.

Une religieuse de la Sainte-Union, en résidence à Hénin-Liétard (Pas-de-Calais), reçut en 1896 l'ordre de se rendre à Denain pour aider la Sœur cuisinière. En la congédiant, la supérieure lui dit de prier pour elle après sa mort, qui arriva les premiers jours de mai.

Or, le 26 juin, la Sœur descendait à la cave, les bras retroussés, pour tirer du cidre. En se baissant près du tonneau, elle aperçut une religieuse au bas de l'escalier ; elle ne s'en préoccupa point,

quand tout à coup elle fut saisie au bras et entendit la supérieure d'Hénin-Liétard lui dire : « Priez pour moi, car je souffre. »

Elle se laissa tomber sur un banc. Comme on ne la voyait pas revenir, les Sœurs et les lessiveuses qui étaient ce jour-là au couvent allèrent voir s'il ne lui était pas arrivé d'accident. Elles la trouvèrent tout en larmes, ne pouvant dire un mot. Enfin, elle dit : « On m'a pincée. » Elle montra son bras où l'on vit, à la partie supérieure, l'empreinte de cinq doigts, sur laquelle s'était déjà formée une ampoule.

Le docteur Taison, de Lille, photographia le bras, et les plaies se guérèrent comme les brûlures ordinaires.

« Ne m'oubliez pas ! » — C'est en Allemagne qu'on raconte cette légende.

Deux amis que le hasard de leur promenade avait conduits sur le bord d'un étang, aperçurent une fleur dont la tige tremblante était suspendue au dessus de l'eau : la fleur était gracieuse et petite, d'un bleu pâle et très doux.

La jeune fille désire la fleur, et le jeune homme, sans prendre garde que ce désir si simple cachait un grand danger, se penche pour la cueillir. Tout à coup son pied glisse, il tombe, mais avant de disparaître pour toujours, il a pu saisir l'humble plante, et pendant que son bras la soutient au dessus de l'eau profonde, il jette à celle qu'il aimait ce suprême adieu : « *Vergiss mein nicht !* Ne m'oubliez pas ! »

N'est-ce pas là le cri que nous jettent du fond du gouffre du purgatoire les âmes que nous avons aimées ?

**A la Trappe.** — Dans le monde, le souvenir des morts se dissipe souvent avec les derniers tintements de la cloche. A la Trappe, les défunts ne tombent jamais dans l'oubli.

Suivant une antique coutume, on sert au réfectoire, à la place qu'occupait le défunt, ses repas comme s'il était encore présent : une petite croix en bois en indique l'endroit. Après la réfection, le portier enlève ces aliments et les distribue aux pauvres, à l'intention du mort. Cette pieuse pratique dure un mois entier. Le religieux défunt semble ainsi, chaque jour, sortir la main de son froid sépulcre et l'étendre vers les malheureux pour leur faire encore l'aumône du fond de son tombeau. Ce touchant usage est en même temps, à l'égard du trépassé, un précieux souvenir qui fait joindre l'aumône à la prière et qui, malgré la sévérité de la mort, fait encore durer au delà de cette vie l'intimité des liens qui unissent entre eux les membres d'une même famille religieuse. La charité chrétienne semble atteindre ici ses dernières limites et ses plus ingénieuses délicatesses.

Dans tous les monastères des trappistes, il y a un mois entier consacré aux morts. Un très grand nombre de messes et de prières ont lieu pendant ces trente jours pour le repos des âmes des religieux, de leurs parents et des bienfaiteurs de la

maison. Pendant ce même espace de temps, on fait l'aumône aux pauvres : charitable et salutaire pratique, qui a pour but de faire une sainte violence au ciel en faveur des âmes souffrantes du purgatoire.

Outre le 2 novembre, chaque année on fait encore quatre grands anniversaires solennels : le 31 janvier, pour les supérieurs défunts ; le 21 mai, pour toutes les personnes religieuses de l'Ordre ; le 18 septembre, pour tous les religieux, convers, novices, oblats, familiers, parents, bienfaiteurs, associés ; le 20 novembre, pour toutes les personnes de la maison et tous leurs parents. Ces jours-là, tous les religieux prêtres doivent dire la messe aux mêmes intentions.

**Le « De Profundis » au Vatican.** — Une cloche particulière se fait entendre chaque soir dans les appartements du Pape et sonne l'heure des morts. Pie X ne manque jamais d'obéir au son funèbre qui lui rappelle les souffrances de ceux de ses enfants qui ne sont plus de ce monde, et il prie pour les morts.

Cette pratique de prier tous les soirs au Vatican n'est pas nouvelle, et ce *De profundis* a été, depuis l'année 1736, le *De profundis* de tous les papes. Ce fut en 1736, le 14 du mois d'août, que Clément XII, pour exciter la piété des fidèles à l'égard des morts, accorda le premier à tous les chrétiens, par son bref *Cœlestis Ecclesiae thesaurus*, une indulgence de cent jours chaque fois qu'au son de la cloche, à une heure de nuit, ils réciteraient le *De profundis* suivi du *Requiem æternam* pour les âmes du purgatoire.

Dans les endroits où l'on ne sonne pas la cloche, on gagne la même indulgence en récitant le *De profundis* et le verset une heure environ après la tombée de la nuit. Les personnes qui ne savent pas le *De profundis* peuvent le remplacer par le *Notre Père*. En outre Léon XIII accorda, le 3 février 1888, cinquante jours d'indulgence aux fidèles qui récitent le *De profundis* et le verset à n'importe quelle heure du jour et de la nuit. Toutefois cette indulgence ne peut se gagner que trois fois dans la même journée.

**Boileau et les prières pour les défunts.** — On aime à voir, au sein des grandes assemblées d'intelligences d'élite, proclamer la vérité de nos dogmes. Boileau n'hésita pas, en pleine Académie française, à rendre hommage à la doctrine catholique sur le purgatoire. Voici dans quelle circonstance.

A la mort de Furetière, l'Académie délibéra si on lui ferait un service, suivant l'usage. Des préaux, qui n'avait pris aucune part à l'exclusion de son ancien confrère, prit la parole et s'exprima en ces mots : « Messieurs, il y a trois choses à considérer ici : Dieu, le public et l'Académie. A l'égard de Dieu, il vous saura sans doute très bon gré de lui sacrifier votre ressentiment et de lui offrir des prières pour un confrère qui en aurait besoin plus qu'un autre, quand il ne serait coupable que de l'animosité qu'il a montrée

contre vous. Devant le public, il vous sera très glorieux de ne pas poursuivre votre ennemi au delà du tombeau. Et pour ce qui regarde l'Académie, sa modération sera très estimable, quand elle répondra à des injures par des prières, et qu'elle n'enviera pas à un chrétien les ressources qu'offre l'Eglise pour apaiser la colère de Dieu, d'autant mieux qu'outre l'obligation indispensable de prier Dieu pour vos ennemis, vous vous êtes fait une loi particulière de prier pour vos confrères : »

**La messe pour les âmes du purgatoire.** — Vous vous rappelez, disait souvent le vénérable curé d'Ars, l'histoire d'un saint prêtre qui priait pour son ami. Il lui vint en pensée qu'il ne pouvait rien faire de mieux que d'offrir le saint sacrifice de la messe pour le repos de son âme.

Quand il fut au moment de la consécration, il prit l'hostie entre ses mains et dit : « Père saint et éternel, faisons un échange. Vous tenez l'âme de mon ami qui est en purgatoire, et je tiens le corps de votre Fils qui est entre mes mains. Eh bien ! délivrez mon ami, et je vous offre votre Fils avec tous les mérites de sa mort et de sa passion. »

En effet, au moment de l'élévation, il vit l'âme de son ami toute rayonnante de gloire qui montait au ciel.

**Héroïsme chrétien.** — Dans le *Journal* de M. Pichon, ambassadeur à Pékin pendant les massacres des Boxers, nous relevons ce trait, merveilleuse perle d'héroïsme chrétien qui resplendit entre le récit des atrocités chinoises.

« Un de nos matelots, écrit M. Pichon, blessé quelques jours auparavant par un de ses camarades dont le fusil lui a perforé le poumon en se déchargeant par imprudence, est mort à l'hôpital anglais. Quelques minutes avant de mourir, il a reçu la visite de celui qui l'a tué. Il s'est contenté de lui dire : « Je ne t'en veux pas. Tout ce que je te demande, est de faire dire une messe pour moi dès que tu seras au pays. » Je trouve, moi profane, cette parole sublime dans la bouche de ce pauvre enfant. »

Si la parole est sublime, n'est-elle pas plus sublime encore la foi qui l'a inspirée et qui exalte, au rang des héros, les plus humbles et les plus obscurs ?

**La part d'héritage.** — On demandait à une vénérable femme pourquoi, ses enfants étant morts en 1870, elle faisait encore, vingt ans après, dire des messes pour le repos de leur âme.

— « Ah ! répondit-elle, mes autres enfants auront mon bien quand je mourrai. Eh bien ! ces messes que je fais dire pour mes enfants décédés, c'est leur part d'héritage. »

**Un bon exemple.** — Mgr Fabre, archevêque de Montréal, est mort n'ayant plus rien : tous ses biens avaient été donnés depuis longtemps à la



*Corporation archiépiscopale* de Montréal pour la pension des séminaristes pauvres.

De son côté, le peuple a montré son esprit de foi et sa reconnaissance par un moyen que nous nous faisons un devoir de signaler.

Comme l'archevêque, dans ses dernières volontés, avait refusé tous les *tributs floraux*, couronnes et fleurs, pendant l'exposition de son corps, les visiteurs déposaient au pied du lit mortuaire, d'ailleurs fort simple, des honoraires de messes.

Or, le nombre de ces messes s'est élevé à près de deux mille. En donnant ce chiffre, la *Semaine* de Montréal fait la remarque que l'on a vu de pauvres personnes, d'humbles servantes, de tout petits enfants, offrir modestement leur obole ou le fruit de leurs épargnes, et elle ajoute :

« Le vénéré prélat se trouve donc aujourd'hui bien récompensé du zèle qu'il a déployé pour établir cet usage chrétien de remplacer, par les prières, les couronnes offertes à l'occasion de la mort des parents et des amis. »

**Le trentain grégorien.** — Le trait de la vie de saint Grégoire qui a inspiré la dévotion et la confiance en l'efficacité des messes célébrées à l'autel du Mont-Coelius, a inspiré aussi aux fidèles la pratique du trentain grégorien. Parce que le saint a fait célébrer la messe pendant trente jours pour le repos de l'âme de son religieux et que la trentième messe a opéré sa délivrance, les fidèles ont adopté la même pratique en faveur de leurs défunts, et ils ont la confiance que, par les mérites et l'intercession de saint Grégoire, ces trente messes les délivrent du purgatoire. L'Eglise a déclaré cette croyance *pieuse et raisonnable*, et approuvé la pratique du trentain grégorien.

L'usage des *Trentains grégoriens*, très répandu à Rome, est presque oublié en France. La Révolution française en est cause : l'absence des couvents d'hommes, ainsi que la rareté des prêtres, rendaient les *trentains* impossibles à dire. Cependant, partout on retrouve des traces de cette dévotion. En Bourgogne, dans toutes les plus vieilles églises, on découvre les restes d'un autel dédié à saint Grégoire et aux âmes du purgatoire ; plusieurs tableaux qui surmontaient ces autels existent encore dans des collections particulières ou dans nos musées. Ce devaient être des autels *ad instar*. En Bretagne, l'usage des *trentains* est général.

Les communautés religieuses ont presque toutes, dans leurs constitutions, l'obligation de faire dire un trentain de messes grégoriennes pour chaque membre défunt, et plusieurs suivent encore cet usage.

Enfin, on lit dans les mémoires d'un missionnaire catholique sous le règne d'Elisabeth (le Père Gérard, jésuite), publiés par le R. P. Forbès en 1871 (chap. III, p. 47), qu'un prêtre conseilla à une pieuse veuve de faire dire pour son époux défunt la messe pendant trente jours, conformément au vieil usage des catholiques anglais.

**Le culte des morts chez les Anglicans.** — Lorsque Luther, Calvin et Henri VIII se séparèrent de l'Eglise catholique et voulurent entraîner les peuples à leur suite, ils durent motiver cette séparation : pour cela ils s'élevèrent contre la messe, le culte de la très sainte Vierge, la prière pour les âmes des défunts, etc.

Aujourd'hui, ceux qui les ont suivis sentent le vide qui s'est fait dans les âmes et cherchent à le combler en revenant peu à peu aux dévotions catholiques. C'est ainsi qu'en Angleterre surtout le service divin se rapproche peu à peu de la messe. Les ritualistes en copient toutes les cérémonies, sans remarquer que les cérémonies ne sont chez eux qu'une forme vide de réalité. Les anglicans recommencent à croire au purgatoire et à l'utilité des prières pour les défunts.

Le jour où l'Eglise catholique faisait la commémoration des fidèles trépassés, c'est-à-dire le 2 novembre de l'année dernière, il y a eu, dans au moins 250 églises anglicanes, des services spéciaux pour les défunts avec distribution de la cène. Mais la grande cérémonie du jour a eu lieu à onze heures, sous le nom de Commémoration de toutes les âmes. Les vêtements du clergé officiant étaient noirs et l'autel, tendu de draperies de même couleur, portait des cierges allumés. La musique était d'un caractère spécial à la circonstance. Le *Dies iræ* a été chanté partout, et chez un peuple naturellement religieux l'effet qu'il produit est grand. Le mouvement est sous les auspices d'une corporation du même nom qui a son siège principal à Saint-Alban's Holborn, au centre de Londres. Cette corporation n'existe que depuis quelques années, et déjà dans 112 églises on a chanté les vêpres des morts. Les villes de province ne restent pas en arrière, car les journaux mentionnent plusieurs cathédrales dans lesquelles les prédicateurs ont plaidé la cause des défunts dans leur sermon du dimanche, veille de la fête des morts. Puissent les préjugés étroits que les protestants anglais ont toujours nourris contre l'Eglise catholique continuer à tomber, et ces cérémonies extérieures ramener à la vraie foi !

**La comtesse de Strafford.** — Avant de se convertir à la religion catholique, cette femme si distinguée voyait souvent Mgr de Lamoignon, évêque d'Amiens, et les entretiens qu'elle avait avec lui faisaient toujours une vive impression sur son âme.

Elle fut particulièrement frappée d'un sermon qu'elle entendit le jour de saint Jean-Baptiste aux Ursulines d'Amiens. Elle sentit un vif désir de croire comme l'éminent prédicateur qui l'avait édifiée. Mais il lui restait encore des doutes sur le sacrifice de la messe et le purgatoire. Elle vint les proposer à l'évêque qui, sans disputer avec elle et sans attaquer de front ses préjugés, crut devoir lui parler ainsi : « Madame, vous connaissez l'évêque protestant de Londres et vous avez grande confiance en lui, eh bien ! je vous prie de lui mander

ce que je vais vous dire : « L'évêque d'Amiens m'a dit une chose qui doit m'étonner. C'est que si vous pouvez nier que saint Augustin ait dit la messe et prié pour les morts, et particulièrement pour sa mère, il se fera lui-même protestant. »

Ce conseil fut suivi. L'évêque de Londres ne répondit pas, mais il se contenta de dire à celui qui lui avait remis la lettre que Mme de Strafford avait respiré un air contagieux qui l'avait séduite, que ce qu'il pourrait lui écrire ne remédierait probablement point au mal... Ce silence d'un homme qui avait eu toute sa confiance acheva d'ouvrir les yeux à Mme de Strafford qui, peu de temps après, fit son abjuration entre les mains de Mgr l'évêque d'Amiens.

**Les rouleaux des morts.** — M. Léopold Delisle a publié, dans le *Recueil des documents inédits de la Société de l'Histoire de France*, un intéressant travail intitulé : *les Rouleaux des Morts*, qui démontre combien était grande la piété catholique de nos pères pour les défunts.

Qu'était-ce donc que ce rouleau des morts ?

C'était un nécrologe ambulante. Au moyen âge, lorsque, dans une abbaye de France, l'abbé ou quelques religieux étaient sortis de cette vallée de larmes, leurs frères songeaient aussitôt à leur procurer des prières. Il était difficile à cette époque de donner comme aujourd'hui des ailes aux nouvelles et de les transmettre avec la rapidité de l'éclair.

Que faisait-on alors ? Une main pieuse écrivait sur une feuille de parchemin les noms de ceux dont on déplorait la perte ; on roulait soigneusement cette feuille et on la confiait à un frère, qui prenait le nom modeste de « porte-rouleau » (*rotuliger*), et allait faire son tour de France, s'arrêtant devant chaque monastère.

Pèlerin de la mort, ce frère traversait les fleuves, franchissait les montagnes, coupait les vallées, murmurant sans cesse le *De profundis* et méditant sur la fragilité de la vie humaine. Arrivé à la porte du monastère, il frappait avec son bâton poudreux, montrait son rouleau à l'abbé ou prieur, disant : « Priez pour nos morts, et inscrivez sur mon rouleau les noms de vos propres défunts afin que nous puissions aussi prier pour eux. »

C'est ainsi qu'on vit peu à peu s'établir sur toute la surface de l'Europe chrétienne cet usage si touchant, cette belle association de prières, exemple admirable de la pieuse et véritable solidarité catholique.

**Le rosaire et le purgatoire.** — Le B. Jean Masias, convers de l'ordre de Saint-Dominique à Lima, pendant sa vie, obtint leur délivrance à beaucoup d'âmes du purgatoire. On peut dire que le nombre de ces âmes est presque incalculable. Le rosaire, qu'il récitait au moins trois fois chaque jour, fut le principal moyen dont il se servit pour exercer cette grande œuvre de charité.

La V. Marie de la Trinité, tertiaire dominicaine, a vu des âmes du purgatoire implorer un

rosaire pour leur délivrance, y prendre part elles-mêmes, et demander que l'on fit participer à cette prière des petits enfants qui déjà avaient été élevés par leurs parents dans ce pieux exercice. Elles les a vues aussi, après l'accomplissement de cet acte de religion par lequel leurs dernières dettes étaient payées à la justice divine, recevoir au ciel leur récompense.

Le 18 juillet 1708, la Vénérable Claudia de Angelis, tertiaire dominicaine, vit dans son oraison Rosa Magistri, qui, la remerciant des prières qu'elle avait faites pour elle, lui dit qu'elle allait au ciel. Claudia lui demanda si les rosaires qu'elle avait récités pour elle lui avaient été secourables. « Sans aucun doute, répondit la défunte ; mais la justice de Dieu est terrible ! » — Une autre fois, le soir, Claudia vit venir à sa rencontre l'âme d'une religieuse de Sainte-Claire, qui, durant sa vie, l'avait persécutée. La servante de Dieu avait oublié ces persécutions et priait de temps en temps pour celle qui l'avait tant fait souffrir. « Par la miséricorde de Dieu, je suis en purgatoire, lui dit la défunte, et vos rosaires me sont d'un grand secours. » Claudia, toute consolée, continua à prier pour elle et la recommanda aux prières de ses sœurs.

Chaque jour, la Vénérable sœur Benoîte de Laus appliquait au soulagement et à la délivrance des fidèles défunts une bonne partie des quinze rosaires et des quinze chapelets qu'elle ne manquait jamais de réciter quotidiennement, et, comme saint Dominique, elle ajoutait à ces rosaires les plus grandes pénitences. Souvent, par une permission spéciale de la Providence divine, des âmes lui apparaissaient pour réclamer son secours. Elle leur accordait sans tarder, autant qu'il lui était possible, ce qu'elles demandaient. Une fois entre autres qu'elle disait son rosaire pour les fidèles défunts, elle vit près d'elle une ombre qui la regardait prier avec une tendre anxiété et qui paraissait attendre de la récitation de ce rosaire sa propre délivrance. Souvent, les âmes délivrées par son intercession revenaient du ciel pour la remercier et la bénir ; en la quittant, elles laissaient son humble cellule embaumée des plus doux parfums de la Jérusalem céleste. D'autres âmes, en sortant du purgatoire, passaient auprès d'elle pour lui dire : « Adieu, ma sœur ! au revoir ! »

Que d'âmes délivrées par nos prières vont aussi embaumer notre demeure et passeront près de nous pour nous dire : « Au revoir, au ciel ! » car le ciel est le rendez-vous forcé de tous les confrères du rosaire.

A l'œuvre donc ! Ne cessons pas d'égrener nos chapelets en faveur de nos frères défunts, surtout pendant ce mois de novembre, le *mois de nos chers morts*.

**Saint Nicolas de Tolentino.** — Pour délivrer les âmes du purgatoire, l'Eglise nous offre des richesses sans nombre, l'aumône, les indulgences, les prières, les bonnes œuvres, les communions, et



surtout et avant tout, l'adorable sacrifice de l'autel. Mais comme si ce n'était pas encore assez, elle a voulu choisir un saint spécial que l'on puisse invoquer particulièrement pour les âmes du purgatoire; un saint auquel chacun puisse confier le sang du Sauveur et le faible mérite de ses propres œuvres, avec l'espérance qu'il les appliquera, par la volonté connue de Dieu, à ceux qui souffrent dans les flammes de l'expiation; et ce saint, véritable aumônier du purgatoire et protecteur attiré des défunts, c'est *saint Nicolas de Tolentino*, l'une des plus belles gloires de l'Eglise et de l'Ordre des Ermites de Saint-Augustin. Plusieurs faits miraculeux justifient pleinement ce choix de l'Eglise et la dévotion des peuples, mais nous nous bornerons à n'en raconter qu'un seul pour l'édification du lecteur.

Ce prodige se serait passé, d'après saint Antonin, archevêque de Florence, dans le couvent de Valmanente, près de Pésaro. Nicolas avait été désigné pour chanter la messe conventuelle pendant une semaine entière, comme il est d'usage dans les monastères augustins, et il devait entrer en fonctions le dimanche. Or, dans la nuit qui précéda ce jour, pendant que le bienheureux ermite dormait, il fut réveillé par une voix lamentable et suppliante qui l'appelait : « Frère Nicolas, disait-elle, homme de Dieu, regarde-moi ! » Le saint, très surpris, cherche à voir qui lui parlait ainsi ; mais, n'apercevant rien, il demanda à l'apparition qui elle était : « Je suis, répondit la même voix, l'âme du frère Pellegrino d'Osimo, un de vos serviteurs pendant sa vie, et maintenant tourmenté par les flammes ! Dieu, dans sa miséricorde, m'a condamné à des peines temporelles, bien que j'en aie mérité d'éternelles pour mes péchés. Je vous prie donc très humblement de célébrer aujourd'hui pour moi la sainte messe, afin que je sois délivré de ces feux !

— O mon frère, reprit Nicolas, que mon Sauveur, dont le sang nous a rachetés, vous soulage ! Quant à moi, je suis désigné pour chanter la messe conventuelle ; et, dans ce jour du dimanche, il ne m'est pas permis de changer d'office, et je ne puis pas célébrer la messe des morts.

— Venez alors avec moi, continua l'apparition, venez, ô véritable Père, et vous verrez si vous devez condescendre à ma demande, et si vous pouvez vous refuser de consoler une foule de malheureux qui m'ont sollicité d'implorer votre miséricorde ! »

Et l'âme conduisit en esprit le serviteur de Dieu dans une autre partie du couvent ; et lui montrant la plaine voisine de Pésaro, remplie d'une multitude innombrable d'âmes souffrantes, lui dit encore : « Ayez pitié de ces infortunés qui attendent votre secours, car, si vous daignez dire la messe pour nous, nous serons tous délivrés de notre douloureux châtement. »

Dès que le jour parut, Nicolas alla trouver son Prieur ; et se prosternant devant lui, il lui raconta l'apparition, le suppliant de lui permettre de célébrer, durant toute la semaine, le saint sacrifice

pour les défunts. Celui-ci consentit aussitôt à cette juste demande, et fit remplacer le serviteur de Dieu par un autre religieux, pour la messe conventuelle. Durant sept jours, le saint renouvela le sacrifice du Calvaire et appela sur l'autel la divine Victime, afin d'obtenir la délivrance de tant d'âmes souffrantes. Le dernier jour, le frère Pellegrino lui apparut de nouveau, pendant le saint sacrifice, et, le remerciant de sa charité si efficace, lui montra toutes les âmes pour lesquelles il avait prié, lui annonçant que la miséricorde divine venait de leur ouvrir les portes du ciel. Toutes ces âmes s'élevèrent devant lui vers la céleste patrie, en répétant les paroles du psaume : « Nous avons été délivrés de ceux qui nous affligeaient, et nos ennemis ont été confondus ! »

Ce fut ce prodige qui donna naissance au septénaire de saint Nicolas, et lui fit décerner le titre glorieux de *protecteur du purgatoire*. Il fut cause de l'institution de la *Pieuse Union de Suffrage*, qui existe encore aujourd'hui dans tous les monastères de l'Ordre Augustinien. Aussi, tous les autels dédiés à ce grand saint sont privilégiés à perpétuité.

**Au cimetière.** — On lit dans le *Journal* d'Eugénie de Guérin (7 avril 1838) : « D'où diriez-vous que je viens, ma chère Marie ? Oh ! vous ne devineriez pas : de me chauffer au soleil dans un cimetière. Lugubre foyer si l'on veut, mais où l'on se trouve au milieu de sa parenté. Là, j'étais avec mon grand-père, des oncles, des aïeux, une foule de morts aimés. Il n'y manquait que ma mère qui, hélas ! repose un peu loin d'ici. Mais pourquoi me trouvais-je là ? Me croyez-vous amante des tombeaux ? Pas plus qu'une autre, ma chère. C'est que je suis allée me confesser ce matin : et comme il y avait du monde, et que j'avais froid à l'église, je suis sortie et me suis assise au soleil, dans le cimetière ; et là, les réflexions sont venues, et les pensées vers l'autre monde et le compte qu'on rend à Dieu. Le bon livre d'examen qu'une tombe ! Comme on y lit des vérités, comme on y trouve des lumières ! Comme les illusions, les rêves de la vie s'y dissipent, et tous les enchantements ! Au sortir de là, le monde est jugé, on y tient moins. Il n'est pas de danseuse qui ne quittât sa robe de bal et sa guirlande de fleurs, pas de jeune fille qui n'oublîât sa beauté, personne qui ne revînt meilleur de cette terre des morts. »

---

## IMPRIMATUR

Lingonis, die 28 octobris 1903.

† SEBASTIANUS, *Episcopus Lingonensis*.

---

Le gérant : J. MAITRIER.

---

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT.

# L'Ami du Clergé Paroissial

## SOMMAIRE

- Prônes catéchétiques sur le Décalogue.** — XX. Devoirs de l'homme envers lui-même, 849.
- Trésor d'histoires pour l'explication du Symbole des Apôtres.** — XIX. La vie éternelle (*suite*) : *L'enfer*, 852. *Le ciel*, 853.
- Sermons d'Adoration perpétuelle.** — IX. Ce qu'il y a dans l'Eucharistie, 855.
- Courtes instructions pour la prière du soir.** — CXV. Résurrection de la fille de Jaire, 857.
- Entretiens sur les paraboles évangéliques.** — XXXVIII. Les talents, 859.
- Catéchisme de première communion.** — *Les Sacrements.* — IV. LA PÉNITENCE. — 4° Qualités de la contrition (*suite*), 863. — 5° Le bon propos, 864.

## PRONES CATÉCHÉTIQUES SUR LE DÉCALOGUE

### XX

#### DEVOIRS DE L'HOMME ENVERS LUI-MÊME

##### Résumé analytique

L'homme doit s'aimer lui-même d'un amour bien ordonné, qui se rapporte toujours à Dieu; c'est là le fondement des devoirs individuels.

1. Le premier devoir de l'homme envers lui-même est de tendre au but que lui a fixé le Créateur, c'est réellement une obligation envers Dieu, qui s'impose à quiconque veut pour soi le bonheur.

2. Comme conséquence de cette obligation, nous devons rechercher la vérité, en nourrir notre intelligence et en suivre la lumière, imposer à notre liberté la loi divine, modérer nos appétits sensuels et régler nos passions, veiller sur le bien-être du corps et entretenir sa vie, sans abuser du superflu.

3. Pour sauver l'âme, il peut être nécessaire de châtier le corps; la mortification corporelle devient alors un devoir, et le sacrifice de la vie apparaît comme la condition nécessaire du bonheur.

4. La morale individuelle se réduit donc à éviter le péché, spécialement l'orgueil qui est le principe de tous les autres, et à user des dons de Dieu pour sa gloire et pour notre bonheur. Une condition nécessaire pour y arriver est de bien connaître le Décalogue. C'est pourquoi nous l'étudions. Résumons ce que nous en savons déjà :

5. Dieu demande à l'homme l'adoration comme marque de fidélité, le respect de son saint nom, l'obéissance aux prescriptions de son culte. L'Eglise a réglé ce culte en exigeant de nous, outre le repos du dimanche, l'assistance à la messe, l'abstinence et le jeûne, la réception annuelle des sacrements par lesquels Notre-Seigneur nous communique les grâces nécessaires au salut. Accepter ces devoirs et y conformer sa vie, ce sera pratiquer parfaitement l'amour de soi-même.

*Non est potestas, nisi a Deo.*

Il n'y a point d'autorité légitime qui ne vienne de Dieu.

(Rom., xii, 1).

Mes frères,

Je voudrais résumer aujourd'hui ce que je vous ai expliqué jusqu'ici sur le Décalogue, et en tirer quelques conclusions importantes sur ce qu'on appelle les devoirs de l'homme envers lui-même.

Les dix commandements de Dieu se partagent en deux parties distinctes dont l'une trace nos devoirs envers Dieu, l'autre envers le prochain. Un seul mot, avons-nous dit avec saint Paul, résume les deux tables de la loi : c'est le mot de *charité*. Aimer Dieu, aimer le prochain, voilà, a dit Jésus-Christ lui-même, l'abrégé de tous les commandements, voilà la clef de voûte de toute la morale. Comment se fait-il qu'il n'y ait rien dans le Décalogue sur l'amour de soi-même, ou sur nos devoirs les plus intimes envers nous ? Mais la parole du Sauveur : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même, » ne suppose-t-elle pas que l'homme doit s'aimer lui-même d'un amour bien ordonné, et éviter tout ce qui pourrait compromettre son véritable bonheur ? Oui, mes frères, sans aucun doute, il y a un amour de soi-même très légitime, il y a des aspirations au bonheur, que Dieu a mises lui-même dans notre âme pour nous exciter à surmonter tous les obstacles qui s'y opposent. « Personne ne hait sa propre chair, écrivait l'Apôtre aux Ephésiens, mais il la soigne et la nourrit » (I, 28), et si Notre-Seigneur a dit à ses disciples de mépriser cette vie périssable, c'est afin de s'assurer la possession de la vie éternelle. (Jean, xii, 25). Tout le secret de la différence à faire entre l'amour bien ordonné de soi-même et l'amour désordonné, est indiqué par ces deux mots du Sauveur : « Celui qui voudra sauver son âme la perdra, et celui qui aura perdu son âme (c'est-à-dire renoncé aux jouissances de la vie et à la vie même) pour l'amour de moi, la sauvera. » (Luc, ix, 24). Aimer à contre-temps les plaisirs de la vie, lorsqu'ils sont une occasion de péché, c'est travailler soi-même à détruire son bonheur; mais haïr tout ce qu'il y a de mauvais en nous, combattre nos mauvais penchants, crucifier une chair rebelle à la loi de Dieu, c'est s'aimer soi-même pour Dieu, c'est conserver son âme pour le bonheur éternel.

Le fondement de ce qu'on appelle la morale individuelle, ou des devoirs de l'homme envers lui-même, n'est autre que la fin que Dieu lui-même a fixée à l'homme. Créés pour connaître Dieu, l'aimer et le servir ici-bas, pour jouir de lui dans le ciel, nous devons régler toute notre conduite de manière à ne pas manquer ce but, développer toutes nos facultés dans ce sens, et user des biens de ce monde pour nous aider à y arriver. Le Décalogue ne commande pas à l'homme, en termes exprès, de s'aimer lui-même et de travailler à son propre bonheur, parce que c'est la pente naturelle de notre cœur; mais malheureusement l'homme égaré par ses passions, ou trompé par des docteurs de mensonge, aime souvent en lui-même ce qu'il devrait le plus haïr, et au lieu de rencontrer le bonheur, se précipite à sa perte.

1. Le premier devoir de l'homme envers lui-même, ou le premier acte de l'amour de soi-même bien ordonné, sera donc de diriger toutes nos actions vers la fin fixée par Dieu, afin d'arriver au vrai bonheur qui est de posséder Dieu pour toujours dans le ciel. Tous les autres devoirs de la morale



individuelle ne peuvent être que des conséquences de celui-là, et tous les droits que l'homme peut revendiquer sont nécessairement basés sur ce devoir primordial de tendre à Dieu de toutes ses forces et dans tous ses actes. Pour constituer une obligation, il faut toujours deux termes : on ne s'oblige pas soi-même envers soi-même ; il faut que celui qui oblige (ou qui commande) soit supérieur à celui qui est obligé (ou qui obéit). En nous mettant en face de nous-même et en examinant bien notre nature, nous reconnaissons les devoirs qui nous incombent, et qui nous incomberaient même en dehors de toute société : nous les appelons devoirs individuels. Mais en les reconnaissant comme obligatoires, en leur donnant un nom, nous ne les créons pas, et nous ne pouvons les modifier à notre gré ; ce sont en toute réalité des devoirs stricts envers Dieu, auteur de notre nature et des dons surnaturels dont il a voulu l'enrichir ; aucune autorité ne peut imposer un devoir à l'homme, si elle ne vient de Dieu.

2. Nous pouvons envisager les devoirs de l'homme envers lui-même (et les droits qui en découlent) relativement aux biens de l'âme, aux biens du corps et à l'usage des biens extérieurs.

Puisque notre âme avec ses belles facultés est la plus noble partie de nous-même, nous avons certainement des devoirs importants à remplir envers elle. L'intelligence, la volonté libre et la sensibilité qui la constituent ont chacune un rôle à remplir, nous devons le connaître pour bien gouverner toutes nos facultés. — A quoi devons-nous occuper notre intelligence ? sinon à découvrir les vérités que Dieu a mises à notre portée, à chercher Dieu, comme dit saint Paul, soit par nous-même, soit avec l'aide de ceux qu'il a chargés de nous instruire de sa loi. Dieu est vérité, et cette vérité brille aux yeux de tout homme qui vient en ce monde ; elle n'est pas loin de nous, au contraire elle nous inonde de ses clartés, mais nous pouvons fermer les yeux ou nous laisser éblouir par le faux éclat d'autres lumières, et nous rendre incapables de reconnaître la vérité. Nous devons donc diriger notre intelligence vers Dieu, par le chemin qu'il nous a tracé dans la révélation de sa loi, et quand nous aurons une fois saisi ce bien inappréciable qui s'appelle la vraie religion, le garder avec soin, le défendre contre ceux qui voudraient nous l'enlever, et en faire le guide de toute notre vie.

La volonté est par elle-même une force aveugle, elle a besoin d'être éclairée et dirigée par l'intelligence. Il est vrai qu'elle est libre, et que même en face de la lumière elle peut se jeter dans l'abîme ; mais c'est précisément pour cela qu'elle doit se soumettre à la loi divine connue par l'intelligence, reconnaître sa faiblesse, demander au ciel les secours dont elle a besoin, aimer ce Dieu qui veut bien se donner à elle, et tenir en respect sous son empire les passions inférieures.

La sensibilité, siège des impressions reçues du monde matériel, et des passions qui nous font chercher autour de nous le bonheur, nous entraîne

souvent à agir contrairement aux ordres de la raison. Notre devoir est de modérer ces appétits pervers, de châtier quelquefois ces serviteurs rebelles, pour les contraindre à rentrer dans la bonne voie.

Mes frères, connaître le bien, l'aimer, vouloir y conformer notre conduite en suivant la loi de Dieu et en évitant les écueils, voilà les devoirs essentiels de l'âme. Mais cette âme est unie à un corps pour constituer une nature humaine ; c'est par les organes du corps qu'elle reçoit les impressions sensibles qui lui permettent de s'élever à des connaissances plus élevées ; c'est avec les forces corporelles qu'elle exerce son empire sur la matière, et qu'elle tire du sol la nourriture qui entretient sa vie. Elle a le devoir de veiller sur ce corps qui lui appartient, qui ne vit que par elle, et sans lequel elle ne peut se développer ici-bas. L'homme a par conséquent le droit d'acquérir, de posséder, de défendre contre l'ennemi, ce qui est nécessaire à sa vie ; il doit donner à son corps le nécessaire et faire un bon usage du superflu.

3. L'homme est-il le maître de sa vie en ce sens qu'il puisse y renoncer, la terminer quand il lui plaît en se donnant la mort ? Non, mes frères, il en est plutôt l'usufruitier que le propriétaire, car il ne se l'est pas donnée lui-même, il ne l'a pas achetée ou échangée contre autre chose : il l'a reçue comme un dépôt pour en rendre compte. Il est donc obligé de conserver sa vie corporelle, en travaillant pour développer ses forces et gagner sa subsistance ; il est obligé d'éviter les excès qui abrègent la vie, les dangers qui exposent à la mort. Quelquefois la conservation de la vie du corps exige l'amputation d'un membre, il est permis alors de sacrifier la partie pour conserver le tout. Mais d'autres fois, la conservation de la vie surnaturelle de l'âme exige de cruels sacrifices. Le monde blâme ou plaint ceux qui renoncent aux joies de la terre pour s'assurer celles du ciel, il devrait plutôt les admirer. Qu'est-ce que la vie d'ici-bas en comparaison de l'éternité ? Vous trouvez naturel qu'un soldat s'expose à la mort sous une pluie de balles pour sauver l'honneur de son drapeau, et vous plaignez le martyr qui aime mieux monter sur l'échafaud que de renier sa foi et son Dieu ! Si l'âme est infiniment plus précieuse que le corps, si la mort n'est qu'une séparation momentanée après laquelle le corps et l'âme se trouveront réunis pour toujours, ne faut-il pas accepter que l'âme sacrifie quelquefois la santé et même la vie de son pauvre corps pour ne pas perdre le ciel ?

C'est dans ce sens que Notre-Seigneur a dit : « Celui qui hait son âme en ce monde la conserve pour la vie éternelle » (Jean, xii, 25), et ces autres paroles que bien peu de personnes comprennent : « Si votre œil vous scandalise, arrachez-le ; si votre main droite vous scandalise, coupez-la. » (Matth., v, 29-30). Le chrétien est un soldat qui doit être assez courageux pour mépriser la mort, quand la vie ne peut être achetée qu'au prix de l'apostasie ; les sens, les instincts, les passions, les

désirs sont sous les ordres et la direction de l'âme qui peut et doit les tenir toujours sous son empire, si elle ne veut courir à sa perte en se faisant leur esclave. Il n'y a donc rien dans les pratiques prudentes de la mortification chrétienne, rien dans l'héroïsme du martyr, qui soit contraire aux devoirs de l'homme envers lui-même. Oui, cette conduite serait absurde si l'homme était créé pour jouir de tous les plaisirs, pour monter aux plus hauts honneurs, pour remplir d'or ses coffres-forts. Mais puisque la fin de l'homme n'est pas sur cette terre, ni le plaisir, ni l'intérêt, ni la gloire ne peuvent servir de base à la morale ; ou plutôt le seul intérêt, le seul bonheur, la seule gloire de l'homme étant de gagner le ciel, la vraie morale est celle qui lui dit de sacrifier à son salut éternel tout ce qui n'est que terrestre et passager.

4. Vous voyez, mes frères, comment après avoir parcouru le cercle des devoirs de l'homme envers lui-même, nous revenons à notre point de départ, à savoir que tous ces devoirs ne sont que des conséquences des droits de Dieu sur nous, et nous obligent bien plus envers Dieu qu'envers nous-mêmes. On peut résumer en un seul mot tout ce que nous avons dit sur ce sujet : le devoir le plus catégorique de l'homme est d'éviter tout ce qui l'éloigne de Dieu sa fin dernière, d'éviter le péché qui le sépare de Dieu et lui ferme le ciel. L'homme et le chrétien ne sont pas deux individus, ils ne font qu'un ; l'homme ne peut pas renoncer à sa destinée surnaturelle pour se contenter de vivre conformément à la soi-disant loi de nature ; il n'y a pas de péché purement philosophique, qui offense seulement la raison sans bouleverser nos rapports avec Dieu. La science humaine peut nous aider à nous connaître, nous préparer à recevoir la lumière d'en-haut ; elle ne peut pas se substituer à cette lumière divine dont elle n'est elle-même qu'un pâle reflet. Or, dès lors que nous sommes éclairés par la révélation, et que nous connaissons parfaitement notre origine, notre fin, et les droits de Dieu sur nous, nous n'avons plus qu'un devoir : c'est de lui obéir ; plus qu'une chose à craindre comme contraire au devoir : la désobéissance à la loi, le péché et tout ce qui y conduit. Et comme l'orgueil est le principe de tout péché, comme c'est l'orgueil qui a perdu les anges dans le ciel et le premier homme dans le paradis terrestre, nous croyons ne pas nous tromper en disant que le devoir capital de l'homme envers lui-même est d'éviter l'orgueil. Celui qui résiste aux tentations de l'orgueil et de l'amour-propre, lequel en est une forme déguisée, qui se contente de la condition que Dieu lui a faite sur la terre, qui ne recherche ni les honneurs ni la fortune pour s'élever au dessus de ses semblables, qui s'applique à faire fructifier les dons qu'il a reçus de Dieu, pour lui en rapporter la gloire ; celui-là vit d'une manière conforme à sa dignité d'homme raisonnable et d'enfant de Dieu, celui-là est vraiment l'homme du devoir.

Comprenez bien, mes frères, notre entière et continuelle dépendance de Dieu, et vous ne serez

pas tentés de vous enorgueillir. Les plus grands génies du monde peuvent-ils ajouter un centimètre à leur taille, un jour à leur existence ? Les savants peuvent-ils arrêter les ravages des tempêtes ou l'éruption d'un volcan ? Dieu affirme sa puissance d'une manière assez éclatante pour que nous nous soumettions humblement à lui, et que nous courbions la tête devant sa volonté comme le roseau plie sous le souffle du vent. Au lieu de nous ériger en idoles, et de prétendre à une sorte d'adoration de la part de nos semblables, nous devons faire consister la sagesse à reconnaître notre petitesse et à marcher constamment en présence de Dieu, c'est-à-dire à faire de sa sainte loi le guide de toute notre vie.

5. En commençant ces instructions sur le Décalogue, je vous disais combien est importante l'étude de la loi de Dieu ; vous devez en être bien convaincus par l'explication que nous avons donnée jusqu'ici de nos devoirs envers Dieu et l'Eglise. Comme ces devoirs sont la base et de la morale individuelle, et de la morale sociale dont nous aurons à parler bientôt, il ne sera pas inutile de les résumer dans un tableau d'ensemble avant d'aller plus loin.

Tout homme qui réfléchit reconnaît au dessus de lui et de toute la création un Dieu tout-puissant, infini, éternel, principe et fin de toutes choses. Il doit l'adorer d'un culte auquel ne peut prétendre aucune créature, le remercier de ses bienfaits, lui demander ses grâces et lui offrir des sacrifices en expiation des péchés dont il se reconnaît coupable. La foi, l'espérance, l'amour, la reconnaissance, le repentir, la prière, le sacrifice, sont les actes principaux par lesquels l'homme exprime à Dieu les sentiments de son cœur ; il a besoin de les produire au dehors par le culte extérieur, et de s'associer à ses semblables pour mieux honorer l'auteur de la nature et de la société. Par l'adoration l'homme se reconnaît la créature et le sujet fidèle de Dieu, il proteste que Dieu seul mérite ses hommages.

Dieu a droit aussi au respect, son nom seul doit inspirer la vénération et la crainte. Malheur à ceux qui blasphèment ce nom auguste, qui s'en servent pour appuyer le mensonge ou l'injustice ! Malheur à ceux qui ne tiennent pas les engagements que ce nom a garantis ! Ceux qui adorent le Seigneur doivent l'adorer en esprit et en vérité, et ceux qui invoquent son nom en témoignage de la sincérité de leur parole, doivent l'honorer par une inviolable fidélité à la tenir.

Dieu veut être adoré comme le créateur de l'homme, Dieu veut être respecté comme l'éternelle et immuable Vérité, Dieu veut être obéi comme le Roi tout-puissant devant qui tremblent toutes les puissances de la terre. Il a créé le monde en six jours et s'est reposé le septième : il veut que le septième jour lui soit consacré par le repos du corps et l'application de l'esprit aux œuvres de religion. L'homme travaillera six jours et se reposera le septième pour penser à Dieu, à son âme et au ciel.



Le Fils de Dieu a autorisé son Eglise à transporter du sabbat au dimanche l'obligation du repos, mais le principe de la loi est toujours le même : l'homme doit consacrer un jour par semaine au culte de Dieu, à moins que des raisons majeures ne l'en empêchent.

A ces lois qui nous rappellent la solennelle manifestation de la puissance de Dieu au sommet du Sinaï, l'Eglise a ajouté des commandements destinés à assurer l'accomplissement des devoirs prescrits par Jésus-Christ. Le saint sacrifice de la messe étant la plus parfaite expression de la prière et du culte divin, tous les chrétiens devront y assister le dimanche. L'accomplissement des devoirs imposés par Dieu étant impossible sans la grâce, les fidèles devront, une fois au moins par an, chercher dans le sacrement de pénitence le pardon de leurs fautes, et dans la communion la force de travailler à leur salut et de résister aux tentations du démon. Enfin, comme l'homme déchu a des passions à réprimer, de mauvais instincts à détruire, des dettes à payer à la justice de Dieu, le jeûne et l'abstinence l'aideront à triompher de la chair et à expier ses péchés.

Voilà la loi. Disons-nous qu'elle est au dessus de nos forces, et que l'Eglise nous impose un joug que la nature ne peut porter ? Hélas ! beaucoup trop de chrétiens le prétendent. Mais heureusement il y a en face d'eux des âmes généreuses, qui non contentes d'observer ce qui est prescrit sous peine de péché, donnent aux devoirs de piété une place bien plus considérable dans leur existence, et semblent ne pouvoir se rassasier de prières, de mortifications, de communions, sans manquer en rien pour cela aux obligations de la vie sociale. En les voyant si zélées pour le service de Dieu, si parfaites dans la pratique des vertus de leur vocation, on comprend le mot de saint Paul : « Je puis tout en Celui qui me fortifie. » Les législateurs humains ne peuvent pas, en promulguant des lois, donner le courage de les observer ; mais Jésus-Christ l'a fait, il a promis de soulager tous ceux qui seraient fatigués, et de leur rendre son joug doux et agréable, à une condition toutefois : c'est qu'ils ne choisiront pas ce qui leur plaira, mais qu'ils observeront tout ce qu'il a commandé. Dieu a parlé dans la nuée du Sinaï, le Christ nous a répété ses ordres, l'Eglise dépositaire de son autorité a précisé nos devoirs. Notre dignité de créatures raisonnables nous fait un devoir de réaliser en nous l'idéal de perfection que la raison nous fait concevoir ; mais notre titre de chrétiens nous oblige à suivre la lumière de la foi avec l'aide de la grâce. Soyons donc de bons chrétiens, si nous voulons nous acquitter parfaitement de nos devoirs envers nous-mêmes, qui sont réellement des devoirs envers Dieu, puisque toute obligation imposée à la conscience humaine a Dieu pour auteur, comme tout devoir accompli aura Dieu pour récompense. Ainsi soit-il.

## TRÉSOR D'HISTOIRES POUR L'EXPLICATION DU SYMBOLE DES APOTRES

### XIX

LA VIE ÉTERNELLE (*fin*)

#### III. — L'Enfer<sup>1</sup>

« Comment en douter ? » — « Crois-tu à l'enfer ? » demandaient à un prêtre les juges révolutionnaires de Lyon.

— Eh ! répondit-il, comment pourrais-je en douter, en vous voyant et en considérant ce qui se passe ? J'aurais été incrédule que je serais devenu croyant. Il faut bien qu'il y ait un autre monde où vous serez punis. »

**Trop tard !** — C'était au milieu d'une nuit d'été, les étoiles scintillaient d'un éclat extraordinaire, le ciel semblait en feu. « Vois donc comme ces points lumineux rayonnent dans l'espace ! » dit Catherine de Bore à Luther.

Luther leva les yeux... « Oh ! la vive lumière, dit-il, qu'elle est belle !... Mais elle ne brillera pas pour nous. »

— Et pourquoi ? reprit Catherine. Est-ce que nous serions dépossédés du royaume des cieux ?

— Peut-être, répondit le farouche hérésiarque, en punition de ce que nous avons écouté notre passion et quitté notre état.

— Il faudrait y rentrer, reprit Catherine.

— C'est trop tard, reprit Luther, le char est trop embourbé... » Et il rompit l'entretien.

**Un aveu de Voltaire sur l'enfer.** — Que de fois l'on a entendu des misérables, perdus de crimes, s'écrier : « Ah ! si du moins je pouvais perdre la foi ! » Et, en dépit de tout, la foi demeurerait chez eux la source d'un remords inextinguible.

« — Monsieur, disait un écervelé à Voltaire, je vous apporte une preuve excellente qu'il n'y a pas d'enfer. »

— Mon ami, lui demanda le vieil insulteur du christianisme, combien avez-vous mis de temps pour la trouver ?

— Quelques heures !

— Oh ! que vous êtes heureux ! Et moi qui la cherche depuis soixante ans sans jamais la trouver ! »

**Varia.** — Deux ministres protestants parlaient contre l'Eglise et ses lois, quand une dame leur dit : « Il faut avouer que vous avez fait une admirable réforme ; vous avez ôté la messe, le carême, la confession, le purgatoire ; ôtez encore l'enfer et je serai des vôtres. » Les deux ministres ne répliquèrent pas.

Un mauvais plaisant disait un jour à un Trapiste : « S'il n'y a pas de paradis, vous serez bien attrapé. » Le religieux répondit : « Et s'il y a un enfer, vous le serez bien plus. »

<sup>1</sup> Voir aussi *Paroissial* de 1899, p. 436.

**Les deux poissons.** — Les Orientaux racontent cet apologue à ceux qui refusent de croire à l'enfer *parce qu'ils ne l'ont jamais vu.*

Deux poissons nageaient dans la même rivière, l'un déjà vieux, l'autre né de la veille. Un pêcheur s'approche du rivage et jette son hameçon.

« — Attention ! dit au novice le plus rusé des habitants de l'eau... Sous cet appât se cache un piège. N'y touche pas, il t'en coûterait la vie : un crochet de fer te saisirait et t'entraînerait malgré toi sur la terre... Or sur la terre il y a du feu, et le feu rôtit les poissons, et il les tue, et les hommes les mangent... Si donc tu tiens à la vie, éloigne-toi du danger.

— Allons donc ! répondit le fretin. Une terre ferme où l'on ne peut nager !... du feu qui nous rôtit !... et des hommes qui nous mangent !... Qui est donc *revenu de là-bas* pour nous révéler *ces sottises* ? »

Et l'imprudent se prit à l'hameçon ; et la poêle lui apprit, mais trop tard, qu'en dépit de son *incrédulité*, il n'en existait pas moins hors de l'eau un feu auquel le poisson n'échappe pas.

Lecteur, je vous souhaite de ne pas faire un jour en enfer la triste expérience du petit poisson.

**La pensée de l'enfer.** — En 1815 mourut au collège de Saint-Acheul, près d'Amiens, le jeune Louis-François de Beauvais. Il n'avait que 14 ans, mais il était mûr pour le ciel, tant sa vie avait été innocente et sainte. Une si solide vertu dans un âge si tendre était due à la pensée de l'enfer.

Un jour que, étant encore un tout jeune enfant, il était assis à côté de sa mère devant un ardent brasier : « Maman, lui demanda-t-il, le feu de l'enfer serait-il aussi ardent que celui-ci ?

— Hélas ! mon enfant, ce feu n'est rien en comparaison de l'enfer.

— Eh ! si j'allais y tomber !... répliqua-t-il avec effroi.

— L'enfer, lui répondit sa mère, n'est que pour les pêcheurs. Si tu fuis le péché, tu n'as rien à craindre. »

Cette parole se grava dans le cœur de Louis-François : elle fut le principe de son horreur du péché et de sa sainte vie.

**Eternité des peines.** — *Toujours ! Jamais !* mots terribles que la trompette de l'éternelle justice fera continuellement retentir en enfer. Le Père Segneri raconte, dans ses *Exercices spirituels*, qu'à Rome, où l'on exorcisait un possédé, on demanda au démon combien de temps il devait demeurer en enfer. Il répondit, avec l'accent de la rage, en frappant de la main sur un siège : « *Toujours ! toujours !* »

L'épouvante fut si grande que plusieurs jeunes gens du Collège romain, qui se trouvaient présents, firent une confession générale et changèrent de vie, rien que pour avoir entendu ces deux paroles : « *Toujours ! toujours !* »

O mon Dieu, nous vous dirons avec saint Augustin : « Brûlez, coupez, tranchez ici-bas, pourvu que vous nous épargniez dans l'éternité ! »

#### IV. — Le Ciel

**L'équilibre.** — « Dans le lot du pauvre, dans le plateau des misères, jetez la certitude d'un avenir céleste, jetez le paradis, contrepoids magnifique ! Vous rétablissez l'équilibre. La part du pauvre est aussi riche que la part du riche. C'est ce que savait Jésus, qui en savait plus long que Voltaire. » (Victor Hugo).

**Les adieux de sainte Monique.** — Rien n'est sublime comme le colloque de saint Augustin avec sainte Monique, sur les bords de la mer, au port d'Ostie.

Ils étaient seuls, appuyés sur une fenêtre et contemplant l'immensité. Le soleil se couchait et faisait étinceler de ses derniers feux les vastes et transparentes solitudes de l'Océan. Le silence du soir, la beauté du ciel, l'étendue illimitée des flots, l'infini plus grand encore qui remplissait leur cœur, tout cela éleva peu à peu leurs âmes et amena sur leurs lèvres une de ces conversations qui ne sont plus de la terre.

« Etant seuls devant ce spectacle, dit saint Augustin, nous commençâmes à nous entretenir avec une ineffable douceur ; et dans l'oubli du passé, dévorant l'avenir, nous parlions des magnifiques destins qui nous attendent. Des lèvres de l'âme nous aspirions ces sources sublimes de vie qui sont en vous, ô mon Dieu, nous élevant de la triste vallée de larmes à la région de l'impérissable beauté et de l'éternel amour. Bientôt nous eûmes vu que la plus vive joie des sens, loin d'être digne d'entrer en parallèle avec la félicité d'une telle vie, ne méritait pas même d'être nommée. Emportés donc par un nouvel élan d'amour vers cet immuable bonheur, nous traversâmes l'une après l'autre toutes les choses corporelles, et ce ciel même tout resplendissant des feux du soleil prêt à disparaître, de la lune et des étoiles qui commençaient à scintiller sur nos têtes. Et montant encore plus haut dans le ravissement que causaient vos œuvres, nous atteignîmes enfin à cette région où est la vraie vie, abondante, inépuisable, éternelle. Et là, dès qu'elle nous apparut, nous eûmes vers vous, ô mon Dieu, un tel élan d'amour, si hardi et si puissant, que nous y touchâmes en quelque sorte par un bond sublime. »

Combien de temps demeurèrent-ils en cet état, muets, hors d'eux-mêmes ? Ni l'un ni l'autre n'aurait pu le dire. Eût-il duré un siècle, ce ne serait pour l'âme ravie qu'un éclair. On ne quitte ces hauteurs qu'en gémissant. « Nous jetâmes un soupir, poursuit Augustin, en voyant qu'il fallait redescendre ; en y laissant du moins nos esprits et nos cœurs captifs, nous revînmes tristes à la région où retentit le bruit de la voix, la parole qui a un commencement et une fin. »

Telles étaient les pensées du fils et de la mère. « Mon enfant, dit gravement Monique, en achevant cet entretien, plus rien ne me rive à la terre, maintenant que j'ai réalisé la longue espé-



rance de vous voir revenir au Dieu de votre mère. »

Quelques jours après, l'heureuse Monique, rompant ses chaînes corporelles, s'envolait de la terre d'exil à la patrie des élus.

(BOUGAUD, *Histoire de sainte Monique*).

« Nous voulons Dieu, nous voulons le ciel ! » — Un jour, saint Augustin s'adressant à son peuple d'Hippone lui demandait : « Que choisissez-vous, des choses de ce monde ou des biens de l'éternité ? Voudriez-vous vivre ici-bas des milliers d'années, au sein de toutes les félicités terrestres, mais en renonçant au ciel ? » Et tout le peuple s'écria dans un magnifique élan d'enthousiasme : « Périssent plutôt le monde et tout ce qu'il renferme ! Nous voulons le ciel, nous voulons Dieu !

— Mais, continua le saint docteur, il faudra vous sacrifier, vous dévouer, vous immoler ; il faudra accomplir la loi de Dieu, l'observer dans tous ses détails ; il faudra renoncer au péché, déclarer la guerre aux ennemis de votre salut.

— N'importe, nous ferons tout cela ! Nous voulons aller au ciel !

— Mais ce n'est pas seulement un jour qu'il faudra lutter, combattre, souffrir ; c'est toute votre vie, jusqu'à votre heure dernière.

— N'importe encore, nous lutterons, nous combattrons, nous souffrirons, et notre dernière pensée, notre dernière parole, notre dernier soupir, le dernier battement de notre cœur sera pour Dieu. Nous voulons Dieu, nous voulons le ciel ! »

Que ce soient là nos sentiments, et le ciel sera certainement un jour notre récompense.

« Cherche plus haut ! » — Saint Augustin se promenait sur les bords de la Méditerranée ; la mer était calme, le soleil du soir semblait un disque de feu tombant dans les flots.

Augustin avait admiré ces merveilles, son âme rêveuse cherchait le bonheur, le bonheur que nous désirons tous, qui est au fond de toutes nos aspirations.

Son cœur interrogeait les vagues à peine agitées par la brise du soir, et leur demandait quelque chose pour assouvir la soif de félicité qui le dévorait ; mais une voix mystérieuse sortit des abîmes, et cette voix disait : « Augustin, cherche plus haut. *Quære super nos.* »

Alors le regard du jeune homme se porta vers la plage africaine. La plaine était extraordinairement belle. Sous un ciel si clément et si doux, la nature multiplie ses richesses et le sol atteint une fertilité prodigieuse ; on était au printemps, et le printemps est l'heure de la résurrection et de la vie. Cette vue captivait peu à peu son cœur si ardent, et la pensée lui vint que le bonheur était peut-être caché dans ces ravissantes beautés. Mais la voix mystérieuse parla du milieu de la plaine et elle disait encore : « Augustin, cherche plus haut. *Quære super nos.* »

Il fallait monter plus haut : il leva les yeux au ciel. La nuit était venue. Le firmament s'étendait

comme un grand voile d'azur. La lumière des étoiles scintillait sur cette tente dressée par la main de Dieu. L'harmonie des astres accomplissant leur révolution au milieu des splendeurs de la nuit, le calme qui venait de se faire sur la nature tout à l'heure si animée, la solitude complète où se trouvait Augustin, tout conspirait à lui faire illusion, et il crut cette fois avoir rencontré le repos et le bonheur. Mais l'illusion ne dura pas longtemps, car la voix devenant plus forte et plus impérieuse lui criait au milieu des ténèbres : « Augustin, Augustin, cherche plus haut !... »

Oui, rien sur la terre ne peut satisfaire complètement notre cœur, et c'est seulement au ciel que nous trouverons ce rassasiement complet.

Soyez prudents ! — « O philosophes ! soyez prudents. Voltaire croyait que les initiés seuls l'entendaient et il s'en réjouissait. Il n'y a plus d'initiés ; tout le monde sait ce que tout le monde pense. S'il y a un secret, c'est celui de la comédie. Voulons-nous que le peuple conserve l'idée de Dieu, de l'âme, de la responsabilité, d'une vie future ? C'est affaire à nous d'y croire ; autrement adieu la confiance du peuple ! On nous suivra dans nos négations, parce qu'on les supposera sincères ; on ne nous suivra pas dans nos affirmations, parce qu'on les supposera calculées. Tant que le souffle du matérialisme règnera dans les régions d'en haut, ne pensez pas qu'il en soit différemment dans les régions inférieures. — « Vous m'avez prouvé, fait dire le philosophe socialiste Pierre Leroux à un homme du peuple, vous m'avez prouvé qu'il n'y a rien au delà, rien que j'aie à espérer ou à craindre. Eh bien ! je veux ma part d'or et de fumier, je l'exige, on ne me la refusera pas ! » (Henri BAUDRILLART).

« Monter jusqu'aux astres, ce n'est pas assez ! » — Dans une réunion de plusieurs personnages de distinction qui eut lieu, il y a quelques années, chez le préfet de la Manche, à cause de la bénédiction de sa chapelle, Mgr l'évêque de Coutances, apercevant l'illustre astronome Le Verrier, s'empressa de lui offrir ses félicitations bien sincères sur la découverte savante qui a rendu son nom si célèbre dans toute l'Europe. « Monsieur, dit le prélat, on ne peut pas dire de vous comme de beaucoup d'autres : que vous vous êtes élevé jusqu'aux nues. Ce serait inexact. Vous avez fait bien plus, vous vous êtes élevé jusqu'aux astres.

— Monseigneur, ce n'est pas assez, reprit l'illustre interlocuteur, je veux encore monter plus haut, et je médite une entreprise beaucoup plus importante. »

Tous les membres de la société, moins surpris qu'attentifs, attendaient l'annonce d'une nouvelle découverte astronomique, lorsque Le Verrier, s'inclinant gracieusement vers Monseigneur, lui dit avec cette noble simplicité qui est le cachet du vrai mérite : « Je l'avoue, Monseigneur, j'ai l'ambition de m'élever au dessus des astres : je veux

aller au ciel, et j'espère que Votre Grandeur, pour faciliter mon entreprise, ne me refusera point le secours puissant de ses prières. »

**Le désir du bonheur.** — « Il y a longtemps, dit Maxime du Camp, par une nuit claire et bleue des pays tropicaux, pendant que les dix-sept étoiles de la Croix du Sud éclataient à l'horizon austral, je dressai l'oreille à un bruit imperceptible qui passait sur le désert. C'était plus qu'un soupir, c'était moins qu'un sanglot. N'était-ce pas que le vent qui murmurait en frôlant les sables ? Le Nubien qui me servait de guide me dit alors : « Ecoute le désert ! Entends-tu comme il pleure ? Il se lamente, parce qu'il voudrait être une prairie ! »

« Cette plainte de la solitude et de l'aridité, ma mémoire me l'a répétée bien souvent. Tous, en effet, nous portons en nous-mêmes un désert qui voudrait être une prairie. »

« Jérusalem ! Jérusalem ! Le ciel ! le ciel ! » — Nos pères dans la foi avaient ambitionné de conquérir la Terre sainte. Or, quand ils partirent pour ces lointaines contrées, les privations et les fatigues ne leur manquèrent pas. Ils ne trouvèrent pas toujours le chemin facile et sûr, et lorsqu'ils apercevaient une oasis au milieu des sables du désert, les femmes et les enfants avides de repos s'écriaient : « Est-ce là Jérusalem ? Est-ce là Jérusalem ? » Les guerriers robustes et forts les encourageaient de leurs exemples et de leurs paroles. Et le lendemain, le soleil était brûlant et le désert sans eau, et le soleil couchant découvrait dans le lointain le sommet de quelque tour abandonnée, et les enfants demandaient encore : « Est-ce là Jérusalem ? »... Et les soldats ne se lassaient jamais.

Enfin, un jour arriva, l'aspect de la ville sainte se dessinait à l'horizon, leurs regards inquiets l'aperçurent, les guerriers tombant à genoux inondèrent le sol de leurs larmes et le couvrirent de leurs baisers. Un cri retentit sur la colline et les échos le répétèrent cent fois : « Jérusalem ! Jérusalem ! » C'était en effet la ville sainte.

Et nous aussi, chrétiens, nous marchons à la conquête de cette terre que le Christ sanctifie par sa vie glorieuse. Ne plaignons jamais nos peines et nos fatigues ; ne demandons pas le repos avant l'heure que la Providence nous a marquée. Imitons ces vaillants qui marchaient sans défaillance sur les sentiers arrosés de leur sang. Armons-nous de courage, à l'exemple de nos frères couronnés dans la gloire, à l'exemple du Christ qui a vaincu par la croix, et quand le dernier jour sera venu, le Maître et les disciples viendront nous attendre à la porte du ciel. Alors, tombant à genoux sur les parvis éternels, inondés de délices, rassasiés de bonheur, nous bénirons le Roi immortel des siècles et un cri s'échappera de nos âmes ravies : « Jérusalem ! Jérusalem ! Le ciel ! Le ciel ! »

FIN

## SERMONS D'ADORATION PERPÉTUELLE

## IX

CE QU'IL Y A DANS L'EUCHARISTIE <sup>1</sup>

Mes frères,

L'Eucharistie est le centre du culte et de la religion : elle est, pour ainsi dire, le culte tout entier et la religion tout entière. S'il y a au fond de ce temple une urne baptismale, c'est pour préparer les enfants des hommes à devenir les temples de l'Eucharistie ; si le prêtre monte en chaire et parle aux fidèles, c'est pour les rendre dignes de participer à l'Eucharistie.

Aussi, dans les siècles où l'Eglise avait obtenu le plus d'influence sur les peuples, elle avait institué la fête du *Corpus Christi*, la Fête-Dieu, qui est le triomphe éclatant et solennel de l'Eucharistie.

Cette fête annuelle et ce triomphe d'un jour n'ont pas suffi aux âmes chrétiennes, et alors elles ont demandé une fête perpétuelle, un triomphe de chaque jour, la fête de l'Adoration perpétuelle, qui, dans une marche en apparence capricieuse, mais en réalité toujours gracieuse et belle, vole de clocher en clocher et s'est arrêtée aujourd'hui dans cette chrétienne paroisse.

Que dirons-nous, mes frères ? C'est un hymne qu'il faudrait chanter ici en l'honneur de l'Eucharistie, alors que tout chante si bien dans cette enceinte, alors que votre assistance si nombreuse et si recueillie prouve si bien les sentiments de foi et d'amour qui sont dans vos cœurs. Donc, ne sortons pas du sujet que la fête nous impose, et parlons de l'Eucharistie.

## I

Qu'y a-t-il là, sur ce trône de fleurs et de lumières que vous avez élevé en ce jour ? Nos yeux voient du pain, nos mains touchent du pain, notre bouche trouve le goût du pain, et cependant nous devons reconnaître avec l'Ange de l'école et avec l'Eglise, que nos yeux, nos mains, notre goût nous trompent : *Visus, tactus, gustus in te fallitur*. Nous devons croire seulement notre oreille qui entend retentir à travers dix-neuf siècles de christianisme la parole du Fils de Dieu : « *Hoc est corpus meum*, ceci est mon corps. » — O parole plus brillante que le soleil ! O mon Dieu, vous qui avez dit à l'origine des choses : « *Que la lumière soit*, » et la lumière fut, vous diriez aujourd'hui que ceci est votre corps, et ceci ne serait point votre corps ? C'est vous faire injure que de le supposer !

Et si ce changement vous paraît merveilleux, si ce mystère vous paraît profond et insondable, rappelez-vous, mes frères, que Dieu fait germer chaque année le grain de blé dans la terre et lui fait produire d'abondantes moissons, et ce Dieu qui transforme un grain en épi ne pourrait pas trans-

<sup>1</sup> Sermon prêché par M. l'abbé Martre, ancien curé-archiprêtre de Prades.



former, changer le pain en son corps et le vin en son sang ? Ce Dieu qui a daigné un jour, invité à des noces terrestres, changer l'eau en vin pour donner un rafraîchissement à des époux dans la détresse, ce Dieu ne pourrait pas changer le pain en son corps pour servir d'aliment spirituel aux âmes voyageuses en ce monde, et leur faire contracter une union céleste avec leur Dieu ?

Donc, mes frères, il est inutile d'insister davantage. C'est là d'ailleurs votre foi, foi inébranlable que tous les sophismes et toutes les insultes de nos jours n'arracheront pas de votre cœur : nous possédons là, à l'autel, le Dieu du ciel, le Créateur et Maître de toutes choses, le Dieu qui s'est fait homme par amour pour nous, le Fils de Dieu devenu le Fils de Marie, Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Il y a là, sous l'apparence d'un pain qui n'est plus, Jésus-Christ tout entier ; il y a là *son corps*, son vrai corps, non pas l'image de son corps, comme le veut le protestantisme, mais son vrai corps : *Ave, verum corpus natum de Maria Virgine*, ce corps qui a été transi à Bethléem dans la pauvreté de la crèche ; ce corps qui a été durci par le travail dans l'atelier de Nazareth, quand le Fils de Dieu, se réduisant à la condition vulgaire et misérable de l'homme, gagnait son pain à la sueur de son front ; ce corps qui a été couvert de plaies dans la flagellation du prétoire, qui a été cloué à la croix, qui a été enseveli dans le sépulcre et qui aujourd'hui, transfiguré par la gloire de la résurrection, est au ciel adoré par les élus et inonde la cité éternelle de ses beautés et de ses splendeurs.

Il y a là, sous l'apparence d'un pain qui n'est plus, Jésus-Christ tout entier ; il y a son corps et il y a *son sang*, ce sang par lequel le monde a été racheté, ce sang qui est le prix de nos âmes, le prix qui a été payé à Dieu pour notre rançon ; ce sang qui a été formé de ce qu'il y avait de plus pur dans la Vierge Marie, ce sang qui a rempli le Sacré-Cœur, qui a arrosé le Jardin de Gethsémani, le prétoire de Pilate et les pentes du Calvaire.

Il y a là, sous l'apparence d'un pain qui n'est plus, Jésus-Christ tout entier ; il y a là *son âme*, cette âme la plus belle, la plus parfaite, la plus sainte qui soit sortie des mains du Créateur ; l'âme avec toutes ses facultés : cette intelligence si élevée qui embrasse de son regard l'horizon immense des choses divines ; cette volonté si forte et si généreuse qui s'attache au bien avec tant d'ardeur et qui se dépense pour les âmes avec tant de courage et de constance ; cette sensibilité si exquise, cette faculté de jouir et de souffrir qui fait que le Fils de Dieu a eu tant de tendresse pour les hommes ses frères et qu'il a enduré des peines si profondes pour le rachat et la délivrance du monde. Il y a là, mes frères, l'âme de Jésus-Christ, car Jésus-Christ, dit saint Paul, une fois ressuscité, ne meurt plus : *« Christus resurgens a mortuis jam non moritur. »* C'est bien assez que la mort ait pu une fois étendre sur lui son empire ; désormais, il est à l'abri de ses atteintes, et c'est

pourquoi il n'y aura plus de séparation violente entre son âme et son corps. Là où est son corps, là est son sang ; là où est son corps et son sang, là est son âme.

Il y a là, sous l'apparence d'un pain qui n'est plus, Jésus-Christ tout entier : par conséquent avec son corps, son sang et son âme, il y a aussi *sa divinité*. Si l'âme est toujours unie au corps de Notre-Seigneur, parce que Notre-Seigneur ne peut plus mourir, la divinité est unie à son âme et à son corps par le nœud de l'union hypostatique. On appelle ainsi l'union qui fait de la divinité et de l'humanité en Jésus-Christ une seule personne. La mort a pu séparer le corps de l'âme de Jésus-Christ, elle a pu réduire le corps du Sauveur à n'être plus qu'un cadavre, elle a pu faire descendre l'âme du Sauveur dans les limbes où les justes de l'ancienne Loi attendaient sa venue ; mais ce qu'elle n'a jamais pu, c'est séparer le corps et l'âme de Jésus-Christ de sa divinité. Le Verbe de Dieu a pris ce corps et cette âme le jour de l'Incarnation, et il les a pris à jamais : à jamais ce corps et cette âme seront le corps et l'âme d'un Dieu.

Et si nous adorons la sainte Eucharistie, c'est parce que la divinité est unie au corps et à l'âme de Notre-Seigneur. S'il n'y avait pas la divinité, nous serions idolâtres en adorant l'Eucharistie, car, même le corps de Jésus-Christ, si parfait le suppose-t-on, même l'âme de Jésus-Christ, si pure soit-elle, ne sont que des créatures et un pur néant devant Dieu.

C'est donc devant Dieu et devant Dieu seul que nous nous prosternons dans l'adoration de l'amour. *Ave, verum corpus natum de Maria Virgine, vere passum, immolatum in cruce pro homine.* Nous disons en présence de l'Eucharistie ce que disait Pierre pendant la vie mortelle du Sauveur : *« Tu es Christus Filius Dei vivi. »* Nous chantons la parole de l'apôtre incrédule devenu fidèle : *« Dominus meus et Deus meus !* Vous êtes vraiment mon Seigneur et mon Dieu ! *»* Nous disons avec le Prophète : *« Vous êtes le Dieu caché, mais le Dieu Sauveur d'Israël. Deus absconditus, Deus Israel Salvator. »*

## II

Dans l'Eucharistie il y a Jésus-Christ tout entier. Mais remarquez en second lieu, mes frères, qu'il y est dans tous les états, dans toutes les situations, dans tous les mystères de sa vie mortelle et glorieuse.

L'Eucharistie, en effet, c'est Bethléem. Bethléem, c'est l'abaissement d'un Dieu qui se fait homme, qui se fait petit enfant, qui prend toutes les misères et toutes les faiblesses de l'humanité. — Or, ici à l'autel, Dieu ne s'abaisse-t-il pas plus encore ? Dieu, sous les traits de la faiblesse de l'enfance, est-il plus abaissé que sous l'apparence du pain ?

L'Eucharistie, c'est Nazareth. Nazareth, c'est le travail, c'est l'obscurité, c'est le silence, la solitude, les doux entretiens avec Joseph et Marie. — Or, au fond silencieux du tabernacle, le Fils de Dieu ne s'entretient-il pas avec toute âme chrétienne

qui le désire ? Ne s'entretient-il pas avec elle mieux qu'avec la Samaritaine sur les bords du puits de Jacob, mieux qu'avec Madeleine au château de Béthanie ? Là, dans la Judée, il était pour tous ; ici, au Tabernacle, il est tout entier pour chaque âme isolée qui l'implore. Et en dehors des jours de fête et d'exposition solennelle, la vie de Jésus-Christ à l'autel n'est-elle pas surtout une vie de solitude, de silence et d'obéissance, comme celle de Nazareth ?

L'Eucharistie, c'est le Thabor. Le Thabor est la montagne où Jésus conduit à l'écart quelques-uns de ses disciples et là se révèle à eux dans un rayon de sa beauté et de sa gloire ; et les disciples ravis s'écrient dans un saint transport : « Seigneur, il est bon de demeurer ici ; faisons-y trois tentes, une pour vous, une pour Moïse et une pour Elie. *Bonum est nos hic esse ; faciamus hic tria tabernacula.* » — Or, j'en appelle à toute âme chrétienne qui en a fait l'expérience : n'est-il pas vrai que lorsque vous avez fait ce qui dépendait de vous pour être agréable à Dieu, lorsque vous avez été pur, lorsque vous avez accompli toute justice et que vous vous êtes approché de la sainte Table, lorsque vous avez reçu dans votre cœur le Dieu qui nous a aimés d'un éternel amour, n'est-il pas vrai que vous préféreriez ce repos et cette ivresse sur le cœur de Jésus à tous les repos et à toutes les ivresses de la terre ? N'est-il pas vrai que vous disiez avec Pierre : « *Bonum est nos hic esse ; faciamus hic tria tabernacula.* Il est bon d'être ici ; que puis-je désirer davantage ? C'est là le lieu de mon repos et de mon véritable bonheur. *Melior est dies una in atriis tuis super peccatorum millia.* »

L'Eucharistie, c'est le Calvaire. Le Calvaire est la montagne du sacrifice, de la Passion et de la mort sanglante, et par là-même c'est la montagne du salut et de la Rédemption ; c'est la montagne que regardait par avance le Psalmiste, lorsqu'il chantait : « *Levavi oculos meos in montes, unde veniet auxilium mihi.* » C'est sur le Calvaire que la réconciliation s'est opérée entre le ciel et la terre, entre l'homme coupable et la justice de Dieu irritée. Le sang qui a coulé sur ces cimes a une valeur infinie, et une seule goutte pouvait laver et purifier, relever et restaurer mille fois tout le monde : *Una stilla saluum facere totum quit ab omni mundum scelere.* — Or l'Eucharistie contient réellement la Victime du Calvaire, le Dieu immolé pour nous. Saint Paul nous le montre au ciel dans une attitude sublime : il présente à son Père ses plaies glorieuses et il intercède toujours pour nous, *semper vivens ad interpellandum pro nobis.* Cette attitude suppliante, il l'a aussi sur la terre. Là, au fond du tabernacle, il prie sans cesse et il détourne les traits de la colère divine, qui sans cesse frappraient nos iniquités et nos péchés. L'Eucharistie n'est pas seulement le sacrement qui nous donne la nourriture céleste, *dat vitam mundo*, elle est surtout le sacrifice qui apaise la justice de Dieu, *talibus hostiis promeretur Deus.*

L'Eucharistie, qui est Bethléem, qui est Nazareth, qui est le Thabor, qui est le Calvaire, est enfin le ciel. Oui, mes frères, si en ce moment les voiles qui cachent à nos regards Notre-Seigneur Jésus-Christ, si ces voiles venaient à tomber, si Dieu apparaissait dans toute sa splendeur, nous serions transportés par le fait dans le ciel, car le ciel, ce n'est pas autre chose que Dieu vu à découvert, Dieu possédé éternellement et sans crainte, tandis que l'Eucharistie, c'est Dieu vu à travers un voile, possédé dans la crainte et le tremblement.

Mes frères, nous venons de nous entretenir de la présence réelle et de l'action puissante de Jésus-Christ dans le mystère de nos autels. Il y a un prodige qui est plus grand encore que tous ceux que nous venons de rappeler : c'est le prodige de nos indifférences et de nos ingratitude vis-à-vis de notre Dieu, de Celui qui nous a aimés jusqu'à l'excès, *in finem dilexit*... Ici, mes frères, tous, nous avons des reproches à nous faire... Je comprends cette parole d'un auteur du xvi<sup>e</sup> siècle qui portait envie à la lampe du tabernacle, parce qu'elle brille sans cesse et se consume devant Dieu ; mais je ne comprends pas que nous demeurions froids et indifférents vis-à-vis de l'Eucharistie.

Allons, mes frères, ranimons en ce jour notre foi et notre ferveur. Venons dans l'église avec plus d'assiduité et d'amour, soyons heureux de nous approcher fréquemment de la sainte Table, mais surtout ne manquons jamais au rendez-vous pascal. Et si nous sommes fidèles à aimer et à recevoir l'Eucharistie pendant notre vie, ici-bas sur la terre, nous mériterons de voir et de posséder Dieu pendant toute l'éternité au ciel. Ainsi soit-il.

## COURTES INSTRUCTIONS POUR LA PRIÈRE DU SOIR

### CXV

#### RÉSURRECTION DE LA FILLE DE JAÏRE

Jésus venait de congédier l'hémorroïsse guérie, et il lui parlait encore, quand des gens de la maison de Jaïre, arrivant en toute hâte, dirent à ce dernier : « Ta fille est morte, à quoi bon fatiguer davantage le Maître ? » Le malheureux père est atterré à cette nouvelle. Le ciel n'aura donc pas eu pitié de sa douleur, il n'a pas béni sa démarche auprès du grand prophète, puisque la mort, au lieu de suspendre le coup fatal, semble l'avoir précipité en voyant arriver le Seigneur ? Jésus a deviné ce qui se passe au cœur de Jaïre en entendant le douloureux message : « N'aie pas peur, lui dit-il, crois seulement, et ta fille sera sauvée. »

En même temps, Jésus défendit à la foule de le suivre : Pierre, Jacques et Jean furent seuls



admis à l'accompagner; il en fut de même évidemment pour le père et la mère de la morte.

Lorsque le divin Sauveur fut arrivé à la maison du chef de synagogue, il la trouva déjà remplie de joueurs de flûte et d'une foule d'amis, de proches et de pleureuses à gage, qui poussaient des cris étourdissants.

Pour bien comprendre cette scène, il faut connaître les usages de l'Orient. Un voyageur a décrit, de la manière suivante, les cérémonies funèbres de certaines contrées orientales, son récit donnera une idée des rites juifs alors usités :

« La lutte suprême terminée, on ferme les yeux du défunt, les hommes présents récitent une prière qu'ils ont apprise par cœur : « Il n'y a de force et de puissance qu'en Dieu, nous appartenons à Dieu et nous devons retourner à lui. Que Dieu ait pitié de lui ! (du mort). » Pendant ce temps les femmes poussent, d'une voix aiguë, des lamentations retentissantes, auxquelles s'ajoutent les manifestations extérieures de la douleur, inspirées par la nature ou apprises par l'usage.

« Aussitôt que ces lamentations se font entendre, les voisines accourent et s'unissent à ce lugubre concert. Ensuite il y a un moment de silence. Mais bientôt les pleureuses à gage entrent, à leur tour, dans la chambre. Celle qui conduit le chœur s'est exactement informée des circonstances de famille et de l'histoire du mort, comme aussi de ses expressions favorites, de ses phrases les plus familières. Elle commence alors le récit théâtral de sa vie, de ses occupations quotidiennes, s'arrêtant aux traits les plus touchants. De temps à autre, elle s'interrompt pour pousser des cris plaintifs, qui sont alors répétés par les autres pleureuses. »

Chez les Juifs, des joueurs de flûte étaient de plus l'accompagnement obligatoire des funérailles, durant lesquelles ces musiciens faisaient entendre de lugubres mélodies. Les familles les plus pauvres ne pouvaient avoir moins d'une pleureuse et de deux joueurs de flûte.

Jésus pénètre donc dans la maison et fait cesser le macabre tumulte. « Retirez-vous, dit-il, la jeune fille n'est pas morte, mais elle dort. Pourquoi ce trouble et ces pleurs ? » Et les assistants, qui savaient bien que la jeune fille était morte, se riaient de lui qui ne l'avait pas même encore vue.

Resté seul avec le père, la mère et les trois disciples privilégiés, Jésus pénètre dans la chambre de la morte, s'approche d'elle et, lui prenant la main, prononce les deux paroles que saint Marc a voulu nous conserver dans la langue même parlée par le Seigneur : « *Talitha, koumi !* » c'est-à-dire : « Jeune fille, lève-toi ! » Et aussitôt, à la stupéfaction de tous les témoins, la jeune fille se leva et se mit à marcher. Elle était alors âgée de douze ans.

Jésus recommanda avec instance aux parents de garder le silence sur ce prodige, et dit de donner à manger à la jeune fille.

Cet épisode touchant de la mort et de la résurrection de la jeune fille du chef de synagogue, se renouvelle souvent dans le monde chrétien.

Cette jeune fille de douze ans, la joie de ses parents, que la maladie tourmente et qui meurt au printemps de sa vie, n'est-elle pas l'image de ces âmes innocentes et pures, mais qui, circonvenues par les atteintes du démon, les pièges du monde, deviennent malades au spirituel ? Quelques années, quelques mois seulement peut-être auparavant, elles avaient fait une bonne, une sainte première communion. Comme ces jeunes cœurs aimaient alors leur église et ses offices ! Avec quelle ferveur ils s'approchaient de la table eucharistique, après s'être purifiés par le sacrement de la pénitence ! Avec quelle ardeur ils s'efforçaient de rester vertueux et fidèles aux promesses faites à Jésus et à sa Mère !

Leurs parents, leur pasteur, l'Eglise en étaient fiers et fondaient sur eux leurs plus belles espérances. Mais, un jour, une maladie mystérieuse s'est emparée d'eux, et les voilà devenus languissants, tièdes, n'éprouvant plus que du dégoût pour la prière et les sacrements. Parents et pasteurs, maîtres ou maitresses, s'en aperçoivent et redisent eux aussi la prière de Jaïre : « Seigneur, notre enfant est bien malade, il va perdre la foi, sa piété, sa vertu ; venez donc lui imposer les mains. Touchez son cœur de votre doigt sacré, et il sera guéri, sauvé. »

Hélas ! bientôt la maladie a terminé son œuvre néfaste ; un mauvais exemple, un perfide conseil, un scandale, une compagnie perverse ont tué la grâce dans cette âme. C'en est fait, le monde avec ses plaisirs, ses fêtes, ses étourdissantes voluptés, ont circonvenu leur proie. L'enfer chante et se réjouit de sa conquête, pendant que la mère, le père, le pasteur, les maîtres et maitresses pleurent sur ce cadavre spirituel.

Heureuses ces tristes victimes, quand elles possèdent autour d'elles un père, une mère, une maitresse, un maître chrétiens qui gardent une foi inébranlable à la toute-puissance de Jésus, qui ne cessent de pleurer et d'importuner le divin Maître dans leurs prières, dans leurs visites au Saint-Sacrement, dans leurs communions !

Heureuses ces âmes désolées, quand, à force de supplications au ciel, d'instances auprès du Cœur de Jésus, de sacrifices et de dévouement, elles parviennent à ramener le Seigneur auprès de ces cadavres spirituels ! Heureuse, mille fois heureuse, l'heure bénie où elles voient Jésus se rapprocher des chers égarés, en éloigner les étourdissants plaisirs, les entraînements irrésistibles ; où elles entendent sa voix divine leur dire, tout bas, au cœur : « Pourquoi vous troublez-vous et pleurez-vous ainsi ? Ce jeune homme, cette jeune fille, cette épouse, cet époux n'est pas mort, sa foi dort seulement. » Heureuse, mille fois heureuse pour tous l'heure inoubliable où, pendant une retraite ou

<sup>1</sup> Math., ix, 23-26 ; Marc, v, 35-43 ; Luc, viii, 49-56.

une mission, la veille d'une fête, au temps des Pâques, au cours d'une maladie ou sous le coup d'une épreuve, d'un deuil poignant, le divin Sauveur s'approche de ces pauvres morts, et, les touchant du doigt de sa grâce et de sa miséricorde, leur redit au moment de l'absolution la parole toute-puissante : « *Talitha, koumi !* Je te le dis : Lève-toi ! » Lève-toi de cette couche de mort où le péché t'avait cloué ! Lève-toi de ce grabat, de ces habitudes pernicieuses, de ces fréquentations mortelles pour ton âme ! Reviens à la vie de la grâce, à la vie chrétienne, à la vie de prière et de fréquentation des sacrements !

Les intimes seuls d'abord connaissent cette mystérieuse résurrection, ils admirent les voies miséricordieuses du Seigneur, et crient au ciel un immense merci.

Et lorsque Jésus a pardonné, que ces âmes sont ressuscitées, on leur donne à manger le pain qui fait les forts, à boire le vin qui fait les vierges. Et quand la chair du Christ palpite au contact de cette chair souillée, celle-ci est sanctifiée. Quand le sang qui a coulé sur le Calvaire se mêle au sang gâté par le vice et les passions, celui-ci retrouve les ardeurs et les convoitises saintes. Quand le Cœur de Jésus a battu sur le cœur glacé du pécheur, il le réchauffe, il lui rend les aspirations et les sentiments nobles, divins, dignes d'un chrétien.

Pauvres Jâires, qui pleurez sur la perte spirituelle ou morale d'un être aimé, quel exemple pour vous de ce que peuvent la foi et la prière sur le cœur de votre Dieu ! Quelle garantie de ce que doivent attendre vos larmes, si elles sont chrétiennes et persévérantes !

## ENTRETIENS SUR LES PARABOLES ÉVANGÉLIQUES

### XXXVIII

#### LES TALENTS <sup>1</sup>

Vigilate, quia nescitis diem,  
neque horam.  
(Matth., xxv, 13).

Cette sentence dont Notre-Seigneur fait suivre la parabole des dix vierges, relie intimement cette parabole à la suivante, celle des talents. Toutes deux d'ailleurs furent prononcées immédiatement l'une après l'autre, de telle sorte que la seconde complète la première. Dans l'une, Notre-Seigneur nous invite à nous tenir toujours prêts à paraître devant Dieu ; dans l'autre, il nous recommande d'utiliser les dons divins, et il nous en donne un double motif : l'attrait de la récompense promise et accordée aux bons et fidèles serviteurs, la crainte du châtement infligé au serviteur négligent et paresseux.

La parabole des talents, qui est la dernière des paraboles évangéliques, a plus d'un trait de ressemblance avec une autre que nous avons étudiée précédemment : celle des mines d'argent qu'un prince confie à dix de ses serviteurs, avec ordre de les faire fructifier jusqu'à son retour. Elle en diffère aussi cependant en des points essentiels.

Elles furent prononcées en des circonstances différentes. L'une fut proposée par le Maître à Jéricho, dans la maison de Zachée, et adressée à la foule des Israélites qui venaient avec lui à Jérusalem pour les fêtes de Pâques ; elle avait pour but de leur apprendre que la manifestation visible du règne messianique était toute différente de ce qu'ils pensaient et qu'elle n'était pas près d'avoir lieu, et le Sauveur terminait son récit par l'annonce de la ruine de la nation. L'autre fut donnée par Notre-Seigneur le soir du mardi saint, sur le mont des Oliviers, après sa sortie définitive du temple dont il vient de prédire la destruction, pour répondre aux disciples qui sont venus lui demander en secret quand s'accompliront les menaces qu'il vient, dans les paraboles précédentes, d'adresser aux Pharisiens et à Israël tout entier.

Les personnages ne sont pas les mêmes, la somme d'argent confiée aux serviteurs est différente, diffèrent aussi le mérite et par conséquent la récompense.

Toutefois, il se rencontre dans l'un et l'autre récit des ressemblances si nombreuses et si frappantes qu'il nous suffira d'en faire la comparaison, et d'y ajouter les quelques réflexions spéciales que nous suggère la parabole des talents.

### I

Jésus dit donc : — Un homme sur le point d'entreprendre un long voyage voulut confier l'administration de ses biens à ses serviteurs ; à l'un il remit cinq talents, deux à un second, et un seul au troisième, « selon la capacité de chacun. » Tandis que, par leur activité et leur travail, les deux premiers doublent la somme reçue et gagnent l'un cinq, l'autre deux talents, le troisième creuse un trou en terre et y enfouit son dépôt. Quand à son retour le maître les appelle à rendre leurs comptes, aux deux premiers qui lui montrent le fruit de leur travail il dit : « C'est bien, bon et fidèle serviteur, parce que tu as été fidèle en de petites choses, je t'établirai sur de plus grandes ; entre dans la joie de ton maître. » Puis passant au troisième, celui-ci lui reproche d'être trop dur, de récolter ce qu'il n'a pas semé, et lui rend le talent tel qu'il l'a reçu. « Je te juge par ta propre bouche, lui répond son maître ; puisque tu me croyais tel que tu dis, c'était une raison de plus de craindre ma vengeance et faire fructifier mon argent. » Alors il ordonne de lui ravir son talent pour être donné à celui qui en a dix, de jeter dehors ce serviteur inutile, dans les ténèbres extérieures, là où il y a des pleurs et des grincements de dents.

<sup>1</sup> Matth., xxv, 14-30.



Ce riche propriétaire qui distribue ses biens à ses serviteurs, n'est pas différent du prince qui confie aux siens dix mines, une à chacun. L'un et l'autre désignent Notre-Seigneur lui-même. Jésus nous dit que tous deux partent pour un long voyage, — le prince en particulier pour recevoir l'investiture de son royaume, — afin de nous apprendre qu'il va bientôt priver son Eglise de sa présence visible, et que longtemps après seulement il reviendra pour juger tous les hommes. Vous avez pu remarquer aussi qu'aujourd'hui le Sauveur ne dit rien de sa passion; pas d'ennemis qui viennent crier derrière lui : « Nous ne voulons pas que cet homme règne sur nous ! » Rien non plus dans la conclusion qui rappelle cette sentence par laquelle se termine la parabole des mines : « Quant à mes ennemis, faites-les périr en ma présence. »

Cet homme, que la parabole suppose très riche, remet ses biens entre les mains de ses serviteurs pour que ceux-ci les fassent fructifier pendant son absence. « A l'un il donne cinq talents, à un autre deux, et un seul au troisième, à chacun selon sa capacité. » Le talent n'était pas une monnaie courante; c'était plutôt « une monnaie idéale dont on se servait dans les évaluations de numéraire, à la façon de nos cent mille francs et de nos millions. » Le talent attique, qui était d'un usage universel dans tout l'empire romain et même en Palestine, valait soixante mines, dont chacune valait à son tour cent drachmes (voir Fillion, *in Math.*, XVIII, 24), ou un peu moins de cent francs de notre monnaie. Si donc Notre-Seigneur parle de ce talent, chaque serviteur a reçu le premier près de vingt-huit mille francs, le second un peu plus de onze mille francs, et le troisième cinq mille cinq cent soixante. Mais il y avait aussi le talent hébreu, et comme Notre-Seigneur était juif et parlait à des Juifs, il peut se faire aussi qu'il ait voulu désigner ce dernier, et alors il faudrait doubler la somme reçue par chaque serviteur. Quoi qu'il en soit, le dépôt était important et imposait à tous une lourde responsabilité.

Ai-je besoin de vous rappeler après cela que si cet homme représente Notre-Seigneur, les serviteurs sont l'image de tous les chrétiens? que les talents figurent les biens laissés par Jésus-Christ à son Eglise et dont chaque fidèle a reçu sa part : la doctrine révélée, la grâce, les sacrements? — Les talents, ce sont encore tous les dons surnaturels, les secours quotidiens que nous recevons tous du ciel, tous les moyens enfin que Dieu met à notre disposition pour que nous puissions procurer sa gloire et assurer notre bonheur. — Ce n'est pas tout cependant. Le Seigneur ne nous demandera pas compte seulement de ces dons surnaturels. Il nous a confié d'autres biens encore, les biens de la nature, la vie, la santé, la force, l'intelligence, la volonté, à certains la fortune, à d'autres la science; aux uns il accorde une vocation spéciale, le salut des âmes, la conduite des peuples, l'éducation de l'enfance, le soin de rendre la jus-

tice. C'est sur tout cela que portera l'examen du souverain Juge; c'est de tout cela qu'il demandera compte; et par conséquent ce sont tous ces biens qu'il faut entendre par les talents confiés par le maître à ses serviteurs.

Toutefois la part n'est pas égale pour tous. A l'un « il est donné cinq talents, deux à un second, et un seul au troisième, à chacun selon sa capacité. » Ce n'est pas ainsi que le partage s'était fait dans la parabole des mines; ici la somme confiée à chacun est la même, chaque serviteur reçoit une mine. Dans cette dernière parabole, Notre-Seigneur veut donc nous apprendre que comme une même somme d'argent fructifie plus ou moins suivant qu'elle est entre des mains plus ou moins diligentes, de même le mérite d'un chrétien dépend beaucoup moins des bienfaits reçus que du soin d'en tirer profit. Dans celle des talents, il veut nous dire aussi que tous ne reçoivent pas les mêmes dons; à l'un il est donné beaucoup, à un autre moins, à un troisième moins encore.

Et si vous me demandez le pourquoi de cette diversité, je vous répondrai que nous n'avons rien qui ne vienne de Dieu, qui ne soit de sa part un don, une faveur, — et qui dit don ou faveur, dit une chose qui n'est pas due en justice, — que Dieu par conséquent est parfaitement libre dans la distribution de ses dons et de ses faveurs, qu'il ne fait donc tort à personne en donnant à l'un moins qu'à l'autre. Je vous répondrai encore que par cette inégalité même, Dieu manifeste une sagesse profonde, infinie. En distribuant ses biens à ses serviteurs, le maître, nous dit Jésus, donna « à chacun d'eux suivant sa capacité personnelle. » Eût-il été sage de donner à l'un une tâche au dessus de ses forces, de confier cinq talents par exemple à celui qui n'en pouvait faire valoir que deux? N'était-ce pas s'exposer à ce que la somme ne rapportât presque rien, peut-être même à ce qu'elle fût totalement perdue? Il y avait donc sagesse à agir de la sorte. N'allez pas conclure de là cependant que Dieu, dans la distribution de ses faveurs, ait égard à la capacité de ceux qui les reçoivent. Cette capacité même est un don, et par suite elle fait partie du talent qui nous est remis. Tout ce que Notre-Seigneur a voulu nous dire, c'est que Dieu, même dans cette inégalité qui peut-être nous choque, demeure souverainement sage, n'ayant en vue que ce qui peut mieux seconder ses desseins, procurer sa gloire et le salut de ses serviteurs. Vous seriez donc mal venus à vous plaindre de n'avoir reçu qu'un talent, tandis que d'autres à côté de vous en ont reçu deux ou cinq. Encore une fois, Dieu n'est-il pas libre de ses dons? N'est-il pas la sagesse infinie? Soumettez-vous donc à ses vues, remerciez-le de ce qu'il vous a donné et faites votre possible pour le faire fructifier. — Ce qui est sûr encore, c'est que, si peu que vous croyiez avoir, vous avez reçu au moins un talent : une intelligence pour connaître Dieu, un cœur pour

l'aimer, des grâces abondantes pour procurer sa gloire en gagnant le ciel. Au lieu donc de nous plaindre, imitons la diligence et l'activité des deux premiers serviteurs.

En partant, leur maître s'était bien gardé de fixer l'époque de son retour. Il voulait éprouver leur fidélité. Reviendra-t-il bientôt ? Sera-t-il longtemps absent ? Ils n'en savent rien. A supposer donc que son retour soit proche, ils ont tout intérêt à lui donner une preuve de bonne volonté, à lui donner la preuve qu'ils n'ont point perdu leur temps. Donc « aussitôt » après le départ du maître, « celui qui avait reçu cinq talents s'en alla et les fit valoir, » *operatus est in eis*, en les plaçant dans le commerce, « et il en gagna cinq autres. De même celui qui avait reçu deux talents en gagna deux autres. » La somme confiée à ces deux serviteurs n'a donc pas été stérile, elle s'est doublée, elle a produit cent pour cent : ce qui n'est pas si rare dans le commerce, quand tout réussit à souhait. (Fillion). Mais encore faut-il, pour réaliser de pareils bénéfices, qu'on s'en donne la peine, qu'on ait constamment l'œil ouvert sur la marche des affaires, qu'on tienne ses comptes en règle, qu'on déploie en un mot une activité de tous les instants, qu'on se livre en quelque sorte à un travail de mercenaire. Telle fut la conduite de ces deux serviteurs, car Notre-Seigneur nous dit qu'ils ont *gagné* l'un cinq, l'autre deux talents, de même qu'un serviteur *gagne* son salaire par son travail. Certes, cela ne s'est pas fait en un jour, ni sans peine de leur part. Le Sauveur le dit assez : ils ont eu des années devant eux, car leur maître ne revint qu'« après un temps considérable... »

L'argent gagné a donc été le fruit de leur travail et de leurs soucis. Me sera-t-il permis de le dire en passant ? Combien il serait à désirer que les grandes fortunes d'aujourd'hui viennent d'une source aussi pure que celle-là, le travail honnête de l'homme ! Il y en a, et je ne dis pas le contraire. Mais les autres, d'où sortent-elles ? Vous le savez bien : il en est plus d'un qui s'engraisse de la sueur du pauvre, des économies de la veuve et de l'ouvrier, et une récente catastrophe financière vous a appris que si les uns se ruinent, ce n'est pas sans profit pour d'autres. On veut être riche du jour au lendemain, on se fie aux coups de Bourse, — au risque même de tout perdre, car à la Bourse surtout il est vrai de dire que « les affaires, c'est l'argent des autres, » — et pourvu qu'on réussisse, la conscience demeure parfaitement en paix. Acquérir de la sorte et en quelques mois des centaines de mille francs, franchement, est-ce honnête ?...

Les deux serviteurs dont nous parlons l'étaient davantage ; s'ils ont doublé leur capital, ils y ont mis le temps et s'en sont donné la peine.

Quant au troisième « qui avait reçu un talent, il s'en alla creuser en terre et y cacha l'argent de son maître. » Inutile d'insister ici, n'est-ce pas ? Vous vous souvenez que les deux premiers serviteurs sont l'image des chrétiens fidèles qui savent profiter des grâces divines. Qu'ils n'oublient pas toutefois, ces chrétiens, de se mettre tout de suite au travail ; c'est dès la jeunesse et même dès l'enfance qu'il faut servir Dieu, travailler à faire fructifier son talent. Qu'ils ne se lassent pas non plus dans la suite. Supposez que le maître soit revenu plus tôt, la somme confiée à ces serviteurs aurait-elle été doublée ? Non, certainement. Et cependant ni l'un ni l'autre n'avait alors rien à craindre. Pourquoi ? Mais tout simplement parce qu'ils avaient fait tous les deux ce qu'ils avaient pu, et que leur gain aurait été proportionné au temps pendant lequel ils auraient travaillé.

En est-il beaucoup qui imitent leur persévérance ? Hélas ! combien qui, appelés de bonne heure à rendre leurs comptes, par exemple au temps de leur première communion, pourraient présenter avec joie le bénéfice qu'ils ont réalisé, et qui en retour s'entendraient dire : « C'est bien, bon et fidèle serviteur, entre dans la joie de ton Seigneur, » — mais qui petit à petit se sont relâchés, ont fini par enfouir en terre le talent qu'ils avaient reçu ! Pourquoi leur Maître a-t-il tant tardé à venir ? Pourquoi plutôt sont-ils eux-mêmes devenus si paresseux et ont-ils imité le mauvais serviteur ? Oui, pourquoi ?... Ils ont caché leur talent, c'est-à-dire, suivant saint Grégoire le Grand, qu'ils ont reçu en vain les grâces de Dieu, qu'ils n'ont d'yeux que pour les choses d'ici-bas, qu'ils ne s'inquiètent nullement du gain surnaturel, qu'ils n'élèvent jamais leur cœur au dessus des pensées terrestres. (Cf. Knabenbauer, *h. l.*). Qu'ils y pensent pendant qu'il en est temps. Le Maître ne leur a point dit, je suppose, quand il se présentera. Et s'il peut tarder des mois et des années, ne peut-il pas venir aussi demain, aujourd'hui même, leur demander compte du profit qu'ils ont tiré de ses dons ?

Et que sera ce jugement ? Nous l'avons vu, à peu de chose près, dans la parabole des mines. Tout joyeux, « celui qui avait reçu cinq talents s'avance et en présente cinq autres, disant : Seigneur, vous m'avez remis cinq talents, voyez, j'en ai gagné cinq autres en plus. — C'est bien, lui répond son maître, bon et fidèle serviteur ; parce que tu as été fidèle en de petites choses, je t'établirai sur de plus grandes, entre dans la joie de ton Seigneur. » La scène se passe exactement de même avec le second serviteur. Comme le premier, il présente les deux talents qu'il a gagnés et reçoit le même accueil, les mêmes encouragements, la même récompense : « *Euge, serve bone et fidelis..., intra in gaudium domini tui.* »

Dans la parabole des mines, celui qui en a gagné dix est établi sur dix villes, et celui qui n'en apporte que cinq reçoit le gouvernement de cinq cités. Ici au contraire, le maître ne fait

<sup>1</sup> De graves commentateurs en effet unissent le « statim » du verset 15 au verset 16 et construisent : « Statim abiit qui quinque talenta acceperat... » Cf. Knab., *h. l.*



aucune différence entre le serviteur qui lui apporte dix talents et celui qui lui en remet cinq. La raison en est facile à comprendre. Dans le premier cas les deux serviteurs ont reçu une somme égale, chacun une mine. Or tandis que le premier en gagnait dix, le second n'en gagnait que cinq; celui-là donc avait fourni un travail deux fois plus actif et par conséquent méritait une récompense deux fois plus grande. Dans la parabole que nous étudions, le premier serviteur a doublé son capital, mais le second aussi; il y a donc eu de la part de l'un et de l'autre travail égal, vigilance semblable. Le maître a donc parfaitement raison de les évaluer dans la récompense.

Ainsi, tout en étant différentes, ces deux paraboles se complètent l'une l'autre. Dans celle des mines, Notre-Seigneur nous fait voir qu'à égalité de dons il y a souvent diversité de mérites et diversité de récompense. Dans celle des talents, il nous apprend au contraire que pour mériter autant que d'autres il n'est pas nécessaire d'avoir reçu les mêmes grâces, que tout dépend du travail et des soins que l'on met à en profiter. Dès lors, n'est-il pas permis de conclure aussi que plusieurs qui ont moins reçu peuvent cependant gagner plus que d'autres auxquels il a été accordé davantage? Sans doute, car l'une et l'autre parabole nous disent clairement que Dieu proportionne la récompense au travail et au mérite, et que c'est le mérite seul, fruit du travail, qu'il considère.

Que celui donc qui a reçu peu, — je reviens sur ce sujet, — ne jalouse pas celui à qui il a été donné davantage. Avec ce peu il lui est possible de gagner autant et même plus encore, s'il se montre autant et plus actif et plus vigilant. Que d'autre part celui qui a reçu davantage ne méprise point celui qui est moins favorisé, qu'il prenne garde à la présomption : il pourrait bien être trouvé moins riche, au jour du jugement, que celui auquel il avait été moins accordé. Elle est donc ici bien à sa place cette autre réflexion de saint Grégoire : « Cette parabole nous invite à veiller soigneusement à ce que nous, qui avons reçu dans ce monde plus que les autres, nous ne soyons plus sévèrement jugés par l'Auteur du monde; car plus les dons sont nombreux, plus rigoureux aussi sera le compte qu'il nous en faudra rendre. » (1<sup>re</sup> Lect. 3<sup>e</sup> Noct. de Comm. Conf. Pont.).

## II

Nous ne nous arrêtons pas à expliquer les excuses du mauvais serviteur, non plus que la sentence prononcée contre lui. Tout cela, nous l'avons étudié dans la parabole des mines. Disons seulement qu'ici le jugement est plus rigoureux encore. Car après l'avoir fait dépouiller de son talent, et en avoir enrichi celui qui en possédait déjà dix, le maître ajoute : « Jetez dehors ce serviteur inutile, dans les ténèbres extérieures; là il y aura des pleurs et des grincements de dents. »

Nous avons déjà entendu ces paroles. Elles furent prononcées contre le convive qui avait osé se présenter au festin des noces sans avoir la robe nuptiale. Ils sont tous deux aussi coupables : l'un pour avoir paru devant son Juge sans être couvert de la robe d'innocence qu'il avait reçue au baptême, l'autre pour avoir négligé de faire fructifier les grâces qui lui ont été données. Ils sont donc aussi coupables l'un que l'autre et méritent le même châtement.

Tous nous avons à craindre que cette sentence ne soit prononcée contre nous. C'est afin que nous l'évitons que Notre-Seigneur nous propose ces diverses paraboles. Veillons donc à ne ressembler ni à ce convive mal élevé, ni au paresseux serviteur. Mais il est un autre motif pour nous exciter à la vigilance. Il ressort de la sentence prononcée en faveur des deux serviteurs fidèles : « Entrez dans la joie de votre maître. » Quelle force et quelle énergie dans cette parole ! « La joie entre en nous quand elle est médiocre, » dit saint Augustin, — et pourtant ne dit-on pas, lorsqu'elle est très vive, qu'elle déborde, comme si le cœur ne pouvait pas la contenir ? hélas ! tant que nous sommes sur la terre, cela ne se dit ni souvent ni longtemps ; — « mais nous entrons dans la joie quand elle surmonte la capacité de notre âme, qu'elle nous inonde, qu'elle regorge, et que nous en sommes absorbés : ce qui est la parfaite félicité des saints. » (Bossuet, *Dernière Sem.*, 90<sup>e</sup> jour). Incapables donc de contenir en nous la joie du ciel, nous en serons inondés, nous y nagerons, nous serons absorbés par elle. Oserais-je vous la décrire après qu'un Apôtre, qui en avait été le témoin cependant, n'en a su dire que ceci : « L'œil de l'homme n'a point vu, son oreille n'a point entendu, son cœur ne saurait sentir quels biens Dieu prépare à ceux qui l'aiment » ? (I Cor., II, 9). Disons seulement avec l'Eglise que le ciel c'est le « lieu du rafraîchissement, de la lumière et de la paix : *locum refrigerii, lucis et pacis.* » (Canon Miss.).

« Un lieu de rafraîchissement. » — Nous sommes faits pour le bonheur et nous le cherchons sans cesse ; nous le demandons à toutes les créatures, à l'argent, au plaisir, et aucune ne peut nous le donner complet et durable. Je le crois bien : notre cœur est trop grand et le monde est trop petit. « *Fecisti nos ad te*, disait saint Augustin, *et inquietum est cor nostrum donec requiescat in te.* » Nous souffrons donc comme d'une fièvre continue. Qui alors viendra la calmer ? Qui pourra nous désaltérer ? Dieu, et Dieu seul dans le ciel, alors que nous serons plongés dans un océan de délices, que nous serons heureux du bonheur de Dieu lui-même.

Le ciel, c'est « le lieu de la lumière. » — Nous sommes avides de savoir ; notre esprit cherche sans cesse un aliment nouveau ; il voudrait aller de découverte en découverte, savoir la raison dernière de toute chose ; il n'est jamais satisfait et les plus grands savants nous disent humblement que

ce qu'ils savent n'est rien à côté de ce qu'ils ignorent. Qui donc nous éclairera ? Qui ? Dieu encore, mais au ciel, en ce lieu de la lumière, illuminé par la gloire de Dieu lui-même, au ciel où voyant Dieu nous verrons tout en Dieu.

Le ciel enfin c'est « le lieu de la paix. » — Nous avons beau faire, ici-bas il nous faut souffrir ; nous sommes « dans une vallée de larmes, *in hac lacrymarum valle*. » C'est la fatigue du travail quotidien, c'est l'inclémence des saisons, c'est le deuil de la perte de nos proches, ce sont toutes les douleurs et toutes les maladies auxquelles nous sommes exposés, ce sont ces soucis continuels et qui ne nous laissent, pour ainsi dire, pas un instant de repos. Quand donc enfin serons-nous en paix ? Encore une fois, au ciel et au ciel seulement. C'est le lieu de la paix, où il n'y aura plus rien à craindre ni rien à souffrir, ni la mort, ni le deuil, ni la faim, ni la soif, ni aucune douleur, car c'est Dieu même qui séchera les larmes de ses élus et les fera participer à son éternelle félicité. (Apoc., xxi, 4 ; cf. vii, 16-17).

Que sont donc à côté de tous ces biens les quelques souffrances de cette vie ? Pensons au bonheur qui nous est réservé, bonheur complet, bonheur éternel. Et nous travaillerons à l'acquiescer, nous trouverons du courage pour demeurer de bons et fidèles serviteurs, pour surmonter tous les obstacles qui se dressent sur notre route. Ainsi nous mériterons que le Souverain Juge nous dise à votre aussi : « C'est bien, entrez dans la joie de notre Maître, vous y trouverez et pour toujours le rafraîchissement, la lumière et la paix. »

FIN

## CATÉCHISME DE PREMIÈRE COMMUNION

### TROISIÈME PARTIE

#### Moyens de salut

#### LES SACREMENTS

#### B

#### Les sacrements en particulier

#### IV. — LA PÉNITENCE (suite)

#### 4<sup>e</sup> Qualités de la contrition (suite)

##### — D'autre part ?

— D'autre part, les péchés mortels ne sont pas remis séparément l'un de l'autre, mais tous ensemble, personne ne pouvant être à la fois l'ami et l'ennemi de Dieu. Or le péché n'étant pas remis sans contrition, il s'ensuit que la contrition doit être nécessairement universelle.

— N'est-ce pas ce que l'Écriture suggère elle-même ?

— Oui ; car souvent elle presse les pécheurs de faire pénitence de *tous* leurs péchés, de rejeter loin d'eux *toutes* leurs prévarications, et cela afin de n'être pas les esclaves de la mort.

— Est-il nécessaire de produire un acte de contrition pour chaque péché mortel en particulier ?

— Non ; car si nous détestons le péché non pour un motif spécial, mais pour des motifs universels, parce qu'il déplaît à Dieu, parce qu'il nous prive de son amitié, qu'il cause notre damnation éternelle, etc., notre contrition s'étend à tous les péchés indistinctement, et ils peuvent ainsi être regrettés par un seul et même acte.

— *Peut-on avoir la contrition des péchés mortels sans avoir en même temps la contrition des fautes vénielles ?*

— On le peut, puisque seuls les péchés mortels excluent la grâce sanctifiante, et qu'ils peuvent être remis sans que soient remis les péchés véniels.

— *La contrition s'appliquant aux péchés véniels doit-elle être universelle ?*

— Oui, si l'on veut obtenir le pardon de toutes les fautes vénielles. Mais sans cette contrition universelle on peut obtenir la rémission des péchés véniels dont on se repent ; car, n'étant pas incompatibles avec la grâce sanctifiante, les péchés véniels peuvent être remis les uns sans les autres.

— *En pratique, qu'est-il conseillé ?*

— En pratique on doit s'efforcer de donner à sa contrition un motif qui, par lui-même, s'étende à tous les péchés véniels, par exemple les peines du purgatoire à éviter, l'offense faite à Dieu par le péché.

— *Même alors si l'on craignait, n'ayant à accuser que des péchés véniels, de ne pas posséder une contrition suffisante de ces péchés, que faudrait-il faire ?*

— Il suffirait, dans ce cas, d'accuser de nouveau quelque péché de sa vie passée, dont on a une contrition sincère.

+

#### d) Souveraine

— *Qu'entendez-vous en disant que la contrition doit être souveraine ?*

— J'entends qu'elle doit faire haïr le péché plus que tout autre mal.

— *Comment cela ?*

— La grandeur de la douleur et de la détestation doit être proportionnée à la gravité du péché. Or le péché est l'unique mal de Dieu et le plus grand mal de l'homme. Donc il doit être regardé comme le souverain mal, et souverainement détesté.

— *De combien de manières la contrition peut-elle être souveraine ?*

— De deux manières : appréciativement et intensivement.

— *Appréciativement, qu'est-ce à dire ?*

— *Appréciativement*, c'est-à-dire par l'appréciation du jugement et par la résolution de la volonté.

— *Et intensivement ?*

— *Intensivement*, c'est-à-dire d'après le sentiment et la sensibilité.

— *Est-il nécessaire que la contrition soit intensivement souveraine ?*

— Cela n'est aucunement nécessaire : l'intensité et la violence de la douleur ne changent pas la nature de la contrition, et en sont seulement une perfection accidentelle qui ne dépend pas toujours de nous.

— *Il n'est donc point contraire à la vraie contrition que l'on ressente une douleur plus vive,*



*plus sensible, d'un malheur, de la perte par exemple d'un parent ou d'un ami, que des péchés même les plus graves, et que la douleur, dans le premier cas, nous arrache des soupirs et des larmes, tandis que le sentiment de nos péchés ne produit aucun effet semblable ?*

— On doit le croire en toute assurance et ne point se troubler, si l'on se sent, même contre son désir, dépourvu de cette douleur sensible.

— *Les saints ne nous donnent-ils pas du moins l'exemple de cette contrition intensivement souveraine ?*

— Oui, il faut reconnaître que quelques saints ont réellement éprouvé cette contrition intensivement souveraine. Ainsi Pierre a pleuré amèrement ; Marie-Madeleine a baigné de ses larmes les pieds de Jésus.

Aussi bien reconnaissons-nous que si la contrition intensivement souveraine n'est point nécessaire, elle est parfois du moins un don précieux, un supplément désirable aux dispositions essentielles de la pénitence <sup>1</sup>.

==

##### 5<sup>e</sup> Du bon propos

— *Outre la douleur et la détestation des péchés commis, que renferme encore la contrition ?*

— Elle renferme encore le propos ou la résolution de ne plus pécher à l'avenir.

— *Quand est-ce que l'on a ce ferme propos ?*

— On a ce ferme propos, quand on est bien décidé à ne plus commettre le péché et à prendre les moyens nécessaires pour ne plus retomber.

— *Quelles qualités doit avoir le bon propos ?*

— Il doit être universel, ferme et efficace.

—

— *Qu'est-ce qu'on entend en disant que le bon propos doit être universel ?*

— On entend qu'il doit s'étendre à tous les péchés mortels, non seulement les péchés commis, mais à tous sans exception.

— *La raison ?*

— C'est que le pénitent ne peut posséder une contrition sincère sans avoir la volonté sérieuse d'éviter à l'avenir toute faute mortelle.

— *Est-il indispensable que le bon propos soit universel pour les péchés véniels ?*

— Non, mais il suffit qu'on ait la résolution d'éviter au moins un des péchés déclarés en confession. Autrement l'absolution serait nulle, et celui qui le ferait sciemment commettrait un sacrilège.

— *En pratique, que convient-il de faire ?*

— Il convient de former le propos sincère d'éviter tous les péchés véniels délibérés : ce qui est facile, si le motif de la contrition est lui-même universel.

— *Mais si les mêmes péchés véniels sont souvent accusés ?*

— Alors il suffit de concevoir la douleur de leur fréquence, et de prendre la ferme résolution d'en diminuer le nombre. Il vaudrait mieux cependant s'arrêter à un ou plusieurs péchés en particulier et successivement, pour s'efforcer de s'en corriger.

—

— *Qu'entend-on en disant que le propos doit être ferme ?*

— On entend que la volonté de ne plus pécher doit être telle que l'on soit vraiment et délibérément prêt à éviter, à quelque prix que ce soit, toute faute grave à l'avenir.

— *Qu'est-ce à dire : à quelque prix que ce soit ?*

— C'est-à-dire quelque mal que l'on ait à craindre en changeant de vie, ou quelque bien que l'on ait à espérer en péchant de nouveau.

— *Pourquoi le propos doit-il être ferme ?*

— Parce que sans cela le pécheur ne serait pas converti à Dieu sincèrement et totalement, comme il est requis pour recevoir la grâce de la justification.

— *La crainte ou l'appréhension de retomber dans le péché empêche-t-elle le propos d'être ferme ?*

— Non, car cette appréhension est un acte de l'intelligence qui prévoit les rechutes en raison de l'inconstance et de la fragilité humaines, mais n'empêche pas l'acte de la volonté par lequel on est sincèrement résolu de ne plus retomber.

— *Qu'est-ce qui suffit alors pour que le propos soit jugé ferme ?*

— Il suffit que le pénitent soit, pour le moment présent, bien décidé à éviter le péché selon ses forces, et à se confier à la grâce de Dieu pour l'avenir.

— *La rechute après la confession prouve-t-elle que le propos n'a pas été ferme ?*

— La rechute dans le péché, surtout si elle a été précédée d'une résistance plus ou moins prolongée, est un signe de changement dans la volonté, mais non de l'absence de ferme propos au moment de la confession.

—

— *Enfin qu'entendez-vous en disant que le propos doit être efficace ?*

— J'entends qu'il doit avoir le pouvoir d'accomplir ce qu'il a résolu.

— *Quand donc est-il jugé tel ?*

— Le propos est jugé efficace quand le pénitent a la volonté sincère et sérieuse d'employer les moyens nécessaires pour éviter le péché, et surtout de fuir les occasions prochaines.

— *Pourquoi faut-il se proposer non seulement d'éviter le péché, mais encore d'en fuir les occasions prochaines ?*

— Parce que l'on ne peut sincèrement haïr le mal et se proposer de l'éviter, si l'on conserve des attaches à ce qui en est la cause et l'occasion.

— *Est-il possible de demeurer près du feu sans en subir les ardeurs ?*

— Non.

— *Est-il possible de côtoyer des abîmes sans s'exposer à y tomber ?*

— Pas davantage.

— *Peut-on renoncer au péché sans renoncer aux fréquentations, aux lectures, aux divertissements qui tant de fois ont occasionné ce péché ?*

— Ce serait se faire illusion de le croire.

— *En conséquence ?*

— Le propos de ne plus pécher, s'il est efficace, se reconnaît à la fuite des occasions, à l'amendement de la vie, aux progrès dans la voie du bien.

---

Imprimatur : † SEBASTIANUS, Episcopus Lingonensis.

Le gérant : J. MAITRIER.

---

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT.

<sup>1</sup> Les cinq lignes qui précèdent se trouvent déjà, par erreur, à la fin de la 2<sup>e</sup> col. de la page 816. Prière de les y supprimer.

# L'Ami du Clergé Paroissial

## SOMMAIRE

**Sermons de charité.** — I. En faveur des Petites Sœurs des Pauvres, 865.

**Autrefois et Aujourd'hui.** — XVII. Le mariage, 869.

**Explication populaire des Evangiles, par un curé de campagne.** — Premier dimanche de l'Avent : *Le jugement dernier*, 872.

**Instructions pour le Premier Vendredi.** — XII. La Garde d'honneur, 874.

**Petite instruction pour le 1<sup>er</sup> dimanche de l'Avent.** — Le sommeil spirituel, 877.

**Allocution pour la Saint Eloi.** — Les ouvriers et la Religion, 879.

**Réponse à des objections contre la religion.** — Huit objections, 881.

## SERMONS DE CHARITÉ

### I

EN FAVEUR DES PETITES SŒURS DES PAUVRES

Mes frères,

Je viens plaider devant vous la cause des Petites Sœurs des Pauvres.

Je le fais avec une assurance entière.

Partout, en effet, où se présentent ces religieuses admirables, elles rencontrent une sympathie méritée qui va au devant de tous leurs besoins et de toutes leurs prières.

Devant elles, désarment toutes les haines; devant elles, se manifestent toutes les admirations. Les esprits les plus prévenus contre la Religion font exception en leur faveur. Les âmes chrétiennes sont fières d'elles. Partout où elles passent, s'élève un concert de louanges; à elles seules, elles réalisent la réconciliation du christianisme dont elles sont la fleur, et de la société moderne dont elles sont la gloire.

Redisons ensemble la vieille et toujours touchante histoire de leur dévouement. Elle constituera le plus éloquent des plaidoyers, puisqu'elle répondra au plus intime désir de vos cœurs.

### I

Je ne crois pas, mes frères, qu'il soit nécessaire de remettre sous vos yeux les humbles origines et le développement merveilleux des Petites Sœurs des Pauvres.

Le jeune vicaire de Saint-Servan, l'humble domestique bretonne se doutaient-ils, au début, de ce qu'ils allaient faire?... C'est très sûr que non. La Providence, d'ailleurs, n'a pas besoin qu'on

discute ses desseins, mais qu'on les exécute. C'était elle qui menait nos deux héros, et, à leur insu, elle les conduisait vers la plus grande infortune de nos malheureux temps.

Oh! on parle beaucoup, en ce moment, des enfants martyrs. Certes, c'est raison! Mais combien plus raison serait-ce de parler des vieillards martyrs!...

« L'amour descend, a-t-on dit souvent, et il ne remonte pas... » Que cela est vrai! L'enfant maltraité, mais c'est l'exception! La vieillesse abandonnée, dans certains milieux, n'est-ce pas la règle?

Oh! l'histoire est banale à force d'être racontée!... Malheur à celui des deux vieux qui reste le dernier! Au retour du cimetière où s'en est allé le premier parti, une sorte de sanhédrin s'assemble qui dicte au survivant la décision suprême:

« Voyons, la mère, dit le fils aîné, il faut faire les affaires... Ce n'est pas vous qui pouvez faire valoir les terres... Au lieu de les louer à des étrangers, puisqu'elles doivent nous revenir un jour, laissez-nous faire le partage...

— Et moi?... objecte timidement la pauvre vieille.

— Vous?... répond-on en chœur; mais vous viendrez chez nous à tour de rôle, un mois chez l'un, un mois chez l'autre... Vous serez bien soignée, n'est-ce pas, vous autres?...

— Pour sûr! » appuient les brus et les gendres dans un accord touchant.

La grand-mère n'ose pas résister, bien que l'expérience d'autrui lui en donne envie; elle se laisse arracher son *oui*, et aussitôt son Calvaire commence.

La vieillesse, comme l'enfance, cette autre faiblesse, a surtout besoin d'être aimée. C'est pour cela que grands-parents et petits-enfants s'entendent si bien. Or, l'affection, c'est la première chose qui est refusée aux vieillards. Aimer le vieux grand-père, la vieille grand-mère?... Mais on n'en a pas le temps!... Ne faut-il pas cultiver les terres nouvellement acquises?... On part dès l'aube, et, toute la longue journée, le vieillard reste seul, près du foyer maigrement entretenu, restant bien qu'il est une gêne, une surcharge, et qu'on attend avec impatience la fin du mois pour l'expédier à un autre.

Cet autre, il est peut-être devenu l'ennemi... Est-ce que les partages ont pu se faire sans contestations? Tel lot qui a échu à l'aîné n'est-il pas plus avantageux? Ne compte-t-il pas plus d'arbres fruitiers, plus de vignes, plus de bonnes terres?... C'est plus qu'il n'en faut pour déchaîner ces irréconciliables haines fraternelles qui sont bien une des choses les plus hideuses qui existent. Et il faut que le vieillard voie tout cela, qu'il entende tout cela, et que, malgré son mutisme prudent, il soit accusé aigrement par celui-ci d'avoir des préférences pour celui-là, et par celui-là de prendre parti pour celui-ci!

Que de fois déjà j'ai été témoin de ces choses! Et



que de fois déjà j'ai entendu de pauvres vieux, pleurant à chaudes larmes, me dire en joignant leurs mains amaigries et tremblantes : « Monsieur l'abbé, demandez donc au bon Dieu qu'il me fasse mourir ! » La mort, oui, elle serait une belle délivrance ! Mais la mort ne vient pas, et il faut que le vieillard traîne cette vie odieuse, cette vie martyrisante, cette vie qui est un enfer, puisque l'enfer c'est vivre sans amour.

Chez les Petites Sœurs des Pauvres, quelle différence !

Il y a quelques années, je présentais à leur charité une pauvre vieille femme en qui me semblaient résumées toutes les pires misères humaines. Victime d'une de ces catastrophes commerciales qui, à la façon d'un cyclone, broient en quelques minutes les plus brillantes situations, elle venait échouer là, encore tout étourdie du coup qui l'avait frappée, épave meurtrie d'une tempête où elle avait perdu sa fortune, son bonheur, son foyer, sa fierté et quelques lambeaux de son honneur. Elle fut admise.

Quand elle pénétra dans le dortoir commun où j'accassai, autour d'une table surchargée de chiffons, celles qui allaient devenir ses compagnes, elle s'arrêta un instant, comme si le sacrifice demandé eût été au dessus de ses forces. Ses yeux, à ce moment, ses yeux qui n'avaient plus la force de pleurer, retrouvèrent des larmes... Quoi ?... c'était là qu'elle allait vivre..., elle qui jadis, — hier encore, — se faisait servir, avait un train de maison, et comptait pour quelque chose dans la vie d'une cité ?

Le combat ne dura pas longtemps. Grâce à Dieu, elle était chrétienne. Plus que la nécessité, sa foi lui fit dire : *Oui...* Elle entra, ayant beaucoup souffert en une seconde, en une seconde ayant beaucoup expié.

Quelques mois après, je reçus sa visite. Ce n'était plus la même : sa physionomie avait ce calme surhumain qu'ont parfois les grands océans au lendemain des plus violentes tempêtes.

« Eh bien ? lui dis-je.

— Eh bien ! répondit-elle, je suis très heureuse.

— Comment ? fis-je, vous vous êtes habituée à cette vie commune et sacrificante ?

— Non, répondit-elle en souriant ; à cela, je ne m'habituerai jamais... Mais il y a quelque chose qui fait passer sur tout le reste : *on nous aime tant !...* »

C'est bien là, en effet, le caractère décidément exclusif et victorieusement inimitable des œuvres catholiques : elles ne vivent que d'amour. Prenez-moi n'importe quelle institution bienfaisante d'où l'on a essayé de bannir l'idée divine, vous trouverez une administration compliquée, qui rationne les miséreux, comme celle d'à côté les chevaux de la cavalerie. Ce loqueteux vient de toucher ses deux kilogrammes de pain et ses deux cent cinquante grammes de viande, que s'avise-t-il de réclamer de plus ?

Par malheur, ce n'est pas de pain et de viande

qu'on a surtout besoin quand on est malheureux : c'est d'affection ; et c'est pour cela même que la maison des Petites Sœurs des Pauvres, pour beaucoup, devient un paradis.

N'est-ce pas une famille, une vraie famille, qu'y trouve ce vieillard rejeté de partout ? Lui dont ses enfants ne veulent plus, il est accueilli avec tendresse, et voilà qu'on fait redire à ses vieilles lèvres des mots depuis longtemps oubliés. Oui, à présent, il se reprend, lui, l'aïeul, à appeler quel qu'un sa *Mère...*, et son vieux cœur tressaille d'allégresse, car ce nom, c'est pour lui l'avenir assuré : c'est si bon, une mère !... Des enfants, il en sait, hélas ! quelque chose, peuvent bien délaisser une mère... Mais une mère, il en sait aussi quelque chose, ne peut pas délaisser son enfant. Quoi qu'il arrive, il ne sera donc plus jamais délaissé.

Et pour compléter la famille, avec la mère, il y a aussi des *Petites Sœurs*, et cela lui est bien doux aussi, car l'amitié d'une sœur est si suave !... Il y a des choses, savez-vous bien, qu'on n'ose pas avouer à sa mère, car la mère, c'est encore — oh ! bien peu ! — mais enfin c'est encore l'autorité et la justice. Mais *une sœur*, on lui dit tout, et parmi les vieillards qui trouvent asile chez les Filles de l'abbé Le Pailleur, il y en a, je vous assure, qui en ont fameusement à dire !...

Aussi, il faut voir comme tout, dans le langage de l'endroit, se pénètre de douceur. Là, les vieillards ne sont pas désignés, comme au bain, par des numéros ; non, ce sont « *les bons petits vieux*, *les bonnes petites vieilles* ; » eût-on la taille de Goliath et le caractère de Jézabel, on est un *bon petit vieux*, on est une *bonne petite vieille*, de même que les religieuses s'appellent *les bonnes Petites Sœurs*, et la supérieure la *bonne Petite Mère*.

C'est donc la *bonne Petite Sœur* qui reçoit les confidences de tous ces abandonnés. Semblables à des torrents écumants qui viennent se perdre dans un lac d'azur, toutes ces âmes troublées viennent se déverser dans l'âme inaltérablement sereine de la religieuse. Et elle, sans autre éloquence que celle de sa maternité, elle apaise, console, instruit, calme ses grands enfants à cheveux blancs, et toujours, après avoir regardé avec eux du côté de la terre, finit par les faire regarder avec elle du côté du ciel.

Le dirai-je ?... Les *bons petits vieux* ne sont pas toujours raisonnables. Il y a parmi eux, parfois, des discussions, des jalousies, des rivalités. Et puis, il y a les soirs de sortie !... et l'on prétend que les *bons petits vieux* rentrent parfois dans un état qui n'est pas précisément celui de la tempérance ascétique... Mais comment les convaincre qu'ils ont passé les bornes !... Les Petites Sœurs, peu expertes en pareille matière, ont eu recours, il y a quelques années, au supérieur général. C'était encore l'abbé Le Pailleur. Il répondit par cet axiome plein de mansuétude : « Quand un bon petit vieux ne parvient pas à distinguer un âne

d'une charretée de foin attelée de quatre chevaux, on doit en inférer qu'il a *peut-être* trop bu. »

Avec de telles mailles, le code pénal des Petites Sœurs n'est pas bien rigoureux. Qu'importe?... Ce n'est pas pour être enrégimentés que les vieillards ont frappé à leur porte, c'est avant tout pour être aimés, et, avant tout, ils sont aimés !

## II

Une conséquence inévitable du manque d'affection, c'est le manque de soins. A ce point de vue encore, la situation d'une multitude de vieillards est lamentable.

Dans nos campagnes, le cultivateur est absorbé par sa lutte contre la terre. Si défavorables sont les conditions faites à l'agriculture, qu'il ne peut prospérer s'il s'accorde la moindre relâche. Pour lui, tout ce qui ne concerne pas la récolte est superflu. Toute dépense est inutile quand elle ne doit pas se changer, vers la fin de l'été, en épis bien lourds, en légumes bien appétissants, en grappes bien fournies. Aussi hait-il, de toutes ses forces, le médecin, cet homme redoutable qui, en échange de quelques formules incompréhensibles, réclame le bénéfice de tant de voyages à la ville, de tant d'heures passées au marché, de tant de ruses ingénieusement ourdies pour augmenter de quelques centimes le profit de la semaine.

Et le pharmacien !... C'est encore pire !... Aussi n'aura-t-on recours à lui qu'à la dernière extrémité... D'ailleurs, à la campagne, le malade doit se soigner lui-même, et quand c'est un vieillard infirme, incapable de se mouvoir, tant pis pour lui !...

Dois-je aller plus loin ?... Si seulement certains vieillards n'étaient qu'abandonnés !... Mais il n'y a pas que les peuplades sauvages de l'Amérique qui aident à mourir leurs vieux parents ! C'est bien en France, c'est bien dans nos environs, c'est bien dans ces derniers temps qu'un mauvais fils, ennuyé de voir se prolonger au delà de ses prévisions la vieillesse paralysée de sa mère, la prit dans son lit, un soir, au cœur de l'hiver, et l'étendit, inerte, sur le carreau de la chambre, pour l'y laisser ainsi toute la nuit, malgré ses supplications et ses cris de malédictions... Voilà ce qui se passe en pleine civilisation, en plein vingtième siècle !... Je ne dis pas, par exemple, en plein christianisme !

Sans doute, il n'y a pas toujours et partout de semblables attentats. Grâce à Dieu, il y a encore de bons fils ; mais j'affirme que dans un certain nombre de maisons, les étables sont mieux tenues que la chambre des vieillards, la litière plus remuée et plus souvent renouvelée que leur literie, les bestiaux mieux nourris et mieux soignés qu'eux-mêmes.

Allez maintenant visiter l'asile des Petites Sœurs ! C'est un vrai palais dont la propreté est tout le luxe, mais ce luxe-là, il est poussé jusqu'aux plus extrêmes raffinements. Le seul

ennemi que les Petites Sœurs connaissent, c'est le grain de poussière, mais celui-là, elles lui ont voué une haine à mort. Jean le Bon disait : « Si la bonne foi devait disparaître du reste de la terre, on la retrouverait dans le cœur du roi de France. » Que la propreté ne craigne rien : tant qu'il y aura sur la terre des Petites Sœurs, elle est assurée de ne pas coucher à la belle étoile.

Avec la propreté, l'aération est merveilleusement ménagée. Dans ces grandes salles où les plafonds sont si élevés que seuls les balais vengeurs des Petites Sœurs peuvent y atteindre, l'air et la lumière circulent à flots. Point de corridors sombres ni de grands murs noirs pour intercepter le soleil, le moindre rayon printanier y entre comme chez lui : les pauvres de Dieu ne perdent rien des dons de Dieu.

Voilà la cage. Elle est belle ; mais, selon l'adage populaire, elle ne nourrit pas les pensionnaires qui l'habitent. Comment donner de quoi manger à ces centaines d'affamés ? Il y aurait de quoi épuiser les coffres les mieux remplis. Je ne puis pas dire que celui des Petites Sœurs est vide, car pour cela, il faudrait qu'elles eussent un coffre-fort, et elles n'en ont point... Comment résoudre le problème ?

Comment ?... Mais en théorie cela peut se traduire par le vers touchant de Racine :

Dieu laissa-t-il jamais ses enfants au besoin ?

Quant à la pratique, vous la connaissez, vous qui avez vu passer dans nos rues certaine voiture à quatre roues trainée par un cheval blanc. Cent fois elle s'est arrêtée, cent fois elle est repartie. Les choses les plus hétéroclites s'y logent les unes après les autres ; il y a de tout, dans ces grands récipients de fer-blanc : morceaux de pain abandonnés par les écoliers, desserte délicate des hôtels somptueux, ragoûts solides des cantines militaires, friandises défraîchies par une journée d'étalage, tout cela, dans une paternelle promiscuité, prend place dans la voiture des Petites Sœurs. Il ne reste plus qu'à faire un détour du côté des halles, et quand les bonnes revendeuses du marché auront fait leur généreuse offrande, le pain du lendemain sera assuré.

Le pain ?... Que dis-je ? Non seulement le pain, mais encore la gâterie, mais encore la petite sensualité, je veux dire cette demi-tasse de café noir sans laquelle il n'y a pas de bon repas, liqueur inoffensive d'ailleurs, sagement atténuée par ses usages antérieurs, incapable de provoquer une crise nerveuse ou de causer une insomnie.

Et il en est ainsi sur toute la ligne : aussi bien pour les rognures d'étoffe qui servent à confectionner ces couvre-pieds auprès desquels le manteau d'Arlequin peut passer pour un modèle d'unité ; aussi bien pour les vieilles chaussures qui sont remises à neuf par des ex-cordonniers retirés des affaires ; aussi bien pour les vieux lainages qu'on « détricote » pour les « retricoter. »

Des choses les plus épuisées, les plus usées, les



plus finies, les Petites Sœurs savent encore tirer un regain d'utilité. Tout est accepté, dans cette maison, et tout sert.

Malgré tout, on peut bien redire la parole évangélique : « *Sed quid sunt hæc inter tantos ?* Qu'est-ce que tout cela pour tant de monde ? » C'est vrai. Aussi laissez-moi vous dire le secret : il y a des périodes bien difficiles à traverser et certains soirs où la bonne *Petite Mère* a bien de la peine à s'endormir. C'est surtout pendant les mois d'été, quand les collègues sont en vacances et que tant de personnes quittent la ville. Alors toutes les ressources semblent manquer à la fois ; alors on entreprend ces fameuses *neuvaines* qui peuvent bien faire sourire notre scepticisme, mais qui, jusqu'ici du moins, n'ont jamais rencontré d'échec.

Il faudrait, pour compléter ce tableau, dire comment sont soignés les vieillards des Petites Sœurs quand ils tombent malades. C'est là surtout qu'elles se surpassent et qu'elles se montrent vraiment mères. Et qui donc, sinon des mères, seraient capables de surmonter toute répugnance et de se livrer simplement à un tel héroïsme ? Parmi les bons petits vieux, il en est dont l'œil terni ne laisse plus passer aucune lueur ; ce sont des enfants qui n'ont plus que les infirmités de l'enfance sans en avoir les grâces ; il faut les relever quand ils tombent, les empêcher de glisser de leur fauteuil, deviner la pensée qu'ils ne peuvent plus exprimer. « Parfois, dit un académicien célèbre pour ses études sur la charité, parfois ils se mettent à pleurer sans motif apparent ; alors on leur sourit, on les dorlote pour les consoler ; on les aide à prendre leur prise de tabac ; on les berce ; on les endort... Petites Sœurs des Pauvres, vous êtes admirables ! »

Académicien, vous vous trompez ; pour une fois, vous n'avez pas trouvé le mot juste... Il faut dire : « Petites Sœurs des Pauvres, vous êtes des *saintes* !... »

### III

Savez-vous, mes frères, combien de vieillards sont morts dans les maisons des Petites Sœurs depuis l'origine de la Congrégation ? — *Cent trente mille !*

Voulez-vous maintenant savoir comment, pour la plupart, ils seraient morts chez eux ?... Suivez-moi.

Dans un réduit misérable, au fond d'un lit encombré de vêtements sordides, un mourant agonise. Déjà un souffle rauque et haletant sort de ses lèvres. Ce corps épuisé lutte avec angoisse pour retenir la vie qui échappe. Anxieux, ses yeux, déjà voilés par les ombres suprêmes, se tournent de tous côtés pour mendier un appui, et l'appui ne vient pas.

Car c'est leur fréquente punition, et déjà combien terrible !... Ces vieillards se sont laissés, pendant leur longue vie, envahir par l'âpre passion du gain... La religion ? Ils ont vécu sans elle...

Leur âme ? Ils n'y ont point songé... Dieu ? Ils l'ont oublié... Leurs enfants ? Ils leur ont appris à vivre comme si on ne devait jamais mourir... Et à présent qu'ils sentent approcher l'heure fatale, il n'est personne, personne autour d'eux, qui pense à murmurer à leur oreille inquiète les paroles qui éclairent et les paroles qui sauvent.

Il y a pourtant quelqu'un dans la pièce. Un fils, une fille sont là. Mais que trouvent-ils à dire ? Ce qu'on leur a appris : *rien* !... Assis sur une chaise, plus ennuyés que chagrinés, désarmés en face du dénouement qui s'avance, ils suivent en silence, l'œil sec, les progrès de l'agonie.

Chercher un prêtre ?... Mais le mourant a encore sa connaissance, il est trop tôt ! Et puis, ne vaut-il pas mieux réfléchir au changement que va faire cette mort depuis si longtemps attendue ?

Point donc de prières récitées au chevet de l'agonisant, point de crucifix approché de ses lèvres, point d'encouragement adressé à son âme ! Dans ce moment effrayant où l'homme sent que tout va lui manquer dans un instant, tout l'abandonne avant l'heure. A cette vue, un désespoir immense s'empare du vieillard ; lui qui n'a pas été aimé pendant sa vie, se voit encore plus délaissé à sa mort ; lui qui n'a pas été entouré de soins tant qu'il vivait, se voit encore plus abandonné alors qu'il va mourir. Dans cette minute horrible, sa raison le quitte, les dernières luttes commencent ; c'est l'instant où il ne peut plus rien pour Dieu, et c'est l'instant où enfin on se décide, — quand on y pense, — à aller chercher le prêtre de Jésus-Christ et à lui livrer un cadavre qui n'est pas encore tout à fait mort !

A cette fin sans prière et sans consolation, opposez maintenant celle qui attend l'hôte des Petites Sœurs des Pauvres.

Car vous l'avez bien pensé, mes frères, si les filles de Jeanne Jugan aiment si passionnément leurs bons petits vieux, si elles entourent de soins si délicats leurs bonnes petites vieilles, ce n'est pas seulement pour accomplir un acte de charité corporelle. Dans ces décrépitudes, dans ces ruines écroulées, il y a une âme... Une âme ! c'est-à-dire le chef-d'œuvre de Dieu ; une âme ! c'est-à-dire une reine immortelle, vêtue de la pourpre du sang rédempteur ; une âme ! c'est-à-dire la chose la plus précieuse qui soit ici-bas, puisque, pour elle, Dieu n'a pas hésité à livrer son Fils unique !

Cette âme, dans quel état est-elle ? Pire que le corps probablement. En elle, la physionomie divine du Christ est défigurée ; dans ses traits avilis par la passion, il n'y a plus trace de la beauté surnaturelle du baptisé... Qu'importe ? Ce qui est blessé peut guérir, ce qui est perdu peut être retrouvé, ce qui est mort peut être ressuscité !

Et les Petites Sœurs s'y emploient... Avec un tact exquis et leur délicatesse de vierge, elles refont peu à peu l'âme de leurs vieillards. Selon l'originale expression d'un religieux, « elles tâchent de mettre un intervalle entre la vie et la mort, » et elles y réussissent.

Le vieillard a donc été touché par les exhortations de la Petite Sœur, et, plus encore, par ses exemples; à sa voix, il a mis un peu d'ordre dans sa vieille conscience; sa vie tout entière est repassée au pied de Dieu, et, quand vient le moment dernier, il peut vraiment redire cette parole d'un grand réconcilié: « Je ne savais pas qu'il fût si doux de mourir! »

Oui, il est doux de mourir chez les Petites Sœurs des Pauvres, alors que la paix divine est descendue dans une âme jadis tourmentée. A ce moment suprême où le vieillard tremble comme un vieux chêne ébranlé par la hache meurtrière du bûcheron, il entend des voix douces et pures, — sont-elles encore de la terre? ne sont-elles pas déjà du ciel? — murmurer tout près de lui les mots de paradis et d'éternité... Allons, vieillard, quelle qu'ait été ta vie, quelque troublés que furent tes jours, quitte doucement la terre. Ta mort aura été le soir d'un beau jour, puisque, sans transition, tu auras passé des mains des Petites Sœurs dans celles des anges de Dieu!

On raconte, mes frères, qu'un de nos rois, considérant le crâne de Jean sans Peur fendu par la hache de Tanneguy-Duchâtel, se prit à dire: « C'est par cette ouverture que les Anglais sont entrés en France! »

Si vous me demandez par quelle ouverture les vieillards des Petites Sœurs entrent ainsi dans la joie éternelle, je vous répondrai que c'est par une porte moins tragique et plus chrétienne: par le tout petit entre-bâillement de vos porte-monnaie.

Y avez-vous songé?... Tandis que je redisais toutes ces merveilles de l'œuvre la plus étonnante de ce siècle, c'était un hymne à votre charité que je chantais. Sans elle, tout cela n'existerait pas: les palais de la charité ne seraient pas sortis de terre, et les vieillards continueraient à mourir dans leur dénûment et dans leur abandon.

Sans elle aussi, tout cela ne saurait subsister. Oui, que votre charité se lasse ou seulement se détourne, et c'est la fin des Petites Sœurs des Pauvres. Plus de malheureux recueillis et soignés comme des enfants! Plus d'âmes meurtries pansées avec amour et réconciliées avec Dieu! Et j'ajoute: plus de bénédictions sur vos cités!

Mais vous ne voulez pas délaisser les Petites Sœurs des Pauvres; vous ne voulez pas laisser expirer le traité sublime signé par vos pères; au contraire, vous voulez soutenir et développer leur œuvre, votre présence ici en fait foi.

Elargissez donc encore cette ouverture dont je vous parlais tout à l'heure. Avec l'or que vous leur donnerez, les Petites Sœurs feront des merveilles; jamais aumône, — tout ce que nous avons dit le prouve, — ne sera mieux employée que celle-là.

Oserai-je aller plus loin?... Après un certain sermon de charité que je ne veux pas désigner davantage, on trouva dans la bourse des quêteuses

une toute petite bague en or. Ce modeste bijou valut 400 kilogrammes de pain...

Vous ferez, Mesdames, de cette insinuation très peu voilée l'usage que votre cœur vous dictera. Je me permettrai seulement de vous faire remarquer que 400 kilogrammes au doigt, c'est un peu lourd!

Croyez-moi, allégez votre fardeau, et donnez largement aux Petites Sœurs des Pauvres... Oui,

... Donnez, l'aumône est sœur de la prière;  
Donnez, afin qu'un jour, à votre heure dernière,  
Contre tous vos péchés, vous ayez la prière  
D'un vieillard puissant au ciel!

Ainsi soit-il.

## AUTREFOIS ET AUJOURD'HUI

### XVII

#### LE MARIAGE

Mes frères,

Je n'ai jamais compris et je ne pourrai jamais comprendre pourquoi certains esprits nourrissent des sentiments de malveillance et même d'hostilité contre la religion. Elle ne mérite pas vraiment cette animosité, ce dédain qu'on lui témoigne; car, en toute circonstance, elle a pour nous des attentions maternelles.

Si elle demande à intervenir dans les actes importants de notre vie, c'est pour leur imprimer un caractère de noblesse et de grandeur, c'est pour les sanctifier. Si elle verse l'eau sainte sur le front de l'enfant qui vient de naître, si elle y trace le signe glorieux de la croix, c'est pour le purifier de la souillure originelle, et lui communiquer une vie supérieure. Si, à l'âge de douze ans, elle l'agenouille au pied de l'autel, c'est pour lui donner le sacrement qui réjouira sa jeunesse. Comme elle a béni son berceau, elle veut bénir sa tombe et demander à Dieu qu'il accueille son âme dans les demeures éternelles.

Quand elle appelle les jeunes fiancés devant le prêtre, c'est pour recevoir leurs serments, sceller leur alliance et leur assurer la bénédiction de Dieu, à l'entrée de la nouvelle carrière qui s'ouvre devant leurs pas.

Et ce n'est pas sans raison, mes frères: car s'il y eut jamais chose sérieuse sur cette terre, c'est l'acte par lequel une personne s'engage dans les liens sacrés du mariage et fixe définitivement son avenir. Il s'agit de quitter son père, sa mère, et de livrer à un autre et pour jamais sa liberté, sa fortune, son cœur, sa vie... Grave détermination, solennel engagement, qu'on traite aujourd'hui trop souvent à la légère, et dont on comprenait mieux autrefois l'importance!

Dans des temps meilleurs, comment se comportait-on avant, pendant et après le mariage, et dans notre temps comment se comporte-t-on? Le



contraste que j'établirai vous montrera que la dégénération a fait parmi nous d'immenses progrès.

## I

Que rêve-t-on, mes frères; dans l'état du mariage? Le bonheur sans doute, dans l'intimité du foyer. Mais ce bonheur, qu'on le sache bien, est attaché à certaines conditions qu'il est nécessaire de réunir.

Avant tout, ceux qui songent au mariage doivent se demander, devant Dieu, si c'est bien leur vocation, leur destinée.

S'ils ont des raisons de croire que c'est leur vocation, il faut ensuite faire le choix d'un conjoint. Or, c'est en ce point qu'il importe de réfléchir mûrement. Pourquoi tant de foyers sont-ils troublés? C'est parce que les unions ont été mal assorties. L'opposition des caractères, des tempéraments, des vues, des croyances, y perpétuent la discorde. Sans doute, chacun a ses défauts, et le support mutuel, si on a le courage de le pratiquer, écartera bien des froissements; mais l'entente cordiale serait plus facilement maintenue, si entre les époux il y avait, autant que possible, conformité de caractères, d'idées, et communauté de sentiments religieux. Je crois bien qu'on se préoccupait de cela autrefois, plus qu'on ne le fait aujourd'hui, et c'est déjà un mérite au compte de nos devanciers.

J'en relève un autre. Ils avaient une notion plus exacte, une idée plus haute du mariage. La religion leur avait appris que c'est une institution divine; elle leur avait dit que, quand Dieu eut créé le premier homme, il lui envoya un sommeil mystérieux et que, pendant ce sommeil, de cette dure enveloppe qui protège le cœur, sanctuaire des grands et nobles sentiments, où nous faisons une place à tout ce qu'il est permis de respecter et de chérir, il détacha une partie dont il forma la femme, c'est-à-dire, ajoute Bossuet, quelque chose de grand et de magnifique, et comme un édifice où il y avait de la grâce, de la majesté, des proportions admirables, et autant d'utilité que d'agrément, et que la femme étant ainsi formée, il la présenta à Adam pour être la compagne de sa vie.

L'Evangile leur avait enseigné que cette institution si grande dans son origine, Jésus-Christ l'a encore ennoblie en l'élevant à la dignité de sacrement.

Eclairés des lumières de la foi, les jeunes fiancés considéraient le mariage comme un acte essentiellement religieux, comme un sacrement qui exigeait les plus sérieuses dispositions.

Aussi, ils se préparaient à cet acte si grave et si décisif. Ils passaient leur jeunesse dans la crainte du Seigneur et l'observation de sa loi. Leurs mœurs restaient pures et leur conduite était irréprochable. Surveillant avec soin les mouvements de leur cœur et résistant à l'entraînement des passions, se respectant mutuellement dans toutes les rencontres, pleins de déférence pour les con-

seils de leurs parents, ils marchaient dans le droit sentier, jusqu'à l'heure des résolutions et des engagements définitifs. Ce moment venu, ils faisaient une bonne confession, accompagnée de sincérité et de repentir. On les voyait ensuite, à la table sainte, recevoir à côté l'un de l'autre le pain eucharistique.

Quel beau, quel attendrissant spectacle, quand les deux fiancés si bien disposés par la prière et par la réception des sacrements, se présentaient à l'autel pour échanger, sous le regard de Dieu et de leurs parents, les serments de leur indissoluble alliance! On comprend qu'une union contractée dans de semblables conditions donne des espérances pour l'avenir, et mérite les faveurs de la Providence.

Leur destinée est maintenant fixée; mais ils ne cesseront pas pour cela d'aimer Dieu et de le servir, de fréquenter l'église et de recevoir les sacrements. Ils voudront reproduire dans leur vie le tableau qu'a tracé un Docteur de l'Eglise. « Oh! la belle alliance, a dit Tertullien, que celle de deux chrétiens unis dans un même espoir, dans une même vie, dans les liens d'un même service! Tous deux sont frères, tous deux serviteurs du même maître. Ils prient ensemble, ensemble ils se prosternent, s'instruisent et se soutiennent; vous les rencontrez de compagnie à l'église, de compagnie au banquet divin. »

Eh bien! mes frères, on a vu cela, on l'a vu fréquemment, dans d'autres temps; on a vu des époux rivaliser de zèle pour accomplir les devoirs de la vie chrétienne; on les a vus donner l'exemple d'une vie profondément religieuse.

Et maintenant, mes frères, que voyons-nous?

## II

Qui ne se plaint aujourd'hui des désordres, des débordements des jeunes gens? Qui ne gémit sur la frivolité, sur le manque de retenue et de dignité d'une foule de jeunes filles? Les uns et les autres jettent au vent des plus folles passions les belles années de leur vie, et c'est par la légèreté, par l'inconduite, qu'ils se préparent au mariage.

Quant au choix de la personne à laquelle on veut s'unir, s'inquiète-t-on de ses sentiments religieux, de ses qualités morales? De la religion, de la piété, des vertus? C'est bien de cela qu'il s'agit dans nos mœurs modernes!... Dans tout projet de mariage, on s'enquiert avant tout des avantages matériels. Sans doute, la position de fortune mérite d'être appréciée, je n'y contredis pas, mais ce n'est qu'une question secondaire. La vertu, l'honneur, la moralité, la conformité de caractères doivent passer avant la dot. Le mal, le grand mal est que l'intérêt prime tout, de sorte que le mariage est devenu une affaire d'argent, une véritable spéculation, le sacrement est abaissé au niveau d'un vulgaire marché. On se marie comme on exploite une industrie,... pour s'enrichir. « Est-elle riche?... Est-il fortuné?... » C'est la première

question que l'on pose et quelquefois la seule,... comme si l'on faisait du bonheur uniquement avec des pièces d'or, en associant une dot à une dot, en ajoutant un sillon à un sillon, une maison à une maison !... J'ai bien peur qu'une alliance matrimoniale, fondée exclusivement sur l'intérêt, soit dure et froide comme le métal qui l'a conclue.

Si l'on prend d'autres informations, elles laissent bien souvent de côté la religion, elles ne visent que la considération, l'honnêteté de la famille. Et encore, sur ce point, l'on n'est pas intransigeant.

En ce qui regarde le jeune homme, pourvu qu'il n'ait rien eu à démêler avec la justice humaine, on ne va pas plus loin. Son casier judiciaire est net, on est satisfait. Peut-être qu'il a cessé de croire en Dieu ; peut-être qu'il nourrit en son cœur des sentiments hostiles à la religion ; peut-être qu'il a pris en haine les lois de la morale chrétienne, et que le premier usage qu'il fera de son autorité maritale, sera de violer ses serments et d'interdire à son épouse l'accomplissement des plus élémentaires devoirs du christianisme ; peut-être que dans le secret il a causé à son père d'amers chagrins, peut-être qu'il a fait pleurer sa mère par ses désordres. Dès lors qu'il n'a pas commis de faute que les tribunaux punissent, cela suffit, on craindrait d'aller plus loin et d'en savoir davantage ; et sur ces données, le mariage est conclu...

Voilà pour le jeune homme. Pour la jeune fille, on n'est guère plus sévère. On serait pourtant moins indulgent pour les écarts de conduite. Plusieurs agréeront qu'elle ait des vertus, pourvu qu'elles ne soient pas trop farouches ; de la religion même, pourvu qu'elle soit accommodante, se plie à toutes les exigences et ne devienne pas importune ; mais beaucoup se diront satisfaits d'une jeune fille indifférente et étrangère aux pratiques religieuses.

Après des fréquentations plus ou moins longues, plus ou moins irréprochables, quelquefois, hélas ! après un scandale, le mariage est arrêté. S'en tiendra-t-on au mariage civil ? Se présentera-t-on à l'église ? Voilà pourtant, mes frères, des questions que l'on agite... entre chrétiens !... Et nous avons la douleur de voir que plusieurs se contentent de la lecture du Code et répudient les prières de l'Eglise, et nous déplorons ces unions illégitimes, qui sont la honte d'une paroisse et qui peuvent amener les plus désastreuses conséquences.

Je le reconnais, la très grande majorité des fiancés veut le mariage religieux. Mais parmi eux, combien s'y décident simplement parce que c'est l'usage, parce que c'est bienséant, parce que la famille y tient !... Ils n'ont plus la foi, ils considèrent l'acte religieux comme une formalité ; ils ne se doutent pas que c'est la chose principale, essentielle, qui sanctionne leur union.

Le mariage est un sacrement qui demande à être reçu en état de grâce. Il faudrait s'y disposer par la prière, par une confession sérieuse. Mais comment s'y dispose-t-on habituellement ? — Oh ! mes

frères, que de fois j'ai été saisi d'une profonde tristesse en voyant de quelle manière on se préparait à la réception du sacrement de mariage !

La jeune personne songe à sa toilette ; le jeune homme s'occupe des invitations. Il n'est pas de précautions que l'on ne prenne, pas de démarches auxquelles on ne se condamne, pour satisfaire aux exigences du monde, pour que tout soit prévu et réglé, pour que personne n'ait à se plaindre d'un manque d'égards ou de politesse. Il faudrait se réconcilier avec Dieu, mais on y attache si peu d'importance qu'on n'y pense même pas. On se confesse, parce que c'est obligatoire ; mais quelle confession, mon Dieu ! Ce n'est que la veille, bien tard, qu'on se glisse furtivement dans l'église, comme des malfaiteurs qui craignent d'être vus. La confession n'est qu'un vain simulacre ; c'est une corvée à laquelle on se résigne, en murmurant contre les exigences sacerdotales...

C'est bien heureux quand le mariage n'est pas fixé à un jour où l'Eglise prescrit l'abstinence. Que n'aurions-nous pas à dire aussi de la cérémonie religieuse ? Parmi les invités, plusieurs, par mépris, s'abstiennent d'y paraître ; d'autres se font remarquer par une attitude irrespectueuse, par des conversations à haute voix, par un sans-gêne qui ne serait pas toléré en bonne compagnie. Les fiancés écoutent d'une oreille distraite ou n'écoutent pas les conseils que leur donne le pasteur. Ont-ils au moins, pendant la messe, un souvenir pour Dieu ? Lui demandent-ils, à lui qui tient l'avenir entre ses mains, de bénir leur alliance ? J'en doute.

Il faut précipiter le service religieux, car les invités s'impatientent ; ils ont hâte de s'asseoir à un banquet, où l'on ne gardera aucune mesure, aucune réserve, où s'entendront des propos déplacés, où seront applaudis des chants empruntés au répertoire des mauvais lieux, où la morale subira les plus mortelles atteintes.

Oh ! qu'ils sont rares, les mariages où les époux s'approchent de l'autel avec les sentiments de la foi et du respect, avec une conscience pure et des intentions droites ! Et combien pour lesquels la bénédiction nuptiale n'est qu'une vaine formalité et un simple tribut payé à l'usage !

Les fêtes nuptiales sont achevées ; les jeunes époux sont installés dans leur foyer et y commencent cette vie à deux, qui a ses heures de joie, mais aussi ses heures de peine et de fatigues... Quelle sera leur conduite, au point de vue religieux ?

Le jeune homme n'était pas un chrétien fervent ; mais son épouse, avant le mariage, fréquentait l'église, s'approchait des sacrements plusieurs fois par an. Depuis qu'elle est mariée, je la vois rarement à la messe et aux saints offices le dimanche ; elle ne paraît plus à la table sainte, même au temps pascal. Aurait-elle moins besoin de Dieu qu'avant son mariage ? A-t-elle moins d'obligations à remplir ? Mais au contraire ses devoirs se sont multipliés : où trouvera-t-elle l'énergie pour



les accomplir, si elle ne prie plus, si elle ne communie plus ?

Je comptais sur elle pour améliorer les dispositions de son mari, dissiper ses préjugés, l'attirer à Dieu par sa douceur, le sanctifier par ses exemples ; je comptais sur elle pour élever chrétiennement les enfants que Dieu lui donnerait, pour leur inspirer le respect et l'amour de la religion, pour les façonner aux habitudes vertueuses. Et voilà qu'au lendemain de son mariage, elle trompe mes espérances et attriste les âmes chrétiennes par sa défection.

Et puis, mes frères, on s'étonne de trouver tant d'époux maudissant en secret la chaîne qui les lie ! On se demande pourquoi tant de mécomptes, tant de tristesses, tant de déchirements dans la vie du mariage ! Mais à cela il y a des raisons. Ne serait-ce point parce que les jeunes époux ont débuté dans la vie conjugale par la profanation du sacrement ? Ne serait-ce point parce qu'ils ont éliminé Dieu de leur foyer et méconnu sa loi ? Ne serait-ce point parce qu'ils ont eu la témérité de croire qu'on pouvait se passer de lui, qu'on n'avait pas besoin de sa grâce et de sa protection ? Ils ont dit : « Nous ne voulons pas que le Christ règne sur nous ! *Nolumus hunc regnare super nos !* » Et il s'est retiré, l'adorable Maître, et avec lui ont disparu l'union, la paix, la condescendance, le respect, le support mutuel, tout ce qui fait le charme et le bonheur de la vie familiale.

Que les jeunes gens réfléchissent aux conséquences d'une union contractée sans les dispositions requises. Le prophète les avertit que si Dieu n'y met la main, c'est en vain que l'on travaille à fonder une maison. *Nisi Dominus ædificaverit domum, in vanum laboraverunt qui ædificant eam.* Qu'ils s'en souviennent. S'ils veulent que leur union soit bénie, qu'ils reviennent à la foi des anciens jours ; s'ils désirent que leur avenir soit prospère, qu'ils le mettent sous la protection de Celui qui le tient dans ses mains. Ainsi soit-il.

## EXPLICATION POPULAIRE DES ÉVANGILES

PAR UN CURÉ DE CAMPAGNE <sup>1</sup>

1<sup>er</sup> DIMANCHE DE L'AVEINT

Évangile selon saint Luc, XXI, 25-33.

En ce temps-là Jésus dit à ses disciples : Il y aura des signes dans le soleil, dans la lune et dans les étoiles ; et sur la terre, la consternation se répandra parmi les nations, lorsqu'elles entendront le bruit confus que fera la mer par l'agitation

de ses flots ; et les hommes sècheront de frayeur dans l'attente des maux qui inonderont tout l'univers ; car les vertus des cieux seront ébranlées : et alors ils verront le Fils de l'homme qui viendra sur une nuée, avec une grande puissance et une grande majesté. Mais lorsque ces choses commenceront à arriver, regardez en haut et levez la tête, parce que votre rédemption est proche. Il leur proposa ensuite cette comparaison : Considérez, dit-il, le figuier et même tous les autres arbres. Lorsqu'ils commencent à pousser, vous reconnaissez que l'été est proche : ainsi, lorsque vous verrez arriver ces choses, sachez que le royaume de Dieu est proche. Je vous dis en vérité que cette génération d'hommes ne finira point que toutes ces choses ne soient accomplies. Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront point. Prenez donc garde à vous, de peur que vos cœurs ne s'appesantissent par l'excès des viandes et du vin, et par les inquiétudes de la vie, et que ce jour ne vienne vous surprendre tout à coup ; car il enveloppera comme un filet tous ceux qui demeurent sur la terre. Veillez donc, et priez en tout temps, afin que vous soyez trouvés dignes d'éviter tous ces maux, et de paraître avec confiance devant le Fils de l'homme.

### Plan

**Jugement dernier.** — Occasion de cet évangile. — Époque de la fin du monde. — Signes avant-coureurs du jugement dernier. — Apostasie générale. — Jésus-Christ banni de la société, banni de la famille, banni du cœur de l'ouvrier. — A la fin du monde, il affirmera sa royauté éternelle sur la nature, en bouleversant les éléments, et sur le genre humain, en manifestant sa gloire. — Joie et consolation des justes. Épouvante et désespoir des réprouvés. — Vivre chrétiennement pour jouir du bonheur des bons.

Mes frères,

1. Notre-Seigneur se trouvant un jour sur la montagne des Oliviers et étant assis en face de Jérusalem, quatre de ses apôtres, ceux avec lesquels il semblait le plus familier, l'interrogèrent, en secret, touchant la destruction de la ville qu'il avait déjà maintes fois annoncée. Il daigna leur raconter, avec les détails les plus précis, cette catastrophe épouvantable, qui fait le sujet de l'évangile du dernier dimanche après la Pentecôte <sup>1</sup>.

2. Enhardis par cette condescendance de leur divin Maître, et de nouveau poussés par le désir naturel, que nous éprouvons tous, de connaître l'avenir, ils osèrent lui demander l'époque de la fin du monde et les signes avant-coureurs du jugement dernier.

A la première question, qui sent un peu la curiosité, Notre-Seigneur se contenta de répondre de manière à couper court à toutes nos investigations, « Quant à l'heure de la fin du monde, dit-il à ses Apôtres, personne ne la connaît, pas même

<sup>1</sup> Le succès obtenu par le *Cours d'instructions populaires sur l'ensemble de la Religion*, publié de 1899 à 1902, nous a engagé à demander au même « curé de campagne » une série de prêches sur les Évangiles des dimanches et des fêtes, qui sera tout aussi goûtée.

<sup>1</sup> Marc, xiii, 3.

les anges du ciel ; le Fils de Dieu lui-même ne la connaît pas pour la découvrir aux hommes ; c'est là le secret du Père céleste, qui se l'est réservé <sup>1</sup>. »

Mais le jugement dernier nous intéressait trop pour qu'il le passât sous silence. Comme c'est une des vérités les plus capables de convertir le monde, Jésus-Christ a voulu, au contraire, en parler en détail, et il l'a fait à différentes reprises. Dans l'évangile d'aujourd'hui, il est question des signes avant-coureurs de ce grand événement.

2. Mais pour en mieux comprendre le sens et la portée, essayons de nous représenter ce que sera le monde, à cette époque finale, par l'état où nous le voyons aujourd'hui. Vous vous rappellerez seulement que le mal, qui nous effraie déjà, prendra des proportions mille fois plus lamentables.

Le Fils de Dieu lui-même a daigné venir en ce monde, pour y régner, non pas à la manière des hommes, mais d'une manière infiniment plus noble. Il veut régner sur les cœurs, par l'amour ; il veut régner sur les âmes et les consciences. Eh bien ! à l'époque où nous vivons, Jésus-Christ est méconnu, méprisé, et en quelque sorte détrôné.

Il ne règne plus dans la société. On ne le regarde plus comme le créateur et le souverain Maître de toutes choses. On ne croit plus à sa Providence. On méconnaît sa loi, ou, ce qui est encore pire, tout en lui rendant hommage, on veut s'en passer. Les païens d'autrefois prétendaient qu'il est plus difficile de gouverner un peuple, sans Dieu, que de bâtir une ville dans les airs. Ce que les païens comprenaient, les chrétiens d'aujourd'hui ne paraissent plus de force à le comprendre.

Jésus-Christ ne règne plus dans la famille. Autrefois, dans la plupart des familles, le père, la mère, les enfants, tous s'agenouillaient ensemble devant l'image du Christ, pour prier en commun notre Père du ciel. On aimait à parler de la vie et de la Passion du Sauveur ; on aimait à parler des saints, on connaissait leur histoire. Aujourd'hui, presque plus rien de ces belles et bonnes choses, Jésus-Christ est presque traité comme un étranger parmi nous.

Jésus-Christ ne règne plus dans l'atelier. Autrefois, l'ouvrier était chrétien ; il ne commençait jamais son travail sans faire le signe de la croix ; il tenait à honneur d'appartenir à une confrérie établie sous le patronage d'un saint. Aujourd'hui, un ouvrier qui ferait le signe de la croix, devant ses compagnons de travail, serait moqué, méprisé, insulté, et couvert de blasphèmes ; sa position ne serait plus tenable.

Il est donc bien vrai qu'à l'époque où nous vivons, Jésus-Christ est comme détrôné, et que c'est le pécheur qui a pris sa place. Non seule-

ment Jésus-Christ est comme détrôné, mais tout ce qui lui appartient subit le même sort. Ses ministres sont méprisés ; ses fidèles serviteurs sont humiliés, persécutés. Sa religion était encore bonne autrefois, dans les temps d'ignorance de nos grands-pères, mais maintenant que le monde a progressé, elle n'est plus bonne à rien... Ne dirait-on pas que nous marchons rapidement vers cette apostasie générale, dont parlent nos Livres saints, et qui sera un des traits caractéristiques des derniers temps ?

4. Eh bien ! la justice demande que Jésus-Christ reprenne sa place. Il doit à son honneur et à sa gloire d'affirmer, devant le genre humain tout entier, son éternelle royauté méconnue. L'évangile d'aujourd'hui nous apprend qu'il le fera, à la fin du monde, de la manière la plus éclatante.

Il montrera d'abord qu'il est le souverain Maître de la nature et que tous les éléments lui obéissent. Saint Luc nous disait tout à l'heure qu'il y aura des signes dans le soleil, la lune et les étoiles. Mais quels signes ? Les autres Évangélistes ont pris soin de nous les indiquer. Toutes les lois qui régissent les astres seront rompues (*virtutes cælorum movebuntur*), les cieux bouleversés, le soleil s'obscurcira comme au jour de la mort de Notre-Seigneur, la lune ne donnera plus sa lumière, et les étoiles, quittant leurs positions respectives, iront se perdre dans l'immensité de l'espace.

Cette extinction des astres amènera sur la terre d'épaisses ténèbres, et plongera les méchants dans l'épouvante et l'anxiété. Quelqu'un d'entre vous s'est-il jamais trouvé seul, pendant une nuit noire, au milieu d'une forêt remplie de bêtes féroces ou d'assassins ? Quelle situation ! On n'ose pas avancer ; le sifflement strident du vent à travers les arbres, les hurlements de la bête quêtant sa proie, le cri insolite de l'oiseau dérangé de son sommeil, le bruit sourd du rameau desséché qui tombe, le frôlement du pied sur une feuille morte, tout vous glace d'effroi. Que sera-ce dans les ténèbres profondes du dernier jour, ou plutôt de la dernière nuit ?... Lisez notre évangile. Les flots de la mer, soulevée jusque dans ses abîmes, produiront des mugissements si violents et si horribles que les méchants se dessècheront de frayeur, et seront comme frappés de mort, dans l'attente des malheurs qui vont bientôt fondre sur eux.

5. Après avoir montré son pouvoir souverain sur la nature, par des signes prodigieux qui feront trembler les méchants, Jésus-Christ affirmera sa royauté éternelle sur le genre humain, par d'autres signes non moins prodigieux, qui rempliront de joie tous les élus.

Voici que tout à coup s'illuminera l'obscurité profonde ; l'étendard de Jésus-Christ, la croix, éclairée d'une lumière céleste, apparaîtra étince-

<sup>1</sup> Matth., xxiv, 36 ; Marc, xiii, 32.



lante comme un diamant ; semblable à l'arc-en-ciel après le déluge, elle deviendra pour les élus le signe de l'espérance. Alors les justes seront dans la joie. Ils se rappelleront les paroles de Jésus-Christ dans notre évangile : « Déposez toute crainte, levez la tête avec confiance et regardez pleins d'espérance : car votre rédemption approche. » Ce sera en effet pour eux l'annonce du triomphe et de la récompense ; leur corps sera délivré des misères de ce monde et de la corruption du tombeau, leur âme affranchie de la crainte et des effets du péché.

Saint Luc a omis un détail important que nous trouvons dans les autres évangélistes.

Au milieu d'un silence solennel, des voix d'anges, éclatantes comme le son de la trompette, se feront entendre aux quatre coins du ciel, et ces voix diront : « C'en est fait du monde, le règne de l'homme est passé ; voici venir le règne de Jésus-Christ qui durera dans les siècles des siècles. » Et aussitôt les anges rassembleront tous les justes, afin de les mener au-devant de Jésus-Christ.

6. On verra, en effet, apparaître Jésus-Christ assis sur un nuage de feu, comme sur un trône ; ses vêtements seront blancs comme la neige, son front ceint d'une couronne royale, son visage brillant comme le soleil : et cependant on pourra distinguer tous ses traits, mélange de bonté et de force, de douceur et de majesté ; il sera environné des anges et des saints, qui formeront sa cour. Ce jour-là, Jésus-Christ Notre-Seigneur, le Roi immortel des siècles, reprendra enfin sa place, la place d'honneur qui lui est due, sur un trône de gloire et de triomphe.

7. Et tous les hommes le verront, disent nos Evangélistes, tous les hommes sans exception, depuis le premier jusqu'au dernier, et ils le verront toujours<sup>1</sup>.

Ils le verront, ces justes qui ont espéré en Lui, qui ont travaillé pour Lui, qui ont été méprisés, humiliés, persécutés à cause de Lui. Ils le verront toujours dans la glorieuse éternité, et cette vue fera leur consolation, leur joie et leur bonheur.

Ils le verront également, ces pécheurs qui ne voulaient pas croire en Lui, parce qu'ils ne le voyaient pas, ces pécheurs qui l'ont méconnu, insulté, outragé. Ils le verront toujours, par le souvenir, dans l'éternité de l'enfer, et ce souvenir fera leur supplice, car il leur rappellera toujours le bonheur qu'ils auront perdu.

Tous les hommes le verront, ce Jésus, le Roi immortel des siècles, quand il viendra juger les vivants et les morts. Par conséquent, nous le verrons aussi, nous tous ici présents ; et nous le verrons toujours... Sera-ce pour notre bonheur ou notre malheur éternel ?

<sup>1</sup> Matth., xxiv, 30.

8. Rien de plus certain que ces grandes vérités. Notre-Seigneur n'a pas voulu nous laisser le moindre doute à leur sujet. Ouvrez encore votre évangile et lisez : « Je vous le dis en vérité, le genre humain (*generatio hæc*) ne finira pas avant que ces choses n'arrivent ; car le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront point ; » c'est-à-dire, le ciel et la terre changeront d'état, seront transformés, mais mes paroles s'accompliront à la lettre.

O Jésus ! mon Sauveur, je crois à vos paroles, je crois que vous êtes le Roi immortel des siècles, je crois que je vous verrai de mes yeux, au grand jour du jugement, quand vous viendrez rendre à chacun selon ses œuvres.

Oh ! faites-moi la grâce de vivre d'une manière conforme à ma foi, afin que j'aie le bonheur de vous voir et de vous voir toujours, dans le Paradis. Ainsi soit-il !

## INSTRUCTIONS POUR LE PREMIER VENDREDI DU MOIS

### XII

#### LA GARDE D'HONNEUR<sup>1</sup>

Mes frères,

J'ai l'intention aujourd'hui de vous entretenir d'une œuvre dont l'établissement parmi vous donnerait un corps à votre dévotion envers le Sacré-Cœur et vous aiderait à la mieux pratiquer, en même temps qu'elle serait un moyen de promouvoir, de hâter le règne du Sacré-Cœur si ardemment appelé et si fermement annoncé par ce cri de la Bienheureuse : « Le Sacré-Cœur règnera malgré Satan et tous ceux qu'il suscite à s'y opposer. » Il s'agit de l'association de la Garde d'honneur du Sacré-Cœur de Jésus, que j'aimerais à voir s'implanter et fonctionner dans notre paroisse.

Laissez-moi, mes frères, vous en exposer l'idée et l'organisation.

### I

1. Vous savez, mes frères, quelle grande place la dévotion au Sacré-Cœur tient présentement dans le monde catholique, comment Notre-Seigneur est venu à Paray-le-Monial, il y a deux siècles, pour demander à l'Eglise, par l'intermédiaire de la Bienheureuse, le culte de son Cœur, comme moyen de raviver le foyer de l'amour divin dans les âmes, et comment l'Eglise, par ses Souverains Pontifes,

<sup>1</sup> Pour tout ce qui concerne la direction canonique de la Garde d'honneur, s'adresser à M. le directeur de l'Archiconfrérie de la Garde d'honneur, au monastère de la Visitation, à Bourg (Ain). Pour les éléments de propagande et les renseignements relatifs à l'Œuvre, s'adresser au monastère de la Visitation, à Bourg (Ain).

par ses évêques, par ses prêtres, s'est empressée de répondre à cet émouvant et pressant désir. Or, la Garde d'honneur se présente comme un moyen simple et facile de rendre populaire et accessible à tous la dévotion au Sacré-Cœur, de la propager partout et de répondre ainsi pleinement à toutes les demandes de Notre-Seigneur et à tous les appels de la Bienheureuse.

Ce nom de « Garde d'honneur » n'est-il pas déjà à lui seul tout un programme ? Les empereurs, les rois, ont des soldats d'élite, garde impériale ou garde royale, qui les entourent pour leur faire honneur, pour les protéger et les défendre au besoin. Le Roi immortel des siècles, notre Maître et Seigneur Jésus-Christ, n'est-il pas digne lui aussi d'avoir sa garde royale ? Le divin Cœur de Jésus ne mériterait-il pas que des âmes généreuses ajoutent, aux sentiments de fidélité communs et nécessaires à tous les chrétiens, un dévouement plus complet, un amour plus délicat, qui les enrôlent vraiment dans la Garde d'honneur du Sacré-Cœur ?

2. Cette œuvre a pris naissance au monastère de la Visitation de Bourg, en 1863. Ce lieu et cette date sont à remarquer. — En 1863, on approchait des fêtes de la béatification de Marguerite-Marie, dont la destinée est si intimement unie aux destinées de la dévotion au Sacré-Cœur ; et dès lors commençait dans les âmes de bonne volonté cette pieuse fermentation qui devait avoir pour résultat un très consolant essor, un magnifique épanouissement de la dévotion au Sacré-Cœur. — Et ce n'est pas non plus sans un dessein providentiel que cette œuvre prend naissance dans un monastère de la Visitation, parmi des sœurs de Marguerite-Marie. C'est la réalisation d'une des promesses faites par Notre-Seigneur à la Bienheureuse en faveur de son Ordre. C'est l'accomplissement de cette vision prophétique : « Un jour, dit-elle, le Sauveur me montra la dévotion à son Sacré-Cœur sous la figure d'un bel arbre, qui devait prendre racine dans notre Institut et dont il voulait que les filles de la Visitation distribuassent les fruits avec abondance. »

Depuis l'humble début de 1863, l'œuvre n'a fait que croître. Le centre primitif est devenu en 1878, par la bienveillance de Léon XIII, le siège d'une archiconfrérie très florissante ; et à l'heure qu'il est, treize autres archiconfréries nationales, de même nom, contribuent très efficacement à faire rayonner sur toutes les nations la bienfaisante influence de la dévotion au Sacré-Cœur. La Garde d'honneur est répandue dans tout l'univers, elle compte plusieurs millions d'associés. Pie IX et 600 prélats sont inscrits sur ses registres. Pie IX aimait à dire : « Mon plus beau titre de gloire est d'être le premier garde d'honneur du Sacré-Cœur de Jésus. » Et Léon XIII déclarait à Mgr l'évêque de Belley : « Je suis garde d'honneur ; on m'envoie mon billet tous les mois et je fais mon heure de garde tous les jours. »

3. L'Œuvre de la Garde d'honneur présente à nos hommages, assurément, le Cœur de Jésus-

Christ, comme toutes les autres formes de la dévotion au Sacré-Cœur, mais le Cœur de Jésus-Christ blessé visiblement sur la croix par la lance de Longin, et blessé encore présentement d'une manière invisible par l'oubli, l'ingratitude et les péchés des hommes. Le Cœur blessé de Jésus-Christ ! tel serait donc désormais, mes frères, votre étendard, le signe auquel il faudrait vous rallier, si la grâce de Dieu vous inspire d'entrer dans cette pieuse milice de la Garde d'honneur. Écoutons en quels termes le souverain pontife Pie IX nous en parle : « Et qui donc, eût-il un cœur de bronze, ne se sentirait point pressé de rendre amour pour amour à ce Cœur plein de suavité, transpercé et blessé par la lance, afin que notre âme pût y trouver une sorte de retraite, de refuge contre les incursions et les pièges de l'ennemi ? Qui ne serait animé à employer avec zèle toutes les pratiques qui peuvent l'amener à ce très sacré Cœur, dont la blessure a répandu le sang et l'eau, c'est-à-dire la source de notre vie et de notre salut ?<sup>1</sup> »

4. Au cours des siècles chrétiens, il me serait facile d'énumérer une liste glorieuse de saints et de saintes, dont le cœur était séduit et puissamment attiré par cette mystérieuse blessure du côté de Jésus. Je ne puis que nommer saint Augustin, saint Bernard, saint François d'Assise, saint François de Sales, saint Pierre Damien, sainte Claire, sainte Catherine de Sienne, sainte Gertrude, sainte Mechtilde, sainte Thérèse, qui furent véritablement par avance des gardes d'honneur du Sacré-Cœur de Jésus.

Mais surtout transportez-vous au Calvaire, regardez Jésus, attaché à la croix. Il y a, tout autour de lui, une foule haineuse et moqueuse, ses bourreaux, ses ennemis, grands d'Israël ou populace. Regardez mieux encore : vous apercevrez Marie, la mère de Jésus, Jean, son disciple bien-aimé, et Madeleine, sa généreuse convertie. N'est-ce pas la plus courageuse, la plus sublime garde d'honneur qui ait jamais été faite autour de Jésus-Christ, celle que vous devez vous rappeler comme un magnifique idéal en entrant dans l'œuvre que je vous propose ? La Vierge Marie, saint Jean et sainte Madeleine eurent d'ailleurs une immédiate et incomparable récompense : ce fut d'assister à l'ouverture du côté de Jésus-Christ par la lance de Longin.

5. Et y a-t-il rien de plus beau, de plus complet, de plus expressif que la devise, le mot d'ordre de la Garde d'honneur : *Gloire, amour, réparation au Sacré-Cœur !*

*Gloire au Sacré-Cœur !* C'est le plan divin dans la création et pour tout l'univers, puisque Dieu a tout créé pour sa gloire ; c'est là toute l'économie de l'Incarnation et de la Rédemption, puisque le Christ est par droit de naissance et par droit de conquête le Roi et le chef du genre humain tout entier. *Gloire au Sacré-Cœur !* c'est l'écho de la fameuse devise donnée par saint Ignace à l'ordre

<sup>1</sup> Bref de béatification de Marguerite-Marie.



qu'il a fondé : « A la plus grande gloire de Dieu ! » C'est l'écho aussi de la parole de la Bienheureuse ; « Mon désir n'est plus que de procurer de la gloire au Sacré-Cœur ! »

*Amour au Sacré-Cœur !* C'est la grande loi de l'amour de Dieu, de l'amour de Jésus-Christ, qui est la première des lois divines et le fondement de la vie chrétienne. Ainsi se trouve rappelé le but principal des révélations du Sacré-Cœur qui est de raviver l'amour divin dans les âmes ; ainsi est attisé ce feu sacré que Jésus-Christ est venu apporter sur la terre, ce feu qui dévorait les saints, qui embrasait sainte Agnès et la faisait s'écrier en face des tourments comme en face de l'attrait des séductions : « *Amo Christum*, j'aime le Christ ! » qui poussait saint François de Sales à affirmer que s'il eût connu dans son cœur une seule fibre qui ne vibrât pas d'amour pour Jésus-Christ, il l'aurait arrachée aussitôt.

Enfin la troisième partie de la devise : *Réparation au Sacré-Cœur !* La réparation s'exercera en compatissant aux souffrances de Notre-Seigneur sur la croix, en offrant à la divine Majesté et à la souveraine justice de Dieu toutes les infinies satisfactions de la Passion. Mais il y a plus. Notre-Seigneur se présenta à la Bienheureuse comme un sacrificateur disposé à faire d'elle une hostie vivante : « Ma fille, lui dit-il, je cherche une victime pour mon Cœur, et c'est toi que j'ai choisie. » Et elle entra de tout son cœur dans ce rôle par la pratique intégrale de toutes les vertus. Toutes les vertus !... Vous entendez bien, mes frères, vous prenez vous aussi un engagement de plus de les pratiquer, en entrant dans la Garde d'honneur du Sacré-Cœur ; toutes les vertus, y compris l'humilité, le zèle, la pénitence, en esprit de réparation envers le Sacré-Cœur pour tous les péchés par lesquels l'ingratitude des hommes paye son amour et ses souffrances.

Telle est, mes frères, sommairement exposée, l'idée principale de la Garde d'honneur.

J'ai maintenant à vous en dire rapidement l'organisation.

## II

Elle se compose surtout de ces quatre éléments : l'inscription des associés sur le tableau ou cadran de l'œuvre, l'heure de garde, la très précieuse offrande, et la sanctification du premier vendredi du mois.

1. *L'inscription au tableau ou cadran de l'œuvre.* C'est un fait que Notre-Seigneur a réclamé instamment, et en termes très clairs et très encourageants, le culte de l'image de son divin Cœur « pour toucher par cet objet le cœur insensible des hommes, » et il a promis que cette précieuse image « attirerait toutes sortes de bénédictions partout où elle serait exposée pour y être singulièrement honorée. » Aussi la Garde d'honneur prend pour étendard un cadran horaire portant au centre l'image du Sacré-Cœur, Notre-Seigneur disait encore à sa confidente de Paray :

« Je veux former autour de mon Cœur une couronne de douze étoiles composée de mes plus chers et fidèles serviteurs, » La Garde d'honneur réalise d'une manière presque sensible cette intention du Sauveur, en inscrivant les noms des associés non seulement sur les registres de l'archiconfrérie, mais encore sur le cadran du Sacré-Cœur.

Notre-Seigneur a promis à la Bienheureuse que « ceux qui propageront la dévotion à son Cœur auront leur nom écrit dans ce divin Cœur et qu'il n'en sera jamais effacé. » N'est-ce pas un moyen, une garantie que nos noms soient écrits dans le vrai livre de vie du Cœur de Jésus, que de les faire inscrire dans le doux et gracieux rayonnement de sa divine image ? Ils sont là pour protester que nous voulons être les sujets, les soldats, les chevaliers du Sacré-Cœur.

2. *L'heure de garde.* En second lieu, les associés de la Garde d'honneur choisissent eux-mêmes une heure de garde pour chaque jour. Pendant cette heure, *sans rien changer à leurs occupations habituelles*, ils se transportent par la pensée et le cœur auprès du tabernacle pour répondre à ce désir de Notre-Seigneur : « J'ai une soif ardente d'être honoré et aimé dans le sacrement de mon amour, et je ne trouve presque personne qui réponde à mon désir. » Est-il rien de plus bienfaisant pour la foi et la piété que cette visite spirituelle au Saint-Sacrement, cette élévation du cœur vers Notre-Seigneur ? Est-il rien de plus consolant, de plus reconfortant que cette offrande à lui faire en ce moment de nos pensées, de nos paroles, de nos actions, de nos peines, de notre cœur, de notre amour ?

En tout cela, mes frères, point de contrainte, point de formule ; que le cœur parle, que l'heure de garde soit un vrai cœur-à-cœur avec Jésus-Christ. Et à cette condition, les associés, vraies sentinelles qui se relèvent d'heure en heure dans cette glorieuse fonction autour du divin Cœur vivant dans l'hostie du tabernacle, auront là un moyen excellent de devenir meilleurs chrétiens, en faisant pénétrer Jésus-Christ plus profondément dans leur pensée, dans leur cœur et dans toute leur vie.

3. *La très précieuse offrande.* L'une des pratiques spécialement recommandées aux associés, disent les statuts de l'Œuvre, est d'offrir au Père éternel, surtout pendant l'heure de garde, le très précieux sang et l'eau sortis du Cœur blessé de Jésus, pour les besoins de la sainte Eglise et le salut des pécheurs. A l'heure où l'iniquité devient de plus en plus triomphante, où le péché surabonde, où la justice et la colère divines sont sans cesse provoquées et irritées, aimons, mes frères, à prendre cette attitude auprès de Jésus-Christ sur la croix. Recevant comme dans un calice le sang et l'eau qui sortent de cette source divine de son Cœur blessé, offrons à la divine Justice, avec ce calice de bénédiction, toutes les infinies satisfactions de la Passion. C'est là, en vérité, une très précieuse offrande, bien capable de nous faire

croître dans l'estime et l'amour des souffrances de Notre-Seigneur et dans la crainte et l'horreur des péchés qui les ont causées.

4. *La sanctification du premier vendredi.* Il convient que le jour du Sacré-Cœur, le premier vendredi du mois, soit particulièrement cher aux adhérents de la Garde d'honneur. C'est pour eux en quelque sorte la fête mensuelle de l'Association. Ce jour-là est tout indiqué pour la communion réparatrice, selon les désirs de Notre-Seigneur. Ce jour-là, chacun redit publiquement ses engagements et ses sentiments vis-à-vis du divin Cœur dans une très touchante formule dialoguée d'amende honorable. Ce jour-là encore, on distribue à tous les associés de petites feuilles appelées billets zélateurs, destinées à inspirer à chacun une plus grande ferveur et à lui indiquer l'office qu'il devra remplir envers le divin Cœur.

J'ajoute enfin que toutes ces diverses pratiques sont enrichies d'abondantes indulgences, et qu'aucune n'est obligatoire sous peine de péché, même véniel.

Voilà, mes frères, avec quelques autres détails secondaires qui vous seront indiqués plus tard, en quoi consiste l'œuvre de la Garde d'honneur. Elle mérite vos sympathies et j'ose penser qu'elle les a déjà. Elle a contribué très efficacement dans un grand nombre de paroisses à faire fleurir la piété, à promouvoir et à soutenir la vraie vie chrétienne. Ce qu'elle a fait ailleurs, elle peut le faire parmi nous.

Vous connaissez ce mot sublime échappé à un vaillant général, au moment le plus difficile d'une fameuse bataille. Chargé de commander la Garde impériale, il répondit à ceux qui lui proposaient de cesser le combat : « La Garde meurt, mais ne se rend pas ! » Associés de la Garde d'honneur, vous serez, mes frères, vous devrez être désormais en cette qualité un bataillon d'élite de la cause de Jésus-Christ. Ce n'est pas de mourir qui vous est demandé, mais seulement de ne jamais vous rendre, de ne jamais capituler dans la fidélité à Jésus-Christ par l'oubli, l'indifférence, la tiédeur, l'abandon, et de persévérer avec un loyal courage et une inlassable ténacité à lui faire de vos personnes, de vos cœurs et de vos vies, un véritable rempart d'honneur, une sorte de cortège triomphal, glorieux pour lui, mais encore plus bienfaisant et consolant pour vous. Par là, avec tous les justes d'ici-bas, avec toutes les âmes ferventes qui présentent sur la terre réjouissent et honorent Jésus-Christ par leur amour, vous entrerez dès maintenant de toute votre âme en communion plus intime et plus complète avec tous les anges et tous les saints qui forment là-haut la splendide et glorieuse garde d'honneur du Sacré-Cœur de Jésus. Ainsi soit-il !

## PETITE INSTRUCTION POUR LE PREMIER DIMANCHE DE L'AVENT

LE SOMMEIL SPIRITUEL

*Hora est jam nos de somno surgere.*

Mes frères,

Avec le dernier dimanche après la Pentecôte, l'année liturgique prend fin. Aujourd'hui, premier dimanche de l'Avent, l'Eglise commence une année nouvelle et reprend le cours de ses grands anniversaires et de ses fêtes commémoratives.

Dès le début de cette nouvelle période, elle sent le besoin de stimuler la volonté des fidèles, de les provoquer à une vie meilleure, plus ardente pour le bien, plus active, plus féconde en bonnes œuvres, et dans l'épître de ce jour, empruntant la grande voix de l'apôtre saint Paul, elle nous dit : « Le moment est venu de sortir de notre sommeil. *Hora est jam nos de somno surgere.* » Le passé ne nous appartient plus, mais l'avenir s'ouvre devant nous ; nous avons une œuvre importante à continuer, l'œuvre de notre sanctification, levons-nous et travaillons-y avec un redoublement d'énergie et d'activité, *hora est jam nos de somno surgere.*

Cette parole de saint Paul est, pour parler le langage militaire, comme un coup de clairon, appelant les soldats à la manœuvre : c'est la sonnerie du réveil.

Eh bien ! oui, mes frères, puisque j'ai employé cette comparaison, la parole de saint Paul retentit comme un coup de clairon, destiné à secouer notre sommeil, à nous tirer de notre inertie.

### I

Nous sommes donc endormis, pour que l'apôtre nous presse si vivement de nous réveiller ?

Mais quoi ?... Est-ce aux hommes de ce temps qu'il faut jeter un cri de réveil ? Jamais peut-être aucune époque n'a déployé autant d'activité et n'a moins dormi que la nôtre. Jamais les hommes n'ont travaillé avec plus de fièvre et pris moins de repos qu'aujourd'hui.

Eh bien ! malgré cela, je puis dire que jamais non plus le sommeil dont parle saint Paul n'a été plus commun, plus lourd, plus inquiétant.

Ah ! c'est qu'il y a en nous deux êtres : l'homme et le chrétien, et tous les deux ont une tâche différente à remplir. Or, j'en conviendrai sans peine, l'homme se remue, travaille, dépense largement son activité ; mais le chrétien dort.

Oui ! le chrétien dort !

Cet homme qui se lève de grand matin pour aller à son ouvrage : au sillon, s'il est agriculteur ; à l'usine, s'il est ouvrier ; cet homme qui reste



toute une journée courbé sur ses instruments de travail, et qui ne trouve ni le temps de faire une prière, ni le temps de sanctifier le dimanche : c'est un chrétien qui dort.

Cette femme qui oublie ses devoirs d'épouse et de mère, qui néglige l'éducation de ses enfants et qui ne se fait pas scrupule de manquer à la messe le dimanche : c'est une chrétienne qui dort.

Ce jeune homme qui se laisse entraîner par le feu de ses passions et qui s'abandonne aux dérèglements de la vie : c'est un chrétien qui dort.

Cette jeune fille qui s'en va, légère, à la recherche des plaisirs mondains, et qui ne songe qu'à dissiper sa jeunesse dans des vanités coupables : c'est une chrétienne qui dort.

## II

Il y a donc, mes frères, un sommeil spirituel, comme il y a un sommeil corporel ; et tous les deux se ressemblent et présentent des caractères d'analogie, dans leur *nature* et dans leurs *effets*.

1. Il y a un sommeil du corps, léger, qui est plutôt une sorte de mollesse, de langueur, de rêverie. N'est-ce point l'image de votre sommeil, âmes tièdes et nonchalantes, qui accomplissez paresseusement vos devoirs, qui faites négligemment et comme à regret ce que la religion commande ?

Il y a un autre sommeil plus ferme, plus serré, avec des alternances de réveil. Il me représente l'état d'âme de ces chrétiens, de ces chrétiennes qui vivent habituellement en dehors des pratiques religieuses, mais qui pourtant, de temps à autre, feront une prière, assisteront à une messe, prendront part à une cérémonie sainte.

Enfin, il y a le sommeil profond, prolongé, qu'aucun appel ne trouble, qu'aucun bruit n'ébranle, le sommeil sans fin, le sommeil de la mort. N'est-ce pas un sommeil de ce genre qui pèse sur les pauvres pécheurs, immobilisés dans leurs mauvaises habitudes, et comme pétrifiés dans le mal ?

2. Sommeil du corps, sommeil de l'âme, leurs conséquences sont identiques. Qu'est-ce en effet que le sommeil ? Le sommeil, c'est l'engourdissement des sens, c'est la suspension de la vie active, c'est l'inertie.

Un homme qui dort, ne voit rien, n'entend rien, ne sent rien, ne dit rien, ne fait rien.

Eh bien ! mes frères, les chrétiens qui dorment en sont là.

Ils ne voient pas. La vie a un but : il ne faut pas le perdre de vue ; il y a des moyens à prendre pour y parvenir : il importe de les connaître.

La foi est la seule lumière qui peut sûrement les éclairer et les guider. Mais cette lumière étant éteinte dans leur âme, ils ne voient ni le but à atteindre, ni les moyens d'y aboutir. — En outre, ils n'entendent pas. Cependant, Dieu leur parle par la voix de ses ministres ; la conscience leur parle, la famille leur parle, le devoir leur parle. Paroles inutiles ! elles se perdent dans le

vide et n'ont pas d'écho ; les pauvres endormis ne les entendent pas. — Ils ne sentent pas. L'homme plongé dans le sommeil n'éprouve aucun sentiment ; il demeure étranger aux périls les plus menaçants. C'est également le fait de ceux qui dorment spirituellement. Ils sont exposés au danger de perdre leur âme et de tomber dans l'abîme des éternelles souffrances ; on les avertit, on leur dit : « Prenez garde ! » ils ne s'émotionnent pas ; ils sont sans alarme, tranquilles comme l'enfant qui repose sur les bras de sa mère.

Ils ne disent rien non plus ; absolument comme ceux qui dorment. C'est le même silence sur leurs lèvres. Pas un mot de prière, pas une invocation à Dieu, à Notre-Seigneur, à la sainte Vierge !

Ils ne font rien. Sous l'empire du sommeil, le corps n'a plus de mouvement, son activité est paralysée. Les dormeurs au sens spirituel ne font pas davantage : ils ne font rien pour Dieu, rien pour son service, rien pour leur sanctification personnelle, rien pour leur avenir éternel.

Est-il étonnant après cela que saint Paul nous crie au début de ce saint temps : « Réveillez-vous ! *Hora est de somno surgere.* »

..

Et cette parole s'adresse à tous :

A ceux qui dorment le sommeil de la mort et qui ne comptent plus que de nom parmi les chrétiens, parce qu'ils ont rompu tous les liens qui les rattachaient à Dieu ;

A ceux qui dorment d'un sommeil intermittent et qui, sans rompre ouvertement avec l'Evangile et les grandes obligations chrétiennes, n'en prennent pourtant qu'à leur aise et se négligent sur bien des points ;

A ceux qui sont plus ou moins apathiques dans le service de Dieu, aux âmes tièdes qui accomplissent mollement leurs devoirs et qui ne correspondent pas avec assez de fidélité à la grâce de Dieu.

Tous, en un mot, nous avons besoin d'écouter l'apôtre et de secouer cette indifférence, cette paresse qui paralyse plus ou moins notre volonté.

A l'œuvre donc et sans retard ! Ceux qui ont délaissé Dieu et la prière, qu'ils y reviennent. Ceux qui font quelques actes de christianisme, qu'ils les multiplient, pour arriver à pratiquer la religion dans sa plénitude. Ceux qui sont fidèles à leurs devoirs, qu'ils y apportent encore plus d'empressement, plus de régularité. Et ainsi nous aurons tous répondu au pressant appel de saint Paul : *Hora est de somno surgere.* Ainsi soit-il !

## ALLOCUTION POUR LA SAINT ÉLOI

(1<sup>er</sup> DÉCEMBRE)

## LES OUVRIERS ET LA RELIGION

Mes frères,

La paix sociale est souvent troublée par cet antagonisme, vieux comme le monde, qui existe entre celui qui n'a rien et celui qui possède, entre le pauvre et le riche, entre l'ouvrier et le patron. Cet antagonisme, sourd et latent, se révèle de temps à autre, se montre à l'état aigu, par des refus de travail, par des déclarations d'hostilité, disons le mot, par des grèves. Nous venons d'en avoir encore un exemple. Grâce à Dieu, nous n'avons point à déplorer ce désordre dans notre ville. L'accord règne entre les travailleurs et les industriels. Cet état de choses fait honneur aux uns comme aux autres ; il prouve que les ouvriers sont loyaux et judicieux, et que les patrons sont justes et bienveillants.

Mais, dans d'autres pays, des conflits inquiétants pour la paix publique éclatent entre les ouvriers et ceux qui les emploient. Voilà la question sociale à l'ordre du jour depuis des siècles, et à laquelle on cherche toujours une solution.

Cette solution, on la trouverait dans l'Evangile. Mais l'Evangile est un trop vieux livre ! On n'en veut plus aujourd'hui ; on rejette ses enseignements ; et on croit que par la force ou par des mesures législatives, on réussira à pacifier les esprits et à étouffer les récriminations.

Eh bien ! non, mes frères, ce n'est pas avec des textes de loi, ce n'est pas avec des sommations policières, ce n'est pas avec des baïonnettes et des escadrons de cavalerie qu'on fera l'apaisement et qu'on établira de meilleures relations entre l'ouvrier et le patron.

Ah ! si patrons et ouvriers voulaient écouter la voix de la religion, leurs rapports seraient certainement plus sympathiques et plus fraternels !

A l'école de la religion, les maîtres apprendraient à traiter avec bonté leurs ouvriers, à ne pas les exploiter, à reconnaître leurs mérites, à leur donner un juste salaire, à les considérer comme des amis.

A l'école de la religion, les ouvriers apprendraient trois choses dont la connaissance leur serait bien utile et dont je veux dire un mot à l'occasion de cette fête. Ils apprendraient la vraie notion de la vie, son sens réel et son but final ; ils apprendraient le courage au milieu des labeurs et des épreuves de l'existence ; ils apprendraient la dignité de leur condition.

Que je serais flatté d'avoir devant moi un plus nombreux auditoire ! Il y a tant d'ouvriers dans

cette ville qui auraient besoin d'entendre ces graves leçons ! Je vous les confie à vous, mes frères, que je retrouve tous les ans à cette fête, et j'ai l'assurance que vous les écouterez avec une bienveillante attention.

## I

Mes frères, nous ne sommes pas en pays idolâtre, nous sommes en pays catholique. L'ouvrier a été baptisé, il s'est assis sur les bancs du catéchisme, il a fait sa première communion ; en un mot, il a été élevé chrétiennement. Il aurait fallu, après la première communion, entretenir et compléter son instruction religieuse, en fréquentant l'église. Mais, point !

Il se sépare brusquement de nous, et au bout de quelque temps, il a oublié ce que nous lui avons enseigné, il est retombé dans l'ignorance la plus profonde.

D'autre part, il lit des journaux et des livres qui ne parlent de la religion que pour en dénaturer et en combattre les données. S'il prête l'oreille à ce qu'on dit autour de lui, il entend discuter et nier audacieusement les vérités les plus élémentaires. On lui dit qu'il n'y a ni Dieu, ni âme immortelle, ni paradis, ni enfer.

Eh bien ! alors, il tire les conclusions d'une pareille doctrine... Si la vie présente est le terme de la destinée humaine, si rien ne survit à l'homme, si tout est dit sur son avenir, dès l'instant où l'on a jeté quelques pelletées de terre sur son cercueil, il ne s'agit plus pour chacun que de se procurer ici-bas, par toutes sortes de moyens, licites ou illicites, la plus grande somme de jouissances possible. Dès lors, plus de frein aux passions, plus de barrière contre le vice. Le plaisir et l'intérêt deviennent l'unique loi de ce monde.

Avec de tels principes, on en vient facilement à s'exaspérer contre tout ce qui met un obstacle à sa jouissance. Du moment qu'au delà de ce monde il n'y a qu'illusion et chimère, on veut sa part dans les biens de celui-ci ; on rêve une liquidation sociale, l'égalité en tout et pour tout.

Voilà, mes frères, où mène l'ignorance de nos destinées et du but de la vie humaine.

Ah ! si cet ouvrier se rappelait les enseignements du catéchisme, il envisagerait la vie sous un autre aspect. Car c'est la religion et la religion seule qui nous donne le secret de la vie, qui nous en indique le but.

La vie présente, ce n'est pas le dernier mot de l'homme ; elle n'a pas pour but final de ses aspirations la fortune, les plaisirs, les honneurs ; elle ne reste point emprisonnée dans les quatre planches d'un cercueil ; elle se prolonge au delà de la tombe !

La vie ! voici sa vraie notion : c'est une station plus ou moins longue dans une vallée qu'on a appelée une vallée de larmes, parce qu'on y rencontre plus de malaise que de bonheur ; c'est une



étape sur la route qui conduit à la demeure brillante et aimée du ciel.

Que l'homme qui n'a pas toutes ses aises ici-bas, qui est condamné à de durs et interminables labeurs, qui gagne péniblement le pain de chaque jour, qui connaît les privations et les sacrifices, retienne cette notion de la vie : et alors, il acceptera sans murmure le sort que Dieu lui a fait, parce qu'au delà de ce monde il a des compensations infinies à espérer ; il ne se révoltera pas contre les inégalités qu'il aperçoit dans la société, parce qu'il regarde plus haut et plus loin, parce qu'il voit à l'horizon les perspectives de l'éternité et les dédommagements du ciel.

## II

La vie est ingrate, j'en conviens, pour l'ouvrier qui peine du matin au soir, qui recommence le lendemain le travail de la veille, qui craint les chômages, les réductions de salaire, la maladie. Ce travail ininterrompu, ces anxiétés en présence de l'avenir, jettent parfois dans son âme des pensées de découragement.

Qu'il vienne donc prendre les conseils de la religion. Elle lui dira que le travail est la loi universelle, que, sous une forme ou sous une autre, il s'impose à toute créature, que depuis l'insecte qui se cache sous la feuille jusqu'à l'aigle qui plane dans les airs, depuis la fourmi qui chemine sur le sable jusqu'à l'astre qui précipite sa course dans l'espace, depuis le Pape assis au sommet de l'humanité jusqu'à l'obscur artisan, tous nous subissons cette loi, qui domine les êtres et les choses. Elle lui dira que le travail n'est pas le même pour tous à la vérité, mais que le travail de l'intelligence n'est ni moins pénible, ni moins lourd que le travail des mains. Elle lui dira que Jésus-Christ n'a pas reculé devant l'instrument de travail, et qu'en maniant, de ses mains divines, le rabot de l'ouvrier, il a donné par son exemple un encouragement aux plus modestes travailleurs.

L'ouvrier regarde d'un œil d'envie la situation de l'industriel qui l'occupe ; mais il ne songe pas à ses charges, à ses risques, à ses ennuis ; il ne songe pas que c'est le patron le plus menacé par les vicissitudes des événements. Le patron a engagé dans une entreprise tout son avoir ; si sa maison vient à sombrer, par suite de la concurrence étrangère, ou pour toute autre cause, qui est-ce qui en souffrira davantage ? Qui est-ce qui en sera plus profondément atteint ? L'ouvrier pourra trouver du travail, dans l'établissement rival ; mais le patron, lui, est irrémédiablement perdu.

Je conclus que l'ouvrier doit résister à toute tentation d'affaïssement au milieu des fatigues que lui impose son travail quotidien.

Mais la religion qui lui apprend le courage de la vie, lui apprend encore la dignité de sa condition.

## III

« Un ouvrier ! me dites-vous, vous appelez sa condition une dignité ? » Mais oui, mes frères, et je ne retire pas le mot. Bossuet a fait un discours sur l'éminente dignité des pauvres. Je pourrais, sans avoir la prétention d'égaliser Bossuet, en faire un sur l'éminente dignité de l'ouvrier.

Le premier ouvrier, c'est Dieu, Dieu qui a fait le ciel avec les millions d'astres qui scintillent dans ses profondeurs infinies, qui a créé la terre avec l'immense variété des êtres qui la peuplent. Dieu, mes frères, le premier des ouvriers ! Voilà un prédécesseur, un ancêtre qui vous fait honneur et qui projette sur votre condition un rayon de sa gloire.

Et Jésus-Christ à son tour n'a-t-il pas ennobli votre profession, en l'exerçant pendant les jours de sa vie terrestre ? Le plus humble artisan, appuyé sur son outil, se sent enveloppé d'une illustration particulière, qui lui vient du Christ. Il a sa place dans le monde ; il a une mission à remplir aussi bien que les grands personnages.

Les matériaux qui entrent dans la structure de cette église ne sont pas de même nature, et occupent des places différentes, les uns plus simples, les autres plus distingués, ceux-ci plus en vue, ceux-là plus cachés, mais tous, en s'unissant, concourent à la solidité et à la beauté architecturale de ce monument. La société peut être comparée à une basilique. Chacun a sa place marquée et sa fonction spéciale : le chef de l'Etat, les magistrats, les guerriers, les savants, jusqu'à toi, pauvre ouvrier, qui travailles dans ton atelier fumeux. Qu'importe que tu sois dans les fondations obscures de ce bel édifice ! Sur toi repose la porte d'honneur, l'ogive qui resplendit, le vitrail avec son coloris brillant, le clocher qui étincelle au soleil. Ne te plains pas, mais bénis Dieu de la place qu'il t'a faite dans cette magnifique construction.

Je finirai par l'expression d'un vœu. Plaise à Dieu que l'entente règne toujours entre les patrons et les ouvriers de cette ville, que leurs relations réciproques soient toujours empreintes de courtoisie ! Plaise à Dieu que patrons et ouvriers ne négligent pas plus leurs devoirs chrétiens que leurs devoirs professionnels ; et qu'en poursuivant les intérêts de la vie présente, ils ne négligent pas les intérêts de la vie future ! Ainsi soit-il !

---

En vente à nos bureaux

ŒUVRES ORATOIRES ET PASTORALES  
DE

**Mgr LAROCHE**

2<sup>e</sup> édition. — 5 forts volumes in-12. — Prix franco en gare pour nos abonnés : 15 francs.

---

## RÉPONSE A DES OBJECTIONS CONTRE LA RELIGION

### 26<sup>e</sup> Objection

L'ÉVANGILE ET LA RAISON, ÇA FAIT DEUX

Pourquoi semer la discorde entre l'Évangile et la raison ? Ne peuvent-ils donc faire bon ménage ensemble ? Qui peut bien être intéressé à ce divorce ? Demandez-vous de qui il sert les desseins, et vous aurez la clef de l'énigme.

La passion, la passion seule, synthèse de tous les vices petits et grands, vices des individus, vices des collectivités : voilà le vrai coupable, le grand agitateur qui n'a ni cesse ni repos, qui se remue partout et toujours pour essayer de brouiller l'Évangile et la raison.

C'est que si l'Évangile et la raison s'entendent et se concertent dans une action commune pour orienter la vie individuelle et la vie sociale dans tous les groupements sociaux, depuis la vie de famille jusqu'à la vie nationale, la passion se voit obligée de pratiquer une sagesse forcée qui n'a jamais été de son goût. Plus de caprices, plus de fantaisies à satisfaire ! Tout rentre dans l'ordre.

Du jour au contraire où la bonne harmonie ne règne plus entre l'Évangile et la raison, la passion redevient indépendante et libre. Affranchie de toute contrainte, elle subjugué rapidement la raison, la domestique et la prend à son service. Alors pouvant tout se permettre, elle se garde de se rien refuser ; elle en prend pour le présent et pour tout le passé pendant lequel elle s'est montrée rangée malgré elle ; en un mot, elle se rattrape. Ses exigences n'ont plus d'autres limites que la crainte du gendarme : c'est la seule sagesse qu'elle puisse alors pratiquer.

Ne vous étonnez plus des efforts que fait la passion pour amener entre l'Évangile et la raison une rupture définitive ; ce divorce est pour elle d'un capital intérêt. Ne pouvant rien contre l'Évangile, elle se jette sur la raison. Quel moyen emploie-t-elle pour se l'attacher ? Une ruse vieille comme le monde : la flatterie.

Elle dit donc à la raison : « Toi seule représentes le vrai, le bien. Source de lumière et de progrès, tu dois seule guider le monde nouveau régénéré, affranchi des entraves et des ténèbres dans lesquelles l'Évangile a plongé l'humanité pendant des siècles. L'Évangile, emblème de recul, de servage intellectuel, doit disparaître à jamais pour céder l'empire à la raison triomphante. »

Et la pauvre raison se laisse parfois griser dans cette atmosphère de flatterie ; abandonnant son rôle naturel de directeur, de juge et de censeur, elle se transforme en vil courtisan, toujours empressé à justifier les pires excès de la passion.

Telle est l'explication des désordres que l'on rencontre dans certaines vies individuelles comme dans certaines vies sociales.

Le chant de guerre poussé contre l'Évangile est donc à tort attribué à la raison. Prêtez attentivement l'oreille, et vous reconnaîtrez sans peine les cris de la passion.

Dans cette clameur immense, étourdissante, où des milliers de voix se croisent et s'entrechoquent, et qui donne au penseur la sensation démesurément agrandie et amplifiée qu'éprouve le passant attardé devant la Bourse, à certaines heures, une voix domine toutes les autres, couvre la terre entière : ce sont les hennissements de la luxure, pour employer la forte expression de Bossuet.

Longtemps combattue par l'Évangile et la raison, la chair prend aujourd'hui une éclatante revanche. Grâce à la complicité de la raison détournée de ses devoirs, elle reçoit les honneurs de l'apothéose. Pâle adolescent, fou de passion, vieillard infâme, secoué par le dernier frisson du vice, l'humanité subjuguée est à ses pieds et se vautre dans la fange.

Pourquoi pas ? puisque la fange ne souille plus ! Elle auréole au contraire au vingtième siècle. C'est la raison moderne qui le proclame, depuis qu'elle a renoncé à sa collaboration avec l'Évangile. C'est le progrès.

Aussi la luxure continue-t-elle à hennir jour et nuit. Elle hennit dans les livres et les romans, dans les feuilles quotidiennes et dans les revues, au théâtre, dans les rues, sur les boulevards, dans les campagnes et dans les villes, dans l'échoppe et dans les palais, sous le patronage de la raison.

La raison ne dit-elle pas au jeune homme : « Il faut que jeunesse se passe » ? Ne murmure-t-elle pas à l'oreille du père de famille : « L'adultère ne déshonore plus. Le lien du mariage n'est ni sacré ni définitif. Les législateurs, éclairés par la lumière de la science, l'ont brisé. Les magistrats, esclaves de la loi, quelle qu'elle soit, chaque jour l'appliquent. Le plaisir, sous toutes ses formes, est le véritable but de la vie, dans le mariage comme ailleurs. L'avenir de la race, la procréation des enfants, leur éducation, résultat de l'entente et de la vie commune entre les deux époux ? Fantaisies déprimantes, imaginées par l'Évangile et contraires à la raison moderne, qui voit dans l'union libre le dernier terme de la civilisation. »

Autrefois, sous l'influence des doctrines évangéliques, on pensait que la beauté de la femme et sa grâce étaient destinées à parer, à charmer le sanctuaire de la famille. Cet esprit s'était traduit dans la toilette et le vêtement qui jetaient un voile pudique et discret sur la femme, lorsque quittant son foyer pour vaquer à ses relations extérieures, elle était exposée aux regards des hommes. On cultivait chez elle alors ce qu'on pourrait appeler ses mâles vertus, en donnant à son esprit et à son cœur une trempe solide.

Aujourd'hui, grâce à la raison moderne, elle est rendue, paraît-il, à sa véritable destinée qui est de plaire à tous les hommes, sauf à celui qu'elle a



choisi pour le compagnon de sa vie. Dans son intérieur, elle se rend par ses occupations journalières assez semblable à un des meubles de son salon. Elle prend à cœur de réaliser la fameuse définition : « La femme est un petit animal qui s'habille, babille et se déshabille. » La toilette moderne répond à cette fin : orner le corps de la femme afin de multiplier les tentations des hommes. Quant à son âme, la société n'en a cure. Et tout ceci, la raison moderne l'approuve.

Dans cet hymne triomphal des vices en liberté, je perçois nettement, malgré la note horriblement dominante donnée par la luxure, les voix de l'orgueil, de l'envie, de la jalousie, de la gourmandise, de la colère et de la paresse, de tous les défauts de l'esprit et du cœur. Je les entends chanter dans cet homme qui passe, emporté dans une course furieuse pour la conquête de l'or, dans ce déraciné prêt à céder à toutes les suggestions du mal, dans ce jeune apache, éclaireur au service de la révolution sociale, dans ce bandit détrousseur de grand chemin, dans ce père alcoolique désolation de son foyer, dans ce fils dénaturé qui porte la main sur son père, dans ce magistrat qui rend des services et non des arrêts, dans ce fonctionnaire prêt à toutes les besognes pour soigner son avancement, dans ce maître de la jeunesse qui corrompt l'esprit des enfants confiés à ses soins, dans ce monstre que la colère égare.

Et la raison moderne triomphe de cette anarchie que la passion a fait éclore dans les vies individuelles, autrefois admirablement ordonnées. La raison, privée de la lumière évangélique, est fière de conduire à tâtons dans les ténèbres où elle se débat la pauvre humanité.

Qu'on me cite un crime, un désordre que la raison moderne n'ait pas justifié, sinon directement, au moins implicitement, dans sa rupture avec l'Evangile et son assujettissement forcé à la passion. Si l'homme moderne trébuche à chaque instant dans l'obscur labyrinthe de la vie, s'il tombe, s'il a tant de peine à se relever, à trouver son chemin, n'est-ce pas grâce à la raison qui a permis aux passions de souffler sur la lumière évangélique pour l'éteindre ou tout au moins pour en diminuer la clarté ?

Ce que la pensée moderne a émancipé, ce n'est pas la raison, mais la passion. La raison n'a jamais subi un plus dur esclavage ; on ne saurait trop le répéter.

D'où viennent les protestations contre cet atroce concert que les vices au <sup>xx</sup>e siècle donnent à l'humanité ? De l'Evangile.

Mais hélas ! cette anarchie qui trouble les vies individuelles a envahi la vie sociale et les sphères élevées d'où partait autrefois, sage et éclairée, prudente et ferme, la direction. Le pouvoir aujourd'hui joue dans ce concert le rôle de chef d'or-

chestre, il donne le signal, règle la mesure, et réunit en une synthétique et effroyable harmonie toutes les voix individuelles. Reflet des foules et de leur état d'âme, incarnation de leurs passions politiques, religieuses et autres, expression vivante des haines et des vices de la société, disposant de toutes les forces qu'une concentration à outrance met entre ses mains, il reproduit en grand dans la vie sociale tous les désordres de la vie individuelle. Même emploi de la raison, même rôle joué par la passion, même aversion pour la lumière évangélique. La passion, et non la raison, gouverne les hommes, et l'on arrive ainsi au dernier terme de la civilisation, la force.

La raison ne dit-elle pas aux ministres : « Vous êtes la force, donc vous êtes le droit. Que craignez-vous ? Les citoyens n'ont d'autres droits que ceux que vous voulez bien leur accorder. Les droits imprescriptibles de l'individu, les droits que l'homme tient de la nature, la conscience, inviolable sanctuaire au seuil duquel vous devez vous arrêter, respectueux ? Erreurs grossières, préjugés cléricaux propagés par l'Evangile ! Tous les citoyens doivent se courber sous le joug de vos lois, quelles qu'elles soient. »

Et c'est ainsi qu'au nom de la raison, le pouvoir commet les actes les plus déraisonnables ; c'est ainsi qu'on persécute, qu'on expulse des citoyens paisibles, uniquement parce qu'ils représentent l'esprit de l'Evangile, et que l'Evangile et la raison se sont brouillés, grâce aux bons offices de la passion.

Qu'y a-t-il d'étonnant que les représentants les plus autorisés du vice et de la déchéance morale marchent avec le gouvernement la main dans la main, qu'ils se soient constitués en une sorte de garde du corps dans l'armée du mal ? C'est la chose la plus logique du monde.

Une société en décomposition, des classes prêtes à s'entredévorer, la guerre civile en perspective, le déchainement de tous les appétits, une autorité sociale sans prestige, qui ne se maintient que grâce à des coups de force et à l'étrangement de la liberté : telle est l'œuvre de la raison moderne dans l'ordre des choses pratiques. On peut donc à bon droit la déclarer en faillite, car elle n'a tenu aucune des promesses qu'elle avait faites pour créer et maintenir son crédit.

Si la barque sociale est si mal conduite, si elle erre au gré de tous les vents et menace à chaque instant de sombrer, — ce qui du reste ne saurait tarder, — c'est qu'elle a perdu sa boussole et qu'elle est impuissante à se diriger à travers les écueils. L'Evangile a cessé de lui donner le nord.

Cette vie pratique de la société n'est que le reflet de sa vie intellectuelle. Là aussi la raison moderne a fait faillite. Elle s'était promis de tout expliquer, de déchiffrer scientifiquement et définitivement

l'énigme du monde, de trouver une base solide pour y étayer l'obéissance et le respect dus à ses lois. Or elle n'a rien expliqué, rien déchiffré et rien trouvé. Tout est à résoudre. D'où vient l'homme? Où va-t-il? D'où vient le monde? Quelle est l'origine de la vie à tous les degrés? Autant de questions qu'elle a laissées sans réponse. Elle était donc bien présomptueuse, la raison moderne, d'autant plus que toutes les découvertes à conséquences philosophiques faites par les savants sont venues confirmer les affirmations de l'Evangile. Pasteur n'a-t-il pas renversé à tout jamais l'hypothèse de la génération spontanée? En somme, la raison moderne a replongé l'humanité dans la barbarie intellectuelle en attendant la barbarie sociale.

Avec l'Evangile au contraire, tout s'explique; les plus abondantes clartés permettent à la raison, si elle y consent, de résoudre le problème de la vie, de sonder les abîmes et de fixer son regard sur les sommets les plus élevés.

La véritable base du progrès et de la civilisation consiste donc dans une étroite union entre l'Evangile et la raison. Pour atteindre ce but, la raison doit s'affranchir du joug de la passion et reprendre son rôle de direction en ne perdant jamais de vue cette admirable boussole des intelligences et des cœurs, l'Evangile. Souhaitons que désormais on ne puisse plus dire : « L'Evangile et la raison, ça fait deux. »

## 27. Objection

### IL FAUT SE MÉFIER DES REPRÉSENTANTS DE DIEU

Moi, je me méfie de ceux qui ne représentent que leur intérêt personnel et leurs passions. L'homme qui ne croit à rien, qui n'a ni Dieu, ni foi, ni loi, qui n'a d'autre règle de conduite que sa façon de voir et son bon plaisir, qui n'a d'autre horizon, dans son regard jeté vers l'avenir, que la satisfaction des appétits restreints à la vie présente, qui n'a d'autre frein à opposer à son naturel égoïsme que la crainte du gendarme et des tribunaux, l'homme enfin pour qui le droit n'est qu'un fait de force qui s'impose, ne peut inspirer confiance à personne. Le tenir à l'écart, fuir sa compagnie, tant pour éviter la contagion morale que pour mettre son porte-monnaie à l'abri, c'est une mesure de simple prudence. Le sentiment de la solidarité ne frappera son esprit et sa volonté pour lui faire pratiquer la justice, que dans la mesure où il pourra en retirer un bénéfice personnel, absolument tangible et autant que possible immédiat. Il est clair qu'il agira toujours dans le sens du plus fort intérêt, qui sera toujours le sien; et quand il y aura opposition entre son bien et celui des autres, il n'hésitera pas un seul instant. Le monde existe d'abord pour lui et pour les autres ensuite, s'il en reste.

Ma défiance redouble et mon service de sécurité est entièrement sur pied, si cet homme est revêtu d'un caractère officiel, d'une mission plus ou moins haute, et qu'il tienne ainsi à la disposition de ses passions, non plus seulement son intelligence et sa volonté, mais les moyens mêmes qui lui viennent de sa charge.

Cette défiance se doublera d'un sentiment de répulsion et d'horreur, si l'onction sainte a marqué son front. Mettre la vertu à la disposition du vice, la justice aux ordres de l'injustice; au nom de l'autorité de Dieu sur les âmes, agir de la façon la plus arbitraire, aller même quelquefois jusqu'au crime, sont tout ce que l'on peut imaginer de plus odieux.

Si la réflexion qui fait le sujet de cet article ne voulait pas dire autre chose, si elle ne cachait pas un sens particulièrement injurieux à l'adresse de la religion, par conséquent de Dieu même, non seulement nous n'y verrions rien à reprendre, mais nous la trouverions fort raisonnable.

Malheureusement elle renferme tout autre chose qu'une leçon de sagesse et de prudence. Fielleuse autant que tendancieuse dans son imprécision, elle constitue un véritable réquisitoire contre la religion et ceux qui la représentent. Il n'est pas difficile, du reste, de « délabyrinther » les sentiments de haine et d'hostilité dont elle est l'expression.

Tenir le prêtre, en tant que prêtre, en légitime suspicion, regarder les fonctions sacerdotales comme des charges intrinsèquement mauvaises, favorisant dans l'homme qui en est revêtu les plus détestables instincts, le poussant naturellement et forcément à abuser de sa situation spéciale, pour nuire aux individus comme aux collectivités, pour augmenter le servage intellectuel et moral de ses semblables, pour pousser les gouvernements dans la voie de la tyrannie, pour confisquer les libertés dont l'humanité et la France en particulier sont censées jouir : voilà ce que l'on peut lire entre les lignes, ou pour parler plus juste dans le cas présent, entre les mots. De là à s'emparer du spectre cléricale, à l'agiter et à crier à la société : « En garde ! » il y a la toute petite distance qui sépare les prémisses de la conclusion.

Remarquez-le bien, il ne s'agit nullement de la défiance très naturelle que doit inspirer la perversité accidentelle d'un misérable revêtu d'un caractère sacré; c'est le caractère sacré lui-même qui est en question et que l'on déclare sujet à caution.

Il importe de distinguer dans un personnage officiel, quel qu'il soit d'ailleurs, deux choses : l'homme lui-même et sa mission.

Dans un ambassadeur je distinguerai très bien l'homme privé de l'ambassadeur, de l'homme public. De même, dans le représentant d'une maison de commerce dont la réputation est hors d'atteinte et



défie toute critique, je distinguerai à merveille l'homme privé, qui existait avec ses qualités et ses défauts avant d'être employé chez un patron, du représentant de cette maison connue et honorée de la confiance universelle.

Si un beau jour, profitant de l'excellente réputation de celui au nom duquel il se présente chez moi, il me trompe et me porte préjudice, je serai en droit de dire : « Cet homme est une canaille, la maison X... n'a pas eu la main heureuse en le prenant à son service. »

Il serait de la dernière injustice d'accuser la maison elle-même, qui n'y est pour rien. Elle n'hésiterait pas un seul instant à désavouer son représentant, si elle était informée, d'autant plus que la conduite de cet employé finit toujours par lui porter préjudice de quelque façon.

On peut être mauvais et représenter une chose parfaitement bonne. L'idée d'un magistrat scélérat ne répugne pas. Faut-il pour cela crier : « Sus à la justice ! » et mettre dans le même sac la justice et son représentant ? Doit-on conclure de la perversité d'un ambassadeur à celle de son souverain ? Parce qu'un père de famille abuse de son autorité, l'autorité paternelle constitue-t-elle en elle-même un abus ?

Je suis donc amené à distinguer dans le prêtre l'homme lui-même de la mission qu'il est chargé de remplir. Quelque scélérat que puisse être l'homme privé, la religion dont il est le mandataire n'en deviendra pas scélérate pour autant, car loin d'approuver sa conduite, elle la condamne. Dans ce cas-là, il y a lutte entre la religion et l'homme : la religion veut le bien, l'homme veut le mal. Condamnez l'homme et rendez hommage à la religion.

On a beau dire et beau faire : représenter Dieu, quelque indigne qu'on en soit du reste, c'est représenter le bien, le beau, la vertu, la justice et la vérité, c'est représenter la loi morale immuable, éternelle, qui tire toute sa force normale, régulière, d'elle-même et non de celui qui la prêche.

Aujourd'hui si les hommes sont si cruels les uns envers les autres, si chaque homme en est arrivé à considérer comme ennemis ses semblables, si la parole du Sage : « *Homo homini lupus* », n'a rien d'exagéré, ce n'est certes pas le fait de la religion qui ne cesse de nous prêcher que nous sommes tous frères. En quoi la mission de représenter une religion qui proclame l'unité du genre humain, le respect dû à l'autorité dont le dernier terme est Dieu lui-même, qui interdit le vol, le meurtre, l'adultère, qui se résume, en un mot, dans les dix fameux commandements de Dieu, peut-elle exciter une légitime défiance ?

En bonne logique un abus ne peut pas être invoqué contre un principe de tous points excellent. L'abus ne relève pas de l'application normale du principe, mais de son application anormale, due à la perversité d'un homme qui, au lieu d'user, abuse. Mais que resterait-il, si l'on supprimait tout ce dont on peut abuser ? Absolument rien.

Rappelez-vous cette fable d'Esope où il est question de la langue.

La religion n'est donc pour rien dans les frasques de certains prêtres dévoyés, ni dans les petites imperfections, inhérentes en quelque sorte à la nature humaine, que l'on peut trouver dans le clergé, pas plus que le patriotisme n'est responsable des échauffourées de certains patriotes.

S'il arrive à un détraqué, nourri et élevé dans l'amour de la patrie, de s'imaginer que le Président de la République trahit son pays, et que, poussé par une exaltation naturelle mise en mouvement par cette idée qui le hante, il attente aux jours de ce haut magistrat, en quoi le patriotisme devra-t-il être incriminé ? En rien. Cet homme est né déséquilibré, son exaltation peut être mise en branle par n'importe quel sentiment et le conduire aux pires excès, dans l'ordre d'idées qui frappera son esprit, sans pour cela que cet ordre d'idées soit forcément mauvais ; il peut même être très bon.

Accusez donc une nature incomplète, déformée, à laquelle il manque une case ; mais ne vous en prenez pas à un sentiment excellent, qui se trouve être la cause occasionnelle d'un crime, au même titre que le passant qu'on assassine et qu'on dévalise au coin d'un bois.

Vous avez des gens qui sont atteints de folie religieuse, comme d'autres de folie antireligieuse, sans pour cela qu'on puisse accuser la religion ou l'irreligion. Cet homme devient fou, non parce qu'il s'adonne aux exercices de piété, mais parce qu'il est né avec une nature défectueuse, viciée. Il s'adonnerait à la chimie, à la physique ou à toute autre science, il deviendrait également fou.

La distinction entre l'homme et le principe au nom duquel il parle, il agit, est donc d'une importance extrême. Du reste, les ennemis de l'Eglise catholique ont fait depuis longtemps cette distinction, et les batailles rangées qu'ils lui livrent actuellement, visent non pas précisément les hommes, mais le principe lui-même. Oui, ils ont l'âme assez noire, l'esprit assez pervers pour combattre la mission sacrée de l'Eglise, non pas *quand même* ils la savent excellente, mais *parce qu'ils* la savent excellente.

La Congrégation n'est pas un vain mot dans la bouche de M. Brisson ; elle représente pour lui quelque chose comme la quintessence de l'esprit catholique, et c'est à cette quintessence qu'il en veut. Ne vous étonnez donc pas de voir les congrégations traquées et dispersées. Ne vous étonnez pas non plus, si après leur dispersion et leur sécularisation très réelle, les anciens religieux sont encore poursuivis, car malgré leur sécularisation ils sont encore tout imprégnés, tout imbibés de cette quintessence dont je parlais tout à l'heure, à ce titre ils représentent donc encore la Congrégation et doivent être combattus. Quant au clergé séculier, pour la même raison, son tour viendra.

Avec de pareils adversaires notre distinction est inutile. Mais il n'en est pas de même, quand on a en face de soi un ennemi sincère et loyal, qui ne demande qu'à ouvrir les yeux à la lumière, et qui finira bien par voir, dans les représentants de Dieu, les plus qualifiés et les plus hauts représentants de la justice en tout et pour tous.

## 28<sup>e</sup> Objection

L'ÉTAT DOIT AVOIR LE MONOPOLE DE L'ENSEIGNEMENT, PARCE QU'IL DOIT PROTÉGER L'ENFANT CONTRE LES INFLUENCES QUI POURRAIENT PLUS TARD L'EMPÊCHER DE CHOISIR SA CROYANCE.

Cette thèse a été soutenue par M. Buisson contre M. Denys Cochin, dans une réunion tenue le 6 décembre 1902, au faubourg Saint-Antoine, sous la présidence de M. Clémenceau, qui s'était signalé quelque temps auparavant, à la tribune du Sénat, dans un discours aux idées libérales.

Buisson est une vieille connaissance pour tous ceux qui s'occupent de ces questions. Placé par Jules Ferry à la tête de l'enseignement primaire, il a travaillé consciencieusement à expulser Dieu des écoles. Né dans la religion protestante, et d'ailleurs peu embarrassé de ses croyances, il s'était recommandé à l'attention de tous ceux qui cherchaient à se rassembler pour marcher à l'assaut de l'Eglise, par certaines brochures qui firent sensation dans le monde de l'impiété.

Toute la théorie de ce haut personnage repose sur la neutralité scolaire.

Or chacun sait que cette neutralité n'existe pas et qu'elle n'est qu'une feinte pour cacher la guerre aux vieilles croyances de nos ancêtres. Pouvait-il en être autrement, étant donné un tel patronage? Les marques de bienveillance et les encouragements reçus tous les jours des sphères officielles, permettaient de tout oser dans la pratique. Aussi le magister dans l'humble école du village, comme le brillant agrégé dans nos lycées, ne se gêne pas pour violer la neutralité religieuse devant ses élèves et décocher des traits au catholicisme. De semblables leçons ne lui valent-elles pas les faveurs des maîtres du jour, et ne constituent-elles pas le principal droit à l'avancement? Il est coté de suite comme bon républicain, comme très pur, et le gouvernement n'a rien à lui refuser.

Il n'en va pas de même du malheureux instituteur ou professeur qui se risquerait à faire étalage de son catholicisme. Il serait à tout jamais sevré de la manne républicaine.

Le principe de la neutralité est donc tellement faux, tellement inapplicable, qu'il reste à l'état de lettre morte : ce n'est qu'une hypocrite théorie.

Le monopole de l'enseignement entre les mains de l'Etat laïc est donc une des formes de la guerre à la religion catholique. La liberté de choisir sa

croyance, que l'on met en avant, n'est qu'une histoire pour amuser les naïfs et détourner l'attention. Ce que l'on veut, c'est l'unité morale, l'unité de pensée réalisée en France par l'esprit laïc, en faveur des doctrines de l'Etat laïc. On ne veut plus deux sortes de Français : les uns croyants, les autres incrédules, — mais une seule espèce : des libres penseurs. Voilà la marchandise que couvre le pavillon de la neutralité.

Henri Brisson, ancien président de la Chambre des députés, a fait paraître en 1902 une brochure intitulée *La Congrégation*, dont la lecture extrêmement suggestive ne laisse aucun doute à ce sujet.

Si le souci de sauvegarder le droit de choisir sa croyance justifie la neutralité en matière religieuse et le monopole de l'enseignement accaparé par l'Etat, cette même raison justifie également la neutralité dans tous les ordres d'idées qu'on est appelé à envisager dans l'instruction et l'éducation de la jeunesse. Si cette raison est bonne pour la question religieuse, elle est bonne aussi pour toutes les questions politiques et sociales, et pour les divers systèmes philosophiques. Quand on parlera de la patrie elle-même, il faudra rester neutre. Défense de se prononcer pour ou contre le socialisme, pour ou contre l'anarchie, pour ou contre l'obéissance aux lois... Toutes ces conséquences, qu'on le veuille ou non, sont contenues dans le principe.

Il est clair qu'en soumettant l'enfant au régime des écoles, collèges ou lycées, en lui parlant de la France avec amour, en lui mettant entre les mains des livres qui chantent nos mérites et nos gloires, on lui fait subir une influence qui l'empêchera plus tard de choisir sa patrie. En lui vantant les bienfaits et les grandeurs de la République, on le prévient contre les autres régimes; sa liberté politique est donc entravée. En lui prônant l'ordre social tel qu'il est issu de la Révolution, et en lui représentant par contre sous les plus noires couleurs l'ancien ordre de choses, on donne une direction à son esprit, à ses aspirations; sa faculté de choisir s'en trouve diminuée d'autant. Cette éducation, cette instruction qu'il reçoit sans les avoir demandées, le forceront à s'engager dans une carrière qui ne réalisera peut-être pas son bonheur et qui lui fera regretter de ne pas être resté simple, ignorant. L'instruction en elle-même, ainsi que l'éducation, est donc une atteinte portée à la liberté des enfants.

Tout cela est absurde et ne tient pas debout. La théorie de la neutralité ne soutient pas le raisonnement, parce qu'enfin s'il était vrai que l'Etat dût veiller à ce que les enfants ne subissent aucune influence tendant à les empêcher de choisir leur croyance, ce n'est pas le monopole de l'enseignement que l'Etat devrait réclamer, mais le monopole des enfants, comme le monopole des tabacs, des allumettes ou des cartes à jouer. Les enfants



deviendraient la propriété de l'Etat ; à peine nés ils seraient enlevés à leurs parents qu'ils ne connaîtraient jamais. Ce serait un moyen radical de les soustraire à l'influence paternelle.

. . .

Nous venons de voir d'une part les conséquences pratiques, d'autre part les conséquences théoriques de cette fameuse neutralité. Etudions maintenant la base sur laquelle elle repose.

Elle s'appuie sur deux principes également faux.

1<sup>o</sup> Elle suppose que toutes les religions sont bonnes, et que par conséquent il faut les ranger sur le même pied.

Les religions deviennent, dans cette hypothèse, quelque chose comme des sports intellectuels parmi lesquels chacun cultive celui qui est le plus en harmonie avec son intelligence et sa façon de concevoir le monde. On est catholique comme on fait de la bicyclette, et protestant, juif ou musulman, comme on fait des armes, de l'équitation, ou de l'automobile. Chacun son goût, cela ne tire pas à conséquence.

De sorte que non seulement toutes les religions sont mises dans le même sac, mais la Religion elle-même est considérée comme n'étant nullement nécessaire. C'est la négation de l'autre vie, des récompenses et des châtements, de la morale basée sur le dogme, de la spiritualité et de l'immortalité de l'âme, c'est la vie de l'homme ici-bas considérée comme moyen et comme fin. C'est donc le discrédit et le mépris jeté sur la religion, sur l'idée religieuse elle-même. C'est Dieu nié ou tout au moins rangé parmi les quantités négligeables. Et on appelle cela garder la neutralité !

Dans ces conditions, toutes les religions doivent être bonnes ou même mauvaises, comme on voudra ; cela est clair. Cependant toutes les religions se contredisent ; elles ne peuvent donc pas toutes être vraies et bonnes. Si je dis : « Deux et deux font quatre, » et que vous disiez : « Deux et deux font trois, » nous ne pouvons pas avoir tous deux raison. La vérité ne peut jamais être opposée à la vérité.

On m'objectera qu'il est difficile de connaître la bonne. Je répondrai : « Difficulté n'est pas impossibilité. » Et s'il était impossible de distinguer la bonne, que faudrait-il en conclure, non seulement en théorie, mais en pratique ? Que toutes les religions doivent être non pas également persécutées et bannies de la société, mais également considérées et protégées dans leur libre essor vers le bien, vers la justice et la liberté, et par conséquent que les catholiques, les protestants et les juifs peuvent ouvrir des écoles comme il leur plaît, pour répondre aux vœux des pères de famille qui désirent leur confier leurs enfants.

. . .

2<sup>o</sup> La prétendue neutralité, sauvegardée par le monopole de l'enseignement, suppose forcément

que le droit d'enseigner appartient en propre à l'Etat, et non pas au père de famille ; que par conséquent tous ceux qui enseignent, non seulement dans les établissements du gouvernement, mais même dans les écoles libres, sont les délégués de l'Etat. Tel est le deuxième principe invoqué par la neutralité.

Or, rien n'est plus contraire à la vérité, au droit naturel. Le droit d'enseigner appartient en propre au père de famille. Ses enfants sont la chair de sa chair, ils sont en quelque sorte l'extension et la survivance de sa propre personne. Nourrir leur corps et nourrir leur esprit rentrent dans ses fonctions normales, naturelles. De plus, la famille est le premier groupement, le premier organisme social. Les individus, les familles existent avant l'Etat, ont des droits et des devoirs qu'ils tiennent de la nature et non de l'Etat. Celui-ci n'a pas d'autre mission que de protéger les droits des individus et des groupements sociaux, formés conformément au droit naturel. En assurer l'exercice dans les meilleures conditions possibles : tel est le champ ouvert à l'activité de l'Etat, et, Dieu merci, il est assez vaste, car les conditions de l'exercice des différents droits des individus et des groupements sociaux peuvent être indéfiniment améliorées. Le progrès, la civilisation, la lumière ne chômeront donc pas, si le gouvernement sait s'occuper.

L'organisation du pouvoir dans la société est le résultat d'un contrat, sinon écrit et explicite sur tous les points, au moins verbal et sommaire. Dans tous les temps, quand un gouvernement était placé à la tête d'un pays, on exigeait de lui certaines garanties, certaines promesses. On demandait à être gouverné, non pas pour être dépouillé et pour le plaisir de se voir livré pieds et poings liés à un tyran, mais pour être protégé dans sa personne et dans ses biens, à quelque ordre qu'ils appartiennent. Le droit d'enseigner ne peut donc pas être revendiqué par l'Etat ; s'il le fait, il abuse, il confisque la propriété du père de famille.

Celui-ci, la plupart du temps, ne peut pas exercer lui-même son droit, parce que ses occupations ne lui permettent pas d'instruire son enfant. Il délègue alors son droit à des maîtres investis de sa confiance.

Le monopole de l'enseignement constitue donc une usurpation. De plus, il est en contradiction avec la Déclaration des droits de l'homme, où la liberté religieuse se trouve solennellement proclamée. La liberté d'aller à la messe, à supposer qu'elle ne soit contrariée en aucun cas, ne suffit pas pour constituer la liberté de conscience en matière de religion catholique, pas plus que la liberté d'aller au prêche ne suffit pour le protestantisme ; elle est même peu de chose, si on enlève au catholique, au protestant, le droit de faire donner à ses enfants l'enseignement religieux qu'il juge nécessaire.

Malgré tout ce que présente d'odieux et d'injuste un pareil monopole, il fera demain partie de notre législation, au grand détriment de l'enseignement lui-même. L'enseignement libre supprimé, l'Université n'aura plus à redouter la terrible concurrence qui jusqu'ici stimulait son zèle, la tenait constamment en haleine, poussait les professeurs non seulement à s'instruire eux-mêmes, mais à perfectionner sans cesse leur méthode, afin d'acquiescer la supériorité.

Mais il est bien évident que toutes ces raisons ne sont d'aucun poids sur des esprits prévenus et décidés à faire la guerre à l'Eglise, envers et contre tous, quoi qu'on puisse dire et quoi qu'on puisse faire.

A proprement parler, ils ne sont que des instruments à la disposition des Loges, dont le programme est arrêté depuis longtemps, *ne varietur*. Servir des raisons aux fils de la Veuve, c'est jeter *margaritas ante porcos*.

## 29<sup>e</sup> Objection

DIEU BÉNIT LES NOMBREUSES FAMILLES, MAIS NE  
LES NOURRIT PAS

Ce raisonnement renferme l'explication d'un fléau dont la société tout entière et la France en particulier souffrent aujourd'hui : la dépopulation. On ne veut plus d'enfants, ou le moins possible.

Le pauvre n'en veut pas ou se trouve satisfait de son fils unique, car il se dit : « J'aurai meilleure table ; au lieu de boire de l'eau, je boirai du vin. Le pain de mes vieux jours sera assuré. Si j'avais six enfants, ils seraient tous martyrs comme leur père. Je n'en ai qu'un ; il ira à l'école, plus tard il trouvera une place. Pendant l'été il n'aura rien à craindre du soleil ; pendant l'hiver, au lieu de mourir de froid, il écrira bien tranquillement dans un bureau bien chauffé. Enfin j'aurai moins de soucis, moins de tracas, moins de travail. La vie n'est déjà pas si gaie pour les pauvres gens. »

Le riche ne veut qu'un fils ou qu'une fille, car il se dit : « Ma fortune ne sera pas divisée ; mon fils fera un plus riche mariage. Je pourrai fréquenter le monde, donner des fêtes, mener grand train, aller aux bains de mer, avoir des chasses, faire des voyages. » Madame aussi est enchantée de n'avoir qu'un enfant, car elle pense conserver plus longtemps sa fraîcheur et sa beauté ; elle n'aura pas à redouter d'interruption dans sa course aux distractions de toutes sortes offertes à la fortune. Elle se coiffera chez la meilleure modiste ; elle s'habillera chez la meilleure couturière. Tandis qu'avec une nombreuse famille, il faudrait renoncer à tout ce luxe, à toutes ces fantaisies.

Seuls les désœuvrés, les insoucians, les gens inférieurs au point de vue social et moral, accom-

plissent leur devoir sans songer au lendemain, et assurent la reproduction de la race. De sorte que, sous ce rapport, nous pratiquons en France la sélection par les types inférieurs.

Ah ! si Dieu, tous les matins, faisait passer un fourrier dans chaque maison, dans chaque famille, pour distribuer le pain, le vin, le bifteck et le café ; si, non content de procurer le nécessaire, il assurait les plaisirs et le luxe ; s'il envoyait des robes, des chapeaux, des rubans et des oripeaux ; s'il remettait des billets de théâtre, s'il se chargeait de réaliser constamment le programme complet d'une journée *select*, on pourrait peut-être voir, on consentirait peut-être à peupler son foyer d'enfants.

Mais puisque Dieu laisse les pères de famille se débrouiller, ils se débrouillent, on sait comment.

Voilà l'idée qu'on se fait de la Providence. A la rigueur, il est vrai, on se contenterait encore d'une intervention moins directe. Par exemple, si les chances se multipliaient avec le nombre d'enfants ; si, à chaque naissance, on gagnait le gros lot dans quelque tirage financier ; si, de temps à autre, on avait la joie d'apprendre la mort d'un légendaire oncle d'Amérique ; si la Providence se manifestait sous la forme d'une de ces veines extraordinaires que paraissent avoir certaines familles, on laisserait la loi naturelle suivre son cours. Mais voilà ! Dieu bénit les nombreuses familles, mais ne les nourrit pas. Telle est l'idée qu'on se fait de la Providence.

Comment expliquer un semblable raisonnement qui est devenu, en quelque sorte, la honteuse devise des gens mariés ? — La vraie, l'unique, j'insiste, la seule raison, c'est la perte de la foi.

Cette cause agit doublement : 1<sup>o</sup> par une action individuelle exercée sur l'homme isolé ; 2<sup>o</sup> par une action sociale exercée sur la collectivité et se concrétisant dans un ensemble de lois, de coutumes, de mœurs qui composent la civilisation actuelle, c'est-à-dire le milieu dans lequel l'individu isolé est appelé à passer son existence.

1<sup>o</sup> Action individuelle exercée sur l'homme isolé. — Cette action est immédiate et directe. L'homme n'a pas sitôt cessé de croire en Dieu, ou pour parler plus juste, il n'a pas sitôt perdu la foi, qu'il devient fatalement le jouet de ses passions. Bornant toutes ses espérances à cette vie, il n'aspire qu'à jouir le plus possible. Tous ses rêves, tous ses calculs s'orientent d'eux-mêmes vers la satisfaction de ses appétits ; il devient le plus logiquement du monde un parfait égoïste. Pesez bien ce mot : *égoïste*. Les enfants dérangent l'égoïste ; ils ont beau être la chair de sa chair : chacun d'eux représente un autre moi, différent du moi du père de famille. Le bien-être matériel de l'égoïste se trouve donc diminué, et comme il y tient avant tout, il renonce à une trop nombreuse descendance. Qu'a-t-il à craindre ? Rien. Il ne croit plus à l'autre vie, ni aux peines, ni aux récom-



penses éternelles. Ce serait de la simplicité de se créer des charges, alors qu'on peut les éviter. On les évite donc.

2<sup>o</sup> Action sociale exercée sur la collectivité. — La société, je parle pour la France, pratiquant l'athéisme officiel, bannissant Dieu de tous les actes de la vie sociale, a créé une atmosphère intellectuelle où les esprits viennent puiser les plus détestables principes, et, par voie de conséquence, une atmosphère morale où la volonté des individus rencontre des germes de corruption. Il faudrait avoir une certaine trempe de caractère pour résister à la contagion d'un pareil milieu. Ce serait miracle qu'on pût y vivre sans être plus ou moins contaminé, car le vieil homme se rend parfaitement compte que la société nouvelle est pour lui. Rien de surprenant à ce qu'il cherche à profiter de la situation.

Cet athéisme social n'est pas resté dans le domaine spéculatif ; il a supprimé l'ancien ordre de choses, pour le remplacer par un nouveau, créé à son image et à sa ressemblance. Il s'est concrété dans une législation, dans un ensemble de mesures qui ont élevé l'égoïsme à la hauteur d'une institution, qui en ont fait un système social, organisé jusque dans les derniers détails, de sorte que les individus se trouvant aux prises avec des conditions matérielles déplorable, rencontrent des difficultés inouïes quand ils veulent, malgré tout, pratiquer la vertu, la justice. Au lieu de faire de la vie une chose harmonieuse, une entente, on en fait une lutte, une opposition d'intérêts, une série de heurts, de chocs, dans lesquels le fort écrase le faible, le savant trompe l'ignorant, le rusé dupe l'honnête homme. La libre concurrence a imprimé un bond prodigieux au génie du vol, de la fraude, de l'escroquerie, de sorte que, au point de vue matériel, l'honnête homme est placé dans une lamentable infériorité.

L'extrême division de la propriété, la suppression du droit d'aînesse, le prix dérisoire des valeurs immobilières, l'insécurité de la propriété, les grands scandales financiers, les impôts accablants, le service militaire imposé à tous les citoyens, l'instruction laïque obligatoire, le prolétariat intellectuel, les salaires dérisoires des ouvriers, la suppression des corporations, la guerre religieuse, la licence dans les rues, dans les livres et les théâtres, la multiplication des besoins de l'homme, sont autant d'obstacles que la société contemporaine a accumulés pour empêcher la loi naturelle et divine : « Croissez et multipliez-vous, » de suivre son cours.

Que de fois, dans nos conversations avec les habitants de la campagne, n'avons-nous pas entendu dire à propos d'un enfant dont on annonçait la mort : « Le bon Dieu lui a fait une belle grâce ! La vie est si peu réjouissante et si dure aux malheureux ! Il est bien d'être mort. » Ce langage traduit évidemment un malaise social, un ensemble d'épreuves qui s'acharnent sur le père de famille, sur l'homme qui vient au monde, comme sur des victimes.

La civilisation moderne est donc une civilisation à rebours, imaginée et réalisée envers et contre la nature humaine, qu'elle gêne, qu'elle paralyse dans ses aspirations vers le bien, et qu'elle entraîne au contraire dans la voie de l'erreur et du mal. Quels ravages n'exercent pas en particulier la tyrannie de la mode et la tyrannie du luxe, issues toutes deux de cette fameuse civilisation moderne !

Il est bien certain que la situation n'est pas très gaie pour un malheureux chargé de famille, qui n'a que son travail, scrupuleusement honnête, pour nourrir, habiller et loger ses enfants, pour leur faire donner un peu d'instruction, en attendant qu'ils soient à même de venir en aide à leur père. Ce noir tableau de privations et d'inquiétudes pour le lendemain n'est pas le lot seulement des familles du peuple. On le retrouve un peu partout où les parents veulent remplir leur devoir conformément à la loi naturelle. Par quelles épreuves, par quelles angoisses n'a pas passé le général de Sonis ! A la tête d'une famille nombreuse, malgré la sévère économie, malgré l'ordre qui présidaient à sa maison, il s'est demandé plus d'une fois comment il ferait face à des dépenses indispensables. Mais il avait une foi ardente pour le soutenir.

Cette foi est à peu près éteinte dans la masse des âmes, aujourd'hui. Aussi sévit le terrible fléau de la dépopulation, dont les conséquences désastreuses commencent à se faire sentir. La race française, atteinte profondément par ce mal terrible, menace d'être absorbée par les races plus fécondes. Du reste, les Allemands ne se gênent pas ; ils disent ouvertement : « Les nombreux enfants de la famille allemande viendront s'emparer de l'héritage du fils unique français. » Les races qui croissent et se multiplient, sont un jour ou l'autre trop à l'étroit sur leur propre sol ; elles éprouvent alors le besoin de jouer des coudes et de se faire de la place chez le voisin.

Comment pourrions-nous songer à coloniser, puisque nos ressources en hommes restent à peu près stationnaires ? Les générations nouvelles suffisent à peine pour remplacer celles qui disparaissent. Si l'on veut propager l'influence française au moyen de la pénétration des autres races par la nôtre, il faut du trop-plein ; il faut que la race française, devenue tout à coup débordante, se déverse spontanément en dehors du sol natal, comme un fleuve qui, grossi par les pluies, sort de son lit.

Mais quoi ! nous ne pouvons même pas recruter des pionniers pour nos colonies. Voyez la Tunisie. Cette terre riche et fertile, si féconde en ressources, si pleine d'avenir, que nous avons conquise au prix des plus généreux efforts, devient de plus en plus le rendez-vous des Italiens, qui chaque année y affluent en nombre toujours croissant, au détriment de nos intérêts nationaux. En une seule année, l'Italie a envoyé autant de colons que la

France en dix ans. Il y a là un véritable danger. Grâce à l'influence du nombre, les Italiens auront bientôt conquis une situation prépondérante dans tous les postes où l'on est appelé à prendre part aux affaires du pays. Le commerce, l'industrie, le sol lui-même deviendront forcément leur proie. Tout cela ne constitue-t-il pas une préparation à l'invasion, à la conquête ? Problème social et politique inquiétant !

Tels sont à ce point de vue les résultats de l'application de cette fameuse formule : « Dieu bénit les nombreuses familles, mais ne les nourrit pas. »

Il est évident que toutes ces considérations d'ordre social et politique ne sont d'aucun effet sur les individus, qui ne réfléchissent que quand leurs intérêts matériels sont immédiatement et directement menacés. L'avenir de la France, de la race ! Pure question de métaphysique ! Ce sont pour l'égoïsme individuel des abstractions dont il sourit, dont il se moque. « Je n'envisage que mon bien-être matériel, tout le reste m'est indifférent : » tel est le cri naturel du cœur. Seuls, quelques graves penseurs peuvent s'élever à des considérations d'intérêt général.

C'est donc à l'Etat, aux hommes qui sont au pouvoir, qu'il appartient de donner à ces problèmes une solution rationnelle. Or les ministres, les législateurs, ont des occupations bien autrement sérieuses. Des couvents à crocheter, des femmes à expulser, des chapelles à fermer, des prédicateurs à poursuivre : voilà qui presse et qui passe avant tout. Par conséquent, l'étude des causes qui produisent la dépopulation n'intéresse pas le gouvernement, d'autant plus qu'il se heurterait à des mesures dont son athéisme ne veut pas. Périssent la race, plutôt que de restaurer la foi religieuse !

Cependant c'est le seul remède logique, pratique. C'est le cas d'appliquer ici l'adage connu : les contraires se guérissent par les contraires. Si la dépopulation, comme nous l'avons montré, est le résultat de la perte de la foi, rendez-nous la foi de nos ancêtres, donnez-nous une organisation sociale, un système de lois, qui en soient le reflet, et nous aurons de nombreux enfants.

Tous les moyens proposés jusqu'ici par M. Piot, par le colonel Toutée, et par les divers économistes qui se sont occupés de ces questions, sont lamentablement insuffisants. Non seulement ils ne guériront pas le mal, mais ils ne le diminueront même pas. Les impôts sur les vieux garçons et les ménages sans enfant augmenteront les recettes des caisses publiques, mais non pas le nombre des enfants. Les bureaux de tabac, les petits uniformes et les petits emplois sont une monnaie politique trop précieuse pour espérer qu'ils seront jamais affectés à un autre usage : avant de récompenser la vertu, il faut payer les services électoraux.

Et au point de vue de l'ensemble de la population, qu'est-ce que cela peut bien faire ? Quand on

ne recruterait plus désormais les buralistes, les cantonniers, les gardes champêtres et autres employés que parmi les pères de nombreuses familles, pensez-vous que celles-ci se multiplieraient beaucoup ?

Je ne blâme pas ces dispositions, notez bien, je voudrais les voir dans nos lois. Elles sont bonnes, excellentes, mais à une condition qui n'est pas près de se réaliser, à une condition, dis-je : c'est qu'elles ne soient pas perdues, noyées, dans un système de législation qui va à l'encontre du but poursuivi. La dépopulation est le produit direct de la civilisation moderne. On a dit avec juste raison : « L'ancien régime faisait des fils aînés ; le nouveau régime fait des fils uniques. » Encore une fois, rendez-nous la foi de nos pères, rendez-nous une civilisation qui en soit le reflet, qui nous pousse à la procréation, et vous verrez comme par enchantement les enfants surgir de tous les coins de la France.

Alors, — mais alors seulement, — vos bureaux de tabac, vos petits uniformes et vos petits emplois, distribués aux pères des nombreuses familles, plus comme récompenses que comme encouragements, les impôts frappant les célibataires, plus à titre de répartition de charges qu'à titre pénal et coercitif, auront du sens ; ils ne jureront pas avec l'ensemble de la législation ; ils s'y trouveront au contraire harmonieusement fondus. Mais aujourd'hui toutes ces dispositions sont, je le répète, lamentablement insuffisantes, sans en excepter la « médaille du Mérite maternel, » qui dégage un léger parfum de vaudeville.

Commencez donc par désinfecter l'atmosphère morale sortie de vos cornues, ô faux savants, afin que nos âmes immortelles puissent y respirer, s'y développer, y acquérir la vigueur nécessaire pour faire son devoir, tout son devoir. Alors nous comprendrons que Dieu a livré le monde à l'homme raisonnable, régénéré, éclairé et soutenu par la foi, et non à la brute, à la bête humaine. L'homme cessera d'employer son intelligence à organiser le désordre ; il confectionnera un monde moral, un monde social, un monde politique, où le devoir, la vertu, non seulement ne rencontreront pas d'entraves, mais trouveront aide et appui, soutien moral et matériel, bonheur moral et matériel, dans la mesure où toutes ces choses sont nécessaires et réalisables sur la terre. Alors nous comprendrons que Dieu traite chaque être selon la nature qu'il lui a donnée, et que la façon dont il pourvoit aux besoins de l'homme est accommodée à notre nature raisonnable. On n'entendra donc plus répéter cette parole si profondément injurieuse pour la Providence : « Dieu bénit les nombreuses familles, mais ne les nourrit pas. »



### 30<sup>e</sup> Objection

LE CULTE PROTESTANT EST D'UNE TOUCHANTE SIMPLICITÉ ; LE CULTE CATHOLIQUE EST AU CONTRAIRE TROP THÉÂTRAL.

Si l'Eglise déploie dans ses temples ce prodigieux éclat et cette pompe extraordinaire qui attirent les foules sous les portiques sacrés, ce n'est pas sans raison. L'histoire d'une part, d'autre part la double fin à laquelle doit tendre un culte religieux, quel qu'il soit, lui font un devoir d'agir ainsi.

Rendre à Dieu les hommages qui lui sont dus, agir sur l'esprit et sur le cœur des fidèles et même des indifférents, des ennemis : telle est la double fin de tout culte religieux.

Donc trois sortes de raisons justifient la façon dont l'Eglise comprend sa mission sous ce rapport.

1<sup>o</sup> *Raisons historiques.* — La religion chrétienne continue la religion juive ; elle forme avec elle un tout complet, harmonieux. L'une était la religion de la promesse ; l'autre en est la réalisation. Notre-Seigneur l'a déclaré lui-même : « Je ne suis pas venu pour détruire la loi, mais pour la réaliser. »

Le culte, chez les Juifs, était magnifique et très solennel ; toutes leurs cérémonies revêtaient un caractère extrêmement imposant. Les Livres saints de l'Ancien Testament sont très intéressants à consulter à ce sujet. La célébration des fêtes se distinguait par une impressionnante beauté qui offrait aux yeux émerveillés un spectacle véritablement divin. Rien ne paraissait trop grandiose, trop imposant, trop fastueux pour honorer la grandeur, la puissance et la bonté de Jéhovah. C'est ainsi que la translation de l'Arche à Jérusalem se fit avec un incomparable éclat et au milieu de l'allégresse générale. David, pour rehausser la majesté du culte divin, avait donné une place importante à la poésie sacrée et à la musique ; le chant de ses cantiques était accompagné par un véritable orchestre. Pendant les dernières années de son règne, il avait rassemblé des richesses et de précieux matériaux en grande quantité, en vue de la construction du Temple, mission réservée à son fils. La description de ce Temple nous dit assez haut que rien n'avait été épargné pour le rendre digne de Dieu, auquel il fut dédié dans une journée mémorable par la piété des Israélites et la splendeur des cérémonies. Sous l'Ancienne Loi, tous les détails du culte avaient été réglés avec soin, de manière à frapper les imaginations et à faire naître dans les cœurs des sentiments profonds de respect, d'adoration, de crainte et d'amour.

N'était-il pas logique que la religion chrétienne recueillît toutes ces traditions, pour s'en inspirer,

pour y puiser le même esprit et le traduire dans tous les détails de sa liturgie ?

Autre raison, tirée du Nouveau Testament. — Nos fêtes nous rappellent les principaux événements de la vie du Sauveur. L'Eglise devait tout naturellement reproduire, dans la mesure du possible, les circonstances dans lesquelles ils se sont accomplis, ou tout au moins y chercher la note à rendre, la mesure à donner.

Noël dans nos plus magnifiques basiliques, avec ses chants joyeux, avec ses cloches et ses bourdons et ses *Te Deum*, n'offre qu'une bien imparfaite reproduction de cette nuit fameuse, où des voix célestes se firent entendre pour annoncer la paix aux hommes de bonne volonté, où une étoile miraculeuse apparut aux bergers et aux mages. — La fête des Rameaux est bien pâle, à côté de l'entrée triomphale de Jésus dans la ville sainte. — Et la grande scène du Calvaire, accompagnée de circonstances si terrifiantes, n'est-elle pas beaucoup plus impressionnante que notre vendredi saint ?

2<sup>o</sup> *Raison tirée de la nature de la religion*, qui est tout d'abord destinée à rendre à Dieu les hommages qui lui sont dus. En dehors des indications que nous donne l'histoire, des leçons qui s'en dégagent et qui contiennent la justification du culte catholique, l'univers nous en fournit d'autres non moins éloquentes. La nature n'est-elle pas un livre magnifique et grandiose où tous les hommes, les individus comme les groupes, peuvent et doivent lire leurs devoirs envers le Créateur ? L'univers tout entier a non seulement Dieu pour principe, mais pour fin. L'harmonie des mondes, dans laquelle chaque être donne sa note particulière, qui se fond admirablement dans l'ensemble, n'est-elle pas l'hymne universel chanté au souverain Seigneur de toutes choses ? N'est-elle pas la religion totale, intégrale, qui consiste essentiellement dans la grande synthèse des rapports reliant le ciel à toute la création ? Dans ce concert apothéotique, pas une note qui n'ait Dieu pour objet, pas un être qui ne prête sa voix, toute sa voix. L'homme seul n'apporterait pas un tribut d'hommages adéquat à sa nature, à sa puissance de glorification, suivant le plein épanouissement de toutes ses facultés ? Il crierait à l'exagération ! Mais ici l'exagération est impossible. Nos sentiments d'adoration et de reconnaissance envers Dieu ne se manifesteront jamais avec assez d'ampleur et d'intensité. Par conséquent les sciences, les arts, le progrès doivent concourir à la glorification extérieure de Dieu. Nous ne ferons jamais assez grand, quelle que soit la sphère dans laquelle nous nous exerçons à payer à Dieu le tribut qui lui revient.

L'architecture lui doit des temples magnifiques, la musique ses chants les plus divins, ses accents les plus purs. L'éloquence n'a pas à son adresse de mouvements oratoires trop beaux. Les arts

décoratifs s'ingénieront à embellir ses temples, ses cérémonies, à rehausser son culte. Le cœur de l'homme se répandra en sentiments d'amour et de reconnaissance. Tous les détails du culte porteront un cachet de majesté.

Alors les hommes, en pénétrant dans la maison de Dieu pour y assister aux cérémonies religieuses, se sentiront vraiment en présence de la Divinité; ils éprouveront toutes les pensées, tous les sentiments que doit faire naître une pareille impression.

Il serait de la dernière inconvenance d'honorer Dieu d'un culte bourgeois, — qu'on me passe l'expression, — d'un culte sans ampleur, sans âme. Ce qu'il lui faut, c'est un hommage royal, car il est le Roi des rois. C'est ce qu'a réalisé l'Eglise catholique.

Son culte n'a rien de théâtral, car il sonne juste, il est dans le ton. L'expression d'un sentiment est déclarée théâtrale, quand elle est forcée, c'est-à-dire quand elle dépasse les limites du cadre qui lui est tracé par la nature, quand il y a transposition, passage d'un mode inférieur légitime, normal, à un mode supérieur qui devient déplacé, et quand enfin la sincérité en est exclue. En l'espèce le mot « théâtral » veut dire déploiement exagéré de marques extérieures de respect et défaut de sincérité, chez les catholiques. C'est là une accusation portée bien à la légère et absolument déraisonnable, puisqu'il s'agit du culte public, officiel, rendu à Dieu. La douce émotion qui envahit la foule, les purs sentiments dont les indifférents eux-mêmes ne peuvent se défendre, disent assez haut que la piété catholique est sincère.

3<sup>e</sup> *Raison tirée de la religion*, qui est en second lieu un moyen d'élever les âmes, de les purifier, de leur inspirer le goût de la vertu, et l'horreur du mal. — Si tel est le deuxième but que doit se proposer une religion, le culte divin doit être un culte à effet. Une grande et religieuse beauté de mise en scène lui sied bien. Empoigner les âmes, frapper les imaginations, faire tressaillir la nature humaine jusqu'au tréfonds de notre être, entretenir la piété des foules, exciter un trouble salutaire dans le cœur du pécheur, préparer ainsi le retour de la foi perdue, émouvoir les plus sceptiques, s'associer à toutes nos peines et à toutes nos joies, en donnant la note à la fois divine et humaine qui convient : toutes ces choses constituent l'action logique du culte religieux sur l'homme. Au sortir du sanctuaire il est bon, il est salutaire que les âmes soient grisées.

Le *Miserere* chanté sous les voûtes de Saint-Pierre de Rome, a, dit-on, converti plus de pécheurs que les plus grands prédicateurs. Cette simple constatation suffit amplement à justifier sous ce rapport le culte catholique.

Si la promulgation de l'Ancienne Loi s'est faite avec une mise en scène si terrifiante, si la foudre et les éclairs couronnaient les sommets du Sinaï,

n'était-ce pas pour frapper l'imagination des Hébreux? Si toutes les fois que Dieu s'est manifesté à son peuple, il l'a fait avec un certain appareil, n'était-ce pas pour produire dans les âmes les sentiments que la religion devait y faire naître alors?

Les protestants donc, en bannissant de leurs temples et de leurs cérémonies, de parti pris, la pompe et l'éclat, pour n'y tolérer qu'une froide simplicité qui répand dans l'assemblée des fidèles la tristesse et l'ennui, qui laisse les âmes attachées à la terre, au lieu de briser les entraves dans lesquelles elles sont retenues pour leur permettre, ne serait-ce qu'un instant, de prendre leur envolée vers le ciel, les protestants, dis-je, se mettent en contradiction avec l'esprit du christianisme, comme avec les indications de la raison. Des cérémonies sans ampleur, dans un temple nu, une liturgie réduite à sa plus simple expression, sont indignes de Dieu. Elles restent sans action sur l'homme, car elles ne dégagent pas cette chaleur communicative destinée à réchauffer les âmes.

Enfin une dernière raison explique admirablement bien d'une part le caractère enthousiaste du culte catholique, et d'autre part les visées terre à terre du culte protestant. C'est le dogme de la présence réelle, auquel nous croyons, et que n'admettent pas les disciples de Luther et de Calvin. Pour nous, en effet, l'Hostie n'est point un symbole ni une figure, mais Jésus-Christ lui-même. Le Sauveur est très réellement présent dans nos temples. Il assiste en personne à nos cérémonies et y reçoit nos hommages. Quoi d'étonnant à ce que l'Eglise, vivement excitée par le sentiment de cette présence, se soit ingéniée à donner au culte le relief d'une pompe extraordinaire? Les protestants ayant moins à se gêner, se gênent moins et font moins de frais.

### 31<sup>e</sup> Objection

LES MINISTRES PROTESTANTS SE TIENNENT MIEUX  
QUE LES CURÉS

Pour que la comparaison fût juste et loyale, il faudrait comparer le curé catholique de la ville au pasteur protestant de la ville et le curé de village au pasteur de village; et pour que la comparaison fût plus juste et plus loyale encore, il faudrait prendre le curé catholique dans un pays catholique et le pasteur protestant dans un pays protestant; en un mot, il faudrait examiner chacun dans son cadre.

Si vous prenez le pasteur protestant dans un pays catholique, pour le comparer aux curés au milieu desquels il vit, la comparaison n'a pas plus de valeur que si vous prenez un prêtre catholique dans un pays protestant, pour le comparer aux pasteurs qui l'entourent.



Dans ce cas, le prêtre représentant une religion en somme étrangère au pays dans lequel il exerce sa mission, a dû être trié sur le volet ; c'est en quelque sorte un ambassadeur officiel de son culte. Pour donner de la cause qu'il sert une bonne impression, pour frapper la population que retient une autre croyance, il a dû présenter de sérieuses garanties. Un ensemble de mérites en font un sujet de choix ; c'est la raison pour laquelle ses supérieurs ont jeté les yeux sur lui. La mission qui lui est confiée est délicate, réclame des qualités de cœur, d'esprit, de caractère, du doigté, du savoir-faire. Dès son arrivée, il va se trouver en vue, il aura à subir le jugement de ses ennemis ou tout au moins de ses adversaires. Quoi d'étonnant à ce que le sujet appelé à jouer un rôle si important, soit distingué par son instruction, son éducation, et la dignité intérieure et extérieure de sa vie ? Du jour au lendemain il devient un point de comparaison, et il faut, autant que possible, que le résultat de la comparaison soit avantageux pour lui, c'est-à-dire pour la cause qu'il sert.

Quand donc les protestants ont à envoyer au milieu d'une population catholique un pasteur, ils font ce que fait l'Eglise dans le cas inverse : ils désignent un sujet de valeur.

Ces considérations s'imposent et montrent bien qu'il faut choisir chacun dans son cadre. Il faut comparer sphère à sphère, et dans chaque sphère comparer moyenne à moyenne. Le mieux, pour faire une étude sérieuse à ce sujet, serait d'aller dans une région, dans certaines parties de la Suisse ou de l'Allemagne, par exemple, où les deux religions sont également pratiquées, où l'on trouverait par conséquent sur place tous les éléments de comparaison nécessaires.

Mais ce n'est pas ainsi que l'entendent les ennemis de l'Eglise. Leur façon d'opérer est bien simple ; il est vrai qu'elle n'a pas une grande valeur d'étude, de discussion. Bonne pour servir une certaine polémique exempte de scrupule, elle se soucie fort peu de la méthode scientifique.

Pour se former une idée du culte protestant d'après ses ministres, ils ne manquent pas de prendre dans une ville dont la population est entièrement catholique, à quelques centaines de protestants près, le pasteur placé à la tête de ces derniers.

S'agit-il maintenant du culte catholique ? Déplaçant aussitôt leur cadre d'observation, ils vont choisir pour juger du culte d'après ses ministres, et pour l'opposer à son rival, quelque pauvre vieux curé de campagne perdu depuis trente, quarante ans, dans un obscur village, où il a passé sa vie parmi les paysans.

Comment dans ces conditions la comparaison pourrait-elle être juste ? La balance penchera forcément du côté du pasteur. Les prêtres, à quelque religion qu'ils appartiennent, lorsqu'ils sont appelés à exercer leur ministère en ville, sont d'abord l'objet d'un choix sur leurs collègues affectés à la campagne. Premier élément de fausse comparaison dans le cas qui nous occupe.

Ensuite, l'habitude de la ville donne un cachet spécial. La mise y est plus soignée, l'*habitus corporis* plus étudié, les fréquentations intellectuellement beaucoup plus profitables, et socialement de bien meilleur ton. Au point de vue de la dignité extérieure, on tire donc du séjour en ville certains avantages incontestables, et de même que noblesse oblige, résidence aussi oblige.

Au contraire, la façon de se comporter au milieu des paysans ne doit pas ressembler à l'attitude et aux habitudes requises pour tenir sa place en ville. Des dehors aristocratiques, toujours étiquetés, compassés, une conversation toujours attique se conserveraient difficilement au contact d'une population qui apporte forcément beaucoup de simplicité, de laisser-aller, de sans-gêne même, dans ses rapports sociaux. Je ne critique pas, je constate et je comprends très bien qu'il en soit ainsi. L'homme des champs aime à être à son aise ; aussi est-on obligé de l'imiter dans une certaine mesure, pour gagner sa confiance. Ne faut-il pas être athénien à Athènes et spartiate à Lacédémone ? — Deuxième élément de fausse comparaison.

Enfin ce choix d'un pasteur protestant vivant dans un milieu presque entièrement catholique, et d'un curé exerçant son ministère dans un village également catholique, constitue, d'après les principes posés plus haut, un troisième élément de fausse comparaison, puisque nous avons reconnu qu'il fallait prendre chacun des termes de la comparaison dans son milieu spécial.

Certains esprits sincères, et plus soucieux de procéder à une comparaison juste, étudient le prêtre catholique en France, et le pasteur protestant en Allemagne. Cette méthode est bonne et donne d'excellents résultats, — à condition toutefois qu'on tienne le plus grand compte du caractère national français d'une part, et du caractère national allemand d'autre part, et qu'on n'admette pas d'emblée et sans conteste la supériorité de tout ce qui est allemand sur tout ce qui est français.

D'une façon générale, nous avons la manie de nous calomnier, de prendre pour des défauts tout ce qui fait que nous sommes Français, c'est-à-dire toutes les notes par lesquelles la nature nous a distingués des autres peuples. Le Français moderne proclame, avec une conviction véritablement naïve, son infériorité constitutionnelle, sous quel que face qu'il se considère.

S'agit-il de notre qualité de Français ? Les Anglo-Saxons, les Allemands nous sont à ce point supérieurs qu'on ne saurait le contester. Si quelqu'un s'avisait d'émettre un doute à ce sujet, il ne rencontrerait partout que pitié et commisération. On plaindrait ce malheureux assez privé d'intelligence et d'esprit d'observation pour contester une vérité scientifiquement acquise, presque un axiome. Les Français, comme les autres peuples, ont cependant leurs qualités. Mais, voilà ! ceux qui

sont chargés de nous conduire et de nous faire travailler, ne font appel qu'à nos défauts. C'est une distinction qu'on se garde bien de faire.

S'agit-il de nos instituteurs ? Le pédagogue allemand l'emporte sur eux de cent coudées. Je fais abstraction pour le moment, bien entendu, de l'orientation donnée à l'enseignement primaire. Le pédagogue allemand constitue un type socialement plus élevé que son collègue français. Il a une autre allure et produit un autre effet.

Même raisonnement sur tous les autres chapitres. L'état-major français pâlit à côté de l'état-major allemand. Ils savent coloniser ; nous n'y connaissons rien. Ils sont bons, ils sont beaux, ils sont savants ; nous sommes mauvais, nous sommes laids, nous sommes ignorants.

Nous sommes hantés par l'idée de la supériorité des autres races. Chacun de leurs gestes nous semble un prodige.

Si l'on étudie la question qui nous occupe sous l'empire d'une pareille obsession, le prêtre catholique français n'échappera pas à la règle : on le proclamera *a priori* inférieur au pasteur protestant d'au delà des Vosges.

Il faut aussi, avons-nous dit, tenir grand compte des différences de caractères. A ce propos, je me rappelle les intéressants renseignements qui m'ont été donnés par un de mes amis, qui faisait avec d'autres Français ses études en Angleterre.

De temps à autre, avec ses condisciples, il allait se promener à la campagne. Comme ils avaient emporté avec eux, en franchissant le détroit, la bonne gaieté française, ils causaient joyeusement, riaient comme on rit quand on est jeune, mettaient de l'entrain dans une bruyante conversation rehaussée par beaucoup de gestes. Graves, renfermés en eux-mêmes, silencieux, des paysans anglais suivaient, étonnés, nos compatriotes. Rompant parfois leur silence, ils s'écriaient : « Quels singes ! » La réflexion du John Bull de village prouve qu'il ne se doutait pas de ce qu'est un caractère national et du cas qu'il faut en faire dans ses appréciations.

Le Français est expansif ; il se pare dans ses relations de cette délicieuse bonne franquette qui donne tant de charme, d'abandon, de sincérité, aux rapports sociaux. L'Anglais est plus ou moins gentleman, il reste toujours gourmé, ou du moins il nous le paraît ; il se drape dans un extérieur de convention, qui ne nous va pas, qui nous gêne et paralyse notre libre allure, qui laisse improductives les richesses de notre bonne nature, si heureuse de pouvoir s'extérioriser. Tout ce que je dis de l'Anglais est en partie applicable à l'Allemand.

Le prêtre français, en entrant dans les ordres, conserve dans son type toutes les notes ancestrales ; il reste bonhomme, parce qu'il reste français. Le pasteur d'au delà des Vosges conserve lui aussi dans son type tout ce qui caractérise le fils de la grave Allemagne. Le prédicant d'outre-Manche ne cessera jamais d'être de son pays.

Balzac a exprimé cette pensée d'une façon très

humoristique : « Le Français boit et parle ; l'Allemand boit et se tait ; l'Anglais boit et dort. »

Pauvres Français ! nous admirons tout ce qu'on veut, sauf notre pays. Jusqu'où va cette manie ? Il serait difficile de le dire. La mode de se faire blanchir, habiller et ganter en Angleterre procède sans doute de ce sentiment.

Ce qu'il faut voir avec soin, ce n'est pas tant la personnalité extérieure que l'âme, qui se cache souvent sous une enveloppe, sous une écorce un peu rude.

Le P. Dorgère, qui a eu son heure de célébrité, était rentré en France pour se reposer des fatigues d'un long apostolat, pendant lequel il s'était illustré dans les missions africaines. Ses éminentes qualités avaient attiré sur lui l'attention du gouvernement français. Chargé à plusieurs reprises de missions diplomatiques auprès des rois nègres, il s'en était acquitté à son honneur. Malgré le bruit qui s'était fait autour de son nom, modestement retiré dans une humble paroisse perdue au fond d'un diocèse de France, il exerçait son ministère en toute simplicité d'esprit et de cœur. Sa liberté d'allure, son absence de toute prétention à ce qu'on est convenu d'appeler la distinction, l'innocente volupté qu'il semblait goûter en fumant sa pipe, le plaisir qu'il avait à rechercher les paysans, à entendre leur conversation, éloignaient de lui certaines gens qui comprennent assez mal leur rôle social, et pour lesquels le monde des salons seul existe.

Mais sous cette écorce, en apparence un peu rude, le P. Dorgère cachait une belle âme de prêtre du Dieu crucifié. Un beau jour, on apprit qu'il venait de mourir victime de son dévouement. Dans une roulotte de Bohémiens, qui était venue s'échouer dans sa paroisse, agonisait un malheureux, atteint d'une de ces terribles maladies qui ne pardonnent pas, et dont la redoutable puissance de contagion frappe quiconque ose approcher. Toute la population fuyait cet antre de la mort. Mais l'humble prêtre, qui avait coutume de fumer sa pipe, au grand scandale des pharisiens, n'hésite pas, il accourt près du malade et se transforme en infirmier, et finalement contracte lui-même les germes du mal. Quelques jours après, le P. Dorgère était mort.

La conclusion de toutes ces réflexions, c'est que pour comparer le prêtre catholique au pasteur protestant, dans de bonnes conditions de logique et de sincérité, le mieux est d'aller dans une région où les deux religions sont également pratiquées, où curés et pasteurs appartiennent à la même race.



32<sup>e</sup> Objection

IL NE FAUT PAS QU'ON PUISSE DIRE : « JE SUIS CHRÉTIEN AVANT D'ÊTRE FRANÇAIS. »

Ces paroles sont tirées de l'épître du citoyen Collignon, préfet du Finistère, aux vaillantes populations bretonnes, qui voulaient, à tout prix, s'opposer au départ des sœurs.

Certaines questions sont mal posées; ceux qui les formulent en connaissent mal l'objet, et ne sont pas très bien fixés sur la réponse qu'elles comportent. Cette appréciation ne s'applique certainement pas au mot du préfet, qui n'a pas péché par ignorance, bien que la question qui s'y trouve renfermée soit mal présentée, — mais ce défaut est dû à une autre cause. Le représentant du gouvernement y a glissé un piège; il essaye de mettre dans l'embarras les chrétiens chargés d'y répondre; il s'est proposé d'atteindre les Bretons avec une arme à deux tranchants. S'ils partagent son avis et qu'ils répondent : *Oui*, ils sont en mauvaise posture et sont touchés; s'ils répondent : *Non*, ils sont encore touchés.

Cependant il faut choisir, sans possibilité de biaiser. L'une des deux alternatives seule est conforme à la vérité. Si l'on donne dans le panneau, c'est-à-dire si l'on sert la réponse attendue, désirée, sans explication, on fait le jeu du préfet, qui en profite pour servir un mouvement oratoire tout préparé et se tailler un succès facile. Voilà le piège; il faut de toute nécessité le déjouer.

Vous voyez d'ici l'effet produit, si vous déclarez : « *Oui*, je suis chrétien avant d'être Français. » La réplique ne se fera pas attendre : « Les voilà bien ces fanatiques, toujours prêts à sacrifier leur pays à leur religion, à se révolter contre les lois ! Au nom de leur Dieu ils trahiraient leur patrie, leurs parents, leurs amis. Nous voulons des Français qui aiment la France de tout leur cœur, sans arrière-pensée ni distinction, des citoyens sur lesquels on puisse compter, et non des catholiques dont le dévouement est sujet à caution. »

Si vous déclarez : « *Oui*, je suis Français avant d'être chrétien, » vous direz une chose contraire au droit, à la vérité. Vous vous devez à Dieu d'abord, à votre patrie ensuite. Dieu doit être le premier servi; satisfaction complète lui étant donnée, vous pouvez tout à votre aise et devez remplir vos obligations de bon Français. C'est une chose évidente, dès que l'on admet l'existence de Dieu.

Mais surtout vous réjouirez le cœur du préfet qui tirera bon profit de votre réponse. « Mettez d'accord, vous dira-t-il, vos paroles et vos actes. Soumettez-vous aux lois de la République d'abord; songez à Dieu ensuite. Au lieu de vous opposer à l'expulsion de ces femmes qui passent leur vie à prier, à instruire les enfants, à recueillir les orphelins, à soigner les malades, laissez-nous faire, ou mieux encore prêtez-nous votre concours pour

l'accomplissement de cette œuvre de salubrité républicaine. »

Piège éventé, piège évité. Donc, Monsieur le préfet, je ne vous répondrai ni oui ni nenni. Je commencerai par dévoiler ce qu'il faut lire entre vos mots, entre vos lignes. Vous donnez à entendre qu'un catholique peut recevoir de sa religion un ordre lui enjoignant de faire une action mauvaise, ou tout au moins qu'il peut faire le mal en s'inspirant de sa foi bien comprise et bien interprétée. En l'espèce, vous supposez, par exemple, qu'un soldat refusera d'obéir en temps de paix, désertera le champ de bataille en temps de guerre, qu'un officier livrera les secrets intéressant la défense nationale, qu'un comptable des deniers publics emportera la caisse, qu'un magistrat absoudra ou condamnera, qu'un maire ne fera pas exécuter les lois, qu'un gouvernement catholique aura son Panama, si l'intérêt de l'Eglise le demande. En un mot, vous voudriez nous persuader qu'il peut y avoir conflit d'intérêts entre le christianisme et la patrie, et que nous pouvons être placés dans la triste alternative de choisir entre le bien de notre religion et le bien de notre pays.

C'est là une supposition aussi gratuite qu'injurieuse, et contre laquelle s'inscrivent en faux les enseignements et l'histoire de l'Eglise. Nous pourrions bien, il est vrai, étant donnée l'orientation de la politique, avoir à prendre parti quelque jour entre le bien de la religion et de la patrie d'une part, et l'arbitraire et la violation des droits les plus sacrés d'autre part; mais jamais entre le bien de l'Eglise et celui de l'Etat.

L'Eglise ne peut pas constituer une société rivale de la société civile. Le pouvoir religieux n'est pas pour le pouvoir civil un concurrent, un compétiteur, cherchant à prendre une place légitimement occupée par un autre. C'est essentiellement, au contraire, un pouvoir de garantie, de protection. Il est chargé d'une sorte de service de garde, dans la grande famille humaine, pour maintenir l'ordre et la discipline dans la société par les moyens supérieurs et spéciaux dont seul il dispose. Ces moyens, on le sait, consistent non dans la force brutale, non dans l'emploi des baïonnettes et des balles, mais dans une force morale d'une grande puissance qui agit sur l'esprit en l'éclairant, et sur la volonté en la poussant à l'action.

Un tel pouvoir est absolument nécessaire dans une société, pour empêcher les abus qui peuvent venir soit d'en bas, soit d'en haut. En bas c'est l'indiscipline, la révolte, la révolution qu'il faut combattre. En haut c'est l'arbitraire, la tyrannie qu'il faut éviter. Les abus de pouvoir ne sont pas un vain mot. On les rencontre à chaque page de l'histoire; les démocraties, comme les monarchies, en fournissent de nombreux exemples. Alors la religion, également soucieuse des droits et des devoirs des sujets et des princes, arrête les uns et

les autres dans la voie si facile des abus. Elle dit au sujet : « Obéis aux lois : ainsi le veut le bien public. » Elle dit au prince, au législateur : « Ne fais que de bonnes lois : ainsi le veut le bien public. Si tu légifères selon tes passions et tes caprices ; si, au lieu de conduire la société vers son but, tu l'en détournes manifestement ; si tu foules aux pieds les droits les plus inviolables de la conscience individuelle, les sujets auront non seulement le droit, mais le devoir de te refuser une obéissance qui deviendrait criminelle par sa participation à un mal évident. »

Quoi de plus raisonnable qu'un pareil langage ? C'est le cri du plus vulgaire bon sens. Les révolutionnaires de toutes les écoles l'ont assez proclamée, cette doctrine, et, mieux encore, l'ont appliquée à leur façon. Tel est l'enseignement dogmatique de l'Eglise ; il est donc absolument conforme aux données de la raison.

Et la morale chrétienne, que nous apprend-elle ? Que la désertion est un crime, que la trahison est un crime encore plus odieux, qu'il ne sera jamais permis à un percepteur de gagner la frontière en emportant la caisse, à un magistrat de rendre des services et non pas des arrêts. Je n'ajouterai pas : « Ainsi le veut l'Eglise, qu'elle y perde ou qu'elle y gagne, » car elle a tout à gagner et n'a rien à perdre à ce que la justice règne sur la terre, à ce que chacun fasse son devoir, à ce que les Français aiment bien la France.

Que dit à son tour l'histoire ? Elle nous apprend par la bouche du protestant Guizot que ce sont les évêques qui ont fait la France comme les abeilles font leur ruche. Le positiviste Taine n'est pas moins intéressant à ce sujet dans son fameux ouvrage intitulé : *Les origines de la France contemporaine*. Enfin il n'y a qu'une voix pour célébrer le patriotisme de nos missionnaires.

Donc, ni en théorie ni en pratique, il ne saurait y avoir conflit entre le bien de l'Eglise et le bien de l'Etat.

Autre erreur. Le préfet donne visiblement à la religion de la patrie le pas sur la religion entendue dans le sens ordinaire du mot. Cette prétention est tellement insoutenable que nous ne voyons pas comment on pourrait la justifier. La doctrine du patriotisme repose sur une croyance religieuse et sur l'intérêt individuel. Je ne parle pas de l'intérêt public, qui n'est sensible pour le commun des mortels que lorsqu'il se traduit d'une façon individuelle et immédiatement tangible. Or l'intérêt individuel n'offre au patriotisme qu'une base bien précaire, qui s'effondrera à la première secousse, si elle n'est pas soutenue par une conviction très ferme.

On m'objectera que l'amour de son pays est une chose naturelle, une poussée de l'instinct. J'en demeure d'accord. Mais l'intérêt individuel est non moins naturel et nous touche de plus près ; quand il est en jeu, nous en faisons difficilement le sacri-

fice. La raison qui n'est pas soutenue et éclairée par une foi religieuse, fait bon marché des instincts naturels, dès qu'ils contrarient notre égoïsme. Une nation qui rejette Dieu de son sein, ne peut compter sur le patriotisme des citoyens, et son armée ne pourra être maintenue dans l'obéissance que par une discipline de répression rigoureuse. Vous n'obtiendrez jamais d'un homme sans religion ce que donne facilement un caractère qui a subi l'admirable dressage de la foi. L'obéissance est le résultat de la persuasion ou de la force brutale. Seule la croyance en une autre vie peut produire la persuasion.

Commencez donc par faire réciter au citoyen son *Credo* ; ensuite vous pourrez exiger de lui un serment qui partira de son cœur.

Ces explications étant données tout d'abord, il n'y a aucun inconvénient à crier de toutes ses forces au préfet : « Oui, je suis chrétien avant d'être Français ; » ce qui veut dire : « Je vous obéis non pas pour vos beaux yeux, mais parce que Dieu m'en fait un devoir. »

C'est la seule façon d'être un bon, un excellent Français.

### 33<sup>e</sup> Objection

L'ÂME D'UN RICHE QUI A LAISSÉ BEAUCOUP D'ARGENT POUR SE FAIRE DIRE DES MESSES EST BIEN PLUS TÔT DÉLIVRÉE DU PURGATOIRE QUE L'ÂME D'UN PAUVRE QUI N'A RIEN LAISSÉ POUR SE FAIRE DIRE DES PRIÈRES.

Si ce fait était vrai, vous voyez le parti qu'en pourraient tirer les ennemis du dogme catholique. « Eh quoi ! nous dirait-on, la clef d'or ouvre donc toutes les portes, celle du ciel comme les autres ! Rien n'est changé dans l'autre vie, qui fait scandaleusement suite à celle-ci. Tous les sourires, toutes les faveurs de votre Dieu sont pour les riches, tandis que les misères et les souffrances sont là-haut comme ici-bas le partage des pauvres. Pour voyager dans l'autre monde et arriver dans votre paradis, dans la capitale des âmes, il y a des premières et des rapides pour les riches, des secondes et des express pour les petits bourgeois, des troisièmes et des omnibus pour la démocratie, qui décidément n'est bien vue nulle part. C'est donc toujours le même cri qui déshonore l'univers et la création : *Malheur aux pauvres !* »

Heureusement cette philippique tombe à faux. La parole du poète est profondément vraie : Dieu

Juge tous les mortels avec d'égaux lois.

Pour tirer les âmes du purgatoire, il n'a aucun égard à la fortune laissée par les morts. A mérite égal, l'heure de la délivrance sonnera aussitôt pour l'âme du pauvre que pour celle du riche.



Afin de calmer les inquiétudes des détracteurs de la religion catholique et de les rassurer dans leur ardent amour de la justice et de l'égalité, afin de satisfaire la généreuse passion avec laquelle ils s'intéressent au sort des petits et des humbles et des sans-le-sou dans l'autre vie, exposons d'abord les pratiques de l'Eglise, ensuite son enseignement.

1<sup>o</sup> Dans toutes les paroisses du monde catholique, la grand'messe chaque dimanche est célébrée pour les vivants et pour les morts de la paroisse : voilà donc une première pensée de l'Eglise, sinon spécialement pour les pauvres, du moins pour toutes les âmes, sans distinction de fortune ni de caste.

2<sup>o</sup> Il existe des associations de prières en faveur des âmes du purgatoire. La miséricorde divine y est implorée dans les conditions que nous venons de voir, c'est-à-dire pour les pauvres comme pour les riches.

3<sup>o</sup> L'Eglise encourage des œuvres et des fondations dont le but est précisément de s'occuper des âmes les plus délaissées.

4<sup>o</sup> Une très grande quantité de messes sont célébrées tous les jours, soit pour des âmes qui sont déjà en possession de la gloire éternelle, soit pour d'autres qui ont comparu devant Dieu en état de péché mortel et sont en enfer. Les fruits de ces messes deviennent donc disponibles ; ils constituent un trésor où Dieu, s'inspirant de son infailible justice, puise largement en faveur des âmes abandonnées ou simplement moins favorisées.

Passons à la doctrine. La messe n'est pas forcément appliquée à celui pour lequel elle est célébrée, lors même qu'il achève de se purifier dans les flammes du purgatoire. Dieu reste libre et il utilise les mérites du saint sacrifice comme il l'entend, ce qui ne veut pas dire selon ses caprices, mais selon les règles de sa justice absolue. La messe est offerte à Dieu pour qu'il daigne l'appliquer à telle âme en particulier ; c'est une prière, une supplication qui lui est adressée, mais qui ne le lie nullement.

Comme Dieu est infiniment miséricordieux et qu'il nous a recommandé lui-même dans les Livres saints de prier pour les morts, il y a tout lieu de croire que l'âme, pour le repos de laquelle le prêtre prie à l'autel, est la première à en bénéficier. Mais il ne faut pas voir là une sorte de contrat bilatéral en vertu duquel Dieu prendrait un engagement rigoureux envers telle âme en particulier. Les riches auraient véritablement trop belle part.

C'est absolument le cas d'un roi qui aurait naturellement le cœur très accessible à la pitié, et auquel la commission officielle des grâces, instituée par lui, adresserait une supplique en faveur d'un condamné. La miséricorde royale se laissera probablement fléchir ; mais enfin, pour des rai-

sons d'intérêt supérieur que ne perçoit pas toujours la foule, elle peut laisser la justice suivre son cours. Cette fin de non-recevoir, exceptionnellement opposée à la commission des grâces, ne doit pas empêcher celle-ci de s'acquitter de sa haute mission, ni les malheureux de s'adresser à elle, parce que d'une façon générale le prince contresigne toujours l'avis de ses ministres.

Il en est ainsi des messes offertes pour les âmes du purgatoire nominativement désignées. Dieu a revêtu ses prêtres d'un caractère sacré ; il a établi chacun d'eux le ministre de ses grâces et de ses faveurs. Par conséquent la messe est presque toujours appliquée conformément aux intentions du prêtre, quand il s'agit bien entendu des âmes qui ne sont ni au ciel ni en enfer.

Toutefois cette application spéciale ne se fait jamais que dans une certaine mesure, arrêtée par Dieu, qui se réserve de soulager également d'autres âmes et d'exercer une irréprochable justice distributive, sans oublier personne. A mérite égal, l'âme du pauvre, qui est mort sans laisser de quoi faire prier pour lui, est donc en aussi bonne posture auprès de la miséricorde divine que l'âme du riche pour lequel on prie sans cesse.

Celui-ci n'est pas dispensé pour autant de tout souci au sujet du sort qui lui est réservé dans l'autre monde. L'enseignement de l'Eglise lui fait un devoir de s'assurer des prières pour le repos de son âme, après sa mort. D'une part, les sommes affectées à ce service complètent le modeste traitement du prêtre, qui doit vivre de l'autel, au même titre qu'un magistrat vit de ses fonctions. D'autre part les pauvres y trouvent leur compte. C'est une sorte de restitution posthume dont ils bénéficient dans l'autre monde.

Ici-bas les riches souvent ont négligé les pauvres. Passant indifférents à côté de la misère et de la souffrance, soucieux seulement de leur bien-être, de leur luxe et de leurs plaisirs, consacrant à des vanités des sommes qui auraient pu être si utilement employées au soulagement de leurs frères, ils ne se sont pas acquittés à l'égard des pauvres d'une dette sacrée, dont la nature frappe elle-même la richesse. Celle-ci presque toujours ignore l'étendue de ses devoirs sous ce rapport, et ne se dessaisit pas volontiers de ce qui revient légitimement aux pauvres.

En faisant prier pour le repos de leur âme, les riches remplissent donc, à un double titre, une de leurs fonctions sociales, et n'acquièrent par là aucun droit à un traitement privilégié dans l'autre monde.

#### IMPRIMATUR

Lingonis, die 11 novembris 1903.

† SEBASTIANUS, *Episcopus Lingonensis*.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT.

# L'Ami du Clergé Paroissial

## SOMMAIRE

**Sermons de charité.** — II. Pour les pauvres d'une paroisse, 897.

**Nouvelles conférences aux femmes chrétiennes.** — LVIII. *Pour la fête de l'Immaculée Conception* : Explication et définition du dogme, 900.

**Explication populaire des Evangiles, par un curé de campagne.** — Deuxième dimanche de l'Avent : *Préparation évangélique*, 905.

**Prônes catéchétiques sur le Décalogue.** — XXI. L'autorité paternelle, 907.

**Catéchisme de première communion.** — *Les Sacrements.* — IV. LA PÉNITENCE. — § 2. De la confession : 1° Sa nature, 2° Institution divine, 3° Ses qualités, 910.

## SERMONS DE CHARITÉ

### II

POUR LES PAUVRES D'UNE PAROISSE

*Beatus qui intelligit super egenum et pauperem.*

Bienheureux celui qui s'occupe de l'indigent et du pauvre. (Ps., XL, 2).

Mes frères,

C'est être assuré du succès que de venir plaider devant vous la cause des malheureux.

Et pourtant, mon Dieu, que l'œuvre de la charité est donc devenue difficile aujourd'hui ! On dirait vraiment que tout conspire pour lui jeter un bâillon à la bouche et des menottes aux mains. Elle a beau mettre du désespoir dans ses cris et du sang dans ses larmes ; est-ce qu'on peut s'y arrêter, même avec la meilleure volonté du monde, quand les exigences de la vie deviennent chaque jour plus nombreuses et plus pressantes ; — quand les charges de la fortune privée augmentent jusqu'à l'écrasement, en même temps que ses sources se tarissent ; — quand surtout l'Eglise, attaquée de toutes parts, et avec quelle haine irréconciliable, vous le savez ! vient à chaque instant réclamer de nouveaux sacrifices pour s'opposer à de nouveaux attentats ? — Comment voulez-vous qu'on puisse, au milieu de tant de gênes et d'exigences, de besoins et de ruines, trouver pour les pauvres la même offrande, large et généreuse, qu'on leur donnait autrefois ?

Les pauvres, nous sommes arrivés à une époque où il va falloir les abandonner !

Mais qu'ai-je dit ?... Abandonner les pauvres ?... Est-ce que c'est possible quand on a un cœur dans la poitrine, un cœur qui frémit et qui aime ? Est-ce que c'est possible, surtout, quand on est chrétien

et qu'on a l'âme toute remplie des enseignements ineffables de Jésus-Christ ?

Non, cela n'est pas possible ! Et la preuve, c'est que, malgré toutes les impossibilités de l'heure présente, le budget des pauvres n'a pas diminué d'un centime ; — la preuve, c'est qu'on a préféré retrancher encore sur son luxe et sur son nécessaire, plutôt que de frustrer l'attente des malheureux ; — la preuve, c'est que vous êtes ici, mes frères, tout prêts à donner aux vaillantes Dames patronesses de cette paroisse, non pas seulement une marque polie de sympathie, mais un noble et généreux concours.

Ce sont donc des convertis que j'ai à prêcher ce soir ; des convertis qui ne demandent pas mieux que de se laisser convaincre encore davantage, car c'est bien sur le terrain de la charité que les défaites sont glorieuses à l'envi des victoires. Puisse ma parole être à la hauteur de sa tâche ! Puisse mes accents n'être pas trop indignes des sentiments qu'ils ont à exprimer ! Et puisse ma voix ne pas compromettre, par son insuffisance, une cause qui, je le sens, est déjà gagnée dans les cœurs !

### I

Une des plus belles prérogatives de notre nature, mes frères, est cette sensibilité admirable qui ne nous permet pas de rester froids en présence du malheur d'autrui. Voir quelqu'un souffrir, voir quelqu'un gémir, voir quelqu'un pleurer, cela veut dire souffrir soi-même, gémir soi-même et soi-même pleurer. Pourquoi cela ? Ecoutez.

Nous sommes à Rome, deux cents ans avant Jésus-Christ, dans la ville la plus impitoyable du monde, au siècle le plus cruel qui ait jamais paru. L'amphithéâtre déborde de spectateurs et le bruit des acclamations monte jusqu'au ciel. Que s'est-il passé ? Le lion de Numidie a-t-il été vaincu par le taureau venu d'Espagne ? ou bien le gladiateur favori vient-il d'égorguer un rival ?... Chose étrange : c'est une simple parole qui vient d'arriver aux oreilles du peuple-roi, et qui l'a remué jusqu'au fond des entrailles ; ce n'est qu'un vers, écrit par un poète inconnu, mais ce vers est sublime, et le voici : « *Homo sum, et nihil humani a me alienum puto.* Je suis homme, et rien de ce qui touche à l'humanité ne saurait m'être étranger. »

Quelle profonde vérité dans ces quelques mots, et qu'ils méritaient bien l'ovation triomphante qui leur était faite ! Ils avaient réveillé un reste de pitié dans cette foule cruelle qui n'aimait que le sang. Ils avaient ému ces patriciens superbes qui, sans un remords, faisaient jeter à l'eau, pour un vase brisé, leurs malheureux esclaves ; ces matrones dures et impérieuses qui punissaient, à coups de poignard, la lenteur ou la maladresse de leurs servantes ; cette plèbe enfin qui, tout à l'heure, applaudissait aux exploits d'un tigre ; et tous, grands et hommes du peuple, affranchis et sénateurs, guerriers et artisans, acclamaient avec



des transports la loi si méconnue, mais si consolante, de la solidarité humaine.

O merveille incomparable !... Je suis uni aux autres hommes mes frères par un lien mystérieux qui me fait partager leurs joies et leurs douleurs ! Je ne fais pas que de les connaître, ces joies et ces douleurs, je les éprouve réellement comme si elles étaient miennes. Semblable à ces instruments délicats qui reproduisent d'eux-mêmes les sons d'une harpe voisine, mon âme vibre à l'unisson des âmes qui l'entourent. Larmes de l'exil, cris de la souffrance, sanglots du désespoir, gémissements du deuil, lamentations de la misère, mon âme redira tout cela, et elle le redira non pas comme un écho, mais comme un chant sublime et navrant sorti des profondeurs de son être.

On a beaucoup admiré cette parole qu'une femme incomparable écrivait, il y a deux cents ans, à sa fille souffrante : « Mon enfant, j'ai mal à votre tête !... » Mais M<sup>me</sup> de Sévigné n'a fait qu'exprimer un sentiment commun à tous ceux qui ont du cœur. Nous aussi, quand nous voyons un de nos semblables souffrir, nous souffrons avec lui, et nous souffrons à sa tête, à son bras, à sa poitrine, dans son âme !

Malheur à qui se plaindrait de cette fraternité de la douleur ! Malheur à qui s'efforcerait de cuirasser son cœur pour l'empêcher de sentir le contre-coup des misères d'autrui ! Celui-là ne tarderait pas à voir la réprobation universelle s'attacher à ses pas et l'environner comme d'un suaire. Juste châtiment : on n'a plus le droit d'être considéré comme un homme, quand on se déclare étranger à tout ce qui touche l'humanité.

Combien différente est la conduite des grandes âmes ! Loin de fuir le contact de la misère, elles la recherchent, et leur plus douce joie est de diminuer, en les partageant, les angoisses de leurs frères malheureux. Hélas ! nous vivons à une époque où cette soif de dévouement n'est pas difficile à rassasier : le nombre des indigents est si considérable autour de nous !

Voilà quinze ans que, chaque hiver, retentit ce cri désolé : « L'année a été mauvaise, les ressources sont épuisées, la saison sera rude... Donnez ! donnez ! » Et les années se succèdent sans amener de revirement, entassant leur contingent de misères nouvelles sur les misères précédentes, et faisant, sans cesse, de nouveaux pauvres, qui viennent grossir l'armée déjà formidable des désespérés.

Que de fermes se sont vidées depuis quinze ans, envoyant sur le pavé des villes leur personnel inhabile et inoccupé ! Que d'usines se sont fermées depuis la même époque, rejetant d'un seul coup, comme dans un naufrage sinistre, des centaines d'ouvriers ! Et vous n'avez pas oublié, mes frères, les cris de stupeur et d'effroi que vous avez poussés, avec tous ceux qui savent prévoir, dans l'épouvante de ces catastrophes commerciales.

Stupeur bien légitime ! effroi trop justifié ! Avec le chômage, c'était la ruine qui venait s'asseoir au foyer de toutes ces familles. Et avec quelle rapi-

dité elle a fait son œuvre ! Au bout de quelques mois il ne restait plus rien des pauvres ressources amassées pour les mauvais jours. Le loyer, le pain, le vêtement, avaient tout absorbé, et l'hiver était arrivé.

L'hiver, quelle saison cruelle pour les malheureux ! Il n'y a plus d'argent à la maison, et les petits ont faim. Ecoutez ce lamentable concert de gémissements qu'ils font entendre pendant que la mère pleure avec eux et que le père, la tête dans les mains, envisage avec un morne désespoir l'horrible situation des siens. Ce matin même, il a parcouru une partie de la ville, cherchant du travail, prêt à faire n'importe quoi, escomptant d'avance le prix de ses journées, et se heurtant partout au même refus navrant. Et l'on vend successivement toutes les parties du pauvre mobilier, tous les chers souvenirs des jours heureux ; tout cela, on le cède, en se cachant, le rouge de la honte au front, pour un prix dérisoire, pour presque rien : ne faut-il pas, à toute force, se procurer du pain ?

Et que dire de ce froid affreux qui vient ajouter ses morsures à celles de la faim ?... Vous avez souvent frémi, mes frères, en voyant de pauvres enfants, des femmes malades, se blottir dans la neige aux portes de nos églises et vous y tendre, en grelottant, une main bleue par la bise. Eh bien ! si triste que soit ce spectacle, il n'est rien en comparaison de ceux que recèlent certains greniers et certaines mansardes. A Toulouse, il y a quelques années, une femme de 62 ans, qui vendait des épingles dans les rues, a été trouvée morte dans son lit, à la suite d'une congestion produite par le froid. La malheureuse n'était couverte que d'un drap de lit, et les larmes que lui avait arrachées la souffrance étaient encore gelées sur son visage.

Ajouterai-je que la maladie, sœur cadette du froid et de la faim, vient souvent s'installer dans le logis fatal ? Hélas ! vous le savez, ce n'est pas une éventualité chimérique, elle se reproduit tous les jours : un matin, quelqu'un des malheureux reste couché : c'est la scarlatine, c'est la petite vérole, c'est la fièvre typhoïde qui font leur apparition. Tous y passent, la mère après les enfants, le père après la mère. Et personne souvent pour soigner ces moribonds ; et d'ailleurs, comment payerait-on des médecins et des remèdes, quand on n'a pas de quoi acheter du pain ?

Oh ! qu'il faut donc de courage à certains infortunés pour ne pas succomber au désespoir, et pour repousser cette idée décevante du suicide, qui se présente si douce à l'imagination des misérables ! Et ne dites pas, mes frères, que cette description soit exagérée, car j'en appellerais au témoignage de vos Dames des Pauvres qui, en ce moment, mettent des noms propres sur chacune des situations que j'ai essayé de dépeindre, et qui, je le sens, doivent leur paraître bien insuffisamment exposées. — J'en appellerais à tous ces récits, plus effrayants les uns que les autres, inscrits chaque jour

dans les feuilles publiques sous cette lugubre rubrique : *les Drames de la misère!* — J'en appellerais à cette pauvre jeune fille de dix-neuf ans, dont on a tant parlé il y a quelques années, qui était réduite, malgré tous ses diplômes, à venir mendier un peu de soupe à la porte des casernes, et qui un jour tomba d'inanition sur un trottoir de Paris. — J'en appellerais à ce pauvre voyageur que j'ai vu, il y a un mois, verser des larmes en disant qu'il n'avait pas mangé de pain depuis quarante-huit heures. — Et je pourrais citer bien d'autres faits poignants, s'il ne fallait mettre un terme à cette triste énumération qui, sans doute, ne vous apprendrait rien.

Voilà, mes frères, les misères que vous êtes aujourd'hui conviés à contempler et à secourir. Ce sont des frères, des hommes comme nous, ayant un sang, un cœur, une âme comme les nôtres, qui souffrent ainsi. N'est-ce pas qu'à cette seule pensée une immense pitié envahit tout votre être?... Oh! de grâce, ne fermez pas vos cœurs au sentiment d'inexprimable compassion qui les pénètre! Ouvrez-lui vos âmes et faites vôtres les angoisses de vos frères! C'est le cri de l'humanité qui vous y pousse, c'est la voix sacrée, la voix auguste de la nature qui s'élève en vous et vous en supplie, en attendant que retentisse à vos oreilles, plus impérieuse et plus touchante encore, la voix même de Dieu!

## II

Vous êtes chrétiens, mes frères, et, à ce titre, votre grande préoccupation est de mettre vos actions en harmonie avec votre foi. C'est là le souci constant de votre vie, celui qui domine votre existence et devient la raison dernière de vos déterminations.

Eh bien, soit! Ne nous contentons pas de cette émotion qui remplit en ce moment nos âmes, et nous pousse si violemment au secours de la misère. Interrogeons la plus haute de toutes les autorités, interrogeons Jésus-Christ.

Que va nous répondre le Dieu à jamais adoré à qui nous devons tout ce qui est en nous de lumière, de liberté, de force et d'amour? Va-t-il condamner nos larmes et fermer nos cœurs à la pitié? Va-t-il nous interdire la douloureuse angoisse de rencontrer la pauvreté, et la céleste jouissance de la soulager? — Oh non! l'Evangile est le code de la charité, et ce n'est pas Jésus-Christ qui s'indignera de rencontrer l'aumône sous ses pas.

Que dis-je? C'est Lui qui donnera une formule précise à ce besoin de charité que nous avons vaguement senti dans l'intime contemplation de notre âme. C'est Lui qui, le premier, proclamera la grande loi de la compassion pour les indigents, et ordonnera aux riches d'aller poser, sur les fronts déshérités et flétris par le malheur, un baiser fraternel.

Ecoutez-le donc, ce Jésus-Christ, dont la grande voix revêt, quand elle commande, une incomparable majesté. — « Faites l'aumône, » s'écrie-t-il

dans une de ces véhémentes apostrophes où il dévoilait les vices des pharisiens; « faites l'aumône à proportion de ce que vous avez; et toutes choses deviendront pures pour vous. »

« Faites l'aumône, » répète-t-il quelques instants plus tard, en se tournant vers le groupe fidèle de ses disciples; « faites l'aumône; faites-vous, du sein des pauvres, comme une bourse qui ne vieillira point, et ainsi vous amasserez dans le ciel un trésor qui ne s'épuisera jamais. »

Vous le voyez, mes frères, la volonté de Jésus-Christ est formelle. Pourtant il ne veut pas que nous fassions la charité sans spontanéité et pour le seul motif de ses ordres. Le voici qui délaisse le ton du commandement pour prendre celui de la promesse: « Bienheureux les miséricordieux, parce qu'ils obtiendront miséricorde. » — « Donnez et l'on vous donnera. » — Quoi donc, Seigneur, pourrez-vous bien nous donner en échange de ce superflu que nous abandonnons à nos frères? — Quoi donc?... Vous le savez, mes frères, ce sera le ciel, ce sera la béatitude éternelle, ce sera la possession de ce royaume où le verre d'eau froide, donné par pitié au passant inconnu, sera lui-même récompensé; en échange d'un sacrifice infime, la félicité sans fin; en échange d'une charité limitée, la charité par essence et sans bornes, qui est Dieu!

Ainsi donc Jésus-Christ nous commande de faire la charité et nous y engage par l'attrait de la récompense. A-t-il fait quelque chose de plus? Est-il allé plus loin? Oui, puisqu'il est descendu jusqu'à la supplication.

O chose ineffablement touchante et qui devrait tirer de nos yeux des larmes d'admiration! Oui, Jésus-Christ nous supplie, lui, le Maître incontesté, dont la volonté suprême n'a qu'à se prononcer pour être réalisée, il nous supplie de faire l'aumône aux malheureux, et de quelle manière délicate et touchante, vous l'allez voir.

Que faites-vous, mes frères, quand vous voulez recommander quelqu'un à l'un de vos amis? Vous écrivez, ou mieux encore vous dites à cet ami: « Je vous en prie, faites cela pour moi; » et si vous prenez la chose à cœur vous ajoutez: « C'est un service personnel que je vous demande, traitez celui que je vous envoie comme si c'était moi-même. »

Eh bien! voilà ce que nous dit Jésus-Christ, cet Ami qui nous a aimés plus que nos pères et plus que nos mères. Non seulement il donne à chaque mendiant qui frappe à notre porte son apostille divine, mais encore il se substitue à lui, il prend la parole à sa place et il s'écrie: « Mon enfant, mon ami, mon frère bien-aimé, ce n'est pas lui qui te demande la charité, c'est moi; ce n'est pas lui qui te tend la main, c'est moi; ce n'est pas lui que tu vas secourir, c'est moi! »

Ecoutez avec ravissement cette page de l'Evangile; elle est divine entre toutes les autres, car plus qu'aucune autre elle nous révèle les ineffables tendresses du cœur de Jésus-Christ.



Le Sauveur y parle du jugement dernier. Il y décrit d'abord sa venue à Lui, pleine de gloire et de majesté, l'affluence des anges chargés d'exécuter les sentences divines, et enfin cette comparaison de l'humanité tout entière dans l'épouvante de la résurrection et dans l'anxiété du jugement. Puis, il ajoute :

« Alors le Roi dira à ceux qui seront à sa droite : Venez, les bénis de mon Père, possédez le royaume qui vous a été préparé depuis le commencement du monde.

« Car j'ai eu faim et vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif et vous m'avez donné à boire ; j'étais sans asile et vous m'avez recueilli.

« J'étais nu et vous m'avez vêtu ; malade et vous m'avez visité ; en prison et vous êtes venu à moi.

« Et à ce moment, dit le Seigneur, s'élèvera parmi les justes un murmure d'étonnement et ils s'écrieront :

— « Seigneur, quand donc nous avons-vous vu affamé, altéré, sans asile, sans vêtements, dans la souffrance, dans les chaînes ?

« Quand donc nous avons-vous donné du pain, de l'eau, des vêtements, un asile ? Quand donc nous avons-vous soigné ? Quand donc nous avons-vous visité ?

— « Et le Roi du ciel, dit Jésus-Christ, répondra : En vérité, en vérité, je vous le dis, toutes les fois que vous avez fait quelqu'une de ces choses au plus misérable de mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait ! »

« C'est à moi que vous l'avez fait !... » Quelle parole, mes frères, et quelle lumière intense elle jette sur la charité !

La charité, ce n'est pas un acte risqué, ayant pour but le soulagement d'un être périssable et imparfait, parfois peu intéressant par lui-même, parfois indigne de toute pitié ; non, c'est un acte suprême, qui a son retentissement dans le ciel, puisqu'il permet à une créature de venir au secours de son Créateur.

Si nous nous étions trouvés sur la route du Calvaire, lorsque Jésus la gravissait si douloureusement, brûlé par la fièvre, dévoré par la soif, couvert de poussière, le corps déchiré et le visage sanglant, quel eût été notre saisissement si le Fils de Dieu, se tournant vers nous, nous eût demandé en suppliant l'aumône de quelques gouttes d'eau ! Mais aussi quel eût été notre empressement à lui répondre ! Comme nous aurions fendu la foule des soldats, et comme nous nous serions jetés à genoux, les yeux en larmes, pour tendre au Divin Supplicié le secours qu'il demandait ! Est-ce que nous eussions hésité davantage s'il se fût agi de verser pour lui notre sang ?

Eh bien ! mes frères, la passion mystique de Jésus-Christ n'est pas encore terminée. Elle dure encore dans les pauvres, qui sont les membres souffrants de Jésus-Christ ; et avec quelles angoisses, nous l'avons vu tout à l'heure.

Allons donc au pauvre qui nous tend la main et n'ose, dans son abaissement, venir jusqu'à nous ; allons surtout à celui qui se cache et qui souffre doublement de sa misère puisqu'il en rougit ; allons à eux, et vénérant sous leurs traits l'image sacrée du Crucifié, rendons un peu de joie et de bonheur à ce Jésus qui nous en a tant donné.

Lorsque saint Vincent de Paul fut sur le point de terminer son immortel discours en faveur des enfants trouvés, il s'écria en montrant les pauvres petits qu'il avait recueillis : « Or sus, Mesdames, c'est à vous de voir si vous voulez aussi les abandonner. Leur vie et leur mort sont entre vos mains : il est temps de prononcer votre arrêt. »

Laissez-moi, mes frères, vous adresser les mêmes paroles.

Oui, le sort des nombreux pauvres de cette paroisse est entre vos mains, puisque de votre charité dépend la continuation des secours qui leur seront donnés. C'est à vous de décider s'il faudra, à l'avenir, leur refuser ces quelques livres de pain, ces quelques bons de viande qu'ils attendent pour nourrir leurs familles, ces vêtements et ce bois qui sont leur unique défense contre les rigueurs de l'hiver, ces remèdes enfin sans lesquels il faudra les abandonner à la souffrance et peut-être à la mort.

Songez à tant de malheureux qui, à ce moment, escomptent votre charité ; songez à cette neige qui recouvre le sol et qui en dit plus que tous les discours sur les misères du pauvre. Entendez la voix de la nature, la voix du cœur qui parle si fort en vous ; entendez surtout la voix de Jésus-Christ, qui vous supplie avec larmes d'avoir pitié de Lui dans ses membres souffrants ; et laissez tomber, dans la main tendue de votre Dieu, une aumône large et généreuse, une aumône qui vous vaudra les bénédictions des malheureux, en attendant qu'un jour elle fasse partie de votre couronne dans le ciel. Ainsi soit-il.

## NOUVELLES CONFÉRENCES AUX FEMMES CHRÉTIENNES

LVIII

POUR LA FÊTE DE L'IMMACULÉE CONCEPTION

*Explication et définition du dogme*

*Inimicitias ponam inter te et mulierem.*

J'établirai une haine entre toi et la femme. (Gen., III, 15).

Qui donc prétendait que le dogme de l'Immaculée Conception était une « nouveauté, » alors que c'est le plus ancien de tous les dogmes ? L'Evangile n'avait point été annoncé, l'Eglise n'était pas constituée, pas plus que la Synagogue,

L'homme venait à peine de faire cet acte humain pleinement réfléchi, voulu, délibéré, qui entraîna toute sa race dans une ruine funeste, que ce dogme prit naissance et que Dieu l'opposa comme un admirable remède au mal universel qu'Adam croyait inguérissable, — car le premier homme voyait bien la profondeur de l'abîme, l'immensité de son forfait, la contagion qui allait gagner tous ses enfants, maintenant il comprenait toute l'étendue de son malheur, et il se demandait avec désespoir comment combler l'abîme, comment empêcher cette lèpre envahissante, comment arrêter les effets de sa faute, semblables aux flots montants du déluge qui inondèrent toute la terre.

Dieu vint à son secours, il eut pitié de lui, et il lui exposa solennellement son programme de réparation. Il enverrait un jour son Fils unique, le Fils de Dieu qui se ferait aussi fils de l'homme, et il pardonnerait à l'homme, parce que sur les épaules de ce Fils bien-aimé il verrait le vêtement humain, parce que le Verbe aurait pris une chair.

Satan écoutait... Sa sentence était prononcée, mais comment serait-elle exécutée ? Le programme était beau, mais comment Dieu le remplirait-il ? Dans son orgueil, il osait jeter un défi au Créateur : « Vous avez beau faire, pensait-il, je suis vainqueur de cette belle créature que vous aviez faite avec tant d'amour. Elle m'appartient par droit de conquête, elle est ma chose pour tous les siècles. »

Alors Dieu lui dit : « J'établirai une haine entre toi et la femme, entre sa race et la tienne. » Une haine, vous entendez bien, une haine puissante, irréductible. « C'est la guerre qui t'est déclarée par un adversaire qui ne te craint pas, puisqu'il t'écrasera la tête. Tu es vainqueur, et tu regardes la race humaine comme une terre conquise sur laquelle tu exeres un empire universel. Eh bien, non ! « La femme » se lèvera, elle te livrera bataille et t'infligera une irréparable défaite. »

Cette « femme » devait donc échapper à l'empire du démon, par conséquent ne lui appartenir en rien, être la pureté, la vertu, l'innocence même, c'est-à-dire être immaculée.

L'Immaculée Conception, vous le comprenez, est donc une vérité très ancienne, le premier article du programme divin.

L'univers attendait l'heure de la réalisation de la promesse, l'heure de l'accomplissement de l'œuvre des siècles. Cette œuvre ne pouvait se faire sans « la femme » annoncée, sans l'apparition de cette femme puissante qui briserait la tête de l'antique ennemi. En un mot, sans l'Immaculée Conception, pas d'Incarnation possible.

C'est ce dont nous allons nous convaincre en expliquant ce dogme fondamental, trop peu compris de beaucoup de fidèles. Le péché originel existe, mais celle qui devait être la Mère de Dieu ne pouvait en subir la souillure. Dieu se devait à lui-même de la rendre immaculée.

Ensuite nous verrons comment ce dogme fondamental, le plus ancien de tous, a fait sa lente *évolution* dans les siècles chrétiens, si lente qu'un instant plusieurs ont pu penser que c'était une vérité toute nouvelle, une dévotion de circonstance ; enfin *pourquoi* il a fait son apparition à notre époque tourmentée et besogneuse de vérité.

## I

Le péché originel s'étend à tous les enfants d'Adam. Tous apportent en naissant cette tache hideuse. Mais Marie ne pouvait pas l'avoir. C'est une vérité de foi, c'est aussi une vérité de bon sens.

1. Adam était le père de famille universel. Le chef de famille engage ses enfants, il leur transmet ses vertus et ses vices, son héritage absolu de gloire ou de honte, il les fait à son image. Il ne saurait leur donner ce qu'il ne possède pas ; il leur communique sa propre nature, ce qui est à lui. Or ce qui était à Adam, au père du genre humain, c'était le mal, c'était le péché, c'était le désordre dans les facultés de son âme, et dans son corps les germes de mort. A ses descendants il ne pouvait communiquer que ces misères, car suivant le mot profond de l'Écriture, « il engendra ses fils à son image et à sa ressemblance. » (Gen., v, 3).

Le dogme de la chute originelle est affreusement triste, mais absolument conforme à la raison. « C'est la confession spontanée, en style symbolique, dit un incroyant célèbre, de ce *fait* aussi étonnant qu'indestructible : la culpabilité *ab ovo*, l'inclination au mal de notre espèce. Malheur à moi, pécheresse ! s'écrie de toutes parts et en toute langue la conscience du genre humain. *Vae nobis quia peccavimus !* »

Car le fait est là qui s'impose. Nous portons en nous un violent penchant vers le mal. Cela n'est point naturel, cela n'est point logique. Une créature qui sort des mains de Dieu, doit en sortir pure, belle, bonne, portée au bien, car Dieu ne fait pas le mal. Comment expliquer ces désordres intérieurs qui nous affligent, sinon par un désordre originel, profond, qui a vicié notre nature ? Autrement nous ne pousserions pas la lamentable plainte humaine si bien exprimée par saint Paul : « Je ne fais pas le bien que j'aime, et je fais le mal que je hais ! » (Rom., vii, 15). Nous dirions au contraire : « Je fais le bien que j'aime, et je me détourne sans effort du mal que je hais. » Comment sommes-nous poussés vers le péché ? Comment le mal peut-il avoir ses séductions, ses fascinations, sa beauté qui attire, sinon parce que notre nature a été vouée au mal ?

Et ce fait est universel. Vous ressentez l'aiguillon du mal, je le ressens comme vous, et il n'est personne qui se sache pleinement à l'abri des tentations et des faiblesses, personne qui ne dise

1 Proudhon, *Système des contradictions économiques*.



avec le poète romain : « Je suis homme, et je sens que je puis faire tout ce qui est de l'homme ! »

2. Eh bien ! ces faiblesses, ces souillures, ces misères humaines, Marie ne pouvait pas les connaître, elle ne pouvait pas avoir le péché originel.

Je l'ai dit : sans elle, point d'Incarnation. Or quel est le but de l'Incarnation ? C'est de détruire le péché originel. Comment alors aurait-elle subi ce péché qu'elle était appelée à combattre, à anéantir ? Comment admettre cette alliance du bien avec le mal, et que Marie commence par pactiser avec son ennemi juré, avec celui dont elle a mission d'écraser la tête ?

En revêtant notre nature, le Verbe de Dieu condescendait à une incroyable humiliation, mais il n'acceptait point, ne prenait point le péché. A cela il n'eût jamais pu consentir : il n'y a point d'union ni d'entente possible entre la lumière et les ténèbres, entre le Christ et Bélial. C'est pourquoi il voulut se choisir une mère digne de lui et qui n'eût pas non plus l'ombre du péché. On a beau protester, la faute de la mère rejaillit toujours sur le fils, et si Marie eût eu le péché originel, Satan gardait des droits sur le Sauveur lui-même, il pouvait toujours lui reprocher la honte de son origine. Dieu est infiniment délicat sur le sentiment de l'honneur, qui nous trouve nous-mêmes si chatouilleux ; il est l'honneur même, comme il est la sainteté même, et il est bien évident que si Marie n'était pas pleinement immaculée, ces deux prérogatives divines subissaient un ignominieux affront.

Il la voulut donc parfaite. « Le Pontife des biens futurs, » dit saint Paul, se fit à lui-même son tabernacle, qui n'était point de facture humaine, ni de cette création, *non hujus creationis* (Hébr., ix, 11), mais d'une création supérieure, surnaturelle, céleste, qui n'admet aucune souillure terrestre. Marie serait la nouvelle Eve comme il serait le nouvel Adam, deux dans une seule chair immaculée, *duo in carne una*. Fils de Dieu, il avait ce privilège unique de se façonner une Mère telle qu'il la désirait, enveloppée de toutes les splendeurs, douée de toutes les vertus, pure comme les cieus, belle comme les anges. Aussi serait-elle vierge : ainsi se réaliseraient les prophéties, et l'on verrait cette merveille nouvelle, la Vierge qui enfante, la femme qui porte dans son sein l'Homme, bien que nul germe humain n'y ait été déposé. *Creavit Dominus novum*. Aussi serait-elle immaculée puisqu'elle lui donnerait le jour, à lui l'Immaculé, qui venait pour effacer toutes nos fautes, et destinée à être sa Mère<sup>1</sup> ; elle aurait quelque chose d'infiniment bon, car l'arbre se reconnaît au fruit, et le fruit de son sein serait le Fils de Dieu<sup>2</sup>.

Qu'elle dut être belle cette créature dont le Verbe de Dieu pouvait dire : « Moi-même je me suis fait la mère dont je devais naître. Moi-même j'ai préparé et purifié la voie de mon entrée. Ma Mère, je l'ai formée de ma propre main ! » Et quand elle apparut au monde, comme les cieus tressaillirent de joie ! comme les anges saluèrent avec admiration sa beauté et exaltèrent ce Fils qui avait créé pour lui une telle mère devant laquelle pâlisseraient les séraphins ! comme Dieu lui-même était fier de son œuvre ! comme le Fils était justement fier de sa Mère !

Et vous voudriez que dans cet ouvrage où il a épuisé sa toute-puissance, Dieu eût laissé quelque lacune, surtout cette lacune infamante pour lui et pour elle du péché originel ! « Quel est l'homme de bon sens, s'écriait saint Cyrille au concile d'Ephèse, qui peut croire que le Fils de Dieu se soit choisi, édifié à lui-même un temple vivant, un trône animé où il devait être reçu en sa propre personne, et qu'il ait été contraint d'en céder le droit et le premier usage au démon son mortel ennemi ? Cette idée peut-elle entrer dans un être capable de raison ? »

Le simple bon sens nous le dit : puisque Dieu a pu et voulu se créer sa mère, il l'a voulue, il l'a créée parfaite.

3. « Comment cela s'est-il fait ? » me demanderez-vous. Mais est-ce à nous de mettre des bornes à la puissance de Dieu ? Lui qui a posé le principe ne peut-il pas y permettre une exception ?

Essayons d'expliquer toutefois ce redoutable comment, qui a si fort occupé les docteurs de l'Eglise.

D'où vient en nous la tache originelle ? Est-ce de l'âme nouvellement créée par Dieu ? Mais tout ce qu'il crée sort pur de ses mains. Est-ce du corps ? Mais comment pourrait-il recevoir le péché, puisqu'il n'est pas encore animé ? Alors d'où vient-elle, sinon de l'union de l'âme et du corps ? Les deux éléments qui forment le composé humain ne sont pas viciés en eux-mêmes, mais quand ils s'unissent, il naît à la vie un enfant d'Adam qui est engendré « à son image et à sa ressemblance, » et qui par conséquent hérite de ses misères, de son péché, de son penchant au mal. A peine conçu, il reçoit la contagion originelle qui empoisonne sa vie. C'est ce qu'exprimait douloureusement David : « J'ai été conçu dans l'iniquité, ma mère m'a conçu dans le péché ! »

Comment Dieu fit-il pour empêcher que cette contagion ne parvint à Marie et à Jésus-Christ ? Il lui suffisait d'empêcher la cause ou l'effet. Pour Marie, il empêcha l'effet, il ne permit point que ses vénérables parents lui transmissent la tache originelle qu'ils avaient eux-mêmes reçue de leurs aïeux. Alors Marie fut conçue dans une pureté parfaite, elle fut vraiment immaculée. Cependant pour son Fils il fit mieux encore en

<sup>1</sup> Voluit itaque esse Virginem, de qua Immaculata Immaculatus procederet omnium maculas purgaturus. (S. Bernard, *Super Missus*, hom. 2).

<sup>2</sup> Filius infinitat Matris bonitatem ; omnis enim arbor ex fructu cognoscitur. (Albert. Magnus, *Marial.*, cap. 230). Voir S. Thomas, 1<sup>a</sup> Pars, q. 25, art. 6, ad 4.

<sup>3</sup> S. Aug., *De quinque hæresibus*, cap. 50.

quelque sorte : il supprima la cause. Car Marie qui lui donna la vie et qui lui adressa cette parole que le plus élevé des anges ne put jamais prononcer : « Vous êtes mon Fils ! » Marie elle-même était immaculée et par conséquent ne pouvait lui communiquer aucune tache. C'est la différence qui existe entre la conception de Marie et celle de Jésus.

Et rien ne répugne à ces desseins, à cette action de Dieu. « Quoi ! dit saint Anselme, Dieu a donné à la châtaigne cette propriété que dans son enveloppe épineuse elle soit à l'abri de toute piqure, logée, nourrie et formée, et il n'aurait pu faire que dans ce temple humain qu'il s'est préparé pour l'habiter corporellement, quoique conçu sous les épines des pécheurs il ne fût pas totalement préservé de leur aiguillon ? <sup>1</sup> »

Jérémie et Jean-Baptiste ont été sanctifiés dès le sein de leur mère, pourquoi Marie n'aurait-elle pas été sanctifiée même dans sa conception ? L'Eglise professe que ce privilège lui est venu des mérites prévus de son Fils et de sa toute-puissance, non point d'elle. Qui donc pourrait y mettre obstacle ? « Le sang du Christ, remarque Bossuet, qui a tant de puissance pour nous délivrer du mal, n'en aura-t-il point pour nous préserver ? Et s'il a cette vertu, restera-t-elle éternellement inutile ? N'y aura-t-il pas au moins une créature où elle paraisse ? Et quelle sera cette créature, si ce n'est Marie ? <sup>2</sup> »

Nous savons donc que Marie est immaculée, et que c'est l'œuvre toute-puissante de la vertu divine. Nous comprenons le programme divin. Le premier article s'accomplit le jour dont cette fête nous rappelle l'anniversaire ; le second, l'Incarnation du Fils de Dieu, ne tardera point. Toutes les voies sont préparées, la bataille est engagée. Dieu a établi une haine éternelle entre Satan et la femme, entre la race de Satan et la race de Marie. Cette pensée me fait souvenir que vous êtes chargées aussi d'exécuter le programme de Dieu, et que, filles de Marie, vous devez vous signaler par des combats acharnés contre le démon, contre le mal sous toutes ses formes : autrement vous ne seriez pas dignes de votre Mère. Vous aimez, en cette fête particulièrement, à admirer la beauté sans ombre de la sainte Vierge, vous félicitez et remerciez Dieu de l'avoir faite si pure et si bonne, et par la pensée, par le désir, vous vous unissez aux anges qui, au plus haut des cieux, l'admirent, la chantent et la bénissent. Ce n'est pas assez.

Que devez-vous faire de plus ?

Elevez vos enfants dans la haine de l'injustice et de l'iniquité. Etablissez des inimitiés entre eux et la race de Satan. Qu'ils croient, qu'ils agissent, qu'ils prient, qu'ils luttent ! Oh ! surtout donnez-leur le sens de la foi, de la justice et de la vraie liberté, afin qu'ils ne prennent jamais leur part

des entreprises de Satan et de sa race contre le droit, la religion, la sainte Eglise. Ne craignez pas : malgré les apparences, la tête de Satan est brisée, Marie lui a porté le coup fatal, et en attendant le jour de sa honte définitive où il se réfugiera pour jamais au sein de l'enfer, il nous mord « insidieusement » le talon, il se venge. Ne vous laissez pas abattre par les coups reçus, par les persécutions, par les vengeances basses. Ayez la foi et communiquez la foi. Accourez auprès de Marie qui vous appelle, vous et les vôtres, sous les drapeaux de son Fils. Heureuses serez-vous, si vous avez aidé à la victoire.

## II

Cette vérité appartient au dépôt de la doctrine divine enseignée par Jésus-Christ aux apôtres et de plus à eux communiquée par le Saint-Esprit le jour de la Pentecôte. C'est donc une doctrine apostolique. Saint André la professait lorsque rendant compte de sa foi au proconsul Egée qui le condamna à mort, il exposait la nécessité de la venue sur terre du Fils de Dieu : « Le premier homme, disait-il, ayant été créé et formé de la terre encore *immaculée*, il fallait que d'une Vierge immaculée naquit l'homme parfait, par lequel le Fils de Dieu, qui d'abord avait créé l'homme, réparerait la vie éternelle que les hommes avaient perdue en Adam. »

Les chrétiens ont toujours cru au dogme de l'Immaculée Conception. Cette fête se célèbre de temps immémorial dans les Eglises d'Orient, même schismatiques. On peut voir à Paris, au Musée d'artillerie, une cloche de Sébastopol sur laquelle est gravée l'image de la Vierge immaculée. Le Coran même proclame ce privilège, car on y lit ces paroles significatives : « Les anges dirent à Marie : Dieu t'a choisie, il t'a rendue exempte de toute souillure, il t'a élue parmi toutes les femmes de l'univers <sup>1</sup>. » Des hérétiques, comme Luther, n'ont pu se soustraire à ce dogme du bon sens et de la foi : « Il était juste et convenable, dit cet hérésiarque, que la personne de Marie fût préservée du péché originel, puisque le Fils de Dieu devait prendre d'elle la chair qui devait effacer tous nos péchés <sup>2</sup>. »

Alors pourquoi l'Eglise a-t-elle attendu au dix-neuvième siècle pour définir ce dogme si important et si doux ?

1. Pourquoi ? C'est d'abord parce qu'il n'était pas combattu. Ainsi le dogme de l'Assomption n'est point défini. A quoi bon ? Est-ce que toute âme chrétienne ne croit pas que la sainte Vierge est montée au ciel en corps et en âme ? Nous jouissons en paix de cette vérité, et nous la croyons sans que l'Eglise ait jusqu'ici pris soin de la mettre davantage en lumière, ni de l'imposer aux chrétiens qui l'acceptent librement. Ainsi en fut-il

<sup>1</sup> S. Anselme, *De Conceptione B. M.*, cap. 4.

<sup>2</sup> Bossuet, 1<sup>er</sup> Sermon pour la fête de la Conception.

<sup>1</sup> Le Coran, chap. 3, v. 37.

<sup>2</sup> In Portil. Maj. circa Evang. Festi Concept. Mariæ.



de l'Immaculée Conception pendant plus de mille ans.

Quand plus tard cette vérité fut contestée, ce fut non par des hérétiques, mais par de pieux serviteurs de Marie, comme saint Bernard lui-même<sup>1</sup>. Non pas qu'ils alassent jusqu'à la nier, mais ils disaient : « L'Eglise ne s'est pas prononcée, ne nous prononçons pas non plus, ne prévenons pas ses jugements. » On trouve dans les révélations de sainte Brigitte qui remontent à cinq ou six siècles un passage bien frappant. La sainte Vierge parle à cette sainte et lui dit : « Il a plu à Dieu que quelques-uns de ses amis doutassent pieusement de ma conception, afin que chacun montrât son zèle à la défendre, jusqu'à ce que la vérité éclate au grand jour dans le temps que Dieu a d'avance déterminé. »

Ceux donc qui contestaient cette vérité étaient des chrétiens, des « amis de Dieu, » qui émettaient « pieusement leur doute, » et c'est ce doute qui engagea l'Eglise à l'étudier et à la définir.

Elle fit alors ce qu'elle fait toujours en ces graves matières. Elle se demanda si cette vérité se trouvait dans le dépôt apostolique, et pour s'en assurer, elle consulta les Eglises particulières. Celles-ci à l'unanimité déclarèrent qu'elles avaient toujours cru à l'Immaculée Conception. Comment expliquer cette unanimité sans une origine commune ? Puisque dans tout l'univers elle est crue, elle est enseignée, c'est donc qu'elle remonte à ceux qui ont enseigné primitivement la doctrine catholique, par conséquent aux apôtres. Les Eglises ressemblent à des ruisseaux qui reçoivent leurs eaux d'une même source : les ruisseaux accusent, prouvent et célèbrent la source.

Pie IX n'a donc pas défini de lui-même le dogme de l'Immaculée Conception, il a organisé une consultation de tous les évêques du monde, mais il déclare dans son Encyclique du 2 février 1849, datée de Gaëte, qu'en cela « il a accédé à l'ardent désir de tout l'univers catholique de voir enfin décréter par un jugement solennel du Saint-Siège que la très sainte Mère de Dieu a été conçue sans la tache originelle ; et qu'alors qu'un grand nombre d'hommes éminents par le génie, la piété et la doctrine, dans leurs savants et laborieux écrits, ont jeté une lumière si éclatante sur ce sujet et sur ce très pieux sentiment, on s'étonnait que l'Eglise et le Saint-Siège Apostolique n'eussent pas encore décerné à la très sainte Vierge cet honneur que la piété des fidèles désirait si ardemment lui voir attribuer par un jugement solennel. »

Alors, estimant que le moment était venu que

« Dieu avait d'avance déterminé, de porter un jugement tant *désiré*, » il prononça et définit que la doctrine qui tient que Marie « a été, dès le premier instant de sa conception, préservée et exempte de toute tache du péché originel, est révélée de Dieu, et par conséquent qu'elle doit être crue fermement et inviolablement par tous les fidèles. »

2. Il le fit, parce que cette doctrine « était écrite en cœurs des chrétiens, » si elle n'était pas écrite dans l'Evangile. Il le fit parce que l'Eglise est dispensatrice de la vérité dont elle est dépositaire et qu'elle choisit son heure pour la répandre, comme Dieu choisit le moment de verser la pluie sur les campagnes et la grâce dans les cœurs. Or, c'était à une époque décisive où l'on tremblait à bon droit pour la barque de Pierre. Si elle a échappé à tous les écueils, nous sommes intimement persuadés qu'elle le doit à Celle qui éclaire et calme les océans [pleins de naufrages, à Marie l'Etoile de la mer. Et comme la tempête semble redoubler, nous continuerons à l'invoquer, elle, notre puissante auxiliaresse, afin qu'elle rende la liberté et le triomphe à l'Eglise de son Fils.

Il le fit pour apporter une lumière nouvelle et nécessaire aux esprits. Des doctrines étranges obscurcissent les intelligences et les horizons. Des hommes même instruits, mais chez qui les préjugés ou les haines émoussent la sincérité, nient contre toute évidence le péché originel. Ils savent que nous sommes victimes de nos penchants mauvais, et ils proclament que l'homme naît bon. Ils se confinent dans la matière et nient l'âme, nos destinées surnaturelles, la toute-puissance et l'existence de Dieu, la divinité de Jésus-Christ. Flottant à tout vent de doctrine, ils ne s'accordent pas avec eux-mêmes, et professent des doctrines successives, parce qu'ils ne se rattachent à aucun principe. C'est le désordre partout, dans les idées, dans l'éducation, dans la famille, dans tous les milieux où l'on travaille. C'est surtout la perte des âmes.

L'Eglise alors nous a présenté ce dogme simple, consolant, aimable, et nous a dit : « Le péché originel existe, il y a une âme, il y a un Dieu, le Fils de Dieu est devenu le Fils de Marie pour nous témoigner son amour, pour nous racheter. L'Immaculée Conception c'est un dogme de lumière, de pureté, de charité. Méditez-le, croyez-le ; vous y trouverez la paix, la vérité ! »

Il le fit enfin pour satisfaire notre dévotion envers Marie. Tous les siècles l'ont invoquée, aimée, chacun d'eux s'est appliqué à lui tresser des guirlandes de prière et d'amour. Ephèse lui a crié : « Sainte Marie, Mère de Dieu ! » Saint Dominique a fait prier des peuples en leur mettant sur les lèvres de brûlants *Ave Maria*. Les litanies de Lorette sont des traits de feu qui partent de nos cœurs et montent jusqu'au pied de son trône pour lui rappeler nos soupirs et nos angoisses d'exilés.

<sup>1</sup> *La Vierge Marie d'après l'Evangile*, par Auguste Nicolas, 2<sup>e</sup> partie, ch. v.

<sup>1</sup> Saint Bernard, par scrupule, *scrupulosius fateor*, dit-il, impute l'Eglise de Lyon d'avoir prévenu la décision de l'Eglise en établissant la fête de la Conception, mais il ajoute : « Que ce que j'ai dit soit sans préjudice d'un sentiment plus sage que le mien. Surtout je réserve tout ceci et universellement toutes ces sortes de choses à l'autorité et à l'examen de l'Eglise romaine. Si mon sentiment diffère du sien, je suis prêt à le réformer. » (Epist. ad Canonic. Lugdun.).

Des fêtes célèbrent sa pureté, sa maternité, ses douleurs, son patronage, tous ses mystères. Notre siècle paraissait muet parmi ce magnifique concert de piété et de louanges. Nous voulions faire quelque chose pour elle, et de son côté elle nous suggérait ce que nous devions faire pour être agréable à son cœur. Nous regardions Rome et nous disions : « Saint Père, écoutez-nous, écoutez l'Eglise. Elle demande à honorer sa Souveraine dans sa Conception immaculée, afin de résister à la corruption du siècle, afin de prouver son amour à Marie. Animés d'une louable émulation, nous voulons mieux faire encore que les autres siècles. Apportez son couronnement à notre dévotion envers Marie ! »

Et il a défini le dogme de l'Immaculée Conception. Jouissons de cette douce doctrine et recueillons-en pieusement les leçons de foi, de pureté et de courage.

## EXPLICATION POPULAIRE DES ÉVANGILES

PAR UN CURÉ DE CAMPAGNE

II<sup>È</sup> DIMANCHE DE L'AVEANT

**Evangelie selon saint Mathieu, XI, 2-10.**

En ce temps-là, Jean, enchaîné dans une prison, ayant entendu parler des œuvres merveilleuses que faisait Jésus-Christ, envoya deux de ses disciples pour lui demander : Est-ce vous qui devez venir, ou devons-nous en attendre un autre ? Mais Jésus leur dit pour réponse : Allez et racontez à Jean ce que vous avez entendu et ce que vous avez vu : les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont guéris, les sourds entendent, les morts ressuscitent, l'évangile est annoncé aux pauvres, et heureux celui qui ne prendra pas de moi un sujet de scandale et de chute. Comme ils se retiraient, Jésus commença à dire au peuple, touchant la personne de Jean : Qu'êtes-vous allés voir dans le désert ? Un roseau agité du vent ? Qu'êtes-vous allés voir ? Un homme vêtu d'une manière sensuelle ? C'est dans les maisons des rois qu'on voit ceux qui sont vêtus de la sorte. Qu'êtes-vous donc allés voir ? Un prophète ? Oui, il l'est, je vous l'assure, et même plus qu'un prophète ; car c'est de lui qu'il est écrit : Voici que j'envoie mon ange qui vous précédera et qui vous préparera la voie.

### Plan

**Préparation évangélique.** — Saint Jean-Baptiste. — Grâces exceptionnelles dont il fut favorisé. — Son genre de vie extraordinaire. — Sa mission. — Il est emprisonné. — Il fait connaître Jésus-Christ à ses disciples. — Son éloge prononcé en public par Jésus-Christ lui-même. — Son martyre. — Bonheur de souffrir et de mourir pour le bon Dieu.

Mes frères,

1. L'évangile d'aujourd'hui nous fait connaître un des plus grands saints que la terre ait portés,

un de ces hommes puissants en œuvres et en paroles, que Dieu suscite, aux heures solennelles, pour remplir une grande mission et rendre au monde quelque service signalé. Vous savez déjà son nom : c'est saint *Jean-Baptiste*.

Saint Jean-Baptiste est un saint à part. Toute sa vie porte le cachet du miracle, tout y paraît au dessus du commun.

Sa naissance fut prédite par un ange, lorsque son père Zacharie et sa mère Elisabeth avaient depuis longtemps perdu l'espérance d'avoir des enfants. Tous deux étaient justes et fidèles observateurs de la loi divine, jusque dans les plus petites choses : le Seigneur voulut ainsi les récompenser de leur conduite exemplaire.

Son nom fut désigné par l'ange Gabriel, en même temps qu'il prédisait sa naissance : ce nom était *Jean*, qui signifie *grâce* et *miséricorde*.

L'ange annonça aussi sa sainteté précoce et extraordinaire. Jean devait être sanctifié dès le sein de sa mère, c'est-à-dire purifié de la tache du péché originel avant de naître. Son âme devait recevoir dès lors une infusion abondante des grâces du Saint-Esprit, et être ornée de toutes les vertus : de la foi, de l'espérance, de la charité, de l'humilité, de la chasteté, de la force, de la prudence et d'une tempérance sans égale.

2. Son genre de vie justifia ces promesses et fit mûrir toutes ces vertus. On rapporte que sainte Elisabeth cacha son enfant dans les montagnes de la Judée, afin de le soustraire à la tyrannie du roi Hérode, et qu'elle y resta, avec lui, jusqu'à sa mort. Ce qui est certain, c'est que nos Évangélistes nous montrent saint Jean, tout jeune encore, caché au fond des déserts et y menant un genre de vie qui surprend. Étranger au monde, il ne voit que le Ciel et ne connaît que la compagnie des anges. La prière fait son occupation constante ; le jeûne et la pénitence font ses délices. Il a pour vêtement quelques vieux débris d'une peau de chameau cousus ensemble. Ce vêtement grossier est retenu à son corps par une ceinture tout aussi grossière. Il a pour toute nourriture du miel sauvage et des sauterelles. Mes frères, instruits comme vous l'êtes, vous savez que, dans les pays chauds, on rencontre de nombreux essaims d'abeilles établis dans les troncs d'arbres et les rochers. Vous savez aussi qu'on y trouve une espèce de grosses sauterelles, dont les pauvres se nourrissent quelquefois, en les assaisonnant de sel.

3. Saint Jean vécut ainsi jusqu'à l'âge de 30 ans. Avant cet âge, suivant les traditions des Juifs, aucun prêtre, aucun prophète, ne pouvait remplir un office public. Dieu qui lui avait inspiré ce genre de vie si étrange, pour frapper les esprits et lui donner une grande autorité aux yeux du monde, lui fit encore connaître la mission à laquelle il était appelé : celle d'annoncer aux Juifs la venue de son Fils unique et de les préparer, en



leur prêchant la pénitence, à le recevoir digne-ment.

Dès que saint Jean, sorti de son désert, eut commencé sa prédication dans les contrées voisines, il attira tout à lui : les villes, les campagnes, des hommes de toute condition, des riches, des pauvres, et jusqu'à des soldats. Il eut bientôt un grand nombre de disciples ; et sa réputation de sainteté devint si grande qu'on le prenait, malgré lui, pour le *Messie*, dans la persuasion où l'on était qu'il cachait sa gloire par humilité. Tel apparaissait saint Jean-Baptiste.

4. Venons-en maintenant à notre évangile. « En ce temps-là, Jean, qui se trouvait enchaîné dans une prison, apprit les œuvres merveilleuses de Jésus-Christ. » Saint Jean enchaîné dans une prison ! Quel crime avait-il donc commis ? Pas d'autre, mes frères, que d'avoir prêché la pénitence, que d'avoir condamné le vice et repris un grand pécheur.

Il y avait alors en Judée un méchant roi, nommé *Hérode*, comme son père le tueur d'enfants. Or ce roi, se trouvant chez son frère (un autre roi appelé Philippe), avait gagné sa femme, était parti avec elle et l'avait épousée. C'était là un scandale abominable, condamné par toutes les lois divines et humaines. Saint Jean avait eu le courage de le dire à Hérode : et celui-ci, pour se venger, l'avait fait mettre en prison et dans les chaînes.

5. Le saint, se voyant donc sur le point de mourir, voulut convaincre une dernière fois ses disciples que Jésus-Christ était bien le *Messie* promis, qu'il leur avait fait connaître et auquel ils devaient s'attacher désormais. Il en choisit deux qu'il envoya vers Notre-Seigneur, et, afin de leur donner plus d'assurance, il leur recommanda de l'interroger en son nom. « Vous lui demanderez de ma part, leur dit-il, si c'est bien lui le Sauveur qui doit venir ou si vous devez en attendre un autre ? »

Quand Jésus reçut donc ces envoyés, il était entouré d'une foule nombreuse de malades : il y avait des aveugles, des sourds, des lépreux, des infirmes de toute sorte. Il les guérit tous en leur présence, et il dit ensuite aux envoyés : « Allez rapporter à Jean ce que vous avez vu et entendu : mes œuvres me rendent témoignage. Heureux ceux qui croiront et qui ne fermeront pas volontairement les yeux à la lumière ! » Ces paroles n'étaient pas pour saint Jean, mais pour ses disciples, dont Notre-Seigneur connaissait les dispositions intérieures, quoiqu'il n'en fit rien paraître, pour éviter de les humilier.

6. Notre-Seigneur voulut profiter de cette bonne occasion de faire l'éloge public du fidèle serviteur qui souffrait pour Lui la prison et les chaînes, en

attendant la mort. Il dit donc à la foule qui l'entourait : « Savez-vous quel homme vous êtes allés voir et entendre dans le désert ? Certes, ce n'est pas un de ces hommes faibles et inconstants que l'adversité abat, que les maux effraient, que la crainte du monde fait changer de conduite, semblable au roseau qui plie et s'agit au gré du vent. Ce n'est pas non plus un de ces hommes qui courent après la fortune et recherchent le bien-être, la bonne chère, et les vêtements luxueux. Non ; en allant à lui, vous avez cru aller vers un prophète. Eh bien ! Moi, je vous dis qu'il est encore plus grand que vous ne pensez : il est plus que prophète. » — En effet, saint Jean n'était pas un prophète ordinaire. Les autres prophètes avaient annoncé Jésus-Christ de loin, longtemps avant sa naissance ; ils avaient seulement aperçu quelques circonstances de sa vie ; tandis que saint Jean le voyait de ses yeux et le montrait du doigt à tout le monde. Il était plus que prophète, parce que ses vertus éminentes l'ont élevé au dessus de tous les saints de l'ancienne loi. — Qu'était-il donc ? Notre-Seigneur va nous le dire : « C'était un ange, non pas d'un rang inférieur, mais un ange plus distingué, plus honoré que les autres ; car il a le privilège de marcher immédiatement devant son Maître et de lui servir d'introduit dans le monde. »

Quelle gloire pour saint Jean d'avoir été loué ainsi de la bouche même de Notre-Seigneur ! Cet éloge est déjà la plus belle récompense qu'un grand cœur puisse ambitionner ici-bas ; et cependant Jésus-Christ lui en réservait une autre plus glorieuse encore : celle de mourir pour son Dieu.

7. Vous vous rappelez cette méchante femme, qui, ayant abandonné honteusement son mari, le roi Philippe, était devenue l'épouse criminelle de son frère, le roi Hérode. Elle se nommait *Hérodiade*. Le désir de se venger de saint Jean lui rongea le cœur, elle avait juré sa mort : la cruauté marche ordinairement de pair avec la luxure. Or, le roi Hérode ayant donné une fête, le jour anniversaire de sa naissance, Hérodiade envoya sa fille, appelée *Salomé*, danser devant lui, au milieu du festin. On trouva la danse magnifique et digne d'une grande récompense. « Demandez-moi tout ce que vous voudrez, dit le roi à la danseuse, et je vous le donnerai, fût-ce même la moitié de mon royaume. » Il déraisonnait évidemment ! Salomé sortit pour aller consulter sa mère ; puis elle revint aussitôt, demandant au roi de lui faire apporter de suite, sur un plat, la tête de saint Jean. Le roi parut un peu contrarié d'une pareille demande ; mais il avait engagé sa parole. Il donna donc des ordres, et un bourreau ayant décapité saint Jean-Baptiste, apporta sa tête dans la salle du festin. On la mit sur un plat, et la danseuse impudique et cruelle ne craignit pas d'aller l'offrir à sa digne mère. Ainsi le martyr couronna la vie de saint Jean-Baptiste.

<sup>1</sup> Luc, vi, 20.

8. Souffrir et mourir pour le bon Dieu, tous

les saints, tous les grands cœurs ont eu ce désir, cette ambition; et ceux qui ont été exaucés se sont crus favorisés d'une grâce inestimable.

Voyez les apôtres : ils ont tous partagé le sort glorieux de saint Jean-Baptiste. Ils savaient que la prédication de l'Evangile devait leur attirer la haine des païens et les exposer aux chaînes, à la prison, à la mort; et cette pensée les remplissait de joie.

Voyez les premiers chrétiens : leurs persécuteurs étonnés disaient d'eux qu'ils allaient au supplice comme à un banquet.

Voyez encore aujourd'hui nos missionnaires, qui vont porter la connaissance de l'Evangile aux nations idolâtres : est-ce que la crainte des souffrances et de la mort a le pouvoir de les arrêter ? Au contraire; cette perspective les attire.

Comment expliquer ces dispositions tellement en dehors de nos idées que nous avons peine à les comprendre ? L'explication, mes frères, est bien simple : tous ces nobles cœurs d'hommes aiment le bon Dieu par dessus tout, et, aimant le bon Dieu plus que toutes choses, ils éprouvent le besoin de lui prouver leur amour, en se sacrifiant à sa gloire; car le sacrifice est la meilleure preuve de l'amour véritable. Vous savez bien, par expérience peut-être, que les belles protestations sans effets sont seulement des paroles en l'air. Mais le plus grand sacrifice qu'on puisse faire, c'est sa vie; par conséquent, souffrir et mourir pour le bon Dieu est le comble de l'amour.

Quant à nous, qui ne sommes pas appelés au martyre, sachons au moins souffrir, pour l'amour de Dieu, les peines de la vie, les peines attachées à notre position dans le monde. Ces peines endurées avec patience, avec résignation, avec soumission à la volonté divine, seront encore une espèce de martyre, moins violent que le premier, il est vrai, mais beaucoup plus long et qui ne sera pas sans mérite. Elles serviront à expier nos fautes, à nous détacher de la terre et à nous ouvrir le ciel.

Ainsi soit-il.

## PRONES CATÉCHÉTIQUES SUR LE DÉCALOGUE

### XXI

#### Le quatrième commandement

##### 1

#### L'AUTORITÉ PATERNELLE

##### Résumé analytique

Les commandements de la seconde table se rapportent aux devoirs envers le prochain, et d'abord envers les supérieurs, pères de famille, chefs de société. *D'où vient l'autorité paternelle ? Quelles sont ses limites ?*

I. D'où vient l'autorité paternelle ? — L'autorité est l'apanage de celui qui produit, qui crée ; il n'y a donc que Dieu qui la possède essentiellement. Il l'a communiquée aux parents, en se servant d'eux pour donner la

vie aux enfants ; et comme l'Etat n'est qu'une famille agrandie, c'est aussi l'autorité divine que représente celle du chef de l'Etat.

II. L'autorité paternelle ne s'étend pas jusqu'au droit de vie et de mort que lui reconnaissait le paganisme ; la vie de l'enfant appartient à Dieu. Les parents se serviront d'abord de leur autorité pour assurer, par le baptême, la *vie surnaturelle* de l'enfant, puis pour défendre sa vie corporelle contre tous les dangers.

Ensuite viendra l'éducation. L'Etat ne peut pas priver les parents du droit d'élever chrétiennement leurs enfants. Les parents peuvent encore exiger des enfants un travail en rapport avec leurs forces et utile à la famille, les corriger s'ils résistent, jusqu'au moment où ces enfants quittent le foyer pour se faire une carrière. Il faut les laisser libres, tout en les dirigeant par de bons conseils. Autrefois les parents pouvaient déshériter un enfant indocile, aujourd'hui la loi leur a enlevé presque entièrement cette ressource, dont il est facile d'abuser.

Pour faire respecter leur autorité, il faut que les parents donnent l'exemple d'une vie bien chrétienne.

*Honora patrem tuum et matrem tuam.*

Honore ton père et ta mère.

(Exod., xx, 12).

Mes frères,

Nous avons développé tous les préceptes renfermés dans les trois commandements gravés par Dieu sur la première des deux tables de pierre données à Moïse, et les lois que l'Eglise a faites pour nous aider à accomplir nos devoirs religieux. Il nous reste à expliquer nos devoirs envers le prochain. N'oublions pas les circonstances solennelles et l'appareil imposant dont Dieu a entouré la promulgation de sa loi. Le Sinaï, ébranlé jusque dans ses fondements, fume encore au milieu des sillonnements de la foudre et des grondements du tonnerre, mais une voix plus puissante que toutes les tempêtes retentit au loin et fait trembler d'une respectueuse frayeur le peuple hébreu massé au pied de la montagne. C'est la voix de Dieu. Cette voix qui a commandé jadis à l'univers de sortir du néant, qui a jeté les mondes dans l'espace, revêtu les collines de forêts, creusé les abîmes des mers, peuplé les espaces d'innombrables espèces d'animaux, cette voix qui a retenti à l'oreille du premier homme pour lui faire une défense sévère, et bientôt après pour lui notifier un terrible châtiment, cette même voix proclame aujourd'hui, du sein des nuées en feu, dix commandements auxquels toutes les générations humaines devront se conformer ici-bas, pour recevoir dans l'autre vie leur récompense.

Vous avez entendu les trois grands devoirs envers Dieu : fidélité, respect, obéissance ; vous avez compris qu'ils s'expriment par l'adoration et se résument en un seul mot : l'amour de Dieu par dessus toutes choses ; vous allez apprendre maintenant ce qu'est l'amour du prochain. Les personnes que vous devez aimer avant toute autre, ce sont vos père et mère, car le bienfait de la vie que vous avez reçue d'eux ne peut se comparer à aucun autre. La nature vous dit de les aimer, Dieu vous le commande formellement en vous disant : « Honore



ton père et ta mère, afin d'avoir une longue vie dans la terre que je te donnerai. » A Dieu seul vous devez l'adoration ; à vos parents, aux auteurs de vos jours, vous devez respect, amour, obéissance et charitable assistance, afin d'honorer en eux la majesté de la puissance divine à laquelle il leur est donné de participer ; à tous les supérieurs qui représentent au dessus de vous la paternité de Dieu, vous devez aussi une respectueuse et filiale soumission.

Après ces devoirs spéciaux envers les parents et supérieurs, viendront les devoirs généraux envers vos égaux : respecter la vie, l'honneur, les biens du prochain, non seulement de fait, mais de bouche et de cœur. Ainsi se complètera l'admirable législation du Sinaï, qui prévoit tout, qui éclaire tous les replis du cœur et atteint dans le plus profond de la conscience jusqu'à la pensée du mal.

Notre but aujourd'hui sera de bien comprendre ce qui fait le fondement des devoirs de la piété filiale, je veux dire *l'autorité paternelle*, considérée comme une délégation de celle de Dieu même, et quelle est *l'étendue de cette autorité* dont vous êtes les dépositaires.

# I

Qu'est-ce que l'autorité ? Mes frères, il faut bien expliquer ce terme avant d'aller plus loin. A nous en tenir au mot lui-même, il signifie le droit de celui qui est *auteur* de quelque chose, le pouvoir qui lui appartient sur l'être qu'il a produit. Ce pouvoir sera d'autant plus parfait, plus étendu, que l'auteur aura produit plus complètement, sans le concours d'autres causes. L'ouvrier produit par son travail un résultat utile à la société, il a des droits sur les fruits de son travail ; mais que pourrait-il faire sans le sol que d'autres ont préparé, sans les outils que d'autres ont forgés, sans les leçons qu'il a reçues, etc. ? Le peintre est l'auteur de son tableau ; d'une toile qui valait cinq francs, il a fait une merveille qui vaut cent mille francs : on croit pouvoir dire qu'il a créé un chef-d'œuvre, qu'il a animé la toile, personne ne lui refuse la propriété de son ouvrage, mais il a dû pourtant emprunter à la nature ses modèles, à la matière ses couleurs, etc. ; il a conçu lui-même l'idée d'un chef-d'œuvre, mais il n'a pas tiré du néant son tableau.

A vrai dire, l'homme ne crée rien, par conséquent il ne peut pas avoir sur ce qu'il produit une autorité absolue et illimitée comme l'est celle de Dieu. Un vaillant soldat, guidé par le génie et secondé par la fortune, assure par ses victoires la liberté d'une grande nation, il lui donne des lois et lui ouvre une ère de prospérité et de gloire ; a-t-il par cela seul le droit de lui imposer sa volonté, d'exercer sur elle une pleine autorité ? L'histoire nous apprend combien sont fragiles les trônes élevés de la sorte ; toutefois, si le peuple a reconnu la souveraineté inaugurée par les succès de la guerre, on est convenu de la regarder comme légitime. Où trouverons-nous la véritable source

de cette autorité qui fait qu'un homme peut imposer sa volonté à d'autres, disposer de leurs actes comme des siens, exiger d'eux le respect et l'obéissance ? Elle est à l'origine même de l'homme, dans l'institution divine de la famille. Deux personnes sont unies pour fonder une famille, Dieu leur donne des enfants qui sont leur chair et leur sang, sans eux ces petits êtres n'auraient jamais vu le jour, s'ils existent, c'est qu'ils ont reçu d'un père et d'une mère un corps que Dieu a uni à une âme humaine : ils appartiennent à ce Dieu qui a créé leur âme, mais ils appartiennent aussi aux parents qui leur ont donné leur chair et leur sang. Peut-il y avoir une propriété plus sacrée, un lien plus étroit, par conséquent une autorité plus légitime que celle qui résulte de la paternité ?

La toute-puissance divine, la création et la conservation providentielle des créatures par Dieu sont les causes de l'autorité sans limites que Dieu exerce sur elles. Supposons que Dieu partage avec quelqu'un ou son pouvoir créateur, ou le gouvernement du monde : nous dirions alors que cette créature associée à Dieu a reçu de lui une part de son autorité. Or, mes frères, on ne peut admettre que Dieu cède une portion quelconque de ses attributs, qui sont infinis et immuables comme sa nature, il ne peut rien perdre de son Etre, mais on conçoit très bien qu'il donne à une créature le pouvoir d'être avec lui et par lui cause d'un effet qu'il veut produire. Il aurait pu créer les hommes isolément, indépendamment les uns des autres, comme il a créé les anges ; mais la société dont il a voulu faire la condition de l'existence et du développement de l'humanité, aurait manqué des bases qui semblent lui être indispensables : l'autorité, le respect et l'amour. Dieu aurait pu enfermer chaque peuple dans d'infranchissables barrières, et fournir à chacun individuellement les éléments de sa subsistance journalière ; il a mieux aimé livrer le monde à l'activité et aux conquêtes de l'homme, faire du travail la condition du progrès, et établir dans toute société une hiérarchie de fonctions diverses, au sommet desquelles se trouve un pouvoir qui commande et doit être obéi. Dieu a donc communiqué au chef de la famille comme une délégation de sa puissance créatrice, et donné aux chefs des sociétés une participation effective au gouvernement du monde.

Qu'est-ce que la société civile, l'Etat, sinon une famille étendue, une réunion de familles dont les membres se sont peu à peu multipliés sans cesser de rester attachés à une souche commune ? Ne semble-t-il pas que l'autorité du chef de cette famille, qu'on appelle maintenant une tribu, a dû grandir à mesure que ses rejetons se propageaient, et qu'il est de l'intérêt de tous de lui rester attachés par les liens les plus étroits ? Qui aura plus de raisons de les défendre ? qui se sacrifiera avec plus de dévouement pour assurer leur bonheur ? qui leur donnera des lois plus utiles et plus douces ? à qui obéiront-ils avec plus de soumission ? à qui pourront-ils témoigner plus de res-

pect ? L'histoire nous montre en effet les premières sociétés gouvernées par un père de famille dont l'autorité absolue était reconnue de ses nombreux descendants, et Jésus-Christ, en déclarant que les hommes n'avaient véritablement qu'un Père (Matth., xxiii, 9), qu'un Maître, celui qui est au ciel, a voulu leur faire entendre que la plus parfaite représentation de l'autorité divine sur la terre est dans la personne du chef de famille et lui est communiquée par Dieu lui-même, de qui découle toute paternité au ciel et sur la terre. (Ephés., iii, 15). Si tous les pères ne font qu'un avec le Père céleste, avec le Créateur et le Souverain Seigneur de toutes les générations humaines, leur autorité vient donc directement de Dieu, elle est incontestable, elle est sacrée, elle ne dépend point du caprice des législateurs, elle est au dessus de toutes les constitutions, elle ne peut être renversée par aucune révolution ; les devoirs qu'elle impose seront toujours les mêmes, et leur sanction formulée par le divin Législateur ne pourra être modifiée par aucune puissance humaine : l'enfant qui honore ses parents aura une longue vie, une vie pleine de mérites ici-bas, et plus tard une récompense éternelle. La famille, comme l'individu, est faite par Dieu et à l'image de Dieu. Il y a dans sa nature trois personnes : le père, la mère et l'enfant ; elle est une par le concours de trois éléments distincts : l'autorité, l'amour et le respect. Tout ce qu'elle a, elle le tient de Dieu son auteur.

Il était nécessaire de remonter jusque-là pour bien comprendre le principe de l'autorité paternelle sur lequel reposent les devoirs de la piété filiale et de la soumission des sujets aux représentants du pouvoir. Nous allons maintenant mesurer l'étendue de cette autorité dans la famille chrétienne.

## II

Il n'y a pas de peuple, quelque barbare qu'il soit, qui n'ait reconnu les devoirs des enfants envers leurs parents, et l'autorité du père de famille. Mais les législations païennes ont dénaturé complètement la notion des droits des parents, en les subordonnant à ceux de l'Etat, et on est revenu depuis un siècle à ces théories, en proclamant que les enfants appartiennent à l'Etat avant d'appartenir à la famille, que c'est à l'Etat de veiller à l'éducation physique et morale de ses membres. Dans la République de Platon, on allait plus loin encore : c'était à l'Etat à régler tous les mariages, à décider du sort des enfants, à limiter le développement de la population, comme si les enfants ne venaient au monde que pour servir l'Etat.

Créés pour Dieu et pour le ciel, vos enfants doivent être pour vous, mes frères, un dépôt sacré. C'est à vous que Dieu les donne, pour que vous en fassiez d'abord des chrétiens, puis de bons citoyens. Ils sont à vous avant d'être à la nation, c'est à vous de les nourrir, de les élever, de leur préparer un avenir ; toutefois votre autorité a des limites que vous devez reconnaître, et

que les lois de l'Etat peuvent concourir à faire respecter. Vous n'avez pas le droit de vie et de mort sur vos enfants, comme le croyaient les païens ; vous ne pouvez donc rien faire, ni avant, ni après leur naissance, qui puisse nuire à leur pauvre existence. Quelles que soient vos charges de famille, vous devez accepter un enfant de plus comme une bénédiction que la Providence vous envoie, et renoncer aux calculs sacrilèges de la prudence humaine, pour vous confier complètement à la bonté de Dieu qui ne laisse pas même les oiseaux du ciel sans nourriture. La justice humaine, redevenue païenne ou plutôt athée, se montre souvent indulgente pour des mères, indignes de ce nom, qui croient échapper au déshonneur par l'homicide, et on voit des gens, d'ailleurs honnêtes, qui ne craignent pas de se faire les complices de ces malheureuses créatures. C'est un crime qu'on ne saurait juger trop sévèrement.

Ni les parents, ni les lois ne peuvent porter une atteinte quelconque à la vie d'un enfant, parce que cette vie appartient à Dieu. Dès que l'enfant existe, il appartient à ses parents, dès qu'il voit le jour il tombe sous leur autorité, ceux-ci sont responsables devant Dieu de la vie de son corps et du salut de son âme. Les auteurs de la vie d'un enfant ont, avant tout, le droit et le devoir de défendre cette vie si fragile contre tous les dangers qui peuvent la menacer. Le premier usage que vous ferez de ce droit, mes frères, sera de procurer à votre enfant le baptême, puisque vous savez qu'il ne peut sans cela entrer au ciel ; nous avons parlé ailleurs de ce devoir, je ne fais que le rappeler. Si on vous disait que ce sera à l'enfant à choisir un jour sa religion, qu'on violente sa liberté en le présentant à l'Eglise sans qu'il y consente, vous répondriez que Celui qui vous a donné l'autorité sur cet enfant veut en faire son fils adoptif par le baptême, et que vous voulez qu'il soit chrétien.

Pères et mères de famille, vos enfants vous appartiennent, non pas pour que vous en fassiez ce qu'il vous plaira, mais pour que vous les mettiez en état de gagner le ciel et de servir leur pays. Comment fait-on d'un enfant un bon chrétien et un bon citoyen ? Par une bonne éducation. C'est surtout à l'occasion de l'éducation de vos enfants, que vous aurez à exercer votre autorité. Qu'est-ce que l'éducation, mes frères ? C'est la formation de l'esprit et du cœur de vos enfants, c'est la répression des mauvais instincts que le péché a créés dans leur âme et le développement des semences de vertus que la main de Dieu y a jetées dès leur baptême. Pour élever un enfant à la hauteur de sa vocation de chrétien, d'héritier du ciel, il faut autre chose que des leçons de grammaire, d'algèbre, d'histoire et de gymnastique ; il faut la vérité et la grâce. Or ces trésors que Jésus-Christ a apportés au monde sont entre les mains de son Eglise, c'est là que vous devez les aller chercher, et quiconque vous empêcherait d'élever vos enfants à la lumière des dogmes de la religion, de



les faire instruire par des maîtres chrétiens, compromettrait un acte d'usurpation sacrilège. Que l'Etat s'occupe activement de fournir à ceux qui en ont besoin d'excellents professeurs des sciences humaines, je l'admets ; qu'il veille à ce que les enfants ne croupissent pas dans une ignorance malsaine, je le comprends ; mais qu'il ne prétende pas s'emparer de vos enfants pour les soustraire à l'influence des ministres de l'Eglise à qui Dieu a dit : « Allez, enseignez les nations. » Vous seriez bien coupables si vous négligiez l'éducation de vos enfants, mais plus coupables encore si vous leur laissez donner une éducation nuisible au salut de leur âme. Vous êtes pères : c'est à vous qu'on demandera compte de cette âme que vous avez dû former à la vertu, c'est à vous de la mettre dans des conditions favorables à son heureux développement.

En dehors de l'éducation, quelle autorité avez-vous encore sur vos enfants ? D'exiger d'eux, dans l'intérêt de la famille qui est aussi leur intérêt, un travail proportionné à leurs forces. Vous mangez votre pain à la sueur de votre front, vous avez nourri vos enfants du fruit de votre travail : il est juste qu'ils prennent leur part de vos peines aussitôt que cela leur est possible, il est juste qu'ils contribuent à conserver, à augmenter ce patrimoine qui est le bien commun de toute la famille, et que vous aurez à leur partager un jour. Vous avez donc le droit de leur imposer un travail utile à vos intérêts, en rapport avec leurs forces, pourvu qu'il n'ait rien de contraire à la loi de Dieu, car vous ne devez pas oublier que c'est au nom de l'autorité reçue de Dieu que vous leur commandez.

Un moment viendra où vos enfants, devenus des hommes, vous quitteront, ou pour fonder eux-mêmes une famille, ou pour entrer dans une vocation de leur choix. Ici ils sont libres. Ils doivent sans doute s'inspirer de vos conseils, respecter vos avis ; mais si vous vous opposiez sans raison à une décision qui leur semble avantageuse, ils ne seraient pas obligés de vous obéir. Si vous voulez qu'ils conservent toujours le respect de votre dignité de père, laissez-les jouir de leur liberté de chrétiens : le choix d'un état a souvent une influence décisive sur le salut, vous ne pouvez vous opposer à ce qu'ils suivent un attrait légitime. Quand ils étaient enfants, quand la raison n'était pas encore développée en eux et que le caprice ou de mauvais conseils les portaient au mal, vous aviez le droit d'employer de sages corrections pour les ramener au devoir ; mais quand ils doivent prendre sur eux toute la responsabilité de leurs actes, vous n'avez plus que le droit du bon conseil. La loi civile vous prive même d'un droit qui semble pourtant inhérent à votre autorité, je veux dire le droit de déshériter un enfant qui refuse d'écouter vos sages avis, ou dont l'inconduite est déjà pour vous une source de chagrin. Les législateurs ont cru devoir prendre la défense des enfants contre d'injustes préférences ; en réalité ils ont sacrifié l'autorité paternelle et compro-

mis la propriété familiale. Si vous devez obéir à ces lois dont la nécessité s'impose à notre société égalitaire, vous éviterez tout abus de votre autorité dans le gouvernement de votre famille, comme dans le partage de vos biens ; et vous n'oublierez jamais que pour obtenir de vos enfants, jusqu'à vos derniers jours, le respect auquel vous avez droit, vous devez respecter vous-mêmes la souveraine autorité de Dieu, auteur de votre droit, et faire toujours de ses commandements la règle de votre conduite. « Heureux, a dit David, l'homme qui craint le Seigneur : ses descendants seront prospères sur cette terre, les richesses se multiplieront dans sa maison, et sa justice sera récompensée jusqu'à la fin des siècles. » (Ps., cxi, 1-3). C'est en pratiquant parfaitement vos devoirs de chrétiens que vous réussirez à user de votre autorité paternelle pour le bien de vos enfants, pour votre salut et votre bonheur éternel. Ainsi soit-il.

## CATÉCHISME DE PREMIÈRE COMMUNION

### TROISIÈME PARTIE

#### Moyens de salut

#### LES SACREMENTS

#### B

#### *Les sacrements en particulier*

#### IV. — LA PÉNITENCE (suite)

##### § 2. — *De la confession*

##### 1<sup>o</sup> Nature de la confession.

— *Le mot confession ne se prend-il pas en divers sens ?*

— Le mot *confession* signifie souvent l'affirmation extérieure de sa foi. « Quiconque me confessera devant les hommes, a dit Jésus-Christ, je le confesserai aussi moi-même devant mon Père. » (Matth., x, 32).

D'autres fois, le mot *confession* désigne le lieu où le corps d'un martyr avait été inhumé : ainsi l'on dit la *Confession de saint Pierre* au Vatican.

Plus particulièrement il signifie l'aveu, la déclaration d'un fait, et c'est dans ce sens qu'il le faut entendre ici.

— *Qu'est-ce que la confession sacramentelle ?*

— C'est l'accusation de ses péchés faite à un prêtre approuvé, pour en recevoir l'absolution.

— *Qu'est-ce à dire, une accusation ?*

— C'est-à-dire un aveu, une déclaration faite devant un juge compétent.

— *Par là, de quoi se distingue la confession sacramentelle ?*

— Elle se distingue de la simple narration, de la confidence proprement dite, même faite à un prêtre en vue d'en recevoir une direction ou d'utiles conseils.

— *Pourquoi avez-vous dit : de ses péchés ?*

— Parce que l'objet matériel de la confession est tout péché actuel commis après le baptême, péché propre et personnel, à l'exclusion des péchés d'autrui.

— *Pourquoi ajoutez-vous : faite à un prêtre approuvé, pour en recevoir l'absolution ?*

— Parce que la confession sacramentelle a pour but propre d'obtenir l'absolution et ainsi ne

peut être faite qu'à celui qui a le pouvoir requis pour absoudre.

==

## 2<sup>e</sup> Convenances de l'institution divine de la confession.

— *Nous avons établi l'institution divine elle-même de la confession, à propos du troisième commandement de l'Eglise. Nous nous bornerons donc ici à relever quelques-unes des raisons de convenance en faveur de cette institution divine.*

*Rappelez-vous d'abord comment la confession est exigée par la nature même du sacrement de pénitence ?*

— Le sacrement de pénitence a été institué sous forme de jugement.

Or, dans tout jugement la première chose à procurer, c'est la connaissance de la cause : comment juger là où la cause est ignorée ? Au tribunal de la pénitence, cette connaissance ne peut résulter que du propre aveu du pénitent manifestant lui-même les secrets de sa conscience.

Donc la nécessité de cet aveu, c'est-à-dire de la confession proprement dite des péchés, s'impose avec évidence, dès lors que l'on admet l'existence du sacrement lui-même.

— *De plus ?*

— De plus, le tribunal de la pénitence est par dessus tout le tribunal de la miséricorde et du pardon. Mais le pardon ne doit être accordé qu'au véritable repentir.

Or, quoi de plus propre à manifester et à garantir la sincérité du repentir, que l'humble et douloureuse accusation de ses fautes ?

— *En outre ?*

— Au tribunal de la pénitence, le prêtre, pour assurer les droits de la justice divine, tout en déliant le pécheur du côté de l'éternité, doit lui imposer une satisfaction proportionnée à ses fautes.

Mais pour établir cette proportion entre la peine et l'offense, il faut, de toute nécessité, qu'il connaisse la nature et la quantité des fautes. A ce point de vue encore la confession doit être jugée nécessaire.

— *En dehors de ces raisons de nécessité, n'en existe-t-il pas plusieurs autres, de simple utilité ou de convenance, qui peuvent contribuer à répondre aux multiples objections faites contre la confession et qui achèvent de justifier pleinement son institution divine ?*

— Ces raisons existent décisives et nombreuses.

— *Citez-en quelques-unes parmi les principales ?*

— D'abord la confession oblige le pécheur, pour chercher et trouver tous ses péchés, à rentrer en lui-même, à sonder sa conscience ; elle lui donne par là même une plus grande connaissance de son état d'âme, de ses faiblesses, de ses défauts.

— *Et cette connaissance plus approfondie de soi-même ne contribue-t-elle pas efficacement à extirper le péché ?*

— Oui ; car la première condition pour guérir un mal, c'est d'en découvrir parfaitement la nature et les causes. Et tel est le résultat procuré par la confession en ce qui regarde le péché.

— *L'aveu lui-même qui a lieu par la confession n'avance-t-il pas encore cette œuvre d'extirpation du péché ?*

— L'aveu lui-même et l'effort qu'il demande arrache en quelque sorte le péché du fond de l'âme où il se cache, et le pousse dehors, le « jette au loin, » selon l'expression des saints Livres.

— *Citez un mot qui résume admirablement cet avantage de la confession ?*

— « La confession, a dit un auteur, est la chasse au péché. »

— *La confession n'est-elle pas bonne également comme préservatif contre le péché ?*

— On doit l'affirmer. Combien de fois la pensée de la confession qu'il faudra faire a contribué puissamment à détourner de nouvelles fautes ! Que de crimes ainsi étouffés ! C'est un frein efficace aux passions mauvaises.

— *La confession ne facilite-t-elle pas aussi l'expiation que l'on doit faire du péché ?*

— Oui, et cela de deux manières.

— *La première ?*

— L'aveu des fautes éveille, conserve et accroit merveilleusement les sentiments de pénitence, qui autrement n'existeraient pas ou demeureraient faibles et languissants.

— *La deuxième ?*

— La peine que coûte l'aveu des fautes, la confusion salutaire qui en résulte, est déjà une expiation qui donne un certain droit au pardon.

— *Ne peut-on pas enfin découvrir une autre convenance de l'institution divine de la confession, dans le besoin inné à l'homme de manifester extérieurement ce qui lui pèse sur le cœur ?*

— Oui, et s'il est des secrets qui torturent, tant qu'ils restent cachés, et dont la confidence cause un soulagement indicible, on peut dire qu'aucun ne nous fatigue comme le secret du péché, de certains péchés en particulier, et des peines qu'ils enfantent.

— *N'est-ce pas ce qui explique pourquoi si souvent l'angoisse du remords pousse à l'aveu de la faute ?*

— Assurément, et il n'est pas rare de voir les plus grands criminels aller se dénoncer eux-mêmes, au risque de leur vie. A plus forte raison les âmes délicates et nobles ne peuvent-elles souffrir de tenir leur conscience fermée, et l'aveu pour elles surtout est un besoin inné.

— *N'avez-vous pas remarqué combien cela était vrai des saints en ce qui regarde la confession ?*

— On peut dire en effet que c'est là une des raisons qui a fait embrasser avec tant d'ardeur par les saints de tous les siècles la pratique de la confession fréquente.

— *Et de tout cela vous concluez ?*

— Je conclus avec assurance que Notre-Seigneur en établissant le précepte de la confession, loin de violenter la nature et de lui imposer un joug insupportable, consacrait au contraire, en le facilitant d'ailleurs, un de ses besoins instinctifs.

==

## 3<sup>e</sup> Qualités de la confession.

— *Quelles sont, d'après les théologiens, les qualités que doit avoir la confession ?*

— Ces qualités sont au nombre de seize ; mais la plupart doivent être regardées comme utiles et non comme nécessaires.

— *Enumérez ces qualités ?*

— Les qualités de la confession sont énoncées dans ces quatre vers :

Que ta confession soit humble, simple et claire,  
Rapide et pure en tout, libre, modeste, entière,  
Fait en secret, souvent, fidèle, et tout soupir,  
Discrète et forte, afin d'accuser, d'obéir.

— *Quand la confession est-elle humble ?*

— C'est lorsqu'on observe en la faisant une attitude décente et modeste, qu'on se présente avec des vêtements simples et honnêtes, sans insignes, sans armes, qu'on vient s'accuser à



genoux, les mains jointes, les yeux baissés, avec le sentiment de sa culpabilité et de sa misère.

— *En quoi consiste la simplicité de la confession ?*

— Elle consiste à dire ses péchés tels qu'on les connaît, sans les augmenter, sans en rien diminuer, sans chercher de vaines excuses à ses fautes, ni de longues circonlocutions pour les déclarer.

— *Quand la confession est-elle claire ?*

— C'est lorsqu'elle est faite sans ambages, réticences ou équivoques, de manière à donner au confesseur la pleine intelligence du péché, tel qu'il s'est présenté à la conscience au moment même où il était commis.

— *Quand la confession est-elle rapide ?*

— Elle l'est d'une part lorsqu'elle n'est point trop différée après la faute. Elle l'est encore lorsqu'on accuse ses péchés sans y mêler des détails inutiles, sans s'égayer dans de vaines histoires.

— *Quand la confession est-elle pure ?*

— Lorsqu'elle est faite avec une droite et sincère intention de recouvrer l'amitié de Dieu, et non pour aucune fin mauvaie ou moins bonne, comme serait de passer pour une personne pieuse aux yeux du monde, ou d'éviter certains désagréments que l'on craindrait d'encourir autrement.

— *Quand la confession est-elle libre ?*

— La confession est libre, lorsqu'elle est pleinement volontaire, et non imposée par la force ou la contrainte. Si elle était tout à fait forcée, elle serait invalide. Si elle ne l'était que de quelque manière, par exemple si l'on se confessait par crainte de ses parents, elle pourrait néanmoins être bonne, pourvu qu'elle eût les autres qualités nécessaires.

— *Quand la confession est-elle modeste ?*

— C'est lorsque l'aveu des fautes est accompagné d'une certaine confusion salutaire, et ne ressemble pas à un récit fait avec indifférence et par manière d'acquit. Je dis : confusion salutaire, et non pas mauvaise honte qui exclut la confiance et pourrait nuire à la sincérité de la confession.

— *En quoi consiste l'intégrité de la confession, sur laquelle nous aurons à revenir d'ailleurs à cause de l'importance de cette qualité ?*

— L'intégrité consiste à ne rien taire de ce qui doit être déclaré d'après le précepte divin.

— *Comment la confession est-elle secrète ?*

— En ce qu'elle est faite au prêtre seul. La confession publique serait valide, mais en aucun cas elle n'est de précepte ; et même la nécessité où l'on serait de ne pouvoir se confesser autrement que d'une manière publique, serait une cause suffisante pour être dispensé de l'intégrité.

— *Pourquoi faut-il se confesser fréquemment ?*

— Parce que la confession a été instituée pour les pécheurs. Plus on pèche souvent, plus aussi on doit se montrer empressé d'y recourir. La confession fréquente n'est pas moins utile d'ailleurs aux personnes pieuses elles-mêmes.

— *Qu'est-ce à dire que la confession doit être fidèle ?*

— C'est à dire qu'elle doit être sincère, de telle sorte que le pénitent déclare ses péchés en toute conscience, tels qu'ils sont ou qu'il les connaît, les péchés certains comme certains, les douteux comme douteux, etc.

— *Ne doit-elle pas être aussi douloureuse ?*

— Oui ; elle doit être accompagnée de douleur, au moins au fond du cœur, car il n'est nullement

nécessaire qu'elle se traduise par des soupirs et par des larmes.

— *Qu'est-ce à dire qu'il faut que la confession soit discrète ou prudente ?*

— C'est à dire qu'il ne faut rien découvrir des fautes ou des défauts d'autrui, sans nécessité.

— *Pourquoi dites-vous : sans nécessité ?*

— Parce qu'il peut être parfois nécessaire, pour faire connaître suffisamment ses péchés ou pour révéler l'occasion prochaine et le danger dans lequel on se trouve, d'entrer dans des explications qui accusent le prochain.

— *Pourquoi la confession doit-elle être courageuse et forte ?*

— Pour ne rien omettre par fausse honte. Il convient souvent, dans ce but, de commencer par l'aveu des fautes qui coûtent davantage à accuser.

— *Et si, malgré tout, on avait peine à vaincre sa timidité ?*

— Il faudrait en toute simplicité avouer son embarras au confesseur, qui ne négligerait rien pour aider et mettre à son aise le pénitent.

— *Pourquoi a-t-on ajouté que la confession a pour but de s'accuser ?*

— Afin de bien préciser la nature de la confession, qui est de s'accuser et non de s'excuser ; et de mettre en garde contre le défaut qui consiste, tout en s'accusant, à alléguer toute sorte de raisons pour se justifier ou pour atténuer sa culpabilité.

— *En quoi consiste la dernière qualité de la confession, savoir : qu'il faut être prêt à obéir ?*

— Elle consiste dans cette disposition du pénitent de se conformer à tout ce qui lui sera ordonné ou conseillé par le confesseur pour le bien de son âme.

## Deux rectifications

La mort de Mgr Pie. — Une petite erreur historique à corriger dans un sermon sur *La mort du pécheur*, n° du 15 octobre. A la page 800, 1<sup>re</sup> col., dernier alinéa, il est dit que « Mgr Pie fut frappé de mort à l'autel après la communion. »

Ce détail est inexact. D'après Mgr Baunard, le cardinal Pie fut frappé dans son lit, à une heure du matin.

Un mot du P. d'Alzon. — Un de nos collaborateurs a cité, n° du 8 oct., p. 777, un mot du P. d'Alzon encore enfant. Une personne bien informée nous assure que l'anecdote n'est pas tout à fait conforme à la vérité, et nous donne la version suivante :

C'était au Vigan. Au sortir d'un office, M. et Mme d'Alzon saluèrent une personne de leur connaissance. Leur jeune fils négligea cette politesse, et recevant de ses parents une observation, il répondit : « Mais nous ne sommes plus dans l'église, et vous m'avez dit : *Hors de l'église point de salut.* »

Il ne s'agissait point de la marquise de Calvière, qui n'était point protestante. C'était une demoiselle de Saint-Priest ; et chez les Saint-Priest, à aucune époque il n'y a eu des hérétiques.

## IMPRIMATUR

Lingonis, die 18 novembris 1903.

† SEBASTIANUS, *Episcopus Lingonensis.*

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT.

# L'Ami du Clergé Paroissial

## SOMMAIRE

**Sermons pour la fête de Noël.** — I. Gloire à Dieu et paix aux hommes, 913.

**Explication populaire des Evangiles, par un curé de campagne.** — Troisième dimanche de l'Avent : *Préparation évangélique*, 916.

**Pour la fête des Congrégations de la sainte Vierge.** — L'Immaculée Conception, 918.

**Courtes instructions pour la prière du soir.** — CXVI. Jésus guérit deux aveugles et un muet possédé du démon, 919. — CXVII. Jésus enseigne à Nazareth et y est méprisé, 921.

**Varia.** — XIX. Les pauvres et les riches dans l'Eglise, 922.

**Catéchisme de persévérance.** — *La vie publique de Notre-Seigneur Jésus-Christ.* — TROISIÈME ANNÉE : LE FONDATEUR. — VII. L'aveugle-né et la parabole du Bon Pasteur, 924.

## SERMONS POUR LA FÊTE DE NOËL

### I

#### GLOIRE A DIEU ET PAIX AUX HOMMES

*Gloria in altissimis Deo,  
et in terra pax hominibus  
bonæ voluntatis.*

Gloire à Dieu au plus haut des cieux : et sur la terre, paix aux hommes de bonne volonté. (Luc, II, 14).

Mes frères,

Dans la campagne, tout près de Bethléem, des bergers gardaient leurs troupeaux et veillaient pendant la nuit. Tout à coup, dit saint Luc, un ange du Seigneur leur apparut ; la gloire du Seigneur les enveloppa de lumière, et ils furent saisis d'une grande crainte : car, pour les Fils d'Israël, nulle splendeur ne tombait du ciel qui ne leur rappelât les sommets enflammés du Sinaï et le Jéhovah qu'on ne voyait pas sans mourir. L'ange les rassura : « Ne craignez pas, dit-il, je vous annonce une grande joie, pour vous, pour tout votre peuple : aujourd'hui, dans la ville de David, vous est né un Sauveur, le Christ, le Seigneur, et voici à quels signes vous le reconnaîtrez : vous trouverez un enfant, enveloppé de langes et couché dans une crèche. »

Une crèche ! des langes ! un enfant !... Quel étrange Sauveur ! Le Messie tant désiré par les Patriarches, salué avec transport par les Prophètes, celui qu'Israël attendait comme un Libérateur et un Roi, l'Admirable, le Dieu fort, le Fils de David est venu ; mais au lieu de tout cet appareil de grandeur et de gloire que ces titres semblaient annoncer, le voilà pauvre, délaissé, sur la paille d'une étable !... Y songez-vous, mes frères ? Quel soudain renversement de toutes les conceptions et de toutes les espérances si chères aux Juifs !

Il fallait des cœurs simples et dociles pour

accueillir ce message. Aussi l'ange ne le porta ni aux docteurs de Jérusalem, ni aux grands d'Israël, mais aux bergers ; et il trouva en eux la foi des véritables enfants d'Abraham. Leurs âmes confiantes et justes accueillirent ses paroles, et en même temps leurs yeux s'ouvrirent aux clartés célestes ; tout à coup, ils virent que l'ange n'était point seul : une multitude d'esprits, toute l'armée des cieux l'entourait, et le chœur angélique entonna l'hymne dont l'écho puissant et doux retentit chaque jour à l'autel : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté. » Les bergers écoutèrent, ravis, ce concert des anges, et quand il se perdit dans les profondeurs des cieux et que les messagers de Dieu disparurent : « Allons à Bethléem, se dirent-ils aussitôt, et voyons ce qui est arrivé, ce que le Seigneur nous fait connaître. »

C'est, mes frères, à écouter un instant, avec les bergers, ce chant des anges, que je vous convie. Puisse la suave mélodie qui charma et entraîna ces âmes droites jusque vers le berceau du Nouveau-Né de Bethléem, captiver aussi, en ce jour béni de Noël, vos esprits et vos cœurs de croyants ! « Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté » : paroles divinement lumineuses, qui expliquent, avec les abaissements de la crèche, les secrets intimes du plan divin dans l'Incarnation du Fils de Dieu. Et si la fête de Noël a toujours eu le gracieux privilège d'être entourée d'usages touchants, de naïves traditions et de fraîche poésie, c'est que les âmes profondément chrétiennes de nos pères vibraient dans leurs fibres les plus intimes, d'une joie profonde, à entendre répéter la parole de consolation et d'espérance dite par les anges, et qui donne le sens du mystère de Noël : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté. »

En vérité, mes frères, c'est à cause de cette harmonie profonde de l'hymne angélique avec le concert des volontés de Dieu pour sa gloire et le salut du monde, avec le chant intérieur de nos besoins, de nos misères, de nos désirs, de nos aspirations, que la fête de Noël est populaire entre toutes dans les pays chrétiens, dans notre chère et vieille France surtout, où le cri : *Noël ! Noël !* était avec *Montjoie Saint-Denis* l'acclamation nationale.

C'est pourquoi, on en a fait à bon droit l'observation : « En fait de fête populaire, on aura beau chercher et s'ingénier, on ne trouvera jamais mieux que notre vieux Noël fêtant joyeusement la naissance du bon Dieu sur la litière d'une étable. »

La venue de Jésus-Christ parmi nous, en effet, a procuré la gloire de Dieu et donné la paix aux hommes de bonne volonté. Arrêtons-nous à ces deux pensées : elles sont clairement indiquées et formulées dans le chant des anges.

### I

D'abord, gloire à Dieu au plus haut des cieux ! La gloire de Dieu, c'est le but de la création. Dans



ses œuvres, Dieu se doit à lui-même de tout rapporter à sa gloire. Il se chante dans l'univers une sorte de magnifique et vaste cantique à l'honneur de Dieu, Créateur et Maître de tout. Les nébuleuses innombrables dans les lointaines profondeurs des cieux, toute l'armée immense des étoiles, le soleil foyer de chaleur, de lumière et de vie, avec son cortège majestueux de planètes, tout cela célèbre, tout cela chante la gloire de Dieu. Et sur la terre, les parfums des fleurs, les chants des oiseaux, le bruit du tonnerre, le mugissement de l'océan, le mouvement et la vie de tout ce qui nous entoure, tout cela encore chante la gloire de Dieu, en exécutant sa volonté, en manifestant sa bonté, sa puissance et sa grandeur. Et avec l'homme, tout ce magnifique univers a un Roi et un Pontife ; avec l'âme humaine, intelligente et libre, toute cette louange inconsciente et matérielle s'élève et grandit. Résumant en lui, dans son corps, toutes les créatures inférieures, l'homme peut, par l'hommage éclairé et volontaire de son adoration et de sa louange, chanter, à la gloire de Dieu, un cantique plus beau.

Mais l'homme lui-même, si parfait qu'il soit, est encore à une distance énorme de Dieu : sa voix est trop faible, sa misère trop grande. Qui rendra à Dieu l'hommage parfait de louanges ? Quel être, résumant en lui toute la création, la portera de plein droit et dignement jusqu'à Dieu ?

C'est là, mes frères, qu'apparaît dans tout son éclat superbe la vérité de la parole de saint Paul : « Il est véritablement grand le mystère d'amour par lequel un Dieu s'est manifesté en prenant la chair de l'homme... » C'est pour la porter jusqu'à Dieu que le Verbe a pris la nature humaine, résumé de tous les êtres inférieurs ; il l'a élevée, en se l'unissant personnellement, à la dignité divine, et a associé ainsi toutes les créatures aux hommages infinis rendus par lui à la Trinité sainte. Gloire à Dieu au plus haut des cieux !

Ainsi Jésus-Christ est le centre de la religion et du monde. C'est en lui et par lui que tout a été créé, que tout se tient et s'explique. De même que nous sommes trop habitués à voir la religion resserrée entre les murs des églises et que nous ne sommes presque plus surpris qu'on ne lui donne pas sa place au grand air et en plein soleil ; de même une conception tronquée et menteuse de l'univers et des événements a malheureusement accoutumé bien des chrétiens à considérer l'Incarnation comme un fait important sans doute, mais isolé dans l'histoire par sa majesté solitaire.

Non, non, il n'en est pas ainsi, mes frères. Jésus-Christ, c'est le divin Soleil, c'est la grande Lumière pour cette vie et pour l'autre, pour ce monde matériel et tout ce qui s'y passe. « Tout est pour vous, disait saint Paul, mais vous êtes pour Jésus-Christ, et le Christ est pour Dieu. »

Gloire à Dieu au plus haut des cieux ! Oui, mes frères, Jésus-Christ, « l'Emmanuel, le Dieu avec nous, l'enchanteur habile, le Dieu approchant, le chantre de la création, » ainsi que l'ont nommé

l'Ecriture ou les Pères de l'Eglise, Jésus-Christ a pour fonction de procurer la gloire de Dieu au plus haut des cieux.

De plus, à cause de la chute originelle, dont chaque âme porte encore les traces humiliantes, Jésus-Christ a été le médiateur bienfaisant, qui a réparé l'injure faite à Dieu. Le premier homme s'était révolté contre son Créateur ; il l'avait frustré de la gloire qu'il était obligé de lui donner par la soumission de sa volonté libre. Outre ce péché d'origine qui atteint tous les hommes, les innombrables fautes et crimes de tous les hommes et de tous les temps ont porté à l'honneur de Dieu, Maître souverain du monde, une atteinte, lui ont fait un outrage, que l'homme, faible et borné, malgré son repentir, malgré ses prières, malgré ses sacrifices, était impuissant à réparer. Et c'est pourquoi, mes frères, dans le doux enfant de Marie, souriant et frère sur sa pauvre crèche, nous reconnaissons et nous saluons, avec les bergers, notre Sauveur et notre Rédempteur. Seul, — par les humiliations de sa crèche, par les souffrances de la Passion et de la Croix, — seul, — prenant sur lui nos péchés pour les laver tous dans le bain purifiant de son sang, — seul il pouvait venger et réparer la gloire de Dieu. Gloire à Dieu au plus haut des cieux !

Imaginez, mes frères, quels furent les sentiments de la Vierge Marie, lorsque le fruit béni de ses entrailles apparut soudain à ses regards ravies. Femme bénie entre toutes les femmes, pure, sainte, pleine de grâces, oh ! qui dira la profondeur et la sincérité de son adoration ? Qui pourrait exprimer tout ce qu'il y avait de caresse, de complaisance, d'admiration et de respect dans le premier regard qu'elle jeta sur Jésus ? Qui pourrait douter qu'après l'avoir adoré et regardé, elle le baisa ? Oh ! ce premier baiser de Marie à Jésus ! Toutes ses puissances y contribuèrent, tout son amour, toute sa tendresse, tout le parfum de ses vertus et de ses grâces s'y trouvèrent réunis. O douce Vierge Marie, ô heureuse Mère de Jésus, nous envions votre bonheur ; redoublez d'empressement et de délicate affection auprès de Celui qui vous sourit et vous tend avec amour ses bras dans un geste gracieux d'appel : le Saint-Esprit vous l'a appris, les bergers vous l'ont redit, vous y songez dans votre âme émue et attendrie, et nous y songeons avec vous, excitant par votre exemple nos âmes à l'adoration, à la louange et à l'amour : c'est Lui, c'est votre Fils, c'est Jésus qui doit rendre gloire à Dieu au plus haut des cieux.

## II

C'est Lui aussi qui apporte la paix sur la terre aux hommes de bonne volonté. Il est *le prince de la paix* : c'est un des titres par lesquels Isaïe le saluait dans ses visions prophétiques. Lui qui avait si souvent à la bouche en abordant ses apôtres et ses disciples ce souhait : « La paix soit avec vous ! » lui qui sur le point de les quitter leur disait : « Je vous laisse la paix, je vous donne ma paix, » il était juste que sur son berceau déjà

retentit ce mot bienfaisant, ce mot divin : « Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté ! »

Cette paix, je la vois d'abord dans le salut assuré, dans la possibilité, ou du moins dans la facilité plus grande que la venue du Rédempteur a donnée aux hommes pour aller au ciel.

Le but dernier de la vie, la raison de notre apparition pour quelques années dans ce monde, ce n'est point ici-bas qu'il faut les chercher. Autrement, ce qui se passe en nous et autour de nous ne serait qu'une sarabande étrange, une énigme indéchiffrable et souvent poignante et cruelle. Chrétiens, mes frères, levons les yeux, écoutons avec les bergers ces voix d'en haut qui nous parlent de paix. Elles disent vrai : car le Sauveur nous apporte l'espérance de la paix éternelle, dans le repos, dans la lumière, dans l'amour, dans le contentement parfait de toutes les nobles aspirations de notre cœur. Ames meurtries, âmes en deuil, âmes inquiètes, âmes scandalisées des défaites apparentes et partielles de la justice et de la vérité, je vous cherche et je vous dis : « En haut le regard et l'attente ! Par delà ce qui passe, par delà les larmes, les souffrances et les épreuves d'ici-bas, élevez-vous par une grande envolée de foi et d'espérance, jusqu'à la patrie, jusqu'au lieu de la paix éternelle, dans le sein de Dieu et la joie du ciel ! »

La douce et inébranlable confiance que nous arriverons un jour à ce but, la volonté ferme et énergique de ne pas nous arrêter ni nous détourner dans notre marche, nous donneront dès maintenant la paix. Je vous le demande, mes frères, combien d'âmes, présentement, dans notre cher pays de France, sont privées de la paix ! Les unes, ne croyant plus à rien, s'agitent au gré des passions, de la soif de jouir, de l'ambition furieuse d'arriver, de la haine, des intérêts égoïstes, des influences sectaires ; beaucoup d'autres, chrétiennes encore au fond d'elles-mêmes, n'ont plus cependant cette foi vigoureuse et dominatrice, pleine de calme et de sérénité, qui combat vaillamment les tempêtes intérieures de l'âme et ne se laisse pas troubler par le mal extérieur.

Oh ! puisse la paix de Dieu qui surpasse tout sentiment garder vos cœurs et vos intelligences en Jésus-Christ ! Paix aux hommes de bonne volonté !

La bonne volonté, voilà clairement énoncée la condition de la paix pour nos âmes. La bonne volonté, ce mot simple, cette chose simple éclate dans le chant des anges, après la gloire, à côté de la gloire ; et ces deux mots rapprochés étaient bien capables d'encourager et d'élever aux grands et beaux espoirs les bergers, et après eux toutes les âmes soucieuses d'avoir vraiment en elles la bonne volonté, dont les anges ont chanté les triomphes.

La bonne volonté ! C'est-à-dire la volonté juste, droite, pure ; la conformité intérieure et extérieure de nos sentiments, de nos paroles et de nos actions à la loi divine, à la volonté de notre Créateur et de notre Maître. Beauté et bonté inté-

rieures, éclat incomparable de l'âme, spirituelle, immortelle, baptisée, et vivant par la grâce de la vie de Dieu ! Voilà, mes frères, ce qui fait notre valeur aux yeux de Dieu, donc notre valeur réelle. Tout le reste. — beauté du corps ou infirmité, élégance des vêtements ou pauvreté, haute situation ou obscurité du travail quotidien, — tout cela, mes frères, n'est que secondaire. À travers tout cela, sous ces dehors humbles ou magnifiques, ce que Dieu voit, ce que Dieu estime, ce que Dieu récompense, c'est la beauté ou la droiture de l'âme. Et c'est pour tous, bergers et mages, petits et grands, pauvres et riches, que retentit, sur le berceau du Sauveur, comme une consolation, un encouragement et un précieux enseignement, la mélodie des anges : « Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté. »

Quand cette paix intérieure est solidement assise dans l'âme, rien ne peut la détruire. C'est le chêne inébranlable sur ses robustes et profondes racines, dont les tempêtes les plus furieuses n'aboutissent qu'à faire éclater davantage aux yeux de tous la force majestueuse et calme. Et si les temps deviennent sombres, si les menaces d'orage s'accroissent à l'horizon, si la puissance des ténèbres et du mal a un moment libre carrière pour combattre la Religion et l'Eglise, mes frères, je vous redis avec le Sauveur : « Ne craignez pas ! Que votre cœur ne se trouble point. » Dieu a ses vues pour purifier son Eglise et la rendre plus sainte. C'est dans une atmosphère pareille qu'elle est née et qu'elle a grandi. Un livre récent, et qui a obtenu un trop grand succès, décrit, dans un contraste très frappant, la rencontre au temps de Néron des mœurs païennes, corrompues et sanglantes, avec les vertus chrétiennes, profondes et sincères. Il est singulièrement impressionnant de voir, dans un tableau saisissant, en face de tant d'ignominies et de cruautés, tant de pureté et de bonté ; de voir aussi la sérénité des apôtres, des vaillants chrétiens et des vierges de Rome, en face des persécutions et du martyre. Donnons-nous, mes frères, donnons à l'Eglise la consolation de nous jeter, de nous plonger en plein christianisme, dans l'atmosphère vivifiante des vraies vertus chrétiennes, d'être ainsi chacun pour notre compte des apologies vivantes des bienfaits de Jésus-Christ et de sa religion. A cette condition, même au milieu des orages, nous aurons, grande et surabondante, la paix promise aux hommes de bonne volonté.

Noël est une grande fête chrétienne, mais aussi une grande fête française. Noël, c'est le baptême de Clovis avec trois mille de ses guerriers. Noël, c'est Charlemagne sacré à Rome empereur d'Occident, pour être le sergent du Christ et le défenseur de l'Eglise contre les mécréants. Une prière donc pour ce pays, que, même aux heures tristes, on ne cessait pas jadis d'appeler la « douce France ! » Une prière pour qu'elle aussi se préoccupe de rendre gloire à Dieu et qu'elle soit assez forte et assez juste pour donner, dans son sein et sur



toute la terre, paix aux hommes de bonne volonté qui ont espoir en elle.

Mes frères, encore une fois, pour notre bien, pour faire écho au chant des anges, pour profiter de la venue de Jésus parmi nous, persuadés que c'est le meilleur programme pour le progrès intérieur de chacun, et du même coup pour le bonheur de notre pays, méditons, savourons et redisons souvent pendant ces jours, au dedans de notre âme, comme un refrain et un air du ciel, redisons le cantique des anges : « Gloire à Dieu dans les cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté ! » Ainsi soit-il.

## EXPLICATION POPULAIRE DES ÉVANGILES

PAR UN CURÉ DE CAMPAGNE

III<sup>e</sup> DIMANCHE DE L'AVEINT

**Evangile selon saint Jean, I, 19-28.**

En ce temps-là, les Juifs envoyèrent de Jérusalem à Jean des prêtres et des lévites pour lui demander : Qui êtes-vous ? Et il le déclara sans détour et il ne le nia pas ; il dit : Je ne suis point le Christ. Ils lui demandèrent : Quoi donc ? Etes-vous Elie ? Et il dit : Je ne le suis point. Etes-vous prophète ? Et il répondit : Non. Ils lui dirent : Qui êtes-vous donc, afin que nous rendions réponse à ceux qui nous ont envoyés ? Que dites-vous de vous-même ? Je suis, répondit-il, la voix de Celui qui crie dans le désert : Rendez droite la voie du Seigneur, comme a dit le prophète Isaïe. Or, ceux qu'on lui avait envoyés étaient des Pharisiens. Ils lui firent encore cette demande, et ils lui dirent : Pourquoi baptisez-vous, si vous n'êtes ni le Christ, ni Elie, ni prophète ? Jean leur répondit : Moi, je baptise dans l'eau ; mais il y a au milieu de vous quelqu'un que vous ne connaissez pas : c'est celui qui doit venir après moi. Il a été mis au dessus de moi, et je ne suis pas digne de dénouer les cordons de ses souliers. Ceci se passa en Béthanie, au delà du Jourdain, où Jean baptisait.

### Plan

**Préparation évangélique.** — Jésus-Christ veut disposer doucement les cœurs à croire en sa divinité. — Saint Jean-Baptiste l'annonce d'abord en termes couverts, puis d'une manière explicite. — Députation du Grand Conseil des Juifs auprès de saint Jean. — Demandes et réponses. — Les Pharisiens. — Saint Jean s'efforce de les éclairer sur sa personne et sur celle de Jésus-Christ. — Incrédulité des Juifs. — Malheur des chrétiens qui les imitent.

Mes frères,

1. Avant d'exiger des hommes un acte de foi, Jésus-Christ daigna prendre tous les moyens de les convaincre qu'il était véritablement le Fils de Dieu. S'il se fût présenté comme tel tout à coup, sans avoir préparé les esprits au grand mystère de

l'Incarnation, il les aurait peut-être soumis à une épreuve trop forte pour leur faiblesse. Il s'agissait, en effet, d'amener les Juifs à adorer, comme Dieu, celui qu'ils avaient vu naître dans une étable, celui qu'ils avaient vu grandir sous les dehors d'un enfant ordinaire, dans une pauvre famille, celui qu'ils avaient vu travailler jusqu'à l'âge de 30 ans, dans la boutique d'un ouvrier. La chose était difficile, d'autant plus qu'un grand nombre de Juifs s'étaient fait une tout autre idée du *Messie*, prédit par les prophètes. Il fallait donc d'abord détruire cette idée, et conduire peu à peu les esprits vers un ordre de choses entièrement différent.

Pour cela, Jésus-Christ avait employé un excellent moyen, en suscitant un homme extraordinaire, d'une sainteté éclatante, d'un genre de vie capable de frapper l'attention des foules, lequel devait lui servir d'ambassadeur ou, comme nous disons, de *Précurseur*.

Il fit, dans l'ordre spirituel, ce qu'il fait chaque jour dans l'ordre naturel. Avant le soleil, il nous envoie l'aurore. Si le soleil se levait tout à coup sur l'horizon, notre vue, passant subitement des ténèbres à la lumière, serait blessée et redouterait cette brusque transition. Avec l'aurore, au contraire, notre œil, doucement préparé, peut jouir tout à son aise du spectacle ravissant du lever du soleil.

2. L'homme prédestiné à être le *Précurseur* de Jésus-Christ, nous le connaissons déjà ; nous en avons parlé, en expliquant l'évangile de dimanche dernier : c'est saint Jean-Baptiste. Et nous avons dit que Dieu lui avait confié une double mission : celle de faire connaître son Fils, et de préparer les cœurs à le bien recevoir, en prêchant la pénitence. Au commencement de sa prédication, saint Jean, pour ménager les esprits, ne parlait de Notre-Seigneur qu'en termes couverts : « C'est le *règne de Dieu* qui approche, disait-il ; Jean n'est qu'une *voix* qui crie de préparer le chemin du Seigneur ; après lui viendra un Homme bien plus grand, bien plus puissant... »<sup>1</sup>

A mesure que Jésus-Christ se révèle par des miracles, le témoignage de saint Jean devient aussi plus clair, plus explicite ; il le désigne comme l'Agneau de Dieu qui doit effacer les péchés des hommes ; il déclare qu'il a vu le *Saint-Esprit descendant sur Lui en forme de colombe*, quand il le baptisait ; et il atteste que Jésus-Christ est *vraiment le Fils de Dieu*.<sup>2</sup>

3. Vous savez que saint Jean est le premier qui commença à baptiser, et qu'il eut l'insigne honneur de baptiser Jésus-Christ, d'où lui vint le glorieux surnom de *Baptiste*. Mais son baptême n'effaçait pas, comme le nôtre, le péché originel : c'était simplement une pratique de pénitence. D'après les Évangélistes, ceux que sa prédication,

<sup>1</sup> Mathieu, III, 2.

<sup>2</sup> Jean, I, 29, 32, 34.

sur les bords du Jourdain, avaient touchés et convertis, venaient se jeter à ses pieds et confessaient leurs fautes, et il les soumettait à des ablutions qui, en lavant le corps, représentaient les effets de la Pénitence qui purifie l'âme.

Quoiqu'étant l'innocence même, Jésus-Christ voulut se soumettre à cette pratique humiliante. Il vint donc, perdu dans la foule, au baptême de son Précurseur. Saint Jean, qui ne lui avait pas encore parlé, qui ne l'avait pas même vu, le reconnut de suite; et, quand il se trouva en présence de son Dieu, son premier sentiment fut de s'humilier, son premier mouvement de tomber à ses pieds, pour recevoir le baptême de sa main. Mais Jésus insista, et l'humble serviteur dut se soumettre. Notre-Seigneur voulut ainsi nous donner l'exemple de la pénitence, et nous apprendre à rechercher avec empressement, non seulement les choses nécessaires au salut, mais encore les choses utiles à notre sanctification.

C'est en baptisant Notre-Seigneur que Jean avait vu le ciel s'ouvrir et le Saint-Esprit descendre sur lui en forme de colombe, et qu'il avait entendu une voix divine qui disait : « *Celui-là est mon fils bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances.* » A partir de ce moment solennel, il ne cessa pas de le désigner à la foule comme le Fils de Dieu, dont il fallait écouter les enseignements.

4. Après avoir éclairé le peuple, tous les hommes au cœur simple et droit qui, touchés de sa vie sainte et de ses prédications, avaient cru à sa parole, Jean devait encore rendre témoignage à Jésus-Christ devant les puissants du jour, devant les savants et les docteurs, qui jusqu'ici s'étaient tenus à l'écart. A de pareils hommes, il faut de longs raisonnements, de longs détours, pour découvrir la vérité, tandis que les autres la voient naturellement et sans nuages. C'est ce que l'évangile d'aujourd'hui nous raconte d'une manière saisissante.

« En ce temps-là donc, dit notre évangile, les Juifs envoyèrent vers Jean, pour l'interroger, des prêtres et des lévites. » — Ce fut le grand Conseil des Juifs, siégeant à Jérusalem; qui envoya ceux dont il est parlé. C'est à ce Conseil qu'il appartenait de juger des vrais et des faux prophètes, et, en général, de tout ce qui regardait la religion.

Ils lui demandèrent d'abord s'il était le *Christ*, le *Messie* promis. Si saint Jean eût été susceptible d'orgueil; défaut naturel à tous les hommes, qui les porte à vouloir s'élever au dessus d'eux-mêmes, il aurait été tenté de recevoir l'honneur qu'on lui présentait et de consentir à la haute opinion qu'on avait conçue de lui. Mais il était trop bien affirmé dans l'humilité; il déclara donc ouvertement qu'il n'était pas le *Christ*.

Ils lui demandèrent ensuite s'il n'était pas le prophète *Elie*. Nos Livres Saints, que les Juifs avaient entre les mains, annoncent que le prophète *Elie* doit revenir sur la terre, avant la fin du monde, pour prêcher la pénitence aux derniers

hommes. Quelques-uns des docteurs de la Loi, confondant le second avènement de Jésus-Christ avec le premier, s'imaginaient que saint Jean pouvait bien être le prophète *Elie*. Saint Jean répondit qu'il ne l'était pas.

Enfin, ils lui demandèrent s'il était prophète. Jean répondit qu'il ne l'était pas non plus, au moins dans le sens de leur demande. En effet, comme nous l'avons déjà expliqué, saint Jean était un prophète tout différent des autres.

Jean leur avait déclaré ce qu'il n'était pas. Alors ils le pressèrent de leur dire ce qu'il était, afin de rendre réponse à ceux qui les avaient envoyés. Il leur répondit : « Moi, je suis celui dont le prophète Isaïe a parlé, quand il a dit qu'on entendrait dans le désert une voix suscitée pour annoncer la venue du Seigneur et lui préparer le chemin. Je suis précisément cette voix qui vous crie : Le Seigneur votre Dieu approche, préparez-lui le chemin de vos cœurs. » Rien de plus clair que cette réponse. Ce Jésus, qui avait déjà fait son apparition au milieu d'eux, et révélé son pouvoir divin par de nombreux miracles, était le Seigneur, le *Messie*, et Jean n'était que son ambassadeur.

5. Mais cette réponse, plus que suffisante pour éclairer des âmes droites, ne suffisait pas aux hommes qu'on lui avait envoyés; car, dit l'Evangile, c'étaient des *Pharisiens*.

Quels étaient donc ces hommes-là? Nous devons faire connaissance avec eux. En effet, leur nom reviendra souvent dans nos évangiles, et ils ont joué un rôle trop important et trop triste, dans l'histoire de Notre-Seigneur, pour que nous les passions sous silence.

Les *Pharisiens* formaient une classe à part, au milieu du peuple juif. Ils affectaient un grand zèle à l'égard de la religion, et se donnaient comme des gens parfaits. S'érigeant en docteurs, ils prétendaient connaître parfaitement la loi de Moïse, et se mélaient de l'expliquer au peuple. En réalité, c'étaient des hommes orgueilleux, qui ambitionnaient les honneurs; des hypocrites, bien éloignés de pratiquer ce qu'ils enseignaient aux autres. Riches et instruits, pour la plupart, et comptant des prêtres parmi eux, ils exerçaient une grande influence sur le peuple. En un mot, ils formaient chez les Juifs la classe dirigeante, à l'époque de Notre-Seigneur, et faisaient l'opinion.

Evidemment nous n'avons rien de semblable parmi nous. Aussi ne faut-il pas juger des mœurs des Juifs par les nôtres; c'est le cas de dire : « Autre peuple, autres mœurs. »

6. Donc les *Pharisiens*, qui prétendaient avoir le droit de contrôler toutes les nouvelles pratiques religieuses, quand elles ne venaient pas de leur source, voulurent savoir ce que signifiait le baptême de Jean. « Pourquoi donc baptisez-vous, lui dirent-ils, si vous n'êtes ni le *Christ*, ni *Elie*, ni prophète? Que prétendez-vous faire? » Jean leur répondit : « Mon baptême n'est qu'un acte de



pénitence, une préparation à un autre baptême. Je vous baptise dans l'eau ; mais celui qui est au milieu de vous, dont vous ignorez encore l'excel-  
lence et la dignité, c'est lui qui vous donnera le véritable baptême, communiquant le Saint-Esprit. Il vient après moi, et cependant il a existé long-temps avant moi : il est tellement grand, il est si élevé au dessus de moi, que je ne suis pas digne de lui ôter sa chaussure. »

7. Après un pareil témoignage, on reste étonné, on est stupéfait, en pensant qu'un grand nombre de Juifs, et des plus éclairés, se montrèrent incrédules. Saint Jean leur annonça et leur montra Jésus-Christ Notre-Seigneur ; ils le virent de leurs yeux, ils l'entendirent de leurs oreilles, ils le touchèrent de leurs mains, pour ainsi dire ; et, malgré tout cela, ils ne voulurent pas le reconnaître comme le Fils de Dieu, ni embrasser sa doctrine, par suite de leurs préjugés, de leur orgueil, de leur mauvaise volonté.

N'est-ce pas aussi le cas d'un grand nombre de chrétiens de nos jours ? Ne serait-ce pas le nôtre ? Ah ! prenons garde d'être plus coupables que les Juifs ! Nous avons le bonheur de connaître Jésus-Christ, nous avons appris à le connaître dès notre enfance : le regardons-nous comme le seul Maître que nous devons écouter et auquel nous devons obéir ? observons-nous ses commandements avec fidélité ? C'est seulement à cette condition que nous pouvons être ses disciples ici-bas, et partager son bonheur dans le ciel.

Ainsi soit-il.

## POUR LA FÊTE DES CONGRÉGATIONS DE LA SAINTE VIERGE

### L'IMMACULÉE CONCEPTION

*Inspice et fac secundum  
exemplar quod tibi mon-  
stratum est.*

Considérez de près et imi-  
tez le modèle qui vous est  
proposé.

Mes chères enfants,

C'est sous les auspices de la sainte Vierge que, dans chaque paroisse, les jeunes filles ont placé leurs pieuses associations ; mais elles ne l'ont pas choisie toutes sous le même titre et dans le même mystère. Dans une paroisse, c'est Notre-Dame du Sacré-Cœur qui est invoquée comme patronne de la Congrégation ; dans une autre, c'est Notre-Dame du Rosaire ; là, c'est la sainte Vierge dans le mystère de sa Présentation, ou de son Assomption ; chez nous, c'est la Vierge dans le mystère de sa Conception Immaculée.

La Vierge préservée de la tache originelle, exempte de toute souillure, la Vierge au cœur pur, à l'âme radieuse d'innocence, voilà donc la première présidente de votre association, et je viens vous dire : « Regardez-la, c'est le modèle placé

sous vos yeux ; appliquez-vous à en retracer la perfection. *Inspice et fac secundum exemplar quod tibi monstratum est.* »

Ah ! sans doute, vous ne pouvez avoir la pré-  
tention de bénéficier de la grâce insigne qui a été octroyée à la sainte Vierge, en vertu de laquelle elle a été exceptionnellement préservée de la souillure originelle et soustraite aux effets qui en résultent. Il faut renoncer à lui ressembler sous ce rapport. Mais il y a un point sur lequel vous avez le pouvoir et le devoir de l'imiter : c'est dans la vigilance et la sollicitude qu'elle déploie pour abriter et garder la grâce d'innocence qui lui a été départie. Et voilà le grand exemple qu'elle vous donne et dont il importe de faire votre profit.

Eh bien ! dans cet ordre d'idées, nous mettrons en évidence deux choses : la première, c'est que la sainte Vierge, sans qu'elle y soit obligée par les nécessités de sa nature, a pris les plus grandes précautions pour se maintenir dans la pureté immaculée dont elle fut enrichie dès l'instant de sa conception ; la seconde, c'est que nous, si faibles, si fragiles, si mal affermis dans le bien et qui, à cause de cela, avons un besoin très pres-  
sant de vigilance et d'efforts pour conserver notre vertu, nous ne faisons rien, ou bien peu, dans le but de la protéger ; nous allons même, de gaieté de cœur, au devant des dangers qui pourraient la compromettre.

### I

Quelle était la condition de la sainte Vierge à la suite du privilège dont elle a été gratifiée ? Exempte de toute faiblesse, confirmée en grâce, elle était pour jamais à l'abri du péché. La sainteté était en elle permanente et imperdable. Marie était fixée dans le bien, et le mal n'avait aucune prise sur elle. Dans ces conditions excep-  
tionnelles, il semble qu'elle pouvait sans crainte affronter les scandales et la corruption du monde. Elle était victorieusement prémunie contre tous les dangers que présente le siècle. Rien à craindre pour elle des occasions du péché, de l'attrait des créatures, des pièges que le génie du mal multiplie sous nos pas.

Est-ce que le soleil est contaminé par la boue qu'il illumine de ses rayons ? La sainte Vierge pouvait traverser les désordres du monde, sans crainte d'en être souillée.

D'autre part, elle n'avait pas à redouter la révolte des sens, les convoitises de la chair, l'orgueil, l'ambition, le goût du fruit défendu, tout ce cortège de misères qui sont en nous la conséquence du péché originel.

Donc, à tous points de vue, la sainte Vierge était inaccessible au péché et sa sainteté ne cou-  
rait aucun risque. Quel besoin aurait-elle de recourir à des moyens de préservation ? Elle est impeccable.

Eh bien ! mes chères enfants, malgré cela, la sainte Vierge apporte dans sa conduite une pru-  
dence, une attention, une vigilance qui méritent votre admiration.

Elle veille sur son innocence avec la même sollicitude que si elle courait tous les dangers. Elle prend les mêmes précautions que si elle était exposée à la honte d'une chute. Quoique le monde n'ait pas de séduction pour elle, elle en fuit le contact ; elle se sépare entièrement de lui, et, dès sa plus tendre enfance, elle se réfugie dans le temple, pour y vivre dans le recueillement, dans la prière, dans la paix, dans l'étude et la pratique de la loi divine.

Que pensez-vous, mes chères enfants, de l'attention, de la prudence, de la circonspection de la sainte Vierge ? Sa conduite n'est-elle pas admirable ?... Mais ce qui n'est pas admirable maintenant, ce qui doit nous humilier, c'est notre conduite à nous, qui contraste si fort avec celle de la sainte Vierge.

## II

Nous sommes entrés dans cette vie, portant au fond de l'âme la tache originelle. Le baptême a effacé cette tache et nous a établis dans un état d'innocence et de grâce ; mais il ne nous a pas affranchis des conséquences, des suites du péché originel, et c'est ici qu'éclate notre infériorité, en regard de la sainte Vierge.

Quelle est notre condition à nous ? Un esprit lent à saisir et à comprendre les choses ; une raison courte et glissant facilement vers l'erreur ; une imagination qui se berce dans de folles rêveries ; une volonté puissamment inclinée vers le mal et ne remontant qu'avec peine vers le bien ; des sens en rébellion contre l'esprit ; une grande faiblesse, une grande inconstance ; en un mot, un être déchu : voilà ce que nous sommes.

La grâce de l'innocence, déposée par le baptême dans cet être déchu que nous sommes, est bien menacée. Le mot de saint Paul est frappant de vérité ; c'est un trésor que nous portons dans un vase très fragile : le démon, les passions, le monde se liguent pour nous la ravir.

Vulnérables sur tous les points, si accessibles au mal, si faibles que nous sommes, est-ce que nous ne devrions pas redoubler de vigilance et nous armer d'énergie pour écarter les occasions du péché, pour nous défendre contre nos ennemis, pour repousser ce qui porterait atteinte à notre vertu ?

Il n'en va pas ainsi cependant. D'abord, nous ne paraissions pas soupçonner les dangers qui nous menacent. Et si nous les apercevons, nous ne craignons pas de les affronter ; nous avons une telle présomption, que nous nous y jetons follement, tête baissée.

Lectures, conversations, sociétés, fréquentations, divertissements mondains, rien ne nous effraie. La pudeur de la sainte Vierge se trouble à la vue de l'ange qui venait lui annoncer le mystère de l'Incarnation. Connaissez-vous des jeunes filles qui se troublent des rencontres qu'elles font, des paroles qu'elles échangent avec des interlocuteurs qui n'ont guère de ressemblance avec les anges ?

Les personnes et les choses contre lesquelles la sainte Vierge et, à son imitation, les saints ont jugé à propos de se mettre en garde, nous les recherchons, et les précautions dont leur sagesse s'entourait nous paraissent superflues.

Faut-il s'étonner alors qu'il y ait de temps à autre quelque scandale retentissant ?... Faut-il s'étonner que la jeunesse prenne de libres allures et qu'elle renonce à cette réserve, à cette timidité, à cette modestie qui est son plus bel ornement ?

Souvenez-vous, mes chères enfants, que vous appartenez à la Congrégation de la Vierge immaculée, et que votre inscription sur ce tableau vous fait un devoir de veiller sur vous et de ne jamais donner de mauvais exemples. Il est telle de vos compagnes à qui l'on pourrait dire : « Mais respectez donc votre dignité ; soyez donc soucieuse de votre réputation, ménagez donc l'honneur de votre famille, prenez donc garde de contrister votre mère ! »

Mes chères enfants, vous ne me mettez jamais, j'en ai la confiance, dans la nécessité de vous tenir un pareil langage. Les congréganistes de cette paroisse sentent trop bien qu'elles doivent être supérieures aux autres, éviter ce qui jetterait une ombre sur leur vertu, protéger les délicatesses de leur conscience, rompre avec toute compagnie dangereuse et donner constamment le bon exemple. Elles considéreront le modèle que j'ai placé sous leurs yeux et elles songeront sérieusement à imiter sa prudence, sa vigilance, son aversion pour la moindre faute et son attachement pour le bien. *Inspice et fac secundum exemplar quod tibi monstratum est.* Ainsi soit-il !

## COURTES INSTRUCTIONS POUR LA PRIÈRE DU SOIR

### CXVI

JÉSUS GUÉRIT DEUX AVEUGLES ET UN MUET  
POSSÉDÉ DU DÉMON

La résurrection de la fille de Jaire était la première des trois résurrections que devait opérer le divin Sauveur durant sa vie. On devine quelle impression cet événement produisit sur les témoins et dans toute la région.

Jésus voulait éviter des manifestations capables, par leur enthousiasme, d'exciter des troubles politiques, et d'entraver ainsi son œuvre d'évangélisation. Il se hâta de quitter la maison de l'heureux chef de synagogue, pendant que celui-ci, entouré de tous les siens, se livrait aux expansions d'une joie légitime. Le bon Maître prit le chemin de la maison qu'il avait louée à Capharnaüm pour sa mère et pour lui-même.

Mais à peine avait-il franchi le seuil de la demeure de Jaire, que deux aveugles se mirent à le suivre en criant : « Fils de David, ayez pitié de nous ! » Ces deux infortunés avaient sans doute appris le miracle de la résurrection de la jeune fille



et espéraient que le grand prophète ne refuserait point à leur confiance un prodige bien moins grand.

Afin d'éprouver leur foi, ainsi qu'il avait coutume de faire, et aussi pour ne pas exciter davantage encore l'enthousiasme débordant de la foule, amassée à la porte de la maison du chef de synagogue, Jésus continua sa route comme s'il n'entendait pas la suppliante prière des deux aveugles. Il franchissait déjà le seuil de sa demeure quand les deux aveugles le rejoignirent. Se retournant vers eux : « Croyez-vous, leur dit-il, que je puis faire cela pour vous ? — Oui, Seigneur ! » répondirent-ils.

Alors, Jésus toucha leurs yeux en disant : « Qu'il vous soit fait selon que vous croyez. » Et leurs yeux s'ouvrirent. Avec quelle émotion et quel bonheur ces deux miraculés contemplèrent celui que, tout aveugles, ils avaient proclamé Fils de David en une foi si confiante !

Et le divin Maître leur commanda le silence : « Prenez garde, leur dit-il, que personne ne le sache ! » Mais comment auraient-ils pu se taire ? Ils s'en allèrent en publiant dans toute cette contrée le miracle opéré par Jésus.

A peine étaient-ils sortis qu'on introduisit un muet, possédé d'un démon. Jésus chassa ce démon, et le muet recouvra l'usage de la parole. Et la foule était dans l'admiration : « Jamais, disait-on, on n'a vu rien de semblable en Israël ! »

Loin de convertir les Pharisiens, la nouvelle de ces miracles et les acclamations de la foule les irritaient : « C'est par le prince des démons, répondaient-ils, qu'il chasse les démons ! » (Matth., ix, 27-34).

Il est souvent question d'aveugles dans l'Evangile, et ce n'est point surprenant, car cette infirmité se rencontre fréquemment en Orient, surtout en Egypte, en Palestine et en Arabie. Plusieurs causes contribuent à ce résultat malheureux : la poussière très tenue qui pénètre constamment dans les yeux, le vif éclat du soleil, la blancheur du sol, la fraîcheur des nuits souvent passées en plein air, tout cela occasionne dans les organes de la vue des inflammations dangereuses, qui, faute de soin, déterminent une complète cécité.

Une autre cécité, bien autrement fâcheuse, la cécité spirituelle, sévit en nos contrées, hélas ! et principalement en France.

Les malheureux qui en sont atteints ne voient plus la lumière de la foi, l'Evangile devient pour eux un livre fermé, ils ne savent plus y lire les grandes et consolantes vérités de la religion : l'existence d'une autre vie, l'immortalité de l'âme, les sublimes destinées du chrétien. Pareils à un aveugle égaré dans une forêt, ils ne savent plus ni où ils vont, ni d'où ils viennent. Ils marchent à l'aventure, se déchirent aux buissons et aux ronces du chemin, je veux dire aux épreuves et aux peines de la vie. A chaque instant, ils font un faux pas, trébuchent ou tombent, se salissent dans la fange d'ornières profondes, jusqu'à ce que

la mort jette leur corps dans la tombe et leur âme dans l'éternité.

Nul malheur aux conséquences plus fâcheuses ne saurait arriver à un mortel, parce que nulle calamité n'entraîne après elle des suites aussi épouvantables : la damnation éternelle, la chute dans les abîmes maudits.

Quand un voyageur traverse une contrée malsaine, où règne, à l'état endémique, quelque épidémie redoutable, il lui importe de connaître les causes du fléau, afin de pouvoir prendre les précautions nécessaires pour sortir sain et sauf de cette région délétère.

Telle est aujourd'hui la condition du chrétien. L'atmosphère au milieu de laquelle il doit vivre — pardonnez-moi l'expression — est comme saturée d'une poussière infinie de ferments d'impiété microscopiques, répandus partout, qui pénètrent constamment dans les yeux de l'âme, les fatiguent et les troublent. Les mots de *raison*, de *science*, jettent je ne sais quel éclat factice qui éblouit et produit sur l'âme l'effet du miroir disposé dans les champs pour attirer les naïves alouettes. Les chrétiens, à la foi faible, se laissent aveugler par ces rayons humains et ne savent plus voir l'éclat du soleil divin.

La soi-disant bonne foi, les vertus morales de certains impies, leurs qualités naturelles ; la paresseuse satisfaction qu'on éprouve à ne plus se gêner, à ne plus se contraindre ; les jouissances qu'on goûte au milieu des fêtes et des plaisirs mondains, dans la fréquentation des compagnies joyeuses et légères ; l'abandon des sacrements, le relâchement dans la prière et l'assistance aux offices, l'absence de lectures saines et instructives, voilà autant de causes qui déterminent, dans bon nombre d'âmes, une complète cécité spirituelle.

N'en connaissez-vous point, autour de vous, de ces cœurs infortunés, qui, les yeux perpétuellement fermés aux lumières de l'Evangile et de la grâce, vieillards ou jeunes gens, vieillards surtout, s'avancent en riant, en chantant, vers la tombe qui les séparera du monde et les introduira dans leur éternité ?

Jésus-Christ seul peut les guérir, ne nous y trompons point. Mais nous, nous pouvons les amener, peu à peu, près de Jésus, dans la maison où il demeure. D'abord en écartant d'eux, selon nos moyens, les causes de leur maladie : mauvais livres, compagnies perverses, prévention ou préjugés invétérés, ignorance religieuse. Ensuite en les attirant doucement vers Jésus, c'est-à-dire vers sa religion, vers l'Eglise, vers les sacrements, et surtout vers la prière ; car quand une âme prie, quand un cœur se met à pousser, dans le secret de son être, le cri des deux aveugles de Capharnaüm : « Jésus, Fils de David, ayez pitié de nous ! » elle est bien près d'être guérie.

Mais pour cela, il faut imiter la foi et la persévérance de ceux qui servaient de guides aux deux aveugles de l'Evangile. Ils suivirent Jésus longtemps, longtemps, malgré qu'il semblât ne pas les

entendre ou dédaigner leur prière. Il faut, sans nous lasser, nous dévouer, nous montrer indulgents, aimables, prévenants, jusqu'à ce que nous ayons amené nos chers aveugles près de Jésus.

Et alors, vaincu par nos instances, par notre foi, celui-ci se tournera vers nous et nous l'entendrons dire : « Croyez-vous que je puisse faire cela pour vous ? — Oui, Seigneur ! » répondrons-nous avec confiance. Et, de son doigt divin, il ouvrira les yeux de leur âme, et ils verront, et ils béniront le Seigneur.

S'il y avait autour de nous quelqu'un de ces chrétiens muets qui ne savent plus ni prier, ni parler de Dieu, ni confesser leurs fautes, parce que le démon du respect humain, de l'impureté, de l'injustice, de l'amour des richesses, de la gourmandise, les possède et les empêche de parler, agissons de même, ingénions-nous à trouver le moyen de le conduire à Jésus. Le divin Maître chassera ce démon. Il fera comprendre à ce cœur chrétien que le respect humain est une lâcheté ; l'impureté, une honteuse servitude ; que retenir le bien mal acquis est une folie, puisqu'on n'emporte rien dans le cercueil ; et qu'il est insensé de perdre son âme pour quelques pièces d'argent, pour une poignée de terre, pour une gourmandise qui dégrade l'homme et l'avilit. Bref, Jésus délivrera ce muet spirituel du démon qu'il servait en esclave, et ses lèvres s'ouvriront de nouveau pour la prière, pour la confession de ses fautes, pour la profession de sa foi. Et avec nous-mêmes, avec la foule des chrétiens, il bénira le ciel et publiera les bienfaisantes miséricordes du Seigneur.

## CXVII

JÉSUS ENSEIGNE A NAZARETH ET Y EST MÉPRISÉ

Après les éclatants miracles que nous avons racontés, Jésus quitta la ville de Capharnaüm, et, accompagné de ses disciples, prit le chemin de Nazareth, sa patrie.

Le jour du sabbat venu, il se mit à enseigner dans la synagogue ; et un grand nombre des assistants, en l'entendant, s'étonnaient de sa doctrine et disaient : « D'où lui viennent toutes ces choses ? Et qu'est-ce que cette sagesse qu'il a reçue, et ces prodiges qui s'opèrent par ses mains ? N'est-ce pas là le charpentier, fils du charpentier ? N'est-il pas fils de Marie, frère de Jacques, de Joseph, de Jude et de Simon ? Ses sœurs ne sont-elles pas ici avec nous ? » Et ils se scandalisaient à son sujet.

Pour toute réponse, Jésus leur dit : « Le seul lieu où un prophète est traité sans honneur est son pays, sa maison, sa parenté. » Et il ne pouvait faire là aucun miracle insigne ; à peine guérit-il quelques infirmes en leur imposant les mains<sup>1</sup>.

On ne sait qu'admirer le plus, ou la miséricor-

dieuse condescendance de Jésus, ou l'aveuglement de ses compatriotes. Une première fois déjà, ils l'avaient méconnu, chassé de leur ville, ils avaient comploté sa mort (Luc, iv, 16-30) ; et voici qu'il revient au milieu d'eux, — il les aimait tant ! — essayer de dessiller leurs yeux, de les sauver, en leur fournissant l'occasion de réparer leur odieuse conduite à son égard, et de formuler un acte de foi et d'adhésion à son Eglise naissante. Jésus ne pouvait-il espérer que le bruit de ses miracles aurait enfin convaincu ses compatriotes, ses parents, ses amis, de la divinité de sa mission, et qu'il trouverait changées leurs dispositions à son égard, tombés leurs anciens préjugés ?

Il n'en fut rien. En vain leur parle-t-il, dans la synagogue, un langage aussi plein d'onction que de science religieuse. De leurs cœurs, endurcis par la jalousie et l'orgueil, la foi ne peut jaillir. Ils épiloguent sur son humble origine. Lui, charpentier, fils de charpentier — ils le croyaient du moins, — dont la mère pauvre avait si longtemps vécu dans leur bourgade ; lui, dont les cousins et les cousines habitaient au milieu d'eux, — nous avons déjà dit et expliqué que les expressions frères et sœurs de Jésus n'ont pas d'autre sens ; — lui, qu'ils avaient vu manier la scie et la hache, que peut-être ils avaient employé à réparer leurs meubles ou leurs maisons ; ce mercenaire serait le Messie, l'envoyé de Dieu, le Sauveur attendu depuis si longtemps ? Allons donc ! Comment le croire ?

O puissance néfaste de la jalousie et de l'orgueil ! Ces deux passions aveuglent les cœurs et lient, en quelque sorte, les mains à la miséricorde et à la toute-puissance de Dieu. Elles rendent inutiles les grâces les plus précieuses. Pouvait-il y en avoir de plus appréciable, pour une ville, que de voir et d'entendre le Fils de Dieu ? Que l'abus de la grâce est terrible ! Qu'il a d'effroyables conséquences : l'endurcissement du cœur, l'aveuglement de l'esprit ! Au lieu de se convertir, de s'édifier du bon exemple, des leçons ou des avis des supérieurs, des personnes plus vertueuses, l'orgueilleux devient plus endurci dans l'impénitence, la vue de la vertu ou du repentir le scandalise.

On voit parfois, — Dieu en soit béni ! — des personnes indifférentes en religion, ou pécheresses invétérées, touchées par la grâce de Dieu, faire un retour sur elles-mêmes et changer de vie. Après avoir scandalisé leurs frères par leur conduite ou par leur éloignement de l'église, des sacrements, elles essaient de réparer, d'édifier par leur piété, leur assiduité à la prière et aux pratiques de religion.

Bien loin de profiter de cet exemple, de se proposer de l'imiter, de s'amender soi-même, que de fois le monde, orgueilleux et jaloux, ne redit-il pas les paroles dédaigneuses des habitants de Nazareth ! Etonné, surpris du changement de conduite, de conversations, de fréquentations d'un converti : « N'est-ce pas là, murmure-t-il,

<sup>1</sup> Math., xiii, 54-58, et surtout Marc, vi, 1-6.



un tel, une telle, que nous avons connus mondains, légers, irréligieux, débauchés peut-être ? N'ont-ils pas vécu, tant d'années, dans l'impiété ou le désordre ? N'appartiennent-ils pas à telle famille plus ou moins honorable, et ne sont-ils point parents, amis, de gens que nous connaissons bien ? Et maintenant ils veulent passer pour des personnes honorables, religieuses, mener une conduite régulière, comme si on ignorait leurs antécédents ! »

Et, par suite de ces méprisables préjugés, ces personnes converties sont dans l'impuissance d'accomplir, autour d'elles, tout le bien qu'elles désirent et qu'elles feraient si elles vivaient dans un autre milieu. L'orgueil et une jalousie basse, indigne, font tourner au scandale ce qui devrait édifier. Eh bien ! tant pis pour ces scandalisés hypocrites, et malheur à eux ! Ils s'enfonceront de plus en plus dans leur indifférence, dans l'in-crédulité, dans l'impiété ; ce sera leur faute et la juste récompense de leur aveuglement.

Gardons-nous d'une semblable disposition de cœur et d'esprit. D'où qu'ils viennent, bénissons le ciel lorsqu'il place sous nos yeux des exemples de vertu, de piété, de charité, de repentir, de conversion sincère, et essayons de les imiter. A Dieu ne plaise que nous nous scandalisions lorsqu'un de nos frères, quel que soit son passé, à quelque condition qu'il appartienne, se met généreusement au service du Seigneur et s'adonne à la pratique des vertus chrétiennes, des œuvres de charité ou à celles de la pénitence. Ce serait le pire des scandales pharisaïques.

Autre enseignement qui ressort, pour les chrétiens de bonne volonté, de la conduite des habitants de Nazareth. Quand un cœur, épris d'amour pour son Dieu, s'applique à le faire connaître et aimer par ceux de sa famille ou de son entourage, il lui arrive souvent de rencontrer le même accueil que Jésus dans son pays, de voir ses intentions méconnues et lui-même méprisé. Faut-il se décourager, abandonner les œuvres de zèle ? Non. Comme Jésus encore, adressons-nous alors aux humbles, aux pauvres, aux malades ; et si l'orgueil des autres empêche la fécondité de notre apostolat et de brillants succès parmi eux, notre zèle obtiendra d'heureux résultats auprès des obscurs et des petits. La pensée que Jésus, malgré ses miracles et son éloquence toute divine, a si peu réussi, écartera le découragement de notre cœur. Nous nous rappellerons, à l'occasion, que Dieu n'exige pas de nous la réussite, mais le labeur, mais la persévérance. Le Christ ne nous demandera pas, à son tribunal, si nous avons eu des succès, opéré des conversions nombreuses, éclatantes, mais si nous avons travaillé.

Et puis, qui oserait dire que le bon Sauveur, après avoir prédit à ses disciples des tracasseries et des persécutions, n'a pas voulu les avertir que ni les bienfaits, ni les bons conseils, ni l'exemple de la vertu, ni la pratique du bien ne leur assu-

raient, auprès de leurs compatriotes, l'estime ou les honneurs ?

Si la charité et la vertu recueillaient ces deux choses ici-bas, quel mérite resterait-il à récompenser là-haut ? Le chrétien zélé qui veut — nous devons tous le vouloir — être prophète, c'est-à-dire apôtre parmi les siens, doit donc travailler pour Dieu seul et en vue des âmes ; le reste est l'affaire du Seigneur. Saint Paul nous donne cette leçon dans sa lettre aux Corinthiens : « J'ai planté, Apollon a arrosé, mais c'est Dieu qui a donné la croissance. C'est pourquoi, ni celui qui plante, ni celui qui arrose ne sont rien ; mais celui-là seul est quelque chose qui donne l'accroissement, Dieu... Chacun recevra sa propre récompense selon son travail. » (I Cor., III, 6-8).

## VARIA

### XIX

#### LES PAUVRES ET LES RICHES DANS L'ÉGLISE

*Unum corpus sumus in Christo.*

Nous ne formons tous qu'un seul et même corps dans le Christ.  
(Rom., XII, 5).

Mes frères,

L'apôtre saint Paul compare l'Eglise catholique à un vaste corps, dont Jésus-Christ est la tête et dont nous tous nous sommes les membres. Nous recevons, de cette tête divine, une vie divinément intense et éternellement durable. Mais quelle est la place, quel est le rang que nous occupons dans ce corps mystique de l'Eglise ? Saint Paul nous enseigne qu'elle est différente, selon les diverses vocations des hommes. Ainsi, les apôtres, les docteurs, les martyrs, les confesseurs, les vierges y tiennent chacun une place distincte et séparée. Toutefois, saint Paul ne nous parle ni des riches, ni des pauvres ; et cependant, il semble que les riches et les pauvres, qui se partagent l'humanité, doivent être tout particulièrement représentés dans le corps mystique du Christ, c'est-à-dire dans l'Eglise.

Quelle est donc la place des pauvres, quelle est la place des riches ? C'est ce que je voudrais essayer de déterminer, en cette fête de charité qui vous réunit si nombreux aux pieds de Notre-Seigneur Jésus-Christ, l'ami des pauvres par excellence.

### I

Et d'abord, mes frères, la place des pauvres est une place humble, inférieure il est vrai, mais cependant bien importante. Les pauvres, ils sont les pieds du Christ. Et pourquoi ? Parce que le Christ les a choisis pour se faire porter par eux à travers le monde.

Et en effet, Jésus enfant veut être reçu et porté d'abord sur la terre, par une mère de race royale, mais déchue et appauvrie. Non, Marie n'a pas même un berceau pour y reposer son divin Enfant, pas même une couverture pour le garantir

contre le froid et la bise de décembre, rien enfin pour l'envelopper et le réchauffer. Regardez : Jésus n'a pour berceau qu'une misérable crèche, et pour couverture qu'un peu de paille humide et en désordre.

Et saint Joseph, le père nourricier du Christ, n'était-il pas, lui aussi, pauvre ? Le plus obscur peut-être des ouvriers de Nazareth, il vivait péniblement, au jour le jour, du travail de ses mains. Forcé de fuir devant les menaces d'Hérode, il n'avait à emporter avec lui que ses quelques outils de charpentier, c'était toute sa fortune. Oui, mes frères, lui aussi, il était pauvre ; et c'est pourquoi il fut désigné par Dieu pour porter le Christ sur les chemins de l'exil et à travers les sables du désert, jusque dans la terre d'Egypte.

Et plus tard encore, mes frères, quand le Sauveur voudra passer le lac de Génézareth, à qui s'adressera-t-il, dites-moi ? N'est-ce pas à de pauvres bateliers, qui n'ont que leur barque et leurs filets ? N'est-ce pas de là qu'il prêche à la foule et qu'il évangélise les pauvres ? Et bientôt ces mêmes pêcheurs, pour pouvoir porter le Christ plus loin, et jusqu'aux dernières extrémités du monde, embrasseront une pauvreté encore plus grande : ils jetteront et laisseront sur le rivage jusqu'à cette barque et ces filets, et ainsi ils deviendront pêcheurs d'hommes. Ils partiront sans or ni argent dans leurs ceintures, et ils n'auront, selon le désir de leur Maître, ni deux tuniques, ni deux paires de chaussures, ni même un bâton pour le voyage.

Enfin, de nos jours encore, mes frères, est-ce que nos religieux, nos religieuses, qui vont partout porter Jésus-Christ à travers le monde, ne font pas vœu de pauvreté ? Est-ce que nos missionnaires des peuplades lointaines ne sont pas pauvres ? Est-ce que vos curés eux-mêmes, mes frères, ne sont pas pauvres ? Oui, tous ont brisé les liens les plus étroits, et les plus légitimes cependant, qui les attachaient à leurs frères, à leurs sœurs, à leurs pauvres mères ; ils ont abandonné leur famille, leur héritage, quelquefois même leur patrie, parce que, selon nos saints Livres, le cœur reste là où sont ses trésors ; et alors, dépouillés de tout, ils n'ont plus vécu que pour Jésus-Christ ; ils sont devenus, en un mot, les pieds du corps mystique de Jésus.

Oui, encore une fois, mes frères, ce sont les pauvres qui portent le Christ à travers le monde. Aussi, lorsque vous donnez un verre d'eau, un peu de pain, un abri ou un peu de votre argent à un pauvre, c'est à Jésus-Christ lui-même que vous faites l'aumône, à Jésus-Christ voilé, caché sous les haillons de ce pauvre. Ne vous affligez donc pas, vous, mes chers frères, les délaissés de la fortune, ne vous découragez pas, car c'est vous qui portez, qui répandez Jésus-Christ dans le monde. Encore une fois, ne vous découragez pas : vous êtes les pieds bénis du Sauveur ; et de même que la tête de ce corps mystique et divin, dont vous faites partie, est une tête royale, de même, vous tous aussi vous portez au front une couronne royale.

Et surtout, ne rougisiez pas de votre noble misère ! Ne savez-vous donc pas que Jésus s'est fait pauvre, afin que jamais la honte ne vous monte au front, ni le blasphème aux lèvres ? Mais nous tous, au contraire, les pauvres de ce monde, nous sommes ses amis les plus chers ! Aussi, la première fois qu'il a voulu parler aux hommes, du sommet de la montagne, c'est à nous tout d'abord qu'il s'est adressé : « Bienheureux les pauvres, nous dit-il, parce qu'ils posséderont le royaume de Dieu. *Beati pauperes, quoniam ipsorum est regnum celorum.* » (Matth., v, 3).

Oui, mes frères, bienheureux les pauvres, parce qu'ils sont les amis de Dieu ! Bienheureux les pauvres, parce qu'un jour il leur confiera tous ses trésors et toutes ses richesses ! Bienheureux les pauvres enfin, parce qu'ils font partie du corps mystique de Jésus-Christ !

Encore une fois, bienheureux les pauvres, mais les pauvres en esprit : *pauperes spiritu*, c'est-à-dire les pauvres résignés, les pauvres soumis à la volonté de Dieu. Quant aux autres, les pauvres orgueilleux, les pauvres révoltés, qui ne possèdent rien mais qui voudraient tout avoir, l'Evangile déclare qu'il ne les connaît pas. Non, ces derniers ne font pas partie du corps de Jésus-Christ ; et comment voulez-vous, mes frères, qu'il se fasse porter par eux dans le monde, qu'il se les incorpore, les récompense et les glorifie sur la terre et dans le ciel, puisque ce sont des révoltés qui déshonorent le corps sacré de Jésus-Christ ? Non, encore une fois, l'Evangile ne les connaît pas !

## II

Je vous ai dit, mes frères, la place, le rang des pauvres dans le corps mystique de Jésus. « Mais les riches ? » me direz-vous ; car on ne peut guère parler des pauvres sans penser en même temps aux riches. Quelle place donc tiennent les riches dans l'Eglise, qui est le corps mystique de Jésus ? Les riches, mes chers frères, ils sont la main qui donne, qui jette la semence féconde de l'aumône chrétienne dans le vaste champ des misères humaines.

On a essayé de fermer aux riches la porte de l'Eglise et du royaume céleste. C'est une erreur et une injustice ; car les riches ont une magnifique mission à remplir, eux aussi, dans l'Eglise. Sans eux, en effet, le corps mystique de Jésus ne serait plus qu'un corps tronqué, défiguré, incomplet, un corps où les mains feraient défaut.

Je sais bien qu'un jour le divin Maître rencontra, sur son chemin, un jeune homme auquel il demanda de renoncer à ses richesses. Le jeune homme refusa, et le Christ ajouta avec tristesse : « En vérité, il est difficile à un riche d'entrer au ciel. *Quam difficile, qui pecuniam habent, in regnum Dei intrabunt !* » (Luc, xviii, 24).

Le fait est que beaucoup de riches s'égarent ; mais faut-il pour cela les condamner tous ? Assurément non ! Sans doute, les riches qui ne pensent qu'à arrondir leur fortune et à remplir leur coffres-forts, tandis que les pauvres meurent de faim à



leur porte ; les riches qui s'accordent des bijoux de 20.000 francs, tandis que les pauvres grelottent de froid à leurs côtés, sans feu, sans vêtements, sans abri ; la grande dame du monde qui rogne sur le salaire d'une pauvre couturière ou sur le travail d'une petite blanchisseuse, qui mesure le pain à ses domestiques, non pas à leur faim, mais à son luxe et à ses frivolités dispendieuses ; tous ces riches sans cœur et sans entrailles ne peuvent appartenir au corps mystique de Jésus-Christ.

Mais, mes frères, à côté de ceux-là, n'y a-t-il pas la légion des âmes douces, bonnes, charitables, dévouées ? Or, de ces âmes généreuses, compatissantes, grâce à Dieu, il s'en trouve parmi vous, mes chers frères, et nous en rencontrons partout ; oui, partout où il y a un malheureux à vêtir, un blessé à soigner, un malade à soulager et à guérir. Et l'on voudrait exclure ces riches du royaume de Dieu ! Je vous dis, moi, au contraire, qu'ils sont la main droite de Jésus, cette main qui bénit partout, qui porte partout l'espérance, la miséricorde et les bienfaits ; et, à ce titre, ils sont nécessaires dans l'Eglise. Qui donc vêtirait le Christ dans le pauvre ? Qui donc le visiterait, le nourrirait, le consolerait dans son indigence et ses angoisses ?

Sans doute, mes frères, les premiers appelés à la crèche de Bethléem, c'étaient des bergers et des pauvres ; mais, aussitôt, voici les rois de l'Orient qui s'empressent à leur tour. Sans doute, les apôtres de Jésus étaient des pauvres ; mais encore il y avait parmi eux saint Mathieu, qui avait conservé quelque chose de sa grande fortune. Sans doute encore, les amis de Jésus avaient été choisis surtout dans les rangs du peuple ; mais enfin il était aussi l'ami de Lazare de Béthanie, qui possédait d'imposantes richesses. Seulement, tous ces riches faisaient l'aumône : les rois mages apportent de l'or, de l'encens et de la myrrhe ; Mathieu se dépouille de tous ses biens ; Marie-Madeleine enfin vient briser un vase d'albâtre et répandre ses parfums sur les pieds du divin Maître.

C'est-à-dire, mes frères, que si les riches de la terre veulent appartenir au corps mystique de Jésus il est nécessaire qu'ils restent étroitement unis à ses membres souffrants. Est-ce que, dans le corps humain, tous les membres ne demeurent pas intimement unis entre eux ? Est-ce qu'ils ne vivent pas tous de la même vie ? C'est ainsi que les riches doivent demeurer attachés aux pauvres, et ne jamais s'en séparer.

Oui, comme je vous le disais tout à l'heure, les pauvres sont les pieds du Christ ; et vous, riches compatissants qui leur faites l'aumône, vous êtes Marie-Madeleine qui vient s'agenouiller aux pieds de son Maître, qui prend son vase d'albâtre, débordant des plus délicieux parfums, et qui les répand affectueusement sur les pieds de son divin Ami.

Un jour, n'en doutez pas, mes frères, Jésus se souviendra de votre sacrifice et vous redira la parole si consolante qu'il adressa alors à la pécheresse de la cité : « Vos péchés vous sont pardonnés, parce que vous avez beaucoup aimé. *Remittuntur*

*ei peccata multa, quia dilexit multum.* » (Luc, VII, 47). Dès ce moment, elle fut réhabilitée, elle appartient au Sauveur et à l'Eglise.

Je m'arrête ici, mes frères, avec la confiance que tous, les uns et les autres, vous m'avez bien compris. Oui, Dieu se sert des pauvres pour se faire porter, connaître et aimer dans le monde : donc les pauvres sont les pieds du Christ ; et il se sert des riches pour consoler, pour secourir ceux qui souffrent : donc les riches sont comme la main de Dieu. Cette doctrine est aussi consolante qu'elle est simple : elle rétablit l'équilibre dans l'humanité, en faisant que le pauvre peut toujours tendre la main sans rougir, et que le riche peut également toujours y laisser tomber son obole, sans jamais blesser. Soyez donc tous, mes frères, les uns résignés, humbles, soumis ; les autres généreux, compatissants ; les uns et les autres, fermement attachés au corps mystique de Notre-Seigneur, c'est-à-dire aux enseignements de son Evangile et de son Eglise, et vous serez un jour tous ensemble comblés des richesses et des récompenses éternelles du ciel. Ainsi soit-il.

## CATÉCHISME DE PERSÉVÉRANCE *historique et apologétique*

### DEUXIÈME PARTIE

### JÉSUS-CHRIST

## II. — LA VIE PUBLIQUE

### IV. — Troisième année

#### *Le Fondateur*

### VII

#### L'AVEUGLE-NÉ ET LA PARABOLE DU BON PASTEUR

### I

C'est peut-être en sortant du temple où il avait failli être lapidé que Jésus rencontra l'aveugle-né. Sûrement c'était le jour du sabbat. D'aucuns pensent que le huitième jour de la fête des Tabernacles avait déjà été chômé, et qu'il y eut ainsi deux sabbats de suite.

1. Les disciples accompagnent le Maître, heureux de le voir si calme après les méchancetés qu'il avait subies. Aussi en apercevant cet homme qui était aveugle de naissance, ils l'interrogent librement :

— Maître, qui a péché, est-ce lui ou ses parents, pour qu'il soit né aveugle ?

Etranges idées, — mais qui avaient cours parmi le peuple, — que l'on pouvait être puni pour des fautes commises dans une vie antérieure ! Quant au péché des parents, cette croyance était en quelque chose autorisée par cette menace que Dieu avait souvent faite de châtier les pères dans leurs enfants.

— Non, répond Jésus, il n'a point péché, ni ses

parents non plus ; mais Dieu a permis qu'il eût cette infirmité pour que ses œuvres soient manifestées en lui. Il faut que je fasse les œuvres de celui qui m'a envoyé, pendant qu'il fait jour. La nuit vient, où personne ne peut travailler. Tant que je suis dans le monde, je suis la lumière du monde.

La nuit, c'était la mort qui venait. Il tenait aussi à affirmer devant ses disciples qu'en dépit des criaileries pharisiennes qui avaient accueilli sa parole, il était bien la lumière du monde.

La lumière se traduit aussitôt par le bienfait. D'un jet de salive sur la terre il fait de la boue, il lui en frotte les yeux et lui dit :

— Va, lave-toi dans la piscine de Siloé.

Il s'en alla, se lava et revint guéri.

Ses voisins qui l'avaient vu, mendiant à la porte du temple, ne le reconnaissaient plus, — car la lumière de ses yeux avait singulièrement changé l'expression de son visage, — et ils se disaient : « N'est-ce pas lui qui était assis là-bas et qui mendiait ? » Les uns disaient : « C'est lui ! » D'autres : « Non, c'est quelqu'un toutefois qui lui ressemble bien. » Mais lui, il disait : « C'est moi ! »

« Ils lui disaient donc : « Comment tes yeux se sont-ils ouverts ? »

« Il répondit : Cet homme qu'on appelle Jésus a fait de la boue, il m'en a frotté les yeux et il m'a dit : « Va à la piscine de Siloé et lave-toi. » J'y suis allé, je me suis lavé, et je vois. »

« Et ils lui demandèrent : « Où est-il ? » — « Je ne sais ! » répondit-il.

« Alors ils le conduisirent aux Pharisiens, car c'était le jour du sabbat que Jésus avait fait de la boue et ouvert ses yeux.

« Les Pharisiens l'interrogèrent de nouveau et lui demandèrent comment il avait recouvré la vue. Il leur dit : « Il m'a mis de la boue sur les yeux et je me suis lavé, et je vois. »

« Quelques-uns d'entre eux disaient : « Cet homme n'est pas de Dieu, puisqu'il n'observe pas le sabbat. » D'autres, au contraire : « Comment un pécheur peut-il faire de tels miracles ? » Et il y avait grand dissentiment chez eux.

« S'adressant de nouveau à l'aveugle : « Toi, lui demandèrent-ils, que dis-tu de celui qui t'a ouvert les yeux ? » Il répondit : « Je dis que c'est un prophète. »

L'aveugle-né, c'est, on le voit, une âme droite et franche, qui ne connaît point les détours. Dieu l'avait d'ailleurs choisi « pour manifester ses œuvres. » Son récit est simple, supérieurement précis, sans détails inutiles. Chaque mot, chaque fait. Et tout cela est dit avec une sûreté de paroles qui ne dévie pas. Même simplicité, avec la fermeté en plus, dans son témoignage qui, pour les Pharisiens, est écrasant : « Je dis que c'est un prophète. »

2. Ceux-ci se rendent compte de la situation qui va tourner contre eux. C'est un homme de caractère qu'on ne saurait faire plier. Quant à eux, ils sont bien résolus à ne rien croire des miracles de Jésus, dussent-ils nier la lumière même du soleil.

*Non crediderunt.* Les parents de l'aveugle guéri seront sans doute de meilleure composition. Ils les mandent donc, se promettant de leur arracher par intimidation un témoignage opposé.

— « Est-ce bien votre fils, interrogent-ils, celui que vous dites né aveugle ? Comment donc voit-il maintenant ? »

« Ses parents répondent : « Nous savons que c'est bien là notre fils et qu'il est né aveugle. Comment voit-il maintenant, nous ne savons. Qui lui a ouvert les yeux, nous ne savons pas davantage. Interrogez-le lui-même, il a l'âge. Qu'il dise lui-même ce qui lui est arrivé. »

Ils parlaient ainsi parce qu'ils craignaient les Juifs. Déjà le Sanhédrin avait décidé que quiconque déclarerait que Jésus était le Christ, serait chassé de la synagogue. De là leur prudente réserve.

3. Repoussés de ce côté, les Pharisiens rappellent l'aveugle-né. Ils changeront de système : au lieu de s'enquérir, ils affirmeront ; c'est un procédé qui réussit volontiers sur les natures faibles.

« Rends gloire à Dieu, » lui disent-ils, rends hommage à la vérité. « Nous savons que cet homme est un pécheur. »

« Il leur dit : « S'il est pécheur, je ne sais ; je sais une chose : c'est que j'étais aveugle et que maintenant je vois. »

Ils insistent : « Que t'a-t-il donc fait ? Comment t'a-t-il ouvert les yeux ? »

« Il leur répond : « Je vous l'ai déjà dit, et vous ne m'avez pas écouté<sup>1</sup>, pourquoi voulez-vous l'entendre de nouveau ? »

Puis il ajoute avec une ironie aiguë : « Est-ce que vous voulez devenir aussi ses disciples ? »

Cette remarque les exaspère, ils le maudissent en lui disant :

— « Toi, sois son disciple, cela te regarde ! Nous, nous sommes les disciples de Moïse. Nous savons que Dieu a parlé à Moïse ; mais celui-ci, nous ne savons d'où il est. »

Ils croyaient le déconcerter par ce raisonnement captieux, mais il les flagelle de cette forte réplique :

« C'est chose étonnante que vous ne sachiez d'où il est, alors qu'il m'a ouvert les yeux ! Nous savons cependant que Dieu n'écoute pas les pécheurs. Mais si quelqu'un l'honore et fait sa volonté, Dieu l'exauce. Jamais on n'a ouï dire que quelqu'un ait ouvert les yeux d'un aveugle-né. Si cet homme n'était pas de Dieu, il ne pourrait rien faire. »

Cloués par cette parole calme dont la conclusion était irréfutable, ils ont recours à leurs moyens habituels, à l'injure, puis à la force :

« Quoi ! lui crient-ils, furieux, tu n'es fait que de péché, dès ta naissance, et tu prétends nous enseigner ! »

Et ils le chassèrent.

Jésus apprit qu'ils l'avaient chassé de leurs

<sup>1</sup> Nous traduisons le texte grec qui porte : *Kai oux ηκούσατε.*



synagogues, à cause de lui, et il se mit à sa recherche pour le consoler et achever de l'instruire. C'était le premier qui souffrait pour lui avoir rendu témoignage. Il le rencontre dans le temple et lui dit : « Crois-tu au Fils de Dieu ? — Qui est-il, Seigneur, afin que je croie en lui ? — Tu le vois, c'est celui qui te parle. — Je crois, Seigneur ! » *Credo, Domine !* — Et se prosternant il l'adora. (Jean, ix, 1-39).

Les Pharisiens demeuraient à portée, pour observer. Mais que lui importaient leurs regards méchants et soupçonneux ? Il demeurait abîmé dans son amour, sa reconnaissante et silencieuse adoration. Les paroles de Jésus avaient ensoleillé son âme, et impuissant à parler, tant son émotion était profonde, il regardait de ses yeux ravis, qui n'avaient jamais rien vu, celui qui lui avait donné la lumière du corps et de l'âme<sup>1</sup>.

Le Sauveur lui dit, sachant bien que les Pharisiens écoutaient :

— Je suis venu en ce monde pour prononcer ce jugement : ceux qui ne voient pas verront, et ceux qui voient deviendront aveugles.

Plusieurs Pharisiens se rapprochèrent en entendant ces mots et lui dirent :

— Est-ce que nous aussi nous sommes aveugles ?

— Si vous étiez aveugles, leur répond Jésus, vous n'auriez pas de péché. Mais maintenant vous dites : « Nous voyons. » Et votre péché demeure.

Compriment-ils ce qu'il y avait de tristesse et de vérité dans cette réponse, qu'il faisait douce à dessein dans l'espoir de les éclairer et de les toucher ? Non, sans doute, si forts étaient leurs préjugés, si délibéré leur orgueil. Mais cet humble qui le contemplait avec une si tendre affection, l'avait compris et voyait. Cela le reposait de l'ingratitude et de l'esprit borné des autres.

## II

Cependant ils méritaient une leçon. Ils avaient failli à leur mission de docteurs du peuple, ils lui donnaient des enseignements faux, et comme les pasteurs dont se plaignait le prophète, ils déchiraient et dispersaient le troupeau, ne songeant qu'à leur propre intérêt.

<sup>1</sup> La scène de la guérison de l'aveugle-né eut lieu dans l'intérieur de la ville, qui s'étendait alors jusqu'à Ophel. Jésus devait se trouver presque à égale distance du temple et de la piscine de Siloé. Une belle église fut élevée plus tard auprès de la piscine en souvenir de ce miracle. M. Bliss en a retrouvé, par des fouilles intelligentes, les fondations et le plan exact. (Voir *Revue biblique*, avril 1897, p. 299 et suiv.).

L'aveugle-né serait devenu l'un des 72 disciples. Son nom serait Cedonius ou Sidonius. Après l'Ascension, « S. Maximino specialiter adhæsit, et cum eodem et Lazaro atque sororibus ejus naviculæ impositus, a finibus Judæorum expulsus fuit. Postquam autem præfati sancti provinciam Provincie, ad quam Deo duce applicuerunt, ad Christum applicuerunt, et postquam Beatus Lazarus Massilie et beatus Maximinus Aquis ordinati sunt, ipse in ministerio Maximini, Aquensis Episcopi, permansit et ejusdem predicationis coadjutor : ubi et post dies multos in pace quievit, et juxta magistrum reconditus jacuit. » Sic Petrus de Natalis. (V. Corn. a Lapide, in *Joannem*).

raient et dispersaient le troupeau, ne songeant qu'à leur propre intérêt. « Malheur aux pasteurs d'Israël ! Ils ne paissent point mon troupeau, disait le Seigneur par la bouche d'Ezéchiël, ils se repaissent eux-mêmes ! Je susciterai un pasteur unique pour conduire mes brebis. » (Ez., xxxiv, 3). N'était-il pas, lui, ce pasteur divin du troupeau qu'ils exploitaient ? Eux, ils le dévoraient ou le livraient au loup.

Cette dure vérité, il va la leur exposer dans une parabole gracieuse autant que fine. La parabole permet de tout dire, enveloppée qu'elle est d'un voile qui se fait, au gré du narrateur, plus ou moins épais ou transparent. Et Jésus dira tout, sans qu'ils puissent se révolter autrement qu'en se condamnant eux-mêmes.

1. C'est bien une parabole, empruntée aux habitudes de la vie juive et destinée à recouvrir, à faire entendre les plus hautes vérités morales. Pour la mieux saisir, il convient de rappeler quelques traits des mœurs et des usages du peuple pasteur qu'étaient et que sont encore les Israélites en Palestine.

Vous apercevez de nombreux troupeaux sur les flancs rocailleux des collines, taches grises ou noires sur un fond de pierre et de verdure morte. A l'automne surtout, — et c'est à cette époque de l'année que Jésus parle ici aux Pharisiens, — les plantes sont desséchées et les brebis se disséminent au loin pour chercher les rares herbes que le soleil n'a point brûlées. Elles se réunissent le soir et se mettent en quête d'un abri dans quelque grotte abandonnée ou dans quelques ruines de vieux édifices où se retrouvent aussi d'autres bergers avec d'autres troupeaux. Le plus souvent, c'est une enceinte de pierres sèches dont les murs croulants sont couverts d'épines. Une porte unique, soigneusement fermée, ouverte aux seuls pasteurs de troupeaux. La nuit, le loup et la panthère rôdent alentour et font retentir la solitude de leurs hurlements. Ou bien c'est un voleur qui se glisse le long du mur, car la porte est barricadée, et qui cherche à s'introduire dans la bergerie. Mais les pasteurs fidèles veillent et défendent leurs brebis, contre les bêtes sauvages ou contre les brigands.

Le matin, le spectacle est d'une fraîcheur tout orientale. Quand le soleil est levé et que ses premiers rayons réchauffent la campagne, les troupeaux sortent par la porte du bercail, pêle-mêle, en bêlant. Ils regardent, ils écoutent, chaque pasteur appelle ses brebis et celles-ci accourent aussitôt, le pasteur marche en avant et elles se mettent à sa suite dans la direction qu'il a prise. « De temps en temps, raconte un Anglais, M. Thomson, il les appelle par un cri aigu pour les faire souvenir de sa présence. Elles connaissent sa voix et le suivent. Mais si un étranger les appelle, elles s'arrêtent court et lèvent la tête tout alarmées. Si l'appel est réitéré, elles tournent et s'enfuient parce qu'elles ne connaissent pas la voix de l'étranger. Ce n'est pas là un ornement imaginaire, c'est un

simple fait, et j'en ai renouvelé souvent l'expérience<sup>1</sup>. »

2. A eux seuls, ces détails sont déjà une explication de la parabole que Jésus propose aux Pharisiens en se servant, pour frapper davantage leur attention, de la formule solennelle de ses grands enseignements :

« En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui n'entre pas par la porte dans le bercail des brebis, mais qui s'y glisse par ailleurs, celui-là est un voleur et un brigand.

« Celui qui entre par la porte, c'est le pasteur des brebis.

« Le gardien de la porte lui ouvre, et ses brebis entendent sa voix, il appelle ses brebis à lui par leur nom et il les fait sortir.

« Elles ne suivent pas l'étranger, mais elles s'enfuient loin de lui, car elles ne connaissent pas la voix des étrangers. » (Jean, x, 1-6).

Les Pharisiens écoutent, mais ne comprennent pas. « Ils ne savent pas ce qu'il leur dit », si bien que Jésus insiste avec force pour faire pénétrer un rayon de vérité dans ces esprits obtus à force d'être pleins d'eux-mêmes.

« En vérité, en vérité, je vous le dis, déclare-t-il, je suis la porte des brebis. Tous ceux qui sont venus<sup>2</sup> sont des brigands et des voleurs, et les brebis ne les ont pas écoutés. C'est moi la porte. Celui qui entre par moi sera sauvé. Il entrera et sortira librement et il trouvera des pâturages.

« Le brigand ne vient que pour voler, pour tuer et pour détruire. Moi je suis venu pour que mes brebis aient la vie et qu'elles l'aient en abondance. » (Jean, x, 6-11).

Cette image du pasteur et des brebis se trouve déjà dans Ezéchiel, dépourvue toutefois de ces gracieux développements. C'est pourquoi l'on serait surpris que les Docteurs qui écoutaient n'aient pas aussitôt compris, si l'on ne savait que Satan excelle à répandre dans les intelligences l'esprit d'aveuglement. Maintenant leurs yeux commencent à se dessiller.

Les brebis, ce sont les âmes, enfermées dans l'enceinte de la loi divine. Elles appartiennent à Dieu, c'est donc à Dieu seul de leur choisir des pasteurs. N'est point pasteur qui veut, mais qui a été investi de cette dignité comme Aaron. Ceux qui s'ingèrent eux-mêmes, voleurs ; ceux qui reçoivent leur dignité des mains profanes, voleurs, — tout aussi bien que ceux qui s'introduisent dans le troupeau par brigandage.

Il n'y a qu'une porte pour entrer : c'est Jésus-Christ. Avant son arrivée, nul ne pouvait être sauvé que par la foi au Christ Rédempteur, comme après sa venue la même foi est nécessaire pour pénétrer dans le bercail céleste. Le nom de Jésus est le nom mystérieux et divin qui seul permet de passer.

Les Pharisiens qui repoussent Jésus-Christ, qui ne croient pas à sa mission divine malgré des miracles éclatants comme celui de l'aveugle-né, sont de faux bergers qui se sont érigés eux-mêmes en directeurs du peuple. Jésus au contraire a été envoyé par son Père : il ne cesse de le redire. Ce n'est point de lui-même qu'il est venu, comme il ne se rend pas témoignage à lui-même. Sa mission vient d'en haut et seul il a mission pour enseigner, pour diriger et gouverner.

Ceux qui sont venus avant lui et qui assument la charge de conduire les brebis, sans lui et contre lui, ce sont tous des voleurs, des usurpateurs. Ils ne font d'ailleurs que piller, égorger, égarer les âmes. Ils ne les aiment que pour le butin qu'ils rapportent d'elles. Aussi bien celles-ci ne les écoutent pas, elles les fuient. Ce sont des étrangers, avec des voix d'étrangers, et des égorgeurs.

Les brebis ne sont heureuses que lorsqu'elles ont passé par la porte du pasteur. Alors elles sont sauvées, elles jouissent d'une sainte liberté qui leur permet d'entrer, de sortir à leur gré, mais toujours par la même porte. Au dedans elles trouvent la sécurité, au dehors elles se meuvent librement à travers les meilleurs pâturages. Symbole admirable de l'âme qui jouit et se nourrit de la vérité divine. Elle est heureuse de faire la volonté de Dieu, d'accomplir ses préceptes, d'observer ses conseils, d'obéir à la grâce qui la sollicite sans cesse au plus grand bien, elle s'envole en toute liberté comme en toute félicité dans les espaces immenses de la lumière et de l'amour. Les pasteurs aussi qui entrent par la porte du Christ ont grâce pour leur découvrir les pâturages abondants de la vie. Car Jésus est venu pour leur ouvrir les sources de la vérité qui fait vivre les âmes : « Je suis venu pour qu'elles aient la vie, et qu'elles l'aient en abondance. »

3. Cette pensée l'amène à un nouveau développement de sa parabole. Il n'est pas seulement la porte du bercail, il en est le berger :

« Je suis le bon pasteur. Le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis.

« Mais le mercenaire qui n'est point pasteur, à qui les brebis n'appartiennent pas, voit le loup qui vient, et il abandonne les brebis et il s'enfuit. Et le loup emporte et disperse les brebis.

« Le mercenaire s'enfuit parce qu'il est mercenaire et qu'il ne s'inquiète point des brebis.

« Je suis le bon pasteur et je connais mes brebis, et mes brebis me connaissent<sup>1</sup>, comme je connais mon Père et que mon Père me connaît ; et je donne ma vie pour mes brebis. »

Nous avons ici retracé, en quelques traits décisifs, le portrait parfait du bon pasteur, du mercenaire et des brebis.

Le bon pasteur, au lieu que les mauvais bergers

<sup>1</sup> Thomson, *The Land and the Book*. — *Dictionnaire de la Bible*, article *Brebis*.

<sup>2</sup> Certains manuscrits ajoutent : « Avant moi. »

<sup>1</sup> La Vulgate place ici un point qui est un contre-sens. Il est clair qu'on doit le remplacer par une virgule et alors on lit : « Je connais mes brebis et mes brebis me connaissent, comme je connais mon Père... »



leur prennent leur vie, donne sa vie pour ses brebis, parce qu'il les aime. Il porte le dévouement pour elles jusqu'au suprême sacrifice. Il les connaît, non point d'une connaissance superficielle, indifférente, qui les regarde passer sans plus se soucier d'elles. Elles sont l'objet de ses inquiétudes, de ses préoccupations constantes, il ne vit que pour elles, en un mot il les connaît comme il connaît son Père, d'une science parfaite, qui ne va pas sans un immense amour. Sans cesse il pense à elles, la nuit, le jour, il veille pour leur assurer la nourriture, la sécurité, l'existence, il lutte pour les défendre contre le loup, et s'il le faut il donnera tout son sang pour qu'elles soient sauvées. Car il est le bon Pasteur. Ses brebis sont à lui, tout son cœur est à elles.

Il n'en va pas ainsi du mercenaire, « qui n'est point pasteur. » Il ne les connaît pas, il ne les aime pas. Elles ne sont pas à lui : il s'en désintéresse. Il ne les connaît que pour les tondre de leur laine et pour vivre de leur chair. A l'heure du danger, quand le loup paraît, il laisse là le troupeau et s'enfuit. C'est sa nature de mercenaire qui le détermine : elle est lâche et jouisseuse, elle ignore le dévouement et ne prise que ce qui lui rapporte. Il s'en va, tout heureux d'avoir sauvé ses intérêts et sa peau, et pendant ce temps le loup fond sur les brebis, mange les unes et disperse les autres qui courent à l'aventure, apeurées, isolées, proie facile et assurée pour lui quand il voudra revenir les chercher.

Jésus bien souvent, considérant les foules qui l'écoutaient et s'attachaient à lui, les a comparées à des brebis sans pasteurs, *ovæ sine pastore*, parce que leurs pasteurs naturels les avaient abandonnées. Ici il accentue sa pensée et montre le mercenaire, le mauvais berger, dans ces Sanhédrites, ces Pharisiens rapaces, qui pillent les veuves et ruinent les orphelins, sous couleur de les diriger. Lui, au contraire, depuis trois ans il enseigne le jour, il prie la nuit, il cherche les pauvres pour les instruire et les réunir sous sa houlette, il guérit les malades, il accueille les délaissés et les pécheurs repentants, il évangélise jusqu'aux païens, sans demander à personne même le pain de la journée, ou, le soir, la pierre pour reposer sa tête.

Aussi les brebis savent faire la différence entre le bon pasteur et le mercenaire. Celui-ci, elles le fuient comme un malfaiteur, un intrus, un bourreau ; l'autre, « elles le connaissent, » l'entourent, entendent sa voix et l'écoutent avec une admirable et amoureuse docilité. Le pasteur commande avec autorité et grâce, et rien n'est touchant comme son dévouement récompensé par le juste attachement du troupeau. L'amour va de l'un à l'autre comme une source dont les eaux mues par une force mystérieuse descendraient pour remonter ensuite, ou plutôt comme le sang qui jaillit du cœur pour vivifier tout l'organisme et qui y revient afin d'y puiser une nouvelle vigueur.

4. Mais Jésus est le Pasteur universel, il a été envoyé pour sauver non seulement les Juifs, mais

les Gentils, car toutes les âmes sont précieuses aux yeux du Père. C'est pourquoi il ajoute :

« J'ai encore d'autres brebis qui ne sont point de ce bercail ; il faut que je les y amène, elles entendront ma voix et il n'y aura qu'un bercail et qu'un pasteur. C'est pour cela que le Père m'aime, car je donne ma vie pour la reprendre ensuite » et travailler de nouveau pour mes brebis.

« Personne ne me l'enlève, mais je la donne de moi-même, car j'ai le pouvoir de la déposer, puis de la reprendre. Tel est le commandement que j'ai reçu de mon Père. » (Jean, x, 16-19).

Il faisait allusion à sa mort prochaine, puis à sa résurrection. C'est librement qu'il mourra pour le salut de son troupeau, comme il reprendra la vie par sa propre puissance. Alors il reprendra aussi ses fonctions de pasteur vigilant de son Eglise, le seul bercail renfermant le seul troupeau. Les âmes rachetées par lui l'aimeront d'autant plus qu'elles sauront le prix qu'elles lui ont coûté, et il s'établira entre elles et lui quelque chose des relations de tendresse qui existent entre le Père et le Fils.

Dans l'Evangile, qui renferme tant de pages sublimes, il en est peu d'aussi touchantes que celle-ci. C'est pourquoi sans doute les chrétiens réfugiés dans les Catacombes aimaient à peindre sur les parois de leurs retraites souterraines cette scène délicieuse des brebis qui se pressent autour du Pasteur armé de sa houlette. Ils se sentaient mieux protégés.

Ce discours souleva des disputes et des querelles parmi les Pharisiens. Ils avaient conscience que Jésus les désignait sous les traits égoïstes et peu généreux du mercenaire, et que la foule attachait ses regards défiants sur eux.

« Aussi beaucoup d'entre eux disaient : Il a un démon, il déraisonne. Pourquoi l'écoutez-vous ? »

« Mais d'autres répondaient : Ce ne sont pas des paroles de possédé du démon. Est-ce qu'un démon peut ouvrir les yeux des aveugles ? » (*Ibid.*, 19-22).

C'est le troisième acte du drame passionnant de la fête des Tabernacles.

Jésus voyant que sa parole exaspérait les haines se dirigea vers la Pérée. « Son heure n'étant pas venue, » il n'entendait point précipiter les événements.

## IMPRIMATUR

Lingonis, die 25 novembris 1903.

† SEBASTIANUS, *Episcopus Lingonensis*.

Le gérant : J. MAITRIER.

# L'Ami du Clergé Paroissial

## SOMMAIRE

**Sermon pour une Première messe.** — Les douleurs et les joies du prêtre aujourd'hui, 929.

**Explication populaire des Évangiles, par un curé de campagne.** — Quatrième dimanche de l'Avent : *Prédication de Jean-Baptiste*, 933.

**Prônes catéchétiques sur le Décalogue.** — XXII. Les devoirs des enfants, 934.

**Autrefois et Aujourd'hui.** — XVIII. Les derniers sacrements, 938. — XIX. Les funérailles, le culte des morts, 940.

**Courtes instructions pour la prière du soir.** — CXVIII. Jésus en Galilée pour la troisième fois, 943.

## SERMON POUR UNE PREMIÈRE MESSE

### LES DOULEURS ET LES JOIES DU PRÊTRE AUJOURD'HUI

*Vos autem contristabimini, sed tristitia vestra vertetur in gaudium.*

Vous serez dans la tristesse, mais votre tristesse se changera en joie. (Jean, xvi, 20).

Mes vénérés confrères, mes chers frères,

C'est avec la plus profonde et la plus légitime émotion que je prends la parole dans cette circonstance solennelle. Aussi bien, c'était plutôt à ces vénérables prêtres de chanter les gloires d'un sacerdoce perpétuel et sans cesse renouvelé : leur longue expérience vous en eût bien mieux dit les douleurs et les joies.

Il est surtout deux prêtres dont la place était ici toute marquée. Malheureusement, l'un d'eux, le plus jeune, est mort depuis longtemps, victime de son dévouement. C'est près de l'autre qu'encore enfant vous alliez, mon cher ami, contempler les vertus à la fois douces et austères du sacerdoce chrétien, vous former à l'école du sacrifice et développer les germes de la sainte vocation que Dieu avait mise en votre cœur.

Tous deux maintenant reposent l'un près de l'autre, *in morte non sunt separati*. Il y a peu de jours, leur dernière demeure était douloureusement troublée : on déposait près d'eux la dépouille mortelle de leur bien-aimée sœur, dernière survivante de leur pieuse maison.

Vous étiez là, mon cher ami, recueillant l'héritage de leurs vertus et de leurs exemples. Nouveau rejeton de cette religieuse famille, vous étiez prêt à en continuer la lignée sacerdotale et les belles traditions de charité et de dévouement.

Quant à moi, gardien de leurs tombes, appelé à continuer leur apostolat au foyer même de leur œuvre et à m'édifier au souvenir de leur vie, c'est à cela que je dois l'honneur de tenir ici leur place et d'être leur porte-parole.

Au moment, cher jeune prêtre, où vous entrez dans une vie nouvelle, peut-être sera-t-il bon de lever un peu à vos yeux le voile qui couvre votre avenir et de vous faire assister, un instant, aux douleurs et aux joies qui vous attendent. Par là aussi, ceux qui vous entourent apprendront à mieux connaître le prêtre et à l'aimer encore davantage.

Le prêtre est un être à part dans le monde. Choisi au milieu de ses frères, il vient du monde, mais il n'est plus du monde, *ego elegi vos de mundo*. Vivant dans le monde, il ne vit pas comme le monde, sa vie est une vie spéciale. Placé entre l'homme et Dieu pour être l'ambassadeur et l'interprète de l'un et de l'autre, il tient et de l'homme et de Dieu. Il tient de l'homme par sa nature humaine ; il tient de Dieu par sa dignité et son pouvoir. Témoin des joies de ses frères qu'il est appelé à tempérer et à purifier, témoin de leurs douleurs qu'il est appelé à consoler, il a, lui, des joies et des douleurs que le monde ne comprend pas. Il est homme, et, comme tel, il a les douleurs et quelques joies humaines ; mais, revêtu du pouvoir de Dieu et continuateur du Christ, il a, passez-moi l'expression, comme les douleurs et les joies de Dieu.

C'est de ces douleurs et de ces joies vraiment sacerdotales et quasi divines que nous allons nous entretenir un instant.

### I

Le prêtre a consacré son cœur et voué sa vie à Dieu, à l'Eglise et aux âmes ; et c'est en eux qu'il souffre.

1. Tous, mes frères, nous devons aimer Dieu, notre Créateur et notre Rédempteur, et, un jour, notre Juge et notre éternelle récompense. Mais le prêtre doit l'aimer plus que vous. Car, il n'existe et ne vit que pour Dieu et n'a d'autre raison d'être que Lui seul. Dieu est son cœur, sa vie, son tout, *Deus meus et omnia*. Aussi, comme les offenses qui Lui sont faites retentissent douloureusement dans le cœur sacerdotal ! Mais, hélas ! aujourd'hui plus que jamais, ces cruelles offenses sont de chaque instant.

Quand le prêtre passe et écoute les bruits du monde, qu'entend-il ? Partout, des clameurs impies ou des blasphèmes odieux, les cris de haine sauvage des Juifs du Golgotha ou le ricanement sarcastique des habitants de l'enfer... Quand il regarde, que voit-il ? Il voit les églises vides, le dimanche profané, la sainte table déserte, Dieu oublié ou indignement offensé. Il voit toutes les puissances de l'enfer et de la terre conjurées pour effacer le nom divin des lèvres des vivants et du cœur des hommes. On l'efface du livre qu'on remet à l'enfant, afin que son âme ne le connaisse pas, que son cœur ne l'aime pas, que ses lèvres innocentes ne chantent plus sa gloire et qu'ainsi ne se réalise plus la parole du prophète : *Ex ore infantium et lactentium perfecisti laudem*. On efface Dieu du cœur de l'adolescent, et, à son



regard troublé par les passions naissantes, on ne montre qu'un dieu matériel, de chair et de volupté. On s'efforce de faire oublier Dieu à l'homme mûr, et on ne lui offre comme digne de son affection réfléchie et de ses efforts soutenus que l'intérêt, le veau d'or. Enfin, on s'efforce d'enlever Dieu même au vieillard qui, dès demain, va le retrouver comme son juge à l'entrée de l'éternité. On ne lui montre comme terme de sa vie que le néant ; et, dans cette tombe où il va descendre, il n'entrevoit qu'une éternelle et froide nuit, sans aucune lueur d'espérance.

Dieu a donné la terre aux hommes : *Terram autem dedit filiis hominum*, et maintenant les hommes veulent chasser Dieu de la terre. Ils veulent lui arracher le sceptre de son autorité et renverser le diadème de sa majesté suprême. Oh ! mon Dieu, vos prêtres ne semblent plus être aujourd'hui que les ministres d'un roi dépossédé et d'un culte mourant. Leur foi n'est pas ébranlée, mais leur cœur saigne cruellement. Partout, résonne sur la terre ce cri de l'enfer : « *Notumus hunc regnare super nos !* » Partout, on se tourne vers nous en criant : « *Ubi est Deus eorum ?* Où est donc votre Dieu ? » Levez-vous donc, Seigneur, *exurge, Domine*, et montrez au monde la puissance de votre bras ! Consolez le cœur de vos prêtres qui se meurent à vos pieds, au sommet de ce nouveau calvaire où le monde vous relègue et voudrait vous faire mourir encore avec eux.

2. Le prêtre souffre, en second lieu, à cause de l'Eglise.

L'Eglise est en deuil. Son chef est prisonnier. Ses meilleurs enfants, chassés de chez eux et poursuivis comme de vils criminels, sont obligés, l'âme brisée, de quitter aujourd'hui leur « tant douce France » devenue inhospitalière à la religion, à la prière et au dévouement, et de s'en aller tristement sur la terre étrangère manger le pain si amer de l'exil. Aux autres on mesure l'air et le soleil et l'on ne garantit pas le lendemain. Au milieu de tant de larmes et de deuils, les simples fidèles, eux, doivent choisir à chaque instant entre leur pain quotidien et leur conscience de catholiques. Quant au prêtre, défenseur-né de l'Eglise, c'est à lui, par dessus tout, que l'on en veut. — La plupart du temps, enfant du peuple, vivant parmi ses frères, auxquels il tend continuellement une main amie et dévouée, consacré tout entier à leur service, il ne trouve en retour que l'indifférence et l'ingratitude, la défiance et l'hostilité. Trompé par une presse impie ou excité par une basse et ridicule jalousie, l'homme de nos campagnes ne respecte et ne salue plus guère le prêtre, le regarde souvent d'un œil mauvais et va même jusqu'à l'insulter publiquement. Examinez bien : il n'y a, au monde, que le prêtre qu'on regarde et qu'on outrage ainsi. Il est devenu comme un paria dont la seule vue excite une haine furieuse, ou au moins dont la seule compagnie devient excessivement compromettante. Il ne peut paraître dans une société tant soit peu

mêlée sans exciter aussitôt les railleries et les grossièretés. On l'attaque sans cesse, sans souci de la vérité, par la parole et par la plume, et que de journalistes ne vivent qu'à ses dépens !

Mais, pourquoi donc ?

Parce que la vie et la parole du prêtre sont la perpétuelle condamnation de ce monde égoïste, orgueilleux et corrompu. Ah ! mes frères, en ces temps mauvais et si troublés et qui menacent de le devenir encore bien davantage, — car il me paraît impossible, humainement parlant, de nous arrêter sur la pente où nous descendons si vite, — il faut un courage vraiment héroïque pour entrer dans le sacerdoce. En ce moment même, on ne parle rien moins que de lui enlever le misérable morceau de pain qu'on lui laisse encore au prix de sa liberté, et qui sait si on s'arrêtera là ! Aussi, mes frères, ce n'est pas la moindre peine du prêtre, aujourd'hui, que de voir ainsi l'Eglise bafouée et persécutée. Si l'Eglise est notre mère à tous, elle l'est plus encore pour le prêtre. Il quitte son père et sa mère de la terre pour se vouer et se donner tout entier à cette autre mère qui est l'Eglise, la mère des âmes. Aussi quelle n'est pas sa peine profonde quand il la voit ainsi couronnée d'épines, moquée, conspuée, enchaînée, flagellée, agonisante, ... et prête à mourir, si elle pouvait mourir !

3. Mais, si le prêtre souffre étrangement aujourd'hui des offenses faites à Dieu son Père et de la guerre faite à l'Eglise sa Mère, c'est surtout à cause des âmes qui se perdent.

Ah ! les âmes ! Quelle chose infiniment précieuse et qui lui est confiée ! Pour créer le monde, il n'a fallu à Dieu qu'un seul mot, *dixit et facta sunt*. Pour sauver une âme, que ne lui a-t-il pas fallu ? Pour sauver une âme, Dieu a livré son Fils unique, et le Fils unique de Dieu a donné toute une vie d'humiliations, de prières et de souffrances, terminée par une croix. Une seule âme vaut mieux que tous les mondes, elle vaut le sang d'un Dieu.

Aussi, quand le prêtre voit cette âme tombée dans le péché refuser le pardon et se perdre irrémédiablement, il souffre des douleurs indicibles. C'est qu'il y a entre lui et elle les liens les plus étroits. Il est l'homme des âmes ! C'est dans leur monde, avec elles, qu'il doit vivre tous les jours pour les sanctifier, les relever, les conduire, les éclairer et les sauver. Soutien, guide et sauveur des âmes, il vit avec elles et ne doit vivre que pour elles. Aussi mieux que tout autre il voit leur chute et ressent douloureusement leur perte.

Il y a quelque cinquante ans, mon cher ami, un Père franciscain prêchait une mission dans la paroisse de votre cher cousin. Celui-ci était assis au chœur et regardait tristement l'assistance trop peu nombreuse. Tout à coup, il n'y tient plus : ses yeux se remplissent des larmes de son cœur, la force lui manque, et on le voit, sous le poids d'une douleur insupportable, surhumaine, s'affaïsser et tomber... On se précipite, on le relève ; ... il

revient à lui, mais l'âme toujours brisée par la douleur.

Je sais un autre prêtre qui, près de cinquante ans après, à la même place et au même spectacle, sentit le même glaive de douleur transpercer son cœur.

Quand notre divin Sauveur fut arrivé au sommet du Calvaire, et que devant ses yeux attristés se dressa le tableau de tous ces hommes ingrats et endurcis qui devaient ne point profiter de sa Passion, et fouler aux pieds son sang divin, ce spectacle lui causa une souffrance si vive que, ne pouvant la porter, il tomba une troisième fois la face contre terre. C'est cette douleur incomprise qu'éprouvent, chaque jour, les continuateurs de Jésus-Christ. Ce sera, mon cher ami, votre plus poignante souffrance. Mais ne perdez pas confiance : cette douleur est sainte et féconde et Dieu vous aidera à la porter.

Je m'en voudrais d'avoir mis sous vos yeux ce triste spectacle des douleurs sacerdotales qui vous attendent, et de jeter ainsi le deuil dans votre âme et une note de tristesse dans cette belle fête. Mais, averti et préparé, vous serez moins surpris et plus fort. D'ailleurs, vous avez entendu la parole du Maître : « Le monde se réjouira, tandis que vous serez dans la tristesse. »

Mais il ajoute : « Votre tristesse se changera en joie. » Eh bien ! ce sont ces joies sacerdotales, joies vraiment divines, que je vais essayer, en terminant, de remettre sous vos yeux afin de vous donner courage et confiance.

## II

Votre tourment sera votre joie.

La cause de la tristesse du prêtre en face du péché, de la persécution et de l'enfer, c'est son amour de Dieu, de l'Eglise et des âmes. Eh bien ! la source de votre bonheur, ce sera aussi Dieu, l'Eglise et les âmes.

### 1. Dieu d'abord.

Le cœur de l'homme est un abîme que rien au monde ne saurait combler. Demandez au millionnaire s'il est vraiment heureux. « Non, » vous répondra-t-il, car son âme est sujette à l'ennui de la vie, aux passions et aux peines, et son corps est sujet aux souffrances et à la mort. Mais demandez à celui qui aime Dieu de tout son cœur, s'il est vraiment heureux. « Oui, » vous répondra-t-il, Il ne l'est pas encore complètement, parce qu'il peut encore pécher et ainsi perdre Dieu. Mais il l'est plus que tout autre, parce qu'il possède Dieu et que Dieu seul peut combler son cœur et ses desirs.

Or, personne ne possède Dieu autant que le prêtre, et voilà pourquoi personne n'est aussi véritablement heureux que lui.

Dès le matin, il est au pied de l'autel où il vient comme prendre les ordres de Dieu pour la journée et se revêtir, par la prière et l'oraison, de la force et de la charité divines.

Puis, il approche plus près et monte à l'autel

même, où il offre pour les hommes coupables et pour les âmes souffrantes le sacrifice du Calvaire. Le Christ vient dans ses mains et de là descend dans son cœur. Alors il est fort, car si Dieu est avec lui, qui donc sera contre lui ? Il est heureux, car il goûte cette paix suave, ce bonheur intime de l'âme qui dépasse tout sentiment.

Dieu se laisse voir aux âmes du ciel et c'est cette vue, cette vision béatifique qui fait leur bonheur ineffable et éternel. Dieu se laisse quasi voir et pressentir davantage par le cœur aimant du prêtre et c'est ce qui donne à celui-ci des joies intérieures et célestes que le monde ne comprend pas. Viennent alors les persécutions ou les peines de toute nature : Dieu est là, dans son âme, comme une pierre précieuse qui change toutes ces peines en joies, ces persécutions en mérites, ces humiliations en triomphes.

2. L'Eglise, notre mère, est persécutée, c'est là notre douleur : mais nous sommes assurés de sa victoire, et c'est là notre joie. Son chef est prisonnier, c'est vrai : mais au dessus de sa chaire retentit sans cesse, pour notre consolation, cette parole inéluctable du Maître : « Les portes, les puissances de l'enfer ne prévaudront pas contre elle... Ne craignez pas : voici que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles. »

Les meilleurs enfants de l'Eglise s'en vont en exil ou sont entraînés devant les tribunaux : mais qu'ils sont beaux les pieds fatigués de ceux qui annoncent la paix ! Car, si ces dignes disciples du Sauveur ont le cœur brisé et les yeux pleins de larmes, leurs fronts rayonnent d'espérance, de calme et de bonté, et de leurs lèvres ne tombent que les plus généreuses paroles de pardon. N'est-ce pas ainsi que les apôtres ont triomphé de leurs persécuteurs et du monde où ils étaient envoyés comme des agneaux au milieu des loups ? Que de simples fidèles aussi sont admirables ! Leurs réunions, et, en particulier, celles de cette jeunesse catholique qui trace énergiquement le sillon où plus tard marchera la France, leurs pèlerinages magnifiques et si nombreux surtout témoignent assez et de la vivacité de leur foi et de la vitalité de l'Eglise ! — Vous-même, mon cher ami, assistiez naguère, au pied des Pyrénées, à ce spectacle inoubliable ; et là, vous avez vu que l'Eglise, quoi qu'on en dise, n'est ni morte, ni près de mourir. En face de ces foules immenses priant à deux genoux, les bras en croix, ou chantant leur foi au Christ Rédempteur et leur amour à sa divine Mère, vous avez senti votre âme tressaillir, et comme un frisson d'enthousiasme transporter votre être devant cette vision anticipée de l'Eglise triomphante. Alors, vous souriez au jour prochain où il vous serait donné d'être le prêtre, le soldat de cette Eglise immortelle, et le preux chevalier de cette noble Dame de Lourdes à laquelle vous étiez allé consacrer votre sacerdoce et vouer votre vie. Emule des nobles brancardiens, vous étiez enrôlé avec eux dans cette admirable phalange de la charité. Vous appreniez à mettre tout votre



dévouement et votre cœur au service des pauvres malades, en attendant qu'élargissant votre horizon vous les mettiez aussi, comme aujourd'hui, au service de tant d'âmes blessées, souffrantes, agonisantes.

3. Ah ! ces âmes, si elles font le tourment de votre vie sacerdotale, elles en seront aussi la plus douce joie. Ce qui fait le tourment et la joie des parents, ce sont leurs enfants. Ce qui fait la peine, mais aussi la joie d'un pasteur, ce sont les âmes dont il est comme le père, la mère et le gardien.

Ah ! qu'il fait bon apprendre à l'enfant à bégayer les doux noms de Jésus et de Marie et à tracer sur son corps innocent le signe de la croix du Sauveur ! Qu'il fait bon chaque jour, au catéchisme, éclairer son âme candide à la lumière de Jésus-Christ et réchauffer son tendre cœur à son amour ! Qu'il fait bon surtout, au jour de la Première Communion, le mener à Celui qui aime tant les enfants ! Cette âme toute neuve et fraîche encore, purifiée par la rosée de la grâce divine et embaumée par le parfum de l'innocence et de la vertu, s'entr'ouvre avec amour au Soleil de Justice comme une fleur du matin aux rayons du soleil levant ! Ah ! ces belles et bonnes Premières Communions, quel jour heureux pour le prêtre ! Trop souvent, hélas ! le lendemain est bien triste ; mais il n'est jamais sans espérance. Car, il ne peut se faire que l'enfant de tant de soins, de prières et d'amour périsse tout entier, à tout jamais ! S'il s'en va comme l'enfant prodigue, il reviendra comme lui, et le jour de son retour sera le jour le plus heureux de son Père.

Cher jeune prêtre, dès demain, vous goûterez cette joie de recevoir, de relever une âme et de lui ouvrir le ciel ! Je ne sais rien de pareil au monde et je ne crois pas que le bonheur du ciel soit plus grand ; car ce privilège, ce bonheur de pardonner et de sauver, c'est le privilège et le bonheur de Dieu même. Vous voyez à vos pieds un pauvre pécheur, ses yeux pleurent, son cœur s'entr'ouvre, et de ses lèvres tremblantes tombe l'aveu le plus humble, le plus sincère, le plus touchant, des misères de notre fragile humanité. Il vous crie : « O mon Père, ayez pitié, pardonnez-moi parce que j'ai péché ! » Et vous, vous vous penchez avec amour, avec bonté, vers cette âme. Vous la consolez, vous la relevez, vous lui montrez le ciel qui, de nouveau, s'entr'ouvre devant elle. Votre main qui bénit et votre voix qui pardonne tremblent d'émotion et de joie. C'est la joie du bon Pasteur qui a retrouvé sa brebis perdue ; c'est la joie du paradis où votre sentence retentit comme un cantique de bonheur.

Cette âme soulagée et heureuse vous dit : « Oh ! merci, mon Père ! » Et vous, levant les yeux, vous dites : « Oh ! merci, mon Dieu ! » Ah ! ces heureuses minutes où il nous est donné de sauver une âme perdue et de la rendre à son Dieu et Rédempteur, ces instants sont si doux qu'on ne les changerait pas pour toutes les années de joie des mondains ! Et s'il est vrai que, selon la

parole de notre divin Maître, celui qui sauve l'âme d'un de ses frères sauve la sienne, quelle ne sera pas au ciel la récompense de ces bons prêtres qui, par leurs prières, leurs exemples et surtout leur ministère de pardon, auront sauvé tant d'âmes pour l'éternité !

Puisse ce bonheur être le vôtre, mon cher ami ! C'est du moins mon vœu et ma prière aujourd'hui, c'est la prière de tous ceux qui vous entourent, et c'est aussi et surtout le plus grand désir de votre cœur si bon et si pieux !

Et maintenant, vous allez monter à l'autel pour demander à Dieu de le réaliser au nom du sang rédempteur de son Fils.

Oui, cher jeune prêtre, montez à l'autel, et là, en même temps, ayez pour tous un souvenir !

Souvenez-vous de votre bonne mère, dont l'âme bienheureuse est sans doute près de vous en ce moment ; car, pour elle, le ciel aujourd'hui n'est-il pas, après Dieu, de vous contempler et de vous bénir du haut de cet autel ?

Souvenez-vous de celle à laquelle elle a légué son cœur, son dévouement et jusqu'à son nom de mère, et qui, avec l'aide de Dieu, vous a conduit par son amour et ses sacrifices jusqu'au pied du tabernacle.

Inutile de vous rappeler votre bon père, pour qui un pareil jour est un triomphe et la juste récompense de ses peines, de ses travaux et de son affection.

N'oubliez pas votre tout dévoué pasteur. La splendeur de ce temple et la beauté de cette fête vous disent assez sa légitime joie et vous demandent une prière reconnaissante.

Souvenez-vous aussi de cette belle couronne de prêtres qui vous entourent. Cette première messe leur rappelle la leur, les reporte à bien des années en arrière, rajeunit leur cœur et projette un rayon de soleil dans leur vie sacerdotale, dans leurs épreuves d'aujourd'hui et leurs alarmes pour demain.

Souvenez-vous de tous ces parents et amis qui se pressent autour de vous si nombreux, heureux de donner à votre famille et à vous-même ce témoignage public de leur estime et de leur affection.

Il n'est pas jusqu'à ces enfants de chœur, jeunes Eliacins, pour lesquels je ne sollicite votre souvenir et votre bénédiction. Une pareille cérémonie ne pourrait-elle être pour eux comme un trait de lumière, une semence de vocation, en sorte que l'un d'eux dise tout à l'heure dans son cœur touché de la grâce : « Moi aussi je serai prêtre ! »

Enfin, souvenez-vous de ceux dont vous visitiez hier les tombes. Il en est une toute fraîchement remuée. Celle qui y repose depuis quelques jours seulement avait vivement désiré de voir cette fête et de chanter ensuite son *Nunc dimittis*. Dieu ne lui a pas laissé cette joie, et elle en a fait pour vous le sacrifice. Ne l'oubliez pas.

Qu'il soit permis aussi à l'ami qui vous parle

de solliciter une part spéciale des grâces de cette première messe, une part grande comme l'affection qu'il vous porte.

Et maintenant, montez à l'autel, cher jeune prêtre encore tout embaumé des parfums et des grâces de l'ordination, montez à l'autel ; faites-en descendre les bénédictions de Dieu sur les vivants et ouvrez le ciel aux morts. Ainsi soit-il !

## EXPLICATION POPULAIRE DES ÉVANGILES

PAR UN CURÉ DE CAMPAGNE

IV<sup>e</sup> DIMANCHE DE L'AVEUT

**Evangile selon saint Luc, III, 1-6.**

La quinzième année de l'empire de Tibère César, Ponce-Pilate étant procurateur de Judée, Hérode tétrarque de Galilée, Philippe son frère tétrarque de l'Iturée et de la Trachonite, et Lysanias tétrarque d'Abilène, Anne et Caïphe étant grands-prêtres, la parole du Seigneur descendit sur Jean, fils de Zacharie, dans le désert. Et il se mit à parcourir toute la région du Jourdain, prêchant un baptême de pénitence pour la rémission des péchés, ainsi qu'il est écrit au livre du prophète Isaïe : On entendra dans le désert la voix de celui qui crie : Préparez le chemin du Seigneur, rendez droits ses sentiers ; que toute vallée soit comblée, que toute montagne et toute colline soit abaissée ; que les chemins tortueux deviennent droits, que les sentiers raboteux s'aplanissent : et tout homme verra le salut qui vient de Dieu.

### Plan

**Prédication de Jean-Baptiste.** — Date précise de la prédication de l'Évangile par Jésus-Christ. — Prophétie d'Isaïe annonçant ce grand événement. — Comparaison empruntée aux usages des temps anciens. — Sens moral de la prophétie. — Nécessité de la pénitence. — Saint Jean-Baptiste emploie tout son zèle à la prêcher. — Résumé de sa prédication. — Réponse aux prétextes de ceux qui ne veulent pas faire pénitence.

Mes frères,

1. Le christianisme a commencé sur la terre avec la prédication de l'Évangile ou la vie publique de Notre-Seigneur. Or, c'était là un événement trop important pour n'avoir pas sa date précise dans l'histoire du monde. L'Évangile d'aujourd'hui nous indique tout d'abord, avec les plus grands détails, cette date remarquable. Tout y est désigné : on y voit les temps, les personnes et les lieux. C'est sous le règne de Tibère, un des premiers empereurs de Rome et fort connu dans l'histoire. Le pays des Juifs était alors divisé en quatre parties, formant autant de petits royaumes. La Judée proprement dite était gouvernée, au nom de l'empereur romain, par Ponce-Pilate, le même personnage qui condamna Jésus-Christ à mort ; la Galilée, par Hérode, que nous connaissons déjà : c'est ce roi qui, marchant sur les traces de son

père, le bourreau des *Innocents*, devait faire couper la tête à saint Jean-Baptiste et auquel Pilate renvoya Notre-Seigneur avant sa condamnation. Enfin nous y voyons deux grands-prêtres, Anne et Caïphe, que nous apprendrons à connaître plus tard.

2. Ce n'était pas assez de fixer la date de la prédication de l'Évangile ; il fallait encore montrer que cet événement n'était pas un fait abandonné au hasard ou dépendant de la volonté de l'homme, mais un dessein bien arrêté de la volonté divine.

Vous savez que Dieu a fait annoncer, longtemps d'avance, par des prophètes, toute la suite de la religion chrétienne, et que toutes ces prédications se sont accomplies à la lettre. Or, l'Évangile d'aujourd'hui prend soin de nous rappeler la prophétie concernant le grand événement dont nous nous occupons.

C'est le prophète Isaïe qui parle. Mes frères, pour bien comprendre ses paroles, il faut se reporter aux usages du temps. Autrefois donc, quand un roi visitait ses états et voulait faire son entrée solennelle dans une ville, des courriers portaient en avant et publiaient l'ordre de rendre douce et commode la route qu'il désirait suivre. Le zèle des habitants à exécuter ces injonctions devait plaire au monarque, en lui rendant le voyage plus agréable, et le disposer à répandre d'abondantes faveurs.

3. Partant de cet usage, et comparant le *Messie* à un grand monarque sur le point de faire son entrée solennelle dans son royaume, le prophète annonce qu'il sera précédé d'un crieur public qui, sorti du désert, enjoindra aux hommes de lui préparer le chemin.

« Que les vallées soient comblées, dira l'ambassadeur, que les hauteurs soient abaissées, les endroits tortueux redressés, et les aspérités aplanies. »

Mais ce n'est là qu'une comparaison. Les paroles du prophète ont un autre sens, un sens plus élevé, qui se présente de lui-même à l'esprit.

Quand il dit qu'il faut *combler les vallées* ou relever les parties basses du chemin, cela signifie que les hommes abattus sous le poids du péché, découragés à la vue de leurs misères, doivent reprendre courage et se relever pleins de confiance et d'espoir, car la miséricorde vient s'offrir à eux.

Quand il dit qu'il faut *abaisser toutes les hauteurs*, cela s'adresse aux hommes orgueilleux, qui tirent vanité de leurs lumières, de leur puissance, de leur sagesse ; ils doivent s'humilier devant Dieu, reconnaître qu'ils sont des pécheurs comme les autres, et qu'ils ont besoin, comme les autres, du pardon et du secours d'En-Haut.

*Les endroits tortueux à redresser* signifient qu'on doit réformer sa conduite, cesser de vivre selon ses caprices, selon ses mauvais penchants, selon les appétits des sens, et se conformer à la loi de Dieu, qui est la seule règle de nos mœurs.



Enfin, les aspérités qu'il s'agit d'aplanir, ce sont tous les défauts qui nous rendent pénibles au prochain, qui défigurent notre âme et empêchent les effets de la grâce.

4. Voilà ce qu'avait annoncé le prophète Isaïe, voilà ce qu'on devait voir et ce qu'on devait entendre à l'apparition du *Messie* sur la scène du monde. Or, saint Jean-Baptiste fut, comme nous l'avons dit, le *Précurseur* suscité de Dieu afin de préparer le chemin des cœurs à son divin Fils, et il employa tout son zèle à prêcher la pénitence aux hommes.

Ainsi Dieu a voulu que la pénitence fût la condition nécessaire, essentielle, pour recevoir les grâces de la venue de Jésus-Christ. Tous les Juifs qui se convertirent sincèrement le reconnurent bientôt comme le Fils de Dieu et devinrent ses disciples ; tous ceux qui repoussèrent ce moyen furent frappés d'aveuglement et se perdirent.

Il en est encore de même aujourd'hui. La pénitence est l'unique moyen de salut offert au pécheur. Et cela se conçoit sans peine. Jésus-Christ est venu pour régner sur les cœurs ; or, il ne régnera jamais dans un cœur tant qu'il sera dominé par le péché. Pour qu'il y entre, il faut que le démon en sorte ; il n'y entrera donc qu'à la suite de la pénitence.

5. Vous comprenez maintenant pourquoi l'*Avent* est un temps de pénitence, pourquoi on jeûnait autrefois en *Avent* comme en *Carême*, pourquoi, si le jeûne a disparu par suite de notre tiédeur, l'obligation de faire pénitence est restée la même, obligation plus ou moins rigoureuse suivant nos besoins, suivant le nombre et la malice de nos fautes : c'est que l'Eglise n'a pas cru pouvoir mieux faire que le bon Dieu. Autrefois Dieu a voulu que la conversion du cœur préparât l'apparition de son Fils ; or, la fête de Noël nous rappelant l'entrée de Jésus-Christ dans le monde, le temps qui précède ce grand anniversaire semblait tout spécialement désigné, comme le *Carême*, à la pratique des œuvres de pénitence.

6. Puisqu'il en est ainsi, laissez-moi vous dire quelque chose de la prédication de saint Jean-Baptiste. Elle peut se résumer tout entière dans ces trois mots : il faut faire pénitence, il la faut bien faire, il ne faut pas différer de la faire.

Il faut faire pénitence, parce que nous avons offensé Dieu, parce que nous avons à craindre la sévérité de sa justice, parce que nous devons employer tous les moyens de nous soustraire à la rigueur et à l'éternité des peines de l'enfer.

Il la faut bien faire. « *Faites de dignes fruits de pénitence*, » disait saint Jean-Baptiste. Or, pour faire ces dignes fruits, on doit d'abord détester le passé, gémir de ses fautes et les confesser exactement ; ensuite, changer de vie et remplir fidèlement tous ses devoirs.

Devoirs envers Dieu : le prier, assister aux offices de l'Eglise, recevoir les sacrements.

Devoirs envers le prochain : ne jamais lui faire tort d'aucune manière, lui rendre service autant que possible, et donner l'aumône aux pauvres selon ses moyens.

Devoirs envers nous-mêmes : éviter l'oisiveté, la sensualité, souffrir patiemment les peines de notre état, les afflictions que Dieu nous envoie, les chagrins que les hommes nous causent, les langueurs de la maladie.

Il ne faut pas différer de faire pénitence, car la vie est courte et la mort prochaine.

Plus tôt nous la commencerons, plus nous la trouverons douce, parce que notre bonne volonté sera dans toute sa force et que la grâce de Dieu secondera efficacement notre ferveur. Plus nous la différerons, plus nous la trouverons difficile, parce que l'habitude de faire le mal s'enracine, se fortifie avec le temps, tandis que l'énergie de la volonté diminue.

En la différant, on court risque de ne jamais changer de vie. Combien sont morts impénitents, qui s'étaient cependant promis de se convertir !

7. Vous entendez dire souvent que Dieu ne nous a pas faits pour nous perdre. — Non, sans doute, puisqu'il nous offre la pénitence comme moyen de revenir à lui et de gagner le ciel ; mais c'est à nous d'en user.

Vous entendez dire encore qu'à ce compte tout le monde serait damné. — Non, non ; malgré la dépravation du monde, Jésus-Christ a eu et aura toujours un grand nombre de fidèles adorateurs, qui seront heureux de le suivre.

« *Tout homme verra le salut qui vient de Dieu, le Sauveur du monde*, » disait le Prophète à la fin de notre évangile. Oui, tout homme le verra ; il sera annoncé à toute la terre. Tout homme le verra au jugement dernier ; mais les méchants le verront avec épouvante, comme un juge inexorable qui vient les punir, tandis que les bons le verront avec joie, comme un père qui vient les récompenser. Puissions-nous être de ce nombre !

Ainsi soit-il.

## PRONES CATÉCHÉTIQUES SUR LE DÉCALOGUE

### XXII

#### Le quatrième commandement (suite)

#### 2

#### LES DEVOIRS DES ENFANTS

#### Résumé analytique

Les enfants ont quatre devoirs à remplir envers leurs parents.

1<sup>o</sup> *Respect*. L'autorité des parents est une participation à celle de Dieu ; c'est ce qu'il y a de plus vénérable sur la terre (dans l'ordre naturel). Ce respect consiste à estimer leur dignité, à reconnaître tout ce qu'on leur doit, à craindre de les offenser. Cham a été maudit pour s'être moqué de son père.

2° *Amour*. C'est un sentiment naturel, même aux animaux. Dans l'amour envers le prochain, ordonné par Jésus-Christ, les parents occupent nécessairement la première place. C'est l'hommage le plus précieux qu'on puisse leur rendre, sans lui le respect n'est qu'hypocrisie. C'est aussi une dette de reconnaissance pour tant de bienfaits reçus d'eux.

3° *Obéissance*. Elle se traduit par des actes. On ne peut guère se faire illusion sur ce péché. Il faut obéir en tout ce qui n'est pas péché (Dieu l'exige), — obéir sans discuter ni se plaindre (on n'en a pas le droit), — obéir avec joie (puisqu'on aime ceux qui commandent), — consulter, si l'on croit que l'ordre est injuste. Certaines circonstances peuvent aggraver la désobéissance ou l'excuser.

4° *Assistance*. C'est la conséquence du respect et de l'amour. L'avarice, l'amour du luxe et l'orgueil font souvent manquer à ce grave devoir. Il n'est pas défendu, si on est pauvre, d'avoir recours à l'assistance publique, mais il faut d'abord faire tout ce qu'on peut, et surtout procurer aux mourants les secours de la religion.

*Qui timet Dominum honorat parentes.*

Celui qui craint le Seigneur honore ses parents.

(Eccli., III, 8).

Mes frères,

Dieu a honoré d'un reflet de sa propre puissance ceux qui nous ont donné le jour, il leur a donné une autorité faite de force et de douceur, dont l'exercice intelligent crée les familles prospères et les sociétés durables. Il a promis de précieuses récompenses à la piété filiale, et réservé de terribles châtiments à l'insubordination. Celui qui craint Dieu doit honorer ses parents, dépositaires de l'autorité divine, respecter leur dignité, obéir à leurs ordres, les aimer comme les auteurs de sa vie, et les soulager en partageant leurs peines. « Ecoutez, mon fils, dit l'Ecriture, les leçons de votre père, et ne méprisez pas les avis de votre mère, ... rendez-leur à proportion de ce que vous avez reçu d'eux... Honorez votre père en paroles et en actes et en toute patience, afin que les bénédictions de Dieu descendent sur vous. C'est chez les enfants de la sagesse qu'on trouve l'obéissance et l'amour... — C'est la gloire d'un homme d'honorer son père, la honte d'un fils de le mépriser; ... — honorer sa mère, c'est amasser des trésors... — La bénédiction d'un père consolide les maisons, la malédiction d'une mère en renverse les fondements. Soutenez la vieillesse de votre père et ne l'attristez pas; le bien que vous lui ferez ne sera pas perdu <sup>1</sup>. »

Saint Paul donne aux Ephésiens les mêmes enseignements lorsqu'il dit : « Enfants, obéissez à vos parents pour accomplir la loi de Dieu; ... serveurs, obéissez à vos maîtres selon la chair avec crainte, dans la simplicité de votre cœur, comme au Christ même. » (vi, 1-5). On retrouverait chez les païens et dans toutes les législations de l'antiquité des préceptes analogues, tellement la soumission respectueuse à l'autorité paternelle est un sentiment profondément enraciné dans la nature de l'homme. Partout où a pénétré une lueur de

civilisation, on regarde comme un scélérat celui qui méprise ses parents, les maltraite, les abandonne. S'il y a encore chez les peuplades les plus sauvages des usages barbares qui autorisent les enfants à se défaire de leurs parents quand ceux-ci ne sont plus qu'une charge pour eux, cette triste exception nous prouve jusqu'où peut aller, dans les ténèbres de l'idolâtrie, la dégradation de la conscience humaine, et combien la lumière de la loi évangélique était nécessaire pour maintenir la dignité de la famille. C'est à l'aide de cette divine lumière que nous allons expliquer les devoirs qu'impose aux enfants le quatrième commandement : *respect, amour, obéissance, assistance*.

1. Commençons par le grand devoir du *respect*. Vous devez honorer en eux l'autorité de Dieu. Vous vous souvenez de ce que nous avons dit dernièrement sur ce sujet. Saint Thomas appelle ce respect un *culte* dû à titre de justice, et il désigne par le nom de *piété* la vertu qui nous porte à le rendre, tellement il est convaincu de l'étroite union qui existe entre le respect dû aux parents et le respect dû à Dieu même.

Tout auteur a certains droits sur ses œuvres, avons-nous dit; mais quand cette œuvre est la communication de la vie à une créature raisonnable, à ce droit correspond un devoir de respect et de soumission dans celui qui a reçu un aussi précieux don et qui en comprend la valeur. Si les statues de Michel-Ange avaient une intelligence et un cœur, ne se croiraient-elles pas obligées de remercier leur auteur, de faire l'éloge de son talent, de travailler à sa gloire? Vos parents vous ont donné un corps bien plus parfait que tous les chefs-d'œuvre humains, et après l'avoir donné, ils l'ont soigné, nourri, défendu contre les injures des éléments et les atteintes des maladies; ils n'ont pas créé votre âme, mais ils l'ont formée par l'éducation. Sans eux vous n'auriez jamais vu le jour, et sans leur dévouement vous seriez morts aussitôt après être nés, ou vous auriez vécu dans l'ignorance et le vice. Mais ce n'est pas tant leur bonté, leurs sacrifices que nous devons considérer à présent, que l'honneur que Dieu leur a fait de les mettre à la tête d'une famille et de leur permettre de vous communiquer, avec leur chair et leur sang, la vie dont il est le maître. Non, il n'y a pas, dans l'ordre des choses naturelles, de plus grande dignité après celle de Dieu, que celle du père et de la mère de famille; rien n'est plus vénérable, par conséquent rien n'est plus digne de votre respect <sup>1</sup>.

En quoi doit consister ce respect? A reconnaître toute la grandeur de l'autorité paternelle, et témoigner extérieurement qu'on l'estime à sa juste valeur. Qu'y a-t-il entre Dieu et vous, depuis le premier jour de votre existence? un père et une mère. A qui appartenez-vous après Dieu? à vos

<sup>1</sup> Prov., I, 8; Eccli., III, 1-15.

<sup>1</sup> Nous ne parlons pas de l'autorité religieuse, dans l'ordre surnaturel.



parents. Qui devez-vous le plus respecter après Dieu? vos parents. Qu'est-ce à dire? Vous devez bien comprendre la distance qui vous sépare d'eux, malgré les liens si étroits qui vous unissent. Entre celui qui donne et celui qui reçoit, surtout quand ce dernier n'avait rien et reçoit tout ce qu'on peut lui donner, n'y a-t-il pas une grande différence de niveau, malgré l'égalité de nature? Vous n'aviez rien, puisque vous n'étiez rien; et vous avez reçu la vie, vous voilà hommes, avec un corps et une âme, une intelligence et une volonté; vous pouvez acquérir l'estime des autres, les richesses, la gloire; dans tous les cas vous pouvez gagner le ciel. Remontez à l'origine de tous ces dons: vous trouvez un berceau, un père et une mère qui veillaient sur vous comme sur leur unique trésor. Voyez-vous bien ce que vous êtes par rapport à eux? Si au moment où vous versiez vos premières larmes, vous aviez eu assez de raison pour comprendre ce que vous deviez à vos parents, quelle vénération n'auriez-vous pas eue pour eux! Ce sentiment de respect ne doit pas être moins grand aujourd'hui que vous savez ce que vous êtes.

Avoir une haute estime de ses parents, c'est la première condition du respect<sup>1</sup>; se reconnaître infiniment obligés envers eux, c'est la seconde; craindre de les offenser sera la troisième. Si l'Écriture affirme que la crainte de Dieu est le commencement de la sagesse, on peut ajouter que la crainte de manquer aux devoirs de la piété filiale est un grand acte de sagesse. Manquer de respect à Dieu, dit saint Thomas, est le plus grand des péchés, mais manquer à ses parents est le plus grave ensuite<sup>2</sup>; aussi l'Esprit-Saint menace de la malédiction divine et des plus affreux supplices ceux qui s'en rendent coupables, et la loi de Moïse permettait de les lapider<sup>3</sup>.

La crainte de ces châtiments terribles doit suffire pour inspirer aux enfants cette réserve, cette délicatesse, cette patience avec lesquelles ils se conduiront toujours vis-à-vis de leurs parents. Ils ne parleront d'eux qu'avec le plus grand respect, ils ne rougiront jamais de leur situation, ils éviteront un mot, un geste, une démarche qui auraient l'air d'une critique, ils cacheront leurs défauts, et ils aimeront mieux en souffrir eux-mêmes que de les livrer au ridicule. Ils craindront surtout d'en venir avec eux à des procès, et s'ils ont à défendre contre d'injustes prétentions leurs propres intérêts, ils tâcheront de le faire par des voies amiables, et sans conserver contre eux le moindre ressentiment.

Le vrai respect ne consiste pas seulement dans les sentiments de l'âme, mais aussi dans les démonstrations extérieures. La Bible nous a appris à dessein l'indigne conduite de Cham, et la délicatesse de Sem et de Japhet envers Noé. Cham s'est

moqué de l'ivresse de son père, dit saint Ambroise; c'est lui qui était ivre, aveugle, insensé, puisqu'il ne voyait pas la folie de sa conduite, et que dans cet homme ivre il ne reconnaissait plus son père<sup>4</sup>. Les traces de la malédiction que Noé a lancée contre les descendants de Cham sont encore inscrites sur leur front, pour faire trembler tous ceux qui voudraient l'imiter. Vous voyez qu'il est facile de commettre une faute grave en cette matière, il faut donc veiller à éviter avec soin même les plus légers manquements dans les relations journalières de la vie de famille.

Quand même un enfant de la plus humble extraction serait parvenu à une haute dignité, il ne devrait jamais se départir de ces sentiments de respect. Lorsque Salomon voyait sa mère Bethsabée s'approcher de son trône pour lui parler, il se hâtait d'aller à sa rencontre pour la saluer, et la faisait asseoir auprès de lui. Un fils s'honore lui-même en honorant ainsi ses parents, et attire par là sur lui les bénédictions de Dieu.

2. Le second devoir des enfants envers leurs parents est l'*amour*. C'est un sentiment si naturel qu'il semble inutile de s'étendre beaucoup sur l'obligation de le manifester. Un enfant qui n'aime pas ses parents se met au dessous des animaux, puisque les bêtes brutes s'attachent à leur manière à ceux qui leur ont donné la vie. Un enfant qui en vient à haïr ses parents, à les maltraiter, à leur souhaiter la mort, à menacer leur existence, est un monstre que les lois humaines ne savent comment punir. Si certaines législations anciennes n'avaient point fixé de châtiments pour le parricide, c'est qu'on ne croyait pas alors que ce crime fût possible. Il est rare sans doute, mais il ne dépasse pas les bornes de la perversité humaine, surtout quand elle a été développée par une mauvaise éducation.

Nous nous sommes étendus longuement sur l'origine et la dignité de l'autorité paternelle, et sur le respect qui lui est dû; de même qu'en parlant de nos devoirs envers Dieu, nous avons insisté avant tout sur le respect avec lequel nous devons les lui rendre en l'adorant comme notre Créateur et souverain Seigneur. Mais nous avons ajouté que cette adoration ne serait pas véritable et sincère, si elle ne soumettait pas complètement notre esprit par la foi et notre cœur par la charité; nous dirons de même que l'honneur que nous devons rendre à nos parents, qui sont après Dieu les auteurs de notre être, n'aurait pas de sens, s'il ne nous pénétrait d'amour pour eux en même temps que de respect. Notre-Seigneur nous prescrit d'aimer notre prochain (c'est-à-dire tous les hommes) comme nous-même, or qui a le droit d'occuper la première place dans cet amour, sinon nos parents? L'intensité de l'amour, dit saint Thomas, vient de l'union de celui qui aime avec celui qui est aimé; l'amour, dit saint Augustin, suppose la ressemblance ou la

<sup>1</sup> Catech. Conc. Trid., P. 3, cap. v, 7.

<sup>2</sup> S. Th., 2<sup>a</sup> 2<sup>ae</sup>, q. 75, art. 2.

<sup>3</sup> Prov., xxx, 17; Deuter., xxi, 20, et xxviii, 16.

<sup>4</sup> S. Ambr., De Arca, cap. 31.

produit. D'après ces règles, il ne peut y avoir de sentiment plus ardent que celui qui nous attache à nos parents, le méconnaître serait renier notre nature et refuser le principal hommage que nous puissions offrir, celui d'un cœur aimant et dévoué. Le respect sans l'amour ne serait qu'une hypocrisie.

Fondé sur la nature et sur la volonté expresse de Dieu, l'amour pour les parents est encore un devoir de reconnaissance. Nous avons déjà énuméré les bienfaits que nous avons reçus de nos parents, ils doivent sans cesse demeurer présents à notre esprit pour entretenir en nous des sentiments d'affection toujours croissants et nous porter, s'il le faut, à faire les plus grands sacrifices plutôt que de passer pour des fils ingrats. Rappelons-nous ce que leur a coûté notre existence, notre santé, notre éducation, les peines, les soucis, les larmes peut-être dont nous avons été la cause ; et au lieu de fuir le foyer domestique, nous y resterons attachés par les plus doux liens ; au lieu de songer à amasser des trésors pour nous-mêmes, nous verserons dans le cœur de nos parents tous les trésors d'affection et de reconnaissance que le nôtre doit contenir ; au lieu de réclamer le respect de nos droits, nous accomplirons d'abord parfaitement le devoir de l'obéissance. Aimer ses parents, ce n'est pas seulement éviter de leur causer de la peine, leur donner quelques signes de tendresse ; c'est aussi travailler à les rendre heureux par une conduite vertueuse, se dévouer aux intérêts de la famille ; c'est encore prier pour eux, partager leurs afflictions et leurs peines ; enfin, aimer ses parents c'est *leur obéir*.

3. Le respect et l'amour sont surtout des sentiments cachés au fond de l'âme, qui se manifestent plus ou moins selon les différents caractères ; l'obéissance au contraire consiste surtout dans des actes extérieurs plus au moins pénibles pour le corps. On peut se faire facilement illusion à soi-même pour l'accomplissement des deux premiers devoirs ; on se dit toujours : « J'aime bien mes parents, je ne voudrais pas qu'il leur arrivât du mal, je ne leur ai jamais manqué de respect, » bien qu'on ne s'accuse pas toujours bien sincèrement d'avoir péché contre ces deux devoirs. Mais quand il s'agit de l'obéissance, l'illusion n'est plus possible : on vous a commandé ceci ou cela, l'avez-vous fait ? — Non. — Vous avez désobéi. On s'accuse généralement des désobéissances, mais sans se rendre toujours compte de leur gravité, qu'il faudrait pourtant bien faire connaître, et on croit volontiers que les parents n'ont rien d'autre à exiger que la soumission à leurs ordres. J'admets qu'en pratique c'est l'obéissance qui est le devoir le plus fréquent à pratiquer, mais je vous conseille de vous demander sérieusement si vous traitez toujours avec respect vos parents, surtout en paroles, et si vous ne leur avez pas souvent fait de la peine par votre conduite.

« Enfants, dit saint Paul, obéissez à vos parents en tout, » et ailleurs : « Obéissez à vos parents

dans le Seigneur <sup>1</sup>, » c'est-à-dire conformément à la loi de Dieu. Ces deux textes ne suffisent-ils pas pour vous tracer toute l'étendue de votre devoir ? Obéir *en tout*, par conséquent ne pas discuter sur l'opportunité de l'ordre reçu, sur la difficulté du travail, ne pas tergiverser ou remettre au lendemain, mais obéir ponctuellement en tout, dans le temps voulu, de la manière qui est commandée, sans se plaindre, sans murmurer, sans rejeter le travail sur d'autres. Obéir *dans le Seigneur*, dans l'esprit de la loi chrétienne qui est un esprit d'amour, par conséquent obéir avec amour, avec joie, avec le désir de se rendre utile et de faire plaisir, obéir en voyant dans l'autorité des parents celle de Dieu lui-même, obéir en sacrifiant sa propre volonté pour faire celle de Dieu manifestée par les ordres des parents. C'est ainsi qu'a obéi Isaac lorsque son père lui ordonna de porter sur ses épaules le bois qui devait servir au sacrifice, et de se préparer à être offert lui-même à Dieu en victime. « Je veux ce que vous voulez, lui fait dire saint Ambroise, je désire ce que vous désirez, j'accepte la mort pour vous obéir, puisque vous me la donnez pour obéir à Dieu <sup>2</sup>. »

Pour que les parents aient le droit d'être obéis en tout, il faut nécessairement qu'ils ne commandent que ce que permet la loi de Dieu, qu'ils usent raisonnablement de l'autorité que Dieu leur donne pour le bien des enfants et de la famille. Dans le cas où ils voudraient porter leurs enfants à transgresser la loi de Dieu, ceux-ci devront se rappeler la parole de Notre-Seigneur : *Celui qui aime son père ou sa mère plus que moi n'est pas digne de moi*. (Math., x, 37). Sans être opposé à la loi de Dieu, un ordre peut être tellement déraisonnable ou capricieux que celui qui le reçoit a le droit de se considérer comme dispensé d'obéir. Dans ces circonstances pénibles, si un enfant ne peut pas toujours juger seul de ce qu'il a à faire, il consultera une personne prudente. Les ordres donnés en dehors de ce qui intéresse le bien de la famille, surtout quand ceux qui doivent obéir ont déjà l'âge d'homme, sont plutôt considérés comme l'expression de désirs, comme demande de services, et on excuse plus facilement ceux qui trouvent des raisons de n'y pas répondre.

La désobéissance en matière grave est péché mortel, à moins que la légèreté, l'étourderie, n'excusent le coupable. Même en matière légère, il peut y avoir mépris grave de l'autorité paternelle par paroles, par gestes, par explosion de colère : c'est ce qu'il faut déclarer en confession. Remarquez aussi que la désobéissance à vos parents peut s'ajouter à la transgression des commandements de Dieu ou de l'Eglise, de manière à vous faire commettre deux péchés graves, par exemple si vous refusez formellement d'aller le dimanche à la messe lorsqu'on vous y envoie. Il arrive fréquemment aussi que ces désobéissances sont pour

<sup>1</sup> Colos., III, 20, et Ephes., VI, 1.

<sup>2</sup> De fide Abraham, 1.



d'autres des occasions de scandale; il faut s'accuser de tout cela en détail, dès lors qu'il s'agit de choses graves.

L'Eglise exige des enfants, comme un acte de respectueuse soumission, qu'ils prennent conseil de leurs parents, quand ils ont l'intention soit de se marier, soit d'entrer dans l'état ecclésiastique ou religieux; mais comme les parents sont exposés à contrarier quelquefois les inclinations légitimes de leurs enfants, ce n'est pas toujours une obligation de leur obéir sur ce point. Si on ne peut vaincre leur résistance, il faut, ici encore, se conduire d'après l'avis de personnes sages, et surtout d'un confesseur que l'on a bien mis au courant de la situation.

4. Le dernier devoir des enfants est d'*assister* les parents dans leurs besoins, de prendre soin d'eux quand la vieillesse, la maladie, l'infortune, les mettent dans l'impossibilité de se procurer les choses nécessaires à la vie. Ce devoir est compris dans l'obligation générale d'honorer les parents. Rien ne serait plus honteux pour un fils qui est dans l'aisance, que de laisser ses parents dans la misère; comment pourrait-il dire qu'il les aime, s'il leur refusait un morceau de pain, s'il les traitait plus mal que ses domestiques et même que son bétail? Mais ce fils a une femme et des enfants à nourrir? Eh bien! il retranchera quelque chose de ce qu'il leur donne, afin de soulager ses vieux parents, il travaillera davantage, Dieu bénira ses efforts, et tout le monde vivra. Ce qui révolte, c'est de voir les dépenses superflues, le luxe insensé des enfants à côté de l'indigence d'aïeux qui gémissent dans l'abandon et le mépris. *Mon fils*, dit l'Ecriture, *soutiens la vieillesse de ton père*. (Eccli., III, 14). Les Pharisiens méconnaissaient cette obligation, et enseignaient au peuple qu'il valait mieux faire des offrandes au temple que de secourir ses parents. Notre-Seigneur leur a publiquement reproché cette fausse doctrine, et du haut de la croix a donné encore une belle leçon de respect filial en confiant sa mère aux soins dévoués de saint Jean. On se repose facilement aujourd'hui sur la charité publique, les asiles de vieillards sont remplis et assaillis de demandes auxquelles ils ne peuvent répondre. C'est sans doute un grand service à rendre à un malheureux que de lui procurer des soins dans un asile bien chrétien, mais il ne faut pas que ce soit un prétexte pour abandonner des parents malheureux: la charité publique ne vous dispense pas de vos devoirs.

L'assistance matérielle n'est pas tout. Vous devez surtout à vos parents l'assistance morale et les secours spirituels que peut réclamer leur salut. De même qu'ils auront à répondre devant Dieu de votre éducation religieuse, vous aurez aussi à répondre de leur perte éternelle, si par votre faute ils faisaient une mauvaise mort. Voyez donc combien ces devoirs sont importants. De leur accomplissement dépend et votre salut, et celui de vos chers parents, et celui de vos enfants

qui imiteront sans doute un jour les bons ou mauvais exemples que vous leur donnez à présent. Voulez-vous trouver un jour au ciel un bonheur inaltérable, en compagnie de tous ceux que vous aurez le plus aimés sur la terre? Le moyen vous en est tout indiqué par Dieu lui-même. Honorez vos père et mère jusqu'à leur dernier soupir, par votre respect, votre amour filial et votre parfaite soumission, prodiguez-leur les consolations et les soins qui doivent leur adoucir les épreuves de la vie, aidez-les à faire une fin chrétienne, priez pour eux après leur mort. Dieu récompensera vos mérites en vous donnant ici-bas des enfants dignes de vous, et au ciel un bonheur sans mélange dans une vie sans fin. Ainsi soit-il.

## AUTREFOIS ET AUJOURD'HUI

### XVIII

#### LES DERNIERS SACREMENTS

Mes frères,

Nous ne sommes entrés en cette vie que pour en sortir, et quand l'heure du départ aura sonné, la mort viendra nous enlever à ce monde périssable pour nous rendre à Dieu et à l'éternité.

La mort! Personne n'y songe sans effroi, personne ne regarde sans inquiétude ce terme inévitable. Ah! si elle était un brusque saut dans le néant, s'il n'y avait rien à craindre ou à espérer au delà, si elle ne nous jetait pas aux pieds d'un juge devant lequel il faudra rendre compte du bien et du mal que nous aurons fait, on pourrait encore en prendre son parti, et l'épouvante qu'elle nous inspire serait diminuée. Mais nous savons que la mort, qui n'a aucune prise sur nos âmes, les fera passer du temps à l'éternité, de ce monde dans un autre.

Terrible passage que celui-là! Bien imprudent celui qui ne songe pas à s'y préparer! Il emploie mal le temps qui lui est donné, et il risque follement son éternel avenir. Disposer les âmes à cette périlleuse transition, les réconcilier avec Dieu, à la dernière heure, aplanir devant elles le chemin du ciel, c'est une des fonctions de notre ministère, et, je le dirai, une fonction dont l'exercice nous apporte plus de tristesse que de consolation.

L'administration des derniers sacrements a toujours été une affaire délicate; mais en ces temps d'indifférence et de matérialisme, elle rencontre des difficultés inouïes qui viennent du malade, de sa famille, de son entourage.

J'en parlerai dans cette instruction, et, sous ce rapport encore, nous constaterons que nous valons moins que ceux qui ont vécu avant nous.

### I

De toutes les heures de notre vie, la plus grave, mes frères, la plus décisive, n'est-ce pas la der-

nière? Heure de trouble et d'angoisse, où l'âme se débat dans la souffrance, où elle est tentée de découragement et placée, pour ainsi dire, entre le ciel qui l'appelle et l'enfer qui la guette.

Le Seigneur Jésus qui lui a ménagé, dans tout le cours de sa vie, des grâces de salut, ne pouvait l'abandonner au dernier moment. Aussi, il a institué un sacrement pour la soutenir dans la maladie, pour la réconforter dans ses défaillances, pour lui venir en aide dans la lutte suprême; il a attaché à ce rite sacré d'inappréciables avantages : la grâce du pardon, des bénédictions divines, le soulagement du malade, et, s'il y a lieu, le bienfait de la guérison.

Ce n'est pas là une simple opinion; c'est une vérité, c'est un dogme de foi. Je n'ai pas un témoignage plus autorisé, plus concluant à vous citer, que celui de l'apôtre saint Jacques. Ecoutez-le.

« Si quelqu'un parmi vous est malade, dit-il, que le prêtre soit mandé à son chevet, qu'il prie sur lui, l'oignant de l'huile au nom du Seigneur, et la prière de la foi sauvera le malade; Dieu le soulagera, et s'il est dans l'état du péché, ses péchés lui seront remis. » (v, 14-15).

Il n'y a rien d'obscur dans ces paroles : tout y est d'une simplicité, d'une clarté qui exclut toute objection.

Est-on tenu de recevoir ce sacrement? Oui, puisque l'apôtre dit : « Qu'on appelle le prêtre. » Produit-il un effet salutaire? Est-il enrichi de grâces précieuses? Oui, puisque le même apôtre déclare qu'il a la vertu de soulager le pauvre souffrant, de remettre ses fautes et de le purifier des restes du péché.

Convenez, mes frères, que c'est là un grand bienfait de la bonté divine, puisqu'il nous est donné, par la réception de ce sacrement, d'acquitter nos dettes envers la justice du ciel, de réparer les oublis et les négligences de notre vie et de consommer ainsi notre réconciliation avec Dieu. Et si j'ajoute que le soulagement, voire même la guérison du malade, est un effet de ce sacrement reçu avec une foi vive, vous admettez bien que, pour toutes ces raisons, on l'estime et on le réclame, quand le moment est venu.

Oh! comme j'admire, dans les âges de foi, l'empressement des chrétiens à demander ce sacrement! Ils n'avaient pas peur de le recevoir, ils n'attendaient pas la dernière minute : dès qu'ils sentaient leur vie menacée, ils sollicitaient le pardon de leurs fautes, le saint viatique et l'onction des malades. A Rome, la coutume était d'appeler le prêtre après la troisième visite du médecin, quelle que fût d'ailleurs la nature de la maladie. Chez les Grecs on n'attendait pas que la maladie fût dangereuse; on demandait l'extrême-onction en cas de simple indisposition, tant on était désireux de bénéficier des avantages qu'elle promet.

Autrefois, dans les églises; il y avait la chapelle de l'extrême-onction. C'est là que le malade se faisait porter. « Lorsque vous verrez que mon heure approche, disait saint Martin à ses disci-

ples, si je ne puis pas marcher, portez-moi à l'église, déposez-moi sur un lit de cendres : c'est de là que le chrétien doit partir pour aller à Dieu. » C'est sur ce lit de pénitence que des évêques, des prêtres, de nobles chrétiens, des rois, ont voulu recevoir les derniers sacrements et s'endormir dans le Seigneur.

Avec quelle piété nos ancêtres recevaient l'onction des malades! Rien ne manquait aux préparatifs : la chambre du malade était ornée, là étaient le crucifix de famille, l'eau sainte, la branche de buis, le cierge bénit. Parents, amis, serviteurs, assistaient à la touchante cérémonie : personne ne voulait se dérober aux émotions d'un spectacle aussi attendrissant. Tout le monde à genoux, mêlant sa prière à la prière du prêtre, le pauvre malade renouvelant à Dieu l'expression de ses regrets, présentant ses membres à l'huile sainte, demandant humblement pardon des fautes dont ses sens ont été l'instrument, encouragé par la parole du prêtre et s'abandonnant à la volonté de Dieu, oh! oui, mes frères, c'était un spectacle bien touchant qui laissait au cœur de la famille affligée l'espérance de retrouver au ciel celui dont elle allait porter le deuil.

## II

Dieu soit béni, on rencontre encore aujourd'hui des âmes qui, sous l'étreinte de la maladie, demandent les dernières grâces et les suprêmes adieux de la religion. Elles sentent le besoin de se réconcilier avec Dieu et de recevoir, sur leurs membres défaillants, l'onction qui efface les restes du péché et qui fortifie contre les appréhensions de la mort. Il m'a été donné de voir des malades dans ces saintes dispositions, et je garde au fond de mon cœur le souvenir qu'ils m'ont laissé de leur foi et de leur piété. Mais, hélas! ce qui était la règle, dans les âges de religion, est aujourd'hui l'exception.

Les malades, et c'est la généralité, ne s'inquiètent nullement des affaires de leur âme; ils souffrent aujourd'hui, ils souffriront demain; la vie leur échappe; ils ne songent point à recevoir les derniers sacrements.

Pourquoi, mes frères? Ah! c'est qu'ils n'ont plus la foi; ils ne croient pas à la vertu du sacrement comme remède ou allègement à leurs souffrances; ils n'ont pas confiance en ces paroles de l'apôtre qui nous a enseigné l'existence et l'efficacité de la dernière onction : « La prière de la foi sauvera l'infirme et Dieu le soulagera. *Oratio fidei salvabit infirmum et alleviabit eum Dominus.* » Ils expérimenteront tous les remèdes, excepté celui-là; ils apprécieront les visites du médecin, ils n'attacheront aucune importance à celles du prêtre.

Pourquoi encore? Ils sont victimes d'un préjugé indéracinable. Ils s'imaginent que l'extrême-onction est une condamnation à mort. Le prêtre à leur chevet leur apparaît comme un personnage de mauvais augure, comme un être malfaisant,



comme un messager de triste nouvelle, comme le précurseur du trépas, lui qui vient avec une charité douce et cordiale lui apporter le pardon et la paix, le réconforter dans ses douleurs.

Si vous lisiez, mes frères, les prières de l'Eglise pour l'administration de ce sacrement, vous verriez que tout y respire le pardon, l'espérance, que pas une seule fois il n'y est parlé de la mort.

Lorsque l'évêque bénit, le jeudi saint, l'huile qui doit servir à l'onction des infirmes, que dit-il ? Ecoutez : « Que par votre sainte bénédiction, ô Seigneur, tous ceux qu'oindra cette médecine céleste y trouvent le secours de leur âme et de leur corps ; qu'elle en fasse disparaître toutes les douleurs, toutes les infirmités, toutes les maladies du corps et de l'âme. »

Les paroles que prononce le prêtre expriment les mêmes vœux : « Guérissez, ô notre Rédempteur, les infirmités de ce malade, guérissez ses blessures, remettez-lui ses péchés... » Et encore : « Faites cesser toutes les douleurs de son corps et de son âme : rendez-lui par votre miséricorde une pleine santé pour qu'il puisse reprendre ses occupations. » Et enfin : « Seigneur, que votre main soulage votre serviteur et le délivre de sa maladie ! »

Dans ces cérémonies, dans ces prières, qu'y a-t-il, je le demande, mes frères, qui puisse mal impressionner le malade ? Mais tout cela est fait pour le consoler, pour lui rendre la confiance.

Cependant, il a peur, il redoute notre visite... Les parents, les amis, l'entourage devraient dissiper ses appréhensions ; mais la plupart du temps ils s'y associent, et ils nous aujourd'hui sous prétexte que le malade serait ému et qu'il pourrait en mourir. Qu'on se rassure : les sacrements n'ont jamais tué personne. Après tout, il y a une âme à sauver, une âme éloignée de Dieu depuis de longues années et menacée d'une éternelle réprobation si elle ne fait pas un acte de repentir. La crainte d'une fâcheuse émotion doit-elle compromettre sa destinée ?

On hésite pourtant, on renvoie au lendemain. La maladie s'aggrave, le médecin a prononcé le mot fatal : « Il n'y a plus d'espoir, c'est fini ! » et comme on ne voudrait pas — car la famille est chrétienne — que le malade s'en allât sans avoir reçu les secours de la religion, on nous appelle en toute hâte, à la dernière heure... Il est bien temps !... Que voulez-vous que nous fassions, quand vous nous introduisez près d'un malade dont l'intelligence est éteinte, dont la mémoire est perdue, dont la parole est expirante ? Que voulez-vous que nous fassions, quand nous sommes en présence d'un commencement de cadavre ? Le prêtre est là, au chevet du moribond ; il cherche dans les yeux, sur les lèvres, un reste de vie ; il parle, il exhorte : point de réponse ; d'une main tremblante il s'empresse de faire les onctions arrêtées en chemin par la mort. Et pendant qu'il est à genoux, recommandant à la miséricorde de Dieu cette âme qui vient de quitter la terre, il entend

dire autour de lui : « Quelle belle mort ! Il ne s'est pas vu partir ! » Et le prêtre se retire, lui, la tête penchée, le cœur navré, en disant : « Quelle triste mort ! »

Y a-t-il une mort plus triste encore ? Oui, mes frères, et on nous en donne de temps en temps l'odieux spectacle. C'est la mort de ceux qui ont fait un pacte avec l'enfer et qui se sont engagés par serment à repousser, sur leur lit d'agonie, les secours de la religion.

Quelles sont leurs dispositions à la dernière minute ? Peut-être ont-ils rétracté leur engagement impie ? Peut-être sont-ils en proie à de tardifs remords ? Peut-être désirent-ils la visite du prêtre ? Les frères et amis sont là qui veillent pour empêcher le prêtre de pénétrer auprès du malade. Il y a consigne à la porte et consigne contre qui ? Contre vous, ô mon Dieu, qu'on ne veut pas laisser passer avec vos dernières miséricordes, contre votre prêtre, qui voudrait tenter un suprême effort et sauver une âme rachetée par le sang de Jésus-Christ votre fils !

S'il est horrible, mes frères, de tomber sans préparation entre les mains du Juge suprême, ne nous exposons point et n'exposons point les nôtres à cette catastrophe.

Un peu plus tôt, un peu plus tard, l'heure viendra pour nous de recevoir les derniers sacrements. Alors, sans effroi, songeons à notre âme, à notre habitation future, et accueillons avec reconnaissance le prêtre qui viendra nous offrir les secours de la religion. Si quelqu'un des vôtres est sérieusement malade, ne le laissez point mourir sans le viatique et l'onction sainte. Ne suivez pas les suggestions d'une tendresse mal entendue et n'attendez pas trop tard pour appeler le prêtre. Est-ce que vous ne pouvez pas, sans l'effrayer, lui glisser une parole, quand il se plaint, et l'amener doucement à régler les affaires de sa conscience ? On se fait trop souvent illusion : on croit que le malade sera épouvanté, si on lui parle de confession, tandis que le cher souffrant désire qu'on lui en parle et n'attend qu'un mot pour faire son devoir. Avertissez le pasteur aussitôt que vous voyez quelque danger. Ne craignez pas qu'il effraie le pauvre patient ; il apportera tous les ménagements, toute la prudence, toute la charité qu'exige un ministère aussi délicat, et vous aurez la consolation de voir votre père, votre mère, vos fils, vos frères, purifiés par les sacrements, s'endormir saintement dans le Seigneur. Ainsi soit-il.

## XIX

### LES FUNÉRAILLES, LE CULTE DES MORTS

Mes frères,

Un poète païen, du temps d'Auguste, signalait déjà une visible dégénérescence parmi ses contemporains. « Nos pères, disait-il, ne valaient pas leurs ancêtres, nous ne valons pas ceux qui nous

ont donné le jour, et notre descendance sera encore pire que nous. »

Ætas patrum, pejor avis, tulit  
Nos nequiores, mox daturos  
Progeniem vitiosiorum.

Mes frères, je ne sais pas si ceux qui viendront après nous seront meilleurs que nous ; mais ce qui est certain, ce que j'ai constaté dans mes précédents entretiens, c'est que sous le rapport des habitudes chrétiennes, nous ne ressemblons que vaguement à nos pères.

Je vous en fournirai une nouvelle preuve ce matin, en vous montrant que nous n'avons plus pour les morts ce respect, ce souvenir, cette piété qu'ils leur témoignaient.

On dit : *le culte des morts, la religion des tombeaux !*

Oh ! oui, mes frères, nos ancêtres avaient un vrai culte pour leurs chers disparus. Ils donnaient à leurs corps une sépulture convenable, mais ils se préoccupaient surtout de leurs âmes ; ils priaient, ils faisaient prier pour eux, ils demandaient à la religion tous les secours dont elle dispose, pour les introduire au ciel.

Aujourd'hui, les inquiétudes sur l'au-delà, le souci de l'âme et de sa destinée sont singulièrement diminués : parfois on écarte la religion des convois funèbres, et souvent on tient en mince estime ses prières et ses émouvantes cérémonies.

Tel est le contraste, peu flatteur pour nous, que je mettrai en évidence, et qui est bien fait pour nous humilier.

## I

Autrefois, mes frères, la religion présidait toutes les funérailles, à part celles où l'Eglise, pour des raisons canoniques, lui défendait d'intervenir. Un enterrement sans prêtre, sans croix, sans messe, eût été considéré comme un opprobre ; la famille du défunt ne l'aurait pas supporté, et personne n'aurait voulu y assister : on se serait cru déshonoré. Les funérailles avaient un caractère vraiment religieux. Tous les invités, graves, recueillis, suivaient en silence, et dans un ordre parfait, le funèbre cortège ; ils entraient tous à l'église et assistaient pieusement à la messe, mêlant leurs prières à celles du prêtre. Aucun d'eux n'avait la pensée de quitter l'assemblée, et si un seul l'avait osé, on l'aurait flétri d'une voix unanime.

Le divin sacrifice achevé, le cortège prenait le chemin du cimetière, et là, après les dernières prières, chacun venait gravement au bord de la fosse dire un suprême adieu au défunt, en aspergeant son cercueil d'eau bénite.

Pas de discours, ou si, dans une circonstance particulière, à cause du mérite exceptionnel du défunt ou bien à cause de sa dignité, un orateur prenait la parole, il ne craignait pas de prononcer le nom de Dieu et d'affirmer sa foi en l'autre vie.

Pas de fleurs, pas de couronnes. On ne connaissait pas ce luxe : on estimait avec raison qu'une

affectueuse prière était préférable et valait mieux que la plus riche couronne pour le soulagement du cher *en allé*.

Si la famille était dénuée, elle plantait une simple croix sur sa tombe ; si elle avait des ressources, elle lui érigeait un monument sur lequel elle faisait graver ses regrets, sa piété filiale, ses immortelles espérances.

Les cloches ont cessé leur glas mélancolique, le cercueil a disparu sous les pelletées de terre, la foule s'est écoulée lentement, le cœur pénétré d'impressionnants souvenirs, la famille en larmes est rentrée dans la maison d'où quelqu'un est sorti pour n'y plus revenir.

Est-ce fini, mes frères ? Et le défunt qu'on a quitté au cimetière, sera-t-il abandonné dans son lit de terre ? Sera-t-il oublié ?... Oh non ! Nos pères avaient une foi plus vive et plus agissante que la nôtre ; ils avaient appris dans l'Evangile que rien de souillé ne peut entrer dans le royaume des cieux ; ils savaient que les fautes insuffisamment expiées et réparées ici-bas, devaient l'être en purgatoire ; ils avaient vu — et c'était déjà bien rassurant — que leur cher trépassé s'était préparé à la mort par la réception des sacrements ; mais ils se disaient qu'il pouvait avoir encore quelque dette à acquitter envers la justice divine, et alors ils prenaient l'engagement de prier pour lui, de faire célébrer des messes à son intention et de marquer l'anniversaire de son trépas. C'était une pieuse tradition dans les familles.

Aux siècles où la foi était ardente, que de fondations ont été créées au bénéfice des âmes du purgatoire ! Des rois, des reines, des seigneurs opulents, des chevaliers, inquiets pour l'avenir, dotaient des églises, construisaient des monastères et stipulaient que des messes y seraient célébrées à perpétuité pour le repos de leurs âmes. L'histoire de l'Eglise est pleine du récit de ces fondations, qui témoignent des préoccupations de nos aïeux pour leurs destinées d'outre-tombe. Ces hommes remuants, belliqueux, souvent emportés par l'ardeur de passions incontinentes, sentant à la fin le vide de leur existence, corrigeaient par le repentir les erreurs et les crimes de leur jeunesse ; élevant vers le ciel des aspirations ardentes, et rattachant le présent à l'avenir par des bonnes œuvres, ils voulaient se bâtir de la poussière souillée de l'exil un palais de lumière dans la patrie. Ils avaient touché le fond de l'humaine félicité, sans y rencontrer l'apaisement de leurs désirs, et des vicissitudes de leur vie il ne leur restait que le sentiment pénible de leurs prévarications et la pensée de l'éternité. Sous l'empire de ces impressions, ils élevaient des églises et des couvents, ils y plaçaient des prêtres et des moines, ils demandaient que la messe y fût célébrée, pour que leur expiation s'achevât là même où ils ne seraient plus, et que la prière d'autrui, après les avoir rafraîchis et consolés dans leur séjour d'attente, ouvrit devant eux les portes du ciel.



Il en fut ainsi à toutes les époques où la religion régnait en souveraine. Sans doute, les chrétiens de condition peu fortunée ne pouvaient faire autant que les riches, mais un sacrifice ne leur coûtait rien, quand il s'agissait d'honorer la mémoire de leurs chers trépassés, et ils se donnaient rendez-vous au pied de l'autel et sur leurs tombes afin de prier pour eux.

Voilà, mes frères, le culte bien compris des morts. Le souvenir pieux, la prière souvent répétée, la sainte messe, la communion, l'aumône, les bonnes œuvres en sont les éléments et les pratiques. C'était la vraie dévotion envers les âmes sorties de ce monde.

Mais qu'est-ce que la nôtre aujourd'hui en regard de celle-là ? Notre infériorité va se révéler encore une fois pour notre confusion... Si au moins elle nous provoquait à mieux agir ! C'est la seule raison qui me décide à vous en parler.

## II

La première chose, mes frères, qui manifeste notre décadence et qui nous attriste, oh ! bien vivement, ce sont les funérailles sans croix, sans prière, sans messe, dépourvues de tout signe religieux ; ce sont les enterrements civils. Honteux spectacles, très rares parmi nous, grâce à Dieu, mais qui tendent à se multiplier dans les villes, dans les centres populeux et jusque dans les campagnes.

Ces funérailles, dont nos pères n'auraient pas supporté la vue, on en fait des manifestations retentissantes d'impiété, on y déploie tout l'appareil qu'on peut imaginer, on y convie tous les libres penseurs de la région et, chose étrange ! on voit des chrétiens, des hommes posés, des femmes réputées sérieuses, se mêler au cortège, au grand scandale de ceux qui estiment que prendre part à un enterrement civil, c'est conniver avec les ennemis de la religion, renier sa foi, faire injure à Dieu, et désobéir à l'Eglise.

Je le reconnais, mes frères, ces funérailles sans Dieu sont des exceptions. Mais combien d'autres où la religion, sans être exclue, n'intervient que pour continuer un usage reçu !... Ce que l'on cherche, c'est l'apparat, la pompe extérieure. L'office religieux, on n'y attache qu'une médiocre importance, et plusieurs s'abstiennent d'y paraître. Voici, mes frères, un scandale que j'ai déjà déploré et contre lequel je ne cesserai de protester. Vous savez tous ce qui se passe. Une personne meurt. A l'heure fixée pour les obsèques, les invités se réunissent à la maison mortuaire, ils prennent place dans le cortège et suivent le corbillard jusqu'au seuil de l'église. Mais là, ils disparaissent subitement, pour revenir lors du départ pour le cimetière.

J'ai déjà dit et je répète que cette manière d'agir est un oubli des convenances les plus élémentaires, une flagrante impolitesse... Je n'y insiste pas, vous devez le sentir. J'ajoute que c'est une injure au défunt et à sa famille.

Oh ! s'il pouvait parler, c'est lui d'abord, c'est le pauvre défunt qui le premier serait fondé à faire un reproche et à se plaindre de l'isolement dans lequel on le laisse. « Comment ! dirait-il à ses amis, je n'ai plus qu'une heure à demeurer près de vous, et vous ne voudrez pas rester avec moi pendant ce temps si court?... Il vous tarde donc bien de me quitter ! Vous m'avez suivi depuis la maison jusqu'à l'église ; je vous suis reconnaissant de votre démarche. Mais, si vous avez de l'affection, de la sympathie pour moi, entourez mon cercueil jusque devant l'autel. Ce que je réclame, en ce moment suprême, de votre amitié, c'est une prière, c'est un souvenir devant Dieu. »

Mes frères, si cette supplication vous laisse indifférents, j'ai le droit de dire que vous méconnaissiez le devoir sacré de l'amitié.

La famille du défunt à son tour n'est-elle pas froissée d'une pareille conduite ? Eplorée, elle vous invite à accompagner un de ses membres à sa dernière demeure ; elle vous demande de vous associer à elle, pour conduire le deuil d'un père, d'une mère, d'un enfant, et voilà que vous la laissez seule pendant la cérémonie religieuse ! N'est-ce pas une injure que vous lui faites ?

Et maintenant, les invités qui pénètrent dans l'église sont-ils toujours bien recueillis ? Ont-ils une prière dans le cœur, sur les lèvres, pour le défunt ? Ceux qui sont constamment absorbés par les soucis de la vie matérielle, profitent-ils de ce quart d'heure pour méditer les grandes leçons de la mort, pour penser à leur éternel avenir?... Je soupçonne, non sans raison, que plusieurs ne prient pas, ne songent à rien de sérieux : ils font acte de présence et c'est tout.

Aujourd'hui, sans se préoccuper des titres qui justifieraient cette distinction, on prodigue, au cimetière, les harangues funèbres d'où les pensées de la foi sont généralement éliminées et dont les meilleures se terminent par un *adieu* ou un *au revoir dans un monde plus heureux*. Un de nos grands poètes, qui pourtant n'était guère clérical, ne parlait jamais devant un cercueil sans prononcer le nom de Dieu et sans proclamer sa foi à la survivance des âmes et à la réalité d'une autre vie. Nos orateurs funèbres, des plus humbles aux plus célèbres, ne veulent pas ou n'osent pas imiter le poète : ils sont incroyants ou peureux.

Le défunt réclame des prières, la seule chose qui puisse lui être utile ; on lui donne des fleurs, on lui donne des couronnes. Je ne blâme pas absolument les fleurs et les couronnes : elles sont un témoignage d'amitié, un symbole d'espérance ; mais je blâme l'abus qu'on en fait. Cet abus a pris de telles proportions que des voix autorisées se sont élevées pour le combattre, et partout il se rencontre de nobles chrétiens qui, pour donner le bon exemple, demandent expressément qu'il ne soit déposé sur leur drap mortuaire ni fleurs ni couronnes ; ils préfèrent une cordiale prière, un pieux souvenir.

Autrefois, tout n'était pas fini en sortant du cimetière, on continuait de prier pour le défunt.

Le service quarantal et le service du bout de l'an n'étaient jamais omis ; et quand la famille le pouvait, elle faisait encore célébrer plusieurs messes à son intention. Aujourd'hui, on croit être quitte envers les morts, quand les obsèques sont terminées. Plus de prière, plus de messe. Leur âme est délaissée. Ne serait-elle point soumise à une peine douloureuse ? On ne s'en émeut pas.

Ah ! je le sais, mes frères, il y a des exceptions ; il se rencontre encore, grâce à Dieu, des cœurs qui se souviennent de ceux qu'ils ont aimés et qui s'inquiètent de leur sort. Mais il faut bien ajouter, car c'est la vérité, que beaucoup négligent la piété envers les morts. Hélas ! la terre jetée sur leur cercueil n'a pas encore pris sa consistance que déjà ils sont oubliés.

Oubliés, ces vieux parents, qui trouvaient à aimer leurs fils une joie qui les consolait parmi les épreuves et les infirmités de la vieillesse !

Oublié, ce père dévoué qui a travaillé, peiné toute sa vie, pour assurer enfin à ses enfants, à force de privations, une existence moins dure que la sienne !

Oubliée, cette mère si bonne, si aimante, dont la première et la dernière pensée ont été pour le bonheur de sa chère famille !

Oubliés, ces frères, ces sœurs, dont on porte le nom, dont la vie a été mêlée à la nôtre, dont le sang était le même que celui qui coule dans nos veines !

Oubliés, ces amis que nous associons à nos joies, à nos espérances, à nos tristesses !

Oubliés, ces bienfaiteurs de l'ordre spirituel et de l'ordre temporel, à qui était due une éternelle reconnaissance !

Oubliés, ces visages aimés qui nous souriaient, ces mains qui serraient les nôtres, ces cœurs qui nous témoignaient tant d'attachement !

Voilà, mes frères, l'étrange phénomène, le fait douloureux que je constate : les morts sont oubliés, délaissés ; et si ce n'était l'Eglise qui, comme une mère tendrement dévouée, s'intéresse à eux, prie et ordonne de prier pour eux, ils seraient abandonnés à leur triste destinée. L'inconstance du cœur humain ne date pas d'hier, c'est vrai ; en tout temps, il y a eu des oublieux, des ingrats ; mais il y en a trop aujourd'hui. Et cependant, on dit que c'est le culte des morts qui a le moins souffert des attaques de l'impiété...

Oui, si vous le voulez, mes frères, le culte des morts existe parmi nos contemporains ; mais ce n'est plus un culte religieux, imprégné de foi et d'espérance, comme il existait chez nos aïeux. C'est un culte profane, laïcisé, qui se borne à une sonnerie, à des tentures, à des cierges, à des discours, à des couronnes, à un mausolée plus ou moins somptueux. Voilà le défaut que je lui reproche et qui révèle notre déchéance.

Eh bien ! mes frères, et ce sera mon dernier mot, il faut réagir contre les abus qui se sont introduits dans le culte des morts, il faut revenir sincèrement aux pieuses coutumes de nos aïeux

témoigner son horreur pour cette laïcisation des obsèques qui tend à s'implanter dans nos mœurs ; il faut faire revivre parmi nous les idées et les pratiques chrétiennes. Nous voulons être utiles à nos chers *en allés* : mais que leur importe un beau convoi, une église tendue de deuil, une foule nombreuse à leurs obsèques, un riche monument posé sur leurs cendres, si on ne prie pas pour eux, si on ne les aide pas à expier leurs péchés, si on ne s'emploie pas à leur ouvrir la porte du ciel ?

Encore une fois, mes frères, reprenons les traditions de nos pères : comme eux, inquiétons-nous du sort de nos défunts ; suivons-les, par le souvenir, par le cœur, au delà des frontières de cette vie ; prions et faisons prier pour eux, afin que, l'expiation de leurs péchés plus promptement achevée, nous ayons la consolation de penser qu'ils ont été admis à jouir de l'éternel bonheur. Ainsi soit-il.

FIN

## COURTES INSTRUCTIONS POUR LA PRIÈRE DU SOIR

### CXVIII

POUR LA TROISIÈME FOIS, JÉSUS PARCOURT LA  
GALILÉE, PRÊCHANT ET GUÉRISANT LES  
MALADES

Ecœuré de l'accueil méprisant que lui avaient fait ses compatriotes, Jésus quitte de nouveau Nazareth et reprend ses courses évangéliques dans les contrées environnantes. Là, du moins, il trouvait l'accueil le plus empressé dans les villes et les bourgades qu'il visitait. Là, il pouvait enseigner, à son aise, dans les synagogues, prêcher l'Evangile du royaume de Dieu et guérir le cortège, toujours nombreux, hélas ! des langueurs et des infirmités humaines.

Dans ce contact avec la foule sympathique et croyante, le cœur du bon Sauveur se prend d'une immense pitié, à la vue des misères de cette multitude de gens qu'il voit accablés, pareils à un troupeau de brebis couchées à terre et privées de leur berger. « La moisson est abondante, dit-il alors à ses disciples, mais les ouvriers sont peu nombreux. Priez donc le maître de la moisson qu'il envoie des ouvriers dans ses champs. » (Matth., ix, 35-38).

Je ne sais pas, dans tout l'Evangile, de page qui s'applique mieux et aussi douloureusement à notre infortunée patrie, particulièrement dans les épreuves religieuses qu'elle traverse.

Le Christ, durant quinze siècles, l'histoire est là pour l'attester, a témoigné à la France un amour de prédilection. Comblée de grâces, dès son baptême avec Clovis, il en avait fait la fille aînée de son Eglise. C'était d'elle qu'il entendait se servir, comme de son bras droit, pour sauvegarder la cause des faibles, des malheureux, et faire triom-



pher dans le monde la justice et l'honneur. Il avait départi à ses fils, en apanage héréditaire, avec une foi vive et profonde, des sentiments d'une générosité et d'une vaillance aussi courageuses que chevaleresques. La France était devenue le soldat de Dieu dans le monde, à tel point qu'on disait d'elle : « *Gesta Dei per Francos!* Ce que Dieu fait, il le fait par les Francs. »

Fille aînée de l'Eglise, soldat du Christ ! Quel titre et quelle gloire ! Quel rôle, quelle mission sublime si elle y fût restée fidèle !

Hélas ! la parole de dédain, haineuse, incrédule, des Nazaréens se fit entendre chez elle au dix-huitième siècle. Les pharisiens d'alors la jetèrent à tous les échos, et elle retentit jusqu'à ses frontières les plus reculées, semant l'incrédulité dans les âmes et le trouble dans les cœurs. On nia la divinité de Jésus-Christ : n'était-il pas le fils d'un charpentier et charpentier lui-même ?

Vous savez comment la Révolution chassa le Christ de ses autels, ferma ses églises, et, après avoir exilé ou guillotiné ses prêtres, défendit de le servir et de l'adorer.

Il revint bientôt et l'on put croire que cette fois il pourrait à jamais bénir, consoler, guérir, enseigner son Evangile...

Aujourd'hui le cri sinistre de haine et de guerre a retenti : « Le Christ n'est-il pas fils de charpentier et charpentier lui-même ? D'où lui viennent ses droits ? » Et ils se sont scandalisés, et ils l'ont chassé des écoles, de nos rues et de nos places publiques, chassé du chevet des malades pauvres, proscrit des tribunaux, de l'armée ; ils entendent bien le chasser de tous les cœurs.

Pauvre France ! Malheureuse patrie ! Pendant qu'elle force le Christ à quitter ses frontières, d'autres pays l'accueillent, écoutent avec une avide docilité sa morale et les leçons de son Evangile. Ses prêtres, ses missionnaires, ses religieux, ses religieuses, peuvent librement prêcher sa doctrine, instruire les ignorants, catéchiser les enfants, soulager les pauvres, consoler les affligés, aider les mourants à franchir la suprême et redoutable étape.

Et ce qui est effrayant pour l'avenir, c'est la crainte que le Christ n'abandonne notre pays à son ingratitude et à son aveuglement. Ne dirait-on pas que la vue de tant de peuples, encore privés des lumières de l'Evangile, lui arrache la même réflexion attristée : « La moisson est abondante, mais les ouvriers sont peu nombreux. Priez donc le maître de la moisson qu'il envoie des ouvriers dans ses sillons prêts pour la récolte. »

Pensez-vous qu'il ait besoin de la France pour accomplir ici-bas sa divine mission ? Pas plus que Nazareth, elle ne lui est nécessaire pour la diffusion de son Evangile. Il se passera de la France comme il s'est passé de Nazareth.

La moisson est grande en dehors de nos frontières, par delà les mers. Les Indes, la Chine, le Japon, l'Afrique, l'Amérique réclament des missionnaires, appellent les religieux et les religieuses.

Ces troupeaux sans pasteurs émeuvent le cœur de Jésus-Christ, mort pour eux comme pour nous.

Grâce à la facilité actuelle des communications et des voyages, les lois impies contre le Christ et ses disciples vont devenir une providence pour les contrées lointaines, encore privées des lumières de la foi, et aussi, hélas ! un châtement pour notre infortunée patrie. C'est peut-être la prière des âmes de bonne volonté de ces régions déshéritées qui leur vaut l'arrivée de milliers d'ouvriers, l'envoi d'apôtres vers ces plages, mûres pour la foi chrétienne.

Chrétiens de France, ne nous contentons pas de baisser la tête et d'adorer en pleurant les desseins du Seigneur, quelque durs qu'ils soient pour nous. Serrons-nous de plus en plus autour de la Croix de Jésus-Christ. Constituons-nous apôtres, missionnaires autour de nous, ramenons-lui des cœurs par nos prières, par nos conseils et notre exemple.

Grâce à Dieu, si les ouvriers vont devenir plus rares, la moisson parmi nous restera aussi nombreuse ; plus difficile à récolter, mais plus méritoire. Tous ces enfants à qui l'on ne parle plus de Dieu, à qui l'on n'apprend plus à prier, ces vieillards, ces infirmes, ces pauvres, auxquels la charité officielle ne rappellera plus leur immortelle destinée, quel champ vaste ouvert à notre zèle ! quelle moisson abondante à recueillir !

Non, Dieu n'abandonnera pas la France, tant qu'il y aura des cœurs généreux pour travailler à son règne, des ouvriers dévoués pour lui récolter des âmes. A l'action, au dévouement, joignons la prière, une prière ardente pour qu'il multiplie le zèle et l'esprit de propagande, afin que de nombreux ouvriers se lèvent pour réparer le mal fait aux âmes par l'impiété.

Oh ! non, ô Christ adoré de nos cœurs, béni de nos lèvres, non, ne t'en va pas ! Si les méchants ont pu te chasser de nos écoles, des hôpitaux, des asiles de la vieillesse, de nos places et de nos prétôires ; s'ils réussissaient à te proscrire de nos églises et de tes tabernacles, nous saurons bien te trouver un asile. Nous te cacherons au fond de nos forêts, au plus intime de nos demeures, nous creuserons de nouvelles catacombes. Et si ces derniers refuges venaient à nous manquer, nous te garderons sur nos poitrines et dans nos cœurs ! Nous verrons bien s'ils oseront te poursuivre jusque-là ; car alors, c'est notre sang qu'il faudrait verser pour t'arracher à nos étreintes et à celles de nos enfants !

Oui, ô Christ, Dieu bien-aimé de nos âmes, nous t'en prions, envoie à travers le monde des ouvriers qui te fassent connaître et adorer ! Mais, de grâce, n'abandonne pas la France : elle compte, elle comptera toujours — et nous serons du nombre — de nombreux cœurs qui te resteront fidèles et continueront à t'aimer !

*Imprimatur* : † SEBASTIANUS, Episcopus Lingonensis.

Le gérant : J. MAITRIER.

# L'Ami du Clergé Paroissial

## SOMMAIRE

**Sermons pour la fête de Noël.** — II. La religion chrétienne fondée par Jésus-Christ, 945.

**Explication populaire des Evangiles, par un curé de campagne.** — Fête de Noël : Naissance de Jésus-Christ ; adoration des bergers, 951.

**Sermons d'Adoration perpétuelle.** — X. L'Eucharistie attendue jadis est maintenant la vie du monde, 954.

**Catéchisme de première communion.** — *Les Sacrements.* — IV. LA PÉNITENCE. — 4<sup>e</sup> Intégrité de la confession, 956.

**Réponse à des objections contre la religion (fin).** — Sept objections, 961.

**Plans de sermons pour Noël.** — I. Jésus-Christ naissant, modèle et motif de la sévérité chrétienne, 975.  
— II. La joie de cette fête, 976.

## SERMONS POUR LA FÊTE DE NOËL

### II

LA RELIGION CHRÉTIENNE FONDÉE PAR  
JÉSUS-CHRIST

*Hæc est vita æterna : Ut cognoscat te solum Deum verum, et quem misisti Jesum Christum.*

La vie éternelle, c'est de vous connaître, vous qui êtes le seul vrai Dieu, et celui que vous avez envoyé, Jésus-Christ. (Joan., XVII, 3).

Voulez-vous, mes frères, qu'ensemble, par la pensée, nous nous transportions à Bethléem, non plus au Bethléem d'il y a dix-neuf cents ans, mais au Bethléem d'aujourd'hui, la veille de Noël, au soir ?

Les habitants de la petite ville sont chrétiens. Ils ont revêtu pour la fête leurs costumes les plus éclatants. Où solennisera-t-on la nativité du Sauveur, si ce n'est à Bethléem ?

Vers deux heures de l'après-midi, on voit apparaître le patriarche latin. Il a pour escorte splendide le consul de France à cheval et, à cheval également, tout le personnel du consulat. — Vous savez que l'impiété n'est pas un article d'exportation. — Vient ensuite la foule immense et infiniment variée des pèlerins. Les soldats que vous apercevez, et qui ont été envoyés par le Pacha, sont moins pour les nécessités de la police que pour les magnificences de la fête.

Dans la vaste église de Sainte-Catherine, on chante les premières vêpres. A droite, les femmes, en longs voiles blancs sur lesquels se détachent des ornements d'or ; à gauche, les hommes : ces Arabes, le turban au front et le manteau de poil sur les épaules, font songer aux bergers qui entendirent le cantique des anges.

Les matines et la messe se chanteront plus tard.

Après la messe, on part processionnellement pour le lieu de la Nativité. Une crèche y a été préparée. Le patriarche porte dans ses bras une statue de l'Enfant-Dieu, comme autrefois saint Joseph ou le vieillard Siméon, dans leurs bras, portaient le Verbe incarné. Le brillant cortège dans lequel le patriarche représente l'Eglise et notre consul la France catholique, sa fille aînée, s'achemine vers la grotte où, il y a dix-neuf siècles, la Vierge-Mère déposa son Fils.

Un grand silence se fait. Un moine franciscain chante l'Evangile de la Nativité. Après ces paroles : « Ayant mis au monde son Fils, Marie l'enveloppa de langes, » le diacre se tait, le patriarche s'agenouille et il enveloppe la sainte image de langes de soie ; puis le diacre reprend en chantant : « Et elle le coucha dans cette crèche. » Alors le patriarche dépose en son berceau l'enfant.

Ainsi Bethléem garde avec fidélité les souvenirs tant de fois séculaires de cette nuit historique qui fut de toutes les nuits la plus solennelle, comme le vendredi saint sera de tous les jours le plus grand.

Il est ici-bas, mes frères, un homme, un seul, dont la mémoire défie les siècles et dont la naissance et le trépas n'ont jamais cessé de remuer les âmes. Admirez, dans le cadre où volontairement il a placé sa vie, la sagesse de cet homme tout ensemble et sa bonté ! S'il était né dans une maison pareille aux nôtres, et s'il était mort, comme la plupart des créatures humaines, dans un lit, si la crèche et la croix étaient rayées de son histoire, vous semble-t-il, mes frères, que l'Homme-Dieu eût accompli aussi merveilleusement son grand dessein d'instruire, d'aimer et d'être aimé ? Vous semble-t-il qu'il nous eût enseigné aussi éloquemment la fragilité des plaisirs et la vanité des richesses ? Vous semble-t-il que les petits, les ignorants et les pécheurs seraient venus à lui avec la même confiance ?... Que d'autres se scandalisent de la crèche et de la croix !... Pour nous, mes frères, nous les trouvons dignes d'un Dieu. Un Dieu descendant du ciel sur la terre pour y trouver un peu d'or ou des jouissances, quelle horrible conception des choses ! et que voilà bien les divinités du paganisme ! Notre Dieu, le vrai, le seul, ne demande que nos intelligences et nos cœurs, et il vient les chercher.

Je me propose de vous rappeler, mes chers auditeurs, en présence de cette crèche, sous le regard ému de sainte Marie, comment s'est fait sur notre terre l'établissement de la religion chrétienne et quels sont nos devoirs à l'égard de Jésus-Christ, son divin fondateur. A l'exemple de nos pères, saluons d'abord la Mère de Dieu. *Ave, Maria.*

### I

Si Dieu pense à nous, mes frères, nous devons penser à lui. Si Dieu daigne s'occuper de nous, nous devons nous occuper de lui. Or, le Dieu qui



nous a créés, nous suit dans la vie, comme un père son enfant, et il nous soutient, et il nous relève, et il nous console, il nous éprouve, il nous juge, il nous sauve, il nous mène, comme par la main, à un bonheur éternel.

A notre tour, évidemment, nous devons faire pour Dieu quelque chose. Il n'est pas possible que les bienfaits de Dieu ne nous imposent pas vis-à-vis de lui des devoirs.

Les devoirs envers Dieu, c'est ce que, dans toutes les langues humaines, on appelle la religion.

Personne, — au moins parmi les gens sensés, parmi les hommes sincères et de bonne foi, les seuls avec qui d'ailleurs nous puissions nous entendre, — personne ne pense qu'une créature raisonnable et libre se puisse passer tout à fait de religion.

Quel est celui d'entre vous, mes chers auditeurs, qui laissera s'écouler, je ne dis point des dizaines d'années, mais seulement une année sans faire aucun acte de religion ? Un homme dont la pensée ne monterait jamais vers Dieu, un homme dont le regard n'aurait pas un jour ou l'autre sondé les mystérieuses et attirantes profondeurs du ciel, un homme qui n'aurait jamais senti qu'un des battements de son cœur s'en allait à son Dieu, un homme qui n'aurait jamais prié Dieu, un baptisé qui, pas une fois depuis l'éveil de son âme à la lumière, n'aurait franchi le seuil d'une église, l'avez-vous rencontré quelque part ? Et, à supposer que vous l'ayez rencontré, — car il y a des monstres dans la nature, — voudriez-vous, chrétiens mes frères, paraître à sa place devant le tribunal du Souverain Juge ?

La religion est un devoir pour tous les hommes. D'instinct les sauvages eux-mêmes le sentent et le savent. Il n'y a que dans les pays civilisés que l'on rencontre certains êtres aveuglés, sinon affolés par l'orgueil ou dépravés par le libertinage et qui vivent comme s'il n'y avait point de Dieu et se passent tout à fait de religion.

Mais les règles de la religion, qui les donnera ? Sera-ce vous, mes frères, ou bien les savants, ou bien les grands de la terre, ou bien Dieu ?

Ce n'est pas aux grands de la terre de les tracer. Peut-être ont-ils la puissance sur les corps ; à coup sûr ils ne l'ont point sur les âmes. — Ce n'est pas aux savants ; car, si intelligents qu'ils soient et si doctes, ils peuvent se tromper eux-mêmes et tromper les autres. — Ce n'est pas davantage à chacun d'entre nous, évidemment. De ce chef, nous serions trop embesognés, trop embarrassés. Les uns, par scrupule, croiraient n'en faire jamais assez. Les autres, peu scrupuleux, croiraient toujours en faire trop.

Si d'ailleurs il ne s'agissait que de nos devoirs envers nos semblables, à la rigueur, peut-être, s'en tirerait-on, en partant de ces deux principes : « Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas que l'on te fit à toi-même. Fais à autrui ce que tu voudrais que l'on te fit à toi-même. »

Mais comment pourrions-nous deviner ce que Dieu attend de nous ?

Dieu se doit à lui-même de vouloir que le travail, de temps à autre, soit interrompu par l'adoration, par la prière, par l'action de grâces ; mais au bout de combien de temps ? mais quel jour ? mais de quelle manière ?

Nous l'avons offensé. Il doit vouloir une réparation, mais quelle réparation ?...

Et cent autres questions pareilles.

De plus, nous ne sommes pas seuls sur la terre. Nous vivons en groupes, en familles, en villes, en villages, en paroisses, en diocèses. Qui mettra de l'ordre dans les choses de la religion ? Qui mettra la concorde ? Qui nous réunira pour adorer ensemble, pour prier ensemble, pour remercier ensemble, pour nous édifier les uns les autres ? Qui, si chacun se fabrique à soi-même la religion ?

Encore un point d'interrogation, mes frères. La religion est, comme on dit, un frein, un frein aux passions des hommes, un frein nécessaire. Mais quand la passion est allumée dans une tête, dans un cœur, dans la chair et dans le sang, est-ce que l'ambitieux, est-ce que le voluptueux, l'emporté, le colère, va, en ce même instant, se forger à lui-même un frein, mater sa chair et broyer son cœur ?...

Aussi bien Dieu ne nous a pas obligés à ce travail d'ailleurs impossible et qui serait fort dangereux, de faire la religion. C'est à lui de la faire, à lui seul, et c'est lui qui l'a faite, en nous révélant sa volonté et nos devoirs. Et c'est pourquoi il n'y a qu'une religion et il ne peut y en avoir plusieurs. Je parle de la vraie religion. Quant aux religions de fabrique et d'estampille humaines, elles peuvent être nombreuses. Un anglais célèbre<sup>1</sup> en eut, dit-on, pour lui tout seul, près d'une vingtaine, exactement dix-sept.

Dieu a établi la religion ; mais il ne l'a pas établie d'un seul coup dans tout son développement.

Comment a-t-il procédé ?

## II

Dès l'origine Dieu a donné la religion à nos premiers parents, puis aux patriarches et aux chefs de peuple dans l'ancienne Loi. Souvent il leur apparaissait, soit lui-même d'une manière sensible, soit par le ministère des anges, de façon toujours à leur donner la pleine certitude de sa présence et de son action.

Au paradis terrestre, nous touchons du doigt le devoir primordial de l'adoration et de l'obéissance. Nous assistons à l'institution et à la consécration du jour du Seigneur. Après la chute, c'est l'obligation de la pénitence, c'est la foi au Rédempteur promis<sup>2</sup>.

Plus tard, et comme la religion, par suite de la faiblesse et de la malice des hommes, s'était défigurée peu à peu, Dieu allume un flambeau au milieu des ténèbres. Déjà, dans Noé, dans Sem et

<sup>1</sup> Cranmer.

<sup>2</sup> Gen., II et III.

Japhet, dans Abraham et dans sa race<sup>1</sup>, il s'était choisi un peuple qui devait être le dépositaire de la révélation, le gardien de la vérité religieuse. Il accrédite au milieu des siens, par le miracle et la prophétie, un homme du nom de Moïse et il en fait le libérateur des Hébreux<sup>2</sup>. La principale fonction de Moïse a été de promulguer la loi divine, la loi morale résumée dans le Décalogue et gravée sur la pierre, la loi cérémonielle réglant le culte, la loi civile elle-même déterminant les rapports des hommes entre eux. A l'obéissance, le Seigneur promet toutes sortes de prospérités, et il menace l'insoumission des malheurs les plus effroyables.

En ce temps-là, plus développée qu'aux origines du genre humain, la religion s'appela la religion juive. Il y avait dans les enseignements et dans les livres de Moïse certaines pratiques auxquelles les Juifs étaient astreints, — les Juifs seuls, et non pas les habitants des autres contrées qui partageaient leurs croyances et qu'on appelait prosélytes. De même aujourd'hui, mes frères : vous avez la même religion que vos prêtres, mais vous n'êtes pas obligés, comme eux, par exemple, à dire le bréviaire. Or, le peuple juif était dans le monde comme une sorte de peuple-prêtre au milieu des autres peuples.

A travers les âges, miracles et prophéties ne cessent point d'éclairer Israël et d'attester la divinité de sa religion. Au buisson ardent, aux plaies d'Egypte, au passage de la Mer Rouge, à la manne dans le désert, aux éclairs et aux tonnerres du Sinaï succèdent le passage du Jourdain, la ruine de Jéricho, le feu descendant du ciel et bien d'autres prodiges que vous connaissez, mes frères, parce que vous êtes instruits, et que vos enfants, eux aussi, connaissent pour les avoir lus dans l'Histoire Sainte.

De leur côté les prophètes continuent de se lever et d'annoncer l'avenir : David, Isaïe, Jérémie, Ezéchiel, Daniel, d'autres encore, et ils rappellent au peuple ingrat qui semble les oublier, les vérités et les bontés du Seigneur. Tout l'Ancien Testament n'est que la préface sublime d'un livre mille fois plus sublime encore : le Testament nouveau ; et la première alliance, plusieurs fois renouvelée, de Dieu avec son peuple, n'est que le prélude de l'union intime, étroite, profonde, adorable, contractée plus tard avec l'humanité par l'Incarnation du Verbe.

Au premier Adam, tête de l'humanité, à Moïse chef, législateur, libérateur et prophète, doit dans la plénitude des temps se substituer le Fils de Dieu fait homme. Aux flambeaux, malgré tout vacillants et qui n'arrivaient pas à trouer des ténèbres de plus en plus épaisses et aussi de plus en plus lourdes sur la face de la terre, va succéder au firmament de Dieu un soleil qui ne s'éteindra jamais, le Verbe éternel vivant dans la chair de l'homme, notre béni Seigneur et Sauveur Jésus-Christ.

Le Christ et son Eglise ou sa Religion, telle est, mes frères, l'idée centrale du monde, son axe en quelque sorte, son pôle et sa clé de voûte. La loi du Sinaï va être abrogée. La séparation relative qu'elle accusait entre les Juifs et les autres peuples, va prendre fin. Toutes les nations vont s'embrasser dans la même foi, dans les mêmes espérances, dans les mêmes amours. C'est lui, le Christ Jésus, qui sera le chef de la race nouvelle, le législateur de la loi nouvelle, laquelle durera autant que le temps lui-même ; c'est lui qui sera le révélateur, le prédicateur par excellence du royaume de Dieu, et non plus seulement un envoyé de Dieu, un délégué de Dieu, un prophète de Dieu, mais proprement le Fils de Dieu, essentiellement et absolument Dieu lui-même.

Et nous le voyons aujourd'hui, mes frères, dans sa crèche !...

Et vous êtes venus, en nombre considérable, dans cette église, pour l'adorer !...

Oh ! oui, adorons-le ; car, ici-même, dans cette pauvreté, dans cette humilité, dans cette étable, il nous donne de sa filiation divine des preuves éclatantes.

Voyez dans la nuit noire ces clartés merveilleuses ! Voyez dans le ciel ce vol d'anges ! Entendez ce cantique : « *Gloria in altissimis Deo!* Gloire à Dieu dans les hauteurs ! *Et in terra pax hominibus bonæ voluntatis !* Et sur la terre paix aux hommes de bonne volonté ! » (Luc, II, 14).

Sa mère indigente n'a point trouvé d'asile dans la dernière hôtellerie d'une pauvre bourgade, il est vrai ; mais trois rois viendront de l'Orient, — rois de la puissance ou de la science, — et ils inclineront aux pieds de l'humble enfant, couché sur la paille, leur sceptre et leur couronne. (Matth., II, 1-12).

La transcendance incomparable de toute la vie du Christ et donc sa divinité, éclateront, aux jours de la vie publique, à tous les yeux.

Laissez, mes frères, laissez Marie et Joseph l'emporter sur une terre d'exil et ainsi frayer la route sombre aux religieux proscrits de tous les temps, — hélas ! et de notre temps. Laissez-le, obscur ouvrier, travailler à Nazareth, non pas durant quelques jours, comme cet empereur d'Asie qui, chaque année, pour encourager l'agriculture, traçait un sillon de sa main royale, mais tous les jours, de l'aube matinale au tardif coucher du soleil, jusqu'à sa trentième année.

Puis, une heure sonnera où, laissant là ses outils, il se montrera au peuple en disant : « Ecoutez-moi. Croyez en moi. Suivez-moi ; car je suis la voie, la vérité, la vie ; je suis le Fils de Dieu ; je suis Dieu<sup>4</sup>. »

Quand le charpentier de Nazareth parlait de la sorte, qui le pouvait croire sur parole ?

Si un inconnu, vêtu en mendiant, venait vous dire, mes frères : « Je suis un riche, comme on en

<sup>1</sup> Gen., IX et XII.

<sup>2</sup> Exod., II et seq.

<sup>4</sup> Cf. particulièrement Joan., III, 16 ; V, 26-28 ; IX, 35-37 ; X, 31 ; XIV, 16.



voit peu, » vous lui répondriez : « Je ne demande pas mieux que de vous croire ; mais montrez-moi vos richesses, votre argent, votre or, ou du moins vos titres de propriétés. »

Tout de même on pouvait dire à l'ouvrier Jésus : « Vous tenez là d'in vraisemblables propos. Au fait, savez-vous bien ce que vous dites ? Hier on vous voyait tout le jour courbé sur un établi ; tranquillement, vous faisiez des jougs de bœufs et des socs de charrues. Aujourd'hui vous vous avisez de nous dire : Ecoutez-moi. Croyez en moi. Suivez-moi. Je suis le Fils de Dieu. Prouvez-le. »

Il l'a prouvé, mes frères, non pas seulement en face de ses parents ou de ses amis, mais en présence des savants de Jérusalem, ses ennemis acharnés, et non pas une fois, mais cent fois. Les Evangélistes racontent un grand nombre de ses miracles, en ajoutant qu'ils sont loin de les avoir racontés tous. « Si l'on rapportait tout, disait saint Jean, je ne crois pas que le monde entier pût contenir les livres qu'il en faudrait écrire. » (Jean, xxi, 25). Le Christ semait les miracles en quelque sorte sur chacun de ses pas et à mains pleines, et des miracles de toute sorte, thaumaturge non pas, comment dirai-je ? spécialiste, mais universel.

Nulle force, inanimée ou organisée et raisonnable, n'a résisté à sa puissance. Qui peut changer de l'eau en vin ? Qui peut d'un geste ou d'un mot maîtriser les vagues ou calmer les ouragans ? Qui peut multiplier les pains ? Qui peut donner des yeux à un aveugle ? rendre l'ouïe aux sourds ? la parole aux muets ? le mouvement des jambes et même l'agilité aux paralytiques ? Qui peut chasser les démons ? Voici une jeune fille, la fille de Jaïre, morte dans son lit. Dites-lui donc de se réveiller, de se lever, de marcher ! Voici un jeune homme, le fils de la veuve de Naïm, que l'on porte en terre. Arrêtez les porteurs et, tout vivant, rendez cet enfant à sa mère ! A Lazare depuis quatre jours dans son tombeau et en décomposition déjà, criez donc : « Lazare, sors du sépulchre ! » et nous verrons si la mort répond à votre commandement. Enfin, mes frères, quel est le thaumaturge assez puissant pour, trois jours après sa mort, se ressusciter lui-même ?

Nous savons que les saints ont fait des miracles. Mais pas un n'a fait de miracles en son propre nom. Tous ont accompli leurs prodiges au nom de Dieu, et avec l'assistance de Dieu, comme saint Pierre par exemple quand il disait au boiteux : « Au nom de Jésus-Christ de Nazareth, lève-toi et marche. » (Act., iii, 6).

Mais notre Christ a opéré ses miracles sans nul appui, sans nul secours, par sa propre puissance, voulant ainsi partout et toujours prouver sa divinité.

Vous souvient-il, mes frères, de la guérison du paralytique ? (Matth., ix, 1-8). Jésus voyant ce pauvre sur son grabat lui dit : « Ayez confiance, mon fils ; vos péchés vous sont remis. » Aussitôt quelques scribes qui étaient là, des scribes, savants

jaloux d'une doctrine qui éclipsait leur prétendue science, dirent en eux-mêmes : « Cet homme blasphème, en s'attribuant le pouvoir de remettre les péchés, qui n'appartient qu'à Dieu. » Jésus, de son clair regard, a vu le fond mauvais de leurs cœurs et il les interpelle : « Pourquoi pensez-vous du mal de moi dans vos cœurs ? Lequel est le plus facile de dire à un pécheur : Vos péchés vous sont remis ou de dire à ce malade : Lève-toi et marche !... » Et il n'attend pas leur réponse : « Afin que vous sachiez que le Fils de l'Homme a sur la terre le pouvoir de remettre les péchés, — c'est-à-dire qu'il est Dieu, puisque Dieu seul peut remettre les péchés, — lève-toi, dit-il au paralytique, prends ton lit et va-t-en chez toi. » Et le paralytique se leva et s'en alla dans sa maison. Et tout le peuple, le bon peuple, simple, comme vous, mes frères, droit et loyal, comme vous, rendit gloire à Dieu.

A prouver sa filiation divine tendent tous les discours du Sauveur et tous ses miracles. — « Je vous parle et vous ne me croyez pas, répondait-il un jour aux Juifs qui insistaient pour savoir si vraiment il était le Christ. Les œuvres que je fais au nom de mon Père rendent témoignage pour moi. Si vous ne me croyez pas, croyez du moins mes œuvres et sachez, admettez avec foi que mon Père est en moi et que je suis dans mon Père. » (Jean, vi, 36, 37 ; x, 37, 38).

A la résurrection de Lazare, c'est la même solennelle affirmation : « Père, je vous remercie de m'avoir exaucé. Vous m'exaucez toujours. C'est à cause du peuple qui m'entoure que je parle ainsi, afin qu'il croie que c'est vous qui m'avez envoyé. » (Jean, xi, 41, 42).

Pour mieux établir encore la réalité de sa filiation éternelle, à la preuve de ses miracles il joint celle des prophéties. Non pas de ces vagues annonces comme en font, même peut-être parmi vous, chrétiens, les diseurs et les diseuses de bonne aventure, mais des prophéties nettes et précises, des prophéties radieuses. Ce discours serait infini, si je vous les rapportais toutes. Quelques-unes suffiront.

A l'approche de la fête des Azymes, Jésus dépêcha deux de ses disciples, Pierre et Jean, à Jérusalem pour préparer la Pâque : « Quand vous entrerez dans la ville, un homme viendra au devant de vous qui portera une amphore d'eau, suivez-le dans sa maison. » (Matth., xxii, 10).

A la Samaritaine : « Tu as bien dit que tu n'as pas de mari ; car tu en as eu cinq, et celui que tu as maintenant n'est pas ton mari. » (Jean, iv, 17-18).

Combien de fois n'a-t-il pas prédit sa mort, les circonstances de sa mort et sa résurrection le troisième jour ! « Voici que nous montons à Jérusalem et le Fils de l'Homme sera livré aux princes des prêtres et aux scribes qui le condamneront à mort et l'abandonneront aux Gentils pour qu'il soit moqué, flagellé, crucifié. » (Matth., xx, 17-19).

Avant sa Passion, il annonce aux Douze leur fuite ingrate et lâche, à Pierre son triple renie-

ment (*Id.*, xxvi, 34), à Judas sa trahison (*Ibid.*, 21-25).

Puis c'est la ruine de Jérusalem et du Temple (*Luc*, xix, 41-44) ; puis la descente sur les apôtres de l'Esprit de vérité qui leur enseignera toutes choses, de l'Esprit de force qui les préparera à tous les martyres, à tous les triomphes. (*Jean*, xvi, 13).

Lui-même, avec eux, il restera dans son Eglise jusqu'à la consommation des siècles. « Fiez-vous à moi. J'ai vaincu le monde. (*Jean*, xvi, 33). Quant aux puissances de l'Enfer, elles ne prévaudront jamais. » (*Marc*, xvi, 18).

Et il s'en est allé par le chemin de la croix, notre cher Sauveur, au paradis de son Père. Ces bateliers qu'aux jours de sa vie voyageuse il avait appelés près de lui, maintenant qu'il n'est plus là, que vont-ils faire, les pauvres gens ? S'il est resté parmi nous, c'est dans l'impénétrable obscurité du tabernacle, sous les voiles silencieux d'une hostie où seuls ses amis le reconnaîtront. Encore une fois, que deviendront et que feront ses disciples ?

Dans l'inconcevable audace de leur foi, dans la folie ardente de leur amour, je les vois entreprendre d'amener le monde à leur maître, un maître déshonoré, un maître crucifié.

Représentez-vous, mes frères, douze bateliers chinois, pieds nus, presque en haillons, qui viendraient vous dire : « Un homme extraordinaire a paru là-bas dans nos régions. La justice de son pays l'a pendu. Néanmoins nous venons vous dire de l'adorer, car c'est un Dieu. Nous venons vous ordonner de croire en lui et de croire en nous, car il a la vie éternelle et c'est lui qui nous a envoyés vers vous. »

Vous diriez : « Ce sont des fous. »

Mais si ces bateliers parlaient une langue d'une sagesse surhumaine, si, à leur tour, ils faisaient des miracles, si vous les voyiez guérissant les malades, comme faisait leur Maître, et comme lui, ressuscitant les morts, s'ils mouraient enfin pour attester leur Evangile, vous diriez : « Il faut bien les croire. Il faut pratiquer leur religion : elle est divine. »

C'est ce que le monde a fait. Le monde a entendu. Il a vu. Il a cru.

Aux apôtres ont succédé les évêques. Pierre, leur chef, le premier des papes, a laissé à un autre, pape comme lui, son siège doctrinal et infaillible, le siège apostolique, le Saint-Siège. Aux fidèles soumis aux apôtres, ont succédé d'autres fidèles soumis au pape, soumis aux évêques, et ils ont formé, dans la hiérarchie, une société indépendante que nous appelons l'Eglise catholique, apostolique et romaine, l'Eglise de Jésus-Christ. Et c'est la même doctrine, révélée par Dieu, c'est la même religion, transmise, intégrale et intacte, à travers les siècles, qui est parvenue jusqu'à nous, mes frères, et voilà comment aujourd'hui, en cette année de grâce, en cette année du Seigneur, nous sommes chrétiens.

Cet Enfant de la messe de minuit, de la messe de l'aurore, cet enfant de Noël, Jésus, il est donc Dieu, bien-aimés frères, il est Dieu !

Le Fils de l'Homme écrasant la tête du serpent et prophétisé à nos premiers parents dans les ombres du paradis profané<sup>1</sup>, c'est lui, c'est Jésus ! L'heureuse bénédiction promise aux patriarches Sem et Japhet<sup>2</sup>, Abraham<sup>3</sup>, Isaac<sup>4</sup> et Jacob<sup>5</sup>, c'est lui, c'est Jésus ! Le divin roi, si magnifiquement chanté sur la harpe de David son ancêtre<sup>6</sup>, c'est lui, c'est Jésus ! L'homme aux vêtements rouges, aux mains trouées, aux pieds sanglants, qu'entrevoient Isaïe<sup>7</sup> et d'autres prophètes, c'est toujours lui, notre Jésus ! Jésus est Dieu, le Jésus de Bethléem, la frêle petite créature vagissante de la crèche et de la paille. Il est Dieu ! Quel bonheur pour nous, ô hommes, mes frères ! Il est Dieu ! Et il est venu pour nous instruire, pour nous guérir, pour nous aimer, pour nous sauver !

### III

Ainsi, mes frères, Dieu a daigné inonder l'humanité des belles clartés de la révélation. Dieu s'est en quelque sorte penché sur la terre, et par les patriarches et par les prophètes et par son Fils il nous a transmis sa propre vérité. Il nous la transmet toujours par l'Eglise. La divine parole contenue dans la Bible et dans la Tradition, jalousement la sainte Eglise la garde, elle la défend aussi, elle l'interprète et l'enseigne.

Qu'avons-nous à faire ? De posséder la vérité sainte, de bien connaître la religion, de lui donner l'assentiment de notre esprit par la foi, est-ce tout ? Ne devons-nous pas autre chose à Celui qui, au prix de ses larmes et de son sang, au prix de la crèche et de la croix, nous l'apporta du ciel ? La venue de Dieu parmi nous est assurément le plus grand de tous les bienfaits ; mais, n'en doutez pas, elle nous impose de grands devoirs.

Sans doute c'est bien de croire en Jésus-Christ ; mais c'est trop peu : il faut l'aimer.

Voulez-vous que je vous raconte une histoire ?

Un jeune homme, né dans un château superbe au milieu d'un pays magnifique, un jeune homme tendrement aimé de son père dont il est l'unique enfant, un jeune homme entouré des plus dévoués amis, des serviteurs les plus empressés, les plus fidèles, un jeune homme possédant à la fois — ce qu'on ne voit guère ici-bas — toutes les conditions du bonheur, fut informé que, dans une contrée lointaine, se trouvait, parmi des marais pestilentiels, un village dont les habitants nécessiteux, minés par les fièvres, mais trop rudimentaires ou trop peu intelligents pour tirer parti des chétives ressources du pays et ainsi adoucir un peu leur sort, languissaient dans cette situation lamentable comme hébétés, stupéfiés, sans même songer à

<sup>1</sup> Genes. iii, 15. — <sup>2</sup> Id. ix, 26, 27. — <sup>3</sup> Id. xii, 3 ; xviii, 18 ; xxii, 18. — <sup>4</sup> Id. xxvi, 4. — <sup>5</sup> Id. xxviii, 14. — <sup>6</sup> Ps. passim. — <sup>7</sup> Is. lxiii, 2.



en sortir. Touché de compassion, ce jeune homme, généreux et riche, obtient de son père, non moins riche et non moins généreux que lui, de quitter sa terre natale, son château, ses amis, ses serviteurs, pour aller s'établir dans ce village misérable et améliorer le sort des pauvres habitants. Les villageois grossiers ne comprennent rien à une bonté pareille, et dans cet admirable adolescent ils ne voient qu'un surveillant incommode dont la science humilie leur ignorance et dont les procédés charitables accusent leur insouciance tout ensemble et leur égoïsme. Bref, un très petit nombre l'écoutent, et encore on s'en cache comme on ne ferait pas d'un crime. Les autres l'outragent, lui tendent des pièges, l'abreuvent d'affronts. Que fait le jeune homme ? Est-ce qu'il se venge ? Va-t-il du moins les abandonner à leur mauvais vouloir, à leur ingratitude, à leur misère ? Non, il reste au milieu d'eux et, s'il se venge, c'est par de nouveaux bienfaits...

Que pensez-vous, mes frères, de cette incroyable générosité, de cet inlassable dévouement ?

Il y a là un excès, dites-vous, et pour un peu vous ajouteriez : il y a là une folie.

Dites-le, mes frères, parce que cela est vrai ; mais c'est la folie de l'amour divin !...

Et vous avez reconnu dans cet apologue improvisé l'histoire de notre cher Sauveur : non pas l'histoire tout entière, car l'Homme-Dieu a fait plus que donner de l'argent et de l'or, il a donné son sang, il a donné sa vie.

Et il y a sur la terre des rachetés qui ne l'aiment pas !

Oui, il y a des ingrats !

N'y en a-t-il point dans cette paroisse ?

Et ils sont toujours vivants !

Et ils peuvent espérer miséricorde !

Et Jésus-Christ, lui-même, tout le premier, leur offre son pardon !

O Jésus de la Crèche, ô Jésus de la Croix, ô Jésus de la Pénitence et de l'Eucharistie, que vous êtes bon !

Mais si Dieu nous a donné la religion et en des circonstances aussi touchantes, si Dieu qui pouvait parler en maître, a voulu parler en frère, en ami, en Sauveur, n'oublions pas, nous, qu'il est le Seigneur très haut et très puissant ; n'oublions pas qu'il est le Dieu éternel et qu'un jour il viendra sur les nuées et qu'il jugera les vivants et les morts...

Qu'est-ce après cela, mes frères, qu'un homme qui refuse de pratiquer la religion de Jésus-Christ ? Ecoutez encore.

Un riche charitable avait rencontré un pauvre orphelin dans une troupe de bandits. Il l'avait arraché de leurs mains scélérates, mais non pas sans peine : dans une lutte corps à corps, il avait été criblé de blessures. Or, ce courageux libérateur dut partir pour un pays éloigné. En partant, il recommanda vivement à ses serviteurs l'orphelin : « J'en ferai, leur dit-il, mon héritier. Elevez-le bien. » L'enfant grandit. On lui

raconte tout ce que son bienfaiteur a fait pour lui déjà et tout ce qu'il a promis de faire encore. Puis, on lui montre son portrait. Voilà bien son bon visage avec toutes les cicatrices des horribles blessures ! Que dit l'orphelin ? Il se met à rire ; il se moque de son père adoptif ; il se moque de ses serviteurs : — « Laissez-moi tranquille. Ne me parlez pas de cet homme. Je ne le connais point, et, après tout, je suis libre. »

Triste liberté, n'est-ce pas, mes frères, que celle qui aboutit à une aussi monstrueuse ingratitude !

Aimons, nous, de tout notre cœur, ce Dieu qui nous a tant aimés, et que l'amour nous induise à l'obéissance.

Demandez-vous donc, mes chers auditeurs, ce soir, en m'écoutant, quelle place Notre-Seigneur Jésus-Christ tient dans votre vie, dans votre vie pratique.

Vous avez peur de la crèche peut-être : cette obscurité, cette humilité, cette pauvreté ! et plus encore de la croix : ces clous, ces plaies, ce sang ! Il est très vrai que la religion chrétienne est la religion du sacrifice. Mais que s'agit-il de sacrifier ? Ce qui est mauvais, ce qui est rampant, dégradant, criminel. N'avez-vous pas fait l'expérience que loin de Jésus-Christ vous n'êtes pas heureux ? Et croyez bien que sans lui vous ne le serez jamais. Je suis heureux, moi, prêtre, autant qu'on peut l'être sur terre, moi qui, pour Jésus-Christ, ai fait des sacrifices qui vous auraient épouvantés sans doute, moi qui vis volontairement sans famille, loin de ma maison natale, loin du cimetière où les miens reposent, tous les jours dans les rudes travaux d'un apostolat que l'insensibilité de tant de pécheurs rend parfois si douloureux, pour ne pas dire crucifiant... Je suis heureux.

Revenez, mes frères, à Jésus-Christ et à la pratique de sa religion sainte. Jusqu'ici, peut-être, avez-vous été excusables à un certain degré parce que vous n'aviez pas réfléchi sérieusement. Après ce que vous venez d'entendre, vous ne le seriez plus. Ah ! bien-aimés frères, que cette instruction ne vous condamne pas plus tard, mais qu'elle vous sauve aujourd'hui !

Ne dites pas que les temps sont mauvais. Pour l'homme de cœur, les temps sont favorables, les temps sont magnifiques, puisque notre Christ adoré est, dans un certain monde, le monde de l'argent, le monde des jouissances, le monde des honneurs, le monde de la force, plus impopulaire que jamais. Jésus-Christ gêne ce monde-là. L'Eglise de Jésus-Christ le gêne. Le Vicaire de Jésus-Christ le gêne. Le sacerdoce de Jésus-Christ le gêne. Les serviteurs et les servantes de Jésus-Christ le gênent. Bafoué le Christ, honni le chrétien, et spolié, et proscrit ! Les temps sont bons, vous dis-je, pour la pratique généreuse et vaillante, hardie, ardente, solennelle en quelque sorte et publique, de la religion de Jésus.

O Dieu qui avez daigné descendre pour nous ins-

truire vous-même, non point seulement par des paroles, mais par des exemples, — et quels exemples, ô saint Enfant de la crèche ! quels exemples, ô divin Pendu de la croix ! — ô Dieu, si bon qu'aucune ingratitude n'a pu vous décourager, comment avons-nous fait pour vous affliger, pour vous oublier, pour avoir désappris peut-être le chemin de notre église ?... Enfin, ô Jésus-Christ, nous revenons à vous. Nous allons vous aimer. Mais vous aimer, c'est garder vos commandements. Nous allons les garder. Mais garder vos commandements, c'est s'agenouiller au tribunal de miséricorde et s'asseoir à la table de communion. Nous confesserons nos péchés, nous mangerons l'hostie sainte, l'hostie du pardon, l'hostie du salut...

C'est bien, mes frères. Maintenant, ne vous laissez effrayer ni par les clameurs ni par les rallez. Si l'on vous accuse de retarder d'un siècle ou de dix siècles, vous vous trouvez en compagnie de Charlemagne ou de Jeanne d'Arc, du général de Sonis ou de l'amiral Courbet. Si l'on vous accuse d'être aveugles, vous êtes aveugles comme saint Louis, comme Bossuet ou Pascal, comme Ampère ou Cauchy, Claude Bernard ou Pasteur. En tout cas, on ne vous accusera point de pratiquer votre foi par intérêt, puisque, dans toutes les hôtelleries du monde moderne, vos adversaires ont accaparé toutes les places ; puisque, brutalement, les unes après les autres, toutes les portes se ferment devant Jésus-Christ et devant ses disciples. Courage donc, et en avant !

## EXPLICATION POPULAIRE DES ÉVANGILES

PAR UN CURÉ DE CAMPAGNE

FÊTE DE NOËL

*Messe de minuit*

### Évangile selon saint Luc, II, 1-14.

En ces jours-là, César Auguste rendit un édit pour faire le dénombrement des habitants de toute la terre. Ce premier dénombrement se fit par Quirinus, gouverneur de Syrie. Tous allaient donc se faire enregistrer, chacun dans la ville d'où il était, et comme Joseph était de la maison et de la famille de David, il partit aussi de Nazareth, ville de Galilée, et vint en Judée, à la ville de David appelée Bethléem, pour s'y faire enregistrer avec Marie, son épouse, qui était enceinte. Pendant qu'ils étaient dans cette ville, il arriva que le temps auquel elle devait enfanter s'accomplit. Et elle enfanta son Fils premier-né ; et, l'ayant enveloppé de langes, elle le coucha dans une crèche, parce qu'il n'y avait point de place pour eux dans l'hôtellerie. Or il y avait, dans le même endroit, des bergers qui veillaient et qui gardaient tour à tour leurs troupeaux pendant la nuit. Et tout à coup un ange du Seigneur se présenta à eux, et une lumière divine les environna, ce qui les saisit

d'une grande crainte. Mais l'ange leur dit : Ne craignez point, car je viens apporter une heureuse nouvelle qui causera une grande joie à tout le peuple : c'est qu'il vous est né aujourd'hui, dans la ville de David, un Sauveur qui est le Christ, le Seigneur. Et voici à quel signe vous le reconnaîtrez : vous trouverez un enfant enveloppé de langes et couché dans une crèche. Aussitôt il se joignit à l'ange une grande troupe de l'armée céleste, louant Dieu et disant : Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté !

*Messe de l'aurore*

### Évangile selon saint Luc, II, 15-20.

En ce temps-là, les bergers se dirent l'un à l'autre : Passons jusqu'à Bethléem, et voyons cette merveille qui est arrivée et que le Seigneur nous a fait connaître. S'étant donc hâtés, ils arrivèrent et ils trouvèrent Marie et Joseph, avec l'enfant qui était couché dans une crèche. Ce que voyant, ils reconnurent la vérité de ce qui leur avait été dit touchant cet enfant. Et tous ceux qui en entendirent parler en furent dans l'admiration, aussi bien que de ce qui leur avait été rapporté par les bergers. Pour Marie, elle conservait toutes ces choses en elle-même, les repassant dans son cœur. Et les bergers s'en retournèrent, glorifiant Dieu de ce qu'ils avaient entendu et vu, selon qu'il leur avait été dit.

*Plan*

**Naissance de Jésus-Christ. — Adoration des bergers.** — Recensement général ordonné par César Auguste. — Manière dont se fit ce recensement chez les Juifs. — Voyage de Marie et Joseph. — Ils ne trouvent point de place dans l'hôtellerie publique. — L'étable. — Naissance de Jésus-Christ. — Vertus dont il nous donne l'exemple : humilité, détachement des biens de la terre, résignation dans les peines de la vie. — Les anges annoncent aux bergers de Bethléem la naissance du Sauveur. — Adoration des bergers. — La dévotion à l'Enfant Jésus, source de paix dans les familles.

Mes frères,

Nous expliquerons aujourd'hui l'évangile de la messe de minuit et celui de la messe de l'aurore, parce que ces deux évangiles se font suite l'un à l'autre et qu'ils renferment l'histoire de notre fête de Noël.

1. Vous savez que, d'après les prophètes, le *Messie* ou Jésus-Christ devait naître à Bethléem ; et cependant Marie et Joseph, son époux, habitaient Nazareth : comment cela s'accomplira-t-il ?

C'est Dieu qui l'a ainsi voulu et fait prédire plus de sept cents ans d'avance ; soyez sans crainte : tout l'univers se remuera, au moment fixé, pour accomplir cette prophétie, et un empereur romain, qui n'y pensait pas, exécutera les ordres du ciel.

« En ce temps-là donc, d'après l'Évangile, un édit de l'empereur César Auguste ordonna qu'on fit le dénombrement de toute la terre, » c'est-à-dire de tout l'empire romain, qui embrassait alors toute la terre connue.



Les Romains opéraient leurs recensements, comme nous faisons encore aujourd'hui, dans les lieux de résidence ; mais, en Judée, ils suivaient l'usage des Juifs. Or, les Juifs étant organisés par tribus et par familles, chacun devait aller se faire inscrire au lieu d'où il était originaire, parce que là se trouvait la généalogie de sa famille, consignée et conservée dans les registres publics. De cette manière, les recenseurs atteignaient deux buts à la fois : ils pouvaient savoir le nombre de têtes de chaque tribu, et fixer l'impôt à payer, d'après la valeur des héritages.

2. Marie et Joseph partirent donc de Nazareth, où ils résidaient alors, pour se rendre à Bethléem, parce qu'ils appartenaient tous deux à la famille de David, dont Bethléem était la ville natale. De Nazareth à Bethléem, il y avait plusieurs jours de marche, à travers un pays rempli de montagnes ; et l'on se demande comment Marie, dans l'état où elle se trouvait, put supporter la fatigue d'un si long voyage. Les Saints Pères nous répondent qu'ayant conçu miraculeusement, elle n'éprouvait pas la faiblesse et les inconvénients des autres femmes ; d'un autre côté, Dieu, qui voulait que son Fils naquit à Bethléem, lui donna des forces pour arriver, pleine de santé, au terme de son voyage.

Mais, une fois à Bethléem, il fallait s'y loger : et la petite ville était tellement remplie d'étrangers qu'il ne restait plus de place dans l'hôtellerie publique. Quelle situation pénible pour une jeune femme sur le point d'être mère ! Quelle inquiétude poignante pour saint Joseph, son époux !... Que faire ? Que devenir ?... Suivant la tradition des anciens Pères, ils furent obligés de se retirer dans une espèce de caverne, creusée sous les rochers de la montagne où Bethléem était bâtie, et qui servait d'étable. Suivant la même tradition, il y avait dans cette étable quelques animaux, entre autres un bœuf et un âne.

3. Ce fut là que, le 25 décembre de la quatre millième année depuis la création du monde, naquit le Fils de Dieu, vers l'heure de minuit, dans le silence et la solitude de la campagne et dans les privations de la plus extrême pauvreté. « Or, il advint qu'étant là, dit l'Evangile, le temps où Marie devait enfanter s'accomplit ; et elle mit au monde son Fils premier-né ; et, l'ayant enveloppé de langes, elle le coucha dans une crèche, parce qu'il n'y avait point de place pour eux dans l'hôtellerie. »

Ainsi c'est Marie elle-même qui enveloppe de langes son nouveau-né ; c'est elle-même qui le couche dans une crèche, sur le foin et la paille, comme dans un berceau. Elle enfanta donc sans douleur et sans faiblesse et, d'après la doctrine de l'Eglise, sans que sa virginité ait reçu la moindre atteinte. Remplie de joie et de consolations célestes, elle se prosterna devant son Fils, qui était en même temps son Dieu, l'embrassa tendrement après l'avoir adoré, et veilla près de lui avec saint

Joseph et avec les anges qui vinrent, à n'en pas douter, former sa cour invisible.

4. C'est pour nous qu'il est né, c'est pour notre bonheur ; il a vu tous les maux dont nous souffrons et il a voulu les guérir. Réjouissons-nous et profitons des précieuses leçons qu'il nous donne aujourd'hui.

Un des maux qui nous font le plus souffrir et s'opposent le plus à notre bonheur, c'est l'*orgueil*. Semblables à notre premier père que l'orgueil a perdu, nous osons nous élever contre Dieu par le péché ; nous préférons notre volonté à la sienne ; au lieu de lui obéir quand il nous commande, nous obéissons à notre intérêt, à nos caprices, et nous sommes, pour ainsi dire, constamment en révolte contre son autorité. Eh bien ! voyez l'exemple que notre bon Sauveur nous donne, dès son entrée dans la vie. Son premier acte est un acte d'humilité, d'obéissance et de soumission à la volonté de son Père ; il accepte comme un honneur la dernière place, afin de nous apprendre à obéir nous-mêmes et à n'avoir d'autre désir, d'autre ambition ici-bas, que de faire en toutes choses le bon plaisir de Dieu. — L'orgueil nous rend exigeants et durs envers nos semblables. Eh bien ! voyez Notre-Seigneur : il aurait pu, sans aucun doute, avec de l'argent, trouver place dans l'hôtellerie ; il n'a voulu déranger personne, il a préféré se loger dans l'étable. Marie et Joseph auraient pu demander l'hospitalité à quelqu'un de leurs parents : ils devaient en avoir à Bethléem, puisque là se trouvaient la généalogie et l'héritage de la famille ; mais c'était une gêne à imposer, et notre bon Sauveur a mieux aimé souffrir que de faire souffrir les autres.

Un autre mal qui nous tourmente et nous empêche d'être heureux, c'est l'*amour déréglé des biens de la terre*. Sans doute, le bon Dieu ne défend pas de travailler pour acquérir une honnête aisance, pour élever ses enfants et les établir convenablement, pour s'assurer quelque repos sur ses vieux jours. Mais ce qu'il défend, c'est de préférer l'argent à la vertu, le bénéfice à l'honneur ; ce qu'il défend, c'est de chercher à s'enrichir par des moyens injustes, en sacrifiant son âme et son éternité. Et, afin de nous donner à tous l'exemple du détachement des biens de ce monde, notre divin Sauveur a voulu naître pauvre, de parents pauvres, et rester pauvre toute sa vie. Quelle grâce inestimable s'il nous était donné de comprendre, comme les saints, cette vérité importante que ce n'est pas l'argent, mais la vertu seule, qui fait le véritable bonheur de l'homme ici-bas et le rend digne du bonheur du ciel !

Une dernière cause de nos maux, c'est la folle prétention de ne trouver sur la terre que des jouissances, des satisfactions, des joies, des douceurs. Si nous éprouvons une peine, une souffrance, nous murmurons contre Dieu, nous accusons sa Providence. Nous oublions que cette vie passagère est une épreuve, et que cette épreuve, supportée avec courage, avec résignation, nous

vaudra une éternelle récompense; nous oublions que nous sommes pécheurs et que tout péché exige une pénitence. Voilà ce que notre bon Sauveur a voulu nous rappeler, dès sa naissance, en se soumettant lui-même aux souffrances et aux privations. Il a fait comme un médecin charitable qui, pour encourager et guérir un enfant malade, prend le premier une partie des remèdes les plus amers.

5. Nous avons vu de quelle manière le Fils de Dieu fit son entrée dans le monde. Les habitants de Bethléem, ignorant ce mystère, se livraient au repos. Dieu toutefois ne voulut pas que la naissance du Sauveur passât inaperçue. Il daigna la manifester aux hommes, et les premiers auxquels il la révéla furent de pauvres bergers. « En ce même lieu, dit l'Evangile, se trouvaient des bergers qui passaient la nuit dans les champs, veillant tour à tour à la garde de leurs troupeaux. » En Orient, à cause de la douceur de la température, les bergers peuvent passer les nuits dehors, même en hiver, pour défendre leurs troupeaux contre les attaques des voleurs ou des bêtes féroces. — Tandis qu'ils veillaient ainsi, « voici qu'un ange du Seigneur, — probablement l'archange Gabriel, le même qui avait déjà annoncé l'Incarnation, — apparut près d'eux, les inondant de lumière, et ils furent saisis d'une grande frayeur. » Mais bientôt la crainte fit place à la joie : « Ne craignez pas, leur dit l'ange; car voici que je vous apporte une bonne nouvelle, qui sera pour tout le monde le sujet d'une grande joie. C'est qu'aujourd'hui même, dans la ville de David, il vous est né un Sauveur qui est le Christ, le Messie annoncé par les prophètes, et le Seigneur votre Dieu. Voici à quel signe vous le reconnaîtrez : vous trouverez un enfant enveloppé de langes et couché dans la crèche de l'étable. » Au même instant se joignit à l'ange une troupe de la milice céleste, de cette armée innombrable d'esprits bienheureux qui entourent le trône du Très-Haut, louant Dieu et disant : *Gloire à Dieu dans le ciel et sur la terre paix aux hommes de bonne volonté.* » Ils disaient : *Gloire à Dieu et paix aux hommes de bonne volonté*, parce que la venue de Jésus-Christ sur la terre devait faire bénir le nom du Seigneur, en comblant les hommes de grâces ineffables. *La paix*, dans le langage des saintes Ecritures, signifie la réunion et l'abondance de tous les biens. Voilà ce que disaient les anges, et ils prenaient part à notre bonheur; car ce n'est pas pour eux que Jésus-Christ est né : Jésus-Christ n'est pas le Rédempteur des anges; ils prenaient part à notre bonheur et ils se réjouissaient de voir en nous les compagnons de leur félicité éternelle.

6. Mais revenons à nos heureux bergers. Pourquoi le Fils de Dieu les appelle-t-il les premiers à le connaître? Sans doute à cause de leur simplicité et de leurs mœurs innocentes; sans doute aussi à cause de leur pauvreté. Les pauvres abondent sur la terre : c'est le plus grand nombre; et le Sauveur se devait d'abord au plus grand nombre.

Plus tard il appellera les riches, les grands et les savants de ce monde, pour montrer qu'il ne repousse personne.

Lorsque les anges, remontant au ciel, furent disparus, « les bergers se dirent l'un à l'autre : Passons jusqu'à Bethléem et voyons ce prodige qui est arrivé et que le Seigneur nous a fait connaître. Ils vinrent donc en grande hâte et, arrivés à l'étable qui leur était indiquée, ils trouvèrent Marie et Joseph et l'Enfant couché dans une crèche. » Dans ce faible Enfant, ils reconnaissent leur Sauveur et leur Maître; ils se prosternent devant lui pleins d'admiration, d'amour, de respect. Puis ils racontent à Marie et à Joseph l'apparition des anges dont ils ont été favorisés, leurs émotions diverses, les beaux cantiques qu'ils ont entendus; et Marie les écoute avec attendrissement, elle grave tous ces détails dans sa mémoire pour les méditer dans son cœur et les raconter plus tard aux évangélistes, qui écriront l'histoire de son divin Fils.

7. Et vous aussi, pères et mères, gravez ces détails dans vos souvenirs, afin de les raconter à vos enfants pendant les longues veillées de Noël. Rien de plus capable de les intéresser et de former leurs jeunes cœurs à la vertu. Voyez comme ils font silence, voyez comme ils écoutent avec attention, comme leur visage s'épanouit, quand vous leur parlez des anges et de l'Enfant Jésus! Ils n'ont pas de peine à comprendre que ce divin Enfant est pour eux un petit frère qui les aime, qui leur enseigne par son exemple à être obéissants, et qui les mettra dans son paradis avec les anges, s'ils sont bien sages. Autrefois ces beaux récits se faisaient dans toutes les familles, parce que toutes les familles étaient chrétiennes, et l'Enfant Jésus aimait à y répandre ses bénédictions les plus abondantes. Aujourd'hui, malheureusement, bon nombre de familles ne goûtent plus ces choses-là. Elles goûtent davantage la lecture de mauvais journaux et de mauvais feuilletons. A la compagnie de l'enfant Jésus, elles préfèrent celle du démon. Alors qu'arrive-t-il? Hélas! dans ces maisons-là, on ne prie plus, on ne s'aime plus, on ne se respecte plus, on ne s'accorde plus, et la bonne vie de famille s'y change en enfer.

Quant à nous, suivons l'exemple de nos pères : ayons comme eux le culte de l'enfant Jésus. L'enfant Jésus, c'est la bonté de Dieu, l'amour de Dieu pour les hommes sous la forme la plus douce, la plus touchante, la plus capable de gagner les cœurs. L'enfant Jésus, c'est l'auteur et le dispensateur de la *paix*, c'est-à-dire de tous les biens. Il vous l'accordera, cette riche paix, soyez-en sûrs, si vous l'aimez, si vous lui donnez la première place dans vos maisons, comme dans vos âmes; il l'a promis à sa naissance : « *Paix aux hommes de bonne volonté!* » disaient les anges. Puissions-nous donc la mériter tous dès aujourd'hui! Ainsi soit-il.



## SERMONS D'ADORATION PERPÉTUELLE

## X

L'EUCCHARISTIE ATTENDUE JADIS EST MAINTENANT  
LA VIE DU MONDE <sup>1</sup>

*Panis Dei est, qui de cœlo descendit, et dat vitam mundo.*

Il y a un pain vivant descendu des cieux et qui donne la vie au monde. (Jean, vi, 33).

Mes frères,

Bethléem et l'Eucharistie ! c'était pour le Verbe de Dieu comme deux visions lointaines qui arrêtaient sa pensée et captivaient son cœur. Bethléem et l'Eucharistie ! il se voyait déjà, ici revêtu de notre nature et vivant au milieu des hommes, attirant à Dieu les cœurs par les charmes de son humanité, là savourant avec délices son union avec chacune de nos âmes.

Bethléem et l'Eucharistie ! c'est pour l'âme chrétienne une double vision qui la réjouit et la reconforte ! Bethléem, c'est-à-dire la maison du pain ; l'Eucharistie, c'est-à-dire le pain lui-même, le pain vivant descendu du ciel et donnant la vie au monde. Bethléem était l'image de ce que Dieu voulait faire pour nous ; l'Eucharistie est la réalisation des plans divins.

O divin Enfant de Bethléem permettez que nous détournions un instant nos pensées de votre crèche, pour vous contempler dans l'Eucharistie où vous êtes réellement, sous l'apparence du pain !

Je vous dirai, mes frères, comment l'Eucharistie a été *attendue et désirée* avant que Dieu l'instituât, et comment elle est *la vie du monde* depuis que le Sauveur l'a inventée pour rester au milieu des hommes.

## I

Un grand fait éclate quand on étudie les temps païens qui ont précédé la venue de Jésus-Christ : c'est l'immense désir que l'humanité avait de Dieu. On sent que Dieu, vérité et amour, est l'atmosphère des âmes et que les âmes tendent nécessairement vers Dieu. L'humanité, en effet, avait été créée dans la sainteté et la grâce ; elle avait vécu pour ainsi dire avec Dieu, elle avait été favorisée de la présence divine dans le Paradis terrestre ; Dieu s'était révélé à Adam comme un ami qui converse avec son ami, comme un père qui veut initier son fils à ses projets et à ses espérances.

Beaux temps de l'innocence primitive, hélas ! vous avez été courts ! L'homme a péché, et devenu coupable il a perdu la grâce et l'amitié de Dieu, la nuit s'est faite dans son intelligence et le vide dans son cœur. L'homme a perdu Dieu, et il a

senti avec plus de force et de vivacité le besoin qu'il avait de lui. C'est que Dieu est pour l'âme humaine ce que le soleil est pour le monde matériel, c'est-à-dire le centre, le foyer, le principe et la fin. Au commencement, Dieu avait dit : « Que la lumière soit ! » et le soleil avait été placé radieux au firmament et tous les corps célestes rangés autour de lui, et ils gravitaient vers lui, et ils étaient entraînés par lui. Ainsi Dieu à l'origine : il avait appelé les anges et les hommes du néant, et les anges et les hommes gravitent vers Dieu comme vers leur centre, ils aspirent vers lui comme vers leur bien nécessaire et souverain.

L'homme donc avait senti le vide se faire dans son cœur après avoir perdu Dieu. Dégadé et coupable, il vivait de souvenir et d'espérance : souvenir déchirant de sa faute et du bonheur perdu, espérance d'un Rédempteur à venir et de jours meilleurs ; souvenir et espérance qui, en se confondant, élevaient le cœur de l'homme vers Dieu.

Oui, l'humanité soupirait après Dieu. Elle soupire par la prière. L'humanité tout entière a prié, et c'est la preuve que l'humanité a besoin de Dieu et sent qu'elle ne peut se suffire à elle-même. La prière est la respiration de l'âme. Or la respiration se compose d'un double mouvement : par l'un, le corps rejette les éléments viciés et délétères qui lui seraient nuisibles ; par l'autre, il appelle à lui, il s'assimile les éléments nouveaux dans lesquels sa vie va se renouveler et se rafraîchir. L'humanité, par la prière, a eu ce double mouvement d'expiration et d'aspiration : elle rejetait vers Dieu ses tristesses et ses angoisses, elle appelait au secours de sa faiblesse la toute-puissance de son Créateur. Sans doute, ces prières de l'humanité ne parvenaient pas toutes jusqu'au trône du vrai Dieu, elles s'arrêtaient parfois aux créatures ; mais elles n'en sont pas moins la preuve que l'humanité soupirait après Dieu. O prières de l'humanité païenne, à deux mille ans de distance, je vous salue comme les prophétesses de l'Eucharistie !

L'humanité soupire par la prière ; mais elle a besoin de converser avec Dieu, elle a besoin de le voir et de le toucher. Elle sait qu'elle a eu à l'origine cette gloire et ce bonheur ; elle ne peut plus voir Dieu et jouir de sa présence, mais Dieu en se retirant a laissé un vide immense et l'humanité veut à tout prix le combler.

Ne pouvant parvenir jusqu'à Dieu, elle s'adresse aux êtres avec lesquels elle est en rapport, elle les adore : comme les fleuves qui s'ouvrent un passage dans la campagne, lorsqu'on oppose des obstacles à leur cours naturel. L'humanité adore les êtres créés, le soleil, les étoiles, le feu, les hommes, les vices eux-mêmes, tant elle a besoin d'avoir des dieux auprès d'elle, des dieux qu'elle puisse voir et toucher. L'idolâtrie est née de ce sentiment nécessaire. Sans doute elle fut coupable, car on ne peut jamais rendre un culte d'adoration

<sup>1</sup> Sermon prêché par M. l'abbé Martre, ancien curé-archiprêtre de Prades.

à d'autres qu'au Créateur; mais l'idolâtrie est encore une grande preuve du besoin que l'humanité a de Dieu. Elle prouve qu'entre la présence réelle du Paradis terrestre et la présence réelle de l'Eucharistie, l'humanité n'a pas eu la patience d'attendre. O idolâtrie, en rejetant toutes vos infamies pour ne voir en vous que l'expression du besoin de Dieu inhérent au cœur de l'humanité, je vous salue, s'il m'est permis de parler de la sorte, je vous salue comme le précurseur de l'Eucharistie !

L'homme soupire vers Dieu par la prière, il a besoin de voir et de toucher Dieu; il a besoin encore de s'unir à Dieu. L'amour tend nécessairement à l'union. Voyez ce type de l'amour, une mère caressant son fils; elle lui dit, en l'entourant de ses caresses : « Oh ! je voudrais te manger ! » L'amour tend à l'union, et le principe le plus efficace d'union c'est la manducation; voilà pourquoi l'humanité a voulu s'unir à Dieu par la participation aux victimes offertes en sacrifice : elle a cru, en mangeant ces victimes, s'unir à quelque chose de plus élevé qu'elle-même, à quelque chose de saint et de sacré, en un mot à quelque chose de divin. La participation aux victimes des sacrifices est la troisième preuve que l'humanité voulait s'unir à Dieu et appelait Dieu de toutes les forces de son âme, de toutes les aspirations de son cœur.

Dieu a répondu à cet appel de l'humanité. L'humanité disait par la bouche du prophète : « *Veni, Domine, noli tardare !* » Dieu est venu, Dieu s'est montré, Dieu a parlé, Dieu a dit : « *Ego sum panis vivus qui de cœlo descendit et dat vitam mundo... Venite, amici, venite, comedite panem meum...* » Il a mis sa divinité dans une nature humaine à Bethléem; et puis, cachant sa divinité et son humanité sous l'apparence du pain, il reste avec nous jusqu'à la fin des siècles : « *Ecce ego vobiscum sum usque ad consummationem sæculi.* »

Voyons donc maintenant comment l'Eucharistie est la vie du monde.

## II

L'Eucharistie est le pain vivant et qui donne la vie. Elle est le principe de la vie, la conservation de la vie du chrétien.

Toute vie en effet a besoin d'une nourriture. Voyez la fleur : elle boit dans son calice la rosée du ciel, et tire de la terre par le moyen de ses racines un suc réparateur. L'animal sans raison emprunte à la prairie l'herbe qui viendra rafraîchir et renouveler le sang de ses veines. L'homme périrait bientôt et sa vie s'userait vite, si la nourriture ne venait pas régulièrement réparer les pertes incessantes de son organisme.

Et ce qui est vrai de l'homme physique est encore vrai de l'homme intellectuel et moral. Voyez cette intelligence qu'on a laissée s'atrophier sans lui donner son aliment qui est la vérité : elle s'affaîsse, elle tombe, elle s'éteint. Et le cœur qui est fait pour aimer, il demande une affection et une tendresse, et si cette affection et cette ten-

dresse lui est refusée, il se resserre; au lieu de se dilater dans l'amour, il se meurt dans l'indifférence et l'égoïsme. Voilà l'homme : il lui faut un aliment pour son corps, pour son esprit, pour son cœur.

Mais le chrétien est plus qu'un homme, et greffé sur le Christ par le baptême, il vit d'une vie divine, *divinæ consortes naturæ*. Divinement né, il doit être donc divinement nourri. C'est Dieu qui est la nourriture du chrétien, mais Dieu sous le voile du sacrement. En effet, tant que ma pensée reste dans mon esprit, elle ne peut pas nourrir votre intelligence; il faut qu'elle s'incarne, qu'elle se voile dans un mot, dans un signe écrit, et ce mot et cette écriture vous révèle ma pensée et vous nourrit. De même l'amour : tant qu'il reste dans le cœur de la mère, il ne réjouit pas le cœur de l'enfant; l'enfant veut l'amour de sa mère : la mère fait passer son amour dans un sourire, dans un regard, dans une caresse, et quand l'amour s'est ainsi montré, l'enfant est réjoui et heureux.

Vous le voyez donc, la pensée a besoin d'être livrée au moyen de la parole, qui est comme un sacrement; l'amour a besoin d'être aussi exprimé par des signes, qui en sont comme les sacrements. Il en est de même de la vie surnaturelle de nos âmes. Si notre corps, notre esprit, notre cœur vivent d'une vie naturelle par les sacrements naturels, notre âme vit d'une vie surnaturelle par des sacrements surnaturels. C'est Dieu qui est la nourriture surnaturelle de nos âmes; le chrétien a été greffé sur le Christ par le baptême, il est l'enfant de Dieu par adoption, il est destiné à voir et à posséder Dieu éternellement dans le ciel, et il se nourrit de Dieu déjà sur la terre. Et Dieu vient en nous par un sacrement, sous une espèce, une apparence étrangère, sous un voile qui le dérobe à nos regards et laisse ainsi à notre foi tout son mérite et nous permet de n'être pas écrasés par la majesté du Dieu Très-Haut.

Dieu a fait, pour nous nourrir et entretenir la vie surnaturelle de nos âmes, il a fait ce que fait la mère pour ses enfants. L'enfant n'est pas capable de s'assimiler le pain, qui serait pour lui un aliment trop solide : la mère mange ce pain, elle le transforme en lait, et elle offre ainsi au fruit de ses entrailles la nourriture douce et légère qui convient à la faiblesse de ses organes. Que sommes-nous devant Dieu, mes frères, si ce n'est des enfants? Nous ne pouvons pas, tant que nous sommes dans cette vie terrestre, voir Dieu et nous nourrir de lui. Dieu a caché la majesté et la splendeur de sa nature divine dans une nature humaine semblable à la nôtre, et il a dit : « Je suis le pain vivant descendu du ciel et qui donne la vie au monde. » Mais ce Dieu fait homme doit subir une autre transformation : il doit descendre encore pour devenir notre nourriture; il doit cacher avec sa divinité son humanité elle-même sous l'apparence du pain; et alors nous pourrions nous approcher de lui, nous pourrions le recevoir dans notre cœur. C'est ce qui a lieu dans l'Eucha-



ristie par la communion : Dieu lui-même est la nourriture de notre âme.

Et de même que le pain matériel, en même temps qu'il entretient la vie de notre corps, est le principe de nos mouvements et de nos actions par l'énergie qu'il communique à nos membres, de même la vie que nous donne et qu'augmente en nous la communion se traduit au dehors par nos œuvres chrétiennes, par notre générosité et notre dévouement. On admire la générosité et l'héroïsme de ces chrétiens qui, dans les premiers temps de l'Eglise, ont résisté courageusement à la persécution, ont enduré les supplices et la mort ; on admire la générosité et le dévouement de ces missionnaires qui renoncent aux joies de la famille et de la patrie, pour aller planter dans les pays sauvages et barbares le drapeau de la vérité et de la vertu. Mais a-t-on bien remarqué que l'Eucharistie, c'est-à-dire Dieu lui-même reçu dans la ferveur de la communion, est le principe de cette générosité et de ce dévouement ? « O mes fils, disait un saint, lorsque vous sentirez votre courage défaillir et vos forces diminuer, lorsque vous verrez que le découragement va s'emparer de votre âme, allez à la communion, allez à l'Eucharistie ! Oh ! comme on se donne généreusement au prochain, lorsque Dieu s'est ainsi donné à nous ! » Le martyr est glorieux sans doute, mais quelquefois il n'exige que quelques moments de courage. Mais s'il est facile, jusqu'à un certain point, de sacrifier sa vie, il est plus difficile de mener toute une vie de sacrifices. « Il n'y a peut-être rien de plus grand sur la terre, disait un amiral fameux, il n'y a peut-être rien de plus grand que le sacrifice que fait un sexe délicat, de sa jeunesse, de sa beauté et souvent d'une illustre naissance, pour se consacrer dans les hôpitaux à soulager ce ramas de toutes les misères humaines dont la vue est si humiliante pour notre orgueil et si révoltante pour notre délicatesse. » Quand ces anges de la terre songent aux commodités de la vie, aux embrassements de la famille qu'un seul mot pourrait leur rendre, et qu'elles considèrent qu'il leur faudra soigner ces plaies étrangères, entendre ce râle des agonisants, et cela non pas un jour, non pas une semaine, non pas un mois, non pas un an, mais trente ans, mais une vie tout entière, croyez-vous que le découragement n'est pas près de leur cœur ? Or, savez-vous, s'écrie un prélat illustre, « savez-vous ce qui les soutient dans leurs défaillances et ce qui les en préserve ? Vous l'ignorez, dites-vous. Faites donc comme ceux qui ont voulu le savoir ! Demandez-le à elles-mêmes ! La communion fréquente, telle est leur réponse unanime. Philanthropes, trêve de phrases ! que leur donnerez-vous à la place de ce mystère d'amour ? »

Il est donc certain, mes frères, que l'Eucharistie est le principe et la source de notre vie surnaturelle, et de l'énergie que nous devons déployer pour pratiquer la vertu et nous élever jusqu'au dévouement et l'héroïsme chrétien.

Nous avons prouvé, mes frères, que l'Eucharis-

tie, avant d'être instituée par le Fils de Dieu, a été attendue et désirée par l'humanité tout entière : les prières que l'humanité a toujours fait monter vers le ciel, les dieux qu'elle s'était forgés pour tenir la place du Dieu véritable irrité par le péché, la persuasion où elle était qu'elle s'unissait à Dieu en mangeant les victimes offertes sur l'autel ; bref, les prières, l'idolâtrie et la manducation des victimes, étaient la preuve manifeste du besoin que l'homme a de Dieu, c'étaient des appels incessants à l'Incarnation et à l'Eucharistie.

Nous avons dit en second lieu que l'Eucharistie donnée à la terre par le Fils de Dieu fait homme a été et sera toujours et est encore la source unique de la vie. Oui, le Fils de Dieu est encore au milieu de nous et il répète tous les jours la même parole : « *Ego sum panis vivus qui de cœlo descendit et dabo vitam mundo... Venite, amici ; inebriamini, carissimi.* » Hélas ! et l'humanité lui répond : « Non, je n'irai pas ; je ne m'approcherai pas de vous ; je ne vous recevrai pas dans mon cœur. » Insensés ! vous voulez donc mourir ! Ou plutôt, vous êtes déjà morts, et en entendant ces blasphèmes sortis de votre bouche, je crains bien que votre âme ne soit un cadavre et que vous ne promeniez fièrement la triste pompe de vos funérailles.

D'autres répondent : « Encore un peu de temps, Seigneur ; je m'approcherai de l'autel, mais pas encore ; je veux jouir de la vie et des plaisirs qu'elle procure ; je veux savourer la coupe du monde avec ses douceurs. Plus tard, je viendrai à vous. » — Insensés ! vous osez préférer le monde à Dieu et remettre à plus tard l'affaire importante et seule importante ? Est-ce quand le péché vous aura souillés et défigurés, que vous viendrez à l'autel chercher la résurrection ? Et pour manger votre nourriture, attendrez-vous donc que vous soyez morts de faim ?

Oh ! nous du moins, mes chers frères, comprenons la nécessité où nous sommes de nous nourrir de l'Eucharistie : soyons les convives fidèles, assidus de l'autel, afin d'être un jour les convives de l'éternité bienheureuse. Ainsi soit-il.

## CATÉCHISME DE PREMIÈRE COMMUNION

### TROISIÈME PARTIE

#### Moyens de salut

#### LES SACREMENTS

#### B

#### *Les sacrements en particulier*

#### IV. — LA PÉNITENCE (suite)

#### 4<sup>e</sup> Intégrité de la confession.

##### a) Nécessité.

— Combien distingue-t-on de sortes d'intégrité ?

— Deux : l'intégrité matérielle et l'intégrité formelle.

— Qu'est-ce que l'intégrité matérielle ?

— L'intégrité matérielle est l'accusation faite à

un seul prêtre de tous les péchés mortels commis depuis le baptême et non encore déclarés en confession.

— *Qu'est-ce que l'intégrité formelle ?*

— L'intégrité *formelle* est l'accusation de tous les péchés mortels que le pénitent peut et doit présentement confesser.

— *Pourquoi avez-vous dit : des péchés mortels ?*

— Parce que seuls les péchés mortels sont la matière nécessaire de la confession.

— *Pourquoi avez-vous ajouté : que le pénitent peut et doit présentement confesser ?*

— Parce qu'il peut arriver que, pour une juste cause, par exemple à cause de l'ignorance, ou de l'oubli, ou d'une impossibilité morale, l'on ne puisse pas confesser tous ses péchés mortels ; alors la confession est *formellement* mais non *matériellement* entière.

— *L'intégrité matérielle est-elle requise dans la confession ?*

— Elle n'est pas toujours requise pour la validité de la confession ; car Jésus-Christ, dans sa bonté, n'a pas voulu nous obliger à ce qui peut être en certains cas tout à fait impossible.

— *L'intégrité formelle est-elle requise ?*

— L'intégrité formelle est requise de droit divin pour la validité de l'absolution.

— *Comment formule-t-on cette nécessité ?*

— De droit divin il est nécessaire de confesser tous et chacun des péchés mortels, même des péchés secrets, dont on se souvient, après s'être soigneusement examiné, à moins que, pour un temps, une juste cause n'en dispense.

— *Cette obligation est-elle tout à fait certaine ?*

— Elle est tout à fait certaine, d'après l'enseignement même du Concile de Trente.

— *Quelle en est la raison ?*

— La volonté de Jésus-Christ qui l'a ainsi établi, comme il résulte des paroles de l'institution même du sacrement.

On peut relever également une raison de convenance, dans le double titre de juge et de médecin attribué au confesseur, obligé ainsi de juger de toutes les fautes et d'y apporter des remèdes appropriés.

+

b) *Etendue de l'intégrité.*

— *Qu'entendez-vous en disant qu'on doit confesser tous et chacun des péchés mortels ?*

— J'entends qu'il faut déclarer 1<sup>o</sup> l'espèce des péchés ; 2<sup>o</sup> le nombre ; 3<sup>o</sup> les circonstances.

— *Qu'est-ce que déclarer l'espèce de ses péchés ?*

— C'est dire, autant qu'on le peut, quelle espèce de péché on a commis.

— *Suffrait-il, par exemple, de dire que l'on a péché contre la charité envers le prochain ?*

— Non, mais il faut spécifier si c'est par jugement téméraire, par calomnie, par haine, par scandale, etc.

— *Et si l'on était certain d'avoir péché contre la charité, par exemple, et que l'on ne se rappelle plus de quelle manière ?*

— On ne serait tenu alors que de dire : « J'ai péché gravement contre la charité. »

— *Qu'est-ce que déclarer le nombre ?*

— C'est dire, autant qu'on peut le savoir, combien de fois on a commis chaque péché.

— *Lors donc que le pénitent connaît d'une manière certaine le nombre exact de chaque péché commis ?*

— Il doit déclarer exactement ce nombre, sans l'augmenter, ni le diminuer.

— *Donnez un exemple.*

— Celui qui, de science certaine, a blasphémé dix fois, doit dire : « J'ai blasphémé dix fois, » et non : « environ dix fois. » Le mot *environ* signifie en effet une chose douteuse, et ce serait tromper le confesseur que de s'en servir ici.

— *Quand après un examen diligent on n'arrive pas à connaître exactement le nombre ?*

— On doit déclarer le nombre le plus probable, celui qui paraît approcher davantage de la vérité, en ajoutant *environ* ou *plus ou moins*.

— *Quelle est la compréhension de ces termes ?*

— Ces termes *environ, plus ou moins*, n'ont pas une compréhension absolue, mais relative au nombre auquel ils s'appliquent. Ainsi trois fois environ s'entend deux à quatre fois ; dix fois environ ou une dizaine de fois s'entend de 8 à 12 ; trente fois environ, de 27 à 33 ; cent fois environ, de 95 à 105.

— *Si, par la suite, on reconnaît s'être trompé en diminuant le nombre exact ?*

— Il n'y a pas lieu de revenir sur la déclaration faite, si le nombre exact est compris dans le mot *environ*, dont on s'était servi ; par exemple, si le nombre exact était *douze*, et que l'on ait dit : *dix fois environ*. Il en serait autrement si le nombre exact se trouvait être *quinze*.

— *Mais si au contraire, de bonne foi, on avait déclaré un nombre supérieur ?*

— On ne serait pas tenu alors de renouveler son accusation, parce que le plus contient le moins.

— *Si le pénitent ne pouvait même approximativement apprécier le nombre, parce qu'il a agi en vertu d'une habitude depuis longtemps invétérée ?*

— Dans ce cas, il suffirait d'indiquer la durée de l'habitude, en ajoutant, si possible, le nombre de fois environ qu'on a péché par jour, par semaine ou par mois.

— *Par exemple ?*

— Un blasphémateur dirait : « Depuis six mois j'ai l'habitude de blasphémer environ dix fois par jour. »

— *Enfin, s'il s'agit de péchés internes, tels que des pensées ou des désirs, qui se présentent nombre de fois chaque jour ?*

— Alors il suffirait de déclarer d'une manière générale ce grand nombre de fois.

— *Exemple ?*

— On dirait par exemple : « Pendant deux mois, et souvent chaque jour, j'ai souhaité un mal grave à mon prochain. »

— *Outre l'espèce et le nombre, ne faut-il pas aussi déclarer certaines circonstances du péché ?*

— C'est très certain.

— *Qu'est-ce que l'on entend par les circonstances d'un péché ?*

— On entend certaines conditions accidentelles qui accompagnent le péché lui-même.

— *Combien compte-t-on de circonstances en général ?*

— On en compte sept, qui sont : la personne, la chose, le lieu, les moyens, le motif, la manière, le temps.



— Combien, en ce qui regarde le péché, distingue-t-on de sortes de circonstances ?

— Deux.

D'abord les circonstances qui changent l'espèce du péché, parce qu'elles y ajoutent une malice particulière distincte de la malice propre du péché lui-même, par exemple : la circonstance de chose sacrée, s'il s'agit de vol, ajoute à l'injustice la malice spéciale de sacrilège.

Ensuite, les circonstances aggravantes, qui augmentent seulement la malice propre du péché en raison de l'intensité, de la durée, etc. Ainsi le péché d'homicide serait aggravé par certaines circonstances de cruauté qui auraient accompagné ce crime.

— Est-il, pour l'intégrité de la confession, nécessaire de déclarer les circonstances qui changent l'espèce du péché ?

— Oui, cela est de foi, ayant été défini par le Concile de Trente.

— En est-il de même d'une circonstance qui augmente la culpabilité d'un acte dans la même espèce, de manière que la faute qui sans cette circonstance ne serait que vénielle devient mortelle, par exemple voler une somme importante ?

— Cette circonstance doit être déclarée en confession.

— Est-on obligé de déclarer les circonstances qui n'aggravent pas notablement la malice du péché ?

— On n'est pas obligé de les déclarer.

— Et celles qui augmentent notablement cette malice ?

— L'opinion la mieux fondée affirme que ces circonstances n'appartiennent pas à l'intégrité de la confession. Dès lors on n'est pas non plus obligé de les déclarer, bien qu'en pratique il soit louable de le faire pour la paix de la conscience et une réception plus fructueuse du sacrement. Encore faut-il faire exception pour ce qui regarde la chasteté, où il faut s'en tenir à ce qui est strictement requis pour faire suffisamment connaître l'espèce du péché.

— Mais si le confesseur lui-même interroge au sujet de ces circonstances ?

— Alors il est obligatoire de les déclarer.

— Quelle conduite faut-il tenir par rapport à l'accusation des péchés mortels douteux ?

— Pratiquement il faut accuser les péchés mortels douteux, c'est-à-dire ceux que l'on doute avoir commis, et ceux dont on doute s'ils sont graves ou légers, et les accuser comme tels, c'est-à-dire comme douteux. Cette pratique est recommandée à ceux surtout qui sont incapables de juger de la gravité des péchés ; mais on l'interdit aux scrupuleux.

+

#### c) Du mensonge et des autres défauts contraires à l'intégrité.

— Que faut-il penser du mensonge en confession ?

— Ce mensonge, lorsqu'il touche à la matière de la confession, est un sacrilège grave toutes les fois qu'il s'agit de matière nécessaire à l'intégrité ou des dispositions requises pour l'absolution.

— Pourquoi est-ce un sacrilège grave ?

— Parce qu'un tel mensonge est injurieux pour le sacrement dont il détruit et empêche l'effet, et pernicieux pour le pénitent lui-même qu'il prive de la grâce du sacrement.

— Vous avez dit : lorsqu'il touche à la matière de la confession. Qu'est-ce à dire ?

— C'est-à-dire, par exemple, lorsqu'on nie ou que l'on tait un péché mortel que l'on doit déclarer, ou que l'on affirme posséder une contrition qui n'existe pas.

— Mais si le mensonge avait trait à d'autres matières, par exemple à une histoire fausse racontée dans le cours de la confession ?

— Alors le mensonge n'emprunterait pas sa gravité à cette circonstance de la confession.

— Le pénitent est-il obligé de répondre en toute sincérité aux interrogations du confesseur ?

— Il y est tenu toutes les fois qu'il est légitimement interrogé sur tout ce que le confesseur peut être obligé de savoir pour porter un jugement prudent avant de donner ou de refuser l'absolution.

+

#### d) Causes qui excusent de l'intégrité matérielle.

— Quand le pénitent est-il dispensé de l'intégrité matérielle dans l'accusation de ses fautes ?

— En règle générale, l'impuissance physique ou morale excuse de l'intégrité matérielle, aussi longtemps que cette impuissance persévère.

— A quelle condition excuse-t-elle ?

— A la condition 1<sup>o</sup> qu'elle soit vraie, non seulement à l'égard d'un confesseur, mais de tout confesseur que l'on puisse aller trouver sans grave inconvénient ;

2<sup>o</sup> Qu'elle ne soit pas inhérente à la confession elle-même. Ainsi la honte même très forte, la crainte des reproches, la peur de perdre l'estime du confesseur, etc., n'excusent nullement de l'intégrité.

— Pourquoi avez-vous ajouté qu'elle excuse « aussi longtemps qu'elle persévère » ?

— Parce que tout péché, même remis indirectement, doit, dès lors que cela devient possible, être soumis directement au pouvoir des clefs.

—

— D'où provient l'impuissance physique ?

— D'une triple cause : du défaut de temps ou de forces, de l'ignorance, et du défaut de langage.

— Quand y a-t-il impuissance par défaut de temps ?

— Il y a impuissance par défaut de temps ou de forces, s'il est à craindre que le confesseur ou le pénitent ne meurent avant l'achèvement de la confession ; ou encore dans un danger imminent de naufrage, d'incendie ou de bataille.

— Qu'est-ce qui est requis et doit être regardé comme suffisant dans ce dernier cas ?

— Une brève confession de quelque faute moins infamante, et même parfois la seule demande [de l'absolution accompagnée de quelque signe sensible de contrition, comme de lever la main, de se frapper la poitrine. Alors tous peuvent être absous par une formule générale.

— Quand l'ignorance excuse-t-elle de l'intégrité ?

— Dans deux cas principalement.

1<sup>o</sup> Quand, après un sérieux examen, et sans qu'il y ait négligence grave, on ne se souvient plus de quelque péché mortel.

2<sup>o</sup> Quand de bonne foi on regarde comme véniel un péché qui est de lui-même mortel.

— Mais si l'ignorance vient à cesser, à quoi est-on tenu ?

— Alors il y a obligation de déclarer dans une confession suivante les péchés précédemment omis.

— *Quand y a-t-il excuse pour défaut de langage ?*

— Il y a excuse : 1<sup>o</sup> pour les muets qui ne peuvent s'accuser par signes. Toutefois ils sont tenus de manifester de quelque manière par gestes leurs péchés, autant qu'ils le peuvent ; il leur est aussi permis de le faire par écrit.

2<sup>o</sup> Pour ceux qui ignorent la langue du confesseur. Ils doivent manifester eux aussi, autant qu'il leur est possible, leurs péchés, recourant pour cela, s'ils le veulent, à un interprète.

— *Et s'ils ne pouvaient déclarer aucun péché en particulier ?*

— Alors il leur suffirait de manifester leurs péchés en général, pour qu'ils puissent recevoir l'absolution.

— *Quand l'impuissance morale existe-t-elle ?*

— Elle existe toutes les fois qu'il y aurait grave danger spirituel ou temporel, non inhérent à la confession elle-même, à déclarer tous ses péchés, par exemple pour un malade qui dans un hôpital ne pourrait se confesser sans être entendu des autres malades.

— *Que doit faire, dans ce cas, le pénitent ?*

— Il doit, si possible, aller trouver un autre confesseur auquel il puisse faire une confession entière de ses péchés, ou encore différer sa confession. En tout état de cause, il n'est excusé de l'intégrité que dans la mesure où c'est nécessaire pour écarter le danger prévu.

+

#### e) Moyens d'assurer l'intégrité

— *Combien distinguez-vous de moyens propres à assurer l'intégrité de la confession ?*

— On en distingue deux : l'un ordinaire et par lui-même nécessaire, savoir l'examen de conscience, l'autre extraordinaire qui consiste dans le renouvellement de sa confession ou dans la confession générale.

#### 1<sup>o</sup> De l'examen de conscience

— *Qu'est-ce que l'examen de conscience ?*

— C'est une recherche attentive de tous les péchés que l'on doit confesser.

— *Cet examen est-il nécessaire ?*

— Tout pénitent qui a péché mortellement, est régulièrement tenu, sous peine de faute grave, d'examiner avec soin sa conscience avant la confession.

— *D'où provient cette obligation ?*

— De l'obligation de l'intégrité elle-même. L'accusation détaillée et complète n'est possible qu'à la condition que le pénitent sache quelles fautes il a commises et combien de fois. Il est bien évident que cette connaissance exacte ne peut être le fruit que d'un examen approfondi et suffisant.

— *N'y a-t-il pas d'autres raisons encore qui font un devoir de cet examen ?*

— Oui : le danger d'omettre par sa faute l'accusation de quelque péché mortel, et quelquefois aussi l'inconvénient de prolonger outre mesure sa confession, au détriment du confesseur et des autres pénitents.

— *Pourquoi avez-vous dit : tout pénitent qui a péché mortellement ?*

— Parce que celui qui est certain de n'avoir commis aucun péché mortel, n'est tenu qu'à découvrir une matière suffisante pour la validité du sacrement. Toutefois il lui sera avantageux

d'apporter toute l'attention désirable à l'examen de ses fautes vénielles.

— *Pourquoi avez-vous ajouté : est régulièrement tenu ?*

— Parce qu'il est des cas où cet examen n'est pas obligatoire, soit par défaut de temps, comme il peut arriver pour les moribonds, soit encore parce que le pénitent a l'habitude de faire chaque jour cet examen, ou se confesse aussitôt après être tombé dans le péché.

— *Quelle attention faut-il apporter dans l'examen de conscience ?*

— Celle qu'un homme prudent apporte à toute affaire sérieuse et importante.

— *Cette attention doit-elle être extrême ?*

— Non ; mais il suffit d'une attention et d'une diligence ordinaire. Car le Sauveur n'a pas voulu faire de la confession un fardeau insupportable et par là-même odieux. Il en a au contraire accommodé la pratique à la condition et à la faiblesse humaines.

— *Celui qui, par suite d'une négligence grave dans l'examen, omettrait un péché mortel en confession, pécherait-il ?*

— A moins qu'il ne soit de bonne foi, il commettrait un sacrilège et sa confession serait nulle.

— *La diligence requise est-elle la même pour tous les pénitents ?*

— Elle est proportionnée à l'état, à l'instruction, à la capacité et même à la santé de chacun.

— *Quel temps faut-il consacrer à l'examen ?*

— Plus ou moins de temps selon l'état de la conscience et la fréquence des confessions.

Quelques minutes suffisent pour ceux qui se confessent souvent et ne commettent pas de fautes graves. Encore qu'un examen approfondi non seulement des péchés véniels, mais aussi des causes de ces péchés, soit très utile pour la correction des défauts.

Les personnes d'une conscience timorée et les scrupuleux ne doivent pas non plus consacrer un long temps à leur examen.

Il en va autrement de ceux qui se confessent rarement, sont exposés à toutes sortes d'occasions et ont contracté des habitudes graves.

#### 2<sup>o</sup> Revalidation des confessions

— *Une confession peut-elle être incomplète sans être nulle ?*

— Une confession est incomplète, mais valide, quand, pour une raison légitime, quelque péché mortel a été omis.

— *Y a-t-il obligation de refaire une confession incomplète ?*

— Il suffit de déclarer ultérieurement les péchés non accusés et de compléter ainsi la confession précédente. Les péchés déjà confessés ne doivent pas nécessairement être accusés de nouveau.

— *Mais si la confession, au contraire, était nulle à cause de quelque défaut essentiel ?*

— Toutes les fois qu'il y a certitude morale que la confession a été nulle et sacrilège, il est, régulièrement, nécessaire de la refaire.

— *La raison ?*

— La raison en est que tous les péchés mortels doivent être soumis au pouvoir des clefs, pour être remis directement par l'absolution, et qu'ici cette rémission n'a pas existé.

— *Si, au lieu d'être certaine, la nullité était seulement douteuse ?*

— Il faudrait simplement conseiller de recommencer la confession, et non en faire une obligation.



— Dans quels cas la confession est-elle nulle ?

— Elle est nulle soit du côté du confesseur, par défaut de pouvoir ou autrement ; soit du côté du pénitent, par défaut d'examen ou de sincérité dans la confession, ou de contrition et de ferme propos, ou par ignorance des vérités nécessaires.

— La confession nulle est-elle toujours sacrilège ?

— Elle n'est sacrilège que lorsque le pénitent a conscience de ses mauvaises dispositions. S'il est de bonne foi, la confession est simplement nulle.

— La confession simplement nulle rend-elle nulles les confessions subséquentes ?

— Elle ne les rend pas nulles. Seule la confession à la fois nulle et sacrilège a cet effet ; mais il peut arriver que les confessions, par la suite, faites de bonne foi, ne soient ni nulles ni sacrilèges.

— Comment doit se refaire une confession ?

— La manière est différente, selon que l'on s'adresse au même confesseur ou à un confesseur autre.

— Si le pénitent s'adresse à un autre confesseur, que doit-il faire ?

— Dans le cas où sa confession précédente aurait été non seulement nulle, mais sacrilège, il devrait déclarer ce sacrilège, puis les péchés omis, s'il y a lieu, ensuite tous les péchés déjà antérieurement déclarés et les divers sacrilèges commis dans la réception des sacrements.

Si la confession a été simplement nulle, il n'y a lieu de réitérer que cette seule confession, quand on en a reconnu la nullité.

— Si le pénitent s'adresse au même confesseur, est-il tenu de déclarer à nouveau tous les péchés déjà confessés ?

— Il n'y est pas tenu, pourvu que le confesseur se rappelle, au moins d'une manière générale, les péchés confessés, ou encore la pénitence imposée ; alors il suffit de dire que l'on accuse à nouveau tous les péchés précédemment déclarés en particulier dans telle confession nulle pour les raisons que l'on indique.

Si la confession avait été sacrilège, il faudrait de plus accuser ce sacrilège et les sacrilèges qui auraient suivi.

— Que doit faire le pénitent qui, s'étant confessé à un confesseur sourd ou porté au sommeil, s'aperçoit que ses péchés n'ont pas été suffisamment entendus du confesseur ?

— S'il l'avait fait à dessein pour dissimuler quelques péchés, sa confession serait sacrilège, à cause du manque de sincérité.

S'il l'a fait de bonne foi, il doit néanmoins, surtout si la confession est courte, refaire cette confession ou, s'il y a certitude sur les péchés non entendus, se contenter d'accuser ces péchés en particulier.

### 3<sup>e</sup> De la confession générale

— Qu'appelle-t-on confession générale ?

— C'est la répétition de toutes les confessions passées ou de quelques-unes seulement.

La confession générale comprend ainsi la vie tout entière, ou du moins une partie notable de la vie.

— A qui la confession générale est-elle nécessaire ?

— Elle est nécessaire quand on est moralement certain que plusieurs des confessions précédentes ont été nulles et sacrilèges.

— A qui la confession générale est-elle utile ?

— Elle est utile et par conséquent recommandée à ceux qui, sans y être obligés, peuvent en retirer de précieux avantages.

— Quels sont ces avantages ?

— Les principaux avantages d'une bonne confession générale sont :

D'être davantage frappé de la malice du péché et d'en concevoir une plus vive horreur ;

De croire dans l'humilité par suite d'une plus parfaite connaissance de nous-même ;

De concevoir de ses péchés une contrition plus intense et un propos plus ferme ;

De mieux prévoir les occasions à éviter ;

D'obtenir des grâces particulières au point de vue de la correction des défauts et de la persévérance ;

De remporter une paix ineffable de la conscience, une grande tranquillité d'âme, une assurance ferme de pardon, un désir ardent de tendre à une vie plus parfaite.

— Ainsi elle est utile ?

— A ceux qui, doutant raisonnablement de la valeur des confessions passées, tiennent à s'assurer la paix et la tranquillité de conscience.

— De plus ?

— Elle est utile à ceux qui veulent embrasser un genre de vie plus parfait, par exemple entrer dans l'état ecclésiastique ou religieux.

— Et encore ?

— Elle est utile à certaines époques de la vie, où l'on désire une plus grande infusion de la grâce, par exemple, avant la première communion, avant le mariage, dans un temps de jubilé, de mission ou de retraite.

— Enfin ?

— Enfin, dans une maladie grave ; car il est très important alors de mettre ordre à son salut, et de réparer sincèrement tout ce qui aurait pu manquer dans les confessions passées.

— N'existe-t-il pas des cas où la confession générale pourrait devenir nuisible ?

— Ces cas se présentent particulièrement pour les personnes scrupuleuses ou timorées. Sur ce point, elles doivent s'en remettre au jugement de leur confesseur.

— Comment faut-il préparer sa confession générale ?

— En la faisant précéder d'un examen approfondi, et si possible d'une petite retraite.

— Où peut-on faire cette retraite ?

— Partout, mais surtout dans des maisons particulières où à différentes époques de l'année sont instituées pour les personnes du monde, et séparément pour les hommes et pour les femmes, ce que l'on appelle des retraites fermées.

— Y a-t-il un ordre à suivre de préférence dans l'accusation de ses péchés ?

— On recommande, plus spécialement pour la confession générale, de commencer par les fautes graves, dont l'aveu coûte davantage.

Il est avantageux, du reste, de donner un temps suffisant à l'accusation. Et même si la confession devait être longue, elle pourrait, pour plus de facilité, être interrompue et reprise à plusieurs fois.

## RÉPONSE A DES OBJECTIONS CONTRE LA RELIGION

### 31<sup>e</sup> Objection

LE XIX<sup>e</sup> SIÈCLE EST UN SIÈCLE DE PROGRÈS, DE LUMIÈRE. AUJOURD'HUI TOUT EST A L'INTELLIGENCE; AUTREFOIS, SOUS L'INFLUENCE DE L'ÉGLISE, IL N'EN ÉTAIT PAS AINSI.

Le XIX<sup>e</sup> siècle a raison de s'admirer et de se complaire dans cette admiration. Ce serait peut-être un mauvais calcul que d'attendre, et de compter sur la postérité pour se voir ériger des autels et rendre un culte d'ailleurs problématique. Il est probable que les générations futures feront quelques réserves dans les éloges qu'elles nous décerneront. Quand elles dresseront, dans quelque cinq cents ans d'ici, le bilan du XIX<sup>e</sup> siècle, et qu'elles feront la balance du bien et du mal qui auront marqué son passage dans l'histoire et son empreinte sur l'humanité, quel jugement porteront-elles ? Il serait bien téméraire d'affirmer qu'elles ratifieront le nôtre ; il le serait beaucoup moins de préjuger d'une certaine sévérité à notre égard.

A la lumière de l'histoire, les hommes diagnostiquent fort bien la maladie morale dont ont souffert les âges passés. Malheureusement ce diagnostic est tout à fait platonique ; se produisant trop tard il rend inutile le remède, qu'on n'administre pas à un mort ; il se transforme simplement en une leçon d'histoire.

Une génération est au contraire souvent impuissante à diagnostiquer son mal, dont les conséquences dernières ne se manifestent pas encore. C'est bien le cas des temps présents. Ceux qui créent l'opinion ne sont pas toujours ceux qui jugent le mieux. Leurs intérêts ne faisant qu'un avec la marche des événements, ils deviennent de mauvais juges dans leur propre cause. Quelle que soit l'idée qui oriente un siècle, bonne ou mauvaise, il y a des gens qui en vivent. La part des avantages qu'ils en tirent, donne la note de leur appréciation. Ce n'est donc pas dans leurs discours qu'il faut aller chercher la vérité. Il n'en est pas moins vrai qu'ils gouvernent l'opinion, et qu'ils déterminent dans la masse des cerveaux une certaine façon de penser. C'est pourquoi nous entendons l'hymne triomphal chanté à la science, au progrès, à la lumière, et nous assistons à l'apothéose de l'intelligence.

Oh ! je salue bien bas l'œuvre accomplie par l'intelligence dans le domaine des choses pratiques. Elle est immense ; elle dépasse tout ce que l'imagination aurait pu rêver de plus fantastique. Il m'est agréable de me transporter d'un bout de la France à l'autre et de franchir des centaines de kilomètres en quelques heures. J'apprécie, comme

il convient, le plaisir de causer depuis Paris avec un ami de passage à Rome. Mes yeux émerveillés contemplent avec ravissement les mille inventions qui ont révolutionné le commerce et l'industrie, qui ont augmenté la somme et la diffusion du bien-être matériel. Plus de temps ! plus d'espace ! plus de limite, pour ainsi dire, à l'activité humaine qui se trouve décuplée, centuplée, et dont le champ d'action est devenu le monde entier ! Siècle de progrès matériel, de sciences mathématiques et de haute culture intellectuelle, et d'instruction répandue partout, dans les villes comme dans les plus humbles villages ! C'est comme une vision féérique où les tableaux se succèdent sans interruption, de plus en plus curieux, de plus en plus admirables. Le spectacle est intensif à ce point qu'il absorbe par le nombre et le mérite des numéros. On est comme dans un tourbillon ; on éprouve une sensation de vertige ; c'est pour la vue une perpétuelle griserie de feux d'artifice. Dans cet ordre d'idées, l'intelligence au XIX<sup>e</sup> siècle a donc fourni un maximum d'efforts et a donné un maximum de résultats.

Mais cette éblouissante poussière qu'on nous jette aux yeux en si grande abondance, n'est-elle pas précisément destinée à nous entretenir dans les plus dangereuses illusions ? Ce brillant tableau ne contient-il pas quelques ombres qui en diminuent singulièrement l'éclat et la valeur ? En présence de ce travail accompli, on pourrait peut-être se demander si nous n'avons pas trop exigé de notre intelligence, si le ressort, trop longtemps et trop puissamment tendu, n'est pas affaibli, si, parallèlement à ces bonds que l'intelligence faisait en avant, le corps n'a pas fait des bonds en arrière ? Le développement exagéré d'une partie n'a-t-il pas entraîné l'appauvrissement de l'autre ? Les organes dont se sert l'intelligence, n'ont-ils pas subi le contre-coup de ce surmenage ? Le XIX<sup>e</sup> siècle paraît s'en être rendu compte, puisque nous lui devons l'expression de *surmenage intellectuel*. Nous lui devons aussi probablement la chose. Ne serions-nous pas aujourd'hui en présence d'une humanité devenue difforme par une rupture d'équilibre entre l'intelligence et le corps ? N'aurions-nous pas une intelligence malade, par excès d'exercice, dans un corps malade, par manque d'exercice ?

Quand on dit de l'intelligence qu'elle est malade, c'est un terme impropre, car elle est toujours en éveil, toujours en activité ; elle travaille sans cesse ; non seulement le travail ne lui cause nulle fatigue, mais elle ne peut pas se concevoir en repos. Toutefois, comme dans le présent état de choses elle ne peut rien faire sans le secours des organes que lui prête le corps, on est en droit de dire, dans un certain sens, qu'elle est malade, quand elle a trop demandé à ces organes, quand elle les a épuisés par une surexcitation nerveuse. Ils ne lui rendent plus alors que de mauvais ser-



vices, et comme l'excellence ou la mauvaise qualité de son travail propre dépend de l'excellence ou de la mauvaise qualité du travail fourni par les organes, l'intelligence elle-même par contre-coup nous semble atteinte.

La pauvre humanité est donc frappée d'une maladie constitutionnelle des plus graves. De sorte que ces clartés d'apothéose dont nous parlions plus haut, apparaissent déjà à certains yeux comme une fantasmagorie, une hallucination qui cache la vérité, trop triste et trop lamentable pour être mise en plein jour. L'humanité, au lieu de marcher vers le demi-dieu, vers le surhomme, leur semble aller vers le demi-sauvage, vers le demi-animal. Au lieu de contempler un être florissant de santé et de jeunesse, ils ne voient qu'un malade, un pauvre névrosé, un neurasthénique, qui se rendant compte instinctivement de son état prend l'habitude des douches pour éprouver quelque soulagement. Voilà bien le trait qui caractérisera plus tard le XIX<sup>e</sup> siècle dans l'histoire ! L'humanité, diront nos descendants, avait alors besoin de douches.

Ils plaindront sûrement ces pâles générations d'étudiants, de jeunes gens, d'enfants qu'on emprisonne dès l'âge le plus tendre, qu'on ravit à l'air pur et frais des campagnes, pour gaver leur pauvre cervelle fatiguée, épuisée, malade, de formules, de raisonnements, de théories, de chiffres, de lettres, de signes cabalistiques et de combinaisons de toute espèce, pour empoisonner leurs poumons avec un air vicié. Ils regarderont curieusement nos programmes d'études et d'examens, ces savantes progressions habilement dressées pour faire verser l'humanité dans la folie, dans le gâtisme. Polytechnique leur apparaîtra comme la synthèse de cet état morbide qui ronge les hommes à notre époque. On ira visiter la fameuse école de la montagne Sainte-Genève ; un gardien dira aux étrangers : « Tous les ans il sortait d'ici trois ou quatre fous et trente malades atteints d'anémie cérébrale pour le reste de leur vie. » Et ailleurs que d'agregés, que de docteurs voient leurs brillantes facultés en partie stérilisées à jamais !

A côté de ces désordres causés dans la vie individuelle, — première ombre au tableau, — que de ruines n'a pas semées dans la vie sociale cette rupture d'équilibre entre l'intelligence et le corps, cette neurasthénie, maladie à la mode dont nous sommes tous plus ou moins atteints !... Deuxième ombre au tableau.

Si l'homme est devenu incapable d'orienter et de diriger sa propre existence, comment pourrait-il se flatter de bien gérer les affaires publiques ? Pour tenir les rênes du gouvernement, quelle sûreté de mains ne faut-il pas ? Pour bien connaître l'état d'âme d'une nation, pour sonder son cœur et se rendre compte de ses aspirations, pour distinguer ses vrais besoins de ses caprices désor-

donnés, pour régenter et discipliner les forces souvent aveugles qui résident dans le corps social, pour guider les bons instincts de la foule et refréner les mauvais, quel esprit sain dans un corps sain ne faut-il pas ? La claire vision des choses, la maturité de jugement nécessaire dans les décisions à prendre, la fermeté à déployer dans l'action ne se rencontrent guère chez un malade.

Malheureusement la société ne peut pas s'arrêter pour attendre la guérison de ceux qui sont chargés de la conduire. Aussi les événements et avec eux les calamités publiques se précipitent. Lois empreintes, non de la sagesse, mais de la folie des législateurs, lois organisant partout la désorganisation dans tous les départements de l'Etat, dans la magistrature qu'on asservit, dans l'armée qu'on détourne de son rôle, dans les finances que l'on gaspille, dans le gouvernement lui-même qui est livré aux factions, dans l'autonomie du citoyen qui est à chaque instant violée, lois de persécution et de haine, œuvre de dépravation individuelle et sociale : voilà ce qu'il nous est déjà donné à nous-mêmes de contempler.

De sorte que, au lieu d'obtenir dans la société l'harmonie entre l'intérêt public et l'intérêt privé, entre les droits de l'individu et ceux de l'Etat, au lieu d'obtenir, en vue du bien commun, la concentration en un seul faisceau de toutes les ressources que renferme une nation, on aboutit à la division, à la dispersion, à la dissymétrie, et l'on retrouve dans la société la disproportion, la rupture d'équilibre signalée plus haut entre l'intelligence et le corps.

Ainsi se trouve créée cette extraordinaire atmosphère intellectuelle et morale qui a rendu possible une armée de 500.000 fonctionnaires. Ainsi apparaît, fabriquée de toutes pièces, cette immense machine administrative qui absorbe dans son sein une trop grande partie de la nation. Ainsi défilent ces générations sans énergie, sans virilité, dont on est obligé d'assurer le pain quotidien, et qui ont fourni à la société cet incroyable contingent de lugubres employés de bureau, passant quarante années de leur vie sans voir le soleil, sans goûter la joie d'être libres, et d'autres représentants de l'autorité à tous les degrés, automates inconscients, nés pour obéir, pour être valets, et passant de vie à trépas sans avoir marqué sur la terre une empreinte personnelle. Ainsi a pris naissance le prolétariat intellectuel, bien plus redoutable que l'autre. Ainsi les campagnes se dépeuplent, les villages deviennent déserts, les villes regorgent de citoyens toujours prêts pour la révolte et la révolution, le socialisme prend corps et menace la société.

Une pareille tendance vers la domesticité, vers la servitude, accuse en effet une anémie intellectuelle profonde, une dépression du tempérament, et inspire de sérieuses inquiétudes non seulement pour la trempe morale de notre race, mais pour sa constitution physique. — Troisième ombre au tableau.

Quels seront les descendants de ces pâles étioilés que renferment les collèges et les lycées, de tous ces conscrits ajournés ou réformés qui n'ont plus de sang, et de tous ces hommes pour qui le soleil et le grand air semblent n'être pas faits, et qui respirent toute leur vie dans un étroit espace renfermant à peine quelques mètres cubes d'air, de toute cette foule que guette la tuberculose ? Grave sujet de méditation pour les penseurs et les économistes !

Atteints dans leur principe vital, épuisés de naissance, ils seraient sans doute les derniers représentants de notre race, si les campagnes, avec ce qui leur reste de population saine, ne formaient pas comme un réservoir où se conserve notre sang dans toute sa force. Ce sont les paysans, les cultivateurs, les hommes de peine et tous ceux qui respirent avec l'air des champs l'amour de l'indépendance et de la liberté, qui assureront à la France sa postérité. Ils détruiront le règne des intellectuels et rétabliront le développement harmonique et parallèle de l'âme et du corps. Dans leurs muscles vigoureux ils ont gardé une âme saine et forte, une âme jeune, un cerveau intact. Le travail corporel, le travail des champs, reprendront alors la place à laquelle ils ont droit dans l'humanité. Le travail manuel cessera d'être considéré presque comme un déshonneur. Le raisonneur, l'intellectuel, le lettré qui aujourd'hui accaparent toute la considération, tous les avantages moraux et matériels de la civilisation, en seront réduits à leur portion congrue, et ce ne sera pas un mal. Je ne demande pas le remplacement de l'intelligence par le biceps ; je dis seulement qu'on a trop abusé de cette fausse définition donnée par une certaine philosophie : « L'homme est une intelligence servie par des organes. » L'homme doit être défini avec beaucoup moins de prétention et beaucoup plus de justesse : « un animal raisonnable » tout simplement. Son âme et son corps forment un tout dont l'âme est la forme substantielle. Les deux parties de notre être exercent l'une sur l'autre une influence réciproque. Je crie donc : Place au corps ! A l'intelligence le haut du pavé, mais non pas tout le pavé ! Elle en a trop abusé pendant tout le XIX<sup>e</sup> siècle, et surtout pendant la deuxième moitié. Il faut que dans l'économie de notre vie, le corps reprenne son rôle, tout son rôle.

Aux maux causés par l'excès de travail imposé à l'intelligence et par la trop grande part attribuée à celle-ci dans les affaires de l'humanité, il convient d'en ajouter un autre. C'est la quatrième ombre au tableau.

En réalité l'intelligence a trop produit ; elle nous a comblés de trop de choses. Cette pléthore, pour laquelle nous n'étions pas préparés, nous a desservis, en nous désorientant ; nous ne nous attendions pas à tant de merveilles, à tant d'in-

ventions ; nous sommes comme un peu déroutés, perdus. Ce progrès a jeté dans notre organisation sociale un trouble profond ; nous n'avons pas eu le temps de le digérer, de l'assimiler à notre civilisation. Il y a eu encombrement et désarroi. Il aurait fallu un certain espacement entre une découverte et la suivante. Les transformations, pour être durables et fécondes, ne doivent pas se faire en coup de vent. Le temps est un élément puissant avec lequel on est obligé de compter pour pousser l'humanité dans sa marche en avant. Le XIX<sup>e</sup> siècle a peut-être été moins utilitaire qu'il ne le prétend. Mais cette question est particulièrement ardue ; je laisse aux économistes le soin de la traiter.

Malgré l'éclat très spécial qu'il a jeté sur le monde, tout n'y est peut-être pas pour le mieux dans le meilleur des siècles. Son rendement est immense, je le reconnais ; mais dans cet amas énorme de produits, que de déchets, que de scories ! Quand son action aura obtenu ses derniers effets, quand on aura pour le juger tous les documents nécessaires, quand les passions seront calmées, quand son cadavre sera refroidi dans le grand tombeau qu'est l'histoire, nos arrière-neveux, placés dans de meilleures conditions pour apprécier sainement les choses, composeront alors à ce siècle l'építaphe définitive qui lui revient.

### 35<sup>e</sup> Objection

LE GENRE DE ZOLA EST UN GENRE ARTISTIQUE  
COMME UN AUTRE

C'est la réflexion que fait le lecteur qui éprouve quelques doutes sur la moralité des ouvrages de Zola, et qui veut se justifier devant sa conscience et devant l'opinion. De même Zola s'écrie : « L'art, c'est la nature vue à travers un tempérament, » pour justifier son œuvre à ses yeux et devant l'opinion.

Ces deux plaidoyers, l'un du lecteur, l'autre de l'auteur, supposent donc l'existence d'un tribunal devant lequel l'écrivain et ses admirateurs se croient traduits et accusés. Quel est donc ce tribunal, et quelles sont ces accusations ?

Le tribunal est ce que j'appellerai *la conscience sociale*. Nous portons tous en nous-mêmes une lumière intérieure qui projette ses clartés sur notre intelligence et notre libre arbitre. Le sauvage, vivant dans des coins inexplorés, n'en est pas privé ; la loi naturelle, si faible que soit son secours, le lui prête tout de même. L'homme civilisé reçoit de la civilisation un complément de lumière qui lui permet de percer plus aisément les ténèbres qui nous enveloppent. La vérité lui parvient dans une large mesure ; son action personnelle en subit l'heureuse influence, et la marche de la société en est mieux assurée.



Cette lumière, quelle qu'elle soit, crée dans tous les pays du monde une sorte d'atmosphère morale dans laquelle respire et vit l'intelligence. C'est une commune façon de voir, de sentir, de juger. Si des divergences éclatent, c'est sur des questions secondaires ; mais sur les grandes lignes la communion d'idées finit toujours par s'établir. Voilà ce qui constitue la conscience sociale, qui a sa manifestation extérieure dans l'opinion publique.

Ceci demande un mot d'explication. Il y a deux opinions publiques : l'une factice, conventionnelle, constamment influencée par les intérêts du moment, sacrifiant à la mode ; l'autre vraie, réelle, constante, ne dépendant ni du temps ni des circonstances, résistant à l'engouement et ne se laissant jamais égarer. Supposez que les deux hommes qui sont en chacun de nous puissent se séparer et constituer deux sociétés distinctes ; dans l'une, celle où règnerait le vieil homme, vous auriez la première opinion ; dans l'autre, celle où règnerait l'homme nouveau, vous auriez la deuxième opinion. C'est de cette dernière que j'entends parler, et c'est devant elle que Zola et ses lecteurs éprouvent le besoin de se défendre.

La première, en effet, a encensé Zola, l'a grisé, en lui prodiguant une admiration aussi excessive qu'immorale ; elle lui a tressé des couronnes, et, chose plus pratique, plus tangible, elle a rempli ses coffres-forts, en lui faisant tirer de nombreuses éditions de ses ouvrages. Zola du reste a abusé de ses faveurs ; trop confiant, il lui a trop demandé, il l'a lassée ; elle s'est éloignée de lui, elle a abandonné celui pour lequel elle avait tant fait.

La deuxième lui a fermé à jamais les portes de l'Académie, en répondant dédaigneusement à son impudente insistance.

Quant au lecteur, la première flattait sa passion, lui permettait de se repaître l'imagination d'images malsaines, dont il tirait des concepts impurs pour obscurcir son intelligence, et des sentiments vils pour souiller son cœur. La lecture était non seulement permise, mais elle se transformait en occupation délicate, puisque l'œuvre de Zola était le reflet d'un art nouveau. De même que le jeune libertin se rend aux mauvais lieux sous prétexte de faire des études de mœurs, et habille, pour se justifier, ses hontes et ses défaillances d'un hailon philosophique, de même le lecteur faisait un travail d'esthète. Cette opinion-là n'est donc pas autre chose qu'un tribunal d'intérêts, composé non pas de juges, mais de complices, et prononçant non pas l'acquiescement, mais l'éloge.

L'autre représente les droits de l'éternelle justice, de l'impassible équité ; elle ne dépend ni du caprice des hommes, ni de la vicissitude des choses ; ses arrêts sont irrévocables et ses sentences sans appel. C'est devant ce tribunal que Zola plaide sa cause, comme du reste le lecteur, car le jugement qui y est rendu est d'une capitale importance ; il fixe, d'une façon définitive, ce

que l'on doit penser de la moralité de l'œuvre, de sa valeur esthétique et du talent même de l'auteur.

*Moralité de l'œuvre.* — Honte à l'écrivain dont le talent a été uniquement consacré à fouiller des égouts, à concevoir, à entreprendre et à réaliser une œuvre d'infamie et de basse corruption ! Que l'opprobre et le mépris couvrent éternellement celui qui a passé sa vie à se rouler dans la fange, sans souci des germes de mort qu'il répandait dans l'air que respirent nos âmes ! Nous sommes responsables devant Dieu et devant la société de l'emploi que nous faisons de nos facultés. L'intelligence, attribut divin, inégalement répartie parmi nous, n'a été donnée dans une plus large mesure à certains hommes que pour leur créer l'obligation d'exercer une influence heureuse sur leurs semblables. Découvrir la vérité et en répandre les clartés, aimer le bien et le faire aimer, haïr le mal et le rendre haïssable : telle est leur mission. Malheur à qui s'en écarte ! Se rouler dans la boue, afin de mieux souiller ceux que l'on approche, attiser le feu des passions qui brûlent, rallumer celles qui sont éteintes, faire naître des désirs impurs, polluer l'imagination par de cyniques descriptions, prêcher à l'intelligence de honteuses doctrines, fortifier dans le cœur les plus inavouables appétits, tout rabaisser, rapetisser, déflorer tout ce qui est pur et délicat, jeter le désordre dans la vie individuelle et dans la vie sociale : quelle responsabilité !... Et c'est celle de Zola. Il a accoutumé notre siècle à l'idée de la bête humaine ; les hommes ont cessé de contempler en eux l'image du Créateur pour ne plus voir qu'un être sorti répugnant des mains de la nature et dont par conséquent sont justifiées les chutes les plus honteuses. Du mystère sacré de l'amour, tel que Dieu l'a voulu et compris dans l'ordre du monde, il a fait une chose bestiale sans reflet d'idéal, sans caractère providentiel. On peut lui appliquer, en le modifiant un peu, le mot de de Maistre à propos de Voltaire : « Il n'y a pas une seule fleur dans les jardins du cœur que cette chenille n'ait souillée. »

*Valeur artistique.* — Il n'y a pas d'art en dehors du vrai, du beau, du bien. Cette justification : « L'art, c'est la nature vue à travers un tempérament, » présente un heureux mélange de vérité et d'erreur.

Le vrai, le beau, le bien peuvent nous frapper, nous impressionner différemment, suivant notre nature. Ces impressions, considérées subjectivement dans les divers artistes, présenteront des différences d'intensité et de nuance. Chaque artiste aura sa note personnelle d'intensité et son cachet spécial de nuance : ceci constituera le genre individuel. Cette remarque s'applique également à tous les peuples. Une nation, se trouvant placée

dans un ensemble de conditions différentes de celles dans lesquelles vivent les Etats voisins, a forcément un tempérament propre ; elle aura aussi par conséquent son art national, reflet de la pensée et de l'âme nationales. De même qu'on dit : le genre de Raphaël, du Titien, de Paul Rubens, de Puvis de Chavannes ; de même on dit aussi : l'école flamande, l'école italienne, l'école française. C'est dans ce sens que l'art n'est pas autre chose que la nature vue à travers un tempérament.

Mais quant à proclamer que l'art ne dépend nullement de la beauté intrinsèque des choses, ni de la leçon qui s'en dégage, bonne ou mauvaise, et que la nature, admirable ou hideuse, ordonnée ou désordonnée, devient art en passant par certains tempéraments, c'est faux. Il n'y a pas d'art pour souiller les yeux, les sens, pour rompre l'harmonie de l'univers considéré soit dans son ensemble, soit dans un ordre d'idées quelconque. A plus forte raison n'y a-t-il pas d'art pour souiller nos facultés immatérielles. Celui qui mettrait son bonheur à se nourrir d'ordures, serait un dépravé ; celui qui en repaît son intelligence, ne l'est pas moins. Certains objets, certains coins de la nature doivent rester dans l'ombre, il convient de ne pas soulever le voile qui les dérobera à nos regards : l'ordre général veut qu'ils soient tenus cachés. Il n'est pas plus permis de dévêtir certaines pensées que certaines parties du corps. Que penserait-on d'un homme qui passerait sa vie à remuer la boue, à lui donner des contours artistiques, à la parer, pour le seul plaisir de l'étaler, d'attirer la foule, malgré les dangers, malgré la certitude d'être atteint par la contagion qui s'en dégage ? Le seul art qui puisse exister dans ce cas, consiste à faire conduire la boue loin des centres d'habitation.

Zola a prétendu le contraire ; il a exercé son talent pseudo-artistique non pas dans l'ordre matériel, mais dans l'ordre moral, ce qui est bien plus grave.

L'art est un champ merveilleux offert à notre activité ; mais il ne doit s'appliquer qu'à ce qui est pur, à ce qui est bon en soi, et s'il touche à ce qui est indifférent, c'est pour le transformer, le parfaire.

Si vous voulez souhaiter la fête à votre mère, vous lui composerez, d'une main aussi habile que délicate, un bouquet où les fleurs les plus belles lutteront entre elles par la supériorité de leur parfum et l'éclat de leurs nuances, pour réjouir ses yeux et embaumer l'air autour d'elle. Voilà une image parfaite de l'art avec ses traits principaux : *première note*, habileté personnelle de l'artiste ; *deuxième note*, matière toujours excellente ; *troisième note*, but moral du travail de l'artiste.

La fin de toutes les actions humaines est l'utile ou le nécessaire, car l'agréable rentre toujours dans l'un ou dans l'autre. L'art ne saurait échapper à cette règle ; sa mission est donc de nous ennoblir, de charmer l'esprit, d'élever les cœurs,

de développer en nous le culte de l'idéal, l'amour des qualités et des vertus qui grandissent l'homme. L'art mettra puissamment en relief telle action d'éclat, tel acte d'héroïsme, tel exemple de dévouement, pour frapper notre imagination et faire naître en nous des sentiments correspondants. Il fixera dans des traits saisissants sur la toile, sur le marbre ou dans une page immortelle, la figure de tel grand bienfaiteur de l'humanité dont toute la vie n'a été qu'une exhortation au bien, et qui continuera ainsi à prêcher, même après sa mort. *Defunctus adhuc loquitur*. En aucun cas l'art ne saurait avoir pour objet de jeter le trouble dans l'âme, et de déranger les dispositions prises afin de maintenir l'homme attaché au bien.

L'impression produite sur l'âme par la suggestion du mal la déprime et la déforme en quelque sorte. L'art a sa place dans la beauté physique et la beauté morale de l'univers, et non dans le chaos. Il répond donc, objectivement considéré, à certaines conditions absolues d'esthétique, conditions invariables qui en forment comme les grandes lignes, la charpente. Un peintre, un sculpteur, un écrivain est obligé de travailler dans ce cadre pour donner sa note personnelle ; s'il en sort, il ne fait pas œuvre d'art, mais le contraire ; il donne à côté et fait fausse route. De sorte qu'en prenant la chose d'un peu haut et en dégagant toutes les œuvres d'art qui sont au monde, de la note personnelle de l'artiste, et de la note spéciale à chaque nation, on doit retrouver partout et toujours une sorte de cachet transcendantal qui forme ce que l'on pourrait appeler l'art humain, l'art de l'homme en général. Ce cachet transcendantal n'est pas autre chose que le cadre nécessaire dont nous avons parlé. Zola et ses disciples ayant voulu faire bande à part dans l'humanité, et n'ayant pas reproduit dans leurs travaux cette touche universelle, ont bien pu créer une école nouvelle, mais non pas un art nouveau.

*Talent de l'auteur.* — Certes Zola n'en manque pas ; il est impressionné par certains objets extérieurs et par certains spectacles de la nature d'une façon puissante et forte, laissant dans son âme des images et des tableaux que ses facultés nous reproduisent dans ses livres très fidèlement, intégralement. Il a donc une des premières touches du talent, qui consiste dans la puissance, dans la vivacité et la netteté des impressions. Mais quel talent incomplet ! Le prisme de ses yeux en effet n'est sensible qu'à certains rayons de lumière, il ne transmet à son imagination, à son cerveau qu'un côté des choses, en le déformant encore par l'exagération, en lui prêtant et en précisant des contours que souvent il n'a même pas. Sa vision est incomplète et faussée ; il ne voit que ce qui est laid et vil, pour en accentuer encore la laideur et la vilénie. Tout ce qui est noble, généreux, désintéressé, tout ce qui porte un reflet d'idéal lui échappe. Les déchets de notre nature, pour em-



ployer une expression un peu réaliste, lui apparaissent comme le produit normal d'une humanité essentiellement méprisable. Il n'a la sensation que du vice ; la vertu reste sans effet sur sa rétine ; aussi quand par hasard il essaye d'en parler, ses expressions polluent en quelque sorte les tableaux qu'il nous en donne. Son œil est mal constitué ; il porte un vice originel, comme celui du daltoniste, qui ne distingue pas les couleurs ; il n'est pas à réflexion totale, mais partielle seulement. Cette réflexion partielle a beau être intense, et cette intensité a beau classer Zola dans un assez bon rang : elle ne s'exerce jamais que sur la laideur des choses, non pour la comprendre et voir le rôle qu'elle joue dans l'ensemble de la création, mais pour l'aimer et s'y complaire, pour en propager le goût, que dis-je ? le culte.

Zola est donc impuissant à faire la comparaison entre le bien et le mal, entre l'ordre et le désordre, entre la loi morale et sa négation. Sa nature l'a mené tout droit vers le genre dans lequel il s'est exercé. Il est venu en son temps, à son heure, heure de corruption pour les intelligences et les cœurs. Il a poussé au *xix<sup>e</sup>* siècle comme un champion vénénéux sur un fumier. Dans un âge de foi et d'idéal il n'aurait rien produit ; il serait resté obscur et inconnu ; son âme rencontrant un milieu réfractaire n'aurait pas pu s'extérioriser. Mais dans un siècle de matérialisme, dans une société mûre pour tous les vices de l'esprit et du cœur, dans un pays prêt pour la déchéance morale, il devait se réaliser complètement et atteindre un prodigieux développement. C'est ce qui lui a permis de travailler avec tant de succès, et de donner un si grand coup de main à tous les désorganiseurs de la société moderne.

Il y a donc dans le raisonnement de Zola et dans son plaidoyer *pro domo* une réelle conviction. L'épanouissement de sa personnalité littéraire lui a toujours paru comme l'épanouissement d'un art nouveau, et, dans la grande vogue qu'ont eue ses ouvrages, il n'a pas vu autre chose que la reconnaissance publique et populaire de cet art nouveau. Aussi est-il mort sans avoir compris l'attitude de l'Académie à son égard ; son entrée sous la Coupole lui semblait un droit absolu. La méconnaissance de ce droit devait donc prendre à ses yeux les proportions d'une injustice révoltante.

Il a confondu le succès avec le mérite, ou plutôt il a attribué l'un à l'autre. Cette explication avait l'avantage de le flatter, de le grandir, de le transformer en une sorte d'apôtre de la pensée moderne. Hélas ! l'intensité des impressions que lui causait tout ce qui rentre dans le domaine de la pornographie, sa faculté de les reproduire fidèlement, d'une part, l'attrait du mal, du vice, des lectures excitantes, d'autre part, expliquent suffisamment son triomphe.

Notre littérature lui doit deux choses : sa décadence, et le fâcheux renom qu'elle s'est acquis à l'Etranger. Aux Etats-Unis, quand on veut parler d'un livre obscène, on dit couramment : « Un

roman français, *french-novel*. » Il a infecté la pensée française que les grands écrivains d'autrefois avaient parfumée d'idéal, avaient rendue saine et forte. Le désordre moral qui nous ronge, le scepticisme qui défloré une partie de la jeunesse, blasée à vingt ans, l'âge des rêves, des nobles illusions, des généreuses ardeurs, ce matérialisme grossier qui achève et épuise notre race ont leur source dans les œuvres de ce mauvais génie. Personne ne sait le mal que cet homme a fait, les âmes qu'il a égarées, perdues. Voltaire s'était attaché à corrompre l'esprit ; Zola s'est réservé la corruption du cœur, non pas la corruption fine, élégante et raffinée, qui du reste ne vaut pas mieux que l'autre, bien qu'elle soit moins abjecte, mais la corruption dans ce qu'elle a de plus honteux, de plus dégradant ; il s'est réservé la boue du ruisseau.

Telles sont les accusations, ou plutôt tel est le jugement définitif que porteront contre lui la conscience sociale et l'histoire.

Ce n'est pas tout. Zola a prétendu faire non seulement œuvre d'art, mais de science également. Volontiers il aurait fait imprimer sur ses cartes : « Zola, homme de science. » Cette prétention l'obsède et revient à chaque instant sous sa plume, et ce qu'il y a de plus remarquable, c'est qu'ici encore sa conviction est sincère. Malheureusement cette touchante sincérité n'a sa source que dans son orgueil démesuré. Elle n'est justifiée ni par ses études, ni par la valeur des documents qu'il examine, ni par la force de ses raisonnements, travail d'imagination et non de raison.

La psychologie qui se dégage de ses livres ne soutient pas la discussion. Elle se concrète dans un certain nombre de thèses, dans le développement desquelles il a mis toutes ses complaisances avec la plénitude de sa science, c'est-à-dire des observations mal faites, des expériences incomplètes et mal contrôlées, des hypothèses transformées en dogmes, des lois obtenues par une généralisation trop hâtive, sans l'appui d'un nombre de faits suffisant, des doutes changés en certitudes absolues, des interprétations à contre-sens, et des conclusions tirées à tort et à travers, suivant les besoins de la cause. Quand des données positives sont opposées à sa métaphysique, il feint de les ignorer, et quand la méthode déductive le contrarie, il se réfugie dans une méthode expérimentale à lui, qui ouvre ou ferme les yeux suivant l'intérêt du moment.

C'est ainsi, comme nous l'avons dit dans une précédente objection, que l'atavisme devient pour lui une science familière dont toutes les lois lui sont connues. Il en est de même de l'influence des milieux sur le caractère et la destinée de l'homme. — Chacun sait qu'il y a un certain rapport entre l'extérieur, les dehors d'un homme et son tempérament, ses qualités, ses défauts ; mais ce rapport qui, pour les plus graves penseurs, est mal défini et donne lieu à d'étranges mécomptes, devient très

clair pour Zola. Aucune hésitation n'effleure jamais son intelligence illuminée par la science infuse.

Pour me résumer, j'emprunterai au dictionnaire de l'économie politique une expression qui rendra à merveille ma pensée : Zola a été un gros producteur, un gros industriel, qui a inondé, pendant un assez grand nombre d'années, le marché littéraire de ses produits. Grâce à la dépravation du goût qu'il a exploitée, entretenue et développée, il a réussi à les écouler dans d'excellentes conditions de vente, ce qui lui a permis de réaliser une belle fortune. Dans tout ce qui est sorti de son atelier, ne cherchez ni art, ni science ; vous ne trouverez jamais qu'une seule chose, la production.

Je ne puis mieux faire en terminant que de citer cette appréciation d'Anatole France, parue il y a une dizaine d'années dans le premier volume de la *Vie littéraire*. « Que M. Emile Zola ait eu jadis, je ne dis pas un grand talent, mais un gros talent, il se peut. Qu'il lui en reste encore quelques lambeaux, cela est croyable ; mais j'avoue que j'ai toutes les peines du monde à en convenir. Son œuvre est mauvaise, et il est de ces malheureux dont on peut dire qu'il vaudrait mieux qu'ils ne fussent pas nés. »

### 36<sup>e</sup> Objection

LE LATIN DE LA BIBLE EST UN LATIN DE CUISINE

Le latin en question est de saint Jérôme, que je me hâte de présenter à mes lecteurs.

Saint Jérôme était un prêtre très savant, qui vivait au quatrième siècle. Sa vie tout entière a été consacrée à la pratique des plus austères vertus, ainsi qu'à l'étude des sources de la foi et des Livres Saints en particulier. Connaissant admirablement le latin, le grec et l'hébreu, il s'était fixé en Orient, afin de mieux approfondir et de mieux comprendre les questions d'exégèse qu'il voulait traiter sur place. C'était un homme de science, quoique vivant au quatrième siècle. Ceci soit dit pour ceux qui prétendent que la science est le monopole du XIX<sup>e</sup> siècle.

Cette simple présentation suffit déjà, à mon humble avis, pour mettre en garde contre une pareille critique de la littérature biblique, critique faite absolument à la légère ; et j'en parle avec modération.

Saint Jérôme, en se proposant de donner à l'Eglise une nouvelle version latine des Livres Saints, avait à choisir entre deux systèmes, entre deux buts à atteindre.

D'un côté, il pouvait faire un travail d'élève de rhétorique, c'est-à-dire un excellent thème, très littéraire, d'un atticisme irréprochable, aux périodes bien arrondies, au style élégant, harmonieux, d'une forme sans défaut, le fond étant relégué au

second plan. Nul doute qu'il ne s'en fût tiré à merveille, car la langue de Cicéron n'avait pas de secret pour lui.

D'un autre côté, au lieu d'une œuvre de rhéteur, il pouvait faire une œuvre de savant. Ayant avant tout le souci de la vérité et de l'exactitude absolue, il pouvait, qu'on me passe l'expression, photographier en latin le texte hébreu. On le voit, ici le but est tout différent du premier. Uniquement préoccupé de rendre non seulement la pensée, mais l'expression même des auteurs sacrés, avec leur originalité particulière, saint Jérôme devait talonner le texte, faire une traduction non seulement du sens, mais même du mot, et se rendre esclave de la vérité intégrale dans l'ensemble et dans les détails.

C'est à ce dernier parti qu'il s'est arrêté. Il a fait ce qu'aucun exégète moderne ne pourrait faire, parce qu'il avait à sa disposition du temps, des loisirs, des connaissances, des documents et des circonstances dont aucun de nos contemporains ne saurait se prévaloir. Du reste, c'était la seule décision raisonnable à prendre. Dans une question d'une pareille importance, la rhétorique a vraiment bien peu à revendiquer, la science au contraire tout. Son travail se recommande donc par une haute valeur scientifique.

De nos jours on ne parle que de science, de méthode scientifique, de culte du document, des sources de l'histoire. Saint Jérôme, avec moins d'emphase et moins de prétention, s'est comporté comme un vrai savant du vingtième siècle. S'il revenait parmi nous, il ferait très bonne figure au milieu des savants ; on pourrait sans crainte lui confier une chaire à la Sorbonne : il l'occuperait avec honneur et instruirait les professeurs eux-mêmes.

Avant la naissance de cet illustre exégète, l'Eglise possédait déjà une version latine de la Bible. Cette traduction, appelée Vulgate, avait été conçue et réalisée dans l'ordre d'idées que nous venons d'indiquer, c'est-à-dire qu'avant tout on avait cherché à rendre la pensée des auteurs sacrés d'une façon absolument adéquate. Le texte latin s'emboîtait tellement dans le texte hébreu qu'il y avait peut-être exagération. Il en était résulté un latin un peu barbare dans certains passages qui choquaient l'oreille des rhéteurs et qui nuisaient même à l'intelligence de l'Ecriture. Par excès de scrupule et de zèle pour la vérité, on était tombé dans le défaut qu'on avait voulu éviter.

C'est ce que saint Jérôme comprit à merveille. Dans le cours de ses études et de ses recherches, il conçut le projet de faire une nouvelle version dans l'exécution de laquelle mettant à contribution un zèle plus éclairé, un goût plus sûr, il donnerait un latin plus soigné, tout en conservant les qualités d'exactitude scientifique de l'ancienne Vulgate. Il devait ainsi remédier au défaut signalé plus haut. La rédaction de la nouvelle Vulgate présente donc un maximum de concession à la forme, au style ; on ne saurait dépasser ce maximum sans porter



préjudice à la partie scientifique du travail, qui est de beaucoup la plus importante. C'est ainsi que nous avons eu la nouvelle Vulgate qui est devenue la version officielle de l'Eglise.

Donc, si le latin de nos Livres Saints ne ressemble que de très loin à celui de Cicéron, de Tacite et de tous les prosateurs célèbres de l'ancienne Rome, on n'est nullement autorisé à en conclure qu'il est l'œuvre de l'ignorance et de l'obscurantisme. Les exigences de la science et la passion de la vérité ont elles-mêmes imposé au style une toilette simple et sommaire.

### 37° Objection

LES FRANÇAIS, LES ANGLAIS, LES ALLEMANDS, LES RUSSES SE VALENT AU POINT DE VUE DE L'HONNÊTÉTÉ. DONC LE CATHOLICISME N'EST PAS SUPÉRIEUR AUX AUTRES RELIGIONS DANS LA MORALISATION DES RACES.

Mon camarade et moi nous cheminions sous une pluie battante, qui nous avait surpris au départ, pour nous suivre jusqu'à l'arrivée au gîte. Mais comme notre voyage était forcé, et que nous n'avions pas le choix ni du jour ni de l'heure, il nous avait été impossible de le retarder.

Tous deux nous avons reçu le même genre d'éducation. Aujourd'hui, pour des raisons que je n'ai pas à analyser, je crois toujours très fermement ; mon camarade au contraire a eu le malheur de perdre la foi, dont il paraît s'éloigner de plus en plus. Nous aimons tous deux les questions sociales, philosophiques et religieuses. C'est vous dire qu'il me harcèle sans cesse avec les objections les plus variées, les plus inattendues. En général il m'attaque franchement et ne ruse pas. Cette fois, à titre d'exception et peut-être pour essayer une nouvelle tactique, il me tend un piège, espérant m'y prendre. « Les Français, me demande-t-il, sans avoir l'air d'y toucher, sont-ils, à votre avis, plus honnêtes que les Anglais, que les Allemands, que les Russes ? »

Flairant un guet-apens de dialectique, je lui réplique immédiatement : « Si vous le voulez bien, je m'en vais vous indiquer la réponse que vous avez prévue, que vous désirez et attendez. La voici : *Non ; les Français ne sont pas plus honnêtes que les autres. Tous les peuples de l'Europe se valent sous ce rapport.* Alors, démasquant brusquement vos batteries, vous dirigerez sur moi le feu terrible de vos conclusions :

« — Les Français sont catholiques, me répondrez-vous ; mais vous convenez qu'ils ne sont pas plus honnêtes que les autres. Donc le catholicisme n'est pas supérieur aux autres religions chrétiennes dans la moralisation des races. »

« — Est-ce bien là ce que vous avez préparé ? » ajoutai-je.

Il se mit à rire, m'indiquant ainsi que je ne m'étais pas trompé. — Alors je repris :

La réponse que vous attendez n'est pas celle que vous aurez ; vous devez vous en douter un peu. D'abord cet échafaudage de raisonnements et de ruses pêche par la base. Si les quarante millions de Français sont catholiques par le baptême, ils ne le sont ni par la croyance ni par la pratique. Ceux qui sont restés fidèles au culte de leurs pères forment le petit nombre ; c'est l'exception. Donc à supposer que les Français ne soient pas plus honnêtes que les autres peuples de l'Europe, vous ne pouvez rien en tirer contre le catholicisme.

Maintenant, à la question ! L'honnêteté française est-elle supérieure à celle des Anglais, des Allemands ou des Russes ? Je vous déclare franchement qu'il ne m'est pas possible de faire à cette question une réponse aussi directe et aussi précise que je le souhaiterais. Le problème que vous soulevez est trop complexe pour qu'on puisse le résoudre par un mot, par un *oui* ou un *non*.

Comment traiter un pareil sujet ? S'adresser à la statistique ? Cette science pourrait peut-être nous fournir d'utiles indications. Le relevé et le classement des affaires dont se sont occupés les tribunaux, depuis un certain nombre d'années, tant chez nous que chez nos voisins et nos alliés, seraient très intéressants à consulter. Mais lors même que tous ces documents seraient scrupuleusement établis, quelle conclusion pratique pourrait-on en déduire ? Je ne le vois pas très bien. D'un pays à l'autre les coutumes, la législation, la jurisprudence sont très différentes. Je sais bien que partout on retrouve certains crimes et délits communs, par conséquent la comparaison ici pourrait se faire. Cependant reste toujours la question de l'application de la loi et de la justice pratique ; et sur ce point deux peuples voisins souvent ne se ressemblent guère.

Autre considération : il y a l'honnêteté qui consiste à ne pas donner prise au Code. Vous savez combien certaines gens sont habiles à passer entre les mailles du filet. J'en connais. Malgré la pureté de leur casier judiciaire, je suis bien sûr que vous ne leur confieriez pas votre porte-monnaie. Puis il y a l'autre honnêteté, la vraie, qui consiste à ne pas donner prise aux reproches d'une conscience droite et bien formée. Tout ce qui est contraire à la première n'est que plus ou moins atteint par les tribunaux. Vous connaissez les lamentables considérations qui entrent de nos jours dans la distribution de la justice. Les tribunaux français sont célèbres dans le monde entier par les services qu'ils rendent au gouvernement. Les lois sont faites pour les amis des ministres et contre leurs ennemis. Certains juges, pour condamner, ne se demandent pas : Est-il coupable ? mais : Est-il clérical ?

Ce qui est contraire à l'honnêteté, entendue dans le deuxième sens, échappe complètement à

l'action de la justice. Nous ne pouvons avoir là-dessus que des données vagues et générales. Vous voyez donc qu'en se plaçant au point de vue de la probité individuelle, il est très difficile d'établir un classement parmi les peuples, en raison des nombreux éléments d'appréciation qui manquent.

Mais en somme c'est la religion catholique qui est en cause. Vous lui refusez la supériorité dans la moralisation des hommes. Au fond vous contestez même quelque peu son efficacité.

Ici je suis mieux documenté ; je vais soumettre à votre appréciation des renseignements, des faits très éloquentes, très suggestifs, et absolument indiscutables.

Autrefois, vers le milieu du siècle dernier, c'est-à-dire dans un temps assez rapproché du nôtre, les prêts d'argent de particulier à particulier dans les villages étaient d'un usage courant. Les rentes étaient régulièrement payées et le capital remboursé. Les rapports sociaux entre les paysans étaient basés sur une grande confiance réciproque, reposant elle-même sur une honnêteté à toute épreuve. Il n'était pas rare de voir des fortunes encore assez rondes semées pour ainsi dire par sommes de cent, deux cents, cinq cents francs, quelquefois mille francs, prêtées dans le village même et dans les environs. Chose curieuse ! les propriétaires ou les héritiers ne perdaient à peu près rien. Aujourd'hui on n'en recueillerait pas la dixième partie. Aussi à l'heure actuelle le crédit, envisagé sous ce rapport spécial, est à peu près nul. Quand on se hasarde à fouiller le bas de laine pour prêter mille francs au voisin, on a soin tout d'abord de passer au bureau des hypothèques.

Or il y a cinquante ans la foi en France était incomparablement plus florissante qu'aujourd'hui. Il en était de même de l'honnêteté, nous venons de le voir ; le niveau moral était beaucoup plus élevé. C'est que l'on croyait encore à une autre vie, à un Dieu auquel rien n'échappe et qui doit juger tous nos actes. On avait alors le souci de mettre dans ses actes quelque propreté. La religion catholique est donc tout à fait apte à améliorer la nature humaine.

Si nous remontons plus avant dans l'histoire, pour savoir ce qu'étaient les hommes au XIII<sup>e</sup> ou au XIV<sup>e</sup> siècle, c'est-à-dire dans des âges de foi profonde, nous trouvons dans la société, dans les rapports entre les hommes de cette époque, une incomparable probité. On était honnête, parce que c'était l'ordre, le commandement de Dieu.

Le protestantisme, en discutant l'autorité du Pontife de Rome, en introduisant dans le dogme et la morale le principe du libre examen, portait un coup terrible à ce que j'appellerai l'honnêteté objective, qui dès lors devenait discutable. Le résultat de la discussion, la conclusion pratique devait forcément être favorable à l'égoïsme et diminuer l'honnêteté subjective. C'est ce qui est arrivé. Le protestantisme a fait éclore dans la vie sociale, dans la vie individuelle, dans la poli-

tique, dans toutes les sphères de l'activité humaine, des germes d'indiscipline et de révolte contre la morale immuable et éternelle ; il a préparé les voies au rationalisme, au naturalisme, et aux décadents de la probité. La pure atmosphère dans laquelle respirait la société chrétienne s'est trouvée tout à coup viciée. C'est là un fait historique que je me borne à constater. Cette constatation me ramène sur le vrai terrain de la discussion ; et je conclus le plus logiquement du monde contre vous, en faveur de la supériorité du catholicisme.

Voulez-vous vous-même faire une enquête sur la façon dont la pratique du catholicisme se traduit en matière de probité ? Allez chez les commerçants, chez les industriels, chez le boulanger, le boucher, l'épicier, chez tous les fournisseurs, à la ville, à la campagne. Demandez si les curés, si les religieux, si les religieuses, si les gens cotés comme bons catholiques paient bien. Vous verrez le cas qu'il font de cette clientèle, avec quel empressement ils la recherchent, avec quel soin ils la conservent. Ils savent fort bien que dans ce monde-là les mauvais payeurs sont rares et font tâche.

Je vous parlais plus haut de statistique ; en voulez-vous ? — De 1864 à 1894, il y a eu 438 instituteurs ou professeurs laïques condamnés, et 131 congréganistes ; ce qui fait comme moyenne annuelle 15.64 laïques pour 4.67 congréganistes. Ces chiffres sont établis d'après la statistique qui donne le chiffre total de 81,481 professeurs et instituteurs laïques et 60,625 congréganistes. On sait que les fautes des instituteurs laïques n'amènent des poursuites que rarement, quand les parents insistent, tandis qu'on se montre impitoyable pour les congréganistes.

Demandez donc encore aux statisticiens quels sont les pays où la nature est le mieux respectée dans les lois qui président à la perpétuation de la famille. Ils vous répondront : « En Bretagne, dans la Lozère, au Canada, » c'est-à-dire dans tous les pays où la religion catholique est le mieux pratiquée.

S'agit-il non plus seulement de simple honnêteté, mais de dévouement, d'abnégation, d'héroïsme ? Ecoutez ceci. — Il existe en Abyssinie une maladie terrible, la lèpre. Les malheureux qui en sont atteints se voient interdire l'entrée des maisons. Une rue du Harrar leur était autrefois affectée. Objet d'horreur pour tout le monde, ils n'avaient de nourriture que ce qu'un passant charitable voulait bien leur jeter de loin. Personne n'osait s'approcher d'eux.

Des capucins, aidés de religieuses franciscaines, obtinrent l'autorisation de s'occuper de ces infortunés. Ils les réunirent dans des paillotes et se mirent à les soigner. Le ras Makonnen donna un terrain, de l'argent sur sa cassette, et ne ménagea pas son admiration à ceux qui quittaient leur



pays pour venir ainsi soigner les plus repoussants de ses sujets.

Cependant le clergé abyssin était jaloux de l'influence prise par les prêtres catholiques. Il délégua ses principaux membres pour faire des remontrances au ras Makonnen, qui leur posa la question suivante : « Voulez-vous remplacer les prêtres catholiques et soigner les lépreux ? Je vous donnerai le double de terrain et l'argent ne vous manquera pas. » — Silence des Abyssins, dont aucun ne veut de cette mission, qui expose ses auteurs à prendre la terrible maladie ! « Allez, leur dit le ras ; ne m'importunez plus, puisque vous ne pouvez pas remplacer ceux qui se dévouent. »

Si à toute force vous voulez comparer entre eux le Français, l'Anglais, l'Allemand, le Russe, il est un terrain tout indiqué pour les suivre et les étudier, je veux parler des colonies. Comme vous mettez en jeu la question de religion, prenez le protestantisme dans ses représentants les plus autorisés, les missionnaires anglicans, par exemple, et le catholicisme dans les missionnaires catholiques. Si vous avez l'âme sincère, si la vérité ne vous effarouche point, même lorsqu'elle contrarie votre façon de voir, vous serez surpris de la supériorité de l'action morale des seconds sur celle des premiers. Le dévouement du prêtre catholique, laissé à peu près sans ressources, est tel qu'il se dégage de sa personne et de ses œuvres une influence, une puissance d'attraction considérable, contre laquelle le missionnaire anglais ne peut lutter qu'avec l'or qu'il reçoit abondamment de son gouvernement. C'est là un fait constaté par les Anglais eux-mêmes, qui ont les plus grands égards pour les missionnaires catholiques envoyés dans leurs colonies.

Jusqu'ici je n'ai envisagé que l'honnêteté individuelle. Si je transporte la question sur un terrain plus général, c'est-à-dire sur le terrain national, je crois que l'histoire de France peut soutenir avantageusement la comparaison avec celle des autres peuples. On nous prête bien des défauts ; notre légèreté est légendaire, classique, on nous traite de brouillons, on nous regarde comme toujours prêts à troubler la paix de l'Europe. La révolution chez nous semble toujours être sous pression. Nous ne sommes pas sans reproche, je le sais. Mais on a toujours rendu hommage à notre esprit chevaleresque, à notre âme généreuse, à notre loyauté dans les rapports internationaux. La parole de la France a toujours été considérée comme une parole d'honneur. Les traits qui en font foi adonnent dans notre histoire.

On ne saurait en dire autant de l'Angleterre, dont la perfidie est aussi historique que celle de Carthage. Le manque à la foi jurée, aux engagements les plus solennels, les trahisons, les vio-

lences de toute espèce, la brutalité envers les faibles, la couardise envers les forts, l'égoïsme féroce, l'absence de sincérité en tout, partout et toujours, caractérisent assez bien sa politique passée et sa politique présente.

Je ne sais quel lord disait : « Si nous voulions être honnêtes avec la France, l'Angleterre n'aurait pas vingt-cinq ans à vivre. » Hélas ! nous n'avons que trop éprouvé durant le cours des siècles les mauvaises dispositions de la perfide Albion à notre égard... Et nous ne sommes pas seuls.

Copenhague bombardée en pleine paix sans déclaration de guerre, la consommation de l'opium imposée à la Chine à coups de canon, la main mise sur l'Egypte malgré la parole donnée, la guerre du Transvaal, la contestation du traité d'Utrecht à propos de Terre-Neuve : tous ces actes de brigandage d'Etat constituent-ils des titres à l'estime universelle ?

Si les peuples comme les individus faisaient leur examen de conscience et procédaient de temps en temps à la confession générale de leurs fautes, l'Angleterre en aurait long à dire.

Et l'Allemagne avec la guerre du Danemark, avec la guerre de 1870 et la dépêche d'Ems, avec la dépêche au président Krüger si honteusement lâché plus tard, n'a-t-elle rien à se reprocher ? La délicatesse et les scrupules sont exclus de sa politique, on le sait.

Quant à la Russie, elle est placée dans des conditions spéciales. L'immense étendue de son territoire, sa situation entre l'Europe et l'Asie, le peu de densité de sa population, son développement économique qui commence à peine, l'ont préservée de certains besoins immédiats en ce qui concerne l'Europe. Du reste la Chine, qui est à sa porte, l'attire, en offrant à son activité un champ très vaste vers lequel se portent naturellement tous ses efforts.

Si la France aujourd'hui s'écarte de ses traditions d'honnêteté séculaire, si elle perd sa supériorité morale pour tomber au rang des autres nations, on peut constater aussi qu'elle s'écarte de ses traditions catholiques.

Comme vous avez placé cette question non point sur le terrain doctrinal, mais sur celui des faits, j'ai renfermé la discussion dans le cadre que vous m'avez tracé. Cela suffit du reste pour établir d'une façon aussi éloquente que tangible l'efficacité et la supériorité de la doctrine catholique dans la moralisation des individus et des peuples.

### 38<sup>e</sup> Objection

LES DÉVOTS SONT TOUS LES MÊMES : DES GENS  
SANS DÉLICATESSE ET SANS SCRUPULE

Il y a plusieurs sortes de dévots ; il importe de ne pas confondre les bons avec les mauvais.

Il y a *premièrement* le vrai dévot qui pratique

très loyalement sa religion. Animé d'une foi sincère, il croit tout ce que croit et enseigne l'Eglise, et cultive toutes les vertus chrétiennes. Soucieux de ses devoirs envers Dieu, envers lui-même et envers le prochain, il n'en néglige aucun. Il sait qu'un jour il paraîtra devant le tribunal du Souverain Juge et que toutes ses actions et même ses plus intimes pensées seront examinées et pesées avec soin. Il sait que de la façon dont il aura employé sa vie sur la terre, dépend son bonheur éternel. Pénétré de ces sentiments jusque dans le fond de son âme, il cherche avant tout le royaume de Dieu et sa justice. De celui-ci nul raisonnablement n'a à se plaindre. Il respecte sa parole, tient ses engagements, se fait remarquer par une scrupuleuse honnêteté et reste en toute chose exemplaire.

Mais la perfection n'est pas de ce monde; il peut donc être affligé de quelques-uns de ces petits défauts qui s'allient très bien avec une perfection relative. Il est homme; il n'est pas surprenant qu'on retrouve chez lui de temps en temps un peu d'hommerie, comme dit Montaigne.

C'est ici que le monde l'attend et fait preuve envers lui de la plus inconsciente injustice. Tous ses actes, ses moindres gestes sont passés en revue et soumis à un minutieux examen. On prête à ses meilleures œuvres des motifs intéressés pour en diminuer la portée et le mérite. Si peu qu'il donne prise aux mauvais coups de langue de ses adversaires, il est traité avec la dernière rigueur. C'est l'ordinaire vengeance de la médiocrité contre toute espèce de supériorité. Un moment d'impatience, un mouvement de colère, un défaut de complaisance, un accueil un peu rude, un manque de générosité, en un mot toute imperfection, si insignifiante soit-elle, prend des proportions énormes, donne lieu à une impitoyable critique, à d'amers reproches, à d'inraisonnables conclusions contre lui d'abord et, par ricochet, contre la religion dont il fait profession, contre le catholicisme : comme si l'Eglise recommandait ces sortes de travers !

L'Eglise n'a cependant rien à voir avec ces petites imperfections naturelles qu'elle n'encourage nulle part. Bien au contraire, elle tend dans ses enseignements et dans son action sur nos âmes à nous débarrasser entièrement du vieil homme, et à nous parer de toutes les vertus naturelles et surnaturelles. Avec quelle insistance ne nous invite-t-elle pas à nous combattre et à nous vaincre jusqu'au triomphe définitif ? Chaque journée du chrétien ne doit-elle pas être marquée par quelque progrès dans la voie de la perfection ?

Je réclame donc justice pour l'Eglise et indulgence pour ce pauvre chrétien, si malmené pour quelques peccadilles. C'est bien au monde de l'accuser et de crier : « Haro ! » C'est le cas où jamais de répéter la parole de l'Evangile : « Il voit la paille qui est dans l'œil de son voisin et n'aperçoit pas la poutre qui est dans le sien. »

*Deuxièmement* il y a le dévot qui a la foi, ou tout au moins une vague foi, et qui fait consister la pratique de sa religion dans un certain nombre de dévotions et d'exercices du culte, comme par exemple l'assistance à la messe, aux vêpres, l'accomplissement du devoir pascal, le signe de la croix en passant devant un Calvaire, etc. Pour tout ceci, il est d'une remarquable exactitude. Il serait désolé de manquer à la messe. Pour rien au monde il ne ferait gras le vendredi. Mais autant il est stricte en cette matière, autant il est large pour tout le reste. C'est ainsi qu'il sera à peine honnête; délicat, pas du tout. Sa parole est sujette à caution; il tiendra ses engagements, quand il ne lui en coûtera pas trop. Il aura la réputation, méritée du reste, d'un abominable chicanier.

Mes amis, je n'ose pas vous abandonner entièrement cet homme; car il a la foi, et l'on peut, l'on doit même espérer que quelque jour il reconnaîtra l'indignité et l'illogisme de sa conduite. Mais je dois l'avouer, c'est un triste chrétien, qui ne comprend pas le premier mot de sa religion. Il n'en comprend ni l'esprit ni la lettre. A proprement parler, il a fabriqué à son usage une religion de fantaisie qui ne ressemble en rien à la religion catholique. Il va à la messe, mais il ne prête aucune attention aux enseignements de son curé; il n'écoute ni le catéchisme ni le sermon, ou, s'il les écoute, il se dit en lui-même : « Cause toujours; je ferai bien ce que je voudrai. »

Mais si je vous laisse accabler du poids de votre légitime indignation un tel païen, déguisé en chrétien, je ne puis souffrir vos injustes réflexions à l'adresse de l'Eglise, qui fait tout ce qu'elle peut pour ramener dans le droit chemin, pour éclairer cet aveugle, pour rendre l'ouïe à ce sourd, pour remettre ce boiteux d'aplomb sur ses jambes. Accuseriez-vous un habile médecin qui diagnostiquerait très bien la maladie de son client et prescrirait les remèdes convenables, si le malade ne voulant rien entendre se moquait de la Faculté et se traitait à sa guise, en suivant sa propre inspiration ? Certainement non. Dans le cas présent le médecin c'est l'Eglise, le malade c'est le mauvais chrétien. Accusez donc le mauvais chrétien, le faux dévot, et rendez hommage à la science et à l'habileté de l'Eglise.

*En troisième lieu* vient l'hypocrite, qui se pare du masque de la religion pour commettre ses méfaits, pour dissimuler la corruption de son esprit et de son cœur. Celui-ci, je vous l'abandonne complètement. Nature pétrie dans une argile impure, âme basement infâme, tempérament de lâche, l'hypocrite réunit en lui les plus vils instincts. C'est un homme d'autant plus dangereux qu'on ne songe pas à le tenir comme suspect. Grâce à des dehors qu'il emprunte à la vertu, il réussit à capter la confiance de ses semblables et en profite



pour les tromper, pour leur nuire dans leurs plus chers intérêts. Ceux au milieu desquels il vit, lui sont ainsi livrés sans défense et deviennent ses victimes. Alors on s'écrie indigné : « Qui aurait pu supposer cela ? Un dévot ! Est-ce possible ? Ils sont tous les mêmes. Et malgré cela on se laisse toujours prendre ! »

Voilà un langage bien plus inspiré par la colère que par l'amour de la vérité et de la justice. Supposez qu'il n'y ait qu'une seule religion, la religion naturelle, celle qu'on appelle vulgairement la religion de l'honnête homme, vous n'empêcherez jamais l'hypocrite d'en abuser. Ecoutez ce qu'a écrit à ce sujet un penseur : « Jamais un criminel ne se vante par avance du mauvais coup qu'il rêve de commettre. Au contraire, il posera en public pour l'homme vertueux. Il fera de solennelles déclarations de principes ; et quand il aura endormi tous les soupçons, calmé toutes les inquiétudes, il commettra son crime. C'est ce que fit Troppmann jadis. » La perversité de certaines âmes est insondable ; pour la réaliser elles emploient tous les moyens possibles : un des meilleurs leur paraît être, et est en réalité le masque de la vertu. Aussi en usent-elles largement. Elles se moquent de la religion, à laquelle elles ne croient pas ; mais comme les hommes vraiment religieux sont forcément honnêtes, l'hypocrite, pour se créer une excellente réputation à bon compte, choisit parmi les pratiques religieuses celles qui ont le double avantage d'attirer les regards sur lui et de ne pas trop l'incommoder. Il n'y a rien à faire à cela. De tous temps il y a eu des loups se déguisant en bergers pour mieux surprendre le troupeau. Ce n'est pas une raison pour crier contre les bergers. Vous n'empêcherez jamais un traître, qui s'apprête à livrer les secrets de la défense nationale, de prendre de grands airs de patriote, de saluer très bas le drapeau, de parler de sa patrie avec émotion. Ce n'est pas une raison pour s'insurger contre le patriotisme.

J'ai connu un mari qui affichait en public la plus tendre affection pour sa moitié. En tête-à-tête il lui infligeait les plus indignes traitements. Allez-vous accuser l'amour conjugal ? Maudissez l'hypocrisie du mari, du traître, du loup, du faux dévot ; mais respectez l'amour conjugal, le patriotisme, la sollicitude du berger, la religion, et répétez cette vérité de tous les temps : « L'hypocrite rend hommage à la vertu. »

### 39° Objection

LES CONVERSIONS DE LA DERNIÈRE HEURE N'ONT AUCUNE SIGNIFICATION. L'HOMME QUI VA MOURIR N'EST PLUS SUFFISAMMENT EN POSSESSION DE SON INTELLIGENCE POUR SAVOIR CE QU'IL FAIT.

Qu'un mourant soit incapable d'entreprendre et de mener à bien un travail demandant une grande

tension nerveuse, une dépense considérable de force physique, de force intellectuelle et de force morale, j'en demeure d'accord. On ne charge pas un homme qui n'a plus que quelques heures à vivre de diriger une expédition militaire, de construire une digue, de mener une campagne électorale.

Mais tel n'est pas le cas. L'incrédule qui se trouve sur son lit de mort en face de l'important problème de la foi, et qui le résout par un acte d'adhésion, est à cet instant même dans une situation normale, régulière, à un embranchement naturel et prévu. En fixant son choix, il prend une décision rendue obligatoire. C'est la carte forcée. Il faut qu'il s'engage à droite ou à gauche. Or, la nature ne fait rien à la légère ; elle ne place pas un homme en face d'une inéluctable nécessité, créée par elle-même, sans lui donner les moyens d'en sortir. On remarque en général tout le contraire. Elle ménage des facilités de toutes sortes, elle écarte les obstacles, elle aplanit les voies.

Ah ! si l'homme, abusant des dons de Dieu, c'est-à-dire de ses facultés intellectuelles et de ses forces, se place dans un mauvais cas qui ne rentre pas dans l'ordre et l'harmonie de sa vie individuelle ou de sa vie sociale, c'est une autre affaire. La nature alors en quelque sorte l'abandonne, et lui refuse son secours ; elle ne le tire point d'embarras. Le voyageur imprudent, téméraire, qui s'aventure sans guide, sans préparation, à travers les grands sommets des Alpes, qui prend de mauvais chemins, s'égare et roule enfin au fond d'un précipice, n'a pas à accuser la nature de l'avoir trompé. Lui seul est coupable et responsable de tout le mal, puisqu'il n'a consulté que lui pour se lancer dans une folle aventure qui ne lui était imposée par aucune loi.

La nature est un ensemble, une synthèse de lois. L'homme doit employer son intelligence et sa volonté à faire rentrer tous ses actes dans cette synthèse. Certains actes y rentrent forcément, indépendamment de notre volonté ; la nature, en ce qui les concerne, a pris toutes les mesures nécessaires pour qu'ils puissent être conduits à bonne fin.

C'est le cas de ce vieillard, de cet homme dans la force de l'âge, de cet adolescent que la mort réclame, parce que leur tour de départ est arrivé. Que l'un d'eux y soit pour quelque chose dans le cas concret d'une mort prématurée, je le comprends. Que pour celui-ci la nature se montre moins accommodante et distribue ses secours en moins grande abondance, je le comprends encore. Mais enfin la grande loi physiologique qui condamne tout le genre humain au trépas est toujours là ; à ce titre par conséquent, même à ce malheureux la nature doit encore un aide, un appui, si faible soit-il. A plus forte raison, si l'approche de la mort est le résultat de l'évolution des lois dont le cours n'a été en aucune façon contrarié, la nature doit-elle particulièrement assistance à cet instant suprême.

Remarquez-le bien : je ne me place pas au point de vue de la foi. Je ne fais pas intervenir le secours tout spécial de la grâce ; je ne parle ni de l'ange gardien, ni du saint patron, ni des amis, des parents que le mourant peut avoir au ciel et qui, s'intéressant vivement à son salut éternel, adressent à Dieu d'ardentes prières. Je mets de côté à dessein tout ce qui, de près ou de loin, présenterait un caractère surnaturel.

Et alors, en réfléchissant simplement avec les lumières de la raison, j'arrive à cette conclusion que jamais, à aucune heure de sa vie, ce mourant qui revient à Dieu n'a été dans de meilleures conditions pour envisager la question des vérités éternelles et du mystère de l'au delà.

Vous vous récriez ! — Ce n'est cependant pas quand il avait vingt ans qu'il pouvait faire preuve de sagesse intellectuelle en pareille matière. Songez au feu des passions, aux hennissements de la luxure. La pauvre raison accaparée, vaincue, enchaînée par les passions, ne songe plus qu'à une chose : à tout approuver hors le bien, à justifier toutes les folies, toutes les hontes, toutes les chutes. Chaque raisonnement est un plaidoyer pour quelque vice en liberté. La vertu, le salut, l'âme immortelle, l'autre vie ! Autant de mots qui sont sans effet sur un cœur débordant de jeunesse et d'animalité, sur une intelligence perdue dans un extraordinaire épanouissement de la vie physique, et grisée par une atmosphère de jouissances capiteuses et de plaisirs aveuglants ! Aussi je ne connais rien de plus déraisonnable, de plus anti-philosophique que cette réflexion : « Mon fils choisira sa religion quand il aura vingt ans. » — Heureux moment pour choisir sa religion ! Le choix est tout fait. Comme tant d'autres, il chantera : « *Gaudeamus igitur, juvenes dum sumus.* Réjouissons-nous, pendant que nous sommes jeunes ; » et il se réjouira, on sait comment.

La sagesse, l'expérience viennent avec l'âge. Au fur et à mesure que l'homme s'éloigne de ses vingt ans pour entrer dans l'âge mûr, ses passions diminuent de violence, au grand avantage de la raison dont la captivité devient moins stricte, moins sévère. On acquiert de la pondération, du jugement, on devient homme de conseil. La raison voit donc chaque année quelque anneau de sa chaîne se briser.

Ces considérations ne sont pas de vaines paroles. Songez un peu à ce qui se passe de nos jours dans tous les pays dotés d'un régime parlementaire. Vous trouvez deux Chambres : celle des députés, vraie chambre de passion, parce que la jeunesse y domine, et le Sénat, vraie chambre de sagesse et de maturité, parce que seuls les hommes mûrs et les vieillards peuvent en faire partie. Les sénateurs, par leur gravité et leur raison, sont destinés à corriger les emballements dangereux, les excès de la Chambre jeune. Les autocrates eux-mêmes s'entourent d'hommes respectables par l'âge, la science et l'expérience.

Et alors j'en reviens au sujet qui nous occupe. A

l'instant solennel où l'âme va paraître devant Dieu, les passions se taisent, la puissante voix de la chair a cessé de se faire entendre. La poudre que le monde jette si habilement et si abondamment aux yeux reste sans effet. Cette terrible animalité qui asservissait l'âme est vaincue par la souffrance. L'intelligence seule subsiste, toujours vivante, toujours intacte ; son regard découvre des horizons nouveaux, insoupçonnés. Voilà les secours ménagés par la nature et ses lois.

A la vérité, les organes dont l'âme se sert sont affaiblis, les sensations sont moins vives, la mémoire est devenue infidèle, l'imagination s'est refroidie. Le travail de l'intelligence est donc moins sûr, moins fécond. D'une façon générale, rien de plus exact ; pour le cas spécial que nous envisageons, rien de plus faux. Dans une tête de vingt ans, l'intelligence a beau être puissante, elle a beau pénétrer les secrets les plus difficiles des sciences mathématiques : quand elle aborde les graves questions de la morale, sa merveilleuse puissance ne produit que désordres, incohérences. Toute son habileté dans le raisonnement consiste à présenter d'admirables sophismes. Elle est comme hypnotisée par les suggestions irrésistibles de la chair qui l'entraîne à l'assaut et à la destruction de tout ce qui est au service de la vérité.

L'intelligence de ce mourant, qui a déjà un pied dans la tombe, est moins épanouie, moins rayonnante, j'en conviens. Mais son travail, si mesuré, si modique soit-il, se produit dans des conditions particulières qui en assurent la bonne qualité, voire même l'excellence. Si faible qu'on se figure la raison à cette heure, l'esprit néanmoins demeure maître du corps. Pour concréter, pour matérialiser ma pensée dans une forme plus saisissante, je dirai : S'il reste à ce mourant un quart de l'intelligence qu'il avait à vingt ans, comme l'obstacle des passions a disparu, comme les nuages qui lui cachaient le soleil de vérité se sont évanouis, il voit mieux que lorsqu'il était en possession de la plénitude de son intelligence, parce qu'alors il y avait entre ses yeux et la vérité éternelle le voile épais tendu par les appétits de la chair en révolte, de sorte que, malgré l'acuité de sa vue intellectuelle, il n'apercevait rien.

Si tous les incrédules ne reviennent point à Dieu à cette heure décisive pour la fixation des destinées éternelles, cela tient à deux causes différentes. Premièrement, les passions de la chair ne sont pas le seul obstacle que l'âme rencontre sur sa route : il faut compter aussi avec les passions de l'esprit qui souvent sont encore le lot du vieillard, et ne le quittent qu'avec la vie. Deuxièmement, n'oublions pas que le libre arbitre, dont l'usage est laissé à l'homme, le rend maître de sa volonté. Bien qu'à la dernière heure les lumières se fassent plus abondantes, l'intelligence peut toujours s'obstiner à détourner son regard, et refuser les secours qui lui sont envoyés. C'est le cas de tous les pécheurs endurcis qui meurent dans leur péché.



Mais il en est d'autres qui reviennent au dernier moment. Profitant avec empressement de la seule chance de salut qui leur reste, ils se hâtent de sortir du précipice où ils se sont imprudemment engagés ; ils saisissent la main qui leur est tendue et font ainsi preuve d'une haute sagesse, en cédant à l'instinct de conservation, car cette fois il ne s'agit plus d'une vie périssable, mais de l'éternité.

Telle la brebis égarée qui se montre enfin docile aux appels du bon pasteur venant à sa recherche. Elle rentre au bercail afin de ne pas tomber sous la dent du loup ravisseur.

#### 40<sup>e</sup> et dernière Objection

IL N'Y A AUCUNE DIFFÉRENCE ENTRE LE DIVORCE, TEL QU'IL EST INSTITUÉ PAR LE POUVOIR CIVIL, ET LES DÉCLARATIONS DE NULLITÉ DE MARIAGE PRONONCÉES PAR L'ÉGLISE : CELA REVIENT AU MÊME.

Une très grande différence au contraire sépare ces deux choses, et non seulement elles n'ont entre elles rien de commun, mais l'une est la négation de l'autre.

D'après la loi sur le divorce, il n'y a pas de mariage qui ne puisse être dissous. Votre épouse a cessé de vous plaire ; vous voulez rompre le lien qui vous unit à elle. Ne vous gênez pas ; le législateur vous en ménage les moyens ; choisissez : l'incompatibilité d'humeur, l'adultère avec constatation du délit sont à la portée de toutes les faiblesses, de toutes les lâchetés, de toutes les trahisons. La sainteté du mariage est sacrifiée à la passion, devant qui tout genou doit fléchir au <sup>xx</sup>e siècle. La lumière, la civilisation, le progrès, la science elle-même, paraît-il, démontrent que la solidité des institutions sociales est subordonnée aux caprices, aux fantaisies, aux appétits inavouables des hommes. Autrefois on pensait le contraire ; on enseignait que le salut et la stabilité de la société devaient avoir le pas sur les débordements de la nature, et que le mariage en particulier était destiné à mettre un frein à la fureur des flots, pour parler le langage du poète. Mais tout ceci n'était que préjugé, nous assure-t-on. Plus de digne, plus de jetée pour briser les flots ! Que tout soit submergé, englouti ! voilà la nouvelle doctrine.

Au fond, la théorie du divorce est la suivante. Le véritable but du mariage est de procurer des sensations. Le jour où, pour une raison quelconque, ces sensations n'existent plus, le mariage n'a plus de raison d'être. La rupture absolue et définitive entre les deux conjoints devient la chose la plus logique du monde.

Les enfants ? leur éducation ? le scandale ? Autant de préjugés ! Je convole ailleurs et j'ai raison. — Le ruisseau ? la boue ? Mais la boue ne souille plus, puisque le divorce a été institué pour

qu'on puisse se rouler dans la fange sans se souiller.

D'après le dogme catholique, aucun mariage librement consenti, célébré suivant les rites de l'Eglise et consommé, ne peut être brisé, s'il y a réellement mariage. S'il n'y a pas mariage, il faut en apporter la preuve indiscutable. Alors l'Eglise déclare non pas que les époux ne sont plus liés, mais qu'ils ne le sont pas, qu'ils ne l'ont jamais été, que le mariage est nul. Mais il faut des preuves. Si le moindre doute subsiste, la présomption est acquise en faveur du mariage.

La vie commune est un enfer ? les deux époux ne peuvent ni se voir ni se sentir ? Qu'ils corrigent leurs passions, leur humeur ! La sainteté du mariage n'est pas à la disposition de leur perversité ? Mais c'est leur perversité qui doit s'effacer et disparaître pour laisser intacte la stabilité du mariage. N'est-ce pas là le langage de la raison, voire même du simple bon sens ? Le service militaire, obligatoire pour tout le monde, doit-il fléchir devant la lâcheté du déserteur, ou bien le déserteur doit-il immoler sur l'autel de la patrie sa soif un peu hâtive d'indépendance et de liberté, pour faire son devoir, quoi qu'il lui en coûte ?

Très certainement des cas de nullité de mariage peuvent se présenter, et de fait se présentent. Les journaux racontaient dernièrement l'histoire d'un jeune lieutenant marié, père de famille, qui avait été laissé pour mort dans un combat livré pendant la campagne de Madagascar. Le ministre de la guerre avait avisé officiellement du décès l'épouse et la famille du prétendu défunt. Celui-ci n'étant que blessé avait été fait prisonnier par les Hovas. Remis en liberté, après plusieurs années de captivité, il est rentré en France. Dans l'intervalle, la veuve s'était remariée à la mairie et à l'église. Je prends le fait tel qu'il a été rapporté par la presse, sans en garantir l'exactitude.

Le second mariage de toute évidence est nul ; il n'y a pas mariage ; il y a eu apparence, signe extérieur de mariage, mais c'est tout. La première union seule existe. Si l'Eglise était appelée à statuer sur ce cas, elle ne prononcerait pas le divorce ; elle ne briserait pas un lien qui n'existe pas ; elle dirait simplement : « Le premier époux est le seul véritable. »

La différence n'est pas moins grande, si l'on considère d'une part la raison philosophique sur laquelle repose la théorie du divorce, et d'autre part la base de la doctrine catholique sur cette question capitale.

La philosophie rationaliste tient le langage suivant : « Les deux époux ne sont liés que devant eux et devant la loi civile. Donc la loi civile peut les délier. »

Tout autre est le langage de l'Eglise : « Les deux époux, dit-elle, ont contracté un engagement solennel, non seulement devant eux, non seulement devant la loi civile, mais aussi devant Dieu. Or il est dit dans l'Evangile, à propos du divorce : « Que l'homme ne sépare point ce que Dieu a uni. » Donc la loi civile ne peut pas délier les époux. Donc le lien du mariage est indissoluble. »

L'attitude de l'Eglise à l'égard du divorce n'a donc rien de surprenant. Si elle s'est opposée avec tant de force à cette institution, si le parti catholique au parlement, si la presse catholique dans les feuilles quotidiennes, ont combattu avec un si grand renfort de solides raisons cette loi néfaste, c'est qu'on y sentait la famille, ce premier organisme social, menacée jusque dans ses fondements.

D'autre part, toute la sophistication employée par Naquet et ses partisans pour faire entrer cette coutume dans nos mœurs, toutes les théories sentimentales émises pour la justifier, n'étaient qu'un artifice d'orateur habile à défendre les plus mauvaises causes. L'âpreté avec laquelle tous les clairons de l'impiété ont sonné le ralliement de leurs troupes, pour marcher à l'assaut de la forteresse dans laquelle l'Eglise catholique défendait la famille, en dit assez long. Personne ne pouvait s'y méprendre. Il ne s'agissait pas d'une querelle de mots, mais bien d'une question de principes.

En résumé, l'Eglise affirmant l'indissolubilité du lien conjugal, et ne le brisant jamais, nos législateurs affirmant le contraire et passant de la théorie aux actes, on ne peut établir aucune comparaison entre ces deux façons de traiter le mariage. Comme nous l'avons dit plus haut, l'une est la négation de l'autre.

FIN

## PLANS DE SERMONS POUR NOEL

### I

JÉSUS-CHRIST NAISSANT, MODÈLE ET MOTIF DE LA SÉVÉRITÉ CHRÉTIENNE

### I

Jésus-Christ naissant, *modèle* de la sévérité chrétienne : il nous en découvre le *principe*, le *caractère*, l'*exercice*, le *fruit*.

1. *Jésus-Christ naissant nous découvre le principe de la sévérité chrétienne.* Ce principe, c'est la piété. Or, ce n'est point par orgueil et par ostentation, comme les philosophes, que Notre-

Seigneur vient renoncer publiquement aux honneurs, aux biens, aux commodités de la vie ; c'est pour réparer les offenses faites à la majesté de son Père. Il sait que nulle autre satisfaction que la sienne ne peut pleinement satisfaire le Seigneur ; il se fait victime ; de là cette crèche et ses humiliations. Qu'elle nous apprenne à faire à Dieu de nous-mêmes des victimes d'expiation, et de nos mauvais penchants des sacrifices de justice.

2. *Jésus-Christ naissant nous découvre le caractère de la sévérité chrétienne.* Ce caractère, c'est la charité. Or, dans Jésus-Christ naissant Dieu se réconcilie le monde. Dans sa crèche, Notre-Seigneur demande grâce pour les Béthlémites qui l'ont rebuté, pour les Juifs qui le méconnaissent, pour tous les pécheurs. Ce n'est point, comme les pharisiens, par des éclats de zèle, que le Sauveur vient établir la sévérité des mœurs ; le plus beau trait de sévérité qu'il apporte en naissant, c'est la charité et la douceur. Il nous apprend ainsi non seulement la suppression des plaisirs, mais encore le retranchement des aversions, le ménagement des personnes.

3. *Jésus-Christ naissant nous découvre l'exercice de la sévérité chrétienne.* Cet exercice, c'est la mortification intérieure de l'esprit et du cœur. Or, Jésus-Christ vient nous la prêcher en nous donnant l'exemple d'une abnégation parfaite. Ce ne sont donc pas seulement ces passions visiblement odieuses que le Sauveur vient condamner ; il vient de plus réprouver ces passions que le monde appelle modérées et qu'il autorise : l'oisiveté, l'ambition ; c'est-à-dire qu'il vient nous apprendre, par son exemple, la recherche de l'obscurité, l'amour du mépris, la pauvreté du cœur, l'humilité la plus profonde.

4. *Jésus-Christ naissant nous découvre le fruit de la sévérité chrétienne.* Ce fruit, c'est la paix. Or, Jésus-Christ naissant vient nous l'annoncer : la paix aux hommes de bonne volonté, c'est-à-dire assez courageux pour embrasser la sévérité chrétienne ; la paix avec Dieu : l'esprit de piété la procure ; la paix avec le prochain : l'esprit de charité la produit ; la paix avec soi-même : l'exercice de l'abnégation la donne et l'entretient. Voilà le précepte de la doctrine de Jésus-Christ naissant.

### II

Jésus-Christ naissant, *motif* de la sévérité chrétienne : il nous en découvre la *sagesse*, la *pratique*, la *douceur*, la *nécessité*.

1. *Jésus-Christ naissant nous découvre la sagesse de la sévérité chrétienne.* Dieu ne se trompe pas. Or, Jésus-Christ en naissant pratique la sévérité chrétienne. Le monde traite la sévérité chrétienne de bizarrerie et d'excès. « Mais, reprend saint Bernard, considérant le Sauveur dans la crèche, il faut que le monde s'abuse, ou qu'un Dieu soit dans l'erreur. » Mais Dieu est la sagesse même : c'est donc le monde qui se trompe. Les bergers et les mages ont compris cette vérité,



puisqu'aux pieds de la crèche du Sauveur ils se sont désabusés des fausses maximes et des injustes préjugés du monde : qu'elle produise sur nous le même effet.

2. *Jésus-Christ naissant nous découvre la pratique de la sévérité chrétienne.* Jésus-Christ n'enseigne pas de vertus impraticables. Or, en naissant, il nous enseigne à tous la sévérité chrétienne ; la sévérité chrétienne n'est donc pas impraticable aux riches, aux grands, aux heureux du siècle. Il a appelé à sa crèche les bergers et les mages ; or, à quel dessein ce mystérieux assemblage des deux états les plus opposés dans l'école de la sévérité chrétienne, sinon pour nous marquer que tous y sont appelés, que tous en sont capables ?

3. *Jésus-Christ naissant nous découvre la douceur de la sévérité chrétienne.* Il est doux et facile de faire ce que fait un enfant. Or, Jésus-Christ naissant pratique la sévérité chrétienne. Quel exemple plus aimable et plus engageant !... La crèche et l'étable du Sauveur ont fait autant de chrétiens sévères et d'austères pénitents que la croix même et le Calvaire.

4. *Jésus-Christ naissant nous découvre la nécessité de la sévérité chrétienne.* Il faut imiter Jésus-Christ. Or, il nous donne l'exemple de la sévérité chrétienne. Sa naissance est également un mystère de salut et de réprobation : mystère de salut pour les pauvres laborieux et vigilants, pour les riches bienfaisants et charitables, en un mot pour les pauvres et les riches sévères à eux-mêmes ; mystère de réprobation pour les pauvres et les riches qui ne savent pas ce que c'est que de se faire violence et de pratiquer la mortification.

## II

### LA JOIE DE CETTE FÊTE

*Annuntio vobis gaudium magnum quod erit omni populo : Hodie natus est vobis Salvator.*

Ces paroles se redisent chaque année ; car la Noël est vraiment la fête qui apporte à l'âme la joie et une grande joie : *gaudium magnum*.

Nous pouvons nous réjouir comme hommes, comme chrétiens et comme Français.

#### I. — Comme hommes.

La Noël, c'est l'événement le plus éclatant, le plus considérable de l'histoire du monde.

Celui que les Patriarches avaient attendu et salué de loin, celui que les Prophètes avaient annoncé avec tous les détails de sa vie et de sa mort, celui que la terre entière désirait comme le réparateur de ses fautes, le restaurateur de sa liberté, de sa dignité..., il est là ! *Natus est...*

Pendant 4.000 ans tout le désire, tout l'annonce, tout l'attend, et on a pu dire avec raison que le Fils de Dieu venant en ce monde a trouvé 40 siècles

à genoux devant son berceau. Et depuis lors tout vient de lui, tout reçoit de lui l'inspiration, la vie, la lumière. Il est donc le point culminant de l'histoire du monde.

#### II. — Comme chrétiens.

La Noël, c'est le centre même du christianisme : *Natus est vobis Salvator*.

On a dit : « Le christianisme, c'est une immense aumône faite à une immense misère. » — C'est Dieu, c'est-à-dire l'infini, se rapetissant dans une nature humaine ; — c'est le Créateur venant parmi ses pauvres et petites créatures ; — c'est l'Eternel devenu l'Enfant d'un jour ; — c'est Dieu se faisant homme pour que l'homme redevienne le fils de Dieu !

Mais pour que l'homme redevienne enfant de Dieu, il faut guérir cette nature humaine blessée par le péché. Voilà pourquoi tout ici nous prêche l'humilité, le détachement, l'obéissance, la charité.

#### III. — Comme Français.

Le jour de Noël a vu naître la France. Elle s'appelait la Gaule et avait été vaincue par les Romains. Que fera l'Eglise entre les Gaulois vaincus et les Romains dégénérés ? Les Francs arrivent du côté du nord : elle prendra ces barbares, elle les baptisera, et avec tous ces éléments mêlés et confondus dans le creuset de la foi et de l'amour, elle fera la France, ce pays qu'on a appelé « le plus beau royaume après celui des cieux. »

C'est dans la nuit de Noël que le fier Sicambre, courbant docilement la tête, brûlant ce qu'il avait adoré et adorant ce qu'il avait brûlé, reçut le baptême de saint Remi, l'archevêque de Reims... Et l'archevêque dit au royal néophyte : « Souvenez-vous, mon fils, que le royaume des Francs, illustre entre tous les royaumes de la terre, a été choisi par Dieu pour la défense de l'Eglise Romaine qui est la véritable Eglise. Il sera grand et prospère tant qu'il sera fidèle à sa mission ; mais s'il lui est infidèle, il sera châtié. »

Mes frères, soyons fidèles, en ce qui nous concerne, à la mission de la France et jurons devant la crèche de servir et d'aimer Jésus-Christ !

Que la France se souvienne qu'elle a été grande pendant quatorze siècles par la religion et par le Christ, et par le Christ et par la religion elle le redeviendra. Amen.

## IMPRIMATUR

Lingonis, die 9 decembris 1903.

† SEBASTIANUS, *Episcopus Lingonensis*.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT.

# L'Ami du Clergé Paroissial

## SOMMAIRE

**Sérmons pour l'Épiphanie.** — I. Les gardiens du berceau, 977.

**Explication populaire des Évangiles, par un curé de campagne.** — Le dimanche dans l'Octave de Noël : *Présentation de Jésus-Christ au Temple, Purification de Marie*, 982.

**Pastorales pour les fêtes de Noël.** — I. Pour jeunes gens, 984. — II. Pour jeunes filles, 987.

**Petite instruction pour le dernier dimanche de l'année.** — Le voyage de la vie, 990.

**Plan de sermon pour le Nouvel an.** — Les souhaits de l'Eglise, 992.

## SERMONS POUR L'ÉPIPHANIE

### I

#### LES GARDIENS DU BERCEAU

*Qui custos est Domini sui, glorificabitur.*

Celui qui garde son maître, sera glorifié.

(Prov., xxvii, 18).

Mes bien chers frères,

On a dit de l'Eglise qu'elle est une éternelle recommenceuse. Rien n'est plus vrai. Voyez-la, seulement dans le cours du dix-neuvième siècle.

La Révolution avait détruit ou mutilé nos temples. L'Eglise les a relevés ou réparés. L'impiété qu'on appelle « laïque, » ferme nos écoles. Au même instant l'Eglise les rouvre. Tout recommence, et les refuges et les orphelinats et les hôtels-Dieu, et, ce qui paraît plus hardi, les universités elles-mêmes. A l'heure où je vous parle, de nouvelles ruines, il est vrai, s'entassent. Nous rebâtirons.

Au surplus, pour agir de la sorte, l'Eglise n'a qu'à ouvrir les yeux. Chaque matin le soleil recommence. A chaque printemps, au sortir des ruines de l'hiver, les verdure recommencent et aussi les floraisons. A l'été, les moissons recommencent, et l'automne ramène les vendanges.

Dieu lui-même a recommencé. Quand on est bon, on recommence toujours. Or, il est le Bon Dieu. Son œuvre, sous l'impulsion diabolique et avec la complicité de l'homme, avait été défaite. Dieu l'a refaite. Qu'est-ce que l'Incarnation, sinon l'œuvre de Dieu magnifiquement reprise, splendidement recommencée ?

La sainte liturgie fait comme la nature, comme l'Eglise et comme Dieu. Elle recommence.

Chaque année, c'est la messe de minuit et c'est la messe de l'aurore. Hier, c'était Noël. Aujourd'hui, c'est l'Épiphanie. Chaque année, c'est le

même berceau illuminé tout à la fois des feux du firmament et des flammes de l'autel ; et, dans ce même berceau de paille, c'est le même Enfant, celui qui, plus tard, à cette question des Juifs : « Qui êtes-vous donc ? » répondra : « *Principium qui et loquor vobis*. Je suis le Principe, moi qui vous parle <sup>1</sup>. » Le principe de tous les recommencements et rajeunissements, de toutes les transformations d'âmes ou de peuples, de toutes les résurrections.

Ces perpétuels triomphes, mes bien chers frères, le Christ Jésus pouvait les remporter seul, d'un mot de sa bouche ou d'un geste de sa main. Il ne l'a pas voulu. Dès la première heure de son apparition parmi nous, il appelle à lui des collaborateurs, des ouvriers de son œuvre réparatrice et victorieuse. La liturgie romaine, si simple et d'un art si grand, les a groupés autour de la crèche, comme une garde d'honneur.

Je ne veux point en ce moment parler de la Vierge-Mère ni de saint Joseph. Tous les deux sont à part dans l'œuvre triomphante de Jésus-Christ. Disons seulement qu'en cette nuit lumineuse, ils nous apparaissent comme les deux chérubins du sacré Propitiatoire. Le premier, vous ne l'avez pas oublié, avait la figure d'une jeune fille et le second celle d'un homme. A l'opposite, l'un de l'autre, la tête un peu inclinée et les yeux fixés sur l'Arche d'Alliance, ils couvraient de leurs ailes et protégeaient le Propitiatoire. C'est bien ainsi qu'à la crèche nous voyons sainte Marie et saint Joseph, s'inclinant ensemble et protégeant la frêle petite créature du berceau de paille, notre doux et vivant Propitiatoire, le Seigneur Jésus. Rendons-leur nos hommages, et, pour une fois, passons.

Ceux que nous voulons contempler, ce sont, avec les bergers, les saints personnages que, successivement, depuis huit jours et aujourd'hui même, la liturgie introduit les uns après les autres auprès de l'enfant Jésus, et qui lui feront cortège, dans ses rudes labeurs et dans ses victoires, jusqu'à la fin des temps.

### I

Nous apercevons tout d'abord les bergers. Les premiers, de la bouche même des anges, ils ont appris « la bonne nouvelle ».

Vous les représentez-vous, mes frères, dans la campagne de Bethléem, au milieu d'une nuit de décembre, sous un ciel tout plein d'étoiles ? Leurs troupeaux dorment. Eux, à tour de rôle, à l'abri de quelque roche, autour d'un bon feu, veillent. Or, soudainement, une vive clarté se fait, une lumière les enveloppe et, tout effrayés, ils voient, debout près d'eux, un ange.

« Rassurez-vous, leur dit l'envoyé de Dieu. Je viens vous annoncer une joie qui sera grande pour tout le peuple. Il vous est né aujourd'hui

<sup>1</sup> Joan., viii, 25.



un Sauveur qui est le Christ, le Seigneur, dans la ville même de David. Vous le reconnaîtrez à ce signe qu'il est enveloppé de langes et posé dans une crèche <sup>1</sup>. »

Au même instant des voix mélodieuses emplissent le ciel, et ces voix chantaient : « Gloire à Dieu dans les hauteurs, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté ! <sup>2</sup> »

Puis dans la vaste nuit les cantiques se taisent : les anges ont disparu.

Aussitôt les bergers se disent les uns aux autres : « Passons jusqu'à Bethléem, allons voir cette parole qui vient de s'accomplir. »

Ils allèrent en courant, puis, timides, hésitèrent au seuil de la grotte. — « Entrez, leur dit le bon Joseph, et voyez !... »

Ils entrèrent et ils virent et ils comprirent ce que l'ange leur avait révélé de l'Enfant, et ils adorèrent.

Oh ! comme ils sont heureux, les bergers de Bethléem, premiers dépositaires de l'Evangile, premiers adorateurs du Verbe fait chair ! Ne pensez-vous pas qu'ils ont baisé les pieds du divin pauvre et qu'à la sainte Famille ils ont offert, sinon l'hospitalité de leurs cabanes, au moins leurs agrestes présents : du lait, du fromage, des fruits ?

Et la Vierge-Mère leur a souri... Et, en s'en retournant, ils glorifiaient Dieu et ils le louaient, et ils racontaient à qui voulait les entendre qu'ils avaient vu l'Enfant et la Mère... Et tous ceux qui les entendirent en étaient dans le ravissement <sup>3</sup>.

## II

Au lendemain de Noël, mes bien chers frères, alors que nous tenions encore entre nos bras le divin Fils de Marie et que le cher enfant nous prodiguait les baisers de sa tendresse, la sainte liturgie a introduit dans l'étable un jeune homme « plein de grâce et de force, lequel opérait au milieu du peuple des choses merveilleuses <sup>4</sup>. » Il s'appelle Etienne.

Séduit par la radieuse beauté du Christ, Etienne s'est donné au Seigneur et il ne se reprendra jamais. Il est diacre. La main des apôtres ne s'est pas vainement posée sur sa tête. Il prêche avec une éloquence en quelque sorte souveraine. Sa parole, appuyée du miracle, fait des prodiges dans les assemblées populaires.

Il a des hardiesses, des audaces, que n'ont pas les apôtres eux-mêmes. Exposer la doctrine, c'est bien ; mais pourquoi ne pas prendre l'offensive ? Et il provoque, l'ardent jeune homme, aux controverses, aux conférences, comme nous dirions aujourd'hui, contradictoires, aux discussions publiques, chez eux, dans leurs propres synagogues, les Juifs hellénisants. Oh ! les vibrants témoignages qu'il a rendus à la divinité du

Christ ! Et qu'il était beau, le diacre-prêcher, le regard en feu, la lèvre frémissante ! « Son visage ressemblait, disaient ses auditeurs, au visage d'un ange <sup>1</sup>. » Aussi bien, les âmes loyales se détachaient du Judaïsme et se rendaient à l'Evangile.

Toutefois, s'il faisait des conquêtes, Etienne soulevait aussi des colères violentes et des oppositions terribles. Un jour il fut cité devant le Sanhédrin. Au lieu de se défendre, il commence un âpre réquisitoire contre ses juges. Bientôt, par sa fougueuse éloquence, il a ameuté tous les membres du grand conseil. Relisez son discours tel que nous l'a conservé saint Luc <sup>2</sup>. Au jugement d'un juif de notre temps devenu prêtre de l'Eglise romaine, c'est « le plus beau résumé qui ait jamais été fait du peuple d'Israël comme préparateur du Christ ». Tandis que le prédicateur secouait sur son auditoire sa parole et ses gestes, comme une torche embrasée, les Sanhédrins, à je ne sais quelle brûlure plus vive de cette éloquence de feu, se bouchent les oreilles, grincent des dents et profèrent des menaces homicides <sup>3</sup>.

Etienne comprit qu'il allait mourir. Après le témoignage de la parole, le témoignage du sang, quelle joie ! L'Esprit-Saint remplissait son âme. Son œil, ne voyant plus la terre, contemplait au ciel une vision qui le tenait en extase. « Ah ! dit-il, je vois les cieux ouverts et le Fils de l'Homme qui est debout à la droite de Dieu ! <sup>4</sup> » Oui, debout pour te soutenir, champion vaillant, debout pour t'accueillir, debout pour te couronner ! Une grêle de pierres répond à l'exclamation joyeuse du martyr, le renverse et l'écrase. Etienne a-t-il souffert ? De ces pierres sacrilèges je dirais volontiers avec saint Grégoire de Nysse, qu'elles tombaient sur le diacre, à légers flocons, comme une neige très douce, ou comme une pluie de roses.

Quoi qu'il en soit, Etienne sanglant, mais plein du ciel qui s'ouvrait pour lui, invoque Jésus pour lequel il meurt, puis, se relevant sur ses genoux, il demande, à l'exemple du Maître, pardon pour ses bourreaux <sup>5</sup>. Ce fut son dernier effort et son dernier soufflé. Il retomba et s'endormit dans le Seigneur. Un de ceux pour lesquels il venait de prier, était Saul de Tarse qui avait consenti à sa mort. La prière du premier martyr fut exaucée : nous lui devons saint Paul.

## III

A côté d'Etienne le martyr, près du berceau de l'Enfant Jésus, l'Eglise nous montre Jean, l'apôtre-vierge. Il était juste que la première place fût réservée à celui qui avait donné à son Dieu le témoignage du sang ; car, il n'y a point

<sup>1</sup> Luc, II, 9-12.

<sup>2</sup> *Ibid.*, 14.

<sup>3</sup> *Ibid.*, 15-17.

<sup>4</sup> Act., VI, 8.

<sup>1</sup> Act., VI, 15.

<sup>2</sup> *Ibid.*, VII, 2-53.

<sup>3</sup> Act., VII, 54.

<sup>4</sup> *Ibid.*, 58.

<sup>5</sup> *Ibid.*, 59.

de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux que l'on aime <sup>1</sup>.

Mais, après le sacrifice du sang, ce qu'il y a de plus courageux au monde, de plus beau, de plus grand, c'est le sacrifice du cœur.

Or, pour suivre le Maître, Jean n'a pas seulement quitté sa barque et ses filets et son père, mais encore, suivant la tradition, sa fiancée. — Vous voyez bien qu'il a offert au Christ Jésus le sacrifice du cœur. — A l'instant où il rêvait d'un foyer, Jésus passe. Jean brise de chastes nœuds, et il suit Jésus.

Il devait le suivre. Ce jeune homme était né prêtre..

Exquise nature et vraiment idéale... Il a vingt ans, vingt-cinq ans peut-être. Malgré la fougue de l'âge, sous le règne de Tibère l'infâme, au pays de l'incestueux Hérode, dans cette Galilée voluptueuse que l'on nommait « la Galilée des nations », il est resté pur. Que dis-je ? Il était vierge ! Il devait donc suivre l'Agneau de Dieu partout où il va <sup>2</sup>, — des bords du Jourdain à la Cène, de la Cène au Calvaire, du Calvaire à l'Autel. Il devait être prêtre. C'est la pureté qui rapproche Dieu et le prêtre. C'est la pureté qui donne aux lèvres du prêtre le droit divin de recevoir chaque matin le baiser de l'hostie. Oh ! qu'elle est belle dans sa clarté la génération des chastes ! Immortelle est sa mémoire. Elle est connue de Dieu. Elle est connue des hommes. Couronnée de lys, elle va de triomphe en triomphe, et le prix des plus purs combats, c'est elle qui le remporte <sup>3</sup>.

Quelles victoires Jean n'a-t-il pas remportées ! Victoire sur les sens, victoire sur le cœur, victoire sur l'hérésie, victoire sur l'huile bouillante, sur les fouets, sur les chaînes, sur l'exil, sur la mort. Jean est prêtre. Il est évêque. Il est apôtre. Il est évangéliste. Il est prophète. Il est docteur. Il est bien plus qu'un aigle, puisqu'au jugement de saint Augustin, il avait commencé d'être un ange : *Cœperat esse angelus*. Il est le disciple que Jésus aimait et Jésus l'aimait parce qu'il était vierge. Jean est vierge, et c'est pourquoi à la Cène Jésus lui a donné son cœur. Jean est vierge, et c'est pourquoi au Calvaire Jésus lui a confié sa mère. O Jean, à mains pleines, effeuillez sur la crèche la liliale blancheur de votre virginité !

#### IV

Après le diacre Etienne, couronné des roses rouges du martyre, après l'apôtre Jean, vêtu de la neige éblouissante de sa pureté sacerdotale, voici une troupe gracieuse de petits enfants qui tiennent dans leurs mains des palmes.

Mais quoi ! sur leurs robes blanches, comme sur la dalmatique d'Etienne, je vois des gouttes de sang !...

Ces petits chantent et leurs mères pleurent...

Quel est ce mystère ?

Quelque temps après la naissance de Jésus, des soldats, envoyés par Hérode, cernent la ville de Bethléem et fouillent les environs.

Hélas ! partout où il y avait un berceau, ils ont donné un coup de poignard.

Mes frères, il y a un beau mot dans l'Evangile, à la page du massacre des Innocents. Ecoutez-le : « Une voix a été entendue dans Rama. C'étaient des larmes et des hurlements infinis : Rachel pleurait <sup>1</sup>. »

Rachel, l'épouse bien-aimée de Jacob, avait été ensevelie sur la route de Jérusalem, non loin de Bethléem. Ne dirait-on pas que cette morte a été réveillée par les cris des pauvres mères et qu'elle est sortie de son sépulcre pour pleurer avec elles ?

Une autre mère, la sainte Eglise, dont la mission est de sécher les larmes, entr'ouvre aux regards des mères le ciel, et, d'une voix joyeuse tout ensemble et plaintive, elle se met à chanter :

Salut, ô fleurs des martyrs,  
O vous que, sur le seuil même de la vie,  
Le persécuteur du Christ a moissonnés  
Comme l'orage brise les roses naissantes !

Vous êtes les premiers qui ayez souffert pour Jésus ;  
Tendre troupeau d'enfants immolés,  
Sous l'autel même du ciel  
Vous jouez, dans votre simplicité, avec les palmes  
[et les couronnes <sup>2</sup>.

Etre innocent et souffrir pour Jésus, être innocent et mourir pour Jésus, pour sauver Jésus, quel honneur, mes frères, et quel bonheur !

Aussi bien la sainte liturgie met sur les lèvres de ces enfants martyrs un cantique de joie : « Notre âme s'est arrachée des lacs où elle pouvait périr ; ainsi, du filet de l'oiseleur le passereau. Le filet a été rompu, et nous avons été délivrés. *Laqueus contritus est, et nos liberati sumus* <sup>3</sup>. »

De son berceau de paille, comme le divin Enfant a dû sourire à ses frères égorgés ! Il est leur roi, le roi Jésus. La force d'Etienne lui plaît à coup sûr et aussi la fidélité virginale et tendre de Jean, mais non moins la radieuse candeur de ces petits qui déjà forment sa cour.

#### V

Encore du sang sur la crèche, mes frères : un nouveau martyr s'approche. Non pas précisément un martyr de la foi. Il n'a point comparu devant les païens ni devant les hérétiques pour rendre témoignage aux dogmes divins. C'est un roi catholique qui a prononcé l'arrêt de mort, et ce sont des mains chrétiennes qui l'ont exécuté. Thomas, archevêque de Cantorbéry, a été égorgé dans sa cathédrale pour la défense des droits du sacerdoce, pour la liberté de l'Eglise. Saint Anselme

<sup>1</sup> Joan., xv. 13.

<sup>2</sup> Apoc., xiv. 4.

<sup>3</sup> Sap., iv. 1. 2.

<sup>1</sup> Matth., ii. 18.

<sup>2</sup> Hymne de la fête.

<sup>3</sup> Graduel de la fête.



avait dit : « Dieu n'aime rien tant au monde que la liberté de son Eglise. »

Mais cette liberté sacrée, en quoi consiste-t-elle ? Dans une complète indépendance à l'égard de toute puissance séculière. Je dois pouvoir et je veux prêcher l'Evangile à toute créature. Je dois pouvoir et je veux administrer les sacrements à qui les demande, à tous les hommes, s'ils les désirent, pour les sauver tous. Je dois pouvoir, si je le veux, pratiquer non pas seulement les préceptes mais les conseils évangéliques. Point d'entraves dans les relations nécessaires entre les degrés divers de la sainte hiérarchie, du prêtre à l'évêque, de l'évêque au pape. Point d'entraves dans la publication et dans l'application des ordonnances disciplinaires. L'Eglise enfin doit pouvoir créer, maintenir et développer des œuvres de lumière, de préservation, de relèvement, de réconfort, des œuvres de paix, et des institutions de charité, des institutions de salut.

Or, voici que sur ces libertés nécessaires, Henri II, roi d'Angleterre, va mettre sa main sacrilège et brutale. Devant lui se dresse un évêque. — Ni je ne puis, ni je ne veux lutter avec vous, sire ; mais, entendez-le, nulle force au monde n'arrêtera sur mes lèvres la parole évangélique. Vous pouvez enchaîner mes pieds, vous pouvez enchaîner mes mains ; mais vous n'enchaînerez point le Verbe de Dieu. Au surplus, sire, sachez-le bien, je suis capable de mourir.

« C'est une loi, mes frères, que l'Eglise ne peut jouir d'aucun avantage qui ne lui coûte la mort de ses enfants et que, pour affermir ses droits, il faut qu'elle répande du sang. — Redoublez d'attention, mes chers auditeurs, c'est Bossuet qui parle, précisément dans son beau panégyrique de l'archevêque martyr. — Son époux l'a rachetée dans le sang qu'il a versé pour elle, et il veut qu'elle achète par un prix semblable les grâces qu'il lui accorde. C'est par le sang des martyrs qu'elle a étendu ses conquêtes bien loin au-delà de l'empire romain ; son sang lui a procuré et la paix dont elle a joui sous les empereurs chrétiens et la victoire qu'elle a remportée sur les empereurs infidèles. Il paraît donc qu'elle devait du sang à l'affermissement de son autorité, comme elle en avait donné à l'établissement de sa doctrine ; et ainsi la discipline, aussi bien que la foi de l'Eglise, a dû avoir ses martyrs. »

Qu'est-il arrivé, mes frères ? La tombe de saint Thomas est devenue un autel, et au pied de cet autel on a vu un roi repentant et on l'a entendu qui demandait à Dieu pardon. Quelle victoire !

Saint Thomas de Cantorbéry en fait hommage au Dieu de la crèche.

## VI

Comme elle s'embellit, n'est-ce pas, chrétiens, et comme elle s'enrichit, la pauvre crèche de Bethléem ! Etienne a jeté sur sa misère des roses rouges, Jean des lys, les petits enfants de Bethléem des palmes, saint Thomas de Cantor-

béry, comme une draperie de pourpre, tout son sang... Et voici, des branches d'olivier à la main, non plus seulement un archevêque, mais un pape, et quel pape ! saint Sylvestre, le patriarche de la paix !

Sylvestre est l'ami de Constantin. Au lendemain de ces persécutions horribles qui ont duré trois siècles, la paix a été enfin rendue à l'Eglise. Encore tout humide de sang, l'Epouse du Christ sort des catacombes. Rome est proclamée la cité de Pierre et la reine de l'univers. Les derniers temples des faux dieux s'écroulent. Les premières basiliques chrétiennes s'élèvent. Au concile de Nicée, en présence de trois cents évêques, on proclame le Verbe consubstantiel au Père et on l'adore, Arius est condamné, et Sylvestre de son autorité suprême a confirmé le concile. Au front du pape les diamants étincellent et la tiare souveraine rayonne. C'est la paix triomphale de l'Eglise et c'est le bonheur du monde.

Votre place était près de la crèche, ô Pontife très doux, à côté du divin roi dont un prophète avait dit : « Il viendra dans la douceur visiter son peuple '... On l'appellera de son nom le Prince de la Paix 2. »

## VII

Quelle garde, mes frères, autour du berceau de paille ! Tous les humbles avec les bergers ; tous les martyrs avec Etienne, les saints Innocents et saint Thomas ; tous les confesseurs dans la personne de saint Sylvestre ; les prêtres et les vierges dans la personne de Jean. L'étable est déjà trop étroite et il faut qu'elle s'élargisse encore, car voici, dans la caravane grandiose de ceux que la tradition appelle « les Rois Mages », voici les riches, les puissants, les savants de la Chaldée, de l'Arabie Pétrée, de la Mésopotamie, de la Perse, de ces lointains pays que l'Ecriture désigne sous le nom un peu vague de l'Orient. A leur approche, la sainte liturgie exulte, éclate, triomphe. Ecoutez-la :

« Lève-toi, Jérusalem, et sois illuminée ! car elle est venue, ta lumière, et la gloire du Seigneur s'est levée sur toi !

« Les rois de Tharsis et des îles lointaines lui offriront des présents. *Alleluia ! Alleluia !*

« Les rois de l'Arabie et de Saba lui apporteront des richesses. *Alleluia ! Alleluia !*

« La foule viendra de Saba, *alleluia !* et elle lui apportera de l'or et de l'encens. *Alleluia ! 3* »

Quelle scène, mes bien chers frères ! Des hommes qui lisent dans les astres, aperçoivent un jour dans le ciel une étoile qu'ils ne connaissaient pas et qui les étonne. Ils interrogent les traditions des aïeux. On se souvient sans doute qu'un païen, du nom de Balaam, avait annoncé qu'une étoile se lèverait de Jacob et qu'un sceptre surgirait

<sup>1</sup> Matth., xxi, 5.

<sup>2</sup> Is., ix, 16.

<sup>3</sup> Fête de l'Epiphanie, Capitule de Tierce.

d'Israël. Au reste, c'était une rumeur non pas seulement parmi les Juifs, mais à travers toutes les régions orientales et dans l'univers entier, qu'un Messie devait naître en Judée et qu'il aurait l'empire du monde. C'est son étoile, peut-être. Il faut le savoir. Poussés par la grâce, guidés par une lumière intérieure, les mages quittent leur pays et se mettent en route pour Jérusalem. Ça et là on les rencontrait qui disaient : « Le roi des Juifs est né, où donc est-il ? Nous avons vu son étoile dans l'Orient et nous venons l'adorer <sup>1</sup>. »

Voyez-les, mes frères, ces chefs de tribus, ces grands, ces savants, descendant de leurs dromadaires à Bethléem et, tout chargés d'or, d'encens et de myrrhe, pénétrant dans la grotte, se prosternant, adorant, contemplant dans une joyeuse extase, aux bras de sa mère, le divin roi, le roi Jésus !<sup>2</sup>

Quelle foi que la foi des Mages ! Saint Bernard en était dans l'admiration et il disait : « Comme ils sont pénétrants, les yeux de la foi ! La foi reconnaît le Fils de Dieu suspendu à la mamelle de sa mère. Elle le reconnaît attaché au bois du crucifix. Elle le reconnaît jusque dans la mort. Le larron reconnaît le Fils de Dieu sur le gibet, les Mages dans l'étable ; le larron, malgré les clous ; les Mages malgré la paille et malgré les langes...<sup>3</sup> »

Ces fils de Balaam ont ouvert la voie par où passeront tous les Gentils, et ceux de l'Orient, et ceux de l'Occident, l'Extrême-Asie, l'Afrique et l'Europe, et jusqu'aux îles perdues dans les océans lointains... Ce ne sont pas seulement les rois qui les suivront aux pieds du Christ, Constantin de Rome, Clovis le Chevelu et Charles le Grand, Henri d'Allemagne, Edouard d'Angleterre ou Louis IX de France, ce sera l'humanité tout entière. Oui, l'humanité rachetée déposera aux pieds de l'Enfant divin l'or, l'encens et la myrrhe. Puis, à travers les siècles, sans se lasser jamais, elle l'adorera, elle le priera, elle le prêchera, elle l'aimera, l'accompagnant partout, de la Crèche à l'Eucharistie, de l'Eucharistie à la Croix, de la Croix au Ciel.

« Lève-toi, Jérusalem, et sois illuminée ! car elle est venue, ta lumière, et la gloire du Seigneur s'est levée sur toi !... »

« Voici que les Nations marchent dans ta lumière et les Rois à la splendeur de ton aurore... »

« Regarde ! des fils te viennent de loin et des filles se lèvent à tes côtés <sup>4</sup>... »

Tous ont vu son étoile et ils viennent l'adorer.

Les voilà, mes frères, les gardiens de la Crèche !

Des bergers, c'est-à-dire des gens de peine et de corvée, des petites gens ; aux yeux du monde, des gens de rien.

C'est vous, servante laborieuse et pieuse. Vous vous levez de grand matin pour entendre la messe, et vous vous couchez souvent bien tard parce que vous voulez prolonger un peu votre prière pour l'Eglise et pour la Patrie.

C'est vous, jeune fille, souriante et grave. Vous vous dégagez de plus en plus des puérilités, des futilités, des vanités mondaines, parce que vous avez compris ce que Bossuet appelle « l'incompréhensible sérieux de la vie chrétienne ».

C'est vous, humble ouvrier. Vous vous réjouissez d'être né parmi les petits, comme l'Enfant-Dieu, et d'ignorer comme lui le luxe, la richesse et la mollesse. Content de pouvoir gagner votre pain à la sueur de votre front, comme il fera plus tard lui-même, vous louez le Seigneur et vous le bénissez.

C'est vous, mère de famille, généreuse et vaillante. A regarder tous les jours le saint Enfant Jésus aux bras de sa Mère, à l'adorer, à le prier, à l'aimer, vous trouvez le courage qu'il faut aujourd'hui, l'héroïsme peut-être, pour élever vos propres fils dans la fierté chrétienne et dans l'honneur.

Ces petites gens, ces braves gens, desquels, mes bien chers frères, pour la plupart vous êtes, voilà les premiers gardiens du berceau, non les moindres, voilà les champions du Christ.

Au poste du péril, à côté d'Etienne, je vois ces jeunes de l'heure présente qui non seulement restent debout dans la foi, sous la grêle des railleries, des négations et des blasphèmes, mais hardiment la défendent et intrépidement la propagent.

Et vos prêtres, mes bien chers frères, vos prêtres, les frères de saint Jean, ne sont-ils pas au premier chef les gardiens du berceau et les défenseurs-nés du Christ ? C'est pourquoi contre le sacerdoce se coalisent toutes les haines et toutes les violences. Priez pour eux souvent. Obtenez-leur du divin Prêtre, avec le courage des perpétuelles immolations, une invincible fermeté d'âme et l'amour passionné de l'Eglise.

O prêtres, ô pères, ô mères, debout à la garde des berceaux ! Debout au seuil de vos écoles ! Le massacre des innocents recommence.

Chaque évêque est dans son diocèse le gardien de la doctrine et, comme l'écrivait saint Paul <sup>1</sup> à l'évêque Timothée, « la colonne et l'appui de la vérité. » Quelle citadelle imprenable, mes frères, que l'Eglise catholique, si tous les prêtres et tous les fidèles, unis d'abord au Pape, étaient toujours et partout groupés autour du trône pontifical, comme, dans les cathédrales, nous les voyons aux jours de fêtes !

Hélas ! ce n'est pas seulement aux évêques que certains catholiques refusent de se soumettre, c'est au chef suprême de l'Eglise, dont ils ne rougissent pas d'écrire dans leurs journaux ou de dire du haut de leurs tribunes, quand le Pape se

<sup>1</sup> Matth., II, 2.

<sup>2</sup> *Ibid.*, 11.

<sup>3</sup> Deuxième sermon sur l'Epiphanie.

<sup>4</sup> Epître de la fête, empruntée au ch. LX d'Isaïe.

<sup>1</sup> II Tim., III, 15.



penche sur les douleurs de notre patrie pour les panser, pour les guérir, qu'il outrepassa ses droits et qu'à tout prendre il est un étranger chez nous !... Et ils ont refusé d'obéir au Vicaire de Jésus-Christ, à un autre Sylvestre, un prince de la paix !... Depuis lors la France ne serait-elle point en état de péché mortel ? Oh ! comme elle expie sa désobéissance !... Et nous ne sommes qu'au commencement de l'expiation, peut-être !...

Enfin, mes frères, autour de la Crèche, dans la personne des Mages nous avons vu la richesse et la science.

Comprenez, ô riches, la fonction surnaturelle de la richesse. Soyez les trésoriers des pauvres, les pères des ouvriers, la providence visible de nos écoles, de nos patronages, de nos hôpitaux, de nos églises, et vous serez les gardiens du divin berceau.

Aidez-nous à défendre l'Evangile et à le propager.

Savez-vous qu'à l'heure présente, tout de même que les ennemis de l'Enfant-Dieu nous ont mis, ou peu s'en faut, catholiques et prêtres, hors de la loi, ils s'acharnent à nous mettre hors de la science ?...

Cependant la grande maîtresse d'école, la grande éducatrice du monde, en tout temps et partout, a été l'Eglise de Jésus-Christ. Bûcherons, nous avons défriché les forêts. Laboureurs, nous avons sillonné les champs. Docteurs, nous avons cultivé les âmes. La même main qui tenait la hache ou la charrue, tenait aussi la plume. Les sciences relèvent de nous d'abord, et c'est pourquoi nous parlerons toujours, nous écrirons toujours, nous enseignerons toujours.

Nous enseignerons que Jésus-Christ est Dieu et qu'il faut l'adorer, l'aimer, le bénir, le servir, et ainsi sauver son pays et sauver son âme.

Tous, avec nous, mes frères, vous pouvez apprendre à d'autres cette science du Christ qui de toutes est la première. Les Mages n'ont pas gardé pour eux la lumière qui s'était levée sur eux.

Tout homme ne peut pas être diacre comme Etienne, ni prêtre et vierge comme saint Jean, ni martyr comme saint Thomas et moins encore pape comme saint Sylvestre, mais tout homme peut être apôtre. Tout cœur peut jeter de la flamme.

En face de l'effroyable conjuration de ténèbres et de haines que l'on dirait ourdie par l'Enfer contre les âmes, contre le Christ et son Eglise, il faut que le feu apostolique nous embrase tous et qu'il éclate...

Alors peut-être, un jour, bien-aimés frères, sur les ennemis de notre Dieu et sur notre chère France, du fond de la nuit noire, verrons-nous se lever, comme une aurore, le salut. Ainsi soit-il.

## EXPLICATION POPULAIRE DES ÉVANGILES

PAR UN CURÉ DE CAMPAGNE

LE DIMANCHE DANS L'OCTAVE DE NOËL

**Evangile selon saint Luc, II, 33-39**

En ce temps-là, le père et la mère de Jésus étaient dans l'admiration sur tout ce qu'on disait à son sujet. Et Siméon les bénit et dit à Marie sa mère : Cet enfant que vous voyez est établi pour la ruine et la résurrection d'un grand nombre dans Israël ; IL SERA UN SIGNE AUQUEL ON CONTREDIRA. Et votre âme même sera percée d'un glaive, afin que les pensées de plusieurs, qui étaient cachées au fond de leur cœur, soient découvertes. Il y avait aussi une prophétesse, nommée Anne, fille de Phanuel, de la tribu d'Aser ; elle était fort avancée en âge, et avait vécu sept ans avec son mari, depuis qu'elle l'avait épousé étant vierge. Elle était alors veuve, âgée de quatre-vingt-quatre ans ; elle ne s'éloignait point du temple, servant Dieu jour et nuit dans les jeûnes et dans les prières. Etant donc survenue à la même heure, elle se mit aussi à louer le Seigneur et à parler de lui à tous ceux qui attendaient la rédemption d'Israël. Après qu'ils eurent accompli tout ce qui était ordonné par la loi du Seigneur, ils s'en retournèrent en Galilée, à Nazareth, ville dans laquelle ils demeuraient. Cependant l'Enfant croissait et se fortifiait, étant rempli de sagesse, et la grâce de Dieu était en lui.

### Plan

**Présentation de Jésus-Christ au temple. — Purification de Marie.** — Lois de Moïse concernant les mères et les enfants premiers-nés. — Marie et son divin Fils se soumettent à ces lois, pour nous servir de modèles. — Le saint vieillard Siméon et l'Enfant-Dieu. — Bonheur de ceux qui font la sainte communion. — Prophétie du martyre de Marie. — Conduite que doivent tenir les parents chrétiens à la mort de leurs enfants. — Anne la prophétesse. — Marie, modèle des mères chrétiennes dans la cérémonie de la purification.

Mes frères,

1. Quarante jours après la naissance de Jésus, Marie et Joseph le portèrent au temple de Jérusalem pour l'offrir au Seigneur ; et, en même temps, Marie s'y présenta pour se faire purifier. Ils avaient à accomplir deux lois de Moïse, que vous trouverez bon de connaître.

L'une concernait *les mères*. Les femmes qui avaient enfanté étaient regardées comme impures, et, pendant un certain temps, elles ne pouvaient paraître en public, ni entrer dans le temple. Cette loi avait pour but de rappeler aux hommes qu'ils sont dégénérés, et naissent souillés de la tache du péché d'Adam. Dès que les mères pouvaient sortir, elles devaient se présenter à la porte du temple, afin d'être purifiées et rétablies dans leurs droits

par les prières du prêtre. Dans cette cérémonie, elles offraient un agneau pour être immolé au Seigneur, si elles étaient riches; mais, si elles étaient pauvres, elles pouvaient le remplacer par deux tourterelles ou deux colombes.

L'autre loi concernait *les enfants*. Tout premier-né devait appartenir au Seigneur et lui être consacré. Ses parents n'avaient aucun droit sur lui, avant de l'avoir racheté par une petite somme d'argent. Dieu avait porté cette loi pour deux raisons : 1<sup>o</sup> afin de rappeler aux hommes qu'il est le maître absolu de toutes choses; et, à ce titre, il exigeait des Juifs, non seulement l'offrande de leurs fils premiers-nés, mais encore celle des premiers-nés des animaux et des prémices de tous les fruits de la terre; 2<sup>o</sup> afin que le souvenir du bienfait signalé de la sortie d'Egypte se conservât toujours vivant chez le peuple Juif.

Vous vous rappelez que Dieu, voulant le délivrer de l'esclavage des Egyptiens, avait fait périr, en une seule nuit, tous leurs premiers-nés, tandis qu'il avait épargné les enfants des Juifs.

2. Marie vint donc au temple de Jerusalem, afin d'être purifiée et de racheter son Fils, après l'avoir offert à Dieu. Mais elle y vint, surtout comme destinée à nous servir de modèle. La loi de la purification ne l'obligeait nullement, car elle n'avait point cessé d'être la plus pure des Vierges, en devenant mère, et son divin Fils était la sainteté même. Elle s'y soumet cependant, tout heureuse d'édifier le prochain et de pratiquer l'humilité, en faisant une action qui la pouvait faire considérer comme une femme ordinaire.

Où sont dans le monde les fidèles imitateurs de Marie, les observateurs scrupuleux des devoirs que la religion nous impose? Où sont ceux qui ne craignent pas de se gêner en les remplissant? Se gêner pour le bon Dieu, qu'est-ce que ça rapporte? On le fera volontiers, s'il s'agit de se procurer une satisfaction, un plaisir, un bénéfice, un honneur, s'il s'agit de plaire à une créature de qui on attend quelque chose; mais s'il est question de plaire à Dieu et d'accomplir sa volonté, on n'entend se contraindre que le moins possible. On saura trouver du temps pour tout faire, même le mal; mais de réciter quelques prières, matin et soir, d'assister à la messe le dimanche, de donner l'exemple à ses enfants, d'édifier le prochain, on n'aura nul souci.

Oh! comme nous sommes aveugles! comme nous sommes ennemis de nous-mêmes! Est-ce que le bon Dieu peut oublier sa promesse de nous rendre au centuple, dans ce monde et dans l'autre, tout ce que nous aurons fait pour Lui?

Jésus-Christ non plus n'était pas soumis à la loi gênante qu'il allait accomplir; mais il l'observa quand même, parce qu'il voulait nous apprendre la vertu d'obéissance, et nous donner une nouvelle preuve de son amour en s'offrant déjà à son Père, par les mains de Marie, comme la victime de notre rédemption.

3. Il plut à Dieu de révéler aux hommes une si précieuse offrande. « Dans ce temps-là, il y avait à Jérusalem, dit l'Evangile, un saint vieillard, nommé Siméon, qui attendait le Sauveur avec impatience et avait été divinement averti qu'il ne mourrait pas sans l'avoir vu. Conduit par une inspiration du ciel, il vint dans le temple au moment où Marie et Joseph y apportaient Jésus<sup>1</sup>. » — Comme il devait être beau, notre petit Jésus, dans sa toilette enfantine où Marie avait mis tous ses soins! Le luxe y manquait complètement, sans aucun doute; mais, en revanche, la propreté, la simplicité et le bon goût s'y étalaient avec toutes leurs grâces. Quelle figure ravissante d'enfant! Quel charmant sourire sur ces petites lèvres vermeilles! Quel doux reflet dans ces beaux yeux! Dites-moi: ne vous semble-t-il pas que son regard, quand il rencontre le vôtre, vous pénètre jusqu'au fond du cœur et qu'il a, comme l'aimant, une force secrète qui attire? Oh! que vous auriez été heureuses, n'est-ce pas, mères chrétiennes, de contempler l'Enfant-Jésus, le frère, le modèle, le Dieu de vos chers petits enfants!

Le vieillard Siméon dut certainement être frappé de la beauté céleste de l'Enfant-Dieu, ainsi que de l'extérieur si modeste et si noble de ses parents. Il dut certainement s'arrêter, saisi d'une douce surprise, devant ce spectacle attachant, devant cette famille à l'air pauvre et néanmoins si peu commun. Mais il éprouva bien autre chose que cette douce émotion. Une voix intérieure lui dit alors: « Le voici, le voici, celui que tu attends, celui que j'ai promis de te faire voir avant de mourir, ce *Messie* depuis si longtemps l'objet de tes vœux les plus ardents. » Rempli de la joie la plus vive, il s'approche avec respect de la mère de Jésus, lui demande l'enfant qu'elle porte dans ses bras, le presse avec amour contre son cœur, et s'écrie: « Vous pouvez maintenant, ô mon Dieu, vous pouvez me retirer de ce monde, puisque mes yeux ont vu le Sauveur, Celui qui doit être la lumière des nations et la gloire de notre peuple. »

4. Nous parlions tout à l'heure du bonheur de nos mères chrétiennes, si elles avaient pu, ne fût-ce qu'un instant, contempler l'Enfant-Jésus; mais que dire, quelles délices, s'il nous eût été donné, comme au saint vieillard Siméon, de le prendre dans nos bras et de le presser sur notre cœur! Eh bien! nous n'avons rien à lui envier: nous sommes plus privilégiés que lui, toutes les fois que nous recevons la sainte communion. Quand le prêtre nous montre cette petite hostie consacrée, qu'il tient entre ses doigts, si nous avons une foi vive et l'intelligence du mystère, ne nous semble-t-il pas entendre une voix intérieure qui nous dit: « Le voici, le voici Celui que tu attends et que tu désires! » Quand elle touche nos lèvres, n'est-ce pas comme un baiser de l'Enfant-Jésus? et une fois descendue dans notre poitrine, n'est-ce pas

<sup>1</sup> S. Luc, II, 25-32.



l'Enfant-Jésus reposant sur notre cœur ? Siméon se sentait si heureux qu'il désirait mourir : avec les sentiments qui l'animaient, n'aurait-il pas désiré vivre toujours, si, comme nous, il eût pu se nourrir de Jésus lui-même, par la sainte communion ? Oh ! qui nous donnera sa foi, son amour, sa joie, sa reconnaissance !

5. Les paroles et les sentiments du saint vieillard remplissaient d'admiration le père et la mère de Jésus. Mais bientôt à ces transports de joie succèdent les pensées les plus tristes. Siméon qui voit dans l'avenir, dit à Marie, en lui remettant son Fils : « Cet enfant sera une cause de salut pour les âmes droites, mais en même temps un objet de contradiction pour les méchants ; et votre cœur maternel, maintenant si heureux, sera un jour transpercé d'un glaive. » Ces paroles prophétiques firent connaître à Marie tout ce que son divin Fils aurait un jour à souffrir, et tout ce qu'elle-même devait endurer au pied de la croix. On peut dire que dès lors sa vie fut un martyre continu.

Combien de parents sont appelés à partager le sort de la mère de Jésus ! Cet enfant qu'ils ont accueilli avec tant d'amour et tant de joie à son entrée dans la vie, cet enfant sur lequel reposent tant d'espérances, tant de rêves de bonheur, leur sera peut-être ravi avant le temps par une mort inattendue. Alors un glaive de douleur transpercera leur âme. Oh ! parents chrétiens, s'il plaît à Dieu de vous éprouver de la sorte, ne murmurez pas contre lui ; n'accusez pas sa justice, ni sa bonté, ni son amour. Il n'a promis à personne une longue vie ; il n'a promis à personne, pas même à sa mère, un bonheur parfait ici-bas. La terre est un lieu d'exil ; la patrie est ailleurs. Si votre enfant meurt dans l'innocence de son baptême, la foi vous enseigne qu'il va prendre sa place au milieu des anges ; s'il meurt dans un âge plus avancé, procurez-lui, pendant sa maladie, les secours de la religion, et il mourra purifié, il mourra dans le baiser du Seigneur, et son salut sera assuré. Imitiez donc Marie, votre modèle. Elevez pour Dieu les enfants qu'il vous donne ; acceptez d'avance le sort qu'il leur destine ; et, s'il lui plaît de les appeler avant vous, vous serez sûrs de les retrouver dans le ciel.

6. Tandis que Siméon parlait encore, survint un témoin, également suscité de Dieu, pour annoncer au monde les hautes destinées de l'Enfant nouveau-né. C'était une sainte veuve, nommée Anne, fort avancée en âge. Depuis la mort de son mari, elle ne quittait presque pas la maison du Seigneur, le servant nuit et jour dans le jeûne et la prière. Etant donc survenue dans le temple, à cette heure, elle se mit aussi à louer le divin Enfant, disant de lui des choses merveilleuses à tous ceux qui attendaient le Sauveur du monde. Tels sont les premiers témoins à qui Dieu voulut révéler la naissance du *Messie* : les bergers de Bethléem, le

saint vieillard Siméon, Anne la prophétesse, pour nous apprendre que ses préférences vont toujours aux âmes simples et droites.

7. Dans la Présentation au temple, Marie nous a donné à tous un exemple admirable d'humilité et d'obéissance aux lois de Dieu ; mais elle est surtout un modèle pour les mères chrétiennes, qui doivent se faire un devoir de marcher sur ses traces. Si donc elles se montrent empressées de venir à l'église, pour leurs relevailles, cette pieuse démarche indiquera tous les beaux sentiments qui les animent : ce sera dire qu'elles veulent témoigner publiquement leur reconnaissance au Seigneur, lui consacrer leurs enfants et lui demander la grâce de remplir dignement leurs devoirs de mères. C'est bien là imiter la sainte Vierge et prendre le meilleur moyen de mériter sa puissante protection. Oui, imitez Marie, votre modèle, mères chrétiennes, et elle vous bénira ; elle bénira vos enfants ; elle vous obtiendra l'honneur et le bonheur d'en faire de vrais chrétiens sur la terre et des saints pour le ciel. Ainsi soit-il.

## PASTORALES POUR LES FÊTES DE NOËL

### I

#### POUR JEUNES GENS

(La scène se passe sur une des places de Bethléem, entre un groupe de jeunes gens des classes supérieures et un groupe de jeunes bergers).

### ACTE I

NÉRI. — A peine l'aube resplendissante se lève sur nos collines. L'heure est matinale pour vous, pasteurs, et un motif urgent a pu seul vous faire quitter sitôt vos pâturages.

Déjà l'on a vu plusieurs des vôtres venir ici cette nuit. Il y a là quelque chose d'insolite. La cité commence à s'ébranler.

ELIUD. — A juste titre, vraiment. Car jusqu'à présent le groupe des pasteurs, tout entier au soin des troupeaux, était demeuré aussi éloigné que possible des agitations de la ville.

RÉSA. — Aussi votre présence ici, à cette heure ne laisse-t-elle pas de nous surprendre très fort. Ne pourriez-vous nous dire quelle en est l'extraordinaire raison ?

JANNÉ B. — Quoi ! ne savez-vous pas la grande nouvelle ?

RÉSA. — Nous ignorons ce dont vous voulez parler. Malgré le grand concours des étrangers venus pour le recensement, la cité est absolument paisible. Pas le moindre mouvement ne s'y révèle, quelques sentiments que provoquent les ordres de l'empereur. Et les courriers venus hier de Jérusalem nous ont annoncé que le même calme règne universellement en Judée, bien plus, par toute la terre.

ELÉAZAR B. — Le ciel n'a-t-il pas pris soin de vous avertir ?

NÉRI. — Le ciel ?

JANNÉ B. — Ainsi vous ignorez vraiment ?... Mais est-ce à nous de divulguer ce que le Tout-Puissant seul a le droit de vous faire savoir ?

ELIUD. — Votre étonnement, vos hésitations accroissent nos désirs. Parlez donc, et ne nous cachez pas ce secret !

JANNÉ B. — Ce secret n'est pas le nôtre, et il est d'un ordre si élevé que je n'ose...

SIMÉON. — Eh quoi ! vos démarches ne l'ont-ils pas suffisamment trahi, et vous a-t-il été réellement défendu d'en parler ? D'ailleurs, vous avez trop piqué notre curiosité, pour que nous vous laissions aller ainsi.

LÉVI B. — Seigneur, venez-nous en aide !

JANNÉ B. — Si Dieu n'a pris comme confidents que d'humbles pasteurs, n'a-t-il pas pour cela des desseins cachés et devons-nous imprudemment aller à l'encontre de ces desseins ?

ELIUD. — Non, non, dans tous les temps ce que le Dieu d'Israël a révélé à quelques-uns pour le bien de son peuple, il a voulu le faire connaître à tous. Il en a été ainsi depuis Abraham et Moïse. Les prophètes n'ont jamais prétendu garder pour eux ce qui leur avait été montré dans leurs visions, ils l'ont toujours publié ouvertement, même au péril de leur vie.

LÉVI B. — C'est vrai. Mais encore l'on dit que vous autres, fiers de votre naissance et de votre instruction supérieure, vous dédaignez Moïse et les prophètes, mettez en oubli les prescriptions de la Loi, méconnaissent le Dieu de nos pères, et n'attendez plus le Messie promis.

SIMÉON. — Plusieurs, hélas ! ne méritent que trop ces reproches déshonorants. Nous, pas ! Du moins nous efforçons-nous de réagir vivement contre l'impiété régnante. Pour être plus forts, nous nous sommes même associés et nous n'avons qu'un vœu : grouper autour de nous tous nos camarades de bonne volonté, à quelque classe et à quelque profession qu'ils appartiennent.

ELIUD. — Notre devise est : « Il faut aller au Vrai avec toute son âme et observer intégralement la Loi divine. » N'est-ce pas aussi la vôtre, pasteurs dont le loyalisme, la fidélité à Jéhovah, l'austérité de vie, l'attachement à nos traditions sont connus de tous ?

JANNÉ B. — Assurément. Votre devise est la vive expression de nos sentiments les plus intimes... Et vous accepteriez, oubliant la distance qui nous sépare, que nous entrions dans votre noble association, nous jeunes pasteurs sans instruction et sans culture ?

ELIUD. — Plus que jamais il nous semble nécessaire de fonder une union étroite entre tous ceux qui ont les mêmes espérances et tendent à un même but.

JANNÉ B. — Et quel est ce but immédiat que vous vous proposez ?

RÉSA. — Vous le savez comme nous : les

croissants sincères, et le nombre en est, quoi qu'il paraisse, resté grand, attendent l'avènement prochain du Messie, du Sauveur d'Israël. C'est, d'après Michée, à Bethléem, la cité de David, qu'il doit naître. Noblesse oblige. Nous qui espérons fermement que ce Messie promis appartiendra à notre génération, qu'il se fera notre compatriote, nous voulons être prêts lorsqu'il viendra, et même un jour, s'il nous juge dignes, mériter d'être admis au premier rang de ses disciples.

ELIUD. — Je ne sais pourquoi, en vous entendant parler du Messie, mon cœur s'émue et brûle d'une étrange ardeur. Un secret pressentiment me dit que le jour est proche où Celui qui est le Désiré des nations et l'Attente d'Israël doit paraître.

NÉRI. — Nous ne pouvons douter, en effet, que les oracles des prophètes ne reçoivent à bref délai leur accomplissement. Daniel en particulier est formel, et nous sommes au terme précis marqué par lui.

RÉSA. — Heureux jour que celui où l'on pourra dire : Il est né l'Emmanuel ! D'avance je le salue, ce jour fortuné entre tous, et le proclame le plus beau jour, le plus grand, le plus divin qui ait été donné aux hommes. Oui, je mourrai joyeux, content, si je puis seulement en contempler l'aurore bénie.

ELÉAZAR B. — Ce jour que vous appelez par des vœux si touchants...

RÉSA. — Eh bien !

ELÉAZAR B. — C'est celui-là même qui luit pour nous.

NÉRI. — Qu'entend-je ? Qu'avez-vous dit ?

ELÉAZAR B. — Connaissant désormais vos sentiments, nous n'avons plus de raison pour taire le divin mystère. N'est-il pas avéré que si nous différons par ailleurs, nous avons du moins une âme commune ?

Apprenez-le donc : cette nuit, cette nuit même, le Messie est né.

ELIUD. — O joie, ô bonheur incomparable ! Est-ce possible ? Dites-vous vrai ?... Mais non, ce serait trop beau, et vous êtes sans doute le jouet de vaines illusions, peut-être de quelque imposture !

ELÉAZAR B. — Nous avons le témoignage du ciel lui-même.

NÉRI. — De grâce alors, vite racontez-nous ce que vous savez de cet heureux événement, et gardez-vous de nous rien dissimuler.

ELÉAZAR B. — Ecoutez donc !

A peine cette nuit était au milieu de sa course. Dans la prairie, au loin, nos pères et quelques-uns de nos camarades veillaient à la garde des troupeaux. Soudain une lumière éclatante et surpassant celle du soleil descend du ciel et brille à leurs yeux. Interdits, pâles d'effroi, ils regardent et tombent prosternés. Mais parmi cet éblouissement un ange se détache, apparaît à leurs côtés, et d'une voix attirante et douce : « Ne craignez rien, pasteurs, dit-il. Car, je vous annonce un



grand sujet de joie pour vous et pour tout le peuple. Il vient de vous naître aujourd'hui un Sauveur qui est le Christ, le Seigneur, dans la ville de Bethléem. »

SIMÉON. — Sur les lèvres de tout autre, un tel récit paraîtrait suspect. Mais l'accent de sincérité que vous mettez en toutes vos paroles le rend déjà croyable. Et puis, l'ange du Seigneur a dû vous donner quelque signe pour connaître sûrement le Nouveau-né.

JANNÉ B. — En effet, il ajouta : « Voici quel en est pour vous le signe : Vous trouverez un enfant enveloppé de langes et couché dans une crèche. »

ELIUD. — C'est là, en vérité, un signe étrange dont le mystère m'échappe.

JANNÉ B. — Ce n'est pas tout. A l'instant même se joignit à l'ange la multitude des esprits célestes. Ils louaient Dieu et disaient : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté. »

ELIUD. — Je comprends maintenant. Ainsi se trouvait admirablement relevée la bassesse du signe indiqué par l'ange. Après tous ces merveilleux prodiges, impossible de ne pas croire. Mais encore, j'ai hâte de connaître la suite.

JANNÉ B. — La suite est simple et se devine aisément. Nos pasteurs, émus plus qu'on ne peut le dire, ne doutèrent pas un instant de la bonne nouvelle que l'ange leur avait annoncée. Laissant aussitôt à quelques-uns d'entre eux la garde des troupeaux, ils accoururent à Bethléem. Là ils connurent la vérité des paroles de l'ange. Ils virent longuement l'Enfant et sa mère. Puis ravis d'admiration, l'âme débordant de joie et de reconnaissance, ils revinrent, louant et glorifiant Dieu de tout ce qu'ils avaient entendu et vu.

SIMÉON. — Et vous-mêmes, à votre tour, ne venez-vous point visiter et adorer ce Messie dont la naissance elle-même est déjà entourée de tant de merveilles ?

LÉVI B. — Vous n'en pouvez douter. C'est ce devoir, cette joie qui nous amènent en ces lieux. Nous avons hâte de déposer aux pieds de notre Roi l'hommage de notre fidélité et de notre dévouement le plus absolu.

SIMÉON. — Souffrez donc que nous nous joignons à vous pour ce grand devoir. Ensuite, si vous y consentez, il sera facile de nous concerter et de nous unir en vue de l'action que l'approche du règne messianique impose à nos communs efforts.

## ACTE II

NÉRI. — N'ayant pu pénétrer tous à la fois dans l'humble et étroit réduit où voulut naître le Messie que tous nous avons reconnu et adoré avec tant de bonheur, vous nous avez, jeunes pasteurs, laissés entrer les premiers. Nous vous en avons une vive reconnaissance. Aussi, pour nous conformer à la parole donnée, nous vous avons attendus

ici pour vous dire nos impressions, et avoir communication des vôtres.

LÉVI B. — Comment redire tant de douces choses que notre cœur a senties, mais que notre intelligence n'a pu comprendre ?

ELIUD. — Rien de plus juste. Et moi-même, jusque dans le ravissement de l'extase, je voyais les mystères se dresser devant moi, déconcertants, insolubles.

NÉRI. — Raison de plus pour mettre en commun les lumières que chacun a reçues. Car il est très important que nous connaissions dès aujourd'hui quel caractère distinctif marquera le règne du Messie nouveau-né ; et il me semble que les circonstances diverses qui entourent sa naissance sont de nature à nous éclairer amplement à cet égard.

RÉSA. — D'après l'opinion commune, le Messie doit apparaître comme un dominateur puissant, un conquérant invincible qui nous délivrera du joug de nos ennemis, s'assoiera sur le trône de David et ouvrira pour Israël une ère de gloire et de prospérité inouïe.

ELÉAZAR B. — Et cette opinion, vous la partagez encore ?

ELIUD. — Tout ce que nous avons vu et entendu la contredit de la manière la plus catégorique, la plus formelle.

JANNÉ B. — J'ai souvent, dans le calme des champs et tout en gardant mon troupeau, interrogé nos saints Livres, et je n'y ai point trouvé, en aucun passage, ce que nos Scribes et nos Docteurs eux-mêmes nous enseignent, avec une pleine assurance, touchant le règne glorieux et temporel du Messie.

ELIUD. — Et quelle idée, alors, vous êtes-vous faite du Messie à venir ?

JANNÉ B. — Nulle autre que celle que les auteurs inspirés de la Bible nous en ont donnée. Aux yeux de Moïse, le Messie doit être un prophète, son égal en puissance.

Pour David, c'est un roi, son fils, héritier de ses grandeurs comme de ses infortunes.

D'après Isaïe, une Vierge sera sa mère. Il prêchera la bonne nouvelle aux pauvres, il guérira les infirmes et rendra la santé aux malades. Puis il sera méprisé et rejeté, conduit à la boucherie comme un agneau. Mais il ne connaîtra la mort des malfaiteurs que pour voir son tombeau glorieux.

Alors seulement, ainsi que nous le lisons dans les psaumes, il s'assoiera à la droite de Jéhovah, et de là étendra son règne sur le monde.

SIMÉON. — Tout cela, et rien autre, se trouve dans la sainte Ecriture. Je le vois maintenant d'une façon claire, évidente. Car jusqu'à présent, je l'avoue, malgré une étude approfondie des textes, le Livre sacré était resté fermé pour moi.

ELIUD. — Vous ne m'expliquez pas, cependant, cet état humilié, cette pauvreté, ces souffrances qu'a choisis le Messie pour se manifester au monde.

JANNÉ B. — S'il doit sauver et convertir le monde, à commencer par les pauvres, quelle autre voie aurait été plus efficace ?

ELIUD. — Mais c'est là même le renversement de toutes les idées reçues !

JANNÉ B. — Il n'est pas étonnant que le monde, après des siècles d'égarements et d'ignorance, ait des idées complètement opposées à celles de Dieu. Dites-moi, qu'est-ce que Dieu doit faire pour réformer ces erreurs, sinon frapper les esprits par un violent contraste et les amener à de salutaires réflexions ?

SIMÉON. — Plus la maladie est grave et invétérée, plus la médecine doit être forte.

ELIUD. — Les jugements de Dieu sont vérité et sagesse.

RÉSA. — Ainsi, cette étable abandonnée, ouverte à tous les vents, cette crèche, ces langes, cette faiblesse, ces larmes ?...

JANNÉ B. — ... sont une prédication vivante bien propre à redresser tant de conceptions fausses et d'espérances chimériques, comme s'en sont formées un si grand nombre d'Israélites.

ELIUD. — N'est-il pas à craindre plutôt qu'ils ne trouvent là un objet de scandale, et que les sages n'y découvrent que folie ?

ELÉAZAR B. — Peut-être. Aussi rappelez-vous les paroles des anges : « Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté. »

RÉSA. — Les âmes droites, les âmes humbles sauront discerner la vérité et aller à Dieu. Les esprits superbes, ceux qui ont une volonté perverse, se verront, et ce sera justice, rejetés du royaume.

LÉVI B. — Que ferons-nous alors ?

SIMÉON. — Il apparaît clairement que le règne du Messie sera tout spirituel. Appliquons-nous à devenir des hommes spirituels, et pour cela dépouillons ces idées charnelles que nous avons partagées avec tout le peuple, et dont seul un long effort sera capable de nous débarrasser entièrement.

NÉRI. — Quand serons-nous ces hommes spirituels, dignes de participer au royaume messianique ?

RÉSA. — N'est-ce pas, en vérité, lorsque nous serons devenus semblables à l'Enfant divin que nous avons contemplé dans sa crèche, humbles, mortifiés, détachés des richesses, dévoués comme lui ?

LÉVI B. — Ce sera difficile !

ELÉAZAR B. — La nature aura peut-être à souffrir. Mais auprès de l'Enfant-Dieu, n'avons-nous pas senti nos âmes prêtes à tous les sacrifices et à la mort même pour procurer son règne ?

SIMÉON. — Nous avons compris, rien qu'à le voir dans sa crèche, ce que sera un jour notre véritable Chef. Son exemple enflamme notre courage, et pour lui plaire, rien ne doit nous paraître impossible.

NÉRI. — Oui, mais encore, pour mieux atteindre ce but, scellons plus étroitement l'alliance qui s'est établie aujourd'hui entre nous, et tous en-

semble jurons de consacrer notre vie au Messie, à son règne.

Tous. — Nous le jurons !

## II

POUR JEUNES FILLES

### SCÈNE I

(Lia et Noémi)

LIA (*à genoux et priant à haute voix*). — Cieux, versez d'en haut votre rosée... Que la terre s'ouvre et germe le Sauveur !

Venez, divin Messie, venez et sauvez-nous !

NOÉMI (*entrant*). — Toujours en prière, Lia ! Je reconnais là ta piété sincère. Mais aujourd'hui je te trouve une ardeur plus expressive que d'ordinaire. Si je ne me trompe, c'est l'avènement du Messie que nous attendons, qui fait l'objet de tes si ferventes supplications ?

LIA (*debout*). — Tu ne saurais croire, ma chère Noémi, combien je soupire chaque jour, non seulement pour moi, mais pour tout notre peuple si accablé, si malheureux, après cet avènement béni !

NOÉMI. — J'admire et je partage pleinement tes sentiments.

LIA. — Et comment ne serions-nous pas émues jusqu'au fond de l'âme, de voir le Dieu de nos pères indignement méconnu et son culte mis en oubli ? Non moins qu'au temps où Jérémie, le grand prophète d'Israël, faisait entendre ses immortelles lamentations, les chemins de Sion sont désolés parce que personne ne se rend plus aux solennités saintes.

NOÉMI. — Aussi est-ce chose pitoyable que le spectacle des maux qui ont fondu sur nous. Le sceptre est sorti de Juda, Israël conserve à peine une ombre de sa gloire passée. Il subit un joug odieux. Les sectes, en le divisant, rendent son malheur incurable. Et loin de songer à se convertir, comme il le devrait, il suit obstinément la voie funeste qui le conduit aux abîmes.

LIA. — Grande au-delà de toute expression est notre misère. Tout espoir humain s'éloigne de nous. Nos jeunes gens, hélas ! eux de qui dépend l'avenir de notre race, ont perdu de vue les grands devoirs qui leur incombent. L'esprit tout rempli de pensées et de projets futiles, ils n'étudient plus nos saints Livres, ils sont devenus ignorants de la seule science nécessaire. Leur cœur amolli ne connaît plus les saines et fortes résolutions inspirées par l'amour de la religion et de la patrie. La vertu, ornement du jeune âge, la vertu si belle et si noble, ils ne la connaissent que pour la blasphémer, ils auraient honte de la pratiquer.

NOÉMI. — Que dis-tu des jeunes gens ? Regarde plutôt de notre côté. Qu'est devenue l'antique simplicité de notre sexe ? Il me souvient qu'en



me berçant toute petite sur ses genoux, mon aïeule vénérée me racontait d'admirables traits dont elle-même avait été témoin et peut-être bien actrice. « On voyait de son temps, me disait-elle, les jeunes filles modestes, obéissantes, soumises et pieuses, filant et tissant à merveille le chanvre et le lin ; on voyait les épouses fidèles, appliquées à faire du foyer domestique un séjour charmant et joyeux ; les mères héroïquement dévouées et mettant toute leur gloire dans leurs nombreux enfants. »

LIA. — Oh ! l'heureux temps et qu'il y faisait bon vivre ! Mais ne pouvons-nous du moins nous en inspirer et ressusciter par notre exemple ces nobles traditions ?

NOËMI. — Si mes parents me le permettaient, j'aurais vite renoncé à ces vanités, à ce luxe immodéré, dont l'inconvenance égale souvent la futilité et que la santé réprouve non moins que la vertu. Mais il faut compter avec la mode...

LIA. — La mode, la mode. Ne peut-on vraiment s'en affranchir et revenir à cette simplicité de bon goût ? Si tu le veux, nous commencerons à nous deux cette campagne libératrice, et peut-être que plusieurs de nos compagnes...

## SCÈNE II

(Noëmi, Lia, Rachel et Judith. — Rachel et Judith entrent en même temps)

RACHEL. — Salut, chères amies. Nous sommes ravies de vous rencontrer ici toutes deux, et vous devinez sans doute l'objet de cette visite matinale. La soirée que donne aujourd'hui le gouverneur romain et à laquelle est conviée toute la jeunesse noble de Bethléem nous préoccupe vivement...

JUDITH. — Aussi sommes-nous venues nous entendre avec vous et savoir quelle parure vous vous proposiez de porter... Mais vous ne répondez pas ?

LIA. — Les filles d'Israël peuvent-elles prendre part à des fêtes profanes, lorsque surtout ce sont les oppresseurs de leur pays qui les y convient ?

NOËMI. — Jusqu'ici nous n'avons pas quitté les vêtements de deuil que nous ont fait prendre les malheurs de notre patrie. Nous n'avons pas de parures mondaines pour plaire à l'étranger.

JUDITH. — Étrange en vérité est votre langage, et je m'étonne de le trouver sur les lèvres de jeunes Israélites aussi entendues que vous ! Il y a beau temps déjà que la jeunesse a secoué ces préjugés d'un autre âge. Et que nous servirait de garder cet air triste et renfrogné en face de réalités qu'il n'est pas en notre pouvoir de changer, d'imposer une plus longue contrainte à tous les instincts de notre cœur ?

LIA. — Vous trouvez notre langage étrange, mais le vôtre, Judith, est bien près d'être sacrilège. Nos sentiments, nos paroles sont conformes aux aspirations qui animent encore à cette heure tous les Juifs demeurés fidèles à la foi de leurs pères. Eh quoi ! Abraham, le père des croyants,

n'a-t-il pas cru contre toute espérance ? Et nous, ses enfants dégénérés, alors que va sonner l'heure marquée par la Providence pour la délivrance de notre peuple, nous abdiquerions nos saintes ambitions,... et pourquoi ? pour faire la joie de nos ennemis !

RACHEL. — O discours pleins d'imprudence ! Ne savez-vous pas combien les Romains sont ombrageux et ne craignez-vous pas ?...

NOËMI. — Nous ne craignons qu'une chose : c'est d'offenser Dieu et de nous déshonorer par une lâche apostasie !

JUDITH. — Et quels fruits attendez-vous de votre rébellion, de votre attachement incompréhensible à un état de choses qui n'est plus et ne peut plus être ? Dieu lui-même depuis longtemps nous a abandonnés. L'empire romain est plus puissant, plus affermi que jamais. Sur qui comptez-vous pour cet affranchissement chimérique dont seules vous vous bercez vainement ?

LIA. — Sur qui nous comptons ?... Mais sur le Messie lui-même que les Patriarches ont salué par des vœux si ardents, dont nos pères ont impatiemment désiré la venue, que les Prophètes ont vu se lever dans une incomparable majesté et dont ils ont fixé l'avènement précisément aux jours où nous sommes.

RACHEL. — Trêve d'enthousiasme !... Dites plutôt que ces jours sont passés et que le Messie promis n'a point paru. Or, il ne nous convient pas à nous de prolonger cette attente. Nous voulons vivre de réalités et non de vagues espérances. C'est pourquoi nous n'aurons garde de refuser les avances des Romains, et nous mettrons à profit cette occasion favorable pour lier définitivement société avec eux.

NOËMI. — Allez donc ! Renoncez au règne messianique dont nous aimons, nous, à saluer l'aurore déjà blanchissante, Mais n'espérez pas nous associer à vos sacrilèges projets. Nous les réprouvons de toute notre âme. Nous gardons et, quoi qu'il arrive, nous garderons à jamais notre foi ; car, nous sommes assurées que, l'heure venue, Dieu tiendra sa parole !

(Rachel et Judith se retirent).

## SCÈNE III

(Noëmi, Lia)

LIA. — Quelle amère tristesse de voir et d'entendre ce que nous voyons et entendons ! Noëmi, les larmes m'en viennent aux yeux et mon cœur est oppressé de douleur. Quoi donc, l'apostasie va-t-elle se consommer et devenir générale ? Ne restera-t-il plus personne, sinon deux humbles filles du peuple, à espérer en Dieu et à attendre le salut qu'il nous a promis ?

NOËMI. — Dieu connaît les siens, ceux qui l'aiment et lui sont demeurés fidèles. Maintenant ils vivent ignorés du monde. Mais au jour prochain du Messie, ils se déclareront hardiment.

Alors, n'en doute pas, les foules acclameront le vrai Roi d'Israël et s'attacheront à Lui.

LIA. — Mais si le Messie apparaît sous les traits d'un monarque puissant, invincible, quel sera à son égard le rôle des humbles, des petits et des pauvres ?

NOËMI. — Le Messie sera roi, les oracles des prophètes l'attestent, mais un roi pacifique, plein de mansuétude et de douceur, qui pour évangéliser les pauvres se fera semblable à eux, et guérira toute langueur et toute infirmité.

LIA. — Oh ! que j'aime à l'entendre dépeindre ainsi le Messie futur, et qu'il me sera doux, si tu dis vrai, de me vouer à son service !

NOËMI. — Oui, réjouissons-nous, chère Lia, car ce désir de ton cœur est aussi le mien. Et puis, j'ai comme un secret pressentiment que nous ne tarderons pas à être exaucées.

Mais j'aperçois Elisabeth et Respha, les deux filles du pasteur Ruben, qui se dirigent de ce côté. Puisse leur visite toujours agréable nous faire oublier celle de tout à l'heure !

#### SCÈNE IV

(Noémi, Lia, Elisabeth et Respha)

NOËMI. — Soyez les bienvenues... Rien à cette heure ne pouvait nous causer un plus vif plaisir que votre arrivée.

LIA. — Oui, vos douces paroles calmeront la douleur que nous avons ressentie d'une autre visite.

ELISABETH. — Auriez-vous vu Judith et Rachel ? Nous les avons rencontrées à l'instant. Elles paraissaient très empressées et manifestaient une folle et exubérante gaieté. Nous n'avons pu toutefois en pénétrer le mystère, car elles ont passé près de nous d'un pas rapide et sans nous remarquer.

NOËMI. — Ce qui fait leur joie à elles, et notre tristesse à nous, c'est cette misérable invitation à une fête donnée par le gouverneur romain, et dont sans doute vous êtes informées déjà.

RESPHA. — Les vierges d'Israël se doivent aujourd'hui à d'autres soucis et plus nobles et plus saints.

LIA. — Pouvons-nous oublier, en effet, la condition humiliée que subit notre peuple, les maux que les progrès de l'impiété et nos péchés attirent incessamment sur notre tête !

Oh ! qu'il est temps que paraisse Celui qui doit mettre fin à nos malheurs, nous apporter le salut et la paix !

RESPHA. — Ayez confiance, l'heure de la rédemption a sonné pour Israël.

NOËMI. — Nous savons que nous touchons au terme fixé par Daniel pour la réalisation de nos plus chères espérances.

RESPHA. — Ces espérances ont reçu leur accomplissement.

LIA. — Serait-il vrai ? Que voulez-vous dire ?

ELISABETH. — Le Messie est né aujourd'hui même dans la cité de David.

LIA. — Quelle bonne et heureuse nouvelle !

NOËMI. — Gloire à Dieu, qui nous donne cette ineffable joie ! Mais, de grâce, comment le savez-vous ? Qui vous l'a appris ?

ELISABETH. — Nos pères eux-mêmes, instruits de cet événement par les anges et appelés les premiers auprès du Messie naissant.

NOËMI. — Ainsi donc le Seigneur a choisi les plus humbles parmi son peuple pour en faire les confidentes et les témoins privilégiés de son grand mystère ! Cela seul déjà me porte à bien augurer du règne messianique.

Et sous quels traits a paru ce divin Messie ?

ELISABETH. — Sous les traits d'un petit enfant, plein de grâce et de vérité.

LIA. — Il ne pouvait se montrer plus aimable.

Mais encore, où est-il né ? Quelle maison, quel palais abrite son berceau ?

ELISABETH. — Il est né, en dehors de la ville, dans une pauvre étable, et il a été enveloppé de langes et déposé dans une crèche.

NOËMI. — Ciel, quel dénuement !

LIA. — De plus en plus, je reconnais le Messie que je m'étais depuis longtemps figuré comme l'ami particulier des pauvres, des petits et des humbles.

RESPHA. — Et voyez comme il accomplit dès à présent sa mission sublime de Rédempteur, dans cet état de souffrance qu'il a volontairement choisi !

LIA. — Oh ! qui me donnera de recueillir ses premières larmes où se révèlent déjà toutes les tendresses de son cœur pour nous !

NOËMI. — Quel bonheur si je pouvais contempler son céleste sourire, baiser ses pieds et ses petites mains chargées de tant de bénédictions pour les pécheurs !

ELISABETH. — Il ne tient vraiment qu'à vous de jouir de ce bonheur, objet de vos vœux. L'accueil si tendre qu'elle a fait à nos pasteurs, sa mère le réserve, n'en doutez pas, à tous ceux qui se montreront les amis de son divin Enfant.

LIA. — Il me vient à ce sujet une idée qu'il faut que je vous communique.

ELISABETH. — Parle, nous nous y associons d'avance.

LIA. — Vous nous avez dit que le béni Sauveur était né en dehors de Bethléem et dans une étable. C'est donc que ses parents sont étrangers à notre ville où ils n'auront pu trouver de gîte à cause de l'encombrement produit par l'exécution de l'édit impérial ?

ELISABETH. — Tu as deviné juste. Marie, sa mère, la fille de Joachim et d'Anne et l'épouse de Joseph le charpentier, issu comme elle de la race royale de David, a vainement cherché dans toute la ville un logement, et elle a dû se retirer dans cette grotte abandonnée et désormais glorieuse entre tous les lieux de la terre.

LIA. — Mon projet serait donc, et d'avance mon cœur palpite d'une sainte impatience de le voir réalisé, d'offrir à l'enfant, à ses parents, un logement plus convenable en notre maison, si, comme



j'en suis sûre, mon père et ma mère y consentent.

NOËMI. — Oh ! c'est là une inspiration du ciel ! Que j'envie ton sort, Lia, si tu es exaucée !

ELISABETH. — Elle le sera assurément. Car déjà, je le sais, Joseph se préoccupe de trouver un abri meilleur, en attendant que l'enfant s'étant suffisamment fortifié, il puisse avec lui retourner à Nazareth, sa patrie.

LIA. — Alors, si vous me le permettez, je vais me hâter de mettre mon projet à exécution. Mais soyez assurées que quand j'aurai satisfait ma dévotion envers le divin Enfant, toute ma joie la plus chère sera de vous ménager un accueil favorable auprès de Lui, et de vous faire partager mon bonheur.

## PETITE INSTRUCTION POUR LE DERNIER DIMANCHE DE L'ANNÉE

### LE VOYAGE DE LA VIE

Mes frères,

Avant de terminer cette année, arrêtons-nous un instant, et ramenons notre esprit aux pensées sérieuses.

De cette année, les jours ont passé, les semaines ont passé, les mois ont passé, et bien vite, n'est-ce pas ? Et en y songeant, ces jours derniers, je me rappelais les paroles de saint Paul : « Nous n'avons pas ici-bas une demeure où nous devons nous arrêter et rester toujours, mais nous nous dirigeons vers une demeure future, » qui est le but de notre vie. Vérité facile à comprendre à la fin d'une année si rapidement parcourue ! Non, le but de notre vie, ce n'est pas la terre, ce n'est pas la mort, ce n'est pas la pourriture du tombeau, ce n'est pas le néant ; le but de notre vie, c'est le ciel, la demeure d'en-haut.

Notre vie, on l'a souvent comparée à un voyage, et les paroles de l'apôtre nous montrent combien cette comparaison est exacte. Voyageurs sur la terre, nous marchons vers l'éternité, de même que le voyageur poursuit son chemin droit, droit vers le but qu'il s'est proposé et qu'il veut atteindre avant qu'il soit nuit et que l'obscurité l'empêche d'achever sa route : du berceau à la tombe, il nous faut marcher, toujours, sans arrêt, car il nous faut arriver au but avant que la nuit vienne fermer nos yeux.

Ce voyage important et inévitable, comment le faire ? Par quelles routes devons-nous passer ? Je prendrai, pour répondre, une comparaison dans les voyages que vous faites vous-mêmes ; et parmi ces voyages, je n'en trouve pas qui conviennent mieux que *les voyages en chemin de fer*. Il nous est bien permis de tirer une leçon des choses qui paraissent les plus étrangères à notre âme, et vous allez voir tous les enseignements de salut qu'un chrétien peut y trouver.

I

Le départ pour le grand voyage de la vie commence à toute heure. Chacun a la sienne ; elle est pour lui l'heure où il entre en ce monde, où la voix de Dieu l'appelle, tire son âme du néant, l'unit à un corps, et lui donne le signal, comme le signal du chef de gare indique au mécanicien que le moment est venu de continuer sa route.

L'arrivée au but n'a pas d'heure fixe. On arrive quand il plaît à Dieu, au moment qu'il détermine lui-même, quand il dit : « Halte ! voici la mort, voici l'éternité ! » Et déjà cette incertitude de l'heure d'arrivée pèse péniblement sur notre âme : à chaque seconde, cette voix divine peut nous arrêter brusquement, comme un frein puissant, dans notre course à travers la vie.

Pour ce voyage, mes frères, il n'existe pas de billets d'aller et retour : on va, on ne revient plus ; une fois que le but est atteint, une fois que la dernière porte s'est fermée, elle ne s'ouvre plus. Qu'y a-t-il derrière cette porte ? — Pour celui qui ne croit pas, il y a l'inconnu, un inconnu mystérieux, qui assombrit encore la pensée qu'il n'en reviendra pas et que ce sera là sa demeure pour l'éternité. Il se dit qu'il n'y a rien, mais... si pourtant il y avait quelque chose !... — Pour celui qui croit, derrière cette porte, c'est le ciel, le bonheur infini, gagné par la fidélité à suivre la voie, à suivre les rails, si vous voulez, qui conduisent au but.

Dans ce voyage non plus, pas de trains de plaisir, ou, du moins, Dieu, le maître, n'en a pas mis ; le train des plaisirs, dans la vie de l'homme, ne mène pas au but : nous verrons tout à l'heure où il se dirige.

Dans ce voyage, nous emportons avec nous nos bonnes œuvres, nos mérites, nos prières, nos travaux, nos souffrances : c'est là en quelque sorte notre bagage. Nul autre n'est admis ; rien autre chose que le devoir accompli ne peut être transporté avec nous. Se charger d'autres bagages, se charger de péchés, de désobéissances à Dieu, de médisances, d'injustices, c'est s'exposer à un accident, à un retard funeste, c'est s'exposer à être arrêté par la main divine avant que d'avoir pu se délivrer de tout ce fardeau, qui n'est pas accepté au ciel, par une confession tardive. Qui est certain que cette main du chef ne lui barrera pas le passage par un coup subit ? Qui peut être sûr que la mort ne le surprendra pas la conscience trop chargée ?... Le départ commence à notre première heure ; mais l'arrivée, ... qui sait ?

Dieu, en nous mettant sur la voie où il faut marcher, nous a donné notre billet de voyage : il nous l'a donné gratuitement et nous devons le conserver tel qu'il l'a fait, pour le lui rendre à la sortie ; nous devons aussi nous en servir comme il nous le dit dans ses règlements, et comme il nous l'indique par ceux qui sont chargés de nous montrer le chemin et de contrôler si nous sommes en règle. Ce sont d'abord tous les dons naturels que sa bonté a répandus sur nous : notre intelligence, notre volonté, nos talents, nos membres, les biens

terrestres, les choses qui nous entourent. Ce sont encore et surtout les dons surnaturels, en particulier le baptême qui met en nous la grâce de l'innocence et de la sainteté, qui marque notre âme d'un caractère ineffaçable, le caractère d'enfant de Dieu, comme le billet de chemin de fer porte imprimée la marque qui le distingue et établit sa valeur. De temps en temps, Dieu, par ses ministres, contrôle si notre billet est intact, si la grâce est encore en nous : c'est la première communion, c'est la confirmation, c'est le sacrement de mariage, c'est la confession annuelle, c'est la communion pascale. Si cette grâce n'est plus en notre âme, ou si vous voulez, si nous avons perdu ce billet par le péché, Dieu nous redonne par ses ministres ce que nous avons perdu. Mais ici, il ne le redonne plus gratuitement, et on doit l'acheter par le repentir et par une confession sincère. — Et puis, disons-le également, Dieu ne redonne les billets égarés, que pendant le voyage : à l'arrivée, il ne donne pas, il les réclame. Malheur à celui qui a perdu son billet et n'a pas su le retrouver où Dieu l'avait mis ! Malheur à celui qui a perdu la grâce et qui est mort en état de péché mortel !

Voilà, mes frères, voilà déjà quelques-unes des conditions de notre marche, quelques-unes des choses nécessaires pour que nous puissions espérer faire le voyage sans accident, dans ce train de la vie qui nous emporte malgré nous vers l'éternité.

Après ces dispositions générales, arrivons au voyage lui-même.

## II

Quand tout est prêt, le train part : quand nous avons tout ce qui est nécessaire, nous partons dans la vie.

Les roues de la locomotive qui fend l'espace, suivent fidèlement les deux rubans d'acier, les rails que l'on a posés avec un soin méticuleux et attachés solidement. — De même, dans notre existence, il y a des rails pour guider notre marche, conduire notre inexpérience, nous maintenir dans la voie sûre et nous mener directement à la station du ciel. Ces rails, ces rubans d'acier, solidement attachés au sol, ce sont d'un côté les commandements de Dieu, de l'autre les commandements de l'Eglise, loi inflexible, incassable, dure comme l'acier et que les écarts de l'homme ne sauraient détruire ou entamer. Dieu a posé lui-même ces deux rails, au bout desquels il nous attend ; ils sont comme lui immuables ; les machines les plus puissantes peuvent passer : la loi de Dieu demeure inébranlable, elle n'a pas changé d'une seule lettre depuis le commencement du monde. Les hommes peuvent s'en écarter, ou, permettez-moi encore cette comparaison, ils peuvent sauter par dessus les rails et les barrières, transgresser la loi de Dieu, combattre contre Dieu et contre son Christ : la loi reste, les commandements demeurent, pendant que les hommes iront s'égarer, s'enliser dans les terres voisines, chercher en vain la lumière et le bien en dehors de Dieu.

En suivant donc docilement ces deux lois directrices, nous sommes assurés de faire un bon voyage. Il y aura, le long de la voie, des montées et des descentes ; il y aura des moments aisés dans notre vie et des moments pénibles, il y aura des souffrances, des instants où le fardeau nous paraîtra bien lourd ; mais, si nous marchons tout droit devant nous, si nous maintenons notre vie sur ces rails, nous irons jusqu'au but. — Le train du chemin de fer ne peut aller droit sans rails ; l'homme ne peut aller droit son chemin sans loi qui le dirige et qui l'amène à la station du repos.

Sur la ligne qui conduit au ciel, on rencontre, d'espace en espace, comme un indicateur pour annoncer une bifurcation : il y a une voie droite, il y en a une qui s'écarte plus ou moins ; il s'agit de prendre la bonne, de même qu'à la jonction de deux lignes il importe que l'aiguillage soit bien fait selon la direction que le train doit suivre. De quel côté aller, puisque dans ce voyage de la vie chacun doit aiguiller lui-même sa course ?

Je viens de le dire : la bonne voie est celle qui va tout droit. Mais on sait qu'elle est pénible, qu'il y a des endroits difficiles, des montées fatigantes, des pénitences ennuyeuses, des devoirs à remplir. Et l'autre voie paraît si douce, si aisée ; elle est à plat, il n'y a qu'à se laisser aller ! Et alors, au lieu de suivre la voie droite, on incline un peu — oh ! si peu ! — sa marche ; on change de voie. Le voyage continue sans encombre pendant quelque temps : ça descend petit à petit et il est bien agréable de glisser doucement sans soubresauts, sans secousses : point de difficultés, presque plus de devoirs, presque plus de lois qui gênent ; on fait à peu près ce que l'on veut, et l'on ne s'aperçoit pas que la descente est plus raide, et l'on ne s'aperçoit pas que là-bas, dans le lointain, il y a un précipice. Emporté par le mal, par les passions, par les plaisirs qui entraînent dans une vitesse accélérée, vertigineuse, dans un véritable tourbillon, on ne voit plus rien, on ne distingue plus rien, et, au bout de cette course folle, on roule dans l'abîme : c'est fini pour l'éternité.

Ce ne sont pourtant pas les avertissements qui ont manqué, ni les signaux d'alarme. Ici, une bonne pensée ; là, un bon conseil ou un bon exemple ; ailleurs, une excellente occasion de revenir à Dieu. Il y avait, le dimanche, la voix de la cloche appelant à l'église ; il y avait un jour de fête apportant la facilité de s'approcher des sacrements : Pâques, Assomption, Toussaint, Noël et bien d'autres ; il y avait la voix toujours pressante et affectueuse du pasteur, la voix de la conscience inquiète... ; il y eut des avertissements nombreux, des signaux répétés... Il aurait été facile de faire, passez-moi encore l'expression, de faire machine en arrière et de remonter par un acte de courage la voie dangereuse pour reprendre la ligne droite et sûre. Mais on ne l'a pas fait, on n'a pas osé : le voyage s'est continué dans ce faux chemin, dans cette fausse direction. Maintenant il est terminé, Dieu arrête. On voudrait re-



monter : il n'est plus temps, l'abîme éternel ne rend pas ce qu'il a englouti.

D'autres, dans leur voyage, non seulement refusent de suivre la voie droite, non seulement veulent prendre un chemin détourné et plus agréable, mais ils ne veulent plus du tout de chemin qui les guide : plus de dimanches, plus de prières, plus de chasteté, plus de devoirs, plus de foi, plus de contrainte pour les passions. A quoi bon se fixer sur des rails qu'on ne peut quitter ? Ne serait-il pas mille fois plus commode de marcher seul, de courir à travers la belle campagne des plaisirs, de la liberté complète et sans entraves, de l'indépendance absolue ? Si au moins ces rails de la loi divine voulaient s'écarter un peu et se prêter à nos caprices ! Mais non ! il faudrait s'y cantonner. — Et alors, ceux-là, comme une machine indomptée qui n'obéit plus à la main modératrice du mécanicien parce que la pression trop grande de la vapeur l'emporte, ceux-là passent par dessus tout, ils quittent les rails, ils enfoncez les faibles barrières d'une conscience endormie, et ils s'en vont courir à leur guise dans la plaine d'à côté.

Ah ! mes frères, quand un train lancé à toute vitesse sur le bord d'un précipice déraile, qu'arrive-t-il ? Epouvantable catastrophe dont les journaux nous offrent trop souvent l'affreuse description ! Qui pourrait redire toute l'horreur de ce mélange de wagons en miettes, d'ossements broyés, d'essieux tordus, de chairs déchirées et sanglantes, et les sifflements de la vapeur qui s'échappe mêlée aux plaintes affaiblies de quelques survivants : vision horrible qui a parfois rendus fous de simples spectateurs ? — Et, mes frères, ceux dont je parlais tout à l'heure, que font-ils dans leur course libre ? Ah ! dans la campagne d'à côté, ils n'ont vu que le plaisir ; ils n'ont pas vu l'abîme qui était plus loin. Et si cet abîme de la mort vient s'ouvrir sous leurs pas, ils rouleront au fond du gouffre ; et l'on entendra jusqu'au fond ces âmes brisées mêler leurs gémissements tardifs aux blasphèmes des démons dont elles vont partager le sort éternel.

Mes frères, je le sais, ce ne sont là que des comparaisons, des images ; mais je vous avoue que la simple pensée de cette comparaison si juste m'effraie moi-même, et qu'elle me persuade de plus en plus de rester dans la voie droite, de m'attacher à ces rails de la loi divine et de suivre, coûte que coûte, la ligne qui mène au ciel.

Je ne veux pas, mes frères, vous laisser sur ces tristes pensées. Dirigeons nos regards vers le bonheur qui nous attend à la station finale. Si nous sommes sur la bonne voie, demeurons-y jusqu'au bout ; si nous n'y sommes plus, si nous l'avons abandonnée pour faire ce que le bon Dieu ne voulait pas, si nous n'avons pas accompli nos devoirs, ah ! ne laissons pas les années s'accumuler : revenons sur la voie droite, et suivons-la. C'est la bonne, c'est la seule bonne, la seule qui conduise notre âme à la félicité éternelle du paradis.

## PLAN DE SERMON POUR LE NOUVEL AN

### LES SOUHAITS DE L'ÉGLISE

Vous recevrez aujourd'hui les vœux de tous ceux qui vous aiment... Parmi eux, au premier rang, se trouve l'Eglise, votre mère, dont je suis heureux de vous offrir les souhaits. Elle souhaite à ses enfants, à vous, tous les biens vraiment désirables.

I. *Pour votre corps* : la vie et la santé. C'est un bien précieux dont l'Eglise ne se désintéresse pas, puisqu'elle prie pour que les fléaux et les épidémies passent loin de vous : « *Ut nos custodire digneris, te rogamus, audi nos !* »

Puis le succès de vos entreprises. L'Eglise demande que vos récoltes soient protégées contre le froid, la gelée, la grêle : « *Ut fructus terræ, etc.* »

Enfin, la paix et la tranquillité nécessaires pour le travail ; le pain quotidien pour vous et vos enfants ;... que le feu ne vienne point détruire vos habitations ;... que le vol ne vous enlève point ce qui vous appartient ;... etc.

II. *Pour votre cœur* : que le bon Dieu vous accorde tout ce qui peut être pour vous une joie, et qu'il écarte ce qui peut être une peine !...

Qu'il vous conserve longtemps encore votre père, votre mère, tous ceux qui vous sont chers...

Qu'il inspire à vos enfants l'esprit d'affection, de respect et de reconnaissance ; qu'ils soient nombreux à votre foyer et à votre table : *sicut filii olivarum in circuitu mensæ tuæ*.

Que Dieu écarte de cette paroisse tout ce qui désunit ; qu'il dissipe les nuages et les malentendus ; qu'il resserre les liens qui unissent les amis...

Qu'il bénisse cette paroisse et la rende heureuse ;... qu'il bénisse nos soldats et les préserve, eux qui sont éloignés de nous, de tout ce qui pourrait les empêcher de nous revenir ;... que tous restent à l'ombre du clocher et ne soient pas contraints de s'expatrier pour gagner leur vie, loin de l'endroit où ils sont nés et où sont les tombes de leurs pères...

Enfin qu'il daigne nous accorder la joie immense de voir notre chère patrie, la France, unie et forte au dedans, respectée au dehors, et fidèle à sa mission séculaire !

III. *Pour l'âme*. Ce sont les souhaits les plus importants ; ce sont ceux aussi que l'Eglise vous adresse avec le plus de joie.

Que Dieu donc vous accorde à tous la paix de la conscience, le zèle pour sa gloire, l'amour de la vertu, l'esprit de prière et de fidélité, la fermeté dans la foi, le courage dans l'accomplissement de tous vos devoirs.

Qu'il éloigne de nous le blasphème, la calomnie, l'animosité, le respect humain, le doute, le scandale...

Que tous vous soyez empressés à servir Dieu, à observer les saintes lois de l'Eglise, à fréquenter les sacrements.

Que nos enfants se préparent dignement à leur première communion ; que nos jeunes gens soient sérieux, nos jeunes filles modestes ; que nos pères et mères comprennent bien toute l'étendue de leur tâche ; que nos vieillards sanctifient leurs dernières années ; que tous se tiennent prêts.

Qu'il n'y en ait point parmi vous qui aient le malheur de s'endurcir dans l'indifférence et dans le péché ; que tous nous ayons le temps de nous reconnaître avant de mourir et de nous réconcilier avec Dieu.

Voilà, mes frères, les souhaits de l'Eglise, votre Mère... Recevez-les avec reconnaissance, et puissiez-vous mériter qu'ils soient tous, et pour tous, exaucés !

*Imprimatur* : † SEBASTIANUS, Episcopus Lingonensis.

Le gérant : J. MAITRIER.

# L'Ami du Clergé Paroissial

## SOMMAIRE

**Sermons pour l'Épiphanie.** — II. La force chrétienne, 993.

**Allocution pour le Nouvel an.** — Les souhaits du *Pater*, 996.

**Nouvelles conférences aux femmes chrétiennes.** — LIX. *Pour la fête de l'Épiphanie : L'âme de la femme, l'intelligence*, 998.

**Instructions pour le Premier Vendredi.** — XIII. *Le Sacré-Cœur et Léon XIII*, 1002.

**Varia.** — XX. *Le repos dominical*, 1005.

## SERMONS POUR L'ÉPIPHANIE

### II

#### LA FORCE CHRÉTIENNE

Mes frères,

Dans le nombre des vertus qui toujours ont conquis l'estime et l'admiration des hommes, une surtout se place au premier rang : c'est la force. Il y a la force du magistrat, qui, assis sur le trône de la justice, veille jour et nuit à l'observation des lois protectrices de la société. Le regard attentif, le cœur inébranlable, il châtie les méchants, sans se laisser intimider par leurs menaces, ni séduire par leurs promesses. Il y a la force d'âme du soldat qui abandonne le foyer paternel, et s'en va, bien loin de sa vieille mère, venger les droits de sa patrie outragée. Il en mourra peut-être ; mais qu'importe ! Le devoir a parlé, il ne sait plus qu'obéir. L'honneur lui montre le chemin, et son courage l'y pousse. Aussi, toujours on a honoré la prudente fermeté du magistrat ; toujours, en France surtout, cette terre natale des vrais braves, on a aimé et admiré l'intrépide valeur du soldat.

Mais à côté de la force d'âme civile et de la vaillance militaire, il y en a une autre non moins héroïque et tout aussi digne d'éloge : c'est la force chrétienne. Vertu moins éclatante peut-être que l'audace guerrière qui affronte la mort et renverse les bataillons ennemis, mais vertu plus méritoire, parce qu'elle commande une plus longue énergie et de plus constants sacrifices.

C'est, mes frères, de cette force chrétienne que je viens vous entretenir aujourd'hui. Je vous rappellerai en quelques mots sa *nécessité* et ses *qualités*, heureux si je puis susciter en vos âmes quelques étincelles d'une si belle flamme !

### I

La force chrétienne, placée au nombre des dons de l'Esprit-Saint, est la résultante d'une double coopération : celle de la grâce divine et celle de la

volonté humaine. C'est une sainte énergie qui nous porte au bien et nous aide à le pratiquer, envers et contre tous, sans qu'aucune difficulté puisse nous en empêcher.

Est-il besoin de vous dire combien cette force est nécessaire ?

Voyez quels nombreux ennemis menacent l'innocence de vos âmes, cette vie spirituelle qu'il faut faire fleurir dans l'accomplissement des volontés divines, pour qu'un jour elle porte les fruits d'une gloire sans fin. Ennemis du dehors, ennemis du dedans, tous conspirent ensemble pour attaquer vos âmes, les flétrir dans leur céleste beauté, et les rendre à jamais malheureuses en les rendant coupables.

Il y a d'abord les ennemis du dehors.

Au jour de votre naissance, vous avez reçu de Dieu une âme et un corps. Avec les années, vos corps ont grandi, se sont fortifiés, sans qu'aucune volonté hostile se soit opposée au développement régulier de vos organes ; et jusqu'à ce jour, nul, je pense, n'a cherché à vous ravir cette vie de vos corps. Il n'en a pas été de même pour vos âmes. Depuis que votre esprit et votre cœur se sont trouvés capables de connaître, d'aimer et de servir Dieu, mille ennemis se sont efforcés de vous détourner de ces importants devoirs. Rappelez-vous, en effet, ce que vous avez vu, ce que vous avez entendu, ce que peut-être vous avez fait vous-mêmes.

Un jeune enfant venait de faire sa première communion ; dans l'enivrement de son bonheur, il avait juré à son Dieu de l'aimer et de le servir toujours. Le lendemain arrive. On met l'enfant en métier ; et alors, que se passe-t-il ? Ah ! je voudrais ne pas avoir à redire de semblables choses, tant elles sont affligeantes pour quiconque a au fond du cœur un reste de foi chrétienne ! Mais enfin il le faut bien, pour dévoiler les odieuses manœuvres de ces ennemis des âmes, et rendre un peu de courage à leurs malheureuses victimes. A peine cet enfant de douze ans est-il entré au milieu de ses nouveaux compagnons, qu'on l'accueille avec des railleries sur la religion ; on insulte les prêtres qui ont instruit sa jeunesse et qu'il a toujours respectés ; on se moque de l'Eglise, de l'auguste sacrifice de nos autels, de la confession, de la communion. Et l'enfant, dont les lèvres sont teintes encore du sang de Jésus-Eucharistie, l'enfant se tait, rougit et pleure. Le lendemain, de nouveaux assauts lui sont livrés ; et ainsi chaque jour, jusqu'à ce qu'enfin, vaincu par la lassitude, ébranlé dans ses plus fermes croyances, entraîné par les exemples corrupteurs et les perfides conseils, il cède misérablement. Il renonce à faire ses prières, se détourne de l'église et abandonne une à une toutes les pratiques pieuses de son enfance. C'est beaucoup déjà ; mais ce n'est pas tout : il a cessé de faire le bien, on veut maintenant le rendre habile dans la science du mal. Et ici la tâche est moins difficile, car ce chrétien qui n'a pas eu assez de courage pour rester fidèle à Dieu dans l'accomplissement de ses devoirs reli-



gieux, en aura bien moins pour résister aux séductions qui environnent son âme désormais sans défense.

Ne croyez pas, mes frères, qu'une pareille épreuve soit rare parmi nous. Ce n'est, hélas ! qu'un cas particulier de ce combat universel livré à la vertu par le vice, au ciel par l'enfer. L'ouvrier chez ses patrons, le serviteur chez ses maîtres ; l'un au milieu de ses compagnons de travail, l'autre parmi ses amis de plaisir ; celui-ci chez les étrangers, celui-là jusque dans sa famille même, tous voient leur piété attaquée, leur vertu sollicitée, leur âme menacée dans ses biens les plus précieux. Telles sont les luttes lamentables dont nous sommes tous les jours les témoins attristés ; tels sont les douloureux combats que l'innocence doit soutenir contre les ennemis du dehors, pour demeurer fidèle à ses plus sacrés devoirs.

Il y a encore les ennemis du dedans, tout aussi acharnés à notre perte, et plus difficiles à vaincre, parce qu'ils nous touchent de plus près.

Depuis la chute originelle, notre nature viciée et corrompue se porte d'elle-même au mal et exige de notre part de constants efforts pour réprimer ses mouvements désordonnés. Notre esprit, fait pour comprendre ce qui est vrai, beau et bien, se plait le plus souvent dans des pensées fausses, honteuses et mauvaises ; notre cœur, créé pour aimer Dieu et notre prochain, repousse Dieu, déteste les hommes, ou, s'il les aime, il les aime plus que Dieu. Sans cesse nos passions s'agitent au dedans de nous, réclament impérieusement la satisfaction de leurs grossières convoitises. Vaincues, elles se révoltent encore ; victorieuses, elles réclament de nouveau, sans que rien puisse jamais les assouvir. Il nous faut combattre journellement un ennemi logé dans notre chair et qui s'approche en ami, repousser sans cesse, sans témoins, sans gloire et sans éloges, les plus fortes passions. On peut encore, dans un moment de généreuse vertu, braver le respect humain, mépriser un mauvais conseil ; mais cet homme retiré dans le silence de sa demeure solitaire, quoi donc le défendra contre les coupables convoitises de l'avarice ou de la volupté ? Quoi donc empêchera la colère, la jalousie, une haine profonde d'envahir le cœur de cette femme outragée par le compagnon de sa vie ?

Voilà nos combats, à nous chrétiens. Avoir à vivre avec des gens qui n'ont plus de foi, être persécuté pour ses croyances, voir tourner ses efforts en mépris, ses vertus en raillerie, sa piété en ridicule, telles sont nos épreuves. Nos âmes sont comme des citadelles attaquées au dehors par des ennemis nombreux, et au dedans ruinées par la trahison : au dehors les sollicitations d'un monde corrupteur, au dedans la trahison des passions.

N'y a-t-il donc, ô mon Dieu, nul salut, nulle victoire à espérer ? Faudra-t-il succomber et périr tout entiers, corps et âme, parce que la tentation aura été au dessus de nos forces ?... Non, mes

frères ; le salut est toujours possible, et vous triompherez si vous le voulez.

Naguère la France, notre bien-aimée patrie, se trouvait dans un semblable péril. L'Europe coalisée menaçait ses frontières, tandis que les discordes civiles déchiraient ses enfants. Le danger était extrême : au dehors l'envahissement, au dedans la terreur. Alors un homme fameux se lève au milieu de ses concitoyens et s'écrie avec conviction : « Pour sauver la patrie menacée, il faut trois choses : de l'audace, encore de l'audace, toujours de l'audace ! » On eut foi en sa parole, la nation fit preuve d'une immense audace ; l'ennemi fut repoussé, et notre beau pays sauvé d'une ruine imminente.

Mes frères, en présence des périls qui nous menacent de toutes parts, je dirai : à nous aussi il faut de la force, beaucoup de force chrétienne. Puisqu'il y a entre le bien et le mal, *entre la mort et la vie, un duel éternel sur la terre*, comme l'Eglise l'a si énergiquement exprimé dans l'originalité de son grand langage, *mors et vita duello confluxere mirando* ; puisque le combat est une glorieuse nécessité de notre vie, il faut donc y apporter ce qui seul est capable de nous donner la victoire. *La vertu se perfectionne dans l'épreuve*, nous disent les saints Livres, *virtus in infirmitate perficitur* ; la vertu, c'est-à-dire le courage pratique, les bonnes œuvres, la sainte énergie du bien, tout cela se développe, se fortifie dans ce choc perpétuel avec les obstacles qui se rencontrent par le monde. Je vous le demande, est-il devant Dieu et devant les hommes un spectacle plus beau que celui d'une âme chrétienne aux prises avec les ennemis de son salut, qui, au lieu de languir dans la tiédeur et le péché, lève vers les cieux un regard plein d'espérance, et puise au foyer de l'éternelle lumière et de l'éternel amour une étincelle de ce feu divin qui y fait briller la vertu de ses plus pures clartés !

Ah ! l'on voudrait tuer vos âmes si belles, si nobles, créées à l'image de Dieu, rachetées par tout le sang de Jésus-Christ ! Les tuer, c'est-à-dire leur faire perdre par le péché la grâce divine qui est leur vie surnaturelle ! On voudrait leur ravir la foi, l'espérance, l'amour sacré de Dieu et des hommes, pour en faire le réceptacle de l'incrédulité, du mensonge et de tous les vices ! On voudrait en chasser Dieu, la prière, l'humilité, la chaste modestie, pour y mettre Satan, le blasphème, l'orgueil, l'impureté, la haine. Et peut-être y a-t-il ici des cœurs que Dieu connaît, et qu'après tout il n'a pas cessé d'aimer, et qui ont cédé à de si coupables efforts !... Je les plains ; mais je plains davantage encore les auteurs de leur chute ! Ils sont bien coupables ceux qui ont ainsi déclaré à Dieu une guerre sacrilège, et tôt ou tard ils goûteront combien est amer le pain gagné à un pareil métier !

Pour vous, mes frères, j'en suis sûr, vous résisterez jusqu'au bout aux ennemis de vos âmes ; à de grandes tentations, vous opposerez une force

plus grande encore. Permettez-moi de vous dire rapidement quelles doivent en être les qualités.

## II

D'abord, que votre force soit confiante. Le soldat qui a peur est déjà à demi vaincu ; mais s'il a confiance en l'habileté de son général, en la bonté de ses armes et dans la vigueur de son bras, il peut se tenir pour assuré de la victoire. Notre chef, dans cette guerre acharnée que nous font les ennemis de notre salut, c'est Notre-Seigneur Jésus-Christ, le Fils de Dieu même, « notre divin capitaine-sauveur, » comme l'appelle Bossuet. Il marche à notre tête, combat et triomphe pour nous. « *Confidite, ego vici mundum* » ; ayez confiance, nous dit-il, *j'ai vaincu le monde*. Autrefois, il a vaincu le péché par ses prédications, ses miracles, ses souffrances et sa mort ; aujourd'hui, il est encore au milieu de nous, accompagnant les mêmes prodiges, d'une manière invisible, il est vrai, mais tout aussi réelle. Il ne nous a pas laissés sans défense au milieu de cette arène périlleuse où tant d'adversaires conspirent contre nos âmes. Il nous voit, nous entend, nous fortifie. Son secours n'est pas une illusion, une vaine promesse que n'accompagne aucun effet. Car enfin, vous êtes chrétiens, vous avez la foi ; et la foi vous commande de croire que Dieu nous donne continuellement des grâces suffisantes pour éviter le mal et faire le bien. Ne pas croire à l'efficacité de ce secours divin, ce serait douter de Dieu même et renier votre titre de chrétien.

Encore une fois, ayez donc confiance. Allez au combat avec cette vieille et bonne devise qu'avait adoptée la piété de nos pères : *Aide-toi, le ciel t'aidera*. Elle est chrétienne, essentiellement chrétienne, prise dans son entier et sérieusement appliquée. *Aide-toi*, tout seul, c'est la devise de l'orgueil qui ne compte que sur soi ; *le ciel t'aidera*, seul encore, c'est la devise de la paresse qui cherche un prétexte pour éviter tout effort. Mais *Aide-toi, le ciel t'aidera*, c'est la vraie devise de la confiance chrétienne, des gens de cœur qui croient au ciel, et savent que, pour y avoir une place, il faut l'avoir gagnée.

Ayez donc, vous aussi, dans votre force, cette noble et sainte confiance. Si l'on attaque votre piété, répondez sans crainte ce que Dieu et votre esprit vous suggéreront ; si l'on se rit de votre vertu, laissez faire les rieurs, montrez-vous toujours fermes, dignes, et soyez assurés qu'une telle conduite vous gagnera l'estime des honnêtes gens, tandis que, si vous cédez aux perfides sollicitations des méchants, ils seront les premiers à vous couvrir de leur mépris.

A la confiance dans la force chrétienne, il faut joindre la prudence. Sans doute c'est une belle chose que d'attaquer de front la difficulté, d'aborder bravement le péril pour le vaincre. Mais souvent aussi, vous en conviendrez avec moi, il est meilleur encore de l'éviter. S'y jeter audacieuse-

ment, sous prétexte d'aller plus vite, ce n'est plus du courage, mais de la témérité ; et vous connaissez l'adage : « Qui aime le péril y périra. » Apportez donc dans votre conduite cette sage prudence, seule capable de vous préserver de tant de fautes où vous précipiterait une ardeur inconsidérée. Si vous vous trouvez dans la société de ces chrétiens indignes de leur nom, qui ne se plaisent qu'à offenser Dieu, ne dites pas : « Je mépriserais leurs conseils et repousserais leurs exemples. » Hélas ! le conseil est perfide, l'exemple séducteur, et vous si faibles pour lui résister ! Quittez-les sans délai : c'est là vraiment que la retraite sera honorable et la fuite glorieuse ! Un livre tombe entre vos mains ; le titre vous séduit ; les premières pages vous paraissent remplies d'un puissant attrait. Mais vous savez que cette lecture sera funeste à votre vertu. Que faire ? Rejetez loin de vous ces pages empoisonnées, et Dieu, témoin de cette victoire inconnue du monde, vous la comptera pour plus méritoire que tous les exploits des Alexandre ou des César.

Soyez confiants, soyez prudents ; j'ajoute en dernier lieu : soyez persévérants. Vous le savez, commencer une bonne œuvre, c'est bien ; mais l'achever, c'est mieux encore. Ce combat dont je vous parlais tout à l'heure n'est pas d'un jour seulement, ni d'une année ; il est de la vie tout entière : « *La vie de l'homme est une lutte continue sur la terre*, » dit le saint patriarche Job ; et cette parole, véritable alors qu'il la prononçait, il y a cinq mille ans, l'est également aujourd'hui. Chaque heure amène de nouvelles épreuves, et si nous n'armons pas notre cœur d'une constance inébranlable, après quelques efforts nous succomberons misérablement.

Mais qu'ai-je besoin de tant insister ?... Vous l'avez déjà, cette force dont je vous parle, mes frères ; vous en faites preuve tous les jours en mille circonstances. Voyez ce père de famille : à peine les premiers rayons du soleil ont-ils dissipé les ombres de la nuit, qu'il s'en va bravement à ces rudes travaux qui lui donneront son pain quotidien et celui de ses enfants. Pendant de longues heures, il mettra en œuvre toute son habileté, toute sa patience, toute la vigueur de ses membres, pour s'arrêter seulement lorsque les ténèbres et la fatigue auront paralysé son bras. Ce qu'il fait aujourd'hui, il le fit hier, il le fera demain, jusqu'à ce qu'enfin ses forces épuisées refusent de seconder l'énergie de sa volonté. Voyez aussi la mère dévouée qui, appuyée sur le berceau où languit son enfant, veille nuit et jour jusqu'à ce que ses soins et son amour l'aient arraché du sein de la mort. Ainsi agit encore le jeune homme pour acquérir dans la société une situation honorable ; ainsi vous agissez tous, mes frères, dans ces luttes incessantes où vous engagez votre santé, votre repos, et parfois même votre vie. Or, je vous le demande, n'est-ce pas là de la force de volonté, une force vraiment héroïque ?



Oui, vous en avez, quand il s'agit des choses et des intérêts de ce monde. Mais pour les choses de Dieu, pour les intérêts de vos âmes immortelles, en avez-vous également ? Qui donc aujourd'hui sait s'imposer quelques sacrifices pour plaire à Dieu ? Qui donc consent à abrégier son sommeil d'une heure pour le prier ? Qui donc, employant sa vie entière au service du monde, à la poursuite de la fortune, a le courage de réserver quelques instants au service de Dieu ? — « Tout pour le corps, rien pour l'âme ; tout pour la terre, rien pour le ciel ! » Ne dirait-on pas que telle est la devise de la plupart des chrétiens de nos jours ? Qu'il n'en soit plus ainsi, mes frères. A la force civile, au courage familial, joignez la force chrétienne. L'une vous gagnera l'estime des hommes, l'autre vous assurera la faveur et les bénédictions de Dieu.

Autrefois, à Rome, lorsqu'un général avait vaincu les ennemis, et sauvé par son courage l'autel et le foyer menacés d'une ruine commune, la patrie reconnaissante lui décernait une récompense solennelle : c'était le triomphe. Sur un char splendide se tenait l'heureux vainqueur, couronné de lauriers ; ses soldats, compagnons de ses travaux et émules de sa gloire, marchaient à ses côtés, redisant ses hauts faits ; et le peuple en foule, jetant des fleurs, battant des mains, le conduisait au Capitole. C'est ainsi que la Rome antique savait récompenser les vainqueurs du monde.

Et maintenant, chrétiens, venez assister à un autre spectacle, venez et voyez comment Dieu sait récompenser la vaillance du fidèle chrétien.

Regardez cet homme étendu sur la couche où il va bientôt mourir : c'est un vainqueur aussi, il a terrassé par sa force le démon, les séductions d'un monde pervers, ses propres passions, et Dieu lui prépare son triomphe. Il n'y a là ni soldats, ni peuple, ni cortège ; il n'y a là ni couronnes, ni encens, ni chants retentissants ; non, son triomphe sera plus paisible, près de lui seulement quelques amis versent des larmes avec des prières. Mais contemplez son visage : un calme parfait, une inaltérable sérénité, je ne sais quoi de pur et de doux se répand sur ses traits et les illumine d'une céleste beauté. L'espérance, agitant son flambeau, lui montre le ciel entr'ouvert où son Dieu l'appelle. La croix, qu'il tient dans ses mains défaillantes, qu'il presse sur ses lèvres et sur son cœur, le fortifie, l'anime, l'encourage ; elle est l'étendard de son triomphe. Encore un instant : la mort brise ses derniers liens, et par delà les régions de l'invisible, je vois les anges, chantant l'hymne de la victoire, portant cette belle âme vers le trône de Celui qui couronne éternellement la force chrétienne. Ce sera une fête sans lendemain, une gloire sans nuages, un bonheur sans fin, que, mes frères, je vous souhaite à tous. Ainsi soit-il.

## ALLOCUTION POUR LE NOUVEL AN

LES SOUHAITS DU « PATER »

Mes frères,

Les souhaits que l'on échange aujourd'hui dans le monde sont généralement mutilés, incomplets. Il y a des lacunes. Ils visent les biens de l'ordre naturel, ils ne se préoccupent pas des biens d'un ordre plus élevé ; ils ont pour objectif le corps et les intérêts qui s'y rattachent, ils négligent l'âme et les biens auxquels elle aspire. Ces souhaits ne seraient pas déplacés sur les lèvres d'un païen, mais ils ne sont pas dignes d'un chrétien. Je veux que les miens soient complets et embrassent tout ce qui est désirable pour le corps et pour l'âme, pour la vie présente et pour la vie future.

Je suis prêtre et je suis pasteur. Comme prêtre, je ne puis mettre au dernier rang ce qui se rapporte au service et à la gloire de Dieu ; comme pasteur, je m'intéresse à tout ce qui peut assurer le bien-être matériel et spirituel des fidèles confiés à ma sollicitude.

J'ai cherché une formule qui exprime tous mes vœux de prêtre et de pasteur, et je l'ai trouvée dans la sublime prière que le Seigneur Jésus nous a enseignée.

Qu'est-ce qu'un souhait ? C'est une prière. Or la plus belle prière n'est-elle pas la prière du Sauveur ? Dans cette prière, Jésus-Christ a tout prévu : les intérêts de Dieu, ceux du prochain, les nôtres, les nécessités du corps et les besoins de l'âme, les bienfaits du temps et ceux de l'éternité.

Je m'approprierais donc les paroles du Sauveur, et, dans le rapide commentaire que j'en ferai, je vous dirai tous mes souhaits *pour Dieu et pour vous*.

### I

Pour Dieu d'abord, mes frères ; car il a droit aux prémices, et ce serait un coupable oubli de ne pas songer à lui, en ce jour où nous avons un souvenir affectueux pour tous ceux que nous connaissons.

Rien ne manque à Dieu au ciel dans sa gloire essentielle ; et, sous ce rapport, nous n'avons rien à désirer pour lui. Mais sur la terre, parmi les hommes, son nom n'est pas toujours respecté, son règne est souvent repoussé, sa volonté reste inexécutée. Cette profanation tant de fois renouvelée du nom adorable de Dieu, cette opposition haineuse à son règne, cette résistance à ses lois afflige sans doute les bons chrétiens, mais elle attriste profondément le cœur du prêtre. Voilà pourquoi lui, qui est chargé de procurer, autant qu'il le peut, la gloire de son Maître, fait des vœux pour que cessent les outrages à sa Majesté, les imprécations, les impiétés, les blasphèmes ; pour que son nom soit entouré de respect, pour qu'il soit plus aimé, plus honoré parmi les chrétiens, et qu'il soit connu et adoré de tant d'hommes qui

l'ignorent, de tant de peuples encore voués à l'idolâtrie : *Sanctificetur nomen tuum !*

Dieu, qui a créé le monde, en est le maître souverain. Il lui appartient de régner sur son ouvrage ; c'est son droit absolu, indiscutable. Régner, c'est diriger, gouverner, exercer son autorité. Dieu aurait pu nous imposer son règne, en nous soumettant à une force inéluctable, comme celle qui régit les astres et les créatures matérielles ; il ne l'a pas fait, il nous a laissé la liberté ; nous sommes donc libres d'accepter ou de repousser le règne de Dieu.

Hélas ! mes frères, nous abusons, à nos risques et périls, de cette liberté qui nous a été donnée. Combien d'hommes insensés répètent cette parole des Juifs : « *Nolumus hunc regnare super nos !* » Mais, nous ne voulons pas du règne de Dieu ! » Mais, mes frères, le règne de Dieu dans notre âme, ce serait la grâce, la paix, les saintes joies de la conscience, un avant-goût du bonheur céleste ! Le règne de Dieu dans la famille, ce serait l'accomplissement des devoirs mutuels, et par conséquent le respect, l'affection, l'obéissance, l'union intime ! Le règne de Dieu dans la société, ce serait la reconnaissance des droits de chacun, la justice, la bienveillance, l'ordre, la prospérité ! Le règne de Dieu sur toutes les nations qui habitent la terre, ce serait la fraternité des peuples se donnant la main d'un pôle à l'autre, et accomplissant leur œuvre sous le regard du Père qui est au ciel !

Comprenez-vous maintenant que je souhaite l'établissement du règne de Dieu dans vos âmes, dans vos familles, dans notre paroisse, dans notre patrie, en dehors de nos frontières, au delà des océans, parmi tous les peuples ? *Adveniat regnum tuum !*

Dieu est législateur. Appelant l'homme à de glorieuses destinées, il a daigné lui tracer le chemin qu'il doit suivre pour y parvenir sûrement : il lui a manifesté ses volontés, il lui a donné sa loi. Quoi de plus juste que d'obéir à Dieu, que d'exécuter ses ordres ? Puisque tout vient de lui, il faut que tout remonte à lui par l'obéissance. D'ailleurs, il y va de notre bonheur en ce monde et par delà.

Eh bien ! regardez autour de vous et dites-moi si les commandements de Dieu sont ponctuellement observés ; dites-moi si l'on s'empresse à faire ce que Dieu veut et tout ce qu'il veut, à éviter ce qu'il défend et tout ce qu'il défend. La vérité est que la volonté de Dieu est méconnue, son autorité méprisée. Oh ! mes frères, qu'il y ait parmi nous cette année plus de fidélité à obéir aux préceptes qui régissent notre vie ; que la volonté de Dieu soit la nôtre ; qu'elle se fasse sur la terre avec autant de joie, avec autant de promptitude, avec autant de persévérance que dans le ciel ! *Fiat voluntas tua, sicut in cælo et in terra.*

## II

Mes frères, je devais songer à Dieu d'abord, pour lui dire ce que je souhaite, et ce que vous

souhaitez avec moi, pour l'honneur de son nom, l'extension de son règne et l'accomplissement de ses volontés. Maintenant je pense à vous, à vos intérêts, à vos besoins, et la même prière me dictera ce que je puis désirer pour vous.

Avant toutes choses, que demandez-vous ? Ce qui est nécessaire pour l'entretien de votre vie : du pain, des aliments, des vêtements. O mon Dieu ! donnez-nous du pain, donnez-en à tous, donnez-en chaque jour ; et, pour qu'il n'en manque pas dans la main du pauvre, dites à la terre de produire une belle moisson ; et parce que le riche a toujours du pain en abondance, dites-lui de faire la part de l'indigent et de ne laisser dans le besoin aucun de ses frères ! *Panem nostrum da nobis hodie.*

Mais l'homme ne vit pas seulement de pain, car il a une âme qui a sa vie propre et qui réclame elle aussi un aliment. Son aliment, c'est la parole de Dieu, c'est la grâce des sacrements, c'est surtout l'Eucharistie. « Je suis le pain vivant, a dit le Seigneur, et le pain que je donnerai, c'est ma chair. Si quelqu'un en mange, il vivra ; s'il n'en mange pas, il mourra... »

Et me voilà amené, mes frères, à faire des vœux pour que, durant le cours de cette année, vous veniez avec assiduité au pied de cette chaire, écouter la parole de Dieu qui éclaire, qui console, qui nourrit l'âme ; pour que vous puissiez, dans les sacrements, la grâce qui la régénère et la vivifie ; pour que vous ne désertiez pas la table eucharistique, où Jésus-Christ vous offre son corps sacré, comme un pain de vie, comme une nourriture substantielle. *Panem nostrum supersubstantialem da nobis hodie !*

Si infirme est notre chair, si incertaines sont nos pensées, si instable est notre volonté, si glissants sont les sentiers par où nous cheminons, entourés d'ennemis, exposés à tant de séductions ! Qui d'entre nous aurait la prétention d'arriver au terme de cette année sans avoir commis une seule faute ? Loin de nous la présomption du pharisien qui, content de lui-même, ne voulait voir dans sa vie, dans son cœur, rien qui pût faire baisser son front en présence de Celui qui découvre des taches dans l'azur des cieux. Il est écrit dans les divines pages : « Tous nous offensons Dieu, et en bien des manières. *In multis offendimus omnes.* » On peut donc prévoir que, pendant cette année, il nous arrivera de commettre des fautes. Alors que pouvons-nous désirer ? C'est que Dieu soit assez miséricordieux pour nous pardonner. Et c'est la prière que je fais pour moi, pour vous, pour tous mes paroissiens, au Père qui est dans les cieux : « Pardonnez-nous nos offenses, *dimitte nobis debita nostra !* »

Et puis, mes frères, il faut bien nous y attendre, nous serons offensés nous-mêmes ; il y aura forcément des injustices, des querelles, des froissements, des calomnies, des paroles outrageantes qui nous blesseront. Devant l'injure, notre fierté provoquée se dresse et frissonne ; il semble qu'à la



repousser, à la venger, il n'y a que justice et dignité. Eh bien ! non, mes frères, il faut être disposé à pardonner, à pardonner à tous et à tout pardonner, quoi qu'il en coûte, car c'est à cette condition que nous serons pardonnés nous-mêmes : *Sicut et nos dimittimus.*

L'année qui commence sera comme celle qui vient d'expirer : elle ne nous mettra pas à l'abri des tentations. La tentation viendra du dedans et du dehors, du démon, du monde, de nous-mêmes ; elle s'attachera à nos pas comme la poussière aux pieds du voyageur ; elle nous enveloppera, elle nous obsédra, et il faudra tenir bon contre ses assauts, résister à ses entreprises, il faudra se défendre et lutter tous les jours. En face de tant de dangers, que puis-je souhaiter, mes frères, sinon que Dieu nous assiste et qu'il nous fasse la grâce de triompher dans ces combats incessants que nous livre la tentation ? *Et ne nos inducas in tentationem.*

La tentation, quand nous y avons succombé, nous mène au péché, et le péché qui n'a pas été regretté et expié nous précipite au séjour des réprouvés. Le péché, l'enfer, n'est-ce pas le plus grand mal que nous ayons à redouter ? N'est-ce pas le suprême malheur ? Oh ! que Dieu nous en délivre ! *Libera nos a malo.*

Il y a d'autres maux encore, je ne l'oublie pas ; il y a les revers de fortune, les accidents, les épreuves, les maladies, les deuils : mon vœu le plus ardent est que Dieu vous les épargne. Mais si vous n'en étiez pas totalement affranchis, — car, mes frères, il ne faut pas se faire illusion : la terre ne connaîtra jamais la délivrance de tous les maux, la vie sera toujours traversée par l'épreuve, — si le malheur, sous une forme ou sous une autre, entrainait dans votre foyer, je supplie le Seigneur de mettre dans vos âmes ces saintes vertus qui s'appellent la résignation, la patience, le dévouement ; et ces revers noblement supportés vous vaudront mieux que des bonheurs qui auraient pu vous perdre. *Libera nos a malo !*

Qu'il en soit ainsi, mes frères, par la grâce et la bénédiction de l'Enfant divin que nous vénérons dans sa crèche et aux pieds duquel je dépose mes vœux ! Et quand s'achèvera l'année dont nous saluons le premier jour, puissions-nous dire avec un sentiment de joie reconnaissante : « Il en a été ainsi ! L'année a été bonne ; le nom de Dieu a été glorifié ; son règne s'est affermi et dilaté ; ses commandements ont été observés ; nul n'a manqué de pain et des choses nécessaires à la vie ; la parole de Dieu a trouvé des cœurs dociles ; les convives de la Table sainte ont été nombreux ; les pécheurs sont venus chercher le pardon ; la tentation a été repoussée ; et nous n'avons pas eu trop à souffrir des misères de cette vie. » Ainsi soit-il !

## NOUVELLES CONFÉRENCES AUX FEMMES CHRÉTIENNES

LIX

POUR LA FÊTE DE L'ÉPIPHANIE

*L'âme de la femme. — L'intelligence*

*Da mihi intellectum et scrupulum legem tuam.*

Seigneur, donnez-moi l'intelligence afin que je pénètre l'esprit de votre loi. (Ps. cxviii, 35).

Les Mages eurent avant tout le don d'intelligence. Ils comprirent que l'étoile était pour eux une lumière divine, et ils lurent la volonté de Dieu écrite sur le firmament. Aussitôt ils partent, guidés par cet astre qui demeure indéfectible tant qu'ils ne défaillent pas eux-mêmes. Mais ils défaillent sans le savoir, en toute bonne foi ; c'est pourquoi au sortir de Jérusalem, après qu'ils ont échappé à des pièges qu'ils ne soupçonnaient pas, Dieu leur rend la claire vue de l'étoile qui les conduit à Bethléem.

L'étoile, c'est l'intelligence, et il faut que vous soyez les étoiles de vos maisons, étoiles toujours lumineuses et dont l'éclat ne faiblira point. Qu'est-ce que votre vie, sinon une marche incessante vers Jésus-Christ qui vous attend, qui vous appelle à Bethléem, au Calvaire, au ciel, et qui n'entend pas que vous veniez à lui seules, mais que vous soyez les étoiles directrices de vos chers Mages, païens aussi, et pas toujours réfractaires à la lumière ?

Le ciel ne vous a refusé aucun des dons nécessaires pour remplir votre mission. Il vous a donné une âme particulièrement organisée et façonnée, qui est peut-être son chef-d'œuvre. Une âme de femme, c'est la pénétration, le tact, la délicatesse, la bonté, le dévouement. Que de qualités précieuses elle renferme ! Mais aussi que de défauts qui deviennent volontiers de puissants obstacles au bien !

Cette année je voudrais l'étudier avec vous, cette âme, la vôtre, que Dieu a faite si belle, que Marie regarde avec tendresse comme une sœur de la sienne. Je voudrais en disséquer en quelque sorte toutes les fibres, examiner ses facultés maîtresses : l'intelligence qui comprend, la volonté qui agit, la sensibilité qui s'émeut, le cœur surtout qui aime si puissamment et qui est une source intarissable de générosité, de vertus, d'héroïsme. Tout en les étudiant, ces admirables facultés, nous en soulignerons aussi les points faibles, les manques, les tares, afin de les enlever et de laisser dans toute sa beauté s'épanouir sans ombre ni tache cette âme de femme que Jésus-Christ a tant aimée, et qui d'ailleurs s'est constamment attachée à lui dans la personne des Marthe, des Madeleine, des Marie, des Suzanne et de toutes les saintes femmes de l'Évangile.

La première des facultés de votre âme, c'est l'in-

telligence, qui pense, réfléchit, raisonne, montre la voie comme l'étoile des Mages.

*Qu'est-ce que l'intelligence ?* Quelle est en vous sa trempe particulière, son énergie, ses imperfections, sa valeur ?

*Comment ensuite la régler* en fortifiant ses qualités et en combattant, en atténuant sa mobilité, l'imagination qui la trompe, les passions qui obscurcissent sa lumière ?

Telles sont les deux questions auxquelles je voudrais répondre.

# I

L'intelligence c'est la faculté qui saisit, comprend la vérité, qui la voit. C'est pourquoi le mot idée signifie vision. Elle voit la vérité, comme nos yeux voient le soleil ; elle se détourne de l'erreur et ne l'aime point, comme nos yeux n'aiment point la nuit. Elle s'élève au dessus des menus faits qui composent la vie et en tire des conclusions générales, pose des principes qui la guident, fournit les raisonnements qui établissent nos jugements et dirigent notre conduite.

1. Mais l'intelligence de la femme n'est point de la même trempe que celle de l'homme. Celui-ci a plus de cerveau, vous possédez plus de cœur. Par sa constitution même qui fait affluer son sang au cerveau, l'homme a une pensée plus puissante, est capable de plus grands efforts intellectuels. Il suit avec patience et pénétration de longs raisonnements qu'il enchaîne rigoureusement et qui vous fatiguent ; il se plaît dans l'abstraction, dans la contemplation de l'idée pure ; c'est de ce côté que se trouvent les *intellectuels*.

Pour vous, l'idée vous touche sans doute, mais si l'on veut vous convaincre, il faut s'adresser ailleurs, frapper à la porte de votre cœur. En entendant un discours, l'homme dit : « C'est vrai ! » et poursuivant lentement sa pensée, il agit, par raison. Vous, vous dites : « C'est beau ! » et vous vous déterminez tout de suite, d'enthousiasme. Alors vous êtes capables de toutes les générosités. Saint Vincent de Paul parlant à des femmes pour les engager à recueillir les enfants trouvés, fait appel à leur pitié, il remue leurs entrailles maternelles : aussitôt elles sont saisies par la compassion, par l'amour, par la foi qui surnaturalise leur charité, et sans retard elles les adoptent<sup>1</sup>. C'est parmi vous que se trouvent les *sentimentales*.

Les idées générales, les idées d'ensemble, ne sont point votre lot, cette région est trop ardue pour que votre esprit s'y complaise. Vous raisonnez non avec votre raison, mais avec votre cœur.

Est-ce une infirmité ? Certainement non. Dieu vous a donné une autre nature qu'à nous, et si vous raisonnez comme nous, vous ne seriez plus femmes. Restez dans votre nature qui est fort belle, et ne cherchez point à entreprendre sur la nôtre, qui a d'autres prérogatives.

A vous le royaume des détails. Vous vous emparez d'un fait, d'une situation, d'une misère, et comme tout se transforme par votre charité ! Vous êtes douées d'une prestesse de main, d'une habileté de doigts qui avec des fils, avec des chiffons, produit des chefs-d'œuvre de dentelle, des coiffures d'une savante coquetterie : c'est l'image de vos inépuisables ressources de cœur, des procédés ingénieux de votre générosité.

L'homme pense, la femme agit ; elle est plus fine, passez-moi le mot, plus débrouillarde, elle sait tirer parti de tout. Aussi la maison idéale est-ce celle où le mari réfléchit, gouverne, indique les grandes lignes, et où la femme exécute sa pensée en poussant jusqu'aux derniers détails qu'il n'a pas prévus et qu'il ignore. La vie commune ressemble alors à une vaste tapisserie. L'homme dessine le canevas, les figures, les dispositions essentielles, le côté solide, il y jette la vie avec son intelligence, son génie particulier, il y trace les traits nécessaires. Tout cela est bien de lui et porte sa marque ; mais c'est vous qui achevez l'agencement, qui combinez les couleurs et qui donnez à l'œuvre son côté agréable, sa splendeur, sa beauté qui réjouit l'œil.

Est-ce à dire que la femme ne réfléchit point ? Nullement. Elle a sa manière à elle de réfléchir, qui procède par intuition. Alors que l'homme se perd dans ses abstractions, ses raisonnements, ses longues prévisions, elle voit le but, les moyens, et elle voit juste. Si saint Vincent de Paul eût parlé à des hommes, ceux-ci l'eussent écouté avec bienveillance sans doute, puis se fussent mis à réfléchir, à calculer, à compter. Ils se fussent demandé combien chaque enfant eût coûté à nourrir chaque année, et après avoir aligné les chiffres de leurs ressources disponibles, ils eussent conclu comme Philippe avec ses cinq pains pour cinq mille hommes : « Qu'est-ce que cela pour tant de monde ? » Les dames au contraire se disent : « Il faut déjà les nourrir, les sauver ; les ressources viendront après. Dieu ne laisse mourir personne, si l'on a confiance en lui. » Et elles avaient raison. C'est parce que l'Assistance publique est confiée à des hommes, qu'elle laisse mourir chaque année tant de malheureux qu'auraient consolés et guéris des femmes, plus aimantes et plus hardies.

Aussi les Germains, au dire de Tacite, prétendaient-ils qu'il y a dans la femme quelque chose de saint et de divinatoire, *inesse sanctum aliquid et providum putant*<sup>1</sup>. C'est un sens qui ne vous trompe pas, et que ne remplacent point nos laborieux calculs. Lamennais enfant, regardant la mer du haut des remparts de Saint-Malo, disait

<sup>1</sup> « Or sus, Mesdames, la compassion et la charité vous ont fait adopter ces petites créatures pour vos enfants. Vous avez été leurs mères selon la grâce, depuis que leurs mères selon la nature les ont abandonnés. Voyez maintenant si vous voulez aussi les abandonner. Cessez d'être leurs mères pour devenir leurs juges. Leur vie et leur mort sont entre vos mains. Je m'en vais prendre les voix et les suffrages. Il est temps de prononcer leur arrêt et de savoir si vous ne voulez plus avoir de miséricorde pour eux... »

<sup>1</sup> *De moribus Germanorum*, cap. VIII.



en parlant de la foule qui l'environnait, et qui jouissait du même spectacle : « Je vois ce qu'ils voient, mais ils ne voient pas ce que je vois. » Derrière l'immensité des flots il apercevait distinctement l'infinité de Dieu. Nous non plus, nous ne voyons pas ce que vous voyez dans le vaste horizon de la charité.

Ce n'est pas qu'il n'y ait eu des femmes très expertes dans les sciences, la littérature et même la philosophie. Sainte Catherine déclarait au tyran qui l'interrogeait : « Je me suis exercée dans l'étude de la rhétorique et de la philosophie, de la géométrie et des autres sciences. » Surtout, ajoute son historien, elle connaissait la littérature chrétienne et la Sainte Ecriture<sup>1</sup>. Et je vous ai raconté comment sainte Monique traitait à Cassin, dans la pieuse retraite où saint Augustin s'était réfugié avec ses amis, après sa conversion, des questions les plus élevées de la philosophie et de la religion. Un jour même, raconte son fils, « en l'entendant, nous oublions que c'était une femme et nous croyions écouter quelque illustre philosophe<sup>2</sup>. » Mais ces admirables saintes avaient sans doute plus d'intuition que de science réelle, acquise et coordonnée. Au surplus, elles ne constitueraient que de glorieuses et rares exceptions.

2. Vous n'avez pas reçu ces dons-là. Mais il vous en reste assez d'autres. Prenez garde toutefois de laisser se ternir vos brillantes qualités par deux graves défauts qui se greffent volontiers sur votre nature légère, où la raison n'apporte point son contre-poids nécessaire.

Le premier c'est la *mobilité de votre esprit*. Votre pensée se porte sur quantité d'objets à la fois, tous vous impressionnent, mais vous n'en voyez, vous n'en connaissez parfaitement aucun. Et cela est très dangereux, c'est même le grand vice de l'époque, car la succession des sentiments amène naturellement la succession des idées, parce que celles-ci ne se prennent à rien, ne se rattachent solidement à aucun principe immuable. Aussi comme on l'a exploité, ce travers populaire ! Les événements que nous traversons aujourd'hui sont à ce propos une terrible leçon de choses. On a familiarisé l'opinion au mal en le lui servant par petites et savantes doses. D'abord on a réclamé l'indépendance de la pensée vis-à-vis de l'Eglise, puis l'indépendance de la morale, ensuite la suprématie de l'Etat. Tout cela était amené doucement, avec de séduisantes raisons de liberté qui paraissaient plausibles, et peu à peu s'est produite dans les esprits la funeste accoutumance du mal. On a mis trente ans à endormir ainsi les esprits, à leur inoculer le poison de la liberté du mal, et quand on a jugé qu'ils étaient assez empoisonnés pour ne plus secouer l'engourdissement de l'indiffé-

rence, du scepticisme, on a procédé par grands coups : plus d'enseignement congréganiste, c'est-à-dire plus d'enseignement religieux, et la proscription, et l'exil, et la guerre ouverte à l'Eglise, et Dieu chassé de partout, et les croix brisées, et les prêtres mis au ban de la société afin qu'on puisse s'en débarrasser définitivement demain ! Vous êtes-vous rendu compte de cette succession foudroyante de lois, de circulaires et de décrets, acceptés presque sans protestation, grâce à l'habile gradation de l'arbitraire et de la violence, grâce aussi à la mobilité bien connue de l'esprit français ?

Or c'est vous surtout qui êtes affligées de cette infirmité, et ce n'est pas d'hier qu'un de nos rois les plus faibles pour les femmes disait : « Souvent femme varie. » Vous le devez encore à un autre défaut qui vous conduit d'ordinaire et règne impérieusement sur vous : *une imagination excessive*. Vous regardez toujours à travers des verres de couleur, vous ne pouvez donc voir les choses telles qu'elles sont. De là votre humeur variable comme la température, aujourd'hui un clair soleil, demain de la neige sous un ciel bas et brumeux. De là des jugements précipités et fréquents, car vous ne savez point vous défendre de parler beaucoup, et pour plusieurs c'est comme une maladie. Les faits changent suivant l'impression du moment : un petit manquement vous paraît très grave, digne de tous les châtiments ; bientôt une énormité ne vous choquera point, et vous la laisserez passer comme chose toute naturelle. Tout dépend de la couleur que vous prêtez aux choses.

Les savants nous disent qu'il faut sept couleurs pour constituer notre belle lumière blanche qui les résume et les accomplit. N'est-ce point pour nous faire conclure que dans le monde moral nous pourrions voir aussi les objets, les âmes, les conduites, sous de nombreuses couleurs différentes, mais qu'il faut les regarder à la simple lumière du bon sens, de l'Evangile, et de la charité qui résume toutes les vertus ?

Nous savons quelle est la nature et la trempe de votre intelligence, nous en connaissons les défauts. Apprenons maintenant comment il faut régler celle-là et combattre ceux-ci.

## II

« Quand j'étais petit enfant, dit saint Paul, je pensais, je raisonnais comme un petit enfant ; maintenant que j'ai grandi, j'ai laissé ce qui était de l'enfant pour prendre ce qui est de l'homme. »

1. L'intelligence en effet se transforme et se développe, et à mesure il convient de lui donner de nouveaux aliments, suivant le temps.

Vous développerez, vous fortifierez votre intelligence par la lecture, la réflexion, l'étude, chacune suivant votre position.

Il faut vous instruire, pour vous d'abord, puis pour vos enfants.

<sup>1</sup> Omnem et externam et nostram Scripturam perlegerat... Sum exercitata in omni disciplina rhetoricæ et philosophiæ, geometriæ, et aliarum scientiarum. (Surius, 25 nov.).

<sup>2</sup> ... Ut oblitus penitus sexus ejus, magnum aliquem virum considerare nobiscum crederemus. (De beata vita). Voir Mgr Landriot, *La femme forte*, 3<sup>e</sup> entretien.

Tout ce que vous savez, vous l'avez appris quand vous étiez des enfants ; vous ne le savez donc pas à fond, car vous étudiez, écoutiez, voyiez avec un esprit, des oreilles et des yeux d'enfant. Tout est non pas à refaire, mais à perfectionner.

En première ligne placez la connaissance de la religion. Rien ne vous est plus facile que de l'approfondir, puisque chaque dimanche vous entendez tomber de la chaire chrétienne des leçons de religion, que vous devez recueillir comme une précieuse nourriture, une lumière, une provision pour toute la semaine. Pensez-y, réfléchissez-y, rendez-vous compte de votre foi. La foi, c'est la vérité dont nous ne pénétrons jamais le fond infini de doctrine et de beauté ; mais il nous est permis d'en savoir quelque chose de précis et même de complet, qui nous console, nous encourage et nous ravit. Il faut que vous sachiez pourquoi vous êtes au monde, pourquoi vous êtes catholiques et non protestants ou musulmans, pourquoi vous avez la certitude de posséder la vérité, attendu que c'est l'Eglise qui vous la transmet, l'Eglise, société contemporaine de Jésus-Christ et fondée par Jésus-Christ, qui vous rapporte ce qu'elle a vu, ce qu'elle a entendu, et qui conclut : « Jésus-Christ, mon fondateur et mon Maître, est le Fils de Dieu, et Dieu lui-même ; vous devez l'écouter ; » l'Eglise, ce fait unique dans l'histoire du monde, qui s'élève au milieu des siècles comme un monument de granit indestructible et s'impose à tous ceux qui le regardent et pensent. Car « votre foi, dit encore saint Paul, doit être raisonnable. »

Aussi lisez l'Evangile que l'Eglise vous présente et dont elle vous garantit l'authenticité. Là vous trouverez l'histoire du Sauveur, les vérités qu'il a apportées au monde, les règles de conduite qu'il nous a tracées, les douces paraboles à l'aide desquelles il continue d'éclairer l'esprit, de réchauffer le cœur et de poursuivre la brebis égarée, l'enfant prodigue, le pécheur qui voudrait lui échapper. Que ce livre divin soit dans toutes vos demeures, lisez-le et faites-le lire à vos maris, à vos enfants. Qu'elle serait honorée et heureuse la maison où durant les longues soirées d'hiver, le dimanche surtout, la mère de famille ouvrirait l'Evangile pour en lire un chapitre à tous, avant de faire ensemble la prière du soir ! Voilà ce qui affermit l'intelligence et la foi, règle les consciences, et dépose au fond de l'âme de solides convictions.

N'êtes-vous pas chargées en effet de pourvoir de convictions ceux qui vous entourent, de savoir et d'étudier pour eux, de répondre aux objections qu'ils peuvent formuler et qu'ils entendent tous les jours contre la religion et l'Eglise ? Comment répondrez-vous si vous n'êtes pas instruites à fond de l'Evangile et du catéchisme ? Notre siècle se prétend plus docte que les précédents, et il l'est au moins dans les choses positives, matérielles ; mais que d'ignorances et de préjugés il garde touchant l'Eglise catholique, parce qu'il n'a pas étudié ou qu'il a mal étudié sa constitution, sa mission, son histoire ! La lecture, c'est une puis-

sance qu'il ne faut point dédaigner, un instrument de vérité dont il est nécessaire de se servir, autrement on l'emploiera pour le mensonge.

2. Mais, en général, il convient que vous puissiez suivre vos enfants dans leurs études, les guider, aider l'action des maîtres qui les instruisent, et parfois réformer les jugements aventurés ou erronés que ceux-ci ont portés. Une mère ne doit être inférieure en rien à son fils ou à sa fille. Montrez-leur à quoi tendent pratiquement ces sciences auxquelles ils s'appliquent, en sachant vous-mêmes manier dans votre ménage et dans votre budget les opérations de l'arithmétique, en tenant avec soin vos comptes de maison, en veillant à ce que toutes vos dettes soient payées au temps voulu et à ce que les recettes ne soient pas inférieures aux dépenses. C'est là de la vraie science pratique, trop oubliée aujourd'hui, car dans les études on donne trop à la spéculation pure, au trompe-l'œil, à l'extérieur, au clinquant : ce qui conduit infailliblement à la vanité, au pédantisme, et à la négligence des soins du ménage, considérés comme trop vulgaires.

Insistez sur ce point particulièrement pour l'éducation de vos filles, qui aujourd'hui se portent tout entières vers la vanité. Un moraliste retraçait ainsi le portrait d'une jeune fille élevée d'après cette méthode : « Elle excellait dès sa première enfance à tirer un excellent parti des moindres chiffons, pour en parer elle-même et ses sœurs. Je ne lui ai jamais entendu attribuer que cette seule capacité, ce qui, joint au peu d'étendue de son esprit, menace d'en faire un petit être très joli et très insignifiant <sup>1</sup>. » Je ne crois point que ce soit là que tendent vos efforts, ni que vous seriez satisfaites d'un pareil résultat.

Quand même elles ne seraient pas insignifiantes, vous n'aurez rien gagné si elles roulent dans le pédantisme ou l'intellectualisme. Qu'elles sachent parler et bien parler, rien de mieux. Les jeunes filles sont même en général fort bien douées pour écrire. J'ai lu certaines de leurs lettres qui sont des chefs-d'œuvre de délicatesse, d'observation, d'esprit et de sentiment. Elles s'entendent à peindre, elles répandent à travers leurs pages gracieuses je ne sais quoi d'ailé, de joyeux et d'aimable qui vous charme, surtout quand tout cela se meut dans une atmosphère de foi candide et voyante, comme il sied aux âmes pures. Ah ! ce n'est point cela que je condamne ! C'est au contraire pour elles un heureux moyen de délassement, de préservation et de saine jouissance, sans parler des lumières et des consolations qu'elles pourront prodiguer aux autres. Qu'elles ornent ainsi leur intelligence, qu'elles cultivent ce don qu'elles ont reçu et qui est précieux, mais qu'elles n'oublient point le mot de Madame de Maintenon : « Les femmes ne savent qu'à demi, et le peu qu'elles savent les rend communément fières, dédaigneuses, causeuses, et dégoûtées des choses solides. » Qu'elles ne croient pas être savantes et

<sup>1</sup> M. de Tocqueville, *Correspondance*, t. II.



ne tirent point vanité de leurs études. Elles ne sont pas faites pour la science approfondie, et quand elles s'y appliquent, en dépit de la nature, leur faible cerveau craque, et combien d'entre elles sont victimes de fièvres cérébrales causées par l'imprudence d'un travail intellectuel trop intense ! Les jeunes gens même n'y résistent pas toujours, tant les programmes sont lourds et accablants. A plus forte raison les jeunes filles y doivent succomber. Je n'aime point les enfants prodiges : je crains toujours qu'ils n'aient pas d'avenir.

A chacun son lot et son don. « Tout est perdu, écrivait Fénelon à une dame, si la femme s'entête du bel esprit, et si elle se dégoûte des soins domestiques. » Son intelligence ne doit donc point se développer aux dépens « des soins domestiques » qui restent son apanage et son royaume. Il lui suffit de n'être étrangère à rien de ce qui se passe autour d'elle, d'entendre sa religion, l'histoire de son pays, les études auxquelles s'adonnent ses enfants et le gouvernement de sa maison. Ne pensez-vous point qu'une femme ainsi pourvue ne serait pas loin d'être parfaite ?

3. Votre intelligence sera donc nourrie, cultivée, ornée et forte. Reste à combattre les défauts qui pourraient détruire cette belle œuvre et que j'ai signalés.

La *mobilité d'esprit* vous vient de ce que vous vous éparpillez sur mille sujets, sur mille pensées successives, comme le papillon qui va de fleur en fleur, oubliant celle qu'il vient de caresser, pour une autre qui maintenant l'absorbe tout entier, en attendant qu'il la laisse. Comment fixer cette faculté changeante comme la température, cette humeur variable comme les vents ?

Rien ne serait plus facile, si vous consentiez à réfléchir d'abord, puis si vous demeuriez attachées à un livre de chevet, à quelques grands principes immuables comme Dieu lui-même d'où ils procèdent : principes de la nécessité de la religion, de son triomphe final, puisque Dieu ne saurait être vaincu, principes de respect, d'ordre, de liberté du bien, principe d'humanité même, car aujourd'hui ce n'est pas le moins oublié. Qui pourrait, sans frémir, songer à tant de mesures inhumaines qui ont jeté dans la rue, après les avoir expulsées de chez elles, tant de pauvres femmes, servantes de Dieu et des pauvres, qui demeurent sans asile, sans patrie et sans pain ? Dans vos conversations, pendant les divagations qui les caractérisent, ou durant vos réflexions solitaires, rappelez-vous souvent quelqu'un de ces grands principes que vous vous serez déterminé parce qu'il convient mieux aux circonstances, à votre caractère, ou qu'il répond mieux à votre infirmité d'âme, et attachez-vous-y, de telle sorte que rien ne puisse vous en arracher. Ce sera la forteresse où vous aimerez à vous retrancher, quand vous serez chassées de vos positions contingentes, et d'où il sera impossible de vous débusquer, car ce principe, c'est Dieu lui-même qui l'a posé, il est inviolable et sacré comme lui.

Peut-être vous est-il plus difficile de triompher de votre *imagination* si facile à impressionner. Mais en premier lieu, il est urgent de ne point l'exciter, l'exaspérer même, comme il arrive aux passionnées de romans. Ne faites point de ces lectures qui exaltent et n'apprennent rien. Peut-être y aura-t-il de l'héroïsme à vous en défaire, surtout dans la jeunesse : n'hésitez point devant ce sacrifice qui sera agréable à Dieu, et à vous très profitable, pour rester calmes.

Ensuite sachez prévoir les impressions, afin qu'elles ne vous surprennent point. Préparez-vous à en recevoir le choc. Il est rare qu'elles surviennent brusquement, sans que vous vous y attendiez un peu. En général, donc, vous pouvez vous familiariser d'avance avec cette pensée que l'épreuve est imminente, vous figurer ce qu'elle sera pour vous, et combattre ainsi l'imagination par l'imagination. De cette sorte, vous amortirez la rudesse et même la soudaineté du coup. J'ajoute qu'au point de vue physique cette précaution est salutaire, elle empêche ces ébranlements nerveux qui sont si funestes à la santé.

Enfin, pour ce qui regarde vos jugements précipités, vos idées préconçues contre le prochain, je vous recommanderai une plus grande *humilité*. Quand nous nous connaissons bien, nous sommes moins portés à être sévères pour les autres.

N'oubliez pas surtout que vos efforts peuvent être puissants et efficaces, mais que sans la grâce, sans la prière, sans le désir de devenir meilleures et plus chrétiennes, vous n'aboutirez à rien de solide. Aussi répétez souvent cette prière du prophète : « Seigneur, donnez-moi l'intelligence, » l'intelligence surnaturelle des choses de l'âme, des choses du ciel et des choses de la vie. *Da mihi intellectum.*

---

## INSTRUCTIONS POUR LE PREMIER VENDREDI DU MOIS

---

### XIII

LE SACRÉ-CŒUR ET LÉON XIII

Mes frères,

Le 20 juillet dernier, à 4 heures du soir, après avoir pendant quinze jours lutté contre la mort dans une émouvante agonie dont l'univers entier a suivi avec anxiété les diverses péripéties, Léon XIII mourait, « comme le soleil couchant disparaît dans la pourpre du soir. » Il avait, durant vingt-cinq ans et cinq mois, glorieusement occupé le Siègne de saint Pierre.

Je voudrais aujourd'hui, mes frères, faire parler cet illustre mort en faveur de la chère dévotion qui nous rassemble nombreux en ce premier vendredi du premier mois d'une nouvelle année. Ce sera une manière d'honorer le Sacré-Cœur, et une manière aussi d'honorer la mémoire du Pontife qui a tracé dans l'Eglise de Dieu un sillon si large et si profond.

Il existe au Vatican une fresque fameuse où Raphaël a réuni les Pères de l'Eglise, les grands docteurs et les grands papes, pour leur faire dire à tous, par le geste ou l'attitude, leur foi et leur amour envers le Saint-Sacrement, autour duquel ils sont assemblés. Il serait facile d'imaginer un hommage semblable et de grouper pareillement une imposante théorie de glorieux et saints personnages, en l'honneur du divin Cœur de Jésus; et si quelque Raphaël de l'avenir avait la pensée de composer ce tableau, ce ne serait que justice d'y mettre en bonne place et bien en évidence le pape Léon XIII.

1. L'importance du témoignage de Léon XIII en faveur de la dévotion au Sacré-Cœur, de son rôle et de sa place éminente dans la religion catholique, s'accroît de toute l'importance même du rôle de Léon XIII dans l'Eglise et dans le monde entier durant son long pontificat, et de toute la grandeur de son génie. Le même pape qui a su faire converger de vifs rayons de doctrine évangélique sur les questions les plus difficiles et les plus complexes agitées par les hommes de notre temps; l'auteur de l'encyclique sur la Condition des ouvriers et sur la Constitution chrétienne des Etats; le même pape qui, dans toutes les branches des sciences divines et humaines, en théologie, en Ecriture sainte, en philosophie, en histoire, vis-à-vis de toutes les erreurs modernes, s'adressant tour à tour à tous les peuples, a su démêler, restaurer et affirmer de façon toujours si opportune et si lumineuse la vérité catholique; le même pape qui a imprimé dans toutes les contrées de l'univers, en Angleterre, dans les deux Amériques et en Orient notamment, un mouvement si vigoureux et si fécond<sup>1</sup>; le même pape Léon XIII a voulu aussi rappeler les lois traditionnelles de la piété chrétienne, en usant de sa suprême autorité et de la souveraine efficacité de la recommandation pontificale en faveur de la Vierge du Rosaire, de la sainte Eucharistie et de la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus. Et ce qu'il a fait à cet égard n'est point seulement un épisode, édifiant mais isolé, de ce majestueux pontificat. L'action de Léon XIII en faveur de la dévotion au Sacré-Cœur s'harmonise avec son œuvre tout entière. Lui, le pape de la lumière et de la doctrine, lui qui a cherché dans toutes les vérités ce qu'elles avaient surtout de *force unitive*, a présenté aux catholiques et au monde entier le Cœur de Jésus comme la plus grande force unitive, comme le signe des temps nouveaux, et comme étant par suite le résumé le plus complet et l'expression la plus authentique et la plus opportune de la doctrine et de la morale catholiques dans le temps présent.

Les voilà donc rassurés et édifiés ceux qui prétendent<sup>2</sup> qu'avec la dévotion au Sacré-Cœur, la pure et antique statue de la religion taillée dans

le marbre a été couverte d'ornements qui la surchargent inutilement et la déparent odieusement. Non, mes frères, le Pontife l'affirme, la dévotion au Sacré-Cœur est le légitime, harmonieux et admirable épanouissement de la religion de Jésus-Christ; et elle n'est pas plus étrangère à la religion que la fleur ne l'est à la tige qui la porte et la produit. Le pape Léon XIII, vicaire de Jésus-Christ, interprète infailible de la doctrine catholique, esprit aux grandes idées et à large envergure, n'hésite pas à témoigner en l'honneur du divin Cœur de Jésus; et son témoignage a toute la force de son souverain magistère et tout le poids de son puissant génie.

2. En agissant ainsi, du reste, Léon XIII ne faisait que marcher sur les traces des autres pontifes, ainsi qu'il le déclare lui-même : « En nous efforçant de protéger et de mettre en plus grande lumière cette forme très excellente de piété qui consiste dans le culte du Sacré-Cœur, nous suivions l'exemple de nos prédécesseurs, Innocent XII, Benoît XIII, Clément XIII, Pie VI, Pie VII et Pie IX<sup>3</sup>. » Il est facile d'expliquer et de justifier ces paroles. C'est en effet Innocent XII qui avait accordé aux religieuses de la Visitation la messe des Cinq Plaies pour le vendredi après l'octave du Saint-Sacrement. Sous le pontificat de Benoît XIII, de nombreuses démarches et de longues et minutieuses études furent faites, qui posèrent les fondements solides des triomphes futurs. En 1765, Clément XIII autorisa l'office et la messe propres du Sacré-Cœur pour le royaume de Pologne et pour l'archiconfrérie érigée sous le titre du Sacré-Cœur, puis pour tout l'ordre de la Visitation. En 1779, Pie VI condamna sévèrement les adversaires de cette sainte dévotion dans la bulle *Auctorem fidei*. Pie VII, en 1819, accorda à la Terre-Sainte de pouvoir célébrer la fête du Sacré-Cœur sous le rite de première classe. Enfin Pie IX, en 1856, « dans le désir de donner aux fidèles de nouveaux motifs d'aimer par un retour d'amour, » eut la gloire d'étendre à toute l'Eglise, en la rendant obligatoire, sous le rite double-majeur, la fête du Sacré-Cœur. Sur ce point donc, mes frères, apparaît aussi, non pas certes le changement proprement dit, mais le sage progrès, la vie intense qui se développent et se perfectionnent sans cesse, ainsi qu'il est facile de le constater, dans l'Eglise pour la piété, pour la doctrine non moins que pour la discipline.

3. Léon XIII va continuer ce mouvement. Grâce à lui, ce divin Soleil du Cœur de Jésus, qui s'est montré d'abord avec les timides clartés de l'aurore, mais depuis a monté toujours dans le ciel de l'Eglise, va atteindre son midi, et répandre désormais une plus abondante et plus bienfaisante clarté. Le premier des grands actes de Léon XIII en faveur du culte du Sacré-Cœur fut le décret du 28 juin 1889 qui élevait la fête du Sacré-Cœur au rite double de première classe. Il y est dit : « Le

<sup>1</sup> Voir à cet égard les magistrales études de M. Etienne Vamy parues récemment dans le *Correspondant*.

<sup>2</sup> Dr Rouby, art. *Marie Alacoque*, dans la *Revue de l'hypnotisme*, oct. 1902.

<sup>3</sup> Encyclique *Annum sacrum*, 25 mai 1899.



second siècle s'achevant depuis que les fidèles ont commencé à honorer d'un culte particulier, qui s'est merveilleusement accru de jour en jour, les principaux bienfaits de l'amour de notre Rédempteur, sous le symbole de son Sacré-Cœur, un très grand nombre d'évêques, interprètes aussi des vœux du clergé et du peuple, ont adressé de toutes parts des prières instantes et répétées à notre Saint Père le pape Léon XIII, pour qu'il daignât élever la fête du Sacré-Cœur de Jésus au rite double de première classe. Or, le très Saint Père, qui n'a rien de plus à cœur que de voir les fidèles croître dans la grâce et dans la connaissance de Notre-Seigneur Jésus-Christ et connaître son amour supérieur à la science, a accueilli ces suppliques avec la plus grande faveur, ayant principalement en vue que les fidèles, en butte aux efforts grandissants de l'impiété, trouvent dans cette dévotion très salutaire un refuge et une protection; que brûlant d'un plus ardent amour envers leur très aimant Rédempteur ils lui rendent de dignes hommages d'honneur et de satisfaction, et qu'ils implorent en même temps, avec plus de ferveur, les divines miséricordes pour l'accroissement de la foi, la paix et la prospérité du peuple chrétien. » Pour qui connaît le soin jaloux et minutieux dont l'Eglise entoure tous les détails de son culte officiel, à cause de l'étroite relation de la liturgie avec la doctrine; pour qui a étudié tant soit peu les délicates discussions qui se prolongèrent de longues années devant les tribunaux de l'Eglise sur la légitimité et la sainteté du culte du Sacré-Cœur, cet acte de Léon XIII, en plaçant désormais la fête du Sacré-Cœur au rang des plus solennelles, marque bien un triomphe complet et splendide.

4. Une des manières traditionnelles de prier les plus solennelles dans l'Eglise, consiste dans les litanies. Vous connaissez, mes frères, ces formules si chères et si familières à la piété catholique, qui sont les litanies de la sainte Vierge, les litanies des Saints et les litanies du saint Nom de Jésus. Beaucoup d'autres formules analogues s'étaient depuis longtemps répandues parmi les fidèles, quand la S. C. des Rites, il y a quelques années, interdit formellement, même en dehors des offices liturgiques, toutes les litanies autres que celles insérées au Bréviaire romain. Du même coup se trouvaient visées et atteintes les litanies du Sacré-Cœur.

C'était un recul apparent, mais destiné à préparer un nouveau progrès. En effet, dès le 27 juin 1898, des litanies nouvelles, conformes de tout point aux plus saines et aux plus anciennes traditions de la dévotion au Sacré-Cœur, étaient approuvées pour les diocèses de Marseille et d'Autun et pour tout l'ordre de la Visitation<sup>4</sup>, puis bientôt pour d'autres diocèses ou familles religieuses, et enfin en 1899 pour tout l'univers catholique. Pour appré-

cier toute la portée de cette nouvelle faveur, il faut remarquer, mes frères, ainsi que l'histoire de l'Eglise en fait foi, qu'elle se montre extrêmement difficile à autoriser des litanies émanées même des initiatives les plus pieuses, et que, pour ajouter une seule ligne aux litanies même approuvées, il ne faut rien moins que l'intervention du Pape.

Les prêtres avaient déjà entre les mains, dans les offices liturgiques du Missel et du Bréviaire, un abrégé substantiel de la théologie du Sacré-Cœur; grâce à Léon XIII, les fidèles eux-mêmes auront un avantage semblable par les Litanies du Sacré-Cœur, qui expriment si bien, avec les motifs de notre culte, les divers aspects sous lesquels nous devons envisager le divin Cœur pour nourrir et développer notre piété.

5. Mais l'acte le plus considérable accompli par Léon XIII en l'honneur du Sacré-Cœur de Jésus, et assurément le point culminant des triomphes remportés jusqu'à l'heure présente par ce divin Cœur, est la consécration du genre humain au Sacré-Cœur, ordonnée par l'Encyclique *Annum sacrum* du 25 mai 1899. « Maintenant, est-il dit au début de ce magistral et mémorable document, se présente à notre esprit une forme d'hommages plus excellente encore : elle sera comme la plénitude et le couronnement de tous les honneurs que l'on a coutume de rendre au Sacré-Cœur, et nous avons la confiance qu'elle sera très agréable à Jésus-Christ Rédempteur. » Que j'aime à voir ce majestueux et blanc vieillard, prenant pour ainsi dire le genre humain tout entier dans ses bras et sur son cœur de pontife et de père, pour l'agenouiller devant le Cœur de Jésus-Christ, pour proclamer en même temps les droits de ce divin Cœur à l'amour de tous les hommes quels qu'ils soient, et implorer sur eux tous ses miséricordes et ses bénédictions !

Quand vous voudrez, mes frères, voir sous son vrai jour et dans sa pleine lumière le Cœur de Jésus-Christ, ce qu'il est en Jésus-Christ et dans la religion catholique, quand vous voudrez comprendre ce que l'Eglise entend par le règne de Jésus-Christ, par le règne du Sacré-Cœur, lisez et méditez cette admirable encyclique<sup>4</sup>. Vous y trouverez, notamment vers la fin, les paroles les plus expressives et les plus émouvantes peut-être et les plus audacieuses à la fois qui aient jamais été dites par un Pape sur le Sacré-Cœur. Oh ! que puisse se réaliser la prière exprimée dans la formule de consécration composée par Léon XIII lui-même : « Accordez, Seigneur, à votre Eglise la liberté sûre et sans entraves; accordez à tous les peuples l'ordre et la paix; faites que d'un pôle à l'autre une seule voix retentisse : Loué soit le divin Cœur qui nous a acquis le salut; à lui gloire et honneur dans tous les siècles ! »

<sup>4</sup> Cf. la très intéressante et très savante lettre pastorale de S. E. le cardinal Perraud, du 13 septembre 1898, sur les *Litanies du Sacré-Cœur*.

<sup>4</sup> Les deux ouvrages si remarquables du P. Déodat de Basly : *Le Sacré-Cœur et Pourquoi Jésus-Christ ou la dogmatique du Sacré-Cœur*, mettent admirablement en lumière, à l'aide des enseignements du V. Jean Duns Scot, les raisons profondes de ce grand acte pontifical.

6. Quelques semaines plus tard, un autre acte suivait, complétant cette splendide et si solennelle manifestation, acte moins éclatant sans doute, mais montrant non moins clairement la pensée et les intentions les plus chères du Souverain Pontife. Peut-être même n'est-il pas exagéré de dire que les catholiques n'ont pas assez remarqué cette nouvelle intervention, en France surtout où tant de graves et tristes événements commençaient dès lors à se dérouler. Le 21 juillet 1899, Léon XIII faisait écrire officiellement à tous les évêques de l'univers catholique par le préfet de la Congrégation des Rites, le cardinal Mazzella, pour leur recommander instamment de développer de toutes leurs forces le culte du Sacré-Cœur : « Le Souverain Pontife, usant de mon intermédiaire pour vous faire connaître sa volonté, exhorte vivement Votre Grandeur et les évêques de tout le monde catholique à poursuivre avec ardeur ce que vous avez commencé, à aviser aux moyens qui, selon la diversité des temps et des lieux, vous paraîtront le plus propres à atteindre ce but si désiré et à établir ce qui vous semblera de nature à amener ce résultat. » Il s'agit, dit cette précieuse lettre, de « faire, pour ainsi dire, violence au très doux Cœur de Jésus, pour qu'il nous ouvre ces sources de grâces qu'il désire très abondamment répandre sur nous, comme il l'a manifesté plus d'une fois à sa bien-aimée servante, la Bienheureuse Marguerite-Marie Alacoque. » Les exercices du mois du Sacré-Cœur et du premier vendredi du mois, et les confréries du Sacré-Cœur pour les jeunes gens, y sont formellement recommandés.

Tout cela ne justifie-t-il pas abondamment l'affirmation par laquelle le cardinal Mazzella conclut son message ? « L'unique désir de Sa Sainteté est que chez les peuples chrétiens la dévotion au Cœur sacré de Jésus ne cesse de fleurir et de se développer. »

7. Sous l'empire encore de cette préoccupation, quelques mois après, Léon XIII approuvait et enrichissait d'indulgences le scapulaire du Sacré-Cœur <sup>1</sup>, qui devenait ainsi un instrument efficace et un moyen populaire pour propager et pratiquer la dévotion au Sacré-Cœur, en même temps qu'une sorte de mémorial de tout ce qui avait été fait précédemment à cet égard.

Il serait facile, mes frères, d'énumérer encore d'autres actes de ce grand Pape dans le même sens : les faveurs accordées aux sanctuaires de Montmartre et de Paray-le-Monial, aux associations et confréries diverses qui ont pour but d'honorer le Sacré-Cœur, l'approbation de la formule d'hommage au Sacré-Cœur et de l'office du Sacré-Cœur, l'introduction ou le progrès des causes de la Bienheureuse Marguerite-Marie, du V. P. de la Colombe, du V. P. Eudes, de la Mère de Rémusat, des Carmélites de Compiègne, de Mme Barat et de la Mère Marie de Sales Chappuis, ces autres illustres témoins du Sacré-Cœur.

La piété personnelle de Léon XIII envers le Cœur de Jésus se manifesta d'une façon particulièrement touchante dans la grave maladie qu'il fit il y a quelques années. J'en trouve la très délicate expression dans cette traduction de cinq vers latins, vraiment virgiliens, par lesquels il appelle la jeunesse au Sacré-Cœur : « Venez, jeunes gens : doux comme l'ambrosie, flambeau d'amour étincelant, le Cœur de Jésus est aussi la fontaine d'où jaillit une eau vivifiante. Admirez, ô vous adolescents, les ardeurs de l'amour divin. Entrez, prompts et joyeux, dans le Cœur de Jésus ; demeurez-y en paix : là est votre salut, là est le prix de la vie éternelle. »

Pour toutes ces raisons, nous avons bien le droit, mes frères, de saluer Léon XIII comme le Pape du Sacré-Cœur ; nous avons bien le droit de penser qu'il mérite éminemment de recevoir l'effet des miséricordes et des bénédictions promises aux apôtres du Sacré-Cœur.

Le Pape du Sacré-Cœur ! S'il est pour Léon XIII des titres plus glorieux aux yeux du monde, il n'en est pas qui le rendent plus cher à ceux qui aiment vraiment Jésus-Christ, à ceux qui veulent répondre eux-mêmes et veulent faire répondre les autres à son divin amour. Enfin, mes frères, — Léon XIII nous en est garant par son exemple et sa parole, par son autorité et son génie, — en honorant le Sacré-Cœur nous sommes dans la vérité, nous sommes en pleine lumière et en pleine religion. Donc, de plus en plus et de toute notre âme, honorons et aimons le Sacré-Cœur, puisque en le faisant nous répondons à la fois au désir du Sauveur Jésus-Christ et à la demande de son Vicaire sur la terre.

J'ajoute encore, mes frères, que toutes ces consolantes interventions de Léon XIII nous font souvenir que là-haut dans le ciel, au-dessus des sombres brouillards et des tristes nuages qui couvrent tout, à l'heure qu'il est, le divin Soleil du Cœur de Jésus brille toujours. Travaillons, prions et aimons ce divin Cœur, et un jour le calme, la joie et la sérénité reviendront, un jour les bons cesseront de trembler, selon l'affirmation très nette de la Bienheureuse : « Ayons confiance ! Le Sacré-Cœur règnera, il me l'a dit, et Satan sera confondu. » Ainsi soit-il !

## VARIA

### XX

#### LE REPOS DOMINICAL

Mes frères,

Nous sommes à une époque de l'année où les travaux n'ont plus rien de pressant, où l'on est plus maître de son temps, où par conséquent il est plus facile de faire preuve de bonne volonté, disons le vrai mot, de sentiments chrétiens ; et c'est pourquoi, en ce grand jour de fête qui nous

<sup>1</sup> Décrets des 4 avril et 10 juillet 1900.



réunit plus nombreux à l'église, j'ai voulu vous entretenir de ce grave sujet du repos dominical.

Vous avouerez-je, mes frères, qu'en me préparant à vous parler sur ce point, en réfléchissant à ce que je devrais vous dire, — car je ne monte jamais dans cette chaire sans avoir longuement médité devant Dieu, devant ma conscience, devant les saints ou savants auteurs dont je consulte les ouvrages, — j'ai eu plusieurs fois la pensée d'y renoncer? « Cet entretien, me disais-je, portera-t-il quelque fruit? Après comme avant, ne verra-t-on pas, le dimanche, les voitures circuler sur les chemins, et les instruments de travail en mouvement dans les champs? Mes paroles ne seront-elles pas incomprises, et regardées même comme peu agréables à entendre? » Mais, par ailleurs, ma conscience de pasteur me faisait sentir que plus le mal est étendu et profond, plus il est de mon devoir, avec la grâce de Dieu, d'y porter remède; que plus l'indifférence est grande, plus il est de mon devoir d'éclairer les esprits et de réveiller les bons sentiments. Donc, mes frères, soyez bien persuadés qu'aujourd'hui comme toujours, toutes les paroles qui sortiront de mes lèvres sont inspirées par la plus grande bienveillance et par le plus vif désir d'être utile à vos âmes.

La sanctification du dimanche, ou moins encore, l'observation du repos dominical, peut être envisagée sous un double point de vue : au point de vue de notre foi de chrétien et au point de vue de la raison, je dirais presque du bon sens ; c'est-à-dire, soit comme nous étant commandée par Dieu, soit comme nous étant imposée par les convenances mêmes de la vie.

## I

Et tout d'abord, mes frères, est-il besoin de rappeler à des chrétiens que l'observation du dimanche nous est imposée par l'ordre formel de Dieu? « *Memento ut diem Domini sanctifices.* Souvenez-vous de sanctifier le jour du Seigneur, » dit le texte sacré, que l'on a traduit par les paroles que vous connaissez :

Les dimanches tu garderas,  
En servant Dieu dévotement.

Par conséquent, désobéir à ce commandement, c'est s'élever contre la volonté même de Celui qui fut notre Créateur, qui est toujours notre Maître, et qui sera notre Juge.

Pour nous faire une juste idée de cette vérité, mes frères, il nous faut remonter aux grandes questions des origines, nous mettre en présence du bel ordonnancement de l'univers. C'est sur l'ordre de Dieu que le monde que nous voyons est sorti du néant ; c'est en vertu des lois qu'il a établies que la terre que nous habitons s'est mise à tourner autour du soleil ; c'est par ses soins qu'elle s'est couverte de plantes et d'animaux. Et cependant, mes frères, tout cela, quelque grandeur, quelque magnificence que nous y trouvions, lorsque nous voulons nous donner la peine d'y

penser, tout cela n'est rien ou presque rien, au regard de Celui qui en est l'auteur. Ce qu'il aime ici-bas, ce qu'il considère avec complaisance, c'est cette créature raisonnable qu'il a faite à son image et à sa ressemblance, c'est l'homme, en un mot, qu'il a placé sur la terre pour être le Roi de sa création en même temps que l'héritier de son ciel.

Or, mes frères, de même que Dieu a tracé dans l'espace ces routes sans fin que parcourent les astres et dont ils ne s'écartent jamais ; de même qu'il a établi ces lois admirables suivant lesquelles les êtres organisés, animaux ou végétaux, naissent, croissent et meurent ; de même aussi, il a donné à l'homme, créature raisonnable composée d'un corps et d'une âme, des lois spéciales, conformes à sa nature, qui lui enseignent ce qu'il doit faire et ce qu'il doit éviter, en même temps que le chemin qu'il doit suivre pour arriver au ciel. Et de même encore, mes frères, que si la terre ou le soleil s'éloignaient, ne fût-ce qu'un instant, de la voie qui leur a été tracée par Dieu, ce serait un désordre inexprimable, de même si nous refusons de nous soumettre aux lois de Dieu, si nous transgressons ses commandements, c'est dans notre âme le désordre, le mal moral, en un mot c'est le péché.

Et vous connaissez, mes frères, ces dix commandements, qui sont le résumé de toute morale, le fondement de toute perfection. En même temps que votre raison se développait et les devinait en quelque sorte, car ils correspondent aux sentiments les meilleurs de notre âme, vous les appreniez sur les genoux de vos mères et sur les bancs du catéchisme, et vous ne les avez pas oubliés. Vous savez que ces lois ne sont pas particulières à notre époque ou à notre nation, mais qu'elles sont de tous les temps et de tous les pays ; que tout le monde, riche ou pauvre, enfant ou vieillard, faible ou puissant, que tout le monde sans aucune exception doit les observer ; comme le disait si éloquemment un ancien :

Loi de Dieu qui s'impose au mortel le plus fier,  
Car ce n'est pas la loi d'aujourd'hui ni d'hier,  
Qu'un instant abolit comme un instant la fonde ;  
C'est l'éternelle loi plus vieille que le monde !

Ce sont donc ces lois qui régissent toutes nos actions. C'est par elles que nous connaissons nos devoirs essentiels envers Dieu, envers le prochain, envers nous-mêmes. C'est sur elles que s'appuie la distinction même du bien et du mal ; quelques exemples vous aideront à le mieux comprendre.

Un enfant, je suppose, manque de respect à ses parents, se refuse à les assister dans les besoins de leurs vieux jours. Pourquoi son action est-elle mauvaise ? Est-ce parce que l'opinion publique la condamne ? Est-ce parce qu'il n'écoute pas la voix même de la nature ? C'est avant tout parce qu'il méconnaît le précepte : *Tes père et mère honoreras.*

Manquer à l'honnêteté, pourquoi est-ce mal ? Est-ce parce que les lois humaines le défendent ? Est-ce parce que nous ne voulons pas faire aux

autres ce que nous ne voulons pas qu'on nous fasse à nous-mêmes ? C'est avant tout à cause du commandement : *Le bien d'autrui tu ne prendras.*

Il en est de même pour le repos du dimanche. S'il faut l'observer pour bien des raisons que je vous expliquerai, ne pas l'observer est mal surtout parce que Dieu a dit : « Souvenez-vous de sanctifier le jour du Seigneur. »

Sans doute, on aime à se dire que l'on est indépendant, libre d'agir comme bon vous semble. Et cependant, mes frères, de bon compte, qui donc ici-bas peut se dire indépendant de Dieu ? Qui donc, comme parlent nos saints Livres, qui donc pourrait ajouter à sa taille une seule coudée ? Qui donc peut changer une seule lettre aux décrets de la divine Providence ? Qui donc, lorsqu'aura sonné l'heure de sa mort, pourra retarder d'une seconde la fatale échéance ? Nous sommes tous dans la main de Dieu, et mieux vaut le reconnaître maintenant de bon gré, qu'en faire l'expérience lorsqu'il sera trop tard. Ne craignons pas de penser et de dire qu'observer le dimanche c'est faire acte de dépendance à l'égard de Dieu. N'y aurait-il donc que Dieu qui n'eût aucun droit sur nous ? Oserait-on affirmer que l'enfant n'a pas de devoirs à remplir envers ses parents, ou que nous ne sommes tenus à l'égard de notre prochain à aucun devoir de justice ou de charité ? Observer le dimanche, c'est honorer le Père qui est au ciel, et rendre à Dieu ce qui appartient à Dieu.

## II

C'est donc de par la loi de Dieu que nous devons sanctifier le dimanche. Mais il est encore un autre motif, moins méritoire sans doute et d'une autorité moins haute, mais qui a bien aussi sa valeur. On aime assez, en général, à faire comme les autres, à être de son siècle, à s'associer, comme on dit, à la marche du progrès. C'est pourquoi l'on ne saurait trop faire remarquer que l'observation du dimanche n'est pas seulement une question religieuse, mais qu'elle est aussi, comme on dit maintenant, une question sociale, c'est-à-dire qui intéresse la société tout entière, une question de progrès même matériel, et de vraie civilisation.

Dieu qui a fait l'homme connaissait bien son ouvrage, et en lui imposant le repos hebdomadaire il ne voulait sans doute pas nuire au bon fonctionnement de la vie humaine. Plusieurs ne l'ignoraient pas, mais maintenant tout le monde le reconnaît.

Voici qu'en effet des savants qui avaient peut-être un peu oublié leur catéchisme, ont remarqué, croyant trouver quelque chose de nouveau, que cette admirable machine qu'est notre corps avait besoin, pour bien fonctionner, d'un repos fréquent ; que si les nerfs sont toujours appliqués au travail, ils finiront par perdre leur vigueur, comme un ressort trop longtemps tendu ; que la durée de travail la mieux proportionnée à notre

organisme était bien de six jours sur sept. Et ne l'oublions pas, mes frères, si on se plaint beaucoup de ce que les santés ne sont plus aujourd'hui ce qu'elles étaient autrefois, de ce que les morts subites sont si fréquentes, de ce que les corps se brisent plus tôt, que la vieillesse arrive plus vite avec son cortège d'infirmités, une des causes de cet état de choses se trouve dans le surmenage, dans le travail ininterrompu, même le dimanche. On peut sans doute citer des exceptions, mais quand il s'agit d'une loi, c'est l'ensemble des faits qu'il faut considérer.

Et d'autre part, on a remarqué aussi cette autre vérité enseignée depuis si longtemps par le catéchisme : que l'homme est un être à part dans la création, qu'il n'est pas sur la terre, comme les êtres privés de raison, uniquement pour travailler, manger, se reposer, mais qu'il a une destinée plus haute et des obligations d'un autre ordre ; qu'en même temps que des devoirs envers Dieu, il a aussi des devoirs d'honnêteté à l'égard du prochain, de morale à l'égard de soi-même ; et si tous les jours il reste courbé vers la terre, si de temps en temps il n'élève pas son regard au dessus des choses matérielles, forcément il perdra de vue le but, l'idéal pour lequel il est sur la terre, il oubliera les notions les plus évidentes, les devoirs les plus essentiels ; fatalement, si l'homme ne se recueille pas un jour sur sept, l'abaissement des âmes suivra l'affaissement des corps, et la décadence morale marchera du même pas que la décadence physique.

On a fini par le comprendre, et l'on peut dire que sous ce rapport au moins, de grands progrès ont été faits depuis vingt ans. Des ligues, des associations se sont formées qui ont pour but de rappeler l'observation de ce grand devoir, et déjà des résultats remarquables ont été obtenus. Il y a quelques années, une loi a été votée par les Chambres, imposant en bien des cas ce repos hebdomadaire ; et naguère un décret de M. le ministre des travaux publics rappelait cette loi, faisait remarquer qu'elle devait être exécutée non seulement en ce qui concerne les administrations publiques, mais encore dans tous les travaux exécutés pour le compte de l'Etat, et engageait vivement les départements et les communes à adopter cette ligne de conduite.

Et tout récemment encore, il se passait un fait sur lequel j'attire spécialement votre attention. A la dernière Exposition universelle, parmi tant d'autres édifices, il s'en trouvait un d'un caractère spécial, aux lignes simples et sévères, qu'on appelait le « Palais des Congrès. » Là se rassemblaient des hommes éminents, venus, semble-t-il, de toutes les parties du monde pour se communiquer leurs vues, échanger leurs idées, étudier ensemble les moyens les plus capables d'améliorer la condition de ceux qui se livrent aux travaux de la terre ou de l'atelier. Là, il fut traité non seulement du bien-être matériel, mais encore de la prospérité morale des Etats.

Il y eut, pour le dire en passant, un de ces



congrès qui avait pour objet ce fléau qui, si l'on ne veut y mettre ordre, menace de faire descendre la France au dernier rang des nations, ce fléau qui jette la désunion dans les ménages, qui plonge dans la misère un si grand nombre de familles, qui est cause qu'un si grand nombre d'hommes, — et de femmes, a-t-on dit, — s'en vont mourir dans les prisons, dans les hôpitaux, dans les asiles d'aliénés, qui ruine la santé des parents et celle des enfants qu'ils doivent avoir, qui, en vingt ans, on l'a prouvé, a fait plus de désastres en notre pays que n'importe quelle guerre ou n'importe quelle peste ; il y eut, dis-je, un de ces congrès dirigé contre l'alcoolisme... Mais ceci est en dehors de mon sujet, et j'aime à croire qu'il est inutile d'insister.

Mais il y en eut un autre spécialement consacré au repos du dimanche. A ces réunions prenaient part des hommes appartenant à toutes les conditions, à toutes les classes de la société : agriculteurs, commerçants, industriels, ouvriers, propriétaires, prêtres, évêques ; et les catholiques n'étaient pas seuls : il y avait aussi des protestants, des indifférents, des libres penseurs, et par ce mot j'entends de vrais libres penseurs, c'est-à-dire des hommes qui ne s'étant pas bien rendu compte des vérités de notre foi, oublient trop souvent leurs devoirs envers Dieu, mais cependant ne sont pas de ceux qui, par les moyens les plus lâches et les plus odieux, veulent empêcher les autres de pratiquer leur religion.

Un congrès se tint donc exclusivement à propos de cette question du repos du dimanche ; et là, il fut constaté, il faut bien l'avouer, mes frères, que la France, et particulièrement le centre de la France, était la contrée du monde où cette loi se trouvait le plus méconnue.

Là, on a remarqué que les nations les plus riches et les plus prospères, pour ne parler que du point de vue matériel, sont celles où le repos du dimanche est observé de la manière la plus stricte et la plus consciencieuse.

Là, les chefs d'usines et de maisons de commerce sont venus déclarer que leurs ouvriers et leurs employés fournissaient un travail bien plus satisfaisant et même plus considérable, depuis qu'on leur donnait un jour de liberté.

Là, on a démontré qu'une nation où cette loi est habituellement violée, est vouée fatalement à la décadence, et l'on cita l'exemple de la Suède et de la Norvège, pays protestants, un instant tombés bien bas, mais dans lesquels, depuis qu'une loi que l'on trouverait impraticable en France a été édictée sur ce point, un relèvement général et très rapide a été constaté, et suivant l'expression d'un délégué suédois, « la race elle-même se refait. »

Et à la suite de ce congrès, des vœux nombreux furent émis, engageant les pouvoirs publics et tous ceux qui possèdent quelque influence, à user de cette influence pour rappeler ces grands principes, et aider ainsi au relèvement matériel et moral de leur pays.

Puissiez-vous, mes frères, bien comprendre cette grande vérité, ainsi que la portée de ces faits dont je viens de vous entretenir ; et, en conséquence, puissiez-vous tous vous dire chaque dimanche : « Je suis libre. Si pendant six jours il me faut travailler pour subvenir aux nécessités de l'existence, il y aura un jour cependant où, comme le plus grand nombre des ouvriers des villes, je réparerai mes forces dans le repos, où je vivrai de la vie de famille, où je penserai à Dieu. »

Que ce ne soit pas là un sentiment qui disparaisse avec cette fête, et comme conclusion pratique, mes frères :

*Premièrement*, rappelons-nous toujours, ayons toujours cette pensée présente à l'esprit : que le travail du dimanche est une action défendue par Dieu, condamnée aussi par tous les hommes sérieux et réfléchis, et regrettable encore parce qu'elle donne un exemple pernicieux trop facilement suivi par ceux qui nous entourent. Donc, sauf quelques cas très rares de vraie nécessité, faisons tous nos efforts, prenons les plus vigilantes précautions pour ne pas être obligés d'aller ce jour-là dans les champs ou dans les vignes, afin que l'on n'ait pas ce triste spectacle d'une paroisse où il semble que, pour le plus grand nombre, rien ne distingue le dimanche des autres jours.

*Secondement*, pour vos enfants, mes frères, n'oubliez pas que des jeunes gens ou des jeunes filles de quatorze ou quinze ans ne doivent pas et ne peuvent pas, sans de graves préjudices pour leur avenir matériel et moral, travailler plusieurs semaines de suite, sans le repos du septième jour.

Enfin, mes frères, ne soyons pas satisfaits ce jour-là d'un simple repos. Le dimanche, comme son nom l'indique, est le jour du Seigneur : soyons donc fidèles à rendre ce jour-là nos devoirs à Dieu, et j'oserai dire, reprenons bravement, sans crainte, sans respect humain, le chemin de l'église. Quel beau spectacle offrirait notre paroisse, si chaque dimanche nous nous retrouvions réunis aussi nombreux, pour chanter les louanges de Dieu, pour lui demander de nouveaux bienfaits, pour, après la messe, nous saluer les uns les autres, nous entretenir de nos affaires ! Si le dimanche était ainsi célébré chaque semaine, ah ! soyez sûrs, mes frères, que le lendemain on reprendrait le travail avec plus d'ardeur, la tâche de chaque jour deviendrait plus facile, moins durs les ennuis et les soucis inhérents à toute existence humaine, et ainsi plus douce serait la vie, et plus grande aussi la récompense éternelle. Ainsi soit-il.

#### IMPRIMATUR

Lingonis, die 23 decembris 1903.

† SEBASTIANUS, *Episcopus Lingonensis*.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT.

# L'Ami du Clergé Paroissial

## SOMMAIRE

**Explication populaire des Evangiles, par un curé de campagne.** — Fête de l'Epiphanie : Adoration des Mages, 1009.

**Courtes instructions pour la prière du soir.** — CXIX. Liste et mission des douze Apôtres, 1011.

**Table des matières.** — Table synthétique, 1013. — Table analytique, 1018.

## EXPLICATION POPULAIRE DES ÉVANGILES

PAR UN CURÉ DE CAMPAGNE

### FÊTE DE L'ÉPIPHANIE

#### Evangile selon saint Mathieu, II, 1-12.

Jésus étant né dans Bethléem, ville de la tribu de Juda, au temps du roi Hérode, des Mages vinrent d'Orient à Jérusalem, et ils demandèrent : Où est le roi des Juifs qui est nouvellement né ? Car nous avons vu son étoile en Orient, et nous sommes venus l'adorer. Ce que le roi Hérode ayant entendu, il en fut troublé, et toute la ville de Jérusalem avec lui. Et ayant assemblé tous les princes des prêtres et les docteurs du peuple, il s'enquit d'eux où devait naître le Christ. Ils lui dirent que c'était dans Bethléem, de la tribu de Juda, selon ce qui a été écrit par le Prophète : Et vous, Bethléem, terre de Juda, vous n'êtes pas la dernière parmi les principales villes de Juda ; car c'est de vous que sortira le chef qui conduira mon peuple d'Israël. Alors Hérode, ayant appelé les Mages en secret, s'enquit d'eux, avec grand soin, du temps auquel l'étoile leur était apparue, et, les envoyant à Bethléem, il leur dit : Allez, informez-vous exactement de cet enfant ; et, lorsque vous l'aurez trouvé, faites-le moi savoir, afin que j'aie aussi l'adorer. Ayant ouï ces paroles du roi, ils partirent. Et en même temps, l'étoile qu'ils avaient vue en Orient reparut ; et elle allait devant eux, jusqu'à ce qu'étant arrivée sur le lieu où était l'Enfant, elle s'y arrêta. Lorsqu'ils virent l'étoile, ils furent transportés d'une extrême joie ; et, entrant dans la maison, ils trouvèrent l'Enfant avec Marie, sa mère ; et, se prosternant, ils l'adorèrent. Puis, ouvrant leurs trésors, ils lui offrirent pour présents de l'or, de l'encens et de la myrrhe ; et, ayant reçu en songe un avertissement du ciel de n'aller point retrouver Hérode, ils retournèrent dans leur pays par un autre chemin.

#### Plan

**Adoration des Mages.** — Condition des Mages, leur nombre, leur pays, l'étoile qui les guide. — Leur correspondance à la grâce. — Nous devons les imiter.

— Epreuve à laquelle leur foi est soumise, quand ils arrivent à Jérusalem. — Leur entrevue avec Hérode. — Aveuglement des Juifs ; aveuglement des chrétiens. — Du lieu où les Mages trouvèrent le divin Enfant. — Leurs présents symboliques. — Les Mages étaient nos représentants. Leur fête dans les familles d'autrefois.

Mes frères,

1. Quelle histoire intéressante et touchante nous venons d'entendre ! C'est l'histoire de notre vocation à la foi ; car, bien que nous ne fussions pas nés, nous étions cependant représentés par les personnages qui vinrent adorer l'Enfant-Dieu, dans l'étable de Bethléem. Mais n'anticipons rien, et suivons pas à pas le récit de notre évangile.

*Jésus étant né à Bethléem, de la tribu de Juda, aux jours du roi Hérode, voici que des Mages vinrent de l'Orient à Jérusalem, et demandèrent : « Où est le roi des Juifs, qui est nouvellement né ? Car nous avons vu son étoile en Orient, et nous sommes venus l'adorer. »*

Qui étaient ces Mages ? — On désignait sous le nom de Mages, en Arménie et en Perse, des savants qui observaient les astres et prétendaient y lire les événements de ce monde. — Toute la Tradition nous enseigne que les Mages, venus pour adorer Jésus-Christ, n'étaient pas de simples particuliers, mais de riches et puissants personnages, des princes, ou de petits rois, comme il y en avait beaucoup à cette époque. De simples particuliers, en effet, n'entreprennent pas de si longs voyages, ne portent pas avec eux des trésors, ne vont pas visiter les rois.

La Tradition nous apprend encore qu'ils étaient au nombre de trois, et qu'ils venaient de l'Arménie ou de la Perse.

Ces contrées sont, il est vrai, assez éloignées de Jérusalem ; mais on y voyage monté sur des chameaux, et le chameau est un animal fort robuste, fort bon marcheur, et qui peut fournir chaque jour une longue course. En quittant leur pays dès l'apparition de l'étoile, à la naissance du Sauveur, ils n'avaient pas à se presser beaucoup pour le trouver encore à Bethléem ; car Marie et Joseph durent y rester près de 40 jours, jusqu'au moment où ils allèrent présenter l'Enfant au temple.

Mais quelle était cette étoile ? On pense généralement que ce n'était point une véritable étoile, mais une espèce de comète, ou même un ange sous la forme d'un astre lumineux. Cet astre a pu se montrer en Orient, dans l'endroit qu'habitaient les Mages, et les guider en marchant devant eux, ou bien apparaître en Judée seulement, au-dessus de Bethléem. Le récit de notre évangile se prête également à ces deux interprétations.

Enfin, comment les Mages, voyant cette étoile, ont-ils pu savoir que Jésus-Christ était né ?

Les prophéties des Juifs, concernant le Sauveur du monde, étaient connues dans tout l'Orient. Or, ces prophéties annonçaient qu'un grand Roi, envoyé de Dieu, naîtrait chez les Juifs, et que sa naissance serait indiquée par l'apparition d'une



nouvelle étoile. Les Mages qui attendaient avec impatience ce nouvel astre, à l'époque fixée par les prophètes, ne l'eurent pas plutôt aperçu qu'ils firent leurs préparatifs et se mirent en route dans sa direction.

2. Tous ces détails nous intéressent ; mais ce qui doit nous intéresser davantage, c'est de connaître les sentiments de ces rois pèlerins.

Les Mages devaient être de saints personnages, des hommes très vertueux, servant Dieu dans la simplicité de leur cœur et espérant en ses promesses. Pour les récompenser, Dieu les avait éclairés intérieurement, et leur avait inspiré un grand désir d'aller rendre hommage au nouveau Monarque. Aussi quel empressement, quelle admirable docilité à la grâce ne font-ils pas paraître ! Dès qu'ils ont compris l'invitation divine, ils quittent leurs familles, leur repos, les avantages de leur position, les douceurs de leur existence, pour entreprendre un long et pénible voyage dont ils ne connaissent pas au juste le terme. S'ils trouvent Celui qu'ils cherchent, ils s'estimeront assez dédommagés.

Mais nous aussi, nous entendons souvent des invitations de Dieu, des invitations quelquefois fort pressantes : ce sont de bonnes pensées, de bons desirs, de bons mouvements, qui nous portent au bien. Emprisons-nous de les suivre ; emprisons-nous de les mettre à exécution. Peut-être que la voix de la grâce se taira plus tard, ou que l'occasion nous fera défaut. Si les Mages eussent retardé leur voyage, ils n'auraient plus rencontré le Sauveur.

3. Les voilà donc en route, pleins de joie et d'espérance. Ils s'en vont droit à Jérusalem. Jérusalem est la capitale de la Judée, le pays des prophètes ; Jérusalem est la ville sainte, la ville au temple célèbre. Là, tout le monde connaît le grand événement ; tout le monde doit être en fête et se livrer à des réjouissances publiques. Ils entrent dans la ville... Mais quoi ! ils ne rencontrent que des gens occupés de leurs affaires, de leur commerce, qui les regardent passer avec étonnement et curiosité. Du Messie, de la naissance du Grand Roi envoyé de Dieu, il n'en est pas question. D'où vient ce calme ? D'où vient ce silence ? Est-ce qu'ils n'auraient pas été imprudents d'entreprendre leur voyage ? Est-ce qu'ils ne se sont pas trompés ? L'étoile s'est cachée à leurs yeux, quand ils approchaient de Jérusalem : est-ce qu'ils n'auraient pas pris pour un astre ce qui était seulement une lueur incertaine et passagère ?... Si nous eussions été à leur place, qu'aurions-nous fait ?... Gardé le silence et laissé là le voyage. Mais ces cœurs simples et droits n'avaient voulu qu'une chose : plaire à Dieu, faire sa volonté, obéir à sa voix. Or, Dieu n'abandonne jamais l'homme juste qui se confie à lui. Leur confiance augmente au lieu de diminuer, et ils interrogent sans hésiter, comme étant sûrs de

trouver Celui qu'ils cherchent : « Où est le Roi des Juifs nouvellement né ? Nous avons vu en Orient l'étoile qui indique sa naissance, et nous sommes venus l'adorer. » — D'après les prophéties, le Christ devait paraître quand les Juifs cesseraient d'être gouvernés par des rois de leur race. Or, le roi Hérode était un étranger imposé par les Romains : les Mages pouvaient fort bien le savoir.

4. Cependant le but de leur voyage avait mis en émoi toute la ville de Jérusalem ; mais personne ne fut plus ému que le roi Hérode. Se croyant déjà à la veille d'être détrôné, il veut découvrir à tout prix l'Enfant que cherchent les Mages, afin de le faire disparaître.

Il rassemble aussitôt les chefs des prêtres, les scribes, tous ceux qui sont censés connaître les Livres saints, et leur demande en quel lieu doit naître le Christ. On lui répond qu'il doit naître à Bethléem, et on lui cite les paroles mêmes de la prophétie. Alors il fait appeler les Mages en secret, s'informe avec soin du moment où ils ont commencé à voir l'étoile, et, dissimulant son abominable projet, il leur dit : « Allez à Bethléem ; prenez tous les renseignements possibles sur l'Enfant ; et, lorsque vous l'aurez trouvé, veuillez me l'annoncer, afin que je puisse à mon tour aller, moi aussi, l'adorer. »

5. Une fois sortis de la ville, les Mages durent faire de bien tristes réflexions. « Comme ce peuple juif qui avait été si favorisé de Dieu, qui connaissait si bien les prophètes et les prophéties, qui avait toujours eu des saints sous les yeux, qui jouissait du privilège de donner naissance au Sauveur du monde, comme ce peuple est devenu indifférent ! » devaient-ils dire. « Il nous indique la ville où nous trouverons le Messie, qu'il attend lui-même ; il nous en montre le chemin, et personne ne nous accompagne, personne ne nous suit ! Quel aveuglement ! »

Hélas ! comme ils sont nombreux encore aujourd'hui les indifférents, les aveugles spirituels ! Combien de chrétiens qui connaissent Jésus-Christ et ne s'inquiètent pas de lui prouver leur amour ; qui n'ont aucun souci de faire sa volonté, de sauver leur âme ; qui travaillent beaucoup pour acquérir des biens temporels et oublient les biens éternels ! Oh ! mes frères, ne soyons pas de ce nombre ; notre salut, notre âme, l'Eternité, Dieu avant tout !

6. Cependant les Mages aperçoivent de nouveau l'étoile, qui s'était cachée un moment, et, cette fois, ils l'aperçoivent au-dessus de leur tête, au-dessus de Bethléem. Les voilà donc au terme de leur voyage ; ils sont remplis de joie à la pensée qu'ils vont voir bientôt le divin Enfant.

Mais où durent-ils le trouver ? Notre évangile semble dire que ce fut dans une maison. Alors saint Joseph, qui pouvait demeurer indifféremment partout où il trouvait du travail, obligé de

prolonger son séjour à Bethléem, se serait procuré un logement plus décent que l'étable où il s'était d'abord réfugié. Cependant une tradition très ancienne nous assure que Marie et Joseph sont restés dans l'étable, au lieu d'aller chercher un séjour plus commode dans quelque maison de Bethléem. Et nous n'avons pas de peine à le croire. Est-ce qu'ils ne devaient pas préférer à tous les autres ce lieu béni où le Fils de Dieu avait voulu naître; ce lieu visité par les anges, autour duquel ils avaient chanté toute une nuit; ce lieu où des bergers, envoyés par eux, étaient venus adorer le divin Enfant?

7. Marie raconte tous ces prodiges aux rois pèlerins, et ils comprennent tout ce qu'il y a d'humilité et d'amour dans le mystère de l'Incarnation. Ils comprennent tout, et ils se prosternent le front dans la poussière pour adorer. Ils offrent ensuite des présents fort précieux : de l'or, de l'encens, et de la myrrhe. — Vous savez que la myrrhe est une substance rare et d'un grand prix, dont on se servait autrefois pour embaumer les morts. — Ces présents avaient une signification mystérieuse, que l'Eglise nous fait connaître. L'encens indiquait la divinité de Jésus-Christ, l'or sa royauté, et la myrrhe sa nature humaine. Dans les desseins de la Providence, les présents des Mages étaient destinés à pourvoir aux besoins de la sainte Famille pendant sa fuite en Egypte, qui devait bientôt avoir lieu.

Cependant les Mages, ayant satisfait à loisir leur dévotion, songeaient à regagner leur pays, lorsqu'ils furent avertis par un songe miraculeux de ne point retourner vers le roi Hérode, mais de prendre un chemin différent.

8. Comme ils devaient être heureux ! Que de lumières, que de grâces, que de faveurs ils avaient reçues ! Qui n'envierait leur bonheur ? Eh bien ! mes frères, nous l'avons dit en commençant, ces Rois étaient nos représentants, nos ambassadeurs. Ils n'étaient pas Juifs; ils appartenaient, comme nous, à une autre race. En les appelant à à son berceau, Notre-Seigneur voulait montrer qu'il se ferait connaître non seulement au peuple juif, mais à tous les autres peuples : et nous sommes un de ceux qui l'ont connu les premiers. Cette fête nous rappelle donc notre vocation à la foi, c'est-à-dire le plus grand bienfait que nous ayons reçu de Dieu. Voilà pourquoi on la célébrait autrefois non seulement à l'église, comme aujourd'hui, mais encore dans toutes les familles. Oui, dans chaque famille, autrefois, il y avait grand festin ce jour-là; petits et grands étaient en réjouissance; ce jour-là, pas un pauvre qui n'eût sa part au *gâteau des Rois*.

Puissions-nous toujours estimer notre foi et la mettre en pratique, et nous aurons le bonheur de voir et d'adorer dans le ciel Celui que les Mages ont vu et adoré sur la terre. Ainsi soit-il.

## COURTES INSTRUCTIONS POUR LA PRIÈRE DU SOIR

CXIX

LISTE ET MISSION DES DOUZE APÔTRES

C'était pour faire appel à la générosité de ses disciples que le Seigneur Jésus leur avait confié, dans un épanchement de cœur, la grande tristesse que lui inspirait l'état de misère morale des peuplades de la Galilée. Pour secourir ces âmes et en même temps initier les Douze à leur future mission, il les délègue prédicateurs de son Evangile.

C'est la première fois qu'il les envoie en qualité de missionnaires, aussi les associe-t-il deux par deux, après leur avoir conféré le pouvoir de chasser tous les démons et celui de guérir toute infirmité et toute maladie.

D'après la liste donnée par saint Mathieu, voici comment les apôtres paraissent avoir été associés : saint Pierre avec saint André, son frère; les deux autres frères, saint Jacques et saint Jean; saint Philippe avec saint Barthélemy; saint Thomas avec saint Mathieu; les frères saint Jacques le Mineur et saint Thaddée ou Jude; saint Simon le Zélote avec Judas. (Math., x, 1-4).

Ce nombre *douze* correspondait aux douze tribus d'Israël vers lesquelles Jésus venait, comme vers des brebis privées de pasteur. Le peuple de Dieu, dans les desseins de la Providence, devait être évangélisé le premier; ensuite, par la prédication de ses douze chefs spirituels, le monde entier recevait la lumière de l'Evangile.

On a attribué un symbolisme au nombre *douze*. Résultat de *trois*, nombre de la Trinité, multiplié par *quatre*, nombre de la création, il signifierait l'union de la créature avec Dieu, et plus particulièrement celle de l'Eglise avec Jésus-Christ. D'autres y ont vu le souvenir des douze patriarches de l'ancienne Loi, les apôtres devant être les patriarches de la Loi nouvelle. D'autres enfin y ont découvert le présage de la mission des apôtres destinés à porter aux quatre parties du monde la foi en la sainte Trinité.

Quoi qu'il en soit de ces significations mystiques, le nombre *douze*, fixé par le divin Maître, demeura sacré pour les disciples, et les apôtres ne l'accrurent ni ne le diminuèrent jamais.

Puisque le nom de ceux que Notre-Seigneur a choisis pour coopérateurs se retrouve, uni au sien, en de nombreuses circonstances de sa vie, et à la base de la fondation de la sainte Eglise, la piété chrétienne sera heureuse de posséder une esquisse abrégée de leur caractère ou de leur vie.

Pierre, cité sur toutes les listes le premier des apôtres, dut cet honneur à la prérogative que lui conféra plus tard Jésus-Christ en l'établissant le



chef de son Eglise. Belle et loyale nature, avec les défauts de ses qualités, courageux et dévoué, impressionnable et énergique, présomptueux et mobile dans ses résolutions, sa foi ardente le fait choisir pour chef de l'Eglise. C'est à lui que seront confiées les clefs du royaume des cieux.

Après une fructueuse prédication à Jérusalem, il évangélise la Samarie, la Judée, la Galilée, la ville d'Antioche où il rencontre saint Paul. A Rome, où il établit son siège définitif, il est enfermé par Néron dans la célèbre prison Mamertine et crucifié, la tête en bas, sur la colline du Vatican. C'était en l'an 67, le jour même où saint Paul eut la tête tranchée sur la voie d'Ostie. Il a écrit deux épîtres, adressées aux fidèles du Pont, de la Galatie, de la Cappadoce, de l'Asie et de la Bithynie.

André son frère eut l'honneur d'avoir, le premier, reconnu et salué le Messie; plein de zèle et de foi, il alla prêcher l'Evangile à Patras, ville d'Achaïe, province de Grèce. Il fut crucifié sur une croix en forme d'X.

Jacques (le Majeur) et Jean, fils de Zébédée et de Salomé, surnommés par Jésus « les fils du tonnerre, » partagèrent avec Pierre l'honneur d'accompagner le Sauveur dans les circonstances les plus solennelles de sa vie, comme à la résurrection de la fille de Jaïre, à la grotte du Jardin des Oliviers, sur le mont Thabor, etc. Jacques fut, entre les apôtres, le premier martyr : il fut frappé du glaive, à Jérusalem, sur l'ordre du roi Hérode Agrippa. Jean mourut le dernier, selon la promesse du Maître, après être sorti vivant d'une cuve d'huile bouillante, à Rome, sous Domitien. Il alla prêcher l'Evangile aux Parthes, se fixa à Ephèse dans l'Asie-Mineure où il mourut, après un long exil à Pathmos. Il a écrit le quatrième évangile, les trois épîtres qui portent son nom, et enfin l'Apocalypse.

Philippe était né à Bethsaïda et pêcheur comme les quatre apôtres précédents. C'est lui qui amena son ami Nathanaël à la lumière de la foi. Il évangélisa la Phrygie et la Scythie et souffrit le martyre à Hiérapolis en Phrygie, vers l'an 87.

Barthélemy, né à Cana, ne serait autre que Nathanaël, l'ami de Philippe. Ceci explique qu'il fut le compagnon ordinaire de cet apôtre. Caractère droit et réfléchi, sincère et religieux, qui lui mérita le témoignage flatteur de « bon Israélite » de la part de Jésus. On croit qu'il prêcha l'Evangile en Arabie, en Perse, en Ethiopie et jusque dans les Indes, ensuite en Arménie et en Phrygie. Il fut écorché vif et crucifié, la tête en bas, dans la ville d'Albanopolis en Arménie.

Mathieu ou Lévi, employé dans un bureau de péage à Capharnaüm, d'où Jésus l'invita à le suivre, avait reçu une certaine instruction. Il n'est donc pas étonnant qu'il ait tenté, le premier entre les apôtres, de consigner par écrit les

discours et les œuvres de son Maître. Il prêcha en Judée, puis en Ethiopie, où il subit le martyre.

Son compagnon, Thomas, est célèbre particulièrement par son refus de croire, tout d'abord, à la résurrection du Sauveur, doute qui devait plus affermir notre foi que la prompte croyance des autres. Il porta la lumière de l'Evangile en Mésopotamie, en Perse, et pénétra, croit-on, jusqu'au Gange, dans les Indes. On n'est pas d'accord sur le lieu de son martyre.

Jacques le Mineur, ainsi nommé parce qu'il était plus petit ou plus jeune que le frère de saint Jean, était cousin de Jésus par sa mère. Sa sagesse, sa modération, ses lumières lui valurent d'être évêque de Jérusalem. Il occupa ce poste durant trente-sept années, et fut lapidé en cette ville l'an 62; il avait écrit une épître dénommée *catholique*, parce qu'elle est adressée à toutes les églises.

Jude, surnommé Thaddée ou Lebée, était frère du précédent. Il prêcha la foi chrétienne sur les bords du Tigre et de l'Euphrate et à Edesse, il souffrit le martyre en Mésopotamie. Son épître porte le titre de *catholique* comme celle de son frère et pour la même raison.

De Simon le Zélote ou le Zélé, on ne sait rien, ni sur son apostolat, ni sur sa mort.

Quant à Judas l'Ischariote, ainsi dénommé soit parce qu'il était originaire d'une localité appelée Kériot ou Carioth, ou bien parce qu'il portait une ceinture de cuir, son abominable crime l'a rendu trop célèbre pour qu'il soit besoin d'en parler davantage.

Tels étaient les douze hommes que Jésus choisit pour en faire ses auxiliaires et les continuateurs de sa mission sur la terre. Humainement, c'était une folie : le plus lettré était un employé d'octroi; quatre au moins, pêcheurs; les autres gagnaient leur vie à la sueur de leur front.

Mais il fallait qu'il fût bien prouvé au monde que la diffusion de l'Evangile était l'œuvre de l'Esprit-Saint et non point le résultat de la sagesse ou de l'éloquence humaines. Il nous reste à entendre les recommandations et les instructions que donne le divin Maître à ses apôtres en les envoyant débiter dans ce qui sera plus tard le ministère de toute leur vie. Nous connaissons les ouvriers, désormais nous apprécierons mieux le labeur de leur apostolat.

## IMPRIMATUR

Lingonis, die 30 decembris 1903.

† SEBASTIANUS, *Episcopus Lingonensis*.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT.

# TABLE DES MATIÈRES

DE LA

## QUINZIÈME ANNÉE DE L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

SUPPLÉMENT A L'AMI DU CLERGÉ

(Année 1903)

### TABLE SYNTHÉTIQUE

#### Sermons pour les fêtes de l'année

##### I. — Fêtes de Notre-Seigneur et des saints

NOUVEL AN : Les souhaits de l'Eglise (plan) . . .	992
— Les souhaits du <i>Pater</i> . . . . .	996
EPIPHANIE : Vocation, épreuves et récompense de l'âme fidèle . . . . .	1
— Les gardiens du berceau . . . . .	977
— La force chrétienne . . . . .	993
SAINT JOSEPH : Une grande tristesse de saint Joseph . . . . .	161
PASSION : La Passion . . . . .	246
— Le martyre de Jésus-Christ . . . . .	279
JEUDI SAINT : L'amour de Jésus-Christ pour nous .	273
— La clémence de Jésus-Christ . . . . .	276
PAQUES : Le mystère de la Résurrection (plan) . .	192
— Clôture des pâques : En face des mauvais exemples . . . . .	305
QUASIMODO : L'Evangile de la paix . . . . .	289
ASCENSION : L'existence du ciel . . . . .	353
PENTECÔTE : Les deux craintes . . . . .	369
— La crainte de Dieu . . . . .	372
TRINITÉ : Le mystère du jour (plan) . . . . .	405
SACRÉ-CŒUR : Dévotion naturelle, catholique et nationale . . . . .	420
SAINT PIERRE ET SAINT PAUL : La persécution dans l'Eglise . . . . .	481
— L'infailibilité du Pape . . . . .	484
SAINT PAUL : Le soldat de Jésus-Christ . . . . .	486
TOUSSAINT : La sainteté est obligatoire et facile .	769
— Les joies de cette fête . . . . .	817
— Le problème de la vie et sa solution . . . .	785
— Pour le soir : La Commémoration des morts . . . . .	753
OCTAVE DES MORTS : 1. L'existence du purgatoire .	789
— 2. Qu'est-ce que le purgatoire, à qui il est réservé . . . . .	792
— 3. Comment soulager les âmes du purgatoire .	794
— 4. Pourquoi faut-il prier pour les âmes du purgatoire . . . . .	796

— 5. La mort du pécheur . . . . .	799
— 6. La mort du juste . . . . .	801
— 7. L'enfer . . . . .	803
— 8. Le ciel . . . . .	806
DÉDICACE : Ce que sont nos églises et ce qu'elles nous rappellent . . . . .	819
— Nos églises et le ciel . . . . .	833
NOËL : Gloire à Dieu et paix aux hommes . . . .	918
— La religion chrétienne fondée par Jésus-Christ . . . . .	945
— Naissance de Jésus-Christ, adoration des bergers . . . . .	951
— Jésus-Christ naissant, modèle et motif de la sévérité chrétienne . . . . .	975
— La joie de cette fête . . . . .	976

##### II. — Fêtes de la Sainte Vierge

PURIFICATION : L'appel au sacrifice . . . . .	62
VISITATION : Marie modèle de l'âme chrétienne dans ses communions et ses rapports avec le monde . . . . .	494
ASSOMPTION : Résurrection de la sainte Vierge . .	561
— Les motifs de notre joie . . . . .	577
NATIVITÉ : Origine et excellence de cette fête ; moyens de la bien célébrer . . . . .	657
— La Nativité de Jésus et la Nativité de Marie .	678
SAINT NOM DE MARIE : Le nom de Marie et le nom de Jésus . . . . .	696
ROSAIRE : La Confrérie du Rosaire . . . . .	737

#### Panégryriques

Saint Augustin . . . . .	641
Saint François de Sales . . . . .	36
Saint Jérôme . . . . .	725
Saint Laurent . . . . .	563
Sainte Marguerite de Cortone . . . . .	83
Sainte Marie-Madeleine . . . . .	513
Saint Paul . . . . .	486
Saint Vincent de Paul . . . . .	17



## Prônes catéchétiques sur le Décalogue

I. — Histoire du Décalogue, ses rapports avec la loi naturelle et l'Evangile . . . . .	4
II. — Préambule des dix commandements . . . . .	25
III. — L'adoration, le culte intérieur : la Foi et l'Espérance. . . . .	55
IV. — La Charité . . . . .	321
V. — Le culte extérieur et social : la Vertu de Religion . . . . .	337
VI. — Le culte des saints. . . . .	391
VII. — Les péchés opposés à la foi . . . . .	407
VIII. — Les péchés opposés à l'espérance et à la charité. . . . .	435
IX. — Les péchés opposés à la vertu de religion. . . . .	490
X. — Le culte de la sainte Vierge Marie . . . . .	529
XI. — Le respect dû au saint nom de Dieu . . . . .	580
XII. — Le serment. . . . .	593
XIII. — Le vœu . . . . .	614
XIV. — Importance et histoire du troisième commandement. . . . .	676
XV. — Le repos du dimanche et des fêtes . . . . .	705
XVI. — L'assistance à la messe. . . . .	727
XVII. — Les offices de la paroisse . . . . .	747
XVIII. — Confession annuelle et communion pascale . . . . .	772
XIX. — Le jeûne et l'abstinence . . . . .	835
XX. — Devoirs de l'homme envers lui-même . . . . .	849
XXI. — L'autorité paternelle. . . . .	907
XXII. — Les devoirs des enfants. . . . .	934

## Explication populaire des Evangiles, par un curé de campagne

1 <sup>er</sup> dimanche de l'Avent : Le jugement dernier . . . . .	872
2 <sup>e</sup> — Préparation évangélique . . . . .	905
3 <sup>e</sup> — Témoignage de Jean-Baptiste . . . . .	916
4 <sup>e</sup> — Prédication de Jean-Baptiste . . . . .	933
Fête de Noël : Naissance de Jésus-Christ, adoration des bergers . . . . .	951
Dimanche dans l'Octave : Présentation de Jésus-Christ au temple, Purification de Marie. . . . .	982
Epiphanie : Adoration des Mages. . . . .	1009

## Conférences pour le Carême

I. — La fin de l'homme. . . . .	10
II. — La foi et la raison . . . . .	43
III. — L'homme de vérité . . . . .	58
IV. — L'homme de devoir . . . . .	76
V. — Le démon . . . . .	92
VI. — L'imagination . . . . .	113
VII. — La conscience vraie . . . . .	118
VIII. — La fausse conscience . . . . .	139
IX. — La dévotion défectueuse. . . . .	147
X. — L'inutilité . . . . .	152
XI. — Le temps . . . . .	165
XII. — Le dogme de la vie. . . . .	177
XIII. — Le dogme de la mort. . . . .	182
XIV. — Comment se défait et se refait l'homme de vérité et de devoir. ( <i>Chute et conversion de saint Pierre</i> ). . . . .	187
XV. — La souffrance, source de grandeur et de force. . . . .	236
XVI. — La vie eucharistique : son principe et sa nature . . . . .	241
XVII. — La Passion de Jésus-Christ . . . . .	246
XVIII. — La vie eucharistique : ses effets dans l'ordre naturel . . . . .	285

## Le zèle chrétien

## Instructions de Carême

I. — Le salut de notre âme . . . . .	102
II. — Le salut du prochain. . . . .	106
III. — La gloire de Dieu. . . . .	131
IV. — L'honneur de Jésus-Christ. . . . .	197
V. — La défense de l'Eglise . . . . .	209
VI. — L'amour de la France. . . . .	253

## Petit Carême pour les hommes

I. — Le péché . . . . .	159
II. — La nature du péché . . . . .	160
III. — La gravité et les suites du péché . . . . .	169
IV. — La contrition . . . . .	207
V. — La confession . . . . .	235
VI. — Les témoins de Jésus-Christ. . . . .	263

## Lectures de Carême sur la piété chrétienne

I. — Obligation de la piété . . . . .	135
II. — Nature de la piété . . . . .	137
III. — Avantages de la piété en cette vie . . . . .	156
IV. — Les récompenses de la piété dans l'autre vie. . . . .	170
V. — La piété est nécessaire pour éviter l'enfer . . . . .	172
VI. — La piété est nécessaire pour adoucir le pargatoire. . . . .	175
VII. — La piété, devoir de reconnaissance et d'amour. . . . .	200
VIII. — La piété superficielle, jalouse, intermittente. . . . .	203
IX. — La piété paresseuse. . . . .	205
X. — La charité pour le prochain. . . . .	218
XI. — La générosité pour Dieu. . . . .	220
XII. — Pratique de la charité envers le prochain . . . . .	222
XIII. — La journée d'une personne pieuse. . . . .	264
XIV. — L'année d'une personne pieuse. . . . .	267
XV. — L'abandon à Dieu . . . . .	270

## L'Eglise et la civilisation (suite)

## Essais de conférences apologétiques

XIV. — L'art. . . . .	28
XV. — L'architecture. . . . .	110
XVI. — La sculpture. . . . .	333
XVII. — La peinture . . . . .	424
XVIII. — La musique . . . . .	510

## Les litanies de la sainte Vierge (fin)

## Entretiens à des jeunes filles

XLV. — <i>Maria Regina</i> . . . . .	294
XLVI. — <i>Regina Angelorum</i> . . . . .	314
XLVII. — <i>Regina Patriarcharum</i> . . . . .	325
XLVIII. — <i>Regina Prophetarum</i> . . . . .	340
XLIX. — <i>Regina Apostolorum</i> . . . . .	354
L. — <i>Regina Martyrum</i> . . . . .	374
LI. — <i>Regina Confessorum</i> . . . . .	401
LII. — <i>Regina Virginum</i> . . . . .	518
LIII. — <i>Regina sanctorum omnium</i> . . . . .	557
LIV. — <i>Regina pacis</i> . . . . .	708
LV. — <i>Regina sine labe originali concepta</i> . . . . .	740
LVI. — <i>Regina sacratissimi Rosarii</i> . . . . .	757

## Nouvelles conférences aux femmes chrétiennes (suite)

XLVIII. — <i>Purification</i> : Générosité dans la souffrance . . . . .	20
---	----

XLIX. — <i>Saint Joseph</i> : Une grande tristesse de saint Joseph . . . . .	161
L. — <i>Sept-Douleurs</i> : La troisième douleur de Marie . . . . .	230
LI. — <i>Sainte Monique</i> : L'ascension des classes . . . . .	306
LII. — <i>Saint Louis de Gonzague</i> : Confiance et action mutuelles . . . . .	439
LIII. — <i>Sainte Anne</i> : Ce que fait le prêtre . . . . .	497
LIV. — <i>Saint Augustin</i> : Son génie et son cœur . . . . .	636
LV. — <i>Sept-Douleurs</i> : La quatrième douleur . . . . .	689
LVI. — <i>Anges gardiens</i> : L'ange et l'enfant . . . . .	721
LVII. — <i>Toussaint</i> : Le problème de la vie et sa solution . . . . .	785
LVIII. — <i>Immaculée-Conception</i> : Explication et définition du dogme . . . . .	900
LIX. — <i>Epiphanie</i> : L'âme de la femme, l'intelligence . . . . .	998

#### Entretiens sur les paraboles évangéliques (fin)

XXXIII. — Les mines . . . . .	394
XXXIV. — Les deux fils . . . . .	427
XXXV. — Les vigneronniers homicides . . . . .	535
XXXVI. — Le festin des noces . . . . .	600
XXXVII. — Les dix vierges . . . . .	661
XXXVIII. — Les talents . . . . .	859

#### Courtes instructions pour la prière du soir (suite)

XC. — Conclusion du Discours sur la montagne . . . . .	15
XCI. — Guérison du serviteur d'un centurion de Capharnaüm . . . . .	31
XCII. — Résurrection du fils de la veuve de Naïm . . . . .	73
XCIII. — Ambassade du Précurseur à Jésus . . . . .	74
XCIV. — Malédiction des villes incrédules . . . . .	89
XCV. — Appel aux cœurs éprouvés ou souffrants . . . . .	90
XCVI et XCVII. — Madeleine aux pieds de Jésus . . . . .	126, 298
XCVIII. — Jésus parcourt la Galilée avec les Douze et les saintes femmes . . . . .	319
XCIX. — Jésus guérit sous les yeux de ses cousins un possédé du démon . . . . .	347
C. — Les pharisiens accusent Jésus de chasser les démons avec l'aide de Satan . . . . .	365
CI. — Le péché contre le Saint-Esprit . . . . .	383
CII. — Droiture de cœur et d'intention . . . . .	385
CIII. — Triste condition de ceux qui résistent à la grâce . . . . .	386
CIV. — Quels sont les vrais parents de Jésus . . . . .	422
CV. — Jésus se met à parler en paraboles . . . . .	463
CVI. — La parabole du semeur . . . . .	508
CVII. — Comment il faut répandre la parole de Dieu . . . . .	523
CVIII. — La parabole de l'ivraie . . . . .	599
CIX. — Le grain de sénevé et le levain . . . . .	649
CX. — Le trésor, la perle et le filet . . . . .	650
CXI. — La tempête apaisée . . . . .	683
CXII et CXIII. — Guérison du démoniaque de Gadara . . . . .	703 et 767
CXIV. — Guérison de l'hémorroïsse . . . . .	779
CXV. — Résurrection de la fille de Jaïre . . . . .	857
CXVI. — Jésus guérit deux aveugles et un muet possédé du démon . . . . .	919
CXVII. — Jésus enseigne à Nazareth et y est méprisé . . . . .	921
CXVIII. — Jésus en Galilée pour la troisième fois . . . . .	943
CXIX. — Liste et mission des douze Apôtres . . . . .	1011

#### Premières communions

Pour une première communion dans le mois de mai : La sainte Vierge, modèle des premiers communiant, . . . . .	362
---	-----

#### Allocutions avant la confirmation

I. — Le progrès . . . . .	335
II. — A l'entrée de la vie . . . . .	351
III. — La force et le devoir . . . . .	367
IV et V. — Le soldat de Jésus-Christ . . . . .	388 et 389
VI. — Le baptême et la confirmation . . . . .	412

#### Sermons d'adoration perpétuelle

I. — La guerre à la religion est injuste et antipatriotique . . . . .	291
II. — Amour et réparation . . . . .	452
III. — Quand il y a peu de monde . . . . .	516
IV. — Eucharistie et dévouement . . . . .	569
V. — L'appel du Maître . . . . .	596
VI. — Le don magnifique . . . . .	658
VII. — L'Eucharistie est pour nous un devoir et un besoin . . . . .	693
VIII. — Triple témoignage en faveur de la présence réelle . . . . .	764
IX. — Ce qu'il y a dans l'Eucharistie . . . . .	855
X. — L'Eucharistie attendue jadis est maintenant la vie du monde . . . . .	954

#### Instructions pour le Premier Vendredi

I. — Objet de la dévotion au Sacré-Cœur . . . . .	33
II. — Premier caractère de la dévotion au Sacré-Cœur : l'amour . . . . .	123
III. — Second caractère : la réparation. 1 <sup>o</sup> <i>Pourquoi il faut réparer</i> . . . . .	257
IV. — 2 <sup>o</sup> <i>Comment réparer</i> . . . . .	359
V. — La douceur et l'humilité dans le Cœur de Jésus . . . . .	378
VI. — La pratique de la douceur . . . . .	417
VII. — La pratique de l'humilité . . . . .	455
VIII. — L'image du Sacré-Cœur . . . . .	501
IX. — La consécration au Sacré-Cœur . . . . .	583
X. — La sainte Vierge et le Sacré-Cœur . . . . .	744
XI. — L'adoration perpétuelle au Premier Vendredi . . . . .	809
XII. — La Garde d'honneur . . . . .	874
XIII. — Le Sacré-Cœur et Léon XIII . . . . .	1002

#### Autrefois et Aujourd'hui

I. — La religion . . . . .	8
II. — Le foyer domestique . . . . .	49
III. — Les pratiques de la piété familiale . . . . .	51
IV. — Baptême et première communion . . . . .	65
V. — Le carême . . . . .	81
VI. — La messe du dimanche . . . . .	97
VII. — Le respect des lois divines . . . . .	100
VIII. — Le deuxième commandement . . . . .	129
IX. — Sanctification du dimanche . . . . .	145
X. — Quatrième commandement . . . . .	193
XI. — Le cinquième . . . . .	212
XII. — Le sixième et le neuvième . . . . .	215
XIII. — Le septième et le dixième . . . . .	225
XIV. — Le huitième . . . . .	228
XV. — La confession annuelle . . . . .	260
XVI. — La communion pascale . . . . .	283
XVII. — Le mariage . . . . .	869
XVIII. — Les derniers sacrements . . . . .	938
XIX. — Les funérailles, le culte des morts . . . . .	940



## Varia

I et II. — Les mauvais livres. . . . .	349 et 350
III. — Les sociétés dangereuses . . . . .	381
IV. — Pour la bénédiction de la première pierre d'une église . . . . .	410
V et VI. — Les vêpres du dimanche . . . . .	443 et 445
VII. — La vertu des Scribes et des Pharisiens . . . . .	459
VIII. — La lampe du sanctuaire . . . . .	461
IX. — La génuflexion. . . . .	504
X. — La moisson . . . . .	506
XI. — L'orgueilleux . . . . .	587
XII. — La visite au Saint-Sacrement . . . . .	646
XIII. — Dons volontaires aux églises. . . . .	666
XIV. — Petits péchés et petites vertus : 1° <i>Leur</i> <i>importance</i> . . . . .	700
XV. — — 2° <i>Leur multitude</i> . . . . .	701
XVI. — — 3° <i>Leurs suites</i> . . . . .	715
XVII. — L'art de parler . . . . .	730
XVIII. — L'art de se taire. . . . .	761
XIX. — Les pauvres et les riches dans l'Eglise . . . . .	922
XX. — Le repos dominical . . . . .	1005

Trésor d'histoires pour l'explication du Symbole  
des apôtres

I. — Le chrétien et le signe du chrétien. . . . .	40
II. — Le Symbole . . . . .	69
III. — La foi . . . . .	71
IV. — — . . . . .	310
V. — — . . . . .	329
VI. — — . . . . .	344
VII. — Je crois en Dieu . . . . .	431
VIII. — — . . . . .	437
IX. — — . . . . .	477
X. — Je crois en Dieu créateur. . . . .	566
XI. — — . . . . .	617
XII. — Je crois en Jésus-Christ . . . . .	679
XIII. — Je crois en la sainte Eglise . . . . .	712
XIV. — — . . . . .	776
XV. — La communion des saints. . . . .	812
XVI. — La résurrection de la chair. . . . .	813
XVII. — La vie éternelle : <i>La mort</i> . . . . .	822
XVIII. — — <i>Le purgatoire</i> . . . . .	843
XIX. — — <i>L'enfer, 852; le ciel</i> . . . . .	853

## Réponse à des objections contre la religion

1 <sup>re</sup> Objection. — La religion catholique ne res- semble plus à l'Eglise primitive. . . . .	465
2 <sup>e</sup> — La théologie est une science compliquée ; elle contient des dogmes que n'ont jamais enseignés les Apôtres. . . . .	466
3 <sup>e</sup> — La religion catholique n'est qu'un appétit vers la mort . . . . .	466
4 <sup>e</sup> — Elle tue l'individu. . . . .	467
5 <sup>e</sup> — Très bien organisée pour résister aux persé- cutions violentes, elle l'est assez mal pour résis- ter aux persécutions des légistes . . . . .	469
6 <sup>e</sup> — Elle est l'abdication de la raison qui renonce à ses droits et même à ses devoirs . . . . .	471
7 <sup>e</sup> — La science démontre que la religion n'est qu'un tissu d'absurdités . . . . .	472
8 <sup>e</sup> — La religion n'est pas nécessaire pour prati- quer le bien ; il y a des gens honnêtes et qui ne croient à rien. . . . .	475

9 <sup>e</sup> — Cette morale de l'Evangile : <i>Si quelqu'un</i> <i>vous frappe sur la joue droite, tendez-lui la</i> <i>gauche</i> , est antisociale . . . . .	477
10 <sup>e</sup> — C'est la confession qui perd la religion catho- lique. . . . .	545
11 <sup>e</sup> — Le billet de confession. . . . .	545
12 <sup>e</sup> — La religion, c'est bon pour les femmes. . . . .	546
13 <sup>e</sup> — La religion dans les cérémonies, mariages, enterrements, accorde plus d'honneurs aux riches qu'aux pauvres. . . . .	548
14 <sup>e</sup> — Ce sont les curés qui perdent la religion . . . . .	550
15 <sup>e</sup> — On mange le dimanche, il faut travailler le dimanche. . . . .	551
16 <sup>e</sup> — Les curés devraient se marier. . . . .	552
17 <sup>e</sup> — Les réunions du lundi . . . . .	554
18 <sup>e</sup> — Les séminaristes sont mal élevés. . . . .	555
19 <sup>e</sup> — Le Pape s'entoure d'une pompe et d'une cour vraiment royales, alors que Jésus-Christ a dit : « Mon royaume n'est pas de ce monde ». . . . .	625
20 <sup>e</sup> — Le Pape est un souverain étranger . . . . .	626
21 <sup>e</sup> — Il y a trop d'Ordres religieux. . . . .	628
22 <sup>e</sup> — Les religieux doivent obéir comme un ca- davre, c'est l'anéantissement de l'individu. . . . .	629
23 <sup>e</sup> — Le vœu de pauvreté . . . . .	631
24 <sup>e</sup> — Les Chartreux ne sont pas autre chose qu'une société industrielle et commerciale . . . . .	633
25 <sup>e</sup> — Le jésuitisme et la franc-maçonnerie se valent : ce sont deux intolérances également haïssables . . . . .	634
26 <sup>e</sup> — L'Evangile et la raison, ça fait deux . . . . .	881
27 <sup>e</sup> — Il faut se mêler des représentants de Dieu. . . . .	883
28 <sup>e</sup> — L'Etat doit avoir le monopole de l'enseigne- ment parce qu'il doit protéger l'enfant contre les influences qui pourraient plus tard l'empêcher de choisir sa croyance. . . . .	885
29 <sup>e</sup> — Dieu bénit les nombreuses familles, mais ne les nourrit pas. . . . .	887
30 <sup>e</sup> — Le culte protestant est d'une touchante sim- plicité ; le culte catholique est au contraire trop théâtral . . . . .	890
31 <sup>e</sup> — Les ministres protestants se tiennent mieux que les curés. . . . .	891
32 <sup>e</sup> — Il ne faut pas qu'on puisse dire : « Je suis chrétien avant d'être français. ». . . . .	894
33 <sup>e</sup> — L'âme d'un riche qui a laissé beaucoup d'ar- gent pour se faire dire des messes, est bien plus tôt délivrée du purgatoire que l'âme d'un pauvre qui n'a rien laissé . . . . .	895
34 <sup>e</sup> — Le xix <sup>e</sup> siècle est un siècle de progrès, de lumière. Aujourd'hui tout est à l'intelligence ; autrefois, sous l'influence de l'Eglise, il n'en était pas ainsi. . . . .	961
35 <sup>e</sup> — Le genre de Zola est un genre artistique comme un autre . . . . .	963
36 <sup>e</sup> — Le latin de la Bible est un latin de cuisine . . . . .	967
37 <sup>e</sup> — Les Français, les Anglais, les Allemands, les Russes se valent au point de vue de l'hon- nêteté. Donc le catholicisme n'est pas supérieur aux autres religions dans la moralisation des races. . . . .	968
38 <sup>e</sup> — Les dévots sont tous les mêmes : des gens sans délicatesse et sans scrupule . . . . .	971
39 <sup>e</sup> — Les conversions de la dernière heure n'ont aucune signification. L'homme qui va mourir n'est plus suffisamment en possession de son intelligence pour savoir ce qu'il fait. . . . .	972
40 <sup>e</sup> et dernière. — Il n'y a aucune différence entre le divorce, tel qu'il est institué par le pouvoir	

civil, et les déclarations de nullité de mariage prononcées par l'Eglise; cela revient au même . . . 974

### Sujets de circonstances

Instruction à des enfants de Marie pour la Purification. — L'appel au sacrifice. . . . .	62
Dimanche de Quasimodo : L'Evangile de la paix . . . . .	289
Pour une première messe. — La bonté persécutée dans le Christ et dans le prêtre. . . . .	433
— Grandeurs de Marie et grandeurs du prêtre. . . . .	449
— Les douleurs et les joies du prêtre aujourd'hui. . . . .	929
Allocution pour la remise d'un drapeau à une Société de vétérans . . . . .	496
— Pour la bénédiction de la première pierre d'une église . . . . .	410
Allocutions pour une distribution de prix dans un pensionnat. I. Science et vertu . . . . .	533
— II. L'étude . . . . .	534
Nécessité du Souverain Pontife. — I, 609. — II . . . . .	612
Pour les hommes. — Le vice contemporain . . . . .	651
Le saint de la semaine. — Saint Jérôme. . . . .	725
Allocution pour la messe du Saint-Esprit à la rentrée d'un collège libre . . . . .	751
Discours pour l'installation d'un curé. — La mission du curé . . . . .	826
Sermon pour la fête d'un apôtre. — Le zèle familial pour la fête des Congrégations de la sainte Vierge. . . . .	839
— L'Immaculée Conception. . . . .	918
Sermons de charité. — I. En faveur des Petites Sœurs des Pauvres. . . . .	865
— Pour les pauvres d'une paroisse . . . . .	897
Petite instruction pour le 1 <sup>er</sup> dimanche de l'Avent. — Le sommeil spirituel. . . . .	877
Allocution pour la saint Eloi. — Les ouvriers et la religion. . . . .	879
Petite instruction pour le dernier dimanche de l'année. — Le voyage de la vie. . . . .	990

### Plans de sermons

PAQUES. — Le mystère de la Résurrection. . . . .	192
SAINTE TRINITÉ. — Le mystère du jour . . . . .	405
NOËL. — I. Jésus-Christ naissant, modèle et motif de la sévérité chrétienne . . . . .	975
— II. La joie de cette fête. . . . .	976
NOUVEL AN. — Les souhaits de l'Eglise . . . . .	992

### Pastorales pour les fêtes de Noël

I. Pour jeunes gens . . . . .	984
II. Pour jeunes filles. . . . .	987

### Catéchisme de première communion

#### TROISIÈME PARTIE

#### MOYENS DE SALUT (suite)

#### III. — Les sacrements (suite)

#### B. — Les sacrements en particulier (suite)

### 3. — L'Eucharistie (fin)

#### CHAPITRE IV. — LES DÉVOTIONS EUCHARISTIQUES

§ 1 <sup>er</sup> . <i>L'adoration du Saint-Sacrement.</i>	
1° L'adoration proprement dite . . . . .	300
2° La génuflexion devant le Saint-Sacrement. . . . .	301

3° La visite au Saint-Sacrement. . . . .	301
4° Autres pratiques de respect. . . . .	302
§ 2. <i>La sainte messe.</i>	
1° Assistance à la messe quotidienne . . . . .	302
2° Messe réparatrice . . . . .	303
3° Messes grégoriennes . . . . .	303
4° Fondations de messes . . . . .	303
§ 3. <i>La communion.</i>	
1° La communion réparatrice . . . . .	303
2° La communion des neuf premiers vendredis. . . . .	303
§ 4. <i>Les saluts du Saint-Sacrement</i> . . . . .	304
§ 5. <i>Confréries, associations et œuvres diverses en l'honneur du Saint-Sacrement</i> . . . . .	304

### 4. — La Pénitence

I. — La vertu de pénitence . . . . .	541
1° Etymologie et signification du mot « pénitence » . . . . .	542
2° Définition de la vertu de pénitence. . . . .	542
3° Son efficacité. . . . .	542
4° Sa nécessité . . . . .	543
5° De la pénitence sous la loi nouvelle . . . . .	544
6° Résolution. . . . .	544
II. — Le sacrement de pénitence.	

#### CHAPITRE 1<sup>er</sup>. — DU SACREMENT DE PÉNITENCE EN GÉNÉRAL

§ 1 <sup>er</sup> . <i>Noms et définition</i> . . . . .	573
§ 2. <i>Du signe sensible.</i>	
1° Matière du sacrement . . . . .	574
a) éloignée . . . . .	574
b) prochaine . . . . .	575
2° Forme. . . . .	576
§ 3. <i>Le ministre.</i>	
1° Ses pouvoirs.	
a) Le pouvoir d'ordre. . . . .	621
b) L'approbation et le pouvoir de juridiction . . . . .	621
2° Ses fonctions.	
a) De juge . . . . .	623
b) De médecin . . . . .	624
c) De docteur. . . . .	624
d) De père. . . . .	624
3° Le sceau de la confession.	
a) L'obligation . . . . .	684
b) Le sujet. . . . .	685
c) L'objet. . . . .	686
d) Conclusion . . . . .	686
§ 4. <i>Nécessité du sacrement de pénitence.</i>	
1° Preuves . . . . .	687
2° Sens de cette nécessité . . . . .	687
3° Temps où elle oblige. . . . .	687
§ 5. <i>Effets et avantages du sacrement de pénitence</i> . . . . .	688

#### CHAPITRE II. — DES ACTES DU PÉNITENT EN PARTICULIER

§ 1 <sup>er</sup> . <i>De la contrition</i>	
1° Définition . . . . .	733
2° Espèces.	
a) Contrition parfaite. . . . .	734
b) Contrition imparfaite . . . . .	735
3° Sa nécessité . . . . .	736
4° Ses qualités.	
a) Intérieure . . . . .	815
b) Surnaturelle. . . . .	815
c) Universelle. . . . .	816
d) Souveraine . . . . .	863
5° Du bon propos. . . . .	864



§ 2. *De la confession.*

1 <sup>o</sup> Sa nature . . . . .	910
2 <sup>o</sup> Institution divine. . . . .	911
3 <sup>o</sup> Ses qualités . . . . .	911
4 <sup>o</sup> L'intégrité.	
a) Nécessité . . . . .	956
b) Etendue . . . . .	957
c) Le mensonge et les autres défauts contraires . . . . .	958
d) Causes qui excusent de l'intégrité matérielle . . . . .	958
e) Moyens d'assurer l'intégrité.	
1. L'examen de conscience . . . . .	959
2. Revalidation des confessions . . . . .	959
3. La confession générale. . . . .	960

## Catéchisme de persévérance

DEUXIÈME PARTIE (suite)

JÉSUS-CHRIST

II. — *La vie publique* (suite)4. Troisième année : *Le Fondateur*

I. — Chez les païens, la Chananéenne, seconde multiplication des pains . . . . .	524
II. — La confession de saint Pierre. . . . .	588
III. — La Transfiguration . . . . .	668
IV. — Dernières journées à Capharnaüm. . . . .	716
V. — Jésus à la fête des Tabernacles . . . . .	780
VI. — Jésus et la femme adultère ; la doctrine du Père . . . . .	829
VII. — L'aveugle-né et la parabole du Bon Pasteur . . . . .	924

## TABLE ANALYTIQUE

**Abandon à Dieu.** — C'est le but où doit tendre la piété, 270 ; sa pratique, 271 ; ses fruits : liberté, paix, joie, 272.

**Abraham.** — Puissance de sa prière, figure de celle de Marie, 326. Immolant Isaac, il figure Marie offrant Jésus, 62, 327.

**Abstinence.** — Elle fait partie du jeûne, 838. Combien fréquemment cette loi est violée ; causes qui en dispensent, 839.

**Adam.** — Sa justice originelle, figure de la sainteté de Marie, 325. La promesse du Sauveur le console après sa chute, 326.

**Adoration.** — Son obligation, 55. Elle doit être intérieure et extérieure, se manifestant par la prière et le sacrifice, 57. L'adoration intérieure comprend la foi, l'espérance, 57, la charité, 321.

**Adoration perpétuelle.** — Sermons : voir la *Table synthétique*, p. 1015, 2<sup>e</sup> col.

**Adultère (La femme).** — L'accusation portée par les Pharisiens, la réponse de Jésus, le pardon, 829.

**Ame.** — Il faut la sauver, 103 (voir *Salut*), et pour cela la respecter, la cultiver, la préserver, 105, par la foi et la pratique des bonnes œuvres, 106. — L'âme de la femme, 998 ; son intelligence est d'une trempe spéciale, 999 ; comment il faut la régler, 1000.

**Ames du purgatoire.** — Pour les délivrer, Dieu n'a pas égard à la fortune, 896 ; celles des pauvres ne sont pas abandonnées, la preuve en est dans les pratiques de l'Eglise, dans son enseignement attestant que Dieu est libre dans l'application des suffrages, 896. — *Moyens* de les soulager : la prière, l'application des mérites satisfaisants de nos bonnes œuvres, 794, les indulgences, la sainte messe, l'acte héroïque de charité, le paiement des dettes laissées, 795. *Conditions* : l'état de grâce, 795. *Motifs* : leur intérêt, car elles souffrent et ne peuvent rien pour elles, 796 ; notre intérêt : c'est une œuvre de charité à leur égard, 797, à l'égard du ciel, 798, c'est un moyen de nous assurer leur reconnaissance, de réparer le mal que nous leur avons causé, de leur témoigner notre gratitude, 798, de calmer notre douleur, de nous assurer des prières après notre mort, 799.

**Amour de Dieu.** — L'amour de Dieu pour l'homme ressort de ce qu'est Dieu, de ce qu'est l'homme, de ce

que cet amour a coûté à Dieu, 200. Dieu demande que nous lui rendions amour pour amour, 202. — Voir *Dieu*.

**An (Premier jour de l').** — Les souhaits de l'Eglise (plan), 992. Les souhaits du *Pater*, 996.

**Angelus.** — Nature, histoire, avantages de cette prière, 52.

**Anges.** — Leur épreuve, 315. Marie est leur reine, 316.

**Anges gardiens.** — En donnant à chacun un ange gardien, Dieu nous apprend le prix de l'âme, 721. Avec quels soins ils veillent sur nous, 721, spécialement sur les mères, 722. Leurs soins pour l'âme commencent au berceau pour préserver l'enfant des dangers auxquels il est exposé, se continuent plus tard pour éclairer son esprit, 722, le défendre contre le démon, prier pour lui, le reprendre s'il tombe, et ne le quitter qu'après l'avoir assisté à la dernière heure, 723. Nos devoirs envers eux sont le respect, la reconnaissance, la confiance, l'imitation, 724.

**TRAITS :** Comment la Mère Marie de Sales correspondait avec la sœur Thérèse, 566. La rencontre de l'âme avec son ange gardien, 566. Les deux anges gardiens, 567. Mémoires d'un ange gardien, 567. L'ange de sainte Françoise Romaine, 567. Une vision ravissante, 568. Sainte Colette persécutée par le démon, 568. Les troubles atmosphériques et les démons, 568. Prière à saint Michel, 568. La terreur de l'enfer chez les anges déchus, 568. Le curé d'Ars et le démon, 569. « Qui a fait le diable ? » 569.

**Anne (La Prophétesse).** — Son bonheur le jour de la Purification, 984.

**Année ecclésiastique.** — Dévotions et pratiques diverses, 268.

**Apostasie.** — Nature et gravité, 410.

**Apostolat.** — Son obligation, figurée par une parabole de Notre-Seigneur, 523, est fondée sur la nature humaine qui éprouve le besoin de répandre la vérité, 839. Il est glorieux parce qu'il imite Dieu qui n'a rien épargné pour notre salut, 840, et qu'il procure au prochain les seuls vrais biens, 841. Il est consolant parce que c'est un bonheur de faire des heureux et qu'il établit l'union des cœurs, 841, en empêchant l'éternelle séparation d'avec ceux que nous aimons, 842. Il est facile et s'exerce par la parole, 842, apostolat né-

cessaire, 19; par le bon exemple, 523, 842; par la prière, 843; par l'action sur ceux qui dépendent de nous, 523; par les bons offices, 524. Notre-Seigneur y invite ses disciples, 843, et l'insuccès ne doit pas les décourager, 524.

**Apôtres.** — Leur éducation commencée par Jésus-Christ, 355, a été complétée par Marie, 356, qui a aussi instruit les Evangélistes, 356, les a soutenus dans les persécutions, 357. Ils sont les témoins de son Assomption, 358. Liste et mission des douze Apôtres, 1011.

**Architecture.** — C'est la religion qui a été l'inspiratrice de la belle architecture, 110. Architecture religieuse chez les païens, aux premiers siècles de l'Eglise, architecture romane, ogivale, 111, de la Renaissance et des siècles suivants, 112. Architecture civile, 112.

**Arianisme.** — Doctrine réfutée par saint Augustin, 643.

**Art.** — Non seulement il imite la réalité, 28, mais il l'idéalise, 29, ce à quoi la religion est éminemment favorable, 29. L'histoire des peuples prouve que les arts se développent avec la religion, 29; peuples païens, 29. Eglises schismatiques et hérétiques, Renaissance, XIX<sup>e</sup> siècle, 30.

**Ascension.** — Sermon : L'existence du ciel, 353.

**Assomption.** — Sermons : Résurrection de la sainte Vierge, 561. Les motifs de notre joie, 577. — Son récit d'après saint Jean Damascène, 357, et saint Denis, 358; elle est attestée dans les liturgies des apôtres, 358.

**Auguste.** — L'empereur Auguste, en ordonnant le recensement de l'empire, a servi les desseins de Dieu relatifs à la naissance du Messie, 951.

**Augustin (Saint).** — Ses désordres ont eu pour cause les dangers qu'offrait l'Afrique à la foi, donatisme, manichéisme, éducation plus ou moins païenne, 641, société corrompue, 642; après un premier effort pour se relever, il retombe et se fait manichéen, 642; la lecture de Platon, les discours de saint Ambroise, 642, la prière qui obtient la grâce déterminent sa conversion, 643. Converti, il devient le docteur de la grâce en réfutant l'Arianisme, 643, le Manichéisme, le Donatisme, le Pélagianisme, 644, et le Semi-Pélagianisme, 645. — Il a fait preuve d'un grand zèle pour éclairer les esprits, et ce zèle était inspiré par une haute estime de l'âme humaine, 637, par une connaissance de Dieu aussi profonde qu'il soit donné à l'homme de la posséder, 638; d'une grande charité pour le prochain, 639, charité qui s'est manifestée par sa délicatesse envers les affligés, par sa bonté à accueillir les hérétiques, par la bienveillance dans les paroles, 639; et qui avait sa source dans son grand amour pour Dieu, 639, dans son humilité, dans sa résignation dans les épreuves, 640.

**Aumône.** — Malgré ses difficultés actuelles, 897, elle ne cesse d'être obligatoire parce que les pauvres étant hommes sont nos frères, 897, et que leurs misères sont grandes, 898; parce que nous sommes chrétiens et que l'aumône faite aux pauvres est faite à Jésus-Christ, 899.

**Autorité.** — Elle appartient à celui qui crée, donc à Dieu essentiellement, 908; Dieu la communique aux parents, aux chefs d'Etat, 908.

L'autorité paternelle a des limites, ne s'étend pas jusqu'au droit de vie et de mort, 909; elle doit s'exercer pour assurer la vie surnaturelle de l'enfant, son éducation chrétienne, 909, pour exiger un travail proportionné aux forces de l'enfant, 910, mais ne peut s'imposer dans le choix d'un état ou d'une vocation, 910.

**Avent.** — C'est un temps de pénitence qui prépare à la fête de Noël, 932.

**Aveugle-né.** — Sa guérison, 924; les Pharisiens et ses parents, 925; ses réponses le font chasser de la Synagogue, 925; il reconnaît et adore Jésus-Christ, 926.

**Aveugles.** — Guérison d'un aveugle et leçons qu'elle nous donne, 589. — Deux aveugles guéris par Jésus, 919; ils figurent les aveugles spirituels que nous devons amener à Jésus pour qu'il les guérisse, 920.

**Baptême.** — Ses figures, 412; sa nécessité, ses effets, 413; son caractère, ses obligations, 414; les cérémonies du baptême, 415. — On ne doit pas le différer, à cause de sa nécessité, 65, et des avantages qu'il procure à l'enfant, 66.

**Bénédiction de la première pierre d'une église.** — Sentiments qu'elle inspire : admiration, reconnaissance, 411, confiance, 412.

**Bible.** — Le latin de la Bible, qui est de saint Jérôme, est une œuvre de science et a le mérite de l'exactitude, 967.

**Biens temporels.** — On peut les demander, mais à certaines conditions, 437.

**Billet de confession.** — Histoire d'un billet de confession, 545.

**Blasphème.** — C'est un outrage à Dieu, à la raison, à la simple politesse, 129. Inconnu autrefois, il est maintenant très répandu, même chez les enfants, 130. — Il est produit par la haine de Dieu, 438; il insulte Dieu en face, sans profit, 438. — Ses châtiments, sa fréquence, 438, 130.

**Bonheur.** Il n'est sur la terre ni complet, ni durable, 354, et seule la piété nous le donne. Preuves : Ecriture, 156, expérience, 157. Il consiste dans la paix du cœur, 157.

**Bon Pasteur (La Parabole du).** — Occasion et cadre, 926; enseignements qui précèdent, 927; la parabole, 927.

**Carême.** — Comment il était observé dans les premiers siècles, 81, plus tard, 82; aujourd'hui on trouve des prétextes pour se dispenser du jeûne, 82, de l'abstinence, de l'aumône, de la prière, 83.

**Célibat ecclésiastique.** — Il n'est combattu que par les ennemis de la religion et défendu par tout le clergé et tous les vrais catholiques, 552; il est un grand exemple de vertu en face de la corruption du monde, une source de dévouement, et c'est lui qui assure aux missionnaires toute leur influence, 553; il n'est pas nuisible à l'accroissement d'un peuple et n'a pas pour cause l'égoïsme; témoignage d'auteurs protestants, 554.

**Centurion.** — Son humilité récompensée par la guérison de son serviteur, 31. Il est notre modèle, 32.

**Chananéenne.** — Sa prière humble et persévérante exaucée par Jésus-Christ, 526. Cette femme est en cela notre modèle, 526.

**Chapelet.** — Les personnes pieuses le récitent chaque jour, 266. C'est une couronne de roses offerte à Marie, 758. — Voir *Rosaire*.

**Charité.** — 1<sup>o</sup> La charité envers Dieu constitue avec la foi et l'espérance le culte intérieur, 321. — On la pratique en aimant Dieu d'un amour *surnaturel, souverain*, disposé à tout souffrir plutôt que de pécher : cet amour peut être plus ou moins parfait, 322, et l'amour imparfait est louable s'il n'exclut pas l'autre, 323; *actif*, se manifestant par des actes, 221, et par l'observation des commandements, 323; *constant*, s'étendant au passé qu'il expie, au présent qu'il offre, 220, à l'avenir dont il assure la fidélité, 221; *désintéressé*, ne se réservant rien, 221; *généreux*, ne regardant pas aux



sacrifices, 221. — Ses motifs : Dieu mérite notre amour, 220, car étant infiniment parfait il est infiniment aimable, il est aussi notre bienfaiteur, 324, enfin il le désire et nous en fait une obligation, 220, 324. — Ses effets : elle obtient la rémission des péchés, 360. — Péchés opposés : la négligence à entretenir en soi l'amour de Dieu, la haine de Dieu, qui se traduit par le blasphème, 438. — Voir *Blasphème*.

2<sup>e</sup> La charité envers le prochain a pour bases la foi, qui voit dans les autres des frères selon la nature, selon la grâce, selon la gloire, 218; le respect, qui est fondé sur l'estime et se manifeste par les égards, 219; l'amour recommandé par l'Écriture, 219. — Elle se traduit par le *support* des fautes, des offenses, des défauts du prochain, 222; nous arriverons à ce support mutuel en aimant, en nous exerçant, en nous montrant aimables, 223; par le *service* : édification, prière, actes, 224; par l'*union* : prière de Jésus après la Cène, 224. — Faire la charité aux pauvres c'est donner à Jésus-Christ, 899.

**Chartreux.** — Ceux qui les accusent d'être une société industrielle se contredisent en traitant d'inutiles les autres Ordres, 633; si c'étaient des laïcs qui profitent de leurs bénéfices, on ne leur dirait rien, 633. Cette accusation n'a donc d'autre motif que la haine de la religion, 634.

**Chasteté.** — Beauté de cette vertu, 215. Motifs de la cultiver : les châtiments de l'impureté, notre titre de chrétiens, notre dignité d'hommes, 215, le souci de notre réputation et de celle de notre famille, le souci de notre santé, 216. Cette vertu autrefois en honneur est aujourd'hui universellement blessée par les paroles, par les actions, par la presse, 217.

**Chrétien.** — Sa vocation, 1, ses épreuves, 3, sa récompense, 4. Il doit être le témoin de Jésus-Christ, 263. — Le chrétien confirmé est soldat de Jésus-Christ, 388. Il doit se montrer tel par l'obéissance aux pasteurs lorsqu'ils lui rappellent ses devoirs, 388; par le courage en face des tentations du démon et des attraits du monde, en face des passions, 389; par l'amour de l'Eglise et le courage à la défendre, 415. Exemple des apôtres, des martyrs, des confesseurs, 415. Rien ne le dispense du service de Jésus-Christ, 399.

La formule : « Je suis chrétien avant d'être Français, » est un piège, 894, car la religion commande l'obéissance à l'autorité légitime, 894, et impose le devoir d'aimer sa patrie, 895.

**TRAITS.** — *Le chrétien.* Un martyr chinois, 40. Un vrai chrétien, 40. La fin du chrétien, 40. « Changez de conduite ou changez de nom, » 40. La vraie vie du chrétien, 40. — *Le signe du chrétien.* Respect à la croix ! 41. Le crucifix des Tuileries, 41. Le premier arbre de la liberté, 41. Une réponse de Montalembert, 41. Le crucifix de Jules Janin, 41. Le signe de croix du P. Jandel, 41. Le crucifix du petit berger, 42. Ce que rappelle la croix, 42. La mort pour un signe de croix, 42. Le signe de croix de Champollion, 43. Le crucifix et le forgeron, 43.

**Ciel.** — Son existence se prouve par l'Évangile, 353; par cette raison que, créés pour le bonheur, nous ne le trouvons sur la terre ni complet, ni durable, 354. — Le bonheur du ciel : plus de maux à supporter, plus de biens à désirer, 171, point de changement à redouter, 172; c'est le lieu de rafraîchissement, de lumière, 862, de paix, 863. Description du ciel où Marie règne par la miséricorde comme Jésus règne par la justice, 557. Les joies de l'âme qui entre au ciel, 558, qui voit Dieu et Marie, 559, ne lui font pas oublier ses frères de la terre, 559. — Le ciel est pour les justes la ré-

compense de leurs mérites, 806; il est facile de l'obtenir : parabole des ouvriers à la vigne, 807, paroles de Notre-Seigneur, 808. Trait, 808. — Voir *Vie éternelle*.

**Commandements.** — Importance de l'étude des commandements de Dieu et de l'Eglise, 4. — Voir *Décalogue*.

Les commandements de l'Eglise se rapportent au culte de Dieu, 772.

**Commémoration des morts.** — Nature de cette solennité, son but, 753. Son institution dans les monastères, 753, bientôt adoptée par toute l'Eglise, 754. Son excellence ressort du mobile de son institution; du but qu'elle poursuit; de la saison et du jour où elle se célèbre; des prières de l'office, 754; des avantages qu'elle procure aux défunts, 754, à Dieu et aux fidèles, 755.

**Commune.** — La commune découle d'un principe chrétien et repose sur la charité; Marie en est la reine, 295.

**Communión.** — Voir *Eucharistie*.

**Communión (Première).** — Sermon : Marie modèle des premiers communions, 362.

Autrefois les parents y préparaient leurs enfants par une solide instruction religieuse, 66, dont ils se désintéressent aujourd'hui, 67; sa célébration avait un caractère exclusivement religieux, 67, qu'on ne lui trouve plus guère, 68; ensuite les parents veillaient à la persévérance des enfants, ce dont on ne s'occupe plus, 68.

**Communión pascale.** — Le précepte de la communion établi par Notre-Seigneur oblige une fois par an depuis le Concile de Latran, 774, au temps de Pâques, 775, et cette communion doit se faire dans sa paroisse, 775. Préparation à la communion pascale, les exercices du Carême, 775.

**Communión des saints.** — TRAITS. Un corps spirituel, 812. Lettres de communion, 812. Un beau tableau, 812. Les deux Arabes, 812. Les eulogies, 813.

**Compagnies.** — On entend par mauvaise compagnie quiconque, par ses paroles ou ses actes, détourne du bien et attire au mal, 381. Elles sont un danger pour la foi, la moralité, la réputation, 382. Il faut n'avoir avec elles que les relations nécessaires, parfois rompre complètement, 382.

**Confesseurs (Saints).** — Leur esprit de pauvreté, 401; leur pureté, soutenue par Marie, 402; leur obéissance, 402, leur humilité, 403, leur zèle, 404.

**Confession.** — Voir *Pénitence*.

**Confession annuelle.** — Obligatoire une fois l'an depuis le Concile de Latran, la confession était pratiquée dès le temps des apôtres, 773. Elle oblige tous les fidèles qui ont l'usage de la raison, 773. Sens des mots : « à son propre prêtre, » 773. Temps où il faut la faire, 774. Seule une bonne confession satisfait au précepte, 774.

**Confirmation.** — Allocutions avant la confirmation : Voir la *Table synthétique*, p. 1015, 2<sup>e</sup> col.

Ses figures, 412, son obligation, ses effets, 413, son caractère, 414, elle fait du chrétien le soldat de Jésus-Christ, 389, devoirs qu'elle impose, 414; rien ne nous dispense de servir Jésus-Christ, 390. Les cérémonies, 416. — Le chrétien confirmé : voir *Chrétien*.

**Conscience.** — C'est la lumière et le miroir de l'âme, 118. Son rôle : elle éclaire, guide, reprend, 119, sans s'éteindre jamais, 120. Elle est délicate et se perfectionne par l'éducation, 120. Donc il faut suivre ses indications, 121. L'homme de conscience, trop rare aujourd'hui, 122, est formé par l'Eglise, 123.

La conscience est faussée de diverses manières, 139.

Nature de la fausse conscience, 139. Ses causes : les passions, 141 ; le monde par ses mauvais exemples, 141, par ses enseignements pervers, 142 ; la force de la coutume, 143. Ses résultats : l'endurcissement, 143. L'impénitence finale, 144.

**Contrition.** — Voir *Pénitence*.

**Conversion.** — Les conversions de la dernière heure ne sont pas nécessairement fausses, car l'homme peut toujours faire un acte de foi, 972, et même il se trouve alors dans d'excellentes conditions pour penser à l'éternité, 978. Le refus de la conversion est cependant toujours possible, 978.

**Correction fraternelle.** — Notre-Seigneur en trace les règles à ses apôtres, 718.

**Crainte de Dieu.** — Crainte servile et crainte filiale, 370. La crainte de Dieu qui a transformé les apôtres transforme aussi le chrétien en l'amenant à la conversion, le maintenant dans la grâce et lui étant une protection contre le péché, 371, 373, en même temps qu'un stimulant pour le bien, 373, pour lequel elle augmente ses forces, 371, lui faisant éviter le sang-eène avec Dieu, 371. Si le mal s'affiche aujourd'hui si haut, c'est par défaut de crainte de Dieu, 373. Ses motifs : Dieu est la plus haute majesté, la plus haute puissance, 372, la plus haute justice, 373.

**Croix et Crucifix.** — TRAITS : voir *Chrétien*.

**Culte.** — Le culte *intérieur* consiste dans la foi, l'espérance et la charité : voir ces mots, et aussi *Adoration*. — Le culte *extérieur* est dû à Dieu : nous lui devons l'hommage du corps aussi bien que de l'âme ; notre nature nous porte à manifester nos sentiments, 337 ; créés pour vivre en société, 337, nous devons à Dieu un culte social, 338 ; ayant péché, nous sommes tenus à l'expiation, toujours offerte à Dieu par les sacrifices, 338 ; enfin si Dieu n'a pas besoin des rites extérieurs, cependant il les exige, 338. Mais il suppose le culte intérieur, 339. Il est la manifestation de la vertu de religion : voir *Vertu de religion*. — Pourquoi l'Eglise a raison de déployer une grande pompe dans les cérémonies du culte, 390.

Le culte des saints : voir *Saints*.

**Curé.** — Il donne la vérité, 827, éloigne du mal, 827, excite au bien et à la vertu, 828.

**Décalogue.** — Il est en germe dans la loi naturelle, 5. Raisons et circonstances de sa promulgation, 6. Son obligation persiste sous la loi nouvelle, 7. Il est la seule base de la morale, 25 : voir *Morale*. Son préambule indique la raison fondamentale de nos devoirs envers Dieu, 25. Ces devoirs sont contenus dans les préceptes de la première table, 55, 907, tandis que les préceptes de la seconde table renferment nos devoirs envers le prochain, 907.

**Dédicace.** — Sermons : Ce que sont nos églises et ce qu'elles nous rappellent, 819. Nos églises et le ciel, 893.

**Démon.** — Son existence prouvée par l'Evangile, 703, et par le démon lui-même, 92. Sa création, son épreuve, 92, sa chute et son châtement, son pouvoir, 93. Ses noms, 93. Ses titres : chef des méchants, ennemi de l'homme, 94. Son signalement : il est fier et lâche, perfide, 95. Ses manœuvres, 96. Ses efforts pour reconquérir une âme, 387. Sa présence et son pouvoir dans le monde, 317, se manifestent par la possession qui est possible et existe, 703 ; par l'obsession, laquelle est souvent une épreuve, tandis que la possession peut être le châtement de fautes monstrueuses, 704. — Marie nous défend contre lui par le ministère des bons anges, 318. — TRAITS : voir *Anges gardiens*.

**Dépopulation.** — Elle a pour causes la recherche de

ses aises, la perte de la foi chez les individus, 887, l'athéisme officiel concrétisé dans la législation, et la civilisation moderne, 888. Ses funestes conséquences pour la France, 888. Tous les moyens proposés pour y remédier, bons en eux-mêmes, sont inefficaces si l'on n'y ajoute la restauration de la foi, 889.

**Désespoir.** — Il a pour causes la perte de la foi, l'ignorance, une fausse éducation, les passions, et pour effet l'endurcissement, 437. Remèdes, 437.

**Devoir.** — Le devoir et la dévotion, 76. Exemples d'hommes de devoir : Jésus-Christ, les saints, 78, qui seuls en ont poussé l'accomplissement jusqu'à l'héroïsme, 79. Ce que le devoir exige de tout chrétien, 79.

**Dévotion.** — Sa nature, 76 ; c'est le devoir accompli malgré les difficultés et qui va jusqu'à l'immolation de sa liberté pour Dieu, 77. La fausse dévotion se manifeste surtout par le manque de véracité, 147, l'indiscrétion, 148, une sympathie exagérée pour certains prêtres, 149, la médisance, 150.

**Dévôts.** — Il y a les vrais dévots qui pratiquent sincèrement la religion, 970 ; les dévôts pour qui la religion est toute dans les pratiques extérieures, 971 ; et enfin les dévôts hypocrites qui se parent du masque de la religion pour faire le mal, 972.

**Dévouement.** — C'est la disposition de l'âme à se sacrifier. Il existe chez les religieux, 569, qui en aimant Dieu aiment aussi leur prochain, 570. Ce dévouement les porte à soulager les maux de l'âme : ignorance, dépravation du cœur, barbarie, 570 ; et les maux du corps par les hôpitaux, 570, et l'assistance à domicile, 571. La source en est dans l'Eucharistie, 571 ; preuve d'expérience, 572.

**Dieu.** — Les preuves de son amour sont la création du monde, 273, de l'homme, 273, 453, l'Incarnation, 273, la Rédemption, 274, 453, notre glorification, 453, l'Eucharistie, 275 (voir *Eucharistie*) ; il mérite pour cela que nous l'aimions, 453. Il veut sauver le plus grand nombre d'âmes possible, 483, et faire acquérir aux élus de grands mérites afin de les récompenser magnifiquement, 483. Il se sert des persécutions soit pour recruter ses élus, soit pour les sanctifier, 483. Son Nom loué par toutes les créatures est blasphémé par l'homme, 129, et ce blasphème est universel, 130. — Voir *Nom (Saint) de Dieu*.

**TRAITS.** — *Je crois en Dieu*. Sentiments de Napoléon, 431. Bonaparte et la cloche de Rueil, 431. Volta voyait Dieu présent partout, 432. Le hasard est impossible, 432. Une charmante expérience, 432. En bonne compagnie, 432. Parole de Newton, 447. Il y a un Dieu, 447. Un mot d'Edison, 447. L'ouvrier athée, 448. L'opinion d'Alexandre Dumas, 448. « Pour qui me prenez-vous ? » 448. L'île déserte, 448. Le syllabaire du bon Dieu, 448. Belle réponse d'un Arabe, 448. L'abbé Gallien, 477. « Que vous êtes bête ! » 477. « Tant que j'ai cru en Dieu, » 478. Dieu ! 478. Le tailleur de pierres de Saint-Point, 478. Les droits de l'ouvrier, 478. Dédié aux incrédules, 479. Ce que disent les astres, 480. « Donnez-moi une quittance, » 480. L'amour et la peur de Dieu, 480. « Je ne suis pas un sot, » 480. — *Je crois en Dieu créateur*, 566, 617.

**Dimanche.** — Le repos hebdomadaire est salutaire, 551, et remonte à la plus haute antiquité, 552, même à l'origine du monde, 676. Dieu au Sinaï a fixé les conditions où ce précepte oblige, 676. Il a pour but d'amener l'homme à adorer Dieu non seulement de cœur et en paroles, mais en actes ; il est utile à la société, qui doit à Dieu un culte social, 677. Après la création, Dieu a sanctifié le septième jour, et après le péché le repos hebdomadaire est devenu une nécessité pour



le pauvre et l'esclave, 677. Gravité de ce précepte prouvée par les châtiments et les récompenses, 678. En substituant le dimanche au samedi, l'Eglise a voulu marquer la distinction entre le judaïsme et le christianisme, 678; les raisons en sont : la résurrection de Jésus-Christ, la Pentecôte, la création, 679. Cette substitution n'a pu être faite que par les apôtres, ses traces dans le Nouveau Testament, 679. Raisons d'observer ce précepte, 679. A ce commandement se rapportent les deux premiers de l'Eglise, 705. — Ce qui est défendu : œuvres serviles, 705. Les œuvres libérales sont permises, mais la coutume défend les débats judiciaires, les foires, le gros commerce, 706. Œuvres tolérées, 706. Ceux qui font travailler les autres participent à leur péché, 706; gravité variable de cette faute, 707 : le motif de rendre service ou d'éviter l'oisiveté n'est pas une excuse suffisante, 707. Causes qui excusent, 708. En cas de doute, demander une dispense, 708. — Jour de repos, le dimanche est aussi jour de prière, 727. Obligation d'assister à la messe, 727 (voir *Messe*), aux autres offices, 748 (voir *Prédications*, *Vêpres*). Autres moyens de sanctifier la soirée du dimanche, 751. — La sanctification du dimanche est un signe caractéristique du chrétien, 145. Autrefois et aujourd'hui, 146. Le dimanche d'une personne pieuse, 267. Le repos dominical, 1005, est commandé par Dieu, 1006, et imposé par les convenances mêmes de la vie, 1007.

**Divorce.** — Le divorce est condamné par l'Eglise, 974, il est tout différent de la déclaration de nullité, 974. Dieu veut le mariage indissoluble, 974, et le divorce est la ruine de la famille, 975.

**Donatisme.** — Doctrine réfutée par saint Augustin, 644.

**Dons volontaires aux églises.** — Il est convenable de les faire, car l'église est la demeure de Jésus-Christ, et le principal monument de la paroisse, 666. Ils sont une belle œuvre, car ils s'adressent à Notre-Seigneur, 667. Ils sont agréables à Jésus-Christ, utiles au prochain, 667, et à nous-mêmes, 668.

**Douceur.** — Sa nature : c'est la fleur de la charité, 417. Ses symboles, 418. Ses avantages : elle modère en nous la colère, apaise le prochain, 418, rapproche de Dieu, 419. Comment la pratiquer, 419. Jésus-Christ en est le modèle, 378.

**Drapeau.** — L'alliance du drapeau et de la croix. Constantin, Clovis, 496.

**Education.** — Son importance, 18. Les parents doivent y travailler par une action commune qui inculque aux enfants la bonté et les préserve de l'égoïsme, 442. Effets d'une éducation faussée, 306. Chez les enfants de la bourgeoisie elle doit réprimer l'amour de la jouissance et inspirer la charité, 307. Aux enfants du peuple elle doit faire aimer le travail, 307; elle peut les aider à s'élever, à condition que la religion intervienne pour leur faire éviter les dangers d'une élévation trop subite, 309.

**Egalité.** — Conclusion de l'égalité de nature à l'égalité absolue de tous les hommes est une absurdité, 548.

**Eglise.** — Elle est une société ayant une hiérarchie parfaitement constituée, 609, à la tête de laquelle se trouve le Pape, qui est ainsi nécessaire à l'Eglise, 611 (voir *Pape*). Elle est le moyen par lequel Dieu nous fait connaître la Révélation, 612. Elle possède l'unité, la catholicité, l'apostolicité, surtout la sainteté, 817, qui produit les vertus non seulement communes, mais héroïques, 818. — Elle est une mère abreuver d'amertume par ses propres enfants, 209, et il faut la consoler, 210; une mère calomniée et persécutée, 210, et il faut la venger, 211. Les persécutions dont elle a

été l'objet dès l'origine, 481, et dans la suite de son histoire, prouvent sa divinité, 482; ayant triomphé des persécutions violentes, elle est de force à surmonter les persécutions des légistes, 469. — Elle est une éternelle recommenceuse, 977.

Sa prétendue intolérance dans ses dogmes immuables et son inflexible morale n'est que la fidélité à conserver intacte la doctrine de Jésus-Christ, un moyen de se défendre elle-même, 291, et c'est par là qu'elle a conquis l'univers, 292. — La guerre qui lui est faite est antipatriotique, car les péchés des nations attirent sur elles les châtiments de Dieu, 293, et vouloir bannir Dieu, c'est ruiner l'autorité et l'obéissance, 293, ruiner aussi les bonnes mœurs, 294.

En quoi l'Eglise d'aujourd'hui diffère de l'Eglise primitive, 465. Immuable dans le dogme et la morale, l'Eglise peut très légitimement modifier et perfectionner sa discipline et son organisation sociale, 465. — Elle a raison de faire une distinction entre riches et pauvres dans les services religieux, 549. Voir *Services religieux*. — Elle a raison d'entourer le Pape d'honneurs, 625, et ceux qui le lui reprochent font preuve d'ignorance, 626. Voir *Pape*. — Elle a raison de déployer une grande pompe dans l'exercice du culte, 890.

L'Eglise et les arts, 28; architecture, 110; sculpture, 333; peinture, 424; musique, 510. Voir tous ces mots.

Je crois en la sainte Eglise. — I. *Grandeur et nécessité de l'Eglise*. Nécessité de l'Eglise, 712. Témoignage de Macaulay, 713. Paroles de Victor Cousin, 713. « Quel vide! » 713. Opinion du protestant Guizot, 713. L'Eglise les gêne, 713. Un éteignoir, 714. Les cercueils du charpentier, 714. Paroles de Montesquieu, 714. « Monter au Calvaire n'est pas dans mes desseins, » 714. Hors de l'Eglise point de salut, 715. La conversion d'Henri IV, 715. Le Mont-Blanc et les rats, 715. La tour penchée de Pise, 715. — II. *Le Pape*. La papauté d'après Napoléon, 776. Un mot d'enfant, 776. « Le Pape, c'est Jésus-Christ sur terre, » 776. Monseigneur de Barral et Napoléon, 776. « Quiconque mange du Pape en meurt, » 776. — III. *Les Eglises séparées*. Un connaisseur du protestantisme, 776. Hors de l'Eglise point de salut, 777, 912. Le curé d'Ars et un protestant, 777. Ceux qui changent de religion, 777. Sont-ils sincères? 777. Aveu d'un protestant, 778. Mélanchton à sa mère, 778. Les arguments d'un Père capucin, 778. L'arbre aux pommes d'or, 778.

Nos églises sont : — la *maison de Dieu* parce qu'il s'y révèle par la parole de ses ministres qui est parole de Dieu, 820; que nous y possédons Dieu dans l'Eucharistie comme notre œuvre et notre esclave, 820; que nous y jouissons de Dieu par le charme qui répand sa présence, 821; — la *maison de l'homme* : hospices où il guérit de ses maladies, hôtelleries où il refait ses forces, 821; — l'*image du ciel* par la présence réelle, 833; — l'*avant-gout du ciel* par le soulagement de nos douleurs, 833, et par la possession du souverain bien, 834; — le *chemin du ciel* parce que nous y trouvons pour le mériter lumière, force, vaillance, 835.

**Elus.** — « Beaucoup d'appelés, peu d'élus » : sens de cette parole, leçons qu'elle nous donne, 608.

**Enfance.** — Son innocence, 351, est entourée de dangers, 352; son impuissance a besoin de force, 352. L'espérance qu'elle fait concevoir est toujours fragile, 352.

**Enfants.** — Leurs devoirs envers leurs parents, rappelés par l'Ecriture, 935, sont le *respect*, qui consiste à estimer ses parents, 935, à reconnaître ce qu'on leur doit, à

craindre de les offenser, 936; *l'amour*, sentiment tout naturel, fondé sur la volonté de Dieu, 936, sur la reconnaissance, 937; *l'obéissance* : elle se prouve par les actes, doit avoir Dieu pour motif, pour objet tout ce qui n'est pas péché, circonstances aggravant ou excusant la désobéissance, 937, l'obéissance ne s'étend pas jusqu'au choix d'un état, 938; *l'assistance* : elle est une conséquence du respect et de l'amour et doit avoir pour objet les besoins matériels et spirituels des parents, 938. — Ces devoirs sont aujourd'hui méconnus, respect, obéissance, amour, 193, assistance, 194; et ces désordres sont caractérisés par la précocité et l'universalité, 194; la faute en est surtout aux parents, 194. — Voir *Parents*.

**Enfer.** — Son existence prouvée par cette raison que la loi de Dieu exige une sanction, les païens même y ont cru, 804. C'est le lieu de toutes les souffrances, 804, et de souffrances éternelles, 805. Cette éternité des peines ne répugne pas à la bonté de Dieu, 805. Le lieu de l'enfer, 93. La crainte de l'enfer est un puissant motif de cultiver la piété, 173. — **TRAITS** : voir *Vie éternelle*.

**Enseignement.** — Le monopole de l'enseignement est une usurpation de l'Etat sur les droits du père de famille, 886, et ceux qui le proposent n'en veulent qu'à la religion, 887. — Voir *Neutralité*.

**Epiphanie.** — Sermons : Vocation, épreuves et récompense de l'âme fidèle, 1. Les gardiens du berceau, 977. La force chrétienne, 993. Adoration des Mages, 1009.

**Epoux.** — Leur affection mutuelle doit reposer sur la confiance, 439. Ils doivent apporter une action mutuelle à l'éducation des enfants, 442.

**Espérance.** — Elle est nécessaire, car Dieu seul peut nous donner le bonheur; certaine, car elle s'appuie sur les promesses divines, 57. — On la perd par la *présomption* qui espère le ciel sans avoir à le mériter et néglige la prière, 436; qui entend des choses au dessus de ses forces et tente Dieu, 436; qui exige que la demande des biens temporels soit toujours exaucée, 437; par le *désespoir* qui croit que Dieu ne veut pas nous sauver et a pour effet l'endurcissement, 437, pour causes le manque de foi, l'ignorance, une fausse éducation, les passions, 437; ses remèdes, 437.

**Etienne (Saint).** — Il prêche Jésus-Christ et lui rend témoignage; son martyre, 978.

**Etude.** — Une étude longue et pénible est le seul moyen d'acquérir la science, 534. Il est important d'attirer sur ses études les lumières du Saint-Esprit, 751.

**Eucharistie.** — Attendue avant son institution, par suite du besoin que l'homme avait de Dieu, 954, elle est maintenant la nourriture de l'humanité; car elle est le pain vivant qui conserve la vie chrétienne, 955, qui est le principe de tous les dévouements et de tous les héroïsmes, 956, car étant le grand témoignage de l'amour de Dieu pour nous, elle exige en retour la charité pour Dieu et pour le prochain, 571; preuve d'expérience, 572. Cet amour de Dieu ressort des circonstances de l'institution, de la permanence de la présence réelle, des sacrifices que Dieu a dû faire, 660, de ce qu'il a fait servir à son amour sa sagesse qui le rend présent sous les espèces eucharistiques, et sa puissance qui fait de l'Eucharistie la continuation et le complément de l'Incarnation, 275. — Elle est l'aliment de la vie chrétienne, 764, une source de vie, même dans l'ordre naturel, 285, éclairant la raison, 287, fortifiant la volonté, exemples, 288. — Elle est un don magnifique : en lui-même, puisqu'elle nous donne

Dieu comme notre compagnon, notre serviteur, notre victime, notre nourriture, 659; dans son principe qui est l'amour, 660; dans ses fruits qui sont la dignité de l'homme, car il se nourrit de Dieu, 660, la beauté de l'âme, car elle s'unit à Dieu, la force contre les tentations et les passions, 661.

**La présence réelle.** — Elle a été figurée, prophétisée, promise, 241, établie, 242; objections, 242. Elle se prouve par les paroles de Jésus-Christ, 764, contre lesquelles l'hérésie est impuissante, 765; par l'histoire et le témoignage de la Tradition, 765; par la raison qui ne peut rien objecter contre la Transsubstantiation, ni contre la multiplication du corps de Jésus-Christ, 766. Elle a sa raison d'être dans l'amour de Jésus-Christ pour nous, 243. — Le silence et l'anéantissement de Notre-Seigneur sont comme un sommeil, 809, mais la foi y découvre Jésus-Christ tout entier et vivant, 810, 855, avec son corps, son sang, son âme, sa divinité, 856, dans tous les mystères de sa vie, Bethléem, Nazareth, 856, le Thabor, le Calvaire, le ciel, 857, Jésus-Christ nous témoignant son amour, 810, et demandant le nôtre, 811. — Dans l'Eucharistie Jésus-Christ est le Maître qui nous enseigne l'humilité, la charité, l'esprit de sacrifice, 597; sa présence réelle, 597, est pour nous un motif de l'écouter, de le respecter, de l'aimer, 598. Il nous appelle tous comme Madeleine, 598, du péché à la grâce, 598, au détachement, à une mission que nous devons remplir, 599.

**Le sacrifice de la messe.** — La messe est le sacrifice qui satisfait à toutes nos obligations envers Dieu, 97. On le comprenait autrefois, 98; aujourd'hui on ne comprend plus la messe et c'est pourquoi on y manque si facilement, ou l'on y assiste sans attention, 98, sans s'aider d'un livre, 99. — L'assistance à la messe du dimanche remonte aux apôtres et l'Eglise en fait une obligation, 927, à cause de l'excellence de la messe qui est comme le renouvellement de la création, de l'Incarnation, de la Rédemption, 728, et parce que Jésus-Christ ayant fait aux apôtres une obligation de consacrer, en fait une aux fidèles d'y prendre part, 728. — Il faut assister à la messe tout entière, 728, avec attention, 729; distractions volontaires et involontaires, 729. Causes qui dispensent de cette assistance : trop grand éloignement de l'église, 729, dommage considérable, 730. Dangers à éviter, 730. — Il faut assister à la messe de paroisse, parce qu'elle est dite pour les paroissiens et que ceux qui y assistent y ont une part spéciale, 748. Il faut aimer sa paroisse, 748. — L'assistance quotidienne à la sainte messe, 264.

**La sainte communion.** — La communion est un *devoir* : refuser de communier est une ingratitude, 693, une désobéissance, 694; un *besoin* : nous avons besoin de pardon, et la communion est le sceau de notre réconciliation, 694; de lumière, et la communion nous éclaire, 695; de force, et la communion nous la donne, 695; de vie, de repos, et nous les trouvons dans la communion, 695. — Elle nous fait participer à la vie de Dieu même, 243; elle est un gage de la résurrection glorieuse et de la vie éternelle, 245. — La communion est obligatoire en vertu du précepte de Jésus-Christ, 283, et du commandement de l'Eglise, 284, et cette obligation autrefois observée, 284, est aujourd'hui universellement méconnue, 285. Voir aussi *Communion pascalle*. — La communion fréquente, 270. — Marie, modèle du communiant, à la Cène, après l'Ascension, 363; celui-ci doit imiter sa foi, sa pureté, 364, sa ferveur, 365.



**CATÉCHISME (suite).** — Les dévotions eucharistiques.

1° *L'adoration du Saint-Sacrement* : adoration proprement dite, 300, génuflexion, 301, visite au Saint-Sacrement, 301, autres pratiques de respect, 302. — 2° *La sainte messe* : assistance à la messe quotidienne, 302, la messe réparatrice, 303, les [messes] grégoriennes, 303, les fondations de messes, 303. — 3° *La communion* : communion réparatrice, 303, communion des neuf premiers vendredis, 303. — 4° *Salut du Saint-Sacrement*, 304. *Confréries, associations et œuvres diverses*, 304.

**Evangelie.** — Sa prétendue contradiction avec la raison n'a pas d'autre cause que les passions, 881. — Voir *Raison*.

**Exemple.** — Les mauvais exemples ne doivent pas laisser un chrétien indifférent, 305, et il doit se prémunir contre eux, 306. — L'influence de l'exemple des parents sur les enfants, 196.

**Extrême-Onction.** — Elle est instituée pour fortifier le mourant, 938, et on doit la recevoir, 939. Autrefois les malades la demandaient eux-mêmes et la recevaient avec piété, 939; aujourd'hui on n'y pense plus, par manque de foi, par peur de mourir, 939. Pourtant l'Extrême-Onction ne fait pas mourir, puisque l'Eglise y demande le soulagement et la guérison du malade, 940; cependant on attend pour la recevoir au dernier moment, quand encore on ne la refuse pas, 940.

**Femme chrétienne.** — Elle doit attirer la confiance de son mari en gardant son estime, 439. Elle gardera cette estime en veillant sur ses paroles, qui refléteront la vérité, le tact, la charité, et qui seront chastes, 440; sur ses actions, qui seront animées par la bonté et par l'intérêt aux affaires de la famille, 441. Elle doit travailler, de concert avec son mari, à la bonne éducation des enfants, leur inculquant la bonté et évitant d'en faire des égoïstes, 442. — Quelle est la trempe spéciale de son intelligence, 999, et comment il faut la régler, 1000.

**Femmes (Saintes).** — Admises par Jésus à subvenir à ses besoins, 819, elles sont le modèle des âmes charitables, 920.

**Festin des noces (Parabole du).** — Occasion, 600. Exposé : le roi, les noces, l'invitation, 601; les premiers invités sont les Juifs, leur refus et les instances du maître, 602; second refus et ses motifs : attachement aux biens du monde, aux plaisirs, préoccupations de la vie, 603; troisième refus accompagné des mauvais traitements infligés aux serviteurs du roi, 603. Invitation adressée aux Gentils, 604; ceux qui y répondent doivent porter la robe nuptiale, 605, faute et châtiment du convive qui ne l'avait pas, 606; application au chrétien, 606, qui n'aura lui non plus aucune excuse s'il en est privé, 607. Conclusion : « Beaucoup d'appelés, peu d'élus. » Elle s'applique d'abord aux Juifs, aussi aux chrétiens qu'elle invite à la vigilance, 608.

**Filet (Parabole du).** — Exposé, 650. Il figure l'Eglise où les méchants sont mêlés aux bons, 651.

**Fils (Parabole des deux).** — Occasion, 427. Exposé, 428. Application aux Juifs et aux Gentils, 429, aux Pharisiens, 429, aux chrétiens, 430.

**Fin de l'homme.** — Voir *Vie future*.

**Fin du monde.** — L'époque, 872; l'état du monde : apostasie générale, 873, bouleversement des éléments et manifestation de la gloire de Jésus-Christ, 873; joie des justes et terreur des réprouvés, 874.

**Foi.** — Elle s'appuie sur la parole de Dieu et donc est obligatoire, 57. Elle a pour objet les vérités révélées,

et pour moyen de nous les faire connaître l'Eglise, 612. Sans elle impossible de bien connaître Dieu, 43. Foi humaine et foi divine, 44, nécessité de celle-ci, 45. Le grand écueil de la foi est l'orgueil de la raison, 45. La foi et la raison doivent cependant s'harmoniser, 45; si la foi surpasse la raison, elle ne la contredit pas, et il est impossible qu'il n'y ait pas de mystères, 46. Loin d'être une abdication de la raison, 471, la foi la suppose et l'ennoblit, 47, en perfectionne l'exercice chez l'ignorant, chez l'homme instruit de sa religion, 471, même chez l'incrédule qui cherche la vérité, 472. — La perte de la foi a pour cause les passions non réprimées, 47; elle entraîne la perte de l'espérance, 435, mais non *vice versa*, 436. Danger d'abuser de sa raison et bonheur d'avoir la foi, 48. — Les péchés contre la foi sont le manquement à la prière et à la production des actes des vertus théologales, 408, la honte de paraître chrétien, 408, les lectures mauvaises, l'infidélité, 409, l'apostasie, l'hérésie, 410.

**TRAITS.** — I. *Bonheur de ceux qui ont la foi.* « Qu'on est heureux de croire ! » 71. Point de désespoir pour les chrétiens, 71. Heureux ceux qui croient, 71. « Le nécessaire, » 71. Un vilain revers de médaille, 71. La foi, quel trésor ! 71. — II. *Malheur de ceux qui n'ont pas la foi.* Des chiffres écrasants, 71. Malheureux de ne croire à rien, 72. « Sans la religion, rien ! » 72. La conversion d'un... honnête homme, 72. La dernière page, 72. — III. *La profession de la foi.* Le premier de la promotion, 310. Grands savants chrétiens, 311. « Je suis chrétien, Monsieur, » 311. Bon chrétien bon français, 311. Et la liberté de penser ? 311. On a le temps quand on veut, 311. « Ni moi !... ni moi ! » 312. « Loué soit Jésus-Christ ! » 312. Rien de tel que de s'afficher carrément, 312. La procession du maréchal Fabert 312. Vaillance chrétienne, 313. — IV. *Obstacle à la profession de la foi* : le respect humain. Guéri de la peur, 313. Peureux, 313. Bon exemple, 313. « Bravo ! » 313. Un noble jeune homme qui ne rougit pas de sa foi, 314. Sans respect humain, 314. — V. *Il faut nourrir sa foi par l'audition de la parole de Dieu.* Un homme d'Etat au catéchisme, 329. Le prône, 329. — VI. *Il faut nourrir sa foi par la lecture des bons livres et en particulier du catéchisme.* Amour du catéchisme comme livre, 329. Une bonne leçon, 329. Un témoignage irrécusable, 330. Le genre humain cherchant la vérité, 330. « La seule chose vraie, c'est le catéchisme, » 331. Diderot et le catéchisme, 331. Ignace de Loyola converti par un livre, 331. Ignorante et non pas incrédule, 331. Puissance d'un catéchisme, 331. Pourquoi j'ai suis catholique, 332. Une profession de foi de Volta, 332. — VII. *Il faut nourrir sa foi par la pratique fidèle des devoirs qu'elle impose.* « Oh ! si j'avais la foi, » 332. « Je suis chrétien parce que vous ne l'êtes pas, » 332. La vraie science, 332. « Des objections ? je n'en ai plus, » 332. « Voilà ce qui m'empêche de me convertir, » 333. — VIII. *Il faut défendre sa foi contre les mauvaises lectures.* L'écrivain et le brigand, 344. Empoisonneurs publics, 344. Le mauvais livre, voilà l'ennemi, 345. Encore les mauvais livres, 345. Faut-il en goûter pour les connaître ? 346. Mauvais petit journal, 346. Les prétextes des catholiques pour lire les mauvais journaux, 346. Le poison qui tue les âmes, 346. « Cela vous a nourri, » 347.

**Force.** — C'est elle qui fait l'homme, 367, le soumettant à l'obéissance, au travail, 367, à la religion, 368. Nécessaire au chrétien pour résister à ses ennemis du dehors, 993, et du dedans, 994, elle doit être confiante et prudente, 995.

**Foyer domestique.** — On le respectait autrefois

comme un sanctuaire, 49; aujourd'hui rien qui rappelle cette idée : ni crucifix, 50, ni image de la Vierge, 50, ni livre de piété, Bible et Vie des Saints, 51. Il n'est plus comme autrefois l'asile de la prière, 51, surtout de la prière en commun, 52, encore moins des prières avant et après les repas, 53.

**France.** — Son beau titre de Fille aînée de l'Eglise, 253. L'amour de la France, nié par les socialistes, est voulu de Dieu, 254; cet amour doit être chrétien et n'avoir pas pour unique objet les biens temporels, 255, mais demander à Dieu son pardon, 255, et ses grâces, 256.

**Franc-maçonnerie.** — Elle est un genre de superstition et est excommuniée par l'Eglise, 491.

**François de Sales (Saint).** — Il est le modèle de la dilection, qu'il puise dans une oraison constante, 36, qu'il entretient par la pratique du sacrifice, renoncement, amour de la pauvreté, douceur, pureté, 37, et qui est la fin de toutes ses actions, 38. — Il est l'apôtre de la dilection : il y excite par ses prédications, ses ouvrages, 38, et c'est dans ce but qu'il fonde l'Ordre de la Visitation, 39.

**Galilée.** — Raisons de la préférence de Jésus pour ce pays, 177.

**Garde d'honneur.** — Signification de ce nom, 874. Son origine et ses progrès, 875. Son but : honorer le Cœur blessé de Jésus, exemples des saints, 875. Sa devise : *Gloire, amour, 875, réparation au Sacré-Cœur, 876*. Conditions : l'inscription au cadran de l'œuvre, l'heure de garde, la très précieuse offrande, 876.

**Génuflexion.** — Elle est un acte d'adoration et remonte à la plus haute antiquité, 504. Elle est obligatoire, 504, preuves : décret du 14 octobre 1602, refus par Pie IX de l'enrichir d'indulgences, paroles du même Pape, 505. Elle a pour but de nous faire rendre à Notre-Seigneur les devoirs d'adoration extérieure, et intérieure, de réparer les outrages qu'il reçoit; sa pratique doit sembler toute naturelle au chrétien, 505.

**Gloire de Dieu.** — Gloire essentielle ou intérieure, et gloire extérieure ou accidentelle, 131. Nous devons procurer celle-ci : c'est juste, nécessaire, 132; le moyen, c'est de mettre toujours Dieu au premier rang, 133, dans nos pensées, nos désirs, nos affections, nos actes, 134. — Voir *Incarnation*.

**Hémorroïsse.** — Sa maladie humiliante, sa foi et sa confiance en Jésus, sa guérison, 779. Elle est un exemple pour les malades spirituels, que ne peuvent guérir les remèdes humains, mais seulement la prière et la fréquentation des sacrements, 780.

**Hérésie.** — En quoi elle consiste, son châtement, 410.

**Homicide.** — Sa défense, 213, sa fréquence ainsi que des crimes contre le 5<sup>e</sup> commandement, même chez la jeunesse, 214. Remède : une forte instruction religieuse, 214.

**Homme.** — Il a besoin de Dieu, car toujours l'humanité a soupiré après Dieu par la prière, elle a toujours senti le besoin de voir Dieu, et c'est pourquoi elle a adoré des créatures, 954; le besoin aussi de s'unir à Dieu, et de là la participation aux victimes des sacrifices, 955. Ce besoin est comblé par l'Eucharistie, 955. Voir *Eucharistie*. — La charité que l'homme doit avoir pour soi-même est le fondement de ses devoirs individuels, 849. Le premier de ces devoirs est de tendre à Dieu de toutes ses forces et dans tous ses actes, 849. En conséquence il a des devoirs envers son âme : cultiver son intelligence, régler sa volonté, modérer sa sensibilité, 850; envers son corps : lui procurer le nécessaire, 850, mais aussi le mortifier et même sacrifier sa vie si le bien de l'âme l'exige, 850;

morale qui se réduit à l'obligation d'éviter le péché, 851. — Résumé des devoirs de l'homme envers Dieu : culte intérieur et extérieur, respect de son saint Nom, sanctification du dimanche, 851, commandements de l'Eglise, 852. Ces devoirs sont possibles, puisque certains font plus que ce qui est strictement requis, 852.

**Traits.** — Singe perfectionné ! 617. A l'adresse des vaniteux et des vaniteuses, 617. Beauté du corps humain, 617. Une page de Gustave Droz, 618. Une belle promotion, 618. Discours de Robespierre sur l'immortalité de l'âme, 619. « Mon âme vous échappera, » 619. Dialogue entre l'âme et le corps, 619. Bonne démonstration, 620. Trait de lumière, 620. Le soin de l'âme, 620. Belle réplique d'un évêque, 620. Bonne réponse, 621. « Je voudrais être un chien, » 621.

**Honnêteté.** — Il est difficile de comparer l'honnêteté respective de deux peuples différents, 968. L'honnêteté vraie a sa source dans la religion, 969.

**Humilité.** — Plusieurs Pères appliquent à cette vertu la première Béatitude, 456. Sa nature : elle est comme le cœur de la vie chrétienne, elle repose sur la vérité ou la connaissance de Dieu et de soi-même, 456, et par conséquent met l'homme à sa place, 457. Elle attire les faveurs de Jésus-Christ, preuves de l'Evangile, 457; réfrène l'orgueil et la vanité, 458, est mère d'autres excellentes vertus, 458. Elle s'obtient par la prière, la réflexion, la bienveillance envers le prochain, la soumission, la fuite des honneurs et des louanges, 458. « L'amour de notre abjection, » 459. Notre-Seigneur, qui la recommande à ses apôtres, 717, en est un parfait modèle, 880.

**Ignorance religieuse.** — Combien elle est commune, 8. Sa cause : le matérialisme, 10. Ses effets, 749. Son remède : l'assistance aux prédications, 749.

**Images.** — Le culte des images des saints est légitime, 394.

**Imagination.** — Sa nature, 113. Sa place et son rôle : tenant au corps et à l'âme elle n'est pas libre, 113, ni responsable, 114. Ses caractères : elle est mobile, excessive, 115, parfois optimiste et parfois pessimiste, 116. Donc il faut la régler, en la privant de ce qui la surexcite, 116, en l'interdisant, 117, en la mettant à sa place, 117, en priant, 117.

**Immaculée-Conception.** — Histoire de ce dogme. Annoncé à Adam après sa chute, 900, il a toujours été cru dans l'Eglise, 903, témoignage de saint André, 741; prières adressées au Saint-Siège à son sujet, 741, la Médaille miraculeuse, 741, consultation du monde catholique par Pie IX, préparatifs de la définition, 742, proclamation du dogme, 743. — Son explication et ses raisons. Ce dogme n'est donc pas une nouveauté, mais il a progressé pour apparaître au temps opportun, 743. Il est fondé sur la Maternité divine de Marie et s'explique par la toute-puissance de Dieu, 902. S'il n'a été défini qu'au XIX<sup>e</sup> siècle, c'est que l'Eglise en jouissait paisiblement, qu'elle choisit son heure pour proclamer la vérité, qu'elle avait à rappeler à l'humanité le dogme du péché originel, qu'elle voulait augmenter notre dévotion envers Marie, 904. Cette définition prouve aussi les progrès de l'Eglise, progrès qui toutefois ne sont pas des changements, 744. — Il est pour une mère chrétienne une raison d'élever ses enfants dans la crainte du péché, 903.

**Impiété.** — Elle a sa racine dans le cœur plus que dans la raison, et mérite de durs châtements, 387.

**Impureté.** — Ses châtements sont un motif de l'éviter, 215. Voir *Chasteté*. — Autrefois réprouvée, 216, elle s'étale aujourd'hui dans les discours, les actions, la presse, 217.



**Incarnation.** — Elle procure la gloire de Dieu, 913, en ce qu'elle est le couronnement de la création, et qu'elle donne à l'homme un Médiateur et un Rédempteur, 914.

**Incrédulité.** — L'incrédulité restée honnête subit l'influence de la religion par suite de l'atavisme, 475, et du milieu moral, 476 ; preuve : les peuples non chrétiens, 476.

**Indifférence religieuse.** — Elle est opposée à la foi et à la vertu de religion, 490. C'est le grand péché d'aujourd'hui contre le 1<sup>er</sup> commandement, 407.

**Indiscrétion.** — Sa gravité, 148 ; elle est trop commune, même chez les personnes pieuses, 149.

**Infailibilité.** — L'infailibilité du pape : voir *Pape*.

**Infidélité.** — Elle est inexcusable chez des baptisés, 409.

**Injures.** — Notre-Seigneur rappelle la loi du pardon des injures par la parabole du serviteur impitoyable, 719. Le pardon des injures, qui est une loi pour tout chrétien, ne s'oppose pas à ce que la société punisse les malfaiteurs, ni à ce que les individus défendent leur vie et leurs biens contre d'injustes agresseurs, 477.

**Innocents (Saints).** — Leur martyre, 979.

**Instruction religieuse.** — Combien elle est nécessaire, 195, pour maintenir les enfants dans le devoir, 66, et combien sont coupables les parents qui y sont indifférents et surtout hostiles, 195.

**Intelligence.** — Sa trempe spéciale chez la femme, 999, et comment il faut la régler, 1000.

**Inutilité.** — Sa nature ; ne rien faire pour le ciel, 152. Ses causes : le péché mortel, 153, l'inertie, 154, l'ineptie, 155. Ses conséquences : elle rend l'existence effacée, manquée, ennuyée, 155. Trait historique, 156.

**Invitations.** — Celles qu'il faut accepter et celles qu'il faut refuser, 127.

**Ivraie (Parabole de l').** — Exposé et explication par Notre-Seigneur, 599. Application à notre situation actuelle, 600.

**Jaïre.** — Résurrection de sa fille, 857, figure des résurrections spirituelles obtenues par les prières des parents, 858.

**Jalousie.** — La jalousie et l'orgueil sont un obstacle au bien que veulent faire les personnes zélées, 921, ce n'est cependant pas une raison pour elles de se décourager, 922.

**Jean (Saint).** — Il fait à Jésus-Christ le sacrifice du cœur ; sa virginité, 979.

**Jean-Baptiste (Saint).** — Sa naissance et son nom ; sainteté de sa vie, 905. Sa mission, 905. Sa prédication a pour objet la pénitence, 932, et pour but de préparer celle du Sauveur, 916. Il rend témoignage à Jésus-Christ, 906, d'abord en termes couverts, 916, puis explicitement aux envoyés des Pharisiens, 916. Il baptise Notre-Seigneur, 916. Il envoie une ambassade à Jésus-Christ qui rend de lui un beau témoignage, 74 ; application aux chrétiens de cette parole du Sauveur, 75. Son emprisonnement, son martyre ; bonheur de souffrir pour Dieu, 906.

**Jérôme (Saint).** — Résumé de sa vie et comment nous pouvons l'imiter, 725.

**Jésuitisme.** — Le jésuitisme comparé à la franc-maçonnerie, 634 ; ce mot ne peut désigner l'Ordre des Jésuites, 634. Synonyme d'hypocrisie, 635, il a pour origine les calomnies de Pascal et de Port-Royal, 635. Très commode pour ceux qui veulent se cacher à eux-mêmes leur orgueil et leur nullité, 636.

**Jésus-Christ.** — Excellence et toute-puissance de son Nom, 696. Sa clémence attend les pécheurs sans se lasser, 276. Sa bonté est méconnue par les ennemis, les indifférents, les ingrats, 433. Sa douceur indiquée

par l'appellation d'« Agneau de Dieu, » 378, prédite par les prophètes, 379, Jésus la manifeste dans sa vie, 379. Son humilité dans l'Incarnation, à Bethléem, dans sa vie privée, dans le choix de ses apôtres, dans la passion, dans l'Eucharistie, 380 ; avec la douceur elle attire à Jésus, 381. Ses souffrances ; nous savons *pourquoi*, mais non *combien* il a souffert, 246. Souffrances de l'âme, 246, 279 ; du corps, 249, 282. Leçons qu'elles nous donnent : compatir, défendre, aimer, obéir, 283, honorer la Croix image du Fils de Dieu mort pour nous, 252. Sa doctrine : Jésus-Christ déclare que sa doctrine vient de Dieu, 782, qu'en lui est la source de la vie, 783, 784. Il se dit la lumière du monde et l'envoyé du Père, 830, et le prouve par la sainteté de sa vie, 832 ; la porte par où il faut passer pour aller à Dieu, 927 ; la pierre angulaire contre laquelle ses ennemis viendront se briser, 538. Il est le seul vrai Maître du chrétien, 596. (Voir aussi *Eucharistie*, *Sacré-Cœur*). Jésus-Christ naissant à Bethléem nous donne l'exemple de l'humilité, du détachement, de la résignation, 952 ; il se manifeste aux bergers par le ministère des anges, 913, 953, 977, et en eux il appelle à lui les humbles, 90, et les éprouvés, 91 ; aux Mages par une étoile, 980. Sa venue procure la gloire de Dieu, 913, et apporte la paix aux hommes, 915 (voir *Incarnation*, *Paix*). Sa présentation au Temple : voir *Purification*. La dévotion à l'Enfant Jésus est une source de paix pour les familles, 953. Jésus au milieu des docteurs, 163. Il prépare sa vie publique par la mission du Précurseur, 916, son baptême, 916 ; témoignage de Jean-Baptiste, 917. Sa prédication a été prédite par Isaïe, sens de la prophétie, 931 ; elle a pour objet la pénitence, 932. Jésus et les Pharisiens : voir *Pharisiens*. Ses cousins, que l'Evangile appelle ses frères, 422 (et les frères de Jésus sont tous les chrétiens, 423), veulent s'emparer de lui, 347 ; ils figurent tous ceux qui par une fausse prudence cherchent à entraver l'action des âmes généreuses, 348. Il enseigne à Nazareth où il est méprisé, 921. Sa Transfiguration est une preuve de sa divinité, 668. Il prédit sa passion, 591, 671, et paie le tribut pour lui et pour saint Pierre, 672 ; il annonce la fin du monde, 872. Il chasse les démons non par la puissance des démons, mais au nom de Dieu, 365, et de là prend occasion de rappeler que quiconque n'est pas avec lui est contre lui, 366. Il promet à saint Pierre la primauté, 590, et impose à ses disciples la loi de la mortification, 592. Son voyage en Phénicie, 780. — Jésus-Christ est banni de la société, de la famille, du cœur de l'ouvrier, 873. Malgré les preuves de sa prédilection pour la France, 943, il en est méconnu, 944 ; conséquences à craindre et à éviter, 944. — L'honneur de Jésus-Christ ravi par les Juifs, les hérétiques, les impies, les mauvais chrétiens de tous les siècles, 197, doit lui être rendu par les âmes fidèles, 198, foi vive, service empressé, 198, amour généreux, 199.

**TRAITS.** — I. *Foi en Jésus-Christ*. Une conversion, 679.

A Sainte-Hélène, 680. « Je crois en Jésus-Christ, » 680. Dignes de Jésus-Christ, 681. Un mot peu connu de Barras, 681. L'unique Sauveur, 681. Critique et philosophe, 681. Les poètes, 681. — II. *Amour de Jésus-Christ*. Belles paroles de Montalembert, 681. « Loué soit Jésus-Christ ! » 682. « Renier Jésus-Christ ?... il ne m'a fait que du bien, » 682. La passion et les âmes, 682. Le Missionnaire et les Japonais, 682.

**Jeudi-Saint.** — Sermons : L'amour de Jésus-Christ pour nous, 273. La clémence de Jésus-Christ, 276.

**Jeûne.** — Antiquité de cette pratique, 837. En principe il contient l'abstinence, 838. A quel âge il oblige, sa

facilité aujourd'hui, époques de l'année où il faut l'observer, 838. Prétextes pour s'en dispenser, 838.

**Joseph (Le patriarche).** — Il est la figure de Jésus-Christ et de saint Joseph, 328.

**Joseph (Saint).** — Une grande tristesse, 161; sa fidélité à observer la loi, 161, sa ferveur, 162; ses angoisses à la perte de Jésus, 162; sa joie et sa récompense lorsqu'il le retrouve, 164.

**Justes.** — Leurs épreuves en face du bonheur des méchants ne prouvent rien contre la Providence, 802. Combien leur mort est douce, 802.

**Lampe du Sanctuaire.** — Son origine; son usage toujours approuvé par l'Eglise, 461, est aujourd'hui obligatoire; son but; sa signification, 462. Les fidèles font bien de subvenir à son entretien, 463.

**Laurent (Saint).** — Il a offert à Dieu le triple sacrifice de sa popularité, de son repos et de son sang, 563.

**Léon XIII.** — Ce qu'il a fait pour le Sacré-Cœur, 1002.

**Levain (Parabole du).** — Exposé; il figure la religion chrétienne qui produit dans le monde des effets merveilleux, 649.

**Lever.** — Il doit être régulier et matinal, 264.

**Livres (Mauvais).** — Gravité et danger de leur lecture, 409; on y perd son temps, parfois sa santé, 349, le goût des choses sérieuses, la piété, 350, les principes les plus élémentaires de la religion sur la foi et sur les mœurs, 351. — Traits, 344.

**Loi divine.** — Son obligation autrefois universellement reconnue, 100, est aujourd'hui universellement méprisée, 101. — Voir *Décalogue*.

**Loi naturelle.** — Sa nature et son existence dans tous les hommes, 5.

**Mages.** — Ce qu'ils étaient, 980; leur foi fait d'eux les prémices des Gentils, 981. Ils sont les modèles du chrétien dans leur vocation, 1. dans leurs épreuves, 2. dans leur récompense, 3. Explication de l'évangile de l'Epiphanie, 1009.

**Malédiction.** — La malédiction portée par Jésus sur Corozain, Bethsaïda et Capharnaüm, 89, peut atteindre les chrétiens endurcis dans le mal, 90.

**Manichéisme.** — Doctrine réfutée par saint Augustin, 644.

**Marguerite (Sainte) de Cortone.** — Son enfance, sa jeunesse et ses égarements, 84; sa conversion et sa pénitence, 85; ses épreuves et ses tentations, 87; sa récompense, 87.

**Marguerite-Marie (Bienheureuse).** — Elle est un modèle de la dévotion au Sacré-Cœur, 125. — Voir *Sacré-Cœur*.

**Mariage.** — L'état du mariage impose des devoirs aussi pénibles que la virginité, 521; il faut s'y préparer par une grande pureté, 521. Voir *Virginité*. — Autrefois on s'y préparait par la réflexion, la prière et la vie chrétienne, 870, et ensuite on était heureux, 870; aujourd'hui on ne cherche que l'argent, 870, presque jamais la pratique de la religion, 871, qui est plus ou moins étrangère à la préparation et à la célébration du mariage, 871, et celui-ci est trop souvent suivi de l'abandon des devoirs religieux, 871.

**Marie (T. S. Vierge).** — Son immaculée conception: histoire et explication de ce dogme, 741. Voir *Immaculée-Conception*. — Sa naissance ressemble à celle de Jésus par les prodiges, 678, par la sainteté, 674, par les effets, 675. — Son nom: excellence de ce nom, 696; sa puissance, 698; il est honoré au ciel, 699, sur la terre, dans les enfers, 700. — Exempte de tout péché et confirmée en grâce, elle observe une vigilance continuelle, 918; et nous, soumis aux suites du péché originel, nous ne l'imitons pas: de là nos chutes, 919.

Elle se rend à Bethléem avec saint Joseph, met au monde Jésus qu'elle enveloppe de langes, 952. Elle se soumet à la loi de la Purification pour nous donner l'exemple de l'obéissance, 983; elle est ici surtout le modèle des mères chrétiennes, 984. La grandeur de son sacrifice en cette circonstance est pour ses enfants un appel au sacrifice, 63, et son empressément à l'accepter, 63, doit nous servir d'exemple, 64. — Elle a été courageuse dans l'épreuve, entrant dans les desseins de Dieu sur elle, 21, acceptant de cœur la souffrance, 22. Sa douleur à la perte de Jésus, 162, 231, et à cette parole: « Pourquoi me cherchiez-vous? » 231. Sa cause: elle ignore pourquoi Jésus l'a quittée, 232. Ses motifs: Marie devait expier pour nous, 232, devenir le Refuge des pécheurs, 233, aimer ensuite Jésus davantage, 233; joie qu'elle éprouve en retrouvant Jésus, 164. Ses leçons: le grand malheur est de perdre Jésus, le grand bonheur de le posséder, 234. Dieu l'a préparée aux grandes douleurs de la Passion par une sainteté toujours grandissante, 689, par ses douleurs précédentes, par les enseignements de Jésus dans sa vie publique, 690. La quatrième douleur commence après la Cène, 691, à laquelle Marie a pris part, 691, 363; elle s'augmente à chaque instant de la Passion, 691, et atteint toute son intensité à la rencontre de Jésus sur le chemin du Calvaire, 691; Marie souffre des plaies de son Fils comme Jésus des angoisses de sa mère, 692. — La mort si douce de Marie, 577, est un principe de joie pour le chrétien, dont Marie adoucit la dernière heure et à qui elle donne l'espoir de retrouver ceux qu'il a perdus, 578; de même sa résurrection et son triomphe, 578. Cette résurrection est prouvée par la disparition du corps de Marie et par l'absence de ses reliques, 561; elle a pour causes les autres privilèges de la sainte Vierge, 562; elle est, avec l'Assomption, attestée dans les liturgies apostoliques, 358. Grandeur de son triomphe, 578, qui est la récompense de son humilité, de sa pauvreté, de ses souffrances, 579; et il en sera ainsi du nôtre, bien que la pauvreté à elle seule ne suffise pas pour mériter le ciel, non plus que la richesse à l'acheter, 579.

Marie est Reine par droit de naissance, 294; par droit de conquête, ayant vaincu le démon; par la royauté de son Fils, 295. Reine des nations, des communes, ayant inspiré le principe qui les fait vivre, 295; des paroisses, ayant été la meilleure paroissienne, 297; des familles, chacune lui rappelant celle de Nazareth, 298. — Reine des Anges, parce qu'elle est Mère de Dieu, 315; les anges ont reconnu sa royauté avant sa naissance, pendant sa vie, 316, et la reconnaissent au ciel, 317; Marie l'exerce contre le démon en nous défendant par le ministère des bons anges, 318. — Reine des Patriarches: plus pure qu'Adam à sa création, 325, elle l'a consolé après sa chute, 326; elle est l'arc-en-ciel promis à Noé et préserve l'Eglise (l'arche) du naufrage, 326; plus sainte qu'Abraham, 326, sa prière est aussi plus puissante et son sacrifice plus parfait, 327; l'échelle de Jacob est une figure de Marie, 327, dont la dignité surpasse celle de Joseph qui est pourtant la figure de Jésus et de saint Joseph, 328. — Reine des Prophètes: elle a été prédite par eux, Isaïe et l'Emmanuel, 340, le *Parvulus natus est nobis*, 341, deux prophéties confirmées par l'Evangile, 342; Michée: *Et tu Bethleem Ephrata*, 342; Jérémie: *Femina circumdabit virum*, 342, annonçant avec l'Incarnation la sainteté de Marie, 343. Marie avait aussi l'esprit prophétique, 343. — Reine des Apôtres: elle a perfectionné leur éducation commencée par Jésus-Christ, 355, instruit les Evangélistes, 356,



soutenu les apôtres dans la persécution, 357, et ceux-ci sont les témoins de sa résurrection et de son Assomption, 357. — Reine des Martyrs : par la longueur de son martyre, 374, et son intensité, 376. — Reine des Confesseurs, qu'elle a surpassés par son esprit de pauvreté, 401, sa pureté, son obéissance, 402, son humilité, 403, son zèle, 404. — Reine des vierges, 518, parce que la première elle a consacré à Dieu sa virginité, la préférant à la maternité divine, 520, et qu'ainsi les nombreuses vierges chrétiennes n'ont fait qu'imiter son exemple, 521. — Reine de tous les saints : au ciel Marie règne par la miséricorde, 557, présente l'âme à toute la cour céleste, 558, et sa vision augmente le bonheur des élus, 559. — Reine de la paix, 708, pour les individus, les familles, 711, les peuples et les classes sociales, 712. Voir *Paix*. — Reine conçue sans péché : voir *Immaculée-Conception*. — Reine du très saint Rosaire : voir *Rosaire*.

**Marie et le prêtre.** Il ressemble à Marie en ce qu'il donne Jésus, 449, prend soin de lui, 450, coopère à la rédemption du monde, 450, est le distributeur des grâces, 451. — Marie et le communiant. Pour lui comme pour Marie, la communion est le grand témoignage de l'amour de Jésus-Christ, un préservatif contre les dangers, 363, une consolation de l'absence de Jésus, 363, à condition qu'il imite la foi, la pureté, 364, la ferveur de Marie, 365. — Marie et le Sacré-Cœur : Mère de Jésus, elle lui a toujours été unie, 745, dans la distribution des grâces, 745, dans la révélation du Sacré-Cœur, 746 ; nous devons donc l'unir à Jésus dans notre dévotion, 747.

**Le culte de Marie.** — Si nous honorons et prions les saints, *a fortiori* Marie, 529. Son culte est basé sur sa dignité : elle est Mère de Dieu, 530 ; sur sa sainteté, 531 ; sur sa virginité perpétuelle, 531. Développement du culte de Marie dans l'Eglise, 532 ; il a résisté aux attaques de l'hérésie et s'est vu favorisé par des miracles, 532.

**Marie-Madeleine.** — Son repentir, 126 ; l'accueil que lui fait Jésus, son pardon, 298 ; application de son histoire à l'âme pécheresse, 299. Après sa conversion elle est un idéal de prière, 513, et de souffrance, 514, immolant son intelligence, son orgueil, son cœur, son corps, 515, nous rappelant ainsi le devoir de la souffrance, 515.

**Martyre.** — La fidélité à la religion est une espèce de martyre, 565.

**Matérialisme.** — Combien commun aujourd'hui, 10.

**Médisance.** — Sa gravité, 150 ; elle est trop fréquente chez les personnes pieuses, 150.

**Méditation.** — Nature, nécessité, pratique, 265.

**Mensonge.** — Dieu le hait et le punit, 228, et les hommes le flétrissent, 228, et le punissent, 229. Très commun dans le monde, 58, 147, même le mensonge pernicieux, 229, et dans la presse vénale, 230, il n'est pas assez rare chez les personnes pieuses, 147.

**Mères chrétiennes.** — Elles doivent imiter la vigilance de l'ange gardien sur leurs enfants, 724. Marie à la Purification est leur modèle : voir *Marie*.

**Messe.** — Voir *Eucharistie*.

**Mines (Parabole des).** — Occasion, 394 ; récit, 395 ; explication, 396.

**Moisson.** — Elle figure la moisson spirituelle, plus ou moins abondante suivant ce qu'on aura semé, 506, et qui doit se faire en son temps, 507 ; les soins que l'une exige ne doivent pas faire négliger l'autre, 507.

**Morale.** — Il n'y a pas de vraie morale sans loi divine comme base et sans sanction divine comme conséquence, 25. Dieu est nécessairement la source de

toute morale, comme notre Créateur, 26, et notre fin dernière, 27. La morale indépendante est impuissante à produire la vertu, 27. — La morale individuelle est fondée sur la charité envers soi-même, 849 ; elle oblige l'homme à tendre à Dieu comme à sa fin, renferme des devoirs envers l'âme et envers le corps, 850, et se résume dans l'obligation d'éviter le péché, 851.

**Mort.** — Il faut y songer et s'y préparer par la réception des derniers sacrements, 938. La peur de la mort est générale, 182. La mort, qui est une punition du péché, 183, a été vaincue par Jésus-Christ, 184. Pour ne pas la craindre il faut mourir chaque jour, 184 ; la mort physique est nécessaire, 185, la mort morale et volontaire est le détachement du péché et du monde, 185. Les saints ont vu dans la mort un bien et l'ont désirée, 186. Vouloir éloigner la mort, c'est en quelque sorte vouloir augmenter le nombre de ses péchés, 186. — La mort du juste : voir *Justes*. — La mort du pécheur : voir *Pêcheurs*. — Traits : voir *Vie éternelle*.

**Mortification.** — Elle est obligatoire pour le chrétien, 836. L'Eglise la règle par la loi du jeûne et de l'abstinence, 837.

**Morts.** — Sermons pour l'Octave des morts : voir la *Table synthétique*, p. 1013. — Autrefois le culte des morts consistait dans les funérailles religieuses, accompagnées non de discours ou de couronnes, mais des prières des assistants, et les parents continuaient longtemps à prier et à faire prier pour leurs défunts, 941 ; aujourd'hui, sans parler des enterrements civils, les funérailles ne sont religieuses trop souvent que pour la forme : discours, fleurs, couronnes, mais peu de prières, 941, et enterrement terminé, défunt oublié, 942.

**Multiplication (Seconde) des pains.** — Occasion, 527, récit du miracle et leçons qu'il renferme, 528.

**Musique.** — Musique religieuse et musique moderne ou profane, 510. La musique est sœur de la religion, parce qu'elle est essentiellement spiritualiste, 510 ; elle est d'ailleurs partout dans l'univers, naturelle à l'âme dont la musique d'église exprime le mieux les sentiments et qu'elle rend meilleure, 510. Ces sentiments sont rendus par le son des choches, les jeux de l'orgue, la voix humaine, 511. Efforts de l'Eglise pour arriver à la perfection musicale ; auteurs et chefs-d'œuvre qui doivent leur existence à la religion, 512.

**Nativité de Marie.** — Sermons : Origine et excellence de cette fête, moyens de la bien célébrer, 657. La Nativité de Jésus et la Nativité de Marie, 673.

**Neutralité.** — Elle est une hypocrisie qui cache la haine de la religion, 885. Pour être logiques, ceux qui la prônent devraient l'appliquer à toutes les branches de l'éducation, 885. Elle s'appuie sur deux principes faux : que toutes les religions sont bonnes, et que l'enfant appartient à l'Etat avant d'appartenir à son père, 886.

**Nicodème.** — Il défend Notre-Seigneur contre ses ennemis, 784.

**Noé.** — Noé et l'arche figures de Marie et de l'Eglise, 326.

**Noël.** — Sermons : Gloire à Dieu et paix aux hommes, 913. La religion chrétienne fondée par Jésus-Christ, 945. Jésus-Christ naissant, modèle et motif de la sévérité chrétienne (plan), 975. La joie de cette fête (plan), 976.

La fête de Noël à Bethléem, 945.

**Nom (Saint) de Dieu.** — Il représente Dieu, par con-

séquent l'honorer c'est honorer Dieu, le profaner c'est outrager Dieu, 580. On l'honore par la prière, une vie chrétienne, la résignation dans les épreuves, 581. On doit honorer le Nom des trois personnes divines, chacune nous rappelant les mystères de la religion, 581. — Le Nom de Dieu loué par toutes les créatures est blasphémé par l'homme, 129, 582, et ce blasphème est fréquent, 130, 582 ; gravité de cette faute, 583 ; ses châtements, 583 ; vaines excuses, 583 ; ses remèdes, 583.

**Nom (Saint) de Marie.** — Sermon : Le Nom de Marie et le Nom de Jésus, 636.

**Obéissance.** — Elle fait l'homme libre et fort, 367. — L'obéissance religieuse ne tue pas l'individu, 629. Voir *Ordres religieux*.

**Offices religieux.** — Si c'est aujourd'hui le petit nombre qui y est fidèle, il n'en a pas été toujours ainsi, 516. Dire que le grand nombre est irrégulier est une injustice, 517, une naïveté, une fausseté, 518, et d'ailleurs c'est un contre-bon sens de prendre le nombre pour règle de la vérité, 518.

**Onanisme.** — Il renferme un triple crime : de lèse-divinité, 652, de lèse-société et de lèse-famille, 653. Prétexter qu'on ne pourrait pas nourrir une nombreuse famille, c'est se défier de la Providence, 654, peut-être faire preuve d'un manque d'économie, 655. L'onanisme est plus nuisible à la santé et à la vie de l'épouse que la maternité, 655. Si le nombre des enfants n'assure pas à tous la richesse, il les force au travail qui les moralise, 655. Si c'est la femme qui est en faute, c'est au mari à la ramener dans le devoir, 656. — Voir *Dépopulation*.

**Ordres religieux.** — Il est injuste de dire qu'il y en a trop, 628, car leur diversité même est un bienfait pour la société dont ils soulagent les besoins variés, 628, et elle répond aux diverses vocations, 629. — Ceux qui accusent l'obéissance religieuse de tuer l'individu, 629, se contredisent en exigeant de leurs subordonnés une obéissance aveugle et plus d'une fois contraire à la conscience, 630. Cette accusation est une calomnie, car l'obéissance religieuse a ses limites, 630, et les supérieurs religieux sont dans leurs commandements plus raisonnables que leurs accusateurs, 631. — En face de la chasse aux richesses, le vœu de pauvreté est d'un bel exemple, 631 ; loin de favoriser la paresse, il est une source de dévouement, 631. Au lieu donc d'attirer la haine, il mériterait l'admiration et la reconnaissance, 631, même de l'Etat qui en reçoit de réels services, 632, car ce vœu répand au dehors la bienfaisance, montre que le bonheur et l'honneur ne sont pas dans la richesse, est enfin un remède efficace à l'égoïsme, 632.

**Orgueil.** — Il consiste non à penser bien de soi-même, mais à exagérer son mérite, à se croire parfait et supérieur aux autres, 587, à s'attribuer à soi-même les avantages qu'on peut avoir, 588. Notre-Seigneur le réprime dans ses apôtres, 717. Il est avec la jalousie un grand obstacle au bien que veulent faire les personnes zélées, 921.

**Ouvriers.** — La démoralisation de l'ouvrier a pour cause l'ignorance et l'éloignement de la religion, 879.

**Paix.** — Elle règne dans une âme quand tout y est dans l'ordre, 289 ; on la perd par le péché mortel, on la retrouve par la pénitence, 290, on la conserve par la vigilance et la lutte persévérante, 290. La piété la donne avec Dieu, 157, avec le prochain, avec nous-mêmes, 158. Jésus-Christ l'apporte en venant en ce monde, 914. Il promet aux Apôtres la paix de Dieu, 708, c'est-à-dire la paix intérieure qui a sa source

dans l'amitié de Dieu, 709 ; douceur de cette amitié, 710 : elle est un trésor précieux, une arme contre les séductions du monde, un préservatif contre le découragement et la paresse en face des persécutions, 710 ; c'est aussi la paix avec le prochain, qui suppose la simplicité de l'âme et la charité, dont Marie est le modèle, 711, la paix dans les familles, à l'exemple de la famille de Nazareth, 711, la paix sociale, que seuls les enseignements de l'Eglise peuvent rétablir, 712.

**Pape.** — En conférant la primauté à saint Pierre, 610, Notre-Seigneur l'a conférée au pape, successeur de saint Pierre, 611. Aimé de tous les fidèles, il est haï des ennemis de l'Eglise, 609. Il est nécessaire à l'Eglise, parce que Dieu l'a établi son chef, 610, que le supprimer c'est changer et détruire l'Eglise, œuvre de Jésus-Christ, 611 : nécessaire au maintien de la foi, 612, et de la vie chrétienne, 613. — L'infailibilité est nécessaire pour conserver intact le dépôt de la foi, 484, et dans l'Eglise la certitude de la vérité, 485 ; elle résulte des paroles de Jésus-Christ à saint Pierre, 485 ; pour qu'elle existe, il faut certaines conditions, 485. Elle ne détruit pas la faiblesse de l'homme, n'est pas le don de prophétie, ni la science absolue, ni l'effet de la science absolue, ni l'effet de la science personnelle du pape, 486. — *Tracts* : voir *Eglise*.

Le pape a raison de s'entourer d'une pompe et d'une cour royales, 625. Ceux qui le lui reprochent ignorent complètement ce qu'est l'Eglise et ce qu'est le Pape, 626. — Il est absurde d'accuser le Pape d'être un souverain étranger, 626 ; en réalité, c'est le souverain *catholique*, qui défend les intérêts religieux dans tous les pays du monde, 627, et les peuples sont les premiers bénéficiaires de cette souveraineté, 627, 628.

**Pâques.** — Sermons : Le mystère de la Résurrection. (plan), 192. En face des mauvais exemples, 305.

**Paraboles.** — Leur nature, leur classification en trois groupes principaux, 463. Raisons pour lesquelles Jésus adopte cette manière d'enseigner, 464.

**Parents.** — Leur autorité est une participation de l'autorité divine, 908 ; elle a des limites, 909, et doit s'exercer pour assurer la vie surnaturelle et l'éducation chrétienne des enfants, 909, pour exiger d'eux un travail proportionné à leurs forces, 910, mais non pour s'opposer ou s'imposer au choix d'un état ou d'une vocation, 910. Combien sont coupables ceux qui négligent l'instruction religieuse des enfants, 67. — Ils ne sont plus respectés, obéis ; aimés, 194, assistés comme autrefois, 195 ; c'est leur faute, à cause du manque d'éducation des enfants, 195, et parce qu'ils ne donnent pas le bon exemple, 196.

**Paroisse.** — Sa différence d'avec la commune ; Marie en est la reine, 297. La paroisse est la famille agrandie, c'est pourquoi il faut l'aimer, 748.

**Parole.** — La parole est la manifestation des sentiments du cœur, 385, et puisqu'il faudra rendre compte d'une parole oiseuse, il faut veiller sur son cœur, 386. — Le chrétien comme le prêtre est souvent obligé de parler pour défendre la religion, 730 ; comment le faire, 731.

**Parole de Dieu.** — Elle nous est annoncée pour que nous en profitions et en fassions profiter les autres, 523 ; on s'acquitte de ce devoir par le bon exemple, par l'influence exercée sur les inférieurs, 523, par les services rendus, 524, et l'insuccès ne doit pas décourager, 524.

**Passion.** — Sermons : La Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ, 246. Le martyre de Jésus-Christ, 279.

**Pater.** — Les souhaits du *Pater* pour Dieu et pour nous, 996.



**Patriotisme.** — Il est voulu de Dieu et enseigné par Jésus-Christ, 254 ; il doit être chrétien et obtenir de Dieu le pardon et la grâce, 255.

**Paul (Saint).** — C'est le vrai soldat de Jésus-Christ, 486.

**Pauvres.** — Jésus-Christ né pauvre, d'une famille pauvre, 922, ayant choisi ses Apôtres et ses ministres parmi les pauvres, 923, a fait aux pauvres une belle place dans l'Eglise, 923. — Les pauvres sont nos frères comme hommes, 897, et grandes sont leurs misères, 898 ; comme chrétiens, et l'aumône faite aux pauvres est faite à Jésus-Christ, 899.

**Pauvreté.** — Le vœu de pauvreté, ses avantages, 631. — Voir *Ordres religieux*.

**Péché.** — Son existence, 159 ; sa nature, 160 ; ses suites : il fait perdre à l'âme la grâce, 169, sa beauté, la paix, 170, ses mérites, 153, et la rend incapable d'en acquérir de nouveaux, 154 ; il est cause des aberrations de la raison et des égarements du cœur, 286. — Les petits péchés sont funestes comme les grands, parfois même plus dangereux, 700. Leur multitude : ils sont si faciles à commettre, 701 ; ils blessent l'âme, 702 ; leurs effets sont de diminuer l'action de Dieu sur l'âme, 715, et d'augmenter l'action du mal, 716.

**Péché originel.** — Son existence est un fait reconnu par les incrédules, prouvé par la concupiscence, 901. Pourquoi et comment Marie en a été préservée, 902. Voir *Immaculée-Conception*.

**Pécheurs.** — Leur prospérité sur la terre ne prouve rien contre la Providence, 802. La mort du pécheur est terrible, 799.

**Pélagianisme et Semi-Pélagianisme.** — Doctrines réfutées par saint Augustin, 644.

**Peinture.** — Les grands peintres ont produit plus de tableaux religieux que de profanes, et y ont mieux réussi, 424 ; ils se sont attachés surtout aux images de la Vierge Marie, 425.

**Pénitence.** — Sa nécessité ; mauvaises raisons pour s'en dispenser, 932 ; elle est l'objet de la prédication de saint Jean-Baptiste et de Notre-Seigneur. — Voir *Jean-Baptiste, Jésus-Christ*.

**La contrition.** Nature, exemples, nécessité, moyens de l'avoir, 208. — **La confession.** Elle est un acte d'obéissance, d'humilité, d'expiation, donc une institution digne de Dieu et de l'homme, 235. L'obligation de se confesser est une conséquence nécessaire du pouvoir donné par Jésus-Christ à ses ministres de remettre les péchés, 260 ; autrefois observée, cette obligation est aujourd'hui trop souvent méconnue par manque de foi et par orgueil, 262 ; imprudence de remettre sa confession à plus tard, 262. La confession fréquente est un signe de piété, 269. Voir *Confession annuelle*. — Ce qui éloigne de la confession, 545. — Le billet de confession, 545.

**CATÉCHISME.** — I. *La Vertu de pénitence*, 541. Etymologie et signification du mot « pénitence », 542. Définition de cette vertu, son efficacité, 542, sa nécessité, 543 ; la pénitence sous la loi nouvelle, 544, résolution, 544. — II. *Le Sacrement de pénitence*. 1<sup>o</sup> Du sacrement de pénitence en général. Noms et définition, 573. Du signe sensible : matière du sacrement, éloignée, 574, prochaine, 575 ; forme, 576. Ministre : ses pouvoirs, d'ordre, de juridiction, 621 ; ses fonctions de juge, 623, de médecin, de docteur, de père, 624. Le sceau de la confession : obligation, 684, sujet, 685, objet, 686, conclusion, 686. La nécessité du sacrement de pénitence : ses preuves, sens de cette nécessité, temps où elle oblige, 687. Effets du sacrement de

pénitence, 688. — 2<sup>o</sup> Des *actes du pénitent* en particulier, 732. a) De la contrition : définition, 733, espèces 734 ; nécessité, 736 ; qualités : intérieure, 815, surnaturelle, 815, universelle, 816, souveraine, 863 ; le bon propos, 864. b) De la confession : nature, 910, institution divine, qualités, 911. L'intégrité, nécessité, 956, étendue, 957, mensonge et défauts contraires, 958, causes qui excusent de l'intégrité matérielle, 958 ; moyens d'assurer l'intégrité : examen de conscience, revalidation des confessions précédentes, 959, confession générale, 960.

**Pentecôte.** — Sermons : Les deux craintes, 369. La crainte de Dieu, 372.

**Perle précieuse (Parabole de la).** — Exposé, 650 ; elle figure la foi, plus précieuse que tous les biens du monde, 651.

**Petites Sœurs des Pauvres.** — Elles procurent aux vieillards l'affection dont ils ont besoin, 865 ; les entourent de soins : propreté, nourriture, 867, soulagement dans les maladies, 868 ; les préparent à bien mourir, 868 ; autant de motifs pour être généreux envers elles, 869.

**Persécution.** — La persécution, béatifiée par Notre-Seigneur, prouve la divinité de l'Eglise, 481. Elle est un moyen dont Dieu se sert pour recruter ses élus, pour les sanctifier, 483, et fortifie la vie chrétienne dans ceux qui en sont témoins, 484.

**Pharisiens.** — Ce qu'ils étaient, 917. Leur religion ou leur vertu était tout extérieure, 459, 524, mal entendue, s'attachant aux détails et négligeant l'essentiel, 460, intéressée par la recherche des louanges, 460. Ils sont blâmés par Jésus-Christ, 525, qui les appelle race de vipères, 385, démasque et condamne leur hypocrisie, 588.

**Pierre (Saint).** — Sermons : La persécution dans l'Eglise, 481. L'infaillibilité du Pape, 484.

Il confesse la divinité de Jésus-Christ et reçoit en retour la promesse de la Primauté, 590, et du pouvoir des clefs, 591 ; il est repris par Jésus qu'il voudrait détourner de sa passion, 591. Notre-Seigneur paie le tribut pour lui et pour son apôtre, 672. — Sa chute a été le résultat de sa présomption, 188, de sa négligence, de son imprudente curiosité, 189, et ces trois fautes sont cause de la chute d'un grand nombre, 189. Sa conversion se manifeste par la fuite des occasions, 190, par un regret sincère, par sa confiance, 191 ; il est encore ici le modèle du pécheur, 191.

**Piété.** — Elle est *nécessaire*, parce que Dieu étant non seulement notre créateur, mais notre Père, 135, nous lui devons plus que le service, l'amour, 136. — *Sa nature* : la piété essentielle est le devoir, observation des commandements, 137 ; la piété parfaite est la dévotion ou le dévouement qui s'étend à toute la vie chrétienne, 138. — *Ses avantages* : elle fait le bonheur de la vie présente, 156, elle donne la paix avec Dieu, 157, avec le prochain, avec nous-mêmes, 158 ; elle assure notre bonheur futur, 170 (voir *Ciel*) ; elle nous fait éviter l'enfer, 172, et même le purgatoire, 175. — *Ses motifs* : nous la devons à Dieu en retour de son amour pour nous, 200. — *Ses défauts* : la piété superficielle vient du respect humain, de la curiosité, 203, de la vanité, 204, tandis que la vraie piété est solide, profonde, sincère, 204. La piété jalouse manque de l'esprit de charité et se distingue par l'égoïsme, l'esprit d'observation, de critique, 204, de sévérité pour les autres, 205, tandis que la vraie piété est bienveillante, 205. La piété intermittente, 205 ; la piété paresseuse n'en fait pas assez pour Dieu, 205, fait mal ce qu'elle fait et perd beaucoup de temps, 206 ; elle a

pour causes la lésinerie et la négligence, 207, pour effets d'empêcher le progrès, de rendre triste, d'engendrer la tiédeur, 207. — *La vraie piété* s'efforce à la pratique de la charité envers le prochain, 218, 222, et de la générosité envers Dieu, 220. Voir *Charité*. — *La journée* d'une personne pieuse, 264. — *L'année* d'une personne pieuse, 267. — *La perfection* de la piété : l'abandon à Dieu, 270 ; sa pratique, 271, ses fruits, 272.

**Possédés du démon.** — Notions sur le démon, la possession, 703, l'obsession, 704 (voir *Démon*). La guérison d'un possédé figure de la guérison des âmes, 348. Jésus guérit un possédé muet, 670, que les disciples n'avaient pu délivrer, 671. Le démoniaque de Gadara, 703, figure de l'impudique 767 ; sa possession, son éloignement de la société, 767, sa vie au désert, sa délivrance, 768.

**Pratiques chrétiennes.** — Elles constituent la grandeur morale et rendent l'homme complet, 368.

**Prédication.** — Elle est le moyen voulu par Jésus-Christ pour enseigner aux hommes la religion, 749 ; les prétextes pour se dispenser d'y assister ont pour cause la peur d'entendre des vérités gênantes, 749.

**Présence de Dieu.** — La pensée de cette présence est un grand moyen de sanctifier ses actions, 266.

**Présomption.** — En quoi elle consiste, 436.

**Presse.** — Son influence ; les calomnies de la mauvaise presse, 498. — Traits, 344.

**Prêtre.** — Il prie pour sa paroisse, pour obtenir le courage dans ses épreuves, 497, et la force de pardonner à ses calomnieurs, 498. Il travaille : c'est le travail de l'esprit, 498, plus pénible que le travail du corps, 499 ; commencé dès l'enfance, ce travail se continue chaque jour à cause des besoins quotidiens du ministère sacerdotal, 499, en vue de l'instruction des fidèles, 500, et même il accompagne le prêtre dans ses promenades et ses visites, 500. — A l'exemple de Jésus-Christ le prêtre est bon, donnant la doctrine, 433, la grâce, sa vie, 434 ; et comme la bonté de Jésus-Christ, la bonté du prêtre rencontre des ennemis, des indifférents, des ingrats, 434. — Sa ressemblance avec Marie, 449 ; devoirs des fidèles et du prêtre comme conséquences de cette grandeur, 452. — Ses souffrances et ses joies, 929.

**Injustice de la guerre faite au prêtre sous prétexte qu'il est un être inutile et un fanatique, 292. Il est faux que ce soient les prêtres qui perdent la religion, 550 ; les mauvais prêtres sont l'infime minorité, 550. — C'est de celui qui ne croit à rien et non du prêtre comme tel qu'il faut se méfier, 883, car les fautes du prêtre, condamnées par la religion, ne prouvent rien contre elle, 883 ; au fond c'est la haine de la religion qui pousse à la méfiance contre le prêtre, 884. — Conditions requises pour établir une juste comparaison entre le prêtre catholique et le pasteur protestant, 891. — Les réunions du lundi, blâmées seulement par les ignorants, 554, ont pour but le remède à l'isolement et le soutien mutuel, 555.**

**Prière.** — Son obligation, 101. On l'observait autrefois, 101, et aujourd'hui elle est méconnue par les individus, 101, la famille, la société, 102. La prière fait partie de l'adoration, 56 ; quand son omission constitue-t-elle une faute grave, 408. Elle est insuffisante au salut si elle n'est accompagnée des bonnes œuvres, 15. Nous devons prier pour nous, pour la France, 514. La prière du matin, 264, du soir, 266, faite au foyer domestique, ses avantages, 51.

**Prix (Distributions de).** — Allocutions : Science et vertu, 533. L'étude, 534.

**Prochain.** — Nous devons nous intéresser et travailler au salut du prochain : c'est le meilleur moyen de se sauver soi-même, 106, c'est le commandement de Dieu et la volonté de Jésus-Christ, 107 ; si c'est un devoir de subvenir aux nécessités temporelles du prochain, *à fortiori* à ses spirituelles, et c'est nécessaire aujourd'hui surtout, 108. On s'acquitte de ce devoir par la prière, la parole, 109, le bon exemple, 110. — Voir *Charité*.

**Progrès.** — C'est la loi de tout être vivant, 335 ; ayant lieu pour le corps il doit aussi se réaliser dans l'âme dès l'enfance et surtout dans la jeunesse, 336.

**Propriété.** — Le droit de propriété est légitime et sa violation est punie par Dieu : Achab et Naboth, 225 ; combien il est aujourd'hui méconnu, 226 ; diverses manières de le violer, 227.

**Purgatoire.** — Son existence est un dogme de foi, 789 ; la raison même l'exige, 790, et les païens y ont cru, 791 ; les faits de l'histoire confirment cette vérité, 791. — Ses peines : peine du dam, du sens, 175, 792, autres peines, 792 ; leur durée, 176, 792. — Ceux qui vont au Purgatoire, 175, 793. — Ce dogme est à la fois terrible et consolant, 793. — TRAITS : voir *Vie éternelle*.

**Purification.** — Sermons : La générosité dans la souffrance, 20. L'appel au sacrifice, 62.

Cette loi était double, ordonnant la purification de la mère, 982, et la présentation de l'enfant au temple, 983. Marie l'a observée, nous donnant l'exemple de l'obéissance, 983. Le vieillard Siméon, 983, prédit le martyre de Marie, 984. Anne la prophétesse, 984. Dans ce mystère Marie est le modèle des mères chrétiennes, 984.

**Quasimodo.** — Sermon : L'Evangile de la paix, 289.

**Raison.** — Créée droite par Dieu, viciée par le péché, 286, elle est guérie par l'Eucharistie, 286. — La foi ne la détruit pas, mais l'exige et en perfectionne l'exercice, 471. — La prétendue opposition de la raison avec l'Evangile n'a pas d'autres causes que les passions, 881, avant tout la luxure, 881, puis les autres instincts pervers, 882 ; la passion cause dans les sociétés les mêmes désordres que chez l'individu, 882. Emancipée de l'Evangile la raison a fait faillite, 882.

**Reconnaissance.** — Nous la devons à Notre-Seigneur pour ses bienfaits, 494.

**Religion.** — La religion, ensemble de nos devoirs envers Dieu, 945, est obligatoire pour tout homme, 946, et Dieu seul peut nous faire connaître ces devoirs, 946. Seul auteur de la religion, il l'a révélée successivement à Adam, 946, aux Patriarches, au peuple juif, appuyant sa révélation sur les miracles et les prophéties, 947, définitivement à tous les hommes par Jésus-Christ, 947. Pour l'établir, Notre-Seigneur a prouvé sa divinité dès sa naissance, plus tard publiquement par ses miracles, ses discours, ses prophéties, 948, par la faiblesse de ceux qu'il a choisis pour la propager et qui pourtant ont converti le monde, 949. Donc nous devons croire à Jésus-Christ, l'aimer parce qu'il nous a aimés, 949, et délivrés du péché, 950. Nous n'avons pas de raison de ne pas pratiquer la religion, 950. Elle est ignorée dans les vérités qu'elle enseigne, 8, dans les devoirs qu'elle impose, 9, et les causes de l'ignorance et de l'éloignement de la religion sont le matérialisme, 10, l'amour des biens temporels, des plaisirs, les préoccupations de la vie, 603. La religion donne aux hommes la vérité, 827, les éloigne du mal, 827, les excite à la vertu, 828, sanctifie les principaux actes de la vie, 869.

Chose la plus digne de respect, la religion est la chose la plus combattue, 291. Il est injuste de l'accuser



d'intolérance dans ses dogmes et sa morale, 291. Voir *Eglise*. La guerre qui lui est faite est antipatriotique, 293. — Loin d'être un « appétit vers la mort, » la religion est un appétit vers l'action, c'est-à-dire vers la vie, 467. — La science est incapable de prouver l'absurdité de la religion, 472 ; voir *Science*. — La religion est nécessaire à la pratique du bien, car les incrédules restés honnêtes en subissent l'influence, étant issus d'ancêtres chrétiens, 475, subissant l'effet du milieu moral où ils vivent, 476 ; la preuve en est que chez les peuples non chrétiens il n'y a, peut-on dire, pas de morale, 476. — Dire que la religion est bonne pour les femmes, c'est supposer la femme d'une nature inférieure à l'homme, 546, la pratique de la religion une occupation aussi d'ordre inférieur, 547, objection aujourd'hui surtout ridicule en raison du féminisme de l'heure présente, 547. — Seule la religion peut résoudre la question sociale, 879. — La religion est la source de la vraie honnêteté, 969 (voir *Honnêteté*), du dévouement et de l'héroïsme, 969, de même de l'honnêteté des nations, France et Angleterre, 970. — Pour l'ensemble des objections, voir la *Table synthétique*, p. 1016.

**Reliques.** — Leur culte est légitime, 394.

**Réparation.** — Elle est due à Jésus-Christ, à cause des offenses dont il est l'objet, 257, du développement du mal qui exige l'expiation, 454, et Jésus-Christ la demande, 258. On répare en aimant Jésus-Christ, 359, et l'amour efface le péché, compense les outrages faits à Jésus-Christ, 360 ; en souffrant en union avec Jésus-Christ, en s'offrant comme victime d'expiation, 361 ; il y a du reste un minimum de souffrance nécessaire au salut, 362.

**Repas.** — Raison des prières avant et après les repas, 53.

**Repos dominical.** — Voir *Dimanche*.

**Respect humain.** — C'est une lâcheté coupable, 408. Commun aujourd'hui, il dépouille l'homme de sa liberté, lui fait sacrifier sa conscience et compromettre son salut, 370. Traits, 313.

**Riches.** — Leur place est belle dans l'Eglise, 923, à condition qu'ils aient pitié des pauvres, 924. Bien que par elle-même la richesse ne mérite aucun honneur spécial, 449, l'Eglise a cependant raison d'accorder ces honneurs aux riches dans les services religieux, 549.

**Résurrection de la chair.** — La nature nous offre plusieurs symboles de notre résurrection future, qui est enseignée par les traditions païennes et chrétiennes, 813.

**Rosaire.** — Sermon : La Confrérie du Rosaire, 737. — Etymologie de ce mot : couronne de roses, 757 ; c'est une triple couronne offerte à Marie, 758. Ses fruits : il combat l'horreur de la vie humble et laborieuse, l'horreur de la souffrance, 759, 760. — Origine de la Confrérie du Rosaire, son but, son excellence, 737 ; ses avantages, 738 ; conditions, 740.

**Sacré-Cœur.** — La révélation du Sacré-Cœur, 33. L'objet matériel de cette dévotion est le Cœur de Notre-Seigneur, 34, l'objet spirituel est l'amour de Jésus-Christ pour nous, 34. Ses caractères : l'amour, 123 ; la réparation : ses raisons, 258, sa pratique, 359 ; voir *Réparation*. Les vertus que demande le Sacré-Cœur : la douceur, 378, l'humilité, 380 ; voir *Jésus-Christ*, *Douceur*, *Humilité*. La dévotion au Sacré-Cœur est conforme aux traditions reçues partout, 420, catholique, encouragée par l'Eglise, 421, française, 422. A cette dévotion doit s'unir la dévotion à Marie, 745 ; voir *Marie*. La consécration au Sacré-Cœur, 584 ; ses raisons rappelées par Léon XIII, ses diverses

formes, 586. L'image du Sacré-Cœur, 501 ; la meilleure manière est de l'exposer dans nos maisons ; promesse de Notre-Seigneur, 503. Le Sacré-Cœur et la Garde d'honneur, 874 ; voir *Garde d'honneur*. Léon XIII et le Sacré-Cœur, 1002.

**Sacrifice.** — Le sacrifice est le grand acte de l'adoration, 56.

**Sacrilège.** — C'est la profanation des choses, des personnes, des lieux consacrés à Dieu, 493.

**Saint-Esprit.** — Péché contre le Saint-Esprit ; sa nature, comment il est irrémissible, 383 ; trait historique, 384.

**Sainteté.** — Son obligation, 769 ; sa facilité, 770.

**Saints.** — Les saints sont nos modèles, surtout ceux qui sont tombés et se sont relevés, 187. Le culte des saints est légitime, 391. Il consiste à les prier avec confiance, 392, miracles obtenus, 393 ; cette prière ne fait pas injure à Jésus-Christ, 393. Nous devons honorer particulièrement la sainte Vierge et les anges, 393. — Voir *Images*, *Reliques*.

**Salut.** — Combien le négligent, 103. Sa nécessité, 103.

**Samaritains.** — Ils refusent de recevoir Jésus-Christ, 781.

**Scandale.** — Sa gravité, sa fréquence aujourd'hui surtout, 213. Châtiments dont Notre-Seigneur menace ceux qui scandalisent les enfants, 717.

**Science.** — Elle est utile même à la femme, 533, mais insuffisante sans la vertu, 534. Elle ne s'acquiert que par de pénibles études, 534. Il est faux qu'elle prouve l'absurdité de la religion, 472 ; ne pas confondre la science et les savants, dont souvent les affirmations hasardées sont détruites plus tard, 473.

**Sculpture.** — Loin de les détruire, l'Eglise a conservé les chefs-d'œuvre de la sculpture antique, 383. Développement de la sculpture chrétienne, 334 ; elle perd de son idéal à mesure qu'elle s'éloigne de l'idée religieuse, 335.

**Semeur (Parabole du).** — Exposé et explication par Notre-Seigneur, 508 ; application, 508.

**Séminaristes.** — La gaucherie qu'on leur reproche ne leur est pas imputable, 555.

**Sénévé (Parabole du grain de).** — Exposé et explication, 649.

**Serment.** — Le serment est un acte religieux en ce qu'il invoque la véracité de Dieu, 593 ; ainsi l'ont compris même les païens, 594. Il est légitime, employé par les patriarches, les Juifs, par Dieu lui-même, 594, et Notre-Seigneur ne l'a pas condamné, 594. Conditions, 595.

**Services religieux.** — L'Eglise a raison d'accorder des honneurs spéciaux aux représentants de l'autorité, 548, aux riches, 549. — Voir *Riches*.

**Serviteur impitoyable (Parabole du).** — Occasion et exposé, explication, 719.

**Siècle (Le XIX<sup>e</sup>).** — L'histoire sera pour lui peut-être plus sévère qu'il ne pense, 961. Ses progrès très réels ne sont pas sans inconvénients, 961.

**Silence.** — Ses avantages, 761 ; quand faut-il l'observer, 762.

**Siméon.** — Son bonheur en voyant le Messie est celui du communiant, 983. Sa prophétie à Marie, 984.

**Simonie.** — Elle est une sorte de sacrilège qui consiste à acheter les choses spirituelles, 493.

**Sommeil.** — Le sommeil spirituel consiste dans l'oubli de Dieu, 877, il ressemble au sommeil corporel dans sa nature et ses effets, 878.

**Souffrance.** — Recommandée par Jésus-Christ, 514, qui même en a fait une loi pour le chrétien, 592, elle est pour lui un devoir, un honneur et une source de

grandeur, 236, 515, car elle dompte non seulement la volonté, mais la sensibilité, 237 : exemple de Jésus-Christ, des martyrs, 238, de Job, 239 ; une source de force, car elle rattache l'homme à Dieu, le dépouille des causes de sa faiblesse, 239, l'accoutume à se vaincre, 240. Son minimum comprend les efforts nécessaires à l'accomplissement du devoir quotidien, 515. C'est donc une erreur de vouloir l'éviter, puisqu'elle est partout, ainsi que de chercher des consolations parmi les hommes, 23. Le chrétien doit souffrir pour Jésus-Christ, 24.

**Suicide.** — Sa culpabilité, 213.

**Superstition.** — C'est toute croyance qui manque de fondement ; elle se rapproche de l'idolâtrie. La franc-maçonnerie s'y rapporte aussi, 491 ; le magnétisme, le spiritisme, l'hypnotisme, lorsqu'ils ne peuvent s'expliquer naturellement, sont des superstitions, 491, ainsi que certains préjugés populaires et ridicules, 492. Il ne faudrait pourtant pas les confondre avec les dévotions particulières, 492.

**Sylvestre (Saint).** — Avec Constantin il rend la paix à l'Eglise, 980.

**Symbole.** — TRAITS. « Jeune homme, savez-vous votre *Credo* ? » 69. Sainte Jeanne de Chantal, 69. Le *Credo* chez les sauvages, 69. Un vieillard qui ignorait le *Credo*, 69. Le Symbole, mot de passe, 69. Le martyr du Symbole, 69. Le *Credo* du petit Pierre, 70. Immutabilité du Symbole, 70. Le *Credo* au Concile du Vatican, 70. Le lieu où a été composé le Symbole des apôtres, 70. « Je reçois le *Credo*, » 71.

**Tabernacles (Fête des).** — Sa description, 781. Notre-Seigneur y annonce que sa doctrine est de Dieu, 782, que de lui seul jaillit la source d'eau vive, 783.

**Talents (Parabole des).** — Sa différence d'avec celle des Mines ; exposé, 859.

**Tempête apaisée.** — Récit du miracle, 683. Cette tempête symbolise les persécutions dont l'Eglise est l'objet, 683, ainsi que la tempête soulevée dans les âmes par les passions, 684.

**Temps.** — Son incertitude et sa valeur, 165 ; ses caractères, 165 : malignité, perfidie, succession, 166, diminution, précipitation, 167. En le perdant on perd tout, 167. S'il est permis d'en user, il faut surtout l'utiliser pour le bien, 168.

**Théologie.** — Ses progrès dans le cours des siècles ne sont pas un changement, 466.

**Thomas (Saint) de Cantorbéry.** — Il meurt pour avoir défendu la liberté de l'Eglise, 979.

**Toussaint.** — Sermons : La sainteté est obligatoire et facile, 769. Les joies de cette fête, 817. Le problème de la vie et sa solution, 785. Pour le soir : La Commémoration des morts, 753.

Cette fête nous rappelle les gloires de l'Eglise, 817 (voir *Eglise*) ; elle est un encouragement à la vertu par les exemples qu'elle nous montre, par l'attrait des récompenses futures, 819.

**Transfiguration.** — Le récit du miracle et son explication, 668 ; elle est une preuve de la divinité de Jésus-Christ, qui est affirmée par le Père, 669.

**Travail.** — On n'arrive à rien sans le travail, 367. Le travail intellectuel est plus pénible que le travail matériel, et c'est le travail du prêtre, 499 ; voir *Prêtre*.

**Trépassés.** — Voir *Commémoration des morts*. — Moyens de la bien célébrer, 756.

**Trésor (Parabole du).** — Exposé, 650 ; figure la foi, plus précieuse que tous les trésors, 651.

**Trinité (Sainte).** — Plan de sermon : Le mystère du jour, 405.

**Vêpres.** — Cet office remonte à la plus haute antiquité, 443 ; il est encouragé par l'Eglise ; son excellence, 444, 750. Ses avantages, 444. Le manquement aux vêpres est la preuve d'une grande négligence, 750 ; il va contre les intentions de l'Eglise, entraîne la profanation partielle du dimanche, diminue la foi, conduit à des manquements plus graves, 445, est d'un mauvais exemple. attriste Notre-Seigneur, 446. Prétextes, 446, 750.

**Vérité.** — Connue elle se fait aimer et affirmer, 59. La vérité complète c'est Dieu et Jésus-Christ, 60, et Jésus-Christ se continue dans l'Eglise et dans l'Eucharistie, 61. L'homme de vérité est donc celui qui croit et professe la doctrine de Jésus-Christ, 61. La vérité produit le devoir, 76.

**Vertu.** — Insuffisance de la vertu purement extérieure, 459 : mal entendue, s'attachant aux détails et négligeant l'essentiel, 460, intéressée et pratiquée pour obtenir des louanges, 460. — Les petites vertus égalent les actions héroïques, surpassent parfois les grandes vertus, 701 ; leur multitude est accessible à tous, 702, et très glorieuse, 702. Leur effet : elles forment les grandes vertus en les préparant et en les conservant, 716.

**Vertu de religion.** — Basée sur la foi elle nous fait tendre toujours vers Dieu comme vers notre fin dernière, 339. Mise dans l'âme au baptême, alimentée par les pratiques religieuses, elle produit la dévotion, 339 ; voir *Culte*. — Péchés opposés, 491 ; voir *Sacrilège* et *Superstition*.

**Veuve de Naïm.** — Résurrection de son fils, 73 ; elle est le symbole des résurrections spirituelles ; à quelles conditions Jésus les opère, 73.

**Vie.** — La vie est l'harmonisation du tout avec les parties et des parties entre elles, 178 ; c'est l'action, le bon exemple donné, 178, et suivi, 179. Elle est un pèlerinage, une nuit qui sera suivie de son matin, 180. — Elle ressemble à un voyage en chemin de fer ; départ, arrivée, bagages, billet, 990, contrôle, 991 ; la voie droite qui mène au ciel et les voies qui s'écartent et conduisent aux abîmes, avertissements et signaux d'alarme, 991. — Le problème de la vie se pose surtout en face de la souffrance, de la lutte pour la vie, du doute, 785, et la science humaine est impuissante à le résoudre, 786, spécialement à consoler la douleur, 787. C'est la religion qui le résout, en nous apprenant que la vie est une épreuve qui nous rend dignes de Dieu, 787, que la douleur est utile, d'autant plus qu'elle nous assure une fin heureuse, 788.

Obligation de respecter la vie physique, 212, et morale du prochain, 213. Fréquence autrefois inconnue du scandale, 213, et des autres crimes défendus par le 5<sup>e</sup> commandement de Dieu, 214. Remède : forte instruction religieuse, 214. — Voir *Scandale*.

**Vie chrétienne.** — Ayant sa source en Dieu et en Jésus-Christ, elle nous est transmise par les sacrements dont les ministres sont les prêtres autorisés par le pape, 613. Elle est faite d'humilité, 180, de confiance, de pureté, d'amour, 181. — Ce que Dieu a fait pour rendre à l'homme la vie surnaturelle, 241. Voir *Eucharistie*.

**Vie éternelle.** — TRAITS. I. *La mort*. Pourquoi la mort est inexorable, 822. « Qu'est-ce que la mort ? » 823. Le vœu d'une brute, 823. Petit sermon en trois points, 823. « Je vous souhaite une bonne mort, » 823. Deux paroles du Docteur angélique, 823. Mort en désespéré, 823. Perdu ! 823. « Oui, je crains la mort, docteur, » 824. « Si nous nous étions trompés ! » 824. Un mérite qui n'est pas médiocre, 824. Varia, 824.



« Encore six heures à vivre ! » 824. « Des gens comme nous ne meurent pas comme des chiens, » 825. L'opinion de J.-J. Rousseau, 825. « Où vais-je débarquer ? » 825. Morts subites, 826. Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur, 826. — II. *Le Purgatoire*. Un jour en purgatoire, 843. Diverses apparitions, 844. « Ne m'oubliez pas, » 844. A la Trappe, 844. Le « De Profundis » au Vatican, 845. Boileau et les prières pour les défunts, 845. La messe pour les âmes du purgatoire, 845. Héroïsme chrétien, 845. La part d'héritage, 845. Un bon exemple, 845. Le Trentain grégorien, 846. Le culte des morts chez les anglicans, 846. La comtesse de Strafford, 846. Les rouleaux des morts, 847. Le Rosaire et le Purgatoire, 847. Saint Nicolas de Tolentino, 847. Au cimetière, 848. — III. *L'Enfer*. Comment en douter ? 853. Trop tard ! 852. Un aveu de Voltaire sur l'enfer, 852. Varia, 852. Les deux poissons, 853. La pensée de l'enfer, 853. Éternité des peines, 853. — IV. *Le Ciel*. L'équilibre, 853. Les adieux de sainte Monique, 853. « Nous voulons Dieu ! nous voulons le ciel ! » 854. « Cherche plus haut, » 854. Soyez prudents ! 854. « Monter jusqu'aux astres, ce n'est pas assez ! » 855. Le désir du bonheur, 855. « Jérusalem ! Jérusalem ! Le ciel ! le ciel ! » 855.

**Vie future.** — Niée par l'impiété, oubliée par la vanité, 11, son existence est prouvée par la raison, 12. Honneur que Dieu nous a fait en nous créant pour la vie future, 14. Le devoir de l'homme est donc d'y tendre et de l'aimer, 15.

**Vieillards.** — Ils trouvent chez les Petites Sœurs des Pauvres tous les soins corporels et spirituels dont ils ont besoin, 865.

**Virgées (Parabole des dix).** — Occasion, 661, exposé, 662. Conclusion : la vigilance, 665.

**Vignerons homicides (Parabole des).** — Elle contient une histoire et une prophétie, 536. Application aux chrétiens, 539, à la France, 540.

**Vincent (Saint).** — Il a donné à la religion la fidélité du cœur, de la parole et du sang, 17.

**Virginité.** — Elle est supérieure au mariage ; vierges contemplatives, actives, 519. Marie en est le parfait modèle, 520. Tout le monde n'y est pas appelé, cependant la pureté est encore la meilleure préparation au mariage, 521, et l'indélicatesse à cet égard est cause

pour beaucoup de la perte des mœurs et de la foi, 521. Il faut surveiller attentivement les commencements de la passion, 522.

**Visitation.** — Sermon : Marie, modèle de l'âme chrétienne dans ses communions et ses rapports avec le monde, 494.

**Visite au Saint-Sacrement.** — Elle compte dans la journée d'une personne pieuse, 266. Elle consiste à venir à l'église adorer Notre-Seigneur, 646. Elle est convenable, parce que Jésus-Christ est notre ami et notre bienfaiteur, 646 ; avantageuse, 495, à cause des grâces qu'elle attire, 646 ; facile, Notre-Seigneur étant tout près de nous, 647 ; agréable à Jésus-Christ qu'elle console de l'abandon universel, 647. Obligatoire pour l'assistance à la messe du dimanche, il est bon de la faire aussi en semaine, 648 ; mais il faut la faire avec respect, confiance et amour, 648.

**Visites.** — Dangers des visites mondaines et avantages de la visite à Notre-Seigneur, 495.

**Vœu.** — C'est un engagement envers Dieu à faire une chose ordinairement non obligatoire, 614. Il est agréable à Dieu, 614. Loin d'être une abdication de la liberté, il la règle en en prévenant les abus, 615. Il doit être fait avec connaissance, avoir pour objet une chose possible, être émis librement, 615. Ses espèces, 615. Son obligation, 616. Un vœu fait avec prudence peut compter sur la grâce, 616. Dispense, 616, et annulation des vœux, 617. Mieux vaut n'en pas faire que de ne pas les tenir, 617.

**Vol.** — Défendu et puni par Dieu, 225 ; combien répandu, 226, et diverses manières de le commettre, 227.

**Volonté.** — Affaiblie par le péché, 286, elle est fortifiée par l'Eucharistie, 288.

**Zèle.** — Son efficacité pour le bien, 564. — Voir *Apostolat*.

**Zola.** — Pour le bien juger, il faut s'en rapporter à l'opinion publique, 963, non à celle qui est factice et changeante, mais à celle qui est réelle et constante, 964. Or, celle-ci proclame l'œuvre de Zola immorale, 964 ; dépourvue de valeur artistique, car l'art dépend moins de la personnalité de l'auteur que de la beauté intrinsèque des choses, et il doit élever l'âme, 965 ; décelant un talent réel, mais incomplet, qui ne voit que le côté vil dans les choses, 965. C'est une œuvre non de science, mais d'orgueil, 966.

## OEUVRES ORATOIRES & PASTORALES

DE

Mgr LAROCHE, Evêque de Nantes

2<sup>e</sup> édition. — 5 forts vol. in-12. — En vente à nos bureaux. — Franco en gare, 15 francs

Le tome I (472 pages) est intitulé *Le Dogme catholique*. Il comprend trois instructions sur la religion chrétienne en général ; quatre sur Dieu ; cinq sur la création ; sept sur Jésus-Christ ; six sur l'Eglise ; et trois sur les fins dernières.

Le tome II (350 pages) renferme vingt-quatre sermons et allocutions sur *Les Sacrements*.

Le tome III (504 pages), *Les Saints*, est composé de treize instructions sur la sainte Vierge et des panégyriques de saint Jean-Baptiste, saint Paul, saint Marc, saint Charles Borromée, saint François de Sales adolescent, saint Jean-Baptiste de la Salle, sainte Marie-Madeleine, sainte Thérèse, sainte Jeanne de Chantal et Jeanne d'Arc.

Le tome IV (544 pages) est consacré à *La Vie chrétienne* : huit instructions sur la vie individuelle, six sur

la vie sociale, sept sur l'éducation, et une *Retraite aux Dames du monde* qui valut à son auteur des félicitations très vives.

Enfin le tome V (604 pages) se recommande tout particulièrement aux directeurs des Catéchismes de persévérance et à tous ceux qui doivent prêcher à des jeunes filles. Il contient trente-six *Entretiens* de Mgr Laroche aux jeunes filles du Catéchisme de persévérance de Saint-Paterne, à Orléans, instructions qui n'ont pas encore été surpassées et dont il est très facile de tirer le meilleur parti pour ce genre d'auditoire. Ajoutez-y trente et un sujets divers, intitulés *Mélanges*.

Ces quelques indications rapides suffisent pour donner une idée de l'ouvrage. Aussi nous ne croyons pas nécessaire d'insister autrement.

## En vente aux bureaux de l'AMI DU CLERGÉ, à Langres

**LE GRAND JOUR ET SES APPRÊTS**, par le R. P. LAMBERT. — Un vol. in-12 de 300 pages. — Prix : 2 f. 50 ; franco 3 fr. — Poids : 400 gr.

Cete *Retraite* se distingue des nombreux ouvrages similaires en ce que, sans négliger la préparation *purifiante* à la Première Communion, elle tourne la pensée des Retraitants surtout vers la Sainte Eucharistie, afin de leur inspirer envers elle une solide dévotion.

**TRÉSOR D'HISTOIRES POUR UNE RETRAITE DE PREMIÈRE COMMUNION**, par M. l'abbé MILLOT. — Un fort vol. in-12 de 450 p. — Prix : 2 fr. 50 ; franco 3 fr. — Poids : 400 gr.

« Votre *Trésor d'histoires*, » nous écrivait un abonné, « est le recueil le mieux agencé, le plus complet et le moins cher que j'aie trouvé jusqu'à présent sur cette matière. »

Après un témoignage aussi catégorique, pourquoi hésiterions-nous à recommander cet ouvrage à tous ceux qui ont à prêcher de ces *Retraites* ?

Il nous semble même qu'il rendrait bon service à d'autres aussi, car sur les quatorze titres d'instructions qu'il renferme, le plus grand nombre peuvent très bien servir ailleurs, v. g. *Retraite et conversion*, *Le salut*, *Le péché*, *La mort*, *Le jugement*, *L'enfer*, *Confession et contrition*, *La très Sainte Vierge*, *La prière*.

**DU MÊME : TRÉSOR D'HISTOIRES POUR LE CATÉCHISME DE PREMIÈRE COMMUNION**. — Un vol. in-8 de 608 pages, édité chez Lethielleux. (Voir *Ami*, 1902, p. 1054). — Prix : 3 f. 20 ; franco 3 f. 85. — Poids : 750 gr.

**LA PÉNITENCE**, *Paroles des Saintes Ecritures et des Pères*, commentées et coordonnées de manière à servir de *Sujets de méditations* ou d'instructions pour le temps de l'Avent, du Carême et des Retraites, par M. l'abbé CH. MARTEL, chanoine honoraire de Fréjus. — Un vol. in-18 de 500 p. — Prix : 3 fr.; franco 3 fr. 50. — Poids : 500 gr.

**DU MÊME : MÉDITATIONS ET INSTRUCTIONS POUR LE TEMPS DE CARÊME**, *Paroles des Saintes Ecritures et des Pères*. — Un fort volume in-18 de 476 pages. — Prix : 3 fr.; franco 3 fr. 50. — Poids : 425 gr.

**LE PARADIS SUR TERRE**, *ou le Mystère eucharistique étudié au point de vue dogmatique, liturgique, ascétique et moral, en 88 discours pouvant servir d'instructions, de lectures pieuses et de sujets de méditation*, par M. le chanoine ROLLAND — 10<sup>e</sup> édition. — 2 vol. in-12 de xxxii-420 et 480 p. — Prix : 7 francs; franco 7 f. 85. — Poids : 800 gr.

**DU MÊME : LA REINE DU PARADIS**, *ou le Mystère de la très sainte Vierge exposé au point de vue historique, dogmatique, liturgique et moral, en 120 discours pouvant servir d'instructions, de lectures pieuses et de sujets de méditation*. — 2 forts vol. in-12 de 584 et 673 p. — Prix : 7 francs, port en sus. — Poids : 1150 gr.

Tous ceux qui ont apprécié le *Paradis sur terre*, du même auteur, dont la 10<sup>e</sup> édition est en vente, voudront se procurer la *Reine du Paradis*. Leurs espérances ne seront point trompées.

**RÉFLEXIONS POUR LA RÉCITATION DU SAINT ROSAIRE**. — Une brochure in-32 de 68 pages. — Prix franco : 30 cent. (Remises par nombre : 8 pour 6 ; 18 pour 12 ; 40 pour 25 ; 100 pour 50). — Poids : 50 gr.

**LE CHEMIN DE CROIX A JÉRUSALEM**, par UN PÈLERIN. — Une brochure in-12 de 72 pages. — Prix franco : 50 centimes.

---

## Tables générales de l'AMI DU CLERGÉ

Nous avons publié au mois de septembre 1900 les **Tables générales** de la **Deuxième série** de l'**Ami du Clergé**.

Œuvre de patience et d'attention la plus minutieuse, ces **Tableaux** renferment 592 pages de texte compact, à deux colonnes, du même format que l'**Ami**, où se trouve analysé, avec d'innombrables références de tomes et de pages, tout le contenu de dix années de l'**Ami du Clergé** et de l'**Ami du Clergé paroissial**, de janvier 1889 à décembre 1898, en tout vingt volumes in-quarto.

Les **Tables** de l'**Ami** et du **Paroissial** ne forment qu'un seul et même volume et ne se vendent pas séparément.

La partie consacrée au **Paroissial** donne les plans de plus de deux mille sermons ou instructions, pour à peu près toutes les circonstances où un curé peut avoir à prêcher. C'est donc un **Sermonnaire** complet et très varié.

Le prix du volume est de six francs, franco 6 fr. 80. — Poids : 800 gr.

Il nous reste encore quelques exemplaires des **Tables** de la **Première série**, que nous cédon au même prix. — Poids : 400 gr.

---

*Les ports de tous les envois sont à la charge du destinataire.*



# CANTIQUES

## DES PAROISSES ET DES COMMUNAUTÉS

APPROUVÉS JUSQU'ALORS PAR QUATRE-VINGTS CARDINAUX, ARCHEVÊQUES ET EVÊQUES

300 cantiques, la plupart sur deux airs : l'un plus ancien ou plus populaire, l'autre nouveau ou plus solennel

### OUVRAGE COMPLET (300 cantiques)

1. Avec accompagnement, in-4° de 600 pages. — Prix net : 20 fr.; port, 1 fr. (Colis postal, indiquer l'adresse)
2. Trois cents Cantiques en morceaux d'orgue, réduction simplifiée de la partition précédente, in-8° d'environ 400 pages. — Prix net : 12 fr.; port, colis postal : 0 fr. 85.
3. Texte et Chant, grand in-12, *Chœurs à une voix.* — Prix net : broc., 3 fr.; cart. 3 fr. 75; relié, 4 fr.; port, 0 fr. 60.
4. — — — *Chœurs à deux voix.* — Prix net : 1 fr.; port, 0 fr. 30.  
..... *Les mêmes ajoutés au volume à une voix.* — Prix net : 4 fr.; 4 fr. 75; 5 fr. port, 0 fr. 60.
5. — — — *Chœurs à trois voix égales.* — Prix net : 4 fr.; 4 fr. 75; 5 fr.; port, 0 fr. 70.
6. — — — *Chœurs à quatre voix inégales.* — Prix net : 2 fr.; port 0 fr. 50.  
..... *Les mêmes ajoutés au volume à une voix.* — Prix net : 5 fr. 75; 6 fr.; port 0 fr. 70.
7. Texte seul. — Prix net : broché, 1 fr. 50; cartonné, 2 fr.; relié, 2 fr. 25; port, 0 fr. 40.

### ABRÉGÉ DU MÊME OUVRAGE (150 cantiques les plus populaires)

8. Texte et Chant. — Prix net : broché, 1 fr. 50; relié, 2 fr.; port, 0 fr. 40.
9. Texte seul. — Prix net : cartonné, 0 fr. 75; port, 0 fr. 25.

## CANTIQUES DE MISSION

10. Texte et Chant. — Prix net : 0 fr. 50. *Par la poste* : 0 fr. 60.
11. Texte seul. — Prix net : 0 fr. 20. *Par la poste* : 0 fr. 25.
12. PETIT ABRÉGÉ DES CANTIQUES DE MISSION. — Texte seul. — Prix net : 0 fr. 10. *Par la poste* : 0 fr. 15.

## CANTIQUES DE CIRCONSTANCE

- \*1. Cantique de la foi. *Credo* : Je crois.
2. Adoration.
3. Prière.
4. Actions de grâces.
- \*5. Offertoire.
- \*6. Mariage.
- \*7. Cloches.
8. Bénédiction d'une église.
9. Erection d'un Chemin de Croix, ou Exercice du Chemin de la Croix.
10. Installation d'un Curé.
11. Jubilé sacerdotal ou épiscopal.
12. Renouvellement des promesses cléricales.
13. Arrivée d'un évêque.
14. Fête d'un Supérieur ou d'un Pasteur.
15. Sermon de Charité.
16. Mois de l'Enfant Jésus.
17. Sainte Famille.
18. Sainte Enfance ou Bénédiction des enfants.
19. Mois de Saint Joseph.
20. Saint Joseph patron de la Bonne Mort.
21. Mois du Sacré-Cœur.
22. Bienfaits du Sacré-Cœur.
23. Mois du Rosaire.
24. Scapulaire.
- \*25. Cantique des paroissiens.
- \*26. Cantiques des séminaires et des Colèges.

- \*\*27. Pensionnats et Ecoles.
- \*\*28. Vie religieuse : vêtue, profession, rénovation des vœux.
- \*\*28 bis. Eucharistie, bonheur de l'âme.
- \*29. Noviciats.
- \*30. Orphelinats.
- \*31. Cercles et Patronages.
32. Ouvriers.
33. Prisonniers.
34. Hôpitaux.
- 20 bis. Asiles des Petites Sœurs des Pauvres.
35. Refuge du Bon Pasteur et de la Miséricorde.
36. Réunions ouvrières.
- \*\*37. Archiconfrérie de N.-D. des Armées.
- \*\*38. Cantique militaire pour la messe du départ.
- \*\*39. Souvenir français et Croix-Rouge.
- \*\*40. Notre-Dame-des-Champs.
41. Fête Nationale.
- \*\*42. Dieu et Patrie.
43. Fête patronale.
44. Cantique d'un Apôtre.
45. Cantique d'un Martyr.
46. Cantique d'un Pontife ou d'un Docteur.
47. Cantique d'un Confesseur.
48. Cantique d'une Vierge.
49. Cantique de Pèlerinage.
- \*\*50. Pèlerins de Jérusalem.

51. Pèlerins de Rome.
52. Pèlerins de Paray-le-Monial.
53. Pèlerins de Montmartre.
54. Pèlerins de Lourdes.
- \*\*55. Sainte Anne : pèlerinage, offertoire, procession.
56. Confrérie des Mères chrétiennes.
57. Sainte Marthe, patronne des Congrégations hospitalières.
58. Sainte Catherine, patronne de la jeunesse.
59. Sainte Barbe, patronne des mineurs, des marins, des artilleurs.
60. Saint François d'Assise.
- 60 bis. Cantique des Tertiaires.
61. Saint Ignace.
62. Saint Dominique.
63. Saint Alphonse de Liguori.
64. Saint Vincent de Paul.
65. Saint Benoît.
66. Saint Augustin.
67. Saint François de Sales.
68. B. Grignon de Montfort.
69. Saint Stanislas Kostka.
70. Saint Antoine de Padoue.

### APPENDICE

- \*\*Hymne à Jeanne d'Arc.

Partition, in-4°, texte, chant et accompagnement d'orgue. Prix net : 10 fr.; port et expédition : 1 fr.  
Texte et chant. Prix net : 4 fr.; port, 0 fr. 50.  
Texte seul. Prix net : 1 fr. 25; port, 0 fr. 30.

**Nota.** — Les n° ci-dessus marqués d'un astérisque, se vendent séparément en grand format : édition avec accompagnement prix net : 1 fr. 50. — Les n° marqués de deux astérisques ont l'édition avec accompagnement, prix net : 1 fr. 50; l'édition texte et chant : 0 fr. 25; et l'édition texte seul : 0 fr. 05.

S'adresser à M. Maitrier, imprimeur de l'Ami du Clergé, Maison Saint-Pierre, 8, rue Tassel, à Langres (Hte-Marne).

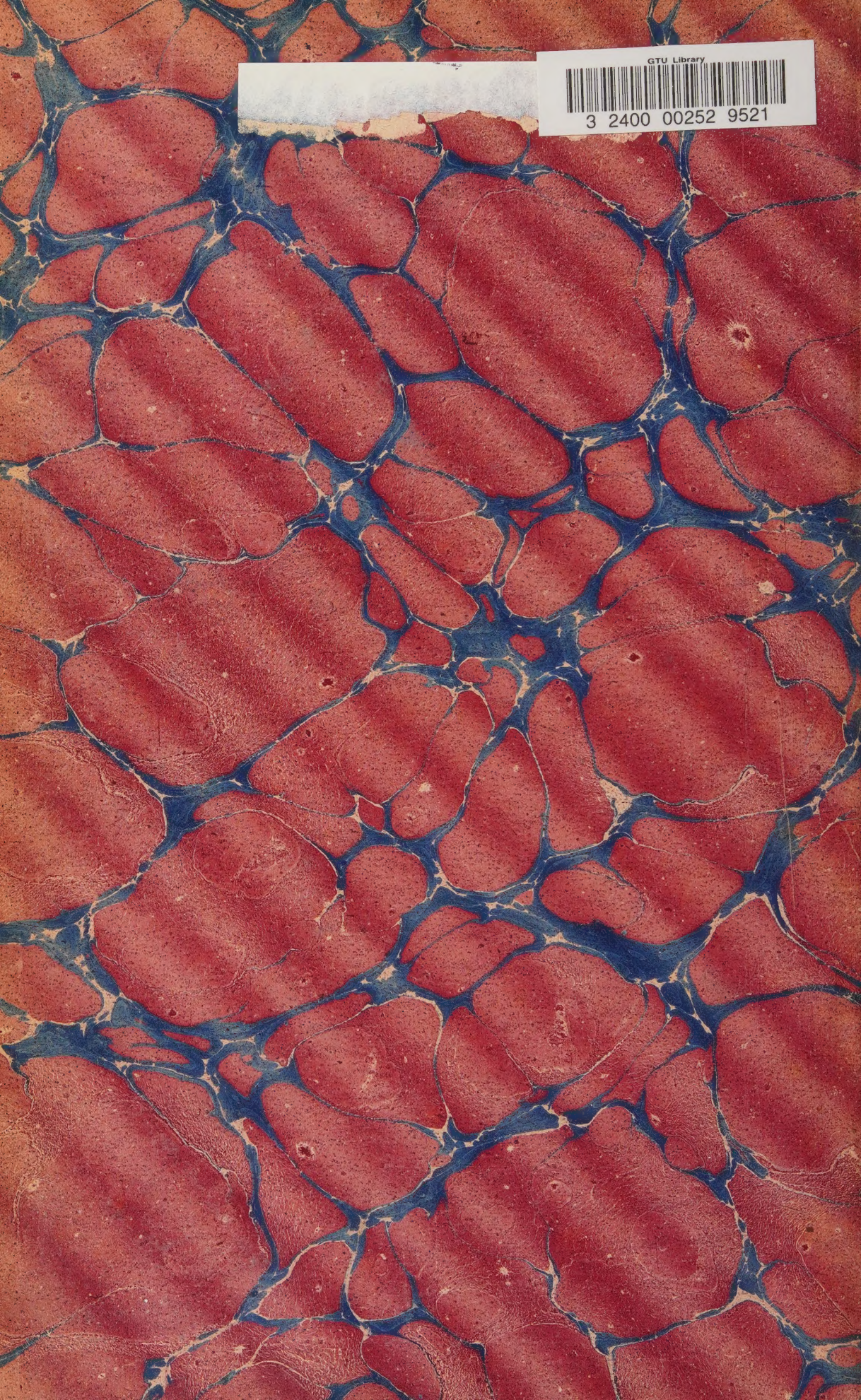












[Redacted text]

GTU Library  
3 2400 00252 9521



L'Ami du clergé

v.25  
1903  
suppl.

8PaQ

v.25  
1903  
suppl.

41232

GRADUATE THEOLOGICAL UNION LIBRARY  
BERKELEY, CA 94709



